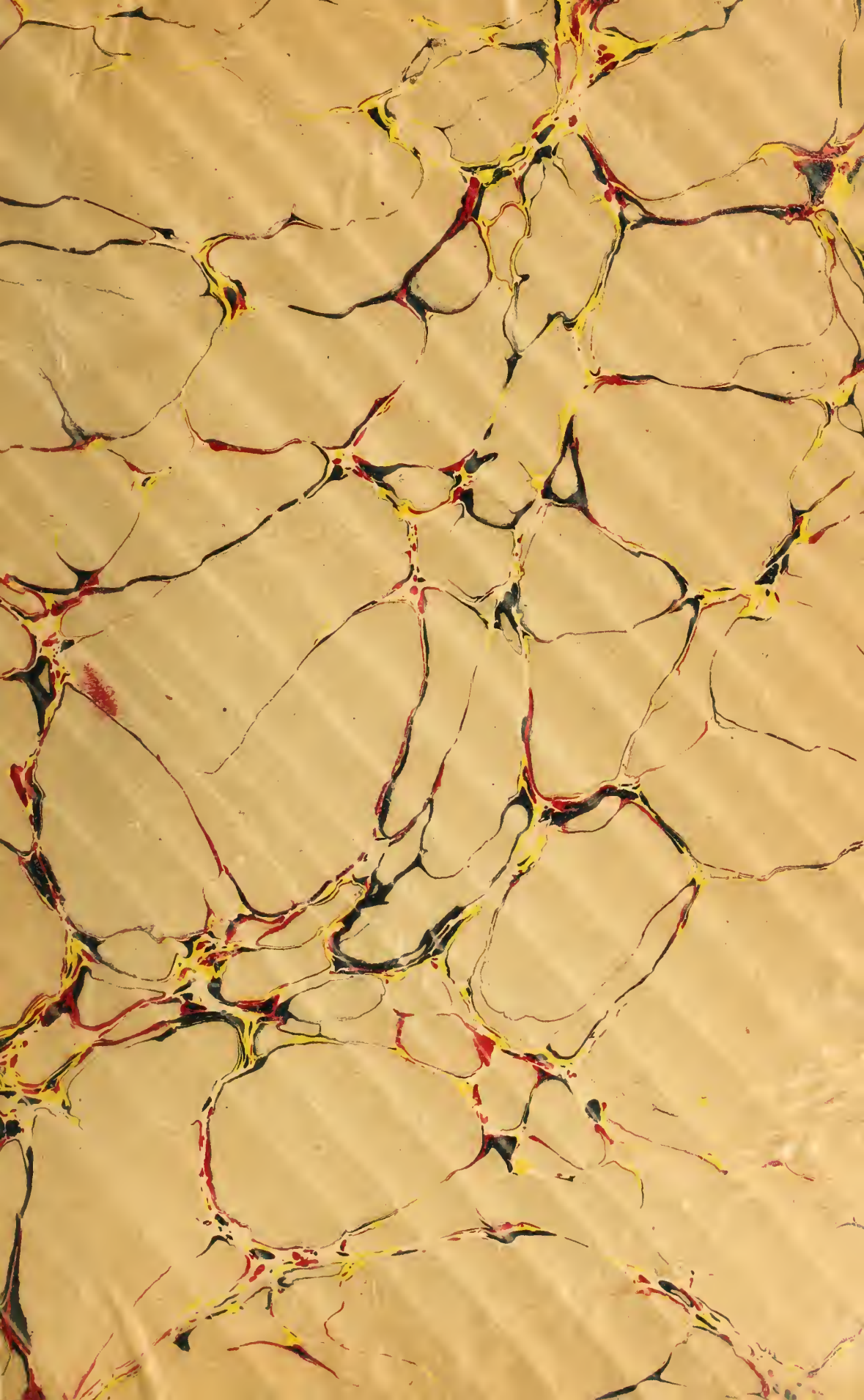




P
B
2



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJRUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT),
LARGOCHIE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLET,
SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY ;

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CANUS, COTON, CAUSSIN, CODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE, MAINBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUCUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPILÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPICNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LA TOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, AS-ELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FO-SARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, AS-ELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'OEIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

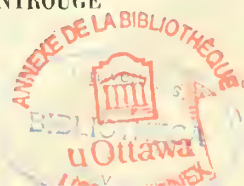
PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-SEPTIÈME,
CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE HUBERT.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT MONTROUGE
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

HUBERT.

NOTICE SUR HUBERT.	col.	9
CARÊME.		9-679
AVENT.		679-904
MYSTÈRES.		904-983
PROFESSIONS RELIGIEUSES.		983-1021
PANÉGYRIQUES ET ORAISON FUNÈBRE.		1021-1142

Nous reproduisons les Œuvres oratoires du P. Hubert dans l'ordre suivi par le P. de Monteul, prêtre de l'Oratoire, 1725, 6 vol. in-12. Les Sermons du Carême étaient contenus dans les trois premiers volumes de cette édition; le quatrième renfermait les Sermons de l'Avent; dans le cinquième se trouvaient plusieurs Sermons sur différents mystères et pour des professions religieuses. Enfin le sixième et dernier volume contenait les Panégyriques et l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. Ces six volumes sont intégralement rompris dans le présent tome de notre Collection des *Orateurs sacrés*.

BY

1756

APR 185

1844

11.27

NOTICE SUR HUBERT.

HUBERT (Matthieu), prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine en 1640, mort à Paris en 1717, à soixante-dix-sept ans, avait étudié au Mans sous Mascaron, alors professeur au collège de cette ville. Après avoir terminé ses cours de philosophie, il entra dans l'institution à Paris en 1661, enseigna ensuite les belles-lettres, selon la coutume, pendant quelques années, puis remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour avec beaucoup de succès. Bourdaloue aimait à l'entendre, et cet illustre jésuite mettait l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. Hubert méritait encore son estime par sa tendre piété, et surtout par son extrême charité et son humilité sans égale. Il disait que Massillon, son confrère, devait prêcher aux maîtres et lui aux domestiques. Une personne de distinction lui ayant rappelé dans une grande compagnie qu'ils avaient fait leurs études ensemble : « Je n'ai garde de l'oublier, lui répondit le P. Hubert; vous aviez alors la bonté de me fournir des livres et de me donner de vos habits et semblables secours, sans quoi j'aurais eu bien de la peine à faire mes études... » Ses *Sermons*, qui furent publiés pour la première fois à Paris en 6 vol. in-12, ne furent pas reçus avec moins de faveur par les connaisseurs que par les personnes pieuses. « Sa manière de raisonner, dit le P. de Monteuil, éditeur de ce recueil, n'avait point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'unction du discours; et sa façon de s'exprimer ne tenait rien de cette élocution trop étudiée qui l'affaiblit à force de la polir. »

SERMONS DE HUBERT.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, interunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Quand le temps de la purification de Marie fut accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur (Luc., II, 22, 23).

Sire (1),

La religion chrétienne appelle l'homme à deux choses également grandes : à croire ce qu'il ne comprend pas, malgré les oppositions de la raison, et à aimer ce qui lui déplaît, malgré les répugnances de la nature. Pour remplir ces deux devoirs qui comprennent toute l'étendue de la loi et des prophètes, Dieu nous demande deux sacrifices, les seuls à proprement parler qui soient les moins indignes de lui et les plus dignes de nous, le sacrifice de notre esprit et le sacrifice de notre cœur : le sacrifice de l'esprit, qui consiste à se soumettre, le sacrifice du cœur, qui consiste à exécuter. A ce double sacrifice s'opposent chez nous deux passions, mères et maîtresses de toutes les autres, l'amour de l'indépendance et le désir du repos. La présomption emporte les uns, la mollesse arrête les autres. Tantôt, pour donner trop à l'orgueil de son esprit, on se révolte; tantôt, pour trop écouter la faiblesse de son cœur, on se rebute; et si vous demandez aux hommes raison de leur égarement, vous trouverez que ce sont ou des superbes ou des lâches : des superbes qui

ne veulent pas se soumettre, ou des lâches qui prétendent ne le pouvoir. Mais si, pour nous déterminer aujourd'hui à l'un et à l'autre, il ne fallait que des exemples, le plus touchant que nous puissions ou souhaiter ou nous proposer, la sainte Vierge nous le fournit dans le mystère dont ce jour est le glorieux anniversaire. Car en se présentant au temple pour satisfaire à la loi, elle nous apprend par sa conduite à n'écouter jamais en matière de religion, ni ce que la raison peut dire, ni ce que la nature peut opposer. Deux vérités, chrétiens auditeurs, que je tâcherai de vous expliquer dans la suite de ce discours : vérités fondamentales, par lesquelles j'ai jugé à propos d'ouvrir aujourd'hui ma carrière, vérités dont tout le monde a tant d'intérêt de s'instruire. Car si vous y prenez garde, l'homme a non-seulement de la présomption et de la faiblesse, comme je l'ai déjà dit; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'il les place mal et s'en sert à contre-temps. Ses pensées sont fières et hautes, quand il devrait être humble et retenu; ses sentiments sont lâches et rampants, quand il faudrait être déterminé et courageux. Est-il question de se soumettre à la loi? ce n'est que hardiesse, que suffisance; il veut tout examiner. S'agit-il d'accomplir la loi? ce n'est que bassesse et infirmité; tout l'arrête. Tâchons donc de le redresser sur le plan que nous présente aujourd'hui la Vierge sainte; inspirons-lui des pensées humbles et des sentiments relevés; apprenons-lui qu'avant toutes choses, ce

(1) Lo is XIV, présent à ce discours.

Dieu qui veut être adoré en esprit et en vérité lui demande un esprit qui se soumette à tout, et un cœur qui ne se rebute de rien. Voilà tout mon dessein. Plaise à Dieu que je le remplisse avec tout le zèle que mon ministère demande, mais puissiez-vous aussi le recevoir avec toute la ferveur que votre devoir exige. C'est dans cette vie que nous devons nous jeter aux pieds de la Vierge sainte, pour la conjurer de nous obtenir la grâce de cette obéissance humble et courageuse, comme elle nous en donne aujourd'hui le modèle. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Un saint docteur s'est appliqué à relever le mérite de l'obéissance que Marie rend aujourd'hui à la loi, et à faire valoir tout son prix ce rare exemple de dépendance, autant pour la gloire de celle qui le donne, que pour l'instruction de ceux à qui il est donné. Millie réflexions, dit-il (*S. Bern., serm. 3 de Purificat.*), devaient naturellement se présenter à l'esprit de la Vierge sainte, pour la détourner d'obéir. Pourquoi, pouvait-elle dire, demeurer quarante jours sans oser entrer dans le temple, moi dont le sein est devenu le temple du Saint-Esprit, et qui, par mon enfantement, ai mis le Dieu de ce temple au monde? Qu'ai-je affaire d'être purifiée, si, bien loin de contracter la moindre tache, j'ai porté dans mes entrailles la source de la pureté? De quoi me servira cette observance extérieure, puisque non-seulement je suis devenue mère sans cesser d'être vierge, mais qu'en un sens je suis demeurée plus vierge en devenant mère? Ainsi aurait parlé sa raison, à qui se serait donné la liberté de la consulter. Mais une humble simplicité inspire d'autres sentiments à Marie : semblable au patriarche Abraham, elle vient aussi bien que lui offrir à Dieu son Fils unique, et je vous prie de vouloir bien que nous pussions la comparaison aussi loin qu'elle peut aller.

Il est marqué dans l'Écriture (*Gen., XXII, 5*), qu'Abraham, approchant du lieu où il devait immoler son fils, laissa au pied de la montagne ce qu'il avait amené de domestiques à sa suite, avec ordre de l'y attendre. Or il en usa de la sorte, s'il faut en croire un saint docteur, dans l'appréhension que ses gens affectionnés pour leur jeune maître, et saisis d'horreur à la vue de l'action que son père méditait, n'entreprissent de l'en détourner par des remontrances spécieuses. Qu'allez-vous faire? auraient-ils pu lui dire. Voulez-vous, par une barbarie qui fait horreur à la nature, vous rendre vous-même le bourreau de votre fils : un fils unique, promis divinement, né miraculeusement, élevé religieusement, si aimé de son père et si digne d'en être aimé? Est-il probable que Dieu soit opposé à Dieu, et qu'il vous fasse un commandement si contraire aux promesses qu'il vous a faites? Il a engagé sa parole que de ce fils vous naîtrait une nombreuse postérité; comment se pourrait-il donc faire qu'il vous en ôtât l'espérance en vous demandant

sa vie, et qu'il vous ordonnât de lui rendre par un parricide ce fils qu'il vous a accordé par un miracle? Ces réflexions assurément pouvaient ébranler son esprit; ainsi, pour ne se point laisser émonvoir à des raisons apparentes qui auraient rendu la tentation délicate, Abraham se défait sagement de ses gens, résolu d'obéir aveuglément aux ordres du ciel, quelque choquants qu'ils lui paraissent. Ainsi en usez-vous ici, Vierge incomparable. Près d'entrer dans le temple où vous appelle la loi, vous laissez à la porte vos lumières et vos réflexions, ces domestiques incommodes, qui pourraient s'opposer à votre dessein, et accompagnée de la seule simplicité qui vous guide, vous ne songez qu'à donner à Dieu des preuves de votre respect, et aux hommes un modèle de dépendance. Puissions-nous donc, chrétiens, nous régler sur ce beau modèle! Disciples de la sainte Vierge, tenons éloignés de nous nos doutes, nos répugnances, le rapport de nos sens, les contradictions de notre raison : car que ne nous suggérera point cette troupe de rebelles, si nous voulons l'écouter? Que d'objections et d'éclaircissements, tantôt sur ceci, tantôt sur cela! Retirez-vous donc, curieuses recherches, laissez-moi seul avec la simplicité de ma foi enchaîner mon entendement, comme l'ordonne l'Apôtre (*II Cor., X, 5*), et le captiver sous l'empire de la parole de Dieu. Ce que je dis ici, chrétiens, renferme la première démarche de la religion, et le premier sacrifice que Dieu exige de l'homme, le sacrifice de son esprit par un assujettissement aveugle aux lois qu'il lui plaît d'imposer.

On demande, et ce n'est pas une question inutile, s'il y a de la gloire ou de la honte pour l'homme d'avoir reçu des lois de Dieu. La chose d'abord paraît avantageuse. De toutes les créatures l'homme, à proprement parler, est le seul que le Créateur gouverne par la voie de commandement; au lieu que les causes naturelles, déterminées à agir par une nécessité invariable, suivent les routes qu'on leur a une fois tracées, sans pouvoir ni les connaître, ni s'en écarter. Dieu, respectant, si je l'ose dire, la liberté qu'il nous a donnée, se contente de nous montrer sa volonté dans sa loi, sans nous forcer de la suivre, et aime mieux ménager notre consentement que de l'extorquer. Cependant, à envisager les choses dans un autre jour, rien n'est peut-être plus humiliant pour l'homme que cette prétendue distinction. Car pour ne point dire ici que la loi, mettant des bornes à la passion, découvre par là les excès dont le cœur humain est capable, outre que les ordonnances et les défenses qui se trouvent dans la loi sont autant de reproches pour le passé, ou du moins de monitions pour l'avenir, sans ajouter que la loi suppose tacitement que nous avons et de l'éloignement pour le bien, et du penchant pour le mal, puisqu'une âme droite et équitable demeurerait d'elle-même dans les termes du devoir, sans qu'il fût besoin d'employer ni promesses ni menaces : toutes ces raisons mises à part, il suffit d'observer ici

que Dieu ne pouvait faire sentir plus vivement à l'homme sa dépendance et sa faiblesse, qu'en lui prescrivant des lois. Par elles il avertit cette créature fière et impérieuse qu'elle a un maître; par elles il la fait souvenir que, malgré tous les avantages dont elle est d'ailleurs revêtue, il faut qu'elle se soumette; par elles il la remet dans l'ordre des êtres inférieurs, d'où sa raison et sa liberté semblaient d'abord l'avoir tirée. Mais si vous y prenez garde, notre dépendance n'éclate jamais davantage que quand Dieu nous impose des lois dont nous ne comprenons ni la nécessité ni la justice. Ce fut pour cette raison qu'il fit d'abord au premier homme un commandement si mystérieux. S'il lui avait ordonné de lui dresser des autels et d'y égorger des victimes, je n'en serais pas surpris, je le verrais sans aucune peine lui recommander le souvenir du néant d'où il sortait, et des faveurs dont il venait d'être comblé. Mais que lui marque-t-il pour la première de ses lois? De s'abstenir d'un certain fruit. Est-ce que ce fruit était mauvais? Nullement, puisqu'il était l'ouvrage du Créateur. Aussi ne fallait-il pas qu'il le fût; l'obéissance en ce cas n'aurait rien eu de merveilleux. Il fallait défendre à l'homme une chose indifférente, à laquelle il ne fût porté à se rendre que par un pur principe de dépendance à l'égard de celui qui la défendait.

Je ne sais, Messieurs, si vous concevez jusqu'à quel point cet assujettissement d'un esprit libre et raisonnable rend hommage à la souveraineté du premier Être, ni combien il coûte à une créature jalouse de sa liberté et fière de sa raison. Car de la manière dont nous sommes faits, rien ne nous est plus naturel que de vouloir examiner les choses qu'on nous propose. Le démon, qui par son orgueil conjecturait que l'esprit de l'homme devait être dans une situation à peu près pareille à la sienne, ou du moins qu'il serait facile de le tourner du même côté, sut bien aussi l'attaquer par son faible, et commença d'abord à l'ébranler par cette question captieuse : D'où vient que Dieu vous a défendu de toucher à un arbre plutôt qu'aux autres? Et quelle peut être la cause d'une défense de cette nature? Heureux l'homme si, conservant pour son Dieu la déférence respectueuse qui était due à ses ordres, il se fût contenté de répondre modestement : Dieu me l'a ainsi commandé, et il ne m'appartient pas d'entrer en explication avec lui; quelles que soient ses raisons, sa volonté, sans aller plus loin, doit me tenir lieu de loi ! Satan se fût retiré, confondu par une réponse qui lui fermait toutes les avenues. Mais, voyant que l'homme l'écoutait, il pique sa curiosité, il flatte sa vanité, et fait si bien qu'il l'engage dans une révolte déclarée. Voilà donc la plus ancienne plaie de l'homme, vouloir raisonner sur la loi : mais disons en même temps la plaie la plus profonde et la plus universelle.

Car le démon, satisfait d'une ruse qui lui réussit d'abord si heureusement, nous dresse encore tous les jours le même piège, et il ne nous arrive que trop souvent d'y donner.

Séduits par la démangeaison de pointiller et de rechercher, attirés par la vanité de juger et de prononcer, éblouis par les lumières d'une intelligence accoutumée à voir les choses, ou du moins persuadée qu'elle les voit, emportés par les saillies d'une volonté ennemie de tout ce qui a l'air de contrainte, nous nous érigeons secrètement en examinateurs d'une loi dont nous devrions être des observateurs dociles. Comme si la sagesse du législateur nous était suspecte, ou que nous ne voulussions y acquiescer qu'avec connaissance de cause, nous entreprenons en quelque sorte de disputer avec lui, et nous établissant de nous-mêmes dans la chaire de Moïse, pour arbitres des difficultés, nous les eions au tribunal de ce qu'il nous plaît d'appeler bon sens; nous les pesons à la balance de la raison, et où la raison n'est pas satisfaite, nous secouons insolemment le joug de l'autorité. C'est ainsi que se sont formés dans la suite de tous les siècles les hérésies et les schismes, et que d'un orgueil caché, la chose a si souvent passé à une rébellion manifeste. Qui retient encore aujourd'hui tant d'esprits abusés dans les chaînes secrètes de leur ancien engagement? Pardonnez-moi, nos frères, je sais plaindre le malheur où vous a engagés votre naissance; je n'ignore pas la force des préjugés que l'on a sucés avec le lait; je conçois ce que peut une prévention invétérée et fortifiée par l'adresse de ceux qui se sont crus intéressés à la maintenir; je n'ai garde de vous insulter sur votre incrédulité, fier de la foi que Dieu m'a donnée, et méritant par là de la perdre. Mais enfin qui vous retient? je ne craindrai point de le dire, trop d'attachement à son propre sens, une antipathie secrète pour cet assujettissement de l'esprit dont j'ai parlé jusqu'ici; la prétendue suffisance de pouvoir par ses lumières pénétrer les plus obscures ténèbres de l'Écriture. C'est une chose pitoyable d'entendre sur cela les gens. Sous prétexte de ne respecter que la parole de Dieu, et de ne déléguer qu'à elle, c'est à soi-même qu'on s'en rapporte, c'est soi-même qu'on révere. On ne veut pas recevoir les explications de l'Eglise, et l'on s'en fie bien aux siennes. Mais l'Eglise n'est qu'une assemblée d'hommes sujets à l'erreur. Et vous, ne l'êtes-vous point? Mais Dieu me donne son esprit, qui m'empêche de me méprendre; et l'Eglise ne l'a-t-elle point, elle à qui il est promis si clairement et si solennellement dans cette même Ecriture que vous vous vantez de suivre, au lieu que vous ne sauriez y trouver aucun vestige de cette intelligence chimérique dont vous osez vous flatter? Si vous vous en croyez vous-mêmes sur ces endroits qui vous blessent, plutôt que d'en croire à tant de siècles et à tant de pays, quelle horrible présomption! Si vous en croyez les auteurs de votre séparation, pourquoi n'en pas croire aussitôt ceux qui se sont élevés contre, eux que leur nombre, leur capacité, l'antiquité, la possession et mille autres circonstances, pour ne rien dire de trop fort, rendent plus dignes de foi?

Mais pour nous parler à nous-mêmes, combien de gens dans le sein même de l'Eglise, sans lever ouvertement le masque, tombent dans l'infidélité, ou tout au moins dans le doute, qui est un acheminement dangereux à l'infidélité? De là cette foi chancelante et faible d'esprits prévenus, sûr qui les plus terribles vérités font à peine des impressions passagères et superficielles; de là cette licence criminelle à contrôler sur tout et à n'épargner rien; de là ce raffinement de créance qui s'érige en titre d'esprit, et qui, fière d'une force imaginaire, insulte à la docilité d'autrui, docilité qu'il lui plaît d'appeler faiblesse. Qu'il me déplaît de voir parmi les disciples de Jésus-Christ de ces esprits présomptueux, incertains, flottants, demandant toujours raison des vérités qu'on leur propose, tandis que je trouve parmi ces mêmes gens tant de soumission et d'acquiescement pour les règles qui leur sont prescrites par les maîtres des sciences et des arts dont ils font l'apprentissage! Car y a-t-il rien de plus juste que la plainte des saints docteurs? On reçoit aveuglément les principes et la méthode d'un homme qui enseigne la musique ou la peinture, quoique d'abord on n'y conçoive rien, et l'on ose contredire la doctrine de ce grand maître qui est l'oracle de la vérité. Ce ne sont dans son école que contestations et que disputes. Ce serait un attentat que de demander au prince raison de ce qu'il ordonne, et l'autorité du Roi des rois se trouve sujette à des explications continuelles sur la liberté qu'on se donne à tout propos d'y contredire.

Mais aussi ma raison ne saurait s'accommoder avec ce qu'on lui propose : tout la choque, tout la confond. Comment, par exemple, démentir mes yeux qui ne me représentent que du pain et du vin à la sainte cène? Comment renoncer au témoignage de mon goût, qui confirme la même chose? De même puis-je me laisser persuader que le péché d'un particulier soit devenu le péché de tous les hommes, et qu'on m'impute une faute où je n'ai eu garde de tremper, puisque je n'étais pas encore? Puis-je croire d'un Dieu dont on me dit que la bonté est infinie, qu'il doive en effet venger par des supplices éternels des actions qui n'auront duré que quelques moments? Esprit superbe, mais plus malheureux encore que superbe, si tu n'abaisses ta raison et si tu n'élèves ta foi! prétends-tu donc mesurer avec une intelligence si bornée l'étendue infinie de la sagesse de Dieu? De ce que tu ne peux comprendre une chose, est-ce à dire qu'elle n'est pas? Lequel doit céder ou de l'autorité divine à ton sens, ou de ton sens à l'autorité de Dieu? Ainsi, soit que tu trouves ou de la contradiction ou de la probabilité dans les choses, c'est à toi d'y obéir également, d'en faire la règle de tes sentiments, de les corriger sur elle, s'ils sont defectueux; de les fixer par elle, s'ils sont incertains; de les ramener à elle, s'ils y sont contraires; car dès le moment que tu t'es engagé de croire, pénétration, curiosité, subtilité, rai-

sonnement, tu dois les immoler à la foi, fallût-il pour cela désavouer toutes tes lumières pour faire un aveu solennel de ta dépendance.

Il est vrai que cette démarche ne se peut faire sans un grand effort; mais c'est aussi en cela même que consiste le mérite de notre sacrifice et l'excellence de la gloire qui en revient à Dieu. Offrir ses biens au Seigneur, l'offrande lui est agréable; lui offrir son propre corps, c'est davantage l'honorer; mais lui offrir son esprit, le sacrifice est encore d'un prix beaucoup plus relevé. Dans l'un, nous ne donnons à Dieu que ce qui est hors de nous; dans l'autre, nous ne lui donnons que la partie la moins considérable de nous-mêmes; mais ici, nous lui donnons ce que nous avons de plus grand et de plus cher : culte spirituel où l'âme tient lieu de victime, et où elle est comme égorgée par le glaive de la parole. Ma raison me dit ceci, et ma religion me dit cela. Cédez, raison, à la religion, je me dépouille de vos droits pour rendre hommage à celui que je reconnais ici pour la vérité primitive et pour la souveraine sagesse. J'avais des lumières, je les étouffe; j'étais né maître de mes sentiments, je les captive volontiers sous le joug d'un plus grand maître.

Que si Dieu tire sa gloire de cet assujettissement (réflexion bien consolante pour nous), l'homme y trouve de son côté son avantage et son compte. Comment cela? C'est, répond saint Augustin (*Ep. 120, ad Consentium*), que la foi élève et proportionne la raison; c'est qu'au même temps que je soumets, ou, si vous voulez, que j'aneantis mon esprit pour obéir, je reçois en échange une secrète communication de l'esprit de Dieu même; c'est qu'à la faveur des lumières, peu à peu il se fait jour pour moi en des lieux où je ne voyais goutte; c'est que ma simplicité récompensée par celui qui cache les mystères de son royaume aux grands et les révèle aux petits (*Matth., XI, 25*, ou j'entre sans peine dans les choses que les plus beaux génies n'ont pu comprendre, ou je demeure consolé de ce que je ne les comprends pas. Ne m'en croyez pas, ô vous qui, trop sages à vos propres yeux, ne voulez vous rendre qu'à l'évidence, ne m'en croyez pas et voyez.

Abandonnez-vous une fois avec confiance et humilité au Seigneur qui vous en presse d'une manière si vive, et vous en éprouverez par une heureuse expérience beaucoup plus que je n'en promets. Au lieu que dans un esprit qui se livre à ses propres vues, ce ne sont que craintes, que doutes, qu'irrésolutions, que ténèbres, une sincère soumission le rassure dans ses craintes, le conseille dans ses doutes, le fixe dans ses irrésolutions, l'éclaire dans ses ténèbres; car, comme l'a remarqué saint Hilaire, le soleil de nos âmes a coutume de faire par ses lumières ce que le soleil visible fait par les siennes. Envisagez le soleil d'une manière respectueuse, si je l'ose dire ainsi, et il vous éclairera; mais si vous entreprenez de

le regarder d'un œil fixe, irrité de votre audace, il vous éblouit et vous aveugle. Ainsi, dans les choses de Dieu, ceux qui veulent voir tout ne voient rien; pour porter leurs regards avec trop de curiosité sur les vérités célestes, les rayons de ce soleil leur troublent d'abord la vue, et souvent ils la leur ôtent. Au contraire, donnez-moi un esprit qui, convaincu de sa faiblesse, abaisse modestement ses yeux devant ce flambeau mystérieux que Dieu a placé dans le ciel de son Eglise, et cet esprit éclairé, réjoui, fortifié par la participation de la lumière qu'il en recevra, pénétrera autant qu'il faut dans les mystères les plus obscurs, reconnaîtra qu'en eux-mêmes ils sont au-dessus de sa portée; que leur créance cependant s'accorde avec les principes les plus solides de la raison; il verra qu'il doit renoncer à son discernement par une plénitude de discernement plus sûr et moins équivoque, qu'il n'est ni faiblement ni imprudemment crédule, et qu'après les motifs qui le portent à se rendre, sa soumission, pour être aveugle, n'en est pas moins raisonnable.

J'ajoute même à cela quelque chose de plus étonnant et de plus consolant tout ensemble: bien loin que l'obscurité des choses qu'on nous propose choque un esprit ainsi disposé, il trouvera dans cette obscurité même une preuve invincible de leur vérité; car prenez garde, s'il vous plaît, à la judicieuse réflexion du profond Tertullien: Plus, dit-il, nos mystères sont sublimes, plus ils sont incompréhensibles, plus ils soulèvent l'imagination, plus ils blessent la raison, et plus il est évident qu'ils sont certains, qu'ils sont véritables et qu'on doit les croire. Trois personnes en une nature, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur la croix, si quelque chose de plus-qu'humain ne nous l'avait révélé, qui se serait jamais avisé de se faire un tel système de religion? Et comment cette religion se serait-elle répandue si universellement sur la terre? Pour peu qu'on connaisse l'homme, on demeurera d'accord qu'il n'est nullement vraisemblable, ni qu'il puisse venir naturellement dans l'esprit de qui que ce soit d'imaginer un pareil dogme, ni moins encore que ce dogme ait jamais pu se faire recevoir de toutes les nations où il a été prêché. On conçoit bien que des erreurs proportionnées ou à notre cupidité ou à notre intelligence, montent d'abord à la tête d'un homme, et s'établissant ensuite avec le temps, entraînent après elles un grand nombre de sectateurs. Mais que des choses aussi sublimes, aussi contraires aux sens, aussi opposées à l'esprit, que celles dont tout le corps de notre religion est composé, aient été fabriquées et se soient introduites de même, il faudrait, pour le concevoir, changer entièrement la manière dont nous sommes faits. Répétons-le donc, chrétiens, si la religion était plus claire, elle aurait plus lieu de nous être suspecte. Et ne craignons point de le dire, son obscurité apparente est une démonstra-

tion de sa vérité et un gage de notre certitude. puisqu'à bien prendre les choses, ce qui ébranle d'abord la raison, la raison trouve en cela même de quoi se rassurer et s'affermir davantage.

Mais ce qui doit achever de nous assujettir à Dieu, c'est que nous ne pouvons éviter cette servitude, sans tomber nécessairement dans une autre, servitude aussi honteuse et misérable pour nous, que la première serait glorieuse et avantageuse! Admirez, je vous prie, l'homme. L'indépendance est la chose du monde où il aspire le plus et où il peut le moins atteindre. Cet esprit qui ne veut pas se captiver sous la loi devient esclave, de qui? de ses sens, de ses visions ou des opinions des autres. Comme il n'est pas à lui-même le principe de sa lumière, lorsqu'il s'applaudit le plus de sa liberté prétendue, ses sens le dominant, ses visions le gouvernant, les opinions des autres le mènent comme il leur plaît. Ainsi, pour ne pas relever d'une puissance légitime, il tombe, malgré qu'il en ait, et quelquefois sans s'en apercevoir, entre les mains d'un tyran qui s'en joue et le fait errer au gré de ses chimères. Soyez donc loné à jamais, ô Dieu de vérité et de bonté tout ensemble, de nous avoir ouvert une voie aussi courte et aussi sûre pour nous conduire, qu'est la dépendance aveugle de votre loi! S'il fallait tout examiner, hé! où en serions-nous, grand Dieu! Les esprits du premier ordre à peine y pourraient atteindre, et toute la vie ne suffirait pas. Au lieu que l'autorité suppléant à la raison, et la raison se trouvant guidée par l'autorité, votre loi, quelque incompréhensible qu'elle puisse paraître d'ailleurs, se trouve par là à la portée des ignorants aussi bien qu'à celle des doctes. Je m'y assujettis donc, Seigneur, à cette autorité suprême. Je connais trop la faiblesse et les égarements de ma raison, pour l'en croire toute seule, et je ne veux l'écouter qu'en ce qu'elle me dit, que rien n'est ni plus juste ni plus conforme au bon sens que de la soumettre, afin que par sa soumission, mon cœur, relevé jusqu'à vous, soit toujours prêt, aidé par votre grâce, à exécuter avec courage, sans se rebuter, tout ce qu'il vous plaira de lui commander. Et c'est, Messieurs, pour vous inspirer ce courage si salutaire, qu'après avoir combattu la présomption de notre raison aveugle, je vais m'appliquer à combattre la langueur de notre lâche volonté. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

A juger d'abord des choses sur la première face qu'elles nous montrent, on ne dirait pas qu'il y eût rien de fort extraordinaire dans la démarche que Marie fait aujourd'hui pour accomplir la loi. Paraître au pied des autels, présenter un enfant au Seigneur, donner une légère offrande, qu'y a-t-il en tout cela qui mérite qu'on le relève, et qui ne se flatterait pas déjà qu'il obéirait avec joie, si l'obéissance ne devait point lui coûter plus cher? Cependant, si nous voulons

approfondir les choses, nous conviendrons que, sous des apparences aisées, la sainte Vierge observe la loi dans tout ce qu'elle a de plus pénible, et nous donne le plus beau modèle que nous puissions nous proposer, pour l'observer à notre tour.

On a eu raison, ce me semble, de remarquer qu'il y a cette différence entre le mystère de ce jour et ceux qui l'ont précédé, que dans les autres on a donné à Marie, et que dans celui-ci elle donne. Dans le mystère de sa conception, Dieu lui avait donné son esprit; dans celui de l'Incarnation, il lui avait donné son fils; enfin jusqu'ici vous diriez que le ciel se fût épuisé pour elle. Mais aujourd'hui les choses changent, et la sainte Vierge rend à Dieu ce qu'elle en avait reçu, en immolant dans le temple et sa gloire et son fils, c'est-à-dire tout ce qu'elle a de plus grand et de plus cher. Je dis sa gloire : car si quelque chose distinguait cette excellente créature, c'était sa virginité et sa maternité : virginité féconde, maternité divine. Or, si vous y prenez garde, elle sacrifie l'une et l'autre : sa virginité, puisqu'il n'y a rien dans la cérémonie de sa purification qui ne la confonde avec le reste des femmes; sa maternité, puisqu'elle ne paraît en rien plus privilégiée que les autres mères. J'ai encore ajouté son fils. Peut-être, dit saint Bernard (*De Purif.*, serm. 3), vous paraît-il que ce divin Enfant repose agréablement entre les bras de sa mère; mais il y est dès lors invisiblement offert, pour expirer un jour entre les bras de la croix. Ce qui se passe dans le temple est non-seulement le prélude de ce qui doit un jour arriver sur le calvaire, c'en est comme un engagement. Au lieu que les autres enfants étaient rachetés par une rançon étrangère, en même temps qu'on les présentait, Marie ne présente son fils qu'afin qu'il soit la rançon qui rachètera les autres; et selon la remarque des Pères, les cinq pièces de monnaie qu'elle donne sont tout à la fois et la figure et la caution, si je l'ose dire, des cinq plaies par lesquelles il doit achever un jour le prix de notre rédemption aux dépens de tout son sang. Inférer de cet exemple que nous devons tout sacrifier, lorsque la loi nous l'ordonne; qu'il faut aller jusqu'au sacrifice des choses qui nous touchent de plus près; qu'il n'y a point de considérations sur lesquelles on ne doive passer; que Dieu nous demande un cœur qui se donne à lui sans réserve; que notre obéissance doit être universelle dans son étendue, éternelle dans sa durée, constante dans ses devoirs, courageuse dans ses épreuves : tirer toutes ces conséquences de l'exemple que Marie nous met ici devant les yeux, ce serait prendre l'esprit du mystère, et nous faire en même temps la plus nécessaire de toutes les leçons.

Car remarquez, je vous prie, quel est le génie de l'homme : ce n'est pas absolument de désobéir, mais c'est de ne vouloir obéir qu'à sa manière. Tant que les chemins sont unis, nous marchons encore dans les voies de Dieu, fidèles à la loi où il en coûte peu

à l'être; mais où il faut faire quelque effort, nous reculons honteusement, déserteurs faibles et timides. C'est alors que nous sommes éloquents à faire valoir et l'infirmité de la nature et la perfection de la loi, que pour violer celle-ci nous alléguons celle-là, et que nous refusons d'obéir quand le sacrifice de notre obéissance ne se peut faire qu'aux dépens de notre intérêt ou de nos plaisirs. En effet, pour déréglé que puisse être aujourd'hui le monde, il y a peu de gens qui refusent d'aller jusqu'à un certain point, jusqu'à un certain degré, jusqu'à une certaine mesure. Mais faut-il prendre sur soi dans une rencontre délicate, se tirer d'une occasion, combattre une habitude, réparer une injustice, étonner un ressentiment? Nous secouons aussitôt le joug. Ainsi, à demi bons, à demi mauvais, vertueux en ceci, vicieux en cela, nous prétendons que Dieu se contente d'une obéissance mi-partie, et que la soumission à quelques commandements nous serve de dispense pour les autres. De là ces adoucissements que nous cherchons tous les jours à la sévérité de l'Evangile; de là cette confiance prétendue que sans marcher par la voie étroite nous pouvons trouver un chemin plus doux et plus beau qui nous mène au ciel. De là ces relâchements et ces molleses si indignes de notre profession et si contraires aux promesses de notre baptême; de là ces fausses idées que nous nous formons d'une dévotion commode, quand, persuadés de l'importance du salut par les principes de la religion, et que cependant rebutés des austérités du christianisme par la faiblesse de la nature, nous cherchons dans des pratiques pieuses en apparence, mais aisées en effet, un asile à notre délicatesse; nous partageant dans nos devoirs, choisissant entre les commandements, nous accommodant de certaines lois, ne pouvant ou ne voulant nous accommoder des autres, embrassant ce qui se rapporte à la bonté de notre naturel, rejetant ce qui ne s'accorde pas avec le dérèglement de nos inclinations. Car c'est particulièrement l'inclination dominante du cœur qui préside à cet injuste partage; et comme elle est d'ordinaire différente dans les hommes, les exceptions le sont aussi. Tel envisagera l'injustice avec horreur, il souscrit de tout son cœur au précepte qui la défend; mais c'est un homme de bonne chère, il ne saurait se persuader que les excès soient criminels, et ne trouvant pas son compte dans la loi qui les condamne, il se lieencie à l'enfreindre. Tel autre remplira avec une exactitude inviolable toute l'étendue de sa charge; il aura de la charité pour ses ennemis, de la compassion pour les malheureux, de l'équité pour tout le monde; mais comme certain faible l'entraîne, c'est à quoi il ne voudrait pas que la loi de Dieu touchât. Combien de femmes consentiront de donner à Dieu son heure, pourvu que le monde ait la sienne? Combien même pratiqueront ce qu'il y a de plus pénible dans les maximes de l'Evangile, renonceront à leurs plaisirs, s'occu-

peront de leurs devoirs, se retrancheront du luxe, se réformeront dans le domestique ? Mais quand on vient à toucher certaine corde, plus d'obéissance. Oublier une injure qu'on leur aura faite, c'est de quoi elles ne veulent pas même entendre parler ; vindicatives à l'excès, elles n'en sauraient revenir. Critiques impitoyables de la conduite d'autrui, elles jugeront mal de tout et ne feront grâce à rien. Que vous dirai-je davantage ? Il n'y a presque personne qui ne fasse sa brèche à la loi, qui ne la tronque et qui ne la réforme, qui n'ait ses limitations et ses réserves. Ce qu'il y a même de surprenant, c'est que chacun se fonde en raison pour autoriser sa révolte, ou du moins pour l'adoucir. Tantôt le tempérament vient au secours, et tantôt l'âge ; l'un allège sa naissance, et l'autre sa profession. Celui-ci prétend sauver sous la difficulté du commandement le crime de la désobéissance ; celui-là à la loi de Dieu oppose la loi du monde. Enfin il n'y a pas jusqu'aux bonnes qualités que nous pouvons avoir, où nous ne prétendions trouver de quoi justifier les mauvaises. Je suis prompt au dernier point, mais je reviens à l'heure même. J'aime le plaisir, il est vrai, mais je n'ai point d'autre faible. Je suis sensible aux injures, mais aussi je n'en fais point. Si bien qu'à nous en vouloir croire, il faudrait faire une espèce de compensation, et une vertu devrait servir, si je l'ose dire ainsi, de passeport pour un vice. Car comment appeler cela ? Est-ce obéir à la loi ? Ce n'est rien moins. Elle ne reçoit point ces conditions, elle ne souffre point ce partage ; et tant s'en faut qu'elle nous permette d'excepter ce qui choque nos plus tendres inclinations, c'est justement en ce qui choque nos plus tendres inclinations que nous devons faire paraître plus de soumission à l'accepter et plus de résolution à la pratiquer.

Pourquoi cela ? parce que et la nature de la loi de Dieu et la nature du cœur de l'homme sont telles, qu'elles demandent une obéissance universelle et absolue. Quel est le propre de la loi ? D'être simple et indivisible : simplicité si grande, indivisibilité si parfaite, que, selon l'apôtre saint Jacques (*Cap. II, v. 12*), qui la transgresse en un de ses chefs est censé coupable de la transgression de tous les autres. Cela se peut-il ? Et comment ? Ecoutez le même apôtre : c'est que celui qui a dit : Tu ne commettras point d'adultère, est le même qui a dit : Tu ne commettras point d'homicide ; c'est que Dieu, étant également l'auteur de tous les préceptes, est aussi également jaloux de leur accomplissement ; c'est que la même raison qui m'oblige dans une rencontre, m'oblige dans toutes les autres ; c'est que je ne puis manquer une fois de soumission à la loi, sans offenser l'autorité du législateur. D'un autre côté, notre cœur est tourné de telle manière, que s'il ne peut se passer de maître, parce qu'il ne peut être sans amour, il n'en peut aussi avoir qu'un, parce qu'un amour détruit l'autre. A la vérité, nous pouvons ai-

mer plusieurs choses ensemble ; mais quelque une de nécessité aura toujours la préférence et l'emportera infailliblement toutes les fois qu'il y aura conflit. Or ce qui l'emporte dans notre amour, c'est ce qui fait notre cœur. Ainsi donnons à Dieu tout ce qu'il nous plaira d'ailleurs, tant que nous ne lui sacrifions pas ce penchant qui nous domine, si, quand il faut se déclarer, quelque chose lui est préférée, il sera toujours vrai de dire que nous ne lui sacrifions pas notre cœur, quelques démonstrations que nous donnions du contraire. Que fais-je donc, ô mon Dieu ! quand, m'attachant à vous plaire en certaines occasions, je me relâche à vous déplaire en d'autres ; quand, résistant aux tentations pour lesquelles j'ai moins de penchant, je me laisse aller à celles qui me prennent par mon faible ; quand, vous sacrifiant quelques affections déréglées, j'en excepte toujours d'autres qui me sont plus agréables ? Ah ! si je ne le sais, je deviens prévaricateur de cette même loi que je parais observer, et je vous refuse entièrement mon cœur, quoiqu'il semble que je vous en donne une part si considérable.

Que si la condition vous paraissait un peu rude, vous remarquerez, s'il vous plaît, que dans le fond rien n'est plus juste. Car, sans m'arrêter à vous dire que Dieu est un assez grand maître pour mériter d'être servi aux dépens de tout le reste, et que, bien loin de l'emporter au-dessus de lui, il n'y a rien qui puisse entrer en concurrence avec lui, Dieu n'exige rien en cela pour ses lois que ce que le monde exige pour les siennes. Quand je compte sur un ami, je prétends qu'il soit tout à moi, et m'eût-il servi en cent occasions, s'il me désoblige considérablement une fois, je me crois en droit de m'en plaindre, et je sais bien dire partout que l'amitié ne souffre point de partage, et qu'il n'est pas permis d'être tantôt pour et tantôt contre. Pourquoi donc prétendre que Dieu se contente d'une chose qui ne nous conte pas, et nous fait-il injustice si sur nos propres principes il rompt avec nous pour des raisons qui dans le monde autorisent nos ruptures ? Où est le maître qui voulût souffrir d'un serviteur ces restrictions ? N'en attend-il pas un assujettissement général à toutes ses volontés ? et trouverait-il supportable qu'il se donnât la liberté ou d'omettre ce qu'il lui aurait commandé, ou d'entreprendre ce qu'il lui aurait défendu ? Pourquoi donc attendre que Dieu aura pour nous une indulgence que nous n'avons pas nous-mêmes pour nos gens ? Et nous traite-t-il avec trop de rigueur, si, faisant de nos lois la règle des siennes, il veut en nous des serviteurs exacts et dociles, qui lui obéissent ponctuellement ? Mais ce qui achève de nous confondre, c'est que la dureté des lois que le monde nous impose n'empêche pas que nous ne lui gardions en tout une fidélité inviolable. Quoi qu'il puisse nous en coûter, nous savons bien être à lui jusqu'à renoncer à nous-mêmes. Car le monde nous dit aussi bien que l'Evangile : Si quelqu'un veut venir après moi, il faut

qu'il prenne le parti de porter tous les jours la croix. Nous ne le sentons que trop, nous en gémissons souvent. Cependant nous nous y soumettons avec un courage à l'épreuve. Telle est la loi de l'avarice sur un homme dévoué à ses intérêts ; que de veilles ! que de travaux ! que de soins ! que d'inquiétudes ! elle lui fait tout surmonter. Tel l'empire d'un grand sur ses gens : complaisance, bassesse, asservissement ; malgré toutes ses duretés, il n'est rien qu'ils lui refusent. Telle est la tyrannie qu'exerce une chétive créature sur celui que la passion en a rendu idolâtre ; quelque chagrin qu'il y ait pour lui à dévorer, quelque effort qu'il faille faire, bien loin de la contredire, il va au-devant de ses moindres désirs. Pourquoi donc Dieu sera-t-il de pire condition que le monde ? Y a-t-il ou d'intérêt, ou d'honneur, ou de plaisir, dont il ne soit pas en droit d'exiger le sacrifice ? et de quelles peines ne nous rendons-nous pas dignes, si, déterminés à tout dans les autres occasions, il n'y a que pour lui que nous manquons de courage ?

Suivons donc, chrétiens auditeurs, suivons aujourd'hui Marie dans le temple, et rendons-nous au bel exemple qu'elle nous y donne. Bien éloignée de rétrécir les bornes de son obéissance, elle ne songe qu'à les étendre. La loi n'était pas pour elle, et elle se soumet à la loi. Tant s'en faut qu'elle dispute avec Dieu sur son devoir, elle l'accomplit non-seulement dans toute sa plénitude, mais dans toute sa perfection. Voilà, si vous ne le savez, comment il faut servir Dieu ; non-seulement lui obéir, disait autrefois Tertullien, mais encore le flatter, le caresser ; non-seulement lui obéir, en faisant tout ce qu'il commande, mais encore le flatter, en n'oubliant rien pour lui plaire ; étudier sa sainte loi, non pour l'accommoder à nous, ou pour voir jusqu'où nous en pouvons rabattre à la rigueur, mais plutôt pour y ajouter et pour y mettre du nôtre. Et en effet qui nous retient ? Est-ce que nous avons peur d'en faire trop pour Dieu ? Mais nous en faisons si peu ; d'ailleurs ce que nous faisons est si imparfait ! et quand nous accomplirions tout ce que notre maître nous ordonne, nous devrions encore nous regarder comme des serviteurs inutiles. Est-ce que sa loi est trop pénible ? Mais il nous assure que si le joug en est pesant à la nature, il saura bien nous le rendre léger et doux par sa grâce. Est-ce que le travail est trop long, et que sa durée nous rebute ? Mais la récompense qu'il y a attachée ne doit point avoir de fin. Est-ce donc que l'on peut se donner de trop bonne heure au service du Dieu que nous adorons ? Mais voyez, je vous prie, par où il entre dans le monde. Les premiers moments de sa vie, il les consacre à nos usages, et il ne commence pas plus tôt à respirer qu'à souffrir. O monde ! si tu y pensais, serait-il possible que les plaisirs fissent toute ton étude, lorsqu'un Dieu languit pour toi dans les faiblesses de l'enfance et dans les rigueurs de la pauvreté ! Et pourrais-tu lui refuser

de si petites choses, pendant qu'il en fait de si grandes en ta considération !

Pour nous, mes chers auditeurs, prenons de meilleurs sentiments, et pénétrés de respect pour l'autorité de Dieu et d'amour pour la sainteté de sa loi, après avoir imploré le secours de sa grâce toute-puissante, hâtons-nous de faire au pied de ses autels la même protestation que Jésus-Christ son Fils a faite à son entrée dans le monde : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam : Deus meus volui ; et legem tuam in medio cordis mei* (*Psal. XXXIX, 8 ; Hebr., X, 7*). Me voici tout prêt, Seigneur, à faire votre volonté. J'y suis déterminé, ô mon Dieu ! et votre loi dorénavant sera mon unique règle. Ni l'orgueil de mon esprit, ni la faiblesse de mon cœur, n'y mettront plus aucun obstacle. Ou plutôt, divin Sauveur, comme, malgré mes résolutions, je sens bien que je ne suis encore que vanité et que misère, arrêtez par votre grâce, en me continuant incessamment son secours, arrêtez les emportements de l'un, et soutenez les langueurs de l'autre. Otez-moi cet esprit philosophe qui se pique de raisonner sur tout ; donnez-moi un cœur magnanime qui ne vous refuse rien. Que je croie, éclairé par les lumières de cette sagesse que vous avez bien voulu voiler sous les ténèbres de l'enfance ; que je fasse, soutenu par la vertu de cette toute-puissance qu'il vous a plu de cacher sous l'infirmité de notre chair, afin que, recueillant le fruit de ma simplicité et de ma résolution, je mérite de voir un jour ce que j'aurai cru, et de jouir de ce que j'aurai fait.

Je pourrais pousser ces réflexions plus loin, pour confondre le monde par la vue de ses résistances aux lois du Seigneur, de son opposition à ses maximes, de son insensibilité pour ses bienfaits, de son ingratitude pour ses faveurs ; bienfaits et faveurs dont le mystère de ce jour nous rappelle le souvenir, au même temps qu'il nous apprend la manière de les reconnaître, en nous remettant devant les yeux l'exemple de Marie, qui s'en acquitte avec tant de fidélité. Mais voici quelque chose de bien touchant pour l'Eglise, et non moins édifiant pour mes auditeurs, que le même mystère me présente aujourd'hui. C'est le précieux souvenir, Sire, qu'il me rappelle, et de ce que le ciel a fait pour Votre Majesté, et de ce que Votre Majesté de son côté a fait pour le ciel. Lorsque Dieu voulait assurer le bonheur d'une famille, il y faisait naître un fils, et ce fils n'était pas plutôt né, qu'on l'offrait au pied des autels, en sacrifice d'action de grâces. Ainsi Dieu, pour combler votre personne de bénédictions et votre royaume de prospérités, vous a donné un prince, le seul bien qui manquait à vos désirs, après celui qui porte déjà si haut nos espérances. Mais aussi les premiers soins que la piété vous a inspirés, c'a été d'offrir ce royal enfant au Dieu de qui vous le tenez, et la matière du bienfait est devenue entre vos mains celle de la reconnaissance. Plus jaloux de voir fleurir la religion que votre empire, vous vous êtes

moins réjoui d'avoir un héritier de l'un, que vous n'avez souhaité de donner un nouveau protecteur à l'autre; et l'Eglise a vu avec admiration qu'en faisant rendre à Dieu des actions de grâces pour sa naissance, indifférent pour tout le reste, vous ne faisiez des vœux que pour sa piété. Toute la terre, Sire, a applaudi à cette naissance, dont elle tire des augures si favorables pour l'avenir, assurée qu'elle est de la suite, tant qu'elle aura les princes de votre sang et plus encore de votre main. Car, que Louis le Grand, dans un âge si peu avancé, puisse travailler à l'éducation du petit-fils de même qu'à celle du père, après avoir fait tant de bien à ceux qui vivent, c'est en faire par avance à ceux qui ne sont pas encore nés. C'est obliger la postérité la plus éloignée; c'est travailler pour l'instruction de tous les princes et pour la félicité de tous les peuples. J'ose dire cependant, Sire, que la religion s'en promet encore d'autres avantages que l'Etat. Car en faisant pour elle de si grandes choses, vous laissez à ce jeune prince de grands exemples, si les miracles peuvent être tirés en exemples. Comme si votre zèle pour la gloire de Dieu redoublait en même temps que Dieu redouble ses faveurs pour Votre Majesté, il semble que vous vous efforciez de consacrer le berceau du fils qu'il vous a donné, par les soins que vous prenez de ramener à son épouse les enfants qu'elle avait perdus. Heureux et charitables soins, qui procurent le salut des hérétiques en donnant le coup mortel à l'hérésie! C'est ce que vous cherchez, Sire; d'autres ont pu les attaquer par crainte, vous ne les poursuivez que par amour, et bien assuré qu'ils ne peuvent vous nuire, vous appréhendez seulement qu'ils ne se perdent. De là cette méthode ingénieuse, tant vantée par les anciens Pères, mais si peu pratiquée par les princes chrétiens, de joindre l'autorité à la douceur par un tempérament salutaire; l'autorité pour ébranler et pour préparer, la douceur pour instruire et pour achever; l'autorité, de peur que si l'on abandonnait tout à la douceur, on ne trouvât que des obstinés et des rebelles; la douceur de peur que si tout se conduisait par l'autorité, on ne fît que des fourbes et des hypocrites. Admirez donc qui voudra toutes vos autres actions, le repos de Votre Majesté me paraît plus admirable; c'est plus de s'occuper dans la paix à faire régner Dieu, que de chercher à triompher soi-même dans la guerre, et quelque gloire qu'il y ait pour mon roi à donner depuis si longtemps des lois à toute la terre, il lui est infiniment plus glorieux d'y maintenir celles du ciel. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

De la préparation à la mort par la pratique de la pénitence, que la pensée de la mort inspire.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poudre, et que tu retourneras en poudre (Genes., III, 15).

Etait-il nécessaire de le dire, chrétiens

auditeurs? N'y a-t-il pas assez de voix qui nous prêchent cette importante vérité? Au dedans et au dehors, ce que nous sentons et ce que nous voyons, la raison et l'expérience, tout ne nous fait-il pas sur cela de continuelles leçons? Qu'est-ce que l'Eglise prétend donc par cette cérémonie qui occupe aujourd'hui les ministres du Seigneur, et quel est le mystère des paroles qu'on vient nous porter de sa part? Ce n'est pas pour nous apprendre quelque chose de nouveau, ce n'est pas même pour nous donner des convictions plus démonstratives sur une vérité si puissamment établie dans tous les esprits par le témoignage de toutes les créatures.

C'est que nous vivons sans réflexion, et que, répandus hors de nous-mêmes, nous ne pensons presque jamais à ce qui devrait nous occuper toujours. Aussi prenez garde, Messieurs, que l'Eglise ne dit pas : Sachez, homme, que vous n'êtes que poussière; mais qu'elle dit : Souvenez-vous, homme, que vous n'êtes que poussière : *Memento, homo, quia pulvis es*. Savoir et se souvenir sont deux choses bien différentes. Savoir dit une simple connaissance, mais se souvenir enferme une continuelle attention. Or quel est notre désordre? Nous ne joignons quasi jamais l'attention à la connaissance. Nous savons encore assez, mais nous nous souvenons trop peu. Ce n'est pas la lumière qui nous manque, mais nous manquons à la lumière; et ce défaut est comme la source de tous les dérèglements qui règnent dans la morale.

Mais nous ne péchons jamais en cela ni plus dangereusement, ni plus universellement que sur le sujet de la mort. Persuadés, convaincus, pénétrés de sa nécessité, de son incertitude, de son inévitabilité, nous ne l'envisageons presque jamais; si nous l'envisageons, c'est sans beaucoup d'application, et notre distraction est telle, qu'à nous voir vivre on dirait que nous avons oublié qu'il faut mourir.

En effet, chrétiens auditeurs, soit artifice du démon, soit corruption de cœur, soit enchantement des sens ou charme des créatures, ou, si vous voulez, tout cela, il n'y a rien que nous ne mettions en usage pour parvenir à cet oubli et pour éloigner de nos yeux cet objet qui incommoder nos passions. L'Eglise le voit, elle en gémit, et pour ne laisser pas un si grand mal sans remède, elle fait crier aux oreilles des pécheurs, ces sourds volontaires qui s'étourdissent eux-mêmes par le bruit de leurs sens et de leurs passions, de peur d'entendre la voix de leur foi et de leur raison, elle leur fait crier par l'organe de ses ministres : Souvenez-vous de ce que vous êtes, et bien loin de vous obstiner à en effacer l'idée, étudiez-vous plutôt à en rafraîchir la mémoire.

Dans cette vue, pour parler à nos yeux aussi bien qu'à nos oreilles, elle prend des cendres dans ses mains; dures, mais salutaires marques de notre origine; tristes, mais précieux augures de notre fin. Et les

répandant solennellement sur tout le monde : Tenez, nous dit-elle, conservez ce gage que je vous donne; je le mets sur votre tête, le siège de la raison, afin que vous y pensiez, et que, malgré les fuites de votre amour-propre, sa vertu agisse de là plus aisément sur votre esprit : *Memento, homo, quia pulvis es.*

Mais pourquoi encore l'Eglise prend-elle tant de mesures pour nous imprimer cette pensée? Est-ce pour nous insulter ou pour nous désespérer par des reproches si humiliants et par des vœux si affligeantes? Jugeons mieux de son esprit, mes frères. Une mère si tendre est bien éloignée de se plaire à contrister des enfants qui lui sont si chers. Ce qu'elle cherche, c'est de nous porter à la pénitence par la considération de la mort, et de nous préparer à la mort par la pratique de la pénitence. Concevez, s'il vous plaît, ma pensée : il est important que vous l'entendiez, puisque d'elle dépend la suite et l'intelligence de ce discours. Il y a des rapports merveilleux entre la mort et la pénitence : la mort est de tous les motifs le plus efficace pour nous porter à la pénitence; la pénitence est de tous les moyens le plus sûr pour nous préparer à la mort. L'Eglise a tous les deux en vue, et dans ce jour de bénédiction où elle ouvre la carrière de la pénitence, elle nous propose en même temps l'image de la mort comme servant merveilleusement l'une à l'autre par les liaisons qu'elles ont ensemble : la mort, parce que si rien est capable de nous persuader la fin de nos péchés, c'est la fin de notre vie; la pénitence, parce que si rien peut nous rassurer contre la fin de notre vie, c'est la fin de nos péchés. Entrons donc dans les desseins de l'Eglise, et voyons comment la considération de la mort doit nous déterminer à la pénitence, comment la pratique de la pénitence doit nous préparer à la mort : deux vérités, Messieurs, aussi utiles qu'il y en ait dans la religion, et que je tâcherai de vous expliquer après que nous aurons demandé au Saint-Esprit les secours qui nous sont nécessaires, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le péché a fait naître la mort, c'est une réflexion de saint Jean Chrysostome; mais par un ordre admirable, auquel la sagesse de Dieu n'a pas moins présidé que sa bonté, la mort fait cesser le péché, et l'effet détruit ainsi la cause qui l'a produit. Que la mort soit l'ouvrage du péché, on n'en peut pas disconvenir après ce que dit l'Apôtre : *Per peccatum mors* (Rom., V, 12), la mort du corps aussi bien que de l'âme. Mais il faut convenir aussi que cette fille est devenue la meurtrière de son père. Car, pour ne point dire ici que le péché expire avec la vie du pécheur, et que la mort arrête le cours de l'un au même temps qu'elle tranche les jours de l'autre, parce que la liberté fixée au moment que l'homme arrive à sa fin, en lui ôtant le pouvoir de faire le bien, le laisse aussi dans une heureuse impuissance de

faire le mal, la mort, dès cette vie même, est le plus rude ennemi qu'ait le péché sur la terre, parce que, servant de motif à la pénitence, et qu'étant même le plus pressant de tous les motifs, sa seule idée combat l'empire du péché, en attendant que sa présence achève de le détruire.

Mais pour vous développer encore mieux ce mystère, vous observerez, s'il vous plaît, que la considération de la mort peut contribuer à la pénitence en plusieurs manières, toutes efficaces et puissantes; car elle la persuade, elle l'enseigne, elle l'adoucit. Elle en persuade la promptitude, elle en enseigne la nature, elle en adoucit l'amertume. Et afin qu'aucune de ces réflexions ne vous échappe, il est à remarquer encore qu'on tombe ordinairement en trois sortes d'erreurs au sujet de la pénitence. La première se peut appeler l'erreur du projet; la seconde, l'erreur de l'exécution; la dernière, l'erreur de la difficulté : et tout ceci paraît d'un grand usage pour les mœurs. L'erreur du projet : j'appelle ainsi ces desseins vagues et confus d'une pénitence prétendue dans un temps imaginaire, par lesquels tant de chrétiens s'amusement souvent eux-mêmes, délibérant toujours et ne coïncuant jamais. L'erreur de l'exécution consiste dans une pénitence fautive, pénitence mal conçue, qui, n'ayant pas les qualités de cette vertu, n'en mérite pas le nom; pénitence qu'on croit faire et qu'on ne fait pas, parce qu'on ne fait pas ce qu'il faut faire. L'erreur de la difficulté enfin n'est autre chose que ces fantômes qu'on se figure à soi-même dans la carrière de la pénitence, pour se croire dispensé de les vaincre, à force de s'en représenter la victoire comme impossible.

Trois sortes de chrétiens, au reste, donnent dans ces trois sortes d'erreurs par des voies bien différentes : les libertins donnent dans l'erreur du projet par confiance et par présomption, les imprudents donnent dans l'erreur de l'exécution par illusion et par aveuglement, les lâches donnent dans l'erreur de la difficulté par découragement et par faiblesse. Si bien, mes frères, que, prévenus, séduits et arrêtés par l'une de ces erreurs, la plupart des chrétiens ont trouvé le secret de bannir la pénitence de l'Eglise. Mais si rien est capable de les y rappeler, c'est la considération de la mort, puisqu'elle seule, attentivement méditée, est d'un secours merveilleux pour combattre toutes ces erreurs.

Car, pour commencer par la première, il faut avouer, avec saint Jérôme, que de tous les pièges qui nous sont dressés par le séducteur de nos âmes, il n'en est peut-être point où l'on se prenne plus aisément que celui qu'il nous cache sous l'amorce trompeuse d'une vie longue. Pour nous retenir dans le péché, cet imposteur emploie à peu près le même artifice dont il usa pour y engager nos premiers parents. A eux, comme l'a remarqué un grand homme, à eux qui n'avaient point comme nous l'expérience de

la mort, le démon leur dit hardiment et sans restriction : Mangez, vous ne mourrez point (*Genes.*, III, 4). Il le leur dit, et ils le crurent. Pour nous, que l'expérience a suffisamment détrompés, il prend un peu plus de détour, et usant de modification, il nous dit : Que craignez-vous ? Vous ne mourrez pas sitôt : ce ne sera ni aujourd'hui, ni demain, ni dans ce mois, ni dans cette année. Il nous le dit, et nous le croyons. Ainsi se recule toujours la pénitence, parce que le démon recommence toujours l'imposture. Mais vous, qui vous nourrissez si tranquillement de cette idée, qui, comptant sur votre santé ou sur votre jeunesse, sacrifiez votre temps à vos affaires ou le prostituez à vos plaisirs (comme si vous étiez sûrs que vous en trouverez dans la suite pour exécuter ce projet de pénitence que vous vous étiez formé), pouvez-vous envisager la mort avec quelque application et demeurer dans cette pensée ?

Je ne veux point ici employer de longs raisonnements pour vous convaincre qu'on ne peut guère pousser l'aveuglement plus loin que de disposer de l'avenir dans son imagination avec une autorité aussi absolue que si l'on avait dans sa puissance une chose dont Dieu seul est le dispensateur et l'arbitre. Que d'autres, pour vous ramener de cet égarement, mettent l'autorité de l'Ecriture en œuvre ; qu'ils exposent dans toute leur force ces paroles foudroyantes dans lesquelles le Sauveur se compare à un voleur dont on ne se défie pas (*Apoc.*, III, 3), à un orage qui surprend, à un éclair qui perce tout à coup la nue (*Matth.*, XXIV, 27) : toutes ces figures qui vous menacent, non-seulement d'une mort incertaine, mais, si je l'ose dire, traîtresse ; d'une mort dont non-seulement vous ne pouvez pas prévoir l'heure, mais qui choisira pour fondre sur vous l'heure que vous prévoyez le moins (*Luc.*, XII, 40), laissant à part ces considérations si touchantes, je ne veux, pour vous déterminer à une pénitence prompte et pour confondre ces vains projets qui vous en font remettre l'entreprise à un temps éloigné et peut-être chimérique, je ne veux de vous qu'une chose bien facile : pensez à la mort, et cette pensée, plus persuasive que toutes les paroles, vous fera ménager le moment que vous avez entre les mains avec la même diligence que s'il était le dernier. Hélas ! peut-être le sera-t-il aussi. N'est-ce pas ce que vous crie la voix de tant d'exemples, tous décisifs sur cette matière ? De vos parents, de vos amis qui l'ont éprouvé (vous le savez), combien, avec une constitution plus vigoureuse, combien, dans un âge moins avancé, ont vu couper la trame de tous leurs desseins par une mort prématurée ? Si par malheur un semblable sort doit faire votre destinée, pénitence différée, où en serez-vous ? Que deviendrez-vous, projet imaginaire ?

Faisons donc un point de prudence de devenir sages aux dépens de la folie des autres, et tirons notre salut des exemples de leur pitié. Il ne faut, pour y réussir, qu'en-

visager le tombeau, et les espérances de tant de malheureux qu'il renferme dans la pous-sière, après qu'elles ont été moissonnées dans leur ardeur, nous diront sans nous donner de relâche : Faites dès aujourd'hui ce que vous avez à faire, ou commencez-le pour le moins. Avez-vous des ennemis ? Allez vous réconcilier. Avez-vous le bien d'autrui ? Allez le restituer. Etes-vous dans l'occasion ? Fuyez-en le péril au plus vite. Etes-vous dans le crime ? Sortez-en par le sacrement. Et sur tout cela ne balancez pas, sous le prétexte spécieux que vous trouverez un temps plus commode pour mettre ordre à vos affaires. Car vous qui commencez aujourd'hui le carême, pleins de vigueur et de santé, vous ne le finirez peut-être pas. Voilà ce que dira la mort à tout homme qui l'écouterait ; voilà comme elle redresse la première de nos erreurs en matière de pénitence, l'erreur du projet. Mais elle ne me paraît pas soutenue de raisons moins convaincantes contre l'erreur de l'exécution.

Ce qu'on appelle dans le monde du nom de pénitence n'en est pour l'ordinaire que le fantôme, et ce fantôme se donne aisément pour réalité. Car d'un côté, la religion posant pour maxime fondamentale que le péché ne s'expie que par la pénitence, d'ailleurs la cupidité voulant toujours se maintenir dans la possession de ses droits, et ne pouvant souffrir une vertu qui les ruine entièrement, entre ces deux extrémités l'homme cherche un tempérament qui sauve la cupidité sans blesser ouvertement la religion. Pressé par la religion, il prend le parti de faire pénitence ; mais emporté par la cupidité, il ne la fait pas comme il faut : et voilà, mes chers auditeurs, ce que j'appelle erreur de l'exécution. Erreur, hélas ! d'autant plus à redouter, qu'elle est moins aisée à connaître, et que non-seulement ne tenant rien d'un libertinage déclaré, mais qu'ayant même les dehors d'une piété apparente, on y donne, ce semble, sans malice, on y demeure sans scrupule, et on y meurt sans appréhension. Mais erreur d'un autre côté aussi universelle que dangereuse. Car, ô mon Dieu ! quelle est la pénitence que font la plupart des enfants du siècle ? en quoi mettent-ils sa rigueur et son effet ? quelles sont les actions qu'il leur plaît de revêtir d'un si grand nom ? Repasser légèrement ses péchés dans sa mémoire, mais presque sans aucune amertume de cœur ; confier à l'oreille d'un prêtre des désordres où l'on tient encore par des restes d'habitude ; condamner de bouche des passions à quoi le cœur est tout prêt à faire grâce ; se retrancher sur quelques bagatelles, pendant qu'on se dissimule à soi-même ce qu'il y a d'essentiel, et qu'on ne veut pas y toucher ; avoir ses confessions réglées, et porter toujours la même chose à son confesseur ; réciter certaines prières, s'attacher à certaines pratiques, sans penser à racheter ses péchés par l'aumône ou à les expier par des mortifications ; voilà ce que le monde nous donne pour pénitence, il ne sait presque pas ce que c'est que d'aller

plus loin. Le sacrifice des passions, la rupture des habitudes, l'humiliation de l'esprit, l'assujettissement de la chair, la douleur pour le passé, la résolution pour l'avenir, la cessation des plaisirs, la pratique des bonnes œuvres ; en un mot le renouvellement de l'âme, le changement de vie, tout cela est pour lui autant de terres inconnues. Mais pour peu qu'il suive la mort, elle lui en fera faire la découverte.

C'est en effet l'unique motif que saint Jean-Baptiste, ce fameux prédicateur de la pénitence, employa d'abord auprès des Juifs, cette race de vipères, ennemie de tout bien et confirmée dans le mal, comme l'a remarqué saint Jean Chrysostome. Il y a longtemps, disait ce divin prédicateur, qu'on vous prêche ; les prophètes qui m'ont précédé ont menacé vos pères, tantôt de la captivité, et tantôt de la famine. Rien de tout cela n'a pu les ramener par la crainte, ni vous toucher par l'événement. Voyons donc si vous deviendrez plus sensibles à des considérations plus touchantes ; ce ne sont plus des maux passagers que je veux ici vous proposer, c'est la mort et ses suites. La voici qui s'approche à grands pas ; la cognée est déjà à la racine de l'arbre, prête à lui donner le coup, et quand une fois elle l'aura porté par terre, il sera mis en pièces pour être jeté au feu (*Matth.*, III, 10 ; *Luc.*, III, 9). Faites donc de dignes fruits de pénitence ; c'est la conséquence que saint Jean tire de la considération de la mort. Mais tirons-en une pareille ; car nous ne saurions jamais mieux raisonner qu'en disant : Je dois mourir ; donc je dois faire une pénitence dont les fruits puissent être agréables aux yeux de ce Dieu terrible entre les mains duquel je dois tomber en mourant. A la mort on me demandera compte, et un compte exact du moindre de mes déportements : donc si je me trouve chargé de dettes, sans avoir rien qui puisse entrer en paiement, où en serai-je, et que deviendrai-je ? Je puis bien en imposer aux hommes par les dehors trompeurs d'une pénitence contrefaite ; mais Dieu qui me jugera sur la vérité, et non pas sur l'apparence, puis-je lui en imposer ? Si j'avais une certitude entière que dans quelques jours la mort exécutera sur moi son arrêt, ne m'y prendrais-je point autrement pour faire pénitence ? Il faut donc que dans l'incertitude j'y apporte la même précaution. Car je dois m'appliquer les paroles d'un saint docteur : *Quomodo vivere potes, ubi mori non audes ?* Comment puis-je me contenter, pendant la vie, d'une pénitence qui ne me contenterait pas à la mort ?

C'est déjà nous mener bien loin ; cependant la pensée de la mort passe encore plus outre ; car non-seulement elle nous montre le péril qu'il y a à nous tromper dans l'exécution, mais elle nous donne le secret de ne nous y tromper pas. Concevez-le bien, s'il vous plaît

Faire pénitence n'est autre chose que mourir au péché et vivre à la grâce. Or

cette mort mystérieuse de l'âme, pour être véritable, doit avoir à peu près les mêmes caractères que la mort naturelle du corps. Un homme mort est mort à toutes les créatures ; tout meurt pour lui en même temps qu'il meurt pour tout. La fortune, les biens, les amis, le crédit, tout cela est à son égard comme s'il n'était point. Plaisirs, affaires, compagnies, dignités, il n'est plus sensible à rien. Il a des yeux sans voir et des oreilles sans entendre ; ses mains sont sans action et ses pieds sans mouvement. *Veni et vide* (*Joan.*, XI, 34) : considérez bien ce tableau, Messieurs, c'est le modèle sur lequel votre pénitence doit se tirer. Il faut qu'elle soit une mort anticipée qui imite tous les traits de la mort qui nous attend. La mort fermera nos sens à tous les objets de la terre ; que la pénitence les ferme à tous les attrait du péché. La mort n'épargnera point notre chair qu'elle ne l'ait réduite en poussière ; que la pénitence exerce sur elle ses rigueurs jusqu'à ce qu'elle en ait dompté l'orgueil. Enfin, sans pousser plus loin ce parallèle par un détail qui pourrait être ennuyeux, comme la mort éteindra en nous le principe de la vie, il faut que la pénitence aille directement à la source du péché. Comme la cognée de la mort doit couper l'arbre par la racine pour l'abattre dans le cercueil, il faut que celle de la pénitence coupe sans cesse les racines de cet arbre funeste qui porte en nous des fruits de mort en même temps que la cupidité les fait repousser. *Succidite arborem* (*Dan.*, XI, 20), disait autrefois l'ange du Seigneur, dans le songe mystérieux qui effraya si fort un puissant roi de Babylone : Coupez l'arbre par le pied, et attachez-en les racines qui resteront en terre avec des chaînes de fer. Mais l'ange de la mort nous crie la même chose à haute voix : *Succidite arborem* ; ne vous contentez pas de couper quelques branches, de renoncer à cet attachement, de combattre cette passion ; ne vous contentez pas même de couper toutes les branches, par un récit complet des excès de vos péchés, quand vous approchez du sacrement : il faut aller au tronc de l'arbre, il faut l'abattre entièrement. Et parce que vous ne pouvez pas en arracher les racines, que la corruption de la nature entretient dans vous malgré vous, tenez-les du moins attachées par les liens d'une mortification continuelle, et ne leur laissez pas reprendre des forces qui vous dominent.

Cela est vrai, direz-vous peut-être, mais aussi qu'il est rude ! et qui peut donner du courage pour une entreprise si pénible ? La pensée de la mort est toute propre pour cela. Et c'est ce qui m'a fait dire qu'elle combattait encore une troisième erreur où nous tombons sur le sujet de la pénitence, l'erreur de la difficulté, parce qu'elle a des charmes puissants pour en adoucir l'amertume ; dernière réflexion non moins importante que les deux autres.

Tout nous paraît effrayant dans la pénitence, soit l'humiliation de l'esprit, soit la mortification de la chair, soit la séparation

des créatures. Mais pour peu que nous jetions les yeux sur la mort, toutes ces difficultés s'évanouiront comme des chimères, ou du moins elles perdront ce qu'elles avaient de plus affreux. Car pour ne dire en passant qu'un mot sur des matières qu'un discours entier n'épuiserait pas, quelque vanité qui nous élève, et quelque bien fondée même que paraisse cette vanité, peut-elle subsister contre l'idée de la mort? Et quelle peine pourrait trouver à s'abaisser un homme qui se dirait sérieusement à lui-même : Je suis grand, mais je dois mourir; je suis riche, mais je dois mourir, et quelque avantage que je possède, soit de l'esprit ou du corps; de quelques biens dont je me vois revêtu, soit de la naissance ou de la fortune, la mort m'en dépouillera. Pourquoi donc ne m'humilier pas à la vue de mon néant? mais pourquoi ne m'humilier pas sous la main d'un Dieu à la puissance duquel la mort m'apprend que je ne puis résister, et dont elle me dit que j'ai tant de sujets d'appréhender la justice? Car la mort bien méditée nous prêche toutes ces vérités d'un ton qui non-seulement doit nous en convaincre dans la spéculation, mais qui peut en faciliter merveilleusement la pratique.

Elle est encore aussi propre pour aplanir les difficultés dont la mortification de la chair nous paraît environnée. C'est particulièrement ici que notre lâcheté éclate et que notre délicatesse se rebute, et la complaisance que nous avons pour nos corps va jusqu'à la prostitution. Bien éloignés de leur faire porter les rigueurs de la pénitence, nous les ménageons, nous les choyons, nous étudions toutes leurs aises, nous les abandonnons à tout ce qui peut les flatter, fût-ce aux dépens de la loi de Dieu, esclaves de nos sens, amants passionnés de cette vile portion de nous-mêmes. Mais si je prête l'oreille aux leçons de la mort, j'y découvre l'aveuglement, l'injustice et la cruauté d'un amour si mal entendu. Je dis l'aveuglement, car ne faut-il pas avoir perdu le sens pour prodiguer ainsi son adoration et sa tendresse à un morceau de terre dont la mort me découvre par avance la corruption, au travers des vains dehors qui le parent? Je dis l'injustice, car n'est-ce pas renverser toutes les lois, de préférer un corps terrestre et périssable à des âmes célestes et immortelles, d'élever à cette partie brutale, qui nous rend semblables aux bêtes, un trône au-dessus de celle qui nous rend semblables à Dieu? Je dis la cruauté, car à prendre les choses même du côté de l'intérêt de mon corps, puis-je le haïr davantage qu'en l'aimant comme je fais, et n'est-ce pas la dernière inhumanité pour une chair qui m'est si chère, de ne vouloir pas lui épargner des supplices éternels par des peines passagères?

Reste encore la difficulté qui se prend du côté de la séparation des créatures. L'attachement qui nous lie aux choses de la terre par des chaînes différentes selon la différence de nos passions est un des plus puissants

obstacles qui s'opposent à la pénitence. Vous tenez, vous, à ces richesses, vous, à ces plaisirs, et il n'y a pas d'apparence de vous en déprendre : cela vous empêche, vous, de faire ces restitutions; vous, de rompre ce commerce, parce qu'accoutumé à la possession de ces faux biens, vous en concevez la privation comme impossible. Mais voulez-vous voir cette nécessité prétendue s'aplanir tout d'un coup? *Memento, homo, quia pulvis es.* Représentez-vous deux choses à la seule idée de la mort : d'un côté, la brièveté, et de l'autre l'inutilité des objets qui vous captivent; ou plutôt, sans tant philosopher, représentez-vous la séparation effroyable que la mort doit mettre entre eux et vous. Nous ne demeurons dans le monde qu'à condition de le quitter; nous ne jouissons des plaisirs qu'à condition de les perdre. Faut-il donc avoir des attachements immortels pour des objets périssables? Puisque la mort doit nous en priver pour une éternité, pourquoi la pénitence ne nous en privera-t-elle pas pour un temps? Ah ! bien loin d'avoir de la répugnance pour cela, si nous étions un peu raisonnables, nous nous ferions une vraie joie de quitter dès à présent par une séparation volontaire ce que nous serons contraints d'abandonner un jour par une séparation forcée, puisque l'une nous tiendrait lieu d'un mérite éternel, et que l'autre ne servira qu'à nous déchirer le cœur pour jamais.

Que si, malgré la force de ces considérations, la pratique de la pénitence ne laisse pas encore de nous effrayer par la rigueur de ses exercices, la mort pourra du moins nous donner la consolation que cette rigueur ne sera pas de longue durée. Et ces réflexions prises comme il faut devraient, ce me semble, nous porter à l'embrasser avec ardeur, à l'exécuter avec courage, à y persévérer avec joie. C'est un excellent avis des Pères spirituels, que, pour faire toutes nos œuvres non-seulement sans peine, mais même avec onction, il faut regarder le jour présent comme le seul jour qui nous reste pour les faire. En effet, le démon, pour nous jeter dans le relâchement, n'a guère de secret plus dangereux que de nous représenter, comme il sait si bien le faire : Quelle apparence que vous puissiez pendant tant d'années continuer une vigilance si longue et dans une attention si exacte sur vous-même, que vous teniez votre corps dans une servitude qui dure autant que votre vie, et que vous géniez sans cesse votre esprit pour ne faire jamais ce que vous voudrez, et faire toujours ce que vous ne voudriez pas? cela est impossible. Au lieu qu'en se bornant à chaque jour comme au dernier, on prend plus volontiers son parti, on s'épouvante moins du travail, en ne l'envisageant que dans ce raccourcissement, et on se trompe innocemment soi-même en se cachant la grandeur des suites. Or cet adoucissement est attaché à la pensée de la mort. Pourquoi m'intimider moi-même par l'appréhension d'un travail qui, à mettre les choses au pis, ne saurait être fort long, et

qui peut-être sera si court? Il faudra me gêner sur bien des choses, et des choses douces et délicates : mais combien cela durera-t-il? Peut-être moins que je ne pense, tout au plus quelques années, au lieu que la récompense s'étendra dans des années éternelles.

Qu'il me soit donc permis de faire, en finissant cette première partie, en faveur de ceux qui m'écoutent, un souhait semblable à celui de Moïse : *Utinam saperent, atque intelligerent, et novissima providerent* (*Deuteron.*, XXXII, 29) ! Plût à Dieu qu'ils eussent assez de sagesse et d'intelligence pour prévoir leur dernière fin ! Saint Bernard tire de ces paroles une instruction excellente. Il y a, dit ce Père (*In festo SS. Apostol.*, serm. 2), un esprit d'intelligence, un esprit de sagesse, un esprit de conseil ; le prophète en parle ainsi. Mais ces trois esprits ont leurs fonctions différentes, qui reviennent pourtant toutes à une. L'esprit de conseil pour l'avenir, l'esprit de sagesse pour le présent, l'esprit d'intelligence pour le passé. Suivons donc de telle sorte l'impression de ces esprits, qu'occupés de l'avenir pour nous tenir toujours dans la prévoyance, ce qui regarde le conseil, nous employons notre intelligence à réparer le passé, et notre sagesse à régler le présent ; réparation du passé, règlement du présent : deux fonctions de la pénitence, mais fonctions essentielles, indispensables, qui doivent se proposer la vue de l'avenir comme le grand mobile de tout le reste. *Utinam saperent atque intelligerent, et novissima providerent* ! Puissiez-vous donc, Seigneur, avant toutes choses, répandre sur mon auditoire cet esprit de conseil, afin qu'il y attire après lui l'esprit d'intelligence et de sagesse ! Mais puissions-nous nous-mêmes nous remplir des pensées salutaires qui l'accompagnent ! Que pour le moins, dans un temps où l'Eglise nous convie à la pénitence, l'idée de la mort s'imprime vivement dans nos esprits ! Appelons donc l'une au secours de l'autre : car toutes deux s'entraident admirablement ; la pensée de la mort pour nous déterminer à la pénitence, la pratique de la pénitence pour nous préparer à la mort. Vous avez vu l'une, voyons l'autre.

SECOND POINT.

Les païens ont mis autrefois le plus haut point de leur sagesse à penser à la mort, mais les chrétiens doivent mettre la leur à s'y préparer. Comme les lumières de la philosophie étaient extrêmement courtes, et qu'elles ne pouvaient aller au delà des bornes de cette vie, tout ce qu'elle apprenait de plus relevé à ses sectateurs, c'était d'en envisager la fin par des méditations fréquentes. De là ces discours affectés tantôt sur la nécessité de la mort, tantôt sur son incertitude. De là quelques-uns ont tiré des raisons pour la mépriser, d'autres pour la désirer ; mais pas un n'a su atteindre jusqu'au point sans lequel tous les autres sont inutiles et

peuvent même devenir pernicioeux. Il n'appartient qu'à la religion dont les vues plus épurées vont plus loin que la nature, de montrer au chrétien la nécessité où il est de se préparer à la mort, et de lui tracer les voies pour travailler avec succès à cette préparation. Laissons donc, comme le veut saint Ambroise, aux sages du paganisme à faire sur la mort des réflexions inutiles et stériles, et passant tout d'un coup de la spéculation à la pratique, marchons sur les pas de l'Apôtre, dont la vie n'était, comme il le dit lui-même, qu'un apprentissage continu de la mort. Ce que ces faux sages n'ont fait qu'attendre, tâchons de le prévenir. Comme tous les jours nous avançons d'un pas vers le tombeau, que tous les jours nous trouvons plus prêts à y descendre ; exerçons-nous de telle sorte avant l'heure du combat, que quand elle approchera tout soit en état chez nous pour recevoir l'ennemi : *Sit quidam in nobis quotidianus usus moriendi*. Or un des avantages de la pénitence, c'est de nous former dans ce saint exercice, et on peut la regarder comme une mystérieuse académie qui prépare de longue main les hommes à la mort, et qui ôte à la mort tout ce qu'elle peut avoir de formidable pour les hommes.

Mais, avant de vous découvrir son secret, il est bon de vous en faire voir l'importance, afin que cette considération vous oblige de le recueillir avec plus d'avidité et d'en user avec plus de précaution. Je dis donc en premier lieu que s'il y a chose au monde à quoi il faille nous préparer avec toute la prudence, toute l'étude, toute l'application qu'un homme est capable d'apporter, c'est la mort, parce qu'il se trouvera toujours suffisamment du temps pour tout le reste, et qu'il n'y en aura jamais trop pour cela ; parce que c'est un pas dont l'issue dépend principalement de nos soins, et duquel les services de tous les autres ne peuvent guère contribuer à nous tirer ; parce que c'est la grande affaire auprès de laquelle toutes les autres ne sont que des bagatelles, et qui traîne après elle des conséquences infinies pour le bien ou pour le mal ; parce que cette affaire, toute grande qu'elle est, ne se fait qu'une fois ; que si on la manque du premier coup, elle est manquée pour toujours ; que l'erreur y est irrémédiable, et qu'on n'est point reçu à y revenir, pour réparer par une seconde mort ce qu'il y a eu de déflectueux dans la première.

Je dis en second lieu qu'on ne peut raisonnablement remettre le soin de cette préparation aux approches de la mort, soit à cause que souvent elle surprend inopinément sans laisser le temps de se reconnaître, soit à cause que lors même qu'elle ne surprend pas, un homme se trouve partagé entre tant d'objets dans ces fâcheux moments qui doivent faire la conclusion de sa vie, qu'il ne peut donner qu'une partie de son application à une affaire qui la demande tout entière, soit à cause que la chose étant de sa nature assiégée de diffi-

cultés, il est comme impossible qu'on y réussisse d'abord quand on ne s'y est jamais essayé, soit à cause que l'ennemi redoublant alors ses efforts, tout ce que peuvent faire les mieux aguerris, c'est de n'y succomber pas.

Je dis enfin en dernier lieu que, ces vérités présupposées, il est de la prudence chrétienne de faire de longue main une sage provision des choses qui sont nécessaires pour une mort bienheureuse; qu'il y faut faire servir la saison de la jeunesse et celle de la santé; que la vie ne peut être consacrée à des usages plus utiles ni plus justes; qu'en un mot le temps n'est point trop long pour préparer les vons à l'éternité où il mène.

Sur cela, chrétiens, je ne puis m'empêcher de dire avec le roi-prophète : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns* (Psal. LXXII, 3) : Je suis hors de moi-même quand je fais réflexion à la tranquillité ou plutôt à l'insensibilité des pécheurs. Car n'est-il pas étrange de les voir ensevelis dans un profond repos, lorsqu'ils devraient tout mettre en œuvre? *Non est respectus morti eorum, et firmamentum in plaga eorum* (Ibid., 4) : ils redoutent aussi peu la mort que s'ils étaient immortels, et, comme s'il ne fallait qu'un quart d'heure pour se mettre en état de la recevoir, ils s'affermissent cependant dans leur iniquité, et attendent froidement quel sera l'événement des choses : *Ideo tenuit eos superbia, operiti sunt iniquitate et impietate sua* (Ibid., 6). De là cet orgueilleux oubli de Dieu; de là cette suite de crimes qui couvre toute leur vie d'abomination et d'horreur aux yeux de celui qui en est le témoin et le juge. Mais aussi que leur fin sera tragique et désastreuse! *Quomodo facti sunt in desolationem, subito defecerunt* (Ibid., 19). Pour n'avoir pas voulu mettre ordre à leurs affaires lorsqu'ils le pouvaient, ils ne le pourront plus lorsqu'ils le voudront. Quant à nous, mes frères, ne nous laissons pas aller à une négligence si criminelle et si stupide : embrassons plutôt les conseils que la pénitence nous suggère, et usons des moyens qu'elle nous met entre les mains : car ses conseils sont sûrs et ses moyens sont infaillibles. Renouvellement d'attention, s'il vous plaît, pour bien entendre les uns, et pour être en état de profiter des autres.

Parmi les démarches que nous devons faire pour nous préparer à la mort, on peut dire, ce me semble, que les principales sont de nous prémunir contre l'incertitude de son heure; de nous accoutumer à elle par le détachement de la vie; de n'emporter rien avec nous qui puisse blesser les yeux de notre juge, et de jeter ici-bas, en gens sages et avisés, une semence heureuse de bonnes œuvres, dont la récolte nous attende dans la terre des vivants. Or la pénitence procure tous ces avantages au chrétien. Premièrement elle a le don de fixer en quelque sorte pour lui l'incertitude de la mort et de le mettre à couvert de ses surprises. Une des choses sur lesquelles l'Evangile nous fait de

plus fortes et de plus fréquentes leçons, c'est de nous tenir en garde contre notre dernière heure. Que vos reins soient ceints, dit le Sauveur à ses disciples, et ayez toujours des lampes ardentes dans vos mains (Luc., XII, 35). Voilà un étrange équipage! C'est pourtant dans cette posture que nous devons attendre la mort. Mais c'est aussi la situation où nous met la pénitence, la ceinture sur nos reins, des lampes dans nos mains. Car si nous en croyons les saints docteurs, cette ceinture mystérieuse signifie la mortification tant de l'âme que du corps, des passions de l'une et des plaisirs de l'autre. Ces lampes ardentes marquent les bonnes œuvres qui brillent aux yeux de Dieu par la pureté de l'intention, et aux yeux du prochain par l'éclat de l'exemple.

Vous donc, qui que vous soyez, qui vous tenez dans cette posture, que votre sort est heureux! Car à quelque heure que le maître frappe à la porte, serviteur vigilant et fidèle, vous serez en état de lui ouvrir sans balancer. Au lieu que les pécheurs doivent appréhender tous les jours, vous n'avez à craindre pour aucun jour; la mort, dont le moment impénétrable à tous les autres les prend si souvent au dépourvu, n'est plus pour vous un mystère, et comme s'il vous avait été révélé, tout est prêt quand il faut partir. Privilège admirable de la pénitence, d'ôter à la mort le péril où son incertitude nous laisse, et de nous mettre en droit de l'attendre avec une humble tranquillité! Oh! si nous pouvions bien comprendre la douceur de la paix que cela fait goûter! Combien il calme de tempêtes dans une âme! quel fonds de joie il y produit! Que nous nous jeterions de bon cœur entre les bras de la pénitence, comme dans un asile assuré contre la colère de Dieu et contre les alarmes de notre conscience! Non, il n'en faut pas davantage que cette condition toute seule pour faire trouver légères les plus pesantes de ses croix.

Si toutefois vous y avez pris garde, j'ai donné à la pénitence un second avantage qui n'est pas moins consolant. Car comme, par la précaution qu'elle inspire, elle rend la mort certaine malgré son incertitude, elle a encore le secret de la rendre douce malgré sa rigueur. Une des plus grandes amertumes de la mort, et peut-être la plus sensible de toutes, c'est la séparation : je dis la séparation, non-seulement de l'âme et du corps, mais du cœur et de tous les objets dont il s'est occupé, sur lesquels il s'est reposé, et auxquels il s'est lié par les chaînes secrètes de ses passions. Car la mort porte avec elle une privation générale de tout; mourir n'est pas seulement perdre la vie, c'est perdre tout ce qui était appuyé sur ce fondement, ses plaisirs et ses richesses, ses commerces et ses habitudes, ses parents et ses amis, en un mot tout ce qui entretenait ses passions et ses désirs. Mille choses, au reste, nous empêchent aujourd'hui de concevoir toute l'étendue de l'activité avec laquelle cette rupture se fera sentir à l'âme au moment

qu'elle arrivera. La douleur que nous éprouvons de temps en temps à la perte des choses qui nous étaient les plus chères, n'en est qu'une faible image, parce que nous tâchons de regagner d'un côté ce que nous avons perdu de l'autre, que nous nous consolons de la privation d'un certain bien par l'acquisition d'un nouveau bien, et qu'enfin, quand notre cœur n'en trouverait pas de réels, il s'en forme d'imaginaires, qui, tout vains qu'ils sont, ne laissent pas de l'amuser. Mais tout mourant pour nous à la mort, la mort nous ôtera cette faible ressource. Et c'est ce qui fera éternellement le désespoir des pécheurs qui auront livré leur cœur à des désirs criminels.

Que dis-je? les justes mêmes ne seront pas épargnés, et quoiqu'ils ne se portent qu'à des choses qui de leur nature ne choquent pas la loi de Dieu en des points essentiels, s'ils s'y sont portés avec trop de passion, à proportion de leur attachement leur rupture sera plus sensible. Voulez-vous donc, mes chers auditeurs, arracher à la mort cet aiguillon qui doit un jour vous piquer si vivement dans la partie la plus délicate de l'âme? saint Ambroise en a touché le secret: prévenez la mort par une autre mort; prévenez la mort naturelle par une mort évangélique; prévenez la séparation forcée de celle-là par la séparation volontaire de celle-ci. Exprimez en vous l'image de la mort par un détachement anticipé des créatures; mourez intérieurement au monde, à ses vanités, à ses plaisirs; renoncez dans la préparation du cœur aux choses même les plus légitimes, usez du monde comme n'en usant pas, et vous les perdrez comme ne les perdant pas. Car quiconque se fait une étude de mourir durant sa vie ne mourra plus en perdant la vie. Heureuse donc la pénitence, et heureux ceux qui l'embrassent, puisque la mort leur devient douce entre ses mains! Ajoutons même qu'elle y devient sainte.

J'ai dit qu'une troisième démarche pour nous préparer à la mort, c'était de réparer les désordres de notre vie. Autrement, et si la mort nous surprend dans le péché, si le péché nous conduit à la mort, c'est la consommation de l'iniquité et le comble des malheurs. Qu'avons-nous donc à faire pour nous parer de ce coup de foudre? Mettons-nous sous la sauve-garde de la pénitence, et pour lors ce qui faisait la juste cause de notre crainte deviendra le juste sujet de notre confiance et même de nos désirs. Il faut nécessairement, dit saint Bernard, que la pénitence précède la mort ou qu'elle la suive, mais c'est avec des visages bien différents: après la mort, les pécheurs pourront avoir la pénitence, mais ils ne pourront la faire; avant la mort, ils peuvent la faire aussi bien que l'avoir. Avoir la pénitence, c'est s'affliger sans satisfaire; faire la pénitence, c'est satisfaire en s'affligeant. Ainsi un pécheur touché peut trouver durant cette vie, dans le secours de la pénitence, un remède à tous ses maux, quelque désespérés qu'ils paraissent, au lieu qu'une âme ré-

prouvée essuiera après la mort tout ce que la pénitence peut avoir de plus douloureux, sans en recueillir aucun fruit, parce qu'elle s'affligera toujours et ne changera jamais. Car le moment de la mort arrive, il n'y aura plus de retour.

Vous savez la comparaison de l'Ecriture: Soit que l'arbre tombe au midi ou au septentrion, dit le Sage (*Eccle.*, XI, 3), dans le même lieu qu'il tombe il y demeurera. Cet arbre, dans le sentiment de saint Bernard (*Serm.* 85, *de diversis*), est la figure de l'homme, et la chute de l'un représente la mort de l'autre. Que l'homme donc, poursuit ce Père, considère, pendant qu'il est encore debout, de quel côté il doit tomber; car de quelque côté qu'il tombe en mourant, il y demeurera éternellement par la sentence irrévocable de son juge. Si, au moment de la mort une âme se trouve engagée dans l'affection du péché, elle sera fixée dès lors dans son endurcissement, qui fera pour jamais son enfer. Et c'est ce qu'on appelle, après le Sage, tomber au septentrion. Si au contraire cette âme, emportée par le poids de son amour, tend à sa dernière fin, elle sera pour jamais confirmée dans la possession de ce souverain bien qui doit faire son bonheur. Et c'est ce que le Sage appelle tomber au midi. Mais quel secret pour faire que cet arbre penche de ce dernier côté et qu'il y tourne? Quand vous voulez connaître, continue toujours saint Bernard, où un arbre doit tomber, lors même qu'il est encore sur pied, voyez ses branches: car il est indubitable, par la pente, que le poids de ses branches entraînera le tronc du côté qu'il dominera. Or les branches de cet arbre dont la racine est dans notre cœur, ce sont nos inclinations et nos œuvres. Donc il faut retrancher sans cesse par le glaive de la mortification toutes celles qui se courbent vers la terre. Donc il faut y en enter d'autres par l'incision de la pénitence, qui s'élèvent vers le ciel. Il faut à tout moment redresser la pointe de cet arbre par de nouvelles résolutions, si je l'ose dire, contre nous-mêmes. Il faut le charger de bonnes œuvres, et pour lors le bien présent l'emportant sur le mal passé, la chute ne peut être qu'heureuse. C'est ainsi que la pénitence nous promet une mort sainte après une vie criminelle, ou plutôt c'est ainsi que pour une mort affreuse dont nos péchés nous menaçaient, elle nous mérite une vie infinie dans sa douceur aussi bien que dans sa durée.

Qui nous retient donc, Messieurs, et jusqu'à quand négligerons-nous une ressource si efficace et si favorable? Ennemis de notre salut et obstinés à notre perte, n'ouvrons-nous jamais les yeux pour voir de quelle importance il est de nous préparer à la mort, et par conséquent d'embrasser la pénitence, qui seule peut nous y préparer? C'est trop hésiter sur ce point. Du moins ne reculons plus aujourd'hui que la carrière nous est ouverte par l'Eglise. C'est se tromper, dit saint Bernard (*In Quadrages.*, *serm.* 2), et se tromper étrangement, que de vouloir renfer-

mer la pratique de la pénitence dans l'étendue de quelques semaines, puisque toute la vie devant être une continuelle préparation à la mort, elle devrait être aussi une pénitence continuelle. En effet, pour me servir des paroles de saint Chrysostome, des péchés qui doivent être punis pendant toute une éternité par des supplices effroyables, serait-ce trop de les expier pendant toute notre vie par de légères mortifications ? Si nous sacrifions si volontiers neuf ou dix mois de l'année au vice, ah ! du moins donnons-en un ou deux à la vertu, et ne frustrons pas la pénitence du temps qui lui est consacré par l'usage de tous les siècles et par la pratique de tous les pays. Prenons courageusement contre nous-mêmes les armes qu'elle nous met en main, la prière, le jeûne, l'aumône, la retraite ; et souvenons-nous, comme le veut saint Bernard, que s'il paraît rude à la chair d'entendre parler à présent de mortifications et de croix, ce sera une chose infiniment plus affreuse pour elle d'entendre parler à la mort de flammes et de démons ; que si nous avons de la peine à suivre Jésus-Christ pénitent, nous en aurons encore incomparablement davantage à soutenir Jésus-Christ juge, et qu'il est encore plus doux de nous punir par nos mains, que de tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité.

C'était par des réflexions semblables que s'animait ce grand roi, plus célèbre encore par sa pénitence que par son trône. *Anticipaverunt vigiliis oculi mei, et turbatus sum et non sum locutus (Psal. LXXVI, 6)*. Le trouble s'est saisi de mon âme, la frayeur a fermé ma bouche et le sommeil s'est dérobé à mes yeux. D'où vient tant d'émotion, grand prince, dans une âme aussi ferme que la vôtre ? *Cogitavi dies antiquos, et annos aternos in mente habui (Ibid., 6)*. C'est que d'un côté j'ai rappelé dans ma mémoire les jours de ma vie passée, et que de l'autre j'ai envisagé cette affreuse éternité dont la mort doit m'ouvrir la porte. *Et meditatus sum nocte cum corde meo, et exercitabar, et scopebam spiritum meum (Ibid., 7)*. Dans cette situation, placé entre la vie et la mort, et comparant les désordres de l'une et les suites de l'autre, j'ai pris le parti de me faire rendre un compte si exact à moi-même, qu'il puisse être reçu au tribunal de mon juge. *Et dixi : Nunc capi, hæc mulatio dextera excelsi (Ibid., 11)*. Non, mon Dieu, je ne veux plus différer ma conversion, il y a assez longtemps que je la remets. Ce sera dès ce moment, toutes choses m'y conviennent, et j'espère, par le secours de votre grâce, que je mettrai dans ma conduite un changement si notable durant ce carême, que le monde, autant édifié de ma pénitence qu'il a été scandalisé de mes dérèglements, vous en rendra la gloire qui vous est due. Si vous l'entreprenez, chrétiens, je puis vous dire avec le livre de Job, en prenant saint Grégoire pour interprète : *In sex tribulationibus liberabit te, et in septima non tanget te malum (Job., V, 19)*. Non-seulement la main de Dieu pendant cette vie vous sou-

tiendra au milieu des tentations qui accompagnent la pénitence, mais à la mort elle vous recevra et vous servira d'asile, pour vous garantir entièrement de tous vos ennemis, et pour vous mettre en possession de la gloire, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER JEUDI DE CARÊME.

De la vertu des grands.

Cum introisset Jesus Capharnaum, accessit ad eum centurio.

Jésus étant entré en Capharnaüm, un centurier le vint trouver (Matth., VIII, 5).

Pour un homme du monde, voici un homme bien extraordinaire : toutes les vertus s'y rencontrent, et les vertus les plus héroïques, les plus incompatibles avec sa profession. L'humilité, si rare dans les personnes qui ont quelque rang, fait descendre cet officier de l'armée romaine jusque dans le centre du néant, *Domine, non sum dignus !* La foi qui d'ailleurs n'est pas toujours grande dans les grands, relève ce capitaine si haut, que Jésus-Christ le met au-dessus de tout ce qu'il avait jusqu'alors rencontré dans la Judée : *Non inveni tantam fidem in Israel*. La piété qu'un ancien a dit être inaliéable avec l'épée, est si éminente dans cet homme, qu'elle lui a fait bâtir des édifices publics en l'honneur du Dieu vivant : *Synagogam ipse edificavit nobis*. Enfin la compassion, l'humanité, la tendresse, qualités si peu communes parmi les grands, surtout à l'égard des petits, inspirent à celui-ci un empressément charitable, une inquiétude passionnée pour la santé d'un des domestiques : *Puer meus, Domine, jacet in lecto paralyticus*. Le spectacle est donc digne de vous, Messieurs ; et je ne sais si dans l'Evangile il y a rien de plus propre pour les personnes du siècle à qui la Providence a donné quelque élévation, et qui se trouvent dans une place qui les distingue. Aussi me suis-je cru indispensablement obligé d'adresser aujourd'hui mon discours aux personnes de ce caractère ; persuadé que je trahirais mon devoir, si je laissais échapper une si belle occasion de parler aux grands de la grandeur du leur ; non que je veuille entrer ici dans un détail que je ne pourrais jamais épuiser, ni promener successivement mes auditeurs par les différentes régions de leurs obligations différentes. Ce sera à un chacun d'examiner sur mes principes ce qu'il doit en particulier et à Dieu, et au prochain, et à soi-même : pour moi, sans me départir de la thèse générale, je me contenterai de montrer deux choses également importantes : la première, que la vertu est aux grands d'une plus grande obligation ; la seconde, que la vertu est dans les grands d'un plus grand mérite. La vertu plus nécessaire aux grands, ce sera ma première vérité ; la vertu plus belle dans les grands, ce sera ma seconde vérité. Mais avant que de m'y engager, il est à propos de vous dire que je prends ici le mot de grand dans toute son étendue, que je ne le limite point à ce premier ordre de grandeur dans

lequel il y a si peu de personnes qui entrent, et que je prétends y renfermer tous ceux qui ont quelque supériorité sur les autres, quoique d'ailleurs inférieurs en beaucoup de choses. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'il n'y ait que peu de gens qui puissent prendre part à ce discours ; tout le monde y trouvera sa place, et j'ose même dire son utilité, si le même Esprit qui s'est tant de fois servi des personnes les plus viles pour faire des leçons aux plus élevées, daigne donner à ma faible voix cette force plus que humaine qui fait plier les cèdres du Liban. C'est ce qu'il faut lui demander aux pieds de celle qui a été la plus vertueuse aussi bien que la plus grande des créatures, en lui disant avec l'ange, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

N'ai-je point lieu de craindre, Messieurs, que vous ne m'accusiez d'abord que j'avance un paradoxe, quand je dis que la vertu est aux grands d'une plus grande obligation ? Car je n'ignore pas quelle est sur cela la disposition des esprits prévenus d'un sentiment contraire : la plupart se persuadent que l'élévation étant un puissant obstacle à la vertu est aussi une dispense légitime pour le vice ; ou si l'on ne va pas jusque-là, les moins déraisonnables prétendent qu'on doit se contenter d'une médiocre piété dans les personnes du grand monde, et qu'il n'est pas juste d'en exiger une régularité si exacte. Mais si vous ne fermez point vos cœurs aux grandes vérités que la religion oppose à une si fausse préoccupation, j'espère vous faire convenir que bien loin que le rang où l'on se trouve élevé soit un titre d'exemption, c'est un engagement plus fort, et que l'obligation d'être vertueux croît à proportion de la dignité. Les raisons de cette obligation se tirent de plusieurs principes.

Je pourrais dire en premier lieu que la naissance en est comme le fondement. Car encore que la nature ne prépare pas infailliblement à la grâce, et que la grâce ne suive pas toujours la nature, comme un illustre sang inspire ordinairement des inclinations plus nobles, il porte en quelque sorte au bien, et le penchant qu'il donne pour les vertus morales est une espèce d'acheminement pour l'acquisition des vertus chrétiennes. Ainsi ces sentiments d'honneur que les âmes bien nées apportent avec elles, et qui leur donnent de l'horreur pour tout ce qui est lâche et honteux, les éloignent naturellement de la plus grande partie des vices, et comme l'a remarqué saint Chrysostome, bien loin qu'en ce sens il en coûte des efforts aux grands pour être vertueux, il faut qu'ils se fassent effort pour ne l'être pas, en corrompant la bonté de leur naturel, et en le rabaisant à des choses qu'ils désapprouvent. J'aurais lieu d'ajouter encore que l'éducation impose aux personnes plus élevées une obligation plus étroite.

L'éducation est une seconde naissance dont l'influence agit beaucoup plus sur les esprits que celle de la première. Ce que l'une

a donné de bon, l'autre le fortifie, et ce qu'elle a laissé de mauvais, elle le corrige. Quand donc à un heureux naturel on a joint une éducation soignée, quelles raisons de suivre de si fortes impressions ? Combien est-on coupable de s'en départir dans la suite ? Et qui peut excuser des fautes dans l'horreur desquelles on a été nourri, contre lesquelles on a été prévenu par toutes les précautions imaginables ? Lorsqu'un laboureur a cultivé selon les règles de son art une terre dont le fonds est fertile, il s'en promet avec justice une abondante récolte. N'est-il donc pas de la même justice qu'une terre où l'on a jeté la semence de toutes les vertus en porte les fruits dans le temps, plutôt que celle qu'on a laissée en friche ? Que des personnes médiocres, que des hommes du peuple se laissent aller au penchant d'un naturel corrompu, souvent l'ignorance y a plus de part que la malice ; on ne leur a ni représenté leurs devoirs, ni remontré leurs défauts ; ils n'ont eu ni maîtres, ni gouverneurs ; personne n'a ni éclairé leurs ténèbres, ni redressé leurs démarches. Mais vous, auprès de qui l'on n'a rien oublié, soit pour former votre esprit, soit pour régler votre cœur ; vous à qui l'on a inspiré dès l'enfance la connaissance du bien et l'aversion du mal, n'êtes-vous pas plus obligés de répondre à tant de soins ? Et si vous trompez l'attente qu'on en a conçue, quel reproche devant les hommes, mais quelle condamnation devant Dieu ?

Cependant, sans appuyer davantage sur ces réflexions, laissant à part les secours que les grands peuvent tirer et du bonheur de leur naissance et du soin de leur éducation, parce qu'enfin tous ceux qui occupent une place éminente sur la terre n'ont pas toujours obtenu cette double faveur du ciel, pour passer à des raisons plus pressantes, et qui sont des raisons pour tous, ce que les grands ont reçu de Dieu, les richesses, l'autorité, le rang, tous les avantages qui les distinguent ne les obligent-ils pas à une plus grande fidélité pour le service de celui qui les a comblés de biens ? Il n'y a rien dont Dieu paraisse plus jaloux que de la reconnaissance des faveurs qu'il nous a faites : et je ne sais si devant les hommes il y a rien de plus criminel ou de plus odieux que l'ingratitude. Parmi les reproches que le prophète fit autrefois à David de la part du Seigneur après qu'il l'eut offensé, il n'oublia pas celui-ci, ou plutôt c'est le seul sur lequel il insiste : *Ego tui te de pascuis sequentem greges, fecique tibi nomen grande* (II Reg., VII, 8) : Je suis allé vous chercher dans le sein d'une famille obscure, et par une préférence que vous ne méritiez pas, je vous ai placé sur le trône, sans avoir égard à vos frères. Depuis un choix si heureux pour vous toute la suite de votre vie n'a été qu'une suite de bienfaits. Victorieux dans la guerre, illustre dans la paix, vous vous êtes vu redouté de vos ennemis et adoré de vos sujets. N'en était-ce donc pas assez pour vous attacher à mes lois ? et qui eut jamais plus de raisons

de les respecter ? et avec tout cela vous les avez méprisées. Faites-vous donc justice à vous-même, et mesurez la grandeur de votre offense sur la grandeur de mes faveurs. Or voilà ce qu'à proportion se doivent dire les grands du siècle, plus ou moins, selon que leur fortune est plus ou moins complète. A qui ai-je l'obligation et de ce que je suis et de ce que j'ai ? Quelle main est-ce qui m'a mis dans la place que j'occupe ? Ces qualités de l'esprit et du corps, de la naissance et de la fortune, de qui est-ce que je les tiens ? Ah ! mon Dieu, je vous dois tout ! C'est vous qui du même limon dont vous avez fait tant d'autres des vases de néant, m'avez fait un vase d'honneur. Si je suis riche, c'est de votre libéralité qui a bien voulu se répandre sur moi plutôt que sur tant de misérables. Mon ingratitude serait donc bien dénaturée si j'oubliais des preuves si sensibles d'une prédilection si favorable, et mon crime bien énorme si je m'en faisais des armes pour les tourner contre mon bienfaiteur. C'était le discours qu'autrefois une pieuse princesse tenait si souvent à l'empereur son époux (1) ; elle ne laissait échapper aucune occasion de lui remonter que l'élévation de sa personne et la prospérité de son règne l'obligeaient à un retour plus tendre envers Dieu, et elle lui faisait comprendre que, selon les maximes de l'Evangile, plus ce souverain Etre lui avait donné, et plus il lui redemandait. En effet ce serait une chose bien étrange si à force de bienfaits Dieu nous rendait et plus ingrats et plus infidèles, que nous prétendissions être moins obligés, sous prétexte que nous avons plus reçu. Eh ! qui ne voit qu'il est conforme à toutes les lois de la justice que nous fassions servir tous les avantages dont nous sommes revêtus à la gloire de celui dont nous les tenons ? Autre raison, Messieurs, à laquelle ceci me conduit insensiblement, mais raison essentielle et qui mérite votre application tout entière.

Ce n'est pas seulement par titre de reconnaissance que la piété est aux grands d'une plus grande obligation, c'est par la nature même de leur grandeur, et pour le dire ainsi, d'office. Quand la Providence a permis l'inégalité des conditions, et cette subordination merveilleuse qui assujettit un homme à d'autres hommes, le serviteur au maître, l'enfant au père, le citoyen au magistrat, le sujet au souverain ; quand elle a attaché la puissance, les richesses, l'honneur à certaines personnes et à certains états, elle a eu ses vues, et ces vues n'ont été que l'ordre et la tranquillité de la créature, le culte et la gloire du Créateur. Comment faut-il donc regarder la grandeur pour s'en former une juste idée ? Comme une grâce extérieure, que Dieu fait à ceux qu'il élève pour gouverner en sa place, en qualité de ses substituts et de ses lieutenants ; vous, par l'administration de la justice ; vous, par la discipline de la guerre ; vous, dans l'étendue de vos terres ; vous, dans la sphère de votre famille. Ainsi

la grandeur n'est point donnée précisément pour la personne qui en est revêtue, elle est principalement pour les autres. Il est bien vrai que Dieu répand un rayon de sa grandeur sur ceux à qui il a confié une partie de sa puissance, pour leur attirer le respect et la soumission, mais ce n'est qu'afin qu'ils remplissent avec plus de facilité et d'autorité les fonctions de leur ministère, dont la fin est uniquement de faire honorer la grandeur de Dieu par la leur, et de conduire les hommes par les voies de la piété et de la justice. Et partant loin d'ici les pensées dont s'entêtent pour l'ordinaire la vanité et l'ambition ; il n'y a rien ici pour elles. Loin d'ici ces fausses maximes qui tendent à inspirer aux grands l'amour des plaisirs et du repos, comme s'ils n'étaient grands que pour cela. Loin d'ici ces prétendus privilèges par lesquels on se croit en droit de pouvoir tout ce qu'il plaît à la cupidité de vouloir. Car comment appeler cela ? C'est renverser l'ordre que Dieu a établi dans le monde ; c'est aller contre les desseins de sa sagesse ; c'est abuser du caractère que l'on porte ; c'est pécher contre son propre devoir et en trahir les plus essentielles obligations. Que fera donc un homme à qui Dieu a communiqué quelque portion de sa grandeur, pour en soutenir dignement le poids ? Il la regardera comme une chose sacrée, qu'il ne doit jamais profaner, puisque c'est une émanation de la souveraineté de Dieu même ; il se croira obligé d'en user comme Dieu use de la sienne, c'est-à-dire justement, saintement : s'il est de robe, pour faire fleurir les lois ; s'il est d'épée, pour empêcher les désordres que les armes entraînent avec elles ; s'il est père de famille, pour élever ses enfants dans l'amour du Seigneur, et pour en inspirer la crainte à ses domestiques ; s'il a du pouvoir dans la ville ou dans la province, pour y appuyer le bien public et pour y maintenir l'empire de Jésus-Christ.

Non, mes frères, qui que vous soyez, Dieu ne vous a mis dans une place plus éminente que les autres qu'afin que de là vous fassiez régner son Fils dans toute l'étendue de votre ressort. C'est pour cela, dit saint Augustin, que les rois ont à la main cette verge toute-puissante devant laquelle tout plie ; et les pères mêmes n'ont pas ignoré une vérité si claire, eux qui ont reconnu que la puissance n'était faite que pour la justice, et que les grands n'étaient tels qu'afin d'être l'appui des bons et la terreur des méchants. Or, comment mériteront-ils des noms si illustres, s'ils ne mènent une vie irréprochable ? Comment seront-ils un asile pour la vertu, si le vice trouve chez eux des partisans et des esclaves ? Il faut donc qu'ils s'étudient plus que les autres à purger leur conduite des dérèglements qui peuvent blesser les yeux, et que, comme des serviteurs prudents et fidèles, ils fassent valoir ces talents qu'ils ont reçus de leur maître pour répondre aux fins qu'il s'est proposées en les leur confiant. Autre-

(1) L'impératrice Flaccille à Théodose I^{er}.

ment, et s'ils prostituent leur autorité à leurs passions, ce sont des prévaricateurs, et Dieu saura bien quelque jour se venger terriblement sur eux de ce qu'ils ne seront pas entrés dans l'ordre de ses desseins. Mais ce qui met encore, ce me semble, les grands dans une obligation plus indispensable de donner moins à leurs passions que les autres, c'est l'éclat que leurs desordres font nécessairement dans le monde, et les effets que cet éclat produit parmi ceux qui leur sont soumis; car si le scandale est toujours dangereux, de quelque côté qu'il vienne, il est mortel quand il part d'un lieu élevé. Les péchés d'un simple particulier, qui n'a de relation à personne, ou ils demeurent aisément ensevelis dans l'obscurité, ou s'ils se rendent publics, ils ne font pas tant d'impression: mais il n'en est pas ainsi de ceux que leur naissance ou leurs emplois mettent en quelque considération. Comme il est impossible que la lumière qui est sur le chandelier ne se fasse pas remarquer, il ne se peut faire que ceux qui sont en place se cachent; tous leurs pas sont observés, toutes leurs actions éclairées par ceux qui en dépendent ou qui les approchent. Or, vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va le coup que porte le dérèglement d'un père parmi ses enfants, d'un maître parmi ses domestiques. Ce qu'est le premier mobile à l'égard des globes inférieurs, un chef l'est dans sa petite république; son exemple donne le braule à tout le reste, c'est le ressort qui le fait mouvoir, et il ne manque guère de l'entraîner par sa violence. Des enfants, par la tendresse ou par la considération qu'ils ont pour un père, se forment aisément sur son modèle; le vice perd à leurs yeux son horreur naturelle, quand ils le voient dans une personne si chère, et ils se croient autorisés à pécher par le mérite de celui qui pèche. Que dirai-je des domestiques? Il est comme naturel qu'ils s'accommodent à ceux qu'ils servent; ils entrent dans leurs inclinations, ils épousent leurs passions, et, s'il m'est permis de le dire, ils ne portent pas moins leurs livrées dans leurs mœurs que sur leurs habits. Jugez donc du ravage que peut faire dans le monde un homme connu, autorisé, illustre, quand il sacrifie son devoir à ses intérêts ou à ses plaisirs. Qu'un petit ruisseau se déborde, l'inondation ne causera presque pas de dommages; mais qu'un grand fleuve sorte de son lit, il désole les campagnes voisines, il entraîne les maisons et ceux qu'il y surprend, il arrache les arbres, il noie les moissons, et laisse de toutes parts de tristes vestiges de son passage. Ainsi, quand un particulier qui n'a ni nom ni caractère franchit les bornes du devoir, les suites n'en vont pas loin; ou on le fait rentrer dans l'ordre, ou du moins il n'a pas assez de force pour en tirer beaucoup d'autres; mais si un homme de marque secoue le joug de la dépendance qu'il doit à la loi de Dieu pour se livrer aux désirs de son cœur, il est capable d'entraîner avec lui tous ceux qui lui tiennent par quelque endroit, et l'on ne saurait expri-

mer les maux que la contagion de son exemple peut produire. S'il est dévoué à ses intérêts, sa maison est une école d'avarice; s'il n'a pas de la religion, les sentiments qu'il faut avoir, l'impiété se répand dans les esprits sur qui il a de l'ascendant; s'il donne à ses plaisirs, ce ne sera que dissolution et qu'intempérance parmi ceux qui ont relation avec lui: enfin, dans un si grand débordement causé par un torrent si furieux, il ne faut pas moins qu'un miracle pour le sauver du naufrage. Il est donc d'une conséquence infinie que les grands soient vertueux, non-seulement pour l'intérêt du public, mais pour leur intérêt propre, puisque s'ils se perdent ils ne se perdent jamais seuls, et qu'ainsi ils s'attirent devant Dieu une condamnation d'autant plus terrible qu'ils ont enveloppé plus de monde dans leurs dérèglements: car le sang des âmes qu'ils auront tuées en demandera justice à ce redoutable tribunal, et s'ils ont de la peine à y répondre pour eux-mêmes, que diront-ils pour tant de malheureux dont le crime est leur ouvrage? Le parti qu'il y a donc à prendre pour ceux qui ont quelque supériorité dans le monde par leur naissance, par leur fortune, par leur état, c'est de réformer leurs idées et de corriger leurs jugements; c'est de ne regarder plus leur élévation comme un lieu où il leur soit permis de vivre plus au large; c'est de trembler à la vue des obligations dont ils sont chargés; c'est de se déterminer courageusement à les embrasser et à y répondre; c'est de demander continuellement à Dieu, dont la bonté a coutume de proportionner les talents aux emplois où il engage, qu'il leur donne part à cette grâce de l'esprit de l'Evangile qui seul peut purger le venin de la grandeur et en vaincre la malignité. Car pour des obligations et si rares et si opposées aux sentiments de la nature corrompue, il est besoin d'une grâce singulière; il ne faut pas avoir seulement plus de vertus que le simple fidèle, il faut les avoir dans un degré plus éminent; il ne suffit pas, pour assurer son salut, de s'acquitter des devoirs communs de la religion, il faut satisfaire aux devoirs particuliers de son état, et il se peut faire qu'un homme réglé dans sa vie privée se perde pour n'être pas entré dans la pratique de ses emplois. Ecoutez, vous, grands du monde! non pour succomber par un lâche désespoir sous le faix des choses qu'on vous demande, mais pour faire un généreux effort à la vue du péril qui vous menace. Hélas! quand il est question d'assurer votre fortune, d'établir votre maison, d'obtenir cette grâce du prince, de faire tomber cette charge sur un enfant, quelque soin qu'il faille prendre, rien ne vous rebute, et vous venez à bout de tout. Pourquoi donc ne pas faire les mêmes efforts pour acquérir les vertus nécessaires à votre état? Ne serez-vous sans courage que pour Dieu? Est-ce que le salut n'est rien au prix de la fortune? Que sont devenues ces maximes célèbres dans lesquelles l'Evangile vous a élevés, que ce qui paraît grand aux yeux des hommes

est une abomination devant Dieu (*Luc.*, XVI, 13) ; que les grandeurs qu'on ne voit pas sont préférables à celles qu'on voit (*II Cor.*, IV, 18) ; qu'on doit abandonner les biens de la vie présente, plutôt que de risquer ceux de la vie future, et qu'il ne sert de rien à l'homme d'être maître de tout le monde, s'il a le malheur de perdre son âme (*Matth.*, XVI, 26) ? Chrétiens mes frères, il faut donc que, pleins de ces grandes maximes, vous fassiez votre grande affaire de vous rendre vertueux ; mais afin de vous y porter encore par une nouvelle considération si capable, ce me semble, de toucher les âmes bien nées, ajoutons que si la vertu est aux grands d'une plus grande obligation, elle est aussi dans les grands d'un plus grand prix et d'un plus grand mérite. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Encore n'est-il pas juste de faire toujours aux grands de la terre de fâcheuses et d'importunes leçons : disons quelque chose pour leur consolation et pour leur gloire. On leur remontre à toute heure la grandeur de leurs obligations, et il est à craindre que par là on ne leur fasse concevoir que leur état et leur salut sont deux choses inaliables. Prenons donc une autre méthode, et pour leur relever le courage tâchons de leur apprendre que non-seulement ils peuvent être vertueux, mais que quand la vertu se rencontre chez eux, elle est d'un plus grand mérite, et que leur qualité en relève merveilleusement le prix. Quand je parle de la sorte, je n'ai pas oublié qu'une des qualités que Dieu se donne le plus souvent dans l'Ecriture, et dont il affecte, pour le dire ainsi, de paraître jaloux, c'est de tenir la balance égale pour tous les hommes, sans se laisser toucher à la différence des conditions. Je sais ce qu'a dit saint Jérôme, que le Dieu des chrétiens n'est point un Dieu à égards ; qu'il considère le cœur sans considérer le rang ; que ce qui décide du mérite auprès de lui, ce ne sont pas les emplois, mais les mœurs. Cependant, sans chercher ici à plaire aux grands par une flatterie basse et indigne de mon ministère, je ne craindrai pas d'avancer que la qualité donne du relief à la vertu, et qu'il y a je ne sais quoi dans l'une qui rend l'autre plus précieuse et plus recommandable. Saint Bernard est de ce sentiment, et il s'en explique à une fille d'illustre maison qui avait embrassé la profession religieuse. La raison qu'il en donne est remarquable, et elle fait merveilleusement à mon dessein.

D'où vient, demande ce saint docteur (*Ad Sophiam virginem*, *epist.* 113), que nous trouvons la vertu plus agréable et plus belle dans une personne élevée que dans une condition ou médiocre ou obscure ? Ne serait-ce pas, répond-il, parce qu'elle y paraît plus volontaire et moins forcée ? En effet, pour continuer le raisonnement de ce Père, quand une personne qui se trouve resserrée dans les bornes étroites d'une petite fortune ne commet pas de grands péchés, on ne saurait précisément dire si cela

vient, ou de ce qu'elle ne le peut pas, ou de ce qu'elle ne le veut pas. Il paraît dans sa conduite des traits de certaines vertus ; il est encore incertain si elle les pratique par le choix de sa volonté ou par la nécessité de son état. Mais tous ces doutes cessent, toutes ces ambiguïtés sont levées pour ceux qui se trouvent favorisés de la naissance ou de la fortune. Car un homme qui se défend à lui-même le mal, lorsque tout le lui permet, ou plutôt lorsque tout l'y porte, il faut nécessairement convenir que sa retenue est un effet de son choix, et quand il se déclare pour le bien dans un état où il pourrait facilement ne le pas faire, sa vertu brille d'un éclat d'autant plus pur, qu'elle paraît plus libre, et que rien ne peut la rendre suspecte.

Est-il nécessaire d'éclaircir par des exemples une vérité si manifeste ? Prenons deux hommes de différents ordres : l'un n'aura ni naissance, ni richesses, ni rang ; l'autre sera illustre par sa qualité, par ses biens ou par ses emplois. Si le premier est frugal dans sa table, modeste dans ses habits, humble dans sa conduite, peut-être n'est-ce que parce que la fortune lui en prescrit les lois, et qu'il ne demeure dans les bornes d'une juste modération que parce qu'il lui est défendu d'aller dans l'excès. Car enfin, quand il serait d'humeur ou à mener une vie douce et voluptueuse, ou à suivre l'emportement de l'ambition et de l'orgueil, son état est un contrepoids assez fort pour l'arrêter, et il faut malgré lui qu'il se tienne aux dehors de la vertu, pour n'avoir pas de quoi fournir aux frais du vice. Mais le second, à qui tout rit, qui trouve la carrière ouverte, qui peut n'avoir pour règle de ses actions que ses passions déréglées, qui rencontre dans ses richesses de quoi en contenter les desirs, dans son autorité de quoi en défendre les emportements, si au milieu de tout cela, maître de sa cupidité, il se renferme lui-même dans les limites de la tempérance chrétienne, si on ne remarque ni dissolution dans ses plaisirs, ni superfluité dans sa dépense, ni vanité dans ses démarches, sa vertu est à l'épreuve du soupçon, et il n'est homme de bien que parce qu'il le veut être. Je veux bien convenir avec vous que Dieu nous défend de porter notre jugement sur la conduite de nos frères, que nous devons toujours croire le bien partout où nous le voyons, et ne croire jamais le mal où nous ne le voyons pas, et qu'ainsi il y aurait de la témérité et de l'injustice d'accuser la vertu des personnes du commun d'être une vertu de contrainte, à laquelle ils sont condamnés par l'impuissance de faire pis. J'ajoute encore, si vous voulez, que Dieu, à qui rien n'est caché, estime la préparation du cœur autant que le sacrifice des choses extérieures ; qu'un homme sur ce pied-là peut ne mériter pas moins en ne sacrifiant rien, qu'un autre en sacrifiant tout, et que, comme dit un Père de l'Eglise (*Greg.*, *hom.* 5 *in Evang.*), en parlant des apôtres, quoiqu'ils n'abandonnassent que leurs filets et leurs barques, ils purent se vanter d'avoir abandonné tous les

sceptres et tous les diadèmes, parce qu'ils y renoncèrent aussi volontairement que s'ils les eussent effectivement possédés : précaution qui doit mettre la vertu des pauvres et des petits en sûreté, et qui la sauve de toutes sortes d'atteintes. Mais cela n'empêche pas que ma thèse ne subsiste, et il est toujours vrai de dire avec saint Bernard que la vertu est dans les grands d'un mérite plus éclatant, parce qu'elle y est d'une évidence plus reconnue. Il semble même que l'Esprit de Dieu ne nous permet pas d'en douter, après ce qu'il a dit dans l'Ecclésiastique : Heureux l'homme qui par la situation de sa fortune était en état de transgresser les commandements, et qui cependant ne les a pas transgressés, qui pouvait faire le mal, et qui ne l'a pas voulu faire (*Eccli.*, XXXI, 10); il mérite cet homme que toute la terre le loue et l'admire; car sa vie est un prodige, rien n'est plus héroïque que sa vertu. Je ne vous l'ai cependant représentée jusqu'ici, cette vertu, que par l'endroit le moins beau, et ce qui doit lui donner un nouveau lustre, c'est qu'elle ne paraît pas seulement plus volontaire, mais qu'elle est en effet plus difficile : seconde réflexion que je vous prie de bien comprendre.

Une des choses qui relève davantage le mérite de nos actions, c'est sans doute la difficulté qui s'y rencontre. Plus il y a à combattre, et plus la victoire a d'éclat. La force et le nombre des ennemis rehaussent le succès de l'entreprise, et au lieu qu'une vertu vulgaire peut triompher dans les occasions ordinaires, il en faut une du premier ordre pour se tirer des grands périls. Or qui ne voit que la vertu coûte aux grands beaucoup plus qu'aux autres, que leur condition les expose à des dangers et plus fréquents et plus mortels, et qu'on peut leur appliquer en particulier ces paroles de l'Ecriture : *Certamen forte dedit illi, ut vinceret* (*Sap.*, X, 12)? S'ils veulent vaincre, il faut combattre avec un courage héroïque. Je ne nie pas que tous les états n'aient leurs difficultés à surmonter; il n'y a point de condition si privilégiée, ni si heureuse, où il ne se trouve de l'opposition aux devoirs du christianisme, et je ne prétends pas ravir au peuple la gloire qui lui est due quand il marche fidèlement dans les voies que l'Evangile nous prescrit. J'avoue même que les petites fortunes ne sont pas à couvert des plus grandes tentations. Car à quelle épreuve, par exemple, ne met point la pauvreté? Quelle force n'est-elle point nécessaire pour en porter le fardeau? C'est une occasion continuelle d'impatience et de murmure; elle expose à toute heure au péril d'acheter ses besoins au prix des plus grands crimes, de ravir le bien d'autrui quand on le peut, ou de l'envier quand on ne le peut pas. Mais avec tout cela je ne laisse pas de soutenir que les grands trouvent encore de plus grands obstacles dans le chemin de la vertu.

Avant le péché du premier homme, la grandeur eût été un moyen facile pour acquérir une plus grande sainteté, parce que

l'homme ayant un empire souverain sur lui-même, et ne trouvant hors de lui aucune créature qui ne le portât à Dieu, eût aisément fait un bon usage de son élévation, en l'employant uniquement à la fin pour laquelle elle lui avait été donnée. Mais depuis le péché, quoique la grandeur ne soit pas devenue un mal, elle est devenue un piège qui y conduit presque inévitablement, parce qu'elle forme une infinité d'obstacles à la pratique de l'Evangile. Que dit l'Evangile? Il ne recommande rien avec tant de soin que l'humilité, et cet état ne respire que l'orgueil, l'élévation et l'indépendance. L'Evangile ne prêche que la pénitence et la croix, il nous apprend partout que l'homme est condamné à la peine et au travail, et cet état rempli de mollesse ne persuade à l'homme que la paresse, l'oisiveté, les délices. L'Evangile sur toutes choses nous fait une loi inviolable de l'amour du prochain, il nous demande de l'application à son soulagement et de la compassion pour ses peines; et cet état ne donne pour le prochain que du mépris et de l'indifférence, pour ne pas dire de l'insensibilité et de l'injustice. Que c'est donc un beau spectacle, chrétiens, de voir un homme qui se conserve humble dans le séjour de la vanité, pur dans le sein de la corruption, charitable dans le règne de l'iniquité et de la violence! mais qu'il est difficile de tenir ferme sur des penchans si glissants! Car on sait bien quelle est dans ces occasions la fragilité de la nature, la force de la passion, la contagion de l'exemple et le torrent de la coutume. Quelque rude que la privation des choses soit à porter, il est encore plus malaisé de garder la tempérance dans leur possession, et la médiocrité dans leur abondance. Car l'homme par sa désobéissance ayant voulu secouer le joug de la dépendance qu'il devait à Dieu, Dieu a permis que les mêmes choses qui lui eussent servi d'aide pour son salut en soient devenues des empêchements presque insurmontables. Et de là vient que l'Evangile nous ordonne si souvent de renoncer à tout ce que nous possédons, comme à des amorces funestes qui nous sollicitent incessamment au mal. Si tout le monde n'est pas obligé d'aller jusqu'à l'abandonnement actuel de ses biens ou de ses honneurs, il est obligé de s'en détacher de cœur, et de n'en user que comme s'il n'en usait pas. Or quels efforts à un grand pour demeurer dans les termes de cette abnégation intérieure, pour vivre au milieu des flammes d'une concupiscence irritée par la présence des objets, sans brûler, et pour résister à des tentations toujours pressantes, toujours inséparables de son état! Quelle épreuve de se trouver sans cesse au milieu de ses ennemis, de se voir accablé de tous côtés par leur multitude ou par leur force, de porter un corps qui se range toujours de leur parti, d'avoir des sens d'intelligence avec eux, d'être engagé par sa condition dans le commerce de ceux qui font gloire de céder à leur pouvoir et à leurs coups! En vérité, il le faut dire, comme

rien n'est plus difficile, rien n'est si digne de louange, rien ne mérite devant Dieu une plus riche récompense. Que serait-ce maintenant si je vous parlais de la difficulté qui se prend du côté des obligations qui sont attachées à la condition d'un grand ? Car sa condition n'est pas seulement difficile à remplir chrétiennement, par les obstacles qu'elle traîne avec elle, mais aussi par la multitude des devoirs qui la regardent, et par la nature des choses qu'il faut entreprendre pour s'en acquitter. Un simple particulier, un homme du commun est limité à un petit nombre d'obligations, et ces obligations n'ont rien qui soit extrêmement pénible. Mais outre que les obligations des grands sont en quelque sorte infinies, et qu'elles s'étendent à tous les objets qui composent leur grandeur, elles demandent d'eux presque partout des choses grandes et hardies, comme de protéger les petits dans leur faiblesse, de les seconder dans leurs besoins, de les redresser dans leurs égarements, de s'opposer à l'injustice, d'empêcher la violence, d'établir l'ordre, dussent-ils en cela risquer et leurs biens et leur fortune. Si donc il se trouve un homme qui se mette au-dessus de toutes ces considérations pour n'envisager que son devoir à travers toutes les difficultés qui s'y opposent, il mérite une place parmi les héros du christianisme, et il n'y a point d'éloges qui ne soient dus à sa vertu.

Mais c'est trop nous arrêter sur ce point ; après vous avoir fait voir le mérite et le prix que la vertu des grands tire des difficultés qui l'accompagnent, ajoutons-y encore celui qui lui revient des effets qu'elle produit. Car si, dans une condition relevée, la vertu nous paraît et plus volontaire et plus pénible, j'ose dire qu'elle y est aussi plus féconde, et cette dernière réflexion ne mérite pas moins votre attention que les autres.

De la manière dont les hommes sont faits, je conviens que les bons exemples les touchent beaucoup moins que les mauvais, et qu'un homme vicieux a bien plus le don de nous perdre qu'un homme vertueux n'a celui de nous sanctifier. Mais enfin, quoique le dérèglement soit plus contagieux que la piété n'est efficace, je soutiens que quand un homme que sa condition distingue, se distingue aussi par sa vertu, il en naît des fruits merveilleux, et la religion en tire des avantages infinis. En effet, voyez de quelle odeur est aujourd'hui parmi les grands même les plus dérégles, la piété d'une personne de leur rang, quand elle n'est point suspecte d'artifice ni d'hypocrisie ; quel que endureis qu'ils puissent être, il n'est pas que cela ne les touche : s'il n'a pas la force de les retenir, il en a assez pour les confondre ; et il est toujours vrai de dire qu'il leur donne de l'admiration, et qu'il justifie puissamment la vérité de l'Evangile, en faisant voir quelle est la beauté de ses maximes. Voyez dans une compagnie, que n'y ait pas un magistrat dont l'intégrité est reconnue ? Il y étonne les méchants, il y anime les lâches, il y soutient les faibles, il y excite

les jeunes ; tous le respectent, et toujours quelqu'un l'imité. Mais si la vertu des grands a tant de force parmi leurs égaux, elle est encore plus puissante parmi leurs inférieurs. Soit l'empire que naturellement les grands ont sur les petits, soit la déférence que les petits ont pour les grands ; soit que l'autorité d'une personne qu'on juge éclairée persuade les esprits ; soit que l'exemple d'un homme qu'on voit au-dessus de soi gagne les cœurs ; soit crainte, soit intérêt, ou si vous voulez tout cela, il est certain qu'un homme de bien attire après lui pour l'ordinaire une partie de ceux que la naissance ou la fortune a mis dans sa dépendance. Je remarque dans l'Ecriture que jamais aucun homme de considération ne s'est donné à Dieu par une conversion d'éclat, que beaucoup d'autres ne l'aient suivi. Ainsi, quand le roi de Ninive prend le sac et la cendre pour apaiser la colère du ciel, toute la ville à son exemple se condamne à la pénitence, sans en excepter les enfants (*Jonæ III*). Ainsi, quand ce seigneur dont parle saint Jean crut en Jésus-Christ, toute sa maison reçut la foi (*Joan.*, IV, 53). Le patriarche Abraham, c'est la remarque de saint Ambroise, était prompt et servent à faire l'aumône ; sa femme et ses serviteurs courent aussi au-devant des œuvres de miséricorde. Le centenier Corneille était un homme religieux et craignant Dieu, pas un dans son domestique ne se départit jamais des sentiments d'un si bon maître.

Voilà, grands de la terre, une partie des avantages que votre condition vous donne au-dessus des autres hommes. Heureux qui saura les faire valoir, et qui, juste estimateur des choses, ne privera sa grandeur que par les occasions qu'elle lui fournit de mieux signaler sa vertu ! O le puissant motif, ce me semble, pour animer les grands à marcher dans les voies de l'Evangile, de se représenter qu'en le faisant ils peuvent en attirer plusieurs autres après eux, et que par là ils gagneront autant de couronnes qu'ils gagneront d'âmes à Dieu ! N'est-ce pas là une ambition noble et digne de leur rang, de dire qu'ils ne peuvent être vertueux, que leur vertu ne soit et plus glorieuse pour eux, et plus utile pour les autres ? Que s'il était besoin après cela d'ajouter encore quelque chose pour achever de les déterminer, je les prie en finissant d'écouter ce que saint Jérôme écrivait autrefois à une illustre Romaine. J'ai tâché jusqu'ici, Messieurs, de vous montrer que la qualité donne du lustre à la vertu ; mais, s'il en faut croire ce grand docteur (*Ad Demetriad.*, *epist.* 22), la vertu à son tour donne du lustre à la qualité, et elle lui rend encore plus qu'elle n'a reçu d'elle. En effet, c'est par la vertu seule que les grands peuvent devenir plus grands sur la terre ; il n'y a que cette voie qui leur soit ouverte pour s'élever à un nouveau genre de grandeur ; mais quelle grandeur, bon Dieu ! Grandeur plus pure, plus véritable, je dirai même plus pompeuse, plus magnifique que toutes celles qui frappent les sens. Car,

tout corrompus que sont les hommes, ils ne sauraient se défendre de donner à la vertu la préférence sur la fortune, et d'aimer davantage un homme pour son mérite que pour son rang. Mais au contraire, pour reprendre la pensée de saint Jérôme, comme rien ne relève tant la grandeur que la vertu, rien ne l'abaisse tant que le vice. Le vice, partout ailleurs honteux, est horrible quand il se rencontre dans une place éminente; bien loin que la qualité du pécheur adoucisse la nature du péché, l'éclat de l'un redouble l'infamie de l'autre. Car n'est-ce pas une chose monstrueuse d'avoir, dans une fortune élevée, le cœur si bas qu'il ne dédaigne pas d'être esclave de ses passions, et de se ravalier indignement à des vices si lâches et si honteux? Quand il se glorifie d'être au-dessus des autres hommes, c'est un monstre, dit saint Bernard (*De Considerat.*, l. II, c. 7), de voir dans une même personne une dignité élevée et un cœur bas, une autorité qui mérite du respect, et des actions qui ne sont dignes que de mépris. Souvenons-nous donc, comme le veut saint Jérôme, de ce que nous sommes, pour n'oublier pas ce que nous devons être; si nous envisageons notre rang, que ce soit pour ne le pas déshonorer par nos mœurs; que l'éclat de nos actions l'emporte sur celui de nos emplois. Ainsi, après avoir été grands sur la terre, nous pourrions espérer de l'être encore dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

De l'amour des ennemis.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis (*Matth.*, V, 44).

Dieu paraît extrêmement rigoureux dans les lois qu'il prescrit à notre amour et à notre haine. Il nous commande de nous haïr nous-mêmes, il nous commande d'aimer nos ennemis. Peut-on combattre plus fortement les inclinations de notre cœur que par un renversement si étrange? On pourrait demander d'abord lequel des deux est le plus opposé aux sentiments de la nature corrompue, ou de haïr ce qu'elle aime avec tant d'attachement, ou d'aimer ce qu'elle hait avec tant d'opiniâtreté. Mais sans examiner ici les difficultés qu'il faut vaincre pour venir à cette haine chrétienne que l'Evangile nous inspire contre nous-mêmes, quelque difficile qu'elle soit, ce n'est pourtant que comme un acheminement à cet amour héroïque que la même loi nous prescrit. Car pour aimer ses ennemis, il faut commencer par se haïr soi-même. Qu'est-ce donc que se haïr soi-même, sinon sacrifier d'une main ses passions les plus chères et les plus tendres, et réprimer de l'autre les plus emportées et les plus impétueuses? Or, l'amour des ennemis suppose cette double victoire, puisqu'on n'y peut parvenir qu'en étouffant le souvenir des injures et les sentiments de vengeance, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux et de plus agréable,

et que d'ailleurs, pour y atteindre, il faut arrêter les mouvements de l'orgueil et de la colère, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus violent et de plus fougueux. Ce n'est donc pas une entreprise vulgaire que cet amour, puisqu'elle est assiégée de tant d'obstacles; mais il faut avouer aussi que nous y sommes animés par les motifs les plus pressants qui puissent solliciter un cœur. La religion, la nature, la raison, la gloire, l'intérêt, tout y engage également. La religion nous y oblige, la nature nous y porte, la raison nous le dicte, la gloire nous le persuade, l'intérêt nous y convie. O les fortes considérations! et qui ne s'y rendrait pas?

Mais pour vous les représenter dans toute leur étendue, et pour les faire entrer dans vos esprits avec toute leur force, je me crois en-droit d'employer les paroles célèbres que le grand saint Augustin nous a laissées : *Christus est qui docet; audiamus, faciamus, timeamus*. Il s'agit ici d'expliquer une doctrine qui a Jésus-Christ pour maître. Car vous le savez, Messieurs, l'amour des ennemis est une des maximes de l'école de Jésus-Christ : maxime inconnue, non-seulement à la philosophie, mais même à la Synagogue; maxime réservée à ce nouveau législateur, qui l'a consacrée par sa mort, comme si ce n'eût pas été assez de la publier durant sa vie. Puisque c'est donc le Fils de Dieu qui nous parle, lui qui est l'oracle de la vérité et qui a le caractère de l'autorité, écoutons, obéissons, craignons. Il nous ordonne d'aimer nos ennemis, il faut l'écouter; il nous prescrit la manière dont il veut que nous les aimions, il faut lui obéir; il nous menace de tout le poids de sa fureur si nous ne les aimons pas, il faut le craindre; *Audiamus, faciamus, timeamus*. Par là j'espère combattre trois erreurs où il est dangereux de donner au sujet du commandement qui nous interdit la vengeance. Tantôt on se plaint de la loi, tantôt on élude la loi, tantôt on méprise la loi. A ceux qui se plaignent de la loi, je leur en expliquerai la nature; à ceux qui éludent la loi, je leur en marquerai l'étendue; à ceux qui méprisent la loi, je leur en ferai voir la conséquence. Voilà ce qui doit faire la matière de ce discours, matière importante, soit pour la nature des choses qu'elle touche, soit pour l'étendue des personnes qu'elle regarde. Car comme il n'y a point de mer si calme qu'il ne s'y élève jamais d'orages, je ne sais si l'y a de vie assez tranquille pour être entièrement à couvert de cette tempête; et il est toujours vrai de dire que qui n'a point d'ennemis est exposé au péril d'en avoir. Nous parlerons donc à tout le monde : aux uns nous donnerons des remèdes, aux autres nous donnerons des préservatifs, à tous nous ouvrirons une voie sûre pour mériter la plus grande des récompenses, en leur enseignant la manière de pratiquer le plus grand des commandements. Mais parce qu'ils ne peuvent avoir de vertu, pour en venir à la pratique, qu'autant qu'ils en recevront du ciel, prions l'Esprit de Dieu, cet Esprit de

douceur et de concorde, qu'il rende ces instructions efficaces par sa grâce, et pour l'attirer sur nous, employons les paroles d'une ange de réconciliation et de paix. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Saint Ambroise a remarqué judicieusement que si quelque chose peut nous inspirer de l'ardeur à écouter, c'est le mérite de la personne qui parle : *Primus discendi ardor nobilitas est magistri* (*De Virginib.*, l. II, c. 2). Mais si cela est ainsi, il n'y a point de leçon qui doive être reçue de nous avec tant d'avidité, que celle qui nous enseigne à aimer nos ennemis, puisqu'il n'y eut jamais de maître comme celui qui nous la donne. Il est important au reste, dans cette rencontre plus qu'en aucune autre, que je m'attache à vous représenter quelque une des qualités de ce maître, parce que j'y trouve des raisons propres à gagner votre attention, et qui ont même droit d'exiger de vous de la soumission et de la docilité. Avant toutes choses il faut donc observer que celui qui nous parle ici est le même qui nous a créés par sa puissance, qui nous gouverne par sa sagesse, et qui nous appellera un jour au tribunal de sa justice. Dès là il a droit de parler, et la moindre de ses paroles doit nous tenir lieu d'une loi inviolable, surtout dans la matière que nous traitons. Car il y a une connexion merveilleuse entre l'amour des ennemis et tous ces glorieux titres qui appartiennent à Dieu, comme à l'arbitre souverain de l'univers ; jusque-là qu'on ne saurait entreprendre de se venger, qu'on n'entreprenne en même temps sur les droits et de la puissance, et de la sagesse, et de la justice de Dieu. Appliquez-vous, s'il vous plaît, au détail de ces réflexions.

Je dis en premier lieu que de tirer vengeance d'une injure, c'est blesser en Dieu sa puissance. Car puisque celui qui nous a offensé est aussi bien que nous l'ouvrage du Créateur, et que nous lui appartenons également en qualité de créatures, vouloir nous faire raison de notre prochain, c'est vouloir nous satisfaire aux dépens d'un bien sur lequel nous n'avons nul droit, d'un bien dont le fonds est à Dieu, et qui par conséquent doit être regardé de nous comme une chose sacrée et inviolable, mise sous la sauvegarde d'un maître aussi puissant que légitime, et à laquelle nous ne pouvons toucher sans une usurpation manifeste. Qui êtes-vous, disait saint Paul (*Rom.*, XIV, 3), pour juger les serviteurs du Maître de la terre ? Et moi je vous dirai avec plus de raison encore : Qui êtes-vous pour leur faire du mal ? Quoi ! s'écrie saint Chrysostome, si un homme trouve mauvais qu'on maltraite ses gens, parce qu'ils portent ses livrées, et prend pour lui les injures qu'on leur fait, parce qu'ils lui appartiennent, quoiqu'il n'ait d'ailleurs aucun droit sur le fonds de leur être, Dieu, dont cet ennemi à qui vous en voulez est non-seulement le domestique, mais l'ouvrage et le domaine,

souffrira-t-il les injures que vous cherchez à lui faire, sans s'en tenir offensé ?

Que si cette entreprise blesse l'autorité de Dieu, elle n'intéresse pas moins les droits de sa Providence. C'est une vérité appuyée sur la raison aussi bien que sur l'Ecriture, que Dieu, pour des vues impénétrables de sa profonde sagesse, permet le mal, quoiqu'il ne le fasse pas ; qu'il préside à tous les événements, sans en excepter ceux qui paraissent les plus fortuits et qui sont même les plus injustes, et que, sans prendre aucune part à la malice des hommes, il fait servir leurs passions à ses volontés. Quand donc nous conservons du ressentiment pour les maux qu'un ennemi nous a faits, quand nous recherchons les voies de les repousser par d'autres, savez-vous ce que nous faisons ? Nous croyons peut-être ne nous en prendre qu'aux hommes, et nous nous élevons jusqu'à Dieu, nous prenons Dieu à partie. En effet de quels yeux la foi nous apprend-elle à regarder ce rival ou cet envieux dont la persécution nous paraît si déraisonnable ? Comme une verge entre les mains du Père céleste, comme un instrument dont cette cause supérieure se sert, ou pour nous châtier, ou pour nous purifier : pour nous châtier, si nous sommes coupables, ou pour nous purifier, si nous ne le sommes pas. Ainsi l'avait compris ce grand roi dont l'Ecriture relève la douceur par tant d'éloges, lorsque, les armes en main, et par conséquent en état de repousser l'injure qu'un ennemi déclaré lui faisait, jusqu'à le poursuivre à coups de pierres, il arrêta le ressentiment de ses gens justement indignés contre une insolence si outrageuse, par ces paroles mémorables : Laissez-le faire, c'est le Seigneur qui lui permet, que dis-je qui lui permet ? c'est le Seigneur qui lui a ordonné de me traiter avec cette indignité qui vous choque ; et qui oserait demander à Dieu pourquoi il en use ainsi (*II Reg.*, XVI, 10) ?

Ma dernière réflexion était que nous ne pouvons recourir à la vengeance sans donner atteinte à la justice de Dieu, et cela pour plusieurs raisons, soit parce que tout le monde devant subir un jour le tribunal de ce juge redoutable, c'est un attentat et un orgueil insupportable que de le prévenir et d'anticiper sur sa juridiction, et de vouloir se faire justice à soi-même en rendant le mal pour le mal par une justice prématurée, qui devient une injustice véritable : parce que la passion, nous prévenant dans notre propre cause, porte nos intérêts trop loin. Non, il n'y a que lui seul qui puisse pénétrer exactement jusqu'où va la mesure de l'offense qu'on nous a faite, et lui appliquer une satisfaction proportionnée. Ne précipitez donc point, dit Tertullien, l'ordre des choses. Dieu n'est-il pas un assez bon garant pour vous reposer sur lui des droits de votre colère ? Il vous en répond, c'est assez : et puisqu'il s'est chargé du soin de vous venger, il est juste qu'il soit lui seul le dépositaire de vos vengeances.

Cependant je m'aperçois que nous pou-

vous encore envisager par un autre endroit le maître qui nous parle dans ce commandement célèbre, et je ne sais si les qualités qui se découvrent de ce côté-là à mes yeux ne seront point encore des engagements plus forts pour nous solliciter à l'entendre. Cette réflexion n'avait pas échappé à saint Augustin, quand il disait à son peuple : Regardez plus d'une fois quel est celui qui vous adresse sa voix en des termes si emphatiques : *Ego autem dico vobis*. Ce n'est plus un Moïse, comme autrefois aux Hébreux, ce n'est plus un prophète de la part du Dieu des armées ; ce n'est pas même simplement ce Dieu puissant et redoutable, j'ose dire qu'en un sens c'est quelque chose de plus. C'est moi qui du haut des cieux suis descendu sur la terre pour vous marquer les voies du salut ; moi qui me suis revêtu d'une figure semblable à la vôtre pour me faire aimer de vous ; moi qui, pouvant commander avec hauteur et d'une autorité absolue, ai mieux aimé me réduire à tout faire et tout souffrir, pour vous engager par là plus doucement à m'obéir et me donner croyance : *Ego autem*. En est-ce assez pour vous rendre mes paroles vénérables ?

Non, chrétiens, il y a encore quelque chose de plus touchant. Car celui qui vous ordonne d'aimer vos ennemis a pratiqué le premier ce qu'il ordonne, et son exemple parle là-dessus infiniment plus haut que sa voix. C'est celui qui, trouvant dans nos fautes de si justes sujets de nous haïr et de nous perdre, n'a pas laissé de nous prévenir, tout ennemis que nous étions de lui et de son Père, pour nous combler de bienfaits. Passons plus outre, c'est ce Dieu de douceur et de miséricorde, à qui les affronts les plus piquants et les traitements les plus indignes n'ont jamais arraché le moindre ressentiment ni la moindre impatience sur la terre. Je n'en dis pas encore assez : c'est celui qui, malgré la perte de son honneur et de sa vie, conserva tant de tendresse pour ceux qui les lui ravissaient, qu'il ramassa sur la croix tout ce qui lui restait de force, et recueillit ses derniers soupirs pour solliciter leur grâce auprès de son Père, bien loin d'en poursuivre la vengeance. Voilà celui qui nous dit avec une voix d'autant plus forte qu'elle est mourante, voilà celui qui nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : Aimez vos ennemis, comme j'ai aimé les miens, pardonnez comme je pardonne. Que peut-on ajouter à cela, chrétiens, après un si grand exemple ? Le Sauveur a-t-il droit de nous presser, et pouvons-nous refuser de nous rendre ?

Si toutefois des qualités du législateur nous passons à la nature de la loi pour examiner ce qu'on nous dit après avoir considéré quel est celui qui nous parle, nous y trouverons peut-être des raisons qui achèveront de nous persuader et de nous convaincre. Car je vous prie d'observer que quand le Sauveur nous commande d'aimer nos ennemis, il ne nous propose rien qui ne soit et juste en soi et avantageux pour nous ;

deux réflexions importantes. Quoique la passion trouve d'abord dans ce précepte tant de choses qui la chagrinent et qui la révoltent, je ne laisse pas d'avancer qu'il est juste en soi de toute sorte de justice, et de quelque ordre que vous la conceviez. Juste, parce qu'il empêche les excès qui se commettent infailliblement dans les vengeances des particuliers, où la passion l'emporte toujours, et où la modération ne se garde jamais ; juste, parce qu'il rend réciproquement à chacun ce qui lui appartient par l'égalité qu'il établit lorsqu'il ordonne aux autres de me pardonner, au même temps qu'il exige de moi que je leur pardonne ; juste, parce qu'il entretient les choses dans l'ordre, au lieu que la licence de pousser impunément les inimitiés mettrait tout en confusion, si cette loi n'était comme une digue opposée au torrent des ressentiments et des haines.

Mais sans m'étendre plus longtemps sur la justice de ce précepte, chose qui m'emporterait trop loin, quels avantages n'en retirons-nous pas ? avantages pour le temps, avantages pour l'éternité. Avantages pour le temps (je ne fais que marquer les choses), puisqu'il modère l'ardeur d'une passion furieuse, qui ferait de notre vie une agitation continuelle ; puisqu'au contraire il nous invite à la paix et au repos ; puisqu'après tout le sacrifice d'une injure coûte pour l'ordinaire moins que les frais et les préparatifs de la vengeance ; puisque enfin ce seul précepte est comme un asile public où nous sommes à couvert des insultes qui nous reviendraient à toute heure de ceux que nous pouvons offenser, sinon par malice, du moins par inadvertance. Mais quels avantages pour l'éternité, si nous savions bien les comprendre ! de nous ouvrir le ciel avec une facilité si merveilleuse, de nous aplanir toutes les voies du salut, de changer la nature de notre arrêt, et de forcer notre juge à oublier des crimes infinis dans toutes leurs circonstances, à même temps que nous oublierons des injures qui, pour atroces qu'elles puissent être, ne sont auprès de cela que de légères flétrissures.

Qu'opposerez-vous donc à tant de raisons, âmes dures et vindicatives, et que n'alléguerez-vous ici pour vous défendre de prêter l'oreille du cœur à ce commandement de la charité chrétienne ? Qui voudrez-vous écouter, ou des maximes de l'Evangile, ou des maximes du monde ? ou de la voix de votre passion, ou de la voix de votre religion ? Car tout cela parle à la fois sur la matière que je traite, mais d'un ton bien différent. Le monde soutient qu'on peut haïr ses ennemis, et l'Evangile prétend qu'on doit les aimer. La passion se déclare pour la vengeance, et la religion prêche le pardon. Qui des deux l'emportera ? Jusqu'ici vous avez vu et les qualités du législateur, et la nature de la loi qui commandent l'amour des ennemis ; comparez-les maintenant, si vous le voulez, aux qualités de tant d'autres législateurs et à la nature de cette autre loi qui favorisent le ressentiment des injures. C'est un Dieu qui

fait le premier commandement, et qui le fait par tous les droits que lui donnent sur vous les titres de sa puissance, de sa sagesse et de sa justice. Qu'y a-t-il de plus sacré, de plus grand et de plus auguste? Mais qui veut de vous le contraire? Le démon par sa malice, le monde par ses maximes, la passion par ses emportements; tous maîtres qui n'ont ni le droit de vous commander, ni le pouvoir de vous servir. Votre Sauveur sur le Calvaire, dans le moment qu'il y consume son sacrifice pour vos péchés, fait servir ses derniers soupirs à vous recommander vos ennemis, et vous montre tous les jours, de la croix où il est attaché, la loi de pardonner gravée dans ses pieds et dans ses mains avec la pointe des clous, et scellée de son propre sang. Mais qui vous anime à la vengeance? La fougue d'une passion brutale, un point d'honneur malentendu, les discours d'une femme emportée; choses qui font pitié aux sages, et qui vous donneront à vous-même un jour de la confusion, quand votre fureur sera calmée, et dont vous devez mépriser le jugement.

Mais que veulent-ils vous persuader enfin, ces deux maîtres, par leurs différentes lois? Ah! c'est ici ce qui doit achever de vous confondre. L'Évangile, dans vos intérêts, à prendre humainement les choses, ne vous recommande que votre bien, votre satisfaction, votre repos, la sûreté, la douceur, la tranquillité de votre vie; et le monde, vous trahissant là même où il semble vous flatter, ne vous porte au contraire qu'à l'agitation, à l'inquiétude, au trouble et à la guerre, à la fureur et à la rage; jusque-là, Messieurs, que nous aurions à nous plaindre de la dureté du ciel, s'il nous avait fait un commandement de la vengeance, comme il nous en fait un du pardon. Écoutons-donc ce grand commandement si sacré par la considération de son auteur, et si salutaire dans toutes ses circonstances : *Audiamus*. Mais écoutons-le pour l'observer dans toute son étendue, et passons de l'attention à la pratique : *Faciamus*. C'est la seconde parole de saint Augustin, ce sera la seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

De tous les préceptes, soit ceux que les théologiens appellent positifs, soit ceux qu'ils appellent négatifs, il n'y en a pas un qui oblige, ni plus universellement, ni plus étroitement que celui qui regarde l'amour des ennemis. Mais l'amour des ennemis est aussi dans un sens le plus facile à observer de tous les préceptes, et c'est une remarque de saint Léon, dont je vous prie de profiter. C'est un commandement de jeûner (prenons celui-là pour exemple, comme le plus conforme au temps) : cependant combien de gens qui s'en dispensent, je dis même légitimement et sans éluder la loi! Cet homme, par la rencontre d'une maladie; cette femme, par l'incommodité d'une grossesse; celui-ci à cause de la rigueur de son travail, celle-là à cause de la faiblesse de sa complexion?

Que d'excuses et de légitimes excuses pour se garantir d'un seul précepte! Mais celui qui ordonne le pardon des injures ne souffre ni exception, ni restriction, ni limitation; jeunes et vieux, sains et malades, pauvres et riches, rien n'en peut mettre à couvert. La raison d'une nécessité si générale et si indispensable se tire de la facilité même avec laquelle on peut en remplir l'obligation; car pour y satisfaire on n'a besoin ni de jeunesse, ni de santé, ni de richesses; il n'y a personne qui n'ait un cœur, et c'est assez; il ne faut que de la bonne volonté, et tout le monde en peut trouver en soi un fonds assuré et une ressource inépuisable. Voilà, chrétiens auditeurs, la première réflexion qu'on doit faire sur l'étendue du commandement que j'explique dans ce discours; la loi est générale, elle tombe sur tous les hommes : personne n'en peut appeler, soit que celui qui a fait l'offense s'en repente ou qu'il ne s'en repente pas; soit qu'il ne soit pas plus que nous, ou que même il soit moins que nous; soit que l'injure soit médiocre, ou qu'il y aille du tout, c'est un calice qu'il faut boire; le parti que nous avons à prendre, c'est d'accomplir ce que nous avons entendu : *Audiamus, faciamus*.

Mais comme on peut l'accomplir mal, l'ordre des choses demande que nous passions maintenant à une autre considération que je ne juge pas moins essentielle; considération qui regarde la manière dont il s'y faut prendre dans une affaire si délicate. Car c'est ici que l'homme s'en impose ordinairement à soi-même, par une espèce de séduction, qui cependant est si grossière, que les autres n'y donnent pas. Quelque empire que les ressentiments exercent sur les cœurs, on se laisse encore quelquefois toucher jusqu'à entendre parler d'accommodement. Il se fait des démarches de part et d'autre; les apparences sont admirables, et les gens de bonne foi, sur ces démonstrations, croiraient que l'injure est oubliée et la querelle assoupie. Mais que souvent ces dehors, tout spécieux que vous les voyez, ne sont que de pures grimaces, qu'on n'a pu s'empêcher d'accorder ou à l'importunité d'un confesseur, ou aux instances d'un ami, ou à la politique qui le veut, ou à la bienséance qui l'ordonne! On se réconcilie dans le monde, mais comment? ou par une secrète hypocrisie, de peur d'être regardé comme un homme sans conscience si l'on s'obstinait dans sa haine; ou par une vanité raffinée, pour faire voir aux gens qu'on a eu la force de se vaincre; ou par une inconstance naturelle, qui se lasse enfin de tout. On se réconcilie dans le monde, mais pourquoi? parce que l'on craint d'avoir sur les bras un ennemi dangereux, parce qu'on espère trouver dans la suite l'occasion de faire réussir plus sûrement sa vengeance, parce que l'on prétend tirer quelque avantage de son accommodement. On se réconcilie dans le monde, mais à quelle condition? à condition qu'on ne tiendra rien de ce qu'on a promis, que la vengeance jouira de ses ex-

ceptions et de ses réserves, qu'on entretiendra toujours les mêmes sujets de divorce sur lesquels on avait rompu, et qu'on rompra tout de nouveau à la première occasion.

En effet, sous des voiles si honnêtes, l'on n'en couvre pas moins d'aigreur, si même elle ne se redouble par la contrainte qui la gêne; les paroles désobligeantes coulent toujours sourdement, peut-être avec un peu plus d'adresse, mais avec autant de malignité, et l'on ne s'étudie pas moins à se desservir par tous les mauvais offices dont l'occasion peut fournir la matière, pourvu que les coups fourrés ne blessent point trop les apparences. Ainsi tout l'effet que produisent d'ordinaire ces réconciliations plâtrées, c'est de rendre les inimitiés plus ingénieuses et les ennemis plus dangereux, en laissant d'une guerre ouverte et déclarée une paix rusée et perfide, qui profite de la crédulité d'autrui, s'il est assez simple pour ne s'en défier pas, et si de son côté, moins sur ses gardes, il n'oppose pas pour contre-batterie imposture à imposture.

Mais, âmes doubles et sans foi, est-ce ainsi que vous prétendez abuser du sacré nom de la charité, et faire servir indignement l'amitié même à votre haine? Ou plutôt, esprits hypocrites, pensez-vous duper jusqu'à Dieu, éluder par ces vains détours la loi qu'il vous a imposée, et ne la pratiquer en apparence que pour la transgresser mieux? Êtes-vous assez aveugles pour croire qu'il ne demande de vous que de vaines cérémonies, que des visites froides, que des démarches concertées? Non, non, mon frère. Souvenez-vous que le cœur, la langue et la main doivent concourir ensemble par une conspiration unanime pour former la réconciliation que ce divin législateur vous prescrit. Il s'en est expliqué lui-même dans notre Évangile dans des termes exprès et décisifs, pour ne laisser à personne aucun lieu de s'y méprendre; et connaissant sur cela la malignité de l'homme, il semble qu'il ait pris tous les devants, et qu'il ait affecté de lui marquer les choses dans toutes leurs circonstances, pour fermer les avenues à toutes les réparties : *Diligite inimicos vestros*, aimez vos ennemis; c'est la situation où le cœur doit être, et par conséquent, restes de froids, de ressentiments et d'animosités, vous ne devez plus y trouver de place. *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos* : priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent; voilà l'office de la langue; à plus forte raison, railleries piquantes, discours injurieux, médisances envenimées, lui êtes-vous interdits. *Benefacite his qui oderunt vos* : si vous avez à vous venger, vengez-vous par des services, en rendant le bien pour le mal; c'est l'usage auquel il faut employer la main; donc, pratiques sourdes, mauvais offices, affaires suscitées, cela vous condamne absolument.

Toutefois il ne faut pas en demeurer là. Reste une troisième démarche pour l'entier accomplissement de notre précepte, et je ne sais si elle n'est point encore et plus impor-

tante et plus difficile que les autres. Concevez-la, s'il vous plaît : *Audiamus, faciamus*. Comme en matière d'inimitiés on ne doit point apporter de détours, on ne doit point aussi apporter de délai, et il faut que la réconciliation soit aussi prompte que sincère. C'est le bonheur des habitants du ciel d'être unis par les liens d'une paix éternelle, il ne s'y glisse jamais de division. Les réprouvés au contraire ont le malheur d'être divisés par le trouble d'une éternelle guerre, il n'y règne jamais d'union. Les hommes qui se trouvent, par la condition de leur nature, situés au milieu de ces deux états, tiennent aussi quelque chose de tous les deux, et participent aux avantages de l'un et aux défauts de l'autre; la guerre y trouble la paix, la paix y calme la guerre; quand la cupidité les brouille, la charité les raccommode. Heureux donc plus qu'on ne le peut dire, ceux qui, bien avec tout le monde, n'ont de démêlés avec personne! car si cela est, ce sont des anges. Mais quel jugement porter au contraire de ceux qui nourrissent des haines immortelles? ah! si cela est, ce sont des démons. Car, comme l'a dit saint Augustin, si c'est une fragilité humaine de se fâcher, c'est une malice diabolique de persévérer dans sa fâcherie, et de passer de l'emportement de la colère à l'habitude de la haine. Avec tout cela, rien n'est plus ordinaire que ces âmes pétries de fiel et d'absinthe, obstinées dans leur fureur et dans leur rage, dévouées à perpétuer leurs ressentiments et à éterniser leurs vengeances, jusqu'à les laisser à leurs enfants comme une portion de leur héritage.

C'est véritablement un étrange paradoxe que l'homme! Il a une délicatesse que tout blesse et une dureté que rien ne peut amollir, trop sensible et trop insensible à contre-temps. En effet, une parole dite en l'air ou prise de travers, une civilité refusée ou rendue de mauvaise grâce, un regard fier ou dédaigneux, une démarche désobligeante ou mal interprétée; que vous dirai-je? un soupçon, une vision, une puérilité, une bagatelle le percent jusqu'au cœur, pendant que rien ne saurait l'attendrir, ni la considération de son salut, ni l'exemple de son Sauveur, ni le respect qu'il doit à la loi de Dieu, ni aucune des vues les plus touchantes. Inutilement les lui proposez-vous, un rocher en serait plus tôt ému; il n'y a que les approches de la mort qui puissent lui arracher ce mot de douceur : Je pardonne; encore plaise à Dieu que leur cœur en ce dernier moment ne démente pas leurs lèvres! Cependant il faut pardonner, et pardonner sans délai : *Audiamus, faciamus*. La loi y est formelle dans cette étrange leçon que le Sauveur nous a faite d'abandonner et autel et sacrifice, pour courir nous réconcilier avec une sainte précipitation; plus jaloux qu'il est, ce Dieu d'amour, de notre union que de sa gloire.

Et de vrai, que peut-on attendre? Car pour presser ici ces hommes de fer et de bronze par tous les endroits dont on peut les pren-

dre, ou vous voulez pardonner un jour, ou vous ne voulez jamais pardonner. Si vous êtes dans la résolution d'emporter avec vous votre inimitié au tombeau, je n'ai rien à vous dire, votre arrêt est déjà prononcé et votre perte jurée. Que si vous vous promettez de vaincre avec le temps la passion qui vous domine, hé! mon frère, à quoi pensez-vous? Premièrement ne savez-vous pas qu'autant de temps que vous conserverez de la haine contre un homme, autant de temps vous serez en butte à la haine de Dieu? Puisque la vie est si courte, faut-il que la passion soit si longue? et un homme mortel doit-il entretenir des aversions immortelles? Si la difficulté de l'entreprise vous étonne, ne devez-vous pas encore savoir que plus vous persévérerez, plus vous la rendrez difficile, parce que le temps, qui affaiblit les autres mouvements de l'âme, fortifie les ressentiments de telle sorte que les inimitiés invétérées deviennent à la fin des inimitiés incurables. C'est la comparaison de saint Chrysostome : comme dans le corps humain des parties trop longtemps séparées ne peuvent plus se rejoindre, ainsi dans le commerce de la vie on ne saurait rapprocher ce qui a été trop longtemps éloigné. Au contraire, tout contribue à le désunir davantage, les ombrages qu'on prend soi-même, les rapports que font les autres. Souvent même se croit-on trop engagé pour s'en pouvoir dédire, et il arrive à la fin qu'on se pique de soutenir la gageure jusqu'au bout par une malheureuse constance.

Mais enfin, me direz-vous, quelle apparence d'étouffer des ressentiments que la nature inspire et que la justice semble autoriser? Il faut que je renonce à l'honneur, si je renonce à la vengeance; je ne suis ni d'une naissance, ni d'une profession à laisser cet outrage impuni; on a flétri ma réputation par les plus noires calomnies, on m'a suscité des affaires pour perdre mon crédit et pour ruiner ma fortune; on a attenté à ma vie par toutes les voies que peut prendre la malice la plus noire. J'ai comblé de bienfaits l'ingrat qui me persécute; il n'approche ni de ma qualité, ni de mon rang; c'est un homme sans honneur aussi bien que sans conscience, qui se fera des armes de ma facilité contre moi-même. Après cela, mon cœur, peux-tu te résoudre à aimer un objet qui réveille toute ton aversion, de quelque côté que tu l'envisages?

Arrêtez là, mon frère, et vous l'allez voir, cet objet odieux, dans un jour où vous n'y trouverez que des charmes. Saint Augustin a remarqué fort ingénieusement qu'à la naissance du monde Dieu ne créa pas un oiseau pour être le père des autres oiseaux, ni un poisson pour être le père des autres poissons; mais qu'il remplit d'abord l'eau de poissons et l'air d'oiseaux; au lieu qu'il a fait naître tous les hommes d'un seul homme, et qu'il a peuplé successivement la terre par la suite des générations. Or pourquoi, à votre avis, cette différence de conduite? Elle est mystérieuse, répond saint Augustin, et Dieu voulut en user pour jeter dès lors parmi

les hommes les fondements d'une étroite union par la considération de l'unité de leur principe, afin que, se souvenant qu'à remonter jusqu'à l'origine des choses, ils étaient tous les enfants d'un même père, ce souvenir conservât entre eux les sentiments d'une amitié fraternelle. A ces chaînes formées par les mains de la nature, la religion en a ajouté d'autres de sa façon. Mille choses doivent nous y rendre chers et précieux les uns aux autres, et nous attacher ensemble par des liens indissolubles. Sur la croix, nous avons été rachetés par le prix d'un même sang; au baptême, nous avons été formés dans le sein d'une même mère; à l'autel, nous recevons tous la même nourriture; dans le ciel, nous aspirons à vivre éternellement ensemble paisibles possesseurs d'une même félicité. Après cela, dépeignez cet objet de votre ressentiment avec les plus noires couleurs que puisse vous fournir la haine la plus implacable; et malgré que vous en ayez, si vous n'avez pas encore renoncé à la nature et à la religion, au travers de tous ces traits, vous ne pourrez ne le pas trouver aimable, parce qu'il se présentera toujours à vos yeux avec quelque caractère de la divinité, à quoi vous ne pourrez refuser votre amour.

C'est une chose bien rude, je veux bien l'avouer avec vous, de regarder de bon œil qui nous a désobligé, et qui le fait peut-être encore; mais Dieu le commande, et il est un assez grand maître pour mériter d'être obéi aux dépens de tout le reste. C'est votre ennemi, j'en conviens, mais c'est aussi votre frère. Il est brutal, injuste, déraisonnable, tout ce qu'il vous plaira; mais après tout il est homme, et vous devez respecter en lui et la main de son auteur et la ressemblance de votre être. Je veux qu'il soit sans foi et sans probité, mais le Père céleste que vous devez imiter, ne fait-il pas lever son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons? Je veux qu'il se prévale de votre douceur contre vous, mais Jésus-Christ cessa-t-il dans cette vue de prier pour ses bourreaux? Il ne mérite pas que vous lui sacrifiiez votre passion, mais Dieu mérite ce sacrifice. Il vous a offensé outrageusement, mais le sang de votre Sauveur vous demande grâce pour cette offense. Voulez-vous donc vous obstiner à haïr celui que ce Dieu de bonté aime avec tant de tendresse? Voulez-vous l'aller chercher dans ses plaies, où il le cache, pour l'immoler jusque sur cet autel à votre ressentiment? Ah! tant de vœux si tendres et si touchantes doivent enfin vous amollir et vous désarmer. Ou si vous y résistez encore, voyons si vous ne serez point plus sensibles à la crainte. *Audiamus, faciamus, timeamus.* Encore un moment de patience pour cette dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Pour peu que la passion nous permit d'écouter la voix de la raison, ce que Jésus-Christ nous a ordonné sur l'oubli des injures, bien loin de nous imprimer de la crainte, nous serait un sujet de joie. Et si, par une supposition impossible, telle que saint Chry-

sostome l'a faite, on pouvait vous offenser sans que Dieu fût offensé, ou que l'inimitié devint innocente, nous devrions souhaiter d'avoir des ennemis, pour les grands avantages qui peuvent nous en revenir. Car en effet que nous propose-t-on dans ce grand commandement contre lequel la corruption de notre cœur se soulève avec tant de résistance? Dieu nous ordonne de pardonner, et j'avoue que la chose coûte. Mais à quelle condition? La condition est qu'à son tour il nous pardonnera, et qu'il nous passera injures pour injures. Oh! quelle compensation! oh! quel échange! oh! quel avantage pour nous, si nous savions bien le comprendre! Eh quoi! s'écrie après cela saint Chrysostome, des péchés qu'il est si difficile d'expier par le jeûne et par la prière, par les soupirs et par les larmes, par le cilice et par la cendre, il est en notre pouvoir d'en obtenir la rémission avec une facilité extrême. On ne nous propose pour cela ni jeûne, ni soupirs, ni cilice; nous n'avons qu'à pardonner, et pourvu que nous ne refusions point de faire grâce à nos frères, on nous donne notre amnistie gratuitement. Exagérez donc après cela, je vous le permets, la rigueur de la loi, qui vous oblige d'arrêter l'impétuosité de vos ressentiments. Plaiguez-vous que le sacrifice d'une vengeance étouffée coûte bien cher à la nature; quoi que vous puissiez y trouver de rude, l'adoucissement de la condition sous laquelle on vous le propose en surpasse toute l'amertume. Hélas! chrétiens, nous sommes redevables par tant de titres à la justice de Dieu! Nos crimes sont énormes, nos fautes sont infinies, et il n'y a point de jour que nous n'ajoutions quelque chose à ce trésor de colère que nous amassons. D'un autre côté en faisons-nous pénitence? ou quelle est après tout la pénitence que nous en faisons? Ah! notre lâcheté s'effarouche à ce seul nom, la mollesse de notre vie en souffre à peine le fantôme. Ne devrions-nous donc pas du moins embrasser avec joie ce moyen facile que le pardon des injures nous met en main, comme un instrument favorable pour nous réconcilier avec Dieu, en nous reconciliant avec les hommes? Quel nouveau genre de pénitence! oh! qu'elle abrège de difficultés, qu'elle épargne de fatigues, qu'elle nous offre un grand bien à peu de frais!

Mais, mon Dieu, que ce qui pourrait faire notre consolation et notre confiance, si nous savions le ménager, devient entre nos mains, par l'abus que nous en faisons, le triste sujet de notre crainte et même de notre désespoir! Car premièrement la miséricorde de Dieu nous ayant ouvert une voie si courte et si commode pour aller au ciel, si nous sommes assez malheureux pour nous la fermer nous-mêmes, en conservant le poison de l'inimitié dans notre cœur, que pourrons-nous alléguer à notre juge, et comment en soutenir les reproches? Quand dans sa fureur il nous dira: Pour oublier des péchés dont votre vie était couverte, et que mille morts n'auraient pu effacer, je n'ai point exigé de vous ni le tribut de vos biens, ni le sang de vos

veines; je ne vous ai condamné ni au supplice des martyrs, ni à la solitude des anachorètes; je me suis contenté d'un mouvement de votre cœur, d'une parole, d'une démarche: pouvais-je me retrancher à moins? Cependant vous me l'avez refusé, et je n'ai pu l'obtenir. S'il m'avait plu de vous commander que vous eussiez à mettre sous le pied les injures les plus atroces, sans vous proposer de récompense pour vous animer à cette action, vous auriez dû vous y soumettre. J'ai attaché à mon commandement la plus haute de toutes les récompenses, la chose du monde la plus importante pour vous, et vous ne vous y êtes pas soumis. A cela que pourrons-nous répondre?

Peut-être vous flattez-vous que vous aurez à répliquer: Il est vrai, Seigneur, je n'ai pu me résoudre à pardonner; la plaie était trop récente, l'injure était trop sensible, la passion était trop forte pour me le permettre. Mais que n'ai-je point fait d'ailleurs pour réparer ma faute et pour apaiser votre justice? La visite des prisons et des hôpitaux (car, Messieurs, ce qui est terrible, l'esprit de vengeance n'est pas seulement le vice des grands pécheurs: c'est un vice qui se maintient même avec la vertu, et tel a su dompter toutes ses autres passions, qui succombe à celle-ci), la visite des prisons et des hôpitaux a fait l'exercice le plus ordinaire de ma vie; j'ai renoncé aux divertissements du siècle, pour faire toutes mes délices de votre table sacrée; vous m'avez vu fidèle à l'observance de vos lois et à la pratique de la pénitence. Est-ce donc que tant de bonnes œuvres ne parlent pas assez en ma faveur? Non, chrétiens, répond saint Augustin; que personne ne s'y abuse, on n'aura point d'égard à la voix de ces bonnes œuvres, l'aigreur de l'inimitié les a gâtées; ce mauvais levain a corrompu toute la pâte, et pour peu qu'il y ait de ce venin dans une âme, il fait perdre aux plus saintes actions leur beauté, leur odeur et leur prix. Si vous ne m'en croyez pas, continue ce grand docteur, écoutez l'Apôtre même, et tremblez en l'écoutant: *Si dederò corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest* (II Cor., XIII, 3). Quand j'aurais assez de foi pour livrer mon corps aux flammes, si la charité me manque, ce sacrifice, tout héroïque qu'il est, ne me sera point compté. Voilà déjà, Messieurs, de grandes raisons pour craindre. Mais avec tout cela il me semble qu'on peut trouver encore quelque chose de plus pressant, ou du moins que les mêmes raisons se peuvent encore pousser avec plus de force.

On ne peut disconvenir, sans se vouloir aveugler soi-même, que le Fils de Dieu n'ait attaché d'une manière irrévocable notre salut ou notre perte à l'obéissance ou au mépris que nous aurons pour le précepte qu'il nous a laissé sur la matière que j'explique. Vous serez traité au jugement, dit-il en saint Matthieu, comme vous aurez traité les autres, et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers

eux (*Matth.*, VII, 2). Si vous pardonnez, avait-il dit auparavant (*Matth.*, VI, 14), si vous pardonnez à vos frères les fautes qu'il font contre vous, le Père céleste vous pardonnera celles que vous aurez faites contre lui. Mais si vous ne leur pardonnez point, il ne vous pardonnera point. En vérité ces paroles sont terribles, et je ne conçois pas comment l'esprit de vengeance peut en soutenir le poids. Car que nous disent ces paroles ? Elles nous apprennent, comme l'a remarqué saint Chrysostome, que Dieu remet à notre choix le pardon qu'il doit ou accorder ou refuser à nos fautes, et que, se dépouillant lui-même de tous ses droits, il nous laisse les arbitres de l'arrêt qui doit décider du sort de notre éternité. Mais que cette réflexion doit nous mener loin ! poursuit toujours ce grand évêque. Car de quels supplices ne sommes-nous pas dignes, si Dieu ayant mis notre salut entre nos mains, si nous ayant fait juges dans notre cause, nous trahissons nous-mêmes nos intérêts pour nous perdre de gaieté de cœur, misérables esclaves d'un petit ressentiment ? C'est aussi ce que le Fils de Dieu a voulu nous faire toucher au doigt d'une manière sensible dans cette parabole célèbre (*Matth.*, XVIII, 32), dont la conclusion est si effroyable pour nous : Méchant serviteur, dit ce juge terrible sous la figure d'un maître irrité : serviteur ingrat et dénaturé, je vous avais remis volontiers tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié ; ne fallait-il pas que de votre côté vous eussiez pour les autres l'indulgence que j'avais eue pour vous ? Car que me direz-vous pour justifier votre conduite, ou plutôt qui ne la condamne pas ? Si je vous avais pardonné le premier, moi qui suis le Seigneur et le Maître, ne deviez-vous pas à plus forte raison prévenir votre ennemi, sans en attendre aucune avance, vous qui n'êtes que cendre et que poussière ? Si j'avais été assez bon pour recevoir en grâce un misérable comme vous, rabaisé infiniment au-dessous de ma grandeur, sans écouter la disproportion qui se trouve entre nous, ne deviez-vous pas à votre tour, sans chicaner sur le rang, vous réconcilier avec un homme dont la nature est de même condition que la vôtre, quelque distance qu'il puisse y avoir d'ailleurs entre vos personnes ? Si en votre considération j'avais bien voulu oublier des injures que leur qualité et leur nombre faisaient monter à l'infini, ne deviez-vous pas pour me plaire oublier des offenses qui ne sont pour la plupart qu'imaginaires, et dont les plus effectives n'approchent pas des outrages que vous m'avez faits tant de fois ? Allez, méchant. Et vous, exécuteurs de ma justice, démons cruels, qu'on se saisisse de sa personne, et qu'on traite sans miséricorde celui en qui son frère n'a point trouvé de miséricorde ; qu'il éprouve toute ma justice, puisqu'il a usé si mal de ma clémence.

Quel coup de foudre, Messieurs ! Car c'est le nom que le grand saint Augustin donne à cette menace, et c'est à son occasion qu'il a dit ces paroles célèbres : *Ad tantum tonitrua qui non expergiscitur, non dormit, sed mor-*

tuus est. Si quelqu'un ne sort pas de son assoupissement à ce grand coup de tonnerre, c'est trop peu de dire qu'il est endormi, il faut dire qu'il est mort. Quel coup de foudre, en effet ! Et de quoi peut-on être ému, si des reproches si justes, si un arrêt si formidable, si la perte du ciel qui nous était assuré, si la vue de l'enfer déjà ouvert pour nous engloutir, n'ébranlent pas notre cœur ?

Allez donc, après cela, conservez, si vous l'osez, de l'animosité contre vos frères, poussez vos ressentiments, exercez vos vengeances ; mais souvenez-vous en même temps que toutes ces tempêtes, après de longues agitations, iront à la fin se briser contre l'écueil de la justice de Dieu, et que vos colères échoueront à une colère plus formidable. Entretenez, j'y consens, le feu d'une passion violente dans le fond de votre cœur ; mais n'oubliez pas qu'un autre feu en vengera éternellement les flammes criminelles sur vous. Craignez, aveugles, les lois d'un chimérique honneur, mais voyez en même temps combien les jugements de Dieu sont plus redoutables. Enfants des hommes, se pourrait-il faire que des fantômes ridicules vous fissent peur, tandis que vous demeurez fièrement intrépides à la vue des maux que Dieu prépare dans sa fureur aux âmes vindicatives ? Si le prince, c'est saint Chrysostome qui me fournit cette pensée, si le prince avait fait une loi, que tous ceux qui sont brouillés dans l'étendue de ses États eussent à se raccommoder dans un certain temps, sous peine de perdre la vie, ce serait un empressement général, on courrait à la réconciliation plus qu'on ne court à la vengeance. Dieu nous fait un commandement semblable, il y attache une peine infiniment plus terrible, et personne ne se remue, personne n'en est alarmé.

Mais, sans en venir à la supposition de saint Chrysostome, pendant que la crainte des hommes est assez forte pour nous désarmer le bras, la crainte de Dieu ne sera-t-elle pas assez forte pour nous désarmer le cœur ? Depuis que notre grand monarque a parlé d'un ton de maître qui nous assure de sa colère, quelque vifs que soient vos ressentiments, vous n'oseriez plus les pousser jusqu'à ces vengeances d'éclat aussi communes avant cela que tragiques. Et quoique Dieu vous menace de tout le poids de son indignation, vous osez encore nourrir les désirs d'une vengeance secrète ? Oh ! quelle honte de sacrifier le dehors aux hommes, et de refuser le dedans à Dieu ! Revenons-en donc, mes chers frères, et si nous sommes sensibles à quelque crainte, que ce soit à celle de Dieu, et pour lors nous aurons tout à espérer de sa bonté, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CAREME.

Du jeûne.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole, qui sort de la bouche de Dieu (Matth., IV, 4).

Une des idées sous laquelle nous pouvons

envisager le temps du carême, c'est de le regarder, après saint Bernard (*In Quadrag., serm. 7*), comme un temps destiné à une guerre ouverte et sanglante, guerre que le soldat chrétien doit entreprendre et soutenir contre les ennemis qui en veulent à sa gloire et à son salut. C'est dans cette vue que l'Evangile nous met aujourd'hui devant les yeux le spectacle surprenant d'un Dieu aux prises avec l'esprit impur, afin que le chef combattant lui-même en personne, aucun de ses soldats n'ose refuser le combat. En effet, poursuit saint Bernard, comme il y a des temps où les princes de la terre n'ont sur pied que peu de troupes, prises de leur maison ou tirées de leurs places, et comme en d'autres ils convoquent toutes les forces de leur Etat pour faire une puissante irruption dans le pays ennemi, ainsi, durant le cours de l'année, il semble que le Sauveur du monde se contente de faire la guerre à Satan avec quelques troupes choisies, et de mettre les armes de la pénitence entre les mains de ceux qu'il tient toujours à sa solde, et qui, vivant dans le cloître comme dans un camp, font une profession déclarée de marcher jour et nuit sous ses drapeaux. Mais pour le temps du carême il se fait une convocation générale de toutes les parties de l'Etat. Toute la république chrétienne réunit ses forces, personne n'est privilégié, il n'y a d'exemption pour personne; il faut endosser le harnais.

Que si vous me demandez quel est l'art de combattre dans cette nouvelle milice où l'Eglise vous appelle, je vous répondrai avec saint Basile qu'il est tout opposé à la méthode commune qu'on garde dans les autres combats. Avant que d'en venir aux mains, un capitaine fait manger ses gens, et plus il juge l'occasion périlleuse, plus il leur fait distribuer abondamment des vivres pour échauffer leur courage par l'ardeur du vin, et pour fortifier leurs bras par la vigueur que donne l'aliment. A nous, au contraire, au même temps qu'on nous appelle au combat, on nous retranche la nourriture; on prétend que nous fassions notre force de notre faiblesse, et l'on nous dit que le jeûne est un secret infailible, ou plutôt l'unique secret pour remporter la victoire. C'est, poursuit saint Basile, que, n'ayant pas à combattre contre des hommes de chair et de sang, pour parler comme l'Apôtre (*Ephes., VI, 12*), mais contre les puissances invisibles de ce monde, la vigueur du corps n'est de nul usage dans ce champ de bataille, celle de l'âme fait tout. Or, plus le corps est atténué, plus l'âme est-elle généreuse. Ou si vous aimez mieux le dire avec saint Jérôme, c'est que l'ennemi n'ayant vaincu le premier homme que par la gourmandise, nous ne pouvons le vaincre que par l'abstinence, et que le jeûne est un moyen comme nécessaire pour nous rétablir, après que l'intempérance nous a fait déchoir. Mais comme, suivant mon texte, l'homme ne vit pas seulement de pain, comme la parole de Dieu fait aussi sa nourriture, si l'on vous refuse aujourd'hui l'un, il faut y substituer l'autre, et tâcher de réparer la soustrac-

tion de celui-là par l'abondance de celle-ci.

Ces raisons m'ont déterminé à faire servir le jeûne de matière à ce discours, matière importante au-dessus de toutes celles que l'Evangile de ce jour me pourrait fournir; matière qui, faisant l'occupation de l'Eglise pendant quarante jours, mérite bien qu'on en fasse le sujet d'un entretien; mais matière cependant dont je n'envisage la grandeur qu'avec crainte et le succès qu'avec douleur. Car trouverai-je des esprits dociles aux grandes vérités que j'ai à leur annoncer? ne m'accusera-t-on point d'outrer les choses, de ce qui n'est que conseil, le donner pour précepte? Où sont ceux qui veulent prendre les intérêts de la religion dans une rencontre si délicate, où tant de raisons semblent parler en faveur de la nature? Enfin, puisque personne ne hait sa propre chair, mais que ses premiers soins sont de la nourrir et de l'entretenir, qui me donnera une attention favorable pour des choses si dures à la chair et qui tendent, sinon à en détruire la substance, au moins à en contredire les désirs et à en abattre les forces?

Cependant il faut que sur cela je donne à mon zèle tout l'essor qu'il demande; dussé-je même vous contrister, je me réjouirai avec l'Apôtre de vous avoir contristés (*II Cor., VII, 9*), non que je me fasse une joie de votre tristesse, mais me flattant de l'espérance que cette tristesse, vous portant à la pénitence, pourra dans la suite opérer votre salut. Pour vous en faciliter donc les voies, je tâcherai de vous représenter trois choses toutes essentielles au jeûne que l'Eglise nous prescrit en ce temps : l'importance et l'autorité du précepte, l'étendue et la pratique du précepte, le mérite et l'utilité du précepte : l'autorité et l'importance du précepte dans les obligations qu'il impose, l'étendue du précepte dans les conditions qu'il renferme, le mérite du précepte, dans les effets qu'il produit. L'importance du précepte, encore une fois, contre ceux qui osent le violer, l'étendue du précepte à ceux qui ne savent pas le garder, le mérite du précepte pour ceux qui tâchent de l'observer. Oh! si j'étais assez heureux pour bien développer toutes ces choses, que de trésors d'instructions j'y découvrirais pour la conduite de vos mœurs! Par là j'apprendrais aux uns à concevoir plus d'estime qu'ils n'en ont eu jusqu'ici pour une pratique si sainte, et à en commencer l'exercice non-seulement sans répugnance, mais même avec ferveur. Je montrerais aux autres que l'institution du carême n'est point un de ces ouvrages sortis de la boutique de Satan, comme ont voulu le dire les ennemis de l'Eglise pour la décrier et l'abolir, mais que cette observance n'est pas moins vénérable par son antiquité que sainte dans son usage. Enfin j'animerais tout le monde à profiter d'un temps si favorable pour le salut et à répondre aux desseins de l'Eglise qui n'a pour but que de nous le procurer. Commençons après avoir invoqué le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

LE PREMIER POINT.

C'est une remarque autorisée par une grande partie des Pères de l'Eglise que le premier commandement par lequel Dieu voulut éprouver l'obéissance de l'homme, fut le commandement, sinon d'un jeûne exact, à prendre les choses dans la rigueur, au moins d'une abstinence religieuse pour l'usage de certains aliments. Cela a fait dire à saint Basile que le jeûne était de même âge que l'homme, si l'on ose ainsi parler ; et ce grand évêque prétend tirer de cette réflexion une raison puissante pour recommander la pratique, l'antiquité d'une chose aussi vieille que tous les siècles étant un titre suffisant pour nous la rendre vénérable. Il est vrai, Messieurs, et c'est la remarque de saint Augustin, que comme la médecine ordonne certaines choses par précaution et d'autres par remède, par précaution pour conserver la santé, par remède pour la rétablir, Dieu a fait servir le jeûne à ces deux différents usages, selon la différence des temps. D'abord il ne fit au premier homme une loi de l'abstinence que par une précaution salutaire ; et si Adam eût été fidèle à s'y rendre, chose pour lui si aisée, il eût épargné à sa postérité la peine d'expiation son intempérance par des jeûnes rigoureux. Mais ayant violé ce premier commandement par une prévarication criminelle, le jeûne est devenu un remède nécessaire. Et ce que l'homme innocent ne devait pratiquer que pour se préserver, l'homme pécheur y doit recourir pour se remettre.

En effet, si nous voulons observer l'ordre des temps, nous trouverons que Dieu a fait passer successivement le commandement du jeûne dans toutes les lois qu'il a données ; comme s'il avait affecté en particulier cette réparation pour l'injure qu'il avait reçue par l'infraction de la première loi. Car sans nous arrêter aux jeûnes particuliers et arbitraires, dont les saintes lettres recommandent souvent la pratique au peuple juif, mettant à part les jeûnes qui s'observaient régulièrement certains mois et certains jours sous le règne de la Synagogue, comme on le peut voir dans le prophète Zacharie (*Zach.*, VIII, 19) ; ce que Dieu prescrit dans le Lévitique (*Levit.*, XVI, 29 ; XXIII, 27) pour le dixième jour du septième mois est décisif sur cette matière. C'était dans ce jour privilégié à l'exclusion de tous les autres que le grand prêtre entraînait dans le saint des saints pour l'arroser du sang de cette victime mystérieuse qu'il avait chargée des péchés de tout le peuple. Comme il se faisait alors une expiation publique et solennelle de tous les crimes de la nation, Dieu voulut qu'elle fût accompagnée d'un jeûne anniversaire et général, pour apprendre à la terre par cette cérémonie que le jeûne doit faire partie de la pénitence et entrer dans la satisfaction que le ciel offensé en exige. Voilà donc le précepte du jeûne né avec l'innocence et renouvelé par la loi : deux circonstances d'un grand poids.

Cependant il faut avouer qu'il tire encore de l'Eglise infiniment plus de vigueur. Pour

moi, dit saint Augustin, puis j'examine les écrits des évangélistes et des apôtres qui composent ce divin livre que nous appelons le Nouveau Testament, plus j'y trouve que l'observance du jeûne nous est exactement prescrite. Il est vrai, poursuit ce Père, que ni le maître ni les disciples ne déterminent pas formellement dans ces livres saints, ou quand il faut jeûner, ou quand il ne le faut pas. Mais aussi, ajoute-t-il, depuis que l'Eglise, appuyée sur la tradition apostolique, a fixé pour cela les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques, la coutume a passé en loi, et la chose est décidée.

Avant que de justifier plus au long cette antiquité du jeûne, si vous trouviez bon de faire avec moi quelque attention sur les raisons pour lesquelles l'Eglise a affecté au carême le nombre de quarante jours, et d'où vient que ces quarante jours ont été pris immédiatement devant la fête de Pâques, car ce sont deux circonstances à examiner séparément, vous conviendriez que l'esprit de Dieu a présidé à cet établissement, et que le précepte qui l'autorise a pour lui toute la justice, sur laquelle une loi peut être fondée. Premièrement, pour le nombre des jours, nous devons le regarder comme un nombre mystérieux, puisque Moïse et Elie, c'est-à-dire la loi et les prophètes, et ce qui est plus encore que ne sont ni la loi ni les prophètes, puisque le Sauveur du monde l'a consacré, montrant par son exemple que l'Evangile en ce point est d'accord avec la Synagogue, et que tout conspire unanimement à nous en inspirer une vénération religieuse. C'est ainsi que saint Augustin en parle dans une de ses lettres (*Ep.* 55, *ad Januar.*, c. 15) ; et saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que l'Eglise a bien eu raison de choisir cette quarantaine, depuis que le Sauveur l'ayant sanctifiée par son abstinence, semble la lui avoir marquée par la carrière de la sienne. Je pourrais encore toucher en passant la réflexion de saint Grégoire de Nysse : c'est que dans le partage de l'année entre l'âme et le corps, entre Dieu et l'homme, Dieu pouvant exiger de droit la moitié de sa durée et d'avantage, s'il l'avait voulu, l'homme ne doit pas lui en refuser au moins une partie, et une partie considérable. Enfin je pourrais dire après un autre Père que si, dans la loi que Dieu donna à son peuple par le ministère de Moïse, il lui commande de lui offrir la dîme de ses fruits, il est bien juste que nous lui payions le même tribut pour le temps de notre vie, tribut dont la durée du carême nous acquitte, puisqu'il revient à peu près à cette estimation. Mais venons à la seconde circonstance.

Je dis donc en second lieu que si nous considérons la saison à laquelle cette pratique est attachée, la piété et la sagesse de l'Eglise ne brillent pas moins dans ce choix. Le Sauveur avait prédit que les amis de l'Epoux jeûneraient lorsque l'Epoux leur serait ôté (*Matth.*, IX, 15) ; ainsi les disciples crurent qu'ils devaient recevoir cette parole

de leur maître comme un commandement, et s'en faisant une règle, ils jugèrent avec raison qu'il fallait honorer par leur mortification un temps que Jésus-Christ avait consacré par sa mort; afin, dit saint Léon, que, prenant part à ses souffrances par leurs mortifications, ils fissent pour lui quelque chose de ce qu'il avait fait pour eux. D'un autre côté, si, comme nous l'avons remarqué tantôt, la fête de l'Expiation était accompagnée d'un jeûne public chez les Juifs, n'était-il pas convenable que les chrétiens célébraient par un jeûne solennel l'anniversaire de ce grand sacrifice où l'Agneau sans tache s'offrit sur le Calvaire comme une victime d'expiation pour les péchés de tout le monde: et qu'ils joignissent leur abstinence avec le fiel et le vinaigre qu'on lui donna dans sa soif; afin qu'elle en tirât tout son prix, et que ce qu'il y aurait de défectueux dans leurs pénitences fût suppléé par le mérite de ses douleurs? Ajoutez enfin à cela que la fête de Pâques étant le plus auguste de nos mystères, sa dignité exigeait bien une préparation de cette nature, avant que d'en recueillir le fruit. Et pour nous rendre dignes d'entrer dans une vie toute spirituelle avec notre chef ressuscité, nous ne pouvions prendre une meilleure voie que de faire mourir innocemment notre chair par le glaive de l'abstinence.

Voilà, chrétiens, une partie des vœux qu'a eues l'Eglise dans l'établissement du carême; vœux si fortes pour autoriser cet établissement et pour en appuyer l'observance. Aussi me paraît-il que comme il n'y a point de précepte plus juste, il n'en est point de plus clair, ni de plus nettement recommandé. Il a pour lui la pratique immémoriale de tous les siècles et la coutume unanime de tous les pays. Semblable à ce fleuve fameux dont l'origine est demeurée si longtemps inconnue, pour son trop grand éloignement, on ne saurait nous marquer ni le temps, ni le lieu, où le carême a commencé de s'établir: preuve bien évidente qu'il nous vient immédiatement des apôtres par le canal d'une tradition nullement interrompue. En effet, sans remonter jusqu'au temps de Tertullien et de saint Ignace, qui déposent tous deux d'une manière si convaincante en faveur de cette vérité, je ne veux produire ici que l'autorité de saint Basile (*Orat. 2 de Jejun.*). Car qu'y a-t-il de plus clair que d'entendre ce grand évêque protester, non comme simple particulier, mais comme historien de son temps, et comme témoin oculaire et irréprochable, que tous les ans l'ordonnance du jeûne se publiait par mer et par terre, qu'il n'y avait ni de provinces si reculées, ni de peuples si barbares où elle ne fût reçue, et que généralement tous les hommes, de quelque profession qu'ils pussent être, depuis le monarque jusqu'à l'artisan, s'y soumettaient avec joie?

Mais si, après des paroles si précises, on ne peut douter de l'antiquité de la chose, nous n'avons pas des preuves moins évidentes pour en démontrer la nécessité; autre révé-

xion, Messieurs, sur laquelle je vous prie d'appuyer. Car de l'humeur dont nous sommes, toujours prêts à chicaner, peut-être pourrait-on croire qu'à la vérité l'usage du carême est ancien, mais qu'il n'est pas nécessaire; que l'Eglise y a bien exhorté de tout temps, mais qu'elle n'y a jamais obligé; qu'il y a de la piété à l'observer, mais qu'il n'y a point de crime à le violer. Ecoutez donc les saints Pères soit de l'Eglise grecque, soit de l'Eglise latine. Saint Epiphane dans son histoire (*Hæres. 75*) rapporte que l'on condamna d'hérésie l'opinion qui voulait que l'observance du carême fût purement arbitraire. Saint Grégoire de Naziance (*Epist. 74*) estima que d'enfreindre la loi du jeûne, c'était une assez grande faute pour mériter une sévère réprimande à celui, quoique homme de considération, qui s'en était rendu coupable. Un juge, lui dit-il, commettre cette injustice! Comment garderez-vous donc les lois de César, si vous violez celles de Dieu? Comment votre tribunal serait-il révérend des autres, si vous le déshonoriez vous-même? Car ne savez-vous pas que vous ne pouvez vous dispenser de ce précepte sans blesser votre conscience, et même votre réputation? Enfin saint Cyrille d'Alexandrie (*Homil. 1 paschal.*) propose à ses auditeurs une étrange alternative, en leur demandant s'ils aiment mieux brûler dans l'enfer que de jeûner; et puisque l'un ou l'autre est inévitable, il les exhorte à jeûner, de peur de brûler. Dans l'Occident, les saints docteurs ne se sont pas expliqués moins fortement sur la nécessité indispensable que cette loi porte avec elle. S'il vous en souvient, mes frères, disait saint Ambroise à son peuple, nous vîmes dernièrement que le Sauveur ayant fait comme un corps de jeûne de la sainte quarantaine, quoique ne l'observe en aucune manière commet une espèce de sacrilège, et s'il le viole seulement en quelque une de ses parties, il pèche grièvement. Jeûner dans un autre temps, dit saint Augustin, c'est une œuvre de dévotion et un sujet de récompense; mais ne pas jeûner le carême, c'est un crime punissable, c'est matière de condamnation. Comme la pratique des jeûnes de surrogation est un sacrifice agréable aux yeux de Dieu, dit saint Léon, la transgression des jeûnes de commandement lui déplaît, l'irrite, attire sa colère.

O mes frères! j'en frémis quand j'y pense. Mais enfin si la nécessité de garder ce précepte est si rigoureuse, que juger de la plupart des chrétiens? Car où sont ceux qui s'y assujettissent aujourd'hui avec une exactitude inviolable? Combien y en a-t-il au contraire, ou qui s'en jouent ouvertement par un libertinage déclaré, ou qui s'en dispensent légèrement sur des prétextes frivoles? Mais que dirai-je aux premiers, ou comment les appellerai-je? Hérétiques? Non. Ils reçoivent, disent-ils, tous les points de notre créance. Les appellerai-je catholiques? Je n'oserais; ils se moquent trop publiquement de l'Eglise. Que leur dirai-je donc encore? Puis-je espérer qu'ils écouteront ma

voix, puisqu'ils n'écoutent pas celle de leur mère? Profiteront-ils de mes avis, s'ils soulent aux pieds ses remontrances? Appréhenderont-ils mes reproches, s'ils méprisent ses menaces? Allez donc, qui que vous soyez, et souvenez-vous que comme votre infidélité est damnable si vous ne croyez pas ce que l'Eglise ordonne d'une manière si authentique, votre impiété n'est pas moins exécrable, si le croyant vous vous en riez avec tant d'impudence. Pour vous qui, respectant en apparence le précepte, l'éludez en effet, si le temps me permettait d'entrer ici dans le détail des raisons que vous alléguez pour déguiser votre désobéissance, que de nullités j'y trouverais? De quelle confusion je vous couvrirais! Car pour ne toucher que superficiellement une matière qui d'ailleurs ne mérite pas d'être approfondie, puisqu'elle se détruit assez d'elle-même, tant l'illusion en est visible, direz-vous que le jeûne altère votre santé, et qu'il l'intéresse notablement? Ah! si vous étiez sincères, vous devriez plutôt reconnaître avec saint Basile que l'abstinence est un remède souverain contre toutes les maladies. Direz-vous que votre corps en pâtit, et que ses forces s'en affaiblissent? Puissiez-vous dire vrai! répond le même saint docteur; c'est aussi l'intention de l'Eglise, afin que l'esprit s'enrichissant des pertes de la chair, l'âme reprenne sur le corps l'empire qu'elle doit avoir, et triomphe plus facilement d'un ennemi abattu. Direz-vous qu'il vous en coûte de l'embonpoint, et que l'abstinence vous change? Défaite ridicule, mais cependant trop puissante parui le sexe. Eh quoi! s'écrie Tertullien, Dieu nous prendra-t-il au poids? Quoi! demande saint Chrysostome, doit-on un jour nous égorger comme des bêtes, pour nous engraisser comme elles? Est-ce pour les vers que nous préparons avec tant de soins une si abondante curée? Est-ce pour les flammes de l'enfer que nous amassons de la matière? Car pour revenir à saint Basile, que l'exemple du riche qui y brûle vous effraye, ajoute-t-il; et souvenez-vous qu'il y ressentira à jamais les ardeurs d'une soif éternelle et d'une faim insatiable, pour avoir trop choyé son corps et trop étudié ses aises. Pensez d'un autre côté, vous à qui un jour de jeûne paraît insupportable, si quand dans la suite d'une fièvre dangereuse un médecin vous ordonne de faire diète, vous ne la faites pas exactement. Un médecin vous l'ordonne pour soulager votre corps, et vous lui obéissez; l'Eglise vous le commande pour guérir votre âme, et vous ne lui obéissez pas. Un médecin vous l'ordonne sans vous donner ni la force, ni la volonté d'exécuter, et cependant vous le faites; Dieu vous offre en vous commandant tout ce qu'il faut pour accomplir son commandement, et vous ne le ferez pas? Oh! quelle honte pour des chrétiens! Que c'est être éloigné de ces généreux enfants de la Synagogue, les illustres Machabées, qui aimèrent mieux perdre la vie au milieu des tourments, que de violer l'abstinence que

leur était prescrite par la loi! Vous donc qui jusqu'ici vous êtes montrés de religieux observateurs du carême, mettez-vous ces exemples devant les yeux, animez-vous par ces réflexions pour vous soutenir constamment dans cette pénible carrière. Mais de peur d'y courir en vain, après avoir vu l'importance du précepte fondée sur les raisons que je viens de vous expliquer, voyons l'entendue du même précepte, dans la discussion des dispositions, des exercices, des œuvres qui le doivent accompagner. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Comme il y a deux différentes parties qui entrent dans la composition de notre être, l'âme et le corps, on peut aussi établir deux sortes d'abstinences après saint Basile, l'abstinence de l'âme et l'abstinence du corps. Or le jeûne pour être complet doit renfermer l'un et l'autre, et c'est ce que je conçois par l'étendue du précepte. Car en effet, puisque, selon la remarque du même saint docteur, il est une intempérance de l'esprit aussi bien qu'une intempérance des sens, que servirait-il de mortifier l'une et d'épargner l'autre, de contredire les appétits des sens, et de suivre les passions de l'esprit? Ne serait-ce pas imiter l'imprudence d'un capitaine qui, pressé dans une place, s'occuperait tout entier à défendre une brèche, pendant qu'il en abandonnerait plusieurs autres à la discrétion de l'ennemi; ou la conduite d'un pilote qui, dans le fort de l'orage, ne craindrait que les vents, sans prendre garde aux écueils? Il faut donc que le chrétien combatte tout à la fois cette double intempérance par une abstinence opposée, s'il veut jeûner chrétiennement, et recueillir le fruit de la victoire qui se remporte par le jeûne. L'abstinence du corps (car c'est par cette partie animale, comme la plus sensible, qu'il faut commencer), l'abstinence du corps comprend, comme vous savez, deux choses, la quantité et la qualité: la quantité pour le nombre des repas, et la qualité pour la nature des aliments. Ce sont là les premiers éléments de la religion, aussi n'est-ce pas là que je m'arrête. Combien cependant de gens, permettez-moi de le dire en passant, qui pèchent contre l'une et l'autre, sans s'en faire de scrupule, et même persuadés qu'ils y satisfont pleinement? Car que dirai-je de ce second repas qu'on tâche de diminuer sous un nom qui dit peu de chose, et qui pourrait passer pour un souper dans les formes? A Dieu ne plaise que je veuille condamner ici un usage que la condescendance de l'Eglise a introduit, et que la coutume justifie! Mais que d'abus s'y glissent tous les jours, et qu'on porte les choses à de criminels excès, soit pour l'abondance ou pour la délicatesse! Dans une chose qui n'a été tolérée que par la nécessité, on y passe la modération, et ce qu'il ne faudrait prendre que comme une espèce de médicament et avec peine, on y flatte la sensualité, on y cherche le plaisir.

Que si de là je viens à considérer la manière dont les tables sont servies, à peine m'y paraît-il quelques vestiges du jeûne. Prenez bien ce que je vais dire : je suis bien éloigné de trouver à redire aux adoucissements dont l'Eglise a usé dans la suite des siècles en faveur de ses enfants, soit pour l'heure du repas, soit pour la qualité de la nourriture. Un temps a été qu'on ne mangeait que le soir, encore dans ce repas l'usage du vin et du poisson en beaucoup de lieux était interdit. Les légumes et les fruits faisaient les mets les plus ordinaires, surtout on retranchait des tables ce qui pouvait flatter le goût. La discipline de l'Eglise s'est relâchée sur la plupart de ces choses, et elle a eu ses raisons pour se relâcher. Mais si la somptuosité, si la superfluité, si la délicatesse des aliments blesse en tout temps les lois de la tempérance, à combien plus forte raison faut-il les bannir dans un temps destiné à la mortification ? Comment allier avec la rigueur du jeûne tous ces raffinements de volupté, tous ces déguisements de viandes ? Saviez-vous aussi comment cela s'appelle dans le langage de saint Augustin ? Ce n'est pas se priver des plaisirs de la bouche, c'est les changer, c'est passer d'une sensualité à une autre, c'est substituer les attrait d'une intempérance nouvelle, et par conséquent plus piquante, à celle dont l'habitude pouvait donner du dégoût : *Non hoc est suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam* (Serm. 269, de Quadrag. 5, n. 3).

Chrétiens mes frères, jetons donc de temps en temps les yeux sur ces siècles bienheureux d'une police plus rigoureuse, sinon pour les imiter, tout au moins pour nous confondre. Que leur sévérité retienne du moins notre gourmandise ! Ils attendaient le soir pour manger ; ne prévenons pas l'heure marquée par une avidité impatiente. Ils cherchaient moins à se rassasier qu'à vivre ; ne nous chargeons pas de nourriture avec excès, comme si nous voulions nous dédommager, par l'abondance d'un repas, de celui qui nous est interdit. Leurs tables étaient pauvres, que les nôtres soient frugales. A peine s'accordaient-ils le nécessaire, modérons le superflu, et regardons comme une chose monstrueuse de joindre à la nourriture des jours de douleur et de larmes, les assaisonnements les plus exquis et les plus voluptueux. Mais quand de ce côté-là nous remplirions toute l'étendue du précepte, ne nous flatons pas encore d'y avoir pleinement satisfait. Car prenez-y garde, dit saint Basile, le jeûne doit s'étendre plus loin que l'abstinence du corps ; celle de l'âme est aussi de son ressort, et l'une sera pour vous infructueuse sans l'autre.

Tâchons donc de bien pénétrer ici dans la nature de cette abstinence spirituelle. Le premier caractère que j'y remarque après saint Chrysostome, c'est l'éloignement de toutes les choses que la loi de Dieu nous défend. Et en effet ce serait une extravagance bien déplorable, de nous attacher uniquement au retranchement des viandes,

qui, étant l'ouvrage de Dieu, sont innocentes par elles-mêmes, et de ne pas travailler à retrancher nos passions, dont l'importement étant l'ouvrage du démon ne peut être que criminel. Que nous sert-il, dit saint Basile, de nous priver des aliments, si nous nous engraissons de l'iniquité, d'avoir le corps abattu de faiblesse, et l'esprit enflé d'orgueil, de porter un visage défiguré par la pâleur, lorsque le cœur est rongé par l'envie ? Vous croyez-vous fort avancés de ne pas boire de vin, ou de n'en boire que peu, quand vous vous laissez emporter à l'ivresse de la colère ou de la haine ? Y a-t-il un grand mérite à ne point manger de viandes, et à manger vos frères en procès, ou à les déchirer par des médisances en toutes les occasions ? Si toute sorte de jeûne était un sacrifice agréable aux yeux de Dieu, ajoute ailleurs le même Père, si, pour jeûner, il suffisait de refuser à son corps une partie de la nourriture qu'il demande, Dieu n'avertirait pas son peuple par son prophète qu'il songeât à sanctifier son jeûne (*Joel.* I, 14 ; II, 15), l'avis serait superflu. Il ne dirait pas ailleurs (*Isai.*, LVIII, 3) : Vous ne demandez pourquoi vous avez jeûné, sans que j'aie regardé votre jeûne, et moi j'ai à vous répondre que vous jeûniez d'une autre manière, si vous voulez que je l'agrée. Enfin il n'ajouterait pas : Faites-vous consister le jeûne à traiter rudement votre chair ? Si vous en demeurez là, tenez votre peine perdue ; mais voici ce qui me peut rendre votre jeûne de bonne odeur : cessez d'opprimer les autres, faites-vous justice à vous-mêmes, rompez ces chaînes de l'impunité où vos passions vous retiennent, et défaites-vous des péchés qui chargent votre conscience.

Prenons donc garde, pour me servir des paroles de saint Chrysostome, prenons garde en jeûnant à ne pas perdre le prix et la couronne du jeûne, et dans cette vue n'oublions rien pour en apprendre la méthode. Les Juifs jeûnèrent aussi bien que les Ninivites (*Jonæ* III, 10) (je suis toujours ce grand docteur), cependant Dieu ne reçut que les derniers, les autres furent rejetés. Or, qu'est-ce encore qui fléchit la colère de Dieu si justement irrité contre les Ninivites ? Fut-ce leur jeûne précisément ? rien moins, ce fut, dit le prophète, le changement de leurs voies et le renouvellement de leurs œuvres ; c'est qu'ils cessèrent de pécher, et qu'ils s'imposèrent les lois d'une sincère pénitence. Au reste, reprend saint Chrysostome par une réflexion nécessaire, ce que je dis ici n'est pas pour rabattre le mérite du jeûne, c'est plutôt pour le relever, sa gloire consistant davantage dans la fuite du péché que dans l'abstinence des viandes. Vous jeûnez, dites-vous, mon frère, à la bonne heure ; mais montrez-moi votre jeûne par vos œuvres. Car le jeûne ne regarde pas seulement la bouche, mais les mains, mais les pieds, mais les yeux, mais les oreilles. Il faut que ces mains jeûnent, en se défendant de toucher pour jamais au bien d'autrui ; il faut que ces pieds jeûnent,

en ne courant plus en des lieux dangereux ou à des spectacles profanes ; il faut que ces yeux jeûnent, en détournant leurs regards de cette beauté dont la vue leur a été si souvent mortelle ; il faut que ces oreilles jeûnent, en se tenant fermées à des discours qui pourraient blesser la charité ou intéresser la pudeur.

Toutefois, chrétiens, ce n'est là que la première démarche de cette seconde abstinence que j'ai appelée l'abstinence de l'âme ; elle doit s'élever encore d'un degré, et ce degré consiste à se retrancher non-seulement des choses absolument illicites en tout temps, mais de celles-là mêmes qui seraient licites en d'autres circonstances. La raison de cela se tire d'un excellent principe de morale que j'ai trouvé dans saint Grégoire : *Tanto se debet a licitis abscindere, quanto se meminit illicita perpetrasse* (Homil. 20 in Evang.). Les justes et les pécheurs doivent se gouverner différemment, et il est raisonnable que les uns se privent des choses dont les autres ont droit d'user. Vous avez péché et vous prétendez en faire pénitence, il faut donc que, comme par une passion criminelle vous vous êtes permis beaucoup de choses qui étaient défendues, vous vous défendiez par votre pénitence celles qui auraient pu vous être permises. C'était aussi là la religion des premiers chrétiens, et l'histoire ecclésiastique m'apprend qu'elle a été observée pendant plusieurs siècles avec une admirable ferveur. Comme si le monde alors eût pris une tout autre face, on voyait pendant le carême la continence se garder inviolablement parmi les personnes mariées, les procès arrêter leur cours entre les parties, la guerre calmer sa fureur, les soins des affaires temporelles ou cesser, ou se modérer, les prisons ouvrir leurs cachots ; alors il se faisait une suspension universelle de festins, le jeu était banni par une conspiration générale, les assemblées auraient passé pour criminelles, et les ajustements pour monstrueux. Enfin c'était partout une surséance publique de toutes sortes de divertissements. Hé ! Messieurs, si nous ne pouvions pas ramener les choses à ce point de perfection, qu'il me soit au moins permis de vous laisser entrevoir la lueur de ces beaux jours, et d'en regretter l'absence ! Quoi ! nos pères se privaient de tout, et nous ne nous priverons de rien ! Ce seront toujours les mêmes parties de plaisir, et il n'y aura de différence entre le carnaval et le carême, sinon qu'on cherchera peut-être même à se venger de la rigueur d'une abstinence forcée par des divertissements plus assidus ! O l'opprobre du christianisme, si cela est ! ô l'illusion des chrétiens ! et par là ils prétendront répondre à l'étendue de leurs devoirs !

Quittez donc, mes frères, les vains amusements d'une vie oisive et mondaine, soignez de vous former dans tous les exercices de piété qui doivent accompagner le jeûne : exercices qui comprennent l'application à la prière, la fréquentation des sacrements, l'as-

siduité à entendre la parole de Dieu. Car du temps de nos pères il y avait une alliance inséparable entre toutes ces pratiques et le jeûne, et c'est par elles que nous devons, pour ainsi parler, mettre le sceau à ce grand commandement. J'ose dire cependant, Messieurs, que de toutes les bonnes œuvres qui entrent dans son étendue, la préférence est due à l'aumône : aumône dont l'obligation étant indispensable pendant le reste de l'année, se redouble et reçoit encore une nouvelle vigueur de la rencontre du carême. Tous les saints docteurs nous ont laissé cette théologie par une tradition unanime. Une des raisons pour lesquelles ils déclament avec tant de véhémence contre la profusion de la table, c'est que si d'un côté elle blesse l'abstinence, de l'autre elle ruine l'aumône, en épuisant une partie des fonds qui pourraient fournir à ses frais. Il faut modérer, dit l'un, sa dépense, afin de répandre en aumônes ce qu'on absorberait en bonne chère, et de faire ainsi passer l'épargne de notre frugalité dans le trésor de Jésus-Christ. Que le pauvre, dit l'autre, soit rassasié de ce que vous deviez manger, que votre abstinence devienne sa nourriture ; alors vous mettrez à profit l'un et l'autre, votre faim et sa réfection. Autrement, et si vous ajoutez à votre épargne ce que vous retranchez à votre bouche, ce n'est pas religion, c'est intérêt ; ce n'est pas abstinence, c'est avarice ; ce n'est pas jeûner, c'est faire de son jeûne un trafic honteux et un négoce sordide. Ne frustrons donc pas l'Eglise de la fin qu'elle a eue d'enrichir les malheureux des dépouilles de notre intempérance. Elle s'est relâchée, comme vous l'avez vu, sur l'austérité du jeûne en bien des choses, par une condescendance maternelle pour nos faiblesses, et nous pouvons user sans scrupule des tempéraments qu'elle y a apportés. Mais il y a une obligation indispensable de faire, si l'on veut profiter de cet accommodement, une juste compensation de bonnes œuvres. L'Eglise, qui a eu de l'indulgence pour ses enfants en bien des choses, n'en eut jamais et n'en peut avoir sur ce point capital et essentiel de sa discipline et de sa morale. Tous les hommes étant pécheurs, c'est une vérité constante et immuable qu'ils sont tous obligés de faire pénitence, et que si les exercices de cette pénitence sont différents et ne peuvent pas être également pratiqués par tous, selon la différence des forces et des dispositions, autant qu'ils se relâchent dans les uns, autant faut-il que leur ferveur s'augmente dans les autres pour faire une espèce de contre-poids. Afin de vous y animer, Messieurs, et de peur que l'étendue du précepte que je vous explique ne vous rebute par toutes les pratiques qui en doivent accompagner l'accomplissement, pour le rendre parfait, voyons encore quel en est le mérite et l'utilité dans les précieux fruits qu'il produit ; et c'est mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Ce ne fut pas seulement du temps de nos

pères que l'hérésie moderne entreprit de ravir au jeûne son mérite et son prix. Dès les siècles les plus purs de l'ancienne discipline, il se trouva des gens qui voulurent en abroger la pratique, prétendant que c'était une dévotion malentendue que de se déclarer ainsi à soi-même une guerre si cruelle. Saint Ambroise est l'auteur où j'ai fait cette remarque; mais il m'a appris en même temps avec quelle horreur il envisageait ces sentiments monstrueux, quand, plein d'indignation contre ceux qui les débitaient, il s'écrie : *Quæ istos epicureos nova schola misit, qui voluptatem prædicant, delicias suadent?* Quelle école a enfanté ces nouveaux épicuriens, qui prêchent l'intempérance, qui se déclarent pour les plaisirs, adorent de leur ventre et ennemis du vrai Dieu? Mais si parmi les fidèles cette abominable philosophie trouve peu de sectateurs, s'il n'appartient qu'à un libertinage de profession et à une irréligion reconnue d'attaquer si ouvertement le mérite du jeûne, il y en a peu d'un autre côté qui se forment de son mérite toute l'idée qu'il en faut avoir, et qui en conçoivent la juste valeur. Écoutez donc, mes frères, autant que l'abondance d'une si vaste matière se pourra accommoder avec le peu de temps qui me reste, écoutez jusqu'où les saints docteurs ont porté l'excellence du jeûne par leurs éloges, non avec une curiosité vaine ou stérile d'entendre le panégyrique d'une chose indifférente, mais pour confondre votre lâcheté, vous qui ne jeûnez pas, et pour renouveler votre ferveur, vous qui le faites, par des vues si persuasives et si touchantes.

Il n'y a personne parmi vous qui n'ait des péchés à expier, des passions à vaincre, des vertus à acquérir, des grâces à demander, un démon à combattre et un Dieu à fléchir. Or ces effets si différents et si merveilleux, le jeûne les produit; et de lui, comme d'une source féconde en toutes sortes de biens, nous pouvons tirer la rémission de nos péchés, la ruine de nos passions, des secours pour les vertus, des ouvertures pour les grâces, des forces contre le démon, et des armes contre Dieu même. Une petite réflexion sur chacun de ses effets.

J'ai mis en premier lieu la rémission des péchés, et ce sont saint Léon et saint Bernard qui donnent cette propriété au jeûne. Par notre assujettissement à l'abstinence du carême, c'est saint Léon qui parle ainsi, nous vengeons sur nous-mêmes notre mollesse passée, nous effaçons nos fautes précédentes, parce que le jeûne a le don de racheter par son prix et de digérer par sa ferveur tout ce qu'il trouve en nous de vicieux, tout ce que le cours de l'année peut y avoir gâté par le commerce des créatures. Cela veut dire, chrétiens, que le carême est comme un purgatoire annuel et anticipé, que l'âme s'y purifie dans le feu de l'abstinence, et que Dieu reçoit en paiement des dettes que nous contractions avec lui pendant les autres saisons, le sacrifice de notre corps que nous lui immolons en quelque sorte par la soustrac-

tion des aliments : purgatoire favorable puisque, dans la pensée de saint Bernard, il nous préserve de l'enfer, et que, par un bienheureux échange, des jeûnes de quelques jours nous épargnent une faim et une soif éternelles. Qui ne s'écriera donc pas avec ce dévot Père : *Bonum ergo et salutare jejunium, quo redimuntur æterna supplicia, dum remittuntur hoc modo peccata* (In Quadrag., serm. 4) ! O sainte et salutaire abstinence, qui ne vous embrasserait pas avec joie, puisque vous portez avec vous l'abolition des péchés et la relaxation des peines qui leur étaient attachées !

Mais pour demeurer dans la pensée de saint Bernard, ce privilège, tout grand qu'il est, ne fait cependant qu'une partie de ceux dont le jeûne est revêtu. Car s'étendant également du côté de l'avenir et du côté du passé, si d'une main il répare les péchés que nous avons commis, de l'autre il prévient ceux que nous pourrions commettre. La raison de cela, Messieurs (elle est de saint Chrysostome), c'est que le jeûne se prend directement à la source du péché, et qu'il va attaquer le siège de la concupiscence. Qu'est-ce qui ouvrit d'abord la porte au péché? ce fut la gourmandise. Où est-ce que réside la concupiscence, cette racine funeste d'où naissent tous les fruits de l'iniquité? dans la corruption de la chair qui se soulève contre l'esprit. Or le jeûne, cherchant le mal jusque dans son principe, ferme cette porte, coupe cette racine, sape l'édifice par le fondement, et arrête le débordement en tarissant la source. Parlons sans figure, Messieurs, ce que la religion nous dit, l'expérience nous le confirme. Telles que sont deux armées ennemies toujours rangées en bataille, ou plutôt toujours aux mains, tels sont l'âme et le corps; le corps fait la guerre à l'âme, et plus il a de vigueur, plus la guerre qu'il lui fait est rude. L'intempérance, l'impureté, l'oisiveté, la mollesse se fortifiant à proportion du soin que nous apportons à cultiver notre chair, accablent l'âme, l'appesantissent, l'aveuglent et l'abrutissent. De là cette vie sensuelle, ennemie non-seulement de la foi, mais indigne de la raison; de là cet empire, ou plutôt cette tyrannie du plaisir, dont presque tous les hommes aujourd'hui sont les partisans ou plutôt les esclaves; de là ces débordements licencieux, ces mœurs toutes païennes; comme si l'âme n'était faite que pour le corps, et que le corps dût présider à l'âme.

Voulez-vous donc redresser un si étrange renversement? demande saint Basile : il n'y a point d'autre ouverture que d'affaiblir le parti dominant, afin que l'autre se relève. Or, de toutes les voies que vous pourriez prendre, le jeûne est la plus courte et la plus infallible. Ce qui entretient l'orgueil de la chair, c'est la tendresse que vous avez pour elle; armez-vous donc contre elle d'une sévérité sainte; retranchez peu à peu à ce coursier fougueux et indompté la nourriture qui fait sa force, et bientôt ses saillies se modéreront, bientôt l'esprit dont il a secoué

le joug reprendra les rênes en main , et au lieu qu'emportés par le corps vous viviez comme si vous n'eussiez point eu d'âme, conduits par l'âme vous vivrez comme si vous n'aviez point de corps. C'est le sentiment des saints docteurs , et ils n'ont point exagéré les choses par des expressions outrées, quand ils ont avancé que, comme l'intempérance faisait de l'homme une bête, le jeûne fait de l'homme un ange, et qu'il l'approche de ces pures intelligences qui, dégagées de la matière, n'ont point d'autre nourriture que Dieu même. Car pour le moins est-il vrai que le jeûne rétablit notre nature dans les droits de son innocence perdue, qu'il remet l'âme sur le trône, et qu'abattant les passions à ses pieds, il lui facilite le chemin pour l'acquisition des vertus : quatrième avantage du jeûne.

Car il ne faut pas s'imaginer, dit saint Jérôme, que le jeûne n'ait point d'autre compagne que la chasteté; en ruinant l'empire de la chair, il ruine celui de tous les vices, que l'Ecriture appelle tous des œuvres de la chair. Et pour m'exprimer par les paroles de saint Léon, il fait germer toutes les vertus dans le cœur, et leur sert de nourriture, parce que, détachant l'âme de la terre, il l'élève vers le ciel il change ses sentiments, il épure ses affections, et qu'en échange des plaisirs qu'il refuse aux sens, il attire dans le cœur toutes les grâces qui sont nécessaires pour aplanir le chemin de la perfection. Ici, Messieurs, j'aurais un beau champ pour m'étendre après les saints Pères sur l'éloge du jeûne. Car tous ont remarqué à sa gloire que jamais aucune de ces âmes éminentes dont le nom est célèbre dans l'Ecriture n'ont rien entrepris de grand, qu'elles n'aient préparé les voies par le jeûne à l'exécution de leurs desseins; que le jeûne a été et le plus ordinaire et le plus efficace des moyens qu'ils ont employés pour y réussir, et qu'il est inouï que le jeûne ait jamais été mis en usage pour obtenir quelque chose d'important, qu'il ne l'ait à la fin remporté. En effet, voyez un Moïse et un Elie, une Esther et une Judith; ce sont les exemples fameux que saint Basile et saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Jérôme proposent en tant de lieux. Moïse par un jeûne de quarante jours apaise la colère du Dieu d'Israël, le réconcilie avec son peuple, et le répare par son abstinence la perte de ses premières tables que l'intempérance des Hébreux avait brisées. Elie en jeûnant se rendit tellement maître de la nature, que sa langue, pour le dire avec le texte sacré, devint la clef des cieux, les ouvrit et les ferma, pour distribuer à la terre ou la pluie ou la sécheresse. Que n'obtint point Esther par la force du jeûne? Elle changea le cœur d'un roi irrité, elle ruina le crédit d'un ministre puissant, elle rétablit la fortune d'une nation désolée. De quelles armes Judith se munit-elle que du jeûne pour délivrer sa patrie, pour égorger un capitaine au milieu de son armée, et pour exécuter l'entreprise la plus hardie dont l'histoire sainte ou profane nous ait con-

servé la mémoire? Tant il est vrai, Messieurs, ce qu'a dit un grand pape, que de toutes les vertus chrétiennes il n'y en a point qui nous rendent ni si formidables au démon, ni si puissants auprès de Dieu que le jeûne.

L'anriez-vous jamais bien comprise cette grande vérité, vous qui, rebutés de l'austérité du jeûne, ou le rejetez entièrement, ou ne vous y soumettez qu'avec répugnance? Je veux en effet qu'il en coûte à la nature; mais le moindre des biens que le jeûne tire à sa suite ne récompenserait-il pas suffisamment tous les maux qui peuvent l'accompagner? Quand par le jeûne vous ne pourriez ou qu'expier vos péchés, ou que dompter vos passions, ou qu'acquérir une vertu, ou qu'obtenir une grâce, ou que terrasser le démon, ou que fléchir le Seigneur, la chose ne vaudrait-elle pas la peine de vous y assujettir la plus grande partie de votre vie? Pour tant de biens tout ensemble, on ne vous demande qu'un jeûne de quelques jours, et vous le refuseriez? Vous donc que vos péchés épouvantent, vous que vos passions tyrannisent, vous à qui il manque tant de vertus, vous qui avez besoin de tant de grâces, vous que le démon tient en ses fers, vous que le Seigneur menace de sa colère, pourriez-vous encore balancer à vous réfugier dans un asile que l'Eglise vous ouvre si favorablement? Vous, riches, à qui l'intérêt de votre santé ou une partie de plaisir rendent l'abstinence si facile, est-il possible qu'elle vous paraisse encore impraticable au milieu de tant de considérations si pressantes? Vous, pauvres, que la dureté de votre fortune et la nécessité de votre état assujettissent si souvent à un jeûne involontaire, sans que pour cela vous y succombiez, pourquoi n'en feriez-vous pas la matière d'un sacrifice libre dont il y a tant de fruits à recueillir? Mais vous qui, dociles à la voix de l'Eglise, vous êtes jusqu'ici fait une loi inviolable du jeûne, concevez, je vous prie, une fois quel en est le mérite. Peut-être n'en aviez-vous pas encore bien pénétré toute la vertu. Si donc j'ai été assez heureux pour vous en découvrir quelque chose, que cette nouvelle découverte redouble votre zèle, réveille votre ferveur et ranime votre courage. Apprenez à jeûner, non-seulement par obéissance, mais avec joie, non-seulement par pénitence, mais avec amour, non-seulement par coutume, mais avec empressement.

Enfin, Messieurs, qui que vous soyez, vous qui jeûnez et vous qui ne jeûnez pas, n'oubliez jamais l'avis de saint Léon qui va faire la conclusion de ce discours : *Tunc est efficacior sanctorum devotio, quanto in operibus pietatis, totius Ecclesiæ unus est animus, unus est sensus* (Serm. 87, de Jejun. 7 mensis, c. 2). Quoique le jeûne soit un fruit merveilleux dans toutes les saisons, il est, si j'ose dire ainsi, d'un goût tout autre dans le carême. Son mérite, toujours grand, toujours puissant, tire encore une nouvelle force du temps où nous entrons, parce que, se faisant alors comme une conspiration

générale de l'Eglise, il est comme impossible que le ciel ne s'y rende pas. Qui pourrait donc se défendre de faire quelque effort sur soi-même, dans un temps où il y a tant à gagner ? Où seront les lâches, lorsque tant d'autres sous les armes leur offrent du secours, qui refusent de s'y joindre, faibles et timides déserteurs ? Quoi ! s'écrie saint Ambroise (cette pensée ne doit pas encore m'échapper), quel chrétien êtes-vous, si lorsque Jésus-Christ se condamne à la faim, vous ne voulez pas seulement vous priver d'un repas ? Quel chrétien êtes-vous, si lorsque Jésus-Christ jeûne pour vous, vous ne voulez pas jeûner pour lui, ou plutôt, si lorsque Jésus-Christ jeûne pour votre salut, vous ne voulez pas jeûner pour votre intérêt ?

Suivons-le donc, Messieurs, et comme, à la fin de la quarantaine sacrée, les anges vinrent s'offrir à lui avec un nouveau concours, ils se trouveront à la fin de notre carrière, pour nous accompagner au tribunal de notre juge, et nous y faire trouver miséricorde, etc.

AUTRE SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

De la tentation.

Tunc Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Alors Jesus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable (Matth. IV, 1).

Quelle merveille ! s'écrie saint Chrysostome à la vue du spectacle que l'Evangile de ce jour expose à nos yeux : le Fils du Dieu vivant être aux prises avec le démon, qui l'attaque ! Mais comme Jésus-Christ était venu au monde pour nous servir de modèle, et que dans ce dessein il était déterminé à tout faire et à tout souffrir, il ne refuse pas d'en venir à un combat singulier, où le démon est l'agresseur, afin que les fidèles, se voyant pressés de quelque grande tentation après le baptême, n'aient point sur cela dans le trouble ni dans le découragement, comme s'il leur était arrivé quelque chose contre leur attente, et qu'ils souffrent cette épreuve avec constance, comme une suite nécessaire de la profession qu'ils ont embrassée. Ce n'est pas tout, ajoute saint Chrysostome, Jésus-Christ voulut entrer dans la lice de cette guerre spirituelle, afin qu'ayant lutté le premier contre Satan, il formât les chrétiens sur son exemple et leur apprît l'art de le vaincre, par la victoire qu'il en remporte. Ainsi en usent tous les jours les savants maîtres d'escrime pour instruire leurs disciples à surmonter leurs adversaires : ils se battent eux-mêmes en leur présence, afin de leur faire observer dans le mouvement de leur corps comment il faut se mettre en garde et surprendre un ennemi. Attachons donc aujourd'hui nos yeux sur le Sauveur comme sur notre chef et notre modèle. Tout parle en lui pour notre instruction, et dans cette rencontre étonnante où la parole les armes à la main, il n'y a pas une circonstance qui ne nous fasse quelque leçon. J'en trouve trois entre les

autres, auxquelles je veux m'arrêter dans les trois parties de ce discours. On peut remarquer, ce me semble, comme trois sortes de personnages dans l'histoire de notre Evangile : ou le Sauveur qui est tenté, ou le démon qui tente, ou le ciel qui est spectateur de la tentation. Si nous considérons le Sauveur, nous trouverons qu'il n'alla pas au désert de lui-même, mais qu'il y fut conduit par l'impression de l'Esprit-Saint, pour nous apprendre à ne nous pas jeter de nous-mêmes indiscrètement dans le péril des tentations, mais seulement à les souffrir avec courage quand elles nous arrivent par l'ordre de Dieu ; c'est la première réflexion de saint Chrysostome. Si nous considérons le démon, nous verrons qu'il n'attaque pas le Sauveur dès son entrée dans le désert, mais seulement lorsqu'après un jeûne de quarante jours il le voit pressé par la faim, pour nous apprendre quelles sont les ruses de Satan, comme il s'il prendre son temps ; c'est la seconde réflexion de saint Chrysostome. Enfin, si nous considérons le ciel, nous trouverons qu'il députe des anges vers le Seigneur Jésus, qui s'empressent à lui rendre leurs devoirs, pour apprendre que nous avons toutes sortes de protection à attendre de la part de Dieu, et que dans les combats où il nous engage il veille sans cesse sur nous ; c'est la dernière réflexion de saint Chrysostome. Ainsi, chrétiens, le procédé du Sauveur condamne notre témérité. Les démarches du démon condamnent notre asoupissement. Le conduite du ciel condamne notre défiance. Du premier, nous devons apprendre ce qu'il faut fuir ; du second, ce qu'il faut craindre ; du troisième, ce qu'il faut espérer. Ces vérités sont importantes autant qu'il y en ait dans la religion. Prions donc celle qui a écrasé la tête du serpent infernal, qu'elle nous obtienne les grâces nécessaires pour le vaincre à notre tour ; et contre un ange de ténèbres, employons pour cela les paroles d'un ange de lumière, qui lui dit : *Ego, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Les saints docteurs m'ont fait observer dans la vie du Sauveur des miracles de deux caractères bien différents. On y voit, disent saint Chrysostome et saint Augustin, des miracles de puissance, on y voit des miracles de faiblesse : miracles de puissance, quand, pour se tirer d'entre les mains de ses ennemis dans l'ardeur la plus emportée de leur rage, il passait froidement au milieu d'eux sans qu'ils osassent l'approcher, retenus ou par une force secrète de la divinité, ou par l'impression de ses discours, ou par la majesté de son visage ; miracles de faiblesse quand, persécuté des pharisiens ou d'Hérode, il a pris les voies de la prudence humaine pour se dérober à leur fureur, se précautionnant contre eux par la fuite et cherchant sa sûreté dans des lieux écartés et en des terres étrangères. Mais s'il est vrai qu'il n'y ait pas une action de Jésus-Christ qui ne soit une instruction pour le chrétien, ces marques de faiblesse affectées par un Dieu

tout-puissant, que veulent-elles nous apprendre? Elles nous disent; si nous en croyons les saints docteurs, que nous ne devons pas chercher les périls, mais les éviter; que c'est une témérité inconsidérée de vouloir braver des ennemis puissants quand on peut adroitement en éluder les poursuites; qu'il y a une suite sage et prudente, dont il faut se couvrir par une juste appréhension d'autrui et par une humble défiance de soi-même. Ainsi, comme nous avons dans le démon un ennemi redoutable qui a conjuré notre ruine, toujours attentif à en ménager les occasions et jamais ne s'endormant quand il les trouve, il est de la prudence de nous tenir sur nos gardes, de craindre les pièges qu'il nous dresse, et de nous renfermer dans l'asile d'une retraite circonspecte.

Voilà, dit saint Basile, ce que nous prêche l'exemple du Fils de Dieu, qui, oubliant en quelque sorte ce qu'il était et paraissant ce qu'il n'était pas, se tenait en Galilée, pour céder à l'orage qui le menaçait en Judée. Voilà, dit saint Chrysostome, le mystère de cette dernière demande que nous faisons dans la célèbre formule de prière qu'il nous a prescrite, quand nous disons à son Père : Ne nous exposez point à l'épreuve de la tentation, mais délivrez-nous du mal. Car dans le sentiment de ce grand docteur, nous devons regarder ces paroles comme un avertissement continuél de notre faiblesse, et comme un frein salutaire de notre présomption. Par elles notre divin Maître nous insinue que si nous ne devons pas refuser le combat lorsque lui-même nous y engage, nous ne devons pas nous y jeter sans son aveu. Et c'est à peu près comme s'il nous disait : Quand malgré toutes vos précautions la tentation viendra vous assaillir, repoussez-la pour lors avec fermeté et avec vigueur; mais ne soyez pas assez hardis pour l'irriter et pour aller au-devant d'elle; craignez qu'elle ne vous attaque, résistez quand elle vous attaquera; ainsi vous témoignerez tout ensemble et de l'humilité et du courage; de l'humilité en craignant, du courage en résistant. Mais bien loin de prendre les règles de notre conduite et des exemples et des paroles du Sauveur, sans humilité pour fuir la tentation, sans courage pour la combattre, nous nous commettons de gaieté de cœur avec elle, et nous y succombons; généreux quand il faut être lâches, et lâches quand il faut être généreux.

Je dis, chrétiens, et c'est ici où je veux votre application tout entière, je dis que, sans laisser au démon le soin de nous guetter et la peine de nous attendre, nous allons tous les jours nous jeter entre ses bras de notre propre mouvement; que nous cherchons le péril plus que le péril ne nous cherche, et que la plupart de nos démarches sont autant de tentations volontaires, qui préviennent le démon, qui réveillent sa malice et qui lui mettent en main les armes dont il nous bat. Car en effet n'est-ce pas faire toutes les avances, si j'ose user de ce terme, n'est-ce pas faire toutes les avances

nécessaires pour vous perdre, que de vous abandonner à tout selon que le penchant de vos inclinations vous emporte? Cherchons-en des exemples dans les passions qui font le plus de bruit. La pureté, si vous voulez, est une vertu délicate, qu'il faut ménager avec toutes les précautions imaginables; tout lui est mortel, les lieux, les entretiens, les personnes. Le théâtre est capable de l'empoisonner par la représentation des spectacles dangereux qu'il étale. Une conversation libre et familière peut ternir cette belle fleur; la rencontre d'un objet fatal a de quoi ravir un si précieux trésor. A combien d'âmes chastes et vertueuses le bal ou la comédie ont-elles fait faire naufrage? A combien ces commerces tendres, où la passion se glisse si imperceptiblement, ont-ils ouvert le chemin du précipice? A combien la démanégeaison de voir ou d'être vu a-t-elle coûté dans la suite et la conscience et l'honneur? Vous les savez, Seigneur, les naufrages secrets et de vos serviteurs et de vos servantes, qui ont échoué à ces écueils, et sans entrer dans ce qui n'est connu que de vous, il n'y en a que trop qui éclatent dans le monde avec bruit et avec scandale. Cependant où sont ceux qui veulent se gêner dans ces choses? Y a-t-il des jeunes gens, y a-t-il des femmes mondaines, qui ne s'y donnent pas une entière liberté? C'est une faiblesse, s'il les en faut croire, que de s'en faire scrupule. On veut voir tout, aller partout, goûter de tout. Point de compagnie dont on ne soit, point de commerce qu'on redoute, point d'engagement qu'on ne prenne. Lectures, visites, billets, présents, on ne se ménage sur rien; et vous voudriez avec tout cela que votre vertu ne courût aucun risque? Et s'il arrive, comme il arrive le plus souvent, que vous vous trouviez pris à l'un de ces pièges, vous en voulez rendre le démon responsable? Et quand, par votre indiscretion, marchant sur des pas si glissants, vous aurez fait une chute mortelle, vous vous en prenez à la tentation? Quelle tentation, juste ciel! Tentation volontaire, tentation recherchée, tentation dont vous-même avez été l'auteur, tentation que vous ne pouvez imputer qu'à votre imprudence! Il faut porter le même jugement de ceux ou qui entrent sans l'ordre de Dieu dans des emplois importants, ou qui s'embarquent dans des affaires délicates, et dont il y a certains péchés qui sont comme inséparables. Un homme du monde dépourvu des qualités nécessaires, ou même, si vous voulez, avec des qualités tout opposées à un emploi éclatant, sans en être avoné que de sa seule ambition, et n'ayant que de l'argent pour tout mérite, ne laisse pas de s'y pousser. Y est-il une fois élevé? cette charge est pour lui une tentation continuelle; soit ignorance, soit malice, ou peut-être tous les deux, il trouve à tout moment sur son chemin des précipices où il tombe. Il est vrai que le démon ne néglige pas les occasions de l'y pousser et de le perdre; mais qui les lui a fait naître? Il est vrai que l'ennemi se fait des armes de la plupart de ses démarches contre lui; mais

qui lui a mis ces armes entre les mains ? N'est-ce pas vous-même, mon frère, qui vous êtes mal à propos compromis avec la tentation ? Partout ailleurs vous auriez pu être en sûreté, vous-avez voulu chercher le péril, eh bien ! vous y périrez, et comme votre perte sera l'ouvrage de votre hardiesse, elle en sera aussi le châtement.

Il y a de certaines affaires dont le commerce est délicat ; difficilement peut-on y toucher sans que les mains en demeurent souillées. C'est une tentation non-seulement toujours présente, mais forte, mais pressante, mais générale ; tentation d'injustice, tentation d'avarice, tentation de fourberie, tentation d'élévation ; ces places cependant, environnées de tant de précipices et de précipices si affreux, elles ne font point de peur. C'est le sujet de l'envie plutôt que de la crainte des hommes : vous n'en voyez point de vides, on s'empresse à qui les remplira. Vous pouvez croire que le démon ne manque pas des occasions si belles, qu'il souffle ce feu tout prêt à s'allumer, qu'il achève de faire tomber ce qu'il trouve déjà chancelant, en un mot qu'il sait faire valoir les prises qu'on lui a données. De là tant de crimes énormes, dureté envers les pauvres, oppression de la veuve et de l'orphelin, fortune cimentée du sang des malheureux, avidité insatiable d'avoir, luxe monstrueux et horrible, oubli de Dieu et mépris des hommes. Mais à qui doit-on raisonnablement imputer tous ces excès ? Peut-on dire que le serpent infernal a séduit l'esprit et corrompu le cœur par ses suggestions malignes, qu'insensiblement il a engagé dans le désordre, qu'il en a caché les suites, que d'abord les intentions étaient assez droites, mais qu'il les a déréglées ? Non, mes frères, si nous voulons nous faire justice, nous n'en devons accuser que nous-mêmes ; nous sommes les principaux acteurs d'une si criminelle et si funeste tragédie ; si le démon y a joué son personnage, c'est que nous l'y avons appelé : et à proprement parler, il n'y a de part que celle que nous lui avons donnée. Cela me fait souvenir d'une plainte que fit un jour cet esprit de ténèbres à saint Antoine. Je voudrais bien savoir, lui dit-il, d'où vient que les hommes me chargent tous les jours de tant d'imprécations, et qu'ils ont pour moi une haine si implacable. En dois-tu être surpris, répartit ce grand solitaire ? ils n'ont point de plus grand ennemi que toi ; tu les sollicites au mal, tu les jettes dans le vice : et la plupart de leurs péchés peuvent être regardés comme ton ouvrage. Cela n'est pas vrai, répliqua Satan : si les hommes se perdent, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, car je ne puis rien sur eux, qu'autant qu'ils s'abandonnent à moi. Le père du mensonge dit quelquefois la vérité, Messieurs. Nous faisons en effet le démon plus formidable qu'il n'est : nous sommes les ennemis que nous ayons le plus à craindre ; répondez-moi de vous-même, et je vous réponds de tout. Saint Augustin l'a si bien dit en parlant du monde : *Te vince et mundus victus est* ; mais

la chose n'en est pas moins vraie du démon : *Te vince, et diabolus victus est* : car, s'il en faut croire saint Bernard, une âme qui n'a rien à craindre au dedans, n'a rien à craindre au dehors, et quiconque est sûr de soi, peut être sûr du reste : *Animus victor sui invictus est ad omnia*.

Mais quel est le chemin le plus court et la voie la plus certaine pour s'assurer de soi-même ? Je vous l'ai déjà marquée, c'est la défiance et la fuite. Il n'y a point de péché qui n'ait ses appâts et ses amorces qui y attirent ; éloignez-vous de ces appâts et de ces amorces, et vous vous garantirez du péché. Et qu'une mauvaise honte ne vous empêche point de fuir dans ces occasions ; car c'est, dit saint Ambroise, une fuite honnête et glorieuse de fuir non-seulement le péché, mais ses approches et sa rencontre : *Non erubescamus fugere, gloriosa enim fuga est fugere a facie peccati*.

Lâche ! disait l'hérétique Vigilantius à saint Jérôme, tu quittes le monde pour te confiner dans le désert ; est-ce combattre que de fuir ? Que ne demeures-tu dans le commerce du monde ? C'est là qu'il est beau de vaincre le monde. Soutiens donc le choc de l'ennemi dans ces rencontres périlleuses, afin que sa défaite devienne ton triomphe. Moi, répond saint Jérôme (et c'est ce que le chrétien doit dire avec lui), il est vrai, j'avoue ma faiblesse, j'aime mieux fuir le péril que de me mettre dans la nécessité de le combattre. Demeurant dans les occasions je puis vaincre, mais aussi je puis être vaincu, au lieu que dans ce genre de combat dont nous parlons une prudente retraite est une victoire assurée. Pourquoi donc risquerai-je le certain pour l'incertain ? Il n'y a point de sûreté à coucher auprès d'un serpent ou à se jouer avec lui : il se peut faire à la vérité qu'il ne vous pique pas, mais il se peut faire qu'il vous pique. Or, où est le bon sens de hasarder tant sur une alternative si douteuse ? C'est ainsi, Messieurs, que raisonne saint Jérôme. Ne faisons donc pas plus les braves que ce grand homme. L'usage du monde lui avait appris combien le commerce du monde est dangereux. Il savait que dans l'occasion un homme abandonné à sa propre faiblesse est capable de tout. Or, l'un est presque toujours inséparable de l'autre, et partout où l'on se jette dans l'occasion, partout on éprouve sa faiblesse. Car ce Dieu, dont les mains libérales sont toujours ouvertes pour répandre ses grâces sur nous, pensez-vous que dans les rencontres où nous nous exposons témérairement au péril, il nous donne ces grâces de faveur et d'éhte si nécessaires pour nous soutenir et pour nous fortifier ? Il serait injuste s'il le faisait, puisqu'il semblerait favoriser l'iniquité en protégeant ceux qui se mettent au hasard de la commettre par une légèreté coupable ; il trahirait l'honneur de sa grâce, puisqu'il la ferait, ce semble, servir à entretenir le règne du péché. Il enhardirait par là le libertinage, qui déjà trop audacieux ne garderait plus aucune mesure, si une fois il

était sûr d'une protection si puissante. Il violerait lui-même les lois de sa sagesse, qui règle la distribution de ses dons aussi bien que sa bonté, et qui l'empêche de les départir à ceux qui, se jetant hors de l'ordre qu'il a prescrit, se feraient de ses faveurs des armes pour le combattre. Enfin, il contredirait lui-même sa parole, qui porte qu'à force de chercher le péril, à la fin on y demeure. Ce que je vous dis là, Messieurs, c'est la théologie de tous les Pères de l'Eglise. Dieu suit ses lois, dit saint Cyprien, et non pas notre caprice. Notre caprice serait que nous pussions chercher impunément toutes les occasions, et que Dieu, condescendant à une conduite si irrégulière, nous garantît d'y succomber; mais l'ordre de Dieu est que, selon les règles de la prudence humaine, nous prenions nos précautions, que de notre côté nous agissions en hommes sages, et qu'alors de son côté il ne manquera pas de nous fournir tous les secours nécessaires pour nous préserver : *Ordine suo, non nostro arbitrio virtus Spiritus sancti ministratur*. Or, lequel est le plus juste, ou de l'ordre de Dieu, ou du caprice de l'homme? Nous demander que nous ne risquions pas davantage notre salut que nous voudrions risquer notre honneur ou notre fortune, est-ce trop nous demander? Où est l'homme assez étourdi pour hasarder ce qu'il a de plus cher, et pour courir à tout moment fortune de le perdre, dans l'espérance de trouver un ami qui le garantira de ce malheur? Est-ce ainsi qu'on en use dans le monde? Expose-t-on son argent en proie au premier venu? y donne-t-on à un ennemi les ouvertures nécessaires pour nuire, sous prétexte que la Providence, veillant à tous les événements de la vie, pourra détourner des coups si fâcheux? Ce serait la dernière extravagance, aussi personne ne s'y joue; on pourvoit à tout, on tâche de détourner tout; et pourquid donc en matière de salut n'être pas aussi circonspect que les enfants du siècle en leurs affaires? Pourquoi ne nous en pas tenir à l'ordre de Dieu qui nous crie : Gardez-vous, et je vous garderai? Y a-t-il rien de si équitable que les lois de cet ordre? Et fut-il jamais rien de si déraisonnable que les prétentions de notre caprice? Non, mes frères, ajoute saint Cyprien, Dieu ne nous prostitue pas ses grâces : il nous les distribue avec une sage économie. Il vous donne des forces, il est vrai, mais c'est pour fuir et non pas pour vous exposer, et autant qu'un chrétien sage et discret est en droit de se promettre des secours du ciel, autant un imprudent et un téméraire a-t-il lieu de n'en point attendre. Car ce n'est pas de ce genre de tentations auxquelles nous nous livrons nous-mêmes, que parlait le grand Apôtre, quand il écrivait aux Corinthiens : Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces (1 Cor., X, 13). Quand par l'ordre de la Providence nous nous trouvons aux prises avec une tentation violente, sans y avoir donné lieu, c'est alors que Dieu nous est fidèle, et que nous pou-

vons faire fond sur son secours. Ainsi soutint-il autrefois le chaste Joseph et la pudique Susanne sur le bord du précipice, et fit pour eux de la tentation la plus délicate qui fut jamais un accroissement de sainteté et la source d'une gloire immortelle. Mais à cela près, hors de cette supposition, quand ce n'est point Dieu qui nous éprouve, c'est tenter Dieu que d'aller, dans la confiance de sa bonté, se présenter au péril. Je le reconnais, ô mon Dieu! et en condamnant en cela mon imprudence, je ne puis que je n'adore votre sagesse. Je vois, Seigneur, que comme il eût été ridicule à votre serviteur Loth de vous demander que vous sauvassiez sa personne et sa famille au milieu des flammes de Sodôme, et de vouloir sur cela demeurer dans cette ville abominable, lorsque vous lui en ouvriez la porte, ma folie n'est pas plus excusable de chercher les périls et de me tenir au milieu. Quand vous m'ordonnez de fuir, il est juste de prendre les voies les plus naturelles et les plus simples. Ainsi, mon Dieu, toute mon étude sera dorénavant de m'observer et de vous suivre. Avec tout cela, chrétiens, ne croyez pas encore votre sûreté parfaite : car évitassiez-vous toutes les tentations avec toute la prudence possible, vous n'aurez pas de repos de la part du démon. Voyons donc les ruses différentes de cet esprit de malice dans les différentes tentations qu'il livre au Fils de Dieu, et après vous avoir montré par l'exemple du Sauveur ce que vous avez à faire, apprenez de la conduite du démon ce que vous avez à craindre : ce sera ma seconde et dernière partie, car je retrancherai entièrement la troisième.

SECOND POINT

Saint Chrysostome nous a laissé des réflexions merveilleusement édifiantes sur les détours artificieux que prend l'esprit impur pour aborder le Sauveur du monde et pour l'attirer adroitement dans le piège qu'il lui avait dressé. Arrêtons-nous donc aussi, mes frères, à observer des démarches si concertées, puisqu'il n'y en a pas une qui ne porte son instruction, et de la manière dont Satan attaque le chef, jugeons ce que les membres en doivent attendre. Il faut donc remarquer d'abord que le démon, après avoir étudié le Fils de Dieu avec une application extrême, commença par lui proposer ce qu'il jugea le plus conforme à la disposition où naturellement il devait être. Mon divin Maître n'avait pas mangé depuis quarante jours; la faim, selon toutes les apparences, devait le presser; il faut le tenter par la bouche : c'est la première ruse de Satan. Dans les différentes attaques qu'il lui livre, ne croyez pas qu'il propose le vice grossièrement ni à découvert; usant toujours d'une préface respectueuse, il déguise le poison de ses sollicitations sous de spacieuses apparences, jusqu'à les appuyer des paroles de l'Ecriture : autre artifice du tentateur. Enfin tout ce qu'il y a dans le monde capable de gagner une âme, l'intempérance, l'orgueil, l'ava-

rice, il l'emploie successivement contre le Sauveur, afin que si l'un ne réussit pas, l'autre produise son effet. Les grandes leçons pour nous ! mes frères, ajoute saint Chrysostome ; car ne croyez pas que cet esprit malin n'ait mis ses ruses en usage qu'une fois contre Jésus-Christ, le Maître et le Roi de tous les hommes. Il en use encore tous les jours contre nous, qui sommes ses serviteurs et ses disciples. Premièrement, sa méthode est de nous pénétrer et de nous étudier. N'avez-vous jamais pris garde, dit sur cela saint Cyprien, à ce que fait un capitaine savant dans le métier de la guerre ? Déterminé à former le siège d'une place, il commence par la reconnaître, il en observe les endroits les plus faibles, et là il dresse ses batteries, pour y faire brèche avec plus de facilité. C'est aussi le premier stratagème de ce fort armé qui nous fait la guerre. Après nous avoir suffisamment épiés, assuré de notre faiblesse, c'est par là qu'il nous attaque. Car quoique par la corruption de la nature tous les hommes aient un secret penchant au vice, chaque vice ne fait pourtant pas le penchant des hommes. Selon la diversité du tempérament, les inclinations sont diverses : il y a, dit le pape saint Grégoire, de certaines humeurs qui ont de la sympathie avec de certains péchés. Un homme chaud et bilieux est naturellement violent et superbe. Un esprit doux et enjoué se laissera facilement aller aux plaisirs et à la dissolution. Celui-ci, dont l'humeur est sombre et noire, sera capable d'un mauvais coup ; celui-là, par la légèreté de son naturel, abandonnera volontiers les résolutions les plus saintes. Quelle est donc l'occupation du serpent infernal sur la terre ? C'est de nous connaître et de nous approfondir, d'examiner notre complexion, d'observer notre penchant. Et quelle est la prudence de cet ange de ténèbres ? C'est de flatter et de remuer les passions qu'il a reconnues dominer sur les autres par la représentation des objets qui les excitent : c'est de ménager les temps, les lieux, les occasions par rapport à la situation où il sait que le cœur doit être. De là vient, ajoute saint Grégoire, qu'il est écrit dans le livre de Job que le démon tend ses filets et ses pièges sur le chemin par où il se doute que l'âme doit passer ; ce qui veut dire qu'il tourne ses suggestions et ses artifices du côté qu'il juge que nous portons nos pensées et nos desirs. Rusé qu'il est, ne croyez pas qu'il entreprenne de nous engager dans le vice pour lequel il connaît notre aversion et notre répugnance ; ou nous n'y tomberions jamais, ou nous en relèverions bientôt. Cette femme si sûre du côté du devoir, à qui les moindres galanteries donnent de mortelles alarmes, il n'en entreprendra pas la conquête par cette attaque ; mais comme elle est impérieuse et hautaine, fière et chagrine de sa vertu, l'indépendance à l'égard d'un mari, le mépris d'autrui, l'estime de soi-même, voilà les instruments par lesquels il travaillera à sa ruine. Cet homme n'est pas capable d'une action lâche et

noire, son naturel n'y donne pas ; de ce côté-là il le laissera en repos, il ne lui proposera jamais ni trahison ni friponnerie : mais s'il lui trouve de la disposition aux plaisirs ; il n'oubliera pas de lui présenter tous les appâts qui pourront l'attirer et le prendre. Que ferons-nous donc, mes frères, pour nous défendre d'une tentation presque nécessaire, dont la matière se tire de nous-mêmes, que nous portons toujours au milieu de nous ?

Outre la défiance générale que nous devons avoir de notre cœur en toutes choses, défions-nous particulièrement de lui dans les choses vers lesquelles nous sentons qu'il penche plus volontiers : ses inclinations les plus naturelles nous doivent être les plus suspectes : c'est contre elles qu'il faut être continuellement en garde. Comme c'est le faible de la place, c'est lui qu'il faut défendre avec plus de soin ; il vaudrait mieux abandonner tout le reste que ce seul endroit, et il y a moins à appréhender de cent tentations plus fortes, et si vous voulez, plus criminelles, que d'une seule tentation, où notre perfide cœur s'entend secrètement avec son ennemi, prêt à le recevoir, ou du moins faible à le repousser. Mais, mon Dieu ! bien loin de veiller avec une sage précaution sur les avenues de notre âme si favorables au démon, nous lui en abandonnons l'entrée. C'est à ces chères inclinations que nous laissons tout gouverner ; nous ne savons ce que c'est que de les contraindre, et de là vient que l'ennemi remporte si facilement la victoire sur nous, fortifié par nos faiblesses et secondé par nos défauts.

Une autre ruse de cet ennemi des hommes c'est de leur déguiser le vice sous une apparence de vertu, ou du moins de lui ôter son horreur et d'en adoucir l'idée ; s'il ne nous proposait jamais que des vices grossiers et faciles à reconnaître, ou s'il voulait nous y porter toujours par des voies manifestement criminelles, il y aurait moins à craindre pour nous : peut-être que cela nous retiendrait ; du moins les âmes encore susceptibles de quelque sentiment de piété ne donneraient pas aisément dans un piège si visible. Mais il sait bien colorer les suggestions les plus noires. Voyez comme il prend le Sauveur : il lui propose de se précipiter du haut du temple en bas. La proposition est extravagante et affreuse ; mais en quels termes la lui fait-il, et quels biais est-ce qu'il prend pour la lui faire recevoir ? Pour un autre, lui dit-il, la chose ne serait pas faisable ; mais il n'y a rien à craindre pour vous ; si vous êtes le Fils du Dieu vivant, il vous soutiendra par le ministère de ses anges. Tel est encore son génie : pour nous animer à la vengeance, il nous la représente comme une justice qui nous est due et que nous pouvons nous faire. Pour nous engager dans les pièges de l'avarice, il en fait à nos yeux une honnête épargne et une économie nécessaire à l'établissement de nos enfants et à l'agrandissement de notre maison. Vous êtes femme de qualité, pourquoi vous défendriez-

vous des plaisirs, du jeu, de la magnificence? Vous êtes homme de mérite, pourquoi ne chercheriez-vous pas à vous produire et à faire valoir votre talent? Est-ce un grand mal, dit-il à celui-ci, de poursuivre ce bénéfice, et d'y entrer par des voies peu canoniques? Vous vous en purgerez dans la suite; vous récompenserez abondamment le peu de mal que vous faites par le grand bien que vous ferez, et les services que vous rendrez à l'Eglise répareront les brèches que vous pouvez faire aux règles de l'Eglise. Que craignez-vous, dit-il à celui-là, de grossir votre revenu du débris de la fortune des autres? Il faut toujours amasser; l'aumône rectifiera ce qu'aura fait l'injustice; vous léguerez des sommes considérables aux autels et aux hôpitaux; s'il y a des restitutions à faire, vous en chargerez vos héritiers. C'est ainsi que le démon, accoutumé qu'il est à séduire et habile à déguiser, enveloppe les plus grands crimes sous des dehors honnêtes, il les fait tous les jours passer à la faveur des ténèbres qui les couvrent. C'est ainsi que, répétant incessamment aux enfants d'Eve ce qu'il dit jadis à leur mère, il les enhardit au mal par de fausses raisons qui les rassurent : *Nequaquam moriemini* (*Genes.*, III, 4). Faites, faites, ne craignez rien; c'est une terreur chimérique, la chose ne sera pas mortelle.

Mais ce qui fait encore notre malheur et ce qui doit redoubler notre vigilance, c'est que toutes les créatures d'intelligence, ce semble, avec un ennemi déjà si redoutable par lui-même, lui fournissent encore des armes, comme si elles avaient conjuré avec lui contre nous; ou du moins c'est qu'il sait l'art de les faire servir à sa malice et à notre perte. Le Sage nous en avertit (*Sap.*, XIV, 11) : Les créatures du vrai Dieu sont devenues des instruments du démon, un sujet de tentation aux hommes et un filet caché où les pieds des insensés ont été pris. Est-il besoin, chrétiens, d'éclaircir cette vérité par des exemples? Ecoutez saint Cyprien : La beauté est un des ouvrages du Créateur et un des plus riches traits de son image; et cependant quand le démon veut ravir le trésor de la pureté à une âme, c'est de l'éclat de cette beauté funeste qu'il emprunte ses plus grandes forces. Les concerts qui font dans le ciel l'occupation éternelle des anges lui servent tous les jours sur les théâtres pour amollir la vigueur de l'âme chrétienne, et pour y faire entrer par l'oreille le poison des plus dangereuses passions. L'or et l'argent sont les armes qu'il emploie pour triompher de la justice et de l'honneur, et la vue d'un sordide intérêt lui suffit pour introduire dans une âme la fourberie, la violence et les crimes les plus horribles. Enfin il trouve sous sa main dans les charges, dans les emplois, dans les grandeurs de la terre, de quoi piquer notre vanité, notre orgueil, notre ambition. Et afin de nous ravir cette gloire solide que Dieu nous prépare, mille fantômes d'honneur s'offrent à lui pour l'aider à nous amuser et à nous éblouir. C'est ainsi que

saint Cyprien raisonne. Mais saint Léon, ce me semble, pousse encore cette vérité plus loin. Car il montre divinement qu'en quelque situation que nous nous trouvions dans le monde, le tentateur sait en profiter, et que de notre état, quel qu'il soit, il tire les occasions de notre perte. La prospérité, l'adversité, l'abondance, l'indigence, la santé, la maladie, la tranquillité, l'inquiétude sont entre les mains de cet ennemi des armes également redoutables, quoique par des raisons opposées. Tentation du côté de la prospérité, pour nous corrompre; tentation du côté de l'adversité, pour nous abattre; tentation du côté de l'abondance, pour nous enfler d'orgueil; tentation du côté de l'indigence, pour nous porter au murmure; tentation du côté de la santé, pour entretenir notre négligence; tentation du côté de la maladie, pour nous jeter dans l'abattement; tentation du côté de la tranquillité, pour dissiper notre esprit; tentation du côté de l'inquiétude, pour déchirer notre cœur.

C'en est trop, me direz-vous, et il n'y a pas d'apparence de tenir seul contre tant d'ennemis. Cependant il faut encore que j'ajoute, avec saint Chrysostome, que souvent les autres hommes sont pour nous autant de démons, et même que ceux avec qui nous avons des liaisons plus étroites, soit de parenté, soit d'amitié, soit d'intérêt, c'est par eux que l'ennemi nous porte plus sûrement ses coups, c'est en eux qu'il est le plus à craindre, c'est d'eux qu'il tire les secours les plus heureux pour ses desseins. Tous les pécheurs étant les membres du démon, qui fait leur chef, sont aussi ordinairement les organes de sa malice. Leur vie toute païenne lui sert pour attirer dans le dérèglement les faibles et les simples, qui n'ont ni assez de lumière pour se conduire, ni assez de force pour se défendre. Comme le plus grand nombre est de leur côté, ils établissent les coutumes, et ces coutumes autorisant le mal, le démon ne manque pas de les faire valoir pour donner du cours et du crédit au vice. De là ces modes indécentes, de là ce luxe monstrueux, de là cette facilité à suivre les torrents du monde. Que dirai-je des scandales? Quelles ressources de tentation le démon n'y trouve-t-il pas? Qui ne sait qu'une femme perdue d'honneur et de conscience lui suffit pour ravager toute une ville? Combien a-t-il empoisonné d'esprits par les discours d'un seul libertin, par la lecture d'un seul livre? Combien l'exemple d'un débauché, d'une coquette lui aide-t-il tous les jours à séduire l'innocence d'une jeunesse inconsidérée? Combien de brèches fait-il à la pudeur et à la religion par ces instruments funestes que le monde lui fournit?

Il faut avouer toutefois que les tentations les plus délicates viennent pour l'ordinaire du côté qu'on devrait, ce semble, les attendre le moins, et qu'en cela il est vrai de dire que nos plus proches sont nos plus grands ennemis. Qu'il c'est sous ces visages d'enfants, de maris, de femmes, de parents,

d'amis, que le démon déguisé nous fait une plus rude guerre. Car, ô mon Dieu ! quelle tentation n'est-ce pas pour un père que des enfants ! A quoi le démon ne pousse-t-il pas avec la seule vue de les établir ? Faut-il commettre une injustice ? c'est par là qu'il y enhardit. Faut-il traiter d'un bénéfice par un commerce sacrilège ? c'est le ressort qu'il fait jouer. Quelle tentation pour un mari qu'une femme, ou pour une femme qu'un mari ! Que n'extorque-t-il point d'une femme pour ne pas désobliger un mari ? Que ne fait-il point faire à un mari pour ne pas contrister une femme ? Injustices pour fournir à son luxe, dépenses pour contenter son ambition, connivences pour tolérer ses plaisirs, inimitiés pour entrer dans ses ressentiments. Quelle tentation enfin qu'un ami pour un ami ! Se trouve-t-il guère de choses qu'on sache lui refuser, quand il n'en coûte que le crime ? Au lieu que l'horreur du mal devrait nous en donner pour la personne, l'amour qu'on a pour la personne ne va-t-il pas souvent jusqu'à nous en donner pour le mal ? On épouse les passions les uns des autres, on veut être des mêmes plaisirs, ou on entre dans les mêmes intérêts. Enfin, que le démon nous demande au nom d'un ami calomnies, parjures, vengeances, débauches, il n'y a rien qu'on ne lui accorde. Hé ! Seigneur, où en sommes-nous donc réduits ? Ne pouvons-nous pas dire après cela aussi bien que votre apôtre que nous vivons environnés, assiégés, accablés de périls ? Périls sur la mer, périls sur les fleuves, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls de la part des voleurs, périls de la part des faux frères. Qui peut donc, ô mon Dieu ! soutenir tous ces assauts ? De quoi se faire un rempart contre eux ? où trouver qui nous en défende ? Et faut-il s'étonner si battus d'une tempête si violente, au milieu de tant d'écueils, nous faisons de si tristes naufrages ? Ah ! Seigneur, ou modérez donc les efforts de nos ennemis, ou appuyez la faiblesse de vos serviteurs. Autrement, etsi tout conspire contre nous sans que vous nous prêtiez la main, notre perte est indubitable. Non, non, mes frères, n'entrons pas dans ce lâche désespoir, prenons de meilleures pensées ; s'il y a beaucoup à craindre, il y a encore plus à espérer ; et cet ennemi, tout affreux que je vous l'ai fait, n'est pourtant pas invincible. Pour le vaincre, munissons-nous des principales pièces de cette armure mystérieuse que l'Apôtre donne au soldat chrétien : la vérité pour ceinture, la justice pour cuirasse, la foi pour bouclier, l'espérance du salut pour casque, et la parole de Dieu pour épée (*Ephes., VI, 13 et seq.*) ; sur toutes choses une vigilance exacte à nous conduire, et une continuelle persévérance à prier. O mes frères ! que, revêtus de ces armes, nous éprouverions bien qu'en effet le démon ne doit point faire peur au chrétien, comme le disait saint Antoine, et que nous pouvons lui insulter beaucoup plus qu'il ne peut nous nuire ! Mais le mal est que nous

sommes paresseux à nous en revêtir ; à qui donc attribuer nos chutes ? moins aux surprises de notre ennemi qu'à notre négligence propre. C'est, comme l'a dit saint Chrysostome, que nous ne veillons pas à beaucoup près pour nous sauver, comme il veille pour nous perdre ; c'est que dans un temps de guerre nous vivons comme dans le sein de la paix ; c'est que nous n'avons pas soin d'engager Dieu dans notre querelle par de ferventes prières et par une humble confiance. C'en est donc fait, ô mon Dieu ! le parti est pris, la vue des dangers qui me menacent me va tirer de mon assoupissement. Si le démon fait usage de tout contre moi, je veux faire usage de tout contre lui ; s'il fait soulever contre moi la terre, j'armerai contre lui le ciel ; et que craindrai-je, Seigneur, tout l'enfer fût-il déchainé contre moi, si vous daignez m'animer d'un seul de vos regards ? Je vous le promets, mes frères, pourvu que vous vous mettiez en état de les attirer sur vous, et je vous laisse cette promesse comme le gage heureux d'une victoire qui sera le désespoir du démon et votre gloire pour l'éternité. Je vous la souhaite, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER LUNDI DE CARÊME.

Du jugement dernier.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli ejus cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis sue, et congregabuntur ante eum omnes gentes.

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'asseyera sur le trône de sa gloire, et toutes les nations de la terre seront assemblées devant lui (Matth., XXV, 31, 32).

Une des principales fonctions des ministres de l'Evangile est renfermée, si nous en croyons saint Grégoire, dans ces paroles d'un prophète : *Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette éclatante (Isai., LVIII, 1)*. Ce doit être une trompette animée de la voix d'un ange qui donnera le signal (*Thessal., IV, 15*) pour faire descendre Jésus-Christ des cieux, pour appeler les morts de leurs sépulcres, et pour convoquer cette assemblée générale où personne ne pourra se dispenser de paraître, où le Créateur entrera en jugement avec sa créature, où chacun recevra une récompense proportionnée à ses mérites et à ses œuvres. Mais comme nous avons dans la personne du Sauveur un Dieu qui ne veut pas nous surprendre, il ordonne à ceux qu'il a appelés à la conduite des âmes de faire incessamment retentir à leurs oreilles ce son épouvantable, mais salutaire, qui les tienne dans une continuelle attente de son jugement, et de faire de leurs discours des trompettes mystérieuses qui leur disent à toute heure : Mortels ! sortez des tombeaux de vos péchés, venez au jugement de Dieu ; l'heure est venue, il faut comparaître à son tribunal, et lui rendre compte de toutes vos œuvres. Aussi voyons-nous que l'Eglise, dans le même esprit, après avoir mis ce grand objet à la tête de tous nos mystères au commencement de l'Avent, nous le propose une seconde fois au commencement du Ca-



rême, comme le motif le plus pressant et le plus naturel pour nous retirer du péché et pour nous porter à la pénitence.

La pénitence, dans le sentiment des saints docteurs, peut être considérée comme un jugement anticipé que nous portons contre nous-mêmes. Là nous nous faisons notre procès, nous nous examinons, nous nous accusons, nous nous condamnons, nous nous punissons. Il y a un tribunal, il y a un juge, il y a des parties, il y a des témoins, il y a des châtimens, il y a des exécuteurs. Or, pour procéder de bonne foi et sans indulgence à ce jugement particulier, rien n'est plus efficace que l'idée du jugement universel. Il nous fait des leçons également convaincantes, soit pour nous apprendre qu'il faut punir le péché, soit pour nous apprendre comment il faut le punir; et celui-là sera infailliblement un juge équitable de lui-même, qui se représentera tous les jours le terrible juge qui l'attend à son tribunal souverain. Mais je vous prie de remarquer aussi, Messieurs, que si la pénitence est un jugement pour ceux qui la font, le jugement sera comme la pénitence de ceux qui ne l'auront pas faite. Concevez, s'il vous plaît, ma pensée, elle doit servir de fondement à tout ce discours.

On distingue ordinairement trois parties dans la pénitence, à la prendre comme sacrement : la contrition, la confession, la satisfaction. Or il me semble qu'en un sens ces trois choses se peuvent remarquer dans le jugement effroyable que la justice de Dieu prépare pour les pécheurs impénitents. Leur cœur, jusqu'alors insensible comme le marbre, y sera brisé de douleur. Leurs péchés, déguisés pour la plupart avec tant d'artifice, y paraîtront plus clairement que s'ils en faisaient eux-mêmes la confession. Leur arrêt enfin, prononcé dans toutes les formes, les enverra expier tous les désordres de leur vie par une entière satisfaction. Mais ce que j'y trouve horrible, c'est que cette douleur sera forcée, cette confession publique et cette satisfaction inutile. Voilà tout mon dessein. Que d'autres, pour frapper les esprits d'une terreur foudroyante et salutaire, s'étudient à représenter la confusion horrible, ou plutôt les mortelles convulsions où toute la nature doit entrer dans ce jour de rigueur. Qu'ils étalent aux yeux de ceux qui les écoutent tous les éléments dans le désordre, la terre ébranlée par des secousses extraordinaires, la mer battue d'orages furieux, la lune dans l'obscurité, le soleil teint de sang, les étoiles arrachées de leurs places, les gouffres de l'abîme ouverts, et les démons déchaînés pour courir après leur proie. Pour moi, chrétiens, je me contenterai de vous représenter le pécheur aux prises avec Dieu et avec lui-même, et de vous faire voir dans ce combat une pénitence bien étrange, où, par un épouvantable secret de la justice divine, il y aura douleur sans amour, confession sans secret, et satisfaction sans fruit. Sainte Vierge, dans ce grand jour les pécheurs ne pourront plus recourir

à l'asile de votre bonté, il sera fermé pour eux. Mais aujourd'hui qu'il est encore ouvert, ne nous en défendez pas l'entrée, et pour adoucir notre juge faites-le souvenir qu'il se fit notre rédempteur quand un ange vous dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Comme Dieu agit en Dieu, il parle en Dieu, et il n'appartient qu'à lui d'égaliser ses actions par ses paroles. Permettez-moi donc, chrétiens, d'emprunter ici d'abord les expressions de l'Ecriture, pour vous faire la peinture des sentimens que la douleur produira dans le cœur des impies, quand à la consommation des siècles le juge des vivants et des morts les appellera à son tribunal, pour leur prononcer l'arrêt qui doit décider sans appel du sort de leur éternité. Ils paraîtront pleins d'effroi, dit le Sage, dans le souvenir de leurs offenses, et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser (*Sap.*, IV, 20). A la vue de sa gloire dont les justes brilleront à leurs yeux, ils seront saisis de trouble, d'accablement et de fureur. Touché de regret et poussant des soupirs dans la détresse de leurs âmes, ils s'écrieront (*Ibid.*, V, 2 et *seqq.*) : Voilà donc ceux qui ont fait sur la terre l'objet de notre raillerie. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie et leur mort ignominieuse. Cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et le ciel fait leur héritage. Il est donc vrai que nous nous sommes égarés de la voie de la vérité, que la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et que le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans les sentiers de l'iniquité et de la perdition ; errants par des chemins pénibles et laborieux, nous avons vécu dans une profonde ignorance des voies de Dieu. O trop aveugles, mais trop malheureux ! De quoi nous a servi notre orgueil, et qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? Hélas ! toutes ces choses sont passées comme l'ombre, et comme un coursier qui court à perte d'haleine, ou comme un vaisseau qui fend les flots avec tant de vitesse, qu'il ne laisse aucunes traces de sa route sur la superficie des eaux. Voilà ce que diront, ou du moins c'est ce que penseront les pécheurs, lorsque Dieu s'en fera justice : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.*

Or, pour peu qu'on fasse réflexion sur un discours si tragique, il est facile d'y reconnaître quelle sera la douleur dont le cœur des méchans doit être percé. Car elle y est représentée avec les plus vives couleurs, et dans toute son étendue, et dans toute son amertume, et dans tout son emportement. Je dis dans toute son étendue : et ceci, Messieurs, doit renouveler votre application. Car, prenez-y garde, dans ces plaintes que l'Esprit de Dieu met à la bouche des impies, il y paraît trois caractères de douleur, tous différens les uns des autres : douleur pour les péchés qu'ils ont commis, douleur pour la gloire dont ils se voient déchus, douleur

pour la vanité les choses qui les ont amusés, et dont l'amusement les a plongés dans des péchés si monstrueux et privés d'une gloire si éclatante. Suivons ces choses par ordre et avec application.

Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi. C'est par où commence le Sage, et le premier châtiement que la justice de Dieu tirera des âmes réprouvées, c'est la vue, l'horreur et le regret de leurs péchés. Saint Jean nous l'a excellemment représenté dans l'Apocalypse sous le mystère de cette vision dont il parle au chapitre vingtième. Un grand trône blanc, dit-il, parut tout d'un coup à mes yeux, et la majesté de celui qui était assis dessus jetait un éclat si vif, que le ciel et la terre s'enfuirent devant sa face. Je vis ensuite tous les morts, grands et petits, qui comparurent : des livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert, qui était le livre de vie. Que signifient, demande saint Augustin (*de Civit. Dei*, l. XX, c. 14), ces livres et ce livre ? Pourquoi plusieurs livres ensemble et un seul livre séparément ? Par les livres dont il est parlé d'abord, il faut entendre les consciences des hommes bons et mauvais, et par le livre dont il est parlé ensuite, il faut entendre une certaine force divine par laquelle les actions de chacun, tant bonnes que mauvaises, seront rappelées dans sa mémoire ; en sorte que l'esprit les connaîtra toutes en ce moment avec une admirable promptitude, et que la conscience en demeurera pénétrée par une conviction intérieure et toujours présente, qu'il ne sera plus possible d'éluder.

Pour comprendre encore plus nettement la pensée de saint Augustin, imaginez-vous qu'à chaque fois que nous péchons nos péchés sont écrits et dans le livre de notre conscience et dans le livre de la science de Dieu. Quand par la pénitence nous les effaçons de notre livre, Dieu les efface du sien. Mais tant que cette funeste écriture demeure chez nous, elle subsiste aussi en Dieu, sans que le cours des années puisse y apporter de l'altération. Or qu'arrive-t-il d'ordinaire pendant que, chargés du poids d'un corps mortel et séduits par l'illusion de nos passions, nous menons une vie dissipée par la présence et par la diversité des objets qui nous environnent et qui nous frappent ? Quoique nos péchés soient gravés avec des caractères profonds dans notre âme, hélas ! ou nous les oublions entièrement, ou nous ne les envisageons que d'une vue superficielle, ou même nous les regardons avec une secrète complaisance, comme des choses dont nous faisons gloire. Mais au moment qu'il faudra subir la présence de notre juge, il nous produira ce livre de sa vérité où il tient registre de nos actions : et le confrontant avec ce qui est écrit dans notre conscience, ah ! tout d'un coup percés d'un rayon de lumière, nous viendrons à nous reconnaître avec ce double miroir tels que nous sommes en effet, sans qu'il soit en notre puissance ni de le désavouer, ni de nous le dissimuler, ni d'éloigner la vue d'un spectacle si

triste, si affreux et si inévitable. — Que de choses, grand Dieu ! se précipiteront dans ce moment à une âme repoussée ! Tout ce qu'elle aura pensé et tout ce qu'elle aura dit, tout ce qu'elle aura fait et tout ce qu'elle aura négligé de faire, tout ce qu'elle aura taché de cacher aux autres et tout ce qu'elle aura voulu se déguiser à elle-même : son irréligion envers Dieu, son injustice envers le prochain, la vanité de ses projets, le dérèglement de ses désirs, les scandales pris ou donnés, la suite de ces scandales, rien de tout cela ne lui sera épargné ; elle en aura une vue claire et distincte, et quoiqu'une si grande foule de crimes l'assiège tout à la fois, l'un ne lui dérobera point la connaissance de l'autre, pas une de leurs circonstances n'échappera à ses regards.

Que si dans ce moment la vue de l'âme est si vaste et si perçante, ses sentiments seront encore plus vifs et plus agissants. Étonnée de la multitude de ses crimes, effrayée de leur énormité, déchirée de leurs remords, le repentir, la rage, le désespoir la saisiront à l'instant pour ne l'abandonner jamais. Il n'y a rien de plus insupportable à l'homme que le poids de sa conscience quand il est en état de le sentir. Une âme pleine de l'idée de ses crimes est en même temps comme livrée en proie au regret, à la crainte, à l'horreur d'elle-même ; elle se fuit toujours, sans pouvoir s'éviter jamais. Tout ce qui peut l'attaquer par dehors n'approche pas de ce qu'elle sent au dedans ; ses fautes sont ses peines, et sans que personne s'en mêle, elle fournit toute seule tout ce qu'il faut pour la punir. Je sais bien que dans l'état où nous tient la vie présente, nous ne saurions concevoir jusqu'où va ce supplice intérieur, parce que nous ne l'avons jamais éprouvé dans toute sa vivacité. La grossièreté du corps qui nous environne émousse, si j'ose ainsi parler, la pointe de l'âme, et l'empêche d'agir sur elle-même ; les sens la partagent, les créatures l'amuse, le démon l'endort, le péché même l'assoupit. Ainsi il arrive souvent que les crimes les plus atroces, bien loin de donner du trouble à l'âme qui en est noircie, elle y trouve sa joie et fait de ses iniquités comme un lit de repos où elle demeure paisible. En tout cas, si, nos péchés venant à se réveiller veulent nous donner quelque atteinte, nous avons mille portes secrètes pour sortir hors de nous-mêmes, en nous répandant après les objets sensibles, et quelque importune que soit la voix des reproches d'un cœur troublé, le tumulte des affaires, les divertissements du siècle, le charme des compagnies, empêchent qu'on ne l'entende. Mais quand une âme dégagée des sens, séparée des créatures, se trouvera seule aux prises avec ses péchés, quand Dieu l'y tiendra malgré elle, quand ses péchés agiront sur elle dans toute l'étendue de leur sphère, il ne peut pas nous tomber dans l'esprit l'effet que cela produira.

Ceux qui, par une revue générale de leur vie, se sont rendu compte à eux-mêmes de tous les péchés qu'ils avaient commis, savent ce qu'il leur a coûté, quand, en se regar-

dant de près, il a fallu subir l'examen de leur conscience, soutenir la présence de leurs dérèglements passés, parcourir toute l'étendue de leurs vices. Que d'amertumes à y digérer! que de reproches secrets! que de dépits cuisants! Ah! dans la juste colère où l'on est entré contre soi-même, on aurait volontiers désiré de n'avoir jamais été, et il n'y a rien que de bon cœur on n'eût pris le parti de faire pour se tirer de l'agitation et de l'accablement où l'on s'est trouvé. Cependant, pour ne point dire que, dans ces rencontres, vous n'avez pas senti les choses au point où on les peut ressentir, parce que vous ne les avez pas vues comme il faudrait les voir; le divin amour qui pour lors échauffait votre cœur de ses flammes, qui ne vous troublait que pour vous rassurer, combien devait-il adoucir les amertumes et calmer les tempêtes de votre âme? Au lieu que dans la douleur où les pécheurs seront plongés par la vue de leurs offenses, comme il n'y aura point d'amour, il n'y aura point d'adoucissement. Ce sera une douleur toute pure, distillée du fiel de la rage et du désespoir. Leurs crimes leur déplairont; mais Dieu leur déplaira encore davantage. Ils se repentiront de l'avoir offensé et voudront l'offenser encore. Ils haïront et aimeront leurs désordres par une confusion de sentiments qui ne se peut exprimer. Ils pleureront le passé sans consolation pour l'avenir; et abandonnés à leurs remords comme à autant de furies, ils se condamneront, ils se déchireront d'autant plus que, ne pouvant s'en prendre qu'à eux-mêmes, tout leur ressentiment retombera sur eux.

O mes frères! travaillons donc à prévenir une douleur si cruelle par une douleur plus douce. Si la vue du péché doit faire un jour cette impression sur l'âme qui l'aura commis, que toute notre application soit d'envisager ceux que nous commettons, pour en concevoir un salutaire et bienheureux regret. Ce regret doit avoir ses peines, il est vrai; mais ses peines auront aussi leur soulagement. Il nous tirera des larmes, dit saint Augustin (*Enarr. in psal. CXXVII*); mais ces larmes mêmes ne seront pas sans douceur. Il nous arrachera des soupirs; mais ces soupirs nous rempliront de joie dans la tristesse même dont nous serons pénétrés. Tel est le secret, tel est le charme de la pénitence, de tempérer la peine par le plaisir, de corriger la douleur par l'amour, de balancer la crainte par l'espérance, d'abattre le pécheur et de le relever, de l'affliger et de le remettre. Mais quand la vue de nos péchés n'aurait pour nous rien que de triste, ah! n'en fuyons pas pour cela l'idée. Puisqu'on doit un jour nous montrer nous-mêmes à nous-mêmes, que nous sert-il de nous cacher? Tôt ou tard nous nous trouverons. Entrons donc dans l'abîme de nos consciences, et n'y eût-il que ténèbres, que corruption, qu'ordures, arrêtons-y nos regards aux dépens de toutes nos répugnances; fouillons dans tous les replis de notre cœur, développons-en le mystère, levons le voile qui le couvre, afin

que, repassant dans l'amertume de notre âme tout ce qui pourrait un jour se soulever contre nous, nous nous épargnions les cruelles morsures de ce ver rongeur qui ne mourra jamais.

Le second objet dont la vue percera une âme réprouvée des atteintes d'une douleur mortelle, c'est la gloire qui couronnera les élus. Ces paroles du Sage le disent divinement : *Mirabuntur in subitatione insperata salutis* : Hélas! nous sommes maintenant comme insensibles à l'estime du paradis; tout ce qu'on nous dit des avantages de l'autre vie ne fait qu'une impression bien légère sur nos esprits : plongés que nous sommes dans l'amour de la vie présente, charmés de ses biens, grossiers, charnels, aveugles, nous ne concevons que faiblement ce que c'est que de voir Dieu, de l'aimer en le voyant, de le posséder en l'aimant; cela nous passe; cette lumière sans obscurité, ces délices sans amertumes, cette grandeur sans limites, cet abîme de biens, ces trésors de gloire, cette éternité de plaisirs, dont l'Écriture nous assure que la Jérusalem est remplie, nous n'en sommes touchés que fort superficiellement; et, malgré les efforts de notre languissante foi, nous avons bien de la peine à n'en pas rabattre. Mais dans son jugement Dieu saura bien se venger d'une indifférence si criminelle et si stupide. Il découvrira aux méchants le prix de cette gloire, dont ils ont négligé la conquête, au même temps qu'il les en privera; il lèvera à leurs yeux ce voile mystérieux, qui nous défend aujourd'hui l'accès de ces tabernacles éternels, où il partage avec les saints sa félicité et son règne; et accompagnant ce spectacle de reproches amers, voyez, leur dira-t-il, cet échantillon que je vous avais préparé; il n'a tenu qu'à vous de vous en assurer la possession dans l'étendue de tous les siècles; vous ne l'avez pas voulu, d'autres ont pris votre place; voyez donc l'éclat qui les couvre, afin qu'emportant avec vous l'idée de leur grandeur et de leur félicité, elle serve éternellement à nourrir dans vos cœurs le feu d'une cruelle jalousie contre eux, et d'un dépit immortel contre vous. En effet, Messieurs, quels peuvent être les sentiments d'une âme dans ce moment, quand, tout venant à s'ouvrir, elle apercevra dans cette foule innombrable de saints de même nature qu'elle, et sujets autrefois aux mêmes faiblesses, exposés aux mêmes dangers, et la grandeur du bien qu'elle a perdu, et la facilité qu'elle a eue de le gagner? Quels reproches ne se fera-t-elle point sur son insensibilité passée? De quelle ardeur ne se sentira-t-elle pas emportée vers un objet qui l'attirera par des charmes si puissants? Mais une main invisible l'en repoussant en même temps, de quelle rage la jalousie ne l'embrasera-t-elle pas contre ceux dont elle verra que le bonheur doit faire son infortune? Quoi! des misérables que j'ai vus ramper dans la poussière et dans l'ordure, pendant que j'occupais une place si agréable et si éminente, je les verrai élevés sur le trône et moi dans les fers? Des idiots avec leur simplicité se

seront ouvert l'entrée du ciel, et moi avec tout mon esprit j'en serai exclu à jamais? Ces pauvres, pour qui je n'ai eu que du mépris, comblés de gloire triompheront, et moi avec toutes mes richesses, chargé d'un opprobre éternel, je me verrai devenu à mon tour l'objet de leurs insultes et de leurs railleries?

Il semble en effet, à entendre l'Ecriture, que les saints, n'opposant qu'une dureté inflexible aux plaintes des réprouvés, bien loin d'en être touchés, se réjouiront de leur malheur, pour venger l'insulte faite à Dieu par ces malheureux pendant leur vie. Ils riront du pécheur condamné, dit le Psalmiste (*Psal. LI, 8*), en lui disant d'un ton moqueur : Voilà donc cet homme qui a mieux aimé chercher ailleurs qu'en Dieu son appui. Ils affecteront d'étaler à ses yeux toutes les richesses de la gloire dont ils jouissent, toutes les douceurs des délices ineffables dont ils sont enivrés. Et, comme sur la terre rien n'est plus sensible à un grand que l'élévation d'une personne obscure à une fortune où lui-même s'est vu en droit de prétendre à plus juste titre, un réprouvé ne pourra voir qu'avec un dépit mortel que toutes les faveurs du ciel sont fermées pour lui, et qu'à son exclusion cette gloire, dont l'avidité le dévore, est passée en des mains étrangères.

Encore si les biens dont un pécheur a préféré la jouissance à l'acquisition du royaume du ciel, pendant qu'il vivait sur la terre, si ces biens en avaient valu la peine, ou si, tout faux qu'ils sont, ils lui restaient du moins dans ce moment pour le soutenir, quelque pitoyable que fût cette consolation, c'en serait une. Mais pour surcroît de douleur et pour comble d'accablement il éprouvera la vanité et l'infidélité des choses à quoi il a prostitué son amour, et sur quoi il a établi sa confiance. Autre source de désespoir que le Sage nous a encore excellemment marquée par ces paroles : *Quid nobis profuit superbia ; aut divitiarum jactantia quid contulit nobis ?* Le monde aujourd'hui en impose à nos yeux par l'ostentation d'une vaine apparence : ses pompes enchantent, son éclat éblouit. Il fait valoir ses richesses, il vante ses plaisirs ; et séduits que sont les hommes par leurs passions et par leurs sens, ils s'imaginent voir ici-bas quelque chose de grand et de solide. Mais le jugement dernier saura bien désabuser les méchants d'une illusion à laquelle ils se laissent maintenant si agréablement tromper. Car tout venant à leur manquer, de quelque côté qu'ils se tournent, et la lumière de la vérité découvrant les choses comme elles sont, ils reconnaîtront, et par leur expérience, et par leur raison, combien le monde est misérable, combien tous ses biens sont faux, combien toutes ses voies sont trompeuses, combien toutes ses promesses sont vaines, combien tous ses plaisirs sont amers, combien sa gloire est courte et passagère. Forcés par l'évidence des choses et éclairés sur le néant du monde, ils verront que ses richesses n'étaient que des épines, ses voluptés que des poisons, ses affaires que des bagatelles, ses divertissements que des

songes, ses pompes que des enchantements. Or, quel désespoir à une âme de voir que toute sa vie n'a été qu'un vertige perpétuel, qu'une illusion puérile, qu'un ensorcellement grossier? Que tout son temps s'en est allé à courir après des fantômes, à bâtir des châteaux de cartes, à se repaître de fumée? Qu'elle a vendu sa part à l'héritage du ciel pour une poignée de lentilles; qu'elle a perdu tout pour rien, qu'elle a acheté une éternité de supplices par un moment de plaisir? Que dis-je, de plaisir? Il est vrai que les méchants ne cherchent que les délices dans leur vie criminelle; mais par un arrêt inévitable de la justice de Dieu, il est encore plus vrai qu'ils n'y trouvent que des épines. Tant qu'ils sont en cette vie, dit saint Grégoire, ils peuvent bien se dissimuler à eux-mêmes cette pesanteur qui est attachée au joug du péché. Comme des personnes ivres, à qui les vapeurs du vin troublent la raison, ne sentent point quand on les blesse, l'ivresse de la passion empêche que nous ne sentions les peines et les dégoûts que le vice traîne avec lui. Mais ceux qui trouvent aujourd'hui leurs chaînes si douces verront alors clairement que, par une illusion du démon, ils n'avaient fait que se fatiguer, bien loin de se divertir; que toute leur vie ils se seront tourmentés pour se damner; qu'avec bien des peines ils auront eu le malheur d'acheter bien chèrement des tourments inexplicables; que dans la vérité il leur en aurait moins coûté pour se sauver qu'il ne leur en a coûté pour se perdre.

O la désolation que ces réflexions portent avec elles! O les sentiments cruels dont elles déchireront une âme! M'être vendue au démon à un si bas prix, ou plutôt sans aucun prix! M'être damnée gratuitement et pour des bagatelles indignes, je ne dis pas d'être recherchées, mais d'être regardées! Faut-il que je n'aie pas vu plus tôt ce que je vois? Faut-il que je me sois laissé surprendre par des imposteurs si aisés à reconnaître? O rage! ô désespoir!... Mes frères, c'est là toute la ressource que Dieu laissera aux pécheurs en les condamnant, le désespoir et la rage. Quant à nous, il nous en reste de plus salutaires et de plus favorables. Il est encore temps de nous désabuser du monde et de ses charmes. La foi, l'expérience, le bon sens, tout nous dit qu'ils sont trompeurs. Ne nous y laissons donc pas surprendre. Condamnons-les à présent pour ne les point condamner après coup; condamnons-les utilement pour ne les point condamner sans fruit. Enfin, condamnons-nous nous-mêmes à une pénitence prompte et volontaire, pour n'être point condamnés à une pénitence tardive et forcée. Je vous en ai représenté jusqu'ici la première partie, qui doit être une douleur sans amour : voyons maintenant la seconde que j'ai appelée une confession sans secret. Ce sera ma dernière partie, puisque la première m'a emporté si loin.

SECOND POINT.

L'infamie est un supplice propre à l'homme,

et de tous les supplices auxquels l'homme peut être condamné, il n'y en a point à quoi il soit si sensible qu'à l'infamie. Il y a une infinité de peines différentes qui tombent également et sur les hommes et sur les bêtes, la faim, la soif, la torture, la mort; tout cela peut être commun à tous les animaux, soit qu'ils aient la raison pour guide ou qu'ils en soient dépourvus. Il n'y a pas même jusqu'à de certaines passions, et les passions même les plus fâcheuses, que les bêtes ne partagent avec nous. Elles tremblent, elles s'affligent en leur manière; elles ont leur amour et leur joie, elles ont leurs craintes et leurs tristesses; mais pour la honte, l'homme seul en est susceptible: c'est une peine qui suppose toujours quelque faute; ce qui n'est point capable de pécher n'est point capable de rougir. Et jaloux que nous sommes de notre réputation, rien ne nous est si insupportable que ce qui la déshonore. Dieu, à qui cette délicatesse des hommes n'est pas cachée, ne s'est pas contenté d'attacher l'infamie au crime et des supplices honteux aux grands criminels, pour arrêter par cette digue le débordement du vice. Il a voulu encore que le sacrifice de cette délicatesse fût une partie de celui que lui offre un cœur contrit dans le sacrement de pénitence. De là vient qu'il exige de nous la confession de nos fautes et qu'il nous oblige de nous en charger nous-mêmes en présence de ses ministres, sans nous épargner la pudeur d'avouer les plus lâches, les plus honteuses et les plus noires. Il est vrai qu'à même temps, comme s'il s'intéressait à notre gloire, il pourvoit à la sûreté; le secret inviolable qu'il a attaché au sacrement nous répond de toutes les suites, et la confusion qu'il faut essuyer ne s'étend qu'à un seul témoin. Mais au jugement dernier tous ces ménagements cesseront; Dieu y manifestera les péchés aux yeux du ciel et de la terre; et l'opprobre dont cette manifestation chargera les méchants aura tous les anges bons et mauvais, tous les hommes élus ou réprouvés pour témoins et pour spectateurs. Voilà, chrétiens, ce que j'ai appelé confession publique, confession sans secret.

Tâchons donc de développer ici ce mystère d'infamie, et, pour vous en marquer les principaux traits, commençons par nous représenter qu'il faudra dans cette lamentable journée comparaître au tribunal de notre juge, à la face de toutes les créatures. Vous y serez, vous qui m'écoutez, j'y serai moi, qui vous parle: et qu'y ferons-nous vous et moi? Quelle sera notre contenance dans cette triste cérémonie? Grand Dieu! je me promets le contraire de votre miséricorde; mais si, nous avons le malheur de nous trouver du nombre réprouvés et maudit, on ne nous verra sur ce fameux théâtre que pour servir de jouet à un Dieu irrité, et pour être l'opprobre de toute la nature. On a voulu dire autrefois de l'homme qu'il était le jouet de Dieu; que Dieu n'avait formé l'homme sur la terre, que pour s'en jouer. En effet les fréquentes révolutions des

choses humaines, le bonheur et le malheur qui se succèdent presque toujours, ces grands événements, qui tantôt nous élèvent et tantôt nous abaissent, semblent d'abord appuyer cette pensée. Elle est pourtant impie; et, à considérer la manière insolente et outrageuse dont les pécheurs se gouvernent, il est bien plus vrai de dire que Dieu est devenu le jouet de l'homme. Mais enfin les choses changeront de face, le moqueur sera moqué; et Dieu insultera à l'homme, après en avoir dissimulé pendant un temps les insultes: *Qui habitat in cælis iridebit eos, et Dominus subsannabit eos* (Psal. II, 4). C'est la pensée de Tertullien, que Dieu non content d'avoir fait sentir au premier homme la laideur de sa faute par la honte de sa nudité, prit, ce semble, plaisir d'y ajouter la raillerie, et une raillerie piquante, s'il y en eut jamais. Car après l'avoir revêtu de la peau d'une bête, vêtement qui lui reprochait déjà assez vivement sa misère, il le fit venir devant lui, et le regardant dans cet appareil bizarre, il dit d'un air moqueur: *Ecce Adam quasi unus ex nobis* (Genes., III, 22). Est-ce donc ainsi, Adam, que vous êtes devenu semblable à moi? La ressemblance merveilleuse! Enfants d'Adam, vous serez traités comme votre père. Que dis-je? Le jeu sera bien plus cruel pour vous. Car il faudra paraître publiquement revêtus non des peaux de quelques bêtes, l'habit serait trop magnifique; mais indignement couverts de l'infamie de vos crimes; et, dans cet état pitoyable, Dieu lançant sur vous un regard de mépris: *Ecce Adam, dira-t-il, quasi unus ex nobis*. Voilà donc cet orgueilleux qui a entrepris de me contrefaire! Eh bien! malheureux, qui avez prétendu que votre beauté, que vos biens, que votre naissance, que votre esprit vous dispensait de me reconnaître; qui, dans la présomption de vos pensées faisant le petit dieu sur la terre, avez osé préférer vos passions à mes lois; voyez ce que vous êtes et ce que vous avez: paraissez, et que toute la terre connaisse ce qu'il y a en vous de grand et de recommandable. Ces reproches, chrétiens, seront d'autant plus sensibles à l'homme, qu'il ne pourra ni se désavouer à lui-même, ni dissimuler aux autres la honte et l'horreur de sa vie. Aujourd'hui le péché sait se garantir de la honte qui lui est due, par une infinité d'artifices; et peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en marquer ici quelques-uns.

Premièrement, il faut avouer avec saint Augustin qu'il y a une beauté fausse, à la vérité et fardée, mais difficile à reconnaître pour telle: beauté dont le péché couvre et déguise sa laideur. En effet vous diriez qu'il n'y a point de vice qui ne brille des traits de quelque vertu. La témérité tient de la force, la vengeance de la justice, la fourberie de la prudence; si bien que cette apparence répandue sur la surface des choses nous en impose, et ne nous permet pas de découvrir toute la difformité du vice pendant les nuages de cette vie mortelle. Mais dans le moment affreux qui nous attend, Dieu, par

la lumière de sa vérité, dissipant ces fausses ténèbres, et perçant par un rayon de sa justice le pécheur jusqu'au fond de l'âme, il lui représentera son péché tel qu'il est. Ce masque trompeur sera arraché, et toute l'horreur en sera étalée à l'âme qui l'a commis. Alors ces péchés que les chrétiens du siècle comptent pour si peu de chose, ils les trouveront effroyables. Cette vanité qu'une femme mondaine traite aujourd'hui de bagatelle, cette injustice qui dans l'esprit d'un magistrat intéressé ne passe que pour une faute médiocre, cette impureté qui, à entendre ce jeune homme, n'est qu'un petit divertissement, tout cela, ramassant l'horreur et l'infamie qui le composent, sans qu'il y ait plus de nuages qui puissent les tempérer, couvrira le pécheur d'une confusion, dont le poids n'est pas imaginable.

Un autre artifice qui sert au péché de re-tranchement contre la honte, c'est le dérèglement et l'injustice des maximes qui se sont glissées dans le monde, et qui y règnent avec un empire souverain. Si nous jugions des choses en personnes équitables et sans préoccupation, tous généralement nous conspirerions à condamner l'infamie du vice. Mais par un horrible renversement, afin de nous satisfaire avec moins de répugnance, nous tâchons d'ôter au vice son infamie, en le canonisant sous le nom de quelque vertu, et en le parant de ses livrées. Ainsi, conspirant à nous tromper les uns les autres, il nous a plu d'établir pour maxime que les plaisirs les plus dissolus du bal ou de la comédie ne sont que des récréations honnêtes, que les inimitiés les plus aigres ne sont que de justes ressentiments, que l'avarice est une sage modération, le luxe une magnificence utile. Mais que la présence de Dieu nous fera bien changer de sentiments et de langage ! Non, non, le pécheur n'aura plus de partisans ni de sectateurs. Tout le monde lui fera justice ; et ceux qui par intérêt ou par complaisance se flattent aujourd'hui les uns les autres en faveur de leurs désordres, seront les premiers à condamner ce qu'ils approuvent. Quelle confusion sera-ce donc à une âme, quand, plus jalouse que jamais de son honneur et de son estime, et rien ne parlant plus pour justifier ses péchés, elle se trouvera noircie de tant de taches, et se verra l'objet du mépris, des insultes, des outrages, non de quelques personnes en particulier, mais de Dieu, des anges, des saints, des damnés et des démons ?

Quand les hommes seraient d'humeur sur la terre à faire justice au vice, comme ils ne peuvent pas deviner tout ce qui se passe en secret, ni moins encore pénétrer dans les cœurs, il y a mille péchés qui échapperaient à leur censure. (Et c'est la dernière ressource qui sert au vice pour se rassurer contre la honte, l'espérance du secret.) Faisons, on ne le saura pas. Mais dans ce jour fatal tout sera exposé en vue, Dieu lèvera tous les voiles derrière lesquels nous croyons aujourd'hui nous sauver. Et comme au retour du printemps, le soleil venant à fondre les

neiges dont il trouve la terre couverte, on aperçoit de la boue, des épines, des précipices dans les lieux où auparavant on n'en voyait aucun vestige, où tout était blanc et uni : Jésus-Christ, ce Soleil de justice, détruisant pleinement ce que l'hypocrisie et l'artifice des hommes emploient aujourd'hui pour plâtrer leurs dérèglements, on ne verra qu'ordures, qu'infamies, qu'abomination dans ces personnes qui dupent aujourd'hui le monde par leurs belles apparences. Ce sera pour lors que ces usures palliées avec tant d'adresse, que ces injustices déguisées avec de si fines couleurs, que ces calomnies si concertées, que ces fourberies si enveloppées, que ces pensées formées dans le cœur, d'où jamais elles ne sont écloses, que ces cajoleries débitées furtivement à l'oreille, que ces actions qui n'ont point eu d'autres confidents que le cabinet et la nuit : ce sera pour lors que toutes ces choses seront comme étalées publiquement, la neige qui nous les dérobe ici-bas ne pouvant pas résister aux rayons de la vérité.

Voilà donc une étrange confession, mes frères : confession si générale et si publique, confession dans laquelle tout déposera contre nous, et Dieu, et nos péchés, et les créatures. *Accedam ad vos in judicio*, dit le Dieu d'Israel par Malachie, son prophète, *et ero testis vobis maleficus, et adulteris, et perjuris* (Malach., III, 5). Je ferai la fonction de témoin contre vous aussi bien que celle de juge ; mais le témoignage que je porterai sera si convaincant, qu'en un moment vous serez forcés d'y acquiescer : *Testis vobis*. Il ne sera pas besoin ni de longues formalités, ni de procédures pénibles ; et malgré toutes vos fuites je vous contraindrai d'avouer vos parjures, vos adultères, vos malversations, en vous disant : Les voilà, vous l'avez fait. Pour nos péchés, outre qu'ils nous accuseront devant le tribunal de notre conscience, et qu'ils nous feront secrètement notre procès, dans ce conflit intérieur de pensées dont l'Apôtre parle aux Romains (Rom., II, 15), j'apprends de Tertullien qu'ils publieront encore notre turpitude. Quand personne ne les mettrait au jour, ils se produiraient d'eux-mêmes, et leur image gravée sur le front de celui qui les aura commis, image que Tertullien appelle si justement les marques, les caractères, les empreintes des péchés : *Stigmata delictorum* (*Adversus Marcion.*, l. IV), cette image dira à tous les yeux : Celui-ci est un blasphémateur, celui-là est un impudique ; voici un prêtre scélérat, voilà un magistrat corrompu ; c'est ici un riche avare, c'est là une femme mondaine : chacun se trouvera comme marqué sur le front du caractère distinctif de son péché particulier : *Stigmata delictorum*. Enfin, Messieurs, le Saint-Esprit nous avertit que les créatures, même les plus insensibles, trouveront de la voix pour nous reprocher nos offenses : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus*, dit le livre de Job, *et terra consurgit adversus eum* (Job, XX, 27). Les astres que vous avez choisis pour confidents de vos crimes,

de ces crimes que vous croyiez ensevelis dans l'obscurité de la nuit, ils en deviendront les accusateurs ; et la terre, sur laquelle vous commettez aujourd'hui si hardiment tant d'iniquités, comme si vous étiez sûrs de son silence, empruntera une langue et se déclarera partie contre vous.

In cogitatione tua regi ne detrahas (c'est Salomon qui parle), *et in secreto cubiculi tui ne maledixeris diviti, quia et aves celi portabunt vocem tuam* (Eccle., X, 20) : Ne parlez point mal du roi, si vous en pensez mal dans le cœur ; et gardez-vous de médire du riche, même dans le secret de votre chambre ; parce que les oiseaux du ciel rapporteront vos paroles, et publieront par leurs ramages ce que vous avez dit de plus partienlier. Sur cela, Messieurs, je vous laisse à juger de l'effet que l'idée de cette confession dernière doit produire à présent dans vos âmes, et je me contente de vous demander avec saint Chrysostome : Si quelqu'un de vous se sentait maintenant coupable de quelque grand crime, n'aimerait-il pas mieux mille fois mourir, que de le voir révéler devant lui dans cette assemblée, et d'avoir autant de témoins de son impiété qu'il y a ici de personnes qui m'écoutent ? Que ne donnerait point un homme, s'il savait que publiquement on va le convaincre d'une insigne friponnerie, pour s'en épargner la confusion ? Sa propre vie, une femme ne la sacrifierait-elle pas volontiers, plutôt que de voir ici le mystère de ses commerees découvert ? Que deviendrons-nous donc, continue saint Chrysostome, lorsque notre vie sera rendue publique devant tous les hommes ensemble ? Mais, hélas ! poursuit ce Père, je ne parle que des hommes qui connaîtraient notre vie, et de la confusion que nous aurions à essayer devant eux. C'est Dieu, mes frères, c'est sa lumière, ce sont ses yeux perçants, c'est sa présence qu'il faut craindre. Car que deviendra alors un pécheur, quand on l'arrachera par force du fond de ces ténèbres, qu'il avait toujours affectées, pour se présenter à Dieu ? Comment soutiendra-t-il le visage de ce juge ? Où se cachera-t-il pour fuir les éclairs de ses yeux ? Ah ! l'enfer avec ses feux paraîtra doux en comparaison de cette vue. Ainsi parlait saint Chrysostome au peuple, qu'il instruisait sur le jugement dernier. Ainsi doit raisonner, je ne dis pas un contemptif, mais tout homme de bon sens avec lui-même. Encore ne doit-il pas en demeurer là, ni laisser ces réflexions stériles. Car c'est peu que de se représenter le péril, si on ne travaille à le repousser. Or, quelle voie à prendre pour éviter la honte d'une confession si ignominieuse ? Une autre confession ; confession volontaire, confession sincère, confession humble, confession exacte de nos misères, de nos faiblesses, de nos dérèglements, de tout ce qui peut fonder contre nous quelques reproches. Si nous remettons les choses à cette confession que le jugement nous extorquera, elle nous couvrira d'une confusion ineffaçable, au lieu que nous assujettissant à la confession que je vous pro-

pose, elle effacera la matière de cette confusion qui est la laideur du péché, et donnera à nos âmes une beauté toute céleste. C'est la remarque de saint Augustin et de saint Bernard sur ces paroles du psalmiste : *Confessio et pulchritudo in conspectu ejus* (Psal. XCV, 6) : Voyez, disent ces saints docteurs, l'ordre des paroles, confession et beauté ; la confession va devant, la beauté suit après ; comme s'il voulait nous dire : Voulez-vous laver toutes ces taches honteuses qui défigurent la face de votre âme ? Avouez-les avec humilité, et par l'aveu que vous en ferez elles disparaîtront, il n'en restera pas le moindre vestige : *Vis esse pulcher ? Confitere. Fædus eras, confitere, ut pulcher sis ; peccator eras, confitere, ut justus sis* (Aug., enarr. in psal. XCV). Mettons-nous donc à la question, mes frères, si j'ose me servir de ce terme, et pour nous la donner sans miséricorde, représentons-nous sans cesse ce redoutable tribunal où les pécheurs auront un jour leur Dieu, leur conscience, leurs ennemis, mais un Dieu irrité, mais une conscience sincère, mais des ennemis impitoyables pour juges, pour témoins, pour accusateurs. Frappés et remplis de cette idée, il n'y aura ni paresse assez forte pour nous faire rien différer, ni honte assez puissante pour nous faire rien déguiser, ni lâcheté assez indulgente pour nous faire rien pardonner. Dût-il nous en coûter nos plaisirs, dût-il nous en coûter notre réputation, dût-il nous en coûter notre fortune ; nous dirons tout, nous ferons tout, nous risquerons tout, si une fois l'image d'un jugement aussi affreux que celui qui nous menace se rend maîtresse de notre esprit.

Autrefois cette image a eu assez de force pour porter de saints personnages, qui avaient bien moins lieu de s'en alarmer que nous, à des résolutions que je puis dire extrêmes, jusqu'à s'enfermer tout le reste de leur vie entre quatre murailles, comme saint Jean Climaque le rapporte d'un solitaire de sa connaissance. Mais, hélas ! bien loin de l'envisager, nous en détournons la vue ; et je puis dire de la plupart des chrétiens, avec l'Ecclésiastique : *Longe est testamentum a quibusdam* (Eccli., XVI, 22). On ne s'occupe guère dans le monde de ce qui doit arriver à la fin du monde, et cet examen effroyable par lequel les hommes doivent passer fait le moindre de leurs soins : *Qui minoratur corde, cogitat inania, et vir imprudens et errans cogitat stulta* (Ibid., 23). Des bagatelles, des puérilités nous remplissent ; et le compte que nous avons à rendre, ce compte si terrible, où il va de notre tout, ne nous inquiète pas. L'ombre d'un affront imaginaire, nous ne la saurions supporter, elle nous désole : et nous ne sommes pas seulement émus de cette confusion que tous les opprobres imaginables nous préparent. Vivons toujours, disons-nous, comme ces insensés dont parle saint Chrysostome, vivons, et quand nous y serons nous verrons ce qu'il en arrivera. Ainsi, charmés du présent, nous négligeons l'avenir, sans foi pour Dieu, sans amour pour nous-mêmes. Mais

quelle stupidité, ou plutôt quelle brutalité est pareille à la nôtre, quand nous raisonnons de la sorte : Nous verrons ce qu'il en arrivera, quand nous y serons...? Mais s'il en arrive enfin ce qui nous a été tant de fois annoncé et prédit par celui-là même dont la vérité des prédictions qui restent à accomplir est démontrée par la certitude de celles dont nous avons déjà vu l'accomplissement; prédit par celui-là même dont les témoignages qu'il se rend à lui-même sont soutenus de si solides preuves, sont revêtus de caractères si incontestables, sont écrits partout avec des traits si lumineux, qu'il faut renoncer à la raison, au bon sens, pour oser les révoquer en doute : *Testimonia credibilia facta nimis* (*Psal.* XCII, 5) ? Hé ! mes frères, que ne verrons-nous point alors ; et avec quelle confusion, avec quelle douleur, avec quel désespoir le verrons-nous ? Mais que ne le voyons-nous dès maintenant par avance, comme nous le pourrions, sinon aussi clairement, du moins aussi certainement ; si nous portions les yeux de la foi jusque dans ce terrible avenir, par une méditation assidue, et sur les menaces que Jésus-Christ nous en a faites, et sur les assurances qu'il nous a données de l'exécution infaillible de ces menaces, si nous n'avons soin de la prévenir ? Mais cette foi, nous ne l'avons pas de notre fond, elle est un don de Dieu (*Ephes.*, II, 8) ; ah ! disons-lui donc incessamment comme les apôtres : Seigneur, augmentez notre foi (*Luc.*, XV, 5), et ne cessons point de le prier qu'il nous ouvre les yeux, et qu'il nous touche le cœur ; afin de nous préparer de telle sorte à ce grand jour, que rien n'y soit pour nous à craindre, que tout y soit à espérer, etc.

SERMON

POUR LE PREMIER MARDI DE CARÊME.

Des églises.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo.

Jesus étant entré dans le temple de Dieu, il en chassa tous ceux qui y vendaient et achetaient (*Matth.*, XXI, 12).

Comme tous les jours sont des fêtes pour l'homme de bien, il n'y a point de lieux aussi qui ne soient des temples pour lui. Ce fut sur cette vérité, mais mal entendue et mal prise, que se fondèrent certains hérétiques, pour dire que le monde était le seul temple, qui répondit dignement à la majesté de Dieu ; que c'était resserrer l'immensité de ce Souverain Etre dans des bornes trop étroites, que de vouloir lui assigner certaines places pour sa demeure ; et que l'on ne se formait pas des sentiments assez relevés de sa bonté, si l'on se persuadait qu'il prit plaisir à répandre en un lieu plutôt qu'en un autre les trésors de ses grâces sur les hommes. Si nous en croyons l'historien des Juifs, le premier roi d'Israël avait employé longtemps auparavant l'artifice de ce mauvais raisonnement, pour affermir sa domination naissante. Car, de peur que le peuple ne rentrât sous l'obéissance du prince dont il venait d'abandonner

le parti, s'il allait à Jérusalem offrir des sacrifices dans le temple, il l'en détournait adroitement, en lui disant que Dieu remplissait également par sa présence toutes les parties de l'univers, et qu'il recevait indifféremment tous les vœux qui s'adressaient à lui, de quelque coin de la terre qu'on les poussât vers le ciel.

Il faut l'avouer aussi, chrétiens, Dieu étant un Etre immense et spirituel, qui remplit tout comme immense, et qui comme spirituel ne peut être renfermé dans aucun espace, il ne se borne pas à certains lieux à la manière et sur le pied des créatures, qui sont bornées et matérielles. C'était là à peu près l'idée grossière que les païens se formaient de leurs dieux, dont ils attachaient de telle sorte la présence et le pouvoir aux autels sur lesquels ils posaient leurs images, qu'ils les croyaient renfermés dans l'enceinte de leurs temples. Mais la religion chrétienne donne à ses sectateurs une idée bien plus noble du Dieu vivant, quand elle élève des temples à sa gloire ; elle ne prétend pas l'exclure du reste de l'univers, ni lier les bras à sa puissance, ou fermer les oreilles à sa bonté, en quelque lieu qu'on le réclame. Elle nous apprend, cette religion éclairée, que si Dieu se choisit de certains lieux où nous lui présentons nos vœux et nos prières, c'est par condescendance pour nous, et non par aucune nécessité de sa part. Car comme le corps, aux lois duquel nous sommes asservis, nous oblige de donner aux différentes fonctions de la vie des lieux aussi bien que des temps différents, un lieu pour le travail, un lieu pour le repos, Dieu a bien voulu s'abaisser jusqu'à cette infirmité de l'homme, en lui assignant des lieux exprès, où ils puissent traiter plus commodément ensemble sur ce qui regarde la gloire de l'un et les besoins de l'autre.

C'était donc avec justice, ô mon Sauveur, que vous défendiez aux Juifs d'exercer dans la maison de votre Père un trafic honteux et sordide de marchandise et d'argent. Cette maison en effet était bâtie pour un commerce bien plus saint et plus sublime ; commerce où le ciel entre en négociation avec la terre ; commerce, qui lie le Créateur et la créature par de mutuels intérêts. Car, Messieurs, si vous y prenez garde, tout ce que Dieu peut attendre de l'homme, tout ce que l'homme peut attendre de Dieu, ces sacrés lieux le leur procurent. Qu'est-ce que Dieu peut attendre de l'homme, sinon d'en être glorifié ? Qu'est-ce que l'homme peut attendre de Dieu, sinon d'en être favorisé ? Or, par une heureuse rencontre, il se trouve que nos temples sont tout à la fois et des lieux de gloire pour Dieu, et des lieux de faveur pour l'homme : Dieu en tire de l'honneur pour son nom, l'homme en tire du secours pour ses besoins.

Mais qu'est-ce que le démon n'est point capable de renverser et de détruire ? Un si beau dessein ne subsiste pas, et vous diriez même que les choses ont pris un cours tout contraire. Car c'est ici, Messieurs, ma pre-

mière vérité : Les églises qui devraient faire la gloire et l'honneur du Très-Haut deviennent par notre profanation des lieux où il est insulté et déshonoré. Et ma seconde vérité, c'est que les églises, où l'homme devait trouver bénédiction et grâce, lui deviennent par son impiété une source de péché et de malédiction. Ces deux propositions vont faire tout le sujet de ce discours, après que nous nous serons adressés à Marie, cet auguste temple qu'aucune profanation ne souilla jamais et dans lequel un Dieu trouva une demeure digne de lui, quand il lui fit dire par un ange, *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Soit que l'on considère dans les églises ou la magnificence de leur structure, ou les cérémonies de leur consécration, ou la sainteté de leur usage, tout y prêche la gloire de Dieu, tout y conspire à en donner une haute idée. Je sais bien que ces édifices, quelque superbes qu'ils puissent être, sont toujours infiniment au-dessous de la majesté d'un Dieu, qui ne peut habiter qu'en lui-même, et à qui le ciel et la terre ne sauraient fournir une demeure qui lui convienne. Après que le roi-prophète eut employé des sommes immenses, et qui épuiserait aujourd'hui les trésors des plus grands rois, pour faire les préparatifs nécessaires à bâtir la maison du Seigneur, il proteste que tout cet appareil n'approchait en aucune manière de la grandeur du projet qu'il médite. Après que Salomon son fils eut achevé cet ouvrage avec des travaux incroyables, avec une dépense infinie et toute la magnificence possible, il demande s'il se peut faire que Dieu daigne habiter dans une maison si chétive (III *Reg.*, VIII, 27; II *Paralip.* VI, 18). Et ces deux princes avaient grande raison, Messieurs : il n'y a point de palais qui soit proportionné à la grandeur du monarque que nous servons. Mais avec tout cela, parce que notre faiblesse ne nous permet pas d'aller plus loin, l'éclat, l'ornement et la pompe des églises ne laissent pas de publier en leur manière ce que nous pensons de celui qu'on y adore, d'en imprimer du respect, et d'en relever la gloire.

D'un autre côté, les cérémonies qu'on apporte à la consécration des églises, pour les distinguer des édifices profanes, et pour les préparer à l'usage qu'on en veut faire, ces cérémonies sont autant de preuves de cette même vérité. Or, si vous y avez jamais fait attention, combien de prières, combien d'onctions, combien d'invocations en ces rencontres ? Et que signifie tout cela, sinon que le culte de Dieu, auquel ces lieux sont destinés, demande des préparations extraordinaires ; que sa sainteté est extrême, aussi bien que sa majesté, puisqu'on n'ose pas seulement entreprendre de célébrer ses louanges, qu'on n'ait auparavant purifié avec une attention singulière la maison qui doit y servir ?

Mais, chrétiens, ne comptez tout cela pour rien, si vous ne voulez ; regardez seulement

ce qui se passe dans nos temples, et vous m'avouerez que la créature ne peut porter plus loin sur la terre la gloire de son Créateur ; car c'est là que Dieu, placé sur nos autels comme sur son trône, voit tout ce que le monde a de grand abattu à ses pieds, et prosterné en sa présence, pour lui offrir publiquement des prières et des sacrifices avec la pompe la plus auguste et l'appareil le plus solennel dont puisse être capable une ingénieuse piété.

Vous êtes trop instruits dans la science de la religion, pour ignorer que la prière et le sacrifice forment la plus solide gloire qui puisse revenir à Dieu de la part de l'homme : lui qui connaît si parfaitement la nature et le prix des choses, témoigne, en cent endroits de l'Écriture, qu'il se trouve honoré par les vœux qu'on lui adresse ; et en effet, lorsque vous offrez vos prières à Dieu, savez-vous ce que vous faites ? C'est une protestation respectueuse, par laquelle vous reconnaissez la puissance et la bonté de celui que vous invoquez ; c'est un aveu solennel qu'en lui, et en lui seul, est votre confiance, que de lui dépend votre espoir dans les besoins qui vous pressent. Or je ne conçois pas, ô mon Dieu ! qu'il y ait rien de plus glorieux pour vous hors de vous-même, ou, s'il y a quelque chose, c'est assurément le sacrifice ; car le sacrifice est le plus grand de tous les actes de la religion ; c'est par le sacrifice que l'homme publie et la souveraineté du premier être et le néant de tous les autres. Le sacrifice nous acquitte envers Dieu de toutes les obligations que nous lui avons, des retours que nous lui devons, soit à cause de nos péchés, soit à cause de ses miséricordes ; si bien, chrétiens, qu'après le sacrifice il ne reste plus rien que Dieu puisse exiger de l'homme pour sa gloire ; il en est le comble et le couronnement. Or, c'est dans le temple que le sacrifice lui est offert, et c'est à le lui offrir que le temple est plus particulièrement destiné. Revenons donc à notre but, et disons après un prophète que nos temples sont véritablement le lieu où réside la gloire du Seigneur (*Psal.* XXV, 8). Tous les jours, on y entend retentir l'air du bruit des prières publiques ; Dieu y reçoit tous les jours le tribut des vœux que lui portent en foule une multitude infinie de suppliants. Tous les jours on y verse, sur mille autels différents, le sang d'une même victime ; sang précieux, dont une seule goutte rend en un moment plus d'honneur à celui pour qui il est répandu que toutes les créatures ensemble, quand même elles s'ancantraient en sa présence.

J'aurais beaucoup de réflexions à faire encore là-dessus ; mais tout importante qu'est cette matière, je vois encore, ce me semble, quelque chose de plus important qui m'appelle. Contentons-nous donc ici de dire que si les églises sont des lieux choisis du Seigneur pour la manifestation de sa gloire et pour la sanctification de son nom, il n'y a point de sentiments de respect que nous ne devions avoir pour nos temples, ni de

marques de vénération qu'il ne faille leur donner. Mais, hélas ! où trouverons-nous ces sentiments de respect ? où est-ce que ces marques de vénération éclatent ? Le roi-prophète, touché d'une piété tendre envers Dieu, et tout occupé du désir de sa gloire, disait un jour à Nathan : Est-il juste que je demeure dans une maison de cèdres, et que le Dieu que je sers n'ait point de maison pour lui, ou n'en ait qu'une de viles peaux de bêtes (II *Reg.*, VII ; I *Paralipp.*, XVII) ? Ce prince si religieux ne pouvait se résoudre à loger dans un magnifique palais, pendant que l'arche du Seigneur était exposée sous un simple pavillon, d'une manière indigne d'elle. Mais aujourd'hui, bien loin de brûler d'un zèle si louable pour la beauté de la maison de Dieu, on n'a que de l'indifférence pour elle, on la laisse sans scrupule dans une indécence honteuse. Saints et vénérables édifices qui tombez presque en ruine en tant de lieux, ne faites-vous point ce reproche à quelques-uns de ceux qui m'écourent, et ne devrais-je point ici vous prêter l'organe de ma voix pour vous servir d'interprète ? Mais qu'est-il nécessaire de parler où les pierres mêmes parlent ; et que pourrais-je dire, après tout, qu'elles n'en disent encore davantage à tous les yeux ?

Il est vrai qu'ordinairement parlant les villes donnent moins de lieu à ces plaintes ; mais s'il m'est permis de suivre ici mon zèle, (et pourquoi ne le ferais-je pas ?) allons dans les provinces, et ne jugeons pas ce point de morale indigne de notre attention. Là, Messieurs, pendant que vous appliquez tous vos soins à vous faire des maisons superbes, que vous n'épargnez ni peine, ni dépense pour leur embellissement, en quel état souvent abandonnez-vous les lieux saints, qui sont ou de votre dépendance ou de votre voisinage ? Une église à faire pitié ; car je ne puis m'empêcher de le dire, dût le détail vous en paraître bas : des autels négligés, des images dont la forme peu sérieuse fait naître la raillerie plutôt que le respect, une sacristie pauvre et malpropre, des ornements sales et déchirés. Que dirai-je des vases sacrés qui servent aux saints mystères ? Quoi ! Mesdames, vous aurez le cœur de voir briller sur vous l'or et les pierreries, pendant que le corps adorable et le sang précieux de l'Agneau sans tache reposent dans des vases que vous ne pourriez vous résoudre d'employer à vos usages ? Vous enrichirez vos appartements de mille superfluités, et vous ne travaillerez point à la décoration des autels ? Vous tiendrez vos maisons dans une propreté excessive, pour ne pas dire dans une somptuosité criminelle, et vous ne penserez pas à tirer les églises de la poussière et de l'ordure ? Ah ! femmes d'Israël, où êtes-vous, vous qui apportâtes autrefois avec un saint empressement vos diamants et vos perles à Moïse (*Exod.*, XXXV, 22), pour enrichir des dépouilles de votre luxe un tabernacle qui ne renfermait qu'une figure grossière des merveilles dont nous avons la réalité ? Venez, venez et confondez

des femmes chrétiennes, qui ne voudraient pas se priver d'un bijou pour tenir dans une bienséance honnête des lieux que le Dieu vivant consacre par sa présence.

Et ne me dites point, chrétiens, que notre religion, faisant son capital d'adorer Dieu en esprit et en vérité, doit compter tous ces dehors pour peu de chose, et qu'une solide piété ne s'arrête pas à ces minuties. Sans doute que saint Jérôme entendait le christianisme, et qu'il se connaissait en vertu. Cependant, dans l'éloge qu'il adresse à la mémoire d'un homme illustre, il lui fait un mérite singulier de son amour pour la décence des saints lieux ; et parmi ses grandes actions, il ne dédaigne pas de compter les petits soins avec lesquels il s'appliquait aux moindres choses qui avaient l'honneur d'appartenir au sanctuaire. Aussi, Messieurs, l'indifférence sur cela peut-elle être tolérable ? Dieu n'est-il pas offensé d'un mépris qui rejaillit indirectement sur lui ? Et quand je n'aurais que cela à reprocher à mes auditeurs, n'ai-je pas eu raison de dire que si, d'un côté, les églises font l'honneur et la gloire de Dieu, elles sont aussi par notre faute des lieux où il est insulté et déshonoré ?

Mais que ne suis-je assez heureux pour n'avoir point sujet de pousser plus loin mes plaintes et mes reproches ! car enfin, si l'indécence des lieux saints tourne à la honte de celui à qui ils sont consacrés, les irrévérences qui s'y commettent lui font des outrages incomparablement plus sensibles. Est-il nécessaire, chrétiens, de vous faire ici la peinture de ces irrévérences scandaleuses ? Hélas ! elles sont devenues si publiques, que vous ne pouvez pas les ignorer, et en même temps si autorisées par l'usage, ou plutôt par l'abus du siècle, qu'il paraît impossible de remédier à ce désordre ; car c'est ici que nous pouvons dire, après saint Chrysostome : Les maisons particulières étaient autrefois comme les églises ; mais les églises aujourd'hui sont comme des maisons particulières. Les chrétiens alors ne parlaient dans leurs maisons que des choses du ciel, et ils ne parlaient aujourd'hui dans les églises que des choses de la terre. Que dis-je ? ajoute ce saint docteur, nos églises sont devenues d'une pire condition que nos maisons. Encore dans nos maisons les choses se passent-elles avec ordre, les domestiques se tiennent dans le silence et dans le respect en la présence de leurs maîtres et de leurs maîtresses, tout le monde garde les mesures d'une exacte bienséance. Mais dans nos églises souvent ce n'est que trouble et que confusion ; car en effet qui ne voit (je suis toujours saint Chrysostome) que ces lieux saints aujourd'hui ressemblent à des places publiques, par le tumulte qui y règne, par le peu d'ordre qui s'y garde, par la liberté qu'on s'y donne. Y a-t-il assemblée d'honnêtes gens où les choses se passent avec autant de bruit, où l'on s'entretienne avec si peu de contrainte de toutes les bagatelles qui peuvent tomber dans la conversation, où l'on se mette en des postures plus immo-

destes et moins respectueuses? On paraît aux pieds des autels avec la même dissipation d'esprit qu'on apporterait à une chose indifférente : les yeux s'y promènent sur les objets qui se présentent à eux avec aussi peu de retenue qu'on en pourrait avoir partout ailleurs, et l'on ne s'y gêne pas davantage ; l'on y éclate par des ris aussi peu mesurés que si l'on s'y divertissait à quelque représentation profane. Mais qu'il me soit permis de m'écrier avec saint Chrysostome : Prenez-vous nos autels pour des théâtres, et nos mystères pour des comédies? Qui peut vous imprimer de la modestie et du respect, si des lieux si saints et des choses encore plus saintes ne le font pas? Ne vous souviendrez-vous point de ce qui se passe à la cour? Aussitôt que le prince paraît, on voit aussitôt régner partout un respectueux silence, personne n'ose lever les yeux, et tout le monde demeure immobile comme des statues. Cela se doit ; mais aussi apprenez-en du moins à traiter le Dieu du ciel comme on traite les dieux de la terre ; et pendant que vous regardez un homme comme une divinité, regardez tout au moins la divinité comme cet homme. Est-ce trop vous en demander?

Cependant tous ces outrages, quelque offensants qu'ils puissent être, ne sont qu'un jeu supportable, si on les compare à l'effronterie et à l'irréligion qui entreprend quelquefois de braver Dieu sur ses autels, en introduisant la vanité, et, si j'ose le dire, la galanterie jusque dans le sanctuaire. Le mal est trop grand pour le dissimuler, et je dirais même pour le croire, s'il ne frappait tous les yeux. Car enfin pour me décharger de ce que j'ai sur le cœur, avec toute la liberté que me donne mon ministère, que signifient dans les femmes chrétiennes tant d'ajustements par lesquels elles affectent de se faire distinguer? Cette suite, ce cortège, ces parures, ce faste jusque dans les instruments qui servent à la dévotion. Est-ce là l'équipage avec lequel une criminelle doit se présenter devant son juge? n'est-ce pas insulter à un Dieu anéanti dans le sein de la pauvreté et de l'humilité, tel que la foi nous le présente sur ses autels, que de se produire à ses yeux avec cet attirail d'orgueil et cette montre de richesses? Au lieu de venir l'adorer, ne semble-t-il pas qu'on ne vienne que pour chercher des adorateurs, pour lui disputer sa gloire, et pour lui enlever, à son mépris, les respects et les vœux des autres, pendant que l'on fait mine de lui en rendre soi-même?

En effet, pour ne rien omettre, comme si c'était trop peu, ô mon Dieu! de vous outrager dans les cercles et dans les ruelles, à la comédie et au bal, on vient vous attaquer dans votre palais, et jusque sur votre trône. On s'en fait une espèce de rendez-vous, par cette affectation criminelle avec laquelle on ne manque jamais de se trouver toujours en certain lieu, toujours à certaine heure ; les choses même les plus saintes deviennent l'occasion de cette impiété et lui servent de

prétexte. C'est là qu'une jeunesse licencieuse, qu'une foule de gens perdus de conscience et sans pudeur, tournent le dos aux autels pour prostituer leurs regards et leurs soupirs à une beauté criminelle dont ils ont fait leur divinité. C'est là que se font quelquefois ces entrevues dérobées, dont l'on n'a pas la liberté ailleurs ; que se dressent des embûches à la chasteté des femmes et à la pudeur des filles, pour qui il y aurait moins à craindre dans la maison des pères et des maris.

Hé! mes frères, y pensons-nous? croyons-nous qu'il y ait un Dieu? où est notre foi? et si nous en avons encore un peu, où est notre raison? Des païens pourraient-ils s'en moquer avec une impudence plus effrénée? Mais que dis-je, des païens? c'est être pire que des démons. *Dæmones credunt et contremiscunt* (Jac., II 19) : Les démons croient, et en croyant ils ne peuvent s'empêcher de trembler. Or, si vous croyez (à quoi il n'y a guère d'apparence), comment ne tremblez-vous pas, ou plutôt comment avez-vous le front d'insulter en face à votre Dieu et si insolemment? N'avez-vous pas des maisons, demandait autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, pour y boire et pour y manger ; et méprisez-vous l'Eglise de Dieu? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum, aut Ecclesiam Dei contemnitis* (I Cor., XI, 22)? Mais, reprend saint Chrysostome, on pourrait vous faire le même reproche en un autre sens, et avec plus de justice : Méprisez-vous l'Eglise de Dieu? Si vous avez juré de l'offenser, pourquoi cherchez-vous ces saints lieux? La ville, la campagne ne suffisent-elles pas à votre impiété? n'avez-vous pas des maisons? Qu'il y ait du moins quelques endroits de la terre où Dieu soit à couvert de vos insultes! Pourquoi la maison de Dieu sera-t-elle moins privilégiée que celle d'un homme? Parmi les peuples les plus barbares on a toujours eu quelque sorte de respect pour un homme dans sa maison ; ces lieux ont été regardés comme des asiles ; rarement les a-t-on violés pour y aller outrager ceux à qui ils servent de retraite. Faut-il donc que la maison de Dieu ait moins d'immunité? Faut-il que ses droits soient foulés aux pieds avec une impunité publique, et cela sous prétexte de lui rendre ses devoirs, d'entendre sa parole et de chanter ses louanges, comme si l'on voulait ajouter la raillerie à l'injure?

Ministres du Seigneur, où êtes-vous? Puissances du siècle, que faites-vous? Où éclatera votre zèle, si ce n'est dans ces occasions? Et pourquoi les lois humaines s'armeront-elles jamais, si ce n'est pour exterminer ces monstres? Qu'il me soit donc permis d'ajouter, en finissant cette première partie, les reproches que saint Optat faisait aux donatistes, lorsqu'ils démôliaient les temples dans l'Afrique avec une fureur sacrilège : *Dicite, fratres, quid vobis fecerat locus, quid ipsi parietes, ut talia paterentur?* De grâce, dites-nous encore que vous ont fait ces édifices sacrés, et pourquoi affectez-vous, eu

semble, de les faire servir de théâtres à votre insolence et à votre impiété ? *An quia illic rogatus est Deus ? An quia illic laudatus est Christus ? An quia illic invocatus est Spiritus sanctus ?* Ne savez-vous pas qu'on y prie le Père céleste, qu'on y loue Jésus-Christ son Fils, qu'on y invoque le Saint-Esprit ? Avez-vous oublié que si la religion a quelque chose de grand et d'auguste, il se passe dans ces lieux, que Dieu à qui toute la terre appartient s'est réservé d'une manière spéciale et par préférence ? Ignorez-vous ces choses, ou bien est-ce à cause de cela même que vous choisissez exprès ces lieux, que tant de raisons devraient vous rendre précieux et vénérables, pour morguer votre Dieu en face, là même où les autres l'honorent, afin que l'injure soit complète ? Ah ! vous y avez réussi, je l'avoue, et vous avez trouvé le secret de changer sa gloire en ignominie. Mais si vous ne le savez pas, apprenez enfin et souvenez-vous aussi que d'un lieu de salut vous en faites pour vous un lieu de malédiction. C'est ma dernière partie.

SECOND POINT.

Quoique Dieu par son immensité remplisse également toutes les parties de l'univers, il y en a cependant quelques-unes où vous diriez qu'il réside plus effectivement qu'en d'autres, parce qu'il y fait sentir sa présence par des marques plus évidentes qu'ailleurs. Et ce qu'il y a d'admirable, chrétiens, c'est, comme l'a remarqué saint Bernard (*in Dedicat. serm. 6*), que ce Dieu incompréhensible, dont la nature ne souffre ni composition, ni mélange, paraît néanmoins dans ses différentes opérations tout différent de lui-même selon les lieux où il agit. On peut regarder cet Etre immense ou dans le ciel, ou aux enfers, ou sur la terre. Là si vous considérez ce que sa présence opère, vous le prendriez, ce semble, d'abord pour trois dieux, plutôt que pour le même Dieu. Elevez-vous les yeux vers le ciel ? vous y verrez un Dieu de majesté et de gloire. Les abaissez-vous dans les enfers ? il vous y paraîtra un Dieu de rigueur et de colère. Les arrêtez-vous sur la terre ? vous y trouverez un Dieu de miséricorde et de bonté. Dans le ciel, ajoute saint Bernard, c'est un époux plein de charmes qui fait le bonheur et la joie de ceux qu'il a appelés à ce festin délicieux qui durera éternellement. Dans l'enfer, c'est un juge impitoyable qui décharge tout le poids de sa fureur sur ces âmes réprouvées qui ont eu le malheur de tomber entre ses mains. Sur la terre, c'est un Père plein de tendresse et d'amour qui fait pleuvoir la rosée de ses grâces sur les justes et sur les injustes. C'était au sujet d'une église, dont la dédicace se célébrait par un anniversaire solennel, que saint Bernard a fait toutes ces réflexions.

Et de vrai, Messieurs, il n'est pas difficile de vous montrer que comme Dieu a destiné le ciel pour y manifester aux saints les richesses de sa gloire ; que comme il a préparé l'enfer pour y exercer sur les méchants

les rigueurs de sa justice, il semble qu'il ait choisi nos temples sur la terre pour y faire goûter aux hommes les douceurs de sa miséricorde. Ici, chrétiens, est-il nécessaire de vous représenter toutes les faveurs dont sa main bienfaisante vous a comblés dans ces saints lieux ? Rappelez dans votre mémoire comme à votre entrée dans le monde vous y trouvâtes un asile, où le démon, dont vous étiez la proie, fut obligé de vous relâcher ; où Dieu vous adopta au nombre de ses enfants ; où vous fûtes lavés des taches d'une naissance criminelle ; où vous reçûtes l'impression d'un esprit nouveau dans les eaux salutaires du baptême. Souvenez-vous qu'après cela, autant de fois que vous êtes retombés dans la disgrâce du Père céleste, par les déréglemens de votre conduite, ces saints lieux vous ont offert et des ministres et des tribunaux pour vous réconcilier avec lui par l'entremise de la pénitence. N'est-ce pas là encore qu'il vous a reçus si souvent à sa table, et qu'il vous y invite tous les jours pour vous servir le pain des anges et pour vous nourrir de son propre corps ? N'est-ce pas là enfin qu'il vous parle et qu'il vous écoute à toute heure, lorsqu'on vous y explique de sa part les oracles de sa vérité, et qu'il vous y attend pour prêter l'oreille à vos prières ?

Quand les saints docteurs ont fait réflexion sur ces miracles d'amour, qui éclatent dans nos temples, ils ont relevé ces saintes maisons par tous les éloges imaginables. Quelques-uns ont dit qu'on pouvait regarder chaque église comme une piscine, mais plus salutaire infiniment que la piscine de Bethesda (*Joan., V*). En effet, au lieu que cette fontaine mystérieuse ne rendait la santé qu'en certain temps, à un seul malade, après qu'un ange était descendu pour en troubler l'eau ; aujourd'hui, sans tant de mystères, de quelque maladie qu'on soit frappé, quelque nombreuse que puisse être la multitude des malades, à quelque heure qu'on se présente, on trouve dans nos églises une main toujours secourable, des remèdes toujours prêts pour la guérison de ses infirmités. D'autres ont comparé nos temples à la maison de ce père débonnaire, dont l'histoire est rapportée dans l'Evangile de saint Luc (*Luc., XV*). Et véritablement comme ce charitable père reçut avec des entrailles pleines de tendresse un malheureux fils, qui l'avait quitté pour s'abandonner à ses plaisirs ; comme il lui fit donner des habits conformes à sa naissance, et qu'après l'avoir magnifiquement régalé dans un somptueux repas, il le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; ainsi, après tous les égarements où le péché nous a engagés, du moment que nous revenons à l'église, la maison de notre commun Père, là ce Père tendre et passionné, oubliant nos ingratitude et ses déplaisirs, vient au-devant de nous, nous reçoit avec effusion de cœur, nous caresse, nous embrasse, et nous prépare un festin délicieux où il déploie tous les trésors de sa magnificence. Il est donc vrai, chrétiens, que les temples sont des

lieux de bénédiction et de salut pour l'homme.

Mais cette vérité en attire aussi nécessairement une autre; et il en faut conclure que les temples doivent être par conséquent à l'homme des lieux de piété et de religion. Car n'est-il pas juste que nous n'approchions qu'avec des sentiments de respect, de dévotion et de reconnaissance, du lieu où nous savons que Dieu ne nous attend que pour nous faire part de son esprit, de son sang et de ses mérites? Et ne devons-nous pas, avant toutes choses, tâcher de lever les obstacles qui peuvent arrêter et qui arrêtent en effet si souvent le cours de ce torrent de grâces dont nos temples sont comme des canaux? Quelle modestie, quelle piété, s'écrie saint Bernard, devrait être la nôtre, dans un lieu où les anges montent et descendent sans cesse pour présenter à Dieu nos besoins et pour nous en rapporter du secours! Ne faudrait-il pas, demande un autre saint, regarder chaque église comme le ciel, et en bannir par conséquent tout ce qui ressent la corruption de la terre?

C'est aussi, comme l'a remarqué saint Chrysostome, l'avertissement que nous donne le prêtre, quand, dans la célébration du redoutable mystère, il nous dit de tenir nos cœurs élevés en haut : *Sursum corda*; et c'est ce que nous comprenons bien nous-mêmes quand nous répondons d'une commune voix, et avec tant de solennité, que nous ne pensons qu'au Seigneur : *Habemus ad Dominum*. Cependant, dans cette foule de fidèles que l'on voit aborder tous les jours avec empressement aux pieds des autels, combien en trouverez-vous qui apportent quelque préparation à une action de cette importance? Car, pour ne rien dire d'abord de trop fort, et qui ne tombe quasi sur tout le monde, l'on se rend dans les églises, mais comment? par coutume, par bienséance, sans réflexion, sans recueillement, les sens égarés, l'imagination dissipée, l'esprit rempli de ses affaires, le cœur occupé de ses plaisirs. Ah! disait à propos de cela saint Chrysostome à son peuple, vous introduisez le monde dans l'Eglise, et vous faites entrer le tumulte de la vie séculière jusque dans le sanctuaire. Quand Dieu vous parle et que la voix de son Evangile frappe vos oreilles, au lieu de faire taire vos sens et de l'écouter dans le silence du cœur, vous ne vous entretenez que de vos affaires; et plutôt à Dieu que ce fût au moins de choses qu'on pût appeler affaires! Mais vous parlez souvent et vous entendez parler de choses si vaines et si criminelles, qu'on ne sait quel nom leur donner. Vos passions, c'est saint Ambroise qui parle, vos passions vous suivent jusqu'au pied des autels : l'avarice vous y accompagne, l'ambition ne vous y quitte pas, la curiosité s'y joint, la médisance y trouve sa place, et vous êtes souvent plus attentifs à les entendre que vous ne l'êtes à parler à Dieu. Or je vous prie de me dire si c'est là le moyen d'attirer sur nous les bénédictions du Seigneur? Faut-il donc traiter des affaires de

notre salut avec cette indifférence? Est-ce ainsi que nous agissons dans les affaires temporelles? Et quand Dieu aurait tout l'empressement que sa bonté peut lui suggérer pour nous combler de ses faveurs, tant de négligence, tant de dissipation, tant de froideur ne le rebuterait-il pas? Comment voulez-vous que Dieu pense à vous, demande saint Cyprien, quand vous n'y pensez pas vous-même? Comment voulez-vous qu'il vous écoute, quand votre cœur ne lui parle point? Que personne aussi ne s'y trompe : bien loin de plaire à Dieu, c'est l'offenser; au lieu d'attirer sa miséricorde, c'est irriter sa justice. Tel est cependant le sort de la plus grande partie des hommes. De là vient que tant de chrétiens fréquentent les lieux saints avec une assiduité si régulière, et qu'il s'en trouve si peu qui en remportent de la sainteté.

Mais que dirons-nous de ceux qui, bien loin de se purifier à cette source de bénédiction, n'en approchent presque jamais que pour se souiller davantage; qui s'empoisonnent où ils devraient se guérir, et qui viennent chercher la mort de leur âme dans un lieu destiné à lui redonner la vie? Je ne parle point ici de l'abus des sacrements, quoiqu'il ne soit pas devenu moins commun qu'il est horrible. Pour ne rien dire de ceux qui méprisent les choses saintes et qui, s'en jouant, trouvent leur condamnation au pied des mêmes autels où ils pouvaient se faire absoudre; sans m'arrêter aux confessions sacrilèges et aux communions indignes auxquelles on fait servir les églises, et qu'on pourrait appeler l'abomination de la désolation au milieu du sanctuaire; mettant à part toutes ces considérations qui viennent si naturellement à mon sujet, mais qui demandent plus de temps, je ne veux m'attacher qu'à un seul point de morale sur lequel on ne saurait trop appuyer. Peut-être qu'il paraîtra à quelques-uns de mes auditeurs que cette matière a déjà été assez poussée dans ma première partie; peut-être s'en trouvera-t-il qui m'accuseront d'user de redites; peut-être même qu'il est inutile d'entreprendre ici des gens qui semblent avoir renoncé à la pudeur aussi bien qu'à la religion; mais dussé-je me rendre importun et pêcher contre les règles de l'art, je ne puis m'empêcher de revenir à un excès capable de faire pleurer les murailles de nos temples, si elles avaient des yeux pour en être les témoins; et je me crois obligé de venger du moins la cause de Dieu par mes reproches, sinon pour la confusion des impies qui se les attirent, tout au moins pour la consolation des bonnes âmes qui en gémissent.

Dites-moi donc, qui que vous soyez qui tombez dans ces désordres, si jamais vous avez pris garde jusqu'à quel degré en monte l'énormité, et mesurez-la avec moi par toutes ses circonstances. Une œillade accompagnée d'un mauvais désir est toujours criminelle, en quelque lieu qu'on la jette; mais à l'église, quel crime est-ce, je vous prie? Ce n'est plus une simple impureté : c'est un sa-

crilège. S'il n'est jamais permis à une femme chrétienne d'exposer des nudités indécentes aux yeux des hommes, et d'attirer leurs regards par des ajustements immodestes, le mal est incomparablement plus grand de se produire en cet état et de tendre un piège à la faiblesse de ses frères dans un lieu consacré à l'exercice de la religion et à la pureté de nos mystères. Car qui pourrait excuser ces emportements, ou plutôt qui ne les condamne pas?

Les saints docteurs nous assurent que les anges environnent nos autels avec une vénération profonde, et que, pendant le redoutable sacrifice qui s'y fait par les mains du prêtre, ils demeurent saisis d'une religieuse frayeur. Et des hommes, des hommes qui ne sont que cendre et poussière, ces néants insolents et impies, se licencieront à rire, à s'entretenir, à former des désirs honteux! Ne savez-vous donc pas, demande saint Basile, que les purs esprits témoins de votre conduite et censeurs de votre vie écrivent toutes vos pensées et toutes vos paroles sur un registre fidèle, qu'ils produiront un jour pour instruire votre procès? Ils étaient descendus, dit saint Chrysostome, pour louer avec vous ici-bas le Dieu qu'ils adorent là-haut; ils étaient venus pour joindre leurs cantiques à vos cantiques, leurs chœurs à vos chœurs : et vous, déserteurs sacrilèges, vous vous rangez avec les anges apostats, pour unir vos blasphèmes à leurs blasphèmes et votre impiété à leur impiété! Quoi! dans le même temps que Dieu, par la voix de ses ministres, vous menace de vous perdre si vous n'avez en horreur une honteuse passion, vous l'entretenez par des désirs criminels et vous empoisonnez votre cœur par vos yeux! Quoi! dans le même lieu où l'amour immole votre Sauveur pour vous, vous pour qui ces mystères s'accomplissent vous vous immolerez à des passions infâmes! Une chair, dont les vers feront leur proie en peu d'années, allumera des feux criminels au pied du même autel où la chair du Fils d'une Vierge verse son sang pour les éteindre! Quelle malice! quelle impudence! quelle fureur! quelle brutalité! Car, Messieurs, je ne sais quel nom donner à ces excès, ou plutôt il n'y en a point qu'ils ne méritent.

Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus (Psal. LXVII). O Dieu, qui êtes assis sur les ailes des chérubins et qui faites marcher devant vous les foudres et les tempêtes, comment endurez-vous tant d'impiété? N'êtes-vous voilé sur nos autels que pour donner plus de hardiesse à vos ennemis? Dans cette faiblesse apparente, où votre amour vous a réduit, de quoi vous sert votre douceur? qu'à les irriter davantage? Paraissez donc, mon Dieu, et faites briller un échantillon de cette gloire dont vous êtes revêtu, pour leur faire connaître que si vous êtes l'Agneau qui efface les péchés du monde, vous êtes aussi le lion de la tribu de Juda, qui les sait punir. Il le fera, mes chers auditeurs, n'en doutez pas; car Dieu ne sait ce que c'est que de

laisser impunies des fautes de cette nature. Isaïe en menace d'un ton à nous faire trembler. *In terra sanctorum iniqua gessit* (Isai., XXVI, 10) : Il a commis des iniquités dans la terre des saints. Voilà le crime; mais la punition n'est pas loin : *Non videbit gloriam Domini* (Ibid.) : Il ne verra point la majesté du Seigneur. Et Dieu, pour se venger de ce qu'il n'a pas respecté sa présence, le bannira de sa présence pour jamais. *Leva manus tuas in superbias eorum in finem* (Psal. LXXIII, 3), dit un autre prophète par une expression encore plus menaçante : Levez vos mains, mon Dieu, pour exterminer à jamais l'orgueil de vos ennemis. *Quanta malignatus est inimicus in sancto* (Ibid.)! Car combien ces impies n'ont-ils point profané votre sanctuaire! Quand on veut ramener un coup de toute sa force, on lève le bras fort haut : ainsi vous diriez que le prophète use de ce tour figuré pour nous faire comprendre que Dieu frappera dans toute l'étendue de sa colère ceux qui souillent sur la terre le tabernacle où son nom devait être révévé.

De vrai, qui ne voit que des péchés de cette sorte doivent nécessairement attirer une suite effroyable de maux? S'il vous arrive de pécher à la ville ou à la campagne, dans le secret de votre maison ou en compagnie, vous pouvez espérer de fléchir la miséricorde de Dieu en vous prosternant aux pieds de ses autels; mais si vous l'irritez au pied de ces mêmes autels, où irez-vous pour l'apaiser? Il n'y a plus d'autres refuges. Si les objets de la terre sont un piège à votre faiblesse pour vous faire tomber dans le vice, vous pouvez espérer que vous vous relèverez par le secours des choses saintes; mais si les choses saintes vous sont une occasion de scandale, que faire pour en revenir? Il n'y a plus d'autre ressource.

Nous pouvons aussi juger des châtiments que Dieu prépare aux pécheurs de ce caractère par les supplices effroyables dont il vengea autrefois les injures que l'impiété des hommes avait faites à sa maison : il en coûta le royaume et la vie à Balthazar, pour avoir fait servir les vases du temple à sa table (Dan., V); peu s'en fallut qu'Héliodore n'expirât sous les coups dont il fut frappé par une main invisible, pour avoir entrepris d'enlever le trésor sacré (II Machab., III); vous savez la fin tragique et lamentable d'Antiochus, et vous n'en ignorez pas la cause (I Machab., VI; II Mach., IX). Jésus-Christ, ce Dieu de bonté, qui avait dissimulé en tant de rencontres les outrages qui s'en prenaient à la gloire de son Père; cet homme de miséricorde, oubliant pour ainsi dire sa douceur d'agneau, se change en lion, pour réprimer avec un saint emportement les irrévérences qui se commettaient dans le temple. Mais quelles irrévérences encore, et dans quel temple? Des irrévérences tolérables, dit saint Augustin (Tract. 10 in Joan.), si nous les mettons auprès des excès qui se commettent de nos jours : un commerce presque innocent, un trafic quasi nécessaire

des choses sans lesquelles il ne pouvait presque y avoir de sacrifices. Que si Dieu n'a pu souffrir sans indignation qu'on vendît dans son temple ce qui devait être offert dans ce temple même, qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait s'il y avait trouvé tous les scandales qui blessent aujourd'hui les yeux d'une piété médiocre ?

Mais avec quelle fureur son zèle éclatera-t-il un jour contre les auteurs de ces scandales ? Lui qui a pris avec tant de chaleur les intérêts d'un temple où tout était matériel et grossier, souffrira-t-il impunément la profanation horrible de ces temples où repose tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus sacré dans le ciel et sur la terre ? Prévenons donc les effets d'un zèle si redoutable et d'un si juste ressentiment. Avant que d'approcher de ce buisson mystérieux où Dieu veut bien se familiariser avec l'homme, quittons nos souliers comme Moïse (*Exod.*, III, 5), en nous dépouillant de toutes les pensées et de toutes les affections de la terre, pour prendre des sentiments dignes du Dieu que nous adorons. Disons avec Jacob : *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam* (*Genes.*, XXVIII, 16). Je vous l'avoue, ô mon Dieu, à ma honte et dans l'amertume de mon cœur, je n'avais pas fait jusqu'ici assez d'attention que vous résidiez dans ces saints lieux, et je ne comprenais pas par cette raison combien ils devaient m'être vénérables. Mais enfin aujourd'hui que je commence à le mieux connaître, recevez, Seigneur, la protestation que je vous fais avec les paroles de cet homme que vous avez irouvé selon votre cœur : *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo* (*Psal.* V, 8) : J'entrerai dans votre maison, non dorénavant comme dans une maison commune, mais comme dans votre maison, c'est-à-dire avec piété, avec respect, avec recueillement. Je me prosternerai dans votre temple, non simplement par une humilité de posture et de cérémonie, mais avec les sentiments d'une crainte religieuse, d'un esprit tout plein de foi, et d'un cœur pénétré d'amour, commençant à faire sur la terre ce que je désire de faire éternellement dans le ciel, etc.

SERMON

POUR LE SECOND MERCREDI DE CARÊME.

Du jugement des chrétiens.

Viri Ninivite surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam.

Les Ninivites s'élèveront au jugement contre ce peuple, et le condamneront (*Matth.*, XII, 41).

Encore que Dieu ne soit comptable à personne de ce qu'il fait, maître absolu qu'il est de ses actions et de sa conduite, c'a toujours été sa méthode, comme saint Chrysostome l'a remarqué, de se justifier auprès des hommes toutes les fois qu'il a voulu faire quelque coup d'éclat, pour s'en venger et pour les punir. Ainsi en usa-t-il avant le déluge. Voyez, dit-il à Noé (*Genes.*, VI), la corruption effroyable où les enfants d'Adam sont plongés ; je ne puis plus la souffrir ; il faut

que j'en arrête le cours en exterminant entièrement une race si détestable. Ainsi, sur le point de foudroyer Sodome, il s'en explique avec Abraham (*Genes.*, XVIII) ; et, pour le forcer d'approuver son dessein, il veut bien entrer avec lui en une longue conférence sur l'abomination de cette ville perdue, dont la pudeur était bannie par une conspiration si générale, que de tous les habitants on n'en pouvait pas trouver dix qui tinssent pour elle. Mais je puis dire, Messieurs, que, comme de toutes les vengeances que Dieu dans sa colère a exercées sur les péchés des hommes, dans la suite des siècles passés, il n'y en a point qui approche de celle que Dieu leur prépare ; ce sera aussi la chose du monde où Dieu affectera le plus de justifier sa conduite, tant pour l'intérêt de sa gloire, que pour le désespoir des méchants. Car, comme s'il appréhendait qu'on ne pût lui reprocher de la dureté envers ses créatures, il leur donnera, si j'ose ainsi parler, des commissaires différents ; après les avoir appelés au tribunal de sa justice, il les enverra à celui de leur raison, afin que, condamnés et dans l'un et dans l'autre, et par la voix de sa vérité souveraine, et par le témoignage de leur conscience propre, leur condamnation paraisse aussi juste que sévère. Que dis-je ? pour mettre encore davantage et les réprouvés dans leur tort, et la justice de leur condamnation en évidence, l'Ecriture m'apprend que se déportant, pour ainsi dire, d'en connaître lui-même, il leur donnera pour juges des hommes comme eux, et qu'ils ne pourront récuser. C'est la menace qu'il fait aux Juifs dans les paroles de mon texte : *Viri Ninivite surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam* : Les Ninivites se soulèveront au jugement contre ce peuple et le condamneront.

Mais si personne a lieu d'appréhender cette forme de jugement dont les hommes seront les arbitres, c'est assurément le chrétien qui aura démenti la sainteté de sa profession par le dérèglement de ses mœurs. Car tous unanimement lui feront son procès, tous souscriront à sa perte, et, de quelque côté qu'il cherche de l'appui, il ne trouvera qu'accablement et que désolation. Or il y a deux tribunaux entre les autres, devant lesquels j'ai dessein de l'appeler dans ce discours, comme étant très-certainement ceux devant lesquels le souverain Juge le fera comparaître pour augmenter sa peine en augmentant sa confusion : le tribunal des saints et le tribunal des infidèles. Le tribunal des saints, qui ont rempli avec soin les devoirs de la religion ; et le tribunal des infidèles, qui ont vécu sans religion. J'espère donc vous faire voir qu'un chrétien, du caractère que je le suppose ici, soit que Dieu remette le jugement de sa cause aux saints, soit qu'il la renvoie au jugement des infidèles, sera forcé de reconnaître la justice de son arrêt, sans pouvoir imputer son malheur qu'à soi-même. Les grandes vérités, Messieurs, que renferme cette idée ! Car ce n'est point une hypothèse chimérique. Donnez-moi donc, s'il vous plaît, une

attention favorable, pour voir ce que les saints auront à nous reprocher, ce que les infidèles auront à nous dire; si, dans ce grand jour où l'on rendra à chacun selon ses œuvres, il se trouve que notre vie n'ait pas répondu à notre croyance.

Au reste, Messieurs, si de tous les points de la religion il n'y en a aucun sur lequel l'Ancien et le Nouveau Testament, les prophètes et les apôtres, s'expliquent si clairement, dont ils s'étudient à nous faire des descriptions si vives et si souvent répétées, auquel ils nous exhortent de nous préparer en des termes si pathétiques et si forts, qui pourrait me blâmer de vous remettre encore devant les yeux le même spectacle que je vous ai déjà fait envisager une autre fois? Car saurait-on, ô mon Dieu, s'entretenir trop souvent ou trop sérieusement d'une chose dont les suites sont si terribles pour nous, et de laquelle pourtant le succès funeste ou favorable dépend des soins que nous y donnerons ou que nous n'y donnerons pas? Commençons après avoir invoqué la sainte Vierge. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Une des vérités que je trouve la plus nettement établie dans l'Écriture, c'est que Jésus-Christ partagera avec les saints le pouvoir que son Père lui a donné de nous juger, et il me semble que je l'entends déjà qui leur adresse ces paroles d'Isaïe : *Nunc ergo, habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me et vineam meam (Isai., VII, 3)*: Vous, habitants de la Jérusalem céleste, vous, les véritables enfants d'Israël, soyez les juges entre moi et ma vigne. Voyez si de mon côté j'ai manqué à quelque chose, et si je n'ai pas fait pour elle tout ce qui se pouvait faire. Mais aussi considérez si, après tous les soins que j'en ai pris, je n'ai pas eu raison de prétendre qu'elle portât de bons fruits. Examinez donc les raisons de part et d'autre, et prononcez là-dessus. Voilà, Messieurs, comme les lettres patentes qui autorisent la commission des saints, et voici la manière dont ils y procéderont, s'il en faut croire le roi-prophète (*Psal. CXLIX, 6*). En vérité la description en est terrible. Ils auront les louanges de Dieu dans leurs bouches et des épées tranchantes dans leurs mains. Ils exerceront la vengeance sur toutes les nations et la rigueur des châtiments sur tous les peuples. Personne ne leur échappera; ils mettront les rois à la chaîne et les plus nobles dans les fers, sans égard et sans miséricorde. Ils exécuteront sur tout le monde le jugement qui aura été prononcé. Car c'est là l'emploi noble et glorieux que Dieu réserve à tous ses saints : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus (Ibid., 9)*. Mais, Messieurs, cette description, toute pompeuse qu'elle est, ne suffit pas cependant pour vous donner une idée assez grande de la chose, et, dans cet effroyable appareil, je puis dire que vous n'avez fait encore qu'entrevoir confusément ce qui doit arriver un jour. Entrons donc plus avant dans le sanctuaire de cette jus-

tice implacable, et voyons les chefs d'accusation que les saints y produiront contre une âme réprouvée, et sur lesquels ils instruiront son procès.

Or, pour garder quelque ordre dans une matière si vaste, il me semble qu'on peut les réduire à trois raisons, qui toutes anéantiront absolument tous les prétextes que le chrétien pourrait alléguer pour sa justification, et tireront par leur évidence sa condamnation de sa propre bouche. Car les saints convaincront un pécheur, premièrement qu'ils ont eu à vaincre les mêmes difficultés que lui; secondement qu'il a eu pour les vaincre les mêmes secours qu'eux; troisièmement que dans cette égalité de difficultés et de secours, eux ayant su porter les choses au delà de ce que Dieu leur demandait, il devait donc, pour le moins, ne pas demeurer si loin au delà des bornes qui lui avaient été marquées : j'espère qu'il n'y aura pas un mot à perdre dans la discussion de ces raisons.

Une des illusions dont notre amour-propre nous flatte le plus souvent, pour justifier cette lâcheté honteuse avec laquelle nous marchons dans la voie du salut, et la disproportion extrême qui se trouve entre notre vie et la vie des saints qui nous ont précédé dans cette carrière; c'est de nous persuader que nous avons des obstacles à surmonter, que ces hommes de Dieu n'ont point rencontrés sur leur route. Quand ou notre propre conscience, ou quelque mouvement d'en haut, ou la voix de ces anges de paix que Dieu nous envoie pour nous parler de sa part, nous pressent sur cela, nous nous retranchons à l'heure même, tantôt sur la fragilité de la nature, tantôt sur la surprise de la tentation, tantôt sur l'impossibilité prétendue où la situation de notre état nous met à l'égard des choses qu'on nous demande. Mais cette défaite si ordinaire, et que nous trouvons si plausible, les saints la confondront par la comparaison des oppositions qu'ils ont eues à combattre, avec celles que nous faisons valoir d'une manière si outrée. Nous nous plaignons de la faiblesse humaine; et nous sentons même quelquefois une joie maligne à exagérer notre dégoût pour le bien, notre penchant pour le mal, la corruption de notre cœur, le dérèglement de notre esprit, la tyrannie des passions, la violence des habitudes; c'est une matière où tout le monde est éloquent. Mais cette éloquence demeurera inutile, quand les saints nous feront voir une conformité entière entre nos faiblesses et leurs faiblesses, nos dégoûts et leurs dégoûts, nos penchants et leurs penchants, nos passions et leurs passions, nos habitudes et leurs habitudes. Est-ce donc, s'écrie saint Prosper, qu'on n'écouterait point dans cette cause la voix de la fragilité, qui sait si bien aujourd'hui le secret de se faire entendre? Non, mon frère, poursuit-il, la voix des exemples des saints plus impérieuse et plus forte lui imposera silence. Car ayant paru dans la chair avec toutes les infirmités de la chair, et les infirmités de la chair

n'ayant pas empêché qu'ils n'aient triomphé de la chair, fragilité humaine, vos excuses ne seront plus recevables. Aujourd'hui vous vous persuadez que la nature ne vous ayant pas donné des inclinations si heureuses qu'à ces âmes d'élite, vous êtes plus excusables dans vos défauts, pour lesquels vous avez eu des penchants que les autres n'ont pas éprouvés; mais vous reconnaîtrez pour lors ce que saint Ambroise (*Lib. de S. Joseph., c. 1*) vous avertit de reconnaître dès maintenant, qu'il ne faut pas attribuer les vertus que les saints ont pratiquées à la bonté de leur naturel, mais à l'exactitude de leur conduite; et que s'ils n'ont point succombé, ce n'est pas qu'ils n'en aient été sollicités par les attrait du vice, comme nous le sommes, mais c'est parce qu'ils ont été généreux à s'en défendre, ce que nous ne sommes pas.

Que si nous prétendons trouver mieux notre compte du côté des pièges que le démon nous a dressés, eh! Messieurs, pour ne point vous dire que, connaissant la malice de cet esprit de ténèbres, nous avons dû être incessamment en garde contre ses ruses, laissant à part combien grande est la faiblesse de ses efforts à qui veut les repousser, les saints ont-ils été à couvert de ses embûches? Ne savons-nous pas au contraire que, lent et peu pressé à tenter les âmes vulgaires, ce fier ennemi s'est attaché particulièrement à la perte des grands hommes; que comme s'il avait été sûr des autres, ou qu'il en eût négligé la conquête, il a ramassé toutes ses forces contre les héros du christianisme? Et que dirons-nous quand, par exemple, un saint Antoine nous reprochera que lui seul a triomphé de tout l'enfer conjuré pour sa ruine; que ni les artifices de tous les anges apostats, ni la fureur de leur rage, ni une guerre de près d'un siècle ne l'ont jamais fait plier; et que pour un chrétien, dans cette milice spirituelle, c'est la même chose, s'il le veut, que de combattre et de vaincre? Peut-être faisons-nous plus de fond sur l'embarras vrai ou imaginaire qui est attaché à notre condition.

Car enfin qui ne se croit dispensé d'une infinité d'obligations, privilégié sur une infinité de devoirs, sous prétexte que ces choses sont incompatibles avec sa profession? Qui ne rejette pas tous les jours ou sur les engagements du mariage, ou sur le tumulte des affaires, ou sur la corruption du siècle, ou sur la nécessité des bienséances, ou sur le torrent de la coutume, une partie des brèches qu'il fait à la loi de Dieu? Celui-ci prétend qu'on pardonne les galanteries à son âge, celle-là les plaisirs à son sexe; l'un veut que sa condition le jette malgré lui dans le luxe, l'autre que ses occupations lui ôtent le loisir de vaquer à son salut; et de tout cela on se fait une espèce d'impossibilité de garder si exactement les maximes de l'Evangile : impossibilité à laquelle on se flatte que Dieu est trop bon pour ne pas relâcher beaucoup de ses droits. Cependant quand on en viendra à la discussion des choses, les saints en un moment dissiperont

comme de la poussière tout cet amas de mauvaises raisons. Car, comme dans la troupe glorieuse qui composera cet auguste sénat, devant lequel il faudra répondre, on verra briller des personnes de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions, soit de l'Eglise ou de la cour, soit de la robe ou de l'épée, soit du commerce ou des arts, qui tous auront trouvé les mêmes obstacles sur leur chemin, et tous les auront surmontés; que deviendront tous nos prétextes? Avec quel front soutiendrons-nous que ce qui a été possible à tant d'autres n'a été impossible que pour nous? Des juges qui auront fait l'expérience des choses, et qui peut-être se sont trouvés en des engagements encore plus pressants, ne fermeront-ils pas la bouche à toutes nos réparties? c'est la réflexion de saint Bernard, et en vérité il s'y faut rendre.

A cela je trouverais cependant le moyen de répliquer, si nous pouvions nous sauver sur le défaut des moyens nécessaires pour des entreprises si relevées. Car ce serait une raison d'avoir à remonter, pour la défense de notre cause, que Dieu ayant fourni aux saints des secours qu'il ne nous a pas accordés, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient fait ce que nous n'avons pu faire. Mais cette ouverture nous sera fermée; et la seconde pièce sur laquelle les saints fonderont notre condamnation, c'est que pour triompher des ennemis sous lesquels nous avons succombé ils n'ont pas eu des armes, ni d'une autre espèce, ni d'une autre trempe que les nôtres. En effet, chrétiens, pour me servir ici de la supposition de saint Prosper, que répondriez-vous aux saints, si maintenant ils vous disaient : La main de Dieu vous a-t-elle conduits par des chemins différents vous et nous? ne nous a-t-elle pas appelés à la même religion? ne nous a-t-elle pas reçus dans le sein de la même Eglise? le flambeau de la même foi ne nous a-t-il pas également éclairés? le trésor des mêmes sacrements ne nous a-t-il pas été ouvert? Si dans ces sources de grâces nous avons puisé des forces assez grandes pour nous défendre des amorces du péché, que n'y en avez-vous puisé de semblables? Si vous avez senti que votre faiblesse eût besoin d'un plus fort appui, que n'avez-vous eu recours comme nous à la prière? Si, malgré tous vos efforts, la passion maîtresse de votre cœur vous a entraînés dans le crime, que ne vous êtes vous jetés comme nous entre les bras de la pénitence? C'est ce que nous avons fait, et ce que vous n'avez pas voulu faire. Or, qui pourra les infirmer, ces reproches si affligeants, mes chers auditeurs? et quel autre parti restera-t-il à prendre à une pauvre âme, que de dire : Il est vrai, je suis au désespoir de ne pouvoir le désavouer; mais pour mon malheur je me vois forcée de le reconnaître. Il n'a tenu qu'à moi; cent fois Dieu m'a mis entre les mains des secours plus que suffisants, ou pour m'empêcher de tomber, ou pour me relever de ma chute; et cent fois j'en ai abusé. Qu'est-ce qu'ont eu plus que moi tant

de gens de ma connaissance, que je vois à présent dans la gloire; qu'ont-ils eu pour y parvenir que je n'aie pas eu, sinon plus de fidélité à Dieu, et plus de vigilance sur eux-mêmes? J'ai reçu le même esprit qu'eux au baptême, j'ai pris la même nourriture qu'eux à l'autel; les mêmes vérités m'ont été prêchées, les mêmes inspirations m'ont parlé; tout a été commun entre eux et moi, excepté la bonne volonté et le saint usage des grâces que le ciel avait également répandues sur nos terres : voilà toute la différence entre nous pour le temps, qui en doit mettre une si grande entre nous pour l'éternité.

Oh! Messieurs, quels sentiments de tristes réflexions doivent-elles produire dans une âme? mais ce n'est pas ici le lieu de vous en entretenir; et je m'aperçois que le temps m'appelle à une troisième considération, par laquelle les saints achèveront d'accabler un chrétien qui se sera abandonné au crime, déserteur de sa religion, et esclave de ses passions. Cette considération se prendra des grands et mémorables exemples de vertus, et des vertus les plus héroïques qu'ils ont laissées à la terre avant que de monter au ciel. Parcourez l'histoire des saints, partout vous y trouverez des monuments illustres d'une piété non commune; non contents de faire le bien, ils ont voulu faire le plus grand bien; et comme si ç'avait été peu de chose d'accomplir les préceptes, ils ont porté les conseils dans leur dernière perfection. De là ces pénitences affreuses et ces jeûnes continuels; cette fuite des plaisirs et cet abandon des richesses; de là tant de patience dans les maux et tant de modération dans les biens; tant d'humilité d'esprit dans les grands, tant d'élévation et de noblesse de cœur dans les petits; de là cette ardente charité pour leurs frères, cet amour héroïque pour leurs ennemis, ce mépris courageux de la vie, et ce désir empressé de la mort. Or, que diront toutes ces choses à un chrétien, qui, bien loin de les imiter, en a pris le contrepied, et s'est, ce semble, étudié toute sa vie à les combattre? Elles lui diront que s'il n'a pas eu assez de courage pour aller où tant de grands hommes sont allés, du moins il devrait les suivre de loin; et que sa lâcheté n'est pas supportable de n'avoir pas seulement fait le moins, où tant d'autres ont fait le plus. Quand saint Paul disait aux premiers fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même imitateur de Jésus-Christ; si nous en croyons saint Chrysostome, c'était à peu près comme s'il leur eût dit : Je ne vous demande pas que vous preniez mon divin maître pour modèle, le modèle serait trop fort pour vous : mais si je tâche de marcher, quoique faiblement sur les pas du Sauveur, tâchez de marcher sur quelqu'un des miens; et comme je travaille à exprimer dans ma vie les plus grossiers de ses traits, qu'on voie aussi dans la vôtre certains crayons de la mienne : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1 Cor., IV, 16, et XI, 1). Or, il me semble que je vois ce salutaire avis de l'Apôtre se changer en autant de reproches dans la bouche de nos

juges. Encore, si vous aviez essayé de nous imiter au moins dans nos actions communes et ordinaires, comme nous nous sommes efforcés d'imiter notre Dieu dans les siennes, nous nous en contenterions. Vous n'avez pu faire de votre vie un jeûne continu, à la bonne heure; mais du moins fallait-il observer les jeûnes que prescrit l'Eglise. On ne vous fait pas un crime de n'avoir pas renoncé à la possession de vos richesses; mais du moins deviez-vous contenter votre cupidité de celles que la Providence vous avait données, sans en amasser si avidement par des voies illégitimes, ou sans abuser de celles que vous possédiez légitimement. Vous n'avez pu vous résoudre à un divorce général avec tous les plaisirs, nous donnons cela à votre faiblesse; mais du moins fallait-il vous abstenir de ceux que la loi de Dieu condamne. Cependant nous ne voyons rien de tout cela dans votre conduite, ou plutôt nous y voyons le contraire. Au lieu de répondre aux exemples de pauvreté et de mortification que nous vous avons laissés, au moins par une vie frugale et réglée, il n'y a eu chez vous qu'excès de dissolution et d'intempérance; au lieu d'imiter la pureté de nos vierges, par une chasteté inviolable dans le mariage, ou vous avez indignement prostitué ce sacrement auguste à vos passions, ou vous vous êtes plongés dans les voluptés les plus infâmes. Enfin, au lieu d'approcher des vertus héroïques, au moins par des vertus médiocres, vous avez pris une route tout opposée; et pour des prodiges de sainteté qui se trouvent parmi nous, on ne voit dans votre vie que des monstres de péché.

Ici, Messieurs, je ne sais si je me trompe; mais cette opposition extrême entre la vie des saints et la nôtre, entre nos mœurs et leurs mœurs, est bien à mon sens la chose du monde qui nous confondra un jour avec plus de force. Car en effet que repartir? Eux, avec les mêmes faiblesses que nous, avoir mené une vie si pure, si parfaite, si admirable; et nous, avec les mêmes secours qu'eux, mener une vie si corrompue, si déréglée, si criminelle! Les uns et les autres dans les mêmes circonstances, eux avoir tout fait, et nous avoir toujours vécu sans rien faire; eux avoir pratiqué jusqu'aux conseils, nous n'avoir pas seulement observé les préceptes! O la comparaison terrible, et qu'elle nous couvrira d'une étrange confusion! Saint Grégoire s'explique excellemment, ce me semble, par une vision qu'eut Ezéchiel (*Ezech., XL et seq.*). *Prophète, lui dit un jour le Dieu d'Israël, allez, et montrez à mon peuple le temple; qu'il en mesure la grandeur, qu'il en considère la structure, qu'il en admire la magnificence, afin qu'à la vue d'un ouvrage si auguste, il rougisse de ses iniquités.* Ainsi, pour nous confondre un jour, ce que Dieu dit à son prophète, il le dira au jugement à tous les saints. Allez, et montrez à ce peuple pervers toutes les beautés de ce temple que vous avez élevé à ma gloire dans votre cœur, et dont vos différentes vertus

font la riche architecture. Forcez-le de mesurer toute l'étendue de ce temple, afin que par la même règle mesurant ses vices sur vos vertus, et dans votre sainteté reconnaissant sa corruption, cette vue le couvre d'infamie et l'oblige à se condamner lui-même. Tel en effet sera l'événement des choses, et si nous en croyons saint Grégoire, le livre de Job a excellemment compris tout ce mystère dans ces quatre paroles : *Respiciet homines et dicet : Peccavi (Job, XXXIII, 27)*. Il regardera les hommes et il dira : J'ai péché. Ces hommes par excellence sont les saints. Le pécheur les regardera, et quand même ils ne l'en presseraient point par leurs paroles, leur vue seule plus puissante que toutes les tortures les plus cruelles lui arrachera cet aveu malgré lui : Il est vrai, je suis coupable : *Respiciet homines et dicet : Peccavi*.

De tout ceci que remporter, et quels fruits en recueillir ? Deux réflexions également solides : la première est de saint Grégoire. De peur que la vue des saints ne nous soit un jour si funeste, rendons-nous-la aujourd'hui favorable. Nous ne pourrions les voir alors que pour notre malheur, regardons-les à présent pour notre instruction. Afin que leur vie ne soit point une censure de la nôtre dans ce grand jour, faisons qu'elle en devienne maintenant la règle. Autrement, et si nous négligeons de profiter de leurs exemples, nous éprouverons leur colère. Car ne vous persuadez pas que par un reste d'humanité, touchés de compassion pour leurs frères, ils feront pencher la balance en votre faveur, ou que ne pouvant justifier votre innocence ils s'emploieront pour obtenir votre grâce. Voyez Abraham et le riche de l'Evangile, pour juger ce que vous avez à attendre alors des saints, par ce que ce malheureux reçoit de ce père si respectable au peuple juif, et à qui ce peuple était si cher, quand il implore son secours avec tant d'humilité. Le riche ne demande qu'une goutte d'eau, et Abraham la lui refuse (*Luc., XVI*). Le riche emploie les paroles du monde les plus touchantes pour le fléchir ; et Abraham demeure inflexible. Le riche allègue des raisons qui paraissent plausibles ; et Abraham ne les écoute pas. Le riche appelle Abraham son père ; et si ce saint patriarche veut bien lui donner le doux nom de fils, ce n'est que pour augmenter son désespoir, en lui faisant sentir qu'au lieu de ces entrailles de père qu'il avait eues pour lui, tant qu'il y avait eu quelque lieu d'espérer qu'il se comporterait en fils par l'imitation de ses vertus, il n'a plus que la sévérité d'un juge implacable que rien ne saurait plus fléchir.

Une seconde réflexion, elle est de saint Chrysostome, serait un moyen de prévenir un si grand malheur et de nous rendre les saints favorables dans ce terrible jour, si nous la savions pratiquer. C'est, dit ce Père, de n'oublier jamais trois choses, que nous devrions avoir toujours présentes à l'esprit : la parole que nous avons donnée, les conditions avec lesquelles nous nous sommes

engagés, la milice où l'on nous a enrôlés. Nous avons donné parole, et nous l'avons donnée à un Dieu, qui saura bien nous la faire tenir ou se venger, si nous ne la tenons pas. Les conditions sont réciproques, la gloire du côté de Dieu, les bonnes œuvres du nôtre. La milice, c'est la vie chrétienne, où nous devons toujours être les armes à la main, sous les yeux de Jésus-Christ, notre chef, pour combattre le péché. Regardons-nous donc toujours comme des soldats, qui doivent ou vaincre ou périr. Car de prétendre à la victoire sans avoir rendu de combat, c'est une délicatesse, ou plutôt une lâcheté, qui ne peut nous être pardonnée ; délicatesse et lâcheté qui, trouvant leur condamnation dans la vie laborieuse et crucifiée de tous les saints, les animeront à en demander et en poursuivre la vengeance avec d'autant plus d'animosité qu'ils avaient eu pour nous plus de tendresse et de charité.

C'est-à-dire, Messieurs, que désormais ces hommes n'auront plus rien d'humain ; que, dépouillés de toutes les affections de la terre, ils ne se gouverneront que par les maximes du ciel ; que vides d'eux-mêmes et, pleins de Dieu, ils entreront dans tous les sentiments de sa justice ; que les pères oublieront leurs enfants, et les enfants oublieront leurs pères, parce que Dieu leur tiendra lieu de tout et sera tout en tous. C'est la remarque de saint Bernard sur ces paroles du Psalmiste : *Absorpti sunt juncti petrae judices eorum (Psal. CXL, 6)*. Leurs juges n'auront point d'autres sentiments que ceux de la pierre à laquelle ils seront unis. Cette pierre, dans la pensée de saint Bernard, est le Fils de Marie, et il se donne en effet lui-même ce nom dans l'Ecriture. Ces juges sont les saints. Mais n'y aura-t-il donc point de miséricorde à attendre de ces juges ? Hélas ! quelle miséricorde se promettre d'un cœur, qui n'est plus un cœur de chair, mais un cœur devenu insensible comme la pierre ? Mais un cœur animé de tous les sentiments de la colère et de la vengeance, que la justice en ce moment inspirera à celui qui étant la pierre de l'angle, la pierre rebulée par ceux qui, au lieu de travailler à l'édifice de la sainte Sion, n'ont travaillé qu'à élever la superbe et impure Babylone sur ses ruines ; tombera sur eux, les brisera, les terrassera et leur fera sentir toute la pesanteur et la dureté de ses coups pendant l'éternité ? *Tunc putes flexibile quidquam inveniendum in judicibus junctis petrae ?*

Cependant, quelque redoutable que le tribunal des saints doive être au chrétien, je ne sais si le tribunal des infidèles n'aura point encore quelque chose de plus terrible pour lui. C'est ce qu'il faut voir dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Un homme serait bien malheureux si, pensant fuir un lion qu'il aperçoit dans son chemin, il allait se jeter parmi des ours ; ou si, dans cette nouvelle alarme, gagnant promptement sa maison pour y trouver un asile,

il rencontrait un serpent qui le piquât en y entrant. Quelque funestes pourtant que fussent ces aventures, tel et plus funeste encore sera le sort d'un réprouvé au jour de la colère du Seigneur, s'il en faut croire le prophète : *Quomodo si fugiat vir a facie leonis, et occurrat ei ursus; et ingrediarit domum... et mordeat eum coluber* (Amos, V, 19). Quand on vous menace aujourd'hui de la part du Dieu des vengeances, vous vous en riez, dit ce prophète; vous prenez ceux qui tâchent de vous en inspirer de la crainte pour des visionnaires, et les maux qu'ils vous annoncent pour des illusions. Et comme si vous aviez des ressources infaillibles par où vous en garantir; eh bien! au pis aller, dites-vous dans le désordre de votre cœur, nous verrons ce qu'enfantera donc enfin cette journée si vantée. Mais malheur à vous, qui par un désir si audacieux, par une attente si présomptueuse, semblez vouloir donner le défi à la colère du Dieu d'Israël ! *Væ desiderantibus diem Domini !* (Ibid., 18). Car quand une fois elle se sera débordée, comme un fleuve impétueux qui s'élève au-dessus de ses bords et rompt toutes ses digues, vous vous en trouverez investis de toutes parts; et si vous pensez vous sauver par la fuite, à droite vous trouverez des lions, à gauche vous rencontrerez des ours; des serpents vous saisiront là-même où vous ne les craignez pas; et pour éviter un malheur vous vous précipiterez dans un autre. Que veut dire cela, chrétiens, et le comprenez-vous bien? Cela veut dire que le pécheur ne pourra échapper à la main toute-puissante du Dieu vengeur; qu'elle saura bien le rattraper de quelque côté qu'il se tourne pour s'enfuir, et que tout sera comme en embuscade pour le surprendre.

Quelles sera donc alors la détresse d'un chrétien qui, dans la discussion que le souverain juge fera de sa vie, sera trouvé pécheur ! Car c'est d'un pécheur de ce caractère que je parle ici, ou plutôt qu'a parlé le prophète dans les paroles que je viens de citer. Quel sera son embarras, quand il verra les infidèles aussi bien que les saints se soulever contre lui, et que, condamné au tribunal des bons, il ne trouvera pas plus de faveur au tribunal des méchants ? N'est-ce pas tomber parmi les ours en pensant fuir les lions ? Voilà cependant quelle doit être sa destinée. Mais encore, qu'est-ce donc qui animera les infidèles contre ce malheureux ; de quelles accusations le chargeront-ils, sur quoi fonderont-ils l'arrêt de sa condamnation ? Ah ! Messieurs, que tout cela peut être d'une grande édification pour vos âmes ! Appliquez-vous-y, s'il vous plaît.

Ils auront à lui reprocher premièrement la grandeur des grâces dont il a été comblé à leur exclusion, et par préférence à eux ; secondement la disproportion monstrueuse qui se trouvera entre sa foi et ses mœurs ; troisièmement l'éclat des vertus morales, que, tout païens qu'ils étaient, ils ont pratiquées, guidés par le seul mouvement de la nature, éclairés des seules lumières de la

raison. Tâchons de donner à ces trois réflexions, moi, de mon côté toute l'étendue qu'elles demandent ; et vous, du vôtre toute l'attention qu'elles méritent.

Il y a dans l'Evangile une maxime d'un grand poids ; et je ne sais si vous en avez jamais envisagé toutes les suites : *Cui multum datum est, dit le Sauveur dans saint Luc, multum quæretur ab eo ; et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo* (Luc., XII, 48). On redemandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup ; et on fera rendre un plus grand compte à celui à qui on aura confié de plus grandes choses. Quand la religion n'aurait point consacré cette maxime, la seule équité naturelle suffirait pour l'autoriser, toutes les lois de la justice voulant que les obligations croissent à proportion des bienfaits. Mais suivant ce principe du droit commun, que n'a point à craindre la cause du chrétien de la part de l'infidèle, quand il lui faudra comparaître devant lui ? Car enfin, ne faut-il pas avouer (dût-ce être pour notre confusion en rendant gloire à Dieu), ne faut-il pas confesser qu'on ne peut rien ajouter aux faveurs que sa miséricorde a répandues sur nous, et que sa libéralité, tout infinie qu'elle est, ne pouvait guère porter plus loin ses dons ? Quelles inventions de tendresse et de charité n'a-t-il point imaginées, s'écrie sur cela saint Chrysostome, ou qu'a-t-il omis de tout ce qui pouvait lui attirer notre reconnaissance et notre amour ? Quand il se serait contenté d'envoyer ses patriarches et ses prophètes pour donner à nos pères la connaissance de son nom, et pour les attacher à son culte par les sacrés liens de ses lois, n'en serait-ce pas assez pour piquer de jalousie tant de nations aveugles qu'il a laissées marcher dans leurs voies, abandonnées à leurs ténèbres et livrées à leurs égarements ? Mais parce qu'il a vu que la malice de son ancien peuple plus forte que sa bonté ne se rendait point à des attraites si puissants, que n'a-t-il point fait en faveur du peuple nouveau qu'il voulait substituer au premier ? Bien loin de se rebuter et de se refroidir, son amour, s'enflammant par les obstacles qu'il rencontrait, l'a porté à nous envoyer son Fils unique pour vaincre l'opiniâtre résistance de ces cœurs rebelles par des recherches plus amoureuses ; pour donner par une loi plus pure, plus spirituelle, les derniers traits de perfection à la sainteté de son culte, dont il n'avait donné que de grossières ébauches dans l'ancienne loi. Il est donc venu, ce Fils bien-aimé, et non content d'annoncer sa nouvelle religion par ses discours et de l'autoriser par ses miracles, il y a mis comme le sceau par son sang et par sa mort. Or l'entrée de cette religion nous a été ouverte presque aussitôt que celle du monde, par le baptême ; nous y sommes nés, pour ainsi dire, nous y avons été élevés dès le berceau. Comp tant pour peu de nous avoir prévenus, lorsque nous étions incapables de nous conduire et de lui plaire, il y a ajouté tous les secours qui pouvaient contribuer à nous faciliter l'observance de ses lois : Instructions, sacré-

ments, grâces, exemples, nous les avons heureusement rencontrés dans le sein de l'Eglise. Là par l'organe de ses ministres et par la vérité de sa parole il nous presse, il nous redresse, il use de menaces, il fait des promesses, il effraye, il encourage; il nous montre le ciel, il nous ouvre l'enfer, pour nous faire entrevoir les biens de l'un, et pressentir les maux de l'autre. Après cela, je suis toujours saint Chrysostome, n'a-t-il pas raison de prendre le ciel et la terre à témoin sur la douceur de sa conduite, et de nous demander par la bouche de son prophète : *Mon peuple, peuple ingrat ! que vous ai-je fait ? ou plutôt que n'ai-je pas fait pour vous ? Répondez-moi, si vous l'osez !*

Mais ce n'est pas encore tout, et il faut ajouter avec le prophète : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis* (Psal. CLVII, 20) : Dieu n'a pas usé de cette miséricorde à l'endroit de tous les peuples de la terre; il ne leur a pas révélé comme à nous les mystères de sa loi. Or, ce sera et sur cette plénitude de grâces préparées pour le chrétien avec une économie si admirable, et sur la distinction si avantageuse que Dieu en a faite par une préférence si gratuite, à l'exclusion de tant d'autres, que les infidèles se souleveront pour en demander justice, disons plutôt pour la lui faire. Que vous a-t-il manqué, lui diront-ils, pour assurer sur la terre l'affaire de votre salut ? Dieu vous a appelé, Dieu vous a éclairés, Dieu vous a fortifiés. Les oracles de sa parole, il vous les a révélés; les mérites de sa mort, il vous les a appliqués; les trésors de ses grâces, il vous les a confiés. Pendant que le ciel était pour nous de bronze et d'airain, il s'est épuisé pour vous en bénignes influences, en précieuses rosées, par une conduite impénétrable, dont nous n'oserions contester la justice, et dont nous sommes forcés d'adorer les décrets, tout contraires qu'ils nous ont été. On nous a laissé errer au gré de nos passions et de nos désirs; pendant qu'une main bienfaisante vous a choisis et séparés du milieu de nous, pour vous mettre dans les voies de la vérité. Ah! misérables, et plus méchants encore que misérables, si le soleil de justice, qui s'est levé sur vos terres, avait lui pour nous, que nous aurions bien mieux profité de sa lumière ! *Si les miracles qui ont été faits dans Capharnaüm et dans Bethsaïde s'étaient faits dans Tyr et dans Sidon, elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre* (Matth., XI, 21). Si nous avions été substitués à votre place, nous aurions mieux ménagé la faveur d'un si heureux choix. Jugez-en vous-mêmes par l'exemple des Ninivites. Un seul prophète leur fut envoyé, et ils se convertirent : vous avez eu non les prophètes seulement, mais celui qui est plus que tous les prophètes, et vous ne vous êtes pas convertis.

Ici, Messieurs, permettez-moi d'étendre encore cette raison par les réflexions de saint Chrysostome. *Jonas qui prêcha à Ninive n'était que le serviteur, et celui qui a*

pris la peine de vous instruire est le maître. Les Ninivites se rendirent d'abord sans qu'il fût besoin d'y employer de longs discours; et on a mis inutilement tout en œuvre pour vous gagner. Jonas annonça seulement à un peuple la ruine de la ville qu'il habitait, sans lui promettre d'autres biens qui l'en pussent consoler; à vous on a annoncé la désolation générale du monde, avec la promesse d'un royaume éternel, dont la conquête devait être la suite d'une si étrange désolation. Les Ninivites étaient un peuple barbare, à qui la connaissance du vrai Dieu n'avait jamais été portée; et vous l'avez, pour ainsi dire, héritée de vos pères, comme la première et plus noble portion de leur succession; ayant été dressés par eux dès la plus tendre enfance à cette religion sainte, qui était depuis un temps immémorial et dans votre pays et dans vos familles mêmes. Jonas était un étranger, un inconnu, dont les menaces pouvaient être suspectes; peut-être même était-il de la prudence de s'en désier; qu'y avait-il dans cet homme qui dût donner du crédit à une prédiction si étrange ? Au lieu que tout a dû conspirer à vous ôter jusqu'au moindre soupçon, sur la certitude des choses qui vous ont été annoncées. Cependant en des circonstances si différentes, les Ninivites aussi dociles à faire pénitence que vous vous obstinez à ne la point faire, les Ninivites ont fait une pénitence qui n'a point eu de semblable, et vous n'avez point cessé d'ajouter crime sur crime, toujours rebelles aux lumières du ciel, ingrats au milieu de ses bienfaits, et plus indignes de jour en jour de toutes les faveurs qu'il vous a si inutilement prodiguées. De quelle miséricorde donc osez-vous vous flatter ? Que dis-je ? quelle vengeance plutôt n'avez-vous pas à attendre ?

Quand les païens ne pousseraient pas plus loin leurs plaintes et leurs reproches, un chrétien en devrait être si accablé, que dès là il se verrait forcé d'acquiescer à sa condamnation, sans oser contredire la sentence qui le condamnerait. Mais ils le presseront encore pour le moins avec autant de vigueur, quand ils lui feront remarquer la contradiction étonnante qu'il y aura entre sa foi et ses mœurs. Car en vérité c'est une chose qui ne se comprend pas, que croyant, ce que nous croyons, nous vivions comme nous vivons. Naturellement la raison devrait conduire les passions, et comme la foi est d'un ordre supérieur à la raison, ce serait à la raison d'obéir à la foi, lorsqu'elle se rencontre avec elle. Cependant soumettant et la foi à la raison et la raison aux passions, c'est de ces aveugles maîtresses que nous recevons la loi et que nous prenons presque en tout les règles de notre conduite : anges dans nos connaissances et bêtes dans nos actions. Que des païens destitués des lumières de la foi aient vécu dans l'égarement et se soient même plongés dans la dissolution du vice, je les plains, mais je ne m'en étonne pas. N'ayant pour guide qu'une raison corrompue par le péché et assujettie à la tyrannie des passions, il n'est pas surprenant

que d'un côté l'ignorance et d'un autre côté la faiblesse les aient entraînés dans le précipice. Mais qu'un chrétien puisse allier une vie toute dérégulée avec la croyance d'un Dieu vengeur du dérèglement, une vie toute de plaisir avec la croyance d'un Dieu mort dans les douleurs, une vie tout attachée à la terre avec la croyance d'un paradis, une vie toute plongée dans l'abomination du vice avec la croyance d'un enfer; c'est ce qui passe l'imagination, et c'est par où les infidèles le prendront pour le confondre.

Il est bien vrai, lui diront-ils (c'est saint Chrysostome qui leur met ces paroles à la bouche), il est vrai que nous nous sommes étrangement égarés, et que la plupart de nos actions font honte à la raison même qui aurait dû nous conduire, quand on les pèse à sa balance; mais ces égarements, quoique dans le fond ils ne souffrent point d'excuse, on ne peut nier pourtant qu'ils ne soient excusables en comparaison des vôtres. Il ne nous était pas possible d'atteindre à la hauteur de vos mystères, qui passaient trop l'élévation de l'esprit humain. Aussi quand on les a prêchés parmi nous, les plus savants, les plus sages les ont-ils traités de folie; et en effet quand on en veut juger par la raison, tout y révolte son orgueil, tout y paraît choquer ses lumières. C'est pourtant là une faute en nous, nous en convenons, et il est juste que nous en portions la peine. Mais à cela près, qu'y a-t-il donc dans notre conduite contre quoi on se doive tant récrier? Nous nous sommes vengés, il est vrai; mais nous n'avions point d'Evangile qui nous eût interdit la vengeance. Nous avons cherché la gloire; mais nous n'avions point d'Evangile qui nous commandât l'humilité. Nous avons trop donné à nos plaisirs; mais c'est que nous n'appréhendions point qu'il dût nous en coûter des tourments. Nous avons aimé les biens de la terre; mais qu'y a-t-il de merveilleux en cela pour des gens qui n'espéraient point la possession du ciel? Enfin entre ce que nous avons cru et ce que nous avons fait, il n'y a point eu de contradiction, point de répugnance. Mais vous, avoir cru ces vérités, et avoir fait ces horreurs; vous, avoir adoré un Dieu pauvre et cependant avoir toujours brûlé de passion pour les richesses; avoir adoré un Dieu dans la bassesse, et n'avoir cependant respiré que l'élévation; avoir reçu le commandement d'aimer vos ennemis, et cependant leur avoir fait une guerre implacable; avoir fait profession de renoncer aux charmes des créatures, et cependant avoir toujours couru après les voluptés: comment concilier des choses si opposées? Et que pourriez-vous avoir fait, si vous aviez cru, comme nous, qu'il y a de la bassesse de cœur à ne pas tirer raison des injures; que c'est grandeur d'âme que d'aimer la gloire; que c'est un bonheur d'être riche, et que par conséquent il est raisonnable de mettre son cœur dans les richesses; qu'il est naturel d'accorder à ses sens tous les plaisirs qu'ils demandent, et de suivre sans résistance les impressions de ses desirs; d'où il s'ensuit qu'une inclination qui

est si naturelle ne peut être condamnable?

En effet, mes chers auditeurs, tous ces reproches sont justes; et si le bruit confus de nos passions nous permettait d'être attentifs, nous entendrions la raison, qui nous crie la même chose et qui nous dit: Ou renoncez à une foi qui condamne vos mœurs, ou renoncez à des mœurs qui démentent votre foi: accordez-vous avec vous-mêmes, et vos actions avec vos sentiments. Connaître son devoir, et ne le pas faire, que dis-je? faire le contraire de ce que l'on connaît et de ce que l'on croit: en faut-il davantage pour s'ôter à soi-même toute excuse et toute espérance? Reste encore cependant un dernier chef d'accusation, à quoi je ne vois pas que nous puissions mieux répondre.

Sans entrer ici dans cette fameuse question qui demande si toutes les actions des infidèles ont été défectueuses, ou plutôt supposant qu'aucune n'a pu être méritoire, à juger des choses par les devoirs, et non pas par les motifs, il faut avouer de bonne foi qu'il s'est trouvé parmi eux, dans l'un et dans l'autre sexe, des exemples admirables des plus éclatantes vertus. Et peut-être que si nous n'avions sur cela l'antiquité pour garant, l'histoire en serait reçue parmi nous du même air que la fable; tant ces choses tiennent du merveilleux, qui passe le vraisemblable. Partout vous y voyez briller, au milieu des ténèbres du paganisme, comme autant d'astres lumineux dans une nuit obscure, des modèles de probité et de justice, de chasteté et de tempérance, de patience et de force, de zèle et de piété. Que n'ont-ils point fait, grand Dieu! et que n'ont-ils point souffert pour leur religion, pour leur patrie, pour leurs parents, pour leurs amis? Vertus domestiques et civiles, vertus militaires et politiques, on y en trouve de toutes les espèces, parmi les femmes aussi bien que parmi les hommes; non-seulement chez les peuples les plus polis, mais même chez les nations les plus barbares.

Quand saint Augustin y fait réflexion dans les livres de la Cité de Dieu, il croit que la mémoire de ces grands exemples s'est conservée, et qu'ils nous sont mis devant les yeux par une disposition particulière de la Providence, pour servir ou de contrepoids à notre orgueil ou de matière à notre confusion, si nous ne les imitons pas: de contrepoids à notre orgueil, en nous apprenant qu'un chrétien n'a pas lieu de se glorifier, puisqu'il ne fait rien pour Dieu, lors même qu'il semble faire tout, que tant d'autres n'aient fait avant lui pour le monde; de matière à notre confusion, en nous disant qu'un chrétien a bien lieu de rougir, si ce que tant d'autres ont fait pour le monde, il ne le fait pas pour Dieu. Mais quoique cette réflexion soit solide et édifiante, je trouve que Tertullien n'a pas rencontré moins heureusement quand il a dit que, comme Dieu nous les propose maintenant pour exciter notre courage, il nous les produira au dernier jour pour confondre notre lâcheté. Car en effet quand on viendra alors à comparer le chrétien à l'infidèle, que ne diront point aux

chrétiens efféminés et voluptueux tant d'infidèles si tempérants et si chastes? Aux chrétiens fourbes et trompeurs tant d'infidèles si désintéressés et si justes? Aux chrétiens hypocrites et impies tant d'infidèles si fervents en leur manière et même si religieux? Oh! Messieurs, ils leur diront que si par la seule impression de la nature ils ont porté la vertu jusqu'à ce point de perfection morale, les chrétiens, favorisés de tant de secours surnaturels, auraient dû pour le moins les suivre; que si des vues humaines leur ont fait entreprendre tant d'actions si belles, mais si difficiles, l'espérance du ciel aurait dû faire surmonter plus aisément aux chrétiens tout ce que leur religion leur a imposé de pénible et de laborieux; enfin que si après des choses si éclatantes ils se trouvent condamnés aux peines de l'enfer, l'enfer le plus rigoureux doit être un châtement trop doux pour les péchés des chrétiens.

Ce sera là aussi, Messieurs, la conclusion de toute cette affaire, conclusion affligeante pour nous, mais que Dieu suivra à la lettre. Car ce que le prophète Ezéchiel a dit autrefois de sa part à la ville de Jérusalem, il le dira à une âme réprouvée : Ville malheureuse, disait ce prophète à Jérusalem, par une expression figurée, les villes voisines, tes sœurs, Samarie et Sodome, tout abominables qu'elles sont, tu les justifies par la grandeur de tes abominations encore plus énormes : *Justificasti sorores tuas in omnibus abominationibus tuis* (Ezech., XVI, 51). Mais aussi, ville ingrate, saurai-je bien te punir : comme tes crimes ont surpassé leurs crimes, tes maux surpasseront leurs maux; et ma vengeance te poussera si loin, que tes sœurs se consoleront et s'estimeront heureuses en se comparant avec toi : *Ut confundaris in omnibus quæ fecisti, consolans eas* (Ibid., 54). C'est à nous que le prophète parle, Messieurs, Jérusalem criminelle est l'image d'un mauvais chrétien. Comme l'ingratitude de Jérusalem rendait ses péchés plus énormes aux yeux de Dieu que les abominations de Sodome, les dérèglements des chrétiens croissant à proportion des bienfaits qu'ils ont reçus, l'emporteront infiniment sur les désordres des infidèles. Mais aussi comme Dieu proteste qu'il tirera de la ville de Jérusalem une punition si affreuse, que Sodome en sera consolée, les châtements qu'il tient renfermés dans les trésors de sa colère, et qu'il prépare aux mauvais chrétiens pour l'autre vie, iront dans un tel excès de rigueur, que le sort des infidèles sera doux en comparaison.

Ces vérités sont étonnantes, Messieurs, et j'en suis épouvanté le premier; mais est-ce une raison pour nous les dissimuler? Ne vaut-il pas mieux qu'elles nous frappent sans cesse, afin que leur idée toujours présente à nos esprits soit pour nous un motif continu qui nous excite à vaincre notre lâcheté, à quitter nos dérèglements, à répondre par la pureté de notre vie à la grandeur des grâces que nous avons reçues et à la sainteté du nom que nous portons? *Propter quod*,

carissimi; c'est par où l'apôtre saint Pierre conclut sa dernière Epître, et c'est aussi ce qui va faire la conclusion de ce discours : *Propter quod, carissimi, hæc expectantes sagitate immaculati et inviolati ei inveniri in pace* (II Petr., III, 14) : Les choses étant de la sorte, puisque le jugement dernier, si sévère pour tout le monde, doit être insupportable aux mauvais chrétiens, n'est-il pas bien raisonnable que sans cesse en garde contre un événement si terrible, et toujours attentifs à ses suites, nous travaillions avec une vigilance si exacte, que Dieu nous trouve purs et irrépréhensibles? Ne devons-nous pas surtout résister aux égarements de ces hommes sans loi et sans conscience, qui mesurant les jugements de Dieu aux poids de leurs passions, veulent toujours en rabattre et se flattent qu'il suffit d'être appelés chrétiens pour être saints? Enfin y a-t-il d'autre parti à prendre pour nous, que de nous perfectionner dans l'état où la religion nous a placés; bien assurés que si nous n'en faisons pas l'instrument de notre salut, il doit être infailliblement la cause de notre perte et la mesure de notre punition. Plaise au Dieu de toute consolation de nous en préserver par sa miséricorde, et d'ajouter à tant de grâces qu'il nous a faites, celle qui est le comble de toutes, c'est la persévérance dans la justice, pour arriver à la gloire qui lui est préparée. Je vous la souhaite, etc.

SERMON

POUR LE SECOND JEUDI DE CARÊME.

De la prière.

Mulier Chananea à finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David... Qui non respondit ei verbum.

Une femme cananéenne, qui était sortie de ce pays-là, s'écria en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi... Mais il ne lui répondit pas un seul mot (Matth., XV, 22, 25).

Que cette conduite du Sauveur est nouvelle! s'écrie saint Chrysostome au sujet des paroles que vous venez d'entendre; qu'elle est surprenante! qu'elle est différente de celle qu'il a gardée jusqu'ici envers les Juifs! Lorsqu'ils sont les plus rebelles à sa voix, il tâche de les attirer à lui par ses bienfaits; lorsqu'ils le noircissent par leurs blasphèmes, il les adoucit par ses prières; lorsqu'ils ne lui parlent que pour le surprendre, il ne dédaigne pas de leur répondre. Au contraire, quand une femme étrangère, pleine de ferveur et de zèle, vient d'elle-même et qu'elle court à lui de son propre mouvement; quand elle le prie et qu'elle le conjure avec une foi si ardente et une humilité si profonde, quoiqu'elle n'eût été instruite ni par la loi, ni par les prophètes, il ne lui dit pas seulement une parole. Qui ne se serait scandalisé en voyant Jésus-Christ oublier en quelque sorte sa conduite, et démentir ce que le monde publiait de lui? Le bruit courait de toutes parts qu'il allait chercher les malades et les affligés dans les villes et par les campagnes pour les soulager, et on le voit ici rejeter avec quelque sorte de dureté cette femme qui le

cherche, pour implorer son assistance. Qui n'aurait été touché de voir une mère affligée jeter des cris si lugubres dans le ressentiment de la misère de sa fille, et cependant être rebulée d'une manière impitoyable? On ne la voit pas exiger cette grâce comme une dette; elle demande seulement miséricorde, elle représente humblement sa misère. Avec tout cela Jésus-Christ n'a pas un regard de douceur pour elle, et si après un triste silence il ouvre la bouche, ce n'est que pour la refuser, pour la désoler et pour la désespérer. Il semble même qu'il affecte d'ajouter l'insulte aux refus; et vous diriez qu'il ne s'étudie qu'à l'humilier, qu'à l'outrager, qu'à la confondre.

Certainement, mes frères, ces démarches sont trop extraordinaires pour n'être pas mystérieuses. Aussi ne devons-nous les regarder, si nous en croyons saint Chrysostome, que comme un innocent artifice dont le Sauveur use pour nous mettre devant les yeux, dans la personne de cette femme, un modèle achevé de foi, d'humilité et de persévérance; il ne voulait pas que tant de vertus demeurassent ensevelies dans une âme, où il les voyait. S'il paraissait sourd à sa voix, ou s'il ne lui répondait qu'avec des paroles d'aigreur, tout cela ne venait pas du mépris qu'il eût pour elle, mais du désir de l'exercer, et en l'exerçant de découvrir à tout le monde, le trésor inestimable qu'elle avait caché dans le cœur. Arrêtons donc aujourd'hui nos yeux sur cette femme, l'honneur et la gloire de son sexe; et admirons particulièrement, comme tout lui manquant, tout se déclarant contre elle, elle entreprend tout elle seule, et vient enfin avec le secours de la prière à bout de son entreprise.

C'est à cette dernière réflexion, Messieurs, que saint Chrysostome rapporte tout le mystère de notre Évangile. Quoiqu'on en puisse tirer une infinité d'instructions, il n'y en a point de plus naturelle que celle qui regarde la prière. Car soit que nous considérons ou la nécessité de la prière, ou les qualités de la prière, ou la force de la prière, l'humilité qui doit l'accompagner, la foi qui doit l'animer, la persévérance qui doit la soutenir; sur tout cela l'histoire de notre Évangile nous fait d'admirables leçons. Cependant, Messieurs, je ne puis vous dissimuler que j'ai balancé longtemps à me déterminer au choix de cette matière: les esprits du siècle sont faits pour la plupart à ne la regarder ou que comme trop commune, ou que comme peu importante; et dans cette prévention injuste ils ne donnent leur attention qu'avec peine et avec dégoût à tout ce qu'on leur en peut dire. D'autres, persuadés que l'oraison ne doit faire le partage que des âmes dévotes ou des personnes religieuses, ou qu'elle n'est l'occupation que des oisives et des simples, n'entrent point dans cette disposition secrète qui attache et qui intéresse l'âme aux choses qui la regardent, et n'apportent au contraire que de la froideur et de l'indifférence, comme pour des choses qui ne les regardent pas.

C'en aurait été donc assez pour me faire abandonner mon dessein, si par une autre réflexion je n'avais à la fin compris que ces raisons, bien loin d'avoir de quoi m'en détourner, étaient des raisons pour m'y engager davantage. Car j'ai trouvé qu'il était de mon ministère de vous détromper de ces erreurs, et afin que tout le monde puisse prendre part à ce discours, je parlerai à trois sortes de personnes; à ceux qui ne prient point du tout, à ceux qui prient mal, à ceux qui prient comme il faut: aux premiers, pour leur reprocher leur aveuglement et leur injustice, en leur montrant la nécessité indispensable de la prière; aux seconds, pour leur découvrir leurs illusions et leurs égarements, en leur enseignant la véritable méthode de la prière; aux derniers, pour leur apprendre leur avantage et leur bonheur, en leur représentant l'excellence admirable de la prière. Ou plutôt parce que le temps ne me permettrait pas d'embrasser tant de matière, bornons-nous à deux réflexions pour combattre deux désordres: le premier est le mépris de la prière, le second est l'abus de la prière, et ce sera le sujet des deux parties de ce discours, après que nous aurons prié nous-mêmes en disant: *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Les théologiens reconnaissent plusieurs espèces de nécessités. Il y a, disent-ils, une nécessité de précepte, il y a une nécessité de moyen. Une chose est nécessaire de cette sorte de nécessité qu'on appelle de précepte, quand elle nous est commandée; et elle est nécessaire de cette sorte de nécessité qu'on appelle de moyen, quand on ne peut se passer d'elle. Saint Thomas, d'un autre côté, enseigne qu'une chose peut être appelée nécessaire en deux sens, ou parce que sans elle on ne peut nullement agir, ou parce qu'avec elle on agit plus commodément. Or je prétends que toutes ces nécessités tombent également sur la prière, nécessité de précepte, nécessité de moyen, nécessité de commodité. Appliquez-vous-y, s'il vous plaît.

Nécessité de précepte, en doutez-vous, chrétiens? Prenez en main les divines Écritures, cette règle sacrée et inviolable de notre foi et de nos obligations, et vous y trouverez à chaque page des preuves incontestables de cette nécessité; et j'ose avancer que de toutes les choses qui nous sont ordonnées de la part de Dieu, il n'y en a point dont le précepte soit ni si clairement établi, ni si souvent répété, ni si fortement recommandé que celui qui regarde la prière.

Mais peut-être aimerez-vous mieux que nous recherchions les motifs qui ont obligé notre Dieu à nous faire une si étroite loi de l'oraison, et que nous examinions les causes de l'empressement extrême avec lequel il nous en recommande la pratique. J'y consens, et cela d'autant plus volontiers que dans cette discussion nous découvrirons comment la prière est nécessaire aux chrétiens de

cette autre nécessité que nous avons appelée nécessité de moyen, c'est-à-dire d'une nécessité absolue pour le salut.

Vous observerez donc, s'il vous plaît, que si Dieu nous a assujettis à la nécessité de le prier, il l'a fait et pour l'intérêt de sa grandeur et dans la vue de notre misère : deux motifs bien considérables. Pour l'intérêt de sa grandeur ; parce que la prière est un acte de religion, par lequel nous reconnaissons et la majesté du souverain Etre, et le néant de tous les autres. C'est ce qui a fait dire ingénieusement à un poète païen : *Deos qui rogat, ille facit* : celui à qui nous présentons nos vœux, nous en faisons notre dieu, puisque nous témoignons par cette cérémonie que nous dépendons entièrement de sa puissance, et que nous attendons tout de sa bonté. De là vient encore que saint Clément d'Alexandrie n'a pas fait difficulté d'appeler l'oraison un *sacrifice très-excellent et très-saint, duquel Dieu tire un honneur singulier*. Sacrifice admirable en effet, qui renferme un aveu public et une protestation solennelle, que celui à qui nous avons recours est infiniment au-dessus de nos têtes, et que notre bon ou notre mauvais sort est déposé entre ses mains. Donc, s'il est nécessaire à toute créature raisonnable de connaître son Créateur, pour arriver à la possession de cette dernière fin, en quoi la félicité consiste, il ne lui est pas moins nécessaire de le prier, puisque l'un est une suite de l'autre, et que la même religion qui nous impose l'obligation de croire un Dieu, nous impose l'obligation de l'invoquer. C'est un devoir que nous ne pouvons nous dispenser de lui rendre ; c'est un tribut qu'il lui faut payer ; c'est un droit attaché à son Etre.

Cependant la raison qui se prend du côté de notre misère me paraît encore d'un plus grand poids pour appuyer cette nécessité ; et je vous prie, Messieurs, que cette réflexion ne vous échappe pas : j'espère qu'elle sera édifiante. Si l'homme avait conservé son innocence sur la terre, il en aurait été à peu près comme des bienheureux dans le ciel. *Dans le ciel*, si nous en croyons saint Augustin, *les bienheureux ne prient point pour eux-mêmes, parce qu'affranchis de toutes sortes de misères, ils possèdent tout ce qui peut rendre leur félicité complète. Il est bien vrai qu'ils louent Dieu sans cesse, qu'ils s'annéantissent devant lui, qu'ils lui rendent des actions de grâces éternelles ; mais, à proprement parler, ils ne le prient pas, n'ayant rien à lui demander, confirmés qu'ils sont dans la plénitude du bien*. Or tel eût été à proportion le sort de l'homme innocent, si le démon n'avait point introduit le péché dans le monde, et si le péché n'avait point attiré après lui toutes ces suites effroyables, qui ont troublé par leurs désordres l'harmonie de l'univers. Comme l'homme aurait été exempt de toutes les misères dont son péché fut la cause dans cette droiture de cœur où il avait été créé, qui le portait au bien et qui l'éloignait du mal, il semble aussi qu'il eût moins été dans la nécessité de prier.

Mais le péché ayant dépouillé l'homme de tous les avantages, dont la main du Créateur l'avait revêtu, et attiré sur lui toutes les disgrâces imaginables, dans un si étrange revers il n'est plus resté à ce malheureux que la prière pour ressource. Il faut donc juger de la grandeur de la nécessité où nous sommes de prier, par la grandeur des besoins qui nous pressent. Car l'un est la mesure de l'autre ; et sur cela voici comme je raisonne.

Dans l'état où le péché nous a réduits, il n'y a personne qui n'ait des occasions à fuir, des tentations à surmonter, des passions à vaincre, des infirmités à guérir, des lois à observer, des vertus à pratiquer ; et si nous manquons à un seul de ces devoirs, l'affaire de notre salut est désespérée. Or, affaiblis que nous sommes par les plaies du péché originel, il est impossible que nous remplissions des obligations si différentes, si pénibles, si importantes, sans le secours de la grâce, et un secours dont la force réponde à la force de nos ennemis, à la grandeur des périls qui nous environnent, et à la difficulté des choses que nous avons à exécuter. Donc la prière est au chrétien d'une nécessité absolue. Voici la preuve de ma conséquence : A de grands maux il faut de grands remèdes. Or, dans le cours ordinaire des choses, Dieu ne donne cette protection particulière et ces grâces de choix qui seules peuvent assurer notre salut au milieu des dangers qui le menacent, et des obstacles qui le traversent, qu'à ceux qui les lui demandent avec ferveur. Donc la même nécessité qui oblige le chrétien de travailler à son salut l'oblige de vaquer à la prière. Car encore que Dieu, par des vues impénétrables de cette bonté infinie dont il n'est comptable à personne, accorde quelquefois des grâces à des pécheurs qui ne les lui ont pas demandées, et qui même étaient bien éloignés de les lui demander, comme ce sont des faveurs qu'il ne nous a point promises, nous ne devons pas nous en prévaloir, et ce serait même une témérité et une injustice de prétendre lui faire une loi générale pour tous, de sa miséricorde particulière pour quelques-uns. Pour attirer donc les grâces dans nous, il est de l'ordre que nous prenions les moyens auxquels il lui a plu de les attacher. Or, comme Dieu est un être infiniment sage et qui par cette raison agit par les voies les plus simples, il a attaché ces grâces à la prière, comme au moyen le plus naturel, voulant que les choses se passent entre lui et nous comme elles se passent d'homme à homme, où il faut demander pour obtenir, chercher pour trouver, et frapper si l'on veut qu'on ouvre. Donc nous sommes dans une nécessité continuelle de prier, si nous ne voulons pas nous perdre.

Et de vrai, *quel moyen de vivre*, dites-moi, c'est la réflexion d'un pieux et savant auteur du dernier siècle, *quel moyen de vivre à un homme qui se trouve parmi des gens inconnus, dans une terre étrangère, sans argent, sans crédit, qui n'a reçu de la nature ni du bien pour subsister, ni de l'industrie pour en*

gagner? Vous me répondrez sans doute que dans cette extrémité son unique recours est de mendier sa vie et de rendre la charité publique tributaire de sa misère; et moi je vous dirai aussi qu'après le triste naufrage que la nature a souffert, pauvres et abandonnés que nous sommes dans cette vallée de larmes, nous n'avons point d'autre parti à prendre que de nous présenter comme des mendiants à la porte du Père céleste. Tels étaient les sentiments du roi-prophète, quand il disait au milieu de l'abondance de sa cour: Je suis pauvre et indigent; mais le Seigneur à qui je m'adresse aura la bonté de prendre soin de moi (Psal. XXXIX, 18). C'est encore ce qu'Ezé-chias, ce prince si religieux, avait admirablement bien compris, quand, au sort de son infirmité, il disait à Dieu: Je vous adresserai mes cris comme les petits de l'hirondelle (Isaï., XXXVIII, 14). Un oiseau qui ne vient que d'éclore, faible et nu comme il est, tout ce que la nature lui dicte, c'est d'exciter par ses cris le père et la mère qui l'ont mis au monde, à prendre soin de lui conserver la vie qu'ils lui ont donnée. Ainsi, mon Dieu, dans le vif sentiment de mes infirmités, me reconnaissant dépourvu de votre grâce, privé des forces qu'elle inspire, sans ailes pour m'élever vers vous, sans plumes pour me couvrir, sans armes pour me défendre, incapable de faire une seule démarche, si vous ne me prêtez la main; que ferai-je, sinon d'imiter l'exemple des petits oiseaux et de recourir à vous, mon Dieu, qui êtes mon père, par des cris continuels pour recevoir de votre miséricorde les secours que demande ma misère: Sicut pulvis hirundinis, sic clamabo.

Non, mes frères, nous n'avons point d'autre ressource que celle-là; mais après tout qu'elle est grande! Car, comme sans la prière nous ne pouvons rien, avec la prière nous pouvons tout; les choses changent de nature entre ses mains, et ce qui était impossible, elle a le don de le rendre non-seulement faisable, mais aisé. C'est ce que je voulais dire tantôt quand je vous ai dit que la prière était nécessaire au chrétien d'une troisième espèce de nécessité, que j'ai appelée, après saint Thomas, une nécessité de commodité, commodité par laquelle les choses les plus pénibles et les plus laborieuses deviennent douces et faciles. Ecoutez saint Chrysostome: *Si quelqu'un veut s'assurer le trésor de la continence, s'il veut vaincre la colère, quelque vertu qu'il veuille pratiquer, quelque vice qu'il se propose de combattre, il ne lui faut point d'autre guide que la prière; elle lui aplanira elle seule toutes les voies, elle lui rendra agréable une si noble carrière.*

La raison de cela, chrétiens, mais m'en croirez-vous, et ne me prendrez-vous point pour un homme qui court après des visions? Non, il ne se peut faire que vous-mêmes ne l'ayez éprouvé dans quelques-uns de ces bienheureux moments, où, plus fervents qu'à l'ordinaire, Dieu a bien voulu vous faire sentir combien il est doux à ceux qui l'aiment; et après tout, malheur à ceux qui

ne l'ont jamais senti! la raison de cela, dis-je, c'est que Dieu se communiquant à l'homme par la prière, son Esprit-Saint apporte avec lui la paix, l'onction, la ferveur, la lumière, et généralement toutes ces richesses spirituelles qui en sont inséparables. C'est dans ce festin intérieur de Dieu avec l'âme et de l'âme avec Dieu, que se boit, comme l'a dit saint Bernard, *ce vin céleste qui enivre le cœur de l'homme, et dont l'ivresse lui fait oublier toute autre chose.* C'est là que s'anime la foi, que se fortifie l'espérance, que s'échauffe la charité; c'est là que l'âme repue des délices spirituelles, la chair et le sang perdent tout ce qu'ils avaient pour elle d'attraits; enfin c'est là qu'éclairés des vérités du ciel on découvre les illusions de la terre, qu'on en conçoit du mépris et que l'on en prend du dégoût. Car, pour me servir de la comparaison de saint Chrysostome, *s'il est inouï que les favoris qui ont part à la confiance des princes, et qui les approchent à toute heure, demeurent dans l'indigence, ne serait-il pas plus étrange que ceux qui s'approchent du Roi des rois avec tant de privauté, qui entrent quand il leur plaît en conférence avec lui, ne tirassent cependant aucun profit de ce commerce?* Non, non, il ne se peut faire que dans ces conversations secrètes où l'on a le bonheur de parler à Dieu et de l'écouter, on ne devienne invincible à tout ce que le siècle a de plus contagieux, et qu'on n'en rapporte des forces admirables pour avancer avec joie dans les voies de l'éternité.

Après cela véritablement je ne puis assez m'étonner de la lenteur extrême que la plupart des hommes apportent à la prière, ou plutôt de l'indifférence criminelle qu'ils ont pour elle, et du mépris horrible qu'ils en font. Car ne faut-il pas avouer que la chose du monde la plus nécessaire est la chose du monde la plus délaissée, la plus négligée, la plus abandonnée?

J'ai tâché jusqu'ici de vous représenter la nécessité de cet exercice, et peut-être n'ai-je donné à cela que trop de temps. Mais voulez-vous maintenant qu'en finissant cette première partie je reproche à la plupart de ceux qui m'écoutent l'insensibilité, l'éloignement, le dégoût qu'ils en témoignent? Que je parcoure toutes les conditions qui composent aujourd'hui le monde; je ne trouverai presque personne qui s'y applique et qui même ne m'allègue des raisons pour ne s'y appliquer pas. Si je descends jusqu'aux ordres les plus bas de la société civile, (et pourquoi n'y descendrais-je pas?) cet artisan, qui sait bien trouver du temps pour son travail, pour son repos, disons même pour ses excès et pour ses débauches, me dit qu'il ne saurait leur dérober un quart d'heure pour la prière. Je vois ce marchand cloué à son comptoir, attaché sur ses livres avec une assiduité infatigable, et je ne le vois presque point au pied des autels. Cet homme de robe, qui consacre si volontiers son temps aux affaires des autres, regrette les moments qu'il donne à cette grande affaire qui le re-

garde uniquement ; les jours même les plus sacrés ne sont guère plus privilégiés que les autres ; une messe privée entendue dans une posture commode et avec un esprit dissipé en fait toute la dévotion. Une femme qui emploie régulièrement la moitié de sa vie à dormir ou à se parer, pour perdre ensuite l'autre au jeu ou dans les compagnies, ménage à peine quelques petits intervalles entre son oisiveté et sa vanité, pour rendre à Dieu ses devoirs et pour lui représenter ses besoins. Enfin cette foule de personnes inutiles, qui ne savent que faire de leur temps, qui le donnent au premier venu, qui ne cherchent qu'à le tuer, pour me servir de leurs termes, qui s'en trouvent embarrassés, aiment mieux s'ennuyer tout le jour que de se délasser quelquefois à ce divin exercice ! Quoi donc, mes frères ! vous trouverez du temps pour vaquer à vos affaires, et vous n'en trouverez point pour la plus importante de toutes les affaires ? Vous en trouverez pour vos plaisirs, et vous n'en trouverez point pour vos devoirs ? Vous en trouverez pour tous les besoins du corps ; que dis-je, ses besoins ? Vous en trouverez pour ses aises, pour son ajustement, pour ses excès, et vous n'en trouverez point pour les besoins les plus pressants de votre âme ? Vous en trouverez pour le prostituer à une oisiveté éternelle, et vous n'en trouverez pas pour vous appliquer au moins de fois à autres à une occupation si sainte, si importante et si aisée ?

Sur cela vous me direz peut-être qu'elle n'est pas aisée pour vous ; que n'en ayant pas le don vous ne sauriez y forcer votre esprit ; que ce serait un travail ingrat et une gêne inutile. Car je sais que beaucoup de gens prétendent se bien défendre sur ces mauvaises raisons. Mais pour les confondre en un mot, je les supplie de me dire ce que la prière a donc de si chagrinant, de si dégoûtant, de si rebutant, de si dur. Est-ce parce qu'il faut s'entretenir avec Dieu dans l'oraison ? Chrétiens, mes frères, on regarde dans le monde comme une insigne faveur d'avoir de l'accès auprès du prince ; on s'en fait une joie sensible et un honneur infini, et nous ne nous approcherons de Dieu qu'avec peine et avec répugnance ! Il est si difficile d'aborder les grands ; avant que l'on puisse percer jusqu'à leur cabinet, il y a tant de barrières à passer, tant de retranchements à forcer ; il faut étudier leur humeur, il faut bien prendre son temps ; ce sont des peines infinies : cependant on est déterminé à tout, on ne se rebute de rien, et, dans l'espérance d'obtenir une audience d'un moment, on se fatigue gaiement tout le jour. Mais vous, Seigneur, dont le trône n'est jamais inaccessible à personne, vous qui tenez les avenues de votre palais toujours ouvertes à tout le monde, nous nous ferons une fatigue de vous rechercher, et nous ne voudrions pas vous donner la moindre peine, ni faire la moindre démarche pour profiter de l'occasion de vous entretenir sur des choses où nous avons tant d'intérêt ? Est-ce avoir de

la foi, est-ce avoir de la religion ? Mais plutôt est-ce avoir du bon sens et de l'amour pour nous-mêmes ?

Encore s'il devait nous en coûter pour cela de la dépense ou des travaux : si le sacrifice de la prière ne se pouvait faire qu'à grands frais, quoique la chose soit d'un prix à ne se pouvoir trop payer ; peut-être pourrions-nous donner quelque couleur à notre paresse. Mais qu'est-ce qui doit entrer dans la composition de nos prières ? Il n'en est pas comme de celles qu'on fait aux hommes : tous les temps y sont bons, tous les lieux y sont propres. On n'a besoin pour cela ni d'adresse, ni d'éloquence, ni de crédit, ni de recommandation. Que dis-je ? tout ce que nous avons de plus faible et de plus misérable, nos larmes, nos soupirs, c'est tout ce que Dieu nous demande. Il y a sur cela un beau mot dans Cassiodore : *Nil omnipotentiam Dei magis manifestat, quam quod miseriae nostras fecit omnipotentes*. Pour faire réussir une affaire à la cour, il faut que la brigue et les sollicitations agissent auprès des puissances ; et ordinairement il n'y a que de fortes considérations qui soient capables de l'emporter. Mais auprès de Dieu, notre faiblesse fait toute notre force, et notre misère toute notre recommandation. Un soupir, une larme, ces tristes marques de notre indigence et de notre infirmité y peuvent tout, Dieu leur a donné une toute-puissance qui l'emporte sur la sienne, et à laquelle il se laisse désarmer avec plaisir ; et vous diriez que comme il a tout fait par une parole impérieuse, nous pouvons tout à notre tour avec une parole suppliante : *Miserae nostras fecit omnipotentes*. Par quel malheur faut-il donc que nous épargnions des choses, dont nous avons chez nous un fonds inépuisable ? Et pourquoi refuser à Dieu ce que nous trouvons dans nous-mêmes et que nous prostituons d'ailleurs si inutilement en tant d'autres occasions, l'aveu de notre misère, le ressentiment de nos besoins, un gémissement du cœur, un mouvement des lèvres, un regard, une parole ? Pouvait-il nous en coûter moins ?

Mais enfin, je veux que la prière ait ses peines et ses dégoûts, qu'elle contraigne l'esprit, qu'elle assujettisse les sens, qu'elle éloigne des plaisirs, qu'elle engage à la retraite ; nécessaire au point qu'elle l'est, est-ce une raison pour l'abandonner ? Si vous ne pouviez guérir d'une maladie mortelle, à moins que de passer par les remèdes les plus fâcheux, quoi qu'il dût vous en coûter, refuserez-vous de les prendre ? C'est une délicatesse dont personne n'est capable. Plutôt sacrifierait-on richesses et plaisirs ; plutôt se condamnerait-on à essuyer et les incisions du fer et les ardeurs du feu. Pourquoi donc ne pas surmonter les petites oppositions que vous pouvez avoir à la prière, si sans elle votre salut est dans un péril inévitable ? Il ne vous en coûtera pour cela ni le tribut de vos biens, ni le sang de vos veines ; tout au plus ce ne seront que quelques mauvaises heures à passer. Ah ! vous

en passez tant d'autres plus désagréablement en des entretiens qui ne vous reviennent pas, et cela par pure bienséance, et cela sans aucun fruit ! N'aurez-vous donc jamais la force de prendre quelque chose sur vous, pour vous accoutumer à un exercice dont les seuls commencements sont rebutants, et que d'un autre côté vous ne pouvez négliger sans vous perdre.

Car je ne crains point de le dire, ce débordement de crimes qui inondent aujourd'hui toute la face de l'Eglise vient principalement de l'omission d'un exercice si saint et si salutaire. Comme la plupart des chrétiens n'ont aucun soin d'engager Dieu à les protéger ; de son côté Dieu les abandonne. Nous vivons sans recourir à lui, il nous laisse sans veiller sur nous. De là cette insensibilité pour le salut et cette froideur pour la religion ; de là cette incertitude dans la foi et ce relâchement dans les mœurs ; de là cette tyrannie des passions et ce triomphe du vice. Car qui pourrait en effet nourrir quel que sentiment de piété dans ces âmes ? La nature ? elle y est contraire. Le monde ? c'est son ennemi. Les sacrements, on les néglige ; la grâce, on ne la demande pas. C'est pourquoi, saint Augustin a dit avec raison que de toutes les tentations il n'y en a point de plus dangereuses que celles qui éloignent le chrétien de la prière, et qui lui en inspirent du dégoût. Comment cela ? Parce qu'elles lui ôtent toute sa défense, et qu'elles l'exposent tout nu aux traits de ses ennemis. Cessons donc de nous y tromper, malgré toutes nos répugnances, adonnons-nous à la prière. Mais parce qu'on peut mal prier aussi bien que ne point prier ; afin que nos prières ne soient pas infructueuses, je veux maintenant parler à ceux qui prient mal, pour les instruire en leur prescrivant la méthode de prier ; c'est-à-dire, qu'après avoir combattu le mépris de la prière en ceux qui ne la pratiquent pas, je vais tâcher d'en réformer l'abus en ceux qui la pratiquent mal, et c'est ma dernière partie.

SECOND POINT.

On peut, ce me semble, rappeler à deux chefs tous les abus qui se glissent dans la prière du chrétien, et qui en altèrent la pureté ; ou à la matière des choses qu'il demande, ou à la manière dont il les demande. La matière peut en être mauvaise, la manière peut en être défectueuse ; et tous les jours nous péchons ou dans l'une ou dans l'autre, et quelquefois dans toutes les deux. Y aurait-il donc bien quelque art particulier, dont les règles fussent propres à nous redresser et d'où nous pussions prendre des leçons dans une affaire où il est si facile de se tromper et si dangereux de se méprendre ? Oui, Messieurs, et cet art est divin, il nous est venu du ciel comme de la seule école capable de l'enseigner, et Jésus-Christ n'a pas dédaigné d'en être lui-même le maître.

Véritablement, comme il n'est point nécessaire de prescrire à un misérable ce qu'il

doit demander, parce que la voix de la misère qui le presse le lui dicte continuellement, il pourrait sembler inutile, pour ne pas dire ridicule, de vouloir instruire les hommes sur la matière des demandes qu'ils doivent faire, puisqu'ils n'ont qu'à consulter, ou plutôt qu'à écouter leurs besoins, et que d'ailleurs leurs besoins étant pour l'ordinaire aussi différents que leurs états, on ne peut, ce semble, raisonnablement limiter leurs demandes aux mêmes choses. Il est pourtant vrai, chrétiens, qu'il y a une formule générale pour tous les hommes, à laquelle tous les hommes doivent se restreindre, et dans laquelle aussi toutes leurs nécessités sont comprises. En effet, qu'est-ce après tout qu'un chrétien peut demander ? *Il faut nécessairement, répond le grand Augustin, que ses vœux se rapportent à deux ordres de biens : ou aux biens du temps, ou aux biens de l'éternité.* Or tout ce qui nous est nécessaire et pour le temps et pour l'éternité, le Sauveur l'a renfermé dans la prière qu'il nous a prescrite. Mais il faut encore observer, avec ce saint docteur, que les demandes qui regardent les biens du temps ne nous sont proposées qu'après celles qui regardent les biens de l'éternité, pour nous apprendre que nous ne devons jamais désirer les choses de la terre, que dépendamment et par subordination à celles du ciel, et que si les païens autrefois se rendirent criminels d'attendre ces faux biens de leurs fausses divinités, les chrétiens offensent le vrai Dieu, de lui demander ces mêmes biens avant que de penser à d'autres plus solides et plus durables. Voici cependant où d'abord nous renversons l'ordre des choses par le dérèglement de nos desirs. Ce qui dans nos prières devrait être le capital n'en fait que l'accessoire, et nous faisons tenir le premier rang aux choses qui ne devraient occuper que le dernier. Voyez-vous cette mère passionnée pour un fils qui lui est plus cher que sa vie ? Une fièvre maligne, dont elle appréhende les suites, l'a pris ; la voilà dans les soupirs, dans les pleurs, dans les alarmes ; il n'y a point de saint qu'elle ne réclame, point de vœux qu'elle ne fasse ; elle tâche d'intéresser tout le ciel dans sa santé : à la bonne heure. Cependant ce même fils, elle l'a vu plongé dans le désordre, engagé dans de mauvais commerces, et cela sans en être émue, sans que jamais elle se soit adressée au ciel, pour en attirer sur lui par ses prières les grâces d'une guérison mille fois plus importante. Qu'un procès soit sur le bureau, que de sa décision dépende ou l'établissement ou la ruine d'une famille, qu'on appréhende certains revers, une taxe, une disgrâce, on a recours aux morts, on emploie les vivants, on prie soi-même, on fait prier les autres, on renie tout, on engage tout pour se rendre le ciel propice : mais que le péché règne dans une maison, que le mari ait ses passions et la femme les siennes, on s'en prend assez à Dieu par les murmures réciproques qui en naissent ; mais songe-on à s'adresser à lui ? Il n'en

est point importuné, on le laisse sur cela en repos.

Par où est-ce que débute un pauvre, dit saint Grégoire de Nysse, *quand il vient au pied des autels ? Par représenter sa pauvreté et par demander quelque chose*. Si Dieu faisait un ambitieux l'arbitre de son propre sort, et qu'il remit à son option de lui demander telle faveur qu'il voudrait, imiterait-il Salomon ? Préférerait-il la sagesse à la fortune, ou plutôt balancerait-il dans son choix ? Et semblable aux enfants de Zébédée, ne se déclarerait-il pas pour ce rang et pour cette charge, sans penser à son salut ni à son âme ?

Que des païens autrefois aient fatigué leurs dieux de cette sorte de demandes, je ne m'en étonne pas. Bornés qu'ils étaient à la terre, sans espérance pour le ciel, attachés à la vie présente, sans inquiétude pour l'avenir, on pourrait leur pardonner d'avoir eu plus de soin de demander la santé et la prospérité à la Fortune, que la probité et la vertu à Jupiter. Il n'est pas non plus si étrange que les Juifs, ce peuple grossier, que Dieu n'avait attiré à son culte que par des espérances temporelles, se soient bornés à désirer une paix assurée, des maisons fertiles, une heureuse postérité. Mais que des chrétiens croyant ce qu'ils croient, espérant ce qu'ils espèrent, connaissant ce qu'ils connaissent, soient si aveuglés dans leurs prières ; qu'ils prodigent des poignées d'encens pour des bagatelles, et qu'ils n'en brûlent presque pas un grain pour ce qu'il y a d'essentiel ; qu'ils commencent par la chair, et qu'ils finissent par l'esprit ; qu'ils offrent les prémices de leurs vœux à des choses périssables, et qu'ils ne réservent que la lie pour cette couronne immortelle qui leur est préparée, c'est ce qui ne se conçoit pas. Toutefois c'est ce qui se pratique ; encore pousse-t-on quelquefois le dérèglement plus loin. Car combien y en a-t-il qui, bien loin de demander à Dieu des grâces, lui demanderaient des crimes s'ils l'osaient, ou plutôt qui les lui demandent tacitement par la disposition secrète de leur cœur ? Vous avez un rival, dont la fortune vous blesse ; vous avez un ennemi, dont vous craignez les mauvais offices ; ah ! si Dieu voulait un peu entrer dans vos intérêts, que volontiers vous lui demanderiez ou la disgrâce de l'un, ou la mort de l'autre ? Véritablement vous n'allez pas jusqu'à lui en faire la proposition ouvertement et en termes formels, la chose est trop grossière et elle aurait trop mauvaise grâce. Mais Dieu vous entend bien, et il voit clairement ce que le langage de votre cœur veut dire. Non, chrétiens, si un reste de pudeur ne nous en empêchait, nous demanderions sans façon à Dieu qu'il servît à nos passions, qu'il condescendît à nos désirs, qu'il nous aidât à nous venger, qu'il renversât tout ce qui peut faire obstacle à notre ambition, qu'il nous ouvrît toutes les voies, fussent-elles les plus détestables, pour aller à la fortune, et qu'il nous maintint tranquillement dans la possession de nos plaisirs. C'est

le reproche que des païens mêmes ont fait autrefois si ingénieusement à ceux de leur religion, quand ils leur ont dit qu'ils avaient le front de demander à leurs dieux en secret ce qu'ils n'eussent osé leur demander devant le monde, et qu'au pied de leurs autels ils leur proposaient des choses dont ils eussent rougi de faire la proposition à un honnête homme. Mais sans parler des païens, c'est ce que saint Augustin reprochait autrefois aux faux chrétiens de son siècle avec tant d'aigreur, mais avec tant de justice : *Facis Deum adjutorem impietatum* : Malheureux et insensés que vous êtes ! Comme si ce n'était pas assez pour vous d'être méchants, vous voudriez, s'il se pouvait, rendre Dieu complice de votre méchanceté, puisqu'il ne tient pas à vous qu'il ne devienne l'exécuteur de vos desseins, le fauteur de vos désordres et le ministre de vos iniquités.

Voilà, chrétiens, comme les uns par un chemin, les autres par l'autre, nous nous égarons plus ou moins dans le sujet de nos prières : et souvent aveuglés par notre cupidité, l'égarement va si loin que nous courons avec le plus d'ardeur après les choses qui nous sont les plus nuisibles ; jusque-là, Messieurs, jusque-là, que si Dieu voulait se venger de nous, il n'aurait qu'à nous prendre au mot. S'il arrive donc qu'il nous refuse, comme il arrive si souvent, ce n'est rien moins que rigueur ; ou, selon saint Augustin, *c'est une rigueur miséricordieuse*. Pauvre artisan, qui n'avez pour revenu que le tribut de vos bras ; pauvre veuve, qui gémissiez dans l'indigence, chargée d'un nombre d'enfants, Dieu vous a laissé dans un état, d'où vous lui demandez qu'il vous tire, et duquel il vous paraît si juste qu'il vous tirât, parce que l'abondance, après laquelle vous soupirez, serait infailliblement l'occasion de votre perte. Au contraire il arrive souvent que Dieu, par un surcroît de colère sur les hommes, reçoit les prières des méchants et qu'il les livre aux désirs de leur cœur, comme parle le grand apôtre, en permettant l'accomplissement de ce qu'ils désirent ; tout leur réussit, tout leur rit ; ils s'en applaudissent eux-mêmes, ou les autres leur portent envie ; mais pendant qu'ils se trouvent les plus favorisés du ciel, c'est alors même qu'ils sont le plus avant dans sa disgrâce.

Quel est donc enfin le centre où doivent aboutir nos vœux ? Le roi-prophète nous l'a marqué, quand il a dit : *Vox mea ad Dominum clamavi* (Psal. LXXVI, 1) : J'ai crié vers le Seigneur de toute ma force. Nous autres, dit saint Augustin en expliquant ces paroles, nous autres nous élevons notre voix vers Dieu, comme le prophète ; mais ce n'est pas pour Dieu comme lui ; c'est pour toute autre chose : Celui-ci pour la conservation de ce qu'il a, celui-là pour l'acquisition de ce qu'il n'a pas ; l'un pour le succès d'une intrigue, l'autre pour le projet d'un établissement ; tous pour des vues humaines, intéressées, mercenaires ; au lieu que le roi-prophète, élevé au-dessus des choses d'ici-bas, et ne voyant hors de lui, digne d'arrêter ses désirs, que celui

de qui il avait reçu l'être, dédaigne tout le reste, pour adresser sa voix à Dieu, comme au seul objet de son amour. C'est là, chrétiens, en effet le point où toutes nos prières devraient se réunir et se confondre. Demander à Dieu, quoi ? Dieu même : laisser la disposition des choses de la terre entre les mains de la Providence. Les donne-t-elle ? l'en remercier. Ne les donne-t-elle pas ? l'en remercier encore. Car, hélas ! pauvres ou riches, sains ou malades, méprisables ou distingués, de ce côté-là nous ne savons ce qui nous est le plus avantageux. Cependant quand nous aurions atteint jusqu'à ce degré, et que du côté de la matière il n'y aurait rien à reprendre dans nos prières ; elles peuvent être défectueuses du côté de la manière dont nous y procédons.

Ici, Messieurs, mon dessein n'est pas de m'étendre ni sur toutes les taches qui d'ordinaire défigurent la prière des chrétiens, ni sur toutes les qualités que demande la perfection de cette vertu ; je serais infini. Seulement veux-je marquer les principaux écueils qu'il faut fuir, et les routes les plus sûres à suivre. La première serait de prier au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme lui, dans son esprit et par ses mérites. Car tous les théologiens conviennent après saint Augustin, que ce divin Sauveur, dans le sein de la gloire où il est, a trois rapports à nos oraisons : il prie pour nous, il prie en nous, il prie avec nous. Il prie pour nous comme notre Médiateur auprès de son Père ; il prie en nous comme notre Chef : il prie avec nous comme notre Prêtre, qui offre nos vœux au trône de la Divinité, afin qu'ils soient mieux reçus de ses mains. Mais, mon Dieu ! cette dévotion n'est pas la dévotion du monde, toute autre que celle-là y est encore connue et pratiquée. On y en établit tous les jours de nouvelles. Mais la dévotion de Jésus-Christ est trop ancienne pour être à la mode, dans un siècle du goût du nôtre, si avide de nouveautés. Et ce qu'on ne peut trop lui reprocher, à lui qui se pique d'être si éclairé, c'est que Jésus-Christ est peut-être le point de religion le moins entendu des chrétiens.

Une autre réflexion aussi importante, mais aussi négligée, c'est qu'il faudrait accompagner nos prières de nos œuvres. Il y a deux vertus entre les autres, que saint Augustin appelle ingénieusement les ailes de l'oraison (*Enarr. in psal. XLII*), ailes mystérieuses sans lesquelles elle ne peut que ramper ; et ces vertus sont le jeûne et l'aumône. En effet nous trouvons presque partout ces trois vertus jointes ensemble dans l'Écriture, et la raison en est que par le concours de ces vertus nous faisons à Dieu un parfait holocauste de ce que nous sommes et de ce que nous avons. Car par l'aumône nous lui offrons nos richesses ; par le jeûne nous lui immolons nos corps, et par la prière nous lui sacrifions nos âmes. Mais que peu de gens entendent cette méthode d'oraison ! *Leurs langues sont assez de bruit ; mais leurs mœurs, comme saint Au-*

gustin s'en plaint, gardent un funeste silence (Enarr. in psal. XXXIX). Sondez-vous sur cela, qui que vous soyez, vous qui assistez à tant de messes, vous qui récitez tant de chapelets, vous qui êtes de toutes les dévotions de la ville, vous qui vous piquez de bien faire oraison ; dites-moi si la charité, si la douceur, si l'humilité, si la patience répondent chez vous à tant de belles paroles, à tant de hautes contemplations. Mais pourquoi vous le demander ? Qui ne sait que cette femme dont les prières sont et si longues et si fréquentes n'en est pas moins emportée dans son domestique, moins médisante dans les compagnies, moins sévère à autrui, moins indulgente à elle-même, moins fière, moins vindicative, et quelquefois même moins mondaine ? Qui ne voit que cet homme si assidu aux autels, si religieux observateur de certaines prières, dont il s'est fait l'habitude, que pour rien au monde il n'en interromprait le cours ; qui ne voit qu'avec tout cela cet homme est aussi serré envers les pauvres, aussi implacable envers ses ennemis, aussi dévoué à ses passions, aussi attaché à ses intérêts, aussi injuste dans ses projets, aussi redoutable dans ses artifices, aussi avare et quelquefois même aussi impie ? Est-ce donc ainsi, hypocrites, que vous croyez duper jusqu'à Dieu ? Et pensez-vous qu'il agrée des prières qui lui sont présentées par des mains si souillées et si corrompues ? Ne croyons pas toutefois qu'il suffise de purifier nos oraisons d'une corruption si horrible, afin qu'elles soient bien reçues ; il faut leur donner d'ailleurs la teinture de certaines vertus, et surtout d'une humble persévérance. Car Dieu se plaît à être pressé, sollicité et pour le dire ainsi, forcé ; souvent il refuse d'abord ce qu'il accorde ensuite, et comme s'il était de l'humeur de ces princes qui veulent qu'on leur fasse assidûment la cour pour tirer d'eux quelques grâces, il faut l'obséder à toute heure pour avoir part à ses grâces qui ne se donnent qu'aux importuns. Aussi, chrétiens, si nous considérons et qui nous sommes, et quel est celui que nous prions, et combien est grand ce que nous demandons, nous n'aurions pas de peine à nous y résoudre. Mais traitons-nous les hommes comme nous traitons Dieu ? Se lasse-t-on jamais de frapper à la porte de la fortune ? Si une voie ne réussit pas, n'en tente-t-on pas aussitôt une autre ? Se décourage-t-on jamais, pour être d'abord rebuté ? Une infinité de malheureux qui ont usé leur vie à demander sans pouvoir rien obtenir, empêchent-ils qu'on ne suive sa pointe au hasard de leur ressembler ? Ah ! la persévérance est la grande vertu du monde ; la patience est à l'épreuve de tout, et souvent elle surmonte tout. Il n'y a que pour le salut qu'on manque de fermeté, quoique la moindre des grâces soit d'un ordre supérieur à tous les vœux de l'ambition et à tous les présents de la fortune. Ardent pour les uns, on est tiède et languissant pour les autres. Vous diriez qu'on ne les demande que par forme ; on s'ennuie aussitôt de les demander,

et si l'on n'est pas d'abord écouté, on abandonne à la fin l'entreprise.

A quelles extrémités, Seigneur, n'est-ce pas là vous réduire, et quelle violence est-ce faire à votre bonté? Vous nous ordonnez de nous adresser à vous, sûrs d'en obtenir toutes choses; pour cela vous n'exigez que l'aveu, de notre indignité, et même, afin de nous faire entrer plus aisément dans cet aveu vous différez exprès de nous entendre. Cependant que faisons-nous? Nous nous opposons à vos desseins par notre impatience, et par notre peu de constance, nous faisons rentrer dans vous-même les richesses que vous étiez prêt à verser à pleines mains sur nous.

Je finirais avec cette pensée, sans un avis important, que je ne puis oublier: c'est, chrétiens, qu'une des plus excellentes manières de prier serait de prier en commun. Ecoutez de quel air Tertullien s'en explique: *Comme nous sommes tous unis par la société d'une même religion, par la participation des mêmes sacrements, par le lien de la même discipline, nous nous rassemblons, nous nous ramassons, nous formons comme un corps d'armée, pour faire à Dieu par nos prières une espèce de violence, mais violence qui le charme, bien loin de l'offenser.* Ne diriez-vous pas que ce grand homme, pour relever l'avantage des prières publiques de l'Eglise, les compare à une bataille, à une attaque de plusieurs soldats? Chaque soldat a de la force; mais enfin tous ensemble donnent un assaut plus vigoureux; plusieurs remportent une victoire qu'un seul ne remporterait pas. C'est ainsi que, réunis dans un même esprit, tous font auprès du Seigneur des efforts plus puissants que chacun d'eux ne ferait séparément, et que Dieu, qui peut-être eût résisté à chacun en particulier, est comme forcé de céder et de se rendre à la multitude. Saint Chrysostome en donne une excellente raison, quand il dit que dans le commerce de ces prières communes les forts secondent les faibles, et que la ferveur des uns supplée à l'imperfection des autres. Ainsi nous pouvons espérer, s'il en faut croire ce grand docteur, que notre oraison, qui seule serait trop languissante pour s'élever jusqu'au ciel, unie avec les vœux de toute l'Eglise et soutenue de leurs secours, y arrivera heureusement: de même à peu près qu'une petite quantité d'eau qui se desséchait bientôt si elle demeurerait séparée, jetée dans une rivière, se conserve et va jusqu'à la mer, avec le reste des flots. Toutefois me permettrez-vous d'ajouter en finissant que l'indévotion des chrétiens a trouvé dans ce siècle malheureux le secret d'ôter à la prière une ressource si puissante et une vertu si efficace? Car, ou l'on ne se trouve point à ces saintes assemblées, ou l'on ne s'y trouve que pour les profaner. Ainsi je ne sais de qui j'aurais ici le plus justement à me plaindre, ou de ceux qui abandonnent nos autels, ou de ceux qui déshonorent nos temples. Hélas! c'est en vain le plus souvent que l'Eglise appelle ses enfants par la voix de ses trompettes sacrées

aux heures de l'office divin. Ce n'est plus aujourd'hui la dévotion que des petites gens; la piété des personnes de qualité, plus raffinée, plus délicate, ne la trouve pas à son goût. Il est vrai qu'à considérer le faste, l'immodestie, l'irrévérence que le monde a introduits jusque dans le sanctuaire, peut-être devrait-on souhaiter que les églises demeuraissent désertes. Car qui ne voit ce qui blesse tous les yeux et ce qui perce le cœur à tous ceux qui n'ont pas renoncé à la pudeur et à la religion? Qui ne voit le scandale, l'impiété, la galanterie se produire, s'étaler et triompher à la face des autels? des femmes qui se disent chrétiennes, parées comme des courtisanes? des hommes avec le même air et les mêmes parures qu'au théâtre? Hé! mes frères! est-ce donc là comme il faut venir dans un lieu, où nous ne devrions paraître qu'en criminels et en suppliants? En vérité, dans la juste indignation que me donnent ces excès, il me prend envie de dire ce que le Sauveur du monde disait aux vendeurs et aux acheteurs qu'il rencontra dans le temple: *Auferte ista hinc* (Joan., II, 16). Que venez-vous faire ici? Dieu n'agrée point vos sacrifices, vos prières lui sont en abomination, et bien loin de toucher sa miséricorde elles ne font qu'irriter sa justice. Mais où m'emporte mon zèle? Non, Seigneur, je n'ai garde d'éloigner les pécheurs de vos autels, puisque vous les y appelez pour leur faire part de vos plus précieux dons, aussitôt qu'ils les y viendront demander comme il faut. Mais parce que nous ne savons ni ce qu'il faut demander, ni comment il faut demander, si votre Esprit-Saint ne forme nos demandes (Rom., VIII, 26), j'aime mieux m'adresser à vous, ô mon Dieu, et vous conjurer de répandre sur eux cet esprit de prière que vous promîtes autrefois à votre peuple par un de vos prophètes (Zachar., XII, 10), esprit de prière, l'instrument le plus infailible de la grâce et le gage le plus assuré de la gloire, etc.

SERMON

POUR LE SECOND VENDREDI DE CAREME,

De la maladie de l'âme.

Vis sanus fieri?

Voulez-vous être guéri (Joan., V, 6)?

Tous les hommes sont des malades, parce que tous les hommes sont des pécheurs. Depuis la première plaie dont fut frappée la nature, elle a dégénéré en une véritable langueur, et à cette infirmité commune que nous contractons en naissant par le malheur de notre origine, il n'y a personne qui n'ajoute ses faiblesses propres par le dérèglement de sa conduite. Les passions, ces fièvres de l'âme, car c'est le nom que leur donnent les saints docteurs, mettent le feu partout, selon la diversité du tempérament, de la condition, de l'âge; elles ont leur accès, leur redoublement, leur durée. Et qui considérera bien tous les hommes de près trouvera qu'il y en a peu qui ne soient pas ou emportés par l'ambition, ou amollis par la volupté, ou enflés par l'orgueil, ou déchirés par l'envie

aucun presque qui ne soit blessé par quelque passion qui le domine ; jusque-là que pour faire en deux mots la peinture du genre humain, il n'aura qu'à s'écrier après un prophète : *Omne caput languidum, et omne cor mœrens* (Isai., I, 5) : il n'y a point de cœur qui ne soit ulcéré, point de tête qui ne languisse.

Ce serait donc quelque chose de bien déplorable que la condition de l'homme, si malade au point qu'il est, il manquait de médecin. Mais le ciel y a pourvu, chrétiens auditeurs, et grâces à la bonté divine on s'offre de nous rendre la santé, on nous prévient, on nous presse. Car c'est à vous en particulier, encore plus qu'à ce malade de l'Evangile, que s'adressent ces paroles si pleines de consolation : *Vis sanus fieri* ? Voulez-vous être guéri ? Et ce que Jésus-Christ ne lui a demandé qu'une fois pour la guérison de son corps, il vous le demande à toute heure pour la guérison de votre âme, toujours prêt, dès que vous la voulez, à vous la donner. O bonté de mon Dieu, qu'en cela vous nous traitez favorablement, s'écriait saint Augustin ! Pour vouloir des richesses, je n'en deviens pas plus riche ; pour vouloir de la science, je n'en deviens pas plus savant ; au lieu que si je veux, je puis me faire aimer de vous dès cette heure, et attirer par-là sur moi ce qui passe tous les vœux de l'ambition et toutes les promesses de la fortune. Mais corruption du cœur humain, qu'en cela tu me parais aussi horrible ! Car s'il ne se trouve personne qui ne se tue de vouloir où il ne sert de rien de vouloir, il s'en faut bien que tous les hommes venissent, lorsqu'en voulant ils pourraient tout obtenir.

En effet, il me semble qu'on peut sur cela partager tous les hommes en trois ordres différents. Il y en a qui ne veulent point guérir, et qui même appréhendent de le vouloir ; il y en a qui paraissent vouloir guérir et qui cependant ne le veulent point ; il y en a qui veulent effectivement et qui guérissent. Parlons donc à ces trois sortes de personnes dans les trois parties de ce discours ; aux premiers pour les confondre, aux seconds pour les redresser, aux derniers pour les encourager. Je dirai aux premiers : Voyez votre état, aveugles, rentrez en vous-mêmes, endurcis, et tremblez de ce que vous ne tremblez pas. Je dirai aux seconds : Détrompez-vous, âmes séduites, et reconnaissez les supercheries que vous fait votre propre cœur. Je dirai aux derniers : Prenez courage, mes frères, réjouissez-vous de la grâce que le Seigneur vous a faite, et n'oubliez rien pour la conserver. Mais il faut auparavant invoquer le secours de celle qui ne ressentit jamais la maladie du péché, parce qu'elle en fut toujours préservée par la vertu de la grâce. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Ce n'est pas seulement des voies de Dieu que l'Ecriture a dit qu'elles étaient impénétrables (Rom., XI, 33), elle donne aussi le même nom aux voies de l'homme (Prov.,

XXX, 19). En effet ; comme il y a en Dieu un abîme de lumière et de sagesse qui est inaccessible à tous les yeux, même aux plus éclairés (I Tim., VI, 16), il y a aussi dans le cœur de l'homme, depuis qu'il s'est une fois dérégulé, une profondeur de ténèbres et d'égarément qui le fait agir d'une manière incompréhensible aux autres et à lui-même (Jerem., XVII, 9). C'est ce que le Sage a excellemment marqué par le mot d'*ensorcellement* (Sap., IV, 12). Car comme il y a dans les enchantements une vertu secrète qui s'élève au-dessus de la nature et qui fait des prodiges qu'on ne peut concevoir, ainsi il y a un charme secret dans le péché qui renverse l'esprit de l'homme d'une manière qui nous paraîtrait incroyable si nous n'en étions convaincus par l'expérience. En effet, rien n'étant si conforme à la droite raison, comme tout le monde en demeure aisément d'accord, que de préférer l'âme au corps, le ciel à la terre, et l'éternité au temps, on ne peut guère s'imaginer comment la plupart des hommes, tout persuadés qu'ils sont de cette vérité, et qui la confessent de bouche, la démettent par leurs actions. Puisque les supplices éternels ne sont préparés qu'à ceux qui se les attirent par les péchés qu'ils commettent volontairement, et que d'un autre côté les récompenses éternelles sont destinées à qui veut les obtenir, qui n'aurait cru que l'enfer serait demeuré vide, et que les hommes en foule auraient pris le chemin du ciel ? Car peut-il nous tomber dans l'esprit qu'il se trouve un homme assez insensé pour vouloir être éternellement malheureux dans le temps qu'il n'a qu'à le vouloir pour être heureux éternellement ? Cependant, comme l'a dit le plus sage de tous les hommes, le nombre de ces insensés est infini (Eccl., I, 17) ; insensés, qui, par une folie digne d'être pleurée avec des larmes qui ne tarissent jamais, ne s'occupent que de bagatelles, et abandonnent le soin de leur salut jusqu'à ce que leur vie criminelle soit terminée par une mort affreuse, et qu'en un moment ils descendent aux enfers.

C'est là ce que j'ai appelé des malades qui ne veulent point guérir et qui même appréhendent de le vouloir, parce que, ensevelis dans une profonde ignorance, et trompés par une illusion déplorable, ils aiment leurs langueurs, et croient jouir d'une parfaite santé, à cause qu'ils ne sentent pas leurs maladies. Or, que la multitude de ces esprits gâtés soit en quelque façon innombrable, il ne faut qu'envisager la face du monde chrétien pour en convenir. Et de vrai, si vous voulez parcourir l'histoire du temps, dites-moi, qu'y trouverez-vous que des ruses et des injustices, que des violences et des vengeances, que des rapines et des concussions, que des dissolutions et des ordures, que mille horreurs, en un mot, dont les seuls noms rempliraient l'étendue d'un juste discours ? Et de tant d'entreprises et de travaux qui font l'occupation de ceux qu'on appelle habiles gens, que s'y fait-il pour la vie du siècle futur, qui devrait être la pre-

mière intention et la dernière fin de tout ce qui se négocie et s'exécute ? Sans entrer trop avant dans les maisons , et à n'en juger que sur ce qui paraît au dehors , qu'y a-t-il dans les familles, si ce n'est des parents indévots et déréglés, des enfants qui ont encore moins de religion et de retenue, des domestiques qui ne craignent point la loi de la conscience et qui ne se soucient pas même de celle de l'honneur ? Enfin qu'est-ce que la vie de la plupart des enfants d'Adam, sinon un cercle perpétuel, ou de divertissements pour la sensualité, ou d'affaires pour l'avarice, ou d'intrigues pour l'ambition, ou de profusions pour le faste ? Perdre le temps pour fuir le travail, travailler pour acquérir des richesses, ne se lever que pour changer de volupté, agir sans se souvenir de Dieu, s'endormir sur des pensées de projets vains et souvent criminels, chercher à s'établir sur la terre, comme si le corps devait toujours vivre, y vivre, comme si l'âme devait un jour mourir ; voilà où presque tous les hommes en sont par le funeste assoupissement d'une léthargie mortelle, dont ils ne veulent point sortir.

Pour moi, dans la juste surprise où me jette une conduite si irrégulière, recherchant la source du mal pour y appliquer le remède, il m'a paru qu'il venait de deux principes ; ou de ce qu'on ne croit point du tout ce qu'il faut croire, ou de ce qu'on le croit de telle sorte qu'on agit, comme si on ne le croyait pas, c'est-à-dire ou de l'anéantissement de la foi, ou du défaut d'attention. J'ai mis en premier lieu l'anéantissement de la foi ; car il arrive souvent par l'effet d'un épouvantable jugement de Dieu sur les hommes, qu'ils sont punis du débordement de leurs mœurs corrompues, par la perte de leur foi qui était pure, et qu'ils deviennent semblables aux insensés, qui disent dans leurs cœurs : *Il n'y a point de Dieu* (Psalm. XIII, 1 ; psalm., LII, 1). Mais, sans aller d'abord jusqu'aux derniers emportements d'une impiété si monstrueuse, dont j'ai à vous parler dans la suite, ce que j'ai appelé le défaut d'attention produit dans la plupart des hommes cette horrible frénésie ou, si vous voulez, cette léthargie étrange, car je ne sais quel nom lui donner

En effet, vous remarquerez qu'encore qu'on soit persuadé qu'il y a un enfer, et que les péchés sont le chemin qui y mène, on oublie aisément cette grande vérité à l'heure même qu'il est le plus important de s'en souvenir ; parce que l'imagination fortement attachée aux objets des sens, et comme abruti par une trop longue jouissance des plaisirs, détourne les pensées de l'avenir et empêche que l'entendement ne considère l'horreur et la durée, où se termine une volupté d'un moment. Cependant comme rien n'est si naturel à l'homme que de penser, il semble que dans l'ordre de ses pensées rien ne lui devrait être si naturel que de s'occuper avant toutes choses de sa fin. Mais, courbés que nous sommes vers la terre par le poids de nos passions, c'est là où vont

toutes nos pensées, pendant que nous ne nous formons que des idées légères de la laideur du péché, de l'horreur de la mort, de la rigueur des jugements de Dieu, de l'éternité des peines qui nous attendent. Ce sont de vaines paroles qui frappent tout au plus les sens, mais qui n'ont aucune force pour toucher le cœur.

Car il n'y a rien dans le monde qui n'ait deux faces, l'une véritable et naturelle, l'autre artificielle et empruntée. La véritable est conforme aux idées de Dieu, l'artificielle est tracée sur le modèle des passions. Quel est donc notre désordre ? Au lieu de peser les choses dans la balance du sanctuaire, nous ne les envisageons tout au plus que superficiellement, et nous ne les prenons que du côté qui peut nous flatter. De là cette prodigieuse insensibilité dans nos maux qui nous permet à peine d'élever tant soit peu la tête, lorsqu'on fait un grand bruit pour nous réveiller. Ainsi rendons-nous nos maux incurables, faute d'application à les connaître, pour juger des choses plutôt selon la vaine opinion des hommes que selon le véritable prix qu'elles ont en elles-mêmes.

Voilà donc comme se forme le mystère de l'iniquité dans un cœur d'une manière quasi imperceptible. Et il est bon d'observer que ce genre d'impieété a ses degrés. D'abord cette courtisane, dont parle Isaïe, à recours à l'obscurité des bois pour couvrir son infamie ; mais perdant ensuite tout ce qui lui restait de pudeur, elle prend son luth, elle parcourt les rues de la ville en chantant, pour se faire des amateurs, avec qui elle se prostitue avec une hardiesse qui fait rougir (Isaï., XXIII, 16). Tel est le caractère de l'impieété. Elle ne monte pas tout à coup aux derniers excès ; mais de la timidité qui l'accompagne au commencement, passant enfin à l'impudence, elle apprend à s'accoutumer au dérèglement et à se familiariser avec la mort. On tremble les premières fois, mais peu à peu on se rassure ; et la peine de celui qui a longtemps fait le mal, est de le faire ensuite sans aucune peine. Car l'expérience justifie la pensée de saint Augustin, qui dit que la vertu, lorsqu'elle est dans un souverain degré, et le vice quand il est venu à un certain point, font à peu près le même effet dans l'homme. Et comme le propre caractère de la charité dans sa perfection est de bannir le trouble de l'âme, de même après que la cupidité s'est rendue maîtresse d'un cœur par une possession de longue durée, elle en ôte l'inquiétude, elle y met le repos et y nourrit une sécurité à quoi rien ne donne l'alarme. Que dirai-je, l'alarme ? Il y a un mot dans Osée qui m'a toujours effrayé : *Israël, dit le prophète, ne soyez point dans la joie, parce que vous avez abandonné votre Dieu* (Osé., IX, 1). C'est un mal horrible que de perdre Dieu en l'offensant ; mais c'en est le comble, que d'être dans la joie après l'avoir perdu. Cependant cette funeste joie est souvent le fruit du péché et le partage du pécheur.

C'est l'aveu que saint Augustin fait lui-même en parlant des dérèglements de sa jeu-

nesse. *Je craignais*, dit-il dans le neuvième livre de ses Confessions, *que vous ne me guérissez de la maladie qui me dévorait, et j'aimais beaucoup mieux en voir brûler le feu dans mes veines, que l'éteindre: l'état de mon âme étant si déplorable, que je redoutais de me voir dégagé de mes liens, autant qu'on doit redouter de se voir engagé dans leur servitude.* Plût à Dieu, Messieurs, qu'un portrait si affreux ne se vît que dans les écrits de cet humble pénitent! Mais combien encore aujourd'hui de ces âmes perdues dont la misère doit plutôt donner de l'horreur que de la compassion? Ames perdues, qui bien loin de se plaindre de leurs maux, les regardent comme des biens, se font un plaisir de leurs peines, trouvent de la satisfaction dans leurs tourments, portent leurs chaînes avec joie, et les quitteraient avec douleur! qui se savent bon gré des habitudes où elles sont engagées, s'en applaudissent, en triomphent! qui seraient au désespoir que le jour vînt à leur luire pour leur découvrir leurs désordres, veulent, à quelque prix que ce soit, y vivre, et n'oublient rien pour s'y maintenir; n'écoulant plus sur cela les remontrances de la foi ni les avis de la raison, et même en quelque sorte incapables de les écouter, parce que, accoutumées à faire leur souverain bien, non de ce qui est plus aimable, mais de ce qu'elles aiment le plus, quand même le témoignage de leur conscience déposerait encore que c'est un mal, elles ne veulent point s'en dépandre et fuient comme la mort tout ce qui paraît aider à les en détacher.

Allez donc à Béthel, et continuez vos impiétés; allez en Galgala et ajoutez crime sur crime (Amos, IV, 4). Ainsi parlait autrefois le Dieu d'Israël par le prophète Amos; non que par là il voulût pousser les hommes au mal: car Dieu, dit le Sage, *ne nous commande jamais l'impiété* (Eccl., XV, 21). Mais la grandeur de sa colère lui faisait tenir ce langage, pour marquer qu'outré dans l'excès contre les iniquités de son peuple il ne s'en vengerait plus qu'en l'abandonnant à ses propres dérèglements. Je ne sais, Messieurs, si vous le concevez; mais rien n'est plus terrible que cette conduite de la justice de Dieu, par laquelle il livre un homme à lui-même, et le laisse en proie à ses passions, comme s'il lui était devenu tout-à-fait indifférent. Cependant il n'y a point de menace plus ordinaire et plus fortement poussée dans l'Ecriture. C'est là, si nous en croyons Origène, ce que signifient ces paroles d'Osée, lorsqu'après le dénombrement des crimes dont les Israélites s'étaient souillés, Dieu leur dit par ce prophète: *Non, je ne veux plus dorénavant punir vos filles de leur prostitution, ni vos femmes de leurs adultères* (Osée, IV, 14). C'est là, comme l'a remarqué saint Jérôme, le sens littéral de ces paroles qu'Ezéchiel adresse à la ville de Jérusalem: *Cité ingrate, dont les dérèglements m'ont tant de fois irrité, sache qu'enfin tu t'es rendue indigne de ma colère, et que je verrai dorénavant tes désordres avec la dernière froideur* (Ezech.,

XVI, 42). C'est là, selon la pensée de tous les meilleurs interprètes, ce qu'Isaïe a voulu marquer par ces étonnantes paroles: *Faissons grâce à l'impie, et il n'apprendra point à être juste* (Isa., XXVI, 10). Paroles qui ont toujours été la terreur des saints docteurs, paroles qui leur ont fait dire que Dieu ne punit jamais davantage que quand il ne punit point; et qu'une longue suspension de sa colère est le dernier trait de sa colère.

Ecrivons-nous donc avec saint Bernard: *Je renonce, ô mon Dieu, à cette grâce puisqu'elle est le dernier effet de votre indignation; je ne veux point de cette miséricorde qui arrête en cette vie le cours de votre justice* (In Cantic., serm. 42). Gardez-moi, Seigneur, de cette impunité qui laisse le pécheur dans une possession tranquille de ses péchés; témoignez-moi plutôt cette colère salutaire dont vous menacez votre Epouse quand vous lui dites que *vous lui fermerez le chemin avec une haie d'épines et avec un monceau de pierres* (Ose., II, 6), en me poursuivant quand je vous fuis, en vous souvenant de moi quand je vous oublie, en faisant naître des obstacles invincibles à l'accomplissement de mes desirs, et en employant le fer et le feu pour me sauver, si vous voyez que je m'obstine à me perdre. Dans cette vue n'épargnez ni ma santé, ni ma réputation, ni ma fortune. Alors, Seigneur, je chanterai avec le prophète Isaïe: *Vous avez eu pitié de moi, parce que vous vous êtes mis en colère* (Isaï., XII, 1); vous vous êtes montré favorable à votre serviteur en cela même que vous ne lui avez rien pardonné.

Si parmi ceux qui m'écoutent il se trouve de ces malades assez désespérés pour ne vouloir point guérir, et même pour appréhender de le vouloir, je les laisse avec ces réflexions pour parler à ceux qui semblent vouloir guérir; mais qui ne le veulent qu'imparfaitement, faiblement, peu sincèrement, ne le veulent point en effet. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Comme tous les Etats ont leurs lois, lois différentes, mais immuables pour le gouvernement des peuples, toutes les passions, qui chacune à part composent comme un petit Etat de tous ceux qui leur obéissent, ont aussi leurs maximes particulières et qui ne sont pas moins fixes pour le règlement de la vie. Or, quel est le désordre qui en résulte? c'est que ces maximes faisant, si j'ose le dire, comme la police de l'âme qui les suit à l'aveugle, bien loin de les avoir pour suspectes, parce qu'elles lui sont dictées par la passion qui la domine, nous ne voulons le plus souvent nous convertir que conformément à ces maximes et sans leur donner atteinte. Ainsi, un vindicatif, persuadé que la vengeance n'est qu'un juste ressentiment, et qu'un homme d'honneur est en droit de la poursuivre, prétend bien se convertir sans pourtant se réconcilier. Ainsi, une femme mondaine regardant le luxe comme une bienséance et les plaisirs comme chose permise, ou tout

au moins indifférente, approche des sacrements sans scrupule, et croit faire son salut sans rien rabattre de son faste, de sa mollesse. Voilà donc, Messieurs, la première illusion, qui consiste dans une détermination absolue de persister dans le mal lors même qu'on fait mine de le quitter, parce qu'on se persuade faussement qu'on ne fait point mal. Or, qu'y a-t-il de plus commun que ces consciences erronées par lesquelles chacun se flatte qu'il veut ce qu'il ne veut point, parce qu'il ne le veut que sur un principe équivoque et qu'avec des restrictions trompeuses? Combien d'autres qui ne veulent point à proprement parler, quoiqu'ils veulent jusqu'à un certain point, parce qu'ils ne veulent qu'à moitié?

Pour mettre dans tout son jour cette importante vérité, vous remarquerez, s'il vous plaît, que parmi les erreurs des manichéens, c'en était une fondamentale de croire qu'il y avait en nous deux esprits de deux natures différentes, l'un bon et l'autre mauvais. Ces hérétiques, voyant que dans nos délibérations nous nous combattons souvent nous-mêmes tantôt pour le bien, tantôt pour le mal, toujours partagés, jamais uniformes, et ne pouvant remonter jusqu'à la source de cette guerre intérieure, se persuadèrent qu'il fallait nécessairement attribuer ces deux volontés opposées à deux natures contraires. En effet, comme saint Augustin l'a lui-même reconnu, c'est une chose surprenante que des mouvements si opposés se rencontrent dans un même esprit, et que cet esprit, tout indivisible qu'il est, se divise de telle sorte contre lui-même, qu'il se commande sans pouvoir se faire obéir. Ce qui augmente la surprise, continue ce saint docteur, c'est que le corps obéit plus facilement à la plus simple volonté de l'âme, quand elle lui commande d'agir, que l'âme ne s'obéit à elle-même, en la chose du monde qu'elle semble vouloir avec plus d'ardeur. Que l'esprit commande à la main de se mouvoir, il y trouve une obéissance prompte; à peine peut-on distinguer le commandement de l'exécution. Que l'esprit d'un autre côté se commande à soi-même de prendre une bonne résolution, de rompre un mauvais commerce, il trouve en soi-même une forte résistance, ce qu'il veut ne se fait point. Cependant l'esprit est un esprit, et la main est un corps, ce sont deux êtres bien différents. L'âme est simple, ce qui commande n'est point une substance différente de ce qui obéit. D'où vient donc un prodige si étrange, que là où le vouloir et le pouvoir dépendent de deux principes, une chose se fasse, et que là où la volonté et la puissance ne sont qu'un même principe, une chose ne se fasse pas? Sans m'arrêter ici à vous dire que le désordre du péché d'Adam a jeté les semences de cette révolte dans le cœur de ses enfants, laissant à part ces deux lois qui se disputent tour à tour l'empire de notre volonté en punition de la première désobéissance du premier homme à la loi de Dieu, pour ne point m'éloigner davantage de mon sujet, c'est

que dans les occasions où notre expérience nous fait sentir la violence de ces contradictions domestiques, nous ne voulons qu'à demi, et ainsi nous ne commandons qu'à demi.

Il y a donc souvent tout à la fois deux volontés dans notre âme, deux volontés dont aucune n'est entière, parce que ce qui manque à l'une est justement ce qui fait l'autre : deux volontés dont l'une est ancienne et formée par de longues habitudes au mal, l'autre nouvelle, excitée par certains mouvements subits de l'Esprit-Saint, qui touche le cœur. Mais cette volonté qui ne fait que de naître a besoin d'un secours plus puissant pour vaincre l'autre, qui s'est fortifiée par le temps. C'est ce que le Sage appelle vouloir et ne vouloir pas, et c'est ce qu'il reproche au pécheur sous le nom de paresseux (*Prov.*, XIII, 4). On forme assez de bons desirs, mais on ne combat point les mauvaises inclinations ; on aime la vertu, mais on hait la peine, et quand il est question d'exécuter ce qu'on a projeté, la difficulté étonne et fait bientôt lâcher le pied. Nous voudrions bien aller à Jésus-Christ, mais nous ne voulons point aller après Jésus-Christ ; nous voudrions bien le posséder, mais nous ne voulons pas le suivre, c'est-à-dire que nous voudrions le prix sans la course, et la couronne sans le combat.

Voilà donc le premier principe du mal ; car on ne saurait trop insister là-dessus, et le Sage l'a indiqué quand il a dit que *le méchant se trouve pris dans sa méchanceté comme dans un filet*, et que *le pécheur est lié par les chaînes de ses péchés* (*Prov.*, V, 22). Or, pour expliquer cette comparaison du Sage par une autre comparaison de saint Augustin : *Tout de même qu'un homme qui est dans les fers désire assez d'en sortir, parce que ce désir ne lui coûte rien tant qu'il ne fait point d'effort pour rompre les liens qui le serrent, ainsi prenons-nous des résolutions fréquentes de nous affranchir du joug du péché, parce que l'idée de ces résolutions n'incommode point l'amour-propre, et flatte même la vanité qui s'en repaît avec plaisir, et en triomphe déjà comme d'une victoire demi-gagnée. Mais comme le malheureux dont nous parlons, sentant une vive douleur au moindre effort qu'il fait pour tirer son pied ou sa main des chaînes dont il est chargé, abandonne l'entreprise de sa liberté, et se détermine à une perpétuelle servitude plutôt que de souffrir un mal si cuisant, ainsi, accoutumés à la douceur du vice par une habitude invétérée, rebutés de l'amertume de la vertu à laquelle nous ne sommes point faits, quand il s'agit sérieusement de rompre avec l'un et d'embrasser l'autre, ah ! la difficulté nous fait quitter prise, et dans la douleur que nous cause une séparation si pénible, nous en demeurons au projet. Cependant ne vouloir guérir que de la sorte, c'est ne le vouloir point. Car pour le vouloir, dit saint Augustin, il faut le vouloir fortement et pleinement, et non pas tourner d'un côté et d'autre une volonté languissante et divisée, dont la partie qui s'élève vers le ciel succombe*

à l'autre qui rampe sur la terre. Or, combien y en a-t-il qui, malades depuis plusieurs années, s'en tiennent pourtant à des désirs inutiles d'une guérison en idée, lâches esclaves de leurs passions?

D'autres, par une illusion aussi déplorable, veulent bien, à ce qu'ils disent, guérir; mais ils ne le veulent pas encore. Ils laissent traîner leurs maladies, dont ils seraient fâchés de voir finir le cours, et réservent la volonté d'y remédier efficacement jusqu'à ce qu'elles soient venues à un certain période qu'ils se figurent dans leur imagination.

Quand, au retour de la captivité, Zorobabel eut commencé à relever les ruines du temple, nous voyons dans le prophète Aggée que la plus grande partie du peuple, bien loin de contribuer à une si sainte œuvre, s'en défendit, en disant que *le temps de rebâtir la maison du Seigneur n'était pas encore venu* (Agg., I, 2), et qu'il fallait en attendre un plus favorable, ou leurs voisins apaisés ne leur fissent plus la guerre. Mais les chrétiens en cela ne raisonnent pas mieux que les Juifs. Ils veulent, disent-ils, se donner à Dieu avec le temps, mais ils en veulent un plus commode; mais les affaires, mais le monde, mais l'âge, mais la passion, ces ennemis qu'ils ont sur les bras, sont encore trop forts pour leur permettre de travailler à cet édifice du salut. De rechercher d'où peut venir une négligence si indigne dans une affaire si importante, ce n'est pas une découverte difficile; on a peu de foi, on n'a point d'amour. Et ainsi il ne faut pas s'étonner si on recule sans cesse la conclusion d'une chose que l'on ne croit qu'à demi, et où le cœur ne s'intéresse point du tout. Car, dit saint Jérôme, *quand une âme est véritablement touchée, elle met d'abord la main à l'œuvre*; aucun obstacle ne l'arrête, les temps et les lieux, tout lui est propre pour en hâter l'exécution. Aussi Dieu se moque-t-il au même endroit des vains prétextes qu'allègue son peuple pour justifier les remises dont il usait. Quoi! lui reproche-t-il, *il est toujours temps pour vous de demeurer dans des maisons superbement lambrissées, pendant que ma maison est par terre? comme s'il voulait dire: Tant d'empressement et tant d'ardeur pour vivre, et pour vivre seulement quelques années un peu agréablement, et si peu de résolution et de courage pour bien vivre et pour vivre éternellement heureux! Tant d'inquiétudes et tant d'intrigues pour établir sa fortune, et si peu d'application et de soin pour assurer son salut! Quand il s'agit de votre plaisir et de votre intérêt, il est toujours temps; quand il s'agit de votre âme et de sa gloire, il n'est jamais temps.*

Si vous prenez garde aussi à ce que dit notre évangile, vous y verrez ces délais punis, et la diligence récompensée. Car dans cette foule de malades qui remplissaient les cinq galeries dont la piscine était entourée, en faveur de qui se faisait le miracle par les mains de l'ange? Ce n'était ni le plus considérable, ni le plus riche, ni même le plus infirme qui en profitait, mais le plus prompt

à se jeter après que l'eau avait été troublée par une agitation d'en haut; c'était celui-là qui recouvrait la santé. Tant il est vrai que qui veut efficacement guérir doit le vouloir de telle sorte qu'il le veuille sur-le-champ; autrement, et s'il diffère, qu'il appréhende que les faveurs du ciel ne se détournent sur quelque autre; car c'est particulièrement à la diligence que Dieu attache ses grâces, et rien ne lui est plus odieux que de vouloir capituler avec lui pour le terme.

Je vous dirai cependant qu'il n'a pas moins d'aversion pour ceux qui prétendent l'accommoder avec le monde par une alliance chimérique; troisième espèce de malades, qui paraissent vouloir guérir, mais qui dans le fond ne le veulent point; et il me semble que notre évangile les désigne excellemment sous le nom de boiteux, dont il parle; car si j'ose me servir de cette expression après un prophète (III Reg., VIII, 21), combien de ces âmes boiteuses et chancelantes, dont les démarches ne sont ni fermes ni régulières, et qui se courbent tantôt du côté de l'arche du Testament, tantôt du côté de l'idole de Baal; qui, sans se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre, se flattent qu'il y a lieu ou de les servir ensemble, ou de partager de telle sorte leurs services, que Dieu préside en certaines affaires, et que le monde à son tour commande en d'autres occasions? De là cette distinction si commune, mais si pernicieuse, de ce qui est bien fait selon Dieu, et de ce qui est bien fait selon le monde; de là cette adresse si ingénieuse à concilier les intérêts de l'un et de l'autre, qui fait que cet homme intéressé, par exemple, fait avec une application égale et ses prières selon celui-là, et ses contrats selon celui-ci; jeûne régulièrement selon l'un, et fraude habilement selon l'autre. De là tant d'âmes inconstantes dans leurs voies, qui, partagées pour le bien et pour le mal, balançant entre le ciel et la terre, donnent au monde son honneur et à Dieu la sienne, par une espèce de composition et de compensation. Comme si, par le traité que nous avons fait avec Dieu, nous n'étions pas engagés de renoncer absolument au monde. Comme si chaque chrétien avait deux consciences, l'une pour les affaires, l'autre pour la religion; l'une pour l'église, l'autre pour le logis; et comme si l'on pouvait, contre la parole de Jésus-Christ (Matth., VI, 24), appartenir à deux maîtres ou par quartier, ou par alternative.

Ne nous trompons donc plus nous-mêmes, dit saint Bernard là-dessus; *Dieu étant l'Etre unique, souverain, indivisible, il veut être servi uniquement, souverainement, indivisiblement. Il demande tout, parce qu'il a tout donné, et qui ne veut être à lui qu'en partie, n'y est en aucune manière.* Enfin, chrétiens, pour ajouter un dernier trait à cette seconde partie, car le temps ne me permet pas de peindre tous les différents caractères de ceux qui ne veulent point guérir, bien qu'ils semblent le vouloir, expliquons un mot de Salomon par une réflexion de saint Grégoire. *Les âmes trompeuses*, dit le Sage (Prov.,

XIII, 13, *errent dans leurs péchés. Mais ce qu'il y a de plus funeste, ajoute ce saint pape, beaucoup y errent de telle façon qu'elles n'en sortent jamais.* Ainsi voyons-nous souvent toutes les passions dominer les unes après les autres, et s'entresuivre dans un même cœur. S'est-il dégagé des habitudes d'un dérèglement honteux, il devient esclave de la vaine gloire. Se délivre-t-il après cela d'un piège si subtil, il tombe dans celui de l'avarice. Que font donc la plupart des hommes? La diversité qui paraît dans leur conduite vient plutôt du changement de leur humeur, ou de l'inconstance de leur esprit, que de l'impression de l'esprit de Dieu. Les visages qu'ils prennent de temps en temps sont autres à la vérité; mais leur cœur est toujours le même. Les vices chez eux s'entresuccèdent, et tyrannisent tour à tour ces esclaves fugitifs, et le dernier qui s'en rend le maître venge les autres de l'injure qu'il leur avait faite en leur échappant. Or, comment appeler cela? Est-ce guérir en aucune manière? non : quoiqu'il y paraisse de l'amendement, ce n'est, à le bien prendre, qu'un changement de maladie. Que dirons-nous donc de ceux qui même n'en changent pas, ou qui ne sont pas plutôt relevés qu'ils retombent : toujours partisans des mêmes vices dont un peu auparavant ils ont fait mine d'être les déserteurs? Tel est cependant le monde. La vie humaine est comme un cercle agité d'un mouvement perpétuel. Entre le baptême et l'extrême-onction il se trouve une vicissitude continuelle de sacrements et de sacrilèges, de confessions et de rechutes, de communions et de désordres, de petites dévotions et de grands vices, de pratiques saintes et d'occupations criminelles.

J'ai dit que c'était là le monde, et je ne puis m'en dédire; car en effet Dieu fut-il jamais servi avec plus d'éclat et de bruit, et peut-être jamais moins en esprit et en vérité? Les sacrements furent-ils jamais plus fréquentés, et les bonnes œuvres moins pratiquées? Vit-on jamais plus de sermons et moins de conversions, plus d'apparence dans les dehors et moins de réforme dans les mœurs, plus de feuilles et moins de fruits; c'est-à-dire plus de faux convalescents, et par conséquent plus de véritables malades? Otez de la religion certaines menues pratiques dont l'observance est aisée, et desquelles on se fait beaucoup d'honneur à peu de frais, du reste on se permet de haïr ou d'aimer ce qui plaît ou ce qui déplaît; on laisse prendre à ses passions le cours qu'elles veulent suivre; on n'examine pas si les choses sont permises ou défendues devant Dieu, mais si elles sont agréables à l'inclination, utiles et pour l'intérêt, ou honorables selon le monde. Que de gens parmi tout cela cependant se flattent qu'ils veulent se sauver! Mais qu'ils sachent qu'on ne se joue pas de Dieu impunément, et qu'ils tremblent à ces paroles du roi-prophète (*Psal. XVII, 27*) : Comme Dieu agit sincèrement avec ceux qui sont sincères, il use en quelque

sorte de duplicité avec les âmes doubles, il trompe qui veut le tromper; il paraît se contenter de ces demi-dévotions, là-dessus on se repose; cependant, comme il en reconnaît la fourberie, il les réproche; et si on voulait le consulter, il répondrait : Ne pense pas m'abuser comme tu t'abuses toi-même. Tu aimes tou mal, et tu ne l'aimes pas; tu veux la santé, et tu ne la veux pas; tu te combats, et tu te contredis, tu te démens, et tu te désabuses. Ote donc de devant moi cette duplicité de cœur; que je n'y voie plus qu'une pensée et qu'une résolution, mais pensée sincère, mais résolution efficace; et alors tu seras de ceux qui veulent guérir et qui guérissent. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Tous les saints nous ont laissé pour une maxime indubitable qu'une grande partie de la sainteté consiste à vouloir efficacement l'acquérir. Je dis efficacement, parce que les hommes d'ordinaire, prenant leur imagination pour leur cœur, croient vouloir sérieusement se convertir, dès qu'ils pensent seulement à le faire. Or, pour le vouloir efficacement, c'est encore une maxime généralement reçue, qu'il faut vouloir tous les moyens nécessaires pour arriver à la fin qu'on se propose. Car comme dans les maladies corporelles on aurait raison de reprocher à un homme qu'il ne voudrait pas guérir, quelque démonstration qu'il fit au contraire, s'il s'obstinait à rejeter les remèdes qu'on saurait être spécifiques pour son mal, ainsi une marque infailible que l'on veut de bonne foi recouvrer la santé de l'âme, c'est de faire avec un assujettissement exact tous les remèdes qui nous sont prescrits par ce médecin céleste, à qui nos infirmités ne sont pas moins connues que l'art d'en arrêter le cours. Écoutons donc aujourd'hui ce divin médecin, et dans le détail de ce qu'il ordonne au paralytique en le guérissant, apprenons tout ce qui nous est nécessaire pour guérir.

En premier lieu, et avant toutes choses, il lui commande de se lever, circonstance bien remarquable, à laquelle il n'est que trop ordinaire aux pécheurs de manquer, et dont le seul défaut suffit pour traverser leur conversion. Car que font-ils ces malades pour la plupart et le plus souvent? Le Sage l'a fort bien marqué par cette comparaison si commune, mais si naturelle : *Comme une porte tourne sur ses gonds, ils se tournent dans leurs lits (Prov., XXVI, 14).* Une porte s'ouvre et se ferme à toute heure et facilement; mais parmi tous les tours et retours qu'on lui voit faire, ses gonds entés dans la pierre la tiennent fixe en un même lieu. Ainsi une âme, dans l'état où ses péchés l'ont réduite, s'agite et se tourmente assez; elle se tourne d'un côté, elle retourne de l'autre; ce sont tous les jours nouveaux projets, nouvelles résolutions; mais après ce vain circuit l'attachement secret qu'elle a à son péché la fait à la fin retrouver dans la même place. Elle se remue à la vérité, mais elle ne se lève pas. Qu'est-ce donc enfin que se lever à

une âme pécheresse qui veut sérieusement se convertir? C'est rompre avec le péché, c'est en détacher son cœur, c'est renoncer pour toujours au passé, c'est se déterminer sincèrement pour l'avenir; c'est, en un mot, dit saint Thomas, *la première démarche de la pénitence, qui, tirant le pécheur du lit de ses infirmités, et redressant vers le ciel ses inclinations courbées jusqu'alors vers la terre, lui fait haïr ce qu'il aimait, aimer ce qu'il haïssait*. Disons donc une bonne fois avec cet enfant touché et repentant, le modèle des âmes pénitentes : *Surgam et ibo ad patrem* (Luc., XV, 18) : Il faut que je me lève et que j'aille trouver mon père. Oui, mon Dieu, le parti en est pris, il y a trop longtemps que je délibère, c'est trop demeurer dans le lit de ma langueur et de mon crime; je veux enfin en sortir pour retourner à vous, qui êtes mon père aussi bien que mon juge, dans une sainte confiance que vous ne me rejetterez pas.

Ce n'est pas toutefois assez que nous nous levions, il faut emporter notre lit; ainsi l'ordonne le médecin de l'Evangile au paralytique, et cette seconde circonstance n'est pas moins mystérieuse que la première. Un saint docteur l'applique à la confession des péchés, qui doit suivre sans différer la résolution qu'on a prise d'y renoncer désormais : *Vos péchés vous ont portés*, dit-il, *portez-les à votre tour; que ce qui a fait votre plaisir fasse à présent votre douleur; que, gémissant sous le poids de vos iniquités passées, on vous voie le fardeau sur les épaules, chercher aux pieds du prêtre une main secourable qui vous en décharge*. D'autres, comme saint Grégoire, entendent par ce lit les œuvres laborieuses de la pénitence, qui doivent prendre la place des plaisirs criminels du péché. Le péché est, pour ainsi dire, comme un lit de repos, où l'âme, blessée par ses passions et affaiblie des plaies qu'elles lui ont faites, se plaît à demeurer couchée. Là, entre les bras du vice, abandonnée à sa langueur, elle goûte un funeste sommeil qui la flatte, mais qui la tue. Voulez-vous donc revenir d'une extrémité si fâcheuse? Au lieu que dans cet état l'infirmité de la chair dominait la vertu de l'esprit, il faut que la vertu de l'esprit soutienne l'infirmité de la chair; que l'âme qui jusqu'alors s'était laissée emporter au dérèglement de ses inclinations tourne ses inclinations vers un objet contraire, et que les choses changeant de face, vous fassiez servir à la mortification ces mêmes sens qui avaient servi à l'iniquité. On peut encore ajouter une nouvelle explication, explication qui renferme la condition la plus nécessaire à la guérison du pécheur. Nous voyons dans l'Ecriture qu'une des choses que Dieu exigeait autrefois de son peuple avec le plus d'empressement, quand il revenait à lui après avoir servi les idoles, c'était qu'il mît hors de chez lui ces mêmes idoles auxquelles il avait prostitué son culte, prenant l'éloignement des objets qui l'avaient sollicité au péché pour le gage le plus sûr d'une conversion sincère. Ainsi parle Samuel

dans le premier livre des Rois : *S'il est vrai que vous vous donnez au Seigneur de tout votre cœur, ôtez les dieux étrangers, et qu'on n'en voie plus parmi vous* (I Reg., VII, 3). Ainsi dans le quatrième livre des Rois, Josias, pour purifier le temple, ne se contente pas d'en ôter toutes les statues de Baal, il veut qu'on jette encore avec elle jusqu'aux moindres choses qui avaient appartenu à leur ministère (IV Reg., XXIII).

Qu'est-ce donc qu'emporter son lit après s'en être levé? C'est quitter les occasions du péché après en avoir quitté l'affection; c'est ôter à ses passions les objets qui les ont émues. A vous, c'est vous interdire absolument la compagnie de ce libertin; à vous, c'est faire un divorce éternel avec cette créature; à vous, c'est de renoncer à cet emploi qui vous est une tentation insurmontable; à vous, c'est de vous défaire de ce bénéfice où vous vous perdez. Car, *prenez garde*, dit Origène, *les anges n'ordonnent pas seulement à Loth de sortir de Sodome, mais encore des environs, et vous savez la destinée de la femme de ce patriarche, pour avoir tourné seulement une fois la vue sur cette ville abominable*. Ainsi, que non-seulement le péché sorte du cœur, mais qu'il n'y en reste aucun vestige : *Bannissez avec lui*, pour parler comme Tertullien, *et son cortège et sa suite, et ses amorces et ses attrait*, en un mot, tout ce qui pourrait vous en tracer l'idée; de peur que votre maladie ne vienne à se réveiller à la vue ou aux approches des causes qui l'ont fait naître; à peu près comme il arrive aux maladies contagieuses, qui se rallument si facilement par l'infection des moindres choses qui en ont pris autrefois le venin.

Après cela, chrétiens, il ne reste plus qu'à marcher; c'est la troisième parole du Sauveur au paralytique; et saint Thomas, qui par les deux autres a entendu la contrition et la confession, entend celle-ci de la satisfaction; satisfaction, cette partie si essentielle à la pénitence, mais si négligée des pénitents; satisfaction qui répare le passé par des remèdes qui purifient, et qui assurent l'avenir par des remèdes qui précautionnent; satisfaction que Dieu nous demande en tant d'endroits de l'Ecriture, et dont il nous propose des exemples si touchants. Chrétiens mes frères, le plus grand malheur où l'homme puisse tomber, ce serait de se tromper sur le sujet de la pénitence, puisque, comme elle lui ouvre le ciel si elle est vraie, elle le lui ferme aussi pour jamais si elle est fausse. Or, pour en faire un juste discernement, la preuve la moins équivoque, c'est de marcher dans la voie étroite par la cessation des plaisirs et par la pratique des œuvres chrétiennes, toujours nous éloignant du mal, toujours nous avançant vers le bien. Car je puis vous donner ici pour une maxime certaine, après un excellent maître de la vie spirituelle, que la pénitence n'oblige pas moins à faire le bien qu'à s'abstenir du mal, et qu'on ne persévérera pas longtemps dans les voies de la justice, si l'on ne travaille à s'avancer dans celles de la perfection.

C'est aussi à cela que le Sauveur nous exhorte dans la personne du paralytique, quand il lui dit de marcher : marcher de vertu en vertu, comme parle le roi-prophète, en acquérir tous les jours de nouvelles; aujourd'hui garder la retraite, demain vaquer à l'oraison; pratiquer tantôt la pénitence, tantôt l'humilité, et s'efforcer chaque jour de les acquérir dans un degré plus parfait; si l'on reçoit une injure, faire un acte de patience, ensuite se réjouir de ce qu'on souffre ce traitement; enfin aimer celui qui le fait souffrir, et ne s'en venger que par des services quand on en trouve l'occasion; ou si, dit saint Bernard, nous n'avons pas assez de courage pour suivre ceux qui courent à si grands pas dans les voies de l'Evangile, soyons du moins de ces malades convalescents qui vont à la vérité lentement, mais qui ne laissent pas d'avancer. Les occasions de rendre à Dieu des services éclatants et d'exercer les plus hautes vertus ne sont pas moins rares que difficiles, au lieu que celles de pratiquer les vertus communes et ordinaires sont plus à la portée du monde, et se présentent plus souvent. Or c'est par celles-là qu'il faut commencer à se former pour se préparer aux autres, veillant sans cesse sur soi-même, réprimant ses mauvais desirs, s'humiliant de ses faiblesses, et demandant à Dieu par de ferventes prières qu'il nous soutienne par sa grâce et nous fasse faire un plus grand progrès dans les voies de son amour.

Surtout, chrétiens, ayons soin de nous armer contre les obstacles que le monde pourra nous opposer sur notre route, car il ne manquera pas de la traverser. Nous en avons une figure excellente dans l'Evangile, et je finirai avec cette remarque. Le paralytique est trente-huit ans sur les bords de la piscine sans que personne se présente pour lui aider à s'y plonger. Au contraire, du moment qu'il marche, les Juifs aussitôt en foule s'opposent à son passage. Voilà le monde. Une âme languit-elle dans le désordre du vice, en proie à toutes ses passions, il ne se trouve personne qui lui prête une main charitable pour l'en tirer; parents, amis, tous l'abandonnent, on la méconnaît en cet état. Mais commence-t-on à marcher dans la bonne voie; paraît-il ou plus de modestie dans les habits, ou plus de régularité dans la conduite; veut-on renoncer aux vains amusements du siècle et s'appliquer sérieusement à l'accomplissement de ses devoirs, tout le monde se récrie, tout le monde s'y oppose: on vous censure, on vous critique; ce ne sont que contradictions, ou tout au moins que railleries. A cela, que répliquer? Ecouterons-nous le monde? Abandonnerons-nous lâchement une si sainte entreprise? Imitons le paralytique, ne laissons pas de marcher; aux faux raisonnements du monde opposons comme ce malade les paroles de Jésus-Christ; que le commandement de l'un nous serve à toute heure de rempart contre la malignité de l'autre; et par là nous arriverons jusqu'au bout de

la carrière où la couronne est préparée pour ceux qui l'auront remplie. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CAREME.

Du vrai bonheur et du chemin qui y conduit.

Domine, bonum est nos hic esse.

Seigneur, nous sommes bien ici (Matth., XVII, 4).

Tous les dérèglements qui règnent parmi les hommes d'une manière si tyrannique viennent, ce me semble, de deux erreurs capitales en matière de morale. La première de ces erreurs regarde la fin où l'on doit tendre, la seconde regarde les moyens qu'il faut employer pour y arriver. On pèche contre la fin ou parce qu'on ne s'en propose pas une bonne, ou parce qu'on n'en envisage pas assez l'importance et le prix, après se l'être proposée. On pèche contre les moyens lorsqu'au lieu d'embrasser par un choix éclairé ceux qui peuvent conduire sûrement au but où l'on aspire, on se forme une prétention chimérique et présomptueuse d'y parvenir par des voies obliques et fausses qui en éloignent infiniment: voilà le double piège où donne aujourd'hui la plus grande partie des fidèles; se tromper pour la fin, s'égarer dans les moyens. Erreur que le prince des apôtres nous a, ce semble, exprimée dans les paroles de mon texte, et dont il paraît qu'il était prévenu, quand il disait : *Domine, bonum est nos hic esse* : Seigneur, nous sommes bien ici. Il se trompait pour la fin, parce qu'il établissait son bonheur sur la terre dans un plaisir passager qui flattait son cœur et ses sens. Il se trompait pour les moyens, parce qu'il voulait s'assurer la possession de ce bonheur, sans qu'il lui en coûtât rien et avant que de l'avoir méritée. Aussi, Messieurs, saint Luc remarque-t-il expressément que Pierre, troublé d'un spectacle aussi surprenant que celui qui frappait ses yeux, et hors de lui-même à la vue des merveilles qui l'encharmaient, ne savait ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret*. Il ne savait ce qu'il disait, de chercher sa félicité dans ce monde, ce n'en est pas le séjour; il fallait porter jusqu'au ciel ses desirs et ses espérances. Il ne savait ce qu'il disait, de prétendre à une félicité gratuite, on ne peut être heureux qu'il n'en coûte; il fallait l'avoir achetée par les peines et les travaux. Apprenons donc aujourd'hui, chrétiens, à nous détromper de ces deux illusions, c'est la leçon que Jésus transfiguré nous donne sur le Thabor, et pour peu que nous en étudions le mystère, nous découvrirons clairement et où nous devons aspirer, et par où nous y devons tendre.

Saint Bernard m'a fait observer que le prophète Isaïe parle de deux visions bien différentes, dans lesquelles le Seigneur s'est présenté à ses yeux avec un appareil bien

différent (*Isai.*, VI, 1). Il dit premièrement qu'il l'a vu dans l'éclat de sa majesté, assis sur un trône sublime, et remplissant le ciel et la terre de sa grandeur. Mais il assure aussi (*Isai.*, LIII, 2) qu'il l'a vu une autre fois dans un état pitoyable, dans l'opprobre et dans les douleurs, couvert de crachats et déchiré de coups. Or ces deux spectacles si dissimilaires, vous diriez que le Sauveur les réunit en quelque sorte sur le Thabor. Il y étale d'un côté la pompe et la magnificence de sa gloire ; son visage y brille comme le soleil, et ses vêtements effacent la blancheur de la neige. Mais il ne parle que de sa passion, les ignominies de la croix et les rigueurs du Calvaire font tout le sujet de son entretien avec Moïse et Elie, et au milieu de son triomphe et de sa gloire, il expose la triste image de sa mort. Or, pour reprendre la pensée de saint Bernard, que nous marquent des visions si opposées ? Elles nous marquent, répond ce saint docteur, et le terme où il faut aller, et la route qu'il faut prendre, si nous voulons devenir heureux : le terme, dans l'éclat de sa gloire ; la route, dans les humiliations de la croix : le terme dans l'éclat de sa gloire, pour nous détromper de l'erreur de la fin ; la route dans les humiliations de sa croix, pour nous détromper de l'erreur des moyens. C'est ce que j'ai à vous expliquer dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

L'homme ne fait rien sous le soleil que pour y trouver son repos, et tout ce qu'il y fait néanmoins se termine d'ordinaire à l'inquiétude. Nous convenons tous en ce point de vouloir être heureux, et l'expérience nous force à même temps d'avouer que nous ne sommes jamais ce que nous voulons toujours être. *Un homme*, dit saint Augustin, *après s'être lassé dans la poursuite d'une chose qu'il obtient enfin, mais qui ne le contentera pas, passe à une autre qui le trompe encore. Il fuit dans son état présent une véritable misère, et il cherche ailleurs une fausse félicité.* Voilà ce que produit dans la plupart des chrétiens la première des erreurs que j'entreprends de combattre, l'erreur de la fin. Mais pour donner à cette grande vérité toute son étendue et toute sa force, permettez-moi, Messieurs, d'emprunter ici les pensées et les expressions du plus sage de tous les hommes, et de suivre pied à pied Salomon dans le chapitre second de l'Écclésiaste. Le dessein de l'Esprit de Dieu dans ce livre étant de faire voir la vanité des pensées des hommes qui cherchent dans les biens de la terre une béatitude qu'ils n'y trouveront jamais, il n'a pas voulu employer une personne vulgaire ou médiocre, pour apprendre au monde une si importante vérité ; mais il a choisi un roi, le plus grand de tous les rois, qui, ne raisonnant pas sur ce sujet par des spéculations vagues, comme ont fait autrefois les philosophes, mais qui, parlant des choses par sa propre expérience, méritait d'en être cru, et fût par le caractère de sa

personne un témoin irréprochable. Ecoutez donc, Messieurs, un maître si digne de foi sur sa parole, quand même elle n'aurait pas d'ailleurs l'autorité de Dieu pour garant.

Je me suis dit à moi-même : Allons, jouissons des biens, et prenons toutes sortes de délices. Voilà le premier pas que l'homme fait dans le monde, lorsque, se trouvant dans la jeunesse, il n'est ni assez faible pour être gouverné entièrement par la raison des autres, comme les enfants, ni assez fort pour se pouvoir conduire par la sienne propre. Ainsi dans cet âge inconsideré, n'ayant point d'autre guide que le penchant de la nature, la violence de ses passions l'emporte, et le premier objet qui se présente à lui sont les divertissements et les plaisirs. Car les plaisirs ne sont-ils pas en effet la première divinité à laquelle tout le monde sacrifie ? N'est-ce pas après ces objets criminels que l'espérance d'une félicité apparente conduit les premiers pas d'une jeunesse inconsiderée, à son entrée dans le monde ? Mais j'atteste aussi ceux qui, sans ménager ni pudeur, ni conscience, se sont plongés dans ces infâmes voluptés, si, quand l'ardeur de l'âge est venue à diminuer et la force de la raison à croître, ils ne se sont pas, à la fin, dégoûtés de la bassesse de ces plaisirs honteux ? Salomon l'assure de lui-même : *J'ai reconnu aisément que tout cela n'était que vanité. J'ai condamné le ris de la folie, et j'ai dit à la joie trompeuse : De quoi me sers-tu ?* Le divertissement est l'idole du siècle ; mais enfin peut-on mieux fouler aux pieds cette idole que par l'expression si vive et par le témoignage si clair d'un prince qui, après en avoir essayé de toutes les sortes, proteste cependant que tout ce qui semble nous promettre de la douceur dans le monde n'est qu'une illusion et un mensonge ? A quoi est-ce donc que ce prince éclairé sur la folie de ses premières passions, et dégagé de leurs fers, après qu'il en a éprouvé la vanité, à quoi, dis-je, portera-t-il le tribut de ses desirs ? Il ne nous en a pas fait un mystère : *Trompé par les plaisirs, dit-il, j'ai pris le parti de me retirer de cette intempérance brutale qui avait enseveli mes sens dans une mortelle ivresse, pour porter mon esprit à quelque chose de plus sérieux, et, dans cette vue, je me suis appliqué à faire des ouvrages magnifiques, à bâtir des maisons, à embellir des jardins, à clore des parcs.* Observez ici, Messieurs, la seconde démarche que fait l'homme dans la suite de sa vie, et reconnaissez-vous vous-mêmes.

Avides de cette félicité que nous poursuivons et qui nous fuit, nous passons d'une concupiscence à une autre, de la concupiscence de la chair à la concupiscence des yeux, et du plaisir à l'orgueil. De sensuels et de voluptueux que nous étions d'abord, nous devenons curieux et superbes, et, fixant notre bonheur à satisfaire cette double passion, nous donnons dans l'éclat et dans la magnificence. De là ces dépenses infinies, ce luxe monstrueux, ces profusions énormes en maisons à la ville et à la campagne, en ameub-

blement d'hiver et d'été, en équipages et en domestiques. Cela du moins nous satisferait-il? Je ne sais pas si vous êtes d'un autre goût que le fils de David; mais je sais bien ce qu'il dit de lui-même : *J'avais cru que ma destinée serait au moins de jouir agréablement de mes travaux; mais, me retournant enfin vers tous les ouvrages de mes mains, ces grands desseins où je n'avais épargné ni l'argent ni la peine, j'ai reconnu que ce n'était que vanité et qu'affliction d'esprit.* En effet, Messieurs, tel est l'événement des choses dans tous les hommes : on aime à bâtir des maisons, on aime à planter des jardins, on embellit tous ces ouvrages non-seulement au delà de ce que la modération d'un chrétien le demande, mais souvent même au delà de ce que la fortune d'un particulier peut porter. Car l'amour de la commodité et de la magnificence n'est pas seulement attaché aux grands, c'est la maladie de tous les enfants d'Adam. Cependant quand on a mis son plaisir et son affection durant quelques années à ces choses, on s'y accoutume, on s'en dégoûte, et l'on reconnaît à la fin que tous les plus beaux ouvrages du monde n'ont pas le don de rendre un seul homme heureux. Poussons donc encore plus avant, et voyons dans la personne de Salomon un troisième état où le désir de la félicité peut nous conduire; il nous l'a marqué distinctement par ces paroles : *Mes ouvrages ne me contentant pas avec toute leur magnificence, et l'ostentation fastueuse de mes richesses n'ayant rien qui me satisfît véritablement, j'ai voulu monter à un degré plus spirituel et plus élevé; j'ai voulu voir si je pourrais trouver un bonheur solide dans les méditations d'une science profonde; j'ai voulu discerner l'erreur d'avec la vérité, et l'imprudence d'avec la conduite sage et réglée.* N'est-ce pas là, chrétiens, le véritable portrait d'un certain caractère d'esprits dont le nombre est d'une grande étendue dans le monde? Dégoûtés de tout ce qui est hors de nous-mêmes, il arrive souvent que nous nous renfermons au dedans de nous, ou parce que le long usage des plaisirs des sens leur ayant ôté l'agrément de la nouveauté, leur ôte leur plus grand charme, ou parce que le déclin d'un âge qui penche vers son retour n'est point fait pour eux, et qu'ils ne sont point faits pour lui, ou bien enfin parce que l'inconstance naturelle de l'esprit veut essayer de tout. Dans cette disposition on étudie les secrets de la nature, on fait des réflexions sur les principes de la morale, on observe la conduite des particuliers, on raisonne sur le gouvernement des États. De là ces esprits forts, ces philosophes, ces politiques, ces sages mondains, qui examinent tout avec curiosité, qui prononcent sur tout avec autorité.

Il semble véritablement que l'esprit de l'homme devrait trouver une entière satisfaction dans ce genre de connaissance qui est si conforme à son avidité de savoir, à son élévation, à son orgueil, à son chagrin, à sa critique, et qui distingue si fort dans le monde ce qu'on y appelle habiles gens, d'a-

vec les ignorants et les stupides. Cependant, si vous en croyez le Sage, il vous dira qu'*après de longues réflexions il a reconnu qu'en cela il n'y avait que de la vanité.* Et de vrai, Messieurs, quel solide contentement cette prétendue sagesse peut-elle donner à l'homme? elle peut bien lui découvrir la fragilité et l'incertitude des choses de la terre, la folie et l'aveuglement de ceux qui s'y attachent; mais elle n'a rien de quoi le consoler au défaut de ces biens; elle lui montre le mal sans y apporter le remède; elle le rend importun aux autres et insupportable à lui-même, et elle ne sert qu'à l'éblouir de ses propres lumières et à le remplir de vaines idées. Tous les anciens philosophes sont autant de monuments de cette grande vérité. Quel sera donc enfin le dernier effort de l'homme? Retournons pour la dernière fois à Salomon. *Ne vaut-il pas mieux manger et boire, c'est lui qui parle, et faire du bien à son âme du fruit de ses travaux?* C'est la quatrième démarche que peut faire un homme qui s'est borné à la terre, et je vous prie, Messieurs, de l'observer : souvent, après qu'un homme s'est lassé ou dans le dérèglement de l'intempérance, ou dans les excès du luxe, ou dans les recherches les plus curieuses d'une sagesse profane, il arrive qu'ayant éprouvé successivement le néant de toutes ces choses, il rentre dans le premier précipice de la volupté où il s'était jeté d'abord, mais par un motif différent. Car au lieu que d'abord il n'était voluptueux que par emportement et par faiblesse, il le devient à la fin par réflexion et par raison, ou plutôt par chagrin et par désespoir. Au lieu que dans le commencement il ne suivait ses passions que pour n'avoir pas bien examiné ce qu'il devait faire, ici, après avoir éprouvé tout, et étant dégoûté de tout, il croit devoir retourner à ses premières ordures, comme au meilleur parti qu'il y ait à prendre pour des gens désespérés, qui n'ont rencontré ailleurs que de l'inquiétude et de la lassitude. C'est ainsi, Messieurs, que nos passions se jouent de nous; voilà comme elles nous promettent d'objets en objets, sans qu'aucun puisse remplir cette vaste capacité qui fait la nature de notre cœur.

De quel côté faut-il donc se tourner? vers le Thabor. Là Jésus glorieux nous montre dans sa personne la source de cette félicité si ardemment souhaitée et si vainement recherchée partout ailleurs. Là il nous adresse ces paroles que le grand Augustin lui met à la bouche dans une autre occasion : *Vous voulez être heureux, à la bonne heure! c'est pour cela que vous avez été créés. Ce que vous cherchez est bon, mais il n'est pas où vous le cherchez; vous voulez trouver la paix et la vie dans la région de la mort et du péché; vous ne l'y trouverez pas. Car comment la vie pourrait-elle sortir du sein de la mort, et la paix de l'âme du trouble des passions? Cessez donc de vous fatiguer, et venez à moi : je suis le seul qui peut vous donner ce que tous les autres vous promettent.* Si cela est, chrétiens, quelle conséquence en devons-

nous arer pour la règle de nos mœurs ?

La première et la plus naturelle est, ce me semble, de concevoir un fonds de mépris et de haine pour le monde et pour toutes les choses qu'il étale à nos yeux comme autant d'appâts et autant de charmes pour attirer notre cœur et pour captiver notre amour. Car pour peu que l'enchantement de nos sens nous laisse de raison, pourrions-nous ne pas mépriser et ne pas haïr un imposteur qui nous séduit, qui nous repaît de fumée et de chimères d'espérances, qui nous amuse comme des enfants, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre ? Tel est cependant le caractère du monde. Allez, dit saint Augustin, parcourez toutes les créatures, et si vous pouvez trouver quelque part des fleurs sans épines, des douceurs sans amertume, des joies sans chagrin, je vous permets de les recueillir, de les goûter et de les prendre; mais je vous en donne hardiment le défi. Choisissez des richesses, des plaisirs, des honneurs, ou plutôt joignez-les ensemble. Parmi tous ces biens quel mélange de maux ! Que ne souffre point un avare au milieu de ses richesses, un voluptueux dans la possession de ses plaisirs, un ambitieux au comble de ses honneurs ? Que d'inquiétudes, que de dégoûts, que de remords ! Non, poursuit ce grand docteur, quand cette félicité apparente ne devrait point être suivie d'une éternité de malheurs, je ne sais si dès cette vie elle ne fuit pas plutôt l'enfer que le paradis de celui qui s'y arrête; tant la douceur en est superficielle, tant les maux en sont effectifs ! *O mitte gehennam ! vide ne jam tibi ipse gehenna sis.* En effet, l'expérience ne nous force-t-elle pas de reconnaître avec Boèce que, comme l'avidité précède ces faux biens, l'indigence les accompagne, et le repentir les suit; et que, semblables aux abeilles, malgré tout leur miel, ils nous piquent, et portent avec eux un aiguillon mortel qui nous perce jusqu'au fond de l'âme ? Supposons toutefois, ce qui n'est pas, supposons que les créatures renferment suffisamment de quoi nous satisfaire avec une entière plénitude; de quelque nature que vous les conceviez, dit saint Augustin, il est toujours vrai qu'il ne faut que quelques accès de fièvre pour troubler tous les plaisirs qui vous en reviennent et pour vous priver éternellement de cette félicité prétendue que vous établissez dans leur possession. Misérables enfants d'Adam, pourquoi donc, aussi crédules que notre mère, nous laisserions-nous prendre comme elle à la vue d'une pomme ? N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux, et de retirer enfin notre admiration et notre estime de tous ces vains objets qui les méritent si peu ? c'est ma première conséquence.

Une seconde, qui en est une suite, c'est que si par la disposition de la Providence il se trouve que nous ne soyons pas du nombre de ceux que le siècle appelle heureux, nous ne devons ni nous plaindre de notre sort, ni envier celui des autres. Hélas ! trop sensibles à ce qui se nomme dans le monde adversité, nous ne saurions faire nos yeux à regarder la prospérité d'autrui sans jalou-

sie. Cette montre pompeuse d'honneurs et de richesses qui les environne nous éblouit et nous chagrine; nous n'avons de passion que pour cela; nous ne saurions nous empêcher d'accuser de dureté le ciel, qui, favorable à tant d'autres, paraît tout d'airain pour nous. Semblables à ces insensés dont le Psalmiste a fait la peinture (*Ps. CXLIII, 12, seqq.*), nous admirons le bonheur d'une infinité de gens; c'est le sujet de nos entretiens. Voyez; disons-nous, leurs enfants, ils fleurissent dans leur jeunesse comme de nouvelles plantes, bien faits, bien établis; leurs filles sont parées comme des temples; rien ne manque à leur beauté ni à leur éclat; leurs celliers sont pleins, et ils regorgent de toutes sortes de fruits. Il n'arrive point d'accidents à leurs maisons ni à leurs terres; rien ne trouble leur repos, tout conspire à l'affermir. En vérité c'est être heureux, et une fortune si complète mérite bien qu'on la désire. Voilà le langage du monde. Mais si les grandes vérités que j'ai établies subsistent, y a-t-il rien de si déraisonnable que ces pensées ? Puisque la terre, toute vaste qu'elle est, n'a pas assez d'étendue pour renfermer le bonheur d'un seul homme, puisque les biens qu'elle nous offre, si grands dans l'apparence, ne sont rien dans la réalité, la condition de ceux qui les possèdent a-t-elle de quoi piquer raisonnablement notre envie ? Ah ! si nous étions équitables dans nos sentiments, elle devrait plutôt attirer notre compassion, puisque enfin ce bonheur imaginaire est à la plupart la source d'un malheur véritable, et qu'après avoir repu quelque temps un esprit de ses mensonges, il lui échappe, il s'envole, et le laisse sur le bord du précipice. C'était là le sentiment du roi-prophète, quand, après avoir rapporté les faux raisonnements des enfants du siècle sur la félicité, il s'écrie pour les redresser et pour les confondre : Vous vous bâtissez un fantôme de bonheur sur l'amas d'une infinité de faux biens que votre cupidité entasse sur la santé, sur l'opulence, sur la jeunesse, sur la fortune; mais vous ne l'entendez pas. Heureux, dites-vous, celui-ci et celui-là ! et moi je vous dis : *Heureux le peuple qui a le Seigneur pour Dieu (Ibid., 15) !* Ayez tous les autres biens, vous serez malheureux si vous n'avez pas Dieu. Ayez Dieu, vous serez heureux, quand vous n'auriez aucun des autres biens.

O Seigneur ! il faut donc, malgré toutes nos fuites, en revenir à vous pour trouver une félicité solide ! Et c'est ici, chrétiens, une troisième conséquence, avec laquelle je conclus ma première partie. Oui, mon Dieu, hors de vous il n'y a que vanité, que tromperie et que misère. Je l'ai éprouvé, Seigneur, et, il faut que je l'avoue à ma confusion, je n'ai recours à vous qu'après m'être fatigué dans la poursuite des créatures. Mais aussi, détrompé à mes dépens, la terre ne me sera plus rien, et si vous n'avez que les restes de mon amour, du moins les aurez-vous sans partage et sans inconstance. Voilà, Messieurs, l'unique parti que nous avons à prendre :

chercher Dieu et abandonner tout le reste. Mais pour le trouver en le cherchant, il y a des mesures à garder. Car on peut le chercher mal, et comme on se trompe dans la fin, on se trompe dans les moyens. C'est la dernière erreur, que j'entreprends de combattre dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

C'a été le malheur des plus habiles gens de l'antiquité païenne, comme l'a remarqué saint Augustin, de connaître la fin à laquelle il faut tendre, sans connaître les moyens qui seuls y peuvent conduire. Tels à peu près qu'un homme qui, du haut d'un rocher escarpé où l'a jeté la tempête, découvrirait le rivage et entreverrait de loin sa patrie, sans trouver de voie pour gagner le port, de quel côté qu'il jette la vue; ces sages infortunés, élevés au-dessus du vulgaire par la sublimité de leurs connaissances, virent bien à la vérité le ciel où il fallait aspirer, s'ils voulaient s'assurer une félicité parfaite, mais ils ne virent point de route pour y aller: *Videntes quo, non videntes qua*; et dans cette incertitude chacun s'en fit à sa manière, mais toutes fausses et trompeuses. Il en fut d'eux; pour me servir de la comparaison de Boèce, comme d'un homme à qui les vapeurs du vin ont troublé le cerveau. Dans cet état il reste encore assez de raison à ce malheureux pour se souvenir qu'il a une maison où il doit se retirer et chercher du repos; mais les fumées de la liqueur dont il est plein lui brouillent l'esprit de telle sorte qu'il ne sait par où retourner à son logis, et que souvent il s'en éloigne lorsqu'il pense s'en approcher. Ainsi les plus éclairés des païens eurent assez de lumière pour connaître que le ciel était la demeure où l'homme devait se rendre, pour y vivre heureux dans la possession du souverain bien; mais, aveuglés par la fumée de leur orgueil et de leurs passions qui les enivraient, la tête leur tourna si fort, qu'ils s'égarèrent tous dans le choix du chemin qu'il fallait prendre. Les chrétiens, beaucoup plus heureux, n'ont pas eu seulement l'avantage de connaître que hors de Dieu il n'y a point de félicité pour l'homme, connaissance qui aurait été stérile et infructueuse s'ils en étaient demeurés là; on leur a de plus enseigné le chemin qui y menait infailliblement, au milieu de tous les égarements de la vie. C'est ce chemin étroit et obscur qu'un Dieu-Homme nous a tracé par l'humilité de sa vie et par la rigueur de sa mort, en se faisant lui-même la voie qui mène à la vérité, afin qu'il ne pût être suspect à personne sous un guide si éclairé et si sûr. Cependant il est arrivé que la délicatesse de notre amour-propre, effarouché des difficultés qu'il faut vaincre à chaque pas dans cette pénible carrière, ou l'a abandonnée lâchement, ou du moins a entrepris de l'aplanir, d'en arracher les épines, et d'en élargir l'étendue, pour y marcher sans embarras. Ainsi, tout chrétiens que nous sommes, nous retombons dans le malheur des païens, plus coupables infini-

ment qu'eux, puisque là où ils n'ont erré que par ignorance, nous y errons volontairement et avec connaissance de cause. Tant que la foi ne nous propose que le ciel à espérer, nous l'écoutons; mais aussitôt qu'elle nous le présente comme une conquête qu'il faut emporter à la pointe de l'épée sous l'étendard de la croix, nous nous flattons qu'il y a des avenues plus faciles pour arriver à ce bienheureux séjour de l'immortalité. Nous soupirons même quelquefois dans l'attente de cette robe précieuse que le Père céleste prépare pour ses enfants; mais nous voudrions bien n'être point obligés de nous dépouiller de toutes les aises de la vie présente, pour être revêtus de ce riche ornement de la gloire (II Cor., V, 4), et s'il se pouvait, nous souhaiterions que l'un s'accommodât avec l'autre, convenant facilement de la fin, mais ne voulant point nous rendre sur les moyens.

Cependant il n'y a pas à balancer. Car dans l'ordre que Dieu a établi pour remédier au désordre du péché, il faut nécessairement que la peine précède le plaisir, le travail la récompense, et la victoire le triomphe. Il est bien vrai, selon la remarque d'un saint docteur, que le premier dessein de Dieu était de mener l'homme aux plaisirs par les plaisirs, et à la gloire par la gloire; aux plaisirs du ciel par les délices innocentes qu'il aurait goûtées sur la terre, et à la gloire de l'éternité par l'élévation où il aurait été au-dessus des choses d'ici-bas. Mais le péché ayant rompu un dessein si beau, la sagesse de Dieu, qui ne manque point de ressources, lui a fait prendre d'autres mesures. Il veut encore véritablement que l'homme aspire aux plaisirs et à la gloire, mais il veut qu'il aille à ces plaisirs par les maux, et à cette gloire par la bassesse: non qu'il y ait en Dieu de la dureté pour ses créatures, ou qu'il soit d'humeur à se repaître de nos peines, de nos larmes et de notre sang. Il est bien éloigné d'une conduite si inhumaine. Mais, comme l'a dit saint Augustin et après lui saint Grégoire, il se gouverne en cela comme un habile médecin, qui ordonne des régimes différents selon les différents états de la santé ou de la maladie, et qui, sans changer d'affection pour les personnes qui se sont mises entre ses mains, change cependant de méthode. L'homme déchû de son innocence peut être comparé à un malade qui vient de perdre la santé. Le médecin qui gouverne un homme pendant qu'il se porte bien se contente de l'avertir qu'il ne fasse point d'excès, du reste il lui permet de jouir des douceurs de la vie, sans le gêner dans ses plaisirs et sans le forcer à prendre aucun remède fâcheux. Mais une indisposition considérable survient-elle à cet homme, le médecin en use autrement, il lui retranche le vin et la viande, il lui fait ouvrir la veine, il ne le nourrit presque plus que de drogues amères et désagréables. Or un malade traité dans toutes les formes de l'art aurait-il sujet de s'en prendre à son médecin, et de lui demander pourquoi il ne le gouverne pas avec la même indulgence qu'auparavant? Il serait déraisonnable, l'état

où il est exigeant un régime de vie proportionné à sa faiblesse. Mais nous serions encore plus déraisonnables que cet homme, si nous prétendions que Dieu nous traitât, après notre péché, de la même manière qu'il nous eût traités pendant notre innocence.

Parlons sans figure, Messieurs. Comme ce furent les plaisirs des sens qui débauchèrent le cœur du premier homme et qui l'éloignèrent de Dieu, il faut que l'homme, s'il veut retourner à Dieu et se rapprocher de lui, renonce aux plaisirs des sens. Comme l'élévation nous perdit, il faut que l'humilité nous sauve : notre maladie ne peut se guérir autrement qu'en remédiant aux contraires par les contraires. Et certainement c'est la voie la plus naturelle que Dieu pût trouver dans les trésors de sa sagesse, pour concilier les intérêts de sa justice avec les sentiments de sa bonté, comme l'a remarqué saint Augustin. Sa justice y trouve son compte, puisque par là elle tire de l'homme criminel la satisfaction qui lui était due, et qu'en punition de sa révolte elle lui vend bien cher une couronne que sans cela il eût méritée plus facilement. Mais sa bonté, parmi tout cela, ne laisse pas d'y éclater, puisque, pour des peines passagères qu'elle exige de nous, elle nous prépare une récompense éternelle. Dieu est admirable dans ses voies, s'écrie sur cela saint Chrysostome : il propose deux choses bien différentes à ceux qui voudront prendre le parti de le suivre : le travail et le repos, l'anéantissement et la grandeur, des peines et des plaisirs, des combats et des couronnes. Ce qui pourrait d'abord nous décourager, c'est que les rigueurs qu'il nous propose sont présentes, au lieu que les douceurs qu'il nous promet sont invisibles et éloignées. Cependant, à le bien prendre, c'est cela même qui doit nous animer à son service ; car si, d'un côté, les rigueurs sont les premières, elles ont aussi l'avantage d'être légères et courtes, au lieu que si les douceurs sont les dernières, elles ont aussi l'avantage d'être stables et éternelles. Y a-t-il rien de si digne de Dieu ? y a-t-il rien de si favorable pour l'homme ? Le démon n'en use pas ainsi : il propose aussi véritablement des plaisirs et des peines à ses partisans, et il a cela de commun avec Dieu. Vous diriez même qu'il l'emporte par-dessus lui, en ce que ses plaisirs sont pour le présent, et ses peines pour l'avenir. Mais dans le fond il s'en faut infiniment que l'homme y trouve son compte ; car si ses plaisirs ont l'avantage d'être présents, ils ont le malheur de n'être pas de durée, et si ses peines ont l'avantage d'être éloignées, elles ont le malheur de ne trouver jamais de fin. Or, je vous demande, chrétiens, lequel est à préférer, ou d'acheter un repos éternel par le travail de quelques années, ou de s'attirer des peines infinies dans toutes leurs circonstances, par des plaisirs très-bornés, de quelque côté qu'on les prenne ? Vous me direz que ce n'est pas une proposition à faire, et qu'il n'y a point à hésiter. Voilà pourtant les termes où nous en sommes à l'égard de Dieu et du dé-

mon. Mais que faisons-nous dans cette conjoncture ? Le démon nous menace d'une éternité de supplices, et nous ne laissons pas de le suivre, attirés par de vains appâts. Dieu nous promet une gloire sans bornes, et nous lui tournons le dos, effrayés par des maux passagers. Quelle injustice ! quel aveuglement ! ou plutôt quelle folie ! quelle stupidité ! O mes frères ! ce que Dieu nous prépare est si grand, que quand il faudrait employer des millions de siècles pour en mériter la possession pendant une seule journée, l'idée d'une chose si excellente nous en devrait faire accepter le parti avec joie.

Je ne prétends pas vous en faire ici la peinture. Outre que cela n'est pas du ressort de mon sujet, le temps ne me permet pas de m'embarquer sur une mer si vaste, et pour dire la vérité, il est impossible d'égaliser par nos expressions ou même par nos idées la hauteur des biens que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Mais voyez saint Pierre, dit le grand Augustin, à peine le Fils de Dieu lui trace-t-il sur le Thabor un crayon grossier de la gloire qui nous attend, à peine lui découvre-t-il un faible rayon de cette lumière céleste, à peine lui présente-t-il une goutte de ce torrent de délices dont les saints sont rassasiés, qu'oubliant la terre et ses plaisirs, que transporté d'une nouvelle extase, que, bouillant d'une sainte ivresse, il s'écrie : Domine, bonum est nos hic esse ! Ah ! Seigneur, ne sortons jamais d'ici. Qu'eût-il donc dit, reprend saint Augustin, s'il eût vu à découvrir ce qu'il ne voyait qu'à travers le voile des sens, s'il eût vu dans son midi ce soleil qui ne se présentait à ses yeux que sous un nuage ; s'il eût puisé à longs traits dans cet océan qu'il ne touchait que du bout des lèvres ? Je n'en sais rien, Messieurs, mais ce que je sais, c'est que ce grand apôtre n'est pas le seul à qui la douceur de ces biens dont le ciel est le dépositaire ait fait mépriser tout ce que la terre a de plus doux ; car ce que saint Paul dit des justes qui ont précédé la mort de Jésus-Christ, se peut dire de ceux qui l'ont suivie : *Juxta fidem defuncti sunt omnes, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes* (Hebr., XI, 13). Voilà d'admirables paroles. Quand, dans une longue et pénible navigation, des matelots viennent à découvrir le port avec le secours d'une longue vue, de tant loin qu'ils l'aperçoivent, ils poussent des cris de joie pour saluer cette terre fortunée ; quelque fatigués qu'ils soient du travail de leur course, la vue du port les soutient et ranime leur vigueur. C'est ainsi que dans tous les siècles, les justes voyant par les lumières de la foi cette terre de bénédiction qui devait faire leur partage, quoique sur la mer de ce monde, exposés aux vents et aux flots, quoique n'apercevant leur patrie que dans un profond éloignement, ils ont tiré cependant tant de force de cette vue, cette vue les a pénétrés d'une joie si merveilleuse, qu'ils n'ont compté pour rien les travaux de leur pèlerinage. Soutenus de cette

idée, ils ont fermé la gueule des lions, ils ont surmonté la violence du feu, ils ont méprisé le tranchant des épées; ils ont souffert les moqueries, les fouets, les prisons; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières : on les a vus abandonnés, affligés, persécutés, errants dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant parmi les bêtes dans les cavernes de la terre. Or, pourquoi tout cela? d'où leur est venu ce courage! *Non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem* (Ibid., 33 et seq.). L'espérance du ciel toujours présente aux yeux de leur foi les mettait au-dessus de tout, et ils ne se souciaient pas de conserver cette vie mortelle, dans l'assurance où ils étaient d'en trouver une meilleure dans la résurrection.

Ainsi, chrétiens, quelques difficultés qui assiègent cette voie épineuse qui mène au ciel, nous les foulerons aux pieds, si nous attachons nos regards sur la gloire de cet heureux séjour. Fussions-nous à la cour des rois, nous imiterions Moïse, qui renonça volontiers à la qualité de fils de la princesse, et qui aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir qui se trouve dans le péché, et qui, envisageant la récompense que Dieu tenait entre ses mains, jugea que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que les trésors de l'Egypte, et qui, sans craindre la fureur de Pharaon, demeura ferme et constant dans son devoir, comme s'il eût déjà vu celui qui est invisible (Ibid., 24 et seq.). Fallût-il abandonner notre patrie et nos proches, nous imiterions Abraham, qui, pour obéir à Dieu, partit sans savoir où il allait, habita dans une terre étrangère, et ne demeura jamais que sous des tentes, parce qu'il s'attendait d'être un jour admis au nombre des citoyens de cette ville bâtie sur un fondement inébranlable, et dont Dieu même est l'architecte (Ib., 8 et seq.). Mais le mal est que, aveugles dans notre foi, nous ne sommes pas fermes dans notre espérance, et que toutes nos vues se bornant à la terre, nous ne regardons presque jamais le ciel. Car qui s'occupe en effet du siècle futur? qui pense à cet aimable séjour où nous devons partager avec Dieu sa félicité et sa gloire, disons plutôt où Dieu doit être lui-même notre gloire et notre félicité? Hélas! personne n'y fait réflexion assez profondément pour en être touché. Nous n'avons des yeux que pour voir la difficulté de l'entreprise, et nous n'en avons point pour voir l'importance de la conquête.

Il est marqué, dans le livre des Nombres, que Dieu commanda à Moïse de choisir d'entre les Hébreux une douzaine des principaux, et de les envoyer pour considérer le pays où il avait promis de les établir, et pour faire leur rapport sur ce qu'ils auraient vu à tout le peuple. Comme il y avait de grandes difficultés à surmonter pour conquérir cette terre fertile, le dessein de Dieu était d'animer son peuple à les vaincre, par le récit avantageux qu'il entendrait faire de la bonté du pays, et par la beauté de ses fruits, aussi

rare que délicieux. En effet, ces douze députés, à leur retour, avouèrent tous qu'on ne pouvait trouver sous le soleil un pays plus charmant, et pour marque de sa fécondité, ils en montrèrent des fruits qu'on pouvait dire merveilleux. Mais aussi pour la plupart, ces lâches, effrayés du péril, intimidèrent les autres, en disant hautement qu'il n'y avait pas d'apparence de se rendre jamais les maîtres de ce pays, qu'il deviendrait le tombeau de tous ceux qui voudraient l'entreprendre, que les habitants en étaient grands comme des géants, et les villes comme des montagnes inaccessibles : *Terra quam lustravimus devorat habitatores suos* (Num., XIII, 33). Voilà le langage de la cupidité. C'est ainsi que nos passions se récrient, quand quelques bonnes pensées que nous avons envoyées vers le ciel nous en représentent les charmes et nous rapportent quelques fruits de ce pays de lait et de miel. Cela est beau, disons-nous, mais nous y succomberions : *Terra ista devorat habitatores suos*. Ainsi, au lieu de nous animer aux périls par la considération de la gloire, nous renonçons à la gloire par la considération des périls.

Que faut-il donc faire, Messieurs, pour vaincre une lâcheté si honteuse? Il faut que la foi et l'espérance nous rendent le même office que Caleb et Josué voulurent rendre au peuple d'Israël dans la rencontre dont nous parlons. Ces deux grands hommes, qui avaient été du nombre des députés, voyant que leurs collègues s'obstinaient à désespérer le peuple par l'exagération des dangers qu'ils auraient à courir dans la terre de Chanaan, se roidirent généreusement contre la multitude, et protestèrent qu'on pouvait aisément venir à bout de l'entreprise. C'est aussi ce que la foi et l'espérance doivent nous dire : *Terra quam circumivimus valde bona est* (Ibid., XIV, 7). Le pays qui nous attend est admirable; nous l'avons vu, et nous en savons des nouvelles assurées : songez seulement à engager Dieu dans votre parti, et vous y entrez sans peine. Il est vrai que vous avez de puissants ennemis, mais vous avez un protecteur encore plus puissant, et le Dieu de qui vous avez déjà reçu tant de grâces ne vous abandonnera point, pourvu que vous soyez fidèles à implorer son secours. Seigneur, nous l'espérons, et il n'y a rien que nous ne fassions pour nous ouvrir le passage dans cette terre de bénédiction; car pourquoi sera-ce que nous prendrons jamais les armes, si nous ne les prenons pas pour gagner une si illustre couronne? Couronnes et sceptres de la terre, fantômes d'honneurs, gloire vaine! les misérables mortels courent après vous au travers des dangers et de la mort même, et le ciel ne nous ferait pas faire la moindre démarche, le ciel qui nous promet une gloire si solide, le ciel où nous pouvons régner avec Dieu, posséder Dieu, vivre de Dieu, dans l'étendue de tous les siècles? Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND LUNDI DE CARÈME.

De la mort dans le péché.

Ego vado, et queretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (Joan. VIII, 21).

Est-ce un avertissement, est-ce une menace, est-ce un arrêt que ce que nous venons d'entendre ? La chose dépend en quelque façon de nous, Messieurs : si nous sommes sages, c'est un avertissement dont nous pouvons profiter ; si nous sommes imprudents, c'est une menace que nous devons craindre ; si nous sommes endurcis, c'est un arrêt dont nous ne pouvons appeler. Voyons donc quel parti nous prendrons ; car l'affaire dont il s'agit est la chose du monde la plus simplement, quoique de toutes les choses terribles elle soit la plus terrible, il est pourtant vrai que ses rigueurs, quelles que vous les conceviez, ne peuvent aller au plus qu'à nous ôter la vie, et à nous priver par cette perte de ce peu de biens dont la terre nous offre la jouissance. Mais quand le péché se trouve joint avec la mort et la mort avec le péché, c'est le comble de tous les malheurs. Alors il ne s'agit plus de la destruction de notre corps, il y va de la ruine de notre âme. Ce ne sont plus des biens périssables que nous perdons, ce sont des biens infinis. Enfin, pour tout dire en un mot, Dieu, pour se venger du pécheur qui l'a outragé et contre qui il est indigné, ne saurait trouver rien de plus affreux dans les trésors de sa colère que de le laisser mourir dans son crime.

Je n'ai pas de peine, Messieurs, à deviner l'effet que cette idée peut produire dans vos esprits et dans vos cœurs ; mais il me semble que j'entrevois aussi d'un autre côté ce que vous vous dites à vous-mêmes, pour vous remettre de l'alarme qu'elle doit nécessairement y porter. Quand on nous propose quelque vérité étonnante de la part de la religion, le premier effort de l'amour-propre nous porte à la diminuer et à l'adoucir. Mais lorsque la chose est d'une évidence si palpable, qu'on ne peut ni la dissimuler ni la contester, nous prenons un autre détour, dont le secret consiste à ne nous appliquer jamais cette vérité ni ses suites. Ainsi, forcés par les principes de la foi de reconnaître que la mort dans le péché est terrible au delà de tout ce que l'imagination se peut figurer, nous passons secrètement à nous persuader qu'un sort si malheureux est aussi rare que funeste, et qu'il n'est réservé que pour les fameux scélérats. Confiance pernicieuse, que j'entreprends aujourd'hui de combattre, en vous montrant dans ce discours qu'une fin si tragique doit faire la destinée d'une infinité de gens qui ne s'y attendent pas. Voici sur quoi je me fonde : comme il y a des choses qui sont purement l'ouvrage de Dieu, comme il y en a d'autres qui sont purement l'ouvrage de l'homme, il

y en a aussi qui appartiennent conjointement et à Dieu et à l'homme. La créature est l'ouvrage de Dieu seul, le péché est l'ouvrage de l'homme seul ; la pénitence est l'ouvrage et de Dieu et de l'homme tout ensemble. Or ce qui nous abuse le plus souvent sur le point de la pénitence, c'est que nous nous tenons trop sûrs et de Dieu et de nous-mêmes : sûrs que Dieu ne nous manquera pas, sûrs que nous ferons notre devoir, et dans cette fausse persuasion nous mettons notre pénitence, quel que soit le dérèglement de nos mœurs, nous la mettons, sinon au rang des choses infaillibles, du moins parmi celles qui sont aisées. Je voudrais donc bien aujourd'hui opposer une double crainte à cette double confiance, en vous représentant, dans les deux parties de ce discours, et ce que nous avons à craindre de la part de Dieu, et ce que nous avons à craindre de la part de nous-mêmes : craindre que Dieu ne nous manque, craindre que nous ne manquions et à nous et à Dieu. Implorons pour cela le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena*

PREMIER POINT

La première idée que nous devons nous former de Dieu, selon les maximes du Sage, c'est qu'il est bon, et les premiers sentiments qu'il en faut avoir sont des sentiments dignes de sa bonté : *Sentite de Domino in bonitate* (Sap., I, 1). Mais l'homme dont le cœur est corrompu abuse étrangement d'une vérité si consolante pour les justes, et comme si la bonté qui est en Dieu devait être une sauvegarde à la malice de l'homme, de ce que Dieu est bon il conclut qu'on peut se donner la liberté d'être méchant. C'est sur ce malheureux fondement d'une présomption orgueilleuse que se bâtit ce grand ouvrage de péchés qui occupe toute la vie de la plupart des enfants d'Adam, et qu'ils élèvent tous les jours contre le ciel. Le prétexte est qu'ayant affaire à un Dieu aussi miséricordieux qu'est le Dieu qu'ils offensent, de ce côté-là ils sont en droit de se promettre une entière sûreté, et d'attendre tous les secours qui leur seront nécessaires pour faire à la mort une pénitence aussi complète que s'ils y avaient travaillé toute leur vie. Persuasion déplorable, qui a fait dire à un grand homme que la miséricorde de Dieu damnait plus de pécheurs qu'elle n'en sauvait, et que sa bonté était funeste à plus de monde que sa justice. Car, hélas ! si nous avions affaire à un Dieu impitoyable, et qui punit le péché aussitôt qu'il est commis par des vengeances subites et éclatantes, à qui est-ce qu'une rigueur si inflexible ne servirait pas de barrière pour le retenir dans le devoir ? Mais la bonté de Dieu mal prise et malentendue nous enhardit et nous perd. Donc, afin de réprimer les emportements d'une confiance si indiscrette et si fatale, il est important de savoir que cette bonté a des bornes dans ses effets, quoiqu'elle n'en ait point dans son principe, et que quand le pécheur a longtemps man-

qué à Dieu, Dieu à la fin manque au pécheur.

Pour établir cette vérité solidement et clairement, vous observerez, s'il vous plaît, Messieurs, que deux choses nous sont nécessaires d'une nécessité indispensable pour retourner à Dieu par la voie d'une pénitence sincère, le temps et la grâce. Or de ces deux choses Dieu en est tellement l'arbitre, que l'homme ne peut les attendre uniquement que de sa main. Il faut que de son côté Dieu ménage au pécheur et le temps de se reconnaître et la grâce de se convertir; autrement, et si l'un des deux lui est refusé, sa réconciliation est désespérée. Or je soutiens que de toutes les prétentions du pécheur la plus mal fondée est de compter froidement sur le temps et sur la grâce, et que dans le cours ordinaire des choses il se trouve surpris par l'un et dépourvu de l'autre : deux considérations qui demandent votre application tout entière.

Quant au temps, ne savons-nous pas par les convictions les plus fortes, que de toutes les choses du monde il n'y en a point dont nous puissions moins nous répondre que le temps? On se repose sur l'avenir du soin de sa conscience, comme si on en avait la clef entre les mains. On se bâtit une espèce d'éternité sur la terre dans les vains espaces d'une imagination séduite, et de tous ceux qui m'écoutent, je ne sais s'il y en a un seul, caduc, infirme, ou tout ce qu'il vous plaira, qui ne se flatte pas d'avoir encore devant soi au moins quelques années de vie. Mais où est le bon sens d'appuyer tout l'édifice de son salut sur un sable si mouvant, de faire fond sur une chose qui n'en a point, de se fier à un infidèle qui trompe tous les jours, et de s'assurer d'un peut-être qui n'a rien de certain que son incertitude? Je m'adresse à vous, disait saint Jacques, et je pourrais bien tenir le même discours à cette illustre compagnie, je m'adresse à vous qui, séduits par l'illusion de vos passions, oubliez le présent et ne parlez que de l'avenir : nous irons, nous ferons, nous voyagerons, nous nous divertirons; sont-ce donc là les discours d'un homme sage? *savez-vous seulement ce qui arrivera demain (Jacob, IV, 13)?* Et ne devriez-vous pas dire avant toutes choses : S'il plaît au Seigneur et si nous vivons? Car qu'est-ce que votre vie, sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui disparaît ensuite?

Quand nous sommes convenus avec un homme pour le louage d'une maison, c'est saint Augustin qui parle ainsi, il ne peut pas nous donner congé que le terme ne soit échu. Mais ce n'est pas à cette condition que Dieu a logé notre âme dans cet édifice de boue qu'elle habite : comme il lui prête gratuitement l'usage de cette demeure terrestre, il s'est réservé le droit de l'en faire sortir à toutes les heures du jour, sans consulter si elle est prête ou si elle ne l'est pas. Si donc les ténèbres du péché nous laissent encore luire une étincelle de raison, n'appréhenderions-nous pas que la mort ne viât à la traverse rompre tous ces vains projets d'une pénitence

chimérique dont nous nous amusons, en coupant la trame de nos jours par un accident imprévu, au moment que nous ne pouvons pas en former la moindre défiance? Hélas ! le nombre de ces coups inopinés est infini, et la mort tient entre ses mains mille secrets pour nous surprendre, soit par des voies qu'on appelle naturelles, soit par des événements qui paraissent fortuits. Combien de personnes étouffées sur-le-champ dans leur lit ou à la table, en parlant ou en marchant; et cela par des maladies inconnues, dont elles n'avaient jamais ressenti aucune atteinte, et desquelles il paraissait que, parlant humainement, elles ne devaient rien appréhender? D'un autre côté, qui pourrait faire le dénombrement de ceux qui ont péri en un instant par des rencontres que toute la prudence humaine ne pouvait ni prévoir ni parer? Les uns ont été engloutis dans les flammes d'un incendie, les autres écrasés sous les ruines d'une maison; un coup tiré sans dessein, une tuile détachée par hasard de sa place, que sais-je moi? les moindres choses sont capables de terminer la plus belle vie au plus beau de sa carrière.

Mais sans en venir à des événements de cette nature, que peut-être vous prétendez être trop rares pour mériter qu'on s'en alarme, mettant à part tous ces genres de mort dont les exemples cependant frappent si souvent nos oreilles et quelquefois même nos yeux, quand de ce côté-là vous auriez pour vous une caution suffisante, que direz-vous de ceux à qui, dans la suite d'une fièvre violente, une léthargie ou un délire ôte le jugement avant qu'ils aient mis leurs comptes en état d'être reçus? de ceux ou que la flatterie d'un médecin, ou que l'amour d'une famille, ou que la négligence d'un domestique laissent tirer à leur fin sans les avertir du péril qui les menace? de ceux qu'un petit redoublement emporte, pendant qu'un confesseur absent et inutilement cherché tarde trop pour les secourir? Ce ne sont point là, chrétiens, des suppositions chimériques, toute la terre ne nous crie autre chose, tous les jours quelqu'un y est pris. Or si une fin semblable vous est marquée, pénitence différée, que deviendrez-vous? où en serez-vous, desseins de conversion? Ah ! votre sort, plus funeste que celui des enfants qui sont étouffés avant leur naissance, ne vous laissera pour partage que la mort dans le péché, et semblables à ces mères infortunées que la violence de la douleur tue avant qu'elles se soient délivrées de leur fruit, vous n'aurez pas le loisir d'amener le vôtre à une heureuse maturité. C'est l'Ecriture, Messieurs, qui me fournit ces comparaisons, et plus je consulte ces livres sacrés, plus j'y vois que Dieu dans sa colère se plaît à retrancher aux impies le temps dont ils ont fait un usage si criminel.

Non que Dieu frappe toujours visiblement les méchants d'une mort prématurée, ou qu'il les enlève de ce monde avec éclat dans la fleur de leurs plus beaux jours. Comme c'est à l'autre vie que Dieu réserve la ven-

geance des crimes, pour ne point troubler cet ordre de sa providence, il laisse aller le cours des choses ; et souvent il permet que des impies de réputation parviennent à une longue vieillesse, que le monde appelle heureuse, et qui scandalise même quelquefois la simplicité des gens de bien. Mais que pour cela les pécheurs ne s'assurent pas du temps : dussent-ils fournir une carrière aussi longue que celle des anciens patriarches, ces premiers fondateurs du monde, il n'en sera pas moins vrai de dire que le temps leur manquera, parce que, délibérant toujours et ne concluant jamais, la mort les surprendra dans ces entrefaites ; et ce dernier quart d'heure dont ils font dépendre le succès de leur éternité, ils ne le trouveront pas. Car notre humeur nous accompagne à la mort, comme durant la vie ; nous vivons en différant, et nous mourons en différant de même. Il faut ou renoncer à l'Ecriture, ou acquiescer à cette vérité : de toutes les menaces qu'elle nous fait, il n'y en a point de plus souvent répétée, ni de plus fortement poussée. Voyez comme Isaïe s'en explique : *Parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur avec une opiniâtreté aussi longue que votre vie, cet amas d'iniquités que vous entassez sans cesse fondra tout d'un coup sur vous, comme vous voyez qu'une haute muraille, après s'être entr'ouverte et avoir longtemps menacé, tombe en un instant, lorsqu'on ne croyait pas que la chute en fût si proche* (Isaï., XXX, 12, 13). C'est aussi à ce point de morale qu'il faut rapporter toutes les paraboles dans lesquelles le Fils de Dieu, se comparant à un voleur qui prend son temps et qui fait son coup lorsqu'on s'en défie le moins, nous avertit en termes exprès de nous tenir sur nos gardes.

Mais pour nous montrer qu'en effet les pécheurs sourds à la voix de l'Evangile et rebelles à sa lumière se trouveront presque tous accablés sous le poids d'une mort imprévüe, ce divin Maître pouvait-il rien nous dire ni de plus clair, ni de plus affligeant tout ensemble, que ces lamentables paroles : *On verra à l'avènement du Fils de l'homme ce qu'on vit au temps de Noé : comme un peu avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, épousaient des femmes et mariaient leurs filles, sans penser seulement au malheur qui penchait déjà sur leur tête* (Matth., XXIV, 37 ; Luc, XVII, 26), ainsi, quand les pécheurs occupés de leurs plaisirs, attentifs à leurs affaires, vivront dans une entière assurance, tranquilles du côté de l'avenir, ce sera justement l'heure que l'ange de la mort viendra leur dire à l'oreille : Il faut partir ? Mais vous me surprenez : n'importe, il faut partir. Mais je ne m'y attendais pas : cela n'est rien, il faut partir. Mais donnez-moi au moins une heure pour me préparer à ce voyage : vous n'aurez pas un quart d'heure, vos préparatifs devaient être faits : *Sicut in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis.*

Encore si, dans ces moments de confusion et de trouble, la grâce toujours prête venait du moins s'offrir à nous ; si par un mouve-

ment subit notre cœur touché d'en haut pouvait rétracter sur-le-champ, dans l'amertume d'un véritable repentir, tout le mal dont il se trouve chargé aux yeux de son juge ! Mais, hélas ! quel sujet avons-nous de le prétendre ? A Dieu ne plaise, chrétiens, que je veuille rien outrer dans une matière si délicate. Loin d'ici ces opinions dont le pécheur peut prendre occasion de s'endurcir et de se désespérer, autant que de s'humilier et de se convertir ! Mais aussi, malheur à moi si je refusais de vous instruire dans la peur de vous déplaire ! Quand je dirais donc que le nombre des grâces est limité, et qu'il y a une mesure d'iniquités, laquelle une fois comblée fixe pour jamais la colère de Dieu sur l'homme ; quand j'ajouterais encore que, comme Dieu n'abandonne jamais l'homme qu'après en avoir été abandonné le premier, il le livre aussi quelquefois à lui-même par une vengeance aussi juste que terrible ; quand je vous avertirais enfin qu'une terre qui ne produit que des épines, après avoir été longtemps arrosée des pluies du ciel, encourt enfin sa malédiction, et devient une terre réprouvée, pour laquelle il n'y a plus de bénignes influences, et qui n'en peut attendre que des foudres et des carreaux (Hebr., VI, 7) ; quand je vous tiendrais ce discours, je ne parlerais que le langage de l'Ecriture et des Pères.

Mais pour donner à ces expressions tout l'adoucissement qu'elles peuvent recevoir, je ne vois pas avec tout cela que l'espérance du pécheur, dans les circonstances où je le suppose, ait de plus sûres ressources. Il est vrai, mes chers auditeurs, qu'il n'y a point de cœur ni si insensible, ni si rebelle, dont la grâce ne puisse triompher en un moment. Cela est de foi. Il est vrai que de quelques péchés dont un homme se trouve coupable, il en obtiendra infailliblement le pardon de la divine miséricorde, en quelque temps qu'il s'adresse à elle, par le mouvement d'une véritable pénitence, eût-il la mort sur les lèvres : anathème à qui ne le croit pas ! Mais, d'un autre côté, voici quelques autres principes dont il n'est pas non plus permis de se départir, et que je vous prie de bien comprendre. Premier principe : il est impossible que le pécheur se réconcilie avec Dieu, n'eût-il commis qu'un péché, sans le secours d'une grâce qui le prévienne et qu'il ramène. Second principe : plus les passions se sont fortifiées, plus les habitudes sont invétérées, et plus ce secours doit être puissant, plus il doit être efficace, afin de nous en tirer. Troisième principe : supposant, si vous voulez, que Dieu, en vue des mérites de son Fils, ne refuse à personne les grâces communes et générales, qui suffiraient dans les occasions ordinaires si l'on était fidèle à y coopérer, il n'en est pas ainsi de certaines grâces particulières et choisies qui emportent la volonté.

Cependant un pécheur du caractère dont nous le dépeignons ici, engagé dans une longue suite de désordres, accoutumé à la douceur du vice, esclave de ses passions, plongé dans un long oubli de Dieu, un pé-

cheur, pour revenir du fond de ce précipice, a besoin des grâces les plus singulières et les plus rares. Car, hélas ! que serviront à une volonté si corrompue, si dégoûtée du bien et si affermie dans le mal, que lui serviront de simples inspirations et des mouvements ordinaires ? Quand il faut faire des efforts inouïs, est-ce assez d'avoir des forces médiocres ?

Vous donc qui raisonnez si juste sur tout le reste, est-ce raisonner en gens de bon sens que de faire fond sur la miséricorde de Dieu, seule dispensatrice de ces grâces plus abondantes, qui les accorde à qui il lui plaît et qui les refuse de même ? Est-ce raisonner en homme sage de faire fond sur cette miséricorde comme sur une chose qui vous serait due et qui ne peut vous manquer au besoin, à vous qui, bien loin de l'implorer, ne vous êtes étudié toute votre vie qu'à la combattre, qui lui avez tourné le dos toutes les fois qu'elle vous a appelé, et qui avez si souvent foulé aux pieds les inspirations qu'elle vous a envoyées pour vous convier de vous rendre ? Ces faveurs si précieuses en elles-mêmes et qui ne vous appartiennent par aucun titre, est-ce être sage de se les promettre de la part d'un Dieu fatigué, offensé, et, si je l'ose dire, pousse à bout, pour un pécheur insolent, opiniâtre, endurci ? Je n'en crois rien, il n'en est rien ; et sans m'ériger en juge, j'ose avancer qu'une infinité de chrétiens n'y trouvent pas leur compte, comme ils se l'étaient follement promis.

Je sais que cet arbitre de la vie et de la mort, dont les jugements sont impénétrables, donne quelquefois la mort des justes à des hommes qui ont mené une vie de pécheurs. Mais vous vous souviendrez aussi, Messieurs, s'il vous plaît, d'une chose remarquable, et qui me paraît décisive sur la matière que nous traitons. Dans les États les mieux policés les choses se font régulièrement par des voies ordinaires ; il y en a d'autres qui se font par des voies extraordinaires. Les voies ordinaires sont ouvertes à tous, les extraordinaires sont réservées à quelques particuliers. Or je puis dire que Dieu garde une méthode semblable dans l'administration de son royaume. Il y a la règle ordinaire, il y a des coups extraordinaires. La règle ordinaire est celle dont l'Apôtre parle, quand il dit que la fin des méchants sera conforme à leurs œuvres, pour nous donner à entendre que, généralement parlant, une mauvaise vie est suivie d'une mauvaise mort. Les coups extraordinaires sont des coups de faveur, qui arrivent de fois à autres pour des âmes privilégiées. Mais dites-moi, je vous prie, est-ce agir selon les lumières de la prudence que de se tirer de la règle ordinaire, sous prétexte qu'on peut avoir part aux coups extraordinaires ? Il n'y a rien de plus odieux aux princes que de vouloir leur faire une loi pour tous de la bonté qu'ils ont marquée à quelques-uns, et de prétendre les forcer par des exemples. Jaloux qu'ils sont de leur autorité, c'est les offenser que

de leur alléguer une grâce qu'ils ont accordée pour en obtenir une semblable, comme s'ils n'étaient pas les maîtres de faire tomber leurs faveurs sur qui il leur plaît. Pourquoi donc, si Dieu a voulu faire miséricorde à quelques-uns de ses élus par une préférence singulière, pourquoi nous en prévaloir ? pourquoi prétendre qu'il aura pour nous les mêmes égards qu'il a eus pour eux ? sur quoi fonder cette présomption ambitieuse ? méritons-nous cette distinction ? n'est-ce pas l'offenser que de vouloir lui faire une nécessité de ce qui est une pure miséricorde ? O mes frères ! Dieu n'en fait-il pas assez pour nous dans le cours ordinaire de sa grâce, sans nous flatter qu'il en force les règles par un miracle aussi grand que celui que nous attendons ?

Oui : mais me direz-vous enfin, le bras de Dieu n'est pas raccourci, ni sa miséricorde épuisée ; s'il a fait ces miracles pour d'autres, peut-être les fera-t-il pour moi. Peut-être, répond saint Chrysostome, qu'il les fera ; mais peut-être aussi qu'il ne les fera pas. Si l'affaire n'était point de l'importance dont elle est, quoiqu'il y eût de l'imprudence à risquer une alternative si douteuse, je vous le pardonnerais. Mais souvenez-vous, poursuit ce Père, que vous courez fortune de votre âme. Souvenez-vous qu'en la perdant vous perdez, et tout ce qu'il y a dans le monde, et tout ce qu'il y a dans le temps, et tout ce qu'il y a hors le temps. Faites réflexion que, comme rien n'est si incertain que ce que vous attendez, rien n'est si précieux que ce que vous hasardez. Enfin n'oubliez pas que, le sort étant une fois jeté, il n'y aura plus de retour, et que le mal sera irrémédiable : *Cogita quod de anima deliberas*. Prenez donc le plus sûr, si vous êtes sage : c'est la conclusion de saint Chrysostome ; et afin que vous ne m'accusiez pas d'attribuer ici à Dieu une dureté dont il n'est pas capable, écoutez-le lui-même et repassez à loisir sur les menaces qu'il vous fait au chapitre premier des Proverbes : *Parce que je vous ai appelés, c'est à vous, mes frères, qu'il parle, parce que je vous ai appelés et que vous n'avez point voulu me répondre ; parce que je vous ai présenté la main et qu'il ne s'est trouvé personne qui ait daigné s'en servir, eh bien ! mon tour viendra, je me moquerai de vous comme vous vous êtes moqués de moi ; je vous insultai à la mort comme vous m'avez insulté durant la vie. Alors ils m'invoqueront, ces pécheurs qui font aujourd'hui les braves, et qui attendent à croire en moi que la mort me montre à eux de près, ils m'invoqueront et je ne les écouterai point ; ils se lèveront dès le matin pour me chercher, et ils ne me trouveront point, parce qu'ils ne se sont pas soumis d'assez bonne heure à mes conseils, et qu'ils ont embrassé trop tard la crainte de mes jugements.*

O mes frères, quel coup de foudre ! Mais, Seigneur, parlez-vous tout de bon, ou ne sont-ce point des menaces que vous nous faites avec grand bruit afin de nous intimider,

résolu cependant de nous traiter dans l'occasion avec moins de rigueur ? Et serait-il bien possible que tel dût être dans la vérité l'événement de la chose ? S'il est possible, chrétiens ! Sans en chercher d'autres preuves, demandez-le à Antiochus, et craignez que son histoire ne devienne un jour la vôtre. Pressé par la maladie, on le vit s'humilier sous la main qui le frappait : il promit de réparer le tort qu'il avait fait aux Juifs ; il s'offrit de fournir de ses propres revenus à la dépense des sacrifices ; il s'engagea de renoncer au paganisme et de publier par toute la terre la grandeur du Dieu d'Israël. Quelles démonstrations ! mes frères. Qui, parmi les grands pécheurs, va aujourd'hui jusque-là ? qui, après de pareilles démarches, ne se promettrait pas une favorable issue ? Cependant *cescélérat*, ainsi en parle l'Écriture, *ne put jamais obtenir la grâce qu'il demandait* (II Mach., IX, 13). Ah ! Seigneur, Dieu de bonté, si vous avez à me châtier pour mes péchés, vengez-vous, à la bonne heure, par telle autre peine qu'il vous plaira ; mais épargnez-moi, Seigneur, ce dernier trait de votre colère ; frappez durant la vie, mais ménagez-moi à la mort. Le voulez-vous, chrétiens ? Cherchez de l'assurance pour la mort dans le soin d'apaiser Dieu durant la vie. Profitez du temps pendant que vous l'avez ; répondez à la grâce qui vous presse, dans la juste appréhension d'être un jour surpris : c'est ce qu'il y a à craindre de la part de Dieu. Voyons maintenant ce que nous avons à craindre de la part de nous-mêmes. Après avoir considéré avec frayeur comment Dieu peut nous manquer, voyons comment nous pouvons nous manquer à nous-mêmes et à Dieu. C'est mon second point.

SECOND POINT.

La plus dangereuse tentation qui puisse surprendre le chrétien n'est pas, absolument parlant, la tentation du péché, c'est la tentation de la pénitence. Concevez, s'il vous plaît, ma pensée. Le démon, tout artificieux qu'il est, n'a point de ruse plus spécieuse pour engager les hommes dans le malheur d'une éternelle damnation, que de leur inspirer qu'ils peuvent remettre le soin de leur conversion jusqu'à la fin de leur vie, que pour assurer leur salut il suffit de retourner à Dieu dans les derniers moments où l'on est près de quitter le monde, et que les sacrements reçus leur seront des gages certains d'un pardon infaillible pour tous leurs dérégléments. Cette pensée séduit d'autant plus aisément l'esprit, qu'avec l'illusion dont elle le flatte, l'homme goûte les plaisirs de la vie tranquillement et satisfait ses passions sans crainte, persuadé qu'il pourra en peu d'heures réparer les désordres de plusieurs années. Car quoique nous voulions bien pécher, il est à remarquer, Messieurs, que nous ne voulons pas nous damner. Pour peu qu'il nous reste de religion, l'amour-propre, effrayé des peines que l'enfer prépare aux méchants, ne nous laisse abandonner au vice qu'avec cette restriction

tacite, que nous nous en retirerons avant que¹ de mourir ; et sans cet espoir flatteur, je ne sais s'il y aurait personne assez déterminé pour oser jamais se résoudre au péché. Mais, armés que nous sommes une fois de cette espérance, rien ne peut plus nous faire peur. Il est donc vrai, Messieurs, que la tentation de la pénitence est en ce sens pire que la tentation du péché.

Saint Ambroise déplore excellemment ce malheur commun à tant de fidèles. Qui le croirait, dit-il, qu'il s'en trouve qui se proposent la pénitence pour continuer d'être pécheurs, et non pas pour cesser de l'être, qui commettent de mauvaises actions dans la vue de s'en confesser après qu'ils les auront commises, et qui, pervertissant l'usage des choses, font du remède du péché la cause même du péché ? Tel est l'aveuglement de l'homme : la corruption de son cœur va, dit saint Augustin, jusqu'à changer son antidote en poison, et au lieu que, pour détourner nos amis des choses que nous leur croyons préjudiciables, nous avons coutume de leur dire : Gardez-vous bien de le faire ; car si vous le faites vous vous en repentirez, ici, tout au contraire, pour nous encourager au mal, faisons toujours, nous disons-nous secrètement à nous-mêmes, et à la mort nous nous en repentirons. Or, chrétiens, je voudrais bien vous faire comprendre que ce prétendu repentir dont l'idée nous frappe aujourd'hui si agréablement, n'est point une chose ni si facile, ni si sûre, et que quand tous les malheurs qui, comme nous l'avons vu, sont à craindre de la part de Dieu, ne le seraient pas, en ce qui dépend de vous, tout est à craindre, parce que vous pouvez vous manquer à vous-mêmes. Supposons donc, si vous le voulez, qu'une maladie favorable viendra vous avertir par des pronostics infaillibles avant que la mort frappe à la porte, avec tout cela je soutiens que vos projets de pénitence n'en courent pas moins de risque. Car dans ce moment affreux tout conspire à y former des obstacles comme insurmontables. Premièrement, comment voudriez-vous qu'un malade tout occupé ou des douleurs qui le tuent, ou des remèdes qui le soulagent, ou de l'ordre qu'il veut donner aux affaires de sa maison, ou de ces larmes qu'il voit répandre à une famille désolée, ou des regrets de la vie qu'il va perdre, ou des terreurs de la mort qui l'attend, comment voudriez-vous qu'un esprit partagé entre tant d'objets si touchants, si affligeants, si tristes, si sensibles, objets dont le moindre suffit pour remplir sa capacité, comment voudriez-vous qu'il pût donner sérieusement son application à une chose qui demande l'âme tout entière ? Ah ! dans l'agitation d'un orage si violent, excité par tant de diverses passions, le cœur, peu maître de lui-même, n'est guère en état d'élever ses pensées vers le ciel, ni de s'appliquer à des choses spirituelles, absentes, invisibles, qui ne le frappent pas, pendant que tout fait impression sur lui du côté de la terre et des sens. Et il est fort naturel,

comme l'a dit saint Augustin, que l'âme se porte tout entière où le poids de ses sentiments l'entraîne : *Illic naturaliter rapitur intentio mentis, ubi est vis doloris*. Mais quand ces obstacles seraient levés, regardez-vous comme une chose si facile de faire en un moment ce que vous n'aurez jamais fait, ou plutôt de faire le contraire de ce que vous aurez fait toute votre vie? Toute votre vie votre cœur a été attaché à vos plaisirs, à vos richesses, à l'amour de cette créature, au ressentiment de cette injure, sans que jamais vous ayez eu la force de l'en déprendre. Et vous croyez que vous pourrez tourner en un instant ce cœur à des objets tout opposés? Et vous vous flattez que la présence d'un crucifix, que les exhortations d'un confesseur vous feront aimer ce que vous avez toujours haï, et haïr ce que vous avez toujours aimé? Et vous présumez que vous passerez sans peine d'une extrémité à l'autre, à détester avec douleur ce que vous avez cherché avec passion? En vérité il faut bien peu connaître la nature de notre cœur pour en faire ce jugement.

Car ne sentons-nous pas que les inclinations qu'il a une fois prises dans la jeunesse, il les conserve pour l'ordinaire dans la maturité de l'âge, et que de là il les porte jusqu'à l'extrémité de la vieillesse. Ainsi, comme il y a un enchaînement de ressemblance entre les premières années et les suivantes, il y a une connexion presque nécessaire entre la vie et la mort; il est comme naturel qu'on meure avec les mêmes affections dans lesquelles on a vécu. Il ne faut pas beaucoup philosopher pour en deviner la cause. Plus nous demeurons dans le désordre, moins nous pouvons le quitter. Parce que la coutume étant, comme le dit saint Jérôme, une seconde nature, on ne la peut surmonter qu'en surmontant la nature même; c'est-à-dire, qu'en remportant la plus belle à la vérité, mais la plus rare de toutes les victoires. Car, comme il y a une prescription dans les affaires du monde, les vices ont aussi la leur, dit excellemment un grand homme; prescription funeste, après laquelle il n'est presque plus dans notre pouvoir de les chasser d'un cœur dont ils sont devenus comme les propriétaires par une longue possession. Hélas! nous l'éprouvons tous les jours, et la peine où nous met cette épreuve est même une des principales causes qui nous fait abandonner si souvent l'entreprise de notre conversion. Sur cela voici comme je raisonne: Si maintenant que vos passions ont moins de force, vous sentez cependant que vous n'en avez pas assez pour les surmonter, comment les surmonterez-vous, lorsqu'elles se seront rendues plus fortes par l'accroissement de l'âge? Si vous trouvez tant de peines à arracher de votre cœur ces vices naissants, qui n'y sont encore que comme nouvellement plantés, combien en aurez-vous davantage, lorsqu'ils y auront jeté de si longues et de si profondes racines? Si vous ne pouvez passer ce ruisseau maintenant qu'il est guéable, comment le pourrez-vous, lors-

qu'il sera devenu un torrent impétueux, grossi d'un déluge d'iniquités par la suite des années? Si à présent vos épaules succombent sous le fardeau de vos péchés, comment le porterez-vous quand vous y aurez ajouté charge sur charge? Est-ce qu'à force d'être plus pesant il deviendra plus léger? Est-ce que les difficultés s'accroissant vous rendront la chose plus facile? Est-ce que ne pouvant aujourd'hui rompre une chaîne, vous pourrez alors en rompre cent? La chose se détruit d'elle-même. Peut-être vous imaginez-vous qu'à la vue du péril votre cœur se sentant pressé sera capable d'un plus grand effort; autre erreur dont je vous prie de vous défaire. Car il est indubitable que comme les habitudes du mal se fortifient par l'usage du péché, les facultés de l'âme s'affaiblissent par la succession du vice. L'entendement s'obscurcit, la volonté s'endurcit, la liberté devient moins puissante, l'appétit plus déréglé; tout s'altère, tout se corrompt, tout se déränge, tout se renverse. Ainsi c'est se nourrir soi-même d'une espérance frivole, si l'on prétend qu'on fera mieux à la mort que l'on n'a fait durant la vie. Aussi, Messieurs, si vous voulez en revenir là-dessus à votre propre expérience, n'avez-vous pas vu quelquefois des gens qui, de notoriété publique, avaient mené une vie scandaleuse et déréglée, être alors dans un aussi profond oubli de leurs âmes que si rien ne les avait menacés? Combien de vieillards dans cette dernière heure aussi réservés à faire l'aumône qu'ils l'ont été durant leur vie; aussi attentifs à la garde de leur argent que s'ils pouvaient l'emporter avec eux; aussi tranquilles sur la possession de ces immenses richesses, peut-être le fruit honteux de leur avarice et de leurs injustices, que si l'acquisition en était pure et irréprochable? Combien d'impudiques expirent sous les yeux des objets criminels de leur infâme passion, d'autant plus esclaves de leur amour, qu'ils se voient sur le point de les perdre, sans que ni l'impuissance où ils se trouvent d'en recueillir du plaisir puisse les détacher, ni que la présence de la mort les fasse rentrer en eux-mêmes? Combien de vindictifs emportent avec eux le fiel et l'amertume du ressentiment qu'ils ont toujours conservé contre leurs frères; implacables jusqu'au bout, comme si par cette malheureuse constance dont ils se piquent, ils prétendaient justifier leur inimitié en ne s'en dédisant jamais, ou que la haine des morts pût être nuisible aux vivants? *Chose terrible, dit sur cela saint Grégoire, chose terrible, mais ordinaire : celui qui durant sa vie ne s'est pas souvenu de Dieu, à l'heure de la mort celui-là s'oublie soi-même.*

Il s'en voit aussi, me direz-vous, qui font une fin plus heureuse, qui recueillant dans ces derniers moments le peu qui leur reste de force, donnent des démonstrations d'une très-amère douleur; qui, frappés de l'éternité à laquelle ils touchent, déplorent la perte qu'ils ont faite; qui, voyant leur sépulcre ouvert et leur juge présent, ont recours

à sa clémence avec des prières et des protestations qui attendrissent et qui édifient même ceux qui en sont le plus loin. Chrétiens mes frères, il est aisé que les autres jugent favorablement de nous en cette dernière heure; car qui n'aurait pitié d'un homme qui se trouve aux prises avec la mort? Qui ne se persuadera sans peine alors que les moindres marques de son repentir ont été sincères, dans un temps où il était inutile de dissimuler? Cette persuasion est naturelle, elle est même intéressée, parce que nous nous promettons volontiers de la part de Dieu une indulgence pour les autres, de laquelle nous sentons que nous avons besoin pour nous mêmes. Mais la question est de savoir si Dieu dans cette extrémité est aussi facile à contenter que les hommes, et si dans la balance du sanctuaire tout cet appareil extérieur d'une pénitence sensible est pesé et compté pour quelque chose.

Vous me répliquez : Est-il donc permis de juger ainsi de son prochain, ou si l'on en juge, ne doit-ce pas être en bonne part? Ici, Messieurs, permettez-moi de faire une réflexion sur le génie du libertinage, dont je crois que vous serez touchés; il vent tout condamner durant la vie, et tout justifier à la mort. Rien n'est plus ordinaire aux personnes du siècle que d'interpréter malignement ce que font les gens de bien; s'ils ne peuvent censurer l'action, ils passent jusqu'à l'intention; partout où le bien leur paraît, ils y imaginent de l'hypocrisie, et dans les meilleures choses ils soupçonnent toujours quelques vues de vanité ou d'intérêt. Cependant ces mêmes gens si déterminés à se défier de tout, il leur plaît de faire ici les réservés et les consciencieux; les moindres apparences leur suffisent dans les plus méchants pour en avoir bonne opinion, et ils ne veulent pas seulement qu'on doute de leur sincérité. D'où vient cela? afin que, se persuadant que tant d'autres meurent bien, encore qu'ils aient mal vécu, ils se persuadent encore qu'ils mourront bien eux-mêmes, quoiqu'ils ne vivent pas mieux.

Je veux bien avouer cependant qu'il ne nous appartient pas d'approfondir ces mystères, que nous devons toujours présumer avantageusement d'autrui : ou plutôt je sais bien que cette démonstration de pénitence, quoique le fruit tardif d'une conscience aux abois, ne laissera pas d'apaiser la colère de notre juge, pourvu que dans notre procédé il n'y ait point de déguisement, et que le sacrifice intérieur d'un cœur contrit et humilié accompagne celui de nos paroles et de nos larmes. Mais n'est-ce point ici, chrétiens, le dernier pas où l'homme se manque à lui-même, et la dernière supercherie qu'il se fait? Car, hélas! nous ne nous connaissons point, notre cœur est à lui-même une énigme inexplicable et un abîme de ténèbres. Souvent nous ne sommes rien moins que ce que nous pensons être, et nous croyons vouloir ce que nous ne voulons pas. Or, c'est particulièrement dans la rencontre dont je parle que nous avons lieu de nous défier de la

duplicité de notre cœur. Alors, si vous voulez, je croirai rétracter librement et sincèrement tout ce que Dieu pourra condamner dans le compte que j'ai à lui rendre; mais peut-être n'y aura-t-il qu'une crainte purement naturelle qui, agissant vivement sur mon imagination, me persuadera que je me repens où je ne me repens pas. Mais peut-être ne sera-ce que la vue du péril présent qui extorquera de moi toutes ces protestations, signe si équivoque de pénitence. Mais peut-être que la seule impuissance où je me verrai de satisfaire mes passions m'y fera pour lors renoncer. Mais peut-être que dans certains replis impénétrables à mes lumières, je conserverai toujours quelque attachement secret pour les désordres que je déteste en apparence. Et ne vous imaginez pas, chrétiens, que ce soit là une défiance scrupuleuse; il n'y a rien de plus probable, pour ne pas dire de plus vrai. Car dans ce moment affreux tout conspire à nous tromper. On y prend pour douleur ce qui n'est que crainte; on y prend pour crainte de religion ce qui n'est qu'une crainte de nature; nous croyons quitter le péché, et c'est le péché qui nous quitte; nous protestons que si la vie nous était prolongée, nous en couvririons toute la honte sous les œuvres d'une pénitence exemplaire; et quand la santé nous est rendue, nous reprenons les anciennes voies de nos premiers égarements. Cela s'est vu, Messieurs, et se voit tous les jours. Une infinité de chrétiens retirés d'entre les bras de la mort se sont dédits aussitôt de leur promesse, semblables aux matelots qui ne se voient pas plutôt à couvert de l'orage, qu'ils laissent emporter au même vent qui les quitte, leurs résolutions et leurs vœux avec leur péril et leur crainte. Ces raisons ont paru si puissantes aux saints docteurs, que tous unanimement ont tenu, sinon pour fausses, du moins pour suspectes, ces conversions auxquelles le pécheur ne travaille que sur les frontières de la vie et de la mort. *Que personne, dit saint Augustin, n'attende à se repentir lorsqu'il n'est plus en état de pécher, parce que Dieu demande que nous nous portions à cette action avec une liberté entière, et non par aucune nécessité.* Celui-là, dit saint Isidore, qui, ayant toujours mal vécu, ne songe à en demander pardon que quand il va cesser de vivre, si sa damnation n'est pas certaine, son salut est fort incertain. Hélas! demande saint Jérôme, comment pourrait faire une véritable pénitence un homme qui ne l'a jamais faite tant qu'il a eu quelque espérance, et qui ne la ferait pas encore, si tout n'était désespéré? Oui, poursuit ce saint docteur, je crois, et je l'ai appris par une longue expérience, que c'est un grand miracle qu'un homme se trouve favorisé d'une bonne mort, après avoir mené une mauvaise vie. Oh! la triste consolation, de dire : Je me convertirai quand une maladie officieuse m'avertira d'y penser! Car quiconque tient ce langage ne trouvera dans une pénitence si lente et si forcée qu'un remède très-faible et très-douteux.

Voulons-nous donc, chrétiens, nous franchir de ces doutes, et n'en point courir les risques? Travaillons de bonne heure au règlement de notre vie. C'est le conseil que nous donne le Sage dans le dernier chapitre de l'Ecclésiaste, comme un conseil qui renferme lui seul tous les autres, dont ce divin livre est rempli : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ* : Souvenez-vous de votre Créateur pendant les jours de votre jeunesse. Ne vous réglez pas sur la conduite des enfants du siècle, qui s'imaginent, tant qu'ils sont pleins de vigueur, qu'ils peuvent sacrifier à leurs intérêts ou à leurs plaisirs, et que quand ils seront dégoûtés de tout ou inutiles à tout, il suffira alors de donner à Dieu le rebut du monde, et les derniers soupçons d'une vie pleine de dissolutions. Pour vous, si vous êtes sages, bien loin d'attendre à reconnaître un Dieu, que vous soyez près de tomber entre ses mains, n'attendez pas que la vieillesse vous surprenne, cette saison de la vie qui pour l'ordinaire est assiégée de tant de maux, qu'elle rend l'homme ennuyeux aux autres et insupportable à lui-même. Car au milieu des incommodités d'un âge déjà surchargé du poids de ses propres faiblesses, serez-vous en état de porter le poids de la pénitence, quand, dans l'abattement général de corps et d'esprit, vous vous sentirez tomber, que vous ne respirerez qu'après le repos d'une vie douce et tranquille, inhabile absolument aux exercices laborieux de la mortification chrétienne?

Fasse donc le ciel que ces réflexions produisent dans vos cœurs l'effet que Salomon marque immédiatement après, et qu'il donne aux paroles des sages. Que les grandes vérités dont j'ai tâché de vous faire comme entrevoir l'importance, car le temps ne m'a pas permis de les pousser, que ces grandes vérités soient à vos âmes des aiguillons salutaires et des clous perçants : *Verba sapientium sicut stimuli et quasi clavi*. Qu'elles vous piquent comme des aiguillons, pour vous réveiller de temps en temps de l'assoupissement, où le charme du monde vous entretient; qu'an milieu de vos plaisirs elles vous fassent sentir leurs pointes, et qu'elles vous blessent pour vous guérir. Mais ce n'est pas assez que comme des aiguillons elles vous piquent. Car ces piqûres légères qui effleurent la superficie du cœur, et le laissent toujours dans la même situation, ne vont à rien. Inutilement en ressent-on les atteintes, quand on se contente de s'en laisser toucher par des alarmes passagères à la vue du péril, et que cependant on ne fait aucun effort pour le prévenir. Il faut que comme des clous, ces vérités terribles, profondément enfoncées dans nos cœurs, y fassent une plaie durable; que sans cesse elles les percent d'une double crainte, crainte de Dieu, crainte de nous-mêmes; que d'une main la crainte de Dieu, et de l'autre la crainte de nous-mêmes, nous attache dès ce moment à la croix de la pénitence, pour y immoler de bonne heure le corps du péché : et pour lors la mort, bien

loin d'être cette mort affreuse, dont le Fils de Dieu menace ses ennemis, sera pour nous une mort de bénédiction, le terme de nos misères et le commencement de nos félicités. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND MARDI DE CARÊME

De l'humilité.

Qui se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur.

Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé (Matth., XXIII, 12).

La matière que je me propose de vous expliquer aujourd'hui, étant aussi vaste dans son étendue, que considérable par son importance, je commence d'abord, chrétiens, par une pensée de saint Bernard, qui ne servira pas seulement de fondement à ce discours, mais qui en donnera l'idée et en fera le partage : *Il entre dans l'orgueil deux choses, de l'aveuglement et de la faiblesse : l'aveuglement nous porte à nous estimer nous-mêmes ; la faiblesse à vouloir nous faire estimer des autres* (In Cantic., serm. 42). Mais à ces deux sortes d'orgueil il y a aussi deux sortes d'humilité qui s'opposent, une humilité de connaissance et une humilité d'amour ; l'une qu'inspire la vérité, l'autre que forme la charité : humilité de connaissance, qui éclaire notre esprit sur notre néant et sur nos misères ; humilité d'amour, qui soutient notre cœur contre la crainte de l'abaissement et la recherche de l'élévation (Serm. 3 de Adventu Domini). La première nous apprend que dans le vrai nous ne sommes rien ; la seconde va jusqu'à nous faire désirer de le paraître. Etre petits à nos propres yeux, c'est l'effet de la première : vouloir être petits aux yeux des autres, c'est l'effet de la seconde.

Mon dessein est donc, chrétiens, de vous expliquer la nature, ou plutôt de vous inspirer les sentiments de cette double vertu dans les deux parties de ce discours ; nous verrons dans la première pourquoi nous devons être humbles ; nous verrons dans la seconde comment nous le devons être ; et par-là nous aurons lieu de nous convaincre que si rien n'est si raisonnable que d'être humbles, rien cependant n'est si rare. Rien de si raisonnable que ces sentiments intérieurs d'une humilité sincère, puisque, de quelque côté que nous puissions prendre les choses, tout doit nous rabaisser et nous confondre. Rien de si rare que la pratique extérieure d'une humilité sincère : parce que tout conspire à nous y séduire ou à nous en éloigner. Commençons, après avoir invoqué le secours de ce divin Esprit, qui prend son repos dans les humbles, par l'intercession de la plus humble de toutes les créatures dans la plus haute élévation qui fut jamais. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

La religion chrétienne ne s'est pas contentée de recueillir du débris du paganisme certaines vérités morales des philosophes.

phes avait ébauchées, pour achever de les polir et de les perfectionner, elle en a proposé une infinité d'autres aux hommes, qu'on peut dire être nées avec elle, et dont on ne voit aucuns vestiges dans les sectes qui l'ont précédée. L'humilité est de ce nombre, les païens l'ayant si peu connue, qu'on ne trouve pas même parmi eux de nom qui la signifie, parce que ceux qui possédaient d'ailleurs tant de rares qualités, ne se proposaient d'autre but, lorsqu'ils travaillaient pour les acquérir, et ne prétendaient d'autre fruit après les avoir acquises, que de satisfaire leur vanité durant leur vie, et d'éterniser leur gloire après leur mort. *C'est là, dit saint Augustin (In Psal. XXXI, enar. 2), l'avantage de l'humilité au-dessus des autres vertus, d'être demeurée par sa trop grande élévation cachée aux yeux de ces sages qui d'ailleurs ont fait de si belles découvertes, comme s'il n'avait pas moins fallu qu'un Dieu fait homme pour faire aux hommes une si étrange leçon.* Si toutefois vous y prenez garde, il vous paraîtra surprenant que l'esprit humain ait ignoré si longtemps une chose si facile à reconnaître, dont il n'y a rien hors de nous qui ne suffise pour nous instruire, et à laquelle il semble que tout ce que nous renfermons dans nous-même devrait nous porter malgré nous. Car, comme un saint docteur l'a judicieusement remarqué, *l'homme ne peut sortir hors de lui qu'il ne trouve aussitôt un Dieu au-dessus de sa tête, et des créatures autour de lui.* Or peut-il seulement envisager la grandeur du souverain Etre, les perfections infinies dont il est revêtu, sa majesté, sa puissance, son éternité, son immensité? Peut-il considérer la dépendance où il est à toute heure et en toutes choses de cet unique arbitre de l'univers, ce qu'il tient de sa bonté, ce qu'il a à craindre de sa justice? peut-il seulement regarder ces choses d'une vue superficielle; je ne dis pas sans s'humilier par un aveu intérieur de sa bassesse, mais sans s'anéantir entièrement à ses propres yeux?

Mais, laissant à part celui devant qui le monde entier ne s'est qu'un atome, si l'homme veut bien se mesurer avec ce monde où il se trouve, et dont il se flatte peut-être de faire une des plus belles parties par la place qu'il y occupe, il s'y verra renfermé dans un si petit espace, effacé par tant d'endroits, réduit à un si petit pied, qu'il s'étonnera d'avoir pu se faire jusqu'alors une si avantageuse idée de lui-même. Il me paraît, quand je m'égare dans la vanité de mes pensées, que rien n'égale ce que je suis; mais revenant à me faire justice, que suis-je dans le fond auprès du reste des créatures? innombrables qu'elles sont dans leur multitude, infinies dans leur diversité, à peine me retrouvai-je moi-même au milieu d'elles. Il y en a beaucoup qui me sont nécessaires pour subsister, et quelle que soit ma condition, toutes jusqu'à la moindre peuvent me faire périr. Je me prévalais de ma qualité, mais combien d'autres ont tenu un rang plus con-

sidérable! Je m'entêtais de mon mérite, mais combien qui me le disputent! A considérer maintenant l'étendue de tous les siècles, on se perd encore plus de vue. Dans cette longue révolution à peine est-il marqué un léger instant pour notre durée. Six mille ans se sont écoulés, sans que le monde nous ait trouvés à redire; et quand il serait vrai que nous faisons maintenant notre course avec un peu plus de bruit que beaucoup d'autres, nous ne saurions deviner ni quand elle finira, ni quelle en sera l'issue: et ce que nous en pouvons dire, c'est qu'elle sera fort courte, qu'après cela nous rentrerons dans le même néant qu'auparavant à l'égard du monde, qui ne s'apercevra point de notre perte; que d'autres nous remplaceront, sans qu'il y ait pour nous d'autre partage à attendre, ou qu'un éternel oubli, ou qu'un souvenir frivole. Que ne puis-je, mes chers auditeurs, pousser ces réflexions jusqu'où elles pourraient me conduire! quel fonds d'humilité j'y découvrirais pour l'homme! et qu'il me serait facile de rabattre la bonne opinion qu'il a de sa personne, par une comparaison qui la désole si visiblement.

Cependant, si le même homme veut un peu rentrer en lui-même pour se connaître selon les règles d'une exacte vérité, il pourra encore puiser dans cette connaissance salutaire des sentiments plus vifs d'une humilité plus profonde. Or, afin que dans cette recherche rien n'échappe à notre esprit, il me semble que nous pouvons nous regarder, ou selon ce qu'il y a de défectueux en nous, ou du côté des avantages qui s'y trouvent: deux vues qui renferment tout l'homme, mais qu'il lui est impossible de soutenir sans se confondre. Ici, Messieurs, n'attendez pas que j'entreprenne de vous faire une peinture complète de toutes les imperfections que nous portons dans notre sein. Sans m'arrêter à vous dire que, néant dans notre origine, nous avons tous une pente qui nous ramène vers ce néant, et qui nous y ferait en effet retomber par notre propre poids pour jamais, si Dieu cessait de nous soutenir un moment; ne subsistant que par un secours étranger, comme nous n'avons été formés que par une main étrangère; pour ne point vous représenter qu'entre nous et les animaux il n'y a point de milieu, et que l'homme après la bête est la plus vile de toutes les créatures, qui pourrait seulement parcourir les misères auxquelles notre corps est assujéti, ses besoins et ses incommodités, ses douleurs et ses maladies, ses faiblesses et ses décadences, jusqu'à ce qu'il rentre enfin par une mort aussi cruelle que sa naissance a été honteuse, dans le lieu de son origine? Comment d'un autre côté comprendre jusqu'où vont les seules défauts de cet esprit qui s'en fait tant accroître? Aveugle dans ses lumières, incertain dans ses connaissances, fautif dans ses jugements, timide dans ses projets, léger dans ses résolutions, les apparences le trompent, les inquiétudes le déchirent, les afflictions l'accablent, les travaux le consomment,

les passions s'en jouent et le dominant tour à tour. Autre réflexion, Messieurs, qui ne regarde pas seulement les imperfections de la nature, mais qui y joint les défauts que le péché y a mêlés.

Or, pour peu qu'on veuille la suivre, que de sujets de descendre par un sincère anéantissement jusqu'au centre de la terre ! Si je n'étais rien, Seigneur, par la condition de ma nature, j'étais du moins un néant innocent ; mais par le désordre de mon péché je suis devenu un néant criminel et révolté contre vous. Car, hélas ! quel est mon malheur ? Incapable et dégoûté de tout bien, il ne me reste de force et d'inclination que pour le mal. Je ne fais point pour l'ordinaire le bien qu'il me semble que je veux, et je fais presque toujours le mal qu'il me semble que je ne voudrais pas. Plus faible que le roseau, et plus changeant que la lune, ou la passion m'emporte, ou la tentation me séduit. Si je me relève quelquefois, un moment après je retombe, quelque protestation que je fasse, et quelque résolution que je prenne. Tant de grâces dont j'ai abusé, tant de crimes que j'ai commis, ces faiblesses si honteuses, ces lâchetés si indignes, puis-je penser à tout cela, et ne pas concevoir du mépris, ou plutôt de l'horreur pour une créature si misérable et si infâme ? Je sais, mon Dieu, que mille fois j'ai été dans votre disgrâce ; mais je ne sais pas si de ma vie je rentrerai en grâce avec vous. Je sais que je dois mourir ; mais quand et de quelle main ? c'est ce que je ne sais ni ne puis savoir. O homme ! quel que tu paraisses, heureux, puissant, admirable, voilà pourtant ce que tu es, ou plutôt tout cela n'est qu'un léger crayon des défauts que tu tires, ou du fond de la nature, ou de la corruption du péché.

Mais croiriez-vous bien une chose, Messieurs, si parmi tant de poussière et tant d'ordure il se trouve dans l'homme quelques grains d'or, comme assurément il s'en trouve, croiriez-vous bien que ces avantages dont l'homme se voit revêtu, bien loin d'entretenir sa complaisance, doivent lui inspirer pour le moins autant d'humilité, que l'état déplorable où vous l'avez vu jusqu'ici ? Le grand évêque de Genève l'a remarqué fort judicieusement, ce me semble, quand il a dit que *comme il n'y a rien qui doive tant nous humilier devant la justice de Dieu que la connaissance du mal que nous avons fait, il n'y a rien aussi qui doive tant nous humilier devant la bonté de Dieu que la connaissance du bien qu'il nous a fait*. Sur ce principe, examinons jusqu'où doit aller l'humilité de l'homme à la vue des avantages qu'il possède. Non, je ne veux plus ici envisager les enfants d'Adam de leur mauvais côté ; prenons-les par leurs plus beaux endroits, et enseignons-leur une humilité qu'ils n'ont peut-être jamais bien entendue. Tout ce qui peut nous flatter se rapporte ordinairement, ou aux biens de la fortune, ou aux avantages de la nature, ou enfin aux dons de la grâce. Or, quelque favorisés que nous puissions être des uns et des autres, pas un n'a

de quoi nous élever, et tous doivent nous rabattre. Mettons sur la même ligne ce qu'on attribue à la fortune et ce qui vient de la nature : quel jugement en faut-il porter ? Cette noblesse, cette élévation, ces belles charges, ces grosses terres, en devez-vous enfler votre estime ? nullement : mais pourquoi non ? parce que vous n'en êtes au fond ni plus grand, ni meilleur ; parce que ces choses n'entrent pas même, à proprement parler, dans ce que vous êtes ; parce qu'à les bien définir, elles sont vaines dans leur nature, incertaines dans leur possession, douloureuses dans leur perte, dangereuses dans leurs effets. Se prévaloir de ce qu'on est un tel, fils d'un tel, de ce qu'on occupe certain rang, de ce qu'on a du crédit à la cour, de ce qu'on est distingué dans la province, me permettez-vous de vous dire ici ce que c'est ? c'est une aussi sottise vanité, disait un ancien philosophe, que l'orgueil de ces animaux qui s'enflent et qui se cabrent quand ils sont richement parés : leurs magnifiques harnais, l'or et l'argent qui les couvrent, n'empêchent pas qu'ils ne soient toujours ce que sont ceux de leur espèce. Ainsi de quelque ornement dont vous brilliez au dehors, à travers tout cet éclat qui éblouit le vulgaire, que verrez-vous si vous vous regardez avec de bons yeux ? un homme comme les autres, peut-être moins que les autres, sujet à mille défauts, accablé de ses misères, et tributaire de la mort. Voulez-vous donc au juste vous estimer à votre prix ? laissez-moi ces illustres ancêtres, ôtez-moi ces grands revenus, ne regardez ni la pompe de vos habits, ni la magnificence de vos meubles ; car cet appareil extérieur n'ajoute en aucune manière à votre mérite personnel ; vous ne devez point vous en tenir vous-même plus considérable. Les présents que vous avez reçus de la libéralité de la nature, pour entrer effectivement dans la composition de votre personne, ne vous sont pas non plus des raisons plus légitimes d'en avoir meilleure opinion. Je vois bien que cet esprit l'emporte au-dessus des autres, par son élévation et par sa délicatesse ; que ce jugement est solide et exquis, cette mémoire prompte et fidèle. Il y a dans ces yeux des charmes infinis et mille agréments répandus sur ce visage : mais avec quelle justice vous en mettre d'un degré plus haut ? Avez-vous quelque part dans l'acquisition de ces biens ? sont-ce des suites de votre application, ou des fruits de votre industrie ? Ah ! vous n'y avez rien mis du vôtre : et si vous y avez de l'avantage sur moi, ce n'est pas que vous ayez plus fait que moi, mais c'est que vous avez plus reçu que moi, et qu'il a plu à l'auteur de la nature de vous gratifier plus que moi. Que dis-je, gratifier ? appellerai-je faveur des choses au fond si frivoles ? L'esprit ? un accident le peut troubler. La beauté ? il ne faut qu'une maladie pour ravager la plus parfaite. La force ? tant d'animaux l'égalent et la surpassent. Mais d'un autre côté, appellerai-je faveur, des choses dont les effets sont le plus souvent perni-

cieux ? Puisque pour l'ordinaire l'esprit ne sert qu'à rendre plus suffisants et plus libertins ; la beauté, plusieurs ou plus incontinents ; la force, plus fougueux et plus téméraires.

Accordons toutefois que ces qualités naturelles sont véritablement louables, comme elles le sont en un sens, puisqu'elles sont l'ouvrage du Créateur, et des images de ses perfections. Il en faut toujours revenir à ce raisonnement de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même* (I Cor., IV, 7) ? Y a-t-il quelque apparence qu'un homme qui ne vit que d'aumônes se regarde comme riche de son fonds, et que celui qui n'est que dépositaire d'un bien s'applaudisse de son opulence ; et qu'une chétive créature, qui n'a de son cru que le néant et le péché, s'appropriant insolemment ce qu'elle tient de son auteur, se sache bon gré à elle-même des faveurs qu'il lui a faites par une pure préférence, et de lesquelles par conséquent toute la gloire lui doit retourner ?

Si maintenant il m'était permis de m'étendre sur le dernier ordre de biens qui peuvent se trouver dans l'homme, et dont la nature est telle qu'ils le rendent effectivement et plus grand et plus parfait, ce serait ici, Messieurs, que j'achèverais de l'écraser. La philosophie païenne eut assez de lumières autrefois pour reconnaître que l'homme tenant d'un autre les avantages extérieurs et les qualités naturelles qu'il possède, il eût été déraisonnable d'en grossir son propre mérite ; mais elle crut que la vertu étant l'ouvrage de ses mains, il pouvait s'attribuer la gloire des actions vertueuses qu'il faisait. Si j'ai de l'esprit ou des richesses, disait l'un de ces faux sages, je dois en remercier les dieux. Mais si je suis juste et réglé, je n'en dois remercier que moi-même. De là cet orgueil extravagant par lequel ils se faisaient eux-mêmes leur propre idole, et se mettaient sans façon sur la tête de tous les autres dans la présomption de leur esprit. Mais la religion chrétienne nous inspire bien d'autres pensées. Si vous croyez, mon frère, vous dit-elle par l'organe du grand Apôtre, *si vous croyez être quelque chose, vous vous séduisez vous-même* (Galat., VI, 3) : car dans le fond vous n'êtes rien. S'il y a, ajoute-t-elle, quelque bien en vous, c'est l'auteur de tout bien qui l'y a mis : puisque pécheur par le malheur de votre origine, vous ne respirez de vous-même que le péché. Je veux, continue-t-elle, que malgré la corruption de la nature, qui vous est commune avec les autres, vous vous défendiez des désordres où ils se plongent : gardez-vous de vous l'attribuer, puisque si une main invisible ne vous soutenait, vous feriez de plus lourdes chutes. Je veux même, poursuit-elle, que dans un corps fragile et mortel vous meniez la vie d'un ange ; vous n'avez pas droit pour cela de vous en donner le mérite, puisque sans le secours d'une grâce qui ne vous est point due, bien loin de pratiquer ces hautes vertus, vous ne sauriez ni prononcer

une bonne parole, ni former une sainte pensée (II Cor., III, 5). D'un autre côté, qui vous a dit que ce qui vous paraît vertu soit vertu, et que dans ces actions qui frappent les yeux, il n'entre point secrètement ou d'humeur, ou de tempérament, ou d'intérêt, ou d'amour-propre qui en gâte tout le prix ? Combien d'ailleurs d'imperfections parmi les bonnes qualités que vous pouvez avoir ? Pour quelques grains de froment, combien de paille ou d'ivraie ? Mais fussiez-vous en effet épuré de tout défaut par un miracle de la grâce, qui vous répond de la suite ? Vous vous trouvez maintenant dans une ferme résolution d'être fidèle à Dieu toute votre vie ; je m'en réjouis, mais y serez-vous un quart-d'heure. C'est ce que vous ne sauriez assurer.

Que vous dirai-je davantage ? Si vous vous appropriez les dons de Dieu, vous ne les possédez plus : vous glorifiez-vous en vous-même de votre piété ? dès là c'est irréligion ; de vos aumônes ? dès là c'est un trafic honteux ; de votre charité ? dès là c'est amour-propre ; de la victoire de vos passions ? dès là c'est orgueil ; de votre régularité ? dès là c'est pure complaisance. En un mot, Dieu retire ses biens à lui, et il ne vous en reste que le fantôme : ou plutôt vos prétendues vertus deviennent de véritables vices. Ce serait donc une grande erreur de se persuader, comme quelques-uns, que l'humilité trompe l'esprit par une pieuse imposture, pour cacher à l'homme des perfections qu'il a, et pour lui montrer des défauts qu'il n'a pas ; ou de croire que cette vertu ne puisse être le partage que des hommes vulgaires ou méchants. Car après ce que nous avons vu, quel humilité, bien loin de déguiser la vérité, n'est fondée que sur la vérité ; elle convient donc aux plus forts esprits, aux plus grands courages, aux plus saintes âmes, aux personnes les plus distinguées par quelque sorte de mérite que ce puisse être, plus particulièrement en un sens, que ni aux idiots, ni aux simples, ni à ceux qui n'ont rien de recommandable.

Il y a plus, mes chers auditeurs : quoique d'abord il paraisse que l'humilité est de toutes les vertus la plus facile à l'homme, si nous considérons la chose de plus près, il semble qu'à proprement parler l'homme ne puisse s'humilier. Qu'est-ce que s'humilier ? c'est s'abaisser. Et qu'est-ce s'abaisser ? c'est descendre d'un lieu plus éminent et plus grand à un plus bas et à un moindre. Je comprends bien, mon Dieu, que vous vous êtes humilié, en paraissant aux yeux des hommes sous une figure infiniment au-dessous de votre majesté adorable. Mais pour moi, quel moyen que je puisse m'abaisser davantage, que la condition de mon être et de ma misère ne m'abaisse ? M'abaisserai-je jusque dans le centre de la terre ? c'est la matière dont j'ai été formé, et où je dois retourner. M'abaisserai-je jusque sous les pieds des démons ? c'est la place destinée aux peines que méritent mes péchés. Me dépouillerai-je moi-même de tout ce qui paraît de bon en moi ? ce n'est pas me faire tort par une feinte mo-

destie, c'est simplement me faire justice. Me regarderai-je comme un néant? ce n'est point me dépriser, c'est m'estimer précisément ce que je vau. Si faut-il pourtant, mon frère, que jet'apprenne à l'abaisser, sinon en le faisant descendre d'une grandeur effective et réelle, du moins en aplanissant à tes yeux ces élévations chimériques et imaginaires où te place ton orgueil.

Je vous disais tantôt, Messieurs, qu'il ne fallait pas concevoir l'humilité comme une vertu ingénieuse, qui ne cherche qu'à fournir innocemment à l'homme des prétextes pour s'avilir au préjudice de la vérité. Mais prenez garde, s'il vous plaît, que l'orgueil par un esprit tout contraire met tout en œuvre pour nourrir l'homme, malgré le témoignage de la vérité, dans une haute idée de lui-même. Tout misérables que nous sommes, au milieu des défauts qui nous accablent et qui nous tiennent à la gorge, si j'ose parler ainsi, il n'y a point de colosse d'une si prodigieuse grandeur que cette statue que nous dressons en secret, par les mains de la bonne opinion, à notre mérite, en cela également impies et ridicules. Je dis impies : car combien qui affectent d'ignorer, ou qui négligent de reconnaître de quelle source ont découlé tant de grâces et tant d'avantages qu'ils ont par-dessus les autres? Combien qui, éblouis de leur propre éclat, se regardent comme les uniques architectes de leur fortune, pensent que leurs grands succès sont l'ouvrage de leur prudence, ne connaissent de providence que celle de leur génie ; et qui, abusant des bienfaits dont ils ont été prévenus, s'abandonnent à la plus infâme de toutes les ingratitude, qui est de désavouer et de méconnaître son bienfaiteur? Que si chacun de nous descend un peu en soi-même, il verra que pour n'être ni dans le faite des honneurs, ni dans l'abondance des richesses, ni dans l'éclat des grands emplois, il ne laisse pas d'y avoir dans son cœur une enflure aussi criminelle. L'un s'applaudit de son adresse, et l'autre de sa beauté ; celui-ci de son esprit, et celui-là de sa science ; tous de la possession de quelque avantage qu'ils ont, ou du moins qu'ils croient avoir. Voyez même jusqu'où va, dirai-je, l'impiété ou l'extravagance de l'homme : le vice, dont naturellement il devrait rougir, lui donne quelquefois de la vanité. Non content de mettre parmi ses belles qualités des choses vaines et frivoles, il y en met de mauvaises et de damnables ; comme si ce lui était peu de s'estimer davantage pour sa naissance ou pour son rang, il y fait entrer sa profusion et son luxe ; oserai-je même le dire? Il n'y a pas jusqu'à ses galanteries et à ses débauches, où, par un tour d'imagination qu'il lui plaît de leur donner, son orgueil ne trouve de quoi se repaître ; tant le péché a rendu la vanité naturelle à l'homme, tant elle est ancrée dans son cœur !

Maintenant, autre artifice que suggère l'amour-propre, pour nous remplir de nous-mêmes avec quelque couleur. Si nous ne sommes pas assez vains pour croire que tous les avantages, soit du corps ou de l'esprit,

entrent dans la composition de notre être, il y a toujours quelque point que nous croyons avoir par préciput, et dont l'idée nous contente. Il est vrai que je ne suis pas si savant que ceux qui vieillissent sur les livres ; mais j'ai naturellement de l'esprit, et si je l'avais cultivé, j'aurais pu les surpasser. Il est vrai que je n'ai point d'aptitude pour les lettres, mais à la place, j'ai du génie pour les affaires, et mon habileté vaut bien la capacité des autres. Si quelques-uns ont plus de beauté que moi, j'ai en récompense des agréments dans l'esprit ou dans l'humeur, qu'ils n'ont pas. Si je n'ai pas de ces vertus qui brillent, je n'ai pas aussi de ces vices qui déshonorent. Pour quelque faible qu'on peut me reprocher, j'ai d'ailleurs des qualités qui méritent qu'on lui fasse grâce. Pour la naissance qui me manque, j'ai un cœur qui m'en donne les plus nobles inclinations, ou une fortune qui y supplée. Enfin, Messieurs, que vous dirai-je? Pitoyables esclaves d'une aveugle vanité, dissimulant le mal, grossissant le bien, nous nous accrochons à tout ce qui peut nous élever ; sur cela nous bâtissons de pompeuses définitions de nos personnes, et souvent, sans avoir d'approbateurs ni de rivaux, nous n'en sommes pas moins éperdument amoureux de nous-mêmes. Que si par malheur il se trouve que la complaisance ou l'intérêt nous attirent quelques louanges, elles achèvent de nous gâter. Crédules dans notre orgueil, nous les prenons aussitôt pour un témoignage de notre mérite, au lieu de les regarder comme un pur effet, ou de l'ignorance, ou de l'amitié. Le bruit sourd de la flatterie qui nous approuve étouffe la voie de la vérité qui nous condamne, et la même vanité qui, comme l'a dit saint Bernard, fait que sur toute autre chose nous nous croyons nous-mêmes plus volontiers que les autres, cette même vanité nous porte à en croire les autres sur notre chapitre plus volontiers que nous-mêmes.

Mais vous qui connaissez notre néant si parfaitement, ô mon Dieu ! envoyez dans nos esprits un rayon de votre vérité, qui nous le fasse aussi connaître. Dissipez tous ces nuages qui nous enveloppent de leurs ténèbres, pour nous montrer dans son vrai jour, autant ce que nous sommes que ce que nous ne sommes pas. Faites-nous comprendre une bonne fois que ce qui nous paraît grandeur n'est qu'enflure, et piquant cette tumeur, apprenez-nous qu'il n'y a que du vent, afin que ce vent écoulé, nous revenions à notre petitesse naturelle. Ou plutôt, divin Sauveur, vous qu'un amour incompréhensible a fait descendre du haut des cieux dans le néant de notre nature, en nous donnant un si grand exemple d'humilité, donnez-nous-en aussi la grâce : grâce d'humilité, qui non-seulement nous rende petits à nos yeux, mais qui nous apprenne encore à le paraître aux yeux des autres ; qui non-seulement nous abaisse en nous-mêmes par la lumière de la vérité, mais qui nous fasse aimer l'abaissement au dehors par l'inspiration de la charité : c'est la seconde fonction

de cette vertu et le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT

C'est peu à l'homme de la vie qu'il a en soi et en son propre être, il veut vivre dans l'idée des autres. De là ces efforts continuels qu'il fait pour paraître en tout et par toutes sortes de voies; jusque-là que pour conserver cette vie d'opinion, que pour embellir cette vie imaginaire, il néglige souvent la véritable. A-t-il quelques bonnes qualités? il n'est point content si les autres ne le savent, et il n'y a rien qu'il ne fasse pour le leur faire savoir. N'en a-t-il aucune? il s'en console, pourvu qu'il puisse parvenir à faire croire qu'il les a, et il serait même volontiers méchant, si par là il pouvait se donner pour bon. Cette tyrannie au reste que l'amour d'une fausse gloire exerce sur l'homme est telle, que personne ne s'en est affranchi. Un misérable de la lie du peuple cherche à se faire valoir dans l'étendue de sa sphère, et veut avoir ses admirateurs. Le philosophe qui déclame contre cette vanité si puérile y est porté secrètement lui-même par une plus grande vanité. Et plaise à Dieu que nous autres, qui condamnons ici publiquement ces excès, ne cherchions pas auprès de vous, en les condamnant, la gloire de les avoir bien condamnés! Le cœur de l'homme ainsi tourné par l'impression que lui a donnée la corruption de son origine, il ne faut pas s'étonner si l'humilité extérieure, dont j'ai à vous parler dans le reste de ce discours, est une plante encore plus rare que celle de l'autre espèce, dont jusqu'ici je vous ai entretenus. De quelque artifice dont use l'amour-propre pour nous repaître de la bonne opinion de nous-mêmes, encore en peut-on revenir. La force de la vérité et le sentiment de nos misères nous tirent l'aveu de notre néant, quand même nous ne le voudrions pas; et comme l'a fort bien dit un saint évêque de ce siècle, *pourvu que nous ne soyons pas bêtes, il faut nécessairement que nous soyons humbles, ne se pouvant pas faire que nous démentions le témoignage de notre conscience, ni que nous nous estimions lorsque nous trouvons en nous tant de choses méprisables*. Mais, pour me servir ici des termes de saint Bernard, de cette humilité forcée, que la violence de la vérité nous extorque, il y a bien loin à une humilité volontaire, que l'amour de la justice nous devrait inspirer; quelque chagrin que l'une coûte à notre orgueil, l'autre lui est infiniment plus dure. Pour convenir que nous ne sommes rien, nous ne voulons pas cependant le paraître, et il arrive tous les jours qu'atterrés au dedans par la conviction de notre misère, nous ne laissons pas de faire les suffisants au dehors par une vanité insupportable. L'humilité intérieure est donc une pure illusion, si l'extérieure n'y est jointe, et je ne compterais pour rien les sentiments de l'une, tant que je ne les verrai pas soutenus des démarches de l'autre.

Mais quelles sont ces démarches, et jusqu'où doivent-elles aller? Ici, Messieurs,

deux choses également importantes se présentent à mon esprit: d'un côté la vraie humilité avec tous ses caractères, de l'autre la fausse humilité revêtue de toutes ses couleurs: et que ne m'est-il donné de vous les peindre toutes deux? Comme l'entreprise demanderait plus de temps qu'il ne m'en reste, dans l'impossibilité où je me trouve de renfermer tant de matière, il me paraît plus à propos de commencer par la fausse humilité, soit à cause qu'il vaut mieux en développer les déguisements, soit parce que ces déguisements une fois développés, la vraie humilité brillera assez d'elle-même et paraîtra dans tout son jour. Saint Jérôme a eu raison de dire à une vierge chrétienne qu'une partie de son application devait être d'étudier les vertus, pour les discerner d'avec les vices: car encore que le vice soit aussi opposé, dans le fond, à la vertu, que les ténèbres à la lumière, il y a cependant une certaine affinité entre eux qui les fait passer l'un pour l'autre, et leur ressemblance est telle, qu'on s'y méprend fort souvent. Vous croyez agir par zèle, et c'est humeur; par douceur, et c'est faiblesse; par charité, et c'est flatterie; avec conduite, et c'est finesse; avec simplicité, et c'est imprudence; avec force, et c'est opiniâtreté. Mais après tout, continue saint Jérôme, il n'y a point de vertu qui nous doive être plus suspecte que l'humilité, de laquelle il faille plus approfondir la nature, et où il soit plus facile de prendre le change.

Ici, Messieurs, avant que d'exposer les choses dans un détail plus particulier, il ne sera pas inutile de les voir dans leur principe, et de remonter jusqu'à leur source. Tout infâme que le vice est de lui-même, il ne laisse pas d'y avoir de certains péchés, comme nous le disions tantôt, dont on prétend se faire honneur, et desquels l'aveu fait plaisir. Mais il en est aussi d'autres à qui la honte est si propre et si fortement attachée, qu'ils la répandent nécessairement sur tous ceux où ils se trouvent. Or l'orgueil, plus qu'aucun autre, porte avec lui ce caractère; rien n'est plus honteux que ce faible, et si vous y prenez garde, le ridicule en est tel, qu'on ne peut ni l'avouer de soi-même, ni le supporter dans les autres. L'humilité au contraire a je ne sais quoi dans son air qui gagne le ciel et la terre. Depuis qu'un Dieu a daigné se dépouiller de sa gloire, pour venir se charger de confusion, il n'a pas seulement consacré l'humilité, il l'a ornée et embellie. Et sur un si grand exemple l'homme a cru qu'il pouvait trouver de l'élevation à s'abaisser. D'ailleurs, ce que je vous prie de bien observer encore, quoique le nom seul de l'humilité choque notre orgueil, elle ne laisse pas d'avoir je ne sais quoi qui le charme. L'humble est, à proprement parler, ce véritable magnanime que l'ancienne philosophie a tant exalté et dont elle nous a donné de si hautes idées. Ne point mendier lâchement les applaudissements du monde, et n'en point craindre les mépris; n'amplifier point ce que l'on fait, et repousser les

flatteries, comme a autres les injures ; dédaigner les avantages de la naissance ou ceux de la fortune, et se montrer plus affable à proportion qu'on est plus grand ; rejeter un faux éclat que donnent des biens trompeurs, ou des hommes trompés, et se modérer de sorte qu'on voie l'élévation des autres sans envie, ou son propre abaissement sans chagrin : *Il y a dans tout cela*, dit saint Chrysostome, *je ne sais quoi de si sublime, que les hommes ne peuvent y refuser leur admiration.* Ainsi il ne faut pas s'étonner si l'orgueil étant si honteux, et l'humilité si glorieuse, on voit son ennemi vouloir se parer à nos yeux des beautés qu'il emprunte d'elle.

A cette première raison il s'en joint une seconde, raison d'intérêt sur laquelle il est important d'appuyer. Ce n'est pas seulement dans l'affaire du salut qu'on peut dire que qui s'élève sera abaissé, et que qui s'abaisse sera élevé. Comme l'orgueil est odieux, il est sûr, s'il se déclare, de trouver de l'opposition, et l'humilité étant de sa nature agréable, malgré l'injustice du siècle, elle y rencontre de la faveur. Que conclut de là l'homme habile ? qu'il faut se contraindre soi-même, pour chercher par une feinte modestie ce qu'il ne pourrait obtenir par une ambition ouverte. et persuadé qu'il n'y a point de voie plus infailible pour arriver à son but, que de marcher sourdement à l'abri de l'humilité, il en prend l'air et les manières. De ces deux principes se forment plusieurs espèces d'humilité différentes, mais toutes fausses et trompeuses : marquons-en ici quelques-unes : humilité de cérémonie, humilité de paroles, humilité de maintien, humilité d'ambition, humilité de politique. Je dis en premier lieu humilité de cérémonie : car s'il fallait juger de l'humilité des hommes par les déférences qu'ils se rendent ; qui ne croirait que l'orgueil n'a plus de place sur la terre ? Procédés honnêtes, devoirs officieux, compliments infinis, soumissions jusqu'à ne parler que de servitude. Faut-il se prévenir les uns les autres ? on se prévient ; relever le mérite d'autrui par les louanges qu'on lui donne ? on le relève ; se mettre soi-même à ses pieds par les termes les plus bas ? on s'y met. Cependant qu'est-il besoin de découvrir l'imposture ? et qui ne sait que se payant tour à tour de fausse monnaie, les hommes ne cherchent par là, ou qu'à se donner pour civils, ou qu'à se garantir du blâme de ne savoir pas vivre, ou qu'à se moquer plus impunément les uns des autres après s'être cajolés ?

L'humilité de paroles est du moins aussi équivoque. Quelque penchant que nous ayons à nous louer, rien ne nous est plus ordinaire, comme l'a remarqué saint Chrysostome, que de dire du mal de nous-mêmes. Vous en entendrez quelques-uns s'accuser traîtreusement de certains défauts, ou même les exagérer ; mais c'est afin qu'on ne les en soupçonne pas, ou qu'on leur fasse sur cela plus aisément grâce, en considération de leur ingénuité. D'autres, si vous entreprenez de louer en eux quelque talent où ils excel-

lent, protestent qu'ils n'en ont aucun, ou qu'ils ne sont que médiocres, afin d'avoir le plaisir de se faire redire le contraire avec plus de force, de recueillir le fruit de leur refus, et de redoubler l'éclat qui leur en revient, en ajoutant au mérite de leurs bonnes qualités la gloire de les dissimuler, ou de ne s'en pas prévaloir : humilité plus orgueilleuse en un sens que l'orgueil même. Or une marque, poursuit excellemment saint Chrysostome, que cette prétendue médisance que l'homme fait à ses propres dépens n'est qu'une vanité démesurée, c'est que ce faux modeste, qui cherche en apparence le mépris, ne le peut souffrir quand il se présente. Reprochez-lui en effet les défauts dont il vient de se charger si volontiers, rabaissez sérieusement les talents qui le distinguent, et vous le verrez bientôt, revenu à son naturel, s'en offenser, s'en piquer, faire son apologie, et récriminer sur les autres.

Je ne fais pas plus de cas de cette autre humilité, que j'ai appelée humilité de maintien, humilité qui regarde le dehors de la personne, à moins que je ne la voie soutenue dans tout le reste. Car j'ai appris de saint Jérôme qu'une contenance mortifiée, qu'un visage composé, que des yeux baissés et modestes, que des habits simples et négligés ne sont pas toujours de sûrs garants de la vertu que je cherche. Je sais bien qu'il faut en laisser la discussion au jugement du Seigneur. Mais si nous ne devons pas, téméraires censeurs de la conduite du prochain, soupçonner là-dessus les autres, défions-nous de nous-mêmes. Voyons si nous ne sommes point de la secte de ce philosophe à qui l'on reprocha si justement que son apparente modestie était plus fastueuse que le faste même qu'il condamnait. Souvenons-nous que comme l'humilité se peut conserver sous la pourpre, l'orgueil peut se couvrir sous des haillons. Craignons que la vanité, qui cherche toujours à se dédommager par quelque endroit, ne rentre et ne redouble au dedans, à proportion qu'elle disparaît et diminue au dehors. Enfin examinons si cette montre extérieure n'est point une leur pour attirer les yeux du public sur nous, et pour nous ouvrir par là un chemin à la fortune.

Car, comme nous l'avons dit, il est une humilité d'ambition, qui sacrifie indignement à l'idole de cette passion effrénée tous les dehors de la vertu qui la combat. Combien de gens en effet qui ne fuient les honneurs qu'afin que les honneurs les cherchent, et qui ne font semblant de leur tourner le dos que pour aller plus sûrement au-devant d'eux par un chemin moins battu ? Combien qui ne s'étudient qu'à séduire, en s'abaissant, la simplicité des gens de bonne foi, pour tirer de leur crédulité trompée la récompense qui n'est due qu'à un sincère abaissement ? Combien qui ne se mettent au-dessous de tous les autres par les démarches les plus rampantes, que pour prendre de là leur essor avec plus de vitesse, et pour s'élever par un vol imprévu aux

dignités les plus éminentes? Car, Messieurs, ne croyez pas qu'il se trouve quelque chose, pour bas que vous le conceviez, dont cette espèce d'humilité rougisser. Elle n'a honte de rien, elle se prostitue à tout. Les complaisances les plus lâches, elle s'en fait une habitude; les flatteries les plus indignes, elle les prodigue à tous propos. Enfin vous ne sauriez vous imaginer de forme que l'humble ambitieux ne prenne, pourvu qu'elle puisse servir à son ambition; et il ne compte pour rien l'indignité des moyens qu'il emploie, si par là il peut parvenir à la fin qu'il se propose. Gardez-vous donc bien de croire, ce que saint Bernard vous défend, que partout où est l'humiliation, l'humilité se rencontre. Comme l'orgueil est la plus impérieuse de toutes les passions de l'homme; c'est aussi la plus artificieuse. Il est rare qu'elle veuille jamais rien perdre de bonne foi; et lors même qu'elle fait semblant de relâcher de ses droits, toujours vaine, ou mercenaire, c'est pour regagner plus de gloire au double, si elle peut, ou si elle ne le peut pas, c'est du moins pour faire entrer l'intérêt en compensation de la gloire.

Je me persuade sur cela que vous attendez de moi avec quelque sorte d'impatience que je vous explique enfin la nature d'une vertu sujette à tant d'illusions et susceptible de tant de formes. Mais m'en croirez-vous, chrétiens, et ne vous paraîtraï-je point un visionnaire dans la sublimité de la doctrine que j'ai à vous annoncer? Qui dit humilité, dit une vertu par laquelle l'homme convaincu sincèrement de son néant voudrait avec la même sincérité en convaincre tous les autres. Dans cette vue, bien éloigné de chercher les applaudissements du monde, il évite tout ce qui pourrait les lui attirer, avec la même précaution qu'un ambitieux apporterait à les poursuivre. Si, malgré tous ses soins, il s'aperçoit qu'on l'honore et qu'on le loue, c'est pour lui un sujet de chagrin et d'amertume. Démêlant parfaitement ce qui est dû à son rang d'avec ce qui est dû à sa personne, s'il souffre les déférences qu'on rend à l'un, il ne les exige point pour l'autre. Non-seulement vous ne le verrez point chercher à se distinguer par quelque chose d'extérieur; vous le verrez au contraire marquer en toutes choses le mépris qu'il a conçu de lui-même, en sa maison, en sa table, en ses habits, en ses meubles, rabattant ce qui pourrait légitimement lui convenir, et descendant à toute l'abjection que la discrétion peut permettre. Le faux humble veut paraître humble, et le vrai humble, méprisable. Ainsi, au lieu que le premier court avec empressement à de certaines actions basses de leur nature, dont le choix lui peut faire honneur, le second, aimant mieux être humilié que de s'humilier soi-même, ne s'empresse point de choisir ces occasions, d'où il pourrait lui revenir de la gloire. Mais quand l'ordre de la providence les lui envoie, il ne manque pas de les embrasser, ravi qu'on puisse douter à sa honte si c'est soumission ou

nécessité qui l'y porte. Jusque dans la pratique du bien paraît sa délicatesse; encore qu'il n'omette aucune vertu par faiblesse, toutes ne sont pourtant pas également de son goût: aux éclatantes et aux pompeuses il préfère les sombres et les obscures; et quand la loi du devoir ne l'y oblige pas, il aime mieux relâcher quelque chose que de se découvrir par trop d'affectation. C'est le génie de l'orgueil, ou de se préférer ouvertement aux autres, ou de ne leur céder que par cérémonie, parce qu'il se considère toujours du côté des qualités qui le relèvent au-dessus d'eux, sans se regarder jamais par les endroits où il leur est inférieur. L'humilité par un esprit contraire apprend à l'homme fidèle le secret de se mettre au-dessous des autres hommes; parce qu'elle le porte sans cesse à remarquer dans les autres ce qu'ils ont de plus avantageux, et en soi ce qu'il y a de moins estimable. Ainsi la vraie humilité étouffant d'une main les sentiments de l'orgueil, arrête de l'autre les désordres qui en pourraient naître. Par elle chacun estimant les autres plus que soi-même, les supérieurs commandent sans hauteur, les inférieurs obéissent sans murmure; le riche a de l'amour pour le pauvre, le pauvre du respect pour le riche; tous se tiennent renfermés dans les bornes de leur état; et bien loin de disputer pour de vaines prééminences, les grands se soumettraient aux petits si l'ordre ne s'y opposait pas.

Peut-être croyez-vous qu'après cela il ne reste plus à l'humilité de degré où elle puisse descendre: c'est vous en faire une idée trop imparfaite. Quand elle se met devant les yeux le mépris où a vécu, et les opprobres de la croix où a expiré son maître, elle brûle d'y prendre part, saintement ambitieuse de lui ressembler et de lui marquer sa reconnaissance. Quoi! mon Sauveur aura renoncé à tous les honneurs du siècle, et moi je les chercherais! Quoi! il aura essuyé tant de confusion pour moi, et moi je l'appréhenderais! Pénétrée de ces pensées, elle fait son plaisir et sa gloire des contradictions et des affronts. Ne lui en arrive-t-il point? elle en désire. Lui en fait-elle? elle en triomphe. Mais, mon Dieu, à de telles marques où trouver de l'humilité parmi nous? Si en certaines occasions il nous en échappe quelques traits, ne sont-ce point des effets de cette humilité fautive dont je vous ai fait le portrait? Mais sans parler davantage des déguisements sous lesquels notre orgueil tâche de se travestir, à quels excès ne s'échappe-t-il pas malgré tous ses artifices? *Yoyez, je vous prie, sur cela, disait saint Chrysostome, quelle est notre bizarrerie: contraires et opposés à nous-mêmes, notre vanité nous porte à mépriser les autres, et nous fait cependant rechercher l'estime de ceux que nous méprisons.* Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être regardés de toute la terre, et en même temps si faibles, que les applaudissements de quelques personnes, qui nous endorment par leurs flatteries, nous soustiennent et nous élèvent

Que si la folie de l'orgueil va si loin, son impiété la passe encore. Alliers jusque dans le sanctuaire, nous ne respectons pas même la face des autels. Là, sans aucun égard pour la présence du Dieu qui y réside, au lieu de l'adorer en esprit et en vérité par un sincère anéantissement, on y apporte toute sa fierté; il n'y a rien qui ne la respire dans l'air et dans la contenance. Faste, parure, ajustement, c'est là que vous affectez insolemment de vous produire. Je vous parlais d'une vertu paisible, charitable, modeste, qui fait toute sa gloire de céder, de déférer, de se soumettre; et je ne vois dans le commerce du monde que contention, qu'émulation, que dispute, envie contre ses supérieurs, discorde avec ses égaux, mépris pour ses inférieurs. Pointilleux dans les moindres choses, que de hauteur à vouloir l'emporter! que de murmures pour relâcher! que de fureur à s'en venger! Entre les hommes, contestations infinies; entre les femmes jalousies éternelles: de tous côtés orgueil insupportable. Que serait-ce maintenant si nous prenions l'homme en lui-même? Cet homme qui à la vue de son néant devrait, autant qu'il est en lui, s'avilir, s'obscurcir, s'ensevelir, brille-t-il jamais assez au gré de sa vanité? Y a-t-il ou des habits assez superbes, ou des meubles assez magnifiques, ou des équipages assez riches pour le contenter? Donner dans la vue du public, effacer, s'il se peut, les autres, n'épargner ni soins, ni dépenses pour paraître grand en tout, c'est sa passion la plus forte. Après cela peut-on se promettre qu'enivré d'une si sottise gloire, il puisse jamais se résoudre à désirer le mépris, ou du moins à le souffrir? Aussi voit-on comme il se gouverne; insolent dans la prospérité, lâche dans l'adversité, comme un petit succès l'élève, une disgrâce le déssole, une injure le pousse à bout. En vain lui parle-t-on des ignominies de Jésus-Christ, cet exemple, tout divin qu'il est, ne peut arrêter les saillies de l'orgueil qui le domine. Eh! Seigneur, qui guérira donc la plaie de ma vanité, si cet appareil ne la guérit pas? Sera-t-il dit que vous ayez porté des humiliations si étranges pour m'apprendre l'humilité, et que je n'en profite pas? Le serviteur est-il plus que le maître? ou plutôt auprès du maître qu'est-ce que le serviteur? O mon Dieu, je rougis seulement de ce parallèle. Seigneur abaissez-moi donc, si je ne m'abaisse pas moi-même; et puisque l'humiliation est la voie la plus propre pour inspirer l'humilité, ou apprenez-moi à la chercher, on faites-la-moi souffrir, afin qu'après avoir pris part à vos ignominies, je sois en droit d'en prendre à votre gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME MERCREDI DE CAREME.

De la grandeur.

Die ut ni duo filii mei sedent, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche, dans votre royaume (Math., XX, 21).

Dieu n'est pas moins l'auteur des condi-

tions différentes qui partagent le monde, que des différentes créatures qui remplissent l'univers. Comme il a donné l'être aux uns par sa puissance, il a donné le rang aux autres par sa sagesse, et pour le dire avec Salomon, les grands et les petits sont également l'ouvrage de ses mains, non-seulement parce qu'il les a tirés de la même poussière, mais parce qu'il leur a marqué à tous les places inégales qu'ils occupent: *Pusillum et magnum ipse fecit (Sap., VI, 8).*

Ce serait donc une erreur préjudiciable dans la religion, comme dans la politique, de prétendre condamner les distinctions des états qui font aujourd'hui l'admirable harmonie de la société civile, de vouloir (s'il m'est permis de parler ainsi) aplanir les collines et les vallées de ce monde moral, et de regarder l'élevation dans les dignités éminentes comme des ouvrages de ténèbres, auxquels la superstition, l'injustice ou l'ambition des hommes aurait donné la naissance. Il ne faut pas non plus s'imaginer que Jésus-Christ, dans la nouvelle doctrine qu'il est venu apporter à la terre, ait jamais donné aucune atteinte à cet ordre merveilleux que la Providence a établi pour l'économie de ce monde; nous ne lisons point qu'il ait condamné les rois à descendre de leurs trônes, ni les magistrats à renoncer à leurs emplois. Bien loin de cela, l'Evangile s'accordant sans peine avec la police du siècle, nous marque que Jésus-Christ a ordonné de rendre à César ce qui est à César, et qu'il a lui-même payé le tribut sans y être obligé, pour nous apprendre, dit saint Jean Chrysostome, que la religion ne change rien dans l'Etat, et qu'en la publiant il n'a point prétendu blesser la subordination des choses; qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et que c'est s'opposer à Dieu que de s'opposer aux puissances.

Que si cette vérité ne peut être contestée, on ne peut pas nier que l'Evangile permette à ceux qui l'ont embrassé de remplir les nobles emplois qui relèvent ceux qui commandent au-dessus de ceux qui obéissent, les rois au-dessus des sujets, les grands au-dessus des petits, les magistrats au-dessus des peuples, les riches au-dessus des pauvres.

Jesais qu'autrefois les païens ont reproché à nos pères que leur religion était ennemie de l'Etat, qu'elle interdisait l'administration des charges à ses sectateurs; qu'elle nourrissait par là l'oisiveté, et que de ses partisans elle ne faisait que des inutiles, en les éloignant de tout commerce. Mais je sais aussi que Tertullien et saint Augustin ont vengé hautement le christianisme d'une calomnie si grossière, en disant que les chrétiens entraient dans tous les emplois de l'épée et de la robe, et que bientôt le monde verrait renaitre cette première félicité tant vantée du siècle d'or, si tous les grands de la terre se formaient sur le modèle que l'Evangile leur propose, et si, dans la situation où ils se trouvent, ils prenaient de ses maximes les règles de leur conduite. Il faut donc encore présupposer, pour une troisième vérité, que

la piété n'est point incompatible avec l'élévation ; qu'on peut accorder les devoirs de l'une avec les fonctions de l'autre ; que ce n'est pas aux Etats à damner les hommes ; mais que c'est aux hommes à sanctifier les Etats ; et que comme l'on voit le ciel de tous les endroits de la terre, on y peut aussi aller de toutes les conditions, des fortunes les plus éclatantes aussi bien que des plus obscures.

Cependant, quoique ces trois vérités subsistent pour la consolation de ceux qui sont dans la grandeur, je ne laisse pas d'en avancer trois autres également terribles, et pour les grands et pour les petits, qui sans autre préparation feront tout le partage de ce discours : vérités, par conséquent, auxquelles tout le monde doit prendre part ; vérités qui pourront paraître dures à l'orgueil de l'esprit et à l'ambition du siècle ; mais qui dans le fond ne se peuvent contester, à moins que d'en appeler à un autre Evangile qu'à celui de Jésus-Christ. La première, c'est qu'il est dangereux d'être grand ; la seconde, c'est qu'il est plus dangereux de vouloir être grand ; la troisième, c'est qu'il est infiniment plus dangereux de réussir dans le désir d'être grand ; c'est-à-dire, en trois mots, que la grandeur, en quelque circonstance qu'on puisse la prendre, est toujours dangereuse : soit celle qui est donnée par la naissance, ce sera mon premier point ; soit celle qui est brigüée par l'ambition, ce sera mon second point ; soit celle qui est acquise par l'industrie, ce sera mon troisième point. Voilà tout ce que je tâcherai de vous expliquer, après que je me serai jeté aux pieds de celle dont l'élévation n'eut jamais rien de dangereux, parce qu'elle fut toujours accompagnée d'une profonde humilité qui l'obligea à se dire la servante du Seigneur, quand l'ange la traita de mère en la saluant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Saint-Esprit nous propose, dans l'Ecclesiastique, comme un spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre, un homme qui, au milieu des douceurs d'une grande fortune, a su si bien se commander, qu'il n'a jamais franchi les bornes de son devoir : *Heureux l'homme, s'écrie-t-il, dont la vie s'est trouvée sans tache parmi tant d'occasions de se souiller, qui, ayant eu à marcher sur des penchans, où tout est glissant, n'a pas fait de fausses démarches, et qui s'est abstenu du mal quand il pouvait le commettre (Eccli., XXXI, 8-10), non-seulement avec facilité, mais encore impunément. Mais au même temps que l'Esprit de Dieu fait l'éloge de cet homme, il semble qu'il désespère d'en trouver un de ce caractère, comme s'il n'y avait qu'une vertu plus qu'humaine capable de faire ces efforts ; il demande où elle se peut rencontrer sur la terre, et si par hasard elle s'y trouve, il proteste qu'il est prêt à la couronner par des louanges immortelles, comme un prodige de sainteté, comme un chef-d'œuvre de la grâce : *Quis est hic, et laudabimus eum?**

En effet, Messieurs, la modération d'un homme dans toutes les circonstances où je viens de le représenter est une vertu héroïque ; et l'expérience nous apprend que s'il est si difficile de travailler à l'affaire de son salut dans le monde, la difficulté redouble dans ce qui s'appelle le grand monde. Saint Ambroise, qu'une naissance illustre et des emplois considérables y avaient engagé aussi avant qu'aucun homme de son temps, et qui par conséquent en connaissait les périls, proteste, pour l'avoir éprouvé, que c'est un séjour empesté pour les chrétiens, où presque tous les objets qui se présentent à son âme la tuent, où la mort entre dans l'esprit et dans le cœur par ce qui frappe les yeux et les oreilles, où l'on a en même temps à combattre les efforts les plus violents de sa propre corruption, les charmes les plus séduisants des créatures et les artifices les plus dangereux des démons. Il observe encore excellemment que saint Pierre, toujours fidèle à Jésus-Christ tant qu'il ne le suivait que parmi le peuple, l'abandonna lâchement dès qu'il eut mis le pied dans la maison du grand prêtre ; comme si Dieu avait voulu nous marquer par un exemple si sensible que c'est chez les grands que les grandes tentations se trouvent ; que les occasions y sont et plus fréquentes et plus attrayantes ; qu'il est rare de ne pas succomber dans un lieu où tout inspire la volupté, l'ambition, l'oubli de Dieu, l'amour des choses de la terre qui s'y font voir dans tout leur lustre et avec tous leurs agréments.

Mais approchons encore de plus près de ces ennemis du salut, qui sont presque toujours à la suite des personnes de qualité, et que la piété doit combattre, si elle veut triompher des obstacles qui lui ferment toutes les avenues du ciel. Il y a, ce me semble, trois parties principales qui entrent dans la composition des fortunes éminentes, et qui sont comme les membres de ce vaste corps, les richesses, les plaisirs, les honneurs. Voilà les trois objets qui, par leurs charmes, flattent les trois passions les plus impérieuses dans l'âme, l'avarice, l'intempérance, l'orgueil, sources funestes de tous les débordemens d'iniquité, et desquelles il n'y a point de vice qui ne tire son origine. Il est vrai que dans les conditions les plus médiocres ou, si vous voulez, même les plus obscures, le cœur de l'homme, par une suite de l'impression que la corruption de la nature lui a laissée, conserve un secret penchant pour des objets si pernicieux, que ses passions ne manquent point de s'irriter à leur vue, et qu'il trouve sur son chemin les mêmes ennemis qui s'opposent à son passage.

Mais, chrétiens, qu'ils sont faibles et qu'ils attaquent mollement un homme qui se trouve comme retranché dans le sein de sa petite fortune, à l'abri de tous leurs efforts, au prix des coups qu'ils portent et des embûches qu'ils dressent à ceux qui, par le malheur de leur élévation, étant découverts de toutes parts, sont exposés à tous leurs

traits! Quand on donne le branle à une roue par une violente secousse, il est vrai que toutes les parties en suivent le mouvement; mais celles qui, par leur situation, se trouvent les plus proches du centre, sont dans une agitation beaucoup moindre que celles qui sont à la circonférence. Ainsi, quoique tous les hommes soient emportés par le mouvement de leurs passions la violence n'en est pourtant pas égale; moins on est éloigné du centre de cette vaste roue qui renferme tout le monde, moins on est agité; et plus on approche de sa circonférence par son élévation, plus on est entraîné puissamment.

En effet, Messieurs, concevez-vous ce que c'est que des richesses dans leur affluence, des plaisirs dans leurs excès, et des honneurs dans leur éclat? Par quel secret, dites-moi, conserver le détachement au milieu de ces richesses, la tempérance au milieu de ces plaisirs, l'humilité au milieu de ces honneurs? Comment être opulent sans quelque injustice, à son aise sans dissolution, distingué sans orgueil? Les petits, presque sans qu'il leur en coûte, et par le seul avantage de leur petitesse, trouvent plus de la moitié du chemin fait; les richesses ne sont ni assez abondantes, ni les plaisirs assez exquis, ni les honneurs assez grands pour les corrompre. Dans la privation des choses, ou dans leur médiocrité, il leur est bien plus aisé de se tenir fermes dans l'état où la Providence les a mis; il n'y a plus qu'un pas à faire pour aller à l'état où la religion veut les mettre. Ils trouvent dans leur condition plus de secours que d'obstacles pour pratiquer ces hautes maximes de l'Evangile qui nous ordonnent de mépriser les choses de la terre, de porter notre croix, et de nous abaisser aux yeux de nos frères. Au lieu que pour en venir là, voyez ce que les autres ont à faire: se dessaisir des richesses qui les environnent, s'abstenir des plaisirs qui les cherchent, s'abaisser et descendre des honneurs qui les élèvent; sont-ce là des entreprises aisées à exécuter?

Jesais que dans le monde chacun se prévalant des droits de sa condition, prétend que ce qui fait une loi pour les autres n'en fait pas une pour lui, que par le privilège de sa naissance ou de son rang, il est déchargé du poids d'une infinité d'obligations onéreuses; et qu'aux grands il doit y avoir un grand chemin pour aller au ciel, débarrassé de toutes les difficultés qui rendent la vie étroite inaccessible à leur fortune. Mais cette prétention-là même est ce qui me fait dire que leur condition est à plaindre; car c'est se flatter d'une espérance chimérique que de se persuader que les obligations de la religion diminuent par la considération de la qualité; que ce qui est défendu aux uns soit licite pour les autres, ou que la différence qui distingue ici l'homme de qualité d'avec celui qui ne l'est pas, fasse trouver une préférence dans le sanctuaire de la justice de Dieu.

Non, non, Messieurs, quand on pèsera nos

actions devant ce tribunal redoutable, on jettera hors de la balance ces noms fameux, ces fières prééminences, ces dignités, ces emplois et tous les autres vains ornements de la fortune, pour n'y laisser que le chrétien seul avec tous ses devoirs: là tant s'en faut que la grandeur, de quelque ordre que vous la conceviez, soit un titre légitime pour autoriser le relâchement et pour adoucir le joug de l'Evangile: elle redoublera les obligations de celui qui s'en trouvera revêtu, parce qu'elle exigeait de lui une fidélité plus religieuse, et qu'on le chargeait d'un compte d'autant plus rigoureux qu'il avait plus reçu.

Cependant ces vérités si essentielles et si solides, où sont ceux qui s'en fassent l'application dans leur conduite? et combien même est-il facile qu'ils se laissent gâter l'esprit par des maximes toutes contraires?

Je veux toucher ici ce qui fait plus que tout le reste, le péril de l'élévation. Certaines fausses maximes, dont on s'y remplit aisément, et qui empoisonnent l'âme d'un poison si subtil, que peu de personnes en reviennent.

L'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux et de se faire le centre de tout; c'est une tyrannie naturelle que le péché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais au lieu que les personnes médiocres ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres leur résistent, et que cette résistance les force de rentrer en eux-mêmes pour se faire justice, il en est tout au contraire de ceux qui se trouvent être quelque chose. Car, accoutumés qu'ils sont à trouver partout des personnes qui leur cèdent, ils se persuadent aisément qu'ils n'ont autre chose à faire qu'à suivre leurs inclinations. Pour peu qu'ensuite on écoute une si agréable prévention, il est à craindre qu'elle ne mène dans plusieurs égarements: Dieu est oublié, et l'on ne fait nulle difficulté de se soustraire à ses lois, partout où elles choquent des penchants qu'on n'a jamais combattus et qu'on ne sait point contraindre; on se méconnaît soi-même au travers de tous les vains dehors dont on se trouve environné; et comme si la qualité faisait qu'on fût d'une autre espèce, on se flatte que tout ce qui plaît est permis, et que chez soi la puissance est la loi de la justice. Or, est-il nécessaire de représenter les désordres, où des maximes de cette nature sont capables de précipiter? Il est vrai que la religion a de quoi désabuser de ces erreurs tous les esprits qui s'y voudront rendre: mais le mal est que sa voix, déjà trop faible pour se faire entendre parmi le bruit des passions et dans le tumulte des affaires qui troublent et qui agitent les gens du monde, se trouve encore étouffée par la voix de la flatterie, qui souffle sans cesse aux oreilles de ceux que leur naissance, ou leurs richesses, ou leur crédit ont mis au-dessus des autres.

Dernier malheur, chrétiens, et le plus déplorable de tous, qui achèvera le funeste

ouvrage de la pèrdition des grands, et qui rend leurs maux en quelque façon incurables. Comme il y a, soit trop de délicatesse d'une part, soit trop de considération de l'autre, ou plutôt tous les deux ensemble, il est rare que la vérité trouve un libre accès auprès des grands. On ne les aborde presque jamais qu'avec des paroles de soie, comme disait autrefois un flatteur de la cour de Perse : on leur dissimule leurs défauts, on leur diminue leur devoir, on leur cache des vices qu'ils ont, on leur donne des vertus qu'ils n'ont pas, on ne leur parle que de ce qu'ils sont, on ne leur dit point ce qu'ils devraient être.

Ainsi, au préjudice de l'Evangile et de ses droits, tout conspire à les tromper et à les fortifier dans leur illusion. Chose étrange ! Messieurs, et qui ne peut être assez remarquée. Ce serait obliger un homme que de lui dire qu'il s'expose à perdre sa fortune, ou à ruiner sa santé, s'il fait telle ou telle chose : mais souvent ce serait l'offenser mortellement que de lui représenter qu'en suivant les maximes par lesquelles il se gouverne, il court risque de perdre son âme, son éternité, son Dieu, son tout. La grandeur n'emploie une partie de ce qu'elle a de puissance, qu'à détourner des avis si salutaires : elle ne cherche qu'à s'en mettre à couvert sous l'ombre de son élévation ; et le malheureux pouvoir où elle aspire est, ce semble, de se damner avec moins de contradiction que les autres.

Que conclure de là, Messieurs ? deux importantes vérités : l'une qui regarde les petits, et l'autre qui regarde les grands : toutes deux de saint Jean-Chrysostome.

Beaucoup de gens se laissent abattre par la considération de leur néant, parce qu'ils se trouvent sans naissance, sans fortune et quelquefois même dans l'indigence et dans la poussière, pendant que tant d'autres brillent et les effacent : dès lors, se regardant comme des malheureux contre qui le ciel s'est déclaré, et duquel ils ne peuvent rien attendre, ils tombent dans une espèce de désespoir ; jaloux de la prospérité d'autrui, chagrins de leur bassesse propre, portant envie à tout ce qui leur donne dans les yeux, ils murmurent contre la Providence qui distribue si mal ses faveurs, laissant les gens de bien dans la pauvreté, pendant que les méchants sont dans l'opulence. Mais à quoi pensez-vous, aveugles ? revenez de votre égarement ; souvenez-vous que cette condition médiocre ou abjecte, dont vous vous plaignez, est une faveur du ciel que vous ne sauriez assez reconnaître ; que Dieu ne pouvait vous placer dans un lieu ni plus sûr, ni plus avantageux pour votre salut ; que vous êtes comme dans le port, pendant que les grands sont battus de tant d'orages ; et qu'une des marques les plus certaines de la prédestination éternelle est de ne rien être dans le monde et de n'y avoir rien été. Voilà le premier avis qui regarde les petits.

Pour vous, qui vous distinguez par quelque endroit, écoutez aussi l'avis qui convient

à votre situation, et souffrez que je vous adresse ces paroles de l'Ecriture qui sont les paroles d'un roi, d'un maître par conséquent qui a droit de faire des leçons à tout ce qui porte le caractère de grand sur la terre : *Audite, ergo, reges, et intelligite (Sap., VI, 2)*. Ecoutez, grands et comprenez, juges et magistrats ; puissances du monde, recevez l'instruction que je vous donne : *Quoniam data est a Domino potestas vobis (Ibid., 4)* : cette autorité, cette élévation, vous l'avez reçue des mains du Seigneur. Ainsi souvenez-vous que quand vous seriez les dieux de la terre, vous n'êtes pourtant que terre devant Dieu : *Interrogabit opera vestra et cogitationes vestras scrutabitur (Ibid.)*. Il examinera vos actions, ce souverain arbitre du monde ; que dis-je ? il sondera jusqu'au fond de vos pensées, et si maintenant vous ne vous faites pas justice, il saura bien vous la faire un jour : *Quoniam cum essetis ministri illius, non recte judicastis (Ibid., 5)* ; vous n'êtes que ses ministres, il est le souverain : pourquoi donc ne vous abaissez-vous pas sous la main de celui qui vous a faits ce que vous êtes, et qui peut vous défaire avec la même facilité ? Pourquoi, foulant aux pieds les lois de votre maître, vous feriez-vous, au mépris de sa volonté toujours juste, une loi de votre injuste passion ? pourquoi, exigeant de ceux qui sont à vos gages qu'ils vous respectent et qu'ils vous servent, ne serviriez-vous pas avec respect celui qui, pour vous attacher plus fortement à son service, vous a donné dès cette vie votre grandeur pour appointement, si j'ose ainsi parler ? *Horrende et cito apparebit vobis (Ibid., 6)*. Ah ! sachez qu'il réserve dans les trésors de sa colère un jugement proportionné à la grandeur de ses dons, si vous en abusez ; et que ce jugement est peut-être d'autant plus proche, que vous le croyez plus éloigné.

Cessez donc, hommes mortels, cessez donc de vous applaudir sur un rang, dont les suites peuvent être si funestes : apprenez plutôt à en connaître les périls pour les craindre, et à les craindre pour les éviter. Mettez-vous bien dans le cœur que les conditions les plus aisées à vivre, selon le monde, sont aussi les plus difficiles à vivre selon Dieu ; et corrigeant les idées de la nature sur les principes de la religion, humiliez-vous de votre état, bien loin de vous en prévaloir. Demandez sans cesse à Dieu que, vous ayant exposés à tant de tempêtes, il daigne par sa bonté vous préserver du naufrage, et conjurez-le qu'il vous fasse part de l'esprit de l'Evangile, qui peut lui seul par sa grâce purger l'élévation du venin qui l'accompagne, et en vaincre la malignité. Mais, quoi, chrétiens ! si la grandeur est si dangereuse, lors même que venant de Dieu elle est donnée par la naissance, que sera-ce, lorsqu'elle est brigüée par l'ambition ? Si tels sont les périls de ceux qui sont nés grands, à quels périls ne s'exposent point ceux qui le veulent être ? Il est temps de l'examiner dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Etre grand et vouloir être grand sont deux choses bien différentes : la première est de soi innocente, quoique par les périls qui l'environnent elle puisse être très-fatale, comme vous venez de le voir; mais la seconde est toujours nécessairement criminelle, parce que l'une est l'ouvrage de la Providence, et que l'autre est l'effet de la passion. Se trouver grand sans avoir aspiré à la grandeur, quoiqu'il y ait du péril, il n'y a pourtant pas de crime, l'ordre de Dieu ayant présidé à cette élévation, pour des vues qui nous sont impénétrables. Mais chercher à devenir grand, en briguant la grandeur par toutes les voies qui y mènent, c'est toujours un dérèglement qui ne peut venir que de la corruption du cœur. Le premier degré de ce dérèglement ; car, Messieurs, il y en a plusieurs à observer, c'est qu'il y a une connexion nécessaire entre ces deux choses, aimer la grandeur et vouloir être grand, et c'est là où il est aisé de tomber, *lapsus facilis*, disent les Pères. Car jamais notre cœur ne se porte à la recherche d'une chose que l'amour ne l'y sollicite; et il demeure immobile, tant qu'il est indifférent. Or, je soutiens que la grandeur est de la nature de ces choses, qu'il nous est défendu d'aimer. Nous pouvons bien la posséder licitement, nous y pouvons demeurer : mais si l'usage nous en est permis, l'attachement nous en est défendu : premièrement par la raison générale qui nous fait un crime d'asservir son cœur aux choses de la terre par un amour déréglé; je dis même, à celles que la Providence nous a mises entre les mains, et dont nous pouvons user sans péché, si nous gardons les règles prescrites : telles que sont les richesses, les aliments, des enfants, une famille; choses dont les lois d'une tempérance sévère nous ordonnent de tenir notre cœur détaché. Mais par-dessus tout cela l'amour de la grandeur nous est interdit par le même précepte, qui nous commande l'amour de l'humilité : les grands, ceux mêmes que Dieu a faits tels, sont obligés d'être humbles; et quoiqu'ils se trouvent des premiers par le choix de la Providence, ils doivent se mettre au rang des derniers par la disposition de leur cœur; bien loin qu'ils puissent prendre quelque complaisance dans la gloire qui les environne, il faut que tout cet éclat extérieur leur soit à charge, et qu'ils disent avec la pieuse Esther, cette princesse si religieuse et si chrétienne, longtemps avant le christianisme : *Tu scis necessitatem meam et quod abominer signum superbie et gloriæ meæ, quod est super caput meum* (Esther, XIV, 16). Ah! Seigneur, vous qui êtes le fidèle dépositaire des sentiments de mon âme; vous, mon Dieu! qui m'avez revêtu de la qualité que je porte, vous savez le mépris que je fais de toutes les grandeurs qui m'environnent; si la nécessité de la bienséance me force de paraître aux yeux des hommes ce que je suis, bien loin de m'en prévaloir, je déteste tout ce

fastes. Et vous, Seigneur! à qui rien n'est caché, vous n'ignorez pas que je n'en ai pas moins d'aversion et d'horreur que l'on en a de la chose du monde qui donne le plus de dégoût; *tu scis, Domine quod abominer*. Or, comment accorder ces sentiments de l'humilité chrétienne, sentiments qui doivent régner jusque dans le cœur des rois, sentiments sans lesquels le salut des grands est désespéré; comment les accorder avec le désir de s'élever, de se distinguer, de paraître? Et si ceux qui ont reçu de Dieu même la grandeur en partage doivent la fuir, la mépriser, s'en dépouiller dans la préparation du cœur, ceux à qui Dieu n'a pas fait ce présent, peuvent-ils la briguer, la rechercher, la poursuivre? cela se détruit de soi-même. Toutefois ce n'est encore ici que le premier pas; et dans le dérèglement de l'ambition, il y a un second degré dont la corruption est encore plus visible : remarquez-la, s'il vous plaît. Comme on ne peut aspirer à la grandeur sans l'aimer, on ne saurait y prétendre sans troubler l'ordre de la Providence et sans aller contre ses lois, Dieu ayant réglé toutes les conditions et mis entre elles une sage différence, pour obvier à la confusion que l'égalité aurait produite. C'est à lui à les remplir; comme il a marqué les places, il a marqué ceux qui les doivent occuper. Il vous a marqué, vous, pour la cour, vous, pour l'Eglise, vous, pour l'épée, vous, pour la robe, vous, pour le commerce, vous pour les arts; car quoiqu'il vous ait donné la liberté pour vous conduire, cette liberté ne doit pas dégénérer en caprice, pour ne vous faire embrasser avidement l'emploi qui revient le plus au goût de votre cupidité. Il faut consulter Dieu et le suivre; autrement, et si on s'abandonne à sa propre passion, pour se pousser jusqu'où l'on peut aller, c'est abjurer la souveraineté de Dieu et secouer le joug de la dépendance. Il faut donc attendre que cette puissance supérieure nous appelle et nous applique comme il lui plaira. Quand elle nous a placés dans un lieu, c'est à nous d'y demeurer fixes comme des statues (dit un saint) dans la niche où l'ouvrier les a posées; s'il juge à propos de les changer, elles souffrent qu'on les transporte; s'il les laisse, elles ne remuent pas. Voilà, Seigneur, comme nous devons être entre vos mains; tel est l'ordre, et il n'y a rien de si raisonnable. Que faites-vous donc, ambitieux, quand, sollicités par l'ardeur de la passion qui vous presse, de petits que le Seigneur vous avait faits, vous voulez devenir grands? N'est-ce pas là attenter sur les droits de sa souveraineté, qui seule a le droit de disposer des choses? N'est-ce pas contrôler les règlements de sa sagesse qui a eu ses raisons pour vous faire ce que vous étiez, pour ne vous pas faire ce que vous n'étiez pas? Pensez-vous réformer Dieu et corriger sa conduite? Pensez-vous qu'il approuve cette vicissitude continuelle qui vous fait sans cesse passer d'un emploi à un autre, d'un moindre à un plus considérable? Non, non, chrétiens, et le grand Apôtre devrait

vous avoir détrompés par cet avis important qu'il répète tant de fois aux fidèles de Corinthe : *Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat* (I Cor., VII, 20) : que chacun considère donc l'état où il était quand Dieu l'a appelé, et qu'il y demeure ; si étant esclave, poursuit-il, vous avez été appelé à la foi, chérissez votre esclavage ; et quand même vous pourriez devenir libre, usez plutôt pour votre bien de cette condition d'esclave, car la condition dans laquelle on est né est comme le don particulier qu'on a reçu de Dieu ; don précieux qu'il faut conserver chèrement : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo* (Ibid., 7). A quoi s'exposent donc ceux qui, lassés de la place qui avait été faite pour eux, travaillent à en envahir une autre pour laquelle ils n'étaient pas faits, qui de leur état présent se font comme un échelon pour monter à un plus haut ; qui veulent changer de profession à mesure qu'ils changent de fortune ? Ils s'exposent à brouiller tout, à troubler tout, à confondre tout, à perdre le talent que Dieu leur avait confié pour en acheter l'héritage du ciel ; troisième dérèglement que l'ambition traîne après elle, et sur lequel je vous prie d'arrêter votre réflexion.

C'est un principe incontestable dans la théologie, que selon la diversité des conditions il y a aussi diversité de grâces, *divisiones gratiarum sunt*, dit saint Paul (I Cor., XII, 4). La bonté de Dieu, ou plutôt sa justice l'obligeant de proportionner les talents aux emplois, et de préparer des forces qui répondent aux charges qu'il impose, *si dat onus, dat oneris portandi modum, si imponit sarcinam, præbet adjumentum*, dit excellemment saint Prosper.

Mais une autre vérité dont il n'y a aussi personne qui ne convienne, c'est que Dieu n'étant pas moins sage que libéral dans la distribution de ses dons, ne répand pas indifféremment les mêmes grâces sur tous les hommes, mais qu'il les partage comme il lui plaît, l'une à celui-ci, l'autre à celui-là avec une admirable économie. Sur ces fondements est appuyée la nécessité de la vocation, nécessité qui nous défend de nous ingérer jamais dans aucun emploi, non pas même dans celui où l'on peut raisonnablement se promettre plus de sûreté, à moins que Dieu ne nous y appelle.

Or, de tous les emplois je soutiens qu'il n'y en a point sur quoi nous devions consulter Dieu avec plus d'attention, dont nous devions avoir une horreur plus religieuse, et où nous devions entrer avec plus de circonspection que les emplois éclatants et illustres. La raison de cela, chrétiens, je la tire de la nature même de la grandeur, ou plutôt des périls qui l'accompagnent. On veut qu'un homme s'éprouve mûrement et avec délibération, avant que de s'engager ou dans la profession religieuse, ou dans l'état ecclésiastique à cause des dangers où l'expose la sainteté du cloître et l'éminence de la cléricature. Pourquoi donc ne pas redouter avec

une frayeur égale des conditions où les risques du salut sont peut-être encore plus terribles ? Quelle témérité de se jeter dans des précipices si affreux, quand la main de Dieu ne nous y a conduits pas ? Si nous prétendons nous y soutenir par nos propres forces, c'est une présomption criminelle ; si nous attendons que le ciel nous y protège, c'est une confiance indiscreète. Dieu ne vous y voulait pas, et malgré lui vous y allez. Eh bien ! vous y périrez. Il vous avait fait naître dans une condition médiocre, pour laquelle il vous avait ménagé les grâces qui pouvaient vous y sauver ; et contre sa volonté vous vous en êtes tirés : eh bien ! hors de cette route que sa Providence vous avait tracée, il n'y aura plus qu'égarément pour vous ; car il arrive alors ce que Boèce a remarqué après saint Augustin, qui distingue en Dieu deux sortes de providences, une favorable, et l'autre rigoureuse ; l'une de miséricorde, l'autre de justice. Toutes les deux marquent pour nous chacune leur ligne ; et il faut que nous marchions nécessairement sur l'une ou sur l'autre. Heureux qui suit la première ! c'est un chemin de salut, les grâces y sont attachées ; et tant qu'il s'y tient, tout lui réussit, parce qu'il est sous la garde d'une providence amoureuse, toujours attentive à veiller sur lui. Mais du moment qu'il se tire hors de l'ordre de cette première providence, il tombe malgré lui et sans qu'il s'en aperçoive dans l'ordre de la seconde, qui consiste à souffrir les désordres pour un temps et à leur laisser prendre leurs cours, mais pour les redresser dans la suite, et venger enfin sur ce présomptueux les entreprises qu'il a faites sur les premiers desseins de Dieu. C'est dans ce sens, si nous en croyons saint Augustin et saint Grégoire, qu'il faut prendre ces paroles que le roi-prophète adresse à Dieu : *Vous les avez renversés lorsqu'ils s'élevaient* (Psal. LXXII, 13). Prenez garde, disent ces saints docteurs, aux termes de l'Ecriture, ils sont mystérieux : le prophète ne dit pas que Dieu renverse l'ambitieux après son élévation, mais dans le temps même qu'il s'élève, parce que, cherchant à se rehausser sans savoir si Dieu l'en avoue, et souvent même contre son aveu, monter, c'est pour lui la même chose que se précipiter.

O mes frères, que peut-on concevoir de plus funeste ? et cette considération seule ne devrait-elle pas suffire pour étouffer dans nos cœurs jusqu'aux moindres désirs d'élévation et de prééminence ?

Oui : mais enfin, me direz-vous, si personne ne se poussait, combien de places demeureraient vacantes ? N'y a-t-il pas une louable émulation qui excite les belles âmes ? Et ne peut-on pas dire que tout languirait dans le monde, sans ce mouvement qu'inspire un noble désir de s'agrandir ? A cela, chrétiens, je me contente de répondre maintenant, en attendant que j'y satisfasse plus au long dans ma dernière partie, que quand vous verriez des places vides, ce serait toujours une usurpation de vous en saisir, à moins que celui à qui elles appartiennent

ne vous dise, *ascende superius* (Luc., XIV, 10) : Montez-y, vous le pouvez que si quelqu'un peut sans crimes s'élever au faite de la grandeur par les degrés du véritable mérite, ce n'est point vous, qui la désirez, mais un autre qui n'y pensera pas ; que dès là que vous le voulez vous vous en rendez indigne ; que votre seul empressement , sans en alléguer d'autre cause, est un titre plus que suffisant pour vous en donner une exclusion légitime ; et qu'enfin il ne faut jamais se former de projets de grandeur que dépendamment de celui qui en est le dispensateur. Or, je vous prie de me dire si cette dépendance de Dieu est la voie que prennent d'ordinaire pour s'agrandir ceux que l'ambition possède. Bien loin de cela, reprend saint Bernard, c'est ici que le démon obtient du chrétien ce qu'il demande à Jésus-Christ dans l'Evangile : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (Matth., V, 9) ; car comme si l'ambitieux attendait sa fortune de l'esprit d'orgueil, c'est sous lui et devant lui que sa passion le fait plier. Fier et insolent à l'égard de Dieu dont il insulte la providence, il n'a point de honte de s'abaisser aux pieds du démon par les crimes les plus noirs, et de ramper indignement devant les hommes par toutes sortes de bassesses, si par là il peut s'avancer. Cela me conduit insensiblement à la dernière raison qui m'a fait dire que rien n'est plus dangereux que de vouloir être grand.

En effet, quand un homme s'est mis une fois dans la tête la manie de se bâtir une grande fortune, quelles mesures prend-il pour y parvenir ? D'abord il se peut faire qu'il ait encore quelque égard pour les droits de l'Evangile ; et tant que la passion n'est que médiocre, il tâche de l'accoutumer avec la religion ; mais peu à peu il en franchit les bornes ; et comme insensiblement le torrent se grossit, il n'y a plus de digues assez fortes pour l'arrêter dans le chemin par où il peut se montrer à la fortune. Un péché est pour lui un acheminement à un autre péché, à proportion qu'il en tire du fruit ; ce sera aujourd'hui une fourberie et demain une injustice ; ici un mauvais office, là une noire calomnie ; tantôt une lâcheté et tantôt une violence ; il opprime l'un, il trahit l'autre ; il n'épargne rien pour perdre celui-ci, il sacrifie tout pour gagner celui-là ; il persécute ses ennemis, il supprime ses amis. Les droits les plus sacrés de la nature, la passion les viole ; les choses les plus saintes de la religion, la passion les profane ; les crimes les plus hardis, la passion les entreprend. Que vous dirai-je ? il fait servir indifféremment à ses desseins pernicieux tout ce qui les favorise ; il abat tout ce qui leur nuit ; et pourvu qu'il monte, il ne lui importe pas que les vices en soient les degrés. Voyez ce que fait Abimélech pour s'assurer la couronne : soixante-dix de ses frères sont égorgés par ses ordres sur le même autel, pour servir de victimes à son ambition démesurée. Voyez ce que fait Absalon, pour se substituer à la place de David ; c'est un sujet

qui se révolte contre son roi ; c'est un fils qui s'en prend à son père ; il met le feu dans son pays et la désolation dans sa famille ; rien ne lui fait peur ; il ne craint point de s'ouvrir un passage au trône par l'horreur, l'impiété et le sang.

Je sais bien que l'ambition n'éclate pas toujours avec tant de bruit ; que les effets en sont autres dans les souverains, autres dans les particuliers ; mais au fond c'est la même chose. La différence ne vient que de l'inégalité de la fortune, et non de l'inégalité de la passion. C'est que les uns jouent sur un théâtre plus élevé que les autres, et qu'ils font un personnage plus éclatant. Et il est toujours vrai de dire que quiconque veut être grand, est déterminé à tout ; qu'il est prêt d'élever sa fortune sur la ruine de tous les autres ; et si ce n'est par violence, ce sera au moins par artifice.

Or, y eut-il jamais rien d'une conséquence plus dangereuse pour le salut, que cette disposition à tout oser, à tout entreprendre ? Voyez donc jusqu'où le seul désir de la grandeur est capable de conduire, vous qui, peut-être, le comptez à peine pour un défaut, ou qui ne le regardez tout au plus que comme le défaut des âmes bien nées. Voyez tous les écueils où vous pouvez donner, vous qui vous embarquez volontiers sur cette mer orageuse ; voyez à quels périls vous exposez vos enfants, vous qui, pour premières leçons, ne leur inspirez que la passion de s'avancer dans la fortune ; vous qui faites le capital de votre prudence de leur en fournir les moyens ; vous qui montés si haut leur ouvrez encore le chemin à un rang plus élevé. Que si les périls qu'il y a à vouloir devenir grands n'ont pas assez de force pour vous effrayer là-dessus, donnez-moi encore un moment pour vous représenter combien il est dangereux de l'être enfin devenu ; c'est mon dernier et troisième point

TROISIÈME POINT.

Une des choses que Porphyre, cet ancien ennemi de la religion chrétienne, trouvait à reprendre dans l'Ecriture, c'était, au rapport de saint Jérôme, l'histoire de Daniel tiré de l'obscurité pour tenir la première place à la cour de Babylone. Ce philosophe accusait le prophète d'ambition, et il le blâmait de n'avoir pas refusé un honneur si éclatant ; comme si l'élévation ne pouvait jamais être dans l'ordre des choses permises, et qu'il n'y eût point de circonstances capables de la rendre légitime. Mais saint Jérôme repousse excellemment l'accusation de cet esprit chagrin ; et une des raisons qu'il emploie, c'est que la grandeur étant entre les mains de Dieu, il peut la distribuer selon les vues de sa sagesse, et se servir de ceux qu'il a faits sur la terre les images de sa souveraineté et les dépositaires de sa puissance, pour en répandre quelque portion sur d'autres. Ainsi, le roi d'Egypte fait monter Joseph à la place la plus proche du trône ; ainsi le roi de Perses donne à Mardochee le rang qu'occupait Aman. Il est donc vrai que la grandeur peut

s'acquérir, et l'Écriture nous donne des exemples qui en justifient l'acquisition. Mais cela n'empêche pas que l'élévation aux dignités ecclésiastiques ou séculières n'expose à de grands périls ceux même qui ont une espèce d'assurance que la Providence les y a placés : combien plus ceux qui ne peuvent se flatter que la leur soit l'ouvrage de sa divine main ?

Elle n'arrive véritablement jamais sans sa permission, cette élévation quelle qu'elle soit ; mais il s'en faut bien que ce soit toujours par son ordre. L'artifice et l'intrigue y ont souvent plus de part que le mérite et la vertu : on l'obtient des hommes par adresse ou par importunité, on l'arrache des mains de Dieu par violence et par force ; c'est l'argent et le crédit qui en aplanissent le chemin ; quelquefois même s'y pousse-t-on par le désordre et par le crime. Cependant écoutez si saint Grégoire en parle juste. *On ne peut, dit ce grand pape, remplir les devoirs de son état, si on n'y est entré comme malgré soi et en tremblant, et pour soutenir dignement le poids d'une grande charge, il faut que la nécessité en impose le fardeau, et non pas la cupidité.* En effet, comme saint Léon l'a excellemment remarqué, *quand la cupidité nous a poussés dans quelque emploi, c'est elle pour l'ordinaire qui nous y gouverne dans la suite ; la même passion qui nous a fait monter nous fait agir, et il est naturel que pour nous maintenir nous conservions les mêmes principes de conduite par lesquels nous avons une fois réussi.* Ainsi on use de l'élévation de la façon qu'on l'a acquise ; et il se trouve même souvent que le pouvoir secondant la passion, l'on n'est devenu grand que pour faire de plus grands maux.

Mais quand on ne se laisserait point aller à la passion, et que corrigeant ses premières vues on tâcherait de répondre à ce que demande l'état de la fortune présente, le défaut des qualités nécessaires y mettrait un obstacle insurmontable ; première raison des dangers qu'entraîne après soi l'acquisition d'une grandeur à laquelle la Providence n'appelait pas : car enfin, les obligations croissant avec les emplois, les qualités ne croissent pas. Que faites-vous donc quand vous mettez en place un homme qui n'est pas né pour la remplir ? C'est, dit le Sage, remarquez bien ses paroles, elles sont mystérieuses : c'est comme si vous jetiez une pierre dans le monceau de Mercure : *Sicut qui mittit lapidem in acervum Mercurii, ita qui tribuit insipienti honorem (Proverb., XX, 1, 8).* Mercure dans le paganisme était le dieu des chemins ; on y dressait sa statue, et les voyageurs pour tenir les chemins nets, et pour l'honorer, jetaient en passant des pierres aux pieds de cette idole. Or comme rien n'était moins propre à présider aux chemins qu'une statue qui, dépourvue de parole et de mouvement, ne pouvait ni les enseigner, ni y conduire, et que les pierres que l'on jetait à l'entour n'avaient pas le don de l'aider à parler ou à se mouvoir ; ainsi pour être élevé en honneur ce n'est pas à dire

qu'on ait de quoi y répondre. Les louanges que donne la flatterie, l'encens qu'on vient brûler aux pieds de cette idole, les démonstrations de respect que des gens en foule y apportent de toutes parts, tout cela ne communique pas les talents nécessaires pour l'administration des emplois. Mercure demeure toujours Mercure, c'est-à-dire un vrai fantôme : celui qui y est monté ignorant et stupide, y demeure ignorant et stupide, incapable de faire ce qu'il doit et ce qu'en attend de lui ; c'est-à-dire que, dépourvu des secours sans lesquels il est impossible de remplir ses devoirs, les meilleures intentions demeurent frustrées de leur effet, et que l'élévation où l'on se trouve ne sert qu'à exposer à des chutes plus terribles. Et c'est ce que l'Écriture dit encore par la bouche du Sage. *Tel a paru insensé, dit-il, après qu'il a été élevé à un rang sublime (Prov., XXX, 32), comme s'il disait : Dans une fortune médiocre un simple particulier peut se conduire heureusement, quoiqu'il n'ait que des talents médiocres ; mais il se perd dans les grands emplois, pour n'avoir pas des talents assez grands et proportionnés à ses obligations.* Et quel sujet n'aurait-il point alors, si sa chute lui ouvrait enfin les yeux, de dire à Dieu comme le saint homme Job : Vous m'avez élevé, Seigneur, en donnant du succès aux projets ambitieux que j'avais formés pour mon élévation ; mais comme tout l'édifice de ma grandeur n'a point eu d'autre fondement que le vent de mon orgueil, il n'a servi qu'à m'ensevelir sous ses ruines ; et pensant à monter au-dessus de mon état, je me suis creusé le plus affreux de tous les précipices : *Elevasti me, et quasi super ventum ponens, elisisti me valide (Job, XXX, 22).* Supposons toutefois, si vous le voulez, que les affaires, comme on le dit, fassent tellement les gens, qu'ils acquièrent par l'usage ce qu'ils n'ont pas reçu de la nature : voici une nouvelle raison qui me confirme dans ma pensée, raison tirée du fond même des félicités temporelles, dont le propre caractère est de corrompre par le plus subtil de tous les poisons. Il est bien plus aisé de souffrir l'adversité sans s'abattre, que de porter la prospérité sans se corrompre ; et comme saint Augustin l'a judicieusement remarqué, c'est un grand bonheur que de ne pas se laisser surmonter à son bonheur : *Magna felicitatis est a felicitate non vinci (Serm. 76, in Evang. Matth.).* Que si la prospérité porte avec elle ce désordre, c'est particulièrement dans l'âme de ceux qui ne sont pas nés entre ses bras. Car comme il est impossible de sortir du soleil, après avoir été longtemps enfermé dans un lieu sombre, sans que les yeux soient éblouis de sa lumière, comment passer d'une condition médiocre à une plus éclatante, sans que son éclat éblouisse ? A moins que d'avoir l'âme plus élevée que son élévation même, il est à craindre qu'oubliant ce qu'on a été pour ne se souvenir que de ce qu'on est, on ne se laisse emporter au torrent de sa fortune, enivrer à sa douceur, enchanter à ses charmes ; et que, se hâtant de jouir d'un bien

qui a coûté beaucoup et que l'on doit bientôt perdre, on ne pense qu'à se dédommager de ses travaux passés par sa prospérité présente.

Ajoutons une autre réflexion de saint Augustin, car le temps ne me permet pas de pousser celle-ci plus loin ; et voici une troisième raison de ma proposition, raison prise du succès de l'ambition même. Le plus grand de tous les malheurs, dit ce Père, c'est de devenir heureux par des voies iniques ; car de ce succès la cupidité peut tirer des conséquences horribles. Elle en conclut on qu'absolument il n'y a point de Providence, ou que cette Providence se bornant à la conduite des choses supérieures, laisse celles de la terre en proie au premier qui sait l'art de s'en emparer ; qu'il n'y a qu'à faire valoir le talent sans scrupule ; que l'impunité dont on jouit justifie tout ce que l'on a fait. Ainsi, on s'applaudit dans le mal qu'on a commis ; on s'enhardit au mal qui reste à commettre ; et comme l'a dit un poète : Peu s'en faut que des crimes heureux ne passent pour de véritables vertus : *Prosperum ac felix scelus virtus vocatur*. De là vient qu'on en trouve si peu qui puissent se repentir de ces bienheureux crimes qui ont tourné si favorablement à leur avantage, et qui travaillent à réparer des maux dont ils ont retiré tant de biens.

Il est vrai qu'une des choses que l'Ecriture nous défend plus souvent, c'est de prendre la tranquillité dont les hommes jouissent sur la terre pour une approbation de leur conduite ; elle nous apprend au contraire que, par une patience plus terrible que sa colère, Dieu diffère souvent de les punir, pour les punir plus sévèrement. Cependant, malgré tout cela, qu'il est difficile de ne se pas dire à soi-même tout ce que le Saint-Esprit nous défend si expressément dans le livre de l'Ecclesiastique : *Ne dixeris : Peccavi, et quid mihi accidit triste* (Eccli., V, 4) ? J'ai péché, et il ne m'est rien arrivé de funeste. Tant de choses que j'ai entreprises contre la loi de Dieu, et contre la charité du prochain, usures, injustices, fourberies, tout cela ne m'a point attiré de disgrâces ; il semble même que le ciel ait pris soin de réparer par ses bénédictions les malédictions que la terre me donne. Tout me rit, et je suis heureux ; pour quoi donc m'inquiéter par de vaines alarmes d'une conscience trop timide ? Voilà comme s'aveugle l'esprit, voilà comme s'aveugle le cœur. Voilà, dit saint Augustin, comme le succès séduit ceux même qu'il favorise : *Nihil infelicius felicitate peccantium, quam pœnalis nutritur impietas, et mala voluntas quasi hostis interior roboratur* (Epist. 138, ad Marcellin.). Or, quand on en est venu là, n'est-ce pas trouver le comble de l'iniquité dans le comble de la gloire ?

Mais quand, après s'être avancé à la faveur de ses intrigues, on en reconnaîtait sincèrement devant Dieu toute l'injustice, comment voulez-vous qu'on la répare ? Pour le faire, il faudrait descendre, retourner à son premier état, restituer les biens mal

acquis, renoncer à ces emplois, quitter ces charges pour lesquelles on n'a ni capacité, ni talent, remettre en de meilleures mains ce bénéfice où l'on n'est entré que par des voies illégitimes, vendre ces terres et ces maisons, retrancher cette table et ce luxe ; en un mot il faudrait défaire presque tout ce que l'on a fait. Or où trouver des chrétiens assez généreux pour s'y résoudre ? Il n'est pas que depuis tant de siècles beaucoup de gens ne se soient élevés par des pratiques criminelles, mais combien m'en marquerez-vous qui aient volontairement renoncé à leur élévation ? On en a vu assez tomber, mais on n'en a guère vu descendre. Non, chrétiens, on ne saurait jamais se déterminer à un parti si salutaire, il paraît trop rigoureux : on se flatte qu'il est extrême. Comme si la condition où l'on s'est intrus était sa condition véritable, on se persuade qu'on est en droit de s'y maintenir ; et sous prétexte de ne pas déchoir d'un état qui n'est rien moins que son état, on s'y confirme de plus en plus, bien entendu que jamais on ne s'en dessaisira. Ainsi, toujours mêmes excès, toujours même dissolution, même empressément à pousser ses enfants, même application à affermir sa fortune ; et tant s'en faut qu'on songe à rabattre quelque chose de son éclat, on ne travaille qu'à l'accroître.

Peut-être se trouvera-t-il parmi tout cela quelques bonnes œuvres, on répandra quelques aumônes, on contribuera à quelques établissements, on fréquentera les églises, on vaquera à la prière : par-là on croit contenter Dieu, du moins on calme sa conscience. Mais pour quelques fruits qu'on abandonne, on veut toujours réserver le fond, et il n'y a que la mort qui puisse arracher d'entre les bras d'une fortune dont on s'est rendu l'esclave.

Cela étant ainsi, chrétiens, ne reviendrons-nous point de notre erreur, et persisterons-nous encore dans cette folle estime dont nous sommes si prévenus pour l'élévation ? Les périls évidents dont elle est environnée ne feront-ils point autant d'impression sur nos esprits que les faux charmes qui y sont attachés ? Vous avez réussi, mon frère, et vous voilà enfin arrivé au comble de vos vœux. Les biens, les honneurs, les charges sont entrés dans votre maison : vous voulez que je m'en réjouisse avec vous, je ne le puis. Vous avez acheté trop cher une chose trop frivole, et par mille périls vous n'êtes parvenu qu'à un plus grand péril. Quoi ! pendant vingt ou trente ans vous vous serez tourmenté pour atteindre au poste où vous êtes, et combien vous reste-t-il de beaux jours pour en jouir ? La vieillesse approche à grands pas, et la mort même n'est pas loin. Est-ce que dix années de vie méritent qu'on se charge devant Dieu du poids de tant d'iniquités ? Car ces iniquités, à le bien prendre, sont le seul fruit que vous laissez cette prétendue fortune ; à cela près, que vous en restera-t-il ? Des richesses ? elles passeront entre les mains d'un étranger qui peut-être en abusera et s'en montrera indi-

gne. Un nom illustre ? outre que rien n'est plus vain que ce nom, quelque illustre qu'on le suppose, peut-être que les choses changeant de face, ce nom deviendra le mépris de ceux-mêmes qui le rêvéraient. Des titres et des qualités ? ce sera pour votre famille ou tout au plus pour votre tombeau. Qu'est-ce donc qu'une grande fortune ? une grande vanité, ou, pour parler plus juste encore, de grands périls et rien plus.

Or, avec cette réflexion, si nous en demeurons une fois bien pénétrés et bien convaincus, nous laisserons-nous encore éblouir par l'éclat mensonger d'une élévation non-seulement si chimérique, mais si criminelle ? L'envierons-nous encore à ceux que la Providence a souffert y monter, ou plutôt ne les plaindrons-nous pas ? Si nous-mêmes y sommes montés, quelle frayeur sera la nôtre ? Au lieu d'y craindre quelque revers, ne demanderons-nous pas à Dieu qu'il frappe et qu'il renverse cet ouvrage d'iniquité, pour nous sauver au dépens de sa perte ? Du moins s'il vient à se détruire, si la malice d'un ennemi, si la jalousie d'un rival, si ce qu'on appelle malheur change la face de nos affaires, en murmurerons-nous encore, n'en demeurerons-nous pas consolés, et ne reconnaitrons-nous pas au travers de ce débris la main qui nous vient jeter dans le port par la tempête ?

Ah ! bien loin donc de chercher les honneurs s'ils nous fuient, fuyons-les plutôt s'ils nous cherchent, en cela fidèles disciples de Jésus qui, comme l'a remarqué un Père, alla au-devant de ceux qui voulaient le faire mourir, lui qui s'était dérobé à la poursuite de ceux qui voulaient le faire roi, mais qui par là aussi mérita une élévation beaucoup plus grande que celle qu'il avait méprisée. C'est la gloire que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE TROISIÈME JEUDI DE JARÈME.

Du luxe.

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura et hyssopos, et epulabatur quotidie splendide. Et erat quidam mendiculus, nomine Lazarus..., cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis; et nemo illi dabat.

Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare..., qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait (Luc., XVI, 19-21).

Quoique la pauvreté soit une vertu, les richesses ne sont pourtant pas un vice, ou plutôt, comme l'a dit saint Jérôme, ni les richesses, ni la pauvreté, à proprement parler, ne sont ni vice ni vertu, mais leur usage bon ou mauvais. Toutes deux ont leur écueil, toutes deux ont leurs avantages. Il se trouve des pauvres vicieux comme de vertueux riches sur la terre; et il ne faut pas croire qu'à la mort tous les riches soient ensevelis dans l'enfer, comme celui dont parle notre évangile, ni que tous les pauvres soient élevés dans le ciel comme Lazare. C'est même une réflexion bien consolante de saint Augustin que si Lazare pauvre fut porté

par les mains des anges, il fut porté dans le sein d'Abraham riche, pour nous apprendre que l'entrée du royaume de Dieu est ouverte à tous les états, à l'opulence aussi bien qu'à l'indigence; et que, comme on voit le ciel de tous les endroits de la terre, on y peut aussi aller de toutes les conditions, des plus éminentes tout de même que des plus basses.

Cependant, soit que nous jugions des choses sur le témoignage de l'Écriture, soit que nous en prenions l'expérience pour juge, la pauvreté a de grands avantages sur les richesses, et les richesses sont exposées à plus d'écueils que la pauvreté. Car, pour supposer d'abord qu'il n'y a ni injustice dans leur acquisition, ni avarice dans leur possession, défauts qui en sont presque inséparables, mais auxquels je ne veux point toucher, parce que mon évangile n'en fait point le crime du riche qu'il réprouve; pour m'en tenir au portrait de ce riche mondain, tel que Jésus-Christ l'a tracé, voyez, je vous prie, à quoi les richesses nous exposent quand, dans leur usage, nous n'aurions à en craindre que le luxe seul, qui a fait tout le péché de ce fameux criminel. Car, comme saint Chrysostome l'a judicieusement remarqué, et sa remarque fera le partage de mon discours, au lieu que d'ordinaire un péché ne combat qu'une vertu : celui-ci l'humilité, celui-là la tempérance, un autre la charité; le luxe, qui ne porte presque pas le nom de péché dans le monde, ou plutôt qui fait la bienséance du grand monde, le luxe combat tout à la fois les trois plus belles vertus de la morale chrétienne : l'humilité, la tempérance, la charité; l'humilité, par l'orgueil qu'il inspire; la tempérance, par la dissolution à quoi il porte; la charité envers le prochain, par la dureté qu'il nourrit secrètement envers les pauvres.

Mais avant que d'entrer en matière, peut-être est-il à propos d'aller au-devant de deux erreurs dont on se laisse aisément prévenir sur ce sujet. La première, parce que ne concevant le luxe que comme le vice des plus éminentes conditions, beaucoup de gens croiraient peut-être n'y avoir point d'intérêt. La seconde, parce que le luxe n'étant pas de la nature de ces péchés dont la seule idée imprime de l'horreur, vous êtes peut-être accoutumés à ne vous le représenter que comme une chose indifférente, ou tout au plus comme une bagatelle qui ne mérite pas qu'on s'en occupe, pendant qu'il y a tant d'autres défauts plus essentiels à réformer. Mais pour peu d'application que vous me donniez, vous reviendrez assurément de ces erreurs. Vous verrez d'abord que le luxe est un vice de la ville aussi bien que de la cour, de la province aussi bien que de la ville, et quelquefois des médiocres aussi bien que des plus hautes conditions, quoique non dans la même proportion; et vous conviendrez en même temps que ce vice est bien pernicieux, puisque d'un seul coup il ruine ce qu'il y a de plus grand dans la morale, et de plus important pour le salut : l'humilité, la tempérance, la charité,

D'ailleurs ce que je dirai pour l'instruction des riches servira indirectement pour la consolation des pauvres. Et comme les contraires n'éclatent jamais mieux que par l'opposition de leurs contraires, comparant les avantages de leur état avec les désavantages de l'état opposé au leur, ils apprendront de ce discours non-seulement à souffrir leur état avec patience, mais encore à l'embrasser avec joie. Ainsi nous parlerons également à tout le monde, et tout le monde trouvera également à s'édifier, s'il plaît à l'Esprit de Dieu de nous accorder son secours. Demandons-le lui humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Saint Chrysostome se plaint avec justice que comme la nécessité inventa d'abord tous les arts qui sont aujourd'hui en usage parmi les hommes, le luxe les a corrompus dans la suite pour les faire servir à la vanité. C'est le désordre qu'on a introduit par ces merveilles découvertes, auxquelles les hommes sont redevables du secret de faire des maisons, des ameublements, des habits. Tout cela dégénérant de l'innocence de la première institution, l'on a abusé de ces beaux dons du ciel, pour s'accommoder au goût du monde par toute sorte d'ornements superflus aux dépens de l'humilité chrétienne. C'est là, comme je vous l'ai dit d'abord, le premier dérèglement et le premier caractère du luxe : il nourrit, il flatte l'orgueil ; et il n'y a point d'humilité qui soit à l'épreuve du poison qui l'accompagne.

L'humilité peut regarder trois sortes d'objets, disent les Pères, ou Dieu, ou soi-même, ou le prochain ; et selon la différence de ces objets, elle inspire des sentiments différents. A l'égard du prochain, ce sont des sentiments d'abaissement et de déférence ; à l'égard de soi-même, des sentiments de confusion et de mépris ; à l'égard de Dieu, des sentiments de respect et de religion. Mais le luxe est accompagné d'une sorte d'orgueil qui inspire des sentiments tout contraires ; sentiments de prééminence et de distinction à l'égard du prochain ; sentiments de complaisance et d'estime à l'égard de soi-même, sentiments de mépris et d'impiété à l'égard de Dieu.

L'humilité, dit un grand homme, est dans la religion ce que les corps les plus pesants sont dans la nature, elle tend toujours en bas ; c'est là qu'elle a mis son centre, et elle ne trouve son repos qu'au-dessous de tous les autres ; c'est là aussi la grande et la première leçon de l'Evangile : Se faire petit aux yeux de ses frères, leur céder les places les plus honorables, chercher en toutes choses une sainte obscurité. Mais le style du luxe est bien différent : la première leçon qu'il donne, c'est de se distinguer des autres, c'est de l'emporter, c'est de se signaler en tout par une magnificence qui couvre et qui efface tout ce qui est autour de soi. En effet, voyez le monde. Tandis que, par un raffinement d'orgueil, les hommes affectent entre eux une fausse humilité, humilité de

compliment et de cérémonie, et qu'ils font semblant de céder les uns aux autres par des déférences contrefaites, ils se disputent à qui le portera plus haut, par une émulation pitoyable et ridicule tout ensemble.

Car n'attendez pas qu'on garde sur cela ni modération, ni mesure. Les yeux ne peuvent plus aujourd'hui faire le discernement de la naissance ou de la condition ; tel particulier sera logé, servi, et traité en prince ; la ville veut aller de pair avec la cour, et la province avec la ville ; et chacun est tellement enivré de sa vanité, qu'il n'y a plus ni sentiment de religion, ni considération de bien-séance, ni même de raisons domestiques qui puissent mettre des bornes à l'excès de la dépense. O humilité ! humilité chrétienne, où êtes-vous ? Vous nous ordonnez de descendre, et nous ne cherchons qu'à monter : vous nous commandez de nous cacher, et nous n'aspirons qu'à paraître ! Le nécessaire ne nous suffit pas, le commode même n'a pas de quoi nous contenter ; il nous faut du beau et du magnifique ; et si à la vue de l'éclat dont nous brillons les autres ne demeurent pas éblouis, notre orgueil n'est point satisfait.

Que si le luxe ruine en nous cette humilité extérieure qui nous fait de si sévères lois d'une étroite modestie, par déférence pour le prochain, il ne blesse pas moins l'autre partie de l'humilité, qui nous oblige de rentrer en nous-mêmes, pour en concevoir du mépris et de la confusion. Car pour se mépriser, dit saint Bernard, c'est assez de se regarder, et il ne faut que se connaître pour se confondre. En effet, nous portons au dedans de nous tant de misères et tant de faiblesses, qu'il est impossible d'y jeter les yeux, sans être obligés d'avouer notre néant. D'où vient donc cette bonne opinion de nous-mêmes qui nous entête si agréablement ? du peu d'attention que nous apportons à nous considérer du côté qu'il le faudrait faire, et de l'application continuelle avec laquelle nous nous envisageons par de certains endroits flatteurs qui nous en imposent et qui nous trompent. Or de toutes les illusions, il n'y en a point de plus propre à nous entretenir dans cette agréable erreur que le luxe. Car un homme se perd aisément de vue lui-même au milieu de tout l'éclat dont il est environné ; il prend volontiers la grandeur de sa dépense pour la grandeur de sa personne ; et comme si les choses qu'il a autour de lui ajoutaient en effet à ce qu'il est, il s'accoutume à ne concevoir que de hautes idées de lui-même ; il ne s'en fait que de pompeuses définitions ; il oublie qu'il est homme, et un homme plein de défauts, un homme comme les autres et peut-être au-dessous des autres, pour se souvenir seulement qu'il est grand et opulent.

Voilà comme l'esprit s'empoisonne, voilà comme le cœur se corrompt, voilà comme on ne s'occupe uniquement que de soi-même, ou plutôt, voilà comme on s'oublie, pour ne s'occuper que de tout ce qui est hors de soi. Toujours dans l'admiration de sa prétendue

excellence, on s'accroche à tout pour se relever, on fait vanité de tout, jusqu'aux choses les plus frivoles. Voyez-vous, dit saint Chrysostome (car il est bon de montrer quelquefois à l'homme son ridicule par une sainte raillerie), voyez-vous ces jeunes gens, lorsqu'ils sont un peu proprement mis et que leur habit est superbe? Non, je ne crois pas qu'un conquérant soit plus content de lui-même, lorsqu'il vient de remporter une victoire considérable. Oh! qu'ils se savent bon gré des parures qui les ornent, et que si l'on pouvait pénétrer jusqu'à leur cœur, on y trouverait d'applaudissements secrets et de douces complaisances! Demandez à cette femme de quelle pensée elle s'occupe, quand, attentive à consulter son miroir sur tous ces ajustements, tant de mains remuent autour d'elle pour la parer : demandez-lui si jamais il lui est venu dans l'esprit de se dire à elle-même : Pourquoi toute cette peine, et à qui tout cet honneur? Est-ce ainsi qu'on doit traiter la cendre et la poussière? Faut-il tant d'ornements et tant de façons à une pécheresse qui mériterait, si Dieu lui faisait justice, de passer à l'heure qu'il est entre les mains des démons, et d'être condamnée à une confusion éternelle? Voilà ce que devrait lui suggérer l'humilité; mais tout cet attirail de vanité qui l'environne lui inspire bien d'autres pensées; car, laissant à part ce qu'il y a de plus criminel et de plus honteux, pour ne soupçonner en tout cela ni galanteries, ni intrigues, si l'on n'a pas un dessein formé de devenir l'idole des autres, on se rend idolâtre de soi-même. C'est jusque là qu'en vint l'ange rebelle pour avoir été trop attentif à contempler les riches avantages dont la main de son Créateur l'avait revêtu en le formant. Charmé de sa beauté et prenant son repos dans cette vue qui le flattait, il se remplit tellement de l'amour de lui-même, que ce malheureux amour occupa le trône de son cœur et en chassa l'amour de Dieu, qui seul devait y régner. Ainsi à force de se bien mettre, à force de se regarder quand on est bien mis, on s'applaudit, on s'admire, on s'en aime davantage; et la chose va quelquefois à un tel excès de complaisance, qu'on oublie entièrement Dieu, pour ne se remplir que de soi. De là ces temps infinis à s'habiller, pendant qu'on passe si légèrement sur les devoirs de la religion, qu'on a bien de la peine à leur ménager un quart d'heure; de là ces empressements et ces soins pour l'un, pendant qu'on n'a que négligence et qu'indifférence pour l'autre; de là, le dirai-je sans blesser la gravité du lieu où je parle? mais le tairai-je sans manquer à mon devoir? de là ces impatiences et ces colères pour un peu de ruban mal tourné, ou pour un cheveu de travers, pendant qu'on souffre tranquillement une conscience dérangée, où tout est dans la confusion et dans le désordre.

Quand je m'arrêterais là, Messieurs, j'aurais déjà droit d'en conclure que le luxe porte son orgueil jusqu'à Dieu; mais en voici encore des preuves plus éclatantes et plus

sensibles. *Donnez-moi seulement, Seigneur, ce qui sera nécessaire pour vivre*, disait Salomon à Dieu, *de peur qu'étant rassasié je ne sois tenté de vous méconnaître et de dire : Qui est le Seigneur (Proverb., XXX, 7-9)?* Rien n'est plus sage que cette demande. Car en effet si quelque chose tente l'homme et le porte insensiblement à oublier Dieu, c'est l'aise, c'est l'abondance. Quand Salomon ne l'enseignerait point dans ses livres, il nous l'aurait suffisamment appris par son exemple, puisque dans le comble de gloire et de biens où Dieu l'avait mis, il lui fit le plus grand de tous les outrages, en bâtissant des temples aux idoles dans la même ville où il avait consacré par son ordre un temple si magnifique à son nom. N'avez-vous point aussi pris garde au langage orgueilleux et impie que tient, dans le prophète Daniel, un puissant roi de Babylone? Ce prince, ébloui par l'éclat de sa propre grandeur, enivré de sa fortune, enflé de ses succès, possédé de ses richesses plus qu'il ne les possédait, s'écrie dans le transport que lui donnaient tant de si douces pensées : *Nonne hæc est Babylon magna (Dan., IV, 27)?* Cette ville où je règne aujourd'hui dans le sein de la gloire et du repos, cette superbe cité qui donne des lois à toute l'Asie, n'est-elle pas l'ouvrage de mes mains et le monument de ma puissance? L'ingrat oubliait Dieu, comme vous voyez; il se prévalait des avantages qu'il en avait reçus, il se les appropriait, comme s'il ne les eût tenus que de soi-même.

Mais s'il ne se trouve pas aujourd'hui des hommes assez dépourvus de raison pour s'emporter ouvertement à ces blasphèmes, il ne s'en trouve que trop qui ont les mêmes sentiments dans le cœur; car s'il nous était permis d'entrer en certaines maisons de crédit, ces maisons où règnent l'abondance et la fortune, trouverions-nous qu'il y ait un autre Dieu pour eux que leur ambition, leur grandeur et leur opulence? A les voir vivre de la manière dont ils vivent avec Dieu, paraît-il qu'ils croient tenir de lui et ce qu'ils sont et ce qu'ils ont? pensent-ils à lui, si ce n'est pour l'offenser? parlent-ils de lui, si ce n'est pour le blasphémer? Ah! qu'il est difficile à la vue de cette élévation, dont on a jeté les fondements par ses mains, de ces maisons qu'on a faites, de ces terres qu'on a embellies, de ce faste, de cette pompe où l'on se trouve, qu'il est difficile qu'il n'échappe pas au cœur quelques saillies pareilles à celles du roi de Babylone! Dieu n'est pas toujours celui qui en reçoit le plus d'encens, l'on en retient pour l'ordinaire la meilleure part pour soi-même; on se le croit légitimement dû comme à l'unique, ou du moins comme au principal ouvrier de ces merveilles.

Aussi, diriez-vous que le luxe entreprend de braver Dieu, lors même qu'il fait mine de l'adorer; car il ne respecte pas même sa présence ni ses autels : fier et altier jusque dans le sanctuaire, c'est là qu'il affecte de déployer sa pompe et sa magnificence. Voyez entrer quelquefois certaines gens dans une

église; à considérer leur air, leur contenance, leur suite, la richesse qui brille jusque dans les instruments de leurs dévotions, vous paraîtra-t-il qu'elles aient pour Dieu les sentiments du respect qui est dû à une si haute majesté? Les prendrez-vous pour des créatures qui vont se prosterner aux pieds de leur Créateur? Vous persuaderez-vous que ce soient des criminels qui ont un juge à fléchir et des grâces à demander? Hélas! toutes leurs manières si hautes et si profanes vous diraient bien plutôt qu'elles ne songent qu'à lui disputer en quelque sorte sa gloire, et qu'ils viennent moins l'adorer que chercher des adorateurs.

Il est donc vrai que le luxe est l'ennemi de l'humilité de quelque côté qu'on la prenne, et qu'il n'y a sorte d'orgueil à laquelle il ne nous porte; orgueil envers le prochain, orgueil au dedans de nous-mêmes, orgueil à l'égard de Dieu. Mais ce que je vous prie de bien remarquer, Messieurs, c'est que comme il n'y a peut-être point d'orgueil moins pardonnable, il n'y en a point aussi que Dieu pardonne moins: deux vérités qui vont faire la conclusion de cette première partie.

Que la chose du monde la plus déraisonnable et la plus mal entendue soit cette espèce de vanité qui n'a pour fondement que le luxe, y a-t-il lieu d'en douter? Petit esprit, dit saint Jean Chrysostome, à qui un habit bien fait et richement étoffé donne de l'orgueil, vous croyez votre gloire bien établie; mais ne voyez-vous pas que si ces ouvrages pouvaient acquérir quelque gloire, ce serait à celui qui les a faits, et non pas à celui qui les porte? D'un autre côté, y a-t-il rien de si ridicule et de si indigne de l'homme, que de faire trophée d'une chose qui ne lui a été donnée que pour couvrir sa honte, et qui par conséquent devrait sans cesse lui reprocher sa faute? Enfin, conclut saint Chrysostome, si vous prétendez vous faire valoir par votre magnificence, vous vous mécomptez étrangement. C'est là justement pour soulever tout le monde contre vous, et les riches et les pauvres. Car d'un côté cette magnificence donne de la jalousie aux riches, qui ne voulant pas vous céder, ont peine à vous égaler; et de l'autre elle irrite les pauvres, qui attribuent à vos superfluités la cause de leurs misères.

Ici, Messieurs, il me vient dans l'esprit une difficulté à laquelle je crois devoir satisfaire. Quand un ministre de l'Evangile s'engage un peu avant dans la matière que je traite, il est assez ordinaire aux profanes qui sont plongés dans ces excès de lui reprocher qu'il cherche à faire le procès aux gens sur des choses de nulle conséquence, qu'il les chicane pour rien, qu'il s'amuse après des minuties, et qu'il y a des vérités bien plus importantes, dont il devrait les entretenir. Mais pour arrêter tout d'un coup des plaintes si déraisonnables, je supplie ceux qui pourraient être d'humeur à les faire de considérer que l'esprit de Dieu n'a pas dédaigné de descendre dans le détail de ces choses, pour en faire une sévère censure; qu'il les

a jugées dignes d'avoir place parmi ces hautes vérités, qui regardent le salut.

Sans doute que le grand Apôtre ne manquait pas de matière pour entretenir Timothée, son disciple, et cependant il n'a pas laissé de traiter ce qui regarde les ornements du corps, pour en condamner la superfluité (1 Tim., II, 9). Sans doute que saint Pierre avait des avis importants à donner aux fidèles pour la conduite de leur vie; et cependant il n'a pas jugé qu'il fût au-dessous de son ministère, de leur prescrire des lois en particulier sur la modestie des habits (1 Petr., III, 3). Aussi, chrétiens, malgré les préjugés de votre amour-propre, comprenez s'il vous plaît aujourd'hui que tout cela n'est rien moins qu'indifférent. Car ce que Dieu condamne, ce que Dieu fondroie, ce que Dieu punit d'une manière si terrible peut-il jamais entrer dans l'ordre des choses innocentes?

Or, pour ne point dire ici que la première chose dont l'Evangile fait un crime au riche qu'il nous représente, c'est l'excès de sa parure et la pompe de ses habits, le Saint-Esprit pouvait-il s'expliquer avec plus de force qu'il ne fait par la bouche d'Isaïe: *Parce que les filles de Sion ont marché la tête levée, fières de leurs ajustements, le Seigneur leur arrachera ces cheveux dont elles auront fait leur ornement; leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, et leurs superbes habits en un très-rude cilice* (Isaï., III, 16 et seq.)? Mais c'est peut-être parce que ces personnes les portaient avec un dessein criminel, et que ces châtiments ne tombent que sur leurs mauvaises intentions? Le prophète ne les en accuse point; et cependant après avoir marqué en particulier tous ces instruments de leur luxe et de leur vanité, il ajoute que Dieu en prendra une vengeance si éclatante, que Jérusalem en sera dans les larmes et dans la désolation.

Dé faisons-nous donc de cette puérilité, qui, toute vaine qu'elle est, ne laisse pas de nourrir en nous un orgueil aussi criminel que ridicule. Ou si l'intérêt de l'humilité n'est pas encore assez fort pour réprimer l'amour du luxe, joignons-y celui de la tempérance; car le luxe n'est pas moins déclaré contre l'une que contre l'autre; et comme il enfle l'esprit, il corrompt le cœur. Ce sera mon second point.

SECOND POINT.

Il y a certaines vérités, comme l'a remarqué saint Chrysostome, que le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'établir par ses discours; mais qu'il a voulu, s'il le faut dire ainsi, nous faire sentir par des exemples; soit à cause de l'importance des choses, soit à cause de la dureté de notre cœur, ou pour tous les deux ensemble. C'est particulièrement sur le chapitre des richesses et de ses mauvais effets qu'elles produisent, dont le luxe est le plus universel et le plus grand, que le Sauveur du monde a gardé cette méthode. Prenez l'Evangile en main, cette règle

sûre et infaillible de notre foi et de nos mœurs ; et partout vous pourrez observer qu'il est ordonné aux riches du siècle de régler de telle sorte l'usage de leurs biens, qu'ils en usent selon les lois d'une modération exacte pour eux et d'une charité libérale pour les autres. Mais parce que la corruption de l'homme le révolte contre une doctrine si incommode à ses passions, le Fils de Dieu en confirme la vérité par une histoire mémorable ; et pour faire plus d'impression sur les esprits, il veut la rendre palpable à tout le monde par toutes les circonstances d'un si fameux événement. En effet, que nous prêchons l'exemple de ce riche malheureux de notre évangile, dont l'histoire est si tragique ? Laissant à part la cruauté de ce barbare envers un pauvre, dont la misère donnait, si j'ose le dire ainsi, de la compassion à ses chiens, parce que cette circonstance appartient à la dernière partie de mon discours ; à considérer cet exemple par le côté qu'il nous présente le premier, il nous dit ce que l'Écriture répète tant de fois et ce que le monde ne veut point croire : que, jouissant simplement des biens de la vie, un riche se peut perdre dans les richesses ; que, sans tomber dans des vices grossiers, on court risque de se damner pour prendre toutes ses aises ; et que la seule mollesse d'une vie trop sensuelle, sans alléguer d'autres raisons, est un titre suffisant pour fonder la réprobation des grands de la terre.

Car prenez garde, mes frères, c'est la réflexion de saint Augustin, on ne reproche à cet homme ni rapine, ni violence ; il n'est point accusé d'avoir ou dépouillé la veuve, ou opprimé l'orphelin ; il était riche, il est vrai, mais ses richesses après tout n'avaient rien d'illégitime. Quel fut donc enfin son péché ? Ne lui en imputez point d'autre que celui dont il se trouve chargé par la bouche de la vérité même : *Induebatur purpura et bysso*, et *epulabatur quotidie splendide* : Il était vêtu de pourpre et de lin, et il se traitait tous les jours magnifiquement. O Seigneur ! si c'est là un crime, où sont aujourd'hui les innocents parmi les grands et parmi les riches ? Quoi ! mon Dieu, si cet homme était vêtu superbement, cela n'était-il pas de sa condition ? S'il tenait bonne table, n'avait-il pas du bien pour cela ? Dites-nous donc, s'il vous plaît, le sujet d'un arrêt aussi rigoureux que celui qui l'a précipité dans les flammes de l'enfer ? Si vous êtes en peine, écoutez la réponse d'Abraham. Car ce patriarche lui rendant raison du supplice auquel il avait été condamné, ne noircit sa mémoire d'aucun crime, chose qu'il n'aurait pas oubliée, s'il avait été criminel, pour le confondre davantage. Mais il lui dit simplement que la face des choses a changé, et qu'il n'est à présent dans les tourments que parce qu'il avait vécu dans les plaisirs : *Fili, recordare quia recipisti bona in vita tua*. Il faut donc avouer, Messieurs, que le monde se mécompte étrangement dans les jugements qu'il porte des choses. Car qui se fait aujourd'hui un scrupule ou de la magnificence dans les ha-

bits, ou de la somptuosité dans les festins ? Qui ne met pas toutes ces choses au rang de celles qui sont permises à sa naissance ou à sa fortune ? Qui se demande à soi-même compte de la dépense qu'il fait, pourvu qu'il ne la soutienne point par de mauvais artifices ? Qui s'alarme pour mener une vie douce et commode, au milieu de l'affluence et dans le sein du repos ? Tranquilles sur tout cela, nous ne songeons qu'à jouir du présent, sans rien craindre de l'avenir ; et nous ne laissons pas de prétendre que nous arriverons au ciel, quoique nous ne marchions que par un chemin de fleurs.

Mais revenez, dit saint Bernard, au tribunal d'Abraham, pour réformer sur son arrêt l'injustice de votre jugement ; et souvenez-vous, qui que vous soyez, que, par une vicissitude aussi juste que nécessaire, les maux prendront à leur tour la place des biens. Non, mon frère, s'écrie saint Jérôme, non, il ne se peut faire que le corps ait sa satisfaction dans ce monde et l'âme dans l'autre ; on ne va point aux plaisirs par les plaisirs ; et qui voudra mener une vie agréable, doit nécessairement attendre une mort affreuse. Car enfin, pour reprendre la pensée de saint Bernard, quand Dieu nous a bannis de ce délicieux séjour où tout aurait secondé nos inclinations, où rien n'aurait traversé nos plaisirs, il n'a pas prétendu nous permettre que nous nous bâtissions ici-bas à nous-même une autre espèce de paradis avec le secours des biens dont il nous a prêté l'usage pour les besoins de notre exil, et qu'ingénieux à nous satisfaire, nous nous abandonnassions à la joie dans une vallée de pleurs. Il faut que sur les pas des mages, nous prenions un autre chemin pour retourner dans notre patrie ; et comme ce furent les plaisirs des sens qui en chassèrent le premier homme, ses enfants n'y peuvent rentrer que par la mortification des sens.

Je ne sais, Messieurs, si je ne suis point trop long à établir cette vérité ; ou plutôt je ne sais si après tout ce que j'ai dit, j'aurai été assez heureux pour bien l'établir dans vos esprits. Car encore que de tous les principes de la religion ce soit peut-être là le plus clair ; quoique l'Évangile s'en soit expliqué de la manière la plus forte qu'on puisse prendre pour faire passer une chose en loi, les riches ne s'y veulent point rendre, et le luxe, où la plupart sont plongés, les rend sourds à tant de voix, et aveugles à tant de lumières. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, qu'un des caractères du luxe est de choquer toutes les lois de la tempérance chrétienne aussi bien que celle de l'humilité, et de corrompre le cœur par les attrait de la volupté, en même temps qu'il séduit l'esprit par les illusions de l'orgueil. En effet il n'est pas difficile d'observer trois différents degrés par lesquels il fait monter un riche voluptueux au comble de la prostitution ; et je vous prie, Messieurs, d'y faire attention avec moi. On veut les plaisirs, on veut toute sorte de plaisirs, on veut toute sorte de plaisirs dans l'excès.

On veut les plaisirs, première démarche du luxe : car prenez garde s'il vous plaît que le premier soin qu'il inspire, c'est de bannir de la vie tout ce qui porte avec soi peine ou incommodité. Ces grandes maximes de l'Evangile qui condamnent le chrétien à se haïr soi-même, à porter sa croix, à mortifier son corps, il commence par les renverser, pour en établir de contraires. Comme si ces lois n'étaient faites que pour des pénitents de profession, ou pour des hommes du dernier ordre, ou il les relègue dans le cloître, ou il les renvoie à ceux qui s'y trouvent assujettis par la dureté de leur fortune : pour lui, quoi qu'en veuillent dire les règles de cette milice laborieuse dans laquelle il s'est enrôlé, sa devise est de ne rien souffrir. Que ce soit là le génie des riches, il ne faut pas les observer de fort près pour le reconnaître. Comme ils se trouvent dans l'affluence des biens qu'ils possèdent, tous les secours nécessaires pour repousser tout ce qui peut chagriner la nature, ils n'oublient rien pour l'en garantir en effet. Les sens ne veulent point qu'on les gêne, ils ne les gênent sur rien ; le travail est odieux, ils mèneront une vie oisive ; le jeûne n'accomode pas une chair nourrie entre les bras de l'intempérance, il faut s'en dispenser ; l'abstinence des viandes seule fait de la peine, il faut la violer ; la prière est une contrainte trop assujettissante, on en néglige la pratique ; la pénitence demande trop de choses, on se contente de l'apparence. Enfin, Messieurs, que vous dirai-je ? Toutes les épines de la voie étroite, un riche mondain les arrache ; il n'oublie rien pour s'y mettre au large. Et la première chose à laquelle il fait servir sa fortune, c'est la commodité, c'est l'aise. Mais ne croyez pas qu'il s'y arrête. Car non-seulement il veut le plaisir, qui consiste dans l'éloignement de la peine ; il veut toute sorte de plaisirs : et c'est sa seconde démarche.

Or c'est là le malheureux avantage des richesses : tout ce qui peut flatter les sens, elles l'ont entre leurs mains. Un riche n'a qu'à choisir, tout est à sa discrétion. Jeux, spectacles, équipages, table, ameublements, domestiques, maison à la ville, maison à la campagne ; il peut donner dans tout, s'il est d'humeur à le faire. Aussi sait-on comme on en use, et il ne faut pas être beaucoup du monde pour le savoir. Car qui est-ce qui se renferme, je ne dis pas dans le sein de la mortification évangélique, mais dans les bornes d'une modération honnête et d'une juste retenue ? Quelle est la vie des riches du siècle, qu'une révolution continuelle de plaisirs ? Voyez une âme mondaine, de quoi se retranche-t-elle ? Que se refuse-t-elle ? Y a-t-il quelque chose qui puisse la contenter dont elle se prive ? Et ne sacrifie-t-elle pas à sa sensualité tout ce que sa sensualité demande ? Idolâtre d'elle-même, elle n'a point d'autre application ou qu'à se repaître des plaisirs qui sont déjà inventés, ou qu'à en inventer de nouveaux. Un divertissement succède à l'autre ; elle en change pour mieux les goûter ; elle sait si bien l'art de remplir

le cours de la journée, qu'il ne s'y trouve point de vide ? Non, Messieurs, ce n'est plus dans l'Evangile qu'il faut aller chercher l'exemple d'une vie voluptueuse ; ce riche dont il parle n'y entendait rien au prix de nos jours ; ou du moins ce que l'Evangile nous rapporte comme une chose extraordinaire est tombé dans l'ordre commun. Encore pousse-t-on plus loin les choses ; et c'est ce que j'ai appelé vouloir toute sorte de vlaisirs dans l'excès.

Il est vrai que le riche dont saint Luc a immortalisé les malheurs joignait à la mollesse des habits la magnificence de la table. Il est vrai que cette vie douce avait passé chez lui en habitude, et que c'était son occupation de tous les jours ; mais du moins il ne paraît pas dans l'Ecriture qu'il s'emportât à d'autres extrémités, au lieu que dans nos jours il n'y a plus de bornes pour la licence. Ce n'est point assez des plaisirs, il faut y joindre les crimes, et les crimes les plus monstrueux d'une dissolution effrénée. Car s'il m'était permis d'exposer sur la scène ce qui se passe derrière le théâtre, que d'ordures je découvrirais ! Que d'abominations je vous montrerais ! Mais sans pénétrer jusque dans le secret de ces bienheureux de la terre, leurs excès ne frappent-ils pas assez nos yeux ? Car combien qui, faisant servir leurs richesses à leurs passions, prodiguent l'or et l'argent pour corrompre l'innocence et la jeunesse, et pour séduire la simplicité du sexe par l'éclat de leurs dépenses ? Qui ne sait que c'est par là que s'ébranle la constance des mariages, et que se tendent les pièges les plus dangereux à la pudeur ? Mais *malheur à vous, s'écrie un prophète, malheur à vous qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses ! car Dieu vous réserve comme des victimes qu'il engraisse pour le jour de sa colère. Ces hommes voluptueux seront menés dans une terre étrangère, pour servir à un roi barbare ; le Seigneur l'a ainsi juré, et la chose arrivera* (Amos, VI).

Dieu se vengeait autrefois de la sorte, Messieurs, par des supplices prompts et visibles sous une loi où tout était terrestre et grossier ; et il punit en effet les débordements des grands de Judée par une rude captivité sous les rois de Babylone, comme on le voit dans l'Ecriture. Mais, plus sévère aujourd'hui, il traite ordinairement les riches voluptueux comme le riche de l'Evangile ; il les laisse vivre, dans les délices et mourir dans l'impénitence, sans les réveiller de ce profond assoupissement que quand leur mal est sans remède. Ne nous laissons donc point enivrer à cette douce mortelle du luxe, mais n'en redoutons pas moins la cruauté. Car si d'un côté il amollit le cœur par les plaisirs, de l'autre il enduret l'âme envers les pauvres : ennemi non-seulement de la tempérance, mais encore de la charité ; c'est son dernier caractère et ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus opposé que

la profusion et l'avarice, elles ne laissent pas malgré leur opposition de se rencontrer et de subsister ensemble dans le luxe. La profusion en fait le véritable caractère, puisque rien ne lui coûte pour porter les choses dans l'excès, et au delà des bornes du raisonnable. Mais l'avarice ne lui est pas moins naturelle, puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse fournir par ses ressources aux frais et aux appointements de la dépense. Un païen l'avait aussi compris, quand il a posé pour principe dans sa morale que tout prodigue d'un côté est nécessairement resserré de l'autre ; et saint Ambroise est entré dans la même pensée, quand il a dit que la profusion était la mère de l'avarice. On peut remarquer de deux sortes d'avarice après saint Augustin : avarice qui regarde le bien d'autrui, avarice qui regarde le bien propre ; avarice qui apprend à s'enrichir des dépouilles de ses frères par toutes les voies que la fourberie, l'injustice et la violence peuvent suggérer avec impunité, avarice qui consiste à ménager ses richesses de telle sorte qu'on les emploie uniquement à ses usages, sans admettre personne à leur participation. Mais l'une et l'autre sert au luxe, et selon que leurs conseils lui sont utiles, il en use indifféremment.

Il faut avouer que l'avarice de la première espèce est un monstre, et un monstre, comme l'a dit saint Chrysostome, plus ennemi de la société civile que les voleurs, qui remplissent les grands chemins de leurs brigandages, puisque bien loin de trouver de la sûreté contre lui au milieu des villes les plus peuplées, c'est là qu'il se déchaîne et qu'il exerce sa fureur. Cependant combien de gens à qui ce monstre ne fait point de peur ? Car du moment qu'un homme est d'humeur à faire de la dépense et à donner dans le faste, toutes les voies par où il y peut aller, il les trouve légitimes. C'est cette démanigaison de s'élever et de paraître qui est allée solliciter une infinité de gens dans le sein d'une fortune médiocre où la Providence les avait fait naître, qui les a forcés de prendre des partis où ils pussent s'agrandir, qui les a enhardis, après qu'ils s'y sont engagés, à y commettre tous les excès de l'avarice la plus insatiable, à n'épargner ni le particulier, ni le public, ni le prince, à pousser les choses dans la dernière rigueur pour amasser à toutes mains ce qu'ils pussent dissiper de même. De là ces oppressions criantes de l'orphelin et de la veuve ; de là ces violences et ces concussions ; de là tant de maisons ruinées pour en élever une seule sur leur ruine ; de là tant de pauvres pour faire un riche, qui sacrifie à la vanité et à la dissolution le sang des faibles et les larmes des malheureux.

Qu'est-ce que cela, s'écrie saint Chrysostome, d'user si mal d'un bien mal acquis ! Quand vos richesses vous seraient échues par le canal d'une succession légitime, vous seriez toujours condamnables de les prodiguer si follement. Mais les biens que vous possédez étant le fruit honteux de vos injus-

tices et de vos rapines, quel nom donner au luxe effroyable qui vous les fait consumer en superfluités énormes ? Je dis énormes, Messieurs, car c'est l'ordinaire que ceux qui devraient garder plus de mesures sont ceux qui en gardent le moins. C'est là que tout brille, et que tout triomphe, sans aucun égard pour le public ni pour soi-même. Que les pauvres gémissent à la ville ou à la campagne, dans les prisons ou dans leurs lits, sous le poids des fers ou de la maladie ; que la vue de leur misère reproche sans cesse à la conscience l'injustice qu'on leur a faite ; des objets si touchants ne sont pas capables d'amollir un cœur qui s'est accoutumé à la magnificence. Amollir, que veux-je dire ? On s'endurcit par la coutume, et le luxe étant de la nature de ces choses qui vont toujours en grossissant, plus on dépense, plus on se trouve d'humeur à dépenser. Ainsi il faut qu'un infortuné mari, au lieu de travailler à réparer ses injustices passées par des restitutions qui y répondent, travaille à en commettre de nouvelles pour contenter l'ambition d'une femme, pour fournir à son jeu, pour augmenter le nombre de ses bijoux et leur prix. Ainsi un père achète par la perte de sa conscience de quoi soutenir la grandeur de son fils ; et à proportion que le gouffre de sa dépense devient profond, il faut qu'il trouve plus de matières pour le remplir. Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? Je veux croire, pour ma consolation et pour la gloire de ceux qui m'écourent, qu'il n'y en a pas un qui puisse prendre part à cette horrible cruauté, que le luxe fait exercer envers les pauvres. Ou bien enfin, s'il s'en trouvait quelqu'un, le crime n'est-il pas d'une malice trop grossière et trop notoire pour nous amener à le combattre. Passons donc à quelque chose de plus délicat, aussi bien que de plus commun, et dont il soit plus important de développer le dérèglement. Il consiste dans la seconde espèce d'avarice, dont saint Augustin nous a tantôt parlé : avarice plus fine et moins criminelle que la première, mais cependant pleine d'illusion et exposée à des abus dangereux.

C'est une avarice ainsi entendue qui fait ordinairement la nourriture du luxe, car quelque grande que soit la corruption qui s'est débordée sur la morale du siècle, il faut reconnaître toutefois qu'il s'y trouve une infinité de personnes à qui la rapine et l'injustice font horreur ; qui ne voudraient pour rien au monde assigner le fond de leurs dépenses sur l'oppression d'autrui, à qui on ne peut rien reprocher sur l'avancement de leur fortune. Mais comme ils ne sont pas d'humeur à prendre, ils ne savent aussi ce que c'est que de donner. Semblables au riche de notre évangile, ils s'approprient de telle sorte les richesses que Dieu leur a confiées, que les pauvres demeurent exclus de ce bénéfice de la Providence, et, proportionnant leur magnificence à la grandeur de leurs revenus plutôt qu'aux lois de la modération, ils sacrifient à la profusion ce qu'ils doivent

à la charité. Je fais de la dépense, il est vrai, mais ce n'est point la bourse de mon voisin qui la paye, je ne retiens point le travail de l'artisan, je ne vis point sur le crédit du marchand, l'argent qui me passe par les mains ne les souille d'aucun reproche. C'est mon bien ; qu'a-t-on à me dire ? Ce qu'on a à vous dire, mon frère ? j'ai à vous dire que vous vous mécomptez étrangement, et que vous raisonnez sur un faux principe. J'ai à vous dire, après saint Chrysostome, que ces biens dont vous jouissez ne vous appartiennent pas en propre, quoique Dieu soit assez bon pour vous exhorter à les donner, comme s'ils vous appartenait effectivement. J'ai à vous dire avec ce saint docteur que Dieu vous a prêté vos richesses comme un moyen facile pour gagner le ciel, en les partageant avec vos frères, lorsqu'ils sont dans le besoin, et non pas pour les sacrifier à l'emportement de vos passions. Si donné pour tuteur à un pupille, ajoute ailleurs ce grand évêque, vous dissipiez son bien mal à propos, pendant que vous le laisseriez gémir dans la pauvreté et dans la misère, tous les hommes s'élèveraient contre vous, et toutes les lois s'armeraient pour vous poursuivre. Or votre hypothèse est la même ; Dieu a mis les pauvres sous votre tutelle, une partie de votre revenu fait leur patrimoine ; après une proportion juste et modérée pour vos besoins, le surplus est le fonds des pauvres. Pensez-vous donc pouvoir dissiper impunément l'héritage de tant de malheureux en belles maisons, en bonnes tables et en superbes équipages ?

Non, mes frères, ne vous y trompez pas, et voyez pour vous détromper, c'est toujours saint Chrysostome qui parle, voyez ce que dit un prophète : *Malheur à vous qui buvez des vins délicieux, qui vous parfumez des senteurs de la plus exquise et qui repaissez vos oreilles de la douceur des concerts, pendant que vous êtes insensibles à l'affliction de mon peuple (Amos, VI, 6)* ! Voilà, mes chers auditeurs, des paroles bien remarquables, puisqu'elles condamnent le luxe lors même qu'il n'y entre point de rapine, et qu'elles en foudroient la magnificence lors même qu'on ne peut lui reprocher ni concussion ni injustice, par la seule raison que les excès des riches deviennent l'oppression des pauvres. En effet, pour nous entretenir toujours des pensées et même des paroles de saint Chrysostome, voyez si Dieu n'a pas raison de se plaindre et de vous reprendre ? Chargez-vous un de vos gens du soin de votre dépense ? vous entendez qu'il emploie votre argent avec sagesse et avec fidélité, et il est juste. Mais n'est-il pas juste aussi que les riches distribuent avec discrétion les richesses dont le Seigneur les a faits dépositaires pour l'entretien de sa famille ? Cependant comment en usent-ils ? Mon Dieu, me sera-t-il permis de dire ici ce qui en est, et ne vais-je offenser personne ? Ils mangent avec excès, et Jésus-Christ n'a pas de quoi soulager sa faim ; ils chargent leur table de mets délicieux, et Jésus-Christ trouve à peine un morceau de pain pour vi-

vre ; ils ont des habits pour toutes les saisons, que dis-je ? ils en ont de différents presque pour tous les jours, et Jésus-Christ est dans une nudité honteuse et pitoyable. Quand donc leur luxe ne serait pas abominable aux yeux de Dieu, comme contraire à la justice, Dieu ne peut pas qu'il ne le réprouve, comme contraire à la charité. Et en effet, c'est à ce luxe monstrueux, capable de désoler un royaume plus qu'une armée entière, c'est à lui qu'il se faut prendre du refroidissement général où la charité est tombée dans nos jours. Tous les autres prétextes dont on se couvre, les besoins présents, la précaution pour l'avenir, le nombre des enfants, l'établissement des affaires ; tous ces prétextes ensemble n'apportent pas tant d'obstacles à l'aumône que le seul luxe.

Car si le bien était dispensé avec une sage économie, si les choses se passaient dans l'ordre, si les superfluités étaient retranchées, c'est trop, si elles étaient modérées, il y aurait des ressources infinies pour les pauvres. Mais le luxe les épuise toutes, et comment ne les épuiserait-il pas, aujourd'hui que des gens de peu sont logés à la ville et à la campagne, meublés et servis en princes, et qu'ils portent sur eux en ajustements superflus de quoi tirer cent familles de la nécessité ? Les pauvres peuvent-ils attendre quelque soulagement de cette maison où un seul repas absorbe ce qui suffirait à leur faire des aumônes considérables durant le cours d'une année ? Où prendrait-on de l'argent pour le distribuer à ses frères, aujourd'hui que les mines les plus abondantes auraient de la peine à en fournir pour tous les usages auxquels on le prostitue ? Car n'est-ce pas en effet une prostitution que d'avilir ce métal, qu'on trouve d'ailleurs si précieux jusqu'à en être idolâtre, que de l'avilir cependant à toute sorte d'usages ? Voilà les sources fanées de notre dureté envers les pauvres. Dans l'impuissance où nous nous trouvons de fournir à leurs besoins et à nos excès, nous préférons nos excès à leurs besoins. Nous donnons à nos chevaux ce que nous refusons à nos frères : ce sont les plaintes des saints docteurs. Nous parons des murailles insensibles de riches tapisseries pendant que les membres de Jésus-Christ tremblent de froid : nous ne nous soucions pas que chez eux tout manque aux besoins de la nature, pourvu que rien ne manque chez nous à l'emportement de la vanité. O cruauté qui fait honte à la nature quand la religion ne la condamnerait pas !

Revenons-en donc, chrétiens, et n'alléguons pas pour excuse que nous sommes d'une naissance à nous distinguer, car ce ne sera pas par les définitions pompeuses que nous faisons de nos qualités que Dieu nous jugera un jour sur la grandeur de notre dépense, mais par les règles immuables qu'il nous a prescrites là-dessus dans l'Écriture et dans les Pères, qui en sont les interprètes. Ne prétendons pas nous flatter par la grandeur de nos richesses, car elles ne nous ont pas été données pour ces dissipations horri-

bles, mais pour des fins plus relevées. Revenons-en donc encore un coup, mes chers frères, retranchons de notre magnificence, non pour ajouter à notre épargne, mais pour grossir notre charité. Imitons la conduite et l'industrie des laboureurs : comme ils ont le secret d'engraisser leurs terres avec les mêmes immondices qu'ils tirent de leur cour et de leurs étables pour les nettoyer, ne nous contentons pas aussi de purifier nos maisons de toutes les immondices du luxe ; mais détournons-les avec une sainte profusion au profit et à l'avantage des pauvres. C'est vous particulièrement, femmes chrétiennes, qui devez profiter de cet avis ; vous avez admiré sans doute plus d'une fois Madeleine dans la salle du pharisien, faisant des instruments de sa vanité et de son luxe, les instruments de sa pénitence et de son amour : là, vous l'avez vue sacrifier ses parures et ses parfums sur les pieds de son divin Maître, et cet exemple vous a touchées ; peut-être même que dans la ferveur d'un mouvement de pitié vous avez porté quelquefois envie au bonheur de cette femme. Hé bien ! il ne tient qu'à vous de le partager avec elle ! Les pauvres, dans le sentiment de tous les Pères de l'Eglise, sont les pieds de Jésus-Christ. Allez donc à ces pieds sacrés, allez-y faire de la matière de vos superfluités la matière de vos aumônes. C'est là qu'il faut porter vos ajustements et vos parures ; et pour lors Jésus-Christ, qui reçut avec tant de reconnaissance le sacrifice de Madeleine, vous fera part de la récompense qu'il a destinée pour les œuvres de miséricorde : c'est la gloire éternelle. Amen.

SERMON

POUR LE TROISIÈME VENDREDI DE CARÊME.

De l'ingratitude.

Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam.

Il y avait un père de famille qui planta une vigne (Matth., XXI, 33).

Ce que saint Augustin a dit des paraboles différentes qui se trouvent répandues dans le cours de l'évangile, je me crois en droit de l'appliquer à la parabole célèbre qui occupe toute l'étendue de l'évangile de ce jour. Quoique les discours figurés, qui sous une écorce grossière renferment le suc d'une vérité importante, s'adressent d'abord aux Juifs, ils regardent cependant indirectement les chrétiens, ou plutôt c'est la fin principale où ils tendent.

Car comme dans les familles on reprend publiquement des serviteurs pour instruire tacitement ses enfants et pour leur faire remarquer leur devoir en les épargnant dans les fautes qu'on reproche aux autres sans les ménager, c'est à nous que Jésus-Christ fait la leçon dans des personnes étrangères. Le prophète-roi l'avait ainsi compris, si nous en croyons saint Augustin, quand il disait : *J'ouvrirai ma bouche pour parler en parabole, je proposerai en énigmes ce qui s'est fait dès le commencement* (Psal. LXXVII, 2). Pourquoi cela ? Il s'en explique un peu après. En gardant cette méthode, mon dessein est de parler

aux races futures (*Ibid.*, 6), lorsque je parle aux hommes de mon siècle ; et ce que je dis à la Synagogue je prétends le dire à l'Eglise. Par là je veux apprendre aux enfants de cette Eglise à mettre leur espérance en Dieu, à ne point oublier ses ouvrages (*Ibid.*, 7), et à rechercher ses commandements. Je ne tiens ce langage aux uns que pour avertir les autres de ne pas devenir comme ceux qui les ont précédés un peuple corrompu et rebelle, qui n'a point le cœur droit et dont l'esprit a été infidèle à Dieu (*Ibid.*, 8).

Recueillons donc avec respect les paroles mystérieuses sous lesquelles le Fils de Dieu fait le procès aux pharisiens, comme autant d'oracles qui nous touchent ; et si nous n'en profitons pas, recevons avec frayeur dans leur condamnation l'arrêt qu'il a prononcé par avance contre nous. Mais pour ne rien perdre d'une instruction si importante, et pour donner en même temps la forme d'un juste discours à la parabole qui la renferme, il me semble que nous pouvons envisager cet hiéroglyphe sacré sous trois différentes faces ; et en cela l'ordre de notre évangile nous guide naturellement. D'abord on nous fait la peinture des soins qu'un père de famille se donne pour une vigne qui lui est chère, après cela paraissent des vigneron méchants, s'il y en eut jamais, qui bien loin de rendre à leur maître le fruit qu'il en devait attendre raisonnablement, ne le payent que par des outrages ; enfin on nous représente pour la catastrophe de cette tragédie ce père de famille en colère, qui, pour se venger, donne à son ressentiment toute l'étendue qu'il peut avoir. La vue du Sauveur était de remonter par là aux Juifs, et la grandeur des bienfaits dont la main de Dieu les avait comblés, et la grandeur de l'ingratitude avec laquelle ils avaient répondu à ces bienfaits ; et la grandeur des châtiments qui étaient préparés à leur ingratitude. Mais, comme je l'ai dit d'abord, par ces redoutables vérités il leur en veut moins qu'à nous, puisque nous avons été plus favorisés que les Juifs, que nous sommes plus criminels que les Juifs, et que nous serons plus punis que les Juifs.

A l'occasion de cela, Messieurs, qu'il me soit permis de traiter ici une matière aussi importante qu'elle est négligée, et d'entreprendre aujourd'hui l'ingratitude des chrétiens par toutes les considérations qui peuvent nous en inspirer de l'horreur. Il se trouve peu de fidèles qui se forment de ce vice l'idée qu'il en faut avoir, et je ne sais même si la plupart savent le mettre au rang des vices. On le déteste assez dans le commerce du monde, mais à peine le connaît-on dans le fait de la religion ; et tel se ferait un crime d'être ingrat envers les hommes, qui ne fait point scrupule d'être ingrat envers Dieu. Cependant, si nous en prenons saint Bernard pour juge, l'ingratitude est encore plus insupportable à Dieu qu'elle n'est odieuse aux hommes. Et en effet, à le bien prendre, c'est le mystère de notre évangile ; car le chrétien y peut remarquer tout

à la fois et l'injustice de son ingratitude, et l'excès de son ingratitude, et la punition de son ingratitude : l'injustice de son ingratitude après toutes les faveurs qu'il a reçues, l'excès de son ingratitude par les manières injurieuses dont il use envers son bienfaiteur, la punition de son ingratitude dans la vengeance redoutable que Dieu le menace d'en tirer. Voilà ce que signifie cette vigne si soigneusement cultivée, ces vigneron si cruellement méchants, ce maître si terriblement indigné, et ce que je tâcherai de vous expliquer après avoir invoqué le secours de cette admirable créature qui a le plus reçu de Dieu, mais aussi qui lui a le plus rendu, et dont la reconnaissance est toujours allée aussi loin que la faveur : c'est Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je ne trouve rien de plus fréquent dans l'Ecriture que le dénombrement des bienfaits dont les hommes sont redevables à Dieu. Il semble que Dieu ait affecté de les immortaliser à chaque page par la plume de tous ceux qu'il a animés de son esprit ; et j'ai observé qu'on ne parle presque jamais de sa part à son peuple sans lui remettre d'abord devant les yeux les faveurs qu'il en a reçues. Ce n'est pas qu'en cela Dieu veuille agir avec l'homme par esprit d'ostentation ou de reproche, ni qu'il soit d'humeur à vanter les richesses de sa puissance et de sa bonté, ou à insulter au néant et à l'indigence de sa créature ; mais, par cette peinture continuelle de ses grâces, il veut confondre l'injustice de notre ingratitude et nous forcer en quelque sorte à la reconnaissance. Entrons donc aujourd'hui dans les desseins de Dieu, mes frères ; ouvrons les yeux sur les biens dont il nous a plutôt accablés que comblés, afin qu'à la vue d'une libéralité qui va jusqu'à la profusion, nous excitions dans nos cœurs le ressentiment que nous en devons avoir. Au reste, quoique rien ne dût être plus doux pour l'homme que de s'entretenir des biens que Dieu lui a faits, puisque ce sont autant de gages de l'amour que ce souverain Etre lui porte, je ne laisse pas d'appréhender, à l'entrée de cette matière, de n'être pas reçu trop favorablement de vous, n'ignorant pas que je m'expose à deux inconvénients dont il est impossible que je me pare : le premier, de dire des choses communes ; et le second, de ne dire que la moindre partie de ce que vous savez. Mais j'espère cependant que vous me ferez grâce, puisque la nature de mon sujet est telle qu'on ne peut ni l'ignorer ni l'épuiser. Et malheur à moi, après tout, si je refusais de vous instruire par la peur de vous déplaire !

Il ne se peut rien ajouter aux soins que le père de famille dont notre évangile parle s'est donnés pour sa vigne : il la place dans un lieu élevé et fertile, il choisit un plant rare et excellent, il en ôte les pierres et les épines, il l'environne de haies et de fossés, il y bâtit un pressoir et une tour ; enfin son application à la cultiver est telle,

qu'il prend justement tout le monde à témoin s'il a pu faire pour elle quelque chose qu'il n'ait pas fait (*Isai.*, V, 4). Cependant, ô mon Dieu ! ce n'est qu'un faible crayon des obligations que nous vous avons ; et soit que je regarde ou l'ordre de la nature, ou l'ordre de la grâce, je trouve que vous avez bien plus de raison de nous appeler au tribunal de toutes les créatures, et de nous donner le défi d'ajouter quelque chose à ce que vous avez fait pour nous ou d'y trouver à redire.

Pour la nature, à commencer par la création, ce grand bienfait qui est le fondement de tous les autres, qui saurait en estimer le prix ? Il y a quelques années que vous n'étiez rien ; de toute éternité vous n'étiez rien, moins qu'une fourmi, moins qu'un grain de sable ; vous pouviez éternellement n'être rien, et le monde n'en serait pas moins achevé, soit que vous en fissiez partie ou que vous ne la fissiez pas. Sans aucun mérite de votre part, il a plu à la divine bonté, par une pure miséricorde, de vous tirer de cet abîme du néant et de vous faire quelque chose, non quelque chose de vil et d'abject, comme une plante ou une brute, mais un homme, c'est-à-dire un de ses plus riches ouvrages. En vous faisant cette grâce, il vous a formé un corps, dont la structure est un miracle. Dans ce corps il a logé une âme, qui lui ressemble dans sa nature et dans ses opérations : immortelle, intellectuelle, capable de lui et de la même félicité que lui. Le bienfait est déjà extrême dans toutes ses circonstances ; mais ce qui l'augmente encore infiniment, c'est qu'autant de moments que vous respirez, Dieu vous le fait autant de fois. Car comme le soleil produit en l'air les rayons de la lumière et les conserve en les produisant, ainsi Dieu nous donne l'être et nous y maintient toujours après nous l'avoir donné : jusque-là que s'il suspendait un moment cette influence secrète par laquelle nous subsistons, à l'heure même nous retournerions dans le néant, d'où nous avons été tirés. Considérez donc, ô mon âme, cette action continuelle d'un Dieu toujours appliqué à vous, toujours occupé de vous ; ne comptez plus qu'il vous a créée une fois, comptez qu'il vous crée à toute heure ; et puisqu'il pense sans cesse à vous, pensez au moins de temps en temps à lui.

Si toutefois nous sortons de nous-mêmes, nous verrons que la bonté de Dieu passe encore bien plus avant. Car les créatures différentes que le monde renferme, pourquoi est-ce que Dieu les a tirées du trésor de sa puissance ? Elles sont bien moins pour elles-mêmes que pour l'homme, et toutes se rapportent ou à sa nécessité, ou à sa commodité. Les unes sont pour le nourrir, les autres pour le vêtir ; celles-ci pour le guérir, celles-là pour le divertir. Enfin, pour tout dire en un mot, nous pouvons regarder le monde comme une grande famille, que le Père céleste ne fait subsister que pour nous obéir ; les créatures, comme une suite nombreuse de domestiques qu'il tient à ses gages pour notre service. D'où vient donc que je

ne rentre pas quelquefois en moi-même, pour me demander : Qui est celui qui répand sur moi tant de grâces, à qui je suis si cher, et qui s'occupe si soigneusement de ce qui me touche ? Car prenez garde, chrétiens : toutes les choses que je viens de dire, quoique ce soient des bienfaits généraux, il ne faut pas les estimer moins que s'ils étaient particuliers. En effet, encore que nous les partageons avec d'autres, nous n'en jouissons pas moins : le soleil m'éclaire autant que s'il ne luisait que pour moi. Ainsi je dois mettre sur mon compte des biens qui, pour être communs dans leur usage, ne m'en sont pas moins propres dans l'utilité que j'en reçois.

Que si vous êtes plus sensibles aux bienfaits qui vous regardent uniquement et personnellement, oh ! Messieurs, jetez les yeux sur les avantages dont Dieu vous a revêtus par des distinctions si merveilleuses : aux uns il a donné de la santé, aux autres de l'esprit ; à celui-ci de la naissance, à celui-là de la fortune, et chacun en sa manière se peut dire privilégié. D'un autre côté vous n'avez qu'à vous comparer à une infinité de gens que Dieu, pour des raisons cachées de sa justice, frappe de fléaux différents, pendant que sa main vous épargne ; et si vous savez peser l'inégalité de ce traitement comme il faut, vous reconnaîtrez que toutes les maladies, toutes les misères qui couvrent la face de la terre et qui surpassent en nombre le sable de la mer, doivent être mises au rang des grâces et des faveurs que Dieu vous a accordées, par le don qu'il vous a fait de vous en préserver. Et il se trouvera, à le bien prendre, que tous les maux des autres sont autant de biens pour vous.

Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? C'est trop ramper sur la terre : élevons nos yeux vers le ciel. Là, Messieurs, si sortant de l'ordre de la nature vous entrez dans celui de la grâce, que dire ou que penser du bénéfice inestimable de notre rédemption ? Le patriarche Job, autrefois dans l'admiration profonde de la majesté de Dieu et du néant de l'homme : *Qu'est-ce que l'homme, s'écriait-il, Seigneur, et d'où vient que vous ne dédaignez pas de penser à lui* (Job, VII, 17) ? Mais si c'est une chose surprenante de voir que Dieu s'abaisse jusqu'à se souvenir de l'homme, quel sujet d'étonnement que lui-même se soit fait homme et qu'il ait voulu mourir pour l'homme ? Cependant cette faveur que nous n'aurions pu concevoir, bien loin d'oser l'espérer, Dieu nous l'a accordée, et encore d'une manière qui ne nous laisse que l'étonnement et le silence. Soit que nous considérions, dans cet abîme de merveilles, ou ce que Dieu nous a donné, ou le moyen qu'il a employé pour nous le donner, ou l'amour avec lequel il l'a donné, ou la personne qui l'a donné, ou celle enfin qui l'a reçu, le don ne pouvait être plus riche, le moyen plus extraordinaire, l'amour plus extrême, la personne qui a donné plus relevée, ni celle qui a reçu plus misérable et plus indigne. Maintenant, pour vous appliquer à vous en particulier les fruits de ce bienfait

général, quelles mesures Dieu n'a-t-il point prises, et qui pourrait se représenter dignement toutes les démarches de cette bienveillance particulière ?

Car sans parler ici de l'institution des sacrements, qui sont pourtant des trésors infinis, puisqu'en tous Dieu a renfermé son Esprit, et dans l'un d'eux son propre corps, pour les faire servir à nos besoins et à nos usages, qui a obligé Dieu de vous appeler à la participation de ses mystères, en vous recevant dans le sein de son Eglise ? Quelle bonté de sa part, d'avoir voulu vous ouvrir la porte de sa maison, cette arche du véritable Noé, afin de vous sauver du déluge de l'infidélité, ou tant d'autres périssent à toute heure ! Quelle préférence, de vous avoir fait naître dans un royaume chrétien, et d'une famille catholique, pendant qu'il laisse des peuples entiers dans l'idolâtrie et dans l'hérésie ! Combien d'âmes, dans le moment que la vôtre fut créée, sortirent des mêmes mains pour aller en des pays sauvages et barbares, par un funeste et triste sort, pendant que le Créateur des uns et des autres vous destinait une route si heureuse et si favorable ! Mais depuis ce temps-là, si vous vouliez ou si vous pouviez nous faire ici l'aveu de ces faveurs plus cachées, dont la connaissance est entre Dieu et vous, ce qu'il a fait pour vous préserver du mal et pour vous fortifier dans le bien, les occasions qu'il vous a ôtées, les inspirations qu'il vous a données, les vices dont il vous a garantis et les vertus dont il vous a enrichis, les péchés qu'il vous a pardonnés et les grâces qu'il vous a faites, oh ! Messieurs, ce serait une matière inépuisable. Je vous prie donc de me dire si, après des bienfaits si considérables, notre ingratitude n'est pas injuste au dernier point, et si une libéralité infinie ne mérite pas une reconnaissance infinie.

Nous le devons, et Dieu s'y attend ; car je vous prie de remarquer que c'est un Dieu délicat et jaloux, qui veut de la correspondance et du retour. Voyez l'histoire de l'Ancien Testament. A peine Dieu avait-il achevé de faire quelque faveur à son peuple, qu'il lui ordonnait d'en consacrer la mémoire. Quand il eut sacrifié tous les premiers-nés des Egyptiens par le glaive de l'ange exterminateur, il voulut en même temps que tous les premiers-nés qui viendraient de son peuple lui fussent offerts comme un tribut de reconnaissance. Quand à la sortie de l'Egypte il commença à faire pleuvoir la manne dans le désert, il ordonna qu'on en amassât une certaine quantité dans un vase, pour être gardée dans le sanctuaire, afin que toute la postérité ne perdît point le souvenir d'un bienfait si remarquable. Enfin toutes les fêtes de la Synagogue, soit Pâques ou la Pentecôte, la cérémonie des Trompettes et des Tabernacles, qu'était-ce que tout cela, sinon comme des monuments publics, par lesquels Dieu voulait perpétuer la mémoire des prodiges qu'il avait faits pour son peuple, et comme des avertissements anniversaires pour porter ce peuple à les reconnaître par de

continuelles actions de grâces? Or si la reconnaissance a fait autrefois la principale partie de la religion des Juifs, saint Augustin n'apprend qu'elle ne doit pas tenir une place moins considérable dans la religion des chrétiens.

Et de vrai, puisque Dieu apportait tant de précaution pour graver dans l'esprit de son peuple la mémoire de quelques bienfaits temporels, que ne nous demandera-t-il point pour des bienfaits infinis, et qui tombent sur une âme immortelle? Imitons donc la conduite des anciens patriarches, qui ne manquaient jamais d'élever à Dieu des autels toutes les fois qu'ils en avaient reçu quelques grâces. Que notre reconnaissance ne soit pas moins ingénieuse que la leur. L'Écriture remarque d'eux que, par un saint artifice, ils faisaient porter à leurs enfants le nom des faveurs que Dieu leur avait faites, afin de lui en ériger dans leurs personnes comme un monument vivant, et de se mettre eux-mêmes dans une heureuse nécessité d'avoir ces faveurs devant les yeux, toutes les fois que leurs enfants s'y présenteraient. Cependant quelles étaient leurs obligations auprès des nôtres? Serions-nous donc assez lâches pour nous laisser vaincre par eux? Mais que dis-je par eux? Allons à l'école des bêtes; car c'est où les saints docteurs nous renvoient. Là, nous verrons que la reconnaissance ne fait pas moins partie de la nature que de la religion; et que le doigt de Dieu en a gravé si avant la loi dans toutes ses créatures, que les animaux les plus farouches ne sont pas privés de cette noble inclination.

Donc, Messieurs, dans un vif ressentiment de tout ce que nous devons à Dieu, écrivons-nous tous les jours avec le roi-prophète : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits (Psal. CXV, 12)?* O mon Dieu! je vous confesse en cela mon impuissance; mais pour y suppléer je prendrai ce calice salutaire où le sang de votre Fils me tient lieu auprès de vous d'une reconnaissance si complète. Je vous immolerais cette victime de mes lèvres, dont vous témoignez vous-même que vous vous tenez honoré. J'inviterai toutes les créatures, à l'exemple de vos serviteurs, à vous louer et à vous bénir. Oh! si nous le faisions, Messieurs, que ces devoirs seraient agréables à Dieu; mais qu'ils nous seraient avantageux à nous-mêmes! Car c'est une maxime reçue de tous les saints docteurs, qu'en se souvenant des bienfaits de Dieu on se les assure; qu'une continuelle action de grâces est la garde la plus sûre de la grâce, et que rien n'engage Dieu plus puissamment à nous faire de nouvelles faveurs qu'une humble reconnaissance de celles qu'il nous a faites. Mais bien loin d'entrer dans des sentiments si justes, nous sommes, comme le dit saint Augustin, de ces gens qui, selon l'expression du prophète, *empruntent toujours et ne payent jamais (Psal. XXXVI, 21)*, ou plutôt qui ne payent les bienfaits que par les injures; et c'est ce que j'ai appelé l'excès de notre ingratitude.

SECOND POINT.

L'ingratitude a ses degrés aussi bien que les autres vices; et je ne sais même s'il y a des vices où ces degrés se remarquent comme dans l'ingratitude. Un philosophe qui s'est étudié à découvrir la nature de ce monstre, et qui nous l'a dépeint avec tout ce qu'il a d'affreux, en a compté jusqu'à quatre, dont les uns vont toujours en enchaînant sur les autres. Le premier, si nous l'en croyons, est de ne répondre pas aux bienfaits par des bienfaits réciproques; le second, d'en perdre même la mémoire par un lâche et honteux oubli; le troisième plus criminel encore, consiste à rendre le mal pour le bien par le plus injuste de tous les retours; le dernier enfin, pervertissant l'usage des choses, se fait des grâces reçues des armes pour offenser celui-là même dont il les a reçues. Je pourrais facilement vous faire observer avec saint Chrysostome tous ces degrés dans le procédé des vigneronniers ingrats, dont notre évangile nous fait l'histoire. Après tous les frais que le père de famille avait faits pour sa vigne, il était juste qu'il en recueillît les fruits; cependant ils le frustrèrent d'une attente si raisonnable. Au lieu de conserver chèrement le souvenir de toutes les démarches d'un si bon maître, son absence et son éloignement en effacèrent entièrement l'idée de leurs esprits. Encore s'ils en demeuraient là! mais par un surcroît de malice, qu'on a de la peine à concevoir, ils massacrèrent inhumainement, pour toute reconnaissance, ceux qui venaient à eux de sa part. Que dis-je? se prévalant de la bonté et de la patience de leur maître, ils en prennent occasion de l'offenser plus outrageusement, jusqu'à tremper leurs mains sacrilèges dans le sang de son propre fils.

Mais pourquoi faire le procès à des noms supposés, puisque nous trouvons en nous les véritables criminels? Laissons donc à part la figure, pour venir à la vérité, je soutiens qu'il y a peu de fidèles à qui Dieu ne soit pas en droit de reprocher tous ces différents degrés d'ingratitude au pied de la lettre. Le plus innocent de tous est de ne pas rendre le bien pour le bien. C'a été la pensée d'un philosophe, que la véritable reconnaissance doit imiter les bonnes terres, qui rendent toujours beaucoup plus qu'on ne leur donne. La chose est sagement dite; mais, comme un autre l'a observé, elle est impossible à l'égard de Dieu; puisque les biens qu'il nous a faits, tenant en quelque sorte de l'infini, surpassent les facultés d'une créature bornée; et que d'ailleurs quelque chose que nous puissions lui rendre, nous ne pouvons lui donner que ce que nous en avons reçu. Mais si la libéralité de Dieu d'un côté et notre indigence de l'autre nous justifient en cela; sommes-nous excusables, si, ne pouvant pas tout ce que nous devons, nous ne faisons pas tout ce que nous pouvons? Cependant bien loin de faire tout, je ne sais si nous en faisons la moindre partie : *Qu'offrirai-je à Dieu?* disaient autrefois les Juifs par une demande maligne, pour se disculper, pressés qu'ils

étaient par les reproches d'un prophète, sur les merveilles que Dieu avait faites en leur faveur, *fléchirai-je les genoux devant le Très-Haut ? Verserai-je sur ses autels le sang de mille victimes ? Lui sacrifierai-je mes enfants sur les pas d'Abraham mon père (Mich., VI, 6, 7) ?* C'étaient des hypocrites, qui prétendaient rejeter leur ingratitude sur leur impuissance. Mais le prophète les redresse immédiatement après. *O hommes*, leur dit-il, *je vous apprendrai ce que Dieu demande de vous ; c'est que vous agissiez selon la justice, que vous aimiez la miséricorde, et que vous marchiez en la présence du Seigneur avec les sentiments d'une crainte respectueuse (Ibid., 8).* En effet, Messieurs, voilà les fruits que peut porter la vigne plantée au dedans de nous par la main du Père céleste ; c'est tout ce qu'il en exige : de la soumission pour ses lois, de la tendresse pour le prochain, de la régularité pour nous-mêmes. Toutefois nous ne voulons pas lui payer ce petit tribut d'une reconnaissance si aisée. Admirez, je vous prie, s'écrit là-dessus saint Chrysostome, d'un côté la bonté du maître, et de l'autre la paresse des serviteurs. Le maître fait lui-même ce que les serviteurs, ce semble, devraient faire ; il plante savigne, il l'environne d'une haie ; enfin il n'omet rien de ce qu'il y a de pénible. Au contraire il ne laisse que fort peu de choses à faire ; il ne demande à ses gens sinon qu'ils conservent en bon état ce qu'il leur a confié ; et c'est cela cependant que ses gens lui refusent. Cette conduite est horrible : mais pourtant c'est l'image de la nôtre. Car après les biens infinis, dont le Seigneur nous a comblés, après toutes les avances qu'il a faites au dépens de son sang et de sa vie, nous lui refusons les faibles témoignages de notre fidélité et de notre correspondance ; ils s'est chargés de tout ce qui était onéreux, et nous ne voulons pas achever ce qui est facile. Il a tout fait pour nous, et nous ne faisons rien pour lui. Premier degré de l'ingratitude, ne pas faire le bien pour le bien ; mais degré qui nous sert pour nous élever au second. Il consiste, comme nous l'avons remarqué, dans l'oubli du bienfait et du bienfaiteur.

C'est véritablement une espèce de prodige que l'homme puisse perdre la mémoire des bienfaits de Dieu. Ceux qu'il reçoit à toute heure sont, ce semble, des avertissements continuels de ceux qu'il a déjà reçus ; et soit qu'il les mesure ou par leur grandeur, ou par leur multitude, ou par la bonté de celui qui les donne, ou par l'indignité de celui qui les reçoit, son cœur en devrait être pénétré. Cependant il n'y a rien que l'homme oublie si aisément, parce qu'il a peu de foi pour les comprendre et beaucoup d'orgueil pour les négliger. *Je vous ai aimés d'un amour particulier*, dit le Dieu d'Israël à son peuple, *et vous, par une dureté insensible, vous avez répondu fièrement : quelles marques nous avez-vous données de cet amour (Malach., I, 2) ?* Voilà l'homme : son ingratitude est telle que, bien loin de reconnaître les fa-
veurs dont la main de Dieu l'accable, il ne

les connaît seulement pas. Véritablement nous ne demandons pas compte à Dieu de son amour avec une insolence pareille à celle que le prophète vient de donner aux Juifs. Mais, dans le fond, nous traitons Dieu du même air, par cette insensibilité brutale où nous sommes à son égard, et par ce silence ingrat qui ferme notre bouche et notre cœur aux cantiques de louanges et aux sentiments de reconnaissance que nous devrions lui offrir comme un continuel holocauste. Car qui est celui, par exemple, qui se dise autant de fois et avec autant de sentiment qu'il devrait : Pourquoi ne suis-je pas comme une infinité d'autres, qui vivent dans le péché et qui y meurent, qui oublient Dieu et que Dieu oublie ? Où sont ceux qui, durant le cours de l'année, s'occupent successivement des mystères que le Sauveur y a opérés pour leur salut, lors même que la révolution du temps ramène les jours consacrés à en renouveler la mémoire ? Qui fait une réflexion sérieuse qu'autant de membres qui le composent sont autant de dons de Dieu ; qu'autant de moments qu'il respire sont autant de présents du ciel ; que la terre qui le soutient, que le soleil qui l'éclaire, que la raison qui le conduit, que la santé qui l'anime, en un mot, que tous les maux dont il est préservé, que tous les biens dont il est comblé viennent de ses mains libérales ? Nous vivons sur tout cela dans un profond assoupissement, et ce que saint Augustin a dit des productions de la nature, je puis le dire des bienfaits du Créateur : pour être trop grands et trop fréquents, ils nous deviennent vils et méprisables : *Assiduitate viluerunt*. Accoutumés que nous sommes à les recevoir, nous cessons de les ressentir. L'habitude et l'usage nous en ôtent l'admiration et le goût. Or, y a-t-il rien de plus monstrueux que de vivre dans un tel oubli d'un Dieu qui nous porte entre ses bras, qui nous gouverne par sa providence, qui nous soutient par sa bonté, en qui et par qui nous avons l'être, le mouvement et la vie ? Telle est cependant la léthargie des hommes, semblables en cela à ces animaux immondes qui, passant sous un chêne pendant que leur maître leur secoue le gland du haut de l'arbre, ne font autre chose que gronder et se heurter pour leur pâture, sans regarder celui qui la leur donne, et sans lever les yeux pour voir celui de qui ils reçoivent ce bienfait. O brutale stupidité des enfants d'Adam, et même plus que brutale ! C'est Dieu lui-même qui s'en plaint par son prophète : *Le bœuf connaît celui à qui il appartient, et le plus stupide des animaux revient à l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu (Isaï., I, 3).* Les animaux, dit sur cela saint Jérôme, savent bien distinguer ceux qui les nourrissent ; et les hommes, tout enfants de Dieu qu'ils sont, après s'être rabaissés jusqu'au rang des bêtes par leur attachement à la terre, se montrent pires que les bêtes par l'oubli de celui qui leur donne tout. Et plutôt à Dieu que du moins ils s'en fussent à cet oubli !

Mais le mal est que s'ils ne se souviennent pas de Dieu pour le reconnaître, ils s'en souviennent pour l'offenser; et que, d'un côté, s'ils vivent sans Dieu, d'un autre côté ils se soulèvent contre Dieu. C'est là ce que j'ai appelé le troisième degré de l'ingratitude, rendre le mal pour le bien.

Degré d'ingratitude affreux, dit saint Grégoire, et si affreux qu'il ne pouvait pas tomber dans l'esprit du démon que l'homme en pût être capable. Car comme Dieu lui demanda s'il n'avait point admiré la fidélité de son serviteur Job : *Devez-vous en être surpris ? repartit Satan ; Job est bien payé de ses services. Le soleil garde pour lui ses plus douces influences ; le ciel n'a de la rosée que pour engraisser ses terres ; ses troupeaux sont si nombreux que les plus fertiles campagnes ont de la peine à les nourrir (Job., I, 9, 10).* Il faudrait donc après cela qu'un esclave fût bien dénaturé pour choquer un maître si libéral. Cependant, chrétiens, ce point d'ingratitude que le démon ne pouvait presque pas imaginer, l'homme a bien su en trouver le secret. Car examinez ses œuvres : Dieu s'épuise, si j'ose le dire, pour lui en faveurs et en bénédictions. Et lui, de son côté, n'a pour Dieu que du mépris et des outrages. Mais quels mépris encore et quels outrages ? C'est ici, chrétiens, que votre application m'est nécessaire pour un dernier trait qui me reste à donner au tableau de notre ingratitude ; trait qui va faire le comble de sa lâcheté, et mettre le seau à sa malice.

On se plaint ordinairement dans le monde qu'en pensant à faire des amis on ne fait que des ingrats, et la corruption du siècle où nous vivons nous fournit assez d'exemples de ces âmes basses et noires, qui prennent avantage des biens qu'on leur a faits pour opprimer celui qui les leur a faits. Comme ces plantes débiles qui ramperaient sur la terre sans le secours d'un appui étranger, étouffent souvent les arbres qui leur ont aidé à se soutenir et à s'élever, quand une fois elles ont pris le dessus : ainsi voyons-nous tous les jours des perfides qui défont ceux qui les ont faits, qui accablent ceux qui les ont appuyés, en tournant contre eux les forces qu'ils leur ont mises entre les mains, et en leur faisant la guerre de leurs propres biens. Mais, j'ose le dire, Messieurs, jamais homme n'a traité un autre homme comme les hommes traitent Dieu. Car, comme l'a dit saint Jérôme, il n'y a point de bénédictions qu'ils ne changent en malédictions ; et le miel se tournant chez eux en poison, ceux qui ont le plus éprouvé sa libéralité sont ceux qui lui font le plus ressentir leur ingratitude. En effet, à quel usage emploient-ils toutes les faveurs dont ils lui sont redevables ? A quoi occupent-ils la vie qu'ils tiennent de lui ? Que font-ils, et des avantages de la nature qu'il a mis en eux, et des présents de la fortune qu'il leur a départis ? Ah ! des mêmes raisons qui les obligent à lui rendre de plus grands services, ils en tirent les occasions de commettre les plus grands péchés ; et ce qui devait leur

être un motif plus puissant pour l'aimer plus que toutes choses, ils en font un instrument funeste pour le piquer plus au vif. Il leur a donné la beauté, la force, la santé ; et la beauté ne leur sert qu'à les rendre plus vains et plus lascifs, la force plus emportés et plus fiers, la santé plus déterminés et plus voluptueux. Que dirai-je de leurs richesses ? Elles ne sont destinées ou qu'à contenter leur avarice, ou qu'à nourrir leur orgueil, ou qu'à satisfaire leur sensualité. Mais toutes les créatures que Dieu a faites pour leur usage, n'en abusent-ils pas indignement ? Ils se prévalent des ténèbres de la nuit, pour faciliter leurs larcins ou pour couvrir leurs infamies. Ils se servent de la lumière du jour pour exécuter leurs crimes et pour prendre leurs plaisirs. Ils épuisent la mer pour rassasier leur gourmandise, ils ravagent la terre pour remplir leur avidité. Enfin tout ce que Dieu a créé dans le monde pour leur nécessité devient tributaire de leurs passions, pour servir selon la diversité de leur caprice, ou à la magnificence de leurs ameublements, ou au luxe de leurs habits, ou à la superfluité de leurs tables. Ainsi, corrompant l'usage légitime des choses, au lieu que les créatures leur étaient données comme autant de sujets de louer leur Créateur, ils les prostituent à leurs débauches, à leurs vanités, à leurs excès ; et, s'il m'est permis de le dire, ils prennent dans les trésors mêmes de leur bienfaiteur de quoi lever des troupes contre lui, en armant contre l'ouvrier l'ouvrage de ses propres mains. Que si des biens de la nature je passe aux biens de la grâce, c'est encore le point, ô mon Dieu, où mon ingratitude est plus criminelle, puisque j'abuse de vos mystères et de vos miséricordes pour vous offenser plus sensiblement et plus impunément. Vous vous êtes fait homme pour me faire Dieu par la participation de votre nature, et moi, renversant vos conseils, je suis retourné au rang des bêtes, et me suis fait enfant du démon. De vos sacrements, Seigneur, j'en ai fait des sacrilèges ; mon baptême n'a servi qu'à me rendre prévaricateur et perfide ; si j'ai approché de votre table, c'a été pour la souiller et pour vous déshonorer. Votre amour pour moi est monté à un tel excès, que vous avez voulu mourir vous-même pour faire mourir mon péché, et je me suis enhardi à pécher sur la confiance de cette miséricorde. J'ai pris occasion de votre bonté pour persévérer dans ma malice. Parce que je vous ai vu si bon, j'ai cru que je pouvais être méchant. Plus je vous ai vu facile à vous réconcilier et patient à m'attendre, plus je me suis licencié à vous offenser, plus j'ai différé à me convertir. O Seigneur ! après cela comment pouvez-vous me souffrir un moment sans vous venger et me perdre ? Chrétiens mes frères, c'est là ce qui doit faire notre étonnement et notre crainte. Car enfin une ingratitude si noire ne demeurera pas impunie. Mais cette punition regarde ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Un ancien s'est plaint assez ingénieusement de ce que les lois qui ont ordonné des peines contre le vol et l'homicide ont épargné l'ingratitude. Ce vice en effet n'étant pas moins contraire au bien de la société que les crimes les plus atroces, et, d'un autre côté, n'y ayant rien de plus commun parmi les hommes que ce vice, il était, ce semble, de la prudence des législateurs d'en arrêter le cours par la crainte du supplice, et de purger le commerce d'une peste qui y cause tant de ravages, par quelque note d'infamie. Cependant, si nous en croyons le même païen qui a fait cette réflexion, les hommes en cela ont agi judicieusement, non qu'ils aient regardé l'ingratitude comme un vice pardonnable, mais parce qu'ils ont mieux aimé en abandonner la punition à cette intelligence supérieure qui gouverne l'univers. Et la raison en est que ce souverain Juge pouvant être le seul juste estimateur d'une lâcheté si noire, il est aussi le seul qui peut proportionner la peine à son énormité. Quand ce philosophe parlait ainsi, il n'enviesageait que l'ingratitude d'un homme envers un autre homme, dont l'injure, quelque grande que vous la conceviez, ne roule après tout que sur des bienfaits bornés, et entre des personnes égales. Qu'aurait-il donc dit, s'il avait été assez éclairé pour comprendre l'excès de l'ingratitude que les hommes ont pour le véritable Dieu? A quels supplices l'aurait-il condamnée? Quelle justice en aurait-il faite? Aussi, Messieurs, faut-il avouer que de tous les crimes qui ont irrité la colère du Dieu vivant, il n'y en a point dont il ait témoigné tant d'horreur, qu'il ait foudroyé si souvent par ses menaces, ni sur quoi il ait déchargé le poids de sa fureur d'une manière plus terrible, que l'aveuglement des hommes à méconnaître ses bontés.

C'est là ce que signifient ces étonnantes paroles qui font la conclusion de la parabole de notre évangile. Après tous les soins que le père de famille s'est donnés pour sa vigne, après le traitement indigne que lui ont fait ces vigneron, comment pensez-vous qu'il en doive user? Il viendra lui-même dans sa fureur, il exterminera ces vigneron, il reprendra sa vigne, il la louera à d'autres, qui seront plus reconnaissants; et, comme s'il restait encore quelque ambiguïté dans une si triste prophétie, pour lever toute sorte d'équivoques, je vous déclare, continue ce divin Maître, oubliant en quelque sorte sa douceur, je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté pour être donné à un peuple qui en portera les fruits. En effet, cette menace se peut également justifier par la conduite que Dieu a tenue dans la suite des siècles et sur les païens, et sur les Juifs, et sur les chrétiens. Ecoutez le grand Apôtre dans son Epître aux Romains sur cette importante matière. Aux païens Dieu avait donné la raison, aux Juifs il avait donné la loi, aux chrétiens il donne la grâce. Tous par une ingratitude impie ont abusé de ces

don, et Dieu, par un juste ressentiment, leur a ôté tous ces dons.

Pour commencer par les païens, *Comme les grandeurs invisibles du Créateur*, dit saint Paul, *brillent assez vivement dans la beauté des créatures, pour se faire remarquer, les hommes n'eurent pas de peine à y reconnaître Dieu. Mais, parce que l'ayant connu, ils ne le glorifièrent pas, et qu'au contraire ils transférèrent à l'ouvrage l'honneur qui n'est dû qu'à l'ouvrier, Dieu permit que de sages ils devinrent insensés et qu'ils s'égarèrent dans leurs vaines imaginations. Bien plus, la raison perdant chez eux l'empire qu'elle devait avoir sur les sens, parce qu'elle avait secoué celui de Dieu, Dieu les livra aux désirs de leur cœur, en sorte que se plongeant dans des infamies détestables, ils déshonorèrent eux-mêmes leurs propres corps, et devenus esclaves de leurs passions, ils se portèrent à des actions tout à fait indignes de l'homme. Un déluge de vices se déborda sur eux, l'erreur et l'impiété, l'impureté et l'ordure, l'avarice et l'injustice : fourbes, médisants, envieux, impitoyables, à peine leur resta-t-il quelque vestige de leur nature, et ils étouffèrent presque jusqu'aux moindres étincelles de la raison (Rom., I, 19 et seqq.). Voilà leur ingratitude bien sévèrement punie. Mais n'attendez pas cependant plus d'indulgence pour les Juifs.*

Que dis-je, Messieurs? Comme l'ingratitude croît à proportion du bienfait, Dieu aussi, selon la remarque de saint Jérôme, a fait monter la vengeance à proportion de l'ingratitude. Il faudrait ici faire parler tous les prophètes, si je voulais vous représenter dans toute son étendue, combien Dieu a cette vengeance à cœur, combien il la médite longtemps, combien de fois il en réitére la menace. *Je vous ai appelé*, dit-il à son peuple, *à la connaissance de mon nom, par le pur mouvement de ma bonté; je vous ai choisi entre toutes les nations de la terre par une préférence singulière; Jacob, votre père, a supplanté son frère Esaü dans le sein de sa mère; et par là, vous qui n'étiez que le cadet, vous êtes entré dans les avantages de l'aîné. Moïse, mon serviteur, vous a délivré de l'esclavage; pour vous procurer la liberté, il a foudroyé l'Egypte et renversé la nature. Je vous ai donné ma loi pour vous apprendre à marcher dans la voie de mes volontés, je vous ai sacrifié le Chananéen et le Jebuséen, pour vous établir sur leur ruine dans l'abondance et dans la paix. N'en était-ce pas assez pour être non-seulement serri et craint, mais adoré et aimé de vous? Cependant je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre. Eh bien! vous en verrez les suites. Tous ces avantages dont je vous avais revêtu, vous en serez dépouillé, j'en enrichirai vos ennemis. Oui, les idolâtres profiteront de vos pertes; et comme je les ai rejetés pour me donner à vous, je vous rejeterai pour me donner à eux. Triste et funeste prédiction, dont le Sauveur menace les Juifs que l'accomplissement est proche, mais que nous voyons en effet accomplie dans toute son étendue par la ruine de la Synagogue, par la vocation des gentils, par la destruc-*

tion de Jérusalem, par la dispersion du peuple juif abandonné depuis tant de siècles à son aveuglement, devenu l'horreur, le rebut et l'opprobre de tous les peuples, exclu du ciel et vagabond sur la terre. Tant il est vrai que rien n'est plus à craindre que le mépris des grâces de Dieu, et que nous devons considérer l'ingratitude comme le plus grand de tous les vices ! Car, comme l'a remarqué saint Chrysostome, l'Ecriture ne fonde la réprobation des Juifs que sur leur ingratitude ; c'est là ce qui les a perdus, et ce seul crime a attiré sur eux cet enchaînement de maux dont l'histoire est si tragique.

Mais quoi ! Messieurs, si Dieu a poursuivi avec une colère si implacable l'ingratitude des Juifs, que sera-ce donc de l'ingratitude des chrétiens ; et que ne doit-elle point attendre ? C'est le profond raisonnement de saint Paul aux Romains, dans ces mémorables paroles : *Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, vous devez bien appréhender qu'il n'épargne pas les sauvages* (Rom., XI, 21). Mais, afin d'approfondir ce mystère de rigueur où nous avons tant d'intérêt, supposons, s'il vous plaît, avec saint Chrysostome, que l'Apôtre regarde Abraham comme la tige de l'arbre mystérieux de la religion, et les Juifs comme les branches de cet arbre, parce qu'ils étaient en effet les enfants de ce patriarche. Qu'est-il arrivé dans la suite des temps ? Dieu, rebuté par l'ingratitude de son peuple, a coupé ces rameaux de l'olivier franc pour nous enter à leur place, nous qui étions pris d'un tronc qui ne l'était pas. N'y a-t-il donc pas lieu de craindre que celui qui n'a pas respecté ses domestiques, ne se décharge à plus forte raison sur les étrangers ; qu'il ne retranche les branches sauvages, après avoir rejeté les naturelles ; qu'il n'abandonne la postérité d'un peuple idolâtre, lui qui a délaissé les descendants d'un peuple saint ? Oui, Messieurs, le même Dieu qui nous a subrogés à la place des Juifs par une substitution favorable, peut aussi en subroger d'autres à la nôtre par une nouvelle substitution, en faisant naître des pierres mêmes, pour le dire avec l'Evangile, des enfants à Abraham. Comme les infidèles autrefois devinrent chrétiens, les chrétiens aujourd'hui peuvent devenir infidèles ; et de même que les Juifs cédèrent la place aux gentils, pour être devenus ingrats et orgueilleux ; si les gentils, à leur tour, se rendent orgueilleux et ingrats, d'autres pourront remplir leur place. Ainsi raisonne saint Chrysostome après saint Paul ; et c'est assurément ce que Jésus-Christ avait en vue, quand il disait : Le royaume de Dieu vous sera ôté pour être donné à un peuple qui saura le cultiver et le faire fructifier. Car quel est ce royaume ? Il se peut prendre en deux sens, selon les saints docteurs : c'est ou la foi, ou la grâce. Mais, en quelque sens que vous le preniez, je vous puis dire qu'il se fait une révolution continuelle dans cet état spirituel, aussi bien que dans les monarchies temporelles.

Premièrement, si, par ce royaume, vous

entendez la foi et la véritable religion, combien de fois Dieu l'a-t-il retiré des mains de ceux à qui il l'avait confié pour le mettre en des mains étrangères, en faisant passer la connaissance de son nom à des peuples qui l'ignoraient, au préjudice de ceux qui ne l'ont pas glorifié, quand il le leur a fait connaître ? Hélas ! Messieurs, il n'y a presque point de siècle où l'on n'ait vu de ces vicissitudes sur le théâtre de l'Eglise. Comme l'empire du monde a passé successivement des Assyriens aux Mèdes, des Mèdes aux Perses, des Perses aux Grecs et des Grecs aux Romains, ce royaume mystérieux est venu des Juifs aux chrétiens, de l'Orient à l'Occident, de l'Asie en Europe ; et lasse le ciel qu'il n'achève point de la quitter pour passer en d'autres climats ! Car, pour le dire avec saint Bernard, il est vrai que la vigne de l'Eglise ne peut périr, mais elle peut changer. L'Egypte et la Grèce, ce terroir autrefois si cultivé et si fertile, est aujourd'hui inculte et désert ; où a fleuri la sainteté, l'impiété y règne ; et le pays qui a vu naître l'Evangile, suit les lois de l'Alcoran. Mais, sans remonter à des temps trop reculés, pour ne recourir qu'à l'histoire du dernier siècle, nos pères ne virent-ils pas une grande partie du Nord se soustraire à ce royaume, au même temps qu'il étendait ses conquêtes dans des terres jusqu'alors inconnues ? Encore aujourd'hui la France n'a-t-elle pas la douleur de compter parmi ses enfants un nombre considérable de révoltés qu'elle ne tient plus sous ses lois ? Et votre ville, chrétiens, combien y en a-t-il dont il abandonne la possession à la tyrannie de l'hérésie ? Hélas ! vos parents, vos amis, vos voisins sont des monuments vivants de cette conduite de Dieu si terrible, mais si adorable. Que si Dieu, jusqu'ici, par une protection particulière, a bien voulu nous ménager, il se peut faire qu'un semblable sort nous attende dans la suite, et que notre couronne soit transférée à un autre qui saura mieux la porter, puisqu'enfin une corruption si générale dans les mœurs est un acheminement dangereux à la perte de la foi, sinon par une apostasie déclarée, du moins par une abjuration secrète.

Mais, quand Dieu ne réserverait point cette vengeance pour notre ingratitude dans les trésors de sa colère, j'en trouve une autre dans l'Evangile, qui ne doit guère moins nous effrayer. Car si, par le royaume que Dieu nous menace de nous ôter, nous entendons la grâce, n'est-ce pas un châtement terrible pour les suites, je ne dis pas qu'une soustraction entière, mais que la diminution d'un secours si nécessaire ? Cependant, si nous en croyons les saints docteurs, c'est la voie que Dieu prend ordinairement pour se venger de nos infidélités. Car il se lasse enfin de l'ingratitude de ceux sur qui il a fait la profusion de ses dons ; et quand il les trouve toujours insensibles à ses faveurs, il les détourne, il les répand sur d'autres qui n'en ont point abusé. De tous les Pères, saint Bernard est celui, à mon sens, qui a

pressé le plus vivement ce point. Selon lui, l'ingratitude est comme un vent brûlant qui tarit la source de la grâce, qui dessèche la racine de la vertu, qui ferme l'âme à la rosée de la miséricorde et aux pluies salutaires qui tombent du ciel. Dieu, se gouvernant à peu près en cela comme les hommes qui ne prennent pas plaisir à perdre éternellement leurs bienfaits; quand il trouve une longue ingratitude dans un cœur, c'en est assez pour lui faire abandonner ce cœur, comme on laisse à la fin en friche les terres stériles, qui ont longtemps trompé l'attente du laboureur. Qui me l'a dit? C'est Dieu lui-même qui s'en explique ainsi par un prophète: *Vous avez vu ce que j'ai fait pour ma vigne, et vous en avez été surpris; mais voyez maintenant ce que je ferai contre elle, et votre surprise augmentera. J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendaient, et elle sera foulée aux pieds. Elle ne sera plus dorénavant ni labourée, ni taillée; les épines l'étoufferont, et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle. La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël (Isai., V, 5-7), et les enfants de l'Eglise sont le plant auquel il prenait ses délices. Il a attendu qu'ils portassent des fruits de justice; mais n'y trouvant qu'iniquité, dans le vif ressentiment d'une ingratitude si noire, ces âmes qui lui ont été si chères, il les livrera aux dérèglements de leurs passions, aux illusions de leurs sens, aux désirs de la chair, aux égarements du siècle. De là cette vie toute païenne dans le sein même de l'Eglise; de là les sacrements ou négligés, ou profanés; de là cette insensibilité pour Dieu et cet attachement pour le monde. La haie qui environnait la vigne est arrachée; il n'y a plus de commandements qui retiennent, on les viole impunément. Les murs qui la défendaient sont ruinés; il n'y a plus ni promesses du paradis, ni menaces de l'enfer qu'on écoute, on se met au-dessus de tout. Les ronces couvrent la face de la terre, on ne s'occupe que de ses affaires ou de ses plaisirs. Enfin les nuées ferment leur sein; Dieu sur cela garde le silence, il souffre, il ne punit point; et ne daignant plus se fâcher par un excès de colère, il méprise ceux qui l'ont méprisé. Craignons donc une vengeance si terrible, Messieurs, et profitant de l'avis de saint Augustin, soyons reconnaissants pour le passé, afin de conserver ce que nous avons déjà, et d'obtenir ce que nous n'avons pas encore, c'est-à-dire de conserver précieusement la grâce, pour obtenir la gloire. Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME.

De l'impureté.

Cum imundus spiritus exierit de homine, perambulabit loca iniqua, quærens requiem, et non inveniens dicit: Revertar.

L'esprit impur étant sorti de l'homme, s'en va dans des lieux sales et arides, pour y chercher du repos, et n'en trouvant point, il dit: Je reviendrai (Luc., XI, 24).

C'est une chose bien surprenante qu'un

esprit tout à fait dégagé de la matière et si pur de sa nature, comme est l'ange superbe, se plaise tant à faire commettre à l'homme ces péchés grossiers et honteux dont il n'est pas capable par lui-même. Mais c'est qu'il sait que de tous les péchés, aucun n'étend plus loin sa tyrannie sur l'homme que l'impureté; qu'aucun ne le lui tient plus fortement assujéti que ce péché, quand une fois il l'y a engagé. Voilà pourquoi il fait tant d'efforts pour disputer la conquête d'un pécheur de ce caractère au fort armé qui veut le lui enlever; voilà pourquoi il porte si impatiemment sa défaite, quand il en a été chassé; voilà pourquoi toujours inquiet et ne trouvant du repos nulle part, jusqu'à ce qu'il y soit rentré, il livre tant de combats et donne tant d'assauts, il appelle tant de troupes auxiliaires à son secours pour s'en remettre en possession. Et voilà ce qui me faisant comprendre l'extrême opposition de ce péché au salut, soit par sa malignité propre, soit par ses dangereuses suites, soit par ses pernicious effets, soit par la difficulté de remédier à tant de maux, me détermine aujourd'hui à en faire la matière de mon discours.

Mais si de ce côté-là tout m'anime à ce dessein, je vous avoue que d'un autre côté tout semble m'en détourner. Car quoique l'impureté soit de cette nature de crimes qui portent leur horreur sur leur front, et qu'en ce sens il n'y ait rien si facile que d'en faire la censure, il est pourtant vrai qu'elle tire ce malheureux avantage de son horreur, qu'on n'ose presque y toucher. Sa honte fait sa sûreté en quelque manière. Et comme il y a des mystères de religion qu'il ne faut pas trop approfondir, c'est un mystère d'abomination qu'il est dangereux de développer. Que vais-je donc faire, mon Dieu! et à quoi est-ce que je m'expose? Peut-être à blesser la délicatesse des fidèles; peut-être à réveiller la malignité des libertins. Mais pourquoi m'intimider moi-même par des réflexions si scrupuleuses? Sera-t-il dit que ce péché règne avec une licence effrénée, sans qu'on ait même la liberté d'en parler? Et que lui qui bannit la pudeur du monde, se serve de la pudeur même comme d'un rempart, derrière lequel il se couvre, pour triompher par là impunément? Non, Messieurs; couvrons-le donc publiquement de la confusion qu'il mérite; mais gardons cependant des mesures, et souvenons-nous qu'ayant à traiter une matière, où il est également et honteux de paraître en trop savoir, et périlleux d'en vouloir trop dire, il vaut mieux demeurer au deçà des bornes, plutôt que d'aller au delà.

Or, pour y réussir sans donner dans ces écueils, on peut prendre, ce me semble, ce péché en trois temps différents, dans son commencement, dans son progrès et dans sa fin. Car on tombe ordinairement dans trois erreurs importantes au sujet de ces trois temps. Pour le commencement, on se néglige, on se permet beaucoup de choses, qu'on regarde comme indifférentes, sans penser

qu'elles doivent avoir aucunes suites fâcheuses. Pour le progrès, après qu'on s'est engagé dans le désordre, on s'accoutume à l'envisager comme une fragilité pardonnable, et l'on en affaiblit tellement l'idée, que toute l'horreur s'en efface. Pour la fin, on se persuade que ce ne sont que des emportements de jeunesse ou de passion, qui se calmeront d'eux-mêmes, ou que le temps et l'âge guériront facilement. Or à ces trois erreurs voici trois maximes que j'oppose. La première, qu'en matière d'impureté tout est à craindre et rien à négliger; et que pour ne pas violer le précepte en cette rencontre, il faut garder les conseils. La seconde, que l'impureté, bien loin d'être cette bagatelle prétendue, n'est rien moins dans un chrétien que l'abomination de la désolation dans le lieu saint, dont il est parlé dans le prophète Daniel. La dernière, que de tous les péchés, l'impureté est celui, dont le retour est le plus rare; et qu'il est plus facile de n'y point tomber, que de s'en relever après y être tombé. C'est-à-dire que ce péché, dont les commencements sont si faciles, dont le progrès est si abominable, se trouve souvent presque irrémédiable dans sa fin. Voilà tout mon dessein. Plaise au Dieu de pureté de conduire ma langue de telle sorte qu'il ne lui échappe rien dont les oreilles de tous ceux qui m'écoutent ne puissent être édifiées! c'est la grâce que je lui demande par l'intercession de la plus pure des vierges. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a dans les vices deux choses à distinguer : ce qui fait à proprement parler le péché, et ce qui mène insensiblement au péché. Une injustice, si vous voulez, voilà ce qui fait le péché; trop d'amour pour les richesses, voilà ce qui mène à ce péché. Mais si le vice que je combats a cela de commun avec les autres, il a ceci de particulier, qu'il n'y en a point auquel on aille par tant de voies, ni dont les abords soient si périlleux; deux circonstances bien remarquables. Pour commencer par la première, qui pourrait dire tous les chemins qui conduisent à cet abominable précipice? Il y en a loin de nous, il y en a autour de nous, il y en a au dedans de nous, et je ne sais presque desquels nous avons le plus à craindre; appliquez-vous-y, s'il vous plaît. Au dedans de nous le poids de notre corruption nous y porte, et c'est un penchant si glissant, que les plus saints ont bien de la peine à ne s'y laisser pas entraîner. Hélas! s'écrie saint Jérôme, comme nous sommes tous pétris de la même boue, il s'en exhale les mêmes vapeurs. Tout ce qui est formé de chair en ressent le dérèglement, et sans sortir de chez soi, l'homme trouve dans son propre fonds une source de corruption, une tentation continuelle capable de le gâter et de le perdre. Nos sens qui nous répandent incessamment autour de nous, sont en cela d'intelligence avec cet ennemi caché. Ce sont ces fenêtres mystérieuses par où la mort entre dans l'âme, comme s'en plaint Jérémie (*Jerem., IX, 21*); fenêtres

toujours prêtes à s'ouvrir à la moindre impression qui les frappe. Un regard, dit saint Ambroise, est capable de faire couler le poison par les yeux, une parole par les oreilles, une petite privauté par un léger attouchement, et telle est l'infirmité de l'homme, qu'on a vu les plus grandes âmes céder à de si faibles traits. D'ailleurs tout ce qui flatte le corps, le luxe et la mollesse des habits, surtout l'oisiveté et l'intempérance de la bouche, sont comme autant d'amorces pour engager l'homme dans le désordre. Un prophète, c'est Ezéchiel, fait entrer l'oisiveté dans le dénombrement des causes qui allumèrent à Sodome tant de flammes abominables (*Ezech., XVI, 49*). Si nous en croyons saint Grégoire, de même que les ennemis d'Israël avaient l'avantage dès que Moïse cessait d'élever les mains, nous ne cessons pas plutôt de nous occuper, que le corps s'en prévaut contre l'esprit; et l'expérience peut nous avoir appris que saint Bernard a défini l'oisiveté bien naturellement, quand il l'a appelée la source des plus sales tentations et la mère des plus mauvaises pensées. Pour l'intempérance, Jérémie lui joint l'impureté comme sa compagne inséparable. Ces excès de vin et de viandes, ces tables si abondantes et si exquises servent, dit saint Ambroise, d'aliments à ce feu infernal, de même que la paille et le bois entretiennent le feu que nous employons à nos usages. *Mieux nous traitons notre corps, plus nous l'armons contre nous*, dit Origène; et il arrive tous les jours ce qu'appréhendait saint Bernard, qu'en flattant sa délicatesse, nous en nourrissons la corruption.

Que dirai-je après cela des choses que nous allons chercher loin de nous; des spectacles et des divertissements, des compagnies et des commerces, des liaisons et des amitiés? Saint Augustin, juge compétent en ces sortes de matières, a peint excellentement les effets que produit le théâtre, quand il a dit dans ses Confessions : *J'avais une passion démesurée pour les spectacles, parce qu'ils me représentaient agréablement à moi-même l'image de mon propre cœur dans une personne étrangère; qu'ils flattaient secrètement la déman-gaison de mes maux par cette vive ressemblance; et que comme un feu en allume un autre, ils étaient tous propres à entretenir le feu qui me dévorait.* Eloignez, c'est saint Jérôme à une dame chrétienne, *éloignez de vos yeux et de vos oreilles ces représentations profanes et ces airs dissolus où le théâtre vous appelle; car ce sont autant de sirènes qui ne vous attirent que pour faire fuir naufrage de votre pureté au milieu de tant d'écueils.* En effet, c'est là que l'esprit trouve à s'empoisonner lui-même par les maximes qu'on y débite; là un cœur encore innocent apprend à devenir sensible, là s'enseigne publiquement l'art de conduire une intrigue, là on s'enhardit au mal par les exemples qui le persuadent et même qui l'autorisent; là s'insinue la passion d'autant plus dangereusement, qu'on apporte plus de soin à l'épurer des emportements grossiers qui alarmeraient la

pudeur, qu'elle paraît s'éloigner davantage du vice, et qu'on n'oublie rien pour lui donner toutes les teintures de la vertu.

Maintenant, chrétiens, il faudrait que je copiasse une partie des livres de la Sagesse, si je voulais vous représenter tout ce que l'Esprit de Dieu nous a laissé sur les conséquences terribles des commerces qui se lient entre les personnes d'un sexe différent. Tantôt il nous dit, c'est dans les Proverbes, que *comme on ne peut porter du feu dans ses habits sans qu'ils en soient endommagés, ou marcher sur des charbons ardents sans se brûler la plante des pieds, il ne peut y avoir de familiarité entre les hommes et les femmes, qu'il n'y ait lieu d'en appréhender un embrasement plus funeste* (Prov., VI, 27-29). Tantôt il ajoute, c'est dans l'Ecclésiastique, que *comme l'étoffe engendre la teigne qui la ronge, l'homme est à la femme, et la femme à l'homme une occasion mutuelle de corruption* (Eccli., XLII, 13), et que de leurs assiduités il s'engendre sourdement et à la longue un ver qui en consume toujours l'un ou l'autre et fort souvent tous les deux.

Mais ces comparaisons de l'Ecriture ne sont-elles point outrées? Vous en pouvez juger vous-même; et plaise à Dieu que ce soit moins par votre expérience propre que par le malheur des autres! car peut-on être du monde et ignorer les désordres que la fréquentation des deux sexes a coutume d'y causer? *C'est pour lors*, dit Tertullien, *c'est dans la chaleur de ces conversations libres et particulières qu'on se soufle de part et d'autre des étincelles d'impureté; étincelles qui, faibles d'abord, s'enflamment dans la suite et mettent le feu partout. C'est pour lors*, dit saint Jérôme, *que même sans y penser on se livre les uns aux autres des tentations réciproques, auxquelles on succombe également; rien n'étant plus ordinaire dans ces sortes d'occasions, que de prendre et d'être pris. D'abord ce n'est qu'honnêteté, tout s'y passe dans la retenue; peu à peu on s'étudie à s'y montrer complaisant et à paraître officieux; on y ajoute bientôt après les louanges, ensuite viennent les assiduités et les empressements. Enfin, que vous dirai-je? il se forme une véritable passion qui, après s'être longtemps déguisée sous des dehors artificieux et sous des noms honnêtes, s'emporte souvent jusqu'aux dernières extrémités. En voilà peut-être trop sur une matière aussi délicate: toujours en est-ce assez pour justifier ma première proposition, qui est que l'impureté est de tous les vices celui où il y a le plus de chemins qui y mènent. Mais ces mêmes réflexions bien conçues et bien pénétrées établissent aussi évidemment la vérité de cette autre proposition, où j'ai avancé que de tous les vices il n'en est aucun dont les abords soient plus périlleux, ni dont on se défende moins. Car, prenez garde, mes chers auditeurs, peut-être voudrait-on bien être chaste; on estime encore la chasteté, mais on ne veut point garder les mesures nécessaires pour vivre chastement. Qui se précautionne en effet dans le monde contre les*

différentes amorces que je viens de vous dépeindre? qui se défie autant qu'il faudrait de sa corruption et de sa faiblesse? qui veille avec attention à la garde de ses sens? qui fait scrupule de vivre dans une molle oisiveté, et de donner à son corps toutes ses commodités? A qui est-ce que le bal ou la comédie donne de l'alarme? à qui les familiarités et les liaisons d'une étroite amitié sont-elles suspectes? Ah! les choses vont aujourd'hui sur tout cela dans des excès qui ne sont pas supportables. Combien, par exemple, dans ce temps qui, au lieu de dompter l'orgueil de leur chair par un jeûne salutaire, ne veulent pas même retrancher quelque chose à la gourmandise et à la délicatesse, comme s'ils avaient peur d'en guérir la corruption? Qu'une femme se sente légèrement indisposée, ou qu'elle s'imagine l'être; que son visage lui paraisse un peu moins bon qu'à l'ordinaire, elle viole hardiment toutes les lois de l'abstinence pour entretenir dans son embonpoint un corps qu'elle devrait plutôt songer à réduire, et pour conserver une beauté dangereuse à son innocence et mortelle à celle des autres. Peut-être que du moins on travaille à mortifier ses sens et à leur imposer les lois d'une sévère retenue? tout aussi peu. Bien loin de faire comme Job un pacte avec ses yeux pour ne point voir (Job., XXXI, 1), et avec ses oreilles pour ne point entendre, on leur donne toute liberté de se satisfaire, rien ne leur est refusé. Mais aussi s'applique-t-on à quelque occupation sérieuse? La lecture, l'ouvrage, la prière remplissent-elles les intervalles du loisir? encore moins. Perte de temps éternelle, amusements, dissipation, esprit vide de tout bien, et dès là prêt à recevoir les premières impressions qui lui viennent du mal. Pour le reste que vous dirai-je? Qui ne sait comment on s'y gouverne? Compagnies, entretiens, spectacles; il faudrait les craindre, on les aime; il faudrait les fuir, on les cherche; il faudrait du moins s'y observer, et on s'y abandonne sans réserve. On veut voir tout, aller partout, être de tout. Trouve-t-on les occasions? on s'y livre avec joie; ne se présentent-elles pas? on les souhaite avec empressement; et vous diriez que l'on a peur de n'être pas perdu assez tôt, tant on a soin de faire tout ce qu'il faut pour se perdre.

Car, ô mon Dieu! je ne puis dissimuler ici des excès qui ne choquent pas seulement les lois d'un christianisme rigide, mais qu'un sage paganisme ne tolérerait pas. Des hommes et des femmes être éternellement ensemble, les uns déployer leur esprit et leurs complaisances, les autres leurs charmes et leurs ajustements; entretenir des conversations infinies où pour plaire on met tout en œuvre; n'oublier rien pour engager, ni caresses affectées, ni rigueurs encore plus artificieuses. Voilà l'usage du monde: les mères le souffrent à leurs filles, pour ne pas dire qu'elles le leur inspirent; et quand elles voudraient s'y opposer par leurs discours, elles l'autoriseraient souvent par leurs exem-

ples. Cela s'appelle honnête liberté : il faudrait être d'un autre pays pour y trouver à redire. Et de vrai, qu'il se rencontre ou un père ou un mari qui prétendent y opposer leur autorité et leur censure, on les sifflera dans les compagnies, on les jouera sur les théâtres. Que les ministres du Seigneur entreprennent de se récrier contre, on les prend aussitôt pour de bonnes gens qui ne savent pas vivre et qui s'effrayent de leur ombre. Nous n'y pensons point de mal ni les uns ni les autres : c'est une fort honnête femme, c'est un homme de piété; c'est mon ami, c'est ma parente. Il faudrait donc renoncer au monde, si c'était une nécessité de se gêner sur tout cela; et c'est être trop timide que d'appréhender pour des choses où il n'y a rien à risquer. Vous le dites, et il se peut faire que vous le pensiez comme vous le dites : mais qui peut vous répondre de l'événement? Vous n'avez pas d'intention criminelle, quand vous cherchez des yeux les objets qui peuvent vous plaire : mais David avait-il un dessein formé quand il sortit un jour sur la terrasse de son palais? Le hasard lui fit jeter la vue sur une femme qu'il ne connaissait pas, et cependant cette inconsidération fut suivie d'un adultère, d'un meurtre et du scandale le plus horrible qu'on vit jamais dans Israël. C'est une amitié, dites-vous, et une amitié de sœur à frère : mais quand le commerce se lia entre Hérode et Hérodiade, pensez-vous qu'ils pussent d'abord plus loin les choses? Ce n'était à ce qu'ils pensaient qu'une tendresse bien réglée, et toutefois avec le temps l'amitié dégénéra en amour, et des commencements si légers se terminèrent par une catastrophe tragique.

O mes frères! si je vous disais à propos de cela tout ce que l'histoire m'a appris sur de pareilles aventures, vous en frémiriez d'horreur, et les cheveux vous en dresseraient sur la tête. Que nous reste-t-il donc à faire? Je vous l'ai dit : pour ne point pécher contre le précepte, il faudrait s'en tenir aux conseils. Il y a, comme vous savez, deux choses dans la morale de l'Evangile, les préceptes et les conseils : les préceptes regardent l'obligation, les conseils la perfection; c'est l'idée que tout le monde s'en forme communément. Cependant elle est défectueuse, et il y faut ajouter que quand le Fils de Dieu a donné aux hommes tant de conseils si merveilleux, il n'a pas seulement eu leur perfection en vue; mais que comme il est la sagesse même, par là il leur a marqué les moyens les plus naturels et les voies les plus simples, pour satisfaire aux devoirs; si bien qu'en un sens on peut dire que la pratique des conseils facilite l'accomplissement des préceptes, et que l'accomplissement des préceptes dépend de la pratique des conseils. Mais c'est particulièrement dans la matière dont nous parlons, que cette remarque doit avoir lieu plus encore qu'en pas une autre. Voulez-vous garder inviolablement le précepte qui commande la pureté? observez fidèlement les conseils qui touchent la pu-

reté. Or quels sont-ils encore ces conseils si salutaires? Je ne vous dirai point que de ceux dont l'Ecriture nous recommande le plus fortement l'usage, et dont les saints en effet ont le plus souvent usé, c'est de recourir à Dieu par des prières ferventes et continuelles. Je passerai sous silence ce qui se peut voir aisément dans l'histoire de tous les siècles : que dans l'un et dans l'autre sexe on a toujours regardé la mortification du corps comme son meilleur préservatif. Pour ne point ajouter encore que la divine eucharistie souvent et dignement reçue est d'un secours merveilleux pour purifier nos corps et nos âmes par la vertu de cette chair virgine qu'elle renferme; laissant à part tout cela, je ne vous proposerai que deux choses, fuir et résister : fuir les occasions et résister aux commencements. *Fugite*, s'écrie l'Apôtre, *fugite fornicationem* (1 Cor., VI, 18) : Fuyez, mes frères, fuyez tout ce qui blesse la pudeur. Remarquez, dit saint Augustin, le terme dont use saint Paul : il ne dit pas combattez, mais fuyez; parce que si le secret de vaincre les autres tentations est de combattre, le secret de vaincre celle-ci est de fuir. En effet, comment voudriez-vous marcher au milieu des flammes, et cependant ne pas brûler; avaler un venin mortel, et ne pas vous empoisonner; être parmi tout ce qui peut flatter les sens, et demeurer insensible?

Eh quoi! un anachorète, un Jérôme, le modèle des pénitents, tremble dans le fond de son désert, et quoiqu'il soit éloigné du monde, il ne peut presque éloigner l'idée de ce qu'il y a vu; et vous voulez que ce que l'ombre d'un ennemi absent sollicite ce grand homme de faire, sa présence ne vous en sollicite pas? Qui vous a donné cette confiance? votre cœur? Mais vous savez combien il est corrompu et fragile. La résolution où vous vous sentez de mourir plutôt que de rien faire qui offense l'honnêteté? mais y a-t-il de résolution à l'épreuve des périls où vous vous commettez? Tout parle, mes chers auditeurs, jusqu'aux choses les plus muettes; dans ces rencontres délicates, tout persuade, tout fait impression : l'enjouement, la modestie, la contenance, le geste, les regards; il n'y a rien de tout cela qui ne puisse vous ébranler. Fuyez donc, si vous êtes sages, et n'en courez pas les risques.

Mais résistez courageusement, autre conseil que je vous laisse pour seconder le premier : résistez à la première attaque, si par hasard on vous en livre, malgré toutes vos précautions. *Malheureuse fille de Babylone*, s'écrie le prophète-roi, *heureux celui qui prendra tes petits et qui les écrasera sur la pierre* (Psalm. CXXXVI, 9)! Quelle est cette fille de Babylone, demande un Père? l'impureté; et qui sont les petits de cette fille malheureuse? les dérèglements naissants de cette passion commençaute. Il faut donc, pour se garantir des maux qui en peuvent naître, étouffer ces petits de bonne heure, faibles qu'ils sont dans leur berceau, de peur qu'avec le temps il ne s'en forme des monstres; il faut sans

miséricorde les écraser au pied de la croix où Jésus-Christ qui, selon l'expression de l'Écriture, est une pierre mystérieuse, demande qu'on les lui sacrifie. Autrement, et si on leur donne le loisir de prendre de l'accroissement et des forces, tout est perdu sans ressource; et l'on verra dans la suite ce que j'ai appelé l'abomination de la désolation : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Les saints docteurs sont partagés sur l'explication de ce fameux passage du prophète Daniel, cité par le Fils de Dieu dans l'Évangile en ces termes : *Quand vous verrez que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint (Dan., IX, 27; Matth., XXIV, 15).* Mais de toutes les interprétations qu'ils lui donnent, il n'y en a pas une qui ne vienne à mon dessein, et j'espère vous faire voir que je n'ai point outré la matière, quand j'ai avancé que le vice dont la pudeur ne peut pas même souffrir le nom, bien loin d'être une faute aussi pardonnable qu'on veut se le persuader, n'est rien de moins que cette abomination de désolation dans le lieu saint dont il est parlé dans l'Écriture.

Car si par cette abomination nous entendons avec saint Jérôme la statue d'un empereur romain que ce prince impie fit placer dans le temple de Jérusalem, pour y recevoir les vœux et les adorations des Juifs, telle à peu près est la passion honteuse que je veux ici vous dépeindre. Lorsqu'une fois elle a pris le dessus, cette passion impérieuse, elle va jusqu'à plonger l'homme dans une espèce d'idolâtrie. Il est vrai, dit Tertullien, vous ne vous prosternez pas devant une statue de bois ou de pierre, mais vous adorez une idole de chair; vous ne lui offrez pas de l'encens ou quelque autre parfum, mais vos pensées et vos désirs brûlent pour elle; vous ne lui égorgez pas pour victimes des animaux, mais vous vous immolez vous-même en sacrifice. Encore les autres passions ménagent-elles au moins les apparences et savent à Dieu les dehors; si elles secouent le joug de ses lois, elles n'entreprennent pas ouvertement de lui dérober sa gloire. Mais celle-ci ne laisse pas même à Dieu le dehors de la religion; elle en prend tout ce qu'il y a de plus respectueux pour le prostituer à l'objet dont elle est éprise. Si elle en parle, c'est sa divinité; si elle veut lui marquer les sentiments qu'elle a pour lui, les termes les plus augustes de la religion ne sont pas assez forts pour la satisfaire : vœux, sacrifices, adoration; elle irait, s'il se pouvait, au delà. Et cela, chrétiens, n'est point une exagération outrée, et qui pénétrerait dans l'âme verrait que cette passion y occupe véritablement la place qui n'est due qu'à Dieu. C'est là que le malheureux objet dont on s'est rendu esclave, maître de l'esprit et du cœur, s'en attire tous les vœux et en reçoit tous les hommages. Insensible à toute autre chose, comme on ne sait aimer que lui, c'est lui seul aussi qu'on sait craindre. Pour avoir le bien de lui plaire, il n'y a rien à quoi l'on ne

s'expose, dépenses, périls, infamie, la mort même, plutôt que de l'offenser. Il n'y a rien qu'on ne souffre, chagrins, rebuts, indignités, bassesses. Faut-il, pour l'assurer de sa foi, employer les parjures et les blasphèmes? ou les emploie; le chercher jusqu'au pied des autels pendant les plus saints mystères? ou l'y cherche; violer en sa considération les droits les plus sacrés de la nature? on les viole; lui sacrifier ce que la religion a de plus grand? on le lui sacrifie.

Ce fut autrefois un cruel outrage pour la religion de nos pères quand, sous le règne d'Adrien, on éleva l'idole de Vénus sur le Calvaire, et qu'on mit la statue d'Adonis dans la grotte de Bethléhem. Les païens, dit saint Jérôme en parlant de cette impiété, *ne crurent pas qu'il y pût avoir de persécution plus sensible aux chrétiens que de mettre une divinité lascive dans la même place où était mort celui qu'ils adoraient comme le Dieu de la pureté, et ils se persuadèrent que c'était faire la dernière dérision de nos mystères, que d'ériger l'image d'un infâme sur la même crèche où nous disions qu'était né le fils d'une vierge.* Mais quelque grande cependant que fût cette profanation, chrétien, tu la renouvelles toutes les fois que tu l'abandonnes aux emportements criminels d'une honteuse volupté. Au lieu de Jésus naissant, à la place de Jésus mourant, tu substitues des monstres qui font l'opprobre du paganisme même, et rappelles dans l'Eglise ce que l'idolâtrie a jamais eu de plus horrible. O l'indignité! ô l'abomination!

Que si par cette abomination dont parlent les Livres saints, nous entendons l'Antechrist avec quelques-uns des Pères, je ne trouve encore rien de plus juste pour mon sujet. L'Esprit de Dieu donne à l'Antechrist des noms capables de nous en faire concevoir toute l'horreur qu'il mérite, car il l'appelle tantôt *enfant de perdition*, tantôt *homme de péché*, et quelquefois même *péché*. Or c'est justement l'idée qu'il faut avoir de l'impureté. Elle n'est pas seulement un péché comme les autres, elle est l'abrégé de tous les péchés, c'est le péché même. Qui pourrait dire en effet tous les péchés qu'elle renferme? Péchés de pensées, péchés de désirs, péchés de regards, péchés de paroles. Et pour les actions, qui oserait se figurer les ordures, les infamies, les excès, les brutalités où elle se porte? Ce sont des monstres trop affreux pour en soutenir la vue. Disons donc, pour définir en deux mots un impudique, que c'est un homme de péché : homme de péché, qui fait servir à sa passion, et tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, son esprit et son cœur, ses yeux et ses oreilles, sa jeunesse et sa santé, ses talents et ses richesses, son crédit et son autorité. Homme de péché, qui pèche sans remords et sans interruption, seul aussi bien qu'en compagnie; par ses désirs, quand il ne le peut autrement, soit qu'il en trouve l'occasion, ou qu'il ne la trouve pas. Homme de péché, qui met en campagne tous les autres crimes,

comme ses émissaires et ses ministres, les médisances et les calomnies, les perfidies et les rapines, les haines et les vengeances, les meurtres et les poisons, les jurements et les parjures, les impiétés et les sacrilèges. Homme de péché, qui répand partout la corruption, dont il est plein, par ses regards, par ses discours, par ses manières, par ses intrigues sur les filles les plus pures, sur les femmes les plus chastes, sur ceux qui l'approchent, sur ceux qui le pratiquent; tant le fond en est gâté, tant le commerce en est contagieux. Ce n'est donc pas sans raison que je représente l'impureté comme une abomination; mais il y faut ajouter encore que c'est une abomination de désolation.

Il y a des interprètes qui, par la désolation dont menace le prophète Daniel, entendent l'état lamentable de Jérusalem, quand cette grande ville fut prise et saccagée par les Romains, ses habitants égorgés ou menés en captivité, et jusqu'à ses édifices brûlés ou démolis de fond en comble. Mais cette image, tout affreuse qu'elle est, n'a rien de trop pour représenter les ravages effroyables, que cause l'impureté, et les désordres qu'elle traîne après elle. Il me semble que le prophète nous en a fait une peinture bien touchante, quand il a dit : *Des ténèbres épaisses les environnent de toutes parts; ils sont attachés par des chaînes de fer, et une faim cruelle les dévore* (Psal. CVI, 10). Un impudique est dans les ténèbres; mais, ô mon Dieu, quelles ténèbres! Ténèbres qui lui dérobent toutes les lumières qui pourraient l'éclairer, non seulement celles de la foi, mais celles de la raison; ténèbres qui lui cachent la vue et de Dieu, et de son péché, et de lui-même; ténèbres qui ne lui permettent pas de découvrir, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il perd, ni la vanité des plaisirs qui l'enchantent, ni la grandeur des suites auxquelles il s'expose. Imaginez-vous, pour le comprendre, une femme ou une fille possédées de leur passion. Elles devraient voir que si leur commerce vient à éclater, elles seront perdues d'honneur et deviendront la fable de la ville; que le ressentiment d'un mari, que le désespoir d'un père vengeront cruellement sur elles un outrage qui les déshonore; que quand elles auront perdu ce qu'elles ne sauraient racheter par tous les trésors du monde, le perfide à qui elles auront fait ce grand sacrifice, ou le publiera, ou les abandonnera, ou tout au moins s'en dégoûtera et les méprisera dans son cœur; que le chagrin et le dépit, que la crainte et l'inquiétude, que la jalousie et le repentir les déchireront tour à tour, sans leur donner de relâche après un plaisir d'un moment. Elles devraient voir tout cela; mais assises qu'elles sont au milieu des ténèbres que la passion a répandues autour d'elles, pas une de ces réflexions ne peut pénétrer jusqu'à leur esprit. Ou disons que si elles les voient, la tyrannie de leur passion ne leur permet pas de s'y rendre.

Car au lieu qu'il n'y a point d'esclaves,

quelque sévèrement qu'ils soient retenus, qui ne puissent disposer d'eux-mêmes pendant quelques intervalles du jour et de la nuit, la domination de ce vice honteux est telle, que depuis qu'il s'est assujéti un cœur, elle ne laisse à l'homme ni loisir, ni repos, ni forces, ni adresse pour se tirer de ses fers. Que le devoir s'y oppose, que l'intérêt réclame contre, que la religion s'y joigne pour faire valoir ses droits : faibles considérations, encore qu'on vous approuve; lors même que vous touchez, il faut cependant céder à une puissance supérieure. Telle est aussi à peu près la réflexion d'un grand homme sur ces paroles de l'Apôtre : *Que chacun possède son corps avec sanctification et avec honneur, et non dans la passion des désirs impurs* (1 Thess., IV, 4); ce mot de posséder est, dit-il, bien remarquable; car on ne possède en effet son corps que tant qu'il est pur. L'a-t-on une fois souillé? C'est le péché qui le possède, et dès lors on n'en fait plus ce que l'on voudrait, mais seulement ce qu'il plaît à la passion d'en ordonner. Si du moins on y trouvait quelque satisfaction solide et durable; mais comme la cupidité ne dit jamais, c'est assez, bien loin que la passion l'apaise, elle l'irrite davantage; et semblable à ces malades qui boivent toujours sans se désaltérer jamais, la soif de l'impudique s'allume par tout ce qu'il fait pour l'éteindre; plus il s'abandonne, et moins il se satisfait. D'un autre côté, ne trouvant pas dans l'assouvissement de ses désirs ce qu'il s'en était promis, après que l'ardeur en est un peu ralentie, s'il pense à quoi l'a engagé la volupté d'un moment, ce n'est que chagrin et qu'amertume. Faut-il que j'aie jamais fait une si funeste démarche? Un ministre du Dieu vivant avoir si indignement profané la sainteté de son caractère! Une fille avoir sacrifié ce qui lui devait être plus cher que sa vie! Une femme avoir violé la foi si solennellement jurée! Un ami avoir déshonoré son ami à la faveur des accès que les droits de l'amitié lui donnaient dans sa maison! Qu'ai-je fait? quelle lâcheté! et comment après cela puis-je me souffrir moi-même?

Maintenant qui ajouterait tous les maux qu'attire au dehors cette seule passion, il verrait si la désolation d'une ville mise au pillage peut être plus déplorable. Car, je vous prie, qu'épargne-t-elle? La réputation? elle la ruine. La santé? elle l'altère. Les forces? elle les affaiblit. La jeunesse? elle en abrège la durée, pour avancer hors de saison une vieillesse chagrine et douloureuse. Parlerai-je du désordre qu'elle met dans les affaires? Il n'y a guère de richesses assez abondantes pour lui suffire. En jeux, en habits, en festins, en divertissements elle absorbe des biens immenses. Pour entretenir cette effrontée dans sa mollesse et dans son luxe, il faut qu'un malheureux, après avoir épuisé ce qu'il a, trouve encore ce qu'il n'a pas. Pour fournir à la dépense, le dirai-je? d'un galant, il faut, ô honte du sexe! abîmer des créanciers, ou frustrer des

héritiers légitimes de leur attente. Est-ce tout ! Après avoir consumé le bien des familles, ce vice en trouble le repos. De là ces fureurs d'un mari contre sa femme, et d'une femme contre son mari ; de là tant de divisions entre les pères et les enfants, entre les enfants et les pères ; de là ces conjurations secrètes, ces noirs complots pour se défaire sourdement ou d'un fâcheux qui incommode, ou d'une coquette qui déshonore. Des familles le mal passe aux villes ; il ne faut qu'une étincelle de ce feu pour les embraser. Si la jalousie y règne, si la médiancée y triomphe, s'il y a des inimitiés, s'il y éclate des querelles, folle passion, ce sont de vos faits ! C'est toujours à l'un de ces maux qu'aboutit la galanterie ; et tout ce qui arrive de plus tragique est pour l'ordinaire l'ouvrage d'une maîtresse ou d'un rival.

Avouons donc après cela que l'impureté est une abomination, et une abomination de désolation. Mais ajoutons-y encore, pour en achever le portrait, que cette abomination de désolation arrive dans le lieu saint. Je me contente pourtant de vous montrer cette dernière réflexion, sans m'y étendre, quoiqu'elle soit d'un très-grand poids, parce que je m'aperçois que le temps me l'ordonne. Voici donc seulement un mot de saint Paul expliqué par saint Augustin : *Quelque autre péché que l'homme commette, il est hors de son corps ; mais celui qui tombe dans l'impureté pèche contre son propre corps.* C'est le raisonnement de l'Apôtre. Or *notre corps, continue-t-il, est saint, parce qu'il est le temple de l'Esprit de Dieu* (I Cor., VI, 18, 19), qui l'a consacré par le baptême et honoré de sa résidence ; saint, parce qu'il appartient au corps de Jésus-Christ, comme un de ses membres à son chef. Mais que conclure de cela ? Ah ! s'écrie saint Augustin, on n'en pourrait tirer une conséquence plus touchante que celle de saint Paul : Mon corps est le temple du Saint-Esprit, je ne dois donc pas le profaner ; autrement j'ai à craindre la vengeance d'un Dieu irrité. *Mes membres sont les membres de Jésus-Christ, arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres, pour les faire devenir les membres d'une prostituée* (Ibid., 13) ? Quelle pensée, mon Dieu ! et quelles paroles ! Si l'Apôtre ne les avait avancées, qui oserait s'en servir ? Dire qu'on souille le corps de Jésus-Christ même quand on souille son propre corps, que les membres d'un Dieu deviennent les membres d'une infâme créature ! ô monde ! y penses-tu ? Est-ce donc là cette faute si pardonnable ? Et si cette vue ne te retient pas, qui est capable de te retenir ?

Non, mes frères, reprend saint Augustin, non, l'Apôtre, tout rempli de l'Esprit de Dieu qu'il était, ne pouvait rien dire de plus pressant, de plus fort et de plus touchant pour nous donner de l'horreur d'une chose si détestable. Tâchons donc de nous remplir fortement de ces pensées, qu'elles nous servent de bouclier et de rempart au temps de la tentation. Que vais-je faire ? le plus abo-

minable de tous les sacrilèges. Le corps que je prostitue ne m'appartient pas, c'est la chair de Jésus-Christ. Oserai-je déshonorer une chair que Jésus-Christ regarde comme la sienne ? Arrête, malheureux ! souviens-toi de ton baptême, souviens-toi de l'eucharistie, et ne plonge pas dans l'ordure un corps que les anges ne regardent qu'avec une religieuse frayeur. Encore un mot, Messieurs, pour vous faire voir à quoi un péché si horrible se termine ; et je finis.

TROISIÈME POINT

Ce n'est pas sans mystère, si nous en croyons saint Augustin, que le Fils de Dieu a joint immédiatement ensemble l'enfer et l'impureté dans le livre de la Sagesse (*Prov.*, VII, 27 ; XXVII, 20). Car, encore que tous les vices conduisent à la perdition, il semble que l'Écriture a voulu par là nous apprendre que le chemin est cependant plus court et plus battu de l'impureté à l'enfer que de pas un autre vice ; qu'il y a une liaison toute particulière entre eux, et que, comme on ne revient jamais de l'enfer, rarement revient-on de l'impureté. Une des raisons, Messieurs, et la raison sur laquelle toutes les autres sont appuyées, c'est que la nature de l'impureté est telle, qu'autant qu'on s'y laisse aller facilement autant est-il difficile d'en revenir. Semblable, dit un grand homme, à ces instruments des pêcheurs, dont l'ouverture est fort large et la sortie si étroite, que le poisson une fois entré ne s'en retire jamais. Ce vice a des abords charmants qui surprennent sans qu'on y pense ; mais a-t-on donné dans le piège, on en demeure la proie, il n'y a presque point d'issue par où l'on en puisse sortir. Car ce que dit saint Augustin sur ces vices en général tombe en particulier sur celui-ci qui allume des flammes criminelles dans l'âme ; et c'est ici, ou jamais, que par un enchaînement funeste la passion nous conduit du plaisir au consentement, du consentement à l'action, de l'action à l'habitude, de l'habitude à la nécessité, et de la nécessité à la mort. Parlez ici à ma place, victimes malheureuses de cette passion détestable. Quand vous vous trouvez aux prises avec la tentation, vous ne délibérez, aveugles, que sur les moyens de la contenir ; par quelles voies vous pourrez aller au cœur de cette personne, comment vous l'engagerez, en quel lieu vous la trouverez, quels moments vous choisirez pour la séduire et pour vous satisfaire. Mais quand les engagements seront pris et les chaînes plus serrées, c'est toute votre inquiétude. Quand, après avoir déshonoré cette créature, vous vous croirez vous-même engagé d'honneur à ne pas rompre avec elle ; quand la douceur de ce commerce aura achevé d'empoisonner votre cœur ; quand une longue habitude aura établi le règne du péché en vous ; quand une malheureuse constance vous retiendra, lors même, si vous voulez, qu'il n'y aura plus d'attachement : alors que ferez-vous ? dites-le-moi, si vous pouvez. Mais comment me le diriez-vous, puisque vous ne le savez pas ?

Je veux donc vous l'apprendre, moi, ou plutôt vous en pouvez voir une peinture fidèle dans les aventures tragiques de l'infortuné Samson.

Engagé malheureusement avec une Philistine, il se défend encore d'abord des ruses de cette perfide; elle, au lieu de se rebuter, revient sans cesse à la charge, toujours avec des armes plus redoutables que les premières. Samson les pare longtemps, mais enfin il y succombe; et ce qui est déplorable, c'est qu'après lui avoir confié son secret, il s'endort tranquillement sur la bonne foi d'une fourbe qui l'avait déjà trompé, persuadé qu'il pourra toujours se tirer, quand il lui plaira, des mains de ses ennemis. Cependant vous en savez l'issue : l'esprit de Dieu l'abandonna, les Philistins s'en saisirent; l'ingrate pour qui il s'était lui-même trahi, non-seulement le trahit, mais lui insulte amèrement; et cet enfant de miracles dont la vie n'avait été qu'une suite de prodiges, pour n'avoir pas résisté aux attrait d'une impudique, devient la fable de tout le monde; et après avoir souffert les indignités les plus injurieuses, ne peut trouver qu'une mort tragique qui finisse ses misères. Telle sera votre destinée. D'abord il se pourra faire que vous rendrez quelque combat; vous formerez des résolutions, vous aurez recours aux sacrements, et cent fois vous croirez vos chaînes brisées. Mais prenez garde, Messieurs, à l'histoire de Samson et à la parabole de l'Evangile. Un des caractères de l'esprit impur, c'est d'être un esprit opiaïâtre. Plus on s'efforce de le chasser, plus il tâche de revenir, aussi bien que Dalila. Bien loin de quitter prise, non plus qu'elle, il cherche comme elle un nouveau renfort, et il rengage enfin sous une servitude plus rude ceux qui ont voulu secouer le joug. Qu'arrivera-t-il donc enfin? Vous serez comme Samson le jouet de la Philistine; vous aimerez et vous haïrez votre passion tout à la fois; vous voudrez vous en défaire et vous ne le voudrez pas; elle, de son côté, de jour en jour plus puissante, achèvera de vous désarmer et vous endormira jusqu'à la mort dans les bras de l'impénitence. Plus de sacrements désormais, ou partout des sacrilèges; plus d'efforts, ou tout au plus des tentatives inutiles.

Comment aussi voudriez-vous qu'on sortît de ce précipice, puisqu'à mesure qu'on y avance on se ferme insensiblement à soi-même toutes les voies pour en sortir, en perdant avec le temps, et la honte de son crime, et la crainte de celui qui le doit punir. Car une longue impureté ne manque jamais de produire ces redoutables effets. Proposer le dernier crime à une âme encore innocente! Cette seule idée la fait frémir. Quand, à force d'écouter les artifices d'un séducteur, on s'est laissé surprendre, que de remords! que d'horreur de soi-même! Si toutefois, attiré par ces premières amorces, on retombe dans le piège, on s'appivoise avec le vice, et sa laideur n'effarouche plus. Mais s'est-on fortifié dans le mal et par le temps et par l'âge, il n'y a plus ni ménage-

ments, ni réserve; à la perte de la pureté se joint celle de la pudeur; on s'abandonne au désordre non-seulement sans répugnance, mais avec effronterie, et bien loin d'en rougir ou de se cacher, on s'en applaudit et on en triomphe. Qui pourrait donc ramener une âme? Il y aurait encore la crainte des jugements d'un Dieu vengeur : mais le mal est que l'impureté l'étouffe aussi bien que la honte et le remords du péché. Ecoutez ce que dit une courtisane dans la Sagesse : *Mon mari n'est pas sur les lieux, il est allé faire un voyage d'où il ne reviendra de longtemps; profitons donc de son absence, et accordons à nos sens l'accomplissement de nos desirs* (Prov., VII, 18). Voilà le langage d'une âme séduite par la passion. Pourquoi ne me pas satisfaire dans la jeunesse où je me trouve? si l'on me dit que je dois craindre un Dieu comme un époux jaloux, cet époux ne doit paraître qu'à la fin de ma carrière, où je ne toucherai encore de longtemps. Ainsi, puisque les plaisirs que l'on m'offre sont présents, et la crainte que l'on veut me donner éloignée, goûtons toujours les uns, il y aura du temps pour nous préparer aux autres. Or, une fois enhardi par ce funeste raisonnement, on se précipite dans le mal avec une licence effrénée : car il n'y a guère que la crainte de la religion à retenir les penchants de la nature. Le monde tente, mais Dieu menace; le plaisir attire, mais l'enfer étouffe : rompez cette digue, et un déluge de vices inondera toute la terre. Que fait donc la passion? Elle commence premièrement par ébranler cette digue et ensuite elle la renverse. Il me semble que je l'entends dire avec Jérémie : *Tous ces gens qui font tant de bruit sont autant de faux prophètes*. Ce qu'ils me disent d'un Dieu vengeur, de la rigueur de ses jugements, des supplices de l'autre vie, tout cet appareil de terreur pourrait nous faire impression si nous étions des voleurs ou des homicides, si nous opprimions le pauvre ou que nous calomniassions l'innocent. Mais vivant moralement bien, sans blesser en rien les droits de l'humanité, ni de la justice, y a-t-il apparence que Dieu, dont la bonté est infinie, châtie si sévèrement une faute si légère. C'est vouloir nous en imposer.

Que s'ils se sentent pressés par les menaces et par les exemples qu'on trouve dans l'Ecriture, menaces si foudroyantes, exemples si redoutables, ils poussent les choses à bout et font ce que Jérémie dit encore : ils renoncent à leur foi par une apostasie secrète et cessent de croire un Dieu, dont la croyance s'accommodes un peu avec leurs dissolutions. Et qu'on ne me dise pas que cet emportement est rare : car si l'impureté commence par l'idolâtrie, comme nous l'avons remarqué, elle finit par l'athéisme, et après s'être fait un faux dieu de sa passion, elle renonce au véritable. Les raisons en sont naturelles : l'homme, abruti en quelque sorte, devenu tout sensuel par un long assujettissement à ses sens, perd l'idée des choses spirituelles et devient absolument incapable

de les comprendre. D'ailleurs, c'est l'ordinaire que le cœur gâte l'esprit, et il n'a pas de peine à le faire quand il est de son intérêt que les choses ne soient pas comme la religion les persuade. Aussi, selon saint Paul, il y a une liaison presque nécessaire entre le naufrage de la foi et celui de la pureté, le passage étant bien glissant du libertinage des mœurs au libertinage de la créance. Mais que peut-on ajouter à ces autres paroles du même Apôtre? « Je vous conjure, mes frères, de ne plus vivre comme les païens qui se plongent dans l'ordure avec une ardeur insatiable, parce qu'ils ont perdu tout remords pour le passé et tout sentiment pour l'avenir : *Qui desperantes* (Ephes., IV, 19), » et le reste. Ce mot *desperantes* est remarquable, et il s'accorde, ce me semble, bien avec cet autre d'un prophète : *Desperavi, nequaquam faciam* (Jerem., II, 25). C'en est fait, qu'on ne m'en parle plus; je me suis livré à ma passion et je la veux suivre. Mais par là vous perdez votre part des biens que Dieu vous préparait dans l'autre vie : *Desperavi, nequaquam faciam*, je n'en attends point et j'ai renoncé pour jamais à cette attente. Mais par là vous attirez sur vous tout le poids de la colère de Dieu : *Desperavi, nequaquam faciam*, je ne la crains point, je me suis enfin délivré de cette crainte. Mais par là vous vous creusez une place dans l'enfer : *Desperavi, nequaquam faciam*, je n'en crois point et j'ai étouffé cette importune croyance.

Non, Messieurs, rien n'est plus vrai que ce qu'a dit un poète : de tous les dieux l'impudique ne reconnaît que l'amour, tous les autres sont pour lui des chimères. Jugez donc par là des suites de cette passion, ô vous qui en faites votre gloire et votre plaisir; voyez après cela s'il faut en regarder les effets comme des emportements dont on revient avec l'âge, et frappés d'une juste crainte à la vue de tant de malheurs, dites, pour les prévenir, avec saint Grégoire de Nazianze : Venez, larmes, et coulez incessamment de mes yeux, comme de salutaires torrents, pour éteindre les ardeurs de ma chair; venez, veilles, venez, jeûnes, et domptez par vos rigueurs un corps dont j'ai tant sujet d'appréhender la révolte; venez, frayeurs de la mort, et présentez-vous sans cesse aux yeux de mon âme pour arrêter, par l'idée des maux qui doivent vous suivre, les saillies de la passion. Mais vous-même, Dieu de bonté, gravez jusqu'au fond de nos os cette crainte religieuse par le souvenir des vengeances que vous avez exercées sur un péché si détestable. Car si nous voulons comprendre en quelle horreur il est à Dieu, que devons-nous en consulter? notre passion? elle est partie; nos sens? ils y sont intéressés; notre raison? elle nous flatte. Mais la conduite que Dieu a tenue de tous les siècles nous parle sur cela d'un ton qui nous doit persuader : ce sont les eaux du déluge; ce sont les flammes de Sodome, à qui il faut demander de quel œil Dieu envisage les impudiques et de quelle main il les frappera. Si ce péché autrefois a déplu assez à Dieu

pour le faire repentir d'avoir créé l'homme; si sa colère l'a poussé à désoler la terre pour se venger de ce péché, que devons-nous en attendre? Dieu n'est-il plus aujourd'hui le Dieu de la pureté, depuis qu'il est né d'une vierge? L'impureté est-elle devenue moins punissable depuis qu'elle est plus criminelle? Je serais donc bien malheureux de m'exposer, pour un plaisir léger, à des peines si affreuses : le plaisir finira et les peines ne finiront point; ce qui s'échappe d'entre mes mains comme un songe, je le paierai par des tourments inouïs. Ah! l'échange est trop injuste et le partage trop inégal. Quand tous les feux de l'enfer vengeront éternellement sur un impudique les feux dont il aura brûlé, quand on appliquera à son corps des supplices proportionnés à ses sales voluptés, quand ses yeux, quand ses mains expieront, chacun en leur manière, leurs regards, leurs paroles, leurs attouchements, où en sera-t-il? que deviendra-t-il? De quoi lui serviront ces ordures, où il se plonge, qu'à lui déchirer le cœur par des regrets inutiles et à lui couvrir le front d'une confusion éternelle? au lieu que la pureté l'égalant aux anges sur la terre, peut encore lui procurer et leur bonheur et leur gloire dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De l'envie.

Amen dico vobis, quia nemo propneta acceptus est in patria sua.

Je vous assure que nul prophète n'est bien reçu dans son pays (Luc., IV, 24).

Quelle en peut être la cause, Messieurs? n'est-ce point, comme l'a voulu saint Cyrille, parce que les choses que l'usage nous a rendues familières, pour grandes qu'elles soient d'ailleurs, ne font pas d'impression sur nous, accoutumés que nous sommes à elles, et qu'il faut de la nouveauté pour nous frapper? Serait-ce qu'un long commerce nous faisant découvrir dans les personnes les plus accomplies quelques défauts, ou vrais, ou imaginaires, nous ôte peu à peu et l'estime que nous devrions faire de leur mérite, et la créance que nous devrions prendre dans leurs paroles? Je ne voudrais pas nier qu'en effet ces raisons ne contribuassent à décréditer un homme dans un lieu où il devrait, ce semble, trouver de la faveur par tant d'autres endroits. Mais après tout, j'ose dire qu'il faut encore chercher la source du mal plus loin, et que la malignité secrète d'une basse jalousie est ce qui soulève sourdement nos esprits contre ceux que d'autres considérations devraient nous rendre plus vénérables et plus chers. Car la corruption de notre cœur est telle, que plus indifférent et plus insensible à l'élévation et à la gloire des étrangers, la réputation et la fortune des gens qu'il a vus naître le choque et l'irrite : il ne peut l'envisager sans chagrin. Aussi est-ce au sujet de l'envie que les Juifs avaient conçue contre le Sauveur, que le Sauveur

fait ce reproche aux Juifs : *Amen dico vobis, quia nemo propheta acceptus est in patria sua.* Comme il avait pris naissance parmi eux, d'une famille que le temps avait rendue obscure, et qu'un métier vil et méprisable avait fait l'occupation de sa jeunesse, ils étaient piqués du bruit que son nom commençait à faire; l'éclat leur en blessait les yeux. Il est vrai que d'un autre côté, prétendant que leur ville dût être privilégiée, ils voulaient que le Sauveur fit pour le moins à Nazareth ce qu'il avait fait à Capharnaüm, et que, charmés des paroles qu'ils avaient entendues de sa bouche, ils souhaitaient qu'il y joignît quelqu'une de ces œuvres qui lui avaient attiré l'admiration des villes voisines. Mais en cela ils découvrent une autre espèce de maladie dont ils étaient atteints; et il est facile de reconnaître que le seul dépit de voir les autres distingués par une préférence si honorable leur inspire des sentiments si amers. Ainsi, Messieurs, je puis dire après saint Chrysostome que l'évangile de ce jour est l'évangile contre l'envie; puisqu'en effet le feu de cette passion violente y éclate de toutes parts, qu'il s'y prend à tout ce qui l'incommode, et qu'il y pousse sa fureur jusqu'aux derniers emportements. Je ne puis donc laisser échapper une occasion si heureuse, sans une espèce de prévarication à mon ministère; prévarication qui serait d'autant plus criminelle, que la matière est plus importante. Car l'envie n'est rien moins qu'un vice qu'on puisse négliger, et soit qu'on regarde ou la nature du poison qui le compose, ou l'étendue de l'empire qu'il s'est acquis, ou la grandeur des maux qui en naissent, ou la difficulté des remèdes qui le combattent, je ne sais si dans la morale il y a un sujet qui demande plus de discussion, ni qui doive s'attirer une attention plus favorable. Or, pour tâcher d'y satisfaire, je me suis proposé de vous représenter dans l'envie deux choses, qu'à la vérité elle a communes avec les autres péchés, mais qui comprendront aussi toute l'étendue de sa sphère. On peut remarquer dans chaque péché, ou la coupe qui le compose, ou la peine qui lui est due; et il n'y a rien de plus ordinaire que cette distinction. J'entreprends donc aujourd'hui de l'employer, pour vous faire voir dans l'envie et la coupe de ce péché, et la peine de ce péché : la coupe de ce péché, en vous montrant qu'il n'y en a point de plus punissable, ce sera mon premier point; la peine de ce péché, en vous montrant qu'il n'y en a point de plus puni, ce sera le second point. Demandons les lumières du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a de certains péchés qu'on peut dire en un sens être le propre de l'homme, et qui naissent comme naturellement de son cru. Mais il y en a aussi d'autres qui lui viennent du dehors et qu'il reçoit de l'impression d'une cause étrangère. Comme l'ignorance et la faiblesse sont notre partage, nous ne

tenons que de nous-mêmes les vices où ces deux principes nous portent; ce sont des fruits que le fonds de notre corruption produit, sans qu'on les y sème. Mais pour les vices, où la malice domine, il faut qu'on nous les inspire : notre corruption d'elle-même ne va pas ordinairement jusque-là; ce sont moins vices d'homme que de démon. Or l'envie est de ce dernier ordre, au jugement des saints docteurs; il n'y a, s'il faut les en croire, que le démon, qui soit capable d'une passion si noire; et un bon auteur a excellemment remarqué que si l'Écriture a coutume de dire la miséricorde de Dieu, elle affecte, ce semble, aussi de dire l'envie du démon; comme si l'envie était au démon ce que la miséricorde est à Dieu; c'est-à-dire sa nature et son caractère. De vrai, Messieurs, si vous voulez envisager de plus près l'envie; vous découvrirez qu'elle est non-seulement un péché de malice, mais de pure malice, à quoi rien ne peut servir d'excuse ni de prétexte. Dans les autres péchés, disent saint Chrysostome et saint Prosper, les pécheurs allèguent des raisons pour se disculper; fausses raisons, pitoyables raisons à la vérité; mais enfin ils en allèguent. Un impudique se défend sur la fragilité de la nature et sur les attraits de la volupté; un vindicatif sur la grandeur de l'injure qu'il a reçue et sur la justice de son ressentiment. L'un s'en prend à l'occasion, l'autre à la nécessité; tous se flattent par quelque endroit. Mais vous, poursuit saint Chrysostome, qui portez envie à votre frère, que me direz vous qui paraisse vous justifier? Les mauvais offices que cet homme vous a rendus? Héli dit saint Basile, il ne vous a jamais desservi; peut-être même qu'il vous a obligé. L'injustice qu'on vous a faite, en lui donnant la préférence sur vous pour cet emploi? Vous ne disconvenez pas de son mérite, ni de ses talents. La considération de votre honneur ou de votre intérêt? Ce n'est pas ce qui vous pique. Car, Messieurs, à prendre les choses dans le fond (et ceci est remarquable), peu importe à l'envieux d'obtenir ce qui fait l'objet de son envie, pourvu qu'un autre ne l'obtienne pas; et ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il n'aurait pas tant de plaisir à le posséder, qu'à le ravir à son rival. Semblable à cette fausse mère qui plaidait devant Salomon pour cet enfant litigieux qui était resté en vie, il dirait volontiers comme elle : Qu'il ne soit ni à moi ni à vous; je consens d'en être privé, mais je ne puis souffrir qu'un autre l'emporte. Or y eut-il jamais de malignité plus raffinée et plus délicate, que d'entrer dans cette basse jalousie, sans y être déterminé par aucune autre passion et sans y chercher d'autre intérêt que celui de nuire?

Une seconde réflexion, pour voir dans un nouveau jour la malice de l'envie, c'est que comme elle est plus pure que celle des autres péchés, elle est aussi de plus longue durée. Tous les autres crimes, dit saint Cyprien, et c'est aussi la remarque de saint Chrysostome tous les autres crimes ont une

fin, et se terminent par leur accomplissement. Le voluptueux cherche une malheureuse satisfaction dans sa brutalité, et l'ayant trouvée, il cesse de rechercher; un voleur n'est pas toujours dans l'exercice de ses brigandages; il y a des intervalles entre les emportements de chaque passion. Mais pour l'envie, l'ardeur ne s'en relâche point, le crime en subsiste toujours; et rien ne peut la contenter et l'arrêter, que la perte de la personne qui l'a fait naître: pire en cela que la colère ni la haine, comme saint Chrysostome l'a remarqué judicieusement. On voit encore quelquefois des ennemis se rapprocher, et de longs ressentiments faire place à un accommodement sincère. La réparation d'une injure étouffe le désir de se venger, et les querelles les plus envenimées s'apaisent, quand on en a retranché le sujet. Mais n'attendez d'un envieux ni trêve, ni accommodement. Car comme sa passion a pour objet moins les avantages d'un rival que sa personne, tant que la personne de ce rival subsistera, il persistera lui-même dans sa passion. Il faut que l'un périsse avant que l'autre s'apaise. Cela a fait dire aux saints docteurs que l'envie transformait en quelque façon l'homme, et qu'elle le faisait passer dans la nature du démon. Cet esprit, dont la malice est consommée, veille sans cesse pour nous perdre; il ne trouve son repos que dans notre ruine, et jusqu'à ce qu'il nous y voie engagés sans ressource, sa fureur n'est point satisfaite. Or telle est celle de l'envie, c'est une fureur implacable, dont celui qui en est possédé ne revient jamais que par la perte de l'objet qui lui est odieux. Encore, dit saint Chrysostome, est-ce faire honneur à un envieux que de se contenter de le comparer au démon; car sa malice a quelque chose de plus noir. Il y a dans l'enfer une espèce de subordination et d'union qui fait comme la police de l'empire de Satan; les démons n'y font pas la guerre aux démons. A en juger par le raisonnement du Fils de Dieu dans l'Evangile (*Matth.*, XII, 25), il paraît qu'ils vivent en bonne intelligence; et toute l'animosité de ces esprits de malice se tourne contre une nature étrangère, dont ils ne peuvent souffrir le bonheur. Et un homme, dit saint Chrysostome, porte envie à un autre homme, un ami à son ami, un parent à son parent! Ce qui devrait les lier et les unir, c'est justement ce qui les brouille et les irrite. La connaissance, le voisinage, le métier, la profession; c'est de là que naît l'envie, et c'est à cela qu'elle s'attache avec le plus d'opiniâtreté. Il n'y a donc point d'inhumanité pareille à celle d'un envieux, et il faut qu'il se dépouille de tous les sentiments de la nature, quand il se laisse dominer à sa passion.

Ajoutons qu'il renonce aussi à tout ce que la religion nous recommande davantage, et qu'il étouffe entièrement l'esprit du christianisme en lui-même: puisque de tous les vices il n'y en a pas un qui fasse une guerre plus mortelle à la charité que l'envie. Parmi les traits différents que l'Apôtre a

donnés à la charité, pour nous en peindre les caractères, saint Jérôme n'en trouve point de plus vif que celui qu'il a touché, quand il a dit aux Romains que le génie de cette vertu est de se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et de pleurer avec ceux qui pleurent (*Rom.*, XII, 15). Par là ce grand maître du divin amour nous apprend que la charité doit mettre entre tous les fidèles, qui sont les membres du corps mystique de Jésus-Christ, la même liaison et la même correspondance que la nature a mise entre les membres du corps de l'homme. Leur union est si étroite et leur rapport si parfait, qu'ils partagent entre eux tout le bien et tout le mal qui leur arrive. L'un vient-il à être blessé? tous en ressentent le contre-coup. Se remet-il de sa blessure? tous en goûtent le soulagement. Or la correspondance que la charité exige de tous les fidèles doit se régler sur ce modèle. Ils ne forment tous qu'un corps, où le bien et le mal doivent être communs. Sensible au bonheur d'autrui comme à son propre bonheur, touché des disgrâces du prochain comme de ses disgrâces propres, il faut que chaque particulier par une sainte sympathie se réjouisse avec ceux qui se réjouissent, et pleure avec ceux qui pleurent. Voilà dans la doctrine de saint Paul ce que la charité nous dicte. Mais l'envie, reprend sur cela excellemment saint Jérôme, renverse cette règle, et par un sentiment opposé elle prend pour maxime de pleurer avec ceux qui se réjoignent, et de se réjouir avec ceux qui pleurent. En effet, un heureux succès répond-il aux desseins de celui qu'elle a en butte? elle s'afflige et se désespère. Lui arrive-t-il quelque disgrâce? elle triomphe et s'en applaudit. Confondant la nature des choses par une monstrueuse alternative, la prospérité la désole, et l'adversité la flatte. Les avantages d'autrui sont pour elle des malheurs, et elle met leurs calamités au nombre de ses bonnes fortunes. Ainsi toujours injuste dans la dispensation de ses sentiments et de ses affections, elle est chagrine où les autres sont contents, et contente s'ils sont chagrins.

Une autre prérogative de la charité et qui ne cède pas à la première, c'est de couvrir les défauts du prochain (*1 Petr.*, IV, 8), d'excuser ses faiblesses, de faire grâce à ses imperfections, d'interpréter favorablement ce qui peut recevoir un bon sens, et de gémir en secret sur ce qui ne le peut pas. La charité à cela pour partage, que jamais, dit un saint docteur, elle ne juge de ce qui est caché, et qu'elle ne donne point pour assuré ce qui n'est que douteux. Toujours portée à prendre les choses du bon côté, elle a beaucoup plus de penchant à présumer le bien que le mal, et elle aime mieux se tromper en croyant un bien qui n'est pas, que de ne se pas tromper, en croyant un mal qui est en effet. L'envie par un principe tout contraire ferme les yeux aux bonnes qualités de ses frères, et ne les ouvre que sur les mauvaises. Comme il y a de certains ani-

maux à qui les odeurs les plus exquisés sont mortelles, et comme d'autres, dès qu'ils aperçoivent quelque chose de gâté sur un beau visage, vont d'abord s'y attacher, de même, dit saint Basile, l'envieux ne peut supporter l'odeur des vertus les plus pures; il n'a que du mépris et de la haine pour les qualités excellentes, qui remplissent les autres d'admiration et de respect; il se les dissimule à lui-même, il tâche de les obscurcir dans l'esprit des autres. Parce que certaines vertus tiennent quelque chose de certains vices, il donne malicieusement à leurs vertus le nom des vices qui en approchent; leur prudence n'est que finesse, leur valeur que témérité; leur douceur n'est que faiblesse, leur piété qu'hypocrisie. Sont-ils économes? il les appelle avarés; libéraux? il les appelle prodigues. Enfin, pour me servir de l'expression de saint Grégoire, il ne voit goutte dans ce grand jour de vertus, tandis qu'éclairé pour découvrir les moindres taches, il va déterrer les défauts les plus cachés, publie avec joie ce qu'il sait, invente avec malice ce qu'il ne sait pas, donne ses visions pour des vérités; et comme personne n'est irrépréhensible, s'il y a quelque chose de défectueux, c'est à cela qu'il s'attache, c'est par là qu'il veut qu'on juge du mérite, c'est ce qu'il fait valoir et ce qu'il exagère démesurément.

Que l'envie est tellement opposée à la charité, elle ne l'est pas moins aux autres vertus. Si la justice, par exemple, rend à chacun ce qui lui appartient, l'envie garde tout pour soi; et ne voulant point reconnaître d'autre mérite que le sien, elle prétendrait volontiers que toutes les récompenses lui sont dues, et qu'on lui dérobe en effet tout ce qu'on ne lui donne pas. Si l'humilité ne méprise rien, l'envie n'estime rien; et aussi insolente que l'autre est modeste, elle ne cherche qu'à s'élever en rabaisant tout le monde. De sorte qu'on peut dire d'elle que c'est un mal universel, dont le poison est composé du précis de tous les autres; et au lieu que chaque vice ne combat ordinairement qu'une vertu, il n'y a point de vertu qui soit épargnée par ce vice.

A regarder maintenant les différentes démarches que fait cette passion pour arriver à ses fins, je ne sais si de ce côté-là elle n'est point encore plus criminelle. Quelquefois elle agit ouvertement, et par une fureur déclarée elle se porte aux dernières extrémités, employant contre un ennemi calomnies, factions, cabales, violences, cruautés; et capable de tout, pourvu qu'à ce prix elle puisse s'en débarrasser. Cependant comme le poison, dont ce vice est composé, est un poison froid et lent de sa nature, un envieux d'ordinaire ne va pas si vite; il sait se contrefaire, et pour se cacher soi-même, et pour mieux surprendre les autres. En effet je ne sais si de toutes les passions il y en a de plus ingénieuses à former des projets, et de plus artificieuses à les suivre par des voies sourdes. La fourberie, la dissimulation, la perfidie, lui sont comme naturelles,

et elle ne manque guère d'y recourir. Ainsi se dressent les pièges, et se font les faux rapports pendant qu'un malheureux n'est point sur ses gardes pour s'en défendre. Ainsi se suscitent les affaires, et se donnent les mauvaises impressions contre des innocents que leur bonne foi ne leur permet pas de craindre. Ainsi verrez-vous tous les jours des gens s'entr'accabler de démonstrations d'amitié, pendant que sous main ils n'oublient rien pour se traverser par des intrigues secrètes. Ainsi d'autres se réconcilient pour chercher plus commodément le temps de se perdre, et pour le trouver plus sûrement à la faveur de ce feint retour. Ainsi affectera-t-on de rendre quelque petit service, pour porter des coups plus mortels quand on ne s'en défiera pas. Ainsi répandra-t-on sur un homme des louanges à toutes mains, afin de préparer par là les esprits à recevoir mieux la médisance qu'on lui garde. Enfin, Messieurs, il n'y a point de déguisements, point de raffinements par où l'envie ne sache se satisfaire.

Elle n'est pas moins habile d'un autre côté à se dérober aux yeux des hommes, et même à colorer ses plus horribles emportements par des prétextes les plus spécieux. Con vaincu qu'est ce vice de sa bassesse, de sa lâcheté, de son infamie, il n'a garde de se produire. Que fait donc un envieux? Par une contrainte rusée, il substitue un extérieur honnête à des sentiments honteux; tandis qu'il triomphe dans l'âme de la disgrâce d'un malheureux, il le plaint et le console. Quoique l'avancement d'un rival le plonge dans un noir chagrin, il en témoigne de la joie, et il s'empresse à féliciter par des compliments forcés ceux dont la gloire le désespère.

Mais si rien doit nous inspirer de l'horreur pour le vice que je combats, c'est de voir qu'il n'épargne pas les choses les plus sacrées, et qu'il entreprend quelquefois de nous donner sa malignité pour zèle; deux excès que je vous prie de bien remarquer. Pour le premier, il faut avouer qu'il se trouve peu de gens de l'humeur de Moïse. On lui dit un jour que Dieu venait de départir le don de prophétie à quelques-uns d'entre le peuple; et comme on le pressait de leur imposer silence de peur que son autorité ou sa gloire n'en reçussent quelque atteinte: A quoi pensez-vous, répliqua-t-il en colère (*Num.*, XI, 29)? A Dieu ne plaise que je me laisse jamais vaincre à une jalousie si criminelle! Que ne puis-je au contraire avoir la consolation de voir que Dieu communique à tout le peuple les mêmes talents qu'il m'a donnés, afin que plus de monde le glorifie? Mais nous, poursuit saint Chrysostome, nous ne pouvons souffrir dans nos frères le bien que Dieu y a mis, et quand la gloire qu'il en tire se trouve jointe à la leur, elle nous devient insupportable. La même jalousie que la concurrence met entre les personnes du siècle pour la faveur et pour les emplois, cette même jalousie se glisse entre les ministres du Seigneur pour le succès et

pour les applaudissements jusque dans les fonctions les plus saintes. Nous voudrions y être seuls, ou du moins y briller seuls. On s'y dispute à qui l'emportera. Qu'un homme y réussisse avec quelque distinction, c'en est assez pour soulever ceux du métier contre lui. On ne voit qu'à contre cœur la bénédiction que Dieu lui donne, et plus il a d'approbateurs, plus on serait ravi de lui susciter d'adversaires.

L'autre excès dont j'ai parlé consiste à faire servir la religion de prétexte à l'envie; car, Messieurs, rien n'est sacré pour cette détestable passion. Quand les autres ressources lui manquent, l'hypocrisie ne lui manque pas. Couvrant l'animosité secrète qui la ronge, d'un voile trompeur, elle fait la querelle de Dieu de sa querelle particulière, n'a que ses intérêts en vue dans le cœur, et que ceux de Dieu dans la bouche; calomnie par charité, et se venge par dévotion. Or comme de tous les prétextes celui-là est le plus honnête, c'est aussi le plus dangereux. Jamais l'envie n'est plus redoutable que quand elle se travestit sous le masque de la piété. C'est alors qu'elle agit dans toute son étendue, poussant les choses d'autant plus loin, qu'elle veut s'en faire honneur devant les hommes, et qu'elle croit même quelquefois, tant son illusion est grande, s'en faire un mérite devant Dieu. Peut-on dire après cela que saint Cyprien ait outré les choses quand il a regardé l'envie comme la racine de tous les désordres, la source de toutes les calamités, l'origine des plus grands péchés, l'occasion des plus grand crimes? Aussi, Messieurs, si le temps me permettait de pousser cette matière, je n'aurais pas de peine à vous faire voir dans tous les siècles des monuments éclatants de ce que sait faire cette passion effrénée, quand une fois on lâche la bride à son emportement. Qui a soulevé l'un contre l'autre, je ne dis pas ces deux frères qui jetèrent les fondements de Rome, mais les deux premiers frères qui parurent dans le monde? Qui a rendu Caïn le meurtrier de son frère, et Esaü le persécuteur du sien? Qui a irrité Laban contre Jacob, et les enfants de Jacob contre leur frère Joseph? Qui a suscité Dathan et Abiron contre Moïse? Qui a aigri si amèrement Saül contre David, le plus doux de tous les hommes? Qui a animé les Juifs contre Jésus-Christ d'une fureur si implacable? Funeste envie, ce sont là de vos ouvrages! C'est vous qui avez révolté la nature contre elle-même, et donné le premier exemple de l'homicide; c'est vous qui avez jeté les semences de l'ambition, brouillé les amitiés les plus constantes, porté la haine jusqu'aux derniers excès, troublé le repos des Etats, altéré la paix des familles, rempli le monde de désordres et l'Eglise d'hérésies. En est-ce assez, Messieurs, pour en concevoir de l'horreur? Si toutefois la considération de son énormité ne suffisait pas encore, joignons-y celle de la peine qui la suit; et après vous avoir représenté le crime de l'envie, parlons de la

misère des envieux: c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Rien n'est plus cher à l'homme que son repos et son salut: son repos sur la terre et son salut pour l'éternité, et il doit envisager comme le plus grand de tous les maux ce qui peut troubler l'un et lui ravir l'autre. Or je ne craindrai pas de dire, après saint Chrysostome, que l'envie d'ordinaire est suivie de ces deux effets, et que funeste tout à la fois et au repos et au salut de l'homme, elle fait son supplice durant sa vie et son malheur après sa mort. Quant au repos, car ces deux réflexions méritent d'être suivies l'une après l'autre, ce n'est pas sans raison que quelques-uns ont donné à l'envie le nom de juste. Prenez garde en effet, si l'vous plaît, que comme d'un côté il n'y a rien de plus injuste que l'envie, à considérer les personnes qu'elle attaque, puisqu'elle s'en prend à tout sans autre titre que sa propre malignité, il n'y a rien en même temps de plus juste par rapport à ceux qu'elle possède, puisqu'elle les rend misérables aussitôt que criminels. Semblable, dit saint Basile, à ces serpents qui ne peuvent voir le jour sans donner la mort à leur mère, elle déchire impitoyablement les entrailles qui l'ont formée. C'est un ver, dit saint Augustin, qui renaissant toujours et ne mourant jamais, ronge sans cesse le bois où il a été produit; si bien que comme il n'y a point de vice plus punissable, on peut dire qu'il n'y en a point de plus puni. En effet, si vous y prenez garde, au lieu que les autres péchés procurent à l'homme une certaine joie, fausse à la vérité et trompeuse, mais dont il ne laisse pas de goûter la douceur, séduit qu'il est par les sens et par le charme des créatures, l'envie, dit saint Augustin, plonge une âme dans une tristesse mortelle qui lui ôte le repos pour ne lui laisser en partage que le trouble, l'inquiétude, le dépit, l'amertume et le désespoir. Considérez un envieux: victime de son propre péché, il est toujours occupé ou de la crainte qu'il n'arrive quelque bonheur à autrui, ou du chagrin qu'il lui en soit arrivé, ou du désir de le traverser, ou de la rage de ne le pouvoir faire.

Que si l'envieux est son premier bourreau, il n'est pas l'unique: autant de personnes qui louent ou qui favorisent l'objet qui lui est odieux, ce sont autant de bourreaux pour lui. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend conspire à le déchirer; et pour me servir de la comparaison de saint Augustin, comme la manne, toute douce qu'elle était de sa nature, se corrompait entre les mains des Hébreux quand, par une avidité insatiable, ils la mettaient en réserve, ainsi les témoignages d'estime qu'on rend au mérite des autres, les compliments qu'on leur fait, l'approbation qu'on leur donne; tout cela, si doux de soi-même, s'aigrit et se change en vers qui rongent impitoyablement l'envieux qui s'en attriste. D'un autre côté, quelle peine à un homme de ce caractère, quand malgré tous ces chagrins il voit son ennemi

trionpher? Car la pensée de saint Chrysostome est très-vraie : l'envie est une épée dangereuse qui tue toujours infailliblement celui qui la porte, mais qui n'atteint pas de même ceux qu'elle poursuit. Je ne nie pas qu'elle ne les sacrifie quelquefois ; mais pour un qu'elle aura perdu, il s'en trouvera mille autres à qui elle ne pourra nuire, dont le bonheur insultera à ses chagrins, et qui se feront de ses intrigues mêmes des degrés pour s'élever. En effet, en quoi Esau nuisit-il à Jacob? Ce sont les exemples de saint Chrysostome : son envie empêcha-t-elle qu'il ne réussît? Au lieu que perdant lui-même l'héritage et la bénédiction de son père, il vit tous ses avantages passer entre les mains de son cadet? Quel mal attira à Joseph l'envie de ses frères, quoique assez envenimée pour le vendre à des étrangers? Ne se virent-ils pas ensuite dans la dernière extrémité, pendant que leur frère régnaît en Egypte? Ainsi Dieu, se jouant des désirs iniques des hommes, bien loin de les appuyer, prend, ce semble, souvent plaisir à relever davantage ceux dont ils cherchent l'abaissement. Or y a-t-il de douleur que cette douleur ne surpasse? Saint Cyprien l'avait excellemment compris, quand il disait : Qui que vous soyez, qui avez l'œil malin, vous avez beau chercher les moyens de nuire à celui que vous haïssez, vous ne lui ferez jamais tant de mal que vous vous en faites à vous-même. Il se pourra faire qu'il vous échappe ; mais pour vous, vous ne pourrez vous échapper à vous-même. Partout où vous serez, votre supplice sera avec vous, vous en êtes inséparable, et vous porterez en tous lieux la peine de votre iniquité : réduit à vous fâcher contre la fortune, à vous plaindre inutilement de l'injustice du siècle et à vous entretenir de vos propres déplorables.

Un autre effet de l'envie, et qui mérite qu'on s'y arrête, c'est que, ingénieuse à se tourmenter, elle est tout yeux pour voir les prospérités de son prochain, et n'en a point pour voir les siennes ; elle ne regarde jamais que les biens qui la peuvent alliger, et ne considère point ceux qui la pourraient réjouir. Vous diriez que tout ce que les autres possèdent lui manque ; et telle est sa destinée, qu'elle va quelquefois jusqu'à agrandir leur bonheur pour augmenter sa misère, ou en tout cas, qu'il ne faut qu'un homme heureux pour la rendre misérable. Souvenez-vous sur cela, Messieurs, d'Aman et de Mardochee. L'un avait à la cour toute la considération que peut avoir le ministre et le favori du plus grand prince de la terre ; le nom de l'autre y était à peine connu, et on ne pouvait guère y avoir moins d'accès. Cependant le premier ne compte pour rien ni ses richesses, ni son crédit, tant que le second sera souffert ; et il est moins sensible à toute la gloire qui l'environne qu'au dépit que lui cause la seule vue de cet étranger. Cela a fait dire aux saints docteurs que l'envie avait une avidité pareille à celle de l'avarice : avidité qui s'étend toujours et ne se

rassasie jamais ; avidité que tout irrite et que rien ne satisfait. Ajoutez à cela qu'un envieux se croit toujours inférieur par quelque endroit à ceux contre qui il se pique, quelque élevé qu'il soit d'ailleurs. Car tout ce qui attire notre envie est dans notre imagination au-dessus de nous, quelque méprisable qu'il puisse être ; et nous donnons facilement l'avantage à ce qui nous donne de la jalousie. Ainsi l'envieux se dégrade soi-même dans son opinion ; et cet abaissement forcé n'est pas pour lui un léger supplice. Le livre de Job en parle comme d'un supplice qui donne la mort, et je ne puis oublier la réflexion que saint Grégoire a faite sur ces paroles : Pourquoi, demande ce grand pape, l'Ecriture dit-elle que l'envie tue les petits (*Job*, V, 2)? Est-ce que les grands ne sont pas susceptibles de cette passion? Mais qui ne voit au contraire qu'ils y sont plus exposés, puisque, aspirant à s'élever par une ambition continuelle, ils portent envie à tous ceux qui les devancent? D'où vient donc que l'esprit de Dieu semble borner aux petits les peines que cause l'envie? Je vous l'ai dit, Messieurs, c'est que l'envie suppose toujours une bassesse d'âme, par laquelle on se méstime soi-même. Ainsi tout envieux est petit à son jugement propre, et la peine que cet aveu coûte à son orgueil lui cause une douleur mortelle. Encore s'il se pouvait donner la consolation d'ouvrir son cœur à son ami sur le chagrin qui le consume, et de répandre dans son sein l'amertume où il est plongé... Mais c'est un soulagement dont il est incapable, parce que la passion, qui fait le principe de ses maux, étant d'elle-même honteuse et lâche, il n'a garde d'avouer sa turpitude ; et par un effort continu il est obligé de cacher aux autres un défaut qu'il voudrait pouvoir se dissimuler à soi-même. Ainsi, sans repos au dedans, sans adoucissement au dehors, l'envieux est d'autant plus à plaindre qu'il n'ose se plaindre à personne, et l'on a eu raison de dire que pour le punir il ne faut que l'abandonner à sa propre fureur, et qu'il suffit de le laisser entre ses mains, sans se mettre en devoir de le châtier par d'autres. Cependant il passe en d'autres beaucoup plus terribles encore que les siennes ; et c'est ce qui m'a fait dire que si l'envie est opposée au repos de l'homme, elle est encore plus ennemie de son salut.

Car, à prendre les choses du côté de la religion, quels supplices, bon Dieu ! ce crime ne doit-il point attendre, après la vengeance que Dieu en a tirée dans tous les siècles? Voyez le démon, dit saint Augustin, s'il est aujourd'hui la plus malheureuse de toutes les créatures, et si les peines qu'il souffre font horreur à concevoir, ce n'est point pour avoir commis des larcins ou des adultères, mais pour avoir porté envie, et à Dieu dont il a voulu usurper la gloire, et à l'homme dont il ne peut souffrir le bonheur. Mais, laissant à part les exemples que l'Ecriture pourrait nous fournir, tenons-nous-en à l'Evangile et à l'histoire des Juifs. Là, Mes-

sieurs, il est facile d'observer, après saint Chrysostome, que les gentils et les idolâtres ont été admis dans le royaume de Dieu, pendant que les enfants et les héritiers légitimes en ont été exclus, pour avoir nourri cette lâche et détestable passion dans leur cœur. Les uns, en quittant leurs désordres, ont reçu de Dieu des biens qui ne leur avaient point été promis ; les autres, en punition de leur envie, ont perdu ceux qui leur étaient préparés et qu'ils avaient déjà reçus en partie. Car ce qui a mis le sceau à la réprobation des Juifs, et ce qui leur a attiré tous les malheurs, dont l'histoire est si tragique, c'est cette mortelle envie qui fit de tous les grands les ennemis irréconciliables du Sauveur : Dieu, qui leur avait pardonné tant de crimes, ne pouvant souffrir celui-ci. Conduite terrible, mais juste : car, reprend saint Chrysostome, si Dieu nous défend de haïr nos ennemis ; combien nous punira-t-il davantage si nous voulons du mal à ceux qui ne nous en ont jamais fait ? Si, selon le Fils de Dieu (*Matth.*, V, 46), l'amitié réciproque qui lie les amis ne les rend pas meilleurs que les infidèles, parmi lesquels on voit régner de pareilles amitiés, en quel rang placer un homme qui hait ceux même qui l'aiment, ou du moins qui ne l'ont point offensé ? N'est-ce pas être pire qu'un païen, et par conséquent ne faut-il pas en attendre une condamnation plus rigoureuse que celle qui lui est destinée ? D'ailleurs n'est-il pas juste, comme l'a remarqué saint Ambroise, que Dieu, proportionnant la peine au péché, paraisse sans miséricorde pour l'envie ? Car ceux qui par une maligne jalousie ne peuvent souffrir dans les autres les faveurs de la libéralité de Dieu, ni les effets de son amour, méritent-ils d'en ressentir eux-mêmes quelques marques ? Et comment voudriez-vous que Dieu ouvrît les entrailles de sa bonté à des cœurs que cette même bonté choque, et qui ne tâchent qu'à en arrêter les cours ?

Aussi, Messieurs, saint Augustin, parlant de l'envie, a mis ce péché au nombre de ceux qui vont à la mort ; péché pour lequel saint Jean nous défend de prier (*I Joan.*, V, 16) ; et si dans ses Rétractations il s'explique en disant que cela ne se doit entendre qu'au cas qu'un homme persiste jusqu'à la mort dans cette disposition, parce qu'il ne faut désespérer en ce monde de qui que ce soit, et qu'on doit prier toujours pour sa conversion : cela du moins nous donne à entendre que, de tous les péchés, l'envie est un des plus odieux aux yeux de Dieu ; que Dieu s'éloigne avec horreur des âmes où elle est établie ; et que difficilement un pécheur en revient quand elle y a une fois pris racine. En voulez-vous des exemples ? Les scribes et les pharisiens seront à la postérité un monument redoutable de cette vérité terrible. Pendant que des publicains et des femmes prostituées, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de plus abominable et de plus corrompu parmi les Juifs, touchés des discours du Sauveur et gagnés par ses mira-

cles, sortent de leurs dérèglements et font des fruits de pénitence : ces gens, dont l'extérieur ne prêchait que la réforme, et qui menaient d'ailleurs une vie assez régulière, demeurent dans leur obstination à ne pas reconnaître le Messie, et meurent avec le poison que l'envie leur avait inspiré contre lui ; dernier supplice de l'envie, qui met le comble à tous les autres, puisque, par un secret effet de la colère de Dieu, il conduit à l'impénitence finale, et achève de ruiner toute l'économie du salut.

Et ne me dites pas qu'il est rare que les choses en viennent à ces extrémités. Car dans ce péché tout conspire à précipiter l'homme dans l'abîme de la perdition. Premièrement on s'aveugle soi-même dans les jugements que l'on porte de l'envie. Il n'y a presque personne qui s'en forme une juste idée, on compte ce vice pour une légère faiblesse ; et tel qui se ferait un scrupule de choses beaucoup plus pardonnables, s'abandonne sans remords aux emportements de cette passion. Quelquefois même l'aveuglement, comme je vous le disais tantôt, va jusqu'à l'ériger en vertu. On se la cache à soi-même tantôt sous le nom d'une noble émulation, et tantôt sous celui de zèle. Prévenu de cette erreur, on se nourrit dans son péché ; l'habitude s'en contracte, et comme tout irrite la faiblesse de cette passion délicate, le déclin de l'âge ne sert qu'à la fortifier, au lieu de l'amortir comme les autres emportements. Si elle ne peut arriver à ses fins, elle n'en devient que plus implacable, et elle dégénère en une espèce de dépit qui ne pardonne jamais. Si au contraire elle réussit, en perdant par ses artifices le malheureux à qui elle s'est attachée, comment réparer les maux qu'elle lui a causés ? comment le rétablir dans sa réputation ? comment relever sa fortune. Ce sont des suites irréremédiables. Donc, Messieurs, pour peu que nous soyons sensibles à notre repos, et si nous avons encore quelque soin de notre salut, combattons une passion si funeste à tous les deux. Armons-nous de toutes les raisons qui peuvent, ou lui défendre l'entrée de notre cœur, ou l'en bannir, si déjà elle s'en était emparée.

Or qui peut nous guérir d'un vice qui ne doit pas nous affranchir de celui-ci ? L'horreur de son énormité ? Il n'y en a point de plus énorme. La considération des maux dont il est suivi ? Tous les maux imaginables suivent l'envie. Aussi vous laisserais-je avec ces deux réflexions, qui ont occupé tout ce discours, sans que je n'en puis oublier une, que j'ai tirée de saint Chrysostome. Ou vous êtes jaloux, dit ce Père, de la vertu de votre prochain, ou vous l'êtes de sa fortune. C'est-à-dire, que vous lui enviez ou de vrais biens, ou des biens imaginaires. Mais dans l'une et dans l'autre hypothèse, vous devez travailler à vous défaire de votre passion. Si le mérite de votre frère vous blesse, que ne lui disputez-vous le prix par une louable émulation, au lieu de vous en offenser par une basse jalousie ? Que ne vous fâchez-vous

contre vos défauts, plutôt que contre ses bonnes qualités? Que n'aspirez-vous à l'égaliser, sans chercher à le rabaisser ou à lui nuire? Pour vouloir les richesses d'un autre, vous n'en deviendrez pas plus riche; pour lui envier sa bonne mine, vous n'en deviendrez pas mieux fait. Mais si sa vertu vous donne dans les yeux, imitez-la au lieu de vous en chagriner. La chose est entre vos mains, il n'y a qu'à le vouloir, vous y pouvez parvenir. Que si vous en voulez moins à sa vertu qu'à sa fortune, chose en effet où l'envie s'attache plus ordinairement, il y a encore du remède. Car qui concevra pour les choses de la terre le mépris dont elles sont dignes, qui en pénétrera le fond et le néant; prospérité, richesses, élévation, crédit; qui considérera tous ces biens dans le point de vue, où la foi et même où la droite raison les mettent; consolé d'en être privé, il les laissera non-seulement sans chagrin, mais même avec joie, en partage à ceux qui les possèdent. Dans cette situation d'esprit, piqué d'une plus noble passion, s'il a à former de l'envie, ce sera pour d'autres biens: biens spirituels et célestes, qui par un sort différent des biens du siècle, font des heureux sans faire des envieux; parce qu'ils ne diminuent point, encore qu'on les partage. Ou si ces considérations avec toute leur solidité n'ont pas encore la force d'arrêter les saillies d'une passion si impétueuse, appelez au secours celles que saint Cyprien nous a laissées sur cette matière, et dites-vous à vous-même, après ce grand docteur: de tous les commandements que j'ai reçus de mon Dieu, il n'y en a point dont il m'ait fait une plus grande religion, que d'aimer sincèrement mes frères. Or comment les aimer et nourrir contre eux une mortelle jalousie? La chose est inalliable. Après avoir donné sa vie pour moi, ce Dieu d'amour ne m'a demandé pour toute reconnaissance, sinon que je fasse à mes frères tous les biens que je pourrai, et que je leur souhaite ceux que je ne pourrai pas leur faire. Comment donc leur envierais-je ceux qu'ils possèdent déjà? C'est renverser l'Evangile. Je reçois si souvent à l'autel le corps et le sang de mon Dieu, ce sacrement de charité et de douceur; comment donc après cela pourrais-je encore conserver quelque aigreur ou quelque amertume? Ce serait une chose monstrueuse. Ah! Seigneur, opposez donc par votre grâce ces considérations si touchantes à un mal si dangereux; et apprenez-moi à faire dès la terre ce que j'espère de faire éternellement dans le ciel: c'est-à-dire ma félicité de celle de mes frères, et ma gloire de la leur. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME MARDI DE CAREME.

De la dignité et de la sainteté des prêtres.

Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cælo, et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cælo.

Je vous dis en vérité que tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et que tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (Matth., XVIII, 18).

J'entreprends aujourd'hui une matière que

je n'envisage qu'en tremblant, et quoique je me sente porté par de puissantes raisons à en faire le sujet de ce discours, je ne sais si des raisons plus fortes ne devraient point m'en faire abandonner le dessein. C'est pour la seconde fois que Jésus-Christ nous parle du sacerdoce et des prêtres. Il y a huit jours que l'Evangile nous représentait, et les ministres de l'Eglise, et leur ministère sous le nom de la chaire de Moïse, dans la personne des scribes et des pharisiens. Aujourd'hui il nous propose une de leurs plus importantes fonctions en des termes qu'assurément nous ne recevrons pas, si un autre qu'un Dieu en était garant; tant la chose est élevée, tant elle passe la créance. D'ailleurs quand je considère le lieu où j'ai l'honneur de parler, je me trouve comme à la source, comme au centre du sacerdoce; je compte parmi mes auditeurs ce qu'il y a de plus éminent parmi les prêtres; et le plus illustre clergé de la première église du royaume fait la principale partie de l'assemblée, à qui Dieu m'a ordonné d'annoncer la vérité de l'Evangile. Il semble donc que je ne puis, sans manquer à mon ministère en lâche prévaricateur, dissimuler une si importante matière; et vous diriez même que toutes les circonstances sont favorables pour me déterminer à ce choix. Cependant tout m'en éloigne d'un autre côté; et soit que je me regarde moi-même, soit que je regarde ceux qui me font l'honneur de m'écouter, je ne vois partout qu'écueils et que précipices. Car quant à ce qui me touche, m'appartient-il de parler d'une chose qui passe la portée des hommes les plus éclairés par son élévation? Et quand mon insuffisance n'y mettrait point d'obstacle, ne craindrais-je point de travailler à ma condamnation, en exaltant un emploi dont je fais peut-être la honte? Comment pourrai-je représenter des devoirs que je trahis, et ne rougirai-je point de reprendre dans les autres des fautes où je tombe le premier? Pour les personnes qui m'écoutent, comme il y en a de deux ordres différents, je dois aussi en appréhender deux différents inconvénients. Ceux que Dieu n'a pas appliqués au service de ses autels, ne se persuaderont-ils point que je me flatte moi-même, et que l'intérêt me fait parler, quand ils me verront placer si haut un rang où j'ai l'honneur d'être reçu? Ou si cette pensée ne tombe pas dans leur esprit, ne prendront-ils point de mes paroles occasion d'insulter aux ecclésiastiques, quand ils compareront leur caractère à leur vie, et leurs obligations à leurs mœurs? Quant à ceux qu'un si noble caractère distingue du reste des hommes, qu'est-il besoin de leur parler d'un état qui sans doute a fait tant de fois le sujet de leur méditation et de leur étude? N'est-il pas inutile de les faire souvenir d'une chose qu'ils ne perdent point de vue? Et ne serait-ce point blesser le respect qui leur est dû, que de prétendre leur faire sur cela des découvertes qu'ils n'aient pas faites? Mais, non, Messieurs, ne nous laissons point éblouir à la lueur de ces fausses raisons; et sans écou-

ter des réflexions trop scrupuleuses, représentons aux prêtres de Jésus-Christ, et ce qu'ils sont, et ce qu'ils doivent être : ce qu'ils sont par l'éminence de leur dignité, ce qu'ils doivent être par l'éclat de leur vertu. Et pour donner d'abord une idée qui réponde à la grandeur de l'une et de l'autre, comme il n'y a rien sur la terre qui puisse nous en fournir, élevons-nous jusqu'au ciel, et disons avec saint Chrysostome qu'ils sont plus que des anges par l'éminence de leur dignité, et qu'ils doivent être autant que des anges par l'éclat de leur vertu. Voilà le sujet de mon discours.

Mais pour aller au-devant d'une autre erreur, dont vous pourriez vous laisser prévenir, peuples qui m'écoutez, ne regardez pas cette matière avec indifférence, comme une affaire où vous n'ayez point d'intérêt, et ne vous croyez pas exclus du fruit qu'on en peut tirer, car je parlerai à tout le monde. Ainsi quand dans la suite vous entendrez ce que sont les prêtres par l'éminence de leur dignité, apprenez de là l'obéissance et le respect que vous devez à leurs personnes sacrées. Et quand je vous montrerai ce qu'ils doivent être par l'éclat de leur vertu, apprenez avec quelle précaution et quelle crainte on doit s'engager soi-même, ou engager les autres dans une profession qui exige tant de sainteté. Que dis-je, Messieurs ? apprenez de l'un combien sont injustes, criminels, punissables les mépris, les railleries, la censure que vous en faites. Apprenez de l'autre combien est aveugle, présomptueuse, déterminée la hardiesse, la précipitation, la témérité avec laquelle on s'ingère dans le sacerdoce. Mais comme une des prérogatives des prêtres est d'avoir des rapports merveilleux et des liaisons étroites avec la sainte Vierge, adressons-nous à elle, et employons les paroles d'un ange du ciel, pour apprendre à parler de ces anges de la terre. *Ave gratia plena.*

PREMIER POINT.

La comparaison de Jésus-Christ avec les anges, comparaison que saint Paul explique avec tant d'étendue dans son Epître aux Hébreux (*Hebr.*, I), me servira de modèle pour celle que je veux faire entre les anges et les prêtres. Ce grand apôtre rabaisse en un sens Jésus-Christ au-dessous des anges ; mais d'un autre côté il le relève infiniment au-dessus de ces purs esprits. A considérer la nature dont le Fils de Dieu s'est revêtu dans le sein de Marie sa mère, les anges ont un degré sur lui ; mais à prendre les choses par tout autre côté qu'il vous plaira, une infinité de raisons lui donnent la prééminence. Ainsi, Messieurs, dans le parallèle que je veux faire, je n'entreprends pas de comparer la nature à la nature, ni l'état à l'état ; mais la dignité à la dignité, et le ministère au ministère. Et je prétends qu'autant que les anges l'emportent sur les prêtres par la noblesse de leur nature et par la félicité de leur état, autant les prêtres l'emportent sur les anges par l'éminence de

leur dignité et par la grandeur de leur ministère. Pour en juger solidement, Messieurs, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que les fonctions du sacerdoce s'étendent en même temps sur le corps naturel et sur le corps mystique de Jésus-Christ : deux choses les plus grandes et les plus augustes qui soient dans le ciel ou sur la terre.

Le premier privilège que je vois attaché au caractère du prêtre, c'est le pouvoir qu'il a sur le corps sacré de son Dieu : pouvoir de le produire par la force de sa parole, de l'offrir au Père éternel en sacrifice, de le prendre lui-même pour aliment, et de le distribuer aux autres, lorsqu'ils demandent d'être reçus à la participation d'un si redoutable mystère. Comprenez-vous bien, fidèles, jusqu'où va ce pouvoir, et à qui il rend les prêtres semblables ? Il les rend semblables à la vierge sainte et même au Père éternel. Car tout de même que Marie conçut le Verbe dans ses chastes flancs, les prêtres le produisent à l'autel ; ce corps qu'elle a une fois formé, ils le forment tous les jours. Comme la plénitude du Saint-Esprit fut communiquée à cette pure créature pour la production du Sauveur dans son sein, le même Esprit est donné aux prêtres par l'imposition des mains, pour le produire sous les apparences du pain. Enfin comme avec cinq paroles elle attira le fils de Dieu du ciel en terre, et le revêtit d'une nature qu'il n'avait point, les prêtres avec un pareil nombre de paroles le rendent présent dans nos temples, et le font être où il n'était pas. Ils l'engendrent, dit saint Jérôme, par leur bouche ; ils l'incarnent, dit saint Augustin, entre leurs mains. Anges du ciel, cette puissance se trouve-t-elle parmi vous ? Ah ! dans la célébration de nos mystères, vous vous tenez trop honorés d'adorer ce que l'homme fait, et de rendre vos respects à son ouvrage.

Je disais encore que le prêtre approchait en quelque sorte du Père éternel dans cette fonction admirable ; et peut-on ne le dire pas ? Le Père éternel n'est père que parce qu'il engendre un fils, et les prêtres produisent ce Fils ; le Père l'engendre seul, et les prêtres le produisent seuls ; si le Père éternel lui dit : *Je vous ai engendré aujourd'hui*, les prêtres peuvent lui dire : *Je vous ai aujourd'hui produit*. Et je vous prie, Messieurs, qu'en passant nous fassions une réflexion sur ces paroles. L'apôtre saint Paul a cru prouver invinciblement que Jésus-Christ était d'une élévation infinie au-dessus des anges, parce que Dieu n'avait jamais adressé à aucun d'eux les paroles qu'il adressait à son Fils : *Ego hodie genui te* : Je vous ai aujourd'hui engendré ; et en effet la conséquence est infaillible. Mais ne puis-je pas aussi me servir du même raisonnement et conclure comme l'apôtre, que les prêtres surpassent les anges par la dignité de leur ministère ; parce que le dernier des prêtres peut dire au Fils de Dieu ce que le premier des anges ne peut pas : *Je vous ai aujourd'hui produit*, ô mon Dieu, mon sauveur et mon maître ! *Ego hodie genui te*

Tout le temps que vous avez à me donner, Messieurs, ne suffirait pas, pour mettre dans son jour et dans sa force, ce premier avantage que notre caractère nous donne sur les esprits bienheureux. Laisant donc à part le corps naturel du Fils de Dieu, pour passer à son corps mystique; considérons à quel degré de gloire nous élève l'exercice des fonctions qui le regardent. Ces fonctions, bien qu'infinies en quelque manière par leur diversité, peuvent cependant se rapporter à deux chefs, l'administration des sacrements et la prédication de l'Evangile. Pour traiter les choses avec méthode, il faut avouer que comme les sacrements sont divins dans leur principe, ils sont merveilleux dans leurs effets. Il y en a qui nous font enfants de Dieu, d'enfants du démon que nous étions; d'autres nous réconcilient avec ce père plein d'amour, quand nos péchés ont irrité sa colère; tous sont des canaux différents, par où l'onction de la grâce se répand dans nos cœurs. Mais ces merveilles qui passent tout ce que Dieu a jamais fait de plus surprenant, soit dans la création, ou dans l'administration de l'univers, elles sont assujetties à l'autorité des prêtres, elles dépendent de leur ministère. Ah! prêtres du Seigneur, quelle est donc l'éminence de votre dignité? Et les anges dans leurs emplois ont-ils quelque chose qui en approche? J'avoue, avec toute la reconnaissance que je dois à ces charitables esprits, qu'ils travaillent en beaucoup de manières à procurer notre salut. Infatigables dans leurs soins, vigilants dans leurs démarches, fervents dans leurs prières, toujours officieux, jamais négligents, ils nous conduisent, ils nous gouvernent, ils nous défendent, il est vrai : mais après tout ils ne nous sanctifient pas. La grâce, qui rend l'homme juste, est un trésor qu'ils n'ont pas entre les mains. Aussi l'apôtre saint Paul ne les appelle-t-il que des serviteurs envoyés par l'ordre de Dieu pour les besoins de ceux qu'il a destinés à la gloire (*Hebr., I, 14*) ; au lieu qu'il se nomme le père de ceux qu'il a convertis à la foi. Oserai-je donc le dire, Messieurs? La même différence qui se trouve entre un serviteur et un père à l'égard d'un fils de famille, cette différence se rencontre entre les anges et les prêtres à l'égard des chrétiens. Anges, vous n'en êtes que les serviteurs ; prêtres, vous en êtes les pères : pères dont l'autorité ne connaît point de bornes dans son étendue, puisqu'elle leur donne sur leurs enfants un souverain pouvoir de vie et de mort. Car c'est ainsi qu'un ancien auteur appelle le pouvoir que les prêtres ont de lier et de délier, de remettre les péchés et de les retenir au tribunal de la pénitence. Pouvoir si grand dans la pensée de saint Chrysostome, que rien au monde n'en approche. En effet comme le Père éternel s'est démis de toute son autorité entre les mains de son fils, selon le témoignage de l'Ecriture (*Joan., V, 22*), pour l'établir juge des vivants et des morts, le Fils a aussi remis l'exercice de cette autorité aux prêtres et les a substitués à sa

place, il a soumis les hommes à leur jugement; jugement, dit saint Chrysostome, qui lui tiendra lieu à lui-même de préjugé; jugement si décisif, que ce souverain arbitre des lois ne manque jamais de ratifier dans le ciel ce que ses lieutenants ont prononcé sur la terre, en suivant les règles du sacré pouvoir qu'il leur a confié. De là vient que saint Chrysostome préfère le pouvoir des prêtres à celui des plus grands monarques. L'empire des rois, quelque grand que vous le conceviez, ne s'étend que sur la terre; et les prêtres portent le leur jusqu'au ciel et jusqu'aux enfers. Les rois n'ont de juridiction que sur les corps; et les prêtres comptent les âmes dans leur ressort. Les rois ne sauraient procurer que des biens périssables ou des maux passagers; et les prêtres ont entre leurs mains des récompenses infinies ou des peines éternelles.

Mais à quoi est-ce que je m'arrête, reprend saint Chrysostome, et pourquoi mettre l'autorité des prêtres au-dessus de toutes les puissances du monde, puisque je la vois au-dessus de tous les ordres des anges? O mon Dieu, quelle merveille! J'en suis tout saisi, quand j'y pense. Une créature mortelle, qui rampe ici-bas sur la terre, a le pouvoir, quand il lui plaît, d'ouvrir ou de fermer le ciel avec trois ou quatre paroles; et le premier des séraphins, qui tient lui-même un rang si considérable dans le ciel, ne saurait avec tout cela y admettre, ou en exclure personne une seule fois. Il est vrai que saint Michel, dans la créance de l'Eglise, a la commission de présenter les âmes au tribunal redoutable de la justice de Dieu, mais il ne décide pas de leur sort, et dans la même cause, où le prêtre a parlé en juge, l'ange n'agit que comme exécuteur.

Après cela, Messieurs, je m'aperçois bien que je ne saurais plus rien ajouter qui relève la gloire de notre ministère, et que quoique je puisse dire, il sera moins que ce que j'ai dit. Mais avec tout cela, je ne puis oublier un avantage que les prêtres ont encore sur les anges, dans la distribution de cet aliment spirituel, qui fait la nourriture de nos âmes; et c'est à saint Augustin que je dois cette pensée. Dans la loi ancienne dit ce Père, les anges étaient les principaux ministres du Très-haut; c'était par eux qu'il faisait porter ses ordres aux hommes, et il les prenait pour les interprètes de ses volontés dans les rencontres importantes. Mais avec le changement de la loi les choses ont changé de face. Ce ne sont plus des anges qui parlent aux hommes, ce sont des hommes. Les hommes sont les organes du ciel. C'est par eux que Dieu s'explique, et il emprunte leurs voix dans la prédication de l'Evangile et pour la conduite des âmes. Une des raisons que saint Augustin allègue sur ce changement, c'est que Dieu étant devenu semblable aux hommes par le mystère de l'Incarnation, il était juste qu'il parlât à eux par eux-mêmes, et qu'il se servît de leur langue comme d'un instrument qu'il avait employé lui-même pour les instruire pendant qu'il

était sur la terre. Mais saint Augustin ajoute encore que Dieu a voulu en user ainsi, parce que c'eût été rabaisser trop la nature humaine, après l'honneur qu'elle avait reçu de son alliance avec le Verbe, que de la soumettre à une discipline étrangère. N'est-ce donc pas quelque chose de bien glorieux pour les prêtres, que Dieu les ait choisis par une préférence singulière, pour les appliquer à un ministère dont il a, si j'ose le dire ainsi, destitué les anges? L'Apôtre assure (*Hebr.*, II, 5) que Jésus-Christ n'a pas voulu assujettir aux esprits célestes le gouvernement du monde nouveau, qu'il a formé par ses sueurs et par son sang; et il l'assujettit aux prêtres, ils en sont les maîtres et les conducteurs; c'est à eux que son administration est confiée, ce sont les oracles qu'il faut consulter, pour prendre de leurs décisions les règles de sa conduite; et il n'appartient qu'à eux de dispenser les mystères des vérités éternelles pour la sanctification des âmes.

Tant d'avantages, Messieurs, avantages presque infinis par leur diversité, si nobles par leur excellence, justifient, ce me semble, assez que la dignité des prêtres ne connaît rien au-dessus d'elle; et que les Pères de l'Eglise n'ont point exagéré les choses par des expressions outrées, pour faire honneur à leur ministère, quand ils ont donné au sacerdoce ces éloges magnifiques que nous lisons dans leurs écrits. Peuples, qui m'écoutez, jugez donc par ce que vous venez d'entendre, de quel œil il faut regarder les prêtres, et quel respect exigent de vous des personnes que tant de titres doivent vous rendre vénérables. Apprenez, quelles que puissent être les qualités qui vous distinguent à recevoir avec humilité et avec obéissance ce qui vient de leur part; fussent-ils d'ailleurs contemptibles ou par la bassesse de leur naissance ou par la médiocrité de leurs talents, mesurez par la grandeur des services qu'ils vous rendent, la grandeur de la reconnaissance qu'ils sont en droit d'attendre de vous. Sans parler ici de l'obéissance qui est due aux puissances ecclésiastiques, mettant à part la déférence avec laquelle il faut plier sous leur autorité pour ne point toucher à la soumission qu'on doit à leurs décisions et à leurs censures, choses qui m'emporteraient trop loin et qui me tireraient même de mon sujet; je dis, Messieurs, à m'en tenir à la personne des prêtres, qu'il faut les traiter avec un respect religieux. Qui me l'apprend? le Saint-Esprit dans l'Ecriture : *Honorez Dieu de tout votre pouvoir et respectez les prêtres; ayez la crainte du Seigneur dans l'âme, et que la considération pour ses ministres y soit profondément gravée* (*Eccli.*, VIII, 31, 33). Ces paroles sont remarquables, elles joignent toujours ensemble Dieu et le prêtre, pour nous apprendre sans doute que les intérêts de l'un sont inséparables de ceux de l'autre; que l'honneur que l'on rend aux prêtres est une suite nécessaire de celui qu'on doit à Dieu; que qui honore Dieu honore les prêtres, et que mé-

priser les prêtres c'est mépriser Dieu. Aussi voyons-nous dans le livre des Rois, comme l'a remarqué saint Cyprien, que le peuple, manquant de respect pour la vieillesse de Samuel, Dieu s'écria en colère : *Ce n'est pas vous qu'ils ont méprisé, c'est moi* (*I Reg.*, VIII, 7); et pour les punir de ce mépris sur l'heure, il leur donna un roi qui leur fit souffrir mille maux et mille indignités. Ce fut encore pour maintenir l'honneur du sacerdoce, s'il en faut croire le même saint, que Coré, Dathan et Abiron, s'étant insolemment élevés contre le grand sacrificateur, et ayant eu la hardiesse de se vouloir élever à lui, la terre s'ouvrit sous leurs pieds pour les engloutir et pour les châtier sur-le-champ de cette audace sacrilège (*Num.*, XVI), Dieu laissant à la postérité un exemple mémorable que, comme il a voulu établir les prêtres, il saura bien les venger.

Cependant, Messieurs, qui ne voit tous les jours au mépris de Dieu, dont les prêtres sont les images ou, comme le dit saint Paul (*I Cor.*, V, 20), les ambassadeurs et les plénipotentiaires; qui ne voit le peu d'estime qu'on en fait dans le monde? Quoique dans nos jours le sacerdoce se soit un peu remis de son avilissement, combien de gens regardent ceux qui en sont revêtus comme des domestiques à leurs gages? Combien qui les traitent avec hauteur et qui croient se rabaisser, de les souffrir à leur table? Combien qui les mettent à tout, jusqu'à exiger d'eux des services auxquels un honnête homme rougirait de s'assujettir? Paraissez ici, idolâtres, et par le respect que vous avez toujours eu pour les ministres de vos fausses divinités, confondez les mépris que des chrétiens témoignent pour les sacrificateurs du Dieu vivant. Revenez, grand évêque (saint Martin), l'ornement de notre France; vous qui à la table de l'empereur présentâtes votre coupe au prêtre qui vous accompagnait, et faites souvenir les grands de la terre, par cette préférence mémorable, du rang que doivent tenir parmi eux les lévites de la loi nouvelle.

Mais à quoi est-ce que je m'arrête? Comme si c'était peu de refuser au sacerdoce la considération qui lui est due, on l'outrage, on le déchire, on le foule aux pieds. C'est lui qui fournit de matière aux railleries, sur qui la calomnie répand son venin, à qui la médisance la plus maligne s'attache; jusque-là qu'il ne se trouve personne, je n'en excepte ni sexe ni condition, qui ne se donne la liberté d'en faire publiquement une impitoyable censure; car pour dire des prêtres en général ce que saint Chrysostome a dit des évêques en particulier, il n'y a point de profession plus exposée aux jugements et aux discours des sages et des insensés: comme c'est un poste élevé par sa situation au-dessus des autres, il semble que les autres, chagrins de son élévation, affectent de s'en venger en tâchant de le rabaisser, et qu'ils cherchent par sa dépression à se consoler de la dépendance qu'ils lui doivent. D'ailleurs, comme dans ce poste on ne peut pas contenter tout

le monde, on s'y fait des ennemis aussi bien que des envieux. Si dans les fonctions de son ministère un homme est exact, les uns l'accusent de sévérité ; s'il est indulgent, les autres en blâment la mollesse ; et quand il se ferait tout à tous, il n'agrèerait jamais à tous. Enfin, conclut saint Chrysostome, au lieu que la crainte du supplice arrête la malignité des hommes, et que malgré la déraison qu'ils ont de s'en prendre à tout ce qui est au-dessus d'eux, cette crainte les empêche de s'attaquer aux puissances séculières ; ici l'impunité leur ouvre la barrière et leur laisse le champ libre ; peu inquiets que Dieu menace, pourvu que les hommes ne disent mot. De là ces discours, le sujet ordinaire des conversations aux dépens des ecclésiastiques les plus vertueux. Leur régularité n'est qu'hypocrisie, leur dévotion que dissimulation, leur modestie qu'artifice, leur zèle qu'intérêt ; on interprète mal leurs actions, on empoisonne leurs intentions ; s'ils ont des liaisons de piété, on en fait des liaisons de galanterie, et on les juge jusque sur le tribunal où ils sont assis pour juger.

Que si par les artifices de Satan il se trouve des ecclésiastiques, comme il s'en trouve tous les jours, dont la vie ne répond pas au caractère ; c'est alors, dit saint Augustin, que la malignité des laïques se réveille : attentifs à examiner leur conduite et leurs mœurs aussitôt qu'il leur échappe quelque fausse démarche, ils ne manquent pas de les relever : c'est sur cela que triomphe la médisance ; et il n'y a point de contes plus réjouissants que ceux où il entre quelque chose de l'autel. Point de grâce à attendre pour des criminels de ce caractère ; on se fait un vrai plaisir de leur insulter, on les tympanise, on les jone ; et comme si la faute de quelques-uns devait retomber sur tous les autres, la raillerie enfin aboutit, dit saint Augustin, à les envelopper tous sous une même condamnation, et à croire qu'ils ne sont pas moins coupables, quoiqu'ils soient ou plus adroits ou plus honteux.

Que le temps ne me permet-il d'opposer à cette licence le merveilleux exemple de ce prince religieux (*Constantin*) qui, bien éloigné de révéler ainsi l'opprobre de l'Eglise, sa Mère, en découvrant les défauts de ses ministres, se fit une loi de se les cacher à lui-même et de ne pas voir ce qu'il voyait. Oh ! que les paroles de ce grand empereur seraient un puissant frein pour arrêter l'emportement des mauvaises langues ; lorsque, pressé de connaître des mœurs de quelques prélats, il jeta dans le feu les libelles diffamatoires qu'on lui avait mis entre les mains, et protesta que de bon cœur il voudrait couvrir de sa pourpre tous les désordres du clergé pour les ensevelir dans un éternel oubli !

Mais enfin il se trouve des prêtres qui dérogent à leur dignité par leurs mœurs ? Quand cela serait, vous n'êtes pas dispensés du respect que vous leur devez, et leurs déréglés n'autorisent pas vos discours. Voyez, dit saint Cyprien, la conduite de l'A-

pôtre, mais voyez celle du maître des apôtres. Saint Paul demande pardon d'une parole qui lui était échappée aussitôt qu'on lui a fait connaître qu'elle s'adressait au grand prêtre (*Act.*, XXIII, 5). Et Jésus-Christ conserva jusqu'à la mort l'honneur dû aux pontifes, encore qu'eux-mêmes ne conservassent pas la crainte de Dieu, faisant de son exemple une leçon à toute la terre sur l'honneur qu'on doit rendre inviolablement au sacerdoce en quelques mains qu'il réside, puisqu'il se comporta lui-même avec tant de retenue envers ceux qui le profanaient. Entrez donc, chrétiens, dans des sentiments plus équitables, et considérant ce que les prêtres font pour vous, apprenez ce que vous devez faire pour eux : ils travaillent pour vous, priez pour eux ; c'est le tribut que saint Paul exige de tous les fidèles dans toutes ses lettres ; c'est ce que saint Chrysostome et saint Augustin demandent si souvent à leurs peuples. Ainsi, loin de vous prévaloir de leurs désordres pour décrier leur conduite, servez-vous de vos langues auprès de Dieu pour la redresser ; que la grandeur de leur dignité, vous mettant devant les yeux la grandeur du péril qui l'environne, change la raillerie en compassion. Considérant combien l'homme est faible pour un si grand fardeau, combien il est corrompu pour un si saint ministère, admirez ceux qui s'en acquittent, plaindez ceux qui ne s'en acquittent pas, mais ne censurez personne ; et, pleins d'une ardente charité, demandez à Dieu qu'il remplisse de son Esprit ceux qu'il a choisis pour son service, afin que ce qu'ils sont par l'éminence de leur dignité, ils le soient véritablement par l'éclat de leurs vertus : c'est ce que j'ai à représenter dans le second point.

SECOND POINT

C'est particulièrement aux ministres de Jésus-Christ, si nous en croyons saint Ambroise, à redouter ce reproche du roi-prophète : *Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (*Psal.* XLVIII, 13). L'homme étant dans l'honneur ne l'a pas compris, et semblable aux bêtes, qui n'ont pas d'intelligence, il a vécu dans l'ignorance de son état, et s'est lui-même rabaisé à des actions qui en étaient indignes. Souffrez donc, mes chers frères, continue ce grand évêque, que je vous fasse connaître vous-mêmes à vous-mêmes, ne perdez jamais de vue l'éminence de votre dignité, qu'elle soit sans cesse présente aux yeux de votre esprit, non pour en tirer une mauvaise gloire, mais afin que, remplis et pénétrés de sa grandeur, vous mesuriez sur elle la grandeur de vos devoirs, et que vous en fassiez la règle de vos vertus. Prenez garde à ces montagnes, dont il semble que le sommet aille se perdre dans le milieu des airs ; ce qu'elles sont dans la nature par leur hauteur, vous l'êtes dans l'Eglise par votre élévation : mais comme ces montagnes demeurent souvent stériles et infructueuses, quoi-

qu'elles renferment dans leur sein la source des rivières, qui portent la fécondité et l'abondance dans les campagnes, il se peut faire qu'on serve aux autres, inutile à soi-même; qu'on ne porte pas de fruit, quoiqu'on en fasse porter, et que les eaux de la grâce passant par nos mains, nous laissent nous-mêmes dans l'aridité, pendant que nous les répandons par notre ministère sur les peuples qui sont à nos pieds. Or, pour détourner un malheur qui traîne nécessairement après lui la perte de celui sur qui il tombe; il faut, après avoir montré au prêtre ce qu'il est, lui montrer ce qu'il doit être, et le faire convenir que s'il surpasse les anges par la sublimité de son emploi, il doit leur ressembler par l'éclat de ses vertus.

Quelque élevée que cette idée vous paraisse, dissiez-vous même y trouver de l'impossibilité, c'est le modèle que saint Chrysostome nous propose, et il ne veut pas que nous aspirions à moins. Car si nous voulons l'en croire, un prêtre doit se regarder sur la terre comme dans le ciel; et comme ses fonctions sont toutes célestes, il faut que ses actions le soient aussi, et dans un corps animal et grossier il doit imiter ces esprits qui ne tiennent rien de la matière. Mais afin de mettre les choses dans toute leur évidence, il est bon d'observer d'abord que ces esprits bienheureux peuvent être considérés sous plusieurs regards, ou par rapport à eux-mêmes, ou par rapport à Dieu, ou par rapport aux hommes. Or je soutiens, après saint Bernard, que le prêtre doit envisager les mêmes objets, pour approcher, autant que la fragilité de la nature le peut permettre, de la sublimité des anges sous tous ces regards.

À commencer par le premier, les anges considérés en eux-mêmes sont des esprits épurés de toutes sortes de défauts, et ornés de toutes les perfections que l'excellence de leur nature exige. Mais c'est aussi à cet état que les prêtres doivent aspirer; et leur première obligation est de travailler à se purifier avant toutes choses de leurs péchés, de leurs passions, de leurs faiblesses, pour se remplir d'une vertu, d'une grâce, d'une sainteté qui soient proportionnées à la sublimité de leur caractère. Car une perfection commune ne suffit pas à un état singulier, ce qui serait assez pour un laïque, n'est rien pour un ecclésiastique: et si j'ose me servir de la comparaison de saint Grégoire, il ne faut pas qu'il y ait moins de différence entre la vertu du prêtre et celle du peuple, qu'il s'en trouve entre un berger, qui est un homme, et ses brebis qui sont des animaux. Quoique ce soit en demander beaucoup, vous m'avouerez cependant que je n'en demande pas trop, pour peu que vous écoutiez le raisonnement de ce grand pape: *Puisqu'il est du devoir des prêtres de corriger les défauts des peuples, il ne faut pas que les peuples puissent reprocher aux prêtres ces mêmes défauts: car de même que l'œil, s'il est rempli de poussière, ne peut pas voir la poussière qui se sera attachée à un vêtement, ou*

plutôt comme la main, lorsqu'elle est souillée de quelque ordure, la communique à tout ce qu'elle touche, bien loin de le nettoyer, comment un homme engagé dans le vice pourrait-il en retirer ceux qu'un engagement semblable y retient (Curæ past., l. II, c. 2)?

Ajoutez à cela, pour seconde raison, que les prêtres sont établis dans la nouvelle loi, plus véritablement que Moïse et Aaron ne le furent dans la loi ancienne, pour apaiser la colère de Dieu irrité contre les péchés des hommes, pacificateurs amiables et médiateurs d'office. Que sera-ce donc s'ils l'irritent encore eux-mêmes par leurs propres péchés? Car, comme saint Grégoire le représente si vivement dans son Pastoral, si un homme rougit de paraître devant un autre homme, pour s'ingérer de solliciter auprès de lui la grâce d'un ennemi qui l'a offensé, lorsqu'il ne croit pas être assez de ses amis pour l'entreprendre, comment celui qui n'a pas lieu de se flatter que Dieu le regarde de bon œil, vu le dérèglement de sa vie, comment osera-t-il prendre auprès de lui la qualité d'intercesseur pour les autres? comment implorer la miséricorde de Dieu pour ses frères, lorsqu'il doit pour lui-même craindre tout de sa justice? Il faudrait donc que la vie du prêtre fût aussi pure que la lumière du soleil, c'est la comparaison de saint Chrysostome; ou pour revenir à la nôtre, il faudrait que comme il surpasse les anges en dignité, il leur ressemblât en pureté. Et en effet, reprend saint Chrysostome, combien doivent être pures des mains qui touchent si souvent la chair adorable d'un Dieu, et qui manient sans cesse le plus auguste de nos mystères? Quelle doit être la retenue et la modestie de ces yeux qui se repaissent à l'autel d'un spectacle qui inspire aux anges une si religieuse frayeur? Combien sainte doit être une bouche qui produit le Saint des saints, et qui est arrosée à toute heure du sang de l'Agneau sans tache?

Mais afin de pouvoir imiter ce que les anges sont en eux-mêmes, qu'il regarde ce qu'ils sont par rapport à Dieu, et que l'un lui serve d'acheminement à l'autre. Les anges vivent dans une continuelle dépendance de Dieu: ils sont attachés à lui par une contemplation que rien n'interrompt jamais, et leur amour pour lui est un feu qui brûle toujours. Ainsi, au travers de tous les embarras qui agitent et qui partagent l'esprit par une multitude infinie d'occupations ou de distractions, les ministres du Dieu vivant ne doivent jamais le perdre de vue. Il n'est pas croyable, dit saint Grégoire, combien notre cœur se dissipe par le commerce qui nous oblige de nous communiquer au dehors. Comme donc les occupations extérieures, sans en excepter même celles qui sont innocentes, nous répandent en quelque sorte hors de nous-mêmes et nous entraînent continuellement vers la terre, nous devons travailler sans cesse à nous recueillir et à nous relever par l'étude et par la méditation des choses saintes.

Heureuses donc les âmes qui font de la lecture et de l'oraison leur plus fréquent exercice, toutes les fois qu'elles peuvent se dérober à leurs affaires! qu'il est avantageux de tenir son esprit et son cœur attachés continuellement à Dieu par ces deux liens! La digne occupation d'un prêtre de Jésus-Christ! et qui pourrait se représenter tous les fruits qui lui en reviennent? Car, par là il évite l'ignorance, ce reproche si honteux à sa profession; il se garantit de l'oisiveté, cette mère féconde de tous les dérèglements: il fait un heureux divorce avec toutes les compagnies, dont la plupart sont des engagements inévitables au mal. Là se guérissent les passions, ou du moins elles se modèrent; là s'allume le feu d'une piété à l'épreuve de toutes les surprises du siècle; là, dans les pures sources du bien se puisent tous les secours nécessaires pour remplir tous ses devoirs. Du moins est-ce la pensée de saint Grégoire; et il donne cet avis à tous les prêtres dans la personne des pasteurs. Pour instruire utilement les autres, dit ce grand pape, il faut s'instruire le premier. Or, il n'y a point de meilleure école pour cela que la méditation et la prière. Les exemples des saints, l'intelligence de l'Ecriture, les lumières intérieures sont les oracles qu'il faut consulter: et pour renfermer tout en un mot, afin de devenir le maître des hommes, il faut être soi-même le disciple de Dieu.

Vous voyez, Messieurs, qu'insensiblement d'une considération je me trouve porté à l'autre; et je ne saurais me dispenser de vous proposer encore les anges en cela pour modèles. Ces purs esprits sont attachés à Dieu de telle sorte, qu'ils n'oublient pas les intérêts des hommes qui ont été confiés à leur garde. Ils traitent nos affaires avec Dieu, comme nos médiateurs, par nos prières qu'ils lui offrent, par nos vœux qu'ils lui présentent; ils combattent contre les démons, comme nos protecteurs, par leur force et par leur vigilance; ils nous guident dans les voies du salut, comme nos conducteurs, par leurs soins et par leurs lumières. Or, telle à peu près doit être l'application d'un ecclésiastique. Semblable à ces anges que Jacob vit monter et descendre sans cesse dans une échelle mystérieuse, qui joignait le ciel à la terre, il faut que le prêtre monte et descende tour à tour par une vicissitude continuelle: qu'il monte vers Dieu, qu'il descende vers les hommes; qu'il monte vers Dieu pour le prier, qu'il descende vers les hommes pour les assister, partagé également entre ces deux fonctions. Car ce serait mal entendre la nature du sacerdoce, que de croire qu'on y peut vivre pour soi. Qui dit un prêtre, dit un soldat dévoué au service de la république chrétienne; un ouvrier aux gages du Père de famille, pour travailler à sa vigne, un homme public, qui doit faire ses affaires de celles de ses concitoyens. Et il ne doit jamais oublier, comme saint Augustin l'en avertit, que s'il est chrétien pour lui, il est prêtre

pour les autres. Et partant, loin du sanctuaire cette molle oisiveté, cette lâche fainéantise, qui se faisant une fausse idée des choses, envisage le sacerdoce comme un honnête repos, et le dépouille de ce qu'il a de pénible, pour n'embrasser que ce qu'il a de doux. Qu'ils se souviennent, ces ministres si peu fidèles à leur Maître, des paroles de saint Chrysostome: pour un particulier, il met son salut en assurance, lorsque dans sa condition il veille exactement sur soi; mais quand il n'y aurait rien de répréhensible dans la vie d'un ecclésiastique, il ne doit pas se croire en sûreté, s'il n'étend sa charité et ses soins jusque sur les besoins des peuples. C'est lui particulièrement que regardent les œuvres de miséricorde; aux uns il doit l'instruction, aux autres la consolation, à tous généralement le suffrage de ses prières et l'édification de ses exemples.

Que le temps ne me permet-il d'appuyer sur cette dernière réflexion, pour montrer de quelle conséquence il est aux prêtres de Jésus-Christ d'attirer les fidèles à lui par la conduite régulière d'une vie de bonne odeur! Je dirais, après saint Bernard, que quand un prêtre fait rougir l'Eglise par l'indignité de sa vie, les fautes d'un particulier deviennent par leur contagion les fautes de tout le peuple. J'ajouterais avec ce Père si zélé pour la gloire de l'Epouse de son Maître, qu'un prêtre commet autant d'homicides, qu'il y a d'âmes qui sont témoins de ses dérèglements, puisqu'il fait justement tout ce qu'il faut pour les empoisonner par le scandale qu'il leur donne. O Dieu, que tout cela serait terrible! mais il m'emporterait trop loin. Souvenons-nous donc, nous tous, qui avons l'honneur d'être placés sur le chandelier de l'Eglise, qu'il y faut être comme des flambeaux qui brillent et qui brûlent en même temps; qui brûlent pour leur sanctification propre; qui brillent pour la sanctification des autres. N'oublions pas que dans toutes les religions, je dis même les plus ridicules et les plus condamnables, on a toujours exigé de ceux qui ont fait le personnage de sacrificateur, une vie qui les distinguât des autres par une régularité plus exacte. Mais dans la loi de Moïse, qui ne renfermait que les figures dont nous avons la vérité: qu'est-ce que le Dieu d'Israël ne demandait point des descendants de Lévi? Tout jusqu'à leur vêtement les avertissait de la sainteté qui devait reluire dans leurs mœurs. Ces habits mystérieux leur étaient un témoignage toujours présent, toujours sensible, et de leur caractère, et de leurs obligations. Aujourd'hui il y a encore plus de voix qui nous prêchent nos devoirs. Et certainement ce n'est pas sans raison que tant de choses nous avertissent de la précaution avec laquelle nous devons marcher. Car enfin, pour ne rien dissimuler, un prêtre ne peut s'éloigner des voies de la justice, que ses fautes ne soient, et plus énormes, et plus irrémédiables, et plus punies que dans un autre sujet.

Je dis plus énormes après saint Chrysos-

tome, non pas à cause de la qualité des actions qui sont commises, mais à cause de la qualité de la personne qui les commet; parce que la dignité du criminel redouble la grièveté du crime. Je dis plus irremédiables avec le même saint docteur, puisqu'enfin lorsqu'une fois un prêtre a franchi les bornes, il n'y a presque plus rien qui puisse le rappeler. Au lieu qu'un simple fidèle se relève de sa chute, ou par l'impression de la parole divine, ou par la participation des saints mystères; choses qui le touchent d'autant plus, qu'il y est moins accoutumé; celui-ci, accoutumé à tout, n'est plus touché de rien. Le respect une fois perdu; tout ce qu'il y a de plus terrible, il s'y familiarise par l'usage; et changeant les remèdes en poisons, ce qui guérit les autres achève de le tuer. J'ai dit enfin, plus punies. Et c'est sur quoi les menaces de l'Écriture répétées en tant de lieux et justifiées même par des exemples sensibles ne nous permettent pas de douter.

Quand je fais une réflexion attentive sur ces choses, je vous avoue, Messieurs, que je tremble de tout mon corps; et je puis dire avec un Père de l'Eglise : *Territus terreo*; si ce discours vous effraye, j'en suis le premier effrayé. Car enfin, qui remplit tant de devoirs dans toute leur étendue; et qui n'a pas lieu de frémir à la vue de tant de précipices? Ceci soit dit, ô mon Dieu, sans que je me repente de mon état, ni que je manque de reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait. Mais peut-être que si j'avais embrassé une vie commune, mon salut aurait couru moins de risque dans cette situation que dans un état où tout est infini, la dignité, les emplois, les périls, les fautes et les supplices. A quoi pensez-vous donc, pères aveugles et dénaturés? car je ne puis m'empêcher de vous adresser ici mon discours : à quoi pensez-vous d'enrôler vos enfants dans cette milice redoutable, si ardemment, si précipitamment, si indiscrètement? *Lorsque vous présentez une hostie aveugle, boiteuse ou malade pour être immolée*, disait le Dieu d'Israël à son peuple, *n'est-ce pas un mal que vous faites* (*Malach.*, I, 8)? De vrai, les Juifs en cela étaient autrefois très-coupables, puisqu'ils violaient les ordonnances expresses de la loi; et que d'ailleurs on ne doit rien offrir à Dieu qui ne soit parfait en son genre. Mais que ne doit-on point dire de tant d'hommes qui portent le nom de chrétiens et qui ne craignent pas d'offrir à Dieu des victimes qui lui sont beaucoup plus désagréables que celles dont nous venons de parler? Si l'on a des enfants sans esprit, sans agrément, pour lesquels on n'ait soi-même que du mépris, et qu'on regarde comme le rebut de sa famille, ce sont ceux-là qu'on engage de bonne heure dans le cloître ou dans la cléricature, sans se mettre en peine s'ils en ont une volonté sincère, ou si Dieu les y appelle. Il suffit qu'il plaise d'user ainsi de l'autorité paternelle, dont l'on fait une domination tyrannique, et que le moyen soit

commode pour accroître le bien ou l'éclat d'une maison, et pour porter plus haut l'ambition des enfants qu'on destine pour le monde. Est-ce donc ainsi que Dieu doit être partagé? peut-on choisir un mérite trop rare pour un emploi si exquis? *Ne savez-vous pas*, comme le dit saint Bernard, *que rien n'est plus monstrueux qu'une personne contemnable dans une dignité éminente, qu'une âme basse avec un rang élevé?*

Mais je veux que la nature n'ait refusé aucun des talents, soit de l'esprit, ou du corps. Est-ce une raison pour déterminer des enfants à la profession ecclésiastique par des motifs tout humains, pour ne pas dire honteux, sans consulter là-dessus la grâce? La religion a-t-elle changé de maximes? N'y a-t-il plus de vocation à attendre pour un ministère si saint? Quand Origène fait réflexion sur la conduite différente d'Isaïe et de Moïse, dont le premier s'offrit d'abord à Dieu, pour porter sa parole à son peuple; au lieu que l'autre se défendit longtemps de la commission de laquelle Dieu le chargeait; bien que ce grand homme ne condamne pas le zèle d'Isaïe, il lui préfère toutefois l'humilité de Moïse; il ne veut pas que les laïques tirent en conséquence la ferveur de ce prophète, pour se présenter sur ses pas au ministère des autels de leur propre mouvement; et il propose au contraire la retenue de ce législateur fameux, comme le plus sûr modèle qu'ils puissent suivre, pour ne pas se charger promptement d'un fardeau formidable aux anges, lors même que Dieu les presse vivement d'y soumettre leurs épaules. C'est aussi l'instruction que le pape saint Grégoire tire de l'histoire de Saül. Cet homme appelé au trône par la plus éclatante vocation qui fut jamais, se déroba furtivement à l'honneur qui l'attendait, et apporte à l'éviter le même empressement que les autres auraient apporté à le poursuivre. Mais aujourd'hui bien loin de fuir avec une sage timidité, à l'exemple de ces grands hommes, on va au-devant avec une passion insensée. Ce que saint Bernard disait de son siècle est la peinture de nos jours. Mettant à part si Dieu le veut, ou plutôt assuré qu'il ne le veut pas, on se jette dans l'Eglise plutôt qu'on n'y entre; on court après ce qu'elle a de plus périlleux, pourvu qu'il soit le plus éclatant, comme s'il n'y avait rien à craindre, lorsque tout sera à craindre; et qu'ils dussent être sans soins, lorsque leurs soins doivent redoubler. L'ambition et l'avarice sont les seuls oracles, dont l'on écoute la voix; la chair et le sang disposent de l'héritage du Seigneur; c'est assez qu'un tel appartienne à un tel, pour profiter de la dépouille de ses bénéfices. Pourvu qu'on en puisse obtenir, le crédit du père tient lieu de vocation aux enfants. On poursuit comme la récompense de ses services ce qui est le patrimoine des pauvres; et quand on a le don de réussir dans cette poursuite, il n'en faut pas davantage pour donner à l'Eglise des gens tout pleins de l'esprit du monde, et à Dieu des ministres qui ne seraient jamais

à lui, s'il y fallait être gratuitement. O pères infortunés ! ô enfants trop malheureux ! puisiez-vous donc enfin ouvrir les yeux, et sur l'éminence et sur le péril d'une dignité, que vous prostituez si hardiment à vos passions !

Il est rapporté dans le livre d'Esdras (je finis avec cette pensée), que ce grand homme ayant fait lire la loi du Seigneur en présence de tout le peuple, au retour de la captivité (1 *Esdr.*, X; II *Esdr.*, VIII), on entendit à même temps les Juifs pousser des soupirs ; on les vit verser des larmes ; tant ils furent saisis de douleur, en apprenant par la lecture de leur loi combien elle était sainte, et combien ils répondaient mal aux devoirs qu'elle leur imposait. Eh ! que ne puis-je me promettre de ce discours un succès aussi heureux ! Peut-être que jusqu'ici préoccupés de vos intérêts, emportés par la coutume, vous n'avez pas fait difficulté d'envahir le sacerdoce de Jésus-Christ, parce que vous ne l'avez jamais bien connu. Si donc je vous ai dévoilé une partie de ce mystère ; à la vue des grandes choses qu'il renferme, touchés de regret et frappés de crainte, n'oubliez rien pour réparer le passé et pour régler l'avenir, afin qu'après avoir imité, autant qu'il est possible à la fragilité humaine, la vertu des anges dans un état qui est supérieur en dignité à celui des anges mêmes, vous puissiez bénir éternellement avec eux celui qui doit faire leur bonheur éternel et le nôtre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME MERCREDI DE CAREME.

De l'hypocrisie.

Hypocrite, bene prophetavit de vobis Isaias, dicens : Populus hic labijs me honorat, cor autem eorum longe est a me.

Hypocrites que vous êtes, Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi (Matth., XV, 7, 8).

Quand je considère les malédictions que l'Ecriture donne aux hypocrites, et les anathèmes dont elle les foudroie en tant de lieux, je regarde l'hypocrisie comme un péché contre lequel un ministre de l'Evangile ne saurait élever trop fortement sa voix, et dont il devrait tous les jours recommencer la censure. Mais quand je considère d'un autre côté la mauvaise disposition du cœur humain et le pernicieux usage que des esprits gâtés peuvent faire de ces sortes de discours, il me semble qu'il faudrait s'abstenir entièrement d'une matière si délicate, ou que du moins il est dangereux de la trop approfondir. Quoi de plus juste que d'entreprendre un vice qui s'est attiré lui seul de la bouche de la vérité plus de reproches que les crimes les plus scandaleux ? Peut-on l'épargner sans prévarication, quand celui qui dissimule tous les autres péchés avec tant d'indulgence, le condamne avec tant de force ? Et après la peinture que le Fils de Dieu en a faite, y a-t-il pour lui de trop sanglantes invectives ? Mais d'autre part est-il à propos de s'engager dans un sujet, dont la malignité de nos auditeurs peut prendre occasion de se prévaloir,

bien loin de s'en édifier ? Faut-il risquer de réjouir les esprits aux dépens d'une chose dont le monde se plaît tant à entendre la critique, plutôt que de toucher les cœurs par l'horreur qu'on en inspirera ? Et ne doit-on pas craindre, en pensant faire une instruction, de ne faire qu'une satire, qui soit d'abord appliquée aux autres, sans en rien prendre pour soi-même ? Car je n'ignore pas, Messieurs, quel est le génie de l'homme. De toutes les matières de morale, il n'en est peut-être point qui revienne plus à son goût que celle qui regarde la fausse dévotion. L'un en prétend conclure qu'il n'y en a point de vraie ; et se servant de ce qu'il entend pour soupçonner de l'hypocrisie partout où il lui paraît de la vertu, il s'en autorise dans son libertinage. L'autre est ravi de se repaître d'un spectacle où le ridicule de l'homme se fait voir d'une manière si naïve. Tous enclins à juger et à prendre les choses au pis ne remportent pour l'ordinaire point d'autre fruit du discours qu'ils viennent d'entendre, que des réflexions malignes et injurieuses. Que ferons-nous donc, chrétiens ? Laissons-nous triompher impunément l'hypocrisie, de peur de scandaliser certains esprits ? ou nous exposerons-nous à scandaliser certains esprits, plutôt que de laisser triompher l'hypocrisie ? Ne faisons, mes chers auditeurs, s'il se peut, ni l'un ni l'autre ; et pour éviter en même temps ces deux écueils, tâchons de montrer dans les deux parties de ce discours, que l'hypocrisie est de tous les vices, et celui que nous devons le moins soupçonner dans les autres, et celui que nous devons le plus craindre pour nous-mêmes : le moins soupçonner dans les autres, par une sage retenue ; le plus craindre pour nous-mêmes, par une juste défiance : le moins soupçonner dans les autres, à cause des conséquences qui naissent de ce jugement ; le plus craindre pour nous-mêmes, à cause des illusions sous lesquelles ce vice se peut glisser. Adressons-nous à celle que l'Eglise appelle un vaisseau précieux de la plus pure, de la plus parfaite dévotion, en la saluant par les paroles d'un ange. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

C'est une chose bien remarquable que ce qui est rapporté au commencement de l'histoire de Job. Dieu charmé, si je l'ose dire, de la vertu de son serviteur, demande à l'esprit impur par une espèce d'insulte, ce qu'il a vu sur la terre. Je l'ai parcourue, répond l'insolent, et j'en ai fait tout le tour, sans y trouver aucun juste. Mais quoi ? reprend le Seigneur, n'as-tu point pris garde à mon serviteur Job, cet homme si différent des autres hommes, si droit dans ses intentions, si sincère dans ses actions, éloigné de tout ce qui porte l'apparence du mal, et fidèle dans les moindres choses à la pratique du bien ? Vous le croyez, réplique Satan à l'heure même ; mais qui ne serait homme de bien à ce prix ? Job n'est-il pas bien payé des services qu'il vous rend ; et comment vous échapperait-il, le tenant si agréablement à vos gages,

par les bénédictions dont il est comblé? Mais mettez sa vertu à l'épreuve, touchez à sa fortune ou à sa personne, et vous verrez si cette prétendue religion, dont l'éclat donne dans les yeux, n'est pas une pure imposture qui n'a nulle solidité. Telle, disent les saints docteurs, telle est encore aujourd'hui l'humeur de la plus grande partie des hommes. Au lieu de se proposer comme un sujet d'admiration ce qu'ils voient de bon dans les autres, pour l'étudier et pour en profiter, comme l'esprit de Dieu le leur dicte intérieurement; animés de l'esprit du démon, ou ils le dissimulent volontairement, ou ce qui est encore pis, ils tâchent de l'empoisonner. N'y avez-vous jamais pris garde? A entendre le langage du monde, on dirait qu'il brûle de zèle; et ce n'est que malignité. La corruption du siècle fait le sujet de toutes les conversations, c'est une matière inépuisable; on la quitte avec peine, on y revient avec plaisir, tout le monde y est éloquent. S'il en faut croire les plaintes qui se débitent là-dessus, la vertu est bannie de toute la terre par une proscription générale, et un déluge de vices l'a entièrement inondée. Plus de bonne foi dans le commerce, plus de droiture dans les affaires, plus d'intégrité dans la robe, plus de piété dans l'Eglise, plus de probité à la cour. Où trouver, se demande-t-on, des jeunes gens sans dissolution, des vieillards sans avarice, des riches sans dureté, des pauvres sans impatience, des amitiés sans intérêt, des sociétés, sans perfidie, des familles sans division, des mariages sans désordre? Tout est infecté de la contagion d'une lèpre universelle depuis les villes jusqu'au désert, dans le sacré aussi bien que dans le profane. Mais il s'en trouve pourtant qui se sauvent du naufrage; il en est dont les vertus brillent comme autant d'étoiles dans les ténèbres de cette nuit, où la terre vous paraît ensevelie. Simplicité de le croire; et qui voudrait approfondir le mystère la sonde à la main, ne trouverait dans cette régularité apparente que des intérêts cachés, que des passions contrefaites, que des vœux ou entièrement corrompues, ou du moins purement humaines. Ainsi à la balance d'un impitoyable censeur, la fermeté de celui-ci n'est qu'opiniâtreté, l'humilité de celui-là que bassesse. Pardonne-t-on une injure? la réconciliation est forcée. Se retranche-t-on du luxe? il y a quelque raison secrète. Vivre retiré du monde, c'est être bizarre et farouche. Entrer dans les bonnes œuvres, c'est être inquiet et intrigant. Ainsi quand on ne peut nier que ce religieux ne mène une vie exempte de répréhension, l'attribue-t-on à la nécessité de son état qui le force à cette régularité, ou au bonheur de sa condition qui l'éloigne des occasions, ou à son habileté à ménager les dehors, pendant qu'il se dédommage au dedans par des relâchements inconnus. Ainsi, à en croire le monde, si cette fille a de la retenue et de la modestie, c'est l'effet de la vigilance et de la sévérité que sa mère apporte à sa conduite; si cette femme est assidue aux prisons ou aux hôpitaux, il y

entre de l'humeur ou de la vanité. Si ce laïque plus fervent s'applique à de longs exercices de piété, on y soupçonne de la faiblesse ou de la superstition; si cet ecclésiastique remplit avec fidélité les devoirs de son ministère, on veut que Dieu ne soit pas toujours celui dont il cherche le plus l'intérêt et la gloire. Or si vous ne le savez, je soutiens que cette licence, avec laquelle le monde se porte à tourner du mauvais côté ce qui a les apparences bonnes, est peut-être la chose du monde, et la plus condamnable en soi, et la plus dangereuse dans ses suites: deux circonstances bien remarquables.

Je dis en premier lieu la plus condamnable en soi; concevez-en bien les raisons, elles sont toutes de saint Thomas. *Trois choses*, dit ce grand docteur, *sont absolument nécessaires pour juger: l'autorité, la connaissance, l'intégrité; et le concours de ces trois conditions y est tellement requis, que le défaut d'une seule peut rendre le jugement défectueux* (2-2, q. 60, a. 1). Que sera-ce donc s'il se trouve qu'elles manquent toutes trois? Cependant c'est ce qui vous arrive, quand il vous plaît de nous donner pour hypocrites des actions louables et vertueuses. Défaut d'autorité; car sans trop appuyer pourtant sur cette réflexion, ou vous l'avez de vous-même, cette autorité, ou vous l'avez reçue de quelque autre. Dire que cette autorité vous est propre, puisque la raison fait une partie de votre être, et que le propre de la raison est de juger, ce n'est pas seulement une erreur, c'est un blasphème; le jugement appartenant tellement à Dieu, et faisant un droit si inaliénable de sa couronne, que dans la pensée de saint Jérôme, c'est détrôner Dieu en quelque sorte, et se mettre à sa place; que de s'attribuer le pouvoir de juger. Prétendre d'un autre côté que ce pouvoir vous est communiqué par celui qui en est l'arbitre, ce n'est pas un moindre égarement, puisque bien loin que l'intention de Dieu soit de vous en revêtir, il vous marque le contraire d'une manière à ne vous laisser aucun lieu d'en douter, ne se trouvant peut-être rien de plus précis dans toute l'Écriture, ni de plus fortement recommandé que de suspendre son jugement et de ne le porter jamais sur la conduite de ses frères. Mais laissant à part l'autorité, passons à la connaissance. Ici, Messieurs, une matière infinie s'ouvre à moi, et je me vois obligé de marquer seulement les choses. Sur quoi vous demanderais-je, si le temps me le permettait, sur quoi vous appuyez-vous dans le jugement que vous faites, et quelles lumières avez-vous qui vous aient pu découvrir le faux de la vertu des autres? Juger de choses occultes, juger sur le rapport d'autrui, juger sur les apparences, juger des actions par les intentions, c'est juger avec témérité, sans avoir la certitude qui doit précéder un jugement. Or, toutes ces irrégularités accompagnent celui par lequel vous condamnez le prochain d'hypocrisie. C'est juger d'une chose occulte: Car qu'y a-t-il de plus caché que ce qui se passe dans l'homme? Et

les replis de son cœur étant souvent un abîme impénétrable à lui-même, comment un autre que lui le pourra-t-il pénétrer ? Cela n'appartient qu'à Dieu qui s'en appelle le scrutateur. Mais je ne suis pas le seul à former cette pensée, d'autres l'ont eue avant moi. Ce fondement n'est pas plus solide, pour y asseoir un jugement assuré. Car qu'y a-t-il de plus équivoque et de plus infidèle que les bruits qu'il plaît au public de répandre ? Combien de gens tous les jours font passer hardiment leurs conjectures pour des vérités, leurs soupçons pour des convictions, trompant après avoir été trompés ? Et combien à qui la passion fait corrompre par une noire malice ce qu'il y a non-seulement de plus indifférent, mais de plus saint dans ceux à qui ils en veulent, par des motifs secrets ou d'envie, ou d'intérêts ? Mais les apparences sont de mon côté : je le veux. Donc j'ai caution suffisante : je le nie. Quoi ! sur de faibles indices, peut-être faux, du moins douteux, vous reposez comme sur un témoignage irréprochable dans une affaire de ce poids ? S'il y a des preuves fautives, ne sont-ce pas celles qui se tirent d'un extérieur équivoque ? Et ne savez-vous pas vous-mêmes par l'expérience du passé que vous vous y êtes souvent mépris, lors même que vous croyiez avoir vu les choses de vos propres yeux ? Il y a même bien plus ; car pour avoir la vertu d'un autre suspecte, il faut ordinairement démentir les apparences. Les apparences me disent que cet homme est homme de bien, et moi sourd à leur voix, contre leur déposition, je veux qu'il soit un scélérat : certainement je ne vois pas d'injustice plus criante ! Mais après tout il se peut faire, et constamment il arrive souvent, que des vues très-imparfaites et même très-criminelles se cachent sous l'extérieur le plus pieux et le plus dévot. Accordons-le. C'est toujours juger, comme je l'ai dit, des actions par les intentions, que de descendre de la thèse générale à une application particulière. Quoi ! parce que les mêmes choses se peuvent faire avec des vues opposées, vous êtes en droit d'en conclure que je ne suis rien moins que ce que je parais ? La conséquence est horrible. Car pourquoi de deux intentions, dont l'une est bonne, l'autre mauvaise ; pourquoi m'imputer la mauvaise et me refuser la bonne ? Pourquoi vous, qui ne pouvez en cela que deviner, pourquoi dans l'incertitude laisser la droite et prendre à gauche ? Pourquoi, s'il n'est pas permis dans les règles de la justice, d'interpréter mal ce qui est indifférent de sa nature, pourquoi mal interpréter ce qui de sa nature est bon ? C'est renverser toutes les lois. Aussi, Messieurs, y a-t-il toujours quelque dérèglement secret, qui dans ces occasions se mêle à ce jugement. Et pour ne toucher qu'en un mot ce qui demanderait un discours, de la manière dont nous sommes faits, mille raisons de notre amour-propre nous préviennent contre les bonnes qualités des autres, et nous sollicitent à les avoir pour suspectes. Celui-ci prétend se

relever par là, à proportion qu'il abaisse les autres ; celui-là cherche à se consoler, en disant que les autres ont leur faible aussi bien que lui. Tantôt ce sera la haine de la personne qui fera décrier la vertu, tantôt ce sera la haine de la vertu qui fera décrier la personne. Si rien de tout cela ne nous anime, la seule démangeaison de censurer est un attrait assez fort pour nous révolter contre le bien, partout où nous en trouvons quelques vestiges. Or, fut-il jamais de corruption pareille à celle, ou d'imputer aux autres de mauvaises qualités qu'ils n'ont pas, ou de leur en envier de bonnes qu'ils ont ? ou de censurer la vertu à cause de la personne qu'on n'aime pas, ou de blâmer la personne à cause de la vertu qu'on ne peut souffrir ? ou de sacrifier l'une et l'autre au plaisir d'exercer sur eux l'empire de sa critique ? Telle est pourtant l'origine de tous les jugements iniques auxquels on soumet si hardiment la piété de ses frères.

Mais, chrétiens, je vous l'ai dit, autant ces jugements sont condamnables en eux-mêmes, autant sont-ils dangereux pour leurs suites ; rien n'étant tout à la fois ni si désavantageux à la religion, ni si favorable au libertinage : deux raisons que je vous prie de bien approfondir vous-mêmes, dans l'impossibilité où l'abondance des choses que j'ai à vous dire dans ma seconde partie me met d'étendre celles-ci. Si tous les fidèles étaient parfaits, peu importerait à la religion que des esprits gâtés s'érigeassent en juges de la piété d'autrui ; ils en mépriseraient le tribunal, et tiendraient bon malgré la censure. Mais il y a des faibles et des simples en plus grand nombre sans comparaison que des parfaits : faibles et simples, qui trouvant quelques obstacles dans leur chemin, l'abandonnent ou reculent. Or, de tous les obstacles que le démon peut opposer à une piété peu solide, il n'en est guère de plus périlleux pour elle, que de voir la dévotion traduite en hypocrisie. Au lieu qu'elle aurait besoin d'être soutenue et fortifiée, ceci la dégoûte et la décourage. Comme les voies de Dieu sont pénibles, surtout à qui n'y est pas accoutumé de longue main, on ne peut guère y marcher qu'à la faveur d'une joie secrète, par laquelle l'esprit de Dieu gagne le cœur. Or cette douceur est troublée par le décri où l'on voit mettre ceux qui fournissent la même carrière ; et telle est notre infirmité, qu'il n'en faut pas davantage à une âme encore tendre et délicate pour l'arrêter dans sa course. Je dis bien plus : les railleries que le prétexte de l'hypocrisie attire sur les gens de bien vont quelquefois jusqu'à jeter dans une espèce d'apostasie. On n'ose plus se déclarer, par une crainte puérile de passer pour hypocrite comme les autres, si l'on paraît dévot comme eux ; et il s'en trouve d'assez faciles à intimider par la persécution qu'ils voient faire à leurs semblables, pour abandonner non-seulement de saintes pratiques, mais pour se jeter dans le désordre ; comme s'ils voulaient montrer par cette justification pitoyable qu'ils ne

not pas de ces gens qu'ils ont entendu déchirer. Quand je m'arrêteraïs là, j'en pourrais déjà conclure que si les jugements de cette nature sont d'un côté si désavantageux à la piété, de l'autre, ils ne sont pas moins favorables au libertinage. Mais la plaie qu'ils font va plus loin. J'avoue qu'à raisonner juste, l'hypocrisie ne peut être d'aucun secours pour l'irréligion, et qu'encore qu'il se trouve de faux dévots, on n'en doit pas inférer qu'il n'y en a point de véritables. Au contraire, à bien prendre les choses, comme la fiction suppose la vérité et l'ombre le corps, ainsi, dit saint Augustin, la fausse dévotion suppose nécessairement la vraie, puisqu'elle en est, pour ainsi dire, comme l'ombre et la fiction. Cependant quand vous accusez vos frères d'hypocrisie, vous ne laissez pas de fournir aux libertins, sinon des raisons, du moins des prétextes pour se défendre. Car comme les marques extérieures d'une piété sincère et d'une piété contrefaite sont à peu près les mêmes, ils prennent de vos discours occasion de se persuader que si vous en soupçonnez quelques-uns de ceux où ces marques se rencontrent, eux, de leur côté, peuvent avoir tous les autres pour suspects. Déjà trop portés d'eux-mêmes à se défier de tout, vous les confirmez encore dans cette malheureuse défiance. Accoutumés qu'ils sont à déguiser leurs sentiments par politique et par bienséance, ils reçoivent comme autant de démonstrations ce qu'il vous plaît d'imaginer sur les déguisements prétendus de ceux que vous accusez; et jugeant sans peine des autres par eux-mêmes, ils ne doutent plus, après vous avoir entendu, que tout ne soit qu'imposture. De là ils se laissent persuader que le meilleur, après tout, est de s'en tenir à leurs principes, puisqu'enfin s'ils sont pécheurs comme les autres, ils sont du moins pécheurs sincères, ce que les autres ne sont pas. De là s'enhardissant impunément à dogmatiser, on voit à toute heure des scélérats de notoriété publique, des hommes tout couverts de crimes, se déchaîner contre les gens de bien, et les plus grands criminels être les plus grands censeurs. Or fut-il jamais rien d'abominable comme de rendre la vertu honteuse et timide, et le vice insolent et triomphant? d'appuyer le parti du mal et d'affaiblir celui du bien? de donner au démon des armes, et de les ôter à Jésus-Christ? Voilà cependant où mènent ces mauvaises plaisanteries, ou plutôt ces railleries sacrilèges dont on fait si peu de scrupule: à enhardir les méchants et à décourager les bons; à refroidir les tièdes et à scandaliser les petits: péché horrible et contre lequel Jésus-Christ, dans l'Evangile, prononce tant d'anathèmes; péché semblable en quelque sorte à celui des enfants d'Héli, dont l'Ecriture dit (I Reg., II, 17) qu'ils éloignaient les peuples du culte divin, et qui attira sur eux et sur leur postérité une vengeance si exemplaire! Adressons donc à Dieu pour conclusion de cette première partie, ces paroles du prophète, dans le sens que les prend saint

Augustin : *Amputa opprobrium meum, quod suspicatus sum, quia judicia tua jucunda* (Psalm. CXVIII, 39). Otez de moi, Seigneur, ce penchant et cette démangeaison qui me portent à former des soupçons désavantageux de la piété de mes frères, et apprenez-moi à vous en laisser la discussion, parce que vos jugements sont aussi sûrs que les miens sont téméraires. Donnez-moi plutôt la grâce d'excuser ce qui paraît mauvais, que de condamner ce qui paraît bon. Que je prenne occasion de tout ce que je verrai de louable de vous en glorifier, ô mon Dieu, d'en estimer davantage les autres et de m'en édifier moi-même. Mais faites encore, s'il vous plaît, par un surcroît de miséricorde, que tournant mes doutes contre moi-même, autant que je serai favorable et indulgent dans la cause du prochain, je sois aussi scrupuleux et sévère dans la mienne, puisque s'il n'y a point de vice qu'il faille moins soupçonner en autrui que l'hypocrisie, il n'y en a point que l'on doive plus appréhender pour soi-même. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les hommes ne pouvant pas ignorer que le Dieu qu'ils adorent ne connaisse les plus secrètes pensées de leur esprit et les mouvements les plus cachés de leur cœur, comment se peut-il faire qu'ils mêlent le moindre déguisement à son culte? Et qui ne se promettrait pas d'eux toute la sincérité et toute la droiture imaginable dans une occasion où la fraude est aussi inutile que dangereuse? Cependant l'imposture a su s'y glisser comme dans tout le reste; et je ne sais même si ailleurs l'illusion est si universelle. Première raison qui m'a fait dire que l'hypocrisie est de tous les vices celui que nous devons le plus appréhender pour nous-mêmes. En effet, que font d'ordinaire la plus grande partie des hommes en matière de religion? Prenez garde à ceci, chrétiens: où ils se séduisent eux-mêmes, ou ils séduisent les autres; ce sont, ou des hypocrites trompeurs, ou des hypocrites trompés, et peu de gens sont assez heureux pour ne pas tomber dans l'un ou l'autre de ces égarements.

J'appelle hypocrites trompeurs ces hypocrites qui, abusant sciemment de la religion, assujettissent à leurs desseins particuliers cette divine religion, la maîtresse des choses humaines. Or, pour bien développer ce mystère d'iniquité, et dans la vue de nous garder d'une contagion aussi dangereuse que la sienne, observons l'un après l'autre son origine, ses artifices, ses progrès et sa consommation. Saint Bernard en a, ce semble, découvert la vraie origine (*In Cant, serm. 33*), quand il a distingué deux sortes d'hypocrisie auxquelles on peut ramener toutes les autres comme à leur source: hypocrisie de vanité, hypocrisie d'intérêt. Hypocrisie de vanité, car de vrai, combien de gens assez aveugles pour sacrifier à cette idole tout ce que la religion a de plus saint, pour travailler à se faire la réputation de dévots, comme d'autres celle de braves, et

pour employer à paraître gens de bien autant qu'il en coûterait pour l'être. De là cet injuste choix et cet indigne partage dans la pratique du bien. De là cette application à toutes les œuvres d'éclat qui peuvent attirer l'estime, pendant qu'on néglige toutes celles qui, avec plus de mérite, ont moins de réputation. Puérile et pitoyable ambition, je l'avoue, mais qui ne laisse pas de trouver ses partisans et ses martyrs dans l'un et l'autre sexe, et particulièrement en celui à qui les autres voies de se distinguer semblent fermées, ou sont du moins plus difficiles. D'autres, couvrant la plus basse de toutes les vues du plus honnête de tous les noms, font servir Dieu aux intrigues d'une sordide cupidité, se proposent un vil intérêt pour fruit de leurs bonnes œuvres, ne se déclarent pour la justice qu'afin d'être injustes plus finement, et ne cherchent qu'à s'établir lorsqu'ils semblent tout mépriser. Car la dévotion entre les mains d'un homme méchant et habile est un des chemins les plus courts et les plus sûrs pour aller à la fortune; et ce que l'Apôtre a dit dans un autre sens, un scélérat le prouve en sa manière, que *la piété est propre à tout* (1 Timoth., IV, 8). Mais ce qui doit sur cela réveiller notre défiance, c'est que l'hypocrisie, soit qu'elle vienne de la vanité, ou qu'elle naisse de l'intérêt, est une des choses du monde les plus artificieuses, et en même temps une des plus déterminées : seconde raison qui en prouve le danger.

Ingénieuse et fertile en détours, elle en a deux, dit saint Grégoire, où elle excelle entre les autres, c'est de se cacher et de se montrer; de cacher ce que l'on est, de montrer ce que l'on n'est pas; de cacher des vices effectifs, et de montrer des vertus contrefaites. Il s'est vu dans toutes les religions de ces pipeurs de profession, savants dans ce double artifice. Dans le paganisme, les stoïciens et les cyniques furent comme les hypocrites de la philosophie. Combien de ces faux sages qui, sous un visage austère, ont renfermé de sales affections, qui ont méprisé la gloire par orgueil et non par humilité, qui se sont servis de la pauvreté dont ils faisaient profession, pour se frayer par là un plus facile accès auprès des grands et des riches? Parmi les Juifs, ce désordre n'eut pas moins de cours, les pharisiens entre autres y excellèrent admirablement; jamais hommes ne s'entendirent mieux à supprimer des passions criminelles, et à étaler en même temps aux yeux du public des actions à canoniser. Mais le croiriez-vous, mes chers auditeurs, la religion de Jésus-Christ n'a pas eu en cela un sort plus heureux; et notre siècle, encore plus raffiné en malice que les précédents a enchaîné sur les excès que nos pères lui avaient laissés. Premièrement on s'y dispute en adresse à renfermer et à tenir dans l'obscurité une âme corrompue et des crimes à faire horreur. Sans foi, sans probité, sans conscience, ambitieux, dissolus, scélérats, de tout cela il n'en paraît rien; et seul confident de sa

propre méchanceté, le cœur; s'il se pouvait, se la désavouerait à lui-même. Peut-être au moins que si l'on cherche à sauver les apparences par cette dissimulation, l'on n'y ajoute pas la feinte, et que l'hypocrisie ne va plus jusqu'à inspirer à un scélérat la pensée de se donner pour un homme de bien. Plus que jamais, chrétiens, et cela en cent manières. Au dehors charité, désintéressement, douceur, humilité, attachement au service de Dieu, accomplissement des plus petits devoirs. Mais au dedans dureté, injustice, orgueil, rapine, une âme vendue à l'iniquité et esclave de ses passions. Examinons-nous là-dessus par la comparaison des pharisiens, ces hypocrites par excellence. Que faisaient les pharisiens? Leur plus forte passion était d'étendre leur secte par toute la terre, et d'amasser de l'argent à toutes mains. Cependant, à les entendre, ils n'avaient uniquement en vue que la gloire de Dieu et le salut de leurs frères. Ainsi l'oserais-je dire, ainsi pendant que l'envie de se faire considérer, ou que la vue d'en profiter, jettent un ecclésiastique dans la direction des âmes, ou dans le ministère de la parole, il n'oublie rien pour faire croire qu'une charité désintéressée et un zèle apostolique l'engagent dans ces emplois. Les pharisiens se jouant dans l'âme de la religion et de son culte, ne parlaient cependant à toute heure que du temple et de l'autel. Ainsi, des hommes pleins d'iniquité s'approcheront à cette grande fête de nos redoutables mystères, sans tirer de leur fréquentation d'autre fruit que la coutume de les profaner plus impunément, devenant par leur familiarité avec les choses saintes, non plus saints, mais plus hardis méchants, perdant le scrupule et ne quittant pas le mal. Ne croyez pas que les pharisiens eussent aucun égard pour ce que la loi avait de plus important; la probité négligée par eux, la miséricorde oubliée, la justice foulée aux pieds, dès qu'elles se trouvaient en concurrence avec leurs intérêts, n'en sont que de trop tristes preuves. Avec tout cela, pour s'attirer la vénération du peuple, et parce qu'ils y trouvaient leur compte, ces imposteurs se faisaient honneur de respecter cette même loi dans les moindres circonstances. Or, tel est encore aujourd'hui le génie de l'hypocrisie. Coupable devant Dieu d'une infinité de crimes, on sera parjure, sacrilège, abominable, et l'on ne laissera pas d'être dévot; on réformera les habits, et l'on ne touchera pas à ses passions. On pratiquera exactement de petites choses, afin que les autres concluent de là combien à plus forte raison l'on est exact dans les grandes. Les pharisiens, permettez-moi d'y revenir encore une fois, les pharisiens indulgents secrètement envers eux-mêmes, pour paraître publiquement zélés, se montraient impitoyables envers les autres; après avoir élargi la voie pour leur conduite particulière, l'étrécissaient scrupuleusement pour la conduite du prochain; et eux qui ne voyaient pas une poutre dans leur œil, apercevaient une paille dans l'œil

de leurs frères. O Dieu ! à qui ce portrait ne doit-il point faire peur ? A même temps qu'on se pardonne tout, on ne veut rien pardonner. On ne daigne pas faire soi-même le facile et le nécessaire, et l'on demande des autres le parfait et l'impossible. Ce n'est que relâchement dans les mœurs, et que réforme dans les discours. Vivant comme des libertins, on ose dogmatiser comme des saints ; aveugle pour ses propres défauts, les défauts des autres frappent et irritent ; gâté jusqu'au fond de l'âme, on ne laisse pas d'avoir bonne opinion de sa personne, pendant que le reste des hommes donne de l'indignation ou de la pitié.

Mais laissant dans leur sens réprouvé des hommes si corrompus, venons à ceux que j'ai appelés hypocrites trompés ; hypocrites, qui sans avoir dessein d'en imposer à personne par une piété apparente, sont eux-mêmes les jouets de leur fausse dévotion, ou pour ne pas connaître quels sont les devoirs de la religion, ou pour ne vouloir pas s'assujettir à leur pratique ; car il faut supposer d'abord avec saint Augustin que, comme nous avons reçu de Dieu l'âme et le corps, il veut que nous lui rendions l'un et l'autre par le sacrifice d'un double culte : l'âme par un culte spirituel et invisible, le corps par un culte sensible et matériel. Ainsi, outre les préceptes et les cérémonies qui regardent le dehors, il y a la disposition et l'intention qui doivent régler le dedans ; et s'il n'est pas toujours nécessaire que la préparation du cœur soit suivie des œuvres extérieures pour plaire à Dieu, il est sûr qu'on ne lui peut plaire par les œuvres extérieures, sans la préparation du cœur. Mon Dieu ! mes chers auditeurs, que nous devons redouter les conséquences de ce principe ! Il n'est pas que malgré la corruption du libertinage, on ne rende encore à Dieu des devoirs de religion. Peut-être même pourrait-on ajouter qu'il ne fut jamais servi avec plus d'appareil et de pompe. On se rend dans ses temples, on fréquente ses autels. Sa parole est écoutée et assez souvent applaudie. L'un le cherche dans les prisons, l'autre dans les hôpitaux ; celui-ci à ses pratiques de dévotion, celui-là ses bonnes œuvres affectées ; enfin pour un siècle pervers les démonstrations sont admirables. Mais le dedans répond-il au dehors ? Ah ! c'est ici que nous nous abusons pitoyablement nous-mêmes, chrétiens en apparence, et pharisiens en effet. Car comme si Dieu n'exigeait de l'homme que le corps, ou que le cœur ne dût point faire partie de la religion, on se borne à ces démarches extérieures, et on néglige l'intérieur. Sans attention à ce qu'ils font, sans application à le bien faire, trop contents de l'avoir fait, presque tous se livrent à la lettre de la loi, et n'en étudient point l'esprit. Un autre écueil où il est aussi dangereux de donner, c'est de porter jusqu'à la superstition son exactitude à garder certaines pratiques, bonnes à la vérité, mais au fond non commandées, pendant qu'on omet sans scrupule les choses

les plus essentielles. Tels furent autrefois les Juifs ; religieux partisans de la loi dans des choses légères, grands zélateurs de la discipline dans mille petits usages qui n'étaient que des minuties auprès des commandements, ils foulaient cependant cette même loi aux pieds dans tout ce qu'elle avait de plus saint, par les crimes les plus horribles. Ainsi tous les jours parmi nous, tel qui pour rien au monde ne se dispenserait, si vous voulez, de réciter certaines prières dont il s'est formé l'habitude, ce même homme ne fera point de difficulté d'entretenir dans son cœur un ressentiment mortel contre son frère, de poursuivre ses intérêts avec une ardeur insatiable, d'être sans équité pour le prochain et sans charité pour le pauvre, de donner à ses plaisirs le temps qui appartient à ses devoirs, et de satisfaire ses passions, sans écouter la loi qui le défend. Ainsi telle à qui l'omission de quelques pratiques pieuses donnerait de cruels remords, abandonnera sans façon l'éducation de ses enfants et le soin de son domestique, n'aura ni égards pour mari, ni déférence pour personne, fera du jeu la plus sérieuse de toutes ses occupations, alliera la fréquentation des sacrements avec tous les excès du luxe. Superstition aveugle ! se peut-il faire que tu te joues ainsi de nous ? Faire conscience du moins, et n'en pas faire du plus ; respecter les conseils et mépriser les préceptes ; mettre sa vertu à transgresser ce qui est commandé, et à garder ce qui ne l'est pas, s'effaroucher des petites fautes, et ne pas craindre les plus grandes !

Cessons donc de nous y méprendre, et pour rentrer en nous-mêmes, tremblons à ces paroles du Sauveur dans l'Evangile : *Malheur à vous, hypocrites, qui mettez votre exactitude à payer la dime des moindres légumes, pendant que vous violez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la foi, la justice, la vérité ! C'était là, vous le savez, ce qu'il fallait pratiquer d'abord, cette miséricorde, cette justice, cette foi, et ensuite y joindre le reste* (Matth., XXIII, 23). Car, comme saint Chrysostome l'a excellemment remarqué, lorsque ces petites observances sont séparées des grandes, dont elles tirent pour ainsi dire leur suc et leur vigueur, comme de leur racine et de leur tige, elles deviennent infructueuses à ceux qui les gardent, comme des branches coupées et mortes : les règlements capitaux ne dépendant point de ces menues pratiques, mais ces menues pratiques ne pouvant subsister sans les règlements capitaux. Cependant notre illusion peut encore aller plus loin. C'est de tout temps que les hommes ont tâché de donner cours à de certaines maximes qui vont sourdement à ruiner la loi de Dieu, et qu'ils ont cherché des moyens de pécher, s'il se peut dire, en sûreté de conscience. Parmi les erreurs c'en est une, et des plus accréditées, de se persuader qu'on puisse acheter de Dieu l'impunité de mal faire, et réparer le mal qu'on a fait par des voies douces et aisées.

Voyez les Juifs dans notre évangile : s'il y eut jamais précepte qui dût être sacré pour l'homme, c'était celui qui l'obligeait d'honorer son père et sa mère, et de les servir dans leur besoin. Cependant l'ingénieux pharisen trouvait des biais pour l'éluder par des traditions ridicules, persuadant que l'on pouvait se racheter de ce devoir par quelques légères offrandes. Mais que d'erreurs parmi nous aussi absurdes et cependant aussi ordinaires ! Est-il, par exemple, rien de mieux établi dans l'Evangile que la nécessité de faire une sévère pénitence ? Cependant, parce que cela blesse notre délicatesse, un chacun ne s'étudie qu'à éuerver la rigueur de cette sévérité par de molles interprétations, et croit s'en mettre à couvert, tantôt à la faveur d'une absolution surprise, tantôt sous quelque autre prétexte.

Voyez-vous ce riche mondain ? il prie, il donne l'aumône, il médite un testament où rien ne sera oublié ; cependant il y a vingt ans qu'il s'engraisse du bien d'autrui, et il doit à ses rapines ou à ses usures cette monstrueuse opulence à laquelle il est parvenu. Mais comme si le Dieu des chrétiens était le Jupiter de la fable, un Dieu mercenaire et intéressé, que les païens appelaient au partage de leur butin, ce riche, après un nombre infini d'injustices et de crimes, ne se demandant à soi-même ni restitution, ni pénitence, s'en tient quitte pour quelques menues libéralités qu'il compose secrètement en soi-même de ce qu'il a pris à plusieurs personnes, pour une petite partie qu'il restitue à d'autres à qui il ne doit rien ; et il se flatte que quelques prières ou quelques fondations le déchargent après sa mort des obligations les plus inviolables des lois divines et humaines.

Mais parce que le détail des illusions différentes que nous nous faisons en cela à nous-mêmes n'emporterait au delà des bornes, revenons à une, chrétiens, que je vous prie de bien comprendre : c'est le peu de soin que nous prenons de préparer notre cœur et de purifier notre intention dans les actions les plus saintes. En effet, combien, d'un côté, qui n'ont de religion que pour s'en faire honneur, cherchent moins à être vertueux qu'à le paraître, lâches esclaves d'une vaine estime des hommes ; combien, d'un autre côté, qui ne sont fidèles à leur devoir que parce qu'ils y trouvent leur compte, qui ne s'acquittent de l'office que pour le fruit du bénéfice, qui ne servent à l'autel que pour vivre de l'autel, idolâtres secrets de leur cupidité, pendant qu'ils offrent publiquement à Dieu leur encens ? Mais l'illusion est trop visible, il n'y a que des esprits doubles et fourbes qui puissent y donner, en cela hypocrites trompeurs aussi bien que trompés. En voici d'autres plus déliées, qui n'en imposent pas seulement aux yeux étrangers, elles vont jusqu'à séduire celui même qui en est l'auteur, et je ne ferai que les toucher succinctement ; encore n'en marquerai-je que quelques-unes, pour ne vous pas fatiguer. Ce ne sera donc d'abord, si vous

voulez, ni le désir de la gloire, ni le soin de l'émolument qui détermineront le cœur à commencer l'action ; mais parce qu'on ne veille pas assez à l'épurer dans la suite, il s'y coule imperceptiblement quelque goutte de ce venin, et souvent il arrive que le démon a la fin d'une chose dont Dieu a eu les prémices. Pêril particulièrement à craindre aux personnes de piété dans les œuvres d'éclat où, si l'on ne se tient en garde contre les surprises du tentateur, il entre bien de l'humain avec le temps, et où la cupidité achève d'ordinaire ce que la charité avait entrepris. Vous en verrez d'autres qui croient ne chercher que Dieu, et qui cependant ne cherchent qu'eux-mêmes dans le peu de bien qu'ils font. Car, hélas ! combien de fois l'amour-propre prend-il chez nous la place et la forme du saint amour ? Combien de fois rabattons-nous nos regards sur la terre, en pensant les élever vers le ciel ? Si j'embrasse une vie plus retirée, je me flatterai que c'est uniquement par principe de religion, et pour ne pas commettre mon salut aux risques du monde ; et peut-être que cette prétendue retraite ne sera dans le fond que l'effet d'une mélancolie secrète et d'une humeur particulière. Au contraire, si j'aime à agir et que je me répande dans le monde, je me persuaderai que mes vœux ne sont que de me rendre utile au prochain ; et peut-être cependant que je n'y serai conduit que par l'inquiétude de mon esprit, ou par le feu de mon tempérament. Ce n'est donc pas assez, dit sur cela saint Augustin, de regarder ce que l'on fait, si l'on ne regarde aussi l'esprit dans lequel on le fait. L'importance est donc extrême, continue ce grand docteur lorsque nous faisons quelque chose, d'examiner le motif par lequel nous la faisons. Car enfin, conclut-il, il ne faut pas tant peser ni estimer nos actions, par ce qu'elles sont et par ce qu'elles paraissent que par l'esprit qui les anime et par les vues qui les accompagnent.

Mais sans appuyer davantage sur une réflexion dont chacun voit assez la conséquence, ajoutons que si l'hypocrisie est la chose du monde la plus à appréhender pour nous-mêmes, à cause et des formes différentes sous lesquelles elle se peut insinuer, et des passions qui la favorisent et avec lesquelles elle a une si étroite intelligence, et des détours qu'elle sait prendre pour nous séduire, et des excès où elle est capable de nous jeter ; ajoutons à cela que, considérée en elle-même, nous ne la devons pas moins redouter. Je ne sais, Messieurs, si jamais vous avez bien conçu la nature de ce péché, et j'ai peur que d'abord vous ne m'accusiez d'outrer les choses, si je dis que de tous les vices celui-ci est peut-être le plus impie et le plus extravagant. Pour l'impiété, elle est telle, si nous en croyons un saint docteur, qu'elle approche de l'idolâtrie. Que faisaient les païens ? Deux choses abominables. Ils mettaient la créature à la place du Créateur, et ils traitaient le Créateur comme une créature. Or l'hypocrite donne dans cette double impiété. Les hommes lui tiennent lieu du

Dieu vivant; et il agit avec le Dieu vivant comme il pourrait faire avec les hommes. Premièrement, ne fait-il pas son Dieu d'un homme à qui il veut plaire? Et ne doit-on pas appeler son idole cette vaine approbation qu'il se propose de telle sorte pour but de sa religion, que sans elle il ne ferait rien. En second lieu, quelle idée l'hypocrite a-t-il de Dieu? Il le dégrade, si je l'ose dire, il le dépouille de ses plus nobles perfections en combattant tout à la fois et son autorité, et sa connaissance, et sa sainteté. Son autorité, puisque, comme si Dieu n'avait aucun empire sur l'esprit et sur le cœur non plus que les puissances de la terre, il se contente de lui donner le corps, et soustrait à son domaine ce qui fait la plus noble partie de l'homme et de laquelle Dieu même se glorifie davantage. Sa connaissance, puisque, comme si Dieu ne pénétrait pas le fond de l'âme, et que ses lumières semblables aux nôtres fussent bornées au dehors, il ne le paye que de certaines cérémonies, de la même manière à peu près que l'on en use dans le commerce du monde, où l'honneur que l'on se rend les uns aux autres n'est que grimace et cache même souvent un secret mépris. Sa sainteté, puisque les choses les plus sacrées se tournent en sacrilèges entre ses mains, qu'il profane tout ce qu'il y a de plus auguste dans la religion et qu'il fait servir indignement ce que Dieu a établi pour son culte au crime et à l'impiété. Or peut-on faire un plus grand outrage à Dieu que de prendre et porter ses livrées pour le trahir avec plus de sûreté, que de forcer la vertu à devenir la protectrice du vice?

Mais aussi quelle doit être la punition d'un tel péché? Certes, si tous les pécheurs, quel que soit leur caractère, doivent être couverts d'infamie au grand jour de la colère de Dieu, il est pourtant vrai, comme le Sage l'a dit (*Ecclesi., I, 37*), que l'infamie de l'hypocrite surpassera celle de tous les autres pécheurs. Car quelle honte à une âme de voir alors toute sa corruption exposée aux yeux de ceux dont elle avait dérobé l'estime sur la terre. Il est pourtant vrai, comme il est dit dans le livre de Job, que rien ne sera égal au regret et au désespoir de l'hypocrite (*Job, VIII, 13*), lorsque, honteux d'avoir trompé sans succès, et dans l'impuissance de jamais tromper, il se reprochera sa folie d'avoir acheté l'enfer au même prix qu'il lui était libre d'acheter le ciel. Aussi est-il vrai, comme l'a observé saint Chrysostome, que s'il y a de l'impiété dans l'hypocrisie, il n'y a pas moins d'extravagance, et que comme si la folie faisait le caractère propre de ce vice, autant de fois que le Sauveur en parle dans l'Evangile, autant de fois il y appelle les pharisiens insensés (*Matth., XXIII, 17; Luc. XI, 4*). Quelle folie, en effet, de mettre une vaine approbation des hommes ou un vil intérêt en parallèle avec une gloire solide et immortelle? Mais ce qui fait le comble de la folie, poursuit saint Chrysostome, c'est qu'il n'en coûterait pas davantage à l'hypocrite pour se sauver, qu'il lui en coûte pour se

perdre. Car tout ce que la religion a d'ouïeux est pour lui de même que pour l'homme de bien, la peine est commune entre eux : pourquoi donc en perdre le mérite? Et n'est-ce pas le dernier aveuglement quand on essuie les mêmes travaux, de se frustrer de la même récompense, pouvant se l'assurer sans y mettre davantage du sien? Voilà cependant, si nous en croyons saint Bernard, quelle est la stupidité de l'hypocrite : semblable à cet homme de l'Evangile, qu'on chargea de la croix du Sauveur, il porte comme lui une croix, sous le poids de laquelle il gémit; mais parce qu'il ne la porte pas pour l'amour de Jésus-Christ, il en a la fatigue, et n'en a pas les avantages.

Or que conclure de tout cela, Messieurs? deux importantes vérités pour les deux différentes espèces d'hypocrites que je vous ai proposés dans tout ce second point. Les hypocrites trompés apprendront, comme saint Augustin le leur recommande, à s'examiner non-seulement sur ce qu'ils font, mais sur la manière dont ils le font. Les hypocrites trompeurs reconnaîtront la noirceur de leur fourberie et la folie de leur conduite. Donc, ô mon Dieu, non seulement je ne ferai point le mal que fait le monde, mais je ne ferai pas même le bien comme le monde le fait. Car le monde vous prie, le monde fait l'aumône, le monde jeûne, le monde se confesse, le monde communie. Mais je ne veux pas prier comme le monde, qui ne vous parle que des lèvres, et dont le cœur est loin de vous. Je ne veux pas faire l'aumône comme le monde, qui prétend souvent ou qu'elle lui tienne lieu de restitution, ou qu'elle serve de sauvegarde à ses passions. Je ne veux pas jeûner comme le monde, qui, sous prétexte qu'il garde l'abstinence des viandes, ne songe jamais à s'abstenir de ses péchés. Je ne veux pas me confesser comme le monde, qui, ne connaissant presque plus que cette partie de la pénitence, met toute sa vertu à s'accuser aujourd'hui de ce qu'il commettra demain; et ne pense qu'à jouir du bénéfice de l'absolution pour donner un faux repos à sa conscience, sans jamais penser efficacement à sa conversion. Je ne veux pas communier comme le monde, qui mettant toute sa dévotion à communier souvent, sans se mettre en peine de s'éprouver soi-même, comme l'Apôtre le recommande, se jette présomptueusement à la sainte table le lendemain d'un crime et la veille d'un autre, continuant toujours dans les mêmes engagements, ou du moins demeurant dans les mêmes occasions. Voilà ce que les hypocrites trompés se doivent dire, et à quoi ils doivent faire attention, pour sortir de leur erreur. Quant à vous qui, trompeurs de profession, amusez le monde de mines et de grimaces, pendant que vous ne courez à la suite de Jésus-Christ que pour surprendre les faux honneurs du monde ou ses faux biens, comprenez une bonne fois ce que vous faites, ce que vous prétendez, ce que vous perdez. Ce que vous faites, un des plus grands crimes et des plus injurieux à Dieu; ce que vous préten-

dez, une récompense qui n'a nulle proportion avec vos travaux, indigne qu'un homme d'honneur se la propose pour but de ses actions, plus indigne qu'un chrétien lui substitue ses vertus; ce que vous perdez, ah ! mes frères, tant de bonnes œuvres qui ne sont comptées pour rien, qui ne peuvent vous mettre à couvert de la colère de Dieu, mais plutôt qui deviennent des œuvres maudites, des œuvres dignes de toutes ses vengeances, des œuvres de mort dont le fruit est la damnation éternelle, au lieu de cette couronne de gloire, de ce bonheur immuable et parfait, de cet assemblage inestimable de tous les biens, que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point ouï, que son cœur n'a jamais compris ici-bas, et que Dieu a préparé à ceux qui, le servant dans la simplicité du cœur, l'adorant en esprit et en vérité, et lui rendant le véritable culte, qui n'est autre chose qu'un amour pur et sincère, un amour souverain et pardessus tout, pratiquent véritablement cette dévotion sainte dont Dieu seul est l'objet, dont sa gloire seule est le motif, et dont sa pleine possession doit faire la récompense. Je vous la souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CAREME

De l'amour du prochain.

Detinebant eum, ne discederet ab eis. Quibus ille ait : Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei.

Comme tout le peuple s'efforçait de le retenir, ne voulant point qu'il les quittât, il leur dit : Il faut aussi que je prêche aux autres villes l'évangile du royaume de Dieu (Luc., IV, 42, 43).

Quiconque considérera attentivement dans l'histoire de mon évangile la conduite du Fils de Dieu, il me semble qu'il y découvrira une image admirable de la charité que nous devons au prochain et du saint empressément avec lequel il faudrait nous acquitter de cette dette. Comme si c'était trop à la bonté du Sauveur d'attendre qu'on le sollicite, son amour le fait prévenir tous les besoins de ses frères. Trouve-t-il des malades ? il les guérit ; des possédés ? il les délivre ; des affligés ? il les console ; des pauvres ? il les nourrit. Tendre aux peuples dans le désert, sensible à ses disciples au milieu de la tempête, bon à tous et en tous lieux, comme un soleil bienfaisant, qui ne se lasse jamais dans la révolution de sa course, il va de tous côtés au-devant des malheureux, et partout il laisse après lui de précieux vestiges de son passage. Voilà une charité héroïque. Les peuples accoutumés à la douceur de sa présence, attachés aux charmes de sa doctrine, s'efforcent de le retenir dans leur pays, et attentifs à leurs intérêts propres veulent jouir seuls d'un si grand bien, au préjudice de tous les autres : voilà l'esprit de la cupidité. Ces réflexions, Messieurs, m'ont déterminé à choisir une si importante matière pour le sujet de ce discours : l'amour du prochain combattu par l'amour de nous-mêmes ;

amour du prochain, dont la pratique nous est recommandée si religieusement dans les divines Ecritures ; amour du prochain, ce second commandement aussi important que le premier ; amour du prochain, qui fait un des deux pôles sur quoi roule toute la religion chrétienne, et qui renferment toute l'étendue de la loi et des prophètes.

Il est véritablement étrange qu'une chose qui devrait par tant de considérations nous être sacrée et inviolable, ne trouve cependant parmi nous que de l'opposition et de la contradiction. Car à dire les choses comme elles sont, à peine avons-nous conservé le nom d'une si belle vertu et nous n'en voyons presque pas de vestiges sur la terre. L'amour-propre son ennemi déclaré l'en a entièrement banni, ou n'y a laissé à sa place tout au plus que son fantôme. L'ambition, l'intérêt, le luxe, le dérèglement général où sont plongées les mœurs du siècle, a répandu partout un esprit contraire au sien. Les animosités, les envies, les jalousies, les inimitiés, les médisances, les procès, les vengeances règnent avec une licence effrénée. Jamais on ne vit tant de divisions dans les familles, tant de méintelligences dans les mariages, tant d'indifférence parmi les proches, tant de froideur parmi les frères ; et tout cela parmi des gens qui se disent chrétiens. Si l'on s'aime, ce n'est plus que par inclination ; si l'on se sert, ce n'est plus que par intérêt ; si l'on s'unit, ce n'est plus que par politique, et la cupidité déguisée entre presque toujours dans toutes les œuvres de la charité.

Mais pour garder quelque méthode dans un sujet où l'amour-propre a tout mis en trouble et en confusion, il y a, ce me semble, trois choses que l'on peut considérer dans le grand commandement de la charité que nous devons à nos frères ; la nature du précepte, l'ordre du précepte, l'esprit du précepte : la nature du précepte, qui nous ordonne d'aimer le prochain ; l'ordre du précepte, qui nous prescrit la manière dont il faut aimer le prochain ; l'esprit du précepte qui nous marque le motif pour lequel nous devons aimer le prochain. Voilà ce que dicte la charité, et voici ce que suggère la cupidité. Nous péchons contre la nature du précepte par des infractions visibles de la loi qu'il nous impose ; nous péchons contre l'ordre du précepte par le renversement des règles qui nous sont prescrites ; nous péchons contre l'esprit du précepte, par des illusions subtiles qui empoisonnent tout le bien que nous faisons. Je ne sais si je me fais bien entendre ; mais la suite éclaircira tout, et j'espère que ce discours sera d'une grande édification pour vos âmes, si l'esprit de Dieu, cet esprit de charité, daigne se répandre dans vos cœurs et sur ma langue : il faut l'en prier par l'entremise de celle qui s'appelle la Mère du Bel-Amour. Ave, gratia plena.

PREMIER POINT.

Saint Augustin m'a fait remarquer des qualités admirables dans la nature du pré-

cepte qui regarde l'amour que nous devons au prochain. Car s'il en faut croire ce grand docteur à qui tous les secrets de la charité ont été ouverts et qui en a pénétré si parfaitement le mystère, il n'y a rien de plus naturel, rien de plus facile, rien de plus avantageux au public, rien de plus utile aux particuliers que la pratique de ce précepte. En faudrait-il davantage pour nous y rendre fidèles? J'ai dit rien de plus naturel; car pour me servir de l'expression de saint Augustin, la nature en nous formant n'a-t-elle pas jeté les principes de cet amour jusque dans le fond de notre être? Tirés de la même poussière, pétris du même limon, la première impression que cette sage ouvrière nous a donnée, c'est de regarder les autres hommes comme la chair de notre chair, comme les os de nos os. La ressemblance dont elle a d'ailleurs gravé des traits si merveilleux dans les humeurs et sur les visages, est comme un second philtre qu'elle a employé, pour nous attacher avec des liens réciproques; et par les besoins continuels auxquels notre faiblesse se trouve exposée, elle nous avertit tacitement, mais puissamment, de ne pas abandonner dans leurs maux ceux qui peuvent nous secourir dans les nôtres. De là il s'ensuit clairement que de tous les préceptes il n'y en a point dont la pratique soit plus aisée. Nous y apportons en naissant une disposition secrète; la nature nous y a comme préparés de sa main; et il semble qu'il n'y aurait qu'à en suivre le penchant, pour ne nous départir jamais d'une loi qu'elle a écrite elle-même dans tous les replis de notre cœur.

Mais sans m'arrêter davantage aux sentiments d'humanité, qui sont en cela de si sûrs guides et si capables de nous aplanir toutes les difficultés, la diversité des moyens que Dieu nous a mis entre les mains pour servir le prochain, facilite assez, ce me semble, l'observance du précepte qui nous oblige de l'aimer. Et qui peut trouver de la peine dans une chose à l'exécution de laquelle tout le porte, et pour laquelle il semble que tout conspire? C'est la réflexion de saint Ambroise et de saint Augustin; réflexion qui mérite votre attention tout entière. Dieu, dit saint Ambroise, a fait de la charité envers le prochain une loi indispensable pour tout le monde : pourquoi cela? parce que tout le monde a suffisamment de quoi en remplir tous les devoirs. Il n'y a point d'âge exempt, point de condition privilégiée : pourquoi encore? parce que tous les âges et toutes les conditions peuvent aisément y satisfaire. Mais comment? saint Augustin y va répondre. Nous sommes partagés différemment : vous avez reçu du ciel, vous des richesses, vous de l'esprit, vous du savoir. Si vous avez des richesses, soulagez le prochain par vos aumônes; si vous avez de l'esprit, assistez-le par vos conseils; si vous avez du savoir, instruisez-le par vos discours. Si les besoins sont divers, les talents le sont aussi. Comme il n'y a point d'homme, pour heureux que vous le supposiez,

dont la fortune soit assez complète pour ne tirer aucun service d'autrui, il n'y a point de si misérable qu'il ne puisse rendre quelque service à autrui. Fussiez-vous, poursuit saint Augustin, réduit à la mendicité, ne vous croyez pas pour cela hors de combat; vous pouvez en dépit de la disgrâce de votre fortune prêter vos yeux à un aveugle et vos pieds à un boiteux; en tous cas, il vous reste un cœur, c'est-à-dire un fonds inépuisable d'amour et une ressource éternelle de bonne volonté, qui peut suppléer à tout et obtenir auprès de Dieu ce qu'il ne peut auprès des hommes.

J'ai dit en troisième lieu que la société civile tirait des fruits merveilleux du précepte que nous expliquons. Ce fut autrefois, Messieurs, une fameuse dispute entre les partisans du paganisme et les défenseurs de l'Eglise, savoir si la religion chrétienne portait de l'utilité ou du dommage à la république. Les païens soutenaient que nos maximes étaient ennemies de l'Etat, et qu'il fallait renoncer au commerce du monde, si l'on voulait suivre les lois de l'Evangile. Mais saint Augustin entre les autres purge clairement la religion d'une calomnie si grossière (*Epist. ad Marcellin.*, 138; *epist.* 137, *ad Volusian.*); et une des raisons qu'il allègue pour sa justification, c'est le grand précepte par lequel elle exige de tous ses disciples un amour réciproque et une mutuelle correspondance. Donnez-moi, leur dit-il par un juste défi, donnez-moi de vos philosophes ou de vos législateurs, de ces sages qui ont entrepris de réformer le monde par une police nouvelle, donnez-m'en un seul qui ait jamais établi une maxime comparable à celle qui fait un point de religion à tous les hommes de s'entr'aimer sincèrement. Trouvez-moi dans tous vos livres quelque chose de mieux pensé pour la tranquillité publique. Ce commandement lui seul n'est-il pas comme un boulevard qui l'assure, et une digue capable d'arrêter tous les débordements des vices les plus ruineux à la société civile? Et en effet pourvu qu'on s'en tienne fidèlement à ce qu'il ordonne, le monde changera de face; les guerres et les brigandages, les meurtres et les adultères, les fourberies et les injustices, les divisions et les calomnies, ces pestes et ces fléaux du genre humain en seront bannis pour jamais. L'on verra à l'abri de ce précepte fleurir de tous côtés les heureux jours de la concorde et de l'innocence, et revenir l'âge tant vanté du siècle d'or.

Quasi le public trouve visiblement son avantage dans ce précepte, l'utilité des particuliers n'y est pas moins soigneusement ménagée. Car, prenez-y garde, mes chers auditeurs, si on m'oblige d'aimer tout le monde, on oblige tout le monde de m'aimer; la même loi qui m'ordonne de respecter jusqu'aux moindres intérêts de mes frères, ordonne à mes frères de respecter jusqu'aux moindres de mes intérêts; si je dois secourir les autres, les autres doivent me secourir; l'engagement est réciproque. Or dans ce réciproque engagement l'avantage est visiblement de

mon côté. Car par là je me trouve entièrement à couvert de toutes sortes d'insultes. Qui m'en ferait? je n'aurai point d'ennemis. Par là je puis m'assurer que ce que je possède est à moi. Qui me troublerait dans sa possession? tout le monde aura les mains liées. Par là je n'appréhenderai point de succomber sous le poids d'aucune disgrâce. Quoi qu'il puisse m'arriver, j'aurai dans tous ceux qui me verront, non des spectateurs oisifs ou indifférents, mais des ressources toujours prêtes. O le merveilleux commandement; et que nous vous sommes obligés, Seigneur, de ce que vous en avez fait le capital de votre loi! Si pour vous obéir, ô mon Dieu, il fallait forcer la nature et s'attirer tout le monde sur les bras, quoique vous soyez un assez grand maître pour mériter d'être servi aux dépens de tous, peut-être que nous pourrions trouver, ou du côté de la difficulté, ou du côté de notre faiblesse, quelques prétextes et quelques excuses. Mais que pouvons-nous alléguer aujourd'hui que notre intérêt se trouve si étroitement uni avec notre devoir, aujourd'hui que vous nous ouvrez une carrière, non-seulement si aisée, mais si avantageuse, pour nous conduire au repos, et par le repos à la douceur d'une vie bienheureuse?

Cependant, le croiriez-vous, mes chers auditeurs, ce grand précepte, ce précepte établi sur des fondements qui paraissent si inébranlables, ce précepte que tout le monde a intérêt d'affermir, tout le monde le renverse, tout le monde le foule aux pieds. Admirez, je vous prie, sur cela l'injustice et la bizarrerie de l'homme! Pleins de l'amour de nous-mêmes, nous voudrions que tout le monde nous aimât, parce que cela flatte notre vanité, ou qu'il accommode nos affaires. Mais nous n'exigeons l'amour d'autrui qu'avec la condition tacite de ne point lui donner le nôtre. Nous consentons volontiers de prendre du précepte de la charité ce qui peut nous servir; mais nous n'en voulons point garder ce qui peut servir aux autres. Nous prétendons assez que le prochain ne nous refuse rien, et nous nous mettons en possession de lui refuser tout. Peut-on concevoir des sentiments plus iniques et plus abominables? Voilà pourtant la disposition secrète de notre cœur. Or un cœur dans cette situation, que n'est-il pas capable de faire? Il n'y a point d'intérêt d'autrui qu'il ne sacrifie pour ses propres intérêts. De là ces horribles maximes qui règnent dans les maisons des grands, où la sagesse de la chair fait des leçons aux enfants du siècle de détruire ceux-ci qui peuvent leur faire ombre, fallût-il pour cela employer tous les artifices imaginables; de décréditer ceux-là dans l'opinion de ceux qui les estiment, pour prendre leurs places; enfin de tout renverser, pour s'élever sur les débris de la fortune des autres; de n'épargner ni infidélité, ni imposture, ni fourberie, ni violence, pourvu que par ces degrés on puisse monter où l'on veut aller.

Mais pour vous marquer encore par un détail plus exact les atteintes que nous donnons à la charité et les brèches que nous

faisons au précepte qui la commande, vous observerez, s'il vous plaît, que tous les intérêts du prochain peuvent se réduire à trois : intérêt de vie, intérêt d'honneur, intérêt de biens. Tous ces intérêts doivent nous être chers comme la prunelle de notre œil, et quand nous en blessons le moindre, nous péchons contre la nature de la loi qui nous commande de les respecter; car aimer le prochain, c'est ménager ses intérêts comme les nôtres. Cependant qui a aujourd'hui cette sainte délicatesse pour le prochain, ou plutôt qui n'a pas une dureté barbare pour tout ce qui le touche? Car pour reprendre les choses dans le même ordre que nous avons marqué, combien de chrétiens, sous le visage d'un homme, portent le cœur d'une bête féroce? Combien y en a-t-il qui, altérés du sang d'un ennemi, lui arrachent la vie par des assassinats prémédités ou par des rencontres affectées? Combien voudraient avoir exécuté cet affreux dessein, ou l'exécuteraient en effet, si la crainte du prince, plus forte que celle de Dieu, ne modérât leur fureur? Vous le savez, chrétiens, ces haines invétérées, ces inimitiés éternelles, quel empire elles exercent sur les esprits. Du moment qu'on nous a offensés, de quelque nature que soit l'offense, nous fermons les yeux pour ne plus voir dans celui qui l'a faite l'aimable qualité de prochain, et nous ne les ouvrons que pour y voir le nom odieux d'ennemi. Nous lui portons à toute heure le coup de la mort par des désirs homicides, et si nos mains demeurent innocentes, le cœur n'en est pas moins coupable. Ainsi, sans la sauvegarde des lois, l'homme serait plus formidable à l'homme que ni les tigres ni les lions, et les villes les plus peuplées deviendraient aussi dangereuses pour sa vie que les plus affreux déserts.

Néanmoins comme la vie du prochain est bien moins exposée à nos embûches que son honneur, et comme on est plus impunément médisant qu'homicide, c'est par là qu'on peut encore mieux reconnaître combien l'esprit qui anime aujourd'hui la plupart des chrétiens est éloigné de cet esprit qui devrait entretenir parmi eux une correspondance mutuelle de charité et d'amour; car quels discours en effet tient-on sur le chapitre du prochain? On n'y épargne ni le fiel d'une amère raillerie, ni le poison d'une cruelle invective, ni la fureur d'une mortelle médisance. Est-il arrivé à quelqu'un de faire une fausse démarche? Bien loin de le couvrir, on le tympanise; bien loin de l'excuser, on le condamne; bien loin de le plaindre, on lui insulte. Les apparences les plus frivoles, on en fait des convictions; les crimes les plus cachés, on en déterre l'infamie; les choses les plus indifférentes, on leur donne un mauvais tour. Si l'action ne peut être blâmée, on condamne l'intention; si on ne peut reprendre ce que fait un ennemi, on lui impute ce qu'il ne fait pas; si on ne l'attaque pas ouvertement dans les conversations, on le déchire sourdement par des libelles. He! Messieurs, où en sommes-nous? Est-ce donc

là aimer notre prochain? Et si Dieu nous avait fait un commandement exprès de le haïr, pourrait-il être mieux obéi?

Pour le troisième intérêt, qui regarde les biens de la fortune, n'est-ce pas en ce point qu'on se fait encore moins de scrupule d'offenser le prochain? Et si c'est une des plus essentielles parties de la charité de compatir à ceux qui souffrent, et de les soulager dans leurs souffrances, qui remplit un si indispensable devoir? Ce ne sont parmi les grands que dépenses superflues, que profusions excessives, que magnifiques maisons et superbes ameublements; ce n'est que luxe dans les habits, que somptuosité dans la table. Mais où paraît la charité envers les malheureux? On sait que les uns pourrissent dans les prisons, que les autres languissent dans les hôpitaux; qu'un nombre d'enfants surcharge l'un, que la honte fait pâtir l'autre. Mais le faste dont on est environné, mais les délices dont on est enivré, endurent le cœur, et arrachent jusqu'à la racine de la divine plante de la charité. A force de s'occuper de soi-même, on oublie entièrement les autres et on ne veut pas même voir de trop près les nécessités des misérables, de peur d'être obligé de distraire en aumônes une partie du fonds qu'on destine à sa vanité. L'oserais-je même dire, Messieurs? bien loin de s'appliquer à soulager le prochain, on se fait souvent une étude de l'opprimer. Au lieu qu'on ne devrait avoir des yeux que pour voir sa misère et des mains que pour la secourir, il semble qu'on n'ait des yeux que pour voir le peu qu'il possède, et des mains que pour le ravir; car n'est-ce pas là en effet où tendent le plus souvent cette avidité insatiable, cette impitoyable avarice, ces usures, ces injustices, ces concussions, ces extorsions qui ravagent tout et qui n'épargnent rien? A quoi aboutit tout cela, sinon à dépouiller le prochain, et à se revêtir de ses dépouilles? Ou, pour m'exprimer encore plus fortement avec un prophète (*Mich.*, III, 2), sinon à sucer la moelle qui est dans les os des pauvres, après leur avoir ôté la peau, et mangé la chair? Voilà, Seigneur, comme nous en usons à l'égard de ceux que vous nous ordonnez d'aimer comme nous-mêmes. Voilà le traitement que nous faisons à ce prochain, à ce frère, dont vous nous avez recommandé si étroitement tous les droits. Or, d'où vient, à votre avis, chrétiens, la dureté de ce traitement si indigne, pour ne pas dire si barbare? Saint Augustin en a remarqué la source dans le chapitre 3 de la II^e Epître de saint Paul à Timothée. *Il viendra*, dit l'Apôtre à son disciple, *des temps fâcheux, où l'on verra des hommes pleins d'eux-mêmes, avarés, superbes, médisants, ingrats, impies, dénaturés, sans probité, sans foi, sans humanité*. Demandez-vous pourquoi? voulez-vous en savoir la cause? Vous la trouverez, dit saint Augustin, dans les premières paroles de l'Apôtre: *Erunt homines seipsos amantes*; car que peut-on attendre d'un homme amateur de soi-même, qui n'a d'affection pour per-

sonne, à qui tout le reste est indifférent, un homme déterminé à tout pour se satisfaire aux dépens de qui il appartiendra, sans égard et sans miséricorde? Oh! prions donc le divin Esprit de détruire en nous un amour si contraire à l'amour de nos frères; car enfin ce n'est point un conseil que cet amour, c'est un précepte: précepte dont la force est telle que nous ne pouvons être chrétiens si nous ne sommes charitables; précepte dont la transgression attire après elle une infinité de maux, souvent dès cette vie, et toujours dans l'autre; précepte dont la pratique semble nous assurer infailliblement la possession du ciel. Vous avez vu jusqu'ici la nature de ce précepte, qui a dû vous en faire comprendre l'importance; voyez maintenant l'ordre qu'il faut garder dans la pratique de ce même précepte; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce n'était pas un souhait peu important que celui de saint Paul pour les Philippiens, quand il disait: *Une des choses que je demande à Dieu avec plus de ferveur, c'est que votre charité croisse en lumière et en intelligence, afin que vous sachiez faire un juste discernement entre le plus et le moins* (*Philip.* I, 9). Or, pour trouver ce juste tempérament que la charité doit prendre, pour ne point confondre ses devoirs, voici le plan que je me suis dressé: nous distinguerons d'abord, s'il vous plaît, les choses d'avec les personnes; ensuite nous remarquerons les différents degrés de ces choses et de ces personnes, parce que de là dépend la différence des obligations de la charité. Par les choses, j'entends les intérêts du prochain; par les personnes, j'entends les qualités du prochain. Les intérêts du prochain, je les rapporte à deux ordres: ou à l'ordre des biens temporels, ou à l'ordre des biens spirituels. Or, cela ainsi présupposé, je dis premièrement que cette maxime célèbre par laquelle il m'est ordonné de traiter mon prochain comme moi-même, à prendre les choses exactement et dans la rigueur, ne m'oblige pas de céder à mon prochain dans la concurrence de ses intérêts temporels avec mes intérêts temporels. Je puis conserver les choses que Dieu m'a données en dépôt, et la charité ne me fait pas une loi de les abandonner au premier venu lorsqu'il ne s'agit que de temporel à temporel. Cependant c'est une vérité constante qu'il y a des occasions où je dois me retrancher de certains intérêts temporels pour ménager à mon prochain d'autres intérêts temporels. Dans ces nécessités pressantes où la vie de tant de malheureux est exposée aux injures de la faim et des saisons, je suis obligé de fournir à leurs besoins, non-seulement de mon superflu, mais de mon nécessaire; d'être dur à moi-même pour être compatissant envers les autres, et de m'incommoder pour les accommoder: voilà l'esprit de ma religion.

Mais je dis, en second lieu, qu'en vertu de ce commandement nous sommes obligés de préférer les intérêts spirituels de nos frères

res à nos intérêts temporels, quels qu'ils soient, dans certaines conjonctures délicates où l'on ne peut sauver les uns sans ruiner les autres. C'est là ce que j'appelle l'ordre du précepte, ordre de justice, auquel on ne peut manquer sans pécher contre cette vertu. Mais que cet ordre est mal observé ! Car sans m'arrêter à cette effroyable cruauté qui nous rend insensibles à l'égard de nos frères, mettant à part l'injustice avec laquelle nous préférons notre luxe et nos plaisirs aux besoins visibles de ceux pour qui nous devons avoir une si sainte tendresse, que faisons-nous, je vous prie, dans ces occasions délicates où il y a conflit, si j'ose me servir de cette expression, entre nos intérêts temporels et les intérêts spirituels du prochain ? Comment, par exemple, en usons-nous quand il s'agit ou de nous faire payer d'une dette, ou de soutenir nos intentions par un procès ? Il faudrait prendre le parti de renoncer à nos droits, ou pour le moins d'en rabattre, plutôt que d'exposer une âme au danger de la perdition ; et quand on devrait se perdre à l'occasion de nos poursuites vives et intéressées, nous ne voudrions pas nous relâcher de la moindre chose ! Nous exigeons ce qui nous appartient, parce qu'il nous appartient ; mais nous le faisons avec une dureté inflexible, sans considérer que par là nous poussons les gens à bout et les mettons au désespoir. Point de quartier à espérer sur ce qui nous est dû, sous prétexte qu'il nous est dû, nous y sommes inexorables : il faut trouver de quoi nous payer, par quelque voie que ce puisse être, fussent-ce les crimes les plus noirs. A cause que nous ne poursuivons nos parties que par les voies du droit et selon les formes de la justice, nous les poursuivons à outrance ; il n'y a point de trêve dans la guerre que nous leur faisons ; toutes les rigneurs des lois et toutes leurs subtilités, nous les armons contre eux, ne comptant pour rien de ruiner la charité de leur part, parce que nous ne faisons que soutenir la justice de la nôtre ; sans considérer que par là, réduits à l'extrémité, ils conçoivent contre nous des ressentiments immortels, et que nous leur devons une occasion de scandale, qui les jette dans l'abîme d'une infinité de péchés. O charité, divine règle du ciel, où êtes-vous ? Oh ! que peu de gens vous connaissent ! que moins encore vous respectent, puisqu'ils violent si souvent vos lois, et qu'ils le font d'autant plus hardiment, qu'ils ne croient point violer les règles de la justice !

Ici, Messieurs, souffrez que pour les confondre je vous remette dans les yeux, et l'exemple de Jésus-Christ sacrifiant tous ses intérêts pour nous racheter sur la croix, et la conséquence que son disciple bien-aimé tire de cet exemple, quand il dit : *Comme nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, nous devons aussi donner notre vie pour nos frères* (1 Joan., III, 16). Avez-vous pris garde, Messieurs, à ce raisonnement de saint Jean ? Il semble qu'il n'est pas juste ; qu'en bonne

forme il devait conclure : Jésus-Christ a mis sa vie pour nous, donc nous devons mettre notre vie pour Jésus-Christ. Il ne conclut pourtant pas ainsi ; mais il dit : Le Fils de Dieu a tout sacrifié pour nous, donc nous devons tout sacrifier pour nos frères. Admirable conséquence, qui nous marque jusqu'à quel point les intérêts de nos frères doivent nous être précieux et vénérables, puisque notre Dieu les adopte pour les substituer à la place des siens !

Ainsi faut-il qu'à votre exemple, ô mon Dieu, ni ma fortune, ni mon honneur, ni ma vie même, ne me soient de nulle considération s'il s'agit de sauver l'âme d'un de mes frères, et du plus petit d'entre mes frères, sans exception. Car une des qualités les plus essentielles à la charité, c'est qu'elle est universelle, qu'elle ne connaît point de bornes dans l'étendue de sa sphère et qu'elle embrasse tout le monde dans son sein. Ainsi elle aime le petit et le grand, le misérable et l'heureux, l'étranger et le domestique, celui qui mérite d'être aimé et celui qui ne le mérite pas : jusque-là, Messieurs, que donner l'exclusion à un seul homme, quoiqu'on aimât tous les autres, c'est n'en aimer aucun de ce qui s'appelle charité.

Mais dans cette charité (et c'est ici une troisième réflexion qu'il faut faire sur l'ordre de ce précepte) il faut se souvenir qu'il y a des mesures à garder, comme dans tout le reste, et même plus que dans tout le reste. Ainsi l'a remarqué saint Bernard : c'est sur ces paroles des Cantiques : *Ordinavit in me charitatem* (Cant. II, 4) ; et cette remarque nous apprendra à régler la charité à l'égard des personnes, après avoir appris l'ordre qu'il faut tenir à l'égard des choses. La charité, dit ce Père, ne doit pas être indiscret ni précipitée ; il faut qu'une justice éclairée et exacte en règle les mouvements, et qu'elle lui serve de guide : autrement, et si elle s'abandonne aveuglément à son zèle, cette vertu dégénère en vice, vice d'autant plus dangereux que cette vertu est plus excellente. Car quoique la charité doive être universelle, comme nous l'avons remarqué, il faut convenir cependant qu'elle ne confond pas indifféremment les différents degrés dans lesquels les hommes se trouvent placés, et qu'elle a égard aux qualités dont ils sont revêtus. Saint Thomas explique la chose fort au long (2-2, *quest.* 26) ; et par le détail qu'il en fait, on ne peut pas nier que dans cette étendue générale il n'y ait des devoirs particuliers qui ne laissent pas de subsister. Ainsi, dans l'ordre de la charité, toutes choses étant pareilles, un ami doit nous être plus cher qu'un inconnu, un domestique qu'un étranger, un chrétien qu'un infidèle, un parent qu'un autre qui ne l'est pas. Ainsi, quand les besoins sont égaux entre différentes personnes, c'est ou à la proximité du sang, ou à l'alliance des familles, ou à l'amitié, ou au voisinage, ou à la société, ou à la patrie, ou à la considération des autres liaisons qui se trouvent entre les hommes, à régler la préférence du secours

qu'on doit aux uns plutôt qu'aux autres. Ainsi dois-je m'appliquer, moi, plus particulièrement à ceux qui ont plus de rapport à moi : si je suis pasteur, à mes ouailles ; si je suis père, à mes enfants ; si je suis maître, à mes domestiques ; si j'ai des terres, à ceux qui sont dans l'étendue de mon domaine et de mes fiefs. Tel est l'ordre que la justice doit mettre dans la charité, à l'égard des personnes.

Enfin, pour dire encore un mot des choses avant que de finir ce second point, l'ordre de cette justice veut que dans la concurrence, non-seulement de nous avec le prochain, mais dans la concurrence du prochain avec lui-même, on s'attache toujours aux choses qui touchent le point du salut, préféablement aux autres devoirs, qui ne regardent que la vie présente. Et je vous prie d'écrire comme saint Augustin en parle : Vous ne pouvez disconvenir que vous ne deviez préférer l'intérêt de votre âme à tous vos intérêts. Sans cela il est vrai de dire que vous ne vous aimez point vous-même, ou plutôt il est vrai de dire que vous vous haïssez. Car aimer quelqu'un, qu'est-ce à dire ? c'est lui procurer du bien ; l'aimer solidement ? c'est lui procurer un bien solide ; l'aimer parfaitement ? c'est lui procurer un bien infini. Or ce bien solide, ce bien infini, est-ce sur la terre qu'on le trouve ? Il ne se trouve que dans la possession de Dieu. Donc, si vous vous aimez vous-même, il faut aspirer à cette possession, quoi qu'il en coûte, charges, établissements, et la vie même. Tel est l'amour que vous vous devez. Or cet amour est, dans les principes de l'Évangile, la juste mesure de celui que vous devez au prochain : donc, où il y va du salut du prochain, c'est là que doivent tendre vos premiers soins. Car si l'ordre de l'amour consiste, comme saint Augustin l'a si bien dit, à aimer les choses aimables et à aimer davantage celles qui sont plus aimables, le salut d'une âme, ce bien éternel et en quelque sorte infini, ne doit-il pas nous être plus cher que tous les biens de la terre, qui sont bornés et périssables ? Si l'ordre de la charité nous oblige de passer par-dessus tous les intérêts que nous pouvons avoir dans la vie, en considération du salut d'autrui, n'est-il pas clair que ce même ordre exige de nous que nous ayons plus d'égard aux besoins de l'âme qu'à ceux du corps, dans les bons offices que nous rendons à nos frères ? Sur ce principe, il faut donc s'appliquer à l'instruction des pauvres, plus encore qu'à leur subsistance ; il faut travailler à l'éducation des enfants, plus encore qu'à leur établissement ; il faut veiller, prier, s'empressez pour la conversion des pêcheurs, avec plus de chaleur qu'on n'en apporte à leur procurer les autres services qui dépendent de notre pouvoir.

Mais qui s'en tient à cette méthode ? ou plutôt qui ne pèche pas contre, par une charité mal entendue dans la plupart des démarches que l'on fait pour cela ? Première-ment, quoique la nourriture des âmes soit

plus importante que la nourriture des corps, dans les soulagements que l'on procure aux pauvres, on s'occupe ordinairement plus de la nourriture des corps que de la nourriture des âmes. On est sensible à leur misère, beaucoup plus qu'à leur ignorance ; leur indigence donne de la compassion, et leur désordre n'en donne presque pas. On s'empresse de pourvoir aux besoins d'une vie qui doit se terminer à la mort, et souvent on néglige de leur ouvrir les voies qui doivent et qui peuvent les conduire à l'éternité. Où est le père où est la mère qui ne renversent pas aussi la justice de cet ordre dans l'amour qu'ils portent à leurs enfants ; qui pensent à leur éducation comme à leur établissement ; qui travaillent à cultiver en eux les semences toutes divines que la grâce du baptême y a jetées, avec la même application qu'à les former dans les exercices qui conviennent à leur âge et à leur naissance ; qui font leur premier soin de leur inspirer les principes de la vie chrétienne, plutôt que de leur laisser une éclatante fortune ? Ah ! tout va par contre-temps dans leur amour ; ce n'est que chaleur pour la terre, ce n'est qu'indifférence pour le ciel ; il les aiment pour les perdre, et ils ne les aiment pas pour les sauver. Que les enfants n'aient ni crainte de Dieu, ni sentiments de religion, on garde sur leurs désordres un silence éternel : Que dis-je ? Au lieu de les reprendre, on applaudit souvent à leurs dérégléments naissants, qu'on regarde comme des gentilleses, dont on tire des augures pour l'avenir. Ce renversement si déplorable qui règne dans les familles, règne-t-il moins entre les amis ? Il est vrai que tout corrompu qu'est le monde, on ne laisse pas de s'y rendre de bons offices. Qu'un ami se trouve engagé dans quelque mauvaise affaire, vous n'épargnez ni votre crédit, ni vos conseils pour l'en tirer. Mais qu'il ait des engagements mortels pour la conscience, vous commencez à le méconnaître, et vous oubliez à le servir. Qu'il coure risque de perdre ou son honneur, ou sa fortune, il n'y a rien que vous ne tentiez pour le défendre ; mais que son âme soit déjà sur le bord du précipice, vous le regardez froidement s'y jeter, sans vous mettre en devoir de l'en avertir, ou de l'en empêcher. Qu'un succès avantageux le fasse réussir dans le monde, vous vous en réjouissez ; mais que le libertinage le gâte, vous ne vous affligez pas. Or est-ce là garder l'ordre ? Et n'est-ce pas une illusion visible, que de prétendre satisfaire par là au précepte de l'amour du prochain ?

S'il m'était permis de revenir à ce qui regarde les personnes après avoir parlé des choses, je dirais encore : Est-on plus religieux dans l'ordre qu'on doit tenir à cet égard ? Combien y en a-t-il qui par leur inconsideration font des premiers les derniers, et mettent au premier rang ceux qui ne devraient être qu'un dernier ? Celui-ci abandonne à leurs misères des gens qui le touchent de fort près par les liens du sang, et donne sans discrétion à d'autres qui ne le

touchent nullement. Celui-là envoie des charités en des pays inconnus, et les refuse à ses terres, dont il connaît les besoins. L'un a du zèle pour les étrangers, et n'en a pas pour les siens ; l'autre court les prisons, et délaisse sa famille. Enfin, Messieurs, que vous dirai-je ? On pervertit presque partout les voies de Dieu, pour ne suivre que son caprice ou sa passion, soit dans le choix des services qu'on veut bien rendre au prochain, soit dans le choix des personnes à qui on les rend. Or, si vous ne le savez pas, une charité si mal entendue n'est rien moins que charité, c'est cupidité, c'est bizarrerie, c'est humeur, c'est tout ce qu'il vous plaira ; mais ce n'est point ce que Dieu demande de vous, quand il vous dit : *Diligis proximum tuum*. Car pour accomplir ce grand précepte, il faut l'accomplir dans l'ordre. Ce n'en est pas toutefois encore assez pour l'accomplir exactement. Outre l'ordre, il y a l'esprit, esprit exposé à une infinité d'illusions : et c'est ce qui nous reste à examiner dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT

On a eu raison de dire qu'encore qu'il n'y ait rien de si opposé à la charité, qui rapporte tout à Dieu, que l'amour-propre qui rapporte tout à soi, rien néanmoins n'est si semblable aux effets de la charité que les effets de l'amour-propre. Car ils marchent l'un et l'autre tellement par les mêmes voies qu'on ne saurait presque nous mieux marquer celles où la charité nous doit conduire qu'en marquant celles que prend un amour-propre éclairé, qui sait connaître ses vrais intérêts, et qui tend par raison à la fin qu'il se propose. La raison de cela, Messieurs, c'est que l'homme, corrompu au point qu'il est, non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il s'aime sans bornes et sans mesure ; qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se fait le centre de tout, et il voudrait que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter et à le servir. Cette disposition tyrannique ainsi empreinte dans le cœur de tous les hommes, par une suite de cette corruption qui a gâté la nature, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, et généralement disposés à tous les crimes ; puisqu'elle renferme elle-même le principe de tous les dérèglements, et qu'elle est la malheureuse *racine de tous les maux*, comme l'a dit le grand Apôtre (1 *Timoth.*, VI, 10). Mais ce qu'il y a de surprenant, Messieurs, et ce qui fait à mon dessein, c'est que cette même disposition rend aussi les hommes civils, honnêtes, obligeants, officieux, et, s'il m'est permis de le dire, matériellement charitables. Car prenez garde que ne pouvant pas toujours emporter de hauteur ce que nous prétendons, par un détour d'amour-propre, nous substituons adroitement l'artifice à la violence. Ainsi notre cupidité couvrant son jeu et visant à ses fins, il arrive assez souvent que la plupart des besoins du prochain sont remplis, sans que la charité s'en mêle. Cela se peut voir à l'œil dans ces

Etats politiques où l'on ne peut pas dire que la charité ait d'empire, puisque la foi qui en fait le fondement en est bannie. On ne laisse pas d'y vivre avec autant de commodité, de paix et de sûreté, que si l'on était dans une république de saints. Donc, Messieurs, tout ce qui a l'air de charité, n'est pas charité, le fantôme y est, mais l'esprit n'y est pas, et souvent ce qui se donne pour cette belle vertu n'est qu'une passion habilement contrefaite.

Ici, Messieurs, je n'entreprends pas de vous découvrir toutes les supercheries que notre amour-propre nous fait sur cela, ni toutes les formes sous lesquelles il se travestit pour nous séduire : ce serait la matière d'un livre, et non d'un seul discours. Mais j'espère de vous en marquer assez pour vous faire entrevoir les choses. Voici donc les illusions capitales qui, sauvant le dehors de la charité, en ruinent entièrement le dedans ; qui en exercent les fonctions, mais qui n'en ont point les vues : illusion de nature, illusion de vanité, illusion d'intérêt, illusion d'injustice, illusion de contre-temps, illusion de négligence. Et cela, Messieurs, n'est point une vaine imagination de mon esprit ; rien n'est plus effectif, et demande votre application tout entière.

J'appelle illusion de nature, l'idée de charité que nous nous faisons dans tous les devoirs que nous nous rendons les uns aux autres, par un motif purement humain, ou d'inclination, ou de générosité, ou de compassion. On aime le prochain, si vous voulez ; mais on ne l'aime que parce qu'on le trouve aimable, et qu'on le regarde par certains endroits qui reviennent à son goût. C'est l'esprit, c'est l'humeur, c'est la sympathie que l'on considère, et cette considération détermine à lui vouloir du bien et à lui en faire. Une marque de cela, Messieurs, c'est que l'on peut bien s'apercevoir soi-même que les sentiments de cette charité prétendue ne s'étendent pas indifféremment sur tout le monde, qu'elle a ses distinctions et ses préférences, ses exceptions et ses réserves ; que l'on fait tout pour les uns, et que l'on ne fait rien pour les autres ; quoique les uns et les autres, étant également membres de Jésus-Christ, fussent être également chers. Il y a de certains cœurs que la nature semble avoir formés d'une meilleure pâte que les autres : ils sont bienfaisants à tout le monde ; pourquoi cela ? Parce qu'ils ne sauraient s'empêcher de l'être. C'est assez de leur montrer de la misère pour les engager à la soulager. Cela est grand, cela est beau ; mais il n'est pas toujours ni chrétien, ni méritoire. Les païens, les philosophes nous en ont assez laissé d'exemples qui le démontrent. D'autres ont une piété qu'on peut appeler de tempérament ; tous les objets dignes de compassion leur en inspirent ; mais le plus souvent leur miséricorde est fautive, ou du moins elle est tout humaine, et, à en bien examiner le fond, il se trouverait qu'ils ne sont sensibles aux disgrâces d'autrui que par le sentiment qu'ils ont pour la condition de leur nature propre, qu'ils ne peuvent voir

exposée à tant de revers, même dans les personnes étrangères, sans en avoir le cœur touché. Dès là, Messieurs, et sans aller plus loin, il est aisé de reconnaître combien on a eu raison de dire que si le monde peut imputer à l'amour-propre tous les maux qui lui arrivent, il lui est aussi redevable d'une partie des biens qui s'y font. L'illusion de la vanité en est encore une preuve du moins aussi convaincante.

Voyez, dit saint Augustin, quelles œuvres fait la charité : la vanité les imite de si près, elle en est une copiste si ingénieuse qu'il n'y a presque point de différence entre les effets de l'une et de l'autre. La charité nourrit les pauvres, la vanité les nourrit aussi. La charité visite les prisons, la vanité les visite aussi. La charité instruit les ignorants, la vanité les instruit aussi. Les mêmes choses nous frappent bien les yeux, mais nous ne saurions distinguer celles qui viennent du bon principe d'avec celles qui n'en viennent pas. Rien de plus vrai, Messieurs, car combien y en a-t-il qui ne pardonnent une offense que pour faire trophée de leur modération, et qui ne se réconcilient que pour dire qu'ils ont su se vaincre ? Combien qui ne s'appliquent au service du prochain que dans la vue de se faire la réputation d'habile homme ou d'homme officieux ? Combien qui n'entrent dans les bonnes œuvres que pour en avoir la direction et l'intendance, et que pour la satisfaction qu'ils éprouvent dans ce petit empire ? Combien qui ne vont aux assemblées de charité que de peur de se faire remarquer, si on ne les y voyait pas ? Combien, enfin, qui ne s'étudient qu'à paraître bienfaisants, sans se mettre en peine de l'être en effet ? Mais malheur à ces lâches esclaves d'une vile approbation ! S'ils se font du mérite devant le monde, ils ne s'en font aucun devant Dieu, ou plutôt ils sont autant réprouvés de Dieu qu'ils sont estimés des hommes, parce que le ver secret d'une vanité cachée a gâté tout le fruit de leurs œuvres.

Une autre illusion dangereuse, quoique peut-être moins commune que celle de la vanité, est l'illusion de l'intérêt. Vous le savez, Seigneur, s'il n'y en a pas qui ne prennent le parti de pratiquer la charité que pour servir par là plus habilement aux vues de leur cupidité, vous les connaissez ces fourbes et hypocrites qui, portant le déguisement jusque sur l'autel, ne songent qu'à faire leurs affaires en faisant celles des autres. Que de gens vous voyez aller à leurs fins, ô mon Dieu, par un chemin si honnête ! Que d'intrigues vous découvrez dans leurs commerces de piété ! On dirait qu'ils ne cherchent qu'à vous plaire, et vous voyez qu'ils ne cherchent qu'à s'établir. Ils entrent avec empressement dans toutes les sociétés où il y a du bien à faire : mais ce n'est que pour s'insinuer dans l'esprit des personnes de qualité qui en sont, que pour se mettre en crédit auprès d'eux et pour s'en faire un appui. Ainsi, mon Dieu, ils ne sèment que pour moissonner ; mais comme ils n'auront semé que corrup-

tion, ils ne moissonneront que corruption.

Mais inutilement je parle ici pour eux : il ne faut guère espérer que des esprits si gâtés en reviennent jamais. Laissons-les donc à leur sens réprouvé pour venir à une quatrième illusion, qui est celle de l'injustice, illusion plus universelle encore que toutes les autres, et où, par des routes bien différentes, mille gens peuvent donner. Premièrement, que dirons-nous de ceux qui affectent de se montrer charitables après avoir été cruels, ou même sans cesser de l'être ; qui donnent de ce qu'ils ont pris, qui font des libéralités de leurs rapines, et qui prétendent réparer leurs injustices par des aumônes ; comme s'ils prétendaient que le pauvre, ou plutôt que Dieu même devint complice de leur larcin ; comme s'il était permis de dépouiller l'un pour revêtir l'autre, comme si ce sacrifice, dont les frais se font aux dépens d'autrui, pouvait être bien reçu de celui à qui rien n'est plus odieux que l'usurpation et l'iniquité ? Commencez, dirais-je à ces sortes de gens, commencez par rendre ce qui ne vous appartient pas, et ensuite vous donnerez de ce qui vous appartient. Ecoutez Zachée et imitez-le, car la restitution doit marcher à la tête de l'aumône ; il faut que la justice ait la préférence sur la charité. D'autres, par une dévotion aussi irrégulière, vont chercher des pauvres à soulager et laissent leurs créanciers à satisfaire, retiennent le bien du marchand ou de l'artisan pendant qu'ils contribuent aux libéralités publiques, et sont magnifiques en aumônes sans se mettre en peine d'acquitter leurs dettes. Mais quelle bizarrerie de charité est-ce là ? Qui ne voit que si l'on a des aumônes à faire il faut les prendre sur le retranchement de son luxe et non pas sur la bourse de ses créanciers ? N'est-il pas aisé de reconnaître que cette conduite n'est qu'un tour de l'amour-propre qui se trouve flatté agréablement par ces œuvres d'éclat, qu'il regarde comme des œuvres de surrogation, au lieu que rien ne le flatte quand il ne fait précisément que s'acquitter de ce qu'il doit ?

Mais c'en est trop sur une illusion si reconnaissable : en voici une qui a quelque chose de plus caché ; je l'ai appelée illusion de contre-temps, et j'entends par là tout ce que nous faisons hors des bornes et contre la perfection de l'état où nous sommes appelés, de quelque apparence de charité dont nous tâchions de le couvrir. Chacun a sa vocation ici-bas, dans les limites de laquelle il doit se renfermer uniquement. Tout ce qui est hors de ces limites n'est point la voie par laquelle il faut marcher, quand même on croirait y trouver la matière d'une perfection plus éminente. Cependant l'inquiétude naturelle de notre esprit et la démanigaison de nous faire de fête nous tirent souvent de cette carrière, et sous prétexte de servir le prochain nous engageant dans des entreprises que l'esprit de Dieu n'avoue point. Ainsi verrez-vous quelquefois des femmes s'ériger, pour ainsi dire, en directrices, entreprendre des choses qui ne sont

point de leur ressort, et charitablement s'empreser en mille rencontres où leur caractère les oblige de demeurer en repos. Ainsi verrez-vous des laïques mettre la main à l'encensoir, prescrire des règles de conduite à ceux de qui ils les devraient recevoir, approuver ceux-ci, décrier ceux-là : tout cela par un principe de charité prétendue, afin qu'on s'attache aux uns et qu'on se défie des autres. Ainsi verrez-vous quelquefois les ministres du Dieu vivant, sous ombre qu'il y a du bien à faire, s'engager trop avant dans le commerce du monde, entrer dans le détail des affaires d'une maison, s'intriguer, négocier, régler, sans parler des autres périls à quoi ce désordre les expose. Mais qu'il est à craindre que de là on ne tombe dans la dernière des illusions, que j'ai marquée, illusion de négligence pour nos propres intérêts pendant que nous prenons ceux des autres avec trop de chaleur. Chrétiens mes frères, il faut que les premières vues de la charité réfléchissent sur nous-mêmes. C'est une loi d'aimer les autres, je n'en disconviens pas : mais prenons garde cependant qu'en les cherchant nous ne nous égariions, qu'en les convertissant nous ne nous pervertissions, qu'en les instruisant nous ne nous dissipions, qu'en les enrichissant nous ne nous appauvrissions. Nous sommes obligés de servir notre prochain, j'en conviens encore : mais après tout, comme nul ne nous est plus prochain que nous-mêmes, nul ne doit l'emporter sur les besoins de notre âme. Cependant combien de personnes, même des spirituelles, par une charité mal conçue, errent dès ce premier pas ! Elles feront d'éternelles réflexions sur la conduite du prochain et ne penseront jamais à la leur ; elles gémiront sur les plus petits défauts d'autrui et elles ne sentiront presque pas leurs plus grands dérèglements ; elles donneront libéralement des avis à tout le monde, et elles ne recevront pas les moindres remontrances sur leurs devoirs.

Que conclure de tout cela, Messieurs ? En prendrons-nous occasion de nous défier de tout le bien que nous voyons faire à nos frères, ou nous dirons-nous à nous-mêmes qu'il faut donc abandonner les exercices de la charité de peur de nous y méprendre ? A Dieu ne plaise qu'une pensée si déraisonnable nous vienne dans l'esprit ! Et malheur à moi si, par ce discours, j'avais voulu ralentir la ferveur des bonnes œuvres ! Mais ce qu'il faut en conclure, c'est qu'ayant bonne opinion de tout ce que les autres font, la chose du monde sur laquelle nous devons nous observer nous-mêmes avec plus de vigilance est le motif qui nous fait agir, je dis même dans les choses qui portent les livrées de la charité chrétienne, puisqu'il est susceptible de tant d'illusions, que ce ne sont la plupart du temps que des vues basses, intéressées, corrompues, et qu'il y a tant d'écueils à éviter sur cette route. Mais cette précaution une fois prise, que rien ne nous détourne jamais de marcher dans une telle carrière où tant d'autres nous ont pré-

cédés. Heureux ces beaux jours de l'Eglise où la charité des chrétiens, parfaitement épurée, ne faisait qu'un cœur et qu'une âme d'une multitude infinie, et où ce grand précepte de la dilection fraternelle était dans toute sa vigueur ! C'est à ce siècle de bénédiction que je vous rappelle en finissant. Là vous pouvez voir des exemples admirables de l'esprit qui doit vous lier les uns avec les autres : esprit dégagé de toutes considérations de la terre ; esprit animé des plus pures maximes du ciel ; esprit qui n'envisage que Dieu dans le prochain, et qui n'aime le prochain que pour Dieu ; esprit que Jésus Christ nous a dépeint si admirablement dans ces excellentes paroles : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan., XV, 17). Le commandement que je vous fais en vous quittant, et dont je fais mon commandement par excellence, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés : *Sicut*. Toute la loi de la charité, soit pour la matière du précepte, soit pour l'esprit du précepte, est renfermée dans ce seul mot : car, suivant la pensée d'un savant interprète, c'est comme si le Sauveur nous disait : Voulez-vous vous aimer parfaitement ? aimez-vous comme je vous ai aimés. Je vous ai aimés sincèrement, aimez-vous sincèrement ; je vous ai aimés sans intérêt, aimez-vous sans intérêt ; je vous ai aimés pour votre salut, aimez-vous pour votre salut ; je vous ai aimés pour vous porter à Dieu, aimez-vous pour vous porter à Dieu ; je me suis sacrifié en vous aimant, sacrifiez-vous en vous aimant : *Sicut dilexi vos*. Je ne vous demande point que vous répandiez votre sang pour moi, comme j'ai versé le mien pour vous ; vivez : ce que je demande, c'est que vous ayez de la charité pour vos frères. Je ne vous demande point que vous abandonniez tous vos biens pour vivre comme moi sans biens ; gardez-les : ce que je vous demande, c'est que vous ayez de la charité pour vos frères. Je ne vous demande point que vous quittiez le monde pour embrasser la retraite ; demeurez-y : ce que je vous demande, c'est que vous ayez de la charité pour vos frères : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem*. En vérité, Messieurs, pouvons-nous nous en défendre après des paroles si pressantes ? Ajoutons encore, après un exemple si touchant : c'est l'exemple du Seigneur même.

Allez donc, haines, vengeances, envies, jalousies, intérêt, avarice : je veux aimer mes frères, et s'ils m'ont offensé, je veux leur pardonner, je veux les secourir, je veux les soulager. Cet homme est mon ennemi, il est vrai ; mais Jésus-Christ me demande sa grâce. C'est un misérable, qui de lui-même n'a rien de recommandable ; mais Jésus-Christ me recommande ses besoins. Or, saurais-je moins faire pour un Dieu qui ne me demande que ce faible témoignage de reconnaissance, après tout ce qu'il a fait pour moi ; et qui cependant, comme s'il n'avait rien fait, me propose encore, pour m'animer, sa gloire pour récompense ? Amen.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME VENDREDI DE CARÊME.

La Samaritaine.

Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem... Venit mulier de Samaria haurire aquam.

Jésus et nt fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine pour se reposer... Et dans ce même temps il vint une femme de Samarie pour tirer de l'eau (Joan., IV, 6, 7).

Ce fut une aventure heureuse pour Rébecca que celle dont il est parlé dans le livre de la Genèse (Chap. XXIV). Cette fille, plus illustre encore par son mérite que par sa beauté, venait à une fontaine qui était aux portes de la ville, sans autre dessein que d'y puiser de l'eau; et la Providence qui conduit tout par des routes impénétrables, voulut que ce voyage, où de sa part il n'y avait rien de prémédité, devint la source de sa félicité et de sa gloire, en lui procurant l'avantage d'entrer dans la famille d'Abraham, et, par son mariage avec Isaac, de devenir l'aïeule de Jésus-Christ. La rencontre qu'eut Rachel (Genes., XXIX) ne fut pas moins fortunée : une fontaine quelques années après lui fit aussi trouver ce qu'elle ne cherchait pas, et ce fut sur ses bords que se commença l'alliance qui dans la suite des temps la rendit les délices de son époux et la mère d'une si illustre postérité. Mais, chrétiens, l'étoile qui conduit aujourd'hui cette femme célèbre dont il est parlé dans notre évangile à la fontaine de Jacob, est encore bien plus favorable. Elle ne cherchait que de l'eau, et elle trouve un trésor dont le prix ne se peut estimer. Et quel trésor, Messieurs? Le Dieu du ciel et de la terre, qui ne dédaigne pas d'entrer en conversation avec elle, de se découvrir à elle, et de lui faire part de sa grâce et de son amour.

Quand saint Augustin fait réflexion sur l'histoire de ces fameuses héroïnes de l'Ancien Testament dont je vous ai parlé d'abord, ce grand homme, qui a pénétré avec tant de lumière les mystères de l'Ecriture, dit que dès lors il semble que Dieu voulait donner à la terre comme des essais, des préludes et des gages de cette sainte alliance qu'il devait contracter un jour avec l'Eglise; que ces femmes tirées d'un pays idolâtre signaient les gentils; que les patriarches épris de leur amour représentaient le Messie, et que les fontaines où la première entrevue s'était faite signifiaient les eaux salutaires du baptême. Mais ne pourrais-je point dire, chrétiens, que dans la rencontre du Sauveur et de la Samaritaine il y a autant de mystères renfermés? Saint Augustin ne m'en désavouera pas, lui qui appelle cette femme l'image de l'Eglise chrétienne : *Forma Ecclesie nondum justificatæ, sed jam justificandæ* (In Evang. Joan., tract. 15); lui qui parlant de l'histoire que l'Eglise nous propose aujourd'hui dans l'Evangile, dit qu'elle est remplie de merveilles, et, si j'ose me servir de son expression, qu'elle est grosse d'une infinité de mystères : *Plena mysteriis, gravida sacramentis* (Ibid.). Tâchons donc de nous faire jour dans ces vérités cachées, et

puisque tout est remarquable dans cet événement si fameux, n'en omettons aucune circonstance. Pour y garder cependant quelque méthode, nous nous arrêterons d'abord aux démarches du Fils de Dieu, ensuite nous passerons à celles de la femme de Samarie. Dans les premières, nous verrons ce que le Sauveur fait pour une âme pécheresse; dans les secondes, nous apprendrons ce qu'une âme pénitente doit faire pour le Sauveur. Mais dans les unes et dans les autres nous nous attacherons à l'Evangile simplement et familièrement, par forme de paraphrase, pour ne perdre, s'il se peut, aucun trait d'une histoire si édifiante par elle-même. Je souhaite qu'elle le soit pour vous, et c'est dans cette vue qu'il faut recourir tous à une fontaine encore plus favorable que celles dont nous avons parlé : c'est Marie devenue la source des grâces, en devenant la mère de celui qui en est l'auteur, quand un ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Le premier objet qui se présente à mes yeux, c'est Jésus-Christ fatigué du chemin, et assis pour se reposer sur le bord d'une fontaine : *Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem.* Mais, chrétiens, l'étrange spectacle! comme si le Fils de Dieu vivant eût été un homme du commun; comme s'il eût été un pauvre voyageur, qui de lassitude jette son corps par terre pour prendre du repos; comme s'il n'eût point été lui-même le repos des anges, le soutien des hommes, et celui qui porte de son doigt, pour parler comme l'Ecriture (Isai., XL, 12), toute la machine de l'univers; comme s'il n'eût été rien de tout cela, vous l'eussiez vu seul auprès d'un puits, abattu du travail, brûlé du soleil, pressé de la faim et de la soif, semblable aux enfants d'Adam, que la nécessité et la faiblesse réduisent quelquefois à de pareilles extrémités. Mais, ô mon divin maître! s'il m'est permis de vous adresser ici les paroles d'un de vos serviteurs, quelle est la vie que vous menez? quel est votre dessein? Quel est le trésor que vous cherchez avec tant de soin et tant de peines? S'agit-il ici de ruiner l'empire du démon dans tout l'univers, d'y rétablir le culte de votre Père et d'assujettir à ses lois les puissances de la terre? Non, chrétiens, des causes si éclatantes ne produisent pas un effet si merveilleux, quoiqu'il y eût toujours de quoi donner de l'étonnement au ciel et à la terre de voir un Dieu dans l'état où l'Evangile vient de nous le représenter. Quand même il serait question d'éteindre avec ses sueurs toutes les flammes de l'enfer, et de sauver à ce prix tous les pécheurs, peut-être que la grandeur d'une fin si noble aurait en quelque sorte de quoi remettre nos esprits : mais ce n'est point ce vaste projet que le Fils de Dieu médite, son voyage n'a pour but que la conquête d'une seule âme; voilà où se terminent tous ses travaux, et il les compte pour heureusement employés, si une seule pécheresse en profite.

Cela, Messieurs, ne nous fait-il pas souvenir de ce bon pasteur qui, touché de la perte d'une de ses brebis, abandonne le reste du troupeau, traverse les bois et les montagnes, et ne se donne point de relâche, qu'aux dépens de ses sueurs et de ses fatigues, il n'ait ramené au bercail l'ovaille qui s'en était séparée (*Luc.*, XV). Voilà jusqu'à quel point lui est cher le salut de chaque âme en particulier, jusqu'à donner tout, jusqu'à mettre tout pour elle. Et nous, malheureux que nous sommes, nous qui sommes si intéressés, nous en ferons si peu de compte; et quand un Dieu n'épargne rien pour nous rappeler de notre égarement, nous nous obstinerons à nous perdre ! Car le Sauveur du monde ne nous recherche pas tous les jours avec moins de bonté qu'il en marque à cette femme de Samarie. Il vient au-devant de nous avec un amour infini; combien de fois y est-il venu par ses inspirations et par ses attraits ? Il nous attend avec une patience infatigable sur le bord de ces fontaines mystérieuses, les sacrements, ces sources inépuisables de grâces; depuis combien d'années ? que dis-je ? lassé, rebuté par nos retardements et par nos froideurs, il ne cesse pas encore de nous poursuivre et de nous attendre. Considérez donc, ô mon âme, ce que vous coûtez à votre Dieu; voyez et ce qu'il fait et ce qu'il souffre pour vous, et, pleine de reconnaissance, dites-lui avec l'Eglise : *Quærens me, sedisti lassus*. Autrefois, ô mon Dieu ! on vous a vu sur la terre aller de ville en ville et de provinces en provinces, à pied et hors d'haleine, pour gagner une âme, dont la perte vous touchait. Mais, Seigneur, je dois prendre tous ces travaux sur mon compte; vous en avez autant fait pour moi, ou plutôt ce que vous faites tous les jours dans l'excès de vos miséricordes doit encore m'être plus précieux : *Quærens me, sedisti lassus*.

Toutefois, pour bien juger de cette action du Fils de Dieu, ce n'est pas assez de considérer qu'il l'entreprend pour une seule personne; la qualité de cette personne est une circonstance qui en relève encore infiniment le prix. L'Evangile dans cette vue a pris soin de ne pas l'omettre : *Venit mulier de Samaria haurire aquam* : c'était une femme du peuple, abjecte par sa naissance, corrompue dans sa religion, et plus corrompue encore dans ses mœurs. Qu'il est bien vrai, chrétiens, ce que dit l'Ecriture sainte, qu'un abîme attire un autre abîme (*Psal.* IV, 8) ! Je ne vois dans la Samaritaine qu'un abîme de misères, d'indignités et de corruption. Cependant cet abîme de misères attire un abîme de miséricordes; la bassesse de sa condition n'empêche point le Sauveur de se rabaisser jusqu'à elle; le dérèglement d'une vie aussi débordée que la sienne, tout infâme qu'il est, Jésus-Christ y ferme les yeux; et ce que nous croirions à peine qu'il dût faire pour tout ce qu'il y a de plus éminent dans le monde, il le fait pour la dernière de toutes les créatures. Après cela, ne puis-je pas m'écrier avec saint Bernard (et ce qu'il a dit

de Jésus-Christ descendu des cieux pour convertir le persécuteur Saul aux portes de Damas, n'ai-je pas droit de le dire de Jésus-Christ appliqué à la conversion d'une misérable pécheresse aux portes de Sichar ?) : Qui est le pécheur qui doive désespérer pour énormes que ses péchés puissent être ? Qui ne mettra pas sa confiance en Dieu, quelque grands que soient les désordres où il se trouve engagé ? Faut-il jamais perdre courage, ou dans la vue de son néant ou dans la crainte de ses fautes ! O vous à qui le démon inspire quelquefois ces funestes sentiments pour vous détourner de vous convertir, à force de vous représenter votre conversion comme impossible; venez, et voyez une femme sans naissance, sans pudeur, pauvre et abjecte, d'une religion ennemie de celle du vrai Dieu, dans des habitudes honteuses et criminelles, qui cependant trouve la porte des grâces ouverte, et que le Père des miséricordes prévient sans qu'elle eût recours à lui : c'est une nouvelle raison sur laquelle il faut appuyer.

Je vois à la vérité dans l'Evangile que le Sauveur pardonne à Madeleine une infinité de péchés; mais du moins Madeleine à ses pieds sollicitait ce pardon par la voix de ses soupirs et de ses larmes; au lieu qu'ici le Fils de Dieu, par une faveur qui passe toutes nos pensées, fait lui-même extérieurement les premières démarches, et offre de son propre mouvement les richesses de sa grâce à une criminelle si éloignée de les demander et si indigne de les recevoir. Madeleine, à la vérité, trouva chez le Pharisien un accès favorable auprès de son juge, mais aussi elle le cherchait; la porte lui fut ouverte, mais aussi elle frappait. Au lieu qu'ici c'est le juge qui va au-devant de la criminelle; elle ne cherche rien, et elle trouve tout; pour une cruche d'eau qui faisait le sujet de son voyage, elle rencontre sur son chemin tous les trésors du ciel et de la terre qui se donnent à elle, et dont la possession ne lui sera jamais ravie. Ce sont là, ô mon Dieu, des traits de cette conduite adorable que vous tenez sur les enfants d'Adam : conduite que votre Apôtre a si hautement relevée après l'avoir lui-même éprouvée si avantageusement : conduite par laquelle vous vous laissez voir à ceux qui ne demandent pas à vous connaître et trouver à ceux qui ne vous cherchent pas. *Inventus sum a non querentibus me, palam apparui iis, qui me non interrogabant* (*Rom.*, X, 20).

Cependant quelque surprenante qu'est cette conduite par laquelle Dieu en use encore tous les jours en faveur des pécheurs, et souvent sans qu'ils aperçoivent aucune trace d'un dessein qui leur est si salutaire, il les achemine à leur fin par des voies qui ne semblent point y aller, et à l'heure qu'ils n'y songent pas. C'est ainsi que des événements, que nous regardons comme fortuits sont, entre les mains de cette Providence amoureuse qui veille sur notre salut, des coups de grâce, qui tirent pour nous la lumière du sein des ténèbres, et qui nous jettent dans le

port par la tempête. C'est ainsi que ce que nous appelons hasard et quelquefois même malheur, la mort d'un ami, la perte d'un procès, une banqueroute, une disgrâce ; ces touches si douloureuses et si sensibles viennent cependant secrètement de cette main charitable qui ne nous frappe que pour nous guérir, et qui se plaît à nous surprendre quand nous sommes le moins en garde.

Mais ajoutons-le, chrétiens, c'est ainsi que Dieu nous prévient encore par la douceur de ses bénédictions en nous sollicitant de revenir à lui quand le péché nous en a éloignés ; car on ne saurait faire souvenir trop souvent les fidèles que si par le droit de la liberté dont ils jouissent ils peuvent rompre les liens qui les attachent à Dieu, ils n'auront jamais l'honneur, avec le secours de cette liberté toute seule, de renouer le commerce qu'ils ont rompu ; que leur volonté, toujours puissante pour le mal, est si faible pour le bien qu'elle ne s'y portera jamais, à moins que la grâce ne l'y excite ; qu'en matière de conversion il faut que Dieu fasse toujours les premières démarches ; que s'il ne remue secrètement le cœur par des influences prévenantes, jamais ce cœur n'aura la force de retourner à lui par un sincère repentir. Telle est la misère de l'homme. Que fait donc notre Dieu pour y remédier ? Il vient à nous, il s'approche de nous, il nous appelle, il nous réveille, il nous tend la main ; et frappant à la porte de notre cœur, il nous dit comme à la pécheresse de l'Evangile : *Da mihi bibere*, répondez à l'ardeur que j'ai de vous sauver ; éteignez cette soif qui m'embrase, c'est de l'eau de vos larmes que je veux la désaltérer. *Si scires donum Dei !* Ouvrez les yeux, pauvres aveugles ; regardez, et quel est celui qui vous parle, et quel est le présent qu'il vous fait. *Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum* : le monde vous abuse avec des promesses trompeuses, il vous enivre par de vains plaisirs qui vous ôtent la raison sans pourtant vous ôter la soif. *Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* : mais pour moi je vous offre des biens solides et durables, si vous voulez rentrer sous mes lois, et je saurai vous faire goûter des délices si pures, qu'elles vous donneront un éternel goût pour toutes les choses de la terre. Quelle bonté ! quelle miséricorde ! le Créateur parler si tendrement à sa créature ! la solliciter si amoureusement ! et cela, lorsqu'elle s'occupe de tout autre chose que de lui plaire, ou plutôt lorsqu'elle ne cherche qu'à l'irriter ! Un Dieu offensé rechercher d'accommodement l'homme qui a fait l'offense, et prendre sur cela toutes les mesures imaginables afin de l'y attirer infailliblement ! Quatrième réflexion, Messieurs, dont le texte de l'Evangile me fournit encore la matière.

C'est avec raison qu'un Père de l'Eglise, considérant toutes les démarches du Sauveur, et toutes les fuites de la Samaritaine, compare celui-là à un chasseur adroit, et celle-ci à une bête sauvage. Un chasseur

n'oublie rien pour ne pas manquer sa proie, et pour la faire tomber dans le piège qu'il lui a dressé. La bête, d'un autre côté, conduite par l'instinct qui la guide, évite autant qu'elle peut ; et comme si elle était capable d'opposer ruse à ruse, elle met tout en usage pour se dérober aux embûches qui la menacent. C'est à peu près ce qui se passe ici. Voyez, je vous prie, d'un côté les artifices merveilleux que le Fils de Dieu emploie, de peur que la proie ne lui échappe. Ménageant jusqu'aux moindres choses et tirant avantage de tout, avec une sagesse qu'on ne peut assez admirer, il parle d'abord à cette femme d'une manière conforme à l'état où il la trouve ; de là il l'élève peu à peu à des entretiens plus nobles, il surmonte sa répugnance, il excite sa curiosité ; et, prenant occasion des réponses qu'elle lui fait, il l'instruit des plus hautes vérités ; il lui tire adroitement la confession de son crime, et il ne lui donne point de relâche qu'elle n'ait enfin rendu les armes. Il est vrai que cette femme paraît aussi merveilleusement ingénieuse à se défendre. Si le Sauveur lui demande à boire, elle s'en excuse sur cette guerre déclarée qui ne souffrait point de commerce entre les Juifs et les Samaritains. S'il lui promet d'une eau plus excellente que celle dont elle avait usé jusqu'ici, elle oppose à cette promesse le mérite du patriarche Jacob. S'il lui parle d'appeler son mari, elle réplique sans hésiter qu'elle n'a point de mari. Image admirable de ce qui se passe secrètement entre Dieu et nous ! Quand Dieu a formé des desseins de miséricorde sur une âme pécheresse, il se fait de tout des armes contre elle, non pour la forcer impérieusement ; car, respectant ses propres dons, il veut bien ménager la liberté qu'il lui a donnée, mais pour lui faire cependant agréer de se rendre infailliblement. Dans cette vue, il se met sous toutes les formes imaginables ; il promet, il menace, il intimide, il encourage ; il nous prend par nos faiblesses, il s'accommode à nos humeurs, et jusqu'à nos défauts, il les fait servir à ses vues. Cependant, pressés par une main si puissante, nous tâchons d'en éluder les coups, nous reculons, nous tergiversons, nous nous excusons, nous nous défendons. nous demandons quartier sur ceci, nous voulons du temps pour cela, nous en accordons une partie, nous en refusons l'autre ; mais enfin heureux qui sera vaincu, et qui, ne poussant pas son opiniâtreté jusqu'au bout, cède à la voix qui l'appelle ! C'est l'exemple que nous donne la pécheresse que l'Evangile de ce jour a rendue si fameuse par tout le monde.

Mais avant que de le montrer avec plus d'étendue, retournons encore au Sauveur, et admirons dans sa conduite et les précautions et la douceur dont il use envers cette femme. Je dis les précautions : car voyez comme ayant à lui dire des choses capables de lui jeter la confusion sur le front, des choses qui touchaient sa réputation dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus sensible, il ménage et sa gloire et sa pudeur. Première-

ment, il l'aborde en particulier ; ses apôtres, les compagnons inséparables de ses courses, l'Evangile remarque expressément qu'ils n'y étaient pas ; il prend l'occasion de leur absence pour représenter sans témoin à cette pécheresse le désordre où elle vivait. Que d'égards ! que de circonspections pour épargner de la honte à une créature qui méritait qu'on l'en couvrît ! Mais en quels termes, je vous prie, lui parle-t-il de son péché ? Il ne lui insulte point, il ne la confond point ; il se contente de le lui montrer, sans mêler à cela ni reproche ni colère ; que veux-je dire, sans reproches ? Il la traite avec la douceur d'un agneau, il lui facilite lui-même l'avou de sa faute ; il en fait, ce semble, la confession pour elle et comme s'il l'avait oubliée à l'heure même qu'elle en est tombée d'accord, il continue à l'entretenir d'autre chose et à satisfaire à ses demandes. Ainsi Dieu en usa-t-il dès le commencement des temps, selon la remarque d'un savant interprète de l'Ecriture, à l'égard du premier des pécheurs. Après un crime aussi énorme que le sien, il n'a pour lui d'abord que des paroles de douceur et d'amour : *Adam, ubi es* (*Genes.*, III, 10) ? Ainsi tenta-t-il la même voie pour faire rentrer le perfide Caïn en lui-même, après la mort de son frère Abel, dont il venait de verser le sang : *Ubi est Abel frater tuus* (*Genes.*, IV, 9) ? Ainsi fit-il représenter à David l'horreur de son adultère et de son homicide, sous cette parabole ingénieuse qu'il mit dans la bouche de Nathan (*II Reg.*, XII). Ainsi voulut-il faire comprendre à Ezéchias la grandeur de la faute où il était tombé, pour l'obliger doucement à se condamner lui-même (*IV Reg.*, XX). Mais pourquoi des exemples anciens, n'est-ce pas encore la méthode dont use ce charitable médecin pour guérir tous les jours nos plaies ? Car premièrement, s'il nous ordonne de nous charger nous-mêmes par la confession volontaire de nos fautes, il pourvoit en même temps à la sûreté de notre réputation, en exigeant un secret inviolable de la personne à qui nous les confions. Avant que de nous présenter au pied de ce favorable tribunal où nous recevons, pour ainsi dire, gratuitement une amnistie générale du passé, il nous aide à connaître nos fautes, aussi bien qu'à la Samaritaine, par les lumières qu'il nous donne. S'il nous les reproche secrètement par les remords de notre conscience, il y a toujours quelque consolation qui est jointe à ces reproches. S'il nous étonne quelquefois par la vue de sa justice, il nous rassure en même temps par la confiance en sa miséricorde. Enfin il prend tous les biais de douceur afin de nous gagner, et jusqu'aux plus grands pécheurs, il n'y a rien qu'il ne fasse pour leur aplanir les voies de leur conversion.

Vous avez vu jusqu'ici, chrétiens, tous les pas qu'il a faits, tous les ressorts qu'il a remués, tous les secrets qu'il a employés pour avancer celle de la Samaritaine ; il va mettre enfin la dernière main à son ouvrage, et je ne sais si la conclusion n'en est point en-

core plus admirable, que ni le commence-ment, ni le progrès. Il est étrange de voir dans l'Evangile comme le Fils de Dieu fait aux Juifs un mystère de sa venue ; véritablement sa sainteté, ses miracles et sa doctrine parlaient assez hautement pour lui. Mais enfin toutes les fois que les pharisiens le pressent de se déclarer sur sa qualité, vous diriez qu'il affecte de les laisser en suspens. Ici c'est tout le contraire, il s'en explique nettement ; la Samaritaine n'est pas plutôt tombée sur le discours du Messie, qu'il lui en découvre le secret ; et nous ne voyons pas dans l'histoire de sa vie qu'il ait jamais déclaré plus confidentiellement ni son nom, ni sa personne. *Ego sum qui loquor tecum* : C'est moi-même qui vous parle. O paroles, s'écrie sur cela un grand docteur, les plus favorables que pouvait entendre une créature mortelle ! paroles de consolation et de joie pour une âme touchée de la honte et de la vue de ses péchés ! paroles capables d'amollir les plus durs, et d'attendrir les plus insensibles ! paroles qui portent avec elles le remède à tous les maux, et l'espérance de tous les biens ! Car c'est autant que s'il lui eût dit : Vous voyez ici de vos yeux celui que vos patriarches ont eu tant d'ardeur de voir, sans que cette grâce leur ait été accordée ; vous avez en votre présence ce Messie dont toute la terre attend si impatiemment la venue. C'est votre Sauveur qui vous parle, et qui ne vous a parlé jusqu'ici que pour vous tirer de l'abîme où vos désordres vous avaiet précipités. O mon Dieu, souffrez qu'enhardi par une bonté si extrême, je vous dise dans un vil sentiment de ma misère ce que vous dites vous-même avec une bonté si prévenante à votre Epouse dans le Cantique : *Ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis* (*Cant.*, II, 14). Découvrez vous à moi, Seigneur, montrez-moi ce visage adorable, qui fait la joie des saints et la consolation des pécheurs. Que j'entende votre voix, et que votre bouche s'ouvre pour prononcer en ma faveur un oracle aussi salutaire !

Il le fait, chrétiens, il le fait, lorsque, le péché ne lui disputant plus que faiblement la victoire après plusieurs tentatives, il brise enfin nos liens ; lorsqu'il découvre à un pécheur pour l'attirer par des charmes si puissants, et ce qu'il est, et ce qu'il lui veut être, le trésor de ses mérites, l'immensité de son amour, l'espérance du paradis, les joies de la vie bienheureuse ; lorsque, pour le déterminer à un divorce généreux avec sa passion et ses habitudes, il lui dit intérieurement : C'est moi qui vous le commande ; entreprenez hardiment, je vous réponds du succès de l'entreprise ; ma grâce saura bien vous soutenir malgré la faiblesse de la nature, et sous mes auspices vous surmonterez ces obstacles qui jusqu'ici vous ont paru insurmontables : *Ego sum qui loquor tecum*.

Je m'imagine, chrétiens, que ces réflexions vous paraissent consolantes ; elles le sont en effet, et je ne vois rien dans toute l'Ecriture qui doive remplir les pécheurs d'une con-

fiance plus douce que l'histoire de ce jour prise dans toutes ses circonstances. C'est ce qui m'a engagé à vous en faire le détail d'une manière aisée et naïve, pour vous exciter par un exemple si mémorable à pratiquer cet avis de saint Paul : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ejus* (Heb., IV, 16) : puisque nous avons dans la personne de Jésus-Christ, un pontife qui sait si bien compatir à nos faiblesses, allons avec confiance nous présenter devant son trône, afin de recevoir de sa miséricorde tous les secours que demande notre misère. Car de quelques abominations que nous ayons l'âme souillée, si nous le cherchons de tout notre cœur, il ne se peut pas faire qu'il se cache à nous, lui qui se découvre aujourd'hui avec tant de bonté à ceux mêmes qui ne le cherchent pas. Cependant que le libertin ne prétende pas se prévaloir de ces raisons, pour reculer sa conversion et pour persévérer dans le désordre; il n'y a rien ici pour lui, ou plutôt tout lui est contraire. Car enfin Dieu ne cherche pas toujours tout le monde, Dieu n'attend pas toujours tout le monde, Dieu ne prévient pas toujours tout le monde, Dieu ne presse pas toujours tout le monde, Dieu n'emporte pas si favorablement le cœur de tout le monde, comme il a fait à l'égard de la pécheresse de Samarie. Ce serait une extravagance de le prétendre, et une folie de s'y fier; puisque c'est à l'homme de chercher Dieu, et non pas à Dieu de chercher l'homme; puisque c'est à l'homme d'attendre Dieu, et non pas à Dieu d'attendre l'homme; puisque c'est à l'homme de presser Dieu, et non pas à Dieu de presser l'homme.

Mais sans m'arrêter davantage à combattre ce que la raison seule détruit, bien loin que cette histoire favorise la cause de ceux qui abandonnent le soin de leur salut, à bien le prendre, elle ruine absolument leurs espérances. Car il ne faut que la consulter avec quelque attention pour voir qu'il y a des moments à ménager et des occasions à prendre: moments desquels l'éternité dépend, occasions auxquelles le salut est attaché; moments qui une fois écoulés ne reviennent plus, occasions qui une fois manquées sont manquées pour toujours. Car tel infailiblement eût été le sort de la Samaritaine, si elle avait négligé la conjoncture heureuse, que la Providence lui avait ménagée. Que nous apprend donc cette histoire? A compter présomptueusement sur la miséricorde de Dieu, à attendre tout de sa grâce, sans travailler de notre côté? Elle nous apprend au contraire à nous tenir sur nos gardes, à observer quand Dieu s'approche, et quand il nous parle, à n'en pas mépriser la voix. Mais insensiblement cela m'engage dans la seconde partie de mon discours, où je dois vous représenter les démarches de cette femme forte, comme une image admirable de toutes les démarches qu'une âme pénitente doit faire pour Dieu : c'est mon dernier point.

SECOND POINT.

Saint Grégoire méditant sur tout ce qui

se passa chez le pharisien dans la conversion de Madeleine, proteste qu'il ne sait lequel il doit le plus admirer, ou du Sauveur, ou de cette pécheresse; ou de la bonté du Sauveur qui la tire si puissamment et qui la reçoit si favorablement, ou des démarches de cette pécheresse qui sacrifie tout et qui n'épargne rien pour satisfaire son amour. Mais je puis dire, chrétiens, que je me trouve ici dans la même perplexité. Car si d'un côté la conduite du Fils de Dieu me charme, celle de la Samaritaine me ravit; et comme on ne peut rien ajouter au bienfait de l'un, il ne manque rien à la reconnaissance de l'autre. Pour moi, dans l'elonnement que toutes les démarches de cette pécheresse me donnent, il me semble que le Fils de Dieu l'avait particulièrement en vue, quand il disait aux Juifs que les publicains et les femmes prostituées les devanceraient dans le royaume de Dieu : *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei* (Matth., XXI, 32). Par là le Sauveur du monde ne voulait pas seulement reprocher aux pharisiens que les pecheurs dont la vie était la plus dissolue entreraient dans la voie du salut, plutôt que ces gens dont l'extérieur paraissait si réformé; mais la force du mot porte encore que ces pécheurs par leur retour à Dieu devaient pousser si loin les choses, qu'ils laisseraient aux plus innocents des exemples de vertus à admirer et à suivre. Or c'est ce qui me paraît dans l'histoire de la Samaritaine. Car j'y trouve, ce me semble, la docilité la plus soumise, la fidélité la plus exacte, l'humilité la plus profonde, la conversion la plus parfaite, la foi la plus héroïque, le zèle le plus fervent que nous puissions nous proposer. O mes frères, quels exemples et quelles leçons!

Et premièrement, vîtes-vous jamais plus de docilité à recevoir la parole de Dieu? La qualité de Juif, qu'elle remarque d'abord dans le Sauveur, devait, ce semble, lui donner et de l'éloignement de sa personne, et du mépris pour sa doctrine. Mais malgré tout cela, chrétiens, attentive à l'écouter et brûlant du désir de s'instruire, elle lui propose respectueusement ses doutes, elle reçoit comme des oracles les réponses qu'il lui rend, quoiqu'ennemies de la religion dans laquelle elle avait été élevée, quoique dures et lâcheuses aux dérégléments de l'habitude où elle vivait. C'est là aussi, chrétiens, le premier pas qu'il faut faire : aimer à s'instruire et sur ses devoirs et sur ses défauts; recevoir avec respect ce qu'on nous dit de la part de Dieu, parût-il faible aux prétendues lumières de notre raison et contraire aux intérêts secrets de notre cœur. Voyez la Samaritaine; on lui dit toutes ses vérités, on n'épargne ni sa religion, ni ses mœurs. Cependant, toujours docile, bien loin de s'en formaliser, cela redouble, ce semble, son avidité et son empressement. Ah! mes chers frères, faites de même : dans ce temps surtout où le ciel plus favorable que jamais, vous parle par l'organe de ses ministres, rendez-vous assidus à leurs entretiens; peut

être que, tout indignes qu'ils en sont, Dieu bénissant leurs travaux, si leurs discours vous choquent d'abord, ils vous édifieront dans la suite. Car pour confondre l'orgueil de l'homme, et pour montrer davantage la puissance du bras de Dieu, il attache souvent ses plus grandes grâces aux plus petites choses.

C'est ce qui se voit encore dans l'histoire de notre évangile; et je vous ai priés sur cela de remarquer, en second lieu, avec quelle fidélité la Samaritaine ménage toutes les occasions de salut que le ciel lui met entre les mains. Voyez cette femme admirable; d'autres qu'elle auraient rompu la conversation, d'autres auraient laissé brusquement le Fils de Dieu sans daigner l'écouter ou lui répondre. Cent fois les Juifs l'ont, ou troublé, ou méprisé, ou abandonné, lorsqu'il les instruisait, au lieu de profiter des grâces qui leur étaient offertes. Mais pour celle-ci, il n'y a rien qu'on puisse lui reprocher. La première fois que le Fils de Dieu se présente à elle, elle sait user comme il faut d'une rencontre si avantageuse, elle s'attache à l'écouter; elle le suit de discours en discours, et elle ne le quitte point, tant qu'il lui reste un pas à faire. Belle instruction pour nous apprendre à répondre d'abord à la grâce avec une fidélité religieuse, quand elle nous est présentée; à embrasser les moyens de salut qui nous sont marqués, et cela dans le temps et de la manière que le doigt de Dieu nous les marque; à faire valoir le talent pendant que nous le pouvons, et à entrer dans toutes les voies que la miséricorde nous ouvre pour nous tirer de nos désordres. Mais, mon Dieu! qui fait attention à tout cela? Hélas! c'est peut-être une des choses de la vie, où nous commettons le plus de fautes et où nous les comptons le moins. Car combien de fois le Fils de Dieu s'est-il présenté à nous, combien de fois nous a-t-il parlé sans que nous ayons daigné le regarder, ni l'entendre? Oh! que si nous avions bien su profiter des temps, des lieux, des personnes, des avis, des inspirations, des moyens, qu'il y a longtemps que ce commerce serait rompu, cette habitude quittée, cette passion vaincue, cette vertu acquise, cette résolution exécutée, cette confession faite, et cette vie changée en mieux! Que d'infidélités en tout cela de notre part! Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous ne les envisageons que comme des négligences légères. Cependant, si vous ne le savez pas, elles sont souvent la source de notre réprobation. Comment cela? Soit à cause qu'il y a des enchaînements secrets par lesquels notre salut dépend quelquefois des choses que nous estimons le moins; soit à cause qu'on ne retrouve pas toujours ce qu'on a négligé une fois; soit à cause qu'une infidélité, quelque légère qu'elle paraisse, offense un Dieu aussi jaloux de ses faveurs qu'est le nôtre; soit à cause que, comme le vent souffle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans qu'on en sache la raison, l'esprit de Dieu souffle où il veut et ne souffle que quand il lui plaît: *Spiritus ubi vult spirat* (Joan., III, 8).

Une nouvelle instruction, que nous pouvons ensuite apprendre à l'école de notre pénitente, c'est l'humilité avec laquelle elle reconnaît sa faute et en reçoit la correction. Il est vrai que le Fils de Dieu apporte à cela tous les tempéraments imaginables. Mais enfin il lui reproche un grand péché, un péché secret, un péché honteux, un péché dont le désaveu lui était facile à faire, et duquel elle pouvait repousser fièrement l'accusation. Toutefois elle n'y répond que par un modeste silence, elle ne se plaint point, elle ne s'emporte point: que dis-je? elle souscrit elle-même à sa condamnation, et comble de louanges, jusqu'à le traiter de prophète, celui qui vient d'en prononcer l'arrêt. Est-ce ainsi que vous en usez, âmes adultères, pour me servir de l'expression du Sage, vous qui, après avoir mangé des fruits de mort, vous essuyez la bouche, et dites effrontément: Je n'ai point fait de mal (Prov., XXX, 20)? Car voilà l'humeur du siècle, ou de nier avec impudence ce qu'on a fait avec impiété, ou d'excuser ce qu'on ne peut nier. La correction en est insupportable; quelque adoucissement qu'on y mêle, c'est toujours un calice amer; et la main qui le présente ne plaît jamais, fût-ce celle d'un père ou d'un mari; et on défend le mal avec la même hardiesse qu'on apporte à le commettre, et cela quelquefois jusque dans le tribunal de la pénitence. Combien en effet de déguisements de la part de ceux qui, s'y présentant d'eux-mêmes, ne devraient, ce semble, y venir que pour se condamner sincèrement? S'ils s'accusent, c'est en s'excusant, il faut les entendre à demi-mot; ils ne laissent qu'entrevoir les choses, ils ne les donnent qu'enveloppées; ou plutôt il faut les leur tirer par une espèce de torture. Et de la part de ceux qui président dans ce tribunal, combien de détours à prendre, pour ne pas choquer une mauvaise délicatesse? On n'ose presque y reprendre ce qui est répréhensible; vous voyez aussitôt les gens se mettre aux champs. Qu'on leur propose des remèdes salutaires, ils les trouvent trop rigoureux; qu'on veuille leur faire sentir la confusion de leur crime, c'est les offenser dans leur honneur. Eh! mes frères, où en sommes-nous? Où est donc l'humilité d'un cœur contrit, cet unique sacrifice qui peut plaire aux yeux d'un Dieu irrité? Qu'y a-t-il de plus justement dû au péché que la confusion et la peine? S'il y a quelqu'un contre qui on doive se fâcher, n'est-ce pas contre nous-mêmes, qui nous sommes laissés tomber, et non pas contre ceux qui ne cherchent qu'à nous relever? Ah! disons donc avec un prophète: *Iram Domini portabo, quia peccavi ei, donec judicet judicium meum* (Mich., VII, 9): Oui, mon Dieu! de tout mon cœur je me sou mets au juste ressentiment de votre colère, déchargez-la sur moi, je veux en porter le poids. J'aime bien mieux, Seigneur, que vous me représentiez maintenant mes crimes, entre vous et moi, que de vous entendre un jour me les reprocher dans votre fureur aux yeux de tout l'univers. C'est la résolution que

doit nous inspirer l'humble silence, avec lequel notre pécheresse souffre la répréhension de ses désordres.

Voyons maintenant le fruit que nous pouvons tirer de sa foi ; car elle me paraît admirable dans toutes ses circonstances, soit que j'en regarde les motifs, soit que j'en considère les effets. Pour les motifs, il est vrai que le Sauveur lui avait marqué une certaine particularité de sa vie, qu'apparemment un étranger comme lui ne pouvait connaître par des voies naturelles. Mais si de ce côté-là tout portait cette femme à prendre le Sauveur pour un homme extraordinaire, à cela près, tout devait le rabaisser dans son esprit. Voir un homme abattu de faiblesse et de lassitude, sans compagnie et sans suite, qui demande un verre d'eau pour apaiser la soif qui le presse, sont-ce là les livrées de ce Messie qui devait rétablir le royaume d'Israël ; dont la venue avait été prédite par tant d'oracles ; après qui toute la Judée soupirait depuis tant de siècles ? Comment accorder tant de majesté avec tant de bassesse, tant de puissance avec tant d'infirmité, tant de grandeur avec des apparences si méprisables ; et n'en était-ce pas assez pour en ruiner la créance entièrement ? Cependant cette femme fidèle ne balance, ni n'hésite point ; sa grande foi plus éclairée, sans écouter ni sa raison ni ses sens, lui fait découvrir au travers d'un voile si épais celui que les Juifs refusaient de reconnaître, lorsque ses miracles déposaient en sa faveur par un témoignage si évident et si irréprochable. Une foi si merveilleuse dès sa source ne pouvait être que prodigieuse dans son cours. Aussi produisit-elle des effets qui ont égalé une simple femme, une femme de néant, une femme de péché, la dernière de toutes les femmes, aux apôtres mêmes, ces vases d'élection, ces hommes choisis de la main du Très-Haut, pour porter par toute la terre la connaissance de son nom.

Je compte parmi les effets de cette foi héroïque la conversion admirable qui la suivit aussitôt ; et c'est ici, chrétiens, que j'appelle votre attention à un spectacle si digne d'elle, pour applaudir à cette illustre pénitente, ou plutôt pour vous condamner vous-mêmes. Mais par où dois-je commencer ? Premièrement cette femme ne connaît pas plutôt le Sauveur, qu'elle se donne à lui sans réserve, aussi bien que sans délai, par un changement aussi subit que sincère. Que direz-vous à cela, vous dont toute la vie s'use à projeter vainement une conversion en idée et qui ne s'exécute point ; vous qui délibérez toujours et qui ne concluez jamais ; vous qui, prompts à vous engager dans le vice, n'êtes lents que pour en sortir ? Direz-vous que vous ne connaissez ni de médecin, ni de remède pour un mal de la nature du vôtre ? La connaissance que vous en avez doit être bien plus éclairée que celle de notre pécheresse. Vous êtes nés, pour le dire ainsi, dans la science de ces mystères, et elle y était étrangère ; il y a tant d'années qu'on vous élève dans son école, et elle y avait à

peine étudié un moment ; vous savez et ce que Jésus-Christ a fait et ce qu'il a souffert pour vous ; vous n'ignorez ni la puissance de sa grâce, ni la vertu de ses sacrements ; et elle ne pouvait avoir aucune teinture de ces choses. Direz-vous que vous vous trouvez dans des engagements dont les liens ne sauraient encore se rompre ? Mais voyez auparavant tous les obstacles dont notre pécheresse triomphe, et répondez-moi après si vous en avez de plus difficiles à vaincre. Elle était engagée tout à la fois dans l'erreur et dans l'incontinence, c'est-à-dire que l'esprit et le cœur en étaient également gâtés. Mais sans m'arrêter à vous dire jusqu'où va l'entêtement en matière de religion, pour ne point vous représenter combien il est rare d'en voir revenir des femmes qui en sont une fois fortement préoccupées, mettant à part ce que la timidité naturelle du sexe, soutenue d'un prétexte si spécieux, oppose aux raisons les plus évidentes, à ne regarder que les mœurs, avez-vous à combattre des ennemis plus redoutables que notre pénitente ? Si vous prétendez vous justifier par la force de la passion qui vous tyrannise, elle était esclave de la plus forte de toutes les passions. Si vous me représentez la violence de l'habitude qui vous captive, elle était dans les fers de la plus impérieuse de toutes les habitudes. Si vous vous défendez sur la faiblesse de la nature, c'était une femme avec toutes les faiblesses de son sexe. Cependant, qu'arrive-t-il ? Elle ne balance point, et vous temporez sans cesse : elle n'écoute rien, et vous craignez tout ; un moment la détermine, et il faut des siècles à vous résoudre. O le beau modèle de pénitence ! mais quelle condamnation pour notre lâcheté ! Ce n'est encore là toutefois que le commencement d'un si grand ouvrage, suivons et voyons-en le progrès.

Transformée tout d'un coup en une créature nouvelle, non-seulement elle abandonne le péché, mais elle renonce aux choses de la terre ; à l'obligation du précepte elle joint la perfection du conseil, et, sans se soucier de tout le reste, elle ne s'occupe plus que du trésor qu'elle a trouvé. Que nous serions heureux, mes frères, si notre conversion nous menait jusque-là, jusqu'à nous dépouiller de ces indignes affections qui captivent encore notre cœur, tout justifiés que nous sommes, dans l'amour des biens temporels ! La Samaritaine, après avoir une fois bu de cette eau vive que le Sauveur lui avait promise, justifie la vérité de ses paroles ; elle n'a plus soif : pleinement désaltérée dans une source si pure, elle ne se met plus en peine de ces eaux bourbeuses qui se puisent dans les citernes du siècle ; et en quittant sa cruche aux pieds de Jésus-Christ, elle peut bien dire comme celui qui avait quitté ses filets pour le suivre : *Ecce nos dimisimus omnia, et secuti sumus te* (Marc., X, 28) : le monde n'a plus rien qui me touche, j'ai fait choix d'un meilleur maître. Pour nous, chrétiens, après avoir cent fois goûté de ces eaux mystérieuses qui devraient

rejaillir jusqu'au ciel et nous y élever avec elles, à la sortie de ces fontaines sacrées, où Dieu nous enivre de son sang et de son esprit, n'en rapportons-nous pas la même soif, c'est-à-dire la même ardeur pour les choses de la terre? Je veux croire que nous rompons avec le péché quand nous approchons des autels, mais aussi nous en demeurons là. Les biens périssables de la vie présente ont toujours le même charme pour nous; nous n'en sommes pas plus échauffés pour le ciel; et de là vient que nos passions mal éteintes reprennent feu avec tant de facilité, que, à la première occasion, nous rentrons dans nos anciennes voies, et que le péché regagne si aisément chez nous ce qu'il y avait perdu. Dans cette disposition, nous sommes bien éloignés de brûler d'une aussi noble ardeur que la pécheresse de notre évangile.

Car je vous l'ai dit, chrétiens, c'est le zèle le plus fervent dont on puisse guère vous proposer l'exemple, et je n'ai rien exagéré; tous les anciens docteurs n'en ont parlé qu'avec admiration. Origène dit que ce zèle fit entreprendre à une femme sur la fonction des apôtres par une ferveur anticipée, et que, embrasée de ces feux, elle alla annoncer les grandeurs du Sauveur, pendant qu'il se tenait encore dans le silence. Un autre ajoute que le zèle de cette femme lui donna plus d'empressement pour gagner les âmes que sa folle passion ne lui en avait auparavant inspiré pour les perdre, et lui fit réparer avec usure ses scandales passés par ses ferventes prédications. En effet, voyez l'Évangile, vous n'y trouverez pas un moment entre la conversion de la Samaritaine et son ardeur à prêcher Jésus-Christ. Vous diriez que c'est d'elle dont Salomon nous a fait la peinture sous le nom de la Sagesse : *Foris prædicat, in plateis dat vocem suam* (Prov., III, 20) : elle fait retentir sa voix dans les places publiques, on n'entend qu'elle dans les rues, et elle remplit toute la ville du bruit et de la nouveauté de ses discours. Aussi, chrétiens, Dieu bénit-il une si sainte ferveur par un succès merveilleux; et l'Écriture, pour achever le triomphe de cette femme forte, attache, si je l'ose dire, à son char une glorieuse troupe de captifs, qu'elle amène aux pieds du Sauveur, comme le fruit de sa conquête. Mais quoi, chrétiens, nous laisserons-nous surmonter à cette femme? Son exemple ne nous exciterait-il point à procurer, autant que nous le pourrions, et la gloire du Sauveur et le salut de nos frères? C'est ce double zèle qui doit faire comme le sceau de notre conversion; et elle a lieu de nous être suspecte, s'il n'y est pas apposé. Quand autrefois le conseil des Juifs voulut défendre aux apôtres d'annoncer l'Évangile dans la ville de Jérusalem, ils repartirent à l'heure même : *Faites tout ce qu'il vous plaira, mais pour nous il n'est pas en notre pouvoir de ne point parler des choses que nous avons vues et entendues*. Ainsi, chrétiens, il faudrait, dût le monde y trouver à redire, dût-il s'en formaliser ou

nous en railler, il faudrait que notre zèle éclatât, qu'il se déclarât pour le bien, dans nos familles, dans les compagnies, en particulier, en public, par nos discours, par nos manières, pour tâcher de faire part aux autres des grâces que nous avons reçues.

Disons donc avec la Samaritaine, car tout le monde est capable de prêcher comme cette femme, son discours n'est que de deux mots, disons avec cette pécheresse pénitente : *Venite et videte*; venez et voyez, mon frère, et ce que vous êtes, et ce que vous devriez être, l'abomination de vos dérèglements et la sainteté de votre vocation. *Venite et videte*; venez, et voyez le néant des choses qui vous séduisent, et la grandeur des biens que vous perdez. *Venite et videte*; venez, et voyez dans la personne du Sauveur un Dieu plein de miséricorde, qui de la croix vous tend les bras pour vous recevoir en père plutôt qu'en juge. *Venite et videte*; venez et voyez en moi-même qui vous parle, et en tant de pécheurs, des hommes comme vous, qui ont eu les mêmes faiblesses qu'eux, les mêmes passions que vous, qui croyaient comme vous la conversion impossible, et qui cependant ont trouvé dans ce Père de miséricorde des secours assez puissants pour rompre leurs chaînes, et pour se rétablir dans la liberté dont ils jouissent. Ainsi puissions-nous, chrétiens, profiter tous ensemble et de la bonté de notre Dieu, et de l'exemple de cette femme; que la miséricorde de l'un nous anime, et que la conduite de l'autre nous encourage. Espérons donc, nous ne saurions trop espérer, ayant affaire à un Dieu si plein de miséricorde; mais travaillons en même temps, nous ne saurions trop travailler, ayant à remporter une couronne immortelle. Je vous la souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CAREME.

De l'aumône.

Accipit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étoient assis (Joan., VI, 11).

Permettez-moi, Messieurs, de prendre aujourd'hui auprès de vous la même qualité que saint Augustin se donna auprès de son peuple dans une rencontre célèbre. Comme je ne puis satisfaire moi seul aux besoins de tous, disait ce grand évêque, je viens vers vous comme l'ambassadeur des pauvres, pour vous conjurer de vous joindre à moi, et de suppléer par vos libéralités aux nécessités pressantes de vos frères. Souffrez donc que je fasse une fonction semblable dans ce jour, et que me déclarant l'ambassadeur des pauvres auprès des riches, j'implore en faveur des misérables le secours de ceux qui, vivant dans l'opulence, sont les heureux du siècle.

Il est vrai qu'à considérer la chose de plus près, ce n'est pas tant, ce me semble, faire l'avocat des pauvres auprès des riches, que l'avocat des riches auprès d'eux-mêmes

Car le salut des riches étant attaché à l'aumône d'une manière si étroite, qu'ils ne peuvent être sauvés s'ils ne sont charitables, c'est prendre leur cause en main, plutôt que celle des pauvres, que de les porter à secourir l'indigence par un saint usage de leurs biens et par une libéralité chrétienne. Et je vous avoue, Messieurs, que l'occasion ne pouvait être plus favorable pour cela que la circonstance du temps présent, puisque de quelque côté que je tourne les yeux, il semble que tout conspire à seconder mes desseins : l'évangile de ce jour, qui nous met une si libérale profusion du Sauveur devant les yeux, la proximité du temps où sa bonté infinie l'a porté à nous donner son sang jusqu'à la dernière goutte; la conjoncture heureuse de ces jours de salut, où le ciel, prodigue de ses faveurs, va ouvrir ses trésors avec plénitude dans la réception des sacrements, auxquels l'Eglise nous appelle : tout cela parle si hautement pour la charité, qu'il semble que j'ai tout lieu de me promettre que je trouverai tous les cœurs disposés à m'écouter.

Cependant, ô mon Dieu ! n'est-ce point sur ce sujet plus que sur aucun autre que, dans la défiance du succès, je pourrais dès le commencement de ce discours m'écrier avec un de vos prophètes : *Domine, quis credidit auditui nostro* (Isai., LIII, 1) ? Hélas ! Seigneur, n'est-ce point en vain que je me prépare à parler ? Et où sont ceux qui voudront m'en croire ? Puis-je espérer que les personnes opulentes ou suffisamment accommodées m'écoutent patiemment, au milieu des bruits confus de leurs passions, qui vont se soulever pour étouffer ma voix ? Si les gémissements des malheureux qui frappent leurs oreilles, si la vue de tant de misères qui se présentent à leurs yeux, si les sentiments de l'humanité, si la promesse du paradis ouvert aux œuvres de miséricorde, si la menace de l'enfer préparé pour les âmes impitoyables, si tant d'objets si touchants, tant de motifs si persuasifs ne les ébranlent pas, se laisseront-ils émouvoir à la faiblesse de mon discours ?

Mais enfin il n'importe : et l'obligation de l'aumône est trop indispensable pour ne pas la représenter dans toute son étendue, ou pour la condamnation des riches qui persisteraient encore dans leur dureté, ou pour la consolation des pauvres que Dieu exerce par les rigueurs de l'indigence. Et peut-être que Dieu, bénissant mes intentions, rendra ma parole profitable à quelques-uns, qui se laisseront persuader de cette grande obligation, quand je leur aurai représenté dans ma première partie combien les raisons qui nous imposent cette nécessité sont solides, et dans la seconde combien les prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser sont frivoles. J'ai donc deux choses à faire aujourd'hui : la première, c'est de faire valoir toute la justice du pauvre qui demande; la seconde, c'est de faire sentir toute l'injustice du riche qui refuse. Et c'est ce que j'espère de faire avec succès, si le Père des miséri-

cordes nous veut bien accorder l'aumône spirituelle que nous lui allons demander par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Le premier titre sur lequel je fonde la justice du pauvre qui demande se prend de la loi de Dieu, qui établit ses droits par une infinité de témoignages. Car je soutiens d'abord que l'obligation de l'aumône n'est pas un conseil, mais un précepte : précepte dont la nature est telle que qui n'y satisfait pas, est dès là exclu du royaume des cieux, et ne peut plus attendre que l'enfer pour son partage. Une foule d'autorités puisées dans l'Ecriture et dans les Pères, s'offre ici à mon esprit pour appuyer cette proposition. Mais je me borne volontiers à un endroit de l'Evangile et à la réflexion que saint Grégoire de Nazianze y a faite. Peut-être, dit ce grand évêque, vous imaginerez-vous qu'il n'est pas d'une nécessité de précepte, mais d'une perfection de conseil, d'exercer les devoirs de la charité sur l'indigent et sur le misérable. Et je vous avouerai d'abord ingénument que je serais assez disposé moi-même à le croire par considération, si cela se pouvait, pour les riches. Mais une chose m'en empêche, dont je ne vois pas comment me défendre. Et en effet, que dire, je vous prie, de cette séparation terrible, que le souverain pasteur fera un jour des brebis et des boucs, des bons et des méchants (Matth., XXV), et de la condamnation qu'il fera de ceux-ci, non pour avoir commis des adultères ou des sacrilèges, mais pour avoir omis de l'assister lui-même dans la personne des pauvres ? Et de vrai, Messieurs, je ne vois pas qu'il y ait à cela de repartie; et je défierais bien l'amour-propre, tout ingénieux qu'il est, de trouver quelque fuite pour éluder la conséquence d'un arrêt prononcé en des termes si exprès et si décisifs. Car voici comme je raisonne sur cela, ou plutôt c'est le raisonnement de saint Thomas (2-2, q. 32, a. 5). Pour avoir négligé la pratique de certaines œuvres qui ne sont que simplement conseillées, comme tendant à une plus grande perfection, on ne s'attire pas la colère de Dieu, jusqu'à être éternellement l'objet de sa vengeance. Or nous voyons dans l'Ecriture que le Juge des vivants et des morts condamne aux flammes de l'enfer, sans en alléguer d'autre raison que la dureté pour les pauvres. Donc la charité pour les pauvres n'est pas de la nature de ces choses dont l'Evangile laisse la pratique à la liberté de notre choix. Elle est donc par conséquent de celles qu'on ne peut abandonner sans prévarication, car la suite est indubitable, et c'est ma première proposition.

J'en ajoute une seconde aussi importante, mais aussi incontestable, qui est à le bien prendre comme le fondement de l'autre. Ne soulager pas ses frères lorsqu'ils sont dans le besoin et qu'on est dans le pouvoir, ce n'est pas seulement blesser la loi de la charité, c'est violer celle de la justice. Mais

comme cette proposition va loin, je la prouve premièrement par les paroles des saints docteurs, et ensuite par les raisons qui se tirent de leurs paroles. Ecoutez donc saint Grégoire. Lorsque nous donnons l'aumône à ceux qui nous la demandent, si nous nous imaginons leur donner ce qui est à nous, nous nous trompons, nous ne faisons que leur rendre ce qui est à eux : ce n'est pas une grâce que nous leur accordons, c'est une dette que nous payons. Ces expressions, Messieurs, sont fortes ; cependant il n'y a pas un mot à perdre. Aussi, continue ce grand pape, lorsque Jésus-Christ veut apprendre à ses disciples l'art de faire saintement l'aumône, savez-vous de quels termes il use ? *Prenez garde*, leur dit-il, *de ne pas faire votre justice devant les hommes* (*Matth.*, VI, 1) ; votre justice, qu'entend-il par là ? La suite fait voir qu'il entend l'aumône. Tant il est vrai que dans le style de l'Evangile l'exercice de la miséricorde est une obligation de justice. Les paroles de saint Chrysostome sont encore plus pressantes. Si quelque chose blesse la justice, assurément, dit ce Père, c'est le larcin. Or je soutiens que c'en est une espèce que de ne pas faire part de ses biens aux pauvres. Quelque étrange que paraisse cette proposition, l'Ecriture est mon garant. Car n'est-ce pas le reproche que Dieu fait aux Juifs par un de ses prophètes ? La terre vous a payé fidèlement le tribut de son revenu, et vos maisons cependant sont pleines de la dépouille du pauvre (*Isai.*, III, 14). Voyez, je vous prie, comme il parle : Parce que vous n'avez pas donné, vous avez pris ; vos épargnes sont autant de rapines. Mais encore à qui s'adressent ces paroles ? A tous les riches, répond saint Chrysostome, pour leur apprendre qu'ils possèdent le bien des pauvres confusément avec le leur, quand même ces biens leur seraient venus par le canal d'une longue succession, ou qu'eux-mêmes les auraient acquis par les voies du monde les plus légitimes. Encore un mot de saint Ambroise pour arrêter le murmure qui s'élève peut-être sur cela dans vos cœurs. Quelle injustice est-ce que je commets, dites-vous, si, les mains nettes du bien d'autrui, je ménage pour moi le mien propre ? Ainsi parle un homme riche, et il se flatte qu'il parle bien ; mais voici cependant ce que saint Ambroise lui répond : Eh ! quoi, mon frère, croyez-vous donc avoir en propre ce que vous n'avez qu'en dépôt ? Car quel bien vous appartient en propre ? C'est apparemment celui que vous avez apporté dans ce monde, lorsque vous y êtes entré ! Mais ne savez-vous pas que vous y êtes entré les mains vides ? Reconnaissez donc que ce que vous appelez vos biens sont des faveurs de votre créateur. Et par votre dureté ne le rendez-vous pas injuste, aux yeux des hommes, d'avoir partagé les commodités et les nécessités de la vie avec tant d'inégalité, lorsqu'il vous a établi dans une heureuse affluence de toutes choses, et qu'il en a laissé tant d'autres manquer de tout ?

Ces témoignages de tant d'auteurs, et auteurs d'un si grand poids, pourraient suffire, ce me semble, pour convaincre les moins raisonnables, que la charité est fondée sur la justice, et que la justice autorise le pauvre à demander la charité. Toutefois, afin de mettre encore, s'il se peut, dans un plus beau jour une vérité si importante, mais d'ailleurs si peu goûtée, permettez-moi de développer deux ou trois raisons que je ne vous ai présentées que confusément et comme en gros dans cet amas d'autorités. Une des raisons pour lesquelles les saints docteurs ont enseigné si unanimement que les riches ne peuvent manquer à la charité sans manquer à la justice, c'est parce que, dans leur pensée, les riches ne sont que les dépositaires, ou, si vous l'aimez mieux, que les dispensateurs des biens que la Providence leur a mis entre les mains. Je me persuade que cette proposition révolte déjà contre moi tous les esprits par un soulèvement général. Est-ce donc que nous nesommes pas maîtres des richesses que nous possédons par tant de titres incontestables ? Oui et non, mes chers auditeurs. Vous en êtes les maîtres pour ce qui regarde leur possession, mais vous n'en êtes pas les maîtres pour ce qui regarde leur usage. Quand je vous dis donc que vous n'êtes que les dépositaires de vos biens, je ne prétends pas vous en contester la possession. Ils vous appartiennent, j'en conviens, puisque Dieu l'a ainsi ordonné, et ce serait un crime de vous les ravir ; mais ils ne vous appartiennent pas de telle sorte que vous soyez en droit d'en appliquer uniquement l'usage à vous-mêmes, au préjudice des autres et à leur exclusion.

Saint Chrysostome et saint Ambroise se sont déclarés pour cela, et je vous prie de les entendre. *Nos richesses, de quelque côté que nous les ayons reçues, doivent être regardées comme des biens du Maître que nous servons. S'il nous les a départies plus abondamment qu'à d'autres, il a eu ses raisons et ses vues ; mais constamment ce n'a pas été pour fournir aux frais de nos passions, ni à la dissolution de notre luxe : il nous a fait l'honneur de nous charger de leur économie, par une préférence glorieuse ; mais aussi, comme celui qui manie les finances du prince mériterait d'être châtié sévèrement, si, loin de les employer selon l'ordre qu'il a reçu, il les divertissait à ses fins, n'étant après tout que les receveurs du Roi des rois, si nous en prenons au delà des bornes d'une juste nécessité et d'un honnête appointement, nous contrevonons à ses ordres et nous irritons sa colère.* C'est saint Chrysostome qui parle ainsi. Messieurs ; écoutez encore saint Ambroise, qui ne s'en éloigne pas. *Riches de la terre qui, éblouis par l'éclat de votre fortune, vous prenez si souvent pour ce que vous n'êtes pas, ne vous souviendrez-vous donc jamais de ce que vous êtes ? De quelque distinction dont vous vous flattiez, vous n'êtes que les serviteurs de ce Père de famille dont toute la terre est l'héritage. Les richesses que vous avez, il ne vous les a pas tant données que confiées.*

Que si vous en abusez pour satisfaire les emportements de vos désirs, au lieu de les employer à l'entretien de votre maison, souvenez-vous qu'elles passeront bientôt, ces richesses étrangères, mais que vous demeurerez éternellement comptables de l'usage que vous en aurez fait à celui qui en est le légitime Seigneur. Cela dit aux riches du siècle que s'ils sont les maîtres de leurs biens, ce n'est qu'à l'égard des autres hommes qui n'ont pas droit de leur en disputer la possession ; mais qu'à l'égard de Dieu ils n'en sont que les dépositaires, qu'il les a chargés de leur administration, et qu'afin qu'elle soit équitable ils doivent en faire part aux pauvres en fidèles dispensateurs.

La raison fondamentale de tout ceci, car il est bon de remonter jusqu'à l'origine des choses, la voici, Messieurs, et je vous prie de me suivre dans le détail que j'ai à vous en faire. La providence du Créateur l'oblige à conserver l'être aux créatures à qui sa puissance l'a donné. Elle a dû, par conséquent, cette divine Providence, s'intéresser particulièrement à la conservation de l'homme, le plus noble ouvrage de ses mains. Or, la conservation de l'homme étant attachée aux biens de la terre, la Providence n'a pu prendre que deux voies pour l'assurer : ou l'égalité ou l'inégalité dans le partage de ces biens. Le premier dessein de la Providence fut véritablement pour l'égalité ; car, sans le péché du premier homme, l'usage des fruits de la terre n'aurait pas été moins commun que la respiration de l'air, ou que la lumière du jour. Mais l'inégalité s'étant introduite d'abord par l'usurpation des plus forts sur les plus faibles, la Providence de Dieu, toujours admirable et jamais surprise, sut, par une ressource digne d'elle, tourner ce désordre apparent à ses fins. Car de là premièrement elle a tiré la beauté, l'harmonie, la correspondance du monde, qui consistent dans cette diversité merveilleuse de conditions qui composent la société civile. Elle en a tiré le salut d'une infinité de personnes, dont les unes se sont sauvées par l'abondance, qui se seraient perdues dans la disette, et dont les autres se sont sauvées par la disette, qui se seraient perdues par l'abondance. Elle en a tiré deux ordres de vertus qui sans cela seraient demeurées inconnues : les unes éclatantes et illustres, comme la magnificence et la libéralité ; les autres sombres et obscures, comme la pauvreté et la patience. Mais ce qui fait à mon sujet, en permettant que les grands s'élevassent au-dessus des petits, le dessein de la Providence a été de substituer les riches en sa place ; elle s'est reposée par là sur eux de la conservation des pauvres, et elle a prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres.

Riches du siècle, grands de la terre, que cet ordre de la Providence vous est honorable et avantageux, si vous vouliez bien le comprendre ! car quelle plus grande gloire à un homme, que d'être le lieutenant de Dieu ? et vous l'êtes ; le ministre du Seigneur ? et

voilà votre état. Ce que Dieu pouvait faire immédiatement par lui-même, il veut le faire par vos mains ; c'est elles qu'il a choisies pour répandre par leur canal ses trésors sur les pauvres, qu'il lui serait si facile de secourir par d'autres voies. Mais de ce que vous venez d'entendre, apprenez aussi vos devoirs, et peut-être votre condamnation ; car il faut conclure de ce principe, par une suite nécessaire, ce que nous avons déjà dit tant de fois, mais ce qu'on ne saurait jamais assez dire : que les riches doivent moins se regarder comme les propriétaires que comme les administrateurs de leurs biens ; que de ces biens il ne leur appartient que ce qui est nécessaire pour leur personne et pour leur état, en demeurant dans les bornes chacun de sa condition ; que le surplus fait le fonds et le patrimoine des pauvres ; que s'ils les en frustrent par leur dureté, ils renversent les desseins de la Providence ; que par là, comme saint Ambroise le leur reproche, le blâme de leur inhumanité rejallit jusque sur Dieu même, puisqu'ils donnent lieu aux misérables de murmurer contre le ciel, qui semble les abandonner dans leurs besoins quand les riches qu'il en a chargés ne remplissent pas leurs devoirs. C'est là, ce me semble, établir la justice du pauvre, qui demande sur des titres incontestables. Cependant comme un des caractères de l'or et de l'argent est de communiquer une partie de la dureté qui fait sa nature à l'esprit et au cœur qui s'y attachent, et d'en fermer ainsi l'entrée aux raisons les plus évidentes, donnons un nouveau poids à ces raisons, et pour les faire mieux recevoir, montrons que les droits du pauvre s'accordent ici merveilleusement avec les intérêts du riche.

S'il ne devait rien revenir aux riches de la charité qu'ils font aux pauvres ; si les pauvres leur demandaient sans être en état de leur rendre, quoique la compassion et la générosité seules dussent engager les riches au soulagement des pauvres, je serais moins surpris de voir qu'ils les abandonnent. Mais il s'en faut bien que les choses soient en ces termes. Les pauvres n'exigent rien d'eux gratuitement ; ou plutôt, s'ils reçoivent, c'est pour leur rendre au centuple ; nouvelle considération qui doit nous faire acquiescer à la justice de leur cause, mais qu'il faut prendre de plus loin pour la mettre dans toute sa force.

Tout pécheur qui veut se sauver est dans l'obligation de faire pénitence, et plus il est grand pécheur, plus sa pénitence doit être grande. Or, sans offenser les personnes riches, je puis leur dire avec le respect que je dois à leur rang, mais avec la liberté que me donne mon ministère, que les grandes richesses se trouvent souvent impliquées avec de grands péchés ; car soit qu'on en examine l'acquisition, soit qu'on en considère la possession, soit qu'on en recherche l'usage ; il est rare qu'on les acquière sans injustice, qu'on les possède sans orgueil, et qu'on en use sans dissolution. Les

riches sont donc obligés à la pénitence, et à une pénitence plus rigoureuse; autrement il n'y a rien à espérer pour leur salut. Cependant, Messieurs, quelle pénitence peut-on attendre des personnes opulentes, si l'aumône n'y entre pas? Pensez-vous que quelques prières suffisent pour expier des péchés dont le nombre est comme infini, et la nature souvent monstrueuse! Mais quand des prières ferventes pourraient encore les effacer, cet homme, dont les revenus sont si considérables, trouve-t-il le loisir de prier au milieu des embarras de sa charge et de ses affaires? La mortification des sens est assurément un genre de pénitence excellent et exquis; mais si elle n'est pas absolument incompatible avec les richesses, elle est bien rare, elle est bien difficile. L'un allègue la délicatesse de sa santé, pour user, durant le carême des viandes que l'Eglise défend; si cette autre s'en abstient, elle est trop faible pour jeûner; ou bien enfin, lorsqu'il s'en trouve qui jeûnent, leurs tables sont si abondantes et si voluptueuses, qu'un seul repas les met hors de la nécessité, et souvent même dans l'impuissance d'en faire un second. Enfin quelle mortification rencontrer dans tout le cours de la vie de ces bienheureux du siècle, qui semblent avoir la fortune à leurs gages? Belles maisons, appartements commodes, grands équipages, domestiques nombreux, rien ne manque, ou plutôt tout conspire à flatter leurs sens et leur chair. Avec tout cela il faut faire pénitence, et une pénitence proportionnée aux dérèglements qui sont comme inséparables des richesses; où en prendre donc la matière? Je n'y vois de ressource que du côté de l'aumône; par elle, homme somptueux, tu peux réparer ta vanité, tes superfluités, ton luxe; par elle, chrétien sensuel, tu peux racheter la dissolution de tes plaisirs, l'inutilité de tes occupations, la mollesse de ta vie.

En effet, l'Ecclésiastique ne dit-il pas que *comme l'eau éteint le feu le plus ardent, ainsi la miséricorde envers les pauvres expie les péchés* (Eccli., III, 33). N'est-il pas écrit dans les Proverbes que *celui qui est libéral envers son prochain trouve Dieu libéral en son endroit* (Prov., XIX, 17), et que celui qui arrose par les influences de ses aumônes les nécessités des autres, sera arrosé lui-même des pluies de la grâce? Et par conséquent les saints docteurs n'ont-ils pas raison de dire que ce sont à proprement parler les pauvres qui donnent et les riches qui reçoivent? C'est, entre les autres, la réflexion de saint Augustin sur ces paroles de l'Apôtre : *Aidez-vous à porter les fardeaux les uns des autres avec une charité réciproque* (Galut., VI, 2). Quel est le fardeau du pauvre, demande ce grand docteur? ce sont ses misères; quel est le fardeau du riche? ce sont ses péchés. N'est-ce donc pas une justice que comme le pauvre décharge le riche du poids de ses iniquités devant Dieu, le riche de son côté porte du moins une partie de l'indigence qui accable le pauvre?

Mais prenez garde ici, Messieurs, car il y

a un piège secret où l'on pourrait se prendre; et si, sous prétexte qu'on assiste les malheureux, on prétendait avoir droit de continuer dans ses désordres, ce serait traiter Dieu comme si sa justice était à vendre. S'imaginer qu'en lui donnant de l'argent au même temps qu'on l'offense on pourrait acheter l'impunité de ses crimes, ce serait y mettre le comble, et se fermer absolument la porte de la miséricorde. Que personne donc ne s'y trompe; et quand nous disons après les divines Ecritures et les saints docteurs que l'aumône efface les péchés, comprenez que c'est parce qu'elle attire sur le pécheur la grâce qui le convertit. Comprenez, non que les pauvres, dont Dieu prend si hautement en main les intérêts, corrompent sa justice pour obtenir aux pécheurs le droit de persévéraler impunément dans leurs péchés; mais qu'ils forcent sa miséricorde de répandre sur eux des grâces assez abondantes, pour vaincre la malignité de leur état, pour en surmonter les tentations, pour en expier les excès, et pour en accomplir les devoirs. Mais aussi comprenez que si vous renvoyez sans soulagement le pauvre qui s'adresse à vous, il est bien à craindre que votre conduite ne soit une espèce de loi pour celui qui se déclare le protecteur et qui s'appelle le père des pauvres; il est bien à craindre que vous ne trouviez en lui la même dureté que vous aurez fait éprouver à vos frères; il est à craindre qu'il ne vous abandonne enfin dans vos désordres comme vous les aurez abandonnés dans leurs besoins. Et ne croyez pas vous mettre à couvert sous je ne sais combien de prétextes que vous alléguerez pour vous en défendre. Vous allez voir combien ils sont frivoles. Et c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT

Quoique ce soit déjà un grand préjugé contre les riches, que ce que nous avons dit pour les pauvres, ou plutôt quoique la justice des uns soit une manifeste conviction de l'injustice des autres, cette injustice toutefois se couvre de prétextes assez spécieux pour mériter que nous travaillions à les dissiper et à les détruire. Car l'avarice et la profusion, ces deux passions d'ailleurs si ennemies, se réconcilient ensemble, si j'ose le dire ainsi, pour fournir par des voies opposées cent mauvaises raisons aux hommes, dont l'illusion leur persuade que si, parlant en général, l'aumône est un commandement, eux, dans les circonstances particulières où ils se trouvent, sont infailliblement dispensés de lui obéir. Commençons donc par renverser cette excuse si ordinaire et si plausible, mais après tout si vaine et si frivole, à l'ombre de laquelle on croit mettre à couvert sa dureté pour les pauvres, en disant froidement qu'on a des enfants, pour qui on est obligé de travailler et à qui il faut consacrer les fruits de son économie.

Ce prétexte n'a pas échappé à la lumière des saints docteurs, ils l'ont vu dans toute sa force; mais loin d'y avoir égard, tous pé-

néralement l'ont condamné, comme une des plus fines illusions de l'avarice. C'est du moins le nom que lui donne saint Basile, dans cette invective véhémement qu'il nous a laissée contre les avarés opulents. Vous vous faites honneur, leur reproche-t-il du nom de vos enfants; mais sous ce voile vous satisfaites l'inclination de votre cœur. Oui, c'est ce cœur qu'il faut accuser d'une dureté dont il est le seul coupable, et non pas vos enfants qui en sont innocents. Quoi donc! mon frère, lorsque vous avez prié Dieu de donner sa bénédiction à votre mariage, n'a-ce été que pour vous soustraire par là au joug de l'Évangile? N'êtes-vous devenu père que pour cesser d'être chrétien? Et voulez-vous que vos plus proches soient vos plus grands ennemis, en vous fermant l'entrée du royaume des cieux, qui est principalement ouvert aux œuvres de miséricorde? A cela la cupidité, toujours ingénieuse dans ses défaites, voudrait bien répliquer qu'on ne songe à ses enfants que par un sentiment fort naturel, et par conséquent fort légitime. Mais saint Basile soutient que cet amour prétendu est souvent une haine véritable. Car savez-vous, demande-t-il à ces pères qui contrefont les tendres, savez-vous de quelle trempe sera l'esprit de vos enfants? Qui vous répond de leur conduite? Êtes-vous assurés qu'ils useront bien de ce que vous leur acquérez si mal? Sont-ils sages et vertueux? Ils auront toujours assez; sont-ils vicieux et déréglés? Ils en auront toujours trop. Prenez donc garde qu'en travaillant à les enrichir vous ne travailliez à les damner, et qu'en pensant leur amasser un trésor de prospérité vous ne leur amassiez un trésor d'iniquité. Prenez garde que, funestes tout à la fois à vous et à eux, vous ne vous attiriez une double condamnation; condamnation pour vos propres crimes, dont vous vous trouverez chargés; condamnation pour les crimes de vos enfants, qui vous seront justement imputés, comme à leurs premiers auteurs. En tout cas, poursuit saint Basile, votre âme ne vous est-elle pas plus proche que vos enfants? Et par conséquent, ne doit-elle pas vous être plus chère? Pourquoi donc ne lui laisser que la portion la moins considérable de vos biens? Il se pourra faire que vos enfants établissent eux-mêmes leur fortune par leur travail et par leur industrie. Mais si vous négligez le soin de votre âme, qui pensera à son salut? Et si elle vient une fois à se perdre, par quel secret en réparer la perte? Oh! que le saint homme Tobie était bien dans de plus beaux sentiments, lui qui laissa à son fils, comme par préciput de sa succession, ce précepte salutaire : *Faites l'aumône, mon fils; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez du peu que vous avez. Mais prenez bien garde surtout de ne détourner jamais les yeux d'aucun pauvre; car par là vous engagerez Dieu à ne détourner jamais aussi ses regards favorables de vous* (Tob., IV, 7-9).

Il y a plus, Messieurs, et quand ceci de-

vrait passer dans vos esprits pour un paradoxe, saint Cyprien prétend que plus le nombre des enfants est grand dans une maison, plus la charité doit être grande dans ceux à qui ils doivent le jour. Pourquoi cela? parce que plus il y a d'enfants, et plus il y a de personnes sur qui le père et la mère sont obligés d'attirer la bénédiction de Dieu, et plus il y a de personnes dont ils doivent expier les péchés, et plus il y a de personnes dans les salut desquelles leur salut est intéressé. Telle était la méthode de Job, qui, au rapport de l'Écriture (Job, 1, 5), offrait aussi tous les jours à Dieu autant de sacrifices qu'il avait d'enfants, proportionnant par une piété ingénieuse le nombre des victimes au nombre des personnes pour qui il avait à sacrifier. Mais parce que l'amour-propre, poussé par ces raisons, se retranche à dire qu'à la fin on pourrait préjudicier par là à ceux dont on doit assurer la fortune et qu'il est juste après tout d'appliquer ses épargnes et ses réserves pour fournir à la dépense sans laquelle ils ne sauraient ni s'avancer, ni se soutenir, saint Cyprien répond solidement que, dans cette occasion, la crainte est aussi mal entendue que l'amour; que non-seulement il n'y a rien à perdre, mais qu'il y a beaucoup à gagner pour les enfants, à qui l'on procure par les aumônes la protection et l'assistance d'un Père immortel et tout-puissant; que Dieu s'est engagé, sur la foi de sa parole, d'être leur tuteur et leur curateur; qu'un bien médiocre, sous la sauvegarde de la Providence, profite plus avec le temps qu'une opulence infinie que Dieu ne bénit pas. Et de vrai, combien de fortunes des plus éclatantes et des mieux établies, à parler humainement, sont fondues en aussi peu de temps qu'elles s'étaient formées; pendant qu'une infinité de maisons subsistent depuis longtemps dans une honnête médiocrité? D'ailleurs, est-il nécessaire de procurer à des enfants des emplois si éclatants et de leur laisser des successions si opulentes? Un peu moins d'ambition et tout en ira mieux. Enfin quel aveuglement de sacrifier son salut ou du moins d'en courir les risques pour des ingrats qui souvent ne vaudraient pas les soins qu'ils coûtent, quand il n'y aurait rien à craindre du côté de l'éternité? Car on sait bien comme vont les choses. Avides et affamés d'une riche succession, après avoir attendu la mort d'un père avec impatience, ils la voient venir avec joie, ils en portent le deuil avec plaisir, et souvent, pour toute reconnaissance, ils insultent à sa mémoire ou déshonorent son nom.

Pères et mères, si cela est, détrompez-vous d'une erreur qui peut-être jusqu'ici vous a paru si spécieuse, et gravez aujourd'hui profondément dans vos cœurs ces paroles de saint Augustin, plus belles encore qu'elles ne sont communes. Si la nature m'a donné deux enfants, je veux que l'aumône me donne Jésus-Christ pour le troisième. Je veux adopter mon Dieu au nombre de mes héritiers; je veux que mon Maître entre dans ma famille. Car quelle gloire et quel

bonheur, ou pour moi d'être le père de Jésus-Christ, ou pour mes enfants d'être ses frères ! Voilà donc, de ce côté-là, l'injustice des riches confondue. Examinons maintenant ce que la profusion semble dire en sa faveur.

Car elle éblouit du moins autant de gens que l'avarice, et voici à peu près le raisonnement qu'elle emploie pour les séduire. Si l'aumône est d'obligation, cette obligation ne tombe que sur le superflu, et ne touche pas le nécessaire. Or, dans la dépense que vous avez à soutenir, sans sortir hors de la sphère de votre naissance et de votre rang, à peine trouvez-vous le nécessaire, bien loin d'avoir du superflu : donc vous voilà pleinement affranchi de l'obligation de l'aumône. Pour ne rien outrer, il faut convenir qu'on peut maintenir sa qualité par une dépense raisonnable. Car, de vouloir ramener les choses à leur uniformité primitive, ce ne peut être tout au plus que la matière d'un beau souhait. Mais, sous ce prétexte, il ne faut pas se flatter qu'on soit en droit de consumer des biens immenses en des excès inutiles. Or, pour juger du milieu qu'il faut tenir dans cette rencontre délicate, ce n'est pas la passion qu'on doit prendre pour règle ; car elle est insatiable, elle ne dit jamais : c'est assez. Mais il faut consulter la prudence et la tempérance chrétienne, ces sûrs guides dans les voies du salut, et s'en tenir à leurs décisions. C'est à elles d'assigner des bornes au nécessaire, bornes que la volupté et la mollesse passent toujours. C'est à elles de trouver un fonds pour le superflu, fonds que le faste et la vanité ne trouveront jamais.

Sur cela, Messieurs, il faut que je vous fasse part d'une idée qui m'est venue à l'occasion d'un miracle fameux dont l'Evangile nous a conservé l'histoire. Pour rassasier cinq mille hommes de cinq pains, il fallut que le Sauveur changeât la nature des choses, par une transformation secrète, ou qu'il les multipliât par une nouvelle création. Or ce prodige surprenant, la tempérance éclairée par les yeux de la prudence, peut vous apprendre à l'imiter. Voulez-vous trouver du superflu pour le soulagement des pauvres, et changer la nature des choses ? Ce qui s'emploie tous les jours à tant de vains ajustements, à tant de parures inutiles, pour contenter la vanité et pour flatter la mollesse ; ce qui se dépense dans ces ameublements précieux qui ornent tant de maisons plus richement que nos temples ; ce qui se risque si souvent et si volontiers au jeu, faites changer tout cela de nature, convertissez-en du moins une partie en aumônes, et vous trouverez dans votre luxe des ressources inépuisables pour fournir aux frais de la charité, sans blesser les droits de la bienséance. Si l'on bannissait de sa table ces somptuosités énormes, si l'on retranchait quelque chose de ces magnifiques repas, ce qui ne sert qu'une fois au plaisir de cinq ou six personnes pourrait suffire à nourrir un grand nombre de pauvres pen-

dant plusieurs jours. *Combien cette garde-robe, disait saint Basile aux riches qu'il instruisait, cette garde-robe où vous laissez vos habits en proie à la poussière et aux vers, fournirait-elle, si vous vouliez, de secours contre la rigueur de la saison et contre la honte de la nudité ?* C'est donc injustement que les riches se prétendent privilégiés par cette mauvaise raison, que l'excès de la dépense ne laisse point chez eux de matière au superflu, puisque dans la vérité il ne tient qu'à eux d'en trouver, en se retranchant, je ne dis pas à une frugalité rigoureuse, ni à une épargne sordide, mais à une modération chrétienne et à une honnête retenue, qui, sans intéresser leur rang, accommoderait leurs affaires.

Reste encore une troisième sorte de prétexte, aussi peu favorable à la cause des riches, quoique, pour l'ordinaire, ils y fassent un grand fond ; et je ne sais si ce prétexte n'est point également l'ouvrage de l'avarice et de la profusion. Il y a peu de plaintes plus fréquentes et plus générales, disons encore plaintes qui soient mieux reçues que celles que les hommes de tous les temps ont faites de leur siècle, comme ceux de ce temps les font du nôtre. Admirateurs du passé, ils censurent le présent, et le temps où ils se trouvent est toujours, à les entendre, de tous les temps le plus fâcheux. Les charges croissent, dit-on, et les revenus diminuent ; tout dépérit, et rien ne rapporte. Tel a toujours été le style du monde dans tous les siècles. Dieu me garde d'insulter à la misère publique ; j'en suis pénétré de douleur, je la ressens vivement. Mais, en vérité, à voir la somptuosité et la dissolution qui règnent de nos jours, peut-on tenir ce langage ? Dans ces siècles prétendus bienheureux, où tout le monde vivait, à ce qu'il nous plaît d'imaginer, dans une si grande abondance, a-t-on jamais porté les choses à cet excès de magnificence où nous les voyons aujourd'hui ? Que diraient nos pères s'ils revenaient pour reconnaître leurs maisons, leurs meubles et leurs équipages ? Y trouveraient-ils quelque vestige de leur première simplicité ? Vous vous plaignez que les sources s'épuisent à mesure que les besoins augmentent ; mais en risquez-vous moins au jeu ? Vous nous parlez des misères qui croissent de jour en jour, et des affaires qui se multiplient à l'infini vous consomment en frais ; mais, malgré tout cela, retranchez-vous quelque chose de votre luxe et de vos plaisirs ?

Qu'il me soit donc permis de m'écrier sur cela, avec saint Augustin et saint Grégoire : O l'opprobre de nos jours ! ô la honte du christianisme ! On trouve de l'argent pour la vanité, et on n'en trouve point pour l'aumône. Nous laissons emporter au jeu sans peine ce que la charité ne peut nous arracher ; et dans le même temps que nous renvoyons les membres de Jésus-Christ, sous prétexte que les besoins domestiques ou les affaires de famille ne nous permettent pas de les soulager, nous portons sans hésiter, que dis-je ? nous prodiguons avec empresse-

ment à des suppôts de Satan des sommes considérables. Ah ! c'est ici véritablement qu'on serait en droit de dire avec une juste indignation ce que le traître Judas ne disait un jour que par hypocrisie : *Ut quid perditio hæc?* Eh ! pourquoi perdre tant de bien, en l'employant à tant de dépenses si mal entendues, si indignes, si opposées à l'esprit de la religion sainte que nous professons, pendant que plus de la moitié des pauvres de ce royaume, qui meurent de faim, en pourraient subsister ? De quoi manque-t-on donc en ce siècle ? De volonté, plutôt que de moyens. C'est l'avarice, c'est la profusion des riches qui fait, comme saint Ambroise le leur reprochait autrefois, la disette publique de leur abondance particulière.

Mais accordons qu'en effet on se trouve moins au large. Est-ce donc là une raison pour resserrer sa charité, ou plutôt n'en est-ce pas une pour en élargir les bornes ? ne faut-il pas que la miséricorde se réveille à la vue de la misère ? Quelle honte de se refroidir quand il faudrait se réchauffer ? Où est notre foi ? Où est notre confiance en Dieu ? Ah ! pour peu qu'il nous en restât, nous imiterions, dit saint Basile, nous imiterions les fontaines et les rivières qui ne se déchargent jamais, quoiqu'on y puise toujours, et qui même, plus on tire abondamment de leurs eaux, semblent les vouloir donner avec plus d'abondance. Que si la charité ne nous anime pas assez, l'humanité seule doit suffire pour nous confondre, car faut-il que les hommes soient plus impitoyables que les bêtes ! Les troupeaux de montons et les haras de chevaux, c'est saint Basile qui parle ainsi d'un ton de prophète, les troupeaux, les haras paissent dans les mêmes plaines, contents de ce qui leur suffit ; et des hommes, des hommes, par une cruauté dénaturée, ne feront point de part à leurs frères des choses qui d'elles-mêmes sont communes ! Et comme si tout allait leur manquer, plus ils voient les autres souffrir, moins ils soulagent leurs souffrances ! Mais, bien loin de faire un si faux raisonnement, voici comme il faudrait raisonner : les nécessités sont pressantes, donc les aumônes doivent être abondantes ; beaucoup de gens pâtissent, donc beaucoup de gens y doivent compatir ; le nombre des pauvres est grand, donc l'effort de la charité ne doit pas être médiocre.

Je touche ici, Messieurs, une nouvelle injustice des riches, dans laquelle il n'y en a guère qui ne trempent, et de laquelle cependant il y en a peu qui s'accusent. Car ce que je vous prie de bien comprendre, ce n'est pas seulement une injustice de ne rien donner du tout, c'en est une de ne pas donner assez. Et selon la maxime de saint Grégoire, dont les riches doivent se faire un principe de conduite, il ne suffit pas de donner peu, quand on est obligé de donner beaucoup ; la mesure des richesses doit être celle des aumônes. Sur cela, je ne craindrai pas de faire à la plupart de ceux qui m'écou- tent les reproches que saint Augustin fai-

sait aux riches de son siècle : Vous vous souvenez trop de vos aumônes, et vous oubliez trop vos péchés. Vous recueillez soigneusement les petits grains de vos charités, vous les grossissez, vous les entassez les uns sur les autres, comme pour vous mettre là-dessous à couvert de la colère de Dieu, et vous ne jetez point les yeux sur ces montagnes d'iniquités que vous accumulez sans cesse. Vous dites assez en vous-même : Combien y en a-t-il qui ne sont pas si charitables que moi ? Mais vous ne vous dites point : Combien y en a-t-il qui ne sont pas si coupables que moi, combien y en a-t-il, qui n'y sont pas obligés par tant de titres que moi ? Dans la passion de vous enrichir, vous ne mettez point de bornes, et quand il est question de donner, vous vous bornez aussitôt. Qu'on veuille reprendre dans cet homme l'excès de ses folles dépenses, qu'on représente à cette femme qu'elle risque trop au jeu ; fiers l'un et l'autre également, et piqués de cet avis comme d'une sensible injure, ils ne manquent pas de répondre qu'ils sont d'une qualité à le faire, et qu'ils ont du bien pour cela. Mais s'agit-il de contribuer aux libéralités publiques, d'arrêter un fonds, et de fixer une somme pour l'aumône ? Les lâches oublient leur rang, et ils ne rougissent point de faire un aveu de leurs besoins. Ils ne sont pauvres que pour les pauvres, et ils ne se souviennent de leur indigence que quand il faut exercer la charité. Ainsi se dépensent des biens immenses, ainsi se jouent des sommes excessives, comme une bagatelle, et l'on regarde comme l'effort d'une charité héroïque quelques menues libéralités. Or n'est-ce pas faire une injustice qui crie ? Est-ce ainsi qu'il faut partager Jésus-Christ ? Est-ce ainsi, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ nous a partagés ? Il nous a aimés, continue-t-il, lorsque nous étions ses ennemis. Il nous a réconciliés avec son Père lorsque nous étions plus indignes de son amour.

Ah ! Messieurs, ne passons pas légèrement une réflexion qui, toute simple qu'elle est, devrait être si touchante, et en même temps si efficace pour vous persuader ce dont je tâche au moins de vous convaincre. Et souffrez que pour vous rafraîchir, en finissant, l'idée de ce que je vous ai proposé dès l'ouverture de ce discours, je vous remette devant les yeux la conjoncture du temps où nous entrons et que je la fasse servir à réveiller notre charité de cette léthargie profonde où nos passions la retiennent comme assoupie. Considérons déjà par avance Jésus-Christ dans l'état où il va se présenter aux yeux de notre foi, et faisons-en le modèle et le motif de nos aumônes. Sur la croix, il va nous donner jusqu'à la dernière goutte de son sang. Dans les sacrements que nous nous proposons de recevoir, il va nous offrir tous les trésors de ses mérites. Se pourrait-il donc faire que nous demeurassions insensibles à une charité si achevée ? Refuserions-nous de donner une partie de nos biens à celui qui donne sa vie pour nous ? Aurons-

nous le cœur, ou de ne rien donner, ou de ne donner que peu, lorsqu'on nous fait des présents si magnifiques ? Ah ! notre reconnaissance ne devrait-elle pas aller jusqu'à nous faire chercher les occasions de rendre à ce Dieu d'amour sang pour sang et vie pour vie ? Mais si nous ne sommes pas assez heureux pour lui faire un tel sacrifice, sacrifices-lui du moins, dans la personne des pauvres, quelque partie de ces richesses périssables, qu'un accident peut nous ôter, ou qu'en tout cas la mort doit nous ravir ; surtout dans l'assurance que la mesure de notre charité sera la mesure de la gloire qui nous est préparée, et que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

Du zèle pour les intérêts de Dieu.

Scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me.

Il est écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré (Jom., II, 17).

Le prophète Elie fuyant la persécution de la plus méchante princesse qui régna jamais sur Israël, comme il se fut retiré dans une caverne éloignée pour se mettre à couvert de sa colère, l'Esprit de Dieu lui demanda de quoi il s'occupait dans cette demeure sombre : *Que faites-vous là, Elie ? Ah ! Seigneur, lui répond-il, je suis hors de moi-même ; dans l'abattement où vous me voyez, une sainte fureur me transporte ; vos lois violées, vos autels démolis, vos prophètes massacrés m'ourent, me percent et me consomment. Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées* (III Reg., XIX, 9, 10). Que ne suis-je assez heureux, mes frères, pour sentir au moins quelques étincelles du feu qui dévorait ce grand homme ! Peut-être qu'embrasé de ses flammes, je les pourrais faire passer jusqu'à vous. Je sais bien que la Providence nous a épargné le malheur de naître dans un pays et dans un siècle où nous eussions la douleur de voir renverser les temples et égorger les ministres du Seigneur. Mais si ces grandes impiétés ne frappent pas aujourd'hui nos yeux, il y a d'autres objets qui, pour être moins éclatants, ne méritent pas moins de réveiller l'ardeur de notre zèle. Les maximes de l'Evangile méprisées ouvertement de la plupart des fidèles avec une licence effrénée ; la corruption qui règne dans tous les États, sans qu'il y ait plus de bornes qui la retiennent ; le vice adoré presque partout à la honte de la religion ; la gloire de Dieu foulée aux pieds, son nom déshonoré, ses intérêts abandonnés ; n'en est-ce pas assez pour nous inspirer des sentiments semblables à ceux d'Elie, et pour nous tirer du cœur des plaintes aussi amères que les siennes ? Cependant où sont ceux à qui la vue de ces désordres fasse naître la moindre douleur ? Froids et indifférents pour les intérêts de Dieu, nous n'avons de l'empressement et de la

autant que nous apportons de lâcheté à défendre son parti, autant témoignons-nous d'ardeur dans les choses qui nous touchent. Voilà le renversement monstrueux que la cupidité fait régner dans le monde, renversement que le Fils de Dieu condamne hautement aujourd'hui par la conduite qu'il tient dans l'Evangile. On a vu cent fois en d'autres occasions le monde se déclarer contre lui, le charger d'outrages, jusqu'à lui reprocher en face qu'il s'entendait avec le prince des ténébres, et l'on a vu en même temps ce miracle d'humilité, se faisant un rempart de sa patience contre tous ces opprobres, s'en montrer aussi peu ému que s'ils ne le regardaient pas, ou n'y répondre qu'avec la douceur d'un agneau. Mais ici, touche-t-on à l'honneur de son Père, manque-t-on au respect qui lui est dû dans son temple, cet Agneau se change en lion, il s'arme d'un fouet pour en chasser les profanateurs, il renverse les tables des changeurs et jette leur argent par terre ; sans que ni le respect pour les personnes les plus sacrées, ni la crainte des périls les plus évidents auxquels son zèle l'expose puisse en refroidir les ardeurs. O mes frères ! le grand exemple, et qu'il nous apprend admirablement de quel air nous devons agir dans les intérêts de Dieu, et dans nos propres intérêts ! Ce sera donc une si importante matière dont je ferai le sujet de ce discours : chaleur pour les intérêts de Dieu, modération pour nos propres intérêts. Avoir pour les intérêts de Dieu l'empressement que nous avons eu jusqu'ici pour les nôtres : avoir pour nos intérêts l'indifférence que jusqu'ici nous avons eue pour ceux de Dieu. Ne perdez rien, s'il vous plaît, d'une instruction qui peut d'une main rallumer votre zèle, et de l'autre amortir votre cupidité. Car voilà où tout ce discours doit tendre, quand nous aurons imploré le secours de celle qui ne brûla jamais que du désir de la gloire de Dieu, et qui s'oublia toujours elle-même. Ave, gratia plena.

PREMIER POINT.

Il se présente d'abord à mon esprit deux considérations à faire sur la chaleur avec laquelle il faut se déclarer pour les intérêts de Dieu, partout où sa gloire l'exige : les motifs qui doivent nous y animer et les modèles qui doivent nous y servir de règle. Quant aux motifs, car j'ai de l'impatience d'entrer dans une si grande matière, on ne peut pas en trouver de plus pressants, puisque d'un côté il n'y a rien ni de plus digne de l'homme, ni de plus avantageux à l'homme, que de brûler de ce zèle ; et que d'ailleurs il n'y a rien ni de plus honteux pour l'homme, ni de plus funeste à l'homme que de n'en brûler pas.

Je dis en premier lieu que le zèle de la gloire de Dieu est la chose du monde la plus digne de l'homme. Car il est à remarquer, Messieurs, que Dieu nous a mis entre les mains sa gloire comme un dépôt ; lui qui pourrait la sauver quand on l'attaque, ou la venger quand on l'a offensée, il nous laisse

ce soin comme à des ministres fidèles, sur qui il se repose de ses intérêts. Nous devons donc nous dire à nous-mêmes ce que le pape saint Léon écrivait autrefois à l'impératrice Pulchérie, et ce qu'il lui mande au sujet de l'hérésie qui s'éleva de son temps dans la ville de Constantinople : Il faut nous l'appliquer dans toutes les occasions où nous voyons que le monde s'en prend à Dieu : *Dignum gloriæ vestræ est ut error auferatur*. C'est ici une entreprise digne d'un homme chrétien, de lever le masque et de montrer qui je suis ; il est de la gloire du serviteur de ne pas trahir celle de son maître ; puisqu'on ose bien s'attaquer ouvertement à lui, je dois me déclarer hautement pour lui ; il faut que dans le débordement général du vice, non content de n'y pas tremper, je fasse tous mes efforts pour en arrêter le cours. Voilà ce que j'appelle des sentiments dignes de l'homme. Mais quoique l'obligation en tombe généralement sur tout le monde, je veux bien avouer cependant qu'elle regarde particulièrement ceux qui se trouvent revêtus d'un caractère qui les distingue ; les ministres des autels, les puissances de la terre, les juges, les magistrats, les maîtres, les pères de famille. Car ce que saint Augustin a dit des rois en particulier, s'adresse dans un sens à tous ceux qui, par la situation de leur état, ont quelques prééminences qui les relèvent au-dessus des autres. Il est du devoir des rois, dit ce grand docteur écrivant contre Cresconius, d'être plus jaloux de voir fleurir la religion que leur empire. Ils ne sont rois que pour cela, c'est dans cette vue que Dieu leur a mis le sceptre en main. Ainsi doit raisonner à proportion tout homme qui, par l'éclat de sa naissance ou par l'ordre de la Providence, se trouve constitué en quelque dignité. Pourquoi Dieu m'a-t-il fait grand ? Pourquoi occupé-je cette place dans l'Eglise, à la cour, dans l'épée, dans la robe, dans le monde, dans ma famille ? C'est pour appuyer le bien, et pour éprimer le mal dans toute l'étendue de mon ressort. C'est pour faire servir mon autorité à la gloire de celui qui me l'a confiée. C'est pour porter ses intérêts avec une fermeté d'autant plus grande, que le rang où il m'a mis est plus élevé. Il y a bien de la différence, dit saint Augustin dans un autre endroit, entre ce que les chrétiens doivent à Dieu comme hommes et ce qu'ils lui doivent comme grands. Comme hommes, ils s'acquittent de leur devoir s'ils mènent une vie qui soit conforme à ses lois. Mais pour s'en acquitter comme grands, ce n'est pas assez qu'en particulier leur conduite soit irrépréhensible, ils ont à reprendre ceux qui leur sont soumis, et ils doivent faire leur affaire propre de leurs désordres, quand ils peuvent y remédier. Que si des considérations puissantes viennent s'opposer à eux dans un dessein si beau ; si l'espérance d'un côté, si la crainte de l'autre, et peut-être toutes les deux leur représentent que le bien de leurs affaires ne leur permet pas d'embrasser si chaudement celles de Dieu ; qu'autrement, et en se déclarant contre ses ennemis, ils pourront

s'en faire à eux-mêmes ; qu'ils se souviennent que non-seulement leur devoir les engage à prendre ce parti, mais qu'ils y trouveront leur avantage, et qu'il n'y a point de récompense qu'un si beau zèle ne soit en droit de se promettre.

Nous en avons un exemple mémorable dans le chapitre vingt-cinquième des Nombres. Pendant que les Hébreux séjournaient parmi les Madianites, l'un d'entre eux lia un mauvais commerce avec une femme du pays et il eut même l'effronterie de le faire éclater publiquement aux yeux de tout le peuple. Phinées, offensé d'une action si infâme, qui scandalisait ses frères, et plein d'une sainte indignation à la vue de l'outrage que cela faisait à Dieu, prend un poignard, court à la vengeance et immole d'un même coup ces deux victimes d'impureté à la gloire du Dieu vivant qui en était si honteusement offensé. Que dit Dieu à Moïse sur cette action si hardie et si extraordinaire ? Le fils d'Eléazar vient de venger mes intérêts, son zèle l'a transporté dans une occasion délicate où il s'agissait de ma gloire. *Allez, Moïse, dites-lui que je n'en serai pas ingrat ; que dès ce moment je le choisis pour le souverain pontife de mon peuple, et que je veux que cette dignité passe à tous ses descendants (Num., XXV, 11)*. C'est ainsi que Dieu sait récompenser ceux qui le servent. Lui-même le proteste ailleurs : *Je ferai part de ma gloire à ceux qui s'en montreront les défenseurs ; quiconque aura soin de l'honneur de mon nom, je le comblerai moi-même d'honneur (I Reg., II, 30)*. Après cela serons-nous assez lâches pour demeurer insensibles aux injures qu'on fait à Dieu, par une mauvaise politique, et ne comprendrons-nous jamais que, bien loin de ruiner nos affaires, comme la prudence de la chair nous le persuade souvent, en travaillant à sa gloire nous travaillions à la nôtre.

Mais parce que ces considérations, toutes pressantes qu'elles sont, ne font peut-être pas sur nous toute l'impression qu'on en pourrait attendre sur des cœurs nobles et généreux, prenons la chose d'un autre biais et voyons quelle honte c'est à l'homme de regarder d'un œil indifférent les injures qui s'adressent à Dieu, et de quels châtimens est menacée une indifférence si criminelle : autre espèce de motifs sur lesquels je vous prie de renouveler votre attention.

Pour la honte, que peut-on concevoir de plus indigne de l'homme que d'abandonner lâchement le parti de la vérité et de la justice en faveur du mensonge et de l'iniquité ? Nous appelons Dieu notre père, et il l'est en effet. Faut-il donc que des enfants ferment les yeux aux outrages dont on charge un si bon père ? Le verront-ils entre les mains de ses plus mortels ennemis servir de jouet à leur cruauté et à leur insolence, sans s'opposer ou du moins sans crier au secours ? Je ne puis sur cela m'empêcher de vous faire part d'un trait d'histoire que j'ai trouvé dans saint Augustin. Il y avait, au rapport de ce grand homme, un insensé de

son temps qui, par une stupidité plus que brutale, riait le premier des injures les plus atroces dont on prenait plaisir à le charger. Mais du moment qu'on s'attaquait à Dieu dans sa présence, sortant comme d'un profond assoupissement, vous l'eussiez vu changer de visage et s'irriter à l'heure même, jusque-là qu'il n'épargnait pas son propre maître, et qu'il le poursuivait à coups de pierres toutes les fois qu'il lui échappait quelque chose contre Dieu. Un insensé avoir pour son Dieu ce respect, cette tendresse, ce zèle ! Et des hommes avec tout leur bonsens, si éclairés partout ailleurs, ne seront qu'en cela stupides ! Cela se peut-il imaginer ? Hé quoi ! s'écrie saint Ambroise, si vous aviez un domestique qui vous fût cher, ce serait un misérable et un infâme, s'il souffrait qu'on déchirât votre réputation ou qu'on enlevât votre bien sans former aucune résistance. Dieu, poursuit saint Ambroise, nous accable de bienfaits. C'est par lui que nous respirons, c'est son pain que nous mangeons. Ah ! ne faut-il donc pas que par reconnaissance nous nous opposions à tout ce qui s'élève contre lui ? Et si nous sommes assez faibles pour dissimuler les injures qu'on lui fait, quelle ingratitude est la nôtre ?

Il me semble toutefois que la crainte des supplices que Dieu réserve dans les trésors de sa colère à ceux qui laissent impunément violer la majesté de son nom, cette crainte, dis-je, doit encore plus puissamment nous tirer d'une léthargie si criminelle et si honteuse. L'Ecriture nous fournit un exemple merveilleux, dans le premier livre des Rois, pour appuyer cette réflexion : c'est dans la personne du grand prêtre Héli, père malheureux de deux fils déréglés, mais trop indulgent et trop mou dans la correction de leurs déréglemens. Car écoutez ce que lui dit le Dieu d'Israël par un de ses prophètes : *Vous avez montré plus de respect pour vos enfans que pour moi ; votre indulgence pour leurs déréglemens l'a emporté sur le zèle que vous deviez avoir pour ma gloire ; pour ménager leur délicatesse, vous avez abandonné mes intérêts ; père cruel envers eux par trop de tendresse, mais ministre indigne de moi par trop d'indifférence ! Eh bien ! je saurai m'en venger ; mais ce sera avec tant d'éclat, que les plus hardis en frémiront d'horreur ! J'ôterai à votre maison la souveraine sacrificature ; j'exterminerai vos enfans dans la force de leur âge, et je jure que ma colère sera si constante à persécuter votre postérité, par tous les châtimens imaginables, qu'il n'y aura point de victimes capables d'en apaiser la fureur. Car je veux bien que toute la terre sache que je couvrirai d'une confusion ineffaçable et d'une infamie éternelle tous ceux qui ne ménagent pas les droits de ma gloire. Que ne devons-nous donc point faire pour détourner loin de nous des menaces si foudroyantes ?*

Après avoir envisagé les motifs qui doivent nous porter à défendre la cause de Dieu, étudions les modèles sur lesquels il faut nous régler pour embrasser cette défensive avec toute l'ardeur qu'elle mérite. De

ces modèles j'en trouve les uns hors de nous, les autres au dedans de nous. Hors de nous : voyez comment se sont gouvernés ces grands hommes de l'ancien et du nouveau Testament. Voyez avant la venue du Messie les patriarches et les prophètes, les prêtres et les rois. Voyez ce qu'ont fait un Moïse, un Elie, un David, un Malathias. Mais depuis la publication de l'Evangile, voyez les apôtres et les martyrs ; voyez des princes et des empereurs, des hommes et des femmes, des personnes du premier rang et du commun du peuple : plutôt que de souffrir que l'on insultât à Dieu, les uns ont exposé leur fortune et les autres leur vie ; ils n'ont épargné ni leurs amis, ni leurs proches : rien n'a été capable de les ébranler. Il me semble que saint Basile nous a admirablement dépeint les beaux sentimens où étaient ces âmes courageuses, dans la réponse qu'il fit au premier ministre de l'empereur Valens. Comme cet homme surpris de la liberté avec laquelle lui parlait ce grand évêque, lui témoignait avec colère qu'il n'avait encore trouvé personne qui eût osé lui tenir des discours si hardis, Basile lui répondit, selon le témoignage de saint Grégoire de Nazianze : *Dans toutes les choses où la gloire de notre Maître n'est point intéressée, nous faisons profession d'être doux, humbles et soumis, non-seulement à l'égard des personnes de votre rang, mais jusqu'aux plus abjects et aux plus méprisables ; mais là où l'honneur de Dieu est compromis, c'est pour lors que, fermant les yeux à tout le reste, nous n'envisageons que lui seul ; il n'y a ni considération, ni crainte qui puisse nous émouvoir.* Voilà, Messieurs, ce que vous devez sans cesse vous mettre devant les yeux, en vous reprochant secrètement à vous-mêmes : si des hommes comme moi ont tout risqué pour les intérêts de Dieu, ne suis-je pas bien malheureux de ne pas prendre ses intérêts, lorsqu'il y a si peu à risquer ? Mais quand il devrait m'en coûter quelque chose, quand cela m'attirerait des affaires, quand ma réputation en aurait à souffrir, quand j'exposerais ma fortune, que me disent les grands exemples que je vois, et puis-je ne pas suivre des modèles si achevés ?

Peut-être me repartirez-vous qu'il n'appartient pas à tout le monde de marcher sur les pas des héros ; que ces hommes illustres passant la portée du commun, tout ce que nous pouvons leur donner, c'est de l'admiration et des louanges. Hé bien ! rentrons dans nous-mêmes, pour y chercher chez nous des modèles qui nous soient plus proportionnés. Renonçant donc à tout le reste, je ne vous demande que deux choses ; ou que vous ayez pour Dieu la même ardeur que vous avez pour tout ce qui vous touche ; ou que vous fussiez pour Dieu ce que vous exigez que vos amis fassent pour vous. Et ceci est considérable ; car premièrement est-ce trop vous demander que de vous renvoyer à vous-mêmes, et de vous proposer votre passion pour règle de votre devoir ? Quand on vous choque dans vos droits, soit effectifs

ou prétendus, comment vous comportez-vous? Vous osez tout, vous remuez tout, vous vous plaignez, vous vous empressez; s'il faut de la vigueur, vous en avez; s'il faut de l'adresse, vous n'en manquez pas. Allez, mon frère, consultez bien cette passion, et ce qu'elle vous suggère pour vos intérêts, faites-le pour les intérêts de Dieu.

En second lieu, ai-je poussé trop loin les choses, quand je vous ai demandé ce que vous demandez de vos amis? Qu'une affaire vous arrive ou dans votre honneur ou dans vos biens, qu'attendez-vous de ceux avec qui l'amitié vous a unis et sur qui vous avez compté? Ce n'est pas assez que dans ce malheur ils ne vous insultent point, ce n'est pas même assez qu'ils en soient touchés et qu'ils vous plaignent; vous prétendez que, faisant une profession ouverte d'être à vous, ils embrassent votre parti sans déguisement et sans feinte, qu'ils emploient leur crédit avec chaleur et avec force, en un mot, qu'ils ne ménagent rien pour vous servir. Si donc vous vous promettez ce zèle de vos amis, pouvez-vous le refuser à celui que vous avez tant de raisons d'aimer, à cet ami par excellence qui ne vous a jamais manqué au besoin? Si la neutralité vous est insupportable dans les occasions où vous vous êtes persuadé qu'on devait se déclarer pour vous, quelle apparence de demeurer neutre entre Dieu et ceux qui l'offensent? Si vous savez si bien ce qui vous est dû, et si même vous exigez souvent ce qu'on ne vous doit pas, pourquoi de vos propres principes ne vous ferez-vous pas à vous-même une loi de traiter Dieu comme vous voulez qu'on vous traite? J'ai honte de me rabaisser jusque-là: car faut-il, Seigneur, vous mesurer sur ce pied, vous qui, étant d'une élévation infinie au-dessus des choses du monde, méritez en tout une préférence infinie? Cependant, ô mon Dieu, bien loin de cette préférence, on ne vous donne pas même l'égalité.

En effet, chrétiens, quoique des raisons si fortes nous conviennent de brûler de zèle pour l'honneur du Dieu des armées, ne sommes-nous pas tout de glace partout où il s'agit de le défendre? Tertullien a dit que dans les rencontres où la majesté du prince se trouvait violée, tout homme était naturellement soldat et que personne ne pouvait se dispenser de courir aux armes pour en venger les injures. Dieu est le Roi des rois. A toute heure on voit éclore des attentats qui s'en prennent à sa majesté sacrée. Mais au lieu de courir aux armes, qui s'empresse de faire un pas pour une cause si juste? Ah! bien loin de s'empresser, on se fait un point de sagesse d'être froid et indifférent. Un prélat dans son diocèse, un pasteur dans sa paroisse, un gouverneur dans sa province, un juge dans sa compagnie, un père dans son domestique, un honnête homme dans le monde, chacun affecte un silence qui s'appelle prudent sur mille choses où l'intérêt du Seigneur demanderait qu'il parlât. Pourquoi me faire des affaires? Je chagrinerai celui-ci, j'offenserai celui-là, je perdrai un

ami, je m'attirerai un ennemi, on me prendra pour un critique, je passerai pour indiscret; il faut temporiser, la chose aurait trop de suites. Ainsi raisonne tous les jours la politique du siècle; ainsi prétend-on justifier cette malheureuse neutralité avec laquelle on se persuade qu'on peut contenter Dieu et le monde, quoique souvent on ne contente ni l'un ni l'autre.

D'autres plus hardis, mais plus sincères, avouent franchement qu'ils ne veulent point entrer dans ces sortes de différends. Ils diraient volontiers comme cet impie de l'ancienne Rome : *Deorum injuriæ diis curæ* : que les dieux vengent, s'ils veulent, les injures qui leur sont faites; pour moi, je n'y prends point de part. C'est leur démêlé, qu'ils le vident; s'ils souffrent ces désordres, je puis bien les souffrir; et pourquoi me tourmenterai-je pour y remédier, si eux-mêmes n'y remédient pas? Voilà comme par des chemins différents nous tombons dans le malheur que déplorait autrefois saint Jérôme : *Nous faisons une guerre ouverte à nos ennemis; rien ne saurait nous réconcilier avec eux, c'est une haine implacable; et nous montrons bon visage à ceux dont l'impiété ose s'en prendre à Dieu même! Non-seulement nous les tolérons, souvent nous leur applaudissons, quelquefois même nous les soutenons*. Combien de libertins dans le monde à qui les meilleures maisons sont ouvertes? Combien de gens sans religion qu'on se fait honneur de voir, parce qu'ils ne sont pas sans esprit? Qu'ils fassent servir les choses les plus saintes de matière à leurs railleries, si on n'approuve pas entièrement leurs discours, leur personne divertit, et on l'aime. Entre parents, entre amis, je serais infini si je voulais rapporter tout ce qui se souffre par une connivence criminelle au préjudice de la gloire de Dieu. Des enfants seront des impies sans qu'on fasse semblant de le voir. Une femme se plongera dans le luxe, et l'on permettra tout à sa passion. Celui-ci se jouera du nom de Dieu dans ses blasphèmes; celui-là n'aura ni conscience, ni pudeur, sans qu'on leur en parle jamais, parce que ce sont gens de bon commerce, et qu'on est bien aise de ménager. Ainsi pouvons-nous faire, à la honte de ce siècle, les mêmes plaintes que la douleur arracha autrefois à Salvien : *Solus in contemptu videtur Deus*. Il n'y a point de malheureux qui voie son honneur exposé en proie à la rage de ses ennemis avec une impunité plus publique que le Dieu du ciel et de la terre. Et de vrai, si l'on choque les droits du prince, il sait bien en tirer raison, une armée répare bientôt avec le fer et le feu le tort qu'on a voulu lui faire. Quela réputation d'un particulier soit attaquée par des paroles offensantes, quoique ce ne soit que des paroles, il trouve des tribunaux tout prêts à lui en faire justice. Vous êtes le seul, ô mon Dieu, qu'on foule impunément aux pieds. On profane vos temples par des irrévérences horribles; on fait de vos solennités ou des jours de plaisir par des parties de divertissement, ou des jours de travail par un commerce

presque public ; on tient des lieux infâmes, où se sacrifie ostensiblement au démon de l'impureté des victimes malheureuses de l'intempérance publique. Cependant où est l'ordre qu'on y apporte, ou du moins où est le zèle avec lequel on tient la main à cet lordre?

Ah ! prêtres du Seigneur, où êtes-vous ? Juges de la terre, que faites-vous ? pères et mères, à quoi pensez-vous ? Maîtres, que dites-vous ? Prêtres, cette élévation où vous êtes au-dessus des autres ; juges, cette autorité que votre charge vous met entre les mains ; pères et mères, ce rang que vous tenez dans vos familles ; maîtres, cet empire que vous avez sur vos gens, est-ce là comme vous les employez pour la gloire du Dieu, de qui vous les tenez ? Mais vous-mêmes, mes frères, vous autres qui n'avez point de caractère particulier qui vous relève, ne vous croyez pas sur cela hors de l'obligation d'avoir du zèle ; car dès là que vous êtes chrétiens, ou même dès là que vous êtes hommes, ce feu doit vous embraser. Je n'ose pas véritablement vous proposer ici ce que saint Chrysostome disait autrefois au peuple qu'il instruisait : Quand vous voyez un impie faire servir le nom de Dieu à ses blasphèmes, couvrez-lui la joue d'un soufflet, et par un coup si hardi sanctifiez votre main. Si pour tirer raison de cette injure on vous appelle devant les tribunaux de la justice, avouez franchement le fait et dites pour toute défense : Il profanait le nom de Dieu, et je n'ai pu l'endurer. Car puisque c'est un crime punissable de perdre le respect qu'on doit aux puissances de la terre, que ne méritait point celui qui s'attaquait au Roi du ciel ? Non, Messieurs, je n'ai garde de porter les choses jusqu'ou à un si grand saint les a poussées. Mais j'ai droit de vous dire avec saint Augustin : Où il va de l'honneur de Dieu, faites tous les personnages imaginables ; empêchez, arrêtez, intimidez, flattez, à proportion de ce que vous êtes et de ce que les autres sont ; mettez tout en usage, prières, commandements, caresses, menaces, plutôt que de souffrir tranquillement qu'on outrage celui dont la gloire vous doit être si chère : *Prohibe quos potes ; terre quos potes ; quibus potes blandire ; noli quiescere*. Et si avec tous vos soins vous n'avez pas la consolation de réussir, ou si vous ne pouvez faire autre chose, pénétré de douleur, dites avec le prophète : *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei* (Psal. CXVIII, 139) : Seigneur, mon impuissance vous est connue, mais vous connaissez aussi ma douleur, et vous voyez que je sèche de regret et d'ennui de ce que vos ennemis et les miens ne tiennent compte ni de vos lois, ni de mes conseils. Voilà pour les intérêts de Dieu : passons aux nôtres. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Saint Chrysostome, faisant réflexion sur la modération avec laquelle le Fils de Dieu reçut la plus sensible de toutes les injures,

quand d'une main exécration un scélérat osa frapper ce visage auguste que les anges ne regardaient qu'en tremblant : *Voyez, dit-il, le Seigneur de toute la terre : il ne dédaigne pas de se justifier auprès d'un esclave, après en avoir reçu un soufflet, pour nous apprendre, à nous qui ne sommes rien, à ne nous emporter jamais, non pas même contre les outrages des hommes, et à défendre nos droits sans aigreur, lors même que la justice est ouvertement pour nous*. Dieu, poursuit ce Père, a vengé autrefois les injures qui ont été faites à ses serviteurs, et maintenant il pardonne celle qui est faite à sa personne. Nous voyons dans l'Ecriture qu'un roi impie ayant étendu le bras pour commander qu'on arrêtât un prophète qui le reprenait, son bras sécha à l'heure même (III Reg., XIII, 4) ; et ici la main sacrilège de cet homme abominable ne sèche point. Que veut dire cette conduite ? Par là, conclut saint Chrysostome, le Sauveur nous apprend que comme il venge les injures qui sont faites aux autres, et qu'il oublie celles qui s'adressent à lui-même, nous devons à notre tour être délicats sur les intérêts d'autrui, et modérés sur les nôtres. Je dis modérés sur les nôtres, et c'est la seconde proposition que j'ai à vous expliquer.

Véritablement si nous avions pour notre maître le respect qui lui est dû, son exemple suffirait pour nous inspirer cette retenue ; nous n'aurions qu'à étudier la vie de cet Homme-Dieu, et partout nous y trouverions des monuments admirables d'un désintéressement général. Mais parce que pour nous flatter dans nos faiblesses nous nous disons que le Sauveur a porté les choses à un point de perfection où notre imitation ne peut atteindre, si nous ne nous rendons pas à son exemple, écoutons du moins la raison.

En premier lieu, je soutiens que nous devons être extrêmement réservés sur le chapitre de l'intérêt propre, parce qu'une juste défiance de nous-mêmes doit raisonnablement nous faire appréhender de passer les bornes, et de donner dans l'excès, si nous sommes trop attachés à le poursuivre. Dans toutes les choses qui nous touchent il se glisse toujours de la passion ; la passion plus ou moins nous aveugle ; aveuglés, il est impossible que nous voyions précisément et ce qui nous appartient et ce qui ne nous appartient pas. Ainsi dans notre propre cause n'étant jamais des juges compétents, c'est principalement quand nous nous y portons avec chaleur que nous devons nous déporter du droit de juger ; car pour lors, en pensant n'exiger que ce qui est juste, il est à craindre que nous ne fassions des injustices. Il faut donc que toute sorte d'ardeur nous soit suspecte, et de peur qu'elle ne nous précipite en quelque mauvais pas, si nous sommes sages, nous ne marcherons jamais que bride en main, toutes les fois que notre intérêt est en compromis.

Seconde raison : rien au monde n'est plus mortel à la charité chrétienne que l'attachement à l'intérêt propre, il faut donc renoncer à cet attachement, bien loin de le fortifier

par une exacte rigueur. Vous savez, chrétiens, en quels termes le Sauveur nous a recommandé l'amour du prochain. Il semble, dit saint Augustin, qu'il lui ait donné la préférence au préjudice même de l'amour de Dieu : il l'appelle son commandement, un commandement nouveau ; c'est le dernier commandement qu'il laisse à ses apôtres en allant à la croix. Il faut donc que tout ce qui porte les livrées de la charité soit pour nous sacré et inviolable. Il faut respecter scrupuleusement, je ne craindrai point de le dire, tout ce qui porte son nom ; il faut éviter avec une circonspection délicate tout ce qui peut lui donner quelque atteinte : voilà notre religion. Or de toutes les choses qui peuvent blesser la charité, la passion de l'intérêt est la plus redoutable. Car si vous êtes d'humeur à ne vouloir jamais rien relâcher de vos droits, comment pourrez-vous vivre avec vos frères ? Ce ne seront que divisions et que guerres ; à toute heure vous serez aux prises avec l'un ou avec l'autre, tantôt sur ceci, et tantôt sur cela. De la manière dont les hommes sont faits, il est impossible qu'il ne s'en trouve qui nous choquent, sinon par malice, du moins par inadvertance. Si donc, sensibles aux moindres piqures, vous voulez tirer raison de tout, il faudra à toute heure rompre ce sacré lien qui doit vous unir au prochain aussi étroitement que votre corps à votre âme. Quel est l'esprit de la charité ? Un des caractères que saint Paul lui donne est de ne point chercher ses intérêts : *Non quærit quæ sua sunt* (I Cor., XIII, 5). Or je vous prie de me dire s'il est possible d'accorder ce caractère avec l'attachement à ses intérêts ? Ou plutôt qui ne voit que l'un est la ruine de l'autre, et qu'il y a une contradiction manifeste entre chercher ses intérêts et ne les chercher pas, entre souffrir des autres et n'en pas souffrir, entre renoncer à soi-même en faveur du prochain, et renoncer au prochain en faveur de soi-même ?

A cette seconde raison j'en ajoute une troisième, que je prends de saint Chrysostome. Voulez-vous découvrir la source de ce déluge de désordres qui inondent aujourd'hui la face de toute la terre d'une manière si déplorable ? C'est, dit ce saint docteur, cette parole si froide, ces deux petits mots de bien et de tien ; mots lâches et indignes d'un cœur que le feu de la charité doit brûler. Ce sont eux qui portent la désolation par tout le monde, qui ravagent l'empire de toutes les vertus, et qui sur ses débris établissent le règne de tous les vices. D'où viennent en effet les injustices et les fourberies, les usures et les monopoles, les larcins et les brigandages ? De l'intérêt en matière de bien. D'où viennent les ressentiments, les inimitiés, les vengeances, l'orgueil, l'ambition, le faste ? De l'intérêt en matière d'honneur. D'où viennent les envies et les jalousies, les duels et les assassinats, les médisances et les calomnies ? De l'un et de l'autre de ces intérêts. N'ai-je donc pas raison de vous dire qu'il faut apporter

beaucoup de précaution pour ne pas se laisser gouverner à cette passion furieuse, la mère des autres passions ; qu'il faut être dur à entendre ses conseils, et encore plus lent à les exécuter ; qu'il faut toujours rabattre de ce qu'elle suggère et appeler de ses arrêts au tribunal d'une raison sage et modérée ? Car si elle prend une fois l'empire sur un cœur, voyez les précipices où elle mène. Il n'y aura point de vices à quoi elle n'engage, point de crimes qu'elle n'entreprenne, point de remords qu'elle n'étouffe, point de religion qu'elle ne foule aux pieds.

Mais entrons dans un détail plus exact des choses, pour vous faire mieux entendre ce que je conçois par cette modération que je vous prêche, et jusqu'où votre désintéressement doit aller. Nous choisirons donc, s'il vous plaît, pour cela, ce qui peut toucher votre bien et votre honneur, ces deux endroits par où vous êtes si délicats et si sensibles. Pour commencer par les richesses, je ne prétends pas condamner comme une chose illicite le soin qu'on apporte à les conserver. On peut légitimement défendre un bien qu'on possède légitimement, empêcher qu'un autre ne l'usurpe, le répéter quand il l'a usurpé. Les tribunaux de la justice ne sont dressés que pour réprimer ces entreprises et pour mettre à la raison ceux qui les font. Autrement que ne faudrait-il point craindre ? Et si l'on ajoutait aux dérégléments de l'esprit humain la facilité de mal faire impunément, les gens de bien ne seraient au monde que pour servir à l'injustice de jouet ou de victime, et ce serait ouvrir la porte aux derniers emportements. Cependant, Messieurs, je vous prie d'écouter ce que l'Esprit de Dieu nous dit sur cela dans les Ecritures sacrées et par l'organe des saints docteurs. Rien ne me paraît de si étonnant et j'en suis effrayé quand j'y pense. Ecoutez le Sauveur lui-même dans saint Matthieu : *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, laissez-lui encore emporter votre manteau* (Matth., V, 40). Ecoutez l'apôtre saint Paul : de quelle manière parle-t-il sur cela aux Corinthiens ? D'abord il leur reproche qu'ayant des différends avec leurs frères, ils les appelaient en jugement devant les païens, et de cela il leur en fait une horrible confusion. Mais afin qu'on ne croie pas, comme le remarque saint Augustin, que le mal n'était que de prendre des idolâtres pour arbitres, eux qui devaient un jour juger les anges mêmes, il ajoute clairement : *C'est déjà un péché parmi vous, de ce que vous avez des procès les uns contre les autres. Pourquoi n'endurez-vous pas plutôt qu'on vous fasse une injustice ?* continue-t-il (I Cor., VI, 7). Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous prenne votre bien ? Ainsi parlent le maître et le disciple, pour nous apprendre, non qu'absolument parlant les procès sont interdits aux fidèles, mais qu'il les faut éviter soigneusement, même au préjudice de ses droits, parce qu'il y a une infinité de dé-

règlements qui en sont en quelque sorte inséparables. En effet, pour ne point dire que les procès naissent ordinairement de l'amour des richesses, et qu'ils en fomentent toujours l'attachement, sans m'arrêter à la perte du temps qu'on est obligé de sacrifier à leur poursuite, aux dépens même de ses devoirs les plus essentiels ; mettant à part les inquiétudes et les chagrins, dont ils remplissent une âme, et par lesquels ils la dégoûtent des choses de Dieu ; qui pourrait concevoir les péchés qu'ils traînent à leur suite, les animosités, les colères, les emportements, les faux soupçons, les paroles offensantes, les haines irréconciliables ? Je voudrais donc que, pour éviter tant d'écueils qui, dans la corruption où est plongée notre misérable nature, sont comme inévitables à quiconque s'embarque sur la mer orageuse du palais, je voudrais qu'on ne fût point si âpre à la suite de ses affaires ; qu'on recherchât toutes les voies d'accord pour les terminer à l'amiable, et qu'on achetât au prix de son propre bien la paix et l'union, ce riche trésor, qui ne peut assez se payer.

Mais je ne demande que ce qui m'est dû ; mais c'est une friponnerie qu'on me fait ; mais j'ai affaire aux esprits du monde les plus raisonnables. Quand cela serait, dit saint Augustin, n'avez-vous pas entendu la voix du grand apôtre ? Ne vaut-il pas mieux risquer des richesses périssables, que de vous exposer, vous et votre partie, au péril d'un malheur éternel ? Mais s'il faut prendre l'Evangile au pied de la lettre, abandonnerai-je donc ma robe pour me voir réduit à aller nu par la ville ? Non, reprend saint Chrysostome, nous ne serions jamais nus si nous étions fidèles à ces règles. Car premièrement où se trouverait-il quelqu'un qui voulût nous dépouiller, si tous étaient dans une si sainte disposition ? Et quand il y en aurait quelqu'un d'assez barbare pour l'entreprendre, combien plus en trouverions-nous qui, admirant notre patience, nous couvriraient non-seulement de leurs habits, mais de leurs personnes même, s'il était possible ? Après tout, qu'une telle nudité nous serait glorieuse, bien loin d'avoir lieu d'en rougir ! Jamais Joseph ne fut plus illustre que quand la chasteté le dépouilla de son manteau. C'est ainsi que parle saint Chrysostome.

Oh ! plutôt à Dieu que de telles pensées eussent assez de force sur nos esprits, sinon pour éteindre entièrement le feu de notre empressément pour les choses de la terre, au moins pour le modérer ! Nous protestons tous les jours que nous attendons pour notre héritage un pays heureux, où nous devons régner éternellement. Montrons donc par notre conduite que cette attente est gravée profondément dans notre cœur. Ceux qui espèrent les biens du ciel, méprisent aisément les biens de la terre. Mais ceux qui témoignent tant d'attachement pour les biens de la terre, je ne sais s'ils espèrent fermement les biens du ciel. Élevons donc nos pensées vers cette bienheureuse patrie qui nous tend les bras

afin que de notre indifférence pour les choses d'ici-bas, le monde juge combien les richesses pour lesquelles nous soupignons, sont relevées au-dessus des siennes. Mais hélas ! s'écrie saint Chrysostome, nous ne savons ce que c'est que cette divine philosophie ; nous renversons l'ordre des choses, et nous combattons doublement le précepte du Sauveur. *Ne cherchez point*, nous dit-il, *les choses présentes* ; et c'est de quoi nous nous occupons toujours. *Cherchez*, nous dit-il, *le royaume de Dieu* (Matth., VI ; Luc., XII), et c'est à quoi nous ne nous appliquons jamais.

Je disais tout à l'heure qu'il fallait éviter le tumulte des affaires et les chicaneries du palais, en se relâchant de ses droits dans les choses les plus justes et les plus importantes ; et la passion de l'intérêt jette tous les jours dans les procès, pour des choses frivoles et assez souvent injustes. Car combien d'affaires sur des minuties ? Mais combien d'affaires mal entreprises, et encore plus mal conduites ? Les uns s'y engagent de mauvaise foi, sciemment et visiblement ; d'autres après y être entrés avec des prétentions équitables, cherchent à en sortir par des issues criminelles. Car, dit excellemment un saint docteur, quand une fois vous avez commencé, vous ne lésirez plus que la vérité paraisse, mais à toute force vous voulez que ce que vous prétendez soit la vérité. Si vous vous apercevez qu'on emploie contre vous l'argent, les fourberies, la brigue ; vous vous croyez en droit pour fortifier votre cause, d'employer les mêmes moyens. Ce que d'abord le désir du gain vous a fait entreprendre, le désir de l'honneur vous oblige à le continuer ; aimant mieux pécher pour ne pas perdre votre cause, que de la perdre pour ne pas pécher. Voyez donc si c'est sans fondement que je vous prêche la modération sur cette espèce d'intérêt, qui a pour son objet les biens de la fortune.

Mais donnez-moi encore un moment, pour vous montrer de quel air il faudrait recevoir les choses qui touchent l'honneur : car la modération en ce point est aussi importante et plus difficile. Hélas ! notre délicatesse sur cela n'est pas imaginable. Elle va, dirai-je jusqu'à la fureur, où jusqu'à la folie ? On ne nous rend jamais assez de déférences au goût de notre vanité, des bagatelles nous piquent jusqu'au vif, et si par imprudence ou par malice on nous choque, il faut mettre tout en feu pour en poursuivre la vengeance. Ecoutez donc saint Chrysostome sur le chap. V de saint Matthieu ; ses réflexions sont excellentes. Je vous prie, dit ce grand évêque, de compter avec moi tous les degrés, par lesquels le Sauveur veut nous faire passer, pour amener notre modération sur un intérêt aussi chatouilleux qu'est l'honneur, jusqu'au point où elle doit monter. Le premier est de ne donner sujet de plainte à personne ; le second quand on nous en donne, est de n'en point tirer raison ; le troisième, de nous offrir volontairement à endurer une injure : le quatrième, de vouloir

souffrir plus même qu'on ne veut nous faire endurer; le cinquième, de ne point haïr celui qui nous traite mal; le sixième, d'avoir même de l'affection pour lui; le septième, de lui procurer par nos services tout le bien que nous pouvons; et le, dernier enfin, de lui procurer par nos prières ce que nous ne pouvons pas. O monde passionné pour l'idole d'un faux honneur ! que dis-tu de ces sentiments héroïques ? J'avoue qu'ils ne peuvent partir que d'une âme élevée, mais voyez aussi, poursuit saint Chrysostome, quelle récompense y attache le Sauveur. Il ne promet point ni une terre de bénédiction comme à ceux qui sont doux, ni des consolations comme à ceux qui pleurent, ni l'assurance de la miséricorde comme à ceux qui sont charitables. Mais ce qui est plus étonnant, il promet que par cette voie nous deviendrons semblables à Dieu; parce que comme il fait lever son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, nous traitons à son exemple nos ennemis aussi favorablement que nos amis. Cependant la comparaison n'est pas égale, ajoute le même saint. Car celui qui vous méprise est un homme comme vous et quelquefois plus que vous; mais celui qui offense Dieu est un ver de terre qui n'est rien et qui lui doit le peu qu'il est. Vous ne donnez que des paroles, quand vous priez pour ceux qui vous ont outragé; mais Dieu verse des biens réels et effectifs sur ceux qui déshonorent son nom. Apprenez donc à vous modérer, puisque pour un peu de mal on vous procure un si grand bien.

Oui : mais, direz-vous enfin, l'offense qu'on m'a faite est cruelle, quelle apparence de n'en pas sentir le coup ? J'ai été mortellement outragé. L'avez-vous été autant que Notre-Seigneur, reprend saint Chrysostome ? Avez-vous été comme lui battu de verges, et couvert de crachats, et cela par les derniers des hommes, et cela par des personnes qui vous avaient des obligations infinies ? Oui : mais si j'endure si tranquillement de lui, j'aurai bientôt à souffrir des autres, et ma modération ne servira qu'à m'attirer des insultes. Ne craignez point, mon frère ! c'est encore saint Chrysostome qui parle. Quand votre patience irait jusqu'à tendre l'autre joue, après un soufflet reçu, celui qui vous l'aura donné ne redoublera pas le coup, fût-il plus féroce qu'une bête. Que dis-je ? ou il rougira de confusion, ou il pâlera de regret. Car rien n'est plus capable d'arrêter l'emportement que la patience. Les plus furieux non-seulement cessent de faire violence à ceux dont ils ont éprouvé la douceur; mais se repentant de celle qu'ils leur ont faite, et admirant leur modestie, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour gagner leur bienveillance et pour réparer le passé. Ainsi vous y trouverez votre compte à prendre les choses même humainement.

Et pour vous prendre encore par votre intérêt; voyez à quelles suites vous expose cette dangereuse maladie d'un esprit trop pointilleux. C'est la peste du commerce, c'est une pépinière de querelles. Elle a dans

tous les temps brouillé une infinité d'amis, et fait une infinité d'ennemis. Mais enfin quand il serait vrai que par là vous dérogeriez à votre rang, et que vous vous attireriez de la confusion : pensez que c'est pour vous le sujet d'une gloire infinie. Car qu'y a-t-il de plus glorieux que cette insensibilité chrétienne et cette sainte stoïcité ? Où trouvera-t-on une couronne qui l'égale ? Que ne suis-je assez heureux d'être méprisé pour Dieu, plutôt que d'être honoré de tous les rois de la terre ! Ainsi parlait saint Chrysostome, et je ne me lasse point, Messieurs, de vous entretenir des pensées du plus éloquent homme qui ait jamais annoncé la parole de Dieu. Je le fais même d'autant plus volontiers, que je combats ici un vice, qui ne passe presque pas dans le monde pour un vice ; un vice que le siècle appelle et prudence et générosité : prudence à ménager habilement son bien, générosité à maintenir hautement son honneur ; un vice qui n'est pas seulement le péché des libertins déclarés et des gens perdus de conscience ; mais le péché de ceux qui travaillent d'ailleurs à se préserver des crimes les plus grossiers, et le défaut ordinaire sinon de la dévotion, pour le moins des dévots. Car la modération sur le chapitre de l'intérêt, soit du bien ou de l'honneur, est une vertu qu'ils ne connaissent guère. Retirés, mortifiés, humbles, charitables, doux, paisibles, tant qu'on ne touche point à cette corde ; mais du moment que vous en approchez, ils s'échappent, ils prennent feu, c'est leur faible, c'est leur tendre. Ils feront régulièrement des aumônes, mais ils exigeront impitoyablement leurs droits. Ils se piqueront de bien vivre avec tout le monde, mais qu'on ne les heurte pas. Souvent même vous en verrez qui font servir la cause de Dieu de prétexte à leur passion, et qui couvrent leur emportement du nom de zèle. Combien de femmes déclament contre les dérèglements de leurs maris ? et c'est la jalousie ou le dépit qui les piquent. Combien d'ecclésiastiques portent les prééminences de leur dignité avec une rigueur inflexible ? et souvent ce n'est qu'humeur ou qu'ambition. Cependant ne nous y trompons point, le désintéressement est le caractère le plus infaillible d'une dévotion véritable ; c'en est la pierre de touche, et ce n'est que par lui qu'on peut arriver à cette haute récompense, que Dieu n'a promise qu'à ceux qui se quittent eux-mêmes, pour le chercher uniquement. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME MARDI DE CARÊME.

De la loi de Dieu.

Nonne Moyses dedit vobis legem ? Et nemo ex vobis facit legem.

Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et néanmoins nul de vous n'accomplit la loi (Joan., VII, 19).

Il y a de la difficulté à décider si la loi de Dieu fait la gloire ou la honte de l'homme, et c'est une question, Messieurs, non-seulement curieuse, mais importante pour nous

D'abord il paraît glorieux à l'homme que Dieu lui ait donné des lois. Car il est à remarquer que de toutes les créatures, à proprement parler, il n'y a ici-bas que l'homme à qui Dieu ait fait l'honneur de prescrire des commandements, parce qu'il n'y a que l'homme capable de les recevoir, et propre à les exécuter. Les éléments, les plantes, les animaux recurent à la vérité des ordres secrets du créateur, au moment qu'il leur donna l'être; et ce souverain arbitre du monde fit entendre sa volonté aux choses même insensibles, lorsqu'il leur traça, selon la différence de leur nature, ces routes différentes qu'elles ont suivies depuis, avec une constance invariable. Mais enfin comme toutes les causes naturelles n'agissent que par une nécessité aveugle, qui les détermine absolument à faire ce qu'elles font, sans les connaître et sans pouvoir s'en abstenir; l'ordre que Dieu leur a prescrit, ne peut point passer pour loi, ni leur soumission à cet ordre pour obéissance. Les lois ne sont que pour des agents raisonnables et libres : raisonnables, afin de les comprendre; libres, afin de les accepter. Ainsi comme la raison et la liberté font, si j'ose me servir de cette expression, les deux titres de noblesse de l'homme, et qu'elles le distinguent excellemment du reste des créatures; Dieu lui a prescrit des lois pour se gouverner d'une manière conforme à la dignité de son être; et il a voulu traiter avec lui par cette voie d'honneur, en lui montrant sa volonté sans le forcer de s'y rendre. Voilà assurément quelque chose de bien avantageux pour l'homme.

Mais si nous envisageons les choses sous un autre aspect, je ne sais si elles ne changeront point de face; et si nous ne trouverons point que la loi de Dieu fait encore davantage à notre honte qu'à notre gloire. Car premièrement, en mettant des bornes à nos passions, cette loi découvre les excès dont le cœur humain est capable; ses ordonnances et ses défenses sont des reproches pour le passé et des monitions pour l'avenir. De là on peut juger quel est l'éloignement que nous avons du bien, et le penchant qui nous porte au mal; en un mot, si nous avions l'âme droite et équitable, nous demeurerions dans les termes de notre devoir, sans qu'il fût besoin d'employer ni promesses, ni menaces.

Mais laissant à part ces raisons pour m'attacher à des choses qui nous touchent encore davantage, quelle confusion et quel blâme cette divine loi n'attire-t-elle pas aux hommes, lorsqu'ils la violent ouvertement; lorsque, sans écouter les instructions qu'elle leur donne, et sans user des secours qu'elle leur fournit, ils s'abandonnent au mal avec la même licence, ou que s'ils n'avaient pas de lumière pour le connaître, ou que s'ils manquaient de force pour l'éviter? Non, Messieurs, je ne sais, quand je fais réflexion sur les justes reproches dont nous chargeant devant Dieu les infractions de ses commandements, je ne sais si je n'aurais point lieu

de dire de la loi nouvelle, à l'égard d'une infinité de chrétiens, ce que saint Augustin a dit de l'ancienne loi à l'égard de la plus grande partie des Juifs. Ce saint docteur marchant sur les pas de l'Apôtre, assure que la loi de Moïse ne servit à la plus grande partie des Juifs qu'à les rendre plus coupables, et ensuite plus malheureux. Non que cette loi fût mauvaise, puisqu'elle était émanée de Dieu même; mais parce que le peuple l'observant mal après l'avoir reçue, et que se portant aux excès qu'elle condamnait, contre la parole qu'il avait donnée, contre le témoignage de sa conscience, et contre les termes exprès de la loi; toutes ces circonstances redoublaient l'énormité de sa faute, et ajoutaient à la qualité de pécheur celle de prévaricateur. Or voilà à peu près les termes où en sont les chrétiens à l'égard de l'Evangile qu'ils ont reçu et dont ils se jouent : malheureux en un sens de l'avoir embrassé, et plus criminels que si jamais ils n'en avaient subi le joug.

Que ferons-nous donc, chrétiens, pour tirer notre sanctification et notre gloire de cette divine loi? il faut l'observer avec respect, il faut l'observer avec amour : l'observer avec respect, en recevant sans exception et sans partage tous les préceptes qu'elle nous impose; l'observer avec amour, en remplissant toute son étendue par le motif et dans l'esprit qu'elle nous prescrit. Ainsi joignant le respect et l'amour : le respect pour le dehors, l'amour pour le dedans; elle sera pour nous une loi de vie et de grâce : ce sont les deux vérités que je tâcherai de vous expliquer, après que nous aurons imploré le secours et la médiation de la sainte Vierge auprès de notre divin Médiateur, en lui disant humblement : *Ave, gratia plena*

PREMIER POINT.

Croire et faire, c'est tout ce que Dieu demande de nous : croire ce qu'il nous propose, et faire ce qu'il nous ordonne. Mais il est à remarquer, Messieurs, que comme nous devons croire tout ce que Dieu nous propose, sans que nous ayons la liberté d'en approuver un article, et d'en rejeter un autre; nous devons faire tout ce qu'il nous ordonne, sans restriction et sans réserve. La foi est indivisible de même qu'elle est une; et elle est tellement indivisible, que le moindre partage la détruit. La raison de cela, Messieurs, se tire d'un principe solide et indubitable que saint Thomas établit excellemment dans sa Somme (2-2, q. 3, art. 3). Le fondement, sur lequel est appuyée la foi, c'est l'autorité de Dieu considérée comme vérité première et infaillible : vérité qui s'est expliquée à nous dans les Livres saints, et par les décisions de l'Eglise : vérité qui nous a révélé ces merveilles impénétrables à notre esprit, et où notre raison ne peut atteindre. Or vouloir choisir entre les choses qui nous ont été révélées par cette voie, pour prendre les unes et rejeter les autres selon son caprice, c'est ruiner le fondement sur lequel tout l'édifice de la foi subsiste, et

par conséquent c'est renverser la foi. Car ce n'est plus l'autorité de cette vérité première qui règle la créance en cette rencontre, c'est la fantaisie toute pure : autrement on recevrait avec la même soumission tout ce qui est revêtu du caractère de la même autorité.

Ce principe une fois supposé, je dis que la même raison qui nous oblige de croire tout ce qu'on nous propose, nous oblige de faire tout ce qu'on nous ordonne ; et que notre obéissance ne doit pas être moins indivisible que notre foi. Car si nous devons croire ce que Dieu nous propose, parce qu'il est la vérité première, qui ne peut tromper ; nous devons faire ce que Dieu nous ordonne, parce qu'il est un être souverain, qui a droit de nous commander. Mais pour mettre dans une évidence encore plus claire une chose qui renferme l'un de nos plus pressants devoirs, vous observerez, s'il vous plaît, que Dieu est universel en tout ce qu'il est. Sa puissance est une puissance qui peut tout, sa science une science qui n'ignore rien ; sa durée c'est l'éternité, son étendue c'est l'immensité ; en Dieu tout est infini. Il n'est donc pas juste que son empire soit borné, et il doit être universel, soit à l'égard des temps, soit à l'égard des lieux, soit pour les choses, soit pour les personnes. Or l'universalité de l'empire de Dieu demande une obéissance universelle de la part de l'homme ; et comme le domaine du Créateur sur la créature est sans bornes et sans limites, la soumission de la créature au Créateur ne doit être ni bornée, ni limitée ; il faut que l'étendue, que la mesure, que la proportion de l'un soit l'étendue, la mesure, la proportion de l'autre. Sur cela, Messieurs, est fondé ce grand commandement qui est écrit à la tête de la loi, et qui la renferme tout entière dans sa perfection et dans sa plénitude ; commandement qui ne se contente pas d'une partie de notre esprit et de notre cœur, mais qui veut qu'on en fasse à Dieu un holocauste parfait et une donation complète. Mais il s'ensuit aussi de là que comme il est inutile à un homme de recevoir toutes les choses que la loi enseigne, s'il en excepte une seule, et que cette seule exception suffit pour le rendre hérétique ; c'est vainement qu'un homme respecte le corps de la loi, s'il la transgresse en quelque une de ses parties ; et il ne faut que cette transgression pour le perdre.

Quelque terrible que soit cette conséquence, il ne nous est pas permis d'en douter, après la manière dont l'apôtre saint Jacques s'en est expliqué ; *Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus* (Jacob., II, 10) : Quiconque ayant gardé toute la loi, est assez malheureux pour la violer en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée. Voilà d'étranges paroles, et comment faut-il les prendre ? Quoi ! un homme qui a commis un homicide est-il coupable d'un adultère qu'il n'a pas commis ? Pécher contre le cinquième commandement, est-ce pécher contre le sixième ? Est-ce un aussi grand mal de

transgresser un seul précepte que de les transgresser tous ; et vaut-il autant n'en garder aucun que de manquer à quelqu'un ? Saint Jacques ne dit pas cela, il est bien éloigné de ce blasphème, et voici l'explication qu'il se donne lui-même au même lieu. Car pour éclaircir sa pensée, il ajoute ces paroles immédiatement après celles que vous venez d'entendre : *Qui enim dixit : Non machaberis, dixit et : Non occides*. Quiconque aurait observé toute la loi, s'il pèche contre un de ses commandements, ou en faisant ce qu'elle défend, ou en ne faisant pas ce qu'elle ordonne, il est coupable de l'avoir toute transgressée. Pourquoi cela ? Parce que celui qui a dit : Tu ne commettras point d'adultère, a dit aussi : Tu ne commettras point d'homicide. Ainsi si vous commettez un homicide, quoique vous ne commettiez point d'adultère, dès là vous êtes prévaricateur de la loi ; d'autant que tous les préceptes étant également émanés du même Dieu, c'est violer toute la loi que d'en violer un seul article ; parce que c'est offenser le législateur, que de donner atteinte à son autorité dans une rencontre importante.

Mais je lui obéis en tant de rencontres ; mais je prends tant de choses sur moi pour l'accomplir ; mais à cet article-là près j'en passe par où elle ordonne. Tout cela ne suffit pas. Comme la souveraineté de Dieu ne reconnaît point de limites dans son empire, la dépendance de l'homme ne doit point s'en fixer dans sa soumission. Et comme Dieu est également auteur de tous les commandements, que tous lui sont également chers et précieux, il est également jaloux de leur accomplissement. Que si la chose est indubitable, comme je ne vois pas de lieu d'en douter, je ne sais, je vous l'avoue, quel jugement porter de la plupart des chrétiens ; ou plutôt je les trouve engagés pour la plupart dans un état bien déplorable. Car qui est aujourd'hui fidèle à garder la loi de Dieu dans toute son étendue ? Je ne dis pas dans toute sa perfection, Messieurs ; je sais qu'elle renferme des conseils, soumis à la liberté, détachés de la nécessité, réservés pour les âmes éminentes et choisies. Mais c'est de l'étendue des préceptes dont je parle ; de ces préceptes indispensables, qui ont ou Dieu, ou le prochain, ou nous-mêmes pour objet. Qui les observe inviolablement ? Qui les envisage tous avec le même respect ? Et combien n'y en a-t-il pas, au contraire, qui se donnent la liberté d'en faire un choix injuste et sacrilège, pour déferer à quelques-uns, pendant qu'ils méprisent les autres ? Car c'est principalement l'inclination dominante du cœur qui préside à ce triage, et comme elle est différente dans tous les hommes, les exceptions le sont aussi. Quoique l'impiété se soit débordée comme un torrent sur la face de la terre, je veux bien reconnaître néanmoins qu'il y a peu d'âmes assez prostituées au libertinage, assez dévouées à l'impiété, pour fouler insolemment toute la loi de Dieu aux pieds, sans respecter dans leurs excès aucun des chefs qui la composent. Les vices pour l'ordinaire sont bornés

aussi bien que les vertus ; et l'on a toujours regardé comme des monstres plutôt que comme des hommes, ceux qui par une profession déclarée se sont abandonnés à toutes sortes d'empportements. A moins que d'avoir secoué entièrement le joug de la loi, il n'y a point d'homme, pour déréglé qu'il soit, qui n'accorde quelque chose à Dieu, et qui ne lui obéisse jusqu'à un certain point, jusqu'à un certain degré, jusqu'à une certaine mesure. Mais aussi, à dire les choses comme elles sont, il n'y a rien de plus commun aujourd'hui qu'un certain état mitoyen, mêlé de quelques vertus et de quelques vices ; et la foule est du côté de ceux qui partagent la loi de Dieu, qui en prennent et qui en laissent ; comme si Dieu se contentait d'une obéissance mi-partie, et que la soumission à quelques commandements fût une dispense de tout le reste.

De vrai, qui ne se fait pas un Evangile à sa mode, Evangile trouqué, réformé, mutilé ; fidèle aux choses qui ne lui coûtent rien, ou qui lui coûtent peu, mais déclaré contre ce qui ne s'accorde pas avec ses inclinations ? Tel envisage l'injustice avec horreur, rien n'est capable de le tenter sur le chapitre de l'intérêt ; il souscrit de bon cœur au précepte qui nous ordonne de respecter ceux du prochain. Mais c'est un homme de bonne chère ; il ne saurait se persuader que l'excès en soit criminel ; il veut qu'on lui passe l'inobservation de l'abstinence et du jeûne, et ne s'accommodant pas de tout ce qui la condamne, il se licencie à l'enfreindre, sans s'en faire le moindre scrupule. Cet autre remplira avec exactitude toute l'étendue de sa charge ; il aura de la compassion pour les pauvres et de l'équité pour tout le monde. Mais comme il a un certain faible qui l'entraîne, il voudrait bien effacer le commandement qui s'oppose à sa fragilité ; pour tous les autres il les agréé ; il n'y a que celui-là à quoi il ne peut déferer. Combien de femmes qui exécutent avec joie beaucoup de choses et même des plus pénibles du christianisme, qui renoncent aux plaisirs, qui s'occupent de leurs devoirs, qui se retranchent des compagnies, qui se renferment dans leur domestique ? Mais quand on touche une certaine corde, plus d'obéissance à en attendre. Il faut que l'une se réjouisse aux dépens de la réputation d'autrui, quoique Dieu défende la médisance ; l'autre ne saurait se vaincre sur le ressentiment d'une injure, quoique Dieu en commande le pardon. Enfin que vous dirai-je ? Il n'y a presque personne qui ne fasse sa brèche à la loi de Dieu, qui n'entreprenne d'en rayer ce qui l'incommode, qui n'ait ses limitations et ses réserves. Ce qu'il y a même en cela de surprenant, c'est que chacun se croit fondé en raison, pour autoriser sa révolte. Tantôt le tempérament vient au secours, et tantôt l'âge ; tantôt on fait valoir son sexe et tantôt sa condition. L'un veut qu'on lui pardonne la galanterie, parce qu'il est jeune ; l'autre qu'on l'asse grâce à sa dépense, parce qu'il est riche. Celui-ci croit sauver sous la difficulté du commandement

le crime de sa désobéissance ; celui-là à la loi de Dieu oppose la loi du monde. Nous prétendons même trouver dans nos bonnes qualités de quoi justifier les mauvaises. J'aime le plaisir, il est vrai, mais je hais la fourberie. Je suis sensible aux injures, mais aussi je n'en fais point. Ainsi à demi-bons, à demi-mauvais, vicieux d'un côté, vertueux de l'autre, il nous semble qu'une vertu doit servir de passeport à un vice.

Or comment appeler cela ? Est-ce accomplir la loi du Seigneur ? Non, chrétiens : elle ne connaît point ces exceptions, elle ne souffre point ce partage ; il faut l'observer dans toute l'étendue de sa sphère, autrement c'est ne la point observer. L'Ecriture nous en propose un exemple mémorable dans la personne de l'infortuné Saül, et l'histoire en est trop touchante pour n'être pas rapportée, quelque commune qu'elle puisse être. Ce prince ayant reçu ordre du prophète Samuel de porter la guerre dans le pays des Amalécites et d'exterminer par une désolation impitoyable cette nation ennemie de Dieu, sans épargner ni les hommes ni les bêtes, l'obéissance suivit d'abord le commandement. Il lève des troupes, il part, et Dieu secondant son bras, tout plie sous les armes du vainqueur : les villes se rendent à sa discrétion ; il fait passer tout le monde par le fil de l'épée, et il laisse en tout lieu de tristes monuments de la fureur de la guerre. Mais enfin, contre l'ordre exprès du Seigneur, Saül épargna le roi dont il venait de désoler le pays, au lieu de l'immoler avec son peuple, et réserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux. A considérer d'abord toutes les circonstances de cette histoire, la conduite de Saül ne paraît pas fort criminelle. Premièrement il se met en devoir d'exécuter ce que Dieu lui avait commandé, sans délai et sans répugnance. En second lieu, il en exécute une partie, et même la partie qui semblait la plus essentielle. Enfin pour le point où il désobéit, combien de choses parlent en faveur de sa désobéissance ! Entre un million d'hommes qu'il extermina il n'en sauva qu'un seul : cet homme ayant échappé de la fureur du combat, il paraissait cruel de lui ôter la vie de sang-froid. Il était roi, et le caractère de sa personne pouvait mériter cette grâce ; il y avait même de la gloire au vainqueur d'user de clémence envers un prisonnier d'un si haut rang ; d'ailleurs, quant aux troupeaux, s'il en avait épargné ce qu'il y avait de meilleur, le reste avait été exterminé : ce n'était point pour profiter de ce bétail qu'on l'avait mis en réserve ; l'intérêt n'y avait point de part, c'était pour l'immoler à Dieu par un esprit de religion. Or, qui trouverez-vous, je vous prie, qui puisse alléguer rien de si fort en faveur des transgressions qu'il se permet tous les jours à lui-même ? Qui est-ce, entre ce grand nombre de transgresseurs, dont la position puisse être et soit en effet si avantageuse ? Aussi, Messieurs, tant s'en faut que Saül en cela crût avoir péché contre son devoir par une prévarication criminelle,

qu'au contraire à l'arrivée de Samuel il s'applaudissait à lui-même d'avoir accompli bien exactement les ordres du Seigneur.

Cependant écoutez le jugement que le prophète porte de sa conduite, et tremblez en l'écoutant : *Pourquoi n'avez-vous pas obéi à la voix de Dieu*, lui reproche-t-il ? *Sont-ce des holocaustes que Dieu vous demande ? Ne demande-t-il pas plutôt qu'on le serve aveuglément ? L'obéissance vaut mieux que toutes les victimes* ; et elle eût été elle-même aux yeux de Dieu le plus grand de tous les sacrifices. *Puis donc que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous a rejeté* (I Reg., XV, 49-23). Quoi ! Messieurs, point d'excuses pour une faute qui paraît si excusable ! J'en frémis d'horreur quand j'y pense. Quoi ! un seul commandement violé l'emporter sur tous les autres si soigneusement observés ! Quoi ! l'infraction d'un seul effacer le mérite de l'observation de tous les autres, sans que la fidélité gardée en tant de choses puisse réparer l'infidélité commise en un seul point ! Or si, dans une loi qui n'avait pas à beaucoup près la perfection de la nôtre, de telles fautes ont été suivies de telles punitions, par quel nouveau droit prétendrons-nous, nous qui vivons sous une loi si parfaite, négliger impunément quelques-uns de ses devoirs, sous prétexte que nous aurons été fidèles en plusieurs autres ?

Cela est bien terrible, direz-vous : je l'avoue ; mais cependant y a-t-il rien au monde de plus juste ? Car sans m'arrêter à vous dire que Dieu est un assez grand maître pour mériter d'être servi aux dépens de tout, Dieu n'exige rien en cela pour ses lois que le monde n'exige pour les siennes. Voyez quelles sont les lois de l'amitié, et à quelles conditions elle se lie parmi les hommes : quand je compte sur un ami, je prétends qu'il soit tout à moi ; et m'eût-il servi en cent occasions, s'il me désoblit considérablement une fois, je me croirais en droit de me plaindre, et je sais fort bien dire partout que l'amitié ne peut subsister avec ce partage, et que je ne veux point d'un cœur qui est tantôt pour et tantôt contre. Pourquoi donc prétendre que Dieu se contente d'une chose qui ne nous contente pas ? Et nous fait-il injustice si sur nos propres principes il rompt avec nous pour des raisons qui dans le monde autorisent nos ruptures ? Que si des lois, qui règlent le commerce de l'amitié, nous passons à celles qui s'observent entre les serviteurs et les maîtres, où est le maître qui voulût souffrir d'un serviteur ces injurieuses restrictions ? Quand il le prend à ses gages, n'en attend-il pas un assujettissement général à toutes ses volontés ? Et trouverait-il bon qu'il se donnât la liberté, quand les choses lui sont marquées, ou d'omettre ce qu'il lui aurait commandé, ou d'entreprendre ce qu'il lui aurait défendu ? Pourquoi donc attendre que Dieu aura pour nous une indulgence que nous n'avons pas nous-mêmes pour nos gens ? Et nous traite-t-il avec trop de rigueur si, faisant de nos lois la règle des siennes, il veut en nous des serviteurs dociles, qui s'en

tiennent au pied de la lettre à ce qui leur est prescrit ? Mais ce qui achève de nous confondre, c'est que la dureté des lois que le monde nous impose n'empêche pas que nous ne lui gardions en tout une fidélité à l'épreuve. Quoi qu'il puisse nous en coûter, nous savons bien être à lui jusqu'à renoncer à nous-mêmes. Telle est, par exemple, la force de l'avarice sur un homme dévoué à ses intérêts, elle lui fait tout surmonter. Tel l'empire d'un grand sur ses gens, il n'est rien qu'ils lui refusent. Telle la tyrannie d'une chétive créature sur celui qui s'en est rendu idolâtre : les moindres volontés de l'une sont des lois inviolables pour l'autre. Pourquoi donc Dieu sera-t-il de pire condition que le monde ? Y a-t-il ou d'intérêts ou de plaisirs qu'il ne soit en droit d'en exiger le sacrifice plutôt que de se voir contredit ? Et de quelles peines ne nous rendons-nous pas dignes, si déterminés à tout dans les autres occasions, nous ne voulons capituler qu'avec lui sur l'obéissance qui lui est due.

Donc pour conclusion de ce premier point, profitons de l'avis de saint Bernard : car ce saint docteur m'a appris que la loi de Dieu a deux parties, l'une de préceptes, l'autre de remèdes. Les préceptes conservent l'innocence, les remèdes la réparent ; les préceptes nous marquent ce que nous devons à Dieu afin de ne lui point déplaire, les remèdes nous apprennent ce qu'il faut faire pour l'apaiser quand nous lui avons déplu. Recourons donc aux remèdes si nous avons manqué aux préceptes. Quand notre fragilité nous a fait succomber sous le poids d'un commandement, relevons-nous par le secours de la pénitence. Ainsi, par un secret merveilleux de la miséricorde de Dieu, nos fautes mêmes rentreront dans l'ordre de la loi, et ce qui en a été l'infraction en deviendra l'accomplissement. Mais afin que cet accomplissement soit parfait, au respect il faut joindre l'amour ; à l'observation extérieure il faut joindre les dispositions intérieures. C'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Lorsque le Sauveur du monde jeta les premiers fondements de la religion chrétienne, par la prédication de l'Evangile, il y avait deux autres religions qui partageaient la terre. Les païens en occupaient la plus belle et la plus grande partie ; le reste était entre les mains des Juifs ; et l'univers entier se trouvait réuni sous les lois de l'idolâtrie ou de la Synagogue. Mais ces deux religions, pour être répandues en tant de lieux, et suivies par tant de peuples, avaient cependant des défauts et des défauts essentiels : l'une était absolument mauvaise, et l'autre était entièrement imparfaite. L'idolâtrie était absolument mauvaise, parce qu'elle péchait dans son principe, et qu'elle prostituait à des divinités imaginaires le culte et l'adoration, qui ne sont dus qu'au vrai Dieu. La Synagogue était extrêmement imparfaite, parce que si d'un côté elle avait l'avantage de ser-

vir le vrai Dieu, d'un autre côté n'étant composée que d'ombres et de figures, elle ne pouvait lui rendre qu'un culte grossier et indigne de la grandeur de cette majesté infinie. Quoi donc ? le monde n'aura-t-il jamais le bonheur de rencontrer une religion accomplie, qui lui apprenne à reconnaître dignement le Dieu du ciel et de la terre ? Ne nous en plaignons plus, Messieurs, le Sauveur de nos âmes a pourvu à ce malheur par la nouvelle religion qu'il a établie. Car il a épuré cette religion de tous les défauts qui accompagnaient les deux autres dont elle avait été précédée, en lui ôtant la fausseté de l'idolâtrie et la grossièreté de la Synagogue, et en faisant du christianisme une religion véritable dans son culte et spirituelle dans la manière de le rendre à Dieu : deux qualités qui renferment la plus haute perfection où une religion puisse être portée.

Prenez garde en effet, Messieurs, et observez, s'il vous plaît, que rien ne manque à la perfection d'une religion, quand d'une main elle offre à Dieu un culte conforme et proportionné à son être, et que de l'autre elle consacre au Créateur ce qu'il y a de plus noble et de plus éminent dans la créature. Or tels sont les caractères de la religion chrétienne. Car premièrement par elle le Sauveur du monde a ouvert aux hommes une voie jusqu'alors inconnue, pour présenter à Dieu une adoration qui eût du rapport à sa nature ; et c'est le mystère que le Sauveur lui-même voulut bien découvrir à la pécheresse de Samarie. Qu'est-ce que Dieu ? Dieu est un esprit, et par conséquent il faut l'adorer en esprit. Mais remarquez d'un autre côté que si le christianisme apprend à honorer Dieu d'une manière digne de Dieu, il apprend en même temps à l'homme à sacrifier ce qu'il y a de plus grand dans l'homme. Car qui donne à l'homme cette noble prééminence qui le distingue du reste des créatures ? Sont-ce les richesses, ou les honneurs ? Est-ce la beauté, ou la force ? Hé, chrétiens, à peine ces choses méritent-elles d'être comptées entre les avantages de l'homme. Il faut aller à son esprit et à son cœur, pour y trouver les caractères lumineux de l'excellence de son être. C'est sa raison, c'est sa volonté, ce sont ses connaissances, ce sont ses desirs, qui le tirent du rang des créatures corporelles, pour l'approcher des sublimes intelligences. Or cette noble portion de l'homme, qui fait à proprement parler l'homme, la religion chrétienne l'oblige de l'immoler à Dieu, lorsqu'elle exige de lui le sacrifice de son esprit et de son cœur : de son esprit par la foi, et de son cœur par la charité ; lorsqu'elle lui ordonne de rapporter ses connaissances et ses desirs à l'adoration et à l'amour de cet objet infini, comme un tribut qui lui est dû.

Voilà donc l'avantage de la religion chrétienne : avantage, comme je vous prie de le remarquer, réservé à elle seule, puisqu'il est inouï qu'avant elle, aucune des fausses religions ait exigé de ses sectateurs le culte de leur esprit et de leur cœur. Comme le démon dans le paganisme se contentait des

démonstrations extérieures, il n'affectait que les apparences de la religion. Chez les Juifs, si vous en ôtez un petit nombre, tous se bornaient aussi à ces dehors ; ils avaient l'écorce de la loi, mais ils n'en avaient pas le suc ; et c'était l'accomplir, selon eux, que de s'en tenir littéralement à l'observance de ses pratiques, sans pénétrer plus avant. Au lieu que le christianisme étendant ses droits jusqu'au dedans de l'âme, lait du culte secret qu'il en exige, son capital et son mérite. Non qu'il faille conclure de là avec l'hérésie moderne que les œuvres extérieures soient de nul prix. Et je vous prie, Messieurs, d'observer comment l'un se concilie avec l'autre. Premièrement si la religion chrétienne nous oblige de consacrer à Dieu notre esprit et notre cœur par la soumission de la foi et par l'ardeur de la charité, elle nous engage par une suite nécessaire à lui donner tout le reste, nos biens, nos corps, nos sens, nos passions ; puisqu'il est impossible de croire véritablement en Dieu et de l'aimer parfaitement, qu'on ne le fasse maître et de ce que l'on est et de ce que l'on a. Autrement, et si l'on y manquait, quelle foi ! quel amour ! Quoi que toutes nos protestations pussent dire au contraire, notre esprit se moquerait de lui, notre cœur ne serait point à lui.

En second lieu, je dis que le culte intérieur est l'âme de la religion chrétienne de telle sorte, qu'il ne donne pas l'exclusion aux œuvres extérieures, mais qu'il leur donne leur valeur ; si bien que sans lui les actions qui paraissent les plus héroïques et les plus éclatantes aux yeux des hommes ne passent que pour des fantômes devant Dieu, et ne sont point reçues au tribunal de sa justice. J'ajoute enfin que la religion chrétienne est tellement une religion spirituelle, qu'elle spiritualise même les choses extérieures et sensibles. Car vous observerez, s'il vous plaît, que dans la morale on ne doit pas tant juger des actions par la qualité de leur être que par le principe d'où elles viennent et par la fin où elles tendent, parce que ce principe et cette fin en changent la nature. Ainsi une chose spirituelle d'elle-même, telles que sont la colère, l'envie, la haine : ces passions toutes spirituelles, ces vices de l'âme ne laissent pas d'être placés parmi les œuvres de la chair, dans le dénombrement qu'en fait l'Apôtre, aussi bien que l'impureté, l'ivrognerie et l'homicide (*Galat., V, 19*) ; et cela parce que la corruption de la chair étant le principe de ces mouvements, et que ces mouvements ayant pour fin la corruption de la chair, ils deviennent des œuvres de la chair. Fondé sur ce raisonnement, je dis que les actions du dehors, toutes sensibles qu'elles sont, deviennent spirituelles, lorsqu'un principe spirituel les produit, et qu'une fin spirituelle en est le terme. Ainsi le christianisme n'a rien que de spirituel, à le bien prendre ; non qu'il n'y ait des choses extérieures à observer, la mortification des sens, la tempérance dans les plaisirs, la charité dans les besoins, le jeûne, la prière, et cent autres réglemens, qui regardent le dehors. Mais

quand on remplit ces devoirs dans l'esprit que la religion demande ; ils deviennent des œuvres de l'esprit. Comme ils n'ont point d'autre principe que la foi qui les anime, ni d'autre fin que Dieu auquel ils tendent , ils se défont de tout ce qu'ils ont de corporel ; et prenant la teinture que leur donne la disposition du cœur, ils font partie de ce culte intérieur que Dieu nous demande.

Peut-être, Messieurs, que ces réflexions vous paraissent hors d'œuvre ou peu utiles ; cependant j'ose avancer qu'elles touchent le fond de la religion, et qu'une infinité de gens pèchent contre, pour n'être point assez solidement instruits dans l'école du christianisme. Car, pour le dire avec saint Augustin, comme il y avait autrefois des chrétiens parmi les Juifs avant le christianisme, il y a aujourd'hui des Juifs parmi les chrétiens, quoique le christianisme ait pris la place de la Synagogue. Il y avait autrefois des chrétiens parmi les Juifs, et c'étaient ces âmes choisies qui, soupirant après le Messie, et vivant dans l'attente de la consolation d'Israël avec une foi vive et pure, appartenaient par avance à l'Evangile, et étaient animées de l'esprit de la loi nouvelle au milieu des figures de l'ancienne loi. Mais il y a aujourd'hui des Juifs parmi les chrétiens, je veux dire des hommes grossiers et charnels, qui font de la pureté de l'Evangile une religion de pharisen, et portent le joug de Jésus-Christ comme les docteurs de la Synagogue portaient le joug de Moïse. Eh ! que les chrétiens de ce caractère sont en bien plus grand nombre qu'on ne pense, Messieurs ! Et il y a mille manières différentes, les unes plus grossières, les autres plus délicates, qui toutes également conduisent dans le piège de cette erreur. Mais parce que le détail de ces illusions m'emporterait au delà des bornes que le temps prescrit à mon discours, je me borne à une seule, ou plutôt il y en a une à laquelle se réduisent toutes les autres, qui est le défaut de l'intention du cœur.

Or, on peut pécher contre l'intention qui doit accompagner l'action, ou parce qu'on ne s'en propose point, ou parce qu'on ne s'en propose que de mauvaises : deux défauts d'autant plus pernicious qu'ils ruinent absolument tout le mérite de l'accomplissement de la loi. Et pour ne parler que du premier, laissant à part toutes les mauvaises intentions que l'on se peut proposer, c'est pécher contre l'intention que de n'en avoir point, car non-seulement c'est n'être pas chrétien, mais c'est encore n'être pas homme que d'agir sans quelque vue, la seule lumière naturelle le dicte. Cependant combien de chrétiens bronchent dès ce premier pas ? Encore n'est-il pas qu'on ne fasse quelques bonnes œuvres, mais c'est pour l'ordinaire sans attention et sans réflexion. Je me souviens sur cela de la pratique d'un pieux anachorète qui, pour remédier à un mal que l'habitude même du bien fait naître, sur le point qu'il était de commencer quelque action, s'arrêtait un moment comme un homme

pensif et rêveur ; et comme les frères surpris de cette coutume voulurent en savoir la cause : Je prends, leur répondit-il, mes mesures à peu près comme un habile archer, qui, ne voulant pas tirer au hasard, regarde fixement le but où il vise avant que de décocher sa flèche. Voilà à peu près comme il faudrait faire dans la pratique de nos devoirs, pour nous en acquitter chrétiennement, nous élever de temps en temps à Dieu, et les remplir dans la vue de lui plaire. Mais la précipitation, mais l'inadvertance nous emportent. Nous agissons, si je l'ose dire, machinalement ; on fait le bien parce qu'on le voit faire aux autres, ou que l'on s'en est fait une habitude à soi-même. Ainsi s'observe, si vous voulez, le précepte de la sanctification des jours que l'Eglise a consacrés. Ainsi assiste-t-on souvent à la célébration des divins mystères. Ainsi la prière dégénère en routine. Ainsi fait-on mille choses sans savoir pourquoi on les fait.

Ou si nous élevons quelquefois les yeux en haut, au lieu de la ferveur et du zèle qui devrait animer et soutenir notre intention, elle n'est accompagnée que de nonchalance et de tiédeur. A nous voir, on dirait que nous avons regret de faire pour Dieu ce que nous faisons, et que nous plaignons les petits sacrifices qu'il nous coûte. Comme si c'était assez de ne pas choquer ouvertement ses lois par des emportements visibles, notre obéissance pour elles n'a point cette allégresse et cette promptitude qui en fait tout le mérite. Et traitant Dieu à peu près sur le même pied que l'homme qui est obligé de se payer des démonstrations qu'on lui fait, parce qu'il ne peut pas lire dans le cœur d'où elles partent, il n'a, pour ainsi dire, de nous que des civilités et des cérémonies, où notre cœur n'a presque point de part. Mais est-ce là pour plaire au Dieu que nous adorons ? Comme le démon n'avait que l'apparence de la divinité, il se contentait aussi des apparences de la religion ; ce n'était point la disposition du sacrificeur qu'on examinait, c'étaient les entrailles de la victime. Mais le vrai Dieu veut qu'on le serve en esprit et en vérité.

Ecoutez ce qu'il disait aux Juifs par ses prophètes : *Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes, du sang desquelles vous faites regorger mon temple et rougir mes autels (Quis quæsit hæc de manibus vestris) ? Tout cela m'est à dégoût. Je suis las de souffrir vos cérémonies et vos fêtes (Isai., I, 11-14).* Comment ! Messieurs, n'était-ce pas Dieu lui-même qui avait prescrit toutes ces observances légales ? Cela est vrai. D'où vient donc qu'il les réproouve ? Par là il veut faire connaître aux Juifs qu'il ne reçoit le dehors de la religion que quand il est sanctifié par le dedans ; que, comme il voit le cœur, il veut le cœur, et que celui qui lui offre une victime doit être lui-même la première victime qu'il offre. Que si Dieu exigeait cette pureté intérieure des Juifs, ce peuple charnel et grossier, combien plus la demandait-il des chrétiens, cette nation éminente et choi-

sie? Aussi est-ce à eux particulièrement qu'il adresse ces paroles du roi-prophète : *Audi , populus meus, et loquar, Israel, et testificabor tibi (Ps. XLIX, 7)*: Ecoutez, mon peuple, et je vous déclarerai mes volontés. *Non in sacrificiis tuis arguam te (Ibid., 8)*: Je ne vous accuserai pas de ne m'avoir point offert de sacrifice; je n'ai que faire des taureaux de vos étables, ni des moutons de vos troupeaux. Que voulez-vous donc, mon Dieu, que je vous offre, demande là-dessus saint Augustin? Faut-il aller chercher dans les climats les plus reculés les choses les plus précieuses? En rebutant ainsi l'offrande de mes biens, vous faites presque peur à ma faiblesse et à mon indigence. Mais non, Seigneur, je vous entends; vous-même vous vous expliquez quand vous me dites : *Immola Deo sacrificium laudis (Ibid., 14)*. Il n'est point besoin de sortir hors de vous-même; c'est dans vous-même que je trouve ce que je veux principalement de vous.

Quelle doit donc être notre plus grande étude en matière de religion, mes chers frères? Vous le voyez, vous le comprenez par tout ce que j'ai dit dans ce second point. C'est de voir non-seulement si ce que nous faisons est bon, mais si nous le faisons par un bon principe et avec de bonnes dispositions; non-seulement si nous faisons des œuvres chrétiennes et saintes, mais si nous les faisons chrétiennement, si nous les faisons saintement. Car en vérité, si j'osais le dire ici, parmi le commun des fidèles, il y en a beaucoup qui ont ce qui s'appelle dévotion, mais il y en a bien peu qui aient de véritable religion. Assujettis que nous sommes aux sens, accoutumés aux objets qui les frappent, ce qui est intérieur nous touche faiblement, et nous nous répandons volontiers après les choses qui nous attirent par des apparences sensibles. Prenons donc garde avec tout notre christianisme de n'être pas du nombre de ceux dont parle le grand Apôtre dans son Epître aux Colossiens : *Ambulans frustra inflatus sensu carnis suæ (Coloss., II, 18)*. Il y en a qui paraissent marcher dans les voies de Dieu, et qui cependant s'y égarent; qui travaillent, ce semble, à y avancer, et qui ne recueillent aucun fruit de leur travail : *Ambulans frustra*. C'est l'interprétation que l'Ange de l'école y donne. Mais d'où vient ce désordre? *Inflatus sensu carnis suæ*. C'est que souvent on prend les vaines imaginations d'un esprit humain et charnel pour une solide piété : *Non tenens caput, ex quo totum corpus*. On s'attache à tout autre chose qu'à celui qui est le chef, duquel tout le corps de l'Eglise recevant l'influence, s'entretient et s'accroît par l'accroissement que Dieu lui donne. On prétend être chrétien sans se tenir à l'esprit de Jésus-Christ, ni à l'Evangile de Jésus-Christ. Quelle chimère! quelle rêverie!

Revenons-en donc, mes frères : que notre étude, notre grande étude, notre unique étude soit d'apprendre sa loi, et notre religion de la suivre. Faisons de ses préceptes les principes de notre dévotion, et de ses ac-

tions les règles de notre conduite. Mais ne nous contentons pas de pratiquer à l'extérieur ce qu'il a pratiqué : étudions encore plus ses dispositions, tâchons d'entrer dans son esprit, en faisant ce qu'il a fait dans les mêmes vues, par les mêmes motifs, pour la même fin. Les hommes jugent du fond du cœur par les œuvres extérieures : et Dieu au contraire juge des œuvres extérieures par le fond du cœur. Prenez garde à ce que je dis, vous qui avez quelque envie d'être à Dieu, et qui êtes touchés de vénération pour ses lois. Car pour ceux que leurs cupidités dominent, qui n'ont point d'autres lois que celles de leurs intérêts ou de leurs plaisirs : je n'ai rien à leur dire, et ceci ne les regarde pas. Mais vous, qui sentez de l'aversion pour le mal, et de l'inclination pour le bien; vous, qui vous abstenez des vices grossiers, et qui cultivez les vertus morales; vous qui croyez et qui craignez : c'est à vous que ce discours s'adresse.

Or je vous dis donc, à vous tous qui, fidèles à quelques pratiques extérieures de la loi, vous reposez sur cette observation littérale, y mettez votre confiance, et vous croyez pleinement quittes de tout auprès de Dieu, comme si vous aviez véritablement fait la justice : souvenez-vous de ces anathèmes terribles, dont le Sauveur foudroie les pharisiens : *Malheur à vous, hypocrites, leur dit-il, qui mettez votre exactitude à payer la dime des moindres légumes, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la foi, la justice, la miséricorde! C'est là ce qu'il fallait pratiquer d'abord, cette foi, cette justice, cette miséricorde, et ensuite joindre le reste (Matth., XXIII, 23)*. Car, comme dit saint Chrysostome, lorsque ces petites observances sont séparées des grandes pour lesquelles elles ont été établies, elles ne servent plus à ceux qui les gardent, parce qu'elles rompent ce rapport et cette liaison, dont elles tiraient tout leur mérite et toute leur force. Les règlements capitaux peuvent bien subsister sans ces menues pratiques, mais ces menues pratiques sont inutiles sans les règlements capitaux. Tout cela est de saint Chrysostome.

O mes frères! oh! qu'un jour il y en aura bien parmi nous qui se trouveront éloignés de leur compte, lorsqu'au tribunal redoutable du Dieu vivant, on fera la discussion, non tant des actions de leur vie, que des motifs qui les auront fait faire; non tant du bien qu'ils auront fait, que de la manière qu'ils l'auront fait! Quelle sera leur surprise, de voir qu'une infinité d'actions, que les hommes ont estimées, seront réputées criminelles; que des choses, pour lesquelles ils attendaient des récompenses, mériteront des châtimens; que leurs prétendues vertus se trouveront des vices contrefaits! Quel étonnement à ce magistrat, que sa probité rend maintenant vénérable à tout le monde, quand on lui montrera qu'il est entré dans l'exercice de sa charge, du philosophe plus que du chrétien! Quels coups de foudre pour cette femme, qui passe si souvent du

pied des autels à la visite des prisons, quand on lui découvrira que l'humeur et le tempérament ont eu plus de part à cela, que la piété et la miséricorde !

Mais Seigneur, n'avons-nous pas été fidèles à votre loi? n'avons-nous pas fait des œuvres que le monde regardait comme des miracles? *Nonne in nomine tuo prophetarimus... et in nomine tuo virtutes multas fecimus (Matth., VII, 22)?* Allez, vous répondra-t-il, je ne vous reconnais point. Je ne trouve dans vos mains que des feuilles, et je n'y trouve point de fruit. Car encore que vos œuvres eussent l'écorce et l'apparence de la piété, elles n'en avaient ni la vertu, ni l'esprit; je veux dire cette intention de me plaire, dont la racine est mon amour. Veillons donc sur nous-mêmes, chrétiens; sondons nos cœurs dans toutes nos démarches; ne perdons pas le peu de bien que nous faisons, pour ne le pas bien faire; pratiquons les devoirs de la religion dans un esprit de religion. Sans cet esprit nous ne ferons rien, quoique nous paraissions faire tout; avec cet esprit nous ferons beaucoup, lors même que nous paraîtrons faire peu. Et Dieu, qui, comme l'a dit un ancien, regarde si les mains qu'on lève vers lui sont pures, beaucoup plus que si elles sont pleines; Dieu, qui mesure le mérite du dehors par la droiture du dedans; Dieu, qui proportionne la récompense moins à la grandeur de l'ouvrage qu'à la volonté de l'ouvrier, nous donnera celle qui nous sera due. Amen.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME MERCREDI DE CARÊME.

De la tempérance dans les biens et de la patience dans les maux.

Quis peccavit, hic, aut parentes ejus, ut cæcus naceretur?

Est-ce le péché de cet homme, ou celui de ses père et mère, qui est cause qu'il est né aveugle (Joan., IX, 2)?

Une des choses où l'esprit humain est le plus sujet à se contredire et à se méprendre, c'est le jugement qu'il porte des biens et des maux de la vie. Tantôt il se scandalise de les voir tomber indifféremment sur le religieux et sur l'impie; et dans cette égalité d'événements extérieurs, qui semblent confondre sur la terre les justes avec les injustes, le monde lui paraît un chaos, où tout va au hasard, où tout est dans le désordre: ainsi en parlait Salomon (*Eccle., IX, 2*). Si quelque chose, disait-il, me blesse sous le soleil, c'est qu'il tout arrive de même à tous, à l'innocent et au coupable; à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les autels. Tantôt prenant une autre pensée, il regarde les prospérités temporelles comme des récompenses de la vertu, et les disgrâces au contraire comme des peines du vice. Ainsi raisonnent aujourd'hui les disciples dans l'Évangile: *Est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle?* Mais juger de cette manière, c'est prendre les apparences

pour règle de son jugement plutôt que la vérité, et envisager avec des yeux humains la conduite mystérieuse de la providence divine. Quiconque éclairé par la foi s'élèvera au-dessus des sens, il corrigera ses idées, il découvrira que les biens ne sont pas toujours des effets de l'amour de Dieu sur l'homme, ni les maux de sa colère; que la prospérité est moins désirable qu'on ne pense, et l'adversité plus avantageuse qu'on ne croit; que de quelque façon qu'il plaise au Tout-Puissant de nous traiter, il faut recevoir de sa main la bonne ou la mauvaise fortune dans un esprit de religion, qui nous fasse user de l'une avec modération, et souffrir l'autre avec patience. J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve, disait saint Paul, *Je sais vivre dans la pauvreté, je sais vivre dans les richesses; ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout, à l'abondance et à l'indigence (Philip., IV, 12)*. L'admirable disposition! que ne puis-je aujourd'hui, chrétiens, la bien graver dans vos cœurs! c'est à quoi je me propose de travailler dans ce discours, en montrant à l'homme fidèle comment il doit user des biens, comment il doit souffrir les maux. Au reste, si toutes les conditions de la vie se trouvent nécessairement partagées en prospérités et en adversités; donner des préceptes pour se bien gouverner dans l'une et dans l'autre fortune, ce sera donner des règles pour toute la vie et pour toutes les conditions. Ainsi jamais matière ne fut d'une plus grande utilité, ni d'une plus grande étendue: heureux, malheureux, nous parlerons ici à vous. A vous, si vous êtes heureux selon le monde, ne vous y trompez pas, vous dirai-je; mais souvenez-vous que les douceurs de votre état, bien loin de vous en prévaloir, vous doivent être un sujet de mortification et de crainte, dans la vue des périls qui en sont inséparables. Et vous, si vous êtes malheureux selon le monde, ne vous y trompez pas encore; mais souvenez-vous que les rigueurs d'un état si plein d'amertume, doivent faire votre consolation et même votre joie, dans la vue des avantages que vous en pouvez recueillir. En un mot, chrétiens auditeurs, êtes-vous heureux selon le monde? ne vous laissez pas corrompre à ses biens. Êtes-vous malheureux selon le monde? ne vous laissez pas abattre à vos maux. Mais comme il n'y a que l'esprit de Dieu qui par sa grâce puisse nous inspirer des sentiments si opposés à la nature, implorons-le par l'intercession de Marie. Ave, gratia plena.

PREMIER POINT.

Je trouve dans l'Évangile deux chemins ouverts pour aller au ciel par le secours des biens de la terre. Le premier, c'est d'abandonner tout ce qui peut flatter les sens, par une séparation effective; le second, c'est d'en user avec une sage retenue. Heureux qui a choisi la première de ces deux voies; heureux même qui est encore en état d'en faire le choix! Elle est sans comparaison et la plus sûre et la plus parfaite. Mais comme

peu sont capables de cette résolution, il y a une autre voie où tout le monde peut marcher; se servant des créatures, au milieu desquelles il se trouve, l'un distingué par les honneurs, l'autre abondant en richesses; mais tous gardant les règles que l'Evangile prescrit. Car condamner indifféremment ce qu'on appelle biens de fortune, de ce qu'ils sont dangereux conclure qu'ils sont criminels; prétendre qu'il faut absolument renoncer, ou à leur possession, ou à son salut : ce serait outrer la matière, ou plutôt ce serait tomber dans une erreur pernicieuse. Mais il y aurait d'un autre côté de l'erreur à s'imaginer, sous prétexte qu'il ne manque rien de ce qui peut rendre la vie douce, qu'on fût pour cela en droit de jouir des douceurs de la vie, de s'abandonner à leurs charmes, de s'en occuper l'esprit, et d'y attacher son cœur. Comment donc concilier cette contradiction apparente? Si les choses de la terre ne sont pas mauvaises, pourquoi n'en pas jouir? ou s'il n'est pas permis d'en jouir, comment se peut-il faire qu'elles ne soient pas mauvaises? Le dénoûment en est aisé : autre est l'usage des biens, autre est la cupidité qui s'y livre. L'usage est indifférent et peut même devenir bon : la cupidité est vicieuse et corrompt les meilleures choses, répandant un poison secret sur les créatures, à quoi elle s'attache; ravissant en quelque sorte sa première innocence à la nature, et faisant par là dans les uns une occasion de péché de ce qui est aux autres un instrument de vertu. L'importance est donc de régler exactement cet usage sur les principes d'un christianisme exact, et de renfermer cette cupidité dans des bornes qui en arrêtent les saillies.

Mais pour un plus grand éclaircissement, supposons, s'il vous plaît d'abord, que les agréments de la vie peuvent être de trois ordres, ou visiblement mauvais, ou suspects par beaucoup d'endroits, ou bien enfin légitimes. Que fait donc la religion? Elle oblige le chrétien de combattre contre les trois : elle retranche les premiers, elle évite les seconds, elle détache des derniers. Ces satisfactions passagères sont-elles formellement contre l'ordre? elle les retranche sans miséricorde; induisent-elles au péché par des achèvements dangereux? elle les évite avec soin; demeurent-elles dans les termes où la loi de Dieu les veut? elle en détache intérieurement d'une manière spirituelle. Trois degrés de tempérance, qui vont toujours en s'élevant; degrés par où doivent passer tous ceux qui veulent fournir chrétiennement leur carrière; mais degrés qu'ils ne peuvent monter sans qu'il en coûte à la nature des efforts plus que naturels, un martyre continuel sous des apparences agréables, et des sacrifices, à dire le vrai, aussi fréquents que sensibles.

Ici, Messieurs, n'attendez pas que je m'arrête à vous représenter l'obligation où l'Evangile met le chrétien de retrancher les emportements grossiers d'une passion effrénée. Sans recourir à la loi pour condamner

une corruption si visible, la seule raison la réprouve assez, et la nature même l'abhorre. Ce n'est pas aussi mon dessein de m'arrêter à ce qui est suspect; divertissements, dépenses, compagnies, bonne chère, amusements. Dès là qu'une chose peut être ou un juste sujet de scandale à autrui, ou une tentation délicate pour nous-mêmes, qu'avec le temps elle peut porter la dissipation dans notre esprit et le dérèglement dans notre cœur, quelque agréable qu'elle soit, quelque pardonnable d'ailleurs qu'elle paraisse, tempérance, vous m'ordonnez de m'en abstenir religieusement, dans la juste appréhension qu'il n'y ait du venin caché, et que les suites n'en soient fâcheuses. Mais laissant tout cela à part; une chose où je demande votre application tout entière, c'est que l'Evangile porte la rigueur jusqu'à nous détacher des choses les plus légitimes, lors même que nous les possédons par l'ordre de Dieu; et à mettre entre elles et nous une espèce de divorce, divorce d'autant plus sensible qu'il est plus intérieur; que notre liaison avec les biens dont il nous sépare paraît plus innocente, et qu'il faut à tout moment en renouveler la rupture.

Personne n'a jamais mieux compris cette vérité, ni ne l'a si nettement expliquée que le grand Apôtre dans l'avis qu'il donne aux Corinthiens : *Ce que j'ai à vous dire, mes frères, ainsi leur parlait saint Paul, c'est que ceux qui sont dans le mariage doivent vivre comme s'ils n'y étaient pas, ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui ont du bien, comme s'ils n'en avaient pas, et ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas* (I Cor., VII, 29-31). Mais je prends un vol trop haut; la doctrine que je prêche, passe la portée, ou du moins l'obligation de mes auditeurs. Nullement : le christianisme étend jusque-là ses droits, et lui obéir au pied de la lettre, c'est simplement la sphère de ses devoirs. Car, si vous ne le savez, c'est là cette circoncision spirituelle que l'Apôtre nous recommande en des termes si formels. C'est là cette abnégation, dont le Fils de Dieu a fait la première de ses leçons : abnégation, dit saint Augustin, à l'égard de laquelle il n'y a ni âges dispensés, ni conditions exemptes, ni sexes privilégiés : abnégation dont la nécessité nous est imposée par le premier des commandements de Dieu et par le premier des sacrements de l'Eglise. Car pour le dire en passant, lorsque Dieu nous demande tout l'amour de notre cœur, par là il nous ordonne d'en bannir tout autre amour, ne nous permettant d'aimer que lui, ou que pour lui. Et quand il exige de nous que nous renoncions au monde à notre entrée dans l'Eglise, c'est nous dire que si l'homme extérieur y demeure attaché par les liens de la société civile, l'homme intérieur que produit en nous cette nouvelle naissance, en doit être détaché.

Il est donc extrêmement important de bien comprendre que, comme il y a une tempérance des sens il y a une tempérance du

cœur; et que, comme la tempérance des sens doit mettre une séparation visible entre toutes sortes d'excès et nous, la tempérance du cœur doit mettre une séparation spirituelle entre notre amour et les objets dont l'usage est d'ailleurs licite. N'est-ce point là ce qu'entendait l'Apôtre, quand il disait aux fidèles qu'ils étaient morts (*Coloss.*, III, 3); et ne vous êtes-vous jamais demandé à vous-mêmes ce qu'il prétendait par cette mort? La mort n'est autre chose qu'une séparation de l'âme et du corps, séparation après laquelle l'âme demeure ce qu'elle était, et le corps retourne en poussière. Or il faut que la mortification imite, dans la morale, ce que la mort fait dans la nature. Des objets et des passions unis les uns avec les autres forment cet homme de péché dont il est si souvent parlé dans les saintes lettres. Les richesses d'un côté, de l'autre l'empressement d'en amasser ou la crainte de les perdre font un avaré; les divertissements du siècle et la recherche de ces divertissements, un voluptueux. Tant que ces choses seront unies, la vie du péché subsistera; mais s'il se pouvait faire qu'un tiers vint à la traverse se mettre entre eux et les diviser, de cette division la mort s'ensuivrait infailliblement. C'est ce que fait la tempérance : se glissant imperceptiblement entre les objets et les passions, elle en rompt le secret commerce; et tout de même qu'après la mort, l'âme demeurant entière, le corps se détruit peu à peu, ainsi les objets subsistent les mêmes et les passions s'anéantissent. Ainsi, laissant les richesses dans cette maison opulente, il n'y a que la cupidité des richesses à périr. Ainsi, sans toucher aux rangs ni aux charges, l'attachement et l'abus sont les seuls à se détruire. Voilà, chrétiens qui m'écoutez, ce que c'est que d'être chrétiens; voilà de quel œil il faut que vous envisagiez, vous votre élévation, vous vos biens. Voilà l'esprit par lequel Dieu entend que vous épuriez les aises et les commodités de la vie, en usant non-seulement sans dissolution et sans excès, mais, ce qui est beaucoup plus, sans passion et sans attachement, le cœur dans une sainte indifférence. Fût-ce la condition la plus douce et la plus digne d'envie, y passer, mais n'y tenir pas; si peu esclave des choses qu'on a dans sa possession, que l'on fût déterminé, si tel était l'ordre de Dieu, à en subir sans murmurer la privation et la perte; vivant dans son propre pays et dans le sein de sa famille comme dans une terre étrangère, et ne regardant des yeux du cœur, à travers tout ce qui nous flatte, que cette bienheureuse patrie, où doit tendre tout notre amour.

Si cela est, l'Evangile appelle les chrétiens du siècle à des choses bien difficiles et bien grandes, plus grandes encore et plus difficiles que vous ne pensez; choses si difficiles et si grandes, que les saints les ont regardées comme une espèce de martyre qui récompense par sa durée ce qui peut lui manquer du côté de sa rigueur. Et de vrai, concevez-vous ce qu'il doit en coûter à

l'homme pour atteindre jusqu'au point que je viens de vous marquer, et pour demeurer ferme dans cette juste situation? Quels combats à soutenir d'un côté contre les créatures, de l'autre contre sa cupidité! Quoi de plus engageant, pour ne pas dire de plus contagieux, que les créatures? Proportionnées à nos sens, elles y font des impressions continuelles; revêtues de mille agréments, elles rendent ces impressions pénétrantes : le plaisir qui les suit, la gloire qui les accompagne, ce qu'elles donnent et ce qu'elles promettent, tout attire également. D'ailleurs la cupidité, dont le péché a répandu le poison jusqu'au fond de l'âme, tourne de ce côté-là toutes nos inclinations. A même temps qu'elle nous ôte le goût des biens spirituels, elle irrite celui des biens sensibles; et ingénieuse à nous en rendre esclaves, elle nous persuade qu'il n'y a de satisfaction qu'à en jouir, et que, hors de leur amour, toute la vie n'est qu'amertume. Comment donc séparer des choses qui se touchent de si près? Comment résister tout à la fois à des ennemis étrangers et domestiques qui sont d'intelligence entre eux? Comment faire que les objets n'excitent point les passions et que les passions ne courent point après les objets, lorsque les uns et les autres sont par malheur en présence?

Non, je ne crains point de le dire (et cette proposition c'est après le grand Augustin que je l'avance), il serait beaucoup plus aisé de renoncer entièrement à l'usage de mille choses que d'en user selon les lois de cette tempérance intérieure dont je vous fais le portrait. Et la profession religieuse, qui fait tant de peur au monde, que l'on conçoit comme un état insupportable à la nature; cette profession, en un sens, exige moins de ceux qui l'embrassent. Rompant une bonne fois avec tous les attraits du siècle, on se délivrerait de leur importunité pour toujours, et il ne resterait plus à combattre que soi-même : au lieu qu'exposés à toute heure aux charmes séducteurs d'une condition toujours tentante et sans cesse à la portée de ses coups, il faut de nécessité, ou éternellement combattre, ou malheureusement succomber. Aussi, marque assurée que la chose est bien délicate, c'est que rien n'est plus rare que de s'élever jusque-là, et que je propose ici au monde une vertu dont il a peu d'exemples. Qu'il m'en fournisse, en effet, de ces âmes inaccessibles à l'amour d'une agréable fortune, supérieures aux honneurs ou aux biens qui sont dans leur disposition, dégagées de la servitude de ces liens qu'elles portent, possédant les faveurs d'une condition riante et n'en étant point possédées, goûtant les douceurs de la vie et n'en buvant point le poison, humbles dans leur élévation, retenues dans leurs plaisirs, pauvres dans leur abondance. Peut-être s'en trouve-t-il encore qui savent se garder des excès grossiers; mais ils se bornent aussi à cette tempérance des sens : celle du cœur leur est inconnue, ou, s'ils s'en forment quelque idée, ce n'est qu'une idée imparfaite. On se per-

suade qu'elle n'est point aussi sévère que je la fais. Ce détachement qu'elle prescrit n'est, à ce que l'on prétend, qu'une vertu propre au cloître; et comptant pour beaucoup de ne s'accorder rien qui soit en soi illégitime, on n'examine pas si on en use légitimement. Encore pussions-nous dire avec vérité : Seigneur, qu'il en est nombre de cette trempe ! Mais la voix de toutes vos lois indignement violées dépose trop le contraire.

Je parlais, après l'Apôtre, d'une vertu qui retenant les sens détachât encore le cœur, pour en recueillir toutes les affections et pour les rappeler à Dieu, auteur de la félicité, source des biens qu'on possède; et de quelque côté que je me tourne, presque partout où je trouve la prospérité, je ne trouve qu'oubli de Dieu et dissolution. Je disais que la religion, sévère même à l'égard de ce qui est permis, devait à plus forte raison nous éloigner de ce qui est suspect, et nous interdire absolument ce qui est mauvais. Mais sans parler du permis, sur lequel on ne songe pas seulement à s'examiner, bien loin que le suspect alarme, le mauvais même n'épouvante pas. Dès là qu'une heureuse affluence offre les moyens de goûter une vie délicieuse, qui s'en refuse les plaisirs ? Jeux, divertissements, spectacles; agréables, mais dangereuses suites de la prospérité, qui s'en fait un juste scrupule ? Qui s'interroge devant Dieu sur la grandeur de sa dépense, sur la superfluité de sa table, sur la pompe fastueuse d'un domestique surnuméraire ? Qui, satisfait de soi-même pourvu qu'il ne dépouille point les autres de leur bien, ne se croit pas en droit de disposer du sien comme il lui plaît, celui-ci en profusions énormes, celui-là en épargnes sordides ? Il faudrait qu'une timide et circospecte défiance tint la bride à la cupidité, toujours portée à s'en trop permettre ; et l'on étend à l'infini la sphère de ses besoins. Il faudrait craindre de risquer sur des choses peut-être criminelles, tout au moins périlleuses : et on les regarde comme indifférentes ou même comme de justes prérogatives de sa naissance ou de sa fortune. Il faudrait voir si une vie de cette nature s'accorde avec une religion comme la nôtre, une religion née sur la croix, une religion consacrée par le sang de tant de martyrs, et par conséquent crucifiante ; une religion dont les maximes, les mystères et les sacrements ne prêchent qu'humilité, que mortification, que pauvreté : et on n'écoute que la voix, on ne suit que les exemples d'un monde corrompu et principe de corruption. Il faudrait approfondir si, supposé que certaines choses pussent être tolérables en de certaines circonstances, si c'est une raison de s'en faire une habitude de tous les jours : et comme si on n'était né que pour cela, on s'y abandonne sans réserve, sans dire jamais c'est assez.

Que serait-ce si j'allais plus loin, et si révélant ici les mystères d'iniquité, je voulais représenter les emportements de ceux qui, oivres de leur fortune ne songent qu'à en

jouir ? Trouve-t-on rien criminel, pourvu qu'il paraisse utile ? Tout ce qui est agréable, ne le croit-on pas permis ? Ce grand rougit-il de faire servir au vice une autorité qui devrait être la protectrice de la vertu ? Ce riche n'abuse-t-il pas indignement de ses biens, pour séduire l'innocence et satisfaire sa brutalité ? Combien sans crainte pour Dieu, souvent sans honte pour les hommes ; combien en qui la cupidité irritée par la facilité de mal faire autant que par l'impunité, s'abandonnent aux plus grands crimes ? Est-on d'humeur à aimer le faste ? ce n'est plus une simple magnificence, c'est un luxe monstrueux. Penche-t-on davantage du côté de la volupté ? il n'y a point de raffinement qu'on n'y cherche, ni d'ordures dont on ne se souille. Est-ce l'ambition qui domine ? erédit, élévation, richesses, il n'est rien qu'on ne lui sacrifie aux dépens de la justice. Fourberies, rapines, violences, mauvais moyens, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils paraissent utiles, y entrent. Et tous les secours que l'on tire de sa fortune présente sont autant de tentations qui portent à de plus grands excès, et autant d'instruments qui y aident.

Tel est le charme des faux biens, tel le ver qui s'y attache, tel le poison qui les accompagne. Ennemis de la vertu, incompatibles avec l'innocence, engageants par les attraits dont ils paraissent revêtus, ils mènent insensiblement les plus modérés trop loin, et précipitent les autres dans des abîmes de désordres. L'aviez-vous jamais bien compris tout le péril de votre condition, ô vous, qui vous en applaudissez ? Connaissiez-vous bien les écueils d'un état si agréable selon le monde, mais si redoutable devant Dieu ? Saviez-vous et les obligations dont il vous charge, et les obstacles qu'il y oppose ? Et vous, qui gémissiez sous la dureté de votre destinée, vous plaindrez-vous encore d'une vie, qui vous préserve de tant de dangers ? Vous laisserez-vous encore toucher aux désirs d'un bien trompeur, envieux d'une fortune, où le salut court tant de risques ?

Seigneur, apprenez-nous donc, car il n'appartient qu'à vous de le faire ; apprenez-nous à regarder avec de meilleurs yeux tout ce que le monde nous propose de plus charmant et de plus doux. S'il se trouve que nous manquions de ces faux biens, dont il se pare, pour surprendre notre estime et pour gagner notre amour ; bien loin d'en murmurer ou de les désirer, faites que non-seulement nous nous en consolions, mais que nous vous en remercions. Et s'il a plu à votre providence de nous en faire part, rendez-nous par votre grâce, sinon absolument insensibles, pour le moins incorruptibles à tous les attraits criminels d'une prospérité flatteuse. Que convaincus de nos obligations, mieux que nous ne l'avons été, nous comprenions jusqu'où doit aller la tempérance du chrétien, et avec quelle modération il doit user des biens. Mais ajoutez-y encore, ô mon Dieu, la patience, afin que nous supportions avec soumission nos maux, quels qu'ils soient, et qu'il vous plaira de nous

faire éprouver. C'est ce dont il me reste à traiter dans mon second point.

SECOND POINT.

De toutes les vertus, il n'en est peut-être point qui trouve tant d'opposition dans le cœur du chrétien, du côté de la nature, que la patience. Comme non-seulement le premier, mais encore le plus ardent désir de l'homme est d'être heureux; que pouvez-vous lui proposer, pour lui faire agréer d'être misérable? Des exemples qui l'animent? L'attrait est faible et languissant. Les maximes de l'Evangile? il les trouve trop élevées. Des avantages à en espérer? c'est une attente éloignée d'une récompense invisible, qui par conséquent touche peu; au lieu que ce qu'il souffre se sent et lui fait une impression continuelle. Cependant la patience est peut-être de toutes les vertus la plus nécessaire à l'homme: la plus nécessaire, puisque dans cette vallée de larmes, où les maux l'emportent sur les biens, elle lui est d'un plus fréquent usage. La plus nécessaire, puisque c'est la seule ressource qui lui reste et qu'elle ne peut lui manquer, sans faire d'un malheureux un désespéré. La plus nécessaire enfin, puisque outre les calamités communes de l'humanité, qui n'épargnent personne, c'est une loi indispensable pour le chrétien, de porter tous les jours sa croix. Car à qui pensez-vous que parlait notre divin maître, quand il disait dans l'Evangile: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et porte sa croix tous les jours* (Matth., XVI, 14)? N'était-ce qu'à ses disciples? Ou tout au plus, ne s'adressait-il qu'à ceux qui devaient répandre leur sang pour la gloire de son nom? Il parlait à tous les états et à toutes les conditions: saint Luc le marque nettement: *Dicebat autem ad omnes* (Luc., IX, 23). Bien différent de l'esprit du monde qui, pour s'attirer des sectateurs, leur cache artificieusement le mal réel qu'ils doivent souffrir, et n'oublie rien pour leur faire valoir le bien imaginaire qu'il leur propose: Jésus-Christ non-seulement ne flatte point ceux qu'il appelle à son service, pour les y engager plus sûrement; mais prophète fâcheux autant que sincère, il leur dénonce par avance qu'ils doivent être déterminés à tout.

A dire le vrai, rien n'est donc si important au chrétien que d'apprendre l'art de bien porter une croix, qu'il ne peut ni ne doit jamais quitter, en se formant dans l'exercice d'une vertu pour laquelle il a d'un côté tant de répugnance, et de laquelle d'ailleurs on peut dire que dépend son repos aussi bien que son salut. Car pour n'être pas soutenus du secours de cette vertu, que font la plupart des hommes dans les disgrâces qui leur arrivent? Prenez-y garde, chrétiens: devenant tout à la fois plus malheureux et plus criminels, ils en augmentent la peine et en perdent le mérite. Y aurait-il donc bien quelque secret capable d'adoucir et de sanctifier nos souffrances? Laissant à part tout le reste, le secret serait, ce me semble, de corriger le

jugement que nous en portons; d'en pénétrer, comme il faut, et le principe et la fin, de regarder qui nous les envoie, et pourquoi il nous les envoie; de reconnaître la main qui nous frappe, et le motif qui l'a porté à nous frapper. Les afflictions viennent de Dieu; il faudrait donc les recevoir avec soumission à Dieu, et n'en chercher le remède qu'auprès de Dieu: admirable conséquence! Dieu nous suscite des traverses, comme autant d'occasions favorables pour nous ramener à lui et pour expier nos péchés: il faudrait donc les embrasser avec joie et dans un esprit de pénitence: conséquence aussi importante! Pour ce qui est de la première, dire que Dieu est l'auteur des biens qui rendent la vie agréable, mais qu'il ne l'est pas des maux qui en traversent le cours, ce serait tomber dans l'erreur de ces anciens hérétiques qui établissaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Dire d'un autre côté que Dieu produit le mal par une malignité secrète et dans la vue de nous nuire, ce serait nous en former une idée aussi injurieuse que les païens, qui se figuraient des divinités malfaisantes, toujours occupées à répandre des misères sur nos têtes. Mais dire que Dieu tient entre ses mains l'adversité aussi bien que la prospérité, et qu'il faut remonter jusqu'à lui, pour découvrir dans les trésors de sa providence les causes primitives de tous les revers de la fortune, c'est parler le langage que son Esprit même a parlé. Or, si je pouvais une fois me mettre bien dans le cœur que Dieu préside à toutes les amertumes de la vie, que l'état de souffrance où je me trouve est un état où il m'a mis, que ce qui me paraît hasard, ou si vous voulez malheur, est un effet de sa conduite; que ce n'est point précisément ni la jalousie de ce rival, ni la malice de cet ennemi qui m'a attiré cette affaire; que je ne dois accuser ni la concussion du magistrat, ni les brigues de ma partie, du procès que j'ai perdu: mais que Dieu, sans prendre part à l'iniquité des passions des hommes, les fait servir à m'exercer, véritable, bien qu'invisible, dispensateur des événements. Si je portais ces sentiments gravés dans le fond de mon âme, entrevoyant la main du Très-Haut au travers de tout ce qui m'accable, ne ploierais-je pas humblement sous des coups que je dois respecter, et auxquels d'un autre côté je ne saurais me soustraire avec tous mes efforts?

Mais vous nous proposez ici une triste consolation... Attendez, mes chers auditeurs, et ne séparez pas les choses. Si cette nécessité était dépourvue de confiance; si le Dieu, dont la rigueur s'appesantit ainsi sur vous, vous interdisait tout espoir, inexorable à vos vœux et impitoyable à vos maux: peut-être que la condition pourrait vous paraître dure. Mais si Dieu vous soutient d'une main, à même temps qu'il vous frappe de l'autre; s'il vous permet d'espérer, que dis-je? s'il vous l'ordonne, en est-ce assez pour vous remettre? Or je ne crains point d'avancer qu'il n'y a point de vérité dans les divines

Écritures appuyée par tant de raisons, attestée par tant de promesses, confirmée par tant d'exemples, signalée par tant de miracles, que la protection de Dieu sur ceux qui s'humilient sous sa main et qui recourent à elle. Par quel malheur faut-il donc qu'ingénieux à nous tourmenter nous-mêmes, nous ne voyions dans nos disgrâces que ce qu'elles ont de rebutant ? Au lieu d'entrer avec le prophète dans les puissances du Seigneur (*Psal. LXX, 6*), de reconnaître le doigt de Dieu, comme les sages de Pharaon dans les plaies qui frappent l'Égypte (*Exod., VIII, 19*), d'élever nos regards jusqu'aux lieux où se forment les orages, qui tombent de là sur nous ; semblables à l'animal stupide qui s'arrête à la pierre dont il a été blessé, et ne va pas à la main qui l'a lancée, nous demeurons à la moitié du chemin, tristes jouets de nos misères, et ensuite de nos chagrins qui redoublent nos misères. Ainsi, au lieu que la vue de Dieu nous remettrait, n'envisageant les choses que par leur mauvais côté, ou l'impatience nous saisit, ou le ressentiment nous transporte, ou la tristesse nous abat, ou le désespoir nous accable ; péchant non-seulement contre la soumission, mais encore contre la confiance.

Car cet asile toujours ouvert, toujours sûr pour les malheureux, est-ce à lui que nous recourons ? Qui fonde en Dieu son espoir ? Persuadés de sa bonté aussi bien que de sa puissance, pénétrés de la faiblesse aussi bien que de la malice du monde, il faudrait tout attendre de Dieu, et nous n'y recourons jamais, ou si nous y avons recours, ce n'est qu'après avoir tenté inutilement tout le reste. Nous nous faisons un bras de chair, pour parler avec l'Écriture (*Jerem., XVII, 5*), nous appuyant sur des roseaux qui, bien loin de nous soutenir, se brisent entre nos mains, et nous blessent par les éclats qu'ils y enfoncent. L'un compte sur sa naissance, l'autre sur son industrie ; cet homme sur son esprit, cette femme sur sa beauté ; celui-ci sur ses amis, celui-là sur ses patrons ; moyens ingrats et trompeurs, dont reconnaissant enfin la vanité et le mensonge, une pauvre âme n'a pour ressource que le déplaisir de s'être donnée bien des mouvements inutiles, et la douleur de voir toutes ses espérances échouées. De là tant de misérables, qui succombent sous le fardeau de leurs misères, parce que tout les accable et que rien ne les soutient. S'ils se tournaient tout de bon du côté de celui que saint Paul appelle le *Dieu de toute consolation* (*II Cor., I, 3*), ils en recevraient du soulagement. Ou Dieu arrêterait le cours de leurs peines, ou il leur ferait goûter de la douceur dans leurs peines mêmes. Car quoi qu'on en puisse dire, si l'on n'est pas toujours heureux pour avoir de la santé, du crédit, des richesses ; ce n'est au fond ni la pauvreté, ni l'oppression, ni la maladie, qui nous rendent malheureux. Comme il s'en voit de misérables dans le sein même de la félicité, il s'en voit aussi qui, assaillis de disgrâces au dehors, jouissent au dedans d'une paix tranquille ; parce

que Dieu, fidèle dans ses promesses, ou modère la douleur, pour la rendre supportable, ou augmente le courage par de secrètes onctions. Et n'est-ce pas en effet ce que tant de saints ont ressenti ? Consultez sur cela l'histoire et les actes des martyrs. Jamais épreuves furent-elles plus douloureuses que les leurs, et jamais courage plus ferme ? Pourquoi cela ? Le Sage l'explique : *Iustorum animæ in manu Dei sunt ; et non tanget illos tormentum mortis* (*Sap., III, 1*) : les âmes des justes sont dans la main de Dieu ; voilà pourquoi le tourment de la mort ne les touche seulement pas.

Si les âmes des saints, dit sur cela saint Bernard, étaient demeurées dans leurs corps lorsqu'on les livrait en proie aux ongles de fer ou aux flammes, elles y auraient succombé. Mais au même temps que leurs corps étaient entre les mains des hommes, leurs âmes étaient entre les mains de Dieu ; et la vertu de l'Esprit-Saint les tenant élevées au-dessus des sens, sur les ailes de leur foi et de leur espérance, les rendait non-seulement inébranlables, mais en quelque sorte inaccessibles à la violence des tourments. Nous au contraire, parce qu'au lieu d'aller aux pures sources de la paix, qui ne se trouvent qu'en Dieu, nous nous arrêtons ici-bas à des citernes houleuses, et Dieu et le monde nous manquent : Dieu par colère et par justice, le monde par malice ou par impuissance.

Maintenant s'il m'était permis de vous représenter ici les biens que Dieu a attachés aux maux dont il nous visite, quel fonds de consolation n'y découvrirais-je pas ? Mais je me retranche volontiers à une seule réflexion : c'est, chrétiens, que les traverses qui nous arrivent dans la vie sont les plus favorables occasions que Dieu puisse nous susciter pour nous retirer du péché, et les moyens les plus sûrs qu'il ait à nous mettre en main pour en faire pénitence. La première chose qui s'oppose chez nous à la pénitence, c'est la peine de nous déterminer à l'entreprendre. Est-il question d'offenser Dieu ? rien ne nous retient. S'agit-il de réparer l'offense ? tout nous arrête. La présence des objets, la facilité des occasions, la vigueur de la santé, la mollesse de l'abondance captivent de telle sorte sous la tyrannie du vice, qu'on ne saurait prendre de propos délibéré le parti de quitter les créatures où l'on trouve tant de plaisirs, pour embrasser une vertu qui ne présente que des peines. Et c'est la triste destinée de la plupart de ceux à qui tout rit dans le monde. Quel bonheur serait donc le vôtre, âmes esclaves de s'aux biens, si ces chaînes que vous n'avez pas le courage de briser vous-mêmes, une main étrangère, mais favorable, les brisait ? Que vous seriez obligées à celui qui vous mettrait dans la nécessité de souffrir ce que peut-être vous ne voudriez jamais souffrir de votre propre choix ! Or, si vous y prenez garde, tel est l'avantage des afflictions que Dieu nous envoie. Par elles, il nous fait sentir la vanité des créatures ; et en désabusant de la sorte notre esprit, il com-

mence peu à peu à en détacher notre cœur. Par elles, il nous met de lui-même dans le chemin de la vertu, et nous force en quelque façon malgré nous d'être vertueux. Si cette femme n'avait rien perdu de ses premiers agréments, si ce projet d'établissement avait répondu à son attente, idolâtre de sa personne, elle n'aurait jamais eu la force de rompre avec le monde. Une maladie officieuse vient de la changer ; ce parti sur lequel elle comptait lui a manqué : c'en est assez ; ce que le plus habile prédicateur n'aurait pu gagner, elle le gagne sur elle-même. Si cet homme toujours heureux s'était maintenu dans son poste, il se serait tranquillement nourri dans son iniquité. Dans cet état, le Père céleste, pour seconder sa faiblesse, le frappe d'une disgrâce imprévue : le voilà qui rentre en lui-même, et, averti de son devoir par cette dure, mais utile instruction, un coup de la main de Dieu obtient de lui ce que ni les autres avec tous leurs avis, ni lui-même avec tous ses efforts n'auraient pu en obtenir.

Il y a plus : non-seulement l'adversité nous détermine comme malgré nous à faire pénitence, elle nous met encore en mains les instruments les plus propres pour la bien faire. Les saints Pères nous ont laissé pour une règle certaine que la pénitence doit avoir entre autres deux conditions, et qu'elle a lieu d'être suspecte si elle ne renferme et l'expiation du passé et la précaution pour l'avenir. Voici pourtant le malheur du monde : lâches et indulgents d'un côté, indiscrets et téméraires de l'autre, on ne sait ni se punir ni se garder, ou tout au plus on se borne à quelques satisfactions qui ne coûtent guère, et à des résolutions qui ne tiennent pas longtemps, autre écueil où ne manque guère d'échouer la prospérité. Qui pourrait donc remédier à un si étrange désordre ? L'adversité nous en offre les moyens. Pendant que vous avez joui d'une parfaite santé, vous vous êtes abandonné à l'ardeur de vos passions. Les choses ont changé de face, vous voilà cloué sur un lit, en proie à la maladie. Oh ! le secret merveilleux pour expier les excès d'une jeunesse dissolue ! Oh ! l'excellente matière d'un sacrifice de propitiation ! Qu'avaient été jusqu'ici les richesses entre les mains de cet homme, et qu'y auraient-elles été si elles y étaient demeurées ? Une épée entre les mains d'un furieux, l'instrument de son ambition, la matière de ses débauches, une tentation continuelle, une occasion insurmontable de péché. Un renversement de fortune survient, un procès, une banqueroute, heureuse calamité qui le désarme et qui l'arrête ! Vous aviez un fils qui faisait l'objet de toutes vos tendresses ; mille fois pour l'avancer vous lui aviez sacrifié l'intérêt de votre conscience : la mort vous l'ôte, et, en vous l'ôtant, c'est une pierre de scandale qu'elle ôte du chemin de votre salut pour vous en aplanir les voies. Mais combien peu qui répondent à ces vœux miséricordieuses que le Seigneur a sur eux ! Martyrs du démon, si je l'ose

dire, on souffre sans se repentir ou du moins sans se corriger ; et, ce qui est déplorable, changeant les remèdes en poison, ce qui était un moyen de pénitence, on s'en fait une occasion toute nouvelle de péché. La mort nous enlève-t-elle une personne qui nous fut chère ? ce ne sont qu'emportements et quelquefois même que blasphèmes. Arrive-t-il une perte de biens ? vous n'entendez que murmures, vous ne voyez que désespoir. Nous a-t-on fait quelque déplaisir ? en proie à notre ressentiment, nous ne nous étudions qu'à rendre tout le mal que nous pourrions ou du moins à souhaiter celui que nous ne pourrions pas. Dieu frappe-t-il ce libertin d'une infirmité salutaire ? au lieu de l'accepter comme une juste satisfaction de ses désordres, si ces désordres lui causent de la douleur, c'est moins de s'y être abandonné que de n'être plus en état de le faire. Une déroute inopinée met-elle cet homme d'affaires hors de combat ? au lieu de reconnaître la main qui le veut sauver par cette perte, il ne songe qu'à en réparer les débris, qu'à renouer de nouvelles intrigues, déterminé à tout, bassesses, fourberies, injustices, si par là il y peut revenir. Cette femme se trouve-t-elle en quelque extrémité fâcheuse ? au lieu d'en porter le fardeau comme une croix dont Dieu la charge, les plus honteuses ressources de la galanterie et du désordre, elle les appelle à son secours. Ainsi, chrétiens, l'état de souffrance, cet état si conforme au salut, devient la cause de notre perte. Au lieu de chercher à expier ses crimes par ses misères, chacun ne cherche à sortir de la misère que par le crime. Et il arrive tous les jours que, outre les vices que l'adversité a, pour le dire ainsi, en propre, elle se trouve encore coupable de ceux de la prospérité, sinon en les commettant, au moins par le désir de les commettre, ou par le chagrin de ne le pouvoir pas.

C'est donc véritablement à nous que doivent s'adresser les reproches que Jésus-Christ faisait dans un autre sens aux Juifs : *A qui dirai-je que ce peuple est semblable ? Il ressemble à des enfants qui se divertissent dans la place, crient à leurs compagnons : Nous avons joué de la flûte pour vous réjouir, et vous n'avez point témoigné de joie. Nous avons chanté des airs lugubres pour vous exciter à pleurer, et vous n'avez point marqué de tristesse (Matth., XI, 16, 17).* Notre portrait ne se pouvait mieux faire. Soit que Dieu nous prenne avec bonté, soit qu'il nous prenne avec rigueur, également intraitables nous n'entendons ni à ses caresses ni à ses menaces. La prospérité corrompt, l'adversité désole ; on ne sait ni se réjouir dans l'une, ni s'affliger dans l'autre, et partout les desseins de Dieu se trouvent ainsi frustrés. Songeons-y cependant, chrétiens ; les disgrâces de la vie sont la dernière ressource que Dieu emploie pour nous sauver. Ménageons-la avec soin, il ne nous en coûtera pas davantage. Car si vous y prenez garde, voulons-le, ne le voulons pas, qui peut s'exempter de souffrir ? Où est la condition qui

se trouve affranchie d'ennuis et de peines ? Combien de chagrins dans les postes les plus relevés ? Combien de rebuts dans les situations les plus douces ? Hélas ! tout ce qui peut former un véritable chrétien, la pauvreté, l'humiliation, la mortification, la croix, tout cela se rencontre dans le monde. Et cependant le christianisme n'est point dans ces choses mêmes qui le représentent et qui devraient l'introduire. Car comme ce ne furent pas les peines qu'endurèrent autrefois les martyrs qui firent le mérite de leur martyre, mais la cause et la manière de ce martyre, ainsi l'humiliation sans l'humilité, la pauvreté sans le détachement, la mortification sans l'acceptation, la croix sans le crucifiement, ne font point de vrais pénitents, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence.

Grand Dieu, donnez-nous-en l'esprit. Apprenez-nous à souffrir quelque chose pour vous, à nous qui savons si bien dévorer tout pour le monde, amertumes, contradictions, dégoûts. Confondez notre lâcheté, je ne dis pas à la vue de ce courage héroïque qu'ont témoigné tant de saints dans les rencontres les plus fâcheuses ; mais confondez-la, grand Dieu, cette lâcheté honteuse, à la vue de la patience avec laquelle nous souffrons si volontiers tout ce qu'il plaît à nos passions de nous ordonner ; car le monde nous dit aussi bien que Jésus-Christ : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne le parti de renoncer à soi-même et de porter tous les jours la croix. Ainsi parle l'avarice à cet avare et l'ambition à cet ambitieux. Telle est la dureté des conditions que le monde nous impose ; nous ne le ressentons que trop, nous en gémissons souvent, et cependant nous nous y soumettons avec un courage à l'épreuve. N'y aura-t-il donc que Dieu pour qui les mêmes conditions nous paraissent insupportables, Dieu qui sait si bien en rendre le joug léger par l'unction de sa grâce, Dieu qui a franchi pour nous des peines infiniment plus dures, Dieu qui pour quelques moments d'une tribulation médiocre nous promet des biens infinis dans leur grandeur et éternels dans leur durée ? Je vous les souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CAREME.

Du mépris de la vie et du désir de la mort.

Noli flere.

Ne pleurez point (Luc., VII, 15). Ce sont les paroles de Jésus-Christ à une mère désolée pour la perte d'un fils unique.

Il n'y a rien de plus opposé aux principes de la religion que les sentiments de la nature sur le sujet de la vie et de la mort. C'est saint Cyprien de qui j'ai tiré cette réflexion, et elle me paraît solide. En effet, dans quelle situation nous trouvons-nous à l'égard de la vie ? Nous l'aimons, elle nous est chère. Et la mort, de quel œil l'envisageons-nous ? Comme un fantôme affreux, dont la présence im-

prime de l'horreur, et la seule idée de la crainte. Cependant, pour peu que nous écoutions notre foi, ces sentiments ne peuvent subsister avec le christianisme ; car, pour reprendre la pensée de saint Cyprien, c'est à ceux qui trouvent leurs délices dans une vie mondaine à souhaiter de demeurer longtemps dans le monde ; c'est à ces âmes charnelles, que le siècle tient comme enchantées par le charme des voluptés, de désirer de ne point sortir du siècle. Que ceux-là craignent de mourir, qui, n'ayant point d'espérance, n'ont point aussi de consolation. Que ceux-là craignent de mourir, qui, n'étant point marqués du sceau de la rédemption, ont tout à appréhender et rien à se promettre. Comme ils ne découvrent rien au delà de la vie, leur attachement à la vie se peut souffrir ; comme à la mort, leurs pertes sont irréparables, leurs douleurs sont légitimes. Mais nous qui, régénérés dans les eaux salutaires du baptême, avons dès lors fait un divorce éternel avec le monde, qu'y a-t-il dans le monde qui doive nous attacher ? Nous qui, formés dans l'école du christianisme, avons appris que la mort n'est point mort pour nous, pourquoi nous en faire un monstre que nous pleurons dans les autres et que nous redoutons pour nous ? C'est ce que le Sauveur nous vient dire dans les paroles de mon texte : *Noli flere*. Ces deux mots s'adressent à nous ; et s'il les emploie pour arrêter le cours de la douleur d'une mère désolée, il condamne par là en même temps l'injustice de la passion que nous avons pour la vie, et de l'appréhension que nous concevons de la mort. *Noli flere* : ne pleurez point la perte d'une vie courte et malheureuse ; ce n'est pas là un sujet qui soit digne de vos larmes. *Noli flere* : ne pleurez point les approches d'une mort prompte et passagère, il y a quelque autre chose qui mérite mieux votre affliction. Si vous avez à pleurer, pleurez plutôt comme cet homme que j'ai trouvé selon mon cœur, de ce que votre pèlerinage est trop long. Si vous avez à pleurer, pleurez plutôt le péché, c'est-à-dire la cause de la mort, plutôt que la mort même.

Puissions-nous donc aujourd'hui, Messieurs, apprendre de là à réformer les sentiments que ces deux grands objets nous donnent ! Puissions-nous les redresser sur la règle de la foi ! La philosophie profane n'a rien oublié autrefois pour dégoûter les hommes de l'amour de la vie et pour les rassurer contre les terreurs de la mort. Elle s'est armée de toutes ses raisons pour combattre l'aveuglement de l'un et la faiblesse de l'autre : mais avec tout le vain appareil de ses discours elle n'a rien eu de vraiment solide ; car quoi qu'elle en puisse dire, la vie aurait ses douceurs et la mort ses alarmes, si la foi ne faisait prendre toute une autre face aux choses. Non, mes frères, il n'y a que la foi, cette divine philosophie, qui ait droit de corriger les vices que nous venions là-dessus des impressions de la nature. Nous aimons la vie, et la foi nous dit qu'il faut la haïr ; nous craignons la mort, et la foi nous

dit qu'il faut la désirer. Haine de la vie, désir de la mort, ce sont les deux sentiments sur lesquels doivent rouler toutes les réflexions de ce discours, après que nous aurons invoqué le secours de celle dont la mort fut aussi précieuse que la vie avait été sainte. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Les misères de la vie, la brièveté de la vie, les tentations de la vie, l'opposition de la vie à la félicité du chrétien sont de puissants motifs, ce me semble, pour lui inspirer du dégoût de la vie. Les misères de la vie, premier motif. Je sais bien que cette réflexion n'a pas échappé aux sages du paganisme; mais les saints docteurs ne l'ont pas pour cela négligée, et par le nouveau tour qu'ils lui ont donné, à la faveur des lumières de la foi, ils en ont fait un motif merveilleux, pour rendre cette vie odieuse et insupportable. Saint Grégoire, entre les autres, s'est étendu divinement sur cette riche matière. Qui pourrait exprimer, dit-il, toutes les misères auxquelles l'homme a été assujéti par le péché? Le corps ressent mille sortes d'infirmités; il est exposé aux injures de tous les éléments, aux périls, à la douleur, aux maladies, à l'ignorance des médecins plus à craindre que les maladies. S'il se repose, la paresse l'appesantit; s'il s'occupe, le travail l'épuise; s'il jeûne, la faim le dévore; s'il mange, la nourriture le charge. Ce qui le soulage d'une incommodité le jette aussitôt dans une autre; enfin, de quelque côté qu'il se tourne, il est tourmenté ou par le mal ou par le remède. L'âme, d'un autre côté, n'a pas moins de faiblesses et de misères que le corps. Vous la voyez un jour abusée par l'espérance et le lendemain trahie par la crainte. La tristesse l'abat, la joie la dissipe; la colère la transporte, l'envie la ronge; tout la trouble, rien ne la contente. Une passion succède à l'autre, et quelquefois pour une qui se détruit, il y en a mille qui renaissent. Comptez si vous pouvez maintenant tous ses désirs, leur multiplicité, leur contradiction: il veut et ne veut pas en même temps les mêmes choses; il recherche avec impatience ce qu'il n'a pas et il se dégoûte aussitôt de ce qu'il a. Le vice est suivi de remords, la vertu est environnée de peines; il ne sait auquel des deux s'attacher. Dieu et le monde l'entraînent tour à tour; il est tout ensemble soumis à la loi de Dieu, selon l'esprit, et à la loi du monde, selon la chair; enfin c'est un composé de tout ce qu'il y a de plus bizarre dans la nature, toujours et en tout dissemblable et contraire à lui-même. O mes frères! n'en est-ce pas assez pour nous écrier avec le grand Apôtre: *Malheureux que je suis! qui me délivrera de la prison de ce corps* (Rom., VII, 24)? Qui me tirera de cette vie, ou plutôt de cette mort, puisqu'une vie si malheureuse est une mort véritable? Jusqu'à quand, Seigneur, traînerai-je sur la terre ce sépulcre mouvant où mon esprit est comme enseveli dans la chair? Cette vile

cabane, construite de terre, où je suis forcé de demeurer, ne sera-t-elle jamais détruite? Et n'habiterai-je point bientôt cette autre maison qui n'est point faite par la main d'un homme, et qui doit durer éternellement? Ainsi parlait à Dieu un autre saint Grégoire, c'est celui de Nazianze, pénétré qu'il était des sentiments de sa misère, et dans l'impatience de secouer le joug d'une vie si onéreuse.

Mais peut-être prétendons-nous qu'il s'en trouve cependant de commodés et d'agréables. Ce n'est pas la pensée de saint Augustin. Examinez, dit-il, la vie la plus délicieuse, dont vous vous formez des plans si achevés, et vous trouverez que la peine l'emportera sur le plaisir. Donnez-moi si vous voulez de ces gens dont le cœur n'est sensible qu'aux objets de leurs passions, qui mettent toute leur étude à se satisfaire; quelque soin qu'ils y apportent, le dégoût suit de si près la jouissance, que toute leur industrie ne peut pas fournir à trouver de la diversité. L'excès de la bonne chère ruine leur santé; une amitié constante les fatigue, le meilleur entretien les ennuie; leur propre grandeur les embarrasse; s'ils sont en compagnie, ils voudraient être seuls; s'ils n'ont personne, ils ne peuvent souffrir leur solitude. Le riche envie la tranquillité du pauvre; l'ambitieux sonhaite le secours des richesses pour s'élever; le voluptueux trouve que tout l'incommodé, et se fait un véritable tourment du soin qu'il prend de sa volupté. En vérité, chrétiens, une vie de cette nature a-t-elle de quoi engager? Est-ce donc là cette vie dont l'amour nous inflatue? Lâches esclaves de nos passions, n'apprendrons-nous point une fois à arracher notre cœur à des douleurs si cuisantes pour le porter à d'autres objets qui lui promettent des douceurs si pures et si solides?

Je veux bien toutefois vous accorder que la vie parmi beaucoup d'épines porte quelques fleurs. Mais si ces fleurs sont de la nature de celles qui, comme l'a dit le psalmiste, s'étant épanouies le matin, le soir vous les voyez flétries (Psalm. LXXXIX, 6), est-ce une raison pour s'y arrêter, ou plutôt n'en est-ce pas une pour ne s'y arrêter pas? *Nous mourons tous*, dit l'Ecriture, *et nous allons sans cesse au tombeau, comme des eaux qui se perdent sans retour* (II Reg., XIV, 14); nos années se poussent successivement comme des flots, elles ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, nous allons tous ensemble nous confondre dans l'abîme immense de la mort. Je ne sais si saint Eucher n'avait point cette comparaison de l'Ecriture en vue, quand il écrivait à un de ses amis: N'avez-vous jamais contemplé du rivage de la mer le combat des vents qui se disputent entr'eux l'empire des ondes. Comme les flots se suivent et se poussent les uns les autres par un mouvement précipité, et que la vague qui s'élève le plus haut, tombe après le plus bas: ainsi la vie d'un homme succède à celle d'un autre

homme ; l'une élevée, l'autre abaissée selon les ordres de la Providence ; toutes enfin se terminent à une mort inévitable. La vie de nos pères est passée, la nôtre se passe tous les jours ; comme ceux qui nous ont précédés nous ont fait place, nous la ferons à ceux qui doivent nous suivre : un peu plus tôt ou un peu plus tard, la différence en sera petite. Car enfin une rapidité continuelle nous entraîne comme un torrent. Ecrivons-nous donc avec le roi-prophète à la vue de cette rapidité : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos (Psal. XXXVIII, 6)* : Oui, mon Dieu, je le reconnais, vous avez réduit mes jours à une mesure bien petite et l'être que vous m'avez donné est comme un néant devant vos yeux : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens*. L'homme, hélas ! séduit par sa cupidité, vit comme s'il ne devait jamais mourir. Il entasse desseins sur desseins, espérances sur espérances, et cependant il ne tient que par un petit filet à la vie : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur (Ibid., 7)*. Ah ! que c'est bien vainement que nous nous immolons à tant d'inquiétudes, puisque cette vie, sur laquelle nous bâtissons avec tant de frais, n'est qu'une ombre qui passe et une fumée qui se dissipe ! *Thesaurizat, et ignorat cui congregabit ea (Ibid.)*. O vanité ! ô folie ! nous amassons des trésors, dont nous ne jouirons pas, et nous semons dans une terre étrangère sans savoir qui en recueillera le fruit. *Et nunc que est expectatio mea ? Nonne Dominus (Ibid., 8)* ? Après cela, serais-je encore assez insensé pour fonder mes espérances sur des choses si fragiles ? Ne vaut-il pas mieux, Seigneur, me dégager des liens d'une vie qui doit bientôt finir, pour m'attacher à vous qui ne finissez point ? C'est là, chrétiens, le seul parti qu'il y ait à prendre, et cette réflexion bien conçue devrait seule nous donner pour la vie une sainte horreur et une haine irréconciliable. Car si la durée de la vie n'est qu'un songe, pourquoi se repaître de ce songe ? Pourquoi aimer ce qu'il faudra perdre ? Pourquoi s'attacher à ce qu'il faudra quitter ? On abandonne sans peine ce qu'on a possédé sans passion ; mais, ajoute saint Augustin, la perte d'un bien est sensible à proportion que la jouissance en a été agréable.

Que font donc les chrétiens du siècle, ces lâches adorateurs, ces amants passionnés de la vie ? Ils se forgent des chaînes qu'ils ne pourront rompre qu'avec des regrets cuisants. S'il s'agissait de la révolution d'une longue suite de siècles, peut-être pourrait-on le pardonner à ceux qui se laisseraient gagner aux amorces de la vie ; mais l'étendue en étant renfermée dans des bornes si étroites, n'est-ce pas le comble de l'extravagance d'y mettre son cœur pour avoir le chagrin de s'en voir frustré peut-être à quatre pas de là ? Alors quelle désolation ! quel désespoir ! Au lieu qu'une âme qui ne tiendra à son corps qu'autant qu'il faut pour obéir aux lois de celui qui l'y a renfermée, préparée qu'elle est de longue main à le quitter, le

quittera sans effort. La mort ne l'étonnera point, parce que la vie ne l'aura point charmée. Indifférente à toutes les deux, elle partira sans regret d'un lieu où rien ne la retient, et elle se résoudra aisément à une séparation, dont elle aura fait jusqu'alors une étude continuelle. Heureux ceux qui se remplissent de cette étude, que le jour du Seigneur trouvera pleins de ce mépris pour la vie ! Allez donc, vie trompeuse, vos charmes ne m'enchanteront plus ; fussiez-vous, ce que vous n'êtes pas, douce dans vos attraits, pure dans vos plaisirs, sincère dans vos promesses, il est contre les règles du bon sens de m'engager d'affection avec qui doit me délaisser et m'exposer, en me délaissant, à des regrets mortels et éternels tout ensemble.

Ce n'est pas là toutefois ce qui doit nous donner le plus d'éloignement de la vie : ses tentations ont encore de quoi nous en dégoûter davantage, pour peu que le soin de notre salut nous soit cher. Tant que nous sommes sur la terre, dit saint Jérôme, nous sommes dans un lieu de combat ; et tant que dure la mêlée de ce combat, le péril est continu. Il n'y a, dit saint Augustin, ici-bas de sûreté pour personne ; comme on y passe des ténèbres à la lumière, on y retourne de la lumière aux ténèbres. Si le péché s'y peut expier, la grâce s'y peut perdre, et les bons y deviennent encore plus souvent méchants que les méchants n'y deviennent bons. Partout ce ne sont que pièges qui nous environnent ; nous en portons au dedans, nous en trouvons au dehors. L'inconstance de notre cœur qui ne sait ce que c'est que de se fixer dans le bien, la corruption de notre corps qui tient notre âme asservie au mal, le dérèglement de nos sens qui se laissent emporter aux objets qui les flattent, les suggestions de l'esprit impur qui réveille sans cesse notre cupidité, la force des exemples qui nous entraînent, l'assujettissement aux bienséances, qui nous tyrannisent, tout se déclare contre nous ; tout est à craindre pour nous. Qui serait donc assez ennemi de soi-même pour aimer une vie où il court des risques continuels de se perdre ? Il se peut faire, dit saint Grégoire de Nazianze, que vous ne vouliez pas offenser Dieu sur la terre : mais est-ce être sage, que de vouloir être plus longtemps en état de l'offenser ? La seule appréhension d'un malheur aussi redoutable ne doit-elle pas vous rendre irréconciliable avec la vie ? Tous les saints docteurs se trouvent dans ce sentiment. La vie la plus courte leur a toujours semblé la meilleure. Écoutez comme saint Cyprien s'en explique, lorsque traitant de cette mortalité générale qui désola presque tout le monde de son temps, il applaudit à ceux que Dieu retirait de la terre par une mort avancée. Par là, dit-il, les vierges ont la gloire d'emporter avec elles la fleur de leur pureté, qu'un plus long séjour sur la terre leur aurait peut-être ravie. Par là, les jeunes gens évitent les précipices qu'ils auraient trouvés sur leur chemin, s'il avait été moins court.

Vous me direz peut-être que vous applaudissez aussi bien que ce grand homme au triomphe de ces âmes choisies que Dieu appelle à lui dans une tendre jeunesse, et que vous enviez le bonheur de ceux à qui il épargne la peine de passer par les penchants d'un âge où tout est glissant; mais que, dans la conjoncture où vous vous trouvez, vous avez lieu d'aimer la vie, puisque elle seule peut vous procurer le loisir de travailler à votre salut. Cela serait bon, chrétiens, si nous profitions en effet de la vie et si nous en faisons servir les moments à l'expiation de nos fautes. Mais qui ne voit que les vies les plus longues sont souvent les plus criminelles, et que le temps ne sert aux pécheurs qu'à grossir ce trésor de colère qu'ils amassent, bien loin de le diminuer? Cela a fait dire à saint Ambroise que la vie est toujours funeste aux impies aussi bien qu'aux justes mêmes: aux justes, à cause des embûches qu'elle dresse à leur vertu; aux impies, parce qu'il vaut encore mieux mourir dans le péché, que de vivre dans le péché, et sans pénitence; la mort pour le moins, en retranchant le cours des crimes, a cet avantage qu'elle adoucit le supplice du criminel, puisque où les fautes seront moins grandes les peines le seront aussi. Craignons donc, à la bonne heure, de mourir dans le péché: travaillons dans cette crainte à repousser un si grand malheur, on n'y saurait apporter trop d'étude. Mais que les vains projets d'une pénitence chimérique dans un temps vague et confus que nous nous promettons ne nous fassent point soupirer après une longue vicillesse, puisque l'âge souvent n'apporte point d'autre fruit que de laisser blanchir dans le vice.

Quand j'en demeurerais là, mes frères, j'en aurais dit, ce me semble, assez, sinon pour éteindre absolument en nous l'amour de la vie, au moins pour en modérer l'ardeur. Mais il me reste une quatrième réflexion que je ne puis omettre: réflexion tirée du fond de la religion, et si capable, à mon sens, de toucher ceux dont la foi n'est point fausse, ni l'espérance douteuse. J'ai dit pour dernière raison que la vie est le plus grand obstacle qui puisse s'opposer à la félicité du chrétien. Savez-vous, demande saint Grégoire de Nazianze, de quoi un véritable chrétien doit s'affliger? Ce n'est pas de vivre trop peu, c'est de ce qu'il vit trop longtemps. Car tout ce qui prolonge sa vie, recule aussi son bonheur. Mais quel bonheur, je vous prie? Un bonheur pur dans sa jouissance, immense dans sa grandeur, éternel dans sa durée; enfin un bonheur qui comprend la possession de Dieu, et qui surpasse par conséquent l'intelligence et même le désir de l'homme. L'Écriture sainte, pour nous enseigner cette vérité, tantôt compare la vie à un pèlerinage, où il faut faire le plus de diligence que l'on peut. Tantôt elle la compare à une milice où l'on ne s'enrôle que pour mourir en combattant. Tantôt elle la compare à un mercenaire qui laboure la vigne pour le prix de sa journée. Or je vous

prie de me dire s'il y a rien de plus insupportable à un voyageur que la longueur de sa course, dans l'impatience où il est de revoir sa chère patrie? La victoire ne fait-elle pas tous les vœux d'un soldat, et y a-t-il rien qui le désespère comme de voir son repos éloigné et sa récompense différée? Un mercenaire ne trouve-t-il pas les heures de son travail trop longues, et n'accuse-t-il pas la nuit de venir trop lentement? Voilà, si nous étions chrétiens, de quel œil nous regarderions la vie. Bien loin de l'aimer, nous en plaindriions la durée comme une prolongation d'exil, comme une suite de combats, comme un surcroît de travaux, et nous dirions avec saint Grégoire de Nazianze: Quand sera-ce, Seigneur, que vous nous tirerez de cette terre étrangère, et que nous irons dans notre aimable patrie nous rejoindre à ceux qui y sont arrivés devant nous? quand sera-ce que la mort nous mettra en état de partager avec eux les délices du paradis, et d'y vivre ensemble d'une vie éternellement bienheureuse? Nous ferions comme saint Ambroise, en voyant mourir nos frères. L'histoire rapporte de lui qu'il ne pouvait retenir ses larmes toutes les fois qu'il apprenait la mort d'un homme de bien; et comme on lui en demandait un jour la raison: Ah! répondit-il, ce n'est pas sa mort que je pleure, c'est ma vie; ce n'est pas de ce qu'il s'en va, c'est de ce que je demeure; ce n'est pas de ce qu'il nous a quittés, c'est de ce qu'il m'a précédé.

Que ces sentiments sont beaux, mais qu'ils sont rares! Peut-être me direz-vous qu'il ne faut pas s'en étonner, que toutes les créatures ont naturellement un désir extrême de conserver leur être. Il est vrai; mais ce désir n'est pardonnable que dans les hommes qui ne connaissent point d'autre vie que celle-ci. Pour le chrétien, qui espère après la mort un être plus noble et plus heureux que celui qu'il a reçu à la naissance, non-seulement il ne doit point désirer de le conserver, mais il doit brûler d'impatience de le perdre, pour acquérir en le perdant la possession de sa félicité. Cependant voyez combien étrange est l'aveuglement des hommes! Cette vie, toute misérable, toute courte, toute corrompue, tout opposée qu'elle est au bonheur qui nous attend, nous en sommes idolâtres. Il n'y a rien que nous ne fassions pour la conserver et s'il se peut pour la prolonger; notre soin sur cela va jusqu'à l'inquiétude, notre prévoyance jusqu'à la folie, notre précaution jusqu'à l'esclavage. Quelque attachement qu'un homme ait pour ses dignités ou pour ses trésors, il s'en dépouillerait volontiers, si par là il pouvait acheter quelques heures de vie, et d'une vie malheureuse; il met la vie à ce prix. Et toutefois ce même homme est insensible aux attrait d'une autre vie, qui lui promet tous les biens, sans aucun mélange de maux. O indifférence brutale! ô monstrueuse stupidité! Saint Augustin en paraît effrayé. L'homme, dit ce grand docteur, qui doit nécessairement perdre sa vie sur la terre, fait

tous ses efforts pour ne la perdre pas ; et ce même homme , qui est destiné pour vivre éternellement dans le ciel , ne fait aucun effort pour se rendre digne d'y vivre. Quand il considère que la mort est inévitable , il s'agite , il s'inquiète pour la retarder au moins de quelques mois. Mais il ne considère point qu'en menant une sainte vie , il s'assurerait un bonheur infini. C'est une chose qui ne se conçoit pas , que l'empressement de l'homme pour la vie. La passion de vivre longtemps l'aveugle quelquefois si fortement , qu'il y en a qui meurent de peur de mourir. Quelles douleurs le fer et le feu ne font-ils pas souffrir à celui qui se met entre les mains des chirurgiens ? Il endure qu'on coupe une partie de son corps pour sauver l'autre. Une personne qui aime la santé se soumet comme un esclave au régime des médecins ; elle essaye de tous les remèdes ; et souvent arrive-t-il qu'elle se tue à force de vouloir vivre. Mais où est notre foi , et , si nous en avons , où est notre raison ? Car peut-il y avoir de contradiction plus grande que celle qui se trouve entre ce que nous croyons et ce que nous faisons ? Nous croyons que le monde est pour nous une vallée de larmes , et nous faisons tous nos efforts pour n'en point sortir.

Seigneur , ayez pitié de nous et tirez-nous d'un ensorcellement si déplorable : c'est l'illusion de nos passions et de nos sens , dissipez-la , mon Dieu , par une grâce plus abondante ; faites que , dégoûtés de la terre et pleins du ciel , nous disions avec un de vos serviteurs : Quelque beauté qui se présente à mes yeux sur les rivages de Babylone , je ne saurais m'y arrêter que pour pleurer , quand je pense à la sainte cité de Sion (*Psal. CXXXVI, 1*). Au lieu que jusqu'ici j'ai aimé la vie , je ne puis plus que la haïr ; et la mort qui jusqu'à cette heure a fait ma crainte , va faire dorénavant tout mon désir. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les maux dont la mort nous délivre et les biens qu'elle nous procure occuperont le reste de ce discours , et si vous le recevez avec un esprit de foi , j'espère tirer de ces deux réflexions des raisons assez fortes pour vous convaincre que vous ne vous êtes jamais formé une véritable idée de la mort ; qu'elle n'est rien moins que ce monstre imaginaire , la terreur des âmes faibles ; et qu'à moins de renoncer aux premiers principes du christianisme , non-seulement il ne la faut pas craindre , mais qu'on la doit désirer. Pour commencer par les maux dont la mort nous délivre , ces maux infinis dans leur nombre , il me semble que saint Bernard les a tous admirablement renfermés dans ces excellentes paroles : *Requies a labore , securitas de aternitate* (*Serm. 64, de diversis*). Quelle est la condition d'un homme mortel ? Vous l'avez vu : c'est et de souffrir du mal et d'en faire ; d'en souffrir au milieu des agitations qui troublent le cours de sa vie , et d'en faire tous les jours sous la tyrannie de

cette loi funeste qui le tient assujéti au péché. Or c'est un des privilèges de la mort d'affranchir l'homme de cette double misère. *Requies a labore* : si la vie est un fardeau dont la pesanteur nous accable , la main secourable de la mort nous en décharge heureusement. Que les personnes les plus heureuses au goût du siècle s'examinent , et qu'elles parlent sincèrement ; elles avoueront que leur joie la plus pure est toujours troublée par quelque chagrin , que toutes leurs douceurs sont détrempées d'amertumes , que leurs honneurs sont accompagnés de fatigues et de soucis , et enfin que les maux et les biens sont attachés ensemble d'une liaison inséparable. Hélas ! mes frères , vous êtes si éloquents à vous en plaindre , ou vous entend gémir sous le faix de vos misères , vous accusez à toute heure la dureté de votre condition. Pourquoi donc appréhender la mort ? Que ne soupirez-vous après elle , qui seule peut terminer vos maux , et remédier à vos inquiétudes ? Si un homme après avoir passé sa jeunesse dans une prison obscure , exposé à la rigueur des saisons , pressé de la faim et de la soif , si cet homme se fâchait contre ceux qui le tiraient d'un séjour si affreux pour le mettre dans une entière liberté et pour faire changer de face à sa fortune , que penseriez-vous d'un homme qui aurait un si étrange sentiment ? Vous croiriez sans doute qu'il aurait perdu l'esprit , et vous tâcheriez de le guérir d'une folie si extraordinaire. Telle est cependant la bizarrerie de l'homme , si nous en croyons saint Grégoire de Nysse. La terre est pour lui une prison dure et fâcheuse ; il n'y a que la mort qui ait la clef de cette prison ; elle s'offre à lui en ouvrir la porte , et bien loin d'accepter cette faveur avec joie , il la rejette avec chagrin.

Sortons donc , mes chers frères , c'est saint Chrysostome qui nous y exhorte , sortons de notre captivité ; allons au devant de la mort par l'impatience de nos désirs , et n'ayons pas moins de joie de quitter cette région de calamités et de troubles que les criminels en ont de sortir de leur prison , quand on leur apporte la grâce du prince. J'entends bien ce que vous répondez à une raison si pressante ; vous brûleriez , dites-vous , d'impatience pour la mort , si vous n'appréhendiez point qu'en finissant des maux passagers elle ne devint le commencement d'une éternité malheureuse. Mais les suites de ce moment fatal vous effrayent , et dans l'incertitude du sort qu'il vous prépare , vous ne sauriez vous y résoudre. Ainsi justifiez-vous , ce vous semble , vos terreurs et vos répugnances. Mais cela n'est dans le fond qu'un sophisme de votre amour-propre. Car ce qu'il faut conclure de ce principe en bonne philosophie , ce n'est pas la crainte de la mort , ce n'est que la crainte du péché. Si la mort a des suites funestes , on ne doit pas les lui imputer , le péché en est seul coupable : d'elle-même la mort n'est qu'un doux sommeil qui charme pour jamais toutes les peines de la vie et il n'y a que le

péché qui lui fasse succéder les tourments de l'éternité. Craignez donc le péché, évitez le péché; mais ne craignez point la mort, et ne soyez pas assez injustes pour charger celle-ci des désordres de celui-là: elle n'en est point responsable.

Que dis-je, chrétiens? bien loin qu'on puisse accuser la mort de bien des malheurs qui peuvent la suivre, en arrêtant le cours du péché, elle en modère toujours en quelque sorte la punition; et cela me conduit insensiblement à cette seconde espèce de misère dont je vous ai dit avec saint Bernard que la mort nous délivrait : *Securitas de æternitate*. Car la mort a cet avantage qu'elle arrête pour jamais le débordement du vice, qu'elle affranchit l'homme de sa domination, et qu'elle l'établit dans une heureuse impuissance de retomber sous sa tyrannie. Les justes mêmes, hélas! ne vivent presque sur la terre que dans une alternative continuelle de bien et de mal : aujourd'hui debout, demain ils tombent, pour le moins peuvent-ils tomber; et c'est là ce qui doit faire la frayeur des plus assurés. Au lieu que la mort dépouillant l'homme de toutes les infirmités qu'il tire du commerce de son corps, fixe l'âme dans une stabilité immuable, et la met à couvert des insultes du péché. Oh! qu'à des âmes qui craignent et qui aiment leur Dieu cette réflexion est consolante! Vous vous plaignez, mes frères, dit saint Augustin, vous vous plaignez de la dureté de votre condition, vous murmurez de ce qu'il faut toujours combattre, vous gémissiez d'être sans cesse environnés d'ennemis. Quittez donc ce misérable séjour où la vie est une tentation éternelle, soupirez après cette agréable demeure où les saints jouissent d'une victoire parfaite, et d'une paix que leurs ennemis ne troublent point. Car quel bonheur de ne porter plus un corps qui nous corrompe, de ne voir plus un monde qui nous sollicite, de ne craindre plus un démon qui nous tente? Que cette tranquillité est digne d'envie! Et qu'il y a de plaisir de se trouver dans un port si sûr, après avoir essuyé des tempêtes si violentes!

En effet, chrétiens, la mort n'eût-elle que cet avantage, c'en devrait être assez pour nous la rendre aimable. Mais vous ne l'avez encore vue jusqu'ici que par l'endroit le moins beau; car les biens qu'elle nous procure l'emportent infiniment au-dessus des maux dont elle nous délivre. Saint Ambroise rapporte ces biens à deux ordres différents : à ceux dont elle embellit notre corps, et à ceux dont elle enrichit notre âme. Qui pourrait dire les avantages qui en reviennent à nos corps? Par elle ils quittent en quelque sorte leur nature pour entrer dans celle des esprits; ils laissent, comme le serpent, la vieille peau de leur mortalité, sous la pierre de leur sépulchre, pour se revêtir un jour des ornements de l'immortalité. Saint Chrysostome explique un si étrange changement par une comparaison fort naturelle. Un excellent ouvrier a fait une belle statue; il la trouve ensuite mangée de la rouille et mutilée

par l'injure du temps. L'amour de son ouvrage lui donnant de la compassion, il le brise en pièces, il en jette le métal au feu et en fait une figure plus belle qu'auparavant. Ainsi Dieu voyant l'homme, qui est son chef-d'œuvre, défiguré par le péché, assujetti à la corruption et à la pourriture, a trouvé dans la punition du mal le remède du mal même. Il le fait passer par la mort, comme par un feu qui le purifie, qui lui ôte ce qu'il a de grossier, pour lui redonner avec le temps des traits plus beaux que ceux qu'il a perdus. Remercions donc ce divin auteur de notre être de la vie qu'il nous a donnée; mais demandons-lui une sainte mort, qui détruise notre corps pour le rétablir, qui en répare les débris, et qui lui serve de passage à une vie plus noble, plus sainte et plus durable.

Chrétiens, mes frères, vous qui avez tant d'amour pour vos corps, et qui, prévenus de ce fol amour, appréhendez que la mort ne les réduise en poussière, c'est à vous particulièrement que j'adresse cette partie de mon discours. Que faites-vous, aveugles, quand, pour choyer votre chair, vous vous laissez aller brutalement à tous ses appétits? Je ne vous dis point ici que cet assujettissement est indigne d'un homme raisonnable et injurieux à la Loi de Dieu. Mais, pour vous prendre par l'intérêt de cette chair même, qui vous est si chère, je vous dis qu'en l'aimant vous la haïssez, qu'en la flattant vous la perdez. C'est mal entendre l'avantage de votre corps, que de lui procurer avec tant d'art et tant d'étude ses commodités et ses aises. C'est en entretenir la corruption, c'est en prolonger l'esclavage, c'est en éloigner le bonheur. Périssent plutôt ce corps de péché; sa ruine fera sa gloire. Je le pardonnerais aux païens dont les vœux, trop courts pour atteindre jusqu'à la hauteur de nos mystères, sont bornées tout au plus à l'immortalité de l'âme, et n'ont jamais rien découvert de la résurrection des corps. Cependant, soit stupidité, soit courage, on en a vu parmi eux (et combien n'en a-t-on point vu?) à qui la mort n'a point fait de peur, ou plutôt qui ont fait de la mort l'objet de leurs desirs et de leur joie. Est-ce donc que la foi n'obtiendra pas des fidèles ce que la passion a obtenu des païens? O l'opprobre du christianisme! Reformons donc nos pensées, mes frères, et disons avec autant de foi que le saint homme Job : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in carne mea videbo Deum meum* (Job, XIX, 33). Oui, mon Dieu, je le crois, vous êtes la vie et une source de vie. Si vous avez une fois donné la vie à mon corps, vous pouvez bien la lui rendre. Ainsi, que la mort en fasse une proie, que la pourriture le consume, que les vers le rongent, et que la terre en confonde toutes les parties avec la poussière dont il a été formé, toutes ces suites n'ont rien qui m'effraye, assuré que je suis de voir cet ouvrage de vos mains se relever plus glorieux qu'il n'était avant sa chute. Que dis-je? si rien me console, c'est la vue de la mort, quand je fais réflexion qu'elle doit préparer ma chair,

malgré la bassesse de son origine, à une heureuse immortalité, et qu'elle purifiera mes yeux assez parfaitement pour vous voir, ô mon Dieu, la source de mon salut et l'objet de toutes mes espérances !

Des avantages que la mort doit procurer à notre corps vous pouvez conjecturer ce que notre âme en doit attendre. Elle la mettra en possession de Dieu même, elle lui en assurera la jouissance pour jamais. O mon âme, conçois-tu bien ce que cela te promet ? Hélas ! le beau jour de l'éternité ne nous luit encore que de loin ! Nous ne faisons que l'entrevoir au travers des ténèbres épaisses de nos sens et de notre ignorance. Cependant nous en découvrons assez pour savoir qu'en possédant Dieu nous posséderons tous les biens imaginables, et que la vue de cet Être infini portera dans le fond de notre âme toute la lumière qui peut l'éclairer, tout l'amour qui peut l'embraser, tous les plaisirs qui peuvent l'enivrer, toute la gloire qui peut l'élever, toutes les richesses qui peuvent en remplir l'avidité et l'indigence. Comment se peut-il donc faire qu'avec ces sentiments-là la mort nous paraisse formidable ? Les païens, si nous en croyons saint Chrysostome, insultaient autrefois sur cela aux chrétiens. Car, disaient-ils, si les chrétiens croient au Dieu qu'ils adorent, pourquoi appréhendent-ils de le voir ? Si la présence de leur Dieu doit faire leur félicité, comme ils l'enseignent, pourquoi fuient-ils sa présence ? Si les biens de cette éternité prétendue, dont ils se flattent, sont aussi grands et aussi effectifs qu'ils le publient, pourquoi appréhendent-ils la mort qui seule peut leur ouvrir le passage à ces biens ?

En effet, mes frères, ces reproches sont bien fondés. Craindre la mort, c'est décrier la religion, c'est donner lieu aux impies de faire passer pour des fables les vérités du salut, c'est en ruiner la créance, c'est montrer qu'on n'a qu'une foi chancelante et une espérance incertaine. Saint Cyprien tire de cette crainte une autre conséquence qui n'est pas moins honteuse à l'homme chrétien. On dit, pour l'ordinaire, à ceux qui nourrissent le ressentiment des injures qu'on leur a faites par le venin secret d'une animosité cachée, qu'ils prononcent eux-mêmes leur condamnation, lorsque, dans l'oraison dominicale, ils demandent à Dieu qu'il leur pardonne leurs offenses, comme ils pardonnent à ceux qui les ont offensés. Mais saint Cyprien prétend qu'il n'y a pas une contradiction moins visible entre appréhender la mort et demander cependant à Dieu l'avènement de son règne. Car si la captivité de la terre nous plaît encore, pourquoi prions-nous que le royaume des cieux s'approche ? A quelle fin demandons-nous à Dieu que le jour de notre gloire et de notre triomphe arrive, si nous fuyons la mort qui est le jour de cette gloire et de ce triomphe ? Ou changeons de créance, ou bien changeons de langage : parlons comme des païens, si nous voulons vivre comme des païens. Mais si nous sommes véritablement animés de l'es-

prit de la foi, soutenons nos sentiments par nos œuvres ; qu'il paraisse dans notre conduite que nous n'aspérons qu'à ce jour heureux où Jésus-Christ doit être tout en nous, et établir en nous son empire sur les ruines du péché et du démon.

Ce que nous avons dit jusqu'ici pourrait suffire, ce me semble, pour nous inspirer ce désir par la considération seule de notre propre intérêt. Mais je ne puis m'empêcher de vous représenter encore la mort sous une autre face, pour achever de lui ôter ce masque odieux, par lequel notre faiblesse la défigure. C'est assurément le plus beau jour où elle puisse se montrer à vos yeux dans la personne de Dieu même entre les bras de la croix. Cette réflexion n'a pas échappé aux saints docteurs. La mort, si nous les en croyons, a changé de nature depuis la journée du Calvaire. Là Jésus-Christ l'a rendue aimable en l'endurant pour nous. Avant le mystère de la croix la mort pouvait paraître amère aux enfants d'Adam, c'était le fléau dont l'ange exterminateur vengeait la querelle d'un Dieu irrité : elle avait tout son venin, elle était armée de tous ses traits. Mais les choses ont pris une autre face, depuis que notre Dieu est entré en lice contre elle. En succombant en apparence, il l'a désarmée en effet. Elle n'a plus rien d'affreux que le nom ; ce n'est plus qu'un vain fantôme ; elle a été entièrement absorbée et engloutie dans le sein de la victoire que ce Dieu mort a remportée sur elle, pour me servir des expressions de saint Paul (I Cor., XV, 34) ; et nous pouvons maintenant lui donner le défi avec ce grand Apôtre, en lui demandant comme par une espèce d'insulte : O mort ! où est ta victoire ? O mort ! où est ton aiguillon ?

Allons donc, mes frères, allons courageusement à la mort sur les pas d'un Dieu-Homme qui l'a terrassée. Désirons-la comme il l'a désirée ; et puisqu'il a changé le supplice de notre crime en un sacrifice de piété, changeons aussi notre aversion en amour. Il est mort pour nous, mourons pour lui, en faisant de notre vie une oblation volontaire, et en acceptant avec joie ce que d'ailleurs nous ne pouvons éviter. Quelle consolation pour des chrétiens de pouvoir rendre à leur Dieu sang pour sang et vie pour vie, sinon au milieu des tourments et sous la main d'un bourreau, au moins par leur obéissance à ses lois et par l'empressement de leurs désirs ! Mais quel plaisir à des enfants d'aller rejoindre leur Père par un chemin qu'il leur a frayé le premier, et dont il a aplani toutes les difficultés ! C'a été par de semblables réflexions que les saints se sont mis dans tous les siècles contre les frayeurs de la mort. Voilà ce qui leur en a fait boire le calice, non-seulement avec constance, mais avec joie. Pénétrés de ces pensées si solides et si chrétiennes, on a vu des enfants et des vieillards chercher la mort avec ardeur et l'affronter avec courage. C'est la leçon que nous font encore tous les jours tant de fidèles à qui nous voyons

pousser les derniers soupirs, pleins d'allégresse et de confiance. Ils puisent dans ces sources que je viens de vous découvrir cette sérénité qui paraît sur leur visage, et qui n'est qu'un rejaillissement de la tranquillité de leur âme. Epurés des sentiments de la terre qu'ils quittent, et pleins du ciel où ils touchent, bien loin d'avoir besoin de consolation, ils en donnent. On les voit, les yeux attachés sur la croix et la bouche collée à cet adorable instrument du salut, attendre l'arrivée de l'Epoux, ou plutôt frapper à la porte pour le presser de venir.

Pour peu que nous soyons persuadés de notre religion, il n'y a personne parmi nous qui ne souhaitât de mourir de la sorte, et qui n'avoue qu'une mort si sainte est préférable à la plus belle vie. Qui nous retient donc encore ici-bas ? Hélas ! mes frères, le charme n'est pas difficile à deviner. Cette belle disposition où nous voyons quelquefois expirer des âmes justes par un sommeil si paisible entre les bras du Seigneur, cette générosité chrétienne dans une démarche où les plus intrépides tremblent, cette ardeur pour l'autre vie, c'est le fruit d'une longue préparation, ils ne l'ont acquis qu'en se détachant peu à peu de tous les biens de la terre. Il faudrait donc travailler tous les jours à ce détachement du cœur ; et pour lors quoique la nature répugne d'abord à la mort, on vaincrait insensiblement cette répugnance. La belle occupation, mes frères, de rompre tous les jours quelqu'un des liens qui nous attachent au monde ! Mais le mal est au contraire que nous travaillons plutôt à les fortifier. Nos sens d'un côté, les passions de l'autre nous forment tous les jours de nouveaux engagements. Ainsi, bien loin de rechercher ce qui peut rompre des commerces qui nous rendent la vie si douce, nous en regardons la rupture comme le dernier des malheurs. Brisons donc une fois ces chaînes, et notre cœur devenu libre tendra par son propre poids à la mort comme au passage par lequel il peut arriver à son centre. Mais n'attendons pas à y mettre la main que la vieillesse nous accable, ou qu'une maladie nous menace. Les saints y ont consacré toute leur vie, et pour s'animer tous les jours dans ce pénible exercice ils n'ont jamais perdu la mort de vue. Ils l'ont regardée de près, lors même qu'elle était encore loin. Ainsi à force de la contempler, ils se sont apprivoisés avec elle.

Chrétiens, envisagez-la comme eux, et vous la mépriserez comme eux : faites-en le sujet de vos méditations les plus profondes et les plus fréquentes, et vous n'y trouverez rien que de doux et de consolant. Une pensée si salutaire vous portera à la pénitence : mais elle en tempérera en même temps la rigueur, en vous faisant voir d'un côté la vanité des plaisirs dont vous vous abstenez, la corruption de la chair que vous mortifiez, la brièveté des peines que vous endurez ; et de l'autre en vous découvrant la grandeur de la récompense que vous attendez. Oh ! que ces vœux feront de merveilleuses

impressions sur vos cœurs ! Que le joug du Seigneur vous semblera doux à porter ! Mais que son jour vous paraîtra lent à venir ! Que vous lui direz volontiers ces paroles qui font la conclusion de l'Apocalypse, et qui vont faire celle de ce discours ! *Veni, Domine Jesu* : Seigneur Jésus, venez. Venez briser les chaînes qui me retiennent, venez me délivrer des maux qui m'accablent, venez me mettre en possession des biens qui m'attendent. *Veni, Domine Jesu*. Seigneur Jésus, venez : venez recueillir cette âme que vous m'avez donnée, venez détruire ce corps de péché que je porte impatiemment, venez réunir un de vos membres à son chef, afin qu'il y demeure inséparablement attaché, pour vivre éternellement de sa vie. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

De la présence de Dieu

Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper, Domine adiutor meus et Redemptor meus.

La pensée de mon cœur est toujours en votre présence, ô mon Seigneur, qui êtes mon aide et mon Rédempteur (Psal. XVIII, 15).

Ne soyez pas surpris, mes frères, si je vais chercher le sujet de mon discours dans ces paroles du Psalmiste que l'Eglise emploie aujourd'hui pour servir d'introit à la sainte messe. Elles renferment une excellente instruction, dont je voudrais vous inspirer la pratique sur l'exemple de Jésus-Christ. Car ce que le Sage nous ordonne dans ses Proverbes, Jésus-Christ le pratique excellemment en mille endroits de l'Evangile, et il en laisse à tous les hommes un grand et merveilleux exemple. *Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors*, dit Salomon, *et répandez vos eaux dans les rues (Prov., V, 16)*. Mais buvez aussi vous-même de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine. Dans ces deux préceptes, comme l'a remarqué saint Bernard, sont compris tous nos devoirs, soit à l'égard du prochain, soit à l'égard de nous-mêmes ; et sous ces termes mystérieux est renfermée l'étendue de la charité, qui nous oblige de nous partager de telle sorte entre les autres et nous, que nous pensions à leurs besoins sans oublier nos intérêts. Peu de gens dans le christianisme savent concilier ces deux choses et garder entre elles un juste tempérament. Car ou l'on oublie les autres, ou l'on s'oublie soi-même ; ou l'on ne fait pas assez pour le prochain, ou l'on ne fait pas assez pour soi ; ou l'on se dissipe trop, ou l'on se renferme trop ; et il est très-rare de trouver le milieu qu'il faudrait tenir entre ces deux extrémités. Or c'est ce dont le Sauveur du monde nous propose à toute heure un merveilleux modèle dans sa personne. Tantôt, plein de compassion pour les peuples qui viennent de loin le chercher pour leurs besoins, il rend la vue aux uns et l'ouïe aux autres, il guérit les malades, il ressuscite les morts. Suivant le précepte du Sage, répandant

abondamment partout les eaux de sa miséricorde et de sa grâce, comme une source bienfaisante que rien ne saurait épuiser, il fait couler ses trésors sur les besoins de tous ceux qui l'approchent. Tantôt, se dérobant à la foule, il passe des villes et du grand monde au désert, et du désert même que sa présence rend plus peuplé que les villes il se retire seul sur la montagne. Et, pour nous en tenir à l'évangile de ce jour, plein de tendresse pour Lazare son ami dont on lui annonce la maladie, il quitte les lieux de delà le Jourdain, où il s'était retiré, pour venir à son secours; et, après lui avoir rendu la vie, il retourne encore dans le désert, moins pour éviter la fureur de ses ennemis qui conspirent contre lui, que pour faire succéder le repos de la retraite au tumulte des occupations quoique saintes, et là, comme Salomon le conseille, dans le recueillement de la contemplation, boire des eaux de sa citerne et des ruisseaux de sa fontaine. Ce n'est pas que mon divin Maître eût besoin de cette alternative, lui qui se répandait sans se vider et qui donnait sans rien perdre, lui qui s'occupait sans se dissiper et qui travaillait sans se distraire, lui qui, maître de son esprit et de ses sens, était toujours attaché à la contemplation de la Divinité dont la plénitude, pour parler comme l'Apôtre, résidait en lui corporellement (*Coloss., II, 9*). Mais il a voulu nous faire une leçon de sa conduite; et si nous en croyons les saints docteurs, en se retirant extérieurement, il a appris aux gens du monde à rentrer de temps en temps en eux-mêmes; à quitter les affaires, sinon ouvertement, du moins par de secrètes interruptions; à fuir la dissipation de l'esprit, à s'élever souvent à Dieu, et à rappeler sans cesse l'idée de sa présence parmi cette foule d'objets qui la font perdre. Que dis-je ? Dans le grand miracle même qu'il opère aujourd'hui si publiquement et avec tant d'éclat, il leur apprend à joindre toujours la prière à l'action; et quand, avant que de parler à Lazare mort pour le faire sortir de son tombeau, il s'adresse à son Père pour le prier et le remercier de ce qu'il l'a exaucé dans sa prière, il leur insinue de ne pas tellement s'occuper du prochain dans les œuvres de charité qu'ils exercent envers lui, qu'ils ne s'occupent encore plus de celui qu'ils en doivent reconnaître et adorer comme le principe.

A l'occasion de cela, mes frères, je me suis déterminé à vous expliquer dans ce discours l'importance d'une pratique si recommandée par les Pères spirituels : pratique qui n'est point une dévotion imaginaire, pratique d'un usage merveilleux contre le poison que le commerce du monde porte avec lui, pratique dont tout le mystère consiste à revenir chez nous pour nous représenter que Dieu nous voit. Mais pour donner à cette matière toute l'étendue qu'elle demande et pour vous faire mieux entendre ce que je conçois ici par cette pratique de la présence de Dieu, et la fin que je me propose en la traitant, je tâcherai de vous découvrir combien il est

dangereux de la perdre, combien il est avantageux de s'y conserver. Ainsi, Messieurs, l'oubli de Dieu et le souvenir de Dieu seront le sujet des deux parties de ce discours; oubli de Dieu, la plus funeste de toutes les tentations; souvenir de Dieu, la plus importante de toutes les pratiques; oubli de Dieu que nous devons combattre, souvenir de Dieu que nous devons cultiver. Commençons après avoir invoqué celle qui ne le perdit jamais de vue : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Je ne craindrai point de pousser les choses par une exagération outrée, quand je dirai que de toutes les tentations de la vie l'oubli de Dieu, ou si vous voulez la perte de sa présence, est et la plus dangereuse et la plus à redouter. Deux raisons pour vous en convaincre. La première, parce que c'est une tentation générale et universelle qui nous porte à toutes sortes de désordres. La seconde, parce que c'est une tentation délicate et subtile, qui naît de toutes sortes d'objets. Pour donner à ma première réflexion toute son évidence et toute sa force, vous observerez, s'il vous plaît, qu'il y a de certaines tentations qui ne vont qu'à de certains péchés, qui ne corrompent, si j'ose le dire ainsi, qu'une partie de l'âme, et qui ne sont à craindre qu'en de certaines occasions. Mais l'oubli de Dieu donne à tout : c'est un poison qui gagne le fond du cœur et qui ouvre la porte à tous les dérèglements. L'Écriture appuie ma pensée en cent endroits par des témoignages éclatants et par des exemples célèbres. Le prophète Ezéchiel après un long dénombrement des crimes ahominables dont la ville de Jérusalem s'était souillée, et qui attirèrent enfin sur elle l'indignation de celui qui l'avait toujours défendue, rejette, comme l'a remarqué saint Jérôme, la cause de cette corruption générale sur le seul oubli de Dieu : *Meique oblita es (Ezech., XXII, 12)*. Ce sont les reproches du prophète : Vous m'avez oublié, peuple ingrat, moi, dont vous avez tant de raisons de vous souvenir; et de là ce déluge d'iniquités est venu fondre sur vous, pour y attirer après lui un déluge de vengeances. Isaïe, rempli du même esprit, attribue au même principe la dissolution effroyable de la fameuse Babylone : *Fiduciam habuisti in malitia tua, et dixisti: Non est qui videat me (Isai., XLVII, 10)*; vous vous êtes tenue assurée dans votre malice, parce que vous vous disiez secrètement à vous-même dans l'aveuglement de votre cœur : Il n'y a personne qui me voie. Mais cet oubli affecté, dont vous vous êtes fait une fausse sagesse, vous a portée aux derniers excès par une illusion qui vous sera aussi funeste qu'elle a été criminelle. *Sapientia tua et scientia tua decepit te (Ibid.)*. Il me semble toutefois que le Psalmiste et l'Ecclésiastique ont touché cette importante vérité en des termes encore plus forts et d'une manière plus instructive. Voulez-vous savoir, demande le Psalmiste, pourquoi le méchant a irrité Dieu ? C'est parce qu'il s'est persuadé, dans l'égarement

de ses pensées, que Dieu ne ferait point de perquisition de ses crimes : *Propter quid irruitavit impius Deum? Dixit enim in corde suo : Non requireret (Psal. X, sec. Hebr., 13).* Il n'a point eu Dieu devant les yeux ; et par une suite nécessaire de cet aveuglement volontaire, mais fatal, toutes ses voies ont été souillées, il n'a marché que dans la corruption : *Non est Deus in conspectu ejus : inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore (Ibid., 5).* Enfin il a effacé de son esprit, ô mon Dieu ! le souvenir de votre adorable présence et de vos redoutables jugements : *Auferantur judicia tua a facie ejus (Ibid., 6) ;* faut-il donc s'étonner s'il a secoué le joug, victorieux de vos lois, mais esclave de ses passions ? En effet, chrétiens, comme un cheval échappé se précipite lui-même dans la fange, et comme un vaisseau sans gouvernail va nécessairement échouer sur le sable ou se briser contre les rochers, ce sont les comparaisons d'un pieux auteur (Rodriguez), ainsi l'homme qui n'est point retenu par le frein de la présence de Dieu se laisse entraîner brutalement à la fureur de ses désirs déréglés. Jetez les yeux sur la peinture que l'Écclésiastique nous en a laissée, elle est touchante ; et fasse le ciel que personne ne s'y reconnaisse !

Qui me voit ? dit un emporté que la passion domine et qui veut la satisfaire. Les ténèbres de la nuit favorisent mon dessein, et les murailles de ce cabinet me répondent du secret : *Quis me videt ? tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me (Eceli., XXIII, 25) ;* comme je n'ai personne pour confident, je n'en aurai point pour censeur ; le Très-Haut n'y prendra pas garde, ou il ne s'en souviendra pas ; quelle considération donc peut me retenir ? ce serait une vaine frayeur : *Nemo circumspicit me, quem vereor ? Delictorum meorum non memorabitur Altissimus (Ibid.).* Entendez-vous ce langage, chrétiens ? Tout déraisonnable, ou plutôt tout monstrueux qu'il est, c'est pourtant ainsi, selon le Sage, que parle en lui-même un homme qui veut entreprendre sur la loi de Dieu ; voilà ce que se dit sur le bord du précipice tout pécheur qui veut s'y jeter, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas toujours ; c'est par là qu'il s'encourage à franchir le pas, et ce bandeau une fois sur les yeux, il s'élance tête baissée. Car, comme l'a remarqué saint Jérôme, si dans les occasions les plus pressantes et sur les penchants les plus glissants, il nous venait seulement dans l'esprit que Dieu nous voit : une sainte horreur, une frayeur respectueuse nous saisirait, et nous n'aurions jamais la hardiesse de nous échapper aux moindres fautes. Ainsi se soutint autrefois la chaste Susanne par cette seule considération ; tout se déclarant contre elle, la vue de Dieu l'emporta dans son esprit sur la crainte de la mort ; et elle ne se mit pas plutôt devant les yeux la souveraine majesté de Dieu, qu'elle prit le parti de tout risquer pour ne pas perdre le respect qu'elle lui devait. Que faisons-nous donc nous autres par une conduite tout opposée,

semblables à ces infâmes vieillards qui tentèrent vainement la foi de cette courageuse héroïne ? Nous fermions les yeux du côté du ciel, comme ils les fermèrent pour ne les ouvrir que sur les objets de leurs passions. C'est ainsi que l'Écriture parle de ces deux scélérats : Ils détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cælum (Dan., XIII, 9) ;* et c'est aussi l'artifice dont nous usons, chacun en notre manière. La présence de Dieu nous incommode, il faut lui tourner le dos ; et pour lors dans cette situation il n'y a plus de crimes qui étonnent.

J'avais donc raison de dire, Messieurs, que l'oubli de Dieu était la plus dangereuse de toutes les tentations : tentation telle, que sans elle les autres sont ou entièrement vaines, ou extrêmement faibles : tentation qui les anime toutes, et sans laquelle, à proprement parler, elles ne seraient point des tentations. Donc, par une seconde conséquence, j'avais encore raison de regarder l'oubli de Dieu comme la cause de tous les maux, puisque tous les crimes supposent ce funeste oubli ; et que quand une fois il a arraché d'une âme l'impression que le souvenir de Dieu y fait, rien n'est plus capable d'en arrêter l'égarement. Cependant, chrétiens, je ne vous ai jusqu'ici représenté cet oubli que du côté de ses suites : et si nous l'envisageons du côté de son principe, je ne sais si dans ce nouveau jour il ne nous paraîtra point encore plus dangereux.

Quelque grand que soit un mal, quand il est difficile d'y tomber, ou du moins quand on peut aisément s'en défendre, on n'a pas sujet de s'en alarmer. Mais le mal dont je vous parle n'est pas de cette nature ; c'est un mal contagieux, qui se prend presque sans qu'on y pense, qui croît imperceptiblement ; et comme d'un côté il porte à tout, d'un autre côté tout y porte. Je ne sais si je me fais bien entendre. Mais je veux toucher un point fort important. Une seconde réflexion donc, qui m'a fait dire que tous les maux naissent de l'oubli de Dieu, comme de leur cause ; la voici, Messieurs, et vous avez pu le remarquer dès l'entrée de ce discours : c'est que la plupart des hommes vivent ensevelis dans cet oubli, les uns plus, les autres moins : que de tous les objets qui frappent nos sens, quelque innocents qu'ils puissent être, il n'y en a pas un qui n'y engage, et qu'ainsi ce désordre n'est pas moins universel dans sa cause que dans ses effets. Mais comme la chose est d'une conséquence extrême pour les mœurs, il faut y apporter tout l'éclaircissement qu'elle demande.

Et pour la prendre dans son principe, vous remarquerez, s'il vous plaît, premièrement, que l'esprit de l'homme n'étant pas d'une capacité infinie, ou plutôt que sa nature étant extrêmement bornée, il ne peut pas s'appliquer à toutes choses en même temps. Une seule quelquefois le remplira entièrement, et pour peu qu'il s'en occupe, elle en épuiera toute l'attention. En second lieu, il faut nous souvenir que notre âme par sa situa-

tion naturelle se trouve entre Dieu et son corps, c'est-à-dire entre le bien et le mal, entre ce qui l'éclaire et ce qui l'aveugle, entre ce qui la règle et ce qui la dérègle, entre ce qui peut la rendre parfaite et heureuse et ce qui peut la rendre imparfaite et malheureuse. Ainsi notre âme a deux rapports essentiels, mais différents selon deux considérations différentes; l'un à Dieu, l'autre à son corps; l'un à Dieu, considérée comme pur esprit; l'autre à son corps, considérée comme esprit humain. Dans la première institution des choses, et si notre nature n'avait point été corrompue, notre âme aurait conservé sans peine son union avec Dieu, maîtresse de ses sens, supérieure aux créatures qui sont de leur ressort; rien n'aurait été capable de lui faire perdre Dieu de vue. Elle l'aurait toujours eu présent dans la foule des autres objets, sans en être détournée, ni par leur multiplicité, ni par leurs attraits. Mais, ce que je vous prie en troisième lieu d'observer, les choses ont changé de face. Car par le dérèglement, dont le péché du premier homme a été suivi, à proportion que la liaison de notre âme avec Dieu s'est affaiblie, sa liaison avec son corps s'est fortifiée : au lieu qu'elle ne lui était qu'unie, elle en est devenue esclave, et à cause de cet esclavage elle a été assujettie à toutes les choses du dehors qui ont quelque rapport à cet indigne maître qui lui commande. Ainsi, dans le bouleversement où le péché a mis notre nature, les objets sensibles, frappant les organes du corps, forcent l'âme de s'appliquer à eux, sans qu'elle puisse presque s'en défendre; tandis que Dieu, à qui elle ne tient plus, si j'ose me servir de cette expression, que par un petit filet, lui échappe et se perd pour elle dans la confusion des choses, qui la dissipent et qui la flattent. Car pour surcroît de malheur (quatrième observation à faire) les créatures avertissent elles-mêmes notre esprit de leur présence, et comme leurs impressions sont vives, pénétrantes, continuelles, elles le portent à s'en remplir et à oublier toute autre chose.

Ajoutez à cela qu'outre ces principes extérieurs qui tirent en quelque sorte l'âme hors d'elle-même, elle en est encore violemment chassée par le dérèglement de ses passions, par la pente qu'elle a pour tout ce qu'elle croit pouvoir contenter son ambition et ses plaisirs, et enfin par cette indigence infinie qui la presse, et dont elle cherche à remplir le vide, en se répandant au dehors. Ainsi elle s'y porte avec violence, et s'y plonge avec joie. Si les choses de Dieu étaient revêtues des mêmes caractères, cela pourrait balancer l'application de l'esprit, et il se partagerait volontiers entre elles. Mais ce qui fait le comble de notre infortune, comme ce sont des choses purement intelligibles, sur lesquelles notre imagination et nos sens n'ont pas de prise, nous avons besoin pour les concevoir d'être aidés d'une réflexion intérieure qui en excite l'idée. Encore ne les concevons-nous qu'imparfai-

ment, et les impressions qu'elles nous laissent sont si superficielles, qu'elles s'effacent en un instant. Nous découvrons, si vous voulez, par la vue claire de l'esprit, que nous sommes unis à Dieu d'une manière plus étroite qu'à nos corps; que sans lui nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien; que nous avons mille motifs de l'aimer uniquement, et de mépriser les créatures comme indignes de notre amour. Cela se connaît, mais il ne se sent pas; au lieu que nous sentons l'impression de tout ce qui nous environne. Ainsi comme nos sentiments sont plus touchants, plus fréquents et plus durables que nos lumières, nos lumières pour le Créateur s'évanouissent bientôt, et nos sentiments pour les créatures se réveillent à toute heure.

D'ailleurs, et je vous prie de me permettre encore cette réflexion, à parler en général, les choses spirituelles n'ont pas d'attraits puissants pour captiver notre attention; elles sont abstraites dans la spéculation, et rudes dans la pratique, au lieu que les choses sensibles ont, ce semble, tout l'avantage de leur côté, qu'elles sont proportionnées à la portée de notre génie, qu'elles nous offrent des plaisirs présents, et que leurs charmes agissent en se montrant. Ainsi tout conspire au dedans et au dehors à nous éloigner de Dieu, tout nous en détourne insensiblement, pour nous ramener aux créatures : jusque-là, chrétiens, qu'en pensant le chercher et le suivre dans les emplois extérieurs que nous avons d'abord entrepris par son ordre, nous le perdons souvent par trop d'application à ces emplois qui nous le dérobent : tant est profonde la plaie que le péché nous a faite; tant notre esprit est devenu matériel et grossier, tant l'empire que les sens exercent sur lui est tyrannique. Or que veux-je conclure de tous ces principes? Car je m'aperçois peut-être un peu tard que je me suis laissé emporter trop loin. Je conclus premièrement, que les choses en étant au point où le péché les a amenées, tout nous inspire l'oubli de Dieu; que toutes les créatures, sans en excepter aucune, sont autant de tentations particulières qui nous exposent à cette tentation générale; que nous sommes violemment portés à y succomber à toute heure; et qu'ainsi de tous les pièges qui nous environnent, celui-ci est le plus périlleux. Mais je conclus en second lieu (et cette conclusion est d'un grand poids) qu'il y a deux choses entre les autres contre lesquelles nous devons être incessamment en garde et combattre incessamment : la dissipation du monde, et la corruption du monde.

Parmi une infinité de défauts, le monde a cela de mauvais qu'il nous dissipe et qu'il nous corrompt. Il dissipe notre esprit, il corrompt notre cœur : il dissipe notre esprit par ses affaires, il corrompt notre cœur par ses plaisirs. Or l'un et l'autre nous conduit à l'oubli de Dieu par deux différentes voies, à moins que nous ne nous raidissions contre. Dans la première de ces voies, il y a souvent plus de malheur que de crime : la seconde

suppose toujours un naturel gâté et un fond de libertinage. C'est le malheur de notre condition que les affaires du monde, je ne dis pas ses désordres, je dis ses affaires, différentes, nécessaires, justes, tout ce qu'il vous plaira, nous font perdre par elles-mêmes la vue de Dieu, et nous en ôtent le souvenir. De là vient que notre vie est une distraction continuelle, que nous ne sommes presque jamais chez nous, et que notre esprit se promène d'un objet à un autre, selon que ses affaires l'y appellent. Donc, Messieurs, bien loin de nous faire un plaisir des occupations du monde, apprenons aujourd'hui à les regarder comme des pièges; au lieu de nous y engager trop avant, tâchons de nous en retirer; et bien loin d'aller de gaieté de cœur nous charger de fardeaux inutiles et nous intriguer en des soins superflus, gémissons sous le faix de ceux que notre condition nous oblige de porter. Car quoique d'abord il se puisse faire que ces distractions ne nous mènent pas trop loin, et que nous en revenions quand il nous plaît, il est à craindre qu'avec le temps elles ne nous fassent égarer, et que, dans les ténèbres où elles nous jettent, l'idée de Dieu s'obscurcissant peu à peu à nos yeux, ne s'évanouisse à la fin entièrement.

Que si nous devons tellement nous défier de la dissipation du monde, que dirai-je de sa corruption? Si ses affaires sont si dangereuses, que pourront être ses plaisirs? C'est la seconde voie, comme je le disais tout à l'heure, qui mène à l'oubli de Dieu: voie d'autant plus dangereuse qu'elle est et plus criminelle et plus engageante: car les plaisirs ont ce caractère malheureux que comme ils portent l'image du bien, notre âme court avidement après eux. Comme elle croit fausement y rencontrer la félicité, qu'elle cherche avec tant d'inquiétude, aussitôt qu'ils s'en présente quel qu'un, elle y donne tout entière; de celui-là elle passe à un autre, et les charmes sensibles qu'elle goûte dans cette diversité étouffent à la fin dans elle le souvenir du souverain bien, qui ne se goûte plus depuis le péché avec cette douceur que l'homme innocent y trouvait. Que dis-je? comme ordinairement la vertu est dure et amère autant que le vice est agréable et doux, le cœur rebuté de l'une et empoisonné par l'autre oublie facilement ce qui le chagrine, pour se livrer à ce qui le flatte; et il s'étudie même à rayer de l'esprit jusqu'au moindre des traits de cette loi invisible qui s'oppose à ses désirs. Alors, bien loin de chercher à retrouver Dieu, on ne cherche qu'à le perdre davantage, ainsi passe-t-on du libertinage des mœurs au libertinage de la créance. De là cet effroyable assoupissement dans le sein duquel les enfants du siècle reposent, aussi insensibles pour Dieu, aussi tranquilles dans leurs désordres, que si Dieu n'était point le témoin de leurs désordres, et qu'un jour il ne dût point en être le juge. Après cela, chrétiens, qu'il me soit permis de dire encore une fois que l'ou-

bli de Dieu est le plus grand de tous les maux, puisque non-seulement il préside à la naissance de tous les crimes, mais que tout nous y expose au dedans et au dehors, à moins d'un effort continu et d'une attention vigilante pour en repousser les atteintes et pour en arrêter le cours.

Il me vient cependant ici une nouvelle réflexion qui ne m'avait pas frappé d'abord, mais qui peut encore contribuer à découvrir la grandeur de ce mal par un autre endroit, et à nous en inspirer en même-temps plus d'horreur. J'ajoute donc, en finissant cette première partie, que comme l'oubli de Dieu traîne après lui les plus grands crimes, il est aussi suivi pour l'ordinaire des plus horribles châtimens. C'est la remarque d'un saint docteur sur ces paroles du roi-prophète : *Exacerbavit Dominum peccator; secundum multitudinem iræ suæ non quæret* (Psal. X, sec. Hebr., 4). Le méchant a irrité le Seigneur, et le Seigneur dans l'excès de sa colère ne se mettra plus en peine du méchant. L'emportement des hommes va souvent jusqu'à leur faire oublier Dieu, et Dieu pour se venger semble de son côté oublier les hommes; il punit l'oubli par l'oubli; comme ils ne pensent plus à lui, il ne pense plus à eux : comment cela? Ecoutez ce qu'avait dit auparavant le même prophète : *Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur* (Ibid., 3). Le dernier effet de l'indignation de Dieu, c'est de laisser le pécheur impuni, sans que rien trouble sa paix sur la terre, et c'est la vengeance secrète que Dieu tire de ceux qui l'ont banni de leur souvenir. Tout leur réussit, ils triomphent, on leur applaudit; et par là ils se fortifient dans leur oubli, comme s'ils étaient sûrs de l'impunité. Mais Dieu, à qui ils sont devenus indifférents, en réserve le supplice au jour de sa fureur.

Craignons ce terrible jour, mes chers frères, et la vengeance dont ceux qui oublient Dieu pendant leur vie y sont menacés; et pour le prévenir : *Quærite Dominum et confirmamini, quærite faciem ejus semper* (Psal. CIV, 4). C'est la conséquence que je tire de cette première partie avec le roi-prophète : *Quærite Dominum* : cherchez le Seigneur pour le trouver, de peur que vous ne le trouviez un jour lorsque vous ne le cherchiez pas. *Quærite Dominum, et confirmamini*. Cherchez Dieu, mais ne vous laissez point dans cette recherche; surmontez courageusement tout ce qui peut vous en dérober le souvenir, et craignez de l'oublier comme le plus grand des maux. *Quærite faciem ejus semper* (Ibid.). Enfin mettez tout en usage pour vous remplir incessamment de l'idée de sa présence, et regardez cette pratique comme une des plus importantes de la vie chrétienne. C'est ce que je tâcherai de vous montrer dans le reste de ce discours.

SECOND POINT.

Le roi-prophète a renfermé en peu de paroles tous les devoirs de la vie chrétienne, quand il a dit : Fuyez le mal et faites le

bien : *Declina a malo, et fac bonum* (Psal. XXXVI, 29). Mais je puis dire que rien n'est d'un plus grand secours à l'homme pour remplir ces deux devoirs dans toute leur étendue, que le souvenir de Dieu et l'attention à sa présence. C'est un préservatif merveilleux contre le mal et un puissant aiguillon pour le bien ; car, premièrement, s'il m'est permis de reprendre en passant une réflexion que j'ai déjà touchée, de toutes les vues qui peuvent arrêter la fougue de nos passions, il n'y en a point de plus efficace ; et si quelque chose peut nous retenir jusque sur le bord du précipice, c'est la pensée que Dieu nous voit. En effet, pour me servir des paroles d'un pieux écrivain qui a traité si dignement cette matière, qui est le serviteur qui voudrait manquer à son devoir en présence de son maître, et mépriser ses ordres à ses yeux ? Où est le voleur assez hardi pour dérober, sachant que son juge même le regarde et l'observe ? Ainsi il ne nous arriverait jamais de commettre la moindre faute contre Dieu qui est le maître et le juge souverain de toutes les créatures, qui peut commander à la terre de s'entr'ouvrir et de nous engloutir, si nous nous représentions qu'il a les yeux attachés sur nous, et qu'il observe jusqu'aux mouvements les plus secrets de notre cœur. Job l'avait ainsi compris, lorsqu'il disait : N'est-ce pas lui qui considère toutes mes démarches, et qui compte tous mes pas ? *Nonne ipse considerat vias meas, et gressus meos dinumerat* (Job., XXXI, 4) ? Non, je ne vis pas sous les lois d'un Dieu que je puisse tromper ; il voit mes pensées, il compte mes pas, et je ne fais rien qu'il ne sache mieux que moi-même qui le fais. Comment donc oserai-je offenser celui qui peut me perdre ?

Ce serait donc une pratique admirable, dans les conjonctures où l'on prévoit qu'il pourra y avoir du péril, d'élever les yeux vers le ciel, pour se représenter vivement la majesté du Dieu qui y réside, et de se prémunir par là contre toutes sortes d'événements. Telle était la méthode de David : Quand j'ai à marcher parmi les pièges que me dressent mes ennemis, c'est alors que je me tourne du côté du Seigneur, afin que sa vue me soutienne ; semblable au voyageur qui observe de plus près où il met le pied lorsqu'il rencontre quelque mauvais pas dans son chemin : *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos*. (Psal. XXIV, 15). J'avais le Seigneur toujours présent devant mes yeux, et je considérais sans cesse qu'il était à mes côtés, afin de me raffermir par la force de cette vue, et de résister plus courageusement aux assauts qu'on me livrait : *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi, ne commovear* (Ibid., 8). Aussi tous les saints docteurs, comme de concert, recommandent-ils l'usage de cette pratique ; c'est le remède le plus spécifique que'ils enseignent contre toutes sortes de tentations ; jusque-là que saint Ambroise le croit infail-
lible, l'idée de la présence de Dieu ayant se-

lon lui la force de donner l'exclusion à tous les péchés : *Memoria Dei excludit omnia flagitia*. Que dis-je ? cette vérité est d'une telle évidence qu'elle n'a pas même échappé à la lumière des païens. *Magna pars peccatorum tollitur*, dit Sénèque, *si peccaturis testis assistat* : Si dans le moment que les hommes vont commettre un péché ils se souvenaient qu'ils ont Dieu pour témoin, dans cette seule idée, soit la honte ou la crainte, comme une forte digue, arrêterait le débordement de la plus grande partie des crimes qui inondent aujourd'hui la terre. Quand donc cette pratique ne produirait point d'autre fruit, elle mériterait déjà l'éloge que je lui ai donné. Mais ses effets s'étendent plus loin. Si d'une main elle arrête le cours du vice, de l'autre elle anime la vertu ; et autant qu'elle a de force pour détourner du mal, autant elle a d'attrait pour porter au bien.

Le même philosophe dont vous venez d'entendre la pensée (car pour nous confondre, il est bon que des profanes nous instruisent), ce Romain était encore allé jusque-là, aidé de la seule raison ; car il avait accoutumé de dire que celui qui se veut acquitter dignement de ses emplois doit s'imaginer qu'il a toujours devant lui quelque personne vénérable et d'un mérite extraordinaire, qui examine ses actions, afin de s'exciter par cette considération, non-seulement à les faire, mais à les faire dans le degré de perfection quelles peuvent recevoir, ou du moins qu'on peut leur donner. Or, si la présence d'un homme, et d'un homme imaginaire est capable d'agir si puissamment sur nos esprits, que sera-ce de la présence d'un Dieu vivement conçue, et d'un Dieu qui en effet assiste réellement à toutes nos actions, qui en pénètre la nature, qui en pèse les circonstances, qui en sonde le principe, qui en découvre la fin ? Oh ! l'indispensable mais l'heureuse nécessité, s'écriait sur cela Boëce, où sont les hommes de mener une vie, non-seulement irrépréhensible, mais sainte ! Oh ! le pressant motif, non-seulement pour leur donner une horreur mortelle de tout ce qui leur est défendu, mais même pour leur faire embrasser avec joie tout ce qui leur est commandé, que de se représenter sans cesse qu'ils ont pour inspecteur de leur conduite un Dieu toujours attentif à préparer des châtiments ou des récompenses, pour punir leurs dérèglements ou pour couronner leurs mérites ! Vous remarquerez aussi, Messieurs, que l'Écriture propose ce moyen aux justes, comme la voie la plus sûre pour arriver au comble de la perfection où ils doivent aspirer ; car écoutez le roi-prophète, cet homme selon le cœur de Dieu : *Servavi mandata tua et testimonia tua*, dit-il avec une sainte reconnaissance : J'ai observé vos ordonnances et vos lois, ô mon Dieu, avec une inviolable fidélité ; et comment cela ? *Quia omnes vias meas in conspectu tuo* (Psal. CXVIII, 168) : Parce que je me suis souvenu, jusque dans mes moindres démarches, que vous m'observiez de près. N'est-ce pas encore ce que

Dieu dit lui-même à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus* (Genes., XVII, 1)? Souvenez-vous que je vous vois, et vous serez parfait : comme si ce seul motif renfermait en soi la vertu de tous les autres, qui peuvent nous aider à acquérir la perfection.

Et de vrai, ne faut-il pas reconnaître avec saint Bernard que les plus légères imperfections sont incompatibles avec cette pratique? Car comment celui-là, dit ce Père, pourrait-il tomber dans la négligence, qui ne perd point Dieu de vue? *Quomodo enim negligens poterit fieri, qui intuentem se Deum non desinit intueri?* Comme il sait que Dieu le voit toujours, comment pourrait-il, je ne dis pas se licencier à quelque excès, mais se relâcher dans ses moindres devoirs, s'il regarde sans cesse celui qui ne cesse point de le regarder? Ah! Seigneur, quand je considère avec attention que vous veillez sur moi le jour et la nuit; que vous me suivez pas à pas, comme si j'étais le seul objet de vos soins; quand je pense que toutes mes actions, mes pensées, mes inclinations sont pour vous des livres ouverts, dont une seule lettre ne vous échappe pas; une sainte horreur trouble mon esprit, et je me dis à moi-même : Quelle obligation n'ai-je pas de vivre selon les lois de la sagesse éternelle? Ainsi parlait saint Augustin à Dieu, pénétré de la vérité que je vous prêche. Il faudrait donc imiter sur la terre ces animaux mystérieux, que saint Jean vit dans le ciel, pleins d'yeux devant et derrière, au dedans et au dehors; ces animaux veillaient sans cesse autour du trône de Dieu (Apoc., IV, 6). Tel devrait être un chrétien : tout plein d'yeux, toujours attaché à Dieu, toujours veillant sur lui-même pour voir où vont ses pieds, ce que font ses mains, ce que dit sa langue, ce qu'entendent ses oreilles, ce que pense son esprit, ce que désire son cœur; attentif et circonspect dans toutes ses œuvres plus qu'un homme n'a de retenue lorsqu'il approche du trône d'où le regarde son roi. Mais, mon Dieu, cette pratique n'est guère de l'usage du monde!

Cependant, mes frères, il n'y a rien ni de plus juste en soi, ni de plus heureux pour nous, si nous voulions bien le comprendre. Je dis de plus juste en soi : car puisque Dieu ne se lasse point de penser à nous, devons-nous cesser de penser à lui? Sa providence semble négliger le gouvernement du ciel et de la terre, pour m'observer seul et pour me conduire avec une application infatigable; et moi, je le négligerai lui seul, pour me donner à toute autre chose! Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi : comme il n'y a point de moment où je ne reçoive quelque bienfait de votre main libérale, il n'y aura point de moment où je ne m'occupe de vous. Vous me dites par un de vos prophètes que vous tiendrez toujours vos yeux arrêtés sur moi : *Firmabo super te oculos meos* (Psal. XXXI, 8). Et moi, je vous proteste avec un de vos serviteurs que je ne détournerai jamais mes yeux de dessus vous : *Non a te auferam oculos meos, quia et tu non auferas a me oculos*

tuos. Si nous le faisons, Messieurs, que nous y trouverions de douceur! Cela seul, et c'est ma seconde remarque, suffirait pour nous rendre heureux.

Car prenez garde, chrétiens : c'est en quelque sorte commencer dans cette vie ce qui doit faire l'occupation de l'éternité; et comme la félicité des saints consiste à voir Dieu face à face, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, c'est anticiper cette félicité dans cette vallée de larmes, ou pour le moins c'en est un essai et un crayon, que d'envisager sans cesse à travers les ténèbres de la foi cet adorable objet, dont la vue nous est promise dans le séjour de la gloire. D'un autre côté, mes frères, quelle consolation, en nous rendant cette pratique familière, de pouvoir nous dire à nous-mêmes que nous marchons sous les ailes d'un Dieu qui ne nous perd jamais de vue! Quelle joie de nous souvenir que nous pouvons à toute heure lui parler avec confiance, comme à un ami que nous avons auprès de nous, lui communiquer nos pensées, lui découvrir nos besoins, sans craindre que cette privauté, si j'ose le dire ainsi, lui devienne jamais importune! Ah! c'est en particulier de ces âmes qui cultivent tous les jours un si saint exercice, qu'il faut dire avec Moïse : *Il n'y a point de nation au monde, pour grande, pour heureuse qu'elle soit, dont les dieux s'approchent d'elle, et qui s'approche de ses dieux aussi familièrement que le nôtre s'approche de nous et que nous nous approchons de lui* (Deut., IV, 7). Heureux donc, je le répète, qui a une conviction claire et continuelle, quoique les yeux du corps ne s'en aperçoivent pas, que Dieu habite dans tous les lieux où il se trouve; qu'il préside dans tous les accidents qui lui arrivent, qu'il le protège dans ses périls, qu'il le soutient dans ses combats! Non, avec cette pensée il n'y a point d'inquiétudes qui ne se calment, point de peines qui ne s'adoucissent, point d'afflictions qui ne s'apaisent : la pauvreté devient riche, la prison agréable, la maladie vigoureuse. En un mot, tout change de face par la considération que Dieu est tout en toutes choses. *Renuit consolari anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum* (Psal. LXXIII, 6). Belles paroles d'un prophète, dites, ce semble, pour mon dessein! J'étais dans l'accablement, mon âme était désolée, rien ne pouvait me remettre : mais le jour de la présence de Dieu n'a pas plutôt commencé à me luire, qu'il a dissipé la nuit de ma tristesse, et du moment que j'ai pensé à lui, je me suis vu comblé de joie.

Avais-je donc raison, chrétiens, de vous proposer le souvenir de Dieu comme la source de tous les biens, et de relever l'excellence de cet exercice au-dessus de tous les usages, que la religion nous commande? Je me persuade aussi aisément qu'après tous les avantages que vous avez pu y remarquer, vous êtes assez convaincus de son utilité. Mais j'appréhende en même temps que, l'admirant dans la spéculation, vous ne la jugiez impossible dans la pratique. Du moins

est-il fort naturel que vous me demandiez les voies par lesquelles on peut acquérir une chose, dont je me suis tant étudié à vous faire valoir le prix.

Pour tâcher donc de vous satisfaire, je dirai premièrement que, sans vouloir ici détruire ce que j'ai établi dans la première partie de ce discours et sans affecter d'avancer des paradoxes, il faut avouer que comme tout nous inspire l'oubli de Dieu, tout nous en renouvelle aussi le souvenir; et qu'ainsi il est vrai à même temps, par des raisons différentes, que rien n'est ni plus difficile, ni plus facile que de nous occuper incessamment de la présence de Dieu. Notre raison, nos sens, notre foi, tout nous la prêche, tout nous l'inculque, tout nous la rafraîchit. En premier lieu, pour jouir de cette présence auguste, nous n'avons pas besoin de nous fatiguer par des recherches pénibles: *Quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum*, disait le grand Apôtre aux Athéniens; *in ipso enim vivimus, movemur et sumus* (Act., XVII, 27). Il n'est pas loin de chacun de nous ce Dieu que je vous exhorte de chercher, ou plutôt il n'est pas nécessaire de sortir de chez vous pour le trouver. Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. En effet Dieu est plus au dedans de nous que nous-mêmes; c'est lui qui donne l'être à tout ce qui est, le mouvement à tout ce qui se meut, et la vie à tout ce qui vit; de telle sorte qu'il n'y a point de créatures qu'il ne remplisse par son immensité. Un roi est dans tout son Etat par sa puissance, il est dans son palais par sa présence; mais par son essence il n'est que dans le lieu qu'occupe son corps. Dieu au contraire est tout partout en toutes manières. Comme il est bon sans qualité, il est grand sans étendue, et éternel sans vicissitude. Il ne dépend de rien, et tout dépend de lui; les créatures changent, et il ne change point; il renferme l'univers, et n'en est point renfermé. Ainsi sans aucun effort notre raison le découvre, ou plutôt elle le rencontre à chaque pas malgré elle. Que ne rentrons-nous donc en nous-mêmes, pour l'écouter dans le silence de nos passions? Là par la seule lumière elle nous montrera notre Dieu toujours agissant, toujours présent, toujours visible. Ou si nous en voulons sortir et consulter les créatures, comme elles sont des ombres et des vestiges de son être, il n'y en a pas une qui ne soit comme une voix pour nous avertir de sa présence, et comme un degré pour nous y élever. C'est ce que les plus muettes nous crient; toute la nature en avertit les moins éclairés; et il n'y a point d'ouvrages dans l'univers qui ne soient autant de tableaux propres à en rappeler l'idée, et à nous la réveiller. Quand saint Jérôme explique ces paroles du prophète: soleil et lune, louez le Seigneur; il prétend qu'en effet ces astres le louent, parce que, ne s'écartant jamais de la fin pour laquelle il les a créés, leur fidélité à remplir leurs fonctions et leur exactitude à fournir leur carrière est une louange publique et perpétuelle qu'ils lui rendent.

Mais je ne craindrai point de dire, sur les pas des autres interprètes, que les êtres les plus insensibles rendent à leur auteur une louange plus excellente, en servant de motif aux hommes pour les exciter à le louer. En effet de quelque côté que nous nous tournions, quelque objet qui nous frappe la vue, nous en pouvons prendre occasion de penser à celui qui a fait toutes choses par sa puissance, qui les conserve par sa bonté, et qui les règle par sa sagesse. Ainsi tout l'univers, nous représentant la magnificence de sa gloire, est pour nous comme un vaste temple qui nous avertit de nous tenir dans un respect proportionné à la grandeur de celui à qui il est consacré. Que ne profitons-nous donc de l'avis qu'ils nous donnent, et que ne reconnaissons-nous dans ces ouvrages visibles l'ouvrier invisible qu'ils nous découvrent si évidemment?

Vous me répliquerez infailliblement que ces réflexions en effet sont de mise pour des philosophes qui recherchent les secrets de la nature ou pour des contemplatifs qui ont quitté le commerce du monde: mais que les occupations d'une vie tumultueuse, que l'accablant des affaires, que les soins de votre profession, ou ne vous laissent pas le loisir d'écouter ce que les créatures publient, ou vous rendent sourds à leur voix par le bruit confus qu'ils excitent dans votre âme, ou vous ôtent l'attention, sans laquelle les plus puissantes raisons sont des paroles perdues. Je le veux bien, chrétiens; mais cela vous justifie-t-il? ou plutôt n'est-ce pas ce qui fait votre condamnation? Car pour ôter à cette mauvaise défile, sur laquelle pourtant les enfants du siècle prétendent rejeter leur dissipation, pour lui ôter, dis-je, jusqu'aux moindres ombres de vraisemblance, qu'opposerez-vous à ce que j'ai à vous dire? Vous savez par votre expérience que le monde vous attire continuellement à lui par tous les objets qui vous environnent, et que le démon a mille adresses pour vous y attacher et pour vous en remplir; pour quoi donc n'employez-vous pas artifice contre artifice, et que la piété ne vous rend-elle de votre côté ingénieux à trouver des moyens qui vous ramènent à Dieu lorsque vos occupations vous en détournent? Ces occupations dont vous vous plaignez, ou elles sont inséparables de l'emploi auquel la providence vous a attachés, ou elles sont recherchées par la passion qui vous y embarque pour se satisfaire. Si la main de Dieu vous a placés dans une situation exposée aux agitations de la vie civile, qui demande du mouvement et de l'action, comme vous en connaissez le péril, munissez-vous contre par la prière; offrez à Dieu les prémices de vos œuvres; vaequez-y dans la suite par un esprit de devoir; et pour lors ne quittant Dieu que pour Dieu, vous le retrouverez aisément, ou plutôt vous ne le perdrez point. Les anges qui sont envoyés de Dieu en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut, exercent ici-bas leur ministère sans se détourner jamais de la présence de celui qui les envoie.

Ainsi quiconque ne se répand au dehors, que parce que l'ordre de Dieu l'y appelle, peut emporter avec lui sa présence, et en jouir au milieu du tumulte des affaires. Car le recueillement intérieur n'est nullement incompatible avec la dissipation extérieure; et je vous donne pour une maxime incontestable, après un père spirituel, que la dissipation de l'esprit ne vient pas tant des occupations du dehors auxquelles on l'applique, que de la manière de s'y appliquer.

J'excepte pourtant de ce nombre ces occupations volontaires que la passion ajoute aux soins dont la nécessité de notre emploi nous charge. Vous vous plaignez que la multiplicité et l'embarras des affaires ne vous laissent pas un moment pour vous reconnaître; et comment le trouveriez-vous ce moment, vous qui ne craignez rien tant que d'être à vous, qui joignez intrigue à intrigue, qui formez des projets sans bornes, et qui vous dérobez le repos que vous pourriez vous donner? c'est une maxime reçue non-seulement des saints mais des sages, qu'il faut se renfermer dans son emploi, ne rien entreprendre sans nécessité et qu'on ne puisse exécuter tranquillement, mesurer ses emplois à ses forces. Et bien loin de vous en tenir là, vous embrassez tout; l'avarice, l'ambition étendent à l'infini votre application et votre inquiétude. Faut-il s'étonner après cela des horribles égarements d'un esprit toujours évaporé?

Mais enfin, mes frères, quelque grandes que soient vos occupations, nécessaires ou volontaires, je ne m'en informe plus, vous savez bien ménager tous les jours certaines heures privilégiées, pour votre santé, pour votre repos, pour votre divertissement. N'y en aura-t-il donc aucune pour vous rendre un peu à vous-mêmes, et pour vous élever à Dieu? Comme les corps ne se joignent presque jamais si parfaitement qu'il n'y ait entre deux quelques petits intervalles remplis d'air qui les séparent, on ne saurait aussi faire un tissu si continu d'actions, qu'il ne s'y trouve quelques moments vides. Oh! si vous vouliez donc prendre au moins quelques-uns de ces intervalles pour vous recueillir de temps en temps! Qu'aisément vous trouveriez Dieu! Que de là vous prendriez de forces pour en conserver la mémoire! Hélas! vous faites un si mauvais usage des moments de loisir! Des pensées vaines, des entretiens frivoles les emportent, et vous les refusez à Dieu. Cessez donc d'alléguer la dissipation où le commerce du monde vous plonge; car il ne tient qu'à vous de vous bâtir malgré lui une espèce de solitude au dedans de vous-mêmes, pour y contempler au moins de fois à autres la face du Seigneur. Voyez le roi-prophète, c'est un exemple décisif dans toutes ses circonstances. Encore que ce monarque eût un royaume à gouverner, quoique les affaires de la paix et de la guerre lui donnassent de longues et pénibles occupations, bien qu'il soutint le poids de sa couronne aussi héroïquement qu'aucun prince, paisible parmi tant d'in-

quiétudes, seul au milieu de sa cour, il ne laissait pas d'avoir toujours le Seigneur devant les yeux, et ses louanges dans la bouche. Formez-vous sur cet exemple : heureux qui le pourra suivre! car il trouvera enfin celui qu'il aura toujours cherché; et, pour le dire après un saint docteur, la vue claire et éternelle de Dieu sera la récompense de ceux qui se seront appliqués à l'envisager sur la terre, parmi les ténèbres de la foi et dans le miroir des créatures. Ainsi soit-il.

AUTRE SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE
DE CARÊME.

Mort et résurrection de Lazare.

Erat quidam languens Lazarus a Bethania, de castella Marie et Marthe sororis ejus.

Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui étoit du bourg de Béthanie, où demouroient Marie et Marthe sa sœur (Joan. XI, 1).

Voici tout à la fois, chrétiens auditeurs, un grand miracle et un grand mystère, peut-être même pourrais-je dire le plus éclatant des miracles et le plus important des mystères qui se trouvent entre les actions de l'Homme-Dieu. Aussi un savant interprète de l'Ecriture a-t-il observé judicieusement que saint Jean a recueilli ce qu'il y avait de plus remarquable dans la vie du Sauveur du monde, pour en composer le corps de son histoire. En effet nous y voyons un paralytique de trente-huit ans rétabli dans une santé parfaite avec une seule parole, un aveugle-né à qui les yeux sont ouverts par une voie plus propre à ôter la vue qu'à la donner. Mais, poursuit ce même auteur, si par là saint Jean l'a emporté sur les autres évangélistes, il enchérit lui-même sur tout ce qu'il nous avait jusqu'ici raconté par le spectacle qu'il nous met aujourd'hui devant les yeux : spectacle qui surpasse la gloire de tous les prodiges qui l'ont précédé, spectacle qui confond et qui désespère la malice des ennemis du Sauveur, spectacle qui termine si noblement la carrière de sa vie. Et je me persuade, Messieurs, que vous vous arrêteriez volontiers à la vue d'une merveille si rare. En effet toutes ces circonstances auraient de quoi contenter nos esprits : des sœurs désolées qui s'empressent pour un frère, un Dieu attendri jusqu'à verser des larmes, la mort vaincue dans son palais et sur son trône, un homme de l'autre monde qui paraît pieds et mains liés, Lazare enfin qui sort vivant de son tombeau, après y avoir été enfermé quatre jours; quelle matière! qu'elle serait abondante! Cependant quelque touchante que cette histoire puisse être, j'en abandonne volontiers le miracle pour n'en rechercher que le mystère. En cela j'aurai le grand Augustin pour guide, et si Dieu par sa miséricorde veut donner quelques succès à mon dessein, je m'ouvrirai par là un champ plus vaste et plus heureux pour travailler à l'édification de vos âmes

Pour envisager donc ce mystère sous toutes ses faces différentes, vous observerez, s'il vous plaît, que l'évangile de ce jour nous propose un même homme en trois états bien différents : Lazare malade, Lazare mort, Lazare ressuscité sont les trois objets qu'il nous fait passer successivement devant les yeux. Mais dans cette maladie, dans cette mort et dans cette résurrection du corps, cherchons la maladie, la mort et la résurrection de l'âme. Maladie de l'âme, par l'affaiblissement de la grâce aux approches du péché ; mort de l'âme, par l'empire du péché, qui triomphe de la grâce ; résurrection de l'âme par le rétablissement de la grâce sur les ruines du péché : voilà, chrétiens, le triple mystère que notre évangile renferme. Oh ! si j'étais assez heureux pour le bien développer, que vous y trouveriez de merveilieuses leçons ! Mais, Esprit divin, sans vos lumières je n'oserais approcher de ces ténèbres : répandez-les donc, s'il vous plaît, et sur mes auditeurs et sur moi, afin que pour notre instruction nous puissions découvrir le progrès imperceptible d'une maladie si dangereuse, l'horreur épouvantable d'une mort si ordinaire, le secret merveilleux d'une résurrection si favorable. Nous vous le demandons par l'entremise de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

L'homme porte au dedans de lui-même le principe des infirmités qui n'épargnent pas les plus beaux jours de sa vie, et qui à la fin en tranchent le cours. Comme nous sommes composés de l'assemblage d'une infinité de parties, toutes faibles et délicates, il en est de nous à peu près comme de ces machines à plusieurs ressorts, qui se dérèglent facilement. D'un autre côté renfermant dans notre sein des qualités ennemies qui se font une guerre irréconciliable, il est bien difficile de les accorder si parfaitement que l'une ne l'emporte sur l'autre, et que l'emportant elle n'altère la constitution et le tempérament. Mais je puis dire que le sort du chrétien n'est pas en cela plus heureux que celui de l'homme. Notre religion dépend de l'enchaînement de tant de choses, que mal aisément se peut-il faire qu'aucune ne vienne à manquer, et qu'elle n'apporte par là du dérèglement dans l'âme. D'ailleurs, comme pour devenir membres de Jésus-Christ nous ne cessons pas d'être enfants d'Adam, il se trouve en nous deux volontés contraires, dont les penchants se combattent les uns les autres ; et à proportion que l'un se fortifie, il faut que l'autre s'affaiblisse. Que si l'homme et le chrétien ont tant de conformité dans le principe de leurs maux, le progrès de leurs maux se fait aussi par des degrés à peu près semblables.

Dans le cours ordinaire des choses, une violente maladie n'attaque pas un homme tout à coup ; il y a le plus souvent de légères infirmités qui en sont comme les avant-courrières ; et apparemment que si de temps en temps on prenait de sages précautions

pour en prévenir les causes, on en détournerait entièrement les effets. Ainsi se passent les choses dans le cours des maladies spirituelles qui nous travaillent ; faibles dans leurs commencements, elles redoublent dans leur suite, et souvent leur extrémité devient mortelle. C'est là, chrétiens, le premier mystère de mon évangile : mystère qu'il nous faut développer d'une manière succincte et aisée, au hasard de dire des choses communes, mais dans l'espérance qu'elles seront utiles.

Erat quidam languens Lazarus a Bethania : Il y avait, dit le texte sacré, un homme malade nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Cette maison de Béthanie, dans le sentiment des saints docteurs, est la figure de l'Eglise, dont le corps des fidèles nous est représenté par ces deux sœurs et par leur frère. Dans la personne de Marie nous avons l'image de ceux qui, assidus à la prière et amis de la retraite, s'occupent de la parole de Dieu et de la contemplation des choses saintes. Dans la personne de Marthe nous avons l'image de ceux qui, fidèles à Dieu et utiles au prochain, ne cherchent dans leur conduite que la gloire de l'un et le service de l'autre. Dans la personne de Lazare nous avons l'image de ceux qui, sans se soucier ni de l'oraison ni de l'action, ne veulent vivre que pour eux-mêmes : genre de chrétiens lâche et négligent, mais si commun et si ordinaire. Or de ces trois ordres de personnes, quoique dans toutes les mêmes principes de corruption se rencontrent, il n'y en a qu'un cependant sur qui la maladie ait prise. Marthe et Marie se portent bien, Lazare seul est languissant. Cela veut dire, chrétiens, que la vigueur de la grâce, qui fait la santé de l'âme, se conserve dans les uns et s'affaiblit dans les autres, selon qu'elle y est ménagée et que le péché, qui ne peut infecter de son venin ceux qui prient et qui agissent, ne manque point de s'insinuer dans ceux qui lui laissent les avenues libres.

Mais observons encore de plus près par quels degrés se fait cette décadence de la grâce dans le chrétien, et comment s'y jettent les premières racines du mal, qui, à force de croître, ne manquent pas dans la suite d'y porter des fruits de mort. Il me semble que l'Evangile a pris soin de les marquer par les termes de langueur et d'infirmité sous lesquels elle nous représente la maladie de Lazare. Qui dit langueur dit une espèce de maladie qui n'a rien ni de dangereux en apparence, ni de violent dans ses effets ; mais qui va cependant sourdement jusqu'au principe de la vie et tue enfin, presque sans qu'on s'en aperçoive. Or tel est l'état d'une infinité de chrétiens : comme ils ne sont pas soigneux de nourrir leur foi, et que le feu de la charité se refroidit en eux, ils tombent bientôt dans une langueur spirituelle : langueur dont les effets n'ont rien d'abord qui les étonne. Ils sentiront seulement moins de zèle pour la vertu, moins de ferveur pour la

piété, moins de goût pour les sacrements, moins d'amour pour la prière. Mais à mesure que cette langueur les éloigne du bien, elle les approche du mal : au lieu que les fautes légères leur donnaient de l'inquiétude, elles ne leur en donnent plus ; ils n'y tombaient que par surprise et par fragilité, ils y tombent par habitude et par négligence ; des choses qu'ils n'eussent osé s'accorder, ils se les pardonnent hardiment sans s'en faire de scrupules. C'est ainsi qu'on se permet ses satisfactions et ses aises, qu'on donne à la mollesse ce qui n'est dû qu'à la nécessité, que le jeu de récréation se change en occupation, qu'aux visites de bienséance ou de devoir se joignent des parties de divertissements et des commerces d'amour-propre, qu'une portion du temps qui se consacrait à de bonnes œuvres ou à des lectures édifiantes se dissipe en vanité et en inutilité ; qu'on reprend insensiblement les airs et les manières du monde, aux dépens de la modestie et de la retenue dont on faisait profession. C'est ainsi que se partageant entre les grandes et les petites obligations, on se relâche dans les unes, pourvu qu'on paraisse exact observateur des autres ; que disputant éternellement entre le précepte et la dispense, on rejette sur les plus parfaits le soin d'éviter les péchés véniels, et l'on compte pour beaucoup de ne pas tomber dans des fautes mortelles ; que demeurant précisément dans les termes du commandement, on ne veut faire que ce qui est ordonné à la rigueur ; encore le fait-on d'une manière si imparfaite, que c'est presque ne le faire pas. Je m'étendrais à l'infini, chrétiens, si je voulais vous représenter tous les avantages que le péché sait tirer de ces premiers affaiblissements de la grâce, et comme il profite de ses pertes. Cependant ce n'est encore là que le premier pas, et cette langueur, si l'on n'y remédie, ne tarde guère à dégénérer en une véritable infirmité : infirmité qui ôte, sinon absolument la force de faire le bien, au moins la facilité de le faire.

Car il est à remarquer que dans la vie spirituelle, comme dans les choses humaines, plus on se néglige et plus on recule : les difficultés y vont toujours en croissant, parce que la grâce, qui seule a le don de faire trouver le joug du Seigneur léger et doux par son onction, diminue à mesure du peu de soin qu'on apporte à la cultiver. Ainsi, cette onction diminuant, tout commence à paraître désagréable dans la loi de Dieu. La guerre qu'il nous faut faire, nous la trouvons insupportable. Qu'il se gêner perpétuellement sur tant de choses ! il n'y a pas d'apparence. La fréquentation des sacrements, nous la trouvons incommode. Qu'il s'assujettir si souvent à tant de préparations, je ne saurais m'y résoudre. Caractère de chrétiens dont il me semble que le Sage a fait une peinture excellente dans les Proverbes : *Le paresseux dit : Le lion est sur ma route, et la lionne dans mon chemin* (Prov., XXVI, 13), comment voulez-vous que je sorte ? Le monde d'un côté comme un lion, et la chair de l'autre comme une

lionne forment trop d'obstacles à cette grande exactitude que demande la loi de Dieu, il n'y a pas moyen de les vaincre ; et après tout, quel mal y a-t-il de se mettre un peu plus au large, se dit-on à soi-même dans cette situation ? On sait bien qu'il ne faut pas en abuser ni s'en trop permettre, mais aussi tant de régularité est incompatible avec le monde et rend la vie insupportable. Or quel en sera le succès ? Salomon ne l'a pas oublié. *J'ai passé, dit-il ailleurs, par la vigne de l'insensé, et j'ai trouvé que les épines en couvraient toute la surface et que la muraille en était abattue* (Prov., XXIV, 30). Quelle est cette muraille, demande le pape saint Grégoire, c'était l'exactitude à veiller sur soi-même jusque dans les moindres choses. Peu à peu le chrétien s'en relâche, et enfin il la méprise ; mais aussi qu'il prenne garde que cette muraille étant renversée sa vigne ne devienne bientôt en friche. Car ces ronces dont parle ici le Sage naissent dans l'âme sans qu'on les sème, et y croissent sans qu'on les cultive. Il ne faut point pour cela faire de grands crimes, il suffit de s'abandonner à sa propre corruption, pour voir en peu de temps s'élever du fonds de la nature, ce fonds gâté et mauvais, mille passions comme autant d'épines qui étoufferont bientôt les restes de la bonne semence que le Père céleste y avait jetée. En effet, l'expérience en est si générale, que je ne sais si de tous ceux qui m'écoutent il y en a un seul d'assez heureux pour ne l'avoir point éprouvé plus ou moins. De l'un on passe à l'autre, d'un plus petit à un plus grand ; aujourd'hui ce n'est qu'une raillerie, demain ce sera une médisance ; cette familiarité avec le temps se tournera en galanterie ; de cet attachement à ses intérêts on en verra éclore insensiblement une avarice formée et des injustices manifestes. Cependant comme d'abord ces choses ne vont pas jusqu'au crime, on se dit à soi-même, dans un sens bien différent de celui du Sauveur, *infirmus hæc non est ad mortem* : cette infirmité n'est pas mortelle. Il est vrai que ce sont des faiblesses, mais faiblesses pardonnables ; ce sont des commencements, mais ces commencements n'auront pas de suite ; si je me relâche sur ces menus devoirs, je saurai bien tenir ferme dans ce qui est essentiel ; si je vais jusqu'à un certain point, je me garderai bien de passer outre. Vous vous trompez, mon frère, tout est à craindre, et rien à négliger. Ceux que vous voyez aujourd'hui dans le dernier dérèglement n'y sont allés que par degrés ; il y a un reste de pudeur naturelle et propre à l'âme qui l'arrête et qui la retient. Personne, comme un païen même l'a reconnu, n'est tombé tout d'un coup dans l'abîme de l'iniquité ; on y va justement dans cet abîme funeste par le chemin que vous prenez, et vous serez tout étonné qu'insensiblement le mal redoublant, vous verrez le péché régner en vous par une entière destruction de la grâce : *Lazarus mortuus est*.

Or, que faire, mes chers auditeurs, pour détourner de nous un événement si déplo-

nable? Trois réflexions vont vous l'apprendre. La première est de saint Bernard : Si vous voulez, dit ce grand docteur, si savant dans la vie spirituelle, ne point devenir pire que vous n'êtes, tâchez de vous rendre meilleur ; l'unique secret pour ne point descendre jusqu'au vice, c'est d'aspirer toujours à la vertu. Car, d'espérer nous tenir dans un certain état mitoyen, sans reculer ni avancer, c'est une illusion dangereuse. Dans le monde ce ne sont qu'alternatives perpétuelles, tout croît ou tout dépérit : nous sentons par expérience que notre corps est sujet à cette révolution ; mais nous pouvons avoir la même expérience pour notre âme. Du moment qu'elle cesse de tendre à Dieu par de nouveaux efforts, elle tombe du côté de la terre par son propre poids ; et sa pesanteur, à la fin, est capable de la porter jusqu'aux enfers. La seconde réflexion, c'est qu'en matière de salut il ne faut rien se pardonner, non pas même les défauts les plus légers, dans la juste appréhension des suites. Qu'importe, dit saint Augustin, qu'on fasse naufrage par une tempête qui se sera élevée tout d'un coup, ou que le vaisseau coule à fond par une grande quantité d'eau qui s'y sera amassée peu à peu par la négligence des matelots ? Ne craignons donc pas seulement le péril quand il est évident, craignons-en même l'apparence ; ne nous gardons pas seulement des vents ou des écueils, mais défions-nous d'une goutte d'eau, et fermons-lui, s'il se peut, l'entrée. Enfin, que vous dirai-je ? combattez cette passion naissante, allez au-devant des suites qu'elle peut avoir ; autrement, et si vous la négligez, votre perte est comme assurée. En dernier lieu et pour troisième réflexion, imitons Marthe et Marie : elles ne virent pas plutôt le péril qui menaçait leur frère, qu'elles coururent au remède et qu'elles envoyèrent dire à Jésus-Christ : *Seigneur, celui que vous aimez est malade*. Heureuses les sœurs de Lazare d'avoir eu assez d'accès auprès du Sauveur pour lui représenter si confidemment leurs peines ! mais aussi heureux le chrétien qui peut avec la même confiance exposer ses besoins à cet ami fidèle qui ne lui manque jamais ! Donc, Messieurs, que notre foi et notre espérance, ces deux sœurs de la grâce, fassent chez nous la fonction des deux sœurs de notre évangile, qu'elles s'animent comme à l'envi, qu'elles s'excitent l'une l'autre, quand nous nous sentirons languissants et infirmes ; qu'elles s'adressent, sans perdre de temps, au Sauveur par la prière, et qu'elles lui disent ces paroles si touchantes : *Domine, ecce quem amas infirmatur* : Ah ! Seigneur, je sens que mes forces s'affaiblissent et que le mal va me gagner ; n'oubliez donc pas, mon Dieu, dans cette extrémité, celui que vous avez assez aimé pour lui donner votre sang et votre vie ; soutenez-moi, fortifiez-moi, et ne permettez pas que je devienne la proie de cette mort effroyable qui tue l'âme, et qui établit dans elle l'empire du péché en y étouffant tous les sentiments de la grâce. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Tout péché mortel tue l'âme, et c'est pour cela qu'il s'appelle mortel : et la comparaison de saint Augustin n'est ni outrée ni mystique, quand il dit que comme le corps meurt lorsque l'âme s'en sépare, l'âme meurt au moment qu'elle se sépare de Dieu. Mais ce qui n'est pas moins à remarquer pour le chrétien, c'est que cette mort spirituelle a ses degrés aussi bien que le chemin qui y mène. Car comme il y a divers ordres de sainteté parmi les justes, il y a divers états de corruption parmi les pécheurs ; et, pour me servir de l'expression d'un grand homme, tout de même qu'il y a une échelle mystérieuse par laquelle Dieu fait monter les âmes choisies de vertu en vertu, de lumière en lumière, de la terre au ciel, il y a une échelle funeste par laquelle le démon fait descendre les âmes réprouvées de crime en crime, d'abîmes en abîmes, de la terre dans l'enfer. Il me semble que le Sage nous l'enseigne admirablement dans les Proverbes, quand il dit : Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait : *Justorum semita quasi lux splendens* (Prov., IV, 18). Voilà le progrès merveilleux que les âmes choisies font dans les voies de salut. Mais la voie des méchants est pleine de ténèbres, et ils ne savent où ils tombent : *Via impiorum tenebrosa, nesciunt ubi currunt* (Ibid., 19). Voilà le funeste progrès des impies dans l'iniquité : ce n'est qu'aveuglement dans leur conduite ; ils se laissent emporter d'excès en excès par le poids de leur concupiscence, sans savoir où cela doit aboutir, ni quelle en sera l'issue. Pour garder néanmoins quelque ordre dans cette matière de confusion où il n'y a que désordre, tâchons de suivre pas à pas une âme qui s'égare, et observons les démarches ou plutôt les chutes qu'elle fait. On peut dire ce me semble que la première c'est le péché, la seconde l'habitude du péché, la troisième l'endurcissement dans cette habitude, la quatrième le scandale qui naît de cet endureissement : et c'est le second mystère que l'Evangile nous propose aujourd'hui dans la personne de Lazare mort.

Car comme le Fils Dieu sait que les hommes devenus tout sensuels ne sont émus que par les choses qui frappent les sens, il leur met devant les yeux un cadavre avec tout l'appareil de sa sépulture, et il leur dit ce qu'on lui dit à lui-même : *Veni et vide* ; venez enfants d'Adam et voyez ; accourez en foule au spectacle que je vous présente, et considérez attentivement toutes les scènes d'une si tragique action : *Veni et vide*, venez et voyez un homme mort, un homme enseveli, un homme enfermé dans le tombeau, un homme qui n'exhale plus qu'une puanteur insupportable : *Veni et vide* ; c'est vous-même que je propose ici à vous-même ; regardez-vous et reconnaissez-vous ; substituez-vous à la place de ce cadavre, et souvenez-vous que les états différents par où il passe sont les mêmes par où le péché vous fait passer.

Commençons donc par le premier, et ne perdons rien d'une instruction si importante. Lazare meurt : c'est ce que tout chrétien qui perd la grâce a de commun avec lui. Mais pensez-vous, mes frères, à cette mort funeste dont vous portez le coup fatal à votre âme quand vous succombez au péché ? Ah ! si vous étiez bien persuadés d'une vérité si solide, seriez-vous assez inhumains envers vous-mêmes pour vous faire une si profonde plaie ? Seriez-vous assez insensés pour hasarder à toute heure, et pour des choses de néant, une vie qui ne vaut pas moins que Dieu même ? Cependant on le fait, on est prêt de donner une vie si chère au premier venu, un péché se compte pour rien ; aussi tranquille après qu'on l'a commis que si la chose était indifférente, on rit, on se divertit sans rien rabattre ni de son plaisir ni de sa joie. Aveugles ! que saint Augustin a bien raison de vous le dire ! vous pleurez la mort du corps, et vous ne pleurez pas la mort de l'âme ; vous versez des torrents de larmes sur un corps que son âme vient de quitter, et vous voyez avec des yeux secs une âme que son Dieu a délaissée. Si vous aviez perdu un de vos proches, s'écrie saint Cyprien, vous seriez inconsolables ; vous avez perdu votre Dieu et cela ne vous, touche pas ! Seigneur, ouvrez donc les yeux à ces aveugles ; qu'ils voient l'effroyable ravage qu'un seul péché fait dans l'âme, afin d'en concevoir toute l'horreur qu'il mérite ; faites-leur sentir que, quoiqu'ils se remuent et qu'ils agissent, ce sont des morts plus à plaindre que ceux qui n'ont ni mouvement ni action : car c'est là votre malheur, mes frères, ou de ne point sentir cette mort, ou de n'en point assez comprendre la calamité ; malheur que je dirais extrême, si celui qui le suit n'était encore plus déplorable.

Après que Lazare eut expiré, on l'ensevelit selon la coutume qui était en usage parmi les Juifs, la face couverte d'un linge, les pieds et les mains liés de bandes : deux circonstances qui marquent le véritable caractère de l'habitude et les deux principaux effets qu'elle produit, l'aveuglement de l'esprit et l'esclavage du cœur. Quand au lieu de nous relever de notre première chute, nous nous précipitons plus avant dans le mal, l'habitude s'en forme dans notre âme, et, éteignant peu à peu d'une main les lumières qui pouvaient nous éclairer, elle nous captive malheureusement de l'autre sous la tyrannie du péché. L'esprit de Dieu l'a marqué, ce me semble, d'une manière admirable dans ces paroles de la Sagesse : *Vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti* (Sap., XVII, 2). Les impies se sont trouvés liés de chaînes ; mais, bon Dieu ! de quelles chaînes ! chaînes ténébreuses, chaînes d'une longue nuit ! Mais pour bien pénétrer le sens de ces paroles, recourons premièrement aux lumières de saint Augustin, et ensuite nous consulterons l'expérience. Une chaîne ne se fait pas d'une pièce seule, ni tout d'un coup : c'est une suite de plusieurs anneaux entrelacés les uns dans les autres ; le premier tient

au second, le second au troisième, et ainsi la chaîne croît à proportion qu'on en ajoute. Ces gros câbles qui bravent et qui défient la fureur des vents et des flots, n'ont été d'abord qu'un petit cordon ; on y en a joint d'autres ensuite, et, à force d'en entortiller de nouveaux, ces câbles sont venus à cette force prodigieuse que mille bras ne sauraient rompre. Or c'est par des degrés à peu près semblables que nos liens commencent, croissent et se fortifient. Saint Augustin nous assure qu'il en avait fait l'épreuve, et je ne fais que prêter mes paroles à ses pensées. Mais dit-il vrai, chrétiens, et ce qu'il écrit s'accorde-t-il avec ce que vous sentez ? Je n'en doute pas et je ne crains point que vous me désavouiez ; car, pour peu que vous fassiez réflexion sur les différents mouvements de votre cœur et sur toutes vos démarches, vous y observerez cette naissance, ce progrès et cette consommation. La rencontre de cet objet dangereux, que peut-être vous ne cherchiez pas, frappa d'abord votre âme et en tira un désir criminel ; la passion l'ayant entretenu, vous avez étudié les voies de vous satisfaire ; le poison que vous avez pris dans cette satisfaction honnête a été un nouveau plaisir pour vous, qui vous a fait de votre commerce une coutume comme nécessaire ; et tout cela s'est terminé, au bout du compte, à ne pouvoir en revenir. La crapule, le jeu, le libertinage, la médisance, tous les péchés, en un mot, ne s'insinuent dans l'âme que par de semblables détours. On aurait pu se défendre de leurs premières atteintes avec un effort médiocre ; mais, pour leur avoir laissé prendre pied, on s'en est rendu soi-même insensiblement l'esclave. C'est là ce que j'appelle avoir le visage voilé, les pieds et les mains liés comme un homme enseveli : voile qui dérobe la vue et du Dieu que l'on offense, et du péché que l'on commet, et de l'éternité que l'on risque, et de la vanité des choses que l'on poursuit : liens qui arrêtent dans leurs pièges tous nos desirs et tout notre amour, ces pieds et ces mains de l'âme, comme saint Augustin les appelle : liens, ou qui nous empêchent de faire aucun effort, ou qui rendent tous nos efforts inutiles. Car dans un état si déplorable, si quelquefois notre volonté captive forme la résolution de rompre ses fers, ses fers, plus forts que la résolution, la désespèrent ; et toutes les tentatives que nous faisons sont, dit saint Augustin, semblables aux efforts impuissants de ceux qui désirent de s'éveiller sans avoir assez dormi, sont surmontés à la fin par le sommeil et retombent dans leur assoupissement. Encore estime-t-on heureux dans leur malheur ceux qui sentent au moins le poids de leurs chaînes, et qui de fois à autre soupirent, quoique faiblement, après leur liberté. Car il y a un troisième ordre de pécheurs à qui leur servitude non-seulement n'est pas pénible ni onéreuse, mais qui la trouvent précieuse et chère, et c'est ce que j'ai appelé endurcissement dans l'habitude.

Quand on eut enseveli le corps de Lazare,

on le mit dans le tombeau : c'était, dit le texte sacré, une grotte profonde, et on avait mis une grosse pierre pour en défendre l'entrée. Or voilà où la suite du péché conduit naturellement, à l'endurcissement figuré par cette grotte et par cette pierre. Ecoutez sur cela le Sage; car après nous avoir représenté les impies dans ces fers que nous venons d'expliquer, il ajoute immédiatement après : *Inclusi sub tectis, fugitivi aeternae providentiae jacuerunt* : Ils sont comme renfermés dans le fond d'un cachot, sans avoir plus aucune part aux soins de cette Providence amoureuse qui veille sur les créatures. Quel est ce cachot ? Leur propre conscience, dont le silence affreux les laisse en repos sans leur faire aucun reproche ; là, paisibles dans le dérèglement par une dureté presque brutale, et livrés en même temps sans aucun remords à la discrétion des desirs de leurs cœurs, ils peuvent bien dire avec le Prophète : *Mes péchés montés à leur comble m'ont enseveli dans le sein de la terre et dans la région de la mort. Blessé dans toutes les parties de mon âme, Dieu me laisse dormir tranquillement dans le tombeau de mes vices, comme un homme qu'il a effacé de sa mémoire et que sa main a rejeté* (Psal. LXXXVII, 4 et seqq.). Mais le dérèglement de l'homme peut-il monter jusqu'à cette insensibilité ? se trouve-t-il des pécheurs de ce caractère ? et ne sont-ce point des fantômes qu'on feint pour nous effrayer ? Que je souhaite, mes frères, qu'un état si monstrueux vous paraisse en effet hors de l'ordre des choses possibles ! et puissiez-vous ne le comprendre pas ! mais enfin le génie du péché tend là : et en effet, qui ne sait et qui ne connaît de ces âmes déterminées et abandonnées ? il n'y a plus pour ces gens-là ni raison de religion ni considération de bien-séance ; ils sont également inébranlables à l'espérance et à la crainte : ni instructions ni sacrements, rien ne saurait les ramener, et vous diriez que toutes les lumières, non-seulement de la foi, mais du bon sens même, sont éclipsées pour eux. Si du moins un si grand mal n'était point contagieux... Mais il est impossible qu'une corruption si générale ne répande pas sa puanteur au dehors. Un corps n'est pas plutôt mis dans le tombeau qu'il s'y corrompt, c'est sa dernière destinée ; et qui voudrait ouvrir ce triste domicile de la mort, la pourriture dont il est plein en exhalerait aussitôt des vapeurs insupportables.

Or, telle à peu près est la nature et la force du péché. C'est une peste subtile, dit saint Chrysostome, qui tue non-seulement l'âme de celui à qui elle s'attache, mais qui empoisonne tout ce qui l'approche par l'odeur de mort qu'elle répand. Si l'on voyait, poursuit ce Père, si l'on voyait dans cette ville un homme porter de rue en rue un cadavre plein de puanteur et à demi pourri, qui ne le fuirait et qui n'en aurait de l'aversion comme d'un ennemi public qui voudrait empesteler l'air et infecter le monde ? C'est ce que font cependant les pécheurs déclarés

tels par une longue profession de libertinage. Ce sont des sépulcres ouverts, qui portent de maison en maison, de compagnie en compagnie une âme morte, rongée de vers, pleine d'ordures, qui exhale de toutes parts la corruption du péché et l'infection du vice. Cependant personne ne les fuit, et souvent même on les cherche. Mais aussi voyez-vous les ravages que des personnes de ce caractère causent parmi le peuple de Dieu : car combien d'esprits se sont gâtés par un si dangereux commerce ? Et qui pourrait dire tous les naufrages qu'il a fait faire à la pudeur, à l'innocence, à la religion ?

Pour nous, chrétiens, que nous reste-t-il à faire dans la vue des choses que je viens de vous représenter ? Tremblons pour nous-mêmes, et pleurons pour les autres. Saisis de frayeur dans la crainte d'un sort si lamentable, faisons tous les jours à Dieu cette prière du Prophète : Seigneur, que je ne sois point submergé par la tempête, que la mer ne m'engloutisse point, et que l'ouverture de l'abîme ne se ferme point sur moi : *Non me demergat tempestas aquae, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum* (Psal. LXVIII, 16). Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je sois assez malheureux pour jamais faire un triste naufrage par aucun péché mortel : *Non me demergat tempestas aquae*. Ou si par mon imprudence cette disgrâce m'arrive, ne souffrez pas, s'il vous plaît, que je m'y ensevelisse jamais par une longue habitude : *Neque absorbeat me profundum*. Mais surtout ne permettez pas, ô Père des miséricordes, que je me ferme par mon endurcissement les voies qui pourraient me rester encore pour retourner à vous : *Neque urgeat super me puteus os suum*. Sans doute, mes frères, que de tous les malheurs qui pourraient nous arriver, ce serait là le plus affreux. Ah ! pleurons donc l'infortune de ceux qui se le sont attiré, mais cependant n'en désespérons pas : car si dans la personne de Lazare mort nous avons vu l'empire du péché triomphant sur les ruines de la grâce, nous verrons tout à l'heure dans la personne de Lazare ressuscité le rétablissement de la grâce, sur la destruction du péché. C'est mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il s'en faut bien que la grâce se recouvre avec la même facilité qu'elle se perd. L'homme seul et en se jouant peut la perdre ; mais pour la recouvrer c'est un ouvrage qui demande le concours de plusieurs causes et qui ne s'exécute qu'avec des efforts inouïs. Dieu, l'Eglise, le pécheur, tout doit conspirer ensemble, et c'est le troisième mystère que je découvre dans ces circonstances de l'Evangile qui me restent à examiner. Dans la division funeste que le péché met entre Dieu et l'homme, l'homme commence et Dieu le suit, l'homme rompt avec Dieu et Dieu l'abandonne ; mais pour la réconciliation, si Dieu ne prévenait par sa bonté le pécheur, le pécheur ne chercherait jamais Dieu. Ecoutez ce que dit le Fils de Dieu dans

l'Evangile : Notre ami Lazare dort, mais je m'en vais l'éveiller : ce n'est pas Lazare qui va au-devant du Sauveur, il n'était pas en état : mort, enseveli, pourri dans le sépulcre, comment l'aurait-il pu faire ? C'est le Sauveur qui va au-devant de Lazare, et qui n'y va que parce qu'il l'aime. O mes frères, comprenez-vous bien ce malheur ? Pouvoir nous séparer de Dieu par notre propre mouvement et ne pouvoir retourner à lui si lui-même ne nous en inspire la pensée par un mouvement de son esprit ! que cette réflexion devrait avoir de force sur nous pour nous obliger à ménager chèrement la vie de la grâce quand nous l'avons, puisque nous ne pouvons pas nous la rendre quand nous ne l'avons pas ! Vous remarquerez cependant qu'encore que le Fils de Dieu eût déjà formé le dessein de rendre la vie à Lazare, il semble donner ce miracle aux larmes de ses sœurs ; sensible à leur douleur et touché des pleurs qu'elles versent, il promet de leur rendre ce frère si chéri, et se fait à l'heure même conduire au tombeau où il reposait.

Je vous ai déjà prié d'observer que la maison de Béthanie était prise par les saints docteurs pour la figure de l'Eglise, et que ces deux bonnes sœurs représentaient les âmes justes. Ainsi quoiqu'on ne doive point chercher ailleurs que dans la bonté de Dieu la source des grâces qu'il fait aux pécheurs, il veut toutefois que l'Eglise l'en sollicite, qu'elle l'en presse, qu'elle l'y force en quelque manière. C'est, dit saint Augustin, aux gémissements de cette colombe que le céleste Agneau laisse désarmer sa colère, qu'il se laisse toucher, et qu'il ouvre les trésors de ses miséricordes. Puissant motif, chrétiens, pour nous inspirer du zèle à demander à voir le salut de ceux que nous voyons engagés dans le libertinage.

Je vous plains, mon frère, disait autrefois saint Jérôme écrivant à un homme qui s'était laissé emporter au dérèglement de sa passion, je vous plains pour cela même que vous ne vous plaignez pas ; je vous pleure, parce que vous êtes mort, et que dépourvu de sentiment vous ne savez pas vous pleurer. Mais disons à Dieu la même chose pour nos frères. Seigneur ! ce sont des morts, et par conséquent des insensibles, ils ne voient pas leur misère, ils ne la connaissent pas. Faites donc, ô mon Dieu, pour eux ce que je vous demande, parce qu'ils ne pensent pas à vous le demander et qu'ils méritent encore moins de l'obtenir. Mais vous-mêmes, chrétiens, pour l'obtenir ne vous contentez pas de le demander faiblement ; voyez ce que font Marthe et Marie pour Lazare : elles montrent toute leur douleur sur leur visage et dans leurs discours, elles vont au-devant du Fils de Dieu et se jettent à ses pieds, elles soupirent amèrement et versent des torrents de larmes ; allez et faites comme elles, et comme elles vous verrez ce mort ressusciter, ce libertin revenir à lui, le péché perdre son empire et la grâce triompher. Car peut-être que ce mariage des mœurs sont si dérégées, Dieu a attaché sa conversion à vos prières.

Peut-être veut-il que cet enfant qui a des inclinations si vicieuses, devienne l'enfant de votre douleur, pour l'être ensuite de votre joie.

Que les pécheurs cependant ne prennent pas de là occasion de se reposer de leur salut sur la charité de leurs frères, car ce serait un dangereux raffinement que d'attendre tranquillement de Dieu et des bonnes âmes le succès de cette grande affaire. Ils commencent bien, mais ils ne font pas tout. Il faut de notre part de la correspondance ; et si nous ne secondons leurs desseins, ils ne réussiront pas. Ne croyons pas même que les secours étrangers nous déchargent de ce qu'il y a de pénible dans une si grande entreprise. Il nous en coûtera des efforts incroyables ; mais un si grand bien se peut-il trop acheter ? Que si vous voulez voir encore de plus près jusqu'où doivent aller ces efforts ; jetez, les yeux sur Jésus dans notre évangile. Car ce qu'il a une fois fait, ce chef adorable dans sa personne, d'une manière sensible pour la résurrection de Lazare, il veut, dit saint Augustin, le faire en nous ; il veut que ses membres le fassent pour la résurrection invisible de leur âme. Or que fait-il ? ou plutôt que ne fait-il point ? Il se trouble, il pleure, il crie à haute voix ; ô quel modèle de pénitence ! C'est donc se mécompter étrangement, mes frères, que de se figurer la conversion d'un pécheur comme une entreprise vulgaire, et les idées que nous nous en formons sont bien fausses et bien illusoire, car, pour commencer par le trouble du Sauveur, qu'on parle fortement à un pécheur pour le toucher et pour l'ébranler, qu'on lui représente sans déguisement l'énormité de sa vie, hélas ! on se plaint que c'est le troubler et jeter le désordre, le scrupule et le désespoir dans son âme. On suppose qu'il est si aisé de se convertir, qu'il ne faut pas qu'on en ressente la moindre émotion. On fera encore, si vous voulez, la revue de ses péchés, et l'on en contera l'histoire à un prêtre. Mais perdra-t-on pour cela quelque chose de sa tranquillité ? En rabattra-t-on rien des joies du siècle ? le cœur en frémit-il de douleur ? entrera-t-il dans cette espèce d'agonie ? où seront les agitations et les convulsions d'une âme qui est aux prises avec elle-même et qui doit enfanter le fruit du salut ? Cependant Jésus-Christ se trouble, et se trouble par deux fois ; cette tempête intérieure ne se calme point qu'il n'ait déchargé son cœur, si je l'ose dire, par un déluge de larmes. Précieuses larmes ! puisque vous êtes les larmes d'un Dieu, éloquentes larmes ! si jamais il y en eut, comme on dit que toutes le sont, persuadez donc aujourd'hui à mes auditeurs de pleurer, pour noyer dans cette mer d'amertume toutes leurs fautes passées et pour arroser avec des eaux salutaires les semences de la grâce et la nouvelle plante de leur conversion ; apprenez-leur aujourd'hui le véritable usage des larmes ; faites-leur concevoir qu'il leur est bien honteux de prostituer ce sacrifice du sang de leur cœur aux idoles de leurs passions, tandis qu'ils le refusent au vrai Dieu.

Amollissez, larmes adorables, la dureté de nos cœurs, et faites que touchés d'un repentir efficace nous pleurions si amèrement tout ce que nous avons fait, que nous ne fassions plus rien qui mérite d'être pleuré ; mais nous imitons aussi peu les cris du Sauveur que ses larmes.

Il crie à haute voix, et nous demeurons muets ; muets, quand il faut faire à un prêtre la déclaration de ces péchés honteux dont nous avons l'âme souillée ; muets, quand il faut nous adresser à Dieu et attirer ses grâces par nos prières ; muets, quand nous devrions remplir le ciel et la terre de notre douleur et de nos plaintes. Qu'un prophète entre les autres, c'est le prophète Michée, nous a bien représenté, ce me semble, les tristes clameurs d'une âme désolée, quand il a dit : *Plangam et ululabo* (Mich., I, 8) ! Non, mon Dieu ! je ne me donnerai point de repos, dans la vue de mes désordres, je m'affligerai, je gémirai, je pousserai jusqu'à votre trône les tristes accents de ma voix pour tâcher de fléchir votre miséricorde. Et comme rien n'est semblable au deuil des animaux et des oiseaux qui ont perdu leurs petits et qui les cherchent, comme ce n'est que gémississements et que hurlements dont les dragons et les autruches remplissent les bois et les campagnes ; pénétré d'une semblable douleur, je me ferai mille reproches dans le regret de vous avoir perdu ; et dans l'ardeur de vous chercher je ne donnerai point de trêve à mes soupirs. C'est en effet par cette voie qu'il se retrouve ce Dieu que le péché nous a ravi. Mais il ne faut pas cependant se borner là ; et voici un autre avis que je ne juge pas moins important.

Quand le Sauveur eut rendu la vie à Lazare, il commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Lazare sort du tombeau, il le quitte, il s'en éloigne, il n'a plus aucun commerce avec ce séjour de la mort ; ainsi devez-vous en user, vous à qui la vie a été rendue : fuyez votre tombeau comme on fuit les lieux pestiférés ; et du moment que vous serez mis en liberté, tournez ailleurs vos pas. Que veux-je dire ? quel est ce tombeau ? Ce n'est pas seulement le péché, c'est l'occasion du péché, ce sont ces lieux dangereux, ce sont ces objets funestes, ce sont ces emplois, ce sont ces engagements ; tombeaux dont le voisinage doit toujours vous être suspect, et dont la seule présence est capable de tuer sans qu'on y pense. Mais mon Dieu, c'est à quoi nous ne voulons point entendre ; car où est-ce que ces sortes de séparations se font de bonne foi ? difficiles à le promettre quand on nous en presse, plus infidèles à le tenir après l'avoir promis, un reste d'inclination nous attache toujours à ces choses, et nous y attirer si puissamment, qu'à la fin il nous y ramène.

Je me précautionnerai, nous disons-nous à nous-mêmes, le péché m'a rendu sage pour l'avenir ; comme je connais le péril, je me tiendrai sur mes gardes. Vous le dites, et peut-être même le croyez-vous comme vous le dites ; mais est-il de la prudence de le

croire ? L'expérience ne vous a-t-elle pas déjà convaincu de la vanité de cette prétention ? faut-il le risquer si légèrement une chose qui coûte si cher ? Combien de gens, après être heureusement entrés dans le port avec des peines infinies, ont fait un triste naufrage pour avoir tenté une seconde fois le péril, et perdu en un moment le fruit de leurs longs travaux ? Voudriez-vous avec la même témérité aller exposer votre tête dans un lieu où vous sauriez que les plus mortels de vos ennemis vous dresseraient des embûches ? Ah ! faisons donc pour conserver la vie de notre âme ce que nous faisons pour conserver la vie de notre corps ; c'est la réflexion de saint Augustin, avec laquelle je finis. Que nous serions heureux, dit ce Père, si pour ménager une vie qui ne doit jamais finir nous apportions les mêmes soins que nous apportons à défendre une vie mortelle et périssable ! Car à qui a-t-on jamais dit : Vous mourrez tout à l'heure, si vous ne rachetez votre vie par le travail de vos mains, qui ait refusé de travailler ? A qui a-t-on jamais dit : Il faut ou mourir présentement, ou vous embarquer pour un long voyage, qui n'ait pas aussitôt pris le parti de l'embarquement ? Cela est étrange, poursuit toujours saint Augustin, il n'y a rien à quoi l'homme ne se détermine pour prolonger de quelques années une vie qu'il perdra tôt ou tard malgré lui, et il ne saurait se résoudre à rien pour assurer une vie que la mort ne peut lui ôter. Rougissons donc, mes frères, d'une injustice si honteuse ; et si jamais nous sommes assez heureux pour voir la grâce ressusciter en nous, ne négligeons rien pour entretenir un bien d'un si grand prix. Depuis que Lazare fut sorti du tombeau, nous ne le voyons plus qu'en la compagnie du Fils de Dieu et assis à sa table ; c'est aussi là ce qui doit faire notre asile, la compagnie du Sauveur, la table du Sauveur ; suivons-le fidèlement partout, approchons souvent de ce sacré banquet auquel il nous invite ; là nous trouverons des préservatifs contre la rechute ; là nous prendrons des forces pour nous rétablir parfaitement ; et, soutenus de tant de secours, nous ne perdrons plus cette vie que pour entrer dans une meilleure. C'est la vie de la gloire, que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

De la médisance.

Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : Nonne benedicimus nos quia Samaritanus es tu et dæmonium habes ?

Les Juifs lui répondirent donc, et lui dirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon (Jean., VIII, 48) ?

Comme on peut prendre deux voies différentes pour faire tort au prochain dans ses biens, il y en a aussi deux, si nous en croyons saint Thomas (2-2, q. 73, a. 1), par lesquelles on peut attenter sur son honneur. La violence et la fraude arment tous les jours les hommes contre les hommes, la violence

à force ouverte, la fraude par des pratiques sourdes : l'une et l'autre forment comme deux espèces de larcins, l'une publique et éclatante, l'autre secrète et cachée. Ainsi, dit l'Ange de l'école, on peut blesser l'honneur du prochain en deux façons, ou par les injures, ou par les médisances : par les injures, quand, s'attaquant à lui directement et en face, on lui reproche à la vue de tout le monde des défauts, soit vrais, soit supposés; par les médisances, quand, par derrière et à son insu on flétrit sa réputation dans les compagnies par les bruits qu'on y répand. Les Juifs, ces ennemis implacables du Sauveur, ont fait la guerre à sa gloire en l'une et en l'autre manière. Cent fois ils ont eu (comme on ne le voit que trop, et non sans horreur, dans l'évangile de ce jour), dirai-je, l'insolence, l'effronterie, la fureur ou l'impiété de s'en prendre à sa personne, et de lui jeter au visage ces injures atroces de Samaritain, de blasphémateur, de possédé du démon. D'autres fois ils travaillaient à lui ravir dans l'esprit des peuples l'estime que ses miracles lui acquéraient; et quoi qu'il fasse ou qu'il dise, il n'y a rien qu'ils ne condamnent. S'il mange, c'est un homme de bonne chère qui n'a de commerce qu'avec les gens de mauvaise vie; s'il jeûne, c'est un hypocrite et un séducteur; parle-t-il? ils tâchent de le surprendre dans ses paroles; se tait-il? ils l'accusent d'orgueil; ses plus innocentes actions, ils les empoisonnent; ses miracles, ils en font l'ouvrage d'une vertu diabolique.

Je sais bien, Messieurs, qu'il faut faire une différence extrême entre la calomnie et la médisance; que la calomnie impute à celui qu'elle veut perdre des crimes controuvés, au lieu que la médisance n'en publie que de véritables. Cependant cette précaution une fois prise, je ne ferai nulle difficulté de m'attacher particulièrement dans ce discours à la médisance; soit à cause que la médisance étant encore plus de l'usage du monde que la calomnie, plus de gens auront à s'y intéresser; soit à cause que la calomnie étant infiniment plus atroce que la médisance, ce que nous dirons pour confondre celle-ci doit à plus forte raison retomber sur celle-là. J'entreprends donc aujourd'hui la médisance, chrétiens auditeurs; médisance, cette peste si contagieuse, si publique, si universelle : médisance, où presque tout le monde trempe, quoique tout le monde la déteste; médisance qu'on ne conçoit guère dans le monde que sous l'idée d'une bagatelle dont il ne faut pas prendre tant de scrupule. Car, comme il y a de certains péchés qui portent avec eux le caractère de leur réprobation sur le front, et qu'il suffit de nommer pour en faire la censure, il s'en trouve aussi d'autres qui ne nous présentent point une image si affreuse, et dont la vue d'abord n'imprime pas beaucoup d'horreur. Or, le monde étant assez fait pour l'ordinaire à n'envisager la médisance que dans ce faux jour, j'ai cru que je ne pouvais la lui représenter sous une idée trop

odieuse, afin de le détromper : et dans ce dessein j'ai choisi la comparaison du plus honteux de tous les vices, qui est le larcin, comme y ayant entre la médisance et lui toute l'affinité possible. Il me semble en effet que dans le larcin on peut observer trois choses; l'énormité du crime qui se commet, le nombre des complices qui y trempent, la nécessité de la restitution qu'il faut faire. Sur ce plan je vous ferai voir le crime de la médisance, les complices de la médisance, la restitution de la médisance. Crime si négligé mais si énorme; complices si communs, mais si coupables; restitution si nécessaire, mais si difficile. Divin Esprit, animez donc s'il vous plaît ma langue, afin qu'échauffée de votre feu elle puisse représenter à tous ceux qui m'écoulent l'usage pernicieux qu'ils font de la leur : c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est de l'esprit de Dieu qu'il faut prendre les véritables idées des choses, il n'appartient qu'à lui d'en former de justes. Aveugles dans nos lumières, bornés dans nos connaissances, corrompus dans nos jugements, ou nous demeurons au-dessous, ou nous donnons au delà, et presque toujours leur nature nous échappe. Ainsi, pour faire le portrait du vice que je combats, je me suis attaché à consulter ce divin Esprit, particulièrement dans les livres de la Sagesse, où il semble qu'il a entrepris de le dépeindre avec toutes ses couleurs. Là, considérant tous les traits qu'il lui donne, j'ai trouvé qu'il nous représente presque toujours ce vice comme également indigne et de l'homme et du chrétien. Deux vices qui renferment, si je ne me trompe, le vrai caractère de la médisance, et qui méritent votre attention.

Pour commencer par la première, car il est bien quelquefois de confondre le pécheur par ses propres intérêts et sur ses propres principes, en lui montrant l'infamie de son péché, sans avoir recours à d'autres lumières qu'à celles de sa raison, je dis que de toutes les qualités qui doivent entrer dans la composition de l'honnête homme, la générosité, la probité, la discrétion, il n'y en a aucune qui ne soit blessée par ce seul défaut : la générosité, parce qu'il n'y a rien de plus lâche; la probité, parce qu'il n'y a rien de plus injuste; la discrétion, parce qu'il n'y a rien de plus imprudent. Est-ce assez pour nous en donner de l'horreur? Que la médisance soit lâche, saint Jérôme l'a excellemment remarqué quand il a dit que ce vice suppose toujours nécessairement un fond de bassesse dans l'âme; qu'on n'en pouvait être susceptible sans faire paraître de la jalousie contre la gloire d'autrui et de la défiance de la sienne propre; que c'était vouloir tacitement tirer du débris des autres l'avantage qu'on n'a pas de son fonds; et chercher à se faire valoir par la comparaison de leurs vices, quand on ne le peut pas par le mérite de ses

vertus. Mais la médisance me paraît plus lâche encore dans les circonstances qui l'accompagnent que dans le principe qui la produit. 1^o Circonstances du temps et du lieu, car quelle lâcheté de s'attaquer à des gens qui ne sont pas en état de se défendre, et de profiter de leur absence pour leur insulter? Si vous avez quelque chose à démêler avec eux, que ne leur faites-vous bonne guerre? disent saint Augustin et saint Jérôme. Je me plaindrais moins de vous, si vous leur reprochiez leurs défauts dans un temps et dans un lieu où ils pussent repousser les reproches, ou s'en laver. Mais vous en êtes bien éloignés. Car qui ne sait que tous les jours vous déchirez dans leur absence des gens dont la vue vous fermerait la bouche et vous tiendrait dans le respect, des gens à qui vous vous garderiez bien de donner aucune atteinte, si vous saviez qu'un ami dût se déclarer pour eux; des gens enfin que dans l'occasion vous relevez par vos louanges, aussi prompts à flatter qu'à blâmer, quand l'un ne vous peut point nuire et que l'autre peut vous servir? Si nous considérons ensuite sur qui la médisance répand son venin (seconde circonstance qui regarde la personne), sa lâcheté de ce côté-là est encore moins supportable et plus visible. Car si cet homme, dont vous semez des bruits si désavantageux n'a rien fait qui doive irriter contre lui votre mauvaise humeur, à quoi pensez-vous de l'entreprendre? quel caprice? quelle bizarrerie? quelle démanigaison? Si vous prétendez avoir de justes sujets de plainte, n'y a-t-il pas toujours de la faiblesse de se laisser ainsi aller à son emportement? ou bien enfin sont-ce là les voies d'honneur pour le marquer? Et y eût-il jamais d'armes plus indignes que les paroles? Que si vous n'épargnez pas même votre ami quand le démon de la médisance s'est emparé de votre langue, n'est-ce pas la plus noire de toutes les perfidies d'abuser du sacré nom de l'amitié pour diffamer un ami plus impunément, et de sacrifier dans votre belle humeur au divertissement des autres une personne qui, ne gardant aucune mesure avec vous, vous a laissé voir jusqu'à ses propres défauts? Aussi, Messieurs, une marque évidente que partout où il y a de la médisance, il y a de la lâcheté (et voici une troisième circonstance, qui regarde sa manière), c'est qu'elle se déguise toujours et ne se produit jamais; que tantôt elle se glisse sous l'ombre d'une confidence secrète, qu'une autre fois elle s'insinue sous le voile d'une belle raillerie; qu'elle emprunte dans les rencontres jusqu'au masque de la dévotion; qu'elle se donne assez souvent un air de zèle, et qu'enfin il n'y a point de personnage qu'elle ne joue pour paraître ce qu'elle n'est pas, plutôt que de paraître ce qu'elle est. Car en effet pourquoi tous ces détours? ce sont des suites de ce vice lâche, qui, convaincu de son infamie, n'a pas le front de marcher tête levée et ne cherche, selon l'expression de l'Ecriture qu'à tirer son coup dans l'obscurité (*Psalm.* X, 3; *LXXXIII*, 3).

J'ai dit en second lieu que la médisance était incompatible avec cette probité naturelle dont on ne doit jamais se départir. C'est une maxime que l'étude ne nous a point apprise, mais que la raison nous a dictée, ou plutôt que nous avons prise même dans le fonds de la nature, que nous ne devons pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas en souffrir. La sûreté de la vie civile n'est fondée que sur ce principe du droit commun; et si vous le renversez une fois, au lieu d'une société raisonnable, ce ne sera plus qu'un brigandage affreux. Or je mets en fait que de tous les vices il n'y en a point qui fasse plus de brèche à cette maxime que la médisance. Vous trouveriez fort mauvais qu'on vous ravît votre bien, aussi n'avez-vous garde de faire ce tort à personne. On regarde dans le monde ceux qui volent comme des infâmes; et quand la justice s'en saisit, une mort honteuse en fait le supplice. Mais on ne veut point comprendre que d'ôter la réputation, c'est pécher plus grièvement contre cette bonne foi que nous nous devons les uns aux autres. Communément, on se fait un jeu de cette injustice, on la tourne en plaisanterie, et toutefois le bien qu'elle enlève au prochain est plus précieux que ceux qu'elle lui laisse. L'Esprit de Dieu, ce juste estimateur des choses, donne à l'honneur en cent endroits cette prééminence au-dessus de l'argent (*Prov.*, XXII, 1; *Eccl.*, VII, 2). Les hommes mêmes, tout intéressés qu'ils sont, mettent la réputation devant la fortune. Soit vanité, soit grandeur d'âme, ou si vous voulez tous les deux, on convient que l'argent n'est rien au prix de l'honneur. Où est donc la probité de faire scrupule du moins, et de n'en pas faire du plus, d'appréhender de voler et de n'appréhender pas de médire, de regarder le larcin comme un crime et la médisance comme une bagatelle? Mais sans pousser cela plus loin, où est la probité de faire aux autres ce que nous serions bien fâchés qu'ils nous fissent? Délicats au point que nous sommes en matière d'honneur, tout ce qui le blesse nous désespère. Si nous savions qu'on allât déterrer chez nous certains défauts pour en publier l'histoire, et qu'on s'étudiât à attraper le ridicule de notre vie pour en divertir le monde, dans quel ressentiment n'entrerions-nous pas? ah! plutôt que d'en manquer la vengeance, nous renverserions le ciel et la terre: pourquoi donc traiter les autres avec cette injustice? les croyons-nous moins sensibles que nous? et pourquoi leur porter en jouant des coups dont nous nous tiendrions mortellement offensés?

Je ne finirais pas d'aujourd'hui, si je voulais m'étendre sur le troisième caractère que j'ai appelé indiscrétion; passons-le donc légèrement pour aller à d'autres choses. Il me semble qu'un homme sage doit prendre pour règle de sa conduite de ne s'attirer jamais ni la censure, ni la haine de personne, en évitant également de faire parler de soi et de se faire des affaires. Deux précipices à re-

douter, mais dans lesquels cependant donnent nécessairement ceux qui font de la réputation d'autrui la matière de leurs entretiens, ou plutôt de leurs satires. Premièrement, il est naturel que la médisance soit punie par la médisance, c'est une rétribution aussi sûre qu'elle est juste. Vous réjouissez les autres aux dépens d'un malheureux, on se réjouira infailliblement à vos dépens. Vous avez mis la compagnie en humeur de parler de tels et tels, vous en défrayerez bientôt la malignité à votre tour. N'est-il donc pas contre la prudence d'irriter ainsi contre soi tant de langues de gaîté de cœur? Quand il n'y aurait que la vue de notre intérêt, ne devrions-nous pas, si nous étions sages, par notre retenue à parler des autres, tâcher de les engager à une semblable retenue pour nous, en méritant indulgence pour indulgence? D'un autre côté, ce que le Sage a dit est justifié par une expérience générale : *Le médisant est l'abomination des hommes* (Prov., XXIV, 9); on le craint, on le fuit, on s'en garde comme d'une bête féroce qui, dans les accès de sa fureur, se jette sur tout et n'épargne rien. Ainsi, comme on a dit qu'on aimait bien la trahison, mais qu'on n'aimait point les traîtres, il n'est pas moins vrai que, si l'on aime la médisance, on n'aime point les médisants, et ceux mêmes qui les écoutent avec plaisir ne laissent pas de les regarder avec horreur. Que dirai-je maintenant des risques auxquels on s'expose? Salomon ne les a pas oubliés : *Ne parlez mal de personne, fût-ce même dans votre chambre, parce que les oiseaux du ciel rapporteront vos paroles* (Eccl., X, 20); comme s'il nous disait plus clairement : Que la crainte des hommes vous retienne, si celle de Dieu ne le peut pas; que rien ne vous échappe jamais au désavantage des absents. Car rien ne tombe par terre, tout est soigneusement relevé, pour ne pas dire qu'il est amplifié malicieusement. Ceux que vous croyez les plus secrets, et dont vous vous tenez le plus sûrs, ne le seront pas en cette rencontre. Ainsi ne vous exposez pas indiscretement à une chose où, pour ne rien dire du crime, il y a tant de péril. En effet, qui pourrait dire tous les désordres qu'a produits cette funeste intempérance de paroles, combien elle a brouillé d'amis, combien elle a fait d'ennemis, les guerres qu'elle a allumées, les disgrâces qu'elle a attirées? L'histoire est pleine des malheureux qu'elle a faits, et qui ont su se repentir à loisir de n'avoir pas su se taire, payant le plaisir d'un bon mot par des peines bien cruelles.

Voilà, Messieurs, une partie des motifs que l'Esprit divin emploie pour vous imprimer de l'horreur d'un vice si affreux, par des considérations purement humaines. Puissiez-vous donc en être touchés, ô vous qui faites gloire d'être pleins des principes d'honneur, d'être sages et de savoir vivre! Et quoique je ne doive pas travailler ici à faire des philosophes, mais des chrétiens, que du moins ces réflexions vous apprennent combien vous serez inexcusables devant Dieu si vous lui désobéissez dans une chose où tous vos in-

térêts s'accordent si parfaitement avec ce qu'il vous demande, et avec quelle justice l'Evangile condamne un dérèglement que la seule morale d'un honnête païen ne pourrait pas souffrir.

Si le temps me le permettait, ce serait maintenant le lieu d'ajouter combien ce dérèglement en effet est contraire à l'Evangile, et je n'aurais pas de peine à faire voir qu'il choque encore davantage les devoirs de l'homme chrétien que les principes de l'honnête homme. Mais comme je me sens pressé, laissant à part tout le reste, je me tiens à une seule réflexion de saint Bernard. Nous n'avons rien dans la religion de plus grand que la charité; aimer Dieu et le prochain, c'est la loi et les prophètes. Or savez-vous, dit ce saint, ce que c'est que la médisance? C'est le poison de la charité; et de tous les vices qui lui sont contraires, il n'y en a aucun qui combatte plus ouvertement ou l'amour de Dieu, ou l'amour du prochain, que ces langues de serpent dont toutes les paroles sont envenimées. Je dis l'amour de Dieu; car ce saint amour, qui n'est que suavité et que douceur, peut-il subsister avec la médisance, qui n'est que fiel et qu'amertume? Et de vrai est-ce aimer Dieu que de lui désobéir dans l'article sur lequel il est le plus délicat et le plus sensible? Car, selon le raisonnement de saint Jean : *Est-il possible que celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, aime Dieu qu'il ne voit pas* (I Joan., IV, 20)? Or, s'il est impossible d'allier la médisance avec l'amour de Dieu, l'opposition n'est pas plus grande entre la lumière et les ténèbres qu'entre la médisance et l'amour du prochain. En effet, quels sont les caractères de cet amour? Consultons le grand Apôtre qui les a si divinement marqués (I Cor., XIII, *passim*). *La charité est douce, elle souffre tout avec bonté*, et la médisance est impitoyable, elle ne souffre rien qu'avec aigreur : *La charité n'est ni envieuse dans ses projets, ni précipitée dans ses jugements*, et la médisance n'agit que par envie et ne décide qu'avec précipitation : *La charité est humble* aussi bien que *désintéressée*, et la médisance ne cherche qu'à se faire valoir en décréditant les autres, et à s'établir sur leurs ruines : *La charité ni ne s'aigrit, ni ne se choque de rien*, et la médisance s'irrite et se pique de tout : *La charité ne forme point de soupçons désavantageux de personne*, et la médisance ne se nourrit que de soupçons, les apparences les plus faibles lui suffisent pour les fonder. Enfin : *La charité, bien loin de publier le mal d'autrui, ou de s'en réjouir, le cache ou s'en afflige*, et la médisance en tire secrètement une joie maligne, elle s'en applaudit, elle en triomphe. Voilà donc comme la médisance ruine absolument la charité, et il ne m'en faut pas davantage pour conclure qu'elle renverse entièrement l'esprit du christianisme. Jugez maintenant par là de la nature de ce péché, vous qui êtes accoutumés à en faire si peu de compte, qui bien loin de le regarder comme un défaut vous en faites un titre d'esprit et une espèce de mérite. Péché cependant en-

nemi des plus belles vertus , péché composé de l'assemblage des plus grands vices, péché plus injuste que le larcin , péché aussi cruel que l'homicide, péché si indigne de l'homme, péché si contraire au chrétien. Car quoi que vous puissiez dire pour en rabattre, voilà au poids du sanctuaire quelle en est l'énormité! Voyons-en maintenant les complices. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La médisance est une espèce de monstre, qui a quelque chose d'incompréhensible. Elle est odieuse et agréable ; on la déteste et on s'y plaît. Que la médisance soit l'horreur de toutes les personnes raisonnables , ce que nous avons dit jusqu'ici de la nature de ce vice le justifie pleinement. Cependant pour ne rien dissimuler de la corruption du cœur humain , il faut avouer que de toutes ses maladies la médisance est peut-être la plus invétérée, la plus universelle et , disons-le, la plus incurable. Rien au monde ne revient tant au goût des enfants d'Adam ; les plus stupides y sont éloquents ; on la quitte avec peine, on y retombe avec plaisir ; c'est l'âme des conversations, c'est le sel des compagnies ; sans cela on est insipide , il faut toujours qu'un malheureux en fasse l'assaisonnement. Là, Messieurs, vous le savez, on n'épargne ni le fiel d'une amère raillerie , ni la fureur d'une mortelle invective. Est-il arrivé à quelqu'un de faire une fausse démarche ? Bien loin de le couvrir, on le tymanise ; bien loin de le plaindre, on lui insulte ; les apparences les plus frivoles, on en fait des convictions ; les crimes les plus cachés , on en déterre l'infamie. Si l'action ne peut être blâmée, on condamne l'intention ; si l'on ne peut reprocher à un absent ce qu'il fait, on lui reproche ce qu'il ne fait pas ; si l'on n'ose pas l'attaquer publiquement dans les conversations, on le déchire sourdement par des libelles ; enfin quel vous dirai-je ? C'est un déchaînement général des hommes contre les hommes ; et ce que la fable a dit de ces gens qui se mangeaient les uns les autres, l'expérience le justifie. La raison de cela, Messieurs, c'est que la médisance flatte deux inclinations dominantes du cœur, l'orgueil et l'envie. Nous nous estimons naturellement, et par une suite de cette estime nous prenons plaisir non-seulement à parler, mais à entendre parler mal des autres ; comme si nous nous sentions élever à mesure qu'on les rabaisse, et comme si le mépris qu'on en marque tournait effectivement à notre gloire. Nous recevons la satire qu'on en fait quasi de même air que nous recevons notre panégyrique. D'ailleurs , comme tous les hommes sont susceptibles de jalousie, et que la moitié du monde fait son bonheur du malheur d'autrui, la médisance chatouille agréablement ce penchant : et si l'on n'a pas l'âme assez noire pour compter les disgrâces des autres parmi ses bonnes fortunes , on est toujours bien aise de les faire servir à son divertissement. Qu'on ne s'étonne donc pas si la médisance est si bien reçue partout où

elle se présente , puisqu'elle trouve , si je l'ose dire, son passe-port dans notre malignité ; et que l'on ne soit plus surpris que ce crime ait tant de complices , puisque nos plus chères passions sont avec lui d'intelligence.

Cependant vous remarquerez qu'outre cette corruption générale il y a encore des causes particulières qui y portent. L'animosité, la légèreté, la complaisance, sont comme autant de ressorts qui remuent secrètement les langues contre le prochain ; et de ces sources différentes vient ce déluge de paroles, dont il y a peu de réputations assez heureuses pour se sauver. Je dis l'animosité ; car quand une fois le cœur est ulcéré et aigri, sa pente naturelle le porte à se décharger par la langue du fiel dont il est rempli sur tout ce qui lui est odieux. Indigne soulagement à la vérité d'une vengeance honteuse, mais cependant agréable. Je dis la légèreté ; car, comme l'a remarqué saint Grégoire , combien passe-t-on aisément des paroles vaines aux mauvaises ? Combien tombe-t-on souvent d'un discours indifférent dans des entretiens qui ne font d'abord qu'effleurer la charité, et qui ensuite la tuent ? Combien peu qui dans la chaleur d'une conversation libre et enjouée méditent assez sur ce qu'ils disent pour ne rien dire qui porte coup ? Je ne sais si Salomon n'aurait point eu en vue cette double espèce de médisance, quand il a dit dans les Proverbes : *Comme l'oiseau s'envole aisément et comme le passereau court de tous côtés, ainsi la médisance se répand partout* (Prov., XXVI, 2). Car il semble que l'Écriture affecte de marquer en cet endroit deux sortes d'oiseaux , comme pour nous indiquer deux manières dont on peut médire. Les oiseaux qui ont un vol réglé et qui traversent de grandes plaines pour se rendre à leur but, ne représentent pas mal ceux qui médisent avec un dessein prémédité d'ôter la réputation à un ennemi qu'ils veulent perdre. Les passereaux au contraire, qui volent comme à l'aventure, sont une image assez naturelle de ceux qui jettent des paroles de médisance par pure inconsideration plutôt que par envie de nuire.

Je sais bien que les complices de ce second ordre prétendent trouver dans l'innocence de leur intention et dans la précipitation de leur inadvertance de quoi se justifier ; mais ce que j'ai à leur répondre, et ce que'ils ne sauraient trop peser, c'est que ce qui se dit souvent sans dessein ne se dit pas toujours sans péché. En effet, cette parole que l'indiscrétion vous a fait lâcher en est-elle moins préjudiciable à celui sur qui elle est tombée, pour ne pas venir d'une résolution prise de longue main ? Ce n'est pas un guet-apens, je le veux ; mais c'est toujours un meurtre : et qu'importe à un malheureux d'être assassiné par une main ennemie, ou tué par une main imprudente ? Sa vie y demeure également. Vous voudriez de tout votre cœur retenir cette parole ; mais tous vos regrets ne la rappellent pas ; et quoique vous l'en désavouiez, elle n'en fera pas moins de ravage ; ravage dont on vous rendra res-

posable avec justice, puisque vous en êtes l'auteur, et qu'avec un peu d'attention il vous était si facile de ne pas l'être. Ne vous imaginez pas aussi ne point tremper dans ce péché, quoiqu'il n'y ait que ce que vous appelez complaisance qui vous y porte. A moins que de s'observer avec une vigilance exacte, naturellement on se laisse emporter au torrent du discours qui fournit à la conversation ; soit que les mêmes idées se réveillent au bruit des mêmes choses ; soit que les égards qu'on a pour les personnes qui parlent ne permettent pas d'entamer d'autres matières ; soit que la vanité, qui se glisse partout et qui tire avantage de tout, cherche à se faire honneur d'un bon mot, en enchérissant sur ce qu'on vient de dire ; on se conforme aisément aux entretiens où l'on se trouve, c'est le charme des compagnies. Mais plus ce charme est attrayant, plus on doit être en garde contre ; c'est tout ce qu'il en faut conclure. Car de prétendre qu'il décharge du crime de la complicité, c'est vouloir s'aveugler soi-même ; puisque cette fausse raison ne guérissant pas le mal qui a été fait, ne peut pas servir d'excuse à celui qui l'a commis ; et que comme une défaite de cette nature ne nous contenterait pas, si nous y étions intéressés, nous ne pouvons pas exiger des autres qu'ils s'en contentent.

Que dirons-nous donc de ceux qui forment des écoles ou, si vous voulez, des sociétés de médisance ? Je comparais tantôt la médisance au larcin. En effet, comme les voleurs s'assemblent quelquefois par troupe, comme ils lient entre eux un commerce funeste à tous les autres hommes, comme ils ont leurs rendez-vous et leurs intrigues, aussi puis-je dire qu'il y a des bandes de médisants, médisants de profession, et, pour ainsi parler, d'office, qui ont leurs liaisons et leurs correspondances. C'est là que le monde n'a rien de si grand qu'on ne l'attaque, l'Eglise rien de si sacré qu'on ne le joue, la vertu rien de si brillant qu'on ne le noircisse. C'est là que se fabriquent tant de discours injurieux. C'est là que se répandent les libelles diffamatoires. C'est par là que nous viennent ces diaboliques chansons. Vous les voyez, dit saint Bernard, quand ils sont sûrs les uns des autres, qui tantôt dans une ruelle, tantôt à la promenade, déchainent leurs langues contre tout ce qui a le malheur de tomber dans leurs pensées ! Leur familiarité n'a point d'autre but que le décri de leurs frères ; amis entre eux et ennemis de tout le reste, ils conspirent comme à l'envi à la désolation générale de tout le monde, sans faire de quartier à personne. Mais, Seigneur, s'écrie saint Bernard, ne permettez pas que j'entre jamais dans des liaisons si pernicieuses ! Car, malheur à ces assemblées contre lesquelles, ô mon Dieu ! vous vous êtes déclaré, et que vous ne haïssez pas moins que les complots où le sang des innocents est répandu et leur perte conjurée !

Ce n'est pas assez toutefois de nous garder de ces lieux où la médisance triomphe publi-

quement, et je veux même avouer que pour être trop reconnaissables ils en sont moins dangereux ; mais il y a d'autres écueils, s'il en faut croire le même saint, où le péril est plus grand, et cela même parce qu'il est plus caché. La médisance, dit ce Père, se travestit habilement sous toutes les formes imaginables. Vous en verrez quelques-uns la répandre avec l'affectation d'une feinte modestie, quelques autres qui commencent par louer dans une préface captieuse celui qu'ils veulent blâmer ensuite ; ceux-ci en jeter de loin quelque petit mot, comme par mégarde ; ceux-là couvrir leur aigreur du spécieux nom de zèle ; l'un vous dire : Je ne vous le donne pas pour certain, mais on me l'a assuré ; l'autre : Je suis au désespoir du malheur qui lui est arrivé, mais c'est une sottise faite. Et ce ne sont point là, Messieurs, les idées d'un religieux qui médite dans sa cellule. Voilà comme le monde se gouverne. Or, pensez-vous que tous ces artifices ôtent quelque chose à la malignité de la médisance ? Au contraire, poursuit saint Bernard, tant de préparatifs ne servent, en l'adoucissant, qu'à la rendre plus vraisemblable, qu'à la faire ainsi couler plus sûrement dans les esprits, et qu'à diffamer par conséquent davantage ceux qu'on paraît vouloir épargner ; car une passion déclarée trouve rarement créance. Les hommes se roidissent contre tout ce qui en vient, ou le tiennent pour suspect, au lieu que les ménagements d'une conduite artificieuse les surprennent et les gagnent. C'est à vous d'y faire réflexion, vous qui, à la faveur de ces petites précautions, ne faites nul scrupule d'avancer les choses les plus atroces ; vous qui, sous prétexte qu'on vous a dit une chose, peut-être fautive ou du moins cachée, vous croyez en droit de la redire au premier venu ; vous qui, contrefaisant les hommes consciencieux, et qui, n'expliquant les choses qu'à demi-mot, vous tenez sur cela innocents, quoiqu'avec votre prétendue réserve vous en ayez laissé voir assez et plus qu'il ne fallait ; vous qui vous permettez de tout confier à un ami, les rapports qu'on vous a faits, les soupçons que vous avez formés, parce que c'est un ami, et que vous ne lui faites ouverture de toutes ces particularités que sous le sceau du secret ; vous qui, sous couleur de défendre la cause de vos parties, remplissez vos discours de traits piquants et satiriques, pour égayer la matière aux dépens de la réputation et souvent de l'innocence ; vous qui dans des écritures où il ne devrait entrer que le bon droit et la raison, faites venir au secours tout ce qu'il plaît à la passion des gens que vous servez de vous suggérer et d'y mettre. Que n'aurais-je point à vous dire sur toutes ces illusions, si je pouvais m'y étendre ? Mais j'aime mieux le supprimer que d'oublier un dernier ordre de complices, dont le nombre est encore plus grand, quoiqu'à la vérité la malice soit moindre.

Si nous n'allons pas toujours jusqu'à fournir de notre fond au commerce de la

médiance, nous avons beaucoup de peine à ne pas faire bon visage à celle qu'on nous débite. Il en est presque comme de la flatterie, nous ne lui fermons la porte qu'à demi et qu'avec regret. Si nous ne lui applaudissons pas ouvertement, pour le moins nous la souffrons, et cela on le regarde comme une grande modération. Mais cessez de vous y méprendre, car la nature de ce péché est telle, selon tous les saints docteurs, qu'on peut y participer en se taisant aussi bien qu'en ne se taisant pas, quand la manière dont on écoute est comme un signe de l'approbation qu'on donne à ce qui se dit. Que faudrait-il donc faire, chrétiens, dans ces circonstances, hélas ! aussi fréquentes que délicates ? L'avis du Sage est commun, mais il est unique : *Comme le vent du nord chasse la pluie, un visage triste dissipe la médiance* (Prov., XXV, 23). Quelle comparaison ! elle est admirable : quand on ouvre en votre présence des discours dont la réputation des absents peut recevoir quelque atteinte, si vous n'avez point d'autre ressource, il faut vous armer d'un air sombre et sérieux, qui, dans votre silence même, soit une forte condamnation du procédé de ceux à qui le respect ou la prudence vous défendent de vous opposer en face. En gardant cette méthode, vous arrêterez la médiance dans son principe, les esprits les plus échauffés se calmeront d'eux-mêmes, avertis tacitement de leur devoir par une correction si respectueuse, mais si touchante. Trouvant dans ceux qui les écoutent une espèce de résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, ils craindront de voir retomber sur eux le ridicule qu'ils voulaient attirer aux autres, et cette crainte aura la force de dissiper cet orage de paroles dont ils sont pleins, comme le vent dissipe la pluie ; car c'est où la comparaison du Sage veut venir. Au lieu qu'en leur prêtant une oreille favorable, c'est les enhardir à passer outre et participer au délit. Car, comme l'a dit excellemment un pieux auteur du dernier siècle, si c'est un grand mal de mettre le feu à une maison, c'en est un aussi de prendre plaisir à se chauffer au feu qu'un autre y a mis, au lieu de crier au secours, ou d'apporter de l'eau pour l'éteindre.

Mais s'il arrive que les gens soient d'une condition inférieure à la vôtre, ou que vous soyez revêtus d'un caractère à cela, c'est alors qu'il faut vous souvenir de votre rang, pour leur imposer silence avec une sainte hauteur. Ainsi en usait David, ce prince religieux qui proscrivit la médiance de sa cour, en se déclarant, comme il le dit lui-même, le persécuteur des médisans (Psalm. C, 5). Ainsi le grand Augustin, pour bannir de ses repas un vice que la liberté de la conversation aurait pu introduire parmi ses hôtes, avait fait écrire dans le lieu où il tenait sa table qu'on ne s'y réjouissait jamais au préjudice des absents. Ainsi devez-vous en user, autrement vous vous mettez vous-même dans l'obligation de restituer ; restitution, hélas ! si nécessaire, mais si difficile. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Trois choses entre autres m'épouvantent sur le chapitre de la médiance : la facilité d'y tomber, la nécessité de la réparer, la difficulté d'y satisfaire. La facilité, vous l'avez vu, tout nous y porte au dedans et au dehors : au dedans, notre corruption ; au dehors, les occasions ; jusque-là, Messieurs, que de tous les vices je ne sais s'il y en a un seul dont les tentations soient ni si fréquentes, ni si fortes. Une autre chose qui m'alarme, c'est qu'avec tout cela il n'y a point de considération qui nous dispense de raccommoquer ce que ce vice a gâté, autant que cela se peut faire. Il y a, comme vous savez, cette différence entre les péchés qui blessent la charité et ceux qui violent la justice, que les premiers n'engagent pas à la restitution, au lieu que les derniers y engagent. Or, la médiance est de ce dernier ordre, ou plutôt elle est de tous les deux. Si d'une main elle étouffe tous les sentiments de la charité, comme je le disais tantôt, de l'autre elle offense tous les droits de la justice. Comment cela ? Premièrement en se donnant à elle-même un pouvoir qui ne lui appartient pas, secondement en ôtant à autrui ce qui lui appartient. Car, vous qui déchirez votre frère, quel droit avez-vous sur son honneur, et qui vous a donné l'autorité de le décrier ou d'en faire la censure ? C'est une usurpation injuste ; et ce que saint Paul a dit des jugements téméraires (Rom. XIV, 1), je le puis avec plus de raison dire des discours injurieux. Laissez au Seigneur le soin d'examiner la vie de ses serviteurs ; s'ils font mal, c'est son affaire, et il saura bien un jour les couvrir de l'infamie qui leur est due : mais pour vous, bien loin qu'il autorise cette entreprise, il vous la défend absolument. D'ailleurs, si de tous les biens qui sont hors de nous, la réputation est le plus cher, n'est-ce pas celui dont la perte est la plus sensible, et par conséquent celui dont la restitution est la plus indispensable ? Aussi l'Eglise a toujours exigé du médisant une satisfaction proportionnée à l'injure ; et, fondée sur le droit naturel, contre lequel on ne peut aller, elle a hautement déclaré qu'avec toute son autorité de lier et de délier, elle ne pouvait pas décharger ses enfants du poids de cette obligation. Peut-être d'abord il pourrait sembler que cette conduite est bien sévère ; mais pour peu que nous approfondissons les choses, bien loin de nous en plaindre, il y a de quoi bénir Dieu. Ce n'est point son intérêt qu'il regarde en cela, ce Dieu de bonté, c'est le nôtre ; plus jaloux de ce qui nous touche que de ce qui le touche lui-même, il tient ferme sur nos droits, lui qui se relâche sur les siens. Que j'aie en effet eu le malheur d'attaquer, ô mon Dieu, votre saint nom par des blasphèmes, je puis traiter de ma grâce entre un de vos ministres et moi, sans être obligé de me rétracter devant les hommes. Mais où l'honneur de mon frère est blessé, vous ne vous contentez pas que je m'en accuse aux pieds d'un prêtre, vous voulez que je n'oublie rien pour refermer

les plaies que je lui ai faites. Pourquoi cela ? Pour notre sûreté. En effet où en serions-nous, et à quoi notre honneur se trouverait-il exposé, si l'on en était quitte pour le dire après l'avoir flétri, puisque l'obligation de le rétablir dans l'esprit de ceux où on l'a détruit n'est pas encore capable de le défendre, et que malgré la crainte d'une peine aussi grande que celle de la restitution on ne laisse pas de l'attaquer ? Je vous l'ai dit, Messieurs, la difficulté de cette restitution fait une de mes frayeurs.

En effet, il me paraît que c'est une difficulté qui approche de l'impossible, de quel côté qu'on prenne les choses. Vous avez dans une compagnie, ou dans quelque libelle, décrié celui-ci ou celle-là par des impostures atroces ; comme la diffamation est publique, il faut que la rétractation le soit aussi, en protestant partout et de leur innocence et de votre calomnie, fussiez-vous y mettre du vôtre et vous attirer le blâme d'un homme sans honneur et sans conscience. Vous avez divulgué le mystère de certaine affaire vraie, mais secrète dont l'éclat a imprimé des taches mortelles sur cet homme ou sur cette femme. Que ferez-vous ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'il ne faut négliger aucune des voies que la prudence chrétienne peut suggérer pour tâcher de laver ces taches, quoi qu'il puisse vous en coûter, et quelque effort qu'il faille faire. Or, est-ce là une résolution facile à prendre, et combien m'en trouverez-vous qui veuillent se déterminer à un si grand sacrifice ? Mais quand vous en trouveriez de ces âmes assez touchées et assez repentantes pour risquer tout ce qu'elles ont de plus cher afin de reblanchir ce que leur médisance a noirci de son haleine, hélas ! quel succès peuvent-elles espérer de leurs bonnes intentions ? Il s'en faut bien que la langue ait le don de guérir, comme elle a le malheur de blesser. Jamais la plaie qu'elle a faite ne se refermera si bien, qu'il n'y demeure des cicatrices. Si l'on ne croit pas tout, on en croira une partie. De la manière dont le monde est fait, plus enclin à penser le mal que le bien, rarement parvient-on à lui ôter les mauvaises impressions qu'on lui a une fois données. D'ailleurs quelque diligence qu'on y apporte, comment désabuser tous les esprits qu'on a prévenus de ces bruits désavantageux ? Comment en semer de contraires dans tous les lieux où ils se sont répandus ? Il n'y a rien de si contagieux que les nouvelles et surtout que les mauvaises. Un ami a son ami ; et comme rien ne pèse tant qu'une histoire maligne, comme peu de gens sont capables de la porter, on s'en décharge volontiers dans le sein d'un confident, qui ne tarde guère à en faire la confidence à son tour ; et par là en peu de temps, l'affaire se rend publique et par conséquent irrémédiable. Que ferons-nous donc, chrétiens, pour ne nous point engager à des suites si terribles ? Le parti que nous avons à prendre, il me semble que le Sage nous l'a marqué, quand il a dit : *Appliquez-vous, mon fils, avec tout le*

soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie. Eloignez de vous les langues malignes, et que les lèvres médissantes n'aient point de commerce avec vous (Prov., IV, 23). L'ordre de ces paroles est à observer : d'abord le Sage nous avertit de garder notre cœur et ensuite notre langue ; parce que le cœur étant une fois réglé, la langue est facile à régler. Comme donc la langue ne parle que de l'abondance du cœur, il faut avant toutes choses justifier l'un par la charité, et nous n'aurons pas de peine à gouverner l'autre par la prudence. Mais la force des paroles du Sage n'est pas moins à observer que leur suite. Beaucoup de gens se feraient scrupule de blesser le prochain par des endroits qui fussent ouvertement mortels à sa réputation, mais ils se donnent en même temps la liberté d'y critiquer certaines choses d'une manière peu favorable et qui va obliquement à en diminuer l'estime, ne songeant pas que souvent le ridicule déshonore et offense plus que le vice, et que pour peu qu'on se permette, l'on va ensuite, souvent d'une manière imperceptible, beaucoup plus loin qu'on ne voulait. Non, chrétiens, votre délicatesse sur cela ne saurait être trop exacte et il faut en quelque sorte la porter jusqu'au scrupule. Que la vie de votre prochain, dit sur cela un grand homme, soit pour vous un arbre défendu, sur lequel vous ne portiez jamais la main. Que tous les hommes dans votre bouche soient gens d'honneur et vertueux, et qu'un chacun se persuade qu'à le prendre par vos discours, il n'y a plus dans le monde ni désordres ni défauts. Prenez pour règle de votre conduite ces deux excellentes maximes, et faites-en comme les deux pôles sur lesquels roulent tous vos entretiens : la première de ne dire jamais rien de vous, la seconde de ne dire jamais du mal des autres. Saint Chrysostome et saint Bernard nous proposent encore un merveilleux expédient pour désarmer notre malignité. Si vous avez tant d'envie de prononcer des arrêts de mort, prononcez-les contre vous-même : ce jugement ne fera tort à personne, et il vous sera avantageux. Elevez au milieu de vous une espèce de tribunal, et là, vous représentant tous les dérégléments de votre vie, demandez à votre conscience un compte exact de vos actions. Que si elle ne prend pas plaisir à sa propre condamnation, et qu'elle veuille y substituer celle des autres, revenez à la charge et dites lui : Que vous importe si les autres vivent mal ? Mais vous-même qui parlez, pourquoi faites-vous de si grandes fautes ? Examinez-vous vous-même, et ne critiquez pas les autres, défendez vous vous-même, et n'accusez personne. Ainsi raisonnent ces saints docteurs, et certainement je donnerais bien le défi aux langues les plus emportées de se licencier jamais à la censure des absents, si elles se représentaient à elles-mêmes l'image de leurs défauts. Il y a sur cela un mot admirable dans les Proverbes : *Quiconque ose parler avec mépris de quelque chose, il s'engage pour l'avenir (Prov., XIII, 13).* Si

nous en croyons saint Jérôme, c'est comme si le Sage disait que les grands parleurs qui publient les défauts de leurs frères d'un air moqueur, se mettent par là dans la nécessité de ne rien faire dont on puisse se moquer ; autrement qu'ils se rendent et ridicules devant les hommes et inexcusables devant Dieu, s'ils font eux-mêmes ce qu'ils condamnent dans les autres. Comment donc oserai-je condamner ce que je fais ? Si on recherchait ma vie comme je recherche celle des autres, où en serais-je et que deviendrais-je ? Je me mêle de reprendre, et il y a tant à reprendre en moi ; je parle à tort et à travers, et je donne tant à parler ; cela est-il supportable ? Que si par la miséricorde du Seigneur, nous n'avons pas de vices considérables à nous reprocher, ne nous croyons pas à cause de cela en droit de taxer les autres : et pour nous arrêter tout court, souvenons-nous des paroles de saint Jacques, paroles capables de faire trembler ceux dont la vie est la plus réglée : *Si quelqu'un dans le monde croit avoir de la piété, et qu'il ne tienne pas la bride à sa langue, il se trompe, toute sa dévotion est vaine et infructueuse* (Jacob., I, 26). Grand apôtre, que vous connaissiez bien le génie de l'homme, et qu'en cela vous avez donné un avis important aux fidèles ! Car, il faut l'avouer après saint Jérôme, la médisance est un vice qui se conserve souvent en ceux qui se sont défaits des autres vices. C'est, ajoute ce grand docteur, le dernier piège que le démon se réserve pour surprendre ceux qui ont échappé de ses autres filets. Hélas ! s'écrie-t-il ailleurs, je ne le dis qu'avec confusion ; mais ce défaut sait se cacher jusque sous le sac et sous le cilice, il règne quelquefois aussi impérieusement parmi les personnes les plus mortifiées que dans les cercles les plus licencieux, et s'il n'est pas le vice de la dévotion, c'est le vice des dévots. Beaucoup de gens en effet, fiers de leur régularité, soit vraie ou prétendue, sont quelquefois les plus impitoyables envers les autres ; tout les choque, tout les irrite, ils parlent de tout, ils jugent de tout ; le soin qu'ils prennent de vivre d'une manière irrépréhensible les met en possession de tout reprendre, et ils se persuadent aisément qu'ils ne doivent à personne une indulgence dont ils croient n'avoir pas besoin pour eux. Mais qu'ils écoutent saint Jacques, et qu'ils sachent que leur dévotion n'est qu'un fantôme tant qu'ils laissent à leur langue cette funeste liberté, fussent-ils d'ailleurs sans défaut. O mon Dieu ! le parti en est donc pris : *Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea* (Psal. XXXVIII, 1). J'ai formé la résolution de m'observer dorénavant dans tous mes discours, pour ne plus pécher par ma langue. *Dixi : oui mon Dieu ! je l'ai dit et je le ferai ; ou plutôt, dans la défiance où je dois être de mes forces, faites s'il vous plaît, Seigneur, qu'une attention exacte soit toujours en sentinelle sur mes lèvres : Pone custodiam ori meo* (Psal. CXL, 3). Que je ne parle jamais de personnel ! Si de ceux dont on

parlera je n'ai rien de bon à dire, que je n'en dise rien du tout, dussé-je par là m'exposer moi-même à la raillerie, et être regardé comme un homme ou de mauvaise compagnie, ou de mauvaise humeur. Pour arrêter une démangeaison à laquelle il est si dangereux de succomber, que je ne perde jamais de vue cet arrêt de votre bouche par lequel vous prononcez que nous serons ou condamnés par nos paroles, ou justifiés par nos paroles (Matth., XII, 37). Que je me demande à moi-même : S'il faut rendre compte à mon juge d'une parole oiseuse (Ibid., 36), toute indifférente qu'elle est, à combien plus forte raison aurai-je à lui rendre compte des paroles injurieuses, et comment pourrai-je le faire ? Enfin, mon Dieu, ne souffrez pas qu'abusant du beau don de la parole, que vous m'avez fait, j'emploie à déchirer mes frères une langue que vous ne m'avez donnée que pour vous bénir avec eux sur la terre, en attendant que j'aie le bonheur de vous louer avec eux dans l'éternité. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA PASSION.

De l'emploi du temps.

Athuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui misit me.

Je suis encore avec vous un peu de temps, et je m'en vais ensuite à celui qui m'a envoyé (Joan., VII, 35).

Si nous ne devons pas toujours avoir Jésus-Christ avec nous, il est bien raisonnable que nous nous appliquions à profiter du temps que nous le devons avoir. Car ce doit être quelque chose de bien terrible, lorsqu'à la fin des temps, étant sur le point de paraître dans l'éclat de sa majesté, pour appeler tout l'univers au tribunal de sa justice, on verra cet ange dont parle saint Jean, avec tout l'appareil qu'il lui donne, un pied sur la mer et l'autre sur la terre, lever sa main au ciel, et jurer par le nom redoutable de celui qui vit dans les siècles des siècles que le temps est passé, qu'il n'y aura plus de temps : *Tempus non erit amplius* (Apoc., X, 6). Je ne viens pas ici, Messieurs, vous annoncer de la part de Dieu une nouvelle aussi funeste, je laisse à saint Jean à faire une menace si foudroyante aux pécheurs que la colère de Dieu surprendra dans leurs crimes, sans leur donner un moment pour se reconnaître. Pour moi, j'ai à vous dire au contraire que le jour vous luit encore, qu'il vous reste du temps. Je puis même ajouter quelque chose de plus consolant ; car à considérer cette sainte carrière dans laquelle nous marchons, et les trésors de grâces que le ciel plus libéral que jamais va répandre sur la terre, il faut dire avec l'Apôtre que non-seulement vous avez du temps, mais un temps favorable ; non-seulement des jours, mais des jours de bénédiction et de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II Cor., VI, 2). Il est vrai que d'un autre côté je ne dois pas oublier de vous avertir que *ce temps est court* (I Cor., VII, 29), que ces jours sont

en petit nombre, et que notre premier soin doit être de n'en rien perdre. Car, hélas ! que la perte du temps est un désordre et bien universel et bien déplorable ! C'est une ivresse de raison, c'est une fureur de sang-froid, c'est une débauche d'esprit qu'on a de la peine à comprendre. Cette vie est courte, tous les moments en sont si précieux, et néanmoins nous vivons comme si la vie ne devait jamais finir, ou comme si nous n'avions rien à y faire ! Ah ! s'écrie saint Bernard pénétré de cette vérité, *de quel prix un damné achèterait-il ce temps que nous perdons, et s'il pouvait le recouvrer, comment en userait-il ?* Mais personne n'y sera reçu, et le mal est qu'on n'y pense point. Pensons-y donc sérieusement, Messieurs, et n'attendons pas à connaître le temps quand il nous sera inutile de le connaître. Ne méprisons pas le temps pendant que nous l'avons encore, pour le regretter éternellement lorsque nous ne l'aurons plus. Et c'est pour vous faire entrer dans des sentiments si raisonnables que j'ai cru en devoir faire la matière de ce discours, dont tout le dessein se réduit à ces trois propositions, qui en feront les trois parties. La première est que de toutes les choses de la vie il n'y en a point qu'il faille ménager avec plus de soin que le temps ; la seconde, que de toutes les choses de la vie il n'y en a point qu'on ménage avec moins de soin que le temps ; la dernière, que de toutes les choses de la vie il n'y en a point cependant qu'il soit plus aisé de ménager que le temps. En trois mots, le prix et l'importance du temps, la perte et l'abus du temps, l'emploi et l'économie du temps : Voilà ce qui va faire le sujet de cet entretien. Implorons le secours du ciel pour entrer dans cette importante matière, et recourons à notre avocate ordinaire pour l'obtenir. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Le temps est court dans sa durée, le temps est emporté avec une rapidité que rien ne peut arrêter, le temps est irréparable quand une fois on l'a perdu. Ce n'est point un bien dont la disposition soit en notre pouvoir, que le temps. Du temps enfin dépend l'éternité. Donc il n'y a rien dans la vie que nous devions ménager avec tant de soin que le temps. Développons ces vérités, Messieurs, et voyons si après avoir établi mes principes, j'en tire une conséquence qui soit juste.

Pour la première, c'est une chose dont on ne peut se défendre de convenir avec saint Augustin, que tout ce qui a une fin est court dans sa durée, quelque vaste que nous en supposions l'étendue. Ainsi, quand nous réunirions ensemble tous les siècles que la fécondité de notre imagination peut concevoir, si nous les comparons à l'éternité, dont les limites sont de n'en avoir aucunes, cette suite de temps que nous trouvions d'abord si longue, ou s'évanouira entièrement, ou ne paraîtra tout au plus que comme un point. Un mois, un jour, une heure, une minute ont quelque proportion avec des

millions d'années, parce que ces millions d'années ne comprennent après tout qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures de minutes. Mais les millions d'années mis en parallèle avec l'éternité ne sont rien, parce que, quelque multiplication que l'on en fasse, c'est toujours un espace fini, et que tout ce qui est fini n'est rien auprès d'une chose infinie. Que si cela ne se peut nier de tous les siècles ensemble, que dirons nous de cette partie du temps qui doit terminer le cours de notre vie ? Je permets à votre amour-propre de compter sur un nombre d'années qui égale ou même qui surpasse la plus vaste carrière qu'un jeune homme dans une vigoureuse santé puisse raisonnablement se promettre. A quoi aboutira tout cela ? à une très-petite partie d'une chose déjà d'elle-même très-petite. Et comme les fleuves les plus fameux venant à se noyer dans l'océan, après les tours et les détours qu'ils ont pu faire, y perdent jusqu'à leur nom ; comme les plus grands royaumes, qui flattent aujourd'hui si agréablement la vanité des conquérants, occupent à peine un point dans la carte générale du monde, par rapport à toute la machine de l'univers ; la vie la plus longue au milieu de tous les siècles qui l'ont précédée, et de tous les siècles qui la suivront, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, se trouvera resserrée et engloutie dans un moment. Il ne faut donc pas le perdre ce moment dans lequel, tout petit qu'il est, on nous demande de si grandes choses. C'est ce qu'un ancien a si bien dit en ces quatre mots, qu'il faudrait avoir incessamment devant les yeux : *Hora brevis, opus magnum* : Je n'ai qu'un moment à vivre, et j'ai mille choses à faire. Car vous remarquerez, s'il vous plaît, Messieurs, que si la vie prise en elle-même est courte, elle l'est encore plus par rapport à la fin pour laquelle elle nous est donnée. Pourquoi la vie nous est-elle donnée ? pour nous préparer à la mort. Or, il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque rapport à un état éternel. Et Dieu, selon saint Augustin, serait en droit de l'exiger, s'il voulait agir envers nous avec une exacte justice : puisque si l'on regarde ou les biens qu'il promet aux élus, ou les maux dont il punira les réprouvés, il n'y a point de temps qui ne soit trop court pour mériter les uns et se garantir des autres. Mais, parce que s'il fallait travailler toujours, le temps de se reposer ne viendrait jamais, Dieu a bien voulu restreindre au travail de quelques années l'acquisition d'un repos sans fin. Or, du moins est-il donc bien juste de regarder le temps destiné à cette acquisition comme un temps très-court, fût-il de cinquante années et plus, et en employer par conséquent tous les moments avec une fidélité exacte. Car, hélas ! le monde est plein de gens qui vivent très-longtemps d'une manière fort dure, dans l'espérance de passer quelques années plus doucement. Celui-ci se tourmente dans sa jeunesse, afin de se procurer une vieillesse tranquille ; celui-là

n'épargne point sa santé, pour s'assurer quelque ressource, quand il deviendra infirme. Nous ne croyons jamais qu'il soit trop tôt ni de nous enrichir ni de nous divertir. N'y aura-t-il donc que le ciel pour lequel on ne veuille rien faire, ou du moins pour lequel on trouve le temps trop long ?

Encore si ce petit nombre de jours qui compose la durée de notre vie était stable ! mais une vitesse auprès de laquelle la rapidité des torrents est lente nous les enlève les uns après les autres ; nous ne les avons que par succession, et, comme le dit saint Augustin, goutte à goutte. Ils se suivent, mais ils ne se tiennent pas. Il faut donc apporter une application continuelle pour mettre sans cesse le temps à profit, à mesure qu'on nous le distribue. Un homme entre les mains de qui on mettrait une somme considérable, avec la liberté d'en user à proportion qu'on la lui donne, mais aussi à condition de la lui ôter s'il ne l'employait à l'heure même : cet homme serait bien imprudent s'il négligeait une conjoncture si favorable de faire sa fortune ; et c'est un étourdissement dont personne n'est capable. Or, voilà où nous en sommes : le temps n'est entre nos mains qu'à cette condition ; c'est un trésor à la vérité, mais qui ne fait qu'y passer ; et si nous ne l'employons de moment en moment et pour ainsi dire goutte à goutte, sa rapidité nous le dérobe, sans que nous puissions y revenir.

Car le temps, Messieurs, est irréparable : troisième raison qui demande de nous un soin particulier, pour ménager le temps comme il faut. On perd sa santé, et on la recouvre : le commerce rétablit la fortune de ce marchand, qu'une banqueroute, un procès, ou une tempête avait renversée. Ce courtisan rentre par ses services et par ses soins dans les bonnes grâces du prince, dont l'envie d'un rival l'avait chassé par un mauvais office. Tout se répare ; il n'y a que le temps qui ne se répare jamais. Ce que nous en avons passé est passé sans retour, ce que nous en avons perdu est perdu sans ressource. La fleur de la jeunesse, que cette femme a prostituée à ses plaisirs, la force de l'âge, que cet homme a sacrifiée à ses passions, toutes ces belles années sont anéanties pour eux, rien ne peut les faire revivre. Mais ce qui est surprenant, et je vous prie, Messieurs, que cette remarque de saint Bernard ne vous échappe pas, c'est que si le temps s'écoule sans qu'on puisse le rappeler, les actions qu'on fait dans le temps subsistent sans qu'on puisse les effacer. Ce sont, pour me servir des expressions de saint Bernard, des semences de l'éternité, que nous jetons en terre, et qui disparaissent d'abord, mais qui repousseront un jour afin de ne mourir jamais. Une pensée qui me passe par l'esprit, une parole qui sort de ma bouche et se va perdre en l'air, une action qui dure un moment : tout cela se déchargeant successivement dans le vaste sein de l'éternité, devient stable et permanent comme elle. Je fais en un instant ce que tous

les siècles ne sauraient défaire. Ce péché que je ne compte pour rien, dont le plaisir s'évanouit comme un songe, il sera vrai de dire éternellement que je l'ai commis. Vous vous imaginez peut-être, dit Eusèbe d'Emèse là-dessus, que les désordres de votre jeunesse ne sont plus, parce que vous n'y pensez plus. Mais vous serez bien surpris quand un jour on vous montrera un gros livre qui en contiendra le détail. Car ne croyez pas qu'on ne fasse des livres que pour les personnes distinguées, pour conserver la mémoire de leurs exploits. Non, mon cher auditeur, on fait aussi votre histoire, et Dieu même en est l'historien ; mais historien si exact, qu'il marque jusqu'aux moindres démarches.

Que si la considération du passé exige ce soin de nous, parce que le passé est irréparable, la considération de l'avenir ne l'exige pas moins, parce que l'avenir est incertain. On a eu raison de dire que de tous les biens dont nous jouissons, le temps est celui dont nous sommes et plus les maîtres et moins les maîtres. Il n'y en a point dont nous soyons plus les maîtres. Les années ont douze mois et les jours vingt-quatre heures pour le dernier des esclaves comme pour le plus grand des rois ; et la tyrannie des hommes qui peut nous dépouiller de tout le reste et se l'approprier, ne peut ni nous retrancher un seul moment de notre vie, pour ajouter à la sienne, ni nous ôter le temps, sans nous mettre en possession de l'éternité. Mais il n'y a point de biens dont l'homme soit aussi moins le maître que du temps. Car, le passé étant irréparable, il ne peut le rappeler ; le présent étant dans une rapidité continuelle, il ne peut le retenir ; et l'avenir étant incertain, il ne peut se le promettre. Si toutefois il y a rien qui doive nous convaincre que le temps n'est point assujéti à notre pouvoir, c'est l'incertitude de l'avenir. Car, hélas ! qui peut faire fond sûrement sur un quart d'heure ? Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans son sein. Nous avons commencé la journée, sommes-nous sûrs de la finir ? Or cette incertitude, Messieurs, est la raison que j'ai encore employée pour établir le prix et l'importance du temps.

Si le temps de la vie n'avait point d'autre défaut que d'être court, et que dans sa brièveté il fût du moins fixe et déterminé à un certain espace, je ne serais pas si surpris de voir qu'on en perdît une partie, dans la certitude où l'on serait de pouvoir la récompenser sur l'autre. Mais la durée du temps étant douteuse, et n'y ayant même rien de si douteux que sa durée, n'est-il pas de la prudence d'en remplir tous les moments, comme on voudrait remplir le dernier ? Et ne doit-on pas veiller à toute heure, puisque à toute heure on peut être surpris ? Aussi, Messieurs, le Fils de Dieu, pour exhorter les hommes à cette vigilance continuelle, n'emploie que la considération d'une incertitude si affreuse : *Videte et vigilate, quia nescitis diem neque horam* (Matth., XXV, 13; Marc., XIII, 33).

Sur quoi saint Augustin ajoute que nous n'ignorons le jour de notre mort qu'afin que cette ignorance nous tienne en garde tous les jours de notre vie. Cependant voyez où va la folie et l'aveuglement des hommes. Les uns forment de vastes projets, ou pour leur grandeur propre, ou pour l'établissement de leurs enfants ; projets dont l'exécution demanderait plusieurs années, et ils ne pensent pas que la mort à quatre pas de là peut renverser tous leurs desseins. D'autres se flattent qu'ils expieront dans le repos de leur vieillesse les crimes d'une jeunesse déréglée, sans considérer qu'une mort précipitée peut leur en ôter le loisir. Concluez donc avec moi de l'incertitude terrible où nous vivons pour l'avenir, l'obligation indispensable dans laquelle nous sommes de ménager le présent ; et mesurez le prix du temps, si j'ose le dire ainsi, par sa propre fragilité. Quand il s'agit d'intérêts humains, on ne manque jamais de se souvenir de l'incertitude de la vie, et l'on s'en souvient d'autant plus que les intérêts sont plus grands. On prévient dans les contrats les inconvénients qui peuvent naître de la mort de ceux avec qui l'on traite, par mille clauses et mille précautions. On veut avoir toutes sortes d'assurances, parce qu'on ne sait, dit-on, ce qui peut arriver, tant l'on est persuadé de l'incertitude de la vie, tant la crainte de cette incertitude fait d'impression ! Je le pardonne, si l'on veut : mais pourquoi donc dans l'affaire du salut être insensible à cette crainte ? pourquoi en étouffer les mouvements ? pourquoi se tenir en repos, comme si l'on pouvait disposer et du temps et de sa durée, sans appréhender aucun revers ?

Voici cependant, Messieurs, une dernière réflexion à laquelle vous devez, ce semble, vous rendre encore plus facilement, et je vous prie de la bien comprendre. Si l'homme finissait avec le temps, comme il y passe, et que son être ne fût pas plus long que sa durée, je conçois bien qu'il en pourrait user selon son caprice, suivant la différence des passions qui régèleraient les sentiments de son cœur ; car, après tout, pourquoi ne pas rendre agréable un temps qui devrait être si court ; et pourquoi tant se gêner s'il n'y avait rien à craindre ni à espérer ? C'était le raisonnement des païens, c'est celui des libertins, et si le principe était vrai, la conséquence serait juste ; mais nous n'en sommes pas là, Messieurs, il s'en faut bien. Le moment qui nous fera passer de la vie à la mort ne nous fera pas passer de l'être au néant. Mortels et survivant cependant à nous-mêmes, il est vrai que notre temps finira, mais ce ne sera qu'afin que notre éternité commence : éternité, qui doit être infiniment heureuse ou infiniment malheureuse, selon l'estime ou le mépris que nous aurons fait du temps : éternité, dont l'étendue tout infinie qu'elle est, dépend cependant d'un moment ou bien ou mal ménagé. Hélas ! mon Dieu, puis-je donc trop estimer une chose dont l'usage doit avoir des suites

ou si favorables ou si funestes ? A quel prix, mesurant le temps sur cette double éternité de biens ou de maux, dois-je en mettre la moindre partie ? Que ne pensé-je dès ce moment à ce que je voudrais avoir fait, à ce que je voudrais n'avoir pas fait ; au plan de vie que je voudrais m'être tracé, aux exercices de piété que je voudrais m'être prescrits ? Que ne me préparé-je à cette confession ? que ne fais-je cette restitution ? que ne pensé-je dès maintenant aussi sérieusement à cela, que je voudrais y avoir pensé quand je n'aurai plus que deux heures à vivre, et qu'à la lueur de ce flambeau fatal qui m'éclairera au lit de la mort, il me viendra dans l'esprit que dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moi ? Quoi ! je prodiguerai après cela à mille bagatelles des moments si précieux, et dont je pourrais acheter des biens éternels ? Quoi ! j'attirerai sur moi une éternité de maux pour goûter quelques instants de plaisirs ? Oh ! l'échange est trop injuste, et le partage trop désavantageux ! Cependant, chrétiens, on le fait, et ce qui ne tombe presque pas sous les sens, la chose du monde qui mérite le mieux d'être ménagée est celle qu'on ménage le moins. Ainsi, après avoir vu le prix du temps, voyons quelle en est la perte : c'est mon second point.

SECOND POINT

La plainte qui règne le plus universellement dans la bouche des hommes est celle qui regarde la brièveté de la vie. Tout le monde est éloquent sur ce chapitre, et on ne saurait presque le pardonner à la nature d'avoir renfermé dans un si petit espace la durée du plus noble de ses ouvrages. Mais, si nous en croyons le philosophe romain (*Senec., de Brevit. vite*), cette plainte n'est pas moins injuste qu'elle n'est commune ; et elle devrait plutôt retomber sur nous-mêmes que sur l'Auteur de la nature. Ce n'est pas la brièveté de la vie qu'il faut accuser, c'est le mauvais usage de la vie ; si elle était bien employée ou la trouverait assez longue, et nous n'avons peu de temps que parce que nous en perdons beaucoup : la vie que nous avons reçue n'est courte que parce que nous la rendons telle ; elle ne nous manque qu parce que nous la prodiguons. En effet, Messieurs, il faut avouer avec le même païen que la bizarrerie des hommes est là-dessus incompréhensible. Avars en tout le reste où il est honteux de l'être, nous ne sommes prodigues que du temps, qui de tous les biens est le seul dont on puisse, ou plutôt dont on doive raisonnablement être avare. Que le revenu de vos terres, disait sur cela saint Augustin, diminue considérablement une année, vous en êtes sensiblement touchés ; vous perdez les années entières, et cela ne vous touche pas. Si un voisin veut entreprendre sur vos droits ou sur votre fonds, vous vous y opposez aussitôt par toutes les voies de la justice ; et si l'on vous dérobe votre temps, ce patrimoine précieux que Dieu vous a confié afin de le faire valoir, vous en

souffrez tranquillement l'usurpation et la perte. J'en dis encore trop peu, Messieurs, non-seulement nous la souffrons sans chagrin, nous y contribuons même avec joie, et nous avons, ce semble, de l'empressement de perdre ce que nous devrions être uniquement empressés de conserver. Car qui prendra la peine d'étudier la vie des autres et de réfléchir sur la sienne, il reconnaîtra que les uns la passent à mal faire, les autres à ne rien faire, un très-grand nombre à faire toute autre chose que ce qu'il faudroit; ou plutôt, sans sortir du même homme, l'on verra qu'une bonne partie de son temps s'en va en actions criminelles; qu'une plus grande encore s'écoule dans une oisiveté malheureuse, et que le reste se consume en des occupations hors d'œuvre. Mais laissant à part les vices grossiers, parce que le désordre en est trop visible; pour ne nous attacher ici qu'à l'inutilité d'une vie fainéante et à l'agitation d'une vie tumultueuse, y a-t-il rien que les hommes ménagent plus mal que le temps?

La paresse est l'idole du monde, tout le monde lui sacrifie; on, si vous voulez, c'en est le tyran, qui, tout languissant qu'il est, triomphe cependant de l'âme par une douce violence, et lie à l'homme les pieds et les mains, sans lui laisser presque ni sentiment ni action. Ce qu'il y a même de déplorable, c'est qu'elle prétend s'en faire un mérite auprès de lui, et qu'elle veut faire passer cet esclavage honteux et cette lâche nonchalance pour un privilège de la jeunesse ou de la qualité. Car quel usage font de leur temps toutes les jeunes personnes qui se trouvent favorisées de la naissance ou de la fortune? Comme leur emploi est de n'en avoir aucun, une molle inutilité consume leurs plus beaux jours. Ce qu'ils ne donnent pas aux besoins de la nature, besoins qu'ils étendent trop loin, ou à de vains exercices souvent pires que l'oisiveté, ils le donnent à des bagatelles qui les occupent différemment depuis le matin jusqu'au soir, et ils commencent à compter les quinze et les vingt années, qu'ils auraient de la peine à compter autant de jours utilement employés. La mort alors ne se présentant point à leur imagination, ou ne se y présentant tout au plus que dans une distance comme infinie, ils se flattent que le temps de travailler n'est pas encore venu, et qu'il leur en reste toujours un fonds inépuisable, quelque dissipation qu'ils en fassent. Ainsi ils le prodiguent sans regret, et souvent même sans réflexion. Mais pourquoi nous arrêter à la jeunesse, dont l'inconsidération peut diminuer les fautes, si elle ne les justifie pas? Pensez-vous que dans un âge plus avancé, l'on soit plus à couvert de ces reproches? Si quelquefois vos passions vous permettaient d'envisager à loisir et de sang-froid le cours et les manières du monde, vous seriez surpris de voir combien la prostitution qui se fait du temps est horrible, et combien elle est autorisée par une pratique générale. Des hommes une infinité, à la cour et à la ville, qui s'ennuient

tout le jour, à qui les jours sont des siècles, qui ne savent que faire de leur temps, qui en sont embarrassés, qui le donnent au premier venu, et qui, pour me servir de leur expression, ne cherchent qu'à le tuer ce temps, qui seul les fait vivre, et se tiennent obligés à qui leur en fait plus perdre! Apprendre ou débiter des nouvelles, jouer sans cesse ou troquer, aller de ruelle en ruelle, parler de modes ou en inventer, railler l'un, critiquer l'autre; se rendre régulièrement de la promenade à la comédie, faire des parties ou entrer dans celles qu'on leur propose; cela s'appelle l'occupation d'un galant homme. Que dirai-je de l'autre sexe? Si Dieu présentement entrait en compte avec lui sur l'usage du temps, comment le pourrait-il rendre? Car, pour ne parler ici que des moins emportées, de toutes les femmes qui tiennent quelque rang dans le monde, combien en trouverons-nous dont la vie ne coule pas entre trois ou quatre choses: dormir, se parer, jouer, se promener; recevoir des visites ou en rendre, entretenir des conversations infinies ou faire des lectures profanes? Une femme en parfaite santé et dans la vigueur de l'âge donnera régulièrement jusqu'à onze heures au sommeil, pour repos à son aise et entretenir son embonpoint. Que devient ensuite le reste d'une journée si mal commencée? dites-le moi vous-même. Car, sans entrer ici dans un détail qui m'obligerait peut-être de travailler sur des mémoires peu dignes de ma profession et de mon ministère, hélas! qu'est-ce autre chose qu'une oisiveté éternelle, un amusement perpétuel, un vuide de toutes sortes d'occupations raisonnables et, si j'ose le dire, des riens entassés les uns sur les autres? Encore ce qui met le comble au désordre, c'est qu'on s'en tient régulièrement à cet ordre, et qu'on s'en fait un plan de vie uniforme et constant, dont l'on ne se départ presque jamais. Car ce ne sont point des intervalles qui puissent passer pour des délassements; un jour est le modèle de tous les autres: Voyez-en un, et vous les voyez tous. Mais quoi! mon Dieu, dans tout cet espace de temps n'y aura-t-il pas du moins quelques moments pour vous, et qu'on puisse dire bien placés? Hélas! ils sont bien rares. A peine en dérober-t-on quelques-uns le soir et le matin entre la vanité et son oisiveté, et l'on croit avoir satisfait à cet important devoir qui demande toute la vie, quand on entend une messe basse à la hâte, par figure, avec un esprit dissipé, dans une posture commode, afin que la paresse trouve son compte jusqu'aux pieds de nos autels.

Je ne crois pas, Messieurs, avoir outré les choses dans le partage que je viens de faire du temps. J'y ai même supprimé beaucoup de circonstances par considération; on me l'avouera sans doute. Mais on ne manquera pas aussi de me demander à quoi je veux enlin qu'une personne de qualité s'occupe. A quoi je veux qu'elle s'occupe? demandez-le à saint Jérôme. Il savait le rang que tenait un consul romain dans le monde: que

rien n'égalait ni sa grandeur ni ses richesses; que tout fléchissait sous ses lois. Et cependant il exigeait d'une fille de ce rang qu'elle honorât Dieu par le travail de ses mains. A quoi je veux qu'elle s'occupe? demandez-le à saint Basile, et il vous dira que c'est une erreur de croire que la naissance ou la fortune justifient jamais l'oisiveté; que comme Dieu en condamnant le premier homme à la mort, y condamna tous les hommes, l'arrêt par lequel il assujettit Adam au travail renferme aussi tous ses enfants; que si, en vertu de cette loi, le peuple est soumis par la nécessité de son état à des emplois bas et sordides, ceux que Dieu a laissés en liberté d'être les exécuteurs de son arrêt sur eux-mêmes, doivent embrasser par leur choix des occupations qui leur en fassent porter la rigueur. Mais encore quelles occupations? Je ne veux pas vous le dire moi-même; mais voici le portrait d'une femme vertueuse, qui mérite de vous être présentée, puisqu'il est de la main du plus habile de tous les hommes. Ses principaux caractères sont une application continuelle à son état, et une exactitude inviolable à en remplir les devoirs; un courage héroïque, ennemi de l'inutilité et de la mollesse. Elle travaille différemment, tantôt à élever ses enfants, tantôt à veiller sur ses domestiques, tantôt à secourir les pauvres; mais toujours infatigable et jamais désoccupée, vous la voyez, qui bien loin de perdre le jour, se lève lorsqu'il est encore nuit, qui prend une connaissance exacte des affaires de sa maison, qui a l'œil à ce qui s'y passe, qui fait provision de laine et de lin, qui ne dédaigne pas de prendre le fuseau, qui accoutume ses mains à l'ouvrage, et qui ne sait ce que c'est que de manger son pain dans l'oisiveté. Et afin que vous ne preniez pas ces actions pour des bassesses, le Saint-Esprit au même lieu proteste qu'elles partent d'une grande âme, et qu'elles méritent l'estime et l'applaudissement de tout le monde (*Prov.*, XXI, 10 *et seqq.*). Ainsi l'ont compris depuis une infinité de femmes illustres, et de quelle élévation, grand Dieu! On en a vu jusque sur le trône qui n'ont pas jugé au-dessous d'elles ces menues occupations, et qui s'y sont assujetties par un esprit de soumission à cet arrêt de la justice de Dieu, dont elles n'ont pas cru que leur grandeur les affranchît. Qu'on ne me dise pas encore que ces simplicités étaient bonnes pour la grossièreté des siècles passés, mais que la politesse du nôtre ne s'en accommode pas. Car les règles de la vertu subsistent toujours et ne changent jamais. Et Dieu n'en demandera pas moins compte aux hommes de leur loisir, quoi qu'il leur plaise d'avancer pour établir le contraire.

Cependant il ne faut pas croire que l'oisiveté seule soit recherchée dans ce compte terrible, il y a des occupations qui n'y seront pas mieux reçues, parce que le temps n'y est pas mieux employé. Car le temps ne se perd pas seulement à ne rien faire du tout, il se perd encore à faire autre chose que ce qu'on est obligé de faire. Comme il y

a des paresseux faineants, il y a des paresseux agissants, qui se tourmentent beaucoup, et cependant avancent peu; qui semblent tout embrasser, et qui pourtant ne font rien. Je vois des gens dans le monde de toutes les conditions, qui paraissent extrêmement avarés de leur temps; ils en plaignent tous les moments, ils en retranchent autant qu'ils peuvent, jusqu'à prendre sur leur repos, et sur leurs divertissements. Mais pour qui est-ce qu'ils le ménagent? pour les autres, et non pour eux. Un célèbre magistrat, sur le point d'expirer, ayant été comme ravi hors de lui-même: Hélas! dit-il après être revenu, je viens de voir tant de rames de papier que j'ai fait écrire pour les affaires d'autrui, et parmi tout cela je n'ai pas vu une ligne écrite pour les miennes propres. Et telles sont les occupations de presque tous les hommes, de toutes sortes de conditions, de toutes sortes d'état, soit dans l'épée, à la cour ou à la ville. Ils s'agitent, ils s'empressent, ils joignent intrigue à intrigue. Et pourquoi tout cela? Toute leur vie est pour autrui. Ou s'ils travaillent pour eux, que font-ils enfin, ces prétendus sages, et à qui les comparerons-nous? Il y a un mot dans Isaïe qui leur convient admirablement. Semblables à des enfants qui passent leurs journées à faire des vaisseaux de papier (*Isaï.*, XVIII, 2), et qui les mettent sur l'eau, comme s'ils voulaient faire une longue navigation, ils ne songent uniquement, l'un qu'à acheter une terre, l'autre qu'à prendre une charge, tous qu'à s'établir ou à s'avancer. Et en cela que font-ils? des vaisseaux de papier, des ouvrages inutiles, qui ne sont pas plutôt achevés qu'ils se détruisent. Aussi comme on se rit de voir des enfants se tourmenter et s'entrebattre pour leurs petits ouvrages, Dieu se moque de la vanité de ces occupations badines, qui ne sont que des puérilités, quoiqu'il vous plaise de les revêtir de grands noms, pour en donner une haute idée; quoique les premiers hommes du monde s'y appliquent sérieusement. A la mort la surprise de ces gens-là sera extrême, quand on leur découvrira le vide de leur vie, eux qui paraissaient la remplir si utilement.

Qu'il me soit donc permis d'adresser ici à la plupart de nos auditeurs ces paroles hardies, mais salutaires, dont le beau-père de Moïse osa bien se servir auprès de ce grand conducteur du peuple de Dieu: *Stulto labore consumeris* (*Exod.*, XVIII, 18). Je vois bien que vous travaillez, et que votre travail vous consume. Vous appliquez votre esprit, vous fatiguez votre corps, vous ruinez votre santé, vous abrégez votre vie. Voilà un travail excessif, mais cependant mal entendu; puisqu'avec tout cela vous ne laissez pas d'oublier le principal pour l'accessoire, le nécessaire pour l'utile, ce qui est d'obligation pour ce qui n'est que de surrogation. Car, quand on recherchera l'emploi de votre temps, on ne vous demandera pas si vous l'avez employé à poursuivre cette affaire, à conduire cette intrigue, à amasser des ri-

chesses, à établir des enfants. Mais la question sera de savoir si vous avez travaillé sérieusement pour l'éternité. Il est donc vrai, chrétiens, qu'autant que le prix du temps est grand, autant la perte en est générale. Mais après tout, le mal n'est pas sans remède; puisque rien n'est si facile que l'art de bien employer le temps. Voyons donc encore en quoi consiste l'emploi, l'économie, l'usage qu'il faut faire du temps. Et c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Après que saint Augustin s'est beaucoup fatigué lui-même, par une curieuse et longue recherche, pour découvrir de quelle manière nous mesurons le temps, lui dont nous nous servons pour mesurer la durée des autres choses, ce grand docteur conclut enfin que notre âme en est la mesure (*Confess.*, l. XII, 28). Pour bien entrer dans sa pensée, il faut, s'il vous plaît, observer que, comme il y a dans le temps trois différentes parties dont la suite de tous les siècles est composée, il y a dans l'âme trois différentes opérations qui leur répondent. Les parties qui composent la nature du temps sont le passé, le présent et l'avenir. Les opérations de l'âme qui leur répondent sont le souvenir, l'application et l'attente. Le souvenir est pour le passé, l'application pour le présent, et l'attente pour l'avenir. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en philosophe cette idée de saint Augustin. Mais elle peut, ce me semble, nous fournir une excellente méthode pour faire un saint usage du temps.

Nous disions tantôt que le temps n'est pas de la nature de ces choses dont nous soyons les maîtres; parce que sa rapidité d'un côté et son incertitude de l'autre nous en ôtent la disposition. Mais voulez-vous un secret pour vous l'assujettir en quelque manière; pour profiter de celui que nous n'avons plus, et de celui que nous n'avons pas encore, aussi bien que de celui dont nous jouissons? Tout le secret consiste à vous souvenir du passé, à vous appliquer au présent et à attendre l'avenir: voyons de quelle manière. Il y a déjà tant d'années de votre vie qui se sont écoulées: vous avez, vous, trente; vous, quarante, vous, cinquante ans. De ce grand nombre d'années il y en a si peu dont l'emploi soit reçu pour légitime par celui à qui vous en êtes comptables; tout le reste, vous l'avez dissipé, comme je viens de vous le montrer, ou à mal faire, ou à ne rien faire, ou à faire tout autre chose que ce qu'il fallait. Comment donc réparer une perte que je vous ai donnée tantôt pour irréparable? Grande consolation, chrétiens, et que je vous prie de bien comprendre! Comme il n'y a point de perte que nous devions tant regretter que celle du temps, il n'en est point aussi qui se puisse recouvrer comme elle. Qu'un incendie ait consumé votre maison et vos meubles, inutilement vous tourmentez-vous, c'est un mal sans remède. Que la mort vous ait enlevé une personne qui vous était chère, vous ne sau-

riez la rappeler du tombeau par vos soupirs et par vos larmes. Il n'en est pas ainsi du temps: le regret en rétablit la perte, et quiconque se reprochera dans l'amertume d'un cœur humilié et repentant, la dissipation qu'il en a faite, ce souvenir salutaire fera revenir en quelque sorte ce qui s'était échappé d'entre ses mains: quelques moments de douleur et d'amour lui vaudront des années d'inutilité et de désordre, ils en effaceront les taches, et en rempliront les vides.

Nous pourrions encore rappeler d'une autre façon le passé, et en tirer des instructions aussi salutaires pour ménager mieux le temps. Ce serait de considérer quelquefois devant Dieu et avec soi-même toutes les choses à quoi l'on a sacrifié si volontiers la plus grande partie de sa vie, ces compagnies et ces visites, ce jeu, ces amusements, ces promenades, ces spectacles. Autrefois vous en avez été enchantés; les jours vous ont paru trop courts, et les nuits ne vous ont pas semblé assez longues pour en goûter le plaisir. Cependant que vous reste-t-il de tout cela à l'heure que je vous parle? Hélas! tout s'est allé perdre dans les abîmes du néant. Et sans parler des remords que traîne nécessairement après soi le souvenir d'une vie déréglée, il ne vous en revient pas maintenant plus de satisfaction, ou que si vous n'aviez joui de ces choses qu'en songe, ou même que si ces choses n'avaient jamais réellement été. Or, il en sera ainsi un jour de tout ce que vous vous promettez maintenant de plus doux. Ces plaisirs futurs dont l'idée vous flatte si agréablement deviendront des plaisirs passés, et ils ne vous laisseront après eux que ce que vous ont laissé les autres. Le souvenir du passé devrait donc bien, ce me semble, par notre propre expérience, nous détromper pour l'avenir. Et si nous étions raisonnables, il n'en faudrait pas davantage que cette expérience pour nous déterminer à des occupations chrétiennes, dont le fond subsiste après même qu'elles ont cessé, plutôt qu'à de misérables amusements qui ne laissent après eux qu'un éternel repentir. Pour peu que cette réflexion fit d'impression sur notre âme, nous n'aurions pas de peine à vivre dans une application continuelle au temps présent, application si nécessaire, mais, hélas! si négligée.

À proprement parler, le passé ne doit pas nous inquiéter, puisqu'un sincère regret en peut couvrir le désordre. Nous ne devons pas non plus nous embarrasser de l'avenir, puisqu'il n'est point encore à notre égard, et qu'il ne sera peut-être jamais. Il n'y a que le présent où doivent se rapporter tous nos soins. Cependant, si vous y prenez garde, le monde est fait de telle sorte qu'il ne pense presque pas à l'instant auquel il est, mais à celui auquel il sera: je me retirerai, je me convertirai, ne se retirant, ne se convertissant point, ne songeant qu'à vivre à l'avenir, jamais à vivre maintenant; et ce défaut est la source de tous nos dérèglements. Je voudrais donc qu'un chrétien envisageât

avec attention le temps, à mesure qu'il en jouit. S'il le faisait, il verrait premièrement qu'il n'y a que ce moment qui soit à lui et dont il puisse se répondre. Cette vue lui ferait ensuite tourner les yeux sur lui-même, pour examiner sa vie. Mais il n'en demeurerait pas à un examen stérile; car, persuadé que le moment où il respire est peut-être celui que Dieu a marqué pour lui demander compte de tous les autres, il tâcherait d'en profiter; et bien loin d'enfouir ce talent précieux, comme le mauvais serviteur de l'Evangile, il le ferait fructifier, s'il pouvait, au centuple; il s'humilierait de ses défauts, il s'attacherait à ses devoirs, il sortirait des occasions, il combattait ses habitudes, il ferait ce que veut l'Apôtre, il se dirait avec lui : *Le temps presse; c'est maintenant ou jamais l'heure de nous réveiller de notre assoupissement* (Rom., XII, 11). Il s'animerait à travailler pendant que dure ce temps que l'Ecriture appelle *aujourd'hui* (Hebr., III, 13), de peur de se laisser surprendre à l'illusion du péché, illusion qui consiste particulièrement à négliger ce qui est certain, dans l'espérance de ce qui ne l'est pas, et à laisser échapper l'occasion dont on est le maître, pour une que peut-être on ne retrouvera jamais; car *toutes choses ont leur temps* (Eccle., III, 1). Quand l'Ecriture ne ne le dirait pas, l'expérience le justifie. Il faut semer en certain temps, il faut planter en un autre, et la saison écoulée, on n'y saurait revenir. Il y a dans le commerce de la vie civile des conjonctures pour réussir, et hors desquelles on ne réussit pas. Si vous aviez trouvé certain homme à point nommé, votre affaire était conclue, et vous l'avez manqué, c'en est fait. Si vous aviez pris le moment pour aborder le prince, vous seriez heureux et content; vous y avez songé trop tard, la grâce est tombée sur un autre. Or, le temps du salut a aussi sa saison et ses conjonctures, saison et conjonctures desquelles le succès dépend. Quelles sont-elles? l'empressement, la diligence, l'application au présent. *Hâtez-vous, descendez*, disait le Sauveur à Zachée, *parce que c'est aujourd'hui qu'il faut que je loge chez vous* (Luc, XIX, 5). Or, ce même langage, il vous le tient aujourd'hui, mon frère. Voulez-vous me recevoir? Ne prétendez pas temporiser; vous perdrez l'occasion favorable. Ce n'est ni demain ni après, c'est aujourd'hui, c'est tout à l'heure; car remettre à l'avenir le soin de régler ses affaires, savez-vous bien ce que c'est? C'est, dit un sage prêtre, faire à peu près la même chose qu'un homme qui attendrait à creuser un puits pour avoir de l'eau, quand le feu prendrait à sa maison de toutes parts. Non, il n'est point permis d'user de remises. Faites, dit l'Ecclesiaste, *faites promptement et sur-le-champ tout ce qui se trouve sous votre main à faire* (Eccle., IX, 10); que ce soit là notre devise: de ne nous rien promettre d'un avenir si douteux, sans nous lasser de l'attendre, et supposé qu'il arrive, d'en régler par avance l'emploi et l'économie.

Or, le secret de l'économie dépend de certaines règles qu'il faut se prescrire à soi-même, et desquelles on ne doit point se départir. Quelques biens qu'un homme possède, si la dépense n'est réglée, la confusion est capable d'engloutir une opulence infinie. Dans cette vue on destine une somme pour sa table, une autre pour son équipage, tant pour ses affaires, tant pour ses plaisirs. Or, voilà à proportion comme il faut partager son temps par une distribution aussi exacte et aussi réglée. Nous avons des infirmités naturelles, comme le manger et le dormir; nous avons des obligations civiles, comme le commerce et les affaires; nous avons des devoirs religieux, comme l'exercice de la prière et l'usage des sacrements; cela est commun à tous les états. Chaque condition de plus a ses engagements propres et ses bienséances particulières. Que l'homme chrétien règle donc son temps comme l'homme du monde sa dépense. Car enfin il en faut revenir là, que comme le temps est fait pour régler toutes choses, il ne le peut, si on ne le règle lui-même. Dans cet esprit, qui peut n'empêcher de marquer toutes les heures de la journée; une heure pour me lever, une heure pour me coucher, une heure pour mes occupations, une heure pour mes divertissements, une heure pour me donner aux autres, une heure pour me rendre à moi-même, et cela d'une manière si constante et si uniforme, que je ne l'interrompe jamais, à moins d'une nécessité absolue? Car il ne faut pas regarder ce plan comme une idée belle dans la spéculation, mais impossible dans la pratique. On sait bien qu'il y a des rencontres où l'on ne peut pas s'en tenir régulièrement à cette méthode; mais, hors de ces cas extraordinaires, on peut s'en faire un essai. Que si nous le faisons, Messieurs, tout notre temps se trouverait rempli, je ne dis pas utilement, je dis agréablement. Car, au lieu que rien n'est si ennuyeux à la fin qu'une vie languissante et vide; au lieu des mauvais moments où tombe si souvent un homme de loisir abandonné à lui-même, ce mélange nous fournirait une suite d'occupations tellement diversifiées, que notre vie, quoique laborieuse et active, deviendrait aisée et douce.

Enfin, chrétiens, pour renfermer tout dans une seule parole, on ne saurait, ce me semble, rien ajouter à l'avis de l'Apôtre aux Ephésiens : *Conduisez-vous*, leur dit-il, *avec une grande circonspection, non en personnes imprudentes, mais comme des hommes sages, rachetés sans cesse le temps, parce que les jours sont mauvais* (Ephes., V, 15). Acheter, dit saint Augustin, en expliquant la pensée de saint Paul, c'est donner pour recevoir, c'est perdre pour acquérir. Quand vous achetez quelque chose il vous en coûte votre argent, et par cette perte volontaire vous acquérez le droit de disposer d'une chose que sans cela vous n'auriez pas dans votre disposition. Ainsi, poursuit ce grand docteur, voulez-vous acheter du temps? Il vous en coûtera quelque chose; on ne l'a point gra-

tuement. Mais encore que faut-il donner ? cette partie de plaisir qui vous tente, la peine de cette retraite qui vous rebute. Voyez le prix dont vous pouvez acheter une journée, puisque, vous privant de ce plaisir et en gardant cette retraite, vous profitez d'un temps qui n'aurait pas été à vous sans cet échange. On vous fait une affaire injuste, vous aimez mieux y laisser du vôtre que de donner vos soins à vous en défendre ; au lieu d'user vos plus beaux jours à suivre les vues que l'ambition ou l'avarice vous proposent, vous renoncez à ces vains projets pour vaquer à votre salut : C'est là ce que le grand Apôtre appelle acheter le temps.

A chaque jour suffit son mal, dit le Sauveur dans l'Evangile, *ne vous mettez point en peine pour le lendemain, il se mettra en peine pour lui-même* (Matth., VI, 34). Veillez, ajoute-t-il ailleurs, *et que la crainte de l'avenir vous donne sans cesse l'alarme* (Matth., XXIV, 42 ; XXV, 13 ; Marc. XIII, 33). Voilà des avis bien contrares. Ils ne le sont nullement. Est-il question d'affaires temporelles ? L'avenir nous doit être indifférent, et il faut nous en reposer sur les soins de la Providence. S'agit-il de la grande affaire ? Nous ne saurions trop nous en inquiéter. Les tentations de la vie, les surprises de la mort, l'importance du salut, l'incertitude de l'issue, la crainte des jugements de Dieu, les suites de ce jugement pour l'éternité : que de raisons pour nous faire racheter le temps ? Commençons donc aujourd'hui cette espèce de commerce, et ne différons pas davantage. Aux dépens de ces lectures mondaines et profanes, où nous avons donné jusqu'ici une partie des jours et des nuits, achetons du temps pour en faire de saintes et d'édifiantes. Aux dépens de ces visites éternelles et si souvent inutiles, où la moitié de la vie s'en va si régulièrement, achetons du temps pour visiter les prisons et les hôpitaux. Aux dépens de ces conversations infinies, où nous avons sacrifié notre loisir à l'envie, à la médisance, au désir de paraître ou de plaire, achetons-en pour nous entretenir avec Dieu par la prière. Aux dépens de ces heures perdues que nous emporte le jeu, achetons-en que nous donnions à l'ouvrage des mains, dans le recueillement de l'esprit sous les yeux et en la présence de Dieu. Prenons-en sur notre sommeil de quoi veiller sur notre domestique : retranchons-en sur nos plaisirs pour le donner à nos devoirs. Chimériques projets d'avancement ou de fortune, desseins d'amasser de l'argent ou d'acquiescer de l'estime, à quoi nous avons vendu jusqu'ici notre temps, ou plutôt qui nous l'ont dérobé : retirons-le de leurs mains, et pour nous sauver abandonnons tout le reste. *Il y a assez longtemps que je travaille pour vous, sans en retirer aucun fruit*, disait le patriarche Jacob à son beau-père Laban, après quatorze ans de service : *du moins est-il raisonnable que je songe maintenant à mon propre établissement* (Genes., XXX). Disons-nous la même chose à nous-mêmes : Il y a tant d'années que je

mène une vie toute païenne, qu'enseveli dans une molle et honteuse oisiveté, je néglige tous mes devoirs, que je m'engraisse comme un animal immonde dans le sommeil et dans la bonne chère, que je consume ma vie en spectacles, en promenades, en jeux, en amusements. Encore est-il juste que cela finisse pour faire place à quelque chose de plus solide pour moi. N'est-ce pas assez travailler pour les affaires des autres ? L'établissement de mes propres affaires ne m'a-t-il pas assez occupé ? N'est-ce pas assez donner à la cour, à la guerre, au barreau, à ma famille ? Ne veux-je point enfin songer à consacrer le temps qui me reste à son véritable usage ? Ah ! Seigneur, vous qui le tenez ce précieux temps entre vos mains, je ne vous en demande plus que pour cela uniquement. Si jusqu'ici j'ai eu le malheur d'en abuser et de le perdre, je veux aussi que la considération de mon imprudence passée serve dorénavant à redoubler ma vigilance et mon ardeur. *Verumtamen in imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur* (Psalm. XXXVIII, 7). La vie des hommes n'est que comme une ombre qui passe : c'est plutôt une image vide de la vie qu'une réalité : cependant les soins de l'homme durant cette courte vie sont infinis, ses inquiétudes n'ont point de bornes, et toutes ces agitations qui le troublent, à quoi aboutissent-elles enfin, qu'au néant ? Oh ! que les autres coulent leur vie ou dans de criminels divertissements ou dans des occupations aussi stériles que laborieuses : pour moi, Seigneur, je vous dirai avec le même prophète : *Et nunc quæ est expectatio mea ? Nonne Dominus* (Ibid., 8) ? Qu'est-ce que j'attends ici-bas ? Pourquoi suis-je sur la terre ? Pourquoi le temps m'est-il donné ? N'est-ce pas pour servir Dieu ? N'est-ce pas pour mériter, en le servant, de le posséder dans le ciel ? Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE CINQUIÈME MARDI DE CAREME.

Des jugements du monde.

Et murmur multum erat in turba de eo, quidam enim dicebant : quia bonus est ; alii autem : non, sed seducit turbas.

On faisait plusieurs discours de lui parmi le peuple ; car les uns disaient : C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple (Joan., VIII, 12).

Il y a peu de choses qui fassent plus d'impression sur notre esprit que les jugements qu'en porte de notre conduite en bonne ou en mauvaise part. Pitoyables esclaves des opinions des autres, nous nous laissons lâchement abattre, chagriner et tyranniser à leurs moindres soupçons, aux sentiments peu favorables qu'ils paraissent avoir de nous, et aux discours qu'ils tiennent à notre désavantage. Leur approbation, au contraire, nous flatte trop aisément, leur estime nous soutient, et leurs louanges nous élèvent. Je ne veux point condamner absolument ici l'un et l'autre ; il y a là-dessus des mesures à garder, et l'on ne doit pas pousser l'indifférence trop loin,

puisque si cette indifférence est quelquefois une vertu, elle peut aussi dégénérer en vice, au sentiment du grand Apôtre. Je l'entends, à la vérité, qui nous dit avec une espèce d'indignation : *Ai-je pour but de plaire au monde? Ah! si je cherchais encore l'approbation des hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ (Galat., I, 10)*; mais aussi, comme saint Augustin l'a expressément observé, le même Apôtre ajoute ailleurs : *Tâchez, s'il se peut, de vous rendre agréables à tout le monde (Rom., XV, 1), comme je tâche moi-même de plaire à tous en toutes choses (I Cor., X, 33)*. C'est donc quelquefois un crime d'avoir trop d'égard aux jugements des hommes; et quelquefois c'en est un de n'y en avoir pas assez. Aussi le Sauveur du monde, dont la vie doit être le modèle de la nôtre, a fait l'un et l'autre, selon les différentes conjonctures; tantôt respectant les jugements qu'on pourrait faire de sa conduite, et tantôt les méprisant. Voyez-le dans l'Evangile, il n'y sorte de précautions dont il n'use pour se rendre irréprochable aux yeux de ses ennemis mêmes, et pour leur fermer la bouche. Dans cette vue, il s'assujettit aux lois politiques et religieuses, libre et affranchi qu'il en était. Il paye le tribut à César, il se trouve les jours de fêtes au temple. Enfin tout ce qui peut le justifier dans les esprits, il s'en fait une loi sévère et indispensable. Mais aussi, d'un autre côté, également insensible aux applaudissements ou à l'improbation, vous le voyez qui remplit tous les devoirs de son ministère, qui annonce fortement la doctrine du salut, chassant les démons, guérissant les malades; quoique les pharisiens en murmurent, quoique cela lui attire le blâme d'être d'intelligence avec Belzébut, et l'ennemi déclaré de la loi du Dieu vivant. De là, Messieurs, je conclus que nous devons et respecter le monde et mépriser le monde; respecter ses jugements et mépriser ses jugements; respecter ses jugements en ne lui donnant point de prise; mépriser ses jugements, en nous mettant au-dessus de sa censure; respecter ses jugements, quand nous sommes tentés de faire le mal; mépriser ses jugements, quand on veut nous détourner de faire le bien. Ainsi, je me suis proposé d'entreprendre dans ce discours deux des plus dangereuses illusions qui règnent aujourd'hui sur la terre, et qui, par des raisons contraires, y causent de plus grands ravages : trop de hardiesse et trop de faiblesse; trop de hardiesse à mépriser le monde, quand il s'agit de nous satisfaire; trop de faiblesse à respecter le monde, quand il s'agit d'obéir à Dieu. C'est tout ce que j'ai à vous dire, après que nous aurons invoqué le Saint-Esprit, en employant pour obtenir son secours, l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Si nous en croyons saint Jérôme, deux raisons nous obligent à respecter les jugements du monde et à nous ménager dans les esprits le soin de la réputation propre et la

crainte du scandale d'autrui; raisons extrêmement importantes et que je vous prie de vouloir bien examiner avec moi, parce que l'on en peut tirer des principes de conduite d'un grand usage pour les mœurs. Pour la première, il ne faut pas regarder la réputation comme un bien indifférent, dont on ne doive tenir compte ou qui soit à négliger. L'Ecriture, qui juge si sainement du prix des choses, nous ordonne d'en prendre un soin tout particulier; elle fait l'éloge de ce bien en des termes magnifiques, et lui donne la préférence sur les plus riches trésors (*Eccli., XLI, 15*). Si rien nous doit être cher, c'est, dit le grand saint Augustin, notre conscience et notre réputation (*Serm. 355, de Vita et Morib. cleric.; item de Bono viduit., c. 22*): de ces deux choses, la première, nous la devons à nous-mêmes, la seconde, nous la devons au prochain; et qu'y a-t-il de si précieux pour un chrétien comme son prochain et soi-même? Aussi saint Jérôme observe que l'Apôtre nous a enseigné et par ses exemples et par ses paroles, de veiller de telle sorte sur l'une, que nous ne fermions pas les yeux sur l'autre; nous partageant si juste entre ces différents devoirs, que notre conscience ne nous reproche rien au dedans, et que notre réputation n'ait rien à craindre au dehors. C'est aussi ce que l'Apôtre a voulu nous insinuer par ces excellentes paroles, par lesquelles il conclut l'exhortation qu'il faisait aux Philippins : *Si qua virtus, si qua laus (Philip., IV, 8)*: Je vous recommande tout ce qui est vertueux et tout ce qui est louable. Ces deux mots comprennent tout. La vertu regarde le dedans, la louange le dehors; par ce qui est vertueux, l'Apôtre entend le règlement de la conscience, par ce qui est louable, le soin de la réputation. Or, l'un et l'autre, il le recommande également aux fidèles; la vertu, parce que sans elle, on ne saurait plaire à Dieu; la louange, parce que sans elle, on ne peut que mésédifier le prochain: ce qui est vertueux, afin qu'ils se sanctifient eux-mêmes; ce qui est louable, de peur qu'autrement ils ne contribuent à la perte des autres. Encore un mot de saint Bernard. Ce dévot Père (*In Cant. serm. 71*), expliquant ces paroles du Cantique : *Sicut lilium inter spinas (Cant., II, 2)*, dit que le chrétien doit être entre les hommes ce que le lis est parmi les épines. Il y a deux choses dans cette belle fleur qui en font toute la gloire, sa blancheur et son odeur. Or la vie de l'homme fidèle doit aussi avoir ces deux qualités en sa manière; la blancheur, elle la tire de la pureté du cœur qui la fait agir, c'est la netteté de la conscience qui la lui donne; l'odeur, elle l'emprunte de l'approbation qu'elle s'acquiert au dehors, et qui, sans être recherchée, se répand comme naturellement autour d'elle. Mais prenez garde, chrétiens; comme une fleur qui aurait la blancheur du lis et qui n'en aurait pas l'odeur ne serait pas le lis; et comme pour être lis, il ne suffit pas qu'elle en ait l'odeur, si elle n'en a pas la blancheur, ainsi, conclut saint Bernard, il faut

qu'un chrétien, s'il veut être tel, ait en même temps et la blancheur et l'odeur de la vertu, l'une pour son propre intérêt, l'autre pour l'intérêt de ses frères. Cela me mène insensiblement à ma seconde raison, qui se tire du scandale, raison sur laquelle il faut principalement appuyer pour comprendre jusqu'où nous devons porter notre délicatesse à respecter les jugements du monde.

Cette raison autrefois toucha tellement l'Apôtre, que, comme saint Jérôme l'a excellemment remarqué, il s'abstint pour y obvier des choses non-seulement indifférentes et licites, mais des plus justes et des plus raisonnables. Y avait-il par exemple rien de plus raisonnable et de plus juste que Paul, comme lui-même le disait aux Corinthiens (1 *Epist.*, IX), ayant pris la peine de jeter dans les âmes la semence des biens spirituels, recueillit au moins pour subsister quelque chose de leurs biens temporels? Cela n'était-il pas appuyé et sur la coutume et sur la loi? Sur la coutume: car qui est celui qui aille à la guerre à ses frais? Sur la loi: car Moïse n'ordonnait-il pas dans le Deutéronome que ceux qui servaient à l'autel fussent nourris de l'autel (Deut., XXV)? Cependant l'Apôtre renonce à des droits si légitimement acquis, plutôt que de s'exposer à passer dans des esprits faibles et mal faits pour un homme mercenaire ou intéressé, et de faire par ce soupçon tort au succès de son ministère. L'admirable leçon, chrétiens, que nous fournit cet exemple! Qu'il serait beau dans cet esprit de sonder tacitement devant Dieu et avec nous-mêmes les jugements que le public peut porter de nos actions. Si je m'engage dans cette affaire, si je vois cette personne, si je fais cette démarche, si je tiens cette conduite, comment la chose sera-t-elle interprétée? Comment sera-t-elle reçue? Que pensera-t-on de moi? Que dira-t-on de moi? Cela ne choquera-t-il personne? Personne ne prendra-t-il de là sujet de se scandaliser? Et ne me dites pas que c'est pousser loin le raffinement de la morale. Saint Paul n'était pas scrupuleux, cependant il a bien eu cette déférence pour les jugements qu'on pouvait faire de lui dans les rencontres les plus innocentes et les plus permises; cependant il dit aux Romains qu'encore que toutes les viandes soient pures, un homme fait mal d'en manger, si en mangeant il devient une occasion de scandale (Rom., XIV, 14); cependant il nous donne pour règle que nous devons nous défendre ce que la loi nous permet, quand le prochain s'en formalise; tant la considération de l'exemple, tant la crainte du scandale doivent nous rendre attentifs et religieux à étudier les effets que notre conduite peut produire, à respecter les jugements de nos frères sur nos actions, à y déférer, à nous y rendre.

Mais c'est vision, c'est bizarrerie; est-il juste que je me gêne pour des esprits si peu raisonnables? Vous vous trompez: c'est pour cela même qu'il est juste de vous gêner. Ce sont faiblesses, dites-vous; j'en conviens, reprend saint Paul (*Ibid.*, I). Mais vous qui

êtes plus forts, supportez cette infirmité. Ce sont ignorances grossières qui leur font mal prendre les choses; je le veux encore, ajoute l'Apôtre. Mais vous qui êtes plus éclairés, ne perdez pas par votre science celui pour qui Jésus-Christ est mort. Mais c'est exiger l'impossible, il faut donc ou se condamner à une éternelle contrainte, ou se résoudre à un divorce général avec toute la terre; encore ces ménagements ne suffiront peut-être pas. Autre extrémité, où vous donnez. On sait fort bien que jamais on ne contentera tout le monde. Soit jalousie, soit délicatesse, soit humeur, soit malignité, ou peut-être tout cela ensemble; il y aura éternellement des esprits qui, censeurs à toute outrance, trouveront, pour le dire ainsi, à mordre sur la régularité même. Si je vous demandais donc d'avoir égard aux jugements que portent des gens de ce caractère, je vous permettrais de vous plaindre; mais qu'aurez-vous à dire, tant que je me tiendrai à la restriction dont l'Apôtre use en un cas semblable? Faites de votre côté ce qui est en votre pouvoir selon la prudence chrétienne, consultez la charité, voyez ce qu'elle demande, donnez aux autres par miséricorde ce que vous pourriez vous accorder par justice; ne faites plus ceci, retranchez-vous de cela, observez-vous exactement; je dirai même, mortifiez-vous. Car dût-il vous en coûter de la violence sur vous-même, où peut-elle être mieux placée? Si dans la doctrine du Sauveur nous devons nous arracher l'œil et nous couper la main, quand ils nous sont un sujet de scandale à nous-mêmes (*Matth.*, V, 29), quelque effort qu'il faille faire, devons-nous rien épargner de ce qui scandalise les autres?

Mais après tout, n'est-ce pas assez que la vérité me justifie, et ne dois-je pas me tenir en repos, quoiqu'il plaise après cela au monde de me damner? Non, mon frère. C'est de tout temps qu'on en a vu qui n'ont point voulu reconnaître le tribunal de la renommée, et qui se sont contentés d'en appeler à celui de leur conscience. Sous prétexte qu'il n'y a rien de fort criminel dans l'intention, on ne se croit pas obligé de garder de mesure pour l'action; et à force de se reposer sur un dedans qui ne reproche que peu de choses, on néglige tous les reproches qui peuvent venir du dehors. Cependant c'est une illusion; c'est, dit saint Augustin, le style d'un orgueil pharisaïque. Que dit l'orgueil? Mon juge est dans le ciel, je n'en connais point sur la terre; si Dieu voit mon innocence, peu m'importe que les hommes ne la voient pas. L'humilité dit au contraire, je suis responsable de ma conduite aux insensés comme aux sages; et ainsi, je dois éviter tout ce qui peut leur blesser les yeux.

Mais enfin que faut-il donc faire? Cherchera-t-on à sauver le scandale par l'hypocrisie? Prendra-t-on la trompette en main pour publier adroitement soi-même ses bonnes œuvres? Et, sous prétexte d'édifier, affectera-t-on un extérieur réglé, pour ménager les intérêts d'une vaine réputation? C'est vouloir être extrême en tout, et l'illusion est

trop grossière ; le monde même, sans alléguer l'autorité de l'Evangile, le monde, éclairé comme il est, ou plutôt malin comme il est, prendrait mal ces affectations. Ainsi, bien loin d'aller au-devant de ses jugements, ce serait les irriter, et en voulant se donner pour dévot et pour régnier, on passerait pour impie et pour ridicule. Mais ce que nous avons à faire, c'est que, pour parler ici le langage de Jésus-Christ, il faut nettoyer de telle sorte le dehors de la coupe et du plat, que le dedans ne soit pas plein d'iniquités et d'ordures ; songeant, non à jeter une vaine lueur qui éblouisse, mais à se rendre véritablement pur et irrépréhensible. Mais il faut, suivant l'expression du même maître dans l'Ecriture, que, nous considérant tous comme exposés à la vue les uns des autres, nous tâchions de nous entre-éclairer par les lumières réciproques d'une vie édifiante qui ne cherche l'approbation du monde que pour porter le monde à Dieu. Or sont-ce choses incompatibles ?

Que si l'obligation d'avoir égard aux jugements du monde tombe généralement sur toutes sortes de personnes, remarquez qu'elle devient encore plus indispensable pour ceux que leur naissance ou leur élévation, leur âge ou leur caractère distinguent, et cela pour bonnes raisons. Premièrement, dans la situation où la Providence les a placés, on les voit de plus loin que les autres ; tous leurs pas sont observés, toutes leurs actions éclairées ; et difficilement peuvent-ils rien dérober à des yeux qui de toutes parts s'attachent à les regarder : d'ailleurs leur conduite fait plus d'impression sur les esprits que celle des personnes qui n'ont rien de remarquable. Car s'il est naturel à l'homme d'imiter ordinairement ce qu'il voit, il a encore un penchant plus violent à imiter ce qui est au-dessus de lui, soit parce qu'en cherchant en toutes choses à s'élever il lui semblera que l'imitation l'approche de ceux qu'il imite, soit parce qu'il se croit en droit d'étudier les reproches qu'on lui pourrait faire par l'autorité de leur exemple, soit enfin parce que le mal se produit pour lors à lui sous une figure moins odieuse et plus recevable. De vrai, qui étudiera de plus près le génie de l'homme y remarquera que naturellement il est porté à imiter tout dans les personnes qu'il honore, et qu'il ne sait guère faire de distinction entre les qualités, pour respecter les bonnes et mépriser les mauvaises. Des enfants, par la tendresse ou par la considération qu'ils ont pour un père, se forment aisément sur son modèle ; le vice perd à leurs yeux l'horreur qui lui est attachée, quand ils le voient dans une personne si chère ; et ils se croient autorisés à pécher, par le mérite de celui qui pèche. Des domestiques font gloire de se régler sur ceux qu'ils servent, et se disent en leur manière, comme ce libertin de la fable : Petit homme que je suis, rougirai-je de faire ce que font des gens que je vois si fort au-dessus de moi ? Grands et puissants de la terre, arbitres de la justice et des lois, pères et mères, maîtres

et maîtresses, songez-y, et vous surtout, que votre profession a appelés au service des autels, ministres du Dieu vivant, dispensateurs de sa parole ; vous à qui Dieu a confié la conduite de son royaume, qui devez être, par vos mœurs plus encore que par vos discours, la lumière de ce monde nouveau, c'est vous plus particulièrement que cette doctrine regarde. Si jamais il y eut personne en qui l'on remarque tout et à qui l'on ne pardonne rien, ce sont ceux que Dieu a choisis pour des princes de son peuple. Attentifs non-seulement à la moindre de leurs actions, mais même de leurs paroles, les laïques les suivent de près, les relèvent, les amplifient et en tirent des conséquences, comme s'ils devaient cesser d'être hommes dès qu'ils sont ecclésiastiques. On n'y peut rien souffrir d'humain, et parce que leur ministère surpasse celui des anges, on voudrait que leur vie fût une vie angélique. Il y a souvent, je l'avoue, de l'injustice dans ce procédé : la malignité du siècle y cherche ou à se faire honneur par cette apparence de zèle, ou à se consoler secrètement par cette comparaison, ou même à se justifier par l'opposition de cette ressemblance. Cependant nous devons trembler dans la vue des jugements que les peuples porteront de nous et des suites qui en peuvent naître. Car saurais-je jamais, mon Dieu (je me parle ici à moi-même), saurais-je jamais trop m'observer dans l'emploi que vous m'avez confié ? Chargé d'un si saint ministère, exposé de toutes parts à tant d'yeux qui me regardent, et ayant à répondre de ma conduite à des esprits si différents, dont la perte entraînerait nécessairement la mienne si j'avais le malheur d'y contribuer, ne dois-je pas travailler, avec toute la circonspection dont je suis capable, à leur ôter jusqu'aux moindres prises ? Voilà ce que j'appellais respecter les jugements du monde ; mais voici comme on les méprise.

Qui voudra considérer le génie de notre siècle ne pourra pas, ce me semble, se défendre de convenir qu'on ne dût plus que jamais garder de sages mesures avec le monde, aujourd'hui que le monde n'en garde aucune dans ses jugements, et que les faiseurs de remarques sont encore plus importuns et moins indulgents que du temps de saint Jérôme, où l'on faisait un crime aux personnes les plus régulières, de bien des choses que la prudence ne me permet pas ici de nommer ; où l'on observait si certaines gens n'avaient point de domestiques trop bien faits et trop parés, et où l'on faisait un crime de cet ajustement même aux personnes les plus réformées et les plus régulières. Cependant qui fait pour cela réflexion sur sa conduite ? Qui appréhende que l'on n'augure mal d'un extérieur qui peut signifier tant de choses ? Où est la modestie ? Où est la retenue dans les conversations ? Qui songe seulement qu'on peut l'observer, ou du moins qui s'en soucie ? Qui ne se donne pas en tout une liberté entière sans égard et sans ménagement ? Je disais qu'il fallait

quelquefois aller jusqu'à la contrainte, et l'on ne demeure pas même dans les bornes de la bienséance. Je voulais qu'on se demandât de temps en temps à soi-même ce que pourraient dire les autres, et il semble qu'on ne s'étudie qu'à leur en apprêter matière. Car enfin, quand ils nous voient aux pieds des autels de la manière dont nous y sommes, que peuvent-ils penser de notre religion? Que leur disent ces immodesties et ces irrévérrences à la face du sanctuaire? Le jeûne de Carême si mal gardé, l'usage de la viande ordinaire dans ce temps-là, les jours de fêtes profanés, toutes les lois de l'Eglise si publiquement violées, n'en est-ce pas assez ou pour leur rendre notre foi suspecte, ou pour ébranler la leur?

Un autre désordre de ce siècle, c'est que ceux qui, par la raison du caractère dont ils sont revêtus, devraient s'observer davantage, sont souvent ceux qui s'observent le moins. L'oserais-je dire, Seigneur? il n'est pas jusqu'à des ministres de vos saints autels qui s'attirent ce reproche : tout persuadés qu'ils sont que le public leur demande plus qu'aux autres, et qu'ils doivent plus au public, ils n'en songent pas plus à le satisfaire; on en voit aux assemblées et aux spectacles, il en est dont le jeu et l'inutilité font la plus grande occupation. Les uns fondent contre eux-mêmes de justes soupçons d'avarice à la face de toute la terre, par les procès où ils s'engagent, les autres, par un attachement à leurs plus petits intérêts. La plupart, sans écouler ce qu'on en pourra dire, font du patrimoine des pauvres la matière de leur luxe et de leurs dissolutions, plus mondains en mille choses que ce monde qu'il devraient réformer. Et dans les familles, chrétiens, comment se passent les choses? On ne saurait, comme l'a remarqué si sagement un ancien, traiter les enfants avec trop de respect; il n'y a rien que l'on ne dût appréhender en leur présence, et leur présence ne retient sur rien; médisances, emportements, railleries irréligieuses, équivoques dissolues, tout cela s'étale à des yeux si innocents, mais si susceptibles, sans crainte des conséquences. Que dirai-je des domestiques? a-t-on plus d'égard à eux qu'on en aurait pour ses chevaux? Ici, un maître libertin ne se cache devant eux ni de ses impiétés, ni de ses blasphèmes; là, une femme coquette en fait les confidants et les ministres de ses intrigues : trop heureux, ces misérables, si l'on ne va pas même quelquefois jusqu'à entreprendre de les corrompre et de les séduire! Enfin, ce qui est un dernier emportement, comme si le monde nous imposait trop de contrainte, en nous obligeant de faire notre devoir sous peine de sa censure, nous en secouons hautement le joug, méprisant non-seulement sa condamnation, mais même la condamnant ou traitant dans les autres de faiblesse ou de sottise un reste de pudeur qui la leur fait appréhender. N'est-ce pas ce qui arrive si souvent dans ces attachements qui donnent à parler au monde? Toute une ville remarque la liaison

de certaines gens; ce n'est plus la matière de quelques soupçons particuliers, c'est le sujet de toutes les conversations. Rompent-ils là-dessus leur commerce, ou du moins y apportent-ils quelque tempérament? ils n'en rabattraient pas d'une visite. Le public se moque d'eux, et ils se moquent du public. Mais peut-être aussi que ce n'est qu'un engagement d'amitié, et que tout se passe dans l'ordre. Quand il serait vrai, dès là que le prochain, fondé sur des apparences suffisantes, ne le peut souffrir sans murmurer, il faut le sacrifier à la charité. Autrement, et si l'on continue, on demeure soi-même chargé devant Dieu du jugement que les autres en portent. Mais l'Evangile nous défend de juger : j'en conviens avec vous; mais si ceux qui jugent se rendent coupables en usurpant un droit qui ne leur appartient pas, vous qui leur donnez lieu de juger, demeurerez-vous innocent? A Dieu ne plaise qu'ici je prétende autoriser la facilité et la démanigaison des hommes à se condamner les uns les autres. Elle est cruelle, je l'avoue, elle est emportée, elle est impitoyable, et rien ne peut l'excuser ou plutôt tout la condamne. Mais enfin, quand au mépris de ce que le public en pourra dire, on veut se satisfaire tête levée, soulevant contre soi tous les yeux et toutes les langues; que pensez-vous des jugements que s'attire une conduite si irrégulière? fassent-ils faux, ils ne sont pas téméraires. J'avoue qu'ils sont injustes à l'égard de Dieu qui les défend et qui saura bien les punir; mais à votre égard nulle injustice, vous n'avez que ce que vous méritez. Car est-il jaste que vous jouissiez tranquillement de la réputation de la vertu parmi les apparences du vice? c'est un bien qui ne vous appartient plus; et partant, loin d'ici la prétendue récrimination qu'on allègue pour se sauver, car l'une ne justifie pas l'autre. Loin d'ici le libertinage qui se fait une fausse gloire de braver le monde, et qui tâche d'inspirer aux âmes plus timorées une effronterie ou une impiété pareille à la sienne; loin d'ici ces gens emportés qui, après avoir une fois levé le masque, violent impunément toutes les lois de la bienséance et méprisent d'être méprisés. Quant à nous, ne faisons point profession d'une si extravagante philosophie; que la crainte du monde nous touche, ayons du respect pour ses jugements. Mais sachons aussi les mépriser dans les rencontres; et c'est le sujet de ma dernière partie.

SECOND POINT.

Il y a dans les Actes des apôtres une histoire toute propre à nous découvrir la nature des jugements du monde, et à nous en inspirer un saint et généreux mépris. Saint Paul ayant été jeté dans l'île de Malte par un naufrage, comme il se chauffait auprès d'un grand feu que les habitants avaient allumé pour la troupe désolée qui venait d'échouer sur leurs côtes, une vipère le prit à la main. Quand les insulaires le virent, ils s'entredisaient : Sans doute que cet homme est un

scélérat, puisque après avoir échappé à la mer, la vengeance divine le poursuit encore sur la terre. Mais Paul ayant secoué ce serpent sans en recevoir aucun mal, les barbares qui s'attendaient bientôt de le voir tomber mort, changèrent de sentiment à l'heure même, et dirent que cet inconnu était indubitablement un dieu déguisé sous une forme humaine (*Act.*, XXVIII). Voilà deux étranges extrémités! le même homme, dans le même temps, être pris par les mêmes personnes pour un scélérat et pour un dieu! Tel est le génie du monde, dit là-dessus saint Chrysostome, aussi inconstant qu'il est précipité dans ses pensées, il va du blanc au noir, selon que les apparences le frappent, ou que son caprice le guide. Qui donc, s'il est sage, n'en méprisera pas les jugements? quel fond à faire sur son estime? et pourquoi serions-nous sensibles à son improbation? Ici, Messieurs, avant que de vous montrer l'empire que toutes deux exercent sur nous, et les effets qu'elles y produisent, permettez-moi de m'arrêter un moment sur la vanité de l'une et de l'autre, pour confondre plus fortement par cette considération les malheureux égards qui ont coutume d'en naître, et pour découvrir jusque dans sa source le ridicule du respect humain.

Qu'est-ce après tout que l'estime du monde, dont nous sommes si infatués? Un jugement très-défectueux, fondé sur la connaissance de la plus petite partie de nous-mêmes et sur l'ignorance de tout le reste, mais un jugement, dit saint Chrysostome, encore plus changeant qu'il n'est faux. Ce que les hommes admirent aujourd'hui, ils ne s'en souviendront pas demain, ou peut-être ils le mépriseront. L'un vous loue par orgueil, afin d'être loué à son tour. L'autre vous loue par envie, afin d'abaisser un ennemi en vous élevant sur ses ruines. Celui-ci le fait par flatterie, celui-là par intérêt; souvent même s'y trouve-t-il une malice raffinée, et tel paraît vous encenser, qui se moque de votre faible et vous tourne en ridicule. Mais mettons, si vous voulez, l'estime la plus pure et la plus sincère, qu'y aura-t-il de solide? Ce n'est après tout qu'un jugement stérile, qui suppose que vous avez quelque bien, mais qui ne le met pas en vous et qui vous laisse tel que vous êtes. D'ailleurs ce jugement ne subsiste qu'autant qu'on s'applique à vous; or cette application est rare, et pour un moment qu'on vous regarde, on est des temps infinis sans y penser. Ajoutez à cela enfin que, quand cette estime serait en effet un bien, c'est un bien si fragile, si incertain et si mince, que mille rencontres nous le peuvent ôter, sans qu'il y ait même de notre faute; un faux rapport, une mauvaise humeur, un dégoût, une inadvertance suffisent pour nous ruiner dans les esprits où nous nous flattons d'être les mieux établis.

Mais notre délicatesse d'un autre côté pour l'improbation du monde n'est pas au fond plus raisonnable. Car, pour ne point dire ici qu'elle a les mêmes défauts que nous ve-

nons de remarquer dans l'estime, outre que la passion y a souvent beaucoup de part; laissant là sa bizarrerie, son injustice, sa légèreté: si ses jugements qui nous blessent sont vrais, n'est-il pas horrible de ne nous mettre pas en peine que nos défauts soient connus et condamnés de Dieu, pendant que nous ne pouvons souffrir que des hommes les voient et en parlent? Si ces bruits qui courent de nous sont mal fondés, le sentiment que nous en avons ne l'est pas moins, et pourquoi le jugement de Dieu, qui reconnaît notre innocence, ne suffira-t-il pas en cette occasion pour nous consoler de celui des hommes, qui ne nous rend pas justice? Enfin, si dans ces jugements, dont nous sommes la matière, il y a quelque chose de vrai et quelque chose de faux, au lieu de nous piquer de ce qu'ils ont de faux, que ne nous humilions-nous de ce qu'ils ont de vrai; acceptant volontiers la peine d'une injuste censure que nous ne méritons pas, comme une juste expiation de tant de défauts qui méritent d'être censurés? Mais, ô mon Dieu! que nous entendons mal une si sainte philosophie! Car, comme si notre félicité était attachée à l'estime qu'on fera de nous, nous la cherchons en esclaves, ou du moins nous sommes bien aises qu'elle vienne nous trouver. L'un la mendie ouvertement, l'autre ne fait semblant de la refuser qu'afin de l'obtenir mieux; et il s'en trouve bien peu qui ne fassent pas meilleur visage à ceux dont ils se voient estimés, qui tout convaincus qu'ils sont de la folie de cette estime, ne s'en sachent pas bon gré et ne s'y reposent pas. Tant la fumée d'une vaine opinion nous aveugle, nous entête et nous étourdit! Maintenant qui pourrait dire combien nous sommes sensibles aux jugements qu'on fait à notre préjudice? L'homme naturellement a une si grande idée d'un autre homme, qu'il n'en peut supporter le blâme. Quelque avantageusement qu'on puisse être placé dans le monde par sa fortune, on se trouve malheureux, si l'on occupe une place désavantageuse dans les esprits; jusque-là, Messieurs, jusque-là que par une bizarrerie qui ne se peut presque comprendre, nous voulons avoir l'estime des gens mêmes que nous n'estimons pas; et que ceux qui méprisent le plus les autres, cherchent avec tout cela à s'en faire considérer et sont bien aises d'en être applaudis, ou que du moins ils n'en souffriraient la censure qu'avec peine.

Mais ce qui est déplorable, et où il faut, s'il vous plaît, renouveler votre attention, c'est que ces jugements, tels que je viens de vous les dépeindre, ces jugements si vains, si indignes qu'on s'en occupe ou qu'on y réfléchisse, causent cependant la plus grande partie des désordres où nous tombons. Car l'envie de plaire aux hommes et la peur de leur déplaire sont si absolues chez nous, qu'en beaucoup d'occasions, sans qu'aucun autre motif s'en mêle, maîtresses de notre conduite elles ont assez de crédit pour nous détourner du bien et nous engager dans le

mal. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le monde a attaché à la vertu la raillerie et la censure ; chagrin et impatient de se voir abandonné et comme condamné par une conduite contraire à la sienne, il s'est de tout temps montré impitoyable envers ceux qui se sont éloignés de ses voies ; et quand il ne l'a pu autrement, il a cherché du moins à s'en venger par les plus amères critiques. Dès le temps de saint Jérôme, tel était son caractère, comme ce grand docteur l'éprouva. Quel venin, bon Dieu ! le monde ne répandit-il point sur sa conduite, parce que des femmes du premier ordre, touchées de ses discours et de ses exemples, préférèrent au luxe de Rome et aux délices de la cour l'austérité et la retraite ! On le noircit, on le déchira ; les noms de fourbe et d'hypocrite lurent les plus doux qu'on donna à un homme si saint et si pénitent, et il n'y eut rien dans sa vie sur quoi le monde ne se déchaînat.

Paule, cette illustre Romaine, ne fut pas plus épargnée ; sa retraite passa pour bizarrerie, son changement pour inconstance, sa régularité pour nouveauté. Celui-ci disait que son zèle n'était pas selon la science, celui-là que sa dévotion sentait un peu la vision ; tous, que dans sa conduite il y avait bien du faible. Or le monde, par malheur, ne s'est point démenti depuis, et dans la peinture que saint Jérôme nous a faite de son siècle, le nôtre n'est que trop reconnaissable. Tout y est empoisonné jusqu'aux meilleures choses ; peu s'en faut que l'on n'y fasse un crime de la vertu ; et toute la grâce qu'elle peut y espérer auprès de certains esprits, c'est de servir de matière à leurs divertissements. Mais où en trouver aujourd'hui qui, à l'exemple des grandes âmes dont je viens de parler, tiennent bon contre cette injustice du siècle, ou plutôt qui ne plient pas devant elle comme de faibles roseaux ? Il y a mille occasions où l'on rougit d'être chrétien, ou du moins de le paraître. L'un n'ose se déclarer ouvertement pour le bien, l'autre l'abandonne lâchement après l'avoir embrassé. Tel se serait retiré, que la seule appréhension d'appréter à parler au monde par un changement d'éclat retient dans le dérèglement. Telle aurait pris un meilleur parti, mais elle a trouvé la dévotion trop décriée pour s'y résoudre ; encore passe-t-on plus outre. Car, comme le vice a autant d'approbateurs dans le monde que la vertu de censeurs, on y donne tête baissée, ou du moins on s'y laisse entraîner. De là cette obéissance aveugle pour les modes, de là cette complaisance criminelle dans les compagnies, de là cette fausse pudeur de ne pas faire comme les autres, de là cette indigne lâcheté d'applaudir à tout ce qu'on désapprouve. Ainsi se donnent aux spectacles, aux jeux, aux assemblées, des jours qu'on devait au Seigneur et qu'on lui eût eût très-voontiers consacrés, si l'on avait le courage de combattre un vain fantôme. Ainsi suit-on le torrent de la coutume et de l'exemple, selon son âge et sa qualité, plutôt pour éviter le blâme imaginaire d'une pré-

tendue singularité, que par la force du penchant, qui souvent même y est contraire.

Car, Messieurs, la tyrannie que cette vaine considération des faux jugements du monde exerce sur les esprits va quelquefois jusqu'à nous faire agir, non-seulement contre notre conscience, mais même contre notre intérêt et contre notre inclination. Avant que les lois du prince eussent modéré la fureur des duels, combien condamnaient cette manie, et en avaient même horreur, qui ne laissaient pas d'y obéir malgré toutes leurs répugnances, au hasard d'y demeurer ? Combien gémissent aujourd'hui sous le faix des dépenses énormes où le luxe a porté les choses, qui cependant n'en rabattent rien, dussent-ils ruiner les autres, après s'être ruinés eux-mêmes ; parce que tel est l'usage et que leur frugalité serait mal interprétée ? Hé ! mes frères, où en sommes-nous ? Jusqu'à quand cette servitude ? N'en secouons-nous point le joug ? Qu'est devenue cette force, avec laquelle tantôt nous nous mettions au-dessus du monde, quand il voulait nous ramener à notre devoir, sans peine de sa censure ? Sera-t-il dit que fiers et insensibles à ses reproches, nous sachions bien le braver, lorsque nous devrions le croire ; et que souples à ses maximes, il nous mène comme des enfants qui n'osent lui contredire, quand il faudrait s'en éloigner ? Mais, sans parler davantage de notre lâcheté, quel est notre aveuglement ? Car je vous prie de me dire : est-ce de l'opinion d'autrui qu'un homme sage doit prendre les règles de sa conduite, plutôt que de la raison ? A qui faut-il déferer, ou de Dieu et de sa vérité, ou du monde et de ses maximes ? La corruption qui règne dans le monde lui permet-elle d'être assez éclairé et assez équitable dans le choix et dans le discernement des choses, pour conclure de ses sentiments que ce qu'il approuve le plus soit le plus digne d'approbation ? Mais encore de quelle sorte d'hommes craignez-vous tant les jugements ? Des hommes gâtés et libertins, gens visiblement suspects, et dès là non recevables. Car c'est une erreur de se persuader qu'un homme même du monde, s'il est vraiment homme d'honneur, trouve jamais à redire qu'un autre fasse son devoir, quoiqu'il y manque lui-même, entraîné par le torrent ou gagné par l'habitude. Au contraire il admirera ce qu'il n'a pas la force de faire ; et tel est le charme de la vertu, que les moins raisonnables avec le temps conçoivent de la vénération pour les mêmes actions qu'ils ont auparavant contrôlées. Or, il arrive tout au moins que le monde se fait à nos manières. D'abord il s'en choquera ; peu à peu il s'y accoutume, et enfin il les oublie. Mais quand je vous accorderais qu'on doit chercher à le ménager, croyez-vous y parvenir avec tous vos égards ? Vous vous trompez : les goûts des hommes sont tellement différents, et j'ose dire si bizarres, que c'est prétendre à l'impossible que de vouloir s'accommoder à tous. Ce qui flatte les uns irrite les autres :

et pour plaire à une partie du monde, il faut se résoudre à avoir l'autre sur les bras.

Disons-nous donc à nous-mêmes, pleins de ces réflexions, ce que Dieu dit à un prophète (*Ezech.*, II, 6) : Nous avons à vivre parmi des scorpions ; mais gardons-nous de les craindre. Ils murmureront, mais qu'ils murmurent ; ils parleront, mais qu'ils parlent ; ils nous insultent, mais qu'ils nous insultent : il faut dédaigner tout cela avec une sainte hauteur, persuadés qu'il y a de la justice à déplaire aux injustes, et que c'est un point de sagesse de ne plaire pas à des insensés. Que si notre faiblesse tremble encore, malgré toutes ces raisons, à la vue de la censure, achevons de la rassurer par une autre vue plus touchante ; c'est la vue des jugements de Dieu. Car à cette vue ceux des hommes se dissiperont bientôt et s'évanouiront comme des fantômes. C'était aussi à ce jugement que le grand Augustin renvoyait autrefois son peuple, comme à un asile assuré contre tous les autres jugements. Si la censure, disait-il, a prévalu contre vous, c'a été devant des hommes ; mais cela ne lui donnera aucune force devant Dieu, à qui il appartient d'en connaître. Pourquoi donc vous inquiéter de ces jugements subalternes ? Ce sont des tribunaux incompetents dont vous avez droit d'appeler. Les jugements des hommes sont pour l'ordinaire faux, tout au moins ils sont téméraires, ou en tout cas ils sont vains et de nulle conséquence.

Au contraire, comme les jugements de Dieu sont fondés sur la vérité et que la droiture les règle, sa puissance est toujours prête pour donner la main à leur exécution, et les suites en sont infinies. Quel serait donc notre aveuglement d'avoir de si vains égards pour des jugements qui nous importent si peu, et d'oublier celui que tant de raisons devraient nous rendre si redoutable ? Aussi cette seule idée soutint autrefois la chaste Susanne dans le pas du monde le plus glissant. Deux malheureux la sollicitent : si elle ne se rend pas, il n'y va de rien moins que de sa vie et de son honneur ; ils l'en menacent, elle en voit le péril indubitable. Mais dans cette perplexité, levant les yeux au ciel et se représentant la majesté de celui qui y réside, toutes ses terreurs se dissipent, et elle conclut généreusement qu'il vaut mieux s'abandonner, quoique innocente, à tous les jugements qu'il plaira au monde de porter d'elle aux dépens de son honneur et de sa vie, que de se rendre criminelle par une lâche condescendance, aux yeux du souverain juge. L'admirable résolution ! Prenons-la avec cette sainte femme, et faisons-nous une règle de ces paroles d'un grand pape : Soit que les hommes nous louent, soit qu'ils nous blâment, ne tournons ni à droite ni à gauche, mais toujours fermes et inflexibles au milieu de leur estime et de leur mépris, ne consultons que la loi de Dieu et notre cœur. Si nous n'y trouvons pas le bien qu'on publie de nous et qui nous donne de l'estime, ce nous doit être un sujet

d'humiliation et de tristesse. Si, d'un autre côté, nous n'y voyons pas le mal qu'on nous impute et qui nous attire du mépris, ce nous doit être un sujet de consolation et de joie : car que tout le monde m'approuve, si ma conscience me condamne, ai-je lieu de m'en prévaloir ? Et que tout le monde me condamne, si ma conscience m'approuve, ai-je un sujet de m'affliger ? Seigneur, comme vous êtes le seul de qui dépend ma destinée, vous êtes aussi le seul dont le jugement doit avoir quelque force sur mon esprit. Ne souffrez donc pas que jamais la complaisance ou la honte, l'intérêt ou la lâcheté obtiennent rien de moi au préjudice de vos droits. Dans ces occasions délicates où je cours risque de me laisser aller, faites, s'il vous plaît, que je pense, non à ce que les hommes diront, mais à ce que vous direz vous-même ; mettez-moi devant les yeux ce que je voudrais avoir fait et ce que je voudrais n'avoir pas fait, quand il en faudrait rendre compte. Soutenez par là ma faiblesse, afin que, n'ayant point rougi de vous confesser devant les hommes, vous ne rougissiez point aussi de m'avouer pour votre disciple devant votre Père dans le moment où, rendant à chacun selon ses œuvres, vous récompenserez ceux qui vous auront été fidèles d'une gloire éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

De la vérité.

Respondit eis Jesus : Loquor vobis, et non creditis.

Jesus leur répondit : J'ai beau vous parler, vous ne me croyez point (*Joan.*, X, 25).

Voici, chrétiens auditeurs ; à peu près le même reproche que Jésus-Christ faisait aux Juifs dimanche dernier, quand il leur disait : *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?* Et ce reproche est en même temps une question importante, et qui nous regarde également vous et moi : moi, parce que j'ai l'honneur de vous annoncer la vérité ; vous, parce que vous voulez bien l'entendre de ma bouche. Mais pour bien répondre à cette question, souffrez que je commence par vous donner l'idée de cette vérité, telle que saint Augustin lui-même nous l'a donnée dans le dixième livre de ses Confessions, parce que cette idée peut nous aider à en trouver la résolution. Si vous désirez donc de savoir ce que c'est que la vérité, imaginez-vous, dit ce Père, un oracle public et universel, duquel nous tirons tellement toutes nos connaissances, que sans lui nous ignorerions tout. L'accès de cet oracle n'est interdit à personne : les pauvres aussi bien que les riches, les idiots aussi bien que les savants sont reçus indifféremment à le consulter. Qu'un million de personnes l'interrogent sur mille choses différentes tout à la fois, la vérité répond aussitôt à toutes en deux mots en même temps, sans hésiter, sans s'embarrasser : Cela est, cela n'est pas ; il faut faire cela, il ne le faut pas faire. Mais

ce qui est bien remarquable, continue ce saint docteur, c'est qu'on ne reçoit pas toujours de cet oracle la réponse qu'on pourrait souhaiter, parce que la vérité n'étant pas d'humeur à flatter personne, fait toujours profession de dire les choses comme elles sont, plutôt que comme on voudrait qu'elles fussent, sans avoir jamais de complaisance ou d'égard, ni pour grandeur, ni pour fortune.

N'allons pas plus avant, Messieurs : il n'en faut pas davantage pour comprendre d'où vient que la vérité est d'ordinaire si mal reçue ou du moins si peu goûtée. Car, au lieu de croire ceux qui nous parlent, parce qu'ils nous disent la vérité, c'est souvent parce qu'ils nous disent la vérité que nous refusons de les croire et même de les écouter. Horrible renversement de l'esprit et du cœur humain, que je voudrais bien aujourd'hui combattre, en le prenant dès sa source, en le suivant dans son progrès, et en le menant jusqu'à sa fin. Voici donc quel est mon dessein. Nous rechercherons d'abord d'où vient que l'homme résiste à la vérité; nous verrons ensuite de quelle façon il y résiste; et nous remarquerons enfin combien il est dangereux pour lui d'y résister. Ainsi, chrétiens auditeurs, je vous proposerai dans les trois parties de ce discours la vérité sous trois faces différentes, la vérité odieuse, la vérité combattue, la vérité vengée : la vérité odieuse à nos passions, la vérité combattue par nos passions, la vérité vengée de nos passions. Et c'est ce dont nous trouvons la preuve dans notre évangile. Nous y voyons la vérité odieuse aux passions des Juifs, qui ne peuvent souffrir la liberté avec laquelle Jésus-Christ marque leurs défauts. Nous y voyons la vérité combattue par les passions des Juifs, qui prennent des pierres pour les jeter au Sauveur. Nous y voyons la vérité vengée des passions des Juifs, par la retraite du Sauveur qui sort du temple et les abandonne. Mais, parce qu'inutilement l'homme parle aux oreilles du corps, si Dieu ne parle en même temps aux oreilles du cœur, invoquons le divin Esprit qui s'appelle dans l'Écriture un esprit de vérité; et pour obtenir ses lumières, adressons-nous à celle dans le sein de laquelle la vérité incarnée se fit vérité incarnée, quand un ange lui dit : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

Quelque ravage que le péché ait fait dans l'âme, saint Augustin a excellemment remarqué qu'il s'y est conservé de certains sentiments, précieux reste de sa première institution; sentiments que la corruption de la nature n'a pu étouffer, et dont les hommes les plus dépravés, malgré leur dépravation, sont forcés de suivre la loi. Ainsi s'est maintenu dans nous le désir du souverain bien au milieu de tous nos maux, jusque-là qu'il ne se trouve personne qui ne cherche à être heureux, lors même qu'il poursuit actuellement des choses qui doivent le rendre un jour misérable. Ainsi, quoique nous ne soyons que vanité et que mensonge, nous

portons toujours gravé dans le fond de notre être un puissant amour pour la vérité, et, si nous sommes assez gâtés pour vouloir bien tromper les autres, nous ne le sommes pas encore assez pour vouloir être trompés nous-mêmes. Comment donc se peut-il faire, demande sur cela saint Augustin, que la vérité attire presque toujours la haine après elle, et que ceux qui nous la déconvrent, deviennent le plus souvent nos ennemis? Si elle nous est si chère, peut-elle en même temps nous être si odieuse? La chose paraît d'abord incompréhensible, et cependant rien n'est si facile que d'en trouver le dénouement. C'est, continue saint Augustin, que la vérité a deux faces. L'une qui plaît, l'autre qui rebute; la première, parce qu'elle brille; la seconde, parce qu'elle reprend. Ainsi nous en aimons l'une, et nous en haïssons l'autre; nous aimons la vérité lorsqu'elle nous montre sa lumière; nous haïssons la vérité, lorsqu'elle nous montre nos défauts. Ne voulant pas être trompés, nous l'aimons quand elle se découvre à nous; mais parce que nous sommes quelquefois bien aises de tromper, nous la haïssons quand elle nous découvre aux autres. Si j'ai bien compris, Messieurs, les paroles de saint Augustin, sa pensée est, ce me semble, que nous aimons la vérité par raison, et que nous la haïssons par passion; que nous l'aimons dans la spéculation, et que nous la haïssons dans la pratique : où, si vous le voulez encore, que notre esprit l'aime toujours, et que notre cœur la hait souvent; et sur ceci, messieurs, je vous demande de l'attention.

Car il s'en fait bien que notre esprit et notre cœur soient toujours à présent d'accord. Dans l'ordre naturel des choses, ils devraient agir de concert; si le péché n'avait rien troublé, l'esprit conduirait le cœur, le cœur suivrait l'esprit; et dès que l'entendement connaîtrait qu'une chose est à faire, la volonté se déterminerait aussitôt à l'exécuter; mais il s'est glissé un étrange divorce entre ces deux puissances de l'âme, divorce qui a rompu l'harmonie de leurs opérations. L'entendement a beau proposer, la volonté ne s'y rend plus; il a perdu l'empire que ses lumières lui donnaient sur elle; et, quoiqu'il reçoive une chose comme vraie, il ne la lui fait pas agréer comme bonne. Que dis-je, chrétiens auditeurs? Non-seulement l'entendement ne donne plus le branle à la volonté, mais, par le plus déplorable renversement qui puisse arriver dans la nature raisonnable, une faculté éclairée et intelligente se laisse secrètement mener par une faculté aveugle, et entre dans tous ses intérêts au préjudice de ses propres droits. Ceci une fois bien compris, il n'en faudrait pas davantage pour lever la difficulté que je me suis proposé à examiner dans cette première partie. Il est question de savoir d'où vient que, passionnés pour la vérité, nous avons cependant tant d'aversion pour elle. D'abord il semblerait qu'on ne peut raisonnablement rechercher l'origine d'une opposition si étrange, que dans l'égarement de

notre esprit; et cependant c'est dans le dérèglement de notre cœur qu'elle se trouve. Il en est lui seul la source. C'est de quoi nous conviendrons si nous nous consultons nous-mêmes; c'est ce que le monde, tout corrompu qu'il est, n'a pas laissé de reconnaître. Une de ses plaintes ordinaires, c'est que l'esprit se laisse presque toujours séduire par le cœur, et malheureusement pour nous il n'est que trop vrai. Quand le cœur est pris d'inclination pour quelque chose, pour un emploi, pour une charge, pour tout ce qu'il vous plaira, l'esprit se rend facilement à en concevoir de l'estime, à ne pas voir les désagréments qu'il y a, et à s'y figurer des avantages qu'il n'y a pas. S'il arrive au contraire que le cœur soit prévenu d'une forte aversion pour ces mêmes choses, l'esprit, avec le temps, se remplit de mépris pour elles, il en dissimule le bon, et il n'y découvre que le mauvais.

Mais c'est particulièrement dans l'affaire du salut que le cœur corrompt l'esprit, et que les jugements de l'un se règlent sur les sentiments de l'autre. Renfermons-nous, pour nous en convaincre, dans l'exemple de la vérité. La vérité brille d'une lumière si douce et si vive aux yeux de notre esprit, que notre esprit ne saurait résister à la vérité; aussitôt qu'elle se montre à lui, il faut nécessairement qu'il se rende à elle. Je dis, par exemple, que le tout est plus grand qu'une des parties qui le composent; je défie les plus stupides et les plus opiniâtres de me contester cette proposition; quelque bizarres que vous les conceviez, ils ne sauraient entrer dans un sentiment contraire. D'où vient donc qu'il y a d'autres vérités non-seulement aussi certaines, mais aussi évidentes, qu'on ne laisse pas avec tout cela de rejeter? La nature et la religion, car il est bon d'opposer exemple à exemple, nous disent qu'il ne faut rien faire aux autres, que nous ne voulussions en souffrir; et que ce que nous voudrions recevoir d'eux, il est juste qu'ils le reçoivent de nous. Voilà une vérité, je ne dis pas indubitable, mais sensible; elle n'est pas moins claire que le jour; avec tout cela, mille gens la contredisent; les grands accablent les petits, les plus forts oppriment les plus faibles; l'indigent est délaissé du riche, le misérable abandonné de l'heureux. Quoi! Messieurs, de deux vérités également sûres, également connues, l'une a tous les hommes pour approbateurs, l'autre en a une partie pour adversaires! A quoi attribuer un sort si différent? Est-ce à l'erreur de l'esprit qui voit l'une et qui ne voit pas l'autre? C'est que dans l'une le cœur s'intéresse, et que dans l'autre il ne s'intéresse pas. Comme il est fort indifférent à nos passions que le tout soit ou ne soit pas plus grand qu'une des parties qui le composent, et que la chose n'a nulle liaison avec leurs vues, cette vérité enlève notre consentement aussitôt qu'elle nous est proposée. Mais parce que l'oppression d'autrui flatte la corruption propre, et que le cœur y trouve son compte; parce que ce lui est une

ressource pour contenter ses passions, son avarice, son intempérance, sa malignité, son orgueil: c'est en vain que la vérité qui condamne cette injustice, brille comme le soleil, l'esprit la rejette parce que le cœur la désapprouve. Au reste, ne pensez pas que la passion se prenne grossièrement à séduire la raison dans ces sortes de rencontres: il n'y a rien de plus artificieux que les surprises qu'elle lui dresse. Et cette réflexion est d'un grand usage pour la pratique et pour les mœurs.

C'est une vérité sur laquelle la religion et la foi ne nous laissent point de doute, que l'homme en qualité de pécheur et de chrétien est obligé de se mortifier et de faire de dignes fruits de pénitence. Un prédicateur de l'Evangile l'annonce avec toute la force que son ministère exige à cet homme voluptueux, à cette femme mondaine: ils en demeurent convaincus l'un et l'autre et n'ont rien à répliquer. Si l'idée de cette vérité leur était toujours présente, si elle faisait chez eux une impression aussi vive qu'au moment qu'elle les a frappés, si pour la fortifier ils appelaient au secours les réflexions qui peuvent naître ou de l'horreur du péché, ou de la crainte de l'enfer, ou de l'espérance du paradis, la raison à la fin l'emporterait sur la passion; cet homme rougirait de ses débauches, et cette femme de sa mollesse. Quelle est donc l'industrie de l'amour-propre pour dégoûter l'esprit d'une vérité qui l'incommode? Par cet empire funeste que la volonté corrompue a pris sur l'entendement et qui lui donne le pouvoir de retirer son attention d'un objet pour l'appliquer à un autre, elle le détourne facilement de ces pensées importunes dont elle se sent blessée; elle le porte peu à peu ensuite à se remplir d'imaginations plus agréables. Le discours dont on a été touché finit, et d'autres discours lui succèdent; on retrouve l'occasion; quand cela n'est pas, on se retrouve soi-même; les sens emportent l'âme au dehors, les objets réveillent les habitudes, enfin l'on y succombe: et la vérité qui condamnait d'abord ces divertissements, s'obscurcit, s'évanouit et se perd. Voilà comme, sans le savoir, l'homme se joue de lui-même; voilà comme le charme funeste de ses passions l'enchantent, en lui substituant le mensonge qu'il n'aime pas, à la place de la vérité qu'il aime; voilà comme la cupidité, aveuglant les plus éclairés, les engage insensiblement dans son parti, jusqu'à les obliger souvent à chercher contre leurs propres lumières de nouvelles raisons pour approuver et pour soutenir ce qu'elle désire.

C'est donc uniquement dans nos passions qu'il faut chercher l'origine de l'opposition que nous avons pour la vérité. Elles empoisonnent notre cœur, ces passions funestes; notre cœur empoisonné gâte notre esprit par une contagion subtile, et notre esprit gâté s'égare dans ses jugements. De là vient que la vérité, si chère aux hommes dans les moindres choses, leur devient non-seulement indifférente, mais odieuse dans la

chose du monde qui les touche de plus près. Que de précautions, dites-moi, pour n'être point trompés dans les affaires temporelles ! Faut-il acheter une terre ? on prend toutes ses sûretés afin qu'il ne s'y glisse point de surprise. Veut-on traiter d'une charge ? il n'y a sortes de clauses qu'on ne mette dans le contrat. Le cœur que l'amour-propre intéresse en ces sortes d'occasions force l'esprit d'appliquer toutes ses lumières pour éviter jusqu'à l'apparence de l'erreur. Je le pardonne si l'on veut ; mais ce que je ne puis pardonner, c'est que quand il est question de perdre ou de gagner le ciel, de sauver ou de damner son âme, de voir ce qu'il est à propos de faire ou de ne pas faire, bien loin de prendre des mesures et d'appliquer nos lumières pour découvrir les pièges qu'on nous dresse, nous aidons nous-mêmes à nous tromper, parce que notre cœur, à qui ces grandes vérités de la religion sont devenues insupportables, dans l'impossibilité où il serait de les accommoder avec ses passions, détourne notre esprit ailleurs, et l'empêche, par cent amusements divers, de voir les choses dans leur jour.

Sur cela, Messieurs, faisons une réflexion importante. C'est un grand malheur pour l'homme de ne pas connaître la vérité ; le malheur est encore plus grand de la connaître et de ne la pas suivre : mais la connaître et la haïr, c'est le comble de tous les malheurs. Cependant ce malheur, tout effroyable qu'il est, la moindre passion suffit pour nous y jeter. Trouvez-moi les plus beaux génies enrichis des plus belles lumières ; une petite vapeur qui s'élève du limon de leur chair est capable de donner une autre face aux vérités les plus évidentes, et ensuite de leur en inspirer de l'aversion et du dégoût. On s'étonne dans le monde de rencontrer quelquefois certains travers dans la conduite des hommes les plus éclairés, de voir qu'avec tant de lumières il y a tant d'égarements, que l'action s'accorde si peu chez eux avec la connaissance : il y a lieu d'en être surpris. Mais avec tout cela il ne faut qu'un plaisir ou qu'un intérêt, une envie ou une jalousie, pour causer un renversement si étrange. Avec quelle attention devons-nous donc nous observer nous-mêmes ; avec quelle défiance faut-il se tenir en garde contre les surprises de l'amour-propre, quelle crainte de laisser prendre chez nous le moindre empire aux passions, quel soin de résister aux premières impressions qu'elles peuvent faire ? Mais parce que tous nos efforts seront inutiles sans le secours de la grâce, tant nous sommes faibles et corrompus, disons à Dieu tous les jours avec le roi-prophète : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (Psal. L, 12). Créez en moi, Seigneur, un cœur pur, et donnez-moi un esprit droit. L'admirable prière ! et qu'elle est à remarquer ! Il demande à Dieu un cœur pur, et ensuite un esprit droit, parce que la droiture de l'esprit dépend de la pureté du cœur. Ainsi, avant toutes choses,

commencez, s'il vous plaît, mon Dieu, par m'ôter mes passions, mes préventions, mes intérêts, afin que mon cœur, purifié de cette corruption secrète, j'entre dans cette droiture d'esprit qui cherche sincèrement la vérité, et qui ne s'en départ jamais, lors même qu'elle choque ses inclinations. Voilà ce qui nous rend la vérité odieuse : encore serait-ce quelque chose si nous nous contentions de la haïr. Mais le mal est que nous allons jusqu'à lui faire la guerre ; c'est ce que j'ai appelé la vérité combattue, et ce sera mon second point.

SECOND POINT.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de cette question fameuse qui est traitée si au long dans un des livres d'Esdras. On proposa à la cour de Perse laquelle de toutes les choses du monde avait le plus de pouvoir. Comme l'affaire était difficile, les sentiments sur cela furent partagés. Quelques-uns furent assez grossiers pour soutenir que rien n'était comparable à la force du vin, qui donne de l'esprit au plus stupide et du cœur au plus lâche ; d'autres se déclarèrent en faveur de l'autorité des rois, sous laquelle on voit plier toutes les autres puissances. Il y en eut qui donnèrent le prix à cette passion impérieuse dont les attraits ont fait de tout temps tant de ravages dans le monde. Mais enfin après avoir entendu plaider la cause de la vérité, tout le monde y tendit les mains, et l'on convint que rien ne pouvait le lui disputer en matière de force. En effet, Messieurs, quelque grand que soit le pouvoir des choses qu'on mit les premières sur les rangs, il est de peu de durée, quelques années le voient se dissiper ; au lieu que la vérité n'est point sujette à la tyrannie des temps ; rien ne la change, rien ne l'altère, toujours ancienne et toujours nouvelle, sa durée est éternelle. Donnez aux autres choses tant de pouvoir qu'il vous plaira ; beaucoup de gens s'en sont défendus et n'y ont pas succombé. Mais pour la vérité, elle ne reconnaît point de bornes dans sa puissance, elle fait justice aux grands aussi bien qu'aux petits, personne ne lui échappe, son empire est universel.

Cependant, Messieurs, le croiriez-vous ? la vérité, toute puissante qu'elle est, ne rencontre à chaque pas que de la résistance, et le père du mensonge, son irréconciliable ennemi, lui fait la guerre en cent façons. J'en remarque deux entre autres à quoi il s'est particulièrement attaché, l'artifice et la violence, deux voies également favorables à nos passions, mais mortelles à la vérité. L'artifice est de plus d'une sorte, et je vous prie, Messieurs, de vouloir bien en observer avec moi les caractères différents ; car j'espère que vous y trouverez à vous édifier et à vous instruire. Comme du temps de l'Eglise naissante le démon employa avec succès la fausse sagesse du siècle pour décrier, par la bouche et par la plume des philosophes, la doctrine que le Sauveur avait publiée sous ce prétexte plausible qu'elle en-

seignait des choses absurdes qui choquaient toutes les lumières de la raison et qui contredisaient tous les sentiments de la nature, il n'a rien oublié, même depuis le renversement de l'idolâtrie, pour entretenir cet esprit d'irrégion parmi les hommes, et pour en répandre le venin jusque dans le sein des fidèles. De là s'est formée cette école d'impieété qui a trouvé des sectateurs et même des sectatrices dans tous les pays et dans tous les siècles; de là s'est perpétué le libertinage de la créance, pour autoriser celui des mœurs; de là ces maximes monstrueuses qui renversent tout et qui ne respectent rien. Car avec un peu d'esprit et beaucoup de hardiesse on se met en possession de donner un air ridicule à tout ce qu'il y a de plus sacré, et de révoquer en doute tout ce qu'il y a de plus constant. Sur ce pied, ce qui s'appelle l'Écriture passerait volontiers pour supposition, les miracles pour des fables, les prophéties pour des visions, les mystères pour des impostures, les sacrements pour des illusions. Que vous dirai-je ? de la spéculation passant à la pratique, on épargne encore moins les règles de celle-ci que les dogmes de celle-là. La morale n'est qu'une grave rêverie, la conscience qu'une terreur panique, les bonnes mœurs que des coutumes autorisées par le consentement des faibles, les vertus que des noms plausibles sous lesquels on a consacré le joug qu'on a voulu imposer à la liberté de l'esprit humain, pour le rendre misérable par les règles. Si je vous propose ces sentiments, Messieurs, je suis bien éloigné de vous en croire capables; et je ne doute pas qu'ils ne vous donnent de l'horreur; et même plutôt à Dieu qu'on pût me reprocher que je me forme sur cela des monstres à combattre, plutôt à Dieu que ces chimères ne subsistassent que dans mon esprit! Mais il ne faut pas être beaucoup du monde pour savoir qu'il s'y trouve des gens de ce caractère, et que, quand ils l'osent, c'est là leur air de dogmatiser. Ce qu'il y a même de déplorable, c'est que si l'on n'entre pas tout à fait dans leurs sentiments, leur esprit divertit et l'on aime leur personne. Combien de libertins à qui les meilleures maisons sont ouvertes? On les souhaite dans les compagnies, tout au moins on les y souffre. Leurs profanations y passent pour ingénieuses, et c'est ne savoir pas vivre que de s'en offenser. Mais laissant à elle-même cette sagesse insensée, qui ne s'étudie qu'à détruire la foi par la raison, au lieu de faire servir les lumières de la raison à l'affermissement de la foi, venons à des gens d'une autre trempe, ennemis moins déclarés de la vérité, et qui prennent plus de détours pour la combattre. Je place d'abord en ce rang ceux qui ne la combattent, pour le dire ainsi, qu'en fuyant, ce qui arrive en plusieurs manières. Tels sont en premier lieu ces aveugles volontaires qui, bien loin de chercher les occasions de s'instruire, se cantonnent, si j'ose le dire ainsi, dans les ténèbres de leur ignorance; évitent les lectures et les entretiens qui pourraient leur faire voir clair, et

qui, pour me servir de l'expression du prophète (*Psal. XXXV, 4*), ne veulent pas apprendre leurs devoirs, de peur d'être forcés par cette évidence à les remplir malgré eux. Ainsi un voluptueux se dissimule tous les jours à lui-même ce que l'Évangile lui dit sur la nécessité de marcher par la voie étroite, et pour se maintenir tranquillement dans la possession de ses plaisirs affecte d'ignorer ce qui pouvait le détromper. Ainsi tel qui a manié certaines affaires délicates, tel autre qui a passé par divers emplois dans la robe, s'ils voulaient tant soit peu approfondir leur conduite, ils y trouveraient facilement bien des injustices à réparer, bien des restitutions à faire. Mais pour s'en épargner le chagrin et l'embarras, ils sont bien aises de fermer les yeux sur tout cela et fuient même ce qui pourrait les aider à les ouvrir. Combien de gens qui mettent toute leur étude à s'éviter eux-mêmes, à se tenir tout le jour hors de chez eux par des distractions recherchées, pour n'entendre point la voix de la vérité, qui leur parlerait malgré eux par le témoignage de leur conscience? Combien d'autres qui négligent, ou plutôt qui redoutent de savoir si certains engagements ou d'affaires, ou d'amitié, ou d'intrigues, ne sont point criminels? combien enfin qui se licencient impunément à mille sortes d'excès, sous prétexte que le monde les autorise, sans vouloir examiner si la vérité les approuve. Je me rendrais importun, si je voulais vous représenter dans un détail plus exact toutes les voies différentes que cet artifice prend pour faire la guerre à la vérité, et j'aime mieux vous en découvrir un autre, qui enchérit encore sur ce que vous venez d'entendre. Cela s'appelle dans le langage d'Isaïe donner aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres (*Isai., V, 20*). C'est un grand crime, dit saint Jérôme, en expliquant ces paroles, de changer le mal en bien; mais le crime est plus grand encore de changer le bien en mal. On change le mal en bien, quand on veut faire passer les vices pour les vertus et l'on change le bien en mal quand on veut faire passer les vertus pour des vices. Or le premier degré du dérèglement de l'homme est de prétendre que le mal est bien, par exemple d'appeler la vengeance justice, l'avarice économie, un luxe monstrueux bienséance, une passion dérégée amitié. Mais l'homme, corrompu au point qu'il est, ne s'arrête pas à ce premier artifice, il va jusqu'à soutenir quelquefois que le bien est mal, et à vouloir charger la vérité du blâme qui n'est dû qu'à l'erreur. Ainsi lorsque les vérités qu'on annonce sont incommodes à ceux qui les écoutent, ils les feraient volontiers passer pour autant de mensonges, du moins la plupart croient leur faire un traitement favorable, quand ils ne les appellent que des vérités outrées et qu'il faut tempérer par quelques accommodements. Ainsi ces grandes maximes de renoncer à soi-même, de s'arracher un œil qui scandalise, de porter continuellement sa croix, d'oublier sincèrement

une injure, qu'un prédicateur les débite, bien loin de les respecter, lorsqu'on y est intéressé, pour ne rien dire de plus fort, on les regarde comme des paradoxes qui renversent toutes les lois et qui choquent le bon sens.

Reste encore un autre artifice que je ne puis oublier. C'est de décrier tantôt la doctrine par la considération de la personne, et tantôt la personne par la considération de la doctrine. Cet homme, dira-t-on, pratique-t-il ce qu'il enseigne? c'est son métier de nous intimider et le nôtre d'en rabattre. L'humeur de ces sortes de gens est d'exagérer les choses par des figures étudiées; car au fond, à juger de ses sentiments par ses actions, il ne croit pas le mal aussi terrible qu'il le dépeint. Que si dans la vie de ceux qui ont l'honneur d'être les organes de la vérité il ne se remarque pas de taches considérables, on prend d'autres mesures pour la rendre suspecte dans leur bouche: prenons le jeu pour exemple. Une personne a pour le jeu une passion démesurée, passion qui va jusqu'à la fureur; elle y donne tous les jours des temps infinis, elle y risque des sommes monstrueuses. Un mari ne le souffre que parce qu'il ne peut l'empêcher. Cela jette un domestique dans des désordres visibles et sans nombre. Qu'un fidèle dispensateur de la parole de Dieu élève sa voix contre ces excès, qu'il en fasse une sévère censure, on ne manquera pas de dire qu'il y a en cela plus de zèle que de savoir; que ce prédicateur est un bon homme qui n'a jamais vu que son cabinet et ses livres, qui n'a pas l'usage du monde, et à qui par conséquent il n'appartient pas de condamner ce qu'il ne peut pas connaître. Voilà une partie des artifices que nos passions emploient pour combattre la vérité, et par le peu que j'en ai dit, vous pouvez aisément conjecturer tout ce que j'aurais à en dire.

Mais lorsque ces ruses ne leur réussissent pas, elles ont recours à la force, ou pour lier entièrement les mains à la vérité, ou du moins pour en arrêter les effets: réflexions importantes, mais que je ne toucherai qu'en passant, parce que la première m'a emporté trop de temps. Vous observerez donc, s'il vous plaît, d'abord, que cette violence peut prendre des voies différentes aussi bien que l'artifice pour opprimer la vérité. Qui ne sait premièrement qu'il en a coûté autrefois la liberté et la vie à de grands hommes pour avoir soutenu ses intérêts? Isaïe, Jérémie, Michée, Jean-Baptiste, tant d'autres en seront à la postérité de redoutables monuments. Ce fut cette même raison qui arma aussi les Juifs contre Jésus-Christ: ils ne s'en prirent à sa vie que parce qu'ils en voulaient à sa doctrine. Si le paganisme dans la suite s'est soulevé avec une fureur si implacable contre l'Eglise naissante, si l'hérésie a mis tant de fois le fer et le feu en tant de mains, contre qui tous ces efforts? contre la vérité de l'Evangile. La vérité n'a rien à craindre d'une pareille violence parmi nous: la gloire en soit-elle rendue à qui

elle appartient. Mais n'y aurait-il point quelque autre sorte de violence que la vérité eût à souffrir de la part de nos passions, et qui lui fût aussi fâcheuse? L'Apôtre se plaint que de son temps il y en avait qui retenaient la vérité comme captive par la plus grande de toutes les injustices (*Rom.*, I, 18). Or, telle est encore la destinée de la vérité dans nos jours chez la plupart des chrétiens, et voilà où elle en est réduite. Quelque opposition que les hommes puissent avoir pour la vérité de la religion, elle s'ouvre encore assez souvent un passage jusqu'à leur esprit, malgré leurs détours et leurs fuites. Une conversation, une lecture, et, sans parler des autres voies, cette chaire d'où elle rend si publiquement ses oracles et qui a l'honneur de s'appeler la chaire de vérité, force quelquefois les plus opiniâtres à la recevoir et à lui donner les mains. Mais, au bout du compte, tout ce que gagne pour l'ordinaire la vérité le plus fortement annoncée, c'est de faire admirer l'éloquence de celui qui l'annonce, sans que celui qui l'admire change pour cela de mœurs. Triste et stérile fruit de nos peines, juste et légitime sujet de notre douleur! car à peine la vérité se montre-t-elle à notre esprit, que nos passions alarmées de sa présence se soulèvent en même temps contre elle, l'assiègent, si j'ose le dire ainsi, l'arrêtent et la renferment dans cette partie supérieure de l'âme, où elles la tiennent comme prisonnière. Dans cette situation, je la regarde comme un capitaine qui se trouve investi sur une éminence par des troupes ennemies. De là il voit qu'on achève de tailler ses troupes dans la plaine, par le mauvais ordre avec lequel elles combattent. Il voudrait bien y remédier: tantôt il fait signe à ses gens de la main, tantôt il crie pour les rallier. Mais et la distance des lieux, et le tumulte des armes empêchent qu'on n'en profite. Voilà à peu près l'état où se trouve la vérité au milieu de nos passions qui la serrent de toutes parts. Malgré la violence qu'elles lui font, elle découvre encore assez que tout est chez nous en désordre, et elle voudrait y apporter du remède: elle voit que l'avarice tyrannise l'un, que l'envie déchire l'autre; que l'ambition gâte cet homme, que le monde perd cette femme: elle le voit, elle les en avertit, elle les en reprend; mais tout cela inutilement. Qu'elle exhorte, qu'elle menace, qu'elle prie; c'est une captive entre les mains de nos passions, qui n'a pas l'autorité de se faire obéir. Et si nous ne lui fermons pas la bouche, du moins nous lui lions les mains: *Qui veritatem Dei in injustitia delinunt*. Ah! Messieurs, quelle violence! qu'elle est rude à la vérité qui la souffre! mais aussi qu'elle est funeste au chrétien qui la fait. Car vous allez voir combien il est dangereux de résister à la vérité, par la punition qu'elle fait sentir à ceux qui lui résistent: c'est ce que j'ai appelé la vérité vengée de nos passions, et ce qui me reste à expliquer dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Saint Augustin a, ce me semble, parfaitement bien remarqué par quelle voie la vérité se venge de nos passions. Je vous disais dès l'entrée de ce discours après ce grand docteur que, ne voulant pas être trompés, nous aimons la vérité quand elle se découvre à nous, et que voulant cependant tromper, nous la haïssons quand elle nous découvre aux autres. Mais qu'arrive-t-il pour l'ordinaire? tout le contraire de notre prétention, Dieu par un juste châtement permettant que d'un côté la vérité nous demeure inconnue, quoique nous paraissions la vouloir connaître, et que de l'autre elle nous fasse connaître pour ce que nous sommes, quoique nous n'oublions rien pour demeurer inconnus. Or je ne crois pas que la vérité puisse tirer de nos passions une vengeance plus terrible, qu'en l'une ou en l'autre de ces deux manières. Car, pour commencer par celle-là, quel malheur plus redoutable à l'homme que de demeurer dans l'erreur sur des choses où il est mortel pour lui de prendre le change? Cependant c'est par là d'ordinaire que la vérité se venge. Écoutez comme l'Apôtre s'en explique aux Thessaloniciens : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio* (II Thessal., II, 40). Parce que les hommes n'auront pas voulu recevoir la vérité avec amour, pour se sauver à la faveur de ses lumières, Dieu leur enverra un esprit d'erreur, afin qu'ils ajoutent foi au mensonge. Avez-vous bien compris, Messieurs, la force de ces paroles? Je sais bien que de saints docteurs, les interprétant à la lettre, disent que cette menace tombe en particulier sur les Juifs, à qui Dieu enverra l'Antechrist, cet esprit d'erreur qui les séduira par ses prestiges, pour les punir de ce que leurs pères n'auront pas voulu recevoir son Fils, lorsque tout déposait d'une manière si invincible qu'il était le véritable Messie. Mais je ne m'éloignerai point du sens de l'Apôtre, si je dis que Dieu, pour venger sur les chrétiens la résistance opiniâtre avec laquelle ils combattent la vérité, permet qu'ils tombent à la fin dans le piège de l'erreur, et qu'ils en demeurent la proie. D'abord il n'est pas mal aisé de reconnaître que Dieu a exercé ce jugement de rigueur sur les auteurs et sur les partisans des hérésies et des schismes. Pour avoir voulu pointiller sur les matières de la foi, pour avoir violé l'amour de la vérité par leurs mauvaises chicaneries, ces esprits orgueilleux sont tombés dans un abîme de ténèbres, où le mensonge s'est joué d'eux. Car voyez, je vous prie, dans quelles extravagances ont donné peu à peu des hommes qui d'ailleurs ne manquaient ni de savoir ni de génie. Après avoir abjuré la foi, il semble qu'ils aient renoncé à la raison, tant la plupart d'entre eux se sont insensiblement engagés à soutenir des opinions ridicules : jusque-là, Messieurs, permettez-moi cette petite digression, jusque-là qu'il paraît d'abord incroyable que

des rêveries absurdes et des impostures grossières, telles qu'on en trouvait autrefois parmi les manichéens, et qu'il s'en voit encore aujourd'hui dans le mahométisme, aient jamais pu s'attirer un si grand nombre de sectateurs, sans être appuyées ni sur le témoignage d'aucun miracle, ni par l'éclat d'aucune vertu ; pendant que le Sauveur et ses disciples ont eu tant de peine à faire recevoir une doctrine toute divine, lors même qu'ils la confirmaient par des prodiges inouis et par une vie plus qu'humaine. Mais cela même, à le bien prendre, est une preuve solide de ce que j'avais à prouver : que comme nous combattons la vérité en la fuyant, elle nous fuit à son tour pour se venger de nous ; et que quand une fois ce divin soleil s'est retiré, nous demeurons dans une nuit profonde, où nous faisons autant de faux pas que de démarches, et dont les ténèbres croissent à proportion que nous y avançons.

Pour vous en convaincre encore mieux, me sera-t-il permis de vous faire faire une réflexion sur les révolutions qui arrivèrent au siècle passé? D'abord Luther ne se déclara que contre l'abus des indulgences, de l'abus il s'attaqua à la substance même de la chose. Après cela il passa à nier le purgatoire, puis à condamner la prière pour les morts : ensuite il rejeta les livres de l'Écriture qui étaient contraires à ses visions ; enfin le pape l'ayant déclaré hérétique, lui, de son autorité privée, traita le pape d'Antechrist. Le même progrès se pourrait observer dans une infinité de libertins, dont le sort n'est pas moins déplorable, quoique leur apostasie ne soit pas si déclarée. La vérité de la religion leur étant devenue odieuse, parce qu'ils l'ont trouvée contraire à l'orgueil de leur esprit et au dérèglement de leur cœur, d'abord ils n'ont pas été fâchés d'en douter ; ensuite ils se sont étudiés à se fortifier dans leurs doutes. Là des moindres apparences ils se sont fait des convictions ; ici ils ont trouvé de la contradiction et de l'impossibilité. Toutes les raisons imaginables pour combattre cette vérité si respectable, ils les ont recherchées avec soin, et amplifiées malignement. La vérité de son côté s'est dérobée peu à peu à leurs yeux ; enfin qu'est-il arrivé? Cent maximes aussi extravagantes qu'impies font leur religion ; ou plutôt ils n'ont point de religion ; ou bien enfin s'ils en ont, ce n'est que parce qu'il faut être de quelqu'une ; et ils sont tombés tout de bon dans une infidélité secrète, que de pures considérations de fortune ou de bienséance leur font tenir cachée sous un vain fantôme de foi. Mais sans en venir jusqu'à des excès de cette nature, qu'on prétendra peut-être être trop rares, hélas ! Messieurs, combien parmi ceux qui ont, je ne dis pas seulement des sentiments de religion, mais qui font même en leur manière profession de piété, combien y en a-t-il qui se perdent en suivant des voies trompeuses, parce qu'elles paraissent sûres? Comme la sévérité des maximes de l'Évangile paraît insupportable à la plupart

des gens du monde, et particulièrement du grand monde, on tâche de l'adoucir par mille tempéraments, toutes inventions de l'esprit de mensonge. Dieu, qui le voit et qui s'en irrite, permet que la vérité ainsi mal-traitée se dérobe aux yeux de ces chrétiens de mauvaise foi; et que dans cette situation, se faisant des règles de conscience à leur mode, ils se croient dans le chemin du salut, lorsqu'ils sont dans celui de la perdition. Un homme, avant que la passion lui eût ensorcelé les yeux, voyait bien que certaine affaire était infailliblement une usure dans toutes les règles, que cette autre ne pouvait passer que pour une simonie manifeste; mais dans la suite l'avarice ou l'ambition l'ayant adroitement gagné, jusqu'à tirer de lui un consentement de risquer la chose, toutes les lumières qui la lui faisaient voir dans son jour s'éclipsent. Il la trouvait auparavant visiblement criminelle, il ne la trouve pas seulement douteuse. Ainsi abandonné de la vérité, et aveuglé par les ténèbres que sa cupidité a répandues autour de lui, il se détermine sans scrupule à ce qui lui faisait peur; il l'accomode tranquillement avec des pratiques de dévotion; il l'allie avec la fréquentation des sacrements, et se croit fort en sûreté lorsqu'il est sur le bord de sa ruine. Une âme mondaine a du penchant pour les vains plaisirs de la vie, et ce penchant est si violent qu'il l'emporte à quelque prix que ce soit, elle veut se satisfaire. Cependant, s'il faut l'en croire, elle veut aussi se sauver. La moindre pensée de l'enfer lui donnant de mortelles alarmes, la conscience chez elle le dispute quelque temps avec la passion; mais comme la passion est la plus forte, elle l'emporte à la fin; et pour calmer sa conscience elle vient avec le temps jusqu'à se persuader qu'ayant de la qualité et du bien, elle peut vivre dans le faste et dans la mollesse. Si dans les premières démarches cette âme avait voulu prendre la vérité pour guide et en écouter les avis, elle aurait renoncé aux attraits de cette vie superbe et voluptueuse. Mais parce que cent fois elle lui a tourné le dos pour contenter ses désirs, à la fin la vérité si souvent délaissée la délaisse à son tour.

Voilà donc une âme séduite qui donne à tout et qui n'appréhende plus rien, qui s'égare et qui regarde ses égarements comme choses innocentes, ou indifférentes pour le moins. Sont-ce des plaisirs qu'elle se propose de prendre? Elle les prend sans scrupule, et s'y nourrit sans remords; elle s'approche des autels sans s'en accuser; si elle s'en accuse, c'est sans se corriger; et contente sur tout cela d'elle-même, son sort est d'autant plus déplorable, qu'elle n'en sent point le malheur. Il arrive même quelquefois, ce qui est le comble et le sceau de la colère de Dieu sur l'homme, que ces gens qui sont le plus ingénieux à s'abuser eux-mêmes en trouvent effectivement d'autres qui aident à les tromper, et qui achèvent de leur tourner l'esprit. Nous en avons un exemple fameux et mémorable dans l'Ecri-

ture. Vous savez la sainte horreur avec laquelle un prophète du Dieu vivant parla autrefois à un des plus méchants princes qui régna jamais sur Israël. *J'ai vu le Seigneur, lui dit-il, et toutes les légions de l'armée céleste qui environnaient le trône sur lequel il était assis; et comme il a demandé si quelqu'un ne pourrait point tromper le roi de Samarie, un des ministres de sa colère a répondu qu'un secret infaillible pour y réussir était de mettre l'esprit de mensonge dans la bouche des prophètes que ce prince consultait* (III Reg., XXII). En effet, Messieurs, la chose arriva. Achab, c'était le nom de ce mauvais prince, déçu par les organes de Satan et flatté par leurs promesses, s'engagea dans une guerre où il périt malheureusement, quoiqu'ils lui en eussent fait espérer une favorable issue. Or la raison pourquoi Dieu permit qu'Achab trouvât des séducteurs qui le trompèrent, c'est parce que dans la disposition où il était il cherchait à être trompé; et que déterminé à faire la guerre, soit que Dieu l'en avouât, ou non, il n'avait recours à ses oracles que par cérémonie, et pour s'en faire autoriser, s'il pouvait, dans une affaire déjà résolue. Ainsi pour le punir de ce qu'il fuyait ceux qui pouvaient lui donner des avis salutaires, Dieu lui laissa suivre des avis pernicieux. Justice de mon Dieu, que le nombre de ceux que vous traitez de la sorte est grand, mais que ce traitement est terrible!

On hait la vérité, parce qu'elle est importune à la nature qu'on veut satisfaire; et Dieu dans sa colère fait prendre son visage à l'erreur, et la substitue à sa place. Vous faites servir volontiers les choses saintes de matières à vos railleries; et y a mille pratiques dans la religion sur quoi vous vous donnez la liberté de gloser. Que devez-vous appréhender? Dieu vous suscitera un libertin de profession qui achèvera de vous empoisonner et de vous perdre. Vous regardez une mère comme une pédagogue fâcheuse, ses avis sont selon vous des critiques déraisonnables, contre lesquelles vous vous révoltez à toute heure, pour vous mettre plus au large; prenez garde que Dieu ne vous dresse un piège dans cette compagnie dont vous écoutez si volontiers les maximes, et qu'elle ne soit pour vous un ange de Satan qui vous corrompe entièrement le cœur. Vous quittez ce confesseur, parce que vous le trouvez trop exact et trop rigide, ses lumières et son zèle ne vous accommodent pas. Vous tomberez entre les mains d'un autre, dont l'ignorance grossière ou la molle complaisance applaudissant à vos désordres, ou pour le moins les tolérant, le damnera avec vous et vous damnera avec lui. Car voilà comme la vérité se venge par les armes du mensonge. Elle fait de la vie une illusion continuelle. On croit se porter bien, et l'on est mortellement malade: on croit prendre le bon parti, et l'on choisit le plus mauvais. Toute la vie se passe souvent dans ce songe, ou plutôt dans cet enchantement; et il n'y aura qu'à la mort où, le charme venant à se rompre, on commencera à voir les choses

avec une surprise qui ne saurait s'expliquer. Alors, Messieurs, viendra cette autre espèce de vengeance dont je vous parlais tantôt après saint Augustin. L'homme n'affecte rien tant, par une double hypocrisie, que de se cacher et à ses yeux et aux yeux des autres : à ses yeux, pour éviter les reproches de sa conscience ; aux yeux des autres, pour s'épargner le blâme de la renommée. Mais, malgré toutes ses fuites, la vérité le fera connaître un jour et à lui-même et aux autres hommes : il verra ses égarements et on les lui reprochera. Quelle rage alors, et quel désespoir ! Que de regrets et que de plaintes ! Isaïe en fait une peinture touchante : *Hélas ! nous qui nous piquions de tant d'esprit et de tant de suffisance, qui traitions la conduite des autres de simplicité et de crédulité, il se trouve donc qu'à la fin nous avons été nous-mêmes des aveugles, et que toute notre vie nous avons marché à tâtons, comme si nous avions été sans yeux. Gémissons donc maintenant comme des colombes, ou plutôt rugissons comme des lions, puisque nos erreurs nous sont connues et que nos iniquités portent témoignage contre nous (Isai., LIX, 11).* Mais par malheur il sera trop tard. Ces gémissements seront pour lors inutiles, et ces rugissements infructueux ; nous aurons outragé la vérité, et la vérité nous insultera. *Peccator videbit et irascetur (Psalm. CXI, 10).* Le pécheur alors verra ce qu'il ne veut pas voir à cette heure. Mais au lieu qu'il le pourrait voir maintenant pour sa consolation, il ne le verra que pour son désespoir ; cette vue de la vérité devant faire éternellement ce ver intérieur et impitoyable, qui le déchirera toujours sans se relâcher un moment. *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : desiderium peccatorum peribit (Ibid.).*

Prévenons donc ce moment fatal, et disons avec le prophète : *Dirige me in veritate tua et doce me (Psalm. XXIV, 5)* : Que votre vérité, Seigneur, me serve de guide et de maître : de guide pour me conduire, de maître pour m'enseigner : que je suive fidèlement ce guide au milieu de tous les préceptes dont ma route est entrecoupée ; que j'écoute attentivement ce maître, quelque fâcheuses que ses leçons paraissent à la corruption de mon cœur. C'est votre vérité, Seigneur, qui me parle tous les jours dans vos divines Écritures expliquées par vos ministres ; donnez-moi donc pour elle de la docilité et de la soumission. C'est elle qui me presse encore de temps en temps par les salutaires remords d'une conscience troublée ; ne permettez pas que je m'y rende ni sourd, ni rebelle. Puisse-t-elle me découvrir par là moi-même à moi-même, malgré toutes mes répugnances, afin qu'il ne s'y trouve rien qui ait un jour de quoi me surprendre et de quoi me faire rougir ! Puisse-t-elle par avance se venger ainsi de moi, quoi qu'il puisse m'en coûter, troubles, remords, inquiétudes ; afin que, satisfait des peines que j'aurai acceptées, je n'aie plus rien à attendre d'elle que des récompenses ; et qu'ainsi après avoir passé

entre les mains de cette vérité qui reprend dans le temps, je puisse arriver à la contemplation de la même vérité qui brille dans l'éternité. C'est le bonheur que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA PASSION.

De la pécheresse.

Vides hanc mulierem ?

Voyez-vous cette femme (Luc., VII, 44) ?

Madeleine est un grand spectacle : c'est avec raison que Jésus-Christ nous convie d'y porter et d'y arrêter nos regards. Car en effet quel spectacle plus digne de notre attention et de notre étonnement, que de voir la terre devenir un ciel, le démon se transformer en ange, une femme passer tout d'un coup de l'extrémité du vice au comble de la vertu ? D'où peuvent venir en un instant tant de lumières dans un esprit obscurci par les enchantements du péché, et rempli des folles erreurs du monde ? D'où naît un déluge de larmes si prodigieux dans un cœur plus endurci que les rochers et plus aride que le sable ? D'où viennent tant de vertus, une foi si vive, une charité si ardente, une humilité si profonde, une confiance si ferme, un si grand mépris du monde, un si étrange oubli de soi-même dans une âme où le péché comme un feu dévorant avait fait jusqu'alors un si effroyable dégât ? Que le plus saint des rois ou le plus grand des apôtres aient laissé à la postérité d'augustes monuments de leur pénitence, je n'en suis pas surpris ! les communications particulières que ces grandes âmes avaient eues avec Dieu avant leur chute, les faveurs qu'ils en avaient reçues, le souvenir de ces bienfaits, la vue de leur ingratitude, c'étaient-là d'assez puissants aiguillons pour les relever. Mais qu'une femme qui n'avait jusqu'alors ni connu, ni servi d'autre Dieu qu'elle-même, donne des démonstrations et si publiques et si touchantes d'un cœur changé et repentant, c'est ce que l'œil n'avait point vu, c'est ce que l'oreille n'avait point ouï, c'est ce que l'esprit de l'homme a de la peine à comprendre.

Cependant, chrétiens, ce spectacle, tout merveilleux qu'il est, de quelque côté qu'on le regarde, l'Evangile nous le propose moins aujourd'hui, pour exciter dans nos esprits une admiration stérile, que pour servir de modèle à notre imitation. C'est dans cette vue que le Fils de Dieu vous demande par ma bouche : *Vides hanc mulierem ?* La voyez-vous, cette femme ? Voyez-vous son amour et sa douleur dans ses soupirs et dans ses pleurs ? voyez-vous sa résolution à tout oser et son courage à ne rien craindre ? voyez-vous comme dans ses larmes elle éteint le feu de ses passions et lave les ordures de ses crimes ? voyez-vous comme elle adore ce qu'elle avait foulé aux pieds, et foule aux pieds ce qu'elle avait adoré ?

Allez, et faites-vous une loi de son exemple, après quoi j'oserai dire de ce spectacle

qu'il est de la nature de celui dont le grand Apôtre a parlé et qu'il est proposé tout à la fois pour les yeux du monde, des hommes et des anges (I Cor., IV, 9) : pour les yeux du monde, c'est-à-dire, des pécheurs ; pour les yeux des hommes, c'est-à-dire, des pénitents ; pour les yeux des anges, c'est-à-dire, des justes. *Vides hanc mulierem ?* Venez donc à ce spectacle, vous tous qui m'écoutez, spectacle de honte et de condamnation pour les pécheurs, c'est ma première partie : spectacle d'instruction et d'exemple pour les pénitents, c'est ma seconde partie : spectacle de jalousie et d'admiration pour les justes, ce sera la dernière. Venez, pécheurs, et voyez une pécheresse qui vous confond ; venez, pénitents, et voyez une pénitente qui vous instruit ; venez, justes, et voyez une amante qui vous surpasse. Ce sont-là comme les trois actes du spectacle que Madeleine vous propose. Mais pour en être les spectateurs avec édification, avec fruit, invoquons l'Esprit de grâce et de lumière par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a beaucoup de choses sur quoi la conduite de Madeleine est un sujet de condamnation pour les pécheurs, et le monde ne saurait jeter ses regards sur ces spectacles, qu'il n'y trouve sa confusion. Mais le premier objet qui doit se présenter à ses yeux, c'est, à mon sens, la vanité des choses dont il est le plus touché. De tous les obstacles qui s'opposent à l'affaire du salut, l'illusion que nous fait le monde est peut-être le plus fort. Esclaves des passions qui nous flattent, et séduits par leurs enchantements, nous nous faisons une grande idée du monde. Nous l'envisageons avec admiration, nous y tenons avec joie, ses divertissements nous occupent, son faste nous éblouit, il nous attire par ses richesses, il nous retient par ses plaisirs ; nous nous trouvons heureux avec lui, nous ne pouvons nous croire que malheureux sans lui, et dans cette prévention nous courons comme des furieux après la bagatelle et les amusements du siècle. Mais il me semble que rien ne devrait être plus efficace pour nous dessiller sur cela les yeux, pour nous faire rentrer dans nous-mêmes, et pour découvrir le néant des objets qui nous captivent, que l'exemple d'une âme mondaine qui foule aux pieds ces mêmes créatures dont elle a été idolâtre, par un sincère et prompt retour vers Dieu.

Que des philosophes autrefois se soient élevés contre les folies du monde, en déclarant contre elles dans la poussière de leurs écoles ; que de là ils aient invectivé contre les emportements d'une vie molle et licencieuse ; quoique la raison fût de leur côté, il est vrai pourtant que tous leurs discours ne faisaient guère d'impression sur les esprits, parce qu'on les prenait ou pour des tourbes qui voulaient se faire honneur de mépriser, par une sagesse affectée, ce qu'au fond ils estimaient, ou pour des es-

prits chagrins à qui le seul dépit faisait condamner, par une espèce de vengeance, des choses où ils ne pouvaient atteindre. Qu'un religieux nourri dans le cloître prêche une personne du monde sur la vanité de ses plaisirs et de ses ajustements, il est assez naturel de le regarder comme un bon homme, qui juge des choses par spéculation, sans en avoir fait l'expérience ; qui dit ce qu'il a médité, mais qui prendrait d'autres sentiments, s'il avait d'autres lumières, et qui, n'étant pas connaisseur, ne peut pas aussi être juge. Mais que dira le monde en se voyant confondu par ceux que de son côté il estime le plus, et qui du leur le connaissent le mieux lui-même ? Quelle cause de récusation pourra-t-il alléguer contre des juges à qui de droit il appartient de prononcer sur des choses dont ils ont fait un long usage et une habitude consommée ? Or c'est justement en ces termes que se trouve Madeleine. *Vides hanc mulierem ?* voyez-vous cette femme ? C'est une femme du grand monde, une femme du premier ordre. Sa beauté lui a acquis une foule d'adorateurs que sa jeunesse peut encore lui conserver ; sa vie qui n'a pas été trop réglée, lui a fait croire qu'elle pouvait se permettre tout ce qui pouvait lui plaire. Cependant elle s'est lassée du monde avant que le monde se soit lassé d'elle ; ce n'est point le monde qui la quitte, c'est-elle qui quitte le monde. Dans la saison des plaisirs, au milieu de leurs caresses, tout lui riant, tout lui applaudissant, elle fait avec le monde un divorce solennel.

Que veut dire, je vous prie, une démarche si extraordinaire ? Est-ce bizarrerie ? est-ce chagrin ? est-ce faiblesse ? est-ce inconséquence ? A juger sainement des choses, c'est une conviction sensible de la vanité du monde, et un reproche éternel à ceux qui en demeurent encore enfatués. Car n'est-ce pas en effet comme si elle leur disait : Que cherchez-vous, aveugles, dans les créatures ? Je n'y ai trouvé au fond que folie et que mensonge. Il y a peu de choses que j'aie refusées à mes sens, et pas une ne m'a contentée ; le monde a pu m'amuser, mais il n'a pu me satisfaire. Venez donc à ces pieds où vous me voyez prosternée ; c'est là après tout la meilleure part ; comme les plaisirs y sont sans crime, ils y sont sans amertume, et vous ne sauriez croire combien l'échange en est avantageux. Vous avez des commerces agréables dans le monde, j'y en ai eu comme vous ; vous y tenez par des engagements puissants, j'y ai tenu comme vous ; vous ne croyez pas que la séparation de ces objets qui vous captivent soit possible, je l'ai cru comme vous ; vous ne pensez pas que hors de là la vie soit supportable, je l'ai pensé comme vous. Avec tout cela, vous me voyez détrompée ; le charme qui m'ensorcelait s'est rompu ; il s'est fait jour pour moi ; le monde ne m'est plus rien, après m'avoir été tout ; plus j'en ai fait autrefois d'estime, et plus j'en ai maintenant de mépris. Si vous voulez m'en croire, moi, qui par tant de titres mérite d'en être crue, il est non-seu-

lement plus avantageux, mais même plus délicieux de servir Dieu que le monde; il n'y a qu'à prendre son parti sérieusement une bonne fois, et toutes les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes; la privation des plaisirs devient plus douce que leur possession, parce que Dieu remplit abondamment ce vide qu'ils ont laissé dans l'âme par des plaisirs infiniment plus purs. Ainsi parla dans la suite le grand Augustin quand, surpris de ce qui se passa dans son cœur au moment de sa conversion, il s'écria par un saint transport : *Ah ! Seigneur, que me fîtes-vous voir dans ce moment, ou que me fîtes-vous sentir ? Tout changea pour moi de face, et je me trouvais un homme nouveau transplanté tout d'un coup dans une nouvelle terre. Je perdais sans douleur ce que j'avais possédé avec tant de plaisir, ou plutôt je quittai avec un plaisir infini ce que je ne croyais pas pouvoir abandonner sans une douleur mortelle. Ces niaiseries du siècle dont je n'étais fait jusqu'alors une occupation sérieuse, que j'eus de joie de m'en voir désabusé ! Que vous les remplaçâtes avantageusement, ô mon Dieu, en me faisant éprouver, par une heureuse expérience, que vous êtes vous seul plus doux que tous les plaisirs, plus brillant que toutes les beautés, et plus grand que toutes les magnificences de la terre (Confess., lib. IX, c. 1) !*

Qui nous arrête donc, mes chers frères ? Jusqu'à quand tiendrons-nous pour le monde, malheureusement obstinés à l'aimer et à nous perdre ? Que n'essayons-nous une fois de nous tirer de ses fers ? En sommes-nous plus esclaves que Madeleine ? Le monde a-t-il pour nous des attraits qu'il n'ait pas eus pour elle ? Avons-nous pour le monde des penchants qu'elle n'ait pas eus pour lui ? Nos difficultés sont-elles plus insurmontables que les siennes ? Ses raisons ont-elles été d'une autre nature que les nôtres ? Ne voulons-nous donc point éprouver s'il est vrai, ce qu'on nous dit, que le joug du Seigneur est doux, et les apparences du monde trompeuses ? Tentez du moins, dit saint Bernard, instruisez-vous par vous-mêmes de ce que vous disent les autres ; après de si grands exemples expérimentez les choses, et l'onction de la grâce qui ne se sent que par l'expérience vous en fera goûter plus encore que je ne vous en promets.

Peut-être me direz-vous que c'est aussi votre dessein de rompre avec le monde ; que si vous vivez dans le sein de ses plaisirs, vous seriez bien fâchés d'y mourir ; que vous méditez tous les jours une sage et salutaire retraite, mais que le fruit n'est pas encore mûr ; qu'il faut laisser écouler le torrent de la jeunesse, et que le temps à votre tour vous jettera dans le port quand l'âge aura un peu calmé l'orage de vos passions. C'est une seconde illusion que j'appellerai l'illusion du temps : mais illusion que Madeleine confond encore plus puissamment que l'illusion du monde dont je viens de vous parler ; car la voyez-vous cette femme ? *Vides hanc mulierem ?* A peine commence-t-elle à entrevoir les choses au travers des ténèbres qui l'a-

veuglaient, qu'elle commence à agir ; le soleil de la grâce ne s'est pas plutôt levé pour elle, qu'elle met tout de bon la main à l'ouvrage de sa conversion. Au moment que Dieu lui parle, elle lui répond, non moins diligente à le suivre qu'il est prompt à l'appeler : *Ut cognovit.*

J'avoue que dans le cours ordinaire de la grâce les choses ne vont pas avec cette rapidité. Si Dieu de son côté livre de fortes attaques à une âme pour la retirer, le monde du sien ne manque pas de déployer beaucoup d'artifices pour la retenir. A la crainte des peines à venir il oppose la douceur des plaisirs présents ; autant que les attraits de la grâce l'ébranlent, autant la difficulté de l'entreprise l'étonne ; et si elle ne rompt pas absolument la chose, elle tâche de la reculer. Ainsi combattus et flottants parmi des vagues contraires qui nous poussent et nous repoussent, nous errons cependant au gré de nos passions comme un misérable vaisseau qui court risque de faire naufrage, en attendant qu'un coup inespéré le jette peut-être au port. Quand Dieu veut ramener à lui un pécheur de l'égarément où il s'est engagé par une longue suite de désordres, à s'en tenir à la méthode commune que sa sagesse a prescrite à sa bonté, il faut une longue suite de grâces. Comme le soleil attire peu à peu les vapeurs des eaux et les exhale dans la terre, comme il les élève dans l'air d'une manière imperceptible, et que là il les prépare insensiblement, jusqu'à ce qu'il s'en forme des nuages qu'il fait fondre en pluies ou éclater en tonnerres ; ainsi le soleil de la grâce travaille à diverses reprises au changement d'un pécheur. Dieu touche, Dieu appelle, Dieu attire successivement son cœur, aujourd'hui par un sentiment, demain par un autre. Tantôt le dégoût de la terre, tantôt la crainte de l'enfer, tantôt l'espérance du paradis y entrent. Il lui envoie une bonne pensée, il la fortifie d'une sainte résolution, jusqu'à ce qu'enfin ce cœur, élevé au-dessus de lui-même par la force des mouvements secrets qui le transportent, et échauffé par l'ardeur des inspirations qui l'embrasent, se fait entendre du ciel par le bruit de ses soupirs, et noie tous ses péchés dans un déluge de larmes.

Tel est l'ordre que Dieu garde communément dans l'économie du grand ouvrage de la justification du pécheur. Pour Madeleine, c'est autre chose ; par un miracle qui ne doit pas être tiré à conséquence, il lui ménage une de ces grâces de choix qu'il réserve dans les trésors de sa miséricorde pour les enfants de sa dilection ; ce qu'il partage aux autres, il le réunit en sa faveur, ou plutôt il le redouble ; et comme vous voyez qu'une masse de plomb n'est pas plutôt jetée dans un fourneau excessivement enflammé qu'elle s'y fond, il fait fondre en un instant le cœur endurci de cette pécheresse obstinée aux rayons de la grâce qui l'environnent, qui le pénètrent et qui le consomment.

Dieu use-t-il souvent de cette grande miséricorde ? je n'en sais rien. Pour qui sont des

coups si favorables ? je n'en sais rien. Sera-ce pour nous, y aurons-nous part ? je n'ensais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il nous a ouvert jusqu'ici assez libéralement les trésors de sa grâce pour me mettre en droit de vous reprocher de sa part que vous êtes des rebelles qui avez résisté cent fois à son esprit, et des ingrats qui ne savez pas répondre à ses bienfaits. Car je suis l'ennemi déclaré de ces gens qui, pour flatter leur lâcheté, oseraient quasi s'en prendre à la grâce ; et qui voulant justifier par le défaut de celle-ci la tiédeur de celle-là, prétendent se mettre à couvert en nous disant froidement : Ah ! si Dieu m'en faisait la grâce.... Je l'avoue, chrétiens auditeurs, vous ne pouvez rien sans la grâce, et Dieu ne vous la doit point ; mais de quoi vous plaiguez-vous ? ne l'avez-vous donc pas reçue abondamment cette grâce en recevant le baptême ? et si ce trésor depuis ce temps-là est péri entre vos mains, à qui pouvez-vous vous en prendre qu'à vous-mêmes ? Depuis que la raison victorieuse des ténèbres de l'enfance a pris chez vous les rênes de l'empire, combien de sacrements reçus ? mais combien de sacrements inutiles ? Combien d'inspirations pressantes ? mais combien d'inspirations étouffées ? Combien de grâces offertes ? mais combien de grâces rejetées ? Combien de moyens de salut ? mais combien de moyens négligés ? Egalement insensibles à la sévérité et à la douceur, de quelque côté que Dieu nous prenne, il ne trouve que résistance en nous ; qu'il menace, qu'il frappe, qu'il abatte un cœur obstiné ou par la terreur de ses jugements, ou par un revers de fortune, ou par quelque infirmité ; bien loin de céder à ces coups et de reconnaître la main qui ne nous blesse que pour nous guérir, ou nous nous révoltons ouvertement contre par nos emportements et par nos murmures, ou nous en éludons la force par des remises continuelles et par des délais affectés ; indociles à nous rendre et ingénieux à nous tromper. Que si Dieu nous parle d'un ton plus doux, sa voix n'est pas mieux écoutée ; lorsqu'il nous presse de revenir à lui par quelques-unes de ces sollicitations amoureuses si familières à la grâce, il en use à peu près comme une mère tendre et passionnée qui, voyant son enfant tombé à ses pieds, lui tend la main et lui dit d'un ton de mère qu'il se relève. Mais bien éloignés d'imiter cet enfant obéissant, qui se laisse emporter au secours que sa mère lui donne, nous sommes au contraire de ces esprits durs et mutins qui ne savent faire d'efforts que pour s'arracher d'entre les bras qui les soutiennent, et pour se roidir contre le secours qu'on leur offre. Ainsi, toujours aux prises avec Dieu, soit qu'il nous flatte ou qu'il nous menace, nous lui disputons partout l'empire de notre cœur ; et si nous ne lui en refusons pas absolument l'entrée, nous demandons du temps pour nous préparer à le lui rendre. Dans la santé nous attendons les attaques de la maladie, dans la maladie nous attendons le retour de la santé. Celui-ci promet qu'il travaillera au règle-

ment de sa vie quand il aura assuré l'établissement de sa fortune ; celle-là, qu'elle renoncera à ses vanités quand le mariage aura fixé ses inclinations ; presque tous enfin se défendent de la grâce qui les presse, et sous des prétextes divers ils éloignent toujours ce qui ne saurait jamais être terminé assez tôt. Mais, chrétiens qui m'écoutez, revenons à notre évangile : *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous cette femme qu'il vous représente aux pieds de Jésus ? *Ut cognovit* ; elle ne balance point, elle ne délibère point, le premier coup qui l'attaque l'emporte ; il n'y a pas un moment entre le combat et la victoire, un même instant la voit et pécheresse et pénitente. O le redoutable exemple pour le monde ! et par où se sauver de la condamnation qu'il porte de sa conduite ?

Madeleine est dans le crime (car pardonnez-moi, grande sainte, si pour confondre la lâcheté de tant de pécheurs, j'expose à leurs yeux dans toutes leurs circonstances des désordres que vous avez si glorieusement réparés), Madeleine est dans le crime ; son crime est de la nature de ceux dont les engagements sont plus forts et le retour plus rare ; elle y est par profession, et une profession déclarée : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*. C'était une pécheresse, et, ce qui est plus encore, une pécheresse connue pour telle. Il ne lui reste plus rien à ménager, ni pudeur ni réputation ; ces deux freins les plus forts pour arrêter les emportements d'une personne de son sexe sont rompus ; ces deux voix les plus puissantes pour la rappeler sont muettes, tout paraît désespéré pour elle. Si nous en croyons saint Augustin, il y a une double barrière que l'Auteur de la nature a opposée à la liberté de l'homme pour le contenir dans les bornes de la vertu, la crainte et la honte : la crainte des jugements de Dieu, la honte des jugements des hommes. Crainte des jugements de Dieu que David reconnaissait pour le préservatif le plus sûr qui pût le garantir de succomber à la tentation ; honte des jugements des hommes, qui seule est capable d'arrêter ceux même que la crainte de Dieu n'a pu retenir. Mais lorsqu'on en est venu au point que saint Luc nous a marqué dans le chapitre dix-huitième ; lorsqu'à l'exemple de ce juge d'iniquité dont il parle, on n'a plus ni crainte de Dieu ni honte des hommes, ces deux remparts de la vertu étant une fois renversés, le torrent du vice se déborde, c'est une corruption générale, et il n'est pas moins rare que difficile d'en revenir. Aussi le même saint Augustin remarque (*Ep. 91, ad Nectar.*) que de tous les sacrifices que le démon a tirés de l'impiété des hommes avant l'Incarnation, celui de la pudeur fut le dernier qui termina ses désirs et qui couronna sa malice, quand, le monde arrivé au comble de l'abomination, on vit des femmes sacrifier ce qui est de plus cher à leur sexe devant la statue de Flore, cette fameuse courtisane dont leur religion avait consacré l'infamie par une apothéose également ridicule et impie. L'enfer après cela n'exigea plus

rien de la terre, et le prince des ténèbres ne crut pas qu'après une démarche si horrible les hommes pussent jamais lui échapper. Cependant c'est du fond de ce précipice que Madeleine revient aujourd'hui. Et voyez, je vous prie, ce qu'elle fait pour en revenir : faut-il briser les chaînes les plus fortes ? elle les brise ; quitter les occasions les plus engageantes ? elle les quitte ; surmonter les difficultés les plus terribles ? elle les surmonte ; et tout cela en un moment, sans que rien ou la rebute ou l'effraye, sans prendre ou demander du temps pour se reconnaître ni pour appeler de longues réflexions au secours.

Que prétendez-vous donc opposer à la force de cet exemple, vous qui raisonnez sur tout, et qui ne vous déterminez sur rien ; vous à qui des années entières ne suffisent pas pour former une seule résolution, ou du moins pour la commencer ; vous qui, lents dans le conseil et plus lâches dans l'exécution, trouvez toujours dans votre chemin des obstacles qui vous arrêtent ? De bonne foi, pensez-vous que la patience de Dieu ne se lasse point de vous supporter, vous qui depuis si longtemps lui êtes tellement à charge ? Pensez-vous que ce temps imaginaire sur lequel vous vous reposez ne vous trompe point, lui qui en a trompé tant d'autres ? Car peut-être que si Madeleine avait manqué le moment une fois, le moment lui aurait manqué pour jamais. Mais pour achever de vous ôter jusqu'aux moindres apparences, que pouvez-vous alléguer dont Madeleine ne triomphe ? Direz-vous que vos passions sont encore trop impétueuses pour se calmer en si peu de temps ? Madeleine en un instant calme la plus impétueuse de toutes les passions. Direz-vous que vos habitudes ont jeté de trop profondes racines pour les arracher si promptement ? Madeleine du premier coup arrache jusqu'à la racine de ses vieilles habitudes. Direz-vous que les bienséances ne vous permettent pas d'aller si vite ? C'est ici, chrétiens, que je vous attends pour confondre à la vue du spectacle de notre évangile, une troisième sorte d'illusion qui fait un étrange ravage dans le monde : on peut l'appeler l'illusion de bienséance.

Jamais asservissement ne fut semblable à celui qu'on a dans le monde pour de certains égards, cela va jusqu'à la prostitution. On voit tous les jours des gens qui vainqueurs des autres obstacles sont vaincus par celui-ci ; trop de délicatesse pour les jugements qu'on portera de leur conduite, trop d'attention à ne se point faire remarquer, trop de considération pour éviter la raillerie ou la censure : ce seul obstacle les arrête. Hardis et emportés à se plonger dans le vice, ils deviennent timides et circonspects quand il faut se déclarer pour la vertu. D'une impudence criminelle on passe à une pudeur encore plus condamnable ; et tel qui fait sans rougir le personnage de libertin, n'a pas la force de soutenir la réputation de dévot. Je ne lis pas qu'il ne faille pas prendre des mesures ;

certaines gens surtout et dans certaines conjonctures doivent ménager les choses. Il y a quelquefois des précautions à garder pour l'honneur même de la vertu. Mais il y a bien de la différence entre faire une chose sagement, et ne la point faire du tout ; entre suivre l'ordre de Dieu dans la manière dont on traite avec le monde, et ne se point mettre en peine de déplaire à Dieu, de peur de déplaire au monde. Car il ne faut pas tellement se souvenir de la discrétion, qu'on en oublie son péché ; ou être si sensible à son honneur, qu'on demeure insensible à son devoir.

Encore un coup d'œil sur notre évangile. *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous ce qui s'y passe ? Hélas ! mes frères, dans l'affaire du salut nous délibérons presque toujours sans conclure ; mais Madeleine au contraire conclut sans délibérer. Touchée d'une vive douleur, transportée d'un violent amour, sans considérer ni le temps, ni le lieu, considérations dont sa douleur et son amour la rendaient incapable, elle n'écoute point ce qu'on pourra dire, elle ne regarde que ce qu'elle doit faire. A la première nouvelle qui lui vient du lieu où était le Sauveur, elle entre dans la salle du festin, elle se jette à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, les parfume et les baise. Quelle étrange conduite est ceci, chrétiens ! et vit-on jamais une affaire plus mal concertée en apparence ? Quoi ! Madeleine, ne pouvez-vous pas prendre un autre temps, chercher un autre lieu, trouver d'autres moyens pour aborder celui qui vous attire ? Quoi ! ni la grandeur de votre naissance, ni la pudeur de votre sexe, ni la conséquence de votre entreprise, ni l'orgueil du pharisien chez qui vous entrez, ni le respect d'une compagnie que vous troublez, ni le bruit de la ville auquel vous vous immolez : tout cela n'est-il pas capable d'arrêter votre précipitation, et de vous faire prendre d'autres mesures ? Non, chrétiens, ces raisons n'ont garde de toucher son esprit, puisqu'elles n'y trouvent point de place. Non, ce qui vous paraît raison n'en fut point pour elle ; parce que tout cela bien loin de faire impression sur son cœur, n'y trouve pas seulement d'entrée. Tout occupée de l'horreur d'elle-même, saisie de crainte à la vue des jugements de Dieu ; mais plus occupée encore de son amour et plus saisie de sa douleur, elle s'ouvre généreusement un passage libre et prompt au milieu des considérations les plus fortes et les plus touchantes. O monde lâche et aveugle ! quelle confusion pour toi qui ménages si soigneusement ta réputation, et qui te soucies si peu de ta conscience ; toi qui te formes des fantômes imaginaires, et qui ne vois pas des périls véritables ; toi qui crains la vue des hommes, et qui ne redoutes pas les yeux de Dieu !

Revenons-en donc, chrétiens, l'illusion est trop grossière pour nous séduire davantage, et le spectacle de Madeleine doit l'avoir suffisamment dissipée. Considérons comme elle ce que nous avons fait contre Dieu, et nous ne considérerons point non plus qu'elle

tout ce qui peut revenir de la part des hommes. Rougissons comme elle de notre péché, et nous ne rougirons point non plus qu'elle de notre pénitence. Il est temps de voir combien celle de Madeleine a été parfaite. Ainsi, après l'avoir proposée aux pécheurs pour leur condamnation, proposons-la maintenant aux pénitents pour leur instruction ; aux justes mêmes pour leur admiration, aux uns et aux autres pour être leur modèle : c'est ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

Lorsque Dieu a consacré dans les livres saints la mémoire de certains pécheurs, et qu'il a voulu immortaliser jusqu'à l'histoire de leurs péchés, il a eu, si nous en croyons saint Augustin, des vues bien opposées aux sentiments que ces grands objets nous font naître. Notre cupidité prend de là occasion de se flatter, par là elle prétend autoriser la faiblesse de la nature ; et comme si ces chutes fameuses étaient pour elle des raisons de tomber, elle s'applaudit en secret du malheur d'autrui, et s'encourage au mal sur des exemples si célèbres. Véritablement dans ces occasions Dieu veut bien consoler notre infirmité par la vue de l'infirmité des autres ; mais il ne veut pas l'enhardir à se rendre de gaieté de cœur plus infirme. Il veut bien nous relever par l'espérance de sa grâce ; mais il ne veut pas nous inspirer de la présomption. Il veut bien nous apprendre que l'accès de sa miséricorde n'est pas fermé aux péchés les plus énormes ; mais il veut en même temps nous proposer le modèle d'une pénitence sincère. Madeleine a péché, chrétiens ; sa chute est fameuse dans l'histoire sacrée. Elle a péché, et, pour dire d'elle ce que saint Ambroise a dit de David, elle a eu cela de commun avec les autres hommes ; mais elle a expié son péché par une pénitence exacte, ce que les autres hommes ne font pas. Entrons donc aujourd'hui, chrétiens, dans les desseins de l'esprit de Dieu ; tirons du spectacle qu'il nous présente tout le fruit qu'on en peut tirer ; et si nous avons eu le malheur de l'imiter dans son égarement, suivons-la pas à pas dans son retour.

Après une sérieuse réflexion sur l'humeur et sur l'esprit du monde, il m'a paru qu'en matière de pénitence, il donne dans deux erreurs également dangereuses. La première de ces erreurs regarde le projet, la seconde est dans l'exécution. L'erreur du projet consiste en de certaines idées vagues et confuses d'une pénitence prétendue, dans un temps imaginaire, dont on s'amuse soi-même ; idées sur lesquelles on délibère longtemps, mais presque sans s'y déterminer jamais : nous avons déjà parlé aux gens de ce caractère.

L'erreur de l'exécution, jela mets dans une pénitence fausse, pénitence mal conçue, pénitence qu'on croit faire et qu'on ne fait point, parce qu'on ne fait point ce qu'il faut faire. Car il y a des pénitences contrefaites,

aussi bien que de véritables ; tout ce qui en a l'apparence n'en a pas la réalité, et tel croit souvent s'y connaître, qui est le premier à s'y méprendre. Or, pour ne s'y méprendre pas, il faut remarquer après Tertullien qu'il y a une pénitence de l'âme et une pénitence du corps ; ou, si vous voulez, la pénitence est un merveilleux composé de deux parties, qu'il en faut regarder comme l'âme et le corps. L'âme, c'est la douleur du péché ; le corps, c'est la satisfaction pour le péché. Sans cette âme le corps n'est qu'un fantôme, sans ce corps l'âme n'est qu'une illusion. Dire qu'on expie son péché, et ne le détester pas, c'est se tromper. Dire qu'on déteste le péché et ne l'expier pas, c'est se séduire. Mais après tout quelle doit être la nature de cette âme et de ce corps de la pénitence, de cette douleur et de cette satisfaction ? Consultez Madeleine : *Vides hanc mulierem* ? La voyez-vous cette femme ? vous demande un docteur : elle se tait, mais elle pleure. Or son silence et ses larmes disent éloquemment de quelle douleur son âme est atteinte. Toute douleur n'est pas une disposition suffisante pour la réconciliation du pécheur avec Dieu ; il faut qu'elle soit surnaturelle et dans son principe et dans son motif. Je dis dans son principe, parce que si Dieu ne l'inspire par un mouvement de sa grâce, quelque grande qu'elle soit d'ailleurs, elle n'a pas la force d'obtenir la rémission du péché. Mais j'ajoute dans son motif, parce qu'il ne suffit pas de détester le péché, quoiqu'on le déteste amèrement, si ce n'est que pour des vues purement terrestres et mondaines. Hélas ! chrétiens, il arrive souvent que le péché qui ne promet à l'âme que du plaisir, la plonge dans une douleur mortelle. Vous avez voulu satisfaire votre ressentiment par une vengeance d'éclat, mais par là vous avez ruiné votre fortune. Depuis que la chaleur de la passion a fait place aux réflexions, combien vous êtes-vous repenti d'un emportement si inconsidéré ? Dans quelle rage n'êtes-vous point entré contre vous-même ? A quel prix ne voudriez-vous pas avoir racheté cette démarche ? Il vous est arrivé un malheur, vous avez perdu ce que tous les trésors du monde ne vous sauraient rendre, la chose a éclaté, et vous voilà diffamé. Ah ! que vous en faites une pénitence cruelle ! Un chagrin mortel vous dévore, vous vous noyez dans vos pleurs ; comme il n'y a plus pour vous d'honneur, il n'y a plus de plaisir : les extrémités les plus dures, vous vous y condamneriez volontiers, si par là vous pouviez réparer les ruines de votre réputation. Vous avez une crainte naturelle de l'enfer, parce que vous avez beaucoup d'amour pour votre personne ; cette crainte vous fait frémir à la vue des peines qui vous menacent : dans cette vue, touché de vos intérêts sans penser à ceux du Seigneur, vous vous alarmez, vous frémissez, craignant de brûler et non pas de pécher. Oui, Messieurs, le monde est plein de repentirs stériles et infructueux. Ainsi s'affligèrent vainement

Esau, Saül et Antiochus, ces fameux contre-faiseurs de pénitence. Toutes les apparences étaient de leur côté. Demandez-vous des pleurs ? Ils en versèrent. Aimez-vous mieux des promesses ? Ils en firent. Mais rien de tout cela ne leur fut compté, parce qu'ils ne regardaient dans leur douleur, Esau que son intérêt, Saül que son honneur, Antiochus que sa vie. Car, sans entrer ici dans les disputes de l'école, pour former une véritable pénitence, il faut comme l'a décidé le saint concile de Trente, il faut pour le moins une douleur qui exclue toute affection au péché ; qui, remontant vers le passé, s'afflige de ceux qu'on a commis ; et qui, s'étendant vers l'avenir, conçoive une ferme résolution de n'en plus commettre. Avez-vous cette douleur ? j'espère bien de votre pénitence. Ne l'avez-vous pas ? j'en ai mauvaise opinion.

Allons donc, âmes fidèles, à l'école de Madeleine. Mesurons, après un grand pape, sa douleur par ses larmes, et par l'abondance de ses larmes jugeons de l'excès de sa douleur. Car combien devait être blessé profondément un cœur duquel il sort tant de sang ! Vous donc qui, tendres pour tout le reste, n'êtes durs que pour Dieu, venez et voyez cette âme, que la seule vue de ses crimes fait fondre en pleurs ; car nulle autre considération ne l'amène aux pieds du Sauveur. Beaucoup de personnes jusqu'ici étaient venues le trouver, les uns afin qu'il guérît leurs malades, les autres afin qu'il délivrât leurs possédés, tous pour leurs propres besoins, et pas un pour l'amour de lui-même. Il n'y a, disent les Pères, il n'y a que Madeleine, dont la douleur est toute pure et les larmes désintéressées. Puisiez-vous donc, ô mon Dieu ! nous attirer ainsi à vous par des démarches aussi sincères. Allumez dans nos cœurs le feu d'une semblable componction ; et faites par votre miséricorde qu'embrasés de ces flammes sacrées, nous venions à ces grandes fêtes nous prosterner aux pieds de vos ministres avec des sentiments pareils à ceux que Madeleine apporte aux pieds de votre Fils. Voilà ce que j'ai appelé l'âme de la pénitence. Maintenant pour l'autre partie qui en fait comme le corps, cette pécheresse convertie ne nous en a pas laissé des traits moins achevés dans tout le reste de sa conduite. Il n'y a rien, dit saint Augustin, de si dissimulé que le cœur : il affecte souvent de paraître où il n'est pas ; on prend pour lui toute autre chose que lui ; quelquefois on croit chercher Dieu, et c'est soi-même qu'on cherche. Quelle est donc la règle sur laquelle on peut asseoir un jugement certain de son cœur ? Ce ne sont ni les sentiments, ni les paroles. Car combien de projets de contrition qu'on prend pour des contritions véritables. Combien de protestations qui demeurent sans effet ? Ce ne sont donc, je le répète, ni les sentiments, ni les paroles, ce sont les actions ; et encore, afin que ce jugement soit plus sûr, il faudrait que les actions de la pénitence répondissent aux actions du péché, en sorte qu'il se trouvât au moins quelque proportion entre les

excès de l'un et les expiations de l'autre. C'est ici, chrétiens, que votre application m'est nécessaire, moins pour la nouveauté des choses que j'ai à vous dire que pour leur utilité.

Je me souviens d'avoir lu dans l'Exode que les femmes d'Israël sacrifièrent volontiers une partie de ce qu'elles avaient de plus précieux et de plus cher pour fournir aux frais de l'idole que ce peuple ingrat se fit faire pendant l'absence de Moïse, et qu'il érigea sur le débris du culte qu'il devait à Dieu. (Exod., XXXII). Mais le même livre fait aussi foi que Moïse n'eut pas plutôt proposé aux Hébreux la dépense qu'il fallait faire pour le sanctuaire, que les femmes les plus mondaines n'épargnèrent ni l'or, ni la pourpre, et qu'elles apportèrent à l'environnement de leurs bijoux et leurs pierreries, faisant servir les instruments de leur vanité et de leur luxe à la décoration du tabernacle et de l'arche ; jusque-là que Moïse, obligé de prescrire des bornes à leur profusion, ne put arrêter un si saint zèle que par une défense publique (Exod., XXXVI). Que cela me représente naturellement, ce me semble, l'art de réparer le péché par la pénitence, et de proportionner la satisfaction à l'injure ! Mais qu'il me paraît en même-temps une figure naïve de Madeleine pécheresse et de Madeleine convertie ! *Vides hanc mulierem ?* La voyez-vous cette femme ? quand elle a voulu se faire une idole de sa vanité et de son plaisir, elle y a tout sacrifié ; il n'y a point eu d'habits assez superbes pour elle ; tous les ornements dont l'art peut seconder la nature, elle les a étudiés ; les parfums les plus exquis et les plus délicieux ont servi à sa mollesse ; son luxe n'a épargné ni dépense, ni parure. Mais autant qu'elle a été prodigue et ingénieuse pour cette idole d'iniquité, autant la voyez-vous et industrieuse et magnifique quand il est question de travailler à faire de son cœur un temple pour le Dieu vivant ; elle consacre pour l'un tout ce qu'elle avait profané pour l'autre ; les armes qu'elle avait employées pour faire triompher le péché, elle les tourne contre le péché ; et semblable aux femmes d'Israël, elle va, ce semble, trop loin. Peut-être avait-elle gardé quelques mesures dans sa dissolution ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'en garde point dans sa douleur. Ce sont partout de saints excès. Vous diriez même que Jésus-Christ, ce nouveau Moïse, soit obligé d'en arrêter le cours. Et si par un ordre exprès il ne la renvoyait chez elle, je ne doute pas qu'après avoir tout donné elle ne laissât enfin jusqu'à sa vie à ses pieds, plutôt que de pouvoir se résoudre à en sortir.

Prenez garde cependant, chrétiens, parmi ces excès de Madeleine, vous pouvez la trouver, cette juste mesure que votre pénitence doit avoir, et le grand Apôtre l'a marquée lui-même dans le chapitre VI aux Romains. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impunité et à l'injustice pour commettre de mauvaises actions, faites-les servir maintenant à la

justice et à la piété pour mener une vie sainte : *Sicut exhibuistis membra vestra*, et le reste. *Sicut*, c'est un terme de proportion. Encore le grand Apôtre dit-il que, bien loin d'avoir trop étendu la mesure, il l'a plutôt raccourcie, et il proteste qu'en ne demandant des fidèles que ce qu'il vient d'en demander, il s'est accommodé à leur faiblesse par une condescendance humaine : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ*. Il ne faut donc pas en rabattre, et chacun se doit dire à soi-même ce que sainte Paule se disait, au rapport de saint Jérôme : *Si mes divertissements ont été excessifs, il faut que mes larmes soient amères. Il est juste que je venge sur mon corps, par la rigueur de l'abstinence, la mollesse avec laquelle je l'ai jusqu'ici toujours flâté; et comme je n'ai rien oublié pour plaire au monde, je ne dois rien oublier pour plaire à Dieu, aussi servente à me sauver, que j'ai été ardente à me perdre*. *Sicut*. C'est ainsi que saint Fulgence s'excitait autrefois lui-même par une noble émulation : *Dépouillons-nous, Fulgence, de nos vieilles habitudes, changeons aujourd'hui de travaux. Jusqu'ici nous n'avons travaillé que pour le mensonge, travaillons maintenant pour la vérité; mais prenons garde que notre ardeur ne se ralentisse. Dieu ne veut-il pas bien le monde? Et si nous avons tant fait pour le monde; est-ce trop d'en faire autant pour Dieu?* Tels enfin étaient les sentiments de cette âme vraiment convertie, dont saint Jérôme nous a laissé une peinture si touchante : *Les choses ont changé de nature entre ses mains; ce que son luxe absorbait, sa charité le distribue; son superflu est devenu le nécessaire des autres; et par une heureuse métamorphose l'or et l'argent, qui ne servaient qu'à découvrir sa vanité, servent maintenant à couvrir la nudité de ses frères. Cela s'appelle des fruits, et de dignes fruits de pénitence*.

Votre pénitence a-t-elle ce caractère? elle ne peut être équivoque ni suspecte. Ne l'a-t-elle pas? prenez garde qu'elle ne soit que trompeuse. Mais, Seigneur! vous qui voyez tout, qui savez tout, où trouvez-vous une pénitence de cette nature? Hélas! mes frères, ce n'est plus la pénitence de nos jours, ces changements lui sont inconnus; si le cœur change, Dieu le sait, et je le souhaite; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne change pas, puisque l'extérieur est toujours le même. A quoi se réduit donc enfin la pénitence de notre temps? à des démarches qui ne coûtent guère, et desquelles cependant on se fait beaucoup d'honneur. Tant de démonstrations de piété qu'il vous plaira, jamais siècle n'en fut si fertile que le nôtre. Du reste, montrez-moi des pénitents qui, disciples de Madeleine, expient leurs plaisirs par des mortifications, leur vanité par des humiliations, leurs injustices par des restitutions; qui aiment sincèrement ce qu'ils ont haï, qui haïssent véritablement ce qu'ils ont aimé. Montrez-moi des pénitents qui condamnent aux larmes ces yeux qui ont qu'un conçu qu'allumé tant de feux criminels,

qui fassent servir à la prière, au silence, à la retraite, cette langue qui a vomi tant de blasphèmes, publié tant de médisances, débité tant de cajoleries. Montrez-moi des pénitents qui partagent au moins avec les pauvres ces richesses qui sont peut-être le fruit de l'iniquité de leurs pères, et qui constamment n'ont servi ou qu'à satisfaire leur avarice, ou qu'à entretenir leur luxe.

L'Évangile, comme l'a observé un saint docteur, marque bien que Madeleine commença à pleurer, mais il ne dit point qu'elle cessa; comme si par là il voulait nous insinuer que les larmes de cette pénitente durèrent autant que sa vie, quoiqu'elle fût assurée du pardon de ses péchés. Et nous, dans l'incertitude où nous sommes si nos péchés nous sont pardonnés, à peine les avons-nous confessés que que nous les oublions aussitôt; et si quelque mouvement d'une douleur passagère nous arrache quelques larmes, elles se dessèchent bien vite pour faire place à la joie et au divertissement. Madeleine, ajoute saint Grégoire, compte exactement tout ce qu'elle a fait contre Dieu, pour ne se pardonner rien. Au contraire, elle ne compte rien de ce qu'elle a fait pour Dieu, prête qu'elle est d'en faire encore davantage. Et nous, par un renversement funeste, nous comptons presque pour rien le mal que nous avons commis, et nous comptons pour beaucoup le peu de bien que nous avons fait : *Attendi*, s'écrie un prophète (*Jerem.*, VIII, 6), *attendi et auscultavi; nullus est qui agat penitentiam super peccato suo, dicens : quid feci?* J'ai cherché, j'ai écouté, et je n'ai entendu personne qui, touché de repentir, se demandât à soi-même dans l'amertume de son cœur : Ah! malheureux, qu'ai-je fait? On mènera une viciante païenne, vie de plaisir et de dissolution, vie d'inutilité et de bagatelle, vie de faste et de vanité, et l'on ne s'en fera presque pas un scrupule : *Quid feci?* Quel mal y a-t-il à cela? Ma condition le permet et mon âge le demande. Mais, d'un autre côté, l'on grossit le peu que l'on fait de bonnes œuvres, et l'on s'y borne aussitôt : j'ai mes pratiques de dévotion, mes prières sont régulières; si je pêche, je m'en confesse : n'en est-ce donc pas assez, et qu'avez-vous à me dire?

J'ai à vous dire, mon frère, et c'est après le saint concile de Trente que je vous le dis, que vous vous mécomptez étrangement; que la pénitence n'est pas un jeu de paroles, qu'elle veut des effets; que ce n'est pas seulement une pure cessation du mal, qu'il y faut ajouter le bien, et que le bien y devrait en quelque sorte compenser le mal : *Vides hanc mulierem?* Je vous renvoie sur cela à l'exemple de Madeleine.

Il me resterait encore à la proposer pour spectacle aux anges, c'est-à-dire aux âmes justes; mais puisque le temps ne me le permet plus, contentons-nous de dire que les âmes les plus pures peuvent trouver dans Madeleine et de quoi admirer, et de quoi entrer en une sainte jalousie contre elle. Car, il le faut publier pour la consolation

des pécheurs, la pénitence va quelquefois jusqu'à égaler et même à surpasser l'innocence. Ainsi l'avait compris ce grand roi, qui fit monter avec lui la pénitence sur le trône, quand il disait à son Dieu : *Vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige* (Psal. L, 9). Qu'est-ce à dire, plus blanc que la neige ? reprend un saint docteur : c'est-à-dire que les travaux de la pénitence peuvent l'emporter sur la pureté de l'innocence, et que tel dont la vie aura été souillée de péchés abominables, peut se rendre plus agréable aux yeux de Dieu qu'un autre à qui l'on ne peut reprocher aucun péché. Quelque étrange que cette vérité puisse paraître d'abord, en faut-il d'autre preuve que Madeleine ? *Vides hanc mulierem* ? Regardez-la, âmes justes, cette femme pécheresse ; jamais vertus ont-elles été de la force et de la trempe de ses vertus ? Nous n'avons presque pas de noms qui puissent lui convenir, tant elles paraissent extrêmes. Son humilité n'est point humilité, c'est anéantissement. Sa ferveur n'est point ferveur, c'est transport. Son amour n'est point amour, c'est extase. Qui ne s'étonnerait donc pas de voir fleurir tant de vertus, et des vertus d'une espèce si rare, dans un fond gâté, dans une terre si ingrate ?

Ce fut autrefois un spectacle surprenant que celui dont il est parlé dans le second livre des Machabées. Comme au retour de la captivité on alla pour chercher le feu sacré que les prêtres avaient caché dans une fosse profonde, il ne s'y trouva que de la boue. Néhémie se l'étant fait apporter commanda qu'on la répandît sur le bois et sur les victimes. Mais le soleil, qu'un nuage avait caché jusqu'alors, ne commença pas plutôt à luire, que tout d'un coup sortit du sein de cette boue un grand feu qui dévora l'appareil du sacrifice, avec l'admiration de tous ceux qui en furent les spectateurs. Ce prodige fut sans doute rare et merveilleux, mais ce qui se passe en Madeleine a-t-il quelque chose de moins merveilleux, de moins rare que ce prodige ? *Vides hanc mulierem* ? Voyez-vous cette femme ? Ce n'est que fange et que boue par la prostitution de ses mœurs et par la corruption de ses désordres. Mais le soleil de justice ne l'a pas plutôt frappée de ses rayons, qu'il en tire un feu si grand et si violent que la victime est toute consumée, et qu'il donne de l'admiration à celui même qui la produit. Qu'il en soit ainsi de nous, Messieurs, si nous avons à nous reprocher une vie licencieuse et déréglée ; que la honte et la douleur du passé, nous animant pour l'avenir, nous apprenne non-seulement à expier, mais à réparer avec usure des excès si criminels. Ou si, par la miséricorde du Seigneur, nous n'avons point souillé de ces taches honteuses la robe de notre innocence, rougissons de voir qu'une pécheresse nous devance d'un si long intervalle dans le royaume de Dieu, que nos vertus soient si sombres auprès de l'éclat de ses vertus ; et, piqués d'une sainte jalousie, éveillons notre zèle, rallumons notre fer-

veur pour lui disputer dorénavant le prix, et pour mériter une couronne aussi belle que la sienne. *Amen*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

De la fausse prudence du siècle.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium et dicebant : Quid facimus ?

Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent pour tenir conseil, et dirent : Que faisons-nous (Joan., XI, 47) ?

C'est une maxime consacrée par la bouche du grand apôtre, que *tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII, 28) ; et saint Augustin, dans l'explication qu'il en a laissée, lui donne tant d'étendue, qu'il n'en exclut autre chose, jusque-là même qu'il y comprend les péchés. La raison de cela, chrétiens, c'est que les bonnes âmes savent tirer avantage de tout, et mettre à profit, si je l'ose dire ainsi, leurs fautes mêmes, parce que la chute qu'elles ont faite leur apprenant à marcher avec plus de précaution, leur malheur se change en instruction pour elles ; elles en deviennent et plus prudentes et plus humbles. Ainsi la faiblesse de saint Pierre lui fut d'un secours merveilleux pour guérir sa présomption passée, pour rallumer son amour éteint, pour lui inspirer et de la compassion envers les autres et de la vigilance sur lui-même. Mais si le sort de ceux que Dieu a appelés est si heureux que de tourner les poisons en remèdes, la malignité des impies est de telle nature qu'elle tourne les remèdes en poisons. Tout contribue à leur mal ; j'en puis faire une maxime opposée à celle de l'Apôtre, et je ne craindrai point de dire, en renversant la pensée de saint Augustin, que jusqu'au bien même tout leur est funeste et mortel. L'Evangile nous en met aujourd'hui devant les yeux un exemple formidable. Jésus-Christ venait de rendre la vie à un mort de quatre jours, c'était le miracle le plus éclatant qui fût encore sorti de ses mains. Une action de cette force suffisait toute seule pour autoriser sa mission, du moins après tout ce qu'il avait déjà fait devait-elle y mettre le sceau. Cependant, bien loin d'en profiter, c'est à la vue de ce miracle si capable de les toucher que ces ennemis, préparés de longue main à le perdre, se confirment dans un si damnable dessein. Mais quel est encore le caractère de ces gens qui se déterminent ainsi à un attentat si barbare ? Ceci doit faire le comble de notre étonnement : ce sont des prêtres, des scribes et des pharisiens, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de plus éminent parmi les Juifs en dignité, en savoir et en zèle, donc excellents et divins, que ces malheureux pervertissent, et desquels ils se font des armes pour opprimer la vérité, au lieu de les employer à la reconnaître et à la défendre. Voilà, chrétiens, où la passion conduite par la prudence entraîne ceux qui la suivent ; on corrompt tout, on fait tout servir à ses vues, autorité, suffisance, vertu : et cela s'appelle

dans le monde avoir de l'habileté. Je trouve dans les Livres saints beaucoup de témoignages illustres d'un semblable procédé : ainsi concertent un Pharaon contre Israël, un Achitophel contre David, des sacrificateurs impies contre Jérémie, des vieillards abominables contre Suzanne. Mais il faut avouer toutefois que de ces conseils iniques il n'y en a point où la prudence de la chair triomphe comme dans celui qui se tient aujourd'hui contre le Sauveur. Elle y paraît avec toutes ses livrées, elle y joue tous ses personnages, pas un de ses traits ne lui manque. Cela m'a déterminé à vous parler aujourd'hui de la fausse prudence du siècle, fausse prudence la source de tous nos crimes aussi bien que de tous nos malheurs, fausse prudence dont notre évangile nous marque si naturellement tous les différents caractères. Car c'est ici, ou jamais, qu'elle paraît être en effet ce que saint Jacques l'a appelée, une *prudence terrestre, animale et diabolique* (Jac., III, 15). Ne vous offensez pas, chrétiens, de la dureté de ces termes : et, puisque l'Esprit de Dieu a bien voulu s'en servir, souffrez que je les emploie pour vous représenter dans les trois parties de ce discours l'aveuglement, la corruption et la malice de cette prudence, par laquelle on se gouverne si ordinairement dans le monde : aveuglement de cette prudence de la terre, corruption de cette prudence des sens, malice de cette prudence du démon. Fasse le ciel que mes auditeurs ne reconnaissent point de caractères semblables dans leur conduite ; ou, si jusqu'ici leur prudence a eu des taches si honteuses, plaise au divin Esprit, qui compte le don de conseil parmi ses dons, de leur apprendre par mon ministère à faire de cette prudence terrestre une prudence céleste, de cette prudence animale une prudence spirituelle, de cette prudence diabolique une prudence divine ! C'est tout ce que j'ai en vue.

Mais permettez-moi, Madame (1), de le publier à la face de ces saints autels : l'exemple de Votre Majesté peut m'être sur cela d'un grand secours. Car sans chercher plus loin ces caractères lumineux de la prudence chrétienne, ils brillent dans toutes vos actions, et je n'ai qu'à renvoyer mes auditeurs au pied de votre trône comme à l'école de la parfaite sagesse. Là, Madame, vous rendez à la sagesse ce qu'elle vous a donné ; elle se vante dans l'Ecriture qu'elle fait régner les rois (Prov., VIII, 12) ; et Votre Majesté peut se vanter qu'elle la fait régner elle-même : régner sur les maximes du monde, sur les attraites des passions, et sur les puissances de l'enfer : prudence céleste que le monde ne peut éblouir, prudence spirituelle que les passions ne peuvent corrompre, prudence divine que l'enfer ne peut surprendre. Fasse donc le divin Esprit, encore un coup, qu'un si grand exemple soit aussi efficace que je le souhaite, pour faire régner aussi une prudence si salutaire sur tous nos cœurs ! C'est

la grâce que je lui demande par l'intercession de celle que l'Eglise appelle une Vierge très-prudente ? *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a dans l'Ecclesiaste une parole d'un grand sens, et qui mérite d'être observée : *Le cœur du sage, dit l'Esprit de Dieu, est dans sa main droite, et le cœur de l'insensé dans sa main gauche* (Eccle., X, 2). Dans le style ordinaire de l'Ecriture, si nous en prenons les saints docteurs pour interprètes, la droite marque les biens spirituels et célestes, la gauche les biens terrestres et temporels. Ainsi le cœur de l'homme sage est dans sa droite, parce qu'il ne s'attache qu'aux choses de l'esprit, et que toutes ses pensées tournent du côté du ciel. Conduit qu'il est par la foi, tout ce qui doit passer un jour est déjà passé pour lui, et il n'y a que l'éternité capable de l'occuper. Mais au contraire le cœur de l'insensé est dans sa gauche, parce qu'indifférent pour le ciel, il n'a de sentiments que pour la terre. Comme si ce qui doit arriver après la mort n'était qu'un songe, il ne fait rien pour ce qui devrait être son tout, et il fait tout pour ce qui dans le fond n'est rien. Voilà le premier écueil où donne la prudence du siècle, et c'est aussi celui qui fait d'abord échouer les Juifs. En effet consultez l'Evangile. Qui met sur les yeux des pharisiens ce bandeau funeste dont ils sont aveuglés ? Qui les révolte si opiniâtrement contre le Fils de Dieu ? C'est la crainte de déchoir de leur autorité, si la religion changeait de face ; c'est le désir de s'y maintenir en décréditant ce nouveau prophète ; c'est l'ambition, c'est l'avarice, tous intérêts temporels. Ecoutez-les raisonner : Si nous le laissons agir de la sorte, les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation. Voyez-vous ce qui les tient et ce qui les inquiète ? un intérêt temporel, c'est la première chose qui se présente à leur esprit. Mais malheur à nous qui, comme l'a dit saint Jérôme, avons hérité des vices du peuple juif par une succession contagieuse ! Car sans remonter jusqu'au siècle de la Synagogue où tout était grossier et terrestre, sacrifices et cérémonies, promesses et espérances, et où par conséquent le soin des intérêts temporels était en quelque sorte pardonnable, nous, avec les lumières de la foi qui nous éclairent, et qui devraient avoir donné tout une autre face aux choses du monde, quel est avec tout cela le principal objet qui nous occupe ? J'entends souvent parler dans le monde de gens d'un grand sens, de bonnes têtes, d'habiles gens, de personnes intelligentes. A cela, je m'applique pour observer leur démarche, j'étudie leur conduite, je les suis pas à pas. Mais cette prudence consommée que le monde me vante si fort, qu'y trouve-t-on ? Ah ! la terre borne entièrement la sphère de son activité. Tous rampent ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais tous y rampent. Un père dans sa famille, un

(1) La reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, présente à ce discours.

marchand dans son commerce, un homme d'affaires dans son emploi, un magistrat dans sa charge, un grand dans son élévation, pas un ne sait ce que c'est que de porter ses soins au delà de la vie présente, c'est là que s'en arrête le cours. Ceux à qui les affaires ouvrent un plus beau champ font prendre aussi un plus grand essor à leur adresse. Ils embrassent tous les partis dans leur imagination, ils en voient le bon et le mauvais côté, ils en pèsent le fort et le faible, ils s'assurent de celui-ci, ils se défient de celui-là, ils avancent leurs amis, ils supplantent leurs ennemis, rien n'échappe à leur industrie. Mais, après tout, jusqu'où va-t-elle ? A amasser de vains trésors et à se bâtir une fortune périssable. Si la naissance ou le bonheur approchent de la personne du prince, de quoi fait-on sa grande étude ? D'éviter les pièges de la cour, de se mettre à l'abri de l'envie, d'écarter tout ce qui peut nuire à la faveur, de conserver sa place, ou de monter d'un degré, et de mettre tout en œuvre pour assurer sa fortune. Tels sont les grands objets qui épuisent toute la science du plus raffiné courtisan, du politique le plus sage, du ministre le plus éclairé et le plus rompu aux affaires. Mais, après tout, est-ce là se gouverner selon les lumières du ciel ?

J'ai vu dans saint Jérôme un mot qui m'a toujours paru admirable. Ce grand homme se défendant contre ceux qui ne pouvaient le souffrir, parce qu'il témoignait autant de mépris pour le monde que les autres en faisaient voir d'estime : *Par pari refertur*, dit-il, *invicem nobis videmur insanire* : nous nous rendons la pareille. Ces personnes ont leurs maximes, et nous avons les nôtres ; elles nous improuvent, et nous les improuvons ; elles nous traitent d'insensés, et nous les accusons de folie. En effet, chrétiens, les serviteurs de Dieu et les partisans du monde paraissent des extravagants les uns aux autres. Un chrétien qui se fait à lui-même une loi inviolable de suivre la profession qu'il a embrassée, de rendre le bien pour le mal, de souffrir les injures et de n'en point faire, de négliger sa fortune, ou même de la sacrifier quand l'intérêt de Dieu l'exige, aux yeux des sages mondains c'est un pauvre homme, un homme qui ne sait pas vivre, un innocent qui se fait des scrupules de tout, et qui s'est laissé gâter l'esprit à des maximes qui choquent ouvertement la droite raison. D'un autre côté les âmes justes qui pèsent les choses à la balance de la foi, considérant l'empressement avec lequel les enfants du siècle poussent à la roue de leur fortune, leur inquiétude pour acquérir, leurs travaux pour conserver, leur souplesse pour parvenir, pendant qu'insensibles à la mort et à ses suites, ils vivent sur tout le reste dans un assoupissement profond, ces gens à leur compte non-seulement sont dépourvus de cette prudence exquise que le monde admire en eux, mais, s'il faut les en croire, ils pèchent contre les premiers principes de la lumière naturelle. Or de ces deux partis lequel rencontre le plus juste ? car il faut

nécessairement que les uns ou les autres se mécomptent ; la chose n'est pas mal aisée à décider.

Convenons d'un principe sur lequel je défie de chicaner, et la dispute est vidée. Qu'entendez-vous par être sage, et en quoi consiste la sagesse ? Il me semble que saint Bernard nous en a donné la définition la plus naturelle, quand il a dit : *Uno verbo est sapiens cui quæque res sapiunt prout sunt*. Il est difficile de rendre à ces paroles dans notre langue toute la force et toute la beauté qu'elles ont ? Mais en voici le sens, éclairci par une comparaison familière. A peu près comme on dit d'un homme qu'il a le goût bon quand il trouve doux ce qui est doux, et amer ce qui est amer ; ainsi en matière de prudence, c'est être homme de bon goût quand on estime ce qu'il faut estimer, quand on rejette ce qu'il faut rejeter. Au contraire comme la marque d'un goût horriblement dépravé serait de trouver doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux, de même c'est un dérèglement d'esprit de prendre les choses autrement qu'elles ne sont, de leur trouver un mérite qu'elles n'ont pas et de ne point sentir celui qu'elles ont. Ce principe une fois présupposé, peut-on rien trouver de moins sage que la sagesse du monde, puisqu'elle prend tout de travers ? Car quelle est la nature des choses ? N'est-ce pas que, devant finir, on doit envisager sa fin préférablement à tout le reste, rapporter tout à cette fin, choisir les moyens les plus sûrs et les plus courts pour y arriver, donner le plus de temps aux affaires les plus importantes, ne laisser aux moindres que les moindres de nos soins ? Juger des choses conformément à cette règle, c'est en juger sainement. Mais ceux dont le monde admire la conduite, ces gens dont les vues vont si loin, dont toutes les démarches sont concertées, qui s'appliquent à tout, qui ne négligent rien, trouvent-ils dans chaque chose le véritable goût qu'elle a, eux qui, s'égarant dès le premier pas, prennent l'accessoire pour le principal, oublient l'avenir pour jouir du présent, vont sans savoir où ils doivent aller, et préfèrent dans la pratique le corps à l'âme, la fortune au salut et le temps à l'éternité ? Il n'y a donc rien de plus imprudent que cette prudence terrestre qui se donne tout entière aux choses du monde ; et cette considération bien conçue et bien méditée devrait suffire, ce me semble, pour nous en inspirer du dégoût. Cependant j'y remarque encore d'autres défauts plus capables d'en détacher des esprits comme les nôtres, qui se mènent par l'intérêt, et sur qui la crainte fait plus d'impression que la vérité.

On laisse prendre à la prudence mondaine un empire absolu sur son esprit, dans la pensée dont on se flatte qu'en suivant ses voies et sous ses auspices tout aura un succès heureux. Mais les saints docteurs m'apprennent que tôt ou tard elle n'est pas moins funeste dans son événement qu'aveugle dans sa conduite. Il est de la grandeur et de la sagesse de Dieu, dit sur cela saint Chrysos-

tome, non-seulement d'abattre ses ennemis sans peine et avec éclat, mais encore de les tromper et de les surprendre. Or il faut avouer que Dieu ne se joue jamais de ses ennemis d'une manière plus digne de lui que quand, faisant servir leurs passions à ses desseins, il tourne les choses de telle manière que par le même événement ses desseins se trouvent accomplis et leurs passions confondues. Si vous voulez un exemple qui justifie cette réflexion ne le cherchez point ailleurs que dans l'histoire de notre évangile. Insensés, disent les Pères aux ennemis du Sauveur, vous concluez à la mort du Fils de Marie, dans l'appréhension que le bruit de sa secte ne vous attire les Romains sur les bras; vous prétendez par là faire un coup de politique; et comme si sa tête devait vous servir de rempart contre les ennemis de votre patrie, vous ne balancez pas à la destiner au supplice. Cependant, bien loin que la mort de cette innocente victime vous garantisse de la fureur des Romains, les Romains au contraire ne viendront fondre sur vous que pour en venger la mort. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à se jouer des desseins des hommes, à rompre les trames qu'ils croient avoir si sagement ourdies, à renverser sur leurs têtes les ouvrages de leurs mains, et à les accabler sous le débris de leurs folles entreprises. Ainsi se justifient ces paroles de Salomon : *Comedent fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur* (Prov., I, 31) : Ils mangeront du fruit de leur voie, et ils seront rassasiés de leurs conseils. Ainsi s'accomplissent encore les menaces de Job, ces menaces si mystérieuses : *Qui timent pruina, irruet super eos nix* (Job, VI, 16) : Celui qui appréhende la rosée, la neige fondra sur lui. Comment cela ? C'a toujours été, dit saint Grégoire en interprétant ces paroles, la méthode de notre Dieu, de faire tomber les méchants dans leurs propres pièges et de les prendre par leurs artifices. La jalousie que concurent les enfants de Jacob contre leur frère Joseph les porta à le vendre à des étrangers, pour ne le point adorer; et il se trouve dans la suite qu'ils ne l'adorent que parce qu'ils l'avaient vendu. Saül, pour exposer David à une perte assurée, lui offrit sa fille en mariage à des conditions iniques; et ce prince infortuné eut le chagrin de voir qu'en pensant se défaire d'un ennemi, il avait travaillé à sa gloire. C'en est là déjà beaucoup, mais la colère de Dieu ne s'y arrête pourtant pas. Car à cette disgrâce temporelle se joint pour l'ordinaire, comme par surcroît, le poids d'un malheur éternel. Et c'est la neige qui fond sur celui qui appréhende la rosée. C'est le désastre que Jérémie souhaite aux impies par une juste imprécation : *Duplici contritione contere eos, Domine* (Jerem., XVII, 18) : désastre double et pour cette vie et pour l'autre; pour cette vie, en confondant l'économie de leurs desseins; pour l'autre, en faisant de leurs artifices l'instrument de leur damnation.

Je ne sais, chrétiens, si vous avez pris garde aux conséquences qu'il faut tirer de

ces réflexions; mais elles me paraissent et bien importantes et bien claires. Car qui ne voit premièrement, combien frivoles sont tous les desseins auxquels Dieu ne préside pas? Combien vains sont tous les efforts qu'il n'appuie pas? Combien courtes sont toutes les mesures qu'il n'approuve pas? Pourquoi donc se donner tant de gênes inutiles? Pourquoi s'embarquer en tant de vagues projets? Pourquoi se tourmenter après tant de vues si incertaines? O l'extravagance des enfants d'Adam, qui se montrent véritablement en cela des enfants, lorsque, dans la présomption de leur esprit ils pensent être plus qu'hommes! N'ouvrons-nous jamais les yeux sur ces déroutées éclatantes, sur ces renversements fameux qui ont si souvent moissonné en un instant ce que toute la prudence la plus consommée avait eu tant de peine à semer? Mais je veux que Dieu nous épargne cette espèce de calamité par un excès de colère, qu'il laisse croître cette zizanie jusqu'au jour de la récolte, qu'il permette à la prudence de triompher par l'accomplissement de ses projets : chose qu'on a vue dans tous les siècles. Quoi donc! Si cette première désolation ne ravage pas nos desseins, échapperons-nous à la seconde? Si nous nous garantissons de cette rosée durant la vie, pourrions-nous éviter la neige après la mort? C'est une folie de l'espérer. Ainsi, pour conclusion de cette première partie, mettons-nous bien dans l'esprit ces paroles du Sage : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (Prov., XXI, 30) : La sagesse, la prudence, le conseil sont des dons merveilleux quand on les emploie selon Dieu; mais rien n'est plus préjudiciable, quand on les tourne contre Dieu. L'homme a beau prétendre s'élever par la suffisance de son génie, il est toujours homme, et il ne paraît même jamais davantage un néant, que quand il pense l'emporter sur celui qui l'a tiré du néant. Formons donc une résolution qui vait elle seule un discours, résolution de ne jamais entreprendre sur la loi divine dans la vue d'aucun intérêt temporel. Fût-il question d'un empire, ne touchons jamais aux droits de Dieu pour l'obtenir, bien assurés que tôt ou tard ces attentats tourneront à notre malheur, et qu'en pensant nous élever, nous creusons notre précipice. Disons donc avec le plus saint des rois, en prenant saint Ambroise pour interprète : *Juxta eloquium tuum da mihi intellectum* (Psalm. CXVIII, 169) : Donnez-moi, ô mon Dieu, une prudence qui soit selon votre parole. Je ne vous demande point cette prudence dont le monde fait sa grande affaire; et si par malheur je l'avais, je vous prierais de me l'ôter. Je lui laisse de bon cœur en partage une prudence funeste qui, semblable à ces feux qui se présentent la nuit aux voyageurs, ne les éclaire que pour les conduire au précipice. Mais je vous demande, Seigneur, une prudence qui, puisant toutes ses lumières dans les pures sources de votre parole, soit toute pure elle-même, pour l'opposer à la corruption de la

prudence animale du siècle, dont je dois parler dans mon second point.

SECOND POINT.

Les interprètes ne conviennent pas de la pensée qu'a eue saint Jacques, quand, parmi les divers noms dont il a revêtu la fausse prudence, il l'a appelée animale. Mais ne pourrait-on point dire qu'il lui a donné ce nom odieux pour faire sentir aux hommes, par un reproche si piquant, qu'au lieu de faire usage de leur raison dans les rencontres, ils se laissent emporter à leurs penchans comme des bêtes? Les bêtes ne consultent point, elles ne délibèrent point, parce qu'elles n'ont ni lumières pour connaître, ni liberté pour choisir. Selon que les choses flattent ou choquent leur nature, elles les embrassent ou les fuient; et d'abord qu'un objet se présente à elles, il les détermine à l'un des deux. Pour l'homme, avec le secours des nobles facultés dont son âme est enrichie, la consultation et la délibération font son partage : il est capable de donner avis et d'en prendre; il peut examiner les choses, suivre celle-ci, rejeter celle-là, et sur les raisons qui se présentent à son esprit, prendre le parti qu'il jugera le plus sûr. C'est là l'office de la prudence. Or, que font les enfans du siècle? A la vérité ils consultent, mais ils se trompent dans le choix de ceux qu'ils prennent pour conseillers. Venons à notre évangile, et puis nous parlerons à nous. Les Juifs s'assemblent, et sur le bruit que faisaient les miracles du Sauveur, ils tiennent conseil, pour voir ce qu'il était à propos de faire. Jusque-là, tout était dans l'ordre : la chose méritait qu'on l'examinât, et il était de la prudence de n'y pas aller trop vite. Mais le mal est qu'au lieu de procéder de bonne foi, dans une affaire si délicate et si importante, au lieu d'écouter la loi et les prophètes, au lieu de mesurer les choses au pied de la droite raison, ils font entrer secrètement toutes leurs passions dans l'assemblée, ils leur donnent la liberté d'y porter leurs suffrages, et les laissent décider de tout avec une autorité souveraine. Mais que cette conduite, Messieurs, est une vive image de la nôtre ! Car dans les occasions où il y a lieu de douter, de qui suivons-nous les avis ?

Je trouve comme des conseillers de deux ordres à qui nous devrions recourir; les uns sont au dedans de nous, les autres au-dessus de nous. Au dedans de nous la raison, au-dessus de nous la foi. Mais à ces deux directeurs si désintéressés et si éclairés nous en substituons deux autres, la passion et l'opinion : la passion à la place de la raison, l'opinion à la place de la foi. Vous savez ce qui arriva autrefois après la mort de Salomon à Roboam son fils. Ce prince, au lieu de suivre les conseils des hommes sages que le roi son père avait laissés auprès de sa personne pour conduire ses premières démarches, s'abandonna à une troupe de jeunes gens, étourdis, emportés et présomptueux, et fut assez aveugle pour préférer leurs avis aux remontrances des ministres,

qui, ayant servi sous le plus sage de tous les hommes, avaient puisé dans cette source l'art de donner des conseils. Mais aussi savez-vous comme il lui en prit? Ses sujets se révoltèrent contre lui, la perte de la plus grande partie de ses Etats fut le juste salaire de son imprudence. Or c'est ainsi à peu près que nous en usons. Car bien loin de prendre les avis de la raison et de la foi, ces sages conseillers que Dieu, notre père céleste, nous a donnés pour nous gouverner, nous les rejetons pour n'écouter que la passion et l'opinion, ces imposteurs artificieux nourris et élevés avec nous, qui ne nous flattent que pour nous perdre.

Que la voix des passions l'emporte chez nous sur celle de la raison dans la plupart de nos délibérations, c'est ce qui se voit à toute heure. Il s'agit, si vous voulez, d'entrer dans un emploi; la raison voudrait avant toutes choses qu'on en examinât les engagements, qu'on en prévît les conséquences, qu'on en considérât les périls, qu'on en pesât les devoirs, qu'on se fit justice à soi-même, qu'on supputât, pour parler comme l'Evangile, en son particulier, si l'on a les fonds nécessaires pour fournir aux frais d'une si grande entreprise : voilà ce que représenterait la raison. Mais ce n'est pas elle qu'on appelle; on ne veut point de cette fâcheuse pédagogue, qui chicane de trop près sur tout. L'ambition accommode bien mieux, et elle est plus favorablement écoutée, quand elle dit : Allez, allez, l'occasion est trop belle pour la négliger, cet établissement est trop honorable; par là vous vous distinguerez; s'il vous manque quelques qualités, vous les acquerez avec le temps; les charges font les hommes, et l'exercice donne ce qu'on n'a pas reçu du naturel. Il se présente un parti où il y a de grands profits à faire; si la raison en était crue, on ne s'y embarquerait point, soit à cause que les biens qu'on a ou recueillis de ses pères, ou amassés par son industrie, suffisent et par delà à tous les besoins d'une vie tranquille et honnête; soit à cause que sur le retour de l'âge où l'on se trouve, il faudrait cependant sacrifier son loisir et son repos à la poursuite de cette affaire; soit à cause qu'il peut y avoir des revers à essayer et des déroutes à craindre. Mais en vain parle-t-elle à des hommes qui veulent être sourds de ce côté-là : on ne prête l'oreille qu'à l'avarice. Puisque l'affaire est bonne, pourquoi n'en seriez-vous pas? Vous avez du bien, il est vrai, mais on n'en saurait trop avoir; il vous en coûtera du temps, mais vous en serez payé avec usure; peut-être que les choses ne tourneront pas au gré de vos souhaits, mais il faut tenter la fortune. Ainsi se gouvernent tous les jours les aveugles mortels, et voilà les oracles qu'ils consultent.

Que s'ils sortent de chez eux, pour conférer au dehors sur les affaires qui se présentent, ne croyez pas qu'ils aillent frapper à la porte de la foi, pour en savoir les avis; ils tournent du côté de l'opinion et s'en tiennent à ses maximes. Entre les noms mysté-

rieux que le prophète donne au Messie, il l'appelle le Conseiller, *Consiliarius* (Isaï., IX, 6) : Conseiller en effet merveilleux, qui ne peut ni se tromper, parce qu'il est la vérité infaillible, ni nous tromper, parce qu'il est la suprême bonté. Ce divin Conseiller après avoir paru lui-même sur la terre et tracé aux hommes, tant par ses exemples que par ses discours, les routes qu'ils devaient tenir pour ne s'égarer jamais, nous a laissé en nous quittant la foi et comme un flambeau pour nous éclairer, et comme un guide pour nous conduire. Car les divines Ecritures qu'elle nous met entre les mains sont un trésor merveilleux de sagesse et de lumière, d'où nous pouvons tirer des conseils sûrs et infaillibles. Là vous voyez des événements et des exemples, des préceptes et des instructions qui peuvent servir de règles dans tous les cas particuliers et pour toutes les conditions. Il y a des lois pour la vie privée, il y en a pour la vie publique ; le commerce et les arts, l'épée et la robe, l'Eglise et la cour ; rien n'y est oublié. On nous y fait toucher au doigt et ce que nous devons à Dieu, et ce que nous devons à nous-mêmes. Sur ces principes il n'y a rien de si aisé que de juger ce qui est licite ou illicite, expédient ou désavantageux, ce qu'il faut ou ce qu'il ne faut pas suivre, et ce seul livre à la main, comme une boussole fidèle, on peut éviter tous les écueils. Mais dans les cas douteux, où la prudence demande que nous délibérions avant que d'entreprendre, allons-nous feuilleter ce livre ? Nous nous en donnons bien de garde, nous n'y trouverions pas notre compte : il nous faut des règles plus commodes, et c'est dans cette vue que donnant l'exclusion entière aux décisions de la parole de Dieu, ou que ne l'admettant que par cérémonie dans nos délibérations, nous y appelons les maximes du monde et recevons avidement les ouvertures qu'elles nous donnent. Je doute si je dois faire valoir mon argent par une voie que l'on m'offre ; si j'en prenais l'Ecriture pour arbitre, elle me l'interdirait : mais la pratique du monde est moins farouche ; tant de gens ne s'en font point de scrupule, pourquoi donc ne profiterais-je pas de l'occasion comme les autres ? Je puis avancer ma fortune, si je veux m'attacher aux intérêts de ce grand : mais peut-être que par là j'exposerai mon salut à des risques épouvantables. Si donc incertain entre l'espérance et la crainte, je demandais à l'Evangile de quel côté je dois pencher, il me répondrait nettement : jouez au plus sûr si vous êtes sage ; car *que servira-t-il à un homme de gagner tout le monde et de se perdre soi-même* (Matth., XVI, 28) ? Mais le monde plus traitable m'assure qu'il n'y a pas à balancer, qu'il ne faut point être si timide, et que tous les chemins sont bons, quand pareux on peut se montrer à la fortune. Or je vous prie de me dire si l'on peut se gouverner d'une manière plus animale et plus corrompue, que de n'écouter que la passion et l'opinion au préjudice de

sa raison et de sa foi ? Cependant c'est là tout le mystère de la prudence du siècle. Ou, si vous l'aimez mieux, disons que cette prudence, en effet, mérite d'être appelée animale, parce qu'elle ne s'exerce que sur des sujets sensibles et que dans les choses spirituelles elle laisse aller l'homme au hasard.

Je ne sais si je me fais bien entendre, mais je veux toucher un point important. Voici donc quelle est ma pensée : si les hommes se trompent dans le choix de ceux qu'ils consultent, ils ne se trompent pas moins sur le choix des matières, qu'ils mettent en consultation. Est-il question des biens de la terre ? Les plus grands esprits se défiant de leur propre suffisance sont bien aises d'avoir sur cela le sentiment de leurs amis, pour éviter la surprise et pour prendre leur sûreté. Mais du côté que les choses ont liaison avec le salut on ne s'informe de rien, on n'a peur de rien, on ne consulte point, on ne délibère point. Vous pensez à choisir vous un parti, vous un autre. Sur quoi tombent vos premiers soins ? Jamais exactitude n'approche de celle que vous apportez à faire des perquisitions du bien de la personne qu'on vous propose, vous faites passer tout cela par un examen rigoureux. Mais vous vient-il seulement dans l'esprit de rechercher si le parti vous est sortable pour votre sanctification, si cet homme a de la piété, si cette fille est bien élevée ? Hélas ! on n'y pense pas. La prudence si attentive aux moindres bagatelles dédaigne des réflexions si solides et si judicieuses. Qu'un homme opulent ait de l'argent à placer, il ne le mettra pas indifféremment en toute sorte de mains, il exigera caution sur caution pour assurer son denier. Mais que ce même homme ait des enfants à établir, il les pousse indiscrètement dans les premiers emplois qu'il trouve sans approfondir s'ils sont faits pour les remplir et s'il y aura sûreté pour eux. Voyez dans les familles : on a son conseil réglé et sans son avis on ne voudrait pas ni commencer un procès, ni terminer une affaire ; mais pour la conscience on s'en rapporte à soi-même, ou plutôt on ne s'en rapporte à rien, et comme si les choses de la morale n'étaient point de la juridiction de la prudence, on ne les met pas seulement en question. Ce serait s'exposer à la raillerie et à la censure que de le faire. Car qui ne sait tout ce qui se dit dans le monde contre ceux qui confèrent avec leurs directeurs, avant que de rien entreprendre ? On accuse les uns de faiblesse, les autres de curiosité ; ceux-là de se tourmenter mal à propos, ceux-ci de s'ingérer trop avant, les premiers d'un assujettissement servile, les derniers d'une domination impérieuse. Cependant la vérité de ces paroles de Salomon subsiste : *Les pensées s'affermissent par les conseils, et la guerre doit être conduite par la prudence* (Prov., XX, 18). Dans les guerres qui se font entre les puissances de la terre, le conseil est comme l'âme qui conduit tout, et les moindres fautes qui s'y commettent, ont d'ordinaire des suites fâcheuses. Donc en

cette guerre spirituelle où, comme dit saint Paul, nous avons à combattre, non contre des hommes, mais contre les démons (*Ephes.*, VI, 12), à combien plus forte raison devons-nous prendre conseil ? Puisqu'à moins d'opposer à des ennemis aussi éclairés que les nôtres une sagesse qui vienne du ciel ; un seul de ces esprits malheureux est sans doute plus habile que tous les hommes ensemble. Et qu'on ne se flatte point de sa capacité prétendue : car Salomon condamne encore cette présomption, quand il dit que l'homme habile fait tout avec conseil (*Prov.*, XIII, 16). Dans le monde, il semblerait que plus un homme est habile, moins il aurait besoin du conseil d'autrui ; mais le Saint-Esprit au contraire met l'habileté de l'homme et son bon sens à ne pas croire son habileté et son bon sens, et à aimer mieux déférer aux jugements des autres, que de se conduire par sa tête. Faisons-nous donc aujourd'hui une loi inviolable de ne nous déterminer jamais à rien, sans en avoir premièrement communiqué avec nous-même par de sérieuses réflexions. Et parce que notre esprit peut être prévenu dans sa propre cause, tâchons de suppléer au défaut de sa lumière par la lumière des autres. *Audiens sapiens sapientior erit, et intelligens gubernacula possidebit* (*Prov.*, I, 5). Quelque éclairés que nous fussions, nous en deviendrons encore plus éclairés, et par là nous acquerrons l'art de nous gouverner avec sagesse. Saint Basile fait une attention particulière sur ces dernières paroles : *Intelligens gubernacula possidebit*. Et sa réflexion est toute propre pour conclure cette seconde partie. Le chrétien, dit ce grand saint, vit dans le monde parmi l'orage des tentations qui l'environnent, comme sur une mer toujours agitée et où il y a tout à craindre. Or, tout de même que celui qui tient le gouvernail du vaisseau, ne le quitte point, aussi le chrétien veille-t-il attentivement sur toutes ses voies. De même que le pilote consulte sans cesse sa carte et sa boussole, aussi cet homme consulte-t-il à toute heure le ciel et la loi de Dieu. C'est sur cela qu'il règle sa course, bien éloigné des enfants du siècle, dont la prudence va quelquefois jusqu'à suivre la malice du démon. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

C'est une damnable maxime, dont je crois qu'un païen rougirait, et que cependant un homme soi-disant chrétien n'a point eu honte de publier : qu'il est bon de se donner les apparences de la vertu, parce que de ses dehors on peut tirer de merveilleux avantages pour le succès de ses affaires ; mais qu'il ne faut pas s'en tenir dans le fond à la pratique de la vertu, parce qu'une piété solide est incompatible avec la bonne politique, et que rien n'est plus nuisible pour réussir dans ses desseins. Je ne sais, chrétiens auditeurs, si cette maxime n'aurait point été puisée dans l'histoire de notre évangile ; mais il me paraît que les Juifs l'y suivaient dans toute son étendue. Chercher

des voies, non pour connaître la vérité, mais pour l'opprimer, couvrir les desseins les plus noirs sous des apparences spécieuses, engager les autres dans son parti par toute sorte d'artifices, prendre des résolutions extrêmes avec une hardiesse déterminée à tout : voilà ce qu'on peut appeler une prudence diabolique, et voilà cependant toutes les démarches des Juifs. Ils s'assemblent ; mais quel est le but de leurs assemblées ? L'état de la question était de savoir si le Sauveur avait trempé dans les crimes qu'on lui reprochait, si sa doctrine était séditeuse, s'il était ennemi de la religion et du gouvernement, s'il y avait dans sa conduite quelque chose qui pût blesser la jalousie des Romains. Le bon sens et la droite raison voulaient qu'on commençât par examiner ces choses : en les examinant, les Juifs auraient pu découvrir sans peine l'innocence de Jésus-Christ, à travers toutes les calomnies dont ses envieux tâchaient de le noircir, puisque toutes les paroles et toutes les actions de cet Homme-Dieu étaient une conviction manifeste du contraire. Mais ils affectent de fermer les yeux sur tout cela ; et comme si les crimes dont on charge le plus saint de tous les hommes étaient de notoriété publique, ils ne délibèrent que sur les moyens de s'en défaire au plus tôt. Voilà le premier pas et le premier secret de leur malignité.

Le second, plus artificieux encore, consiste à choisir ces moyens parmi tout ce qu'il y avait de plus spécieux pour éblouir les yeux des simples, et pour justifier leur conduite, sous les noms honnêtes de zèle pour le bien public et d'amour pour la patrie. Car si vous prêtez l'oreille aux raisons qu'ils allèguent, en procédant à la condamnation du Sauveur, il ne vous y paraîtra pas la moindre étincelle d'envie : à les entendre, ils n'ont en vue que l'intérêt de la république, ils ne travaillent dans tout cela qu'à la conservation des autels ; ce n'est pas là néanmoins que s'arrête leur habileté. Afin que leur projet réussisse plus infailliblement, ils s'attirent les uns les autres dans le même parti par des intérêts réciproques, et n'oublient rien pour s'y fortifier, chacun y mettant du sien. Les pharisiens y apportent la réputation de la sainteté, les scribes celle de la doctrine, les prêtres l'autorité de leur caractère ; et de ces trois corps il se forme comme une espèce de triumvirat, qui fait révolter tout le monde contre le Fils de Dieu par une conspiration générale. Enfin à l'artifice ils ajoutent la violence. L'un d'eux, plus hardi que les autres, blâmant la lenteur de leur conseil et la timidité de leurs résolutions, leur ouvre le chemin à la licence de tout oser et de tout faire, par ces paroles superbes et emportées : *Vos nescitis quidquam* : Vous n'y entendez rien avec tous vos raisonnements et toutes vos remises : *Expe-dit ut unus homo moriatur pro populo*. Qu'il meure, cet objet odieux, à quelque prix que ce soit.

Je ne doute point, mes frères, qu'un pro-

édifié si concerté, si frauduleux, si inique, si violent, ne vous donne de l'horreur. Mais croiriez-vous bien cependant qu'une prudence si noire est encore de l'usage du monde, et que dans le commerce ordinaire des chrétiens elle a autant de cours que parmi les Juifs ? Permettez-moi, pour vous le montrer, de reprendre ici leurs démarches les unes après les autres. Que font les Juifs ? Quand la vérité les incommode, ils cherchent à l'opprimer et non pas à la connaître. Mais n'est-ce pas là déjà une des vues les plus ordinaires de la prudence dans nos jours ? Un ami ou un parent nous fait naître l'occasion d'obtenir un bénéfice, et en même temps l'envie de devenir bénéficiaire ; la prudence du salut voudrait qu'on examinât si l'on peut y entrer par les voies qui se proposent, sans autre vocation. Cependant on se donne bien de garde d'approfondir cette matière, on la suppose comme indubitable, et mettant à part la fin, on ne délibère que des moyens. Mais la chose n'est pas canonique, pour le moins y a-t-il lieu d'en douter. Il faudrait voir si le patrimoine des pauvres peut entrer dans ces sortes de négociations, pour devenir la proie de la cupidité et l'héritage de la chair et du sang. Point de curiosité sur tout cela. Ce n'est point à cette recherche qu'un homme habile donne ses soins, c'est à trouver des biais qui fassent réussir l'intrigue, qui pallient la simonie, et qui étouffent la voix de la vérité. Combien de pécheurs à cette grande fête vont employer toute leur rhétorique pour tromper un confesseur, ou plutôt pour se tromper eux-mêmes ? Là on croit avoir bien réussi, quand à force d'envelopper les choses, on les a fait passer adroitement, et l'on s'en applaudit soi-même. On n'y propose presque jamais le fond de la difficulté à découvert, et on n'oublie rien pour faire valoir de petites circonstances qui lui font prendre une autre face.

Une seconde ruse des Juifs dans notre évangile, c'est de donner au plus affreux dessein que l'esprit de l'homme ait jamais conçu un nom spécieux et des apparences plausibles. Or on ne voit encore que trop de ces détestables pratiques, et jamais siècle ne fut sur cela si fertile en expédients et en prétextes que le nôtre. On peut dire que la prudence est parvenue là-dessus à sa dernière consommation, et je remarque entre autres deux voies qu'elle tient pour y réussir. La première est de cacher le mal qu'on a dans le cœur ; la seconde est de faire paraître le bien que l'on n'y a pas. Hérode ayant formé le dessein d'ôter la vie au Sauveur dans son berceau, tâcha de persuader par toutes les démonstrations imaginables qu'il ne cherchait qu'à l'adorer et à lui rendre ses respects. Judas possédé du démon de l'avarice déguisa cette infâme passion sous le prétexte religieux de la charité envers les pauvres. Ainsi quand ce médisant veut perdre de réputation un absent dont il veut se venger, il commence par le louer et par en marquer de l'estime. S'il parle de ses

défauts, vous diriez que ce n'est qu'à regret ; il sait si bien se posséder et se commander à soi-même, que rien ne trahit au dehors l'aigreur qu'il renferme au dedans ; et il va souvent jusqu'à donner un air de dévotion et de zèle à ce qui est en effet une véritable calomnie. Que si on ne trouve pas de jour pour répandre avec succès le poison qu'on couvre dans l'âme, on prend le parti de le supprimer pour un temps. Nous en avons un exemple mémorable dans la personne d'Absalon. Ce prince ayant conçu une haine mortelle contre Amnon, à cause qu'il avait déshonoré sa sœur Thamar, ne donna pas à sa colère la liberté d'éclater ; mais la tenant, si je l'ose dire, ensevelie dans le tombeau d'une dissimulation profonde, il passa deux ans sans en témoigner le moindre ressentiment, jusqu'à ce qu'ayant attiré son ennemi à sa maison de campagne, il le fit assassiner au milieu d'un festin et sous les yeux de tous ses frères. Prudence malheureuse du siècle, vous n'avez pas oublié ces tours ; ou plutôt vous vous y êtes raffinée ! Ainsi se nourrit sourdement sous la cendre d'une bienveillance simulée le feu d'une haine couverte. Ainsi diffère-t-on de se venger, pour prendre mieux le temps de sa vengeance, sous l'ombre d'une feinte réconciliation. Ainsi, quand on veut supplanter un malheureux et profiter de ses dépouilles, c'est alors qu'on l'accable de démonstrations d'amitié, pour endormir sa défiance et pour calmer ses soupçons. Ainsi, chose plus horrible, vait-on jusqu'à faire servir de voile à sa malignité tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion. Ainsi poursuit-on ses intérêts avec toute la chaleur possible, sous prétexte de n'embrasser que la querelle des autres. Ainsi, vertueux en apparence et vicieux en effet, si l'on se déclare pour la vertu, ce n'est que pour se maintenir dans le vice. Ainsi portant la fourberie jusqu'à Dieu, on ne prend de sa loi qu'une vaine ostentation, dont on ne se pare que pour l'offenser plus impunément. Car en effet, combien de gens qui affectent un extérieur dévot et réglé, pendant qu'il n'y a ni religion ni piété dans l'âme ? Combien qui exposent aux yeux du monde des œuvres d'éclat, tandis qu'ils nourrissent une conscience souillée d'abominations et d'injustices ? Combien qui ne portent les livrées de la piété que pour suivre la fortune ? Combien qui ne se soucient de Dieu que pour contenter les hommes ?

J'ai remarqué en troisième lieu que les Juifs s'étaient ligués entre eux, afin que se tenant comme par la main, rien ne pût résister à l'effort de leur cabale ; et c'est justement le génie de la politique funeste, dont le monde prend aujourd'hui les règles de sa conduite. Veut-on se venger d'un ennemi ? on n'oublie rien pour engager ses amis dans sa querelle, à condition de le leur rendre à son tour dans l'occasion. Faut-il donner à une noire calomnie quelque teinture de vérité ? on achète des langues vénales qui servent comme d'écho pour la répandre et pour l'appuyer. Voyez dans le commerce

que de monopoles parmi ces marchands qui se rendent maîtres du trafic par des sociétés tyranniques, pour vendre et pour acheter à leur mot ! Entrez dans le palais ; que de correspondances, que d'intelligences entre le procureur et l'avocat pour dépouiller les parties et les consumer en frais ! Que de brigues dans les compagnies pour former une cabale et pour donner à la faveur ce qui est dû à la justice ! Allez jusqu'à la cour ; c'est le théâtre où la prudence joue encore mieux ce personnage. Car qui pourrait dire les liaisons, les complots, les intrigues qui y règnent ? Celui-ci pour s'avancer, celui-là pour se maintenir ; l'un pour servir un ami, l'autre pour opprimer un ennemi ; il n'y a point de ressort qu'on ne remue : plaisirs et intérêts, promesses et espérances, lâchetés et perfidies, tout est mis en œuvre, pour attirer dans son parti le crédit et l'autorité, fût-ce aux dépens des droits les plus saints et les plus inviolables.

Enfin, Messieurs, nous avons vu que d'une délibération qui d'abord paraît modérée, les Juifs passent à une violence manifeste, et que la rage succède à la fourberie. C'est aussi le dernier caractère de la prudence, dont le démon fait aujourd'hui de si abominables leçons. Tant qu'on peut conduire ses desseins par des voies sourdes et cachées, on se donne bien de garde d'éclater ; la ruse et la perfidie se chargent du soin de l'intrigue. Mais quand toutes les ouvertures se trouvent fermées, alors on lève le masque, et on s'abandonne aux derniers emportements, plutôt que de manquer son coup. Il faut pour avancer la succession de cet homme, abrégé ses jours par le poison ; eh bien ! on l'empoisonnera. Pour posséder plus paisiblement cette femme, il faut se défaire d'un rival ; eh bien ! on s'en défera. Car voilà, chrétiens, jusqu'où cette prudence diabolique sait porter ses détestables maximes. A la honte de ce siècle, nous en avons vu des exemples qui feront horreur à la postérité ; et l'asse le ciel que ce que nous ne savons pas ne soit point encore pire que ce que nous en savons !

Or, que conclure de toutes ces réflexions ? Deux importantes vérités, toutes deux consacrées par la bouche du Sauveur, avec lesquelles je finis.

Première vérité : *Les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne sont les enfants de lumière* (Luc., XVI, 18). Vous l'avez vu, chrétiens. Tout ce que la prudence suggère aux hommes pour exécuter leurs desseins, pour ménager leurs intérêts, pour satisfaire leurs passions : cela n'est pas imaginable. Mais que leur iniquité devienne notre instruction ; faisons au moins pour le ciel les démarches qu'ils font pour la terre : car n'est-il pas honteux à des chrétiens de travailler avec moins d'application au succès de la plus essentielle de toutes les affaires, que le monde n'en apporte à poursuivre des intrigues de néant, et qui doivent s'évanouir

comme l'ombre aussi bien que leurs objets ? Sera-t-il dit que rien ne soit impossible aux vues de la prudence que le démon inspire, et que tout paraisse affreux à la prudence qui vient du Père des lumières ? Ainsi raisonne Jésus-Christ dans le seizième chapitre de saint Luc.

Seconde vérité : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes* (Matth., X, 16). Que veut-il dire ? Quel est ce serpent dont il faut étudier la prudence ? Chrétiens, ne nous y trompons pas. Il y a un serpent infernal dont la prudence nous doit être un sujet d'abomination. C'est cette prudence diabolique dont je vous ai fait jusqu'ici le portrait, prudence réprouvée de Dieu et ennemie de la sagesse, prudence corrompue dans ses maximes et malheureuse dans ses suites. Fuyons-la, rejetons-la, que jamais elle n'ait aucune part dans notre conduite, opposons à sa politique une sainte simplicité. Mais il y a, dit saint Chrysostome, une autre espèce de serpent dont le Sauveur recommande la prudence à ses disciples. Tout ce que la nature a appris au serpent que nous voyons ramper sur la poussière, est d'abandonner son corps pour conserver sa tête. Voilà aussi tout le mystère de la prudence du chrétien. Quelle est la tête de cet homme spirituel ? C'est la foi, c'est le salut, c'est l'âme. Apprenons donc aujourd'hui à sacrifier tout le reste, nos biens, notre honneur, notre vie même, s'il était besoin, pour la conservation d'une tête si précieuse : car si nous la perdons une fois, tout le reste est perdu, lors même que nous croirons l'avoir conquis ; et si nous la conservons elle seule, quand tout le reste serait perdu, nous le recouvrerons avec plus de gloire : c'est ce que nous promet saint Chrysostome, et c'est ce que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

De la communion pascale.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur (Matth., XXI, 5).

Sire (1),

Voici tout à la fois un grand spectacle et un grand mystère, peut-être même, pourrais-je dire, le plus éclatant de tous les spectacles et le plus important de tous les mystères qui se trouvent dans le cours de la vie de l'Homme-Dieu. Cependant, quelque pompeux que ce spectacle puisse être, quoiqu'il semble fait pour le lieu où j'ai l'honneur de parler, puisque rien ne convient mieux qu'un triomphe à un héros tout couvert des palmes de la victoire, je l'abandonne volontiers pour en rechercher le mystère.

L'entrée de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem a toujours été regardée par les Pères de l'Eglise comme une des figures les plus naturelles de l'entrée que ce divin Sauveur veut bien faire dans nos âmes par la

(1) Le roi Louis XIV, présente à ce discours.

sainte communion. En effet, soit qu'on prenne la chose du côté de celui qui se fait recevoir avec tant de pompe, ou du côté de ceux qui le reçoivent si magnifiquement, on y peut trouver des rapports merveilleux et une ressemblance exacte. Jésus-Christ, dans l'appareil le plus simple, pour ne pas dire le plus méprisable, se fait rendre des honneurs extraordinaires par tout un peuple qui lui applaudit. Jérusalem ne retentit que du bruit de ses louanges; et à la vue de ses ennemis il poursuit jusqu'au bout la gloire de son triomphe. Ainsi, sans emprunter aucun éclat que de lui-même, ce Dieu, caché sous la figure d'un morceau de pain, voit tout le monde chrétien abattu à ses pieds. L'Eglise, cette Jérusalem nouvelle lui marque sa joie par de continuelles acclamations; et au milieu de la bassesse qui le couvre, il triomphe par la foi de nos esprits et de nos cœurs, quoique l'hérésie en frémissse de dépit et de rage. Peut-être ne vous serait-il pas désagréable, Messieurs, que je m'étendisse plus au long sur la conformité de ces deux entrées : mais comme il est de mon ministère que je travaille à l'édification de vos âmes préférablement à tout le reste, et que je le fasse dans ce temps avec plus d'application que jamais, laissant le brillant pour l'utile, arrêtons-nous moins à considérer la gloire de celui qui se fait recevoir que l'état de ceux qui le reçoivent. Car tout est mystérieux dans leur conduite, et je prétends vous faire voir aujourd'hui vous-mêmes à vous-mêmes dans le portrait de leurs différentes dispositions.

Il s'en fallut bien que les Juifs n'envisageassent tous d'un même œil le triomphe du Sauveur; et l'on pourrait, ce me semble, les partager en trois ordres. Les premiers s'en indignèrent ouvertement, et ce sont les pharisiens; les seconds se laissèrent entraîner au torrent, sans savoir ce qu'ils faisaient, et l'abandonnèrent dans la suite, et ce sont les peuples; les derniers y prirent part de bonne foi, et ce sont les disciples. Or tel est encore aujourd'hui le partage des hommes sur le sujet du triomphe de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Quelques-uns se portent pour ennemis déclarés de ce triomphe; d'autres paraissent le favoriser, qui avec cela le traversent; enfin, il y en a qui lui applaudissent de tout leur cœur. Je m'étais proposé d'abord de parler aux chrétiens de ces trois différents caractères, dans les trois parties de ce discours, en disant à tous : Voulez-vous ne point recevoir le Sauveur, comme les pharisiens? Voulez-vous ne le recevoir que pour l'abandonner, comme les peuples? Voulez-vous enfin le recevoir pour lui être fidèles, comme les disciples? Mais l'étendue de la matière m'oblige, pour ménager votre patience, de retrancher la troisième partie, qui devait regarder les conditions essentielles à la bonne communion, d'autant plus qu'il est aisé de les connaître par opposition aux défauts qui rendent les communions mauvaises. Et je me réduis à vous faire voir la nécessité de communier, et la nécessité de

bien communier. La nécessité de recevoir Jésus-Christ par la communion, contre ceux qui ne le font pas; la nécessité de bien recevoir Jésus-Christ par la communion, contre ceux qui le font mal. J'irai donc aux premiers avec le Sage : *Venez et mangez* (Prov., IX, 5); je dirai aux derniers avec l'Apôtre : *Epreuvez-vous avant que de manger* (I Cor., XI, 28); et par là j'espère combattre deux des plus grands désordres qu'il y ait peut-être dans l'Eglise, le mépris du sacrement et l'abus du sacrement : le mépris du sacrement dans ceux qui le négligent, l'abus du sacrement dans ceux qui le profanent : voilà tout mon dessein. Je sais bien que par là je me mets dans la nécessité de dire des choses communes, mais je me promets aussi qu'elles pourront être utiles, que la sainteté du temps où nous entrons les fera non-seulement souffrir, mais goûter; que la piété de mes auditeurs suppléera plus que jamais à mon insuffisance. Et après tout, malheur à moi si, par une recherche secrète de moi-même, je manquais à en édifier quelques-uns, dans la peur de déplaire à d'autres! Comme donc cette matière est plus importante encore que toutes celles dont nous avons parlé, adressons-nous au ciel avec plus de ferveur que jamais, en disant à la sainte Vierge : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Si nous en croyons un ancien docteur, il y a dans tous les commandements qui nous sont faits de la part de Dieu, je ne sais quoi d'humiliant et de honteux pour l'homme, à qui ils sont faits. La loi en nous ordonnant le bien, et nous défendant le mal, nous reproche secrètement le dégoût que nous avons pour l'un, et le penchant qui nous porte à l'autre. Elle suppose par là qu'il y a de l'égarement dans notre esprit et du dérèglement dans notre cœur, et en nous ramenant à l'ordre, c'est nous reprocher que nous nous en sommes départis; ou du moins que de nous-mêmes nous sommes portés à le faire. Mais si vous y prenez garde, le commandement de la communion, est peut-être, par le reproche secret qu'il nous fait, le plus injurieux qui puisse nous être prescrit. Car enfin n'est-il pas étrange qu'il ait fallu faire à l'homme une obligation et un devoir d'une chose, où l'inclination de son cœur, et la vue de son intérêt devaient le porter de lui-même? Jusqu'à quel excès a dû monter l'insensibilité du chrétien, pour obliger l'Eglise d'employer tout le poids de son autorité à la vaincre? Quelle confusion à des enfants d'avoir forcé leur mère de s'armer de toute sa rigueur pour les contraindre d'entrer dans la salle du festin, et de s'asseoir à la table de son Epoux! Voilà pourtant où les choses sont insensiblement venues par une suite de corruption dont il ne sera pas inutile de remarquer le progrès.

A la naissance de l'Eglise, lorsque le sang de Jésus-Christ encore tout chaud et tout bouillant, comme parlent les Pères, embrasait le cœur des chrétiens d'un feu divin, ils participaient tous les jours au mystère du

saint l'autel. Comme ensuite leur nombre s'augmenta considérablement, il fut arrêté qu'ils s'en approcheraient tous les dimanches. Depuis, la charité se refroidissant et l'iniquité croissant, on ordonna que les fidèles prendraient au moins le calice du salut trois fois l'année. Mais maintenant que les jours sont devenus encore plus mauvais par le débordement général des mœurs, c'est l'usage que personne ne se dispense de manger la chair de l'Agneau sans tache tous les ans, dans le temps qu'il fut premièrement immolé. Ainsi parlait Pierre de Blois un peu avant que l'Eglise eût passé la communion pascalle en loi au concile de Latran, touchée de ce qu'il se trouvait des hommes assez durs pour laisser écouler des temps considérables sans recevoir l'eucharistie. Cependant, s'il m'est permis d'exposer ici la honte de mon siècle, (et pourquoi ne l'oserais-je pas, sinon pour la confusion de ceux qui se rendent coupables d'un si grand crime, puisque je suis bien éloigné d'en soupçonner ici mes frères, du moins pour exciter par là les chastes épouses de l'Agneau à redoubler envers lui, par une espèce de compensation et de dédommagement, leur empressement et leur amour ?) le désordre se porte encore aujourd'hui plus loin : car après que l'Eglise s'est expliquée par un arrêt décisif, malgré ses avertissements, sans écouter ses menaces, on fuit les autels, on s'en éloigne, rien n'y peut attirer.

Qu'il y ait dans l'Eglise des chrétiens capables de cet excès, c'est véritablement une chose monstrueuse, mais enfin elle n'est que trop vraie. Soit l'affaiblissement de la foi, qui languit dans ces temps malheureux ; soit la force de l'habitude, qui tient le cœur captif dans les liens du péché ; soit le torrent de l'exemple, qui entraîne la plupart des hommes, ou si vous voulez, tout cela : le plus saint de nos mystères est devenu non-seulement indifférent à beaucoup d'esprits ; il leur est devenu odieux et insupportable. Les approches d'une grande fête ne servent qu'à les chagriner ; comme ils ont des apparences à sauver, il y en a que Pâques alarme dès le commencement du carême, et qui dès lors cherchent des biais, pour en éluder les devoirs, sans se faire remarquer. D'autres plus déterminés dans leur irréligion franchissent audacieusement le pas, et par un libertinage déclaré secouent ouvertement le joug onéreux du commandement de l'Eglise : genre de chrétiens indignes d'un si beau nom, et qu'il faut plutôt regarder comme les pharisiens de l'Evangile, tant ils en ont l'esprit et les traits. Tout Jérusalem se remue pour faire au Sauveur une entrée solennelle et pompeuse, pendant que les pharisiens à l'écart s'indignent de l'empressement des peuples, et ne les regardent que d'un œil chagrin ou moqueur. Toute l'Eglise dans ces jours saintement occupée des préparatifs nécessaires pour la réception de son Dieu, n'oublie rien afin de lui plaire, et ceux-ci faisant bande à part, voient ce trouble religieux, qui ébranle tou-

tes les consciences, avec une indifférence froide et un mépris offensant. *Quis est hic?* disent les pharisiens outrés de dépit et de rage ; quel est cet homme, dont l'entrée cause aujourd'hui tant de rumeur ? Or tels sont aussi les sentiments de ces hommes corrompus : quel est cet incommode, diraient-ils volontiers s'ils l'osaient, dont la fête importune vient troubler la possession de nos plaisirs, et le repos de nos cœurs ? Faut-il que pour le recevoir tout entre chez nous dans l'agitation et dans l'inquiétude ? Que ceux qui veulent s'en donner la peine aillent, à la bonne heure, au-devant de lui et se joignent à la foule ; pour nous, plutôt que de nous fatiguer par tant d'appréts qui coûtent tant de soins, nous consentons à ne point être de la cérémonie.

Mais sans m'arrêter davantage à représenter un désordre qu'on prétendra peut-être n'être pas assez commun pour mériter qu'on le combatte, quelle n'est point dans nos jours l'indifférence de la plupart des hommes pour le plus touchant de tous les mystères de la religion chrétienne ? Passer les années entières sans approcher de l'autel, et même sans y songer, ce n'est plus rien qui surprenne, c'est la pratique ordinaire. En vain Jésus-Christ nous attend, voilé sous une figure si indigne de sa grandeur, pour se proportionner à notre faiblesse, et pour nous attirer avec plus de confiance au trône de sa miséricorde. En vain le Père de famille, après avoir préparé avec des frais infinis le plus somptueux de tous les festins, fait avertir les conviés qu'ils se hâtent. Sur des prétextes différents, mais tous également frivoles, chacun se défend de s'y rendre. Si c'était ou un sentiment sincère de leur indignité, ou une crainte respectueuse pour ce redoutable mystère, qui les retint ; si dans la vue des péchés dont ils sont souillés, et de la pureté qu'exige un sacrement qui renferme le Saint des saints, ils s'en interdisaient l'usage ; si, touchés du regret de leurs fautes, ils travaillaient cependant efficacement à s'en corriger et à se préparer par là les voies au divin sacrement avec plus de révérence, je n'aurais rien à leur dire. Zachée et le centenier, pour me servir des exemples que saint Augustin emploie, Zachée et le centenier honorèrent également Jésus-Christ, quoique d'une manière différente : l'un en le recevant avec joie dans sa maison, et l'autre en protestant qu'il ne méritait pas de le recevoir. Ainsi il se pourrait faire que, comme on s'approche de temps en temps des saints autels par amour, on s'en retirerait quelquefois par respect. Mais, hélas ! il s'en faut bien que leur conduite ait un motif si saint. Car paraît-il qu'ils soient touchés d'être si longtemps exclus du bénéfice de l'eucharistie ? S'en affligent-ils ? S'en humilient-ils ? Font-ils quelques efforts sur eux-mêmes, pour s'y disposer ? Songent-ils à lever les obstacles qui les en éloignent ? Et quand le temps ou quelque autre raison les détermine à communier, voit-on après tous leurs retards plus de régularité dans leurs actions, plus de

retenue dans leurs paroles, plus de recueillement au dedans, plus de modestie au dehors, plus de ferveur pour le bien, plus de dégoût pour le monde? Hélas! rien de tout cela, mes chers auditeurs. Ce n'est donc au fond que mépris et qu'indifférence; ce n'est qu'un attachement secret à des passions, qu'on ne veut pas combattre; ce n'est qu'une indigne et lâche aversion de la violence, qu'il se faudrait faire. On aime mieux ne pas communier, que de prendre sur soi quelque chose, pour se mettre en état de communier dignement.

Or je soutiens après saint Augustin que, comme le dégoût des Israélites pour la manne irrita plus que tout le reste la colère du ciel contre eux, Dieu ne peut regarder qu'avec indignation cet éloignement horrible des chrétiens pour un pain céleste et divin, pain préparé, non par le ministère des anges, mais par les mains de son propre Fils. Hélas! à peine le monde met-il cette négligence à fréquenter les sacrements au rang des choses dont il est coupable. Souvent même faisant servir leur fréquentation de matière à ses railleries et à sa censure, il se fait honneur de n'en approcher que rarement; il voudrait presque qu'on lui en sût gré, et par un raffinement de libertinage contrefaisant le consciencieux, il prétend nous donner son indévotion pour piété. Car combien de gens, dont la vie va quelquefois jusqu'au scandale, entend-on parler tous les jours de la sévérité des anciens canons, et condamner de témérité ceux qu'ils voient plus assidus aux saints autels : quel abus, vous disent-ils, zélés, Dieu le sait, pour la gloire de l'eucharistie; quel abus à des personnes engagées dans le commerce du monde, de se familiariser ainsi avec les choses saintes? A quoi bon tant de confessions et tant de communions? Puisque l'Eglise s'est retranchée à un certain temps, n'est-ce pas assez de s'y retrancher avec elle? Mais pour ne point dire ici qu'on ne cherche par ces discours artificieux qu'à se servir du voile de ce prétendu respect pour couvrir de secrets désordres, ou qu'à prévenir par ce témoignage affecté qu'on rend soi-même de son indignité le jugement désavantageux que les autres en pourraient faire; pour moi je dis que tant s'en faut qu'on doive écouter tous ces faux raisonnements du siècle; on doit au contraire être persuadé, et je ne crains point de l'avancer après un grand homme, qu'une des fautes dont le monde rendra un plus rigoureux compte au redoutable jugement, ce sera celle qu'il commet contre le sang de Jésus-Christ : je ne dis pas en le profanant, mais en négligeant de profiter des mérites de ce sang précieux et sanctificateur, par la participation des mystères saints qui le renferment.

Que je souhaiterais donc ici volontiers d'être animé du zèle de saint Chrysostome, et soutenu de l'éloquence de ce grand panégyriste de l'eucharistie, pour fondre la glace de vos cœurs, pour les tirer de la froideur où ils languissent, et pour vous envoyer,

surtout en ce saint temps, aux autels avec ferveur et avec empressement, pleins de Dieu et hors de vous-mêmes! Ou plutôt vous, mon Dieu, qui nous conviez en des termes si pressants, si amoureux et si tendres, de venir, de manger et de boire, donnez-moi des paroles qui expliquent à mes auditeurs, et qui leur fassent goûter les raisons, qui doivent les attirer à cet adorable banquet. Mais vous-mêmes, chrétiens, sans avoir ici recours à autre chose qu'à vous-mêmes; pouvez-vous seulement envisager des yeux de la foi ce qui se passe dans ce mystère, et n'être pas épris du désir d'y prendre part? Car qui est-ce qui s'y donne sous les apparences du pain? Le Seigneur du ciel et de la terre, un Dieu, dont la majesté est infinie. A qui est-ce qu'il se donne? A moi, qui ne suis que poussière, et qui l'ai offensé tant de fois. Pourquoi est-ce qu'il se donne? Pour communiquer les fruits de sa passion et les trésors de sa grâce. Qui est-ce qui le porte à s'y donner? Son amour et mon intérêt, le désir qu'il a que je le possède, et qu'en le possédant je me rende heureux. Peut-il donc y avoir tant de chaleur d'un côté, et tant de froideur de l'autre? Tant de bonté à offrir, et tant d'insensibilité à recevoir? Tant d'avances de la part de Dieu, et tant de négligence de la part des hommes? Quand vous n'auriez simplement permis de toucher la frange de votre robe, comme fait cette femme de l'Evangile, Seigneur, il n'y a point d'obstacles que je ne dusse surmonter comme elle, pour profiter de cet avantage. Jusqu'à quel point mon ardeur devrait-elle donc s'enflammer, quand non-seulement vous me permettez, mais quand vous me commandez, je ne dis pas de vous approcher, mais de vous recevoir dans ma bouche, et de vous loger dans mon cœur? Y a-t-il indifférence qui dût être à l'épreuve d'un si grand amour; et qui ne serait persuadé que s'il y avait après cela quelque chose à faire, ce serait d'arrêter notre empressement, plutôt que de l'exciter? Mais quand l'amour et la reconnaissance ne nous attireraient pas, notre intérêt ne le devrait-il pas faire? Et c'est pour cela que je vous demande un moment d'attention favorable à des vérités qui, pour n'avoir pas la grâce de cette morale humaine à laquelle vous êtes si accoutumés, ne laissent pas d'être plus utiles et plus importantes.

Il faut donc supposer comme un principe de religion, qu'autant qu'il est nécessaire à l'homme de manger, pour conserver la vie du corps, autant il est nécessaire au chrétien de communier pour soutenir la vie de l'âme. Il ne suffit pas d'avoir reçu une vie toute divine au baptême; il faut encore prendre une nourriture digne de cette vie, et capable de l'entretenir. C'est dans cette vue que les sacrements ont été institués. On peut les regarder comme des canaux qui communiquent du ciel à la terre, et par lesquels l'esprit de Dieu se répand secrètement dans l'homme. Mais au lieu que les autres sacrements ne sont que les ruisseaux,

l'eucharistie est la source de la grâce, et pour me servir de l'expression de saint Chrysostome, quiconque communie dignement, se peut assurer qu'il porte sa bouche, ouverture sacrée que la lance fit au côté du Sauveur; et qu'il y puise à longs traits et la vie, et la santé et la force. De quoi voulons-nous donc que la vie de notre âme s'entretienne, si nous ne lui fournissons point de matière, ni d'aliment? Faut-il s'étonner qu'elle s'affaiblisse avec le temps, et qu'elle s'éteigne à la fin, si nous lui refusons des années entières un pain dont elle a tant de besoin, et qui, dans la pensée de saint Cyprien et de saint Ambroise, est ce pain quotidien que nous demandons à Dieu? Que si l'usage des dons célestes est si nécessaire à l'homme pour le nourrir, il ne l'est pas moins pour le guérir: nouvelle raison pour nous porter à la communion, et qui ne doit pas être négligée.

Car comme l'âme a sa vie, elle a aussi ses infirmités: or telle est l'eucharistie, et telle est sa propriété, qu'elle serve en même temps et d'aliment à l'une, et de remède pour les autres. Ici, chrétiens, est-il nécessaire de vous les représenter, ces maladies qui nous travaillent? Les révoltes de notre chair, les égarements de notre esprit, les illusions de nos sens, la tyrannie de nos passions: dans les uns l'ambition, dans les autres la vengeance, dans tous l'aversion du bien et l'inclination au mal. Que fait donc l'eucharistie? C'est, dit saint Ignace, un antidote universel contre toutes les atteintes de ces différentes maladies. Elle apaise, dit saint Cyrille, le soulèvement de ces ennemis domestiques, que nous portons dans notre sein. C'est elle, dit saint Bernard, qui nous soutient dans nos langueurs, qui nous remet dans nos dégoûts, qui nous relève dans nos chutes, qui nous rassure dans nos craintes, qui nous fortifie dans nos faiblesses. Enfin, pour vous expliquer des effets si merveilleux par une comparaison de l'Ecriture, tout de même qu'autrefois lorsque l'arche d'alliance entra dans le Jourdain, ce fleuve devenu sensible à sa présence, si j'ose le dire ainsi, ses eaux qui étaient au-dessous prirent leur cours ordinaire vers la mer, et celles qui étaient au-dessus cessèrent de couler, suspendues par une main invisible, tant que l'arche demeura dans leur lit: ainsi, lorsque l'eucharistie, dont cette arche n'était que la figure, entre dans nous, le torrent des passions s'arrête, l'orage de la concupiscence se calme, le cours de la sensualité s'amortit, et les plus fougueux emportements de la nature corrompue respectent la présence du Seigneur. Or, comme les infirmités de l'âme ne lui donnent point de relâche, il ne faut pas aussi différer trop à y remédier. Si l'homme n'était malade qu'une fois l'année, alors il suffirait de recourir au médecin une fois l'année. Mais si toute la vie de l'homme n'est qu'une maladie continue, quelle imprudence d'attendre des années entières à y mettre ordre? Et peut-il raisonnablement espérer de guérir par des

remèdes si lents, des maux qui n'ont point d'intervalles? Ecoutez ceci, ô vous qui ressentez si souvent les atteintes de ces infirmités secrètes, et comprenez une fois la vertu d'un remède que vous négligez! Faut-il ôter de votre cœur cette langueur mortelle que vous sentez pour les choses de Dieu? ce sacrement l'ôtera, parce que c'est un sacrement d'amour. Eteindre les feux de la volupté? ce sacrement les éteindra, parce que c'est un sacrement de pureté. Amollir la dureté de l'avarice? ce sacrement l'amollira, parce que c'est un sacrement de charité. Modérer les passions qui vous dominent? ce sacrement les modérera, parce que c'est un sacrement de force: sacrement de force, non-seulement pour vaincre les faiblesses de la nature, mais encore pour nous soutenir dans les démarches les plus pénibles de la religion, et pour nous faire triompher des efforts de notre ennemi: deux circonstances bien remarquables, et qui doivent faire impression sur vous, si vous les méditez.

Ce fut, selon le témoignage de saint Cyprien, la pratique de l'Eglise, dans le cours des persécutions qu'elle eut d'abord à soutenir, de donner aux fidèles l'eucharistie pour l'emporter dans leurs maisons, persuadée qu'elle était, cette bonne mère, que sa tendresse rendait saintement inquiète pour ses enfants, persuadée qu'ils vaincraient sans peine et les bourreaux et leurs tourments s'ils étaient munis de ce renfort, au lieu qu'il y aurait à craindre pour l'issue de leurs combats si on les surprenait sans lui. Il est vrai que nous n'avons plus de tyrans à surmonter; mais nous ne laissons pas d'avoir de grandes choses à faire. Le christianisme est une carrière pleine de difficultés qui demandent à chaque pas des âmes généreuses et résolues. Ceux qui veulent la fournir savent ce qu'il leur en coûte; et ceux qui ne le font pas savent, pour s'en justifier, en exagérer la peine. Malheur donc, pour me servir des paroles de saint Bernard, malheur à ceux qui sont appelés à travailler comme des forts et qui ne mangent pas le pain des forts! Comment pourront-ils vaincre, s'ils ne s'arment pas seulement pour combattre? Aussi qu'arrive-t-il? et quel est l'événement des choses? Les fidèles autrefois bravaient la rage des persécuteurs, parce qu'ils étaient armés de la force qui se tire du saint autel: et aujourd'hui nous succombons comme des lâches dans les moindres occasions, parce que nous négligeons de recourir à cet asile. Car d'où vient, à votre avis, que la face du christianisme n'est presque pas aujourd'hui reconnaissable? Beaucoup de causes peuvent y avoir contribué; mais pas une n'y a tant de part que l'indifférence pour l'eucharistie: de là cette incertitude dans la foi et ce relâchement dans les mœurs, de là ces chutes et rechutes, de là cet amour du monde, de là cet empire que le démon prend sur nous, de là ses tentations fréquentes, de là ses formidables assauts. Car, comme saint Thomas l'a excel-

lement remarqué, si nous nous munissions souvent des dons célestes, l'ennemi du salut nous craindrait, au lieu que nous le craignons. Ce sacrement adorable étant le monument perpétuel de la passion du Sauveur, par laquelle les puissances de l'enfer ont été terrassées, partout où elles le trouvent elles le fuient; sa vue seule les met en désordre, à peu près comme des ennemis une fois vaincus prennent l'épouvante à la rencontre de leur vainqueur. En voulez-vous une figure, et une figure admirable? demande saint Chrysostome : souvenez-vous de l'agneau pascal : toutes les portes qui se trouvèrent marquées du sang de cet agneau, l'ange exterminateur, qui faisait main basse dans toutes les autres maisons, les passa respectueusement, sans oser s'en approcher. Ainsi l'ange apostat, malgré sa fureur et sa rage, est forcé d'épargner ceux dont il voit la bouche teinte du sang du véritable agneau; et quiconque a sur le front cette précieuse sauvegarde peut lui insulter impunément.

Chrétiens mes frères, si ces réflexions pénétraient dans nos esprits fortement et vivement, il n'y aurait ni affaires, ni plaisirs, ni difficulté, ni paresse, ni illusion du démon, ni enchantement du monde, qui nous servissent de prétextes et qui nous fussent des obstacles pour nous éloigner de la table sacrée. Fallût-il, pour nous mettre en état d'en approcher, rompre des engagements, nous les romprions; étouffer tous nos ressentiments, nous les étoufferions; renoncer aux vaines joies du siècle, nous y renoncerions; nous assujettir aux lois de la plus sévère pénitence, nous nous y assujettirions. Tout notre empressement serait d'en approcher; tout notre soin, de nous y préparer; toute notre joie, d'y être reçus; toute notre douleur, d'en être privés. Alors, bien loin de redouter la solennité de Pâques, nous soupirerions, nous ferions des vœux pour elle toute l'année; ou plutôt de toute l'année nous ferions une solennité de Pâques. Car qui nous fait entrer dans ces tristesses, dans ces abattements, dans ces sueurs et dans ces agonies, à la seule vue d'une confession prochaine? Qui nous fait prendre quelquefois la résolution funeste de franchir ce devoir de religion, afin de nous épargner le chagrin de ce trouble domestique? D'un côté le peu d'estime que nous faisons de l'eucharistie, pour n'en connaître pas assez l'excellence; et de l'autre, l'éloignement que nous en avons. Car confessez-vous plus souvent, vous vous confesserez je ne dis pas plus utilement, mais plus aisément; les passions seront moins violentes, les habitudes moins invétérées, le compte moins pénible, la revue moins ennuyeuse, la mémoire moins embarrassée, la volonté moins rebelle : en un mot, l'exercice et l'usage aplairaient des difficultés que la seule longueur du temps a coutume de former. J'en dois dire autant par rapport à l'eucharistie. Il n'est pas surprenant que ce pain de vie soit insipide et sans goût pour des gens qui n'en

usent quasi jamais que par force ou par bienséance. Ils ne méritent pas d'en éprouver la douceur : les consolations qu'il répand dans l'âme fidèle ne sont pas pour ceux que le défaut de foi en tient presque toujours éloignés. Mais rendez-vous assidus à la table sainte, où il se distribue; soyez affamés de ce pain des anges et courez-y avec ardeur, et plus vous en approcherez, plus il aura de charmes pour vous. Vous sentirez par votre propre expérience combien cette nourriture est délicate; et bien loin de la fuir par cette aversion secrète, dont la violence qu'il faudrait vous faire à vous-même pour réprimer les mauvaises inclinations de votre cœur est la cause, vous vous ferez un plaisir de courir au devant du Sauveur, pour le recevoir dans vos cœurs. Prenez garde, néanmoins, de le recevoir dans vos cœurs comme ces peuples inconstants qui ne le reçoivent aujourd'hui que pour l'abandonner en peu de jours et se joindre à ses ennemis, pour demander sa mort. Car si le mépris de cet auguste sacrement est un crime qui ne peut manquer d'être infiniment funeste à ceux qui le méprisent, l'abus de ce sacrement ne l'est pas moins à ceux qui se rendent coupables de cet abus. C'est le sujet de mon dernier point.

SECOND POINT.

On ne saurait trop le dire dans un siècle dont le vice est d'abuser des sacrements autant que de les négliger : comme l'eucharistie, par son institution, est le pain de nos âmes, elle devient par notre faute le poison de plusieurs. Jamais cette nourriture n'est sans effet; mais, semblable à ces remèdes ou qui tuent ou qui guérissent, si elle ne donne pas la vie elle donne nécessairement la mort. Terrible vérité, dont le monde n'éprouve que trop le malheur et ne fournit que trop d'exemples, mais dont l'histoire de notre Evangile me découvre une figure bien expresse dans la conduite des peuples, qui, applaudissant au triomphe de Jésus-Christ avec des démonstrations publiques de respect et de joie, témoigneront dans peu de jours autant d'ardeur à le décrier et à demander sa vie qu'ils se font aujourd'hui de fête pour le recevoir et pour chanter ses louanges! Mais comme un renversement si subit et si étrange fut assurément l'effet de plusieurs causes; comme dans les uns ce fut malice, dans les autres légèreté, et que chacun y apportant ses passions tous convinrent à trahir celui qu'ils avaient fait semblant d'honorer, ainsi il arrive tous les jours que par des voies différentes une infinité de chrétiens font de l'entrée de Jésus-Christ dans leurs âmes une entrée de mort pour lui et de péché pour eux; qu'ils grossissent la foule de ceux qui reçoivent ce Dieu d'amour, sans que cependant leur cœur soit dans les sentiments où il doit être : en un mot, qu'ils communient avec tout l'appareil d'une religion extérieure, et qu'avec tout cela ils ne communient pas comme il faut. Qu'il me soit donc ici permis d'employer le reste de ce discours à développer les divers replis de ces consciences frauduleuses, à marquer les

obstacles les plus ordinaires des bonnes communions, à combattre la témérité de ceux qui se jettent indiscrètement dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale, et, s'il se peut, à remédier au plus grand de tous les malheurs aussi bien qu'au plus commun de tous les désordres. Et vous, âmes fidèles, qu'une affection tendre pour ces augustes mystères rend plus sensibles aux abus qu'en font les pécheurs, si jamais vous avez gémi sur la corruption du monde, si jamais vous fûtes touchées des intérêts de votre Dieu, écoutez ce qui doit percer vos âmes d'un glaive de douleur, et attentives à me suivre, écoutez jusqu'où l'homme ingrat est capable de porter sa malice, pour y opposer plus que jamais vos prières et vos larmes, et pour en faire à votre époux la satisfaction qu'il mérite.

Et premièrement, si je ne craignais que la matière ne m'emportât trop loin, je pourrais parler à ceux qui ne se préparent à la communion sacrée que par des confessions sacrilèges; et qui portant hardiment le péché jusqu'à l'autel, logent de propos délibéré le Saint des saints dans une âme pleine d'immondices. Que faites-vous? leur dirais-je avec saint Chrysostome : ne voyez-vous pas que vous imitez cet infâme déserteur que son apostasie a rendu si exécrable, et que, comme ce traître, à la faveur d'un baiser perfide, vous vous jetez sur votre maître pour le livrer entre les mains de ses plus cruels ennemis? Quel affront, ajouterais-je, quelle injure, quelle cruauté d'allier ensemble des choses si absolument inalliables, la lumière avec les ténèbres, la vie avec la mort, la pureté avec l'ordure, Jésus-Christ avec Bélial, le Fils de Dieu avec le démon ! Par là, continuerais-je, vous commettez contre la majesté du Roi des rois la lésion au premier chef. Car si c'est toujours l'offenser sensiblement que de se révolter contre ses lois, quelque atteinte qu'on leur donne et en quelque point qu'on les viole ; si, par cette raison, le péché de quelque nature qu'il soit est toujours une entreprise punissable, il est pourtant vrai qu'ailleurs le pécheur n'attaque pas Dieu directement, qu'il le regarde comme absent en quelque sorte et comme éloigné, lorsqu'il se licencie contre quelqu'un de ses commandements ; au lieu qu'ici vous vous en prenez à Dieu même, et que vous adressez vos insultes à sa personne, quand vous profanez son propre corps, plus coupables en un sens que les Juifs (car je n'oublierais pas encore cette réflexion de saint Augustin), puisque s'ils péchèrent aussi contre sa personne, du moins ils ne blessèrent pas son état. Alors Jésus-Christ, par la condition de sa nature mortelle, s'était assujéti à recevoir des insultes, aussi bien qu'à souffrir des tourments ; au lieu qu'aujourd'hui ce n'est plus un homme revêtu de notre misérable chair et susceptible de nos infirmités ; c'est un Dieu dans sa majesté et sur son trône, dont vous allez rouvrir les plaies et renouveler les outrages. D'ailleurs, leur représenterais-je, songez à

votre lâcheté et à votre ingratitude. Quoi donc! mon frère, parce qu'une bonté infinie force le Dieu du ciel et de la terre de se tenir dans ce sacrement pour vous, vous, pour qui cette merveille s'opère, vous irez l'y outrager? Hé! que vous y fait-il, dites-moi, si ce n'est de vous trop aimer? Faut-il, parce que cet amour l'a dépouillé des marques de sa puissance, que vous preniez occasion, et tiriez même avantage de la faiblesse apparente où il s'est réduit, pour lui insulter plus impunément? Aussi, conclurais-je enfin, que personne ne s'y trompe, vous savez le sort déplorable du malheureux Judas ; gardez-vous que tel ne soit le vôtre. Il vole ce que son maître lui avait confié, et son maître le souffre ; il conspire contre son maître, et son maître le souffre ; il reçoit à la cène avec une bouche impure le corps de son maître, et son maître ne le peut souffrir ; mais il le livre sur-le-champ à la puissance du démon, qui le détermine aussitôt à l'exécution de son détestable dessein, pour le jeter enfin dans un affreux désespoir. Or, c'est aussi là d'ordinaire qu'aboutissent les mauvaises communions, à une possession secrète, mais véritable de l'esprit malin ; possession d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée ; possession qui, au lieu d'éclater comme celle de Judas par la douleur et par le repentir, conduit l'âme par l'aveuglement et par l'endurcissement à un repos mortel et à une paix funeste. Car on n'abuse presque jamais de ce redoutable mystère avec impunité, ni pour une fois ; et la peine de la première profanation est ordinairement une profanation nouvelle. D'abord la chose fait horreur, on frémit pour s'y résoudre ; mais la hardiesse croissant avec le péché, quand on a franchi le pas, les répugnances s'étouffent, la conscience s'apprivoise, et il n'y a plus de considération ni de crainte, ni d'amour, capable de ramener une âme qui a osé se jouer de tout ce que la religion a de plus saint et de plus terrible.

Cependant, tout bien considéré, je ne sais s'il ne vaut point mieux montrer à mes auditeurs combien on se rend souvent coupable d'un crime si énorme, que d'en exagérer davantage l'énormité, et de leur découvrir sur cela certaines illusions, les unes plus fines, les autres plus grossières, mais qui toutes vont souvent à rendre les communions défectueuses, ou qui doivent du moins les rendre fort suspectes. Car quel jugement, par exemple, faut-il porter de ceux qui ne communient qu'à Pâques, et qui ne le font régulièrement alors que parce que c'est l'ordre de communier, et qui ne le feraient jamais, si Pâques ne venait jamais ; qui, réglant leurs dévotions sur la rencontre de la fête, ne vont à la sainte table, que parce que le temps les y mène, et ne font que par coutume et par occasion ce qu'il faut faire avec amour et avec piété? Saint Chrysostome devrait leur apprendre à trembler, quand il dit que ce ne sont point ni les intervalles des temps, ni les solennités des fêtes, qui nous préparent à cette grande action, mais la droiture

de l'intention et la pureté de la vie; que, sans cette disposition, on ne fait qu'attirer sur soi le jugement de Dieu; et que si les Juifs se purifiaient sans cesse pour se mettre en état de manger la chair des victimes, les chrétiens ayant à manger d'une victime mille fois plus pure, ne doivent pas se contenter de ces préparations si rares et en quelque façon involontaires.

Que dire en second lieu de ceux qui, obéissant à l'Eglise, sans avoir l'esprit de l'Eglise, ne reçoivent Jésus-Christ que par politique ou par hypocrisie; ne se présentent de temps en temps à sa table que pour sauver par là certains commerces aux yeux de ceux qui autrement s'en formeraient quelques soupçons; n'apportent au plus redoutable de tous nos mystères qu'une âme pharisaïque, belle au dehors, mais corrompue au dedans; ne font ce que font les faux, que de peur que les autres ne se défient de leurs personnes, en se défiant de leur religion; et ne les croient sans honneur, les voyant sans conscience? Comme si l'eucharistie n'était instituée que pour couvrir nos désordres, jet non pas pour les guérir; comme si on surprenait Dieu aussi aisément que les hommes; comme si c'était sauver son âme, que de ménager sa réputation. Appellerai-je, d'un autre côté, une bonne communion celle à laquelle on n'apporte pour toute préparation qu'une ignorance affectée, ou qu'une négligence coupable? Je dis, après saint Thomas, une ignorance affectée, et cette réflexion est d'une grande étendue. Car qui pourrait dire combien il est d'aveugles volontaires, qui vivent dans une profonde dissimulation de leurs fautes; qui évitent de s'éclaircir sur les articles où ils devraient raisonnablement douter; qui, s'érigent d'eux-mêmes en casuistes, ne se confessent pas de plusieurs péchés, comme s'ils cessaient d'être péchés, parce qu'ils ne les croient pas tels? qui, tout occupés à trouver des prétextes dont ils puissent pallier leurs désordres, ne regardent une médisance piquante, que comme une raillerie spirituelle; une parole déshonnête, que comme une galanterie permise; une haine invétérée, que comme un ressentiment raisonnable; un engagement criminel, que comme une simple amitié; une oisiveté éternelle, que comme un relâchement innocent; un amour désordonné du monde et de soi-même, que comme une infirmité pardonnable! Or pensez-vous que des pécheurs de ce caractère, parce qu'il ne leur plaît pas de se croire en péché, recevant dans cette fausse persuasion le corps de Jésus-Christ, évitent devant Dieu la punition dont l'Apôtre menace tous ceux qui le reçoivent avec une conscience impure?

J'ai encore ajouté, une négligence coupable; car, ô mon Dieu! que de chrétiens qui, circonspects, exacts et scrupuleux dans les moindres choses, ne veulent pas l'être dans la principale de toutes? qui, ayant un compte de conséquence à rendre, passent et repassent sur leurs livres; et dans le compte le

plus difficile aussi bien que le plus important de tous, se contentent d'une revue superficielle? qui, après des années de péché, se bornent à un examen d'un quart d'heure? qui, à force d'avoir entassé crimes sur crimes, savent se remettre en gros qu'ils sont criminels; et qui, au lieu ou d'entrer dans une juste discussion et du bien qu'ils ont omis, et du mal qu'ils ont commis, prétendent qu'un confesseur devine et leurs devoirs et leurs défauts, afin de leur épargner la fatigue d'une application ennuyeuse à rappeler le nombre et les circonstances de leurs fautes? Or est-il probable qu'une négligence si horrible mette une âme en état de recevoir la grâce du sacrement? Mais, quand il n'y aurait rien à redire du côté de l'exactitude à rechercher et à accuser les fautes où l'on est tombé; où sont ceux qui sondent le fond de leur âme, et qui interrogent leur conscience sur la sincérité de leur résolution à changer de vie? Hélas! chrétiens, la plupart du monde fait consister toute la préparation qu'il apporte à l'eucharistie, dans une diligente révision de sa conscience et dans un récit complet de ses péchés. Voilà la perfection du siècle. Trop content de soi-même, pourvu qu'on avoue tout et qu'on ne déguise rien, on ne regarde presque pas si l'on est touché d'un véritable repentir; un fantôme de douleur amuse, on prend pour résolution ce qui n'est que la pensée, ou tout au plus le désir; à moitié pécheurs, à moitié pénitents, mais, dans le fond, toujours esclaves des mêmes passions dont on fait mine de secouer le joug. Parce qu'on se sent un peu attendri, après avoir lu quelque formule de contrition dans un livre de piété, l'on en demeure là, et l'on ne s'aperçoit pas qu'on ne fait que décharger sa mémoire du détail de ses péchés, sans détacher son cœur de leur affection. De là ces rechutes fréquentes, de là ces retours subits, de là ces confessions qui ne sont que des copies les unes des autres. Ce n'est point une véritable paix que l'on fait avec Dieu, ce n'est, si je l'ose dire, qu'une suspension d'armes. On ne va point à la source du vice, on n'en arrête que le cours; et comme les intervalles qui arrivent entre les accès de la fièvre, ne font pas que le malade soit guéri, le cœur n'est point véritablement converti, quoiqu'on lui voie de bons intervalles.

Aussi l'Eglise autrefois ne se payait pas de ces démonstrations, signes équivoques de pénitence; elle en voulait des fruits avant que de permettre à ses enfants de se présenter à la table de leur Père. Et l'ordre, durant plusieurs siècles, fut en premier lieu de confesser ses péchés s'ils étaient du nombre des plus énormes; secondement, d'en demander la pénitence, ensuite d'accomplir exactement cette pénitence; enfin de recevoir l'absolution, qui était suivie de l'eucharistie comme d'un gage certain de sa parfaite réconciliation avec Dieu. Alors on ne voyait point de chrétiens, après s'être abandonnés à toutes sortes d'excès, paraître une fois l'année au tribunal de la confession, et

achever à peine d'y vomir leurs abominations passées pour aller, au moment qu'ils se lèvent des pieds du prêtre, s'asseoir brusquement à la table du Seigneur, et y manger le pain des anges, qu'il ne faudrait, s'il était possible, recevoir qu'avec une pureté angélique. L'éloignement des occupations, la rupture des habitudes, la cessation des plaisirs, la pratique des mortifications, en un mot, la réparation du passé et des sûretés pour l'avenir, étaient comme les degrés par où l'Eglise ramenait les grands pécheurs à ses autels. Si la face des choses a changé, qu'il nous soit du moins permis d'entrevoir la lueur de ces beaux jours et d'en regretter l'absence. A Dieu ne plaise que par là je veuille toucher à la police extérieure, qui, par la condescendance de l'Eglise, a pris la place de l'ancienne discipline. Mais du moins que ces précieux monuments des premiers siècles nous apprennent combien nous sommes éloignés de leur pureté; que leurs longues et pénibles préparations à l'eucharistie nous fassent trembler sur la précipitation et sur la témérité avec laquelle nous l'arrachons, pour parler comme saint Cyprien, des mains du prêtre, l'imagination encore toute remplie de nos péchés, encore tout sales et tout souillés de nos ordures, peut-être sans nous être encore séparés des objets dangereux, au moins sans nous être éprouvés sur la sincérité de notre conversion.

D'où pensez-vous aussi, Messieurs, que des communions tant de fois répétées deviennent cependant des communions presque toujours inutiles? Je sais que la nature a ses faiblesses; mais je sais aussi que l'eucharistie a sa vertu, et que la vertu de l'eucharistie consiste particulièrement à nous transformer. Dans la consécration, dit excellemment un saint homme, la substance du pain est changée dans la substance du corps de Jésus Christ; mais les accidents demeurent tous et tout entiers; vous y voyez toujours la même blancheur, toujours la même figure. Au contraire, dans la communion la substance de l'homme demeure, et les accidents se changent; car s'il est toujours dans le fond ce qu'il était quant à la nature, il est autre quant à la morale; son orgueil se transforme en humilité, son incontinence en chasteté, sa colère en patience; d'avare il devient libéral, d'intempérant il devient sobre, d'enclin à la médisance il devient retenu. Mais où se voient aujourd'hui de ces heureuses métamorphoses? Que celui, dit saint Ambroise, qui mange la vie, change de vie; autrement la vie le tue au lieu de le nourrir. Toutefois nous mangeons si souvent la vie, et nous ne changeons point de vie. L'ambition nous domine, l'intérêt nous gouverne, le monde nous entraîne avant que de communier; et après avoir communiqué nous sommes comme auparavant entraînés par le monde, gouvernés par l'intérêt, dominés par l'ambition. Nos communions se multiplient sans que nos défauts diminuent; ce remède si puissant ne nous guérit point; ce pain si nour-

rissant ne nous fortifie point. Or quelle en peut être la cause? Un trait de l'Ecriture pourra vous l'expliquer, et je finis.

Les Juifs, surpris du mauvais succès de leurs armes contre les Philistins, eurent recours à l'arche d'alliance, c'est-à-dire à tout ce qu'ils avaient de plus saint; et l'ayant fait transporter, ils la reçurent dans leur camp avec une joie si extraordinaire, que leurs ennemis furent d'abord épouvantés de leurs cris. Mais les Philistins ensuite s'étant un peu rassurés, fondirent avec tant d'impétuosité sur les Juifs, qu'ils leur enlevèrent ce précieux gage de la protection de Dieu, et remportèrent sur eux une des plus sanglantes victoires que le soleil ait jamais éclairées (I Reg., IV). Voilà, Messieurs, une image de ce qui arrive tous les ans dans la plupart des chrétiens. Pressés par les mouvements d'une dévotion passagère, qu'un reste de foi excite en eux à la rencontre d'une si grande fête; touchés, à ce qu'il leur paraît, des avantages que le démon a remportés sur eux, et des pertes qu'ils ont faites, ils se persuadent qu'ils n'ont qu'à recevoir chez eux la divine eucharistie, cette arche de la nouvelle alliance, où le Dieu d'Israël réside corporellement. La cérémonie s'en fait avec beaucoup de bruit, on s'examine et on s'accuse, on soupire et on gémit, on se retient et on se compose; le démon, comme autrefois les Philistins, en prend d'abord l'alarme et se croit à son tour perdu. Mais parce que tout se tourne à une pompe extérieure, parce qu'on n'a pas soin d'engager Dieu dans ses intérêts par un véritable retour vers lui, parce qu'on néglige les choses essentielles, dont la pratique incommoderait, pour s'arrêter à des démarches qui coûtent peu, parce qu'on met de telle sorte sa confiance dans le sacrement, qu'on attend tout de lui, sans vouloir rien prendre sur soi, Dieu permet que le sacrement où nous espérons trouver notre gloire et notre bonheur devienne notre confusion et notre désolation; et que le démon, devenu plus hardi, triomphe bientôt de nous par une nouvelle défaite, en nous engageant dans de nouveaux péchés.

Disons donc avec l'Eglise, durant ces jours de bénédiction: Mon Sauveur qui, par votre miséricorde, savez tirer le bien du mal même, ne permettez plus dans votre colère que nous tirions notre perte d'un mystère que vous n'avez institué que pour notre salut; mais faites plutôt, Seigneur, qu'il soit comme il doit être pour nous, la propitiation du péché, l'augmentation de la grâce, et l'assurance de la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE.

L'alliance de l'espérance et de la crainte.

Ante sex dies Pascha venit Jesus Bethaniam, ubi Lazarus fuerat mortuus, quem suscitavit Jesus.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts (Joan., XII, 1).

Il paraît assez d'abord que le disciple

bien-aimé a quelque chose d'extraordinaire à nous dire dans l'histoire qu'il va raconter, car il marque le temps, il désigne le lieu, il nomme les personnes, et par le détail de tant de circonstances, il n'oublie rien de tout ce qui peut préparer notre attente à quelque grand événement. Etudions donc premièrement la lettre de l'histoire qu'il nous rapporte, et tâchons de pénétrer ensuite dans l'esprit du mystère qui y est caché ! C'est un magnifique souper ; ceux qui s'y trouvent sont illustres ; Jésus-Christ, Lazare, Marthe, Marie, Judas, tous noms célèbres et fameux. On y voit d'un côté des morts assis à la même table avec les vivants ; une femme qui répand sur la tête et sur les pieds du Sauveur un parfum exquis et de grand prix, dont l'odeur délicieuse embaume toute l'assemblée ; des pécheurs qui mangent familièrement avec le Dieu du ciel et de la terre, pendant que des justes le servent : d'un autre côté paraît un disciple chagrin de l'honneur qu'on rend à son maître ; un scélérat qui cache le plus noir des poisons sous des apparences spécieuses ; un apôtre possédé du démon de l'avarice, devenu voleur de profession dans la compagnie la plus sainte et parmi les fonctions du ministère le plus auguste qui fut jamais.

À cela, chrétiens, partagé entre deux sentiments contraires, je me trouve également surpris ; la joie d'un côté, la crainte de l'autre, m'élèvent et m'abattent tour à tour ; et dans ce conflit de pensées je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophète : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (Psal. C, 1). Ah ! Seigneur, c'est ici qu'il faut rendre gloire à votre miséricorde et à votre justice ; car dans les deux différentes faces de notre évangile toutes les deux brillent également. Ici je ne vois que miséricorde, là je ne vois que justice ; conduite de miséricorde sur les uns, conduite de justice sur les autres ; conduite de miséricorde sur des pécheurs pénitents, conduite de justice sur un juste perverti. Auquel de ces deux spectacles nous attacher donc, mes frères, sera-ce à la miséricorde ou à la justice ? à la miséricorde qui console ou à la justice qui effraie ? A la miséricorde, qui reçoit avec une tendresse de père ceux qui reviennent entre ses bras ; ou à la justice, qui laisse impitoyablement périr un malheureux qui se veut perdre ? Ne les séparons pas, mes frères, ces deux sœurs, car j'apprends de saint Bernard qu'elles veulent marcher d'un pas égal, et qu'elles aiment à aller de compagnie. Ce sont, dit ce dévot Père (*In Cant., serm. 6*), les deux pieds du Sauveur que le chrétien doit toujours embrasser en même temps ; autrement, et s'il entreprend de les baisser l'un sans l'autre, il s'exposera au péril ou d'une présomption téméraire ou d'un funeste désespoir : présomption, s'il n'envisage que la miséricorde sans regarder la justice ; désespoir, s'il ne regarde que la justice sans envisager la miséricorde ; présomption, s'il n'envisage que la miséricorde, parce que trop de sécurité l'endormira ; désespoir, s'il

ne regarde que la justice, parce que trop de frayeur le troublera et le découragera. Il faut donc unir sans cesse ces deux vues dans le même point, afin que l'une servant à l'autre de correctif et de contrepoids, elles nous tiennent dans ce juste tempérament, qui apprend à ne pas espérer sans craindre, et à ne pas craindre sans espérer.

Que si l'alliance de ces deux sentiments est salutaire en toutes sortes de saisons, j'ose dire que celle-ci la rend absolument nécessaire ; car qui peut nous porter plus puissamment à retourner à Dieu après tant d'égarements, que la vue de cette bonté paternelle avec laquelle il nous attend, prêt à nous traiter plus favorablement que ceux qui ne l'ont jamais quitté ? Mais qui peut après notre retour nous rendre plus fidèles, plus exacts, plus circonspects à marcher dans ses voies, que la vue de cette chute terrible par laquelle un malheureux passe du comble de la gloire au centre de l'abomination ? Donnez-moi, s'il vous plaît, Messieurs, votre attention tout entière pour deux spectacles si différents, mais si touchants ; et pour nous préparer à en recueillir le fruit, jetons-nous aux pieds de celle en qui nous pouvons si raisonnablement espérer, puisqu'elle est le refuge des pécheurs ; mais aussi que nous devons très-justement craindre, puisqu'elle est l'ennemie des péchés. *Ave, gratia plena*

PREMIER POINT.

Il y a, si nous en croyons saint Bernard, trois sortes de mains qui s'appesantissent sur le pécheur après sa conversion, et dont la pesanteur se fait sentir à lui différemment : le souvenir des crimes dont il sort, la rigueur de la pénitence où il entre et la vue des miséricordes que le Seigneur lui a faites. Mais quelque grand que puisse être le fardeau ou des crimes qu'il a commis ou de la pénitence qu'il entreprend ; il est encore moins en état de soutenir le poids des miséricordes qu'il a reçues et qu'il reçoit dans ces heureux moments. En effet, chrétiens, c'est une vérité surprenante, mais que je ne puis m'empêcher de publier et pour la gloire de la bonté du Dieu que nous servons, et pour la consolation des pécheurs qui mécontent, que Dieu a plus de tendresse pour les pécheurs qui rentrent sous ses lois, qu'il n'en a pour ceux qui sont demeurés fermes dans son service : que les âmes pénitentes, en un sens, sont plus privilégiées que les justes, et que les plus rares faveurs sont réservées pour ceux qu'une conversion sincère ramène entre les bras de leur père, par préférence sur ceux mêmes qui ne l'ont jamais contristé par leur désobéissance.

Je n'oserais pas avancer cette proposition si je n'en avais l'Écriture pour garant ; mais comme la chose est étonnante, il n'y en a peut-être point que le Sauveur se soit étudié d'autoriser davantage par ses paroles et par ses exemples. *Quelle est la femme, demande ce divin Maître, qui, ayant perdu une drachme de dix qu'elle avait, n'allume aussitôt sa*

lampe, et balayant sa maison ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve? Mais après l'avoir recourée, n'appelle-t-elle pas ses amies et ses voisines pour leur faire part de sa joie? Qui est celui d'entre vous, qui, de cent brebis en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres pour s'en aller après celle qui s'est perdue? Que s'il est assez heureux pour la retrouver, il la met sur ses épaules avec joie, et étant retourné dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins pour leur dire, dans l'effusion de cœur qui le transporte : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue (Luc., XV). Or quelle conséquence encore à tirer de ces exemples? Vous nous en avez épargné la peine, Seigneur, et quelque avantageuse qu'elle nous soit, nous ne craignons pas de nous en flatter, après que vous avez ajouté immédiatement : Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence (Ibid.).

Saint Augustin, dans l'étonnement où l'avaient mis ces paroles, demande à Dieu quelle peut être la cause de cette joie? Et lui-même, pour résoudre autant qu'il peut la difficulté, dit qu'en cela les choses se passent au ciel à peu près comme sur la terre. En effet, l'expérience nous apprend qu'on se réjouit plus sensiblement d'avoir recouvré un bien qu'on aime, après avoir été en danger de le perdre, que si on l'avait toujours possédé sûrement. Une personne qui nous est chère tombe malade, continue ce saint docteur (*Confess.*, l. VIII, c. 6), et son pouls fait assez connaître quelle est la grandeur de son mal. Tous ceux qui souhaitent sa guérison ne sont pas moins malades d'esprit qu'il l'est de corps. S'il commence à se mieux porter, quoiqu'il ait encore de la peine à marcher, dans la faiblesse qui lui reste, l'on ressent beaucoup plus de joie que lorsqu'il était auparavant dans la vigueur, ou que si sa vie n'avait point couru de risque. Ainsi Dieu, s'il nous est permis d'en parler selon notre manière de concevoir les choses, s'empresse davantage pour le recouvrement d'un pécheur qui lui est échappé que pour la conservation des justes qui lui restent, et il se fait dans le ciel une fête plus solennelle pour le retour d'une âme dont le salut a été dans un péril imminent, que pour l'avancement de celles dont on n'a point appréhendé la perte. Voilà déjà une bonté bien touchante dans le Père des miséricordes : cependant ce n'est encore que la première de ses démarches, et vous l'allez voir pousser son amour bien plus loin.

Car autant qu'il a eu d'ardeur pour ramener au bercail l'ouaille qui s'en était éloignée, autant qu'il a fait éclater de joie en remettant dans son trésor le joyau qu'on lui avait enlevé; autant et plus encore donne-t-il de démonstrations de tendresse à une âme qui revient à lui de ses égarements et de ses erreurs. Il est inouï, dit le Dieu d'Israël à son peuple par le prophète Jérémie, qu'un

mari reçoive sa femme sans lui faire de reproches, et plus inouï encore qu'il la reçoive avec des caresses, quand elle l'a déshonoré aux yeux de tout le monde par le débordement d'une vie licencieuse (*Jerem.*, III, 1). C'est l'injure que vous m'avez faite en vous prostituant au péché, après la foi que vous m'avez jurée; et cependant si vous voulez rentrer dans votre devoir, il n'y a point de témoignages d'amour que vous ne deviez attendre de moi. Si vous en doutiez, mes frères, pouvez-vous en souhaiter une preuve plus convaincante que cette parabole célebre, le gage le plus sûr que Dieu pût nous mettre entre les mains pour nous répondre de sa tendresse et pour calmer nos appréhensions? Car, voyez jusqu'où va l'amour de ce père passionné de l'Evangile pour un fils qui s'en était rendu si indigne par le dérèglement de sa conduite. A peine ce malheureux s'est-il mis en devoir de reconnaître sa faute, que son père le prévient, et que, ses entrailles émues de compassion, il court à lui, se jette à son cou, et le baise (Luc., XV, 20). Bien loin de lui reprocher ou la grandeur des désordres dans lesquels il s'était plongé, ou l'énormité de l'injure qu'il lui avait faite, il lui ferme la bouche et ne souffre pas qu'il s'en accuse lui-même. Non-seulement il ne lui marque ni aigreur, ni refroidissement, mais avec la chaleur d'un père qui ne se possède pas, il commande d'un côté qu'on lui apporte des habits conformes à sa naissance : en même temps il ordonne de l'autre qu'on apprête un magnifique repas. Enfin toutes les caresses imaginables, il en accable ce fils, et il veut que tous ses gens conspirent à le seconder dans son dessein.

Non, mes frères, s'écrie sur cela saint Bernard, ce Dieu de toute consolation à qui nous avons affaire ne se réconcilie pas avec l'homme sur le même pied que l'homme se réconcilie avec son ennemi. L'indulgence de l'homme n'est jamais complète; s'il gagne sur lui-même de ne point tirer raison d'une injure, ou il ne peut s'empêcher de la reprocher à celui de qui il l'a reçue, lors même qu'il la lui remet, ou, si son ressentiment n'éclate point dans ses paroles, il en reste toujours quelque levain dans le cœur. Mais l'indulgence de Dieu est plénrière, s'il m'est permis de me servir de ce terme après saint Bernard (*In Dom. 6 post Pentec.*, serm. 3); elle n'a ni limitation, ni réserve; lorsqu'il pardonne, il pardonne si libéralement que non-seulement il remet la dette de l'injure, mais qu'il épargne la confusion du reproche et qu'il ne rabat rien de l'ardeur de sa première affection envers ceux qui sont véritablement pénitents. Quand David se raccommoda avec Absalon par l'entremise de Joab, ce fut à condition que ce jeune prince s'absenterait de la cour. Et ce grand roi, qui ose bien se faire valoir auprès de Dieu par sa douceur, n'en eut pas cependant assez pour soutenir la vue d'un fils ingrat, qui avait irrité sa colère. Mais ce n'est pas avec ces exceptions que le Dieu de David ménage ses

grâces; nous avons en lui un père si débonnaire, qu'il accorde à ses enfants une amnistie générale; il oublie tout, il ne réserve rien; et bien loin de leur défendre sa présence, il leur montre un visage amoureux. Que dis-je? Messieurs, tout ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors de ses miséricordes, il affecte de le déployer dans ces rencontres, en faveur de la réconciliation qui s'y fait; jusque-là qu'il ne se montre point ni si libéral, ni si doux envers ceux qui ne l'ont point offensé.

Ce fut autrefois un reproche piquant et sensible, que ce mot de Joab à David sur le sujet de la mort d'Absalon : *Vous aimez ceux qui vous haïssent, et vous haïssez ceux qui vous aiment* (II Reg., XIX, 6). Mais j'oserais presque, ô mon Dieu ! vous adresser les mêmes paroles dans la vue de vos bontés infinies ; il semble que vous n'ayez que de l'indifférence pour vos serviteurs au prix de l'ardeur que vous avez pour vos ennemis. *Voilà tant d'années que je vous sers, dit le fils aîné à son père, jaloux de la réception qu'il faisait à son cadet, je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé; et cependant vous ne m'avez pas seulement donné jusqu'ici un chevreau pour faire festin avec mes amis. Mais aussitôt que votre autre fils est revenu, après avoir mangé votre bien avec des femmes perdues, vous avez tué pour lui le veau gras* (Luc., XV, 29, 30).

Cela est vrai, mes frères, la bonté de Dieu pour les pécheurs pénitents va si loin, qu'elle donne de l'admiration aux parfaits et de la jalousie aux faibles; que les anges en sont surpris, et que les ouvriers qui travaillent depuis le matin à la vigne du père de famille murmurent qu'on leur égale ou même qu'on leur préfère des gens qui ne font que d'y entrer, à eux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur. Mais, comme l'a dit saint Ambroise, Dieu reçoit avec tant de joie un pécheur qui le recherche, qu'à force de le traiter favorablement, il aime mieux nous donner lieu de douter de sa justice que de son amour, et hasarder la réputation de sa conduite plutôt que celle de sa bonté.

Mais après la conduite qu'a tenue le Sauveur, pouvons-nous en demander des preuves plus éclatantes? Car qui a fait sa compagnie la plus ordinaire sur la terre? des publicains et des gens d'une vie criminelle. Chez qui prenait-il le plus souvent ses repas? chez des pécheurs de profession, ou du moins qui passaient pour tels de notoriété publique. A qui a-t-il donné place dans le collège des apôtres? il prend l'un au bureau des impôts, l'autre est un blasphémateur qui le persécute. Entre les mains de qui a-t-il mis les clefs de son Eglise? entre les mains d'un homme qui avait honteusement renoncé à son nom. Enfin, de quel air a-t-il reçu ces fameuses pécheresses dont l'Evangile a voulu immortaliser la mémoire? avec plus de bonté qu'il n'en témoigna jamais aux âmes les plus pures, et à ses plus chers confidentes. Si vous voulez consulter sur cela l'Evangile, voyez chez le Pharisien

cette femme si connue dans la ville pour ses désordres, qu'il semble que l'appeler pécheresse, c'est la désigner par son nom propre, par le nom qui la distingue. Celui que Jean-Baptiste, cet homme le plus grand entre tous les enfants des hommes, ce prophète et plus que prophète, ce prodige d'innocence et de pénitence tout ensemble, n'ose approcher qu'en tremblant, une femme immonde, perdue de conscience et d'honneur, le scandale de toute une ville, avec une sainte hardiesse se jette à ses pieds, les essuie de ses cheveux, les parfume et les baise, sans qu'il condamne sa liberté, ou plutôt se déclarant hautement pour la défendre.

Mais l'évangile de ce jour, sans chercher ailleurs des exemples, qu'est-ce que nous en dit l'histoire? C'est un nouveau théâtre où Madeleine paraît pour la seconde fois; car c'est la même que la Pécheresse, selon saint Grégoire, et permettez-moi, sans entrer dans une plus longue discussion, de le suivre. Là, pendant que l'innocente Marthe est occupée à servir, Madeleine la Pécheresse a l'honneur de répandre encore ses parfums sur le Sauveur, et d'embrasser les pieds de celui que les anges n'osent envisager sans frayeur. Là, d'un autre côté, Lazare, ce mort de quatre jours qu'on venait de retirer du tombeau, cette figure si expresse du pécheur enseveli dans son iniquité, exhalant encore la puanteur et couvert de la pourriture de ses crimes, Jésus-Christ le fait asseoir à sa table, et le préfère à une sœur dont l'Evangile ne parle jamais sans la représenter dans l'exercice des bonnes œuvres.

Que si les démonstrations extérieures se déclarent partout en faveur des pécheurs pénitents, les consolations qu'ils goûtent intérieurement y répondent aussi pour l'ordinaire. Car c'est une remarque autorisée par tous les saints docteurs, que Dieu prévient ceux qui commencent d'entrer à son service, par les bénédictions de sa douceur, d'une manière plus sensible que ceux qui marchent depuis longtemps dans ses voies. Quand le Seigneur, dit saint Grégoire, retira les enfants d'Israël de la terre de l'Égypte, il ne les mena pas d'abord par le pays des Philistins, quoique ce fût le plus court; de crainte que s'ils se voyaient une nouvelle guerre sur les bras, ils ne prissent le parti de retourner sous la servitude de Pharaon. Ainsi, poursuit ce grand pape, Dieu, par une prévoyance semblable, fait ressentir d'abord les douceurs de la paix aux pécheurs qui se retirent du monde pour le suivre, de peur de les rebuter et pour les attacher à lui; afin qu'après avoir éprouvé cet heureux état, ils supportent ensuite les combats des tentations avec d'autant plus de courage, qu'ils ont mieux goûté en Dieu les dons célestes qu'ils doivent aimer.

Demandez à saint Augustin s'il ne fit pas en effet cette heureuse expérience dans le temps de sa conversion. *Je ne pouvais, dit-il, en ces premiers jours me rassasier de la consolation non pareille que je recevais en considérant quelle est, ô mon Dieu! la profondeur*

de vos conseils pour opérer le salut des hommes (Confess., l. IX, c. 1). Combien tout à coup trouvais-je de plaisir, dit-il ailleurs, à renoncer aux plaisirs des vains amusements du monde! Mon esprit délivré des cuisants soucis que donnent l'ambition, l'avarice et le désir de se plonger dans la fange des voluptés, je savourais à longs traits la douceur de m'entretenir avec vous. Qu'ils se convertissent donc et qu'ils vous cherchent, Seigneur, vos serviteurs égarés! Ainsi parle encore ce grand homme, et c'est la conséquence qu'il faut tirer de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; qu'ils se jettent entre vos bras, et qu'ils pleurent dans votre sein après un long et pénible égarement! Car votre bonté est si grande, que vous essuyez leurs larmes, ou plutôt que vous leur faites trouver leur joie dans leurs pleurs; parce que ce n'est pas un homme de chair et de sang, mais c'est vous-même leur créateur, qui les soutenez dans leurs faiblesses et les consolez dans leurs misères (Confess., l. XV, c. 2).

O vous qui m'écoutez, et qu'une longue habitude retient peut-être dans le vice, puissiez-vous donc vous laisser enfin toucher à la considération d'une bonté si excessive! Que cette tendresse de Dieu pour vous vous attendrisse pour lui. Car qui vous retient, ou plutôt qui ne vous anime pas? Retournez avec confiance à celui qui vous cherche avec tant d'empressement; n'appréhendez point la colère d'un père que l'amour a désarmé, et ouvrez votre cœur à ce divin époux, qui vous ouvre si libéralement les trésors de ses miséricordes.

Mais, chrétiens, vous voudrez bien qu'en finissant cette première partie je vous avertisse de n'en pas demeurer là, si jamais vous ressentez les effets de cette tendresse paternelle. Car c'est une vérité que je ne puis vous cacher, que si les pécheurs pénitents sont plus privilégiés que les justes, ils doivent aussi être plus fervents que les justes; que la reconnaissance chez eux doit répondre au bienfait, que, comme ils ont été davantage aimés, ils doivent aimer davantage. La conséquence est naturelle, et l'évangile de ce jour leur en propose un modèle achevé dans la personne de Madeleine. Voyez cette illustre convertie. Il est vrai que le Sauveur a tout fait pour elle; mais que ne fait-elle point à son tour pour le Sauveur? Non contente d'avoir une fois lavé ses pieds de ses larmes, elle y verse aujourd'hui ses parfums; attachée partout à sa suite, elle ne manque aucune occasion de lui marquer sa gratitude. Rien n'est assez précieux pour contenter l'excès de son amour, jusque-là qu'elle irrite contre elle des apôtres par sa profusion. Plus les pharisiens s'emportent contre son libérateur, plus elle l'honore; plus il leur devient odieux, plus il lui devient cher. Constante malgré leurs railleries, intrépide au milieu de leurs menaces, cette femme généreuse fait l'impossible pour rendre autant qu'elle a reçu.

O mes frères! quel exemple! Ainsi devez-vous en user quand, après vous avoir accordé la rémission de vos péchés avec une

indulgence de père, ce Dieu d'amour vous aura encore admis à sa table, pour vous y combler de nouvelles faveurs, et pour sceller de son propre sang sa réconciliation avec vous. Alors, pleins d'un si grand bienfait, attachez-vous à votre bienfaiteur par les liens d'une reconnaissance éternelle. Que le Pharisien s'en irrite, que Judas en murmure, que le monde s'y oppose, que le libertin en raille; suivez Jésus-Christ partout, cherchez-le souvent à ce divin banquet où il vous attend, et, sur les pas de Madeleine, recueillez tout ce que vous avez de plus précieux pour le porter à ses pieds, et pour lui en faire un sacrifice, qui, comme un parfum exquis, monte au ciel en odeur de suavité.

Saint Bernard, expliquant à ses religieux la matière que je traite, décrit excellemment, ce me semble, quelle doit être la composition de ce parfum. Il veut premièrement (*De divers. serm. 86, et in Cant. serm. 10 et 12*) que la vue des péchés passés y entre, en second lieu qu'on y joigne la vue des grâces qu'on a reçues; mais surtout qu'on y ajoute la vue des misères où le prochain est engagé. Le premier de ces parfums est un sacrifice de douleur, le second un sacrifice de louange, le troisième un sacrifice de charité. Pour le premier, poursuit ce saint docteur, quoiqu'il n'y ait rien de plus vil, ni même de plus infâme ou de plus corrompu que les espèces dont il est composé, puisque ce sont nos péchés, nos désordres, nos abominations; cependant en les recueillant avec humilité, en les repassant dans l'amertume de notre cœur, en les détrempant de nos larmes, en y mêlant le sel de la mortification, en y appelant le feu de la contrition; nous en pouvons faire cette espèce de parfum que Dieu ne rejette jamais, selon l'expression du prophète (*Psal. L, 19*).

Toutefois, ce Dieu tout-puissant le trouvera encore infiniment plus agréable, si, pénétrés de la grandeur de ses bienfaits, nous nous efforçons d'en cultiver la mémoire; si nous les rappelons tous les jours dans notre esprit, pour exciter par cette considération notre langue à bénir la main de qui nous les tenons, et notre cœur à aimer celui qui ne se lasse point de nous enrichir de ses faveurs.

Mais enfin, conclut saint Bernard, comme les intérêts du prochain sont plus chers à Dieu que ses propres intérêts; le parfum le plus délicieux qu'un pécheur pénitent lui puisse offrir, c'est la compassion pour ses frères. Vos misères ont touché le cœur de Dieu, que celles du prochain vous touchent; il a eu des bontés infinies pour vous, n'ayez pas une dureté impitoyable pour les autres. Il vous a recherchés lorsque vous lui faisiez la guerre, pour se réconcilier avec vous, et pour toute vengeance vous avez trouvé en lui des entrailles d'une mère passionnée pour des enfants bien-aimés; remettez à vos ennemis les injures que vous en avez reçues, et quelque injustes qu'elles soient, ne vous en vengez que par des services. Il a ouvert tous les trésors de ses mérites et de ses mi-

séricordes, pour vous y laisser puiser à pleines mains ; ne fermez pas vos coffres aux misérables qui gémissent sous le faix de la pauvreté ; mais que l'indigence publique trouve chez vous des ressources toujours prêtes. Voilà, âme pénitente, comme vous pouvez, ou plutôt comme vous devez parfumer et le chef et les pieds du Sauveur, ou plutôt toute sa personne.

Alors, comme il est dit de Madeleine, que toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum qu'elle répandit, l'Eglise, cette maison du Seigneur, sera comme embaumée de l'odeur de votre conduite. Autant que vous l'aviez blessée par l'infection de vos désordres, autant vous la réjouirez par la pureté de vos actions. J'ose même encore avancer que plus vous l'aurez scandalisée, et plus vous l'édifierez. Car c'est une vérité consolante pour les pénitents, que s'ils doivent rendre à Dieu davantage que les innocents, ils peuvent aussi lui rendre davantage que les innocents ; et même que la grandeur du péché peut augmenter la grandeur de la reconnaissance. La raison de cela, saint Augustin l'a excellemment remarquée quand il a dit (*Confess.*, l. VIII, c. 4) que plus les désordres d'un homme ont fait de bruit, et plus sa conversion fait de fruit ; que ceux qui sont connus de plusieurs ouvrent aussi par leur exemple le chemin du salut à plusieurs ; et que la qualité de leurs personnes rendant leurs actions considérables, il s'en trouve davantage qui les veulent suivre. Grande bonté du Seigneur, nouvelle miséricorde, de faire ainsi servir l'injure de matière à la réparation, et de détruire le péché par le péché ! Mais il y a assez longtemps que nous nous repaissons de ces spectacles de miséricorde ; passons maintenant à un spectacle de justice, et après avoir appris dans l'un à tout espérer, apprenons de l'autre à tout craindre. C'est la seconde face de notre évangile, et ce sera la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Tout fait peur dans Judas, soit que je regarde la conduite de Jésus-Christ sur lui, ou sa conduite envers Jésus-Christ. Car, premièrement, dire que le Sauveur ait appelé à l'apostolat un homme dont il prévoyait l'apostasie ; qu'il ait souffert ce monstre si longtemps dans sa famille sans le convertir, pendant qu'il offrait si libéralement sa grâce à des étrangers ; qu'il ait confié la garde de l'argent dont il subsistait à une âme vénale, dont il connaissait le penchant pour le larcin : voilà des choses qui m'effrayent. De dire d'un autre côté qu'il n'y a point de condition, si sainte qu'elle soit, où l'on ne se puisse corrompre ; qu'il n'y a point de passion, pour légère qu'elle paraisse dans le commencement, dont les suites ne puissent aller loin ; qu'un apôtre ait pu être tenté du plus bas et du plus lâche de tous les crimes ; que l'avarice ait eu la force de faire monter un homme de ce rang jusqu'au comble de l'iniquité ; qu'une action très-édifiante et très-sainte soit deve-

nue pour un disciple du Sauveur une occasion de scandale et de péché ; que ce malheureux ait porté l'hypocrisie et l'impudence jusqu'à couvrir ses noirs desseins des apparences spécieuses de la plus haute vertu : ce sont toutes circonstances étonnantes, mais que l'évangile de ce jour justifie au pied de la lettre dans la personne de l'infâme apostat qui y fait un personnage si tragique.

Car, sans m'arrêter ici à sonder la profondeur des voies que Dieu tient dans ses conseils ; laissant à part et les vues impénétrables pour lesquelles cette bonté souveraine permet les plus grands maux, toujours adorable, jamais injuste, et les ressorts secrets par lesquels elle en tire de plus grands biens, en faisant servir la corruption de notre cœur à l'exécution de ses desseins ; pour ne point demander témérairement à Dieu raison d'une conduite dont il n'est comptable à personne ; à ne prendre les choses que du côté qu'elles peuvent contribuer davantage à notre instruction, n'est-il pas étrange que Judas se soit perverti dans l'état de vie le plus saint et, selon toutes les apparences, le plus sûr auquel un homme puisse être appelé ? Je dis le plus saint ; car tout ne respirait-il pas la sainteté dans le collège des apôtres ? Le Saint des saints y présidait ; son air et sa présence, ses paroles et ses actions répandaient l'odeur de la sainteté. C'était un ministère dont toutes les fonctions étaient saintes, guérir les malades, chasser les démons, prêcher la parole de vie, conférer la grâce du baptême. Et avec tout cela Judas ne laisse pas de s'y perdre. J'ai dit, en second lieu, le plus sûr ; car s'il y eut jamais de sûreté à se promettre, n'était-ce pas dans la compagnie du Sauveur ? Il allait chercher les pécheurs jusque dans le sein de leurs désordres pour les attirer à son service. Qui eût donc cru que le péché eût pu trouver d'accès dans sa maison, pour lui enlever ses serviteurs ? Puisque lui-même avait choisi ceux qui composaient sa suite, ne pouvait-on pas se reposer tranquillement sur son choix ? Enfin, tout bien considéré, que craindre sous les ailes d'un Dieu, et comme à l'ombre de sa personne ? Toutefois cet asile apparemment si inviolable n'en fut pas un pour un Judas ; et le démon, après avoir eu la hardiesse de l'y tenter, trouva bien le secret de l'y séduire.

Si l'on pouvait dire que ce scélérat s'était intrus de lui-même par une ambition téméraire dans un ministère où Dieu ne le voulait pas, ma surprise cesserait, et je ne m'étonnerais pas qu'il fût déchu d'une manière déplorable d'une place où il était monté par sa seule ambition. Mais cela ne se peut soutenir. Car tous les saints docteurs conviennent qu'il n'y eut rien d'irrégulier et de défectueux dans la vocation de Judas. Et les évangélistes en effet le mettent au nombre de ceux dont Jésus-Christ fit le choix de son propre mouvement, sans mettre aucune différence entre ce vase d'ignominie et les va-

ses d'honneur que le Fils de Dieu choisit pour porter la gloire de son nom à toutes les nations de la terre. Vous me demanderez peut-être, dit là-dessus saint Chrysostome, si le Sauveur avait placé Judas de sa main dans ce poste éminent, comment il en a pu tomber ? Mais je vous réponds avec ce saint docteur que la vocation de Dieu ne contraint point la volonté de l'homme ; qu'elle ne fait point violence sur l'esprit de ceux qui veulent quitter le bien où elle les appelle, pour suivre le mal qu'elle leur défend ; qu'elle les exhorte et qu'elle les avertit ; qu'elle les porte, et, si vous voulez, qu'elle les presse ; mais que s'ils résistent à sa voix, elle ne leur impose point de nécessité, et qu'elle n'use point de contrainte.

Ce n'est pas, d'un autre côté, que Dieu se trompe dans le choix qu'il fait quand il élève à des dignités éminentes des gens qui ne s'y soutiendront pas ; ce n'est pas qu'il ignore leur prévarication future, que l'événement en échappe à ses lumières, ou que dans ces funestes révolutions il arrive rien contre son attente. Mais quoiqu'il connaisse tout, il ne tire cependant aucun avantage de sa connaissance, et sans se prévaloir de ses vues contre notre liberté, il lui laisse l'avenir entre les mains de son conseil, se réservant seulement à lui-même de réparer par sa sagesse ce que l'homme aura gâté par sa malice. Ainsi alla-t-il prendre autrefois Saül dans le sein d'une naissance obscure, pour le placer sur le trône. Et cependant ce prince qui y était monté par une voie si surprenante, pour n'avoir pas su s'y conduire, n'y trouva que des écueils et des précipices. Ô mes frères ! que de conséquences, mais quelles conséquences à tirer de ces principes et de ces exemples !

Il en faut premièrement conclure que la sainteté des professions ne sanctifie pas les personnes ; autrement, et s'il suffisait d'être engagé dans un état de perfection pour être parfait, non-seulement Judas se serait défendu des crimes qui ont attiré tant d'horreur sur sa mémoire, mais il se serait rendu illustre par ses vertus. Estimez donc, à la bonne heure, la sainteté du christianisme ; mais souvenez-vous qu'il faut d'autres choses pour faire la sainteté du chrétien ; que la pureté des mystères ne rend pas purs ceux qui les manient ; que dans le sein de l'Eglise, cette arche mystérieuse, il y a des corbeaux aussi bien que des colombes ; et n'oubliez pas que sous un extérieur religieux, parmi les fonctions les plus augustes, dans le cloître, au pied des autels, on peut ou demeurer méchant ou le devenir.

Secondement, il faut conclure avec saint Bernard qu'il n'y a point ni de condition ni de lieu sur la terre qui puisse nous servir de sauvegarde contre le péché ; car s'il avait dû respecter quelque chose, si quelque endroit avait pu lui être inaccessible, c'était la maison du Sauveur, et l'innocence de Judas n'en pouvait trouver de plus sûre. Donc, en quelque situation que vous vous rencontriez, dans le monde ou hors du monde, dans le

mariage ou dans le célibat, non-seulement parmi les scandales d'un siècle corrompu, mais auprès des personnes de la piété la plus exemplaire, défiez-vous toujours de l'ennemi, et tenez-vous sans cesse en garde ou contre ses surprises ou contre ses efforts.

Une troisième conclusion, elle est encore de saint Bernard, c'est que les postes les plus éminents par leur sainteté ou par leur élévation, non-seulement ne sont pas les plus assurés, mais qu'ils nous exposent à des périls plus fréquents, à des secousses plus violentes et à des chutes plus déplorables. En effet, si Judas n'avait jamais été apôtre, il ne serait point devenu cet infâme apostat, l'horreur de toutes les nations ; le disciple n'aurait point vendu son maître ; et s'il s'était perdu, sa perte aurait été et moins criminelle et moins tragique. Adorez donc à jamais celui dont la providence favorable a marqué pour vous les places les plus basses, soit dans l'Eglise ou dans l'Etat. Et vous dont la même providence a permis ou ordonné l'élévation, tremblez à la vue des précipices qui l'environnent. Appréhendez de ne remplir le rang que vous tenez que pour servir d'instrument à la justice de Dieu et d'objet à sa colère. Souvenez-vous que dans les grandes fortunes les fautes sont toujours grandes ; qu'on ne tombe jamais de si haut sans se briser entièrement ; que dans un genre de vie où tout est saint, on ne devient point méchant à demi ; que plus le caractère est sacré, plus la profanation en est abominable ; que rien de parfait ne se gâte médiocrement, et qu'une chose conserve dans sa corruption le même degré qu'elle avait en sa bonté. Ainsi les plus noirs esprits qui sont au fond de l'abîme sont tombés du plus haut des cieux, et ces anges de ténèbres, ces rebelles, ces déserteurs, ont été les plus proches du trône de Dieu, et les plus lumineuses de ses créatures.

Enfin, Messieurs, pour dernière conclusion, je dis encore, avec saint Bernard, qu'autant il y a de précautions à prendre pour n'entrer dans aucun emploi que par l'ordre de celui qui en est le dispensateur, autant y a-t-il de mesures à garder pour y assurer son salut après qu'on y est entré. Voyez la destinée de Judas. Jamais commencement ne fut plus heureux, et jamais fin plus lamentable. Craignez donc le reproche de saint Paul, de *finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit* (Galat., III, 3). Profitez de l'avis de saint Pierre, *en tâchant de vous confirmer dans votre vocation par vos œuvres* (II Petr., I, 10). Mais surtout faites-vous une loi inviolable de cette maxime si célèbre dans la vie spirituelle, qui demande une fidélité exacte jusque dans les moindres choses. Ce qui est petit est petit, dit saint Augustin ; mais être fidèle en peu, c'est toujours beaucoup.

Pour établir solidement cette importante vérité, et pour en chercher la raison jusque dans sa source, il se peut faire que Dieu ait attaché notre prédestination à une seule action, et qu'il fasse dépendre notre salut

d'une légère rencontre, rencontre qui, étant bien ménagée, attire après soi une suite continuelle de grâces qui vont toujours se multipliant, jusqu'à ce qu'elles nous aient mis en possession de la gloire. Au lieu que si nous la négligeons, cette rencontre précieuse, il y a lieu d'appréhender que, Dieu irrité de notre négligence, tout ne nous aille à rebours, et que, par une juste vengeance, un péché attirant un autre péché, insensiblement nous ne nous engagions si avant, qu'à la fin nous n'en revenions jamais. Nous avons dans les saintes Ecritures des exemples qui sont et des figures et des preuves de cette vérité. Si Rebecca n'eût usé de civilité envers le serviteur d'Abraham en s'offrant de puiser de l'eau pour lui et pour ses chameaux (*Genes.*, XXIV), elle n'eût jamais été l'épouse d'Isaac et l'aïeule de Jésus-Christ. Son élection dépendait de cette circonstance, et l'histoire en est fort au long dans le livre de la Genèse. Voyez d'un autre côté Saül (*I Reg.*, XV). Pourquoi est-ce que Dieu le rejette? Pour une simple transgression, pour une omission légère; et des fautes que nous ne jugerions pas essentielles, si le Saint-Esprit n'avait prononcé sur cela, font perdre à ce malheureux prince la plus éclatante de toutes les vocations.

De là comprenez donc, mes chers auditeurs, combien il est dangereux de négliger jamais rien, surtout dans les devoirs qui regardent notre profession. Et remplis de frayer par cette réflexion si juste, si bien fondée, ménagez-en si sagement jusqu'aux circonstances les plus minces, qu'aucune ne vous échappe; car les occasions perdues ne reviennent plus: on peut bien s'en repentir, mais difficilement peut-on les rappeler. D'ailleurs, et c'est une nouvelle réflexion à faire sur l'histoire de Judas, pour redoubler notre crainte, si nous sommes sages, les moindres choses doivent nous être suspectes, parce que pour légère que la tentation paraisse dans son commencement, il en faut appréhender le progrès. Nos passions ne nous portent pas tout d'un coup aux dernières extrémités, et le démon se donne bien de garde de nous proposer d'abord des crimes affreux. Pensez-vous, demande sur cela saint Chrysostome, que Judas forma du premier coup le projet exécrationnable de livrer son maître entre les mains de ses ennemis? Ah! cette pensée n'eût garde de lui tomber si tôt dans l'esprit: l'horreur d'un si grand crime l'eût frappé infailliblement, et lui en eût fait perdre le dessein pour jamais. Par quels degrés enfin monta-t-il donc au comble de cette détestable perfidie? L'avarice peu à peu lui en fraya le chemin. Au lieu d'en étouffer les premiers mouvements dans leur naissance, au lieu d'en combattre le penchant, ce malheureux s'y laissa emporter; son cœur une fois gagné par la passion, l'habitude ne tarda guère à s'en rendre la maîtresse, et dans cette disposition, l'éclat de l'argent l'éblouit à un point, qu'à l'appât d'une somme modique, il vendit son Maître et son Dieu par la plus noire de toutes les trahisons.

Ainsi périt un apôtre, ainsi se perdent tous les jours des chrétiens. Si Judas eût repoussé d'abord les premières attaques que la cupidité, encore faible, livra à son cœur pour le détacher de son devoir, cette passion n'eût jamais acquis sur lui l'empire qu'elle y prit, et le démon n'eût pas même osé lui faire la proposition du crime dont il se rendit l'exécuteur. Mais ayant donné le loisir à sa cupidité de profiter de sa négligence, et préparé par là les voies au tentateur, peu à peu l'un et l'autre l'amènèrent à l'apostasie et enfin au désespoir.

Quand donc, poursuit saint Bernard, vous voyez des fidèles tomber en de grands désordres, ne vous imaginez pas que leur misère n'ait commencé que dans le temps qu'elle a éclaté, ils l'ont couvée longtemps dans leur sein sans s'en apercevoir eux-mêmes; et des démarches comme insensibles les ont menés peu à peu dans le précipice où vous les voyez. O mes frères! que cette réflexion doit nous donner de vives alarmes et qu'elle doit nous tenir dans une exacte vigilance! Car que savons-nous de quoi nous ne sommes point capables? Hélas! nous portons au milieu de nous une source de corruption qui peut aller à tout, et quand même par la miséricorde du Seigneur nous sentirions de l'horreur pour les derniers emportements du crime, peut-être n'en sommes-nous pas si éloignés que nous pensons; et que ces petites faiblesses sur lesquelles nous nous faisons grâce y préparent soudainement les voies. Mais que d'un autre côté cette réflexion doit nous faire prendre de fortes résolutions! Résolutions de veiller dorénavant contre le mal dans ses premières approches, de fermer soigneusement l'entrée de notre cœur aux moindres tentations, d'égorgier dès le berceau ces petits serpents qui peuvent devenir des monstres, de ne plus examiner si la chose dont nous sommes d'abord tentés est peu ou beaucoup considérable, et de craindre enfin là même où il ne paraît pas qu'il y ait à craindre. Autre instruction, Messieurs, qui s'apprend à l'école de Judas.

Car qui se fût imaginé que le démon voulant séduire un apôtre s'y fût pris par l'avarice, ce vice sordide et honteux, ou que l'avarice pour séduire un apôtre eût prêté des attraits assez puissants au démon? Judas voyait que le Sauveur n'avait pas où reposer sa tête; il avait continuellement devant les yeux l'exemple d'une pauvreté si touchante, il entendait à toute heure les avis que ce divin Maître donnait à ses disciples de renoncer à l'amour des richesses. C'en était ce semble trop pour se prémunir, je ne dis pas contre le larcin, mais contre le moindre intérêt; et néanmoins il s'y laisse emporter. Que cet exemple vous apprenne donc à connaître une fois les richesses! Hélas! il ne se trouve personne dans le monde à qui elles fassent peur. Qu'est-ce que je dis? elles font l'amour de tout le monde. Cependant nous n'avons point de plus dangereux ennemi. Ecoutez ceci, âmes intéressées, dit saint Jean Chrysostome, vous qui êtes frappées de la même

maladie que Judas, et reconnaissant dans ce disciple infidèle le funeste effet d'une passion si furieuse, tremblez du moins à la vue du péril qui vous menace.

Si nous n'avions l'Ecriture pour garant d'une si étonnante vérité, le pourrait-on croire, que l'argent eût assez de charmes pour ensorceler un homme jusqu'à ce point, ou qu'un homme eût assez de faiblesse pour se laisser ainsi tyranniser à l'argent? O monstre, que sans cela il faudrait mettre au rang des fables! Mais puisque nous n'en pouvons douter sur la foi d'une telle histoire, apprenons pour le moins à craindre un piège si dangereux, et craignons de ne le craindre jamais assez, surtout dans un siècle et dans une ville où tant de chemins y conduisent, où tant d'exemples y poussent, où tant d'amorces y attirent, où la fortune tient lieu de grandeur, où les richesses ouvrent la porte à tous les plaisirs, où l'industrie la plus criminelle est érigée en vertu.

Je vous laisserais volontiers avec cette réflexion, qui, bien conçue et bien approfondie, vaut elle seule tout un discours, sans que Judas se présente encore à mes yeux dans notre évangile sous une forme plus capable de nous inspirer de la crainte que toutes celles sous lesquelles nous l'avons jusqu'ici envisagé. Car voyez, je vous prie, cet insigne scélérat: ce qui devait le guérir achève de l'empoisonner; ce qui devait l'édifier le scandalise; ce qui devait être pour lui une odeur de vie lui devient une odeur de mort. Madeleine avec une sainte profusion répand des parfums d'un grand prix, et lui, bien loin de condamner son avarice propre à la vue de cette libéralité, la vue de cette libéralité irritant son avarice, il s'en plaint, il en murmure, il fait plus; car, soit qu'il se fût trompé lui-même ou qu'il voulût tromper les autres, soit impudence ou hypocrisie, il ose couvrir son chagrin du nom de zèle, et il ne craint point de faire passer son infâme cupidité pour une charité héroïque. Voilà ce que j'appelle le comble de l'impiété et le sceau de la réprobation. Voilà jusqu'à quel excès peut aller la corruption du cœur de l'homme: appeler le bien un mal et donner le mal pour le bien, s'offenser des bonnes actions et déguiser sous des prétextes religieux les plus damnables intentions, décrier les autres et se justifier soi-même, imposer à une vertu qui nous choque le nom de vice et à des vices qui nous plaisent le nom de vertus, n'avoir dans le fond nulle conscience et affecter cependant la réputation d'une conscience délicate, se faire honneur des intérêts de Dieu et chercher uniquement ses propres intérêts.

Craignons donc la contagion de cette lèpre, la marque la plus certaine que tout est corrompu dans un cœur; et, puisqu'elle a bien pu infecter un apôtre, appréhendons la subtilité de son venin. Il y a longtemps que je tiens devant vos yeux l'exemple de ce malheureux apostat et que je vous le représente sous des états différents; mais, afin qu'il produise dans vos âmes tout le fruit que j'en attends, emportez une si triste image avec

vous et gravez au-dessous ces paroles du grand Augustin: Si des personnes qui comme des aigles semblaient avoir déjà mis leur nid parmi les étoiles, en ont été précipitées dans le fond de l'abîme, si des astres du ciel de l'Eglise sont tombés dans les enfers, où le dragon les a entraînés dans les replis de sa queue; si ceux qui étaient assis à la table du Seigneur et qui mangeaient le pain des anges se sont remplis indignement de la viande des porceaux, si des perles si précieuses et si fines sont devenues du fumier et de la bône: ô Seigneur! combien dois-je craindre et m'humilier à la vue de vos jugements et de mes misères? C'est la réflexion que je vous laisse comme une des voies les plus sûres pour vous conduire à la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

De la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sanctum et Justum negastis... auctorem vero vitæ interfectistis... Pœnitementini igitur et convertimini.

Vous avez renoncé le Saint et le Juste... et vous avez fait mourir l'auteur de la vie... Faites donc pénitence et convertissez-vous (Act. III, 14, 15, 19).

Quand je considère le sujet qui nous assemble aujourd'hui, Messieurs, je puis dire après un saint docteur qu'il m'arrive à peu près la même chose qu'à un homme qui d'un lieu élevé regarde un abîme profond dont la vue lui fait tourner la tête et perdre presque le sens. Car au seul aspect des choses qui se présentent à moi tout me surprend, tout m'étonne, tout m'épouvante; mes yeux se troublent, mon imagination se renverse, mon esprit s'égare, et le désordre de mes pensées est tel, que les unes étouffent les autres, sans que dans cette confusion je sache à quoi m'en tenir. D'abord frappé d'étonnement et presque réduit à l'incrédulité par la nouveauté d'une histoire si tragique, quand je vois le Fils unique du Dieu vivant, ce souverain Seigneur de toutes choses, devant la majesté duquel les puissances du ciel tremblent et s'anéantissent de respect et de frayeur; quand je le vois dans des humiliations et dans des tourments aussi étranges que ceux où il se montre à mes yeux, je me demande à moi-même: O Dieu! comment se peut-il faire qu'une grandeur si relevée ait souffert des indignités si extrêmes? La chose est-elle donc bien vraie, et n'en imposerait-on point à la foi publique par des exagérations outrées? Lorsqu'après cela recherchant d'où vient que ce Dieu de majesté essuie une si furieuse tempête de la part des hommes tous soulevés contre lui, on me dit que ce n'est point pour ses propres intérêts, mais par sa seule bonté et par un ardent désir de remédier à nos maux, mon étonnement se redouble, et je m'écrie tout transporté: Est-il possible qu'un Dieu ait aimé si éperdument des hommes si haïssables? Mais est-il possible que des hommes aient été capables de traiter si outrageusement un Dieu? A peine ces premiers mouvements se sont-ils fait sentir à mon cœur, qu'il s'y élève deux autres passions différentes, l'indignation et

la pitié. Ici l'envie des pharisiens, là l'intrigue des pontifes; tantôt la perfidie de Judas, tantôt la faiblesse de Pilate; d'un côté la licence des soldats, de l'autre la cruauté des bourreaux se présentent à mon esprit, et il faut que toute autre pensée se retire pour faire place aux ressentiments d'une juste colère et d'une sainte fureur contre les auteurs et les ministres d'une entreprise si horrible et si détestable. Un moment après, la compassion succède à cet emportement, quand, attaché à suivre la personne de mon maître dans la carrière de ses souffrances, je vois ce Dieu-Homme traité comme le dernier des hommes, abandonné à la fureur de ses ennemis, meurtri de coups, couvert d'opprobres, déchiré de verges, couronné d'épines, attaché entre deux scélérats à un infâme poteau, afin que la cruauté de sa mort se redouble par la honte de son supplice. A ce spectacle, chrétiens, oubliant toute autre chose, je me sens dans la même disposition où se trouvèrent les amis de Job la première fois qu'ils le virent dans le pitoyable état où la main du démon l'avait mis. Un objet si touchant m'excite plutôt à pleurer qu'à parler, et il me semble que je ferais mieux d'honorer les souffrances de mon Dieu par mes larmes, que de travailler à les représenter aux autres par mes discours. Quel parti prendre donc, chrétiens, parmi des mouvements si divers?

Quelque justes néanmoins qu'ils paraissent, ce n'est pas là qu'il faut s'arrêter : Jésus-Christ demande de nous quelque chose de plus; et si vous voulez savoir les véritables sentiments que la vue de sa passion doit faire naître dans vos âmes, Messieurs, souvenez-vous des paroles de mon texte : *Vous avez donné la mort au Saint des saints, vous y a dit l'apôtre saint Pierre : terrible reproche; convertissez-vous donc, et faites pénitence : admirable conséquence! Elle renferme tout le fruit du mystère de ce jour; et c'est aussi là que je veux rappeler tout ce discours, dont voici tout le dessein; je vous prie de le bien comprendre.*

L'apôtre saint Paul dit deux choses bien remarquables en parlant de la passion du Sauveur : tantôt il se plaint que les hommes la renouvellent, d'autres fois il les excite à la renouveler. Or je voudrais bien aujourd'hui renfermer dans ce discours et les reproches et les avis de cet admirable prédicateur de la croix, en vous découvrant tout à la fois et combien il est à craindre que nous n'en renouvelions en effet l'histoire, et comment nous devons cependant tâcher de la renouveler tous les jours. Pour y réussir, il faut envisager la passion sous deux faces bien différentes; premièrement du côté de ceux qui la causent, en second lieu du côté de celui qui la souffre. Les choses ainsi partagées, nous verrons l'un après l'autre, le mal et le remède : une image naturelle des péchés où nous tombons, et un modèle admirable de la pénitence qu'il en faut faire. Ainsi je justifierai les paroles de mon texte dans toute son étendue, en disant à mes au-

diteurs, ce que saint Pierre disait à ceux de sa nation : *Auctorem vite interfecistis : vous vous rendez encore tous les jours complices de la mort du Fils de Dieu par vos péchés; pœnitementi igitur et convertimini : n'oubliez donc rien aussi pour vous en rendre les imitateurs par la pénitence.*

Mais parce que mon secours ordinaire me manque, n'osant m'adresser à Marie, que je vois plongée dans l'amertume à la vue du triste et cruel état où vos péchés et les miens ont réduit son Fils, adressons-nous à la croix, qui devient aujourd'hui une seconde mère pour Jésus-Christ, et que même nous pouvons regarder comme la nôtre. Car élevant ses bras entre le ciel et la terre, il me semble qu'elle dit au Père éternel ce que dit à David cette femme dont il est parlé dans le second livre des Rois : Un de mes enfants a tué l'autre, et pour achever de me désoler, on veut sacrifier celui qui me reste à celui que j'ai perdu (II Reg., XIV). Les iniquités des hommes ont donné la mort à celui qui a bien voulu devenir leur frère : mais tout indignes qu'ils en sont, je vous demande leur grâce contre tout ce qui pourrait en poursuivre la vengeance. Jetons-nous donc avec confiance au pied de ce sacré bois, l'instrument de notre salut, et disons-lui de tout notre cœur : *O crux lave.*

PREMIER POINT

Parmi toutes les peintures que l'on peut faire du monde pour en représenter le génie et la corruption, il me semble que la passion du Sauveur prise d'un certain côté et regardée dans un certain jour, en est l'image la plus naturelle et la plus vive. On y trouve tous les états dont le monde est composé, et toutes ses passions y agissent; et dans ce qui s'est fait une fois contre le Fils de Dieu on peut remarquer ce qui se passe tous les jours parmi les hommes; ou en tout cas la différence ne sera que du plus au moins, car encore que la mort du Sauveur soit l'ouvrage des plus grands crimes, que tout y paraisse outré et dans l'exès, ce serait pourtant une erreur d'en regarder les circonstances comme des emportements dont le monde n'est plus capable, et ce qui doit le faire trembler, il n'est que trop vrai qu'il renouvelle tous les jours dans sa conduite ce qu'il condamne le plus dans l'histoire de cette mort. Cette réflexion m'a déterminé à n'envisager pas tant dans cette première partie ni ce que Jésus-Christ souffre, ni la manière dont il souffre, que ceux qui le font souffrir, persuadé que quelque instruction que nous puissions tirer d'un objet si touchant de la manière dont nous sommes faits, ses ennemis nous instruiront peut-être mieux par leurs exemples, et qu'il y aura du moins autant à profiter pour nous dans leurs vices que dans ses vertus. Suspendez donc, s'il vous plaît, les sentiments de votre piété et de votre tendresse pour les souffrances de votre Dieu, nous y satisferons dans la suite; et envisageons d'abord les différentes personnes qui ont eu part à sa mort, puisqu'à

leurs différents caractères il est difficile que quelques-uns de mes auditeurs ne s'y reconnaissent souvent, et que tous pourront s'y rencontrer quelque part.

Le premier qui se présente sur la scène, c'est Judas. Ici, Messieurs, il n'est pas question d'en exagérer le crime. Je sais que cet infâme est du nombre de ces misérables dont on ne saurait plaindre la misère : il fait plutôt l'horreur de tous ceux à qui il reste quelque sentiment, je ne dis pas de religion, mais même d'humanité. Son avarice, sa perfidie, son effronterie, son désespoir, tout est affreux dans ce monstre. Mais le monde aujourd'hui est-il bien éloigné de ces excès ? Peut-être un peu moins que vous ne pensez. La passion de s'enrichir et le secret de la bien conduire fait encore autant que jamais une des vertus du siècle. Il est vrai que, timide dans les premiers commencements, elle n'inspire pas d'abord des sentiments déterminés à tout oser et à tout faire, et que dans le cours ordinaire on fait aussi bien que Judas son apprentissage sur de légères injustices. Mais quand une fois la tentation a pris le dessus, fortifiée et enhardie par ces coups d'essai, elle s'emporte enfin aux dernières extrémités, elle ne respecte non plus que dans Judas, ni les droits les plus sacrés de la nature, ni les choses les plus saintes de la religion. Aussi déterminés que lui, quand on a laissé prendre racine à cette passion dans le cœur et s'étendre peu à peu, il ne se trouve plus ni justice ni innocence, ni bienséance, ni pudeur, qui tiennent contre l'intérêt. Mais il faudra trahir un ami pour s'établir sur ses ruines : cela n'est rien. Mais il faudra supplanter un homme de bien pour profiter de ses dépouilles : c'est peu de chose. Fourberies, lâchetés, parjures, tout sera d'usage. Prenons hardiment partout, fût-ce jusque sur l'autel. En effet est-il question de tirer d'un bénéfice, par un sordide trafic, des récompenses excessives ? On en tire. Faire des revenus de l'Eglise la proie de la cupidité ? On le fait. Chercher à la suite de Jésus-Christ tout autre bien que celui d'être à lui ? On le cherche. Oni, mon Dieu, quiconque a vendu son âme à l'intérêt est encore aujourd'hui capable de vous vendre vous-même, et de se faire sur cela une conscience que rien ne puisse alarmer.

Ici, Messieurs, la simplicité des apôtres me paraît remarquable, et non moins merveilleuse que l'impudence de Judas. Quand le Sauveur prédit à la cène qu'un d'entre eux le devait trahir, eux qui ne se sentaient coupables d'aucun mauvais dessein, craignent cependant chacun pour soi. Au lieu que naturellement on est porté à soupçonner les autres, ici tout leur soupçon se tourne contre eux-mêmes par une humble défiance de leur propre cœur, sans que jamais il leur vienne dans l'esprit que Judas pourrait être le coupable. Ce scélérat, au contraire, qui ne pouvait pas ignorer la trame de ses noirs complots, demande effrontément si cette accusation le regarde : bientôt après, par une suite étonnante de ce

même endurcissement, il se présente à son maître, il le salue à l'ordinaire, il a le front de le baiser. C'est ainsi que l'avarice ferme une âme à tout remords. Après des usures notoires, des injustices criantes, des oppressions que rien ne peut justifier, content et sûr de soi-même, on porte à la sainte table une âme calme et tranquille ; pendant que les véritables disciples, par une piété craintive, tremblent pour les moindres faiblesses, on s'y présente tête levée, et, joignant l'insulte à la malice, on a l'audace de baiser celui qu'on a déjà sacrifié à sa passion. Imitateur de Judas, toi-même qui le détestes, toi qui sous le masque d'un ami caches le visage d'un perfide, tourne donc contre toi-même l'indignation que tu sens pour lui, puisqu'elle t'est mieux due qu'à lui ; et, complice du même forfait, crains au moins la même destinée. En effet la fin de Judas est terrible. Il vient trouver les prêtres, il reconnaît son crime, il restitue, chose si rare, et restitue, non en partie, mais avec exactitude, la somme entière qu'il a touchée pour prix de son crime. Il dit hautement *Peccavi*, ce *Peccavi* célèbre qui fait le dernier souhait des méchants à leur dernière heure. Qui ne croirait après cela qu'un sincère repentir a touché la dureté de son cœur ? Qui ne serait attendri de toutes les démarches qu'on lui voit faire ? Qui ne désirerait pour soi des pronostics aussi favorables d'une fin aussi heureuse ? Avec tout cela le malheureux se désespère. Voilà, Messieurs, où aboutissent pour l'ordinaire les crimes de la trempe de ceux de Judas, l'avarice, la fourberie, l'injustice, la trahison, la profanation des sacrements et l'abus des grâces : au désespoir, non pas à la vérité à un désespoir qui éclate toujours, comme le sien, par des circonstances publiques. Et de vrai, combien en est-il qui rendent l'âme, sans foi, sans pénitence, sans restitution, sans amour de Dieu, dont cependant le monde est la dupe, dont il publie qu'ils sont morts comme des saints, et qu'ils ont fait une fin digne d'envie ? car, quoiqu'une mauvaise vie mène ordinairement à une mauvaise mort, le démon est assez rusé pour cacher au scélérat qui demeure dans le monde ce qu'il y a d'abominable dans la fin du scélérat qui en sort. Cependant le désespoir, pour être secret, n'en est pas moins véritable ; et ce qui arrive tous les jours, c'est qu'après de vaines démonstrations et d'inutiles efforts, plus criminels en un sens que Judas, on meurt sans reconnaître comme lui le mal que l'on a fait, et sans restituer le bien qu'on a pris.

Mais c'est trop nous arrêter après un objet si odieux ; jetons les yeux sur un autre, dont l'exemple nous fasse trouver des instructions aussi utiles, sous une image moins désagréable. Il se présente encore à nous dans la famille du Sauveur, et à cela je ne doute pas que vous ne reconnaissiez saint Pierre. Dieu me garde, Messieurs, de vouloir ici insulter à la mémoire d'un si grand saint ! il en a lavé trop parfaitement toutes les taches dans ses larmes. Mais après tout, puisque l'Evangile

a pris soin de marquer si exactement le détail de son histoire, il est à croire qu'on en peut recueillir d'importantes vérités. En effet, soit qu'on regarde dans cet apôtre ou sa présomption à promettre, ou son indiscrétion à frapper, ou sa faiblesse à tomber dès la première tentation, ou son progrès dans le mal par une suite de blasphèmes, ou le lieu de son péché, ou les circonstances de sa pénitence, partout on verra un triste, mais fidèle tableau du cœur de l'homme et du génie du monde. Premièrement, combien de fois touchés d'une ferveur passagère avons-nous juré à Dieu, comme cet apôtre, une fidélité inviolable ? Combien de fois en ces jours où la piété se rallume dans les cœurs les plus glacés, près d'approcher du saint autel, ou sortant de la table sacrée, avons-nous protesté à notre maître que rien ne nous détacherait dorénavant de son service ? Cependant qu'est-il arrivé ? Semblables à ces lâches présomptueux dont le roi-prophète nous a fait une peinture si vive, après avoir défié l'ennemi dans la paix, nous n'avons pas même osé le regarder dans la guerre. Non, Messieurs, quand je considère la vie de la plupart des hommes, je n'y vois qu'une vicissitude perpétuelle de promesses et d'infidélités : promesses au tribunal de la pénitence, promesses quand Dieu nous presse par sa grâce, promesses quand il appesantit sa main sur nous, pour nous faire craindre sa justice ; mais, d'un autre côté, infidélités à nos confessions, infidélités à ses inspirations, infidélités à nos résolutions. Et qui est-ce donc, je vous prie, qui nous fait dédire de ces paroles que nous avons si solennellement données ? Hélas ! ce ne sont, non plus que saint Pierre, ni les feux, ni les roues, ni les chevaux. Une compagnie, une conversation, une parole, la rencontre de cet objet, la crainte de cette raillerie, la complaisance pour cette personne, font plier comme des roseaux des âmes qui paraissent fermes comme des colonnes.

Et ne nous flattons pas que dans ces occasions notre infidélité soit moins criminelle que celle de cet apôtre. En effet, si vous y prenez garde, il ne renie pas son maître en disant qu'il ne le croyait ni Fils de Dieu ni Messie ; mais en assurant seulement que pour lui il n'était point de ses disciples. Ainsi, lâche chrétien qui n'ose se déclarer pour ton maître quand le monde te presse sur cela, qui désavoues par tes actions la qualité de son disciple, qui, interrogé par la tentation pour qui tu veux tenir, ou de l'Evangile ou du monde, suis le monde et méconnaîs l'Evangile, ah ! si tu ne le sais, tu renies véritablement ton maître, apostat de mœurs, quand tu ne le serais pas de créance ! Ce qu'il y a même de déplorable, c'est qu'une fois tombés comme saint Pierre, nos chutes nous mènent comme lui de précipice en précipice. Voyez je vous prie cet apôtre : d'abord il se contente de nier ; ensuite il y joint le serment, enfin il appelle à son secours des imprécations horribles. Voilà, disent les Pères, l'image de notre malheur. Au com-

mencement ce n'est, si vous voulez, que faiblesse ou surprise qui nous engage dans le péché ; mais, pour peu que nous tardions à nous en retirer, le démon redoublant la tentation, nos désordres ne se multiplient pas seulement, ils augmentent en se multipliant ; et à force de mettre iniquité sur iniquité, nous allons insensiblement jusqu'au fond de l'abîme. Si du moins nous en revenions aussi promptement et aussi véritablement que saint Pierre ! Car, Messieurs, il n'est pas juste d'oublier sa pénitence, après vous avoir représenté son péché. Mais c'est ici que je cesse de reconnaître le monde ; ou que pour le reconnaître, il faut prendre le contre-pied de notre apôtre. Car quelle est sa pénitence ? Pénétré jusqu'au fond de l'âme de honte et de douleur et d'amour, il se tait, il pleure, il se retire. Il se tait, et notre pénitence n'est qu'une pénitence de paroles. Il pleure, et nous ne saurions donner une seule larmé à des péchés infinis. Il se retire, et nous prétendons nous convertir, ou expier nos désordres, en demeurant toujours au milieu des mêmes occasions, toujours dans les mêmes engagements, toujours exposés aux mêmes tentations. Or c'est en ces lieux, et surtout dans le grand monde, que l'histoire de saint Pierre doit faire de plus vives impressions. Car son exemple plus qu'aucun autre peut montrer aux moins éclairés que de tout temps le grand monde fut fatal à l'innocence. Hélas ! fidèle à son Maître tant qu'il ne le suivit que parmi le peuple, il commence à le méconnaître dès qu'il met le pied chez les grands ; aussi la première démarche qu'il fait en revenant à soi, c'est d'abandonner au plus vite un air qu'il a reconnu si mortel à la vertu. Vous donc que la naissance ou le devoir engagent en des lieux si dangereux, si vous ne pouvez pas absolument en fuir le danger, apprenez du moins à le reconnaître ; demandez tous les jours à Dieu que, s'il ne vous ôte pas du monde, il ôte le monde de vous ; et tremblez en voyant que, dans la situation où vous vous trouvez, les fautes sont si fréquentes, et les pénitences si rares.

Me sera-t-il permis, avant que d'aller plus loin, de vous arrêter encore un moment par une nouvelle réflexion sur la conduite des apôtres ? Jésus-Christ à la Cène venait de les avertir d'une conjuration formée contre sa personne ; il leur avait dit que la chose était sur le point d'éclater. Entré qu'il fut dans le jardin, où il se retirait souvent pour vaquer à la prière, il leur avait expressément recommandé de prier ; lui-même, accablé de tristesse et le cœur rempli d'amertume, après leur avoir ordonné de veiller avec lui, s'était mis en oraison. Il semblait que ses disciples devaient bien sur cela penser à se tenir sur leurs gardes. Cependant ils s'endorment, et s'endorment si profondément, que ni la part qu'ils devaient prendre à la conservation du Sauveur, ni les remontrances qu'il leur avait faites, ni les reproches qu'il y ajouta, ne furent pas capables de les réveiller. Ici, mes chers auditeurs, rendons-nous justice à nous-mêmes ;

fut-il jamais rien plus ressemblant que cette conduite et la nôtre? Voilà, si vous ne le savez, quelle est l'horrible léthargie dans laquelle vivent la plupart des hommes, et le peu de compte qu'ils tiennent d'une affaire aussi importante qu'est celle de leur salut, lorsque Dieu de son côté n'oublie rien pour y travailler. *La fille dort d'un paisible sommeil*, dit le Sage dans l'Ecclésiastique, *pendant que son père veille pour elle et qu'il pense à ses besoins* (Eccl. XLII, 9). Tels furent alors les apôtres, tels sont aujourd'hui les chrétiens. Des raisons non moins touchantes que celles dont le Sauveur usa auprès de ses disciples devraient nous donner de la crainte et nous porter à la vigilance. On nous dit que nos ennemis nous cherchent pour nous surprendre. On nous avertit d'être en garde contre les pièges qu'ils nous dressent; nous savons qu'il n'y va de rien moins que de tout perdre et de tout souffrir. Quelle affaire donc! mais quel oubli! Quelle affaire aussi importante? mais quel oubli pareil au nôtre? Au lieu de nous alarmer à la vue d'un si grand péril et de prendre de justes mesures pour en détourner les malheurs, couchés par terre, où le poids de nos affections nous abat, nous nous y laissons assoupir par le charme des créatures, et nous demeurons tranquilles dans notre assoupissement. Ainsi s'écoule la vie, ainsi nous surprend la mort. En vain Jésus-Christ vient à nous, comme autrefois à ses apôtres, pour nous tirer de ce sommeil. Si quelquefois il nous réveille ou par la voix de sa grâce, ou par un coup de sa puissance, un moment après nous retournons dans notre première léthargie, et fermant les yeux à tout, ni promesses, ni menaces n'ont la force de nous toucher, jusque dans ces jours, où l'Eglise nous invite à honorer avec plus de ferveur les souffrances de son Epoux. Quelle part y prenons-nous? Et Jésus-Christ n'aurait-il pas plus de raison de nous dire qu'à ses disciples; vous n'avez pu veiller une heure avec moi et pour moi? Quelle impression fait sur nous l'idée d'un si grand exemple? Pendant qu'il sue jusqu'au sang, et que, tombé en agonie, la crainte et la douleur lui déchirent les entrailles, tout convaincus que nous sommes que nos péchés uniquement sont la cause de ses maux, en avons-nous passé la nuit d'une manière moins tranquille? Peut-être nous flattons-nous, par un sentiment d'amour-propre, que si nous nous étions trouvés au jardin des Oliviers, nous aurions tenu au Sauveur une compagnie plus fidèle que ceux qu'il y avait menés. Il se présente encore à nous dans un état aussi touchant; avons-nous plus de vigilance; ou plutôt y eut-il jamais d'insensibilité comme la nôtre? O assoupissement étrange! je ne sais si tu es plus digne de pitié que d'indignation! L'intérêt d'une chétive et misérable créature plonge un Dieu dans des peines extrêmes: et cette même créature, elle que ces peines regardent et pour qui est tout le profit ou tout le dommage, voit revenir tous les ans le temps consacré aux souffrances de son

Dieu, et tous les ans elle demeure dans la même négligence.

Maintenant, si nous passons aux ennemis du Sauveur, et si nous considérons de quelle manière il fut traité par les grands de la Judée, il faut avouer que leur corruption était horrible. Mais il faut avouer aussi que si le monde ne veut point se tromper, il y retrouve partout quelque chose de ses pratiques ordinaires. Qui peut décrire les indignités que le Sauveur eut à essuyer dans les maisons des pontifes de la part de leurs gens pendant cette affreuse nuit qui fut la dernière de sa vie? Et qui est-ce, je vous prie, qui lui attira un si injurieux traitement? La complaisance funeste de domestiques flatteurs pour la passion de leurs maîtres. Or n'est-ce pas là l'image de ce qui se passe encore tous les jours dans le monde et de ce que font une infinité de gens? Instruits par un long usage que la vérité offense souvent et que la complaisance gagne toujours, toute leur étude est de se faire au goût de ceux de qui ils espèrent et dont ils dépendent; d'entrer dans leurs inclinations et de seconder leurs intentions; de blâmer ce qu'ils condamnent et d'applaudir à ce qu'ils approuvent. Là on se fait un faux mérite d'embrasser avec chaleur ce qui leur plaît davantage, quoiqu'il ne soit pas le plus juste. Là comme dans l'Evangile on va au-devant de tout ce que l'on présume devoir leur être plus agréable, et souvent l'on porte les choses plus loin que leur commandement. Car, si vous y prenez garde, le pontife, par exemple, ne commanda pas qu'on donnât un soufflet au Sauveur sur la réponse qu'il avait faite: cependant un audacieux valet l'entreprend insolemment de son chef, pour se faire de fête et pour paraître plus attaché à la personne de celui qu'il servait. Hélas! telle est encore aujourd'hui la prostitution du siècle à l'égard des grands, surtout quand il arrive, comme dans l'affaire du Sauveur, qu'on peut faire l'officieux aux dépens d'un misérable et qu'il y a à l'attaquer, sinon une récompense assurée, du moins une impunité certaine; c'est alors, dit saint Jérôme, qu'on se déchaîne ouvertement et qu'on ne garde plus de mesure. Mais peut-être que ce n'est pas en choses de conséquence. Ah! souvenez-vous de ce qu'on fit à Jésus-Christ: l'innocence est méprisée, la justice est foulée aux pieds; nul scrupule d'accabler le faible ou d'insulter au malheureux. Il n'y a rien de sacré pour un homme déterminé à se produire, à faire sa cour, à s'insinuer par la voie de la flatterie. Et ce qui est plus déplorable, quoique la flatterie soit une espèce de trahison, il s'en faut bien qu'on regarde les flatteurs comme on regarde les traîtres; autant que l'on hait les uns, autant on aime les autres; leur bassesse, dit saint Jérôme, passe pour humilité, leur complaisance pour affection, ce qui n'est qu'intérêt pour zèle; et on leur sait gré de leur imposture comme d'un véritable bienfait.

Mais approchons encore de plus près ces envieux de la gloire du Sauveur, pour ap-

profondir leur conduite. Nous ne l'avons encore étudiée, pour ainsi dire, que dans la personne de leurs domestiques, étudions-là dans leur propre personne : et je me persuade que nous trouverons encore que leurs sentiments ne sont pas morts avec eux, et qu'ils ont parmi nous des imitateurs et des imitateurs sans nombre. A entendre parler les Juifs en des termes si magnifiques de la religion et de la patrie, ce n'est que piété et que zèle; mais pour peu qu'on les suive de près, et que l'on juge de leurs paroles par leurs œuvres, qui ne voit que dans le fond il n'y a qu'envie, qu'intérêt, qu'artifice, et qu'hypocrisie? L'envie fut le premier mobile qui les fit agir de concert contre le Fils de Dieu; mais une envie née de la répréhension et enflammée par l'émulation. Si le Sauveur dans ses discours n'eût point mêlé la censure des passions secrètes, que ces fourbes cachaient sous une apparente réforme; s'il n'eût point effacé leur réputation par la sienne, ils auraient gardé le silence, quelque chose qu'il eût faite d'ailleurs. Mais il ne nous ménage point, et tout le monde nous abandonne pour courir après lui : périsse donc un rival si odieux et si incommode ! A ce premier mouvement se joint celui de l'intérêt. La religion venant à changer, il faut que notre fortune change : pourquoi donc différer à perdre celui qui nous veut perdre ? toutes les voies sont permises quand il est question de conserver des choses si précieuses. O mon Dieu ! que de gens ont part à cette circonstance de la passion du Sauveur ! Car qui pourrait dire les ravages que l'envie et l'intérêt font tous les jours dans le monde au préjudice de l'innocence et de la justice ? elles s'insinuent partout, ces pestes imperceptibles ; elles s'ouvrent une porte là même où l'entrée est fermée aux autres défauts, et jusque dans le sanctuaire elles trouvent de l'accès. La même jalousie que la concurrence met entre les personnes du siècle pour la faveur et pour les emplois, cette même jalousie se glisse entre les ministres du Seigneur pour les fonctions les plus saintes ; nous voudrions être seuls, ou briller seuls entre ceux qui exercent le même ministère. Un homme, disait saint Chrysostome en déplorant ce malheur, édifie l'Eglise par ses discours ; les séculiers lui applaudissent, et ceux de sa profession, chagrins du succès que Dieu lui donne, ne peuvent en souffrir l'éclat. Plus il a d'approbateurs, plus ils tâchent de lui susciter d'adversaires. Un autre réussira dans la conduite des âmes, et comme si rien n'était bien fait, à moins que nous ne le fassions ou que les nôtres ne le fassent, c'en est assez pour le mettre en butte à notre jalousie. Et dans le monde, Messieurs, vous qui le connaissez si parfaitement, vous qui vous trouvez ici sur le plus beau de ses théâtres ; dites-moi, si vous le pouvez, tous les personnages que vous y voyez jouer tous les jours à l'envie et à l'intérêt ; les intrigues qu'ils y lient et les complots qu'ils y forment. Qu'un homme se trouve sur le che-

min d'un autre ; que le mérite d'un concurrent lui donne dans les yeux ; que la faveur se déclare pour un rival ; qu'on présume avoir reçu quelque mauvais office, ou qu'on appréhende d'en recevoir ; qu'il s'agisse de se conserver dans son poste, qu'il soit question de soutenir ses prétentions : à quel excès ne se porte-t-on pas ? y a-t-il ou de justice qu'on ne viole ? ou d'innocence qu'on respecte ? ou d'adresse qu'on ne mette en œuvre ? ou de crime qui fasse peur ? Voyez les Juifs : leur envie et leurs intérêts demandent que Jésus-Christ périsse, et qu'il périsse dans les formes ; c'en est assez, il périra. Mais il n'y a point de témoins ; il faut en suborner. Mais il ne se trouve point de crimes : il faut lui en supposer. La question n'est pas de savoir si l'accusé est coupable ; c'est de le donner pour tel. Et parce que le suffrage du peuple leur est nécessaire pour se faire valoir auprès du magistrat par le nombre, s'ils ne le peuvent par les raisons, il faut faire entendre à ce peuple, dont l'esprit est changeant et volage, que ce prétendu prophète a eu ses desseins cachés, et que dans ces actions éclatantes par lesquelles il a tâché de surprendre leur estime, il n'a visé qu'à son établissement. Les esprits ainsi prévenus, il leur est facile d'empoisonner tout ce qu'il a fait. Ses miracles ne sont plus que des prestiges, ses vérités que des blasphèmes, sa sainteté qu'hypocrisie, et sa bonté que politique.

Peut-être me direz-vous qu'il ne se trouve pas aujourd'hui des âmes assez déterminées ni assez malignes pour sacrifier ainsi à leur passion et à leur vengeance l'innocence d'un ennemi par des calomnies si noires et si concertées. Puissiez-vous dire vrai Messieurs. Mais enfin, soit calomnie ou médisance, quand l'intérêt ou l'envie animent contre le prochain, est-on devenu plus timide ou moins artificieux à le déchirer ? Si ce n'est pas toujours la vérité qui en souffre, qu'est-ce que la charité n'en souffre pas ? Y a-t-il ou personne si sacrée qu'on n'attaque ? ou action si indifférente qu'on ne l'explique ? ou faute si cachée qu'on ne la publie ? Vit-on jamais plus de malignité à gloser ? plus d'empressement à débiter ? plus de détours pour persuader ? Je veux que peu de gens soient capables d'inventer une calomnie ; mais combien qui comme les pennes la reçoivent avidement, qui comme eux lui donnent cours en l'appuyant de leur suffrage, qui, trompés aussi bien qu'eux, trompent ensuite les autres ? Or pensez-vous que les plaies qu'on fait par là à la réputation du prochain soient moins sensibles au Sauveur que celles qu'on fit alors à sa propre réputation ? Ah ! sachez, vous qui ne craignez pas de renouveler par là ses opprobres, qu'il en est plus vivement touché.

Une autre chose où l'esprit du monde représente aussi naturellement la malignité des Juifs, c'est la vaine affectation d'une piété apparente. Car quelque ardens qu'ils fussent à poursuivre la perte du Sauveur, c'est une chose bien remarquable qu'ils

ne voulurent pourtant pas entrer dans le prétoire de Pilate, de peur de se souiller s'ils entraient chez un païen. O aveuglement ! s'écrie sur cela saint Augustin, aveuglement non-seulement impie, mais extravagant et ridicule ! ils craignent, ces hommes d'une conscience timorée, qu'une maison étrangère ne les rende impurs, et ils ne craignent pas que leurs propres crimes ne le fassent. La loi ne portait nulle part qu'un Juif contractât quelque tache pour entrer chez un gentil. Au contraire, cette même loi défendait hautement partout d'opprimer l'innocent et de répandre le sang du juste. Cependant ces religieux observateurs de la loi font scrupule d'entrer chez Pilate, et n'en font aucun de demander la mort de Jésus-Christ. Abus, illusion, moquerie, vous régnerez encore aujourd'hui ! car quelle est la dévotion du siècle ? et que ce serait une chose curieuse d'entendre la confession de certains pécheurs d'un caractère tel que je le conçois ! on s'imagine des péchés où Dieu n'en voit point, et l'on ne s'en fait pas où Dieu en trouve. Consciencieux pour l'accessoire, intrépides sur le principal ; de petites choses alarmant, et les grandes ne touchent pas. Manquer à certains exercices, bons il est vrai, mais au fond qui ne sont pas essentiels ; oublier certaines prières dont on s'est fait l'habitude, pour rien au monde on ne le voudrait ; ou si cela est arrivé, on s'en accuse comme d'un crime, pendant qu'on se fait un jeu d'opprimer le pauvre par des usures, de nourrir contre son frère des inimitiés mortelles, de sacrifier l'innocent à son ambition et à sa fortune : choses que la loi de Dieu condamne si hautement. En second lieu, si le temps me permettait de le faire, que d'hypocrites je trouverais, qui sur les pas des pharisiens couvrent des passions secrètes sous des apparences honnêtes ; qui ne laissent voir audehors que pitié et que zèle, mais qui n'ont au dedans qu'aigreur et que jalousie ; qui, sous prétexte de défendre le temple et l'autel, entreprennent mille procès et les poussent à outrance ; qui se font honneur des intérêts de Dieu, pendant qu'ils ne songent qu'aux leurs, et vont à des fins criminelles par des voies toutes dévotes !

Mais un autre sujet se présente à moi, et un sujet, Messieurs, qui mérite de renouveler votre attention, parce que vous y verrez le génie du monde sous de nouveaux caractères : c'est Hérode, c'est le prince de Galilée. On fait entendre à Pilate que Jésus est originaire de cette province ; aussitôt, pour éluder les poursuites des Juifs, il s'avise de le remettre entre les mains de son prince naturel. Hérode, qui depuis longtemps souhaitait de voir un homme si fameux, le reçoit avec les témoignages d'une joie extraordinaire, espérant qu'il aura le plaisir de lui voir faire quelque-une de ces merveilles que la renommée en publiait. Il lui fait donc plusieurs demandes. Mais comme le Fils de Dieu ne répond rien, Hérode le méprise, et pour comble d'ignominie, il le renvoie à Pilate

revêtu d'une robe blanche, traitant d'imbécile et d'insensé celui qui est la sagesse même. Or, si à la place de la personne du Sauveur nous mettons la vérité de son Evangile, chose qui ne lui est pas moins chère : toutes les démarches qui se sont faites à l'égard de l'une, ne se font-elles pas à l'égard de l'autre ? On cherche la vérité, mais par un sentiment de curiosité ; on la veut entendre, mais pour satisfaire son esprit plutôt que pour redresser son cœur. Ministres du Seigneur, ce sont là les dispositions qu'on apporte souvent à écouter vos discours. Aussi qu'en arrive-t-il ? La vérité irritée traite des auditeurs si mal préparés comme Jésus-Christ traita Hérode. Elle ne leur parle point ; rien de ce qu'ils entendent ne les frappe. Ils étaient venus pécheurs, ils s'en retournent pécheurs ; souvent même il arrivera qu'au lieu de se convertir, on se pervertira davantage, et que n'étant pas satisfait des choses qu'on aura entendues, ou parce qu'elles répugnent à l'orgueil de la raison, ou parce qu'elles choquent la mollesse des sens, on traitera secrètement de visionnaire celui qui les aura débitées. Car voilà comme on raisonne, lorsqu'on y a intérêt, sur le pardon des injures, sur l'amour des humiliations, sur la fuite des plaisirs, sur le détachement des richesses. Et qui ne va pas jusque-là, vérité de mon Dieu, quand ces saintes maximes et d'autres semblables contredisent ses passions ? Comme Hérode se raccommoda avec Pilate aux dépens de Jésus-Christ, qui ne sacrifie pas l'Evangile à la politique, dès qu'il y trouve l'avantage de ses affaires ?

Mais voici un autre exemple non moins touchant de cette aveugle sagesse qui fait servir à ses vues la vérité et la justice, quand un grand intérêt, une forte considération l'en pressent : et c'est Pilate même qui me le fournit. A ce nom de Pilate, Messieurs, nous sommes faits à concevoir un méchant, un scélérat, un homme sans honneur et sans conscience. Toutefois sans prétendre faire ici son apologie, et moins encore son éloge, l'Evangile lui donne de grandes qualités, et l'on peut aisément y remarquer de l'équité et de la droiture, de l'adresse, de la prudence, de la fermeté et de la vigueur. Mais avec toutes ces belles qualités, cet homme après de longs combats succombe ; l'intérêt, la fortune, la crainte de se mettre mal à la cour l'effrayent, l'ébranlent, le terrassent. Le nom de César est un foudre qui lui fait tomber le bandeau de dessus les yeux et la balance des mains, et qui n'y laisse d'épée que pour favoriser l'injustice et pour la tremper dans le sang de l'innocence. Ici, Messieurs, il me semble voir de ces bonnes gens du siècle tels qu'il s'en trouve beaucoup : ils ont de grands talents, de bonnes intentions, des sentiments de probité, de la droiture et de la conscience. Fidèles à leur devoir tant qu'il n'y a rien de considérable à espérer ou à craindre, n'attendez pas que jamais ils soient méchants gratuitement. Car il est rare que la malice d'un homme

aille jusqu'à lui faire aimer le crime pour le crime même. Mais il est plus rare encore, quand on trouve l'occasion de vendre son iniquité bien cher, qu'on refuse de la mettre à prix. D'abord il se pourra faire que, comme Pilate se relâche par une mauvaise politique à faire flageller Jésus-Christ, plutôt pour toucher les Juifs de compassion par ce spectacle que pour satisfaire leur rage ; il se pourra faire, dis-je, qu'on cherchera des tempéraments pour concilier Dieu et le monde ; qu'on croira pouvoir donner ceci ou cela à la faveur et à l'intrigue ; qu'on fera certaines démarches, ce semble à bonne intention, quoiqu'au fond elles soient mauvaises. Mais, comme en matière de crime il n'y a que le premier pas qui coûte ; quand une fois on l'a franchi, on ne tient plus guère contre les derniers excès. On se laisse croire aisément que la conscience, la justice, la probité ne sont que des noms ; mais qu'une charge, un établissement, une récompense sont des choses ; et qu'un homme habile ne doit pas balancer à préférer des crimes heureux à une vertu qui le rendrait misérable. Ainsi se perdit le gouverneur de Judée, ainsi se perdent tous les jours mille gens. Ainsi fut sacrifié l'innocent, le juste, le Saint des saints. Ainsi se joue-t-on à toute heure de l'innocence, de la justice, de la religion. Et voilà, chrétiens auditeurs, comme chacun en notre manière nous faisons revivre la passion du Sauveur, voilà comme nous la renouvelons.

Car dans la juste appréhension de lasser votre patience, je retranche mille choses pour finir cette première partie par une réflexion importante. Est-ce là prêcher la passion, diront peut-être quelques-uns ? Où sont ces mouvements pathétiques, ces représentations touchantes d'un Dieu aux prises avec ses ennemis par lesquelles on a coutume d'exciter dans ce jour la piété de ses auditeurs ? A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille vous inspirer de l'indifférence pour les peines de votre Sauveur. Mais cependant loin d'ici ces larmes tout humaines qui ne prennent leur source que dans un cœur de chair. Jésus-Christ les a réprouvées, et en les réprouvant il nous a marquées celles que l'histoire de sa passion nous doit tirer. Si nous avons donc à pleurer, pleurons comme il le veut lui-même : pleurons, non sur lui, mais sur nous ; pleurons, non sa mort, mais notre vie ; pleurons, non de ce qu'il souffre, mais de ce que nous le faisons souffrir. Concevons de l'indignation contre les ouvriers sacrilèges d'une si détestable barbarie ; mais connaissons tous les coupables, et ne faisons pas grâce aux uns en faisant justice aux autres. Car que me sert-il de m'emporter contre un Judas ou un Pilate, si je trouve en moi-même ce Pilate et ce Judas ? Que me sert-il de m'étendre quelques moments sur les souffrances de mon maître, si je continue pendant toute l'année à les renouveler par mes péchés ? vous avez vu jusqu'ici, chrétiens, comment ce malheur nous arrive ; opposons y maintenant le remède, et après vous avoir

montré comment nous renouvelons cruellement sa passion par nos péchés, tâchons de vous apprendre à la renouveler innocemment par notre pénitence. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il y a trois désordres à remarquer dans le péché : la malice, l'orgueil, le plaisir. Or, à ces trois caractères du péché il faut opposer trois sortes de pénitences : la pénitence du cœur, pour expier la malice du péché par la douleur et par l'amour ; la pénitence de l'esprit, pour expier l'orgueil du péché par l'humiliation et par la honte ; la pénitence des sens, pour expier le plaisir du péché par le travail et par la mortification. Jésus-Christ, qui a voulu expier le péché par une satisfaction non-seulement complète, mais surabondante, s'est condamné à en porter toutes les peines ; et il les porte en effet aujourd'hui devant trois sortes de tribunaux où je le vois présenté par la main de nos péchés comme le criminel public de toute la nature humaine, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi après saint Thomas. Le premier est le tribunal de la conscience ; le second le tribunal de la renommée ; le troisième le tribunal de la justice de son Père. Suivons-le donc, chrétiens, au pied de ces tribunaux différents, et apprenons de son exemple à nous condamner intérieurement par les reproches cuisants d'une contrition amère ; à nous accuser nous-mêmes par la déposition fidèle d'une sincère confession ; à nous punir sévèrement par les peines volontaires d'une satisfaction rigoureuse. Car voilà les trois démarches d'un véritable pénitent, démarches par lesquelles nous devons renouveler la passion de Jésus-Christ d'une manière innocente, religieuse, sainte, pour nous en appliquer le fruit. Reprenons-les l'une après l'autre.

La sagesse de Dieu a gardé une économie si admirable dans l'ouvrage de notre salut, qu'il se trouve partout une proportion exacte entre le mal et le remède. Et je pourrais vous faire remarquer d'abord avec saint Cyrille que, comme ce fut dans un jardin que la tentation fit tomber le premier Adam, c'est dans un jardin que le second Adam ouvre la carrière de ses souffrances, pour commencer l'expiation du péché au même lieu où le péché fut premièrement conçu. Mais ce qu'il faut remarquer avant toutes choses, c'est que le cœur de l'homme ayant été le premier coupable, le cœur de Jésus est aussi le premier puni, et que ce qui fut dans l'un le principe du péché, est dans l'autre le commencement de la peine. Mais afin de donner, autant qu'il se pourra faire, une idée sensible de cette peine intérieure, disons avec l'Ange de l'école, que le cœur de Jésus-Christ fut crucifié dans le jardin avant que son corps le fût sur le Calvaire, crucifié d'autant plus rigoureux, que le péché emploie plus de mains pour y travailler. Imaginez-vous, Messieurs, pour en comprendre quelque chose, la triste destinée de l'infortuné

soldat dont il est parlé dans le livre de Josué. Convaincu d'avoir détourné quelque butin dans le pillage d'une ville où Dieu voulait que tout fût sacrifié à sa colère, on le saisit, on le mène dans une vallée voisine, et là, par l'ordre du Seigneur, le peuple rangé à droite et à gauche, lapide ce malheureux. O mes chers auditeurs ! que de boureaux pour un seul criminel ! six cent mille hommes contre un seul homme ! que de coups ! quel supplice ! C'en est pourtant qu'une image grossière de l'état où le péché met Jésus-Christ. Quelque grande que fût la multitude des Israélites, ce n'était après tout qu'un peuple, et un peuple peu nombreux auprès des autres nations. Mais ici je vois tous les hommes qui ont été et qui seront, sans en excepter ni seul, prendre part au supplice de mon maître. Les Hébreux ne jetèrent que chacun une pierre sur leur frère, et ici il n'y a personne qui ne jette sur le Sauveur autant de pierres qu'il a commis de péchés. Dans l'affaire du soldat, le grand nombre fut plutôt pour la montre que pour la peine ; vingt ou trente hommes tout au plus lui firent sentir leurs bras, le reste frappa moins un homme qu'un cadavre, et travailla plutôt à l'ensevelir qu'à le tuer. Mais pour le supplice du Sauveur, tout le monde y contribue, il n'y a point de main innocente ; tous les coups qui en partent font leur plaie et lui portent jusqu'au cœur. C'est donc véritablement de Jésus-Christ ainsi exposé en butte à tous les péchés qu'il faut dire avec un prophète que *la douleur où il est plongé est grande comme la mer* (*Thren.*, II, 13) ; et il me semble que la comparaison ne peut être plus naturelle. La mer est l'assemblage et le centre de tous les fleuves ; il n'y a point de rivières qui n'y aillent s'y décharger. Mais en recevant le tribut de leurs eaux, la mer reçoit aussi leurs ordures et leurs immondices. Ainsi un déluge formé des immondices et des désordres de tous les siècles se déborde sur le cœur de Jésus-Christ ; et il me semble que je vois de toutes les parties de la terre toutes les iniquités des hommes recueillies comme en divers canaux, fondre dans cette mer avec toute leur impétuosité et toute leur corruption. Ainsi, comme nous voyons que la mer travaille sans cesse à rejeter sur les côtes les ordures qu'on lui a apportées du dehors, nous pouvons juger du ravage que tant de crimes font dans le cœur du Sauveur, par les efforts qu'il fait pour s'en décharger, et par ce qu'il nous en découvre. Juste ciel, quel spectacle ! Le voyez-vous cet Homme-Dieu, le corps étendu tout de son long, le visage collé sur la terre, les bras languissant épars, les yeux baignés de larmes, nageant dans son propre sang, que la violence de ce combat intérieur que la chair faible ne peut soutenir, fait couler avec la sueur de toutes parts, et par là réduit à une agonie mortelle ? Le voyez-vous qui, tremblant, sanglotant, et ne s'exprimant presque plus que par quelques paroles entrecoupées, presse et conjure son Père de se laisser toucher à ses maux ? Qui vit ja-

mais un pareil objet ? ou qui peut s'en figurer un semblable ? Arrêtons-nous donc, chrétiens, sur un spectacle si nouveau dont nous pouvons tirer des leçons si merveilleuses. Car en souffrant de la sorte pour expier les péchés d'autrui, le Fils de Dieu nous apprend ce que chaque pénitent doit souffrir pour l'expiation de ses propres péchés. Vous l'avez vu, mes chers auditeurs, vous l'avez vu ce divin Sauveur dans le plus pitoyable état qui se puisse concevoir. C'est l'état où la vue de Dieu et l'horreur du péché l'ont mis. Il faut donc que sur cet exemple, vous appelant vous-mêmes dans ces saints jours au tribunal de votre conscience, vous vous animiez contre vous-mêmes par de salutaires réflexions, en vous disant à vous-mêmes ce que saint Bernard se disait autrefois à la vue du même objet. Ça, mon cœur, il est question de nous connaître ici nous-même, il y a assez longtemps que nous nous fuions. Comme Jésus-Christ s'est représenté les péchés de toute la terre, représentons-nous tous les nôtres. Comme il les a envisagés tous d'une vue claire et distincte, sans s'en épargner ni le nombre ni l'horreur, sondons-nous, examinons-nous sans grâce, sans indulgence, aux dépens de toutes nos répugnances, malgré toutes nos délicatesses. Ces péchés dont la vue perce l'âme de Jésus-Christ de douleur et de crainte, c'est toi qui les a commis. Pourquoi donc leur vue ne t'inspirera-t-elle pas une semblable crainte et une égale douleur ? S'il les a lavés avec du sang, lavez-les du moins avec des larmes. S'il a fait de toutes les parties de son corps comme autant d'yeux pour les pleurer, excite-toi du moins à les pleurer toi-même par tes regrets et par tes soupirs.

Ainsi devrait raisonner un pécheur avec lui-même devant le tribunal de sa conscience. Que si une fois il se laissait frapper vivement à cette idée, je ne sais si son cœur ne se briserait point de douleur, et si ses yeux ne fondraient point en eau. Mais hélas ! dans cette revue que nous allons faire de nous-mêmes, il s'en faudra bien que nous approfondissions les choses jusque-là. Au lieu d'instruire notre procès à fond devant ce tribunal secret, un examen léger et superficiel nous contente, nous diminuons nos devoirs, nous excusons nos défauts, nous nous flattons sur ceci, nous nous justifions sur cela, nous n'en recherchons pas assez exactement la quantité, nous n'en pesons pas assez mûrement la qualité. Ainsi quelle en est l'issue ? Jésus-Christ demeure plongé dans une tristesse mortelle, et nous sortons de là sans chagrin, sans inquiétude. Une année entière de péchés nous donne à peine quelques moments de douleur, les joies du siècle un peu après ont pour nous les mêmes attraits que devant, et ce qui abat un Dieu ne nous ébranle presque pas. Seigneur Jésus, inspirez-nous donc des sentiments semblables aux vôtres ; et après nous avoir donné le modèle de la contrition, donnez-nous-en aussi la grâce. Dans cette agonie mortelle où nous venons de vous laisser,

vous dites à votre Père par un de vos prophètes que les impressions de sa colère ont pénétré votre cœur, et que vous avez été saisi des frayeurs de son jugement : *In me transierunt ira tue, et terrores tui conturbaverunt me* (Psal., LXXXVII, 17). Mais moi, Seigneur, je vous dis : *In me transeant ira tue, et terrores tui conturbent me*. Qu'il se fasse aujourd'hui en moi une transfusion secrète de votre crainte, de votre trouble et de votre tristesse. Que par un heureux épanchement de votre âme dans mon âme, je craigne de votre crainte, je me trouble de votre trouble, je m'attriste de votre tristesse. Faites, ô mon Dieu ! qu'envisageant mes péchés des mêmes yeux que vous, je les pleure comme vous ; que les sentant aussi vivement que vous, j'en conçoive la même horreur que vous ; qu'en découvrant toutes les suites comme vous, j'en frémissse comme vous.

Telle doit être, Messieurs, la première partie de la pénitence, et par elle nous pouvons retracer en nous-mêmes l'image de Jésus souffrant. Pénitence du cœur, qui doit commencer, mais qui ne suffit pas, et à laquelle il faut joindre celle que j'ai appelée pénitence de l'esprit, et qui consiste dans l'humiliation. Et de vrai le caractère naturel de la honte, c'est d'être la peine du péché. Du moment qu'Adam y fut tombé, il mérita la mort ; mais, comme l'a remarqué un ancien docteur, la confusion lui tint lieu de supplice, et Dieu aimait mieux faire monter le sang au visage de ce coupable par la honte, que de le répandre par le glaive. Aussi, Messieurs, s'il est de l'ordre que le genre du supplice ait toujours quelque proportion avec la nature de la faute, l'infamie doit en partie faire le châtiment du pécheur. Car, comme il entre toujours de l'orgueil dans tous les crimes, il n'y a point de supplices qui leur conviennent plus légitimement que l'humiliation et le mépris.

C'est aussi ce genre de peine que le Sauveur veut subir devant le tribunal de la renommée, en s'immolant à toutes les injures qui peuvent tomber sur le dernier de tous les hommes. En effet, qu'y a-t-il qui puisse déshonorer un homme ? Est-ce d'être trahi par un de ses confidents, désavoué par un autre, abandonné de tous comme un misérable que les siens même ne croient pas digne de vivre, et du commerce duquel ils se défendent comme d'un crime ? Est-ce d'être condamné d'un consentement unanime par tout ce qu'il y a de plus éminent dans la religion, et insulté outrageusement par tout ce qu'il y a de plus vil parmi le peuple ? Est-ce d'être tourné, tantôt en ridicule, tantôt en criminel ; de passer pour un insensé aux yeux des sages, et pour un scélérat achevé dans l'estime de tout le monde ? Est-ce d'essuyer des tourments où la pudeur et l'honneur reçoivent encore des plaies plus sanglantes que celles qui ôtent la vie ? Est-ce d'expirer avec l'exécration de tout le monde comme l'horreur de la nature, persécuté jusqu'entre les bras de la mort, sans trouver d'asile contre la haine publique, dans un

temps et dans un lieu où les plus méchants donnent de la compassion ? Oui, chrétiens auditeurs, voilà jusqu'où l'orgueil du péché a porté les humiliations d'un Dieu. Mais voilà aussi à peu près comme ce Dieu humilié vengera un jour l'orgueil du péché sur les pécheurs, à moins qu'ils ne préviennent cette vengeance par les humiliations volontaires de la pénitence. Car, si nous en croyons les anciens docteurs, Jésus-Christ fera au jugement contre les hommes ce que les hommes dans la passion ont fait contre Jésus-Christ. Ce tribunal de la renommée devant lequel il a porté la confusion des crimes qu'il n'avait pas commis, il le redressera pour y appeler ceux qui ont le front de les commettre. Alors, dit saint Jérôme, la face des choses changeant, on verra le juge devenu criminel, et le criminel substitué à la place du juge. Alors, pour me servir des expressions de Tertullien, Jésus-Christ à son tour glorieux et triomphant bravera et foulera aux pieds tout le monde, et le couvrira d'une confusion pareille à celle qu'il a portée. Maintenant on se cache, et il est aisé en gardant de certaines apparences, de se donner pour ce qu'on n'est pas ; c'est où l'hyppocrisie triomphe. Mais ce moment venu, le Fils de Dieu découvrira la turpitude des méchants, et il exposera comme dans un tableau aux yeux de tout l'univers leurs péchés dans toutes leurs circonstances : le temps, le lieu, le nombre, les ardeurs de leurs lubricités, les lâchetés de leurs fourberies, les faiblesses de leurs passions, choses en un sens plus honteuses que le péché même. Allons donc, chrétiens, au devant de cette confusion par une autre ; puisqu'un jour toutes nos fautes doivent être manifestées par une confession publique et forcée, découvrons-les nous-mêmes par une confession libre et secrète.

Mais, pour porter cette peine du péché avec les sentiments d'humiliation qui doivent l'accompagner, jetons les yeux sur les opprobres de Jésus-Christ, et contemplons ce grand objet avec un esprit de foi. On l'a chargé de crimes énormes, et, bien loin de s'en purger, chose qui lui était si aisée, vous diriez qu'il les a tous avoués par son silence. Quelle force donc ne doit point avoir sur nous un tel silence pour tirer de nous la confession de nos désordres ? Jésus-Christ est innocent, et nous sommes les coupables. Il n'est question que de nous ouvrir confidentiellement à un homme, sûrs que nous sommes de son secret comme nous le sommes du nôtre, et Jésus-Christ a tout un peuple pour spectateur de sa confusion. Cependant, comment en usons-nous ? Ce sont des peines mortelles pour nous déterminer à cette partie de la pénitence. Durant le cours de l'année nous reculons, nous tergiversons, et après avoir longtemps balancé, en ces jours où l'Eglise nous fait un commandement de la confession sacramentale, nous prenons souvent le parti d'en secouer le joug, pour nous épargner la pudeur d'y satisfaire. D'autres se contentent d'y satisfaire en ap-

parence, choisissant parmi leurs actions celles dont l'aveu ne coûte guère à leur orgueil ; et tiennent sous le sceau du silence ce qu'il y a dans leur vie de plus noir, de plus honteux et de plus lâche. Enfin, combien y en a-t-il qui s'excusent en s'accusant, et qui se justifient en se condamnant ; qui ne laissent qu'entrevoir les choses, et qui ne les donnent qu'enveloppées ; qui rejettent leurs fautes sur la surprise d'une occasion qu'ils ont recherchée, ou sur la violence d'une passion dont ils se sont fait habitude ; qui s'applaudissent à eux-mêmes quand ils ont pu parvenir à séduire la simplicité d'un confesseur, ou à triompher de son indulgence ? Mais non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi : je veux me charger de tout le mal que j'ai fait par une déclaration sincère. Car il serait bien étrange que je cherchasse à me ménager auprès d'un homme, quand je vois votre Fils diffamé à la face du ciel et de la terre ! Oui, mon père, dirai-je à celui que vous aurez revêtu de votre autorité, oui, mon père, quelque honte qu'il y ait pour moi à l'avouer, j'ai commis ce péché, et je l'ai commis mille fois, et je l'ai fait de propos délibéré, contre les oppositions de ma conscience : la chose s'est passée avec éclat et avec scandale, les suites en sont allées loin, c'est une habitude invétérée, je suis un lâche et un parjure, cent fois j'ai promis de me vaincre, et jamais je ne me suis vaincu. Ainsi se confessera un homme qui vous regardera, Seigneur, chargé d'accusations atroces par une infinité de témoins, sans que vous ouvriez la bouche en faveur de votre innocence. Frappé et plein de cette idée, il n'y aura ni répugnance assez forte pour faire rien différer, ni orgueil assez puissant pour faire rien appréhender, ni honte assez délicate pour faire rien déguiser. Il dira tout, il avouera tout, il déclarera tout, pour prendre part aux opprobres de son maître.

Cependant il reste encore une troisième démarche à faire. Car si vous vous en souvenez, à la douceur du plaisir qui accompagne le péché, il faut opposer la rigueur de la pénitence ; et c'est ce que j'ai appelé pénitence des sens : pénitence par laquelle Jésus-Christ achève d'expier le péché devant le tribunal de la justice de son Père, dernière circonstance de la passion, que nous devons renouveler par les peines d'une satisfaction rigoureuse.

Comme de toutes les parties de la pénitence il n'y en a point de moins équivoque que la satisfaction, il n'y en a point aussi de plus rude. La contrition étant une douleur purement spirituelle, nous nous y mécomptons souvent, nous prenons pour douleur ce qui n'est que crainte, nous prenons pour crainte de religion ce qui n'est que crainte de nature ; et nous comptons sur quelque petit projet comme sur une résolution formée. Nous consentons encore de confier l'histoire de notre vie aux oreilles d'un confesseur, parce qu'après tout, l'assurance du secret nous met à couvert des suites. Mais quand de la condamnation du péché il faut passer à

l'exécution de l'arrêt, c'est où nous en devenons, ou du moins nous prétendons que la peine en soit adoucie. De là cette indulgence dont nous usons pour nous-mêmes, et que nous exigeons des autres au tribunal de la pénitence. On ne nous y traite jamais assez mollement au goût de notre délicatesse. Il n'y a point de plaintes si générales ni si bien reçues que celles qu'on forme contre la rigidité des confesseurs. Nous prétendons qu'ils doivent avoir égard tantôt à notre condition, tantôt à notre infirmité ; et nous voulons qu'ils règlent là-dessus la satisfaction qu'ils nous imposent, plutôt que sur les lois de la justice de Dieu. Mais que la vue de vos souffrances, ô mon aimable Sauveur, doit bien me faire entrer en des sentiments plus équitables ! Car puis-je envisager les rigueurs de votre mort, et me flatter encore moi-même ?

N'attendez pas ici, Messieurs, que j'entreprene de vous faire l'histoire de cette mort par un détail exact des tourments qui l'ont accompagnée. Je me contenterai seulement de remarquer avec saint Bernard que comme nous faisons servir notre corps tout entier à la corruption du péché, il n'y a eu dans mon Sauveur aucune partie de son corps qui n'ait contribué en sa manière à l'expiation du péché, et que, proportionnant la satisfaction à l'offense, comme l'offense a été universelle, la satisfaction l'a été aussi. Voulez-vous vous en convaincre par vos yeux ? Laissons à part tout le reste, représentez-vous seulement Jésus-Christ à la colonne. Là, cruellement attaché et exposé tout nu à la discrétion de ses bourreaux, il voit l'orage qui s'appête à tomber de toutes parts. Les uns armés de fouets, les autres de verges, tous également furieux, font pleuvoir à l'envi une grêle de coups sur son corps. A la première décharge ce ne sont que contusions et meurtrissures ; un moment après, redoublant, la peau s'entr'ouvre en cent endroits, et le sang en jaillit avec abondance ; ensuite, à force de recommencer, ils lui emportent la chair jusqu'aux os. Enfin, que vous dirai-je ? Ce n'est plus un homme. Quelle était cependant, à votre avis, mes chers frères, la contenance de notre Maître ? Déchiré, froissé, haché, plus défiguré qu'un lépreux, jusqu'à n'être pas reconnaissable, comme l'assure un prophète (*Isai.*, LIII, 3), vous l'eussiez vu tantôt élever ses yeux vers son Père, comme pour implorer son secours ; tantôt les abaisser languissamment sur ses bourreaux, comme pour fléchir leur cruauté ; quelquefois se courber sous la pesanteur des coups, d'autres fois se tourner aux approches des atteintes. Mais au milieu de tout cela, qui l'occupait le plus ? C'était le soin d'offrir le sang qu'ils versaient, à Dieu, comme un sacrifice de propitiation pour les hommes, et de faire comprendre aux hommes jusqu'où ils doivent aller après lui pour satisfaire à Dieu. Joignons-nous donc à lui, mes chers auditeurs, et pleins d'une sainte confiance, présentons-nous au Père éternel avec le pitoyable tableau de son Fils à la colonne ;

mettons ce divin objet entre sa justice et nos crimes, comme un rempart contre l'une et comme une sauvegarde pour les criminels. Mais en considérant ce que le péché a coûté à Jésus-Christ, n'oublions pas ce qu'il nous doit aussi coûter à nous-mêmes. Il y a un péché entre les autres sur quoi ce mystère de la flagellation nous fait de grandes leçons : cet acte de la passion du Sauveur est, comme les saints l'ont toujours regardé, l'expiation particulière des excès où l'amour de nos corps nous engage. Venez donc à ce spectacle, vous qui, esclaves d'un plaisir sensuel et brutal, plongez indignement vos corps en toutes sortes d'ordures. Est-il possible que ce qu'un Dieu a racheté par des douleurs si aiguës et par une confusion si publique, passe encore dans vos esprits pour une faute légère ou pour une fragilité pardonnable ? Quoi ! une misérable chair dont les vers feront bientôt leur proie aura pu vous solliciter au péché ; et la chair adorable d'un Dieu toute baignée dans son sang ne pourra vous porter à la pénitence ! Si une chair si innocente, si pure, si sainte, a été ainsi traitée, une chair si criminelle, si déréglée, si corrompue, est-il juste qu'on l'épargne ? Mais sans parler d'avantage des derniers emportements du vice, vous, ô âmes mondaines, à qui l'on ne saurait persuader que la douceur d'une vie voluptueuse soit criminelle ; vous qui ne comptez pour péché que ce que la seule honnêteté condamne ; qui à cela près, vous croyez tout permis, sensualité, mollesse, dissolution ; c'est vous que j'appelle ici. Venez et apprenez des fouets qui ont déchiré le corps d'un Dieu, ce que vous devez penser de ces délicatesses infinies avec lesquelles vous flattez vos corps. Lisez dans la nudité de ce Dieu-Homme le crime de vos nudités indécentes et de ce luxe effroyable qui règne dans vos habits. Que la couronne d'épines qu'il porte fasse elle-même le procès à ces superbes parures que vous mettez sur vos têtes. Que les crachats et le sang qui défigurent son visage vous disent comment il faut appeler ces indignes artifices et ces secours étrangers que vous empruntez pour embellir les vôtres. Comparez-vous à cet objet : oh ! quel miroir pour des chrétiens !

Je souhaiterais donc volontiers qu'il me fût ici permis d'exposer à vos yeux d'une manière sensible Jésus-Christ tel qu'il acheva sur la croix la pénitence de nos crimes. Son visage défiguré, ses yeux éteints, sa bouche livide, ses pieds et ses mains percés, le corps tout couvert de plaies, moins un corps qu'un squelette : pour confondre, à la vue d'un objet si ellicace, cette honteuse indulgence que nous avons pour nos corps, et pour nous animer à la venger sur eux par une satisfaction rigoureuse. Mais après tout, quand je me servirais de cet innocent artifice pour émouvoir vos sens : faibles secours, vous ne représenteriez jamais ce que j'en pense, encore moins ce qui en est. Il n'appartient qu'à la foi d'en tracer une juste idée. Vous avez lu dans l'Evangile que *là où sera le corps, les aigles s'y assembleront*

(*Luc., XVII, 37*). Assemblez-vous donc, âmes fidèles, au pied de la croix, où le corps de votre maître est attaché ; mais venez-y avec des yeux d'aigle, pour contempler attentivement ce qu'il souffre, et pour juger de là ce que vous devriez souffrir. Car il ne s'est chargé de tant de peines que pour nous les épargner, ou plutôt pour les partager avec nous : telle qu'une mère passionnée, lorsque son époux irrité veut châtier un fils ingrat, ne consultant que son amour, se jette au-devant des coups : tel, et plus passionné encore, disent les saints docteurs, s'est présenté Jésus-Christ à son Père, pour détourner sur soi les coups qu'il voulait nous porter dans sa fureur. Il est véritablement incompréhensible qu'un Père ait pu en venir jusque-là avec une personne qui lui était si chère. Mais croiriez-vous bien, Messieurs, qu'il y a quelque chose de plus incompréhensible encore ? c'est que les hommes après cela en demeurent où ils en demeurent ; qu'une mort qui a produit autrefois des effets si merveilleux dans le cœur des idolâtres, fasse maintenant si peu d'impression sur l'esprit des chrétiens ; qu'un objet, dont la vue a fait fendre les rochers, laisse leurs âmes tranquilles ; qu'ils ne versent pas une seule larme, quand un Dieu verse tout son sang pour eux ; qu'après un gage si sensible d'un amour si inouï, ils puissent être sans retour et sans reconnaissance, et que dans un quart d'heure d'ici ceux qui sont peut-être émus maintenant que je leur parle, n'y songeront seulement pas.

Revenez donc du moins dans ce jour, revenez, enfants dévoyés, au lit de votre Père mourant ; encore qu'il meure pour vous, comme il ne meurt que par amour, vous n'en pouvez être reçus qu'avec des transports d'amour. C'est pour cela qu'il se présente à vous les bras étendus, la tête penchée, le côté ouvert : les bras étendus pour vous embrasser, la tête penchée pour vous baiser, le côté ouvert pour vous faire entrer jusque dans son propre cœur. Toutefois, que les pécheurs ne prétendent point se prévaloir d'un si grand effort d'amour, pour se flatter dans leurs désordres. Il n'y a rien ici pour eux dans de si mauvaises dispositions. Car Jésus-Christ n'a point souffert pour nous exempter de souffrir, mais pour nous apprendre à souffrir, et pour sanctifier nos souffrances. C'est à cette réflexion que je vous rappelle en finissant, vous qui buvant l'iniquité comme de l'eau, vous jouez des plus grands crimes : l'auriez-vous cru sans cet exemple, ce que c'est que le péché, et jusqu'où la justice de Dieu en doit pousser la vengeance ? Mais voyant ce que vous voyez, ne devez-vous pas vous dire sans cesse : oh ! combien énormes sont des fautes qui ont coûté tant de tourments à un Dieu ? oh ! combien faut-il appréhender une justice qui ne pardonne pas à son propre fils ? oh ! combien est-il juste que j'expie, du moins par la mortification, ce que mon Sauveur a expié par sa mort ? Animés de ces sentiments, nous

n'aurons pas de peine à renouveler la passion de Jésus-Christ en nous : et quand , à quelque temps d'ici , nous irons nous prosterner devant sa croix , non contents de lui rendre un hommage passager , nous nous y attacherons intérieurement avec lui , en faisant par religion ce que la cruauté inspira autrefois à un barbare : ce fut , dit-on , de lier un corps vivant à un corps mort , afin que la contagion du mort consumât le vivant par un supplice lent et terrible. C'est ainsi , chrétiens auditeurs , qu'il faut que nous attachions le corps du péché qui vit en nous , par les clous de la pénitence , à la croix où le corps de notre Maître vient d'expirer. Alors , au lieu que le mort dont je vous ai parlé tuait peu à peu le vivant par sa pourriture , ici le mort , en tuant le péché , donnera la vie au pécheur , par sa vertu. La croix sera pour nous un arbre de vie , où il n'y aura que les péchés qui demeurent suspendus , et où les pécheurs , laissant les dépouilles du vieil homme , ressusciteront avec Jésus-Christ , après être morts comme lui.

SERMON

POUR LE JOUR DE PAQUES

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est plus ici (Marc., XVI, 6)

Sire (1) ,

Il y a , selon saint Augustin , deux différentes fêtes de Pâques , auxquelles se doit rapporter toute la piété de l'homme chrétien. Qui dit Pâques , dit un passage : c'est ce que ce mot signifie. Or , toute la vie du chrétien ne consiste qu'à passer du péché à la grâce et de la grâce à la gloire. De ces deux passages le premier doit être le sujet de notre exercice , le second l'objet de nos desirs ; l'un nous marque ce que nous devons faire , l'autre nous découvre ce que nous devons espérer , et tous deux se trouvent heureusement renfermés dans le mystère auguste dont ce grand jour est comme le pompeux anniversaire. Car Jésus-Christ sortant victorieux du tombeau est pour nous tout à la fois , et le modèle achevé de l'un , et le gage assuré de l'autre. Prenez-y donc garde , Messieurs , j'entre d'abord en matière pour ménager mon temps et votre patience. Comme il y a une double vie , il y a une double mort , et comme il y a une double mort , il y a une double résurrection. Notre âme a sa vie , notre corps a la sienne : tous deux peuvent la perdre , tous deux peuvent la recouvrer. La vie de l'âme s'éteint par le péché , qui la sépare de Dieu ; la vie du corps s'éteint par la mort qui sépare l'âme de lui. Mais il y a aussi pour l'un et pour l'autre sa résurrection préparée : résurrection à la grâce , qui nous fait sortir du péché ; résurrection à la gloire , qui nous fera vaincre la mort ; résurrection à la grâce , dont Jésus-Christ ressuscité nous marque les véritables caractères ; résurrection à la gloire , dont Jésus-Christ ressuscité

nous donne des assurances infaillibles. Arrêtons-nous , chrétiens , à ces deux résurrections dans les deux parties de ce discours , résurrection du corps , résurrection de l'âme. Car vous voulez bien que sans autre préparation je vous en propose d'abord tout le dessein , qui consiste à vous représenter Jésus-Christ glorieux et comme le gage de la résurrection de nos corps : ce sera le sujet de la première partie ; et comme le modèle de la résurrection de nos âmes : ce sera la seconde. Et dans l'une et dans l'autre je vous expliquerai deux vérités importantes et décisives , s'il y en eut jamais , puisqu'elles renferment tout à la fois , et tout ce que nous avons de plus grand à espérer dans l'autre vie , et tout ce que nous avons de plus important à faire dans celle-ci : vérités , Sire , que j'ai jugées les plus dignes d'être proposées au plus grand des rois de la terre. Je sais bien que ces mêmes vérités ne trouveront pas autrefois un accès favorable auprès des grands , qu'au seul nom de résurrection l'Aréopage , c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus éminent dans la Grèce , se souleva contre l'Apôtre ; que ce même saint docteur , dans une autre occasion , ayant touché la même matière , un des premiers de la cour le traita d'insensé et de visionnaire. En effet , pour des gens sans foi et sans religion , ce mystère n'a rien que d'extravagant et de ridicule , je dirai même que de terrible et d'affreux. Mais un prince aussi éclairé et aussi religieux que celui devant qui j'ai l'honneur de parler , doit en faire sa consolation et sa joie. En effet , dans la situation où la Providence a mis Votre Majesté , il n'y a que ce mystère qui puisse lui ouvrir un chemin pour s'élever. Sans cela , Sire , toutes vos prétentions seraient fixées et toutes vos espérances remplies. La terre n'a plus rien qu'elle puisse vous offrir ou qui doive vous tenter. Tout ce que l'élévation du trône a de pompe , tout ce que la gloire des armes a d'éclat , tout ce que l'admiration des étrangers a d'attraits , tout ce que l'amour des Français a de charmes , il y a longtemps qu'elle vous en a fait l'hommage. Mais , Sire , ce que la terre ne peut vous donner , le ciel vous le promet dans ce mystère , une élévation nouvelle , élévation seule digne de vous , élévation qui vous mettra infiniment plus au-dessus de vous-même que vous n'êtes vous-même au-dessus du reste des hommes. Le digne sujet , Sire , d'attirer tous vos vœux ! Comme il est l'unique fin à laquelle vous rapportez toutes vos grandes actions , c'est aussi là que se portent tous les vœux que nous faisons incessamment pour Votre Majesté , et c'est encore là ce que nous demandons plus particulièrement aujourd'hui par les mérites de la Reine du ciel , quand nous nous jetons à ses pieds pour lui dire avec un des principaux de la cour céleste : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Jamais doctrine n'a été si fortement atta-

1) Louis XIV, présent à ce discours.

quée ni si puissamment défendue que celle de la résurrection de nos corps ; et s'il m'était ici permis de remonter jusqu'aux premiers temps de l'antiquité ecclésiastique, il me serait aisé de vous faire voir que de tous les points sur lesquels les esprits se sont partagés, il n'y en a pas un dont on ait travaillé à ruiner ou à établir la créance avec tant d'opiniâtreté et tant d'ardeur. Dès le temps de saint Paul certaines gens, prenant de travers la doctrine de cet apôtre, qui disait que nous étions morts et que nous étions ressuscités avec Jésus-Christ, dans le sens que je vous expliquerai dans la suite, ils s'avisèrent de publier que la résurrection était déjà faite, et qu'il n'y en avait point d'autre à attendre. Quelques autres, qu'on nomma séleuciens, enseignèrent que notre naissance était une espèce de résurrection, par laquelle le père se reproduisait dans son enfant, et qui, par cette perpétuité de succession, donnait aux corps une sorte d'immortalité qui l'affranchissait de la mort, lors même qu'il était dans le sépulcre, mais qui bornait aussi là son souhait et ses espérances. Si les origénistes ne refusèrent pas absolument à l'homme l'espérance de reprendre quelque jour le corps qu'il doit laisser dans le tombeau, ils soutinrent que ce corps métamorphosé dans une autre nature n'aurait plus ni chair ni os, et qu'enfin, après la révolution d'un certain nombre d'années, il se dissiperait entièrement pour laisser l'âme dégagée de tout commerce avec la matière. Ce serait m'engager dans une carrière trop vaste que d'entreprendre l'apologie de la religion chrétienne sur tous ces chefs ; et, comme j'ai l'honneur de parler ici à des enfants de l'Eglise, auprès de qui toutes ses maximes sont des oracles, je dois bien moins penser à confirmer sur cela votre foi qu'à édifier votre piété.

Je ne chercherai donc point ce que les premiers docteurs de l'Eglise ont si judicieusement observé et si solidement écrit, pour justifier ce point fondamental de la religion que nous professons, contre les railleries des infidèles qui le mettaient au rang des fables. Sans m'arrêter, après Minutius-Félix, à appeler en témoignage de cette grande vérité une partie des créatures, qui, pour notre consolation, reprenant leur verdure au printemps après en avoir été dépouillés pendant l'hiver, semblent renaître à nos yeux de leur propre corruption, comme si Dieu voulait, par cette expérience sensible, préparer les voies à la foi d'un mystère si important : pour ne point dire, après Tertullien, que le corps, partageant avec l'âme le bien et le mal que nous faisons dans cette vie, il doit partager avec elle dans l'autre le châtimement ou la récompense ; que si cela n'arrivait pas, Dieu serait ou injuste ou insensible : injuste, s'il refusait au corps la couronne qui lui est due ; insensible, si ayant été offensé par le corps, il ne se vengeait pas de lui : mettant à part ce qu'a observé saint Cyrille de Jérusalem, que comme le corps ici-bas sert à des usages tout contraires ;

que comme par la bouche les uns blasphèment le nom de Dieu et d'autres le louent ; que comme par les mains ceux-ci ravissent le bien d'autrui, ceux-là distribuent leurs biens propres ; que comme dans les uns la chair est un temple de pureté, dans les autres un cloaque d'immondices, il ne se peut faire que deux corps dont la vie aura été si différente, rencontrent le même sort, confondus dans la même poussière, et cela sous les yeux et par les ordres d'un maître tout-puissant et équitable ; vous laissant enfin à vous-mêmes le soin de faire la réflexion de saint Chrysostome, que si le sépulcre bornait la fortune de notre corps, en vain l'assujettirions-nous à des mortifications qui ne lui procureraient aucun bien ; en vain lui refuserions-nous des plaisirs qui ne pourraient lui attirer aucun mal : toutes ces raisons mises à part, je me retranche uniquement à celle qui a fait dire à l'Apôtre, que *si Jésus-Christ est ressuscité, il faut que nous ressuscitions* (I Cor., XV). Or Jésus-Christ est ressuscité : c'est vainement que ses ennemis lui en disputent la gloire. Et pour faire en passant la même observation que saint Chrysostome, rien n'appuie plus solidement la certitude de la résurrection du Sauveur que ce que les Juifs ont imaginé pour la détruire. S'il me restait quelques doutes, leur dé fiance seule suffirait pour me fortifier dans ma foi. Plus ils ont apporté d'exactitude à faire garder son tombeau, plus ils me donnent de preuves qu'il en est sorti. Plus ils y ont employé de soldats, plus ils m'ont laissé de témoins, et, par un merveilleux secret, la Providence a ménagé de telle sorte leurs soins, leur vigilance, leur crainte, que toutes leurs précautions, inutiles à leurs desseins, mais servant à celui de Dieu, ont beaucoup mieux établi la vérité de la résurrection que ni l'apparition des anges, ni la déposition des apôtres. Car après avoir mis le scellé à son tombeau et posé tout autour des gardes qui étaient dans leurs intérêts, le corps ne se trouvant plus trois jours après, peuvent-ils soutenir avec quelque sorte de vraisemblance qu'il a été enlevé furtivement par des gens de sa faction, gens timides, abattus et en petit nombre, au milieu d'une troupe de soldats vigilants et intrépides ? Et qui ne découvre la vérité d'un fait attesté par toutes les convictions les plus claires, au travers des impostures sous lesquelles on tâche si grossièrement de le déguiser ?

Que s'il conste une fois de la vérité de ce fait, comme la chose est incontestable, Messieurs, notre cause est gagnée. Deux raisons pour vous en convaincre ; je ne les touche que superficiellement, afin de m'étendre plus au long sur les conséquences que j'en veux tirer pour l'édification de vos âmes. Première raison, l'exemple ; seconde raison, l'affinité. Dans les choses extraordinaires l'exemple, dit saint Augustin, est d'un grand poids pour en prouver la certitude, ou plutôt il est décisif. Cela s'est fait, donc il se peut faire. La conséquence est infaillible. L'impossibilité était aussi la grande

raison dont les païens se couvraient pour nier la résurrection. Quelle main, disaient-ils, est assez puissante pour rallumer des cendres éteintes et pour rejoindre ce que la mort a séparé ? Aussi est-il inouï, poursuivaient-ils avec insulte, que depuis le commencement des temps il en ait paru d'exemples. Taisez-vous, impies, je vous en produis un aujourd'hui qui vous confond et qui vous dément, l'exemple d'un homme de même nature que moi, formé de la même poussière, dont la mort ne peut être contestée, puisqu'elle a eu tout un peuple pour témoin ; qui cependant sort vivant de son tombeau, à la vue de plusieurs personnes, et dont la résurrection dans la suite est confirmée par une infinité de miracles. La chose est donc faisable, et s'il est ressuscité, je puis ressusciter. Ainsi raisonne saint Paul dans son Epître aux Corinthiens. Mais ce n'est pas assez dire : Je le puis, il faut dire : Je le dois. Car, Messieurs, nous tenons à Jésus-Christ par tant d'endroits (et voici la seconde raison que j'ai apportée, raison de l'affinité), que sa résurrection entraîne nécessairement la nôtre après elle ; et c'est particulièrement sur cela que le grand Apôtre triomphe. *Vous avez reçu, dit-il, l'esprit de Dieu au baptême ; or cet esprit a retiré le corps de Jésus-Christ du sein de la mort ; donc il en retirera le vôtre (Rom., VIII, 11).* Car sa vertu ne s'est pas épuisée, et ce qu'il a fait pour l'un, il est de sa gloire qu'il le fasse pour l'autre. Vous êtes les membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef ; or ce chef est ressuscité, donc vous ressusciterez. Car si le chef était vivant et que le reste ne le fût pas, ce serait un corps monstrueux et défectueux.

A ces deux raisonnements on en peut joindre un troisième que j'ai tiré de saint Irénée, et que saint Cyrille n'a pas oublié, fondés l'un et l'autre sur les paroles mêmes du Sauveur. Comment se peut-il faire, demande le premier, qu'il se trouve des esprits assez peu raisonnables pour refuser l'espérance d'une vie immortelle à un corps qui a eu si souvent l'honneur de se nourrir de la chair adorable d'un Dieu en qui la source de la vie immortelle réside ? Si Jésus-Christ, ajoute l'autre, du seul attouchement de sa main a rendu tant de fois la santé aux malades et la vie aux morts, comment des corps qui ont si souvent, je ne dis pas touché, mais mangé son corps, pourraient-ils demeurer la proie de la mort ? Ces principes une fois présumés, il est facile d'en tirer les conséquences : conséquences aussi importantes que les principes sont solides. Celle qui se présente la première à mon esprit, c'est que, pour procurer à notre corps cette résurrection glorieuse, nous ne devons négliger aucune des conditions sous lesquelles elle lui est promise. Nos corps ressusciteront, pourquoi ? Parce qu'ils sont les temples du Saint-Esprit, parce qu'ils sont les membres de Jésus-Christ, parce qu'ils sont nourris d'une viande toute divine. Donc il faut vivre comme des temples du Saint-

Esprit, comme des membres de Jésus-Christ, comme des hommes nourris d'une viande toute divine. Que jamais aucune profanation ne déshonore ces temples, que ces membres se ressentent toujours de la sainteté de leur chef, que cette viande toute divine fasse nos plus chères délices. Ne souffrons pas que le temple du Dieu vivant devienne en nous le temple des démons ; ne faisons pas du corps de Jésus-Christ le corps d'une prostituée ; n'approchons pas avec froideur ou avec dégoût d'une viande toute divine, dont la vertu peut si heureusement nous transformer en d'autres hommes. Autrement, et si nous détruisons les fondements de cette résurrection bienheureuse, nous en ruinons entièrement l'espérance, et manquant les premiers aux conditions du traité, nous n'en pouvons raisonnablement attendre l'exécution.

Cependant sur qui est-ce que des réflexions si solides font aujourd'hui quelque impression ? Car, pour reprendre les choses par ordre, l'indifférence pour cette table sacrée où l'homme mange le pain des anges peut-elle être poussée plus loin ? Des années s'écoulent souvent sans qu'on se munisse une seule fois de cette nourriture céleste, qui porte avec elle le contrepoison de la mort. Si dans ces journées éclatantes où les yeux de tout le monde sont attachés sur nous pour observer nos démarches, où l'Eglise nous force d'entrer dans la salle du festin par la terreur de ses foudres ; si pour lors nous nous joignons à la foule des conviés, n'est-ce point plutôt ou coutume, ou hypocrisie, ou bienséance, qu'un véritable désir et un sincère empressement qui nous y attire ? Car, hélas ! si l'on nous disait : Mangez de cette viande et vous mourrez, je ne sais si nous pourrions témoigner plus d'éloignement pour elle que nous n'en marquons lorsqu'on nous dit : Mangez-en et vous ne mourrez pas. D'un autre côté, des corps que leur qualité devrait nous rendre si précieux et si vénérables, avons-nous soin de les traiter avec respect et avec religion ? Qui y pense seulement dans un siècle où le libertinage ne garde plus de mesure ? Il semble qu'on n'ait un corps que pour le faire servir de jouet aux derniers débordements, et pour le prostituer aux passions les plus honteuses. Mais je veux que peu de personnes soient assez emportées pour aller jusqu'à ces extrémités : comment appellerons-nous ce que le monde semble avoir canonisé par une pratique universelle ? Cette molle oisiveté, cette vie voluptueuse, cette idolâtrie de soi-même, tant de vains ajustements, tant de modes indécentes, tant de superfluités, sont-ce là les parures dont il faut orner les temples du Saint-Esprit ? Sont-ce là les livrées que doivent porter des membres de Jésus-Christ ? Ou plutôt n'est-ce pas profaner les uns et déshonorer les autres ?

Aussi, que des chrétiens d'un caractère si indigne ne se flattent pas vainement de l'espérance d'une résurrection glorieuse qui ne les regarde pas. Je puis leur faire la même menace que fit à l'impie Antiochus l'un de

ces illustres frères dont le livre des Machabées conservera éternellement la mémoire : *Tibi resurrectio ad vitam non erit* (II Machab., VII, 14) : Il n'y a point de part pour vous à cette résurrection que nous avons lieu d'attendre. Je puis leur dire avec le roi-prophète : *Non resurgent impii in judicio* (Psal. I, 5) : Point de résurrection pour les impies, point de résurrection pour les sensuels, point de résurrection pour des corps où le vice a régné avec une licence effrénée ; ou plutôt, résurrection de malédiction, résurrection de désespoir, résurrection de damnation pour ces corps abominables, puisqu'ils ne sortiront du tombeau que pour être ensevelis en des flammes éternelles.

Une seconde conséquence à tirer de mes principes, je la prends de saint Bernard : Puisque Dieu, dit ce grand docteur, s'est chargé du soin de nos corps, prenons sur nous celui de nos âmes. Jésus-Christ lui-même a gardé cette méthode sur la terre : ses premiers soins, il les a donnés à la guérison de nos âmes, se réservant en dernier lieu à nous laisser dans la résurrection des assurances qu'un jour il remédiera à l'infirmité de nos corps. Suivons donc l'exemple de notre chef, allons par les mêmes degrés que lui ; que toute notre application pendant le cours de notre pèlerinage tourne du côté de l'âme, à la purifier des vices, à l'enrichir des vertus, à la détacher de la terre, à l'élever vers le ciel. Laissons, laissons au Seigneur le soin d'un corps que la main toute-puissante de celui qui l'a formé saura bien dans son temps venger de la pourriture, pour le revêtir de l'immortalité, et que toute notre étude après tout ne peut garantir de la mort. Car enfin jusqu'où peut aller le dernier effort de l'homme pour ménager son corps, sinon à entretenir le cours d'une vie, ou damnable si elle est délicate, ou ennuyeuse si elle ne l'est pas ?

Ici, Messieurs, je vous prie d'admirer avec moi le génie de l'homme : il n'y a rien de plus surprenant que ses sentiments et ses affections pour son corps. Je dis que ses sentiments ; car ce même homme qui trouve tant d'opposition de la part de la nature à croire la résurrection, qui conteste presque ce miracle à la puissance de Dieu, ce même homme entreprend ce semble de le contre-faire lui-même en s'appliquant à la conservation de son corps, jusqu'à en être ridicule, avec des faiblesses qui font pitié, comme s'il pouvait ou lui procurer l'immortalité, ou du moins lui prolonger la vie. Mais ses affections sont encore plus dérégées que ses sentiments, puisqu'en flattant son corps pour un temps il le perd pour l'éternité, ennemi de sa gloire et contraire à son honneur. Le laboureur avisé, c'est la comparaison de saint Paul, dans la vue d'une récolte abondante, hasarde volontiers plusieurs mois auparavant une portion de son blé, qu'il jette dans le sein de la terre et qu'il y laisse pourrir. Mais cette perte apparente, bien loin de l'appauvrir, lui rend au centu-

ple l'été suivant et le dédommage avec usure. Tel sera aussi le sort du chrétien qui, soigneux uniquement de son âme, et attentif à son salut, délaissera son corps, cette vile portion de lui-même, l'ensevelissant tout en vie dans le tombeau de la mortification, et l'assujettira aux lois d'une tempérance sévère. Car bien loin d'y perdre quelque chose, tout l'avantage est de son côté ; et dans le temps de la récolte, quand le père de famille mettra le blé dans son grenier, ce corps lui reviendra avec une riche moisson de gloire.

Mais savez-vous au contraire quel est le revers qui menace la plupart des hommes, ces chrétiens délicats qui, esclaves des désirs de leur chair, sont en possession de lui accorder tout et de ne lui refuser rien ? Je ne sais si vous n'avez jamais pris garde à l'artifice des jardiniers qui veulent avancer la maturité de leurs fruits : ils n'épargnent rien pour cultiver la plante qui les porte ; ils bêchent autour, ils l'engraissent, ils l'arrosent : mais sous l'appât de quelques fruits précoces et hâtés, ils perdent l'arbre tout entier ; la racine s'en brûle, le tronc s'en dessèche, il ne peut durer longtemps. C'est l'image de l'indulgence cruelle que l'homme sensuel a pour son corps, et du triste événement qui doit suivre cette indulgence. Pour contenter une chair fragile et mortelle que ne fait-on pas ? Jeux, divertissements, repas, bonne chère, tout y entre. Mais les fruits avancés de ces plaisirs criminels coûteront la vie à l'arbre dont on les tire. Le corps s'use malgré tous nos soins et au milieu de toutes ses aises ; que dis-je ? il s'en use plus vite, sans avoir d'autre sort à attendre que celui d'un arbre gâté et infructueux, qui n'est bon qu'à jeter au feu. Ainsi nous aimerons véritablement notre corps, si toujours par la tempérance et souvent par la mortification nous lui refusons les plaisirs présents, pour le disposer à la résurrection future. Jusqu'à quand donc, chair aveugle, c'est saint Bernard, chair insensée, chair misérable, jusqu'à quand poursuivras-tu avec tant d'avidité des satisfactions passagères, ou plutôt des maux éternels ?

Mais jusqu'à quand d'un autre côté, c'est ma dernière conséquence, jusqu'à quand appréhenderas-tu des peines qui, passagères dans leur durée, doivent se changer en douleurs pour l'éternité ? L'Apôtre avoue aux Corinthiens que si notre espérance se terminait à cette vie, et que hors des félicités présentes il n'y eût point de récompenses à attendre, nous serions les plus misérables de tous les hommes. En effet, comme il ajoute, présumé que les morts ne ressuscitent point, quel avantage tirerions-nous de nos travaux ? Notre religion serait, dirai-je, une religion cruelle, ou extravagante, de nous gêner sans fruit. Et plutôt que de s'en tenir à ses lois, ne faudrait-il pas dire avec les impies : Accordons à nos sens tous les plaisirs qu'ils désirent ; et n'estimons rien de criminel, pourvu qu'il soit agréable ;

puisque la vie n'est qu'une ombre, et qu'en suite après la mort il n'y aura plus de ressources ? Mais la gloire en soit rendue à Jésus-Christ ressuscité. Aujourd'hui, dit saint Paulin, sa résurrection fait changer la face des choses, et nous donne une consolation bien plus solide que cette consolation brutale des libertins : consolation moins capable de soutenir un esprit raisonnable que de le désespérer. Sans cela, dit saint Augustin, nous pourrions peut-être avoir de l'inquiétude sur la destinée de nos âmes mêmes, incertains si après la mort elles devraient ou s'anéantir ou se conserver ; mais la résurrection de l'Homme-Dieu nous répond même de l'éternité de nos corps. Aussi était-ce par de semblables réflexions que le saint homme Job se soutenait autrefois lorsque, accablé de tous côtés, sans aucune ressource, il s'écriait pour se consoler : *Scio quod Redemptor meus vivit* (Job, XIX, 23) : Je sais que mon Rédempteur est vivant ; et par ce peu de paroles il charma la violence de ses maux, il faisait un appareil à ses plaies, il fermait la bouche aux vers qui le rongeaient, il parfumait, si je l'ose dire, la puanteur de son fumier, et il goûtait par avance les délices du paradis. Armons-nous donc à son exemple de la pensée de cette dernière résurrection contre toutes les craintes du monde, contre toutes les difficultés de la religion, contre toutes les délicatesses de l'amour-propre ; et servons-nous-en surtout pour travailler sérieusement à cette première résurrection, que j'ai appelée la résurrection à la grâce. Car nous ne pouvons espérer d'aller à l'une que par l'autre. Ainsi après avoir vu comment Jésus-Christ est le gage de la résurrection de nos corps, voyons comment il est le modèle de la résurrection de nos âmes ; et c'est mon second point

SECOND POINT

Il nous reste à parler du mystère de la résurrection de nos âmes : mystère qui n'a pas trouvé moins de contradiction dans les esprits que celui de la résurrection de nos corps. Car d'un côté les pélagiens ont prétendu qu'elles ne mouraient point par le péché. De l'autre les calvinistes veulent qu'elles ne ressuscitent point par la grâce. Et, sans parler des hérétiques, combien peu y en a-t-il parmi les enfants de l'Eglise qui pénétrèrent ce secret de la religion qu'ils professent ? Ce serait s'engager dans une carrière trop vaste, que d'entreprendre l'apologie de la religion chrétienne sur tous ces chefs. Jésus-Christ est ressuscité, c'est un point indubitable : nous le croyons, cela nous suffit. Mais puisqu'il est ressuscité pour être notre modèle ; pour nous faire comprendre en quoi nous le devons imiter, qu'il me soit permis pour cela de vous expliquer dans la dernière partie de ce discours un des points les plus importants de la théologie de saint Paul : point duquel le grand Apôtre fait comme le caractère propre et la vérité fondamentale de la religion que

nous professons. Voici donc son raisonnement renfermé en peu de paroles, mais toutes pleines d'un grand sens. Le Fils de Dieu a voulu ressusciter, afin que nous ressuscitassions avec lui. Or on ne peut ressusciter sans être mort auparavant. Donc pour ressusciter comme le Fils de Dieu, il faut mourir comme le Fils de Dieu. Mais comment est-ce qu'est mort ce Dieu-Homme ? Il est mort dans le corps, à la mort du corps, c'est-à-dire à la condition de cette nature passible, qui l'assujettissait aux souffrances et à la mort. Donc il faut que nous mourions nous autres dans l'âme à la mort de l'âme, c'est-à-dire au péché que nous avons commis. Il est mort pour entrer dans une vie nouvelle et glorieuse par sa résurrection ; donc il faut que nous mourions, pour entrer par notre résurrection dans une vie nouvelle et sainte. Entendez-vous ce raisonnement, Messieurs ; et voyez-vous où il va ? Il renferme deux parties également importantes : la première regarde sa mort, la seconde sa résurrection ; nous les examinerons, s'il vous plaît, successivement, car toutes deux comprennent de grands mystères.

La résurrection suppose nécessairement la mort ; ainsi voulez-vous voir si vous êtes ressuscités à la grâce, voyez auparavant si vous êtes morts au péché. Or cette mort mystérieuse, quels en sont les effets et les marques ? J'ai appris du grand Apôtre que pour être parfaite, elle doit avoir comme deux degrés : le premier consiste à nous crucifier, le second à nous ensevelir. Et la grâce que je vous demande, Messieurs, c'est que vous ne regardiez point ceci sous l'idée d'une dévotion mystique. Car c'est un point si essentiel au salut, que sans cela toutes nos confessions ne sont que des amusements, et nos conversions prétendues que de véritables impostures. La mort de la croix n'est pas une mort commune ; c'est un genre de supplice lent, mais universel, et qui fait souffrir le corps dans toutes ses parties, par des douleurs qui leur sont propres. De là vient que le Sauveur, comme l'a remarqué saint Ambroise, choisit ce genre de mort par préférence à tous les autres, pour expier le corps du péché sur son corps. Car dans le langage de saint Paul, le démon pervertissant l'ouvrage de Dieu a mêlé un corps de péché avec ce corps de chair que nous portons sur la terre. La vanité, si vous voulez, fait la tête de ce corps, la curiosité en fait les yeux, l'intempérance en fait la langue, la volupté en fait le cœur, l'avarice en fait les mains. Enfin les différentes passions qui nous agitent composent cet homme d'iniquité, qui se sert de nos sens pour faire la guerre à Dieu. Que fera donc le chrétien, s'il veut participer aux fruits de la résurrection du Sauveur ? Il faut qu'il attache ce corps à la croix sur laquelle Jésus-Christ a expiré ; là, sans faire grâce à ses passions, il faut qu'il leur porte à toutes un coup mortel ; qu'il y cloue ces pieds qui lui font faire tant de démarches criminelles ; qu'il y perce ces mains qu'il a souillées par tant de mauvaises ac-

tions ; qu'il y éteigne ces yeux qui se sont remplis d'adultères, pour parler avec l'Ecriture (II *Petr.*, II, 14), et qui les ont portés ailleurs ; qu'il y ferme cette bouche qui n'a servi jusqu'ici que d'instrument à la médian- sance ou à la cajolerie ; qu'il y ouvre, comme l'a dit un Père de l'Eglise, avec la lance d'un repentir cuisant, ce cœur, qui a été la source malheureuse de cette vie criminelle, dont il faut trancher le cours. Cela s'appelle, dans le style de saint Paul, crucifier le vieil homme ; mais l'Apôtre n'en demeure pas là.

Nous avons été, dit-il, ensevelis au baptême dans le même tombeau que notre Dieu ; et moi j'ajoute que la pénitence, ce baptême laborieux, comme l'appellent les saints Pères, doit renouveler en nous cette sépulture mystérieuse, pour rendre notre mort complète. La sépulture ajoute beaucoup à la mort ; c'est comme une seconde mort, qui tue en quelque façon les restes de la première. Car exerçant sa rigueur sur le cadavre que la mort avait encore épargné, elle en ravage toutes les parties, elle en défigure tous les traits, elle le ronge et le consume par les dents de la pourriture et des vers ; jusqu'à ce qu'enfin réduit en poussière il se trouve confondu avec la terre dont il a été formé. Or voilà jusqu'où doit aller la mort du péché par la pénitence. Non contente de lui avoir ôté la vie sur cette croix mystérieuse où elle l'a attaché, il faut que cette vertu le mette dans le tombeau, et que là elle en efface jusqu'aux moindres traces par une entière destruction. Car ne comptez presque pour rien de mourir au péché, si vous ne mourez à tous les restes du péché. Les habitudes et les occasions, les commerces et les engagements, les lieux et les personnes sont comme des reliques vivantes que le péché laisse après lui, tout mort qu'il est ; ensevelissez donc ces malheureux restes, enfermez-les sous la pierre d'une résolution ferme et constante, persécutiez-les jusque dans ce lieu de repos, et ne leur donnez point de relâche tant que vous y verrez encore quelques vestiges du cadavre du péché.

Ainsi crucifiés, ainsi ensevelis avec Jésus-Christ, nous ne devons donc plus avoir de commerce avec le vice ; et si notre cupidité, réveillée par la présence des objets qui l'ont autrefois émue, nous veut solliciter à reprendre nos premiers errements, il faut lui répondre avec ces paroles de saint Grégoire de Nysse : Que me voulez-vous, et à quoi pensez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis mort, sous des apparences de vie ? Pourquoi me présenter des richesses ? Un mort y est insensible. Pourquoi chercher à me tenter par l'éclat d'une beauté criminelle ? Un mort n'a ni des yeux pour la voir, ni un cœur pour l'aimer. Pourquoi me parler de grandeurs ? Un mort est sans ambition. Ne vous y trompez donc plus ; le monde a changé pour moi, et j'ai changé pour le monde ; il est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour lui ; tout a pris une nouvelle face, et je n'ai pas même de goût pour les choses qui m'ont autrefois su charmer. Heureuse mort, s'écrie sur cela

saint Ambroise, qui ne tue le chrétien que pour le faire vivre ! Heureuse croix, à laquelle toutes les dépouilles du vieil homme demeurent suspendues comme à un trophée ! Heureuse sépulture, dans laquelle notre âme laisse les restes d'une vie terrestre et criminelle, et où renaissant, pour le dire ainsi, de sa cendre, elle trouve le principe d'une vie toute céleste et toute divine ! C'est la seconde partie du raisonnement de l'Apôtre.

Car dans ses principes, si nous devons mourir comme Jésus-Christ est mort, nous devons ressusciter comme Jésus-Christ est ressuscité. Or en quoi consiste cette résurrection ? Saint Paul a pris la peine de nous en développer le mystère : elle consiste selon lui à commencer une nouvelle vie. Mais encore cette nouveauté de vie quelle est-elle ? N'allons point à d'autres oracles ; écoutons ce qu'il dit aux Romains : Comme vous avez fait servir jusqu'ici et ce que vous êtes et ce que vous avez, à l'impiété et à l'injustice, pour commettre de mauvaises actions, faites-le servir maintenant à la justice et à la piété, pour mener une vie sainte. O mes frères ! est-il besoin que je mêle mes paroles aux expressions de cet homme admirable, pour vous éclaircir sa pensée ? Si toutefois vous le souhaitez, il me semble que voici ce que l'Apôtre veut dire. Comme mourir au péché n'est autre chose que cesser de faire ce que vous faisiez ; ressusciter à la grâce n'est autre chose que commencer à faire ce que vous ne faisiez pas. Jusqu'ici il n'y a rien eu en vous qui n'ait prêté son ministère au vice, qu'il n'y ait plus rien dorénavant qui ne serve d'instrument à la vertu. Vous avez abusé de vos richesses pour contenter vos passions, employez-les maintenant à racheter vos péchés, et que la matière de vos profusions et de vos excès devienne celle de vos libéralités et de vos aumônes. L'élévation où vous ont mis la naissance ou la fortune n'a servi qu'à flatter votre orgueil, qu'à nourrir votre ambition, ou qu'à entretenir vos désordres ; faites-la plier à cette heure sous le joug de l'humilité chrétienne, qu'elle soit entre vos mains un bien public et universel ; que Dieu en tire sa gloire, les hommes leur appui, et vous-même votre sanctification. C'est par là, dit Zénon de Vérone à ceux qui venaient de recevoir le baptême, c'est par ces marques qu'on pourra reconnaître la vérité de votre résurrection. Voilà le changement que votre nouvelle vie doit produire. Vous paraîtrez le même au dehors, et vous serez tout autre au dedans ; la maison demeurera ce qu'elle était, mais l'hôte deviendra ce qu'il n'était pas ; ou plutôt il se fera une réforme si générale de vous-même, non-seulement au dedans, mais encore au dehors, que la voix de vos vertus sera un témoignage sur la certitude de vos vertus, témoignage irréprochable même auprès des plus incrédules. S'il en faut prendre saint Paul pour juge, tels doivent être les caractères de la mort et de la résurrection de notre âme.

Mais à ces caractères, chrétiens, peut-on juger que nous soyons véritablement et morts

et ressuscités avec le Sauveur du monde ? Pour parler premièrement de la mort, et pour nous en rappeler l'idée, est-ce ainsi que le péché est crucifié et enseveli en nous ? Ces sacrements que nous avons reçus ont-ils porté le dernier coup à nos passions et à nos habitudes ? Tout est-il étouffé, ces haines et ces ressentiments, ces jalousies et ces envies, ces attachements et ces commerces, cette avidité d'en avoir, cette ambition de s'élever, cette fureur pour le jeu, cet amour pour les plaisirs ? Avons-nous fait de notre cœur un tombeau vivant et animé, où toute la dépouille du vieil homme soit renfermée pour y être détruite par une mortification impitoyable qui s'étende sur tout et ne pardonne à rien ? Ah ! que j'ai peur, au contraire, que notre mort n'ait eu que le nom de mort, et qu'il n'en soit de nous comme de ceux dont parle le roi-prophète : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris* (Psal. LXXXVII, 6) : Ils ressemblent à un homme blessé qui repose dans le tombeau. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens, à deux choses dans ces paroles : le prophète ne dit pas un homme mort, mais un homme blessé ; il ne dit pas qui est enseveli, mais qui repose : et peut-être par là a-t-il fait notre peinture : *Sicut vulnerati*. Souvent on se persuade qu'on a donné la mort au péché, lorsqu'on ne lui a fait que quelque plaie. Il se peut faire, à la vérité, qu'on lui porte bien des coups et des coups mortels en apparence ; on gémit, on pleurera, on s'accusera, on réparera cette injustice, on oubliera cet affront, on quittera cette personne, on formera des projets merveilleux, on se retranchera de certains divertissements, on distribuera quelques aumônes : voilà bien des coups redoublés. Il semble qu'après cela le péché soit porté par terre ; et cependant, battu en tant d'endroits, le traître se retranche dans le cœur, et s'assurant de ce principe de la vie, il abandonne volontiers tous les dehors pour un temps ; car ne pensez pas que d'abord il y donne aucun signe de vie. Savant qu'il est dans l'art de tromper, il contrefait adroitement le mort dans les premiers commencements ; de peur de vous alarmer, il ne remue point, il n'agit point, il souffre les apparences du bien, il ne sollicite pas ouvertement au mal. Mais pour dire de lui après Pâques ce que saint Augustin a dit de la cupidité après le baptême, sa vie, pour être cachée, n'en est pas moins véritable : il saura bien la faire sentir dans son lieu et dans son temps, et se réveiller quand il lui plaira de cet assoupissement volontaire : *Dormientes in sepulcris* ; c'est l'expression du roi-prophète.

Ah ! fasse le ciel qu'en effet on ne remarque point bientôt en nous une vie nouvelle, mais nouvelle en péchés, nouvelle en emportements ! Car c'est le malheur ordinaire du siècle : après avoir témoigné quelque affection aux choses saintes durant ce saint temps, Pâques n'est pas plutôt venu que, perdant le fruit de son exactitude passée, on se met au large pour se récompenser de la

contrainte de quelques jours par la licence de toute l'année. Quand le patriarche Jacob fut sorti de la Mésopotamie, nous lisons dans la Genèse qu'il ramassa toutes les idoles que ceux de sa maison avaient apportées du commerce de cette nation ennemie du Dieu vivant, et qu'ayant fait creuser une fosse profonde au pied d'un arbre, il y jeta tous ces ouvrages d'iniquité pour servir de proie à la rouille et aux vers, et pour en abolir éternellement la mémoire. C'est ce qu'une âme pénitente a dû faire dans ces jours au sortir de cette terre impie où elle a erré toute l'année : rechercher avec soin les idoles que son cœur et ses sens ont apportées du commerce du monde, ces idoles si chéries et si adorées, à quoi elle a prostitué son culte et son amour, les recueillir toutes par un examen diligent, et après les avoir brisées par l'effort d'une contrition amère, les enfermer au pied de l'arbre de la croix, afin qu'elles s'y perdent et s'y anéantissent. Mais l'avons-nous fait, chrétiens ? et ne peut-on point nous reprocher que nous nous sommes contentés de les cacher sous des apparences trompeuses pour les dérober pendant quelque temps aux yeux des autres, et peut-être même aux nôtres ?

Que si notre mort approche si peu des qualités qui la doivent accompagner, suivant la doctrine du grand Apôtre, notre résurrection peut-elle être conforme aux règles que ce grand saint lui prescrit ? Que demande saint Paul pour preuve de notre résurrection ? Une vie nouvelle, comme j'ai déjà dit. Mais cette vie nouvelle, en voit-on maintenant, ou du moins en verra-t-on longtemps des effets reluire en nos mœurs qui en rendent des témoignages bien assurés ? *Si vous êtes ressuscités*, dit le même Apôtre aux Colossiens, *n'ayez d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre* (Coloss., III, 1). Or, je demande, les sacrements reçus à la grande fête ont-ils produit ce changement en nous ? La terre nous est-elle plus indifférente qu'auparavant ? Sentons-nous pour le ciel plus d'empressement et plus de goût ? Ou cette affection, si elle se fait quelquefois sentir, est-elle bien réelle, bien sincère ? est-elle dans le fond du cœur ? Hélas ! j'en appelle au temps et aux actions, ces deux sortes de juges infailibles et incorruptibles ; et par eux on verra bientôt que la même ardeur nous transporte pour les faux biens et les vains plaisirs de cette vie, que l'éternité trouve toujours chez nous la même indifférence et la même froideur, que nous aimerons ce que nous avons aimé, que nous ferons ce que nous avons fait, et que si nous avons paru donner quelque signe de vie, nous ne sommes vivants que de nom, et que nous sommes morts en effet (Apoc., III, 1). Que faire donc pour prévenir ce malheur ? Faire, par une sincère pénitence, ce que le prophète a si bien exprimé par ces paroles, car c'est la résolution que nous devons prendre et exécuter comme lui : *Persequar inimicos meos, et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant* (Psal.

XVII, 38) : Je poursuivrai mes ennemis et je les atteindrai, sans retourner sur mes pas que je ne les aie défaits. *Confringam illos, nec poterunt stare ; cadent subtus pedes meos* (*Ibid.*, 39) : Je les taillerai en pièces, ils ne pourront me résister ; je les foulerai aux pieds. Voilà un étrange ravage ; la désolation peut-elle aller plus loin ? Oui, Messieurs, ce n'est encore là que crucifier le péché, il faut outre cela l'ensevelir, et le prophète n'a pas oublié cette importante démarche, qui doit mettre le sceau à la mort que je vous prêche : *Comminuam eos ut pulverem ante faciem venti* (*Ibid.*, 43). Je veux les pousser jusqu'au bout, ils ne sortiront point de mes mains qu'ils ne soient comme la poussière dont le vent se joue dans l'air. Et cette défaite si heureuse, si générale, quel en sera le fruit ? *La main du Seigneur a fait éclater sur moi sa puissance, m'écrierai-je avec le même prophète, sa droite m'a relevé* (*Psal.* CXVII, 16). Ah ! si *Jésus-Christ une fois ressuscité ne meurt plus*, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, IV, 9), plein de reconnaissance pour la grâce qu'il m'a faite de me ressusciter avec lui, et animé par la confiance en cette même grâce qui me soutiendra jusqu'à la fin, je m'écrierai encore avec le prophète : *Non moriar, sed vivam* (*Psal.* CXVII, 17). Non, désormais je ne mourrai plus, je vivrai d'une vie nouvelle, je m'y soutiendrai par les cantiques de joie que je chanterai à la gloire de mon libérateur, dont je publierai éternellement les œuvres de puissance et de miséricorde qu'il a faites en ma faveur ; *et narrabo opera Domini*. Et par cette fidélité constante et toujours soutenue de son secours, assurant ma première résurrection, qui est celle de l'âme par la grâce, je m'endormirai dans la paix, quand il plaira au Seigneur de mettre fin à cette vie mortelle ; je m'y reposerai, dans l'espérance de cette seconde résurrection qui est celle de mon corps par la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE LUNDI DE PAQUES

Des conseils.

Stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetae.

Insensés dont le cœur est pesant et tardifs à croire tout ce que les prophètes ont dit (*Luc.*, XXIV, 25).

C'est sur nous que doit tomber ce reproche, chrétiens, nous dont le cœur, appesanti par les affections de la terre, est si lent à suivre l'esprit de Dieu par les voies qu'il nous a tracées. Tout ce que l'esprit de Dieu nous a marqué pour la conduite de nos mœurs dans les Ecritures sacrées peut se rapporter à deux choses, les préceptes et les conseils : les préceptes nous imposent une nécessité indispensable, les conseils nous laissent une entière liberté ; où sont les préceptes, là est la substance de la loi ; où sont les conseils, là est la plénitude de la loi. Quand il est question des préceptes, on nous dit : *Si vis ad vitam ingredi* (*Matth.*, XIX, 17) :

Si vous voulez entrer dans la vie de la grâce, observez-les exactement ; quand il est question des conseils, on nous dit : *Si vis perfectus esse* (*Ibid.*, 21) : Si vous voulez acquérir la perfection de la vertu, pratiquez-les fidèlement. Mais il semble que cette différence donne lieu aux hommes de tomber en deux sortes d'erreurs également pernicieuses : car de ce que les conseils de l'Evangile ne nous engagent pas dans les liens d'une obligation absolue, on se croit en droit d'en conclure qu'on peut négliger par conséquent la pratique de ces conseils, comme d'une chose peu importante : voilà la première illusion. D'ailleurs, parce que les conseils de l'Evangile nous portent à une perfection éminente, on en conçoit la pratique comme impossible à des créatures faibles, au milieu des difficultés qui les assiégent : voilà la seconde illusion. J'entreprends donc aujourd'hui de ruiner ces deux erreurs, en établissant deux propositions contraires dans les deux parties de ce discours : la première, que la pratique des conseils de l'Evangile est d'une conséquence extrême pour les chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas d'une nécessité absolue ; la seconde, que la pratique des conseils de l'Evangile n'est point une idée chimérique où le chrétien ne puisse attendre, quoiqu'elle demande une grande perfection. Au reste je veux bien vous avouer que c'est moins l'histoire de mon Evangile que la considération du temps qui m'a déterminé au choix de cette matière. Quand je fais réflexion que je ne parle plus à des pécheurs, mais à des pénitents, ou plutôt à des justes, il me semble que mon auditoire ayant changé de face, j'en dois aussi faire changer à mes discours. Ainsi, comme vous avez enseveli le vieil homme, il ne faut plus vous proposer que ce qui peut nourrir, fortifier et accroître la vie nouvelle qui lui a succédé. Dans cette vue je me suis attaché à deux vérités importantes pour la perfection du chrétien, la conséquence des conseils, la facilité des conseils : la conséquence des conseils, pour vous apprendre à ne les pas négliger ; la facilité des conseils, pour vous apprendre à n'en pas désespérer ; la conséquence des conseils, pour réveiller votre ferveur ; la facilité des conseils, pour animer votre lâcheté. Sans doute que jamais personne n'en porta la pratique à un plus haut point que Marie, elle qui, parfaite dès son origine, aspira sans cesse à une plus grande perfection, et qui ajouta tous les jours quelque accroissement à cette plénitude de grâce que l'ange reconnut en elle quand il lui dit : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

Je ne trouve rien qui soit ni plus indigne du chrétien, ni plus dangereux au chrétien, que cette maxime si commune par laquelle la plupart des hommes se persuadent que, pourvu qu'ils se défendent des péchés qui donnent la mort à l'âme, ils ne doivent pas se gêner pour tout le reste, et qu'ils peuvent s'y porter sans en faire de scrupule. Quand

on les presse là-dessus, vous les entendez qui répandent : Mais nous ne prétendons pas être des saints, nous laissons volontiers la perfection en partage à ceux qui veulent y aspirer ; c'est bien assez pour nous de satisfaire tout doucement à ce qui nous est commandé, sans nous piquer de rien plus. Mais je soutiens que ces sentiments sont indignes d'une âme chrétienne ; et je vous prie, Messieurs, d'en écouter les raisons. Premièrement, c'est concevoir une idée bien basse de la profession que nous avons faite et du nom que nous portons, ou plutôt c'est ne pas connaître ce que nous sommes et ce que nous devons être, que de dire froidement que nous n'avons pas l'ambition de devenir des saints : nous le sommes déjà par notre baptême, et nous devons encore nous rendre tels par notre vie. Le grand apôtre, écrivant aux fidèles nouvellement convertis à la foi, les appelle presque partout des saints : saints, dit un savant commentaire, non pour les flatter sur leur vertu, mais pour les avertir de leurs devoirs ; saints, non-seulement à cause de la dignité à laquelle ils viennent d'être élevés par la grâce de la régénération, mais pour les faire souvenir qu'ils se sont engagés à mener une vie conforme à celle de Jésus-Christ, afin que comme ils ont été sanctifiés en lui, ils vivent saintement comme lui.

Mais si le caractère du christianisme nous oblige de vivre saintement, jusqu'à quel degré de sainteté pensez-vous que notre vie doit être élevée pour arriver au point où notre Dieu nous la demande ? Il n'appartient qu'au grand Apôtre de répondre à cette question, lui qui a compris si parfaitement l'éminence de la sainteté chrétienne ; ou plutôt il faut écouter comme saint Chrysostome l'explique : *Lorsque vous étiez dans les ténèbres de l'idolâtrie* (c'est aux Romains que le discours s'adresse), *il n'y avait dans votre vie que corruption et que désordre ; que devez-vous faire maintenant que vous avez reçu les lumières de la foi* (Rom., XIII, 12 ; Ephes., V, 8) ? Soyez à la justice ce que vous avez été à l'iniquité, soyez à la vertu ce que vous avez été au vice, soyez à la sainteté ce que vous avez été au libertinage : comme avant votre baptême vous étiez si dévoués au mal que vous ne faisiez pas le moindre bien, il faut être dorénavant si attachés au bien que vous ne fassiez pas le moindre mal. Cela veut dire, Messieurs, qu'il n'y a point de bornes ni de mesures dans la sainteté qui nous est commandée, qu'il ne suffit pas de se garantir des vices grossiers, qu'il faut éviter jusqu'aux moindres ; que nous devons travailler tous les jours à faire quelques nouveaux progrès dans la perfection ; sans cela que nous démentons la profession que nous avons faite en nous consacrant à Dieu par le baptême, et que nous déshonorons le nom d'enfant de Dieu que nous avons reçu. Voilà notre religion.

Que si je prends la même chose d'un autre côté, il me paraît encore plus honteux qu'un

chrétien veuille se retrancher de telle sorte aux choses qui lui sont commandées, qu'il regarde les autres comme indifférentes. Car que conclure de cette disposition de son cœur ? J'en conclus qu'il a peu d'amour et beaucoup de crainte, peu de cet amour filial qui nous attache à Dieu, beaucoup de cette crainte servile qui nous fait craindre l'enfer, crainte qui, bien que louable, ne suffit pas par elle-même pour nous justifier. Une femme qui dirait à son mari : Ecoutez : pour la fidélité conjugale, je la garderai inviolablement ; mais du reste n'attendez point que je m'étudie à vous plaire ; trouvez-le bon ou mauvais, il y a mille choses sur lesquelles je ne me contraindrai jamais : je veux me divertir, quoique cela vous chagrine, et vous n'aurez jamais de moi ni complaisance ni égard. Pourrait-on dire qu'une femme de ce caractère eût beaucoup d'amour pour son mari ? Nullement. Mais elle lui est pourtant fidèle, n'en est-ce pas assez ? Demandez-le à une autre qui aimera véritablement son époux ; et elle trouvera ces sentiments indignes d'une femme d'honneur. Or voilà à peu près où en sont ces âmes lâches qui ne veulent donner à Dieu que ce qu'ils ne peuvent lui refuser sans pécher contre leur devoir. Dieu est l'époux de nos âmes ; la fidélité de ce mariage mystérieux consiste à garder les commandements qu'il nous a faits. Mais si ce divin Epoux nous était cher, nous n'en demeurerions pas là ; non contents de lui obéir, nous chercherions à le flatter et à le caresser. Car c'est ainsi que Tertullien parle de l'obligation du chrétien envers son Dieu. *Christinus non debet Deo tantum obsequi, sed et adulari*. Que veux-je dire, ou plutôt que veut dire Tertullien ? Nous obéissons à Dieu par l'observance des préceptes, nous le flattons en quelque sorte, nous le caressons par la pratique des conseils. Ainsi, quand nous examinons les choses dans la dernière rigueur, pour ne nous en tenir précisément qu'à ce qui nous est absolument commandé, quels reproches ce divin Epoux n'a-t-il point lieu de nous faire sur notre indifférence, sur notre froideur et sur notre peu de complaisance ? Avons-nous peur de lui marquer trop d'amour ? Est-ce qu'il n'en est pas digne ? Est-ce qu'il ne vous a pas ouvert le premier la passion de son cœur ? Ah ! c'est ici que nous devons nous confondre ! Dieu n'a point gardé de mesures dans l'amour qu'il nous a porté, et nous nous bornerons aussitôt ? Il a épuisé tous ses trésors pour nous marquer sa tendresse, et nous en demeurerons à des limitations indignes ? Quelle honte de chicaner ainsi par des réserves injurieuses avec celui qui n'a pas épargné pour nous la dernière goutte de son sang ! Je soutiens donc qu'il est, moralement parlant, impossible que dans cette disposition nous persévérions longtemps, quelque sincère que notre conversion ait pu être ; et voici trois ou quatre réflexions sur lesquelles je m'appuie ; prenez-les, s'il vous plaît, Messieurs, de la même main que je vous les donne, non comme des choses nouvelles ou recherchées,

mais comme des principes de morale et des règles de conduite. Qu'il soit honteux à un chrétien d'avoir ce sentiment et de tenir ce langage, je n'aurai pas de peine à vous le justifier. Cependant, comme nous sommes plus sensibles à l'intérêt qu'à la gloire, n'examinons pas davantage combien ce procédé est indigne, et voyons combien il est dangereux, afin de nous laisser au moins gagner à une considération si pressante.

La première des réflexions sur lesquelles je l'appuie se peut tirer des paroles du Sage : *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu dans de plus grandes* (Eccl., XIX, 1) : paroles d'où les saints docteurs ont toujours conclu qu'en matière de morale les commencements les plus légers peuvent avoir des suites fâcheuses. Écoutons saint Chrysostome : Que personne ne prétende recourir à cette excuse si ordinaire, la source de tous les dérèglements, et qu'on ne se dise plus : Ce n'est pas un si grand mal de faire telle ou telle démarche. Car ce sont ces sortes de discours qui ouvrent la porte et qui préparent les voies aux derniers crimes. Le démon, artificieux au point qu'il l'est, ne commence d'abord à nous tenter que par des choses qui paraissent peu importantes, de peur de nous effaroucher, et nous apprivoisant par là insensiblement avec le mal, il nous jette à la fin dans le précipice. Ce que je vas vous dire là-dessus vous surprendra, ajoute saint Chrysostome : il me semble que nous devons moins veiller contre les crimes visibles que contre les défauts qui paraissent médiocres. La raison de cela est que l'horreur des premiers suffit pour nous en garantir, au lieu que la petitesse des autres nous surprend et nous mène ensuite plus loin que nous ne pensions. On se laisse emporter à la douceur de la conversation (je suis toujours saint Chrysostome), cela paraît assez indifférent ; cependant c'est de cette source que naissent les bouffonneries, les railleries et quelquefois même les paroles deshonnêtes, les privautés, les galanteries. On se licencie à donner quelque atteinte à la réputation du prochain, et on se pardonne aisément cette petite liberté ; cependant cela aboutit souvent à des rapports, à des dissensions, à des querelles, à des haines ouvertes et à des inimitiés irréconciliables. Ainsi il arrive tous les jours que le péché véniel est un acheminement au péché mortel, et que, pour avoir négligé l'un, on succombe aisément à l'autre. *In pigritiis humiliabitur contignatio*, dit le Sage, *et in infirmitate manuum perstillabit domus* (Eccl., X, 18) : La charpente d'un toit se gâte peu à peu par la paresse, et les mains lâches sont cause qu'il pleut partout dans la maison.

Cassien applique excellemment ces paroles à mon sujet : la négligence qu'on apporte à réparer la couverture d'une maison n'a rien d'abord qui frappe, ce ne sont que de petites ouvertures par où il entre quelques gouttes de pluie ; mais peu à peu ces ouvertures croissent, l'eau pénètre dans les murs, elle perce partout, la maison devient inhabi-

table, et si on n'y remédie, elle tombe en ruine. Or c'est ainsi que la négligence et le relâchement font tomber insensiblement une âme : ce ne sont d'abord que de petites fautes, ce ne sont que des gouttes d'eau ; mais ces gouttes d'eau forment avec le temps un torrent d'iniquité qui renverse tout l'édifice du salut.

Ma seconde réflexion, c'est que comme il n'est pas facile de déterminer nettement en certaines occasions quand le péché est véniel ou mortel, pour beaucoup de circonstances dont le détail n'est pas nécessaire ici, le parti que nous avons à prendre est de jouer au plus sûr dans une affaire où nous avons tant à risquer. Saint Augustin a dit de l'amitié et de l'amour que ces deux passions se touchaient de si près, et que les confins de leur territoire étaient tellement confondus ensemble, qu'il était malaisé de les bien démêler : *limosus limes* ; mais cette expression peut avoir lieu dans la matière que je traite. Comme sur les frontières de deux provinces voisines les habitants ont assez souvent tant de rapports les uns avec les autres, pour les mœurs, pour le langage, pour les habits, qu'on ne saurait distinguer qu'avec peine à laquelle des deux provinces ils appartiennent, ainsi il se peut faire que l'on confonde le précepte avec le conseil, à cause de la proximité et de la ressemblance des choses. On ne peut pas fixer toujours au juste le point où finissent les limites de l'obligation et où commencent celles de la surérogation ; quelquefois le péché mortel ne se présente à nous qu'esous les livrées du péché véniel ; il y a raison pour, il y a raison contre. Peut-être cela peut-il passer, peut-être qu'il ne le peut pas. Qu'avons-nous donc à faire pour éviter cet embarras et pour nous tirer de cette perplexité ? Ah ! pour peu qu'il nous reste de sagesse et d'amour pour notre salut, nous entrerons dans une sainte défiance de nous-mêmes : persuadés que naturellement nous sommes portés à nous flatter et à nous en trop permettre, nous retiendrons la bride à notre cupidité, bien loin de la lui lâcher, et nous aimerons mieux retrancher ce qui nous est peut-être permis, que d'ajouter ce qui ne l'est peut-être pas. D'ailleurs à quoi nous exposons-nous si nous voulons aller précisément jusqu'au point où l'on peut aller dans la rigueur ? Qui nous a dit premièrement que nous aurons la force de nous y arrêter, et que nous ne nous laisserons jamais emporter au delà des bornes ? Le pas est si glissant, la tentation est si délicate, il reste si peu de chemin à faire ! Pouvons-nous raisonnablement nous promettre de demeurer toujours à la porte du mal ? Mais si par malheur nous avons pris le change, si nous nous sommes permis comme véniels des choses qui se trouvent mortelles dans la balance du sanctuaire, alors où en serons-nous ? et dans quel désespoir n'entrerons-nous point d'avoir étendu trop loin la sphère de notre liberté ?

Cependant j'ajoute à cela une troisième réflexion que je trouve encore d'un plus

grand poids, et je vous prie, Messieurs, de la voir dans toute sa force : c'est que la pratique des conseils facilite extrêmement l'accomplissement des préceptes, et qu'au contraire il est très-difficile de garder les préceptes à qui néglige les conseils. Je dis en premier lieu que la pratique des conseils aplanit les voies à l'accomplissement des préceptes. En voulez-vous des exemples ? c'est un précepte de ne point usurper ni retenir le bien d'autrui ; c'est un conseil de souffrir qu'on nous fasse des injustices plutôt que de les repousser. Faites l'un, et vous n'aurez pas de peine à faire l'autre ; si vous endurez qu'on vous fasse une injustice, vous n'aurez garde d'en commettre. C'est un précepte de ne se laisser point corrompre par la contagion du monde ; c'est un conseil de fuir le commerce du monde ; faites l'un, et vous n'aurez pas de peine à faire l'autre : si vous fuyez le commerce du monde avec une sage précaution, sa contagion ne vous corrompra pas. Saint Augustin et saint Bernard n'ont pas été éloignés de ma pensée quand ils ont comparé les conseils de l'Evangile aux ailes des oiseaux et aux roues des chariots : un oiseau ne se trouve pas chargé ou incommodé de ses ailes ; un chariot ne devient pas plus pesant ou plus lent par ses roues : bien loin de là, ce sont les ailes qui donnent aux oiseaux cette agilité merveilleuse ; ce sont les roues qui font marcher toute la machine du chariot avec tant de vitesse. Ainsi, tant s'en faut que les conseils soient à charge aux âmes qui les pratiquent, qu'ils les déchargent au contraire du poids de la loi de Dieu, et que, par le secours qu'ils leur donnent, le fardeau de l'Evangile leur devient doux et léger. Mais prenez garde, s'il vous plaît, qu'au contraire les préceptes deviennent très-onéreux et très-pénibles à qui rejette les soulagements des conseils. L'Ange de l'école l'enseigne formellement, et la raison est assurément du côté de ce grand docteur.

Car premièrement plus on tâche de se rendre fidèle à Dieu dans les petites choses, et plus on engage Dieu à se montrer favorable dans les grandes. Dans cet endroit de l'Ecriture où nous lisons : *Cum sancto sanctus eris* (Psal. XVII, 26) : Vous serez saint avec celui qui sera saint, une autre version porte : *Cum liberali liberalis eris* : Si vous êtes libéral envers Dieu, Dieu sera libéral envers vous ; Dieu vous ouvrira libéralement les trésors de sa grâce, si vous lui donnez libéralement quelque chose de surérogation. Mais s'il arrive au contraire que vous soyez toujours à disputer le terrain avec Dieu, pour ne lui rendre que ce que la nécessité vous extorque, il est à craindre qu'il ne regarde aussi de près avec vous, qu'il ne vous donne sa grâce qu'avec épargne, qu'il ne vous soutienne que faiblement, et qu'ainsi le fardeau de ses préceptes ne vous accable. D'ailleurs, si vous faites attention à la nature des préceptes et des conseils, vous trouverez que les conseils sont comme la défense et la sauvegarde des pré-

ceptes. Une excellente comparaison tirée de l'Ecriture sainte peut vous faire mieux concevoir ma pensée. *Sion est notre ville forte*, dit un prophète, *et le Sauveur en sera la muraille et le boulevard* (Isai., XXVI, 1). Quand on veut faire une ville de guerre sur la frontière, on ne se contente pas de fortifier le corps de la place avec toute la régularité que l'art et la nature peuvent permettre, on y ajoute encore des dehors et des ouvrages avancés qui la couvrent. C'est ainsi que le Fils de Dieu, voulant mettre le chrétien en état de défense contre les attaques et les surprises du démon et du monde, a muni cette place de guerre de murailles et de boulevards. Les préceptes sont comme les murailles, les conseils sont comme les boulevards : ceux-là comme les murailles qui entourent le corps de la place, ceux-ci comme les boulevards qui défendent les murailles. Le précepte se contente de nous dire : *Vous ne tuerez point*. Le conseil s'étend plus loin, et il nous défend jusqu'aux moindres paroles qui peuvent offenser notre frère, afin de fermer par là toutes les avenues à l'homicide. Mais comme dans un siège il est bien difficile de sauver une ville quand les ennemis en ont gagné tous les dehors, malaisément peut-on garder les préceptes dès qu'on a abandonné les conseils : comme il n'y a plus rien qui repousse les attaques de l'ennemi loin de nous, pour peu qu'il les redouble, nous y succombons, et notre perfide cœur, déjà à demi gagné, achève bientôt de se rendre : Vous ne voulez pas en venir au dernier crime avec cet homme, cependant vous le voyez familièrement ; vous ne voulez pas jurer faussement, cependant vous jurez souvent ; vous ne voulez pas vous enrichir aux dépens d'autrui, cependant vous vous mêlez de certaines affaires délicates où vous ne pouvez guère faire le gain que vous vous proposez sans prendre sur celui-ci et sur celui-là : prenez garde à vous, la place ne tardera plus guère à capituler et à recevoir l'ennemi. Il est comme impossible qu'elle subsiste, dépourvue des secours que Dieu lui avait donnés pour se convertir.

Comprenons donc une bonne fois que quand Jésus-Christ nous recommande d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, c'est-à-dire de tendre incessamment à la perfection pour approcher le plus près qu'il se pourra de cet état parfait dont il nous propose le modèle, et de commencer en nous cette ressemblance avec Dieu dont la consommation fera notre bonheur dans le ciel, selon la parole du disciple bien-aimé, comprenons que, bien loin de nous commander l'impossible, il nous donne un moyen non-seulement de rendre ses commandements possibles, mais de les accomplir avec facilité. Mais aussi, si nous le comprenons bien, à quoi pensons-nous quand nous demeurons dans l'inaction, dans la négligence, dans la paresse, contents d'éviter le crime, ne faisant rien pour nous avancer dans la vertu ? Avons-nous donc oublié le sort des vierges folles qui, manquant d'huile pour s'être endormies,

au lieu de veiner avec soin et sans interruption, furent exclues de la salle de l'époux (*Matth.*, XXV)? Ames justes, c'est ainsi que le défaut de ferveur, figuré par cette huile; qu'un assoupissement volontaire dans l'exercice de la vertu, figuré par ce sommeil, sont capables de vous perdre, quand d'ailleurs vous vous garantiriez des excès visibles et grossiers. Mille raisons de cela, soit à cause que la grâce, jalouse et délicate au point qu'elle l'est, s'offense que nous ne répondions pas à ses inspirations, que nous ne profitions pas des moments où elle nous presse, que nous entretenions certaines imperfections qui la rebutent; soit à cause que le mépris des petites choses nous accoutume peu à peu et même nous enhardit à transgresser les plus grandes; soit à cause que, comme nos corps croissent sans cesse ou diminuent, se fortifient ou s'affaiblissent, nos âmes avancent ou reculent nécessairement dans la vertu, et que se contenter de la vie qu'on mène sans aspirer à une plus parfaite, dès là c'est retourner en arrière, n'y ayant point ici-bas d'état fixe ni de milieu entre monter ou descendre; soit à cause que, n'étant pas fidèles à Dieu dans les occasions où il nous eût coûté si peu de l'être, cette infidélité le porte à nous être moins favorable lorsque nous en aurions plus de besoin. Hélas! c'est là ce qui n'arrive que trop tous les jours, ou parce que nous n'avons pas le courage de mettre en pratique les salutaires conseils qui pourraient nous précautionner, ou parce que nous avons la présomption de croire que le seul accomplissement de quelques préceptes, à quoi nous nous bornons, si tant est que nous les accomplissions, quoique le plus souvent ce ne soit que très-faiblement, très-imparfaitement et par manière d'acquies, suffit pour nous soutenir. Ainsi, dit saint Basile, par notre négligence, par notre témérité, se perd tous les jours le fruit de nos travaux; ainsi rentre le démon dans une âme d'où la pénitence l'avait chassé. C'est un triste spectacle, poursuit ce grand évêque, de voir un vaisseau chargé de richesses se venir perdre dans le port après s'être tiré d'une infinité de périls, et cela par la faute du pilote, qui avec un peu d'application eût pu détourner ce malheur; mais c'est un spectacle encore plus tragique de voir une âme enrichie des dons du ciel, à la sortie d'une carrière aussi laborieuse que celle du carême, après avoir employé le jeûne et la prière pour se réconcilier avec Dieu, de voir cette âme perdre par un naufrage funeste ces trésors qui lui ont coûté si cher, pour n'avoir pas marché avec assez de précaution au milieu des écueils qu'elle savait être sur sa route. Plus de quarante jours se sont écoulés, mes chers frères, depuis que vous voguez sur la mer de la pénitence; vous n'avez rien épargné pour remplir vos âmes des richesses spirituelles de la grâce. Les sacrements que vous venez de recevoir ont achevé de combler cette mesure de bénédictions; vous voilà riches, votre vaisseau est chargé de tout ce qu'il y a de plus exquis

dans le ciel et sur la terre : prenez donc garde de ne pas faire naufrage lorsque vous vous croyez au port. Placés dans le monde au milieu des tentations qui le remplissent, comme sur une mer toujours agitée, marchez-y en pilotes avisés et sages. Tout de même que celui qui tient le gouvernail ne le quitte point, veillez attentivement à la garde de votre cœur, défiez-vous des surprises de vos sens, observez vos passions, comme autant de vents furieux qui peuvent exciter à tout moment des orages. Enfin, comme le pilote consulte sans cesse le ciel, comme il contemple les astres pour se régler dans sa course, ne perdez jamais de vue ni la loi de Dieu, qui dans les conseils qu'il vous y donne vous ouvre une voie si sûre pour le salut, ni la vie éternelle, où ces conseils ont pour but de vous conduire. Faites-vous donc de ces conseils mêmes en toute occasion, autant que vous le pourrez, un boulevard, comme je l'ai dit, contre la transgression des préceptes où la violence de la tentation d'un côté, et de l'autre la fragilité de la nature pourraient vous entraîner. Les efforts d'un torrent qui vient fondre sur une maison sont moins à craindre quand une digue avancée en a rompu les premiers coups; et si la crainte de la peine qui peut se trouver dans cette pratique vous retenait, faites-en au moins l'essai, et je me persuade qu'autant que la conséquence des conseils évangéliques vous fera craindre de les négliger, autant leur facilité vous donnera de courage pour les embrasser. C'est ma dernière partie

SECOND POINT

N'est-ce point en demander trop à l'homme, cette créature si faible, si corrompue, si portée au mal, si exposée à la tentation, que de lui demander de la perfection? Est-ce une chose dont il soit capable au milieu des défauts qui l'accablent et des périls qui l'assiègent? Non, chrétiens, la perfection n'est pas une chose qui passe la portée de nos forces, et le modèle qu'on nous met devant les yeux, tout infini qu'il est, n'est pas pourtant absolument inimitable. Suivons tout ceci par degrés, et voyons. On a dit de la République d'un ancien philosophe qu'elle était belle en idée, mais qu'elle avait ce défaut essentiel, que les hommes n'en étaient pas capables. Beaucoup de gens dans le monde portent un jugement semblable de la morale de l'Evangile. Ils la trouvent admirable dans la spéculation, mais la pratique leur en paraît impossible quand ils la mesurent avec leurs forces. Tout de même qu'un homme qui est sujet au vin, dit saint Chrysostome, ne saurait concevoir comment il se peut trouver des gens qui ne s'enivrent jamais, et comme un impudique a de la peine à se persuader qu'il y en ait, ou qui demeurent vierges, ou qui se renferment dans les bornes de l'honnêteté conjugale, ainsi, dans la disproportion qui se rencontre entre la sublimité des maximes que l'Evangile renferme, et la situation où nous sentons notre cœur, il ne peut d'abord nous tomber dans l'esprit que la perfection à

laquelle on nous appelle soit dans l'ordre des choses possibles. Accoutumés que nous sommes à nos faiblesses et à nos défauts, nous ne savons guère ce que c'est que de nous élever au-dessus d'une vertu médiocre. Nous regardons comme l'effort d'une piété héroïque de nous abstenir du mal, et ce qui se porte au delà, nous nous contentons de l'admirer, sans nous efforcer de l'imiter.

J'avoue que si Jésus-Christ ne faisait rien plus que Platon, on pourrait mettre l'Evangile de l'un aussi bien que la République de l'autre au rang des choses imaginaires; mais la différence est extrême entre ces deux législateurs : Platon parlait à l'esprit, mais il ne disait rien au cœur; il prescrivait des règles, mais il ne donnait pas des vertus; il imposait un joug, mais il n'aidait pas à le porter. Jésus-Christ, au contraire, n'étant pas moins notre force que notre sagesse, nous donne le pouvoir d'accomplir en même temps qu'il nous ordonne : s'il nous fait des lois, il nous rend aussi capables de les observer; s'il nous conseille de faire le contraire de ce que nous voulons, c'est parce qu'en changeant notre cœur il peut le faire vouloir. Il est vrai que la morale qu'il est venu établir sur la terre est d'une perfection si relevée, qu'on n'y peut rien ajouter; mais il n'a aussi rien oublié pour y préparer les hommes et pour les en rapprocher. C'est pour cela qu'il les fait renaitre, c'est pour cela qu'il les dépouille du vieil homme, c'est pour cela qu'il les remplit de son esprit, c'est pour cela qu'il leur donne un cœur de chair, dans lequel il grave les lois qu'il leur impose, par les traits pénétrants de sa grâce. C'est cette divine grâce qui, élevant la nature au-dessus d'elle-même, fait de l'homme une créature spirituelle, malgré la corruption des sens lui ôte le dégoût que le péché lui a inspiré pour les bonnes œuvres, et lui donne de la facilité à les pratiquer. Sans cela, Messieurs, il serait absolument impossible de concilier une contradiction qui se présente d'abord dans les divines Ecritures. On nous dit d'un côté qu'il faut renoncer à nous-mêmes, porter le renoncement jusqu'à la haine, porter cette haine jusqu'à nous condamner à vivre sur la croix. Je ne conçois pas que rien au monde approche de la rigueur de ces maximes. Cependant on nous dit en même temps que le joug du Seigneur est doux, et que la charge en est légère. Le Sauveur nous invite à le porter, et afin de nous y engager plus puissamment, il nous fait espérer que nous y trouverons notre satisfaction et le repos de nos âmes. Qui peut donc accorder des oppositions si manifestes? C'est l'ouvrage de la grâce que nous a méritée l'Homme-Dieu : par elle le Sauveur, dégageant la parole qu'il nous a donnée, nous fait trouver de la douceur dans les choses les plus amères, ou tout au moins du courage pour en digérer l'amertume; par elle il porte avec nous une partie du joug qu'il nous met sur les épaules; par elle en un mot il a le secret de rendre au chrétien la haine de lui-même aimable, la croix charmante, et l'accomplissement de ses

plus dures lois facile. Aussi la République de Platon est-elle demeurée dans ses livres. Dans toute l'étendue de la terre il ne s'en est pas trouvé un petit coin où elle ait pu se faire recevoir, tout le monde l'a rejetée; au lieu que l'Evangile, quoique infiniment plus relevé que la doctrine de ce philosophe, quoique plus contraire aux sentiments de la nature corrompue, s'est fait une infinité de sectateurs qui ont suivi dans la dernière rigueur, je ne dis pas ses préceptes, mais ses conseils, et qui ont exprimé dans leurs personnes ce que le Sauveur y a tracé, en correspondant fidèlement aux mouvements de la grâce.

C'est ici, Messieurs, que les réflexions de saint Chrysostome se présentent à mon esprit pour justifier la possibilité des conseils de l'Evangile par l'exemple de ceux qui les ont embrassés et suivis au pied de la lettre. J'ai remarqué assez souvent dans les discours de ce grand docteur que, pour confondre la lâcheté de son peuple et pour le convaincre sensiblement que les difficultés du christianisme ne sont point insurmontables à des âmes courageuses, il les renvoie aux solitaires qui brillaient de son temps dans les déserts de la Thébaïde comme autant d'étoiles dans le ciel de l'Eglise. Allez, dit-il, et vous verrez l'Egypte, cette mère des poètes, des philosophes et des magiciens, qui se plongeait autrefois dans tous les déréglemens de la vie la plus dissolue, vous la verrez mettre toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ et marcher constamment sur les pas de ce divin maître; vous y verrez un désert comme un paradis, plus beau que les plus beaux jardins du monde; des troupes innombrables d'anges revêtus de corps, des peuples entiers de martyrs volontaires, toute la tyrannie du démon détruite et le royaume de l'Evangile florissant de toutes parts. Mais ce qui doit vous inspirer en même temps de la honte et du courage, c'est que la gloire d'une vie si parfaite n'est point particulière aux hommes, les femmes la partagent avec eux : ce sexe, tout infirme et tout délicat qu'il est sorti des mains de la nature, n'y fait pas éclater moins de force que le nôtre, non pour monter à cheval et pour se bien servir des armes, mais pour entreprendre une guerre plus rude et plus pénible contre le prince des ténèbres et contre les révoltes de la chair. Grâce au ciel, chrétiens, il n'est pas besoin de parcourir aujourd'hui les déserts par des voyages laborieux pour y chercher des modèles vivants de la perfection évangélique; notre siècle, tout corrompu qu'il est, plus heureux encore que celui de saint Chrysostome, nous en offre de toutes parts dans le sein de cette grande ville. Tant de maisons religieuses qui en font dans nos jours la sainteté et l'ornement, nous font voir de nos yeux qu'il n'y a rien dans l'Evangile, pour relevé qu'il paraisse, où la nature secondée de la grâce ne puisse atteindre. C'est dans ces saintes académies, où l'on se forme à l'exercice de toutes sortes de vertus, que le monde doit reconnaître jusqu'où le chrétien

peut aller quand il veut suivre le Dieu qui l'appelle. Car, je vous prie, quel genre de perfections peut-on concevoir dont ces saintes maisons ne nous tracent pas l'image ? Combien de filles, sans écouter ni la faiblesse de leur sexe, ni la fleur de leur jeunesse, ni l'éclat de leur beauté, se continentes volontairement dans ces prisons salutaires ? Combien de jeunes gens à qui tout riait dans le monde ont tout sacrifié, et plaisirs, et richesses, et prétentions, et fortunes, pour s'enrôler dans cette milice sacrée ? Si vous mettez le prix de la perfection à se détacher de tout, ils n'ont rien emporté et ils ne possèdent rien ; si vous la faites consister à dompter l'orgueil de la chair, ils n'épargnent pour y parvenir ni le jeûne, ni la cilice ; si la mortification de l'esprit vous paraît encore plus éminente et plus exquise, voyez jusqu'où ils la portent par l'humilité et par l'obéissance. Or je vous supplie de me dire si ces âmes généreuses sont d'une autre trempe que nous, si la vertu leur est plus naturelle qu'à nous, s'ils n'ont pas les mêmes faiblesses que nous ? D'où vient donc qu'ils courent avec tant de vitesse dans une carrière où tout nous paraît scabreux ? Qui leur aplanit ces voies que nous trouvons si raboteuses ? Qui leur fait exécuter ce que nous n'osons seulement entreprendre ?

Je vois bien les retranchements où notre cœur lâche veut se sauver : comme nous nous trouvons engagés dans le monde par la nécessité de notre profession, nous prétendons tirer de là des armes pour défendre nos défauts, et ce prétexte a je ne sais quoi de si spécieux, qu'il vous a paru infailliblement ridicule que de la perfection qui se pratique dans les cloîtres j'aie voulu jusqu'ici conclure qu'on peut la pratiquer dans le monde. Voyons donc si mon raisonnement est si peu soutenable, et si vous êtes aussi bien fondés en droit que vous vous le persuadez. Ce n'est pas la pensée de saint Chrysostome, car après avoir proposé l'exemple des solitaires au peuple qu'il instruisait : Méditons, lui dit-il, cette vie si sainte, et ayons soin en même temps de l'imiter, sans nous excuser jamais, ou sur le lieu où nous vivons, ou sur notre mauvaise éducation, ou sur le dérèglement de ceux avec qui nous sommes obligés d'avoir commerce. Et parce que les faits touchent plus que les raisons, et qu'ils sont même décisifs en matière de possibilité, puisqu'il est de la dernière extravagance de contester qu'une chose se puisse faire quand on montre qu'elle s'est faite : Voyez, ajoute saint Chrysostome, voyez comme ces trois jeunes Hébreux au milieu de Babylone et au milieu de la cour ne laissèrent pas, parmi les viandes délicieuses dont leur table était servie, parmi les plaisirs qui les cherchaient de toutes parts, de conserver un amour ferme et inébranlable pour la plus haute vertu. En effet, c'est la leçon que nous donne entre les saints une infinité de ces âmes bienheureuses dont l'histoire nous a conservé les actions. Chargées d'un corps sujet à la corruption comme le nôtre, engagées dans

une vie séculière au milieu des embarras que donne le mariage, parmi les caresses d'une grande fortune, sous le dais, sur le trône, on a vu des chrétiens, et on en a vu dans tous les siècles, qui se sont fait une loi inviolable de travailler à l'acquisition des plus éminentes vertus que l'Evangile recommande. Car, pour m'expliquer ici par les paroles de saint Augustin, *continentia usque ad tenuissimum victum panis et aquæ* : il s'en est trouvé qui ont porté la continence, je ne dis pas jusqu'à retrancher de leurs tables l'abondance et la délicatesse, mais jusqu'à ne prendre qu'un peu de pain pour nourriture et un peu d'eau pour breuvage. *Castitas usque ad conjugii prolisque contemptum* : Il y en a eu qui ont porté leur pureté, je ne dis pas jusqu'à se défendre tous les plaisirs illicites d'une passion déréglée, mais jusqu'à renoncer aux douceurs du mariage et à l'espérance d'avoir des enfants, accordant avec le lit nuptial une virginité inviolable. *Patentia usque ad crucis flammæ neglectas* : Quelques-uns ont eu assez de courage, je ne dis pas pour essayer patiemment quelques revers de fortune, mais pour aller chercher les feux et les roues, pour s'y exposer volontairement. *Liberalitas usque ad patrimonia distributa* : Quelques-autres ont eu assez de charité, je ne dis pas pour faire de leur superflu la matière de leurs aumônes, mais pour prendre sur leur nécessaire et pour soulager les besoins du prochain aux dépens de leurs besoins propres. *Denique totius mundi aspernatio usque ad contemptum mortis*. Enfin, je pourrais vous laisser si j'entreprenais ici le dénombrement de tous ceux à qui le monde a été non-seulement si indifférent, mais si odieux, qu'ils ont méprisé ses douceurs les plus innocentes, pour ne soupçonner qu'après Dieu et dans l'ardeur de le posséder. Faut-il donc rejeter ou sur le monde ou sur nous-mêmes le peu de perfection qui se remarque dans notre vie ? Peut-on après cela soutenir que la sainteté de l'Evangile n'est pas une vertu du siècle ? Y a-t-il lieu d'accuser notre morale d'excès ou notre conduite de défaut ? O mes frères ! peut-être que nous pourrions nous flatter là-dessus, si nous étions les premiers à qui on vient annoncer cette doctrine ; peut-être que nous pourrions alléguer l'infirmité de la chair, la violence de la passion, l'opposition de la nature ; peut-être que nous pourrions nous récrier sur la difficulté de la chose, en représenter les suites, en exagérer la dureté. Mais ceux qui nous ont précédés parent l'Evangile de tous ces reproches, et ferment toutes les avenues aux défaites de notre amour-propre.

Cependant il se présente encore ici à mon esprit une autre raison qui nous rend, ce me semble, plus inexcusables, et qui doit achever de confondre la prétendue impossibilité dans laquelle nous nous croyons à l'égard de la perfection. Car enfin, quelque rude que soit le chemin qu'on nous ouvre pour nous y conduire, a-t-il rien de plus pénible que le chemin qu'il faut prendre pour contenter nos passions ? Que nous disent les conseils

de l'Evangile? Choisissons-en quelques-uns qui puissent convenir à tous les états : que nous disent-ils? Qu'il faut s'éloigner incessamment du commerce des choses du monde, qu'il faut veiller exactement à la garde de ses sens, qu'il faut recourir à Dieu par une prière continuelle, qu'il vaut mieux abandonner une partie de son bien que de perdre son temps à le défendre, qu'il faut ajouter à l'oubli d'une injure pardonnée tous les services qu'on peut rendre au meilleur de ses amis. Pour ne rien dissimuler, j'avoue que la moindre de ces choses est grande, et que l'exécution ne peut qu'elle ne coûte beaucoup; mais ne coûte-t-il rien à la nature pour satisfaire les emportements d'une passion violente? Avez-vous rien vu de pareil à l'état d'une âme que l'éclat d'une malheureuse beauté a su prendre par les yeux? Qui pourrait dire à quoi sa passion l'engage? Cependant, bien loin de perdre cœur et de nous effrayer à la vue des peines infinies qui se présentent de toutes parts, nous ne nous rebutions de rien, nous sommes à l'épreuve de tout; pour une passion que nous adorons, nous sacrifions toutes les autres, et nous aurions moins à faire pour nous rendre parfaits, que nous n'en avons à devenir vicieux. Quoi donc, mon Dieu! nous ferons tous les jours dans des vues humaines mille choses qui passent ou qui égalent pour le moins la rigueur de vos conseils, et nous n'en ferons aucune pour vous? La passion nous facilitera des choses plus difficiles que celles que vous proposez, et nous rejeterons comme impossible ce qui vient de votre part? Si c'est l'ambition qui nous gouverne, attachés sans cesse à la suite de notre fortune, nous mettrons tout en usage, ou pour gagner la faveur d'un de ces grands qui sont les dieux du siècle, ou pour la ménager; nous étudierons ses humeurs, nous essuierons ses chagrins, nous lui dévouerons notre temps, nous lui consacrerons notre vie. Et pour vous, Seigneur, nous n'aurons pas le courage d'entreprendre sur nous-mêmes dans les moindres occasions! Si l'avarice nous tient dans les fers, volontiers nous nous priverons de l'usage des choses les plus nécessaires, la vue d'un intérêt médiocre nous embarquera dans des affaires infinies : veilles, soins, applications, inquiétude, feront de notre vie un martyre continu. Et pour vous plaire, ô mon Dieu! et pour vous plaire encore à moins de frais, nous demeurerons sans vigueur et sans force! O la honte du christianisme! ô la condamnation des chrétiens! Car que dire pour se défendre?

Vous me répliquerez sans doute qu'après tout il y a de certains conseils dont la pratique est absolument incompatible avec le monde. Je l'avoue, c'est le privilège de la vie religieuse de pouvoir seule embrasser toute l'étendue : car quoique ces divins conseils touchent presque une infinité de choses, tous néanmoins peuvent se réduire à trois, la virginité perpétuelle, la pauvreté volontaire et l'obéissance exacte. La raison est

que tous les consens de l'Evangile ne tendent qu'à faire mourir entièrement la cupidité dans nous, et à y attirer le règne d'une parfaite charité. Or, la cupidité, cette source fatale de tous nos dérèglements, se divise comme en trois grosses rivières qui se débordent de toutes parts : la première est l'amour du plaisir, la seconde est l'amour des richesses, et la troisième est l'amour de la gloire. Il est vrai que tout chrétien est obligé de résister à l'inondation de ces torrents, dans le monde comme hors du monde. Pour cela nous avons les remèdes ordinaires, qui sont de commandement absolu. Vivre chastement dans le mariage, user sobrement des biens qu'on possède avec justice, sans y attacher son cœur, conserver l'humilité et la modestie dans l'état où Dieu nous a placés, voilà les bornes que Dieu a prescrites pour tout le monde. Mais ceux qui se consacrent au culte du Seigneur dans le cloître resserrent encore ces bornes, et opposant le vœu de virginité à l'amour du plaisir, le vœu de pauvreté à l'amour des richesses, et le vœu d'obéissance à l'amour de la gloire, ils détruisent absolument ce que les autres chrétiens ne font que modérer, et par là ils ont le bonheur de pouvoir exécuter tous les conseils. Cependant, quoique les gens du monde ne puissent pas aspirer à cette nature de perfection en prenant les choses à la lettre, il ne faut pas en conclure que toute sorte de perfection leur est interdite. Quoiqu'à comparer état à état, l'état religieux soit plus parfait que l'état séculier, on peut être plus parfait dans l'état séculier que dans l'état religieux. Il y a des conseils pour l'un aussi bien que pour l'autre, et, pour le dire en finissant, il me semble qu'on peut réduire à trois ceux qui regardent le monde aussi bien que ceux qui regardent le cloître. Le premier serait de s'éloigner sans cesse du commerce des créatures, le second de veiller exactement sur la garde de ses sens, le dernier de se tourner vers Dieu soigneusement par une application intérieure. Or ces dispositions du cœur peuvent très-bien subsister avec tous les embarras de la vie : car qui empêche qu'avec le secours de ces conseils on ne se fasse une espèce de solitude dans le monde par la fuite des compagnies? David le faisait bien au milieu de sa cour; que dans le sein d'une grande fortune on ne pratique des mortifications volontaires et des pénitences de surérogation? saint Louis en trouva bien le secret sur le trône; qu'on ne prenne direction de l'Esprit de Dieu par la prière, pour suivre ses ordres durant toute la journée avec une dépendance aussi exacte que celle d'un religieux. L'est de sa règle? combien d'âmes pieuses de l'un et de l'autre sexe, dans le siècle même, qui le font tous les jours avec une fidélité qui édifie et qui fait honneur à la religion? Voilà, mes frères, les voies que je vous ouvre pour avancer à la perfection, non pas une perfection en idée, non pas une perfection qui soit inalliable avec les lois de votre état, mais une perfection de pratique, perfection d'u-

sage, perfection pour tous les âges, perfection pour toutes les conditions; et cependant perfection qui peut vous acquérir une couronne d'un prix infini et d'une durée éternelle. Amen.

SERMON

POUR LE MARDI DE PAQUES.

De la paix.

Pax vobis.

La paix soit avec vous (Luc., XXIV, 36). Ce sont les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres après sa résurrection.

Une chose que les prophètes ont mise parmi les augustes qualités du Messie, longtemps prédite avant sa venue, solennellement publiée à sa naissance, scellée par le sang qu'il répandit sur la croix, donnée aux hommes immédiatement après sa résurrection, comme le fruit de son triomphe, qu'en pensez-vous, Messieurs, et qu'est-ce que ce peut être? C'est la paix. Car si vous y prenez garde, ce Messie est appelé dans l'Écriture le *Prince de la paix* (Isai., IX, 6); on le promet à la terre sous le nom de *pacifique* (II Paral., XXII, 9) plusieurs siècles avant qu'il paraisse; à sa naissance les anges annoncent la paix aux hommes; s'il meurt, c'est comme dit l'Apôtre, *pour pacifier le ciel et la terre* (Coloss., I, 20); enfin il n'est pas plutôt ressuscité qu'il vient donner la paix à ses disciples. Il faut donc que la paix, recommandable par tant de titres, soit quelque chose de bien excellent, et il est important pour nous que nous en concevions bien le mystère. Aussi veux-je travailler à vous le développer aujourd'hui, d'autant plus que toute paix n'est pas bonne, qu'il est à craindre qu'on ne prenne ici le change, et que, comme il y a une paix que nous devons rechercher, il y en a une que nous devons fuir. *Je vous laisse ma paix*, disait le Sauveur à ses apôtres, *mais je ne vous la donne pas comme le monde la donne* (Joan., XIV, 27). En effet pour l'ordinaire le monde se mécompte en deux manières là-dessus, ou dans le choix d'une fausse paix, qu'il se propose pour être heureux, ou dans l'ordre qu'il faudrait garder pour acquérir la véritable paix après se l'être proposée. On veut la paix, mais quelle paix? Une paix qu'on fait consister à réussir dans ses desseins, à contenter ses passions, à éloigner tout ce qui chagrine, à goûter tout ce qui peut plaire, à se livrer agréablement aux desirs de son cœur, sans qu'aucun obstacle les traverse au dehors ou qu'aucun remords les trouble au dedans. C'est la première erreur du monde, que j'ai appelée l'erreur du choix : chercher la paix dans les créatures, au lieu qu'il ne la faut chercher qu'en Dieu. Que si nous ne tombons pas dans une erreur si grossière, il y en a une seconde dont il est moins facile de se défendre, et qu'on peut appeler l'erreur de l'ordre, quand, persuadés que Dieu seul peut faire la paix de l'âme, au lieu de prendre des mesures justes pour y arriver, on veut la fin sans vouloir les moyens, en prétendant jouir des douceurs de la paix sans passer

auparavant par les rigueurs de la justice, ce qui toutefois est l'ordre que Dieu même nous a marqué. Or, pour vous garantir de ces deux erreurs, voici deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours, propositions qui d'abord semblent se contredire, mais qui pourtant se soutiennent l'une l'autre : la première contre l'erreur du choix, la seconde contre l'erreur de l'ordre; la première, qu'il n'y a de paix solide que pour le seul homme de bien; la seconde, que l'homme de bien doit pourtant se résoudre à vivre dans une continuelle guerre. Voulez-vous être en paix avec vous-même? il faut être bien avec Dieu. Voulez-vous être bien avec Dieu? il faut être en guerre avec vous-même. Point de paix à espérer sans une conversion sincère. Point de conversion qui puisse être durable sans une guerre continuelle. Mon Dieu! les importantes vérités que faites-moi la grâce de les bien expliquer; je vous la demande par l'intercession de celle qui reçut les premières assurances de la paix, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT

Quand on propose à un pécheur de songer sérieusement à se convertir, le démon, pour l'en détourner, lui représente d'ordinaire qu'il n'a qu'à renoncer dès lors à toute sorte de joie et à se condamner pour jamais à une éternelle tristesse qui rendra le reste de sa vie ennuyeuse aux autres et insupportable à lui-même. Ainsi l'éprouva autrefois le grand Augustin, sur le point qu'il fut de rompre avec ses habitudes criminelles, et la chose alla si loin, que cette seule appréhension le pensa déconcerter. Mais, comme il l'a écrit depuis après en avoir fait une heureuse expérience, rien au monde n'est plus injuste que cette prétention. Non, chrétien, quand on te presse de te donner à ton Dieu, ne t'imagines pas qu'on veuille par là troubler toute la douceur de ta vie, ni te donner en proie à l'ennui : il est question de changer de plaisirs, plutôt que de t'en priver, ou, pour mieux dire, il s'agit de changer les peines en plaisirs, une vie inquiète et fâcheuse en une vie tranquille et désirable. Suivons ces deux réflexions, s'il vous plaît, l'une après l'autre; voyons l'état d'un homme du monde livré à ses passions; opposons-lui ensuite un homme de bien qui tâche d'être fidèle à Dieu, et jugeons lequel des deux se trouve dans une situation plus avantageuse.

C'est une vérité établie en plusieurs endroits de l'Écriture qu'il n'y a point de repos ni de paix pour les pécheurs; et en effet, quelque apparence qu'il y ait d'abord du contraire, la raison non plus que la foi ne nous permet pas d'en douter. Car cette paix et ce repos, l'homme tel que je le suppose, éloigné de Dieu et mal avec lui, il faut de nécessité qu'il les trouve dans lui-même ou dans les créatures. Or ni l'un ni l'autre ne saurait lui en procurer de solide. Qu'est-ce que la paix et en quoi consiste-t-elle? Personne ne l'a mieux définie que saint Augustin : elle consiste, selon lui, dans une juste

subordination des choses, et dans le repos qui résulte nécessairement de cette subordination. Ainsi un Etat, une ville, une famille sont paisibles quand les parties qui les composent demeurent dans la place qui leur est propre, l'autorité d'un côté et la dépendance de l'autre y forment entre elles une harmonie et un concert que rien ne trouble. Or ce n'est pas une découverte difficile à faire à qui voudra s'y appliquer, que de trouver la juste situation où l'homme se doit tenir par la condition de sa nature pour être véritablement dans l'ordre. Car, comme saint Augustin l'a encore remarqué, la place qui convient à l'homme en qualité de créature raisonnable est de tenir le milieu entre le souverain Etre et les êtres créés, et de marcher de telle sorte entre ces deux extrémités, que, respectant en toutes choses la supériorité du Créateur, il s'élève au-dessus des créatures qui lui sont inférieures. Or je soutiens que hors de cet ordre, les choses étant déplacées et par conséquent en confusion, il ne peut y avoir de tranquillité. C'est un arrêt, ô mon Dieu, de votre loi éternelle, disait sur cela saint Augustin; et il ne manque jamais d'arriver, conformément à cet arrêt, que là où est le désordre, là est aussi le trouble du cœur, et qu'un esprit déréglé trouve toujours son supplice dans son propre dérèglement. Bien des causes concourent à cela, et il ne sera pas inutile d'en remarquer les principales.

La première se prend du fond même de notre être et des précieux restes que nous avons sauvés du débris de notre origine. Dieu nous a faits pour lui, et malgré que nous en ayons nous tendons toujours vers lui, parce que nous voulons invinciblement être heureux, et que nous ne pouvons l'être véritablement que par la possession d'un vrai bien. Or que produit en nous cette violente inclination? Quand les choses étant dans l'ordre rien n'empêche son effort, elle nous élève vers Dieu par des désirs ardents de lui plaire, dans l'espérance de le posséder. Ames justes, voilà votre partage. Mais quand la cupidité maîtresse de notre cœur l'emporte du côté des créatures contre l'ordre, il se fait un combat entre elles qui partage ce pauvre cœur et qui y jette le trouble en le partageant. Dieu l'attire d'un côté, le monde l'attire de l'autre, et parce qu'il veut être heureux avec le monde aux dépens de Dieu, ni l'un ni l'autre ne le contente. De là ces sombres chagrins au milieu des plus grands plaisirs; de là cette tristesse intérieure dans le sein même de la joie; de là ces agitations continuelles qui le promènent partout, et de là ces dégoûts inconstants qui ne le fixent nulle part, parce que hors de Dieu il est hors de son centre, et ainsi dans un état qui ne lui est pas naturel. Qu'il tourne de tous côtés, qu'il cherche à droite ou à gauche, qu'il s'abandonne à la volupté, qu'il la quitte pour l'ambition, qu'il se livre à toutes les deux, avec tout cela il ressent ce que saint Augustin a dit, que comme un malade trouve toutes les postures où il se met dans

son lit incommodes, quoiqu'il en change à tout moment, il a beau changer de postures, toutes le blessent et pas une ne peut lui donner du repos. Non, chrétiens auditeurs, il n'est pas au pouvoir de l'homme d'être jamais heureux par la possession des biens que la loi de Dieu condamne, quelle que soit la joie qui accompagne cette possession; bien loin que notre raison l'approuve, elle excite malgré nous dans le fond de notre cœur je ne sais quoi qui s'oppose en secret à notre bonheur, lorsque tout paraît y conspirer au dehors. D'où vient cela? C'est que tout homme, pour déréglé qu'on le suppose, à moins que son dérèglement n'ait éteint toutes les lumières de sa raison, tout homme, dis-je, sait naturellement que Dieu est juste, qu'il veut l'ordre, et qu'il ne peut souffrir impunément le désordre. Cette notion est gravée par le doigt de la nature, et retracée par celui de la loi dans tous les esprits. Or avec cette notion je défie les plus emportés de s'abandonner jamais à leurs désirs sans en appréhender les suites, et sans en sentir de remords après s'y être abandonnés. Il se peut faire à la vérité qu'un homme ait le cœur assez corrompu pour vouloir chasser cette pensée importune qui accompagne ses crimes et se mêle à ses plaisirs; j'avoue même que souvent il la rejette et s'en délivre; mais, pour ne point dire ici que cette fausse tranquillité est le comble des malheurs, avec tous ces efforts l'homme n'en peut jouir longtemps : chose si vraie que les pères mêmes en sont convenus, guidés en cela seulement par l'expérience de ce qui se passait dans eux-mêmes.

Qu'il me soit permis en passant de vous en proposer un illustre exemple, et de m'attacher à la remarque qu'en a faite un père, pour vous montrer qu'il n'y a ni élévation, ni divertissement, ni richesses, ni puissance, ajoutons ni crimes, ni endurcissements capables de garantir un cœur de ce tourment domestique. Un prince à Rome s'est élevé au-dessus de la raison et des lois par ses cruautés et par ses débauches : tout le monde est à ses pieds, et la flatterie n'oublie rien pour justifier ses plus grands excès. Goûtera-t-il pour cela sans contradiction le fruit de son iniquité? Non, car si les hommes et les éléments lui obéissent, l'idée de ses crimes ne lui obéira pas. Il a toujours en présence un objet qu'il veut toujours fuir, et son désordre est tel que, ne pouvant plus le cacher, il maudit sa malheureuse destinée avec des paroles de désespoir, et découvre à qui le veut entendre le bourellement d'une âme ennuyée de tout, mal satisfaite d'elle-même, qui ne peut mourir et qui ne saurait plus vivre.

J'avouerai, si vous voulez, Messieurs, que les choses se portent rarement jusqu'à cette désolation; mais ce que l'Ecriture m'apprend et ce que l'expérience confirme, c'est qu'il n'y a point de supplice pareil à celui de la conscience. Regardez ces maisons superbes : tout y rit par le dehors; vous diriez qu'on n'y passe jamais ni de mauvais jours.

ni de mauvaises nuits. Cependant c'est là dedans qu'un riche est malheureux, dans le temps même qu'il goûte ce qui devrait le rendre heureux, et que, livré en proie à mille cuisants soucis, il se fait à lui-même pitié, lorsque les autres lui portent envie. Dieu sans doute a divers moyens pour se venger de ses ennemis ; mais sans parler de ce qui se doit faire en l'autre monde, il ne saurait mieux les punir en celui-ci qu'en remettant leur punition entre leurs propres mains. Car la triste chose que c'est quand le bourreau est la même personne que le criminel ! Alors, chrétiens, ni le tumulte des affaires, ni le charme des plaisirs, ni la diversité des compagnies ne peuvent guérir une âme qui est dans cet état. Ce ne sont point de véritables remèdes, ce ne sont que des amusements de la douleur. Ils n'emportent pas le mal, ils endorment seulement le malade, et tout au plus ils ne produisent que quelques intervalles de relâche, pour replonger après une âme dans des chagrins plus affreux quand elle revient chez elle.

Je puis même ajouter, Messieurs, et c'est une troisième raison qui n'est pas à négliger, que si les objets sensibles assoupissent pour un temps l'inquiétude d'une mauvaise conscience, et contribuent en ce sens à la tranquillité des pécheurs, ces mêmes objets d'un autre côté troublent tout le repos de leur vie. Car enfin, quelle que puisse être la fortune d'un homme mortel, toujours quelque chose lui manque, et il ne saurait tout avoir. Mais quand, par une supposition telle qu'il vous plaira de la faire, toutes les créatures seraient soumises à sa discrétion, toutes ensemble étant bornées, elles ne rempliraient jamais un cœur insatiable dans ses amours, infini dans ses desirs, immense dans ses espérances. Or que s'ensuit-il de là ? Un trouble inévitable pour ceux que leurs passions rendent esclaves de ces faux biens, et qui y mettent leur cœur. Errant éternellement entre la crainte et le désir, la crainte pour ce qu'ils ont, le désir de ce qu'ils n'ont pas, leur inquiétude les ronge, ou leur avide le dévore. Et comme ils font dépendre leur bonheur de mille choses, mille choses peuvent le traverser, et la moindre suffit pour cela. Sans parler des grandes disgrâces auxquelles l'amour déréglé des faux biens expose ceux qui s'y attachent, un rien, une bagatelle que l'on trouve en son chemin empoisonne le plaisir de tout le reste, et pique plus vivement que tout le reste ne peut flatter. Vous savez l'histoire d'Aman ; tous, excepté Mardochée, fléchissent le genou devant lui, et il n'en faut pas davantage pour troubler l'heureux favori dans le sein de la plus douce et de la plus brillante fortune. Voyez aussi les gens du monde : sans cesse vous les entendez déclamer sur la dureté de leur sort, et certainement ils ont raison, ils ressentent ce qu'ils disent. Il est vrai qu'ils ne se trouvent malheureux que parce qu'ils ne sont pas heureux autant qu'ils le voudraient être, mais ce malheur, pour n'être

que dans leur imagination, n'en trouble pas moins réellement leur repos.

Jugez après cela, Messieurs, si le prophète a eu raison de comparer les méchants à une mer toujours agitée et qui ne se peut calmer. *Impii quasi mare fervens* (Isaïe, LVII, 20). Dans le fort d'une tempête, c'est l'explication de saint Jérôme, la mer pousse impétueusement ses flots sur le rivage, et le rivage les repousse avec la même impétuosité dans son sein. Mais ce conflit perpétuel est l'image des gens du monde. Ne trouvant au dedans d'eux-mêmes que tourments et que misères, ils s'efforcent continuellement de se répandre au dehors, pour chercher dans les créatures qui les environnent le repos qu'ils n'ont point chez eux. Mais le peu de satisfaction qu'ils rencontrent dans les créatures, le vide qu'elles renferment sous un extérieur qui promet tout et qui donne si peu, les amertumes qui en sont inséparables, les dégoûts qu'ils en prennent eux-mêmes à force de les posséder, les revers qui les leur enlèvent au plus fort de leurs passions, l'idée d'une mort certaine et peut-être prochaine, où elles peuvent leur échapper, tout cela les rejette bientôt hors de ce tumulte extérieur, et les force de rentrer chez eux pour y chercher quelque chose qui les soutienne et qui les console. O Dieu, l'étrange tempête ! Quelle agitation pour un pauvre cœur d'être battu continuellement par des mouvements si contraires : toujours poussé au dehors, toujours repoussé au dedans, sans qu'il y ait jamais de repos pour lui ni au dedans ni au dehors ! Or, comme il est impossible que la paix soit où l'ordre n'est pas, il n'est pas moins impossible que la paix ne soit pas où est l'ordre.

Ici, Messieurs, je voudrais bien vous faire sentir la douceur de cette paix que goûte une âme qui a repris sa véritable situation par un sincère retour après ses égarements. Que n'est-il en mon pouvoir d'exposer à vos yeux ce qui se passe dans ce sanctuaire où Dieu préside à l'homme, et où l'homme, dégagé de toute autre servitude, tient dans la sujétion tout ce qui est moins que lui ! Quel fond de tranquillité je vous y ferais remarquer, quelle égalité, quel e joie ! Mais, Seigneur, un de vos apôtres m'a appris que la paix d'une âme pleinement réconciliée avec vous surpasse tout ce qu'on en peut dire et même ce qui s'en peut penser (*Philip.*, IV, 7). D'ailleurs le monde corrompu, esclave des plaisirs des sens, est-il capable de comprendre une félicité si pure dont il ne lit jamais l'essai ? Et ne passerai-je point pour un visionnaire à ses yeux dans la nouveauté des choses que j'ai à lui annoncer ? Non, et je me trompe ici moi-même. Quel que puisse être le dérèglement du cœur, on concevra toujours aisément qu'il n'y a point de contentement comparable à celui d'une âme qui, suivant les règles de son devoir, goûte la satisfaction qui en est inséparable. Et de vrai, sans entreprendre ici d'expliquer ce qu'en un sens j'avoue être inexplicable, pouvez-vous rien imaginer qui approche de

la félicité d'un homme dont l'esprit est content, dont le cœur est rempli et dont la conscience est pure? Ce sont là cependant les biens que la conversion apporte à l'âme : biens d'autant plus précieux qu'ils tombent, dit saint Augustin, sur ce qui fait à proprement parler l'homme, à la différence des plaisirs du monde, qui, pour ne point dire ici qu'ils sont vains dans leur nature, bornés dans leur durée, incertains dans leur possession, toujours détremvés de quelque amertume dans leur agrément, ne sont outre cela que des plaisirs extérieurs et superficiels, qui ne passent pas les sens, et qui ne vont point jusqu'à cette partie de l'âme par laquelle l'homme est homme et distingué des animaux. Ici, tout au contraire, ce qu'il y a de plus intérieur, l'esprit, le cœur, la conscience, tout est satisfait, tout ressent l'infusion d'une joie dont la solidité est sans illusion, le plaisir sans remords, la jouissance sans trouble et la pureté sans mélange.

Je dis premièrement l'esprit : car au lieu que la raison, sujette qu'elle est à l'erreur, à l'inconstance et à l'incertitude, ne peut jamais arrêter l'esprit humain dans une assiette tranquille, quand la foi s'en est rendue maîtresse, elle le remet aussitôt dans cette tranquillité. Si vous vouliez nous faire ici confidence de ce qui se passe chez vous, vous qui, sages à vos yeux, voulez tout mesurer au pied de votre raison, quelle agitation est la vôtre? Ce ne sont qu'obscurités et qu'égarements, que doutes et que conjectures, et par conséquent qu'inquiétudes et qu'embarras. Au contraire tout cela passe au moment que je me sou mets ; la foi me fixe à une créance qui me contente, parce que, encore que je n'aie pas l'évidence des choses qu'elle me propose, j'ai l'évidence des motifs qui me déterminent à les recevoir avec une clarté qui ne me laisse aucun doute ; et convaincu de ma religion, je me repose à l'ombre de ces mystères en attendant qu'il plaise à Dieu de me les manifester dans un plus grand jour.

Le cœur de son côté n'est pas moins content que l'esprit. Pour contenter le cœur de l'homme il faut deux choses, le vider et le remplir. Or l'un et l'autre, si vous y prenez garde, est attaché à la conversion. D'une main elle en bannit les affections désordonnées que les objets de la terre y font naître, et par là elle modère l'avidité de ses desirs, l'inquiétude de ses craintes, l'agacement de ses ennuis, l'impatience de ses espérances, sources les plus ordinaires de toutes les tempêtes qui se jouent du cœur de l'homme. Mais versant de l'autre main l'onction que la grâce porte avec elle, elle remplit heureusement le vide que les créatures ont laissé dans ce cœur, et le comble de consolation, soit par un vil sentiment des biens qu'il possède déjà, soit par une ferme attente de ceux qu'il n'a pas encore.

J'aurais maintenant à parler du repos que donne à l'homme le témoignage intérieur d'une bonne conscience ; mais outre que la matière m'emporterait trop loin, et que d'au-

tres choses m'appellent, que pourrais-je dire, Messieurs, qui approchât de ce qui en est, et de ce que vous en savez vous-mêmes, soit par l'expérience que vous en avez faite, ou par l'opposition contraire des horribles agitations où vous ont peut-être jetés quelquefois les reproches d'une conscience bourelée. Les saints Pères, désespérant de trouver des expressions assez vives pour faire une peinture naturelle de la douceur de cette paix, ne nous l'ont proposée que sous des figures. C'est, disent-ils, une source de joie, un jardin de délices, c'est un trésor de consolation, c'est le paradis de la terre, c'est l'avant-goût de celui du ciel. Représentez-vous en effet un homme à qui sa conscience ne peut plus rien reprocher après l'ordre qu'il y a mis : si dans cette situation sa confiance doit être sans présomption, sa crainte aussi est sans inquiétude ; s'il s'humilie à la vue de la justice, il se remet au même temps à l'ombre de la miséricorde, et comme il n'a rien oublié pour réparer le passé, tout lui répond qu'il peut bien espérer de l'avenir. Est-il dans la prospérité, cette paix domestique lui rend les biens plus agréables ; est-il dans l'adversité, cette paix est un charme qui lui en rend les maux plus doux. Que tout le monde lui manque, cette ressource ne lui manque pas. Battu de tous les côtés, il a toujours cet asile où il peut se retrancher, assuré d'y trouver des douceurs qui lui feront oublier ou du moins supporter toutes ses amertumes. *Filii hominum, usquequo gravi corde* (Psal. IV, 3) ? Revenez donc, prévaricateurs, revenez à votre cœur, et réformant vos idées sur de meilleurs principes cessez de vous entêter vainement du monde et de vous effrayer si fort de la dévotion. Cherchez la paix, à la bonne heure ! mais cherchez-la où elle se trouve.

Mais nous ne l'avons point trouvée, me direz-vous, cette précieuse paix. Plaise à Dieu, chrétiens auditeurs, que ce ne soit pas pour l'avoir mal cherchée ! Car à qui Jésus-Christ promet-il ce bienheureux centuple de consolation dont il parle dans l'Evangile ? A ceux qui auront tout quitté et qui l'auront suivi ; à ceux qui auront tout quitté, c'est-à-dire à ceux qui auront renoncé sincèrement au péché et à tous ses engagements ; à ceux qui l'auront suivi, c'est-à-dire à ceux qui lui auront donné tout leur cœur et tout leur amour. Mais ce qui en relève encore le prix, c'est, dit saint Augustin, c'est que rien ne les peut traverser s'ils ne le veulent : faux biens du siècle, ajoute ce Père, quand vous seriez de vrais biens, vous avez toujours ce défaut, que mille accidents sont à craindre pour vous. Mais la paix que la conversion procure à un pécheur pénitent ne peut recevoir d'atteinte, si ce n'est par sa propre faute. Mais Dieu prive assez souvent ses plus fidèles serviteurs de toute consolation, et prend même plaisir à les exercer par des épreuves amères. Il est vrai, mais s'il les frappe d'une main, il les soutient en même temps de l'autre, et quoi qu'ils en sentent les coups, ils n'en sont pas

abattus, parce que la foi leur fait comprendre que si Dieu les traite ainsi, c'est ou pour châtier leurs fautes passées, ou pour épurer leur vertu, ou pour leur préparer une couronne plus éclatante.

Mais la vertu ne met pas à couvert des disgrâces de la vie, et quelque haut que vous placiez un homme de bien au-dessus du monde, le monde a mille moyens d'atteindre à l'homme de bien. L'injustice le persécute, la puissance l'opprime, la calomnie le déshonore; que dis-je? sa vertu ne sert, ce semble, qu'à exposer sa droiture aux déguisements, sa simplicité aux perfidies, sa douceur aux injures. Ajoutez encore à cela quelque chose, si vous pouvez : tous ces maux n'auront pas la force d'altérer la tranquillité d'un chrétien dans la situation où je le suppose, parce que mille réflexions venant à son secours, il se fera un bouclier de sa patience, de sa foi, de son espérance, qui le défendra de tant d'ennemis. Persuadé que la Providence préside à tous les événements, quelque chose qui lui arrive de la part des hommes, la recevant comme de la main de Dieu, si cela ne lui est pas absolument indifférent, du moins il ne lui sera pas insupportable. Pour peu qu'il soit attentif aux principes de sa religion, on le verra ferme dans la tribulation, comme modeste dans la joie; l'exemple de Jésus-Christ le soutiendra, la vue du ciel l'animera : ainsi, pour être malheureux, il ne laissera pas d'être content; comme il aura détaché son amour des créatures en en usant sans passion, il saura les posséder sans trop d'inquiétude, les perdre sans trop de douleur, et en souffrir la perte sans murmure. Enfin, Messieurs, que vous dirai-je? Il a un trésor chez soi que tout le monde ne lui peut ôter, ni par les biens qu'il lui promet, ni par les maux dont il le menace, parce qu'il aime Dieu plus que les uns et qu'il le craint plus que les autres.

Mais ces ennemis domestiques qu'il nourrit dans son propre sein, ces sens toujours portés au mal, ces passions fougueuses et rebelles, ces penchants dont personne n'est affranchi, non pas même les plus grands saints, cela suffit pour lui ôter cette tranquillité que vous nous vantez, quand tout le reste le laisserait en repos. Vous vous trompez encore, chrétiens. Je ne nie pas que ce combat de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair, que ce dégoût pour le bien et cette pente pour le mal ne lui donne des affaires. Mais la confiance en Jésus-Christ qui ne l'abandonne jamais le fait glorifier de ses infirmités, bien loin qu'il s'en désespère, sachant que le secours de la grâce est plus fort que la corruption de la nature, que, tout faible qu'il est, il peut tout avec celui qui le soutient, et que cette guerre doit enfin se terminer par de nouvelles victoires à une paix plus avantageuse. Il n'y a donc rien de plus juste, pour nous donner l'idée de cette paix, que la comparaison qui se trouve dans l'Ecriture. *Si vous étiez fidèle à mes lois*, dit le Seigneur par son prophète,

notre paix serait comme un fleuve (Isai., XLVI, 18; LXVI, 12). Comme les fleuves coulent de source, ils coulent toujours; ils portent avec eux l'abondance, et il est rare d'y voir des tempêtes. Ainsi la paix des justes tirant son origine du cœur, ou plutôt la prenant dans le sein de Dieu même, elle ne tarit jamais, au lieu que les joies du monde, semblables aux torrents, qui se dessèchent bientôt après s'être débordés, sont passagères comme eux, et ne portant non plus qu'eux que la stérilité dans tous les lieux de leur passage, laissent une pauvre âme aussi vide qu'elle était auparavant. Cette joie est inépuisable, rien n'en interrompt le cours; et pénétrant l'âme de l'homme, elle l'arrose, elle l'engraisse, elle lui donne sans cesse une nouvelle vigueur. Que si dans le cours de la vie il s'élève quelques émotions qui semblent en troubler le calme, comme vous voyez que les fleuves se remettent aisément de leur agitation, la paix reprend aussitôt le dessus et redonne sans peine à l'âme sa première tranquillité. Comment donc se peut-il faire, s'il est vrai que la conversion procure une paix si heureuse, qu'il faille après la conversion vivre dans une continuelle guerre? C'est ce que je vous expliquerai dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

La religion chrétienne a pour maximes fondamentales des choses tellement opposées, qu'il paraît d'abord impossible à l'esprit humain de les accorder entre elles. On nous dit d'un côté que la loi de l'Evangile étant une loi de grâce, le joug qu'elle impose est doux, que la charge en est légère, et qu'on trouve à le porter du plaisir et du repos. D'un autre côté le Sauveur parle de la religion qu'il est venu établir comme de la chose du monde la plus dure; à l'entendre, on ne saurait en faire profession sans renoncer à soi-même, et il faut en l'embrassant la regarder comme une croix destinée à renouveler chaque jour de la vie son supplice. Dans l'Evangile de ce jour le Fils de Dieu annonce la paix à ses disciples. Cependant il avait auparavant protesté qu'il n'était pas venu pour apporter la paix aux hommes, mais la guerre, et une guerre si terrible qu'elle ne devait pas seulement armer les pères contre les enfants et les enfants contre les pères, mais l'homme contre lui-même par la plus étrange division qui fut jamais. Ces contrariétés, Messieurs, ont étonné les saints Pères. Si l'Evangile est un joug si facile à porter, comment est-il une croix si pesante? Et si c'est une croix si pesante, comment est-ce un joug si doux et si léger? Si l'on nous promet la paix, pourquoi nous parler de guerre? et si l'on nous parle de guerre, pourquoi nous promettre la paix? Avec tout cela, l'un et l'autre se trouve exactement vrai, et rien au fond n'est plus aisé que de concilier cette contradiction apparente par un juste dénouement. C'est mal entendre le christianisme que d'y séparer ces choses : il n'est précisé-

ment ni une loi de douceur, ni une loi de sévérité, mais tous les deux en même temps. S'il est sévère à la nature, il devient doux par la grâce, et pour devenir doux par la grâce, il ne laisse pas d'être toujours sévère à la nature, les sentiments de l'une et de l'autre subsistant admirablement ensemble par une alliance qui n'a rien d'incompatible. Ce n'est que dans le ciel ou dans l'enfer que les choses sont pures et sans mélange; sur la terre tout est mêlé. Dans le ciel on goûte une paix qui n'est troublée par aucune guerre; dans l'enfer il règne une guerre qui n'est adoucie par aucune paix; mais la terre, qui par sa situation tient le milieu entre ces deux extrémités, participant à toutes les deux, peut être tout à la fois dans la paix et dans la guerre.

La raison de cela, Messieurs, est une suite du principe que j'ai déjà établi dans ma première partie. Qu'est-ce que la paix, ou plutôt en quoi consiste-t-elle? dans la juste subordination des choses. Or, de la manière dont nous sommes faits, cette subordination ne peut s'entretenir après notre conversion que par une guerre continuelle. Notre conversion donc en nous procurant la paix nous engage aussi à la guerre. Qu'il faille combattre sans cesse pour maintenir les choses dans l'ordre où la conversion les a établies, il n'est pas difficile de vous en convaincre; mais il est très-important que vous y fassiez réflexion. Afin que l'ordre subsiste, il faut que nos passions soient soumises à la raison, et la raison à la loi. Or, cet enchaînement de contradictions et de la raison à la loi et des passions à la raison demande de l'homme chrétien qu'il combatte sans relâche. Car la corruption que le péché a répandue dans la nature sollicite à tout moment et la raison contre la loi et les passions contre la raison, après même qu'on les a réduites par les généreux efforts d'une conversion sincère. Mais pour vous faire mieux entrer dans cette grande vérité, sur laquelle sont établies les principales maximes du christianisme, souvenez-vous, s'il vous plaît, qu'il y a deux choses dans le péché et que la conversion n'en ôte qu'une. Dieu, par un tempérament de miséricorde et de justice qu'on ne saurait trop admirer et que nous devons bien comprendre, a ménagé, dit saint Bernard, ses faveurs de telle sorte, que si nous guérissons, ce n'est qu'imparfaitement et successivement. Parce qu'il est miséricordieux, il nous a préparé des remèdes; mais parce qu'il est juste, il veut que ces remèdes nous coûtent. Ainsi, se réservant à nous donner dans le ciel une victoire complète sur nos ennemis, et une paix que rien ne trouble après cette victoire, il se contente de nous fournir de quoi les combattre et de quoi les réduire sur la terre. La comparaison de la pénitence avec le baptême pourra peut-être vous mieux éclaircir ce mystère. Encore que le baptême efface les taches que le péché originel avait imprimées à notre âme, il ne l'affranchit pas du dérèglement où le péché l'a jetée par la dépravation de la

nature. La cupidité, cette fille malheureuse du péché, survivant à la mort de son père dans notre sein, après être demeurée comme imperceptible durant l'enfance, se développe avec l'âge; fortifiée par l'accroissement du temps, elle nous trouble et nous porte au mal, tout justifiés et tout réconciliés que nous sommes avec Dieu; Dieu l'ayant ainsi voulu, comme le concile de Trente l'enseigne après saint Augustin, pour exercer notre vertu et pour nous donner matière de combattre. Ainsi, quoique la pénitence remette le péché, elle n'en détruit pas la cause. Si ce fruit de mort est ôté, la racine qui l'a porté demeure toujours en nous, prête à en porter de nouveaux, à moins qu'elle ne trouve une résistance courageuse.

Il y a même cette différence entre ces deux sacrements, que, n'ayant après le baptême à combattre que les penchants avec lesquels nous sommes nés, nous avons après la pénitence à combattre outre cela ceux que nous nous sommes faits. Car il est à remarquer qu'à cette première corruption que nous avons reçue de notre père par un héritage funeste, nous y en ajoutons une nouvelle en péchant: corruption de notre façon, corruption pire que la première, corruption qui fortifie les inclinations que nous avons, et qui nous en donne souvent que nous n'avions pas. En effet donnez-moi un pécheur dont la conversion soit parfaite; quelque bien converti que vous le supposiez, il aura encore sur les bras ses passions et ses habitudes, ses faiblesses et ses penchants, ennemis toujours présents, toujours sur pied pour le surprendre à la première occasion. Hélas! combien d'expériences peuvent nous parler là-dessus? Combien de fois, rentrés sincèrement dans le devoir (car je ne parle point ici des hypocrites ni des fourbes dont les conversions prétendues ne sont que des impostures véritables), combien de fois, dis-je, rentrés sincèrement dans le devoir, avons-nous éprouvé la force de ces ennemis domestiques, et y avons-nous succombé, pour nous être endormis par une négligence funeste, au lieu d'avoir sans cesse les armes à la main pour repousser leurs efforts?

Sur cela, Messieurs, j'ose dire que de toutes les illusions où l'homme est capable de donner, il n'y en a point de plus dangereuse que de regarder sa conversion comme la fin de ses combats, et de se promettre après cela une oisiveté molle et languissante, où il n'y ait plus de peines ni de travaux à essayer. Voilà cependant l'écueil de la plupart des pénitents. On conçoit encore aisément qu'il faut se faire violence pour rentrer par la pénitence dans l'ordre dont on s'est départi; dans cette persuasion que ne fait-on point? que de préparatifs, que de soins pour mettre ordre à sa conscience! On s'agite, on s'inquiète, on s'examine avec attention, on s'accuse avec douleur, on verse des larmes sur le passé, on promet tout pour l'avenir. Mais combien peu qui se préparent à soutenir dans la suite la démarche

qu'ils font, et qui prennent là-dessus les mesures nécessaires, sous prétexte qu'ils n'ont rien négligé pour faire une bonne confession, et qu'ils y ont apporté toute la bonne foi dont ils sont capables ? Ils se flattent qu'il ne leur reste plus rien à faire, et ils en demeurent là. Comme si tous leurs ennemis avaient été exterminés, et que la grâce des sacrements par lesquels ils ont mis le sceau à leur conversion leur laissât plus de ressource, ils s'abandonnent aussitôt à une négligence honteuse, et vivent dans une funeste sécurité. Mais qu'ils me disent si leur conversion est plus complète que celle du grand Apôtre, et s'ils ont reçu plus de grâces que ce vaisseau d'élection. Cependant voici comme il parle : *Encore que je trouve en moi la volonté de faire le bien, je ne trouve pas le moyen de l'accomplir ; je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas : à charge et contraire à moi-même, si je ne plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, je sens en même temps dans mon corps une autre loi qui s'y oppose.* Quelle conduite tient donc l'Apôtre ? D'un côté il s'adresse à Dieu : *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de la détresse où je me trouve, si ce n'est votre grâce, ô mon Dieu ?* Mais de l'autre il prend les armes pour combattre contre soi-même, et pour dompter par une mortification continue les saillies de ses passions, dans la juste appréhension d'être mis, s'il se relâche, au nombre des réprouvés.

Et de vrai, Messieurs, tant s'en faut qu'un homme bien converti ait lieu de se tenir en repos, qu'au contraire sa conversion l'oblige à redoubler ses soins, soit à cause que ses passions et ses habitudes, irritées par l'opposition qu'elles trouvent dans le projet qu'il a formé de commencer une nouvelle vie, prendront de là occasion de s'enflammer davantage, pour l'obliger à s'en dédire ; soit à cause que le démon lui dresse alors plus d'embûches et lui livre plus d'assauts. Les saints Pères unanimement ont insisté sur cet avis comme sur une des choses où le salut court plus de risque. Tout anime le démon contre nous, dit saint Grégoire, au moment que nous avons brisé ses fers. Paisible possesseur du cœur des méchants, il néglige de les tenter, assuré qu'il est de sa conquête. D'ailleurs, portés qu'ils sont au péché comme d'eux-mêmes, c'est peu de chose à son orgueil de triompher de leur faiblesse, et leur chute ne flatte pas assez agréablement sa vanité. Mais de quel côté qu'il prenne les choses, mille raisons le déchaînent contre une âme qui vient de se convertir à Dieu : la honte de sa défaite, le désir de la réparer, la gloire de rengager sous ses lois par une nouvelle victoire un cœur qui avait voulu lui échapper, le plaisir de débaucher à Dieu un sujet fraîchement rentré dans l'obéissance.

L'Ecriture, dit Origène, nous en fournit des figures en grand nombre. Vous pouvez entre les autres remarquer la conduite de Pharaon à l'égard des Hébreux : tant que

ces peuples travaillent aux ouvrages qui leur étaient commandés, Pharaon ne les inquiète point ; mais aussitôt qu'ils parlent d'offrir des sacrifices au Dieu de leurs pères, ce prince s'y oppose et les surcharge de travaux. Ainsi, continue Origène, au lieu que le démon paraît plus traitable envers une âme tant qu'elle s'occupe pour lui plaire après des ouvrages de paille et de boue, comme les Hébreux dans l'Egypte, elle n'entreprend pas plutôt de se tirer de sa servitude, pour aller rendre son culte au Dieu d'Israël, qu'il emploie pour l'en détourner et la force et l'artifice. S'il ne peut pas y réussir lui seul, il détache les hommes ses suppôts, et le monde vient à son secours : persasions, exemples, compagnies, tout le favorise ; tout lui sert pour décourager une vertu encore naissante, et quand tout lui manquerait, les contradictions qu'il faut vaincre, la seule persécution de la raillerie pour décrier la dévotion, la peur d'être érigé en hypocrite ou en ridicule, une mauvaise plaisanterie, que vous dirai-je ? de vains égards, indignes qu'on y réfléchisse, tout cela force l'homme, tant il est faible, à rompre les meilleurs projets. Quel parti devez-vous donc prendre, vous que la pénitence a ramené dans la bonne voie ? Le parti de combattre sans cesse. Car, s'il m'est permis de le dire, l'ennemi que nous avons en tête est à peu près de la nature de ce monstre de la Fable, qui, profitant de ses pertes, savait se relever lorsqu'on l'avait terrassé, plus courageux après sa chute et plus fort par sa défaite. Ou, si j'osais l'ajouter, il en est comme de cet autre qui, composé de plusieurs têtes, n'en avait pas plutôt perdu une qu'elle ne fût aussitôt réparée par une autre qui renaissait à sa place. Si le démon pour un temps paraît vous laisser en repos, le monde ne tardera guère à vous entreprendre ; et si le monde ne vous sollicite point, le levain de corruption que vous portez dans votre sein suffira pour vous gâter. Aujourd'hui l'ambition, demain la volupté vous dresseront quelques surprises ; quand vous aurez fait avec l'une, l'autre entrera en lice contre vous : et si vous êtes assez heureux pour les vaincre toutes deux, l'orgueil n'oubliera rien pour empoisonner le fruit de votre victoire, par l'agréable venin d'une secrète complaisance. Cela fait dire à saint Augustin que la posture où il faut que le soldat chrétien vive et meure, c'est de fouler aux pieds les passions qu'il a terrassées, de peur qu'elles ne se relèvent, et d'attaquer de la main celles qui lui résistent encore, afin de leur faire un semblable traitement : *Calca jacentem, conflige cum resistente.*

Si cela est, que deviendra cette paix tant vantée dans la première partie de ce discours, et où trouver cette tranquillité prétendue dans une âme toujours aux prises avec elle-même ? Vous vous trompez, mes chers auditeurs. Premièrement, quelques travaux qu'il y ait à soutenir pour tous ceux qui veulent vivre dans l'ordre, quelque

repos au contraire qui paraisse dans une vie qui ne se gêne sur rien, à tout prendre, ô mon Dieu ! on trouve infiniment et moins d'amertume et plus de douceur à se conformer à vos lois qu'à s'abandonner à ses passions ; et dans la nécessité où nous sommes d'opter, ou de souffrir pour vous, ou de céder pour le monde, la comparaison n'est point égale : il n'y a pas à balancer. Mais quoi ? combattre sans cesse ? Oui, mes frères, il est vrai ; mais aussi comme vous avez Dieu pour spectateur de vos combats, et que vous ne combattez vous-mêmes que pour sa querelle, quels secours n'êtes-vous point en droit de vous en promettre, et quelle récompense n'en devez-vous point attendre ? Mais la nature est si faible !... Il est encore vrai ; mais aussi est-il vrai que la grâce est encore plus puissante, et la confiance en Jésus-Christ doit vous faire glorifier aussi bien que son Apôtre de vos propres infirmités, persuadés que, ne pouvant rien de vous-mêmes, vous pouvez tout avec celui qui vous soutient.

Mais il est bien rude, après tout, d'être éternellement en garde contre ses propres inclinations, pour les contredire à toute heure !... J'en conviens encore. Mais convenez aussi que si les commencements de cette guerre sont pénibles, il n'y a que les premières démarches qui coûtent, que dans le bien comme dans le mal la coutume se change en nature, qu'après avoir franchi les premiers pas, si vous êtes fidèles à Dieu, vous fournirez le reste de la carrière non-seulement sans peine, mais même avec plaisir. Hé ! mes chers frères, ne m'en croyez pas, demandez-le à ceux qui, ayant passé par là, sont des témoins irréprochables. Je veux bien m'en rapporter à eux, et si quelqu'un y a été trompé, qu'il se lève pour me démentir, et je suis prêt de me rétracter : ou plutôt, sans en croire personne, essayez-le vous-mêmes ; que risquez-vous à en faire l'essai ? Voyez une fois s'il est vrai que le Seigneur soit si bon et si miséricordieux, après avoir vu tant de fois combien le monde est trompeur et misérable ; et si vous n'y trouvez pas votre compte, je vous permets de vous en dédire et de retourner en arrière. Mais non, mon Dieu ! je ne crains point de m'engager ici trop avant, ou de vous engager indiscretement vous-même. J'ai pour garant votre parole qui ne saurait tromper, et sans parler de l'expérience que j'en ai faite quelquefois, tout misérable que je suis, tout ce qu'il y a de saints dans le ciel et de bonnes âmes sur la terre déposeront, s'il le faut, qu'il est incomparablement plus doux de pleurer pour vous que de se réjouir avec le monde, que comme vous répandez des amertumes salutaires sur les joies du siècle, qui en troublent tout le plaisir, vous versez des onctions secrètes sur les travaux de la pénitence qui en soutiennent tout le poids. Seigneur, redoublez, s'il se peut, ce torrent de bénédictions en faveur de ceux qui m'écou- tent ; désabusez-les par là du monde et de

ses illusions ; mettez-les dans le cœur qu'il n'y a de repos qu'en vous et qu'il y en a toujours en vous, et faites-leur sentir par avance combien vous êtes doux dans vos consolations, en attendant que vous leur montriez combien vous êtes magnifique dans vos récompenses. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PAQUES.

De la persévérance.

Accipite Spiritum sanctum; quorum remisistis peccata, remittantur eis.

Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis (Joan., XX, 22, 23).

C'est une grande gloire à l'Eglise d'être la dépositaire de cette puissance spirituelle qui réconcilie par sa médiation le ciel avec la terre ; c'est une grande consolation pour les fidèles, dans la faiblesse où ils sont réduits, d'avoir un asile aussi favorable où ils puissent recourir. Mais c'est une grande douleur à l'Eglise et un grand malheur pour les fidèles, quand, après avoir reçu le pardon de leurs péchés à ce tribunal de miséricorde, ils abusent de la grâce qu'on leur a faite par de funestes rechutes, au lieu de la ménager avec une sage précaution. Or s'il y eut jamais de temps où l'Eglise soit exposée à recevoir ce chagrin et où les fidèles doivent appréhender ce désordre, c'est à la sortie de cette sainte solennité qui vient de nous occuper, et dont ce jour fait la clôture. A quoi puis-je donc consacrer plus utilement ce discours qu'à exhorter puissamment mes auditeurs à persévérer, qu'à leur découvrir l'importance d'un bien dont ils n'ont peut-être pas assez connu jusqu'ici le prix, qu'à leur tracer les moyens les plus sûrs pour l'acquérir, qu'à leur en faciliter dorénavant la pratique, et s'il se peut enfin qu'à leur en assurer pour jamais la possession ? Or ces grandes vérités, il me semble que Jésus-Christ les a toutes renfermées en deux paroles : *Vigilate et orate* (*Matth., XXVI, 41*), priez et veillez ; paroles aussi fécondes et aussi instructives qu'elles paraissent simples et communes ; paroles qu'on peut regarder comme une leçon abrégée où sont comprises toutes les autres leçons qu'il a répandues dans l'Evangile ; paroles qu'il laissa à ses plus chers disciples, sur le point de les quitter, comme le préservatif le plus efficace pour les garantir de la tentation, après leur avoir donné son corps à la sainte eène. En effet, que n'avons-nous point à nous promettre de notre conversion, et qui pourrait en traverser le succès, si nous avons soin d'y engager Dieu et d'y travailler nous-mêmes ? Prions donc, chrétiens, et veillons : prions, pour demander à Dieu la grâce de la persévérance ; veillons, pour contribuer de notre part aux moyens de la persévérance. Prier et nous humilier, comme si tout dépendait de Dieu, ce sera ma première proposition ; veiller et nous empresser, comme si tout dépendait de nous, ce sera la seconde. Donnez donc, s'il vous plaît, une attention

favorable à ces deux vérités : vérités qui, entre toutes celles que j'aurais pu choisir, m'ont paru les plus conformes à l'état où je suppose que les sacrements vous ont mis. Que si vous n'y trouvez pas des choses curieuses et recherchées, je me promets que vous y en trouverez d'édifiantes et d'utiles, pourvu qu'il plaise à l'esprit de Dieu de préparer vos cœurs à les bien recevoir. Ah ! qui m'accordera donc ce que le saint homme Job demandait pour lui-même : *Quis mihi det ut scribantur sermones mei (Job, XIX, 23)* ? Que mes dernières paroles, qui doivent mettre comme le sceau à toutes les vérités que j'ai prêchées pendant cette longue carrière, soient gravées dans le cœur de mes auditeurs avec des caractères aussi profonds et aussi ineffaçables que ce qu'on grave sur le marbre et sur le bronze, et que leur impression y demeure éternellement ! Esprit-Saint, ce ne peut être l'ouvrage que de votre grâce ; je vous la demande par l'intercession de celle qui, confirmée dans le bien, alla toujours de vertu en vertu, et aux pieds de qui nous nous jetons pour lui dire avec un ange : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT

Il y a de certaines vérités, dans la religion chrétienne, sur lesquelles on ne peut pas facilement décider lequel est le plus à propos de parler ou de se taire, à cause des conséquences pernicieuses ou édifiantes qu'on en peut tirer pour les mœurs. La faiblesse et l'indignité de l'homme, la nécessité et l'indépendance de la grâce, sont de ces mystères obscurs qu'il est tout à la fois dangereux de cacher et de découvrir. En instruirait-on les fidèles, on se met par là au hasard d'en faire des libertins et des désespérés ; gardera-t-on sur cela un silence respectueux, il est à craindre qu'en le faisant on n'entretienne dans les esprits un orgueil présomptueux et une ignorance criminelle. Prêcher à l'homme sa misère, lui remontrer que comme il ne peut se convertir étant pécheur il ne peut aussi persévérer étant juste, à moins d'un secours étranger sur lequel il n'a point de droit, dont il n'a point de certitude, peut-être prendra-t-il mal à propos occasion d'en conclure qu'il faut donc laisser agir Dieu et se tenir en repos. Ne point éclaircir les fidèles sur un point si important, c'est leur dissimuler la connaissance de leur état, c'est les nourrir dans une fausse opinion de leurs propres forces, leur déguiser le besoin qu'ils ont de recourir à Dieu, et par là les exposer à une perte assurée. Pour éviter des écueils fameux par tant de naufrages, tâchons de prendre un milieu entre ces deux extrémités, qui par un juste tempérament inspire à nos auditeurs la crainte et l'humilité, sans leur ôter cependant la ferveur ni la confiance. Etudions-nous, s'il se peut, à suivre toutes les mesures que le grand Augustin recommandait autrefois sur des matières si délicates, et parlons-en de manière que ni la grâce du Rédempteur n'en souffre point de préjudice,

ni la liberté de l'homme d'atteinte ; que ni l'orgueil ne puisse pas s'en prévaloir, ni la prière se ralentir. Voici donc mon raisonnement ; concevez-le, s'il vous plaît.

Rien n'est plus important que de persévérer dans le bien après l'avoir une fois embrassé. Cependant la persévérance est de sa nature une chose dont nous ne pouvons répondre, parce que Dieu en tient le secret entre ses mains ; donc entre tous les points de la religion il n'y en a aucun qui nous oblige par de plus puissants motifs de nous humilier et de prier, de nous humilier avec tant de crainte et de prier avec tant de ferveur, que l'affaire de la persévérance. Détachons les unes des autres toutes ces propositions pour les examiner avec ordre, et pour voir avec plus de netteté jusqu'où leur enchaînement et leur suite nous doivent mener.

La première proposition regarde l'importance qu'il y a de persévérer dans les voies de la justice, importance de telle nature, que je la mets hardiment au-dessus de tout le reste, fondé sur les paroles de l'Ecriture et sur le témoignage des saints Pères. Ne seriez-vous point surpris si je vous disais d'abord qu'en vain on se convertit, à moins qu'on ne persévère ? Mais votre surprise n'augmenterait-elle pas si j'ajoutais qu'une conversion qui n'est pas soutenue par la persévérance, bien loin d'être de quelque utilité au pécheur, lui devient funeste et mortelle ? Cependant l'un et l'autre se trouve exactement vrai, et vous pouvez vous en convaincre. *Soyez fidèle jusqu'à la mort*, dit saint Jean dans l'Apocalypse, *et je vous donnerai la couronne de la vie (Apoc., II, 11)*. Ce n'est donc point un retour passager ni une régularité de quelques jours, mais une fidélité constante dans la pratique de ses devoirs et un attachement durable aux maximes de l'Evangile, que Dieu compte pour quelque chose dans le pécheur et à quoi il promette des récompenses : *Nul ne sera couronné*, dit saint Paul, *que celui qui aura légitimement combattu (II Tim. II, 5)*. Or, demande saint Augustin, qu'est-ce que combattre légitimement, dans le sens du grand apôtre ? C'est combattre selon les lois de la milice où l'on est enrôlé. Mais, si vous ne le savez, une des lois de la milice chrétienne, et même la plus indispensable de ses lois, c'est de persévérer jusqu'à la fin dans le combat. Il n'y a que cette persévérance qui puisse remporter le prix. Saint Jérôme éclaircit ceci par des exemples touchants : Judas eut de bons commencements, dit ce Père, mais la fin en fut déplorable ; Paul eut de mauvais commencements, mais la fin en fut heureuse. Or, comme l'iniquité du commencement de Paul n'apporta aucun préjudice à son salut, parce qu'il la corrigea par une sainte fin, la justice des commencements de Judas ne lui fut aussi d'aucun fruit, parce qu'il en ternit l'éclat par une fin criminelle : tant il est vrai qu'il ne sert de rien de bien commencer, fût-ce par des conversions éclatantes, s'il arrive que nous finissions mal.

La raison de cela, dit saint Jérôme, nous

la trouvons dans un prophète : c'est que, *comme Dieu efface de sa mémoire tous les péchés d'un homme qui revient à lui par une pénitence sincère, il oublie aussi tout le bien que l'homme a fait quand il s'éloigne de ses voies par un funeste retour dans ses premiers égarements* (Ezech., XVIII, 22 et 24). Il demeure donc pour certain qu'il n'y a que la seule fermeté dans le bien qui puisse assurer du salut, et que ces conversions inconstantes par lesquelles tant de chrétiens chancelants quittent et reprennent leurs désordres, sont autant d'œuvres inutiles qui ne leur produisent rien, quand même elles leur auraient coûté beaucoup. Que dis-je ? si j'avais le temps de donner à cette matière toute l'étendue qu'elle demande, je vous ferais convenir qu'une conversion suivie de la rechute est plus à craindre en un sens au pécheur que la continuation de son péché. Si vous en doutiez, vous dirais-je, écoutez comme Jésus-Christ en parle aux pharisiens, et voyez ce que signifie ce démon qui, chassé d'une âme et la trouvant nettoyée par la pénitence, va prendre avec lui sept autres de ses compagnons plus méchants que lui, pour y rentrer par leur secours, et après qu'il y est rentré, le dernier état de cette âme devient pire que le premier. Considérez, ajouterais-je, ces comparaisons étonnantes que le respect que j'ai pour vous m'empêcherait de vous proposer, si elles n'étaient de l'Ecriture; et si vous voulez savoir ce qu'est aux yeux de Dieu un chrétien qui, après s'être retiré de la corruption du vice, s'y rengage de nouveau, *regardez un chien qui retourne à ce qu'il avait vomé, ou un porc-épi qui s'étant lavé va se replonger dans l'ordure, pour s'y souiller comme auparavant* (II Petr. 2, 22). Ne m'en croyez pas, continuerais-je, mais croyez-en un apôtre, et pesez sur ce qu'il a dit en termes formels, *qu'il serait meilleur à l'homme de n'avoir point connu la voie de la piété, que de retourner en arrière après l'avoir connue* (Ibid. 21), et d'abandonner la loi sainte qui lui avait été prescrite. Si vous m'en demandez la raison, c'est, répondrais-je, que l'homme en devient plus criminel envers Dieu, et Dieu plus irrité contre l'homme. Homme, tu en es plus criminel, puisqu'après avoir essayé de la vertu et du vice, tu pêches avec plus de lumière, puisqu'en péchant de nouveau tu ajoutes une ingratitude horrible à l'iniquité que tu commets, par l'abus de la grâce qu'on t'avait faite, puis-qu'au mépris de ton Dieu tu te rengages au démon, en faisant pour ainsi dire par ton retour une pénitence abominable de la première pénitence.

Mais quelle douleur pour vous, ô mon Dieu ! si vous en étiez capable, et quel sujet de colère de voir que tous les soins que votre bonté avait pris pour appeler ce malheureux d'une manière si engageante, et que les grâces qu'elle lui avait faites, soit en lui pardonnant ses péchés, soit en lui donnant votre corps, sont des soins inutilement pris et des grâces indignement perdues ! Aussi, comme saint Bernard l'a re-

marqué excellemment, quoique le démon n'oublie rien pour nous empêcher de former de bonnes résolutions et pour nous obliger de retarder notre conversion, c'est particulièrement contre la persévérance qu'il déploie tous ses artifices et qu'il s'arme de toutes ses forces. Quelque éhagrin qu'il ait de nous voir rentrés dans les voies de la justice, ou même de nous y voir avancés, il s'en console tant qu'il a pour ressource la malheureuse espérance de nous en retirer un jour, assuré qu'un moment peut lui suffire pour nous enlever les travaux de plusieurs années, et convaincu qu'il est, par l'expérience de tous les siècles, que l'enfer est rempli de malheureux dont les commencements ont été beaux et les progrès même considérables, qui souvent ont quitté le péché par une conversion sincère en recevant les sacrements, mais qui dans la suite ont perdu le trésor de la grâce par un funeste naufrage, avant que d'entrer au port. Cependant je vous l'ai dit, cette affaire si importante est pour nous un mystère impénétrable ; et il n'est pas en notre pouvoir de nous en assurer précisément le succès. Deux vérités également constantes, mais extrêmement terribles. Je vous prie de les bien comprendre.

Le grand Apôtre m'a appris que Dieu fait comme quatre démarches en faveur de ceux qu'il veut sauver : par la première *il les prédestine*, par la seconde *il appelle ceux qu'il a prédestinés*, par la troisième *il justifie ceux qu'il a appelés*, et par la dernière *il glorifie ceux qu'il a justifiés* (Rom., VIII, 29 et seq.). Or de cette chaîne mystérieuse qui comprend toute l'économie du salut, le premier et le dernier anneau, si j'ose m'exprimer ainsi, sont absolument, entre les mains de Dieu, le commencement et la fin de l'homme. La grâce qui le prédestine et celle qui le glorifie dépend uniquement de celui qui l'a créé. Nous l'accorderez-vous, Seigneur, ne nous l'accorderez-vous pas cette grâce qui met l'homme en possession de la gloire ? Vous le savez, ô mon Dieu ! et il n'y a que vous à le savoir ; mais ce que nous en savons, c'est qu'à moins d'être soutenus par un secours continuel qui nous vient du sein de votre miséricorde, tout justifiés que nous sommes par le bénéfice des sacrements que nous avons reçus, nous ne pouvons nous assurer pour toujours la possession de ce trésor. Pourquoi cela ? Deux raisons, l'une prise de nous-mêmes, l'autre des choses qui nous environnent, et toutes deux employées par les Pères. Saint Jérôme a touché la première, écrivant à une grande âme déjà fort avancée dans les voies de Dieu et toute couverte des lauriers qu'elle avait cueillis sur le démon. *Tant que vous serez, lui dit-il, détenue dans la prison de votre corps, tant que la chair combatta chez vous contre l'esprit et l'esprit contre la chair, quelque sainte que soit la profession que vous avez embrassée, quelque ferme que vous vous trouviez dans vos bonnes résolutions, bien loin de vous reposer sur une vaine confiance, prenez garde de vous manquer*

à vous-même par une faiblesse imprévue. Et de vrai, faits comme nous sommes, aveugles dans nos lumières, corrompus dans nos desirs, inconstants dans nos projets, ne sommes-nous pas exposés au hasard de tomber à chaque pas ou par ignorance, ou par malice, ou par faiblesse, si Dieu n'y pourvoit à toute heure ?

D'un autre côté, et c'est ma seconde raison, que saint Cyprien fait valoir en tant de rencontres, si aux ennemis du dedans nous joignons ceux du dehors, qui peut en soutenir jusqu'au bout toutes les attaques ? *Hélas ! dit ce grand évêque, nous avons bien de la peine à être seulement présents aux divers endroits, par où le démon nous presse tout à la fois. Rusé dans la prospérité, violent dans l'adversité, jamais endormi, toujours inquiet, il n'oublie rien ou pour nous séduire par ses artifices, ou pour nous ébranler par ses menaces.* Et le monde, chrétiens, ce monde dans le sein duquel nous vivons, oserait-on seulement se promettre de marcher un seul jour au milieu de sa corruption sans s'y souiller ? Ses maximes nous séduisent, ses occasions nous engagent, ses plaisirs nous attirent, ses pompes nous enchanter, ses scandales nous entraînent. Or comment sur des penchans si glissans ne point faire de fausses démarches, à moins que Dieu ne nous mène lui-même par la main, et qu'il ne nous porte pour ainsi dire entre ses bras ?

Que conclure de tout cela ? En concluons-nous que notre faiblesse ne pouvant se défendre sans la grâce, et que la grâce ne dépendant que de Dieu, il faut donc laisser agir Dieu, et nous tenir cependant tranquillement en repos ? Ainsi raisonnaient des impies qui voudraient chercher des prétextes à leur impiété dans la nécessité de la grâce. Mais, sans entreprendre ici de réfuter dans les formes des conséquences si erronées, est-ce ainsi qu'on raisonne dans les autres rencontres, dont l'événement est aussi douteux ? Qu'une maladie périlleuse vous presse, quoique vous soyez persuadé que Dieu est le maître et de la vie et de la mort, vous contenterez-vous de dire : Il en sera ce qu'il plaira au Seigneur ; s'il a déterminé que je vive, je vivrai ; si sa volonté est que je meure, je mourrai, et sans lui tous nos soins ne peuvent être que superflus ? Dans cette incertitude demeurez-vous à ne rien faire ? Négligez-vous sous ce prétexte de recourir au médecin ? Et bien loin de vous aider vous-même, contribuez-vous de gaité de cœur à augmenter votre mal ? Ah ! c'est un étourdissement dont personne n'est capable. Pourquoi donc, dans la seule affaire où le salut est intéressé, alléguer mal à propos les décrets d'un Dieu tout-puissant, et chercher dans leur obscurité des couleurs à votre paresse et à votre désespoir ?

Que si si votre propre conduite dans les affaires temporelles fait sur cela votre condamnation, achevez de vous confondre par l'exemple du démon même. Vous venez de vous convertir, il ne sait pas non plus que

vous si vous persévérerez, et il sait aussi bien que vous que sans le secours de la grâce vous ne persévérerez pas ; dans cette situation, dit-il : Si Dieu veut que cet homme persévère, il persévérera, c'est en vain que j'entreprendrais de m'y opposer ; au contraire si cet homme n'est pas soutenu assez puissamment, il tombera assez de lui-même, inutilement me donnerais-je la peine de lui dresser des embûches ? Est-ce là comme il raisonne, et dans le doute où il se trouve cesse-t-il d'agir un moment ? Hélas ! tout au contraire, comme si tout dépendait de lui, il n'y a point de stratagème dont il n'use, point de tentation qu'il ne mette en œuvre ; il remue tout, il ne néglige rien pour essayer de le perdre. Ah ! du moins corrigeons donc nos sentimens sur les siens. Je rongis de la comparaison, mais elle me paraît touchante, et pour être persuadés que nous dépendons de Dieu, ne tombons pas dans le relâchement, comme le démon n'y tombe pas lui-même, et ne perdons pas l'espérance. Que dis-je ? A bien prendre les choses, cette dépendance devrait et nous animer et nous rassurer. Car, comme saint Augustin l'a si judicieusement remarqué, lequel est le meilleur pour nous, que notre salut soit ou entre nos mains, ou entre les mains de Dieu, ou entre des mains comme les nôtres, si faibles et si corrompues, ou entre les mains d'un Dieu qui a tout fait et tout souffert pour nous ; qui, comme il le dit lui-même, porte sur lui nos noms écrits avec les caractères de son sang ; d'un Dieu qui est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ?

Cependant il ne faut pas que pour guérir un funeste désespoir nous tombions dans une présomption qui serait aussi fatale. Espérons donc, à la bonne heure ! mais craignons ; et puisque la persévérance est un pur don d'une miséricorde toute gratuite, abaissons-nous avec une frayeur religieuse sous la main de celui qui le distribue, et recourons continuellement par de ferventes oraisons à la source d'un si grand bienfait. Voilà, dit saint Augustin, où nous devons en revenir, toutes les fois que nous lisons la triste histoire de ceux qui ont fait des chutes fameuses. Frappés et pleins de leur exemple, il faut que des tempêtes si violentes et des naufrages si déplorables nous remettent sans cesse dans l'esprit les menaces de l'Écriture et ces salutaires réflexions qui en sont les justes suites. Tant de grands hommes sont tombés après cent actions éclatantes d'une vertu héroïque, saurais-je donc trop redouter une semblable disgrâce avec une vertu si médiocre ? Jusqu'ici j'ai tâché de me conserver, mais ne suis-je point, hélas ! à la veille de me perdre ? S'il n'y a point de cèdre au Liban qui ne puisse être ébranlé, point de colonne dans l'Église qui ne puisse être renversée, quel fond pour moi d'humiliation et de défiance de mes forces ?

En demeurer là toutefois, c'est encore ne faire rien, mais à l'humilité il faut joindre la prière. Car s'il est vrai que nous ne pouvons persévérer sans la grâce, et si d'un autre

côté la grâce de persévérer ne nous est point due, quelle ressource nous reste-t-il, sinon de la demander et de la demander tous les jours au Père des miséricordes?

Ainsi l'avait compris ce pénitent célèbre qui a immortalisé la douleur de ses crimes par des caractères si touchants, quand il disait, après s'être réconcilié avec son Dieu : Renouvelez en moi, Seigneur, par une continue influence, cet esprit de droiture que votre miséricorde m'a donné : *Spiritus rectum innova in visceribus meis* (Psal. L., 12). Vous me l'avez donné, Seigneur, cet Esprit-Saint, ou plutôt vous me l'avez rendu, en accordant à mes fautes le pardon que je ne méritais pas : conservez-le moi, ô mon Dieu ! et ne permettez pas que jamais il se retire de moi : *Spiritus sanctum tuum ne auferas a me* (Ibid., 13). Enfin, comme ma faiblesse est telle que je cours risque à tout moment de faire des chutes mortelles, confirmez-moi de plus en plus dans mes bonnes résolutions par la force de votre Esprit, qui seul peut me soutenir : *Spiritu principali confirma me* (Ibid., 14). Marchons donc sur les pas de cet illustre pénitent après notre conversion, si nous voulons comme lui en assurer les suites. Mais ne nous laissons pas plus que lui de frapper à la porte du Père céleste par des instances redoublées.

Car la persévérance mérite d'être recherchée avec persévérance, et comme nous en avons besoin à toute heure, à toute heure il faut la demander. C'est aussi par là que nous terminons cette prière admirable dont le Sauveur lui-même nous a tracé le modèle, et de laquelle il nous a recommandé si religieusement la pratique, quand nous demandons à notre Père qu'il ne nous induise point en tentation, mais qu'il nous délivre du mal. Car (et ceci, chrétiens, est encore bien remarquable) le don de la persévérance comprend deux choses, une protection extérieure et un secours intérieur : la protection extérieure consiste à nous préserver du péril des occasions et des illusions du démon, sources funestes de nos rechutes ; le secours intérieur n'est autre chose qu'une effusion continue d'une grâce assez puissante pour surmonter en nous toutes les faiblesses de la nature. Or, comme Dieu est le seul de qui dépend l'un et l'autre, demandons-lui qu'il ne nous induise point, s'il lui plaît, en tentation, c'est-à-dire que rien n'arrivant sans une disposition particulière de sa providence, il ménage si bien les choses que jamais nous ne nous trouvions aux prises avec aucune de ces occasions délicates dont notre faible vertu aurait peine à se défendre, et qu'il ne permette pas que jamais l'ennemi de notre salut nous prenne à notre désavantage. Demandons-lui encore qu'il ne nous induise point en tentation, c'est-à-dire qu'il augmente en nous sa crainte et son amour par des impressions si vives de sa grâce, que munis de ce secours nous puissions résister et aux illusions du démon et aux scandales du monde, et, ce qui est encore plus à craindre, à notre propre corruption.

Or qui a bien compris jusqu'ici cette nécessité de la prière, ou du moins qui l'a mise en pratique ? qui, persuadé de sa faiblesse et de son indignité, a eu soin de recourir à Dieu, pour lui recommander sa cause avec une humble ferveur ? Soit ignorance de l'état où le péché nous a réduits, soit la peine de nous assujettir à une prière réglée, soit la confiance dans les résolutions que nous croyons avoir prises, la plupart des hommes vivent durant le cours de l'année comme s'ils pouvaient se passer de Dieu. Aussi qu'en arrive-t-il ? Dieu les abandonne à eux-mêmes, et c'est de là qu'après les sacrements reçus revient insensiblement ce dégoût pour les choses du salut, et cette froideur pour les pratiques de dévotion ; de là cette incertitude dans la foi et ce relâchement dans les mœurs ; de là cette tyrannie des passions et ce triomphe du vice. Car qui pourrait entretenir quelques sentiments de piété dans leurs âmes ? La nature ? elle y est contraire ; le monde ? c'est son ennemi ; la grâce ? ils ne la demandent pas. L'homme lui-même ? il se néglige : second défaut, mes chers auditeurs, auquel il faut opposer la vigilance. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce que saint Bernard a dit de la grâce ne saurait trop se remarquer : il y a des choses qui nous passent et qu'il serait téméraire de vouloir approfondir ; il y en a d'autres où nous pouvons pénétrer et qu'il nous est très-important de bien connaître. Comment est-ce que la grâce s'accommode avec la liberté ? Pourquoi Dieu accorde-t-il aux uns ce qu'il refuse aux autres ? Curiosité de l'homme, arrêtez-vous sur le bord de ces précipices. Mais ce qui est de notre portée et qui mérite toute notre application, c'est de bien comprendre que la grâce se perd aisément, c'est de savoir tout ce qui peut en blesser la délicatesse, c'est d'étudier les moyens de nous en assurer la possession. Suis-je du nombre de ceux qui fourniront jusqu'au bout heureusement leur carrière ? suis-je de ces malheureux qui doivent reprendre leurs premières voies ? Question douteuse pour moi. Mais ce qui ne souffre aucun doute, c'est que si je veux persévérer il faut que je travaille, c'est que Dieu qui m'a créé sans moi ne me sauvera pas sans moi, et que tous les soins dont un homme est capable, je dois les apporter pour veiller à la garde du trésor que le ciel m'a confié.

Ce fut autrefois une superstition grossière aux païens, lorsqu'ils se trouvaient dans quelque détresse, d'enchaîner les statues de leurs dieux sur leurs autels, comme s'ils eussent prétendu par là les contraindre à demeurer parmi eux. Mais, chrétien, il ne tient qu'à toi de faire au Dieu que tu sers cette espèce de violence, quelque libre, quelque puissant qu'il soit, pour le forcer saintement à faire chez toi sa demeure après qu'il s'est donné à toi. Or ce n'est pas seulement la prière qui fait cette violence à Dieu, comme Tertullien le dit, il y faut joindre la

vigilance, pour l'observer, si je l'ose dire, de près et pour le retenir, à l'imitation des des disciples dont il est parlé dans un autre évangile : *Et coegerunt illum* (Luc., XXIV, 29). Car il n'en est pas de la grâce comme des choses inanimées, qui se conservent aisément dans le lien où on les a renfermées avec soin : semblable aux choses vivantes, cette grâce fuit et se perd quand on n'a pas l'œil dessus. Voulez-vous garder de l'argent, il suffit de le serrer dans un lieu sûr, vous le retrouverez dans la même place; mais voulez-vous garder un enfant, il y faut avoir l'œil sans cesse, autrement il ne tardera guère à se dérober à vous. Ainsi en est-il de la grâce, et surtout de la grâce naissante d'une nouvelle conversion. Elle est non-seulement faible et tendre comme un enfant, mais à moins qu'on ne l'observe comme lui, bientôt elle s'éloigne et on court risque de la perdre. Que fera donc le chrétien qui voudra pourvoir à la sûreté de sa conversion? Je lui demanderai deux choses, de la prudence et du courage : une attention continue à éviter ce qui peut lui nuire, et une ferveur toujours nouvelle à pratiquer ce qui peut l'entretenir; de la précaution pour ne se point laisser surprendre au mal, de la force pour s'affermir de plus en plus dans le bien. Mais quel est notre malheur! Nous renversons l'ordre des choses : indiscrets et téméraires où il faudrait de la circonspection et de la prudence, tièdes et relâchés où il faudrait du courage et de la ferveur. Or comment après cela pourrions-nous persévérer, et devons-nous être surpris de voir des rechutes si subites et si fréquentes?

On est encore suffisamment persuadé dans le monde que la grâce se perd par le péché, mais on ne sait point assez combien cette perte est facile à faire, ni par combien de manières le péché peut s'insinuer pour la causer. S'il n'y avait que le mal visible et reconnaissable qui fût à craindre pour moi, il me semblerait, ô mon Dieu! que je m'en garantirais encore, et je trouve que j'aurais moins de peine à m'en garantir; l'horreur que le vice imprime naturellement à l'âme quand il se présente à elle dans toute sa difformité me servirait de barrière et me retiendrait dans mon devoir; mais ce qui doit m'alarmer, c'est que si je veux ménager la grâce que vous m'avez faite, il faut que je me tienne en garde contre tout ce qui porte au mal autant que contre le mal même, et que je m'applique à éviter les tentations, les occasions, les commencements, les apparences. Cependant, par un désordre qu'on ne saurait trop condamner, nous nous livrons aux tentations, nous nous exposons aux occasions, nous méprisons les commencements, nous négligeons les apparences. Suivez ce point de morale, et n'en jugez pas le détail indigne de votre attention.

Si vous vous persuadiez que le démon laissât en paix un pécheur nouvellement converti, votre erreur serait extrême; chassé d'une âme où il régnait, je vous cite l'Evangile, il emprunte aussitôt du secours et re-

double ses efforts pour s'en rendre encore le maître, bien loin de se rebuter pour la première défaite : tant l'ennemi qui nous en veut est rusé dans ses artifices, infatigable dans ses combats, insolent dans ses pertes, opiniâtre dans ses résolutions et implacable dans ses haines. Mais l'exemple de Jésus-Christ n'est-il pas sur cela étrange? A peine sort-il du Jourdain que Satan se présente pour le combattre. Point d'intervalle entre le baptême et la tentation, la tentation succède immédiatement au baptême; comme si l'Esprit de Dieu voulait par là nous faire entendre que c'est principalement à la sortie des sacrements qu'un chrétien doit se préparer à de plus rudes épreuves. Quelle sera donc sa conduite? Telle à peu près que celle dont on userait dans une place qu'on vient de reprendre sur un ennemi puissant et qui y aurait encore des intelligences. Chacun s'y tient sur ses gardes, tout y est suspect, on y observe tout; comme on en connaît le faible, on tâche d'y remédier, et il n'y a rien qu'on ne mette en œuvre pour se garantir des surprises. Mais, hélas! bien éloignés de garder cette méthode, qu'avons-nous fait jusqu'ici après tant de retours à Dieu, et que ferons-nous encore? Endormis par les résolutions que nous croyons avoir faites, soutenus d'une vaine confiance, emportés par une aveugle présomption nous nous précipitons de nous-mêmes dans les pièges que nous dresse le démon, et nous lui apprenons même souvent à nous en dresser.

La grande occupation de Satan, c'est de s'appliquer à sonder les inclinations des hommes pour s'insinuer chez eux par l'endroit qu'il croit le plus faible, c'est d'observer ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas, pour s'accommoder ensuite habilement à leurs penchants. Il faudrait donc, pour opposer ruse à ruse, se recueillir en soi-même, se cacher au tentateur, ne point lui donner à connaître qui l'on est. Ainsi pour notre instruction en usa le Sauveur du monde, quand, pressé par le démon qui lui faisait des questions captieuses pour le connaître, il se tint toujours serré sans se découvrir à lui et sans lui donner de prise. Mais au contraire, comme si nous voulions lui épargner la peine de nous étudier, nous nous montrons ouvertement à lui par nos paroles, par nos actions, par nos démarches; nous lui marquons les endroits par où il peut plus aisément nous attaquer, et de peur qu'il ne nous manque, nous allons encore inconsidérément nous jeter en des lieux où tout le seconde. C'est ce que j'ai appelé nous exposer aux occasions.

De la manière dont nous sommes faits, il n'y a qu'un fort petit espace entre s'exposer et se perdre. Les passions sont comme endormies tant qu'il n'y a rien au dehors qui les frappe et qui les remue. Mais elles se réveillent bien vite à la présence d'un objet avec quoi elles ont de la sympathie, et surtout s'il a déjà su trouver auparavant leur faible. Vous voulez, dites-vous, conserver votre innocence, et vous êtes disposé à reprendre

cet emploi et à recevoir cette personne : allez, mon frère, je tiens votre perte pour assurée. Mais je me précautionnerai, et Dieu me préservera : je soutiens, moi, le contraire, vous vous manquerez et Dieu vous manquera ; pour avoir trop présumé de vos forces, vous éprouverez votre faiblesse, et la grâce que vous irez hasarder si mal à propos, bien loin de redoubler son secours comme il le faudrait, pour vous soutenir dans une conjoncture si délicate, ou vous abandonnera entièrement, ou du moins ne vous secondera pas assez, par un juste jugement de celui qui s'offense qu'on le tente, et qui ne veut pas qu'on abuse d'une vaine confiance en sa miséricorde pour se commettre avec le péril. Avec tout cela qui ne cherche pas les occasions les plus dangereuses, ou du moins qui les évite ? Où sont ceux qui, devenus sages par l'expérience du passé, se retranchent pour l'avenir ? Le jeu vous a été jusqu'ici une pierre de scandale, n'y retourneriez-vous plus ? Ces libertins vous ont gâté, ne les verrez-vous plus ? Cet emploi vous a engagé à faire des fautes considérables, y renoncerez-vous ? Le monde vous a jeté dans des excès infinis, vous retirerez-vous ? Hélas ! ces séparations sont aussi rares que nécessaires ; si on savait les mettre en usage, tel était impudique qui deviendrait continent ; tel était intempérant, qui deviendrait sobre. Mais parce que l'on veut voir ce que l'on a vu, parce que l'on veut aller où l'on est allé, mêmes causes produisent mêmes effets : on était tombé dans ces lieux, on y retombe ; les meilleures résolutions s'évanouissent à la proximité des objets, et les passions mal éteintes se rallument en un moment ; ou s'il arrive que le feu ne prenne pas tout à coup, du moins en vole-t-il toujours quelques petites étincelles, et le mal est qu'au lieu de les étouffer d'abord, on regarde ces commencements comme s'ils ne devaient pas avoir de suite : troisième imprudence, chrétiens, mépriser les commencements.

Dans le cours ordinaire des choses, en mal comme en bien, on va par degrés, et je ne sais s'il y a des péchés qui n'aient pas, pour ainsi parler, chacun leurs avenues qui conduisent de loin les âmes dans le précipice. La passion naturellement ne s'empporte pas tout d'un coup aux dernières extrémités, et le démon de son côté est trop artificieux pour proposer d'abord le crime. Pensez-vous, demande là-dessus saint Chrysostome, que Judas forma du premier coup le projet exécrable de livrer son maître entre les mains de ses ennemis ? Ah ! cette idée n'eut garde de lui tomber sitôt dans l'esprit : la vue d'un si grand crime l'eût frappé, et lui en eût fait abandonner le dessein pour jamais. Par quels degrés enfin monta-t-il donc au comble de cette détestable perfidie ? L'avarice peu à peu lui en fraya le chemin. Si d'abord il eût repoussé les premières attaques que la passion encore faible livrait à son devoir, elle n'eût jamais acquis sur lui l'empire qu'elle y prit ; mais ayant donné à la cupidité le loisir de profiter de sa négligence,

l'éclat de l'argent l'éblouit enfin à un point qu'à l'appétit d'une somme modique il vendit son Maître et son Dieu par la plus noire de toutes les trahisons. Ainsi se perdit un apôtre, ainsi se perdent tous les jours les chrétiens, pour n'estimer pas assez la conséquence des commencements. Combien en voit-on en effet qui tombent tous les jours passant insensiblement d'une imperfection légère à un défaut effectif, de la fragilité à l'habitude, de l'envie de paraître à celle de plaire, de la vanité à l'impureté, d'une familiarité trop grande à une galanterie déclarée, d'un peu trop d'attachement à ses intérêts, à des injustices formelles, de quelques railleries indiscretes sur des dévotions populaires au décri de la véritable dévotion, d'un vain fantôme de doute sur quelques points de la religion au mépris de la religion même et à une secrète infidélité ? Ah ! le monde n'est que trop fécond en exemples de cette nature ! Ce sont là de ses naufrages ordinaires ; tous les jours quelqu'un y périt, et toutefois qui les redoute ? La petitesse de ces commencements endort, l'éloignement qu'on sent d'abord pour un plus grand mal rassure, et l'on achève de se tromper par trop de confiance en ses forces. Je m'alarmerais donc, ô mon Dieu ! à la vue des moindres choses, quelque légères qu'elles paraissent, dans la juste appréhension que leurs suites ne m'engagent. Car quelle serait mon imprudence si, au lieu de résister à mes passions naissantes, d'arracher l'ivraie avant qu'elle croisse, de tuer l'ennemi lorsqu'il est encore faible, d'écraser les enfants de la fille de Babylone dans leur berceau, je me jouais avec ces petits monstres, pour en être ensuite la proie quand ils se seraient fortifiés ? Non, Seigneur, je ne dirai plus que si je vas jusqu'à un certain point, cela ne passera pas plus outre, que je saurai me retenir si je vois que les choses augmentent. Loin de moi ce langage séducteur qui serait la source de mille désordres, et si je veux persévérer il faut que les seules approches du mal m'arrêtent et m'intimident. J'ai même dit les apparences, et c'a été ma quatrième réflexion.

Mais n'en ai-je point trop dit, et n'est-ce point pousser les choses jusqu'au scrupule ? Non, chrétiens, j'ai le grand apôtre pour garant de cet avis : *Ab omni specie mala abstinete vos* (I Thess., V, 22) : Abstenez-vous non-seulement du mal, mais de tout ce qui en porte la figure. Que veut-il dire ? il veut dire que la défiance doit faire de telle sorte le partage du chrétien, que de peur d'être surpris, tout ce qui lui paraîtra avoir quelque allinité avec le mal, il faut qu'il s'en éloigne, de même à peu près que la colombe qui tremble et fuit à l'ombre seule de l'oiseau son ennemi. Or où trouver parmi nous cette prudente retenue ? Comptant pour beaucoup de s'abstenir des fautes grossières, on s'abandonne sans scrupule aux moindres ; rejetant sur les bonnes âmes qui aspirent à la perfection le soin d'éviter les péchés veniels, on se borne à fuir les mortels. Cepen-

dant c'est une maxime reçue de tous les docteurs, que le péché véniel est un secret acheminement et une disposition dangereuse au péché mortel, parce que, comme saint Thomas raisonne, celui qui s'habitue à se retirer de l'ordre où il doit être, quoique ce ne soit pas d'abord fort loin, contracte avec le temps un penchant à quitter tout à fait cet ordre, pour peu que la passion l'y pousse.

Mais je m'aperçois que le temps est ici sur le point de me manquer, et cependant il me reste encore beaucoup de chemin à faire. Car si pour persévérer il faut éviter le mal, il faudrait aussi s'appliquer au bien, et autant que la précaution est nécessaire pour l'un, autant la ferveur l'est-elle pour l'autre. Que ne puis-je, avant que de finir, pousser encore ce point de morale ! Les grandes vérités que j'aurais à vous montrer ! Vous verriez que comme le chrétien doit être en garde contre le mal jusqu'à en éviter les tentations, les occasions, les commencements, les apparences, il doit de même se porter au bien de telle sorte qu'il ne néglige pas le plus petit, qu'il aspire au plus grand, qu'il s'attache en particulier au bien qui est essentiel à sa profession, et qu'il embrasse cependant en général selon ses forces tout ce qui en aura le caractère, sans distinction et sans réserve. Mais parce que tant de matière m'accablerait de son poids, laissant à part tout le reste, je me retranche volontiers à un seul principe de la vie spirituelle, pour combattre une des erreurs qui fait peut-être le plus de ravage dans le monde.

Ce principe est que pour conserver la grâce qu'on a reçue il faudrait l'entretenir non-seulement par une application continue à remplir les devoirs capitaux de son état, mais encore à s'acquitter exactement des petites obligations, qui, à en juger superficiellement, paraissent peu considérables. Non, mes chers auditeurs, ce ne sont pas toujours ou les voluptés sensuelles, ou l'attachement aux biens de la terre, ou les tentations violentes de l'ennemi, qui étouffent en nous l'esprit de la grâce. Un peu de discontinuation à bien faire, un peu de relâchement dans ses devoirs, un peu de négligence à pratiquer ce qu'on ne croit pas être d'une obligation absolue, on qu'on ne juge pas important ; il n'en faut pas davantage pour étouffer ce divin esprit. Voyez, dit saint Chrysostome, le malheur des vierges folles : leurs lampes s'éteignent, pourquoi ? Fut-ce le vent d'une suggestion maligne ? Nullement. Fut-ce l'eau de quelque sale affection ? Encore moins. Comment donc s'éteignirent-elles ? parce que ces vierges imprudentes s'endormirent, et que l'huile leur manqua.

Cependant ce point de morale est inconnu aux gens du monde : peut-être y apportent-ou quelque soin pour entretenir certaines vertus et pour répondre à certains devoirs qu'on reconnaît ne pouvoir omettre sans perdre manifestement la grâce. Mais s'assujettir aux saintes pratiques qu'une piété tendre suggère, ne trouver rien de petit quand

il regarde la gloire de Dieu ou l'affaire de son salut, recueillir avec soin tout ce qui pourrait contribuer à son avancement spirituel, travailler de temps en temps à réchauffer son amour pour Dieu et à se renouveler dans le désir de lui plaire, c'est ce qu'on ne sait point dans le monde. Un dégoût funeste du bien s'y répand dans tous les esprits, ce n'est que tiédeur et que nonchalance, à peine a-t-on travaillé quelques jours avec quelque ferveur qu'on s'y ralentit aussitôt ; on n'y entend d'autres choses que disputer entre le conseil et le précepte, et pourvu qu'on y garde le précepte, on y renonce bientôt au conseil. Faut-il s'étonner après cela si la plupart des conversions n'ont ni stabilité ni durée ? Je sais que la nature a ses faiblesses, le démon ses artifices, le monde ses scandales, la religion ses difficultés ; mais je sais aussi que notre peu de précaution pour le mal et notre langueur pour le bien sont plus à craindre seules que ni les faiblesses de la nature, ni les artifices du démon, ni les scandales du monde, ni les difficultés de la religion. Voilà, chrétien mon frère, les écueils où vous avez déjà échoué tant de fois, et où vous échouerez encore, sans que personne que vous contribue à votre naufrage ; voilà comme votre témérité d'un côté et votre lâcheté de l'autre, votre témérité à exposer la grâce, votre lâcheté à la cultiver, la feront périr entre vos mains et vous feront périr avec elle.

Mais où est-ce que je m'emporte ? j'aime bien mieux vous laisser avec ces paroles de l'Apôtre : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et viciniore salutis, temetsi ita loquimur* (Hebr., VI, 9) : Si je vous tiens un langage si fâcheux, je ne laisse pas, mes chers frères, d'avoir meilleure opinion de vous et de votre salut. *Non enim injustus est Deus, ut obliviscatur operis vestri* (Ibid., 10) : car Dieu n'est pas injuste pour oublier vos bonnes œuvres, elles se présenteront sans cesse devant le trône de sa miséricorde ; ces mortifications que vous avez pratiquées durant le carême pour vous préparer à la solennité de Pâques, ces aumônes que vous avez versées dans le sein du pauvre pour racheter vos péchés, ces larmes que vous avez répandues dans l'amertume d'un cœur contrit et humilié, ces dispositions que vous avez apportées à recevoir les sacrements et à en recueillir la fruit, ces résolutions que vous avez formées avec tant de sincérité et tant de ferveur, Dieu se souviendra de tout cela, comme sa justice l'y oblige. Mais vous aussi, mes chers auditeurs, souvenez-vous-en vous-mêmes, et ne soyez pas assez injustes pour oublier jamais ce que votre conversion vous a coûté ; songez à la confusion, à la crainte, à la douleur que vous avez ressenties quand il a fallu vous accuser de cette injustice, de cette lâcheté, de cette turpitude ; combien ce misérable plaisir vous a causé de chagrin, combien il vous a paru honteux et indigne qu'on s'y attache, combien il vous a fallu de temps pour vous déterminer, de soins pour vous examiner, de forces pour

vous accuser. Que rien de tout cela ne vous sorte de l'esprit, et ne vous faites pas à vous-mêmes l'injustice de vous ravir le fruit de tant de travaux pour des choses si frivoles. Seigneur, qu'il me soit donc permis de vous adresser ici pour mes auditeurs des vœux semblables à ceux que votre Apôtre fait au même lieu pour les Hébreux à qui il écrit : *Cupinus unumquemque vestrum eandem ostentare sollicitudinem ad expletionem spei usque in finem* (Hebr., VI, 11). Puisse ce peuple qui m'écoute conserver jusqu'à la fin cette sollicitude et ce zèle que je viens de lui recommander ! Faites que, dans la juste crainte de risquer une chose qui lui doit être si précieuse, il ne rabatte jamais rien d'une attention où il ne va de rien moins que de son salut éternel. Acquittez-moi parlà, ô mon Dieu ! de tout ce que je leur dois ; suppléez à ce que je n'ai pas fait, réparez ce que j'ai mal fait, et confirmez ce que j'ai tâché de faire, afin que tous ensemble nous recevions un jour de votre main cette couronne de gloire que vous promettez à ceux qui auront persévéré. *Amen.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu et considérant quelle a été la fin de leur sainte vie, imitez leur foi (Hebr., XIII, 7).

Il n'appartient qu'aux saints de dire comment il faut honorer les saints et avec quels sentiments on doit célébrer les jours qui sont consacrés à leur mémoire comme autant de monuments religieux. Commençons donc par une réflexion de saint Bernard, pour entrer d'abord dans l'esprit de l'Eglise, et pour en tirer l'idée d'un discours qui réponde parfaitement à la fin que cette mère commune des fidèles se propose, en servant également et à l'édification de nos âmes, et à la gloire des bienheureux qui règnent déjà dans le ciel.

Toutes les fois que par des fêtes particulières nous faisons le glorieux anniversaire de quelqu'un de ces héros du christianisme à qui leur mérite a acquis la couronne de l'immortalité, nous devons arrêter nos yeux sur trois objets bien différents : d'un côté l'exemple de sa vertu se présente à nous pour nous instruire, en second lieu nous trouvons dans son secours de quoi nous fortifier, enfin la disproportion que nous pouvons remarquer entre lui et nous est un puissant motif pour nous confondre. Mais s'il est vrai que ces réflexions doivent naître dans nos esprits à la vue d'un seul d'entre les saints, nous avons bien plus lieu de les faire aujourd'hui que tous les saints se présentent aux yeux de notre foi, et que les cieux entr'ouverts nous permettent de voir d'un coup d'œil cette foule inouïable d'âmes bienheureuses qui partagent avec Dieu sa félicité et sa gloire.

Car, premièrement, pour quelques vertus

particulières dont un saint nous fournit l'exemple dans l'histoire de sa vie, il n'y a point de vertus, de quelque nature qu'elles puissent être, dont on ne trouve une infinité d'exemples héroïques en considérant tous les saints : vertus infuses et acquises, vertus chrétiennes et morales, vertus civiles et religieuses ; amour pour Dieu, charité pour le prochain, rigueur pour soi-même, tempérance dans les plaisirs, patience dans les adversités, continence dans les mariages. Si la considération d'un saint est capable de relever nos espérances abattues, et d'inspirer à nos cœurs une noble confiance, de quel courage ne doit point nous animer la vue de toute la cour céleste, quand nous ferons réflexion que la plupart de ceux qui la composent ont été sur la terre faibles comme nous, misérables comme nous, pécheurs comme nous ; que, malgré leurs infirmités, tant de femmes et tant de filles, tant d'enfants et de tant vieillards, tant de pauvres et tant de malades n'ont pas laissé d'arriver heureusement au bout de leur carrière, et que cette armée victorieuse, qui triomphe dans le sein de la gloire, nous assure de sa protection contre tous nos ennemis ? Enfin, si nous ne pouvons envisager un martyr ou un apôtre sans avoir sujet de rougir du peu de conformité de notre vie à la sienne, il n'y a point de confusion qui ne doive nous monter sur le front dans un jour où le ciel nous produit cent millions de témoins, d'accusateurs et de juges, qui condamnent tous nos dérèglements par la sainteté de leur conduite, notre orgueil par leur humilité, notre délicatesse par leur mortification, notre avarice par leurs aumônes, sans qu'il y ait lieu à la moindre réplique à la faveur de laquelle nous puissions couvrir notre honte.

Reprenons donc la pensée de saint Bernard, et envisageant ce grand jour sous les trois faces que je viens de vous tracer grossièrement, disons que l'Eglise nous le propose pour notre modèle et pour notre instruction, pour notre consolation et pour notre joie, pour notre honte et pour notre condamnation : instruction qui doit éclairer notre foi, consolation qui doit soutenir notre courage, condamnation qui doit confondre notre lâcheté. Trois vérités importantes, que nous tâcherons de développer dans les trois parties de ce discours, après que nous aurons invoqué la Reine des saints, dans ce jour consacré à leur gloire. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Tous les dérèglements qui règnent parmi les hommes avec un empire si tyrannique viennent, ce me semble, de deux erreurs capitales en matière de morale : la première de ces erreurs regarde la fin à laquelle on doit tendre, la seconde regarde les moyens qu'il faut employer pour y arriver. On pèche contre la fin, ou parce qu'on ne s'en propose pas une bonne, ou parce qu'on n'en envisage pas assez l'importance et le prix après se l'être proposée ; on pèche contre les

moyens , lorsqu'au lieu d'embrasser par un choix éclairé ceux qui peuvent conduire sûrement au but où l'on aspire , on se forme une prétention ridicule et présomptueuse d'y parvenir par des voies obliques et fausses qui en éloignent infiniment. Voilà le double piège où donnent malheureusement aujourd'hui la plus grande partie des fidèles : ils se trompent pour la fin , ils s'égarent dans les moyens.

Premièrement , les plus grossiers d'entre eux , bien loin de se proposer pour fin dans toutes leurs actions le ciel où Dieu les appelle , s'arrêtent aux choses de la terre par des vues basses et rampantes , et les autres , dont l'âme plus élevée porte ses pensées jusqu'au ciel , ne s'appliquent point assez à méditer et à comprendre quelle est la grandeur des biens que Dieu y prépare pour récompense.

Une seconde illusion plus universelle et plus délicate , c'est la persuasion chimérique dans laquelle vivent tant de chrétiens , qu'il n'est point nécessaire d'essayer toutes les difficultés de cette voie étroite que l'Evangile nous a tracée , pour acquérir la couronne de la gloire , et qu'on peut s'y ouvrir un chemin plus aisé parmi les douceurs et les commodités de la vie. Or il me semble , Messieurs , que les saints nous font là-dessus des leçons admirables et très-propres à nous guérir de toutes ces erreurs ; car pour peu que nous prétions l'oreille de l'esprit et du cœur , ils nous disent que comme le ciel est notre origine , il est aussi le terme où nous devons retourner , que le bonheur qui nous attend dans cette région de paix nous comblera de gloire et de plaisir au delà de tout ce qu'on peut en concevoir ou souhaiter , mais que pour être admis à la participation de cette félicité , il faut sacrifier tout ce qu'on a de plus grand et de plus cher sur la terre ; autrement , qu'il faut renoncer à l'espérance de la posséder , pour n'avoir plus à attendre que des supplices effroyables. Mais comme toutes ces choses ne m'emporteraient au delà des bornes que le temps me prescrit , je les réduis à deux propositions , auxquelles je me retranche volontiers.

Ma première proposition , c'est que rien n'est plus capable de nous instruire de la grandeur et du prix de la couronne qui nous est destinée que les saints , et que l'idée qu'ils nous donnent de la gloire est si haute et si magnifique , qu'elle doit remplir nos esprits et nos cœurs d'estime et d'amour pour cette gloire , autant qu'elle doit inspirer de mépris et de dégoût pour tout ce qui n'en porte pas le caractère. Pour seconde proposition , j'avance que les saints nous font toucher au doigt d'une manière convaincante et sensible qu'on ne peut atteindre à une fin si noble qu'en suivant la route que le Sauveur nous a marquée et qu'en marchant sur leurs pas après lui , par la pratique des vertus dont ils nous ont laissé l'exemple. O les grandes leçons , et qu'il nous est important de les entendre ! Hélas ! nous sommes presque insensibles à l'estime du paradis ; tout ce qu'on

nous dit des avantages de l'autre vie ne fait qu'une impression bien légère sur nos âmes. Plongés que nous sommes dans l'amour de la vie présente , charnels , grossiers , aveugles , nous ne concevons que faiblement ce que c'est que de voir Dieu , de l'aimer en le voyant , de le posséder en l'aimant ; cela nous passe. Cette lumière sans obscurité , ces délices sans amertume , cette grandeur sans mesure , cet abîme de biens , ces trésors de gloire , cette éternité de plaisirs dont l'Ecriture nous assure que la Jérusalem céleste est comblée , nous n'en sommes touchés que superficiellement , et malgré les efforts de notre languissante foi , nous avons souvent de la peine à n'en pas rabattre.

Mais si nous donnons quelque application à considérer les saints , nous ne trouverons rien en eux qui ne conspire à nous faire concevoir une excellente idée , mais idée vive et pénétrante du bonheur qu'on nous promet dans le ciel. Car enfin , que nous dit la conduite extraordinaire de ces hommes de Dieu ? qui leur a fait quitter les biens qu'ils ont quittés ? qui leur a fait endurer les maux qu'ils ont endurés ? qui leur a fait pratiquer les vertus qu'ils ont pratiquées ? qui leur a inspiré de renoncer aux plaisirs , de se condamner aux souffrances , de mépriser la vie et de chercher la mort ? A-ce été stupidité , fureur ou faiblesse ? il n'y a pas lieu de les en accuser. Tant d'esprits si éclairés et si sublimes , tant de cœurs si nobles et si généreux , tant de princes et tant de princesses , tant de braves et tant de savants qui brillent dans leur compagnie , les mettent tous à couvert de ce soupçon. Qu'ont-ils donc eu en vue en tant de rencontres éclatantes , qui les a soutenus , qui les a animés ? l'espérance et le désir d'une gloire qu'ils n'ont pas cru acheter trop cher quand elle leur aurait coûté mille vies , tant était sublime l'idée qu'ils se formaient de cette gloire.

Revenons donc aussi à leurs sentiments , Messieurs , et apprenons de ces illustres maîtres , qui méritent par tant de titres d'en être crus , apprenons et le prix de la gloire du ciel et le néant de toutes les choses de la terre. Instruits dans une si belle école , souvenons-nous de n'envisager jamais dans toutes nos actions que cette gloire pour fin , et de juger des avantages qui l'accompagnent par les efforts incroyables que les saints ont faits pour s'en rendre dignes. Mais n'oublions pas aussi que cette fin ne se peut acquérir que par des moyens qui lui soient proportionnés , c'est-à-dire par des moyens semblables à ceux que les saints ont mis en usage.

C'est ici , Messieurs , où l'amour-propre refuse de se rendre : ingénieux qu'il est à nous tromper , il se flatte qu'on peut accommoder l'acquisition du royaume des cieux , sinon avec les emportements d'une vie criminelle et licencieuse , du moins avec les douceurs d'une vie molle et comme mitoyenne entre le vice et la vertu. Il est vrai que le Sauveur devrait nous avoir suffisamment

détrompes de cette illusion, lui qui a enseigné si formellement le contraire par ses discours et par ses exemples. Cependant il y avait encore quelque chose que l'amour-propre se croyait en droit de répliquer à cela. Un Dieu a pu prêcher ce qu'il lui a plu et il lui a été facile de le pratiquer; mais il n'y a pas d'apparence de prendre les choses au pied de la lettre; d'ailleurs la miséricorde de Dieu est extrême, les mérites de Jésus-Christ sont infinis et après tout les hommes ne sauraient atteindre à une si haute perfection.

Taisez-vous, blasphèmes impies ! je vous produis aujourd'hui, non un Dieu, mais une infinité d'hommes qui vous démentent : parcourez, si vous voulez vous en donner le loisir, toute l'histoire de leur vie, et je vous donne le défi d'en trouver un seul dont les actions ne s'accordent pas avec les paroles de Jésus-Christ, pour vous dire qu'il faut marcher par la voie étroite pour forcer le royaume des cieux, que ce royaume ne s'emporte que par la violence, qu'à moins de renoncer à ses sens, de haïr sa chair et de s'attacher à la croix, on ne peut prétendre à une si belle conquête. C'est ce que nous prêchons avec une force invincible le courage de tant de martyrs, la pénitence de tant d'anachorètes, la pureté de tant de vierges. C'est la leçon que nous donnent tant de rois humiliés sur leur trône, tant de riches pauvres au milieu de leurs biens, tant de pêcheurs convertis après une vie déréglée.

Que conclure de tout cela, Messieurs ? Voici la conséquence qu'il en faut tirer avec le grand apôtre : *Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit, et des liens du péché qui nous serrent si étroitement, et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte (Hebr., XII, 1).* Je ne vous dirai point aujourd'hui, Messieurs, avec le même docteur des nations, que nous jetions les yeux sur Jésus-Christ comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi (*Ibid.*, 2), et que nous considérions qu'au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie, pour mériter d'être assis à la droite du trône de Dieu. Quelque touchant que soit cet exemple, quelque démonstrative que soit la manière dont il nous apprend qu'il faut passer par les travaux d'une vie crucifiée pour arriver au repos de l'éternité, il me semble qu'en cette rencontre les disciples parlent encore plus éloquemment que leur maître, et que notre faiblesse est moins en droit de se défendre de leurs raisons. Elevons donc nos regards vers le ciel, et là, voyant au-dessus de nos têtes cette brillante et grosse nuée d'une infinité de témoins irréprochables, apprenons de leur déposition même par quels degrés ils se sont élevés à ce point de grandeur qu'ils possèdent.

L'un d'entre eux, c'est le grand Augustin, parlera pour tous les autres. Quelques-uns, dit-il (*De Utilitate credendi*,

c. 7), ont porté leur abstinence jusqu'à ne prendre que du pain pour nourriture et de l'eau pour breuvage. Apprenez, hommes sensuels, à réprimer au moins votre intempérance, à ne pas écouter votre délicatesse. Quelques autres ont porté leur chasteté jusqu'à renoncer aux douceurs du mariage et à l'espérance d'avoir des enfants; que les voluptueux apprennent de là à se renfermer au moins dans les bornes d'un plaisir légitime qu'un chaste mariage peut permettre. Il y en a dont le courage intrépide a bravé les roues et les flammes; ô chrétiens lâches et faibles que la plus légère atteinte du mal abat et désespère, cessez donc de vous plaindre, et sachez que votre impatience ne peut trouver la moindre excuse! Vous en verrez dont la charité magnifique a répandu tous leurs biens dans le sein des pauvres; ah! quelle leçon pour les avarés qui ont regret aux moindres aumônes que l'importunité des indigents leur arrache! Mais quel reproche contre ceux qui, non contents de ce que la Providence leur a donné plus abondamment, ne craindraient point de grossir leur fortune de la ruine des autres! Enfin, continue le même saint Augustin, le monde leur a été si indifférent et même si odieux à tous, qu'ils ont tous soupiré après la mort par des vœux ardents et continuels; oh! que ceux qui, toujours attachés au monde, y borneraient volontiers leur félicité s'ils pouvaient se flatter qu'elle y pût être durable, apprennent donc enfin à reconnaître leur égarement, pour rentrer dans la voie à la suite de guides si parfaits qu'il est si avantageux et si sûr de suivre!

Car voilà encore un coup les modèles que l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux, modèles achevés de toutes les vertus les plus héroïques, modèles auxquels nous devons tâcher de nous conformer, selon la portée de l'état où nous nous trouvons engagés par l'ordre de la Providence; mais modèles qui, animant notre courage par leurs instructions et le soutenant par leur secours, nous rempliront de consolation si nous avons le bonheur de les imiter: c'est ce que j'ai à vous montrer dans un second point.

SECOND POINT.

Autant que les saints ont travaillé à notre instruction pendant le cours de leur vie mortelle, autant contribuent-ils à notre consolation depuis qu'ils sont dégagés des liens de la mortalité. C'est l'un d'entre eux, et l'un des plus éclairés, qui s'en explique de la sorte dans l'éloge d'un saint confesseur, et ce qu'il dit d'un en particulier doit s'appliquer à tous : *Il a été vu sur la terre pour nous servir de modèle; il a été élevé dans le ciel pour y être notre protecteur; ici-bas il est la règle de nos mœurs par l'exemple de sa vie; là il nous invite à la gloire par la vue de la gloire dont il jouit (S. Bernard., serm. 2 de S. Vict.).* Voilà en effet pourquoi Dieu a laissé pendant un certain temps ces hommes rares dans le monde présent; c'est afin qu'ils fussent comme autant d'exemples de

toutes les différentes vertus que nous devons pratiquer différemment, chacun selon la différence de notre état. Et voilà aussi pourquoi, juste rémunérateur de leurs bonnes œuvres, il les a transportés ensuite dans le ciel ; c'est afin de nous procurer dans leurs personnes des protecteurs puissants et favorables qui se déclarassent hautement pour nos intérêts, qui prissent fortement notre défense en main contre nos ennemis. Et c'est véritablement ainsi qu'après avoir fait le personnage de maîtres en nous instruisant par leurs actions, et nous y donnant des modèles sur lesquels nous pussions former les nôtres, ils font celui de médiateurs en nous ménageant auprès de Dieu un favorable accès, aussi ardents à nous procurer l'entrée de son royaume, qu'ils l'ont été à nous encourager à toutes les œuvres qui nous la pouvaient mériter.

Car enfin, pour le dire en passant, que l'hérésie ou que le libertinage, qui n'est pas moins impie que l'hérésie, y trouvent à redire tant qu'il leur plaira, il n'y a rien de si raisonnable, rien de si bien établi que la créance de l'Eglise sur le secours que nous tirons de l'intercession des saints. Le grand Augustin le justifie d'une manière incontestable par ces belles paroles qu'il nous a laissées au sujet de la mort de son ami Nébridius : Jouissant d'un bonheur sans fin, il boit autant qu'il en est capable, les divines eaux de la sagesse dont il était si avide, et je ne crois pas qu'il s'en laisse jamais enivrer de telle sorte qu'il me mette en oubli, puisque vous-même, Seigneur, qui êtes la source pure où il boit à longs traits, daignez bien vous en souvenir : *Nec sic eum arbitror inebriari ex ea, ut obliviscatur mei ; cum tu, Domine, quem potat ille, nostri sis memor* (*Confess., l. IX, c. 3*). Belles paroles, Messieurs, et qui méritent qu'on y fasse réflexion, parce qu'elles renferment d'une manière excellente la raison pour laquelle les saints s'occupent de nos besoins dans la plénitude de leur bonheur.

Comme ces âmes bienheureuses, dans un rassasiement parfait auquel le dégoût ne se mêle jamais, boivent avidement, mais toujours pleinement l'objet de leur félicité qui est Dieu, il est impossible qu'étant remplies et comme enivrées de ce torrent de charité qui oblige Dieu de s'appliquer à nos infirmités, elles ne s'y appliquent pas elles-mêmes. Et nous ne devons pas appréhender qu'étant continuellement attentives à la contemplation de leur bonheur, elles ne puissent être attentives à nos prières, puisque Dieu qui fait l'objet de leur éternelle joie, ne laisse pas de les écouter. *Non, mes frères*, dit saint Bernard, toujours fidèle disciple de saint Augustin, *non, ne craignons rien : lorsque les saints se sont dépouillés de la corruption de leur corps, ils ne se sont pas dépouillés des entrailles de leur miséricorde ; en se revêtant de la gloire pour eux, ils ne se sont pas revêtus de l'oubli pour nous ; la lumière de Dieu n'obscurcit pas la mémoire, elle la purifie ; et tant s'en faut que la contemplation de*

Dieu ôte l'idée de ce qu'on sait, qu'elle découvre ce qu'on ne sait pas (*S. Bern., loc. cit.*).

Si cela est, Messieurs, de quelle confiance les saints ne doivent-ils pas nous remplir ! et quelle joie ne doit pas nous inspirer cette confiance ? Adressons-nous donc à eux, armés d'une espérance vive, avec les mêmes paroles que saint Bernard poussait autrefois vers le ciel : *Miseremini mei, saltem vos amici mei*. C'est à vous que j'ai recours, âmes saintes et bienheureuses ; dans le besoin qui me presse, c'est à vous que j'ai recours. Les dangers qui m'assiègent de toutes parts ne vous sont pas inconnus, puisque vous les avez essayés ; vous savez à quoi m'expose le malheur de mon origine, la corruption de mon cœur et l'aveuglement de mon esprit, puisque vous avez couru les mêmes périls ; l'expérience vous a appris les ruses artificieuses et les forces redoutables des ennemis que j'ai en tête, et vous ne pouvez pas ignorer quelle est la faiblesse d'une créature mortelle ; protégez donc un malheureux qui réclame votre pouvoir.

Ils s'y portent avec un merveilleux empressement, Messieurs, et soit qu'il faille retenir le bras d'un Dieu irrité, soit qu'il faille repousser les attaques des démons, soit qu'il faille nous soutenir sur le penchant d'une tentation délicate, soit qu'il faille nous préserver de quelque accident fâcheux, toujours vigilants, toujours attentifs, toujours charitables, ils ne nous abandonnent jamais. Cette réflexion me paraît consolante, Messieurs, et je ne doute point qu'elle ne fasse impression sur vous. Néanmoins ce n'est pas encore là tout le sujet de joie que les saints nous présentent du milieu de leur gloire, et il me semble que de ces trônes lumineux où je les vois élevés, ils nous crient sans cesse que nous ne perdions point courage, qu'il y a tout à espérer pour l'affaire de notre salut, que la bonté de notre Dieu et la force de sa grâce en aplanissent les difficultés et nous en promettent un heureux succès.

En effet, Messieurs, pouvons-nous faire réflexion sur les prodiges étonnants que la grâce a opérés dans la plupart des saints, sans nous sentir pénétrés de consolation et de joie ? Les naturels les plus corrompus, elle les a changés ; les cœurs les plus rebelles, elle les a domptés ; les bêtes les plus farouches, elle les a apprivoisées ; les terres les plus stériles, elle les a rendues fécondes. Or cette grâce n'a rien perdu de sa douceur ni de sa force ; la suite des temps n'a ni raccourci le bras du Tout-Puissant, ni épuisé ses trésors, ni tari sa miséricorde. Ainsi, quelque tentation qui nous sollicite au dehors, quelque passion qui nous transporte au dedans, quelque invétérée que soient les habitudes que nous avons contractées, quelque énormes que paraissent les crimes auxquels nous nous sommes abandonnés, âmes saintes que la miséricorde de Dieu a retirées de l'abîme d'une semblable perdition pour en faire des vases d'honneur dans la maison

de sa gloire, vous nous dites, ce me semble, que nous avons encore droit d'attendre quelque heureux revers qui, par un coup de tempête officieuse, peut nous pousser jusque dans le port même d'où nous paraissions si éloignés, et que si, humiliés sous la main de Dieu lorsqu'il nous frappe, nous nous jetons avec confiance entre ses bras, il se laissera toucher à nos larmes et se réconciliera avec nous.

Pour moi, Messieurs, je vous avoue que cette pensée m'attendrit et me console infiniment. Il s'en présente cependant une autre à mon esprit qui ne doit pas nous combler d'une joie moins sensible ni moins chrétienne. Car que nous dit encore une fois cette gloire éclatante, dont les saints paraissent aujourd'hui revêtus ? ne devons-nous pas la regarder comme un gage assuré qui nous répond d'une semblable gloire, et y a-t-il sorte de consolation et de joie que l'espérance d'y pouvoir être élevés avec eux dans peu d'années ne doive pas nous faire goûter ? Il est vrai que quand le Sauveur de nos âmes entra en possession de la gloire qui lui était due auprès du trône de son Père, par son ascension triomphante, dès lors l'élévation de notre nature en sa personne et la liaison étroite de nous avec ce chef dont nous avons l'honneur d'être les membres, nous donnèrent de grandes assurances que nous pouvions prétendre de le suivre. Mais enfin, comme les effets touchent plus que les promesses, la vue du triomphe des saints doit faire plus d'impression sur nos âmes que l'éclat de celui du Sauveur, puisqu'il est, ce triomphe des saints, comme l'exécution, l'accomplissement, et si j'ose dire la ratification de la promesse qui nous est faite d'une heureuse immortalité.

Il est donc vrai, Messieurs, et ce n'est point une imagination chimérique, que nous pouvons être éternellement heureux. On ne nous flatte donc point d'une illusion agréable lorsqu'on nous dit qu'il ne tient qu'à nous de régner avec Dieu dans tous les siècles des siècles, si nous le voulons, pourvu que nous le veuillions véritablement, pleinement, efficacement. Oh ! que cette pensée est douce ! Et quel fâcheux revers peut nous arriver dans la vie, dont elle ne doive pas essuyer le chagrin ? Mais, hélas ! elle ne nous occupe presque jamais ; en cela bien différents des saints dont la pratique, pendant qu'ils ont été chargés du poids de leur corps dans le cours de leur pèlerinage, a toujours été de s'entretenir sans cesse de cette pensée. Toujours pénétrés d'une vive idée de l'éternité, ils ne cessaient point de se dire à eux-mêmes ce qu'un saint abbé avait continuellement à la bouche, au rapport d'un célèbre auteur : *O fragilitas humana ! exiguum est quidquid agis, propter spem æternam*. Hé ! misérable que je suis, environné de faiblesses comme je le suis, ah ! que ce que je fais, que ce que je souffre est petit ! et qu'est-ce que tout cela, après tout, si je le compare à l'éternité que j'espère ? De cette pensée, comme d'une source de force, découlait en

eux le courage qui les a rendus inébranlables dans tous les événements de la vie, et c'est là ce qui les rendait non-seulement constants, mais joyeux au milieu des rigueurs de la mort.

Aussi est-ce là, ce me semble, ce que le Sage a voulu nous faire entendre par ces excellentes paroles qui vont mettre la conclusion à ce second point : *Les âmes des justes, dit-il, sont dans la main de Dieu ; c'est pour cela que le tourment de la mort ne les touchera point* (Sap., 3). Pesez bien ces paroles, et tâchez d'en bien pénétrer tout le sens, elles font merveilleusement à mon sujet. Si les âmes des martyrs étaient demeurées dans leurs corps lorsque les bourreaux les livraient en proie aux ongles de fer et aux flammes, elles auraient succombé aux supplices ; mais pendant que leurs corps étaient entre les mains des hommes, leurs âmes élevées dans le sein de Dieu par les ailes de leur foi et de leur espérance pour une autre vie, ils étaient insensibles aux tourments. La main de Dieu, dans laquelle ils s'étaient jetés avec une amoureuse confiance, et qui les soutenait par une vertu secrète mais toute-puissante, était comme une sûre garde qui paraît tous les coups qu'on leur portait, ou du moins elle en émoussait toute la dureté, elle en adoucissait pour eux le sentiment. Comme un antidote universel qui remédie à tous les maux, elle les rafraîchissait au milieu des flammes, elle les réchauffait sur les étangs glacés, elle leur faisait trouver un lit de repos sur les roues et les chevaux.

Çà, Messieurs, élevons donc aussi jusqu'à notre foi et notre espérance : remplissons nos esprits des pensées de l'éternité, et la terre n'aura point de disgrâces assez fortes pour nous abattre ou même pour nous troubler. Pauvreté, maladie, procès, renversement de fortune, perte d'amis, persécution d'ennemis, nous nous mettrons au-dessus de tout avec la seule pensée d'une éternité bienheureuse. Car il n'y a rien de si vrai que ce mot de saint Augustin : *In celo sit mens, et in terra erit requies* : occupons-nous des choses du ciel, et nous trouverons du repos sur la terre, repos au milieu des plus rudes traverses que nous y aurons à éprouver. L'exemple des saints suffit pour nous en assurer, et c'est par là qu'il fait notre consolation si nous les imitons, comme il fera notre condamnation si nous ne nous efforçons pas de les suivre : c'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Dans ce rude combat que saint Augustin eut à soutenir contre lui-même sur le point de sa conversion, comme la corruption de son cœur devenu l'esclave d'une passion invétérée lui représentait la difficulté d'en rompre les chaînes et l'impossibilité de quitter les plaisirs d'une vie criminelle, pour s'assujettir aux lois d'une vie réglée et chrétienne, il dit que la vertu pour laquelle il sentait le plus d'opposition se présenta à lui

sous une forme et avec un appareil dont je ne puis me dispenser de vous faire la peinture. Elle avait un air agréable et engageant, quoique sa contenance en fût grave et modeste; sa suite était plus nombreuse qu'on ne le saurait dire; des personnes de toutes sortes d'âge et de sexe la composaient, et il n'y avait point de condition qui en fût exclue. A la tête de cette troupe, la vertu tendant les bras à Augustin : *Hé quoi! lâche, lui disait-elle avec le ton d'une sainte raillerie, vous vous défendez de me suivre, et vous ne rougissez point de vous en excuser sur une impuissance imaginaire? Avez-vous donc moins de force et moins de courage que cette multitude infinie que vous voyez marcher sur mes pas (Confess., l. VIII, c. 11)?*

Voilà, Messieurs, une image naturelle de ce qui se passe aujourd'hui dans l'Eglise, entre cette bonne mère et ses enfants. Un des artifices les plus familiers à l'amour-propre pour entretenir un pécheur dans ses dérèglements, c'est de lui exagérer la difficulté qu'il y a de les vaincre, et quand on le presse de faire quelque effort pour secouer le joug d'une si cruelle tyrannie, il croit s'être mis à couvert, lorsqu'il a dit : Je le voudrais bien, mais je ne le puis. Que fait donc aujourd'hui l'Eglise, pour couvrir de confusion une défaite si ordinaire, mais si ridicule? Il me semble que je la vois, cette reine majestueuse, dans un appareil à peu près semblable à celui qui frappa autrefois les yeux et le cœur d'Augustin; elle prend une face riante dans ce jour consacré à la joie : la première à la tête de cette auguste compagnie que les cieus ouverts laissent voir à la terre dans cette pompeuse solennité, elle nous tend les mains, ces mains favorables, remplies d'une foule de bons exemples, pour me servir de l'expression de saint Augustin : *Pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum*. Et nous montrant dans la suite qui l'accompagne cette variété admirable d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de grands et de petits, qui, dans l'inégalité de leur condition, de leur sexe et de leur âge, ont également triomphé de leurs ennemis, elle nous dit amoureusement, en y entremêlant des reproches tendres : *Tu non poteris quod isti et quod istæ?* Ames faibles et que j'ai de la peine à avouer pour mes enfants, n'avez-vous point de honte d'alléguer des prétextes si frivoles, des difficultés imaginaires, pour continuer dans vos désordres? Vous ne sauriez, dites-vous, rompre avec le monde ni renoncer à ses maximes, parce que votre naissance vous y engage, et que mille raisons de bienséance vous forcent à en suivre le torrent? Voyez cependant combien de filles comme vous ont trouvé le secret de se sauver de sa corruption, par le généreux mépris qu'elles ont fait de ses attraits et de ses charmes parmi des engagements peut-être plus pressants que les vôtres. A la moindre proposition qu'on vous a faite de mortifier une chair que vous avez engraisée d'iniquités et pourrie de délices, vous vous alarmez, vous vous

révoltez, vous vous payez d'une prétendue délicatesse de complexion qui ne vous permet pas de porter l'austérité du christianisme. Et toutefois il n'y a rien de si commun dans cette troupe triomphante qui marche sous nos étendards, que de voir des hommes et des femmes qui ont uni la pénitence à l'innocence, et qui, dans des corps formés d'un sang plus noble que le vôtre et d'un tempérament plus faible, ont essayé constamment, non-seulement ce que la religion ordonne, mais même ce qu'elle conseille de plus rigoureux. Allez, lâches, tant d'exemples vous confondent.

J'en dis trop peu, Messieurs, ils nous condamnent et ils ferment la bouche à tous les prétextes, à toutes les reparties, à tous les subterfuges que l'amour-propre, tout ingénieux qu'il est, pourrait chercher pour sa défense. Le saint homme Job nous en avertit, si nous en croyons saint Grégoire, par ces belles paroles qu'il adresse à Dieu : *Instauras testes tuos contra me, et multiplicas iram tuam (Job, X, 17)*. Vous produisez vos témoins contre moi, ô mon Dieu! vous redoublez votre colère, et mes peines m'assiègent de toutes parts. Quels sont donc ces témoins que Dieu produit contre l'homme, lorsqu'il l'appelle au tribunal de sa justice? Ce sont les saints, réplique saint Grégoire; c'est cette multitude d'élus dont Dieu oppose la vie pure et sainte à notre vie dépravée, pour la reprendre : cette sainteté si contraire à notre corruption est un témoignage public et irrécusable, sur lequel Dieu instruit notre procès. Quand il voudra prononcer notre arrêt, il ne se réglera que sur l'opposition qui se trouve entre nos mœurs et leurs mœurs, et la même chose qui fera la récompense des justes fera la condamnation des méchants.

En effet, Messieurs, pouvons-nous imaginer quelque chose dans les saints qui aille à notre décharge? et tout ne conspire-t-il pas au contraire à nous accabler? Car enfin n'avons-nous pas la même foi pour nous éclairer, les mêmes sacrements pour nous sanctifier, la même grâce pour nous soutenir, pour nous faire agir, pour nous faire combattre, pour nous faire vaincre? Avec ces secours, s'ils ont pu imiter Jésus-Christ dans ses actions les plus héroïques, ne pouvons-nous pas les imiter eux-mêmes, au moins dans les actions communes et ordinaires? C'est la réflexion que fait saint Chrysostome sur ces paroles de l'Apôtre : *Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même l'imitateur de Jésus-Christ (I Cor., XI, 1)*. Si Jésus-Christ est trop élevé pour vous, trop au-dessus de votre portée par sa nature divine, eh bien! je ne suis qu'un homme comme vous, conçu dans le péché comme vous, portant un corps mortel comme le vôtre, où la loi de la chair et du péché ne s'est pas moins fait sentir à moi que vous avez pu en éprouver la violence dans le vôtre; qui vous empêche donc suivre au moins de loin, en marchant sur mes pas, cet Homme-Dieu que j'ai suivi de plus près?

Disons-nous que la nature ne nous ayant pas donné des inclinations si heureuses qu'à ces âmes choisies, nous sommes plus excusables dans nos défauts, pour lesquels nous avons eu des penchants que les saints n'ont point éprouvés? Il y a longtemps que saint Ambroise a réfuté cette mauvaise raison, quand il a dit (*De Joseph. patriarch.*) qu'il ne faut pas attribuer la gloire des vertus que les saints ont pratiquées à la bonté de leur naturel, mais à l'exactitude de leur conduite, et que s'ils n'ont point succombé, ce n'est pas qu'ils n'en aient été sollicités par les attrait du vice, comme nous le sommes, mais c'est parce qu'ils ont travaillé à s'en défendre, ce que nous ne faisons pas. Ces-sons donc de nous flatter d'une espérance que l'on ne saurait trop combattre, et ne présumons plus que dans la balance du sanctuaire notre fragilité serve de contre-poids à nos crimes. La vie de ces hommes de Dieu, dont nous honorons la mémoire, ruine entièrement cette idée, comme je l'apprends d'un ancien et pieux auteur dont je vous prie d'écouter le raisonnement. Tous ces grands hommes, dit-il (*De Vita contempl.*, l. III, c. 12), ont paru dans la chair avec toutes les infirmités de la chair. Cependant toutes ces faiblesses de la chair n'ont point empêché qu'ils n'aient triomphé de la chair; la fragilité du vase d'argile dans lequel ils portaient leur trésor n'a servi qu'à relever la gloire de leur fidélité à le conserver dans son entier, au milieu de tant d'occasions de briser le vase et de perdre le trésor qui y était renfermé. O fragilité humaine, conclut-il, vos excuses ne sont plus recevables, si vous succombez si aisément au moindre choc! Ce que ces héros du christianisme ont fait prouve évidemment que d'autres hommes le peuvent faire, et qu'ils ne peuvent éviter la condamnation prononcée contre le serviteur lâche et paresseux, s'ils ne le font pas.

Mais quoi! n'y aura-t-il donc plus de ressources pour l'éviter? et ne pouvons-nous point espérer que, quelque différence qui se trouve entre les saints et nous, entre notre vie et la leur, entre leurs victoires et nos défaites, touchés de compassion pour nos maux, ils ne laisseront pas de s'entremettre auprès de Dieu en notre faveur? Non, c'est une illusion de le prétendre. Car enfin, demande le même auteur, avec quel fondement se promettre du secours de ceux dont il semble que nous ayons entrepris de mépriser les instructions et de combattre les exemples? Une femme esclave de ses plaisirs et toute dévouée à des commerces de galanterie peut-elle attendre raisonnablement de la protection de ces vierges, épouses de l'Agneau, à qui la pureté est si chère? Un homme enflé d'orgueil aura-t-il pour protecteurs et pour patrons des saints dont l'humilité a toujours fait les plus tendres délices? Quel appui l'esprit de vengeance trouvera-t-il auprès de ceux qui n'ont jamais été animés que de l'esprit de charité? Avec quel front l'avarice espérerait-elle de rencontrer des partisans dans un pays où

triomphe la libéralité envers les pauvres? Il faudrait avoir renoncé à toutes les lumières du bon sens pour se flatter d'une opinion si extravagante, et nous ne devons pas douter que tout le ciel en colère ne se soulève contre nous et n'aide à enflammer la fureur de notre juge, bien loin de l'apaiser, tant que nous demeurerons attachés à nos dérèglements.

Tâchons donc de gagner pour amis des ennemis si redoutables. Le secret pour y réussir c'est d'aimer ce qu'ils ont aimé, de haïr ce qu'ils ont haï, de condamner ce qu'ils ont condamné; alors nous pourrons nous assurer de voir ce qu'ils voient, de goûter ce qu'ils goûtent, de posséder ce qu'ils possèdent. Fasse le ciel que, marchant par la voie qu'ils nous ont tracée, nous arrivions au terme heureux où ils sont arrivés! C'est ce que je vous souhaite. Amen

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

De nos devoirs envers eux.

Mortuo ne prohibeas gratiam.

N'empêchez pas que votre libéralité, que votre charité ne s'étende jusque sur les morts (Eccli., VII, 37)

Ce fut sans doute un spectacle agréable et charmant que celui qui se présentait aux yeux de saint Jean lorsque les cieus s'entr'ouvrirent pour lui laisser voir l'auguste cour de la Jérusalem céleste dans sa pompe, dans son éclat et dans sa magnificence : *J'ai vu*, s'écrie-t-il dans le transport de la joie que lui en laisse le souvenir, *j'ai vu la ville sainte, la nouvelle Jérusalem*, je l'ai vue *parée comme une épouse qui se pare pour son époux (Apoc., XXI, 2)*. Mais ce fut aussi un spectacle bien terrible et bien affreux quand les abîmes de la terre ouvrirent leur sein à ses yeux, et qu'il en vit sortir des tourbillons de fumée comme d'une ardente fournaise dont le soleil et l'air furent obscurcis (*Apoc. IX, 2*). Qu'en pensez-vous, Messieurs, ne semble-t-il pas que l'Eglise propose à ses enfants dans ces jours des spectacles presque semblables? Elle ouvrit hier le ciel afin de nous y faire contempler avec plaisir les beautés et les charmes de cet heureux séjour où les saints règnent avec Dieu dans le sein de la gloire et de l'immortalité; elle ouvre aujourd'hui la terre afin d'exposer aux yeux de notre foi ces gouffres de soufre et de flammes où les âmes achèvent d'être purifiées au milieu des tourments et des douleurs. Quelle diversité de spectacles! Et que vous m'y paraissent, ô mon Dieu différent de vous-même! Hier je ne voyais en vous que tendresse et qu'amour, mais je n'y vois aujourd'hui que sévérité et que colère; hier tout me consolait, mais aujourd'hui tout m'épouvante; hier je ne trouvais en vous qu'un père passionné qui répandait sur des enfants bien aimés les trésors de sa félicité et de sa gloire; mais aujourd'hui je n'y trouve qu'un juge rigoureux qui dépiole de toutes parts les instruments de ses vengeances.

J'en dis néanmoins un peu trop Mes-

sieurs, je le vois bien. Comme ce n'est que dans le ciel que Dieu épuise sa bonté en faveur des âmes qu'il a choisies, ce n'est que dans l'enfer qu'il décharge sa fureur sur les têtes coupables qu'il y a précipitées. Revenons donc à des termes plus justes, et pour vous donner du purgatoire l'idée qu'il en faut avoir, rangeons-nous du sentiment de celui qui a dit qu'il fallait le regarder comme un milieu entre le paradis et l'enfer. Car en effet le purgatoire tient quelque chose de tous les deux, et cette pensée va servir de fondement à tout mon discours. Dans le ciel il n'y a que de l'innocence, dans l'enfer il n'y a que du crime, et il se trouve dans le purgatoire de l'innocence et du crime. Dans le ciel il n'y a que du bonheur, dans l'enfer il n'y a que de la misère, et il se trouve dans le purgatoire du bonheur et de la misère. Préparez-vous donc à considérer dans les deux parties de ce discours les âmes que la justice et la sainteté de Dieu tiennent captives dans cette prison de flammes, et comme d'innocentes criminelles, et comme d'heureuses misérables. Mais souvenez-vous en même temps que le fruit de cette double considération, de ce double regard, doit être de vous engager à les secourir de tout votre pouvoir, pour achever de rendre et leur innocence complète par l'abolition entière des plus petits restes du crime, et leur bonheur parfait par la pleine délivrance des plus légères atteintes de la misère. Invoquons pour cela le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena*

PREMIER POINT.

Que les ennemis de l'Eglise en murmurent ou s'en moquent, il est certain qu'il y a de la différence entre la souillure du péché et la peine du péché, que la souillure peut être effacée sans que la peine soit remise, et que Dieu, après avoir pardonné des fautes, ne laisse pas de les punir, quelquefois dans cette vie, quelquefois dans l'autre, et souvent dans toutes les deux. Saint Augustin a rendu, ce me semble, une excellente raison de cette conduite de Dieu sur le pécheur, quand il a dit que ce juge souverain, pour nous donner du péché toute l'horreur qu'il mérite, a voulu que le châtiment durât plus longtemps que la faute, de peur que les hommes, qui sont toujours d'humeur à se flatter, ne regardassent leurs fautes comme des fautes légères, s'il était aussi facile de les expier que de les commettre. Ainsi, quoique les eaux salutaires du baptême lavent toutes les taches du péché originel, les enfants qui sortent de leur sein, purs et innocents qu'ils sont, ne laissent pas d'être exposés en proie à une infinité de maux qui leur tirent les larmes des yeux et les plaintes de la bouche. Il faut donc supposer comme une chose constante que dans les lois de la justice de Dieu les grâces ne sont pas toujours entières, que cette justice sainte partage tellement les choses, qu'elle accorde la peine avec le pardon, qu'elle traite assez souvent les hommes comme innocents et

comme criminels. Et c'est sur ce principe indubitable de notre foi que je me suis appuyé quand j'ai dit qu'il y avait dans le purgatoire de l'innocence et du crime en même temps. Il y a de l'innocence, parce que les âmes qui gémissent dans ces sombres cachots ne sont plus souillées de la tache d'aucun péché; cependant il y a du crime en un sens, parce que ces âmes sont encore comptables à la justice de Dieu, et qu'elles n'ont pas acquitté la dette de leurs péchés par des peines proportionnées. Comme j'ai l'honneur de parler à des personnes élevées dans l'école de la foi et instruites de ses maximes, je ne m'entendrai pas davantage sur cette matière, et je ne m'engagerai pas dans des contestations de controverse, puisque je parle à des catholiques. Mais je ne puis m'empêcher de faire ici quelques réflexions sur la conduite que Dieu tient en cette rencontre, car elle a de quoi nous édifier et de quoi nous surprendre.

Les âmes dont l'Eglise fait aujourd'hui l'objet de notre pitié ont quitté leurs corps dédagées de tout péché et de toute affection au péché. Elles ont paru devant le tribunal du Dieu vivant revêtues du riche ornement de la sainteté et de la grâce. Cependant je les vois condamnées aux flammes; quelle rigueur, ô mon Dieu! est donc la vôtre? ou plutôt quelle pureté faut-il donc avoir pour paraître devant vous et pour être admis dans votre royaume? Non, Messieurs, Dieu ne reçoit pas les hommes dans le sein de l'Eglise triomphante avec la même facilité qu'il a apportée pour les recevoir dans l'Eglise qui combat encore sur la terre. Mais, pour vous faire mieux comprendre cette pensée, souffrez que je vous fasse part d'une belle réflexion de saint Augustin : Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conduite qui fut observée dans la fondation et dans le gouvernement de l'ancienne Rome; il semble que Dieu ait observé en quelque chose la même méthode dans l'établissement et la police sainte de son Eglise. Tel que fut le commencement de cette superbe ville qui devait donner des lois à tout l'univers, tel fut en un sens, et c'en est là comme une ombre et une figure, tel fut celui de cette sainte cité d'où Dieu devait faire passer sa loi dans toutes les nations de la terre. Quelle fut donc l'origine de Rome, et que fit-on pour la peupler? On en fit d'abord un asile où tous les criminels qui se présenteraient trouvassent de la protection contre ceux qui voudraient les poursuivre, afin que cette assurance de l'impunité et du pardon y attirât des habitants de toutes parts. C'est-à-dire qu'à le bien prendre, les premiers citoyens de cette maîtresse du monde dont les descendants ont porté leur orgueil si haut ne furent, pour la plupart, que des brigands et des scélérats. Voilà, dit saint Augustin (*De Civit. Dei*, l. V, c. 17), une espèce d'image et de représentation comme s'est formée l'Eglise. Dieu l'ouvrit d'abord comme un asile public qui promettait aux pécheurs une amnistie générale, et qui les assurait de leur

salut. L'entrée de cet asile n'a été refusée à personne. On y a reçu indifféremment les Juifs et les gentils, les Grecs et les barbares, et il n'y a point eu de crime capable d'en exclure aucun de ceux qui se sont présentés pour y entrer.

Mais pour la ville sainte de la Jérusalem céleste, on n'y est pas reçu de même au nombre de ses habitants : Dieu apporte une exacte sévérité et une inflexible rigueur dans le discernement et le choix qu'il en fait. Il n'en ferme pas seulement l'entrée à ceux qui portent sur le front le caractère de leurs crimes, il en éloigne même les bons pour un temps, jusqu'à ce qu'ils soient assez épurés pour soutenir la présence de celui dont les yeux perçants trouvent des taches dans les astres mêmes les plus lumineux. De là vient qu'il envoie dans un feu préparé exprès par les mains de sa sainteté et de sa justice les âmes de ceux qu'il regarde pour être dans la suite les habitants de sa ville et même les enfants de sa maison, mais qui ne sont pas encore au point de pureté qu'il convient pour y entrer. Vous diriez que ce Dieu vengeur renouvelle contre ces âmes innocentes le même arrêt qu'il fit autrefois prononcer à son serviteur David par la bouche du prophète Nathan. Tout le monde sait comment les choses se passèrent après que ce malheureux prince eut joint l'homicide à l'adultère par une double chute qui doit faire trembler les plus saints. La douleur qu'il conçut de son crime eut assez de force pour le remettre en grâce avec Dieu, et il eut la consolation d'entendre à l'heure même ces paroles favorables : *Transulit Dominus peccatum tuum, non morieris* (II Reg., XII, 13) : Le Seigneur vous a remis votre péché, vous ne mourrez pas. Cependant, chrétiens, ne pensez pas que David en soit quitte : tout réconcilié qu'il est, il sera traité comme un ennemi ; la même bouche qui lui annonce sa grâce porte sa condamnation. On le menace d'une foule de disgrâces dont la suite ne vérifiera que trop la vérité, et il a la douleur de voir presque à l'heure même frappé d'une mort vengeresse l'enfant chéri qui était le fruit de son péché.

Voilà, chrétiens, une image sensible de la manière avec laquelle Dieu se conduit tous les jours envers les âmes qui l'ont offensé : quand, à la sortie de la prison de leurs corps, elles sont présentées devant ce tribunal redoutable dont nous subirons quelque jour l'examen et l'arrêt, si la justice divine trouve qu'elles aient renoncé à leurs crimes passés par une douleur sincère, comme David, eh bien ! leur dira-t-elle comme à ce prince pénitent, parce que vous avez rétracté vos péchés dans l'amertume de votre cœur, et que vous avez travaillé à en laver les taches dans vos larmes, j'en ai aussi oublié l'horreur ; non, vous ne serez pas condamnées à cette mort cruelle, qui fera vivre éternellement les supplices des méchants, et qui immortalisera leur douleur : *Non morieris*. Mais avec tout cela, il faut qu'il vous en coûte quelque chose : *Filius*

qui natus est tibi morte morietur : Il faut que ce fils, ce fruit malheureux de votre iniquité, meure avant que je me réconcilie pleinement avec vous.

Que veux-je dire, Messieurs ? ce fils qui doit mourir, quel est-il ? Le fils du péché, c'est ce qui reste après même que le péché n'est plus. Car, dans l'obligation où l'on est de satisfaire à la justice de Dieu, obligation qu'il faut remplir par des peines proportionnées, il faut que ce fils meure : mais il ne meurt pas tout d'un coup, il ne meurt que peu à peu, il ne meurt qu'à proportion que Dieu prend sur nous de quoi apaiser sa justice. Quel est-il donc encore une fois ce fils du péché, qui doit mourir, et dont la mort doit mettre fin à la colère de Dieu par une entière satisfaction à sa justice ? C'est le plaisir criminel qui procède du péché, et dont nous devons expier les funestes douceurs par une mort lente et sensible au milieu des flammes et des douleurs, quoique nous en ayons déjà détruit le père, et que la pénitence ait banni le péché de notre cœur.

Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il me semble que cette considération prise du côté de l'innocence des âmes qui souffrent dans le purgatoire est d'un grand poids pour nous engager à prendre leur parti et à travailler à leur soulagement. Car y a-t-il des cœurs assez durs pour n'être pas touchés des maux de l'innocence affligée ? Quel objet plus propre à inspirer de la pitié qu'un homme de bien aux prises avec de cruelles douleurs ? Peut-on sans inhumanité refuser de prêter la main à la vertu qui la réclame ? Brûlez, impies, il est juste ; brûlez éternellement dans les flammes de l'enfer ; puisque vous êtes ennemis de mon Dieu, je veux être insensible à vos peines. Point de compassion pour des obstinés dont la noire malice s'exhale à tous moments en blasphèmes contre le ciel, après lui avoir fait une continuelle guerre dans ce monde. Mais pourrai-je ne pas secourir des âmes sur qui le péché n'a plus d'empire, en qui je vois reparaître les dons de la grâce, à qui je puis peut-être ouvrir le ciel ?

Que si l'innocence de ces âmes exige de nous avec quelque sorte de justice le suffrage de nos prières et le tribut de notre assistance, les restes du péché qui s'y trouvent ne sont pas un motif moins pressant pour nous porter par une autre raison à procurer leur liberté. C'est une maxime constante dans l'école du grand Augustin, que le péché ne peut jamais demeurer impuni, autrement il y aurait du dérèglement dans l'ordre des choses, si la faute n'était pas toujours suivie de la peine qui lui est due, et l'harmonie du monde serait troublée, parce qu'il n'y a que la beauté du châtiment qui puisse réparer la difformité du mal. Je ne m'arrête pas à étendre ce principe autant qu'il pourrait le demander, pour dire avec ce même saint docteur que la punition qui est nécessairement attachée au péché par l'ordre immuable de la justice divine peut venir de deux sortes de mains, ou de la main

de Dieu, ou de la main des hommes. L'homme punit le péché par ses mains, quand, armé contre lui-même par une sainte colère, il venge sur son cœur et sur ses sens, par la douleur et par la mortification, l'injustice de ses désordres. Dieu punit le péché par ses mains quand il frappe celui qui l'a commis des verges de sa justice, plus ou moins, à proportion de l'offense.

Or c'est là votre partage, pauvres âmes : comme vous n'avez pas eu soin de vous faire rendre compte à vous-mêmes de vos iniquités passées, comme vous avez contracté des dettes sans les payer, comme la satisfaction n'a pas répondu chez vous à l'offense, Dieu punit ce que vous avez épargné. Il va chercher, ce Dieu vengeur, dans les plus secrets replis de vos consciences jusqu'aux moindres vestiges de vos iniquités passées, afin que rien n'échappe à sa justice.

Mais savez-vous un secret, mes frères, pour arrêter ce châtiment et pour en suspendre le cours ? Punissons nous-mêmes les iniquités de ces âmes, et Dieu cessera en même temps de les punir. Et comment les punir encore, et sur qui les punir ? Punissons-les sur nous-mêmes, substituons-nous, si j'ose le dire, à la place de ces âmes, en pleurant, en jeûnant, en faisant des prières et des aumônes pour leur décharge et à leur intention. Car Dieu leur tiendra compte de tout ce que nous ferons en leur nom, à peu près comme vous tiendriez compte à celui qui vous devrait une somme considérable, de tout l'argent qu'un de ses amis vous donnerait à son acquit. S'il est nécessaire que la justice de Dieu soit satisfaite, il est en quelque façon indifférent à cette rigoureuse justice où la satisfaction se prend. Nous avons tous les trésors des mérites de Jésus-Christ, où il nous est libre de puiser, nous pouvons leur en appliquer une partie, et il nous est facile de leur rendre ce bon office par l'usage des moyens par lesquels se fait cette application. Que ne peut point une messe célébrée ou entendue avec de saintes dispositions, et de quelle efficace n'est-elle point, sinon pour terminer le cours de leurs maux, au moins pour en adoucir l'amertume ? Mais la facilité n'est pas égale de leur part.

Car je vous prie d'observer que les choses qui nous portent le plus au péché dans ce monde sont en même temps celles qui nous fournissent le mieux de quoi effacer le péché, que ce qui a contribué à nous perdre peut contribuer à nous sauver, et que la matière la plus ordinaire de nos dérèglements peut devenir l'instrument le plus aisé de notre pénitence. Ainsi, comme nous trouvons dans les richesses de quoi entretenir notre luxe ou contenter notre avarice, nous y trouvons aussi de quoi racheter nos fautes par l'aumône ; la même chair qui nous sollicite aux plaisirs nous offre la matière d'une mortification continuelle, et s'il y a des péchés qu'on ne peut commettre sans un corps, il y a des vertus qu'on ne peut pratiquer qu'avec un corps ; ce n'est que des biens du corps qu'on tire de quoi sacrifier à Dieu par la pé-

nitence, et les membres de ce corps qu'on lui immole par une sainte sévérité font la matière de ce sacrifice : *De bonis carnis Deo adoletur*, c'est ainsi qu'en parle Tertullien. Ajoutons encore que la liberté dont notre volonté jouit durant le cours de cette vie étant la source de tous nos désordres, cette même liberté est aussi le principe de tout notre mérite, et que comme nous nous servons de cet empire que nous avons sur nous-mêmes pour nous éloigner de Dieu, nous pouvons aussi nous en servir pour nous rapprocher de lui. Voilà le bonheur et le malheur du chrétien, pendant qu'il voyage sur la terre.

Mais les âmes dégagées de la matière ne sont pas dans cette situation : elles n'ont plus ni de richesses pour donner, ni de corps pour immoler, ni de liberté pour mériter. Ainsi dans l'état où elles se trouvent, si une main étrangère ne les délivre, elles ne peuvent rien attendre, sinon que la justice de Dieu se satisfasse pleinement sur elles par les plus excessives douleurs. O mes frères ! aurons-nous donc la dureté de les abandonner aux rigueurs de cette justice impitoyable ? Est-ce là ce que feront des enfants pour un père et pour une mère qui en ont tant fait pour eux ? Est-ce là ce que doit attendre un mari de cette femme qui l'aimait si tendrement, une femme de ce mari qui lui était si cher ? Est-ce là ce que des amis rendront à leurs amis ? Est-ce là, pour employer encore des motifs plus élevés, ce que des chrétiens doivent faire pour des chrétiens, des frères en Jésus-Christ pour des frères qui leur sont unis par des liens plus forts que tous ceux de la chair et du sang, des membres pour les membres d'un même corps ?

Quand la mort vous a enlevé un de vos proches, vous n'épargnez rien pour faire montre de votre douleur, vous affectez la somptuosité et la magnificence dans leurs funérailles, vous embaumez chèrement leurs corps, vous avez soin de leur faire dresser des tombeaux et graver des épitaphes qui conservent la mémoire de leurs noms dans cette terre d'oubli. Mais qu'est-ce que tout cela ? dit saint Augustin (*Lib. de Cura pro mortuis*, c. 2) ; si c'est un peu de consolation pour les vivants, hélas ! de quel soulagement est-il pour les morts ? L'argent que vous employez avec profusion dans ces dépenses frivoles n'acquiescent pas auprès de Dieu les dettes dont les restes de leurs péchés les accablent. Mais voulez-vous, poursuit ce saint docteur, les décharger de ces dettes onéreuses dont ils sont reliquataires ? Tout ce vain appareil où l'orgueil cherche souvent autant à se satisfaire que la douleur, convertissez-le en humbles prières et en abondantes aumônes ; par là vous apaiserez la rigueur de ce créancier implacable qui les presse, par là vous effacerez la cédule qui les tient obligés à sa justice, par là vous les affranchirez entièrement de ses mains. Sur toutes choses, mes frères, ayons recours au sacrifice propitiatoire de nos autels.

Ce sacrifice me fait souvenir qu'il y avait

dans l'ancienne loi une espèce de sacrifice assez particulière dans ses cérémonies : on prenait deux oiseaux, l'un était immolé et le sang s'en recueillait dans un vase ; l'autre, qu'on avait laissé en vie, était arrosé de ce sang, et en même temps on lui donnait l'essor. Faisons, chrétiens, quelque chose de semblable : offrons le Sauveur à son Père, versons sur nos autels le sang de cette adorable victime, et autant d'âmes sur qui il tombera une goutte de ce sang précieux seront autant d'hosties de la justice divine délivrées de leurs liens et mises en une heureuse liberté.

Mais si nous sommes sages, Messieurs, en travaillant à acquitter les dettes des autres, cela ne doit-il pas nous faire penser à n'en pas contracter nous-mêmes ? Il me semble que le bon sens va là. Car qu'y a-t-il de si imprudent que d'accumuler pour soi-même ce qu'on tâche de dissiper pour les autres ? Cette réflexion est le premier fruit que nous devons recueillir pour nous du service que nous rendons aux morts. Ils réclament notre secours parce qu'ils ont des péchés à expier ; notre unique soin doit donc être d'éviter toutes sortes de péchés, si nous voulons ne pas tomber dans une disgrâce pareille. Je dis toutes sortes de péchés, non-seulement le mortel, mais encore le véniel, non-seulement les grands crimes, mais encore les fautes légères. Car il ne faut pas vous persuader qu'il n'y ait que les péchés capitaux dont on achève la satisfaction dans l'autre vie, pour ne les avoir pas assez expiés dans ce monde. Le péché que nous appelons véniel est un titre suffisant à la justice divine pour envoyer une âme dans les flammes. Il n'y a rien de si ordinaire parmi les fidèles, je dis même parmi ceux qui font profession de piété et qui ont la crainte de Dieu dans le cœur, que de regarder les péchés véniels comme des fautes peu importantes. Sous prétexte qu'ils ne tuent pas l'âme, qu'ils ne l'exposent pas aux supplices de l'enfer, on s'en fait une idée comme d'une bagatelle, on les néglige, on s'y accoutume, on y tombe sans scrupule on les boit comme l'eau.

J'aurais bien des choses à dire contre une erreur si commune, si mon sujet me permettait de la combattre dans les formes. Je ferais voir que cette disposition de cœur est très-injurieuse à Dieu et très-périlleuse pour le chrétien, qu'elle est contraire à la charité, qu'elle inspire le dégoût de la vertu, qu'elle partage l'âme entre le Créateur et la créature, qu'elle nous rend tièdes et négligents, qu'elle prépare les voies au péché mortel, et que chanceler de la sorte, c'est vouloir tomber entièrement, selon la parole du Sage : *Qui spernit modica paulatim decidet* (Eccli., XIX, 1). Mais pour m'accommoder au temps, et pour me renfermer dans les bornes de mon sujet, peut-on appeler légères des fautes dont les suites coûtent si cher ? Peut-on traiter de bagatelles des péchés pour lesquels le céleste Époux bannit pour un temps, et quelquefois pour un temps considérable, ses épouses de sa présence ? Peut-on négliger comme des

choses de néant ce que la justice a un Dieu, qui ne peut jamais excéder, châtie par des supplices si rigoureux ? Revenons donc, chrétiens, de cette fausse persuasion ; jugeons du péché véniel par le purgatoire, comme nous pouvons juger du péché mortel par l'enfer, et dans cette vue évitons soigneusement jusqu'aux moindres taches. Que si, marchant, comme nous faisons, dans un pays si plein d'ordure, nous ne pouvons pas que nous ne nous souillions très-souvent, tâchons de nous laver à l'heure même ; si la fragilité nous fait tomber, que l'habitude et la négligence ne nous fassent pas prendre une mauvaise complaisance dans nos chutes. Et pour nous animer puissamment à nous en relever, pensons souvent à la pureté du Dieu que nous servons, pureté dont le purgatoire est une preuve si démonstrative. Apprenons de ceux qui y brûlent que cette pureté sainte ne peut souffrir que rien de souillé jouisse de sa présence. Mais en profitant de l'exemple de ces âmes, prenons pitié de leur misère ; car, comme nous avons vu jusqu'ici qu'elles étaient d'innocentes criminelles, nous allons voir que, par un paradoxe qui n'est pas moindre, elles sont d'heureuses misérables ; que si, trop innocentes pour mériter l'enfer, mais trop criminelles encore pour jouir du paradis, elles sont assez heureuses pour en avoir l'assurance, elles sont assez misérables pour n'y pouvoir encore entrer selon leurs desirs. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les âmes dont je plaide la cause dans ce discours sont assurées de posséder Dieu quelque jour dans sa gloire, et cette certitude fait leur bonheur. Mais elles ne savent pas quand ce jour favorable doit luire, et cette incertitude fait leur misère. Elles sont heureuses parce qu'elles espèrent le plus grand de tous les biens, mais elles sont misérables, parce que la privation de ce bien est pour elles un cruel tourment. Leur félicité est extrême, de n'être plus exposées à la fatigue de ces combats ennuyeux et pénibles que nous avons à soutenir contre le démon, contre le monde et contre nous-mêmes ; mais leur di grâce est lamentable, d'être tombées entre les mains d'un Dieu irrité qui les exerce sans relâche par des supplices rigoureux.

Je ne sais, Messieurs, si vous y avez fait réflexion, mais les raisons sur lesquelles je fonde le bonheur de ces âmes me paraissent considérables ; car, je vous prie, quel bonheur d'avoir fourni dignement une carrière où tant d'autres périssent, d'avoir passé ces funestes écueils où la vertu fait si souvent naufrage, d'avoir terminé une guerre où il y a tant de dangers à courir, de n'appréhender plus un démon qui vous tente, de ne voir plus un monde qui vous sollicite, de ne porter plus une chair qui vous corrompt ? Ah ! que ce sort est digne d'envie, hélas ! nous le savons, mes frères, nous qui sentons à chaque moment par une expérience fâcheuse combien notre condition est à plaindre sur la terre, combien la vie est

dure à qui ne peut vivre qu'au milieu de tant d'ennemis ! Cependant un repos qui ferait le comble de notre félicité dans ce monde n'est que le commencement de celle que les âmes goûtent dans le purgatoire. L'assurance qu'elles y sentent de jouir de Dieu après un certain temps, et de trouver dans cette jouissance des trésors de félicité et de gloire, une vie de bonheur et des délices infinies, cette assurance est pour elles quelque chose de bien plus doux. Saint Paul veut que, quelque disgrâce qui arrive aux fidèles durant cette vie, ils ne laissent pas de se réjouir dans l'espérance que le ciel sera un jour leur récompense : *Spe gaudentes* (Rom., XII, 13). Mais quoi ! grand Apôtre, cette espérance dans le fond a-t-elle de quoi nous donner une joie solide, puisque des pécheurs comme nous, qui vivent parmi tant d'occasions de se perdre, ont plus de lieu d'appréhender l'enfer que d'espérer le paradis ?

Non, Messieurs, il faut l'avouer, notre joie ne peut être paisible : la crainte des jugements de Dieu, notre inconstance dans le bien, notre penchant pour le mal, l'incertitude du sort qui nous attend en corrompent toute la douceur par leur amertume, au lieu que celle des morts est toute pure de ce côté-là ; tranquille et sans alarme, rien ne la trouble, rien ne l'inquiète ; comme leur espérance est assurée, leur joie est inaltérable ; l'affaire de leur éternité est vidée par une décision favorable ; ils savent que leur place leur est marquée dans le ciel, qu'ils en prendront possession tôt ou tard pour la remplir à jamais, et que le Dieu qui est si rigoureux à les tourmenter sera encore plus libéral et plus magnifique dans la récompense qu'il leur prépare. Après cela, illustres morts, je ne saurais presque vous plaindre, et pour le dire franchement, une condition comme la vôtre me donne plus d'envie que de pitié.

Mais où est-ce que je m'égare ? Ai-je oublié que je dois parler ici pour les morts, et est-ce le secret de vous animer à les secourir, que de vous représenter leur bonheur dans un point de vue qui vous charme ? Oui, Messieurs, à le bien prendre, puisqu'après tout, si la considération de leur bonheur ne vous porte pas à les soulager par un principe de compassion, elle doit vous y engager par un principe d'intérêt. Ceux qu'une grande fortune distingue des autres dans le monde ne manquent jamais de trouver une foule d'officieux qui s'empressent à leur rendre service : c'est à qui leur fera sa cour, il n'y a point de bassesse où l'on ne se réduise pour leur plaire, point d'entreprise où l'on ne s'expose pour marquer qu'on est dévoué à leurs intérêts, point de travaux qu'on ne dévore pour exécuter leurs volontés. Et qui fait naître cette ardeur ? La vue d'une récompense éclatante dont on se flatte : récompense incertaine, récompense éloignée, après laquelle on court toujours et que pour l'ordinaire on n'attrape jamais. Or, ne vous y trompez pas, chrétiens, ceux que je recommande ici à vos soins ne sont pas des

personnes vulgaires, ce sont autant de ministres du Dieu vivant, ce sont autant de favoris du Roi des rois ; que dis-je ? ils sont des rois eux-mêmes, un royaume leur est assuré, mais un royaume éternel en durée, infini en étendue, inépuisable en richesses, abondant en plaisirs. Servez donc ces rois, si vos intérêts vous sont chers ; aidez-leur à monter sur le trône, et vous verrez que ces âmes saintes, par une générosité dont la terre n'a point d'exemples, porteront leur reconnaissance jusqu'à vous faire part de leur sceptre et de leur couronne. Ainsi, quand vous prierez pour les morts, dites-leur avec confiance ce que le larron disait au Sauveur à la croix : *Memento mei dum veneris in regnum tuum* (Luc., XXIII, 42) : Vous voyez, saintes âmes, que je prends les armes de la prière pour votre querelle, afin de vous tirer des fers ; souvenez-vous donc aussi de faire quelque chose pour moi quand vous serez établies dans votre royaume. Le chaste Joseph ayant prédit à un des ministres du roi d'Égypte que ce prince le retirerait dans trois jours de la prison où il l'avait fait mettre, ne lui demanda point d'autre paiement pour une si agréable nouvelle, sinon qu'il travaillât à sa liberté quand il serait rétabli dans sa charge. Cependant, par la plus lâche de toutes les ingratitudes, après être sorti de la prison, il ne fit aucune démarche pour l'infortuné Joseph, il ne se souvint pas même de lui ; sa prospérité lui fit oublier le compagnon de sa disgrâce, qui avait en quelque sorte avancé son bonheur par l'assurance qu'il lui en avait donnée. Mais n'appréhendez pas un semblable traitement de la part des morts : ils seront plus reconnaissants que les vivants, ils ne vous oublieront pas dans leur prospérité, si vous ne les abandonnez pas dans leur misère. Car tout heureuses que sont ces âmes, elles ne laissent pas d'être misérables. Et pour vous tracer ici l'image de leurs maux avec des couleurs assez vives, je ne veux employer que trois mots qui se disent tous les jours dans le canon de la messe.

Quand nous prions pour les morts à l'autel, l'Église nous met ces paroles à la bouche : *Locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas, deprecamur* : Placez-les, ô mon Dieu ! dans un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Puisque nous demandons pour eux du rafraîchissement, ils sont donc dans les flammes ; puisque nous leur souhaitons la lumière, ils sont par conséquent dans les ténèbres ; puisque nous demandons pour eux la paix, ils sont donc dans le trouble : flammes qui les brûlent, ténèbres qui les environnent, trouble qui les inquiète ; mais flammes, mais ténèbres, mais trouble dont les rigneurs ne se peuvent guère imaginer. Ces réflexions demanderaient un discours entier, si je voulais les approfondir ; ainsi je suis obligé de ne les toucher que superficiellement.

Ce que saint Augustin dit est bien vrai : La volonté du Créateur tient lieu de nature aux choses qu'il a créées, c'est-à-dire que,

quelque inclination qu'elles aient, aussitôt qu'il plaît à Dieu de le leur ordonner, elles en changent. Le feu a cela de propre qu'il réduit en cendres par son activité les corps dont on l'approche. Cependant il n'osa pas seulement toucher aux jeunes Hébreux que le roi de Babylone avait fait jeter dans une fournaise excessivement enflammée. Comme cet élément est composé de matière, sa nature n'est pas d'agir sur des esprits dégagés de la matière qui ne lui donnent point de prise. Cependant il brûle dans l'autre vie des âmes séparées de leurs corps. Quel étrange renversement ! ne pouvoir brûler des corps et pouvoir brûler des âmes ! C'est que le feu, servant de ministre aux volontés du Seigneur, devient en quelque sorte intelligent et raisonnable entre ses mains, pour distinguer l'innocence du crime ; et comme il sut respecter l'innocence dans la personne des Hébreux, il sait punir le crime dans les âmes du purgatoire. Elles brûlent donc ces âmes d'un véritable feu par un prodige surprenant : feu d'autant plus agissant qu'il n'agit que par miracle, feu dont la force est surnaturelle et en quelque sorte divine, feu si cuisant, qu'au sentiment des saints docteurs le feu qui sert à nos usages n'est auprès de lui que de la fumée. Jugez par là quelle est la rigueur de leur supplice, et si ce n'est pas avec raison qu'on demande un lieu de rafraîchissement pour elles.

Mais on n'en a pas moins de leur souhaiter un lieu de lumière. Quelques-uns se sont imaginés que dans le purgatoire les morts étaient tellement accablés du poids de leurs douleurs, qu'ils n'avaient pas même la consolation de savoir si ces tourments devaient prendre fin ou non, que leur bonheur ou leur malheur éternel était pour eux enseveli dans une obscurité impénétrable, et que cette incertitude effroyable formait les épaisses ténèbres dont l'Eglise demande qu'elles soient retirées. Mais cette opinion n'est pas soutenable. Les choses sont réglées autrement, et nous ne devons pas douter qu'une âme qui a assisté à la discussion de sa cause et à la décision de son procès ne soit informée de son sort ; contentons-nous donc de dire que les ténèbres où les morts sont plongés ne représentent autre chose que l'ignorance où Dieu les laisse du temps que doit finir leur supplice : ignorance affligeante au delà de ce que l'on en peut dire, puisque s'il y a rien d'insupportable à un malheureux, c'est de souffrir sans connaître le temps où finiront ses souffrances. Peut-être encore cent ans de douleurs, peut-être encore davantage, peut-être jusqu'à la fin des temps. Oh ! que ce peut-être est rude ! Il avance les tourments qu'on ne ressent pas encore, et il fait ressentir ceux-mêmes qu'on n'éprouvera jamais, par l'appréhension qu'il en donne.

Avouons-le cependant, Messieurs, le trouble qui inquiète ces âmes fait leur peine la plus sensible. J'entends par ce trouble leur séparation d'avec Dieu et le désir qu'elles ont de le joindre : séparation cruelle, désir violent, qui déchire ces pauvres âmes d'une

façon qui n'est pas imaginable. Pour en concevoir quelque chose il faudrait vous souvenir de cette grande maxime de la théologie de saint Augustin (*Confess.*, l. I, c. 1), qui dit que Dieu est tellement la fin de l'homme, et que l'homme est tellement fait pour Dieu, que l'homme cherche Dieu avec une inquiétude continuelle, parce qu'il n'y a rien de plus naturel à l'homme que de chercher son bonheur, et qu'il ne peut le trouver qu'en Dieu. Ainsi le plus déplorable de tous les maux est de se voir privé de Dieu pour toujours, sans espérance de le posséder jamais, et c'est là ce qui fait l'enfer. Mais après ce malheur, qui est sans comparaison comme il est sans ressource, il n'y en a point de plus grand que d'être retardé et empêché d'arriver à la possession de Dieu, et voilà ce qui fait, à proprement parler, les douleurs les plus cuisantes du purgatoire. On y brûle moins du feu dévorant que la toute-puissance de Dieu y entretient, que de l'ardeur extrême de s'unir à cet adorable objet, parce qu'il n'y a point de violence pareille à celle dont une créature spirituelle et raisonnable tend à son Créateur qui en est la dernière fin.

Vous me direz que nous sommes éloignés de Dieu sur la terre, et que cependant son absence nous touche si peu que nous consentirions volontiers à ne le voir jamais, pourvu que la mort ne vint point trancher le cours de notre vie. Cela est vrai : la vue de Dieu nous est devenue comme indifférente dans ce monde, parce qu'une infinité de choses conspirent à nous empêcher de sentir la rigueur de sa perte. D'un côté le péché qui nous aveugle, faisant que nous ne connaissons qu'imparfaitement le prix de ce bien inestimable, nous porte à en négliger la recherche. D'ailleurs le corps dont nous sommes revêtus, appesantissant notre âme, pour parler comme l'Ecriture (*Sap.*, IX, 13), arrête par son poids l'impétuosité de nos desirs pour ce souverain bien. Enfin les créatures qui nous environnent enchantant nos sens par leurs attraits imposteurs, ces biens apparents que nous voyons nous consolent facilement de l'absence du véritable bien que nous ne voyons point. Nous sommes sur la terre, dit saint Augustin, comme dans un exil : le ciel est notre patrie, les créatures sont comme autant de voitures par où nous y pouvons aller ; mais quoique ce voyage soit long et pénible, on le fait cependant presque sans s'en apercevoir, parce que le chemin a je ne sais quoi qu'on trouve agréable. Et comme ceux qui passent par des pays délicieux, et à qui le hasard a fait rencontrer une compagnie qui leur plaît, sont fâchés en quelque sorte que leur course finisse sitôt, quoique dans le fond ils ne cherchent qu'à arriver au but qu'ils se sont proposés, ainsi les faux biens de la terre au milieu desquels nous marchons nous amusent doucement, nous font aimer notre pèlerinage, et nous empêchent par un charme secret de tendre à Dieu, qui est le terme de notre course, avec la rapidité qui devrait nous y entraîner. Mais quand un homme se trouve

enfin au bout de sa carrière, et que Dieu ne s'y présente point, ah ! que ce moment lui donne des sentiments différents de ceux qu'il a eus jusqu'alors ! Quand une âme est épurée du péché, quand une âme est dégagée de son corps, quand une âme est séparée des créatures, comme elle ne tient plus à rien, comme il n'y a plus rien qui l'arrête ni qui la séduise, c'est alors que son impétuosité l'emporte tout entière vers Dieu avec plus de violence que le feu ne s'élève vers sa sphère, et que les pierres ne descendent à leur centre. Ajoutons à cela, si vous voulez, une belle remarque de saint Jérôme. Ce profond docteur, expliquant le psaume quarante-unième, observe que les cerfs, rencontrant quelque serpent lorsqu'ils paissent, les avalent sans répugnance, mais qu'aussitôt qu'ils les ont étouffés dans leurs entrailles, un poison subtil les brûle de telle sorte qu'ils courent comme des furieux vers les rivières pour s'y désaltérer. Or on peut dire que tel à peu près est le sort des âmes dont nous parlons : elles ont avalé des poisons dans ce monde, quand elles se sont repues des plaisirs criminels qui sont attachés aux créatures ; mais ces poisons, en quoi elles ont trouvé d'abord de la douceur, n'ayant pu les rassasier, parce qu'ils n'avaient rien de solide, n'ont laissé après eux qu'un feu dévorant dans ces âmes. Plus elles ont goûté des créatures, et plus elles se sentent enflammées du désir de se rassasier de Dieu. Le néant de ces objets trompeurs qui se sont évanouis n'a laissé en elles qu'une soif qui les embrase et qui les fait courir à Dieu comme à un torrent de délices qui seul peut les désaltérer. Quel est donc votre supplice, pauvres âmes, de ne pouvoir atteindre ce Dieu où toute votre rapidité vous entraîne ? Que de désirs ! Que de langueurs ! Désirs d'y pouvoir arriver, langueurs de n'y pouvoir parvenir. Mais quelle est votre sévérité, ô mon Dieu ! de les attirer ainsi à vous, et de les éloigner cependant de vous, de les approcher d'une main et de les chasser de l'autre ! Ou modérez l'ardeur qui les transporte, ou levez les obstacles qui les retiennent. Non, chrétiens, quand on arracherait à chaque moment les membres à ces malheureux, et qu'on les tirerait incessamment de leur place par la violence de la torture, ce genre de tourment ne leur serait pas si sensible que celui qui les arrache à Dieu et qui les en repousse.

Regardons-nous après cela le purgatoire comme un jeu, et ferons-nous encore peu de cas de passer par des épreuves si douloureuses ? C'est véritablement une chose bien étrange, de trouver des chrétiens ou qui négligent de se corriger de leurs imperfections, ou qui refusent de prendre sur la mollesse de leur vie de quoi satisfaire à la justice de Dieu pour leurs péchés par une pénitence d'expiation, sous prétexte qu'ils en seront quittes pour passer par le purgatoire et pour y demeurer plus longtemps. Car voilà le style du monde, ou du moins ce sont les sentiments dont on nourrit en secret son relâchement et sa mollesse. Pourvu que je me garde

des péchés mortels, ou qu'après en avoir commis sans nombre, je les dépose à l'oreille d'un confesseur, c'en est bien assez pour cette vie, nous achèverons le reste dans l'autre ; pour lors, s'il faut souffrir, à la bonne heure ! mais remettons la partie à ce temps-là, et cependant vivons doucement.

Pour ne point dire ici, Messieurs, que ces pensées sont indignes d'un chrétien, qu'elles sont contraires à la loi de l'Evangile, qui ordonne de faire en ce monde de dignes fruits de pénitence, qu'elles entretiennent la sensualité, en ruinant l'esprit de la vie chrétienne, qui est un esprit de mortification, que c'est n'avoir guère d'amour pour Dieu que de différer à le satisfaire le plus tard qu'on peut attendre, et encore par des peines forcées et involontaires, que c'est témoigner peu d'horreur du péché que d'en venger si mal l'injustice et le dérèglement, pour ne me servir point ici de ces raisons, si solides pourtant et si décisives, quand de soi-même il serait indifférent, quand Dieu nous donnerait le choix de faire pénitence ou en cette vie ou dans le purgatoire, après ce que nous venons d'entendre, pourrions-nous balancer un moment pour opter ? Car en effet, quelle pénitence sur la terre approche des souffrances que la justice de Dieu a préparées dans ce lieu de douleur ? Peut-on faire entrer en comparaison les prières, les veilles, les aumônes, disons les disciplines, les macérations, avec ces flammes, ces ténèbres, ce trouble que je vous ai représentés ? Ne vaut-il pas mieux souffrir par les mains d'un amour pénitent que par les mains d'un Dieu irrité ? Qu'est-ce que la douceur de l'un a de redoutable au prix de la rigueur de l'autre ? Ah ! mes frères, corrigeons donc nos sentiments : au lieu de remettre notre pénitence, tâchons d'avancer notre purgatoire ; au lieu de renvoyer celle-là à celui-ci, travaillons à anticiper celui-ci par celle-là, et craignant plus que la mort de tomber dans cet abîme, ne négligeons rien pour en retirer les âmes qui y sont tombées, afin que tous ensemble nous puissions sans retardement aller posséder ce que nous espérons : c'est la gloire que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De la fermeté invariable de la parole de Dieu, et des conséquences qu'il en faut tirer.

Amen dico vobis quia non preteribit generatio hæc, donec omnia hæc fiant : cælum et terra transibunt, verba autem mea non preteribunt.

Je vous dis en vérité que la race des hommes ne finira point que toutes ces choses ne soient accomplies : le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (Matth., XXIV, 34, 35).

Les mystères et les maximes de la religion que nous professons trouvent encore aujourd'hui tous les esprits dans la même situation où saint Paul laissa autrefois ceux qui entendirent le discours qu'il prononça dans le sénat d'Athènes. Ce grand apôtre annonçant les vérités les plus étonnantes du christia-

nisme avec une force digne de celui qui l'avait choisi pour porter son nom à toutes les nations de la terre, la compagnie fut frappée diversement des nouveautés qu'il publiait, et la même chose produisant des effets différents, on demeura partagé de telle sorte que les uns se moquèrent ouvertement de saint Paul, d'autres remirent à s'instruire plus particulièrement dans une autre rencontre de ce qu'il leur avait débité, et un petit nombre, touché de ses raisons, baissa dès l'heure même la tête sous le joug de l'Evangile. Des dispositions semblables partagent encore dans nos jours ceux qui sont imbus de la connaissance du christianisme : sa doctrine y est reçue et traitée du même air parmi nous, et selon le génie qui domine, il n'y a personne qui ne se range à l'un de ces trois sentiments : il y en a d'assez emportés et d'assez furieux pour se moquer insolemment des grandes vérités que cette religion sainte propose ; beaucoup d'autres, plus modérés et plus retenus, gardent comme le milieu entre les rejeter et les embrasser ; enfin quelques-uns se rendent de bonne foi et en font une profession sérieuse. Les impies qu'un libertinage déclaré a jetés dans l'irréligion grossissent le parti de la première secte, et n'étant pas moins insensés que ces faux sages qui prirent saint Paul pour un discoureur et ses oracles pour des rêveries, il n'y a rien de si terrible, dont ils ne se jouent avec des railleries sacrilèges. Les justes, au contraire, recueillant avec un profond respect tout ce que les livres saints ont fait passer jusqu'à eux de la part de Dieu, et réglant leur créance et leurs mœurs sur les vérités qu'ils y ont puisées, représentent et imitent le dernier ordre de l'Aréopage. Mais il y a un tiers-parti qui marche sur les traces de ceux qui ne se déterminèrent ni à condamner ni à approuver la doctrine de l'Apôtre, et ce parti est le plus nombreux, il traîne le torrent du monde à sa suite. Car c'est ainsi que j'appelle ces demi-chrétiens, qui affectent une espèce de neutralité entre croire et ne pas croire, entre faire et ne pas faire, demi-chrétiens dont la multitude fait honte au petit nombre des véritables enfants de l'Eglise. Au goût de cette sorte de personnes, l'Evangile n'est ni absolument recevable ni absolument condamnable ; une partie leur en agréé, l'autre ne leur revient pas. Les endroits les plus forts de la morale, ils les envisagent comme des exagérations, ils se persuadent que les peines de l'autre vie sont plus comminatoires qu'effectives ; il faut, à leur compte, qu'il y ait du plus ou du moins dans les principaux chefs qui composent la loi de Dieu, et ils se flattent que tout ce qui est écrit ne doit pas se prendre au pied de la lettre. C'est donc à des esprits de cette trempe que je déclare aujourd'hui la guerre, et à qui je prétends fermer la bouche avec ces paroles du Sauveur : *Cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt* : Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Ainsi j'emploierai

tout ce discours en deux considérations importantes : d'abord nous ferons voir que la vérité de la parole de Dieu est appuyée sur des fondements inébranlables ; ensuite nous passerons aux conséquences qu'il en faut tirer pour notre instruction. Fermeté invincible de la parole de Dieu, c'est ma première partie ; conséquences importantes de cette fermeté, ce sera la seconde : après que nous aurons imploré le secours de celle dans le sein de laquelle cette Parole, d'incrée qu'elle était, est devenue incarnée quand l'ange lui dit : *Ave, gratia plena*

PREMIER POINT.

Est-il donc vrai, Messieurs, et n'en impose-t-on point à notre crédulité, quand on nous dit tout ce que les livres sacrés nous disent de la part de Dieu ? Faut-il s'en tenir à leur parole, et ne sommes-nous point en droit de rabattre quelque chose, ou des mystères qu'ils nous découvrent, ou des commandements qu'ils nous imposent, ou des avertissements qu'ils nous donnent, ou des peines dont ils nous menacent ? Voyons, et pour procéder avec méthode dans cette importante matière, examinons premièrement la solidité des preuves qui nous obligent de recevoir généralement tout ce que la parole de Dieu renferme, de le tenir pour indubitable, de fixer là nos esprits. Ensuite nous découvrirons la nullité des raisons dont la vaine lueur peut nous faire naître quelque ombredoute. Avant toutes choses vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Messieurs, que je n'entreprends pas ici les libertins de profession, et que je suppose avoir affaire avec des personnes qui, quoique déréglées dans leur foi et dans leurs mœurs, reconnaissent toujours cependant un Dieu et une providence. Sur ce fondement j'avance que nous ne pouvons rayer aucun article de l'Ecriture sans renverser entièrement la bonté, la vérité, la justice et l'immutabilité de Dieu. Ecoutez mon premier raisonnement, ou plutôt écoutez le raisonnement de saint Augustin, car il est tiré de ses Confessions, livre VI, chap. 5 : Puisque vous admettez un Dieu et une providence en Dieu, il faut, par une suite nécessaire, que vous admettiez une religion ; car si la Providence s'étend jusqu'aux besoins qui regardent le corps, elle doit à plus forte raison pourvoir à l'âme, et lui prescrire par conséquent une religion à la faveur de laquelle elle puisse arriver heureusement et sûrement à sa fin. Or, cette religion ne se trouve que dans les livres saints, et elle n'est fondée que sur l'autorité de leurs paroles. Comme Dieu nous parle dans ces livres, dont il a fait comme un soleil mystérieux que sa Providence nous a ménagé pour porter la lumière dans nos âmes, de même qu'elle a attaché un soleil visible au firmament pour éclairer nos corps, il a voulu que ces livres se répandissent dans toute l'étendue de l'univers aussi bien que l'astre du jour, et il les a fait monter à une si haute estime parmi les hommes, que jamais ils n'ont rien eu en si grande

vénération. Car en effet, nous voyons que depuis tant de siècles, presque en tous les endroits de la terre, l'Ecriture sainte est reconnue et révérée, et que tous ceux qui aspirent à la véritable félicité en tirent les règles de leur conduite. Or, est-il croyable que Dieu eût permis que ce livre se fût jamais acquis une autorité assez absolue sur les esprits, pour les obliger à s'en servir comme d'une règle infaillible pour la créance et pour les mœurs, s'il y avait quelque chose dans ce livre qu'on pût en retrancher ou y ajouter? Ce serait un piège secret que Dieu aurait dressé aux hommes, en faisant semblant de leur donner un guide fidèle, et si tout n'était également assuré, il les aurait exposés à prendre le change à tout moment. Pensée impie, qu'on ne doit envisager qu'avec horreur et comme un blasphème exécrable qui choque la bonté de Dieu et sa justice.

Je dis sa bonté, Messieurs, car saint Augustin enseigne en quelque endroit de ses ouvrages que l'Ecriture sainte a été donnée de Dieu aux hommes pour les convier de retourner au ciel qui est leur patrie, et pour leur en tracer le chemin. Et ce grand docteur la compare ingénieusement à une lettre qu'un père écrirait à son fils pour l'inviter amoureusement de revenir dans sa maison, d'où le libertinage l'avait éloigné pour le jeter dans le désordre. Il ne doit donc pas nous tomber dans l'esprit que Dieu, agissant en bon père avec nous, ait voulu nous en faire accroire, et rien ne peut nous être suspect dans une lettre qui vient d'une si bonne main, pour nous ramener à notre devoir par des voies choisies et concertées exprès. Autrement quelle idée aurions-nous de Dieu? Il faudrait dire qu'il aurait pris plaisir à nous séduire et à nous intimider mal à propos par des exagérations feintes et outrées. Voyez si cela s'accorde avec sa bonté.

Mais sa justice et sa sévérité n'y sont pas moins intéressées; et afin de le mieux comprendre, je vous prie d'observer, Messieurs, que Dieu ne nous parle seulement pas en père, mais en législateur. Un législateur éclairé et juste prescrit des lois, promet des récompenses, ordonne des châtimens; mais partout il garde un tel tempérament qu'il n'excède en rien, et comme il est équitable dans les choses, il est sincère dans les paroles; il n'en dit jamais trop, et il faut s'en tenir précisément à ce qu'il en dit. Or, voilà les termes où nous en sommes à l'égard de la parole de Dieu : Dieu nous propose cette parole comme une loi émanée de sa justice et de sa vérité, qui sont le fond de son être. Par cette loi il défend de certaines choses, il en commande d'autres; il fait espérer une éternité de bonheur à ceux qui le serviront, il menace d'une éternité de malheur ceux qui ne lui obéiront pas. Puisque c'est une loi, il faut donc en demeurer aux termes de cette loi, et on ne peut sans une témérité extravagante abandonner le texte pour je ne sais quelle glose, lorsque

les choses sont claires, formelles et décisives; ou bien, si vous voulez, disons que cette parole sacrée est comme une espèce de contrat par lequel Dieu traite avec l'homme. Dans les contrats qui se passent tous les jours entre les particuliers, on n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour la sûreté des parties. Mais on n'y insère point aussi de superfluités : si on agit de bonne foi, on ne cherche point à y faire entrer des clauses capiteuses, et on évite même avec toute la précaution imaginable les équivoques et les ambiguïtés. Pourquoi nous imaginer donc, ô mon Dieu ! qu'il se soit glissé quelque chose de semblable dans votre adorable parole? Dans ces livres saints, qui sont les dépositaires d'un trésor si précieux, vous avez bien daigné vous rabaisser jusqu'à traiter avec nous comme d'égal à égal : vous y découvrez vos intentions, vous y convenez de certaines conditions, et avec une netteté plus claire que les rayons du soleil, vous nous marquez à quel prix il vous plaît de nous vendre l'héritage du ciel. Ainsi, Messieurs, sur quoi nous fonder pour croire qu'il y ait de l'artifice et de la surprise? C'est un contrat que nous avons accepté par notre baptême, et ratifié par notre confirmation, et puisque c'est un contrat que cette parole sainte, nous devons croire qu'elle tient de la nature de ces instruments publics qui règlent et qui assurent le commerce entre les hommes, qu'elle n'a rien de superflu ni d'équivoque, que Dieu s'y est expliqué de la manière qu'il a voulu être entendu, et que les choses demeureront éternellement sur le même pied qu'elles ont été une fois réglées.

Car peut-être y en aurait-il d'assez grossiers pour se figurer que véritablement, lorsque le Fils de Dieu nous manifesta autrefois la volonté de son Père, telle était en effet alors sa volonté, mais que dans la suite des temps les choses pourraient changer de face. Si quelqu'un était capable d'un sentiment si extravagant, il aurait bien mauvaise opinion de la vérité et de l'immutabilité de Dieu, c'est-à-dire de la nature de ce souverain Etre. La vérité est en Dieu comme la source et le fondement de son immutabilité; Dieu est immuable parce qu'il est véritable. En effet, le propre caractère de la vérité c'est de ne changer jamais. Ce qui était vrai hier sera vrai demain; ce qui était vrai à la naissance du monde sera vrai à la consommation des siècles. Je ne parle pas des événements contingents, et les personnes éclairées m'entendent.

S'il est donc vrai, Messieurs, que Dieu soit la vérité même, titre qu'on ne peut lui disputer sans lui contester sa divinité, il est vrai aussi que l'immutabilité est attachée à sa nature. Et s'il est vrai une seconde fois que la parole de Dieu n'est autre chose qu'une image et une expression de sa vérité, ce qu'on ne peut révoquer en doute, puisque la vérité ne peut mentir, il est vrai aussi que cette parole est immuable; donc cette parole ne changera jamais; donc elle s'accomplira dans toutes ses circonstances; donc

elle est vraie partout également ; donc on n'en peut pas rabattre un seul article : et il vaut autant renoncer à l'Ecriture tout entière, que d'en exclure une ligne. Car pourquoi croire ceci plutôt que cela, puisque la vérité même est garant de l'un et de l'autre ? Ou brûlez toutes les Ecritures, ou respectez-les toutes également.

Le temps ne me permet pas, Messieurs, de pousser ce raisonnement aussi loin qu'il pourrait aller, et je vous laisse le soin de le suivre vous-mêmes : je ne m'arrête pas aussi à l'appuyer sur autant d'autorités qu'il y a de pages dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, cela me mènerait au delà des bornes qui doivent me retenir, et j'ai d'ailleurs de l'impatience de mettre au jour la faiblesse des prétendues raisons qui font chanceler ces chrétiens mi-partis et flottants que je combats. Mais pour ne pas vous fatiguer, je réduis toutes ces raisons à deux chefs, et en vérité elles ne peuvent venir que de deux sources : car ceux qui chicanent ainsi sur la parole de Dieu n'y sont portés que parce qu'ils y trouvent des traits qui répugnent ou à leur esprit ou à leur cœur. Les uns se révoltent contre de certaines choses, parce qu'elles leur semblent extraordinaires et trop sublimes pour être dans l'ordre des choses possibles ou concevables ; d'autres, au contraire, ne peuvent souffrir certains endroits, parce qu'ils leur paraissent trop simples et trop bas pour être reçus. J'avoue que ces deux extrémités semblent se rencontrer dans l'Ecriture, mais il est facile de les concilier et de trouver le dénouement de ces contradictions apparentes ; et voici d'abord une excellente réflexion là-dessus.

Il y a deux choses à considérer dans la parole de Dieu : premièrement il faut se souvenir que c'est un livre émané de la souveraine sagesse du Très-Haut ; secondement il ne faut pas oublier que c'est un livre écrit pour des esprits charnels : d'un côté c'est Dieu qui parle, de l'autre côté ce sont des hommes à qui il parle. Ainsi nous ne devons pas être surpris si ce livre contient quelque chose de si grand qu'il soit digne de Dieu, et si d'ailleurs il a quelque chose qui paraît bas pour répondre à la grossièreté de l'homme. Quand nous trouvons de ces grandes merveilles qui passent notre portée, au lieu de s'en rebuter, il faut les adorer comme des richesses répandues ici-bas, des trésors de la vérité souveraine ; et quand il se présente à nous des choses que nous jugeons rampantes, bien loin de les dédaigner, il faut les recueillir comme des effets de la condescendance de Dieu pour notre bassesse, et croire qu'il a voulu s'accommoder par là à notre peu d'élévation.

Mais enfin, à prendre les choses dans le fond, pour trouver dans la parole de Dieu des choses qui nous passent, est-ce une raison de les rejeter ? Notre esprit s'y perd, je le veux, il ne saurait les comprendre ; mais combien se présente-il tous les jours d'objets devant nos yeux où notre raison ne voit

goutte, où elle s'égare, où elle se confond, où elle s'abîme ? Et si nos vues sont trop courtes pour pénétrer jusqu'au secret de mille choses, toutes terrestres, bornées et naturelles qu'elles sont, notre petit génie aura-t-il la présomption de s'élever jusqu'au ciel, pour faire rendre compte à Dieu de sa conduite, pour l'appeler au tribunal de sa raison, pour critiquer sa parole, pour en sonder toute la profondeur, et se croira-t-il suffisamment autorisé à en retrancher ce qui le passe, sur ce qu'il ne le comprend pas ?

Rien au monde n'est si déraisonnable, et cependant tous nos doutes ne subsistent que sur ce pitoyable fondement ; ou s'ils naissent de l'autre principe que j'ai touché, j'y trouve encore moins de solidité et plus d'injustice : parce que Dieu nous défend des choses pour lesquelles nous avons du penchant, parce qu'il nous en commande d'autres pour lesquelles nous sentons de la répugnance, nous ne croirons pas que l'un soit aussi criminel, ni l'autre aussi nécessaire, que la loi divine l'assure ? L'admirable raison ! Est-ce donc que la corruption de notre cœur ne nous est pas assez connue ? Dépravé comme il est par nos passions, est-ce un juge qu'on puisse consulter pour décider de la vérité des choses qui le blessent ? Ne nous engage-t-il pas tous les jours à mille bévues dans le commerce même de la vie civile, où il a moins d'intérêt ? Revenons-en donc à ma première proposition, Messieurs, et disons que la vérité de la parole de Dieu est la chose du monde la plus assurée, et sa fermeté la plus inébranlable. Ainsi il ne me reste plus qu'à tirer de là quelques conséquences ; et c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Je trouve dans l'Evangile deux rencontres différentes où le Sauveur a confirmé la vérité et l'immutabilité de la parole de Dieu, par la protestation la plus solennelle qui pût sortir de sa bouche adorable. Saint Matthieu nous les a marquées toutes deux. La première au chap. V, la seconde au chap. XXIV. L'une arriva sur cette montagne fameuse de laquelle, comme d'une chaire éminente, le Fils de Dieu fit aux peuples qui le suivaient cet excellent discours qu'on peut appeler l'abrégé de la morale chrétienne et l'idée de la perfection évangélique.

Ce qui donna occasion à l'autre fut l'entretien particulier que le Sauveur eut avec ses apôtres sur la ruine entière de Jérusalem et sur la désolation générale du monde. Dans la première Jésus-Christ jure par lui-même que le ciel et la terre passeront plutôt que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un iota et à un seul point ; dans la seconde il assure par le même serment que la race des hommes ne finira point, que toutes les choses qu'il a prédites ne soient accomplies. De là, Messieurs, je tire deux sortes de conséquences, mais également importantes : les unes regardent

le présent, les autres regardent l'avenir ; voici les conséquences pour le présent.

Dans le discours où le Fils de Dieu fait une profession expresse d'enseigner, je ne dis pas à ses apôtres, mais à tout le monde, de quelque sexe ou de quelque condition qu'il puisse être, les principaux articles de la morale et les vérités fondamentales de la religion, il proteste d'une manière à en être cru que tout ce qu'il avance doit être suivi de point en point jusqu'à un iota. Il faut donc conclure, Messieurs, que quelque rang que nous tenions dans le monde, nous devons tous avoir une soumission égale, constante, inviolable pour toutes les règles qui nous sont prescrites et auxquelles notre salut est attaché, sans en exclure aucune et sans attenter jamais d'y apporter la moindre altération. Car l'un suit nécessairement de l'autre, et l'esprit le plus déraisonnable ne saurait le contester.

Mais une autre conséquence qui n'est pas moins évidente, ni moins juste, c'est que la plupart des chrétiens se forment une idée bien fautive de leur religion, et qu'il y a bien des choses à corriger dans cette idée. Les grands se flattent que, comme la nature et la fortune les ont distingués des autres, la religion les en distingue aussi, et imbus qu'ils sont de cette opinion, que leur orgueil et leur mollesse approuvent et fortifient, ils se donnent la liberté de rebuter ce qui les choque, l'humilité, la mortification, l'esprit de pauvreté, le détachement du monde, pour ne recevoir de la loi du Seigneur que ce qui a le moins de disproportion avec leur rang et plus de rapport à leurs inclinations. Or sur quel fondement cela, je vous prie ? La parole de Dieu autorise-t-elle quelque part cette distinction ? Y a-t-il un Evangile pour la cour et un Evangile pour le peuple ? Ah ! si nous nous en tenons à cette parole invariable, l'obligation de la loi de Dieu tombe également sur le grand et sur le petit, et, bien loin que la qualité trouve auprès de Dieu de l'impunité ou même de l'indulgence pour l'observation de ses lois, c'est contre la grandeur que l'Ecriture foudroie, et Dieu a déclaré en une infinité de lieux, que les devoirs des grands étant proportionnés à leur élévation, il en exigera un compte plus rigoureux. Réformez donc votre idée, grands du monde : s'il est vrai que la parole de Dieu ne puisse mentir, vous vous trompez, et puisqu'elle doit s'accomplir exactement dans toutes ses circonstances, reconnaissiez que toutes vos prétentions ne sont qu'illusion. Mais pourquoi borner ce principe à ce premier ordre de personnes ? Les suites en vont plus loin, et elles devraient suffire, ce me semble, à étouffer une erreur qui règne presque parmi tout le reste des hommes. Il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde, je dis même parmi les esprits les plus médiocres et les conditions les plus rampantes, que de juger de Dieu, de sa justice, de sa miséricorde, de ses desseins, de sa conduite, chacun selon son génie. Comme si Dieu ne devait agir que selon les vues qu'on

a, quoi qu'il ait pu dire au contraire, on s' imagine qu'il doit entrer dans nos sentiments ; et voici à peu près comme on raisonne sur un si mauvais principe : Je ne saurais me persuader que Dieu exige de nous des choses si difficiles : quelle apparence d'oublier une injure sanglante et d'aimer un ennemi qui nous outrage ? Le mal est-il aussi grand qu'on nous le fait, de goûter des plaisirs pour lesquels nous sentons tant de penchant ? Si le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté, nous damnera-t-il pour une faute que la fragilité excuse ? Est-il possible que le nombre de ceux que l'enfer engoulait soit si prodigieux, et que le ciel ne reçoive que si peu de personnes choisies ? Quand on s'entretient soi-même de ces sortes de pensées ou qu'on les débite à d'autres, on les trouve plausibles, et il n'arrive que trop souvent qu'on agit conformément aux mouvements qu'elles inspirent. De l'esprit elles passent au cœur et du cœur à la main, et de là naît cette corruption effroyable qui inonde notre siècle. Cependant il ne faut qu'une seule réflexion pour renverser tout ce raisonnement appuyé sur tant de machines : Dieu ne peut ni se tromper ni tromper les autres, parce qu'il est la vérité même ; immuable qu'il est, il ne peut changer ; donc ce qu'il nous a une fois déclaré est vrai et déterminé pour toujours. Sa parole est expresse, qu'il ne nous pardonnera jamais si nous ne pardonnons, il faut donc pardonner ; sa parole est expresse, qu'une œillade accompagnée d'un désir criminel est un adultère, il faut donc en être persuadé ; sa parole est expresse, que la voie qui conduit au ciel est pénible, que la porte de cet heureux séjour est fermée à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil, qu'un seul péché mortel suffit pour en exclure, que le chemin de la perdition est facile et aplané pour tout le monde, qu'on descend à tout moment en foule dans cette région de douleur, et qu'une seule parole est capable d'y précipiter ; il en faut donc demeurer là. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! cela suffit ; il n'y a point à raisonner sur une chose décidée. Ma raison, je ne t'écoute plus, ou plutôt si je t'écoute, tu me dis que je dois écouter Dieu préférablement à tes idées, quelque répugnance que tu y trouves. C'est ainsi, Messieurs, que l'infailibilité de la parole de Dieu une fois supposée, il n'y a plus à tergiverser, et il s'ensuit nécessairement que nous devons faire de cette parole la règle inviolable de notre conduite.

Mais cette infailibilité n'entraîne pas après elle de moindres conséquences pour l'avenir. Et voici, ce me semble, comme tout homme de bon sens doit raisonner là-dessus. Après que le Fils de Dieu nous a fait une peinture effroyable des événements singuliers qui doivent précéder et accompagner le dernier jour de la nature, après que dans les termes du monde les plus tragiques il nous a laissé le tableau de ce jugement redoutable dont la seule pensée fait frémir d'horreur, il pose le seau de son serment,

si j'ose le dire , à des prédictions si surprenantes, afin que la vérité ne nous en demeure point suspecte. Ce serait donc bien faire mal à propos les forts esprits, que d'attendre ces grands événements de sang froid, sans s'y préparer et sans se précautionner contre. Car dirons-nous, pour nous rassurer, que ce jour ne sera peut-être pas si formidable , qu'on ne nous le présente avec des couleurs si noires que pour nous intimider et pour arrêter, en nous intimidant, les saillies de nos passions, que les suites de ce grand jour auront sans doute plus de douceur qu'on ne nous en promet, qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu nous ait tirés du néant pour nous précipiter dans un abîme de maux , ni qu'il punisse d'une éternité de supplices des fautes qui ont passé avec le temps ? C'en est trop , esprits présomptueux, vous vous êtes égarés dans la vanité de vos pensées, et il ne faut cependant qu'un grain de sable pour arrêter toute l'impétuosité de cette mer orageuse. Venez donc vous échouer heureusement à ces mots : *Non prateribit generatio hæc, donec omnia hæc fiant* : Cette race ne passera point que toutes ces choses n'arrivent. *Omnia hæc*, remarquez ces paroles, car elles nous disent non-seulement que les choses arriveront telles qu'on les a prédites, mais qu'elles s'accompliront exactement dans toutes leurs circonstances. Que peut-on opposer à cela ? Avec deux doigts de cervelle, prétendrons-nous mesurer les conseils de la justice de Dieu ou éluder la force de sa parole ? Il faut donc en attendre l'événement avec une foi inébranlable. C'est ma première conséquence. En voici une autre que je ne trouve pas moins naturelle, et je vous prie d'en juger.

Les choses arriveront un jour de la manière que le Sauveur les a marquées ; ah ! qu'il y aura donc de monde trompé dans ce fatal moment ! Voulez-vous voir comme en parle Jésus-Christ ? *Nul autre que mon Père ne sait ce jour et cette heure, non pas même les anges du ciel ; et il arrivera à l'avènement du Fils de l'homme ce qui arriva du temps de Noé : car comme un peu avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, épousaient des femmes et mariaient leurs filles, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche, comme ces hommes aveugles ne pensèrent point au déluge jusqu'à ce qu'il fût arrivé et qu'il eût inondé toute la terre, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'homme.*

La comparaison que le Sauveur emploie ne saurait être plus forte dans toutes ses circonstances. Dieu, dont la bonté est infiniment éloignée de vouloir nous surprendre, ne nous frappe jamais que longtemps auparavant il n'ait levé le bras pour nous faire peur. Quand il eut résolu d'arrêter par un autre déluge le déluge des crimes qui s'étaient débordés sur toute la terre, il commanda à Noé de travailler lentement à la construction de l'arche, un siècle avant l'exécution de son dessein, afin que les hommes, avertis de ce dessein par la vue de ce bâtiment merveilleux qui croissait tous les jours et qui était

comme une prophétie sensible du malheur qui les menaçait, fissent de leur côté quelque démarche pour le détourner en apaisant la colère du Dieu qu'ils avaient irrité ; mais personne ne profita de l'avis, et, à la famille de Noé près, tous les enfants d'Adam furent ensevelis dans le même naufrage, pour avoir appliqué tous leurs soins aux plaisirs et au commerce du monde, lorsqu'ils devaient penser uniquement ou du moins sérieusement à prévenir l'orage qui était près de fondre sur leurs têtes. Ainsi, Messieurs, avant que de noyer la terre dans le déluge de flammes qui doit un jour l'engloutir, avant que de répandre sur nous le déluge de sa fureur, le Fils de Dieu nous donne avis des choses nettement, distinctement, affirmativement. Cependant, pour me servir des termes de saint Luc, au milieu de ses menaces, on mange, on boit, on achète, on vend, on plante, on bâtit ; ou même, comme cet évangéliste le dit ailleurs, on laisse appesantir son cœur par l'excès des viandes et du vin ; on s'abandonne au torrent des plaisirs ; on sacrifie tout à l'avarice et au luxe, sans jeter jamais les yeux sur ce grand jour qui s'approche, sans s'y préparer, sans le craindre, mais aussi enveloppera-t-il comme dans un filet tous ceux qui habitent si tranquillement sur la face de la terre. Et pour lors combien de monde surpris ! combien d'attentes trompées ! C'est la seconde conséquence que je tire de l'infailibilité de la parole de Dieu ; conséquence funeste, conséquence affligeante. Il est vrai qu'il m'en reste une troisième qui peut nous donner de la consolation : *Vigilate ergo* : c'est le Sauveur qui raisonne et qui conclut de la sorte. Vous ne savez pas l'heure que le Seigneur doit venir ; sa parole toujours vraie vous assure qu'il viendra à l'heure que vous n'y pensez pas ; donc il faut veiller sans cesse, donc il faut prier toujours, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter des maux qui arriveront infailliblement, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme. Amen.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Du jugement dernier.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et virtute.

Alors on verra le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté (Luc., XXI, 27).

Ce fut une étrange surprise que celle où se trouvèrent un jour les gens du roi de Syrie. Leur maître les ayant envoyés pour se saisir de la personne d'Elisée, Dieu, à la prière de ce saint homme, les frappa d'un soudain aveuglement, et comme le prophète les vit en cet état : *Suivez-moi*, leur dit-il, *et je vous ferai trouver celui que vous cherchez*. Les ayant donc amenés sans qu'ils s'en aperçussent, au milieu de Samarie, il fit sa prière à Dieu et lui dit : *Seigneur, ouvrez maintenant les yeux de ces misérables, afin qu'ils voient le péril qui les menace*. Vous

pouvez juger, Messieurs, quel fut leur étonnement, quand ils virent leur crédulité trompée, et qu'ils se trouvèrent à la discrétion d'une ville ennemie, des mains de laquelle il ne leur était plus possible de se tirer. Mais telle et plus grande encore sera à la fin des temps la surprise des pécheurs, quand il leur faudra comparaître tout d'un coup devant le tribunal de Dieu. Hélas chrétiens, on peut dire qu'un aveuglement continuél a régné sur le cours de leur vie! Plongés dans les ténèbres du péché, ils se laissent conduire aux illusions de leur esprit, de leurs passions, de leurs sens, et ils suivent, sans le connaître, des routes qui les mènent au précipice. Mais quelle consternation, quand le jour de l'éternité, venant tout d'un coup à luire aux yeux de ces aveugles, leur découvrirait les choses comme elles sont, en dissipant les ténèbres qui leur en ont dérobé la connaissance! Alors ils verront, dit le saint évangéliste, *tunc videbunt*, ils verront ce qu'ils n'ont jamais vu, le contraire de ce qu'ils ont cru voir, et la fausseté des jugements qu'ils ont portés de toutes choses.

Ne vous est-il jamais arrivé de vous demander à vous-mêmes : D'où vient que Dieu, exerçant tous les jours sur les hommes tant d'effets de sa rigueur, marques évidentes qu'il les juge dès lors avec une souveraine autorité, le jugement dernier s'appelle cependant le jugement de Dieu, comme si Dieu avait tout remis à la décision de ce grand jour ? Sans rapporter ici les autres raisons que les saints docteurs en ont données, on peut dire, ce me semble, que le nom de jugement lui appartient par préférence, parce qu'il doit corriger les nôtres, en redresser la fausseté, et en réformer les erreurs. En effet, chrétiens, pour vous donner d'abord l'idée de tout ce discours, vous observerez, s'il vous plaît, qu'il se glisse presque toujours dans nos jugements trois injustices : car nous jugeons du monde avec estime, nous jugeons de nous-mêmes avec indulgence, nous jugeons de Dieu avec présomption. Mais ces jugements seront redressés, réformés, jugés, au dernier jour de la nature. Car on verra cette estime anéantie, cette indulgence vengée, cette présomption confondue ; et toutes choses changeant de face, nous apprendrons de ce grand jour à juger du monde avec mépris, de nous-mêmes avec rigueur et de Dieu avec crainte. Mais, hélas ! il sera trop tard, et la rétractation de nos jugements ne pourra plus nous être utile. Tâchons donc de prévenir les choses, trop heureux si leur seule idée peut nous inspirer par avance les mêmes sentiments que leur événement nous inspirera un jour. C'est à quoi je veux uniquement m'attacher dans les trois parties de ce discours, et c'est dans cette vue qu'il faut nous adresser à la sainte Vierge. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Nous tombons en trois sortes d'erreurs dans les jugements que nous portons du monde, et il est bon d'en remarquer d'abord la naissance, la suite et le progrès. Le monde

paraît grand à nos yeux ; séduits par cette apparence, nous faisons fond sur ses biens, et par une dernière illusion qui vient nécessairement des deux autres, plus un homme occupe une place considérable dans le monde, plus nous l'estimons heureux. Mais le jugement dernier nous détrompera de toutes ces erreurs, en nous découvrant tout à la fois et le néant du monde, et l'inutilité des biens du monde, et le malheur de ceux qui auront joui des biens du monde ; ne perdez, s'il vous plaît, Messieurs, aucune de ces réflexions.

Je dis en premier lieu le néant du monde, parce qu'alors toutes les choses de la terre, dont l'éclat éblouit à présent nos yeux, se trouvant confondues avec la poussière d'où elles ont été tirées, nous serons forcés et par notre expérience et par l'évidence même de nous écrier avec le Sage : *Vanité des vanités et tout n'est que vanité* (Eccles., 1, 2). C'est aussi par là qu'Isaïe commence à nous tracer la peinture de cette lamentable journée. *Le jour du Seigneur*, dit-il, *éclatera sur les cèdres du Liban et sur les vaisseaux de Tharsis, sur les tours les plus exhaussées, sur les murailles les plus fortes, et généralement sur tout ce qui sait attirer les yeux par sa grandeur ou par sa beauté* (Isaï., II, 12). Que veulent dire tant d'expressions si figurées du prophète ? Il s'explique lui-même immédiatement après, quand il ajoute : *L'élévation de l'homme sera abaissée, et Dieu seul paraîtra grand en ce jour-là*. C'est à peu près comme s'il disait : Le monde aujourd'hui vous en impose par des dehors trompeurs et par des apparences spécieuses. Ses pompes enchantent, son éclat éblouit ; il fait valoir ses richesses, il vante ses plaisirs ; nous nous croyons heureux avec lui, nous ne pouvons que nous croire malheureux sans lui, et séduits que nous sommes tous en cent manières différentes, nous nous imaginons qu'en effet il a quelque chose d'agréable et de merveilleux. Vous diriez au contraire que le Seigneur du ciel et de la terre n'a rien que de médiocre ou même que de méprisable. Ceux qui violent ses lois vivent dans l'impunité, et ceux qui les observent demeurent sans récompense ; s'il menace, ses châtimens sont éloignés et n'ont rien pour l'ordinaire qui frappe les sens ; s'il promet, ce sont des biens invisibles, et dont la jouissance est remise après la mort. Mais attendez, ou plutôt prévenez par vos pensées ce grand jour, qui doit terminer la révolution des temps, et vous verrez un renversement étrange. Car tout le monde alors s'évanouissant, il n'y aura que le Seigneur à paraître. Comme un vent impétueux confond en un instant les figures qui se trouvent tracées sur le sable, tous ces titres spécieux, toutes ces distinctions superbes dont notre vanité est aujourd'hui si agréablement flattée, s'anéantiront aux approches de la majesté de celui qui prend le nom de Très-Haut. *Tunc videbunt* ; alors nous verrons combien le monde est misérable, combien ses biens sont faux, combien ses voies sont trompeuses, combien ses promesses sont vaines, com-

bien ses plaisirs sont amers, combien sa gloire est fragile, combien sa durée est passagère. *Tunc videbunt*: alors nous reconnaitrons que ses richesses n'étaient que des épines, ses voluptés que des poisons, ses affaires que des amusements, ses intrigues que des bagatelles, ses divertissements que des songes, et ses pompes que des enchantements. Car enfin rien de tout cela ne subsistera devant la face du Seigneur, et cette réflexion, bien conçue, devrait suffire pour nous guérir de la seconde erreur dont nous sommes presque tous prévenus en faveur du monde.

On compte froidement dans le monde sur les établissements, ou qu'on y a reçus des autres, ou que l'on s'y est faits soi-même. Cette naissance et cette alliance, cette élévation et ce rang, ces charges et ces trésors, ces terres et ces contrats, de tout cela on se fait une espèce de sûreté sur laquelle on se repose. Si cette femme a de la beauté, si cet homme a du savoir, si ce cavalier a du cœur, ils s'en applaudissent, ils s'y fient, ils s'en prévalent. Qu'une grande fortune facilite les moyens de mener une vie non-seulement commode, mais voluptueuse, dans laquelle tous les plaisirs entrent avec tous leurs agréments, on s'endort entre les bras d'une condition si douce, comme si sa possession était un bien que non-seulement on ne pût perdre, mais dont on dût attendre toute sorte de protection. Cependant pas une de ces choses ne nous accompagnera devant le tribunal de notre juge. C'est l'avertissement que l'Esprit de Dieu nous donne d'une manière si touchante, par les plaintes qu'il met à la bouche des impies, lorsque, se trouvant si loin de leur compte dans l'autre vie, le désespoir leur arrachera ces paroles : *Quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia quid contulit nobis* (Sap., V, 8) ? Malheureux que nous sommes, mais aveugles que nous avons été ! de quoi nous a servi notre orgueil ? Qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? Quel est le fruit qui nous revient maintenant de nos plaisirs ? Ah ! toutes ces choses ont passé comme l'ombre qui s'enfuit devant le soleil, comme un coursier qui court à perte d'haleine, ou comme un vaisseau qui fend les eaux avec tant de rapidité qu'il ne laisse sur les flôts aucun vestige de sa route. Ces comparaisons différentes ne sont pas mises au hasard, et vous diriez que le Sage affecte de les entasser les unes sur les autres, comme s'il voulait nous faire comprendre que les méchants ne pourront alors se satisfaire dans le désir qu'ils auront de marquer par leurs paroles la vive idée qu'ils auront conçue de la vanité du monde, après la triste et cruelle expérience qu'ils en auront faite. Aussi Dieu, si nous en croyons Moïse, prendra-t-il alors plaisir à leur insulter par les reproches qu'il leur fera sur un aveuglement si déraisonnable, affectant, si je l'ose dire, de leur en montrer le ridicule par la plus piquante de toutes les railleries : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam*

(Deuteron., XXXII, 37) ? Où sont maintenant cette grandeur et cette fortune, ces idoles de votre cœur qui ont fait jusqu'ici la matière de vos désordres, en faisant le sujet de votre confiance ? *De quorum victimis comedebant adipēs, et bibeant vinum libaminum* : ces plaisirs dont vous vous êtes engraisés, ce faste dont la fumée vous a enivrés, tout cela qu'est-il devenu ? *Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* : qu'ils paraissent ces dieux à qui vous avez tout sacrifié, et votre temps, et vos soins, et votre conscience ; qu'ils viennent à votre secours et qu'ils s'arment pour vous défendre. *Videte quod ego sim solus ... et non est qui de manu mea possit eruiere* : mais je les en défie ; vous-mêmes vous voyez bien qu'ils ne sont plus, et que rien ne saurait vous arracher à ma fureur. Que dis-je, Messieurs ? bien loin que les choses qui nous sont aujourd'hui les plus chères, et dont nous faisons notre plus ferme appui, nous donnent alors de la consolation et du secours, ce seront celles qui contribueront le plus à notre désespoir, et qui se soulèveront le plus terriblement contre nous.

Une troisième erreur qui corrompt le jugement que nous portons du monde, c'est de regarder la naissance et la fortune, les richesses et les plaisirs comme de véritables avantages, de les aimer quand nous les avons, de les désirer si nous ne les avons pas, et de les envier à ceux chez qui nous les voyons. Mais le jugement dernier nous convaincra au contraire que ces avantages prétendus sont des désavantages effectifs, que s'il n'y a pas de crime, il y a du péril, disons même du malheur à les posséder, et que la condition de ceux dont ils ont fait le partage méritait beaucoup plus d'être plainte que d'être souhaitée. Vous savez ce qui fit la disgrâce d'Absalon après le désordre du combat où il fut vaincu. La chose dont ce prince infortuné faisait le plus de gloire, c'était sa chevelure, et par un jugement terrible, Dieu voulut que le vain ornement qui avait fait le sujet de sa vanité devînt la cause de sa perte. Or les méchants doivent s'attendre à un revers aussi tragique : ils seront punis par les mêmes choses dont ils auront abusé ; les objets de leurs plaisirs deviendront les instruments de leurs peines. Dieu, pour leur faire sentir quelle a été leur folie de se faire des divinités des créatures, permettra qu'elles s'arment contre eux pour la querelle du Createur, et si tous les avantages dont ils se sont prévalus dans la vie disparaissent quand il faudra les défendre et les soulager, ils paraîtront pour les accuser et pour les confondre. Vous qui oubliez aujourd'hui que vous êtes hommes, pour vous souvenir seulement que vous êtes grands, ce sera cette grandeur si vantée, si chérie, si adorée, qui sera votre plus redoutable ennemie, parce que comme il n'y a rien de si difficile que d'en remplir tous les devoirs, rien de si aisé que d'y contrevenir, comptables de l'un et de l'autre, plus on vous aura donné, plus on vous redemandera. Vous qui êtes aujourd'hui

les arbitres de la fortune, de l'honneur et de la vie des particuliers, ce seront ces charges si ambitieusement recherchées, mais si injustement exercées, dont vous aurez le plus à craindre, parce qu'étant responsables de leur administration elles vous couvriront de confusion et de reproches à proportion de l'abus que vous en aurez fait. Là ces enfants dont l'élévation a coûté tant de concussions, tant d'usures, tant de rapines, ingrats à leurs pères pour être fidèles à Dieu, demanderont hautement justice des mêmes crimes dont ils ont été les motifs, et desquels ils auront recueilli les fruits. Là ces plaisirs d'une vie molle et sensuelle, dont cette femme a été si éperdument idolâtre, changeant leur douceur en amertume, lui feront payer de gros intérêts de ce qu'ils semblent aujourd'hui lui donner gratuitement. Enfin, chrétiens, que vous dirai-je ? les choses prenant un autre tour, ce monde que nous adorons nous abandonnera, nous trahira, nous perdra, sans qu'il nous reste de ressource, et du côté que nous nous faisons le plus valoir, ce sera de ce côté-là que notre sort sera plus triste.

Vous le verrez, mes chers auditeurs, quand vous vous trouverez à cette assemblée générale dont personne ne pourra s'absenter : dans cette foule où Jésus-Christ aura tout le monde à ses pieds, vous chercherez inutilement et ceux que vous adorez aujourd'hui comme vos dieux et ceux qui peut-être vous adorent comme les leurs. Alors vous ne reconnaîtrez ni princes, ni potentats, ni magistrats, ni capitaines, ni philosophes, ni orateurs ; ou plutôt, comme le dit saint Jérôme, ces beaux esprits, ces grands hommes qui ont rempli tout le monde du bruit de leur nom, confondus avec le peuple, paraîtront sans train, sans équipage, sans flatteurs, sans adorateurs, tous nus, tremblants, exposés aux reproches de leurs ennemis et à la sévérité de leur juge. Alors, tout hors de vous-mêmes, vous vous demanderez vainement : Où sont ces grandes actions qui doivent être éternelles ? où est cette gloire que les héros se proposaient après leur mort comme les justes salaires de tous les travaux de leur vie ? où sont ces terres et ces maisons qui faisaient toute la joie du cœur de ces riches du siècle ? où sont ces écrits et ces livres, objet ordinaire de la complaisance et matière continuelle de la folle vanité de ces rares génies ? Ah ! ces prétendues merveilles seront comme si elles n'avaient point été, et l'humble Jésus-Christ, alors glorieux et triomphant, bravera à son tour l'orgueil du monde qui le brave aujourd'hui avec tant d'insolence, comme parle Tertulien. O monde ! monde trompeur, est-ce donc là ce que tu es ? Voilà donc comme tu nous en imposes ! Oh ! que notre aveuglement est donc grand de te donner notre amour et notre estime ! Chrétiens, pourquoi donc ne nous pas détromper dès maintenant d'une illusion si visible ? Car sans attendre le jugement, nous voyons tous les jours de nos yeux que tout échappe à la mort ; le prince alors n'a plus de sujets et

le riche est plus pauvre que le dernier des misérables. Le torrent du monde s'écoule, quoi que les hommes fassent pour le retenir, tout est emporté par une suite rapide de moments qui passent. Ah ! disons donc, maintenant que nous pouvons le dire utilement, disons-le à tout ce qui nous plaît et nous flatte dans le monde, afin de le mépriser, disons-le à tout ce qui nous y paraît dur et terrible, afin de ne le pas craindre, disons, encore un coup : *Tout passe comme l'ombre* (Psal. CXLIII, 4), de peur que nous ne disions un jour, et ne le disions inutilement : Tout est passé comme l'ombre. Il faut même en dire encore davantage : l'ombre passe, et ne laisse aucun mauvais effet après elle ; mais cette ombre des biens du monde passe tellement, qu'elle attire après elle des maux éternels. Allez donc, monde trompeur, vous ne me séduirez plus, je veux vous regarder dorénavant tous les jours de ma vie dans le même point de vue où vous me paraîtrez à la fin des temps. Tels que vous me serez alors, tels vous me le serez dès à cette heure, une grande vanité, un objet de mépris, un ami infidèle, un véritable ennemi. Car c'est par le jugement dernier que je dois juger de vous. Mais c'est aussi par ce même jugement que nous devons juger de nous-mêmes, et ce sera ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Bernard, faisant réflexion à ces paroles de l'Apôtre : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions point jugés de Dieu* (I Cor., XI, 31), s'écrie avec raison : *O le jugement heureux et favorable, qui peut à si peu de frais nous dispenser de subir un jugement redoutable et rigoureux ! Je veux donc, poursuit ce Père, être moi-même mon juge, et pour ne me rien pardonner, je veux étendre ma justice et sur le bien que j'ai fait et sur le mal que j'ai commis, en appelant, au tribunal de ma raison et de ma foi, non-seulement mes péchés, mais encore mes vertus* (S. Bern., in Cant., serm. 53). Ces paroles de saint Bernard sont extrêmement remarquables, parce qu'elles touchent les deux points sur lesquels l'homme peut asseoir un jugement solide et équitable de lui-même, le bien et le mal. Pour nous connaître tels que nous sommes, et pour nous faire justice ensuite de cette connaissance, il faudrait donc s'examiner sérieusement sur ces deux chefs. Mais l'artifice de cet amour déréglé que nous nous portons, faisant passer son aveuglement de notre cœur à notre esprit, le séduit de telle sorte, que nous tombons là-dessus en deux erreurs d'une très-dangereuse conséquence. Nous jugeons trop favorablement du bien, nous jugeons trop lâchement du mal que nous faisons. Tout ce qui nous paraît de bon en nous, nous l'admirons, nous le grossissons, nous nous y reposons ; ce que nous y trouvons de mauvais, nous le diminuons, nous le flattons, nous lui pardonnons ; et c'est là une double injustice, dont peu de personnes sont assez heureuses pour se garantir. Mais le jugement de Dieu redressera bien ces deux

erreurs, lorsque dans l'examen qu'il fera de notre vie, pesant les choses au poids du sanctuaire, il nous montrera que cette justice dont nous nous glorifions n'est presque jamais qu'une justice prétendue, et que cette injustice que nous excusons est toujours une injustice punissable : suivons ces deux réflexions avec attention.

Comme il n'y a rien de plus naturel à l'homme que de vouloir être en paix avec soi-même, il est aussi porté naturellement à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie, pour contenter sa conscience et pour la forcer de le laisser en repos. Dans cette vue, repassant superficiellement les choses, il juge de soi-même par l'extérieur et par le corps de ses actions, si j'ose le dire ainsi, par l'approbation que le monde semble donner à sa conduite, par la comparaison qu'il fait tacitement de soi-même avec d'autres qu'il trouve plus méchants, par le rapport qu'il croit avoir avec quelques gens de bien, par l'horreur qu'il sent pour certains péchés où il ne tombe jamais, par de certaines qualités dont il trouve le fonds chez soi, qualités honnêtes d'intégrité, de probité, d'attachement à son devoir, de fidélité envers le prochain, de compassion pour les malheureux. Ainsi, dans le plan qu'il fait de sa vie, il entre beaucoup de bien, quantité de bonnes œuvres, des prières, des aumônes, et tout cela est pour lui un sujet de repos et de confiance ; mais qu'il y a d'illusion et d'erreur !

Car c'est une chose constante, et je vous prie de l'observer, qu'il ne suffit pas, pour être vertueux, de faire des actions vertueuses, qu'il les faut faire vertueusement, que pour les faire vertueusement, il faut les rapporter à la fin où doivent tendre les actions d'une créature raisonnable, que l'homme, à cause de la corruption de son cœur, fait fort souvent sans mérite des actions très-méritoires, qu'une intention ou visiblement mauvaise ou purement humaine les empoisonne et les gâte, que toutes les choses peuvent souvent avoir deux faces, l'une à l'égard du monde, brillante d'éclat et d'apparence, l'autre à l'égard de Dieu, pleine de taches et de défauts. Or ce sera sur tout cela que Dieu jugera de nos bonnes œuvres : il ne regardera pas seulement ce que nous aurons fait, il recherchera la vue dans laquelle nous l'aurons fait ; il ne s'arrêtera pas à l'action, il passera jusqu'à l'intention, et il mettra dans la balance l'âme et le principe de nos vertus, aussi bien que leur extérieur et leur corps. *Tunc videbunt* : alors on verra avec un étonnement qui ne se peut exprimer un vide effroyable de toute sorte de biens, là même où l'on s'imaginait en trouver une heureuse abondance. Alors on s'apercevra que l'honneur, que l'intérêt, que l'humeur, que le tempérament ont été les ressorts secrets, mais véritables, qui ont donné le branle à une infinité de choses qui paraissaient venir de l'impression du divin Esprit. Alors on découvrira que la libéralité de ce grand était pure ostentation, que l'intégrité de ce magis-

trat était vanité, la piété de cet ecclésiastique hypocrisie. Alors on apprendra que cette femme n'a été chaste et régulière que par fierté ou par tempérament, que cette fille n'est demeurée fidèle à son devoir que par honte ou par considération, que ce cavalier ne s'est raccommodé avec son ennemi que par orgueil ou par politique. Imaginez-vous donc, si vous le pouvez, quel sera l'étonnement d'une âme détrompée, quand Dieu ôtera le masque à ses fausses vertus, quand, exposant le fond des choses à ses yeux elle ne verra que de la poussière et de l'ordure où elle s'était imaginé voir de l'or et des diamants, quand à ce tribunal exact on la recherchera pour des actions que les hommes ont admirées. Que si Dieu respecte si peu des choses qui portent sur le front le caractère de la vertu, épargnera-t-il le vice partout où il le trouvera revêtu de ses livrées ? S'il va ainsi, dit saint Bernard (*Ibid.*), le flambeau à la main visiter Jérusalem, que doit attendre Babylone ? Si un petit intérêt, si une légère recherche de soi-même, si quelques défauts dans l'intention, si la justice même est jugée, pour parler comme l'Ecriture (*Psal. LXXIV, 3*), que sera-ce des médisances et des calomnies, des inimitiés et des vengeances, des fourberies et des rapines, des impuretés et des ordures ? Je serais infini, Messieurs, si je voulais entrer ici dans le détail des artifices que nous mettons en usage pour nous dissimuler à nous-mêmes l'énormité de nos péchés ; retranchons-nous donc à quelques-uns.

Il faut premièrement avouer, après saint Augustin, qu'il y a une beauté fausse, mais fardée, qu'il est bien difficile de reconnaître pour telle, beauté dont le péché couvre et déguise la laideur, jusque là qu'il n'y a guère de vice qui ne tienne quelque chose de quelque vertu, comme la témérité de la force, la vengeance de la justice, la fourberie de la prudence ; si bien que cette apparence répandue sur la surface des choses ne permet pas qu'on découvre le mal dans toute sa difformité pendant les nuages de cette vie mortelle.

Un second artifice qui ne la diminue pas moins dans nos esprits, c'est le dérèglement des maximes qui se sont glissées dans le monde, et qui y exercent un empire souverain et universel. Car afin de nous satisfaire avec moins de répugnance, nous tâchons d'ôter au vice une partie de son infamie, en le revêtant d'un nom spécieux ; si bien que sur nos principes, à qui voudrait nous en croire, les plaisirs les plus dissolus ne seraient que des récréations honnêtes, l'avarice la plus outrée, qu'une sage modération, ou si nous n'allons pas jusqu'à justifier absolument le vice, pour le moins rabattons-nous toujours de son horreur. Ainsi la médisance s'appelle une raillerie spirituelle qui mérite qu'on lui fasse grâce, la galanterie une fragilité pardonnable sur laquelle il ne faut pas trop chicaner. Enfin le dernier retranchement qui nous rassure contre le péché, c'est l'espérance du secret : faisons, on ne le saura

pas ; car pourvu que nous puissions tromper les yeux de la renommée, nous ne nous mettons point en peine de la voix de la conscience, et il nous importe assez peu que Dieu nous voie, tant que les hommes ne nous voient pas. Mais dans ce moment affreux où l'on fera passer toutes les actions de notre vie en revue, Dieu par la lumière de sa vérité, dissipant toutes les ténèbres, dépouillera le vice des apparences spécieuses qui l'adouçissent aujourd'hui, pour l'étaler dans toute son horreur : *Tunc videbunt* ; alors ces péchés que les enfants du siècle comptent pour peu ou même pour rien, ils les trouveront effroyables ; ce luxe qu'une femme mondaine traite aujourd'hui de bienséance, cette injustice qui, dans l'esprit d'un magistrat intéressé, s'appelle servir un ami, cette impureté qui, à entendre ce jeune homme, n'est qu'un petit divertissement, tout cela ramassera l'horreur et l'infamie qui le compose, sans qu'il y ait plus de nuage qui aide à les tempérer. Alors la présence de Dieu faisant changer de sentiment et de langage, le vice n'aura plus de partisans ni de sectateurs, et ceux qui, par intérêt ou par complaisance, s'entreflattaient aujourd'hui en faveur de leurs désordres, condamnant ce qu'ils approuvent, toutes les excuses dont ils se repaissent, excuses qu'ils trouvent si solides et si recevables, il les verront détruites et anéanties. Point de maximes, point d'exemples, point de compagnies, point de coutumes, point de passions, point de jeunesse, point de naissance, point de profession qui soient écoutés en faveur de l'iniquité. Alors Dieu tirant le rideau et levant les voiles derrière lesquels nous prétendons nous sauver, pour détruire pleinement ce que l'adresse et l'hypocrisie des hommes emploient à plâtrer leurs désordres, on verra d'étranges abominations dans une infinité de gens qui dupent aujourd'hui le monde par leurs belles apparences : ces usures palliées avec tant d'habileté, ces injustices déguisées sous de si fines couleurs, ces calomnies répandues avec de si ingénieux détours, ces désirs formés dans un cœur, d'où jamais ils ne sont éclos, ces cajoleries débitées furtivement à l'oreille, ces actions qui n'ont point eu d'autre confident que le cabinet et la nuit, Dieu en fera la discussion à la vue de toute la terre, sans qu'il soit au pouvoir de l'homme ni de dissimuler à lui-même, ni de dérober aux autres la connaissance de sa vie. O l'épouvantable perquisition ! ô les reproches cuisants ! ô les regrets amers ! ô la confusion horrible !

Car le jugement que Dieu portera alors d'une âme réprouvée sera le désaveu de tous les jugements qu'elle ou les autres ont portés en sa faveur, la rétractation de toutes les flatteries dont on l'aura accusée, le démentir de tous les honneurs qu'on lui aura rendus, ou durant sa vie ou après sa mort, sur les tombeaux ou dans les livres. Allez donc, aveugles mortels, dégnisez-vous tant qu'il vous plaira à vos propres yeux et à ceux des autres ; repaissez-vous de vaines idées, tâchez de vous dresser aujourd'hui de superbes

mausolées, faites-y graver des inscriptions avantageuses : vous le pouvez, et peut-être que vous y ensevelirez pour un temps la mémoire de vos crimes. Mais tôt ou tard on les saura, et les hommes désabusés diront d'une commune voix : On nous en avait imposé d'une façon bien grossière ; c'était un scélérat, et nos louanges n'ont été que des mensonges. Donc, mes frères, et cela doit servir de conclusion à ma seconde partie, ce que Dieu fera dans la rigueur de sa justice, prévenons-le dans l'amertume de notre cœur. Il ouvrira le livre de nos consciences, il y verra l'histoire de notre vie, il l'examinera, il la publiera, il la jugera ; ouvrons donc nous-mêmes ces livres, lisons-y notre histoire attentivement ; car ne croyez pas qu'on ne fasse l'histoire que des hommes extraordinaires. On fait la nôtre, mes chers auditeurs, et Dieu lui-même en garde fidèlement les mémoires. Ainsi, sans nous rien pardonner, voyons ce que nous avons fait, ce que nous n'avons pas fait et ce que nous avons dû faire ; en un mot, repassons et sur le bien et sur le mal. Premièrement pour le bien, disons avec saint Bernard : *Puisque vous devez, ô mon Dieu ! juger nos justices avec tant d'exactitude, voici le parti que je prends : je ne me fierai plus indiscrètement au bien qui me paraît en moi ; j'entrerai dans un juste soupçon de mes actions les plus saintes ; mes confessions, mes communions, mes aumônes, mes prières, j'en ferai moi-même la censure, j'en sonderai le fond ; je m'humilierai, je tremblerai de peur que je ne confonde l'ivraie avec le bon grain, et que je ne prenne la paille pour le froment. Car vous me voyez, mon Dieu, et je ne me vois pas ; et comme je sais certainement que je suis plein de défauts, je ne sais qu'imparfaitement s'il y a dans ma vie quelques œuvres vraiment bonnes* (Serm. 55, in Cant.).

Après cela pour le mal, usons de la méthode que saint Grégoire nous propose. *Les justes*, dit ce grand pape (Moral., l. XXV, c. 7), *établissent une espèce de tribunal dans leurs cœurs : là ils se présentent devant Jésus-Christ comme des criminels devant leurs juges ; là ils regardent avec frayeur leurs péchés passés, ils pleurent sur ceux qu'ils commettent tous les jours, et ils appréhendent même pour ceux qu'ils ne connaissent pas et que Dieu peut connaître ; là ils ne se dissimulent rien pour se flatter, mais ils se représentent tout dans toutes ses circonstances, pour s'en punir. Ainsi cet examen est un véritable jugement : la conscience y tient lieu d'accusateur, la raison de juge, la crainte d'exécuteur, et la douleur de torture. Opposons donc, mes frères, jugement à jugement : à la recherche que Dieu doit faire de nos péchés, la recherche que nous en ferons nous-mêmes ; à la déclaration publique qu'il en fera devant tout le monde, la déclaration que nous en ferons devant le prêtre ; à la confusion et aux reproches de ce grand jour, l'humiliation de nos corps et le regret de nos cœurs ; à la condamnation et aux châtiments forcés qu'il nous prépare, la mortification et les*

rigueurs d'une pénitence volontaire. Car c'est ainsi qu'il faut juger de nous-mêmes ; mais voyons encore comment il faut juger de Dieu.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a rien de plus dangereux, si nous en croyons saint Basile, que de partager Dieu, pour ainsi dire, et de nous en former une connaissance imparfaite. Cependant c'est le désordre où tombent la plupart des hommes : ils séparent presque toujours en Dieu la bonté de la justice, ou s'ils ne les séparent pas, du moins, par une double perversité, qui corrompt le jugement qu'ils en portent, d'un côté ils rabattent trop de sa justice, et de l'autre ils poussent trop loin sa bonté. L'idée que nous nous formons de sa justice est trop faible, et elle ne fait pas assez d'impression sur nous ; l'idée que nous nous formons de sa bonté est trop forte, et elle nous emporte au delà des bornes. Mais quand j'envisage, ô mon Dieu ! ce que vous nous préparez à la consommation des temps, j'entre dans des sentiments bien contraires : la vue de votre justice me consterne, et bien loin que je me remette à la vue de votre bonté, je trouve dans votre bonté même de quoi trembler encore plus que dans votre justice.

On ne peut lire sans frémir dans les livres saints les noms que l'Esprit de Dieu donne à cette journée redoutable où le monde criminel paraîtra devant son juge : un prophète l'appelle *le jour cruel, jour plein d'indignation, de colère et de fureur, jour qui désolera la terre et qui réduira en poussière les méchants* (Isai., XIII, 9) ; un autre le nomme *un jour de calamité et de misère, un jour de tempête et de rage, un jour d'effroi et de désespoir* (Sophon., I, 15). Mais un grand homme m'a fait observer que l'Ecriture appelant ce jour *le jour du Seigneur*, nous en a fait dans ce seul mot une peinture plus vive et plus touchante que toute l'éloquence humaine ne le pourrait faire avec toutes les expressions les plus hardies et les figures les plus fortes.

Voici donc quelle est sa pensée. Tous les jours qui composent la révolution des temps peuvent être regardés comme les jours de l'homme ; mais le jour qui fera la conclusion des temps ce sera le jour de Dieu. Les jours dont la révolution des temps est composée peuvent être regardés comme les jours de l'homme, parce que l'homme en est, ce semble, le maître : il en use comme il lui plaît, il les fait servir à tout ce que ses passions lui suggèrent, pendant que Dieu garde le silence, et sans qu'il entreprenne de l'en empêcher. Mais le dernier jour des temps ce sera le jour de Dieu, parce que Dieu, dans ce jour, paraîtra à son tour le maître, qu'il le fera servir à ses vengeances, et qu'il y exécutera sa volonté, sans que l'homme y puisse mettre d'obstacle. Vous jurez maintenant, et vous vous rendez parjure ; vous faites des choses saintes la matière de vos railleries, et Dieu se tait. Vous opprimez à présent la veuve et le pupille par vos concussions et par vos injustices ; vous vous bâ-

tissez une fortune éminente sur la ruine de vos frères, et Dieu le souffre. Vous ne savez ce que c'est que de rien refuser à vos sens, vous accordez à leurs plaisirs tout ce qu'il y a de plus monstrueux dans le luxe et dans la dissolution, et Dieu le dissimule ; il semble même que sa patience fasse tort à ses autres perfections. Car de cette liberté où il vous laisse, de cette impunité où demeurent vos excès, vous en tirez des conséquences à votre avantage et aux dépens de la justice de Dieu ; car si vous n'en rejetez pas absolument la créance, au moins la concevez-vous comme une justice aisée, bénigne et commode ; vous vous apprivoisez avec elle, vous vous y familiarisez, vous vous flattez qu'elle passera doucement les choses, et qu'elle ne chicanera pas avec vous sur tant d'articles que vous appelez minuties.

Mais vous vous trompez, mon frère : si les choses prennent le cours que vous voyez, c'est parce que le temps de cette vie est le jour de l'homme. Aujourd'hui il se donne la liberté d'agir à sa fantaisie ; la justice de Dieu semble dormir pour le lui permettre. Mais quand le jour de Dieu sera venu, alors sa justice, éveillée, si j'ose ainsi parler, saura bien se venger du mépris qu'on aura fait d'elle. Alors, proportionnant sa colère à sa patience, plus elle aura différé, plus elle cherchera à se dédommager de ce délai ; plus elle aura suspendu le bras, et plus le coup sera terrible. Alors Dieu agira à son tour, et comme rien ne s'oppose dans ce monde à l'iniquité des pécheurs, parce que c'est leur jour, tout travaillera pour lors à seconder la justice de Dieu, parce que ce sera son jour. C'est ce que le Sage nous représente si divinement, par ces foudroyantes paroles : *Dans ce jour le zèle de Dieu se revêtira de toutes ses armes, et il soulèvera toutes les créatures pour se venger de ses ennemis : il prendra la justice pour cuirasse et pour casque la sévérité de son jugement ; il se couvrira de son équité comme d'un bouclier impénétrable, il aiguîsra sa colère comme une lance perçante, et l'univers entier combattra avec lui contre les insensés. Car l'air enverra les foudres et les tempêtes pour les séparer de la compagnie des élus ; la mer se soulèvera, et les fleuves se déborderont contre eux avec furie ; le feu les consumera eux-mêmes et avec eux tous les ouvrages de leur folie ; la terre enfin s'ouvrira pour les abîmer et pour être à jamais le lieu de leur prison et de leur supplice* (Sap., V, 18 et seq.).

O vous qui peut-être à l'heure que je parle vous riez de mes paroles, qui regardez une peinture si tragique comme un songe, ou du moins comme une exagération, quels seront alors vos sentiments ? Ces mauvaises plaisanteries, ou plutôt ces blasphèmes exécrationnels avec lesquels vous vous jouez aujourd'hui des menaces de l'Ecriture, que deviendront-ils dans ce moment, et vous mettront-ils à couvert ? Non, non, dit le disciple bien-aimé, personne de quelque rang qu'il soit, *les riches, les puissants, les braves, les officiers de guerre, les grands du monde, les rois de la*

terre (*Apoc.*, VI, 15), ces âmes qui paraissent aujourd'hui si fermes, si intrépides, ne pourront soutenir cet effroyable revers, et dans la terreur dont ils seront frappés, errants, désolés, hors d'eux-mêmes, ils diront aux rochers et aux montagnes : *Tombez sur nous et cachez-nous* (*Apoc.*, VI, 15, 16). Eh bien ! mes chers auditeurs, est-ce là notre Dieu tel que nous nous l'imaginons ? Oh ! que ce juge irrité est différent de celui que le pécheur se figure pour flatter ses dérèglements ! Qu'il s'en faudra qu'il y trouve son compte ! et que ce sera pour lui un spectacle affreux dans sa nouveauté, quand, abandonné de tout, il se verra en butte à tous les traits d'une justice aussi puissante qu'inexorable ! Car vous savez, chrétiens, ce que saint Augustin a écrit de ce juge : pour nous interdire toute sorte d'espérance, il ne se laissera ni toucher par la pitié, ni gagner par la faveur, ni corrompre par des présents, ni adoucir par les excuses. Rien ne parlera pour nous, tout sera contre nous, et bien loin d'éprouver quelque ressource du côté de cette bonté infinie sur laquelle nous nous sommes accoutumés de compter, ce sera cette bonté si souvent vanitée, mais si mal conçue et si indignement traitée, qui se déclarera le plus ardemment partie pour poursuivre notre condamnation. Deux choses sont aujourd'hui pour nous le sujet d'une confiance présomptueuse, la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ. Soit que nous regardions Dieu comme Créateur, soit que nous le regardions comme Rédempteur, de ce côté là tout semble favoriser nos espérances. Dans la vue de ce que Dieu a fait pour nous et de ce qu'il a souffert, nous ne saurions croire qu'il veuille jamais perdre ce qui lui a tant coûté, et sur cela nous nous licencions à l'offenser, persuadés qu'il se laissera toujours gagner en faveur d'une créature qu'il a si tendrement aimée. Voilà l'idée que nous nous formons de notre Dieu, idée que j'ose dire ridicule et impie, et dont le jugement dernier découvrira la fausseté, en faisant le sujet de notre désespoir du sujet de notre confiance.

Car premièrement, si nous regardons Dieu comme Créateur, plus nous aurons ressenti d'effets de sa bonté, plus nous aurons à craindre pour notre ingratitude : *Tunc videbunt* : alors nous verrons que cette bonté qui ne s'occupe aujourd'hui qu'à nous combler de faveurs ne s'occupera qu'à nous en demander compte : compte de ce corps et de cette âme qu'elle a tirés pour nous du néant et de la poussière ; compte de ce temps et de cette vie qu'elle nous a donnée et conservée ; compte de cette santé et de cette beauté dont elle nous a pourvus et partagés ; compte de ces commodités et de ces richesses qu'elle nous a mises entre les mains ; compte de ces honneurs et de ces charges où elle nous a élevés ; compte de toutes les créatures qu'elle a formées pour notre usage et dont nous avons abusé.

Que si tous les bienfaits du Créateur s'élèvent ainsi contre nous, que sera-ce des

bienfaits dont nous sommes redevables au Rédempteur ? Sa naissance si humble, sa vie si pauvre, ses travaux si pénibles, ses miracles si éclatants, ses actions si saintes, ses souffrances si douloureuses, ses mystères si touchants, ses sacrements si efficaces, hélas ! tant de dons si précieux de sa bonté ne serviront qu'à irriter davantage sa colère. Alors cet Evangile si hautement méprisé, cette foi dont nous nous sommes si indignement joués, ces grâces que nous avons si mal ménagées, ces instructions que nous n'avons point pratiquées, ces bons livres que nous avons lus sans fruit, ces bons exemples que nous avons vus avec indifférence, tout cela l'anamera plus ardemment à notre perte. Enfin, chrétiens, que vous dirai-je ? comme c'est l'ordinaire de la jalousie, son ressentiment s'allumant à la vue de son amour, il prendra pour règle de l'un toute l'étendue de l'autre. Oh ! le spectacle dont l'horreur ne se peut concevoir, bien loin qu'on la puisse exprimer ! Jésus-Christ lui-même être le poids qui accablera les chrétiens ! sa miséricorde devenir la mesure de leurs misères ! cet objet si doux et si consolant faire le comble de leurs peines et de leurs désolations !

Que ce sera une chose déplorable, dit sur cela un saint docteur, de voir Dieu et de le perdrel mais qu'il sera plus déplorable encore de périr à la vue de son Rédempteur, et même en un sens par les mérites de sa rédemption ! Bonté de mon Dieu, si cela est, que vous me faites trembler ! Bienfaits de mon Sauveur, que je vous appréhende ! Oserai-je le dire, Seigneur ? il en serait beaucoup mieux pour moi que vous n'en eussiez pas tant fait, puisque j'en serais moins coupable, et vous moins rigoureux.

Il faut donc, comme le veut saint Bernard, juger dorénavant, par l'excès des miséricordes du Seigneur, de l'excès de ses vengeances, et croire, en réformant nos jugements, que, comme rien n'a manqué jusqu'ici à la douceur des uns, rien ne manquera un jour à la sévérité des autres. De là il faut entrer dans les sentiments où était le saint homme Job, et regarder sans cesse avec lui les jugements de Dieu comme une tempête toujours prête à nous engloutir (*Job.*, XXXI, 23). *Un homme qui est sur mer* (c'est la réflexion de saint Grégoire sur cette comparaison) *et qui se voit battu de l'orage, ne s'occupe uniquement que du péril qui l'environne ; il oublie et femme et enfants ; il ne pense ni à ses maisons ni à ses terres ; il jette dans la mer et marchandises et richesses ; bien plus, regardant chaque moment comme son dernier moment si son vaisseau venait à périr, il s'agite, il travaille tantôt après les voiles, tantôt après les cordages, sans se donner de relâche* (*Moral.*, l. XXI, c. 22). Chrétiens, mes frères, ce n'est là qu'un faible crayon du danger où nous sommes exposés : la colère de Dieu est la tempête qui nous menace, l'orage est prêt de crever sur nous et de nous abîmer ; vivons donc au moins comme des gens qui appréhendent de faire naufrage ; bannissons

de nos esprits ces vaines pensées de la terre qui les amusent, pour ne nous occuper plus que de la crainte de notre sort. Vidons nos cœurs des affections criminelles qui les appesantissent, de peur qu'elles ne nous submergent; travaillons enfin à repousser l'orage par toutes les précautions dont nous sommes capables, et mettons tout de bon la main à l'œuvre.

Mais, hélas ! bien loin de profiter de cet avis de Job, nous imitons la conduite de Jonas. Ce prophète, voyant les vents souffler de toutes parts, et les flots se soulever avec une fureur horrible, descendit froidement dans le fond du vaisseau, et s'y endormit d'un profond sommeil (*Jon.*, I). Ainsi, quoique Dieu menace, quoiqu'il tonne, quoiqu'il foudroie, tranquilles au milieu du péril, nous nous endormons dans le sein de nos passions qui nous entretiennent de beaux songes, et parce que l'illusion nous en plaît, nous craignons sur toutes choses qu'on ne trouble ce repos fatal. Stupidité incompréhensible ! car enfin, si la trompette qui fera sortir les morts de leurs tombeaux ne nous éveille, qui nous éveillera ? si l'idée d'un si grand malheur ne nous épouvante, qui nous épouvantera ? Est-ce que la chose est douteuse ? vous-mêmes vous n'en doutez pas, et quand même, par une supposition telle qu'il vous plaira de faire, vous auriez lieu d'en douter, chose qu'on ne peut faire avec aucun fondement, ce serait toujours une folie de risquer tant dans le doute. Est-ce que le péril est éloigné ? peut-être qu'il vous attend à la porte, et en tout cas la fin de votre vie sera pour vous en particulier ce que la fin de l'univers sera pour tous en général. Mais ce qui doit achever de nous toucher, c'est que si une fois on nous jette dans la mer, comme Jonas, nous ne trouverons pas une ressource aussi favorable que lui : le naufrage est assuré, et le malheur irrémédiable. Craignons donc celui qui peut nous perdre, et nous perdre pour toujours, afin de le posséder, et le posséder à jamais. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram :

Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a faits sur la terre (Psal. XLV, 9).

Quelle est cette terre dont le prophète veut parler, demande Richard de Saint-Victor, quels sont ces ouvrages dont il vante la beauté, et à l'admiration desquels il sollicite la curiosité de nos esprits ? Cette terre est la terre heureuse du sein de laquelle le même prophète dit que la vérité est sortie. Ces ouvrages sont les prodiges qu'il a faits en faveur de cette terre, prodiges prédits encore dans le même psaume d'où les paroles de mon texte sont prises : la destruction d'un empire aussi ancien que le monde, la dissipation de ses forces, la destruction de ses armes, de ses arcs et de ses boucliers. C'est donc la

sainte Vierge que le prophète nous propose, comme un spectacle qui mérite d'attirer nos regards, non-seulement dans le temps que la vérité sortira d'elle, mais dans le moment même qu'elle est sortie elle-même des mains de Dieu ; non-seulement quand elle concevra le Fils de Dieu dans son sein, mais encore dès qu'elle est conçue elle-même dans le sein de sa mère. Aussi est-ce à ce moment de sa conception que je veux vous appeler aujourd'hui, Messieurs, pour admirer les prodiges que Dieu y a faits en la préservant de toute souillure : car enfin permettez-moi, Messieurs, de suivre ici les mouvements de ma dévotion particulière envers Marie, puisque je ne ferai que me conformer en cela au goût de la vôtre envers elle, en établissant les privilèges de sa conception immaculée. Et je le fais d'autant plus hardiment, que je m'y sens autorisé par l'Eglise même dans les honneurs qu'elle rend à cette conception singulière, honneurs qui supposent sa pureté, sa sainteté. En effet n'en est-ce pas assez pour me donner droit de vous dire : Venez et voyez les œuvres et les prodiges que le Seigneur a faits sur cette terre de bénédiction ? *Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram.*

Mais pour vous faire mieux juger du prix d'un si rare ouvrage, il faut se placer d'abord au milieu de deux autres, entre la conception ordinaire des autres hommes, et la conception adorable du Verbe incarné. Car d'un côté les différences de la conception de Marie et de la nôtre, et d'un autre côté les rapports de la conception de cette sainte mère avec celle de son Fils nous en découvriront aisément la grandeur et l'excellence. Or quelle est notre conception, Messieurs, et de quelles mains est-elle l'ouvrage ? Hélas ! je ne m'étonne pas qu'elle soit et si criminelle et si malheureuse, puisque la faiblesse de l'homme, la colère de Dieu et la malice du démon sont comme trois constellations qui y président. Car que peut-on attendre que de tragique de trois instruments si funestes ? Mais pour la conception adorable de mon divin maître, le bras de Dieu a déployé sa puissance pour y travailler : *Fecit potentiam in brachio suo* (*Luc.*, I, 31). Son amour s'y est épuisé tout entier : c'est jusqu'à ce point que Dieu a aimé le monde, dit Jésus-Christ lui-même avec admiration : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16). Et la grâce enfin y a répandu ses trésors avec une effusion libérale : nous l'avons vu, dit saint Jean, plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis* (*Joan.*, I, 14). Or je dis à la gloire de Marie dans sa conception, qu'affranchie de tous les défauts qui déshonorent la nôtre, elle participe à tous les avantages qui relèvent celle de Jésus-Christ. Elle ne tient rien, cette conception toute pure, ni de la faiblesse de l'homme, ni de la colère de Dieu, ni de la malice du démon. Bien loin de cela, elle vient d'une puissance infinie, d'un amour singulier, et d'une grâce extraordinaire. Venez donc, Messieurs, et voyez les prodiges que Dieu a faits sur cette heureuse

terre en la formant. Venez et voyez en Marie l'ouvrage de trois sortes de mains également admirables, je veux dire de la puissance, de l'amour et de la grâce : de la puissance de Jésus-Christ comme son Dieu, de l'amour de Jésus-Christ comme son Fils, de la grâce de Jésus-Christ comme son Sauveur : c'est là, Messieurs, ce que j'ai dessiné de vous faire voir dans les trois parties de ce discours, dont voici l'économie et le plan. D'abord je vous ferai considérer la grandeur du mal dont Dieu l'a préservée, et vous admirerez ce chef-d'œuvre de sa puissance dans le premier point; ensuite nous rechercherons les motifs qui ont engagé Dieu à la préserver si miraculeusement, et vous admirerez ce singulier bienfait de son amour dans le second point; enfin nous observerons l'étendue de ce bienfait dans l'abondance des biens spirituels qui l'ont accompagné, et vous admirerez la magnificence de sa grâce dans le troisième point. Et ne croyez pas, Messieurs, que ce ne soit ici que de pieuses spéculations qui ne doivent être pour vous que de peu d'utilité. Voici au contraire le fruit que j'espère que vous en tirerez : c'est que, convaincus plus que jamais de la vérité du péché originel, et frappés plus vivement du sentiment de ses suites fâcheuses, vous vous porterez avec plus d'empressement vers tout ce qui peut servir de remède à ce mal, non-seulement pour en effacer la tache mortelle, mais encore pour en affaiblir en vous de jour en jour les suites si dangereuses et si terribles. Invoquons celle dont nous avons lieu de croire qu'elle a toujours été exempte et de ce péché et de tous ses malheureux fruits, puisque nous savons qu'elle a toujours été pleine de grâce; et saluons-la en cette qualité après un ange. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Est-ce donc quelque chose de si surprenant de voir un enfant conçu dans le sein de l'innocence? et faut-il avoir recours à la toute-puissance de Dieu pour dire que la conception de Marie n'a été souillée d'aucun péché? Oui, Messieurs, cet unique ouvrage a coûté à Dieu un des plus grands miracles qui se soient jamais faits dans l'ordre de la grâce. Mais pour le montrer solidement il faut entrer dans la discussion d'une matière aussi importante que difficile, et tâcher de pénétrer, sous la conduite du grand Augustin, dans la nature du péché originel. C'est une affaire qui nous touche de près, puisqu'elle est le fondement de toute la religion, au sentiment de ce Père, le péché d'Adam et la grâce de Jésus-Christ étant comme les deux pôles sur lesquels roule tout ce que nous croyons.

Dien, cet ouvrier incomparable, qui regardait l'homme comme le chef-d'œuvre de ses mains, l'avait orné, lorsqu'il le forma, de toutes les qualités qui pouvaient enrichir son âme et son corps. Son âme était toute brillante de lumière, toute brûlante d'amour; son esprit éclairé pouvait se défendre des

surprises de l'erreur, et sa volonté maîtresse ne trouvait point d'obstacles qui s'opposassent à l'exécution de ses desseins. Son corps était sain et vigoureux, sans être exposé en proie ni à la maladie ni à la mort. Et parce que l'âme était parfaitement soumise à Dieu, le corps était parfaitement soumis à l'âme : ils vivaient dans la meilleure intelligence qui fut jamais, et les passions ne venaient point troubler leur tranquillité ni leur union par leurs révoltes importunes. Voilà l'heureux état d'où nous sommes déçus. Je vous l'ai représenté un peu au long, pour vous le faire regretter davantage en vous en découvrant les charmes. Cruelle disgrâce qui nous en as privés, que tu nous as fait une plaie funeste, et que nous devrions bien la pleurer tous les jours avec des larmes de sang !

Car vous le savez, Messieurs, le grand revers qui arriva à cet homme si heureux. Sa prospérité ne fut pas longue : ayant désobéi à Dieu par une ingratitude sans exemple, il devint misérable au même temps que criminel. Tous ses avantages s'évanouirent avec son innocence, et du moment que son âme se fut soustraite à l'empire de son légitime souverain, son corps se révolta contre son âme; toutes les créatures se débrièrent à son pouvoir, et s'armèrent contre lui pour le parti de son Créateur. Jusqu'ici vous n'avez pas de peine à comprendre l'équité de ce châtement. Adam avait péché, il était juste qu'il fût puni. Mais pour ce qui nous regarde nous autres, quand vous venez à envisager ce déluge de maux qui nous inonde de toutes parts pour venger sur nous ce premier péché, ne vous prend-il point envie de murmurer contre le ciel? Donnons-nous-en bien de garde; il y aurait de l'injustice dans nos plaintes, puisque nous avons tous part à la faute de notre père. Mais comment encore pouvons-nous avoir part à une action faite il y a cinq ou six mille ans, nous qui ne sommes sortis du néant que depuis un si petit nombre d'années?

La théologie nous répond que le crime d'Adam fut si énorme, qu'il corrompit toute la nature humaine, en corrompant celui qui en était le chef. Et comme vous n'avez pas de peine à comprendre que des ruisseaux qui coulent d'une source empoisonnée doivent être empoisonnés, comme vous voyez que les serpents engendrent des serpents, qu'un mauvais arbre ne peut porter que de mauvais fruits, Adam, que le venin du péché avait entièrement gâté, ne pouvait pas avoir des enfants qui ne fussent gâtés comme lui, à moins que Dieu ne renversât en sa faveur l'ordre des choses qui veut que les enfants tiennent de leur père.

Je m'égare ce semble, Messieurs, mais non : c'est faire en cette rencontre l'éloge de la Vierge sainte que de faire le procès à tout le reste du genre humain. Reprenons donc notre raisonnement. Adam nous a communiqué un sang infecté, le poison de ce sang infecte nos âmes au moment qu'elles y sont unies, à peu près comme un vaisseau

corrompt les liqueurs qu'on y renferme, quelque saines qu'elles soient, lorsqu'il est imbu de quelque mauvaise odeur. Telles sont les lois que la Providence de Dieu a établies pour la suite des générations, lois que l'ordre des choses exige.

Mais si Dieu a établi ces lois pour le cours ordinaire des hommes, il ne s'y est pas néanmoins tellement assujéti qu'il ne puisse dispenser qui bon lui semblera d'en subir la peine, quoique tous en contractent la dette. Et c'est là, Vierge sainte, ce qu'il entreprend aujourd'hui pour vous. Comme votre vie doit être une suite de prodiges qui étonneront le ciel et la terre, il commence par renverser la nature dès le premier moment de votre être : car quand il est question de former un corps pour Marie, il arrête par la toute-puissance de son bras le torrent de cette corruption maligne qui se déborde sur tous les enfants d'Adam. C'est une mer orageuse que cette corruption générale dans laquelle nous faisons tous naufrage. Mais si Dieu sut bien autrefois arrêter les flots de la mer Rouge, pour donner à son peuple un passage libre et sûr au même lieu où les Egyptiens furent ensevelis sous les eaux, ne pourra-t-il pas dans cette occasion retenir le cours impétueux de ce déluge d'iniquités, afin que Marie fasse sans danger sa première démarche où tous les autres périssent avant que de naître ? Pourquoi ne dirons-nous pas qu'il a renouvelé en faveur de Marie le prodige qu'il fit autrefois aux approches de l'arche de l'alliance, qui n'était que la figure de cette Vierge incomparable ? Les eaux du Jourdain remontèrent vers leur source, et l'on vit ce liquide élément se changer en un rempart solide, comme par respect pour l'arche du Seigneur. Ainsi, quoique le péché originel soit le Jourdain qu'il faut passer pour entrer dans la terre de ce monde, puisque Marie est la véritable arche d'alliance, est-ce que Dieu ne pourra pas la faire respecter par ce fleuve qui se déborde sur tous les autres ? Que ce péché soit, si vous voulez, cette pluie mystérieuse qui inonda toute la place où Gédéon avait exposé la toison, Dieu disposera tellement les choses, qu'il ne rejaillira pas sur Marie une seule goutte de cette pluie criminelle ; et comme la toison demeura sèche au milieu des eaux qui l'environnaient de toutes parts, Marie demeurera pure au milieu des ordures qui souillent les autres enfants.

Respectons-la donc cette conception si pure ; honorons ce précieux moment où Dieu a commencé à rétablir notre misérable nature dans les droits de son innocence perdue. Mais pleurons en même temps cette perte, dont nous ressentons de si fâcheux effets, et plaignons la disgrâce de notre condition malheureuse. Peut-être n'y avez-vous jamais pensé à cette malheureuse condition, dans laquelle nous nous trouvons engagés par les suites du péché qui souille notre origine, et je vous prie de ne pas perdre quelques réflexions que j'ai à faire là-dessus.

L'homme est à lui-même un prodige, et un prodige qu'il ne saurait comprendre, quelque attention qu'il y apporte. Il sent une forte inclination pour le bien qui peut le rendre heureux, et cependant depuis son entrée dans le monde jusqu'au dernier soupir qui l'en fait sortir, il n'est pas seulement environné, il est accablé de misères. Sa passion pour la science et pour la vérité est extrême, et toutefois l'ignorance et l'erreur le font presque donner partout dans leurs égarements. La vertu lui paraît revêtue de charmes, elle lni plaît, il l'estime, et avec tout cela il se laisse emporter au vice. Quel étrange paradoxe, Messieurs ! et comment débrouiller cette confusion de mouvements si différents dans une même personne ? Le péché originel en développe le mystère, et ajuste toutes ces contrariétés d'une manière admirable, par la connaissance qu'il donne et de l'innocence dont l'homme fut revêtu en sortant des mains de Dieu, et de la corruption dans laquelle il s'est lui-même plongé depuis. Ainsi ces grandes contradictions que nous sentons en nous-mêmes ne sont pas seulement des effets merveilleux de ces deux états si divers, elles en sont des preuves incontestables.

Car d'un côté si l'homme avait toujours été ce qu'il est, il n'aurait aucune idée ni de béatitude, ni de vérité, ni de vertu. Où les aurait-il prises ? Donc cette passion qu'il a pour la béatitude, donc ce désir qui l'entraîne à la recherche de la vérité, donc cette estime qu'il fait de la vertu sont comme de précieux restes de cette condition avantageuse dans laquelle Dieu l'avait établi, comme des vestiges sacrés de sa première nature, et comme autant de débris qu'il a sauvés du naufrage. Mais d'un autre côté si l'homme n'était jamais déchu de son premier lustre, il ne serait sujet ni aux misères, ni à l'erreur, ni au vice, la justice de Dieu ne souffrant pas que des peines si rudes tombent sur des innocents. Suivons donc nos mouvements, observons-nous nous-mêmes, et nous y trouverons les caractères vivants de deux états de notre nature. C'est à cela que je vous appelle, esprits forts, vous qui vous sentez si choqués, si rebutés, quand on vous propose la doctrine du péché originel.

Je veux qu'on ne puisse guère concevoir ni la transmission de ce péché, ni la justice de cette transmission ; mais cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, vous êtes incompréhensibles à vous-mêmes. C'est un abîme que ce péché, je le veux ; mais enfin le nœud de votre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme, et ce n'est que là qu'on en peut trouver le dénouement. Ainsi, pour peu que vous vous consultiez vous-mêmes, vous reconnaîtrez que si d'un côté le péché originel est un chaos impénétrable à la raison humaine, il n'y a pourtant rien de plus vrai, ni même de plus clair, puisque sans la lumière qu'il donne il serait impossible de rendre raison des oppositions étonnantes que l'homme renferme en lui-même. Mais puisque nous

nous trouvons engagés dans cette matière, il y a encore quelques réflexions à faire.

Si un seul péché a été puni avec tant de rigueur, il faut que la justice de Dieu soit bien sévère, et que le péché lui déplaise étrangement. Quel sera donc notre sort, mes chers frères? que n'avons-nous point à craindre après tant de péchés que nous ajoutons tous les jours à ce premier péché? Quel trésor de colère ne nous préparons-nous pas pour le jour du Seigneur? Et comment le péché sera-t-il traité dans l'autre vie, qui est le temps de la justice, s'il a attiré des supplices si terribles sur le pécheur dès ce monde, qui est le temps de la miséricorde? Que si de la justice de Dieu je passe à considérer la nature du péché, je ne me trouve pas moins surpris. Comment, Messieurs, un seul péché se répandre sur tout le genre humain! Il faut donc que le péché soit de la nature de ces maladies contagieuses qui, s'étant d'abord attachées à un particulier, se communiquent à toute une ville, à toute une province, et quelquefois à tout un royaume? Vous me direz qu'il y a cette différence entre les péchés que nous commettons nous-mêmes et celui que nous contractons en naissant, que si celui-ci se répand, ceux-là demeurent renfermés dans la personne qui les a commis, sans que leur poison soit funeste aux autres. Je l'avoue, la créance commune est que les enfants ne sont pas chargés des iniquités personnelles de leurs pères. Mais à l'occasion de cela je vous prie de vouloir bien tirer une instruction salutaire d'une des erreurs capitales de Pélagie.

Cet hérésiarque prétendait qu'Adam n'avait corrompu ses descendants par son péché qu'à cause du mauvais exemple qu'il nous avait donné en péchant, et que nous ne communiquions à sa faute que parce que nous l'imitions. Mais ce qui est une erreur pour le péché originel est une vérité constante pour les autres péchés. Ils gâtent par leurs mauvais exemples ceux qui les voient, si ce n'est en corrompant leur nature, c'est en corrompant leur cœur. Ainsi les péchés des pères et des mères deviennent les péchés de leurs enfants; leurs médisances, leurs vengeances, leurs voluptés passent à eux par un héritage funeste, et l'on voit tous les jours certains péchés se perpétuer dans les familles aussi bien que certaines maladies. Encore si cette contagion du péché se bornait à une maison particulière... mais le scandale s'étend plus loin. Un Père de l'Eglise (*Petr. Chrysost., serm. 93*) a dit de Madeleine qu'elle n'avait pas seulement été la pécheresse de la ville, mais le péché de toute la ville. C'est ainsi que les débauches de cet homme, que les galanteries de cette femme, que les discours de ce libertin, que les traits de cette coquette sont comme des pièges publics où l'innocence et la simplicité des autres se vont prendre. C'est ainsi que la corruption du vice s'acquiert une espèce d'immensité dans le monde, en passant des amis aux amis, des voisins aux voisins, des hommes aux femmes, de la vieillesse à la

jeunesse, jusqu'à ce qu'enfin elle ravage tout par une désolation universelle. Craignons donc, mes chers frères, que nos péchés ne deviennent les péchés des autres, et faisons plutôt que nos vertus deviennent leurs vertus, par la bonne odeur qu'elles répandront, par les semences du bien qu'elles jetteront dans leurs cœurs. Telle fut la Vierge sainte dans la suite de sa vie, comme en effet telle devait être la suite d'une vie dont le commencement avait été le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu. Car vous venez de voir quelle est la plaie du genre humain dont je ne crains pas d'assurer qu'il l'a préservée. S'il pouvait rester quelque doute sur cela, cherchons-en la preuve dans les motifs qui ont porté ce Dieu de bonté à l'en préserver, et nous n'aurons pas moins sujet d'admirer son amour pour elle, que nous en avons d'admirer et de louer sa puissance. Les suites mêmes du péché originel, que nous sentons si vivement à toute heure, et qui ne nous permettent pas de douter de la vérité du dogme qui l'établit, serviront à nous faire mieux comprendre la grandeur de cet amour. On ne comprend jamais mieux toute l'excellence et le prix d'un bienfait, que par l'horreur du mal qui lui est opposé. Et c'est d'un côté à rechercher ces motifs d'une préservation si singulière de Marie, et d'un autre côté à vous exposer ces terribles suites du péché dont elle a été préservée aussi bien que du péché même, que je vais employer mon second point.

SECOND POINT.

Jamais question n'a plus fatigué les esprits que celle qui regarde l'origine des maux dont nous nous trouvons investis à notre naissance, qui nous accompagnent durant toute la vie, et qui ne nous abandonnent qu'à la mort, mort elle-même de toutes les choses terribles la plus terrible. Cette recherche a fait la torture de la raison humaine, et elle a donné lieu à une infinité d'erreurs. Les pélagiens prétendaient que l'ignorance effroyable, avec laquelle nous naissons, que les passions furieuses qui se développent peu à peu dans nous à mesure que nous avançons en âge, que les maladies dont nous sommes attaqués si fréquemment, que la mort même enfin qui nous terrasse, étaient des apanages de notre nature et venaient du fond de notre être, comme de leur véritable source. De ce faux préjugé ils s'engagèrent à soutenir que ni l'ignorance ni les passions, que ni les maladies ni la mort n'étaient point des maux, à le bien prendre, et cela pour ne point faire d'injure à Dieu, des mains duquel ils voulaient que nous fussions sortis tels que nous sommes aujourd'hui, sans que le péché eût apporté aucun changement à notre état. Les manichéens avant eux s'étaient jetés dans une autre extrémité, et voyant bien qu'ils ne pouvaient nier raisonnablement que des choses dont le seul nom porte la condamnation ne fussent de vrais maux, ils s'avisèrent d'inventer je ne sais quel mauvais principe,

sur qui ils rejetèrent la cause de tous ces maux, de peur d'être obligés de s'en prendre à Dieu même. Tertullien a écrit contre d'autres hérétiques, qui attribuaient les misères de cette vie à une matière mauvaise, dont ils s'imaginaient que nos corps avaient été formés; et saint Augustin nous apprend que certains philosophes, ne pouvant démêler une affaire si embarrassée, se persuadèrent que nos âmes étaient envoyées dans leurs corps comme dans une prison, pour y expier des crimes qu'elles avaient commis, disaient-ils, pendant le cours d'une vie heureuse dont elles avaient joui auparavant.

Voilà autant de fables, Messieurs, mais je ne suis pas surpris après tout que les hommes n'aient pu pénétrer jusqu'à la vérité des choses, puisqu'à moins des lumières de la foi il est impossible de ne s'y pas méprendre. Elle nous apprend, cette foi divine, que cet océan de maux dont nous sommes inondés n'a point d'autre source que le péché de notre premier père; que ce péché nous ayant retirés de l'obéissance du Seigneur à qui nous appartenions, nous engagea en même temps dans l'esclavage du démon; que, par une suite de cette grande révolution, suite fâcheuse mais nécessaire, aux biens dont nous jouissions ont succédé tous les maux qui nous accablent à présent et qui sont venus fondre sur nous pour venger notre révolte contre Dieu. Je n'y saurais penser sans douleur, peut-être même que je suis trop long à m'en plaindre. Mais enfin il faut pardonner à un malheureux le récit de ses aventures et de ses disgrâces. Il est même à propos que nous en renouvelions de temps en temps le souvenir, puisque cela nous apprend par de si puissantes raisons à regarder les plaies dont Dieu nous frappe comme des châtiments de nos fautes, et à les porter par conséquent avec humilité et avec patience. Je ne m'y suis pas cependant engagé dans cette vue.

C'a été, Vierge sainte, pour conclure à votre avantage, que si le péché originel est quelque chose de si énorme en lui-même, comme on peut le juger par la grandeur de ses suites, l'amour de votre Fils pour vous était trop grand pour n'être pas un motif pressant et capable de l'engager à se déclarer en votre faveur, à faire pour vous un miracle aussi extraordinaire que son amour était singulier. Et ce miracle singulier, extraordinaire, inouï, était de vous préserver de ce péché! Et quelle apparence en effet qu'un tel Fils, un Fils si puissant et si bon, qui avait choisi Marie de toute éternité, par une préférence si singulière, pour être sa mère dans le temps, ait souffert qu'elle fût, même pendant quelques moments, sa plus mortelle ennemie? Quoi! il l'aurait pu voir l'esprit dans l'ignorance, le cœur dans le désordre, le corps dans la corruption! Il l'aurait pu voir sujette aux dérèglements des passions, exposée à la colère de son Père, engagée dans le parti du démon! Il l'aurait pu voir

dans cet état lamentable, et si prévenu d'amour pour elle, il ne lui en aurait pas voulu épargner le malheur! Hé! Messieurs, quel moyen de se le persuader?

Et qu'on ne me dise pas que le Sauveur, qui regardera un jour les saints dans sa gloire comme ses amis, comme ses frères, et même comme ses membres, n'a pas laissé de permettre qu'ils contractassent ce péché! Car la différence est extrême, et je vous prie de l'observer. Quelque liaison qu'il y ait entre Jésus-Christ et les saints, les saints n'appartiennent toujours qu'au corps mystique de Jésus-Christ, et ils ne lui sont unis que par l'esprit. Mais pour Marie elle appartient au corps naturel de Jésus-Christ en qualité de sa mère, elle lui est unie par les liens de la chair. Ainsi il est bien juste que la source d'un sang d'où le Sauveur doit puiser le sien ne soit point corrompue, et il ne faut pas que la chair qui doit fournir la matière du corps d'un Dieu ait jamais senti le venin du péché. Disons donc, Messieurs, que le Sauveur a dû travailler à la pureté de cette conception par intérêt pour sa gloire autant que par amour pour sa mère; second motif qui fortifie le premier, puisque ce qui déshonorerait l'une ne pourrait pas qu'il ne rejaillît en quelque sorte sur l'autre, à cause des liaisons étroites que la nature a mises entre eux.

Mais disons encore quelque chose de plus (voici un nouveau motif qui me paraît d'une grande considération) : quand ces liaisons seraient moins étroites, il était de la gloire du Sauveur qu'il conservât la conception de Marie saine et pure, afin qu'il y eût quelque chose sur la terre qui par son état rendit hommage à son incarnation. Cette pensée est élevée et pieuse, je la tiens aussi d'un célèbre cardinal (1). Pour y entrer, vous vous souviendrez que le Sauveur a pris soin de faire honorer tous les états de sa vie voyageuse par de semblables états dans ses créatures qui y eussent quelque rapport. Sa mort violente a été honorée par les supplices des martyrs, qui lui ont rendu sang pour sang. Sa vie publique a été honorée par les prédications et par les miracles de ses apôtres, sa retraite par la solitude des anachorètes et des religieux, son enfance par les petits innocents, sa naissance par la sainteté de la naissance de saint Jean. Mais pour la pureté de son incarnation, quelle conception l'honorera sur la terre? Celle de tous les hommes est souillée, et mon Sauveur ne peut en recevoir que des outrages. Il faut donc qu'il forme exprès une conception innocente qui adore par la sainteté de son état le premier moment de sa vie dans le sein de sa mère; et c'est ce que son amour pour cette Mère lui devait à elle-même par préférence à toutes celles des mortels. Car il n'était pas juste qu'il y eût aucune créature plus privilégiée que Marie, cela aurait été injurieux à l'amour de son Fils pour elle. Et c'est toutefois ce

(1) Le cardinal de Bérulle

qu'il faudrait reconnaître, si on pouvait reprocher quelque tache à sa conception.

Quelque élevée que soit la dignité de Mère de Dieu au-dessus du premier des anges, Marie serait néanmoins inférieure au dernier de ces purs esprits, puisqu'ils ont tous eu l'avantage de recevoir la sainteté en même temps que l'être, au lieu que Marie verrait les premières démarches de sa vie souillée d'une tache honteuse. Un fils, Messieurs, un fils refusera-t-il à sa mère, mère si chérie par-dessus toutes choses, ce qu'il a bien voulu accorder à ses serviteurs ? Son amour le peut-il permettre ? Pour ce qui nous regarde nous autres, Dieu n'a écouté là-dessus que sa justice. Il nous a laissés tremper dans le crime de notre père, parce que l'ordre le demandait. Mais ce qui paraît d'abord étonnant, et qui nous oblige de nous écrier avec le prophète : *Vos jugements, ô mon Dieu ! sont un abîme impénétrable* (Psal. XXXV, 7), la même justice qui permet que nous contractions ce péché, nous oblige de le combattre et de détruire incessamment en nous les effets malheureux qu'il y a produits. Je vous supplie, chrétiens, que cette remarque ne vous échappe pas, elle est d'une grande instruction, et c'est comme le fondement de la religion et de la morale.

Peu de personnes savent bien distinguer les inclinations que le péché nous a données de celles qui viennent du fond de notre nature. Si notre nature avait conservé son intégrité primitive, elle ne nous inspirerait que des sentiments justes, droits, raisonnables, et pour bien vivre ce serait assez de suivre la pente de ses mouvements. Mais la corruption que le péché y répandit d'abord a comme planté dans le fond de notre être d'autres inclinations, inclinations mauvaises, inclinations vicieuses, inclinations déréglées, et que par conséquent il ne faut pas suivre. C'est l'ivraie sursemée parmi le bon grain par les mains de l'ennemi du père de famille. Cependant c'est là que le monde se mécompte : car comme si Dieu était l'auteur de ces pernicieuses qualités que la concupiscence fait naître avec nous et que l'âge y fortifie, on s'y laisse emporter, les uns plus, les autres moins, chacun selon que ces qualités le dominant, et l'on dit pour justifier ce désordre : Il est vrai, certains penchants m'enrâinent, et je ne m'en défends pas ; mais c'est mon naturel. Il m'échappe quelquefois des emportements violents dont j'ai quelque confusion ; mais c'est mon tempérament. J'aime la joie, il faut l'avouer, je ne suis pas indifférent pour le plaisir ; mais c'est à ma complexion tendre et délicate qu'il s'en faut prendre. Voilà le langage du monde. Encore n'en demeure-t-on pas là ; car de ce mauvais principe on tire une conséquence encore plus pernicieuse, et on se sert de cette fausse persuasion pour s'enhardir soi-même au mal : Puisque la nature m'a donné ces penchants, pourquoi donc ne les pas suivre ? Assurément on exagère quand on nous en fait un crime ; il n'y a pas en cela tout le mal qu'on voudrait bien nous

faire croire. Hé ! si ces inclinations que je ressens et que je porte avec moi partout étaient injustes et déréglées, la nature me les aurait-elle données ?

Aussi vous trompez-vous, mon frère : ce n'est pas la nature qui vous les a données. Vous confondez l'ouvrage de Dieu avec l'ouvrage du démon ; c'est le péché lui seul qui a fait naître en vous ces passions violentes et qui les a soulevées contre votre raison, pour la punir, l'orgueilleuse qu'elle est, de s'être elle-même révoltée contre Dieu. De là vient que l'Evangile nous ordonne si souvent de combattre nos passions et d'aller contre nos penchants. Car en effet, et je vous demande un peu d'attention à ceci, si nos inclinations venaient de Dieu, Dieu nous obligerait-il de les combattre ? S'il les avait plantées en nous, nous commanderait-il de les en déraciner ? Serait-il possible que le Dieu de la paix devînt un Dieu de division et de discorde ? *Non est dissensionis Deus*, dit saint Paul (I Cor., XIV, 32) : or ne serait-ce pas mettre l'homme en contradiction contre lui-même ? que dis-je ? le reproche d'une telle contradiction ne retomberait-il pas sur Dieu même, qui n'aurait planté que pour arracher, qui ferait un devoir à l'homme de détruire ce que Dieu même aurait édifié ! Quel est donc le dessein de Dieu quand il nous ordonne dans l'Evangile de nous haïr nous-mêmes, de gourmander nos appétits, de renoncer à nos sens ? C'est de faire connaître aux hommes qu'ils sont pleins de mouvements corrompus qui ne viennent point de lui, mouvements que le péché y a entés comme des branches sauvages sur un tronc d'une autre espèce, et qu'il faut à tout moment retrancher, si nous voulons nous rétablir dans l'état où nous avons été formés. Voilà donc le dénoûment de ce grand paradoxe qui fait comme le fondement et l'abrégé de la religion chrétienne. Pensez-y quelquefois, Messieurs, et apprenez de cette belle doctrine deux ou trois choses importantes.

Apprenez premièrement à connaître vos ennemis, et ensuite à les combattre. Je dis à les connaître, car selon saint Augustin c'a été le malheur de presque tous les hommes, durant la loi de nature, et de tous les idolâtres dans tous les temps, de ne point connaître les ennemis domestiques que je viens de vous représenter, et de prendre la concupiscence pour la nature, parce qu'ils n'ont point eu de loi qui pût les en instruire. *Je n'ai connu*, dit saint Paul aux Romains, *je n'ai connu le péché que par la loi* (Rom., III, 20), *et je n'aurais point connu les mauvais desirs de la concupiscence, si la loi ne m'avait dit : Vous n'aurez point de mauvais desirs* (Rom. VII, 7). Ainsi tous ces malheureux se sont perdus en suivant à l'aveugle des mouvements déréglés dont ils ignoraient la corruption. Justice de mon Dieu, j'avoue que cela est terrible : combien plus terrible encore de connaître de tels ennemis et de ne les pas combattre, de s'y laisser vaincre ! Tel a été encore et le malheur et le

crime des Juifs. Car les Juifs, poursuit saint Augustin, reconnurent à la vérité ces ennemis dangereux, à la faveur de la loi dans laquelle Dieu les leur marqua, en leur ordonnant de les combattre. Mais ils ne laissèrent pas d'y succomber, et même, comme le dit encore le grand Apôtre, la concupiscence ayant pris occasion de s'irriter davantage par le commandement, suivant la pente malheureuse qui fait roidir l'homme plus fortement contre les choses qui lui sont défendues, la loi ancienne ne fut à la plupart des Hébreux charnels qu'une occasion plus ordinaire de péché. Voilà, chrétiens, quel a été le sort des peuples qui nous ont précédés.

Pour nous, mes frères, Dieu ne nous a pas seulement découvert ces ennemis cachés par la lumière de l'Evangile, il nous a encore donné un Médiateur qui nous a mérité abondamment de quoi les vaincre par sa grâce. Que notre condition est donc avantageuse au prix des autres ! Mais aussi qu'elle sera funeste, si nous nous laissons surprendre à des ennemis que nous connaissons, ou si nous leur rendons lâchement les armes, après avoir reçu du ciel tant de secours pour les vaincre ! Que faire donc pour éviter ce malheur ? C'est de nous tenir sans cesse sur nos gardes, de peur que ces ennemis qui nous suivent partout ne nous surprennent, et que, ne nous trouvant pas en défense, ils ne nous renversent. Car encore un coup, quoique le péché ait été entièrement effacé par le baptême, les restes que ce péché a laissés après lui dureront autant que le cours de notre vie, Dieu l'ayant ainsi voulu pour exercer notre vertu et pour nous donner lieu de mériter, si nous sommes fidèles à sa grâce.

Soyons-y donc fidèles, mes chers frères, et recourons souvent pour cela aux remèdes qui peuvent achever de guérir une plaie si ancienne et fermée depuis longtemps, mais qui ne l'a pu être si bien, qu'il ne nous en soit resté des langueurs, des faiblesses, des dispositions continuës à retomber dans un état autant ou plus déplorable que le premier. C'est à quoi nous doit porter la connaissance du péché originel et de ses suites, comme je vous l'ai déjà dit, et je ne me suis étendu sur cette matière que pour vous y faire faire un peu plus d'attention qu'on n'y en fait ordinairement. Pour vous, Vierge sainte, vous avez toujours été exempte de cette cruelle maladie et de toutes les fâcheuses suites qu'elle entraîne après elle dans tout le genre humain, par une faveur singulière de votre Fils. Son amour éternel pour vous en a été le motif, et comme cet amour est infini, il a accompagné ce bienfait de tant de dons spirituels, qu'autant que nous avons admiré la grandeur de son amour dans la singularité de ce don, autant devons-nous admirer la magnificence de sa grâce dans l'étendue qu'il lui a donnée ; et c'est à quoi je vais employer mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Si Jésus-Christ est le Rédempteur et le Sauveur de tous les hommes en les retirant du péché, il ne l'est pas moins de Marie en la préservant du péché. Mais saint Fulgence me fournit trop heureusement de quoi expliquer cette merveille, pour ne me pas servir ici de ses belles paroles. Ce fidèle disciple de saint Augustin, considérant la chute déplorable des démons, que Dieu avait créés dans un état si saint et si excellent, dit que tout le reste des anges aurait pu être enveloppé sous les ruines d'une semblable révolte, si Dieu ne les en avait empêchés par le secours qu'il leur donna. Et quel secours ? Le même, dit ce Père, qui releva les hommes après qu'ils furent tombés : *Una in utroque gratia operata*, quoique par des voies différentes, ce fut la même grâce qui sauva les uns et les autres. Elle sauva l'homme, cette grâce divine, en le relevant de sa chute, elle sauva l'ange en prévenant sa chute : *In homine, ut surgeret; in angelo, ne caderet*. Elle sauva l'homme, en lui rendant la santé ; elle sauva l'ange, en détournant ce qui aurait pu altérer sa santé : *In hoc, ut sanaretur; in illo, ne vulneretur*. Elle sauva l'homme, en guérissant ses plaies ; elle sauva l'ange, en empêchant qu'il ne reçût de plaie : *Ab hoc infirmitatem repulit, illum infirmari non sivit*. Que ces paroles sont belles, et qu'il est facile d'en faire l'application au sujet que je traite ! Il n'y a qu'à substituer le nom de Marie à la place du nom de l'ange, et dire avec ce saint docteur : *Una in utroque gratia operata*. Adorable Jésus, vous êtes le Rédempteur de Marie aussi bien que de tous les hommes. Si vous avez sauvé les hommes en leur prêtant la main pour les retirer du précipice, vous avez sauvé Marie en la soutenant sur le bord du précipice ; si vous avez sauvé les hommes en réparant les ravages que le péché avait faits dans leur nature, vous avez sauvé Marie en garantissant sa personne de ces ravages du péché ; si vous avez sauvé les hommes en faisant de votre sang un remède pour leurs maladies, vous avez sauvé Marie en lui faisant de ce même sang un préservatif contre toutes sortes de maladies.

Qu'on n'appréhende donc pas, Messieurs, que la pureté de Marie dans sa conception intéresse la qualité de Rédempteur en Jésus-Christ, puisqu'elle en est le plus bel ouvrage et le plus riche ornement. Mais plutôt qu'on dise hardiment de Marie dès ce premier moment ce que saint Cyprien a dit de la suite de sa vie : *Plurimum a cæteris differens, natura communicabat, non culpa*. Si cette créature participe à la nature des autres hommes, c'est sans participer à leur péché. Ainsi je ne craindrai point d'expliquer en sa faveur, après saint Jérôme, ces paroles du Psalmiste : *Deduxit eos in nube dei* (Psal. LXXVII, 14) : Il a conduit son peuple par la nuée du jour, et de l'appeler après ce Père un nuage du midi. Tous les saints sont à la vérité comme autant de nuages mystérieux, nuages que l'Esprit de Dieu a formés des vapeurs gros-

sières de la terre par les rayons de sa grâce, et qui ont ici-bas répandu des pluies de bénédiction par leurs prières, par leurs travaux et par leurs exemples. Mais après tout, comme les nuages les plus clairs ont toujours quelque chose de sombre, ainsi, quelque brillante qu'ait été la vie des saints, elle a eu ses taches, et du côté de leur origine ils sont toujours demeurés comme noircis. Au lieu que Marie a paru dans le ciel de la grâce comme un nuage du midi, c'est-à-dire tout pur et tout lumineux, nuage qui ne tient rien de la nuit du péché, nuage que le Soleil de justice a tellement pénétré de ses rayons, qu'il paraît lui-même comme un nouveau soleil à nos yeux. Telle est Marie dans sa conception, brillante d'une pureté parfaite et sans défaut : premier caractère qui marque l'étendue de la grâce que Dieu lui a faite ; ajoutons-en un second, c'est que cette pureté est tout entière, tout d'un coup et sans délai, à la différence des autres saints, dont la première pureté, la première sainteté ne se forme que peu à peu et par succession de temps.

Voulez-vous, Messieurs, que je me serve encore d'une comparaison pour vous le faire comprendre ? Disons donc qu'il en est de Marie entre les mains de la grâce comme des perles dans leur nacre ; et ne prenez point cette comparaison pour un jeu d'esprit, elle est fondée sur l'Écriture. Les saints peuvent être regardés comme des pierres précieuses qui composent et qui enrichissent la maison de Dieu dans le séjour de la gloire. Et c'est ainsi que saint Jean dans son Apocalypse, faisant la description de cette auguste maison, en désigne les douze principaux fondements par douze différentes pierres, pierres toutes brillantes, mais chacune d'un éclat particulier. Or, de même qu'on ne tire pas les diamants tout polis des entrailles de la terre, de même qu'ils en sortent bruts et grossiers, et qu'il faut bien des coups de marteau, de ciseau, pour les tailler, pour les unir, pour leur faire venir cet éclat éblouissant qui charme les yeux, les plus grands saints n'ont pas été d'abord des saints, ils n'ont rien eu que de grossier et de sombre dans leur commencement, l'obscurité du péché en a terni l'éclat, et leur sainteté n'a brillé dans la suite de leur vie qu'à proportion que les mortifications ont poli, si je l'ose dire, peu à peu leurs corps et leurs âmes, comme autant de coups de marteau, ainsi que chante l'Eglise. Mais pour Marie, elle n'a rien à attendre de la suite des années, elle n'est pas sitôt formée qu'elle est parfaite. Le ciel lui donne son éclat et son prix en la formant ; elle est toute belle, elle est toute lumineuse, sans la moindre tache, sans le moindre défaut. Et je me la représente dans le sein d'Anne, sa mère, comme une perle qui trouve dans sa coquille sa pureté et sa blancheur tout d'un coup, par un présent que le soleil lui fait gratuitement. Elle peut croître en mérites et en vertus, comme elle fait effectivement par un continuels accroissement de grâces ; mais ce qui

fait la beauté essentielle et le prix de cette perle précieuse, sa pureté est parfaite tout d'un coup et dans le même moment.

Il n'en est pas ainsi de nous, Messieurs, il s'en faut bien ; et je ne saurais blâmer, quand j'y pense, le sentiment de ces philosophes qui ont dit que le sein de nos mères était notre premier tombeau. En effet nous y sommes comme ensevelis dans l'obscurité d'un sépulcre ; si notre âme n'y est pas éteinte, elle y est comme endormie ; privée de l'usage des sens, ses facultés y sont sans fonction. Et pour ne rien dire des maux qui n'ont pas échappés aux réflexions des pères mêmes, ce lieu-là n'est-il pas un véritable tombeau pour nous, où le péché nous fait trouver la mort au même temps que la nature nous donne la vie ? Mais consolons-nous, mes chers frères, nous avons un Sauveur qui n'a pas retiré de nous sa miséricorde. S'il a paru nous oublier dans le sein de nos mères, en nous y laissant tomber entre les mains du péché dont il a garanti Marie dans le sein de la sienne, il nous a procuré d'autres mères dans le sein desquelles il nous fait des grâces qui approchent de celles dont il a favorisé cette bienheureuse créature. L'Eglise est la mère commune des fidèles, et elle en est la mère à peu près de la même sorte que Marie a été la mère de Jésus, selon la remarque de saint Ambroise. Marie a été mère sans cesser d'être vierge, l'Esprit divin ayant trouvé le secret de rendre sa pureté féconde. Ainsi l'Eglise est en même temps vierge et mère : elle nous a tous engendrés sans blesser son intégrité ; le même Esprit qui forma un corps au Sauveur du plus pur sang de Marie se répandant sur les eaux du baptême, pour y produire le chrétien dans le sein de l'Eglise : *Virgo castitate, mater prole* (*De Virginib.*, l. I, c. 6). C'est dans ce sein mystérieux que Dieu, nous renouvelant par sa grâce, efface en nous les taches de ce péché dont il a garanti sa mère, et qu'il répand dans nos âmes une vie toute céleste.

Mais comme nous sommes assez malheureux pour perdre cette seconde vie par de nouveaux péchés qui nous tuent, nous avons en Dieu un Père si bon et dans l'Eglise une si charitable Mère, qu'ils ne dédaignent pas de reprendre leurs enfants morts, de les renfermer dans leur sein pour les ranimer et les faire revivre. C'est le grand miracle qui se fait tous les jours par les mains de la pénitence, miracle qui paraissait impossible à Nicodème, quand Jésus-Christ lui parlait de la renaissance, de la régénération qui se fait en nous par le baptême ; miracle en effet impossible dans l'ordre naturel, mais qui se renouvelle spirituellement et très-réellement à toute heure dans le tribunal de la confession, que pour cette raison je ne saurais m'empêcher de regarder comme le chaste sein où l'Eglise conçoit de nouveau, et toutes les fois qu'ils y ont recours, les mêmes enfants qu'elle a déjà conçus et enfantés par le baptême.

Mais, hélas ! Messieurs qu'il s'y fait de conceptions monstrueuses ! Et qui pourrait

marquer le nombre de ceux qui en sortent la mort dans le cœur, quoiqu'ils paraissent vivants ? C'est à la vérité un malheur déplorable, mais après tout je n'en suis pas surpris. Car on sort de ce lieu comme on y est entré. On y est entré le péché dans l'âme, on en sort le péché dans l'âme. On y est entré sans une véritable résolution de se corriger, on en sort sans se convertir ; on y est entré sans repentance, on en sort sans amendement. Car ne vous imaginez pas qu'il suffise de s'approcher de cette source de vie pour y trouver la vie. Il y faut apporter un cœur humilié, un cœur contrit, un cœur changé, un cœur préparé à perdre toutes les créatures plutôt que de perdre Dieu. Etes-vous dans cette disposition ? l'entrée de la vie vous est ouverte. Mais tant que vous n'y serez pas, il n'y a point de vie pour vous, votre conception ne se terminera qu'à un avortement funeste, et vous ne serez qu'un fruit de mort. Tâchons donc, mes frères, de lever tous les obstacles qui peuvent nous fermer l'entrée de cette vie heureuse, et quand nous l'aurons une fois reçue, n'oublions rien pour la ménager. Quelque effort que nous fassions, je sais bien que nous ne pourrons pas nous rendre impeccables, c'est un privilège que la grâce a réservé pour la Vierge sainte qui ne commit jamais de péchés ; mais à l'occasion de cela faisons, je vous prie, une réflexion avec laquelle je veux finir.

Le Fils de Dieu a voulu que le péché n'eût aucune prise sur Marie, et cela sans doute parce qu'en qualité de Mère elle lui appartenait de trop près pour permettre qu'elle fût jamais déshonorée ni flétrie. Mais par la même raison quelle ne devrait point être la pureté du chrétien ! Si Marie est la Mère de Jésus, le chrétien est un de ses frères ; si Marie est la Mère de Jésus, le chrétien est un de ses enfants ; si Marie est la Mère de Jésus, le chrétien est un de ses membres. Que dis-je ? l'âme fidèle partage la qualité de Mère du Sauveur avec la Vierge même : vous savez que l'Évangile l'assure en termes formels. Nous touchons donc au Fils de Dieu par les noms les plus saints, par les rapports les plus étroits, et par les alliances les plus particulières que l'esprit puisse concevoir et que la grâce puisse trouver. Voilà notre élévation et notre gloire portée à un point qui nous met au-dessus de tous les anges, et qui nous approche par bien des endroits de la divine Marie.

Donc, mes chers frères, nous devons aussi approcher de sa sainteté, comme nous approchons de sa dignité et de son rang. Si elle a par-dessus nous l'avantage d'une conception immaculée, travaillons à acquérir comme elle la gloire d'une vie sainte ; si le péché a souillé notre origine, du moins qu'il ne souille pas nos mœurs ; si nous succombons par infirmité à des fautes légères, ce qu'elle ne fit jamais, défendons-nous pour le moins des vices grossiers et visibles. C'est là ce qu'exige de nous l'auguste nom que nous portons : il exige des sentiments qui ne tiennent rien de la corruption de notre nais-

sance ; il exige une vie qui réponde à l'éminence de notre dignité ; il exige des actions qui ne déshonorent point celui à qui nous avons l'honneur d'appartenir par tant de titres. Mais, ô mon Dieu ! qui a seulement jamais bien compris ces obligations ? La religion qui nous les impose n'est pas la religion du monde, et je parle ici un langage étranger pour bien des gens : je demande aux chrétiens une vie de grâce, et ils ne connaissent qu'une vie de péché ; je leur demande qu'ils se purifient, et ils ne savent que se souiller ; je leur parle d'imiter Marie, et tout ce qu'ils font est de s'en éloigner. Mais, Seigneur, je parle à des sourds, si vous ne daignez leur ouvrir les oreilles ; je parle à des morts, s'il ne plaît à votre miséricorde de les ressusciter : Seigneur, opérez donc ce miracle de grâce en leur faveur, nous vous le demandons par les mérites de cette Vierge si pure dont la conception a été un chef-d'œuvre de votre puissance, un effet singulier de votre amour pour elle, et le plus riche don de votre grâce ; afin que, rendus participants de sa pureté par un renouvellement parfait, ils puissent un jour avoir part avec elle à cette gloire incompréhensible que vous préparez aux âmes pures. *Amen.*

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVEANT.

Du scandale.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale (Math., XI, 6).

S'il faut estimer heureux celui à qui Jésus-Christ n'est point un sujet de scandale, comme les paroles de notre évangile nous l'assurent, je n'estime pas moins le bonheur de celui qui n'est point lui-même un sujet de scandale à Jésus-Christ ; car il y a deux sortes de scandales différents à remarquer dans l'Écriture : quelquefois c'est le monde qui scandalise Jésus-Christ ; quelquefois c'est Jésus-Christ qui scandalise le monde. Jésus-Christ scandalise le monde, lorsque le monde trouve à redire à ses mystères, à sa doctrine, à ses souffrances, et qu'au lieu de recevoir tout ce qui vient du Sauveur avec un esprit soumis et un cœur docile, il s'en offense et s'en rebute. Le monde scandalise à son tour Jésus-Christ, lorsqu'il porte au mal les membres de ce divin Sauveur, et qu'il est une occasion de chute aux fidèles par les dérèglements où il les engage. Il est véritablement étrange que le Fils de Dieu ait pu scandaliser le monde, puisque, n'étant descendu du ciel sur la terre que pour ramener les hommes de leur égarement et pour travailler à leur salut, il devait, selon toutes les règles, en être reçu avec applaudissement, écouté avec ardeur et suivi avec joie. Cependant il n'y a trouvé que de la contradiction, que de l'opposition et de la révolte. Toute la terre se souleva presque contre lui dès le moment qu'il commença à se faire connaître, et aujourd'hui que, malgré les efforts de ses ennemis, son Église s'est repandue de toutes

parts, combien y en a-t-il encore hors de cette Eglise et dans cette Eglise qui se choquent, les uns de l'humilité de sa naissance, les autres de l'infamie de sa mort, et surtout de la sévérité de ses maximes? Ce scandale est dangereux, je l'avoue, et c'est avec justice que le Sauveur relève le bonheur de ceux qui ont eu l'avantage de s'en garantir : *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me!*

Mais je ne trouve pas que l'autre espèce de scandale soit moins déplorable, et les termes dans lesquels le Sauveur s'en est expliqué me paraissent si forts, qu'on peut, ce me semble, regarder ce mal comme le plus grand, le plus fâcheux et le plus terrible de tous les maux. *Malheur au monde, à cause de ses scandales!* s'écrie-t-il pénétré d'une vive douleur. *Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive* (Matth., XVIII, 7)! Il serait donc peut-être assez à propos de joindre ces deux choses ensemble, en vous faisant voir dans un même discours et le monde scandalisé par Jésus-Christ, et Jésus-Christ scandalisé par le monde. Mais, de peur que l'étendue d'une matière si vaste ne me permit pas de l'approfondir autant que son importance l'exige, souffrez que je me retranche à la dernière partie, et que tout le sujet de cet entretien roule sur le scandale que nous donnons au Sauveur dans la personne de nos frères.

Or, pour bien développer ce mystère d'iniquité, qui est peut-être le plus dangereux de tous les artifices que Satan puisse mettre en usage pour dresser des pièges aux âmes, voici le dessein que je me suis proposé. J'ai jugé à propos de vous représenter d'abord les formes différentes sous lesquelles ce poison fait couler la mort dans les âmes; ensuite nous verrons combien il est horrible devant Dieu de contribuer à la perte des âmes. Et pour conclusion j'ajouterai de quelle manière nous devons nous gouverner au milieu de toutes ces embûches qu'on nous dresse. Ainsi, Messieurs, voici en trois mots tout le dessein de ce discours : l'étendue du scandale, l'énormité du scandale, la précaution contre le scandale, en feront les trois parties, si vous m'honorez de votre attention. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Quelque vaste que soit l'étendue du scandale, et quelque ingénieuse que la malice du démon puisse être pour faire tomber les fidèles dans le précipice par le secours des armes différentes que ce monstre lui prête, il me semble que saint Thomas en a compris en trois mots tout le mystère. Cet Ange de l'école, expliquant la nature du scandale, enseigne qu'on peut porter un autre au péché par trois différentes voies, ou par l'occasion, ou par l'exemple, ou par la sollicitation : par l'occasion qu'on lui en présente, par l'exemple qu'on lui en donne, par la sollicitation qu'on lui en fait : *Admonitione, vel inductione, vel exemplo* (2-2, q. 43, a. 1).

Mais ces choses vont plus loin qu'on ne pense, et de tout ceux qui m'écoutent je ne sais s'il y en a un seul qui puisse se glorifier de n'avoir fait en cela aucune fausse démarche, et qui n'ait pas lieu plutôt de se reprocher, dans l'amertume de son cœur, qu'il a contribué à la ruine spirituelle de son prochain, en l'une ou l'autre de ces manières.

Car, pour commencer par l'occasion, qui de toutes les espèces de scandale paraît la plus innocente, vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va le nombre de ceux qui font faire naufrage à la vertu de leurs frères par cet écueil, dont on ne se défie presque pas. Je place dans ce premier ordre toutes ces femmes mondaines qui se font une étude continuelle du soin de leur beauté, qui empruntent de l'art tous les secrets qu'elles peuvent en tirer pour la faire valoir, nudités indécentes, ajustements superflus, airs engageants, démarches affectées, et qui se produisent avec tous ces secours dans les compagnies, à la promenade, au théâtre, à l'église, pour attirer tous les yeux et pour se faire des adorateurs. Les désordres effroyables que produisent ces objets justifient par une expérience malheureuse combien est vrai le reproche que saint Grégoire fait au sexe en parlant de la femme de Job, lorsqu'il dit que le démon n'a point d'instrument plus ordinaire, ni de ressource plus assurée pour étendre l'empire du péché. En effet, c'est à la vue de ces objets que s'enflamment les regards, que naissent les pensées, que se forment les desirs, que se conçoivent les adultères, et que l'impureté se répand de toutes parts comme un feu dévorant, dont rien ne peut arrêter le cours. Quand je parle de la sorte, je ne m'en prends pas seulement à celles qu'on pourrait, après Tertullien, appeler les victimes malheureuses de l'impudicité publique : s'il n'y avait que la vue de ces personnes infâmes et perdues dont le démon se servit comme d'un filet pour prendre les âmes par les yeux, si ces vaines parures ne servaient d'amorces à l'impureté que quand on les étale avec une intention criminelle de plaire et d'engager au péché, il y aurait moins lieu de se plaindre. Mais quand l'âme serait chaste, les ajustements n'en sont pas moins lascifs; ils ne laissent pas d'allumer le feu, quoiqu'on n'ait pas dessein de le mettre. Je veux que vos intentions soient éloignées de tout ce qui porte avec soi la moindre idée peu honnête; je veux qu'il y ait dans vos modes plus de légèreté et plus de vanité que d'autre chose; cela ne vous justifie pas, puisque avec tous ces adoucissements la pureté des autres n'en trouve pas moins en vous des traits qui la blessent et qui la tuent.

Que diriez-vous si là-dessus je vous proposais les exemples de ces illustres héroïnes dont les saints docteurs ont pris soin de nous conserver la mémoire? Pures de leur côté comme des anges, la considération du salut d'autrui a porté souvent des femmes chrétiennes à des résolutions qui vous paraîtraient extrêmes. Saint Grégoire de Nazianza

nous a laissé l'éloge d'une qui employait autant d'artifice pour effacer l'éclat de sa beauté, que les autres en étudiaient pour donner du lustre à la leur, de peur de servir de piège à l'innocence du prochain. Un auteur dont le second concile de Nicée a comme canonisé les écrits relève le mérite d'une autre qui se confina dans le désert par un exil volontaire, pour se dérober aux regards d'un homme qu'elle avait eu le malheur de blesser. Ce qui se lit dans Pallade est encore plus mémorable : plutôt que d'entretenir par sa présence des feux criminels que sa beauté avait innocemment allumés, une fille dans ses plus beaux jours prit le parti de s'ensevelir toute vivante dans une grotte où elle demeura douze ans. Pourquoi des procédés si violents ? pour n'être point occasion de scandale : scandale d'occasion aux hommes de la part des femmes, mais scandale d'occasion aux femmes pareillement de la part des hommes, et cela en cent façons.

Car notre sexe ne doit pas se flatter en cela d'une innocence prétendue. Il faut même avouer que plus l'autre est faible, plus le nôtre est exposé à d'occasions de le faire tomber : visites, entretiens, promenades, dépenses, esprit, enjouement, tout est à craindre, et il arrive tous les jours que les choses vont plus loin qu'on n'a prétendu les pousser. Parce que vous êtes hommes, dit sur cela saint Augustin, c'est par cela même que vous devez plus ménager celles qui ne le sont pas ; parce que vous avez plus de force, vous devez avoir plus d'égard à leur infirmité ; parce que vous pouvez plus nuire, vous devez vous défier davantage de vous-mêmes. O mon Dieu ! quelles réserves faudrait-il donc apporter ? Saurait-on marcher avec trop de précaution, et avoir assez d'égards pour la faiblesse les uns des autres ? Mais pourquoi nous arrêter à cette espèce, puisque toute la vie n'est pleine que de rencontres où les hommes sont aux hommes, et les femmes aux femmes des occasions perpétuelles de scandale ? occasions de scandale pour commettre des injustices, des usures, des monopoles ; occasions de scandale pour déchirer la réputation du prochain par des railleries, par des médisances, par des calomnies ; occasions de scandale pour s'engager les uns les autres à des querelles, au jeu, à la débauche ! *Vae mundo a scandalis !*

Toutefois le scandale d'exemple s'étend encore plus loin, et j'en trouve les conséquences plus pernicieuses. Undes plus grands artifices du démon pour introduire dans le monde le libertinage et la dissolution des mœurs fut de proposer aux hommes pour objet de leur culte des dieux qui autorisaient tous les vices par le dérèglement de leur conduite, afin que les crimes les plus abominables étant comme consacrés dans la personne de ces fausses divinités, les hommes en perdissent l'horreur et se fissent même une espèce de religion de s'y abandonner, en imitant la vie de ceux qu'ils adoraient. Mais les ténèbres du paganisme ayant été dissipées par la lumière de l'Evangile, le démon a substitué les

mauvais exemples des hommes à la place des mauvais exemples que donnaient les dieux. Au lieu qu'il perdait autrefois les idolâtres par l'exemple des idoles, aujourd'hui, dit saint Augustin, il étouffe les chrétiens par l'exemple des chrétiens : car rien au monde n'est si pernicieux que l'exemple. Hugues de Saint-Victor l'appelle excellemment cette chaire infectée de peste dont le roi-prophète parle (*Psal. I, 4*). C'est une chaire où les actions tiennent lieu de discours, et de laquelle on se fait entendre à tous ceux dont on est vu. Mais c'est une chaire infectée de peste, parce que comme le venin de la peste est contagieux, les exemples répandent facilement leur poison et corrompent souvent tout ce qu'ils touchent. Que dirons-nous donc de ces galanteries dont le commerce est si public, de ces irrévérrences dont on profane nos temples aux yeux de Dieu et des hommes, de ces juréments dont on remplit tous ses discours ? Que dirons-nous de ces médisances perpétuelles, de ces injustices notoires, de ces crapules journalières ? Quels exemples ! mais surtout quelle impression ne font-ils point quand les personnes dont ils partent sont ou d'une naissance, ou d'une élévation, ou d'un caractère, ou d'un âge qui les distingue ? Scandale d'exemple de la part des pères et des mères à l'égard de leurs enfants ; scandale d'exemple de la part des vieillards à l'égard des jeunes gens ; scandale d'exemple de la part des magistrats à l'égard du peuple ; scandale d'exemple de la part des ecclésiastiques à l'égard des séculiers ; scandale d'exemple de la part des savants à l'égard des ignorants ?

Ecrivons-nous donc encore une fois avec le Sauveur : *Vae mundo a scandalis !* Mais n'oublions pas la dernière espèce que j'appelle après saint Thomas un scandale de sollicitation. J'avoue que ce scandale ne comprend pas tant de sujets que les autres sous son empire, mais cependant il y a plus de gens qu'on ne pense qui s'en rendent coupables. Premièrement dans le grand monde combien n'en trouverons-nous point qui se servent de leur qualité, de leurs richesses, de leur crédit, pour précipiter dans l'abîme du péché des âmes innocentes ! Combien de filles subornées, combien de femmes séduites, combien de domestiques gagnés, combien de gens corrompus ! Qui pourrait dire tous les ressorts qu'on fait jouer pour surprendre la pudeur de la jeunesse, pour ébranler la foi des mariages, pour engager des juges, des parents, des domestiques à favoriser une mauvaise cause, à faire une insulte, à venger une injure, à décrier l'innocence et la probité ? D'un autre côté, que de scandales de la part de ces esprits dangereux qui composent, qui débitent ou qui approuvent ces satires diffamatoires, ces livres empoisonnés, ces histoires diaboliques, où l'honneur de tant de personnes est blessé mortellement, où la pureté est outragée, où le libertinage est enseigné comme dans une école publique ! Car ce sont autant d'amorces qui atti-

rent au péché, et dont la sollicitation est d'autant plus pressante, qu'elle est accompagnée de plus d'agrément. Enfin comptez, si vous pouvez, les adresses, les pratiques, les artifices, les détours, les railleries, les prières, qu'une jeunesse débordée, que des gens d'une même profession, que tout le monde enfin sait mettre en usage, tantôt ouvertement, tantôt par des voies obliques, pour porter au vice ceux qui en ont plus d'éloignement. Voilà ce que j'appelle l'étendue du scandale, étendue, comme vous voyez, qui ne connaît presque point de bornes, étendue dans laquelle la plus grande partie des hommes se trouvent enveloppés. Il est temps maintenant d'en voir l'énormité ; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le nom que saint Bernard donne au scandale en présente, ce me semble, d'abord à l'esprit une idée qui doit inspirer de l'horreur de ce crime et qui en découvre toute l'énormité. Il appelle le scandale une persécution et les scandaleux des persécuteurs de Jésus-Christ : persécution qu'il estime plus cruelle que celle qui s'en prit à sa personne ; persécuteurs qu'il trouve plus impies que ceux qui lui arrachèrent la vie (*Serm. 1 Convers. Pauli*). Ce sentiment de saint Bernard est appuyé sur la doctrine du grand Apôtre dans l'Épître aux Romains, où cet homme de Dieu, voulant détourner les fidèles de toutes les choses qui, bien qu'indifférentes d'elles-mêmes, pouvaient devenir une occasion de scandale aux âmes faibles, voici les raisons qu'il en allègue : *Ne faites pas périr par votre manger celui pour qui Jésus-Christ est mort ; que le manger ne soit pas cause que vous détruisiez l'œuvre de Dieu* (*Rom., XIV, 15 et 20*). Que veut dire le Docteur des nations ? quel est cet ouvrage que l'on détruit, et comment est-ce qu'on le détruit par le scandale ? Un excellent interprète m'a appris qu'on peut entendre par cet ouvrage, ou l'homme même, ou la charité, ou bien enfin la rédemption de la nature humaine, qui est le plus grand dessein qui soit jamais parti de la sagesse et des mains de Dieu. Or, en quelque sens que vous preniez cet ouvrage, sa destruction ne peut être qu'un crime énorme : car que peut-on se figurer d'horrible comme de perdre un homme, de ruiner la charité, et d'anéantir, pour parler le style de saint Paul, les fruits de la mort du Sauveur ? Voilà toutefois ou se portent les effets du scandale : l'homme y périt, la charité y est étouffée, et le sang d'un Dieu y est foulé aux pieds. Quand, dans la chaleur de la débauche, vous avez engagé adroitement quelqu'un à perdre la raison dans le vin, vous traitez cela de bagatelles ; quand par vos pratiques ce jeune homme est allé dans un lieu que la pudeur me défend de nommer, vous en faites de mauvaises plaisanteries ; quand vous avez noué une intrigue de galanterie pour vous ou pour un autre, vous vous en savez bon gré, vous vous en applaudissez ; quand vous avez em-

barqué un homme dans une méchante affaire, à peine en avez-vous le moindre scrupule. Mais savez-vous bien ce que vous avez fait ? vous avez plongé le poignard dans le sein de votre frère, vous avez égorgé la reine de toutes les vertus, vous avez répandu par terre le sang de Dieu même.

Je n'exagère rien, Messieurs : quand le scandale qui vient de vous ne tirerait après lui qu'un seul péché, on aurait droit de lui imputer tous ces désordres. Que sera-ce donc si nous envisageons les suites effroyables dont il est pour l'ordinaire accompagné ? Si un scélérat empoisonnait toutes les fontaines de la ville, vous n'auriez pas de peine à m'avouer qu'on pourrait lui reprocher avec justice la mort de tous ceux à qui il en coûterait la vie pour avoir bu de leurs eaux. Si un autre aussi dévoué à l'iniquité avait mis le feu en tant de quartiers différents que la ville se trouvât à la fin engloutie dans un incendie général, vous ne contesteriez pas qu'il ne fût coupable de cette désolation publique. Or, la plupart des scandales traînent après eux des conséquences aussi pernicieuses en un sens, et desquelles il n'y a pas moins de raison de les charger. Cette âme était innocente, c'était une source féconde en vertus et en bonnes œuvres ; vous l'avez corrompue, malheureux ! vous y avez répandu le poison du libertinage ; eh bien ! souvenez-vous qu'autant de fois qu'elle s'empoisonnera par de nouveaux péchés, ce sont autant de meurtres dont vous demeurerez comptable à la justice de Dieu. Dieu résidait dans cette créature comme dans une place où tout obéissait à ses lois : vous avez trouvé le secret de vous y insinuer, vous avez surpris sa faiblesse, vous avez abusé de sa simplicité ; vous y avez mis le feu de l'impureté par vos cajoleries, par vos présents, par votre autorité, par vos promesses ; outre les péchés qu'elle a commis avec vous, peut-être qu'une fois accoutumée au mal elle-même est devenue l'instrument de la perte des autres ; tout cela est sur votre compte ; un si funeste embrasement vient de vous, parce que vous en avez jeté les premières étincelles.

Sur ce même principe, Messieurs, on ne saurait presque concevoir à quel point d'énormité montent les péchés de ceux que la Providence a placés en des lieux éminents, d'où leurs actions sont aperçues de loin, ou qui par leur caractère doivent servir de lumière aux personnes que Dieu a soumises à leur pouvoir et confiées à leurs soins. Grands de la terre, ministres du royaume de Jésus-Christ, arbitres des lois et de la justice, pères et mères, c'est à vous d'y prendre garde. Saint Chrysostome m'apprend qu'il ne se commet point de petites fautes dans les lieux où elles sont exposées à la vue, et qu'un crime qui de sa nature est atroce quand il ne tire point à conséquence, est moins énorme aux yeux de Dieu qu'un péché plus léger de sa nature, mais qui fait impression sur l'esprit de ceux qui en sont les spectateurs. En effet, comme la nature a donné à

L'homme une forte inclination d'imiter ce qu'il voit, la corruption de sa nature lui a donné une inclination encore plus forte d'imiter le mal plutôt que le bien. Ce n'est pas tout : s'il est naturel à l'homme d'imiter, il lui est encore plus naturel d'imiter ce qui est au-dessus de lui, parce qu'il lui est naturel de s'élever, et qu'il semble que l'imitation l'approche de ceux qu'il imite. Ainsi l'on se règle volontiers sur les grands, on tâche de les contrefaire chacun en son volume ; ainsi toutes leurs actions portent coup, ainsi l'on prend pied sur leur conduite, ainsi leurs vices engagent au vice. Que dis-je ! il semble qu'ils autorisent le vice, qu'ils l'excusent et qu'ils le produisent sous une figure plus recevable. N'est-ce pas ce que signifient ces discours si familiers dans la bouche du peuple : Puisque mon maître fait cela, ne puis-je pas le faire ? Si la chose était si mauvaise, cet ecclésiastique ne la ferait pas. Détestables effets du scandale, desquels il est facile de conclure quelle en est l'énormité ; car le scandale n'est-il pas cette abomination de la désolation placée dans le lieu saint, de laquelle l'Ecriture parle, puisque ces effets ne vont à rien moins qu'à bannir la vertu, qu'à introduire le vice, qu'à corrompre l'innocence, qu'à fortifier l'iniquité, qu'à refroidir dans le bien, qu'à enhardir au mal, qu'à perpétuer les péchés, et qu'à étendre l'empire de Satan, par toutes sortes de crimes, sur les débris du royaume de Dieu ?

Que si l'on peut juger de l'énormité d'un vice par la rigueur du supplice qui lui est destiné, comme la règle en est infaillible en bonne justice, nous pouvons encore conclure de cette maxime que la chose du monde la plus monstrueuse est le scandale. Car écoutez comme Jésus-Christ s'en explique, lui qui, étant la vérité même, ne peut être soupçonné d'avoir donné dans l'exagération, ni de grossir les choses par des expressions outrées. *Il vaudrait mieux*, dit-il par la bouche de trois évangélistes, *il vaudrait mieux pour un homme qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer, que non pas qu'il fût un sujet de scandale au moindre de ceux qui croient en moi* (Matth., XXVIII, 6 ; Marc., IX, 41 ; Luc., XVII, 2). Conjecturez donc d'un supplice si étrange combien le scandale est atroce, et jugez-en quelle est l'horreur des tourments qui l'attendent dans l'autre vie.

La réflexion de saint Augustin doit ici trouver sa place. *On ne se saure point seul, on ne se damne point seul*, dit ce Père : *autant de personnes qui se sauvent à la faveur des exemples que vous leur avez laissés et des instructions que vous leur avez données, autant de couronnes, autant de degrés de gloire qui vous reviennent pour l'autre vie. Mais aussi, d'un autre côté, vous qui par la mauvaise odeur de votre vie avez répandu le poison dans les cœurs, vous souffrirez dans l'enfer autant de tourments redoublés qu'il se commettra de crimes dans le monde par l'imi-*

tation de vos mauvais exemples ; l'accroissement de ces péchés fera l'accroissement de vos supplices (Serm. 33). Saint Basile avait dit la même chose, et presque dans les mêmes termes (*Lib. de vera Virg., orat. 12*). Et c'est dans ce même esprit et sur les mêmes principes que saint Chrysostome menace les pères et les mères qu'ils porteront la peine, non-seulement de leurs péchés, mais de tous les péchés que leurs enfants commettront durant tout le cours de leur vie, si par leur négligence, par leurs instructions, par leurs exemples, ils ont contribué aux dérèglements de ces âmes tendres et innocentes. C'est ce qui fait dire ailleurs à ce saint docteur : Tremblons ici, lorsque nous voyons combien Dieu nous punira si nous sommes assez malheureux pour tremper dans la porte de nos frères. Car si c'est une faute punissable de ne pas sauver son frère, comme on n'en peut douter après l'exemple de celui qui enfouit son talent, que sera-ce si on lui donne un sujet de chute ? Si l'Apôtre commande aux parfaits de s'abstenir même des choses innocentes, pour ne point scandaliser les faibles, de quels supplices ne nous rendrons-nous point dignes, si nous les scandalisons de gaieté de cœur par des actions illicites ? Si les peines que nos propres péchés méritent sont déjà si grandes, je suis toujours saint Chrysostome, que deviendrons-nous quand on y ajoutera encore celles dont ces péchés étrangers seront suivis ? Ne soyons donc plus assez aveugles pour nous flatter de cette pernicieuse maxime, que ce qui se trouvera commun à plusieurs complices sera plus facilement excusé : car comme c'est moins de pécher soi-même que de porter les autres à pécher, ce sera cette raison qui redoublera nos supplices. Vous voyez en effet que Dieu a toujours gardé cette méthode. Le serpent fait pécher Eve, Eve fait pécher Adam, et la mesure du châtiment répond à celle du crime. Le serpent est plus puni qu'Eve, Eve est plus punie qu'Adam. Jézabel, par ses conseils impies, porte Achab à faire mourir Naboth pour s'emparer de sa vigne, et Dieu se venge plus rigoureusement de Jézabel que d'Achab. Tant il est vrai, Messieurs, que rien n'est plus en exécution à Dieu que de contribuer à la perte de ses frères ! Cependant, comme le crime de ceux qui scandalisent ne justifie pas ceux qui sont scandalisés, apprenons en finissant à nous défendre d'une peste si contagieuse : c'est ce que j'ai appelé la précaution du scandale. Et c'est ce qui va faire la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Saint Augustin n'a rien oublié de tout ce qui se peut dire sur le point qui me reste à traiter, et il ne faut que l'entendre dans une de ses cinquante homélies pour avoir de quoi se prévenir suffisamment contre tous les scandales qui nous assiègent de toutes parts. Voici le tour que je donne à sa pensée, pour la mettre dans toute sa force. Le scandale peut produire trois mauvais effets, ou, si vous

voulez, on en peut tirer trois mauvaises conséquences, selon les différentes dispositions où l'on se trouve à l'égard des choses du salut: il y en a qui prétendent trouver dans le scandale qu'on leur donne de quoi justifier le dérèglement de leurs mœurs, et sur ce mauvais principe ils s'y fortifient. D'autres disent que tant de scandales qui se présentent à chaque pas les découragent dans l'exercice des pratiques de la religion, et ensuite ils s'en rebutent en effet. Enfin vous en voyez qui se laissent séduire aux scandales dont le monde est rempli, et qui là-dessus suivent le torrent qui les entraîne. Mais les uns et les autres sont bien à plaindre, ou plutôt ils sont tous extrêmement déraisonnables, et je puis leur dire avec saint Augustin : *Malheureux et insensés que vous êtes, à quoi pensez-vous d'arrêter vos yeux sur des scandales qui vous frappent, au lieu de les attacher sur ce que Jésus-Christ vous a dit ?*

Qu'il y ait des libertins dans le monde qui se croient autorisés à mener une vie licencieuse par l'exemple que leur en donnent des personnes de toutes sortes de professions, on ne peut pas en disconvenir, surtout quand les vices pour lesquels ils ont du penchant règnent dans ces conditions éminentes de qui la religion exige plus de perfection et plus de vertu ; quand ils peuvent remarquer que les ministres du Dieu vivant, bien loin de soutenir la sainteté de leur caractère par la sainteté de leur vie, donnent dans toutes leurs passions, et ne diffèrent en rien des autres hommes que par leur rang, ou, si vous voulez, par des désordres plus publics et plus éclatants, alors ils se persuadent qu'on ne peut pas leur contester le droit de se satisfaire, et que des vices si approuvés les maintiennent hautement dans la possession où ils sont de suivre leurs inclinations. C'est ainsi qu'on prend racine dans le libertinage des mœurs, et que souvent on passe de là jusqu'au libertinage de créance. Car on juge de la religion par ceux qui s'en disent les pères et les protecteurs, et l'on ne trouve guère vraisemblable qu'ils voulussent la déshonorer et la trahir par tant de choses qu'elle défend et qu'elle abhorre, si la vérité de ses maximes était bien établie dans leurs esprits. Comment donc se précautionner contre un poison si subtil ? Rien au monde n'est si facile, car rien au monde n'est si mal fondé que ces vaines prétentions, quelque spécieuses qu'elles paraissent.

Hé quoi ! s'écrie saint Augustin, le Fils de Dieu n'a-t-il pas dû nous guérir par avance de cette erreur ? Ne nous a-t-il pas avertis qu'il fallait s'en tenir à sa parole, sans avoir égard à la vie de ceux qui en seraient les ministres et les dispensateurs ?

N'est-ce pas une des parties de notre religion qu'elle doit être profanée et combattue par ceux mêmes qui la professent ? Ainsi tant s'en faut que le scandale autorise la prétention des libertins, j'ose dire que si cela ne se voyait pas, l'Evangile aurait de quoi nous être suspect, et après tout ce qu'il

contient là-dessus, le scandale n'a rien qui ne doive affermir notre créance, bien loin de l'ébranler. Mais ceux qui se disent nos guides ne marchent pas souvent eux-mêmes dans la voie qu'ils nous montrent ; je le veux, répond saint Augustin. Mais est-ce une raison pour l'abandonner ? Ne traiteriez-vous pas un homme de ridicule, qui, se trouvant dans un pays dont il ne sait point les chemins, après s'être informé de ceux qui les connaissent de quel côté il faut tourner, s'il ne voulait pas les en croire, sous prétexte qu'ils ne vont pas eux-mêmes de ce côté-là ? Hé ! pauvre homme, lui diriez-vous, ne voyez-vous pas que si ces gens-là prennent une autre route que celle qu'ils vous enseignent, c'est qu'ils veulent la prendre et que leurs affaires les appellent ailleurs ? mais le chemin qu'ils vous marquent n'en est pas moins sûr pour vous. Or, à en croire saint Augustin, ce n'est pas moins pécher contre le bon sens, de se détourner de la voie du salut, pour en voir tant d'autres qui s'en détournent. L'exemple qu'ils nous donnent en cela ne nous justifie pas ; il faut plutôt s'en rapporter à leurs paroles, et croire que s'ils s'écarteront c'est que leurs cupidités les attirent, l'un d'un côté, l'autre d'un autre ; mais nous n'en devons pas poursuivre notre chemin avec moins d'assurance.

J'entends déjà ici, ce me semble, ceux que j'ai placés dans le second ordre, et que je puis appeler les faibles du christianisme, qui me disent que les scandales dont ils sont comme investis ne leur en laissent pas le courage. Et en effet, Messieurs, il y en a une infinité qui s'arrêtent dans la voie de Dieu et qui retournent même en arrière, parce que les exemples des autres ou les intimident, ou les dégoûtent, ou les abattent. Comme ce piège est moins visible que le premier, parce qu'il ne porte pas comme lui sur le front un caractère de libertinage déclaré, il y a plus à s'en donner de garde, et cependant la précaution n'en est pas moins aisée. Car si vous êtes d'humeur, dit excellemment saint Augustin, à vous gouverner par les exemples, pourquoi ne vous gouvernez-vous pas aussi tôt par les exemples des bons que par les exemples des méchants ? Si vous n'avez pas le cœur de demeurer et d'avancer dans la voie qui conduit au ciel, parce que vous en voyez un si grand nombre qui s'en éloignent, que ne considérez-vous en même temps le nombre de ceux qui y marchent à grands pas et qui en ont surmonté toutes les difficultés ? Si ceux-là vous intimident, que ceux-ci vous enhardissent ; si les premiers vous dégoûtent, que les seconds vous réjoignent ; si les pécheurs vous abattent, que les saints vous élèvent. Ne soyons donc pas assez aveugles pour aller nous briser à cet écueil ; souvenons-nous que pour alléguer les scandales du monde, nous ne justifions pas nos faiblesses devant ce redoutable tribunal où il faudra rendre compte de nos actions, parce que si d'un côté la loi de Dieu nous y condamne, cette foule d'exemples si puissants pour nous ani-

mer au bien se soulèvera contre nous, pour appesantir notre condamnation et pour nous rendre plus inexcusables.

Ainsi il ne nous reste plus qu'à parler à une troisième sorte d'esprits que je regarde comme les simples parmi les fidèles, et j'avoue que le nombre en est grand : car vous ne croiriez jamais combien il y en a que les scandales entraînent au mal parce qu'ils sont d'un naturel facile et crédule. Tantôt la qualité des personnes qu'ils voient engagées dans le vice leur en impose, tantôt la quantité des criminels diminue dans leur esprit l'énormité des crimes. Ils ne sauraient absolument condamner des choses qu'ils voient d'ailleurs jointes avec un grand mérite; ils se laissent éblouir à une vaine lueur de la pratique et de l'usage, et, à la faveur de toutes les impressions que leur crédulité reçoit trop facilement, ils donnent ou du moins ils se laissent mener où vont les autres. Car c'est un malheur dont saint Augustin se plaint avec justice, que les péchés, quelque grands et abominables qu'ils soient d'ailleurs, passent pour petits ou même ne passent pas pour péchés lorsqu'ils sont tournés en coutume et que l'exemple de plusieurs leur donne du cours et du crédit : jusque-là même qu'il semble qu'on ne doive plus s'en cacher, mais qu'il faut publier ce qui se fait publiquement, et faire aux yeux de tous ce qui est presque suivi de tous.

Cependant qu'ils ne s'y trompent pas, car on ne comptera point ces raisons dans le jour que le Seigneur doit consacrer à ses vengeances. Mais des apparences m'ont séduit, et des apparences si plausibles !... On a abusé de la bonté de mon naturel, je ne m'y suis rendu que par complaisance. Si j'avais cru la chose si criminelle, je m'en serais bien défendu, je l'ai vu faire par des personnes qu'il ne m'appartenait pas de censurer. Qui eût cru que des maximes aussi anciennes que le monde et qui n'ont pas moins d'étendue que lui, des maximes autorisées par une pratique presque universelle, dussent avoir des suites si funestes ? Il n'importe. Rien de tout cela ne vous met à couvert. Car n'étiez-vous pas suffisamment avertis de vous tenir sur vos gardes ? L'Evangile ne répète-t-il pas en cent occasions que le monde est exposé à une infinité de scandales ? Fallait-il en croire des hommes au préjudice de la loi du Seigneur ? Que ne vous êtes-vous prémunis du contre-poison qu'elle vous donne contre toutes ces pestes publiques ? Etes-vous assez simples pour croire que l'usage prévale jamais contre la vérité, ou que l'un puisse justifier ce que l'autre condamne ? Non, mes frères ; quand tous les hommes, de concert, conspireraient à dire que les divertissements sont permis pendant le carnaval, que la pénitence n'est pas nécessaire durant le carême, ceux qui ont pris ces divertissements parce que tel est l'usage du monde, ceux qui négligent cette pénitence parce qu'elle n'est presque plus du goût du siècle, nous ne s'en trouveront pas moins coupables à la mort. Ecrivons-nous donc avec saint

Augustin : *Væ tibi flumen humani moris ! quis resistit tibi ?* Torrent impétueux d'une coutume scandaleuse, qui entraîne presque tous les hommes par la rapidité de ton cours, sans qu'il se trouve à peine un petit nombre qui se roidisse pour te résister, malheur à ceux que tu entraîne ! *Quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum ?* Jusqu'à quand les enfants d'Adam se laisseront-ils emporter par ta rapidité dans cette mer orageuse où il se trouve si peu de chrétiens qui ne fassent pas naufrage ? C'est donc à nous de prendre toutes nos sûretés, et de nous précautionner par l'esprit de la foi et par une sage circonspection jusque dans nos moindres démarches. Alors nous éprouverons ce que saint Augustin a dit : *Exemplum alicujus malum tibi fit bonum, si caves* (Aug., in psal. LXXXIII) : Que les mauvais exemples ne contribueront pas moins à notre sanctification que les bons, ceux-là par le soin que nous prendrons de les éviter, ceux-ci par l'application que nous aurons à les suivre, et c'est ainsi que les uns et les autres nous conduiront également à la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la connaissance de soi-même.

Tu quis es ?

Qui êtes-vous (Joan., I, 19) ?

De toutes les études qui peuvent nous occuper, il n'y en a point à quoi nous dusions travailler avec plus d'empressement qu'à la connaissance de nous-mêmes, et toutefois, par un renversement d'esprit qui ne se conçoit pas, la connaissance de nous-mêmes est de toutes les études qui peuvent nous occuper celle à laquelle nous travaillons avec plus d'indifférence. Quand vous renfermeriez dans l'étendue de votre esprit, disait autrefois saint Bernard à un grand pape, la largeur de la terre, la hauteur des cieux et la profondeur de la mer, quand vous auriez assez de pénétration pour percer dans les mystères les plus secrets de la politique la plus raffinée, quand vos lumières embrasseraient le monde entier, au milieu de tout cela, si vous ne faites pas votre principale affaire de vous connaître, savez-vous ce que vous faites ? Vous vous égarez dans de vaines idées, bâtissant à perte de vue, sur un sable qui n'a point de solidité, un édifice qui vous ensevelira vous-même sous ses ruines. C'est ne rien savoir que de ne savoir pas ce que l'on est, c'est par se connaître soi-même qu'il faut commencer et finir. Telle est cependant la destinée des hommes, qu'ils pèchent presque tous contre ce principe et bronchent dès le premier pas. Il n'y a rien à quoi ils ne s'appliquent et où ils ne soient capables de réussir. Vous en voyez de toutes les manières : auprès des princes, habiles courtisans, sages politiques, ministres intelligents ; dans les beaux-arts, grands philosophes, profonds jurisconsultes, célèbres orateurs ; mais ce qui est déplora-

ble, l'homme qui porte sa vue si loin ne la rabat presque jamais sur soi-même : à force de se répandre au dehors, il oublie le dedans, et est esprit à qui rien n'est impénétrable est fermé pour l'ordinaire à ce qui le touche de plus près.

Revenez donc, prévaricateurs, revenez à votre cœur pour vous connaître vous-mêmes, non pas d'une connaissance vague, spéculative, curieuse, qui serait aussi vaine que vos autres occupations, mais d'une connaissance pratique, qui vous découvre vos défauts, qui vous apprenne vos devoirs, qui redresse vos passions, qui règle vos actions, et qui, vous enseignant ce que vous devez être, vous enseigne ce que vous devez faire. Deux réflexions au reste suffisent pour tout cela, réflexions simples, familières, communes, mais en même temps solides, instructives, édifiantes. La première regarde la nature, la seconde regarde la religion ; l'une s'arrête à l'homme, l'autre passe jusqu'au chrétien. Ce qu'est l'homme par la condition de sa nature, ce qu'est le chrétien par la profession de sa religion ; voilà, Messieurs, tout ce qui doit faire le sujet de ce discours, après que nous aurons invoqué celle qui se connut si parfaitement, et qui s'humilia encore plus profondément en s'appelant la servante du Seigneur, quand elle en devint la mère : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il est pour le moins autant du ressort de la philosophie chrétienne que de celui de la philosophie païenne d'étudier l'homme et d'en rechercher la nature. C'est aussi par là que saint Bernard veut que son disciple commence, et le ramenant d'abord à la définition célèbre que tout le monde a reçue, il le prie de se souvenir que l'homme est une créature et raisonnable et mortelle. Voilà les deux parties qui composent cet admirable tout, et dont l'assemblage fait le plus juste tempérament qui fut jamais, parce qu'elles servent l'une à l'autre, pour ainsi dire, de contre-poids. Si l'homme était raisonnable sans être mortel, ce ne serait plus un homme, mais un ange, et s'il était mortel sans être raisonnable, ce ne serait plus un homme, mais une bête. Ainsi, par un retour de sentiments opposés, qui cependant subsistent merveilleusement ensemble, ce qu'il y a de raisonnable en nous doit nous élever, ce qu'il y a de mortel doit nous confondre, et cela de telle sorte que, tenant le milieu entre ces deux extrémités et sans séparer jamais l'un de l'autre, nous agissions tous comme des gens qui ont la raison pour guide et qui attendent la mort pour fin. Oh ! que la face du monde changerait, et que les choses y prendraient un cours différent de celui que nous voyons, si toutes les démarches des hommes roulaient sur ces deux principes ! Mais, hélas ! deux mouvements contraires les entraînent, et si vous voulez bien me permettre de dire ici ce que j'en pense, ils se gouvernent d'ordinaire ou comme s'ils n'avaient point de raison, ou com-

me s'ils n'appréhendaient pas la mort. Suivons ces deux réflexions, d'où j'espère que nous tirerons des instructions importantes, et pour commencer par la première, voyons ce que la raison exige de nous et si nous vivons conformément à ce qu'elle en exige.

Il semble que Dieu prenne plaisir à revêtir l'âme de l'homme de tout ce qu'il a de plus précieux lorsqu'il la tire du néant. Car, si vous y avez pris garde, il lui fait part et de son être, et de ses opérations, et de son éternité : de son être, en la rendant spirituelle, de même qu'il est spirituel ; de ses opérations, en la rendant libre et intelligente, de même qu'il est libre et intelligent ; de son éternité, en la rendant immortelle, de même qu'il est immortel. Mais savez-vous aussi, mon frère, demande sur cela saint Ambroise, les obligations que nous imposent des qualités si éminentes, et comment Dieu attend de vous que vous répondiez à de si éminentes qualités ? S'il vous a donné une âme spirituelle, c'est afin que, se sentant d'une nature supérieure au corps avec lequel il l'a associée, elle lui commande et le gouverne. S'il vous l'a donnée libre et intelligente, c'est afin qu'elle conduise les sens et retienne les passions dans l'ordre ; s'il l'a donnée immortelle, c'est afin qu'elle porte ses vœux et ses desirs plus loin que les choses de ce monde, qui passent et s'évanouissent.

Mais, mon Dieu, que vos intentions sont mal exécutées ! et quel renversement ne trouble pas des desseins si bien concertés ! L'âme devrait commander au corps, et le corps commander à l'âme ; tenir les passions dans l'ordre, et les passions la tiennent elle-même en servitude ; aspirer à une autre vie, et elle ne s'occupe que des soins de celle-ci. Est-ce donc là agir en homme ? Est-ce là faire ce que la raison nous prescrit ? Ici, Messieurs, j'ai lieu de craindre que les choses que j'ai à dire ne paraissent un peu trop fortes à la délicatesse de quelques-uns de mes auditeurs, et qu'en même temps elles ne le soient pas assez pour bien exprimer l'excès du dérèglement que je veux combattre. Car en vérité, quand une partie de ceux qui ont la figure d'homme et qui en portent le nom seraient dépourvus de raison, et que les qualités de leur âme ne les distingueraient point du reste des animaux, je ne croirais pas qu'ils pussent tenir une conduite bien différente, de la manière dont ils se gouvernent. Il ne se trouve personne, disait autrefois un ancien sage par une supposition bien instructive, qui, ayant le pouvoir d'opter, ne prit le parti de mourir plus volontiers mille fois que de vivre transformé extérieurement en bête, quand même sous cet extérieur il pourrait conserver une âme d'homme dans toute sa perfection. Cependant, poursuivait-il, combien est-il plus monstrueux, plus indigne, plus misérable, de renfermer l'âme d'une bête sous la ressemblance d'un homme ? Il n'y a nulle comparaison, et toutefois ces mêmes gens qui frémissent à la seule

proposition de la première métamorphose ne rougissent point de l'autre, et souvent même en font gloire, travaillant à se dégrader eux-mêmes de leur propre main. Quel jugement en effet porter de ces gens qu'on peut regarder comme des victimes dévouées à l'impureté ou à l'intempérance ? Des hommes tels que le monde n'en produit que trop partout, qui ne mangent et ne boivent pas pour vivre, mais qui ne vivent, ce semble, que pour boire et pour manger ; qui se noient tous les jours dans le vin, et s'ensevelissent sous les viandes ; qui, pour m'exorimer avec l'Apôtre, *font leur Dieu de leur ventre* (*Philip.*, III, 19), et leur souveraine félicité d'un bon repas ; quand ils n'auraient point d'autre âme que les animaux les plus immondes, que feraient-ils davantage ? Ceux qu'une prostitution honteuse asservit à des plaisirs que je ne veux pas ici nommer, qui, pour ne rien dire de leur conscience, sacrifient et leur honneur, et leur fortune, et leur santé, et leur repos à ces détestables plaisirs ; qui se plongent tous les jours dans leurs immondices et ne s'y plongent jamais assez au gré de leur brutalité, qu'est-ce que la raison fait chez eux ? Y est-elle consultée ? y est-elle écoutée ? On l'y traite en esclave, pendant que la passion s'y fait obéir en reine ; elle y est comme si elle n'y était pas. Que dis-je ? chrétiens auditeurs, je vais faire un souhait étrange, mais je ne puis m'en empêcher ; plutôt à Dieu qu'en effet la raison, fût une pièce absolument inutile en certaines gens ! Car par quel malheur faut-il qu'abusant de cette portion de la sagesse divine, don si rare, si exquis, au lieu de l'employer à réprimer les saillies de leurs passions et leurs dérèglements des sens, ils l'emploient au contraire, par une profanation sacrilège, à servir leurs sens et leurs passions ? Telle est cependant, Messieurs, la corruption du cœur humain : ingénieux dans ses désordres, une partie des lumières que la raison lui communique, il les applique ou à en raffiner les plaisirs, ou à en justifier les excès. Je dis à raffiner les plaisirs, car entre nous, si beaucoup d'hommes ne se conduisaient que par leurs sens, ils seraient plus modérés ; leur esprit ne leur sert qu'à irriter leur intempérance, et il en est qui ne s'occupent ou qu'à inventer de nouvelles voluptés, ou qu'à jouir plus délicatement de celles qui sont déjà inventées et à enchérir sur les autres en cent manières différentes qui font horreur à la nature. On m'entend bien, et il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage. Or sont-ce là les sentiments d'un homme ? Est-ce ainsi qu'il se faut faire soi-même une étude, et enseigner aux autres l'art de tirer des voluptés sensibles tout le plaisir qu'on en peut tirer ? La raison ne nous a-t-elle été donnée par-dessus les animaux que pour nous rendre plus sensuels et d'une manière mieux entendue ? N'avons-nous du discernement et de l'intelligence que pour assaisonner davantage la volupté, et pour y apporter un certain sel qui la rende plus piquante ? Horrible abus de la raison,

mais que je vois suivi d'un autre où il n'entre pas moins de malice, et c'est ce que j'ai appelé se servir de sa raison à justifier ses excès.

Car au lieu que le Créateur a donné la raison à l'âme pour l'éclairer dans ses ténèbres, pour la conseiller dans ses doutes, pour l'instruire de ses devoirs, pour la reprendre de ses défauts, qui est-ce qui ne tâche pas d'en corrompre la voix pour lui faire dire le contraire ? Comme si c'était peu d'en mépriser les avis, il faut non-seulement qu'elle ne fasse plus la censure des emportements qu'elle devrait condamner, on veut même qu'elle en fasse l'apologie. Ainsi, s'armant de ses lumières contre celui dont elle les tient, elle en interprète la loi, elle y oppose la nature ; là elle trouve de la contradiction, ici de l'impossibilité ; le précepte n'est que conseil, la passion n'est que faiblesse ; ce que vous appelez vengeance, elle le nomme justice ; ce qui vous paraît excès, elle le fait passer pour médiocrité. Enfin, Messieurs, que vous dirai-je ? la raison est devenue un asile au cœur humain contre tous ses dérèglements, et, si j'ose employer ce terme, c'est un magasin de prétextes, d'apparences et d'illusions, ou pour défendre hautement ce qui a quelque couleur, ou pour tâcher d'excuser ce qui n'en a pas. Voilà, dit le sage Boèce, comme celui qui par sa raison pouvait s'élever jusqu'à Dieu n'emprunte son secours que pour s'abaisser au rang des bêtes, l'on pourrait même ajouter qu'il se met d'un degré au-dessous, et je vous prie de souffrir encore ce point de morale que j'ai pris de saint Chrysostome. *Les animaux*, dit ce Père, *n'ont chacun que leur vice, s'il faut l'appeler ainsi, puisqu'il fait partie de leur être. Mais combien d'hommes qui les rassemblent tous en leurs personnes, plus immondes que le pourceau, plus envenimés que le serpent, plus malicieux que le renard, plus avides que le vautour, plus furieux que le lion ? L'horrible renversement ! s'écrie sur cela ce grand saint. Je cherchais à discerner par les mœurs un fidèle d'avec un infidèle, et j'ai peine à distinguer un homme d'avec une bête. Les bêtes, continue-t-il, quoique d'elles-mêmes sauvages, s'appriivoisent par l'artifice des hommes ; mais vous, à qui la raison apprend à les rendre douces de féroces qu'elles étaient, vous vous dépouillez de la douceur qui vous était propre, pour vous revêtir de leur féroce ! Vous forcez en quelque sorte un lion à devenir homme, et vous, homme que vous êtes, vous agissez en lion. Vous donnez à l'un ce que la nature lui a refusé, pendant que vous ôtez à l'autre ce que la nature lui a donné. O la honte de savoir vous rendre maître, par votre adresse, de la nature dans les bêtes, et de vous laisser maîtriser par ces monstres domestiques que vous nourrissez dans votre sein !*

Mais, laissant à part les vices grossiers qui portent avec eux leur condamnation sur leur front, sans en venir aux derniers excès de ces passions effrénées pour lesquelles il n'y a point de bornes, à prendre l'homme par

les endroits où il paraît le plus sage, qui agit, dites-moi, selon les règles du bon sens, et combien les moins emportés font-ils de fausses démarches contre la droite raison ? S'empresse à connaître toutes choses, et négliger de se connaître soi-même, surmonter courageusement les difficultés que l'on trouve dans les autres occupations, et se rebuter des peines qu'il y peut avoir à se régler et à se vaincre, tirer dans les autres affaires où l'on s'intéresse des conséquences certaines des principes qu'on a posés, et se tromper à l'égard de la grande affaire où l'on a le plus d'intérêt de ne se tromper pas, est-ce agir en homme sensé ? La raison voudrait qu'avant toutes choses on envisageât la fin à laquelle tout doit aboutir, qu'on aspirât sans cesse à cette fin, qu'on choisît pour y arriver les moyens les plus sûrs et les plus courts, que par une juste subordination on donnât le plus de temps aux affaires les plus importantes, et que les moindres n'emportassent que les moindres de nos soins. Combien toutefois s'en trouvera-t-il, je dis même parmi ceux dont la conduite paraît la moins emportée et la plus régulière, combien s'en trouvera-t-il qui suivent ces premières notions, ou plutôt qui ne pèchent pas contre ? Magistrats, politiques, hommes d'affaires, savants, tout ce qu'il vous plaira, ces gens dont les vues vont si loin, dont les démarches sont si concertées, qui s'appliquent à tout, qui ne négligent rien, peut-on dire que la raison les guide, puisqu'avec toute leur habileté ils s'égarent dès le premier pas dans le point le plus essentiel, qui consiste à savoir où l'on va, à connaître ses véritables intérêts et à les suivre, à ne s'endormir pas de telle sorte sur le présent, qu'on en oublie l'avenir, à préférer, dans les occasions où il y a concurrence, le principal à l'accessoire, en préférant l'âme au corps, le salut à la fortune, et l'éternité au temps ? Seigneur, vous l'avez donc bien dit, *le dénombrement des insensés ne se peut faire, la multitude en est infinie (Eccl., I, 15)*, et cette raison qui est une émanation de votre sagesse n'est à la plupart des hommes qu'une source d'égarements, parce qu'au lieu de se faire obéir avec le secours de votre grâce, elle se laisse honteusement ou corrompre à la volupté, ou dissiper à la curiosité, ou emporter à la vanité, ou séduire à une fausse et malheureuse prudence. Il est vrai que les hommes n'oublient en ce point qu'ils sont raisonnables, que parce qu'ils ne se souviennent pas assez qu'ils sont mortels : dernier abus de la raison et la source de tous les autres.

Ce serait ici, chrétiens, une nouvelle réflexion à faire sur la condition de notre nature dans les principes de saint Bernard, si le temps me le permettait, pour former une connaissance exacte de nous-mêmes, et pour agir toujours conséquemment en vue de cette connaissance. Car la nature de l'homme est telle que la mortalité et l'immortalité s'y trouvent en même temps, si bien que pour le définir on peut dire avec saint Grégoire que c'est une créature et immortellement mor-

telle, et mortellement immortelle. Notre âme est à la vérité affranchie des lois de la mort, mais notre corps doit lui payer un tribut qui lui coûtera la vie. Ainsi, pour agir en hommes, il faudrait se comporter, non comme des gens qui ne doivent point mourir, non comme des gens qui doivent absolument mourir, mais comme des créatures qui, survivant à leur mort, doivent effectivement mourir, mais pourtant sans cesser de vivre.

Oh ! si nous étions bien remplis de cette double réflexion, si cette idée nous pénétrait comme il faut, que nous changerions bien de style, de sentiment et de conduite ! Quel heureux renversement verrait-on dans nos désirs, dans nos projets, dans nos actions ! Je dis dans nos désirs : car que peut souhaiter sur la terre un homme bien persuadé que dans peu il la doit quitter ? Que peut-il de moins souhaiter avec un fort empressement ? Ou en tout cas que peut-il souhaiter dont la possession puisse un jour lui donner du repentir, et la perte de la tristesse ? Je dis dans nos projets : car avant que de se déterminer à quelque résolution, se dire à soi-même : Tu dois mourir, ce serait se dire : Ne sois pas ni assez hardi, ni assez aveugle pour prendre aucune mesure que comme un homme mortel en doit prendre, et vois avant que de t'engager si les suites de l'engagement s'accordent avec la mort qui t'attend, et si tu voudrais t'y être exposé quand cette heure fatale et terrible sera venue. Je dis dans nos actions : car qui pourrait m'animer mieux, non-seulement à faire le bien, mais encore à le bien faire, que de m'interroger moi-même : Ça, si j'étais près d'expirer, quelles aumônes voudrais-je avoir faites, quelles mortifications ne voudrais-je pas avoir essuyées ? Comment souhaiterais-je m'être préparé à cette confession, m'être disposé à cette communion, avec quelle douleur et avec quel amour, avec quelle sincérité et avec quel zèle ? Et dans ces occasions délicates où la tentation nous sollicite au mal, y aurait-il de remède plus souverain que de se dire intérieurement : Qui est-tu donc, malheureux, pour l'abandonner à ce crime ? Toi qui dois mourir, oseras-tu offenser un Dieu immortel ? S'il faut lui rendre compte de cette action à la mort, comment le pourras-tu faire ? Pourquoi, puisque tu dois mourir, pourquoi par une injustice acquiescer ce qu'il faudra perdre ? Pourquoi aimer ce qu'il faudra quitter ? Pourquoi faire ce qu'il faudra pleurer ? Mais, grand Dieu ! quoiqu'il n'y ait rien dans nous ni hors de nous qui ne nous prêche et qui ne nous inspire une pensée si salutaire, par quel enchantement arrive-t-il qu'elle ne nous occupe jamais, ou que du moins elle ne nous occupe pas assez pour faire une profonde impression sur nos esprits ? Et de vrai, qui se regarde, je ne dis pas comme pouvant mourir aujourd'hui, mais comme devant mourir un jour ? A entendre les discours de cet homme, à considérer les desseins qu'il médite, à voir les actions qui remplissent tout le cours de sa vie, le prendriez-vous pour un homme, fortement per-

suadé que tôt ou tard il sera enlevé de ce monde, sans espérance de retour et sans savoir ce qu'alors on décidera de son sort ? On ne parle que de plaisirs, que d'affaires, que de bagatelles. Comptant sur l'avenir comme sur une chose sûre, ce ne sont que parties de divertissements qu'on lie, qu'intrigues qu'on noue, qu'entreprises où l'on s'embarque. Chacun, livré à ses passions, suit le torrent qui l'entraîne : et pour ne parler pas toujours des crimes, que font les plus innocents ? l'un s'applique à embellir une terre, l'autre à poursuivre un emploi ; celui-ci s'attache à une femme, celui-là à des enfants, tous à des choses périssables : comme si l'étendue de la vie ne connaissait point de bornes, et sans penser que peut-être à quatre pas de là tout va être renversé.

Finissons donc cette première partie par une excellente réflexion d'Origène, et qui se trouve aussi dans saint Jérôme ; c'est sur les paroles de l'Écriture : *Homo homo* (*Ezech.*, XLV, 4) ! Que veut dire par là le prophète, demandent ces grands docteurs : Un homme qui est homme (*Hieron., in Ezech.*, l. IV) ? Est-ce que tous les hommes ne sont pas hommes ? Il s'en faut bien, mes chers auditeurs. Qui dit un homme dit deux choses, l'extérieur et l'intérieur. Or avoir l'extérieur d'homme sans en avoir l'intérieur, ce n'est pas être homme, véritablement homme, ce n'est être homme qu'à demi ou homme en quelque petite chose. Qui fait donc qu'un homme soit homme ? la naissance ou la fortune ? la beauté ou la bonne mine ? la science ou l'habileté ? Hélas ! combien y en a-t-il, avec tous ces avantages et du corps et de l'esprit, dont l'on ne peut pourtant pas dire qu'ils soient des hommes hommes, puisqu'ils ne vivent point en hommes, qui est de vivre sous la loi de la raison et dans la vue de la mort ? Genre d'hommes d'une espèce particulière, à qui conviennent proprement ces paroles du prophète : *Lorsque l'homme était dans l'honneur, il ne l'a pas compris, mais il a imité les animaux les plus stupides, et leur est devenu semblable* (*Psal.* XLVIII, 21). Que s'il est si difficile et si rare de trouver parmi les hommes les véritables caractères de l'homme, où trouver des chrétiens qui sachent ce que c'est que d'être chrétien ? C'est la réflexion de saint Chrysostome, et ce sera la dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

On peut considérer le chrétien sous deux idées différentes, l'une générale, l'autre particulière ; l'une qui le confond avec le reste des enfants de l'Eglise, l'autre qui l'en distingue ; l'une qui représente ce qu'il est par la profession de son baptême, l'autre qui regarde le caractère de sa vocation. Or il nous est de la dernière conséquence que nous nous connaissions parfaitement sous ces deux vues, pour tirer de cette connaissance les règles de notre conduite. Sur cela j'avance deux propositions également importantes : la première, que le chrétien pris en

général doit agir chrétiennement en tout, autrement qu'il n'est point chrétien et qu'il ne sait ce qu'il est ; la seconde, que le chrétien pris en particulier doit être dans sa vie parfaitement ce qu'il est par son état, sans quoi il se tire hors de l'ordre, et il n'est rien moins que ce qu'il doit être. Deux réflexions que je tâcherai de rendre sensibles à tout le monde, et où j'espère qu'il n'y aura pas un de mes auditeurs qui ne trouve à s'édifier et à s'instruire.

Pour la première, sans entreprendre de vous tracer ici un plan du christianisme dans sa juste étendue, chose qui m'emporterait trop loin, je croirai satisfaire suffisamment au dessein que je me suis proposé, si je combats deux fausses idées que le monde ordinairement se forme de la religion de Jésus-Christ. De ces deux idées l'une semble trop donner à cette divine religion, l'autre n'y donne pas assez, et toutes les deux, par des raisons opposées, font que peu de personnes conçoivent parfaitement la force du nom chrétien, que les hommes rabattent trop de la perfection du christianisme, qu'ils en affaiblissent les droits, qu'à force de retrancher de ses devoirs ils le réduisent presque à rien. Vous n'avez pas de peine à comprendre que leur génie se porte là, mais serait-il bien possible qu'ils fussent capables de l'autre excès, qu'ils attachassent au christianisme une idée de perfection trop sublime, et qu'ils portassent les choses au delà de leur grandeur naturelle ? Oui, Messieurs, le libertinage prend des formes bien différentes ; pourvu qu'il vienne à ses fins, que lui importe par quelle voie ? Et il arrive de là que, par un raffinement de malice qui paraît d'abord bizarrerie, les plus corrompus sont ceux qui applaudissent le plus volontiers aux sévérités les plus outrées. Comment cela ? pour deux raisons : premièrement, parce que, cherchant quelque prétexte à leur licence, ils pensent l'avoir trouvé dans cette rigidité affectée où ils prétendent que leur faiblesse ne peut atteindre ; secondement, parce qu'ils sont en droit de censurer tout le bien de leur siècle, comme n'étant point du poids ni de la mesure qu'il devrait avoir selon leurs fausses suppositions. Ainsi plus ils se font la bonne vie relevée, plus ils trouvent de choses qui semblent les disculper, et ils sont ravis d'imputer au christianisme une manière de perfection qu'il n'a pas, afin d'avoir lieu de défendre la lâcheté de leur déréglement par la prétendue impossibilité de la règle, et de condamner le peu de bien que font les autres comme un relâchement qui ne vaut guère mieux que leurs désordres. Qu'on ne fasse donc point du chrétien un homme guindé, abstrait, extraordinaire, inimitable, qui ne marche que sur des extrémités et par des routes inaccessibles, et qu'on ne regarde point le christianisme comme une religion spéculative où il n'y ait que des âmes éminentes qui puissent aspirer, en embrassant un genre de vie dont le monde n'est pas capable.

A Dieu ne plaise que par là je veuille ou

détourner de la voie étroite, ou accrédi-ter la voie large ! loin de moi la complaisance de cette molle théologie qui veut sauver tout le monde sans bonnes œuvres, accorder le vice avec la dévotion , et absoudre les pécheurs sans pénitence ! Mais aussi ne faut-il pas se proposer une image du chrétien plus éclatante que faisable ; belle, si vous voulez, dans le projet, mais impossible dans l'exécution : telle à peu près que l'idée de cette république fantastique qui ne subsista jamais que dans la tête ou sur le papier de ceux qui l'imaginèrent. Non, Messieurs, le christianisme ne s'occupe pas toujours à former ou des martyrs pour les supplices, ou des anachorètes séparés du monde dans l'horreur d'un désert affreux. Il descend avec moins d'appareil et moins de montre à l'usage et à la pratique commune ; il s'accorde avec la vie privée, domestique et civile ; il n'exclut aucune condition, il subsiste avec tous les états, et s'il cherche à les sanctifier, c'est d'une manière qui n'est point incompatible avec leurs devoirs. Que dis-je ? ce sont leurs devoirs mêmes par lesquels il les sanctifie, n'exigeant de personne que ce que sa profession lui prescrit dans les lois d'une bonne police. Jusque-là, Messieurs, que non-seulement l'Eglise de Jésus-Christ serait florissante, mais que le monde même serait heureux, si chacun, se tenant à ce qui lui est ordonné, s'étudiait à se rendre tel que le christianisme le demande : tels maris, telles femmes ; tels pères, tels enfants ; tels maîtres, tels domestiques ; tels princes, tels sujets ; tels magistrats, tels soldats. C'est la réflexion de saint Augustin, et elle est tout à fait solide.

Mais si l'on ne doit pas surfaire, pour ainsi parler, le prix du christianisme, en mettant les choses au delà de leur valeur, il n'est pas moins dangereux d'en trop rabattre, et c'est l'illusion de ceux qui n'ont du christianisme qu'une idée basse, imparfaite et corrompue, pour ne pas dire contraire à la chose qu'elle devrait représenter. On se forme un christianisme, mais quel christianisme ? Un christianisme auquel il n'en reste que le nom, ou dont tout au plus on fait consister toute la solidité dans la croyance des mystères que Jésus-Christ a opérés, et dans la participation des sacrements qu'il a institués. Hélas ! disait saint Augustin en déplorant ce malheur (*In Epist. Joan. c. 3, tractat. 4*), de quoi sert le nom où la chose n'est pas ? Comme il y en a plusieurs qu'on appelle médecins et qui ne savent point l'art de traiter un malade, ainsi plusieurs sont nommés chrétiens et ne sont rien moins que ce qu'on les nomme, dans leur vie et dans leurs mœurs. Car le nom de chrétien n'est point un titre vain et sans charge, comme le nom de Christ n'a pas été donné gratuitement au Sauveur. Comme il lui a coûté cher, l'humiliation, l'obéissance, et l'obéissance jusqu'à la mort de la croix, de même pour mériter le nom de chrétien il faut qu'il nous en coûte une parfaite soumission à la loi que le Christ a publiée ; autrement nous usurpons un nom qui ne nous appartient pas. Qu'est-ce donc

que d'être chrétien ? C'est de regarder le christianisme comme un ordre de religion institué par Jésus-Christ : ordre de religion dont chaque fidèle est, si je l'ose dire, profès, ayant voué d'en garder la règle exactement et sans dispense. Et de vrai, Messieurs, ce serait une chose bien étrange, si pour former un chrétien il suffisait de lui donner le baptême à sa naissance, de lui conférer d'autres sacrements dans la suite de sa vie, de lui enseigner de bonne heure le chemin de l'Eglise, de lui mettre entre les mains quelques instruments de dévotion, et puis de lui laisser faire tout ce qu'il plairait à sa passion de vouloir. Non, non, dit saint Chrysostome, ce n'est pas à ces démarches que le chrétien se reconnaît. Si les dignités séculières ont des marques extérieures par lesquelles on les distingue, la profession chrétienne en a de moins équivoques et de plus sûres, chaque fidèle devant faire voir ce qu'il est, non-seulement par la participation des choses saintes, mais beaucoup plus par la sainteté de sa vie, non-seulement par ce qu'il a reçu de Dieu, mais encore par ce qu'il tâche de lui rendre. Ici, Messieurs, n'attendez pas que je reproche à mon siècle qu'abandonnant cette partie du christianisme spirituelle et intérieure qui en fait l'essentiel, il n'en a presque conservé que l'autre, extérieure et cérémoniale. Si les temples à certains jours regorgent de la multitude des fidèles, si la parole du Seigneur est écoutée avec attention et même courue avec empressement, si la table de l'Agneau sans tache est quelquefois trop serrée pour le grand nombre de ceux qui la fréquentent, si les tribunaux de la pénitence sont entourés d'une foule où entrent à l'envi tous les âges et toutes les conditions, Dieu en soit loué ! je ne veux point soupçonner sous de si beaux dehors ni illusion ni hypocrisie. Mais enfin quiconque comprendra le fond de notre religion trouvera qu'elle renferme bien d'autres choses. Nous en avons déjà parlé, et peut-être que dans la suite nous trouverons l'occasion de vous en entretenir plus au long.

Ce que je veux aujourd'hui, et ce qu'on ne saurait trop comprendre, c'est que le propre du christianisme n'est pas seulement de nous former à ce que nous devons faire dans l'église et devant les autels, mais à ce qui doit nous régler hors de là en tout, en public et en particulier, à la ville et à la campagne, à l'armée et à la cour, dans les compagnies et même dans les divertissements, dans les affaires domestiques ou civiles comme dans les actions qui d'elles-mêmes sont saintes et religieuses. Sur quoi je vous prie de remarquer une des erreurs du monde, et peut-être la plus dangereuse de toutes celles qui y ont cours : il n'y a rien de plus ordinaire que la distinction qu'on y fait dans la même personne des devoirs de l'homme chrétien et des devoirs de l'homme du monde : comme si l'on pouvait faire, en qualité d'homme du monde, des choses où l'homme chrétien n'eût point à prendre part. On regarde une infi-

mité d'affaires comme indépendantes de la religion, et on les traite sur ce pied : chrétiens quand il faut vaquer aux exercices de la religion, et sans christianisme dans les différentes occurrences de la vie que font la plupart des hommes ! Ils font leurs prières selon Dieu, et leurs contrats selon le monde ; ils assistent aux saints mystères selon Dieu, et cherchent leurs intérêts selon le monde ; ils fréquentent les sacrements selon Dieu, et prennent leurs divertissements selon le monde. En un mot, ils adorent les vérités de la religion selon Dieu, et dans le commerce ils suivent leurs maximes selon le monde. Or où trouver de fondement à ce prétendu partage ? Sommes-nous composés de deux personnes différentes, pour faire tantôt un personnage et tantôt l'autre ? Y a-t-il en nous deux âmes, dont l'une puisse faire le bien pendant que l'autre fera le mal ? Avons-nous deux consciences, l'une pour l'Eglise et l'autre pour le logis ? L'homme chrétien se sauvera-t-il si l'homme du monde se damne ? Ses bizarres sentiments se détruisent assez d'eux-mêmes.

Mais après tout, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas des temps pour toutes choses, un temps pour les affaires du salut et un temps pour les affaires du monde ? Messieurs, la réponse de saint Jérôme est décisive. *Il est vrai*, dit ce Père, *que les affaires du salut ne sont pas toujours affaires du monde, mais les affaires du monde sont toujours les affaires du salut.* Il veut dire que s'il faut vaquer aux affaires du salut indépendamment de celles du monde, il n'est jamais permis de vaquer aux affaires du monde indépendamment de celles du salut, parce qu'elles y ont une relation nécessaire, et que la juridiction des unes et des autres est tellement séparée, qu'encore que leurs fonctions soient différentes, l'esprit de la religion doit pourtant présider à toutes. Ne prenons donc pas le change : ce n'est pas des choses dont l'on dispute ici, c'est de la manière de les faire. Il s'agit, si vous voulez, ou d'entrer dans une charge, ou de conclure un mariage, ou d'acheter une terre, ou de commencer un procès : le christianisme ne vous dit pas de vous abstenir de ces choses absolument, mais il vous dit de ne les entreprendre et de ne les poursuivre que d'une manière qui soit conforme à ses principes, comme des gens qui ne font point leur capital de tout cela, quelque important qu'il paraisse, qui ne veulent blesser en rien la sainteté de leur religion, quelque avantage qu'ils y trouvent, qui ne perdent jamais de vue le compte qu'ils ont à rendre, et qui, au travers de tous les embarras de la vie, songent toujours qu'ils se doivent ménager leurs soins pour l'éternité.

Qu'est-ce donc enfin qu'un chrétien ? Le chrétien est un homme de toutes les professions, qui en chaque condition ne sépare jamais l'homme de bien d'avec l'homme du monde, religieux envers Dieu, officieux envers les hommes, soumis à ses supérieurs sans murmure, commandant à ses inférieurs sans hauteur, vi-

vant avec ses égaux sans discorde, bon aux autres, dur à lui-même. Plein qu'il est des grandes maximes qu'il a puisées dans l'Evangile, il en fait sa religion, autant et non moins que des mystères qu'elle lui propose, et sur ce principe on le voit mettre le christianisme, non pas dans des pratiques ou aisées ou spécieuses, mais à imiter Jésus-Christ, à secourir les malheureux, bien loin d'en faire, et à se conserver lui-même pur de la corruption du siècle. Ainsi, désintéressé, paisible, tempérant, il est prêt à donner dans l'occasion de ce qui lui appartient, comme les autres à ravir ce qui ne leur appartient pas ; il oublie une injure, comme les ingrats un bienfait, et bien loin de se permettre les voluplés défendues, il n'use des plaisirs légitimes qu'avec la modération d'un homme qui par l'engagement de son baptême doit porter la croix de Jésus-Christ toute sa vie, et mériter par une mortification continuelle la récompense qu'on lui promet après sa mort. Que s'il est d'une conséquence indispensable de connaître les engagements de cette profession générale, les devoirs de la condition particulière à laquelle la main de Dieu nous a attachés ne méritent pas moins de faire le sujet de notre application et de notre étude. Car outre ce mouvement universel commun à tous les fidèles, et qui doit les emporter tous également vers Dieu, il n'y a personne qui n'ait sa ligne tracée, de laquelle il ne doit point s'écarter, et sur laquelle il faut qu'il marche constamment s'il veut fournir heureusement sa carrière. L'Eglise et la cour, la robe et l'épée, le commerce et les arts, tous ces états conviennent en ce qu'ils doivent être chrétiens ; mais il y a pour chaque état une voie différente de l'autre. Les devoirs du peuple ne sont pas les devoirs des grands, et les devoirs des princes ne sont pas les devoirs des sujets ; autre est l'obligation d'un homme, autre est celle d'une femme. Un maître et des domestiques, un père et des enfants, la vie privée et la vie publique, en tout cela conduite toute différente. L'importance serait donc d'envisager devant Dieu l'état où l'on est placé, et d'entrer de temps en temps en conférence avec soi-même sur la manière dont on répond aux choses qu'il en exige. Par exemple, vous êtes magistrat : eh bien ! ne devriez-vous pas vous dire quelquefois à vous-même : Je me trouve engagé dans la robe, mais ai-je travaillé pour acquérir une connaissance foncière de la jurisprudence et des lois ? Me donné-je la peine d'examiner moi-même les pièces dont je dois faire le rapport ? Prends-je sur mon repos et sur mes plaisirs pour me rendre assidu à mon ministère ? Suis-je bien convaincu que ma charge est une charge, qu'elle est pour l'utilité d'autrui et non pas pour la mienne propre, et que si l'homme de bien doit aimer la justice, le magistrat la doit rendre à tout le monde, aux pauvres comme aux riches, aux faibles comme aux puissants, sourd aux recommandations, aveugle sur les intérêts, insensible aux es-

pérances et inébranlable à la crainte? Vous êtes femme de qualité : ne devriez-vous pas quelquefois vous dire : Ma naissance est illustre ou ma fortune considérable : eh bien! qu'en dois-je conclure? Est-ce à dire que pour cela il faut abandonner le soin de mon domestique, dédaigner un mari, négliger des enfants? Les biens de la fortune et les commodités de la vie que Dieu m'a mis entre les mains, est-ce pour flatter mon orgueil et pour entretenir mon luxe? Ne suis-je maîtresse de mon temps que pour recevoir des visites ou pour en rendre, c'est-à-dire pour se prostituer à ne rien faire, ou à ne faire que des bagatelles? Parce que tout m'est facile, me croirai-je tout permis, et l'abondance où je me trouve me sera-t-elle une raison pour ne rien refuser à mes sens? Bien loin de cela, ne devrais-je pas tirer de mon état des conséquences toutes contraires? Plus ma famille est nombreuse, opulente et distinguée, plus il faut m'y renfermer; c'est mon affaire d'y maintenir la paix par ma complaisance, le bon ordre par mes soins et la piété par mes exemples. Car ne serais-je pas bien malheureuse de faire la guerre à Dieu de ses biens? S'il en a laissé tant d'autres ramper dans l'obscurité et languir dans l'indigence, les faveurs dont il m'a comblée ne me demandent-elles pas que, modeste dans l'élévation, humble dans la prospérité, retenue dans l'abondance, je fasse servir, autant que je pourrai, mon loisir à la prière, mon crédit à la charité, et mes richesses à l'aumône?

Oh! si nous gardions cette méthode, si nous nous étudions de temps en temps par de semblables réflexions sur les engagements de notre état, oh! que nous remplirions bien plus fidèlement les obligations qu'il nous impose! Mais c'est où il n'y a pas moyen de nous ramener, et je vous prie sur cela de remarquer deux illusions où nous donnons pour l'ordinaire. Nous nous embarrassons assez volontiers des autres (c'est la première illusion), nous avons des vues admirables sur leur condition, et nous leur donnerions, ce nous semble, là-dessus des leçons rares et excellentes. La ville veut réformer la cour, la cour veut réformer la ville; les riches sont éloquentes sur les défauts des pauvres, les pauvres sont éclairés sur les défauts des riches; un cavalier sait tout ce que doit faire un magistrat, un magistrat n'ignore rien de ce que doit faire un cavalier; les ecclésiastiques raisonnent sur les obligations des séculiers, les séculiers dogmatisent sur la perfection des ecclésiastiques : on n'entend tous les jours dans le monde que ces censures réciproques et des critiques de cette nature. Mais ce qui est déplorable, c'est que nous voyons tout, excepté ce qu'il faut voir, et que nous savons tout, excepté ce qu'il faut savoir. Lumineux pour les autres et ténébreux pour nous-mêmes, distinguant une paille dans les yeux de nos frères, et ne voyant pas une poutre qui nous crève les yeux, toujours occupés des affaires étrangères et toujours fugitifs de notre propre

cœur, nous étudions le prochain à fond pour le censurer, et nous ne nous regardons seulement pas pour nous conduire. Une autre illusion plus délicate et par laquelle je finis, c'est que, sous prétexte de s'élever à une perfection plus sublime, on trahit les devoirs les plus essentiels de son état, en s'attachant à une dévotion en idée, aux dépens de la solide dévotion. Combien de femmes abandonnent le soin de leurs domestiques, combien de mères négligent l'éducation de leurs enfants pour des méditations, pour des lectures! On sera de toutes les dévotions de la ville, et on ne sera rien moins que ce qu'on doit être; on se piquera de surérogation, et on ne satisfera pas au précepte. Religion mal entendue, et qui n'est rien moins que religion! Mais ces choses après lesquelles je cours sont plus parfaites que celles que je délaisse : quand cela serait, votre conduite n'en est pas moins irrégulière : Dieu vous demande les unes et ne vous demande pas les autres. Or, si Dieu ne vous veut dans son armée qu'en qualité de soldat, pourquoi vous y mêlez-vous, dit saint Grégoire de Nazianze, de faire le capitaine? Qui êtes-vous pour plaier à Dieu malgré Dieu? *Le Seigneur a-t-il besoin de victimes?* demandait Samuel à Saül (I Reg., XV, 22); et que prétend-il de l'homme, sinon qu'il lui soit soumis? Ne soyez donc pas ce que vous devez être, et dès lors vous ne serez rien, quand d'ailleurs vous seriez toutes choses. Soyez parfaitement ce que vous devez être, et dans le fond vous serez tout, quand d'ailleurs vous paraîtriez n'être rien. *Serviteur bon et fidèle, encore que ce soit en peu de chose, vous ne laisserez pas d'être établi sur beaucoup, et d'entendre à la mort ces paroles si pleines de consolation : Entrez dans la joie de votre Seigneur (Matth., XXV, 22).* Amen.

SERMÓN

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Du sacrement de pénitence.

Factum est verbum Domini super Joannem Zacharie filium in deserto; et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum penitentiae in remissionem peccatorum.

Dieu fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert; et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés (Luc., III, 2, 5).

Jean-Baptiste pouvait bien prêcher la rémission des péchés, dit saint Grégoire, mais il ne pouvait pas l'accorder. Tout grossiers qu'étaient les Juifs, ils reconnaissaient que le pouvoir de remettre les péchés passait les bornes de la juridiction de l'homme, et que Dieu se l'était réservé. Qui peut, s'écriaient-ils en voyant que Jésus-Christ s'attribuait une telle puissance, *qui peut remettre les péchés, que Dieu seul (Luc., V, 21)?* En effet, Messieurs, il n'y a eu que le Fils unique du Dieu vivant qui ait possédé sur la terre ce privilège par le titre de sa naissance. C'est lui qui en a usé le premier, en pardonnant honteusement et de sa pleine autorité les péchés

à ceux qui recouraient à sa clémence. Mais, quoi que les hérétiques en veuillent dire, si Jésus-Christ a le premier apporté ce pouvoir sur la terre, il n'a pas été le seul à l'y exercer : il en a fait son Eglise dépositaire ; il s'en démit, pour ainsi dire, entre les mains de ses apôtres ; des apôtres ce pouvoir a passé aux évêques leurs successeurs, et les évêques le communiquent à ceux qu'il leur plaît d'élever aux fonctions d'un ministère si auguste. Grande consolation pour les fidèles !

Nous n'avons que deux voies, dit saint Augustin chez saint Prosper son disciple (*Sent.* 200), pour assurer l'affaire de notre salut : la première est d'éviter le péché, la seconde est d'obtenir le pardon du péché. Mais comme il est très-rare et très-difficile de garantir son innocence de toute atteinte mortelle, notre salut serait désespéré si nous n'avions point l'espérance du pardon pour ressource. C'est ce pardon, dit encore saint Augustin (*Enchirid.*, c. 61), qui fait subsister l'Eglise sur la terre, parce qu'il fait retrouver à cette mère désolée les enfants qu'elle avait perdus. Où en serions-nous donc, chrétiens, et quel serait notre malheur si cette ressource nous manquait ? Mais où en sommes-nous effectivement, et quel est notre avantage, puisque nous avons entre les mains des remèdes si favorables à quoi nous pouvons recourir ? O la bonté infinie de Dieu ! ô le bonheur extrême des hommes ! Il est donc bien juste, Messieurs, que dans la vue de cet inestimable bienfait, remplis d'étonnement et d'amour, nous nous appliquions à admirer et à reconnaître cette facilité miséricordieuse de Dieu à recevoir les pécheurs en grâce. Ensuite il n'est pas moins raisonnable de nous instruire nous-mêmes sur la précaution avec laquelle nous devons ménager une si grande faveur. C'est ce qui m'oblige, Messieurs, de partager ce discours en deux réflexions : la première sera sur la grandeur de la grâce qui réconcilie l'homme avec Dieu par le sacrement de pénitence ; la seconde sur l'usage qu'il faut faire de cette grâce.

Voici le temps où Jésus-Christ, faisant autrefois son entrée dans le monde, commença à laver nos iniquités dans ses larmes, et à nous réconcilier avec son Père par les mérites de son berceau : je ne doute pas d'un autre côté que vous ne pensiez pour la plupart à vous réconcilier dans ce temps avec Dieu par le sacrement de pénitence, en faisant naître une seconde fois Jésus-Christ dans vos cœurs. Donnez-moi donc une attention favorable pour une matière si conforme au temps et si propre pour votre instruction, après que vous aurez joint vos prières aux miennes pour implorer le secours de cette sainte créature qui n'eut jamais besoin de cette grâce de la réconciliation, parce qu'elle conserva toujours celle de l'innocence. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il semble que Dieu ait voulu garder dans

l'établissement et dans la conduite de l'Eglise une méthode en quelque chose semblable à celle qui, s'il faut en croire l'histoire, fut observée dans la fondation et dans le gouvernement de l'ancienne Rome ; et c'est une réflexion de saint Augustin aussi solide que curieuse. Pour donner le commencement à cette ville superbe, qui devait elle-même dans la suite donner des lois à tout l'univers, on en fit d'abord un asile où tous les criminels qui se présenteraient pussent trouver l'impunité, de quelque nature que fussent leurs crimes, afin que l'assurance du pardon y attirât en peu de temps des habitants de toutes parts : si bien que les premiers citoyens de cette maîtresse du monde dont les descendants ont tant fait les suffisants et les fiers, ne furent pour la plupart que des brigands, des homicides et des scélérats. Or voilà en un sens comme s'est formée l'Eglise, et la comparaison, Messieurs, n'a rien qui doive vous choquer. Car lorsque Dieu voulut établir l'Eglise, cette cité sainte dont nous avons l'honneur d'être les enfants, et dont l'empire s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, il l'ouvrit comme un asile public où il y eût sûreté pour les plus grands criminels. L'entrée de cet asile ne fut refusée à personne : on y reçut indifféremment les Juifs et les gentils les Grecs et les barbares ; les Madeleines scandaleuses ni les Sauls persécuteurs n'en furent pas rejetés ; enfin il n'y eut point de crime capable d'en exclure aucun de ceux qui voulurent s'y faire admettre.

Aujourd'hui même, Messieurs, les droits, les immunités, les privilèges de cet asile subsistent encore après le cours de tant de siècles ; il est toujours également libre à tous d'y entrer. Il est vrai qu'il n'y a qu'une porte pour cela, c'est celle du baptême ; mais à qui n'est-elle pas ouverte ? Mahométans ou idolâtres, sauvages ou policés, dans quelque infidélité qu'ils aient été engagés, de quelque crime qu'ils soient noircis, dès qu'ils se présentent à cette porte salutaire, dès lors ils sont reçus avec une amnistie entière de tout le passé : je suis toujours saint Augustin, Messieurs, et vous allez voir l'application que j'en veux faire à mon sujet.

Lorsque la ville de Rome fut peuplée par le ramas des plus indignes sujets, par le débordement de la corruption des lieux qui l'environnaient, par le concours de toutes les passions flattées de l'impunité, que n'en fallait-il point attendre naturellement, sinon une corruption encore plus grande, une corruption complète, et ce semble sans espérance d'y voir jamais germer la moindre semence de vertu ? Cependant c'est tout le contraire : comme si cet asile avait fait des hommes nouveaux de tous ces hommes, en les réunissant, leur première vue fut de bannir de leur société les crimes qu'ils avaient eux-mêmes commis avant que d'y être reçus. Peu à peu ils formèrent une police austère et rigoureuse, pour se prescrire à eux et à leurs enfants un genre de vie exact et réglé. Ils établirent des lois pour réprimer le

vice et pour soutenir la vertu ; des peines sévères furent ordonnées contre les transgresseurs : l'infamie, le bannissement, ou même la mort employés à propos servirent à purger leur ville des mêmes ordures qui en avaient jeté les premiers fondements.

Voilà comme une image de ce qui s'est passé dans l'Eglise à sa naissance : elle n'a été formée que des criminels, puisqu'il n'y en avait point d'autres qui la pussent former alors ; mais ces criminels, en s'y faisant recevoir, furent obligés à changer de vie ; ce n'est même qu'à cette condition qu'ils y furent reçus. Devenus chrétiens en y mettant le pied, ces nouveaux habitants de cette nouvelle cité se firent une loi de condamner absolument tout ce qu'ils avaient fait avant que d'y être admis, idolâtries, impuretés, débauches, brigandages, et généralement toute iniquité ; retenus dans les bornes du devoir par une discipline exacte et sévère qu'ils s'imposèrent eux-mêmes, ils n'oublièrent pas d'établir des lois contre ceux qui seraient assez malheureux pour les franchir, et de décerner des peines contre les rebelles qui donneraient atteinte aux maximes fondamentales de cette république naissante.

Vous comprenez sans doute, Messieurs, que je parle de la pénitence, aux rigueurs de laquelle les chrétiens sont condamnés dès le moment qu'ils deviennent pécheurs. Alors il n'en est plus comme des fautes commises avant le baptême : on n'en est pas quitte pour les laver sans peine, en les détestant comme la première fois à l'entrée de l'Eglise ; il faut les expier par des peines proportionnées à leur énormité. C'est par là que l'Eglise retient ses enfants dans l'ordre, et c'est ce qui conserve la police sacrée de cette sainte cité.

Cependant, Messieurs, s'il m'est permis de reprendre encore une fois la comparaison de saint Augustin, après avoir vu jusqu'ici les rapports de l'Eglise chrétienne avec l'ancienne Rome, vous allez voir une belle différence et bien consolante pour nous ; et de vrai, quel était le sort d'un de ses habitants, ô Rome ! lorsqu'il était tombé dans une faute notable ? Condamné sans miséricorde, il fallait ou l'expier par un bannissement perpétuel, ou même passer entre les mains d'un bourreau, pour y perdre la vie sans ressource. Mais les choses ne vont pas dans l'Eglise avec cette rigueur inexorable. Eût-on le malheur de violer ses lois, même par des dérégléments les plus marqués, on n'est pas exclu pour cela de son sein. Il y a des peines à la vérité, mais ces peines sont modérées par mille tempéraments : elles ne durent pas toujours, on les subit sans mourir, et il n'y a qu'à le vouloir pour être rétabli dans tous ses droits et dans tous les avantages de cette ville sainte.

Voilà déjà, ce me semble, de quoi vous faire entrevoir la facilité merveilleuse avec laquelle Dieu offensé se réconcilie avec l'homme pécheur, et voilà par conséquent ce qui doit vous faire comprendre en quelque sorte combien grande est la grâce de cette réconcilia-

tion. Car, hélas ! nous n'y faisons presque pas de réflexion, et avant que de vous en exposer l'excellence avec plus d'étendue, je ne puis m'empêcher de faire à son sujet la même plainte que saint Augustin a faite dans une autre rencontre. Il y a dans la nature une infinité de merveilles que nous n'admirons jamais, parce qu'elles sont ordinaires : le mouvement du soleil et son cours toujours réglé, la vicissitude perpétuelle des jours et des nuits, la suite invariable des saisons qui se succèdent toujours sans se démentir jamais, la production des herbes et des plantes, des fleurs et des fruits, sont des prodiges surprenants ; mais, accoutumés que nous sommes à les voir, nous cessons de les admirer ; l'usage nous en ôte l'étonnement. C'est ainsi que dans la religion les choses les plus saintes et les plus grandes nous devenant familières par la coutume et par l'exercice, elles semblent perdre plus de la moitié de leur prix auprès de nous, et notre estime pour elles diminue à proportion de leur facilité.

Sans sortir de la matière que nous traitons, combien y en a-t-il qui donnent au bénéfice de l'absolution par laquelle ils sont réconciliés avec Dieu toute l'attention qu'il mérite ? A force de voir ce tribunal de grâce ouvert à tous ceux qui veulent s'en approcher, ayant la liberté nous-mêmes de le faire toutes les fois qu'il nous plaît, nous usons du bienfait sans en comprendre la grandeur, l'usage nous y accoutume, et l'accoutumance nous y rend ou indifférents ou insensibles. Ah ! sortons de cette léthargie spirituelle, mes chers frères ! voici le temps de nous réveiller, ou jamais, dans ces jours où l'Eglise notre mère exhorte tous ses enfants à préparer les voies du Seigneur ! Et qu'est-ce que les préparer, sinon travailler sérieusement à se réconcilier avec lui ?

Au reste, pour vous remplir l'esprit d'une idée qui réponde à la grandeur de ce bienfait, je voudrais que vous fissiez trois réflexions : la première sur l'état d'où cette grâce de la réconciliation vous tire, la seconde sur l'état où elle vous met, et la dernière sur les moyens qu'elle emploie pour vous faire passer de l'une à l'autre. Ah ! chrétiens, c'est ici que je demande l'attention de votre cœur plutôt que de votre esprit ! Rien de plus déplorable que l'état d'où elle vous tire, rien de plus heureux que l'état où elle vous met, rien de plus aisé que les moyens qu'elle y emploie.

Les Pères de l'Eglise ont extrêmement relevé la faveur que Dieu nous fait au baptême, parla considération de l'état du péché d'où il nous tire. Lorsque nous sommes présentés à l'Eglise pour être baptisés, dit saint Augustin, nous sommes comme ces anciens Israélites qui étaient poursuivis par les Egyptiens. Dieu ayant affermi de part et d'autre les eaux de la mer Rouge comme des murailles solides, les Hébreux la traversèrent à pied sec, au lieu que leurs ennemis y demeurèrent ensevelis. Qui sont les ennemis qui nous poursuivent ? Nos péchés

Et jusqu'où nous poursuivent-ils ? jusqu'à la mer Rouge, jusqu'aux eaux consacrées par la croix et par le sang de Jésus-Christ. Mais lorsque nous y sommes arrivés, nous passons en assurance pendant que nos péchés y demeurent ; tous les Egyptiens sont submergés dans la mer, sans qu'un seul en puisse échapper, dit l'Écriture : ainsi tous nos péchés sont noyés dans les eaux du baptême ; grands et petits, tous sont remis sans réserve. Grande faveur, Messieurs, faveur que saint Augustin a bien raison de comparer avec le plus signalé bienfait dont Dieu ait jamais gratifié son peuple !

Cependant j'ose dire en un sens que le sacrement de pénitence nous accorde une grâce plus considérable, parce que l'état d'où il nous tire étant plus criminel que celui qui a précédé le baptême, il nous rend par conséquent plus indignes de cette grâce. Les péchés commis avant le baptême ont pu être énormes, je l'avoue, mais combien plus énormes doivent être ceux qui l'ont suivi ? Relevez, tant qu'il vous plaira, la grâce que Dieu nous a faite au baptême ; dites qu'elle nous a délivrés de l'esclavage du démon, qu'elle nous a fait recevoir au nombre des enfants de Dieu : plus vous en exaltez l'excellence, plus vous augmentez la grandeur des péchés qui l'ont suivie. Et dès là comprenez que l'injustice de ce magistrat, que l'usure de ce marchand, que l'adultère de cette femme ne sont plus seulement une simple injustice, une simple usure, un simple adultère. C'est de plus un mépris de Dieu, une infidélité aux promesses qu'on lui a faites, une ingratitude après les bienfaits qu'on en a reçus, un sacrilège par la profanation qu'on a faite d'un corps et d'une âme qui lui avaient été consacrés. C'est une apostasie, selon Salvien ; c'est, selon Tertullien, une idolâtrie.

Combien grande est donc la grâce qui nous retire d'un état si abominable, d'un état pire mille fois que le premier ! Et ne faut-il pas que Dieu porte sa bonté jusqu'à l'excès, pour nous venir chercher au milieu de tant d'iniquités, et pour y venir, non pas une fois, mais cent fois, après mille protestations autant de fois violées que réitérées, après avoir abusé une infinité de fois et par des rechutes continuelles de sa facilité à pardonner ?

Que si nous jetons les yeux sur l'état où cette grâce nous met, sa grandeur ne nous paraîtra pas dans un jour moins éclatant. Saint Augustin, parlant du baptême, dit qu'il ne saurait exprimer ni la grâce que Dieu nous y fait, ni la bonté qu'il nous y marque, tant la chose est inestimable, tant elle surpasse nos pensées. En effet, quoi de comparable aux avantages de l'heureux état où nous passons par le baptême ? Du péché il nous fait passer à la sainteté, mais à quelle sainteté ? à une sainteté si grande, que nous sommes remplis de l'esprit de Dieu, que nous vivons de la vie de Dieu, que nous devenons les frères et même les membres de Jésus-Christ, et que, par une heureuse suite de cette adoption, de cette incorporation,

nous entrons dans le droit de posséder quelque jour le ciel avec tous ses biens, comme notre héritage en qualité d'enfants de Dieu. Je ne crois pas qu'on puisse s'imaginer un état plus heureux. Que direz-vous donc de la grâce qui vous y rétablit autant de fois que vous en êtes déchus par le péché ? Car enfin, quoique le péché n'efface pas en nous le caractère de chrétien, parce que ce caractère est ineffaçable, quoique nous demeurions toujours unis à Jésus-Christ par le lien de la foi, même dans les plus horribles crimes, du moment que nous avons perdu sa grâce qui nous faisait justes, nous devenons des membres morts que l'esprit de Dieu n'anime plus, et au lieu que le ciel faisait notre partage, nous n'avons plus que l'enfer à attendre pour notre sort.

Mais la grâce de la réconciliation réparant ce désordre nous remet dans nos droits et dans nos privilèges. Elle rappelle dans nos âmes l'Esprit-Saint que nous en avions banni ; elle nous attache à Jésus-Christ par les liens de la charité ; elle attire sur nous les regards favorables de Dieu dont nous avions encouru l'indignation ; elle désarme sa colère pour nous redonner son amour ; elle nous rouvre les portes du ciel que nous nous étions fermées à nous-mêmes, en nous donnant des assurances infaillibles de nous y conduire, tant que nous lui serons fidèles. O mon Dieu ! dans les trésors infinis de votre miséricorde, pouvez-vous trouver quelque grâce plus favorable pour les pécheurs ? Et quel état plus avantageux que celui qu'elle leur procure !

Mais ce qui doit nous jeter dans la dernière surprise, Messieurs, c'est la facilité des moyens que Dieu nous met entre les mains pour recevoir cette grâce. Car une chose de ce prix, que ne devrait-elle point coûter ? et pourrait-on l'acheter trop chèrement ? Je sais bien que pour obtenir le pardon d'un péché mortel il faut en concevoir une douleur véritable et sincère, je sais encore que sans le secours de la grâce nous ne pouvons concevoir cette douleur, je sais enfin que ce secours si nécessaire, il le faut demander à Dieu par des prières, par des larmes, par des gémissements, par des travaux grands et persévérants. Mais quand une fois Dieu nous a inspiré ce mouvement d'amour qui nous fait retourner vers lui après nous en être détournés ; si indignement par l'amour de la créature, hélas ! qu'y a-t-il de plus aisé que tout le reste ? un prêtre avec quelques paroles brise nos fers et nous remet en liberté, efface l'arrêt de notre condamnation et signe celui de notre grâce.

Vous le savez, Messieurs, les difficultés qu'il y a pour obtenir à la cour la grâce d'un meurtre commis dans l'empirement de la colère, ou même en se défendant, sont infinies : il faut employer le crédit de ses amis auprès du prince ; il faut acheter chèrement des protecteurs et des patrons ; la grâce obtenue, il faut qu'il en coûte encore pour la faire entériner : ce sont des formalités sans nombre, des peines insurmontables, des

longueurs dont on ne voit presque point la fin. Mais pour obtenir de vous, ô mon Dieu ! l'abolition de tous les crimes imaginables, il n'est point besoin de tous ces mouvements. Quand j'aurais versé mille fois le sang de votre Fils par mes péchés, ah ! Seigneur, que votre bonté est incompréhensible ! Je n'ai qu'à me présenter à un homme comme moi, et pourvu que je me repente de tout le mal que j'ai fait, il ne me renvoie pas seulement quitte de mes fautes, je m'en retourne encore chargé de biens et de faveurs. Fut-il donc jamais une facilité pareille ? et ne faut-il pas avouer que ceux qui ne s'en servent pas sont bien malheureux ? Mais combien plus malheureux ceux qui en abusent ? C'est ce qui m'oblige d'employer la seconde partie de ce discours à montrer l'usage qu'il faut faire de cette grâce de la réconciliation : usage d'autant plus fidèle que la grâce est plus précieuse. Vous avez vu quel est le prix de l'une, voyons quelle doit être la fidélité dans l'autre.

Il y a des choses dans la religion chrétienne où Dieu fait pour le salut incomparablement plus que l'homme ; il y en a d'autres où l'homme doit faire en quelque manière plus que Dieu. La justification de l'homme par le baptême est du premier genre ; qu'est-ce que l'homme y contribue, à proprement parler ? Pourvu qu'il se trouve un ministre qui verse de l'eau sur quelque partie de son corps avec les paroles nécessaires, ses péchés lui sont remis, la grâce lui est donnée, le voilà enfant de l'Eglise, le voilà devenu tout d'un coup un des membres de Jésus-Christ : Dieu fait tout, pour ainsi dire, en cette rencontre. Mais il n'en est pas ainsi de la réconciliation par la pénitence.

Il est vrai que si Dieu ne nous prévient par les mouvements favorables de son Esprit-Saint, s'il ne nous aide de son puissant secours, nous ne pouvons faire aucune démarche. Quelle démarche peut faire un homme mort, lié, enseveli comme Lazare, si Jésus-Christ ne l'appelle à haute voix, s'il ne se fait entendre à lui, en lui donnant un commencement de vie ? Mais aidé de ce secours, que ne doit-il point faire, et que ne lui reste-t-il point à faire ? Il faut qu'il se prépare à recevoir la grâce d'une parfaite réconciliation, et qu'il fasse pour cela tous les efforts dont il est capable ; il faut qu'il lui en coûte des larmes, des prières et des mortifications. Que s'il faut tant de préparations pour recevoir cette grâce précieuse, quelle sollicitude ne faut-il point pour la ménager après l'avoir reçue ?

Et certainement il est de la justice que les choses se passent de la sorte. Comme Dieu est infiniment bon, et qu'il compatit à la misère de l'homme dont il connaît l'extrême faiblesse, la première fois qu'il traite avec nous il veut bien qu'il lui en coûte le plus, il souffre qu'on prenne tout sur lui. Mais après avoir rompu cette alliance par notre faute, alliance où Dieu avait tout mis d'un côté par une miséricorde toute gratuite, et où nous n'a-

vions apporté de notre côté que la plus grande indignité, ah ! n'est-il pas juste qu'il nous en coûte davantage à notre tour, et que la principale dépense s'en fasse à nos frais ?

Voilà cependant où tout le monde presque se trompe. On ne saurait faire comprendre aux chrétiens de ce siècle qu'ils doivent acheter la grâce de leur réconciliation avec Dieu par les exercices rigoureux d'une pénitence sévère : ils se persuadent que tout se réduit à l'usage des sacrements, usage tel quel, sans autre préliminaire que celui de se présenter de fois à autres au tribunal de la confession, pour passer brusquement ensuite et de plein saut à la table sainte de la divine eucharistie, et que cela fait, on est bien remis avec Dieu. Mais non, Messieurs, on ne doit pas prétendre en être quitte à si bon compte. Si Dieu, dans cette occasion, fait quelque chose de son côté (quoiqu'à dire vrai il fasse toujours tout, puisque nous ne sommes capables de rien sans lui), il veut le faire de telle sorte qu'il paraisse que c'est nous qui faisons tout du nôtre. Au même temps qu'il nous fait agir, il veut que nous ayons toute la peine de l'action. Il marque certaines conditions pour traiter avec lui, et il veut que nous les exécutions toutes : il y a certaines règles à garder, soit en négociant avec lui pour faire notre paix, soit, après l'avoir faite, pour en conserver le fruit, soit, après la moindre infraction, la moindre rupture de cette paix, s'il en arrive de notre part, pour y remédier promptement, pour la réparer ; et il ne veut nous dispenser d'aucune.

Premièrement donc, dès que nous pensons à nous réconcilier avec Dieu, sur les premières ouvertures qu'il a la bonté de nous en faire par ses premières inspirations, il demande que nous apportions en traitant avec lui toute la bonne foi possible, soit pour le passé, soit pour l'avenir. Ce sont ici des instructions familières, vous le voyez, Messieurs, mais il faut parler en faveur de tout le monde, puisque tout le monde y est intéressé. La bonne foi pour le passé consiste dans une détestation sincère devant Dieu de toutes les choses où nous l'avons offensé. La bonne foi pour l'avenir consiste dans la sincérité des résolutions, mais résolutions efficaces de ne l'offenser jamais. Et néanmoins que faisons-nous dans une affaire de cette conséquence où il y va du tout pour nous ? Au lieu de ce procédé sincère, nous n'apportons que du déguisement.

Aux grandes fêtes telles que celle que nous touchons de si près, ou du moins à celle où l'Eglise fait une loi de la manducation pascale du divin Agneau, à moins que de vouloir faire une profession de libertinage, chacun pense à confesser ses péchés. Mais combien y en a-t-il qui fassent cette confession avec la bonne foi que Dieu demande ? et en qui se trouve-t-elle parmi ce grand nombre de pénitents ? Et je ne parle pas de la bonne foi dans la déclaration du péché, qui souvent ne se fait qu'à demi, avec réserve, avec

dissimulation ; mais je parle de la bonne foi au moins dans la détestation des péchés qu'on veut bien confesser avec quelque sorte de sincérité. Si celui-là s'accuse de ce commerce de galanterie sur lequel sa conscience ne peut se taire, malgré les efforts que fait la passion pour en étouffer la voix ; si celle-ci confesse cet attachement au jeu, dont les grandes pertes qu'elle y fait et le dérangement qu'il cause dans sa famille lui font sentir l'excès, est-ce dans un dessein formé de s'en abstenir ? Ils le disent, mais le disent-ils sincèrement ? J'en atteste ici leur propre cœur. Il y a un an qu'ils avaient déjà promis la même chose : si je remontais jusqu'à huit ou dix ans et plus, peut-être trouverais-je les mêmes promesses faites tous les ans avec aussi peu de sincérité !

Or savez-vous, chrétiens, ce que nous faisons pour la plupart, lorsque nous nous confessons, si nous ne le faisons pas de meilleure foi ? Au lieu de nous réconcilier avec Dieu par une paix véritable, nous ne cherchons, si je l'ose dire, qu'à faire une suspension d'armes pour quelque temps. La proximité de la fête arrête pour quelques jours le cours de nos habitudes déréglées, nous croyons même, si vous voulez, que nous sommes disposés à leur retenir la bride dans la suite. Mais tout cela n'est qu'un pur artifice, et pour peu que nous nous fassions justice, pour peu que nous voulions juger de l'avenir par le passé, notre cœur a le même penchant pour retourner aux mêmes désordres. C'est ainsi que nous ne faisons avec Dieu qu'une espèce de trêve au lieu de paix, ou plutôt c'est ainsi que nous ne faisons rien. Car Dieu ne veut point avec le pécheur cette sorte de surséance. Au reste, Dieu n'exige rien en cela de nous à quoi il ne s'assujettisse le premier. Car de son côté il est prêt à oublier entièrement toutes nos fautes passées et à jurer avec nous une alliance éternelle.

J'ai appris de saint Augustin que Dieu est immuable parce qu'il est simple, et que la simplicité de sa nature divine est le fondement de son immutabilité. Mais je puis dire avec quelque proportion qu'il en est ainsi dans la morale, que les choses où l'on va simplement ne sont pas changeantes. Pourquoi donc tous ces changements dans notre conduite ? c'est qu'il y a de la duplicité. Pourquoi est-ce que cette femme, qui versera demain des larmes aux pieds d'un prêtre en s'accusant de ses péchés, pourquoi est-ce que cet homme, qui condamnera avec un cœur attendri les excès qu'il a commis durant tout le cours de l'année, pourquoi, dis-je, cet homme et cette femme reprendront-ils bientôt ce qu'ils semblent quitter en effet ? C'est qu'il y a de la duplicité dans le fond de leur âme, c'est qu'ils veulent et ne veulent pas. Si nous marchions de bon pied avec Dieu, comme il marche avec nous, nous serions en quelque manière immuables comme lui. Avant toutes choses, Messieurs, il faut donc cette simplicité de cœur pour recevoir la grâce de la réconciliation : simplicité parfaite sans dissimulation, sans fard ;

simplicité qui soit prête à expier la grandeur de ses péchés par des peines proportionnées, quoi qu'il puisse lui en coûter, et de rompre tout commerce avec les ennemis de notre Dieu, quelque liaison qu'on ait eue avec eux. Sans cela point de réconciliation, ou tout au plus ce n'est qu'une réconciliation plâtrée, qui est souvent plus à craindre qu'une inimitié ouverte.

La prudence dans la suite doit servir de compagne et de guide à cette simplicité : prudence chrétienne qui nous apprenne à entretenir la paix avec Dieu, après que nous avons été assez heureux pour rentrer avec lui en bonne intelligence. Or cette prudence consiste à éviter soigneusement les occasions qui nous ont portés au mal. Hélas ! chrétiens, que ces occasions sont fréquentes, qu'elles sont dangereuses, qu'elles sont funestes ! Et qui peut dire combien est grand le nombre de ceux à qui elles font perdre tous les jours la grâce de leur réconciliation ? J'en remarque de deux sortes : les unes sont tellement mauvaises par la condition de leur nature, qu'elles entraînent dans le précipice du péché comme infailliblement et par elles-mêmes. Tel est à cet homme le commerce de cette personne dont la présence lui est un sujet de tentation, tentation dont il n'a que trop malheureusement éprouvé la violence, par les chutes honteuses qu'elle lui a fait faire plus d'une fois. Telles sont à cette fille ces nudités indécentes, ce luxe fastueux, ces ajustements immodestes, dont le poison mortel, qu'elle a fait passer dans le cœur de ceux qui l'ont vue et à qui elle a voulu plaire, a commencé par corrompre le sien ; telles sont encore ces cajoleries qui séduisent le cœur en flattant sa vanité, et dont on aime à se laisser séduire ; telles sont ces lectures de livres qui insinuent le péché, qui enseignent à le commettre, et qui y enhardissent en promettant mille plaisirs à ceux qui le commettent, par l'agréable peinture qu'ils en font ; tels sont enfin à ce jeune homme, ou les lieux de dissolution, s'il aime la bonne chère, ou les académies de jeu, s'il est possédé de cette passion.

Il y a d'autres occasions que nous rendons mauvaises plutôt qu'elles ne le sont. Un emploi bon de sa nature devient une occasion de ruine pour celui qui n'est pas en état de s'en bien acquitter. Si un magistrat manque de capacité pour remplir les devoirs de sa charge, s'il n'est pas assez ferme pour refuser à la faveur ce qu'elle lui demande contre la justice, s'il n'est pas assez désintéressé pour résister à l'attrait des présents par lesquels on s'efforce de faire une brèche à son intégrité, cette place honorable, qui ne peut être que bonne en elle-même, puisqu'elle est une participation de l'autorité de Dieu, devient pour celui qui l'occupe indignement une occasion de péché, à cause de ses faiblesses personnelles qu'il n'a pas la force de surmonter, parce que ces faiblesses ne sont autres que les passions qui le dominent et qu'il n'a pas le courage de combattre.

Comment donc se gouverner dans l'une et dans l'autre de ces rencontres ? Messieurs, il n'y a point d'autre avis à donner que celui du Sage ; il est commun, mais il est unique : *Fuyez le péché, et par conséquent ce qui est occasion du péché, comme vous fuiriez un serpent qui se présenterait à votre vue* (*Eccli., XXI, 2*). Or deux différents auteurs font sur cette parole deux différentes remarques. Pourquoi, demande le premier, pourquoi est-ce que le Sage nous avertit de fuir le péché comme un serpent ? Est-ce qu'un lion, par exemple, ne serait pas plus à craindre ? Non, le lion, au moins quand il est petit, n'est pas si redoutable, il n'est pas tout d'un coup en état de faire de si grands ravages à cause de sa faiblesse, on peut plus aisément s'en défendre ; mais le serpent commençant à être venimeux aussitôt qu'il commence à vivre, il n'est jamais sûr de s'en approcher. Or voilà comment il faut s'éloigner des occasions du péché : elles paraissent quelquefois petites d'abord, mais malheur à qui ne craint pas de s'y jouer, comme avec un serpent naissant ! Il s'expose à un danger qui aboutit souvent à la mort.

C'est pourquoi un autre auteur a observé ingénieusement que l'Ecriture ne nous dit pas de fuir le péché comme on fuit la piqûre du serpent, mais comme on en fuit la rencontre : *Quasi a facie colubri*. Ce n'est pas assez de quitter l'occasion du péché après y être retombé, il faut prévenir le péché en s'éloignant de l'occasion qui l'avait fait commettre avant le temps de la réconciliation. Cet homme a péché par l'intempérance et les excès du vin toutes les fois qu'il s'est laissé entraîner au cabaret, attendra-t-il qu'il soit retombé dans un nouvel excès pour dire qu'il renoncera à ce lieu de dissolution ? Non, si sa réconciliation avec Dieu a été véritable, et s'il veut en conserver le fruit, il se le doit interdire pour toujours. Cette fille n'assiste guère aux spectacles, que les différents objets dont elle y est frappée ne fassent naître des pensées criminelles dans l'esprit, des desirs peu chastes dans le cœur, et une disposition secrète à écouter une passion séduisante à laquelle tous les sens émus ne donnent que trop aisément entrée ; il faut donc qu'elle fasse un divorce éternel avec ces sortes de divertissements, sans se fier à toutes ces belles résolutions dont elle dit qu'elle s'armera pour ne pas courir les mêmes dangers si elle retourne quelquefois à ces mêmes assemblées. Ces spectacles, ces cabarets, ces assemblées de plaisir, ces lieux de débauche sont pour cet homme, pour cette fille, des serpents dont ils ne doivent pas seulement craindre la piqûre, ils doivent en éviter jusqu'à la rencontre, pour n'en être jamais piqués.

Que dis-je ? ces états mêmes, ces conditions, ces emplois, qui sont indifférents d'eux-mêmes, ou qui, étant bons de leur nature, ne deviennent mauvais pour nous que par notre mauvaise disposition, ce sont encore là des serpents à fuir, si l'expérience nous a appris qu'ils sont pour nous des occasions

ordinaires et presque certaines de péché. Rien ne nous est plus précieux que l'œil, rien plus utile, plus nécessaire que le pied ou la main, et si ce sont des pierres de scandale, des occasions de chute, il faut les couper, il faut les arracher.

Voilà quelle est la prudence avec laquelle on doit conserver la grâce reçue de sa réconciliation avec Dieu, et la conserver toute l'année ; car c'est une paix, comme je l'ai déjà dit, et non une simple trêve de quelques jours ou de quelques semaines, que nous avons dû faire avec lui. Que si, malgré toute cette vigilance, il arrive que la corruption de notre nature ou la malice du démon nous ravissent un trésor si précieux, ah ! chrétiens, que notre principale étude soit de chercher les moyens de le recouvrer. Employons les gémissements et les prières, mettons en usage les mortifications et les aumônes, pour engager Dieu par cette voie, malgré notre ingratitude et notre infidélité, à vouloir bien encore traiter avec nous. Gardons-nous surtout d'envisager la perte de cette grâce avec des yeux d'indifférence. Ah ! plutôt regardons-la comme le coup le plus funeste qui pût traverser notre bonheur, et cherchons avec empressement aux pieds d'un des ministres de la réconciliation le trésor que nous avons perdu ; comprenons qu'après une telle rechute rien n'est plus pernicieux que de négliger à s'en relever. On remet de jour en jour, on diffère sa confession de mois en mois, jusqu'à ce que le temps de Pâques ne permette plus de reculer. Mais tous ces retardements à quoi aboutissent-ils enfin, qu'à une multiplication de péchés presque sans nombre auxquels on s'accoutume, qu'on commet sans scrupule, sans remords, dont on se fait des habitudes qui dégèrent en nécessités, et qui rendent la conversion, sinon impossible, au moins très-difficile ?

Vous savez, chrétiens, qu'il est incomparablement plus malaisé de tirer de l'eau d'un puits profond que d'en prendre dans une fontaine : permettez-moi cette comparaison familière, elle peut être utile. Pour prendre de l'eau dans une fontaine il ne faut que se courber, et dans un moment on peut presque sans peine en prendre autant qu'on veut. Mais pour en tirer d'un puits il faut du temps et des efforts, il faut employer des secours étrangers, d'une corde, d'une cruche, d'une roue ; il faut que tout le corps soit dans l'agitation. Or qu'est-ce que je veux tirer de là, et quel est l'usage que je veux faire de cette comparaison ? Le voici : on vous a souvent dit, et vous en êtes bien persuadés, que le tribunal de la pénitence est une source inépuisable de grâce pour les pécheurs. Mais cette source, plus nous nous en éloignons, plus aussi se retire-t-elle de nous ; il semble qu'elle s'enfonce et qu'elle se cache à proportion que nous la fuyons. Ainsi, lorsque après un temps considérable nous approchons de cette source et que nous pensons à nous y laver, ah ! qu'elle est devenue profonde pour nous ! qu'elle s'est

comme enfoncée au centre de la terre! qu'il en coûte de peines, qu'il faut de grands efforts pour tirer de l'eau de ce puits! Dieu, dont nous avons si mal ménagé les faveurs, tout riche qu'il est en miséricorde, en devient pour ainsi dire avare, il ne les donne que comme à regret, avec plus de réserve; il en donne moins. D'ailleurs les habitudes fortifiées ne peuvent se vaincre que par des efforts incroyables : à la seule pensée qu'il faut se confesser après dix ou douze mois de délai, on est dans des alarmes mortelles, dans des espèces de convulsions, dans des douleurs que l'Écriture compare aux travaux de l'enfantement.

Mais si vous approchez souvent avec de bonnes dispositions de cette source féconde d'où la grâce découle, oui, je ne crains point de vous en assurer après un prophète, elle deviendra pour vous une fontaine commode, dans laquelle vous puiserez non-seulement sans peine, mais même avec joie les eaux du salut. Au lieu des chagrins et des dégoûts que les autres y éprouvent, vous y trouverez de la consolation et de la douceur : *Haurietis aquas cum gaudio de fontibus Salvatoris (Isai., XII, 3).*

Hé! n'est-ce pas aussi pour nous exciter à un usage plus fréquent de cette grâce, que Dieu a tant facilité les moyens d'y participer, qu'il a donné à tant de prêtres le pouvoir de la répandre, qu'il ne l'a point attachée à un seul lieu, ni fixée à un seul moment de l'année, comme autrefois à l'égard de cette piscine mystérieuse de l'Évangile; mais qu'on y peut être admis en tout temps, à toute heure, et qu'on en peut recevoir les heureux écoulements en tous lieux? Et pourquoi donc ne pas profiter d'occasions si favorables? pourquoi donc les négliger? Est-ce la trop grande facilité qui les rend moins estimables? Est-ce parce qu'elles sont trop communes qu'on s'y intéresse moins? Hélas! un jour viendra peut-être que vous les souhaiterez et que vous ne les aurez pas. Nous n'avons pas soin de profiter du temps que Dieu nous donne, et peut-être qu'il nous le refusera quand nous le voudrions trop tard, et que l'ange exécuteur des vengeances de Dieu dira alors : C'en est fait, et il n'y aura plus de temps (*Apoc., X, 6*).

Mais quand nous n'aurions pas lieu d'appréhender ce malheur, quand nous pourrions nous promettre que Dieu, toujours miséricordieux, ne nous refusera pas à la mort des moyens si faciles, au lieu qu'il est infiniment à craindre que par un jugement secret il ne nous les refuse alors, pour se venger ou de l'abus ou du mépris que nous en aurons fait, ah! Messieurs, n'est-ce pas cette facilité même qui doit nous empêcher d'en abuser? Quoi! mon Dieu, parce que votre bonté vous a fait attacher à des choses si aisées la grâce de ma réconciliation avec vous, je prendrai occasion de là de l'estimer moins et de la prodiguer davantage! Parce que je puis l'acquérir souvent, je m'en ferai un prétexte de la perdre souvent! Parce que

vous êtes trop bon, je me croirai en droit d'être plus méchant!

A Dieu ne plaise, Messieurs, que nous répondions si mal à tant de bonté! Mais au contraire il faut que ces motifs redoublant et notre estime et nos soins pour cette grâce, ils nous rendent et plus reconnaissants pour le passé et plus vigilants pour l'avenir. Et c'est alors que, par le bon usage que nous en ferons, devenant pour nous un trésor de mérites, par les bonnes œuvres dont elle sera le principe, elle deviendra le prix de cette couronne de justice que Dieu nous réserve dans la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS.

De la foi.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez plus incrédule, mais fidèle (Jean., XX, 27).

Ce n'est pas à saint Thomas qu'il faut faire ce reproche, il a réparé trop avantageusement la honte de son infidélité par la gloire de sa foi; c'est sur nous qu'il doit tomber, nous qui flétrissons la gloire de notre foi par une infidélité honteuse. Il est vrai que cet apôtre porta l'obstination de son incrédule au delà de ce qu'on eût dû attendre d'un homme de son caractère. Jésus-Christ s'était expliqué à lui comme aux autres sur sa résurrection dans les termes du monde les plus clairs, et sans se souvenir que les oracles de cette souveraine vérité étaient infaillibles, il en doute. Tous ses compagnons protestent qu'ils ont vu de leurs yeux leur Maître ressuscité, et il n'en veut rien croire. Rien n'est capable de le faire revenir de son entêtement, s'il ne voit; encore n'est-ce rien pour lui que de voir, il veut toucher, et comme si c'était encore trop peu que de toucher, il veut porter ses mains jusque dans les cicatrices des plaies que le Sauveur avait reçues, avant que de croire qu'il est sorti victorieux du tombeau.

Mais quelque inexcusable, quelque indigne que soit un tel emportement dans un apôtre, les paroles qui lui sortent de la bouche la première fois que le Sauveur se présente à ses yeux, paroles de repentir et de douleur, paroles de ferveur et d'amour, ces paroles couvrent pleinement celles qui lui échappèrent dans le doute qui l'ébranla. Et si saint Pierre, en protestant par trois fois à son Maître qu'il l'aimait, fit, dans la pensée de saint Augustin (*Tract. 423 in Joan.*) une satisfaction proportionnée à l'injure qu'il lui avait faite lorsqu'il avait protesté autant de fois qu'il ne le connaissait pas, l'incrédulité de Thomas est pleinement effacée par l'aveu public et sincère avec lequel il reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur et son Dieu. Que dis-je? toute la suite de sa vie en est une rétractation solennelle, et il ne lui reste plus aucunes taches de son doute, après qu'il les a lavées dans son sang. Ne renouvelons donc aujourd'hui la mémoire de son infidélité que pour nous

faire souvenir des défauts de notre foi, et puisque l'occasion s'en présente, examinons les différentes erreurs dans lesquelles notre esprit s'égare pour ne se laisser pas conduire à cette vertu qui est le fondement de toutes les vertus chrétiennes.

Entre toutes ces erreurs, je m'attache à trois comme aux plus considérables : la première consiste à se persuader qu'il n'appartient qu'à un esprit faible de croire ce que la foi propose, et qu'il est contre la raison des'y rendre; la seconde est de s'imaginer qu'il suffit de croire ce qui nous est révélé, et que la foi est assez efficace pour nous sauver; la troisième consiste à se figurer qu'il n'est pas en notre pouvoir d'accomplir ce que la foi nous prescrit, et que ses maximes passent nos forces. Ces trois sortes d'erreurs ont chacune leurs sectateurs, et elles partagent entre elles tous ceux qui passent pour enfants de l'Eglise, quoiqu'ils en déshonorent la sainteté et qu'ils soient indignes d'en porter le nom. Car je trouve dans l'Eglise des chrétiens libertins, des chrétiens présomptueux, des chrétiens lâches. Les libertins traitent les mystères de la foi de fables et de chimères; les présomptueux s'appuient sur leur foi autant que sur un gage assuré et suffisant de leur salut; les lâches regardent les maximes de la foi comme impossibles dans la pratique à des hommes faibles et mortels.

Or j'entreprends aujourd'hui de combattre cette triple erreur, en montrant aux libertins qu'il n'y a rien de plus raisonnable que la foi, quoiqu'elle soit au-dessus de la raison, en montrant aux présomptueux que rien ne fera plus pour notre condamnation que la foi, quoiqu'elle soit si puissante pour nous sauver; en montrant aux lâches qu'il n'y a rien d'impossible à la foi, quoiqu'elle nous commande des choses si difficiles. Invoquons celle qui, si louable par toutes les vertus qu'elle a possédées dans un si éminent degré, a été plus particulièrement louée pour avoir cru des choses si grandes, si incroyables, si extraordinaires qu'un ange lui proposa, après lui avoir dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

C'est une excellente remarque de Guillaume de Paris, que de toutes les vertus dont le chrétien est capable il n'y en a point qui offre à Dieu de sacrifice plus noble que la foi. En effet, le sacrifice des autres vertus se termine presque toujours à des choses qui sont hors de l'homme, ou s'il touche l'homme même, ce n'est pas à ce qu'il a de plus grand. Quelles sont, par exemple, les victimes que la tempérance immole à Dieu? de vains plaisirs. Qu'est-ce que l'aumône lui présente? des richesses périssables. La pénitence même, tout excellente qu'elle est, que lui sacrifie-t-elle? un corps mortel et sujet à la corruption. Mais pour la foi, elle s'élève au-dessus de tout cela : elle fait de l'esprit même de l'homme la matière de son holocauste, immolant entièrement notre rai-

son par le glaive d'une soumission aveugle. Comment donc accorder cela avec ce que je prétends? Si pour croire il faut s'aveugler, comment allier la raison avec la foi, puisque les lumières de l'une sont incompatibles avec les ténèbres de l'autre? Allons par degrés et voyons, et pour ne nous point égarer prenons saint Augustin pour guide.

C'était une des rêveries des manichéens de se porter pour ennemis déclarés de tout ce qui s'appelle croire en matière de religion; ils se moquaient de la facilité des catholiques à recevoir tant de choses sur la bonne foi de l'Eglise; ils regardaient cela comme une simplicité plus que puérile et capable de faire pitié, et ils se vantaient que leur secte n'avancait rien dont ils ne fussent en état de donner des démonstrations. Voilà à peu près le caractère de nos libertins, et je ne vois pas qu'il leur soit déjà fort avantageux de ressembler par tant d'endroits à des visionnaires tels que les manichéens, et qui ont débité tant d'extravagances. Saint Augustin, qui les connaissait, découvre admirablement l'injustice et la bizarrerie de leur procédé, et si dans cette compagnie il se trouvait quelqu'un de ces esprits qui ne demeurent dans le sein de l'Eglise que par bienséance, qui ne font profession de notre religion que parce qu'il faut être de quelqu'une, je les prie de s'appliquer à eux-mêmes le raisonnement de saint Augustin, pour se confondre, pendant que ceux dont la foi est sincère et pure se réjouiront de posséder ce riche trésor, et s'affermiront de plus en plus dans une croyance invariable de nos mystères.

La première chose que je tire de saint Augustin, c'est qu'il n'est point contre la raison de croire ce qu'on ne voit pas, que l'Eglise n'exige rien en cela de ses enfants qui ne soit équitable, et que dans le commerce du monde la même chose se pratique tous les jours en mille rencontres différentes. Car combien de choses croyons nous sans les avoir jamais vues, sur la foi d'un historien, d'un médecin, de nos parents, de nos amis? Et un homme ne se tournerait-il pas lui-même en ridicule s'il refusait de s'y rendre? Quand on vous dit qu'il y a une ville de Constantinople, une mer Méditerranée, un nouveau monde, vous n'en faites aucun doute, et vous n'oseriez aller contre, quoique vous ne soyez peut-être jamais sorti des environs de Paris, et que vous ne sachiez ces choses que sur le rapport d'autrui. Est-ce donc une raison suffisante pour nier qu'il y ait un paradis et un enfer, qu'un Dieu se soit fait homme, que notre âme soit immortelle; est-ce, dis-je, une raison pour le nier, que d'alléguer qu'on n'en a pas de démonstration évidente, et que ces choses ne sont fondées que sur une relation étrangère? Ainsi il doit demeurer pour indubitable, généralement parlant, non-seulement que ce n'est point faiblesse de croire, mais que ce serait la dernière extravagance de ne pas croire.

Cela supposé, il n'est pas moins facile de

montrer aux libertins qu'ils pêchent eux-mêmes contre leur principe, et c'est la seconde réflexion que saint Augustin me fournit; car ce grand homme reproche aux manichéens qu'eux qui criaient contre la foi avec tant d'aigreur, ne pouvaient pas eux-mêmes tout ce qu'ils avançaient, et qu'après lui avoir fait espérer des démonstrations évidentes de tout ce qu'ils disaient, non-seulement ils ne lui avaient pas tenu parole, mais qu'ils ne l'avaient payé que de chimères fondées dans le dérèglement de leur imagination; or, je suis en droit de faire le même reproche à ceux que je combats. Vous ne voulez rien recevoir, dites-vous, qui ne soit d'une évidence incontestable; mais quand vous rejetez les vérités de la religion, savez-vous le contraire avec une certitude de cette nature? Par quelle raison me prouvez-vous ou qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il ne se mêle point de tout ce qui se passe sur la terre, ou que notre âme s'évanouit aussitôt qu'elle s'est séparée de son corps? Sur quoi appuyez-vous vos rêveries sur les mystères du christianisme? Leur fausseté est-elle nettoire? tout au plus vous n'en avez que des conjectures et des doutes; souvent même vous vous en fiez à des hommes comme vous, à leur esprit, à leur érudition, à leur autorité, à leur opinion, à leurs discours; et par conséquent, en vous défendant de croire, vous croyez ce que vous ne voyez pas et ce que vous ne savez pas. J'avoue que nous croyons aussi beaucoup de choses et des choses fort extraordinaires, sans avoir nos yeux pour témoins et notre expérience pour garant; mais nous ne sommes pas dans les mêmes termes, et notre condition est bien différente de la vôtre; j'emprunte encore ce raisonnement de saint Augustin.

La vérité de notre religion a paru si évidente à ce grand homme, qu'il proteste en cent endroits de ses ouvrages, et surtout lorsqu'il traite avec les manichéens, non-seulement qu'il ne peut pas là-dessus rester à l'esprit le plus petit nuage de doute, ce sont ses termes, mais que la clarté des choses est si sensible qu'elle force la raison de se rendre, et qu'il ne faut pas être seulement opiniâtre et endurci pour rejeter cette évidence, mais qu'il faut avoir perdu l'esprit et n'être pas moins stupide qu'une pierre, pour n'embrasser pas tout ce que l'Eglise nous propose avec la même assurance que nous recevons les choses les plus manifestes. Trois puissantes raisons ont fait dire cela au grand saint Augustin, cet esprit si capable de juger des choses, d'un caractère à ne se laisser pas prévenir, et qui, après avoir longtemps balancé sur le choix d'une religion, ne se jeta qu'avec connaissance de cause entre les bras de l'Eglise catholique. Voici ces trois raisons: les miracles dont Jésus-Christ, les apôtres, les martyrs et les saints ont rempli et étonné toute la terre pour établir et pour appuyer la vérité de ce que nous croyons sur des fondements si solides; les prophéties qui tant de siècles avant l'événement des choses ont prédit

avec une exactitude achevée tous les mystères et tous les points qui font l'objet de notre foi; enfin la multitude innombrable de ceux qui ont reçu, suivi et conservé jusqu'à nous la même religion avec un consentement unanime, quoique dans des temps et dans des pays si éloignés: miracles, prophéties, multitude, qui sont des témoignages irréprochables et qu'on ne peut infirmer par aucune réplique.

Car dira-t-on que ces miracles sont des fables fabriquées par des personnes intéressées? Il faut donc démentir tout l'univers qui les a vus, et brûler tous les livres où ils sont écrits. Que dis-je? Il n'y a plus de livres qui puissent subsister, il n'y a point d'histoire qui ne doive passer pour fabuleuse, et à ce compte tout ce qu'on dit n'est que mensonge. Car je suis dans le même droit de rejeter tout sur ce principe. Or voyez où c'est là s'engager, et si le bon sens peut souffrir cette extravagance. Prétendra-t-on que les prophéties ont été supposées par les premiers chrétiens depuis l'accomplissement des choses qu'elles renferment? Cela serait bon si ces prophéties ne se trouvaient que parmi nous; mais les Juifs qui sont nos ennemis déclarés, étant les dépositaires des livres qui les contiennent, et publiant eux-mêmes que ces livres ont été écrits plusieurs siècles avant qu'on eût jeté les fondements du christianisme, de ce côté-là nous sommes à couvert de l'ombre du moindre soupçon. Répondra-t-on enfin que cette multitude que nous comptons pour nous s'est laissée séduire, que les uns en ont imposé aux autres, et que la crédulité publique a amené les choses au point où nous les voyons? ou bien enfin soutiendra-t-on que cette multitude est balancée par la multitude qui grossit les autres sectes?

La première de ces défaites n'a pas de vraisemblance; car peut-on supposer raisonnablement que douze idiots, tels qu'étaient les apôtres, gens sans crédit et sans nom, sans esprit et sans science, se seraient joués de tout l'univers, et qu'ils aient amusé comme des enfants tant de grands hommes si considérables par leur naissance, par leur génie, par leur sagesse, par leur érudition; et cela dans le point du monde le plus important, où l'on ne se laisse pas duper grossièrement? La seconde repartie tombe aussi d'elle-même; car outre que vous ne trouverez point de secte qui, à beaucoup près, puisse disputer à la nôtre, ni par sa durée, ni par son étendue, ni par son uniformité, faut-il s'étonner que des religions qui introduisent ou qui tolèrent la dissolution des mœurs se soient fait un nombre considérable de partisans? La chose est fort naturelle, au lieu qu'on ne saurait assez admirer qu'une religion où la nature ne trouve rien qui la flatte, que dis-je? où tout combat la nature, où l'on ne parle que de mortifications et de croix, où les plaisirs sont proscrits, où il faut étouffer le ressentiment des injures, où le bonheur consiste dans la pauvreté et dans la privation des plaisirs, où les sens doivent

être dans une éternelle contrainte, que cette religion cependant, au milieu de tant de dégoûts qui devaient, selon toutes les règles, en inspirer de l'éloignement, ait attiré à son parti une infinité de disciples : disons quelque chose de plus, qu'elle leur ait changé le cœur, qu'elle ait conservé dans les uns une innocence parfaite, qu'elle ait fait passer les autres des dernières prostitutions du vice à de saints excès de vertu, que des victimes d'impureté soient devenues entre ses mains des prodiges de continence, que la grandeur s'y soit dépouillée de son faste pour vivre dans l'abjection : tout cela ne doit-il pas nous jeter dans un étonnement profond, d'où l'on ne peut revenir qu'en avouant qu'on ne peut pas tenir contre la vérité d'une religion en faveur de laquelle déposent tant de témoignages si palpables et si irréprochables ?

Ecrivons-nous donc avec saint Augustin : *Tenet me in Ecclesia multitudo populorum atque gentium* : Quand je ne regarderais dans l'Eglise catholique que la multitude des peuples et l'étendue des pays qu'elle renferme dans son sein depuis la révolution de tous les siècles, cette considération m'y attacherait éternellement. Disons avec saint Bernard : *Fidem mihi credibilem facit credentium multitudo* : La multitude des fidèles me répond de la certitude de la foi, et il ne me reste pas le moindre scrupule sur une religion qui s'est fait recevoir par tant de monde, et cela par des voies si peu propres à en faire réussir l'établissement, ou plutôt par des voies qui devaient, humainement parlant, en ruiner entièrement le dessein. Enfin concluons cette première partie avec Richard de Saint-Victor : *Utinur signis pro argumentis, prodigiis pro experimentis* : Les miracles, mais miracles indubitables, nous tiennent lieu d'arguments et de raisons ; les prodiges, et prodiges incontestables, sont les preuves que nous alléguons, et l'expérience constante et soutenue que nous en avons dans tous les temps nous assure et nous rend inébranlables dans ce que nous croyons.

Il faudrait donc être déraisonnable à l'excès pour hésiter sur une chose qui a été prédite par les oracles de tant de prophètes, confirmée par les miracles de tant de saints, scellée par le sang de tant de martyrs, qui a été reçue par tant d'approbateurs remarquables dans toutes leurs circonstances, qui est venue jusqu'à nous par le canal de tant d'années, qui s'est maintenue sans aucune altération dans les points essentiels, au milieu du paganisme, des hérésies et des vices : du paganisme armé pour l'extirper jusque dans sa racine, des hérésies soulevées de toutes parts et dans tous les siècles pour renverser sa doctrine, des vices débordés comme un déluge presque universel pour corrompre sa sainteté. Ainsi nous pouvons dire à Dieu, pleins d'une sainte confiance : *Domine, si error est, a te decepti sumus* : Si nous sommes trompés en ce point, Seigneur, j'ose m'en prendre à vous, c'est vous-même

qui nous avez trompés. Car nous n'avons pu nous défendre de croire des choses que nous avons reconnues venir de votre part à des marques indubitables, quoique d'ailleurs nos esprits ne pussent approfondir les merveilles que vous nous avez révélées.

Cependant, mes frères, cette foi, toute ferme qu'elle est, quoique pleine et entière sur tous les mystères, elle ne fait pas elle seule notre assurance pour le salut. Elle est absolument nécessaire, et sans elle il est impossible de plaire à Dieu, dit saint Paul (*Hebr.*, XI, 6) ; mais quelque puissante qu'elle soit pour nous rendre agréables à ses yeux, quelque efficace qu'elle soit pour nous sauver, il ne faut pas présumer qu'elle le fasse jamais sans les œuvres. Et c'est cette folle confiance des présomptueux que j'ai à combattre dans ma seconde partie, après avoir combattu l'incrédulité des libertins dans la première.

SECOND POINT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le démon a entrepris de persuader au hommes qu'ils pouvaient se reposer entièrement sur leur foi du soin de leur salut, que le baptême en est pour eux une caution suffisante, et que les mérites de Jésus-Christ sont assez efficaces pour leur ouvrir le ciel, quoique leurs mœurs ne répondent pas à leur croyance. Dès le siècle des apôtres, les nicolaïtes répandirent cette erreur. Saint Augustin témoigne qu'elle régnait aussi de son temps, et les hérétiques modernes se sont étudiés à la faire revivre. C'a été à la faveur de cette pernicieuse maxime, qui ouvre la porte à la licence et au libertinage, que Luther et Calvin ont jeté les fondements de leur réforme, et si leurs autres erreurs ont été reçues avec tant d'applaudissements, ils sont redevables de leurs progrès à une opinion qui flatte si agréablement la corruption du cœur humain.

Encore s'il n'y avait que des hérétiques déclarés qui fussent engagés dans cet égarement !... Mais quoique l'Eglise l'ait foudroyé par ses anathèmes, il est étrange que des gens qui font profession de la reconnaître pour leur mère, et de regarder ses décisions comme des oracles, ne l'écoutent pas en cet article, ou que du moins ils se gouvernent comme s'ils ne l'écoutaient pas. Tels sont les chrétiens que j'ai appelés présomptueux, parce qu'ils se flattent d'une espérance téméraire, que la pureté de leur foi et la sainteté de la religion à laquelle ils sont attachés assurent l'affaire de leur salut, sans qu'il soit nécessaire d'y travailler par un règlement si exact et de leur vie et de leur conduite. A cela, Messieurs, j'ai plusieurs choses à dire.

Premièrement il faut reconnaître que notre salut dépend tellement de la foi, que sans la foi il n'y a point de salut à espérer, quelque apparence de bonnes œuvres qu'on voie reparaître dans notre vie. Cette foi, dont la nécessité est si absolue et si indispensable, doit embrasser trois points essentiels pour être

complète : un Créateur, un Médiateur et une Eglise. Les païens, en introduisant la pluralité des dieux, brachèrent dès le premier pas et blessèrent l'unité du Créateur ; les Juifs, en refusant de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, ont péché dans la suite contre le Médiateur ; enfin les hérétiques, pour s'être partagés en des sectes différentes, ont violé l'unité de l'Eglise. Ainsi et les païens, et les Juifs, et les hérétiques sont exclus du bénéfice du salut, quand même leur vie pourrait passer d'ailleurs pour irréprochable aux yeux des hommes.

Pour ce qui regarde les païens, saint Augustin leur a fait leur procès, lorsque, dans la contestation qu'il a eue avec les pélagiens, il a montré par des raisons invincibles que tout ce qui se faisait par les seules forces de la nature sans le secours de la grâce n'était d'aucun mérite devant Dieu. L'Apôtre a décidé l'affaire des Juifs, en leur montrant que toutes les observances légales sur lesquelles ils s'appuyaient ne leur seraient plus compétibles pour rien, depuis que la vérité avait rempli les figures. Et pour les hérétiques, tous les saints docteurs conviennent que, quoiqu'ils s'accordent avec nous sur le Créateur et sur le Médiateur, comme ils se sont jetés hors du sein de l'Eglise, cette arche mystérieuse qui seule peut nous sauver du déluge de la colère de Dieu, leur perte n'est pas moins assurée que la perte de ceux qui n'eurent pas le bonheur de se trouver dans l'arche de Noé lorsque le déluge inonda toute la terre. Je me suis étendu sur cette matière dans la vue d'une erreur qui règne presque universellement dans le monde, où les uns pour donner trop à leur esprit, les autres pour juger humainement des choses de Dieu, se persuadent qu'en menant une vie qu'ils appellent moralement bonne, on peut assurer son salut dans toutes les religions, sans que leur différence y mette d'obstacle ; que Dieu ne chicanera pas sur des points de croyance purement spéculatifs ; que nos frères séparés convenant avec nous en tant d'articles fondamentaux, il n'y a pas d'apparence que le reste dont ils disputent soit capable de les perdre, surtout quand ils se font dans leurs actions une loi indispensable de la morale de l'Evangile. Car ce sentiment, qu'on trouve si plausible, ne peut subsister après ce que je viens d'établir, et il doit demeurer pour incontestable que la foi contribue tellement au salut, que l'un est désespéré sans l'autre.

Mais si le salut est attaché à la foi, il ne l'est pas de telle sorte que la foi entraîne toujours après elle infailliblement le salut, et cette vérité n'est pas moins constante que la première. Ecoutez ceci, et tremblez, vous qui vous contentez d'entretenir dans votre esprit une foi oisive, pendant que vous abandonnez votre cœur au dérèglement de vos passions. Apprenez de saint Léon (*Serm. 7 in Quadrag.*) que la foi est inutile dans l'esprit si la charité ne règne dans le cœur. Ces deux vertus, dit excellemment ce grand pape, ne doivent point souffrir de divorce, il faut

qu'elles marchent d'un pas égal. Elles sont comme les deux ailes de notre âme, et notre âme ne peut s'élever à Dieu que par un secours mutuel et réciproque de ces deux ailes. Car tout de même qu'un oiseau ne saurait s'élancer dans l'air, et que malgré tous ses efforts il retombe par terre lorsqu'on ne lui laisse qu'une aile libre, l'autre ne fût-elle attachée qu'à un filet, ainsi, quoiqu'il n'y ait point d'obstacle qui arrête notre foi, quoique cette aile soit libre et vigoureuse, elle se battra inutilement dans les airs, jamais elle n'aura la force de nous unir à Dieu, si l'aile de la charité ne seconde pas son mouvement. C'est-à-dire qu'il est également important de bien croire et de bien faire, et que pour demeurer attachés à l'unité de l'Eglise par l'unité de notre foi, nous ne laisserons pas d'en être retranchés si nos actions démentent la profession que nous avons faite de vivre en enfants de l'Eglise.

Qu'en ne s'applaudisse donc point vainement sur le bonheur qu'on a d'être du nombre des fidèles. La différence est infinie, dit saint Augustin, entre un chrétien et un chrétien : un chrétien qui vit selon l'esprit du monde, et un chrétien qui méprise les maximes du monde. Tous deux à la vérité portent le même nom, tous deux ont une même naissance, tous deux ont été lavés dans les mêmes eaux, tous deux reçoivent la même doctrine, tous deux participent aux mêmes mystères ; mais cependant la fin en est bien différente, et ils ne se trouveront pas admis l'un comme l'autre à la possession du même héritage. L'Eglise qui les souffre aujourd'hui confusément dans son sein saura bien quelque jour en faire la distinction. Il en est de cette Eglise sainte, pendant le cours de la vie présente, comme d'une aire pendant le temps de la moisson : dans cette aire vous y voyez le grain mêlé avec la paille, mais ce mélange ne dure pas, et le laboureur, lorsqu'il le juge à propos, rejette la paille pour la faire servir à la nourriture des animaux ou à la pourriture, pendant qu'il conserve chèrement le grain qu'il a recueilli. C'est ainsi que Jésus-Christ souffre indifféremment dans son Eglise les bons et les mauvais chrétiens ; mais laissez faire ce sage laboureur, lorsque l'heure en sera venue, vous le verrez, dit saint Jean-Baptiste, *vous le verrez, le van à la main, nettoyer parfaitement son aire, amasser les bons comme son blé dans le grenier, pendant qu'il brûlera les méchants comme de la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais* (Luc., III, 17).

Où si vous voulez encore une autre comparaison de saint Augustin, il est à peu près du corps de l'Eglise comme du corps de l'homme : dans le corps de l'homme il y a des membres qui en font la force et la beauté, mais il y a aussi quelquefois des humeurs corrompues qui l'incommodent et qui l'accablent. Ce corps les souffre pendant un temps, mais enfin il s'en purge et s'en débarrasse lorsqu'il est d'une constitution vigoureuse. Voilà ce qu'on peut dire d'une infinité de chrétiens : ils sont dans le corps de l'Eglise,

c'est un privilège qu'on ne peut pas contester à leur foi, mais ils n'y doivent être regardés que comme des humeurs gâtées. Si ce corps les porte dans son sein, ils lui sont à charge, tôt ou tard il s'en purgera, pour ne conserver que les membres qui en composent l'harmonie. Cela justifie, ce me semble, ce que j'avais avancé de la foi, qu'elle n'est pas un titre suffisant pour nous répondre de notre salut, si elle ne se trouve accompagnée et soutenue des œuvres. Mais ce n'en est pas assez dire, et j'y ajoute que la foi sans les œuvres ne peut servir qu'à appesantir la main de Dieu sur nous, pour rendre notre condamnation plus terrible. Deux raisons vont nous en convaincre.

Il faut nécessairement qu'il arrive de deux choses l'une : ou qu'on étouffe insensiblement la foi dans son esprit, à force de la tenir captive, stérile et inutile, ou que la foi se conserve dans son intégrité jusqu'à la fin de la vie au milieu de tous les dérèglements où l'on s'emporte. Or, de quelque côté que la chose tourne, nous sommes également à plaindre. Je sais que la foi n'est pas de la nature de ces habitudes qui se perdent par la cessation des actes, j'avoue qu'elle peut subsister avec les crimes les plus énormes, et il faut demeurer d'accord qu'il n'y a que l'incrédulité capable de la détruire. Mais avec tout cela il se peut faire, et même il arrive souvent qu'à force de négliger le bien et de continuer dans le mal, toutes les lumières de la foi s'éteignent peu à peu, et que l'on tombe à la fin dans une secrète apostasie. Je vous prie d'en écouter les raisons.

La première est de l'apôtre saint Jacques. *La foi, dit-il, qui n'a point les œuvres, est morte en elle-même (Jac., II, 17).* Comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme, la foi est morte lorsqu'elle est sans les œuvres. Ce sont donc les œuvres qui entretiennent la vie de la foi, comme son aliment naturel, et par une suite nécessaire cet aliment venant à lui manquer entièrement, après avoir langué quelque temps, elle périt. L'auteur du livre de la Vocation des gentils en découvre une autre raison, lorsqu'il dit (*Lib. II, c. 7*), que Dieu dans sa colère frappe quelquefois de la plaie d'une infidélité véritable ceux qui vivent comme des infidèles, un homme méritant justement de perdre la foi lorsqu'il n'exerce pas la charité : *Dignus perdere inutilem fidem, qui non exercuerit charitatem.* Mais quand la justice de Dieu ne s'en mêlerait pas, il est naturel que les choses arrivent de la sorte. Car comme il importe extrêmement au pécheur que les choses ne soient pas telles que la foi les lui propose, il est assez préparé à croire qu'elles ne sont pas en effet, et pour se faire à lui-même une fausse tranquillité, il n'est pas fâché de se séduire. Dans cette disposition il se persuade volontiers qu'on peut en rabattre sur le chapitre des obligations du christianisme, des jugements de Dieu, des peines de l'enfer. Il s'entretient avec plaisir de cette pensée, il écoute avec joie les raisons qui peuvent l'y fortifier, il les étudie, il s'en remplit, et enfin il apo-

stasie, sinon ouvertement, parce que des considérations du monde l'en empêchent, au moins dans le cœur, d'où il bannit tous les sentiments de la religion, quoiqu'il en suive encore quelques dehors.

Sans entreprendre sur vos droits, ô mon Dieu ! et sans pénétrer les cœurs, dont la connaissance est uniquement de votre ressort, j'ose dire que le grand monde est presque tout marqué à ce coin, et qu'il n'y a plus qu'un fantôme de religion qui couvre le naufrage de la foi. Or jugez vous-mêmes, mes frères, si cet état est déplorable, et si ce n'est pas porter contre soi-même le jugement de Dieu par une anticipation funeste, suivant ces paroles de l'Évangile : *Celui qui ne croit pas, est déjà jugé : Qui non credit, jam judicatus est (Joan., III, 18).* Que si la foi se défend jusqu'au bout contre tant d'ennemis qui l'attaquent, et si, malgré ses lumières et les oppositions qu'elle forme, on ne laisse pas de se livrer au crime, il n'y aura rien de si redoutable pour nous devant le tribunal de notre juge que cette foi que nous y emporterons avec nous en mourant ; là elle se déclarera partie contre nous, et pour conclure cette seconde partie par les excellentes paroles qui font la conclusion du livre de Tertullien sur le Témoignage de l'âme, elle nous accablera sous le poids de ces reproches : *Vous préchiez un Dieu, et vous ne le recherchiez pas ; vous aviez les démons en abomination, et vous les adoriez ; vous prévoyiez les supplices de l'enfer, et vous ne pensiez nullement à vous précautionner contre ; vous vous faisiez honneur du nom de chrétien, et vous persécutiez Jésus-Christ.* O, mes frères ! que ces reproches seront terribles, et d'autant plus terribles qu'ils ne se trouveront que trop véritables ! Comment les soutenir ? Comment nous en défendre ? Peut-être prétendrions-nous nous retrancher sur la sublimité des préceptes évangéliques, sublimité infiniment inaccessible à notre faiblesse qui nous les a rendus impossibles ; et c'est cette prétendue impossibilité que voudrait peut-être alléguer notre lâcheté ; mais j'espère ruiner ce dernier retranchement dans un troisième point, mais en peu de mots, pour ne vous point fatiguer.

TROISIÈME POINT.

Aimer ses ennemis, oublier et pardonner les injures, prier pour ceux qui nous persécutent, rendre le bien pour le mal, à celui qui nous frappe sur la joue présenter l'autre joue avec humilité, abandonner encore son manteau à celui qui veut enlever la robe, plutôt que de perdre la charité pour la défendre, prendre partout la dernière place, préférer l'humiliation à la gloire, être humble au milieu des honneurs, pauvre au milieu des richesses, tempérant au milieu des plaisirs, en un mot user du monde comme n'en usant point, bien plus, renoncer à soi-même, porter sa croix, et la porter tous les jours, mortifier incessamment sa chair, haïr ses proches, sa vie même, et s'arracher un œil ou se couper une main ou un pied qui est un

sujet de scandale, voilà ce que la foi nous propose pour la pratique, voilà les obligations qu'elle nous impose, obligations au moins quant à la disposition du cœur, si l'exécution actuelle en certaines circonstances n'en est que de perfection et de conseil.

A de telles propositions, qui est-ce qui ne se récrie pas aussitôt, comme les peuples de Capharnaüm quand Jésus-Christ leur proposait le plus grand de nos mystères : *Cette parole est bien dure, elle est impraticable; peut-on même l'entendre sans que l'esprit, le cœur, tous les sens en soient révoltés* (Joan., VI, 61)? Qui est-ce qui n'est pas prêt à dire, en employant mal à propos les paroles de Job : *Ai-je donc la force et la dureté des pierres pour passer par de si rigoureuses épreuves? Ma chair est-elle d'airain pour porter des lois si pénibles, si contraires à la nature, à ses inclinations, et si fort au-dessus de la faiblesse humaine* (Job, VI, 12)?

A cela je pourrais vous répondre avec saint Jérôme (*Lib. I comm. in c. V Matth.*) que la foi ne nous commande point ce qui est impossible, mais ce qui est parfait; qu'ayant Dieu même pour père, son but est de nous rendre semblables à lui par une perfection qui ait quelque rapport à la sienne; que si cela est impossible à l'homme tant qu'il est laissé à lui-même, il n'y a rien d'impossible à Dieu qui vient au secours de la faiblesse de l'homme, et rend possible par sa grâce ce que l'homme ne peut faire par ses forces naturelles. Et je ne voudrais, pour vous en convaincre et par là confondre votre lâcheté, que produire cette nuée de témoins de tant de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, qui ont accompli tous les préceptes de la foi avec une perfection qui les a rendus les objets de l'admiration de la terre. Mais j'aime mieux, en avouant avec vous que ces préceptes sont difficiles, m'attacher à vous montrer que votre lâcheté ne peut s'excuser sur ces difficultés.

Elles peuvent venir, ces difficultés, ou du dehors et des moyens de salut dont la pratique coûte trop à la nature, ou du dedans et de l'opposition que les inclinations, que les passions mettent au bien que l'on veut faire et que l'on doit faire. Pour ce qui regarde les premières, parmi lesquelles la pénitence tient sans doute le premier rang, pour m'en tenir à celle-là seule, je vous demande d'abord si vous faites état de vivre et de mourir sans pénitence, ne pouvant vous déterminer à une résolution aussi effrayante qu'est celle de vaincre les pénibles obstacles de votre salut, ou si vous reculez seulement en attendant quelque occasion favorable. Si vous avez pris le premier parti, je n'ai rien à vous dire, mais je ne vous crois pas assez désespéré, ni assez extravagant. Vous êtes donc apparemment dans le sentiment de différer; mais croyez-vous rencontrer mieux? vous retombez dans le même embarras. Car plus vous attendrez, et plus les difficultés deviendront insurmontables. Voici un raisonnement qui va vous le montrer sans repartie. A proportion que la volonté s'endur-

cit et que la grâce s'affaiblit, les difficultés croissent et se fortifient. Or la volonté s'endurcit et la grâce s'affaiblit de plus en plus, à mesure que l'on diffère; donc, à mesure que l'on diffère, les difficultés croissent et se fortifient; donc il en faut revenir à dire que vous ne vous en tirerez jamais; donc, malgré les difficultés qui s'y rencontrent, il faut mettre la main à l'œuvre et sans délai.

Peut-être espérez-vous vous mieux défendre par les difficultés du dedans des inclinations à mortifier, des habitudes à rompre, chose qui vous paraît impossible absolument, et que vous n'osez pas même tenter par l'expérience du peu de succès que vous avez eu quand vous l'avez entrepris. Oui, rompre ses habitudes, dompter ses passions, changer ses inclinations, c'est changer de nature en quelque sorte, et j'avoue que ces difficultés sont grandes; mais pour ne point dire ici qu'il est bien juste que vos plaisirs vous coûtent quelques peines et que le ciel ne se donne pas gratuitement, pour ne vous prendre que par des raisons humaines, si vous trouvez de la peine à dompter vos passions, n'en trouvez-vous point à les satisfaire? Combien vous êtes-vous travaillé, inquieté, tourmenté, pour tirer raison de cette injure? Il vous en aurait moins coûté à la pardonner. Y eut-il jamais de tyrannie pareille à celle de la créature qui vous tient dans les fers? Qui pourrait dire les dépits, les déplaisirs, les amertumes, dont ses caprices vous ont fait la victime? Une entière rupture ne saurait avoir tant de chagrins à dévorer. Cependant aucune de ces difficultés ne vous rebute : vous essayez tout pour obtenir une caillade favorable : biens, repos, soins, affaires, tout y va. Et pour assurer votre salut, pour éviter l'enfer, pour gagner le ciel, vous ne ferez pas quelque effort! Allez, vous êtes inexcusables.

Et ne me dites point que vous n'avez qu'une seule passion dans la tête, qu'à cela près vous seriez sans défaut, que vous avez d'ailleurs assez de bonnes qualités qui la balancent. Car quand vous posséderiez dans un degré éminent beaucoup de vertus, et des plus rares, il ne faut qu'un vice pour les flétrir, pour les empoisonner, pour en gâter le prix, pour en dérober le mérite. C'est le sens de ces paroles d'un apôtre : *Quicumque autem totam legem serraverit, offendet autem in uno, factus est omnium reus* (Jac., II, 10). Vous contrevenez à la loi du Seigneur dans un seul article, c'en est assez; quand vous observeriez religieusement tous les autres, vous ne laisseriez pas d'être coupable aux yeux de sa justice.

Ne prétendez pas non plus que les excès et les dérèglements des autres vous sauvent de sa rigueur. S'il y en a de plus méchants que vous, ils seront plus punis que vous, mais leur crime ne fera pas votre innocence. Cette justice exacte et inflexible dont la balance doit peser toutes les actions des hommes, les examinera selon ce qu'elles sont par elles-mêmes, et non pas selon ce qu'elles sont par rapport à d'autres. Et tout ce que vous

pouvez conclure en votre faveur de ces monstres de péchés auprès desquels un vice médiocre paraît une grande vertu, c'est que votre damnation sera moins rigoureuse, mais toujours sera-t-elle inévitable.

Nous avons donc raison, répliquerez-vous peut-être encore, d'alléguer l'impossibilité de ce que la foi commande, puisqu'un seul vice peut nous perdre, et que toutes les vertus ne peuvent nous sauver si une seule nous manque. Et moi je vous réponds après Jésus-Christ que vous avez tort de le dire, puisque *tout est possible à celui qui croit*, puisque, *si vous avez la foi, vous pouvez transporter les montagnes* (Marc., IX, 22; Matth., XVII, 19; I Cor., XIII, 2). Et moi je vous réponds après le saint législateur des Juifs et le grand Apôtre, que *rien n'est plus à votre portée; que vous avez et dans votre cœur et dans votre bouche de quoi satisfaire à ce que la loi vous commande* (Deut., XXX, 12; Rom., X, 6): dans votre cœur, dont Dieu écoute la préparation, par le désir s'il est sincère (Psal. X, 17, sec. Hebr.), désir qui peut suppléer au défaut de l'exécution actuelle, quand quelque obstacle étranger vous met dans l'impuissance de vous en acquitter; dans votre bouche, par la prière de la foi qui attire la grâce pour faire ce que la loi commande. Et moi je vous réponds encore avec le même Apôtre que *tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom., VIII, 28); que non-seulement un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ peut mériter la gloire (Matth., X, 42), mais que les péchés mêmes peuvent concourir à notre salut aussi bien que les vertus: les vertus par le mérite qu'elles portent avec elles si une foi vive en est le principe, les péchés mêmes par l'utilité que la foi en sait tirer pour humilier l'âme, pour la guérir de la présomption, pour la rendre plus vigilante, plus prudente, plus précautionnée contre toutes les occasions de chute; mais surtout pour l'exciter à la pénitence, pénitence capable, si elle est sincère, de donner rang aux publicains et aux femmes débauchées dans le royaume de Dieu, au-dessus des justes mêmes.

Ainsi rien qui puisse nous justifier quand, pour excuser notre lâcheté, nous alléguons cette prétendue impossibilité des préceptes de la foi, puisque si par faiblesse ou autrement nous manquons de les accomplir, nous pouvons au moins nous humilier, nous repentir, nous corriger. Ainsi toutes les avenues nous sont fermées, et de quelque côté que nous nous y prenions, notre cause est insoutenable. Prenons donc le parti de Dieu contre nous-mêmes, en nous accusant, en nous condamnant, en nous punissant, et nous connaîtrons par une heureuse expérience que, quelque difficulté qu'il y ait à accomplir la loi du Seigneur, cette difficulté ne servira qu'à relever la puissance de la foi, en servant entre ses mains à donner plus de prix à notre mérite, pour avoir droit ensuite à une plus grande récompense. Je vous la souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Impleti sunt dies ut pareret. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.

Il arriva que le temps auquel Marie devait accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né, et l'ayant emmailloté elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (Luc., II, 6, 7).

C'est quelque chose de bien surprenant de voir un Dieu qui se fait homme. Il est plus merveilleux encore que cet Homme-Dieu se rabaisse jusqu'à la condition d'un enfant. Mais que ce divin enfant entre dans le monde au milieu de tout ce que la pauvreté, l'abjection et le néant ont de plus indigne, de plus humiliant et de plus bas, c'est quelque chose de si étrange que cela passe l'imagination et que l'esprit ne s'y peut rendre. Voilà cependant les prodiges que le mystère de ce jour expose aux yeux de notre foi. Le Fils unique du Dieu vivant y paraît revêtu d'une chair semblable à la nôtre. Non content d'avoir contracté cette alliance avec la nature humaine, il le veut faire dans toutes les formes, naître d'une femme et subir toutes les infirmités de l'enfance, et comme si cette merveille ne suffisait pas encore pour épuiser notre étonnement, il choisit pour son partage ce qu'il y a non-seulement de méprisable mais d'affreux aux yeux du monde, une étable pour sa demeure et une crèche pour son berceau.

Il y aurait là sans doute de quoi faire bien des réflexions belles, curieuses et recherchées sur ces trois démarches du Fils de Dieu, quand nous ne les considérions qu'en elles-mêmes et sans aucun rapport à nous. Mais comme il est de mon ministère de chercher à vous édifier plutôt qu'à vous plaire, je ne veux pas tant m'arrêter à ces choses qu'aux conséquences qu'on en peut tirer. Voici donc le dessein et l'ordre que je me suis proposé pour cette instruction: un Dieu-Homme, un Dieu-Homme naissant, un Dieu-Homme naissant dans l'indigence de toutes choses; ce sont les trois grands objets, ou si vous voulez, les trois points de vue sous lesquels la piété des fidèles envisage le grand et unique objet qui attire toute son attention dans cette auguste solennité.

Or, il me semble que ces trois grands objets nous font trois importantes leçons. Le premier nous apprend ce que nous devons penser de notre chair, le second nous apprend ce que nous devons penser de notre âme, le troisième nous apprend ce que nous devons penser de tous les faux biens qui nous environnent. Si Dieu a bien voulu se revêtir de la chair de l'homme, l'homme par conséquent doit respecter sa chair comme une chair honorée de l'alliance d'un Dieu; c'est la première leçon. Si cet Homme-Dieu a bien voulu s'assujettir en naissant aux infirmités de l'enfance, l'homme par conséquent doit humilier son esprit, et revenir à l'esprit d'un enfant; c'est la seconde leçon. Si, dans sa naissance, ce Dieu-Homme a bien voulu

rejeter tous les secours que les richesses et les grandeurs de la terre pouvaient lui fournir, l'homme par conséquent doit mépriser le faux éclat de tous ces biens sensibles; c'est la troisième leçon, leçon de pureté pour la chair, leçon d'humilité pour l'esprit, leçon de détachement pour tous les biens créés. O mes frères! quelles leçons! mais que le monde en est peu susceptible! Prions donc le divin Esprit qu'il nous y rende attentifs et dociles. La crèche est la chaire mystérieuse d'où Jésus-Christ nous les fait en ce jour. C'est de là qu'il nous prêche ces beaux sentiments: sentiments de respect pour notre chair, sentiments d'humilité pour notre esprit, sentiments de mépris pour tous les biens de la terre. Adressons-nous donc à lui pour être rendus dignes d'y entrer, et faisons parler sa sainte Mère en notre faveur. Tel doit être le fruit de la prière que nous lui allons faire. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il nous revient trop de gloire de l'alliance que le Fils de Dieu contracte aujourd'hui avec nous, pour ne nous en prévaloir pas. Mais les obligations que cette alliance nous impose sont aussi trop considérables pour n'y pas faire attention. Saint Léon, à qui il semble que le Saint-Esprit ait donné des lumières particulières pour pénétrer dans le mystère du Verbe incarné, proposait autrefois cette vérité à son peuple, comme une des plus importantes instructions qu'on pût tirer de l'incarnation, et ce n'est qu'après ce saint pape que je veux aujourd'hui vous apprendre à mesurer la grandeur de nos obligations sur la grandeur de notre alliance. *Reconnaissez, disait-il, mon frère, la dignité éminente à laquelle vous êtes élevé par l'union de votre nature avec celle de Dieu même; mais aussi jugez de là ce que vous avez à faire et comment vous devez vivre. Quelque haut que vous portiez vos pensées, un Dieu fait homme met l'homme au-dessus de tout ce qui se peut penser; mais il le met aussi en même temps dans la nécessité de soutenir la gloire d'un si haut rang par une conduite qui y réponde. Que si vous me demandez encore, continue saint Léon, ce que cette nouvelle dignité exige de vous, il n'est facile de vous en éclaircir. Dépouillez-vous du vieil homme, vous dirai-je avec l'Apôtre, et revêtez-vous du nouveau (Coloss., III, 9). Renoncez à la bassesse de votre première origine; défaites-vous des inclinations de la nature corrompue, et qu'il ne reste en vous aucune trace d'Adam, depuis que vous avez l'honneur d'appartenir à Jésus-Christ.* Ainsi parlait saint Léon au peuple qu'il instruisait (*Serm. 1 de Nativ. Dom.*). Mais parce que cette instruction, quoique excellente, est trop vague, venons à quelque chose de plus précis, qui ait plus de rapport avec le mystère que nous honorons aujourd'hui avec l'Eglise. Voici donc quelle est ma pensée.

Encore que la gloire de l'incarnation rejaillisse sur l'homme tout entier, il s'en fait pourtant, ce me semble, un plus grand épan-

chement sur cette portion de nous-mêmes que nous appelons le corps, et par conséquent les obligations que cette gloire nous impose regardent particulièrement notre corps. Oui, nos corps reçoivent un honneur singulier de l'incarnation du Verbe. Il ne faut qu'écouter sur cela Tertullien pour en convenir, et je ne puis m'empêcher de vous faire part de quelques-unes de ses réflexions. Ce savant homme m'a fait premièrement observer que si la chair dont nos corps sont formés paraît vile et méprisable, à considérer la poussière d'où elle a été tirée, elle doit nous être chère et précieuse par la considération de l'ouvrier qui l'a faite. Que dis-je? La considération des soins que cet ouvrier céleste prit d'abord pour perfectionner et pour polir le corps dont il revêtit le premier homme en relève bien plus haut le mérite et le prix; car au lieu que la création de tout l'univers ne coûta qu'une parole au Créateur, plus occupé et plus attentif à ce seul ouvrage qu'à tout le reste, Dieu s'employa tout entier à la formation de notre corps.

Mais savez-vous ce qui obligea dès lors le Tout-Puissant à travailler ainsi avec plaisir sur cette poussière qui fait une partie de notre être? la vue de l'alliance où elle devait entrer avec le Verbe dans la suite des temps. Car c'est encore une pensée de Tertullien, pensée connue de tout le monde, que Dieu méditait l'incarnation de son Fils, et qu'il envisageait le corps que ce Fils devait prendre un jour, lorsqu'il imprimait sur l'argile tous les traits différents qu'il a donnés à nos corps. Que si la seule idée du mystère de l'incarnation a attiré tant de gloire sur notre chair dès son origine, de quel éclat pensez-vous que l'exécution de ce grand mystère l'a couronnée dans la suite? O chrétiens! c'est ici que l'imagination se perd, c'est jusqu'où la raison ne peut atteindre; car dire que le Verbe, en se faisant chair, l'a relevée, dire qu'il l'a ennoblie, qu'il l'a consacrée, ce n'est rien dire; il faut dire qu'il l'a divinisée. Ce n'est plus de la poussière entre les mains d'un Dieu, c'est de la poussière transformée en Dieu, si j'ose ainsi parler. Ce n'est plus l'ouvrage d'un Dieu, ce n'en est plus l'image, comme Tertullien l'a dit de la chair d'Adam; c'est Dieu même, c'est sa chair: *Verbum caro factum est.*

Je sais bien, Messieurs, que cette portion de notre terre à laquelle la personne du Verbe s'est unie est la seule sur quoi cette plénitude de gloire se soit répandue avec une effusion entière; mais cette gloire néanmoins ne s'est pas tellement bornée à ce corps que le Saint-Esprit forma dans le chaste sein de Marie, que l'inondation n'en envoie quelque écoulement jusqu'à nous. Que veux-je dire, quelque écoulement? nous sommes tout couverts et tout pénétrés de la communication de cette gloire. Qu'un prince s'allie avec une personne qui n'est pas de son rang, la gloire de cette alliance ne se termine pas à cette personne seule, et sa

grandeur fait grands tous ceux qui lui touchent de près. Or, savez-vous en quel degré nous appartenons à l'humanité du Verbe ? Apprenez-le de cette expression hardie du même Tertullien : Nous devenons les frères de Jésus-Christ, notre chair est la sœur de sa chair. Si donc nous ne partageons pas sa dignité avec elle, nous en recevons pour le moins une participation abondante. Non, chrétiens, tant que vous vous envisagerez de ce côté-là, vous ne sauriez trop vous glorifier des avantages de votre corps. Regardez-vous par tout autre côté, votre corps n'a rien qui ne doive vous confondre. Grands de la terre, si votre naissance vous entêde d'une longue suite d'aïeux, à remonter jusqu'à l'origine des choses, vous n'êtes après tout que ce que sont les autres, quand vous renfermerez dans vos veines le sang des plus anciens héros. Femmes mondaines, si votre beauté charme aujourd'hui par ses attraits, attendez quelques années, et ce visage défiguré fera peur à ceux qui l'adorent. Enfin, cette taille, ce port, cette vigueur et cette adresse, cette jeunesse et cette santé, tous ces avantages du corps, pour parler comme Tertullien, tout cela n'est que néant, et il faut revenir aux sentiments du prophète : *Omnis caro fenum, et omnis gloria ejus flos feni* (Isai., XL, 6) : Tout ce qui tient de la chair n'est qu'une herbe qui se sèche, et qu'une fleur qui se flétrit. Il n'y a, ô mon Dieu ! que votre chair adorable qu'il en faille excepter. Par elle, nous sommes en droit d'entrer dans une sainte fierté, et l'honneur que nous avons de lui être liés d'une affinité si étroite, nous faisant être de même sang que vous, nous tire de notre abjection, pour nous mettre au-dessus des pures intelligences. Qu'on ne vienne donc plus me dire, pour m'humilier et pour me confondre : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (Genes., III, 9) : Tu n'es que poussière, et tu retourneras en poussière ; car, pour me relever, je n'ai qu'à opposer ces autres paroles : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. Oui, si l'on me reproche que je ne suis que poussière, anges, c'est par cet endroit-là même que vous êtes moins que moi.

Je me persuade, Messieurs, que ces réflexions peuvent flatter l'homme. Mais je ne sais si elles le mènent jusqu'où il doit aller. Car comprenez-vous bien tous les avantages d'une si noble alliance ? Et oserais-je ici, ô mon Dieu ! m'en expliquer ? C'est l'avis que saint Maxime donnait autrefois à son peuple par ces excellentes paroles : Apprenez, leur disait-il, mes frères, apprenez à juger de la dignité de votre corps par la dignité du Dieu qui l'a formé, et plus encore par la dignité du Dieu qui a bien voulu se revêtir d'un semblable, afin que, connaissant la noblesse d'une chair devenue si illustre, et qu'ayant sans cesse cette élévation devant les yeux, vous vous fassiez un point de religion de la traiter avec respect, et que vous conceviez une sainte horreur des vices bas et honteux qui en blessent la pureté. Mais,

Seigneur, vous qui voyez tout, sur qui est-ce que des réflexions si solides font aujourd'hui quelque impression ? Qui pense, ô mon Dieu ! à ce qu'il doit à l'incarnation de votre Fils dans un siècle où le libertinage des mœurs ne gardant plus de mesures, il semble que les hommes n'aient un corps que pour le faire servir de jouet à tous les dérèglements des passions les plus emportées ; dans un siècle où, livrés à des brutalités dont les bêtes mêmes ne sont pas capables, il n'y a plus de pudeur qui les retienne, plus d'excès qui les étonnent, plus de crimes qui leur coûtent, et pour peu qu'à ce prix ils puissent contenter leur sensualité, ils donnent à tout et ne respectent rien ?

Mais où allez-vous, furieux ? car il faut que je vous arrête ici avec les paroles du vénérable Bède. Si vous vous oubliez vous-mêmes jusqu'à ce point, souvenez-vous du moins de Jésus-Christ. Si la considération de votre corps n'est pas assez forte pour vous empêcher de le sacrifier indignement à l'ardeur de vos passions, que la considération du corps que prend aujourd'hui le Fils de Dieu vous retienne : car si vous ne le savez, vous ne pouvez plus déshonorer votre corps sans déshonorer le corps du Fils de Dieu. Ce Dieu incarné ressent le contre-coup de toutes les plaies que l'homme se fait à lui-même. Si Dieu ne s'était point fait homme, dit ailleurs le même docteur, l'homme serait plus excusable et Dieu beaucoup moins offensé. Mais depuis que le Verbe éternel a fait de notre chair la sienne, les moindres offenses que nous commettons contre elle doivent être regardées comme une espèce de sacrilège. Depuis qu'il l'a ennobli par son alliance, nous ne saurions lui porter trop d'honneur ni trop de respect. Voilà, voilà les règles sur lesquelles il faudrait mesurer la turpitude de ces actions qu'il nous plaît d'appeler fragilités ou bagatelles, et non pas sur les maximes d'un monde corrompu dans ses jugements, en suivant les idées d'un cœur aveuglé par ses passions.

Oh ! si, bien pénétrés des sentiments de la foi et éclairés de ses lumières, nous pouvions voir dans toute son étendue l'injure que font les hommes sensuels au Fils d'une pure Vierge, que de bon cœur nous renoncions aux charmes de la volapté ! Quoi ! nous dirions-nous à nous-mêmes, le Fils de Dieu place aujourd'hui une portion de sa substance sur le trône de sa gloire, et moi je plongerai l'autre dans l'ordure ! Il m'élève au-dessus des anges, et je m'abaisserai au-dessous des bêtes ! Que me proposez-vous ? disait le chaste Joseph à son impudique maîtresse : je sers un maître qui m'a comblé de biens et d'honneurs ; comment donc après cela me pourrais-je résoudre à lui faire une injure si sensible par la dernière de toutes les lâchetés et par la plus noire de toutes les ingratitude ? Mais que ces pensées devraient bien se présenter aux chrétiens avec plus de raison qu'à ce saint Israélite, toutes les fois que la passion, comme

une autre Egyptienne, entreprend de les séduire ! Que voulez-vous de moi, honteuse et lâche volupté ? Après tout ce que je dois à mon Dieu, du moins est-il bien juste que je respecte celle qu'il a prise pour son épouse ; et quel crime serait le mien si j'osais la déshonorer ?

Mais afin de répondre plus fidèlement à ce devoir, je ne dois pas oublier de vous dire qu'il faut aller chercher dans la source même de nos obligations le moyen de les remplir. Nous avons encore ici-bas pour notre consolation le même corps que le Fils de Dieu a reçu de sa sainte Mère. Il nous l'a laissé à l'autel, pour le communiquer, disent les Pères, à chacun de nous séparément, par une espèce d'incarnation étendue et perpétuée : seconde alliance qui nous est en un sens plus avantageuse encore que la première ; car au lieu que la première ne s'est contractée qu'une fois, la seconde peut se répéter très-souvent, et si nous tâchons d'y apporter des dispositions saintes, nous en tirerons des fruits merveilleux. Cette chair adorable, dit saint Cyrille, purifiera la nôtre ; elle apaisera la violence de ses appétits, elle éteindra le feu de ses passions, elle chassera le venin de sa corruption, elle soutiendra la faiblesse de sa fragilité, et comme elle nous nourrira de Dieu même, elle nous fera vivre d'une manière digne de Dieu.

Par là, chrétiens auditeurs, non-seulement nous saurons traiter notre chair avec respect, par la considération de la chair de Jésus-Christ, en qui la nôtre se trouve unie à la divinité même, mais, disposés à entrer dans les sentiments de ce même divin Sauveur ainsi que l'Apôtre nous y exhorte, nous saurons profiter de l'exemple qu'il nous donne, et apprendre de ce Dieu humilié jusqu'à l'enfance à abaisser notre esprit superbe et à devenir des enfants par l'humilité. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le premier dessein de Dieu, lorsqu'il s'est fait homme, étant de travailler au salut de l'homme, il est aisé de comprendre pourquoi en se faisant homme il a voulu naître d'une femme, pourquoi il a voulu passer par tous les degrés de l'enfance, pourquoi il a voulu se réduire à un état d'humiliation que l'Apôtre appelle un véritable anéantissement. C'est, dit saint Augustin, afin que l'homme orgueilleux, qui s'était perdu par une malheureuse présomption de sa grandeur et de sa force, apprît la voie sûre et unique par laquelle il devait se relever de sa chute et revenir à l'état dont il était déchu ; c'est afin que, voyant la Divinité même affaiblie, avilie, anéantie en quelque sorte dans cette naissance humiliante, dans cette enfance si faible, et cette faiblesse si digne de compassion, il sentît sa propre faiblesse, il reconnût son néant et ne rougît pas de l'avouer : *Ut infirmaretur homo, videns ante pedes suos infirmam divinitatem* (*Confess.*, l. VII, c. 18).

En effet, Messieurs, un Dieu enfant, n'est-

ce pas et le motif le plus pressant, et le modèle le plus achevé que nous puissions nous proposer pour dompter la fierté de notre esprit et pour le soumettre au joug de l'humilité chrétienne ? Motif le plus pressant : car de voir le Verbe éternel, c'est-à-dire la sagesse incréée paraître ensevelie sous les ténèbres de l'ignorance, dans un âge qui ne met point de différence entre les hommes et les bêtes, de voir le Fils du Dieu vivant, c'est-à-dire la vertu du Très-Haut sans action et sans force, renfermée dans l'infirmité d'un petit corps, qui n'a pour toute défense que les soupirs et les larmes, qui peut tenir contre un objet si touchant ? Et où est l'esprit qui ne s'anéantisse pas à la vue d'un anéantissement si prodigieux ? Ah ! que l'homme rougisso donc d'être superbe, s'écrie saint Augustin (*Enar. in psal. XVIII*), en voyant un Dieu fait humble pour lui ! Rougissez, enfants d'Adam, en voyant le Fils de Dieu en cet état : que son humilité confonde votre orgueil. C'est ici, ou jamais, que votre vanité doit se rendre. Grands du monde, ajoute ailleurs ce même saint, vous que cent choses distinguent du reste des hommes, et qui, enlés de ces distinctions chimériques, ou du moins étrangères à votre être, oubliez ce que vous êtes de votre propre fonds, si pour vous obliger à rabattre quelque chose de cette haute idée de vous-mêmes, l'on vous mettait devant les yeux un homme qui par humilité se serait dégradé lui-même, peut-être que vous auriez honte de le suivre, que vous croiriez vous déshonorer en descendant d'un pas pour l'imiter ; eh bien ! je le veux : l'humilité des autres hommes ne peut faire de loi pour vous ; mais pouvez-vous vous défendre d'imiter l'humilité d'un Dieu ?

Mais encore quelle humilité ! poursuit saint Augustin : remarquez-en les deux termes, termes infiniment plus éloignés l'un de l'autre que le ciel n'est de la terre : Dieu d'un côté, un enfant de l'autre. Opposons donc les splendeurs de la gloire dont il brillait dans le sein de son Père, aux langes qui l'enveloppent entre les bras de sa mère, et mesurons-nous là-dessus, avec ces trois réflexions. Considérons et ce que Jésus-Christ abaisse dans sa naissance, c'est quelque chose d'infiniment élevé, la Divinité même, et jusqu'où il l'abaisse, c'est ce qu'il y a d'infiniment bas dans l'humanité même, à l'enfance, et par quel motif il l'abaisse, c'est de son propre mouvement et par le seul motif de sa volonté ; puis-je donc refuser de m'abaisser moi-même, après un si prodigieux abaissement ? Mais quelque effort que je fasse, puis-je jamais approcher de la moindre de ces démarches ?

Car enfin qu'est-ce qu'il y a de solidement grand en moi ? ma naissance ? mon esprit ? ma fortune ? Ah ! quand ma naissance serait honorée de la pourpre, quand mon esprit effacerait les plus grands génies par ses lumières, quand ma fortune serait au plus haut de la roue, qu'est-ce que tout cela, si je la regarde en soi-même ? mais qu'est-ce encore

si je le compare aux grandeurs dont le Fils de Dieu se dépouille ? L'homme n'a donc rien de grand, à le bien prendre, dont il puisse se démettre. Mais quand il en aurait quelque chose, jusqu'où peut-il l'abaisser ? Ira-t-il jusqu'à l'enfance ? et, pour me servir ici des paroles de Nicodème, peut-il entrer dans le sein de sa mère pour naître une seconde fois ? L'abaissement du Fils de Dieu n'est pas allé moins loin, mais le nôtre n'y saurait atteindre, et la plus profonde humilité où nous puissions descendre ne l'égalera jamais.

Je me trompe, Messieurs, il y a une certaine sorte d'enfance dans laquelle nous pouvons rentrer : que dis-je que nous le pouvons ? c'est un devoir pour nous de le faire, et c'est ce qui m'a fait dire qu'un Dieu enfant est non-seulement le plus pressant motif, mais encore le modèle le plus achevé que l'humilité chrétienne se puisse proposer ; et ce n'est qu'après vous, ô mon divin Maître ! que je parle de la sorte. Et en effet comment est-ce, Messieurs, que Jésus-Christ s'en est expliqué lui-même en tant d'endroits de l'Evangile ? Tantôt, n'avoir pas cette bienheureuse enfance, il en fait un titre d'exclusion du royaume de Dieu : *Si vous ne vous convertissez, dit-il, et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (Matth., XVIII, 3) ; tantôt, être de ces enfants spirituels, il en fait un mérite assuré pour tenir une des premières places d'honneur dans ce royaume de gloire. *Quiconque s'humiliera, ajoute-t-il, et se rendra petit comme un enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume de mon Père* (Ibid., 4).

Mais prenons garde de nous y tromper ; car tous n'entendent pas le mystère de cette enfance si privilégiée. Or il me semble que saint Léon nous l'a parfaitement développé, lorsque, nous faisant faire attention à ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit, mais soyez enfants en ce qui est de la malice* (I Cor., XIV, 20) ; efforcez-vous de ressembler aux enfants par l'innocence des mœurs, mais non par le défaut de lumière et de sagesse ; il nous apprend à distinguer deux sortes d'enfance spirituelle, l'une à rechercher, l'autre à éviter : l'une qui ne ressemble aux enfants que par les défauts qui leur sont ordinaires, légèretés, faiblesses, imprudences, amusement, amour de la bagatelle ; et c'est celle-là que la Sagesse nous défend d'aimer, qu'elle nous ordonne de quitter (Prov., IX, 6) ; l'autre qui exprime les bonnes qualités qui leur sont comme naturelles par la condition de leur âge : douceur d'esprit, simplicité d'âme, humeur paisible, docilité, candeur, cœur encore tout neuf à l'égard des passions, qu'il n'éprouve point encore ; et c'est celle-ci que nous recommande Jésus-Christ. Vivre avec son prochain sans envie, se réconcilier avec son ennemi sans rancune, agir avec ses inférieurs sans orgueil, demeurer avec ses égaux sans ambition, traiter avec tout le monde sans déguisement : voilà donc l'enfance à laquelle nous devons aspirer : en-

fance heureuse, enfance épurée de toutes sortes de défauts, enfance ornée de toutes sortes de vertus, enfance à laquelle notre Dieu nous rappelle, et dont ce Dieu enfant nous donne aujourd'hui dans sa personne un modèle si merveilleux.

Cependant qu'arrive-t-il ? Par un renversement déplorable, cette enfance que nous devrions embrasser est celle que nous fuions, au lieu que nous embrassons celle que nous devrions fuir. Dominés par l'orgueil qui corrompt nos jugements, nous regardons comme une puérilité ridicule ce qu'il y a de plus admirable dans les enfants, leur simplicité, leur douceur, leur humilité. Honteux de leur ressembler de ce côté-là, nous n'avons point de honte de leur ressembler en tout ce qu'ils ont de défectueux. Car il faut le dire de bonne foi, mes frères, nous sommes tous des enfants en ignorance et en faiblesse.

Où, que l'homme se flatte tant qu'il lui plaira dans la haute opinion de sa propre excellence, ce n'est qu'un enfant sans conduite, sans prudence, qui n'a ni lumière ni raison. Pour en convenir avec moi, voyez ce qui l'occupe depuis le matin jusqu'au soir : une intrigue de cour, une partie de plaisir, la poursuite d'une affaire, le ressentiment d'une injure : niaiseries, châteaux de cartes. Voyez ce qu'il appréhende : de déplaire à un grand, de ruiner sa fortune, de s'attirer une raillerie : vrais fantômes, pures chimères. Voyez ce qu'il aime : une beauté qui l'éblouit, des richesses qui le charment, une élévation qui le distingue : toutes choses trompeuses et périssables.

Mais ce qui achève sa folie, c'est qu'au milieu de tout cela il néglige ce qui devrait l'occuper, il méprise ce qu'il devrait appréhender, il abandonne ce qu'il devrait aimer, le soin de son salut, les jugements de Dieu et les biens de l'éternité. Enfants des hommes, et vraiment enfants ! ne sortirez-vous jamais d'une enfance si honteuse, si haïssable, et que vous aimez si follement ? *Usquequo, parvuli, diligitis infantiam* (Prov., I, 22) ? Et ne pensez pas, chrétiens, que notre faiblesse soit moindre que notre imprudence. Nous faisons les suffisants, je le sais ; nous nous sentons de grandes forces ; mais ce sont des forces semblables à celles d'un frénétique. Lorsque l'ardeur d'une fièvre violente le brûle, ce furieux fait des efforts incroyables, on ne saurait l'arrêter : il se jette sur ses médecins et sur ses gardes. Avec tout cela la nature est tellement affaiblie en ce malade, qu'il ne peut rien prendre ni rien digérer ; et quand l'accès est passé, vous le voyez immobile comme un sac de terre. Ainsi, quand nos passions nous dominent, rien ne nous est insurmontable : l'ambition ne se rebute de rien, l'avarice fait tout entreprendre, le plaisir se livre à tout sans hésiter. Faut-il essayer toutes les fatigues de la guerre ? le cavalier le plus délicat trouve des forces pour y résister. Est-il question d'amasser de l'argent ? cet homme d'affaires, malgré la faiblesse de son tempérament, soutiendra les plus pénibles supputations,

les discussions les plus applicantes, cloué à son bureau depuis le matin jusqu'au soir, sans se souvenir de ses infirmités. Se présente-t-il une partie de divertissement qu'on ne veut pas manquer? cette femme, que sa mollesse rend si faible, si languissante, incapable du moindre effort, y passera volontiers toute la nuit; mais faut-il prendre une heure sur le sommeil pour entendre au moins la messe le matin, faut-il travailler pour Dieu ou pour le prochain par des vues de charité, faut-il obéir aux lois de l'Eglise, en gardant un jeûne, une abstinence, ou pratiquant quelque mortification? cette femme est incommodée, cet homme d'affaires est infirme, ce cavalier est d'une complexion trop délicate. O les enfants, encore une fois! mais enfants bien différents de ceux que l'Apôtre approuve! *Malitia parvuli*. Eh! Messieurs, confondons-nous du moins à la vue de tant de faiblesses: qu'elles nous apprennent du moins à humilier notre esprit à l'imitation d'un Dieu humilié jusqu'à l'enfance. Mais apprenons encore de la pauvreté de son berceau et des autres circonstances qui l'accompagnent à mépriser ce qu'il méprise. Et c'est là la troisième leçon que nous donne ce divin Maître, et qui fera le sujet du troisième point.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère notre Dieu naissant dans une étable, c'est-à-dire dans le sein de l'indigence, de la misère et du néant, je ne saurais m'empêcher de me le représenter tel que fut Adam dans l'un des plus beaux moments de son innocence. L'Ecriture m'apprend que Dieu fit paraître devant lui des animaux de toutes sortes d'espèces, afin qu'il leur imposât des noms conformes à leur nature, selon la connaissance exacte qu'il en avait. C'est ainsi, Messieurs, que tout ce qu'il y a dans le monde passe devant les yeux de Jésus-Christ aujourd'hui qu'il y fait son entrée. Il voit ce qu'on appelle ici-bas richesses, grandeurs, plaisirs; il voit ce qu'on y appelle pauvreté, bassesse, souffrance. Et quel nom donne-t-il à ces choses en les voyant? Véritablement il garde le silence, mais sa conduite fait l'office de langue, tout parle dans sa personne pour nous dire que la corruption des hommes a ôté les véritables noms aux choses de ce monde, et il n'y a rien dans tout ce qui l'environne, ce Dieu couché dans une crèche, qui ne crie à haute voix que ce que nous appelons un bien est un mal, et que ce que nous appelons un mal est un bien; que ce que nous adorons est à mépriser, et que ce que nous méprisons est à adorer.

En effet, Messieurs, il faut nécessairement en revenir à la pensée de saint Augustin, et dire avec ce grand homme: Le mépris que Jésus-Christ naissant a fait des choses qui ont gagné notre estime et qui attirent plus ardemment nos désirs, ce mépris fait voir à tous ceux qui ont de bons yeux que ces choses sont méprisables. Il les a avilies en s'en passant, et l'éloignement qu'il a marqué en

avoir dans sa naissance leur ôté tout leur prix et en découvre la fausseté: *Carendo vilia fecit*. D'un autre côté, le choix qu'il a fait des choses qui paraissent le plus insupportables à la nature, ce choix dit nettement à tous ceux qui veulent l'entendre que ces choses, bien loin d'être à craindre, sont à rechercher, et que nous nous sommes écartés de la voie de la vérité quand nous en avons porté un autre jugement.

Ainsi, dans le langage de ce nouvel Adam à qui la nature des choses est connue si parfaitement, nos richesses sont de la boue, nos grandeurs sont de la fumée, nos plaisirs sont des illusions. Faste, vanité, délices de la terre, fussiez-vous sous le dais, fussiez-vous même sur le trône, voilà les noms qu'il vous donne, et qu'il faut vous donner après lui. Au contraire, il n'y a pas une de ses démarches qui ne publie que nous devons faire notre trésor de ce qui s'appelle pauvreté, que nous devons faire notre gloire de ce qui s'appelle bassesse, que nous devons faire nos délices de ce qui s'appelle souffrances. Cela a fait dire à saint Bernard que notre Dieu s'était, ce semble, étudié à prendre le contrepied du monde, pour condamner, pour renverser et pour confondre par sa naissance tous les jugements qu'il porte des choses. De là ce grand saint passe encore plus avant, et il ne craint point de dire qu'à considérer la naissance du Fils de Dieu dans toutes les circonstances qui l'ont accompagnée, il faut nécessairement de deux choses l'une, ou que Jésus-Christ se trompe, ou que le monde n'ait pas raison.

Quelque étrange que cette alternative paraisse, elle est vraie: l'un ou l'autre est dans l'erreur, et l'on ne saurait sauver l'un que l'on ne condamne l'autre. Or il est impossible, poursuit saint Bernard, que le Fils de Dieu, c'est-à-dire la souveraine sagesse et la vérité infailible, se mécompte. Donc, par une suite incontestable, c'est le monde qui prend le change. Il est important d'approfondir ce raisonnement, mais rien n'est si aisé que d'en faire la discussion: suivons seulement saint Bernard. Que fait le monde et que fait Jésus-Christ? Le monde n'aime qu'à se produire, il cherche toujours le grand jour; et Jésus-Christ, pour demeurer caché, cherche l'obscurité de la nuit, et ensevelit sa naissance dans les ténèbres. Le monde court avec un empressement furieux après toutes les commodités de la vie, il fait son souverain bien des choses qui flattent les sens; et Jésus-Christ se prive de tout ce qui est agréable à la chair, pour condamner ce petit corps, ce corps tendre et délicat à toutes les incommodités d'une saison rigoureuse, d'un lieu dépourvu de toute consolation, d'un état destitué de tout soulagement. Le monde se repaît du faste, il donne dans l'éclat, il se plaît à la magnificence, rien de ce qui n'a pas un certain air de grandeur ne le peut contenter; et Jésus-Christ, content d'une chaumière, ne trouve rien de trop bas pour lui. L'opposition ne peut donc pas être plus grande qu'elle l'est entre les sentiments

du monde et les sentiments de Jésus-Christ. Donc il y a de l'erreur de part ou d'autre, et, puisque Jésus-Christ ne peut se tromper, il faut conclure que le monde est dans l'égarement.

Oui, c'est ce que j'en veux conclure sans hésiter. Et par conséquent, estime vaine, après laquelle je cours avec tant d'avidité, je dois vous sacrifier ; et par conséquent, faux plaisirs que je recherche avec tant de passion, je dois vous fuir ; et par conséquent, grandeurs chimériques, qui avez pour moi tant de charmes, je dois vous mépriser. Ce sont là, Messieurs, autant de conséquences de saint Bernard : conséquences infaillibles, car il n'y a point de milieu à prendre, non plus qu'entre le oui et le non ; mais conséquences terribles, puisqu'elles entraînent notre condamnation après elles. Car lequel suivons-nous, ou du monde réprouvé, ou de Jésus-Christ, qui le réprouve ? Ah ! le monde trouve des sectateurs en nous, et Jésus-Christ n'y trouve que des rebelles. A la vue d'un Dieu dans une étable, malgré ce grand exemple si décisif et si touchant, nous ne voulons rien rabattre, ni de notre estime, ni de notre amour pour les faux biens de la vie ; toujours la même volupté, toujours la même ambition nous gouverne. Ainsi nous renversons le raisonnement de saint Bernard, nous mettons la raison du côté du monde, et l'erreur du côté de Jésus-Christ ; nous justifions le premier, nous désapprouvons le second, et nous traitons le Fils de Dieu. ou comme s'il s'était laissé tromper, ou comme s'il avait voulu nous séduire. Souffrez ces expressions, Messieurs, et ne croyez pas que le reproche soit trop fort.

En effet, si ce qui paraît de grand, d'éclatant et d'agréable dans le monde, est un bien solide, un véritable bien, un bien désirable, pourquoi le rejeter, comme Jésus-Christ a fait dans sa naissance, pour embrasser l'indigence, l'obscurité, l'anéantissement ? Il y aurait en cela du mécompte, cette conduite ne pourrait passer que pour bizarrerie, et l'on aurait droit de l'accuser tout au moins de simplicité. D'ailleurs, si l'on peut aller au ciel par le chemin des grandeurs, des plaisirs et des richesses, au milieu du luxe, de la vanité et des délices, pourquoi le Fils de Dieu, qui est venu sur la terre pour nous servir de guide dans cette région d'égarement, prend-il d'abord une route contraire, en nous traçant par ses premières démarches un chemin de croix, de mortification, de pauvreté, d'humilité et de patience ? Ce serait vouloir nous en imposer à plaisir, et abuser de notre crédulité, pour nous exercer par des travaux non-seulement inutiles, mais ridicules. Or ces choses sont également impies, et l'on n'y peut penser sans blasphème.

Ainsi tout ce qui nous reste à conclure, c'est d'avouer avec saint Bernard que nous prenons le plus mauvais parti, que celui de Jésus naissant est le seul qu'il y ait à suivre, et que nous devons nous délier, comme d'un imposteur, de celui qui nous inspire le contraire. Allons donc à l'étable de Bethléem,

pour nous y fortifier dans ce sentiment ; là, à la présence d'un Dieu dans une crèche, tout le luxe se doit confondre ; là à la vue d'un Dieu exposé à toutes les injures d'une saison rigoureuse sans aucun adoucissement, tous les plaisirs doivent suspendre leur cours ; là, auprès d'un Dieu couché sur de la paille entre de vils animaux, toutes les grandeurs de la terre doivent disparaître et s'évanouir.

Disparaissez donc au lever de ce Soleil de justice, illusions trompeuses qui nous avez séduits jusqu'ici pendant cette longue nuit d'ignorance et d'erreur où nous avons vécu. Et vous, divin Soleil, échauffez-nous si vivement de vos ardeurs, que nous marchions avec courage dans la voie que la lumière de vos exemples nous a ouverte, et que nous y marchions constamment, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme où elle doit conduire, qui est la véritable vie. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.

Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ
(I Cor., XI, 1)

Entre les Pères de l'Eglise grecque et latine, plusieurs et des plus célèbres, comme saint Grégoire de Nyse et saint Augustin, ont cru pouvoir mettre la naissance de saint Etienne dans le ciel en parallèle avec celle de Jésus-Christ sur la terre, à l'occasion de la fête que l'Eglise solennisait hier et de celle qu'elle célèbre aujourd'hui. Sur ces exemples, ne pourrai-je pas, Messieurs, sans manquer au respect que je dois au souverain Maître, comparer avec sa mort celle de son disciple, et dire qu'Etienne dans les circonstances de son martyre a beaucoup de rapport avec Jésus dans le cours de sa passion ? C'est sur ces beaux rapports, chrétiens auditeurs, que doit rouler la suite de tout ce discours, et je ne crois pas pouvoir tirer d'ailleurs d'une manière plus élevée la gloire de celui dont vous attendez le panégyrique. Rappelez donc dans vos esprits l'idée de Jésus souffrant, et vous verrez qu'Etienne a l'avantage de marcher en quelque sorte sur ses pas, et de remporter des victoires semblables sur de semblables ennemis.

L'on peut dire, ce me semble, que le Sauveur se signala le jour de ses douleurs par trois victoires admirables, sur la Synagogue, sur ses bourreaux, sur lui-même. Il triompha de la Synagogue chez les princes des prêtres, qui en étaient les chefs, en les confondant par la force de ses discours, et c'est à ce triomphe que Caïphe lui-même rendit gloire, sans y penser, selon la remarque de saint Chrysostome et de saint Jérôme, lorsque, déchirant ses vêtements, contre la défense expresse que la loi en faisait au grand prêtre, il témoigna par cet acte si public et si authentique que la loi de Moïse allait faire place à celle de ce nouveau législateur. Il triompha de ses bourreaux dans

le cours de sa passion, en lassant leur cruauté par sa patience ; et les différents supplices qu'ils lui firent éprouver à différentes reprises pour le faire succomber à la douleur, ne servirent qu'à multiplier et diversifier ses victoires. Enfin il triompha de lui-même sur le Calvaire en sacrifiant tous les ressentiments qu'il pouvait si justement avoir de tant d'outrages reçus de la part de ses ennemis, lorsque attaché à la croix il ne ramassa le peu qui lui restait de voix et de force que pour demander leur pardon à son Père. Voilà de grandes victoires, chrétiens ; aussi sont-ce les victoires d'un Homme-Dieu. Mais cependant je puis dire qu'un pur homme nous en retrace aujourd'hui l'image, et qu'Etienne, éclairé de l'esprit de Jesus, soutenu de sa force, animé de sa charité, combattait les mêmes ennemis avec le même succès.

Car en effet il surmonte la Synagogue, il surmonte ses bourreaux, il se surmonte lui-même. La Synagogue, il en confond de telle sorte les docteurs, qu'ils ne peuvent soutenir la puissance de l'esprit qui parle par sa bouche. Ses bourreaux, il en porte toute la fureur avec une telle intrépidité de courage, qu'ils peuvent comprendre par ce premier exemple de générosité que la patience d'un vrai chrétien sera toujours à l'épreuve des plus cruels supplices. Enfin, en étouffant tous les ressentiments de vengeance que la nature pouvait lui suggérer, pour demander à son Dieu la grâce de ses plus mortels ennemis, il fait voir que, victorieux de tout le reste par la grandeur de sa foi et par la fermeté de son courage, il sait encore se vaincre soi-même par l'effort de la plus parfaite charité.

Sans doute que des victoires si belles furent des effets de l'abondance de cet Esprit-Saint dont l'Ecriture dit qu'Etienne était rempli. Invoquons donc le même Esprit, afin qu'il daigne être encore le panégyriste des triomphes dont il fut l'auteur, et employons auprès de lui l'entremise de Marie, en disant : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

De toutes les choses du monde il n'y en a point dont les peuples aient paru plus jaloux que de leur religion, et de tous les peuples qui ont été jusqu'ici sur la terre, on n'en a point vu qui aient fait paraître plus de chaleur pour la défense de leur Dieu, de son culte et de sa loi, que les Juifs. Ne vous imaginez donc pas, Messieurs, que je mette d'abord un faible adversaire en tête à saint Etienne, lorsque je vous le représente aux prises avec la Synagogue. Car il a à combattre ce qu'une foule de docteurs respectables a de fort et de solide, ce qu'un zèle irrité et indiscret a de plus impétueux : que dis-je ? ce que Dieu même avait établi de plus saint jusque-là, et que par conséquent sa gloire semblait être intéressée à défendre et soutenir. En effet, si d'un côté nous considérons les miracles éclatants que Dieu avait faits en faveur de la loi ancienne pour en maintenir l'autorité, si d'autre part nous

envisageons la sainteté de cette loi, son temple, ses cérémonies, ses sacrifices, nous trouverons d'abord l'entreprise d'Etienne d'autant plus téméraire qu'elle nous paraîtra plus difficile, pour ne pas dire impossible dans son exécution.

Ceux qui dans la suite des temps ont eu affaire au paganisme n'ont trouvé à combattre qu'une religion ridicule, sans aucun fondement, sans apparence de raison : religion qui se détruisait d'elle-même par les impiétés qu'elle attribuait à ses dieux et par le dérèglement des maximes qu'elle débitait. Pour Etienne, il n'a pas cet avantage : la loi dont il a les plus zélés défenseurs à combattre, est divine dans son origine, sainte dans ses maximes, vénérable par conséquent et pour son autorité et pour sa sainteté. Aussi, Messieurs, dans la guerre qu'il fait à la Synagogue, il ne prétend pas que la loi dont elle avait fait profession jusqu'alors, fût mauvaise. Respectant ses pratiques, mais connaissant son imperfection, parce qu'il entre parfaitement dans les vues et dans l'esprit de celui qui l'a donnée, mais qui ne l'a donnée que pour un temps, il prétend seulement qu'elle doit cesser pour faire place à une plus excellente, ou plutôt qu'elle doit être corrigée par une plus excellente, qui doit substituer à une lettre grossière et meurtrière un esprit vivifiant.

Mais avant que de vous représenter de quelle manière il s'y prend, écoutons un peu le grand saint Augustin sur ce changement de lois : la matière le mérite. Dieu, dit ce savant docteur, a traité avec les hommes de la même manière à peu près qu'un sage père de famille se gouverne avec ses enfants. Tant que ses enfants sont dans les premières années de leur âge, on leur donne de petits amusements qui les divertissent en les occupant d'une manière proportionnée à la capacité de leur esprit, encore tout plongé, pour ainsi dire, dans la matière. Sont-ils un peu plus avancés ? on leur ôte ces bagatelles, et à ces jeux d'enfants on fait succéder des livres, pour les appliquer à quelque chose de plus élevé. Enfin lorsqu'ils sont formés, leurs exercices cessent, et on les établit dans les emplois où ils doivent passer le reste de leur vie. Voilà une image assez naïve de la conduite de Dieu sur les hommes. Pensez-y quelquefois, mes frères, pour considérer de quelles ténèbres et par quels degrés Dieu vous a fait passer à l'état de lumière où vous êtes.

Les hommes ayant été réduits à une espèce d'enfance par le péché, ce bon Père leur donna donc d'abord dans la loi de nature quelque ombre de religion, mais grossière et informe, comme une espèce d'amusement innocent et convenable à l'état où ils se trouvaient. Dans la loi de Moïse, il les fit passer à quelque chose de plus élevé, par les cérémonies et par les sacrifices qu'il leur prescrivit. Les écrits de ce saint législateur et ceux des prophètes qui le suivirent étaient des livres pleins d'instructions, qui les devaient occuper utilement, et où ils devaient

apprendre à se former. Cependant ce n'est pas encore là que les hommes en doivent demeurer : il faut qu'ils passent enfin de l'obscurité de la nuit à la lumière du jour, des ombres vides à quelque chose de solide, des figures à la vérité. Voilà pourquoi Dieu envoie son Fils pour les établir dans une religion plus parfaite, qui étant spirituelle, comme étant donnée pour régler les esprits et les cœurs, mais non encore dépouillée de tout signe sensible et corporel, parce que ces esprits sont encore assujettis à des corps, ait et du rapport à l'Esprit-Saint, qui en est l'auteur, et de la proportion à l'état présent de ceux à qui elle est donnée : religion véritable par conséquent, puisque c'est la vérité même qui nous l'apporte ; mais religion immuable, dont les autres, dans leurs changements, n'ont été que des ébauches, puis- qu'elle doit durer jusqu'à la fin des siècles.

Je puis dire, Messieurs, que cette doctrine de saint Augustin est comme l'abrégé de la dispute où saint Etienne entre avec la Synagogue. Par la suite des divines Ecritures, qu'il parcourt rapidement, et par cent témoignages différents qu'il tire de cette même loi, pour combattre par ses propres armes la Synagogue, qui y avait un attachement si opiniâtre, il lui prouve que Moïse doit céder à Jésus-Christ, que Jésus-Christ est ce Messie prédit et promis par cet ancien législateur ; et il le prouve avec tant de force, que les Juifs, convaincus quoique non persuadés, ne peuvent résister à l'esprit de grâce qui le fait parler. C'est pourquoi saint Grégoire de Nysse compare saint Etienne en cette rencontre au feu, qui ne s'est pas plutôt pris à quelque matière propre à le recevoir, que, répandant ses flammes de toutes parts, sans que rien puisse résister à sa violence, il brûle ce qui s'approche, ou du moins il éclaire ce qu'il ne brûle pas.

Ainsi l'esprit de Dieu ayant trouvé dans Etienne une grande âme, une âme propre à recevoir toute l'impression de ses célestes ardeurs, il la pénètre, il l'embrace de telle sorte, que ce saint lévite fait au moins briller la lumière de la vérité aux cœurs les plus rebelles, quelque effort qu'ils fassent pour ne la pas voir, s'il ne peut leur faire aimer ses réprimandes.

Vous savez aussi, Messieurs, que dans la chute de cette dispute que l'Ecriture nous décrit, il nous est représenté avec le visage d'un ange, et qu'il parut effectivement tel aux yeux de ses ennemis mêmes. Or les anges sont des esprits tout embrasés de flammes et tout brillants de lumière, pleins de zèle pour aimer Dieu et de bonté pour servir les hommes. Et telle à peu près est l'âme de saint Etienne : ce ne sont que flammes, ce ne sont que lumières, ce n'est que zèle, ce n'est que bonté : bonté pour le salut de ses frères, zèle pour la gloire de Jésus-Christ, lumière pour éclairer les esprits, flammes pour échauffer les cœurs. Après cela faut-il s'étonner si Etienne paraît comme un ange aux yeux de tous ceux qui le voient ? C'est, dit si bien saint Hilaire d'Arles, c'est que son

âme se répandant sur son visage, et que la beauté de son cœur passant jusque dans ses yeux, son corps est comme un miroir naturel où son esprit se peint parfaitement avec tous ses traits, et se fait voir tel qu'il est dans la vérité.

Sur quoi, Messieurs, permettez-moi de vous faire faire une réflexion qui ne sera pas, ce me semble, étrangère à mon sujet. Lorsque Moïse descendit autrefois de la montagne où il avait eu un commerce si long et si familier avec Dieu, vous savez, Messieurs, que les Juifs ne pouvaient soutenir ses regards à cause de l'éclat qui environnait son visage. Les communications familières de ce grand homme avec Dieu l'avaient fait entrer dans une telle ressemblance avec lui, qu'en sortant de son entretien il paraissait tout resplendissant de la lumière, tout pénétré de la gloire de Dieu : faveur extraordinaire sans doute, mais nécessaire pour frapper les Juifs charnels, et pour leur faire recevoir avec plus de respect la loi qu'il leur devait publier de sa part. Or, ce que Dieu fit autrefois pour établir la Synagogue, chose étrange ! Messieurs, il fait aujourd'hui quelque chose d'approchant pour la renverser. Moïse, l'on vous vit alors revenir du mont de Sinaï avec un éclat admirable, et cet éclat devait être comme le sceau qui donnât de l'autorité à la religion que vous vouliez imposer aux Juifs. Aujourd'hui l'on voit sur le visage d'Etienne un épanchement semblable d'une lumière toute céleste, comme pour persuader aux Juifs que le temps est enfin venu de secouer le joug de cette religion onéreuse.

Je sais bien que ces têtes dures, que ces cœurs incirconcis résistent toujours au Saint-Esprit, refusent opiniâtrément de s'y rendre. De sorte que dans ce combat Etienne paraît vaincu, puisqu'il ne peut les convaincre ; ils lui ferment la bouche par force, en lui ôtant la vie pour l'empêcher de parler. Mais c'est par là même qu'il triomphe, et il en est de lui en cette occasion, suivant la comparaison de saint Grégoire de Nysse, comme d'un habile athlète qui se laisse adroitement renverser par celui contre qui il se bat : à le voir d'abord, vous diriez qu'il est vaincu ; mais cette chute n'est qu'une ruse, c'est pour surprendre son ennemi, c'est pour le faire tomber plus rudement. Ainsi, Messieurs, la Synagogue est terrassée par la chute d'Etienne. Le voulez-vous voir, dit saint Grégoire de Nysse ? Au lieu que l'Evangile avait été jusqu'alors comme enfermé dans la ville de Jérusalem, il commence dès lors à se répandre dans toute la Judée. Le bruit de cette chute ne sert qu'à disperser les disciples de côté et d'autre pour l'établissement de l'Eglise. C'est cette chute qui fait passer Philippe à Samarie pour y prêcher Jésus-Christ, puis courir au devant d'un des principaux officiers de la reine d'Ethiopie pour l'instruire, pendant que Pierre et Jean sont envoyés vers les Samaritains pour imposer les mains à ceux que Philippe avait baptisés. C'est cette chute qui

gagna à l'Eglise l'incomparable saint Paul, ce grand homme qui a plus combattu la Synagogue et plus servi l'Eglise lui seul qu'une troupe de conquérants. C'est-à-dire que ce saint lévite, quoique renversé par terre, a suscité lui seul au judaïsme plus d'ennemis et en plus d'endroits différents que ceux qui ont conspiré de toutes parts à le détruire, pour établir sur ses ruines le royaume de Jésus-Christ.

Ahl quand est-ce, mes chers frères, qu'embrasés du même feu nous combattons avec le même zèle pour les intérêts de la vérité, et que nous chercherons à vaincre dans ce combat, non pour notre propre gloire, mais pour le salut de ceux qui la combattent ? Nons n'avons ni les erreurs du paganisme à confondre, ni les préventions du judaïsme à détruire. Tous ceux avec qui nous vivons font profession de croire comme nous en Jésus-Christ, et se croiraient non moins offensés, si l'on révoquait leur foi en doute, que les Juifs eux-mêmes croyaient l'être lorsque pour les faire passer de Moïse à Jésus-Christ l'on voulait leur faire entendre que Moïse lui-même n'avait parlé que pour prédire Jésus-Christ, n'avait travaillé que pour faire connaître Jésus-Christ par avance, n'avait établi sa loi que pour préparer à la foi en Jésus-Christ. Mais combien de fausses maximes se sont introduites dans la morale : maximes directement opposées à l'Evangile, maximes plus dignes des Juifs, qui se bornaient à une justice purement extérieure par les vues d'un bonheur purement temporel, que des chrétiens, qui doivent vivre de l'esprit et ne respirer que pour les vrais biens, pour les biens de l'éternité ? Et ces maximes si universellement répandues, ceux qui les défendent n'ont ni un Moïse pour garant de leur doctrine, ni la tradition des anciens pour fondement de leurs pratiques. C'est l'esprit d'erreur qui les a suggérées, c'est la corruption du cœur qui les a reçues et qui les a fait passer en règles de conduite. Or ces maximes pernicieuses, telles, par exemple, que celles qui font une vertu et un caractère de grandeur d'âme de la vengeance, qui imputent à lâcheté le pardon des injures, qui béatifient les richesses et n'attachent que la flétrissure à la pauvreté évangélique, qui n'ont pour but par conséquent que d'établir un évangile de chair et de sang, en autorisant la mollesse, en justifiant les spectacles, en canonisant les plaisirs, pourvu qu'ils ne donnent pas dans les grossièretés brutales dont les honnêtes gens auraient quelque honte : les avons-nous combattues quand on les a débitées en notre présence ? N'avons-nous point rougi de Jésus-Christ et de son Evangile, par la crainte d'encourir l'inimitié du monde, ou du moins pour ne nous pas attirer ses railleries ? Car voilà tout au plus ce que nous aurait coûté notre zèle : il n'était point à craindre que nous ne fussions réduits à sceller les vérités évangéliques, si nous avions eu le courage de les défendre par l'effusion de notre sang comme saint Etienne. Cependant ce n'est qu'à

un si haut prix qu'il a acheté la couronne, et ce n'est même qu'à ce prix qu'il l'a pu mériter. Car son zèle, tout éclairé qu'il était pour confondre la Synagogue, ne l'en aurait jamais fait triompher par la force de ses discours, s'il n'avait été assez courageux pour le faire triompher de ses bourreaux par la grandeur de sa patience : second triomphe qui va faire la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Sous quelque visage que la mort se présente à nous, elle est toujours formidable ; mais il faut avouer néanmoins qu'il y en a qui la rendent bien plus affreuse. Dans la vieillesse même la plus décrépète, la mort paraît toujours venir trop tôt ; quelque ennuyé, fatigué, épuisé que l'on soit par une longue maladie, on ne peut presque pourtant se résoudre à mourir ; mais être emporté tout d'un coup, dans la fleur de l'âge, dans la force de la santé, c'est ce qui ne se peut comprendre. Il est honteux de souffrir une mort infâme, mais la souffrir dans le sein de sa patrie, à la vue de ses parents, au milieu de ses amis, c'est un redoublement d'infamie. Se voir entre les mains d'un bourreau, c'est une chose épouvantable ; mais voir toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout sexe, de toute qualité travailler avec fureur aux apprêts de sa mort, voir tout un peuple animé d'une rage plus que barbare s'empresse à qui en portera le premier coup, c'est le terrible des terribles, et néanmoins c'est où saint Etienne en est réduit. Car il a toute une ville pour ennemie, tous ses concitoyens pour bourreaux, ses plus proches même pour auteurs de sa mort, et s'il était permis d'employer ici ce qu'un poète a dit de ce brave Romain qui tint lui seul tête à une armée entière, que jamais jusqu'alors on n'avait vu de combat plus inégal que celui-là, où la guerre elle-même s'était trouvée tout entière d'un côté et un seul homme de l'autre :

*Parque novum fortuna videt concurrere bellum
Atque virum ;*

la même chose se peut dire de saint Etienne avec plus de justice. Tout un peuple d'un côté fonde sur un seul homme, et de l'autre un seul homme fait tête à tout un peuple.

Mais, sans recourir aux profanes, écoutons plutôt ce que dit saint Grégoire de Nysse ; car il n'appartient qu'à cet excellent évêque d'exprimer ce combat merveilleux en des termes assez forts. Jamais, dit ce Père, l'on n'a agi avec plus de concert que les ennemis de saint Etienne, quoiqu'on n'ait jamais agi avec plus d'empressement qu'eux. Vous les eussiez vus, la rage dans le cœur, le feu dans les yeux, les injures à la bouche, les pierres à la main, courir, crier, fonder sur notre saint d'un consentement commun, s'exciter pour ainsi dire à l'envi les uns les autres, et faire paraître de l'émulation à qui l'accablerait d'un plus grand nombre de coups. Lui cependant, poursuit saint Grégoire de Nysse, recueillant sa vertu et ramassant toutes ses forces, demeure intrépide

au milieu de tant d'ennemis : il repousse leurs coups, mais savez-vous avec quelles armes ? Il oppose sa douceur à leur rage, sa fermeté à leurs menaces, son amour à leur haine, le mépris de la vie à tant d'attaques de la mort. C'est-à-dire que, faisant de ses différentes vertus des armes différentes pour parer les divers coups qu'ils lui portent de toutes parts, il combat lui seul avec tous, il les surmonte tous lui seul, il triomphe de tous.

Ici, Messieurs, il me semble que je vois un de ces hommes adroits qui se couvrent avec tant de dextérité de leur épée, qu'un seul se défend en même temps de plusieurs, et qu'il les lasse les uns après les autres. C'est l'idée à peu près que saint Grégoire de Nysse nous donne de saint Etienne attaqué d'une grêle de pierres, de quelque côté qu'il se tourne; ou bien si vous voulez que je me serve encore d'une comparaison tirée du même Père, qui, en relevant le courage de ce saint martyr, nous fasse comprendre en même temps de quelle utilité doit être un tel exemple pour inspirer une force semblable à tous ceux qui dans la suite se trouveront exposés à de semblables combats et dans de pareilles épreuves, imaginez-vous un de ces excellents maîtres d'armes qui, pour dresser les jeunes gens qui viennent à leur école et pour leur apprendre à parer les coups qu'on pourrait leur porter, se laissent porter ces coups à eux-mêmes. Voilà, chrétiens, comme nous devons nous représenter saint Etienne, comme un homme qui fait leçon à tous ceux qui le regardent, comme un maître dont l'exemple tient lieu d'académie. Quelle gloire pour ce grand saint d'être le modèle sur lequel les autres doivent se régler ! C'est un avantage que sa qualité de premier martyr lui procure, et sur lequel il n'est pas juste de passer si légèrement.

Je ne prétends pas diminuer la gloire que les martyrs se sont acquise dans la suite des temps : leur courage héroïque ne saurait recevoir trop de louanges. Mais enfin celui qui le premier a tracé par son sang le chemin que les autres pussent suivre mérite, ce me semble, un honneur particulier. Quelque gloire qu'il y ait à suivre de grands modèles, il est encore plus glorieux de servir de modèle aux autres et de faire le premier, sans en avoir d'exemple, ce que les autres auront bien de la peine à faire, même avec un tel exemple devant les yeux. Il est bien vrai que l'idée de Jésus-Christ souffrant, toujours présente à l'esprit de saint Etienne, était un pressant motif pour l'exciter à mourir comme lui et pour lui; mais, après tout, quelle proportion d'un Homme-Dieu à un pur homme ? Au lieu que maintenant que nous avons vu, non Etienne seulement, qui a levé l'étendard de ce nouveau genre de combat, mais tant d'autres hommes animés du même esprit depuis lui, mais des femmes même et des enfants surmonter généreusement les plus cruels supplices, il est moins étonnant de voir de semblables triomphes achetés au même prix.

Telle est donc la gloire de saint Etienne, gloire propre et qu'il ne partage avec personne : c'est d'avoir ouvert la sanglante carrière du martyre et d'avoir inspiré à ceux qui sont venus après lui assez de courage pour y courir comme lui. Mais ce n'est pas assez dire : disons que c'est lui-même qui a couru en quelque sorte dans tous ceux qui ont fourni la même carrière, qui a combattu dans tous ceux qui sont entrés dans la même lice, qui a triomphé dans tous ceux qui ont triomphé en mourant avec la même générosité. Celui qui dans l'attaque d'une place monte le premier sur la brèche se couvre d'une gloire plus belle, non-seulement parce que rien ne l'a excité que sa propre vaillance, mais parce qu'ayant animé les autres à le suivre, on peut dire qu'il y est monté autant de fois qu'il y a eu de ses compagnons à marcher sur ses pas. Ainsi semble-t-il, grand saint, que vous ayez combattu dans la personne de tous les martyrs, que vous ayez essuyé les flèches des Sébastien, les grils des Laurent, les épées et les feux des Agnès et des Catherine, et que votre gloire reçoive autant d'accroissement que depuis vous jusqu'à la fin des siècles il y aura de martyrs qui auront la gloire de mourir pour Jésus-Christ.

Saint Chrysostome me fournit encore une comparaison; elle est familière, mais elle peut être employée à propos, ce me semble, à relever la gloire de premier martyr dans notre saint. Vous avez vu quelquefois des enfants sur le bord d'une rivière où ils veulent se baigner : quand il est question de se jeter dans l'eau, ils hésitent, ils reculent par l'appréhension qu'elle ne soit trop profonde ou trop froide, jusqu'à ce qu'un plus hardi s'élançant le premier, il engage les autres à le suivre sans délibérer. Ainsi nul disciple du Sauveur, jusque-là, ne s'était point empressé de se jeter dans ce fleuve de sang qui tire sa source du Calvaire. Mais depuis qu'Etienne en a sondé le gué en s'y lançant le premier avec hardiesse, quelle sainte émulation n'a-t-il point inspirée aux autres de s'y plonger après lui ! Et ne s'est-il pas fait autant de panégyristes de son courage qu'il en a eu d'imitateurs ? C'est donc avec raison que saint Grégoire de Nysse, considérant les Juifs qui investissent de toutes parts saint Etienne les cailloux à la main, ne les regarde pas tant comme ses bourreaux que comme des ouvriers qui travaillent à lui faire une couronne, et ces cailloux eux-mêmes, il les compte comme autant de pierres précieuses qui en font l'ornement et en rehaussent l'éclat.

Une telle couronne, Messieurs, permettez-moi de vous le dire en finissant cette seconde partie, une si brillante couronne ne sera-t-elle point capable de vous tenter ? Elle vous est offerte comme à saint Etienne : le désir de la remporter ne pourrait-il donc point vous inspirer le même courage qu'à lui, surtout après qu'il vous a frayé le chemin, qu'il s'est mis à votre tête et qu'il vous a appris le moyen de l'obtenir ? Je ne demande pas

néanmoins que vous vous signaliez par des épreuves de cette force, c'en serait trop, et il y a bien de l'apparence que l'occasion d'en faire l'essai ne s'en présentera jamais. Mais du moins vous m'avouerez qu'une constance de cette trempe doit bien confondre la lâcheté avec laquelle nous succombons sous le poids des peines, des afflictions, des douleurs par lesquelles Dieu nous fait quelquefois passer : peines pourtant, afflictions, douleurs bien légères en comparaison de celles de notre saint martyr. Personne ici-bas n'est exempt de souffrance; les fortunes les plus complètes en ont leur part, plus ou moins : c'est ce dont tout le monde sait assez se plaindre; mais il n'y a presque personne qui sache les porter. La première vue qui se présente à l'esprit, c'est de tâcher à s'en défaire; l'on regarde cette vue comme le fin de la prudence, et si l'on y réussit, l'on en regarde le succès comme un effet de son bonheur. Ou si ces maux, quels qu'ils soient, sont d'une nature à nous suivre partout, quelque effort que nous fassions ou pour les éviter, ou pour nous en délivrer, bien loin d'en soutenir la rigueur avec un courage invincible, nous plions sous le faix à chaque pas. Quelle honte pour nous, mes frères ! Ne sera-t-elle donc jamais capable de nous faire rougir ?

C'est véritablement un étrange paradoxe que l'homme. Il n'y a rien de plus fort et de plus faible, rien de plus courageux et de plus lâche qu'il est, et tout cela en même temps. Voulez-vous des preuves de sa force et de son courage ? parcourez toutes les conditions, passez de l'artisan au bourgeois, de la robe à l'épée; considérez la ville et la cour : fatigues, travaux, application, études, veilles, soins, dangers, la mort même, rien ne rebute, rien n'effraye, rien n'abat : on souffre tout, on dévore tout, on surmonte tout. Voilà une force d'âme qui tient du prodige. Mais voulez-vous voir dans cette même âme une faiblesse qui n'est pas moins monstrueuse ? Exigez-en seulement qu'elle s'assujettisse aux lois de l'Evangile, qu'elle pratique les jeûnes imposés par l'Eglise à tous ses enfants comme une espèce de pénitence publique pour tous les péchés en général, qu'elle se condamne elle-même à quelques mortifications particulières pour ses péchés personnels, péchés peut-être énormes et presque sans nombre ; mettez-la aux prises avec les douleurs d'une maladie cuisante, que Dieu la frappe d'un renversement de fortune, qu'un ennemi lui suscite une mauvaise affaire, que sa réputation se trouve intéressée par quelque affront : alors vous n'y découvrirez que lâcheté, que timidité, qu'abattement, que fuites, que plaintes, que dépit, que désespoir. Dès qu'il est question de souffrir pour Dieu, on oublie tout ce qu'on sait souffrir si constamment pour le monde, et des choses que nous ne sentirions presque pas, s'il les fallait souffrir pour ce monde qui nous attache si fort, nous accablent honteusement quand il les faut porter pour Dieu. Eh ! Messieurs, si nous avions des tourments

aussi douloureux à endurer, des bourreaux aussi cruels à éprouver, une mort aussi affreuse à subir que saint Etienne, comment en triompherions-nous donc comme lui ? Mais comment surmonter tout ce qui est pénible à notre délicatesse, à notre orgueil, à notre cupidité, à notre amour-propre, si nous ne nous mettons jamais en devoir de surmonter en nous-mêmes toutes ces différentes passions ? Au contraire, est-il surprenant qu'un homme qui sait triompher de lui-même sache triompher de ce qui est hors de lui ? C'est ce troisième triomphe de saint Etienne qui me reste à vous proposer, pour vous faire voir enfin que s'il s'est rendu digne d'une si belle couronne pour avoir souffert constamment la mort de la part de ses bourreaux, il en mérite encore une plus belle pour la leur avoir pardonnée. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT

Vous savez, Messieurs, ce que l'histoire nous apprend de plusieurs martyrs, et les paroles d'une force admirable qu'ils ont prononcées au milieu des tourments. Vous savez ce que dit saint Laurent sur son gril, insultant à ses bourreaux : *Ce côté est assez rôti, tournez-moi de l'autre, afin que ma chair, bien cuite, bien rôtie, soit en état de contenter la cruelle faim que vous avez de vous en rassasier*. Ah ! si la cruauté des bourreaux n'est plus ingénieuse à multiplier mes tourments, s'écriait sainte Agathe entre leurs mains, ma couronne en aura moins d'éclat. Dieu soit béni, s'écria saint Cyprien dans le transport de sa joie, après avoir entendu tranquillement prononcer l'arrêt qui le condamnait à la mort : *Deo gratias* ; c'est une faveur singulière qu'il me fait : je l'en remercie de tout mon cœur. Voilà sans doute des sentiments dignes de ces âmes généreuses que le Saint-Esprit, qui les remplissait de sa force, faisait parler. Mais si nous rappelons ici les dernières paroles de saint Etienne : *Ne statuas illis hoc peccatum* : Seigneur, ne leur imputez pas à péché une action où, dans l'emportement de leur zèle aveugle, ils croient faire une œuvre de vertu, paroles qui sont l'expression de la plus vive, de la plus ardente charité, ne faut-il pas avouer avec saint Grégoire de Nazianze que non-seulement elles couvrent ce que les autres ont dit de plus surprenant, mais qu'elles effacent encore tout ce qu'Etienne lui-même avait dit, avait fait jusqu'ici.

Mais peut-être que, jugeant de sa générosité par notre faiblesse, nous nous étions persuadés qu'endurer la mort avec courage c'était tout ce qu'un homme peut faire de plus grand, et véritablement il semble, au jugement même de la Vérité éternelle, que la charité ne puisse aller plus loin que de donner sa vie pour ses amis. Mais non, et pardonner sa mort de bon cœur à ceux qui en sont les auteurs, aimer ses ennemis sincèrement, prier pour eux avec ferveur, et ne se venger de leur fureur poussée jusqu'à

l'excès et si cruellement éprouvée, que par les vœux les plus ardents et les plus tendres, c'est assurément quelque chose tout autrement héroïque. Ainsi s'en explique saint Grégoire de Nazianze, quand il admire la prière de saint Etienne pour ses bourreaux. Il est vrai, dit ce Père, qu'Etienne avait fait jusqu'ici des choses inouïes pour Jésus-Christ. Son zèle à combattre l'aveuglement volontaire de la Synagogue et de tous ses docteurs opiniâtres et superbes n'était pas inférieur à celui des apôtres. Sa constance au milieu des tourments, sa patience, sa paix, sa tranquillité au milieu des horreurs de la mort était telle, qu'elle devait servir de modèle à tous les martyrs qui viendraient après lui. Mais le pardon qu'il demande à Dieu pour ses ennemis est quelque chose de plus grand encore et de plus agréable à Dieu que ni son zèle, ni sa constance; car c'est un sacrifice véritable et le plus précieux sacrifice qu'il puisse offrir à Dieu, puisqu'il y offre quelque chose de plus grand même que la vie.

Oui, c'est un sacrifice que la prière de saint Etienne pour ses bourreaux, au moins est-ce là l'idée qu'en avait saint Grégoire de Nysse, et c'est le nom qu'il lui donne. Aussi ce grand évêque nous représente-t-il notre saint au milieu de ses ennemis comme un prêtre au milieu d'une foule de pécheurs pour qui il prie, pour qui il demande grâce en s'immolant lui-même pour leur salut. Ainsi son corps est la victime qu'il offre, son cœur en est l'autel, et au même temps que ses bourreaux écrivent, pour ainsi dire, dans le livre de la justice de Dieu leur crime en caractères de sang, par les pierres teintes du sang d'Etienne, Etienne de son côté ne s'applique qu'à l'effacer avec les traits de sa langue, en sollicitant la divine miséricorde pour eux. Que ce sacrifice est beau ! Messieurs, et d'autant plus beau qu'Etienne m'y paraît tout différent de lui-même ! C'est la réflexion de saint Augustin. En effet, quoi de plus étonnant ? dit ce Père : Etienne se mettait tantôt en colère, lorsque les Juifs l'écoutaient paisiblement, et maintenant qu'ils le lapident, il n'a que de la douceur pour eux. Tantôt enflammé de zèle contre eux, comme s'il n'avait pas le moindre sentiment de douceur, dit saint Grégoire le Grand (*Hom. 18, in Ezech.*), maintenant il est aussi doux envers eux que s'il n'avait jamais senti le moindre mouvement de zèle à leur égard. Grand saint, qu'est-ce que cela veut dire ? demande encore saint Augustin, en admirant des dispositions si différentes et ce semble si contraires : vous vous animez quand on ne vous dit rien, vous vous apaisez quand on vous ôte la vie (*Aug., in psal. CXXXII*).

A le bien prendre, Messieurs, ces mouvements, tout différents qu'ils sont, ne viennent que d'un même principe, et il n'y a rien de si réglé que ce renversement apparent. Un même zèle produit ces deux effets. Lorsque Etienne dispute contre les Juifs, son zèle le met tout en feu contre les opiniâtres, pour

les gagner en les terrassant par ses reproches ; mais lorsque les Juifs en veulent à la vie d'Etienne, ce même zèle du salut de ses frères le radoucit tout d'un coup et ne lui inspire plus que des paroles d'amour pour fléchir Dieu en leur faveur. Et dans cette charitable pensée qui l'occupe uniquement jusqu'à le faire oublier pour ainsi dire de lui-même, leur grâce est l'unique objet de ses desirs ; il ne se met à genoux que pour la demander, il ne crie de toute sa force que pour l'obtenir : *Ne statuas illis hoc peccatum.*

J'ai dit que saint Etienne avait porté son amour pour ses ennemis jusqu'à s'oublier lui-même, et cela me fait ressouvenir d'une belle réflexion de saint Chrysostome qui fait merveilleusement à mon sujet. Ce saint docteur, admirant ce commandement redoutable que le Fils de Dieu nous fait dans l'Evangile de quitter les autels et d'interrompre le sacrifice que nous aurions commencé, pour aller nous réconcilier avec nos ennemis, a remarqué excellemment que Dieu paraissait moins jaloux de sa propre gloire que de la bonne intelligence qu'il veut que nous ayons avec notre prochain : puisqu'il voulait qu'on oubliât son culte pour vaquer à la charité. A plus forte raison donc veut-il que nous nous oublions nous-mêmes pour cela, et c'est pour entrer dans des sentiments si dignes de Dieu qu'Etienne ne se souvient plus en quelque sorte de lui-même, pour ne se souvenir que de ses ennemis. Ainsi, pour me servir encore des paroles de saint Augustin, plus sensible à leurs péchés qu'à ses plaies, leur impiété le touche plus que sa mort. Après tout, comment n'aurait-il pas des sentiments de tendresse et d'amour pour des gens qui lui assurent une couronne immortelle, comme je le disais tantôt ? Si l'on a écrit du grand martyr de Carthage saint Cyprien qu'il ordonna à un de ses diacres de donner une somme d'argent au bourreau qui lui devait couper la tête, pour le payer du service qu'il allait lui rendre en lui ouvrant la porte du ciel, comment serait-il possible, s'écrie saint Hilaire d'Arles, qu'Etienne, le premier des martyrs, se fâchât contre ceux qui lui rendaient le même office ? Il emploie donc ses prières auprès de Dieu pour les récompenser d'un bien si considérable qu'ils lui procurent. D'ailleurs pouvait-il en user autrement, ayant devant ses yeux les cieux ouverts, et Jésus-Christ, qu'il y voit debout à la droite de son Père ? En effet ce divin législateur, dit saint Grégoire de Nysse, retraçant alors dans l'esprit d'Etienne l'idée de la loi qu'il avait autrefois publiée touchant l'amour des ennemis, et Etienne lisant pour ainsi dire dans les yeux de Jésus-Christ qu'il faut leur pardonner, Etienne s'arme des regards de son maître comme d'une épée tranchante pour égorger tous ses ressentiments, et voilà, dit ce Père, comment se venge qui-conque envisage fixement Jésus-Christ.

Mais il est temps de revenir un peu sur nous, mes frères, afin que l'éloge de saint Etienne ne soit pas pour nous sans fruit. Si

donc saint Etienne s'est réglé si parfaitement sur Jésus-Christ, il faut aussi, Messieurs, que nous nous réglions sur saint Etienne. Nous ne pouvons espérer de part à sa gloire qu'en prenant au moins quelque part à ses triomphes, et pour triompher il faut combattre. Jusqu'ici nous avons vu ce disciple marchant sur les pas de son maître, surmonter la Synagogue, surmonter ses bourreaux, se surmonter enfin lui-même. Peut-être y en a-t-il peu parmi nous qui se trouvent jamais dans l'occasion de soutenir les intérêts de l'Eglise contre ceux qui la combattent. Il y en a encore moins sans doute qui se rencontrent dans la nécessité de s'exposer à un cruel martyre. Mais je puis dire qu'il n'y a personne qui n'ait dans le cours de sa vie quelques injures à pardonner. C'est donc ici, chrétiens, que saint Etienne nous dit à chacun en particulier : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. Oui, chrétiens, contentez-vous, si vous voulez, de louer le zèle d'Etienne contre la Synagogue, si vous ne trouvez rien dans votre condition, dans votre état qui vous engage à l'imiter. Bornez-vous seulement, je le veux encore, à admirer son courage au milieu de ses bourreaux, si Dieu ne vous fait jamais passer par ces douloureuses épreuves dont la vie n'est guère exempte, et où l'on ne peut guère se montrer fidèle à Dieu sans être courageux. Mais souvenez-vous qu'il faut imiter sa charité à l'égard de ses ennemis. Comme Jésus-Christ pardonnant a été le modèle d'Etienne, il faut qu'Etienne pardonnant soit le modèle des chrétiens, et ce n'est que pour cela que Jésus-Christ a voulu que le premier imitateur de sa patience et de sa constance dans la mort fût le premier imitateur de sa charité envers ses meurtriers.

Le soleil éblouit par l'éclat de ses rayons la faiblesse de nos yeux lorsqu'ils le veulent regarder en lui-même, au lieu qu'ils n'ont pas de peine à soutenir la lumière de cet astre, tout brillant qu'il est, lorsqu'ils le considèrent au travers d'un nuage où il se dépeint en le pénétrant de sa lumière, parce que cette peinture étrangère, en nous le représentant, en tempère les feux et l'éclat. Ainsi vous diriez que Jésus pardonnant à ses ennemis a voulu se dépeindre en la personne de saint Etienne priant pour les siens, afin que si la charité d'un Dieu mourant sur la croix est trop éclatante pour nous, nous en trouvions dans la charité d'un de ses serviteurs une image plus proportionnée à nos regards ; que si nous nous croyions dispensés d'imiter la première, comme étant trop au-dessus de nos forces, nous n'ayons plus d'excuses si nous n'imitons pas la seconde dans un sujet qui se trouve au même rang que nous.

En effet nous ne pouvons plus dire, pour flatter nos ressentiments, qu'il n'appartient qu'à un Dieu-Homme de pardonner, puisque nous voyons un homme comme nous qui pardonne, mais qui pardonne si sincère-

ment, mais qui pardonne des injures si atroces, mais qui pardonne à des ingrats prévenus de tant de marques de sa charité, mais qui pardonne dans le temps même où on l'outrage, où on l'accable, où on lui ôte la vie. Vindictifs, je vous permets d'avoir du ressentiment contre vos ennemis, si pour le justifier vous pouvez trouver quelque prétexte qu'Etienne n'eût pas plus raisonnablement que vous. Mais puisque vous n'en avez point qu'il n'ait surmonté le premier en se surmontant lui-même, souvenez-vous que quand on en voudrait à vos biens, à votre honneur, ou même à votre vie, il faut pardonner comme lui, si vous voulez que Dieu vous reçoive comme lui à la participation de son repos et de sa gloire. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

L'amour réciproque de Jésus-Christ pour saint Jean et de saint Jean pour Jésus-Christ nous donne des règles pour redresser en nous les amitiés humaines et pour perfectionner l'amour divin.

Ego diligentes me diligo.

J'aime ceux qui m'aiment (Prov., VIII, 17)

A compter les singulières faveurs dont Jésus-Christ a comblé saint Jean en tant de rencontres différentes, jusqu'à le laisser reposer sur sa poitrine et à lui donner en mourant sa propre mère pour mère, il me semble qu'un grand abbé a eu raison de s'écrier avec étonnement : *Comment est-il possible qu'un Dieu puisse aimer de telle sorte une simple créature ? Comment accorder cette majesté infinie avec des caresses si tendres ? Ah ! je puis dire que l'amour de ce Dieu tout-puissant s'est presque autant abaissé en aimant ainsi un homme, que sa personne s'abaissa lorsqu'il se fit homme.* Mais si nous considérons aussi la manière dont notre disciple a répondu à l'amour d'un si bon maître, cet empressement qu'il eut de le suivre dès sa plus tendre jeunesse, cette fidélité courageuse avec laquelle il l'accompagna sur le Calvaire et qu'il porta même plus loin que la mort, il faut avouer, Messieurs, que jamais faveur ne fut mieux placée, et que comme il ne peut guère y avoir plus de bonté que nous en voyons ici du côté de Jésus-Christ, il ne peut guère y avoir plus de mérite que nous en remarquons aussi du côté de saint Jean. Employons donc ce discours à publier et la bonté du Souverain et le mérite du favori ; voyons comment Jésus-Christ a aimé saint Jean, comment saint Jean a aimé Jésus-Christ, et pour tirer quelque fruit de cette tendresse réciproque, regardons-la comme la règle de toutes nos affections. Que l'amour de Jésus-Christ pour saint Jean serve à nous découvrir les dérèglements qui ne se trouvent que trop ordinairement dans les amitiés humaines, et nous apprenne à les rectifier. Que l'amour de saint Jean pour Jésus-Christ nous aide à connaître les défauts qui ruinent la charité divine, et nous

apprenne à les corriger. C'est à quoi je vais travailler dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de celle que l'Eglise après l'Ecriture appelle la Mère du bel amour, et qui le devint effectivement après qu'un ange lui eut dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Plus j'envisage les qualités excellentes qui doivent entrer dans la composition de l'amitié, et moins je m'étonne qu'il y ait si peu de véritables amis. D'un côté l'amitié demande de l'ouverture, de la libéralité, de la constance, et tout le monde est ou artificieux, ou intéressé, ou changeant. Il faut d'un autre côté tantôt de l'indulgence pour souffrir des défauts d'un ami, tantôt de la sévérité pour les reprendre, et tantôt de la force pour ne s'y pas laisser corrompre, et l'on est ordinairement ou trop délicat, ou trop flatteur, ou trop facile : quelqu'un de ces poisons, dont le moindre est mortel à l'amitié, l'infecte presque toujours, et je ne vois que le Sauveur qui l'en ait entièrement purgée.

L'ouverture qu'il eut pour son cher favori fut sans aucune réserve. Car lorsqu'il lui permit de reposer entre ses bras, il le fit en cet heureux moment maître de tout son cœur, il lui en confia les secrets les plus particuliers, et il se communiqua à lui avec une effusion entière. C'est ce qui a fait dire au bienheureux Laurent Justinien ces excellentes paroles : *Grand saint, lorsque vous paraissez couché dans le sein de votre maître, sans action et sans mouvement, vous vous élevez au-dessus des anges et des archanges, vous passez les chérubins et les séraphins, et montant jusqu'au trône de la Divinité, vous percez ces ténèbres adorables qui l'environnent ; rien n'y est plus caché pour vous, puisque le Fils de Dieu vous y découvre même le secret de sa naissance éternelle dans le sein de son Père (Lib. de Agone Christi, c. 5).*

Que si mon Sauveur parut en cette rencontre un ami ouvert, disons qu'il y parut aussi un ami libéral, puisqu'il accompagna la confiance qu'il prenait en son disciple du plus grand honneur dont il pouvait le combler. Saint Bernard n'a fait observer que Jésus-Christ a pris, ce semble, plaisir à partager différemment quelques-uns de ceux qui le suivaient, par les privautés différentes qu'il leur a permis de prendre auprès de sa personne sacrée. En effet, je vois Madeleine presque toujours à ses pieds ; il souffre que Thomas mette la main dans les cicatrices de ses plaies. Ces partages, Messieurs, sont avantageux, je l'avoue ; mais la place qu'il donne à saint Jean a-t-elle rien qui l'égale ? *De quelle plus grande gloire, dit saint Ambroise, ce serviteur pouvait-il être couronné, que d'avoir pour trône le cœur de son maître ? Quel honneur à cette tête de se reposer sur le sanctuaire même de la Divinité ! Chérubins qui fûtes placés sur l'arche d'alliance, voyez en sa personne un homme dont le sort*

est plus glorieux que le vôtre, puisque la véritable arche de l'Ancien et du Nouveau Testament lui sert de repos (Serm. 2 in psal. CXVIII).

Voici néanmoins encore un autre présent qui ne relève pas moins la magnificence du Sauveur à l'égard de son ami. Après lui avoir donné son cœur à la cène, il lui donne sa mère à la croix : *O Dieu ! s'écrie Théophilacte, une créature peut-elle recevoir quelque don plus avantageux ? Non sans doute, puisque Jésus n'a rien de plus cher que Marie, puisque c'est le seul bien qui lui reste, et que Jean ne peut devenir le fils de Marie, que par une suite nécessaire il ne devienne en même temps le frère de Jésus.* Un grand homme même a poussé la chose plus loin, et je vous laisse, Messieurs, les juges de sa pensée. Comme avant que de mourir Jésus-Christ voulut se reproduire lui-même dans l'auguste sacrement de nos autels, pour continuer de vivre après sa mort avec les apôtres par cet adorable mystère, ainsi étant à la croix il semble qu'il voulut se reproduire dans la personne de saint Jean, en le faisant comme un autre lui-même, afin de continuer de vivre en lui après sa mort d'une manière visible avec la sainte Vierge, et de rendre toujours ainsi à sa mère les offices de fils par les mains de ce cher disciple.

Mais n'oublions pas aussi à remarquer que ce riche présent est autant une preuve de la constance de Jésus dans son amitié qu'un effet de sa libéralité à l'égard de saint Jean. Hélas ! ce Dieu d'amour est sur la croix ; il y a près d'un jour et d'une nuit qu'il défend sa vie contre la rage de ses bourreaux au milieu d'une infinité de tourments, et il est près enfin de succomber sous le coup de la mort. Avec tout cela je l'entends qui s'occupe de son ami : *Femme*, dit-il à sa mère en le lui présentant, *voilà votre fils* ; puis retournant les yeux vers ce disciple qu'il vient de substituer en sa place auprès de cette divine mère, pour la lui consigner à lui-même en la même qualité : *Voilà votre mère (Ecce filius tuus ; ecce mater tua).* Les bourreaux peuvent bien lui tirer le sang des veines, mais rien n'est capable de lui arracher l'amitié du cœur, il l'emporte avec lui dans le tombeau, et après qu'il en est sorti triomphant, Jean est encore le favori d'un Dieu glorieux, comme il l'a été d'un Dieu mourant. Car il le distingue des autres, il le distingue de saint Pierre même, et après avoir révélé tous ses mystères à cet ami si favorisé, il fait un mystère de la mort même de cet ami ; il s'en réserve le soin et la manière ; et ce mystère, Pierre, quoique le premier entre les apôtres, Pierre peut bien vouloir le pénétrer, mais Jésus ne le lui découvre pas : mystère qui donna lieu dès lors entre les frères de croire que Jean ne devait point payer à la nature ce tribut général dont personne n'est exempt ; mystère qui a donné sujet depuis à de grands hommes de penser que si Jean avait subi la loi générale, après une courte séparation son âme avait été réunie à son corps, pour l'élever avec elle dans le sein de la gloire. Mais pour nous

en tenir à la règle que Jésus-Christ imposa pour lors à saint Pierre : *Quid ad te ? Tu me sequere* : Que vous importe ? pensez seulement à me suivre, et laissant là la discussion d'une question plus curieuse qu'utile, concluons de là du moins que tous les caractères de l'amitié la plus parfaite se trouvent dans celle de Jésus pour son cher disciple. Mais concluons-en en même temps que les vrais amis sont bien rares, si les vraies amitiés doivent être marquées à ce coin : car où en trouver de cette trempe ?

Où sont ces amitiés sincères, désintéressées et fidèles, aujourd'hui que la fourberie, le profit et la légèreté régissent ceux que l'on croit les meilleurs amis ? Quand je ne regarderais ces fausses amitiés que du côté de la politique, j'aurais droit de leur faire ici leur procès, parce qu'il n'y a peut-être point de peste plus dangereuse à la société civile. Mais à les prendre du côté de la religion, je suis encore plus autorisé à en faire une censure publique, parce que c'est la source d'une infinité de dérèglements très-contraires au christianisme ; car au lieu de cette ouverture de cœur sans laquelle l'amitié ne peut subsister, combien règne-t-il de tromperies et de déguisements parmi les hommes ? Que de fausses confidences, que de mensonges artificieux, que de véritables parjures pour persuader à un malheureux qu'il a part à notre secret, pendant qu'on abuse de sa simplicité pour l'endormir dans une fausse confiance ! Or comment accorder une telle duplicité avec la sincérité dont un chrétien doit faire profession, si, non content de porter un si beau nom, il veut en remplir les devoirs ?

Que dirai-je maintenant de l'intérêt, qui engage dans des fautes encore plus énormes ? Ce grand mobile qui donne le branle presque à toutes les actions, profane plus ou moins honteusement le nom sacré de l'amitié en mille manières différentes. Par ce principe on cherche à s'attacher, mais à qui ? ce n'est qu'à la personne de qui l'on espère ; car ce n'est pas gratuitement que l'on donne son affection, quoiqu'on l'offre, ce semble, de si bonne grâce. La naissance ou la fortune la met-elle en état de servir ou de nuire ? on ne néglige rien pour le gagner. Ce serait peu si l'on ne faisait que des choses indignes d'un homme bien né : pour s'insinuer dans son esprit on donne jusque dans le crime, s'il en est besoin pour s'en emparer : honneur, probité, conscience, il faut tout sacrifier, pourvu que l'intérêt y trouve son compte ; malice, audace, violence, il faut tout entreprendre pour obliger un homme qui a du bien et du crédit. N'est-ce pas encore ce même intérêt qui fait pour l'ordinaire la liaison des personnes qui sont d'une condition égale ? Et qui pourrait dire les désordres qui en naissent ? Est-ce amitié quand des marchands s'unissent ? Non, ce n'est que pour profiter de leur société aux dépens des autres : c'est monopole. Est-ce amitié quand ce qu'on appelle gens d'affaires ont une si étroite correspondance ensemble ? Non, ce n'est que

parce qu'ils ont besoin d'une assistance mutuelle pour parvenir à leurs fins : c'est cupidité, c'est amour du gain, c'est avidité insatiable de l'argent, c'est passion pour les richesses. De même si des familles s'allient quelquefois par les nœuds les plus sacrés, est-ce toujours la pure bienveillance qui en est le motif ? N'est-ce pas le plus souvent une ambition démesurée, et pour soutenir ou relever leur fortune ?

Enfin la plupart des amitiés, si l'on en examine les ressorts secrets, que sont-elles, que faction, que conspiration, que cabales ? Et quand l'intérêt ne les anime plus, la légèreté qui est si naturelle à l'homme ne tarde guère à les rompre. Or ces ruptures ne sont-elles pas encore pour l'ordinaire autant ou plus criminelles, au moins dans leurs suites ? Car les plaintes et les reproches, les haines et les vengeances succèdent presque toujours à l'amitié cessante. On n'en demeure que rarement dans les bornes de l'indifférence pour ceux avec qui on a eu commerce ; si l'on ne peut pas s'en prendre à leur personne, on attaque leur réputation par les plus sanglantes médisances, et les amitiés mourantes engendrent quelquefois des inimitiés immortelles.

Apprenons donc aujourd'hui du Sauveur à être sincères, généreux et constants envers nos amis. Mais quand nous aurons épuré notre amitié de ces faiblesses, pensons encore à la guérir des autres défauts que la conduite du même Dieu à l'égard de saint Jean ne condamne pas moins clairement. Quoique je doive travailler ici à la gloire de ce saint évangeliste, je ne craindrai pas de dire qu'il eut quelques faiblesses, même depuis que le Sauveur l'eut attaché à son service. L'ambition le poussa un jour, aussi bien que Jacques son frère, à demander le premier rang dans les Etats de son maître, lorsqu'il en serait paisible possesseur. C'était, dit saint Chrysostome, une imperfection à cet apôtre de vouloir ainsi être préféré aux autres par une élévation blâmable. Et il ne faut pas s'étonner, continue le même Père, de ce défaut dans un homme qui n'avait pas encore été fortifié par le sang de Jésus-Christ, ni par le feu du Saint-Esprit. Cependant cette faute ne lui attira pas la disgrâce de son maître : Jésus-Christ la pardonna avec indulgence, quoiqu'il la reprit avec sévérité, et qu'il employât même la force de ses discours pour redresser vivement celui qu'il aimait avec tendresse. Ah ! Messieurs, qu'il y a de belles instructions à tirer de ce procédé du Sauveur de nos âmes !

Premièrement cette facilité de Jésus à souffrir de son ami condamne toutes ces mauvaises délicatesses qui se choquent de tout et qui n'excusent rien. Et ne croyez pas que ce défaut soit seulement contre la société, il est contre la religion ; car c'est une source de divisions et de querelles, de ressentiments, d'aigreurs et d'infidélités. Avouons néanmoins qu'en matière d'amitié l'on pèche plutôt faute de sévérité que d'indulgence, et qu'il s'en trouve bien plus qui endurent les

défauts de leurs amis qu'il n'y en a qui les corrigent. On se laisse aveugler à l'amitié, et alors les choses les plus injustes paraissent excusables. Faut-il vous en convaincre, Messieurs, par un détail sensible? Voyez ce que fait un mari pour une femme, un père pour un fils, un frère pour un frère. La complaisance les gouverne de telle sorte, qu'elle les empêche ou de voir les dérégléments de leurs familles, ou de les réprimer s'ils les voient. Et sans parler des amitiés dont le sang est comme le ciment, où trouvera-t-on aujourd'hui un ami qui s'arme d'une liberté généreuse pour représenter à son ami l'injustice de ses desseins et l'irrégularité de sa conduite? On applaudit à tout par une lâche flatterie, ou tout au moins on laisse aller les choses avec une mollesse non-seulement indigne d'un chrétien, mais même d'un honnête homme. Ainsi l'on se fortifie les uns les autres dans le mal par cette approbation tacite.

Encore si l'on en demeurait là ! mais une condescendance funeste entraîne souvent un ami dans les désordres de son ami ; on entre dans ses inclinations, on épouse ses vices. Est-il voluptueux, on le devient ; aime-t-il le jeu, on s'y accoutume. Dirai-je encore quelque chose de plus fort ? Il n'y a quelquefois rien qu'on n'entreprene volontiers pour favoriser les passions les plus déréglées de ceux qu'on aime, bien loin de s'y opposer. On les sert dans leurs vengeances, même au hasard de sa vie ; on expose sa fortune pour seconder leur ambition ; on se prête aux desseins de leur avarice, on y aide, on y concourt aux dépens de sa conscience. Enfin, à tout prendre, il n'est que trop vrai ce qu'a dit un poète, qu'il y a beaucoup d'amitiés pires que beaucoup de haines.

Pour y remédier, Messieurs, jetons les yeux sur Jésus-Christ. Hier il nous apprend dans la personne de saint Etienne comment il faut aimer nos ennemis, qu'il nous apprenne aujourd'hui dans la personne de saint Jean comment il faut aimer nos amis. Ou plutôt apprenons l'un et l'autre de saint Augustin, qui l'a si bien appris de cet excellent maître. Et les règles de ce double amour, il les a renfermées dans ces deux mots qui comprennent tout, quand il dit en s'élevant à Jésus-Christ, que c'est pour vous et à cause de vous, ô mon Dieu ! que nous devons aimer les ennemis, comme c'est en vous que nous devons aimer les amis : *Inimicum propter te, amicum in te*; les ennemis, par obéissance au commandement que vous nous en faites ; les amis, par respect pour les dons que vous nous les souffrez vous-même, tout méchants qu'ils sont ; les amis, parce que vous les aimez vous-même, s'ils sont bons, s'ils sont de vrais amis. Mais combien plus devons-nous vous aimer vous-même, ô mon Dieu ! Heureux si nous savons le faire comme saint Jean l'a fait, ou du moins si nous savons apprendre de la perfection de son amour pour vous à corriger les défauts du nôtre ! Examinons pour cela, mes chers frères, les

caractères de l'amour de saint Jean pour Jésus-Christ dans un second point.

SECOND POINT

On a eu raison de s'étonner de la facilité des apôtres à suivre Jésus-Christ, en se rendant à la première de ses paroles, sans résistance et malgré tous les obstacles que leur raison ou leurs sens y pouvaient former. Un homme en qui jusqu'alors il n'avait paru rien de fort extraordinaire prêche une doctrine nouvelle, différente de la loi de Moïse et qui semble contraire à la nature ; différente de la loi de Moïse, qu'elle ne condamne pas, mais qu'elle a pour but de réformer, de perfectionner, et d'en donner l'accomplissement parfait, en substituant des vues si pures à ses espérances charnelles, des maximes si élevées à ses pratiques rampantes, qu'il semble que c'est la détruire tout à fait. Cet homme ordonne qu'on le suive au préjudice de cet ancien législateur, si vénérable à toute la nation ; il commande de quitter tout pour s'attacher à sa personne, et ce que la loi offrait même de plus doux, de plus sensible pour récompense à ses fidèles observateurs, il veut qu'on le méprise absolument, pour des promesses plus grandes, mais invisibles. Et sur des ordres si rebutants, avec des apparences si capables d'éloigner plutôt que d'attirer ceux à qui ils sont donnés, cet homme est obéi sur l'heure, cet homme est suivi aussitôt qu'il appelle. Cela est surprenant : voilà cependant quelle a été la vocation de tous les apôtres.

Mais je trouve dans celle de saint Jean quelque chose qui la relève encore au-dessus des autres. Se donner à Jésus-Christ un des premiers, c'est déjà une de ses prérogatives ; mais il s'y donne dans une extrême jeunesse : *Pene puer*, dit saint Jérôme : à peine était-il entré dans cette partie de la vie où nous commençons à être un peu raisonnables. Cette démarche n'est-elle donc pas étonnante, Messieurs ? Dans un âge où les passions exercent leur empire avec tant de violence, où l'on se promet une longue suite d'années, où pour n'avoir pas l'expérience du monde, on se le figure plein de douceur ; dans cet âge sacrifier toutes choses par un abandon généreux ; mais quoi encore sacrifier ? Biens présents, espérance d'en acquérir : que dis-je ? famille même, qu'il est si naturel d'aimer ; père et mère dont on est aimé avec passion ; et cela pour se mettre à la suite d'un homme qui ne propose pour récompense que la pauvreté, pour salaire que les opprobres, pour engagement que les persécutions et la mort ? Ne faut-il pas aimer cet homme plus que soi-même, pour le préférer si absolument à tout ce qu'on a de plus cher ? Quel amour, encore un coup, et quel ardent amour, pour arracher un cœur à tant d'objets qui le flattaient, et le donner tout entier à un maître qui ne lui fait espérer que des rigueurs !

Voilà néanmoins par où saint Jean commence à donner des témoignages de son

amour pour Jésus-Christ; et plutôt à Dieu que nous pussions nous vanter de lui avoir marqué le nôtre en des caractères aussi beaux ! Ce divin Sauveur nous a appelés à son service dès les premiers moments de notre vie par le baptême; nous sommes de ces ouvriers heureux que le Père de famille a fait entrer dans sa vigne dès la pointe du jour pour y travailler; à mesure que notre raison a commencé à s'ouvrir au travers des nuages de l'enfance, Jésus-Christ a continué de nous inviter à le suivre par la bouche de ceux qu'il a chargés de notre éducation; il nous l'a répété encore dans toutes les pages de son Évangile, lorsque nous avons été en état d'y jeter les yeux. Avec tout cela, mes frères; qu'avons-nous fait quand l'âge nous a permis de nous attacher ou de renoncer au service de ce divin maître par la liberté de notre choix ? Dans ce penchant de la jeunesse où tout est si glissant, notre cœur s'est-il déclaré généreusement pour Jésus-Christ comme celui de saint Jean ? Hélas ! où sont ceux à qui leur conscience rende cet heureux témoignage ? Nos passions alors nous ont fait oublier les promesses de notre baptême, les enchantements du monde l'ont emporté sur la voix de Jésus-Christ. Ce jeune homme plongé dans le jeu et dans le libertinage, cette jeune fille dans le luxe et la galanterie, se sont jetés tête baissée, si j'ose ainsi parler, dans le parti du monde, ou pour mieux dire, du démon, qui en est le prince ; aucun presque n'a fait parler hautement son amour pour Jésus-Christ, en le suivant fidèlement à l'exemple de notre apôtre. Aujourd'hui même que tant d'années se sont peut-être écoulées dans ce lâche abandonnement de notre Dieu, nous ne sentons souvent pas un reste de repentir qui nous en fasse des reproches. Toujours prêts à continuer dans nos dérèglements, tant que l'âge et la santé nous le permettront, nous remettons à la vieillesse ou à une maladie à prendre sérieusement notre parti : alors, disons-nous, il sera assez tôt d'y penser ; cependant divertissons-nous et jouissons de la vie ; rien ne nous presse encore ; il y aura du temps suffisamment pour Dieu, donnons-en un peu à nous-mêmes.

Or comment appeler de tels sentiments, une telle conduite ? Est-ce indifférence pour Dieu ? est-ce mépris ? Car se persuader avec cela qu'on aime Dieu, ce serait une étrange illusion : oser le dire, ce serait une moquerie, la chose se dément d'elle-même. Peut-être projetez-vous au moins de lui donner votre cœur dans la suite, et de réparer votre froideur passée par un amour fervent. Mais que dois-je augurer de ce que vous ferez par ce que vous faites ? Après tout, croyez-vous donc qu'il fasse tant de cas du présent que vous lui ferez de ce cœur corrompu et gâté, lorsqu'il ne sera plus que le reste de la débauche et le rebut du monde ?

Ménageons donc le temps, à l'exemple de saint Jean : que le même amour qui ne lui permet pas de différer un moment nous fasse surmonter tous les obstacles qui nous

retiennent ; hâtons-nous comme lui de porter le joug du Seigneur de bonne heure, autrement nous ne pouvons pas dire que nous l'aimons. Cette ardeur néanmoins que notre apôtre fit d'abord paraître n'est pas ce qui me charme le plus dans son amour pour Jésus. La fidélité inviolable avec laquelle il le suivit, et surtout cette inébranlable constance qu'il témoigna, durant le cours de sa passion, dans la maison de Caïphe et au pied de la croix, font le véritable caractère de son amour, et l'élèvent à un point où pas un des autres apôtres ne peut atteindre. Arrêtons-nous donc un moment sur le Calvaire, pour admirer la grandeur de cet amour et pour condamner la lâcheté du nôtre.

L'amour qui ne subsiste que dans les délices et dans les caresses, et qui abandonne dans les peines et dans les douleurs, n'est pas un amour solide. Mais une marque indubitable qu'on aime parfaitement, c'est de partager avec la personne aimée tous les maux qui lui arrivent, c'est de l'accompagner dans ses travaux pour souffrir tout ce qu'elle souffre. C'est aussi sur ce pied-là que je vous prie de juger de l'amour de saint Jean, et de peser avec attention ce qu'il lui a coûté. Car ce que saint Bernard a dit de Marie au pied de la croix, je le puis dire du disciple bien-aimé durant le cours de la passion de son Maître. Il souffrit plus, ce cher favori, dans ce peu de temps qu'aucun des martyrs n'a enduré dans la suite des siècles. Vous l'avouerez avec moi, chrétiens, pour peu que vous vous arrêtiez aux réflexions que je vous prie de faire. Il est vrai que les plus rudes tourments ont fait sentir leur violence aux martyrs : ils ont épuisé le sang de leurs veines, ils ont déchiré leurs membres et brisé jusqu'à leurs os ; mais après tout, si leur corps était dans la douleur, leur âme goûtait de la joie et trouvait sa consolation dans sa peine. Au lieu que sur le Calvaire, l'âme de notre apôtre fut le théâtre de sa douleur : douleur par conséquent d'autant plus cuisante et plus sensible que la partie qu'elle déchirait était plus délicate et plus vive, sans qu'aucune consolation en tempérât l'amertume. Ajoutez à cela que les peines des martyrs, quelque grandes qu'elles aient été, ne sont parties que de la main des hommes. Ils n'avaient que des hommes pour auteurs de leurs souffrances. Ici toutes les peines de Jean partent de la main de Jésus-Christ même : c'est ce Sauveur si tendrement aimé qui par cet amour même si vil et si fort que Jean a pour lui, devient l'auteur de tout ce que Jean souffre avec lui. Sa tête couronnée d'épines, ses mains percées de clous, son côté ouvert d'une lance, sont les instruments terribles du supplice dont le cœur de notre saint est la victime. Tous les coups qui portent sur le maître retombent par contre-coup sur le disciple, et Jésus souffrant qui s'imprime alors à son cœur dans cet état, lui fait sentir toute l'amertume de ses douleurs d'autant plus vivement qu'il ne lui laisse pas la triste consolation de les partager au moins dans sa chair avec lui.

O amour véritable ! voilà ce que vous coûte votre inviolable fidélité. Pendant que les autres se cachent ou s'enfuient par la honte ou par la crainte qui les trouble, attaché par des chaînes invisibles à la même croix où les clous attachent le Sauveur, le fidèle disciple n'en peut être séparé, parce que l'amour en lui est plus fort que la mort. Dans les autres l'amour serait louable, si sa force allait jusqu'à égaler celle de la mort, et il semble qu'elle ne puisse aller plus loin, *fortis ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6) : dans notre disciple, elle la surpasse. L'amour le laisse survivre à son maître, mais ce n'est que pour mourir plus longtemps, ce n'est que pour mourir à chaque moment avec lui, par l'impression toujours présente de sa mort qui la renouvelle incessamment en lui.

Pour vous faire mieux entendre ma pensée, rappelez, je vous prie, dans vos esprits une espèce de sacrifice dont la cérémonie était assez particulière dans l'ancienne loi : on prenait deux oiseaux, l'un était égorgé, et son sang se recueillait dans un vase ; l'autre était laissé en vie, mais ce n'était qu'après qu'il avait été teint du sang de l'autre qu'on lui donnait la liberté de s'envoler. Ce qui ne se pratiquait alors que pour figurer quelque chose de mystérieux qui ne se devait développer que dans la nouvelle loi, s'accomplit ici dans la vérité. Deux innocentes colombes, Jésus et Jean, sont portées sur le Calvaire par l'amour pour y être immolées ; véritablement il n'y en a qu'une dont le sang soit répandu, l'autre est quitte de l'immolation après l'avoir été teinte du sang de la première. Mais la vie qu'on lui laisse n'est-elle pas plus dure que la mort à son amour, par le souvenir de cette précieuse vie au prix de laquelle la sienne lui a été conservée ? Et Jean ne compterait-il pas pour une faveur le coupheureux qui lui donnerait le moyen de rendre à celui qu'il aime uniquement sang pour sang, et vie pour vie ?

Aimer de la sorte, chrétiens, qu'en pensez-vous ? Est-ce aimer véritablement ? Mais en qui est-ce que se trouvent de tels caractères de l'amour que nous devons à Dieu ? Examinons la nature du nôtre, mes frères : la marque infailible sur laquelle nous en pouvons juger sainement et sans nous faire illusion à nous-mêmes, c'est si lorsqu'il faut souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, notre cœur accepte volontiers les souffrances. Car ce qu'a dit un grand cardinal du dernier siècle (1), si versé dans la connaissance de ses mystères, n'est que trop vrai, qu'il se trouve encore assez de fidèles qui veulent bien être proche de Jésus, mais qu'il y en a peu qui veulent être proche de la croix de Jésus. Tant qu'il n'est question que de dire : Ah ! mon Dieu, je vous aime, notre cœur est fécond en cette sorte de sentiments, et notre bouche même les explique sans peine. Mais faut-il marquer cet amour à notre maître en prenant part à ses tra-

vaut, à la moindre difficulté qui se présente notre cœur se rebute.

Cependant c'est une illusion funeste de se persuader que le divin amour consiste en de certaines sensibilités tendres qui effleurent seulement le cœur en passant, et qui le laissent toujours dans la même situation. Si cet amour n'est assez courageux pour monter sur le Calvaire et pour y partager avec un Dieu souffrant l'amertume de ses douleurs, ce n'est qu'un fantôme d'amour. Que saint Jean eût dit cent et cent fois à son maître : Seigneur, je vous aime ; qu'il le lui eût dit dans les termes les plus passionnés et de la manière du monde la plus tendre, pendant qu'il avait la douceur et la gloire de reposer entre ses bras, et qu'il en fût demeuré là, toutes ces belles protestations me seraient suspectes. Ainsi, pendant qu'on ne reçoit que des caresses, des consolations et des faveurs du ciel, je ne suis pas surpris qu'on baise la main qui les envoie, qu'on la bénisse et qu'on la remercie ; mais cela ne me convainc pas d'un grand amour pour Dieu ; ce n'est que soi-même que l'on aime. Mais quand je vois saint Jean marcher d'un pas égal à son maître, pour entrer dans toutes ses peines, chez Caïphe et sur le Calvaire, son amour alors ne me laisse plus lieu de douter.

C'est sur cela qu'un grand abbé a dit de saint Jean, qu'il ne l'estimait pas si heureux d'avoir reposé dans le sein de Jésus-Christ que d'avoir été présent à tous les mauvais traitements qu'il essuya entre les mains des Juifs et des bourreaux, parce que si dans la première de ces rencontres ce disciple reçut des marques publiques de l'amour de son maître, il eut le bonheur dans l'autre occasion de donner lui-même à son maître des marques constantes du sien. Jésus-Christ vous en demande de semblables, mes frères : il veut que vous le suiviez aux traces de son sang, que vous demeuriez fermes au pied de sa croix, soit que la maladie vous abatte, soit que la pauvreté vous incommode, soit qu'un ennemi vous persécute, soit qu'un médisant vous déshonore ; il veut que vous essuyiez toutes ces peines, dirai-je avec patience seulement ou avec soumission à l'ordre de Dieu, qui vous fait passer par ces épreuves ? C'est le moins que vous puissiez faire ; mais ce n'est pas assez dire, si votre amour pour lui est ardent, s'il est sincère : il veut que vous les portiez avec joie, et que les regardant comme des images de sa croix, vous lui fassiez connaître en les aimant que sa croix vous est chère.

Pour vous y encourager, Messieurs, je vous laisse avec ce mot de Théophylacte. Ce savant interprète, considérant que le Calvaire fut le lieu où le Sauveur fit présent de sa propre mère à saint Jean, s'écrie avec justice qu'il est bien vrai que rien n'est plus avantageux que de se tenir auprès de la croix ; que c'est là que se reçoivent les grâces, que c'est là que s'accordent les plus

(1) Le cardinal de Bérulle.

grandes faveurs. Demeurons-y donc constamment, Messieurs ; ne nous en éloignons jamais, et Dieu nous y donnera tôt ou tard quelque chose de plus encore que sa sainte mère, quelque inestimable que soit le don qu'il a fait d'elle à saint Jean : il se donnera lui-même, afin que nous le possédions éternellement dans la gloire. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

Jésus-Christ contredit par les chrétiens, et les chrétiens condamnés par Jésus-Christ.

Eecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur.

*Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la ré-
surrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes (Luc., II, 34).*

Est-ce donc là cet enfant que le ciel donna il n'y a que quelques jours à la terre, après le lui avoir fait attendre durant le cours de tant de siècles et acheter par tant de vœux ? Quel horoscope ! Messieurs, et qu'il pronostique des choses bien différentes de celles qu'on nous en avait promises ! Lorsque Gabriel apprit à Marie que Dieu l'avait destinée pour être la Mère de ce Fils, vous eussiez dit à l'entendre que la gloire devait être inséparable de sa personne, et que tout allait conspirer à en relever l'éclat. *Il sera grand*, lui dit-il, *et on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin (Luc., I, 32, 33).* Cependant aujourd'hui qu'il commence la carrière de sa vie, voici un prophète qui ne lui augure que des disgrâces : sa personne, si nous l'en croyons, va être exposée comme en butte à la contradiction des hommes, et ses jours seront si cruellement traversés, que sa mère en aura l'âme outrée de douleurs. Comment accorder ces oracles, et qui croirons-nous, ou de l'ange, ou de Siméon ?

Je trouve néanmoins encore dans mon évangile, chrétiens, quelque chose qui m'étonne davantage, parce qu'il me touche de plus près. J'avais cru que cet enfant du ciel apporterait avec lui de quoi faire la félicité de la terre, et en effet un ange s'en était expliqué de la sorte avant sa naissance, lorsqu'il ordonna qu'on lui imposât le nom de Jésus, parce qu'il devait sauver son peuple en le délivrant de ses péchés. Cependant j'apprends d'un homme éclairé par l'Esprit de Dieu, qu'il entre dans le monde autant pour la condamnation que pour l'avantage des hommes.

Voilà, Messieurs, de quoi être surpris ; mais j'ai encore de quoi augmenter votre surprise : lorsque vous avez entendu que le monde devait contredire Jésus-Christ et que Jésus-Christ devait condamner le monde, peut-être vous êtes-vous persuadé que cette contradiction ne viendrait que de la part des infidèles, et que cette condamnation ne retomberait que sur leur tête. Mais, Messieurs, ce n'est pas en ce sens qu'il faut prendre

notre évangile, et j'entreprends de vous faire voir aujourd'hui que c'est principalement aux chrétiens que cette redoutable prophétie s'adresse, et que c'est sur eux qu'elle se doit exécuter : je veux vous faire voir dans les deux parties de ce discours, et Jésus-Christ contredit par les chrétiens, et les chrétiens condamnés par Jésus-Christ : Jésus-Christ contredit par les chrétiens plus outrageusement que par ses plus cruels ennemis : frémissons à la seule pensée d'un si grand crime pour nous précautionner contre ; les chrétiens condamnés par Jésus-Christ plus rigoureusement que ses plus mortels ennemis : tremblons à la seule menace d'un si grand malheur, pour nous en préserver. Voilà les deux vérités que j'ai à vous expliquer aujourd'hui, et voilà le fruit que vous et moi nous en devons tirer. Adressons-nous pour cela à la bienheureuse mère de ce merveilleux enfant, dont nous avons à publier des choses si surprenantes, et disons tous ensemble : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT

La prédiction ne s'est trouvée que trop vraie, Messieurs : tout le monde s'est soulevé contre Jésus-Christ en divers temps, en différentes manières : des ennemis de toute espèce, Juifs, païens, hérétiques, l'ont attaqué ; mais de toutes les contradictions qu'il a eu à essuyer de la part de tous les hommes, il n'en est point qui approche de la guerre que lui font les chrétiens. Les coups des ennemis déclarés, quelque violents qu'ils soient, sont moins sensibles que ceux que portent de faux amis. Quelque cruelle que soit la guerre que l'on a à soutenir de la part des étrangers, elle paraît douce ou du moins supportable en comparaison de celle que font les propres enfants. Par cette seule considération, vous concevez, Messieurs, combien la contradiction que les chrétiens font à Jésus-Christ est énorme, par la qualité de ceux qui la lui font, comme nous le dirons encore dans la suite. Mais elle le devient infiniment davantage par la manière dont ils la font, et c'est ce que je vous prie de considérer avec moi.

Car enfin si les Juifs s'en prirent à sa personne même, et s'ils en voulurent à sa vie ; si les païens s'en sont pris à son Eglise, qu'ils ont tâché d'ensevelir dans le sang des apôtres et des martyrs ; si les hérétiques s'en prennent à sa doctrine, qu'ils s'efforcent de corrompre par leurs pernicieuses erreurs, quelque violentes que vous paraissent ces différentes persécutions, ne m'avouez-vous pas que les chrétiens, tels que nous les voyons de nos jours pour la plupart, tels que le monde les a faits, ont trouvé le secret d'y ajouter, ou plutôt de les réunir toutes, en s'opposant à Jésus-Christ d'une manière qui paraît plus délicate, mais qui lui est plus sensible que toutes celles dont tous les autres s'étaient avisés jusqu'ici pour lui faire la guerre ? Plus modérés en apparence, ce n'est ni à sa personne, ni à son Eglise, ni à sa doctrine qu'ils en veulent : au con-

traire ils font profession de les honorer, mais plus audacieux dans le fond, ils combattent son esprit par un esprit contraire; guerre d'autant plus implacable qu'elle est plus cachée, plus déguisée, plus intérieure; mais en même temps guerre d'autant plus cruelle dans son déguisement, qu'elle est plus étendue, plus universelle, puisqu'en contredisant son esprit ils en veulent et à sa personne, et à son Eglise, et à sa doctrine tout à la fois.

Pour rendre tout ceci plus sensible, voyons d'abord quel est l'esprit de Jésus-Christ et quel est l'esprit des chrétiens; pour en mieux comprendre la contradiction, examinons-en le caractère. L'esprit de Jésus-Christ, c'est l'esprit de l'Evangile; l'esprit des chrétiens, c'est l'esprit du monde. Or, peut-il y avoir une opposition plus grande que l'opposition de ces deux esprits, comme vous pouvez le reconnaître aisément si vous voulez que nous examinons le caractère de l'un et de l'autre?

Et premièrement, pour se former une juste idée de l'esprit de l'Evangile, quel a été, je vous prie, le but que le Sauveur s'est proposé dans l'établissement de la religion chrétienne? c'a été uniquement de ramener le cœur de l'homme à Dieu et d'attacher tout son amour à cet objet adorable. Or, comme cela ne se peut exécuter que le cœur de l'homme ne soit auparavant détaché de toutes les choses qui peuvent l'arrêter dans son cours, il n'y a rien à quoi le Sauveur travaille avec plus d'application dans l'Evangile qu'à ce détachement. Comme donc tout ce qui peut engager notre amour sur la terre se rapporte nécessairement à l'une de ces trois choses, ou aux biens qui sont hors de nous, ou à nos corps qui font une partie, mais la moins noble de notre être, ou à nos esprits qui nous font proprement ce que nous sommes, comme étant la plus excellente partie de nous-mêmes, le Fils de Dieu, voulant nous déprendre de ces objets pour nous élever à lui, propose dans l'Evangile trois vertus capitales : la première, pour nous ôter l'amour des biens qui sont hors de nous; la seconde, pour nous ôter l'amour de nos corps qui nous tiennent de si près; la dernière, pour nous ôter l'amour déréglé de nous-mêmes, de notre propre excellence, de cette supériorité que nous tirons de ce qu'il y a de plus intime en nous, qui est l'âme. Ainsi, Messieurs, tout l'esprit du christianisme, à le bien prendre, n'est qu'un esprit de pauvreté, de mortification et d'humilité.

Voyons maintenant quel est l'esprit du monde. L'apôtre saint Jean en a touché, ce me semble, le véritable caractère, et il en a fait le portrait en trois mots, quand il a dit que *tout ce qui est dans le monde n'est que convoitise des yeux, ou convoitise de la chair, ou orgueil de la vie* (1 Joan., II, 15). Cela veut dire, Messieurs, que tout ce qui anime le monde, tout ce qui en fait jouer les ressorts, tout ce qui le possède, le remplit, le fait agir, c'est ou l'avarice, ou le plaisir, ou l'orgueil. Car c'est ainsi que les saints docteurs expliquent ordinairement la pensée du

disciple bien-aimé. L'opposition n'est donc pas plus grande entre la lumière et les ténèbres qu'elle l'est entre l'esprit de l'Evangile et l'esprit du monde. Car qu'y a-t-il de plus opposé à l'esprit de pauvreté que l'avarice, à l'esprit de mortification que la volupté, à l'esprit d'humilité que l'orgueil?

Il n'est donc plus question maintenant que d'examiner s'il est vrai que les chrétiens se conduisent par l'esprit du monde, pour justifier, si telle est leur conduite, qu'ils combattent effectivement, comme je l'ai dit, l'esprit de Jésus-Christ dans toute son étendue. Mais, hélas! cette justification n'est que trop aisée à faire, et la vie de la plupart des hommes en est une démonstration publique. Et de vrai, que nous dit Jésus-Christ? *Bienheureux les pauvres d'esprit!* soit que, dépourvus des biens de la terre, ils en portent la privation sans murmure; soit que, plus favorisés de la fortune, ils y soient si peu attachés qu'ils soient prêts à les quitter ou à les perdre sans regret, quand telle est la volonté de Dieu. Ne perdez point votre temps, ne prodiguez point vos soins à amasser sur la terre de fausses richesses que la violence ou l'injustice peuvent vous enlever. Ah! plutôt donnez votre application, consacrez vos veilles à vous faire dans le ciel un trésor de gloire que vous puissiez posséder éternellement, sans craindre que ni les voleurs y puissent donner la moindre atteinte, ni la rouille en altérer l'éclat. Non content de nous faire de si pressantes exhortations, Jésus-Christ joint les exemples aux paroles pour leur donner plus de poids, et quels exemples? les plus touchants du monde, les plus propres à nous entraîner, les siens propres. Vous venez de le voir naître dans une misérable cabane, lui que le Père engendre dans les splendeurs des saints, avant l'étoile du matin et de toute éternité. Dans tout le cours de sa vie vous le verrez sans établissement, sans ressource, lui qui pourvoit à la nourriture des petits des corbeaux avec tant de soin, qui couvre les lis des champs de tant d'éclat; il n'aura pas où reposer sa tête; lui qui est le repos des bienheureux dans le ciel, lui dont la main libérale nous fait subsister tous, il ne subsistera que par la libéralité de quelques personnes charitables, jusqu'à ce qu'enfin vous le voyiez expirer tout nu sur un gibet.

D'un autre côté que dit et que pense le monde de cette pauvreté évangélique que Jésus-Christ a mise au premier rang entre les moyens d'acquérir la félicité éternelle, comme étant la première vertu qui nous la peut mériter? Il la regarde comme la dernière des misères, qu'on ne peut repousser avec trop de soin. Posant pour principe que les richesses font toute la douceur de la vie, il dit qu'on ne peut travailler avec trop d'empressement à les acquérir, qu'il est de la prudence de s'établir avantagement, et que l'établissement n'est solide qu'autant qu'il est fondé sur de riches possessions, que par conséquent c'est pousser le scrupule trop loin que de regarder de si près aux chemins

qui mènent à la fortune, que l'argent est toujours bon à prendre et encore meilleur à garder, de quelque côté qu'il nous vienne entre les mains.

Eh bien ! chrétiens, voilà deux voix bien différentes qui se font entendre à vos oreilles : à laquelle obéirez-vous ? quel parti prendrez-vous ? L'affaire est déjà décidée, divin Sauveur, ou vous laissez dire, et l'on se réserve le droit de ne rien faire. Si on ne rit pas de vos instructions, comme les pharisiens avarés qui les tournaient en raillerie, on se contentera de les écouter froidement sans rien rabattre de sa cupidité ; malgré toutes vos leçons, en dépit de tous vos exemples, on ne commettra pas moins d'injustices et de chicanes dans le palais ; il n'y aura pas moins d'usures et de monopoles dans le commerce, ni peut-être moins de simonies dans le sanctuaire ; les traitants seront aussi insatiables, les négociants aussi avides, et parmi vos apôtres mêmes il se trouvera des Judas aussi intéressés. En un mot, ceux qui se disent vos disciples aimeront les richesses avec autant de passion que si vous n'aviez jamais condamné l'avarice. Que dis-je ? s'écrie sur cela un de vos serviteurs, si vous aviez fait un précepte de l'avarice, je ne sais s'ils pourraient se faire un point de religion d'y obéir plus fidèlement.

Peut-être n'en sera-t-il pas ainsi de la mortification et du plaisir, peut-être que le précepte de l'une et la proscription de l'autre sera écoutée de nous avec plus de respect ; mais non, en quelques termes que Jésus-Christ se déclare dans l'Evangile pour ordonner à ceux qui s'engagent à le suivre de prendre sa croix et de la porter, quelque solennelles que soient les promesses que nous avons faites au baptême de renoncer aux attraits de nos sens, comment en usons-nous ? Le monde, qui ne respire que les délices, ne nous a pas sitôt proposé une partie de plaisir, que nous ne l'embrassions avec ardeur. Eh ! mes frères, qu'avons nous vu jusqu'ici, et qu'allons-nous voir encore dans ce temps que le monde consacre à la volupté ? ou trouvera-t-on un chrétien qui veuille se priver une fois, dans la vue de Dieu, du bal ou de la comédie, du jeu ou de la bonne chère ? Et bientôt après, quand on sera entré dans la carrière de la pénitence, où nous savons que Jésus-Christ nous impose par la bouche de l'Eglise, son épouse et notre mère, l'obligation de nous mortifier par le jeûne, par la retraite et par la pratique de toutes les vertus rigoureuses, cessera-t-on d'écouter le monde, qui nous sollicitera de continuer nos divertissements ? suspendra-t-on au moins le cours de ces dissolutions scandaleuses ? Combien y en aura-t-il qui se dispenseront du jeûne et même de l'abstinence, ou de gaieté de cœur pour satisfaire à leur intempérance, ou sur les prétextes les plus frivoles, avec autant d'indifférence et de tranquillité que si Jésus-Christ ne le défendait pas, disons avec autant d'assurance et de hardiesse que si Jésus-Christ le commandait ? Combien se liera-t-il tous les jours de parties jusqu'à Pa-

ques, où le jeu, où la galanterie, où la gourmandise régneront avec la même licence, sans que les jours saints mêmes y apportent d'autre changement, si ce n'est que peut-être, par un reste de bienséance ou de pudeur, on le fera avec moins d'éclat et de bruit ? Une telle conduite est condamnée sans doute par Jésus-Christ, on n'en peut douter. Est-ce donc qu'ils l'ignorent ? Non, ils le savent parfaitement, ils l'entendent cent fois ; mais le monde l'approuve, et toujours prêts à se plonger dans les plaisirs devant les autels du veau d'or au mépris du Dieu d'Israël, à l'exemple des Israélites sensuels, ils sont toujours prêts à dire au monde ce que ce malheureux peuple disait à Moïse : *Que le Seigneur ne nous parle point, mais parlez-nous plutôt, vous dont la voix nous est plus connue et le langage plus conforme à nos dispositions : c'est vous que nous voulons écouter* (Exod., II, 19). Ainsi, toujours sourds à la voix de Jésus-Christ sur le fait de la mortification, ils ne peuvent entendre la condamnation qu'il fait si hautement de leurs plaisirs. Seront-ils plus dociles à ses réprimandes contre l'orgueil et sur le point de l'humilité ? Encore moins, et cette vertu si précieuse, si chère à l'Homme-Dieu, cette humilité que saint Paul appelle la vertu de Jésus-Christ par excellence, humilité qu'il a recommandée d'une manière si forte et qu'il a pratiquée d'une manière encore plus étonnante, elle n'est point capable de retenir notre orgueil, de prescrire des bornes aux saillies de notre vanité. Ce n'est pas que nous manquions de lumière sur cela, car nous savons très-bien qu'il nous est expressément marqué d'avoir de bas sentiments de nous-mêmes, de nous mettre au-dessous de nos frères par une humble disposition de notre cœur, bien loin de nous élever au-dessus par une préférence fastueuse, de ne point mettre une complaisance vaine dans les avantages dont la nature ou la fortune nous ont favorisés. Nous ne manquons pas non plus d'exemples pour rendre ces instructions plus efficaces, nous avons devant les yeux celui d'un Dieu qui s'est abaissé jusqu'au néant de notre nature, jusqu'aux faiblesses de l'enfance, jusqu'à la bassesse d'une étable, pour dompter la féroce de notre cœur superbe par l'opposition d'un si parfait modèle d'une si étonnante humilité. Avec tout cela cependant que faisons-nous ? A nous voir ne dirait-on pas que nous n'avons jamais entendu parler d'un Dieu si profondément humilié, ou que nous ne cherchons qu'à insulter à son humilité ? Enflés de la vaine opinion de nous-mêmes, dédaignant tout le reste avec un œil de mépris, s'il nous recommande de prendre les dernières places partout où nous nous trouverons, nous affectons les premiers rangs, on croirait se dégrader si l'on reculait d'un pas ; et ce sont à toute heure des affaires sur cela dans le monde, affaires qu'on poursuit quelquelois avec autant de chaleur que s'il s'agissait de la perte d'une couronne ou d'un Etat. Si l'humilité qui fait descendre Jésus-Christ est sans mesure, l'ambition qui fait

monter les chrétiens n'en a point. Il n'y a sorte d'indignités qu'il ne souffre avec la douceur d'un agneau, et plutôt que de souffrir l'ombre d'un léger affront, emportés comme des lions, nous sommes prêts à tout entreprendre, à tout oser. Une chaumière, une crèche, un peu de paille lui tiennent lieu de palais et de trône; mais notre vanité n'est point contente, si le luxe, la magnificence et le faste n'éclatent dans nos appartements, dans nos meubles et dans nos équipages. Les plus simples vêtements couvrent celui qui a revêtu le ciel d'étoiles et les campagnes de fleurs, et il faut à cette femme les ajustements les plus superbes. Il n'y a rien de trop curieux, de trop riche, de trop somptueux pour elle. Or comment s'appelle tout cela, Messieurs? N'est-ce pas contredire ouvertement Jésus-Christ?

Et ne croyez pas, Messieurs, que la contradiction soit peu outrageuse pour lui. Je vous le disais tantôt, et vous allez en convenir avec moi, c'est s'en prendre à sa personne comme les Juifs, à son Eglise comme les païens, à sa doctrine comme les hérétiques. Je dis premièrement à sa personne, puis-que nous la crucifions derechef (*Hebr., VI, 6*); c'est l'idée que saint Paul donne des péchés commis après le baptême; mais, plus cruels en cela que les Juifs qui ne l'ont attaché que passible et mortel à la croix, nous l'y attachons derechef, tout impassible qu'il est: c'est-à-dire qu'autant qu'il est en nous nous renouvelons sa mort toutes les fois que nous transgressons sa loi: nouvelle mort bien plus sensible pour lui que la première. Car ce n'est plus une mort volontaire de la part de Jésus-Christ, et par conséquent infiniment efficace pour opérer le salut des hommes, c'est une mort stérile, infructueuse, forcée, qui anéantit le mérite de son sang; ce n'est plus un sacrifice salutaire qui donne la vie au pécheur, c'est une espèce de sacrilège qui met comme le sceau à sa condamnation.

Nous ne sommes pas moins outrageux à l'Eglise de Jésus-Christ qu'à sa personne par la corruption de nos mœurs, et la persécution que nous lui faisons en cela surpasse encore celle des païens. Celle-ci a fait sa gloire, et la nôtre le déshonore; la violence des tyrans n'a servi qu'à répandre partout l'éclat de son nom et à étendre les bornes de son empire: au lieu que les péchés des chrétiens la couvrent chaque jour d'opprobre et de honte, en donnant occasion à ses ennemis de lui insulter; parce que les crimes des enfants rejaillissent sur le front de leur mère, ils deviennent pour elle un sujet de confusion et de reproche. Mais ce n'est pas tout, et le préjudice qu'ils lui portent va bien plus loin: ils arrêtent le cours de ses conquêtes, ils empêchent le progrès de ses travaux; ils retardent ou diminuent le succès de ses ouvriers évangéliques, en éloignant d'elle par la mauvaise odeur qu'ils répandent ceux qu'ils devraient y attirer. C'est ainsi que, bien loin de contribuer à la conversion des infidèles, que cette Eglise sainte désire si

ardemment et tâche de procurer par toutes sortes de voies, ils les confirment dans leur infidélité, en leur donnant lieu de juger de notre créance par nos mœurs, et de croire que la vraie religion n'est point où se trouvent des mœurs si corrompues.

Enfin la doctrine de Jésus-Christ n'est pas moins combattue par la contradiction des chrétiens que sa personne ou son Eglise. Non moins révoltés contre elle que les hérétiques, s'ils ne sont pas les ennemis de sa foi ils le sont de sa morale, et s'ils paraissent catholiques par rapport aux vérités qui appartiennent à celle-là, on pourrait presque dire qu'ils sont hérétiques par rapport aux vérités qui appartiennent à celle-ci. Car il faut remarquer que la doctrine de Jésus-Christ comprend deux sortes de vérités: il y en a de spéculation, il y en a de pratique; les uns regardent la créance, les autres regardent les mœurs. Je n'examine pas ici de quelle manière nous recevons les vérités de spéculation; vous le savez, Seigneur, vous qui lisez dans les esprits ce que pensent de nos mystères la plupart de ceux à qui vous les avez révélés. Mais pour les vérités de pratique, pouvons-nous nous défendre que nous ne les combattions pas? Et n'est-il pas évident que la morale que nous suivons, morale horrible par sa corruption, et si éloignée de la pureté de l'Evangile et de la sainteté de Jésus-Christ qui en est l'auteur, forme comme une espèce d'hérésie dans le sein de l'Eglise même, hérésie de mœurs, qui altère, corrompt, déchire la morale sainte de notre divin Maître?

Un chrétien combat donc Jésus-Christ en juif, en païen, en hérétique, lorsque la dissolution de sa vie répond si mal à la pureté de sa foi. J'ose même dire que dans cette guerre il y a de sa part quelque chose de plus outré: les juifs, les païens, les hérétiques, par leur état, sont les ennemis déclarés de Jésus-Christ, et les chrétiens, par leur caractère, sont ses frères, ses enfants et ses membres. Il n'est pas surprenant qu'un ennemi nous offense, naturellement nous ne devons attendre de lui que des outrages. Mais lorsque nous voyons s'armer contre nous des mains qui ne devaient, ce semble, combattre que pour notre défense, ah! les coups qui en partent ne peuvent blesser légèrement, ils percent jusqu'au cœur. Jugez sur ce pied, chrétiens, combien les injures que Jésus-Christ reçoit de votre part l'emportent au-dessus des autres. Des frères se bander contre leur frère, des enfants conspirer contre leur père, cela fait horreur à penser, mais des membres se soulever contre leur chef, c'est ce qui est sans exemple. Trahir celui que l'on fait profession d'honorer, rendre le plus grand des maux pour le plus grand des biens, appellerai-je cela perfidie? L'appellerai-je ingratitude? Non, je ne sais quels noms lui donner. C'est cependant ce que vous faites. Mais savez-vous quels sont les sentiments de Jésus-Christ dans les attentats de cette nature?

S'il n'y avait que des ennemis à m'outrager,

s'écrie-t-il par son prophète, *je ne me plaindrais pas de leurs insultes* (Psal. LIV, 13), ils en font une profession ouverte, mais que je vous voie conspirer contre moi, vous avec qui j'ai eu des liaisons si étroites, vous à qui j'ai donné mon esprit et mon cœur, vous pour qui je n'ai rien eu de cher, rien de réservé, vous que j'ai reçu dans ma maison, que j'ai fait seoir à ma table, que j'ai nourri tant de fois de ma chair et de mon sang ! Ah ! la douleur me transporte, et je n'en saurais revenir.

Épargnons-lui, mes chers frères, épargnons-lui des plaintes si justes, en lui épargnant une douleur si cruelle. N'est-ce pas assez que son nom soit blasphémé par tous ceux qui ne le connaissent pas dans la plus grande partie de l'univers ? Faut-il encore que les chrétiens, ce peuple particulier qu'il s'était choisi et formé pour sa gloire, le déshonorent ? N'avons-nous reçu l'Evangile que pour le combattre ? ne sommes-nous entrés dans l'Eglise que pour la profaner ? O mon Dieu ! c'est pousser trop loin le mépris et l'insulte ! Je veux me rendre enfin à votre sainte loi avec une docilité parfaite et une soumission entière ; je veux que mes mœurs, d'accord avec ma créance, rendent hommage à vos maximes saintes, et prouvent par mes œuvres encore plus que par mes paroles que je fais profession de les croire. Ou plutôt, puisque c'est vous qui formez cette bonne volonté en moi par votre grâce, ô mon Dieu ! soutenez-la aussi vous-même jusqu'à l'accomplissement parfait, afin que, me préservant du crime de ceux qui sont assez hardis pour vous contredire, je ne sois point enveloppé dans le malheur de ceux qui mettent votre justice dans l'obligation de les condamner ! Jésus-Christ contredit par les chrétiens, voilà donc ce que j'avais à vous faire voir dans ce premier point, et je crois y avoir satisfait ; reste à vous faire voir dans un second point les chrétiens condamnés par Jésus-Christ, et c'est ce que je vais tâcher d'exécuter, si vous me continuez votre attention.

SECOND POINT.

La malice du démon et la corruption de l'homme sont si envenimées, qu'elles changent en un poison mortel les plus souverains remèdes que la bonté de Dieu ait pu trouver pour la guérison de nos maux. Dieu n'a rien de plus grand que son Fils, il le donne à la terre dans le dessein d'en faire le Sauveur. Et voilà que, par un malheur étrange, celui qui devait faire le salut des hommes devient à la plupart l'occasion déplorable d'une perte éternelle. Ce malheur a commencé par les Juifs ; des Juifs il a passé au plus grand nombre des chrétiens, et fasse le ciel qu'un mal si commun, si étendu ne se communique point jusqu'à chacun de nous en particulier ! Le Messie, dont les Juifs se promettaient tant de faveurs, fut la source de toutes leurs disgrâces, lorsqu'au lieu de le recevoir dans le temps qui leur fut donné, ils furent assez aveugles pour le méconnaître,

et assez cruels pour le faire mourir. Les desseins de Dieu seront-ils donc frustrés de l'effet qu'il avait en vue quand il les a formés ? Non : sa providence ne manque point de ressources. Comme il dispose des choses avec une sagesse admirable, il saura tirer le bien du mal, et retrouver dans un second peuple ce qu'il semble avoir perdu dans le premier. Dieu donc, voyant son Fils rejeté par l'endurcissement des Juifs, appelle les gentils à leur place, afin que, profitant de leur disgrâce, les uns apprennent à se sauver par la même voie par laquelle les autres se sont perdus. Cependant, ô corruption du cœur humain ! ô profondeur des jugements de Dieu sur ce cœur corrompu ! par je ne sais quel funeste enchaînement de mille causes de perdition, soit de passions qui font commettre le péché, soit de péchés qui blessent l'âme à mort, soit de faiblesses qui sont les suites de ces blessures mortelles, il est arrivé que la plupart des chrétiens ont échoué au même écueil que les Juifs, que ce qui devait être pour eux une odeur de vie est devenu une odeur de mort, que le Fils de Dieu, qui était venu pour les sauver au refus des Juifs, a fait leur condamnation comme il avait fait celle des Juifs, et que s'il y a eu quelque différence dans le motif, c'est qu'ayant condamné les Juifs à cause de leur incrédulité, il a condamné les chrétiens à cause de leur corruption.

Ouvrez l'Evangile, Messieurs, vous la trouverez marquée en termes formels, cette condamnation redoutable, aussi bien que la cause pour laquelle elle a été prononcée. Je vous l'ai dit, et vous l'avez vu, que la plupart des chrétiens ne se gouvernaient que par les maximes du monde ; or que lisez-vous partout dans l'Evangile, qu'une sentence de condamnation portée absolument contre le monde et contre ses maximes ? Tantôt Jésus-Christ proteste qu'il n'est point du monde, et tantôt qu'il ne prie point pour le monde. Vous entendez ce que c'est que ce monde, mes frères, et vous savez que dans le monde visible que nous habitons, et qui est l'ouvrage de la main de Dieu même, il y a un autre monde qui est l'ouvrage du péché, monde corrompu, où règnent toutes les passions, monde avec lequel nous sommes mêlés sans le bien connaître, et que nous ne distinguons pas toujours bien, ni ceux qui le composent, précisément parce que nous ne connaissons pas les cœurs, et qu'il nous est défendu d'en juger selon les apparences ; mais Dieu qui sonde les consciences le distingue parfaitement, il en voit toute la malignité, et c'est pour cela qu'il est l'objet de sa haine.

C'est donc un tel monde que Dieu réprouve, et qu'il réprouve de cette sorte, que toute la sagesse de ce monde, dit saint Paul, est une véritable folie devant Dieu (1 Cor., I, 20). Un tel monde a un fonds si inépuisable de malignité, qu'être l'ami du monde et l'ennemi de Dieu, c'est la même chose, dit saint Jacques (Cap. IV, v. 4) ; qu'aimer le monde, c'est renoncer à l'amour du Père de Jésus-

Christ, dit saint Jean (I *Epist.*, II, 15). D'où il conclut : *N'aimez donc point le monde*, si vous ne voulez pas encourir la haine de Dieu avec lui et comme lui; c'est-à-dire n'aimez point tout ce qui est dans le monde, et qui en fait la corruption : *Nolite diligere mundum, neque ea que in mundo sunt* (Ibid.). Or qu'y a-t-il donc dans ce monde pervers, qu'on ne puisse aimer avec lui sans être enveloppé dans la même condamnation que lui? je vous l'ai déjà dit dans mon premier point : je vous ai marqué ces trois passions principales qui le mettent dans une contradiction perpétuelle avec Jésus-Christ; permettez-moi de les rappeler dans le détail pour y opposer à chacune la condamnation qu'en a faite Jésus-Christ.

La première des trois maximes générales sur lesquelles le monde roule, c'est la maxime de l'intérêt, *concupiscentia oculorum*. Or cette maxime pernicieuse, lisez l'Evangile de saint Luc, et vous la trouvez foudroyée par cette maxime de Jésus-Christ : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple* (Luc., XIV, 33). Et dès là vous comprenez que, bien loin de faire de vains souhaits pour des richesses qui nous manquent, il faut détacher son cœur de celles qu'on possède, sans quoi point de religion, et par conséquent point de salut. Et parce qu'on pourrait se persuader que cette leçon ne regardait que ses apôtres en particulier, l'Evangile ajoute expressément qu'elle s'adressait à tous ceux qui l'écoutaient : *Omni-bus dico* (Marc., XIII, 37).

Une seconde maxime qui donne le branle au monde est celle du plaisir, *concupiscentia carnis*. Or, quel anathème plus formel contre elle que le commandement que Jésus-Christ fait à tous *de porter sa croix, et de la porter tous les jours de sa vie* (Luc., IX, 23)? Condition absolument nécessaire pour le suivre, c'est-à-dire pour arriver au salut, terme unique où tout son but est de nous conduire.

Enfin la troisième maxime qui anime la plus grande partie du monde, c'est celle qui inspire l'élévation et l'orgueil, *superbia vitæ*. Or, pouvait-il la renverser d'une manière plus terrible que par cette étonnante leçon qu'il fait à ses apôtres, lorsque, reprenant quelques mouvements d'ambition qu'ils avaient un peu trop fait paraître, il leur dit nettement à eux-mêmes, tout apôtres qu'ils sont et attachés depuis si longtemps à sa suite : *Si vous ne devenez semblables à des enfants, petits comme eux par une humilité sincère, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux* (Matth., XVIII, 3).

Et de là que résulte-t-il? il résulte que Jésus-Christ étant venu pour la condamnation du monde, et que la plupart des chrétiens suivant l'esprit et les maximes de ce monde réprouvé, la plupart des chrétiens sont donc enveloppés dans sa condamnation; il résulte que ce n'est donc pas moins à ces chrétiens qu'aux Juifs que se doivent appliquer ces paroles de Jésus-Christ : *Si je n'étais point venu, et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient point sur leur compte ce*

péché dont ils se sont chargés par la condamnation de leurs mœurs à ma loi; mais cette loi même c'est cette parole qu'ils ont entendue qui les rend inexcusables dans leur péché (Joan., XV, 22); il résulte enfin que les chrétiens seraient moins coupables si Jésus-Christ les avait moins instruits, et que ces belles instructions si multipliées ne font qu'augmenter leur condamnation.

Ici, Messieurs, avant que de pousser plus loin le sens de ces terribles paroles, je me crois obligé de prévenir, ou du moins de résoudre les difficultés que cette matière semble devoir faire naître dans tous les esprits. Si Jésus-Christ condamnait le monde avec tant de rigueur, hé! où en serions-nous? Une ruine générale ensevelirait donc presque tous les hommes dans la prédiction. D'ailleurs, des maximes aussi anciennes que le monde, maximes autorisées par la pratique de tous les peuples, peuvent-elles avoir des suites si funestes? Mais nous enfin, ne tirons-nous point d'avantages de ce que nous sommes nés dans le sein de l'Eglise, et de ce qu'un Dieu a répandu son sang pour nous? Tant de honte de sa part ne doit-il pas nous rassurer un peu contre tant de rigueur?

Pour la première de ces difficultés qui paraît la plus considérable, elle avait déjà été proposée à Jésus-Christ même : *Si pueri sunt qui salvantur* (Luc., XIII, 23) : Y a-t-il donc si peu de sauvés? Et Jésus-Christ y a répondu dès lors d'une manière si nette, qu'elle porte plutôt l'effroi avec elle pour nous que la consolation. En effet, l'Evangile à chaque page et en cent manières différentes nous représente et la voie qui conduit au ciel très-étroite, et la porte par laquelle on entre très-étroite, et le nombre de ceux qui y sont reçus très-petit; au lieu que la voie qui mène au précipice est aisée, que la porte en est spacieuse, et que le nombre de ceux qui y tombent ne se peut compter.

Saint Augustin répond d'une manière aussi peu consolante à la seconde difficulté, qui se prend de la coutume qu'on allègue pour justifier sa conduite, par cette mauvaise raison que telle est la conduite de tout le monde, que partout on en use de la même manière. *Malheur à toi, torrent impétueux de la coutume, qui entraîne presque tous les hommes par la rapidité de ton cours, sans qu'il s'en trouve à peine un petit nombre qui se raidisse pour te résister! malheur à ceux que tu entraîne! Jusqu'à quand est-ce que les enfants d'Adam se laisseront emporter par tes flots dans cette mer orageuse où il se trouve si peu de chrétiens qui ne fassent naufrage* (Confess., l. I, c. 16)? C'est donc une erreur de se persuader que l'usage des hommes prévale contre la loi de Dieu, ou qu'il puisse justifier ce que Jésus-Christ condamne. Quand toute la terre conspirerait à dire que les divertissements sont permis durant le carnaval, que la pénitence n'est point si nécessaire durant le carême, ceux qui auront pris ces divertissements, ceux qui auront négligé cette pénitence, ne s'en trouveront pas moins coupables à la mort.

Je ne trouve pas de quoi vous flatter davantage dans le bonheur que vous avez d'être les enfants de l'Eglise, et c'est même, à le bien prendre, ce qui fera votre procès. L'Eglise, selon saint Jean-Baptiste (*Matth.*, III, 12), est comme une grange dans laquelle on amasse la moisson : dans cette grange il y a de la paille aussi bien que du grain ; il y a dans l'Eglise des méchants aussi bien que des bons ; et de même que le laboureur ne laisse la paille dans la grange que pour mieux conserver le grain, comme il abandonne ensuite cette paille aux animaux ou à la pourriture, ah ! qu'il y en a un grand nombre que Jésus-Christ ne souffre dans son Eglise que pour servir à l'avantage de ses véritables enfants, qui sont le pur froment de son aire, et qu'il ne regarde que comme de la paille qu'il doit bientôt abandonner aux flammes ! Ou si vous voulez une autre comparaison de saint Augustin, il en est à peu près du corps de l'Eglise comme du corps de l'homme : s'il y a des membres dans le corps de l'homme, il y a aussi quelquefois des humeurs corrompues qui l'incommodent ; ce corps les porte pendant un temps, mais à la fin il s'en décharge, lorsqu'il est d'une constitution forte. Voilà comme il en est de beaucoup de chrétiens : Jésus-Christ, il est vrai, les laisse dans l'Eglise, mais ils n'y sont que comme des humeurs vicieuses et gâtées, qu'il est prêt à vomir pour ne conserver que les membres qui font sa force et sa beauté.

J'apprends même de saint Augustin que le sort des mauvais chrétiens est plus déplorable que celui des infidèles, parce que leur condamnation est sans ressource. *L'Ecriture*, dit ce saint docteur, *compare les mauvais chrétiens à du sarment que le père de famille a fait retrancher de sa vigne. Tant que le sarment est uni au cep qui le nourrit, il se charge de pampres et porte du fruit, mais est-il une fois coupé, il ne sert plus à aucun usage, il n'est bon qu'à jeter au feu. Ainsi, il n'y a que les flammes de l'enfer à attendre pour les chrétiens qui ne prennent point leur nourriture de la tige mystérieuse qui les porte, qui ne tirent plus ni suc ni sève du tronc, parce que leurs crimes en ont coupé la communication : ce sont des sarments inutiles qui ne sont propres à aucune chose. Au lieu que comme des arbres qui sont dans une vaste forêt, pour être sauvages, tortus ou raboteux, ne laissent pas de pouvoir servir à des vaisseaux, à des maisons et à des meubles, lorsqu'ils passent par les mains d'un ouvrier industrieux, ainsi les infidèles, qui sont hors le champ de l'Eglise comme des arbres infructueux, peuvent être employés à des usages utiles ; tout sauvages qu'ils sont, la foi peut en faire des vases d'honneur dans la maison de Dieu. Mais pour ceux qui sont déjà dans cette maison, et qui de vases d'honneur sont devenus des vases d'ignominie par leurs crimes, qui ont passé et repassé cent fois par les mains de la grâce, et qui demeurent toujours les mêmes, ces sarments desséchés et pourris, que peut-on en espérer ? Leur perte est comme in-*

dubitable, et leur condamnation comme assurée (Enar. 3 in psal. XXX).

En effet, Messieurs, si nous ne vivons pas saintement dans notre religion, y en a-t-il une plus sainte où nous puissions nous sanctifier ? Y a-t-il une autre arche que l'Eglise, où nous puissions entrer pour nous mettre à couvert du déluge de la colère de Dieu ? Y a-t-il d'autres sacrements à attendre que nos sacrements ? Y a-t-il un autre Sauveur à espérer que le Sauveur ? Y a-t-il une autre grâce à nous promettre que sa grâce ? *Si nous péchons*, dit le Docteur des gentils, *si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais d'autre hostie pour nos péchés : Jésus-Christ ne sera pas crucifié une seconde fois pour les remettre ; mais il ne nous reste qu'une attente effroyable du jugement et de ce feu dévorant qui doit consumer éternellement les ennemis de Dieu. Car de quel supplice croyez-vous que celui-là sera jugé digne, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, lors même qu'il faisait profession de le connaître, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'Agneau, par lequel il avait été sanctifié, et qui, bien loin de s'y laisser conduire, aura toujours fait outrage à l'esprit de la grâce ? Ne savez-vous pas ce qui est écrit : Le Seigneur jugera son peuple, et il le jugera sur le pied de tout ce qu'il aura fait pour lui (Hebr., X, 26-30) ?*

Il en faut donc revenir à la terrible prédiction du saint vieillard Siméon que j'ai employée dans mon texte : *Positus est hic in ruinam multorum* ; donc le Sauveur n'est venu que pour notre désolation si nous ne changeons de vie ; donc tout ce qu'il a fait de plus avantageux pour nous tournera à notre préjudice, par l'abus que nous en aurons fait ; donc nous ne serions pas si criminels, si nous avions été moins favorisés ; donc, si le Fils du Dieu vivant n'avait point pris la peine de nous venir chercher du ciel en terre, s'il n'était point né dans la bassesse, s'il n'avait point vécu dans le travail, s'il n'était point mort dans la douleur, s'il ne nous avait point donné une loi si parfaite pour nous conduire, s'il ne nous avait point ménagé des secours si puissants pour y obéir, nous ne serions pas si criminels. Mais après tout ce qu'il a dit, après tout ce qu'il a fait, après tout ce qu'il a souffert, après la publication de l'Evangile, après l'institution des sacrements, après le secours de sa grâce, que pouvons-nous dire pour nous justifier, ou plutôt que pouvons-nous dire qui ne nous condamne pas ?

Aussi, Messieurs, il n'y a rien en Jésus-Christ qui ne se soulève à la mort contre nous : ses plaies se rouvriront pour prononcer notre arrêt ; sa croix nous reprochera notre ingratitude en tombant sur nous pour nous écraser ; son sang demandera vengeance de nos crimes. Il n'y aura pas jusqu'aux larmes de ce divin enfant, qui sont aujourd'hui si amoureuses et si tendres, qui ne nous deviennent redoutables et contraires ; sa crèche, son berceau, sa pau-

vreté, ses faiblesses seront les pièces sur lesquelles on instruira notre procès, et les instruments de notre condamnation. Prévenons donc ce jugement terrible en nous jugeant nous-mêmes, condamnons en nous ce que Jésus-Christ y condamne, faisons de l'étable où il a voulu naître un tribunal rigoureux devant lequel nous examinions en nous tout ce qui lui peut déplaire, pour ne nous rien pardonner; devenons les fidèles disciples de ce divin Maître; par une imitation constante de sa pauvreté, de son humilité, de sa mortification, pour réparer la contradiction outrageuse que nous avons faite de sa doctrine par notre cupidité, par notre orgueil, par l'amour désordonné du plaisir.

Grands du monde, venez donc à cette étable, comme à l'école de toutes les vertus, et puisque vous y voyez toute la pompe du siècle confondue, apprenez-y à en détacher votre cœur. Pauvres, venez-y aussi vous instruire, et puisque vous y trouvez tout ce que votre condition a de plus fâcheux consacré par le Fils de Dieu, apprenez-y à l'aimer. Jésus-Christ juge ne sera un jour que l'écho de Jésus-Christ enfant; il ne condamnera à notre mort que ce qu'il condamne à sa naissance, notre avarice, nos plaisirs, notre vanité. Joignons donc aujourd'hui notre voix à celle de ce divin enfant contre nous-mêmes, contre nos vices, contre nos passions, et nous aurons lieu d'espérer qu'après avoir été parfaitement d'accord avec lui pour aimer ce qu'il aime et pour pratiquer ce qu'il commande, nous entrerons dans une éternelle société avec lui par la consommation pleine et parfaite de cette charité pure qui aura fait notre mérite sur la terre, pour faire notre couronne dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

De la fidélité à la loi de Dieu.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen eius Jesus.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jesus (Luc., II)

Le roi-prophète, voulant nous marquer par avance les admirables dispositions du Fils de Dieu lorsqu'il entrerait dans le monde par son incarnation, lui met à la bouche ces belles paroles : *Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, ô mon Dieu ! mais vous m'avez donné des oreilles parfaites, pour écouter vos commandements. Vous n'avez point demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché ; mais vous avez demandé mon obéissance et ma soumission. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre de vos décrets éternels, pour faire votre volonté. C'est ce que j'ai toujours voulu, ô mon Dieu ! et le désir d'accomplir votre loi, vous le voyez au fond de mon cœur (Psal. XXXIX, 7, 9).* Or ce qu'il n'avait dit alors que dans le secret, voici qu'il l'exécute sensiblement aujourd'hui, Messieurs.

Il n'y a que huit jours que ce divin enfant

est entré dans le monde par sa naissance en Bethléhem, et parce que ce terme de huit jours est le temps marqué pour la circoncision, sans plus long délai il se donne tout entier à l'accomplissement de la loi que son Père en a faite à son peuple; sans distinction, tout saint qu'il est, il s'assujettit à cette loi, quoiqu'elle ne soit donnée que pour les pécheurs; sans exception, sans réserve, il se livre avec empressement, malgré la délicatesse d'un âge si tendre, à toutes les douleurs d'une si dure cérémonie, et ne compte pour rien et les larmes et le sang qu'il lui en coûtera, pourvu qu'il accomplisse la volonté de son Père.

Certes, Messieurs, si ces premières démarches du Fils de Dieu ont de quoi nous surprendre, plus nous les approfondirons, plus nous y trouverons de quoi nous édifier et de quoi nous instruire. Car dans cette conduite étonnante qu'il tient pour se soumettre aux ordres d'une loi qui ne le regardait pas, je découvre, ce me semble, l'anéantissement, ou, si vous voulez, la condamnation de toutes les excuses que nous alléguons pour nous dispenser des lois que le joug de l'Evangile nous impose.

Tout le dérèglement des mœurs qui défigure aujourd'hui d'une manière si déplorable la face de la religion, vient particulièrement de trois sources: l'orgueil, la présomption, la lâcheté. De ces trois sources naissent trois différentes sortes de prétextes: le prétexte de la qualité, qui naît de l'orgueil; le prétexte de l'âge, qui vient de la présomption; le prétexte de la difficulté, qui ne peut partir que de la lâcheté. Et je puis dire qu'il y a peu de chrétiens qui ne prétendent pas sauver leur désobéissance et leur prévarication à la faveur de l'un des trois. Les uns prétendent que leur rang est pour eux un titre d'immunité, mais un titre incontestable, qui les décharge de tout ce que la loi a de plus onéreux. Quelques autres s'appuient sur leur jeunesse, s'en font un privilège pour se licencier impunément au libertinage et au désordre, persuadés qu'il suffira de recourir à Dieu quand ils seront lassés du monde. Presque tous exagèrent les difficultés du christianisme, et regardant comme impossible ce qu'il a de laborieux, ils se croient en droit de secouer entièrement un joug dont la pesanteur les étonne. Mais le mystère de ce jour ruine toutes les défaites de l'amour-propre et nous en découvre manifestement l'illusion. Le Fils de Dieu s'assujettit à la loi sans écouter sa grandeur; donc il n'y a point de qualité qui puisse nous en affranchir. Il s'empresse avec une sainte précipitation d'accomplir cette loi, au moment que le temps lui en est marqué; donc il n'y a point de jeunesse qui justifie le dérèglement de nos mœurs et le retardement de notre conversion. Jésus accomplit tout ce qui est porté par la loi, quelque rigoureux et quelque humiliant qu'il soit pour lui: donc il n'y a point de difficulté dans le christianisme que nous ne devions surmonter pour être fidèles à Dieu jusqu'à dans les choses les plus pénibles. Voilà,

chrétiens, les grandes vérités que j'ai à vous annoncer, si Dieu m'en accorde la grâce, que je lui demande et que je vous prie de lui demander avec moi, en nous jetant tous ensemble aux pieds de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Si jamais il y eut quelques personnes à qui la considération de leur dignité ait pu être un titre légitime d'exception à l'égard de la loi de Dieu, cela aurait infailliblement dû appartenir à Jésus-Christ par préférence à tout le reste des hommes. La qualité de Fils de Dieu, qui le distinguait infiniment, le tirait aussi de l'obligation commune, et ce qui faisait une loi pour les autres ne pouvait point intéresser les privilèges ni toucher aux droits de sa grandeur. Lui cependant, se dégradant, si je l'ose dire, et s'oubliant de son rang, pour entrer dans l'ordre commun des simples créatures, subit aujourd'hui une loi qui ne l'obligeait pas, pour faire aux grands du monde une leçon de son exemple, et pour signifier à toute la terre, par un procédé si public, que sous le soleil il n'y a point d'élévation, ou de naissance, ou de richesses, ou de puissance, qui dispensent de plier sous la loi de Dieu, puisque son Fils ne s'en dispense pas. Un grand et religieux prince, c'est Théodose, a dit autrefois que ce n'était pas déroger à la majesté impériale que de se soumettre soi-même aux lois dont on était l'auteur. *Non est indignum majestate regnantis, suis se profiteri subditum esse legibus.* Sans doute qu'il avait puisé cette belle maxime dans l'école de Jésus-Christ : car en effet c'est par cette profession solennelle d'une obéissance exacte aux ordres de son Père qu'il ouvre la carrière de sa vie. Il agit comme serviteur, et se rend dépendant, jusque dans les moindres circonstances, de tout ce qu'il avait établi indépendamment de personne. C'était mériter, dit Lactance, la qualité de législateur, et d'un sage législateur. En effet, pour suit cet orateur chrétien, donner des préceptes à autrui et les violer le premier, c'est détruire d'une main ce qu'on édifie de l'autre. Car après avoir établi des règles capables de former la vie, si vous vous en éloignez vous-même, vivant autrement qu'il ne faut vivre selon vous, vous ravissez à vos préceptes tout le crédit qui les pourrait appuyer, et vous perdez la créance qu'on aurait pu avoir en votre personne, en ruinant par vos actions ce que vous tâchez d'établir par vos discours. Tel a été cependant le sort de tous les philosophes païens : leurs sectes, après s'être fait un petit nombre de partisans avec beaucoup de peine, se sont enfin évanouies, parce que les hommes qui croient plus aux exemples qu'aux paroles s'en sont enfin dégoûtés quand ils ont reconnu que ces philosophes ne soutenaient pas leur doctrine par leurs exemples. Il n'y a que Jésus-Christ qui, affermissant la sienne par ses actions, ait mérité de se faire une infinité de sectateurs dans tous les pays et dans tous les siècles où ses lois ont été reçues.

Mais aussi, en vertu de cette conduite, et c'est où j'en voulais venir, il nous impose la nécessité d'une dépendance entière, et quand il ne l'aurait pas d'ailleurs, dès là il a droit d'exiger de nous ce qu'il a pratiqué lui-même.

Cependant c'est ce que les grands du monde ne sauraient ni entendre ni goûter : aussi insolents et aussi emportés que l'esprit de superbe, ils en reviennent toujours à dire : *Non serviam* (Jerem., II, 20). Non, je ne saurais me résoudre à croire que, distingué par tant d'endroits des hommes du peuple, je doive être confondu avec eux, que ce qui leur fait une loi m'en fasse, que mon rang, qui partout ailleurs a ses prééminences et ses droits, se trouve ici dépouillé de ses droits et de ses prééminences, et que dans une si grande inégalité de conditions il faille s'en tenir aux mêmes maximes.

Mais avant que de vous représenter plus au long ces prétentions des grands du monde, et de vous découvrir l'injustice de ces prétentions, je vous prie, Messieurs, d'observer qu'il y a en de tous temps une opposition extrême, et je dirais presque invincible, entre tout ce qui porte le caractère de grand et l'esprit de notre religion ; n'était les exemples d'un nombre considérable de fidèles qui se sont sanctifiés sur le trône, sous le dais et dans les fortunes les plus éminentes. Dans le temps de l'Eglise naissante, vous savez ce que dit l'Apôtre (I Cor., I, 26) : *Il y eut peu de sages selon le monde, peu de nobles, peu de puissants*, qui dignassent entrer dans le troupeau de Jésus-Christ. En effet nous ne voyons pas dans l'histoire que les grands et les princes, que les rois et les empereurs aient embrassé bien communément la religion, si ce n'est plusieurs siècles après la mort de celui qui l'avait annoncée. Encore peut-on dire que les grands ne se résolurent à se déclarer d'un parti de l'Eglise que lorsqu'ils ne couraient plus fortune de déchoir de leur élévation, que les proscriptions et les supplices ne firent plus le partage des chrétiens, qu'ils trouvèrent leur sûreté à suivre l'étendard de la croix, et qu'ils purent se faire honneur de leur conversion. Or, d'où pouvait leur venir cette répugnance plutôt qu'à tant d'autres, dans une affaire où ils avaient tous le même intérêt ? De leur orgueil, qui ne pouvait digérer qu'on voulût les asservir aux mêmes maximes que les personnes vulgaires, maximes humilantes, maximes rigoureuses, maximes ennemies de leur faste et de leur mollesse. Voilà, Seigneur, ce qui a rendu autrefois les grands de la terre indociles à vos lois et rebelles à votre grâce. Il est vrai qu'à la fin vous en avez triomphé, et que la foi emportant le dessus vous compte aujourd'hui parmi vos sujets ce qu'il y a de plus éminent et de plus auguste. Mais quels sujets, Seigneur ? Hélas ! ce sont des sujets mi-partie, fidèles dans un point, infidèles dans un autre, et dès là révoltés en tout.

Car qui ne voit en effet qu'en matière de religion les grands prétendent se distinguer

aussi bien que dans tout le reste ? Partout ce ne sont que limitations et qu'exceptions pour eux : du moment qu'un article choque leur vanité ou leur sensualité, ils le rayent tacitement de la loi du Seigneur, comptant pour beaucoup s'ils l'observent dans quelques-unes de ses parties. *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* disait autrefois un prince impie (*Exod.*, V, 2) : quel est ce Dieu dont vous me parlez, et qui peut m'obliger de lui obéir ou de le craindre ? C'est encore là l'esprit du monde, et s'il n'ose pas se produire ouvertement par ses blasphèmes, il inspire sourdement ses pensées. D'où il arrive qu'à force de le consulter et de l'entendre on se cone le joug de cette obéissance respectueuse qu'on doit à Dieu, on se tire peu à peu des bornes de la sujétion, et à la fin on se met au-dessus des lois. *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* Que le commun des chrétiens s'en tienne au pied de la lettre aux maximes de l'Evangile, à la bonne heure ! cela peut subsister avec sa condition ; mais pour moi je le trouve incompatible avec la mienne. Vous me parlez d'humilité : hé ! le puis-je dans la situation où je me vois élevé ? Vous me parlez de mortification : hé ! le puis-je dans les plaisirs qui m'environnent et me cherchent de toutes parts ? Si vous m'opposez les lois de l'Evangile, j'ai les lois de la bienséance à vous opposer. Cette dépense que vous condamnez, ma condition l'autorise ; ces divertissements que vous réprouvez, mon état les justifie ; cette retraite que vous m'ordonnez, ma qualité me la défend ; cette modestie que vous m'imposez, ma naissance ne la peut souffrir. Ainsi, ingénieux à se séduire eux-mêmes, la plupart des grands trouquent, réforment, adoucissent l'Evangile au gré de leurs passions, ou plutôt ils se font un évangile nouveau, mais monstrueux, qui, renversant l'ordre des choses et ôtant à leurs déréglemens le nom odieux qui leur est dû, les revêt d'un nom spécieux et honnête : chez eux les excès passent pour des actions réglées, les profusions pour une magnificence raisonnable, le luxe le plus outré pour une propreté modeste, les plaisirs les plus emportés pour des récréations permises, l'ambition la plus démesurée pour une belle gloire, l'avarice la plus insatiable pour une sage prévoyance. Que sais-je, moi ? il n'y a point de vice qu'on ne canonise, point de passion qu'on ne satisfasse, point de précepte qu'on ne viole, point de licence qu'on ne prenne, pour peu qu'on prête l'oreille aux raisons de la qualité. Mais sont-ce des raisons, après tout ? et se trouveront-elles de mise au tribunal de cette justice exacte qui pèsera tout avec la balance du sanctuaire ?

Voyons, et pour examiner la chose par degrés, il ne sera pas inutile d'observer d'abord qu'une des vérités qui se trouve le plus souvent consacrée par l'oracle de l'Esprit-Saint dans les divines Ecritures, c'est que Dieu ne fait acception de personne, qu'il est incapable de tout respect humain, et que tous ces vains égards qui font tant d'impression sur nos faibles esprits n'agissent sur lui

en aucune manière. Dieu, dit le Sage, n'acceptera personne au jour de ses vengeances, et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit. La raison en est décisive, c'est que tout est égal aux yeux de Dieu, de quelque différence qu'il se flatte aux yeux des hommes. Comme les grands ne sont pas moins les ouvrages de ses mains que les petits, les grands ne seront pas plus privilégiés que les petits, et il fera à tous justice, sans que la considération le fasse pencher en faveur des uns au préjudice des autres. Le livre de Job prêche la même vérité, d'un ton encore plus fort ; aux puissances de la terre : *Qui non accipit personas principum, nec cognovit tyrannum* (*Job*, XXXIV, 1). Vous vous prévaluez ici du rang où la main de Dieu vous a placés, mais souvenez-vous que toute cette élévation se trouvera un jour confondue avec la poussière, que les titres de princes et de grands sont des noms inconnus dans l'autre vie, et qu'on fera le procès à ceux qui en ont été revêtus, sans égard et sans indulgence. Que dis-je ? on y aura égard, s'il en faut croire le Sage, mais triste et funeste égard ! puisque, dans la discussion particulière de la cause des grands, on ne se souviendra de leur grandeur passée que pour leur en faire rendre un compte plus impitoyable. *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur* (*Sap.*, VI, 7). Pour les petits, on pourra, dit le Sage, en avoir quelque sorte de compassion, et on leur pardonnera plus aisément ; mais les puissants, ils seront tourmentés puissamment, et les plus grands sont menacés des plus grands supplices. En effet, Messieurs, il est de l'ordre des choses que cela soit : car je vous prie de me dire s'il y a d'élévation sous le ciel qui puisse soustraire l'homme à la souveraineté de Dieu, et par conséquent si ce n'est pas un attentat punissable de toutes sortes de supplices, que de se prévaloir de la place qu'on occupe au préjudice des droits de celui dont on la tient ? Quoi ! mon Dieu, parce que vous m'avez donné beaucoup, est-ce une raison pour vous rendre pen ? parce que vous m'avez donné plus qu'aux autres, est-ce une raison pour vous rendre moins que les autres ? Vous ferai-je donc ainsi la guerre de vos propres bienfaits, par une ingratitude exécration ? tournerai-je contre vous les armes que j'aurai reçues de vous ? Quoi ! Seigneur, vous aurez épuisé vos trésors en ma faveur, pendant que vous en avez, ce semble, oublié tant d'autres, et bien loin de répondre à cette bonté par une reconnaissance proportionnée, je m'en ferai un prétexte pour vous offenser plus impunément ! et je n'aurai point de honte de prétendre que ceux-là vous seront plus fidèles qui vous seront moins obligés !

Cà, Messieurs, gravez donc profondément dans vos cœurs ces paroles de l'Ecriture : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus* (*Eccli.*, III, 20) : Plus vous êtes dans l'élévation, plus vous devez vous tenir dans l'humilité : l'humilité, dont le caractère essentiel est de reconnaître la loi de Dieu, de la respecter,

de l'envisager avec une frayeur religieuse, comme supérieure au rang que vous tenez. Profitez de la confession que la proximité de la mort arracha autrefois inutilement à un prince impie : *Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire* (II Mach., IX, 12) : il est raisonnable que l'homme fasse profession de dépendre de Dieu, et c'est la dernière extravagance qu'une créature mortelle ose le disputer au Créateur immortel. Enfin que rien n'efface jamais de vos esprits cette réflexion de saint Chrysostome, avec laquelle je finis ma première partie : *Si les rois portent la couronne sur la tête, c'est autant pour les faire souvenir de leur assujettissement que de leur autorité ; c'est pour les avertir que, souverains d'un côté, ils sont dépendants de l'autre, et que s'il y a des hommes à leurs pieds, il y a un Dieu sur leur tête*. Avec cette pensée, Messieurs, la grandeur, bien loin de nous élever, nous servira de contre-poids : au lieu de nous en faire un titre chimérique d'exemption, nous nous en ferons un engagement plus étroit de fidélité à Dieu. Mais prenons garde que le prétexte de l'âge n'en retarde l'exécution, que les charmes d'une brillante jeunesse et la présomption d'une longue vie ne nous fassent différer une obéissance si nécessaire et qu'il n'est jamais permis de différer, et pour ruiner un prétexte si séduisant, mais si mal fondé, opposons-y l'exemple de Jésus dans l'exactitude si prompte et si mesurée avec laquelle il accomplit la loi : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que je vous propose aujourd'hui Jésus-Christ pour modèle de la diligence et de la promptitude avec lesquelles il faut se charger du joug de la loi de Dieu, sans délibération et sans remise, et c'est avec justice que je le produis dans ce mystère, pour confondre la présomption de ceux qui, toujours différant, toujours demandant du temps, prostituent leurs plus beaux jours à leurs passions, à leurs intérêts, à leurs plaisirs, et remettent le soin de penser à Dieu aux approches de la vieillesse. Car peut-on en effet marquer plus d'empressement pour satisfaire à la loi, qu'il en marque ? Le temps n'est pas plutôt expiré, quelque court qu'il soit, que vous le voyez dans l'exercice de l'obéissance. Il n'attend point qu'un âge plus avancé ait préparé les choses. Le voilà déjà entre les mains de ceux qui le doivent circoncrire, et le motif qui le presse, c'est l'impatience de se montrer obéissant à son père et prompt dans l'exécution de ses volontés. Car si vous lui demandez pourquoi sitôt ensanglanter son berceau par l'effusion d'un sang qui commence à peine à couler dans ses veines, il vous répondra à l'heure même par ces paroles qu'il avait mises à la bouche du Prophète, de qui les a prises le grand Apôtre, et que vous avez déjà entendues dès l'entrée de ce discours : *Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté ; c'est ce que je veux, ô mon Dieu ! et*

votre loi gravée au fond de mon cœur ne me permet pas de différer davantage à me consacrer tout entier à votre culte (Psal., XXXIX, 8 ; Hebr., X, 7). Il s'en faut bien que les chrétiens, ces amateurs du siècle, soient dans une disposition aussi sainte : s'ils ne refusent pas absolument d'obéir à la loi de Dieu, ils demandent du temps pour s'y résoudre ; ils se défendent sur leur jeunesse de la liberté qu'ils prennent de la violer, et si j'ose me servir de l'expression de Tertullien, ils se persuadent que cette belle saison de l'âge leur donne un passeport pour pécher avec sûreté : *Commeatus delinquendi* (De Pœnit.).

J'entreprends donc ici, Messieurs, d'examiner leurs prétentions et ensuite d'en découvrir la nullité et l'injustice. Ce n'est pas en imposer au monde que de lui reprocher qu'il s'appuie sur son âge pour se permettre mille choses que la loi de Dieu défend, et qu'abusant du temps présent il abandonne le soin de son salut à un temps éloigné et peut-être imaginaire. Soit l'inconsidération de la jeunesse, soit l'emportement de la passion, soit la corruption du cœur, ou si vous voulez tous les trois, il y a peu de personnes qui ne donnent pas d'abord dans ces écueils et qui n'y fassent pas naufrage. Dans ce pas glissant où nous mettent des années belles et florissantes, presque tous peuvent dire avec saint Augustin, s'ils veulent nous faire un aveu de leurs sentiments aussi sincère que ce grand homme, que leur cœur est le même à cet égard qu'était le sien, et qu'ils tiennent le même langage tous les jours : attendez encore un peu, mon Dieu, attendez encore un peu, et je m'en vas quitter le monde ; tout à cette heure, tout à cette heure ; demain, demain. Mais enfin il me faut encore du temps. Rien ne me presse, dit l'un, je suis jeune et vigoureux, je puis raisonnablement me promettre une longue carrière, et je trouverai toujours du temps pour dédommager Dieu de celui que je lui ôte, et pour des années de plaisir nous ferons des années de pénitence. Une règle arithmétique exacte, dit l'autre, n'est pas la vertu des jeunes gens, c'est le fruit tardif d'une vieillesse consommée ; les beaux jours sont faits pour les plaisirs, et les plaisirs pour les beaux jours ; les uns et les autres s'écoulent avec une rapidité si violente, que rien ne peut en arrêter le cours. Il faut donc en goûter pour le moins en passant, et puisqu'ils durent si peu, on ne doit pas nous faire un crime du peu que nous leur donnons.

Avez-vous pris garde, Messieurs, que le raisonnement de ces gens qui veulent qu'on pardonne à l'âge ses entreprises contre la loi de Dieu est fondé sur deux principes bien différents, ou pour mieux dire tout contraires ? Car, pour se licencier au mal, tantôt on tire des raisons de la longueur de la vie, et tantôt de sa brièveté ; d'un côté on s'enhardit à pécher par la considération et la longueur de la vie : Hé ! divertissons-nous, il y aura du temps suffisamment pour tout ; le carême réparera les brèches du carnaval, et dans le

repos d'un âge plus calme nous donnerons nos soins les plus importants aux affaires de l'éternité. Voilà le style du monde : c'est ainsi qu'envisageant la suite de notre vie dans une étendue comme infinie, à la vue de cette longueur chimérique nous nous encourageons à en sacrifier une partie aux désirs déréglés de notre cœur, et réservons le reste à la loi de Dieu, misérables esclaves de notre aveuglement et de nos passions.

D'un autre côté, car il importe peu au démon par quel artifice il nous séduise, on s'anime secrètement au mal par une considération tout opposée, considération mal entendue de la brièveté de la vie. Tout passe comme un éclair : encore quelques années, et mes beaux jours sont écoulés ; il faut donc que je pense à mes plaisirs, pendant que la saison m'en offre, avant que l'âge en ait fermé la scène pour moi, et que les approches d'une vieillesse chagrine me jettent dans une cruelle impuissance d'en jouir. Voilà comme raisonnent les enfants du siècle, si nous en croyons le Sage : *Les méchants ont dit dans l'égarement de leurs pensées : Le temps de notre vie est court et fâcheux, ce n'est qu'une nuée qui passe et une fumée qui se dissipe* (Sap., II, 1). Or que concluent-ils de ce principe ? La conséquence qu'ils en tirent suit immédiatement : *Venez donc, jouissons des biens que l'âge nous présente, et hâtons-nous d'user des créatures pendant que la jeunesse nous le permet ; un temps viendra que nous ne serons plus bons à rien* (Ibid., 6).

Mais c'est écouter trop longtemps cette fausse et abominable philosophie ; voyons enfin combien sont, je ne dis pas seulement impies, mais extravagantes les prétendues raisons dont elle soutient son parti. Pour leur ôter donc jusqu'à l'ombre de la vraisemblance, je vous prie de me dire, Messieurs, si dans les Ecritures sacrées qui doivent être la règle de notre créance et de nos mœurs, vous trouvez qu'il y ait pour un certain âge liberté de faire le mal et impunité à le commettre ? J'entends bien le divin Esprit qui me dit que *toutes choses ont leur temps ; qu'il y a un temps pour bâtir et un temps pour détruire, un temps de rire et un temps de pleurer, un temps de parler et un temps de se taire*. (Eccle., III, 1 et seqq.). Mais il m'avertit ailleurs que le souverain arbitre des temps *n'en accorde pour pécher à personne* (Eccle., XV, 21), que tous les moments en sont sacrés, et qu'il ne faut point s'imaginer un temps pour le bien et un temps pour le mal, un temps pour la vertu et un temps pour le vice, un temps pour la volupté et un temps pour la pénitence ; que ce qui est péché dans la vieillesse est péché dans la jeunesse ; qu'à vingt ans le mal est mal comme à cinquante ; que la loi de Dieu comprend tous les âges aussi bien que toutes les conditions.

En second lieu est-ce parler raison que de fonder sur l'avenir l'assurance qu'on prend dans sa jeunesse de franchir les bornes de la loi de Dieu par des transgressions criminelles ? Le temps, dites-vous, vous rendra plus régulier, mais avez-vous caution

sûre qui vous réponde du temps ? Demandez à saint Grégoire si Dieu, qui a promis le pardon au pécheur qui fera pénitence lui a promis un seul moment pour l'attendre à pénitence. Consultez, si vous l'aimez mieux, l'Ecclésiastique, et il vous répondra : *Mon fils, ne différez point à vous convertir au Seigneur, et ne remettez point à le servir de jour en jour ; car sa colère a coutume de venir tout à coup, et quand elle vient elle détruit tout dans la fureur de sa vengeance* (Eccli., V, 8). En effet, sans aller plus loin, combien votre expérience seule peut-elle vous produire de témoins qui déposent en faveur de cette vérité terrible ? Combien me nommeriez-vous, si vous vouliez, de jeunes personnes surprises par une mort inopinée, ensevelies dans l'ardeur de leurs passions, arrachées à leurs plaisirs, lorsqu'elles se promettaient des siècles de vie et de santé ?

Mais laissant à part ce point de morale qui mérite bien un discours entier, sans entreprendre de pousser ici une matière si vaste dans toute sa force, quand vous n'auriez rien à risquer du côté du temps, concevez-vous bien ce que vous faites lorsque vous vous révoltez contre la loi de Dieu, dans la résolution, dites-vous, de lui être un jour fidèles ? Ne voyez-vous pas premièrement qu'en désobéissant à cette loi sainte vous vous faites vous-mêmes une autre loi criminelle, loi de péché, de passion et d'habitude, à laquelle vous étant une fois assujettis, vous n'en pourrez peut-être plus secouer le joug dans la suite, ou vous ne le pourrez qu'avec des difficultés capables d'étouffer votre courage ? Qui ne sait combien impérieuse ou plutôt tyrannique est la violence que la coutume exerce sur les cœurs qu'elle s'est une fois soumise ? Y a-t-il rien de si vrai que ces paroles du livre de Job : *Les os du méchant seront remplis des vices de la jeunesse, qui l'accompagneront jusqu'au tombeau* (Job, XX, 11) ? C'est-à-dire que rarement revient-on du chemin qu'on a d'abord pris, et que dans le cours ordinaire des choses il est naturel qu'on meure comme on a vécu. Lorsqu'un vice, dit saint Bernard, s'est une fois fortifié par la possession de plusieurs années, il faut un secours très-particulier et presque miraculeux de la grâce pour le surmonter. Or je vous demande avec saint Basile si, commencer par mépriser la loi de Dieu, c'est le secret d'engager Dieu à vous faire dans la suite cette abondante miséricorde ? Quoi ! dit ce saint évêque dans le discours qu'il nous a laissé contre ceux qui différaient leur baptême, pour se plonger auparavant dans tous les excès d'une jeunesse déréglée, quoi ! lorsque vous voulez ménager la faveur d'un grand de la terre, dans la pensée que vous avez qu'il peut vous être utile en certaines rencontres que vous prévoyez, bien loin de l'offenser d'abord, vous tâchez au contraire de le gagner par vos services ; hé ! pourquoi donc irriter contre vous par le mépris de ses lois un Dieu dont vous savez qu'un jour les grâces vous seront si nécessaires ?

Accordons toutefois, par une supposition

telle qu'il vous plaira, que vous serez toujours maître et du temps et de la grâce : hé! mon frère, poursuit saint Basile, quel partage prétendez vous faire entre Dieu et vous? Sacrifier à vos passions les prémices de votre vie, et ne réserver au Seigneur que le rebut de vos ans, n'est-ce pas un sacrifice semblable à celui de Caïn, ce sacrifice si réprouvé et si maudit dans l'Écriture? Croyez-vous donc qu'alors Dieu se plaise à l'odeur d'un sacrifice qui ne sera composé que des restes malheureux d'une vie toute païenne? Vous sera-t-il fort obligé quand vous ne penserez à lui qu'après que vous vous serez lassé du monde ou que le monde sera lassé de vous? Le grand effort que vous ferez pour Dieu, quand vous songerez à le servir inutiles et inhabiles pour tout le reste! Car un profane même l'a bien dit, que quiconque attend la vieillesse pour devenir homme de bien, fait connaître qu'il ne veut donner à la vertu que le temps qu'il ne peut plus donner honnêtement au vice.

D'un autre côté, Messieurs, je ne sais si la bizarrerie de notre esprit et la corruption de notre cœur peuvent rien produire de plus extravagant et de plus impie que de vouloir fonder sur la brièveté de la vie le droit de se hâter d'en donner une partie à ses plaisirs. Saint Augustin, faisant réflexion à ces paroles, ou plutôt à ces blasphèmes que l'Apôtre met à la bouche des impies : *Dépêchons-nous de manger et de boire, puisque nous mourrons demain* (1 Cor., XV, 32) : *Brutaux*, leur dit-il, *et enragés que vous êtes, quelle est la fureur qui vous fait tenir ce discours? Vous ne me séduisez pas avec ce langage, mais vous me faites horreur. Prenons, dites-vous, nos plaisirs, et puisque la vie est si courte, ménageons-en une partie pour eux. Quel abominable raisonnement! Et moi je vous dis au contraire : Puisque la vie est si courte, faisons-en un saint usage; craignons Dieu qui est notre créateur, et ne violons jamais les lois de celui qui sera infailliblement notre juge; puisque la vie est si courte, mettons toute notre étude à l'aimer et à servir celui qui mérite un amour éternel et des services infinis; puisque la vie est si courte, ménageons-en tous les moments pour nous préparer à la mort qui est si proche, et à l'éternité qui la suit* (S. Aug., de Verb. Apost., serm. 15). En effet, ô mon Dieu! voilà comme il faut raisonner. Car peut-on, Seigneur, commencer trop tôt à vous aimer? Avant l'origine de tous les siècles vous avez pensé à moi; depuis mon entrée dans le monde vous m'avez comblé de biens; dès ma plus tendre enfance vous n'êtes occupé que de mes besoins, et je craindrai, lâche et ingrat, de vous consacrer tout mon temps! et je voudrai partager avec vous, pour vous laisser non-seulement le moindre, mais encore le pire! Vous me préparez dans le ciel une gloire dont le cours doit être sans bornes; vous me la promettez, et je l'espère. Donc si la récompense doit être de si longue durée, pourquoi voudrai-je que mes services soient si courts? Le temps est-il trop long pour mériter l'éter-

nité? Non, mon Dieu, et si cela se pouvait faire, comme la récompense doit être éternelle, les travaux devraient être éternels. Pourquoi donc d'une vie qui est déjà si bornée dans son étendue, retrancherais-je encore quelque portion pour la divertir ailleurs? Seigneur, cela serait injuste, et je m'engage aussi à vous dès ce moment, où, regrettant dans l'amertume de mon cœur toutes les heures dont j'ai fait une dissipation si criminelle, je veux rentrer dans l'obéissance à vos lois, sans que jamais aucune difficulté m'en retire. C'est cette difficulté, vraie ou imaginaire, qui fait le troisième prétexte de notre infidélité à la loi de Dieu, et il ne me reste plus que celui-là à détruire dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Le démon a tenté deux voies bien différentes pour décrier la religion chrétienne dans l'esprit des hommes, si nous en croyons saint Augustin. Selon qu'il a jugé les choses propres au succès de son dessein, il lui a fait la guerre en divers temps, avec des armes qui se combattent et qui se ruinent elles-mêmes. Comme il lui est difficile maintenant de tromper les hommes en persécutant Jésus-Christ, il tâche de les tromper en le louant, et voyant bien que dans nos jours il ne peut plus inspirer de l'horreur pour la religion chrétienne en la manière qu'il le faisait durant le règne de l'idolâtrie, il s'efforce de nous en éloigner par l'estime même de cette loi, en nous en donnant une idée qui nous la fait imaginer impossible. *Quel était le langage de cet ennemi de Jésus Christ avant que la religion chrétienne fût établie? Je suis toujours saint Augustin, et cette réflexion, Messieurs, mérite votre attention : Vous adorez, disait-il, un Juif, un crucifié, un homme de nulle condition, qui n'a pu s'exempter d'une mort ignominieuse et cruelle; mais quand, malgré les efforts de son envie et de sa rage, il a vu que toutes les nations de la terre conspiraient à reconnaître le Sauveur, que les idoles étaient abattues, les temples renversés, les autels détruits, les sacrifices abolis par la vertu de ce divin crucifié, alors il a cessé de faire la guerre à Jésus-Christ par la diffamation de son nom, et changeant tout d'un coup de batterie pour venir à ses fins avec plus de succès, il a employé contre lui les louanges et les éloges; mais louanges malignes, éloges captieux, serpent aussi artificieux qu'il avait été cruel lion. Prenant donc une voie tout opposée à celle qu'il avait tenue dans les premiers temps : Je confesse, a-t-il dit, que la loi de Jésus-Christ est une loi sublime, parfaite, une loi merveilleuse, ineffable; mais aussi faut-il confesser que c'est une loi si élevée au-dessus des forces humaines, qu'il est impossible à la fragilité de l'homme d'y atteindre, une loi si épineuse, qu'on ne peut marcher dans ses voies, une loi assiégée de tant de difficultés, qu'on ne saurait l'accomplir.*

Ne reconnaissez-vous pas ici, Messieurs, la voix de notre lâcheté, voix si forte et si

persuasive qu'en effet nous nous rebutions aussitôt, effrayés de ces monstres de difficultés, et que dans les rencontres où il faut faire quelque effort, nous donnons les mains et rendons les armes? Tant que les chemins sont unis, nous marchons encore dans les voies de Dieu, fidèles là où il ne nous coûte rien à l'être, mais au premier pas un peu pénible qui se présente, nous reculons, déserteurs faibles et timides. C'est alors que nous sommes éloquents à faire valoir et la faiblesse de la nature et la perfection de la loi; que pour violer celle-ci nous opposons celle-là, et que nous refusons d'obéir quand le sacrifice de l'obéissance ne se peut faire qu'aux dépens, ou de notre plaisir, ou de notre intérêt, ou de notre gloire.

Or je prétends, Messieurs, que la conduite du Sauveur dans le mystère que nous honorons doit d'un côté nous confondre et de l'autre nous animer là-dessus. Elle doit nous confondre : car s'il en coûte si cher à Jésus-Christ pour se montrer fidèle à la loi de son Père, s'il faut qu'il souffre, *pour apprendre l'obéissance*, comme parle saint Paul (Hebr., V, 8), et qu'il souffre jusqu'à l'effusion de son sang dans un âge si tendre, avons-nous droit de nous plaindre, quand notre fidélité est mise à de bien moindres épreuves? Elle doit nous animer, car avec quelle ardeur ne devons-nous point sacrifier de légères répugnances dans des difficultés si légères pour un Dieu qui surmonte pour nous des difficultés si capables d'effrayer, et qui fait un sacrifice si entier de tout ce qui coûte le plus à la nature.

En effet, imaginez-vous tout ce qui attache plus fortement le cœur de l'homme et dont la perte lui est plus sensible : la liberté, l'honneur, la vie, voilà ce qu'il sacrifie dans le mystère de ce jour pour observer la loi dans toute sa plénitude : sa liberté, il ne prend pas seulement la forme d'esclave, il souffre qu'on imprime sur sa chair le caractère de la servitude; son honneur, il ne se contente pas d'avoir pris la ressemblance de la chair du péché, il veut bien passer pour pécheur, en recevant un sacrement qui semblait en être la preuve, puisqu'il était le remède du péché; sa vie, il s'engage dès lors à la perdre pour les pécheurs, dont il doit acheter la qualité de Sauveur à ce prix, et il s'y engage par les prémices qu'il y donne de son sang pour leur salut.

Or je vous demande que peut opposer à cela, ou la grandeur la plus jalouse de son indépendance, ou l'orgueil le plus sensible du côté de la gloire, ou la délicatesse la plus ennemie de la douleur : motifs frivoles, mais si puissants pour faire violer la loi, ou du moins si ingénieux à fournir des prétextes pour s'en dispenser. Et qui peut tenir contre un exemple si touchant? Et qui sera capable, si un tel exemple et d'une force si admirable ne l'est pas, de dissiper tous les vains fantômes qui nous effraient? En faudrait-il davantage, si nous jetions les yeux d'une vive foi sur un tel modèle, pour nous affermir dans les voies de Dieu quand il s'agirait,

pour y demeurer constant, de notre honneur ou de notre vie? Cà, Messieurs, servons-nous donc de ce grand exemple pour combattre l'indigne lâcheté avec laquelle nous succombons tous les jours sous le poids de la loi de Dieu, accablés, disons-nous, et vaincus par les difficultés qu'il faut surmonter pour lui garder, surtout en certaines occasions délicates, une fidélité inviolable. Quand je vous accorderais qu'en effet la loi est pénible et laborieuse, que la perfection qu'elle nous commande exige de nous des efforts ou, si vous voulez, des combats continuels, que pour lui être fidèles il faut être non moins forts que courageux, est-ce donc là une raison pour refuser de s'y soumettre et pour lui manquer dans les occasions? Quoi! dit saint Basile à ceux qui différaient de recevoir le baptême, sous prétexte que les engagements en étaient grands et trop difficiles pour pouvoir y répondre avec une fidélité proportionnée : *N'avez-vous point de honte de produire une si mauvaise pièce pour votre défense? Il y a de la peine, je le veux : mais que fait-on dans le monde sans peine? Le bien s'y donne-t-il gratuitement? et n'est-ce pas au prix du travail que vous achetez tous les jours ce que vous jugez vous devoir être utile ou honorable dans la vie? Les exercices qui ont formé votre jeunesse, la profession du barreau, le métier de la guerre, va-t-on à tout cela de plain-pied? et n'y a-t-il point de mauvais pas à franchir?*

Mais je dis plus, poursuit ce Père, *s'il y a des épines dans la loi de Dieu, la loi du démon est-elle sans épines? Si vous trouvez de la peine à dompter vos passions, n'en trouvez-vous point à les satisfaire? Combien vous êtes-vous travaillé, inquiété, fatigué pour tirer raison de cette injure? Il vous en aurait moins coûté à la pardonner. O mes frères, sera-t-il donc vrai que, toujours forts pour le mal, vous ne serez jamais faibles que pour le bien? que le vice trouve en vous des cœurs à qui rien n'est impossible, et que la vertu n'y trouve que des lâches à qui tout paraît affreux? que le démon sache se faire obéir, et que Dieu ne le fasse pas? C'est ainsi que raisonne saint Basile, et en vérité il raisonne divinement. Si toutefois nous voulons envisager la même vérité dans un autre jour, nous y verrons notre lâcheté aussi hautement confondue. Vous dites que Dieu exige de vous trop de choses et des choses trop difficiles pour vous en tenir à sa loi. Mais songez-vous à ce que vous dites? Est-ce donc que Dieu n'est pas un assez grand maître pour mériter des serviteurs qui se fassent une loi inviolable de toutes ses volontés? Est-ce qu'il n'est pas digne qu'on se fasse violence plutôt que de lui déplaire? Les biens que nous recevons à tout moment de sa main libérale ne balancent-ils pas dès cette vie ces prétendus maux? Le pouvoir qu'il a de nous perdre, les menaces qu'il nous fait de ce redoutable pouvoir, les supplices qui doivent suivre ces menaces, qui peut réveiller notre paresse, si cela ne la réveille pas? Au contraire, que ne nous*

propose-t-il pas pour salaire de nos travaux? Y a-t-il de si pénible carrière qu'on ne doive pas fournir jusqu'au bout pour remporter un si beau prix? Y a-t-il de combat qu'on puisse refuser dans la vue d'un si magnifique triomphe? D'un autre côté, avons-nous en Dieu un maître injuste et tyrannique qui nous accable sans nous soulager? N'est-il pas le premier à porter une partie du joug qu'il nous impose? que dis-je? ne le prend-il pas aujourd'hui sur lui tout entier pour en diminuer la pesanteur à notre égard? Et depuis qu'il s'en est chargé, ces voies que nous trouvons si rudes, sa grâce ne les aplanit-elle pas? Et sommes-nous excusables d'alléguer notre faiblesse, fortifiés du secours de celui qui peut tout? Ne nous couvrons donc plus de ces vains prétextes, ayons des pensées plus sages et plus chrétiennes. Sommes-nous dans l'élévation, profitons de l'avantage qu'elle nous donne pour relever le mérite de notre obéissance; sommes-nous encore dans la fleur de l'âge, hâtons-nous de consacrer nos plus belles années au service d'un maître qu'on ne peut servir trop tôt, et que plus on sert, plus on trouve de douceur à son service. Et si cette obéissance a quelquefois ses difficultés, si ce service n'est pas toujours sans répugnance et sans dégoût quand il plaît à ce souverain Seigneur de mettre quelquefois notre fidélité à l'épreuve, ah! quand est-ce que nous ferons jamais pour lui quelque chose d'approchant de ce qu'il a fait et de ce qu'il fait pour nous tous les jours? Mais quand est-ce que nous ferons ou que nous souffrirons quoi que ce soit qui ait quelque proportion avec la récompense qu'il nous promet pour nous engager à la fidélité, avec la gloire qu'il prépare et qu'il donnera infailliblement à ceux qui lui auront été fidèles? Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

De la crainte réglée par la foi.

Ecce magi venerunt ab Oriente Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judeorum?... Audiens autem Herodes rexturbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo.

Des mages étant venus d'Orient à Jérusalem, demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né?... Ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui (Matth., II, 1-3).

Il ne faut, Messieurs, que jeter les yeux sur le trouble d'Hérode, tel que l'Evangile nous le représente, et sur le motif de ce trouble, pour reconnaître que s'il y a une crainte salutaire, il y a aussi une crainte pernicieuse. Aussi ai-je remarqué dans les Livres saints que comme il y a une crainte que le Saint-Esprit loue et inspire, de même il y en a une qu'il reprend et qu'il condamne. D'un côté j'entends le Sage qui s'écrie : *Heureux l'homme qui est toujours dans la frayeur* (Prov., XXVIII, 1); d'un autre côté j'entends Jésus-Christ qui, reprochant à ses apôtres leur timidité, leur dit avec quelque sorte d'aigreur : *Pourquoi craignez-vous*

(Matth., VIII, 26)? Il est donc important de bien démêler ces choses, pour ne pas prendre le change et pour juger quand la crainte est une vertu ou quand elle doit passer pour un vice.

Toutefois il y a peu de personnes capables de ce discernement, et par le plus étrange dérèglement d'esprit qui fut jamais, nous confondons tellement l'ordre des choses, que nous ne craignons pas où tout est à craindre, et que nous craignons tout où il n'y a rien à appréhender. C'est ce que nous voyons aujourd'hui dans la personne et dans la conduite d'Hérode, et cet exemple peut servir à notre instruction. Effrayé à la première nouvelle qu'on lui donne d'un enfant qui vient de naître et qu'on dit être le roi des Juifs, le Messie par conséquent, il ne s'occupe que de sa couronne qu'il craint de voir passer entre ses mains, voilà ce qui le trouble. Cependant ce n'est point là ce qui est à craindre de la part de ce nouveau roi, qui ne vient que pour régner sur les cœurs. L'unique chose uniquement à craindre pour ceux qui ont quelque pensée des biens éternels, c'est de n'être pas du nombre des sujets de ce roi dont la sortie est dès les jours de l'éternité, selon l'expression d'un prophète (Mich., V, 2); et c'est ce qu'Hérode ne craint point du tout. Or voilà la disposition où nous nous trouvons nous-mêmes pour la plupart. Le grand Apôtre nous avertit de *travailler en tremblant à l'ouvrage de notre salut* (Philipp., II, 12), et c'est justement là-dessus que nous demeurons intrépides et tranquilles. Le Seigneur nous défend de nous troubler et de nous épouvanter dans la vue des travaux qu'il faut vaincre pour le suivre (Joan., XIV, 27), et c'est là où nous faisons paraître notre lâcheté et notre faiblesse.

N'êtes-vous point surpris de ce renversement, Messieurs, et n'auriez-vous jamais eu la curiosité de rechercher d'où nous vient tant de hardiesse où il y a lieu de tout appréhender, et tant de découragement où il y a lieu de tout espérer? L'Evangile où Jésus-Christ reprend ses disciples de leur timidité découvre, ce me semble, la source de ce mal en deux paroles, quand il n'en accuse que leur peu de foi : *Modicæ fidei*; et pour en revenir à l'Evangile de ce jour, si nous y voyons les mages marcher sans crainte, c'est que l'étoile de la foi marche devant eux : car ce phénomène extérieur n'est que le symbole de la lumière intérieure qui les éclaire et qui les conduit. Au contraire, si nous y voyons Hérode trembler avec tout son peuple, c'est qu'après avoir fermé leurs oreilles à la voix des prophètes, ils ont mérité que cette étoile dérobe encore sa lumière à leurs yeux.

C'est donc le manque de foi qui cause tout ce désordre : nous vivons tranquilles, intrépides même sur le chapitre du salut, parce que le peu de lumière de notre foi ne nous permet pas de découvrir ce qui devrait jeter une terreur continuelle dans nos âmes. Nous perdons lâchement le cœur dans la voie de Dieu, parce que la faiblesse de notre foi ne

nous présente rien de ce qui pourrait un peu nous animer et nous soutenir. Un peu plus de foi, et nous serions vivement frappés d'une crainte salutaire ; un peu plus de foi, et nous serions remplis d'une confiance inébranlable ; un peu plus de foi, et nous craindriens tout ; un peu plus de foi, et nous ne craindriens rien : alarmés sur tout ce qui peut mettre le salut en danger, invincibles à tout ce qu'il en doit coûter pour assurer le salut. Voyons donc, chrétiens, où la foi nous ordonne de craindre, voyons où la foi nous défend de craindre. Mais pour le découvrir parfaitement invoquons les lumières de ce divin Esprit, qui n'est pas moins un esprit de crainte pour nous intimider à propos, qu'un esprit de force pour nous soutenir au besoin, et faisons parler en notre faveur celle en qui cet esprit survint avec plénitude au moment qu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

La religion chrétienne n'est pas tellement une religion d'amour qu'elle donne une entière exclusion à la crainte. C'est une des imaginations des hérésies modernes, que cette assurance prétendue, qui doit établir l'esprit dans un parfait repos sur le chapitre du salut, et bien loin que la foi inspire cette pleine confiance sur laquelle nos frères séparés se reposent, rien au monde ne doit nous inspirer plus de terreur que la foi : terreur après tout infiniment utile, dont le roi-prophète avait parfaitement compris l'importance quand il disait à Dieu : *Transpercez ma chair de votre crainte, faites qu'elle pénètre jusqu'à la moelle de mes os (Psal. CXVIII, 120)* ; car quoique je sois étrangement effrayé de vos jugements, hélas ! Seigneur, que je crains de ne l'être pas encore assez ! *Mon Dieu*, s'écriait-il ailleurs, *combien y en a-t-il peu qui connaissent la grandeur de votre colère et qui craignent votre indignation au point que vous êtes redoutable (Psal. IX, 11)* ! Et quelles raisons donc après tout de tant craindre ? Ici, Messieurs, trois ou quatre considérations se présentent entre autres à mon esprit et me paraissent d'une force admirable pour le tenir toujours humilié sous le poids d'une crainte salutaire. Je les tire des incertitudes différentes où la main de Dieu nous retient à l'égard des choses dont la conséquence nous touche de plus près.

Nous sommes assurés pour la plupart que l'innocence de notre baptême nous a été ravie, et il y en a même fort peu qui n'aient pas eu le malheur de tomber dans une infinité de fautes considérables. Mais qui peut se flatter d'avoir réparé véritablement la perte de son innocence par le remède de la pénitence ? Première incertitude. Qui sait s'il a effacé ses péchés aussi certainement qu'il les a commis ? Car afin que vous ne m'accusiez point de jeter sans fondement le trouble dans vos âmes, le Sage nous avertit de ne pas oublier de telle sorte les fautes que nous avons tâché d'expier, qu'il ne nous en reste plus d'inquiétude : *De propitiato peccato noli esse sine metu (Eccli., V, 3)*. La rémis-

sion des péchés est un secret impénétrable, réservé à la connaissance de Dieu seul ; et si nous en croyons saint Augustin, c'est ce mystère caché que David pénitent reconnaît lui avoir été révélé par la bouche de Nathan, lorsqu'il l'assure de la part de Dieu que son crime lui était pardonné : *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi (Psal. L, 8)*. Or, où est l'homme, disent les prophètes Joël et Jonas, qui puisse se promettre que Dieu, par un heureux retour de sa justice à sa miséricorde, s'est réconcilié avec lui ; ou s'il ne l'a pas encore fait, qui sait s'il le fera ? *Joel., II, 14 ; Jon., III, 9* ?

Une femme de qualité de la cour de l'empereur ayant écrit au pape saint Grégoire qu'elle ne se laisserait point de l'importuner par ses lettres, jusqu'à ce qu'il lui eût donné une assurance positive du pardon de ses péchés, cette demande assurément n'était pas raisonnable, puisqu'il n'était pas au pouvoir d'un homme d'y satisfaire ; cependant, toute déraisonnable qu'elle est, il n'y en a que trop parmi les âmes timorées, qui la font encore tous les jours, ou qui la feraient volontiers si elles l'osaient. Mais quelle fut la réponse du saint docteur ? Que la demande était et difficile et inutile : difficile, parce qu'il ne pouvait pas se vanter d'obtenir que Dieu lui révélât un secret caché dans les trésors de sa sagesse ; inutile, et parce que la crainte ne doit jamais nous abandonner jusqu'au moment qui décidera de notre éternité, et parce qu'il faut travailler à laver nos fautes passées dans des larmes continuelles, comme aussi le Psalmiste nous exhorte à trembler toujours en servant le Seigneur.

Quand je parle de la sorte, Messieurs, je suis bien éloigné de vouloir vous inspirer de la défiance ou de la bonté de Dieu, ou de la vérité de ses promesses ; je n'ai garde de vouloir, ou donner des bornes aux mérites infinis de Jésus-Christ, ou diminuer la confiance que vous avez dans la vertu des sacrements. De ce côté-là tout est à couvert, et rien ne peut être suspect. Dieu, qui est infiniment riche en miséricordes, est également véritable et fidèle dans ses promesses. La dignité de la personne de Jésus-Christ qui fait la mesure de ses mérites n'a point de bornes, non plus que sa puissance qui opère dans les sacrements quand nous y recourons. Mais ce qui doit nous alarmer, c'est la défiance où nous devons être de nous-mêmes, défiance contre laquelle nous ne trouvons rien sur quoi nous rassurer, puisque ce ne sont partout que nouvelles incertitudes.

Car si je puis me répondre de la validité des sacrements, puis-je me répondre de la validité des dispositions avec lesquelles je les ai reçus ? Si je suis assuré que Dieu pardonne à ceux qui se convertissent, puis-je également assuré que je me suis bien converti ? Que sais-je si mes confessions n'ont point été defectueuses ? Que sais-je si la douleur que j'ai conçue de mes péchés a été sincère, ou du moins qui peut m'assurer qu'elle a été excitée en moi par des motifs

assez purs pour être reçue de Dieu? Ainsi que de sujets de trembler par la seule considération du passé, et peut-on envisager sans frémir ces incertitudes effroyables? Toutefois, si nous jetons les yeux sur l'état présent de nos affaires, je ne sais si nous ne trouverons pas encore de quoi nous effrayer davantage.

Nous connaissons pour la plupart ce que Dieu demande de nous et ce que nous lui devons; l'Evangile s'explique nettement sur les obligations du chrétien, sur la voie qu'il faut prendre pour arriver au ciel, sur le chemin qui conduit à la perdition, sur les vertus que nous avons à pratiquer, sur les vices que nous devons fuir. Or comment répondons-nous à des devoirs si essentiels? et puisque nous y répondons si mal, quelle crainte doit être la nôtre? Etre entre les mains d'un Dieu tout-puissant et l'offenser, ajouter tous les jours quelque chose à ce trésor de colère que nous nous amassons, creuser notre précipice, irriter celui qui peut nous y jeter, laisser sa miséricorde, aigrir sa justice! Si ce n'est pas là de quoi craindre, je ne conçois pas ce qui peut nous épouvanter. Mais quand nous n'aurions rien à nous reprocher sur ces dérèglements visibles qui choquent manifestement la loi de Dieu, combien de raisons secrètes nous défendent de nous croire en sûreté, et doivent toujours nous tenir en haleine! Les pièges qui nous environnent, les occasions qui nous assiègent, le démon qui nous sollicite, le monde qui nous séduit, notre faiblesse qui nous abat, nos passions qui nous entraînent, tout nous menace, et par une suite nécessaire tout nous doit faire peur. En est-ce assez?

Je trouve encore quelque chose de plus formidable, et c'est le plus sage de tous les hommes qui me fournit cette réflexion : *Omnes viæ hominis patent oculis ejus; spirituum ponderator est Dominus* (Prov., XVI, 2) : Toutes les voies de l'homme sont exposées à ses yeux, mais le Seigneur pèse les esprits. N'est-ce pas comme s'il nous disait : l'homme est à lui-même un abîme incompréhensible dont il n'y a que Dieu qui sonde le fond? L'homme voit ce qu'il fait et il sait ce qu'il pense, mais il ne connaît point le secret de son cœur, et il n'y a que Dieu qui en pénètre tous les replis. Cependant c'est cette inclination secrète du cœur qui est la source des pensées et des actions que Dieu pèsera dans la balance de sa justice, et sur laquelle les hommes seront jugés. Cela a fait dire à saint Grégoire que la justice humaine étant examinée selon les règles de la justice de Dieu, se trouve quelquefois une injustice, et que ce qui paraissait à l'homme de l'or et des diamants ne paraît que de la paille et du verre, lorsque Dieu l'examine au poids de sa vérité. De là vient encore que saint Paul proteste aux Corinthiens qu'encre que sa conscience ne lui reproche rien, il ne se croit pas juste pour cela : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (I Cor., IV, 4). Paroles terribles, Messieurs, car si un homme du mérite de l'Apôtre, qui a paru plutôt un ange

qu'un homme, si un tel homme appréhende si fort la lumière de Dieu et se défie de la sienne propre après avoir été élevé jusqu'au troisième ciel, hé! mes frères, couch en de vous-nous trembler, nous autres qui ne sommes que faiblesse et qu'aveuglement et qui rampons sur la terre?

Le Sage nous a cependant laissé une parole encore plus foudroyante; c'est dans le chapitre quatorzième des Proverbes, où il dit qu'il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort; sur quoi saint Grégoire, en expliquant cette parole, fait voir avec combien de raison elle a toujours étonné les âmes saintes. Les justes, dit ce grand pape, ne craignent pas seulement leurs péchés, ils appréhendent même leurs bonnes œuvres. Ils ont peur que le bien qui paraît dans leurs actions ne soit que superficiel, et que la lueur extérieure de leurs vertus ne soit comme un voile qui leur couvre le venin d'une complaisance secrète qui leur infecte le cœur. Car, hélas! qu'il arrive souvent que ce qui paraît à l'homme devoir être un accroissement de sa vertu devient un sujet de sa condamnation, et que ce qu'il croirait devoir apaiser son juge, est ce qui l'irrite contre lui! Jérémie en a touché la raison fondamentale, quand il a dit que le cœur de l'homme était rempli de détours, mais si artificieux qu'il ne pouvait pas les démêler lui-même. *Præsum cor omnium et inscrutabile* (Jerem., XVII, 9).

Ah! s'écriait saint Bernard dans ce même sentiment, toutes les fois que je veux entrer dans ce cabinet secret de mon âme, je me trouve saisi de crainte, je tremble, je frémis, et ces paroles du Sage se présentent aussitôt à ma pensée : *Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccl., IX, 1)? Hélas! mon Dieu, je ne sais comment je suis auprès de vous, si je suis l'objet de votre miséricorde ou de votre indignation, si je suis aimé de vous ou si j'en suis haï. C'est là pour moi un mystère que je ne puis approfondir, c'est un labyrinthe dont je ne puis sortir. Je ne garantis des vices grossiers, mais je succombe peut-être à des vices secrets; l'impureté ne me tente pas, mais peut-être qu'une envie imperceptible à mes yeux me possède; je pratique quelques vertus, mais peut-être que l'humeur ou l'hypocrisie y ont part, je fais de bonnes œuvres, mais peut-être que le motif n'en est pas bon. Ne m'avouerez-vous pas, Messieurs, qu'une incertitude de cette nature est terrible? Si toutefois vous n'en êtes pas encore pénétrés aussi vivement qu'il semble que des cœurs qui ne sont pas fermés à la foi le devraient être, en voici une troisième qui doit, ce me semble, vous aller jusqu'au cœur.

Le Sage nous ordonne de ne nous glorifier point pour le lendemain, parce que nous ignorons ce que doit produire le jour suivant : *Ne glorieris in crastinum, ignorans quid superventura pariat dies* (Prov. XVII, 1). Le Psalmiste nous avertit de recevoir les instructions du Seigneur, de peur qu'il ne

s'irrite contre nous, et que nous ne périssions en sortant de la droite voie qu'il nous a marquée (Psal. II, 11 et 12). L'apôtre nous signifie en termes formels que celui qui est debout doit prendre garde de tomber, que tel se croit ferme qui ne doit pas compter sur sa stabilité présente, qu'il est d'autant plus aisé de faire un faux pas qu'on croit marcher avec plus d'assurance : *Qui se existimat stare, videat ne cadat (I Cor., X, 12).* Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Il veut dire que nous ne pouvons nous répondre de nous-mêmes pour ce qui regarde l'avenir ; il veut dire que ni la sainteté des dispositions présentes, ni la sincérité des résolutions pour la suite, ni même le choix des plus sages précautions contre les rechutes, quelque puissantes qu'elles puissent être pour nous soutenir, ne sont pas un gage assuré pour nous que nous ne retomberons pas.

Oui, quand j'aurais une certitude morale que Dieu par sa miséricorde me regarde à présent d'un œil favorable, qu'il m'a pardonné tous mes péchés, ou même que par un don singulier de sa grâce je n'ai jamais rompu le sceau de la première alliance que j'ai eu le bonheur de faire avec lui, avec tout cela je ne dois pas cesser de craindre, je dois toujours tempérer ma confiance par une frayeur salutaire. Pourquoi ? parce que je ne saurais me promettre que je ménagerai infailliblement cette grâce jusqu'à demain, jusqu'à ce soir, jusqu'à une heure. Ah ! *il n'y a que celui qui persévéra jusqu'à la fin qui sera sauvé (Matth., X, 22 et XXIV, 13)* ; la persévérance est le grand don de Dieu par excellence, don que personne n'a droit de se promettre, don qui n'est pas moins gratuit que la première grâce qui nous établit dans la justice, don que tous doivent demander incessamment et par les plus ferventes prières, mais dont personne ne peut être assuré. Eh ! Messieurs, ne devons-nous pas en être convaincus par notre expérience propre ? n'est-ce pas ce que publient si hautement ces chutes fameuses d'un David, d'un Salomon, d'un Tertullien, d'un Origène ? Au milieu d'une sainteté soutenue par les actes continuels de tant de vertus éclatantes, n'auraient-ils pas eu droit, ce semble, de se dire à eux-mêmes : *Non movebor in æternum (Psal. XXIX, 7)*, je ne serai jamais renversé, si quelque chose de semblable était capable de mettre en assurance ? Hélas ! c'est pour l'avoir dit dans un mouvement de complaisance présomptueuse que David, cet homme selon le cœur de Dieu, cet homme si saint, a fait une si lourde chute.

Or, y a-t-il rien, comme saint Augustin le reconnaît lui-même, qui doive faire une plus forte impression sur le juste que cette incertitude toujours subsistante où il est pendant cette vie ? Incertitude si, ayant passé des ténèbres dans la lumière, il ne retombera point par sa propre faute de la lumière dans les ténèbres ? Et en effet qu'y a-t-il d'épouvantable comme ces réflexions : Tant de grands hommes sont tombés après

cent actions d'une vertu héroïque qui peuvent passer pour autant de miracles ; hélas ! j'ai donc bien lieu d'appréhender avec une vertu commune ! J'ai tâché jusqu'ici de me conserver, mais, mon Dieu, ne suis-je point aujourd'hui à la veille de ma perte ? Après les pénibles fatigues d'une longue navigation, le naufrage ne m'attend-il point dans le port ?

Avec tout cela, Messieurs, au milieu de tant d'alarmes, je ne sais si nous sentons la moindre émotion. Tranquilles sur le passé, sur quoi nous n'aurions peut-être que de trop violents reproches de notre conscience à soutenir si nous voulions l'écouter, sans inquiétude sur le présent, comme si nous étions invulnérables au milieu de tant de dangers qui nous menacent de la mort à toute heure, pleins de confiance pour l'avenir, comme si nous tenions absolument notre sort entre nos mains, nous vivons, dirai-je dans une sécurité, dirai-je dans un assoupissement tout à fait déplorable ? Or, mes frères, d'où peut venir un si grand mal ? Saint Cyprien va nous l'apprendre. Il se plaignait comme nous qu'un semblable assoupissement tenait les chrétiens de son temps, et il découvre admirablement la source de tout le mal, quand il dit qu'on ne vit sans crainte que parce qu'on vit sans foi. Oui, c'est le manque de foi qui fait tout notre désordre ; c'est que personne ne pense à ce grand jour où Dieu doit paraître dans sa colère ; c'est que personne ne fait réflexion sur les supplices effroyables que sa justice prépare aux impies dans les enfers. Car c'est là, ajoute-t-il, ce que craindrait notre conscience, si elle le croyait, et si elle ne le craint point, c'est assurément parce qu'elle ne le croit point. Non, il n'est pas possible de croire ces choses sans les craindre ; ou si nous ne les craignons que faiblement, c'est que nous ne les croyons que légèrement. Ranimons donc notre foi, Messieurs, afin que, désabusés par elle d'une fausse confiance qui nous rend hardis où tout est à craindre, nous nous défendions également par elle d'une pusillanimité honteuse qui nous rend timides où il ne faudrait montrer qu'une sainte hardiesse et une générosité à toute épreuve. Car comme avec un peu de foi nous craindriens tout dès que le salut y paraît tant soit peu en danger, avec un peu de foi nous ne craindriens rien dès qu'il s'agit d'assurer le salut aux dépens de tout. J'ai employé la première partie à exciter la véritable crainte, *cette crainte qui est le commencement de la sagesse (Eccli. I, 16)*, et par là la première disposition au salut ; employons la seconde à réprimer la fausse crainte, qui y est un obstacle si dangereux et si commun.

SECOND POINT.

Dans la vie civile la crainte d'un homme, s'il en est possédé, fait sa faiblesse, et il ne paraît au contraire jamais plus fort que lorsqu'il est plus intrépide. Mais il en est tout autrement dans la vie chrétienne : no-

tre crainte y fait notre force, comme notre assurance y fait notre faiblesse; et cette réflexion est de saint Grégoire : *C'est la hardiesse, dit ce Père, qui rend forts ceux qui marchent dans la voie du siècle, au lieu qu'elle ne peut que rendre faibles ceux qui marchent dans la voie de Dieu. Au contraire la crainte qui rend ceux-là faibles comme des roseaux est ce qui rend ceux-ci forts et courageux comme des lions.* Et la raison de cela, Messieurs, est que nous ne sommes forts que de la force de Dieu. Or nous ne sommes jamais plus revêtus de cette force divine que lorsque nous nous dépouillons de toute la nôtre par la crainte et la défiance de nous-mêmes, et que, soumis entièrement à Dieu, nous nous tenons en tout dans une dépendance parfaite de sa volonté sainte. C'est encore saint Grégoire qui le dit : *Comme Dieu, dit-il, est l'auteur de toutes les choses temporelles qui peuvent nous donner de la frayeur, plus notre âme se soumet à celui-ci par la crainte, plus elle méprise ce que celles-là ont de formidable, et la sincérité de sa soumission est le principe et la mesure de sa force.*

Ainsi, Messieurs, la même chose qui doit nous rendre timides doit nous rendre courageux, et si d'un côté la foi nous fait trembler, cette même foi d'un autre côté nous défend de craindre. D'où vient donc que nous rendons si lâchement les armes aux moindres difficultés qui se présentent dans la voie de Dieu, nous que les choses les plus terribles n'ébranlent pas dans la voie du monde? Cela vient du même principe, encore un coup : c'est cette malheureuse assurance qui fait cette honteuse faiblesse, et par la même raison notre peu de foi produit deux effets si opposés.

Que la foi du chrétien soit le principe de sa force, on n'en peut pas douter, Messieurs : c'est elle, si nous en croyons le disciple bien-aimé, qui nous donne de quoi vaincre le monde. Que dis-je? c'est elle qui nous rend victorieux effectivement : une vraie foi en est une véritable victoire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (1 Joan., V, 4). Et comment ne produirait-elle pas en nous cet heureux effet, puisque c'est elle qui nous fournit un bouclier impénétrable, pour nous couvrir dans toutes les rencontres : bouclier que saint Paul nous recommande de prendre et de tenir sans cesse à la main contre les traits enflammés de l'ennemi (*Ephes. VI, 16*) ; puisque c'est elle, comme le dit saint Léon, qui fait toute la vigueur des âmes les plus élevées, et que c'est même là le nom que ce Père lui donne : *Magnarum vigorem*?

Pour bien juger de tout cela, Messieurs, voyons d'abord quelles sont les choses qui rebutent le plus notre faiblesse, et considérons ensuite ce que la foi nous présente pour nous soutenir contre. Deux choses entre autres nous étonnent : les adversités différentes auxquelles nous sommes exposés dans le cours de la vie, et les difficultés qu'il faut vaincre pour être fidèles à la loi

de Dieu. Or la foi doit nous mettre au-dessus de tout cela, et si nous y succombons c'est la faute de notre foi. Car entre autres propriétés de la foi, j'en découvre deux admirables : la première, qu'elle nous présente les motifs les plus propres à animer notre courage ; la seconde, qu'elle nous procure les moyens les plus nécessaires pour appuyer notre faiblesse.

Quant aux motifs qui peuvent nous encourager, qu'y a-t-il de plus pressant que l'espérance de la récompense qui nous est proposée, que la crainte des maux qui nous sont préparés, que la brièveté des peines qu'il faut vaincre, et pour obtenir cette récompense, et pour éviter ces maux? Voilà cependant ce que la foi nous met devant les yeux : car étant, selon la belle expression de saint Clément d'Alexandrie, une anticipation de l'éternité, parce qu'elle prévient par la vivacité de ses lumières tout ce qui doit arriver dans la suite des temps, elle expose à nos yeux l'éclat de cette riche couronne que Dieu met sur la tête des élus, et la vue d'un objet si charmant est assez puissante pour inspirer du cœur aux plus lâches. Ne considérez pas, disait saint Augustin à son peuple, ne considérez pas seulement le chemin par où vous marchez, mais considérez encore le lieu où vous allez : s'il y a du travail sur la terre, il y a du repos dans le ciel ; si le combat est rude, la victoire est glorieuse. Et pour peu que vous envisagiez ces biens éternels et infinis que Dieu réserve dans les trésors de sa miséricorde, pour en combler ceux qui le servent, bien loin de trouver la carrière de la vie chrétienne pénible, vous vous trouverez dans la dernière surprise que Dieu veuille donner tant de biens pour si peu de maux.

Ah! si notre foi approchait de la foi de ce docteur incomparable, nous dirions comme lui : *Non, quand je ne devrais posséder Dieu qu'un seul jour dans le ciel, c'en serait assez pour me faire mépriser des millions d'années sur la terre, et j'achèterais volontiers cette journée de plaisirs par des siècles de déplaisirs.* Tels étaient aussi les sentiments de ce saint roi qui, au milieu des délices et des grandeurs de sa cour, protestait en soupirant qu'un seul jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille partout ailleurs (*Psal. LXXXIII, 11*). Ou si nous sommes plus sensibles à la crainte qu'à l'espérance, si les maux font plus d'impression sur nos cœurs que les biens, la foi nous ouvre les abîmes de l'enfer pour étaler à nos regards ces supplices effroyables dont les victimes malheureuses de la justice de Dieu doivent être éternellement la proie. Dans le moment donc, dit saint Basile, que votre faiblesse se trouve aux prises avec une tentation violente, représentez-vous ce redoutable tribunal où le juge des vivants et des morts doit paraître pour décider du sort de l'univers, et muni de la crainte qu'un objet si formidable doit nécessairement imprimer, vous surmonterez toute autre crainte, et vous résisterez invinciblement aux saillies de vos passions. C'a été cette

crainte qui a peuplé autrefois les déserts, si nous en croyons saint Jérôme, et qui a soutenu les solitaires contre toutes les rigueurs de la retraite, du jeûne, des veilles et des cilices ; c'a été cette crainte, si nous en croyons saint Ambroise, qui a fortifié les martyrs dans leurs combats, et qui leur a fait braver les gibets, les feux et les roues. Avec une crainte pareille, le monde, quoi qu'il puisse avoir d'affreux, n'aurait donc rien qui pût nous effrayer ; et si notre foi nous dépeignait vivement ce que c'est que cette horrible éternité dont elle nous menace, cela seul serait capable d'adoucir toutes les amertumes de la vie, et d'aplanir toutes les difficultés de l'Évangile.

Ce n'est pas néanmoins par ces seules considérations extérieures que la foi nous inspire du courage : les moyens qu'elle nous procure sont encore plus puissants que les motifs qu'elle nous propose. Car j'ai appris de saint Augustin que si la loi commande, la foi attire du ciel dans nos âmes les forces nécessaires pour accomplir ce qui est commandé : *Fides impetrat quod lex imperat*. Et le secret par lequel la foi nous remplit d'une force si extraordinaire est admirable ; permettez-moi de vous le développer après ce grand docteur. Que fait donc la foi pour opérer en nous cette merveille ? D'abord elle nous fait sentir notre faiblesse, d'où naît l'humilité dans le cœur ; ensuite elle nous découvre la bonté toute-puissante de Dieu, d'où naît la confiance ; enfin, après nous avoir convaincus de notre néant et remplis de confiance, elle nous excite à recourir par une humble et fervente prière à celui qui peut tout et avec qui nous pouvons tout : voilà tout le secret, et voilà ce qui fait ce merveilleux changement en nous de faiblesse en force et de timidité en courage. Oui, c'a été par cet aveu de leur néant et par cette confiance au Seigneur que les saints sont devenus assez forts, malgré les faiblesses de notre misérable nature, pour vaincre le démon et le monde, pour résister aux efforts des passions, et pour se mettre au-dessus de tout ce que l'Évangile ordonne de plus laborieux.

S'il est donc vrai que vous succombiez si souvent, et que les difficultés de la vie chrétienne vous étonnent, n'en accusez que votre peu de foi : vous seriez courageux si vous étiez fidèles. Quand on vous propose les maximes de l'Évangile, uniquement occupés de votre faiblesse, la seule proposition vous effraye, vous en concevez la pratique comme impossible à des hommes que tant d'infirmités environnent ; et je n'en suis pas surpris, c'est que vous n'avez pas assez de foi pour vous jeter entre les bras de celui qui n'abandonne jamais ceux qui s'appuient sur sa bonté. Mais pour vous rassurer, écoutez, je vous prie, là-dessus les pensées de saint Chrysostome : *Comme il était impossible aux Hébreux de passer la mer si Dieu ne l'eût ouverte par miracle, de même il nous est impossible de passer de notre première vie à une vie sainte et céleste, à moins que le Sauveur ne nous en fraye le chemin par sa grâce.*

Mais si Dieu put bien faire alors que ce qui était entièrement impossible devint possible, il pourra bien faire à plus forte raison que ce qui est difficile devienne facile. Vous me direz peut-être que cette merveille qui se fit alors était purement l'ouvrage de la grâce et de la bonté de Dieu. Mais n'est-ce pas là ce qui doit vous donner encore plus de confiance ? Car si les Juifs alors, sans contribuer rien de leur part, ont surmonté de si grandes difficultés par la seule miséricorde de Dieu, que ne devez-vous point espérer lorsque, prévenus de l'opération de sa grâce, vous joindrez votre travail et vos efforts pour y coopérer ? S'il a sauvé ceux qui étaient lâches et paresseux, abandonnera-t-il ceux qui agissent et qui travaillent avec lui et sous lui ?

Saint Chrysostome pousse même la chose plus loin, Messieurs, il prétend qu'à le bien prendre la loi de Dieu n'a rien de rigoureux, et je veux que ses réflexions remplissent le reste de ce discours. Pourquoi nous effaroucher ? dit-il : qu'est-ce donc que Dieu nous commande de si pénible ? quelles sont donc ces rigueurs dont nous nous faisons des monstres ? Nous ordonne-t-elle de couper les montagnes, de voler dans l'air ou de traverser les mers ? Elle nous ordonne au contraire des choses si faciles que, pour les exécuter, nous n'avons besoin que d'une volonté pleine et d'une affection sincère. Qu'avaient les apôtres de tous les biens extérieurs, lorsqu'ils faisaient de si grandes choses ? Contents d'un seul habit, sans verge ni bâton, sans souliers, sans or ni argent, n'ayant ni bourse, ni sac, ni provisions, simples comme des colombes, doux comme des agneaux au milieu des loups, n'étaient-ils pas en cet état plus forts que tous les hommes et que tous les démons ? Mais encore qu'y a-t-il de si difficile dans les préceptes de Jésus-Christ ? N'avez point d'ennemis, ne haïssez personne, ne parlez point mal de votre frère, hé ! qu'y a-t-il de plus naturel que tout cela ? et ne sont-ce pas les choses opposées à ces préceptes qui sont pénibles et laborieuses ?

Et pour vous faire voir par des preuves effectives combien ce que Dieu nous commande est léger, voyez combien de personnes mortelles et fragiles comme nous ont passé au delà des commandements. S'il vous demande une partie de vos biens pour les pauvres, combien qui ont renoncé à tout ce qu'ils possédaient pour le leur distribuer ? S'il vous ordonne de vivre chastement dans le mariage, combien qui s'en sont interdit l'usage même permis ? S'il vous défend de céder à l'envie que la vue de vos concurrents excite quelquefois en vous, combien qui ont sacrifié leur propre vie pour leurs frères ? Il vous paraît dur de ne pas tirer raison d'une injure, combien qui, lorsqu'on leur a donné un soufflet, ont tendu l'autre joue ? Quelle excuse restera-t-il donc à notre lâcheté si, lorsque les autres courent avec joie au delà des bornes qui leur sont prescrites, nous perdons courage avant que d'y arriver ?

Car ne dites point : Je suis engagé avec une femme, j'ai des enfants, je suis embarrassé dans de grands soins, il m'est impossible de faire ce que vous me dites. Eh! mon frère, quand vous n'auriez aucun de ces empêchements, si vous demeuriez toujours aussi paresseux que vous êtes, en seriez-vous plus vertueux? Comme au contraire, quand ces engagements seraient encore plus grands, si vous aviez un peu d'ardeur et de foi, ne vous élèveriez-vous pas au-dessus de tout? Dieu ne vous demande qu'une chose, une âme fervente et courageuse. Et alors, ni la qualité, ni l'âge, ni l'éclat d'une naissance illustre, ni la bassesse d'une condition obscure, ni les ardeurs d'une bouillante jeunesse, ni la pesanteur d'un âge plus avancé, ni les embarras des grands biens, ni le peu de moyens d'une fortune médiocre, ou même les nécessités de la pauvreté, ne vous empêcheront plus de mener une vie conforme à l'Évangile.

On a vu dans tous les siècles des vieillards, des jeunes gens, des personnes mariées et occupées à élever leurs enfants, des artisans, des soldats qui ont été très-fidèles à Dieu, et qui dans tous les temps ont accompli tous les préceptes. Daniel était jeune, Eléazar était vieux, Aquila était artisan, Lydie vendait de la pourpre. Le géolier qui gardait saint Paul en prison n'était assurément pas dans un emploi bien relevé; au contraire Corneille, comme capitaine, avait une fonction qui l'élevait au-dessus de plusieurs; Moïse jusqu'à l'âge de cent vingt ans avait eu une santé inaltérable; Timothée, au contraire, était presque toujours malade; Joseph était esclave, Onésime était non-seulement esclave, mais fugitif : et cependant toutes ces différences d'état n'ont point empêché que toutes ces personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, esclaves ou libres, sains ou malades, officiers ou particuliers, ne se soient rendus très-illustres par leurs vertus.

Ne nous couvrons donc plus de ces vains prétextes pour justifier une lâcheté que nous inspirent des frayeurs encore plus vaines. Quels que nous puissions être par notre condition dans le monde, nous pouvons être grands par notre vertu dans l'Eglise de Jésus-Christ. C'est toujours saint Chrysostome qui vous parle depuis près d'un quart d'heure dans ce dernier point ; de grâce, que ce ne soit pas en vain : laissez-vous toucher à ses raisons, animez-vous par la vue des exemples qu'il vous a mis devant les yeux. Reconnaissez par là combien vraie est cette parole du Sauveur, qui dit que *rien n'est impossible à un homme qui a de la foi* (Marc., IX, 22); et dans cette pensée faites-vous à vous-mêmes ce reproche qu'il faisait un jour à ses disciples battus de la tempête et perdant déjà presque toute espérance : *Que craignez-vous, hommes de peu de foi? Quid timidi estis, modicæ fidei* (Matth., VIII, 26)? Dites-vous-en autant à vous-mêmes : Pourquoi est-ce que je crains, sinon parce que j'ai peu de foi? Non, ce défaut de courage

qui s'alarme de l'ombre du danger, qui succombe aux légères atteintes de la plus petite difficulté, ne vient que d'un défaut de foi. Si je crains trop, c'est que je ne crois pas assez. Eh quoi donc, lâche que je suis, y a-t-il rien qui doive faire peur à un homme qui peut engager Dieu dans son parti? La foi qui fait prier ne peut-elle pas obtenir la grâce de faire ce que commande la loi? Commandez donc, ô mon Dieu! tout ce qu'il vous plaira, et plein de confiance en vous j'espère que vous me donnerez la force d'accomplir ce que vous me commanderez, pourvu que je vous sois fidèle; mais cette fidélité elle-même, Seigneur, je ne l'attends pas moins de votre grâce que la récompense que vous lui promettez, vous qui êtes toujours fidèle dans vos promesses : c'est ce qui me soutient, c'est ce qui m'anime, c'est ce qui fait ma force pour le temps, et mon espérance pour l'éternité. Amen.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE
L'ÉPIPHANIE.

De l'affaire du salut.

Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in iis quæ Patris mei sunt oportet me esse?

Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être tout occupé à ce qui regarde le service de mon Père (Luc., II, 49)?

On a toujours recueilli avec soin les dernières paroles des grands hommes, et l'on s'est fait une espèce de religion de conserver fidèlement la mémoire des actions qui ont terminé le cours de leur vie. Peut-être que c'est sans fondement; mais enfin l'on ne peut s'empêcher d'y faire des observations, et soit vérité, soit superstition, chacun en sa manière en tire des conséquences. Mais pour moi, Messieurs, j'ai une réflexion presque contraire à vous faire aujourd'hui, et je ne puis vous présenter la première parole que l'Évangile met à la bouche de l'Homme-Dieu, et la première action dont la connaissance soit venue jusqu'à nous, sans vous prier de les peser avec une attention particulière.

Jusqu'ici le Verbe incarné avait été pour nous dans un silence adorable, et nous ne savons rien des oracles qu'il a rendus depuis douze ans que la terre le possède. Jusqu'ici nous ne voyons point de démarches qui soient à proprement parler de lui, et il s'est plutôt laissé conduire qu'il n'a agi dans le peu que nous avons appris des circonstances de son enfance. Enfin, Messieurs, voici les prémices sacrées de ses paroles et de ses actions. Il se retire de la compagnie de Marie et de Joseph, sans qu'ils s'en aperçoivent; il demeure à Jérusalem pour entendre les docteurs de la Synagogue, et comme sa sainte Mère lui reprochait amoureusement cette absence, les inquiétudes qu'elle lui avait causées et la douleur avec laquelle elle le cherchait : *Pourquoi est-ce que vous me cherchiez?* dit-il : *ne saviez-vous pas qu'il faut*

que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ?

Assurément il y a du mystère dans cette conduite et dans cette réponse du Fils de Dieu. Sa souveraine sagesse ne nous permet pas de regarder cette conduite comme une légèreté d'enfant, ni de trouver à redire à sa réponse, qui ne paraîtrait pas assez respectueuse si l'on en jugeait selon le sens humain. Mais sans recourir aux interprétations différentes que les saints Pères ont données à l'une et à l'autre, quelque édification que nous en puissions tirer, permettez-moi de m'en tenir à la pensée d'un saint docteur, et de dire après lui que le Sauveur Jésus a voulu faire comprendre par sa première démarche et par ses premières paroles qu'il y a une affaire dont nous devons nous occuper uniquement, sans écouter la voix ni de la chair ni du sang, et à laquelle il faut donner tous nos soins, jusqu'à la préférer aux choses du monde qui nous sont les plus chères. Cette grande affaire, Messieurs, c'est l'affaire de notre salut, affaire qui est la même dont parle ici le Fils de Dieu, puisque son Père n'a point eu d'autre vue que le salut des hommes en le donnant à la terre, et que c'est à cette seule fin qu'il a consacré en effet lui-même tous ses travaux.

Que si l'affaire du salut est l'affaire de Dieu, elle est encore plus l'affaire des hommes. Ainsi ils doivent s'y appliquer du moins avec autant de soin que lui, et se régler sur le modèle qu'il leur en a laissé dans l'évangile de ce jour. C'est donc pour vous inspirer un soin si raisonnable, mes chers frères, que je veux employer tout ce discours à deux réflexions importantes. La première sera sur l'indifférence aveugle où la plupart des hommes vivent sur l'affaire de leur salut ; la seconde sera sur la conséquence terrible de cette grande affaire : indifférence que je veux combattre, conséquence que je veux persuader, si l'esprit de Dieu daigne accorder à ma voix la force que je lui demande, et à votre cœur la docilité que je lui souhaite, par l'intercession de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a de certaines vérités qui sont d'une évidence si forte, qu'elles se font recevoir par un consentement unanime, sans que personne ose entreprendre de les combattre par des maximes contraires ; et cependant il arrive, par une bizarrerie que je ne comprends pas, que tous les hommes conspirent ensemble à rejeter ces mêmes vérités lorsqu'il faut en venir à la pratique. L'affaire du salut est une des vérités de cette nature : il n'y a personne de bon sens qui ne convienne qu'étant mortels comme nous sommes, il n'y a rien à quoi nous devons nous appliquer avec une attention plus sérieuse qu'à l'état où nous passerons après la mort, puisque la durée en doit être éternelle. Toutefois vous diriez que les hommes sont encore plus unis à négliger cette vérité qu'à la reconnaître. Je veux vous en convaincre familièrement,

mais invinciblement, par la manière dont ils se gouvernent. Mais comme tous les hommes ne sont pas dans le même degré d'indifférence pour l'affaire de leur salut, je suis obligé de vous en faire différents portraits pour peindre cette indifférence.

Il y a des hommes à qui cette affaire, toute grande qu'elle est, ne donne aucune inquiétude ; il y en a à qui elle en donne fort peu. Quelques-uns y pensent à la vérité, mais moins qu'aux choses de ce monde ; quelques autres semblent se partager également entre les soins de la terre et les soins du ciel, et le plus petit nombre enfin, mais le plus heureux, est de ceux qui négligent la vie présente pour ne s'occuper que de celle qui est à venir. Fasse le ciel, mes chers frères, que vous ne vous reconnaissez dans aucun des portraits que j'ai à vous mettre devant les yeux, si ce n'est dans le dernier, et que tous les autres vous paraissent des monstres capables d'inspirer de l'horreur !

Pour le premier, il doit faire infailliblement cet effet auprès de tous les esprits raisonnables ; car qu'y a-t-il de plus monstrueux et de plus horrible que ces gens qui, n'étant persuadés ni de l'existence de Dieu, ni de l'immortalité de l'âme, qui, ne croyant ni paradis ni enfer, demeurent sur ces deux points dans une tranquillité perpétuelle, sans vouloir faire un pas pour s'en instruire ? Que dis-je, Messieurs ? bien loin d'être d'humeur à prendre quelques mesures pour s'éclaircir d'une chose, où ils ont tout à risquer, toute leur étude ne tourne qu'à se fortifier dans leurs sentiments pervers contre tout ce que la voix secrète de leur cœur et la voix publique de la nature leur disent malgré eux pour les détromper. J'aurais de la peine à croire qu'il se trouve des hommes assez dénaturés et assez stupides pour couler brutalement leur vie sans s'informer de la fin où leur vie doit aboutir, et pour appréhender même qu'on ne les en informe, si je n'en avais vu en quelques rencontres. Pour peu qu'on ait eu de commerce avec le monde, on sait qu'il y a de ces esprits forts et de ces faux braves, même parmi ceux qu'on appelle honnêtes gens, qui font profession d'avoir secoué le joug d'une créance incommode, qui en ont une joie maligne, et qui en tirent, lorsqu'ils l'osent, une vanité extravagante. L'estime que je fais de vous, Messieurs, ne me permet pas de croire qu'il y ait personne ici qui soit si déraisonnable. Mais quand il s'en trouverait quelqu'un, je suis du sentiment de saint Augustin, je douterais presque qu'il fallût seulement parler à des gens qui ont perdu le sens, bien loin d'entreprendre de les ramener. Venons donc à un autre caractère d'hommes un peu plus commun, un peu moins déraisonnable, mais après tout aussi malheureux.

La religion s'est encore conservé quelque place dans leur esprit ; mais le dérèglement de leur cœur est si furieux, et à force de s'être plongés dans le libertinage ils en sont devenus tellement esclaves, qu'ils ne peuvent presque plus lever la tête vers le ciel.

A peine reste-t-il quelques légers sentiments de Dieu qui les fassent rentrer au moins quelquefois en eux-mêmes ; et si une occasion favorable leur inspire comme en passant de penser à la mort et à ses suites, la passion, l'habitude, le monde, le démon, cent choses enfin les détournent de cette pensée salutaire, pour les rejeter dans leur premier assoupissement, sans se préparer jamais à ce moment fatal où le temps finit et où l'éternité commence. Puissiez-vous encore me dire avec vérité, Messieurs, qu'un si grand égarement ne se rencontre point parmi vous, et que dans toute cette grande ville j'aurais de la peine à trouver un seul libertin qu'on doive placer en ce rang ! En effet, Messieurs, ils sont rares, et plutôt à Dieu que ceux dont j'ai fait un troisième ordre ne fussent pas plus communs !

Mais il faut avouer, à notre confusion, que dans l'Eglise le plus grand nombre tourne du côté de ceux qui ont plus d'indifférence pour l'affaire de leur salut que pour les choses de ce monde. Car n'est-ce pas le jugement qu'il faut porter de la conduite de cet artisan, de ce marchand, de cette dame, de cette personne publique ? Placé entre la nécessité de nourrir sa famille par le travail de ses mains et l'obligation de sauver son âme par de bonnes œuvres, auquel des deux cet artisan donnera-t-il ses premiers soins ? Il ne néglige rien pour repousser l'indigence, il cherche de l'emploi de toutes parts ; il passe tous les jours les quinze et seize heures dans sa boutique ; voilà de grands empressements. Mais le soin de l'âme que lui coûte-t-il ? Ce n'est pas une affaire dont il s'embarrasse : au lieu de faire de sa pauvreté une matière de vertu, et de faire servir son travail à sa pénitence, c'est une occasion continuelle d'impatience et de murmure à quoi il s'abandonne sans cesse. Bien loin d'élever de temps en temps son esprit vers Dieu pendant que ses mains s'appliquent à son ouvrage, vide de Dieu et plein de la corruption du siècle, il ne cherche son délassement que dans les médisances et les mauvaises paroles. Les jours de fête ne sont point pour lui des jours de sainteté ; après le court service d'une piété apparente pendant une messe entendue à la hâte, il n'use du saint loisir que ces jours lui donnent que pour le prostituer publiquement à la débauche, si son inclination le porte de ce côté-là, ou pour le profaner par un travail secret, si l'avarice le domine. A quoi n'en viennent point ceux qui veulent réussir dans le commerce ! L'un s'expose sur la mer pour chercher les dépouilles des pays étrangers au hasard de sa vie ; l'autre est jour et nuit en campagne pour amasser ou pour débiter ses denrées ; à la maison ce ne sont qu'écritures, calculs, examens de compte ; au dehors ce ne sont que courses, que voyages de province en province ; l'esprit est dans l'agitation, le corps dans la fatigue : et le but de tout cela c'est de laisser à leurs enfants de quoi s'élever à un rang plus considérable. Mais à voir au travers de

tout cela le peu de soin qu'ils prennent de leur âme, vous diriez que le salut ou sa perte ne les touche presque pas. Car que trouverez-vous en eux qui puisse vous rassurer contre une si monstrueuse indifférence ? Du côté de Dieu point d'amour, du côté du pauvre point de charité. Que dis-je ? usures, monopoles, tromperies, faux serments, faux poids, fausses mesures, il faut que tout y entre, en arrive ce qu'il pourra à la mort, ou plutôt comme si on ne devait jamais mourir.

Peut-on dire que cette dame s'intéresse autant à son salut qu'à sa vanité ou à son plaisir ? Tout occupée de son corps, pour lequel elle n'oublie rien, je vois qu'un sommeil paisible et long en flatte la délicatesse, qu'un artifice criminel et ingénieux le pare comme une idole, que la promenade, le jeu, la compagnie, se succédant tour à tour, concourent à faire de sa vie une vie douce et voluptueuse. Mais que lui vois-je faire pour son âme ? On a beau lui représenter que les divins Livres et les saints docteurs leurs interprètes condamnent absolument cette molle oisiveté, ces ajustements superflus, ces modes indécentes, ces nudités modestes, cet attachement au jeu, cette assiduité de visites, cet amour du théâtre, ce commerce de galanterie : indifférente pour le salut, elle demeure insensible à tout ce qu'on lui dit pour l'en faire ressouvenir. Quoi que la religion puisse dire, le corps l'emportera sur l'âme, et le temps sur l'éternité, parce que l'âme et l'éternité touchent peu dès qu'on a fait son capital de jouir du temps et de contenter le corps. Faussement persuadée que la naissance ou la fortune ayant conspiré à l'élever au-dessus du vulgaire, elle n'est faite que pour la joie et pour le repos, elle s'y plonge en effet, sans se mettre en peine de cette joie et de ce repos éternel que Dieu promet à ses serviteurs, ou du moins sans jamais vouloir prendre les moyens de se les procurer. Et qu'il y en a parmi vous, Mesdames, qui sont dans cette funeste indifférence ! Ah ! si le ciel se donnait pour rien, peut-être en voudriez-vous à ce prix ; mais dès que ce royaume ne peut s'acquérir qu'à la pointe de l'épée, qu'on ne l'emporte que par la force et avec violence, hélas ! vos plus beaux jours s'écoulent sans que vous fassiez le moindre effort ; la mort s'approche à grands pas sans que vous pensiez à vous détacher de cette vie de plaisir, et la foi vous parlera toujours sans fruit, tant que vous serez sans amour pour votre salut !

Voyons maintenant si les personnes en place, les gens d'affaires, ceux qui se trouvent appliqués au service public par les emplois de l'épée ou de la robe, seront plus équitables en ce point. Demandez-leur à tous s'ils veulent se sauver, ils vous diront tous sans hésiter qu'ils le veulent de tout leur cœur. Mais combien en trouverez-vous qui se portent aux choses du salut avec la même ardeur qu'aux choses qui regardent leur profession ? Animés et soutenus, l'un

par l'honneur, l'autre par l'intérêt, qui sont les deux pôles sur quoi roule toute leur vie, ils n'ont pour but que de réussir dans leurs emplois; aucun travail n'est épargné pour cela; toute la douceur de leurs jours y est sacrifiée : victimes de leurs charges, ils se consomment, l'un dans la poussière du cabinet, l'autre dans les fatigues de la guerre, l'autre dans le tumulte du palais. Mais comme les mêmes motifs ne les soutiennent pas dans l'affaire du salut, que font-ils pour la conduire à une heureuse fin ? Tout pour le temps, rien pour l'éternité. O mon Dieu ! que de feu pour la terre ? faut-il donc que ces mêmes personnes ne soient que glace pour le ciel ? Oui, ces gens que le travail dévore tout le jour pour des choses de néant sans en être rebutés, ne se rebutent que quand il faut travailler à l'unique nécessaire : prodiges du temps qu'ils prostituent si libéralement à celle-là, regrettant presque un quart d'heure qu'ils donnent à celui-ci, et qu'ils n'y donnent que comme en passant et par manière d'aquiescement. Toujours prêts à mettre en usage toutes les vues de la prudence humaine, à imaginer chaque jour de nouveaux moyens, sans épargner ni artifices ni intrigues pour le succès d'un projet dont peut-être le fruit durera moins que la peine qu'il en aura coûté pour le pousser à bout, ils ne font jamais que des démarches languissantes pour se rendre éternellement heureux. Abattus, désespérés pour la perte d'une charge, pour la moindre brèche faite à leur honneur par la plus légère offense, ils ne sont froids que sur la perte de la grâce et de la charité. Saisis de frayeur à la seule pensée de la mort qui peut à chaque moment leur enlever leurs charges, leurs biens, leur vie, ils ne pensent jamais, ou ils y pensent sans trembler, au jugement de Dieu qui suivra la mort et où il faudra rendre compte de tout cela et de l'abus qu'ils en auront fait.

Tel est donc le caractère d'un troisième ordre de chrétiens, dans lequel j'ai placé le plus grand nombre, et peut-être ai-je eu tort en cela, Messieurs. Car en effet ne semble-t-il pas que le torrent va du côté d'une quatrième classe, qui n'est guère moins éloignée du salut, quoiqu'elle ne paraisse pas s'en écarter si visiblement ? C'est celle que composent ces âmes partagées, qu'on voit toujours balancer entre le ciel et la terre. Or, sans décider lequel des deux partis est le plus nombreux, j'avoue que celui-ci est fort considérable. Comme la foi est encore un peu vive en beaucoup de chrétiens, un reste d'espérance pour le paradis et de crainte pour l'enfer le dispute dans leur cœur avec l'amour des choses de cette vie. Cela fait un combat dans l'âme : les deux partis semblent égaux ; pour les accorder ou tâche d'accommoder Dieu avec le monde, et il n'y a point de tempérament qu'on ne cherche pour cela. Une infinité de personnes différentes d'âge, de qualité et de sexe conviennent en ce point : on veut et on ne veut pas se sauver. Cet homme est bien éloigné d'acquiescer du

bien par de mauvaises voies, mais il dépense son revenu de telle sorte, ou qu'il n'a point de superflu, ou que le pauvre n'en profite pas. Un autre fait des aumônes, mais il croit acheter par là le droit de prendre impunément ses plaisirs. Combien y a-t-il de femmes qui tâchent d'allier ensemble la douceur de la vie et la sainteté du christianisme ? Elles donneront volontiers le matin à la prière, aux sacrements, aux autels, mais à condition de donner l'après-dîner au jeu, aux compagnies et quelquefois même au théâtre.

Illusion, Messieurs, illusion ! et d'autant plus dangereuse qu'elle est plus spécieuse et plus fine. Car l'affaire du salut est de telle nature que rien ne doit entrer en parallèle avec elle, ni partager le soin qu'il en faut prendre. C'est la traiter avec une indifférence damnable que de n'en pas faire son capital et son tout, quoi qu'il en coûte. Ainsi toutes ces vies, qui paraissent demi-bonnes, demi-mauvaises, qui ont un bon et un mauvais côté, ne peuvent se terminer qu'à une fin déplorable, si le soin du salut ne l'emporte enfin au-dessus des passions les plus chères et les plus fortes.

Après tout ce que nous venons de dire, Messieurs, il faut conclure que l'égarement des hommes est donc presque général en ce point, quoique les routes en soient différentes ; et je me persuade que la surprise où cela vous a mis vous en a déjà fait rechercher les causes dans vous-mêmes. Je sais qu'il y en a plusieurs : l'aveuglement de notre esprit, la corruption de notre cœur, l'enchantement du monde, les artifices du démon y contribuent ; mais la principale source du mal est le défaut de la foi, qui est plus rare qu'on ne pense dans la plupart des hommes. C'est une propriété admirable de la foi, et ce raisonnement est de l'abbé Guerri, qu'elle nous aveugle et qu'elle nous éclaire en même temps. Elle nous aveugle du côté de la terre, elle nous éclaire du côté du ciel ; du côté de la terre, elle nous empêche de voir ces biens périssables, ces plaisirs imaginaires, ces fausses grandeurs que le monde nous présente dans les créatures, parce que nous découvrant à fond la vanité de ces choses qu'il étale avec tant de pompe, nous ne daignons pas seulement y arrêter nos regards. Du côté du ciel, elle nous fait voir des choses surprenantes, dont les unes sont absentes et les autres invisibles. Les biens que nous espérons posséder dans le ciel sont absents ; cependant la foi nous les met devant les yeux et les rend comme présents à notre esprit. Dieu est invisible de sa nature ; cependant la foi le découvre aux yeux de notre âme par les lumières de sa vérité.

Voilà comme l'abbé Guerri parle de la foi ; mais à ces caractères reconnaissons-nous la nôtre ? Hélas ! elle ne nous découvre presque rien du côté du ciel, et elle nous laisse tout voir du côté de la terre. Tout ce qu'on nous dit de l'autre vie, cette foi languissante nous le représente si faiblement, que l'idée n'en fait presque pas d'impression sur nos

âmes. On nous parle de cette éternité bien-heureuse où Dieu nous appelle pour nous faire partager avec lui sa félicité et sa gloire, et nous l'entendons sans que l'espérance d'un si grand bien nous anime, parce que notre foi, sans force, sans vigueur, ne nous en met que faiblement les charmes devant les yeux. Si cela se présente quelquefois à nous, ce n'est que comme un songe confus dont le souvenir même s'efface au réveil. Au contraire, dès que les objets de la terre viennent à frapper nos sens, par le même principe de faiblesse, notre foi permettant à nos sens de s'y ouvrir sans précaution, sans défiance, nous nous laissons éblouir par leurs attraits et entraîner par leur séduction. Ainsi l'amour du monde nous enchante peu à peu, et il empoisonne à la fin notre cœur de telle sorte, à force de le remplir des idées de la vie présente et de ses fausses douceurs, qu'il le conduit à cet effroyable oubli de l'éternité dans lequel nous vivons.

O mon Dieu ! donnez-nous donc cet accroissement de foi que vous demandaient autrefois quelques-uns de vos disciples (*Luc.*, XVII, 5) ; qu'elle devienne assez forte, par votre grâce, pour rompre le charme dont nos cœurs sont comme ensorcelés ; qu'elle ferme entièrement nos yeux à la terre, qu'elle les ouvre pour le ciel, afin que, revenus pleinement de notre indifférence pour le salut, nous comprenions une bonne fois de quelle conséquence est pour nous cette grande et importante affaire : C'est ce qui me reste à vous montrer dans ma dernière partie.

SECOND POINT.

Pour établir la conséquence du salut, je ne veux employer que deux principes qui sont à la portée de tout le monde : le premier, c'est la grandeur de cette affaire considérée en elle-même ; le second, c'est le néant des autres affaires qui font l'occupation des hommes. C'est assez de montrer certaines choses pour en faire voir le prix : il sort de l'or et des pierres un éclat qui publie assez leur beauté et leur valeur, sans que les hommes s'en mêlent. Ainsi, pourvu que je puisse vous exposer ce que c'est que l'affaire du salut, vous en comprendrez assez la conséquence. Donnez-moi donc, s'il vous plaît, toute votre attention, pour voir toute la grandeur de cette affaire dans la grandeur de ses préparatifs et dans la grandeur de ses suites.

Je dis premièrement dans la grandeur des préparatifs : c'est ainsi qu'on juge que l'expédition qu'un prince médite est considérable, par les apprêts qu'il fait, par le nombre des troupes qu'il lève, par l'abondance et la diversité des munitions qu'il amasse, et l'on s'attend avec raison de voir éclater quelque grand dessein aussitôt qu'il aura ouvert la campagne. S'il se trouvait donc un dessein auquel Dieu se fût préparé depuis le commencement du monde, pour lequel il eût épuisé les trésors de sa bonté et de sa puissance, qu'il eût conduit par les voies les plus cachées de sa sagesse infinie pour l'amener

à une heureuse exécution, ne m'avoueriez-vous pas qu'il faudrait que ce projet fût de grande importance ? Or telle est l'affaire de notre salut. Car, pour me servir d'une excellente comparaison, que saint Augustin emploie dans une rencontre à peu près semblable, comme lorsqu'on veut bâtir quelque superbe édifice, on dresse tout autour quantité d'échafauds et de machines pour élever et porter le bois, les pierres et les autres matériaux, ainsi Dieu, voulant travailler à l'ouvrage du salut de l'homme, ne s'est occupé depuis le moment de sa perte qu'à préparer les instruments nécessaires pour achever cet édifice spirituel. La loi ancienne avec ses figures, ses cérémonies et ses sacrifices, la loi nouvelle avec ses vérités, ses mystères et ses sacrements, tout cela ne doit être regardé que comme autant de machines dont Dieu s'est servi pour ce grand édifice du salut. Aussi, Messieurs, comme vous voyez qu'on démolit les échafauds aussitôt que le bâtiment est dans sa perfection, la loi ancienne a déjà cessé : la loi nouvelle cessera à son tour. Tout a été ou sera détruit lorsque le salut des hommes sera accompli, et il n'y aura que ce bel ouvrage qui subsiste éternellement dans le ciel. O mon âme ! il faut donc que l'affaire de ton salut soit d'un grand poids, puisque Dieu a mis en usage des moyens si extraordinaires pour en venir à bout !

Non, Messieurs, je ne vois rien qui puisse nous apprendre quelle idée nous devons nous former de la conséquence de cette affaire, comme cette conduite de Dieu ; et sans en venir à un détail qui pourrait être ennuyeux, contentons-nous, si vous voulez, de faire réflexion qu'il n'a pas seulement fait servir à ce dessein sa puissance ou sa sagesse, mais qu'il y a employé jusqu'à son Fils unique, et qu'il l'a fait de la manière du monde la plus surprenante. En vérité, Messieurs, si le salut de l'homme n'était qu'une chose vulgaire et médiocre, y a-t-il de l'apparence qu'un Dieu eût voulu naître dans la pauvreté et dans la bassesse, vivre dans le travail et dans la misère, mourir dans l'ignominie et dans la douleur pour le procurer ? Ah ! ne jugeons donc pas indigne de notre application, de nos soins et de nos veilles ce qui a coûté à Dieu même tant d'attentions, tant d'efforts et tant de sang : la chose en effet le mérite, et, pour peu que vous en considériez les suites, vous en serez infailliblement persuadés. Or c'est une affaire où il s'agit de nous-mêmes, et de nous-mêmes pour une éternité de biens ou de maux : y eut-il jamais rien qui dut plus s'attirer notre attention ?

Je n'ai pu encore comprendre comment il se trouve des hommes qui paraissent n'être point effrayés des suites de la mort, et qui fassent même assez les intrépides pour railler là-dessus. Car enfin il n'y a point de milieu : ou l'âme est immortelle, ou elle ne l'est pas ; si ces personnes regardent l'immortalité de l'âme comme une chimère, le néant où elles croient devoir rentrer ne de-

vrait-il pas leur être plutôt un sujet d'horreur que de joie? Quelle extravagance de faire vanité d'une chose qui ne doit donner que du désespoir, quand même on en serait fortement persuadé! Mais les choses n'en sont pas là, Messieurs, ces esprits libertins ne croient pas avec certitude que l'âme ne soit qu'une vapeur qui se dissipe à la mort; peut-être sont-ils assez dénaturés pour le souhaiter; mais, après tout, ils en doutent. Cependant avec ce doute qui les met dans une assurance infailible de l'enfer ou du néant, de l'enfer, si leur âme est immortelle, du néant, si elle ne l'est pas, ils demeurent fiers et contents, ils vivent tranquillement dans le sein de leurs passions, et traitent les suites de la mort de bagatelles. Voilà une brutalité que je ne comprends pas, car rien au monde n'est d'une conséquence plus terrible que ces suites.

Pour nous, Messieurs, à qui la grâce a inspiré de meilleurs sentiments, nous attendons à la vérité des suites plus favorables, puisque s'il y a un enfer à craindre, il y a un paradis à espérer. Mais, mon Dieu! quelle conséquence traîne après soi cette incertitude où nous sommes lequel des deux est préparé pour nous! Car il ne s'agit pas d'être pauvres ou riches, il s'agit d'être infiniment heureux ou infiniment misérables; il ne s'agit pas du plus ou du moins, il s'agit du tout; il ne s'agit pas de tomber dans une condition d'où l'on puisse sortir après le cours de quelques années, il s'agit d'une éternité qui ne connaît point de fin. Il est question de perdre ou de gagner un royaume infini dans son étendue, incomparable dans ses plaisirs, éternel dans sa durée. Il est question d'éviter ou de subir ce que la fureur d'un Dieu irrité a de plus redoutable, ou pour la qualité, ou pour la diversité, ou pour la longueur des tourments. Pensez-y, si vous voulez, grands de la terre, mais la plus belle vie du monde se terminera à cette étrange alternative.

Cette considération devrait suffire, ce me semble, pour nous faire comprendre que rien n'est donc de la conséquence d'une affaire de cette nature. Toutefois, afin que son importance éclate encore davantage, permettez-moi, Messieurs, de mettre auprès d'elle toutes les autres affaires qui partagent notre vie ou qui l'occupent tout entière. Quelles que ces choses puissent être, je dis que ce sont des choses de néant pour deux raisons : la première, parce qu'à proprement parler, elles ne nous regardent pas ; la seconde, parce qu'elles doivent finir avec la vie. Concevez, s'il vous plaît, Messieurs, la force de ces raisons.

L'homme se connaît souvent si peu qu'il prend assez souvent pour lui-même toute autre chose qu'il n'est pas ; il confond ce qui ne fait qu'environner sa personne avec sa personne même. Un magistrat se regarde toujours comme revêtu d'une charge qui le rend considérable dans sa province, qui le fait l'arbitre de la vie et de la fortune des peuples. Une femme de qualité ne se consi-

dère que comme une personne que son rang, que sa beauté, que son bien distingue des autres : voilà l'idée que ces gens-là se forment d'eux-mêmes. Mais, au fond, est-ce là ce que sont cet officier et cette dame? Ce n'en est que les dehors : c'est leur âme qui les fait hommes comme les autres, ce sont les qualités de leur âme qui les font en particulier tels qu'ils sont. Donc, à parler juste, il ne faut pas dire qu'une chose les touche, quand elle ne touche que ce qui est autour d'eux. Or toutes les affaires qui ne se rapportent point au salut ne vont pas plus avant. C'est là, c'est à ce dehors que se terminent les biens, les honneurs et les plaisirs, dont la recherche fait toute notre étude. Car en effet un avaro pour posséder plus de biens, un ambitieux pour avoir plus d'honneurs, un voluptueux pour prendre plus de plaisirs, en sont-ils d'autres hommes? Ah ! tout cela se borne à leur famille, à leur nom, et tout au plus à leur corps, c'est-à-dire à leur fantôme, et non pas à leur personne. Ainsi, grands de la terre, ces occupations à quoi vous consacrez tout votre temps et tous vos soins, ne sont, à le bien prendre, que bagatelles, de quelques noms que vous les revêtiez.

Vous me l'avouerez encore plus facilement, Messieurs, quand vous aurez fait réflexion que, tout éclatantes que sont ces choses, elles doivent tôt ou tard finir. Car, de deux choses l'une, dit saint Augustin, ou nous leur survivons, ou elles nous survivent ; ou elles nous quittent avant la mort, ou nous les quittons à la mort : *Aut viventes deserunt, aut a morientibus deseruntur*. On se donne, chacun en sa manière, mille inquiétudes pour des choses qu'un accident imprévu enlève souvent dès la vie, ou qu'il faut enfin abandonner avec la vie ; l'âge efface peu à peu la beauté de cette femme, quoiqu'elle ne s'étudie tous les jours qu'à la conserver par tous les artifices imaginables ; le corps dont elle fait sa divinité, et dont l'amour la possède uniquement, sera, malgré tous ses soins, la proie de la pourriture et des vers dans peu de temps ; la charge qui remplit le cœur de ce magistrat ne servira dans quelques années qu'à orner son épitaphe d'un titre spécieux : il amasse avec une avidité insatiable des richesses qui le laisseront aller tout nu au tombeau, peut-être avant que la semaine soit expirée. Tout finit, Messieurs, il n'y a que Dieu qui ne finit point. *Dieu seul est éternel, parce que Dieu seul est immuable*, dit saint Grégoire, *et il n'y a que lui qui possède l'immuitabilité, parce qu'il n'y a que lui seul qui possède la plénitude de l'être*. Ainsi rien ne subsistera éternellement que ce qui se fait avec sa grâce, grâce qui étant une participation de la nature de Dieu, peut imprimer elle seule son éternité à nos actions. Quel est donc l'aveuglement des hommes de négliger ce qui les touche de si près, pour se répandre entièrement après des choses qui ne les regardent pas ! Quel entêtement de travailler avec tant d'ardeur pour des choses qui s'écoulent avec plus de

rapidité qu'un torrent, pendant qu'ils n'ont que de la froideur pour une affaire dont les suites sont éternelles !

Tâchons donc, Messieurs, de revenir d'un si étrange égarement, puisqu'il est si peu raisonnable, et pour le faire avec succès, que Jésus-Christ nous serve de guide. L'extrême jeunesse où il est ne l'empêche point de protester hautement qu'il doit s'appliquer aux affaires de son Père; ne remettons donc pas à la vieillesse le soin de nous y appliquer. Sa sainte Mère, dont la présence lui était si chère, n'est pas capable de le détourner de ce dessein; il ne faut donc pas qu'aucune considération, pour chère qu'elle puisse être, nous en détourne. Dès aujourd'hui, dès ce moment, travaillons à ce grand ouvrage. Qu'attendons-nous? le temps est-il trop long pour se préparer à l'éternité où il nous mène? Hélas! nous en avons déjà tant perdu, peut-être nous en reste-t-il si peu. Il faut donc commencer sans remise, et si d'un côté la fleur de la jeunesse, si d'un autre côté les douceurs des plaisirs, si l'engagement des compagnies, si la saison du carnaval se déguisant sous des voiles spécieux nous viennent dire par leurs sollicitations trompeuses : *Quid fecisti nobis sic?* qu'y a-t-il donc, et pourquoi nous avez-vous ainsi quittés? quel caprice! quelle bizarrerie! que ne continuez-vous de faire comme les autres? armons-nous d'une sainte sévérité à l'exemple de Jésus-Christ, et repoussons-les avec ces paroles vigoureuses : *Quid est quod me quærebatis?* Que me voulez-vous? pourquoi chercher une personne qui vous fuit? Allez! plus de commerce, plus de retour vers vous : vos amusements me sont ennuyeux, vos plaisirs me sont insupportables; les vaines occupations où vous m'avez fait consumer si mal à propos toute la force de mon âme ne me seront plus rien; et si vous en demandez la raison : *Nesciebatis quia in iis quæ Patris mei sunt oportet me esse* : Sachez que j'ai une affaire plus importante qui me touche uniquement. Ah! je n'ai que trop donné de temps à des choses de néant, à des affaires étrangères qui ne me peuvent être d'aucune utilité, quand elle ne devraient pas d'ailleurs m'être si préjudiciables, si funestes : il est temps, et je veux sans plus différer m'appliquer tout de bon aux affaires de mon Père céleste : affaires seules importantes, seules nécessaires, seules utiles pour moi, et dont je dois recueillir tout le fruit, si je suis assez heureux pour les faire avec succès. *Oportet*, il le faut : assez et trop longtemps vous m'avez retenu dans une oisiveté qui me perdait; retirez-vous donc, faux plaisirs; assez et trop longtemps vous m'avez dissipé par de vains travaux, par des soins inutiles qui ne m'ont laissé que de cuisants regrets; retirez-vous, folles inquiétudes du siècle, et sachez enfin que j'ai pris le parti de mettre tout de bon la main à l'œuvre, que je pense à quelque chose de plus sérieux et de plus solide, où désormais se tournent toutes mes vues, où se portent tous mes empressements. En un

mot, je ne veux plus vivre dorénavant que pour apprendre à bien mourir, parce que c'est de là que dépend la grande affaire de mon salut, et que ce n'est que par là que je puis m'en assurer une conclusion heureuse, et d'autant plus heureuse, que le fruit en doit durer dans toute l'éternité. C'est ce que je vous souhaite. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Du baptême.

Qui misit [m] baptizare in aqua. Ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendentem et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu sancto.

Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit est celui qui baptise dans le Saint-Esprit (Joan., I, 33).

Deux raisons différentes et même tout à fait opposées contribuèrent autrefois également à décrier le premier des sacrements de la religion chrétienne dans l'esprit de ceux qui faisaient profession de l'idolâtrie, et qui voulaient en soutenir les débris dans le temps de l'Eglise naissante. La simplicité des apparences sensibles qui font le dehors et comme le corps du baptême, rebutait d'un côté la fierté de ces esprits superbes, et d'un autre côté la grandeur des effets invisibles que nous attribuons à ces signes sacrés jetait ces hommes grossiers dans l'incrédulité. Ces apparences leur semblaient basses, ces effets leur semblaient impossibles, et l'une et l'autre de ces vues les portait par des raisons contraires à n'en avoir que du mépris : *Simplicia quasi vana*, dit Tertullien, *magnifica quasi impossibilia*.

En effet, qu'est-ce que nos sens découvrent dans la cérémonie du baptême? On y voit répandre de l'eau, on y entend prononcer quelques paroles et rien plus : n'est-ce pas quelque chose de bien simple? Mais que la religion nous dit-elle des merveilles qui s'y passent secrètement? Si nous l'en croyons, le démon y est chassé de son trône, l'homme y est rétabli dans les droits de son innocence perdue, Dieu y devient notre Père et le ciel notre héritage. Que peut-on se figurer de plus grand? Cependant il n'y a rien de bas dans cette simplicité, rien d'impossible dans cette grandeur. Et si le temps me le permettait, je vous ferais voir combien mystérieuse est cette simplicité apparente : mais comme cela passerait les bornes d'un discours ordinaire si je voulais traiter en même temps cette grandeur si réelle, si véritable, trouvez bon que je m'arrête aujourd'hui à cette dernière, comme je m'y trouve engagé par les magnifiques paroles de mon texte, où saint Jean vous a dit en vous montrant Jésus-Christ, disons plutôt, où le Père céleste lui-même dit, et saint Jean vous le fait entendre ensuite : C'est celui-là qui baptise dans l'esprit : *Hic est qui baptizat in Spiritu sancto*. Car que peut-on dire, que peut-on concevoir de plus pour relever ce sacrement, que de dire que c'est dans le Saint-Esprit même qu'il est conféré, que le

Saint-Esprit y est donné avec tous ses dons, que les eaux n'en sont que comme l'enveloppe, mais que l'inhabitation du Saint-Esprit en est le fond, l'effet et le fruit ?

Pour donner donc des bornes et quelque ordre à une matière si importante et si vaste, on peut envisager ce grand mystère en trois jours différents, et du côté du passé, et du côté du présent, et du côté de l'avenir. Car ses effets s'étendent sur toutes les différences des temps. Il efface le péché, voilà pour le passé ; il donne la grâce, voilà pour le présent ; il promet la gloire, voilà pour l'avenir. En effaçant le péché il nous retire de la tyrannie du démon à laquelle nous étions asservis ; en donnant la grâce il nous rend enfants de Dieu par une adoption véritable ; en promettant la gloire il élève nos droits et nos prétentions jusqu'au ciel. O vertu admirable du baptême ! car que peut-il faire de plus ? O faveurs infinies pour le chrétien ! car que peut-il espérer davantage ?

Toutefois, Messieurs, n'en demeurons pas encore là, et pour faire servir ce discours à la conduite de notre vie, ajoutons que si les avantages que le baptême nous procure sont infinis, les obligations qu'il nous impose sont extrêmes. Car premièrement, s'il lave les taches du péché originel, il nous engage à en combattre et détruire sans cesse les malheureux restes, qui font la corruption de notre nature ; en second lieu, s'il nous fait devenir enfants de Dieu, il nous engage à soutenir la dignité d'un si beau nom par un état de vie qui ressemble à la perfection de notre Père ; enfin, s'il nous promet le ciel pour héritage, il nous engage à être toujours sous les armes pour en faire la conquête. Etre affranchis du démon par la destruction du péché, devenir enfants de Dieu par l'infusion de la grâce, pouvoir espérer le ciel et avoir un droit acquis à sa gloire, voilà donc les avantages que le baptême nous procure ; poursuivre incessamment en nous jusqu'aux moindres restes du péché, aspirer sans cesse à la perfection de la vertu, surmonter courageusement tous les obstacles qu'on trouve à l'une et à l'autre par l'espérance de la gloire, voilà les obligations que le baptême nous impose. Pour bien expliquer de si importantes vérités, invoquons la grâce du même Esprit qui opère en nous de si grandes merveilles, afin qu'il nous donne la force de répondre à de si grandes obligations, et pour l'obtenir employons le suffrage de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de si juste que la plainte de saint Bernard : Quel malheur est le malheur de l'homme ! Un seul coup lui porte une double mort à la fois, et il faut deux remèdes divers appliqués en deux temps différents pour lui redonner la vie. Le premier péché le fit mourir et de la mort de l'âme, puisqu'il lui ravit la grâce, et de la mort du corps, puisqu'il lui ôta le privilège de ne devoir point mourir, qui lui avait été donné avec la vie. Mais cet homme malheureux ne

ressuscite pas de même selon l'âme et selon le corps. Dieu garde des mesures dans ses faveurs : il se contente de rendre la vie à l'âme, par le baptême, et il réserve à la rendre au corps par la résurrection. Encore est-il à remarquer, Messieurs, que le baptême ne donne pas une vie si parfaite à notre âme qu'elle rentre dans sa première santé et dans sa première vigueur : il lui laisse des sources de maladie et de faiblesse, puisque s'il efface la tache du péché, il n'ôte pas le dérèglement de la concupiscence.

Pour faire entendre clairement une vérité si importante à notre salut, empruntons de saint Augustin l'allégorie excellente sous laquelle il l'a expliquée en plusieurs endroits de ses ouvrages. Vous savez la célèbre aventure des Hébreux à la sortie de l'Egypte. Leurs ennemis les poursuivaient les armes à la main et étaient sur le point d'en faire un effroyable carnage, lorsque Dieu ayant ouvert les eaux de la mer Rouge, son peuple se sauva par un chemin si extraordinaire, et les Egyptiens s'étant opiniâtrés à le poursuivre, y demeurèrent ensevelis sous les flots, de telle sorte qu'il n'en resta pas un qui ne pérît. C'est ainsi que les eaux du baptême, cette mer rouge du sang de Jésus-Christ, nous ouvrent dans leur sein un passage favorable pour sortir de la captivité de Satan, ce Pharaon impitoyable et cruel. Les péchés qui composent l'armée de ce tyran, nous poursuivent jusqu'au bord de ces eaux : mais au lieu que nous en sortons heureusement avec la vie, comme les Israélites, ces ennemis de notre âme y sont noyés, comme les Egyptiens, par un naufrage général ; plus de péché après le baptême, il est entièrement détruit.

Cependant, pour reprendre la pensée de saint Augustin, quand les Hébreux eurent passé la mer, ils n'entrèrent pas de plain-pied dans le pays qui leur était promis. Bien loin de goûter le repos, les ennuyeux détours d'un désert affreux exercèrent leur patience pendant quarante années, et ils ne purent se mettre en possession de la Palestine qu'après de longs travaux et des combats opiniâtres ; encore ne fut-il pas en leur pouvoir d'exterminer entièrement les ennemis qui leur disputaient la jouissance de cette heureuse terre. Or voilà quel est notre sort après le baptême pendant tout le cours de la vie. A la vérité ce grand sacrement nous affranchit de la servitude du péché, mais il ne nous fait pas néanmoins entrer dans une possession assurée de la grâce ; il ne nous établit pas dans la tranquillité ni dans la paix ; il nous laisse des ennemis sur les bras pour servir d'épreuve à notre courage, et jusqu'au dernier soupir de notre vie nous trouverons toujours des monstres à combattre.

Parlons sans figure, Messieurs, une matière si importante mérite d'être traitée d'une manière si nette et si précise, que rien n'échappe aux plus simples. Toute la théologie reconnaît que la concupiscence n'est point ôtée aux fidèles par le baptême. Quoique

l'innocence nous soit rendue dans cette seconde naissance qui nous fait chrétiens, il reste en nous un levain, un germe, une semence de corruption cachée dans le fond de notre nature. Elle y demeure à la vérité comme imperceptible pendant les plus tendres années de la vie, mais se développant en nous peu à peu, à mesure que nous avançons en âge, et se fortifiant par l'accroissement du temps, elle tâche de répandre son venin dans toutes les parties dont nous sommes composés. Cette fille malheureuse du péché, vivant en nous après la mort de son père, nous sollicite au mal par tous les artifices imaginables. Elle entreprend notre esprit par les illusions et par les égarements où elle le jette, elle attaque notre cœur par les passions différentes qu'elle y excite, elle débauche nos sens par la corruption dont elle les remplit et par les objets dont elle les flatte.

C'est de cette source funeste que naissent tant de pensées vaines et frivoles, tant de désirs criminels et pernicieux, tant de mouvements déréglés et violents, tant de penchants secrets et divers, qui nous occupent et qui nous entraînent différemment, selon la différence de notre tempérament et de notre complexion. En un mot, c'est elle qui allume le feu de cette guerre domestique de nous-mêmes et contre nous-mêmes, qui soulève notre chair contre notre esprit, qui nous porte à faire ce que nous ne voudrions pas et nous empêche de faire ce que nous voudrions, qui forme tous ces dégoûts et toutes ces oppositions que nous avons pour le bien, qui inspire cette facilité et cette douceur avec laquelle nous inclinons au mal. Enfants d'Adam, voilà les restes malheureux de la succession de votre père : les uns plus, les autres moins, mais enfin tous ressentent quelques-uns de ces effets. Le baptême laisse en nous le principe de cette corruption, et il l'y laisse pour exercer notre vertu et pour nous donner matière de combattre jusqu'au tombeau, comme le concile de Trente l'enseigne après saint Augustin. Faisons maintenant là-dessus deux ou trois réflexions.

Il est bon d'observer premièrement que nous apportons avec nous des inclinations perverses et déréglées qui ne viennent point du fonds de notre nature, mais qui lui sont comme imprimées par la contagion du péché. La plupart des hommes cependant s'égarent dès ce premier pas. Pour ne savoir pas distinguer le péché d'avec la nature, on prend souvent pour des mouvements de la nature ce qui n'est que l'effet du péché. En voulez-vous des exemples ? Chacun a ses penchants dans le monde : celui-ci se laisse aller facilement à la colère, celui-là sent un poids qui l'entraîne à la débauche ; l'un se porte au jeu avec empressement, l'autre tourne du côté des plaisirs avec ardeur. Mais dans cette diversité d'inclinations qui nous partagent nous convenons tous également à en attribuer la cause à notre naturel. Car qui ne forme pas ces plaintes : Je suis au

désespoir d'être prompt, mais c'est mon tempérament ; je rougis d'avoir tant de pente pour les plaisirs, mais ma complexion m'y porte ? Ainsi, à nous entendre, la nature est la mère de toutes les passions qui nous agitent. Cependant ces plaintes si communes sont fausses, et j'ose même dire impies.

Elles sont fausses, puisque si notre nature avait conservé l'intégrité avec laquelle elle était sortie des mains de son auteur, bien loin de nous inspirer des sentiments si vicieux, elle ne nous en donnerait que de justes, et pour vivre d'une manière conforme à la loi de Dieu, c'en serait assez de les suivre. Qui fait donc naître en nous ces mouvements impétueux et dépravés que la nature semble y former de sa main ? C'est le péché dont notre origine est souillée, qui, répandant son venin sur notre corps et sur notre âme, sème ces mauvaises herbes dans le champ où le Père de famille n'avait mis que de bon grain, et enté ces greffes étrangères et sauvages sur un arbre qui sans elle ne porterait que de bons fruits. Ainsi il y a de l'impiété à rejeter nos penchants sur la nature, puisque Dieu en étant l'auteur, c'est vouloir le rendre coupable de tous les déréglés où nos passions nous précipitent.

Avec tout cela il n'y a rien de si ordinaire que ce blasphème, et on y tombe sans y penser, pour se justifier tacitement en accusant son Créateur ! et l'on s'en sert même pour se laisser aller sans répugnance à satisfaire ses désirs ! Car qui ne se dit pas secrètement à soi-même, lorsque la tentation le presse : Peut-on me faire un crime si je suis une pente que la nature m'a donnée ? Si la chose était si mauvaise, ce penchant naturel ne m'y porterait pas avec la violence que je sens. Les prédicateurs en diront ce qu'il leur plaira, les confesseurs en parleront à leur manière ; ils font leur métier, et je ferai le mien ; c'est la nature qui m'y porte, il faut donc que je m'y rende. Raisonnement ridicule ! sacrilège raisonnement ! Voici donc comment il faut raisonner.

Ces penchants qui m'entraînent avec tant de douceur et avec tant de force sont des restes du péché que le malheur de mon origine m'a fait contracter ; donc ils sont mauvais, donc il faut que je leur résiste. Lorsque Dieu m'a pardonné ce péché par le baptême, il a laissé exprès la source de ces inclinations en moi, pour servir d'exercice à ma vertu ; donc il faut que je travaille à les combattre. Tels sont en effet les desseins de Dieu, et tels les devoirs de l'homme. Voulez-vous en être convaincus sans repartie ? Rappelez dans votre mémoire ce qui se passe au baptême.

Dieu par la bouche de son ministre, commande à celui qu'on y présente s'il ne renonce pas au monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres, à la chair et à ses attraits ? Or quelles sont ces pompes du monde, ces œuvres de Satan, ces attraits de la chair ? Ce sont toutes ces choses où donnent nos inclinations les plus tendres et les plus impérieuses. Si bien qu'en ce moment

Dieu exige de nous une promesse solennelle que dans toutes les occasions nous nous opposions vigoureusement à tous les penchans qui tendent vers ces objets pernicieux. Sur cela je vous demande trois choses, Messieurs : premièrement, y a-t-il de l'apparence que Dieu ait mis dans l'homme des inclinations auxquelles il l'oblige de renoncer dès le premier traité qu'ils font ensemble ? cela ne se peut pas imaginer, autrement Dieu se ferait la guerre à lui-même et condamnerait ses propres ouvrages. D'ailleurs, puisque nous avons donné si solennellement parole que nous renoncions à nos passions les plus chères, ne sommes-nous pas obligés indispensablement de les combattre sans leur faire ni grâce ni remise ? La promesse en est faite, elle est écrite du sang de Jésus-Christ, les anges en sont dépositaires ; nous n'en sommes plus les maîtres, on ne peut la rétracter. De plus, s'il est vrai que nous ayons fait au baptême une profession publique de la religion chrétienne, pouvons-nous nous dispenser d'en observer les lois ? Or que veut dire l'Evangile, cet Evangile que nous nous sommes engagés de suivre par un vœu irrévocable quand on nous a reçus dans l'Eglise ? Que nous ordonne-t-il à chaque page, sinon de nous haïr nous-mêmes, de mortifier nos sens, de porter notre croix ? haine, mortification, croix, qui seraient inutiles et même injustes, s'il n'y avait rien à réformer en nous, mais qui sont les armes admirables que le baptême nous met en main pour détruire ce qu'il a laissé et pour achever ce qu'il a commencé.

Car on ne saurait trop avertir les fidèles, après saint Augustin, que la naissance de l'homme nouveau ne consume pas toutes les faiblesses du vieil homme, et que l'image du chrétien n'est pas finie en nous de telle sorte par ce sacrement qu'il ne faille y ajouter beaucoup de traits dans la suite. Il ébauche l'ouvrage, mais il nous charge de le conduire par degré à sa perfection ; il jette dans l'âme les semences de toutes les vertus, il nous laisse le soin de les faire fructifier ; mais si nous ne les cultivons pas avec application et avec travail, en retranchant chaque jour les épines de nos mauvaises inclinations, elles en seront infailliblement étouffées.

Où sont-ils toutefois ces chrétiens qui arrachent avec une application infatigable ces rejetons du péché qui pullulent sans cesse dans leur cœur, ce fonds si ingrat et si corrompu ? Ah ! bien loin d'y mettre la main pour les ruiner et pour les détruire, combien y en a-t-il qui les cultivent et qui les fortifient ? Au lieu de redresser un mauvais naturel par des précautions salutaires, on y ajoute des habitudes encore plus mauvaises, et à cette concupiscence qu'on a reçue du vieil Adam par un héritage funeste, on joint une nouvelle concupiscence de sa propre façon : concupiscence volontaire, concupiscence pire que la première, concupiscence qui par les secours des occasions et des habitudes entretient au dedans de nous nos in-

clinations déréglées, les réveille quand elles sont assoupies, et les anime quand elles sont languissantes.

Car en effet de quelques plaies que le péché originel ait frappé notre nature, quelle que soit la corruption que le poison de ce péché y a versée, ce n'est pas tant ni à cette infirmité ni à cette dépravation qu'il faut imputer les désordres de notre vie, qu'à notre lâcheté et à notre imprudence. Avec un peu d'application et de vigilance nous pourrions aisément remédier au mal, ou du moins en affaiblir la force et en prévenir les suites. Mais nous élevons dans notre sein de petits monstres lorsque nous pourrions les y étouffer, et quand ils sont devenus des lions, ou nous n'osons les attaquer, ou nous ne pouvons les vaincre. Que s'il s'en trouve qui fassent la guerre à ces ennemis domestiques, ils mettent trop tôt les armes bas. On se contente de les combattre par intervalles et par reprises, eux qui nous pressent toujours sans reprise et sans intervalle. Car l'ennemi que nous avons en tête tient de la nature de ce géant de la Fable qui, tirant des forces de sa défaite, se relevait en un instant plus courageux et plus fier lorsqu'on le croyait abattu d'un coup mortel. Ou si vous voulez, il en est comme de ce monstre qui, portant plusieurs têtes sur un même corps, ne pouvait être terrassé que par des efforts assidus et par une victoire si je l'ose dire successive, mais qui devait être sans interruption, si l'on voulait qu'elle fût enfin complète.

Quand nous avons fait avec l'ambition, la volupté entre en lice contre nous, et si nous sommes assez heureux pour nous défendre de la volupté, l'ambition que nous croyions vaincue revient à la charge plus furieuse qu'auparavant. Quel parti prendre donc, mes frères ? Nous n'en avons point d'autre que celui qui nous est proposé par le grand Augustin : *Calca jacentem, conflige cum resistente*. Il faut faire état de vivre dans cette posture guerrière où ce saint docteur nous représente le chrétien foulant aux pieds l'ennemi que nous aurons une fois abattu, de peur qu'il ne se relève, repoussant de la main celui qui est encore debout, de peur qu'il ne nous abatte. C'est à un combat si beau que nous appelle notre baptême pour détruire les restes du péché dont il efface les taches ; c'est par là que nous pouvons soutenir la qualité d'enfants de Dieu, dont il nous a procuré le nom en nous conférant la grâce ; c'est par là que nous pouvons devenir les cohéritiers de Jésus-Christ, dont il nous communique les droits par la promesse qu'il nous fait de la gloire ; mais cela regarde les deux autres parties de ce discours que je réunis en une seule, avec laquelle je finis.

SECOND POINT.

Lorsque la nature a donné un fils unique à un père, il ne s'avise pas, dit saint Augustin (*Tract. 1 in Joan.*), de recourir à l'adoption pour lui donner des frères et des cohéritiers ; il borne tout son amour à ce

fiis, et il le regarde avec joie comme celui qui doit posséder lui seul tous ses biens sans aucun partage. Quand un fils se trouve seul dans une famille, il cherche encore moins à y appeler des étrangers pour en faire les enfants de la maison comme lui, et pour les admettre à recueillir leur part de l'héritage de son père. Cependant, ô mon Dieu ! cette chose inouïe parmi les hommes, vous l'avez faite pour les hommes. Le Père éternel avait un Fils, continue saint Augustin, et toutefois cela n'a pas empêché de nous recevoir dans sa famille par une adoption favorable. Disons encore quelque chose de plus : ce même Fils qui était unique dans le sein de son Père a bien voulu cesser d'être unique, et c'est lui qui s'est offert pour venir sur la terre chercher des étrangers avec qui il partageât la qualité de fils, et cela d'une manière si parfaite, que son Père fût obligé de les avouer pour ses enfants. O l'amour de Dieu envers les hommes ! ô l'obligation des hommes envers Dieu !

La manière au reste dont s'est faite une alliance si surprenante mérite que nous lui donnions un moment d'attention. Pour travailler à l'exécution de ce dessein admirable, le Fils de Dieu commença d'abord par se faire fils de l'homme dans le mystère de l'incarnation, et dès lors les hommes eurent droit de le regarder comme leur frère. Toutefois ce n'était encore alors que la moitié de l'ouvrage, et il fallait pour l'accomplir que le fils de l'homme devînt à son tour Fils de Dieu. Merveille qui paraît étrange, mais que nous ne devons pas néanmoins tenir pour incroyable, puisque Dieu s'étant fait homme par nature, il n'y a pas lieu de douter après cela que l'homme ne puisse devenir enfant de Dieu par adoption ; du moins c'est le raisonnement de saint Augustin. Aussi, Messieurs, cette grande merveille arrive-t-elle en effet, et comme Dieu prit un être humain dans son incarnation, l'homme reçoit un être divin dans son baptême, avec cette différence, à la vérité, que dans l'incarnation Dieu devint fils de l'homme par l'union de la personne du Verbe avec notre nature, au lieu que dans le baptême l'homme ne devient fils de Dieu que par l'union de son esprit avec l'Esprit-Saint. Mais enfin il le devient, et ce sacrement fait de nous des enfants de Dieu. Quelle grandeur ! quelle gloire à la cendre et à la poussière de porter cette auguste qualité ! Mais quelle sainteté, quelle vie pour y répondre, et quelle condamnation, quelle vengeance si nous n'y répondons pas !

Je m'avance encore trop cependant, et avant que d'en venir là je vous prie de vouloir observer que nous ne devenons pas seulement enfants de Dieu par le baptême, comme Dieu est devenu fils de l'homme par l'incarnation ; mais que notre naissance divine a des rapports merveilleux avec sa naissance humaine. Ce fut l'Esprit de Dieu qui travailla à la naissance de Jésus-Christ dans le sein de Marie, et c'est l'Esprit de Dieu qui travaille à la naissance du chré-

tien dans le sein de l'Eglise. C'est ainsi que s'en explique saint Léon, et la comparaison qu'il emploie sur ce sujet nous est trop avantageuse pour être oubliée. Il en est, dit-il, à peu près des eaux du baptême comme des sacrés flancs de Marie : le chrétien est conçu et formé dans cette salutaire fontaine d'une manière presque semblable à celle dont Jésus-Christ fut produit dans les entrailles de sa Mère. Car tout de même que le Saint-Esprit se répandit dans la Vierge sainte, pour la rendre féconde par sa vertu toute divine, il se répand sur ces eaux sacrées pour leur communiquer la force de produire le chrétien par la grâce qu'il y verse.

Vous verrez bientôt les conséquences importantes que je veux tirer de cette comparaison pour la règle de vos mœurs ; et pour vous y préparer dès ce moment, remarquez, s'il vous plaît, que comme l'incarnation du Fils de Dieu est l'ouvrage du Saint-Esprit, toute la suite de son enfance, de sa vie et de sa mort est venue du même principe, et que le même Esprit qui a une fois formé Jésus-Christ l'a conduit dans toutes ses démarches. Mais il ne faut pas en demeurer là, et nous devons en conclure que si le Sauveur ne s'est jamais éloigné des desseins de l'Esprit qui le forma dans son incarnation, nous ne devrions aussi agir que par l'impulsion du même Esprit, qui nous a formés au baptême. C'est là le véritable caractère de notre filiation dans la pensée de l'Apôtre, et selon son raisonnement nous ne sommes enfants de Dieu qu'autant que nous vivons par l'Esprit de Dieu, et que nous suivons les impressions de cet Esprit qui a présidé à notre naissance. Puissions-nous donc être assez heureux pour nous laisser toujours conduire aux saintes influences qu'un astre si bénin a versées dans nos âmes !

Car telle est, si j'ose parler ainsi, telle est la constellation sous laquelle le chrétien, cet enfant de Dieu est né : c'est l'Esprit de Dieu même, et ce que l'astrologie nous débite avec plus de vanité que de vérité, que les astres dont l'ascendant a dominé sur le moment de notre entrée dans ce monde corporel ont un pouvoir merveilleux sur tout le cours de notre vie, est absolument vrai dans le monde spirituel, et par rapport à la seconde naissance que nous y recevons : ce divin Esprit qui y préside toujours nous donne des penchants divins dont nous éprouverions les heureux effets dans toute la suite de notre vie si nous étions fidèles à les suivre.

Nous avons dit, après saint Augustin, que le Saint-Esprit forme le chrétien dans le sein de l'Eglise, comme il a formé le Christ dans le sein de Marie : il ne peut donc manquer d'inspirer à l'un les mêmes sentiments qu'à l'autre. Or quels furent les premiers sentiments, quelle fut la première pensée qui occupa l'âme de Jésus-Christ entrant dans le monde ? Saint Paul a pris soin de nous le découvrir dans son Epître aux Hébreux, par ces paroles qu'il met à la bouche du Verbe incarné au moment de son incar-

nation : *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez donné un corps ; alors j'ai dit : Me voici, je viens selon qu'il est écrit, pour faire, ô Dieu ! votre volonté (Hebr., X, 5).* C'est une pensée de sacrifice et de mort, une pensée de renoncement entier à soi-même, une pensée de soumission parfaite aux ordres de Dieu ; et telles sont donc les pensées, tels les sentiments que doit avoir le chrétien à l'exemple de Jésus-Christ. Ce n'est que par cette conformité de pensées, de sentiments, de mœurs avec Jésus-Christ qu'il peut être trouvé digne de porter le glorieux titre d'enfant de Dieu, parce que ce n'est que par là qu'il peut être reconnu un des frères de Jésus-Christ. Et ne croyez point, Messieurs, que ce soit là une pensée de mon propre esprit, c'est la doctrine du grand Apôtre : *Ceux, dit-il, que Dieu a connus dans sa prescience, il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit l'ainé entre plusieurs frères (Rom., VIII, 29).* Voilà le dessein que Dieu a eu sur nous quand il nous a appelés au baptême ; voilà l'obligation que le divin Esprit nous a imposée quand nous avons reçu ce sacrement ; voilà la promesse que nous y avons faite à Dieu en conséquence, quand, sous la conduite et par l'inspiration de ce divin Esprit, nous y avons protesté solennellement que nous renoncions à tout ce que le démon, le monde et la chair ont d'opposé à sa pureté, à sa sainteté et à son amour.

Par tous ces titres nous sommes donc obligés indispensablement, en qualité de chrétiens, de prendre pour modèle la vie de Jésus-Christ : devenus ses frères par la même grâce qui nous a faits enfants de Dieu, c'est cette vie que le Père céleste nous propose pour règle, à peu près comme un père de famille sage et avisé proposerait à des cadets l'exemple de leur frère aîné à imiter et à suivre.

L'aviez-vous jamais bien conçue, chrétiens, cette haute perfection à laquelle nous sommes engagés par la grandeur de la seconde naissance que le baptême nous a donnée ? Aviez-vous compris jusqu'ici que les pensées d'un chrétien, que ses desirs, que ses paroles, que ses actions doivent être conformes aux pensées, aux desirs, aux paroles, aux actions de Jésus-Christ ? Saviez-vous que si Jésus-Christ a laissé tant d'exemples d'humilité, de pauvreté, de douceur et de patience, le chrétien est obligé d'exprimer dans ses mœurs l'image des mêmes vertus, afin que le monde connaisse par le rapport des mêmes traits que Jésus-Christ et le chrétien sont animés du même esprit et enfants d'un même Père ?

Que si les choses en sont là, Messieurs, je ne sais si nous avons plus de sujet ou de nous élever, ou de nous confondre, ou de nous réjouir, ou de craindre. Qu'on se figure tout ce qu'il peut y avoir de grand, soit dans le ciel ou sur la terre, rien n'approche de l'éminence du rang où la qualité d'enfants de Dieu nous élève, puisqu'elle nous donne pour frère Jésus-Christ, et le Père éternel

pour Père. Voilà sans doute le sujet de gloire le plus solide et le plus sublime dont l'homme se puisse flatter. Mais s'il se trouve des chrétiens qui avilissent la noblesse de leur naissance et l'excellence de leur état par des bassesses indignes de ceux que Dieu a pris pour ses enfants, à quoi leur sert la grandeur d'une dignité si honteusement prostituée, qu'à les couvrir d'opprobre et d'infamie ? Qu'un misérable adopté par un puissant prince pour héritier de ses Etats, au lieu de se former dans des exercices proportionnés à son rang, ne s'occupât que de bagatelles, qu'au lieu de se rendre digne de régner, il vendit pour des choses de néant le droit qu'il aurait à la couronne, qu'en diriez-vous, Messieurs, et de quel œil le regarderiez-vous ? comme un lâche, comme un homme sans honneur, non-seulement indigne de régner, mais indigne de vivre. Hé ! mes frères, rendons-nous justice : quand au lieu de nous appliquer à la pratique des vertus, seuls exercices dignes d'un chrétien, nous nous rabaissons à tant d'actions honteuses et si indignes d'un si beau nom, quand, pour jouir des biens de la terre pendant le cours de quelques années, nous abandonnons les justes prétentions que ce nom nous donne sur le ciel, sur le royaume éternel de Dieu même, que pouvons-nous penser de ce malheureux, que pouvons-nous dire contre lui, quel reproche pouvons-nous lui faire qui ne retombe à plomb sur nous ?

J'ai dit que le bonheur dont le baptême nous comble en nous faisant participants de la filiation même de Jésus-Christ, devait nous pénétrer de joie, et en effet je défie nos vœux et nos desirs d'aspirer à quelque chose de plus grand, de plus pompeux ; mais je dois avouer en même temps que rien ne peut nous frapper d'une terreur plus vive que ce même avantage, par la grandeur des devoirs qu'il nous impose, et par la grandeur de la punition à laquelle il nous engage si nous ne les remplissons pas. Quand le Sauveur eut rendu la santé à ce malade de trente-huit ans, dont il est parlé dans un endroit de l'Evangile : *Allez, lui dit-il, et ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive pis (Joan., V, 14).* Le paralytique guéri est la figure du chrétien baptisé, et notre divin Maître en sa personne instruit tous les fidèles que s'ils ne conservent pas l'innocence dont il les a revêtus, ils doivent se préparer à une condamnation plus terrible.

En effet les péchés qui se commettent avant le baptême, à demeurer dans les mêmes circonstances, comparant péché à péché de la même espèce, n'approchent pas de ceux où nous tombons après avoir reçu la grâce que ce sacrement nous confère ; aggravés par l'excellence de cette grâce, ils changent en quelque sorte de nature. Ainsi l'injustice de ce magistrat, l'usure de ce marchand, ne sont plus une simple injustice ou une simple usure : dirai-je que c'est un mépris de Dieu, que c'est une infidélité aux promesses qu'on lui avait faites, que c'est une ingratitude atroce après tant de bienfaits

reçus de sa main ? C'est tout cela, et plus que tout cela, puisque chaque péché commis depuis le baptême, outre la malice qui en fait le caractère particulier, devient un sacrilège énorme par la profanation d'un corps et d'une âme dont ce sacrement avait fait une solennelle consécration au Dieu de sainteté.

Pour faciliter l'intelligence de cette proposition, vous observerez, s'il vous plaît, qu'il y a deux sortes de sainteté, qui toutes deux nous sont conférées par le baptême : une sainteté de purification, si j'ose l'appeler ainsi, qui rend l'âme pure et sans tache ; une sainteté de consécration, par la destination et l'application qu'elle en fait au service de Dieu. Le baptême sanctifie notre âme de la première manière, en y répandant la grâce qui la lave de toutes les taches du péché et qui la pare du riche ornement de l'innocence. Il lui communique encore la sainteté du second ordre, par le caractère qu'il lui imprime : caractère qui est comme un témoignage mystérieux que nous appartenons à Dieu, et comme le sceau de notre consécration à son culte, à peu près comme les temples où il se fait adorer, et comme les vases qu'on emploie au ministère de ses autels, sont tirés de l'ordre des choses profanes, et par leur consécration reçoivent la marque du maître qui s'en est mis en possession pour les faire servir à sa gloire.

Mais il y a cette différence entre ces deux sortes de sainteté, que la première se peut perdre et se perdre facilement, puisqu'un seul péché est capable de nous enlever ce trésor, au lieu que la seconde ne se perd jamais, parce que le caractère qui l'imprime est un caractère ineffaçable. Ainsi quiconque a été lavé une fois dans les eaux du baptême, de quelque crime qu'il se souille dans la suite, il demeure saint dans le dernier sens que j'ai donné à ce terme ; il est toujours le sanctuaire de la Divinité, et il n'y a point de profanation qui puisse lui ôter ce titre. Donc, mes frères, et cette conséquence est de Guillaume de Paris, donc autant de fois que nous péchons, autant de fois nous profanons une chose sainte, autant de fois nous violons le temple de Dieu, autant de fois nous commettons un sacrilège abominable ; sacrilège qui nous expose à cet anathème de l'Apôtre : *Quiconque profanera le temple du Seigneur, le Seigneur le perdra sans ressource et sans miséricorde* (I Cor., III, 17).

A quoi penses-tu donc, chrétien ? c'est Salvien qui te le demande par ma bouche, à quoi penses-tu ? Tu embrasses le don du salut, et tu le rejettes en même temps. Où est ton christianisme, ou plutôt où est ta raison ? Et pourquoi as-tu reçu un sacrement qui ne sert qu'à augmenter ta condamnation, en ajoutant à tous les autres crimes celui d'une prévarication encore plus criminelle ? Telle est pourtant la destinée que Dieu nous réserve dans les trésors de sa colère, et pour conclure ce discours par la réflexion de saint Augustin, la profession de

notre baptême sera un jour comme la pièce décisive sur laquelle Dieu instruira notre procès et prononcera notre arrêt. Là, devant le tribunal de ce juge inflexible seront lues et récitées les paroles de cette profession ; de là, Satan, ardent à poursuivre notre condamnation, prendra occasion de demander justice contre nous. Arbitre souverainement équitable, lui dira-t-il, jugez ma cause, faites-moi rendre ce qui m'appartient ; prononcez que celui qui n'a pas voulu être à vous est à moi. Pourquoi s'est-il couvert des vices qui sont de mon ressort, après y avoir renoncé par une protestation si solennelle ? Que fait en lui cette impureté, cette intempérance, cette avarice, cet orgueil, tous apanages de mon domaine, après qu'il s'est déclaré pour votre parti ? Quel commerce devait avoir avec la corruption du siècle cet homme qui l'avait abjuré ? Qu'est allée faire au théâtre ou au bal cette femme qui avait fait divorce avec les sales voluptés ? Ils m'ont quitté, et cependant je les retrouve encore revêtus de mes livrées ; ils se sont donnés à vous, et cependant ils ne tiennent rien de vous. Jugez donc si ceux qui ne vous ont pas été fidèles, à vous qui les avez rachetés d'un si grand prix, qui se sont donnés à moi, moi qui ne leur ai rien donné, jugez s'ils ne doivent pas être séparés de vous pour être tourmentés avec moi. A ces paroles que répondre ? Hé ! mes frères, il n'y aura point de réplique. C'est pourquoi le seul parti qui nous reste, c'est d'employer tout notre pouvoir pour répondre à notre devoir ; c'est de vivre en frères de Jésus-Christ, pour être ses cohéritiers ; c'est de tenir avec une fidélité inviolable ce que nous avons promis à Dieu, afin que Dieu nous tienne ce qu'il nous a promis. *Amen.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Auferes spiritum eorum et deficiunt... Emittes Spiritum tuum, et crebuntur.

Vous ôterez leur esprit, et ils seront anéantis... Vous enverrez votre Esprit, et ils seront renouvelés (Psalm. CIII, 29, 30).

Sire (1),

L'auteur de l'univers a établi un commerce admirable entre les principales parties qui le composent, et l'on dirait que le ciel et la terre prennent plaisir à se faire incessamment des présents l'un à l'autre, par un amour réciproque et par une mutuelle reconnaissance. La terre s'exhale en vapeurs qu'elle envoie continuellement vers le ciel, et le ciel à tout moment verse ses influences sur la terre. Mais si de la nature nous jetons les yeux sur la religion, nous y découvrons un commerce encore plus merveilleux et des présents infiniment plus magnifiques. C'est la pensée de saint Bernard, lorsqu'en faisant réflexion sur les mystères que l'Eglise nous propose sous les noms consacrés de l'Ascension et de la Pentecôte, il observe

(1) Le roi Louis XIV, présent à ce discours.

que dans ces augustes solennités le ciel et la terre se sont disputés à qui porterait le plus loin sa libéralité et son amour. La terre n'avait rien de plus précieux ni de plus auguste que la personne sacrée de l'Homme-Dieu, et vous la vîtes il n'y a pas longtemps qui fit présent au ciel de ce beau fruit qu'elle avait porté. Mais s'il le faut dire ainsi, le ciel de son côté n'est pas ingrat, et par un échange digne de lui il donne aujourd'hui à la terre l'Esprit-Saint à la place de Jésus-Christ, échange où notre nature trouve en toutes manières son compte, s'il en faut croire saint Augustin, puisqu'en même temps il élève l'homme dans le ciel et envoie un Dieu sur la terre, un Dieu qui vient achever par sa vertu ce que Jésus-Christ avait commencé par sa faiblesse, pour sanctifier par sa grâce ce que Jésus-Christ avait racheté par son sang, et pour conserver par ses dons ce que Jésus-Christ avait acquis par ses mérites.

Mais oserais-je vous demander, chrétiens, si les fruits d'un si avantageux commerce sont venus jusqu'à vous ? Car enfin tout le monde n'est pas reçu indifféremment à les recueillir. Il est rapporté dans les Actes que l'Apôtre pendant le cours de ses voyages ayant trouvé quelques disciples à Ephèse, leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit ; mais eux repartirent à l'heure même : *Comment l'aurions-nous reçu, nous qui ne savons pas seulement s'il y a un Esprit-Saint (Act., XIX, 2) ?* A Dieu ne plaise que je porte un jugement si désavantageux de tant de personnes si éclairées, élevées dans l'école de la foi ! Cependant Jésus-Christ me fait peur pour vous. Je parle au monde, à tout ce qu'il y a de plus éminent dans le monde, et plaise à Dieu que ce ne soit point à un monde corrompu ! Or s'il faut s'en rapporter à l'oracle de la vérité, *le monde ne peut recevoir l'Esprit de Dieu, parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point (Joan., XIV, 17).*

Quelles démarches y aurait-il donc à faire de notre part pour préparer les voies à cet Esprit ? il faut, par une autre espèce de commerce qui se passe entre Dieu et nous, nous défaire auparavant du nôtre. C'est le mystère que je trouve dans les paroles de mon texte ; *Auferes spiritum eorum, et deficient... Emittes Spiritum tuum, et creabuntur.* Dieu veut nous ôter pour nous donner : un esprit que Dieu veut nous ôter, *auferes spiritum eorum* ; un esprit que Dieu veut nous donner, *emittes Spiritum tuum* : voilà, chrétiens, les deux vérités que je tâcherai de vous expliquer dans les deux parties de ce discours. Mais pour y réussir, Seigneur, ôtez-moi auparavant le mien, et donnez-moi, s'il vous plaît, le vôtre ; et vous, divin Esprit, dégagez aujourd'hui la promesse de celui qui vous envoie, et puisque vous devez mettre des paroles à la bouche de ses disciples lorsqu'ils auront à paraître devant les rois (*Matth., X, 20*), apprenez-moi à parler devant le plus grand roi du monde : c'est la grâce que je vous demande au nom de celle que vous

aviez remplie quand l'ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Il y a un esprit que Dieu donna d'abord à l'homme, et c'est le premier présent qu'il lui fit pour le distinguer des plantes et des animaux. Cet esprit, l'auteur de la nature nous en laisse l'usage autant de temps que les lois de sa providence l'ont marqué, mais il en est toujours le maître, et il ne le retire pas plutôt de nous que notre corps retourne dans la poussière dont il a été formé. A ce premier esprit Dieu en joignit en même temps un autre d'un ordre infiniment plus élevé, esprit qui associa l'homme à l'ange et qui attacha la créature au Créateur par les liens d'une connaissance épurée et d'un amour plus qu'humain. Mais il soumit cet esprit à la discrétion de l'homme, et il lui laissa un pouvoir absolu de le garder ou de le perdre, par cette liberté maîtresse qu'il fit l'arbitre de ses actions. Pouvoir funeste, ô mon Dieu ! à en juger par les suites ! Car cet homme mal conseillé, abusant des droits qu'il lui donnait, ne conserva pas longtemps ce second présent infiniment plus précieux que le premier. Le premier n'était qu'un esprit de vie, le second était un esprit de grâce ; le premier n'était que pour le corps, le second était pour l'âme ; le premier rampait sur la terre, le second s'élevait jusqu'au ciel. De ce côté-là voilà donc l'homme sans esprit, vivant et mort tout ensemble, et réduit au néant, sans toutefois perdre l'être. Mais qu'est-il arrivé ? En même temps que cet homme malheureux banni de son âme l'esprit surnaturel qui la guidait, il en introduisit un autre de sa façon, qui prit sur elle l'ascendant que le premier y avait, qui lui donna le branle et le mouvement, qui lui inspira le sentiment et l'action. C'est ici, chrétiens, que votre application m'est nécessaire pour bien pénétrer dans la nature de cet esprit dont l'homme est l'auteur, cet esprit formé de notre fond et fabriqué par nos mains ; car c'est là justement l'esprit que Dieu veut nous ôter par un entier anéantissement, *auferes spiritum eorum, et deficient.*

L'homme est un assemblage merveilleux de deux parties bien différentes : il a des sens, il a une raison : par les sens il est charnel, grossier, aveugle ; par la raison il est spirituel, intelligent, éclairé. Tant qu'il se maintient dans l'assujettissement qu'il devait à l'esprit de grâce que Dieu lui communiqua en le formant, cet esprit présidant à tout tenait les choses dans l'ordre ; il gouvernait les sens, il éclairait la raison, il rendait le corps même en quelque façon spirituel, et l'âme, pour le dire ainsi, divine. Mais en secouant le joug d'une dépendance si douce, et sens et raison, tout se révolta contre lui, pour venger sa révolte contre Dieu. La corruption de ses sens lui donna un esprit de bête, le dérèglement de sa raison lui donna un esprit de démon, et du mélange monstrueux de ce double esprit s'est formé l'esprit qui anime les enfants d'Adam. Car de

là comme d'une source funeste sont nées les deux passions dominantes qui font l'esprit du grand monde, le plaisir et l'orgueil, passions plus opposées à l'esprit de Dieu que tout le reste, et qu'il veut par conséquent avant toutes choses déraciner de notre cœur, *auferes spiritum eorum, et deficient*.

Ça donc été véritablement, depuis le désordre que je viens de vous marquer, un étrange paradoxe que l'homme : tout est confus dans ce chef-d'œuvre de la main de Dieu ; la terre y est plus haute que le ciel, la bête y a l'empire sur l'ange, l'esprit y est plus faible que le corps, et les passions y sont maîtresses de la raison : mais ce qui me surprend davantage, c'est que ce même homme est trop charnel et trop spirituel tout ensemble : car quand une fois l'homme s'abandonne à ses sens, il oublie qu'il a une raison, et quand il se laisse emporter à sa raison, il oublie qu'il a des sens. Voyez un homme voluptueux que la passion et l'habitude ont rendu l'esclave de son intempérance : le plaisir est le seul esprit qui l'anime, qui l'agite et le gouverne ; c'est de lui uniquement qu'il reçoit les influences qui le font vivre et les ordres qui le font agir ; tout le reste ne lui est rien. Que la foi s'efforce de lui représenter l'énormité de l'injure qu'il fait à Dieu et du scandale qu'il donne au prochain ; que sa raison lui remontre le blâme qu'il s'attire et la honte dont il se couvre aux yeux des gens de bien et des sages ; ni l'une ni l'autre ne sera écoutée. Car il ne vit que pour le plaisir, il est mort pour tout le reste. D'un autre côté, s'il veut suivre les égarements de sa raison, voyez où elle le mène, il n'y a sorte de précipices où il ne donne, tantôt entraîné par l'ambition, tantôt entraîné par l'irrégion.

L'ambition lui fera tout sacrifier à sa vanité, à sa réputation, à sa fortune ; faible et mortel qu'il est, il formera de vastes projets, comme s'il était sûr du temps pour les exécuter et pour en jouir ; au lieu de penser qu'il est homme, il entreprendra sur les droits de Dieu, et pour s'acquérir une gloire périssable, il risquera volontiers une couronne immortelle. Mais du côté de la foi jusqu'ou ne va point un homme qui donne trop à la raison ? Oubliant que sous le poids d'un corps grossier, au milieu des ténèbres qui l'environnent sur la terre, l'ignorance et l'erreur font son partage, qu'une intelligence bornée comme la sienne et obscurcie par les sens ne peut ni atteindre, ni moins encore comprendre des mystères infinis et inaccessibles à ses lumières, il veut se rendre le censeur et le juge de l'Esprit de Dieu. Indocile aux leçons d'un docteur si infailible, il pointille sur ses paroles, il examine ses maximes, il les pèse, il les balance au poids de son génie, et là où la raison n'est pas satisfaite, il secoue insolemment le joug de l'autorité. Ainsi, trop peu de raison d'un côté, trop de raison de l'autre ; l'homme abaissé par une molle sensualité ou élevé par une fausse sagesse flotte tour à tour au gré de ces deux esprits rampe sur la terre

ou se perd dans les nues, misérable esclave de la volupté ou de l'erreur.

C'est particulièrement à la cour que ce double esprit exerce son empire : la cour où le plaisir est dans son centre, la cour où l'orgueil est dans son comble, la cour où tant d'objets dangereux flattent les sens, la cour où tant de maximes pernicieuses empoisonnent la raison, la cour où les occasions sont si fréquentes, la cour où les exemples sont si contagieux. Dans une situation basse ou médiocre, il s'en faut bien que cet esprit agisse si souverainement : faible ou timide partout ailleurs, il trouve mille choses qui lui résistent, au lieu qu'ici tout secondant ses desseins, il se porte aux dernières extrémités. De là cette vie molle et sensuelle, dont l'inutilité et l'oisiveté font la partie la moins criminelle ; de là cette vicissitude de divertissements si ingénieusement concertés qu'il ne s'y trouve ni interruption ni dégoût ; de là ces voluptés raffinées, de là ces excès inconnus aux siècles les plus licencieux et qui feront l'opprobre du nôtre. Mais disons-le aussi en même temps : c'est là que se dresse ce siège de pestilence, pour parler comme l'Écriture (*Psal. 1, 1*), d'où l'esprit d'erreur répand son venin ; que le libertinage de la créance autorise celui des mœurs ; que les matières de la foi sont appelées au tribunal de ce qu'on appelle le bon sens ; qu'on capitule sur les points de la morale, pour recevoir les uns et donner l'exclusion aux autres ; que l'on raille en particulier des choses que le respect du prince fait honorer en public, et qu'en un mot on se fait une règle de conduite de ne reconnaître de Dieu et de religion que la politique et l'intérêt. Plaise à Dieu, chrétiens, que je me trompe et en effet ce terrain étant tout nouveau pour moi, je puis aisément me tromper. Mais enfin la vérité ne se trompe point, et plus j'en consulte les oracles dans les Écritures sacrées, plus je trouve qu'elle reproche aux grands de la terre cet esprit charnel et cet esprit audacieux. Or vous remarquerez, s'il vous plaît, que de toutes les choses du monde il n'y en a point dont l'Esprit de Dieu ait tant d'horreur. *Non permanebit*, dit-il dans sa colère, *spiritus meus in homine, quia caro est* (*Gen., VI, 3*) : mon esprit ne peut pas demeurer plus longtemps dans l'homme, parce que, renonçant lui-même au mouvement de l'esprit que je lui avais donné, il s'est livré tout entier aux désirs de sa chair, abrutissant même par là ce qu'il y avait de spirituel en lui. Voilà pour l'esprit du premier ordre. *Spiritus sanctus disciplinæ effugiet fictum* (*Sap., I, 5*) : L'Esprit-Saint qui est le maître de la discipline fuit sur toutes choses la mauvaise foi, et il se retire des pensées que forme une prudence corrompue. Voilà pour le second caractère d'esprit. Il faut donc, chrétiens, faire à ces deux esprits une guerre continuelle jusqu'à ce que nous ayons ruiné leur empire au dedans de nous ; autrement, et si nous en suivons l'impression, l'Esprit de Dieu ne reposera jamais sur nous.

Ce fut aussi par la destruction de cet esprit que l'Esprit-Saint commença à signaler son avènement et à établir son règne sur la terre, et je vous prie, chrétiens, que cette réflexion ne vous échappe pas. C'est à proprement parler ce qui fait la merveille du mystère de ce jour, et j'espère vous y faire découvrir des motifs assez pressants pour vous animer à combattre cet esprit dont il faut absolument vous défaire. Quand je jette les yeux sur le renversement surprenant qui changea la face du monde après que le Saint-Esprit fut descendu sur la terre, le premier objet qui me frappe, c'est l'anéantissement du double esprit que j'ai tâché jusqu'ici de vous dépeindre. Mais il faut que vous me permettiez de prendre les choses dans leur source et de les suivre dans leur cours. En quelle situation était le monde lorsque s'accomplit ce mystère auguste dont nous faisons aujourd'hui le glorieux anniversaire? L'idolâtrie s'était débordée de toutes parts comme un torrent, et à peine un petit coin de la terre avait pu se garantir du naufrage; encore à cela près était-il tombé dans un malheur plus déplorable. Or qui dit idolâtrie dit le règne du vice et de l'erreur, dit des sens corrompus par la contagion des créatures et par les attraites des plaisirs, dit une raison gâtée par les visions d'une religion monstrueuse et par les maximes d'une fausse sagesse, c'est-à-dire un corps animé de deux esprits dont je poursuis ici la ruine. Quoiqu'une secte de ce caractère eût de quoi se détruire elle-même par son abomination et par son extravagance, elle était cependant soutenue et appuyée de tout ce qu'il y avait de plus éminent par la qualité et par le savoir. Les grands et les philosophes s'étaient rangés sous ses lois, et elle était en possession de régner autant par la prescription de tous les siècles que par l'assujettissement de toutes les nations. Un empire si ancien, si universel, si absolu, devait, selon toutes les apparences, subsister autant que le monde. Cependant qu'arrive-t-il? L'Esprit de Dieu ôte l'esprit à un corps si formidable; ce corps tombe peu à peu dans la défaillance, et à la fin il retourne dans le néant dont il est sorti : *Auferes spiritum eorum et deficiet*. Que veux-je dire? L'Esprit de Dieu d'une main ôte aux hommes cet esprit de volupté qui avait introduit parmi eux le débordement des mœurs, et de l'autre il leur ôte cet esprit d'orgueil qui les entretenait dans les rêveries de l'erreur.

L'enfer se moqua d'abord quand il vit douze pêcheurs et soixante-dix misérables résolus de perdre la vie ou de ruiner son empire; mais il trembla bientôt jusqu'au fond de ses abîmes quand il vit leur faiblesse triompher de la force des rois, leur simplicité confondre la prudence des politiques, leur ignorance convaincre l'érudition des philosophes, et leurs discours négligés désarmer l'esprit étudié des orateurs. Comme cet événement fut merveilleux dans toutes ses circonstances observons-en quelques-unes après saint Chrysostome, mais avec

une sérieuse application. Car rien ne me paraît plus efficace pour confondre cette sensualité qui nous corrompt, et pour guérir cette fausse sagesse qui nous séduit.

A qui peut-on attribuer, demande saint Chrysostome, la révolution étrange qui fit passer le monde de la licence du vice à la retenue de la vertu, et des ténèbres de l'erreur aux lumières de la vérité? L'intrigue, le hasard, l'intérêt, peut-on dire vraisemblablement qu'ils y aient eu quelque part? Ou plutôt qui ne voit que l'exécution d'une entreprise si surprenante est l'ouvrage d'une puissance supérieure à tout ce qu'il y a ici-bas? A moins de cela, poursuit ce grand évêque, comment un artisan, un pêcheur, des hommes grossiers et ignorants auraient-ils pu avancer des vérités si grandes et si relevées? où les auraient-ils puisées, et qui les en aurait reçues? Cependant ils publient, et ce qui est plus ils persécutent des merveilles dont les sages de l'antiquité n'ont pu se former la moindre idée. Car on ne peut pas dire que ce qui a rendu le monde si susceptible de la doctrine des apôtres est qu'ils ne proposaient que des choses basses, peu importantes, faciles à comprendre ou aisées à pratiquer. Bien loin de cela, ils annonçaient aux hommes une doctrine aussi relevée au-dessus de leur portée qu'opposée à leur inclination; ils prêchaient un royaume dont on n'avait jamais entendu parler; ils découvraient d'autres richesses et une autre pauvreté, une autre liberté et une autre servitude, une autre vie et une autre mort; ils étaient bien éloignés ou d'un Platon, qui a tracé l'idée de cette république chimérique, ou d'un Zénon, qui a formé des projets de gouvernement, ou de tous ceux qui ont voulu s'ériger en législateurs des peuples. Lisez les écrits de ces faux sages, vous n'y trouverez aucun vestige ni de la continence, ni de la mortification, ni des autres points les plus sublimes de la morale dont l'Evangile fait une profession déclarée. Que dis-je? de ces prétendus réformateurs il n'y en a pas un qui n'introduise le libertinage, ou qui ne le tolère pour s'attirer des partisans par une amorce si délicate. Et le plus modéré de tous ne rougit point de proposer des choses qui font honte à la nature et horreur à la pudeur. Toutefois les apôtres prêchant la chasteté et l'humilité, ne condamnant pas seulement les mauvaises actions, mais les mauvais desirs, étendant la morale jusqu'au règlement des plus petites choses, leurs maximes ont été reçues et embrassées de toute la terre, pendant que la corruption de l'idolâtrie et la vanité de la sagesse mondaine, choses qui revenaient si fort au goût d'une chair rebelle et d'une raison égarée, se sont dissipées comme des toiles d'araignée au souffle du divin Esprit. Le dirai-je encore après saint Chrysostome? les sages du paganisme jouissaient d'une liberté entière pour débiter leurs maximes, et il n'y avait à craindre pour eux ni persécutions ni périls, ou plutôt tout les secondait, tout leur applaudissait; ils savaient s'insinuer dans les esprits par tout ce

qu'il y a de plus agréable dans l'art du raisonnement et de la parole. L'Evangile au contraire n'était annoncé que par des pauvres et par des idiots, sans pompe et sans ornement; tout menaçait ses fauteurs, proscriptions et supplices, et au milieu de tout cela il ne laisse pas de se faire recevoir par les savants aussi bien que par les ignorants, par les grands aussi bien que par les petits, par les peuples les plus polis aussi bien que par les peuples les plus barbares.

Mais admirez encore, je vous prie, la rapidité avec laquelle l'Esprit de Dieu triomphe de celui du monde. A peine s'est-il répandu sur le collège des apôtres qu'il parle par la bouche de celui qui en était le chef. Quel organe, grand Dieu ! Il venait de renier son Maître, la voix d'une simple femme avait eu la force de l'intimider; cependant dans une ville encore teinte du sang de son Dieu qu'elle venait de répandre, il fait de ses meurtriers des adorateurs, et au milieu d'un peuple endurci, toujours rebelle à la voix de la vérité, il convertit trois mille personnes par sa première prédication, et cinq mille par sa seconde. Peu d'années après, saint Paul écrivant aux Romains dit que leur foi s'est déjà répandue jusqu'aux extrémités du monde; au siècle suivant, Tertullien reproche aux gentils leur petit nombre en comparaison des chrétiens; il proteste que si ceux qui sont persécutés comptaient leurs mains, ils en trouveraient plus que ceux qui les persécutent, et il ne craint point de dire que l'herbe croissait sur les mêmes autels où le feu quelque temps auparavant avait consumé tant d'hosties en l'honneur des idoles.

Qu'il me soit donc permis de convoquer ici tous ces esprits chez qui la religion n'est qu'une chimère: je ne veux, pour les confondre à la vue de cet exemple, que leur demander avec l'Apôtre: *Que sont devenus les grands de la terre? que sont devenus les sages du siècle* (I Cor., I, 20)? Où est la puissance de l'idolâtrie? où est la science de la Synagogue? *Auferes spiritum eorum, et deficiet*: Dieu leur a ôté l'esprit, et tout s'est évanoui. La corruption du libertinage a cédé, le faste de la sagesse s'est soumis, et cela par une main invisible qui les a domptés sans les frapper.

Pourquoi donc, chrétiens, (l'admirable conséquence à laquelle il faut rapporter le fruit de tout ce que je viens de dire!) pourquoi donc souffririons-nous que cet esprit battu en tant d'endroits vint se retrancher parmi nous? Pourquoi après sa destruction et une destruction si éclatante, le laisserions-nous revivre? Est-ce que cet esprit de chair qui entretient le débordement des mœurs n'est pas assez hautement confondu par la réforme admirable qui parut autrefois dans le monde à la naissance de l'Eglise? Est-ce que cet esprit entêté d'une sagesse présomptueuse peut encore subsister après toutes les circonstances qui ont accompagné l'établissement du christianisme? *Certainement*, Messieurs, s'écrie sur cela un grand homme, *ce serait un aveuglement prodigieux de ne pas*

recevoir une religion dont la vérité a été consacrée par la bouche de Dieu même, signée par le sang de tant de martyrs, confirmée par les écrits de tant d'excellents hommes, et par-dessus tout cela établie par des voies si propres à en ruiner l'établissement. Mais après tout, poursuit-il, ce serait encore un aveuglement plus étrange d'avoir été nourri dans l'Eglise et instruit dans l'Evangile, et de vivre cependant comme s'il n'y avait ni Eglise ni Evangile. Renonçons donc aujourd'hui à cet esprit pervers que Dieu veut nous ôter, et ce sera une disposition infaillible pour recevoir cet autre esprit que Dieu veut nous donner. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Si vous avez bien pénétré d'abord dans le sens des paroles qui ont servi à l'entrée de ce discours, vous aurez pu y remarquer par avance le véritable caractère de l'esprit que Dieu veut nous donner. *Emittes spiritum tuum, et creabuntur*. C'est un esprit qui réforme, qui renouvelle, qui reproduit l'homme. Mais pour donner à cela toute l'étendue qu'il demande, il faut faire servir l'apôtre d'interprète au prophète-roi.

Ce grand docteur, à qui tous les secrets du divin Esprit ont été ouverts, voulant faire concevoir aux Romains l'excellence de cet Esprit, commence par leur en parler en ces termes: La loi de l'esprit de vie m'a délivré de la loi du péché et de la mort, *lex spiritus vitæ* (Rom., VIII, 2); mais ces paroles elles-mêmes, pour être bien approfondies, ont besoin de commentaire, et je ne puis y apporter tout l'éclaircissement qu'elles exigent, qu'en vous développant avant toutes choses le mystère de l'auguste solennité que nous appelons Pentecôte, solennité si peu connue des chrétiens, quoiqu'elle touche le point essentiel du christianisme. Peut-être vous paraîtra-t-il d'abord que je m'écarte du but que je me suis proposé, mais outre qu'en cela vous verrez l'harmonie admirable qui se trouve entre l'Ancien et le Nouveau Testament, j'espère rentrer bientôt dans mon chemin d'une manière qui justifiera mon dessein et qui édifiera votre piété.

Comme les Juifs avaient leur Pâque, ils avaient aussi leur Pentecôte; leur première Pâque se fit au sortir de l'Egypte, en mémoire de ce fameux passage par lequel le Dieu d'Israël affranchit son peuple de la servitude de Pharaon. Or comme, cinquante jours après leur délivrance, les Hébreux reçurent la loi de Moïse sur le mont de Sina, Dieu, pour perpétuer parmi eux le souvenir d'un bienfait si mémorable, ordonna (comme l'ont remarqué saint Jérôme et saint Augustin) qu'on le renouvelât tous les ans, à même jour, par une fête solennelle. Ainsi Jésus-Christ, le vrai Agneau, dont la Pâque des Hébreux n'était que la figure, ayant été immolé sur la croix, cinquante jours après la consommation de son sacrifice dans le tombeau, jour qui revient précisément à ce grand jour, Dieu donna une loi nouvelle au peuple nouveau qu'il adoptait, par l'effusion

de son Esprit sur la montagne de Sion. Voilà donc ce que signifie la Pentecôte des chrétiens, et jusqu'ici vous avez pu y remarquer de beaux rapports avec celle des Juifs. Mais les différences que saint Augustin y trouve sont encore plus dignes d'attirer votre attention, et c'est d'elles que dépend l'intelligence des paroles de l'Apôtre sur la nature et les propriétés de l'Esprit que Dieu nous donne : *Lex spiritus vitæ*. Dans la publication de la loi ancienne, le doigt de Dieu n'en écrivit les articles que sur des tables de pierre, avec des caractères sensibles ; ici, au contraire, l'Esprit-Saint, qui s'appelle le doigt de Dieu, grave la loi de l'Evangile dans des tables de chair, c'est-à-dire dans le cœur des hommes, avec le feu de la charité qu'il y répand. Ainsi l'entendait assurément l'Apôtre, quand il disait : *Lex spiritus vitæ*, la loi de l'esprit de vie ; et pour apporter encore plus de jour à sa pensée, voici un nouveau tour qu'on y peut donner.

Toutes les lois humaines ne tendent qu'à réformer l'homme, mais toutes ne le réforment pas ; pour le moins ne vont-elles pas jusqu'à lui réformer le cœur. L'intention du législateur, comme l'a remarqué le Philosophe, est de rendre les citoyens meilleurs, par le bien qu'il leur propose et par le mal qu'il leur défend. Mais enfin ces ordonnances, pour justes et pour sages que vous les imaginiez, ne sont point après tout des ordonnances d'esprit et de vie, parce qu'elles ne sont qu'extérieures et qu'elles demeurent sur le papier ou sur le bronze, sans avoir le don de passer jusque dans l'âme, pour inspirer ce qu'elles ordonnent et pour faciliter ce qu'elles prescrivent. La loi ancienne même, toute divine qu'elle était, tenait quelque chose de cette imperfection : si elle parlait à l'esprit, elle ne disait rien au cœur ; contente d'éclairer l'un, elle ne remuait point l'autre ; le Dieu dont elle était émanée l'ayant ainsi voulu, pour faire mieux sentir à l'homme sa corruption et sa faiblesse par une expérience instructive, et pour préparer peu à peu les choses par cet achèvement à la perfection où il voulait les amener. Mais pour la loi qu'il publie dans ce jour par l'effusion de son Esprit, *lex spiritus vitæ*, c'est une loi d'esprit, de vie, loi qui passe jusqu'au cœur, parce que ce divin Esprit se donnant à nous y grave cette loi par les traits de la grâce qu'il nous imprime. En voulez-vous une belle figure, Messieurs, qui vous rende sensible la vérité que je vous prêche ? Rappelez dans votre esprit un étrange spectacle qui fut présenté au prophète Ezéchiel dans une vision. D'abord il ne voit qu'une campagne toute remplie d'ossements, ossements desséchés et séparés les uns des autres ; mais à peine a-t-il adressé sa voix à ces restes de cadavres, que, se joignant les uns aux autres, ils forment des corps, à quoi il ne manque ni membres ni organes pour les fonctions de la vie. Mais comme le principe de la vie n'y était pas, ces corps demeurèrent immobiles, jusqu'à ce qu'Ezéchiel ayant élevé la voix une se-

conde fois par l'ordre du Seigneur, un esprit nouveau se répandit tout à coup sur eux, et en même temps on les vit sur leurs pieds en posture de gens de guerre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que j'aperçois à travers les ténèbres de cette vision une image bien claire de la vérité des choses. Les hommes, depuis la corruption de la nature par le péché de leur père, peuvent être regardés pendant le premier âge du monde comme des ossements arides et pourris. Lorsque Dieu par la loi de Moïse se fit un peuple choisi, il se forma de ces ossements comme un corps qui avait tout l'extérieur d'un homme ; mais après tout ce corps était sans âme, c'était plutôt un cadavre qu'un corps. Enfin le ciel s'ouvre, un souffle divin se répand d'en haut, l'Esprit de vie entre dans ces statues de chair ; et voilà qu'animées de son impression, elles parlent et agissent comme des hommes nouvellement formés.

N'est-ce pas là, chrétiens, ce qui se passe en effet à Jérusalem, dans le mystère que l'Eglise propose aujourd'hui à votre piété ? Car voyez les apôtres grossiers, timides, muets, reclus ; ils n'avaient, pour le dire ainsi, ni mouvement ni action ; pour le moins étaient-ils sans vigueur et sans force. Mais, divin Esprit ! vous ne vous êtes pas plutôt répandu sur eux, que, transformés en de nouveaux hommes, ils parlent un langage nouveau ; vous les trouvez, comme l'a dit un de vos serviteurs, vous les trouvez tout de boue, et vous les transformez en or ; c'étaient des lâches qui n'osaient se produire, et depuis qu'ils ont reçu l'influence de votre force, il n'y a point de périls qu'ils ne bravent. O mes frères ! les grandes vérités que cela renferme ! Mais oserais-je cependant vous faire part de ma crainte ? Quand les apôtres, pleins du Dieu qu'ils venaient de recevoir, se mirent à en publier les merveilles, il y en eut parmi ceux qui les écoutaient qui, par une plaisanterie aussi ridicule qu'impie, prirent cet enthousiasme sacré pour un effet de la vapeur du vin. Or, tel est encore aujourd'hui à peu près le génie du monde, et j'aurais quasi peur d'un sort semblable pour les hautes vérités que j'étale ici à vos yeux ; car l'homme animal, pour me servir des expressions de l'Apôtre, peu accoutumé aux choses de Dieu, pour être trop plongé dans celles du monde, regarde souvent comme des visions les mystères qu'on lui propose. Cependant je ne vous débite point ici les idées d'une dévotion mystique ou raffinée. Ce sont les premiers principes de notre religion prise dans toute sa simplicité, et je vous prie de me donner encore un moment pour les conséquences que je vais en tirer pour le règlement de vos mœurs.

Ergo, fratres, c'est ma première conséquence que j'emprunte de l'Apôtre, debitor es sumus non carni, ut secundum carnem vivamus (Rom., VIII, 12) : Donc, mes frères, disait saint Paul aux Romains, après tout ce que l'Esprit de Dieu a fait pour nous, après nous avoir donné un être nouveau et une vie

nouvelle, est-il juste que nous suivions encore les penchants de notre première nature, et ne devons-nous pas plutôt obéir à l'instinct de ce second Esprit ? car nous l'avons déjà reçu, et si ce n'a pas été avec la plénitude des apôtres, il est toujours vrai de dire que nous l'avons reçu. Dieu nous en a communiqué les prémices au baptême, assez abondamment pour y effacer les traits du vieil homme et pour y produire cette créature nouvelle qui porte l'image du second Adam, par une espèce de création aussi merveilleuse que la première. *Emitte Spiritum tuum et creabuntur*. C'est cet Esprit qui a gravé dans notre cœur avec l'impression de sa grâce, dès nos plus tendres années, l'amour et la crainte du Seigneur, et qui, s'unissant à notre âme par une étroite alliance, en a fait une loi vivante et intérieure qui nous a aplani la pratique de la loi dont l'Evangile nous impose le joug au dehors : *Lex spiritus vitæ*.

Mais quelles ont été les suites de ces beaux commencements ? Cette vie s'est-elle conservée dans nous ? cette loi a-t-elle su s'y faire valoir ? Chrétiens mes frères, disait saint Paul (autre conséquence de ce grand homme), si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit. *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (*Gal.*, V, 25). Car à moins de cela, reprend saint Chrysostome, pour mettre la pensée de l'Apôtre dans son jour, vainement avons-nous reçu la vie de cet esprit, si nous n'en tirons aussi les règles de notre conduite, et le baptême ne servira qu'à appesantir la main de Dieu sur nous, si le même esprit qui d'abord nous a fait vivre, ne nous fait pas toujours agir. Il faudrait donc être dans une continuelle dépendance de cet esprit, conclut saint Chrysostome, et nous devrions lui laisser un empire aussi souverain sur notre vie qu'est l'empire du cocher sur le chariot qu'il conduit, ou du pilote sur le vaisseau qu'il gouverne. Cependant où en sont les choses ? Le malheur qui faisait l'appréhension de l'Apôtre, presque tous les hommes y donnent. On tue peu à peu cet esprit de vie ; on en étouffe les flammes dans son cœur, et à peine reste-t-il quelques rayons de sa lumière dans l'esprit, qui découvrent l'horreur des vices où l'on se plonge, et qui fassent voir à la conscience l'énormité de ses dérèglements. On efface insensiblement cette loi qui ne montrait pas seulement d'abord la beauté de la vertu, mais qui en inspirait de l'amour, pour substituer à sa place la loi de ses passions. Et quand une fois on leur a laissé prendre le dessus, on trouve la pratique de l'Evangile impossible et son joug insupportable ; car voilà le style du libertinage. Comme on a dit de la République d'un ancien qu'elle était belle en idée, mais qu'elle avait ce défaut essentiel, que les hommes n'en étaient pas capables, beaucoup de gens, par un jugement semblable, trouvent la morale de l'Evangile admirable dans la spéculation, mais impossible dans la pratique, quand ils la mesurent avec leur force, ou plutôt avec leur fai-

blesse. Tout de même qu'un homme sujet aux vices du corps, c'est la comparaison de saint Chrysostome, a de la peine à concevoir comment les autres s'en défendent ; ainsi, dans la disproportion qui se rencontre entre la sublimité des maximes de l'Evangile et la situation où nous sentons notre cœur, il ne peut pas nous tomber dans l'esprit que la vie à laquelle on nous appelle soit dans l'ordre des choses possibles.

Mais sommes-nous équitables ? Non, chrétiens, et l'Esprit-Saint nous mettra un jour sur cela sans repartie. Car on peut donner cette interprétation à ces menaces si obscures, mais si terribles : *Lorsqu'il sera venu*, dit Jésus-Christ, en parlant du Saint-Esprit, *il convaincra le monde, touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement* (*Joan.*, XVI, 8). Quel est ce péché ? c'est le crime de notre infidélité à la grâce de notre baptême. Quelle est cette justice ? c'est la droiture de la loi, que tant d'autres, dans les mêmes circonstances que nous, ont bien su pratiquer, pendant que nous l'avons rejetée comme impraticable. Quel est ce jugement ? c'est l'arrêt exécuté sur le démon affaibli et terrassé, et duquel il était par conséquent si facile de nous défendre. Vous vous disculpez aujourd'hui, tantôt sur la difficulté de la loi, tantôt sur l'infirmité de la nature ; mais, reprendra l'Esprit-Saint, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? Si je n'avais rien fait au-dessus des anciens législateurs, j'avoue que vous pourriez bien mettre mes préceptes aussi bien que leurs idées au rang des choses imaginaires ; mais la différence est extrême : les hommes ont pu prescrire des règles, mais ils n'ont pas pu donner des vertus ; ils ont pu imposer un joug, mais ils n'ont pu aider à le porter. Pour moi, n'étant pas moins votre force que votre sagesse, si je vous ai fait des lois, je vous ai rendus capables de les pratiquer ; si je vous ai recommandé de faire le contraire de ce que vous voulez, j'ai donné à votre cœur des penchants pour le vouloir et des moyens pour l'exécuter ; si je vous ai mis un fardeau sur les épaules, j'ai porté moi-même ce qu'il avait de plus onéreux. Car telle est la vertu de cette grâce que je vous ai d'abord si abondamment donnée, et que je vous ai depuis si souvent offerte, mais que vous avez ménagée si mal et rebutée si opiniâtement. A ces reproches que répondre ? je n'y vois point de réplique. Ainsi, chrétiens, selon les différentes situations où nous nous trouvons à l'égard du divin Esprit, faisons à Dieu ces différentes prières du roi-prophète. Cet Esprit-Saint que nous avons reçu au baptême, ou nous l'avons conservé, ou nous l'avons perdu, ou nous l'avons recouvré. Si nous avons eu le bonheur de le conserver par l'innocence, reconnaissons pour le passé et timides pour l'avenir, disons avec ce grand roi : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me* (*Psal.* L, 13) : Mon Dieu, plutôt que de permettre que votre Esprit-Saint me soit ôté, ôtez-moi tout le reste, la fortune, l'honneur, la vie. Si nous avons eu le malheur de le perdre par le pé-

ché, pénétrés de douleur et dans l'amertume de notre âme, disons avec ce roi repentant : *Spiritus rectum innova, in visceribus meis* (Ps. L, 12) : Redonnez-moi, Seigneur, aux dépens de tout le reste, et renouvelez en moi cet esprit de droiture et de justice qui me faisait autrefois marcher avec joie dans les sentiers de votre loi. Enfin, si nous avons eu l'avantage de le recouvrer par la pénitence, pleins d'un si grand bienfait et attentifs à la garde d'un si précieux trésor, disons avec le roi converti : *Spiritu principali confirma me* (Ibid., 14) : Maintenez-moi, ô mon Dieu ! dans la possession de votre Esprit où vous m'avez rétabli ; que cet Esprit me fortifie dans les résolutions qu'il m'a fait prendre ; que, maître de mes volontés, il m'apprenne dorénavant à me commander et à vous obéir.

Sire, une des qualités que Dieu se donne à lui-même pour nous faire trembler sous la grandeur de son nom, c'est de s'appeler un Dieu terrible aux puissances de la terre, un Dieu qui ôte l'esprit aux rois (Psal. LXXV, 12). Mais aussi parmi les promesses qu'il fait à un nouveau roi pour l'exciter à prendre courageusement les rênes de l'empire qu'il lui mettait entre les mains, il l'assure que son Esprit le remplira si abondamment, qu'il deviendra un autre homme par une heureuse transformation (I Reg., X, 6). Les ennemis de Votre Majesté, Sire, ont éprouvé les effets de la menace du Seigneur, et ils en seront à la postérité un monument redoutable. Dieu leur a ôté l'esprit, à ces puissances orgueilleuses, quand elles ont osé se soulever contre vous, et il ne leur a laissé en partage que cet esprit de vertige et cet esprit de langueur dont un prophète menace les ennemis d'Israël (Isai., XIX, 14) : esprit de vertige qui a, si je l'ose dire ainsi, fait tourner la tête à ces faux sages ; esprit de langueur qui a engourdi le bras de ces faux braves ; esprit de vertige qui a déconcerté l'intrigue de leurs conspirations ; esprit de langueur qui a arrêté l'exécution de leurs entreprises ; esprit de vertige qui ne les a quittés que quand ils ont eu recours aux effets de votre bonté, pour se garantir des efforts de votre puissance, en cela seulement habiles et avisés ; esprit de langueur qui ne leur a laissé de résolution que pour désarmer par leur soumission un conquérant qu'ils n'avaient pu soutenir par leur valeur.

Mais en même temps que Dieu a justifié ses menaces aux dépens de vos ennemis, qui ne voit, Sire, qu'il a accompli ses promesses dans la personne de Votre Majesté ? S'il leur a ôté leur esprit, il vous a donné le sien, esprit de conseil et de force, car lui-même s'appelle de ces noms (Isai., XI, 2), et par l'effusion que vous en avez reçue vous êtes devenu, pour le dire avec l'Écriture, cet homme nouveau et extraordinaire, plus distingué des autres rois que les rois ne le sont des autres hommes. Dès votre élévation au trône, cet esprit de conseil vous forma dans l'art de régner ; il a donné depuis à votre âme cette étendue, cette pénétration

qui découvre les plus petites enoses comme les plus grandes ; à la faveur de ses lumières vous vous êtes fait jour partout, jusque dans les réduits de la politique la plus consommée, jusque dans le cabinet de ces gens qu'on avait toujours crus impénétrables, pendant qu'inaccessible à leur vue vous avez conduit vos desseins et trompé leurs conjectures. Ainsi éclairé par l'esprit de conseil, vous n'avez pas moins été soutenu par l'esprit de force. De là cette infatigabilité sous le faix du gouvernement, travaillant toujours sans vous lasser jamais ; de là cette vigueur à exécuter promptement ce que vous avez si sagement projeté ; de là cette rapidité, cette foule, cette étendue de conquêtes, car je ne sais quels noms leur donner. Ajouterai-je encore quelque chose de plus, Sire ? Il est rapporté dans le livre des Nombres (Cap. XI), que Dieu prit une portion de l'esprit qu'il avait donné à Moïse pour la répandre sur ceux qu'il approcha de sa personne, afin de le soulager dans le gouvernement de l'État. Ainsi, comme s'il s'était fait une espèce de transfusion de votre esprit dans la personne de ceux qui ont le bonheur de vous servir, riches de la communication qu'ils en reçoivent, nous les voyons éclairés de vos lumières, animés de votre valeur, délibérer dans le conseil, exécuter dans la campagne, partout élevés au-dessus du génie de la nation, partout dignes organes de cette intelligence supérieure qui les guide.

Les puissantes raisons, Sire, pour convier Votre Majesté à demander au divin Esprit qu'il achève en vous son ouvrage, et qu'il y perfectionne le chrétien après y avoir accompli le prince. Car enfin ces beaux dons peuvent bien faire des héros, mais ils ne suffisent pas pour faire des saints. Souvent même l'ambition en pervertit-elle l'usage, et à moins qu'à cet esprit de conseil et de force on ne joigne un esprit de piété et de crainte pour correctif et pour contre-poids, on se fait des faveurs du ciel des armes contre Dieu même.

Ce sont les derniers noms, Sire, que Dieu donne à son Esprit : esprit de piété d'autant plus nécessaire aux rois, qu'ayant plus reçu de Dieu ils sont obligés de lui rendre davantage et de faire régner celui par lequel eux-mêmes règnent ; esprit de crainte que les rois doivent d'autant plus demander, qu'ils n'ont que Dieu seul à craindre, et que tout le reste les craint. mais piété et crainte, Sire, que Dieu se promet de vous plus encore que des autres rois, comme un sacrifice de reconnaissance après tous les avantages dont il a comblé Votre Majesté et votre règne. Car le Dieu que vous servez est un Dieu délicat et jaloux qui demande du retour, et votre grande âme peut-elle jeter les yeux sur tout ce qu'il a fait pour elle, sans se déterminer à l'heure même à faire tout pour lui ? Puissiez-vous donc le répandre, Seigneur ! ce double esprit dans toute sa plénitude sur la personne sacrée de notre auguste monarque, afin que comme par vos premiers dons vous l'avez couronné de

gloire sur la terre, il acquière par les derniers une couronne immortelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.

Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous (Joan., I, 14).

Saint Augustin raconte de lui-même une chose bien remarquable. Avant que la grâce lui eût dessillé les yeux, cet esprit si lumineux ne trouvait que ténèbres dans les mystères de la religion chrétienne, et bronchant dès le premier pas il ne pouvait comprendre comment il était possible que le Fils de Dieu se fût uni à la nature de l'homme; mais du moment que par le baptême il fut éclairé d'en haut, il proteste dans ses Confessions qu'il ne pouvait se lasser d'admirer la profondeur des voies de la sagesse divine dans le choix d'un moyen aussi surprenant que celui qu'elle a pris pour la réparation du monde. La plupart des hommes du siècle, attachés qu'ils sont à la terre, et plongés dans l'amour des créatures, ressemblent à peu près au grand Augustin encore engagé dans l'égarement de ses erreurs. S'ils ne combattent pas nos mystères comme lui, ils ne les pénètrent pas mieux que lui. On peut leur reprocher qu'ils adorent ce qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils n'entrent point dans les merveilles dont l'Eglise leur renouvelle la mémoire par la célébration des fêtes qui en sont les glorieux anniversaires. C'est particulièrement au sujet de l'incarnation qu'on peut former cette plainte. Un Dieu fait homme, ce prodige le plus grand de tous les prodiges, qui devrait éternellement occuper leur esprit et leur cœur pour les remplir d'étonnement et d'amour, les uns n'y font pas presque d'attention, les autres n'y en font que pour y trouver des contradictions prétendues; et ce qui est de vrai, il y en a peu qui s'appliquent à méditer par des réflexions sérieuses combien est admirable dans toutes ses circonstances ce grand ouvrage de la main de Dieu.

Donnons donc du moins aujourd'hui quelques moments, mes chers frères, à nous entretenir d'un si grand sujet et si intéressant pour nous. Mais parce que tous les mystères de la religion chrétienne peuvent être envisagés sous deux faces différentes, ou par rapport à Dieu, ou par rapport à nous-mêmes : par rapport à Dieu qui les a opérés, par rapport à nous-mêmes en faveur de qui ils ont été accomplis, et que d'ailleurs il serait difficile de renfermer dans un seul discours ces deux vues, parce qu'elles mènent trop loin, je crois qu'il est de mon ministère de m'attacher particulièrement à celle dont il y a plus d'utilité et plus d'instruction à tirer.

Ainsi, laissant à part toutes les merveilles de l'incarnation, l'anéantissement du Fils, l'élévation de la Mère, l'union de la divinité

et de l'humanité dans l'un, l'alliance de la virginité et de la fécondité dans l'autre, pour ne prendre la chose que du côté qu'elle nous regarde, je me propose de vous montrer dans l'explication de ce mystère trois autres mystères sur lesquels vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention, et qu'il est cependant très-important d'approfondir. Le premier c'est la grandeur de nos maux, le second c'est la grandeur de nos devoirs, le troisième c'est la grandeur de nos espérances. Or je prétends que le mystère de ce jour bien pris et bien conçu développe les trois autres, et voici tout mon dessein.

La grandeur de nos maux se fait sentir par la grandeur du remède qui nous est appliqué; la grandeur de nos devoirs se découvre par la grandeur du bienfait que nous recevons; la grandeur de nos espérances se manifeste par la grandeur du gage qui nous est mis entre les mains : trois vérités qui vont faire le partage de ce discours, et pour lesquelles je vous demande une attention d'autant plus favorable qu'elles sont plus élevées, et qu'elles auront peut-être moins la grâce de la morale, qu'on écoute plus volontiers dans nos instructions ordinaires. Mais il est bien juste que nous donnions au moins une fois l'année une application plus expresse à un mystère qui devrait occuper sans cesse nos esprits et nos cœurs, pour les remplir de la reconnaissance et de l'amour de celui qui en est le sujet. Qu'il ne soit pas dit que Dieu vienne à nous sans que nous sachions pourquoi, que tout occupé de nos besoins il fasse une démarche si étonnante vers nous sans que nous pensions à lui. Mais afin d'y penser utilement, adressons-nous au divin Esprit qui a eu tant de part à cet ineffable mystère, et qui l'accomplit si divinement en Marie, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Si l'importance de connaître l'homme n'a été ignorée de personne, le moyen de le connaître utilement et parfaitement a été une découverte que peu de gens ont su faire. Pour y parvenir il faut allier ensemble trois choses infiniment éloignées, l'excellence de la nature avant le péché, la corruption de la nature par le péché, le rétablissement de la nature après le péché. Otez une de ces connaissances, on séparez-les les unes des autres, vous gâterez tout l'ouvrage. Car si vous ne regardez dans l'homme que l'excellence de la nature, sans penser à sa corruption, la vue de sa grandeur vous inspirera de l'orgueil; si d'un autre côté vous n'y regardez que la corruption de la nature, sans penser à son excellence, la vue de sa bassesse vous portera au désespoir. C'a été là le malheur d'une infinité de gens dans l'étendue de tous les siècles, et de là sont nées ces deux sectes qui ont partagé autrefois les sages du paganisme, et qui les ont jetés dans des extrémités contraires, pour n'avoir vu la vérité qu'à demi, les uns donnant trop à l'homme, et les autres ne lui donnant pas assez. Encore serait-il

inutile à l'homme de voir et la dignité dont il est déchu et la misère où il est tombé, s'il ne découvre outre cela le mystère de son rétablissement, qui consiste à remonter de sa misère à sa dignité : car, pour me servir de la comparaison de saint Augustin, quel avantage a un malheureux que le prince aurait banni pour ses crimes de voir du lieu de son exil les frontières de sa patrie, si toutes les avenues lui en sont fermées, et s'il ne sait par où y rentrer ? Or, quand il se serait trouvé des hommes assez éclairés pour apercevoir à travers la corruption de la nature quelques vestiges de son excellence, comme il s'en est assurément trouvé, personne, dit saint Augustin, n'a pu atteindre jusqu'au point de découvrir un moyen pour réparer ce désordre.

Mais, la gloire en soit éternellement rendue à la bonté du Dieu que nous adorons, ce point si nécessaire à l'homme et si imperceptible à la raison se manifeste aujourd'hui, et le mystère que l'Eglise propose dans cette fête à la piété de ses enfants en fait tout le dénouement. Oui, chrétien, tu peux t'y connaître tout entier, y voir d'un même coup d'œil non-seulement ce que tu as été et ce que tu es, mais encore ce que tu dois être et comment tu le peux être. Suivons tout cela par ordre et pour entrer d'abord dans la connaissance de ce que l'homme était avant le péché, voyons ce qu'il est devenu depuis par le péché.

Car encore que la doctrine du péché originel soit un chaos impénétrable à la raison humaine, il faut avouer cependant que si l'homme voulait rentrer en soi-même et se consulter un peu, il sentirait par sa propre expérience que ce qu'il ne peut comprendre ne laisse pas d'être très-vrai, sans qu'il fût besoin de remonter au mystère que je vous explique : car je vous prie, Messieurs, de souffrir cette petite digression, d'où je vous ramènerai bientôt plus utilement à mon but. Qu'est-ce que l'homme ? Une énigme inexplicable à lui-même. Il a une forte inclination pour le bien qui peut le rendre heureux, et cependant depuis son entrée dans le monde jusqu'au soupir qui l'en fait sortir il est accablé de misères. Sa passion pour la science et pour la vérité est extrême, et toutefois l'ignorance et l'erreur le font presque donner partout dans l'égarement. La vertu lui paraît aimable, elle lui plaît, il l'estime, et avec tout cela il se laisse emporter au dérèglement et au vice. Or comment débrouiller cette confusion de mouvements si différents dans une même personne ? La supposition du péché originel ajuste toutes ces contrariétés. Car prenez-y garde, Messieurs, si l'homme avait toujours été ce qu'il est, il n'aurait aucune idée, ni de béatitude, ni de vérité, ni de vertu. Hélas ! où les aurait-il prises dans cette région de misères, de mensonge et de corruption ? Donc cette passion qu'il a pour la béatitude, cette estime qu'il fait de la vertu, ce désir qui le porte à la recherche de la vérité, sont des restes précieux de cette condition avantageuse dans laquelle Dieu l'avait établi, et comme autant de débris qu'il a sau-

vés de son naufrage. D'un autre côté, si l'homme n'avait jamais déplu à Dieu, il ne serait sujet ni aux misères, ni à l'erreur, ni au vice, l'idée que nous avons de la justice ne nous permettant pas de concevoir qu'il eût encouru des peines de cette nature s'il eût conservé son innocence sous les ordres d'un Dieu équitable.

Mais si l'expérience de ce que nous sentons nous prépare ainsi, par une voie comme naturelle, à reconnaître le changement de notre état, le mystère de l'Homme-Dieu a non-seulement de quoi achever de nous en convaincre, il doit encore nous découvrir la grandeur de la plaie que ce changement nous a faite et la profondeur de la corruption où il nous a plongés : en effet, combien l'homme a-t-il dû être malade, s'il n'a pu guérir à moins qu'un Dieu ne devînt son médecin, et quels ont été ses maux, à quoi il a fallu un tel remède ! C'est cependant ce que nous voyons, et la justice de Dieu irritée contre nos crimes n'a voulu s'apaiser qu'à cette condition.

L'abbé Rupert a remarqué judicieusement que Dieu, pour nous faire comprendre jusqu'à quel point le péché lui déplait et quelle en est l'énormité, a voulu, par une disposition toute pleine de miséricorde, que le premier et le dernier jour du monde fussent des jours de justice : le premier employé à la punition des anges rebelles ; le dernier destiné au jugement des hommes réprouvés, afin que le commencement et la fin des temps étant signalés de la sorte par des vengeances si éclatantes, ces deux objets frappassent l'homme, soit qu'il tournât la tête en arrière, soit qu'il regardât devant lui, et qu'il conçût de là l'idée qu'il faut se former du péché. Mais ce qui se passe au milieu des temps dans le mystère de l'incarnation en est à mon avis une démonstration plus évidente : car qu'un Dieu comme le nôtre, plein de bonté comme il est, n'ait voulu se réconcilier avec nous qu'en sacrifiant son propre Fils, c'est véritablement une marque assurée que le péché est bien odieux à sa justice.

Imaginez-vous donc cette bonté et cette justice depuis la chute d'Adam, comme dans une espèce de procès continuels entre elles sur la possession de l'homme, a peu près comme deux femmes si célèbres dans l'Ecriture plaident devant Salomon pour la possession de cet enfant litigieux sur lequel l'une et l'autre prétendaient avoir leurs droits. Homme malheureux, quel sera donc à la fin ton sort ? Je vois bien à la vérité que la miséricorde t'est favorable, mais je vois aussi que la justice t'est contraire ; l'une et l'autre contestent à qui t'aura, l'une pour te punir, l'autre pour te guérir ; mais enfin qui doit l'emporter ? Tous les siècles ont admiré la sagesse de Salomon sur une affaire aussi délicate que celle qu'il eut à décider ; mais ce qui se passe dans le conseil éternel sur l'affaire de l'homme surpasse encore infiniment ce que tous les siècles ont admiré. Miséricorde, vous serez satisfaite ; justice, vous le serez aussi. Comment cela ? le Fils de Dieu propose de se faire fils de l'homme, et par là il réuni-

l'homme à Dieu, contentant ainsi la miséricorde qui voulait faire grâce, sans blesser les droits de la justice à laquelle il satisfait pleinement par le prix de ses mérites : ouverture surprenante, mais sans laquelle le salut des hommes était désespéré.

Quand dans les premiers siècles de l'Eglise les saints docteurs commencèrent à proposer ces hautes vérités aux hommes grossiers, j'apprends de saint Augustin que les païens, se révoltant contre des choses si peu croyables, à en juger humainement, demandaient aux fidèles, par une espèce d'insulte : Si le Dieu que vous servez a été assez bon pour faire, comme vous le dites, de sa propre personne l'instrument de notre salut, d'où vient qu'il a laissé écouler quatre mille ans avant que de mettre la main à l'œuvre, et pourquoi ne préparer pas d'abord un remède si nécessaire ? Or, sans pénétrer trop avant dans une chose impénétrable, j'ose avancer que si Dieu a attendu la révolution de tant d'années pour envoyer son Fils sur la terre, c'a été pour mieux faire sentir aux hommes par une expérience instructive quels étaient les ravages que le péché avait causés. Si d'abord le remède eût été appliqué au mal, les hommes, superbes au point qu'ils le sont, n'eussent pas bien compris ni la grandeur de leur infirmité, ni le besoin qu'ils avaient du médecin. Il fallait, pour les convaincre de ces deux choses si dures à leur orgueil, qu'il parût par une longue suite de crimes, et si j'ose me servir de ce terme, par la déposition universelle de tout le genre humain, combien la nature était corrompue et combien peu il lui était possible de sortir par elle-même de sa corruption. Or c'est l'effet que le délai de l'incarnation a produit : les crimes qui se sont débordés sur la face de toute la terre pendant quatre mille ans et plus ont assez découvert la malignité et en même temps la faiblesse du cœur humain. En vain la philosophie a-t-elle entrepris de le redresser par ses préceptes dans le paganisme : les Platon et les Zénon n'y ont pu réussir.

La loi même parmi les Juifs, avec ses avertissements et ses défenses, n'a pu par elle-même les retenir dans les bornes du devoir. Les hommes, malgré tout cela, dominés par leurs passions, se sont plongés dans les vices les plus monstrueux, et le démon s'est maintenu dans la possession de l'empire que la révolte de notre premier père lui avait acquis sur toute sa postérité. Voilà quel était le monde avant l'incarnation, et quel il serait encore si la main de Dieu n'y avait remédié.

Vous me direz que le remède n'a pas fait cesser le mal, puisque le monde est peut-être plus corrompu que jamais, et qu'il ne paraît pas qu'un Dieu fait homme y ait apporté beaucoup de changement parmi les hommes. Mais, sans vous répondre ici par des millions d'exemples de tant d'âmes éminentes en vertus qui ont brillé dans toutes les conditions et dans tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, et qui relèvent si haut la gloire de celui qui l'a établie, lais-

sant à part ce que les ennemis de la religion chrétienne n'ont pu lui refuser, que jamais on n'a vu de société où la doctrine fût si pure et les mœurs si bien disciplinées, si le remède ne fait pas auprès des autres tout l'effet qu'on en pourrait espérer, ce n'est pas la faute du médecin, c'est la faute des malades, c'est ou qu'ils ne savent pas user du remède, ou qu'ils ne veulent pas le prendre. Car ce remède ne consiste pas à nous ôter absolument nos maladies, mais à nous les faire sentir et à nous mettre en état de les vaincre.

Je ne sais si je me fais bien entendre, mais je veux toucher un point important, et tout ceci me paraît d'un grand usage. Le dessein du Fils de Dieu, dans son incarnation, n'a pas été de guérir parfaitement l'homme, en refondant sa nature, si j'ose hasarder cette expression, et en la purgeant du poison de ses inclinations vicieuses, cela ne sera pleinement exécuté que dans l'autre vie ; mais pour aller par degrés il a commencé la cure du mal en découvrant au malade quel en était le principe et en lui fournissant des remèdes pour le surmonter. Et c'est ce qu'il fait, l'un par sa doctrine, l'autre par sa grâce. La doctrine nous apprend à ne pas suivre la corruption de nos sens, ce que ne savaient pas les païens ; la grâce nous aide à y résister, ce que n'avaient pas les Juifs précisément par la loi considérée en elle-même. Ainsi il est vrai de dire que nous demeurons toujours malades, et que cependant le Sauveur nous a guéris.

Peu de gens comprennent bien cette haute vérité, de laquelle toutefois dépendent entièrement la religion et la morale : car comme si la nature n'avait jamais été corrompue par Adam, ou qu'elle eût été parfaitement réparée par Jésus-Christ, on la confond avec la passion, et l'on satisfait l'une sous prétexte de ne suivre que l'autre ; et sur ce faux principe on prétend justifier ou du moins excuser ses plus grands excès. Car écoutez comment raisonnent la plupart des hommes, si vous voulez quelquefois les en reprendre : J'ai mes faiblesses, il est vrai, mais mon naturel est tel ; je suis violent et prompt, mais c'est l'effet de mon tempérament ; j'aime la joie et le plaisir, mais ma complexion m'y porte. Voilà le langage du monde : encore n'en demeure-t-il pas là ; car de ce mauvais principe il en tire une conséquence plus pernicieuse, et l'amour-propre se sert de cette fausse persuasion pour s'enhardir tacitement au mal. C'est la nature, dit-on, qui me donne ce penchant ; pourquoi donc vouloir aller contre ? On abuse de ma crédulité quand on veut me persuader au tribunal ou dans la chaire que c'est un crime de le suivre. Car enfin si ces inclinations que je sens et que je porte avec moi partout étaient dérégées et injustes, la nature ne m'en inspirerait pas les mouvements.

Aussi vous trompez-vous, mon frère : ce n'est pas la nature qui vous les inspire ; vous confondez l'ouvrage de Dieu avec l'ou-

vrage du démon. C'est le péché lui seul qui a fait naître en vous ces passions désordonnées et qui les a soulevées contre votre raison pour la punir, l'orgueilleuse qu'elle est, de s'être elle-même révoltée contre Dieu. Et voilà pourquoi l'Evangile nous ordonne si souvent de combattre nos inclinations. Car si nos inclinations mauvaises venaient de Dieu, Dieu nous obligerait-il de les combattre? S'il les avait plantées en nous, nous obligerait-il de les arracher? Nulle apparence que cela soit : autrement Dieu serait contraire à lui-même, il se contredirait lui-même : chose qui ne peut pas se penser sans blasphème. Que prétend donc le Sauveur lorsqu'il nous recommande dans l'Evangile de nous haïr nous-mêmes, de gourmander nos appétits, de renoncer à nos sens? Par là il veut faire comprendre aux hommes qu'ils sont pleins de mouvements corrompus, mouvements que le péché a entés dans eux, comme des branches sauvages sur un tronc de meilleure espèce, et qu'il faut par conséquent retrancher à toute heure, s'ils veulent se rapprocher de l'état où l'homme fut d'abord formé.

Voilà, Messieurs, ce que la Sagesse éternelle est venue apprendre au monde; c'est dans cette vue, dit saint Augustin, qu'elle s'est revêtue d'un corps pour enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'homme grossier. Et c'est ce que cette Sagesse incarnée a fait divinement, non-seulement par ses préceptes, mais encore par ses exemples, pendant qu'elle a paru sur la terre, en nous montrant dans sa vie quelle devait être la nôtre. Ainsi parlent Lactance, saint Léon et saint Grégoire. Mais parce que la maladie de l'homme avait encore plus gâté son cœur que son esprit, parce que ce malade avait encore plus de faiblesse que d'ignorance, divin Sauveur, vous y avez aussi pourvu, et comme vous avez remédié à notre ignorance par votre doctrine, vous avez aussi remédié à notre faiblesse par votre grâce. C'est elle en effet qui, élevant la nature au-dessus d'elle-même, jusqu'à lui faire haïr ce qu'elle aimait, aimer ce qu'elle haïssait, lui donne de l'éloignement pour le vice, lui inspire de l'amour pour la vertu, la délivre de ses dégoûts, la soutient dans ses langueurs, et par l'unction qu'elle lui donne dans ses infirmités lui fait trouver la force de marcher dans les voies de la justice. C'est elle qui, transformant l'homme en une nouvelle espèce, si j'ose le dire ainsi, en fait une créature toute spirituelle, en spiritualisant ses sens en quelque sorte, malgré leur corruption, par l'usage saint qu'elle lui en fait faire pour toutes sortes de bonnes œuvres, qui sont autant de fruits de l'Esprit-Saint qu'elle porte avec elle. C'est donc elle, par conséquent, qui, ôtant à la loi ce qu'elle a de pénible et d'onéreux, en rend le jong doux et léger, parce que c'est elle qui non-seulement en rend l'accomplissement facile, mais encore fait trouver à l'âme dans cet accomplissement la plus solide consolation. Admirable et divin remède, qui, guérissant l'homme et

le remplissant d'une vigueur toute nouvelle, le met en état de répondre à la grandeur de ses devoirs, dont le premier est la reconnaissance, mais reconnaissance proportionnée à la grandeur du bienfait qu'il reçoit aujourd'hui! C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Le bienfait que nous recevons du ciel dans le mystère de ce jour, Messieurs, a paru si grand, si relevé, si incompréhensible à toute intelligence créée, qu'il a jeté dans l'étonnement celui même qui est la matière de ce bienfait, et que, surpris en quelque façon d'une faveur dont il est tout ensemble et le principe et le sujet, il n'a pu s'en expliquer qu'avec transport. Il faut que Dieu ait bien aimé le monde, pour lui donner son Fils unique: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan., III, 16) ! Paroles emphatiques, Messieurs ! Il n'y en a pas une qui n'ait son poids. Prenons les saints docteurs pour interprètes, et la paraphrase que nous en ferons avec leur secours aura, comme je l'espère, de quoi nous édifier.

Que Dieu ait aimé le monde, c'est un grand miracle ; mais qu'il l'ait aimé jusqu'à lui donner son Fils unique, et à le lui donner de la manière qu'il l'a fait, c'est ce qui semble effacer tous les miracles. Que Dieu ait aimé le monde, c'est assurément un miracle : car comment celui qui renferme en soi la plénitude de tout ce qui est bon, de tout ce qui est aimable, a-t-il pu aimer quelque chose hors de soi ? comment le souverain Etre a-t-il daigné s'abaisser jusqu'à un objet infiniment au-dessous de sa grandeur ? c'est un miracle que, sans écouter l'inégalité du rang, il ait fait les premières avances dans cet amour ; c'est un miracle qu'avant que d'en tirer ni service, ni salaire, il l'ait aimé gratuitement, ami généreux et désintéressé. Que dis-je ? il l'a aimé non-seulement lorsqu'il ne voyait rien en lui qui pût plaire à ses yeux, mais lorsqu'il n'y trouvait rien qui ne les blessât infiniment, mais lorsqu'au lieu de gagner son amour, tout y devait, selon les règles, enflammer sa haine et allumer sa colère. Voilà donc un amour véritablement étrange dans toutes les circonstances, et quand il n'aurait été que médiocre dans ses effets, il ne laisserait pas d'être digne que nous en fissions le sujet d'une admiration continuelle. Mais que l'amour de Dieu pour le monde soit allé jusqu'à lui donner son Fils unique, ce Fils unique objet de sa tendresse, ce Fils un autre lui-même, et à le lui donner dépouillé en quelque sorte des grandeurs de sa divinité et revêtu des bassesses de notre humanité, chargé d'un corps de mort, enfermé dans le sein d'une femme, ô mes frères ! dans le saint ravissement dont nous devons être saisis à la vue de cette merveille, que nous reste-t-il qu'à nous écrier : Jusqu'à quel point, jusqu'à quel excès Dieu a-t-il aimé le monde, pour lui donner son Fils unique ! *Sic Deus dilexit mundum !*

Mais ne passons pas si légèrement ni sur la manière dont ce Fils nous est donné, ni sur

les vœux qu'a eues son Père en nous le donnant; car l'une et l'autre considération n'ajoutent pas peu à la grandeur du bienfait. Or il me semble que saint Jean les a touchées excellemment toutes deux quand il a dit : *Le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, l'ayant vu plein de grâce et de vérité* (Joan., I, 17). Car si nous voulons reprendre ces paroles l'une après l'autre, pour rendre la pensée du saint évangéliste intelligible aux esprits les moins éclairés, quelles lumières n'en tirerons-nous pas pour l'intelligence de ce mystère d'amour, de cet ineffable bienfait de l'excessive charité de notre Dieu, en faisant servir les saints docteurs de commentaires au saint apôtre !

Le Verbe a été fait chair : voilà donc la manière dont le Père nous a donné son Fils, manière qui relève infiniment le prix d'un présent déjà si riche par lui-même. Et c'est ce que saint Jean a voulu tacitement nous indiquer par cette expression si extraordinaire, si nous en croyons saint Bernard. En effet il ne dit pas simplement : Le Fils de Dieu s'est fait le fils de l'homme ; quelque nouveau que parût ce langage il dirait encore trop peu pour exprimer la grandeur du don que Dieu nous a fait, en ne faisant pas encore assez sentir la manière dont il l'a fait. Mais il dit : *Le Verbe a été fait chair*, pour marquer toute l'opposition, opposition infinie qui se rencontre entre ces deux extrémités. Qui dit Verbe dit ce que nous concevons de plus grand qui est Dieu ; qui dit chair dit ce que nous concevons de plus bas dans l'homme. Il n'y a donc rien de plus élevé que le Verbe, rien de plus bas que la chair, et cependant le Verbe a la bonté de s'allier de si près à la chair, la chair a la gloire d'appartenir de telle sorte au Verbe, que, par un commerce inconcevable, tout étant commun entre eux, le Verbe devient chair en prenant toutes les bassesses qu'il en pouvait prendre, la chair devient Verbe en entrant dans la participation de toutes ses grandeurs, sans que ni l'une ni l'autre nature cependant perdent rien de leurs droits.

Que si Dieu ne pouvait nous marquer plus d'amour qu'en alliant si étroitement son Fils à notre nature, qu'en abaissant la grandeur de l'un à ce que l'autre a de plus abject, qu'en élevant celle-ci à ce que celui-là a de plus grand, la fin qu'il s'est proposée en faisant cette alliance relève encore son amour d'un degré, et par un dernier effort elle pousse le prix du bienfait aussi loin qu'il pouvait aller. Car dans quelle vue ce Verbe s'est-il fait chair ? C'est encore là une circonstance que saint Jean n'a pas oubliée, quand il a dit immédiatement après : *Et il a habité parmi nous, et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité*. Mais il me semble que saint Paul a mis la même chose dans une évidence encore plus grande, quand il a dit aux Corinthiens : *Jésus-Christ nous a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption*, ou pour rendre l'expression de saint

Paul dans toute sa force, Jésus-Christ a été fait tout cela, Jésus-Christ est devenu tout cela pour nous, et c'est le Père qui l'a fait tout cela pour notre amour : *In Christo Jesu, qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (I Cor., I, 30).

Pourrait-on, s'écrie à cette occasion saint Chrysostome, marquer plus distinctement tous les degrés de faveur qui se rencontrent dans le bienfait que nous avons reçu ? Car n'est-ce pas comme si l'Apôtre disait : Nous étions dans l'erreur, et il nous a été donné pour être notre sagesse ; nous étions dans le crime, et il nous a été donné pour être notre justice ; nous étions dans la corruption, et il nous a été donné pour nous sanctifier ; nous étions dans l'esclavage, et il nous a été donné pour nous racheter ? C'est-à-dire qu'il ne nous a pas seulement été donné pour nous délivrer de tous les maux, mais pour nous combler de tous les biens, aux dépens de sa gloire, de ses travaux, de son sang et de sa vie. Le bienfait ne pouvait donc pas être plus grand, à le regarder sous toutes les faces différentes par lesquelles on le peut prendre. Mais, chrétiens, et c'est ici où j'appelle toute votre attention, pour parler à votre cœur, si les lois de la justice, de la probité et de l'honneur veulent que la reconnaissance réponde au bienfait, après un tel bienfait quelle doit être notre reconnaissance ?

Deux choses y doivent entrer pour la rendre complète, l'amour et l'imitation : la première par rapport à la manière dont le bienfait nous a été donné, la seconde par rapport à la fin pour laquelle on nous l'a donné. Je dis donc que la manière exige de nous de l'amour, et un amour d'autant plus tendre que la manière est plus surprenante. Les saints docteurs m'ont appris que l'orgueil humain autrefois frappé d'une manière qui revenait si peu à son goût, au lieu de s'en laisser toucher, s'égarait dans la vanité de ses pensées, et que des hommes par un zèle mal entendu qui les rendait, disaient-ils, jaloux de la gloire de leur Dieu, ne voulaient pas croire qu'il se fût incarné dans les flancs d'une femme. Ainsi les uns soutinrent que le Verbe n'avait point pris une véritable chair, mais une chair en apparence, parce qu'autrement, ajoutaient-ils, il aurait été souillé par la contagion d'une créature si immonde. Ainsi les autres avancèrent que le Fils de Marie n'était pas le Fils de Dieu, parce que, disaient-ils, on ne peut sans blasphémer reconnaître un Dieu de quelques mois, de quelques jours, de quelques moments. Pour nous, mes frères, avouons qu'en effet cette alliance est infiniment au-dessous de la majesté du Dieu que nous adorons ; mais au lieu de nous faire de cet aveu un motif d'incrédulité, faisons-en un motif de reconnaissance. Disons avec saint Grégoire : *Que les esprits superbes se scandalisent tant qu'ils voudront de l'humilité d'un Dieu incarné, pour moi je ne l'envisagerai que pour l'aimer davantage*. Disons avec saint Augustin et avec saint Jérôme : *Qu'on m'insulte tant qu'on voudra sur les bassesses d'une al-*

liance si inouïe; qu'on me reproche l'abaissement de mon Dieu dans le sein de sa Mère, les infirmités de sa naissance, la honte de sa crèche, la bassesse de son berceau, l'indignité de ses larmes et de ses gémissements : bien loin de m'affaiblir sur cela dans ma foi, je dirai que si cela ne s'accorde pas avec la majesté du Très-Haut, il s'accorde admirablement avec sa bonté; je dirai que plus cela paraît indigne de sa grandeur, plus cela est digne de l'amour éternel qu'il a eu pour moi; que ce ne serait pas l'amour d'un Dieu, s'il était moins excessif, moins extrême, moins infini, moins incompréhensible à l'esprit humain; et qu'ainsi plus mon Dieu s'est abaissé pour moi, plus je lui suis redevable, plus je suis engagé à l'aimer.

Mais, hélas! qui lui paye le tribut d'un amour si juste? C'est une chose surprenante de voir que la seule attente de ce bienfait autrefois ait allumé des feux si ardents dans les cœurs des patriarches et des prophètes, et que son accomplissement ne trouve que de la glace, que notre infidélité empêche qu'il ne fonde dans les nôtres. *Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! s'écriait le prophète Isaïe, dans l'impatience de voir luire ce grand jour; oui, les montagnes s'écouleraient devant vous (Isaï., LXIV, 1), comme si elles étaient consumées par le feu, et les eaux, malgré leur froideur, deviendraient tout embrasées. Hé quoi! dit saint Bernard, des desirs si violents ne devraient-ils pas nous faire rougir de notre indifférence? Faut-il que la seule vue de ce mystère de salut ait fait une plus grande impression dans l'âme des anciens Pères, que la jouissance n'en fait sur la nôtre? O mon Dieu! j'en suis confus, quand je compare la ferveur de ces siècles avec la tiédeur de nos jours! Que je m'oublie donc moi-même, ô Jésus! puisque vous vous oubliez pour moi; que je m'anéantisse moi-même pour vous, puisque vous vous anéantissez pour moi; que je sois tout à vous, puisque vous êtes tout à moi; que je sois tout à vous pour jamais, puisque vous êtes tout à moi pour jamais!*

Afin d'y être véritablement, mes frères, il faut joindre l'imitation à l'amour et la pratique de l'une aux sentiments de l'autre. C'est la seconde chose que la reconnaissance exige de nous pour répondre aux fins que Dieu s'est proposées lorsqu'il a donné son Fils aux hommes. Et c'est ainsi que l'entendait l'Apôtre quand il disait que ce Fils nous a été donné pour être notre sagesse, et je vous prie, en finissant cette seconde partie, de rappeler vos esprits pour bien concevoir sa pensée. Mais pour y bien entrer il faut recourir à saint Augustin. L'homme avant le péché connaissait la vérité d'une vue claire et distincte; il entendait sa voix qui lui parlait sans cesse à l'oreille du cœur, et il n'avait qu'à consulter cet oracle intérieur pour ne point faire de fausses démarches. Mais qu'a fait le péché? Devenu charnel par l'assujettissement aux sens dont le péché le rendit esclave, l'homme se trouve incapable de voir cette lumière spirituelle, pour se con-

duire à la faveur de sa clarté. Que fera donc le Père des miséricordes? abandonnera-t-il l'homme à ses égarements? Non, Messieurs, il reste dans les trésors de sa sagesse un moyen de remédier à ce mal. C'est que cette sagesse incréée se fera sagesse incarnée; c'est que les yeux de l'homme ne pouvant plus voir que des choses corporelles, elle se présentera à lui revêtue d'un corps, et lui proposant les exemples d'une vie qu'il puisse imiter, elle lui dira pour le redresser et pour le conduire d'une manière proportionnée à son état : Voulez-vous ne mourir jamais? je suis la vie; voulez-vous ne vous tromper jamais? je suis la vérité : mais pour arriver à cette vérité, pour trouver cette vie, il n'y a point d'autre voie que celle que je vous trace par ma conduite. Comme vous ne devez mettre votre félicité qu'à me posséder, vous ne pouvez me posséder qu'en me suivant.

Marchons donc sur les pas de ce Dieu-Homme, mes chers frères; que sa vie soit pour nous une loi parlante et animée. Un Père de l'Eglise grecque a dit que, comme Moïse, après avoir brisé les tables de la loi que le Dieu d'Israël lui avait données, en prit lui-même de nouvelles sur lesquelles il transcrivit les commandements du Seigneur, ainsi après que l'homme par son crime a effacé de son cœur les commandements que Dieu y avait gravés en le formant, le Fils de Dieu, comme un nouveau Moïse, prépare d'autres tables sur lesquelles il retrace cette loi sainte : tables mystérieuses, qui ne sont autre chose que la chair dont il a la bonté de se revêtir, et sur laquelle ses actions, si je l'ose dire, impriment en caractères sensibles ce que Dieu nous demande et ce que nous lui devons. Etudions donc attentivement ce que va nous prescrire toute la suite de la vie où il entre aujourd'hui. Peut-être, dit un grand saint, que si Dieu ne nous avait proposé que la vie d'un pur homme pour modèle de la nôtre, quelque considérable qu'il fût d'ailleurs, nous aurions de la peine à nous y rendre. L'orgueil qui nous domine se serait senti blessé de se voir assujéti à une règle qui n'aurait rien par sa nature au-dessus de lui. Eh bien! poursuit-il, Dieu a eu égard à cette délicatesse : ce n'est point un homme comme nous, c'est lui-même qu'il nous propose. Rougirons-nous donc encore de le suivre, et de faire pour lui ce qu'il a fait pour nous? Non, mes frères, non, mais nous en ferons notre gloire. Et quand la reconnaissance ne nous y engagerait pas, l'espérance devrait au moins nous y porter. Encore un moment pour voir la grandeur de cette espérance, et pour la mesurer par la grandeur du gage qui nous est mis entre les mains. Mais de peur d'abuser de votre patience, je n'en dis que peu de choses dans un troisième point.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu voulût bien s'abaisser jusqu'à prendre la nature de l'homme, c'était, dit saint Chrysostome, une chose où l'attente et

l'intelligence de la nature créée ne pouvait aller ; mais cela étant une fois établi, tout suit naturellement de ce principe. Après un gage de ce prix nous sommes en droit de prétendre à tout, et notre raison doit avoir beaucoup moins d'opposition à croire que l'homme puisse devenir Dieu par adoption, que Dieu soit devenu homme par nature. Quand vous entendez donc dire que le Fils de Dieu s'est fait le fils de David, n'hésitez plus à croire que vous, qui êtes enfant d'Adam, ne puissiez être enfant de Dieu. Car en vain Dieu se fût abaissé, si ce n'avait été pour relever l'homme ; en vain Dieu se fût abaissé jusqu'à l'homme, si ce n'avait été pour élever l'homme jusqu'à Dieu. Ainsi parlait saint Chrysostome à son peuple. Et de là que faut-il conclure ?

Réjouissons-nous donc, mes frères, c'est la conséquence que saint Léon tire de ce grand mystère (*Serm. 1 de Nativ. Domini*) : réjouissons-nous à la vue de celui qui vient bannir nos craintes et relever nos espérances. Il faut que la joie soit commune à tous, parce que le bonheur est pour tous, et comme personne n'est exclu de l'un, personne ne doit se dispenser de l'autre. Ce que saint Léon ajoute ne doit pas être négligé, et j'y découvre trois ordres de personnes à qui l'incarnation du Fils de Dieu est un gage assuré d'espérances différentes : les justes, les pécheurs, les incrédules. Aux justes qui méritent la gloire, il la leur promet ; aux pécheurs qui ont besoin de pardon, il le leur offre ; aux incrédules qui ne connaissent point l'autre vie, il la leur découvre. Justes, espérez que le ciel vous sera ouvert à la fin de votre carrière ; ces portes d'airain qui vous en ont fermé l'entrée pendant quatre mille ans ont été brisées par celui qui vient d'en descendre et qui doit y remonter. Pécheurs, espérez que vos dettes vous seront remises ; celui qui doit payer pour vous est enfin venu, et le sang qui en sera le prix coule déjà dans ses veines. Incrédules, non-seulement croyez, mais encore espérez le bonheur d'une autre vie, si vous voulez y entendre ; un Dieu fait homme lève le voile qui jusqu'ici vous l'avait cachée, et sa venue en doit être pour vous une conviction sans réplique, comme elle est en même temps une instruction claire, précise et sans ambiguïté de la voie qu'il faut prendre pour arriver à ce bonheur.

En effet, s'il m'est permis de faire en finissant sur ces paroles de saint Léon une réflexion importante, le mystère de l'Homme-Dieu doit épurer notre espérance des deux défauts qu'il d'ordinaire en altèrent la pureté. Le premier se peut appeler l'erreur de la fin, le second l'erreur du moyen ; et tout ceci est de pratique. On pèche contre la fin en matière de morale, quand on rampe ici-bas après des biens passagers, au lieu d'aspirer après les biens de l'éternité. On pèche contre les moyens quand, au lieu d'embrasser ceux qui peuvent conduire sûrement au but qu'on s'est proposé, on se forme une prétention présumptueuse d'y parvenir par des voies

qui n'y mènent point. Or le mystère de ce jour remédie à tous les deux, en nous montrant et le terme où nous devons aller, et la route qu'il faut prendre.

Pour le premier, je soutiens que de toutes les raisons qui établissent la gloire de l'éternité, il n'y en a point de plus palpable. *Peut-être*, disait autrefois le grand Augustin agité par les irrésolutions où sa conversion le jetait, *peut-être ne reste-t-il aucun sentiment après la mort, et que l'âme s'éteignant alors, toutes ses espérances s'éteignent avec elle. Pourquoi donc m'inquiéter sur un avenir douteux, et ne pas jouir tranquillement du présent qui est certain ? Mais non*, reprenait-il aussitôt rappelé à son bon sens par la vue du mystère que je prêche, *Dieu n'aurait jamais uni la nature de l'homme à la sienne, si notre âme devait mourir avec notre corps, et si des biens infinis ne lui étaient destinés. Car on ne peut pas dire qu'un dessein si extraordinaire ait été conçu par une sagesse infinie, si ce n'est pour des fins extraordinaires. Or une vie aussi bornée que la nôtre, dans un séjour aussi malheureux qu'est celui-ci, que peut-elle présenter d'assez grand pour mériter qu'un Dieu se soit fait homme ? Donc il y a quelque chose qui nous est réservé là-haut*, ajoutait saint Augustin, *et ce quelque chose est bien grand, bien précieux, bien souhaitable. Pourquoi donc*, concluait-il, *pourquoi ne pas nous élever au-dessus des vaines espérances du siècle, pour donner nos premiers soins à la recherche d'un si grand bien ?*

Mais pourquoi ne raisonnons-nous pas ainsi nous-mêmes, pour prendre la même résolution, et, pleins de la vue du ciel, nous détacher de la terre ? Car si nous sommes équitables, il faut que nos désirs répondent à nos espérances, et nous ne devons pas dégénérer de la noblesse de nos espérances par la bassesse de nos désirs.

Que des païens se soient livrés aux désirs de leur cœur, je les plains, mais je le leur pardonne ; ils n'avaient point d'espérances qui pussent redresser leurs désirs. Ainsi vivant sans aucune vue d'une meilleure fortune, je ne m'étonne pas de ce que dit le grand apôtre, que le désespoir les ait précipités en toutes sortes de crimes (*Ephes.*, IV, 19), et que ne pouvant aspirer à la félicité des anges, ils aient du moins tâché de se procurer celle des bêtes. Mais que des chrétiens, connaissant ce qu'ils connaissent, croyant ce qu'ils croient, espérant ce qu'ils espèrent, soient aussi attachés à la figure de ce monde qui passe que s'ils n'avaient rien à prétendre au delà, c'est un renversement de raison qui ne se peut pas supporter. Hélas ! vous diriez que nous ne sommes faits que pour trente ou quarante ans ; nous n'avons point de mesure plus longue de notre félicité. Nous ne pen-sons qu'à nous établir ici-bas jusqu'à ce terme là. Et si nous sommes heureux et contents, il nous paraît que c'est assez. Misérables enfants d'Eve, nous nous laissons prendre à la beauté d'une pomme, comme notre mère. Un petit plaisir nous amuse. Le monde nous enchante avec

cette montre pompeuse d'honneurs et de richesses qu'il étale à nos yeux ; nous en sommes charmés, nous courons éperdument après, nos esprits s'épuisent et nos vies se consomment à les poursuivre. Cependant qu'est-ce que cela au prix des hautes espérances dont le mystère de ce jour nous est un gage si précieux ? Aveugle ambition des hommes, faut-il qu'une bagatelle te pique si vivement, et que le plus grand de tous les biens ne te touche seulement pas ? N'auras-tu donc jamais des yeux que pour les objets sensibles, et les lumières de la raison ne les ouvriront-elles point ? Quoi ! l'espérance d'une chose souvent incertaine, toujours bornée, obtient de toi jusqu'à l'impossible, et tu languis à la vue d'une couronne immortelle !

Dieu s'est fait homme, s'écriait le grand Augustin par un transport que tu devrais sentir : Oh ! que deviendra donc l'homme pour lequel Dieu s'est fait homme lui-même ? Non, ni l'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni la raison n'a point conçu ce que vous devez nous réserver, Seigneur, après un bienfait de cette nature, dans les trésors de votre amour. Ce serait toutefois une illusion bien dangereuse pour nous, Messieurs, d'attendre tranquillement l'accomplissement de nos espérances sur la foi du gage que nous en avons, sans rien faire de notre part pour le procurer ; car par là nous tomberions dans ce que j'ai appelé l'erreur des moyens. Que personne donc ne s'y trompe, et qu'il sache que si Dieu se fait homme pour nous sauver, ce n'est pas moins par l'imitation de sa vie que par le prix de sa mort que ce salut se doit accomplir ; imitation qu'il exige de nous, si nous voulons avoir part à ce prix inestimable et surabondant qui ne pouvait être payé que par lui. S'il vient nous ouvrir le ciel, ce n'est qu'à condition que nous renoncerons au péché qui l'a fermé.

Mais quel est notre désordre ! Abusant malheureusement du gage qu'on nous donne, par une confiance indiscrète, nous voulons devoir tout à ses mérites et rien à ses exemples ; ne point quitter le péché et cependant aller au ciel. Ainsi s'accomplit tous les jours la prédiction de l'Evangile : Jésus-Christ est encore pour la ruine autant que pour la résurrection dans Israël (*Luc.*, II, 34) ; et le juste fondement de nos espérances devient le triste sujet de notre désolation. Car comme rien n'est plus heureux que le sort d'un chrétien qui, fidèle à sa religion, tâche d'en remplir les devoirs, rien n'est comparable au malheur que Dieu réserve dans les trésors de sa colère pour ceux qui se contentent de l'extérieur du christianisme, et qui, par une présomption aveugle, s'appuient trop ou sur les mérites de celui qui nous est donné dans ce mystère, ou sur la miséricorde de celui qui nous l'a donné. Si nous ne croyons pas au mystère de son avènement, il n'y a point de salut pour nous, et si nous y croyons mal, par un genre de foi qui n'est pas celle que Dieu demande

de nous, il n'y en a point encore : ou rejeté ou reçu, il nous devient également funeste. Dans l'un, l'irréligion nous perd ; dans l'autre, la présomption. Apprenons donc aujourd'hui, chrétiens, à épurer notre espérance de ces deux défauts, et cherchons-en le remède dans le mystère de ce jour. Qu'un Dieu fait homme montre à l'homme les biens où il doit prétendre ; mais qu'il lui montre aussi la voie par où l'on y peut arriver. Seigneur, c'est pour nous donner cette double connaissance que vous venez aujourd'hui sur la terre, comme c'est de vous seul que nous la pouvons recevoir. Donnez-nous-la donc, cette bienheureuse science du salut, qui consiste à attendre tout de vous, mais en marchant après vous par une fidèle correspondance au secours de votre grâce, pour arriver par vous qui êtes notre voie, à vous-même, divine vérité, qui devez être éternellement notre vie. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Le rapport de ce mystère à celui de l'eucharistie, et l'application des circonstances de celui-là aux dispositions qu'il faut apporter à celui-ci.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moy-i, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur (Luc., II, 22, 23)

De tous les noms qu'on a donnés à la fête qui occupe aujourd'hui la piété des fidèles, il n'y en a aucun, ce me semble, qui lui convienne avec plus de justice que celui de la fête des rencontres. C'est la rencontre en effet de personnes différentes que le Saint-Esprit assemble comme par hasard dans le temple de Jérusalem : la sainte Vierge, l'enfant Jésus, le vieillard Siméon, et Anne la prophétesse ; tous ont leur part à ce mystère, et ce qui est bien remarquable, il n'y en a pas un dont l'exemple ne serve à notre instruction. Cela m'a déterminé à vous les proposer tous, persuadé que je ne devais pas séparer ce que la Providence a joint si heureusement, et me faisant un scrupule de chercher à vous en entretenir ailleurs que dans un évangile dont la matière est si riche, les circonstances si édifiantes, et l'application si naturelle. Car pour vous donner d'abord l'idée de ce discours, je trouve dans ce qui s'est une fois passé au temple une image et une leçon de ce que nous avons à faire de plus important dans l'Eglise. Marie se purifie comme l'ordonnait la loi ; Jésus-Christ est présenté suivant la même ordonnance ; Siméon, transporté de joie, reçoit des mains de la mère le saint enfant entre ses bras ; Anne, sans avoir le même avantage, contente d'être témoin d'un si grand bien, entre dans les mêmes sentiments de joie et de reconnaissance. Voilà l'histoire, voici le mystère.

La purification de la mère nous apprend à quelle pureté nous sommes appelés ; l'oblation de Jésus-Christ nous enseigne quel culte la religion demande de nous ; les transports du saint vieillard et de la sainte prophétesse nous marquent quels effets la bonté de notre Dieu pour nous doit produire dans nos âmes. Cela est encore vague, descendons à quelque chose de plus précis. A peine trouverez-vous rien dans les divines Ecritures qui ait un plus parfait rapport avec l'eucharistie que le mystère dont ce jour nous rappelle tous les ans la mémoire. Si je regarde des yeux de l'esprit l'enfant Jésus dans le temple, je vois sa sainte mère qui le présente ; je le vois lui-même qui s'offre ; je vois Siméon qui a le bonheur de le prendre entre ses bras ; je vois Anne qui, n'osant aspirer à cette grâce, le prend au moins par les dispositions de son cœur. C'est ainsi que Jésus, présenté sur nos autels par l'Eglise, est offert par lui-même au Père éternel, et reçu ou en réalité ou au moins en esprit par le peuple fidèle. Grande consolation pour nous, Messieurs, mais gardons-nous d'en demeurer là.

Car si Marie le présente, ce n'est qu'après s'être purifiée ; s'il s'offre, c'est comme une victime qui se dévoue à la mort ; si Siméon le reçoit, c'est avec une effusion de cœur qui le consume et le fait renoncer à tout le reste ; et comme Anne le reçoit de même et d'esprit et de cœur, elle entre aussi dans les mêmes sentiments. Sur cela, chrétiens auditeurs, rentrons un peu en nous-mêmes. Quand il s'agit de renouveler cet auguste sacrifice avec l'Eglise, et de nous asseoir à la table du Seigneur pour y prendre part, est-ce ainsi que nous nous purifions avant que de l'offrir ? est-ce ainsi que nous l'offrons ensuite ? est-ce ainsi que nous le recevons enfin ? C'est à quoi nous ferons réflexion dans les trois parties de ce discours, d'une manière simple et aisée, mais instructive et utile, comme je l'espère, si Dieu par sa miséricorde daigne nous donner son esprit. Unissons nos prières pour le lui demander par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Il peut y avoir différents degrés dans la pureté qu'on apporte pour se préparer à l'eucharistie. De ces degrés l'on doit avoir nécessairement les uns, et l'on doit au moins désirer les autres. Mais des uns et des autres la sainte Vierge nous trace une excellente figure dans les circonstances qui accompagnent le mystère de sa purification. Réduisons-les d'abord à deux, pour nous faire mieux entendre : l'éloignement du mal et le progrès dans le bien, l'expiation du péché et l'augmentation de la grâce, la cessation des vices et la pratique des vertus. J'ai dit que la sainte Vierge nous enseignait à nous purifier de l'une et de l'autre manière, soit en lavant notre âme des taches dont elle peut être souillée, soit en tâchant de la revêtir d'une plus grande sainteté. Non que je croie, chrétiens auditeurs, qu'il y ait eu en Marie

aucune tache à nettoyer. Toujours vierge en devenant mère, et même plus pure en un sens après l'être devenue, tout brille en elle de l'éclat de la plus parfaite innocence. Mais si Jésus-Christ lui-même voulut bien porter sur son corps le caractère du péché, en recevant la circoncision qui n'en était pas moins la marque que le remède, Marie dans sa purification en porte aussi la honteuse image, et montre excellemment par ses différentes démarches, à quiconque en est coupable, comment il doit s'en laver avant que de se présenter comme elle aux pieds des autels, pour offrir la même victime que nous offrons après elle, toutes les fois que nous nous y présentons nous-mêmes pour la même fin.

On a eu raison d'appeler les quarante jours que la sainte Vierge passa dans la grotte de Bethléhem une quarantaine sacrée et une espèce de carême pendant lequel cette sainte créature fit par vertu une longue pénitence, pénitence nécessaire aux pécheurs, et qu'ils doivent se proposer pour modèle. Car si vous y prenez garde, séparée des choses saintes, éloignée même du commerce des hommes, elle passe dans la retraite et dans le silence un temps si considérable, pour paraître ensuite au rang des femmes immondes, l'humiliation sur le front, assujettie à la dure loi d'une honteuse servitude : car tel était le caractère de cet article de la loi et de ceux à qui elle avait été donnée. Cela, si je ne me trompe, nous apprend non-seulement à ne pas nous approcher des autels sans nous y être préparés ; mais il nous découvre encore la véritable méthode, pour travailler avec sûreté à cette préparation. Premièrement Marie se sépare du monde, et du monde même le moins suspect, où il n'y avait point à craindre pour elle de sujet de scandale, ni d'occasion de chute ; ainsi faut-il donc que nous nous séparions de ce monde perverti et de tout ce qu'il renferme, du péché, de l'affection au péché, des occasions du péché, des objets qui, indifférents d'eux-mêmes et de leur nature, ne laissent pas de devenir des acheminements au péché.

En second lieu, Marie, pleine qu'elle est de grâce, se défend l'entrée du temple et s'abstient des choses saintes : ainsi faut-il craindre à plus forte raison, pécheurs que nous sommes, qu'une dévotion mal réglée ne nous amène au pied des autels avec précipitation, avant que de nous être éprouvés nous-mêmes selon la doctrine de l'Apôtre (1 Cor., XI, 28) ; que nous ne nous y présentions avec trop de confiance, faute de nous bien connaître, et que sous prétexte de piété s'en faisant une habitude, on ne s'y porte effectivement par une espèce d'habitude, et que trop de familiarité pour une chose qui demande de nous un discernement si exact selon le même Apôtre (Ibid., 29), ne nous en ôte peu à peu le respect. Comme donc Marie demeure quarante jours, suivant la rigueur de la loi, avant que d'oser paraître, ainsi faut-il (et c'est ici une troisième chose à observer dans l'exemple de Marie), ainsi

faut-il prendre un temps raisonnable pour faire en secret cette épreuve de soi-même si expressément recommandée, et mettre au moins quelque intervalle entre le péché mortel et le sacrement, selon l'avis d'un directeur sage et prudent, en se purifiant cependant par de salutaires exercices, mais exercices soutenus et constants, pour lesquels on ne se contente pas de dérober quelques moments à ses plaisirs ou à ses occupations.

Après une telle préparation, Marie vient faire son offrande accompagnée de tant de vertus, qu'on ne sait qu'admirer le plus ou de son humilité, ou de sa pauvreté, ou de son obéissance, ou de sa ferveur; et c'est ici la seconde manière de purification qu'elle nous enseigne, manière qui lui est propre, et qui consiste non dans la cessation du mal, mais dans la pratique du bien, non dans l'expiation du péché, mais dans l'accroissement de la justice, de la piété, de la sainteté. C'est donc ainsi qu'à son exemple il faut nous préparer à l'offrande que nous voulons faire à Dieu comme elle, et de la même victime, par la pratique des bonnes œuvres, par un accomplissement plus fidèle de nos devoirs; il faut nous renouveler dans le désir d'une plus grande perfection, et apporter à la sainte table cette robe nuptiale dont les différentes vertus sont la tissure et l'ornement.

Tirer toutes ces conséquences des démarches de la Vierge sainte, non-seulement ce n'est pas s'éloigner du mystère de ce jour, c'est en prendre le véritable esprit, et donner aux fidèles une des plus salutaires instructions qu'ils puissent jamais entendre. Mais cette route si sainte, cette conduite si sage, est-ce celle que nous tenons pour nous préparer à offrir le redoutable sacrifice de l'Agneau immaculé? Car s'il n'est permis de reprendre les choses dans le même ordre que je les ai proposées, qui, à l'exemple de la sainte Vierge, commence par se purifier par la séparation du monde, je veux dire du péché et de ses engagements? Ici, chrétiens auditeurs, mon dessein n'est pas de combattre l'impiété de ces âmes irréligieuses qui de propos délibéré apportent à nos saints mystères une conscience pleine d'immondices; laissant donc à part tous ceux qui, par un défaut de foi ou par un excès de libertinage, se présentent hardiment couverts de crimes énormes à la table du Seigneur, quand le temps ou la bienséance leur en impose la nécessité, pour ne rien dire de tant d'autres à qui une mauvaise honte ou une crainte puérile fait dissimuler leurs péchés au tribunal de la pénitence; sans compter ces malheureux qui, se jouant de la religion, n'apportent pour toute préparation que le soin de faire valoir auprès de ceux dont il leur importe de surprendre l'approbation une piété prétendue, ou de sauver sous ce voile le soupçon de quelque intrigue dont sans cela il pourrait naître aux personnes intéressées de l'ombrage et de la défiance, encore que ces profanations soient peut-être aussi communes

qu'elles sont abominables, je n'en veux qu'à des illusions moins visibles, mais plus dangereuses.

Je parle de l'attachement surtout à certains péchés de penchant ou d'habitude qui se conserve dans le cœur lors même qu'on les condamne de bouche. Comme si Dieu ne nous demandait que l'aveu de nos dérèglements, comptant pour beaucoup de n'en rien déguiser à ses ministres, nous nous bornons à leur en faire le récit et le détail, pendant qu'un reste d'affection secrète, mais effective, nous y tient toujours asservis. Car où est la sincérité d'une conversion véritable qui rompt de bonne foi avec la passion dominante? En qui le glaive tranchant d'une douleur efficace sépare-t-il l'âme d'elle-même? Ou plutôt qui, séduit par les sentiments passagers d'un regret superficiel, ne prend pas la pensée de changer de vie pour la résolution de le faire, et ne porte pas toujours les chaînes qu'il fait mine de briser? De là ces rechutes fréquentes, de là ces retours subits, de là ces confessions qui ne sont que les copies les unes des autres. Je parle de l'occasion, dont il est comme inouï de voir des pécheurs qui se séparent : difficiles à promettre cette séparation si nécessaire quand un confesseur nous en presse, plus infidèles à le tenir après que nous l'avons promis, tantôt la présomption nous y rengage, tantôt l'intérêt nous y retient, et rarement nous la quittons. L'un, sous le prétexte frivole de se mieux précautionner, est toujours déterminé à voir certaines personnes dont la vue tant de fois lui a été pernicieuse, et se croit en droit de le faire; l'autre, aveuglé par la cupidité, se persuade, quoi qu'on lui ait pu dire, qu'il n'est point obligé de renoncer à certains emplois, l'unique appui de sa fortune, mais la ruine presque certaine de son salut. Tous, en un mot, ou presque tous par de différents motifs continuent dans les mêmes voies. Car pour approcher des autels, voit-on ou des commerces se rompre, ou des états de vie changer?

Que si l'on a tant de peine à s'éloigner des occasions où le péril est certain et la perte inévitable, faut-il s'attendre qu'on s'abstienne de celles qui par des chemins moins ouverts peuvent mener au précipice? Le jeu, le monde, les compagnies, ces objets si contagieux dont le poison est si subtil, qui l'évite et qui s'en prive? Il s'en fera tout au plus quelque légère suspension, une courte surséance à la rencontre de la fête; bien entendu qu' aussitôt après on s'y replonge à l'ordinaire. Quelquefois même on allie sans scrupule tout cela avec la fréquentation régulière des sacrements : autre désordre, chrétiens, que l'exemple de la Vierge devrait aujourd'hui confondre. La plus parfaite créature qui soit sortie des mains de Dieu n'ose approcher du sanctuaire, par respect pour une loi qui ne la regardait pas, et des âmes toutes mondaines non-seulement ne craignent pas de s'y présenter, mais, ce qui est déplorable, elles se font un point de religion de s'y montrer assidues.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que par là je veuille retirer les fidèles de la table du Seigneur, ni leur en interdire l'accès, ou même le leur rendre trop difficile! Ah! que ne puis-je, bien loin de cela, y attirer tout le monde, confondre son indifférence pour un aliment si salubre, et l'enflammer du désir de le recevoir plus souvent! Mais après tout, si, par la bizarrerie d'un cœur dépravé comme le nôtre, le malheur de notre condition est tel que les choses les plus excellentes deviennent viles par l'habitude, si leur long usage en engendre le dégoût ou du moins en diminue l'estime, si dans cette vue les justes mêmes croient à propos d'interrompre quelquefois le cours de leurs communions, afin de punir par cette suspension des saints mystères leur négligence passée, ou de prévenir celle dans laquelle ils pourraient tomber, puis-je approuver la facilité audacieuse de tant de chrétiens indiscrets à s'approcher de l'eucharistie certains jours et à point nommé, sans goût et sans discernement? Puis-je ne pas condamner cette ignorance affectée, par laquelle tant de gens se pardonnent tant de choses qui devraient leur être suspectes, sous prétexte qu'à la rigueur ils ne les jugent pas criminelles, et veulent au milieu des plaisirs, dans des engagements trop libres, avec un cœur plein de passions, limiter leurs communions sur la pratique des personnes mortifiées, retirées et tout à fait régulières? Puis-je souffrir que vivant dans une oisiveté éternelle, que s'accordant toutes ses aises, sans rien prendre sur sa personne, que donnant dans toutes les modes pour le meuble et pour l'ajustement, que ne prenant de la dévotion que ce qu'elle a de commode et d'éclatant, puis-je souffrir qu'avec une conduite si animale et si peu chrétienne on s'attribue le privilège des chrétiens les plus spirituels?

Messieurs, les communions indignes ne sont pas seulement à craindre, les communions inutiles doivent aussi nous faire trembler. Vous donc, qui que vous soyez, vous qu'on voit faire la presse à la table du Seigneur avec tant d'assiduité, dites-moi, je vous prie, en êtes-vous plus gens de bien? Si l'inutilité ou l'intrigue étaient votre faible, ne le sont-elles plus? si vous aimiez le jeu et le théâtre, ne les aimez-vous plus? s'est-il fait quelque changement dans votre conduite? avez-vous quelque défaut de moins? paraît-il ou plus de modestie dans vos habits ou plus de retenue dans vos paroles? Mais à quoi bon le demander? Car qui ne voit que cette femme dont les communions sont si réglées n'en est pas moins emportée dans son domestique, moins railleuse dans les compagnies, moins sévère à autrui, moins indulgente à elle-même, moins difficile à servir, moins pointilleuse sur ce qui lui est dû, moins sensible si l'on y manque? Qui ne voit que cet homme dont on compte exactement les dévotions par les semaines demeure cependant aussi serré envers les pauvres, aussi implacable envers ses ennemis, aussi dévoué à ses passions, aussi

attaché à ses intérêts, aussi injuste dans ses projets, aussi redoutable dans ses artifices? Cependant, si vous ne le savez, un des plus grands scandales que souffre la religion, je ne dis pas seulement dans l'esprit des gens de bien, mais au jugement des libertins mêmes, c'est de voir des communions si fréquentes et si infructueuses, une vie toute mondaine et des pratiques toutes saintes, tant de petites dévotions et tant de grands désordres, tant de gens estimer leur progrès dans la vertu par le nombre de leurs communions, au lieu de régler le nombre de leurs communions par leur progrès dans la vertu.

Une troisième leçon que nous fait la sainte Vierge, c'est le temps considérable qu'elle emploie à se purifier, leçon dont nous profitons aussi peu que des deux autres. Car, en premier lieu, si j'avais le loisir de m'y arrêter, que n'aurais-je point à dire de la précipitation avec laquelle on fait la revue de sa conscience? Tel, après des années de péché, se borne à un examen d'un quart d'heure; tel, au lieu de se demander un compte exact à soi-même et du mal qu'il a fait et du bien qu'il n'a pas fait, se décharge sur un confesseur du soin de cette recherche. Quant aux intervalles de pénitence entre le péché mortel et le sacrement, on n'en entend plus parler; il faudrait s'abstenir des plaisirs permis, et l'on ne se défend pas seulement des illicites. Au lieu de cette épreuve que l'apôtre nous demande, c'est beaucoup de passer la veille d'une si sainte action avec quelque recullement. Ces gens qui croient satisfaire à l'intention de l'Eglise s'ils paraissent une fois l'an à la table de son Epoux, continuent tranquillement jusqu'alors dans le désordre. Le carême, ce temps destiné à réparer les dérèglements de l'année, n'en est pas plus sacré pour eux. Ils viennent se présenter hardiment le lendemain du crime, comme si une confession le plus souvent défectueuse faisait toute la préparation que la communion exige.

Où trouverai-je donc, grand Dieu! dans ceux qui vont aux autels, quelques vestiges des vertus dont la sainte Vierge nous donne aujourd'hui de si beaux exemples? C'est un avis des saints docteurs, qu'ayant à recevoir dans nous le souverain Seigneur du monde, il ne faut pas seulement que la maison de notre âme soit nette, mais qu'il faudrait qu'elle fût ornée. Or, comme il n'y a que l'éloignement du vice qui la nettoie, il n'y a que la pratique de la vertu qui l'orne. Mais qui travaille à ajouter l'ornement à la netteté? Hélas! le monde aujourd'hui ne connaît presque pas de plus grande perfection pour préparer les voies au Dieu qui le vient visiter, que de jeter aux pieds d'un prêtre le fardeau de ses péchés avec quelques sentiments de douleur. Si ceux qui sont plus spirituels, ou du moins qui pensent l'être, se donnent un peu plus de soin, qui pourrait dire combien il s'y glisse d'illusion? Lectures, méditations, pratiques, choses bonnes et excellentes, que je n'ai garde

de condamner, tout cela est mis en œuvre et même assez exactement tous les jours ; mais tout cela dans le fond n'incommode guère l'amour-propre, il peut même le flatter. Voulez-vous donc une voie sûre, et d'autant plus sûre qu'elle est plus simple ? Suivez les traces de Marie.

Comment se purifie-t-elle ? en observant exactement la loi. Voilà où je vous renvoie, à l'accomplissement de vos devoirs. Il y a dans la sainte Vierge des vertus qui nous passent et où nous ne saurions atteindre ; mais il y en a aussi qui sont à notre portée, en quelque état que nous nous trouvions. Je ne vous propose point ni sa charité, vous ne sauriez vous y élever, ni son humilité, vous ne sauriez y descendre, sans compter que l'une et l'autre parmi nous consistent le plus souvent dans de beaux sentiments où il y a plus d'illusion que de vérité ; mais je vous propose sa fidélité, fidélité entière, constante, parfaite à tout ce que Dieu demandait d'elle. O la solide dévotion pour se préparer à l'eucharistie ! Chacun dans sa condition envisager ses obligations, les étudier avec soin, les écouter avec respect, les remplir avec exactitude, observer les grandes choses et ne pas négliger les petites, n'en rien mépriser par orgueil et n'en rien omettre par mollesse, s'attacher inviolablement, une femme dans son domestique, un marchand dans son commerce, un magistrat dans sa charge, un ecclésiastique dans son ministère, à suivre l'ordre de Dieu, c'est ainsi qu'on se purifie. Mais ce n'est guère le goût du monde : il lui faut des méthodes rares, et comme il court le plus souvent après une perfection chimérique, il n'apporte au pied des autels que des vertus imaginaires, des spéculations sans pratique, des résolutions sans effet, des actes sans actions : c'est-à-dire de vaines préparations, au lieu de ses véritables devoirs. Envisageons donc aujourd'hui Marie pour nous purifier comme elle ; regardons ensuite Jésus-Christ, son Fils, pour nous offrir comme lui. C'est là la seconde chose que nous avons à faire, et c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Celui qui a dit de la religion judaïque qu'elle était comme une espèce de chiffre où l'on ne pouvait rien comprendre, et dont il n'y avait que la religion chrétienne qui fût la clef seule capable d'en donner la parfaite intelligence, celui-là, ce me semble, s'en est formé la juste idée. J'avoue que la loi dont Moïse fut le dispensateur et le ministre avait un côté divin et auguste ; la grandeur de ses miracles, la sainteté de ses préceptes, l'accomplissement de ses prophéties, tout cela porte avec soi des caractères de divinité qui saisissent et qui surprennent. Mais elle enferme aussi des choses qui, séparées de la nouvelle loi, semblent choquer et rebuter les esprits.

Or, pour nous en tenir à la cérémonie qui se pratiquait dans ce jour, et qui ne faisait qu'une petite partie de cette loi, laissant tout

le reste à part, je vous demande, chrétiens, l'entendez-vous bien et comprenez-vous comment un Dieu qui est un pur esprit demandait avec tant de soin de son peuple une pureté extérieure et corporelle, comment, étant si grand, si relevé, il en exigeait des offrandes si basses et si peu convenables à sa grandeur ? Mais si vous jetez les yeux sur la religion chrétienne, vous y trouvez le dénouement de tout. Car comme dans les purifications légales et cérémoniales on découvre d'abord l'image du soin et de l'attention qu'il faut apporter à purifier son cœur de toutes les taches qui le souillent, dans les victimes qu'on offrait l'on n'a pas de peine à reconnaître cette hostie sainte et digne de Dieu, qui par son unité abolissant la multitude de celles qui ont précédé, en a accompli toutes les figures par sa vérité, comme elle en a suppléé l'insuffisance par son prix. Or c'est aujourd'hui, chrétiens auditeurs, que cette adorable victime, prédestinée par tant d'oracles, promise sous tant d'emblèmes, attendue depuis tant de siècles, paraît enfin pour la première fois dans le temple, pour y être présentée au Tout-Puissant en sacrifice, et va commencer par avance l'holocauste qu'elle ne doit achever sur le Calvaire qu'avec sa vie.

Car ne vous imaginez pas, dit sur cela un saint docteur, quand vous voyez l'enfant Jésus entre les bras de sa mère, qu'il y soit sans fonction. Il s'y offre invisiblement et se dévoue dès lors à être immolé un jour entre les bras de la croix. Ce qui se passe dans le temple est non-seulement le prélude de ce qui doit arriver un jour sur le Calvaire, c'en est un engagement solennel et indispensable. Au lieu que les autres enfants étaient rachetés par une rançon étrangère au même temps qu'on les présentait, Marie ne présente son Fils qu'afin qu'il soit la rançon qui rachètera les autres. Et comme on l'a observé, les cinq pièces de monnaie qu'elle donne suivant la loi sont la figure et la caution des cinq plaies par lesquelles il doit un jour payer le prix de notre rédemption aux dépens de tout son sang. Mais il est à remarquer que si le grand sacrifice de l'Homme-Dieu sur la croix a été précédé par tous ceux de l'ancienne loi, il a été aussi suivi d'un autre dans la loi nouvelle. Comme les premiers en furent, selon l'expression de saint Augustin, autant d'anticipations, de gages et de prophéties, le dernier, selon le même Père, en est la suite, le mémorial et l'accomplissement.

Admirez sur cela, chrétiens, l'économie de notre religion, et instruisez-vous à fond du point le plus essentiel qu'elle renferme. Nous sommes obligés, en qualité de créatures, et de créatures coupables, d'offrir quelque chose à Dieu : comme créatures, pour l'adorer ; comme coupables, pour l'apaiser. Mais d'autant que nous n'avons rien qui ne lui appartienne, et que ce que nous avons, tenant de notre néant et de notre corruption, ne mérite pas de lui être offert, il a trouvé lui-même dans les trésors de sa sagesse un moyen qui le contente et qui nous acquitte.

Il nous a donné son Fils, afin que nous en fissions la victime et de notre propitiation et de notre culte. Je dis de notre propitiation, puisque cette victime immolée sur l'autel de la croix fit à la justice divine toute la satisfaction pour nos crimes qu'elle était en droit de nous demander. J'ajoute, de notre culte; car comme à un Dieu subsistant éternellement il faut des hommages subsistants et éternels, ces hommages ne pouvant lui être incessamment rendus par le sacrifice de la croix, qui fut une action passagère, notre adorable Médiateur y a pourvu admirablement par l'institution d'un autre sacrifice où la même victime est immolée d'une manière différente : sacrifice qui, permanent et durable, continuera dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

Sur quoi, chrétiens, je ne saurais que je ne plaigne l'aveuglement de ceux que le malheur de la naissance a engagés dans l'hérésie moderne. Non contents de réduire l'eucharistie à la qualité des sacrements judaïques, ces éléments vides de choses et dénués de toute efficacité, comme les appelle saint Paul (*Galat., IV, 9*), ils lui refusent encore la qualité de sacrifice, ne songeant pas que par là ils mettent l'Eglise au-dessous de la Synagogue, font les chrétiens d'une condition pire que celle des Juifs, et anéantissent même en quelque sorte la religion. Car, pour le dire en passant, quelle religion, vraie ou fausse, fut jamais sans sacrifice? Et quel sacrifice avons-nous, si on nous ôte celui de l'eucharistie? Qu'il demeure donc pour constant que l'eucharistie est un vrai sacrifice, aussi bien qu'un véritable sacrement; que, comme Dieu en a fait un sacrement pour notre nécessité, il en a fait un sacrifice pour sa gloire, et que d'un même sujet la terre tire sa nourriture, le ciel sa gloire, nous la vie, Dieu la louange.

De vous exposer plus au long les merveilles de ce sacrifice, ni le temps ne me le permet, ni mon sujet ne m'y engage. Ce que je ne puis omettre, c'est de vous représenter et la part que nous y devons prendre, et comment nous y manquons. Et voici deux vérités sur cela que je vous prie de bien comprendre : la première, que quelque sacrifice que nous fassions à Dieu, il ne lui sera point agréable, s'il n'est uni à celui de Jésus-Christ; la seconde, que le sacrifice de Jésus-Christ ne nous sera pas non plus utile, s'il n'est accompagné du nôtre. Or je ne trouve presque nulle part cette union réciproque de ces deux sacrifices. Si nous étions bien instruits du premier, nos communions seraient plus fréquentes, et si nous l'étions du second, nos communions seraient plus saintes. Quoi! mes frères, nous savons que comme Dieu seul est adorable, il n'est dignement adoré que par Jésus-Christ son Fils, cette hostie dont le mérite infini répond parfaitement à la grandeur infinie de celui à qui elle est offerte, et nous sommes si peu soigneux de rendre cet honneur à Dieu! Indifférents pour la gloire d'un si bon maître à qui nous devons tout, nous négligeons le

seul moyen de lui marquer notre reconnaissance et de nous acquitter envers lui de nos obligations! Des chrétiens demeurer le cours de douze mois tranquilles sans songer à approcher des autels, et en approcher encore peut-être moins par un sentiment de religion envers Dieu qu'e d'égard envers les hommes! D'autres être contents d'eux-mêmes s'ils s'acquittent quelquefois l'année d'un devoir qu'il faudrait renouveler, s'il se pouvait, à tous les moments de la vie, puisqu'il n'y en a point où la créature ne soit pour mille raisons redevable au Créateur de son culte et de ses hommages!

Ce serait au moins quelque chose si, pour suppléer à ce défaut, on assistait régulièrement, dans un esprit de sacrifice, à la célébration de celui que l'Eglise offre tous les jours. Mais ou on le néglige encore, ou on ne s'y trouve que pour le profaner, sans compter l'irrégularité qui en éloigne tant de monde par un mépris déclaré. Combien de fois la paresse, une indisposition légère, de frivoles occupations, que dis-je? des engagements de passion et de cupidité, une partie de chasse et de plaisir dispense-t-elle d'une pratique dont on devrait se faire une loi indispensable, hors des raisons essentielles? Et ce qui est plus déplorable, dans les jours même où l'Eglise en fait une obligation expresse, de pareilles raisons ne l'emportent-elles pas souvent, et trop souvent, hélas! sur la loi? Quesi l'on s'y rend assidu, dans cette foule de fidèles dont on voit regorger nos temples, combien peu qui, conduits par une foi éclairée, entendent bien ce qu'ils font, unissent leurs faibles respects avec ceux que Jésus-Christ rend à son Père, se joignent du moins à l'action du prêtre en esprit, s'ils ne peuvent prendre réellement part avec lui à la communion de la victime; reconnaissant dans l'aveu d'un cœur humilié que quand même ils s'anéantiraient devant Dieu, et qu'ils anéantiraient, s'il se pouvait, toute la terre avec eux, ils ne méritent d'en être regardés qu'autant qu'ils se présentent à ses yeux, au nom de son Fils bien-aimé, le seul objet de sa complaisance?

Non, je ne crains point de le dire, cette religion n'est presque plus la religion du monde. Tant d'autres dévotions qu'il vous plaira, jamais siècle n'en fut plus fertile, chacun s'en fait à sa manière. L'un récite des prières sans nulle application au sacrifice, peut-être même sans attention aux prières qu'il récite; l'autre s'occupe de lectures pieuses, si vous voulez, mais qui n'y conviennent point non plus; personne ou presque personne n'entre dans l'esprit de l'Eglise. Et ce qu'on ne peut trop reprocher à un siècle comme le nôtre, qui se pique de tant de raffinement en matière de spiritualité, c'est que Jésus-Christ est peut-être le point du christianisme le plus ignoré des chrétiens.

Que si nos oblations n'ont de valeur qu'autant que celle du Fils de Dieu les élève par la communication de son prix, cette oblation, d'un autre côté, toute divine qu'elle

est, ne nous est cependant d'aucune utilité, à moins que la nôtre n'y soit jointe, pour nous l'approprier en quelque sorte, en nous en faisant l'application. Une des merveilles de notre religion, vous le savez, c'est que Jésus-Christ est tout à la fois et le prêtre et la victime, et le sacrificateur et le sacrifice. Or, les chrétiens ayant l'honneur de lui appartenir par la plus étroite de toutes les liaisons, qui est celle des membres avec leur chef, pour ne faire qu'un même corps avec lui, ils doivent aussi partager avec lui ces deux qualités, et entrer dans les mêmes fonctions. D'un autre côté ils sont associés au sacerdoce du Fils de Dieu, sinon pour consacrer le pain de vie, au moins pour l'offrir avec le ministre qui le consacre, honneur infini du chrétien, s'il le savait bien comprendre, de dire qu'indifféremment, sans distinction de condition ni de sexe, tous peuvent avoir leur part à la prêtrise de Jésus-Christ, et souvent une part plus agréable aux yeux de Dieu que ceux mêmes qui sont revêtus de cet auguste caractère ! Oui, mes frères, une simple femme, une pauvre fille, un humble publicain, tout éloigné qu'il se tient de l'autel par respect et dans le sentiment de son indignité, peut sacrifier d'une manière plus sainte, et, pour le dire à notre honte, le fait effectivement, plus saintement que tant de ministres indignes que Dieu n'y souffre qu'avec colère et qu'il n'y voit qu'avec horreur.

Mais cette haute prérogative met aussi les fidèles dans l'obligation de s'immoler en même temps eux-mêmes avec Jésus-Christ, comme ne lui étant pas moins associés en qualité de victimes. Et comment s'immoler ? par le glaive d'une foi vive et d'une ardente charité, en apportant aux autels un esprit qui se captive sous la grandeur de ce mystère, une âme qui se soumette à toutes les volontés que Dieu peut avoir sur elle, qui n'épargne rien de ce qui lui est le plus cher, des sens qui renoncent aux plaisirs, un corps qui se dévoue à la mortification et à la pénitence. Voilà encore un coup le sacrifice dont nous devons faire les frais, si nous voulons avoir part aux fruits et au mérite de l'autre. Mais, hélas ! ce sacrifice de soi-même, qui est-ce qui l'offre à Dieu avec celui de son Fils ! Est-ce à quoi le monde s'occupe pendant que le prêtre à l'autel, agissant au nom de tous, immole la victime dont ils doivent faire partie ? Ah ! si cela était, quelle serait l'attention, la modestie, la piété, le recueillement des assistants durant la célébration des saints mystères ? Y verrait-on ces libertés, y entendrait-on ce tumulte, qui ferait souvent prendre la maison du Seigneur pour une salle d'assemblée séculière plutôt que pour un temple destiné au culte de Dieu, pour ne rien dire de tant d'insolences, de profanations, de scandales, qui blessent tous ceux à qui il reste quelque sentiment de pudeur ?

Mais ces désordres mis à part, chrétiens, quand vous communiez, que contribuez-vous au sacrifice ? Jésus-Christ y donne tout

pour vous, qu'y donnez-vous pour Jésus-Christ ? Du côté de Jésus-Christ, je vois la victime entièrement consumée ; se fait-il aussi du vôtre une destruction entière de tout ce que Dieu veut qu'il lui soit immolé ? Malheur, dit-il dans l'Ecriture, à quiconque soustrait quelque chose de l'holocauste par une rapine sacrilège (*Malach., I*) ! Or ne courez-vous point le hasard de cette malédiction ? Vos passions, vos habitudes, vos affections, vos actions, n'en épargnez-vous point quelqu'une ? Sacrifiez-vous tout ? ou plutôt que sacrifiez-vous ? L'oserai-je dire, Messieurs ? Le vrai Dieu n'a souvent qu'un sacrifice imaginaire, pendant que nous réservons le vrai sacrifice pour de fausses divinités. Quelques protestations, quelques dehors, quelques démonstrations, quelques apparences, c'est tout ce que Dieu obtient de nous : certains péchés qui ne nous dominent pas, certaines inclinations moins vives, moins intéressantes. Mais pour le cœur, il est toujours à l'idole des passions plus chéries, dont il s'est fait autant de dieux. Or, ce cœur, c'est pourtant ce qui fait, à proprement parler, la victime que chacun de nous doit fournir.

Ce fut autrefois aux païens une erreur pitoyable et bien grossière, de chercher dans les entrailles des animaux qu'ils égorgaient des signes du succès que leurs sacrifices devaient avoir. Et voilà cependant, chrétiens, voilà justement ce qu'il faut que nous fassions, pour juger si notre sacrifice aura un succès heureux : descendre au fond de notre cœur, examiner les mouvements de cette victime intérieure, par une inspection exacte et plusieurs fois répétée, voir si tous tendent à Dieu et s'il n'y a point encore quelque affection vicieuse sous quelqu'un de ses replis.

De toutes les illusions que nous fait notre amour-propre, c'est peut-être ici la plus dangereuse. Ne rien sacrifier à Dieu, l'impunité serait trop visible ; lui sacrifier tout aussi, la rigueur paraît trop forte. Que faire donc en cet embarras ? Nous sommes malheureusement ingénieux à nous en tirer : nous donnons et nous retenons, de manière que la religion semble avoir ce qui lui est dû, pendant que la cupidité se ménage et trouve son compte. Il était ordonné par la loi, à laquelle le Fils de Dieu s'est soumis dans ce mystère, que les premiers-nés d'Israël seraient consacrés au Seigneur, et qu'après leur consécration on les rachèterait aussitôt à prix d'argent : c'est ce que nous prétendons faire. Est-il question de communier, nous faisons, ce nous semble, à Dieu le sacrifice de notre cœur, ce premier-né qu'il nous demande. Mais au lieu de le laisser dévoué pour toujours à son culte, nous nous croyons pour l'ordinaire bien fondés à le retirer, en substituant à sa place quelque offrande qui nous coûte moins. On se défera de cette promptitude, on pardonnera cette injure, on visitera les prisons, on servira les hôpitaux ; mais pour cet attachement qui flatte l'inclination ou

qui regarde l'intérêt, c'est-à-dire ce qui fait à proprement parler le cœur, ne croyez pas qu'on s'en délasse. On le rapporte avec soi, et l'on croit pouvoir racheter par la pratique de quelques petites vertus le droit de se conserver ses plus chères passions.

TROISIÈME POINT.

Faut-il s'étonner après cela (car dans la crainte d'abuser de votre patience, je passe tout d'un coup à ce qui devait faire ma dernière partie, encore ne sera-ce pas pour m'y arrêter longtemps), faut-il s'étonner après cela si la divine eucharistie produit peu d'effets parmi nous? C'est une chose qui me paraît bien digne de réflexion, que dans toute la ville de Jérusalem, où il y avait tant de monde, les uns considérables par leurs dignités, les autres éminents en savoir, qui tous attendaient le Messie, il ne se trouve cependant que deux personnes, et encore peu distinguées, ou plutôt méprisables aux yeux du siècle, à qui le Sauveur fasse part du mystère qui s'y passe. Mais ne serait-ce point, chrétiens, une figure de ce qui arrive encore tous les jours dans l'Eglise? Jésus-Christ sur nos autels continue le sacrifice qu'il commence dans le temple : combien de gens n'y prennent aucune part? Et parmi ceux qui paraissent s'y intéresser, combien peu qui en reçoivent la grâce et qui en recueillent les fruits? Cependant que n'opérerait-il point en nous si nous y apportions de saintes dispositions? Et que n'opère-t-il point effectivement dans un homme juste et craignant Dieu comme Siméon, qui ne vit que dans l'attente de la consolation d'Israël comme lui? Que n'opère-t-il point dans une sainte veuve qui a vieilli dans les exercices de la pénitence, dans la pratique de tous les commandements de la loi, et qui, retirée du monde, a fait du temple sa demeure ordinaire, comme l'Evangile le dit d'Anne la prophétesse?

Aussi, pour ne rien dire de cette veuve admirable qui, pleine de l'esprit du divin enfant qu'elle reçoit alors, autant qu'il est en elle, entre les bras de son cœur, s'épuise en éloges à son sujet devant tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël, image bien expressé de ce que doivent faire ceux qui, ne recevant pas en effet le corps de Jésus-Christ, s'efforcent au moins de communier à son esprit, à peine le bon vieillard a-t-il pris entre ses bras le divin enfant dans le temple, qu'il est comme hors de lui-même; las et dégoûté de la vie, et ne soupirant qu'après la mort, le monde lui est à charge, et Dieu seul fait tout son désir; un feu secret le consume, une sainte joie le transporte; il ne se connaît plus, il ne se possède plus; vous le voyez qui s'élève au-dessus de la nature et des sens; vous l'entendez qui se répand en bénédictions et en actions de grâces. Enfin, chrétiens, c'est un homme qui ne paraît plus un homme, qui n'a plus les sentiments ni le langage d'un homme. Mes frères, tels à peu près devraient être les fidèles à la sortie des autels. Il faut,

dit saint Chrysostome, en reverir, non comme des hommes, mais comme des lions, et des lions qui ne respirent que le feu; c'est-à-dire avec un courage et une ardeur qui, nous faisant tout mépriser et ne nous laissant rien craindre de ce que les créatures ont d'agréable ou de terrible, nous détachât pour jamais de la terre et nous élevât jusqu'au ciel. Car en effet, possédant ce merveilleux trésor et en lui toutes les richesses du ciel, qu'avons-nous à chercher sur la terre? Avoir toute autre pensée ou tout autre désir, c'est ne savoir pas estimer ce bienfait inestimable.

Et néanmoins en qui le sacrement opère-t-il ces effets? Qui, après l'avoir reçu, est transformé comme Siméon en une créature nouvelle pour qui le monde n'est plus rien et à qui Dieu tient lieu de tout? Où sont ces sentiments et ces transports? où est cette paix et cette joie? Je veux croire qu'en approchant de cette table mystique nous rompons avec le péché; mais aussi nous en demeurons là; nous n'en sortons pas plus enflammés du désir de nous unir étroitement à Jésus-Christ et de ne vivre que pour lui. Quelques protestations d'amour, où le cœur a souvent moins de part que l'imagination, quelques actes de reconnaissance, dont on trouve la formule dans quelques livres de piété, voilà à quoi nous nous bornons. A peine ce Dieu d'amour qui s'est donné à nous pour toujours nous occupe-t-il un quart d'heure; il ne trouve en nous que froideur, et notre première vivacité pour les biens périssables et trompeurs ne tarde guère à nous reprendre.

Quel a été cependant l'avantage de Siméon, si on le compare au nôtre? Il n'eut le bonheur que de toucher ou tout au plus de baiser le Rédempteur du monde, et nous avons celui de le manger et de nous en nourrir. Il ne jouit dans toute sa vie qu'une seule fois de cet honneur, et il ne tient qu'à nous d'être admis, autant qu'il nous plaira, à une faveur bien plus grande. Si cela est, d'où peut venir qu'où Siméon est tout de feu, nous demeurons tout de glace? Chrétiens, je vous l'ai déjà dit après l'Evangile : Siméon avait vieilli dans l'observance de la loi, et il était juste et craignant Dieu. Le Saint-Esprit l'animait, et conduit par cet Esprit, il soutenait sa piété par l'unique espérance de la consolation d'Israël. Ainsi, dès qu'il voit celui qu'il avait attendu jusqu'alors avec tant d'impatience, rien ne le retient plus sur la terre, et il brûle du désir de finir par une prompte mort la vie languissante qu'il n'avait souffert que dans cette seule attente. Voulez-vous donc recevoir votre Sauveur avec autant de bénédiction que Siméon, vivez dans les mêmes dispositions que Siméon; attendez uniquement Jésus-Christ comme lui, et Jésus-Christ vous comblera de grâces comme lui.

Que si vous dites que je vous en demande trop, eh bien ! faites au moins pour chaque communion ce que vous voudriez faire pour la dernière. Quand, pressés par la maladie,

vous demanderez le sacrement, que l'Eglise donne à ses enfants en qualité de viatique, pour les préparer à ce grand voyage qui les doit faire passer du temps à l'éternité, vous vous flattez maintenant que vous irez au-devant de lui de tout votre cœur, par votre amour et par vos desirs, que tous vos attachements pour vous-mêmes et pour le monde se rompent dans ce moment, et que, semblables à notre saint vieillard, vous expirerez contents dans le baiser du Seigneur. Plaise à Dieu qu'il en arrive ainsi ! Beaucoup de gens cependant n'y trouveront pas leur compte. Une mauvaise vie n'aboutit pas si aisément que vous vous imaginez à une bonne mort. C'est la plus dangereuse de toutes les présomptions que de se reposer là-dessus. Mais supposez que cela soit : toutes les fois que vous vous présenterez à la sainte table, imaginez-vous que c'est la dernière fois que vous devez vous y présenter. Peut-être en effet que, surpris par un accident imprévu, la salle du festin ne vous sera plus ouverte. Donc, chrétiens auditeurs, le même soin que vous voudriez alors apporter à vous purifier pour recevoir dignement votre Sauveur et votre juge devant qui vous irez paraître, apportez-le dès cette heure ; le même sacrifice que vous voudriez joindre au sien quand vous aurez la mort sur les lèvres, joignez-le sans différer à celui auquel vous participez dans une parfaite santé ; le même détachement de la vie et de la terre où vous voudriez alors entrer pour ne vous occuper que de celui d'où vous attendrez tout votre bonheur, entrez-y à ce moment.

Est-ce que Jésus-Christ ne mérite pas d'être toujours reçu de nous avec le même amour ? Est-ce que le sacrement ne nous donne pas toujours le même Jésus-Christ ? ne craignons-nous point d'en trop faire pour un Dieu qui ne ménage rien ? ne voulons-nous être à lui que quand nous ne pourrions plus être à d'autres ? *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* Mon Dieu, qu'il n'en soit pas ainsi ! et si les autres conservent encore quelque attachement pour le monde, aidez-moi, mon Dieu, à rompre les miens. Si ce n'est pas encore votre volonté que je meure, faites que je ne vive dorénavant que pour vous. Ne permettez pas que je sois de ces malheureux qui ne vous reçoivent que pour leur condamnation, comme Siméon l'assure d'une manière si terrible. Et puisque mes yeux ont vu, ou plutôt puisque j'ai reçu dans ma bouche et que j'ai logé dans mon cœur l'auteur même de mon salut, Seigneur, achevez promptement ce que vous avez commencée par votre grâce, en me faisant aller en paix dans la gloire que vous m'avez promise. *Amen.*

SERMON

POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

FIN DE L'EUCCHARISTIE.

Elle est un renouvellement de la passion de Jésus-Christ, qui nous engage à la renouveler dans nos mœurs.

Quotiescunque enim manducantis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il revienne (I Cor., XI, 26).

Le sacrifice de la croix peut être considéré comme au milieu de deux autres sortes de sacrifice qui ont rapport à lui comme à leur centre, qui l'envisagent sous deux diverses faces et qui le représentent différemment, les uns comme futur, les autres comme passé, ceux-là comme en étant la figure, ceux-ci comme en étant la mémoire. Tous les sacrifices de l'ancienne loi sont du premier ordre, le sacrifice unique de la loi nouvelle est du second. Saint Augustin, parlant des victimes que Dieu se faisait autrefois immoler par des oblations sanglantes, les a appelées excellemment des prophéties, des anticipations et des préludes de cette victime adorable qui se devait offrir dans la suite des temps sur le Calvaire pour le salut de tous les peuples : *Prædicamenta venturi illius sacrificii quod pro salute omnium gentium offerri oportebat.* Ces victimes différentes étaient comme autant de gages et de promesses du sacrifice que le Médiateur ferait un jour de sa vie : *Tanquam verba promissiva* : ce sont les expressions de saint Augustin. Mais aussi lorsque ce grand docteur parle de la divine eucharistie, il l'appelle la suite et l'accomplissement de ce sacrifice sanglant dont le Calvaire fut l'autel et Jésus-Christ la victime ; et il enseigne que comme le sacrifice de la croix succéda aux sacrifices anciens, le sacrifice de nos autels tient aujourd'hui la place du sacrifice de la croix. *Sacrificiu illa tanquam verba promissiva ablata sunt ; sed datum est completivum* (*Enar. in psal. XXXIX.*).

Voilà, Messieurs, l'abrégé de la créance catholique sur le point le plus important de toute la controverse. Nos frères séparés n'en conviennent pas avec nous, et ils soutiennent au contraire que le sacrifice de la croix ayant aboli tous ceux qui l'ont précédé, n'en a point laissé d'autres qui le suivent ; pour nous, la foi dont nous faisons profession nous enseigne que le sacrifice de la croix ayant passé comme les autres, nous le renouvelons tous les jours dans nos redoutables mystères par autant de sacrifices réitérés que nous célébrons de messes. Si j'avais à traiter ici avec ceux qui se sont jetés hors du sein de l'Eglise du temps de nos pères, j'aurais bien des choses à dire pour justifier en ce point la créance de l'Eglise, et il ne me serait pas difficile de confondre là-dessus le langage de l'hérésie.

Mais comme j'ai affaire à des esprits dont il est plus important d'édifier la piété que d'affermir la foi, sans entrer ici dans aucune discussion des choses qui nous sont contes-

tées par les disciples de Calvin, je me retranche à deux propositions, pour servir à tout ce discours : propositions si importantes en elles-mêmes, que nous les devrions avoir profondément gravées dans notre cœur; propositions dont il faudrait nous rafraîchir l'idée toutes les fois que nous mettons le pied dans les saints lieux : la première, que Jésus-Christ a laissé aux fidèles une image achevée de sa passion dans l'eucharistie; la seconde, que l'eucharistie engage les fidèles à renouveler sans cesse l'image de la passion de Jésus-Christ dans leur personne. Passion réitérée dans l'eucharistie du côté de Jésus-Christ, ce sera ma première vérité; passion réitérée en vue de l'eucharistie du côté des fidèles, ce sera ma seconde vérité; passion réitérée de ce côté-là sur nos autels et dans nos plus saints mystères; passion réitérée de ce côté-ci dans nos mœurs et dans la conduite de notre vie : deux propositions vraiment dignes de toute notre attention, mais que je ne puis vous exposer dans leur jour si le Saint-Esprit ne nous ouvre l'entrée de ce sanctuaire, et c'est la grâce qu'il faut lui demander au nom de celle qui a eu tant de part à ce double sacrifice : au premier, parce qu'elle en a fourni la victime de son propre sang; au second, parce qu'elle en a été une vive expression par ses vertus. Disons-lui donc avec l'ange : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Soit qu'on envisage dans la passion du Sauveur de nos âmes ou sa cause et son principe, ou ses opprobres et ses rigueurs, ou son effet et sa fin, il n'y a rien de tout cela qui ne se rencontre dans l'eucharistie pleinement, et même avec plus de force en un sens, comme j'espère de vous en convaincre. Et premièrement, quant à la cause de la passion, il ne faut point la chercher ailleurs que dans l'amour de Jésus-Christ pour nous. Non, ni l'envie des pharisiens, ni la légèreté des peuples, ni la perfidie de Judas, ni la politique de Pilate, à proprement parler, n'ont point livré le Sauveur à la mort. Un prophète et un apôtre nous en découvrent le mystère : *Oblatus est*, dit l'un, *quia ipse voluit* (*Isaï.*, LIII, 7). *Dilexit me*, dit l'autre, *et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.*, II, 20). Le Sauveur n'a été offert en sacrifice sur la croix que parce qu'il a bien voulu s'y offrir, et il n'a voulu s'y offrir que parce qu'il nous a aimés. Or c'est aussi uniquement dans la source de cet amour immense qu'il faut puiser les raisons de l'institution de l'eucharistie. En voulez-vous un bon garant? Écoutez le confident et le favori de cet amour, ce disciple choisi entre tous les autres, qui a reposé sur le cœur de son maître, et qui en a pénétré tous les secrets; voici comme il s'en explique : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII, 1) : Jésus-Christ ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin. Et en effet, Messieurs, de quelque côté qu'on prenne la chose, qu'y voyons-nous que

transports et que ravissements d'amour ? mais comme cette matière pour être épuisée demanderait plus d'un discours, je veux bien me borner à cette seule réflexion.

Quand le Sauveur nous donna sa vie sur la croix, il nous fit sans doute un riche présent, et ce présent fut accompagné d'un amour extrême; il fut l'effusion d'un cœur passionné pour nous. Cependant, prenez-y garde, Messieurs; si ce sacrifice auguste fut un effet de la tendresse de Jésus-Christ pour nous, n'est-il pas vrai qu'il fut en même temps un effet de son obéissance pour les ordres de son Père? Alors le Sauveur ne fit qu'exécuter l'arrêt auquel il était condamné par la justice de son Père : exécution dont il ne pouvait se défendre sans une espèce de prévarication, après en avoir une fois accepté le commandement. Mais qui l'oblige de nous donner son corps et son sang à l'autel? En a-t-il reçu quelque commandement du Père éternel? L'obéissance a-t-elle quelque part à ce don ? Et quand vous parcourriez toute l'Écriture, y trouveriez-vous jamais que Dieu ait exigé cela de son Fils ? Ah ! c'est son cœur et son cœur tout seul, c'est son amour tout pur qui ont formé le projet et exécuté le dessein de ce mystère incomparable. Aussi saint Grégoire de Nysse a très-bien remarqué que comme il faut être libre, selon la disposition des lois, pour faire une donation, le Fils de Dieu, dans le désir ardent qu'il avait de nous faire un tel don, prévoyant que les Juifs allaient se saisir de sa personne, pensa à prévenir leur violence; voulut ménager les moments de sa liberté; et se hâta de s'immoler lui-même entre ses propres mains, avant que d'être sacrifié par les mains de ses bourreaux. Or pourquoi tout cet empressement, sinon afin de nous apprendre qu'ayant de si précieux gages de son amour à nous laisser, il ne nous les laissait que par le seul mouvement de son amour ?

Mais avant que d'aller plus loin, chrétiens auditeurs, dans la discussion de ce mystère d'amour, ne passons pas légèrement une réflexion de saint Bernard, à laquelle nous en joindrons une de saint Augustin, parce que nous en pourrions tirer quelque règle de conduite pour nous-mêmes. Dieu n'a rien de meilleur ni de plus grand que lui, dit saint Bernard; il ne saurait donc nous donner rien de plus grand ni de meilleur. Or, le don que Jésus-Christ nous fait dans l'eucharistie va jusque-là; son amour pour nous ne peut donc aller plus loin. C'est là une vérité incontestable, à laquelle l'esprit le plus rebelle est obligé de se rendre. Mais que cette vérité vous confonde, ô hommes si peu touchés d'une telle faveur de votre Dieu ! Car là où Dieu nous marque plus d'amour, il est donc juste que nous lui en témoignions davantage; c'est là une conclusion qui suit nécessairement de cette vérité. Et en bonne foi ne serait-ce pas être bien ingrat et bien insensible, dit saint Augustin, que de ne rendre pas amour pour amour ? Ah ! comment donc transportés des sentiments d'une généreuse reconnaissance, dans la

vue de ce mystère anguste où Dieu a voulu immortaliser son amour pour nous, comment ne nous écrions-nous pas à toute heure : Quoi ! mon Dieu se sera donné lui-même à moi, et je ne me donnerais pas moi-même à lui ? Il m'aura donné son corps pour nourriture, et je ne lui donnerais pas mon corps en holocauste ? Il m'aura donné son sang pour breuvage, et je ne lui donnerais pas mon sang en sacrifice ? Il m'aura donné son âme pour être la vie de ma vie, et je ne lui donnerais pas mon âme pour n'être plus qu'un même esprit avec lui ? Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi. Que les pécheurs livrés aux désirs de leur cœur se prostituent, s'ils le veulent, au démon, pour en obtenir des biens imaginaires ; pour moi, plus avisé dans mon choix, parce que je porte plus haut mes vues et mes espérances, je ne veux être qu'à vous, pour ne posséder que vous, et j'y veux être toujours tout entier, puisque vous voulez bien être à moi tout entier et pour toujours. Cette résolution vous paraît grande, Messieurs, mais elle est juste, et d'autant plus juste que, quoi qu'il nous en puisse coûter, humiliation ou souffrance, rien n'approchera de l'humilité et de la patience que Jésus-Christ pratique sur nos autels : car je vous l'ai dit en second lieu, et j'ai eu raison de vous le dire, le Sauveur renouvelle dans cet état où son amour l'a réduit, les opprobres et les souffrances de sa passion ; ce n'est pas assez dire, ajoutons qu'il y en chérit sur ces opprobres et sur ces souffrances même de sa croix.

Il est bien vrai qu'à considérer la passion de Jésus-Christ dans toutes ses circonstances, Tertullien a eu raison de dire de lui qu'il y a été plongé dans toutes les infamies par où un homme peut passer : *Per omnes naturæ humanæ contumelias volutatus*. Car en quoi et par qui Jésus-Christ n'y a-t-il pas été outragé ? amis et ennemis, tous y ont concouru ; indignités et cruautés, tout y a été employé. Du côté de ses amis, un de ses apôtres le trahit, l'autre le renie, tous l'abandonnent. Du côté de ses ennemis, grands et petits, maîtres et valets, princes et peuples, prêtres et lévites, tout ce que la nation avait de plus distingué comme de plus abject, il l'a vu soulevé contre lui ; et jusqu'à quel point ? jusqu'à essayer tout ce que la malice, la rage, la violence, la brutalité, la raillerie peuvent inspirer ; crachats, moqueries, soufflets, flagellation ; en sorte que, comme il l'avait dit lui-même par un prophète, tous les opprobres imaginables tombèrent sur lui tour à tour : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (Psal. LXVIII, 10). Que si cela est horrible seulement à penser, je vous le demande, Messieurs, la gloire du Sauveur est-elle mieux ménagée dans l'eucharistie ? ou plutôt n'est-elle pas exposée à des outrages encore plus grands ? et n'est-il pas vrai que lui d'un côté, et les hommes de l'autre, conspirent, ce semble, à l'envi à l'y rabaisser davantage ?

Cela vous paraît peut-être un paradoxe, Messieurs, mais pour préparer vos esprits à

le croire, remarquez premièrement après saint Denys d'Alexandrie que l'apôtre saint Paul parle en des termes bien moins forts de l'humiliation de Jésus-Christ sur la croix que de l'humiliation de Jésus-Christ dans l'incarnation. Quand il parle de la première, il se contente de dire que Jésus-Christ s'est abaissé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem* (Philip., II, 8) ; mais lorsqu'il parle de la seconde, il dit qu'il s'est comme épuisé et comme anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (Ibid., 7). Cependant ne m'avouerez-vous pas que cet anéantissement de l'incarnation n'est jamais allé si loin que celui de l'eucharistie ? Encore dans l'incarnation ce Dieu parut-il caché au moins sous la forme d'un homme, au lieu que dans l'eucharistie il ne paraît que sous les apparences viles d'un morceau de pain. Si dans l'incarnation les grandeurs de sa divinité semblent être supprimées sous le voile de l'humanité, l'humanité même dans l'eucharistie est comme perdue sous les espèces sacramentelles. Mais ce qui est bien plus à considérer, si dans l'incarnation ce Dieu s'unit à une portion de la terre, du moins cette terre fut innocente et sainte, au lieu que dans l'eucharistie il est contraint, par les lois que son amour lui impose, de s'unir tous les jours, à qui ? hélas ! souvent à des scélérats et à des infâmes. Et par conséquent que souffrit-il d'humiliant dans sa passion, dont les communions indignes ne retracent pas l'image, et qu'elles ne surpassent pas en effet ? Car enfin est-il trahi par Judas plus indignement que lorsque sous le symbole du baiser de paix on le reçoit dans une bouche perfide et impure ? est-il plus outragé chez Caïphe, le prince des prêtres, que lorsqu'il est entre les mains d'un mauvais prêtre ? fut-il plus humilié par Pilate quand il le jugea, que quand il est reçu par un mauvais juge ? Ce fut une ignominie pour lui d'expirer entre deux larrons, mais en est-ce une moindre quand la rapine, l'injustice, l'usure, la concussion s'approchent de la sainte table ? Enfin, quand il fut baffoué par une canaille insolente et de valets et de soldats, par les insultes piquantes des pharisiens et des scribes, qu'y eut-il de comparable aux outrages qu'il essua lorsque, pendant la célébration des divins mystères dans son temple, à la face des saints autels, on se produit avec tout ce que le luxe a de plus immodeste, avec tout ce que l'impureté a de plus délicat, et souvent avec tout ce que l'impiété a de plus monstrueux ? Vanités, nudités, œillades, entretiens, irréligion étalés sans retenue dans les lieux saints, voilà jusqu'où monte l'insolence des hommes envers Dieu, et jusqu'où descend l'humiliation d'un Dieu pour les hommes. Encore si cela n'arrivait qu'en un seul lieu et une seule fois ! Mais au lieu qu'en mourant il n'eut qu'une ville pour théâtre de ses opprobres, au lieu que les ignominies de sa passion se terminèrent en moins d'un jour, c'est depuis

une longue suite de siècles et en une infinité d'endroits qu'elles se renouvellent à l'égard de l'eucharistie ! Quelle fureur du côté de l'homme ! quelle patience du côté de Dieu ! mais que l'une et l'autre m'épouvantent !

Saint Prosper a dit que la patience de Dieu consistait à souffrir de la fureur de l'homme, sans éclater contre ses emportements. En effet tout ce que je viens de vous dire, notre Dieu le voit et le souffre comme s'il ne le voyait pas, et il le souffre en gardant encore le silence plus religieusement que dans sa passion ; il ne nous fait sur cela ni plaintes, ni reproches, ni menaces. Mais quoi, mes frères ! parce que notre Dieu est bon, est-ce à dire que nous soyons mauvais ? parce qu'il ne nous oppose pour toute défense que l'apparence faible d'un morceau de pain, est-ce à dire que nous en abusions pour lui insulter ? parce qu'il s'abaisse devant nous et pour nous, est-ce à dire que nous prenions de là occasion de le fouler aux pieds ? Quels sentiments ! et se peut-il faire qu'un homme en soit capable ? Ah ! si nous avons donc eu jusqu'ici le malheur de renouveler par nos mains sacrilèges les opprobres et les souffrances de notre Dieu, arrêtons du moins aujourd'hui notre fureur ! Que son abaissement et sa douceur nous désarment encore plus que ni la crainte de ses jugements, ni la vue de ses vengeances ! Travaillons à réparer la suite de tant d'outrages par toutes les satisfactions que l'humiliation, la douleur, la confusion et le regret peuvent inspirer.

Mais où prendre le fonds nécessaire pour cette satisfaction ? dans le sujet, ou si vous le voulez, dans l'objet de notre crime même. Car si on trouve dans l'eucharistie que les opprobres et les souffrances de la passion s'y renouvellent, on y trouve aussi que ses intentions y sont remplies, que les effets qu'elle avait en vue y sont produits. C'est la dernière des circonstances que le Sauveur y renouvelle, comme je l'ai dit d'abord, et elle est trop consolante pour être passée légèrement.

Je trouve donc que le Sauveur exerçant sur la croix pour notre salut l'office de prêtre et de victime, et y accomplissant d'une manière infiniment parfaite et par une oblation unique ce que les sacrifices anciens n'avaient qu'imparfaitement figuré dans leur multiplicité, nous a procuré quatre biens différents, marqués par les quatre différents sacrifices qui faisaient toute la religion de la Synagogue, parce qu'il en a pleinement rempli toute la signification. Comme holocauste, il a rendu pour nous à son Père toute la louange, tout l'honneur qui lui était dû ; comme sacrifice de propitiation, il a lavé nos péchés et nous a réconciliés avec Dieu ; comme hostie pacifique, il nous a mérité tous les biens que nous pouvions demander, et comme hostie eucharistique il en a été en même temps l'action de grâces. Or il continue et il continuera jusqu'à la consommation des siècles à nous rendre ces mêmes offices sur nos autels. Victime de propitiation, il nous y réconcilie per-

pétuellement avec son Père ; holocauste parfait, il y rend à Dieu toutes les louanges et tout l'amour que nous lui devons ; hostie pacifique, il y demande pour nous, il nous mérite, il nous obtient tous les biens ; hostie eucharistique il lui en rend toutes les actions de grâces qui lui sont dues. Et tout cela, au lieu qu'il ne l'a fait qu'une fois dans sa passion, il le fait à tous moments dans l'eucharistie ; au lieu qu'il ne l'exerça alors qu'en général, il l'applique aujourd'hui à tous les particuliers.

Il est vrai qu'il y a de la différence entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de l'autel ; mais cette différence se prend toute du côté de la manière et non pas du côté de la chose. La manière est différente (je veux bien le dire ici en faveur des simples), la manière, ou si vous voulez l'appareil du sacrifice est différent, parce que l'immolation qui se fit à la croix fut sanglante et cruelle de la part des bourreaux, au lieu que celle qui se fait à l'autel entre les mains des prêtres est non sanglante, mystique, spirituelle, toute réelle qu'elle est. Aussi répondent-elles l'une et l'autre à des figures différentes : celle-là aux victimes du sacerdoce d'Aaron dont elle a pris la place une fois pour les abolir ; celle-ci au sacrifice de Melchisédech, sous les symboles duquel elle se réitère tous les jours pour en perpétuer la vérité jusqu'à la consommation des siècles : d'où vient que Jésus-Christ est appelé prêtre, non selon l'ordre d'Aaron qui devait finir, mais selon l'ordre de Melchisédech qui doit durer éternellement (*Hebr.*, V, 6). Mais au fond, si la manière de sacrifier est différente, la chose sacrifiée est toute la même : c'est le même corps qui est immolé ; c'est le même sang qui est répandu, et cela réellement et véritablement ; en sorte que toutes les fois que je communie, mon Dieu renouvelle sa mort pour moi en particulier pour m'en appliquer les mérites, et il le fait si pleinement, si je n'y mets point d'obstacles de mon côté, qu'après m'avoir réconcilié avec son Père il me met en état et de satisfaire à sa justice et de rendre un digne hommage à sa grandeur, en me mettant en même temps en main et de quoi acheter les dons que je lui demande, et de quoi les reconnaître après les avoir reçus. O mon Dieu ! qu'il est donc bien vrai que vous avez aimé les vôtres jusqu'à l'excès ! Et c'est ici véritablement qu'entrant dans les sentiments d'admiration que vous avez voulu vous-même nous inspirer, nous devons nous écrier après vous : Jusqu'à quel point un Dieu si grand a-t-il aimé le monde, tout misérable, tout abject, tout indigne qu'il est de son amour ! *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16).

Mais nous, mes frères, comment répondons-nous à ce prodige d'amour opéré pour nous ? Le croyons-nous même bien fermement ? ou si nous le croyons en effet, du moins y faisons-nous toute l'attention qu'il mérite, pour en comprendre l'excellence et le prix ! Quoi ! il est possible que le Créateur meure pour sa créature, et qu'il meure autant de fois que le prêtre le lui commande, par la force

de ces paroles impérieuses qui opèrent le miracle de la transsubstantiation, toujours prêt pour cela à obéir à la voix de l'homme ! *Obediente Domino voci hominis* (Josue, X, 14) ! Cela se peut-il comprendre ? non, mais il n'en est pas moins vrai ; et si cela passe l'imagination, il ne passe pas la force de l'amour que notre Dieu nous a porté. Oui, chrétiens, ce qui ne se faisait dans la Synagogue qu'en figure et une fois l'an, se passe dans l'Eglise en vérité et tous les jours. Oui, ce sacrifice qui ne se faisait qu'une fois tous les ans chez les Juifs, où le grand prêtre entrait dans le saint des saints avec le sang d'un bouc dans un bassin pour offrir ce sang à Dieu au nom de tout le peuple, et pour le conjurer d'oublier toutes ses iniquités passées, oui, toutes les fois qu'assistant à nos mystères vous voyez le sang du Sauveur que le prêtre élève vers le ciel dans le sacré vase qui le renferme, toutes les fois qu'il vous présente l'hostie consacrée où ce sang est caché, oui, cet ancien sacrifice s'accomplit véritablement ; et vous pouvez dire à Dieu avec plus de confiance que le grand prêtre : Voyez, mon Dieu ! voyez ce sang précieux de votre Fils : il m'acquitte de tout ce que je vous dois, il vous adore, il vous apaise, il vous réconcilie à moi, il me rend agréable à vous. Je méritais la mort, il est vrai, mais votre justice l'a transférée sur cette victime sainte ; sa tête paye pour la mienne, son humilité satisfait pour mon orgueil, son obéissance pour mes révoltes contre vos lois, ses douleurs pour mes plaisirs. Voilà comment le Fils de Dieu perpétue sa passion dans toute son étendue par l'eucharistie ; voyons maintenant comment, en vue de la même eucharistie, nous devons la renouveler nous-mêmes dans nous-mêmes. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Nous avons trois choses à faire dans le reste de ce discours, et toutes trois dignes de notre attention : la première, c'est de bien examiner l'obligation où nous sommes de renouveler en nos personnes l'image de la passion de Jésus-Christ ; la seconde, de rechercher avec soin la manière dont nous pouvons répondre à cette obligation, et la dernière, qui suit des deux autres, c'est de nous faire justice à nous-mêmes sur les infidélités horribles avec lesquelles nous contrevenons à ces devoirs, bien loin de les remplir. Mais c'est de l'eucharistie que nous tirerons les preuves de cette obligation, que nous apprendrons la manière d'y satisfaire, et que nous y trouverons de quoi nous confondre si nous ne le faisons pas.

Quant à l'obligation de renouveler la passion du Sauveur en soi-même, elle est générale pour tous les chrétiens ; le caractère essentiel de leur religion leur en fait un devoir, sans qu'il y ait de prétexte qui puisse les en dispenser aux yeux de celui qui les en a chargés. Et c'est le grand Apôtre qui me fournit la raison de cette nécessité : *Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt*

jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est (II Cor., V, 17) : Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. Que veut dire ici saint Paul ? Messieurs, entrez-vous bien dans sa pensée ? Il veut dire que les souffrances du Sauveur nous imposent l'obligation de souffrir, que sa mort nous met dans la nécessité de mourir et à son imitation et à son exemple. Pourquoi ? et quelle conséquence de la mort de Jésus-Christ à la nôtre ? Ici, Messieurs, pour prendre la raison de cela encore de plus loin, il faut observer avec le même apôtre que Jésus-Christ et les chrétiens ne font qu'un corps dont Jésus-Christ est le chef, dont les chrétiens sont les membres ; or, comme il est d'une nécessité indispensable que le chef et les membres aient de la conformité et du rapport (autrement ce serait un monstre, et cela dans l'ordre spirituel aussi bien que dans celui de la nature), il s'ensuit nécessairement que puisque le chef a souffert il faut que les membres souffrent, que puisque le chef est mort ils faut que les membres meurent.

Mais je vous prie de faire ici avec moi une remarque sur cela qui ne sera pas indigne de votre piété : j'observe donc que le Sauveur a présenté des images de sa passion en différents temps qui l'ont ou prévenue ou suivie, et cela en plusieurs manières : en effet, immolé d'abord en figure avant de s'être revêtu de notre chair dans tous les sacrifices qui l'ont précédé, il a été enfin immolé réellement et en vérité dans sa propre chair sur le Calvaire ; non content de cela, il s'immole à tout moment dans le lieu même de sa gloire, en présentant incessamment ses plaies au Père éternel. Et comme si ce n'était pas encore assez à son amour, il veut qu'on l'immole mille fois le jour sous les espèces sacramentelles sur les autels. Mais en demeure-t-il là, Messieurs, ou plutôt souffre-t-il que nous en demeurions là spectateurs oisifs de son sacrifice, sans y prendre part ? Non, mes frères : il y a une dernière immolation nécessaire, sans quoi les autres nous seraient de peu d'utilité : immolation qu'il veut qui se fasse dans son corps mystique, pour répondre à l'immolation qu'il a faite de soi-même dans son corps naturel ; immolation par conséquent dont il veut que nous soyons nous-mêmes les victimes ; immolation dont l'obligation est fondée sur le même principe que j'ai posé ci dessus, je veux dire sur l'avantage que nous avons d'être les membres de ce corps, avantage qui nous engage à être immolés comme notre chef et avec notre chef, pour ne faire qu'un même sacrifice avec lui. Or cette immolation, qu'est-ce autre chose que la pratique de cette grande maxime du christianisme qui en fait l'abrégé, maxime qui nous ordonne de porter notre croix et de renoncer à nous-mêmes, afin que toute notre vie soit une représentation continuelle de la mort du Sauveur ? C'est là en effet ce que le grand Apôtre voulait dire aux Corinthiens

quand il leur écrivait : *Quotiescunque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* : Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.

Eh bien ! Messieurs, si jusqu'ici vous aviez assez compris que la mort du Sauveur était renouvelée dans le sacrifice de son corps et de son sang, aviez-vous également conçu que la représentation de cette mort à l'autel était pour vous un engagement nouveau de la représenter sans cesse dans votre personne ? Tel est pourtant le raisonnement de l'Apôtre, et le pape saint Grégoire l'entendait de la sorte quand il disait : *Il est nécessaire que quand nous offrons ce sacrifice nous nous sacrifions nous-mêmes par la contrition de notre cœur ; si Jésus-Christ renouvelle sa passion de son côté, nous sommes obligés de la renouveler du nôtre, car nous devons imiter ce que nous célébrons, et comme nous célébrons les mystères de sa mort, il faut que nous exprimions en nous les mystères de sa mort. Et ce sera véritablement alors, ajoute-t-il, que le corps de Jésus-Christ sera pour nous une hostie offerte à Dieu, si nous faisons en même temps à Dieu une hostie de nous-mêmes avec Jésus-Christ. Ce n'est donc rien faire* (entendez-le bien mes chers frères), *de représenter au Père éternel le sacrifice de son Fils, si nous ne l'accompagnons du sacrifice de nous-mêmes.* Au reste, cette doctrine sainte, que vous prenez peut-être pour une dévotion mystique, n'est rien moins que cela, Messieurs, c'est la vraie religion toute simple, dont vous voyez l'obligation principale solidement établie. Voyons maintenant les moyens d'y satisfaire.

Ah ! chrétiens, que nous en pouvons tirer d'admirables de ces autels mêmes devant lesquels nous sommes ici rassemblés ! Car la mort que Jésus-Christ y souffre est le véritable modèle de la mort que nous devons souffrir, et je vous prie de profiter de cette pensée, elle me paraît d'une grande instruction. Le Sauveur du monde nous a prêché cent fois dans l'Evangile l'obligation de mourir à nous-mêmes, vous le savez, vous le lisez toujours ; mais il fallait en même temps nous apprendre la manière de mourir de la sorte. Voilà pourquoi il a voulu nous laisser une image de cette mort toujours présente dans l'état où il est à l'autel. Considérez-la donc attentivement, pour l'exprimer en vous-mêmes. Pensez d'abord que le corps de Jésus-Christ que nous adorons sous l'apparence du pain est le même corps qui réside dans le ciel à la droite de son Père ; pensez ensuite que ce corps y est vivant, comme il est vivant dans le ciel. Cependant, si vous l'y considérez de près, vous verrez qu'il s'y interdit l'usage de la vie, par une espèce de mort admirable : il y a des yeux, mais il semble qu'il ne voit pas ; il y a des oreilles, mais il semble qu'il n'entend pas ; il y a des pieds, mais il ne marche pas ; il y a des mains, mais sans agir. Car là en tant qu'homme il ne nous paraît pas faire au-

cune de ces fonctions. Or voilà le modèle que nous devons imiter : il faut mortifier nos sens de telle sorte qu'ils ne prêtent jamais leur ministère aux fonctions de la cupidité. Mes yeux, il faut que vous soyez toujours fermés à tous les objets dangereux qui pourraient porter le poison dans mon âme ; mes oreilles, il ne faut pas que vous vous ouvriez jamais pour recevoir aucun mauvais di-cours ; mes pieds, il faut que vous demeuriez immobiles, quand la passion voudra vous commander de me transporter dans ces compagnies funestes où j'aurais quelque risque à courir ; mes mains, il ne faut pas que vous agissiez jamais contre l'ordre de la loi de Dieu. Vivre de la sorte, Messieurs, j'appelle cela renouveler dans nous la mort du Sauveur, à peu près de la manière qu'il la renouvelle dans l'eucharistie. Tenir notre esprit et notre cœur dans une sainte contrainte, tenir nos sens et nos membres dans une heureuse inaction pour le mal, c'est mourir comme Jésus-Christ.

Que cette proposition ne vous effraye donc pas, mes chers frères. On ne demande pas que votre sacrifice soit sanglant, non plus que celui de l'autel. Quand on exige du chrétien qu'il meure à lui-même, on ne prétend pas qu'ils'enfoncent le poignard dans le sein pour couper la trame de sa vie : heureux les martyrs qui ont trouvé occasion de faire un sacrifice réel et sensible, et de livrer leurs corps aux tourments comme Jésus-Christ sur la croix ! Mais pour nous, il y a d'autres manières d'imiter cette mort, et saint Grégoire m'apprend que nous sommes des victimes destinées à un autre genre de sacrifice. Le chrétien peut être tout à la fois une hostie vivante et mourante, dit ce grand pape, lorsque, sans perdre la vie de la chair, il meurt à tous ses désirs charnels. Dans cet état l'homme est vivant et mort tout à la fois : il est mort pour le mal, parce qu'il n'en fait plus ; il est vivant pour le bien, parce qu'il en fait toujours, et c'est là le modèle que Jésus-Christ nous présente dans l'eucharistie, c'est là l'instruction qu'il nous y donne ; que dis-je ? c'est là le fruit qu'il opère en nous par la communion en nous apprenant non-seulement l'art de mourir à nous-mêmes, mais nous donnant encore la grâce de dompter notre chair, de régler nos sens, de mortifier nos passions, de captiver notre cœur de telle sorte que nous ne nous échappions jamais au mal, et que nous donnions dans tout le bien dont nous sommes capables, en quoi consiste cette sainte et précieuse mort évangélique dont je parle. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'il n'y ait que les personnes mortes au monde par leur état, et consacrées à Dieu par une vocation particulière, qui puissent renouveler la mort du Sauveur. Comme tous les chrétiens y sont obligés, tous le peuvent faire, vous d'une façon, vous d'une autre. Etes-vous d'une naissance qui vous distingue ? vous trouvez-vous dans l'éclat ? vivez-vous dans l'abondance ? Eh bien ! détachez votre cœur de tout ce qui

flatte les sens, n'en abusez jamais pour contenter votre vanité, votre avarice, votre sensualité; au milieu de tout cela, gardez les sentiments d'une modération exacte et d'une humilité chrétienne, soupirez après les biens invisibles de l'autre vie: par là vous représenterez en quelque chose la passion de votre Maître; comme lui vous aurez des pieds sans marcher et des mains sans agir, vous serez dans le monde sans être du monde, vous paraîtrez vivant, vous serez mort. Si la Providence a permis que la pauvreté vous opprime, qu'une maladie vous abatte, qu'une disgrâce vous traverse, recevez tous ces coups de la main de Dieu sans chagrin et sans murmure; au milieu de ces orages demeurez dans la soumission et dans la paix, et vous aurez le bonheur d'exprimer en vous encore plus naturellement que les autres une copie fidèle des souffrances de votre Dieu.

Vous voyez, Messieurs, que je n'exige point ici de vous des choses d'une perfection que vous puissiez dire trop élevée: je ne demande pas que vous vous réduisiez comme mon Dieu sur la croix jusqu'à la dernière pauvreté, que vous portiez votre abstinence jusqu'à ne vous abreuver que de fiel et de vinaigre, que vous maltraitiez votre chair jusqu'à la déchirer de coups et à la baigner dans son sang, que vous prodiguiez votre honneur jusqu'à vous laisser décrier comme des scélérats et comme des infâmes. Ah! puisque notre Dieu a souffert tout cela, sans doute qu'il serait bien juste que nous le souffrissions. Cependant nous pouvons imiter sa passion à moins de frais. Mais du moins est-il raisonnable que si nous ne la représentons pas dans sa rigueur, nous récompensons les choses par la durée. C'est à mon avis ce que le grand Apôtre a voulu dire à tous les fidèles dans la personne des Corinthiens par ces paroles: *Vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* *DONEC VENIAT*, car c'est à peu près comme s'il disait: Ce n'est pas seulement durant quelques heures ou durant quelques jours que nous devons annoncer la mort de Jésus-Christ, c'est jusqu'à son avènement, et par conséquent cette obligation comprend tout le temps de notre vie. Car l'avènement de Jésus-Christ sera pour nous à la fin de notre vie ce qu'il sera pour l'Eglise à la fin de tous les siècles. Il faut donc que notre vie soit une mort continue dans le sens que j'ai tâché de vous le faire concevoir: *Donec veniat*.

Mais, mon Dieu! qui est-ce qui entend cet endroit du christianisme pour le bien pratiquer? S'il suffisait de prendre quelques jours dans le cours de l'année pour méditer la passion de notre Maître et pour l'honorer par quelques mortifications particulières, s'il ne s'agissait que de consacrer à cela une ou deux semaines du carême, on trouverait encore des chrétiens capables de cette dévotion. Et de vrai dès que ces jours qu'on appelle saints par excellence seront venus, alors les jeux seront retranchés, le

luxu cédera à la modestie, le jeu cessera son commerce; il y aura même quelque chose de plus: on jeûnera, si vous voulez, on visitera les saints lieux, on fera des aumônes. Mais tout cela avec cette condition tacite qu'après Pâques on n'y pensera plus, que le torrent qu'on avait arrêté reprendra son cours, et qu'il ne sera non plus fait mention de la mort du Sauveur que si le temps n'était plus de s'en occuper. Car voilà le monde, pour quinze jours tout au plus que l'on donne à la mémoire des souffrances de Jésus-Christ, on l'oublie tout le reste de l'année. Peut-être néanmoins arrive-t-il que la suite de notre vie représente en quelque chose la passion du Fils de Dieu; mais n'est-ce point plutôt pour renouveler le crime de ceux qui l'ont fait souffrir, que pour renouveler, en nous l'appliquant, le mérite de celui qui l'a souffert? Je ne sais si vous m'entendez, mes frères, mais ce que je dis n'est pas à perdre, et me voilà insensiblement venu aux reproches que nous avons à nous faire sur les infidélités horribles avec lesquelles nous contrevenons à l'obligation d'annoncer la mort du Fils de Dieu par notre vie.

Nous pouvons l'annoncer par nos actions, nous pouvons l'annoncer par nos souffrances, selon les occasions que la Providence nous en fait naître. Et premièrement, pour ce qui regarde nos actions, je viens de vous dire que nous avons un modèle admirable de cette mort à imiter dans le sacrement de l'autel. Mais au lieu de nous régler sur un si beau modèle, n'en prenons-nous pas visiblement le contre-pied? Jésus-Christ y est mort à toutes les choses de ce monde; il y a des yeux ouverts, et il semble n'en faire aucun usage, au lieu que nous avons toujours les yeux ouverts pour les remplir de curiosités, de vanités, d'impuretés, choses absolument interdites, à quoi il nous est commandé de les tenir toujours fermés; il y voit les offenses des hommes, offenses qui l'outragent si cruellement, comme s'il ne les voyait pas, et nous, infiniment sensibles aux moindres injures, nous renverserions volontiers la nature, s'il était en notre pouvoir, pour contenter notre vengeance; il semble y avoir les mains liées, sans action, sans mouvement, et nous avons les mains toujours prêtes pour exécuter les arrêts de nos passions; il y a une langue qui garde un profond silence, et la nôtre se déchaîne à toute heure en railleries, en médisances, en cajoleries, en mensonges, en jurements, en blasphèmes; il s'y abandonne au pouvoir des hommes en toutes choses par une obéissance extrême, et nous, bien loin de vouloir nous soumettre à personne, nous portons la révolte jusqu'à nous soulever contre Dieu. Oui, c'est là véritablement renouveler la mort de notre Maître, mais c'est la renouveler comme ses ennemis et ses bourreaux.

Que si nos actions la représentent si mal, nos souffrances, hélas! ne la représentent pas mieux: car sur ces différentes croix, où la Providence nous attache, n'y faisons-nous

pas plutôt le personnage d'un criminel sur la roue, qui se désespère dans ses douleurs, que le personnage de Jésus-Christ qui est demeuré sur sa croix avec joie ? Ces plaintes, ces murmures, ces emportements, ce désespoir ; est-ce là l'image de notre Dieu sur la croix ? Où est cette patience admirable, cette insatiabilité de souffrances, pour parler avec Tertullien ? Où est ce silence qui étonna jusqu'à Pilate, et qui lui parut plus éloquent que toute sorte de défenses ? Où est la douceur de l'Agneau qui ne se laissa pas seulement tondre, mais écorcher, mais déchirer sans crier ? Où est la force du lion qui soutint jusqu'au bout le poids de ses douleurs avec une constance infatigable ? O mes frères ! que de reproches à nous faire là-dessus ! plaise à Dieu qu'ils soient assez efficaces pour nous déterminer une bonne fois à imiter si parfaitement la mort de notre Dieu, que nous méritions d'avoir part à sa vie ! *Amen.*

SERMON

POUR L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

Les salutaires ou les funestes effets de l'eucharistie, suivant les bonnes ou les mauvaises dispositions de ceux qui la reçoivent.

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati es is, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai (Matth., XI, 28).

S'il est vrai qu'à de grands maux il faille de grands remèdes, comme on ne peut guère éprouver de maladies plus fâcheuses que celles qui nous accablent dans la vie spirituelle, il faut aussi avouer pour notre consolation qu'il ne manque rien à l'excellence des médicaments qu'on nous présente pour les guérir. Il y a longtemps que saint Augustin nous a appris qu'un grand médecin est venu du ciel chercher un grand malade sur la terre, lorsqu'une vue compatissante et charitable de toutes les infirmités sous lesquelles gémissait notre misérable nature attira ici-bas du trône de sa gloire le Dieu qui y résidait et qui en fut touché. Cette démarche est déjà quelque chose de fort consolant pour nous ; cependant la bonté de ce médecin céleste et divin qui a entrepris la cure de nos plaies a passé jusqu'à des excès infiniment plus charitables, excès que nous n'aurions jamais osé nous en promettre, et que nous ne pouvons même qu'à peine comprendre, quoique nous en fassions tous les jours une heureuse expérience : car peut-on jamais concevoir assez d'admiration pour un médecin qui, ne se contentant pas d'avoir consacré gratuitement son temps, ses soins et ses travaux à la guérison d'un malade, va jusque dans le fond de ses veines chercher dans son propre sang de quoi lui préparer un antidote inouï, et fait entrer sa propre chair dans la composition du remède qu'il lui présente. *Quanta bonitas et potentia medici, s'écrit le grand Augustin, qui de sanguine suo medicamentum fecit (De Verb. Apost., serm. 10) !* Voilà cependant les

termes où nous en sommes : pressés et accablés de maux, le Sauveur nous offre sa chair adorable et son sang précieux à l'autel comme un baume surnaturel et souverain d'une vertu secrète et spécifique, pour l'appliquer à nos infirmités. Le saint concile de Trente, qui a pénétré avec une lumière toute divine la nature, les propriétés et les effets de cet auguste mystère, parmi tous les noms dont il s'est efforcé de le relever, n'a pas oublié la qualité que je lui donne, lorsqu'il nous l'a proposé comme un antidote rare, appréché par les mains de Dieu même, et dont la vertu se fait sentir aux maladies qui nous travaillent. *Venez donc à moi, vous dit aujourd'hui Jésus-Christ, vous tous qui languissez sous le poids de vos faiblesses ; et je vous le redis après lui, venez, mes chers frères, approchez de ces saints autels avec empressement ; mais approchez-en avec une pleine confiance que vous y trouverez la santé. C'est là qu'en repose la source, c'est là que vous pourrez avec une liberté entière, je ne dis pas toucher le bord des vêtements du Sauveur, comme cette femme travaillée depuis si longtemps d'un flux de sang, dont il est parlé dans les saints Evangiles, mais le toucher lui-même, mais le baiser, le recevoir, le manger, l'incorporer avec vous, et le prendre comme un remède bénin et salutaire. Toutefois, avant que de vous laisser aller plus loin, trouvez bon que je vous arrête avec une réflexion de saint Pierre Chrysologue. Cet éloquent évêque, suivant pas à pas toutes les démarches que la foi fit faire à cette femme dont je viens de parler, et comparant l'heureux succès qu'eut son empressement à s'approcher des habits du Sauveur avec les suites de tant de communications par lesquelles nous nous approchons si souvent de son corps, disait autrefois les larmes aux yeux à son peuple : *mulier de vulnere medicinam tulit, nobis medicina ipsa retorquetur in vulnus* : Ce qui fut un remède efficace pour cette femme est un poison funeste pour nous. Cela me donne lieu, Messieurs, de vous dire dans la première partie de ce discours qu'à considérer la nature de ce remède il n'y a rien de salutaire pour tous nos maux comme la divine eucharistie, et de vous montrer dans la seconde qu'à considérer la condition des malades qui le reçoivent, il n'y a quelquefois rien de plus mortel pour nous que cette même eucharistie, rien de plus salutaire du côté du médecin, eu égard à ses intentions, rien de plus mortel du côté du malade, eu égard à ses dispositions. Je m'expliquerai davantage quand nous aurons rendu nos devoirs à celle par qui nous est venu ce remède, et qui le conçut, quand l'ange lui dit : *Ave, gratia plena.**

PREMIER POINT.

Quand le concile de Trente propose l'eucharistie aux fidèles comme un antidote divin, il leur découvre deux propriétés admirables de cet antidote, sur lesquelles je vous prie de faire toute la réflexion qu'elles me-

ritent. Voici les paroles de ce grand concile : *Tanquam antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservedum* (Sess. 13, c. 2). Le Sauveur du monde, touchant au moment qui devait le séparer de ses apôtres pour le réunir à son Père, ne voulut pas quitter la terre sans lui donner de quoi se consoler de son absence, et il ne trouva pas de moyen plus propre, plus efficace pour cela, que d'instituer un sacrement dans lequel il laissât aux hommes et son corps et son sang comme un remède favorable pour les délivrer des infirmités qui les travaillent tous les jours, et les préserver de celles qui vont à la mort. Ce remède produit donc un double effet par rapport aux deux espèces de maladies dans lesquelles nous pouvons tomber. De ces maladies, l'une est très-fréquente, l'autre est toujours mortelle ; l'une altère légèrement la santé, l'autre nous prive entièrement de la vie. Les péchés qu'on appelle véniels sont du premier ordre, ceux qu'on appelle mortels sont du second. Or que fait l'eucharistie ? c'est un remède purgatif et préservatif : purgatif pour les maladies de la première nature, préservatif contre celles de l'autre espèce ; purgatif pour les péchés véniels, préservatif contre les péchés mortels. Telle est la pensée du concile. Mais pour la comprendre dans toute son étendue je vous prie d'écouter saint Bernard (*Serm. 1 in Cœna Domini*).

Toutes les infirmités que nous ressentons sont des restes malheureux de cette chute fatale où le premier homme nous enveloppa avec lui dès la naissance du monde. Or cette chute, pour en comprendre tout le mal, représentez-vous celle que ferait un malheureux qui serait précipité d'une haute tour sur un amas de pierres couvertes de fange et de boue. Dans ce déplorable état où cet homme se trouverait, tout défiguré et tout brisé, souillé par la boue, fracassé par les pierres, vous concevez bien qu'il aurait besoin et d'eau pour laver ses ordures, et de médicaments pour guérir ses blessures. Voilà une peinture assez naturelle de notre infortune, voilà l'état où nous nous trouvons à notre entrée dans le monde, tout couverts des ordures du péché dans lequel nous naissons, et tout languissants des plaies qu'il nous a faites. Il est vrai que d'abord les eaux du baptême nous présentent un bain salutaire où toutes nos taches sont heureusement nettoyées, et sans qu'il nous en coûte aucun effort, nous en sortons avec une blancheur et une pureté qui effacent celles des lis ; mais pour les plaies que notre chute nous a causées, elles ne se referment pas avec la même facilité, la cure en est longue et pénible, nous en demeurons toujours estropiés ; si les plus heureux en sont quittes pour des langueurs, des dégoûts, des faiblesses qui ne les abandonnent presque jamais, la plupart, hélas ! succombant à leurs attaques, périssent à la fin d'une mort funeste et tragique.

Vous m'entendez assurément, Messieurs, votre propre expérience vous fait entrer ai-

sément dans la pensée de saint Bernard. A la vérité le baptême efface de notre âme les taches criminelles du péché originel ; voilà nos ordures lavées. Mais comme la cupidité demeure au milieu de tout cela attachée à notre cœur, par une impression que le sacrement ne lève pas, elle y engendre un fond de corruption, une source inépuisable d'infirmités, qui entretient en nous par une suite continuelle toutes les passions qui nous tourmentent comme autant de maladies. Ne les sentez-vous pas, Messieurs, ces infirmités si fâcheuses ? n'en éprouvez-vous pas de temps en temps des atteintes ? Et ce mal secret que vous portez dans votre sein n'a-t-il pas de certains accès qui vous exercent plus ou moins selon la disposition de votre âme, qui vous piquent, qui vous brûlent, qui vous déchirent, et dont la violence quelquefois est telle que, malgré vos précautions, sans une grâce plus forte, vous succombez au coup de la mort qu'elles vous portent ? Cette passion pour le plaisir, cette aversion pour le bien, cette dérangeaison de mesure, cette ambition de s'élever, ces jalousies, ces envies, ces haines, ces ressentiments, que vous dirai-je ? mille penchants divers, mille faiblesses honteuses forment cette légion de maux auxquels nous sommes exposés en proie. C'en serait assez pour nous jeter dans le désespoir, si au milieu de tant de maux nous n'avions point de ressource. Mais Dieu y a pourvu, Messieurs, et la même bonté qui lui dicta de nous préparer un bain mystérieux pour nous purifier de nos taches lui a inspiré de nous laisser un remède infailible pour guérir nos plaies. *Confidite*, s'écrie saint Bernard, *confidite, quia et in hoc gratia subvenit* : Courage, âmes chrétiennes ! armez-vous d'une sainte assurance, quelque dangereux que soient vos maux, vous avez pour rétablir votre santé le corps et le sang de Dieu même entre les mains.

Que si vous voulez savoir comment se fait une opération si surprenante, demandez-le à saint Bernard, et il vous répondra que le sacrement de l'autel remédie en deux manières aux dérèglements de nos passions ; d'une main il étouffe celles-là dans leur naissance, de l'autre il arrête celles-ci quand elles sont dans leur force : il empêche que nous ne ressentions aussi souvent qu'il arriverait ces petits mouvements qui nous engagent à des fautes légères ; il empêche que nous ne consentions dans l'occasion à ces grands emportements qui iraient jusqu'au crime : tels sont les effets de ce sacrement. *Ut videlicet sensum minuat in minimis, et in gravioribus peccatis tollat omnino consensum*. Peut-être n'y pensez-vous pas, Messieurs, avec assez de reconnaissance ; mais vous qui vous approchez assez régulièrement des autels, si vous ressentez moins fréquemment les attaques de vos passions, si elles vous laissent plus en repos, ou si dans le moment qu'elles se soulèvent contre vous avec fierté et avec insolence, elles n'ont pas assez de force pour vous faire plier sous leurs coups,

savez-vous à qui vous en êtes redevables ? Si vous en croyez saint Bernard, c'est à la chair et au sang de mon Sauveur que vous devez en rendre grâces. C'est cette chair qui modère dans votre chair les saillies de l'impureté et les excès de l'intempérance ; c'est ce sang qui éteint dans votre sang le feu de la vengeance et de la colère ; ce sont ces yeux qui mettent devant vos yeux un bandeau pour en défendre l'entrée à tous les objets dangereux ; c'est cette langue qui sert de frein à votre langue de peur qu'elle ne s'échappe à des paroles criminelles ; c'est ce cœur qui étouffe dans votre cœur tous les mouvements déréglés qui s'y élèvent. *Gratias agat corpori et sanguini Domini.*

Vous savez, Messieurs, la manière dont le Sauveur du monde rendait autrefois la santé aux malades que le bruit de ses miracles attirait après lui avec un concours extraordinaire de toutes les parties de la Judée. Saint Cyrille a remarqué sur l'Evangile de saint Jean (*Lib. IV*), qu'en de certaines rencontres Jésus-Christ se contentait d'employer le ministère ou plutôt le commandement de sa voix, et qu'en d'autres occasions il se rabaisait jusqu'à toucher ceux qui imploreraient son secours. En effet on a vu cent fois les maladies et la mort même s'enfuir au bruit d'une de ses paroles. Ce fut par un chemin si court et si facile qu'un lépreux recouvra la santé, un aveugle la vue, un sourd l'ouïe et Lazare la vie. Mais le Sauveur usa aussi souvent d'une méthode plus longue et plus étudiée, en prenant la peine d'appliquer sa main aux personnes qu'il voulait guérir. Ainsi un homme sourd et muet s'étant présenté à lui pour en obtenir l'usage de la voix et de l'ouïe, il lui toucha la langue, il mit ses doigts dans ses oreilles ; ainsi pour délivrer la belle-mère de saint Pierre de la fièvre qui la brûlait, il lui serra la main ; ainsi, prit-il encore la main à cette jeune fille qui venait d'expirer, quand il voulut la tirer des ombres de la mort. Pourquoi ces actions, ces mouvements, et, si je l'ose dire, ces fatigues à celui qui était l'arbitre de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, puisque non-seulement une parole, mais un regard, non-seulement un regard, mais une pensée lui suffisaient pour décider de ces choses ? Comprenez-en le mystère, mes chers frères, et sachez que dès lors il voulait montrer à la terre par des témoignages sensibles qu'une vertu plus qu'humaine, dont son corps était pénétré, se répandait par son attouchement sur ceux qui avaient le bonheur d'en approcher. Oui, ces miracles étaient comme des préludes de ceux qu'il voulait faire un jour dans l'eucharistie : dès lors, si j'ose le dire, il essayait sur les corps ce qu'il méditait d'accomplir plus heureusement sur les âmes. Car ce serait un blasphème de s'imaginer que cette chair adorable fut déstituée, sous les voiles qui la couvrent à l'autel, de la vertu qui l'accompagnait autrefois sur la terre. Si j'osais même le dire, ô mon Dieu ! et s'il m'est permis, sacrée chair de mon Maître, de vous comparer vous-même à vous-même : il me semble que cette

vertu bienfaisante doit s'être redoublée, et que vous n'aviez pas autrefois sur la terre tous les avantages que je trouve en vous sur l'autel. Alors vous étiez sujette vous-même à une partie de nos infirmités ; aujourd'hui vous en êtes entièrement affranchie ; alors vous renfermiez bien le fond de ce trésor infini de mérites que la croix nous a ouvert ; mais ce trésor était encore comme enfoui, vous ne le faisiez pas encore valoir ; au lieu qu'aujourd'hui vous le possédez, vous l'étalez, vous le communiquez avec une abondance que rien n'épuisera jamais. On peut donc dire, et le dire avec vérité, puisque telle était l'économie des desseins du Sauveur dans l'emploi du remède qu'il destinait à nous guérir, on peut dire que sa chair a reçu de la main des bourreaux sur le Calvaire une force nouvelle, et que la mort par laquelle elle a passé n'a servi qu'à la rendre plus salutaire et plus vivifiante. Déchirée par les clous, par les épines et par tous les autres instruments qui servirent à la fureur des Juifs, et par là comme broyée en mille pièces, elle en est devenue un médicament encore plus souverain pour nous. Et comme elle est en cet état le principe, la source et le canal de toutes les grâces, nous pouvons nous assurer d'y trouver des remèdes pour tous nos maux.

Je dis pour tous nos maux, Messieurs, car encore que cet antidote agisse particulièrement sur les âmes, sa vertu ne laisse pas de rejaillir jusque sur les corps, et il n'est pas moins efficace pour garantir des périls où l'on se trouve engagé que des tentations et des péchés. En effet saint Grégoire de Nazianze, dans l'Eloge funèbre de sainte Gorgonie sa sœur, ne nous assure-t-il pas qu'elle n'usa point d'autre remède que de l'eucharistie pour arrêter le cours d'une violente maladie, et qu'avec ce seul secours elle se tira d'entre les bras de la mort ? Saint Ambroise, qui, par les qualités de son esprit savant et solide, doit être hors de tout soupçon, saint Ambroise ne rapporte-t-il pas de même dans l'Oraison funèbre de Satyre, son frère, qu'une furieuse tempête étant sur le point d'engloutir le vaisseau qui le portait, cet homme plein de foi, après s'être attaché au cou la divine eucharistie, que la coutume de ce temps-là permettait aux fidèles de porter dans leurs voyages, se jeta dans la mer, et à la faveur d'une si puissante protection, il arriva heureusement au rivage en dépit des vents et des flots ?

Saint Grégoire de Nysse pousse encore la chose plus loin, lorsqu'il enseigne que l'eucharistie imprime pendant cette vie à nos corps une vertu secrète, qui les fera quelque jour triompher de la mort, après qu'elle en aura fait sa proie. Quand un poison subtil, dit ce Père, s'est répandu dans nos veines, il faut, si l'on en veut guérir, prendre de l'antidote, dont la vertu se communique à toutes les parties infectées pour en chasser le venin. Ainsi le péché ayant répandu un double poison dans l'homme, un poison mortel à son âme, un poison mortel à son corps,

Dieu a préparé un double antidote pour le guérir parfaitement. C'est dans cette vue qu'il lui donne son esprit au baptême, pour tirer son âme de la mort par le secours de la foi, et parce que le corps ne peut pas être uni à son corps par la foi, qui est une vertu dont il n'est pas capable, qu'a fait notre Dieu? Il a inventé un secret adorable, qui est d'unir son corps à nos corps, son corps immortel à nos corps mortels, afin que l'atouchement de sa chair déifiée purge par sa vertu toute la mortalité de la nôtre. Vous m'avouerez donc après cela, Messieurs, que l'eucharistie est un admirable remède, remède universel, remède tout-puissant, remède indubitable. L'importance est d'en user et d'en bien user : car de salutaire qu'il est, ce remède, de la part du médecin qui le donne avec de si bonnes intentions, il peut devenir mortel par la faute du malade qui en use mal et dans de mauvaises dispositions. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Que voulait dire le Sauveur du monde, lorsqu'il demanda à ce malheureux qu'une longue et cruelle paralysie tenait attaché à son lit s'il désirait de guérir : *Vis sanus fieri* (Joan., V, 6)? Était-ce une question à faire à un homme malade depuis trente-huit ans? Oui, Messieurs, car comme les grâces que le Fils de Dieu faisait toujours complètes, et que dans tous ses miracles il joignait la guérison des âmes à la guérison des corps, il avait droit de sonder la volonté de ce malade, et de le faire expliquer sur la disposition de son cœur, comme sur une pièce essentielle sans laquelle il n'y aurait point de salut à espérer pour un pécheur. Mais il me semble que j'entends encore aujourd'hui ce Dieu d'amour qui, de l'autel où il repose, nous fait cette obligeante demande : *Vis sanus fieri*? Ames faibles et languissantes, qui êtes attaquées de maladies différentes et invétérées, voulez-vous vous rétablir dans une santé parfaite? Si vous le voulez, voici un remède infaillible; mais il faut le vouloir. *Vis sanus fieri*? C'est à vous de répondre, Messieurs; mais sans attendre cette réponse de votre bouche, à juger des sentiments de votre cœur par votre conduite, qui en est l'interprète la plus fidèle, vous vous déclarez assez ouvertement. Car n'est-ce pas témoigner que vos infirmités vous sont chères, et que vous vous êtes tellement familiarisés avec elles que vous ne voulez pas prendre le parti de les quitter, que d'avoir tant d'indifférence et même tant d'éloignement pour le remède qui pourrait vous en délivrer?

C'était un spectacle curieux et pitoyable en même temps de voir autrefois cette foule extraordinaire de malades qui se faisaient apporter sur les bords de cette piscine fameuse dont l'eau avait la vertu de guérir celui qui s'y plongeait le premier après qu'elle avait été troublée par l'ange du Seigneur : vous eussiez vu dans les galeries qui l'entouraient un grand nombre de toutes

sortes de personnes couchées par terre, aveugles, boiteux, paralytiques, ramassés des lieux voisins et des pays les plus éloignés, qui attendaient là avec une sainte impatience l'heureux moment où le ciel devait répandre sur les eaux cette force toute-puissante contre les maladies, de quelque nature qu'elles fussent : pas le moindre délai dès que le mouvement de l'eau, qui était comme le signal du miracle, faisait connaître que Dieu avait envoyé un de ses ministres pour préparer ce bain salutaire. C'était un empressement incroyable à qui s'y lancerait le premier, et après que quelqu'un plus diligent et plus heureux avait frustré tous les autres de leur attente, et que la guérison d'un seul faisait le désespoir de tous, ils ne se rebutaient pas néanmoins, et ils se déterminaient volontiers à attendre le moment que Dieu avait marqué pour le retour du miracle.

Que cet exemple, Messieurs, nous condamne sur bien des choses ! Toute la terre n'avait autrefois qu'une piscine seule, et nous en pouvons compter aujourd'hui autant que nous avons d'autels. Cette piscine n'était salutaire qu'à de certains temps de l'année, et l'année n'a point de moments que les nôtres ne soient bienfaisantes. Le pouvoir de la piscine que Jérusalem avait à ses portes était limité et restreint à une seule personne, et la piscine que l'Eglise nous présente peut étendre sa vertu sur tous les hommes également. Ce n'était qu'un ange qui descendait, comme en passant dans la piscine de Bethesda, et le Dieu des anges honore la nôtre de sa présence adorable et d'une résidence constante. Cependant admirez la différence des choses : quoique le monde regorge aujourd'hui de malades, combien peu en voit-on recourir à cette source de santé? Au lieu du concours qui se voyait alors, ce n'est aujourd'hui que solitude; au lieu de l'empressement que l'on avait, ce n'est plus que froideur; alors les hommes attendaient impatiemment l'arrivée de l'ange, et le Dieu des anges attend aujourd'hui les hommes inutilement.

Car n'ai-je pas plus de droit de pousser ici les plaintes que saint Chrysostome faisait de son temps? En vain, disait-il, outré de douleur (*Hom. 13 in Epist. ad Ephes.*), en vain nous sacrifions tous les jours, en vain nous nous présentons à l'autel, personne n'y participe. En effet, la négligence des hommes à s'approcher de l'eucharistie n'est-elle pas aujourd'hui quelque chose de monstrueux? Il faut que l'Eglise les y pousse par force, et si la crainte de ses foudres ne les y entraînait une fois l'année, on ne les y verrait jamais. On témoigne la même répugnance, la même aversion, la même horreur pour un remède si doux, que les malades en font paraître pour les médecines les plus amères. Faut-il donc s'étonner si tant d'infirmités spirituelles dérèglent aujourd'hui le tempérament de nos âmes, si la corruption répandue dans nos mœurs se déborde partout comme un torrent, puisqu'on néglige d'opposer au mal cette digue

salutaire qui pourrait en réprimer la violence? Comment le monde ne gâterait-il pas des esprits? comment n'empoisonnerait-il pas des cœurs? comment n'infecterait-il pas des sens qu'il trouve toujours vides de cet antidote divin? Et peut-on se persuader qu'il suffise d'en prendre une fois en douze mois, pour se prémunir contre un air aussi corrompu que celui que l'on respire tous les jours? Ah! je ne suis point surpris qu'à en user si rarement on n'en éprouve point la force. Allons donc, Messieurs, allons, recourons plus souvent au remède, réitérons-en la prise de temps en temps.

Mais comme la médecine prescrit des règles pour appliquer les remèdes avec ordre et avec méthode, comme on n'en sert pas de tout indifféremment pour toutes sortes de maladies, comme les uns doivent précéder les autres pour préparer la nature à leur opération, il y a aussi des mesures à garder ici, il y faut procéder par degrés et se donner de garde de prendre le change ou de faire d'équivoque dans une occurrence si importante, en confondant les choses mal à propos. Premièrement, vous devez vous souvenir que si l'eucharistie est un remède pour les malades, ce n'est point un remède pour les morts, et que si elle a le don de guérir, elle n'a point celui de ressusciter. Ainsi, que ceux dont l'âme a reçu le coup de la mort par l'atteinte du moindre des péchés qui la donnent, que ceux-là n'entreprennent pas d'en user, ils sont exclus du bénéfice de ce remède, et bien loin d'en profiter, s'ils le prennent, il les tue une seconde fois d'un coup plus funeste que le premier. En second lieu, je vous prie d'observer que Dieu a établi dans l'Eglise une économie admirable pour la distribution et pour l'usage des remèdes spirituels, économie dont on ne peut renverser l'ordre sans envenimer davantage ses maux. La pénitence est la première qui se présente à la tête de tous ces remèdes, et la force en est telle qu'elle brise jusqu'aux portes de la mort pour en retirer les âmes que le péché y tenait dans les fers. C'est par l'application de ce remède qu'il faut commencer à revivre, à ôter l'ordure et la corruption de nos plaies, à nettoyer ces ulcères gangrenés, à fermer ces blessures sanglantes; voilà le premier appareil, et cela revient à peu près à une belle remarque de saint Ambroise.

Ce grand docteur, expliquant le miracle de la multiplication des pains dans son commentaire sur l'Evangile de saint Luc, miracle que tous les Pères ont considéré comme une des figures les plus expressives de l'eucharistie, entre plusieurs observations il fait celle-ci (*Lib. VI*), que le Sauveur guérit les malades avant d'en venir à ce miracle, comme on le voit dans l'Evangile; et la conséquence qu'il en tire, c'est que personne ne doit s'approcher de l'eucharistie qu'il n'ait auparavant travaillé à la guérison de ses plaies. Sans cette précaution, Messieurs, sans ce remède préliminaire, si j'ose ainsi l'appeler, n'attendez de l'eucharistie que de

nouvelles blessures et une seconde mort. Mais aussi vous avez droit d'en tout espérer après cette démarche. Car pour lors elle mettra la dernière main à votre guérison, elle consumera tous les restes de votre maladie, elle laissera dans vous la semence et la racine d'une santé vigoureuse. Quelle peut donc être la cause du peu de fruit que des communions d'ailleurs assez fréquentes produisent en beaucoup de fidèles? Saint Pierre Chrysologue en témoigne de l'étonnement aussi bien que nous. Eh quoi! dit-il, une femme fut guérie en un moment pour avoir touché au vêtement du Sauveur, et nous qui avons l'avantage de prendre et de recevoir son corps tous les jours, pour ainsi dire, nos infirmités continuent. *Tetigit vestimentum mulier, et curata est: miseri, qui quotidie corpus Domini tractamus, et a nostris vulneribus non curamur!*

A quoi faut-il s'en prendre? est-ce au corps de notre Dieu ou au défaut de notre foi? Ah! sans doute que tout le blâme doit en retomber sur notre foi, puisque si notre Dieu arrêta en passant la source du mal qui consumait cette femme, il pourrait à plus forte raison nous guérir en demeurant si souvent dans nous. C'est ainsi que saint Pierre Chrysologue raisonne, et dans le discours suivant, expliquant sa pensée avec plus de force et plus d'étendue, il élève le ton de sa voix pour adresser la parole à tous les enfants de l'Eglise: *Audiant christiani*. Chrétiens mes frères, apprenez, vous à qui le Sauveur donne un libre accès pour l'approcher, lorsqu'il vous plaît, avec une entière familiarité, apprenez combien le corps de ce Dieu d'amour devrait être salutaire à vos maux, puisque l'extrémité de son vêtement fut un appareil si prompt et si efficace, qu'il ferma une plaie ouverte depuis douze ans, à l'heure même qu'il la toucha. Mais apprenez aussi, mes frères, poursuit cet éloquent évêque, par quel étrange renversement vous vous faites un poison de ce remède: ce qui serait un remède pour votre foi est un poison pour votre témérité; ce qui serait un remède pour une foi humble et éclairée est un poison pour une témérité présomptueuse et indiscrete: *Quod inde temeritas infirmitatem capiat, unde fides accipere debebat sanitatem*.

En effet, Messieurs, saint Chrysologue a touché en ce peu de mots la source de tout le désordre: au lieu que la foi nous dirait, si nous l'écoutions, qu'il faut apporter au pied des autels un cœur dégagé des affections criminelles de la terre, anéanti par l'humilité, brisé par la douleur, purifié par les exercices de la pénitence, brûlant de désir et d'amour, combien y en a-t-il qu'une témérité impie et sacrilège jette au pied des mêmes autels la conscience souillée des crimes les plus énormes qu'ils auront ou cachés ou déguisés aux oreilles d'un confesseur! Combien y en a-t-il qui, n'ayant désavoué les dérèglements de leur vie que de bouche, viennent se présenter à la table sacrée les images de leur crime vivantes encore dans

leur esprit, et la racine n'en étant point arrachée de leur cœur, sans renoncer à la passion, sans combattre l'habitude, sans quitter l'occasion? Combien y en a-t-il qui tournent ce remède en coutume, ou qui ne le prennent qu'avec indifférence et avec dégoût! *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles* (I Cor., XI, 30). Voilà, mes frères, disait le grand Apôtre aux Corinthiens, voilà comme le même antidote qui devrait rétablir et entretenir votre santé l'altère et la ruine; pour ne pas faire le discernement que vous devez de la nature de ce remède, votre hardiesse et votre indiscretion à en user deviennent la cause de vos infirmités et de vos faiblesses.

On peut encore à la vérité en découvrir une autre cause, et cette remarque va finir ce discours. Si nous en croyons les médecins, après avoir pris un remède il faut s'abstenir de dormir. Mais soit que ce sommeil forme un obstacle ou non à l'opération des remèdes naturels, il n'y a rien qui étouffe la vertu de l'antidote que le Fils de Dieu nous présente dans l'eucharistie, comme de s'endormir après l'avoir pris. Toutefois, au lieu de veiller après une prise si salutaire, on se laisse insensiblement assoupir presque à l'heure même. Que veux-je dire? vous m'entendez : il faudrait s'occuper de la considération d'une faveur si rare, et on l'oublie; il faudrait s'entretenir avec son Dieu, et l'on ne pense souvent à rien moins; il faudrait observer jusqu'aux moindres de ses démarches avec une circonspection exacte, et on ferme les yeux à tout. Insensibles à ce que nous venons de faire, nous nous abandonnons à la même vie, aux mêmes compagnies et ensuite aux mêmes désordres. Ah! mes chers frères, apprenons donc aujourd'hui à faire plus d'estime d'un remède si salutaire, pour en user plus souvent; mais apprenons en même temps à en user toujours avec tant de précaution qu'il soit toujours pour nous, selon l'intention du souverain Médecin qui le donne, un principe de vie et de vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON

DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

POUR UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ À L'HÔPITAL GÉNÉRAL, LE JOUR DE SAINT BARNABÉ.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'instruction et des riches et des pauvres.

Propter vos egenis factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis.

Jésus-Christ étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches de sa pauvreté (II Cor., VIII, 9).

De quelque côté que je me tourne, il me semble que tout ne me parle ici que de la charité envers les pauvres, et que tout m'en parle avantageusement. Si j'arrête mes regards sur cette multitude nombreuse que l'indigence a ramassée de toutes parts, tant d'objets de pitié qui étalent si publiquement leur misère aux yeux de ceux qui les voient sont capables de toucher la dureté des plus insensibles, par le spectacle seul de leur contenance désolée. Si je passe ensuite à considérer cette sainte société de personnes

vertueuses, dont la charité tout héroïque a pris soin de recueillir dans un même lieu les calamités vagabondes d'une des plus grandes villes du royaume, pour y remédier par une bonté paternelle, peut-il y avoir quelqu'un qui ne se sente pas piquer d'une louable émulation de seconder des desseins si pieux, à la vue d'une compassion si généreuse et si tendre dont cette auguste compagnie est animée? Que si je fais réflexion sur la fête qu'on a choisie pour la cérémonie de ce concours solennel qui attire ici tant de personnes de toutes sortes de sexes et de conditions, je trouve dans saint Barnabé un exemple qu'on pourrait dire fait exprès pour exciter puissamment les chrétiens à faire l'aumône. Car il suffit lui seul pour retracer aux yeux de leur foi l'image de ces siècles heureux de l'Eglise naissante, où l'Ecriture dit qu'il n'y avait point de pauvres parmi les fidèles (*Act.*, IV, 34), parce que les plus riches apportaient en foule leurs biens aux pieds des apôtres, afin qu'ils les distribuassent à tout le monde à proportion de leurs besoins. Ainsi, pour peu qu'on envisage ce saint lévite qui vendit lui-même si généreusement les terres qu'il possédait dans l'île de Chypre pour soulager les nécessités de ses frères (*Ibid.*, 36), et qui fut choisi dans Antioche pour porter les aumônes publiques de cette Eglise aux pauvres de celle de la Judée (*Act.*, XI, 30), il faut être attendri en faveur des pauvres au seul récit de son nom, ou renoncer aux sentiments de la miséricorde chrétienne.

Ce n'est pas encore là cependant l'objet qui doit faire aujourd'hui la plus forte impression sur nos cœurs : car si nous élevons nos regards jusque sur les saints autels, où la rencontre heureuse de ce jour expose à nos yeux le sacrement adorable de la divine eucharistie, nous y découvrirons dans la personne de Jésus-Christ des choses infiniment plus fortes, plus persuasives et plus touchantes, que tout ce que le reste de la terre peut nous dire. C'est là, Messieurs, que tout plaide la cause des pauvres auprès des riches avec une éloquence à laquelle il n'y a point de réplique, et malheur à ceux qui ne s'y rendront pas! Arrêtons-nous donc à cet objet adorable, pour en tirer le sujet de ce discours. Comme je dois le consacrer à l'instruction de cette assemblée qui me fait l'honneur de l'entendre, et qu'elle se trouve composée de riches et de pauvres, on ne peut rien trouver de mieux proportionné, ce me semble, à l'utilité de deux conditions si inégales, ni de plus conforme au sujet qui les unit ici, que cet auguste sacrement. Car Jésus-Christ s'y trouve d'une manière admirable sous les deux différentes qualités de riche et de pauvre : il y est riche, puisqu'il y possède tout; il y est pauvre, puisqu'il y est comme n'y possédant rien. Mais s'il y est en qualité de riche, c'est d'un riche libéral qui donne tout sans réserve, et s'il y est en qualité de pauvre, c'est d'un pauvre volontaire qui souffre tout sans murmure. Riches et pauvres, considérez donc également Jésus-Christ sur nos autels : riches de la terre,

apprenez de ce riche libéral à exercer la charité ; pauvres de la terre, apprenez de ce pauvre volontaire à porter votre pauvreté : riches, apprenez-en à donner sans regret ; pauvres, apprenez-en à souffrir sans impatience. Voilà, chrétiens, les deux leçons que ce divin Maître vous fera par ma bouche dans les deux parties de ce discours , après que nous aurons imploré le secours de la bienheureuse Mère de ce Dieu riche qui voulut bien se rendre participant de notre pauvreté en se faisant participant de notre nature dans son sein , au moment qu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ dans l'eucharistie est le modèle le plus achevé qu'on puisse proposer aux personnes riches pour servir de règle à leurs aumônes, et le motif le plus pressant qui puisse exciter leur charité. Envisageons donc premièrement ce modèle, pour écouter ensuite ce motif : car je ne veux pas qu'il y ait ici un mot à perdre. Quand la charité est accompagnée de trois qualités , on peut dire qu'elle est héroïque, et que cette reine des vertus est élevée sur le plus beau trône où elle puisse monter, lorsqu'elle est prévenante, lorsqu'elle est magnifique, lorsqu'elle est humble : je l'appelle prévenante lorsqu'elle va au-devant des besoins du prochain, sans attendre qu'on l'en sollicite ; je l'appelle magnifique lorsqu'elle se répand abondamment sur toutes les misères de tous les malheureux ; je l'appelle humble lorsqu'elle tâche de couvrir ses plus grandes libéralités sous le voile du secret. Or la miséricorde que Jésus-Christ verse sur nous dans le sacrement de l'autel porte ces trois qualités à un point qui ne se peut dire : car, ô mon Dieu ! vous nous y donnez, mais de vous-même, de votre propre mouvement, par le seul empressement de votre bonté, avant que personne ait pensé à vous en solliciter ; vous nous y donnez, mais avec une profusion plus que royale, des trésors infinis pour remédier à tous nos besoins. Vous nous y donnez enfin ; mais comment nous y donnez-vous ? les plus grands biens que le ciel et la terre renferment, des biens inestimables qui passent tout ce qu'on en peut dire et penser ; vous nous les donnez cachés sous les viles apparences d'un simple morceau de pain !

La première de ces circonstances, Messieurs, me paraît considérable, et pour la mettre dans son jour nous pouvons remarquer que c'est le propre caractère de la bonté divine de prévenir toujours les créatures. Lorsque Dieu tira le monde du néant , qui pouvait l'y exciter que sa bonté toute seule ? Lorsqu'il nous donna son Fils dans l'incarnation, il n'y fut convié que par cette même bonté ; lorsque de l'état du péché il nous appelle à lui par sa grâce, ce n'est pas nous qui l'en sollicitons les premiers, il faut encore que sa bonté fasse la première démarche. Cependant, Messieurs, quelque grandes que soient ces prévenances, j'ose dire que Jésus-Christ nous prévient encore plus amoureux-ment dans l'adorable eucharistie : il était

en quelque sorte de la puissance de Dieu et de sa grandeur de se produire au dehors par la création du monde ; sa bonté et sa miséricorde étaient comme intéressées à vouloir sauver leur ouvrage, et à en sauver effectivement du moins une partie par la rédemption. Mais pourquoi ce Dieu-Homme nous donner son corps et son sang ? quelle considération l'y oblige ? le mouvement tout pur de son amour et la vue de nos besoins.

Car d'un côté le Père éternel n'a jamais exigé de son Fils qu'il instituât ce sacrement auguste. Nous remarquons dernièrement, après un grand homme, que quand le Sauveur nous donna sa vie sur la croix, il nous fit à la vérité un présent infiniment considérable. Cependant nous disions aussi que si ce grand sacrifice fut un effet de la tendresse de Jésus-Christ pour les hommes, il fut encore un effet de son obéissance aux ordres de son Père, puisqu'il ne fit qu'exécuter sur le Calvaire l'arrêt auquel il avait été condamné par la justice de Dieu et dont il ne pouvait se défendre. Mais qui l'oblige de nous donner son corps et son sang à l'autel ? L'obéissance a-t-elle eu quelque part à cette libéralité ? Nullement, et vous ne trouverez jamais en aucun endroit de l'Ecriture que Dieu ait ordonné à son Fils de laisser un si riche présent à la terre. D'un autre côté, Messieurs, voyez-vous dans l'Evangile que les hommes aient représenté leurs nécessités au Sauveur de telle sorte qu'il se soit trouvé comme engagé à y remédier par une libéralité si merveilleuse ? Hé ! qui l'eût osé espérer ? ou plutôt qui s'en fût avisé jamais ?

Grands du monde, apprenez donc d'une bonté si pure et si gratuite à prévenir de vous-mêmes les besoins de tant de malheureux. Leurs misères, hélas ! ne vous sont pas inconnues. Quoique les sages règlements de vos illustres magistrats et le bon ordre de votre ville aient épargné à vos yeux le triste spectacle qu'une foule de mendians leur présentaient à chaque pas, et à vos oreilles l'importunité d'entendre les pitoyables accents qu'ils poussaient à tous moments d'une poitrine languissante, vous n'ignorez pas toutefois l'extrémité où est réduite la maison qui les renferme. Hé ! qu'attendez-vous donc à la soutenir par l'appui de vos aumônes ? Remettez-vous à lui laisser après votre mort quelque légère portion de ces biens que vous ne pourrez emporter avec vous ? Peut-être n'aurez-vous pas le temps d'y donner ordre. Attendez-vous que ceux qui tâchent de la faire subsister par tous les secrets d'une charité ingénieuse, et dont toute la vigilance met tout en usage pour empêcher qu'elle ne succombe, vous pressent de seconder leurs soins par leurs saintes importunités ? Il y a si longtemps qu'ils vous en conjurent d'une manière si touchante ! Ah ! du moins après cela, si jusqu'ici votre charité n'a pas été prévenante, qu'elle soit dorénavant magnifique : c'est la seconde qualité qu'elle doit prendre de la miséricorde que le Sauveur exerce sur nous dans l'eucharistie.

Saint Augustin, admirant la profusion extrême avec laquelle notre Dieu nous y accable sous le poids de sa libéralité, a dit, vous le savez, Messieurs, qu'à la fin Dieu y avait épuisé toutes les forces de sa puissance, de sa sagesse et de ses richesses ; que, tout puissant qu'il était, il ne pouvait nous donner rien de plus ; que, tout sage qu'il était, il ne savait trouver par où nous donner davantage ; que, tout riche qu'il était, il ne lui restait point de ressource pour ajouter quelque chose à une si grande magnificence. En effet, Messieurs, s'il m'est permis de dire de l'eucharistie, en la considérant comme sacrement, ce que saint Augustin en a dit en la considérant comme sacrifice, il remarque trois choses qui en relèvent infiniment le prix : la nature de ce qu'on y donne, la dignité de celui qui donne, la qualité de celui à qui l'on donne. C'est un Dieu qu'on y donne, première circonstance ; c'est un Dieu qui y donne et qui s'y donne soi-même, seconde circonstance ; c'est un homme à qui il se donne, troisième circonstance. C'est un Dieu qui y est donné avec son corps précieux et son sang adorable, avec son âme, sa divinité, sa personne, avec les travaux de sa vie et les mérites de sa mort, avec les trésors de sa grâce et les assurances de sa gloire. Et qui peut faire un tel don que Dieu lui-même, qui est le donateur et le don tout ensemble ? Ainsi ce présent ne saurait sortir d'une main qui orne sa magnificence d'un plus grand éclat. Enfin c'est un homme à qui Dieu donne, et donne non le ciel ou la terre, mais soi-même tel qu'il est ; et la disproportion infinie qu'il y a entre celui qui fait le présent et celui qui le reçoit, entre la chose qui est donnée et la personne à qui elle est donnée, cette disproportion, dis-je, redouble infiniment la grandeur d'une libéralité si divine, par la considération de l'indignité de celui à qui elle est faite.

De quelque côté donc qu'on prenne la chose, Messieurs, il faut avouer que la magnificence du Sauveur dans l'eucharistie est infinie. Mais il faut avouer aussi qu'elle fait une belle leçon aux hommes, pour leur apprendre à porter leurs aumônes jusqu'à la magnificence ; et ceci demande votre attention. On fait encore l'aumône dans nos jours, peu de personnes s'en défendent ; mais ce n'est le plus souvent qu'une aumône si resserrée qu'elle peut passer pour sordide. L'avarice d'un côté, la profusion de l'autre, retiennent la main quand elle s'ouvre pour donner. Ceux à qui rien n'est cher lorsqu'il s'agit de sacrifier à l'éclat ou au plaisir, ceux-là deviennent ménagers et épargnants lorsqu'un pauvre se présente. Ils comptent les oboles qu'ils lui donnent, si j'ose ainsi parler, eux à qui des sommes immenses ne coûtent rien durant le cours de l'année lorsqu'elles se dissipent en superfluités criminelles. Quand on veut reprendre cet homme de l'excès de sa dépense, quand on veut avertir cette femme qu'elle risque trop au jeu, ils répondent sans hésiter qu'ils ont du bien suffisamment, qu'ils sont d'une

qualité à le faire. Mais est-il question de réserver réglément certaine somme pour les pauvres, alors ils oublient, lâches qu'ils sont, et leur qualité et leur bien. Les cinquante pistoles dissipées follement ou risquées sur une carte sont regardées comme une bagatelle ; et l'on croit faire un effort héroïque de donner jusqu'à un écu.

Indubitablement qu'on va me dire que le rang qu'on occupe oblige à des dépenses extrêmes, pour lesquelles souvent on n'a pas le nécessaire, bien loin qu'elles laissent du superflu. Mais permettez-moi de vous faire part d'une pensée que la magnificence du Sauveur dans l'eucharistie me fait naître. Afin de trouver le secret de donner à tout le monde, et d'y donner infiniment, son amour lui a suggéré de faire deux grands miracles, l'un de changer la nature des choses, l'autre de les multiplier. Il change du pain en son corps, il multiplie ce corps en une infinité de lieux. Or ce double prodige, Messieurs, prodige si surprenant et si beau, souvenez-vous que vous pouvez le contrefaire en quelque manière, pour imiter sa libéralité. Changez la nature des choses. Ce que vous employez à tant d'ajustements inutiles pour parer si superbement vos corps, ce que vous consommez en tant de riches aménagements pour orner vos maisons, ce que vous prodiguez à entretenir un équipage si leste, ce que vous risquez si volontiers au jeu, ah ! chrétiens faites changer tout cela de nature. Votre qualité peut subsister sans ce faste, convertissez-en une partie en aumônes, et vous trouverez dans la destruction de votre luxe un fonds inépuisable pour secourir abondamment les pauvres, quoique leur nombre aille presque à l'infini, sans intéresser votre rang. Vous pouvez encore multiplier les choses aussi bien que les changer : bannissez de votre table ces profusions superflues ; retranchez-vous de ces festins voluptueux où l'art et la nature s'épuisent pour flatter votre goût, et vous verrez que ce qui n'aurait servi qu'à donner un seul repas à cinq ou six personnes pourra suffire à nourrir deux cents pauvres toute une semaine. Voilà, Messieurs, comme il ne tient qu'à vous d'approcher de la magnificence du Sauveur par les voies qu'il a lui-même employées. Il ne me reste donc plus qu'à vous montrer comment vous devez aussi à son exemple accompagner cette magnificence de modestie et d'humilité.

Comme on ne peut pas donner avec une libéralité plus étendue que le Fils de Dieu nous donne à l'autel, on ne peut pas donner avec moins de faste qu'il nous y donne. Vous diriez qu'il a cherché dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse les moyens les plus propres à rabaisser et à dissimuler la grandeur du présent qu'il nous fait. Son corps, son sang, son âme, sa divinité, tout cela entre dans la composition de ce présent, et toutefois qu'est-ce que nous paraissons recevoir quand nous le recevons ? un morceau de pain, rien davantage. Paissiez-vous vous régler sur un si bel exemple-

Messieurs, toutes les fois que la libéralité tirera quelque somme de votre bourse ! Bien loin de la répandre avec ostentation, dérobez-en, autant que vous pourrez, la connaissance au monde et même au malheureux qui en profite. Je n'en dis pas assez : tâchez de vous cacher à vous-même ce que vous faites pour les autres, qu'il ne semble pas que vous donniez rien de considérable ; quoi que vous puissiez donner, affectez-en une espèce de mépris religieux et d'indifférence sainte. Car comme vous voyez que la mer jette sur les bords des coquillages et des herbes avec beaucoup de bruit, pendant qu'elle retient dans son sein des perles et des pierreries, on ne trouve que trop de gens qui contrefont les magnifiques, et qui donnent avec éclat de petites aumônes, pendant que leur avarice conserve chèrement ses trésors. Or voulez-vous un secret pour éviter ce poison de l'orgueil qui se glisse si finement dans les œuvres de charité, et qui s'y glisse d'autant plus qu'elles sont plus considérables ? donnez aux hôpitaux. Vous pouvez faire couler sur ces saints lieux les ruisseaux de vos largesses par des canaux si secrets que le monde ne pourra point vous en flatter par ses louanges, et que les pauvres béniront sans la connaître la main qui les nourrit.

Que si les riches, devenus sourds par leur cupidité aux divines leçons que Jésus-Christ leur fait de l'eucharistie, où il est un si excellent Maître de libéralité pour tous les riches qui se rendent attentifs à l'écouter, vous oubliez dans vos besoins, pauvres qui réclamez leur secours, et vous abandonnez à toutes les disgrâces attachées à votre pauvreté, ah ! du moins prêtez vous-mêmes l'oreille aux merveilleuses instructions que le même Maître vous fait de la même chaire, pour vous apprendre à faire un saint usage de votre pauvreté, en souffrant toutes les incommodités qui l'accompagnent, patiemment et sans murmurer. C'est à quoi je vais vous exhorter dans mon second point

SECOND POINT

La pauvreté, quoique tout lui manque, fait ce que les richesses ne peuvent faire, quoiqu'elles ne manquent de rien. Quel bonheur pour les chrétiens ! s'écrie saint Augustin : on leur propose un royaume à acquérir, et ils trouvent dans la pauvreté le prix qu'il faut donner pour s'en rendre maître ; elle fournit toute seule de quoi acheter le ciel, et ouvre la porte de cet heureux séjour, dont les richesses avec tout leur pouvoir ne servent qu'à fermer l'entrée. Comme cette leçon néanmoins est difficile à persuader aux hommes, toute véritable qu'elle est, le Fils de Dieu, pour les en convaincre d'une manière sensible et à laquelle il n'y eût point de repartie, voulut choisir la pauvreté, lorsqu'il se fit homme, pour la rendre recommandable par son exemple, avant que d'en publier le mérite par ses paroles ; il la consacra dans sa personne, ou, si je l'ose dire, il la divinisa. Jusqu'alors, dit

saint Augustin, les hommes n'avaient pas ignoré que Dieu fût riche ; la qualité de Créateur et de Maître du monde, sous laquelle ils l'adoraient, ne leur permettait pas d'en douter. Mais en se faisant leur Rédempteur il voulut leur faire comprendre qu'il pouvait être pauvre, et même que la pauvreté lui était plus chère, puisqu'il la choisit pour son partage à sa naissance, dans sa vie et à sa mort. Oh ! que cette préférence de Jésus-Christ, si nous savions bien l'entendre, relève hautement le mérite de la pauvreté ! Pauvres, pour affermir votre courage au milieu des incommodités qui l'ébranlent assez souvent, remplissez de temps en temps votre esprit de cette belle idée d'un Dieu aussi pauvre que vous ; pensez que si les riches tiennent quelque chose de Dieu comme Créateur, vous avez l'avantage de ressembler à Dieu comme Rédempteur ; souvenez-vous que vous êtes les membres de ce Chef adorable qui n'eut pas sur quoi reposer sa tête durant tout le cours de sa vie.

Quelle joie cependant que le Sauveur du monde ait pris de faire connaître par tous les états de sa vie combien la pauvreté lui était chère, il faut avouer qu'il ne l'a jamais portée plus loin que sur nos autels : car je trouve en un sens qu'il y est incomparablement plus pauvre que ni dans la crèche ni sur la croix. Il est vrai que dans la crèche et sur la croix on le vit naître et mourir tout nu, privé de tous les secours qu'offrent les biens de la fortune, et dans une indigence générale des choses les plus nécessaires. Voilà une affreuse pauvreté. Cependant, Messieurs, le Fils de Dieu a trouvé le secret d'y ajouter encore dans l'eucharistie. Car il s'y dépouille de plusieurs biens dont il s'était réservé la jouissance dans les autres états. Il avait du moins alors une forme humaine, et ici il ne l'a point ; il avait alors une présence visible, et ici il en est privé ; il occupait alors une place comme les autres corps, et ici il est renfermé dans un atome. Il ne lui reste pour tout que des apparences viles ; encore ne lui appartiennent-elles pas, puisqu'il les emprunte du pain et du vin. O pauvreté qui approche de l'anéantissement ! Pauvres qui m'écoutez, si l'indigence qui vous presse ne vous laisse par le pouvoir de disposer des biens de la terre, encore vous reste-t-il celui de disposer de vos corps : vous voyez, vous marchez, vous agissez. Mais mon Sauveur à l'autel est pauvre jusqu'à paraître dépouillé de l'usage de ses sens et de ses membres ; je l'y vois sans action et sans mouvement ; je l'y vois entre les mains d'une puissance étrangère qui le cache, qui le montre, qui le porte, qui le rapporte, qui le produit, qui le détruit comme il lui plaît. Il est donc vrai, Messieurs, que la pauvreté du Fils de Dieu dans l'eucharistie ne va pas seulement au delà de ce que est, mais au delà de ce qu'on peut imaginer de plus pauvre. Voyons maintenant de quelle manière il porte cette pauvreté.

Ah ! qu'elle est pleine d'instructions pour vous, mes chers frères, et qu'elle vous donne

de belles leçons pour purger votre condition des péchés qui accompagnent pour l'ordinaire l'indigence ! Car il faut vous le dire, la pauvreté a ses défauts aussi bien que l'opulence ; l'on peut être mauvais pauvre aussi bien que mauvais riche. Combien y en a-t-il, par exemple, qui sous le voile précieux de la pauvreté couvrent leur oisiveté et leur paresse ! combien de gueux de profession et de mendiants vagabonds dans les lieux où l'on n'y a pas mis ordre ! Et qui pourrait dire les vices abominables qui règnent parmi des gens qui pour l'ordinaire sont sans honneur, sans religion et sans conscience ? Pensez-vous, même ici, Messieurs, où votre sagesse a arrêté le cours de ce désordre, pensez-vous que la pauvreté n'y cause pas mille dérèglements en mille autres manières ? Si j'entre dans la plupart des familles incommodées, hélas ! bien loin d'y trouver des vertus pour fruits de la pauvreté qui y règne, je n'y trouverai que des péchés. Quelques-uns, se croyant tout permis pour repousser la nécessité, se laissent aller au larcin, à l'impureté et aux dernières extrémités : cet artisan, ce marchand, à tromper ceux qu'ils servent ; cet officier, ce cavalier, à chercher dans les injustices ou dans les violences ce que l'indigence domestique leur refuse. D'autres, brûlant d'une jalousie maligne contre ceux dont ils voient la fortune mieux établie, ne peuvent s'empêcher de regarder leur prospérité d'un œil jaloux, et s'ils ne sont pas en état de leur nuire par d'autres voies, ils les déchirent par leurs médisances. Ceux-ci ne pensant qu'à se tirer de presse, toute leur industrie, tout leur soin, toute leur passion est d'amasser, et ils ne sont pas moins riches en desirs que pauvres en effet. Ceux-là s'emportent en murmures contre le ciel ; le chagrin les ronge, l'impatience les mutine ; le mari s'en prend à la femme et la femme au mari, et dans la famille ce n'est que trouble et que désordre.

Or, pour remédier à tant de maux, je n'ai qu'à vous présenter Jésus-Christ dans l'eucharistie. Vous avez vu jusqu'où il y est réduit, cependant comment est-ce qu'il le souffre ? L'a-t-on jamais entendu se plaindre ? Quelques indignités que lui aient faites ou les irrévérences des pécheurs, ou l'impiété des libertins, ou les fureurs des hérétiques, en a-t-il jamais murmuré ? Qu'on l'abandonne seul dans nos temples, qu'on le porte au dernier des misérables, dans les lieux les plus immondes, s'en est-il jamais impatienté ? Hélas ! il endure tout, mépris, profanations, outrages, sans opposer à tout cela que la patience, l'humilité et le silence. Ce sont aussi là, mes chers frères, les vertus que je veux que vous puisiez dans cette divine source ; voilà les armes dont cet auguste sacrement vous apprend à vous munir contre les chagrins, les emportements, les plaintes. Quoi qu'il arrive, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le souffrir, vous abaisser et vous taire, c'est ce que l'exemple de Jésus-Christ vous inspire.

Que si vous devez tirer de cet exemple une instruction si importante, vous en pouvez faire aussi en même temps votre consolation et votre gloire. Car quelle joie pour vous de trouver tous les jours dans l'église votre Dieu à qui vous puissiez dire après un grand saint : *Nudus nudum sequar* : O mon Dieu ! je suis ravi que ma pauvreté me donne lieu de marcher sur les pas de la vôtre. Ah ! je ne saurais plus me plaindre de ma condition, vile créature que je suis, puisque votre amour pour moi vous a fait abandonner vos immenses richesses, pour vous réduire à l'extrémité où je vous vois. En vérité je ne crois pas que rien puisse ébranler un esprit qui fait ces réflexions, ni un cœur qui se remplit de ces sentiments. En voici d'autres cependant encore qui ne doivent pas moins vous consoler.

Tous les Pères de l'Eglise nous assurent après Jésus-Christ que nous devons regarder le sacrement de nos autels comme un gage certain de la gloire qui nous attend dans le ciel ; ce sacrement doit donc vous faire souvenir sans cesse qu'il ne faut pas que vous cherchiez votre bonheur sur la terre, et par conséquent que vous devez vous mettre fort peu en peine de n'y avoir point d'établissement, dans l'assurance qu'il vous donne, au milieu de votre pauvreté, que dans peu de temps il vous mettra en possession d'un royaume. N'eût-il pas fait beau voir les Hébreux bâtir des maisons et acquérir des héritages dans l'Egypte, lorsque Dieu était prêt à les en faire sortir pour les établir dans la Palestine ? Hé ! pauvres gens, leur eût-on dit, de quoi vous tourmentez-vous ? Demain vous ne serez plus en ce pays ; pourquoi donc vous soucier d'y acquérir des richesses ? Voilà à peu près ce que vous devez vous dire : Un royaume nous attend, ce sacrement que nous recevons en est un gage indubitable de sa part. Pourquoi donc nous affligerions-nous de n'avoir point de richesses, ou pourquoi travaillerions-nous à nous en amasser dans un pays d'où nous sommes assurés que la mort nous tirera bientôt ?

Je puis même vous dire, mes chers frères, qu'en attendant cet heureux moment l'eucharistie vous donne sur la terre comme une espèce d'anticipation de la gloire qui vous est préparée après la mort. On verra quelque jour dans le ciel une infinité de pauvres élèves au-dessus des riches, ou du moins qui leur seront égaux. Mais savez-vous que l'eucharistie commence cette égalité dès la terre ? Car ne confond-elle pas le prince avec le sujet, le maître avec le serviteur, le magistrat avec l'artisan, le riche avec le pauvre, lorsqu'elle les fait tous asseoir à la même table, pour leur servir à tous la même viande, comme à des enfants d'un même père, sans distinction de qualité ni de rang ? Ainsi j'avais raison de dire que ce sacrement fait votre gloire, comme il doit faire votre consolation. Et je vous prie de ne pas perdre cette pensée que j'y ajoute encore et avec laquelle je finis

On peut dire, ce me semble, du pauvre, qu'il est comme une espèce de sacrement. Quoiqu'il n'y ait rien de plus vil que ce qui paraît dans nos mystères, toutefois notre Dieu y réside véritablement. Ainsi, quoiqu'on ne voie rien dans le pauvre que de méprisable et d'abject, Jésus-Christ ne laisse pas d'y être. Comme il se cache sous les espèces du sacrement, il se cache sous les haillons du pauvre. Pauvres, souvenez-vous donc du Dieu que vous portez en vous-mêmes, et vous considérant toujours comme une chose sainte, prenez garde de ne faire jamais rien qui soit indigne de l'honneur que vous avez d'imiter, par quelque sorte de ressemblance, le sacrement de nos autels. Et vous, apprenez, riches, de cette réflexion à respecter les pauvres; apprenez-en par conséquent à les assister. C'est par là qu'en satisfaisant les uns et les autres à leurs devoirs, on pourra voir l'accomplissement de cette prophétie du Psalmiste, que le riche et le pauvre se rencontreront ensemble : *Simul in unum dives et pauper* (Psal. XLVIII, 3). Heureuse rencontre qui se fera dans la gloire, et que rien ne séparera jamais! Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE VÊTURE.

Mundus transit et concupiscentia ejus : qui autem facit voluntatem Dei manet in æternum.

Le monde passe, et sa concupiscentie passe avec lui. Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement (I Jean., II, 17).

Les saints docteurs ont relevé par des éloges magnifiques la piété des personnes d'une qualité distinguée, lorsque, foulant le monde aux pieds, elles ont embrassé la profession religieuse. Tantôt ils les ont regardées comme ces beaux et riches vases que le peuple de Dieu emporta de l'Égypte indigne de posséder un si précieux trésor; tantôt ils les ont comparées à ces hants cèdres du Liban qu'on choisit entre les autres pour les faire servir à la structure et à l'ornement du temple du Seigneur. Ces éloges, ma chère sœur, vous sont dus par bien des titres, et je ne prétends pas ici ôter quelque chose au mérite du sacrifice que vous faites : cependant, quelque éclatant que soit ce que vous quittez, ce que vous avez choisi l'emporte encore infiniment. Car qu'est-ce après tout que ce monde que vous quittez avec connaissance de cause, et dont la plupart des hommes sont si follement infatués? Deux choses également propres à nous en inspirer du dégoût, si nous savions les bien comprendre : c'est apparence ou malice : apparence qui nous trompe, malice qui nous gâte; apparence qui séduit notre esprit, malice qui corrompt notre cœur. Voilà les deux raisons par lesquelles je me propose de vous montrer dans la suite de ce discours la grandeur de la grâce que vous recevez aujourd'hui : la vanité du monde, la corruption du monde; la vanité du monde, il passe comme l'ombre : *Mundus transit*; la corruption du monde, il n'est que convoitise déré-

glée qui porte à tout mal; mais convoitise qui, corrompant le cœur sans le satisfaisant, passe avec lui : *Et concupiscentia ejus*.

Si je n'avais eu ici qu'à édifier votre piété, j'aurais pris d'autres mesures. Les avantages de la vie religieuse, sa tranquillité, ses douceurs, ses pratiques, sa sainteté, tout cela m'ouvrait un beau champ pour justifier votre choix et pour en relever l'excellence : je n'aurais eu qu'à ajouter les dernières paroles de mon texte : Mais celui qui fait la volonté de Dieu, comme vous venez ici vous dévouer tout entière à la faire pleinement, et tout le reste de votre vie, ma chère sœur, celui-là demeure éternellement : *Qui autem facit voluntatem Dei manet in æternum*. Mais comme il n'est pas donné à tous d'embrasser cette profession, ni de comprendre les mystères du royaume de Dieu, ç'aurait été parler un langage ou inconnu ou inutile à la plupart de ceux qui m'écoutent.

Ainsi, par une condescendance charitable pour vos frères, souffrez, filles de Sion, que j'expose ici à vos yeux, d'un côté les illusions, de l'autre les abominations de la profane Babylone; montrons au monde ce qu'il est, et pour la consolation des bonnes âmes qui l'ont quitté, et pour l'instruction de ceux que leurs passions y tiennent encore. Affermissons les premières dans le dégoût qu'elles ont du monde, en leur faisant voir combien il est à mépriser; essayons d'en dégoûter ceux qui l'aiment encore, en leur faisant sentir combien il est à craindre pour tous ceux qui ont quelque désir du salut, après que nous aurons invoqué le secours de l'Esprit de celui qui n'est venu dans le monde que pour le vaincre, lorsque son amour le porta à s'incarner dans le sein d'une Vierge, au moment qu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT

C'est une chose bien remarquable, et je vous prie, ma chère sœur, d'y faire vous-même une sérieuse attention, que Dieu ayant formé le dessein de donner un livre entier aux hommes sur la vanité des choses humaines, il n'a pas voulu employer une personne vulgaire ou médiocre pour apprendre à la terre une vérité qu'il prévoyait devoir trouver tant de contradiction : car pour nous détromper des fausses idées que la spécieuse apparence des biens de ce monde pouvait donner, il a choisi un roi, le plus grand de tous les rois, qui ne raisonnât pas là-dessus par de simples spéculations, comme ont fait tant de philosophes, mais qui, parlant des choses sur sa propre expérience, méritât d'en être cru, et fût par le caractère de sa personne un témoin irréprochable, digne de foi sur sa parole, quand même elle n'aurait pas d'ailleurs l'autorité de Dieu pour garant. Mais il n'est pas moins surprenant de voir de quelle façon cet auteur entre en matière, et de l'entendre s'écrier plutôt que parler, comme s'il était saisi de quelque mouvement extraordinaire : *Vanité des vanités, et tout est vanité* (Eccl.,

1, 2). Un commencement si nouveau ne fut pourtant point dans Salomon l'exagération d'un esprit chagrin, ce fut l'effusion d'un cœur qui se trouve dans l'impuissance d'égaler par ses expressions la grande idée qu'il a conçue du néant des choses du monde. Car quoique ce nom de vanité y soit répété tant de fois, il ne l'est point encore assez au gré d'une âme qui en a fait une malheureuse expérience, et que Dieu frappe vivement par les lumières de la foi.

Pour vous le faire sentir, que ne puis-je dans ce discours imiter en quelque sorte ce que le démon fit autrefois pour tenter Jésus-Christ et pour le séduire? L'Evangile nous apprend que cet esprit de ténèbres transporta le divin Sauveur sur une montagne fort élevée, et que de là il lui montra tous les royaumes de la terre avec toute la gloire qui les accompagnait. Or, si par un innocent artifice il était en mon pouvoir d'exposer le monde à vos yeux, je n'appréhenderais pas que son éclat vous éblouît, ce qui était la pensée du tentateur; je me promettrais au contraire que la vue de son néant vous remplirait pour lui du dernier de tous les mépris. Mais si la chose est impossible, faisons du moins ce que saint Cyprien conseille à son ami Donat : élevons-nous en esprit dans une région supérieure au monde, d'où, jetant les yeux de tous côtés, nous contemplions de sang-froid et à loisir la face de toute la terre et les scènes différentes qui remplissent ce théâtre. O Dieu! dans quel étonnement ne nous jettera point cette vue! Que de spectacles divers, qui pourtant dans leur diversité s'accorderont tous à nous dire qu'il n'y a rien dans le monde que de vain, de trompeur et de faux, et que hors de se donner à Dieu, comme vous faites, ma chère sœur, tout le reste n'est que mensonge!

Ce serait m'engager dans une entreprise trop vaste que de vouloir vous représenter tant d'objets séparément par une induction particulière, et le détail à la fin en pourrait être ennuyeux. Faisons donc, s'il vous plaît, d'abord une réflexion générale sur la nature du monde, et choisissons ensuite quelques-uns de ses plus beaux endroits, pour juger, par le peu de solidité que nous y trouverons, de la vanité de tous les autres. Pour ce qui est de la nature du monde, qui voudra se former une véritable idée du fond de son néant, il n'a qu'à écouter ces expressions de l'Ecriture, expressions si vives et si animées, selon lesquelles le monde n'est qu'une herbe qui se dessèche, une fleur qui se flétrit, une vapeur qui se dissipe, un songe qui s'évanouit. Qu'arrive-t-il à un homme qui rêve? c'est la réflexion de saint Augustin : il se croit grand, il se croit heureux; mais le premier moment de réveil le détrompe, pour le rejeter entre les bras de sa bassesse et de sa misère; ainsi en est-il du monde : chimères, illusions, fantômes, qui n'occupent tout au plus que l'espace d'une courte nuit. Non, il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui êtes véritablement et qui subsistez éternellement. Heureux qui le sait comprendre comme cette

vierge prudente! heureux qui, désabusé comme elle de tout ce qui frappe les sens, ne cherche que vous et ne s'attache qu'à vous!

En effet, de quoi s'occupent les enfants du siècle, et à quoi travaillent-ils? Je ne parle point ici de leurs crimes, je ne veux pas même parler de leurs divertissements. Laisant à part le désordre et l'inutilité de leur vie, ce qu'ils appellent affaires, et ce qu'ils traitent sérieusement sur ce pied, ces vœux, ces soins, ces intrigues, ces entreprises, qu'y a-t-il de solide à les envisager de près et sans passion? L'Ecriture a marqué le jugement qu'il en faut porter : ce qu'on nous donne pour l'occupation d'un homme n'est que l'amusement d'un enfant. Et saint Chrysostome l'aît voir par un long parallèle que toute la différence qui se trouve entre les uns et les autres est en effet une pure différence de nom. Un enfant s'applique avec toute l'attention dont il est capable à bâtir un château de cartes ou de boue; un autre, jaloux de son travail, s'y oppose et le renverse : de là il naît entre eux de la contestation et des plaintes. Mais quand l'âge dans la suite vient à former les esprits, ils sont surpris que des choses si vaines aient pu les toucher si fortement. Enfants des hommes, vos occupations, de quelque grand nom qu'il vous plaise de les revêtir, sont d'ordinaire aussi puériles, et viendra le temps que, vos yeux frappés d'une lumière plus pure, vous en découvrirez la vanité, et vous aurez pitié de votre égarement.

Projeter de grandes conquêtes, mettre sur pied de grandes armées, engager ses voisins dans ses intérêts ou du moins les intimider, faire des traités et les rompre, gagner par la négociation ce qu'on ne peut par la force, voilà les importantes affaires des premiers hommes de la terre, après quoi ils épuisent et tous leurs soins et tout leur temps. Dans le commerce ordinaire de la vie des particuliers, celui-ci fait son capital de cette charge qu'il poursuit, celui-là de cette alliance qu'il médite; l'un met son habileté à amasser des richesses, l'autre à se faire par sa libéralité des créatures ou des amis. Aujourd'hui une intrigue occupe pour le succès d'un mariage, demain une sollicitation pour le jugement d'un procès. Mais qu'ils me disent ces hommes, dont la vie s'use parmi tant d'agitation et de tumulte, ce qu'il faut penser de leurs travaux. A les regarder du côté de la religion, c'est une stupidité inconcevable de se tourmenter comme ils font pour la vie présente, pendant qu'ils négligent l'autre; mais à en juger par la raison, quelle folie, s'écrie le Sage, de sacrifier son repos pour des choses qui doivent nous abandonner et passer entre les mains d'un autre, qui peut-être en abusera, et pour toute reconnaissance insultera à notre mémoire (*Eccle.*, II, 26; IV, 8)! Combien un travail est-il vain quand on n'en tire aucun fruit? mais combien est-il insensé quand on n'en tire qu'une infinité de maux? Oh! que vos travaux, ma chère sœur, seront bien mieux employés, vos heures plus heureusement remplies, et vos peines plus dignement récompensées!

Que s'il y a tant de vide dans le sérieux de la vie des mondains, ne croyez pas que l'agréable en soit plus réel : comme les affaires n'y sont que niaiseries, les plaisirs n'en sont qu'amertumes : *Omnia vanitas et afflictio spiritus* (*Eccle.*, I, 14). Que prendrons-nous pour en faire la preuve ? le commerce des amitiés, des visites, des compagnies ? la liberté, l'indépendance, le pouvoir d'être à soi ? l'abondance, le choix, la vicissitude des divertissements ? Certainement si le monde peut valoir par quelque endroit, je ne crois pas qu'il aï rien de plus précieux à promettre pour l'agrément de la vie. Cependant qu'est-ce qu'on y trouve ? dégoût, servitude, chagrin. Je serais infini si je voulais seulement vous marquer ici les noms des défauts qui entrent dans les commerces de la vie et qui en empoisonnent la douceur. Car ces sociétés qui paraissent si charmantes à qui ne les connaît pas, si vous en pénétrez le secret, qu'y découvririez-vous que perfidie ? Au dehors civilité, complaisance, déférence, flatterie, protestation de service. Par derrière, indifférence, mépris, raillerie, médisance, et souvent mauvais offices. Aussi combien de refroidissements, d'éclaircissements et de raccommodements, et enfin de ruptures, d'éclat et de fracas, qui ne laissent après eux que des sentiments d'aigreur, d'animosité et de vengeance ?

Le temps me permet moins encore de vous bien représenter jusqu'où vont les servitudes du monde. Un des charmes de la vie c'est l'être indépendant, et les enfants du siècle ne peuvent regarder qu'avec une secrète horreur l'assujettissement où entrent ceux qui se confinent dans le cloître par une sainte retraite. Renoncer à sa volonté propre, s'abandonner à celle d'autrui, se dépouiller du droit de faire ce qu'on voudra, se mettre dans la nécessité de faire ce que peut-être on ne voudrait pas, voilà l'épouvantail du monde. Cependant qu'il prenne garde si sa prétendue liberté n'est point une véritable contrainte. L'homme est tellement né libre qu'il ne peut se passer de maître, parce qu'il est né pour aimer, et que le propre de l'amour est de faire le maître partout où il se trouve.

Or il n'y a que deux amours qui puissent se disputer l'empire de notre cœur : l'amour de Dieu et l'amour du monde. Aimez-vous Dieu, vous n'avez qu'un maître ; encore ce maître est-il doux, parce qu'il est le Seigneur naturel et légitime de l'âme. Aimez-vous le monde, non-seulement vous avez autant de maîtres différents que vous aimez de différents objets ; mais ces maîtres sont autant de tyrans qui vous traitent avec une dureté impitoyable, parce que vous n'étiez pas fait pour leur obéir, ni eux pour vous commander, et qu'ils nous regardent toujours comme en pays ennemi, toujours prêts à leur échapper.

Or cette servitude de l'amour du monde le jette nécessairement en deux sortes d'esclavages également insupportables : le premier est l'esclavage de ses propres passions, le second l'esclavage des passions des autres. Laisant à part le premier, sans m'arrêter à

vous dire quelle horrible domination est celle d'une passion violente qui nous gourmande, et le ravage que fait dans un cœur, ou l'amour quand il l'enflamme, ou l'ambition quand elle le possède, ou la colère quand elle le transporte, ou l'envie quand elle le ronge, fût-on libre de ce côté-là, combien dépend-on des autres ! Non, Messieurs, on ne vit point dans le monde ni pour soi-même, ni par soi-même, c'est par rapport à autrui et par l'impression d'autrui. Vous diriez que la plupart des hommes ne sont que des machines artificielles qui reçoivent tout leur mouvement d'une cause extérieure et étrangère. Vous attachez-vous à un grand, dès là il faut faire vœu d'en recevoir l'influence, d'en imiter les mœurs, d'en étudier les humeurs, d'en souffrir les bizarreries, de ne voir les choses que par ses yeux, et de changer à tous ses caprices. Etes-vous revêtu d'une charge, vous voilà esclave-né de quiconque a affaire à vous. Autant que le public dépend de vous, autant en un sens dépendez-vous du public. Vous voudriez reposer, il faut travailler ; vous seriez bien aise d'être seul, il vous vient du monde.

Mais n'ayez, si vous voulez, ni ambition, ni emploi, quel asservissement est celui des usages, des cérémonies, des bienséances du monde ! combien peu de jours en sont-ils francs ! combien, à s'en tenir précisément au nécessaire, et pour ne chercher qu'à se sauver du ridicule, combien pour y obéir faut-il faire de démarches ! Et ne me dites pas que la qualité est sur cela privilégiée. Car je soutiens au contraire qu'à un petit nombre près, plus on est élevé, plus on est esclave, parce que l'élévation ayant relation à plus de choses dépend aussi de plus de choses. Ses chaînes, dit saint Cyprien, seront d'or, si vous voulez ; mais enfin ce seront des chaînes, et leur prix, à le bien prendre, ne diminuera rien de leur poids. Ainsi se justifie ce que saint Bernard a dit après saint Augustin, que qui ne porte pas volontairement le joug du Seigneur, ce joug si doux et si léger, en porte malgré lui un autre qui le désole et l'accable.

Ce serait ici le lieu de montrer que les choses mêmes où les hommes mettent leur félicité, bien loin de leur en procurer, les plongent dans des peines mortelles. Mais que ne puis-je sur cela faire parler à ma place la plupart de ceux qui m'écoutent ! O Dieu ! qu'ils m'apprendraient de choses s'ils voulaient être sincères ! Que pensez-vous que ce soit que cette place que j'occupe ? dirait un ambitieux (c'est saint Cyprien qui lui prête ces paroles, ou plutôt qui ne fait qu'exprimer ses sentiments) : après être monté par mille bassesses au rang où vous me voyez, après avoir acheté ma dignité par des indignités honteuses, je trouve que ce qui m'a tant coûté n'est qu'une misère véritable couverte de l'apparence d'une félicité trompeuse. Cette superbe maison, dirait un riche du monde, où tout rit par le dehors, il vous paraît que je n'y passe que des jours agréables et des nuits délicieuses ; cependant c'est là que je me

sens malheureux, lorsque tout le monde me croit heureux, et que je me fais à moi-même pitié lorsque tout le monde me porte envie. Peut-être vous persuadez-vous, dirait cette femme mondaine, que la vie molle et délicieuse où vous me voyez plongée me donne des plaisirs solides : il n'en est rien. La joie n'en passe pas les sens ; l'esprit n'en est pas content. Jusque dans ces heures agréables où tout conspire à le satisfaire, où un secret remords le trouble, ou un dépit caché le dévore. Toute cette montre de divertissements n'est point pour lui un véritable divertissement, ce n'est qu'un amusement de sa douleur. Ils n'emportent point le mal, ils endorment seulement le malade. Tout au plus ils ne produisent que quelques bons intervalles, pour replonger aussitôt une âme dans des chagrins plus affreux quand elle revient chez elle. Et ce qui est de vrai, s'ils procurent quelques plaisirs, ils en font payer de terribles intérêts.

La chose est ainsi, Messieurs, et ne peut même être autrement. L'homme est assez injuste pour chercher le bien par le mal, la félicité par le péché. Et la justice de Dieu, conduite par sa sagesse, a ordonné au contraire que le criminel trouvât toujours son supplice dans son crime, et que les mêmes créatures qui servent à l'homme à offenser Dieu servent à Dieu à se venger de l'homme. De vrai, comment voudriez-vous qu'un cœur d'une telle étendue, insatiable dans ses amours, infini dans ses desirs, immense dans ses espérances, fût jamais rempli par des biens si bornés dans leur nature, si courts dans leur durée, si incertains dans leur possession ? De là ces agitations continuës qui le promènent partout ; de là ces dégoûts inconstants qui ne le fixent nulle part. Tantôt inquiet pour ce qu'il a, tantôt avide de ce qu'il n'a pas, il erre éternellement entre la crainte et le désir, et le soin de se rendre heureux lui suffit pour se rendre misérable. Ce que saint Chrysostome a dit est donc bien vrai ; on ne saurait trop peser ces paroles de l'Ecriture : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. Il les faudrait graver partout, sur les palais des grands, sur les maisons des particuliers ; les répéter à toute heure dans les occupations les plus sérieuses, dans les compagnies les plus divertissantes.

Par quel malheur donc des hommes d'ailleurs sages et avisés se sont-ils prévenus d'une si grande estime pour le monde, et prennent même pour lui un si furieux attachement ? L'Esprit de Dieu en a découvert le véritable principe quand il a dit dans la Sagesse : *L'ensorcellement des niaiseries du siècle obscurcit ce qu'il y a de bon dans l'âme ; et les passions volages de la concupiscence renversent l'esprit le plus éloigné du mal* (Sap., IV, 12). Cela veut dire que deux choses concourent comme de concert à nous tromper, l'une au dehors, l'autre au dedans de nous-mêmes : au dehors les objets, au dedans la cupidité ; et l'illusion qui en résulte est telle que peu de gens sont assez heureux pour s'en garantir.

Je dis en premier lieu les objets : car encore que la réalité leur manque, l'apparence ne leur manque pas. Les sens y trouvent suffisamment de quoi se laisser séduire. Et pour mettre dans toute sa force l'expression de l'Ecriture qui appelle cette apparence un ensorcellement, comme des enfants s'imaginent voir de superbes maisons, de grandes villes et de vastes campagnes dans un lieu où il n'y a rien de tout cela, par l'artifice d'un verre trompeur qui grossit les objets, qui multiplie les espèces et qui enchante les yeux, de même ces beaux dehors qui sont répandus sur la surface des choses nous surprennent, et par une espèce de charme nous y font imaginer ce qui n'y est point.

Mais ce qui achève de nous en imposer, c'est que nos passions se mettent de la partie. Les objets sans les passions feraient peu d'impression sur nous, les passions sans les objets auraient beaucoup moins de force ; mais l'objet aidé de la passion et la passion secondée par l'objet renversent, comme dit le Sage, l'esprit et le jugement. De là se forme en nous ce que saint Augustin appelle une frénésie, et saint Grégoire une ivresse : frénésie des passions qui, comme une fièvre ardente faisant tourner la tête aux plus sages, leur donne le bien pour un mal et le mal pour un bien, les empêche de voir ce qui est et leur fait voir ce qui n'est pas, leur cause de fausses joies et des frayeurs aussi vaines ; ivresse des passions, qui, semblable au vin d'absinthe, pour être comme lui plein d'amertume, ne laisse pas de troubler la raison, et malgré tous les dégoûts qui en sont inséparables, nous transporte après la recherche des faux biens, ou nous assoupit dans leur jouissance.

Quel serait donc le secret de guérir cette frénésie et de sortir de cette ivresse ? Comme le mal vient de deux sources, des objets et des passions, il y faudrait opposer deux remèdes, la retraite et la foi : la retraite aux objets, et la foi aux passions. Pour ce qui est de la retraite, ma chère sœur, comme c'est le secret que la sagesse de Dieu vous a inspiré de bonne heure, et que fidèle à suivre une inspiration si favorable, vous en avez éprouvé tous les avantages plus heureusement que je ne pourrais vous les décrire, il ne me reste qu'à vous exhorter de vous y tenir toujours fortement attachée. De là, voyant les objets tels qu'ils sont, sans que le monde puisse vous faire illusion en les étalant à vos yeux, vous savez en porter le jugement qu'ils méritent. Mais il faut encore appeler la foi à votre secours pour l'opposer aux passions, car il n'y en a point qui tiennent contre elle. Ce fut autrefois un merveilleux spectacle de voir fondre tout à coup les murailles d'une superbe ville au seul bruit des trompettes de l'armée du peuple de Dieu (Josue, VI, 20) ; mais si la voix de la foi, cette trompette spirituelle, nous parle dans toute sa force, il se fera, dit Origène, il se fera à nos yeux un prodige plus surprenant que celui de Jéricho : le monde

entier se détruira ; toute sa beauté s'effacera, et à peine restera-t-il quelques vestiges de ses ruines

Repassez donc de temps en temps, ma chère sœur, sur le tableau que je viens de vous tracer, pour le contempler des yeux de la foi dans le repos de votre solitude. Alors, toute pénétrée de joie et de reconnaissance, que de bon cœur vous vous applaudirez sur le bonheur de votre choix ! Que vous en rendrez au Seigneur de vives actions de grâces ! Que vous saurez estimer un état comme le vôtre ! Etat qui, bien loin d'imposer par une apparence spécieuse, n'est, si je l'ose dire, trompeur qu'en ce que contraire au monde il promet peu et tient beaucoup ; que rebutant par le dehors il est charmant au dedans ; que le repos y est agissant et l'action cependant tranquille, parce qu'on y travaille utilement au plus grand des ouvrages, lorsqu'on semble ne faire rien, et que sous des peines superficielles on y goûte des plaisirs dont la solidité est sans illusion, la douceur sans remords, la jouissance sans trouble et la pureté sans mélange. Oh ! quel échange, ma chère sœur ! quitter un monde où rien n'est que vanité, pour un autre monde où tout est vérité ! Cependant nous n'avons encore envisagé les choses que du côté le moins important, puisque si le monde n'est qu'apparence, que vanité dans ce qu'il présente de plus beau, il n'est que corruption, que malice dans le fond, et que si on le doit mépriser dans ses faux attraits, on doit encore plus le craindre dans ses véritables périls. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Si nous en croyons saint Ambroise, ce n'était pas sans mystère que le roi-prophète demandait à Dieu les ailes de la colombe pour s'enfuir et pour chercher sa sûreté dans sa fuite : *Quis mihi dabit pennas sicut columbe, et volabo, et requiescam* (Psal. LXXV, 4) ? Pourquoi les ailes d'une colombe plutôt que de quelque autre oiseau ? N'en'est-il pas de plus hardi dans son vol et de plus rapide dans sa course ? C'est parce que, dans l'appréhension continuelle où est la colombe que l'oiseau carnassier ne fonde sur elle, sa faiblesse fait sa vitesse en faisant sa défiance. au moindre bruit qui la frappe, toujours attentive et vigilante, elle gagne à tire d'ailes vers l'asile qui la peut sauver. Ainsi, poursuit saint Ambroise, le prophète, dans la vue des pièges que le monde lui dressait, demande à Dieu qu'il lui donne les ailes d'une colombe, sa simplicité et sa timidité, pour se dérober aussi promptement qu'elle aux périls qui le menacent, et pour trouver à son exemple son salut dans sa retraite.

En effet il faut convenir que le monde ne saurait être ni trop appréhendé, ni trop fui, parce qu'en matière de salut il n'y a rien ni de plus corrompu, ni de plus dangereux. Trois choses entre les autres se présentent d'abord à mon esprit, qui, bien conçues et bien pénétrées, en peuvent découvrir le

mal dans toute sa force, et contre lesquelles la vie religieuse est le préservatif le plus infailible et la sauvegarde la plus sûre. Appliquez-vous-y donc, ma chère sœur, et comme on ne connaît jamais mieux le prix des choses que par les défauts de leurs contraires, comprenez les avantages de l'état où Dieu vous place, par la vue des périls de celui dont il vous tire. Trois choses, je vous l'ai dit, s'y présentent entre les autres : les maximes du monde, les exemples du monde, les occasions du monde. Maximes du monde, premier ennemi que nous avons sur les bras.

Car comme dans les choses civiles tous les Etats ont leurs lois, lois différentes, mais immuables, par lesquelles se gouvernent les peuples qui leur sont soumis, qui ne sait que dans le monde toutes les conditions ont aussi leurs maximes particulières, maximes qui ne sont pas moins fixes, et sur lesquelles elles se conduisent pour le règlement de leurs mœurs ? Maximes pernicieuses, fautives, antichrétiennes, mais cependant reçues, usitées, toutes puissantes ; maximes qui, faisant, si j'ose le dire ainsi, la police de la conscience, persuadent aux avarés que si l'excès est un vice, ce n'est point pour la richesse, et qu'il y a de la puérilité à s'en faire de vains scrupules ; aux voluptueux, que la plupart des choses qu'on nous donne pour péchés ne sont que plaisirs permis ou tout au plus que faiblesses pardonnables ; aux ennemis, que la vengeance n'est qu'un juste ressentiment, et qu'un homme d'honneur est en droit de la poursuivre ; aux magistrats, que dans ces rencontres on peut faire pencher la balance du côté de la faveur, et servir un ami au préjudice d'un inconnu ; aux femmes, que les ajustements sont choses indifférentes, que le jeu n'est pas criminel, et moins encore le théâtre ; qu'étant nées avec de la qualité et du bien, la fortune ne les a pas faites pour la peine, mais pour la douceur et pour le repos. Si vous croyez ces maximes, que sont aujourd'hui les usures, sinon des dédommagements licites, ou du gain qui cesse, ou de la perte qui arrive, ou du risque que l'on court ? Les concussions et les rapines, sinon le profit de l'industrie, l'adresse de faire valoir les emplois, l'avantage des habiles sur l'ignorance des simples ? Les mensonges et les fourberies, sinon le principal instrument de la négociation et le grand ressort de la prudence humaine, pour avancer ses affaires aux dépens de la crédulité et de la sottise d'autrui ? L'indifférence pour les sacrements, la raillerie sur les mystères, l'inobservance des commandements, sinon force d'esprit, conscience d'habile homme, résolution de philosophe ? La fureur pour le jeu, sinon l'occupation honnête de ceux qui ont du temps ou de l'argent à perdre ? Le privilège de la qualité, sinon de se faire bien servir et de mal récompenser, d'emprunter partout et de ne payer nulle part, d'écraser quiconque déplaît quand il est au-dessous de soi, sans égard et sans miséricorde ?

Or, parmi tant de fausses maximes qui ont empoisonné tous les états et gagné la plupart des esprits, il est bien difficile de connaître ses véritables devoirs; ou si l'on vient à les connaître, il est encore plus difficile de les remplir. Car le monde, pour me servir de la comparaison de saint Augustin, est à peu près de la nature de ces animaux domestiques qui caressent ceux du logis et jappent après les autres. Voilà le monde. Êtes-vous de ses gens, il vous flatte; n'en êtes-vous pas, il vous poursuit par ses cris. Prévenus que sont les autres de leurs fausses opinions, qui s'en écarte leur est odieux. Ils s'y opposent, ils se déchainent contre, et s'il n'en a pas la force de l'arrêter ni de le ramener à eux, ils se réservent du moins le droit de la raillerie et de la censure : persécution, mes chers auditeurs, qui, toute frivole et ridicule qu'elle est, ne laisse pas d'être redoutable à l'esprit humain, que mille vus rendent esclave de ce qu'on appelle égard. La persécution du mauvais exemple est cependant encore plus à craindre dans le monde, et elle y cause de plus grands ravages.

Ici, Messieurs, est-il nécessaire que je m'arrête à vous montrer combien l'exemple est contagieux? Vous ferai-je souvenir de ce qu'un païen même a reconnu, que la pente la plus naturelle de l'homme étant l'imitation, rien ne l'entraîne plus aisément que le torrent de la coutume? Ajouterai-je à cela ce qu'a dit saint Cyprien, que, portés de nous-mêmes au mal, nous y courons à toute bride, pour peu que les autres nous y poussent? Qui ne sait que, dans une affaire où notre propre inclination nous a déjà gagnés, les yeux n'ont pas de peine à achever de persuader le cœur, et que c'est presque une même chose au vice de se montrer et de se communiquer? Mais le désordre de l'exemple se porte encore plus loin : car non-seulement il insinue le mal, mais encore il l'autorise; et si j'ose le dire, il y force. Autrefois, disent les Pères, le démon, pour donner au crime plus de cours et plus de crédit, s'avisait de consacrer presque tous les vices, et même de les diviniser, en proposant aux aveugles mortels pour objet de leur culte, l'oserai-je dire en ce saint lieu? un Jupiter adultère, une Vénus impudique, un Mercure voleur et fourbe, un Bacchus intempérant et dissolu; afin que, bien loin d'avoir honte de s'abandonner à de tels excès, les hommes se fissent honneur d'imiter ce qu'ils adoraient. Mais cette imposture ne pouvant plus réussir à l'esprit de mensonge, il a substitué depuis l'exemple à l'idolâtrie. Par là il a ôté au vice une partie de sa turpitude, et le rend même vénérable. On n'ose presque plus condamner ce qui a tant de partisans pour soi. On oppose à l'autorité de la loi le consentement de la multitude; on diminue le crime par la quantité des criminels ou bien par leur qualité. Et il arrive enfin que les transgressions s'érigent en dispenses, par la prescription du temps et par le concours du grand nombre, les exemples de plusieurs

deviennent autant de privilèges pour chacun, et ce qui est public, comme l'a dit saint Cyprien, par cette seule raison commence à être permis.

Croiriez-vous bien même que l'exemple va quelquefois jusqu'à forcer ceux qui auraient de la répugnance à le suivre? C'est une espèce de crime d'être innocent parmi des coupables, dit sur cela saint Cyprien, et par une délicatesse bizarre, n'imiter pas les autres c'est les offenser. Ainsi, pour ne pas se les attirer sur les bras et pour garder avec eux quelques mesures, on se voit quelquefois contraint de se ranger de leur parti et de faire ce que l'on désapprouve. Pussions-nous au moins dire que si cette persécution de l'exemple est grande, elle est rare! Mais, hélas! qui pourrait compter tous les lieux où elle règne, toutes les rencontres où il s'en faut garder, toutes les mains qu'elle arme contre l'innocence? Le scandale est le péché du monde le plus étendu, le plus universel. Pour un petit nombre d'élite que le Dieu d'Israël s'est réservé, tout le reste fléchit le genou devant Baal, et pour une bonne action qui peut nous édifier, nous en trouvons en foule qui sont capables de nous pervertir. Tout est plein d'anges de ténébres et d'apôtres de Satan, qui, pour le dire avec saint Cyprien, comme si c'était peu de commettre des crimes, enseignent à les commettre, ne se contentent pas de faillir, mais font gloire d'ériger leurs fautes en exemples, et par le mal qu'ils font s'étudient à montrer ce qui se fait et ce qui se peut faire. Encore s'il fallait aller chercher ces exemples au loin! mais, hélas! on les trouve quelquefois autour de soi et sous ses yeux : le père avare et intéressé apprend au fils l'art de s'enrichir aux dépens du pauvre, la mère coquette et mondaine inspire à la fille l'envie de plaire et d'être adorée. Et il n'est que trop ordinaire que ceux qui devaient être nos guides dans les voies de la vertu deviennent nos séducteurs.

Mais ce qui doit achever de rendre le séjour du monde dangereux, et ce qui doit achever par conséquent, ma chère sœur, de vous rendre votre état aimable, c'est que, comme il fortifie ses maximes par ses exemples, ses exemples et ses maximes sont encore accompagnés d'une infinité d'occasions dont il est bien difficile à la vertu de se défendre. Que le temps ne me permet-il de donner à cette matière toute l'étendue qu'elle mérite! Ici je vous ferais voir avec le Sage la terre couverte presque d'autant de pièges qu'il y a de créatures qui la remplissent (*Sap.*, XIV, 11); là je vous montrerais, après saint Paulin, le démon se cachant sous les moindres choses pour nous surprendre. Tout est occasion, vous dirais-je, de la manière dont nous sommes faits, jusqu'à sa propre condition, jusqu'aux emplois dont on est revêtu, jusqu'aux personnes les plus proches. Il n'y a rien de tout cela, pour innocent que vous le supposiez, qui ne nous soit une amorce et qui ne nous ouvre à toute heure le chemin du précipice. Tout

est tentation, ajouterais-je : la prospérité, l'adversité, l'abondance, l'indigence : la prospérité pour nous corrompre, l'adversité pour nous abattre, l'abondance pour nous enfler d'orgueil, l'indigence pour nous porter au murmure. Après cela, poursuivrais-je, si les choses qui de leur nature n'ont rien de mauvais ne laissent pas de fournir à notre ennemi des armes contre nous et de devenir un sujet de scandale à notre faiblesse, je vous laisse à juger vous-mêmes ce qu'il faut penser de tant d'occasions si scabreuses et si délicates que l'on trouve à chaque pas sur son chemin dans le monde. Dites-moi, conclurais-je enfin, ce que n'ont point à appréhender, la justice, de ces monopoles et de ces partis; la tempérance, de cette dissolution et de ce luxe; la chasteté, de ces spectacles et de ces divertissements; la charité, de ces railleries et de ces médisances; chaque vertu, en un mot, du vice qui lui est contraire, et dont le monde à toute heure facilite les moyens?

Des réflexions si judicieuses ont fait dire aux saints docteurs que pour se former du monde l'idée qu'il en faut avoir, on devait se le représenter comme une mer orageuse, remplie d'écueils, couverte de pirates et exposée à la fureur des vents les plus impétueux. Aussi rien n'est-il plus commun que les naufrages qui s'y font, et le débordement général où sont plongées les mœurs du siècle justifie ce que saint Ambroise en a dit, qu'il est le pays de la corruption, le séjour de la malice, le théâtre de l'iniquité. Me le pardonnerais-tu, mon siècle, si je te faisais ici les mêmes reproches que saint Cyprien a faits au sien? *Si vous considérez, disait ce grand homme, la face générale du monde, vous verrez les chemins remplis de voleurs, les mers couvertes de corsaires, les guerres qui répandent partout la désolation et l'horreur. Si de là vous tournez les yeux sur les villes, vous y trouverez une compagnie plus à craindre que la plus affreuse solitude, par le dérèglement et par la dissolution qui y règnent. C'est là qu'il se commet des crimes, que ce serait même un crime de voir, et qu'il se passe des actions si horribles que ceux qui ne rougissent pas de les faire rougiraient de les avouer. Peut-être croyez-vous que du moins le sanctuaire de la justice se sera sauvé du naufrage. Nullement, on pêche à la face des lois, et l'innocence est violée dans le lieu même qui est destiné à sa défense. Celui-ci suppose un testament, l'autre falsifie un acte. Ici on arrache aux enfants la succession de leurs pères, là des étrangers sont mis à la place des enfants. Que vous dirai-je? L'en n'y voit qu'artifice et que déguisement, que calomnies et que parjures, que langues et plumes vénales prostituées à l'injustice et au mensonge.*

Si cette peinture de saint Cyprien vous paraît un peu trop vive, que serait-ce si j'entrais dans un détail plus particulier? Dieu me garde de vouloir ici insulter au malheur de nos jours, ou de prendre plaisir à exagérer les désordres de mes frères! Mais enfin voit-on communément dans le

monde de la jeunesse qui ne soit débordée, de la vieillesse qui ne soit avare, de la qualité qui ne soit superbe, de la beauté qui ne soit vaine, si même elle n'est pas quelque chose de pis? Où trouver des riches sans dureté, des puissants sans injustice, des grands sans présumption, de beaux-esprits sans libertinage? Disons même la vérité : la lèpre est portée jusqu'à l'autel, et l'abomination déshonore le sanctuaire. Car que de vendeurs et d'acheteurs qui remplissent le temple! que de pharisiens pires que les publicains! que d'hypocrisies sous des apparences de sainteté! que de cœurs impies sous des livrées religieuses! Mais c'en est trop, et de peur que vous ne m'accusiez de choisir exprès les plus mauvaises choses pour avoir droit de les décrier toutes, et de ne vous faire arrêter les yeux que sur des objets qui offensent tous ceux qui ont de l'honneur et de la conscience, laissons les désordres du monde, et disons un mot de ses affaires, ses affaires les plus indifférentes, les plus indispensables.

Vous ne sauriez croire, Messieurs, combien par cet endroit-là même le monde est à craindre. Car, hélas! au lieu que tout ce qui est dans la nature devrait nous porter à Dieu, il n'y a rien dans le monde qui ne détourne de Dieu. Premièrement il est bien difficile de vivre au milieu des créatures sans s'attacher à quelques-unes, et de s'y attacher sans pécher. Il y a, disent les Pères, comme une humeur visqueuse qui est répandue sur elles, et qui, se prenant à l'âme dès qu'elle s'en approche, l'arrête à peu près de la même sorte que la glu arrête l'oiseau, et tenant ses ailes captives la fait ramper sur la terre et l'empêche de s'élever vers le ciel. D'ailleurs, le malheur de notre condition est que tous les emplois extérieurs, jusqu'à ceux où nous nous trouvons engagés par notre état, s'ils ne corrompent pas notre cœur, dissipent pour le moins notre esprit, parce que sa capacité étant bornée, et les objets sensibles se trouvant plus à sa portée que les spirituels, la moindre chose le remplit et lui fait perdre la vue de Dieu. Que faut-il donc penser de l'agitation d'une vie aussi tumultueuse que celle du siècle, de la diversité des objets qui la frappent, de la multitude des occupations qui la remplissent? Comment parmi tant d'obstacles sauver le souvenir de Dieu, et comment en le perdant ne pas s'engager insensiblement dans le désordre, puisque le passage est si court de la distraction du monde à la corruption du monde, au milieu de tant de dangers?

Que serait-ce maintenant si j'ajoutais que le monde si dangereux pour tous l'est infiniment davantage pour les grands, et que les périls y redoublent à proportion de la qualité? Que diriez-vous si je vous montrais après saint Jérôme que tout ce qui entre dans la composition d'une éminente fortune met en quelque façon une barrière insurmontable entre l'homme et son salut; étant sinon impossible pour le moins très-difficile

de répondre à tant de devoirs, de se garder de tant de défauts, de vivre dans l'élévation sans orgueil, dans les plaisirs sans dissolution, dans la pompe sans attachement, dans l'abondance sans excès, et d'être en un mot dans le grand monde sans en être? Un homme est bien malheureux qui se noie dans un ruisseau et qui fait des chutes mortelles sans que personne le pousse; mais quand toutes les puissances de la terre et de l'enfer conspirent pour l'attaquer, quand son esprit et son cœur, quand ses yeux et ses oreilles sont continuellement assiégés par les charmes les plus doux des créatures et par les ruses les plus artificieuses du démon, comment tenir pour la vertu, et ne pas suivre le vice, dans une situation où il a tout l'avantage et où il offre tant de détours?

Qu'opposer donc à tant de périls? L'éloignement et la fuite. C'est ce que vous faites si sagement aujourd'hui, ma chère sœur, et véritablement heureux celui qui, à l'exemple du prophète, prenant ses ailes dès le matin, va comme vous, dès le matin d'une vie innocente et pure, chercher un asile à sa vertu hors de cette terre de malédiction, et dans quelque île reculée au milieu de la mer! *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris* (Psal. CXXXVIII, 9). Car ce que la nature, par une conduite de la Providence, a fait en faveur de ceux qui s'embarquent pour des voyages de long cours, en plaçant des îles en divers endroits de la mer où ils puissent moniller l'ancre et prendre des rafraîchissements, ou se mettre à couvert de la tempête, la grâce plus favorable l'a fait pour ceux qui courent dans la voie du salut: elle a préparé des monastères, comme des îles détachées du reste de la terre et coupées du grand continent, où l'on puisse vivre à l'abri de tous les orages du siècle: îles vraiment fortunées, qui, pour être entourées de la terre de toutes parts, ne lui tiennent par aucune, et qui, fermes au milieu des flots, jouissent de la bonace, pendant que le monde autour d'elles, comme un élément en fureur, ne découvre de tous côtés qu'écueils et que précipices. Là, dans ce bienheureux séjour, il n'y a ni maximes à corriger, ni exemples à combattre, ni occasions à éviter, ni corruption à craindre. C'est là que, par un sort bien différent de celui du monde, non-seulement rien ne porte au mal, mais que tout sollicite au bien, où les vertus s'entr'aident mutuellement par un commerce réciproque, où l'égalité conserve la charité, où l'obéissance nourrit l'humilité, où la mortification entretient la pureté, où le zèle des uns rallume la ferveur des autres, et où le détachement des choses de la terre remplit l'âme de celles du ciel.

Voilà, ma chère sœur, où vous appelle la voix du divin Epoux dont vous avez fait l'heureux choix: suivez-la avec d'autant plus de joie que vous y êtes attirées par les exemples de tant de vierges toutes illustres par leur piété, plusieurs illustres par leur naissance, avec qui la grâce va vous unir par des liens plus forts que ceux de la na-

ture, qui s'efforcent en vain de vous retenir, et que vous rompez si généreusement. C'est à vous de ne pas céder en ferveur et en courage à celles qui vous ont précédées dans une si noble carrière; de le leur disputer même par une noble émulation; de faire, s'il se peut, que les dernières deviennent les premières en vertu, et pour cela vous ensevelir aujourd'hui dans cette sainte maison d'une manière si parfaite, que ni les apparences du monde ne puissent vous tromper, ni sa malice vous corrompre. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde (Galat., VI, 14).

Un fameux auteur de l'histoire des Juifs assure que Dieu n'agréa pas l'offrande que la fille de Jephthé lui fit de sa personne, parce qu'elle témoigna quelque sorte de faiblesse, en demandant du temps pour verser des larmes, avant que de répandre son sang. Mais pour vous, ma chère sœur, il n'y a pas lieu d'appréhender que l'odeur de votre sacrifice ne monte pas heureusement au ciel, dans l'ardeur que vous avez fait paraître de l'accomplir, non-seulement avec une entière liberté, non-seulement avec une générosité inébranlable, mais même avec une joie toute sainte. Ainsi nous vous voyons aujourd'hui au pied des autels portant gaiement vous-même, comme un autre Isaac, le bois qui doit vous servir de bûcher. Que dis-je? Vous enchérissez sur la piété et le courage de cet enfant d'obéissance, puisque vous ne souffrez pas comme lui que le glaive dont vous devez être égorcée, que le feu qui vous doit consumer, soit en d'autres mains que les vôtres. Le monde, hélas! ne nous fait voir que trop souvent des pères et des mères qui mènent leurs enfants dans le cloître, à peu près avec le même appareil qu'Abraham conduisit son fils sur la montagne pour l'immoler. Ces misérables victimes de l'ambition, de l'intérêt, de l'aversion de leurs parents, ne portent tout au plus que le bois de leur sacrifice; on ne leur voit ni la ferme résolution qui devrait servir de couteau, ni le pur amour qui devrait servir de feu dans cet holocauste d'eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi de vous, ma chère sœur: prêtre et victime tout ensemble, seule immolante et immolée, personne n'entre en société avec vous; la chair et le sang n'y ont point de part. Qu'à jamais soit béni le Dieu qui vous inspire des sentiments si saints, et puissiez-vous les entretenir éternellement dans votre cœur par une fidèle correspondance!

Vous le ferez, ma chère sœur, si vous ne perdez jamais de vue ces paroles du grand Apôtre que vous prenez aujourd'hui pour votre devise: *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-*

Christ Notre-Seigneur, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde ! et si vous ne discontinuez jamais de régler vos sentiments par les siens. Car dans ces paroles de saint Paul je trouve renfermés les trois objets différents qui peuvent partager les affections de notre cœur, et rendre ce cœur bon ou mauvais, selon que ces affections sont bien ou mal réglées par rapport à ces trois différents objets. J'y trouve le monde qui m'environne, je m'y trouve moi-même tel que je suis, j'y trouve le Dieu que je sers.

Mais prenez garde, chrétiens : dans le cours ordinaire des choses les sentiments de notre cœur ne sont pas réglés comme ils le doivent être à l'égard de ces trois objets : nous avons de l'estime pour le monde, nous avons de l'indulgence pour nous-mêmes, nous avons de l'indifférence pour Dieu ; et par un déplorable renversement de l'ordre, nous admirons ce qu'il faut mépriser, nous flattons ce qu'il faut persécuter, nous oublions ce qu'il faut aimer. Voilà le désordre des enfants d'Adam. Pour vous, ma chère sœur, plus heureuse dans votre choix et plus éclairée dans vos affections, parce que tout votre soin et toute votre étude est de les conformer à celles du grand Apôtre, vous ne voulez avoir que du mépris pour le monde, que de la rigueur pour vous-même, que de l'amour pour Jésus-Christ : vous en faites aujourd'hui la protestation solennelle à la face des autels ; c'est dans ces sentiments si justes, si dignes d'une âme qui vit de la foi, que vous voulez vivre et mourir. L'importance, ma chère sœur, est de ne vous démentir jamais d'une résolution si belle, de ne la perdre jamais de vue, de l'exécuter avec une fidélité inviolable, bien assurée que vous arriverez au comble de la perfection religieuse si vous faites rouler soigneusement la conduite de votre vie sur ces trois belles maximes : mépris pour le monde, rigueur pour vous-même, amour pour le Sauveur. Heureux si je puis contribuer à vous y affermir par mes exhortations ! C'est à quoi je vais travailler dans les trois parties de ce discours, si le même esprit qui vous anime daigne soutenir ma voix : demandons-le-lui tous ensemble par l'entremise de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT

La peinture que saint Augustin nous a laissée du monde est très-propre, ce me semble, pour en inspirer du mépris. Savez-vous ce que c'est que ce monde où vous vivez, Messieurs ? C'est un chaos et un amas confus d'erreurs dangereuses, de craintes frivoles et d'amours déréglés. Il est rempli d'erreurs dangereuses : car que de maximes fausses y règnent dans toutes les conditions qui le composent ! maximes par lesquelles la plupart des hommes se gouvernent, chacun selon son état ; maximes qui disent aux avarés qu'il est bon de s'enrichir, et qu'on le peut faire à quelque prix que ce soit ; aux voluptueux, qu'on est né pour les plaisirs,

et que ce serait être bien ennemi de soi-même que de se les refuser quand on a la liberté d'en jouir ; aux vindicatifs, non seulement que la vengeance est permise, mais qu'on y est même engagé par honneur. Que dirai-je des maximes qui ont cours chez les dames, et qui sont la règle de leur conduite : que le jeu est une chose indifférente, que les ajustements les plus mondains ne sont que des bienséances, que les spectacles sont des amusements innocents, que, nées comme elles sont dans le sein de la grandeur et de l'opulence, elles ont droit de passer leur vie dans la douceur et le repos, que le travail n'est le partage que des conditions basses, des fortunes rampantes et de ceux qui vivent dans le besoin ?

J'ai dit en second lieu que le monde est rempli de craintes aussi bien que d'erreurs, mais de craintes frivoles, pendant qu'on n'y craint point ce qui seul y est à craindre : car quelle est la crainte qui fait agir là les hommes ou qui les y retient ? On y a peur de déplaire à un homme, de qui l'on peut avoir affaire, et l'on n'a pas peur de déplaire à Dieu. On appréhende de ruiner sa fortune, et l'on n'appréhende point de risquer son salut et de se perdre pour l'éternité. Les misères passagères, la pauvreté, la maladie, le déshonneur, on les craint à l'excès ; on n'oublie rien pour se précautionner contre. Les maux éternels, l'enfer, le péché qui y conduit, le démon qui y entraîne, on se rassure sur cela, on vit dans la tranquillité.

Mais y a-t-il rien de déréglé comme les amours qui font une partie de ce monde ? Que de choses vaines et trompeuses y sont l'objet de notre amour, tandis que nous n'avons que de l'indifférence pour les biens solides et véritables ! La terre captive nos cœurs et les remplit, sans que le ciel y trouve de place. Nos plus tendres affections sont pour de chétives créatures, pendant que nous demeurons sans sentiments pour Dieu. En vérité, ma chère sœur, un objet de cette nature n'est-il pas digne en effet qu'on le méprise ? Et n'est-il pas juste que vous fassiez avec lui un divorce si solennel, que vous en témoigniez de l'aversion jusque dans vos moindres démarches ? Que si vous voulez envisager le monde dans le portrait que saint Paul en a fait, cette vue ne vous animera pas moins puissamment à en concevoir du mépris.

En effet qui voudra se former une véritable idée du fond de son néant, il n'a qu'à écouter ce grand Apôtre, et à bien pénétrer le sens de ces quatre paroles : *Præterit figura hujus mundi* (1 Cor., VII, 31) : La figure de ce monde passe. Car, comme saint Chrysostome l'a judicieusement remarqué, l'Apôtre dans ce peu de mots touche deux grandes vérités : la première, que ce monde n'est qu'une simple peinture des choses que l'on croit voir en effet ; la seconde, que cette peinture n'est pas même permanente, et qu'elle passe comme un éclair. Le monde n'est qu'une peinture, et saint Augustin en donne une excellente raison. Les choses du monde,

quelles qu'elles paraissent, ne sont après tout que des créatures. Or, les créatures, par la condition de leur être, portent toujours en elles-mêmes un reste de ce premier néant d'où elles ont été tirées; si bien qu'on peut dire qu'elles sont et ne sont pas, et qu'à proprement parler ce ne sont pas tant des choses que des images. Telle a été aussi la pensée de saint Bernard, quand il a dit que le monde était plein de noms magnifiques, mais que les choses n'y répondaient pas à ces magnifiques noms. Plaisirs, grandeurs, richesses, voilà des noms à nous charmer; mais y trouve-t-on les choses? Nullement. Car sans en dire ici davantage, quels plaisirs, s'ils ne remplissent jamais un cœur? quelles grandeurs, si l'ambition n'en est jamais satisfaite? quelles richesses, si elles n'ont jamais de quoi suffire à la cupidité?

Encore si cette peinture des choses que le monde nous présente avait du moins autant de durée que d'apparence, et qu'on pût faire quelque fond sur sa stabilité... Mais gardez-vous bien d'y compter. Leur nature est de n'en avoir aucune, de ne subsister qu'en passant et d'être emportées par une rapidité qui les fait échapper en même temps que paraître. La jeunesse s'écoule, sans qu'on puisse en arrêter le cours; la beauté s'efface, quelque soin qu'on apporte pour la ménager; tout fond entre nos mains, tout se dérobe à nos yeux. Et je ne puis m'empêcher de vous faire faire, en passant, la même réflexion que saint Augustin a faite sur cette rapidité surprenante qui enlève incessamment à nos yeux tout ce que le monde renferme de plus beau. C'est que l'homme ne pouvant s'attacher à l'amour des créatures sans abandonner Dieu, Dieu, pour punir ce mépris outrageux de l'homme par un supplice qui ait du rapport à son crime, veut que ces mêmes créatures pour lesquelles l'homme avait abandonné son Créateur l'abandonnent aussi lui-même, malgré qu'il en ait, en se dérobant incessamment à ce malheureux, quoiqu'il n'épargne rien pour les arrêter.

Vous ne sauriez donc, ma chère sœur, avoir trop de mépris pour le monde, puisque de quelque côté que vous le regardiez, il n'a rien qui mérite la moindre part en votre estime. Je sais bien que les hommes pour la plupart, se laissant séduire aux illusions du siècle, y voient les choses d'un autre air, parce que, ne prenant que leurs passions pour règle, ils n'en jugent que par les fausses idées qu'elles leur en donnent. Mais ne faut-il pas dire que leur illusion est en cela semblable à celle des enfants qui s'imaginent voir de superbes maisons, de grandes villes, de vastes campagnes dans une machine fort petite et où il n'y a rien moins que tout cela, par l'artifice d'un verre trompeur qui grossit les objets, qui multiplie les espèces et qui enchante les yeux?

Que faut-il donc faire, ma chère sœur, pour voir le monde avec un œil de mépris, tel que je viens de vous le représenter? Il faut vous mettre au-dessus, il faut vous en

éloigner. Vous mettre au-dessus; car j'ai appris de saint Augustin que pour juger sainement d'une chose il faut être au-dessus d'elle, parce que le jugement marque une supériorité de celui qui juge au-dessus de la chose dont il juge. Or la plupart de ceux qui vivent dans le monde sont déçus de cette supériorité que l'excellence de leur nature leur donnait sur les choses créées, parce que l'amour déréglé qu'ils ont pour elles les y soumet et les rend leurs esclaves. Ainsi un homme qui aime éperdument les richesses, en étant devenu l'esclave par sa passion, n'a plus la liberté de juger du peu qu'elles valent: les richesses ont pris le dessus de sa raison, elles la forcent à estimer et donner du prix à ce qu'elle aime. Tant que vous vous tiendrez donc au-dessus du monde, ma chère sœur, par le détachement de votre cœur, vous conserverez le droit d'en juger sainement, et tant que vous jugerez sainement du monde, il est indubitable que vous n'aurez que du mépris pour lui.

J'avais encore ajouté qu'il fallait vous éloigner du monde si vous vouliez connaître au vrai quelle en est la vanité. Quand on a les yeux collés sur un objet, on ne le peut pas voir, parce qu'on en est trop près, et qu'il faut être dans une distance raisonnable pour en découvrir exactement la couleur, la figure et les parties. Ainsi, la plupart des hommes ayant les yeux de l'esprit et du cœur attachés aux objets dont le monde les environne, faut-il s'étonner s'ils ne les voient pas tels qu'ils sont? Trop de proximité les éblouit et les aveugle. Voulez-vous donc regarder le monde dans le véritable point de vue où il le faut contempler, pour en concevoir du mépris? Placez-vous dans un juste éloignement. Or c'est le secret que vous avez trouvé par l'inspiration de l'esprit de Dieu, ma chère sœur. Placée dans votre solitude comme dans une distance proportionnée pour voir le monde tel qu'il est et pour en mesurer la juste grandeur sans vous tromper, n'est-il pas vrai, et ne l'avez-vous pas éprouvé cent et cent fois, que, revenant alors comme d'un profond assoupissement que les premiers prestiges du monde avaient pu faire naître en vous lorsque vous étiez moins en garde contre vos sens, vous avez vu clairement que toutes les choses qui plaisent le plus aux enfants d'Adam sur la terre ne sont que bagatelle, que fumée, qu'illusion? N'est-il pas vrai que ces belles prétentions d'une éminente fortune, ce faste, cette élévation, ce luxe, ces superbes habits, ces équipages magnifiques, ces ameublements précieux, ces compagnies, ces visites, ces spectacles, choses qui font l'admiration, l'amour et l'amusement des grands, tout cela reprenant sa situation naturelle, ne vous a paru qu'un atome, une chimère, un néant?

Or, dans une telle vue, pourriez-vous ne pas entrer dans la disposition où était le grand apôtre quand il disait qu'il était mort pour le monde et que le monde était mort pour lui? Et ce mépris du monde que je vous prêche, n'est-ce pas cette mort même dont

parle l'Apôtre, mort du monde à votre égard, mort de vous-même à l'égard du monde? Ah! si vous ne le saviez pas encore le mystère de cette double mort, ma chère sœur, je vous dirais avec saint Grégoire : Vous serez morte à l'égard du monde si le monde vous oublie si parfaitement qu'il n'ait plus de commerce avec vous; le monde sera mort à votre égard si vous l'oubliez de telle sorte que vous n'ayez plus de commerce avec lui. Sans doute que votre mépris pour le monde ne peut pas aller plus loin que de ne vouloir seulement pas ni penser à lui, ni qu'il pense à vous, non plus que si vous étiez dans votre cloître comme dans un tombeau. N'espérez pas néanmoins jouir dans ce tombeau du repos que les morts goûtent dans leurs sépulcres. Car vous y serez dans une guerre continuelle, et c'est en cela que consiste la rigueur que vous devez avoir pour vous-même. Mais cela regarde mon second point.

SECOND POINT.

On a dit avec justice, ce me semble, des trois vœux que vous allez prononcer, ma chère sœur, qu'ils étaient comme trois clous qui attachent par les pieds et par les mains à la profession religieuse ceux qui l'em brassent, comme à une croix sur laquelle ils doivent se résoudre de vivre et de mourir. Or qu'est-ce qu'une personne étendue sur une croix peut ressentir, que des rigueurs? Souvenez-vous donc que les rigueurs doivent faire dorénavant le partage de votre vie. Je sais bien que saint Augustin y condamne généralement tous les hommes, quelle que soit leur profession. Et voici le raisonnement dont il se sert pour justifier cette conduite sévère que Dieu tient à notre égard. L'homme, devenu pécheur d'innocent qu'il était, peut être comparé à un malade qui jouissait auparavant d'une paisible santé. Le médecin qui gouverne un homme pendant qu'il se porte bien lui dit seulement qu'il prenne garde de ne faire point d'excès trop violents; et du reste il lui permet de jouir des douceurs de la vie, sans le gêner dans ses plaisirs, sans l'obliger à prendre aucun remède fâcheux. Mais cet homme vient-il à tomber malade, le médecin change de méthode, il lui retranche le vin et la viande, il lui fait ouvrir la veine, il ne le nourrit presque plus que de drogues amères et désagréables. Ainsi il n'y aurait point eu à souffrir pour nous si nous avions conservé l'innocence originelle. Alors ce divin médecin qui nous eût gouvernés nous eût permis de vivre dans des délices innocentes, sans les détrempier jamais d'aucune amertume, parce que nous aurions été sains et vigoureux. Mais comme nous sommes tombés de cet état heureux dans une langueur mortelle, et que toute cette vie est devenue pour nous une continuelle maladie, Dieu nous y traite en malades : plus de plaisirs pour nous, il faut comme garder le lit par la retraite, il faut avaler le fiel et l'absinthe des mortifications, il faut souffrir les incisions du

fer et les ardeurs du feu dans les exercices laborieux de la pénitence.

Cela regarde tous les hommes, je l'avoue, et c'est vainement que leur délicatesse veut s'en défendre, parce que tous les hommes ont une chair à dompter, des passions à vaincre, des péchés à expier et des vertus à acquérir : ce qui ne se peut faire dans l'état où les choses sont à présent, sans se faire une violence continuelle, sans se condamner à la privation des plaisirs, à la mortification de tous les sens. Il faut donc, quelque portés que nous soyons à nous flatter, il faut nous résoudre à nous traiter avec rigueur; et cela sans distinction d'état et de condition, si nous avons quelque désir de nous guérir, si nous pensons sérieusement à nous sauver de la mort. Cependant, ma chère sœur, la profession que vous allez embrasser vous engage à cette rigueur d'une manière encore plus étroite et plus indispensable. Je vous disais tantôt que c'était une croix à laquelle vous alliez tenir bientôt par vos vœux comme par autant de clous; mais apprenez de Cassien ce que vous avez à faire sur cette croix. Car je suis bien aise que cet homme, qui a entendu si parfaitement la vie religieuse, vous instruisse par ma bouche.

De même, dit-il, qu'un homme attaché fortement à une croix n'a pas la liberté de se tourner comme il voudrait, ni de mouvoir les pieds ou les mains, ainsi, lorsqu'on s'est une fois consacré à Dieu dans le cloître, il ne faut plus donner la liberté à son esprit et à son cœur de porter leurs inclinations et leurs désirs de quelque côté que ce soit; quelque plaisir qui les y attire, cet esprit et ce cœur ne peuvent plus s'y laisser aller; ils sont cloués. Quand un homme se voit sur une croix, ses passions le quittent; l'avarice ne le tente plus, il est sur le point de n'avoir plus besoin des biens de la terre; l'état où il est, lui faisant sentir sa misère, le délivre de l'orgueil, comment être encore susceptible d'orgueil dans une situation si humiliante, si douloureuse? Enfin, ne comptant plus sur une vie qu'il va perdre, il ne s'occupe que du lieu où il va passer par la mort. Voilà comme il en doit être d'une personne qui s'est une fois liée à la croix de la religion : ses passions les plus tendres et les plus chères, il faut qu'elles meurent; se regardant comme prête à expirer à tout moment, il faut que son âme, toute recueillie en elle-même, ne porte plus la vue que sur l'état où la mort doit la faire entrer.

Ceci vous effraye, chrétiens qui vivez dans le siècle où ce langage est inconnu, et vous le prenez pour une exagération. Mais pour vous, ma chère sœur, qui êtes plus éclairée, plus accoutumée au langage des saints, vous reconnaissez aisément que Cassien n'a point outré les choses, et je ne crois pas même que vous puissiez parler autrement depuis que vous avez lu dans l'Evangile cette grande maxime, maxime absolue, maxime irrévocable qui ordonne de renoncer à soi-même. Car enfin si c'est une règle qui enveloppe généralement tous les chrétiens, à plus forte

raison les personnes religieuses la doivent-elles regarder comme le fondement de leur état et le modèle de leur règle. Or je vous prie d'écouter comme saint Chrysostome l'explique : *Pour connaître ce que c'est que renoncer à soi-même, il faut voir ce que c'est que renoncer à un autre. Et l'on comprend aisément que c'est rompre tout commerce avec lui, que c'est le regarder comme un étranger, que c'est ne prendre aucune part dans ses intérêts. Et dès qu'on en est venu là, vous comprenez encore que quoi que ce soit qui lui arrive, disgrâce, maladie, extrémité fâcheuse, toujours indifférent, toujours insensible, on ne se met nullement en peine de le soulager, parce qu'on s'est entièrement détaché de sa personne.* Voilà, selon saint Chrysostome, la règle de la rigueur que vous devez avoir pour vous-même, ma chère sœur. Vous regardant dorénavant comme une étrangère dont les intérêts vous touchent peu ou point du tout, soit que les maladies attaquent votre corps, ou que les austérités de la règle ruinent le peu qu'il a de forces, il ne faut pas en être plus touchée que si c'était le corps d'une personne tout à fait indifférente. Que dis-je ? Nul, quelque étranger qu'il soit, ne doit être indifférent à votre charité, qui, toujours compatissante pour autrui, ne doit être dure que pour vous-même. Si donc il se présente quelque confusion à essayer, quelque opposition à ce que vous pourriez raisonnablement prétendre, il faut recevoir ces humiliations, ces contradictions du même air que si elles étaient tombées, non sur la sœur N., mais sur la dernière des filles qui la servent.

Oui, voilà ce qui s'appelle renoncer à soi-même, et quelque grande que soit cette rigueur, une vraie religieuse doit s'y résoudre jusqu'au dernier soupir de sa vie. Car un grand homme m'a appris qu'elle doit se regarder comme en champ clos, où Dieu l'a enfermée, pour être sans cesse aux prises avec un ennemi opiniâtre. Les combats singuliers qui se donnaient autrefois en champ clos ne se terminaient que par la mort d'un des combattants. Ainsi, dès là que vous avez mis le pied dans ce champ de bataille, ne prétendez point mettre bas les armes que votre ennemi ne soit terrassé et défait. Mais comptez en même temps que cette défaite vous coûtera des efforts continuels : car l'ennemi que vous avez en tête est de la nature de ce monstre de la Fable qui, tirant des forces de sa défaite, se relevait de temps en temps plus courageux et plus fier, après avoir été, ce semblait, abattu pour la dernière fois. Ou si vous voulez, il en est comme de cet autre qui avait ensemble plusieurs têtes et plusieurs corps, qu'il fallait attaquer successivement et à plusieurs reprises, ou plutôt qu'il fallait attaquer tout à la fois avec le fer et le feu, sans discontinuer un moment de combattre. Quand vous aurez fait avec l'orgueil, le plaisir entrera en lice contre vous, et vous n'en aurez pas plutôt surmonté les attraits, que ce même orgueil que vous croyez vaincu reviendra plus furieux à la

charge. Si bien, ma chère sœur, qu'il faudra que vous soyez toujours occupée, comme saint Augustin le veut, à tenir sous vos pieds l'ennemi que vous aurez déjà abattu, et à abattre celui, qui sera encore debout : *Calca jacentem, conflige cum resistente.*

Au reste, pour vous soutenir sans relâche dans cette rigueur contre vous-même, vous n'avez qu'à jeter les yeux de temps en temps sur la récompense qui doit couronner vos combats. Le laboureur qui veut recueillir une moisson abondante a hasardé volontiers une portion considérable de la récolte, qu'il ensevelit dans le sein de la terre pour l'y laisser pourrir, et cette perte apparente de quelques mesures de semence lui en rend l'été suivant au centuple. Ainsi, ma chère sœur, en vous ensevelissant toute vivante dans le cloître par cette mortification générale de votre esprit et de vos sens, bien loin d'y perdre quelque chose, vous en tirerez une récolte heureuse qui vous enrichira éternellement. Mais sachez-vous au contraire quel sera le sort de la plupart des hommes, ces chrétiens délicats dont toute la vie est une étude continuelle de plaisir, pour se satisfaire en toutes choses ? Je ne sais si vous avez jamais pris garde à ces jardiniers qui veulent avoir des fruits mûrs plus tôt que les autres : ils n'épargnent rien pour cultiver la plante qui les porte, ils l'engraissent avec soin, ils l'arrosent avec des eaux chaudes ; mais sous l'ombre de quelques fruits avancés ils perdent l'arbre tout entier ; la racine s'en brûle, le tronc s'en dessèche, il ne peut durer longtemps. Voilà, ma chère sœur, l'image de l'indulgence et de la délicatesse avec laquelle on se flatte dans le monde : on n'y épargne rien pour contenter ses passions ; jeu, repos, bonne chère, luxe des habits, divertissements du théâtre, tout y entre. Mais les fruits avancés de ces plaisirs criminels coûteront la vie à cet arbre malheureux qui les porte. Dans peu d'années le voilà mort pour servir de proie à des flammes éternelles ; soutenez-vous donc, ma chère sœur, par cette réflexion de fois à autres, et la rigueur que je viens de vous inspirer pour vous-même ne vous paraîtra plus rigueur. Afin de l'adoucir néanmoins encore davantage, jetez les yeux sur le Sauveur. Car vous n'aurez pas de peine à avoir de la rigueur pour vous si vous avez de l'amour pour Jésus-Christ. C'est la dernière de vos obligations et mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

La colombe, n'ayant pu trouver où se reposer sur la terre que le déluge tenait encore ensevelie dans le sein des eaux, se retira enfin dans l'arche, d'où Noé lui avait fait prendre l'essor. C'est ainsi, ma chère sœur, que, ne pouvant trouver de repos ni dans le monde ni dans vous-même, puisque vous ne devez avoir que du mépris pour l'un et que de la rigueur pour l'autre, il faut vous élever à Jésus-Christ, cette arche mystérieuse du sein de laquelle vous êtes sortie, pour y jouir d'un véritable repos, en y

plaçant tout votre amour. Laissez aux aveugles mortels à imiter le corbeau. Comme après être sorti de l'arche cet oiseau s'arrêta à se promener dans les airs et à becqueter des cadavres flottants, hélas ! on n'en voit que trop qui s'amuse ici-bas après des créatures périssables par le plaisir, ou dans eux-mêmes par l'orgueil. Pour vous, imitez la colombe dans son vol, et vous trouverez comme elle dans l'arche un repos qui ne se rencontre point ailleurs. Mais afin de me faire mieux comprendre, établissons ma pensée sur quelques principes de saint Augustin.

Notre âme se trouve par sa situation naturelle au milieu de deux sortes de biens, si nous en croyons ce saint docteur : l'un est au-dessous d'elle, l'autre est au-dessus. Or il est impossible qu'elle ne se porte à l'un ou à l'autre par le poids de ses inclinations et de ses désirs. Que si elle penche du côté des biens qui sont au-dessous d'elle, tels que sont toutes les choses créées, elle se dégrade et se rend malheureuse. Au contraire si elle aspire aux biens qui sont au-dessus d'elle et qui ne sont autre chose que Dieu même, elle s'élève et aspire à son repos. Voilà votre partage, ma chère sœur : après avoir foulé aux pieds et le monde et vous-même, il n'y a plus que Dieu vers qui les mouvements de votre cœur puissent tendre, et c'est où votre amour les doit porter. Car j'ai appris de saint Augustin que le devoir de cet amour est de recueillir toutes les affections du cœur de l'homme dispersées dans la multiplicité des créatures, pour les attacher toutes à un seul objet qui est Dieu. Heureuse mille fois dès ce monde, si vous le faites, ma chère sœur ! parce que vous tiendrez votre cœur dans l'ordre où il doit être, et par conséquent dans la paix.

Il en est de la paix, dit saint Augustin, comme d'une harmonie. Or la douceur d'une harmonie consiste dans le mélange de plusieurs voix, dont il y en a qui tiennent le dessus, d'autres le milieu, et d'autres la basse. Mais toute cette douceur se dissipe, et ce n'est plus que confusion, si l'une de ces voix s'éloigne du ton qu'elle doit garder. Comment y aurait-il donc de la paix dans le cœur des pécheurs, puisque le dérèglement de leur amour y met tout en désordre ? Ce n'est que trouble dans leur âme, et je ne m'en étonne pas. L'harmonie en est ôtée, parce que comme ils aiment plus les créatures que Dieu, ils font tenir la première partie à ce qui ne devrait tenir que la dernière. Ainsi, ma chère sœur, pour goûter les douceurs d'une paix inaltérable, vous n'avez qu'à conserver inviolablement l'harmonie par l'ordre de votre amour, en mettant toutes les créatures au-dessous de vous, en regardant toujours Dieu au-dessus, et en tenant le milieu de telle sorte que vous penchiez incomparablement plus du côté de Dieu que du côté des créatures. J'appelle cela, après saint Augustin, aimer Dieu. Car je ne fais pas consister ce divin amour dans certaines sensibilités tendres qui effleurent

le cœur en passant et qui demeurent sans action. Savez-vous ce que c'est que l'amour dans un cœur ? demande saint Augustin. c'est un commandant dans une place. Rien ne remue dans une place sans l'ordre du commandant, et tout obéit à ses lois, soldats et capitaines. En est-il de même, avec quelque proportion, de l'amour de Dieu dans notre cœur ? S'il y commande et s'il y est écouté, si nos yeux s'ouvrent ou se ferment, si nos langues se remuent ou s'arrêtent, si nos mains agissent ou se reposent pour plaire à Dieu, selon que son amour l'ordonne, oui, nous pouvons dire que cet amour est en nous et qu'il est le maître de ce cœur.

Mais si tous les fidèles doivent ces marques d'amour à Jésus-Christ, souvenez-vous, ma chère sœur, que la profession religieuse les exige de vous encore plus que de tous les fidèles. La cérémonie de vos vœux, vous le savez, est un divin mariage que vous allez contracter avec Jésus-Christ. Vous allez le choisir pour votre époux, il va vous recevoir pour son épouse. Or c'est une loi du mariage consacrée par la bouche de saint Paul, que la femme n'est plus maîtresse de sa personne, ni l'homme maître de lui-même, et qu'ils appartiennent l'un à l'autre par une donation réciproque. Il faut donc entre Jésus-Christ et vous les mêmes conditions que je viens de vous proposer. De son côté Jésus-Christ les gardera fidèlement ; il vous laisse son corps et son sang, il vous offre son esprit et sa grâce ; son amour pour vous est sans bornes ; n'est-il donc pas aussi bien raisonnable que vous vous abandonniez à lui sans aucune réserve ? Car pour ne vous dissimuler rien, cet époux veut le tout pour le tout. A la croix il contracta un mariage sacré avec l'Eglise, mais ce fut à cette même condition. Il s'y livra véritablement aux tourments et à la mort en faveur de l'Eglise son épouse : mais il engagea en même temps l'Eglise son épouse à s'exposer à son tour aux plus cruels supplices en sa considération. Et c'est pour la mettre en état de le faire en la personne de ses enfants, qu'il a voulu dans les premiers temps que les fidèles fussent abandonnés à la fureur des tyrans ; que les roues, les chevalets, les feux brisassent, déchirassent et consumassent les martyrs. Quel époux, ma chère sœur, et comment il traite son épouse ! C'est qu'il veut amour pour amour, en demandant sang pour sang et vie pour vie.

Je sais bien, ma chère sœur, qu'il vous épargnera davantage. Mais au moins pouvez-vous juger de là de quelle nature doit être votre amour pour cet époux, et que s'il n'est pas suivi d'une mort violente, il doit être accompagné d'une mortification continuelle. Saint Augustin demande encore une autre condition à cet amour : c'est qu'il soit comme un feu qui brûle toujours et qui ne s'éteigne jamais. Les actions dont cet amour est le principe changent et ne durent pas, mais pour lui il ne doit avoir ni changement ni fin. Vous ne pouvez pas prier sans cesse,

Il est vrai; mais, ma chère sœur, vous pouvez toujours aimer. Vous ne pouvez pas travailler sans relâche, il est vrai; mais vous pouvez toujours aimer. Dieu ne vous a pas donné des forces, mais il vous a donné des desirs; Dieu ne vous a pas donné de la santé, mais il vous a donné un cœur. Or ce cœur de sa nature est une source inépuisable d'amour. Il faut donc qu'il ne se perde pas une goutte de cette source, que toutes ses eaux se recueillent pour aller heureusement s'abîmer dans l'océan de la Divinité. Car en matière d'aimer Dieu on n'en saurait jamais trop faire. Dans la pratique des autres préceptes, dit un célèbre disciple de saint Augustin, il peut y avoir de la surrogation : on peut porter l'aumône, si vous voulez, au delà de ce que Dieu l'ordonne; on peut jeûner plus souvent que l'Eglise ne le commande; mais dans le précepte de l'amour la surrogation n'y peut trouver place, parce que Dieu infiniment aimable demande de la créature tout l'amour qu'elle est capable de produire. Ainsi, ma sœur, vous pouvez enchaîner quelquefois sur votre règle, tantôt par une retraite plus exacte, tantôt par une mortification plus sévère qu'elle ne prescrit. Mais quelque effort que vous fassiez pour détacher votre amour des créatures et pour le porter vers Dieu, vous demeurerez toujours en arrière, bien loin de passer au delà des bornes.

Ah! consacrez donc aujourd'hui votre cœur à celui qui le veut tout entier, avec ces belles paroles de saint Paulin : *Ergo illum amemus, quem amare debitum est*. Que je vous aime à jamais, ô Jésus mon Sauveur! vous que j'ai tant d'obligation d'aimer! *Illi copulemur, cui nupsisse virginitas est*; que je vous donne toute ma tendresse, ô mon cher époux! puisque le saint mariage que je contracte avec vous conserve éternellement la pureté de mon corps et de mon âme! *Illi subijciamur, sub quo jacere supra mundum stare est*; que toutes mes affections vous soient entièrement soumises, ô mon divin Maître, vous qui faites régner ceux qui se rangent sous vos lois! *Illi commoriamur, in quo vita est*; que je meure enfin avec vous, ô mon Dieu! pour ne vivre que de vous, vous dont l'amour est la véritable vie de l'âme!

Mais quoi! Messieurs, pendant que cette âme innocente et généreuse s'occupe de ces beaux sentiments, nos cœurs demeureront-ils glacés et insensibles? Saint Chrysostome se plaignait autrefois de ce que les villes étaient dénuées de maisons religieuses, et il regardait comme un malheur pour elles que les monastères fussent dans les déserts, parce que les peuples auraient pu profiter de leurs exemples, s'ils étaient venus jusqu'à eux. Vous ne pouvez pas faire cette plainte, chrétiens; pour ne point sortir de ce lieu, vous voyez devant vos yeux un exemple où tout doit vous toucher et vous instruire. Car que peut-on vous présenter de plus pressant que cet objet qui frappe vos yeux? Et quels prétextes pourront tenir vos cœurs attachés

à la terre, après avoir vu une fille qui la quitte si courageusement, au milieu des prétentions d'une grande fortune, dans la fleur d'une extrême jeunesse, malgré la faiblesse d'un corps très-délicat? Je laisse donc à cet exemple à nous animer ou à nous confondre, pour demander à Dieu que nous en tirions assez de profit pour mériter tous ensemble quelque jour la récompense qu'il a promise à ceux qui abandonnent tout pour le suivre. C'est la gloire éternelle. Amen.

AUTRE SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Mihi autem adherere Deo bonum est.

Pour moi tout mon bonheur est d'être attaché à Dieu (Psal. LXXII, 28).

Dieu est le souverain bien, mais il n'est pas le seul bien; la créature est un bien, mais elle n'est pas le souverain bien. Cette pensée est de saint Augustin, et si on l'en veut croire, les biens créés sont encore de plusieurs ordres différents. Il me semble pour moi qu'on en peut établir de trois sortes, de petits, de médiocres et de grands. Tout ce qui est hors de nous, c'est un petit bien : notre corps est un bien médiocre, notre âme est un grand bien. Ces biens différents, au reste, ont trouvé chacun leurs partisans, qui se sont attachés à leur recherche et qui en ont fait leur dernière fin : il y en a qui se sont arrêtés aux premiers comme les avarés, en établissant leur félicité dans la possession des richesses; il y en a qui se sont arrêtés aux seconds, comme les voluptueux, en ne respirant qu'après les plaisirs de leurs sens; il y en a qui se sont arrêtés aux derniers, comme les philosophes, en s'abandonnant à l'orgueil de leur esprit. Mais l'aveuglement des uns et des autres est égal, puisqu'aucun de ces biens ne peut rendre l'homme heureux. Que dis-je? Ils sont tous autant d'obstacles à son bonheur : car s'il n'y a que le souverain bien qui puisse faire notre félicité, ces biens empêchent notre félicité, puisqu'il est impossible d'acquiescer le souverain bien qu'en se détachant des autres biens.

Quel est donc votre bonheur, ma chère sœur, d'être sur le point de renoncer par un acte irrévocable à tous les biens, petits, médiocres et grands, que la terre peut vous offrir, pour vous attacher uniquement au souverain bien, et pour dire avec le Psalmiste : *Mihi autem adherere Deo bonum est*? Que les avarés, ô mon Dieu! aiment les richesses, que les voluptueux s'attachent à leurs corps, que les orgueilleux s'enflent et s'entêtent de leur propre esprit; Seigneur, je veux tout quitter pour ne posséder que vous. C'est l'avantage, ma chère sœur, que vos vœux vont vous procurer : par le premier vous allez vous détacher de ce qui est hors de vous, pour faire de Dieu votre trésor et votre tout; par le second vous allez vous détacher de votre corps, pour mettre en Dieu votre plaisir et votre amour; par le troisième vous allez vous détacher de votre esprit,

pour faire de Dieu votre conduite et votre vie : et la prononciation que vous allez faire de ces trois vœux étant une protestation solennelle que vous ne voulez vous attacher qu'à Dieu seul qui doit être tout cela pour vous, vous trouverez effectivement dans la fidélité à les garder tout ce que vous vous en êtes promis et tout ce que vous y cherchez, c'est-à-dire Dieu seul et tout en lui : *Mihi autem adhaerere Deo bonum est*. Que ce sort encore une fois est fortuné, pourvu que le cœur en fasse le choix, mais qu'il serait funeste, si l'on s'y précipitait par quelque considération humaine !

Or comme c'est assurément votre cœur qui l'a fait, ma chère sœur, puisque vous ne l'avez fait que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, voilà ce que j'ai cru devoir vous proposer, pour vous y soutenir, comme étant la plus juste idée qu'on puisse vous donner d'une religieuse parfaite. Voilà en effet par quels degrés elle doit s'élever à Dieu, la séparation de tout ce qui est hors d'elle, la séparation de son propre corps, la séparation même de son esprit : mais séparation de ce qui est hors d'elle pour posséder Dieu ; mais séparation de son corps pour s'unir à Dieu ; mais séparation de son esprit pour vivre de Dieu, pour être animée de l'Esprit de Dieu. Sainte Mère de Dieu et le modèle de toutes les vierges, ce fut par ces mêmes degrés que vous montâtes à cette haute perfection où nous vous admirons ; animez donc puissamment ma voix, afin que j'anime moi-même cette jeune, mais courageuse vierge à vous suivre, encore plus par les dispositions du cœur que par les démarches extérieures. C'est pour cela que, me jetant à vos pieds, je m'empresse de vous dire avec l'ange : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

Il y a des perfections en Dieu qui l'approchent en quelque sorte des choses qui sont hors de lui : il se répand en tous lieux par son immensité, il se communique aux créatures par sa bonté. Mais il y a aussi en Dieu d'autres perfections qui le séparent de tout ce qui n'est pas lui-même. Telle est son indépendance : c'est un attribut qui l'éloigne de tout être créé, de tout commerce et de toute communication avec les choses extérieures, pour le renfermer comme en lui seul. Qu'il me soit permis de dire la même chose, avec quelque proportion, des vertus des hommes, s'ils sont assez favorisés de Dieu pour en avoir quelques-unes qui les relèvent et les distinguent. Car il y a telles vertus qui mettent le chrétien comme en commerce avec les biens du dehors, par le bon usage qu'elles lui apprennent à en faire, comme la libéralité et la tempérance ; il y en a d'autres qui le détachent de ces biens, comme l'abandon volontaire qu'on en fait et la privation libre qu'on s'en impose. Or vous choisissez aujourd'hui, ma chère sœur, ce dernier ordre de vertus pour votre partage ; vous laissez à vos illustres parents à pratiquer les vertus du premier ordre dans l'u-

sage des biens que la Providence leur a mis entre les mains ; vous leur laissez à s'en servir avec modération pour eux et avec charité pour les pauvres. Mais pour vous, vous quittez ces biens, vous vous en éloignez pour jamais, afin de vous retrancher tout entière en vous-même par cette renonciation généreuse. Et cette voie après tout est la plus sûre pour arriver au ciel. Que les riches me le pardonnent, s'il leur plaît, mais je ne crains point de le dire : les biens sont un obstacle très-dangereux au salut. L'or et l'argent, dit saint Augustin, tiennent toujours quelque chose de la terre dont le soleil les a formés ; il est comme impossible de les toucher que les mains n'en demeurent souillées : *Lucrum luteum, quod cum apprehenditur manus inquinat* (*Confess.*, l. V, c. 12). Les richesses, dit le même Père dans un autre endroit, sont comme les ministres et les instruments de toutes les passions : elles les éveillent, elles les excitent, elles les portent souvent dans l'excès ; c'est d'elles que naît l'avarice, elles servent à l'ambition, et la volupté trouve par leur moyen de quoi se satisfaire : *voluptatum satellites*.

Que votre sort est donc fortuné, ma chère sœur, de vous mettre aujourd'hui hors de cet embarras pour le reste de votre vie ! Ah ! si jusque ici vous avez dû craindre l'ennemi de toute vertu, qui trouve dans les biens de la terre de quoi dresser des pièges aux plus justes, retranchée dans le sein de la pauvreté comme dans une forteresse inaccessible, vous serez à couvert de tous ses traits. C'est saint Grégoire qui vous en assure, et vous pouvez bien vous en reposer sur sa parole, ma chère sœur. Nous avons, dit-il, à combattre contre le démon, nous tous qui nous sommes enrôlés sous les étendards de Jésus-Christ. Or le démon ne possède rien sur la terre, il faut donc aussi que nous n'y possédions rien, si nous voulons nous battre à armes égales avec notre ennemi : *Nudi ergo cum nudis luctari debemus* (*Homil.* 32 in *Evang.*). Car de deux hommes qui se sont saisis au corps pour se battre, si l'un est chargé d'habits longs et embarrassants, et que l'autre n'en ait point, le premier sera bientôt renversé par terre, parce qu'il porte sur soi de quoi donner prise à son ennemi : *quia habet unde teneatur*. Or, ce que les habits sont au corps, les richesses le sont à l'homme : *quid sunt terrena omnia, nisi quedam corporis indumenta* ? Il faut donc commencer par mettre bas ces habits, quand on veut entrer en lice avec le démon, de peur qu'ils ne servent à lui donner prise pour nous renverser plus facilement. Aussi est-ce là, ma chère sœur, l'innocent artifice dont vous vous servez en quittant toutes les choses extérieures qui pourraient vous embarrasser. Et pour me servir d'une autre comparaison que saint Grégoire emploie encore ailleurs pour lui-même, vous faites à peu près comme ces sages marchands qui, se voyant battus d'une violente tempête, jettent dans la mer ce qu'ils ont de précieux et de riche, pour sauver leur vaisseau en le déchargeant, et

quelquefois même quittent jusqu'à leurs habits pour se sauver tout nus à la nage, s'ils voient que leur vaisseau soit menacé d'un naufrage inévitable. Heureuse cette perte, quelque grande qu'elle soit, puisqu'elle sauve la vie ! mais plus heureux ce dévouement volontaire qui retire une âme de la mer orageuse du monde, pour la mener au port où elle soit à couvert de la tempête !

Je vous dirai néanmoins, ma chère sœur, que c'est peu de se priver de la possession de ces choses, si l'on ne renonce même à leur amour. Car de quel mérite peut être la privation extérieure des biens, si le cœur y tient encore par les désirs ? *Quid prodest, s'écrie saint Augustin, si egēs facultate, et ardes cupiditate ?* Ce n'est pas assez de les avoir quittées, il faut les mépriser. Et c'est en effet pour nous imprimer ce généreux mépris de toutes les choses de la terre par son exemple, que le Sauveur s'est privé de leur usage pour vivre dans la pauvreté. Nous regardions les choses de la terre avec estime, nous les désirions avec ardeur, nous les cherchions avec empressement, et par là, écartés du chemin de la vie, nous courions à notre perte. Qu'a donc fait le Sauveur pour nous en faire connaître la juste valeur ? Il s'en est absolument interdit la possession, il s'en est à peine permis l'usage ; il a voulu même en manquer dans le besoin, afin que nous apprissions à faire peu decas de ce dont il avait voulu se priver, à ne regarder que comme de la boue ce qu'il avait jugé indigne de lui : *carendo vilia fecit*, dit encore saint Augustin.

Jetez donc de temps en temps les yeux sur ce Dieu pauvre, pour fouler généreusement aux pieds tout ce que le monde pourrait quelquefois présenter de plus précieux à votre imagination. Prenez plaisir à le regarder tout nu dans une étable, tout nu sur une croix, et bien loin de regretter ce que le luxe étale de délicat sur les meilleures tables, de pompeux dans les habits superbes, de somptueux dans les riches ameublements, vous chérirez la pauvreté en toutes choses, vous l'affecterez sur votre personne, dans vos vêtements, dans votre cellule, dans vos meubles. Car il n'arrive que trop souvent dans le cloître de grands dérèglements en cette matière : on cherche à y paraître, on aime à s'y faire distinguer par cent ajustements inutiles, par mille petites commodités. On se donne la liberté de faire des présents, on aime à en recevoir, comme si on avait encore quelque chose en sa disposition, après s'être désapproprié de tout, ou que s'en nuant de tenir ce qu'on a promis à Dieu, on regrette ce qu'on a quitté. Enfin on veut bien être pauvre, pourvu qu'on ne manque de rien : c'est-à-dire en porter le nom sans en ressentir l'indigence ; renoncer à la propriété de certaines choses superflues ou trop recherchées, pourvu que dans l'usage on ait toutes ses aises, souvent au delà du nécessaire. Est-ce donc là se dépouiller de tout ce qui est hors de nous, ou plutôt n'est-ce pas y tenir encore secrètement, mais fortement ?

Non, ce n'est point vouloir véritablement être pauvre que de ne vouloir jamais être indigent. Une âme qui aime la pauvreté de Jésus-Christ et qui veut l'imiter aimera à ressentir en son particulier les inconvénients dont la disette est accompagnée.

Que si vous êtes dans cette disposition, ma chère sœur, assurez-vous que vous trouverez en Dieu seul plus que vous ne quitterez dans tout le reste. Oui, je vous promets que Dieu vous sera dès la terre ce que saint Augustin dit qu'il est aux bienheureux dans le ciel. Dans le ciel Dieu tient lieu de toutes choses aux saints : c'est une lumière pour les éclairer, c'est une fontaine pour les rafraîchir ; ont-ils soif ? il les désaltère ; ont-ils faim ? il les nourrit. Enfin rien ne leur manque, parce qu'ils possèdent Dieu et qu'ils le possèdent tout entier. Voilà, ma chère sœur, comme il en sera de vous. Ce cloître deviendra pour vous un paradis où Dieu vous tiendra lieu de toutes choses ; vous trouverez dans cette source de tout bien de quoi fournir à tous vos besoins. Quittez donc librement toutes choses, pour acquérir votre Dieu, qui vaut infiniment mieux lui seul que toutes choses. Mais n'en demeurez pas là, ma chère sœur ; ce ne sont que de petits biens : allez jusqu'à vous détacher même de votre corps, pour jouir plus parfaitement de Dieu, c'est le second bien qu'il faut abandonner, bien médiocre, pour arriver au souverain bien ; et c'est ce qui va faire le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Puisque vous allez contracter par votre profession un mariage spirituel avec le divin Epoux des vierges, ma chère sœur, mariage indissoluble, que la mort même ne peut rompre et qui subsistera éternellement, permettez-moi d'en raisonner à peu près comme de celui que les époux de la terre contractent entre eux. Or c'est une loi du mariage consacré par la bouche de saint Paul, que la femme n'est plus maîtresse de sa personne, ni l'homme maître de lui-même, parce qu'ils appartiennent l'un à l'autre par une donation mutuelle, dont un amour chaste et constant doit être le principe, dont une foi inviolable doit faire le lien. Aujourd'hui donc que vous allez contracter une alliance si honorable avec Jésus-Christ même, que vous l'allez choisir et prendre pour votre époux à la vue du Père céleste et de ses saints anges, et qu'il va vous recevoir pour son épouse, souvenez-vous que ce mariage demande les mêmes conditions que je viens de vous proposer : conditions que Jésus-Christ gardera fidèlement de son côté, puisqu'il se donnera tout à vous toutes les fois que votre amour vous portera à lui dire comme l'épouse du Cantique, votre modèle : *Osculetur me osculo oris sui* (Cantic., I, 1) : qu'il me donne un saint baiser de sa bouche chaste et pure, et que c'est effectivement pour cela qu'il veut demeurer incessamment avec vous sur ces sacrés autels. N'est-il donc pas bien raisonnable que vous entriez dans les mêmes dispositions de votre côté, et que, vous déga-

chant aussi de vous-même, pour être toute à ce divin Epoux, vous immoliez votre corps pour lui, comme il a immolé le sien pour vous ; que vous le quittiez en quelque sorte, que vous vous en sépariez, pour ne vivre plus que de la vie de l'esprit.

Mais comment se séparer de son corps, dont la vie consiste dans son union avec l'âme ? et comment faire une telle séparation sans mourir ? C'est la pureté, ma chère sœur, qui fait ce prodige surprenant. Sans tirer l'homme de son corps, elle le sépare néanmoins de son corps. Et si Tertullien, parlant d'un homme assoupi d'un sommeil si profond qu'on eût dit qu'il était mort, parce que rien n'était capable de l'éveiller, a dit de cet homme que son âme s'était enfuie, pour ainsi dire, hors de lui, quoique la mort cependant n'eût point rompu le lien qui les retenait attachés l'un à l'autre : *Anima sine morte fugitiva* ; ainsi en est-il d'une âme pure : ainsi peut-on dire d'elle que, quoiqu'elle soit encore engagée dans la chair, elle a néanmoins si peu de commerce avec la chair, que vous diriez qu'elle n'y tient plus. Elle est dans son corps comme si elle n'y était point, ne se servant guère plus de ses sens qu'un homme plongé dans un assoupissement profond : *Anima sine morte fugitiva*.

Je trouve dans saint Augustin une comparaison excellente pour m'expliquer encore plus clairement. Il en est de l'âme à l'égard du corps qu'elle anime, comme d'un musicien à l'égard de l'instrument dont il joue. Cet instrument n'a d'harmonie qu'autant que le musicien donne de mouvement aux cordes qu'il touche ; ainsi le corps n'a d'actions qu'autant que l'âme le remue. Et l'âme fait toutes choses de son corps, comme elle veut, par l'empire qu'elle a sur lui et par les fonctions auxquelles elle l'applique selon sa volonté ; comme le musicien, suivant les règles de son art, fait dire toutes sortes d'airs à son instrument. Mais pour joindre la pensée de saint Grégoire de Nysse à celle de saint Augustin, de même qu'un homme qui joue des instruments avec adresse n'appuie pas la main sur les cordes avec force, mais les touche si délicatement qu'à peine semble-t-il s'en être approché qu'il s'en retire, ainsi une âme vierge, toujours supérieure à son corps qu'elle tient en servitude, n'a de commerce avec lui qu'autant qu'il en faut pour l'empêcher de mourir. Au lieu que les sensuels ont leur âme, pour ainsi dire, ensevelie dans leur chair, une vierge dégagée de la matière se retire en elle-même : il ne faut point chercher son âme dans ses yeux, elle ne voit rien de tout ce qui pourrait la flatter ; il ne faut point la chercher dans les oreilles, elle n'entend rien de tout ce qu'on dit dans le monde ; il ne faut point la chercher dans sa langue, elle ne se répand point en paroles inutiles.

Eh bien ! ma chère sœur, cette séparation d'une âme d'avec son corps, lors même qu'elle y est encore unie, n'a-t-elle pas quelque chose de charmant aux yeux de la foi ? Et tous les plaisirs d'une âme sensuelle qui s'est rendue l'esclave de son corps ont-ils rien

qui en approche ? Aspirez-y donc de tout votre cœur ; quittez ce corps, et quittez-le sans regret, pour l'abandonner tout entier à Jésus-Christ, afin qu'il ne voie que par lui, qu'il n'entende que par lui, qu'il ne parle que par lui, pour ne goûter de plaisirs que ceux qui se trouvent en lui. Voilà à quoi la virginité vous engage. Car cette vertu ne consiste pas seulement à conserver son corps chaste en l'éloignant des plaisirs de la chair, mais à conserver les sens chastes en les éloignant de tous les objets qui les flattent, et dont le plaisir flatteur fait leur corruption.

J'avoue que cela ne se peut faire sans qu'il en coûte de rudes mortifications. Mais si vous vous souvenez de ce que j'ai dit, qu'en épousant Jésus-Christ vous perdiez le droit que vous aviez sur votre corps, pour le lui abandonner, vous devez être dans une résolution constante de l'exposer à tout ce que cet Epoux demandera de vous. Or pourquoi vous le dissimuler ? Cet Epoux est un époux de rigueur, et pour me servir des termes de l'Ecriture, un époux de sang : *Sponsus sanguinum* (*Exod.*, IV, 25). C'est sur la croix, vous le savez, qu'il contracta un mariage sacré avec l'Eglise : mais vous savez aussi à quelles conditions. Oni, depuis que Jésus-Christ y a versé son sang pour elle, cette fidèle épouse s'est vue engagée à rendre sang pour sang et vie pour vie à ce divin Epoux. Oui, depuis ce temps elle a pu lui dire, et elle n'a point cessé de le lui dire : Seigneur, comme vous avez livré votre corps aux tourments et à la mort pour moi, je ne puis me dispenser d'y livrer de même le mien pour vous : ce n'est qu'à ce titre que vous pouvez et que vous voulez être mon époux : *Sponsus sanguinum tu mihi es*. Or ce corps de l'Eglise, qu'est-ce autre chose que les fidèles qui le composent ? Et n'est-ce pas aussi en conséquence d'une telle alliance faite à des telles conditions, que ce corps dans les premiers siècles du christianisme naissant a été abandonné en la personne des martyrs à la fureur des tyrans et à toutes les cruautés qu'ils ont voulu lui faire éprouver ? N'est-ce pas en conséquence d'un tel engagement, qu'au défaut des persécutions étrangères, depuis que les Césars devenus chrétiens ont employé pour la défense de l'Eglise les armes qu'ils avaient prises autrefois pour sa ruine, ce corps a été abandonné à toutes les cruautés volontaires de la plus austère pénitence dans la personne des saints habitants des déserts ?

Je sais, ma chère sœur, que ce céleste Epoux ne mettra pas votre foi à de si rigoureuses épreuves que les premiers, et que si vous marchez sur les traces des seconds, il ne demande pas que vous poussiez votre course aussi loin qu'eux. Mais enfin puisque vous allez devenir son épouse à double titre, et comme chrétienne et comme religieuse, vous devez être prête à le laisser user de son droit. Que votre corps ne vous soit donc plus rien ; détachez-vous-en entièrement pour le laisser à Jésus-Christ, soit qu'il veuille que vous le couvriez d'un cilice pour

mortifier sa délicatesse, soit qu'il vous commande d'armer vos mains contre lui, pour punir ses révoltes par la peine des esclaves, soit qu'il lui plaise de l'abattre par la maladie, ou qu'il veuille qu'il soit atténué par le jeûne. Ce sont là les gages de votre amour que vous devez toujours être prête à lui donner, quand il vous les demandera : et ce n'est qu'à cette condition, encore un coup qu'il veut être votre Epoux, *Sponsus sanguinum*.

Heureux véritablement les martyrs qui, détachés promptement de leurs corps par la mort, ont été mis de bonne heure en possession de Dieu ! Mais si nous en croyons saint Grégoire le Grand, vous ne laisserez pas d'immoler votre corps à Dieu comme eux, bien qu'il demeure toujours vivant : c'est là un second genre de sacrifice que l'amour de l'Eglise pour son époux lui a fait inventer, pour le substituer au défaut du martyr, et qu'elle lui a offert dans tous les siècles par tous les saints pénitents. C'est qu'en effet mourir à tous les désirs charnels c'est un sacrifice véritable, et sacrifice d'autant plus grand qu'il est plus durable : sacrifice, où l'hostie qui y est immolée, toujours mourante, y survit toujours à elle-même : disons plutôt avec le saint pape que je viens de citer, qu'elle y est et vivante et morte en même temps : *Hostia et immolatur, et viva est* : vivante pour la vertu, et morte pour le vice : vivante pour la vertu, puisqu'on fait tout le bien dont on est capable, avec une vive ardeur ; morte pour le vice, puisque étant encore sur la terre, on y est mort à toutes les mauvaises actions, qui sont les fruits des mauvais désirs.

Voilà donc, ma chère sœur, comme je veux que vous vous sépariez de votre corps. Si vous ne pouvez pas en faire absolument pour Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ a fait du sien pour vous sur la Croix, parce que cet avantage est réservé pour les martyrs, faites du moins de votre corps pour Jésus-Christ ce que Jésus-Christ fait de son corps pour vous à l'autel. Quoiqu'il n'y ait rien de sanglant dans l'eucharistie, Jésus-Christ ne laisse pas d'y être comme en état de mort. Il semble que son âme y soit séparée de son corps, puisque ce corps y paraît sans vie, sans mouvement, sans action. Ainsi, ma chère sœur, quoique la séparation de votre corps que je vous prêche ne soit pas sanglante, elle ne doit pas laisser de paraître véritable. Si Jésus-Christ est comme mort sous les espèces du sacrement, il faut que vous soyez comme morte sous votre voile ; plus de mouvement, plus d'action qui n'annonce que le corps est mort, et que c'est l'esprit qui vit en vous. Que dis-je ? Il faut porter la perfection encore plus loin. Après avoir passé de la séparation des biens à la séparation du corps, il faut aller de la séparation du corps jusqu'à la séparation de l'esprit, car c'est là le troisième bien, le plus grand des biens créés, qu'il faut quitter pour arriver au souverain bien, et pour ne vivre plus que de la vie de celui qui est

appelé le Père des esprits. C'est ma dernière partie.

TROISIEME POINT

Quitter les biens du dehors est une démarche que beaucoup de philosophes ont faite dans l'antiquité païenne. Quelques-uns sont allés jusqu'à se séparer de leurs corps par le peu de soin qu'ils en ont pris, en l'abandonnant courageusement aux supplices. Mais le détachement de son propre esprit est quelque chose de si relevé, qu'on n'en a point vu qui aient pu y atteindre. Il n'y a que l'école de notre religion, où l'on puisse apprendre cette haute philosophie, et je puis dire que les cloîtres sont comme des académies saintes, où l'on en fait de publiques leçons. Cependant ce n'est rien de se séparer de ses biens ; ce n'est encore rien de se séparer de son propre corps, si l'on ne se sépare de son esprit. Ecoutez comme saint Augustin en parle : Notre âme par sa situation naturelle se trouve au milieu de deux sortes de biens ; l'un est au-dessous d'elle, l'autre est au-dessus. Tout ce qu'il y a de corporel est du premier ordre, ce qu'il y a d'incréé est du second. Si elle penche du côté du premier bien, elle se dégrade et se rend malheureuse ; si elle aspire au second bien, elle s'élève et arrive à son bonheur.

Mais qu'il l'âme ne peut-elle point s'arrêter en elle-même sans pencher vers la terre, ou sans s'élever vers le ciel ? Elle le peut ; mais c'est en s'enflant d'un orgueil criminel, puisqu'elle ne peut s'arrêter en elle-même, sans se regarder comme sa dernière fin, ce qui n'est dû qu'à Dieu. Ce n'est donc point assez que l'âme se détache de tout ce qui est au-dessous d'elle, il faut qu'elle se détache d'elle-même, si elle veut, ô mon Dieu ! aller jusqu'à vous. Mais comment faire cette étrange séparation ? Vous en avez trouvé le secret, ma chère sœur : secret, à la vérité, que le monde ne comprend pas. Et pourrai-je bien l'expliquer moi-même, et le faire entendre de votre part à ceux qui m'écoulent ? c'est en se dépouillant de son esprit et de sa volonté. Que veux-je dire, et qu'entendez-vous vous-même par là, ma chère sœur ? Hé ! comment ôter l'esprit et la volonté à l'âme ? n'est-ce pas l'anéantir en quelque sorte ? n'est-ce pas détruire en elle l'être et la vie ? Oui, ma chère sœur, il faut faire état, et vous en êtes bien convaincue, il faut prendre le parti de vous anéantir vous-même et de vous ôter la vie. Mais consolez-vous, cette perte sera heureusement réparée. Cet anéantissement ne sera que pour vous donner un nouvel être, cette mort que pour vous faire trouver une meilleure vie. Je m'expliquerai mieux par une pensée de saint Augustin. Tout ce qui vit dans ce grand monde tient la vie de quelque chose plus noble que soi. Un corps ne peut pas donner la vie à un autre corps ; il n'y a que l'âme qui puisse la lui communiquer, parce qu'il n'y a que l'âme qui soit au-dessus de lui. Or comme il n'y a que l'âme qui soit au-dessus du corps, il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de l'âme ;

ainsi l'âme, à proprement parler, ne peut vivre que de Dieu. Mais aussi pour vivre parfaitement de Dieu, elle doit être morte parfaitement à elle-même; afin que l'Esprit de Dieu l'anime, il faut qu'elle renonce à son esprit; il faut qu'elle se défasse de sa volonté, afin que la volonté de Dieu la conduise, et c'est là, ma chère sœur, ce que vous allez faire par l'humble obéissance à laquelle vous vous assujettissez.

Dieu dit dans l'Écriture que l'obéissance lui est plus agréable que le sacrifice, et je n'en suis pas surpris. Car, comme un grand homme l'a fort bien remarqué, dans le sacrifice Dieu ne voyait tout au plus que le sang des animaux couler pour sa gloire; et par l'obéissance il voit couler le sang du cœur de l'homme. L'homme n'immolait à Dieu que des bêtes dans le sacrifice, et par l'obéissance, il lui immole son âme. Câl ma chère sœur, prenez donc en main le couteau, qui doit faire cette immolation, enfoncez-le jusqu'aux parties les plus vives de votre cœur afin de vous séparer vous-même de vous-même, pour n'être plus attachée qu'à Dieu. Si vous en usez de la sorte, vous ferez dans le cloître plus que ne fit Eve dans le paradis. Cette femme, dit saint Augustin, voulut raisonner au lieu d'obéir. Dieu pour l'éprouver lui ordonna de ne point toucher au fruit d'un seul arbre. Pourquoi n'y toucherais-je pas, dit-elle en elle-même? ou cet arbre est bon, ou il est mauvais. S'il est bon, pourquoi ne manger pas de son fruit? S'il est mauvais, pourquoi Dieu l'a-t-il planté dans ce lieu de délices? Ainsi cette malheureuse, pour s'être plus attachée au raisonnement de son esprit qu'au commandement de son Dieu, se jeta dans un précipice funeste, où elle nous a tous attirés après elle. Enfants d'Eve, voilà comme vous en faites tous les jours dans le monde, quand vous osez insolemment préférer votre volonté à celle de Dieu. Pour vous, ma chère sœur, vous vous mettez hors d'état de tomber dans ce malheur, puisque vous n'aurez plus dorénavant de volonté.

Mais prenez garde, le même serpent qui eut bien la hardiesse d'attaquer Eve dans le paradis, ne manquera pas de vous solliciter dans le cloître par des raisonnements également dangereux. Pourquoi m'ordonne-t-on ceci? pourquoi me défend-on cela? Y a-t-il du mal à faire ou ne pas faire telle ou telle chose? Piège, artifice, illusion! Souvenez-vous de ce mot que saint Augustin met à la bouche de Dieu, pour répondre à ce faux raisonnement, que vous venez d'entendre de la bouche d'Eve: *Obedientem te volo, non contradicentem servum*. Ce n'est point à vous d'examiner les choses, suffit que votre règle les ordonne. Il faut que vous disiez de cette règle, ce que le Psalmiste a dit de la loi de Dieu: qu'elle est brillante, qu'elle porte la lumière aux yeux qui sont attentifs sur elle: *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (Psal. XVIII, 9). Oui, mon Dieu, la règle que je vas embrasser sera dorénavant la lumière que je veux suivre. Oui, je

renonce à toutes les lumières de mon esprit; je me défie de toutes les pensées dont il est si fécond, je n'écoute plus toutes ses raisonnements. Quelque belles que me paraissent les idées qu'il me présentera, quelque spécieuses que soient les vues qu'il me suggérera, pour me tirer de l'ordre sous le prétexte d'un plus grand bien, ou sous l'assurance trompeuse qu'il n'y a point de mal, bien loin de les suivre, je les regarderai toujours comme ces feux dangereux qui se présentent quelquefois la nuit et qui entraînent dans les précipices les voyageurs qui suivent leur lumière trompeuse avec une folle confiance.

Je vous l'ai déjà dit, ma chère sœur, vous vous perdriez en effet en les suivant: au lieu que vous marchez en assurance sur les traces que vos règlements vous ont marquées. Et vous, chrétiens, qui êtes venus à cette cérémonie, peut-être plutôt comme à un spectacle pour repaître votre curiosité que comme à une leçon de vertu pour vous instruire et vous édifier, permettez-moi de vous le dire en finissant, afin que ce discours ne soit pas pour vous sans quelque fruit, aussi bien que pour cette vertueuse fille, qui en est le sujet. Non, après nous être égarés par la désobéissance, il n'y a que l'obéissance qui puisse nous ramener; après que l'attachement à notre propre esprit nous a perdus, il n'y a que le détachement de notre propre esprit qui puisse nous sauver. Que nous reste-t-il donc à faire, pour nous remettre dans la voie sûre de la vie, dont le péché nous a tirés, si non d'imiter au moins par la disposition de notre cœur ce que cette vierge prudente va faire d'une manière si solennelle à la face du ciel et de la terre? Je veux dire, de quitter tous les biens de la terre, pour ne nous attacher qu'à Dieu, qui mérite seul tout notre amour: je veux dire, de renoncer aux plaisirs des sens, pour nous unir intimement à celui qui assure et consacrer la virginité dans celles qui le choisissent pour leur unique époux: je veux dire, d'humilier l'orgueil de notre esprit, pour nous assujettir à ce Dieu puissant, à qui c'est régner que d'obéir: je veux dire enfin, de mourir à chaque moment à toutes ces choses aussi parfaitement que si nous étions à la dernière heure de notre vie?

Oui, ma chère sœur, j'ose bien l'assurer avec une humble confiance dans la grâce puissante de Jésus-Christ: si nous pouvions entrer sur cela dans vos dispositions et le faire dans le même esprit, oui, Dieu pour l'amour de qui nous le ferions, nous rendrait une vie incomparablement plus heureuse, une vie de trésors pour payer le sacrifice que nous lui aurions fait de nos biens par l'amour de la pauvreté; une vie de délices pour récompenser la privation des plaisirs, que nous aurait fait porter l'amour de la pureté; une vie de gloire pour couronner l'humilité, où nous aurait fait marcher l'obéissance et le renouement à notre volonté; une vie par conséquent qui serait un avant-goût de cette vie éternelle que Dieu

nous promet si solennellement, qu'il désire si ardemment de nous donner, et qu'il donnera très-certainement à ceux qui auront fait leur capital de s'attacher à lui sur la terre, pour ne posséder que lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Bibe aquam de cisterna tua, et fluentia putei tui. Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.

Buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre puits ; que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues (Prov., V, 15, 16).

Ce sont les paroles du Sage au chapitre cinquième des Proverbes : paroles que le vicaire de Jésus-Christ adressa autrefois dans une rencontre célèbre au bienheureux saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire avec l'Eglise. Mais paroles qui touchent, ce me semble, le véritable caractère de ses vertus, qui en comprennent toute l'étendue, et qui bien conçues et bien pénétrées présenteront à nos esprits une riche matière de gloire pour lui et d'instruction pour nous. Car l'idée la plus noble que nous puissions nous former d'une éminente sainteté est renfermée dans ces deux préceptes, que Salomon nous a laissés sous ces termes mystérieux et énigmatiques. *De ces deux préceptes*, dit saint Bernard, *le premier nous regarde nous-mêmes, le second regarde les autres. Il faut se remplir et répandre : se remplir pour sa propre sanctification, se répandre pour la sanctification du prochain. C'est aussi à ces deux effets*, continue ce saint docteur, *que se terminent toutes les opérations de l'Esprit de Dieu : à se donner à nous au dedans, et à se communiquer par nous au dehors ; à se donner intérieurement par l'infusion des vertus qu'il inspire, et à se communiquer extérieurement par l'usage des talents qu'il a départis (In Cant., serm. 18).*

Peu de gens dans le christianisme savent garder l'ordre de ces deux différentes grâces, et remplir l'étendue de leurs devoirs. Car, ou l'on s'oublie soi-même, ou l'on oublie les autres ; ou l'on ne fait pas assez pour soi, ou l'on ne fait pas assez pour le prochain ; ou l'on se renferme trop, ou l'on se dissipe trop ; et il est très-rare de trouver le milieu entre ces deux extrêmes, et très-difficile d'y garder un juste tempérament. Cependant la chose est d'une conséquence extrême, au jugement de saint Bernard. Car si nous nous oublions nous-mêmes, pour ne nous souvenir que du prochain, c'est une injustice que nous nous rendons ; et si nous oublions le prochain pour ne nous souvenir que de nous-mêmes, c'est un vol que nous lui faisons : injustice, de nous refuser ce que nous nous devons ; vol, de retenir ce qui appartient à nos frères. Mais si personne sut jamais éviter ces excès et allier ces devoirs, que l'inconsidération de notre zèle ou une fausse timidité nous font trouver incompatibles, la gloire en est due à saint François de Sales.

Suivons-le en effet partout, dans la car-

rière de sa vie, depuis ses premières démarches jusqu'à la consommation de sa course, à Paris, à Padoue ; à la ville, à la campagne ; dans les exercices de sa jeunesse, dans les fonctions de son épiscopat ; en public, en particulier, au tribunal de la pénitence, dans la chaire de vérité : et partout nous le verrons également attentif à sa propre sanctification et à celle de ses frères : vivre pour soi comme s'il n'avait songé qu'à soi, et vivre en même temps pour les autres, comme s'il n'avait songé qu'aux autres. Puissions-nous donc nous former de telle sorte sur son exemple, que nous apprenions le secret, chacun dans l'étendue de sa sphère, d'un côté de nous rendre agréables à Dieu, et de l'autre de nous montrer utiles aux hommes ! C'est ce qu'il faut demander au Tout-Puissant par l'intercession de cette Vierge incomparable, en qui un ange reconnut si hautement ces deux avantages, quand il lui dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Comme il y a, selon saint Ambroise, un amour-propre déréglé et vicieux ; il y en a un non-seulement juste, mais nécessaire, qui nous oblige de penser à nous par préférence à tout le reste, et qui doit faire retomber nos premiers soins sur nous-mêmes. L'ordre de la charité en matière de salut veut que nous commencions par nos propres besoins, et que nous songions à jeter au dedans de nous-mêmes les fondements d'une solide piété, avant que de travailler dans les autres à cet édifice mystérieux. Il est vrai, dit saint Bernard (*Lib. I de Consid., c. 5*), que le chrétien doit se partager entre lui-même et ses frères ; mais dans ce partage il faut que sa portion soit et la première et la meilleure. Autrement, et si l'on se néglige soi-même pour s'occuper trop des autres, c'est encourir, poursuit-il, la malédiction prononcée contre celui qui, ennemi de ses propres intérêts, prendrait pour soi le plus mauvais lot, par un choix aveugle et bizarre. Le premier degré de la piété, conclut enfin saint Bernard, consiste donc dans ces paroles du Sage : *Miserere animæ tuæ, placens Deo (Eccli., XXX, 24)* : Ayez compassion de votre âme, en n'oubliant rien de ce qui peut la rendre agréable à Dieu. Et pour me servir de la comparaison que le même saint emploie, comparaison si commune, mais si conforme aux paroles de mon texte, auparavant que d'imiter les canaux d'une fontaine, il faut en imiter le bassin. Un canal communique l'eau en même temps qu'il la reçoit ; au lieu que le bassin se remplit avant que de se vider ; s'il donne, c'est de son abondance ; s'il enrichit, c'est sans s'appauvrir. Allez, dit saint Bernard, et réglez-vous sur cet exemple ; répandez-vous, à la bonne heure : mais auparavant remplissez-vous. Que vos ruisseaux coulent dans les places publiques ; mais buvez-en vous-même, avant que d'en faire boire aux autres ; et ne faites pas le libéral, que vous n'ayez en réserve des ressources inépuisables de trésors amas-

sés de longue main. Car à qui sera bon celui qui est mauvais à soi-même, dit l'Écriture? *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit* (Eccli., XIV, 5)?

Mais j'ose dire que saint François de Sales en comprit d'abord la conséquence. Animé du même zèle que le prophète-roi, il se dit aussi bien que ce prince religieux : *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea, et labiis exsultationis laudabit os meum* (Psal. LXII, 6). Il faut engraisser mon âme de la moelle des vertus et du suc des vérités divines; et ma bouche ensuite parlant de la plénitude du cœur, pourra les publier et les inspirer par ses discours. Dans cette vue, dès le moment bienheureux que la raison éclairée de la grâce commença à se développer au travers des ténèbres de l'enfance, il s'appliqua à cultiver cette semence céleste, que le baptême avait jetée dans son cœur, et à lui faire porter tous les fruits qu'on pouvait attendre d'un âge si éloigné de sa maturité.

La vie de la plupart des hommes est un tableau qui a sa lumière et ses ombres; une constitution qui a sa santé et ses maladies; une révolution qui a sa nuit et son jour; ou pour parler sans figure, c'est un mélange de vices et de vertus, un tissu de bonnes et de mauvaises qualités, un enchaînement de bien et de mal. Il n'y a pas même jusqu'aux saints qui règnent maintenant avec Jésus-Christ, parmi lesquels il ne s'en trouve; et combien ne s'en trouve-t-il point, qui n'ont pas toujours été des vases d'honneur dans la maison du Père céleste? Ce sont des pécheurs convertis, des pénitents qui ont lavé leurs fautes dans leurs larmes; des errants qui sont rentrés dans le droit chemin, après s'être égarés dans les voies du monde. Mais n'attends point ici, pécheur, de trouver un homme, dont les commencements semblent justifier les débauches de la jeunesse; des exemples de libertinage qui te servent de prétexte pour flatter les passions et pour différer ta conversion, il n'y a rien ici pour toi. Voici une vie toute pleine de lumière, un soleil sans nuage, un jour qui n'a point de nuit, une année qui n'a point d'hiver.

Au milieu de la contagion d'un siècle corrompu, dans des pays débordés à toutes sortes de vices, François conserve la pureté de son innocence, sans recevoir aucune atteinte. Son âge, sa qualité, son esprit, instruments ordinaires, dont les autres se servent pour se perdre eux-mêmes, ne servent qu'à le couronner d'une gloire plus éclatante. Car, Messieurs, la gloire de ce grand saint se redouble par la considération des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Qu'il est beau de le voir, ce jeune homme d'une naissance illustre avec un mérite distingué, tenir ferme sur des penchans où tout est glissant, sans faire de fausses démarches; s'abstenir non-seulement du mal dans un temps où l'on se le croit permis; mais pratiquer le bien dans une saison où les autres ne le connaissent pas encore! Vous savez, pères infortunés,

les désordres où les emportemens d'une jeunesse effrénée jettent ordinairement vos enfans. Soit la corruption de la nature, soit la violence de la passion, soit le torrent de la coutume ou, si vous voulez, tout cela, ils ne savent pas encore vivre, qu'ils savent déjà pécher; ils apprennent au collège tout ce qui peut leur gâter le cœur en y cultivant leur esprit; et si une fois ils se trouvent plus au large, affranchis du joug de cette contrainte que les études leur imposent, il n'y a sorte de dérèglements où ils ne se plongent; partout ils laissent des vestiges de leurs débauches, et la corruption va si loin, qu'ils ont honte de la vertu, et se font honneur du vice.

Mais la grâce préserva notre saint d'un naufrage si déplorable. Les écoles des universités les plus fameuses de l'Europe furent moins pour lui des académies de sciences que de vertu; et malgré les scandales des villes les plus licencieuses, parmi le débordement des vices que le concours des différentes nations y apporte, il s'avança dans les voies de la perfection, à mesure qu'il fit du progrès dans les lettres. Il est vrai que pour se défendre il apporta toutes les précautions que la prudence du salut peut suggérer. La prière chez lui fut inséparable de l'étude: le temps que les autres prostituent à leurs plaisirs, il le consacra à l'oraison, et il se bannit avec joie du commerce des hommes par une retraite volontaire, pour s'entretenir plus librement avec Dieu. Que dirai-je de la fréquentation des sacrements, dont il se fit une habitude si sainte, ou plutôt une loi si inviolable? Huit jours ne s'écoulèrent jamais, qu'il n'approchât au moins une fois de nos augustes mystères. Là, dans ces fontaines sacrées qui regorgent de bénédictions, dans cette citerne mystérieuse pleine de la rosée du ciel, il puisait de ces eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et qui emportent l'âme aussi haut que la source dont elles découlent; là, pour mieux dire encore, il s'enivrait de ce torrent de délices, l'image ou plutôt le prélude et l'avant-goût de celui dont les saints sont abreuvés, et la cité de Dieu réjouie; et arrosant la terre de son âme de ces salutaires eaux, il y faisait prendre racine de bonne heure à toute sorte de vertus.

Parmi les vertus chrétiennes il y en a une qui n'a point de plus dangereux adversaire que la jeunesse, ni de plus sûr préservatif que l'eucharistie; et je m'assure qu'à ces traits vous avez déjà reconnu la pureté. Dans le débordement général qui s'est répandus sur les mœurs du siècle, il semble que ces deux choses soient devenues inaltérables, la pureté et la jeunesse. Si l'une est un fleur, un lys par sa blancheur et son odeur, l'autre est un feu qui la brûle par ses ardeurs, ou du moins qui la flétrit. Tout conspire dans cet âge dangereux à dresser des pièges à une vertu si délicate; et l'expérience nous apprend qu'entre toutes les passions, celle du plaisir attire ordinairement les premiers pas de l'homme après elle. Lorsque l'esprit de-

vrait commencer à commander à la chair, c'est quand la chair se révolte plus insolemment contre l'esprit; à moins qu'on ne s'étudie à en arrêter les saillies. La divine eucharistie est à cela d'un secours merveilleux; cette chair virginale qu'elle renferme sous ses sacrés voiles est dans le sentiment des Pères, comme une sauvegarde à la virginité. La pureté se conserve par la vertu secrète d'un aliment si pur; et s'il a le don de répandre dans notre corps, comme l'assurent les saints docteurs, une semence d'immortalité contre la mort, il n'est pas moins efficace pour le défendre de la corruption dès cette vie. François de Sales le crut avec une foi vive, et il l'éprouva par un heureux succès.

Car prémuhi de ce divin remède, en vain l'esprit impur entreprit-il de le corrompre. Ni l'emportement de l'âge, ni la contagion de l'exemple, ni la surprise de l'occasion ne l'ébranlèrent jamais : la chasteté fit toujours ses plus chères délices; et afin de s'assurer encore davantage la possession d'un si précieux trésor, il prit en main les armes de la mortification, pour combattre tous les ennemis qui pouvaient le lui enlever. De là ces jeûnes fréquents et ces veilles continuelles; de là ces disciplines sanglantes et ces cilices rigoureux; de là cette fuite des compagnies et cette application au travail. Bien éloigné de ta conduite, monde aveugle et malheureux, qui voudrais bien, à ce que tu dis, être chaste, et qui ne voulant rien faire de ce qu'il faut pour conserver la chasteté, fais tout ce qu'il faut pour la perdre.

Que s'il apportait tant de soin à dompter l'orgueil de sa chair, ne vous imaginez pas qu'il négligeât pour cela la culture de son esprit. Naturellement il l'avait vif et élevé, mais à la bonté du génie il joignit le secours de l'étude. Il n'y eut point de belles connaissances dont il ne l'enrichit; il consulta sur cela les plus habiles oracles de Paris et de Padoue; il puisa dans les plus pures sources de la France et de l'Italie; il pénétra tous les mystères de la théologie et de la jurisprudence, mais surtout il travailla à acquérir la science des saints. La plus grande partie des savants justifient ce que saint Bernard a dit de la science (*In Cant., serm. 36*), qu'elle est l'effet, ou de la curiosité, ou de la vanité, ou de l'intérêt. Car il y en a qui ne veulent savoir seulement que pour savoir, et c'est une curiosité criminelle; d'autres ne cherchent à connaître les beaux-arts que pour se faire connaître eux-mêmes, et c'est une vanité damnable; enfin vous en verrez qui ne pensent à acquérir de la science, que pour acquérir de l'argent, et c'est un intérêt sordide. Pour notre saint, il s'appliqua à l'étude avec autant d'empressement, que s'il y avait été porté par ces trois différentes passions, sans en avoir cependant aucune; car il n'étudia que pour s'instruire, et comme nous le verrons dans la suite, il ne s'instruisit lui-même que pour enseigner les autres. S'il aima la vérité, ce fut par un mouvement de la charité; et il comprit excel-

lemment ce qu'a dit le grand apôtre, qu'il remplirait vainement son esprit des plus hautes connaissances, si son cœur demeurait vide du divin amour (*I Cor., XIII, 2*). Aussi sa principale étude regarda plus son cœur que son esprit, et il songea bien moins à polir l'un qu'à enflammer l'autre.

Ici, Messieurs, il me semble que je touche le véritable caractère de notre saint, quand je parle de l'amour de Dieu : car j'ose dire que s'il a bu à la source des autres vertus, il s'est plongé, il s'est abîmé dans celle-ci, qui est elle-même la source de toutes les autres. En voulez-vous des preuves convaincantes? étudiez ses actions et ses livres, ou plutôt souffrez que parmi ces traits de feu et de lumière, qui brillent de toutes parts dans ce qu'il a fait et dans ce qu'il a écrit, j'arrête vos yeux sur quelques-uns : l'histoire de sa vie rapporte que l'ange de Satan entreprit un jour de le séduire par la plus noire de toutes les tentations, la tentation du désespoir, en lui représentant qu'il était de ce nombre réprouvé et maudit, qui doit faire éternellement l'objet de la colère de Dieu. La gnerre fut rude et longue; plus d'un mois s'écoula dans cette agitation et dans ces alarmes; et déjà l'esprit impur se flattait que cette âme troublée allait enfin éclater en emportements et en blasphèmes. Mais au plus fort de l'attaque, quel parti pensez-vous que prit le saint? Eh bien! s'écria-t-il prosterné aux pieds d'une image de Marie, son asile ordinaire, si je suis assez malheureux pour haïr Dieu dans l'éternité, je veux du moins l'aimer dans le temps; je veux autant que je le pourrai corriger ma destinée, et employer, Seigneur, à vous servir les années que vous m'avez données à vivre. Que votre justice décide comme il lui plaira de mon sort, mais tant que je l'aurai entre les mains, je vous aimerai, mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur, dussiez-vous me haïr dans toute l'étendue de votre courroux. O résolution héroïque! ô transport plus qu'humain, et qui ne pouvait partir que de la fournaise de ce feu céleste dont brûlent les séraphins! Qu'il fallait être profondément enraciné dans la charité, si j'ose me servir de cette expression de l'Apôtre (*Ephes., III, 17*), pour n'être pas ébranlé par une si rude secousse, et pour former un dessein si généreux! Il le soutint cependant constamment ce dessein jusqu'au bout. La charité fut toujours l'âme de sa conduite, et s'il fit de grandes actions aux yeux des hommes, il les fit encore par un plus grand principe devant Dieu.

Que ne m'est-il ici permis de lever les voiles du sanctuaire pour vous découvrir ce principe en lui-même, pour vous montrer ce feu dans sa sphère; pour vous apprendre comment l'amour relevait entre ses mains les choses les plus communes et les plus basses par la sublimité et la pureté des motifs. Mais ni ma langue ne peut expliquer ces mystères, ni vos yeux supporter ces lumières. Empruntons donc quelques-unes des paroles qu'il a apprises à

l'école du divin amour, et par les qualités qu'il lui donne, jugeons des effets qu'il produisait dans son âme. Car la main n'écrit que de l'abondance du cœur (*Luc.*, VI, 45). Il nous a dit ce qu'il sentait, et il s'est dépeint en ne cherchant qu'à nous instruire. Le divin amour, dit-il, doit prévaloir sur tous nos amours; et c'est ce que Dieu nous demande, qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, ce sont ses termes, le plus affectionné, le plus général, le plus relevé, le plus ferme; le plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; le plus ferme, exerçant toute notre vertu et toute notre vigueur. Plein de ces grandes vérités, il est toujours Dieu en vue, et toutes les fois qu'on lui proposa quelque emploi, il ne se déterminait jamais à l'accepter, sans avoir auparavant consulté, si telle était la volonté de celui qu'il avait fait maître de la sienne.

C'est ce qui éclata particulièrement dans cette rencontre célèbre, où l'évêque de Genève, usé par ses travaux et cassé par les années, mais plus charmé encore par le mérite de notre saint et plus attiré par ses vertus, le choisit pour partager avec lui le poids de ce fardeau formidable aux anges mêmes. Que de suites, bon Dieu ! que de répu gnances à s'y soumettre ! combien de fois rejeta-t-il la proposition qu'on lui en fit ? Combien son humilité fut-elle ingénieuse à s'en défendre ? Mais considérant ensuite qu'on peut déplaire à Dieu par une fausse modestie, aussi bien que par une ambition précipitée, et résister à sa volonté, en fuyant les dignités ecclésiastiques, non moins qu'en les briguant, il prit du temps pour frapper à la porte du Père des lumières dans l'oraison; pour supputer avec lui-même, suivant la maxime de l'Evangile (*Luc.*, XIV, 28), s'il avait les fonds nécessaires aux frais d'une si haute entreprise, et pour mesurer ses forces avec la charge qu'on voulait lui imposer. Enfin il se soumit à la vocation de son évêque; mais avec quels sentiments ? Ah ! c'est ici, plus qu'en pas une autre occasion de sa vie, que ce grand homme s'applique à lui-même, et rappelle tous ses regards sur soi. A la vue de ses faiblesses il demande à Dieu qu'il le fortifie, qu'il verse l'onction de son esprit dans le sien, qu'il y répande par l'imposition des mains la plénitude de ses grâces; qu'il le revête des qualités épiscopales en même temps qu'il recevra les ornements de l'épiscopat, et qu'il opère au dedans de lui-même par des impressions secrètes tout ce que la consécration signifie par des cérémonies extérieures.

Que je vous appellerais volontiers à ce spectacle, vous qui passez sans crainte, ou plutôt avec joie, d'une vie séculière et mondaine, pour ne pas dire dissolue et criminelle, aux dignités les plus éminentes de l'Eglise ! vous qui ne regardez que l'éclat des emplois qui vous éblouit, sans considérer l'insuffisance des talents que vous avez, vous qui

êtes assez présomptueux pour entreprendre de gouverner les autres, avant que d'avoir appris à vous régler vous-mêmes ! François de Sales dans le monde avait pratiqué toutes les vertus du sacerdoce ; dans le sacerdoce il avait pratiqué toutes les vertus de l'épiscopat ; cependant il recule, il refuse, il examine, il se condamne. Quoiqu'il possède dans un éminent degré toutes les qualités nécessaires aux fonctions d'un ministère si redoutable, il travaille à les acquérir comme s'il n'était encore qu'un néophyte. Oh ! quel exemple ! et par où se sauver de l'arrêt qu'il prononce contre ceux qui s'oubliant eux-mêmes briguent ce qu'ils devraient appréhender.

Mais ne restreignons pas à ce seul point de morale les instructions qu'on peut tirer des exemples de notre saint. Car s'il est vrai que les exemples récents, et plus encore lorsqu'ils sont domestiques, font une impression plus forte sur les esprits ; qu'est-ce que saint François de Sales ne doit point obtenir de nous ? il arrive souvent, quand on nous propose pour modèles ces grands originaux des vertus chrétiennes, qui ont brillé dans ces siècles les plus purs du christianisme naissant, que notre lâcheté se contente de leur donner une admiration stérile, et se croit même justement dispensée de les copier, sous prétexte que nous sommes trop éloignés de la source des choses, pour vouloir les ramener à leur ancienne pureté ; que les enfants de l'Eglise dans sa vieillesse ne peuvent pas approcher de ceux qu'elle a portés dans ses beaux jours ; que l'inniquité a trop prévalu, et que la charité s'est trop refroidie par la suite de seize siècles, pour exiger des enfants qu'ils ressemblent à leurs pères. Mais taisez-vous, fausses raisons ; je ne veux pour vous confondre que le nom de François de Sales. Né de nos jours, élevé dans le sein de notre patrie, au milieu de ce siècle pervers, dont nous exagérons si volontiers la malignité avec une joie encore plus maligne, ce siècle n'a pu le corrompre, et cet homme fidèle à la grâce a su s'y sanctifier. Tant il est vrai, Messieurs, que le sang de Jésus-Christ n'a pas moins de vertu après le cours de mille années, que quand il sortait, si je l'ose dire, encore tout chaud à la sortie de ses plaies ! tant il est vrai que l'Eglise, cette Mère toujours vierge, est aussi toujours féconde, et que le déclin des temps n'a aucun empire sur la force de la grâce, tant il est vrai que le chrétien peut s'élever à la perfection de son état, en quelque situation qu'il se trouve, pourvu qu'il ait soin d'y monter par les différents degrés qui y mènent, et qu'il se donne la peine d'arroser la terre de son âme des eaux qui peuvent la rendre fertile !

Mais, Seigneur, si ces vierges, vos épouses, font de ce soin leur principale étude, si, pour vaquer plus sérieusement à cette seule affaire, elles ont abandonné toutes les autres, si, fidèles disciples de leur saint instituteur, leur vie est un continuel progrès dans les voies de la perfection, combien peu s'en

trouve-t-il dans le monde qui, sur les pas de ce grand homme, s'observent avec une attention exacte, qui veillent à la garde du trésor qu'ils ont reçu en recevant le baptême, qui domptent les saillies de leur chair, qui règlent les mouvements de leur esprit, qui se précautionnent contre leurs défauts, qui s'instruisent de leurs devoirs, qui combattent dans leurs inclinations ce qu'il y a de mauvais, qui y fortifient ce qu'il y a de bon, et qui fassent leur première affaire de leur sanctification propre ! Hélas ! mes frères, ce serait quelque chose, si bien loin de travailler à nous sauver, nous ne travaillions point à nous perdre. Mais telle est aujourd'hui la dépravation de l'homme, que le meilleur naturel se corrompt par la passion ; qu'au lieu de combattre la passion, on la laisse se changer en habitude ; que non-seulement nous ne nous défaisons pas de nos mauvaises inclinations, mais que nous adoptons, si j'ose le dire ainsi, celle des autres, ennemis de notre propre bien et ingénieux à nous corrompre. Comment, après cela, pourrions-nous travailler à la sanctification des autres ? Comment, négligeant de nous rendre agréables à Dieu, pourrions-nous avoir quelque zèle de nous rendre utiles à nos frères ? C'est ce que saint François de Sales a fait d'une manière si parfaite et avec tant de succès, et c'est à vous le montrer que je dois employer la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'a été une maxime de la philosophie ancienne, que le sage n'était pas né pour lui seul, qu'il appartenait à la république, et qu'il devait se regarder comme un bien universel, destiné par son caractère à se communiquer et à se répandre. La religion a reçu cette maxime et l'a consacrée en la recevant : un chrétien est fait pour le secours de ses frères, comme les membres d'un même corps sont faits pour se servir les uns les autres, et les qualités d'un particulier doivent devenir dans l'Eglise la félicité de tout le monde. C'est la seconde vérité que renferment les paroles de mon texte, et Salomon l'avait en vue, quand il a dit : *Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et répandez vos eaux dans les rues*. Mais cette importante vérité ne fut jamais ni mieux comprise ni mieux pratiquée que par saint François de Sales. Autant que vous l'avez vu jusqu'ici avare pour lui-même, autant vous l'allez voir prodigue pour le prochain ; et comme une riche source se partage en plusieurs canaux, pour porter la fécondité sur les terres différentes qu'elle arrose, il a distribué de toutes parts les trésors des grâces que Dieu lui avait confiés ; et à l'imitation du Père céleste, il a fait tomber sa pluie et ses rosées sur les justes et sur les injustes.

L'Eglise, à qui il appartient de marquer en particulier le caractère des saints, fait de cette glorieuse prérogative le véritable esprit de notre saint évêque, lorsque, l'égalant en quelque sorte à l'Apôtre des gentils, elle

lui donne pour sa devise ce que saint Paul avait pris pour la sienne : *Je me fais tout à tous pour les sauver tous* (1 Cor., IX, 22). Et de vrai, chrétiens, par quelque endroit que nous regardions ce grand saint, soit lorsqu'il était encore parmi les ministres du second ordre, soit lorsque Dieu l'eût fait seoir au rang des princes de son peuple, il a fait voir dans toutes ses démarches combien saint Pierre a eu raison d'appeler la grâce de Jésus-Christ *une grâce à plusieurs formes* (1 Petr. IV, 10) ; car l'onction de cette grâce divine lui a fait prendre toutes les formes imaginables, pour se proportionner à toute sorte d'états, et pour les gagner par tous les côtés dont on pouvait les aborder, grands et petits, pauvres et riches, laïques et ecclésiastiques, hérétiques et pécheurs, justes et parfaits ; il a été pour tous comme s'il n'avait été que pour un ; et sa suffisance n'ayant pas moins d'étendue que son zèle, c'a été une source publique et miraculeuse, qui non-seulement n'a refusé ses eaux à personne, mais qui en a donné d'une différente nature, selon les différents besoins de ceux qui sont venus y puiser.

Les premiers qui se présentent ici à mes yeux (car, Messieurs, pourquoi dissimuler les plaies dont l'Eglise était alors couverte), c'étaient les ministres de cette même Eglise, ministres pour la plupart si corrompus, qu'on pouvait dire de ce corps mystique du Sauveur que *la tête en était malade, et le cœur languissant* (Isai., I, 5). Les vices avaient passé du siècle jusque dans le sanctuaire par un débordement presque général, et les pasteurs n'avaient rien qui les distinguât du troupeau que des désordres plus éclatants. L'avarice parmi eux s'appelait une louable économie, le jeu un passe-temps innocent, l'oisiveté le privilège de leur état ; l'ignorance était extrême, la dissolution publique, le scandale autorisé. Beaucoup de prélats, ou faisaient la cour aux grands par une ambition servile, ou souffraient qu'on la leur fit à eux-mêmes par une vanité insupportable.

Mais je ne craindrai point d'avancer que le saint dont je publie ici les vertus a remis les autels en vénération, rétabli le sacerdoce en honneur, relevé la prêtrise foulée aux pieds, ramené en pratique les fonctions pastorales ou ignorées ou abandonnées de son temps, réveillé la léthargie qui retenait dans un assoupissement honteux ceux qui, par le caractère de leur charge, doivent sans cesse avoir les yeux ouverts. Effets merveilleux sans doute, par les grands biens qui s'en ensuivirent, mais plus merveilleux encore par les moyens qu'il y employa pour les produire ! L'établissement des séminaires, l'exercice des missions, la distribution des bénéfices avec prudence, l'usage de son autorité fait avec discrétion, furent du nombre. Mais par-dessus tout cela, l'impression de sa conduite, par laquelle, sans s'ériger en censeur trop austère, il sut faire adroitement un appareil salutaire aux vices d'autrui de ses propres vertus, et obligea non-seulement

ses inférieurs, mais même ses égaux, de renoncer à leurs mauvaises mœurs, par ses bons exemples. Que s'il travailla avec tant de succès à la réformation du clergé, il fut, ce semble, encore plus heureux à combattre l'hérésie, à qui les désordres de ce même clergé avaient servi de prétexte, et dont ils avaient extrêmement favorisé le progrès.

On observe que là même où les serpents sont plus fréquents et plus dangereux, Dieu a pris soin de faire naître des contrepoisons excellents, comme si la Providence, attentive au bien des hommes, avait voulu remédier aux maux en même temps qu'elle les a permis, en pourvoyant aux secours nécessaires pour les guérir. Mais il semble que Dieu ait affecté de garder cette méthode dans la conduite de son Eglise; car toutes les fois que sa justice irritée a permis qu'il se soit élevé des hérétiques dans son sein, comme autant de vipères qui ont déchiré les entrailles de leur mère, pour répandre ensuite leur venin, sa miséricorde n'a jamais manqué de susciter des hommes rares, dont les grandes qualités ont été comme le contrepoison qu'elle a opposé à ces pestes publiques.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, ce qui se passa du temps de nos pères; cette funeste révolution qui arracha à l'empire de l'Eglise une grande partie de l'Europe. Presque tout le Septentrion désolé, l'Angleterre perdue, l'Allemagne plus qu'à demi saccagée, la France ne put se garantir de l'incendie. Elle eut même le malheur, cette terre si chrétienne, d'élever un nouveau monstre dans son sein, qui enchérissant encore sur l'impiété des autres, acheva presque de ruiner ce qu'ils avaient épargné. Les Alpes, qui par leur situation se trouvent sur les frontières et de la France et de l'Allemagne, se virent des deux côtés affligées par des ennemis si redoutables. Ces montagnes presque inaccessibles aux hommes, ne le furent pas aux hérétiques; leur élévation ne put arrêter la course de l'erreur: cette peste, qui selon le langage de l'Apôtre *se glisse comme un cancer* (II Tim., II, 17), se fit un secret passage par leurs détroits. Et comme si la nature du lieu lui eût promis une retraite certaine et une sûreté éternelle, elle y établit son empire, en faisant de Genève la Babylone de nos jours, lorsqu'elle accusait Rome de l'être.

Miséricorde de mon Dieu ! ne regarderez-vous donc point d'un œil de pitié cette terre désolée ? Ne suscitez-vous point à votre peuple quelque vaillant défenseur dans une captivité si rude; vous, Seigneur, qui avez donné tant de fois à Israël des héros pour le délivrer, lorsque ses ennemis l'opprimaient ? Il le fera, Messieurs. Déjà François de Sales paraît comme une forte digue opposée au débordement de l'hérésie; et ce nouveau conducteur des armées du peuple de Dieu, marchant à la tête d'une petite troupe d'ecclésiastiques, va attaquer ce monstre dans ses plus forts retranchements.

Ce fut autrefois une grande consolation à

un saint évêque (saint Grégoire Thaumaturge) sur le point de rendre l'âme, comme on lui eut rapporté qu'il ne restait plus que dix-sept païens dans la ville qu'il gouvernait, de pouvoir dire en mourant : La gloire en soit rendue à la grâce de Jésus-Christ, il n'y avait qu'un pareil nombre de chrétiens, quand j'en entrepris la conduite. Mais la première expédition de notre saint n'eut guère un succès moins heureux, puisque dans une ville où il ne trouva d'abord que sept catholiques, Dieu donna tant de bénédiction à ses travaux, que l'on en compta jusqu'à huit cents la première fois qu'il y célébra publiquement le sacrifice de l'Agneau sans tache, proscrit depuis tant d'années de ces lieux. La conquête sans doute tient du prodige. Mais à votre avis, Messieurs, comment en entreprit-il l'exécution, et quelles armes employa-t-il contre le père du mensonge ? la prière et la pénitence. En mettant la première fois le pied sur cette terre destinée à ses travaux, prosterné devant la majesté du Très-Haut, il tâcha de lui faire une réparation publique pour tous les outrages qu'il y recevait, il invoqua avec ferveur les anges tutélaires de ces lieux, et n'oublia rien pour engager le ciel dans la guerre qu'il allait déclarer à l'enfer.

L'Ecriture a remarqué (I Reg., XIV) que Jonathas, poussé par une inspiration d'en haut d'aller attaquer les Philistins qui insultaient depuis longtemps aux Hébreux, surmonta la difficulté des lieux, où ces incirconcis s'étaient retranchés, avec un courage héroïque, et que grimpant au milieu des rochers avec les pieds et les mains, il s'ouvrit un passage qu'un autre n'eût jamais osé tenter. Ainsi vous eussiez vu notre saint marcher à pied jour, et nuit, forcer les pas les plus inaccessibles, sans que ni la profondeur des vallées, ni la hauteur des montagnes pussent faire naître d'obstacles à l'impétuosité de son zèle. L'enfer en frémit de rage; et il n'y eut point de voie qu'il ne tentât pour intimider le saint. On s'en prit à son honneur par les invectives les plus atroces; on attenta à sa vie par les plus détestables moyens. Deux assassins furent subornés pour le surprendre la nuit. Mais si ce fut un miracle de la bonté de Dieu que ces malheureux manquèrent leur coup par deux fois, je ne sais si ce ne fut point un aussi grand miracle de la bonté de son serviteur, de pardonner sur-le-champ cette injure et d'employer toute son autorité pour sauver la vie à des traîtres, qui n'avaient rien oublié pour lui donner la mort.

François n'était alors que dans les premières années de son sacerdoce. Que serait-ce donc, Messieurs, si je vous le représentais dans le cours de son épiscopat ? De quelles riches dépouilles le verriez-vous revêtu ? Combien d'ouailles arrachées de la gueule du loup par les mains de ce vigilant pasteur ? Mais combien de loups changés en agneaux par les charmes de sa parole pleine de vertu ? Que serait-ce si je vous le montrais, soit dans son diocèse, soit hors de son diocèse,

toujours aux prises avec l'ange de l'erreur, fondroyer partout l'hérésie, et dresser partout sur ses ruines des trophées à la religion? Mais l'étendue d'une matière si vaste n'emporterait trop loin; et la chose est si connue, que jusqu'aux enfants personne n'ignore ce que disait le fameux évêque d'Evreux (le cardinal du Perron), ce fléau de l'hérésie moderne, qu'il pouvait bien convaincre les hérétiques, mais que pour les convertir il fallait les renvoyer à l'évêque de Genève. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter que ce grand homme possédait dans un degré éminent cette science évangélique, que saint Augustin demande d'un orateur chrétien : *Tollat errorem, inferat veritatem, nutriat caritatem* : Déraciner l'erreur, planter la vérité, affermir la charité : trois fonctions d'un homme apostolique, mais fonctions que François a remplies dans toute leur étendue à l'égard de l'hérésie; puisque non-seulement il a confondu l'erreur par la force de ses raisons, chose que beaucoup d'autres ont faite; mais qu'il a substitué la vérité à sa place dans les esprits les plus rebelles, et qu'il a amolli les cœurs les plus endurcis par la douceur de la charité, en gagnant ceux qu'il avait vaincus : succès que peu de gens ont pu obtenir.

Mais limiter le sens de ces paroles de saint Augustin aux hérétiques seuls, n'est-ce pas diminuer la gloire de notre saint, en lui donnant des bornes trop étroites; puisque les catholiques eux-mêmes n'y ont pas eu moins de part, et qu'ils n'en ont pas moins ressenti les effets? Car sans sortir de l'Eglise, je vois l'erreur abattue, la vérité rétablie et la charité triomphante par les mains de cet ouvrier habile que le Père de famille a envoyé dans sa moisson. Comme il s'étudiait à marcher sur les pas du grand Apôtre, cet homme apostolique comprit admirablement que s'il fallait faire du bien à tous, la préférence était due à ceux qu'une même foi a rendus comme nous domestiques du Seigneur. Dans cette vue il s'appliqua à la conversion des pécheurs avec un zèle infatigable. Ce fut une nouvelle terre qu'il entreprit de défricher, et sur laquelle je puis dire avec le Sage qu'il fit couler plus abondamment les ruisseaux de la doctrine et de la grâce, dont il avait rempli son cœur. Le ministère de la parole et la conduite des âmes furent comme les canaux par lesquels il se répandit : il monta dans la chaire de vérité, ils'assit an tribunal de la pénitence; et de là il confondit l'erreur du vice, il découvrit les grandes vérités de la religion, il alluma le feu de la charité ou éteinte, ou refroidie par le débordement de l'iniquité.

Que si vous me demandez de quels instruments il se servit pour opérer ces merveilles; je vous répondrai, Messieurs, que jamais personne n'eut le don de manier plus habilement la glaive de la parole de Dieu, ni dans les discours publics, ni dans les entretiens particuliers. Partout il sut tempérer la force par la douceur, et animer la douceur par la force. Partout il sut s'accommoder

aux faiblesses de la nature, sans blesser les droits de la grâce. Il trouva le moyen de changer les pécheurs, sans favoriser les péchés. Il eut le talent de plaire sans flatterie, et de reprendre sans amertume. Enfin, par une sainte industrie que le seul esprit de Dieu peut suggérer, il fut indulgent sans rien relâcher, et ferme sans rien outrer.

Pussions-nous être assez heureux, nous que Dieu a appelés à une profession semblable; pussions-nous être assez heureux pour atteindre à ce point si difficile ! Hélas ! le monde là-dessus est devenu d'une délicatesse excessive. On condamne la mollesse dans les uns, et la sévérité dans les autres; ceux-là en permettent trop, ceux-ci n'en excusent pas assez; et la bizarrerie des malades est telle, qu'il ne se trouve presque plus de médecins qui reviennent à leur goût. Etudions donc la méthode de saint François de Sales, et apprenons d'un si grand maître à nous faire tout à tous, afin de les sauver tous. Car cet homme apostolique nous parle encore dans les écrits qu'il nous a laissés, écrits qui seront jusqu'à la consommation des siècles une riche source de doctrine et de sainteté, où tout le monde pourra puiser, et par lesquels notre saint a trouvé le secret de pratiquer même après sa mort ces paroles de mon texte : *Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors et se répandent jusque dans les rues de la ville.*

Le grand Augustin parlant de l'Ecriture sainte, lui a, ce me semble, donné un bel éloge, quand il a dit que c'était un livre où le ciel a répandu son miel et sa lumière : *Litteras de melle cœli melleas, et de lumine tuo luminosas*. En effet, la grâce de ses livres divins est telle, qu'ils portent en même temps et l'instruction et l'onction : l'instruction dans l'esprit qu'ils éclairent, l'onction dans le cœur qu'ils attirent. Mais je dirai hardiment, avec toute la proportion cependant qu'il faut garder dans ces sortes de comparaisons, que les écrits de notre saint ont ces deux qualités merveilleuses pour caractère; partout ils sont brillants de lumières, partout ils distillent le miel, et si l'esprit y trouve des pensées sublimes qui l'instruisent, le cœur n'y trouve pas moins de saintes affections qui le gagnent et l'entraînent.

Il appartenait, Messieurs, à un homme de cette trempe de conduire les justes dans les voies de la perfection, après avoir ouvert celles du salut aux pécheurs. Aussi je ne sais si personne y a jamais réussi avec un succès plus heureux pour l'Eglise et plus glorieux pour sa mémoire. Car sans parler des âmes qui ont fait sous ses auspices tant de progrès dans la piété, voyez cette illustre postérité qu'il a donnée à l'Epouse de Jésus-Christ, après l'avoir formée de ses mains et animée de son esprit. Non content de combattre le vice dans le monde, il voulut faire triompher la vertu dans le cloître; et comme si ce n'avait pas encore été assez pour son zèle d'en inspirer l'amour durant sa vie, il lui bâtit des asiles où elle pût se réfugier après sa mort. Enfin Messieurs, que vous

dirai-je ? car il me semble que ma carrière s'augmente, lorsque l'haleine me manque pour la fournir ; parcourez tous les états et toutes les conditions, tous les sexes et tous les âges, tous les besoins du prochain spirituels et temporels, et vous n'en trouverez pas un qui n'ait ressenti les effets de la charité immense du saint que vous honorez. C'a été comme un soleil bienfaisant qui a laissé partout des vestiges précieux de son passage. Ici il a converti un hérétique, là il a sauvé un pécheur, en cet endroit il a fondé un séminaire, en cet autre il a établi un hôpital, bref il n'y a pas un moment de sa vie qui soit vide ; autant de pas qu'il a faits sont autant de monuments de sa piété et de son zèle, autant de stations qu'il a signalées par des actions extraordinaires.

Mais puis-je oublier parmi tout cela sa tendresse plus que paternelle pour les malades et pour les pauvres ? Oh ! qu'en ce sens il remplit encore divinement le précepte de Salomon, et que sa libéralité fut une source féconde ! qu'il en fit couler abondamment les ruisseaux sur la misère et sur l'indigence ! qu'il répandit avec une sainte profusion ce que les autres resserrent avec une dureté barbare ! Hélas ! Messieurs, on s'épuise aujourd'hui inutilement en discours, en exhortations, en prières, pour obtenir des fidèles qu'ils versent au moins quelques gouttes de ces eaux qu'ils reçoivent du tribut de tant de sources, de leurs charges, de leurs effets, de leurs terres, de leur commerce, de leurs gains, de leurs profits ! Mais François de Sales, prodigue du peu qu'il possédait, comme si le fonds en avait dû s'augmenter à mesure qu'il en distribuait les fruits sans réserve, en fit pleuvoir des torrents de toutes parts. On ne saurait gagner sur l'insensibilité de ceux-là qu'ils communiquent au moins de leur superflu à ceux qui manquent de tout ; et cet homme de miséricorde prit tous les jours sur son nécessaire ; jusque-là qu'il n'épargna ni les vases qui servaient au ministère des autels, ni les habits qui couvraient sa personne.

Seigneur, ne permettez pas qu'un si grand exemple, exemple si connu, exemple, si je l'ose dire, domestique soit pour nous sans fruit. Mais vous-même, grand saint, à qui ce royaume a toujours été si cher, pendant le cours de votre vie mortelle sur la terre, maintenant que le ciel vous a élevé au séjour de l'immortalité, daignez jeter des yeux de compassion et de tendresse sur les enfants dont vous avez si tendrement aimé les pères. Regardez encore cette grande ville du même œil dont vous l'avez autrefois regardée ; ranimez-y cet esprit que vos discours et vos exemples y ont répandu tant de foi, esprit de ferveur et de zèle pour la sanctification des âmes, esprit de compassion et de charité pour les besoins du corps. Secondes les soins de notre invincible monarque, pour anéantir les restes d'une hérésie que vous avez si souvent combattue et vaincue. Apprenez aux grands à regarder les petits comme leurs frères ; inspirez aux ecclésiastiques

l'amour et la perfection de leur état ; animez tout le monde à travailler au salut de son prochain dans un siècle où il semble que les hommes n'aient commerce entre eux que pour s'y perdre les uns les autres.

Par ces précieuses dépouilles de votre chair, dont la France est enrichie en tant de lieux, par ces gages vivants de votre sang que nous avons encore parmi nous, par ces temples et ces hôpitaux que vous avez si souvent fréquentés, et où vous avez imprimé les vestiges de votre piété en des caractères ineffaçables, par tant de motifs enfin si tendres et si touchants, ne nous refusez pas ces grâces, et faites couler sur nous les ruisseaux de votre charité, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de puiser nous-mêmes comme vous à la source de tous les biens dans le sein de la divinité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS.

Regnum meum non est de hoc mundo.

Mon royaume n'est pas de ce monde (Joan., XVIII, 36).

Un roisaint est un prodige rare, et il sembla que l'Eglise veuille nous le faire sentir quand, dans la prière qu'elle met à la bouche de ses enfants pour attirer la protection du ciel sur la personne sacrée de nos rois, elle demande au Dieu des miséricordes qu'il les soutienne par sa grâce, au milieu, non des vices simplement, mais des monstres des vices qui les assiègent de toutes parts. Comme si l'Esprit de Dieu voulait nous faire entendre par cette expression remarquable que là où les particuliers n'ont que de faibles ennemis, les rois ont des monstres à combattre, que le démon les attaque avec des armes tout autrement redoutables que celles qu'il emploie contre nous, que leur vertu est mise à une épreuve bien plus rude que la nôtre, et que si dans une condition privée les obstacles du salut sont difficiles à vaincre, ils sont en quelque façon insurmontables sur le trône.

Sur ce principe, Messieurs, jugez du mérite de saint Louis et de la gloire qui lui est due ; car, né dans la pourpre, élevé sur le trône presque à la sortie du berceau, chargé de la conquête d'un grand peuple, exposé à tous les pièges que dresse la cour, voyant tout conspirer contre sa vertu, la bonne et la mauvaise fortune, aussi persécuté de l'une que favorisé de l'autre, captif dans une terre étrangère, tombé du trône dans les fers, frappé d'une maladie mortelle, et ce semble abandonné du ciel lors même qu'il en défendait les droits ; d'un autre côté adoré de ses peuples dont il fait les délices, révérend de ses voisins dont il est choisi plus d'une fois pour arbitre et juge dans leurs différends, respecté et redouté de ses vainqueurs mêmes, jusqu'à s'en faire juger digne de remplir leur trône vacant, et de devenir le maître de ceux dont il est esclave, également attaqué par tout ce qui peut, ou flatter la vanité du cœur humain, ou ébranler sa constance, il sut, malgré tant d'obstacles, s'élever à une sainteté non pas vulgaire ou médiocre, mais sainteté

si éminente, si consommée, qu'il ne se distinguât pas moins des autres saints par son mérite qu'il était distingué des autres hommes par sa naissance.

Car on ne trouvera point ailleurs un si parfait accord des vertus royales et chrétiennes; il excella en toutes, comme s'il ne se fût étudié qu'à une seule : les plus opposées y parurent dans un juste tempérament : vaillant et pacifique, zélé et humain, austère pour lui-même et indulgent pour les autres. Si sa fortune changea, sa grande âme ne changea pas : tantôt vainqueur, tantôt vaincu, mais toujours égal à lui-même, on le vit élevé sans orgueil, abaissé sans faiblesse, et partout pieux et dévot sans illusion. Aussi les routes qu'il prit pour arriver à une perfection si sublime sont admirables. Je les trouve renfermées dans les paroles de mon texte ; et je ne crains pas de dire que si Louis est parvenu au comble de la sainteté, c'est parce que son règne n'a pas été de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo*.

Ce monde, dans le sentiment du grand Augustin, n'est qu'un assemblage confus d'amours, d'erreurs et de craintes; d'amours déréglés, d'erreurs dangereuses et de craintes frivoles. Ces amours corrompent notre cœur, ces erreurs séduisent notre esprit, ces craintes abattent notre âme. C'est de ces trois passions que les hommes reçoivent presque toutes les impressions qui les gouvernent; les grands plus que personne sont exposés à leur tyrannie, et il y a peu de princes sur qui elles ne règnent sans avec plus d'empire qu'ils ne règnent eux-mêmes sur leurs sujets. Souverains d'un côté, ils sont esclaves de l'autre, et ces trois puissants mobiles sont les secrets ressorts qui donnent le branle à toute leur conduite. Mais saint Louis s'en affranchit glorieusement; il régna sur le monde, sans que le monde régât sur lui; puisqu'il triompha partout, et des amours du monde, et des erreurs du monde, et des craintes du monde.

Venez donc à ce spectacle, ô vous qui vous laissez, ou gagner à ses plaisirs, ou gâter à ses maximes, ou étonner à ses disgrâces. Venez et voyez un roi que le monde ne put jamais ni corrompre par tout ce qu'il y a de plus tentant, ni surprendre par tout ce qu'il y a de plus séduisant, ni ébranler par tout ce qu'il y a de plus terrible. L'intérêt que les Français prennent naturellement à la gloire de leurs princes me répond assez, Messieurs, d'une attention favorable pour l'éloge d'un roi qui fit autrefois le bonheur de la France et qui en est encore aujourd'hui le protecteur; mais si je me flatte d'être écouté de vous avec plaisir, par la considération de la matière, je désire encore plus de l'être avec utilité : invoquons pour cela le secours du ciel par le mérite de la Reine des saints *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT

Le plus grand effort de la morale païenne n'a pu aller qu'à enseigner aux hommes la modération et la retenue dans le désir et dans

l'usage des biens de la vie présente. Mais Jésus-Christ plus élevé dans ses maximes et plus épuré dans sa doctrine a porté les choses jusqu'au mépris et jusqu'au retranchement. La libéralité philosophique se contente d'acquiescer au sage qu'elle veut former, à employer honorablement les richesses qu'il possède, et la pauvreté évangélique dépouille entièrement le chrétien de ses richesses. La tempérance philosophique consiste simplement à user sans excès des plaisirs, et la mortification évangélique les interdit absolument. La magnanimité philosophique apprend tout au plus à régler la bonne opinion de soi-même et la bonne recherche de l'estime des autres, et l'humilité évangélique n'a de soi que des sentiments bas, et ne respire que la confusion. Il semblerait d'abord que tout ce qu'on peut attendre raisonnablement des grands dans la situation où ils se trouvent, ce serait ce premier ordre de vertus, qui consiste à réprimer tous les excès, et à renfermer l'homme dans les bornes d'une juste médiocrité. Mais vous inspirâtes, mon Dieu, des sentiments bien plus nobles au Fils aîné de votre Eglise. Car comme si ce n'était là que le partage d'une sainteté vulgaire, de ne se point laisser corrompre aux amours du monde, en se défendant les extrémités où ils portent, Louis alla jusqu'à pratiquer les vertus contraires à ces extrémités criminelles, et joignit à la modération une mortification si austère, que je ne sais si sur le trône il n'a point surpassé tout ce que l'on admire dans les hommes vraiment apostoliques et dans les solitaires les plus fameux. Toutefois, pour ne rien perdre d'une conduite si édifiante, voyons d'abord comme il sut demeurer incorruptible au milieu de la corruption.

Il me semble que le Saint-Esprit nous a laissé une excellente peinture des amours du monde et de l'horrible désordre, où ils plongent les enfants d'Adam, quand il a mis ces paroles à la bouche des impies dans le livre de la Sagesse : *Le temps de notre vie est court et fâcheux; l'homme après sa mort n'a plus de bien à prétendre, et l'on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Hâtons-nous donc de jouir du présent, sans nous inquiéter de l'avenir, et usons des créatures pendant que nous sommes jeunes. Qu'il n'y ait point de lieux où notre intempérance ne se signale, et que tout ce que le monde a d'agréable soit l'instrument de nos plaisirs* (Sap., II, 1, 6, 8). Entendez-vous ce langage, chrétiens? Tout corrompu qu'il est, c'est le style ordinaire de la plupart des grands du monde, ou du moins ce sont les secrets sentiments de leur cœur. Voilà ce qu'inspirent naturellement l'élévation, l'opulence, l'indépendance, les passions fortifiées par la flatterie, animées par la présence des objets, et secondées par la malheureuse commodité de les satisfaire. Mais saint Louis fermant les oreilles à ces mortelles sirènes, plus redoutables encore sur le trône que partout ailleurs, se fit d'abord une loi d'éviter généralement tout ce que celle de Dieu condamne. Plein des saintes maximes qu'il avait sucées avec le lait, entre les bras

de la reine, sa mère, qu'on peut justement appeler la perle des reines-mères, il renonça par un divorce courageux à tous les attraits du vice, de quelque charme dont il pût être revêtu pour le tenter. Le luxe fut banni de sa cour, la profusion de sa table, l'incontinence de son lit. Il éloigna de sa personne tous ceux qui pouvaient lui corrompre le cœur, flatteurs, bouffons, libertins. Il purgea son palais de ces pestes si propres à y nourrir le vice, l'inutilité, le jeu, les spectacles.

Si pour l'honneur de la France et pour la dignité de sa couronne il sut être magnifique et splendide dans les cérémonies et dans les fêtes, il se fit partout ailleurs une sévère loi d'une exacte modestie. Sa grandeur fut sans faste, son repos sans mollesse, ses divertissements sans dissolution, et il fit plier en toutes choses le faste de la majesté royale sous le joug de la tempérance chrétienne.

Quand il en serait demeuré là, Messieurs, cette seule retenue devrait passer pour une vertu héroïque, au jugement de Dieu même. Car le Sage nous propose comme un spectacle qui mérite d'attirer notre admiration un homme qui, au milieu des douceurs d'une grande fortune, a su se commander si puissamment à lui-même qu'il n'a jamais franchi les bornes de son devoir. *Heureux l'homme, s'écrie-t-il, dont la vie se trouve sans tache parmi tant d'occasions de se souiller; qui ayant eu à marcher sur des penchants où tout est glissant n'a point fait de fausses démarches, et qui s'est abstenu du mal, lorsqu'il pouvait le commettre non-seulement avec facilité, mais encore impunément* (*Eccli.*, XXXI, 8-10). Mais au même temps que l'Esprit de Dieu fait l'éloge de cet homme, il semble qu'il désespère d'en trouver un de ce caractère-là, comme s'il n'y avait qu'une vertu plus qu'humaine capable de cet effort; il demande où elle peut se rencontrer sur la terre, et si par hasard elle s'y trouve, il proteste qu'il est prêt à la couronner par des louanges immortelles.

En effet, concevez-vous bien ce que c'est que des richesses dans leur affluence, des plaisirs dans leur centre, des honneurs dans leur comble? Par quel secret, je vous prie, conserver la frugalité au milieu de ces richesses, la modération au milieu de ces plaisirs, l'humilité au milieu de ces honneurs? Je ne nie pas que le cœur de l'homme, par une suite de l'impression, que la corruption de sa nature lui a donnée, ne conserve dans les conditions médiocres, ou même obscures, un secret penchant pour tous les objets qui peuvent flatter la cupidité; que ses passions ne s'irritent à la vue de ces objets, et qu'il ne trouve sur son chemin les mêmes ennemis à combattre. Mais, chrétiens, qu'ils sont laibles et qu'ils attaquent mollement un homme qui se trouve comme retranché dans le sein de sa petite fortune, à l'abri de leurs efforts; au prix des coups qu'ils portent et des embûches qu'ils dressent à ceux qui, par le malheur de leur élévation étant découverts de toutes parts, sont

exposés à tous leurs traits! Quand on donne le branle à une roue par de violentes secousses, il est vrai que toutes les parties en suivent le mouvement; mais celles qui par leur situation se trouvent plus proches du centre, sont dans une agitation bien moindre que celles qui en font la circonférence. Ainsi, quoique tous les hommes soient emportés par le mouvement de leurs passions après les charmes des créatures, la violence n'en est pourtant pas égale; moins on est éloigné du centre de cette vaste roue, qui renferme tout le monde, moins on en est écarté par sa bassesse, et moins on est agité: plus on approche de la circonférence par son élévation, plus on est puissamment entraîné.

Les petits, plus disposés à l'humilité par l'abaissement où ils se trouvent, plus faits à la modération par la médiocrité de toutes les choses qui corrompent ordinairement le cœur par leur abondance, trouvent plus de la moitié du chemin fait. De l'état où la Providence les a mis, il n'y a qu'un pas pour aller à celui où la religion les veut mettre; ils trouvent dans leur condition plus de secours que d'obstacles pour pratiquer les hautes maximes de la doctrine évangélique. Au lieu que pour en venir là, quels combats un grand n'a-t-il point à soutenir? Quels efforts pour résister à des tentations toujours présentes, toujours pressantes, toujours inséparables de son état? Quelles épreuves de se trouver toujours au milieu de ses ennemis, de se voir accablé de tous côtés par leur multitude et par leur force, de porter un corps qui se range de leur côté, d'avoir des sens d'intelligence avec eux, et d'être engagé par sa condition dans le commerce de ceux qui font gloire de céder à leur pouvoir et à leurs coups! En vérité, il faut le dire après saint Chrysostome, ce n'est pas un moindre miracle que de demeurer au milieu des flammes sans y brûler.

Cependant ce qui ferait aujourd'hui la joie du ciel et l'étonnement de la terre ne contenta pas le zèle de Louis. Non-seulement il résista au torrent des amours du monde, mais des amours contraires emportèrent ailleurs son cœur; et ce qui fait ordinairement l'aversion des grands fit ses plus chères délices. La prière, le recueillement, la retraite, la mortification, le jeûne, le cilice, ces vertus, ces pratiques inconnues, pour ne pas dire odieuses au monde du premier ordre, trouvèrent place sur son trône. Se prosterner aux pieds des pauvres, les laver, les essuyer, les baiser, les servir à table et quelquefois à genoux; visiter les malades dans les hôpitaux, ensevelir de ses propres mains des cadavres exposés aux injures de l'air, déjà exhalants la puanteur et distillant la pourriture; tout cela pratiqué une ou deux fois tiendrait du merveilleux dans une personne qui serait de quelque considération dans le monde; et ce saint roi, le plus grand de tous les rois, en fit ses exercices ordinaires.

J'admire véritablement la piété de ces

princes religieux qui, déposant leur sceptre et leur couronne au pied de la croix de Jésus-Christ, se sont confinés dans les cloîtres par un bannissement volontaire, et ont changé leur pourpre avec le sac et la cendre. Leur sacrifice est héroïque, et fuir de la sorte le monde, c'a été sans doute le vaincre dans tout ce qu'il a de plus capable de charmer. Mais sans entreprendre ici d'élever notre saint sur les débris de leur gloire, il me paraît plus merveilleux de surmonter, comme il a fait, le monde dans le monde même, que de le quitter comme les autres. Quitter la cour pour un monastère, c'est une noble entreprise et digne des plus grands courages; mais faire un monastère de la cour, la cour, où les obstacles du salut sont presque infinis et en quelque sorte insurmontables; la cour, où toutes les passions sont secondées par la facilité des occasions et par la force des exemples; la cour, où il n'y a rien qui ne soit tentation pour les princes, et qui ne dresse des pièges à leur vertu: faire un monastère de la cour, y vaincre le monde, y renoncer à ses pompes et à ses attraits par l'humilité et par la pénitence; et cela dans la fleur de la jeunesse, et cela sans interruption pendant le cours de tant d'années, je vous avoue, Messieurs, qu'une vertu de cette trempe m'ôte la parole et ne me laisse que le silence et l'étonnement.

Il faut pourtant en revenir, chrétiens, pour nous parler un peu à nous-mêmes. Car c'est peu ou, pour mieux dire, ce n'est rien de nous proposer ce grand monarque comme le sujet d'une admiration stérile; envisageons-le pour en faire notre modèle, sinon craignons qu'il ne devienne notre honte et notre condamnation. Pour de modèle, nous ne saurions en choisir de plus parfait ni de plus touchant. Car quoiqu'il y ait une distance presque infinie du trône jusqu'à nous, nous pouvons cependant imiter ce que nous y voyons. Si nous n'avons pas de couronne à abaisser, ni de pourpre à sanctifier, comme le prince qui les a si dignement portées, nous avons comme lui un monde à combattre, monde rempli d'amours déréglés, qui nous entraînent à la vérité moins violemment, mais enfin qui nous entraînent selon les penchans de notre cœur ou selon la situation de notre fortune. L'ambition, l'avarice, le faste, la vanité, l'intempérance, la mollesse sont les vices de la ville aussi bien que de la cour, et même de la province aussi bien que de la ville. Partout l'air du monde est contagieux, et quoique le péril y soit moindre, il n'y a point de conditions où il ne faille se précautionner contre.

Mais, ô mon Dieu! qui le fait? et où sont les chrétiens qui, dans une condition privée, avec tous les avantages qu'ils ont de leur côté, combattent les amours du monde, comme saint Louis les a combattus sur le trône, où tant de choses se déchaînaient contre lui? Si j'entre dans les maisons des grands, trouverai-je qu'on s'y retranche, comme ce saint roi, tous les excès qui blessent la modestie ou la tempérance? Ah! vous diriez au

contraire qu'il y a parmi les hommes une espèce d'émulation à qui portera les choses à de plus grandes extrémités, habits, équipages, ameublements, c'est un gouffre de profusion: jeu, repos, inutilité, tout y entre. Il n'y a pas seulement du luxe, le luxe y est sans mesure; il n'y a pas seulement des divertissemens, les divertissemens y sont sans retenue; on ne se contente pas des plaisirs, on veut des crimes. Tous les excès que vous pouvez vous figurer, on y donne; et quoiqu'on donne dans tous, on ne croit jamais en faire trop. Après cela faut-il espérer de rencontrer parmi nous ces vertus dont la vie de saint Louis est toute brillante: vertus cependant bien plus conformes à la condition des particuliers qu'à celle des souverains, ces jeûnes et ces veilles, ces mortifications et ces austérités? Hélas! à peine en voit-on quelques vestiges en quelques-uns: le reste emporté par le torrent du monde et de ses amours donne tout aux désirs de leur cœur et à la satisfaction de leur chair.

Cependant, chrétiens, il faut ou se régler sur ce modèle, ou craindre d'en faire notre condamnation. Car que pouvons-nous alléguer pour nous justifier, que saint Louis ne le réfute? Disons-nous que le monde nous enchante par ses charmes, qu'il nous engage par ses occasions, qu'il nous entraîne par ses exemples? saint Louis a bien su s'en défendre à la cour, où ses charmes, où ses occasions, où ses exemples sont plus redoutables. Disons-nous que notre naissance ou notre rang exigent de nous malgré nous mille choses par bienséance? saint Louis dans la plus haute élévation qu'il y ait sous le soleil, a bien su s'en retrancher. Disons-nous que la faiblesse d'une complexion délicate ne nous permet pas de porter l'austérité du christianisme? saint Louis a bien su enchérir au delà, avec un corps élevé dans la mollesse de la pourpre.

Allez donc, faibles prétextes, ridicules ouvrages d'une imagination gâtée, il faut vous mettre au rang de ces erreurs par lesquelles le monde tâche de nous séduire, mais dont saint Louis n'a pas moins su garantir son esprit qu'il a su défendre son cœur de ses amours. C'est encore en ce sens qu'il a pu dire que son règne n'était pas de ce monde, et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand Salomon se vit assis sur le trône de son père, il s'adressa à Dieu en des termes bien touchants et bien dignes de la piété d'un fils de David. *Seigneur, lui dit-il, vous m'avez mis entre les mains les rênes d'un grand empire, et je me trouve chargé de la conduite d'un peuple, dont le nombre égale en quelque sorte celui du sable de la mer. Cependant je ne suis qu'un enfant sans expérience et sans lumière, incapable de me conduire moi-même, bien loin de savoir gouverner les autres. Donnez-moi donc, ô le Dieu de mes pères, donnez-moi un esprit docile aux leçons de votre sagesse, afin que prenant d'elle les règles de mon règne, je me fasse une loi inviolable de la*

suivre, en condamnant ce qu'elle réproûve, et n'attachant à ce qu'elle prescrit (III Reg. III; II Paral., I). Ce prince n'avait alors que douze ans, si nous en croyons saint Jérôme; et ce fut aussi précisément à cet âge que Louis neuvième monta sur le trône des lis. Mais quand je considère de quel air il porta le sceptre, je ne puis douter qu'il ne le prit avec des sentiments pareils à ceux du jeune Salomon, et qu'il ne puisât dans la même source cet art admirable de régner, si éloigné des maximes que les erreurs du monde font passer pour des secrets de politique et pour des règles de morale.

Soit trop de délicatesse de la part des grands, soit trop de faiblesse du côté de ceux qui les approchent, ou si vous voulez l'un et l'autre, il est rare que la vérité trouve un libre accès jusqu'à eux. On ne les aborde jamais qu'avec des paroles de soie, comme disait autrefois un flatteur de la cour de Perse; on leur dissimule leurs défauts, on leur diminue leurs devoirs; on leur ôte des vices qu'ils ont, on leur donne des vertus qu'ils n'ont pas. On ne leur parle que de ce qu'ils sont, on ne leur dit point ce qu'ils devraient être. Ainsi au préjudice de la vérité et de ses droits, tout conspire à les tromper; et prévenus par ces artifices, qu'il est à craindre qu'ils ne donnent en trois sortes d'égarements, dont il est si malaisé aux personnes de cet état de se défendre toujours constamment et parfaitement! C'est d'oublier Dieu, c'est de se méconnaître soi-même, c'est de juger mal des autres.

Mais soit à jamais loué le Père des miséricordes, qui mit des sentiments contraires dans le cœur du jeune Louis! Comme toute puissance vient de Dieu, toute puissance doit servir à Dieu. *C'est sous moi*, dit la Sagesse éternelle, *que règnent les rois* (Prov., VIII, 15); c'est donc aussi pour moi qu'ils doivent régner; et comme ils commandent par moi, je dois commander par eux. Aussi, depuis que la foi a soumis les princes chrétiens au sacré joug de l'Evangile, ils ont affecté presque tous d'ériger des monuments publics de cette subordination et de cette dépendance, en faisant graver avec leurs images ces paroles pour devise : *Christus regnat, vincit, imperat* : Le règne, la victoire et l'empire sont à Jésus-Christ. Mais ce que les autres pour la plupart se contentent d'imprimer sur des métaux insensibles, pour se faire honneur d'une soumission extérieure qui laisse à la cupidité tous ses droits, saint Louis l'imprima dans son cœur, ou le lut dans toute sa conduite en des caractères beaucoup plus précieux et plus sûrs; et si jamais prince a fait monter Dieu sur son trône, j'ose dire que la gloire en est due à ce prince religieux. Son règne fut moins le règne d'un homme que le règne de Dieu même.

Loin d'ici cette maxime impie, dont un auteur des derniers temps a fait le fondement de sa détestable politique, quand il a dit que le gouvernement d'un Etat ne pouvait pas s'accommoder d'une piété solide; qu'il était bon à la vérité de donner beaucoup

aux apparences de la religion, parce qu'on en pouvait tirer de grands avantages; mais pour le fond, qu'il ne fallait point se faire scrupule de l'abandonner et de la sacrifier à ses vues, si elle y mettait quelque obstacle. Pour notre saint, sa première maxime fut de faire d'une solide piété la base de ses vertus royales. Pénétré de la leçon qu'un grand roi dans l'Ecriture a laissée à tous les rois, il n'oublia jamais qu'encore qu'il fût un des dieux de la terre, il n'était pourtant que terre devant Dieu; que celui qui l'avait fait si grand, pouvait le défaire avec la même facilité; que son trône relevait du tribunal de ce souverain juge; et qu'il avait des lois à garder, de même qu'il en pouvait prescrire. Il comprit avec saint Chrysostome que si les rois portent la couronne sur cette partie éminente de l'homme qui fait le siège de la raison, c'est autant pour les faire souvenir de leur assujettissement que de leur supériorité; c'est pour les avertir sans cesse que comme il y a des hommes à leurs pieds, il y a un Dieu au-dessus de leur tête.

Dans cette vue il chercha moins à régner qu'à faire régner Jésus-Christ, et les intérêts de l'Etat cédèrent toujours aux intérêts de la religion. Plus jaloux de voir fleurir l'Eglise que son empire, il tâcha d'en étendre la domination dans les pays les plus barbares par ses armées, et il en appuya l'autorité dans la France par ses lois. De là ces fameuses expéditions dans l'Egypte et dans l'Afrique; de là ces pénibles voyages dans la Syrie et dans la Palestine; de là cette tendresse passionnée et ce profond respect pour les ministres du Dieu vivant; de là ce zèle rigoureux et cette fermeté inexorable contre ceux qui attaquaient par leurs blasphèmes la sainteté de son nom. Que le temps ne me permette-il de vous représenter dans le détail tout ce qu'a fait ce grand prince pour rendre la religion plus majestueuse, la foi plus triomphante, l'Eglise plus vénérable et plus auguste! Vous verriez les restes de l'hérésie des albigeois éteints, le libertinage des mœurs ou banni ou forcé de se contrefaire, la vertu honorée rentrer dans ses privilèges et dans ses droits. Faut-il établir dans le royaume des colonies pour les enfants de saint Bruno, de saint Dominique et de saint François? Louis les reçoit avec joie, les protège avec bonté, et les fonde avec magnificence. Faut-il bâtir des retraites pour les orphelins et pour les aveugles, doter les hôpitaux, soit pour recevoir les pèlerins ou pour secourir les malades? Louis, parmi des charges aussi grandes que celles de la royauté, avec un revenu que je puis dire médiocre, trouve des fonds inépuisables de charité, et laisse en une infinité de lieux des vestiges éclatants d'une libéralité plus que royale. Car parcourez cette grande ville, répandez-vous dans les provinces, passez même au delà des mers, et partout vous rencontrerez des stations que sa piété a consacrées, des monuments qui immortaliseront son zèle, et des trophées qu'il a dressés à la gloire de la religion.

Ainsi se défendit-il de la première des erreurs, dont il est tant à craindre que le monde n'empoisonne l'esprit des rois, en leur faisant oublier Dieu, et ce fut là le premier don de cette sagesse du ciel, qui le prit en sa main au même temps qu'il prit lui-même les rênes du gouvernement dans les siennes. Elle lui en fit encore un second non moins précieux, en le défendant d'une seconde erreur, qui les porte à se méconnaître eux-mêmes : erreur délicate et qui consiste dans la fausse idée qu'il est encore à craindre qu'ils ne se fassent de leur qualité. Beaucoup de gens autrefois n'ont considéré dans la royauté que la pourpre, le sceptre et le diadème; je veux dire l'élévation, la puissance et la souveraineté. Régner chez eux n'a été autre chose que d'être assis dans le trône ou, si vous voulez, d'y être endormis. Là ils se sont flattés que tout ce qui leur plaisait leur était permis, que pour eux la puissance faisait la loi de la justice, qu'une molle oisiveté, que les plaisirs et le luxe devaient être réputés pour les privilèges de leur état. Saint Louis, tout au contraire, à la faveur d'un rayon de cette sagesse divine que le ciel versa dans son âme, comprit excellemment ce que c'était que d'être roi, et s'en fit une idée bien plus juste. Pas une des qualités qui doivent entrer dans la composition d'un prince n'échappa à ses yeux; au travers de tout ce que la flatterie a pu inventer de précieux, il pénétra tous les devoirs d'un monarque chrétien, et dans cette vue il se dit à lui-même qu'il serait indigne d'en porter le nom, si la religion envers Dieu, si la modération envers lui-même, si l'amour envers ses sujets, si la justice envers ses voisins, si la charité envers les misérables n'étaient les règles de sa conduite.

Bien loin de faire consister la royauté dans la douceur et dans le repos, l'exemple de Jésus-Christ, qui ne se déclara roi qu'au milieu de ses souffrances, après en avoir refusé le nom durant l'éclat de ses miracles; cet exemple le convainquit que la royauté résidait dans les travaux et dans les peines, dans les veilles et dans les soins, qui sont inséparables de l'administration d'un Etat. Heureux le prince qui sent ainsi les épines de la couronne, et qui en porte ainsi le laix ! Mais heureux les peuples qui ont à vivre sous sa domination et sous ses lois ! parce qu'il n'est point à craindre qu'un prince qui n'oublie jamais Dieu et ne se méconnaît jamais soi-même, ne s'aveugle jamais sur le sujet des autres; et qu'on peut compter qu'également vainqueur de la troisième erreur du monde, sous la direction de cette sagesse du ciel, qui le tient toujours par la main, il ne se souviendra jamais de ce qu'il est que pour rendre toujours aux autres ce qu'il leur doit.

Philon, Juif, a remarqué que l'empereur Caligula abusait, par une mauvaise raillerie, de ce beau mot d'un ancien, qui a appelé les rois, pasteurs des peuples, en disant insolement qu'il y avait autant de différence

entre le prince et les sujets, qu'entre l'homme et les bêtes; et qu'il fallait par conséquent les traiter comme des animaux, sans aucun respect de l'humanité. Sans appeler la religion au secours, cette parole fait horreur à la nature; et les bons princes ont toujours reconnu que leur office était de veiller pour la conservation de leurs peuples, comme les pasteurs veillent sur leurs troupeaux. Mais je ne sais si jamais prince a fait triompher cette belle maxime de l'erreur qui lui est contraire, comme saint Louis, et s'il l'a portée aussi loin. Uniquement attentif au bien de ceux que la Providence lui avait confiés, ses soins particuliers firent la félicité publique : le prince fut bon, et les peuples se trouvèrent heureux. Il s'appliqua à maintenir son royaume dans la paix et plus encore dans l'abondance. Non content de choisir des magistrats incorruptibles, de publier de bonnes lois, de bannir des jugements l'ignorance, la passion et l'intérêt, il fit de son propre palais le sanctuaire de la justice; sanctuaire dont l'accès ne fut interdit à personne; pauvres et riches, grands et petits, veuves et orphelins, tous y furent indifféremment reçus, sans délai, sans recommandation, sans acception de qualité ni de fortune. Ni ses occupations, ni moins encore ses divertissements ne lui furent jamais une raison pour renvoyer les parties et pour les remettre; jusque dans son cabinet, ou dans le temps de sa promenade, il se fit tout à tous pour les contenter tous.

Vous subsistez encore, sacré bois, confident de ses innocents plaisirs, et témoin de la vérité que j'avance. Combien de fois l'avez-vous vu à l'ombre de vos hêtres, se refuser à soi-même le repos qu'il venait y chercher, pour travailler à celui de son peuple ? Combien d'esprits réconciliés, combien de misérables consolés, combien de causes vidées, combien de grâces accordées jusque dans les intervalles qu'il avait destinés au relâchement de son esprit et à la santé de son corps ? Par là, Messieurs, ce grand roi sut se faire aimer, sans se faire craindre, ou ne se fit craindre que par amour, chacun n'ayant d'autre crainte que celle de lui déplaire. Par là il devint les délices des Français et l'admiration des étrangers. Adoré au dedans, on le respecta au dehors; et sans tenir des armées sur pied, pour donner de la terreur à ses voisins, la seule réputation de sa vertu servit de bornes à leurs entreprises et de rempart à son royaume.

O monde, aveugle modelé que des sentiments si beaux sont éloignés de tes maximes ! Mais qu'ils devraient bien aussi nous apprendre à nous défier de ton esprit et à choisir pour notre conduite le contre-pied de la tienne ! Car il ne faut pas s'imaginer, chrétiens, que les erreurs du monde ne règnent que dans sa suprême région. Il n'y a point de condition où leur empire ne s'étende. Comme tous les états ont leurs lois, lois différentes, mais immuables, pour le gouvernement des peuples qui leur sont soumis, toutes les con-

sciences ont aussi leurs maximes particulières et qui ne sont pas moins fixes, sur lesquelles elles se gouvernent pour le règlement de la vie : maximes pernicieuses, fautives, antichrétiennes ; mais cependant usitées, reçues, toutes-puissantes ; maximes qui, faisant, si je l'ose dire ainsi, la police de l'âme, persuadent aux avarés qu'on n'en saurait trop avoir, et qu'il ne faut pas sur cela se faire de vains scrupules ; aux voluptueux, que la plupart des choses qu'on nous donne pour péchés ne sont que des plaisirs permis, ou tout au plus que des faiblesses pardonnables ; aux ennemis, que la vengeance n'est qu'un juste ressentiment, et qu'un homme d'honneur est en droit de la poursuivre ; aux marchands, que la bonne foi n'est pas toujours une vertu du commerce, et qu'il y a des adresses pour faire valoir le talent aux dépens de cette vertu, dans certaines occasions qui se présentent de faire une grande fortune ; aux magistrats, qu'il y a des rencontres où l'on peut faire pencher la balance du côté de la faveur, et servir un ami au préjudice d'un inconnu ; aux femmes, que les ajustements sont choses indifférentes, que le jeu n'a rien de mauvais, et encore moins le théâtre ; qu'étant nées avec de la qualité et du bien, elles ne sont pas faites pour la peine, mais pour la douceur et le repos. Voilà le monde.

Mais, Seigneur, où sont ceux qui prenant comme saint Louis la foi pour guide et la religion pour règle, opposent comme lui maximes à maximes, maximes de l'Evangile à maximes du monde, et fassent céder l'erreur à la vérité. Hélas ! bien loin de la suivre, on appréhende de la connaître. Chose étrange, Messieurs, et qui mérite bien d'être observée ! Ce serait obliger un homme que de l'avertir qu'il s'expose à perdre sa fortune ou à ruiner sa santé, s'il fait telle ou telle chose. Mais souvent qui voudrait lui représenter qu'en suivant les maximes par lesquelles il se gouverne, il court risque de perdre son éternité, son âme, son Dieu et son tout : ce charitable donneur d'avis l'offenserait mortellement. On ne cherche qu'à éviter des lumières si incommodes ; et vous diriez que le privilège, auquel le grand monde aspire, c'est de se damner avec moins de contradiction que les autres. Que s'il se défend si mal de ses erreurs, je ne sais s'il résiste mieux à ses craintes. Encore un moment pour voir comment saint Louis se mit au-dessus : car c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

On a jusqu'ici douté si ceux qui font d'éclatantes actions de valeur doivent l'emporter sur ceux qui souffrent courageusement les revers de la fortune et les accidents de la vie, et si les héros que produit la magnanimité sont plus dignes de notre estime que ceux que forme la constance. Mais sans m'engager ici à décider la question, quelque image que le nom de héros présente à l'esprit, et quelque idée qu'on y attache, soit

qu'on le fasse consister à entreprendre les choses les plus hardies ou à supporter les plus dures épreuves, je puis dire de saint Louis avec plus de justice qu'on ne l'a dit des anciens Romains, que l'un et l'autre a été son véritable caractère ; qu'après ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert, il a triomphé glorieusement de tout ce que le monde a de plus redoutable ; et qu'il mérite une place, non-seulement au-dessus des Alexandre et des César, mais même des Constantin et des Théodose.

Le voulez-vous voir, chrétiens, ce prince courageux et intrépide au milieu des plus grands périls se signaler par des prodiges de valeur, sans épargner sa personne ni sa vie. Mettant à part les victoires qu'il remporta sur les comtes de Toulouse et de la Marche, sur le Breton et sur l'Anglais ; pour ne louer que des actions toutes saintes dans un lieu saint, suivez-le par mer et par terre des yeux de l'esprit et du cœur ; rappelez dans votre mémoire ces fameuses expéditions du Levant ; considérez ce généreux chef des armées de Jésus-Christ sortir de son vaisseau à la vue des ennemis, à la tête des troupes, dans l'eau jusqu'aux épaules, le casque en tête et le sabre à la main, courir à une mort certaine ou à une heureuse victoire. Là, Messieurs, toutes les fatigues d'un long voyage, Louis les a surmontées, toutes les inconvénients de la mer, Louis les a essuyées ; tous les dangers de la guerre, Louis les a eurus ; toutes les actions de valeur, Louis les a exécutées. Cela vous paraît grand, et il l'est en effet ; mais il y a cependant encore quelque chose de plus grand en Louis.

Les conquérants du paganisme étaient grands, dit Tertullien, par leurs exploits, mais ils étaient petits par les motifs qui les leur faisaient faire. La fausse gloire, dont un désir insatiable les jetait dans les périls, rabaisait plus ces hommes ambitieux que leur valeur ne pouvait les élever. Au lieu que dans saint Louis la grandeur des motifs ajoute encore infiniment à l'éclat des actions. Comme il se voit des princes qui renoncent à la gloire de la guerre pour jouir des douceurs de la paix ; d'autres aussi ne prennent les armes que pour profiter de la dépouille des malheureux qu'ils auront faits. Mais ici notre héros nous offre dans sa personne un conquérant d'un caractère tout nouveau. S'il a endossé le harnais, l'ambition ni l'intérêt n'ont point eu de part à l'entreprise. Par tant de sueurs et par tant de fatigues, au prix de son sang et de sa vie, il n'a jamais eu que la cause de Dieu en vue, et n'a point cherché d'autres ennemis à combattre que les ennemis de Jésus-Christ. Quand il a couvert la mer de ses vaisseaux et le rivage de ses troupes auprès de Damiette et de Tunis, ce n'a pas été la conquête de l'Égypte ou de l'Afrique qu'il a méditée, c'a été le salut des habitants qu'il a désiré ; et se contentant de la peine, pendant que les autres recueilleraient le profit, ses armes n'ont jamais aspiré à la victoire que

pour briser les fers des fidèles du Levant, pour délivrer les saints lieux d'une servitude honteuse, et pour arborer le drapeau de l'Evangile sur les ruines de l'Alcoran.

Il est vrai que Dieu, dont les jugements, pour être surprenants, ne laissent pas d'être justes, ne bénit pas, à en juger selon le sens humain, le succès d'une entreprise, où sa gloire avait le principal intérêt. Mais le fruit qu'il en tira pour la gloire de Louis ne fut-il pas préférable à toutes ces bénédictions temporelles d'un triomphe passager, qui aurait plus flatté la vanité d'un héros moins chrétien ? En effet, quand je pense à ces revers qu'on avait si peu lieu d'attendre, il me semble que le ciel n'en décida de la sorte que pour rendre en un autre sens Louis victorieux de toutes les craintes du monde.

Ici, Messieurs, si le temps ne m'avertissait point de finir, l'abondance de la matière qui se trouve entre mes mains m'engagerait dans un nouveau discours. En effet, de quelque côté que j'envisage mon sujet, tant de rares vertus, tant d'actions éclatantes viennent à moi se présenter en foule, pour entrer dans l'éloge de mon roi, que je suis forcé d'en laisser la plus grande partie, ne traitant même que légèrement et confusément le peu que j'y veux employer. Contentez-nous donc de dire que Dieu prit, ce semble, plaisir à mettre son serviteur aux prises avec toutes les calamités imaginables, pour faire voir à la terre que comme il avait paru incorruptible dans la prospérité, il n'était pas moins inébranlable dans l'adversité ; et que si l'une n'avait pu altérer sa modération, l'autre ne pouvait abattre sa constance. Car ni la déroute de ses troupes, ni la perte de ses proches, ni la brutalité de ses ennemis, ni la rigueur de la captivité, ni l'extrémité de la maladie, ni l'image de la mort, ni la mort même avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, n'eurent rien d'assez affreux pour donner l'alarme à son cœur ou pour y jeter le moindre désordre. Vaincu comme victorieux, il adore le Dieu des batailles avec la même fidélité ; soumis à Dieu dans les mauvais événements comme dans les bons, il les regarda tous comme venant également de sa main, les reçut tous avec une égale reconnaissance. Aussi tranquille dans sa prison que dans son palais, il porta les fers avec la même égalité que le sceptre. Ou plutôt comme saint Cyprien l'a dit des confesseurs de Jésus-Christ durant la persécution, l'éclat de ses vertus et la grandeur de son âme le firent régner jusque dans sa prison et au milieu de ses fers.

Enfin, chrétiens, que vous dirai-je ? Il se voit frappé à mort dans une terre étrangère, et il bénit la main qui le frappe, avec le même amour que si elle le comblait de biens dans le sein de sa patrie. Que le ciel, pour la querelle duquel il combat, se déclare contre lui, en terminant ses projets avec sa vie par une désolation imprévue, bien loin d'en murmurer, sa piété en devient plus tendre, son zèle plus fervent, son humilité plus profonde, sa patience plus héroïque, et sa résignation

plus parfaite. Plus grand sur la cendre où il expire, que sur le trône où il a régné, il quitte le monde sans se plaindre, il perd la vie sans la regretter, il voit la mort sans l'appréhender, et parmi les ardeurs de la fièvre qui le brûle, insensible à ses peines, il n'a d'inquiétude que pour le salut de ses ennemis.

Paraissez ici, faux sages, vous qui prétendez que la dévotion gâte l'esprit, et qu'un homme religieux ne peut être qu'un homme médiocre : venez et voyez si jamais la philosophie ou la vanité ont formé un héros comme le nôtre. Considérez son intrépidité dans les périls, sa constance dans les disgrâces, sa fermeté dans les maux, sa joie dans les souffrances, et confessez qu'il n'y a que les principes d'une solide piété qui puissent rendre une âme grande. Mais venez aussi à ce spectacle, lâches mondains, vous qui ne voulez servir Dieu qu'autant qu'il n'y aura rien à faire ou à souffrir pour son service.

C'est véritablement un étrange paradoxe que l'homme. Il n'y a rien de plus fort ni de plus faible ; rien de plus courageux ni de plus lâche qu'il est, et cela tout à la fois. Voulez-vous avoir des preuves de sa force et de son courage ? Passez de la robe à l'épée, considérez la ville et la cour : fatigues, travaux, application, étude, soins, assiduités, dangers, sans en excepter la mort même, rien ne rebute, rien n'effraie, rien n'abat ; on souffre tout, on surmonte tout, on dévore tout ; quand il est question de sa fortune, c'est une force d'âme qui tient du prodige. Mais voulez-vous voir dans cette même âme une faiblesse qui n'est pas moins monstrueuse ? Mettez-la aux prises avec les douleurs d'une maladie, que Dieu l'éprouve par quelques revers : alors vous n'y découvrirez que lâcheté, que timidité, qu'abattement, que découragement, qu'aigreur et que désespoir.

Je n'entreprends pas ici de combattre une si honteuse faiblesse, ni de représenter à mes auditeurs que la tribulation faisant une des plus essentielles parties du christianisme, il faut que le chrétien s'arme d'une généreuse résolution contre toutes les craintes du monde. Mais je ne puis oublier ce que la lumière du bon sens fit dire à un sage Sarrasin, devant les principaux seigneurs de l'armée chrétienne, le jour même de leur défaite. Comme il leur eut demandé s'ils croyaient dans la vérité que leur Dieu eût enduré la mort pour eux, et fût ressuscité trois jours après ? Tous ayant généreusement répondu que telle était leur créance : Allez donc, répliqua-t-il, consolez-vous dans votre affliction ; quelque grande qu'elle soit, vous n'avez pas encore enduré la mort pour votre Dieu, comme il l'a endurée pour vous ; et puisqu'il a eu le pouvoir de sortir si glorieusement du tombeau, il saura bien vous délivrer de vos fers. Là-dessus il se retira sans leur rien dire davantage ; et dans le vrai, je ne crois pas qu'on y puisse rien ajouter. Que la leçon de ce barbare nous serve donc pour nous instruire, de peur

qu'un jour elle ne serve à nous condamner.

Dans les différentes épreuves, par où il plaira à la Providence de nous faire passer, jetons les yeux sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, comme parle le grand Apôtre, afin de prendre d'un objet si touchant des sentiments qui soient dignes de la religion que nous avons embrassée. *Vous avez vu la fin du Seigneur*, disait autrefois saint Jacques aux premiers fidèles, pour les soutenir dans leurs maux : *Vous avez appris quelle a été la patience de Job* (Jac., V, 11). Mais s'il est besoin d'ajouter quelque chose à l'exemple du Sauveur, sans recourir à celui de cet ancien patriarche, mettons-nous saint Louis devant les yeux, et rien ne nous paraîtra dur. C'était un roi, et nous ne sommes auprès de lui que poussière ; il était saint, et nous sommes pécheurs ; ses touches ont été si vives, et les nôtres sont si légères. Si donc le bois vert a été traité de la sorte, faut-il que le bois sec soit épargné ? Si le chef des armées d'Israël est exposé aux fatigues de la guerre, les soldats murmureront-ils de ce qu'ils ne jouissent pas des douceurs de la paix ? S'il a passé par l'eau et par le feu, par les tribulations de la captivité et par les horreurs de la mort, succomberons-nous lâchement aux premières attaques d'une disgrâce supportable et qui ne demande qu'une vertu médiocre ?

Supplions donc saint Louis de nous obtenir la grâce de la patience, après nous en avoir donné un si merveilleux modèle. Si sa magnanimité fut telle dans sa prison, que le sultan étonné protesta n'avoir jamais ouï parler d'un chrétien si fier que lui, demandons-lui une fierté pareille, qui donne au démon et au monde de la surprise et de la confusion. Maintenant qu'il règne glorieusement dans le ciel, prions-le de ne pas oublier une terre où il a si saintement régné, et de conserver toujours de l'amour pour des enfants dont il a gouverné les pères avec tant de bonté. Mais surtout prions-le de regarder avec une attention singulière le digne héritier de son nom aussi bien que de sa couronne, afin que marchant de vertu en vertu il l'égale en sainteté comme il l'a égalé en valeur.

Madame (1), nous ne faisons pas de moindres vœux pour Votre Majesté, et nous les faisons avec une pleine confiance d'y être écoutés. Si c'est une gloire bien chère à une grande reine de compter parmi ses augustes ancêtres un prince si religieux, c'est un grand fonds de joie à ce prince de voir dans votre personne revivre ses plus belles vertus. La nature ayant réuni pour vous aussi bien que pour lui le plus pur sang de France et d'Espagne, la grâce n'a pas voulu laisser la ressemblance imparfaite. Fille de saint Louis par l'imitation autant que par la naissance, vous retracez à nos yeux cette haute piété inaccessible à tout ce que le monde a de plus contagieux, et vous nous donnez

l'exemple d'une vertu dont sans vous nous n'aurions plus l'idée. Fasse donc le ciel propice qu'un sang qui n'est pas moins fécond en saints qu'en héros ne se ressente jamais du destin des choses mortelles. C'est un bonheur, Madame, dont l'ange tutélaire de la France ne lui permet plus de douter. Et pourquoi faire des vœux, lorsque nous ne devons penser qu'à rendre des actions de grâces ? Le prince qui vient de faire la joie de ce grand royaume (2), en attendant qu'il en fasse un jour la félicité, ce précieux rejeton des lis, le fruit de vos lèvres, Madame, aussi bien que de vos entrailles, nous répond assez des soins que la Providence prend de nous. Ce n'en est pas seulement un augure, c'en est un gage, et s'il nous reste après cela quelque chose à souhaiter pour notre sûreté, c'est que Dieu conserve ce qu'il a donné et continue ce qu'il commence.

Grand saint, c'est là que se portent nos vœux, daignez y être favorable ; nous vous en conjurons par ces gages vivants de votre sang que la Providence a pris soin de conserver jusqu'ici parmi nous, et qu'elle vient encore d'accroître si heureusement, pour éterniser les espérances de la France : nous vous en conjurons par ces précieuses dépouilles de votre mortalité que nous avons le bonheur de posséder ; par ces édifices sacrés que vous nous avez laissés pour asiles en tant de lieux de ce royaume, et où votre nom est invoqué ; enfin par tant de motifs si tendres et si touchants, ne nous refusez pas ces grâces, afin que tous ensemble nous puissions avoir part à la gloire de votre règne. Amen.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il était une lampe ardente et luisante (Joan., V, 35)

Pour juger de la beauté et de la grandeur d'un fleuve, on ne s'arrête pas ordinairement à en considérer la source, mais le cours, parce que les pays qu'il arrose et les eaux dont il se grossit le rendent plus remarquable que le lieu d'où il tire son origine. Il en est ainsi dans les panégyriques ordinaires des saints. Pour en donner une haute idée, on travaille à représenter le cours de leur vie par le détail de leurs actions, plutôt que le principe d'où ces actions sont découlées comme de leur source. Le principe souvent est obscur ou peu connu, au lieu que les actions ont de l'éclat. Je pourrais donc me servir de cette méthode, Mesdames, pour vous donner l'éloge de votre Père saint Augustin. Une vie aussi illustre que l'a été la vie de ce grand homme par tant de rencontres, de circonstances, de conjonctures éclatantes qui en composent la suite, n'ouvrirait assurément une belle carrière. Dès ses premières années il parut

(1) La reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, présente à ce discours.

(2) M. le duc de Bourgogne.

comme un prodige dans la nature par la beauté de son rare génie ; dans la suite sa conversion pleine de merveilles en fit le chef-d'œuvre de la grâce. Depuis son baptême jusqu'à son épiscopat il brilla par toutes les vertus qu'on peut attendre d'un chrétien parfait, d'un religieux accompli, d'un excellent prêtre. Quand il fut une fois élevé sur le siège d'Hippone, ses brebis eurent en lui un pasteur vigilant, les pauvres un père charitable, les ignorants un maître éclairé, les pécheurs un médecin habile, les hérétiques un vainqueur insurmontable, et l'Eglise un défenseur courageux contre tous ses ennemis. Que si tant de qualités rares peuvent me fournir de quoi présenter l'histoire de sa vie, comme une des plus belles vies qui fut jamais, les glorieux noms que les personnages les plus illustres lui ont donnés en vue de ses grandes qualités dans tous les siècles qui l'ont suivi, ne rehausseraient pas moins le détail de cette histoire. Car ils l'ont appelé comme à l'envi la trompette du Seigneur, l'oracle de la loi, l'aigle des docteurs, l'abîme de la sagesse céleste ; un homme égal aux anges pour la ferveur ; égal aux prophètes pour la révélation des mystères cachés ; égal aux apôtres pour la prédication ; un homme enfin en toutes choses incomparable.

La vie de ce grand homme a donc été vraiment merveilleuse dans la suite de son cours. Cependant, Mesdames, trouvez bon, je vous prie, qu'au lieu de vous faire marcher sur le cours de ce beau fleuve, je vous arrête particulièrement à en considérer les sources. D'autres vous ont parlé assez de fois des actions de votre Père, et il est facile après tout de les trouver dans un livre qui est entre les mains de tout le monde. Ce que j'ai à vous dire sera donc plus singulier, ce n'est pas tout, il sera même plus glorieux pour celui dont j'entreprends l'éloge. Car s'il a été un grand fleuve qui a comblé de joie et de richesses la cité de Dieu par son cours, comme parle un prophète (*Psal. XLIII, 5*), les sources de ce fleuve sont encore plus admirables : sources fécondes, sources de feu et de lumières ; et ces sources précieuses, c'est dans son cœur, c'est dans son esprit qu'il les faut chercher, ou plutôt elles ne sont autre chose que son cœur et son esprit même ; mais un cœur embrasé de tous les feux de la charité ; mais un esprit éclairé de toutes les lumières de la vérité : *Ille erat lucerna ardens et lucens*. Charité et vérité qui sont les deux sources de ce grand fleuve, de cette belle vie dont le cours a été si plein de merveilles ; charité qui fut toujours le principe de toutes les actions de notre saint ; vérité qui fut toujours la règle de tous ses sentiments. C'est à quoi je borne aujourd'hui tout son éloge, mais que je ne puis exécuter dignement, si le même Dieu qui embrasa son cœur et qui éclaira son esprit ne daigne me faire part de ses feux et de ses lumières. Demandons-les par l'entremise de Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Avoir beaucoup aimé, ce fut le crime et le malheur d'Augustin dans les premiers temps de sa vie : avoir beaucoup aimé, c'est ce qui a fait la vertu et la gloire d'Augustin dans tout le reste. Et ce qu'il a dit de Madeleine convertie, je puis bien le dire de lui-même, depuis que sa parfaite conversion l'eut fait passer de la vieillesse d'Adam pécheur à la vie nouvelle de Jésus-Christ : *Purgavit amorem, aquam fluentem in cloacam convertit in hortum*. Comme après une longue sécheresse lorsqu'il vient à tomber une grosse pluie, les laboureurs avisés détournent et font entrer dans leurs prairies et dans leurs terres les eaux qui allaient se perdre dans les fosses et dans les chemins : ainsi, Mesdames, au lieu que l'amour du grand Augustin avant sa conversion roulait comme un torrent impétueux sur le sable et sur la boue, je veux dire sur les créatures dont il était si éperdument épris ; depuis sa conversion ce cœur tendre fit prendre un autre cours à ce torrent, et il le fit tomber sur une terre heureuse d'où l'on a vu naître ensuite une moisson abondante de toutes sortes de vertus. Sans changer d'inclination, il changea d'objet, et élevant vers le ciel le vol de son amour qui avait penché jusqu'alors du côté de la terre, il eut pour Dieu le même empressément qu'il avait eu pour le monde.

Il est vrai que le soleil de la grâce ne forma pas tout d'un coup l'or de cette ardente charité dans le cœur d'Augustin. Pour former l'or dans les entrailles de la terre, il faut que le soleil passe et repasse cent fois sur les montagnes qui renferment la matière de ce riche trésor, qu'il prépare cette matière peu à peu, qu'il la cuise, qu'il la purifie par ses influences secrètes avant que de lui communiquer cet éclat qui est comme une expression de ses rayons. Voilà, mes chères sœurs, à peu près comme le soleil de la grâce employa le cours de plusieurs années à changer cette terre sombre, corrompue et grossière, dont le cœur d'Augustin était pétrifié dans l'or épuré d'une charité consommée. Que de rayons dardés, que de coups redoublés sur ce cœur rebelle, pour l'assujettir, l'amollir et lui ôter sa dureté ! Que d'influences secrètes et combien de fois répétées pour disposer ce cœur fermé par une glace presque impénétrable à s'ouvrir et recevoir les flammes du divin amour ! Pour vous en faire comprendre la difficulté, qui servira en même temps à relever le triomphe de la grâce, permettez-moi d'employer ici un beau principe que notre saint docteur a établi depuis.

C'est une vérité constante dans son école, que depuis la plaie que le péché nous a faite, notre cœur est tellement devenu esclave du plaisir, qu'il ne peut plus se porter vers aucun objet, qu'autant que cet objet lui plaît et qu'il incline toujours par un penchant secret vers les choses qui lui paraissent plus agréables : *Quod amplius nos delectat, secundum id operemur necesse est*. Le plaisir est donc le seul philtre qui peut charmer

notre cœur, et tout de même qu'une roue suspendue en l'air demeure immobile jusqu'à ce qu'on lui ait donné le branle, et tourne ensuite du côté que le mouvement est le plus violent : le cœur de l'homme serait comme dans l'équilibre, si le plaisir ne le faisait point pencher d'un côté ou d'un autre, ou vers le mal ou vers le bien ; et s'il se laisse aller de ce côté-là plutôt que de celui-ci, c'est que le plaisir l'y attire plus fortement, c'est qu'il est moins fidèle à la grâce qui lui donne le secours nécessaire pour pouvoir le vaincre. Or il n'y a que deux plaisirs différents qui puissent imprimer des mouvements différents à notre cœur ; et ces deux plaisirs sont les deux amours, ou l'amour de Dieu ou l'amour de la créature, ou la charité ou la cupidité. Ainsi, Mesdames, ne pensez pas que l'amour de Dieu gagnât d'abord le cœur d'Augustin par ses saints attraits ; l'amour de la créature, hélas ! l'ayant gagné le premier par ses charmes funestes, il fallut une violence extrême et de grands efforts, pour arrêter la rapidité de cette roue, et pour lui faire prendre un mouvement contraire à celui qui l'emportait depuis tant d'années. Il fallut vider ce cœur et le remplir ; il fallut qu'un plaisir chassât un autre plaisir ; et c'est ce qu'il éprouva heureusement, lorsque, devenu plus fidèle à la grâce, par un plus saint usage de sa liberté rappelée de la profondeur de sa corruption, retirée et fortifiée par cette grâce : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum*, il disait à Dieu avec une humble reconnaissance : *Ejiciebas eas a me, et intrabas pro eis omni voluptate dulcior, omni luce clarior... omni honore sublimior* (*Confess., lib. IX, c. 1*). Vous les chassiez de mon cœur ces plaisirs trompeurs et funestes, et vous y entriez en leur place, ô mon Dieu ! qui êtes plus doux que tous les plaisirs, plus brillant que toutes les lumières, plus élevé que tous les honneurs !

Mais aussi depuis que la charité eut une fois gagné le dessus, elle emporta ce cœur avec une vitesse que rien n'arrêta. Il en devint la proie, elle le perça de tous ses traits, elle l'embrasa de toutes ses flammes ! Mes frères, quels puissants efforts, quels merveilleux effets de la grâce d'un côté, et d'un autre côté quelle fidélité à correspondre à la grâce ! Mais comment vous expliquer jusqu'où alla cette charité ? Comment vous en représenter les commencements, le progrès et la consommation, que l'amour divin lui-même peut seul nous bien développer ? Ici, Mesdames, un des disciples de notre saint me fournit une pensée qui peut m'y servir utilement.

On peut établir trois degrés différents de charité : le premier, par lequel on aime Dieu parce qu'il est bienfaisant à notre égard ; le second, par lequel on aime Dieu parce qu'il est bon en lui-même ; le dernier, par lequel on aime Dieu parce qu'il est Dieu. Le premier de ces degrés, c'est lorsque notre cœur s'attendrissant à la vue des biens que Dieu nous fait, nous l'aimons par cette considé-

ration ; et cet amour est imparfait, parce qu'il est mercenaire. Le second de ces degrés, c'est lorsque considérant la bonté de Dieu en elle-même, nous l'aimons pour cette raison que le souverain bien est aimable, indépendamment du bien qui nous en revient : et cet amour est parfait, parce qu'il est sans intérêt, qu'il est gratuit. Cependant le dernier de ces degrés est encore bien élevé au-dessus ; mais qui sont ceux qui ont le bonheur d'y monter en cette vie ? ou même qui peut bien l'expliquer, ce degré suréminent, qui consiste à s'oublier soi-même, à n'avoir plus aucunes flammes pour soi, ni pour quoi que ce soit hors de Dieu, à se rapporter uniquement à Dieu, à se perdre, à se fondre, à s'abîmer en Dieu seul ? Or cet état, qui est plutôt pour le ciel que pour la terre, plutôt pour des esprits bienheureux que pour des hommes mortels ; n'est-ce pas celui où le grand Augustin a été élevé ? Car, Mesdames, il a aimé son Dieu d'une manière si épurée, que cet amour l'a comme anéanti, pour l'absorber tout entier dans cet adorable objet. Il ne faut que le voir agir et l'entendre parler, pour en juger : ses actions et ses paroles seront les interprètes de son cœur. Or deux ou trois de ses principes pourront suffire pour cela ; mais en nous faisant sentir les ardeurs de ce cœur si brûlant d'amour pour Dieu, qu'ils auront de quoi confondre la froideur des nôtres, qui sont toujours glacés pour lui, sans que ni l'admiration de son excellence si parfaite, ni que la vue de sa bonté si aimable, ni que même le sentiment de ses bienfaits si dignes de toute notre reconnaissance soit capable de les amollir !

Il enseigne donc premièrement (*De Moribus Eccles. cathol., l. I, c. 15*) que comme toutes les passions se rapportent à l'amour, toutes les vertus cardinales se rapportent à la charité ; de telle sorte que qui n'a pas la charité, n'a pas ces autres vertus ; et que celui-là possède toutes ces mêmes vertus, qui a une charité parfaite. Quand on a l'amour de Dieu dans le cœur, on a et la tempérance, et la force, et la justice, et la prudence. La tempérance, parce qu'il n'y a point de plaisir qui soit capable de nous faire abandonner l'objet qui fait toute notre joie ; la force, parce qu'il n'y a point de douleur, dont la violence puisse nous séparer de ce qui nous est plus cher que notre vie ; la justice, parce que pleinement soumis à Dieu nous faisons un usage équitable de tout le reste ; la prudence, parce que Dieu seul faisant tout notre trésor, tout notre soin est de choisir les moyens qui peuvent nous en rendre la possession assurée. C'est donc à faire ce choix que consiste la prudence ; comme la force consiste à n'en être jamais détourné par aucune contradiction, quelque violente qu'elle soit ; la tempérance à ne céder à aucun attrait qui aurait pour but de nous en détacher ; la justice à ne se laisser emporter à aucun orgueil, qui pourrait nous tirer de la dépendance entière que nous lui devons : *Id eligere prudentia est ; nullis inde averti molestiis, fortitudo est ; nullis illecebris, tem-*

perantia est ; nulla superbia , justitia est.

En vérité, Mesdames, ne faut-il pas avoir l'amour de Dieu bien gravé dans le cœur, pour en parler de la sorte ; car qui peut s'expliquer ainsi que l'amour même ? Qui peut si bien développer les secrets de l'amour, qu'un cœur qui en est pénétré, qui en est rempli ? Voyons néanmoins encore quelques-unes des raisons qu'il emploie ailleurs pour exciter plus puissamment les hommes à donner tout leur cœur à Dieu ; mais tâchons en même temps de nous les imprimer profondément à nous-mêmes.

Il nous enseigne donc encore (*Confess. l. II, c. 1*) que le propre de la cupidité est de nous attacher à ces différentes créatures qui nous environnent ; créatures, dont la multiplicité est comme infinie, et dont la nature est de couler sans cesse. Or que s'ensuit-il de là, sinon que l'amour du monde ne peut manquer de rendre notre âme malheureuse, soit parce qu'il la déchire comme en autant de pièces qu'il y a de choses à quoi il nous fait partager notre amour, soit parce que ces choses changeant à tous moments, notre âme a la douleur de s'en voir bientôt privée. Mais que fait la charité au contraire ? Nous attachant à Dieu seul, qui seul possède dans une unité immuable toutes les perfections qui sont divisées dans les créatures ; ah ! dès lors l'amour de Dieu rend notre âme heureuse, parce que fixant son inconstance naturelle, et qu'affermissant cette instabilité si déplorable, il réduit à l'unité toutes ses pensées et tous ses desirs par l'unité de l'objet qu'il lui fait aimer. Ce serait donc bien inutilement que nous chercherions dans les autres créatures, ou dans nous-même de quoi la satisfaire. Non, ce n'est point là qu'elle peut trouver son bonheur. Et premièrement, si notre âme voulait se répandre vers les créatures, qui sont hors d'elle, comme ont fait les épicuriens ; ah ! son propre esprit la condamnerait, pour peu qu'elle voulût l'écouter ; parce que lui faisant connaître qu'elle est plus excellente que tous les corps, quelque beaux qu'ils paraissent, il lui dit hautement que tout ce qui est hors d'elle ne peut la rendre heureuse. En second lieu, si notre âme veut s'arrêter en elle-même, pour se repaître de sa propre grandeur, comme ont fait les stoïciens ; qu'y trouve-t-elle, qu'une indigence infinie, que de vastes desirs qu'elle ne peut remplir ? Il faut donc que s'élevant au-dessus des créatures et d'elle-même, elle monte jusqu'à Dieu par les ailes du pur amour, bien assurée qu'elle y trouvera une satisfaction parfaite ; et voilà le partage des philosophes chrétiens.

Ah ! Mesdames, avouez-le avec moi, des raisonnements si éloignés des sentiments ordinaires ne peuvent venir que d'un cœur qui en sentait encore davantage qu'il n'en disait. Ne croyez pas aussi que ce grand homme ait jamais démenti sa doctrine par sa conduite ; ses actions ont été conformes à ses maximes. Voyez-en la preuve dans ces admirables transports, avec lesquels il demande

à Dieu qu'il le consume par l'ardeur de ses divines flammes. O amour, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais, ô mon Dieu, qui êtes tout charité, embrasez-moi ! *O amor qui semper ardes et nunquam extingueris ! o caritas, Deus meus, accende me (Confess., l. X, c. 29)* ! Ecoutez encore comme il proteste qu'il ne veut aimer que Dieu, ou que pour Dieu ; car celui-là, dit-il, vous aime moins, qui aime quelque chose avec vous, qu'il n'aime pas pour vous : *Minus enim te amat, qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat (Ibid.)*. Voyez enfin comme il presse, comme il redouble les instances de son cœur amoureux, pour l'abîmer encore plus dans l'océan de la charité : Mon Dieu, donnez-vous à moi, rendez-vous à moi, car je vous aime ; et si mon amour pour vous tel qu'il est est peu de chose, ah ! Seigneur, faites que je vous aime davantage ! *Da mihi te, Deus meus, redde te mihi. Te enim amo : et si parum est, amem validius (Confess., l. XIII, c. 8)*.

Or, son cœur étant embrasé de la sorte, faut-il s'étonner si dans sa conduite particulière il se tint toujours si soigneusement sur ses gardes, par une mortification si étroite de tous ses sens, pour empêcher qu'aucune créature n'eût pas la moindre part en son amour ? Je sais bien, Mesdames, qu'on peut trouver dans la vie des autres saints des actions de pénitence plus éclatantes ; mais je sais bien aussi que jamais aucun saint n'a appréhendé avec tant de délicatesse que le nôtre, de donner quelque satisfaction à ses sens. Il craignait que ses yeux ne prissent plaisir à voir, je ne dis pas de ces objets dangereux que la beauté soutenue par l'artifice nous présente ; mais qu'ils ne prissent plaisir à voir la lumière du jour, et cette agréable variété de couleurs qui pare la nature. Il craignait que sa langue ne goûtât avec quelque sensualité, je ne dis pas les morceaux délicats d'une table voluptueuse, mais les viandes les plus communes, que la seule nécessité l'obligeait de prendre après des jeûnes très-rigoureux. Il craignait que ses oreilles ne se laissassent flatter, je ne dis pas à la douceur empoisonnée de quelque concert profane, mais à l'harmonie sacrée des psaumes dans l'Eglise (*Confess., l. X, c. 33*). Mon Dieu ! quelle tendresse de conscience, et qui en est aujourd'hui capable parmi nous ?

Elle venait, Mesdames, cette tendresse de ce grand homme, de la tendresse de l'amour qu'il avait pour Dieu. Car selon une de ses plus belles maximes, comme nous ne devons avoir de l'amour que pour Dieu seul, nous ne devons prendre de plaisir qu'en Dieu seul, parce que le plaisir suppose l'amour, et qu'ainsi on ne peut se plaire dans les créatures, qu'on ne les aime. C'est pourquoi il veut que dans l'usage des choses de la terre on en bannisse premièrement le superflu ; et pour ce qui est absolument nécessaire, comme on ne peut pas s'en dispenser, il veut qu'on le prenne de telle sorte que l'on combatte toujours le plaisir qui y est attaché.

Car comme cette nécessité m'est douce et agréable, dit-il, c'est pour cela que je combats de toutes mes forces contre cette douceur, de peur d'en être pris : *Suavis est mihi necessitas, et adversus istam suavitatem pugno, ne capiar* (Confess., l. X, c. 31). Oh ! quels sentiments, mes chères sœurs ! oh ! quelle pureté d'amour !

Que si le monde n'en est pas capable, vous au moins qui marchez par une voie plus parfaite, tâchez de l'acquérir. Pour marquer votre amour à Dieu, ne vous contentez pas d'avoir renoncé à toutes les délices superflues de la chair et aux pompes inutiles du siècle ; il faut encore qu'un amour aussi pur que celui de votre Père défende à vos sens jusqu'à l'usage des plaisirs, que le monde appelle permis, afin que vous puissiez dire avec votre Père : mon Dieu, qui faites mon innocence, qui êtes toute ma justice, puis-je vous en être le principe par votre grâce, je ne veux prendre de plaisir qu'en vous, parce que je n'aime que vous : *Te volo, justitia et innocentia !* Et ne pensez pas, Mesdames, que je pousse la chose trop loin. Car en matière d'aimer Dieu, on n'en saurait jamais trop faire. Dans la pratique des autres préceptes, dit un disciple de notre grand docteur, il peut y avoir de la surrogation. On peut donner au pauvre plus libéralement que Dieu ne l'ordonne ; non content du superflu, on peut pour le soulager prendre sur son nécessaire. On peut ajouter des jeûnes de dévotion à ceux que l'Eglise commande, et enchérir sur les pénitences communes par des mortifications particulières. Mais dans le précepte d'aimer Dieu, on ne peut aller au delà de ce qui est commandé, parce que Dieu demande à la créature autant d'amour qu'elle est capable d'en produire, et que la seule mesure de l'amour qu'on lui doit est de l'aimer sans mesure. Ainsi, mes chères sœurs, vous pouvez rehausser l'observation de votre règle, et par une retraite plus austère, et par une mortification plus rigoureuse qu'elle ne vous le prescrit. Mais quelque effort que vous fassiez pour détacher votre amour de vous-même et des autres créatures, pour le donner tout entier à Dieu, vous ne ferez jamais plus qu'il ne vous demande ; ou plutôt faisant toujours beaucoup moins, vous aurez toujours lieu de lui dire comme votre Père : Seigneur, qui me commandez de vous aimer, et de vous aimer d'un amour parfait, donnez-moi tout ce que vous me commandez, et après cela commandez-moi tout ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis* (Confess., l. X, c. 29).

Pour nous, mes frères, qui ne marchons pas par une voie si serrée, quoique la voie de tout chrétien, quel qu'il soit, ne puisse être que très-étroite, s'il marche par la voie qui mène à la vie : voici une pensée de notre saint, avec laquelle je finis cette première partie. Le rétablissement de l'amour divin dans le cœur de l'homme pécheur est l'unique ouvrage, auquel Dieu a travaillé depuis le commencement du monde. Et comme

lorsqu'on veut bâtir quelque édifice superbe, il faut pour le conduire à sa perfection, dresser tout autour des échafauds et des machines, qu'on abat aussitôt que l'ouvrage est achevé ; toute la conduite de Dieu sur les hommes, la loi ancienne avec ses figures, la loi nouvelle avec ses mystères, tout cela n'a eu pour fin que l'édifice de la charité dans notre âme, Dieu ne s'en est servi que comme d'échafauds et de machines pour bâtir cet édifice. C'est pourquoi les figures de la loi ancienne ont cessé, les mystères même de la loi nouvelle cesseront. Tout sera démoli, et le seul amour de Dieu subsistera dans le ciel. Ça ! mes frères, travaillons donc soigneusement à un si bel ouvrage. Tous ces vains plaisirs qui retiennent notre amour passeront ; tous les embarras de la vie qui occupent notre cœur s'évanouiront ; les bonnes œuvres mêmes que nous faisons auront leur fin ; les sacrements ne dureront pas toujours. Ah ! parmi tout cela, pensons donc à une chose qui puisse durer éternellement, pensons à remplir nos cœurs de la charité ; mais pensons en même temps à repaître aussi nos esprits de la vérité. Ce fut cette divine vérité qui fut le partage de l'esprit de notre saint ; elle fut le principe de toutes ses lumières, elle fut la source de toutes ses connaissances, elle fut la règle de tous ses sentiments, et elle fera aussi la dernière partie de son éloge.

SECOND POINT.

C'est une maxime reçue pour indubitable dans la philosophie ordinaire, que l'entendement doit précéder la volonté dans ses opérations ; parce que la volonté étant une faculté aveugle, elle ne peut pas se porter à un objet, que l'entendement ne le lui ait fait connaître. Mais dans l'école du grand Augustin on raisonne d'une autre manière, surtout pour les choses qui regardent la nature de Dieu et l'affaire de notre salut. Ce n'est pas l'esprit qui conduit le cœur, c'est le cœur qui conduit l'esprit ; il faut aimer pour connaître, et l'on n'a de la connaissance qu'à proportion qu'on a de l'amour : *Gustate et videte* (Psal. XXXIII, 9) ; goûtez premièrement, puis voyez, dit le prophète : c'est le goût qui conduit à la connaissance. La raison de cela, Mesdames, c'est que la charité purifiant notre âme de l'amour des créatures, qui est comme une poussière fâcheuse et incommode dans cet œil intérieur, dont nous voyons les choses spirituelles, poussière qui l'aveugle, qui lui en ôte la vue, ou qui ne les lui laisse voir qu'imparfaitement et confusément. Cette charité divine devenue pour nous une source de lumière, nous introduit par une conséquence comme nécessaire à la découverte de la vérité.

Saint Augustin n'a établi ce beau principe qu'après en avoir fait l'expérience lui-même. Ce grand homme fut partagé de tous les avantages de l'esprit, et je ne saurais vous en faire mieux la peinture, qu'en me servant des mêmes paroles qu'il a employées pour relever le génie de son fils : *Horrori*

erat illud ingenium (*Confess.*, l. IX, c. 6) : c'était un esprit qui tenait du prodige, et qui donnait cette espèce d'horreur religieuse qui ne nous saisit qu'à la vue des choses les plus surprenantes. Cependant ce bel esprit se perdit, ses lumières s'éclipsèrent ; et des rêveries qui ne sont pas capables d'amuser des enfants, trompèrent pour un temps l'homme du monde qui devait ce semble être le plus à l'épreuve de toute surprise en ce genre. D'où peut venir cela, Mesdames ? N'en soyez point surprises : son cœur corrompit son esprit ; et comme on passe de la charité à la vérité, il tomba de la cupidité dans l'erreur.

Il est vrai que la vérité, dont ce grand homme fut toujours passionnément amoureux, eut pitié de son égarement ; mais elle ne l'en ramena pas tout d'un coup : semblable en ce point au soleil, qui ne dissipe que lentement les ténèbres d'une nuit obscure. Les premiers rayons de l'aube du jour paraissent d'abord faiblement ; l'aurore ensuite donne un peu plus de clarté ; enfin on voit briller ce bel astre avec toute la pompe, avec tout l'éclat qui fait la joie et comme la vie de toute la nature. C'est ainsi que le jour se fit par degrés dans l'esprit d'Augustin. Premièrement, la vérité lui dessillant un peu les yeux lui fit luire assez de lumière pour le détromper des dogmes des manichéens dont il faisait profession. Ensuite elle lui en fit reconnaître la fausseté, mais néanmoins sans que la religion chrétienne lui parût assez probable pour l'embrasser. D'un côté il se détrompait insensiblement par la lecture des platoniciens, qu'il méditait sans cesse comme les plus éclairés de l'antiquité profane. D'un autre côté, les écrits de Cicéron l'enflammaient à l'amour de la sagesse. Mais savez-vous, Mesdames, à qui il a comparé depuis et ces savants et lui-même, avec toutes les belles connaissances qui enrichissent leurs esprits ? Tel à peu près que serait un homme élevé sur une haute montagne, d'où il verrait de loin le lieu de sa naissance, où il veut aller, mais sans pouvoir découvrir le chemin qui y conduit. Tels étaient ces grands philosophes, tel était Augustin lui-même : élevé sur une foule de vérités sublimes qu'il avait entassées de toutes parts ; il voyait bien le ciel qui était sa patrie, et Dieu à qui il devait tendre s'il voulait vivre sage et heureux. Mais la vérité ne l'avait pas encore assez éclairé pour lui faire connaître la route qu'il fallait tenir pour y arriver. Il ne voyait pas ce chemin obscur et étroit qu'un Dieu-Homme nous a tracé par l'humilité de sa vie et par la rigueur de sa mort, en se faisant lui-même la voie qui mène à la vérité.

Mais à peine son cœur eut-il rompu avec le libertinage qui le tenait depuis si longtemps dans ses fers, que son esprit frappé d'une lumière extraordinaire vit à découvert les vérités les plus cachées et les plus sublimes de nos mystères. Ici, Mesdames, pour vous faire concevoir comment la vérité se découvrit à lui, il ne sera peut-être pas hors

de propos d'expliquer en peu de mots le sentiment de ce grand homme sur la manière dont notre âme découvre les vérités qu'elle connaît. On croit d'ordinaire que cela se fait par l'entremise des sens, et que notre raison les acquiert par le moyen des organes du corps, qui rapportent à l'entendement les espèces des objets extérieurs, si bien qu'il n'entre rien dans l'esprit qu'il ne passe par les sens. Mais Augustin enseigne une philosophie bien plus relevée, lorsqu'il dit que la lumière qui éclaire notre esprit pour l'instruire est la lumière même de la vérité divine, qui se découvre à qui il lui plaît et quand il lui plaît. De sorte que, comme nos yeux ne peuvent voir les objets qui les frappent qu'à la faveur de la lumière, notre âme ne peut entrer dans la connaissance d'aucune vérité, qu'à proportion que la lumière de cette même vérité se communique intérieurement à elle. Il est vrai que, sans les ténèbres que le péché a répandues sur la face de notre âme, nous aurions vu toujours à découvert cette vérité éternelle. Mais quoique ces ténèbres nous la cachent le plus souvent, il ne laisse pas d'y avoir de certains moments heureux où cette vérité vient briller comme un éclair à nos yeux ; et ce sont ces moments qui nous donnent les plus belles connaissances que nous possédons.

Cette belle doctrine du grand Augustin est encore un effet de son expérience. La vérité après laquelle il soupirait si ardemment se découvrit à lui, et ces moments heureux dont je viens de parler, et qui sont si rares pour les autres, furent ordinaires pour lui. Ce fut dans une source si riche qu'il puisa cette vaste étendue de sciences qui a fait l'étonnement de tous les siècles qui l'ont suivi. L'Ange de l'école, qui n'a jamais mieux mérité ce nom que pour avoir été un disciple fidèle du grand Augustin, admirant l'immensité de cette science, lui applique ce passage de Job : *Profunda fluviorum scrutatus est* (Job, XXVIII, 11) : il a sondé la profondeur des fleuves ; il soutient qu'il a pénétré quatre sortes d'abîmes impénétrables à l'esprit humain. L'un est la connaissance universelle des écrits, tant des philosophes et des hérétiques que des saints ; l'autre est la science générale des créatures, soit corporelles, soit spirituelles ; le troisième est la matière du péché originel, et le dernier enfin renferme toutes les merveilles de la grâce : *Profunda fluviorum scrutatus est*. Un autre le compare à cette fontaine mystérieuse du paradis terrestre, et il dit qu'il s'est partagé aussi bien que cette fontaine en quatre grosses rivières qui arrosent encore aujourd'hui le paradis de l'Eglise. La première est l'intelligence de l'Ecriture sainte, qu'il a pénétrée et expliquée d'une manière incomparable. La seconde est la théologie scolastique, dont on trouve un fonds inépuisable dans ses écrits. La troisième est la science des controverses, où il a si excellemment réussi, qu'il en a mérité les glorieux noms de colonne de l'Eglise, de bouclier de la foi, de marteau des hérétiques. La quatrième est la connais-

sance de la vie spirituelle, en quoi il n'y a personne qui l'égale. C'est pourquoi on peut dire, ce me semble, des écrits de ce grand docteur, ce qu'il a dit lui-même des Livres saints, avec toute la proportion néanmoins qu'il faut garder en ces sortes de rencontres. Admirant les beautés de l'Écriture, il l'appelle un livre où le ciel a versé des torrents de miel et de lumière; de miel pour le cœur, de lumière pour l'esprit; de miel pour le cœur qu'elle gagne, de lumière pour l'esprit qu'elle éclaire : *Litteras de melle cœli melleas, et de lumine tuo luminosas*. Caractères merveilleux de l'Écriture, qui se remarquent aussi dans les ouvrages de notre saint, et qui les distinguent de tous les autres. Il semble qu'il ait trempé sa plume dans le miel et dans la lumière du ciel. Partout le miel distille, partout la lumière brille. Partout le cœur trouve une douceur qui le gagne, partout l'esprit trouve une lumière qui le ravit.

Il faut avouer néanmoins, Mesdames, que quoique la vérité n'ait point eu de secret pour saint Augustin, elle a pris, ce semble, un soin particulier de lui ouvrir les abîmes du péché et de la grâce, afin qu'il y remarquât plus clairement et les effets de l'un et les merveilles de l'autre. Car jamais homme n'a pénétré plus avant le ravage effroyable que le péché a fait dans notre misérable nature, comme jamais homme n'a mieux entendu la manière merveilleuse dont la grâce le répare. Il a expliqué divinement la faiblesse où le péché a réduit la volonté de l'homme, et la force que la grâce lui inspire. Débrouillant le plus confus de tous les chaos avec une netteté admirable, il a montré par quels ressorts la puissance victorieuse de la grâce fait agir notre volonté sans blesser les droits de sa liberté. Aussi la doctrine qu'il nous a laissée sur cette matière a toujours passé pour la doctrine de l'Eglise. Des souverains pontifes l'ont canonisée par leurs décrets, et des conciles célèbres par leurs décisions. De telle sorte que quiconque entreprendra de marcher au milieu de ces précipices par une autre voie que celle qu'il a tracée, il s'égagera infailliblement; et en pensant avoir trouvé de nouvelles lumières, il fera seulement paraître son orgueil et son ignorance.

Que si je parle de la sorte, Mesdames, ce n'est pas que je veuille m'engager dans aucune des contestations qui ont si fort échauffé les esprits dans nos jours, en partageant toute l'école, ou que je prétende vous exciter à prendre vous-mêmes parti. S'il n'y a que la charité qui conduise à la vérité, comme je vous l'ai dit après saint Augustin, comment des disputes où la charité est si souvent violée, aideraient-elles à connaître la vérité qu'il faut suivre? Si, dans la pensée de notre saint, la grâce n'est qu'une douceur céleste, est-ce avec aigreur qu'il en faut parler? Ah! bien loin que ces contestations, où il entre tant de chaleur, servent à découvrir la vérité, elles la dérobent au contraire à la vue de l'esprit. Car pour me ser-

vir d'une comparaison de saint Augustin même, comme lorsque des enfants soufflent sur de la poussière pour y trouver quelque chose qu'ils ont perdue, il arrive que plus ils soufflent et plus ils excitent la poussière qui leur entre dans les yeux et les aveugle: ainsi ces violents efforts avec lesquels on s'anime les uns contre les autres ne servent qu'à élever des nuages de difficultés, comme autant de tourbillons de poussière qui produisent des ténèbres plus épaisses et un aveuglement plus profond. Dites donc, mes chères sœurs, dites avec l'Épouse des Cantiques, suivant la belle explication qu'un des disciples de votre Père a donnée à ces paroles : *Meliora sunt ubera tua vino* (Cantic., I, 1) : Vos mamelles et le lait dont elles sont remplies valent mieux que le vin. Mon Dieu, une foi simple, une connaissance humble de vos mystères, vaut mieux que l'esprit le plus relevé et que la science la plus curieuse. Car il en est souvent de cet esprit et de cette science comme du vin; au lieu que la foi dans sa simplicité, et la connaissance de vos mystères dans son humilité, sont semblables au lait. Le vin a de la douceur, mais elle est empoisonnée; il flatte le goût, mais il corrompt quelquefois la raison. Au contraire, comme le lait nourrit sans faire de mal, la véritable nourriture d'une âme religieuse c'est la simplicité et l'humilité.

Mais pourquoi n'en dirons-nous pas autant nous-mêmes, mes frères? Car enfin quelle que soit notre profession, le partage de cette vie, c'est d'aimer plutôt que de connaître; ou si nous avons de la passion pour la recherche de la vérité, que ce ne soit qu'autant qu'elle peut servir de règle à nos mœurs. Car j'ai appris de notre saint que la vérité a deux faces différentes : elle brille et elle instruit, elle éclate et elle corrige. L'une de ces faces est agréable, l'autre est rude; l'une flatte, l'autre déplaît. On aime encore la vérité qui éclate, mais on ne peut souffrir la vérité qui corrige. Tant que la vérité ne nous propose que de belles connaissances et de hautes spéculations, nous l'embrassons volontiers, parce que nous n'y trouvons rien que de charmant et d'admirable. Mais cette même vérité nous fait-elle voir nos obligations, à chacun de nous en particulier, selon l'état où la Providence nous a engagés? nous représente-t-elle nos défauts? nous menace-t-elle des jugements de Dieu? c'est une importune, nous ne pouvons la souffrir, nous lui tournons le dos. Ainsi nous sommes de ceux que l'apôtre saint Paul condamne, parce qu'ils tiennent la vérité captive et comme dans les fers, par la plus grande des injustices (Rom., I, 18). Et je me représente cette illustre prisonnière dans la suprême région de notre esprit, où elle se retrace malgré nous, comme un capitaine qui serait investi sur quelque éminence; de là il voit qu'on achève de tailler en pièces ses troupes dans la campagne voisine, sans qu'il puisse y remédier, parce qu'il ne peut plus se faire entendre. Voilà à peu près où la vérité en est réduite chez nous. Nos passions

qu'elle gourmandait par ses avis, la tiennent comme assiégée dans la partie de notre âme la plus élevée. De cette éminence elle découvre que notre cœur, que nos sens, que nos corps sont ravagés par une armée de vices. Elle voit que l'avarice possède celui-ci, que la vengeance anime celui-là; que la débauche corrompt ce jeune homme, que le luxe perd cette jeune fille. Elle le voit, elle les en avertit, elle les en reprend. Mais que gagne-t-elle? Qu'elle exhorte, qu'elle prie, qu'elle menace, c'est une captive qui ne peut se faire obéir.

Cependant il est inutile de rechercher la vérité qui brille, si l'on n'écoute la vérité qui instruit. Laissons donc volontiers à saint Augustin cette profonde science, ces connaissances étendues, ces lumières divines qui en ont fait l'aigle de tous les saints docteurs. Mais prenons pour notre partage cette vérité humble et sévère, qui lui a fait condamner les désordres de sa vie passée, et comprendre la beauté de la vertu; qui lui a fait reconnaître son néant et la vanité de toutes les choses créées. Ainsi, Mesdames, de la pratique de cette vérité qui instruit, nous passerons à la contemplation de cette vérité qui brille, et qui doit faire le bonheur de l'éternité que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE LA SAINTE VIERGE.

(Le 17 septembre.)

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses (Luc., I, 49).

Ce fut une vision assez surprenante que celle du prophète Ezéchiel, lorsque cet homme de Dieu fut transporté en esprit sur le bord d'un torrent large et impétueux, à l'entrée duquel on n'avait d'abord de l'eau que jusqu'aux pieds, ensuite jusqu'aux genoux, après jusqu'à la poitrine; et enfin les eaux devenaient si profondes et si vastes qu'elles auraient englouti tous ceux qui s'y seraient engagés plus avant (*Ezech., XLVII*). Mais quand je me considère dans cette chaire sur le point de commencer l'éloge de la sainte Vierge, il me semble, Messieurs, que je me trouve sur les bords d'une mer encore plus étonnante. C'est un océan de merveilles, dont l'entrée paraît d'abord assez facile, mais que je trouve plus profond à mesure que j'y veux avancer. Car, soit que je considère cette pure Vierge en elle-même, soit que je la regarde du côté du ciel, soit que je l'envisage du côté de la terre, ses grâces, ses vertus, ses grandeurs m'accablent et me mettent dans l'impuissance d'en bien parler. Mais après tout, chrétiens, devez-vous en être surpris, puisque Dieu, tout grand qu'il est, s'est épuisé, si j'ose le dire, à les former; et que comme il ramassa toutes les eaux au commencement du monde pour composer la mer de leur assemblage, il a réuni toutes ses faveurs ensemble pour en combler la sainte Vierge. Le pieux abbé

Guerri, admirant tout ce que Dieu a fait en faveur de l'homme, n'a pu s'empêcher de dire que l'amour avait rendu cette majesté souveraine prodigue, et l'avait fait répandre sur nous avec une profusion excessive. *O Deum, si fas est dici, prodigum sui præ desiderio hominis!* Mais si Dieu a jamais paru prodigue, je puis dire, chrétiens, que c'a été à l'égard de Marie. Car, pour me servir des paroles du même abbé, n'est-ce pas être prodigue que de donner non-seulement ce qu'on a, mais de se donner soi-même? *An non prodigum qui non solum sua, sed et seipsum impendit?* La profusion peut-elle aller plus loin? Voilà cependant jusqu'où Dieu l'a portée en faveur de Marie: il a donné, ce Dieu infiniment libéral, tout ce qu'il avait et tout ce qu'il est, à cette seule créature; il lui a donné son Esprit, il lui a donné son Fils, il lui a donné son empire. O mes frères! quels présents! l'Esprit de Dieu pour esprit! le Fils de Dieu pour Fils! l'empire de Dieu pour empire! Employons donc les trois parties de ce discours à les admirer ces trois présents si dignes de Dieu qui les fait, si glorieux à Marie qui les reçoit. Ils renferment, ce me semble, assez bien les différentes grandeurs de cette incomparable Vierge, comme j'espère vous le faire voir, si le ciel de qui elle a reçu ces riches dons, daigne encore me donner en sa considération la grâce de vous en faire connaître le prix. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

L'abbé Rupert, faisant réflexion sur ce passage de l'Écriture où il est dit que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux au temps de la naissance du monde (*Genes., I, 2*), remarque assez bien, ce me semble, que cet Esprit-Saint était véritablement alors dans le mouvement, parce que l'homme n'ayant pas encore été tiré de la poussière, il n'y avait point de lieu dans l'univers où il pût prendre son repos. La pensée de Rupert est que le cœur de l'homme est l'unique place, entre toutes les créatures, où l'Esprit de Dieu repose avec plaisir. Et il est vrai qu'il établit d'abord son trône dans le cœur d'Adam dès le moment qu'il fut créé. Cependant, Messieurs, je puis dire que l'Esprit-Saint ne se reposa point encore véritablement dans le premier homme, parce qu'il ne se donna à lui qu'en partie, et qu'il ne s'y donna que pour un temps. Il n'y avait que vous, pure Vierge, qui pussiez fournir un lieu de repos à ce divin Esprit; et il s'y est reposé en effet, puisqu'il s'est enfermé dans votre âme avec la plénitude de ses grâces, et qu'il s'y est attaché d'une manière à n'en sortir jamais. Suivons ce raisonnement, mes frères, avec quelque application.

Pour en mettre d'abord la première partie dans sa force, il me semble que je puis me servir d'une belle idée de saint Augustin. Il est assez ordinaire à ce grand homme de considérer Dieu comme vérité, comme justice, comme bonté, comme sagesse, comme chasteté, et généralement comme une image

éternelle, vivante et immuable de toutes les qualités excellentes que nous appelons vertus. Si bien, Messieurs, que dans la pensée de saint Augustin, nos vertus ne sont que des expressions de ces vertus originales, et que nous en sommes plus ou moins revêtus, à proportion que Dieu en imprime plus ou moins de traits dans nos âmes. A peu près comme un cachet, sur lequel on aurait gravé plusieurs figures différentes, fait passer ces figures sur de la cire bien préparée, selon qu'il y est bien appliqué différemment. *Signatur animus tanquam annulo cera*. Or dans la doctrine du même Père c'est l'Esprit-Saint, ce doigt sacré de Dieu, comme la théologie l'appelle, qui prépare nos cœurs comme de la cire par le feu de l'amour, et qui imprime ensuite sur nos âmes les traits admirables des vertus différentes, desquelles ses dons sont comme les caractères.

Mais vous remarquerez, Messieurs, à l'avantage de Marie, qu'au lieu que ce divin Esprit n'imprime pas tous ses traits d'une manière parfaite sur toutes les âmes à qui il se donne; il se communiqua de telle sorte à ce cœur virginal, il s'y appliqua si pleinement, qu'il y laissa une image achevée de toutes ses perfections. Ames justes, si ce feu vous brûle, ce n'est que d'une étincelle, au lieu qu'il embrase Marie de toutes ses ardeurs. Marie est tout abîmée sous les flots de ce torrent de grâce, au lieu que vous n'en recevez que quelques gouttes; je veux dire, Messieurs, que Dieu a tellement répandu son Esprit sur cette pure Vierge, qu'il lui a donné toutes les vertus dans un degré éminent; et je trouve qu'un grand homme n'est pas éloigné de cette pensée, lorsqu'il compare le cœur de Marie au firmament. Ce ciel, vous le savez, Messieurs, est tout brillant d'étoiles, et ces astres ont trois qualités que vous avez pu aussi remarquer: leur nombre, leur lumière, leurs influences. Leur nombre est presque infini, leur lumière est toute pure, leurs influences sont très-fécondes. Ah! Divine Marie, vous êtes un ciel mystérieux, dont les vertus sont les étoiles; mais étoiles admirables, infinies dans leur nombre, pures dans leur lumière, fécondes dans leurs influences. Elles sont infinies dans leur nombre, parce que vous avez toutes les perfections imaginables; elles sont pures dans leur lumière, parce que vous les possédez sans aucun défaut; elles sont fécondes dans leurs influences, parce qu'elles répandent une vertu secrète sur nous.

Saint Bernard et l'abbé Rupert tournent la même chose d'une autre manière. Le premier, lorsque expliquant ces paroles de l'ange, *Ave, gratia plena*, il dit que c'est avec justice que Gabriel appelle Marie pleine de grâce, parce que ses différentes vertus l'ont rendue agréable aux yeux de Dieu, aux yeux des anges et aux yeux des hommes; sa fécondité aux yeux des hommes, sa virginité aux yeux des anges, son humilité aux yeux de Dieu. Et l'abbé Rupert, appliquant à la sainte Vierge ces paroles du Cantique: *Amica mea, columba mea, formosa mea* (Cantic., II,

10), m'apprend qu'il n'a manqué à Marie aucune des vertus qui peuvent enrichir l'esprit, le cœur et le corps. La plus belle vertu de l'esprit, c'est l'humilité; la plus belle vertu du cœur, c'est la charité; la plus belle vertu du corps, c'est la pureté. Et c'est là, divin Esprit, ce que vous avez communiqué à Marie en vous donnant à elle: c'est ce qui fait que vous la regardez comme votre bien-aimée, comme votre colombe, comme votre belle; votre belle à cause de sa pureté virginale, votre colombe à cause de sa charité brûlante, votre bien-aimée à cause de son humilité parfaite. *Amica mea per humilitatem, columba mea per charitatem, formosa mea per puritatem*. Ce n'est pas tout, Messieurs, si Dieu donna son Esprit à Marie pour la remplir de toutes les vertus qui peuvent relever le mérite d'une créature, il le lui donna d'une manière stable et pour ne l'en retirer jamais. Le premier homme reçut bien à la vérité des mains de son Créateur une communication abondante de son Esprit; mais ce divin Esprit ne s'unit pas si étroitement au cœur de cet homme, que l'homme ne l'en chassât bientôt après. Et c'est encore là notre malheur, chrétiens, quand cet Esprit entre dans nous par le baptême, quand il y rentre par la pénitence, il ne se donne pas à nous d'une manière inaliénable. Je sais bien que de son côté son désir est de se donner pour toujours, et que notre perte ne vient que de nous-mêmes. Mais enfin, si nous sommes aujourd'hui justes, hélas! peut-être serons-nous demain criminels. Tel possède ce riche trésor à présent, qui l'aura peut-être perdu dans une heure. Mais pour Marie, chrétiens, elle reçut ce divin Esprit dans sa conception dès le premier moment de son être, comme les anges dans leur création, pour en être animée dans tout le cours de sa vie, comme les anges depuis l'heureux moment de leur confirmation dans la grâce. Si bien, Messieurs, qu'elle peut dire dans ce sens ces paroles que l'Eglise lui applique dans un autre: *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo*: Le même esprit qui présida à ma naissance est toujours demeuré paisible dans mon âme. Chez nous, Messieurs, cet esprit n'est pas paisible, il ne peut pas y demeurer en repos, parce que comme le monde, le démon et la chair ont toujours les armes à la main pour l'en bannir, il faut qu'il ait aussi toujours les armes à la main pour repousser ces dangereux ennemis et pour se conserver dans son poste; et souvent, malheureux que nous sommes, il se voit obligé de l'abandonner par notre lâcheté, parce que nous ne le secondons pas. Mais pour Marie, encore une fois, ce divin Esprit y est demeuré en repos, il n'y a point eu à combattre, parce que d'abord il soumit si parfaitement son corps à son âme, et son âme à son Dieu, qu'il demeura assuré de sa conquête.

Vous savez, Messieurs, que Dieu menaça les hommes du temps de Noé de retirer son Esprit d'eux; et la raison de ce divorce étrange, c'est parce que l'homme n'étant

plus que chair et que sang, par la corruption de son cœur, ce pur Esprit ne pouvait plus y habiter (*Genes. VI, 3*). Afin qu'il pût donc demeurer dans Marie cet Esprit-Saint, il s'avisait d'abord, si je l'ose dire, d'une sainte ruse, en préservant sa chair de ce poison malheureux que le péché d'Adam verse dans la nôtre; il épura cette chair, il la rendit pour ainsi dire spirituelle et digne de le loger. Car c'est la pensée d'un Père de l'Eglise, que le Verbe s'est fait chair, afin que l'Esprit de Dieu, qui s'était séparé de notre chair, et qui ne voulait plus y habiter, se réconciliât avec la chair et s'accoutumât à redemeurer en elle, par le moyen de cette chair adorable, à laquelle il ne pouvait pas refuser sa présence : *Cum ipso consuescens habitare in genere humano*. Mais ce que ce grand homme a dit du Fils, je puis le dire avec quelque proportion de la mère. Bien loin que sa chair virginale soit un obstacle à la possession tranquille et assurée de l'Esprit-Saint, Dieu le lui donne cet Esprit, et il le lui donne pour toujours; et parce que sa chair doit servir de matière au corps adorable de son Fils, et parce qu'il trouve la source du sang de Jésus dans le sang de Marie. Ainsi ne craignons point de renverser les paroles de l'Ecriture pour faire dire à Dieu en faveur de la Vierge : *Permanebit Spiritus meus in ea, quia caro est* : Oui, je lui donnerai mon Esprit sans le partager et sans le retirer jamais, parce qu'elle est chair et une chair pure, dont mon Fils lui-même doit se revêtir : oui, c'est pour cela même que cet Esprit est donné à Marie et qu'il y doit demeurer. Car c'est une belle remarque d'un autre saint docteur et qui mérite votre attention : que lorsque Dieu nourrissait son peuple de la manne dans le désert, il faisait tomber une douce rosée sur la surface de la terre, avant que d'y répandre la manne. Pourquoi, sinon afin que cette rosée préparât la terre à recevoir ce pain des anges? Or que veut dire cette rosée? que figure cette manne? Par la rosée il nous marque son Esprit; préparation nécessaire pour mettre Marie en état de recevoir cette manne céleste destinée à nourrir les vrais enfants de Dieu. Ainsi, Vierge sainte, vous qui êtes figurée par la terre du désert, Dieu verse sur vous la rosée avant que d'y verser la manne; je veux dire qu'il vous donne son Esprit dans toute sa plénitude, parce qu'il veut vous donner son Fils d'une manière ineffable et singulière. C'est le second de ses présents, et c'est aussi le second point de ce discours.

SECOND POINT

J'ai appris d'un bon auteur que Dieu réserva l'homme pour le dernier de ses ouvrages, et qu'il ne travailla à le former qu'après avoir donné l'être à toutes les créatures, parce qu'il en voulait faire l'abrégé de ses merveilles, et renfermer en lui seul les avantages différents qu'il avait répandus dans le reste de l'univers, comme l'accroissement des plantes, le sentiment des animaux, et l'intelligence des anges. Mais je

puis dire, Messieurs, que Dieu en a usé de même à l'égard de Marie. Dans le dessein qu'il a en de lui donner son Fils, et de le lui donner en propre, afin qu'il fût aussi véritablement le fils de Marie qu'il est le Fils de Dieu, il n'a rien épargné (comme nous avons vu) de tout ce qui pouvait contribuer à la rendre digne de ce présent; il a recherché soigneusement tout ce qu'il y avait de plus beau dans le ciel et dans la terre, dans les anges et dans les hommes; et réunissant toutes leurs excellences ensemble, il les a communiquées à Marie pour en faire une mère telle qu'il la fallait à un tel Fils. Enfin après tant de préparatifs Dieu vient à l'exécution de l'ouvrage. Ici, chrétiens auditeurs, je demande toute votre attention pour admirer jusqu'où est allée la bonté de Dieu pour nous envers Marie. Autrefois ce Dieu tout-puissant, voulant préserver son peuple d'une persécution cruelle dans sa captivité, orna la pieuse Esther de tant de grâces, que le roi de Perse ne put s'en défendre, et que sans examiner l'inégalité qu'il y avait entre sa dignité et la condition de cette simple fille, il la prit pour son épouse. Le dirai-je, mon Dieu! il semble qu'en faveur des hommes vous vous soyez ainsi laissé charmer. Vous avez comblé Marie de tant d'attraits, les qualités dont vous l'avez ornée sont si rares, qu'à la fin votre propre ouvrage vous donne un saint amour; vous la prenez pour votre épouse, en faisant que votre Fils devienne son Fils.

Il est bien vrai, Messieurs, que quoique Dieu n'ait rien de plus cher que son Fils, il a été néanmoins fort libéral à le donner en plusieurs manières. Dans le ciel, il le donne aux anges et aux saints, pour être l'objet de leur bonheur; il nous l'a donné par l'incarnation pour être notre frère; il nous le donna à la croix pour être notre victime; il nous le donne à l'autel, pour être notre nourriture. Voilà de beaux présents. Mais je vous prie en même temps de remarquer, Messieurs, que ce Dieu si libéral à donner son Fils en tant de manières et sous tant de qualités, ne l'a jamais donné en qualité de Fils à d'autres qu'à la sainte Vierge. Vous diriez qu'il est jaloux de sa qualité de Père. Enfants d'Adam, appelez son Fils votre frère, appelez-le votre victime, appelez-le votre nourriture. Il le veut bien, mais il ne veut pas que personne puisse l'appeler son Fils.

Pour mettre ceci encore mieux dans son jour, vous vous ressouviendrez, Messieurs, qu'on peut considérer Dieu ou dans lui-même, ou hors de lui-même. Dans lui-même il engendre son Fils, hors de lui-même il produit le monde. Mais le nom de créateur qu'il acquiert en produisant le monde, n'est rien en comparaison du nom de Père qu'il a en engendrant son Fils. Il n'est Créateur que depuis six mille ans, et il est Père de toute éternité. Comme Créateur il ne fait rien que de borné; car enfin ses ouvrages se terminent à ce que l'univers renferme. Comme Père, ses productions sont infinies, parce qu'elles se terminent à un Verbe, qui lui est

égal en toutes choses. Si bien, Messieurs, qu'être Père, qu'engendrer un Fils, c'est en Dieu ce qu'il y a de plus glorieux. Cependant je vois que Marie est associée à cette gloire, puisqu'elle devient la Mère de celui dont Dieu est le Père, puisqu'elle conçoit le même Fils que lui, puisqu'elle le porte comme lui dans son sein.

Ces merveilles nous passent, Messieurs, et dans l'étonnement où elles nous jettent il nous conviendrait mieux d'adorer en silence que de discourir. Mais nous ne trouverons pas moins de quoi être surpris si nous considérons de quelle manière Dieu fait ce présent de son Fils à Marie, et comment elle en devient Mère. Anges, dans le ciel vous êtes vierges, il est vrai, mais vous êtes stériles ! hommes, sur la terre vous êtes féconds, il est vrai, mais c'est aux dépens de votre virginité. Il n'y a que Marie, Messieurs, en qui la virginité devienne féconde, en qui la fécondité demeure vierge, parce qu'elle devient Mère sans Père, du même Fils dont Dieu est Père sans Mère. Saint Bernard explique, ce me semble, ceci excellemment, lorsqu'il observe sur les Cantiques que l'époux s'appelle une fleur de campagne plutôt qu'une fleur de parterre. Il y a cette différence, comme vous le savez, entre les fleurs qui viennent dans nos jardins et celles qui croissent dans les plaines, que les hommes mettent la main à cultiver les premières, au lieu qu'ils n'ont point de part à faire venir les autres. Dans les jardins on bêche la terre, on la prépare, on plante les fleurs et on les arrose. Mais dans les plaines personne n'y apporte d'artifice ; la terre ouvre son sein, le ciel y répand ses influences, et on voit les campagnes se revêtir de fleurs. C'est ainsi, Vierge sainte, que le ciel vous donne toute votre fécondité. Le Fils de Dieu est la belle fleur que vous produisez, mais les hommes n'y contribuent point. Vos chastes entrailles sont une terre heureuse qui reçoit de Dieu et la fleur qu'elle produit et la vertu qu'elle a de produire. Quels avantages ! chrétiens, et qu'est-ce que Dieu pouvait faire de plus en faveur de Marie ? Ah ! joignons-nous donc avec lui pour l'honorer, et puisqu'en lui donnant son Fils de la manière que nous venons de voir, il l'a élevée au plus haut point de gloire où une créature puisse atteindre, tâchons de rendre à cette auguste Mère tous les respects dont nous sommes capables.

Je sais qu'il est bon d'avertir les simples fidèles qu'il y a toujours une distance infinie entre Dieu et cette pure Vierge ; je sais qu'il faut dire au peuple de ne lui présenter jamais ses adorations comme nos frères errants nous reprochent injurieusement de le faire. Mais à cela près, mes frères, avec cette précaution, n'appréhendons point de rendre trop d'honneur à Marie. Quelques louanges que nous lui donnions, elles seront toujours au-dessous de la gloire dont Dieu l'a couronnée en la faisant Mère de son Fils. S'il m'était aussi permis de quitter pendant quelques moments la fonction de prédica-

teur, pour faire celle d'historien, je n'aurais pas de peine à trouver dans les siècles les plus reculés, que nos frères errants appellent les beaux jours de l'Eglise, des siècles de bénédiction et de paix, dans lesquels, à ce qu'ils disent, la superstition qui a depuis infecté l'Eglise romaine, n'osait encore paraître : dans tous ces temps, dis-je, je n'aurais pas de peine à trouver des exemples fameux et célèbres du culte public et de la vénération singulière que les chrétiens ont rendue à la Mère de leur Dieu. Je produirais facilement de grands empereurs et de pieuses princesses qui se sont empressés dans l'Orient et dans l'Occident à lui bâtir des temples magnifiques, et à faire honorer sa mémoire par des fêtes solennelles. Je montrerais comme les villes les plus belles, les royaumes les plus grands ont fait gloire de se consacrer à son nom ; enfin je ferais voir que des docteurs éclairés, que des évêques saints, que des conciles généraux ont recommandé le culte de Marie, dans les termes les plus clairs et les plus forts. Mais le temps presse, et je ne suis pas ici pour m'engager dans un discours de controverse. M'adressant donc seulement à vous, mes frères, que Dieu a eu la bonté de conserver dans son Eglise, je me contenterai de vous dire après saint Bernard ; honorez Marie, puisque c'est honorer le Fils que d'honorer la Mère. *Non est dubium, quidquid in laudibus matris profecerimus, ad Deum pertinere*. Ce culte que vous lui rendez est juste, et il vous sera avantageux.

Il est juste ce culte, car ne devez-vous pas honorer celle que Dieu a honorée ? Pouvez-vous refuser vos respects à celle qu'un des premiers anges a saluée dans des termes si respectueux ? L'exemple de Jésus-Christ ne vous oblige-t-il pas de révéler sa dignité ? La reconnaissance de tout ce qu'elle a fait, de tout ce qu'elle a enduré pour nourrir, pour élever, pour conserver votre rédempteur, ne demande-t-elle pas de vous des hommages et des actions de grâces ! Je sais bien, Messieurs, que je retourne insensiblement à nos frères errants ; mais pardonnez cette digression à mon zèle pour la gloire de Marie. Saint Grégoire m'a appris qu'il en est de l'orateur chrétien comme d'un fleuve. Les rivières ne vont pas toujours droit à leur fin, elles serpentent assez souvent, et quand il se trouve quelque fosse sur leur route, une partie de leurs eaux s'arrête à les remplir. Ainsi quoiqu'un prédicateur doive tendre toujours au but qu'il s'est proposé, il peut s'en écarter quelquefois, selon les occasions qui se présentent, pour l'instruction de ses frères. C'est cette considération, Messieurs, qui m'a arrêté à vous parler du culte qui est dû à Marie. Je vous ai dit qu'il était juste, mais vous allez voir qu'il ne vous est pas moins avantageux, puisque Dieu en lui donnant son Fils, lui a aussi donné son empire. Je finis.

TROISIÈME POINT

Le croiriez-vous, Messieurs, qu'une simple

créature eût été capable de donner à l'empire de Dieu une étendue infinie qu'il n'avait pas ? Cela ne paraît pas imaginable, et c'est néanmoins ce qu'on peut publier à la gloire de Marie. Dans la pensée de saint Bernard, un des plus grands prodiges de l'incarnation, vous le savez, c'a été d'assujettir au Père éternel dans le temps celui qui lui était égal dans l'éternité. Mais ce prodige s'est fait par les mains de Marie, d'où vient que saint Bernard a été assez hardi pour avancer à la gloire de Marie ces deux mots : *Plus potuit facere beata Virgo de Deo, quam Deus de se ipso*. Chose étonnante ! Une simple fille a, ce semble, plus de pouvoir que Dieu même. Marie, en qualité de mère, fait quelque chose de plus que Dieu n'avait pu faire en qualité de père. Il pouvait bien ce Père adorable engendrer un Fils qui lui fût semblable, mais en l'engendrant il ne pouvait pas le faire son inférieur, au lieu que Marie, revêtant ce même Fils de notre nature, l'a rendu inférieur à celui qu'il égalait en toutes choses. Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, que Dieu donne à Marie son empire pour empire. Cette libéralité est en quelque sorte une justice ; et après qu'elle lui avait donné un accroissement si considérable, il fallait qu'elle y eût quelque part.

On peut dire, ce me semble, que l'empire de Dieu a comme deux parties, dont l'une est le corps naturel, l'autre le corps mystique de son Fils. Or le Père éternel donne aujourd'hui à Marie un pouvoir absolu sur la personne adorable de son Fils, pouvoir qui dura pendant le cours de sa vie mortelle, voilà pour le corps naturel. Mais ce n'est pas moins véritablement que Dieu donne à la Vierge sainte l'autre partie de son empire qui regarde le corps mystique de son Fils, c'est-à-dire l'Eglise. Cette pensée est le sentiment commun des Pères. Et en effet, Messieurs, soit que je regarde l'Eglise triomphante dans le ciel, soit que je regarde l'Eglise souffrante dans le purgatoire, soit que je regarde l'Eglise militante dans ce monde, ah ! divine Marie, vous avez partout un pouvoir égal. Dans le ciel Marie tient le premier rang ; et, si nous en croyons l'abbé Guerry, comme si c'était trop peu à Dieu de l'avoir placée dans un trône, elle est elle-même le trône de Dieu ; comme son sein fut autrefois la demeure d'un Dieu incarné, il est à présent le palais d'un Dieu glorieux. Si bien que, pour me servir encore des termes de ce pieux abbé, tout est dans cette cour céleste au-dessous de Marie, et cette Mère n'y voit rien au-dessus d'elle que son Fils ; cette reine ne voit rien au-dessus d'elle que son Roi ; cette créature ne voit rien au-dessus d'elle que son Créateur. De là, Messieurs, vous pouvez juger facilement de l'autorité que Dieu a donnée à Marie sur le reste de ses états. Ainsi comme le temps ne me permet pas de m'étendre sur la grandeur de cette autorité, ni de vous montrer par des raisons solides qu'elle a reçu de Dieu un droit comme souverain de disposer de toutes choses, je dirai seulement, Messieurs, pour

votre consolation, que cette pure Vierge n'use du pouvoir qu'elle a dans son empire que pour le bien de ses sujets.

C'est une chose constante dans la nature que les corps les plus élevés sont les plus bienfaisants, et que, comme s'ils étaient capables de reconnaissance, plus ils ont reçu de Dieu et plus ils donnent aux autres. C'est ainsi que les cieux et les astres versent sans cesse leurs influences ici-bas sur les plantes et sur les animaux. Voilà, chrétiens, à peu près l'usage que Marie fait de son élévation : elle ne s'en sert que pour répandre des faveurs plus abondamment et en plus de lieux. Pauvres âmes qui gémissez dans les flammes où vous êtes purifiées, quel soulagement ne recevez-vous point de sa main libérale ! Combien de fois cet astre favorable a-t-il pénétré dans les entrailles de la terre par ses influences secrètes, pour achever de vous y épurer plus heureusement, que le soleil ne perce dans le sein des montagnes, par une vertu invisible, pour y former le plus précieux des métaux ! Mais nous-mêmes, chrétiens, nous qui combattons encore sur la terre, avec quel empressement pensez-vous que cette bonne Princesse s'emploie pour nous servir ?

Je remarque après l'abbé Rupert que l'Ecriture lui donne dans la personne de l'Epouse deux qualités bien différentes : elle l'appelle en même temps douce et terrible. Quelle alliance, Messieurs, de la douceur et de la terreur, et comment posséder tout à la fois deux qualités si opposées ! En voici le secret, mes frères : elle est douce pour nous, elle est terrible pour nos ennemis. Faut-il servir les fidèles ? Marie n'est que douceur : faut-il combattre les démons ? Marie n'est que terreur. Ils tremblent ces malheureux dans le fond des enfers à la vue de sa puissance ; là ils enragent de voir que leur plus grande ennemie soit notre plus grande protectrice, et qu'elle ait autant de bonté à nous défendre qu'elle a de rigueur à les perdre. Disons donc de la Mère ce qu'un saint docteur a dit du Fils. Ce grand homme, admirant la bonté que le Sauveur du monde a d'intercéder pour nous dans le ciel auprès de son Père, s'écrie avec justice : *O felices, quorum advocatus judex est !* Heureux les criminels qui ont leur juge pour avocat ! Ainsi disons avec quelque proportion de Marie et de nous, que nous sommes heureux d'avoir trouvé notre avocate dans la Mère de notre juge ; ou, si nous voulons, disons : Heureux les sujets qui trouvent une Mère dans leur Reine, et une Mère pleine de miséricorde !

Car, pour me servir d'une comparaison de saint Bernard, il en est à peu près de Marie dans le ciel comme d'un vase où des parfums ont été renfermés assez longtemps ; quoiqu'on les ôte de ce vase, le vase ne laisse pas d'en conserver encore l'odeur. Ainsi le Dieu de miséricorde ayant demeuré neuf mois renfermé dans le sein de Marie, elle conserve encore aujourd'hui ces précieux restes de cette miséricorde, qui lui font respirer notre salut avec ardeur. C'est, dans la

pensée de saint Jean de Damas, une fontaine de bénédiction, et saint Bernard m'apprend qu'elle a des mamelles pleines de grâce. Une source ne cherche qu'à répandre ses eaux, toute son impétuosité ne la porte qu'à s'ouvrir un passage par où elle puisse s'écouler. On fait plaisir à une mère de lui donner le moyen de se décharger de son lait, dont l'épanchement la soulage autant que l'abondance l'incommode. Ainsi, mes frères, le plus grand service que nous puissions rendre à Marie, c'est de nous mettre en état de recevoir au moins quelques gouttes des torrents de bénédiction que sa bonté a tant d'empressement de verser sur nos âmes. Mais pour nous mettre en cet état que faut-il faire? Est-ce assez de nous enrôler dans ses confréries, de porter son habit, de révéler son image? Je respecte avec une piété profonde toutes ces saintes pratiques, qui se sont établies dans l'Eglise pour honorer Marie. Mais que d'abus! mais que d'aveuglement de s'arrêter à ces marques extérieures de dévotion, pendant que notre esprit ne respire que la vanité, pendant que notre cœur ne brûle que pour le monde! Je sais, Messieurs, que Marie ne rejette pas les plus grands pécheurs, et j'ose dire même après un des plus beaux esprits de ce siècle, qu'elle est obligée d'avoir de la tendresse pour eux, parce qu'elle est en quelque manière redevable aux péchés, de sa qualité de Mère de Dieu. Car enfin, selon les maximes de la plus saine théologie, si l'homme ne lût pas devenu criminel, Dieu ne fût jamais devenu homme. Cependant ne nous y trompons pas, souvenons-nous qu'autant qu'elle aime les pécheurs, autant elle hait le péché; et ne prétendons pas acheter par je ne sais quel fantôme de dévotion auprès de la Mère le droit d'offenser impunément le Fils. Non, mes frères, non. Mais le vrai secret de nous rendre cette puissante Princesse favorable, c'est d'imiter ses vertus, c'est d'aimer ce qu'elle a aimé. Voilà le tribut que cette Reine exige de ceux qui vivent dans son empire: et comme le soleil attire et reçoit les vapeurs de la terre, non pour son usage ou pour son profit, mais pour les lui renvoyer en rosée et en pluies, de même cette Souveraine ne veut tirer de nos cœurs des vœux et des soupirs qu'afin de nous rendre en échange et des pluies de grâces et des rosées de bénédictions. Oui, chrétiens, nous pouvons nous assurer à ce prix de l'avoir pour protectrice. Vous savez que la ville de Jérusalem étant pressée par les armes des Assyriens, Dieu l'assura de son secours par la bouche d'Isaïe, et dit qu'il la délivrerait en considération de son serviteur David, qui y avait établi le siège de son empire (*Isai.*, XXXVII, 35). Ainsi, Messieurs, quelques disgrâces qui vous menacent, quelques besoins qui vous pressent, assurez-vous que Dieu vous protégera en faveur de Marie, dans l'empire de laquelle vous vivez d'une manière particulière, puisque cette Eglise est comme son palais et comme son trône, par l'avantage qu'elle a de lui être consa-

crée, et sous une telle protection vous aurez tout droit d'espérer la véritable gloire. Amen.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

Du bonheur des saints dans le ciel.

Reddidit justis mercedem laborum suorum.

Dieu a rendu aux justes la récompense de leurs travaux (*Sap.*, X, 17).

Le croiriez-vous, Messieurs, que la même chose fit la vertu des hommes sur la terre, la peine des damnés dans l'enfer, et le bonheur des saints dans le ciel? Oui, chrétiens, il me semble qu'il y a trois différentes sources d'où découle toute la vertu des premiers, toute la peine des seconds, et tout le bonheur des derniers. Cette idée m'est venue d'une réflexion que j'ai faite sur cet endroit de saint Jean, où il dit que le monde est composé de trois choses, de la curiosité, du plaisir et de l'orgueil (*I Joan.*, II, 16). A le bien prendre, il est certain que toute la vertu de l'homme juste consiste à combattre et à réprimer ces trois passions prédominantes et capitales, puisqu'elles sont en effet comme l'origine de tous les crimes. Mais parce que les méchants ne s'étudient au contraire, durant le cours de cette vie, qu'à satisfaire ces trois grands dérèglements de leur cœur, au lieu d'y résister, Dieu a voulu, par un arrêt de sa justice, que ce qui avait fait leur crime dans ce monde fit leur supplice dans l'autre. Ainsi, dans la pensée de saint Augustin, ceux qui, par une curiosité funeste, se sont arrêtés à connaître et à rechercher les créatures, seront précipités dans cet abîme de ténèbres dont l'Ecriture nous menace, une ignorance éternelle étant la juste punition de leur vaine curiosité. Ceux qui se sont abandonnés à leurs plaisirs verront leur volupté punie par les plus horribles douleurs. Enfin ces âmes ambitieuses qui n'ont du sentiment que pour la fausse gloire seront livrées en proie aux esprits orgueilleux de l'enfer qui prendront plaisir à les rabaisser. Je tire tout ceci de saint Augustin. Mais s'il est vrai, suivant la pensée de ce Père, que les ténèbres, la douleur et la confusion sont le supplice des damnés, parce qu'ils ont trop recherché à satisfaire leur curiosité, leur sensualité et leur vanité, il n'est pas moins vrai de dire que les saints trouvent leur bonheur dans la connaissance, dans le plaisir et dans la gloire, parce qu'ils n'ont travaillé sur la terre qu'à combattre ces trois impérieuses inclinations que nous avons, par un secret penchant, pour la curiosité, pour la volupté et pour la grandeur. Damnés! vous serez éternellement aveuglés, éternellement tourmentés, éternellement rabaisés, pour avoir borné votre science à connaître les créatures, votre plaisir à en jouir, et votre gloire à en être estimés. Mais au contraire, comme les saints n'ont pas même voulu regarder les objets trompeurs de la terre, bien loin d'arrêter leur curiosité à les rechercher, Dieu, qui est la vérité immuable, récom-

pense en eux cette sage ignorance par la connaissance de sa propre nature. Comme ils se sont éloignés des plaisirs, bien loin de se laisser corrompre par leurs attraits, Dieu, en qui se trouve le véritable contentement, paie leurs mortifications par des plaisirs qui ne finiront jamais. Enfin, comme les saints ont aimé une vie obscure, bien loin de chercher l'éclat des honneurs, Dieu, qui est la grandeur souveraine, couronne leur humilité par une gloire dont le prix est inestimable. *Veritas sine nullo, voluptas sine offensione, sublimitas sine limite* : lumière sans obscurité, plaisir sans amertume, gloire sans bornes. C'est, Messieurs, ce qui comprend toute l'étendue du bonheur des saints, et ce qui renfermera aussi celle de tout ce discours, après que nous aurons invoqué Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Voir Dieu clairement, mais être exposé au danger de le perdre, ce fut l'état de l'homme innocent, dans le paradis de la terre. Ne voir Dieu que caché sous les nuages des créatures, et sous les ombres de la foi, c'est la condition de l'homme chrétien, durant le cours de cette vie. Mais voir Dieu à découvert dans lui-même avec une sainte impuissance de le perdre jamais, c'est l'avantage de l'homme heureux dans le ciel. Adam jouit de la vue de son Créateur, tant qu'il conserva la grâce qu'il en avait reçue, et cette vue faisait sa félicité; mais assez malheureux pour s'en priver lui-même, il a rendu cette perte commune à toute sa postérité. Car depuis cette grande révolution si fatale à tout le genre humain, Dieu s'est dérobé à nos regards, une obscurité impénétrable le couvre, et il ne nous en reste que de sombres images. Il est vrai que comme le péché en nous ôtant le plaisir de voir Dieu, ne nous en a pas ôté le désir, nous soupirons incessamment après la vue de ce bien ardemment désiré. De là vient, dit saint Augustin, que nous avons un empressement si furieux pour les choses visibles; parce que nous tâchons de retrouver dans la multiplicité des créatures, ce que nous avons perdu dans l'unité du Créateur. Bien plus, dans la pensée du même Père, lors même que les pécheurs s'éloignent de Dieu par leurs désordres, c'est Dieu qu'ils cherchent dans les objets qu'ils poursuivent au lieu de lui. Car, par exemple, que souhaite un ambitieux que la grandeur? Et il n'y a que vous, ô mon Dieu! où se trouve la grandeur véritable. Que désire un voluptueux, sinon le plaisir? Et vous êtes, mon Dieu! la source de tous les plaisirs. Mais comme ces malheureux ne cherchent pas Dieu par les bonnes voies, aussi ne le rencontrent-ils jamais. Ils embrassent l'erreur pour la vérité et se font de leurs passions des divinités imaginaires. Voilà le sort de la plupart des hommes sur la terre, mais le partage des saints dans le ciel est bien différent, Dieu s'y découvrant à eux tel qu'il est en lui-même. Ils sont hors de danger de s'égarer comme les pécheurs en le recherchant,

et hors de la peine de le rechercher, comme les justes ici-bas. Ils l'ont trouvé, et ils le voient ce Dieu, qu'il suffit de voir pour être pleinement heureux.

Car je vous prie d'observer une belle différence qui se rencontre ici entre Dieu et les créatures. Pour voir les choses de la terre, on n'en est pas plus heureux. La curiosité peut être satisfaite pour un moment, mais cette satisfaction passagère ne remplit point les besoins; on se trouve, après les avoir vues, dans la même indigence où l'on était auparavant. La vue d'un trésor n'enrichit pas le pauvre qui le regarde; et qu'un homme affamé considère tant qu'il lui plaira les mets les plus délicats sur une table somptueuse, il n'en sera pas rassasié pour les voir. Mais pour vous, mon Dieu! du moment qu'on vous voit, on est content, parce que vous vous donnez en vous montrant, et que vous voir à découvert, c'est vous posséder pleinement. Ne me demandez donc point, mes frères, quelle est l'occupation des saints dans le ciel; car je ne saurais vous en dire autre chose, que ce que saint Augustin nous en a dit : *Vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus*. Toute notre éternité se passera à fermer les yeux de notre âme à tous les objets du ciel et de la terre, pour ne contempler que Dieu; cette contemplation sera accompagnée d'un amour ardent, qui ne sentira jamais ni d'interruption ni de refroidissement, et cet amour se répandra en des louanges éternelles : *Videbimus, amabimus, laudabimus*. O l'heureuse occupation, mes frères, si nous étions capables de la comprendre, de n'avoir éternellement rien à faire que de voir son Dieu, de le voir pour l'aimer, de l'aimer pour le louer! et avec quel empressement ne devons-nous point courir après la félicité de cette vue?

Or le secret d'y parvenir un jour, je vous l'ai déjà dit, chrétiens, c'est de détourner dès cette vie les yeux de notre âme de tous les vains objets de la terre. Telle a été la route par laquelle les saints y sont arrivés; et je trouve que c'est en effet celle que Jésus-Christ nous a tracée, quand il a dit dans l'Evangile : Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (Matth., V, 8). Car si pour bien entendre ces paroles nous consultons saint Augustin, il nous apprendra d'abord que le cœur de l'homme est comme l'œil avec lequel il peut atteindre à la vue de son Dieu. Il nous apprendra ensuite que comme les yeux de notre corps ne peuvent découvrir les objets les plus proches et même les plus visibles, s'ils sont remplis de poussière ou de quelque ordure; de même il est impossible que notre âme aperçoive son Dieu, lorsqu'elle est occupée de l'amour des créatures; un tel amour étant comme une poussière incommode, qui obscurcit cet œil intérieur. Que faut-il donc faire pour nous mettre en état de voir cet objet incomparable? *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*; il faut purifier les yeux de notre âme, il faut les nettoyer de toutes les

ordures que les créatures ont pu y engendrer. Aussi est-ce de la sorte que les saints se sont disposés sur la terre à jouir de la vue de leur Dieu. Eclairés par la foi, dont le propre effet est de purifier les âmes (*Act.*, XV, 9), ils ont compris que les biens de la terre n'étaient pas ce qu'ils paraissaient à nos yeux; que les créatures étant passagères, c'était une extrême folie de s'y attacher; qu'il y avait des biens dans le ciel qui méritaient mieux notre amour. Ainsi tout leur soin a été de tenir les yeux de leur âme fermés à ces vains objets; et après les avoir épurés de la sorte par la foi, ils les ont élevés jusqu'à la contemplation de la vérité souveraine qui n'est autre que Dieu même: et ils ont vérifié en leur personne cette parole si consolante de Jésus-Christ: *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Suivons cette conduite, mes frères, mais n'oublions pas encore cet excellent avis que j'ai trouvé dans saint Bernard (*Serm. in hæc verba: Vidi Dominum*). Le prophète Isaïe parle de deux visions bien différentes dont il a été favorisé. Il dit qu'il a vu le Seigneur dans l'éclat de sa majesté élevé sur un trône tout brillant de gloire (*Isai.*, VI, 1); mais il assure aussi ailleurs qu'il a vu ce même Seigneur dans un état pitoyable, couvert de crachats et déchiré de coups (*Isai.*, LIII, 2). Que nous marque à votre avis cette différence de visions? Elle nous marque, répond saint Bernard, et le bonheur où nous aspirons, et la voie pour y arriver. Elle nous marque donc premièrement que pour voir notre Dieu dans l'éclat de sa gloire, il faut auparavant le voir dans les humiliations de sa croix. Ce n'est pas tout. Car, comme poursuit admirablement ce dévot Père, de même que la vue de Dieu dans sa gloire nous rendra semblables à lui, couronnés de gloire comme lui, ainsi que saint Jean le proteste: *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* (*I Joan.*, III, 2), il faut aussi que la vue de Dieu dans ses humiliations nous rende semblables à lui, en nous faisant prendre part à ses humiliations avec lui. Puis donc que nous deviendrons glorieux en voyant un Dieu glorieux, devenons humbles en voyant un Dieu humble, et que l'espérance d'être un jour changés et transformés en ce Dieu de majesté, nous fasse surmonter les peines qu'il peut y avoir à imiter un Dieu fait homme, pour nous être un parfait modèle d'humilité.

Dût-il nous en coûter tout notre sang, disons avec saint Augustin: Mon Dieu, il est écrit dans vos livres sacrés qu'il faut acheter le bien de vous voir par la perte de sa vie, et qu'on ne peut jouir de votre présence sans endurer la mort. *Non videbit me homo et vivet* (*Exod.* XXXIII, 20). Eh bien! mon Dieu, j'accepte volontiers cette condition; que je meure et que je vous voie: *Moriar et te videam*. Privez-moi de la lumière du jour, pourvu que vous me découvriez l'éclat de votre présence, *Moriar et te videam*. Ou bien disons avec saint Bernard: Mes yeux, condamnez-vous à des ténèbres perpétuelles durant cette vie, pour voir un jour un objet

si aimable. Ah! que je ne voie jamais rien ici-bas, j'y consens, plutôt, mon Dieu, que de manquer à vous voir! Et nous n'y perdrons rien, mes frères, dans cet échange, puisque Dieu ne se découvrira pas seulement aux saints, comme une source de lumière sans obscurité, mais encore comme une source de plaisirs sans amertume. C'est mon second point

SECOND POINT.

Saint Augustin a renfermé admirablement bien en trois mots tout ce qu'il faut pour être parfaitement heureux; et ces trois choses sont l'éternité, la vérité et la paix. Sans l'éternité il ne peut y avoir de bonheur véritable, puisque la mort y mettrait fin tôt ou tard. Il ne peut pas y avoir aussi de bonheur sans la vérité, puisqu'on serait sujet à l'erreur. Enfin, il ne peut y en avoir sans la paix, puisque le trouble en traverserait la douceur. Ainsi, ne point mourir, ne se point tromper, ne pouvoir être troublé, voilà donc ce qui fait le vrai bonheur selon saint Augustin: *Nec mori, nec falli, nec perturbari* (*De Civit. Dei*, l. XIV, c. 25, et *serm.* 150 de *Verbis Apost.*). Ainsi, quand ces trois avantages se rencontrent dans une condition, on peut dire qu'elle est pleinement heureuse, et c'est ce qui se rencontre dans la vôtre, âmes saintes, dont nous honorons la mémoire dans cet auguste jour. Rien ne peut altérer la pureté de vos plaisirs, puisque l'éternité vous répond qu'ils ne finiront jamais, *non mori*; puisque la vérité vous assure que vos plaisirs ne sont point imaginaires, *non falli*; puisque la paix enfin vous promet que rien ne peut les inquiéter, *non perturbari*. Disons encore, si nous voulons donner une autre idée du vrai bonheur, selon le même Père, ou plutôt la même idée en d'autres termes, disons que pour former un bonheur accompli il faut posséder le souverain bien, aimer parfaitement ce bien, et être dans une ferme assurance qu'on ne le perdra jamais. En effet, si on aime le souverain bien, et qu'on ne le possède pas, le désir de ce bien absent tourmente l'âme et la rend par conséquent malheureuse. Si on le possède et qu'on ne l'aime pas, c'est être dans un étrange dégoût qui ne peut être sans une extrême misère. Enfin, si en le possédant et en l'aimant on n'est pas assuré d'en jouir toujours, la crainte de le perdre est un cruel supplice. Sur ce principe il n'est pas difficile d'établir que la félicité des saints n'est mêlée d'aucune amertume. Ils possèdent le souverain bien, ils l'aiment parfaitement, ils sont assurés de n'en être jamais privés.

Que Dieu soit le souverain bien de l'homme, il faudrait n'être pas homme pour en douter. Il l'est de telle sorte, au sentiment de saint Augustin, que sans lui l'homme ne peut être que dans une misère extrême, quelques biens et quelques plaisirs qu'il possède d'ailleurs, et qu'avec lui il ne peut qu'être infiniment heureux, quand même toutes les créatures lui manqueraient. Où peut-on être bien sans lui? a dit saint Ber-

nard, apres ce saint docteur ; où peut-on être mal avec lui ? *Ubi bene sine illo ? ubi male cum illo ?* Or les saints possèdent parfaitement ce bien souverain dans le ciel , et comme un chacun de nous jouit ici-bas de la lumière du soleil aussi pleinement que si ce bel astre ne luisait que pour lui, quoiqu'il se communique également à tous les autres, le moindre des saints possède son Dieu autant que si personne ne partageait avec lui ce bonheur. Oui, vous le posséderez là tout entier et de toute votre capacité. Remplis de lui, autant que vous en serez capables, vous le posséderez pleinement, et selon tout ce qu'il est en lui-même, dit encore saint Augustin : *Possidebis totum, integrum, totus integer*. Ainsi, dans cette foule innombrable de bienheureux, il n'y en a pas un qui ne trouve en Dieu plus qu'il ne peut souhaiter. Dieu leur tient lieu à tous de toutes choses. Les créatures sont bornées, continue saint Augustin : le soleil qui nous éclaire ne nous rafraîchit pas ; la fontaine qui nous rafraîchit ne nous éclaire pas ; mais Dieu est en même temps un soleil qui éclaire et une fontaine qui rafraîchit : *Non fatigaberis, quia fons est ; non tenebraberis, quia lumen est*. Les saints vivent de lui comme d'un pain qui les nourrit, et comme d'un vin qui les désaltère : *Manducabis eum, ne esurias ; bibes eum, ne sitias*.

Que si la possession d'un bien si universel commence le bonheur des saints, l'amour qu'ils lui portent perfectionne ce bonheur ; ils l'aiment, et l'aiment d'autant plus ardemment qu'ils savent que c'est le vrai bien qu'ils aiment, parce qu'ils savent que c'est la vérité qui ne les peut tromper. Et c'est pour cela même que plus ils l'aiment, plus ils trouvent de joie, de repos, de paix dans cet amour. Car je remarque après saint Augustin, qu'il y a cette différence entre le souverain bien et les autres biens, que la possession des autres biens en ôte souvent l'amour, et en donne du dégoût, parce qu'après les avoir ardemment souhaités, on n'y trouve pas en les possédant ce qu'on s'en était imaginé. Au lieu que plus on possède le souverain bien, et plus on l'aime, parce que comme il est infini, plus on le possède, plus on y trouve de quoi se satisfaire. Ainsi il arrive, par un prodige surprenant, que les saints dans le ciel sont toujours rassasiés et ne sont jamais rassasiés. Ils sont rassasiés, parce qu'ils possèdent en Dieu toute sorte de biens ; mais ils ne sont pas rassasiés, parce qu'en le possédant ils ne laissent pas de le désirer. Prodige inconcevable encore un coup, sur lequel saint Augustin avoue ingénument qu'il se perd. Car en effet, peut-on comprendre qu'on soit rassasié d'une chose et qu'on la désire, ou qu'on la désire et qu'on en soit rassasié ? Comment en être rassasié sans en avoir du dégoût ? Comment la désirer sans en être dans l'indigence ? Ils sont rassasiés de Dieu et désirent Dieu ; mais ils en sont rassasiés sans dégoût, mais ils le désirent sans indigence. L'amour que les saints ont pour le

bien infini est sans doute une des causes de cette merveille ; mais ce même amour est aussi ce qui les assure de ne le perdre jamais.

Il n'y a que le péché qui puisse faire perdre Dieu à une âme qui le possède. Or, j'apprends de saint Augustin que les esprits bienheureux sont impeccables dans le ciel, parce que l'amour que ce Père appelle une colle mystérieuse et divine, *divinum gluten*, les tient attachés si fortement à Dieu, que rien ne saurait jamais les en dépendre. Hélas ! nous perdons Dieu tous les jours ici-bas ; mais pourquoi ? Parce que nous ne l'aimons pas assez ardemment, parce que l'amour de quelque créature débauche notre volonté et attire notre cœur. Mais rien n'est plus capable de corrompre le cœur et la volonté des saints, parce que toutes les facultés de leur âme sont si entièrement absorbées dans le divin amour, qu'elles sont dans une heureuse impuissance de se porter à d'autres objets. Après cela, chrétiens, quelle amertume pourrait troubler les plaisirs dont les saints sont heureusement enivrés ? Posséder tout ce qu'on peut désirer, aimer ce qu'on possède, jouir éternellement de ce qu'on aime, quelle joie ! quelle félicité ! Mais quelle négligence, s'écrie saint Bernard, quelle stupidité à nous de porter si peu nos vœux et nos soupirs vers des plaisirs si purs et si parfaits ! Quoi ! ces plaisirs tout divins n'attireront-ils point nos cœurs, qui sont si sensibles aux plaisirs de la terre ? Malheur ! malheur à ces cœurs de diamant et de glace, et malheur à nous si tels sont nos cœurs : *Vae nobis a duritia cordis nostri !* Les saints nous découvrent aujourd'hui leurs délices pour nous en faire part, et nous n'y pensons pas : ils nous les présentent et nous les négligeons. Que dis-je ? ils nous désirent et nous ne tenons compte de leurs désirs ; ils nous attendent et nous différons, nous reculons, nous ne cherchons que des prétextes pour ne point aller à eux. Eh ! mon Dieu, quels sont donc les charmes qui peuvent nous attacher encore à cette vallée de larmes, à ce lieu d'exil, où tout n'est que vanité, que peine et qu'affliction d'esprit ? Ah ! mes frères, je vois ce que c'en est ; leurs plaisirs présents attireraient encore nos cœurs, mais leurs peines passées effraient notre lâcheté. Nous voudrions assez goûter comme eux des plaisirs sans amertume, mais nous ne voulons pas acheter comme eux ces plaisirs par l'amertume. Si faut-il pourtant s'y résoudre, chrétiens : Dieu ne nous tracera pas un chemin particulier pour arriver à ce lieu de délices, où les saints font leur séjour ; il faut passer par où ils ont passé ; les jeûnes, les veilles et les larmes sont les démarches qui les ont conduits à l'abondance, au repos, à la joie. Suivons donc généreusement leurs pas, et si notre chair voulait en murmurer, que notre esprit raisonne avec elle, comme parle Tertullien, que notre raison éclairée par la foi lui dise : Malheureuse, veux-tu être ennemie de ton bonheur ? Tu aimes le plaisir ? hé ! regarde celui qui t'attend dans le ciel. Tu fuis la

peine ? hé ! souviens-toi qu'un moment de travaux t'épargnera une éternité de supplices, pour te procurer une éternité de délices. Mais ce qui doit achever de nous animer, c'est que la gloire se trouve jointe au plaisir, et que comme le plaisir des saints est sans amertume, leur gloire est sans mesure. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

L'homme par sa situation naturelle était immédiatement au-dessous de Dieu, à côté des anges, et au-dessus de tout le reste des créatures. Mais le malheureux ayant voulu sortir d'un ordre qui lui était si avantageux, en s'élevant jusqu'à Dieu par l'attentat orgueilleux de son crime, fut rabaisé tout d'un coup par une juste punition, jusqu'aux créatures les plus viles, qui se soulevèrent contre lui du moment qu'il se fut révolté contre leur commun Maître. Etrange décadence pour l'homme, qui se voit précipité du comble de la gloire à la dernière infamie ! Mais enfin, quelque grand que soit le mal, il n'est pas sans remède. La chute, tout affreuse qu'elle est, n'est pas irréparable. Non, mes frères, ne désespérons pas de nous voir rétablir quelque jour dans ce haut rang, d'où nous sommes tombés d'une manière si honteuse. Nous en avons des gages assurés dans la personne des saints, dont l'élévation est si sublime et la gloire si éclatante, qu'ils ne voient plus qu'à Dieu au-dessus de leur tête, qu'ils ont les anges pour égaux ; et qu'ils voient enfin toutes les autres créatures à leurs pieds.

Il est impossible que l'homme puisse aspirer à une plus grande gloire que d'être soumis directement à Dieu, et de lui toucher, pour ainsi dire, immédiatement. Or, cette gloire si grande, si précieuse, la vertu commencent véritablement à nous la procurer dès cette vie, nous élevant au-dessus des choses mortelles, pour nous unir à Dieu ; elle nous prépare à recevoir de lui ces communications heureuses, qui nous *faisant participants de sa nature divine*, comme parle un apôtre (II Petr., I, 4), nous rendent semblables à lui. Alors Dieu, en qui sont toutes les perfections imaginables, imprime une image de ses perfections dans l'âme, comme parle saint Augustin ; ainsi qu'un cachet imprime toutes les figures qui y sont gravées, sur une cire molle et bien préparée ; et il s'y imprime plus ou moins, selon que cette âme s'approche plus ou moins de lui par l'amour, qui est comme le feu qui l'amollit et la rend capable de recevoir ses salutaires impressions : *Ei amore coherendo signatur animus, tanquam annulo cera*. Mais ce que la grâce ne fait que commencer ici-bas, la gloire l'achève dans l'autre vie ; c'est là que Dieu imprime parfaitement dans les saints des traits de sa grandeur, de sa sainteté, de sa justice ; c'est là qu'ils brillent de sa lumière, qu'ils brûlent de son amour, qu'ils vivent de sa vie ; c'est là, en un mot, qu'ils deviennent en quelque façon des dieux par un heureux mélange, si je l'ose dire, de leur être avec la nature divine. Eh bien !

ambitieuse poussière, peux-tu porter les prétentions plus haut ? Voilà pourtant jusqu'à quel point tu peux espérer d'être semblable à ton Dieu, quand tu lui seras parfaitement soumise ; mais non pas en entreprenant de l'élever comme l'ange superbe, et de le rendre indépendant, par une ambition vaine et téméraire.

Après cela, mes frères, vous comprenez aisément que les saints, devenus semblables à Dieu, deviennent égaux aux anges mêmes, et trouvent un second degré de gloire dans cette égalité. Je dis qu'ils leur sont égaux, puisqu'ils se repaissent de la même vérité, qu'ils jouissent de la même paix, qu'ils goûtent la même félicité. Quelle gloire pour les âmes saintes qui ont rampé si longtemps sur la terre dans l'opprobre et dans le mépris ! Que dis-je ? leur corps même, ce corps pesant et corruptible, cet ouvrage de boue, ce reste des vers et de la pourriture, participant aux avantages les plus beaux des esprits les plus purs, deviendra spirituel, immortel, impassible. Grand Dieu ! que vous êtes magnifique dans vos dons ! et qui pourrait croire que des avantages si glorieux fussent réservés pour notre misérable chair ? Il est bien vrai cependant qu'il y a de la différence dans cette égalité ; comme il y a de la diversité entre les astres, il y a divers ordres parmi les bienheureux. Mais cette diversité n'apporte point de jalousie entre eux, parce qu'elle n'ôte rien à leur commune grandeur. Car j'apprends de saint Augustin, que l'amour qui règne dans cette sainte cité en unit si bien tous les habitants, qu'il rend leur inégalité même en quelque sorte égale, parce que les plus petits aimant l'élévation des plus grands, possèdent dans les autres par leur amour ce qu'ils n'ont pas en eux-mêmes par leur état. Ainsi, point d'envie dans ce lieu saint, parce que la charité qui y domine, fait que chaque particulier fait son bonheur du bonheur d'autrui, regarde la grandeur des autres comme la sienne propre, et possède en quelque sorte les biens de tous par l'unité de la charité, qui rend les biens d'un chacun communs à tous. *Non erit tunc aliqua invidia imparis claritatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis*.

Que si les saints sont égaux aux anges, ils voient donc après cela tout le reste des créatures à leurs pieds. Et en effet, combien de fois, supérieurs à la nature, les a-t-on vus commander aux éléments, et en troubler les lois à la seule invocation de leur nom ? Démon, vous tremblez dans vos fers, à la vue du trône éclatant où le moindre des saints est élevé, et vous en avez senti mille fois sortir des foudres invisibles, qui vous ont chassés des corps que vous possédiez, pour vous précipiter dans le fond des abîmes. Pécheurs, à tous moments vous avez recours à leur pouvoir, tantôt pour les maladies de vos âmes, tantôt pour les infirmités de vos corps ; et vous éprouvez tous les jours par les puissants secours que vous en recevez en cent rencontres, que vous n'y recourez pas en vain. Avouons-le donc, mes frères, et reconnaissons-le aujourd'hui, que

les saints sont autant de rois à qui le ciel et la terre obéissent. Comme en effet c'est en cette qualité que Jésus-Christ lui-même les nomme les bénis de son Père et ses bien-aimés, quand il les fait entrer dans sa joie : *Venite, benedicti... percipite regnum*. Ils étaient déjà rois dès cette vie, il est vrai, puisque servir Dieu, c'est régner; mais ils n'étaient pas encore en possession de leur royauté; car jamais esclaves ont-ils été traités dans le monde comme ces rois? Regardés alors comme la balayure du monde, et comme l'opprobre des hommes, les fers et les prisons ont été leur partage. Quel royaume, bon Dieu! Mais c'est que leur royaume n'est pas de ce monde, non plus que celui de Jésus-Christ. Le temps de leur règne n'est pas encore arrivé, dit saint Augustin. Ce sont des rois, il est vrai; mais des rois détrônés, des rois qui doivent reconquérir leur royaume à la pointe de l'épée, et qui ne le peuvent faire que dans la confusion et dans le mépris. Mais enfin, la mort qui finit leur course sur la terre met aussi fin à leur exil; elle rompt toutes les barrières qui leur fermaient l'entrée de leur royaume; elle renverse tous les obstacles qui les empêchaient de monter sur le trône. Aussi est-ce à la mort que Jésus-Christ leur dit : Venez les bien-aimés de mon Père, entrez dans la possession du royaume qui vous était préparé : *Percipite regnum*; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin : Vous étiez rois, mais vous ne régniez pas; venez maintenant et réglez. Il y a assez longtemps que vous vivez dans l'obscurité, que vous essayez des outrages, que vous combattez pour une couronne qui ne s'achète qu'à ce prix; venez et réglez. Quoique rois, vous n'aviez encore la couronne qu'en apparence, venez et prenez-en possession pour l'éternité, *percipite regnum*. Que ces paroles sont douces! mes frères, et qu'elles assurent les saints d'une gloire digne d'envie! Quand saint Bernard fait réflexion sur ces paroles de l'Apôtre, *Tunc laus erit unicuique à Deo* (1 Cor., IV, 5), Dieu travaillera lui-même à la gloire des saints; il s'écrie tout hors de lui-même : O quel panégyriste! et qu'il est avantageux de recevoir des louanges de sa bouche!

Faisons donc en sorte, chrétiens, qu'imitateurs de la vie des saints, nous puissions avoir part à leur récompense, qui est d'être loués comme eux par la vérité même. C'est à cette sainte ambition que je vous exhorte. Hélas! vous recherchez l'estime des hommes avec un empressement qui ne garde point de mesures. Mais combien est-il plus beau d'être en estime auprès de son Dieu! *Magnus laudator et vehementer ambienda laudatio*! Que les louanges qu'il vous donnera seront honorables! que la gloire qu'il vous procurera sera éclatante! J'ai tâché de vous en tracer quelque léger crayon, afin de vous animer à sa conquête. Oh! si la conquête d'un royaume éternel n'est pas capable de piquer votre courage, qu'est-ce qui vous animera à combattre? Pourquoi prendriez-vous jamais

les armes, si ce n'est pour gagner une si illustre couronne? Y a-t-il quelque difficulté ou quelques peines qui vous doivent rebuter, quand on vous propose une si belle récompense? Sceptres et couronnes de la terre, fantômes d'honneur, gloire vaine! les misérables mortels courent après vous au milieu des travaux, des dangers et de la mort même, quoique vous ne soyez qu'une fumée et qu'une ombre. Ils vous achètent volontiers aux dépens de tout ce qu'ils ont de plus cher, et le ciel ne leur fera pas faire la moindre démarche; le ciel qui leur promet une gloire si solide; le ciel où ils peuvent avoir Dieu même pour trône et pour couronne? Non, mon Dieu! il n'y a pas d'apparence de souffrir plus longtemps une lâcheté si indigne, et nous vous protestons aujourd'hui au pied de vos autels, nous vous le promettons, ô mon Dieu! (puisque c'est vous-même qui nous inspirez de vous faire cette promesse, et que vous nous mettez dans le cœur le désir de l'exécuter) nous vous promettons que, suivant les exemples des saints et nous confiant en leurs prières, nous ne voulons plus travailler qu'à vous faire régner sur la terre, pour régner avec vous dans le ciel. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

Des avantages de la pensée de la mort.

Memor esto judicii mei, sic enim erit et tuum; mihi heri, et tibi hodie.

Souvenez-vous du jugement de Dieu sur moi; car le vôtre viendra de même. Hier c'était à moi, aujourd'hui ce sera à vous (Eccl., XXXVIII, 23).

C'est un des oracles de l'Esprit de Dieu, prononcé par la bouche du Sage, qu'il vaut mieux aller à une maison de deuil et de tristesse qu'à une maison de festin et de réjouissance (Eccl., VII, 3). La raison qu'il en donne, chrétiens auditeurs, c'est qu'au lieu que la dernière de ces maisons n'est capable que de nous séduire l'esprit et de nous corrompre le cœur, la première est pour nous une admirable école de vertu et de sagesse, parce que dans la mort d'autrui, nous présentant une vive image de la nôtre, elle nous apprend ce que nous serons par ce qu'il est, et ce qui nous arrivera par ce qui lui est arrivé.

Or cette maison de deuil où le Saint-Esprit nous invite d'entrer aujourd'hui, c'est l'Eglise même que nous voyons, pénétrée de douleur, répandre des larmes si amères sur les cendres de ses enfants, non tant pour la perte de la vie mortelle qu'ils ont quittée, que pour la privation de la vie bienheureuse, dont elle craint que plusieurs ne jouissent pas encore. Et il nous y invite, afin que, nous approchant de ces tombeaux tristes moniteurs de notre mortalité, nous puissions profiter du salutaire avis qui semble en sortir et retentir aux oreilles du cœur de tous ceux qui sont disposés à l'écouter : *Memor esto judicii mei, sic erit et tuum* : Souvenez-vous du jugement qui a été prononcé sur nous, et attendez-vous à éprouver

bientôt un semblable sort : hier c'était notre tour ; peut-être que dès aujourd'hui, ou qu'au moins dans peu ce sera le vôtre : *Mihi heri, tibi hodie.*

Il est vrai que la première vue de l'Eglise, conduite en cela par l'Esprit de Dieu, dans le lugubre appareil qu'elle nous met aujourd'hui devant les yeux et dans tous les saints exercices qu'elle y pratique, est de procurer aux morts qui sont en état d'en ressentir les effets tous les secours dont elle est capable et que sa charité lui peut suggérer ; mais il est vrai aussi qu'elle ne donne pas tellement ses soins aux besoins des défunts, qu'elle oublie les intérêts des vivants. Au contraire, une de ses principales intentions en cela est de les frapper vivement par cette multitude innombrable de morts qu'elle leur présente tout à la fois, afin que, forcés malgré leurs fuites de se remplir de la pensée de la mort, ils en gravent dans leurs cœurs, par le secours de leurs sens, un souvenir salutaire.

Qui peut dire en effet quels et combien grands sont les avantages qui reviennent de la pensée de la mort ? C'est une source de lumières pour connaître nos devoirs, c'est un secours puissant pour surmonter toutes nos tentations, c'est un adoucissement merveilleux pour supporter tous les maux de la vie. Et je ne crains point de dire après saint Jean Climaque, que, comme de tous les aliments corporels l'usage du pain est le plus nécessaire, de toutes les pratiques spirituelles la méditation de la mort est aussi la plus utile. Je dis la plus utile, Messieurs, et je n'en dis point trop, puisque d'elle seule on peut faire un remède universel pour toutes sortes de vices, et par conséquent une école générale de toutes sortes de vertus.

L'homme ne meurt que parce qu'il a péché ; mais il suffirait, pour ne plus pécher, de penser qu'il doit mourir. Car, comme saint Augustin l'a judicieusement remarqué, tous les dérèglements auxquels nous nous laissons emporter dans le cours de la vie ne viennent que de trois sources : de nos erreurs, de nos amours et de nos craintes. Ce sont là comme les trois éléments qui, dans le langage de ce Père, composent le royaume de Satan : erreurs dangereuses, amours injustes, craintes frivoles ; erreurs qui séduisent notre esprit, amours qui corrompent notre cœur, craintes qui abattent notre âme. Or la pensée de la mort, la mort bien méditée, est un remède spécifique pour corriger nos erreurs, pour purifier nos amours et pour redresser nos craintes. Voilà, Messieurs, ce que je tâcherai de vous expliquer dans ce discours : et je ne crois pas m'éloigner en cela de la fin que l'Eglise se propose aujourd'hui, puisqu'autant qu'elle a d'empressement pour le soulagement des défunts, autant elle a de zèle pour votre sanctification, afin que vous soyez plus en état de les soulager, étant plus en état d'être écoutés de Dieu dans les prières que vous ferez pour eux. Commençons par invoquer l'esprit de Dieu, cet esprit de vérité, de charité et de force, pour combattre ces erreurs, ces

amours, ces craintes. Mais il faut employer pour cela la médiation de Marie. Disons-lui donc avant toutes choses : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme il y a deux parties qui nous composent, le corps et l'âme, deux vies qui nous regardent, le temps et l'éternité, on peut aussi établir deux ordres de biens : les biens du corps et de l'âme, les biens du temps et de l'éternité. Rien ne serait plus grand que l'homme, ni plus heureux, si par un juste discernement des choses il savait donner à ces biens leur rang, leur mérite et leur prix. Mais le mal est que la corruption, dont le péché a infecté notre cœur, passant jusqu'à l'esprit et le gâtant par une contagion funeste, nous ne concevons que de fausses idées des choses, nous en confondons l'ordre, et nous nous trompons presque toujours dans les jugements que nous en portons. Car, par une double perversité de sentiments, nous donnons trop aux biens de la vie présente, nous n'en donnons pas assez aux biens du siècle futur, ménagers également injustes de notre estime et de notre indifférence. Voilà l'écueil où échoue la raison humaine, enchantée par le charme des choses qui frappent les sens, insensible à celles qui ne sont pas de leur ressort : ce qui n'est dans le fond que vanité et que néant, elle l'admire, tandis qu'elle néglige ce qui est pour elle d'important et d'essentiel. Deux erreurs, sources de tous nos désordres. Qui serait donc assez heureux pour y remédier ? Je ne vois que la pensée de la mort.

Oui, Messieurs, elle peut elle seule redresser l'une et l'autre, arrachant d'une main à tous les objets d'ici-bas le vain éclat dont ils se parent, et découvrant de l'autre la solide grandeur des choses que nous négligeons. C'est avec justice qu'on a dit de la mort, qu'elle tirerait un grand rideau pour nous faire voir une infinité de choses dont la vue nous aura été jusqu'alors dérobée. Mais sans attendre que ce rideau soit levé, nous ne devons pas seulement considérer le monde comme passant et devant bientôt finir, mais comme étant déjà passé et fini, dit Cassien : *Non tanquam transeuntia, sed quasi non existentia (De trib. abrenunt., c.7)* ; c'est-à-dire que le monde ne doit plus subsister dans l'esprit d'un chrétien, et que toutes les créatures doivent être anéanties dans son cœur. Et c'est ce que produit la méditation de la mort. C'est-à-dire que la pensée de la mort prévenant ce que la mort doit faire, nous pouvons dès ce moment guérir la première de nos erreurs sur la grandeur imaginaire du monde, puisque jamais les vanités de la terre ne sauraient être ni plus clairement découvertes, ni plus hautement confondues que par la lumière de cette pensée.

Vous savez, Messieurs, que Salomon, pour égaliser par ses expressions la grande idée qu'il avait conçue du néant de toutes choses, s'écrie plutôt qu'il ne parle, avec un enthousiasme tout divin : Vanité des vanités,

et tout n'est que vanité : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (Eccle., I, 2). N'avez-vous jamais fait réflexion qu'il répète le mot de vanité par trois fois? et n'y aurait-il point du mystère dans ce nombre? Pour moi, s'il m'était permis d'interpréter ces paroles célèbres à ma manière, je dirais que ce prince, éclairé de l'esprit de Dieu, a voulu peut-être nous marquer, par ces trois caractères, trois sortes d'impostures que les choses de la terre nous font et que la pensée de la mort peut nous découvrir. Leur nom nous éblouit, leur durée nous trompe, leur usage nous séduit; et cependant c'est en cela même qu'elles sont vaines, vaines dans leur nom, vaines dans leur durée, vaines dans leur usage.

Il n'y a rien, dit saint Bernard, de si magnifique que les noms dont les biens de la terre se revêtent; mais par malheur ces noms sont vides des choses, les choses ne répondent point à ces noms : *Nomen habet, rem ipsam non habet*. Plaisirs, grandeurs, richesses : voilà des noms pompeux; le monde à toute heure en étourdit ses adorateurs. Mais les choses sont-elles en effet ce que les noms leur promettent? Rien moins. Ce ne sont que des plaisirs faux, des grandeurs chimériques, des richesses périssables : *Nomen habet, rem ipsam non habet*. Or qui peut me défendre de l'imposture de ces grands noms? Car enfin tout le monde y donne. La pensée de la mort en est un secret infaillicable. Car quand je me représente vivement que je dois mourir, cette idée me fait toucher au doigt que ce qui s'appelle plaisirs n'est qu'un songe, que ce qui s'appelle grandeurs n'est qu'un fantôme, que ce qui s'appelle richesses n'est qu'un trésor de boue. Non, avec cette pensée d'une mort inévitable et peut-être prochaine, les divertissements ne se présentent plus à moi que comme des amusements dangereux, la gloire que comme une apparence trompeuse, les biens que comme des appâts périlleux. Enfin les ténèbres de la mort devenant pour moi une source de lumières, j'aperçois tout d'un coup que le dérèglement de notre amour nous a fait prostituer de grands noms à des objets qui n'en sont pas dignes; que sur ces grands noms tous les hommes raisonnent faux, et qu'à le bien prendre, le monde n'est qu'une simple peinture des choses que nos passions y croient voir, comme l'a dit le grand apôtre : *Figura hujus mundi* (I Cor., VII, 31). Encore si cette peinture avait autant de durée que d'apparence, et qu'on pût faire quelque fond sur sa stabilité....

Mais non. C'est une seconde illusion aussi universelle que la première, de se tracer à soi-même le plan d'une vie longue et assurée; et sur ce plan de bâtir une suite comme infinie de douceurs et d'agréments qu'on prétend tirer des créatures. Dans cette pensée, on se dit comme ce riche de l'Evangile : *Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années : repose-toi, mange, bois, fais bonne chère* (Luc., XII, 19). Tu peux sans inquiétude compter sur une

fortune dont les fondements sont si solides, et de longtemps tu n'en verras interrompre le cours. La jeunesse et la santé te promettent une longue carrière; les richesses et les honneurs te la promettent heureuse et belle; ne pense donc qu'à jouir tranquillement de tant de biens : *Requiesce, comede, bibe, epulare*. Il est vrai qu'une expérience continuelle devrait sur cela nous avoir détrompés. Tout nous prêche la brièveté et l'instabilité des choses de ce monde; nous la voyons en autrui, nous la sentons en nous-mêmes. La jeunesse s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, la santé succombe tout d'un coup sous le faix d'une maladie inopinée, la beauté s'efface quelque soin qu'on apporte à la ménager, les plaisirs s'échappent quelque attentifs que nous soyons à les suivre, les biens nous sont enlevés par des revers imprévus. Cependant nous n'en saurions revenir. Ingénieux que nous sommes à nous tromper, nous fermons les yeux à tous ces avertissements. Mais quelle que soit notre insensibilité pour tout le reste, elle ne saurait tenir contre la pensée de la mort.

Car quand l'ange de la mort vient nous dire à l'oreille du cœur ces paroles de l'Evangile : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te* (Luc., XII, 20). Insensé que vous êtes, peut-être que cette nuit même on va vous redemander votre âme, et que celui qui vous l'a confiée pour un temps, est sur le point de la reprendre. En tout cas, après un certain nombre d'années, vous le savez, il faudra partir pour aller où vous ne savez pas. Pourquoi donc vous flatter d'une espérance incertaine, et sur cette espérance vous reposer aussi tranquillement que si rien ne pouvait vous manquer ? *Quæ autem parasti, cujus erunt* (Ibid.) ? Que si vous êtes surpris par malheur, chose qui arrive à tant d'autres, alors ces biens sur quoi vous comptez, que deviendront-ils ? Les emporterez-vous, ou passeront-ils en des mains étrangères ? Enfin seront-ils de quelque usage dans cette conjoncture fatale ? Non, mon frère; et c'est là la troisième erreur où l'imposture des choses de la terre nous jette : erreur dont la pensée de la mort doit encore nous affranchir.

On compte tous les jours dans le monde sur les biens qu'on y a trouvés par le bonheur de la naissance, ou que l'on y a acquis par son industrie, comme si la possession en était si sûre, qu'on pût y trouver un asile ou s'en faire un rempart contre toutes sortes d'accidents. Je ne veux pas disconvenir que ces biens en effet n'aient leur usage dans les rencontres. La grandeur distingue dans le monde, et cette distinction s'attire les respects et les services des petits; la science met les savants en réputation et leur donne de l'estime. L'argent a son prix, et dans la corruption du siècle où nous vivons, c'est peut-être la chose dont l'usage a plus d'étendue. Mais après tout, si je pense à la mort, tout cela change de nature; je n'en puis espérer de consolation, ni d'appui, et je suis forcé d'avouer que me manquant dans mes

plus pressants besoins, mon aveuglement est extrême d'y mettre ma confiance et d'en faire mon idole. Car enfin tout est inutile contre la mort : grandeur, crédit, érudition, puissance, jeunesse, beauté, opulence, noblesse, elle abat tout, elle n'épargne rien : les têtes les plus respectées aussi bien que les plus vulgaires plient sous ses lois ; et il n'y a point de qualités, soit de l'esprit ou du corps, soit de la nature ou de la fortune, qui puissent je ne dis pas éluder pour toujours, mais retarder ses ordres d'un moment. *Non est hominis prohibere spiritum*, dit le Sage, *nec habet potestatem in die mortis* (Eccle., VIII, 8).

O mon Dieu ! notre aveuglement est donc bien déplorable de donner tant d'estime à des choses qui en méritent si peu ! Quelle erreur est la nôtre de nous fier à des infidèles, de bâtir sur le sable, de nous appuyer sur des choses qui doivent fondre sous nous, pour nous laisser sans consolation, sans secours, sans ressource, abandonnés, dépourvus, accablés ! Hé ! qui nous empêche donc encore un coup d'apercevoir une illusion si manifeste ? Le voulez-vous savoir, chrétiens ? C'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Toute visible qu'est la vanité des choses humaines, nous ne la voyons point, parce que nous ne les envisageons que par les yeux de la passion, et que nous en sommes trop proche pour les voir distinctement. Quand on a les yeux collés sur un objet, on ne le voit que confusément, parce que l'on en est trop près et qu'il faut être dans une distance raisonnable pour en remarquer exactement la couleur, la figure et les parties. Ainsi, comme nous avons presque tous les yeux de l'âme attachés aux objets dont le monde nous environne, hélas ! il ne faut pas s'étonner s'ils nous en imposent : nous ne les voyons pas tels qu'ils sont ; de là viennent nos erreurs. Mais comme la mort doit un jour nous séparer de leur commerce, séparons-nous-en dès à présent par la pensée de la mort, mettons-nous dans la même situation où la mort doit nous mettre ; et pour lors, à la faveur de cette pensée et de cette situation, envisageant le monde dans la juste proportion dont il faut le regarder pour le connaître, nous verrons clairement que toutes les choses de la terre, je dis celles qui jusqu'ici nous ont paru les plus grandes, les plus agréables et les plus solides, ne sont en effet que bagatelles, que fumée et qu'illusion, soit qu'on en regarde le nom, soit qu'on en mesure la durée, soit qu'on en pèse l'usage.

Car voilà, Messieurs, ce que le monde nous paraîtra à la lueur du flambeau qui nous éclairera au lit de la mort. L'homme vivant estime le monde, l'homme mourant le méprisera. Or lequel croire de l'homme vivant ou de l'homme mourant ? Y a-t-il à hésiter ? Prenons donc conseil de la mort, car elle est sûre, elle ne nous trompera pas : et portons des biens de la terre, aujourd'hui même que nous les possédons, le même ju-

gement que nous en ferons quand il les faudra quitter.

J'aurais maintenant à vous représenter que l'idée de cette dernière heure, où tout nous abandonnera, n'est pas moins efficace pour dissiper les nuages de cette autre erreur, qui nous donne tant d'indifférence, ou même tant de mépris pour les choses qui ont liaison avec l'éternité. Mais je serais infini, si je voulais donner à cette matière toute l'étendue qu'elle demande ; il faut donc que je me retranche à une seule réflexion. L'homme se méconnaît lui-même : son néant et sa grandeur sont pour lui des mystères impénétrables ; il les confond ; du côté de son néant, il s'estime ; du côté de la grandeur, il se méprise. Tout est vain dans l'homme, si nous considérons le cours de sa vie mortelle ; cependant c'est justement l'endroit par où il se regarde avec plus de complaisance. Tout est précieux dans l'homme, si nous contemplons le terme où sa vie doit aboutir ; cependant c'est ce qu'il néglige avec une indifférence qui ne se conçoit pas. Vous diriez qu'il ne connaît ni la valeur d'une âme qui a coûté le sang d'un Dieu, ni le prix du temps par lequel il doit acheter l'éternité, ni les risques effroyables du paradis ou de l'enfer. Tranquille, ou du moins insensible sur des sujets si importants, tandis qu'il s'empresse et qu'il s'agit pour des vanités, il laisse aller brutalement les choses, comme s'il n'y était nullement intéressé. Voilà une stupidité horrible.

Cependant il ne faut qu'un peu d'attention à la mort, pour sortir de cet abîme de ténèbres. Si l'homme n'était point mortel, ou s'il était mortel absolument, je n'aurais pas de peine à comprendre qu'il s'occupât uniquement à des objets qui le flattent : mais quand il pense qu'il doit mourir, et mourir de telle sorte qu'il ne cessera pas cependant de vivre ; quand il fait réflexion qu'il y a pour lui un compte à rendre, un paradis à gagner, et un enfer à craindre : si pénétré de cette pensée, la conséquence de ces choses ne l'effraye pas, Messieurs, j'avoue que cela me passe.

Mettons-nous donc bien dans l'esprit que nous sommes tous tributaires de la mort, et à l'heure même nos erreurs se réformeront par la réformation de nos idées. Alors, comme rien de temporel ne nous paraîtra grand, rien d'éternel ne nous paraîtra petit. Dans cette vue, bien loin que le temps nous semble vil et méprisable, il nous semblera la chose du monde la plus importante et la plus précieuse, puisque de son emploi nous verrons que dépend notre salut, ou notre perte. Ainsi, mesurant le prix du temps sur cette double éternité de biens ou de maux qu'il doit nous procurer, nous apprendrons à ménager ce trésor, que nous avons prodigué jusqu'ici après tant de bagatelles. Toute notre étude sera d'en remplir saintement le cours, et d'y préparer les choses pour l'affreux voyage de ces pays inconnus, où la mort nous doit embarquer. Enfin nous dirons tous les jours de notre vie avec saint

Paulin : *Sub sole vanitas, supra solem veritas* : comme tout est vanité sous le soleil, tout est vérité au-dessus du soleil. Comme il faut dire de la vie présente : vanité des vanités, et tout est vanité, il faut dire du siècle futur : Vérité des vérités, et tout est vérité.

Heureux, mes chers auditeurs, ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort, qui se servent de ses leçons pour corriger leurs erreurs ; qui pensent dans le temps ce qu'ils penseront dans l'éternité, sur l'éternité et sur le temps ! Ce n'est pas là toutefois le seul bonheur que la pensée de la mort peut nous procurer ; car de l'esprit passant au cœur, après avoir corrigé les erreurs de l'un, elle a de quoi purifier les amours de l'autre ; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il n'y a point de dérèglement semblable à celui des amours, qui dans le sentiment de saint Augustin font une partie de ce monde corrompu, dont le vrai Dieu n'est ni le créateur ni le maître. Des choses vaines et trompeuses y font l'objet de la passion des hommes, pendant qu'ils n'ont que de l'indifférence pour les biens solides et véritables. La terre captive leurs cœurs, sans que le ciel y puisse trouver place ; ils donnent leurs affections les plus tendres et les plus chères à de chétives créatures, et n'ont presque pas de sentiment pour Dieu. Le dérèglement est horrible sans doute. Si toutefois nous voulons remonter jusqu'à l'origine des choses, nous n'en serons pas surpris. L'homme ayant une fois quitté Dieu, dit saint Augustin, flatté qu'il fut de la pensée présomptueuse qu'avec tous les avantages dont il était revêtu, il pourrait trouver dans lui-même son repos et sa félicité, il commença dès lors à se rapporter à lui-même le tribut de cet amour souverain qu'il ne devait qu'à Dieu. Mais comme après son divorce d'avec Dieu il eut éprouvé bientôt qu'il ne pouvait faire lui-même son bonheur ; dans l'impuissance de remonter au Créateur, il se répandit après les créatures, pour tâcher de recouvrer dans la possession de ces biens périssables, ce qu'il avait perdu par la privation du souverain bien. Voilà, chrétiens, les degrés de notre chute bien marqués et bien distingués, de Dieu dans nous-mêmes, de nous-mêmes dans les créatures : voilà la source du désordre de notre amour pour les créatures et pour nous-mêmes au préjudice de Dieu.

Or où prendre de l'antidote contre un poison si subtil et si invétéré ? Munissons-nous pour cela de la pensée de la mort. Car enfin tout ce qu'on peut nous dire de plus fort, de plus touchant et de plus persuasif pour nous détacher d'un objet, auquel la passion nous lie, cette pensée nous le dira de toutes les choses de cette vie, et par un même rayon de lumière elle nous découvrira en Dieu tous les attrait qui peuvent lui redonner la conquête de notre cœur, en l'arrachant aux créatures. Pour guérir le cœur d'une passion violente, vous le savez, Messieurs, il n'y a guère de secret plus efficace, que de lui

faire sentir les défauts de l'objet dont il est épris. Or c'est par là que la mort doit commencer à nous inspirer du dégoût du monde et de ses charmes. Il est bien vrai que les créatures, si nous en croyons saint Augustin, déposant toutes en faveur du Dieu qui les a formées, nous crient sans cesse à l'oreille du cœur, d'une voix claire et intelligible, que nous ne sommes pas raisonnables de les aimer si éperdument ; que dans le fond elles n'ont aucunes qualités qui méritent de nous engager ; que nous devons porter plus loin nos prétentions et nos desirs. *Ecce undique clamant ut te amem, nec cessant dicere omnibus, ut sint inexcusabiles* (Confess., l. X, c. 6).

Cependant, quelque fortes que soient ces clameurs des créatures, elles parlent à des sourds ; ou plutôt le bruit confus de nos passions nous empêche de les entendre. Mais la voix de la mort, plus pénétrante et plus impérieuse, nous dit dans le silence de ces mêmes passions, qu'en effet toutes les beautés dont les créatures nous paraissent revêtues ne sont que des enchantements, que leur éclat n'est que fard, leur nature qu'inconstance, leurs promesses que déguisement. Et marque de cela, dira-t-elle, venez et voyez en ces lieux des monuments publics de leur légèreté, de leur fragilité, de leur désolation, de leur ruine. Voulez-vous vous convaincre par vos yeux ce que c'est que cette fortune, cette gloire, dont vous êtes idolâtre, et qui seule a pu trouver le faible de votre cœur ? Elle a fait déjà la passion de mille rivaux célèbres, aussi bien que la vôtre ; mais jusqu'ici elle n'a été fidèle à pas un. Tenez, voilà leurs sépulcres, les sépulcres de ces conquérants, de ces héros ; trouvez-y-moi quelques vestiges de leur grandeur ; mais je vous en défie. Tout s'est terminé à cet amas de pierres ; n'est-ce pas là un digne sujet pour se tant tourmenter ? Ainsi, Messieurs, sans tant philosopher, comme rien ne saurait nous mettre en vue la vanité des choses humaines ni de plus près, ni plus fortement que ces spectacles dont la mort frappe nos yeux, rien n'est plus propre à nous en faire revenir. Qu'a été aussi par des réflexions de cette nature que non-seulement des chrétiens, mais des idolâtres même, désabusés et détrompés des folles passions du siècle, ont fait un divorce éternel avec tous ces faux biens, et ont cherché ailleurs où placer leur amour. Que si, à l'exemple des saints et des sages, nous devenons de fidèles disciples de la mort, nous apprendrons à son école, non-seulement à retirer notre amour des choses qui sont hors de nous ; mais entrant au dedans de nous-mêmes, nous irons jusqu'à ces chaînes secrètes qui nous lient si puissamment à nos corps pour les rompre et pour nous en détacher. Mon Dieu ! la plupart des chrétiens ne vivent que pour leur chair ; il n'y a sorte d'excès, auxquels on ne s'abandonne pour satisfaire ses desirs criminels. C'est la divinité à laquelle tout le monde sacrifie ; cette femme par la mollesse de sa vie, par le luxe

de ses habits ; cet homme par son intempérance, par ses débauches. Cependant quel doit être dans peu d'années le sort de cette chair si chérie, si adorée ? Un affreux tombeau en fera la demeure, ou pour mieux dire, la prison. Une puanteur insupportable commencera ensuite à s'exhaler de toutes ses parties. Jamais corruption n'approcha de celle qu'elle répandra bientôt après. La chair se changera en un pus infect, dont il s'engendrera des vers qui peu à peu achèveront de la ronger jusqu'aux os : dans quelque temps de là il n'en restera qu'un squelette affreux ; enfin après un nombre d'années qu'on fouille dans son tombeau, l'on n'y trouvera que de la poussière confondue avec la terre où ce corps a été mis en dépôt.

Voilà ce que nous dit la mort par l'expérience de tous les siècles ; voilà de quoi elle nous donne une conviction si pleine, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'en obscurcir l'évidence par des doutes affectés ; voilà ce que doit attendre ce corps choyé avec tout le soin possible, caressé avec toute la tendresse imaginable. Sensuels, où seront alors ces grands repas et ces tables somptueuses ? Femmes mondaines, que vous servira-t-il d'avoir violé tant de fois l'abstinence du carême, et préféré l'amour de votre corps à la loi de votre Dieu ? Impudiques, si c'est là le partage du corps le plus achevé que la nature forma jamais, ne rougirez-vous point de brûler pour des objets si infâmes ? Filles de Babylone, serez-vous toujours occupées après cela, à parer vos idoles ; et pour quelques agréments que la mort doit ravager d'une manière si terrible, ferez-vous encore les vaines ?

Mais c'est trop insister sur ce point, et la mort a encore d'autres avis à nous donner pour éloigner notre cœur de l'affection de tout ce qui est périssable. Je ne veux point parler ici des suites effroyables que l'injustice d'un amour si déréglé traîne après lui. Mettant à part les supplices que la colère de Dieu prépare dans l'enfer pour venger éternellement sur une âme le mauvais usage qu'elle aura fait de son amour ; sans m'arrêter à vous dire qu'un misérable corps paiera bien chèrement dans l'étendue de tous les siècles quelques moments de plaisir qu'on n'aura pas voulu lui refuser, par cette tendresse cruelle qu'on lui porte ; pour laisser à votre piété le soin de méditer des vérités si capables d'arrêter les saillies des passions les plus emportées, je vous prie seulement de remarquer que si l'amour des créatures fait notre plus grand crime durant la vie, il fera aussi notre plus grand supplice à la mort. Qui dit aimer, dit s'attacher. L'amour est un attachement de l'âme ; et plus l'amour est violent, plus l'attachement est fort. Une suite de cet attachement, c'est que nous ne saurions souffrir la séparation des objets qui nous sont chers, qu'avec peine ; et quand notre liaison avec eux est étroite, leur privation nous cause des angoisses mortelles et d'horribles convulsions. Cela s'éprouve dès cette vie à la mort d'un ami ou d'un pa-

rent ; surtout à la rupture de ces commerces criminels que la passion a longtemps entretenus. Que sera-ce donc à la mort, quand toutes les choses de la terre, à quoi notre cœur a donné la plus grande et la plus sensible partie de lui-même, étant sur le point de s'évanouir entre nos mains, nous nous verrons forcés de nous en séparer pour jamais ? Quelle violence pour une pauvre âme ! quelle torture ! quel déchirement ! Car saint Augustin l'a bien dit : *Ce qui se possède avec un plaisir déréglé ne se quitte point sans une douleur mortelle.*

L'Écriture nous la représente aussi d'une manière bien digne d'elle par ces divines paroles : *O mort, que tu es pleine d'amertumes pour un homme qui jouit paisiblement de ce qu'il aime ! O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis (Eccli., XLI, 1) !* Ta seule idée le remplit d'horreur ; que sera-ce donc de ta présence ? C'est la réflexion de saint Bernard, *Si memoria tam amara, quid erit experientia ?* Aussi est-ce ce que l'Écriture dit encore ailleurs : *Siccine separat amara mors (I Reg., XV, 32) !* Est-ce donc ainsi, mort cruelle, que tu viens jeter le trouble et le désespoir dans une âme, en l'arrachant à la possession des objets de son amour ? Or, cela présupposé comme infaillible, il me semble que la pensée de la mort doit faire ainsi raisonner tout homme de bon sens avec lui-même : Ne serais-je pas bien aveugle de laisser prendre mon cœur par des affections déréglées à des objets passagers, dont la perte inévitable me prépare des tourments si cruels ? Quelle folie, sous l'appât de quelque douceur que j'y trouve, d'avalier des poisons, dont je dois bientôt avoir les entrailles déchirées ? Pourquoi me livrer ainsi moi-même à la roue qui doit faire éternellement mon supplice ? Je veux que ces choses de la terre aient leurs charmes et leurs attraits ; mais enfin, si je suis sage, pourquoi rechercher ce qu'il faudra perdre ? Pourquoi aimer ce qu'il faudra quitter ? Pourquoi désirer ce qu'il faudra pleurer ? Si la mort ne me dressait point un piège inévitable, peut-être que je pourrais me laisser aller au penchant de mes désirs. Mais en vérité, du moment que je me représente vivement qu'il faut mourir, je sens que tous mes désirs se resserrent, se ralentissent et se purifient. Je n'ai plus le cœur de rien aimer ; si je l'aime, c'est sans passion ; enfin, je ne saurais me résoudre d'aimer des choses dont la passion doit me donner à la dernière heure de ma vie des regrets éternels et des chagrins inconsolables.

Voilà, ce me semble, chrétiens, les résolutions que la vue de la mort doit former dans une âme qui s'en occupe. Tâchons de nous en remplir ; et quand le monde voudra nous étaler ses charmes pour engager notre cœur, repoussons-le avec ces reproches que le grand Augustin lui fait : *Monde abominable et corrompu, que me veux-tu ? Tu prétends que je m'attache à toi, pour m'abandonner aussitôt comme un traître ; c'est tout ce que je pourrais faire, quand je se-*

rais sûr de toi : *Munde impure, quid strepis? tenere vis periens, quid faceres, si maneres?* Va donc, inconstant et perfide, tu ne me seras plus rien. Comme la mort me fait connaître qu'il n'y a que Dieu qui subsiste, elle m'apprend que je ne dois donner mon amour qu'à Dieu.

C'est par où je conclus cette seconde partie, Messieurs, en vous adressant les mêmes paroles que saint Paul écrivait autrefois aux fidèles de Corinthe : *Tempus breve est*. Tout passe, le temps emporte tout avec une rapidité étrange. *Reliquum est* (I Cor., VII, 29) : Voici la conséquence qu'il en faut tirer : que ceux qui se réjouissent soient comme ne se réjouissant point ; ceux qui possèdent comme ne possédant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point. Que veut-il dire? L'admirable leçon ! Dans les états différents où la Providence vous a placés, vous avez une femme, des enfants, des charges, des richesses, des douceurs, des agréments : mais faut-il y mettre votre cœur? La mort vous le défend. Comme elle doit bientôt moissonner tout cela, il faut passer au milieu de tout cela sans y tenir. Vous êtes le seul, ô Seigneur ! qui, fixe et immuable de votre nature, méritez qu'on s'attache à vous. Vous êtes non-seulement le souverain bien, mais l'unique bien qu'on ne peut perdre par la tyrannie du temps. Ainsi, mon Dieu, quelques plaisirs qui veuillent vous débaucher mon cœur, j'ai formé le dessein de vous le consacrer tout entier. Et si je ne renonce pas absolument à l'usage des créatures, je renonce dès ce moment à leur amour. Je ne regarderai plus dorénavant que vous en elles, et par un détachement volontaire je tâcherai de me préparer à la séparation inévitable que la mort doit tôt ou tard mettre entre nous. C'est ainsi, chrétiens, que la mort bien prise et bien entendue peut nous aider à purifier nos amours. Encore un mot, je vous prie, de la manière dont elle redresse nos craintes. Ce sera mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Il y a une crainte salutaire, il y a une crainte pernicieuse ; une crainte que l'Écriture inspire, et une crainte que l'Écriture condamne. D'un côté j'entends le Sage qui s'écrie : Heureux l'homme qui demeure frappé d'une continuelle frayeur : *Beatus homo qui semper est pavidus* (Prov., XXVIII, 14). D'un autre côté j'entends Jésus-Christ qui reprend avec aigreur la timidité de ses apôtres : *Quid timidi estis* (Matth., VIII, 26)? Mais le mal est, chrétiens, que par un étrange renversement d'esprit nous confondons tellement l'ordre des choses, que nous craignons où il ne faut pas craindre, et que nous ne craignons pas où tout est à craindre, également timides et hardis à contre-temps. Le Sauveur nous défend d'appréhender les puissances de la terre, les accidents de la vie, les revers de la fortune ; et au seul nom de ces choses nous plions comme des roseaux. Le même Dieu nous ordonne de redouter le courroux, la justice et le pouvoir de celui

qui, maître de la vie et de la mort, peut précipiter le corps et l'âme dans un abîme de douleurs : et c'est justement là-dessus que nous demeurons intrépides et tranquilles. Or, je prétends, Messieurs, que la pensée de la mort est non-seulement la règle la plus sûre que nous puissions prendre, mais le motif le plus pressant que nous puissions envisager pour redresser cette double perversité de notre cœur.

En premier lieu, munis de cette pensée, nous pouvons donner un généreux défi à tout ce que le monde a de plus formidable, et sur les pas du grand Apôtre, braver, quoiqu'en un sens différent, tous les objets les plus affreux, en disant à son exemple : Qui peut ébranler mon courage? Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, la persécution ou les périls, la faim ou la nudité, le fer ou la violence? Non, je me réponds presque de moi-même, et fortifié par la vue de la mort, je me trouve comme au-dessus de tout ce qui n'est pas immortel. Il est vrai, mon fils, disait le saint vieillard Tobie (Tob., IV, 23), que nos affaires sont dans un état déplorable : le bannissement, l'indigence, la persécution font de notre vie une vie d'aumertume, de tribulation et d'angoisse ; mais avec tout cela je ne veux pas que vous craigniez, car enfin tous ces nuages se dissipent, le calme succédera à la tempête, et nous arriverons enfin au port. Écoutez, mon peuple, dit le Seigneur par un de ses prophètes, écoutez, et ne vous laissez point abattre aux persécutions des hommes, et n'appréhendez point leurs blasphèmes : *Audite me... populus meus... nolite timere opprobrium hominum, et blasphemias eorum ne metuat* (Isai., LI, 7). Pourquoi? C'est qu'ils seront rongés des vers comme un vêtement, qu'on les verra consumés par la pourriture comme la laine, et que bientôt la mort vous vengera de leurs entreprises iniques : *Sicut enim vestimentum, sic comedet eos vermis ; et sicut lanam, sic devorabit eos tinea* (Ibid., 8). Hé ! pourquoi donc vous laisser abattre par la crainte? Vous tremblez devant un homme mortel ! mais qu'est donc cet homme dont vous ne sauriez soutenir la vue ? et qu'êtes-vous vous-mêmes, qu'une herbe rampante, qui est à peine sortie de terre, qu'elle est déjà desséchée par l'ardeur du soleil? *Quis tu, ut timeres ab homine mortali, et a filio hominis, qui quasi fenum, ita arescet* (Ibid., 12) ?

Mais est-ce là une raison, me direz-vous? si c'en est une, chrétiens? elle est sans réplique. Véritablement il y aurait lieu de craindre les disgrâces de la vie, si la vie n'avait point de bornes dans sa durée, ou même si sa durée était longue. Mais qu'y trouve-t-on après tout de si terrible quand on fait réflexion qu'un petit nombre d'années tout au plus doit en terminer le cours et changer la face des choses? O mort ! dit l'esprit de Dieu, que tu es douce pour les affligés et pour les misérables, et qu'il y a de plaisir de penser à toi dans les détresses où l'on se trouve ! Quand tout nous manque, tu ne nous manques pas, et avant que tu

nous affranchisses toi-même de nos maux par ta présence, ton souvenir nous console, ton idée nous rassure et ton attente nous remet. *O mors! bonum est judicium tuum indigenti... et cui de omnibus cura est; et incredibili, qui perdit patientiam* (Prov., XI, 3)!

Je trouve encore une autre espèce de faiblesse aussi commune parmi les hommes, et peut-être plus dangereuse, contre laquelle la pensée de la mort est aussi d'un secours merveilleux. Tout nous fait peur dans le christianisme, mais particulièrement tout ce qui porte le nom de pénitence; la mortification, le jeûne, nous en sommes effrayés; nous ne nous sentons ni assez de courage pour entreprendre ces choses, ni assez de force pour les exécuter. Mais si nous envisageons la mort par des réflexions fréquentes et sérieuses, cette indigne faiblesse s'évanouirait; nous n'aurions point tous ces égards timides qui nous font ménager notre chair. Considérant que notre corps doit être dans quelques années la proie de la pourriture et des vers, nous consentirions volontiers qu'il portât lesac et le cilice. Bien éloignés d'appréhender ce qui peut fâcher sa délicatesse, nous concevriions assez de mépris de son néant, pour le traiter en esclave, et nous ferions comme un apprentissage continuel de la mortification, pour le préparer à la mort.

Enfin, Messieurs, une dernière crainte que la pensée de la mort réforme en nous, c'est la crainte de la mort même. De toutes les choses terribles la plus terrible est la mort. La nature n'a pas seulement de la répugnance pour elle, elle en a de l'horreur. Nous la fuions, et pour la fuir, il n'y a rien à quoi la peur ne nous détermine, non seulement jusqu'à pécher, mais quelquefois jusqu'à mourir pour ne pas mourir. Y aurait-il donc bien quelque secret qui pût nous garantir d'une crainte si déraisonnable? Faisons-nous, mes chers frères, une habitude de penser à la mort; plus nous l'envisagerons, moins nous l'appréhenderons; à force de la méditer, on s'approprie avec elle. Notre fuite, notre aversion pour tout ce qui peut nous en tracer l'image, ne contribue qu'à nous la rendre plus affreuse, et la réflexion au contraire nous la familiarisant, lui ôte peu à peu ce masque hideux qui nous la représentait comme le plus terrible de tous les monstres.

Que dis-je, chrétiens? l'habitude de cette pensée donnant une tout autre face aux choses, nous apprendra à désirer la mort bien loin de la craindre, et à craindre la vie bien loin de la désirer. Car quelle est la condition d'un homme sur la terre? c'est d'endurer du mal et d'en faire; d'en endurer au milieu des agitations qui troublent le cours de nos années, et d'en faire sous la tyrannie de cette loi funeste qui nous tient assujettis au péché. Si donc il nous reste encore quelque rayon de raison et de foi, ne devons-nous pas regarder la vie comme une vallée de larmes et comme un lieu de tenta-

tion? deux obstacles à notre félicité. Et que craindre au contraire dans la mort, puisque seule elle peut nous affranchir et de la nécessité de souffrir et du danger du péché?

J'entends bien ce que vous opposez à une raison si pressante. Ce n'est pas, dites-vous, la mort que vous appréhendez, mais les suites de ce moment fatal vous effrayent; et dans l'incertitude du sort qu'elle vous prépare, vous ne pouvez vous rassurer. Cependant tout cela n'est dans le fond qu'un sophisme de l'amour-propre. Car que faut-il conclure de là en bonne philosophie? ce n'est pas la mort qu'il faut craindre, c'est le péché. Si la mort a des suites funestes, on ne doit pas les lui imputer; le péché en est seul coupable. De soi-même la mort n'est qu'un doux sommeil qui charme pour jamais toutes les peines, et qui arrête tous les désordres de la vie. Craignez donc le péché, à la bonne heure, évitez le péché, mais ne craignez point la mort. Je ne dis pas encore assez, et la pieuse pensée de la mort doit nous mener plus loin. Car si je fais réflexion que la mort ne me délivre pas seulement de toutes sortes de maux, mais qu'elle m'ouvre un passage à l'acquisition du plus grand de tous les biens, comment avec ce sentiment peut-elle me paraître formidable? Les païens, si nous en croyons saint Chrysostome, prenaient autrefois de cette crainte occasion d'insulter aux chrétiens; et certainement ils avaient raison. Car enfin, pour me servir de leurs reproches, si les chrétiens croient au Dieu qu'ils adorent, pourquoi appréhendent-ils de le voir? Si la présence de leur Dieu doit faire leur félicité, comme ils l'assurent, pourquoi fuient-ils sa présence? Si les biens de cette éternité prétendue dont ils se flattent sont aussi effectifs qu'ils le publient, pourquoi redoutent-ils la mort, qui seule peut les mettre en possession de ces biens?

Non, que je veuille dire cependant qu'il faille attendre la mort avec une tranquillité héroïque: comme on peut l'appréhender trop par faiblesse, on peut ne l'appréhender pas assez par insensibilité. Mais si vous avez vu jusqu'ici que la pensée de la mort a de quoi rassurer cette faiblesse excessive, elle n'a pas moins de quoi réveiller cette insensibilité brutale. Car, premièrement, qui est assez déterminé pour envisager la mort sans trembler sur l'effroyable incertitude qui enveloppe le mystère de la sienne, et qui lui cache le temps, le lieu, la nature, les circonstances de la fin qui doit clore sa destinée? Y a-t-il fermeté d'âme que cette ignorance n'ébranle pas? Qui peut considérer sans effroi que le moment où il respire est peut-être le dernier; que tel se croit bien éloigné du tombeau qui a déjà un pied dedans; et que dans la plus vigoureuse santé on ne peut pas compter sur un quart d'heure?

D'un autre côté, ô mon Dieu! si les suites de la mort me menaient jusqu'où elles doivent me mener; si je faisais réflexion que deux éternités différentes, l'une si désirable, l'autre si horrible, dépendent de la situa-

tion où mon cœur se trouvera dans ce dernier moment; si je me figurais votre justice au point qu'elle est redoutable; si je pesais la rigueur de vos jugements à la balance du sanctuaire; si j'appréhendais vivement les supplices que votre colère prépare: Ah! Seigneur, j'en serais bien moins hardi à vous offenser. Attaché par les clous d'une crainte salutaire à l'observance de vos lois, je n'aurais garde d'en franchir les bornes; je veillerais exactement sur la conduite de ma vie, toujours inquiet pour le compte qu'il faut en rendre. D'où vient donc, Seigneur, que je secoue si insolemment le joug de vos commandements, et que je me donne une funeste liberté de suivre la corruption de mes désirs, sinon de ce que je ne vous crains pas? Et d'où vient que je ne vous crains pas, sinon de ce que je vis sans penser que je dois mourir?

Cela est vrai, chrétiens: si nous avions la pensée de la mort bien empreinte dans notre âme, jamais la crainte des jugements de Dieu ne nous abandonnerait. Jusque dans ces tentatives délicates où notre cœur aux prises avec une forte passion succombe presque toujours d'une manière déplorable, si nous pouvions nous dire à nous-mêmes, tu dois mourir: ah! ne sois donc pas assez hardi, ou plutôt assez téméraire pour offenser un Dieu qui peut te perdre! Tu dois mourir: comment donc oserais-tu l'abandonner à un crime dont on te demandera un compte si rigoureux? Tu dois mourir: pense donc à ce que tu voudrais avoir fait et à ce que tu voudrais n'avoir pas fait quand tu toucheras à ce moment redoutable; funeste moment, qui doit finir les plaisirs du temps, et commencer les peines de l'éternité! Si nous nous entretenions de quelque-une de ces pensées, je défierais les plus hardis de rien hasarder avec elle. Oui, la mort bien envisagée avec les yeux de la foi nous saisirait d'une crainte salutaire, elle ne se présenterait jamais à nous que l'enfer et le démon à sa suite; elle nous peindrait sans cesse notre Juge la foudre et les carreaux entre les mains; et la crainte de tant d'objets si épouvantables, comme une digue ferme et solide, arrêterait le débordement de toutes nos passions.

Mais, hélas! nous n'y jetons jamais les yeux. Peu de gens assurément voudraient prendre sur eux le hasard de mourir comme ils ont vécu, personne ne voudrait mourir sans y avoir bien pensé. Mais le mal est qu'on suppose qu'il y aura toujours du temps pour y penser sérieusement, et sur cette folle assurance on prend toute sa vie le parti de n'y penser jamais. Tournons donc de bonne heure nos regards de ce côté-là, mes chers frères, et pour terminer ce discours par les excellentes paroles qui font la conclusion du livre de l'Écclésiaste, écoutons le dernier avis que la mort nous peut donner. Après avoir découvert, nous dirait-elle, l'extravagance de vos erreurs, le dérèglement de vos amours et l'injustice de vos craintes, finissons par une réflexion qui

doit faire la fin de tous nos entretiens et de toutes nos études: *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est omnis homo* (Eccl., XII, 14): Craignez Dieu, mortels, et observez ses commandements: car tout l'homme n'est que cela, et il ne doit viser qu'à cela. L'homme n'est point homme pour former de vastes projets, pour exécuter de grands desseins, pour acquérir par l'étude des connaissances élevées, pour amasser par le travail des richesses infinies. Il est homme pour craindre Dieu et pour lui obéir. Voilà en deux mots tout l'homme. Car après qu'il aura passé par mes mains, il ne s'agira pas s'il aura été pauvre ou riche, savant ou ignorant, inconnu ou illustre; et Dieu, à qui il aura à répondre, ne recherchera dans sa vie que le bien ou le mal qu'il aura fait, le bien pour récompenser, le mal pour le punir.

Fasse le ciel, chrétiens, que, dociles et fidèles à cette instruction de la mort, nous craignons en effet de telle sorte en cette vie, que dans l'autre il n'y ait rien à craindre, que tout soit à espérer! C'est ce que le Sage nous promet: *Demeurez fermes dans la crainte du Seigneur pendant tout le jour* (Prov., XXIII, 17); car ainsi vous aurez de la confiance dans la dernière heure, et ce que vous attendrez ne vous sera point ravi. Je le souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

De l'amour de Dieu.

Discipulus ille quem diligebat Jesus.

Le disciple que Jésus aimait (Joan., XX, 2).

L'amour fait la gloire de saint Jean de quelque côté qu'on le prenne. On peut regarder ce grand saint ou comme le disciple de l'amour, ou comme le maître de l'amour, et il s'est donné lui-même ces deux caractères différents. Si nous consultons l'histoire de son Évangile, c'est le disciple de l'amour; si nous l'écoutons dans l'une de ses Épîtres, c'est le maître de l'amour. Disciple tendrement aimé, maître parfaitement aimant. Disciple pour qui l'amour d'un Dieu n'a épargné ni faveurs ni caresses; maître qui a possédé tous les secrets et tous les mystères de l'amour divin: disciple qui a été élevé dans l'école de l'amour; maître qui a donné les plus belles leçons de l'amour. Peut-être, Messieurs, qu'il ne vous déplairait pas d'envisager saint Jean de ces deux côtés, et qu'ils pourraient vous faire naître une idée assez juste des grandeurs de cet apôtre par la diversité de leurs jours. Cependant, comme il est plus zélé pour notre instruction, qu'il n'est jaloux de sa gloire, ne craignons point de fermer les yeux à toutes les faveurs que ce disciple bien-aimé a reçues de Jésus, et qui le distinguent si avantageusement du reste de ses compagnons, pour ouvrir uniquement les oreilles aux leçons que ce maître fervent nous a laissées sur l'amour que

nous devons à Dieu, et qui le relèvent au-dessus de tous les maîtres en cette matière. Il y en a trois entre autres qui se tirent de trois endroits de son Épître et qui méritent toute notre attention : La première, *Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo* (I Joan., II, 15) : Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est point dans son cœur. La seconde : *Qui non diligit, manet in morte* (I Joan., III, 14) : Celui qui est sans amour est sans vie. La dernière : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* (I Joan., IV, 19) : Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier.

Quoique cette Épître entière ne respire que l'amour, et qu'elle soit toute brûlante d'un si beau feu, je me suis néanmoins plus volontiers attaché à ces paroles, parce qu'elles renferment, à mon sens, des instructions bien édifiantes. Car voici, après y avoir réfléchi, les conséquences que j'en tire. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est point dans son cœur; donc l'amour de Dieu doit être si puissant dans notre cœur qu'il donne l'exclusion à toute autre sorte d'amour, ou du moins qu'il le tienne sous son empire : c'est la première. Celui qui est sans l'amour de Dieu est sans vie; donc les actions les plus éclatantes ne sont que des œuvres mortes, si l'amour de Dieu ne les anime : c'est la seconde. Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier : donc notre amour pour Dieu doit aller jusqu'à se proposer pour modèle de sa perfection l'immensité de l'amour que Dieu a eu pour nous : c'est la dernière. L'amour de Dieu doit exclure de notre cœur tout autre amour : voilà donc quelle en doit être la supériorité. L'amour de Dieu est le seul principe de vie qui puisse animer nos bonnes œuvres : voilà quelle en est l'excellence. L'amour de Dieu en nous doit répondre à l'amour de Dieu pour nous : voilà quelle en doit être la mesure. Mais un tel amour souverain, excellent, parfait, qui peut nous le donner que vous, ô mon Dieu ! qui en êtes la source, qui êtes essentiellement amour ? Nous vous le demandons avec la grâce d'en bien parler par l'intercession de celle qui devint la mère du bel amour, en devenant la mère d'un Fils en qui vous avez mis toute votre complaisance, lorsqu'un ange lui dit : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

L'amour peut mettre le cœur de l'homme en trois situations différentes à l'égard de Dieu, et je puis dire que tous les fidèles se rapportent à l'un de ces trois états. Car il faut ou que notre cœur n'aime que Dieu, ou qu'il aime Dieu par préférence à toutes les choses auxquelles il est d'ailleurs sensible, ou bien enfin qu'il aime quelque chose plus que Dieu. Or ce premier ordre d'amour fait les véritables chrétiens ; le second fait les chrétiens imparfaits ; et le dernier les mauvais chrétiens. Suivons, je vous prie, cette idée, et commençons par établir solidement et avec fruit quelle est cette incompatibilité de l'amour de Dieu et de l'amour du monde,

qui fait le premier caractère de la charité, suivant les paroles de saint Jean que j'ai entrepris d'expliquer dans la première partie de mon discours : *Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo*.

Je disais donc en premier lieu que le cœur de l'homme peut être tourné de telle sorte que son amour ne le fasse pencher que du côté de Dieu seul, au milieu de cette foule d'objets qui l'environnent de toutes parts ; disposition heureuse, mais qui fait le partage de peu de gens. Car pour l'acquérir, que ne faut-il point faire ? se détacher entièrement de toutes choses et de soi-même, se donner à Dieu sans restriction et sans réserve, le servir uniquement et gratuitement, appréhender plus que la mort et plus que l'enfer non-seulement les péchés qui étouffent sa grâce en nous, mais ceux mêmes qui l'affaiblissent ; enfin n'étudier par toute sa conduite qu'à ne l'offenser jamais et qu'à lui plaire toujours. Voilà à quel prix s'acquiert cet amour pur et parfait. Voilà en quoi consiste cet amour qui exclut tout amour du monde de notre cœur.

Peut-être s'en trouvera-t-il parmi vous qui prendront cette doctrine pour une idée chimérique, belle à la vérité dans la spéculation, mais impossible dans la pratique. Cependant, quelque éminent que soit ce degré d'amour, il n'y a personne qui ne soit obligé d'y atteindre pour remplir toute l'étendue de ce grand commandement. Car ce n'est point un conseil, c'est un précepte ; il ne s'agit pas en cela d'une plus grande perfection, il s'agit d'un devoir indispensable. En conviendrez-vous, mes frères, si je vous fais voir que le plus grand de tous les commandements, qui fait l'abrégé de la loi et des prophètes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, le commandement qui marche à la tête de tous les autres et où tous les autres aboutissent, n'exige rien de moins que cela de nous, et qu'il pousse jusque-là les choses ? Rappelons ici ces paroles si solennelles dans lesquelles il est énoncé, non dans une rencontre, mais en cent rencontres, et par la bouche de Moïse et par la bouche de Jésus-Christ : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex tota fortitudine tua* : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. En matière de loi, Messieurs, il n'y a pas un mot à rabattre ; il faut s'en tenir aux termes de la loi, surtout quand ils sont clairs et décisifs. Or qui dit tout n'excepte rien ; la chose ne souffre point d'ambiguïté. Ainsi, puisque nous devons tout notre cœur à Dieu, rien que Dieu n'y doit avoir d'accès. C'est le raisonnement du grand Augustin dans le premier livre de la Doctrine chrétienne, et voici les paroles de ce saint homme, qui a entendu si parfaitement le mystère de l'amour : Lorsque Dieu nous demande tout notre cœur par tant d'expressions redoublées, c'est une marque infailible qu'il ne nous en laisse aucune partie dont nous puissions disposer en faveur d'un autre ob-

jet ; qu'il prétend que toutes nos affections enlevées par le torrent de son amour aillent s'abîmer dans cette mer immense , à peu près comme tous les ruisseaux se réunissent et se ramassent pour se perdre dans l'Océan. La raison de cela, Messieurs (car il est bon de remonter jusqu'à la source des choses , afin que vous ne croyiez pas que Dieu exige toute la possession de votre cœur par une espèce de tyrannie, et sans en avoir de titres légitimes), la raison de cela se peut prendre de trois principes, et du côté de Dieu, et du côté de notre amour, et du côté de nous-mêmes ; je vous prie qu'aucune de ces choses ne vous échappe.

Je dis du côté de Dieu, qui, étant infiniment tout ce qu'il est , est donc infiniment aimable, et par une suite également indubitable doit englober tout notre cœur. Je dis du côté de notre amour, qui ne pouvant , à proprement parler, se donner pleinement qu'à une seule chose (parce que la nature du cœur de l'homme est telle , qu'une fois possédée de l'amour d'un objet, il est comme indifférent à tout le reste), ne doit donc être donné qu'à Dieu seul, ou ne lui est point donné véritablement. Je dis du côté de nous-mêmes, qui ne devant accorder le tribut de notre amour qu'à un bien qui peut nous rendre heureux, ne le devons par conséquent qu'à Dieu seul, qui seul peut faire notre félicité. Ah ! Seigneur, c'en est trop pour nous convaincre d'un si pressant devoir, et serait-il possible qu'après un commandement si positif, appuyé sur des raisons si pressantes , il se trouvât encore quelqu'un, ô mon Dieu ! qui pût s'en défendre et ne pas reconnaître par un aveu humble et sincère, que le sacrifice de son cœur vous est dû tout entier ?

Que nous reste-t-il donc, mes frères, que de nous rendre à une vérité si évidente ? et oserions-nous bien prendre le parti de la combattre, parce que nous péchons contre en tant de manières, et que nous nous sentons si éloignés de l'obligation qu'elle nous impose ? Ah ! si c'est une faute assez commune dans ce siècle de rejeter ce qu'on a de la peine à pratiquer, pour nous, soyons plus équitables ; et si nous sommes peu fidèles à l'accomplissement de cette loi, reconnaissons-en du moins la justice, l'importance, la nécessité, et que cela serve, sinon à nous la faire observer, du moins à nous confondre quand nous ne l'observons pas. Si nous n'avons pas craint de partager entre le Créateur et la créature ce qui doit être indivisible, rougissons-en du moins aujourd'hui ; condamnons en cela notre injustice, et prenons en occasion de nous humilier à la vue de notre misère, qui nous fait répandre si souvent notre amour sur les choses de la terre, au lieu qu'il devrait s'élever uniquement vers le ciel. Si cependant nous étions encore assez malheureux pour faire entrer la créature en quelque société avec le Créateur dans notre cœur, ah ! du moins ne le soyons pas assez pour lui donner la préférence ; conservons-la pour le moins à Dieu, et si nous

aimons quelque chose avec lui, que ce soit toujours moins que lui. Aimons par-dessus toutes choses celui qui est infiniment au-dessus de tout. Par là, nous entrerons du moins dans le second ordre d'amour, où j'ai placé les chrétiens imparfaits, incapables que nous sommes d'avoir place dans le premier.

Car je vous prie, Messieurs, d'observer que si dans la justice Dieu est le seul qui doive remplir la capacité de notre cœur, il y a néanmoins beaucoup de choses qu'il ne nous défend pas d'y admettre avec lui, sous peine de son indignation. Quoique ce soit une diminution de ses droits, il souffre cependant que nous ayons divers attachements dans la vie ; et pourvu que nous lui sauvions le principal, il ne nous jettera pas dans les cachots de sa justice pour lui avoir dérobé plusieurs menus intérêts. En un mot, il y a une infinité de choses hors de Dieu, dont l'amour ne va pas jusqu'à l'extinction de sa grâce, s'il l'affaiblit ; il ne va pas jusqu'au péché mortel, s'il n'est pas sans quelque péché. Et tel est le sort de beaucoup de chrétiens qui aiment Dieu, qui le craignent, qui tâchent de satisfaire aux devoirs essentiels de la religion ; mais au milieu des engagements du monde, tels que sont une femme, des enfants, une grande fortune, des emplois considérables, tout cela partage leur cœur ; chacun en sa manière tient à cent choses, celui-ci à sa famille, celui-là à ses amis ; l'un à sa charge, l'autre à ses biens. Sensible qu'on est au plaisir de les posséder, on ne serait pas insensible à la douleur de les perdre, une portion du cœur en est occupée. De là naissent les empressements et les inquiétudes. Cependant tant que Dieu tient le dessus, tant que son amour règne sur tous ces différents amours, quoiqu'il y ait du dérèglement, ce Dieu jaloux, à qui tout autre amour déplaît, ne laisse pas de le souffrir avec une espèce de condescendance à la faiblesse humaine ; et s'il y a du refroidissement, il ne va pas jusqu'à la disgrâce. Mais au moins veut-il qu'on en demeure là : son amour ne peut souffrir ni de supérieurs, ni même d'égaux, il faut qu'il domine. Lui préférer ou lui comparer quelque chose, c'est l'offenser mortellement. En cela, Messieurs, il n'y a point de plus et de moins pour un état plutôt que pour un autre. Le poids de cette obligation tombe sur tout le monde : point d'exception pour personne, point de considération qui en dispense ; c'est une obligation générale, dont l'infraction entraîne après elle une éternelle damnation.

Saint Augustin explique admirablement cette belle doctrine, à l'occasion de ce passage fameux où l'Apôtre dit que personne ne peut poser d'autre fondement que Jésus-Christ ; que si l'on bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses (I Cor., III), ou au contraire, si on n'y élève qu'un édifice de bois, de foin, de paille, l'ouvrage de chacun paraîtra tel qu'il est, précieux ou méprisable, lorsqu'il passera par le feu au jour du Seigneur. Je n'a-

joute pas le reste. Sur cela, voici comme saint Augustin raisonne : Il y a des fidèles tellement détachés de l'amour des choses temporelles et périssables, ou qu'ils y ont entièrement renoncé, ou qu'ils en usent comme n'en usant pas; ceux-là n'ont pas seulement Jésus-Christ pour fondement, mais ils ne bâtissent sur ce fondement que de l'or et des pierreries. D'autres ont un attachement secret aux choses qu'ils possèdent, et sur quoi l'infirmité humaine se repose. Vous ne voudriez pas vous emparer de la maison de votre voisin, vous êtes bien éloigné de lui ravir son bien par l'artifice d'un faux témoignage; mais vous ne pourriez perdre cette charge ou décheoir de cette fortune, sans beaucoup d'amertume et de trouble. Ardent à exiger ce qui vous appartient, et empressé à grossir vos revenus par des voies d'ailleurs légitimes, vous ne voudriez pourtant pas, pour chose au monde, ni vous approprier le bien d'autrui, ni vous enrichir à ses dépens. En tout cela, point d'injustice; ainsi il est évident que vous avez Jésus-Christ pour fondement, aussi bien que les premiers. Mais vous n'y bâtissez pas si solidement qu'eux; votre édifice n'est que de bois et de paille, édifice que le feu consumera au dernier jour; car il faut que vous passiez par les flammes pour vous sauver. Que personne donc ne s'y trompe, conclut ce grand docteur.

Celui qui préfère l'amour des choses de cette vie à l'amour de son Dieu, n'a pas Jésus-Christ pour fondement de son édifice, parce qu'il n'y a rien dans un édifice qui soit premier que le fondement, et que ces choses ont la première place dans son cœur. Or, s'il n'a pas Jésus-Christ pour fondement, sur quoi peut-il espérer d'établir l'ouvrage de son salut? La ruine n'en est-elle pas inévitable? Ainsi, mes frères, si notre amour pour Dieu n'est pas assez épuré pour rejeter le mélange de tout autre amour, que du moins il soit assez fort pour l'assujettir à ses lois, c'est-à-dire qu'au moment que l'amour de Dieu commandera, il faut que tout autre amour obéisse : femme, enfants, biens, honneurs, la vie même, ces choses qui nous sont si chères, il faut être prêt à les sacrifier, si on ne peut les sauver qu'en perdant l'amour de celui qui doit toujours parler en maître; sans quoi, tombant dans le dernier ordre, qui élève l'empire de l'amour du monde sur les débris de l'amour de Dieu, nous tomberions dans le rang des faux chrétiens, dont tel est le caractère, caractère horrible dans son injustice.

Car y a-t-il de renversement pareil à celui d'assujettir l'amour de Dieu à la tyrannie de ses passions, de mettre la créature sur le trône, et de fouler le Créateur aux pieds; de trahir les intérêts du Dieu d'Israël, pour sacrifier à l'idole de Baal? Mais injustice cependant qui règne aujourd'hui avec une licence effrénée. En effet, quoi de plus commun parmi les fidèles que de trouver des cœurs chez qui la cupidité est la passion dominante, qui ont tous leurs intérêts en

telle recommandation, que si pour satisfaire leurs désirs, pour exécuter leurs desseins et pour avancer leur fortune, il est nécessaire d'abandonner le parti du Seigneur, ils s'y portent sans balancer un moment? Et peut-être est-ce là où nous en sommes nous-mêmes. Fidèles à Dieu tant qu'il ne nous en coûte rien, nous nous persuadons que son amour est profondément enraciné dans notre cœur, et cependant, hélas ! à la première occasion de se déclarer ou pour Dieu ou pour le monde, nous ne balançons pas un moment à lever le masque, le monde l'emporte, et c'est à Dieu de céder.

Que conclure de tout cela, Messieurs? Il en faut conclure avec saint Grégoire que de toutes les tromperies que nous nous faisons à nous-mêmes, il n'y en a point qui nous séduisent plus ordinairement que celles qui regardent l'amour de Dieu. Demandez, dit ce grand pape, à tous les fidèles en particulier s'ils aiment Dieu; il n'y en aura pas un qui ne réponde hardiment et sans hésiter : Si je l'aime? Oui, et de tout mon cœur. Peut-être croit-on parler sincèrement, parce que, ne consultant que la surface de son âme, on y trouve en effet de la sensibilité pour Dieu. Cependant ce n'est qu'illusion : on s'en impose à soi-même. Tant de tendresses qu'il vous plaira, tant de protestations que vous voudrez, dès là que le monde se fait écouter au préjudice de Dieu, il n'est point vrai qu'on aime Dieu, on n'aime que le monde. Que si cette illusion est si universelle, elle n'est pas moins dangereuse, puisqu'enfin l'amour de Dieu est d'une telle nature, que sans lui, toutes nos actions ne sont que des œuvres mortes, et que le bien même n'est pas bon. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Tout ce qui n'a point l'amour de Dieu pour principe n'est que mort; tout ce qui a pour principe l'amour de Dieu est vie. Voilà d'abord deux vérités importantes, et peut-être de toute la morale chrétienne les plus essentielles, qui méritent bien que nous en fassions ici une discussion exacte. Pour mettre la première dans toute son évidence; expliquant d'abord l'Écriture par l'Écriture, faisons servir le grand Apôtre d'interprète au disciple bien-aimé. *Qui non diligit, dit saint Jean, manet in morte* : Celui-là est enseveli dans le sein de la mort, qui n'est pas animé de l'amour. Que peuvent signifier ces paroles? Saint Paul nous en a laissé, à mon sens, un admirable commentaire dans sa première Épître aux Corinthiens; je vous prie, Messieurs, d'en bien concevoir toute la force. *Quand je parlerais, leur dit-il, toutes les langues dont les hommes se servent sur la terre, et même celles des anges, si avec tout cela je n'avais point la charité, je ressemblerais à un bassin d'airain qui fait du bruit, ou à une cloche dont le son se perd en l'air à mesure qu'il se forme. Quand j'aurais le don de prophétie, que je posséderais toute la science des saints, et que les mystères les plus*

cachés m'auraient été découverts ; quand j'aurais toute la foi possible, une foi capable de transporter les montagnes d'un lieu à un autre avec un seul mot ; si avec tout cela je n'avais point la charité, je ne serais rien. Bien plus, quand j'aurais employé tout mon bien pour secourir les pauvres, et que, par le dernier effort de la plus héroïque vertu, j'aurais abandonné mon corps aux flammes, si cependant je n'avais point la charité, tout cela me serait inutile (I Cor., XIII). Que dites-vous, grand Apôtre ? Est-ce une exagération figurée ? Imitiez-vous ici ces orateurs qui, pour louer le prix d'une chose, font son éloge aux dépens de toutes les autres ? ou bien faut-il vous prendre au pied de la lettre ?

L'Apôtre parle juste, Messieurs, et il n'y a rien de trop fort dans les louanges qu'il donne à l'amour de Dieu. Car en effet ce divin amour n'est pas seulement une vertu, ce n'est pas seulement la reine de toutes les vertus, c'est encore la vie, l'âme et la perfection de tout ce qui s'appelle bon et vertueux ; et il l'est de telle sorte que sans lui tout cela dégénère jusqu'à perdre tout son mérite aux yeux de Dieu. Comme un corps sans âme ne laisse pas d'être corps, mais un corps qui n'a point de vie, de même quoique les autres vertus soient des habitudes louables, et qu'elles soient capables de produire des effets merveilleux, néanmoins sans la charité elles ne sont, si je l'ose dire, que des cadavres de vertus, parce qu'elles n'ont rien qui puisse être agréable à Dieu, ou attirer sur ceux qui les pratiquent une solide récompense. Disons donc ici que ce que l'âme est au corps, ce que la racine est à l'arbre, ce que le soleil est au monde, la charité l'est au cœur du chrétien. Le corps n'a point de vie si l'âme ne la lui communique ; l'arbre n'a point de verdure s'il ne la tire de sa racine ; tout le monde serait privé de la lumière, si le soleil retirait celle qu'il y répand. Ainsi nos actions, pour admirables qu'elles paraissent, n'ont ni valeur ni mérite, si la charité ne les accompagne, si elle ne les embellit, si elle ne leur donne du prix et de l'éclat ; et voici en deux mots des raisons assez solides pour en convaincre vos esprits.

L'amour est le seul ressort qui puisse remuer notre cœur. Ce poids l'entraîne uniquement, et sans lui il demeurerait immobile. Or il n'y a que de deux sortes d'amour, ou l'amour de Dieu, ou l'amour du monde. Donc si ce n'est pas l'amour de Dieu qui donne le branle à notre âme lorsqu'elle agit ; c'est l'amour du monde qui l'y porte. Or, comme l'amour de Dieu a pour principe l'Esprit-Saint, l'amour du monde a pour principe l'esprit malin. Et que peut-il sortir de bon d'une source si corrompue ? Fût-il d'ailleurs revêtu d'une bonté extérieure, il porte au dedans de lui-même une corruption secrète qui le gâte. Après tout, quel est l'homme qui se sente obligé des choses qu'on ne fait nullement en sa considération ? Ainsi, Dieu aura-t-il lieu de nous tenir compte de

nos œuvres, quand nous ne les aurons point faites dans la vue de lui plaire ? Que je jeûne, que je donne l'aumône, que je sois chaste, que je sois juste, cela est beau, cela est louable, cela paraît digne de récompense, à s'en tenir à la surface. Mais si en tout cela je ne regarde point Dieu, si je ne regarde que moi-même, si je ne cherche par là qu'à contenter ou mon humeur ou ma vanité ; si je ne fais rien que ce que des païens ont fait, je fais une chose qui peut être moralement bonne, mais au fond je ne fais rien qui mérite que Dieu m'en tienne compte dans la vie future, puisque son amour n'y a point de part.

Mes frères, qu'il est important de se remplir à fond de cette grande vérité qu'elle nous donne de belles leçons ! et qu'il y a de merveilleux fruits à en recueillir ! Car, en premier lieu, pour me servir de la réflexion de saint Grégoire, après ce que nous venons d'établir, ce n'est point simplement ou à éviter les actions qui portent visiblement sur leur front le caractère de leur malice, ou à s'appliquer aux pratiques que la piété chrétienne recommande, que se doivent borner les précautions à prendre et les mesures à garder ; il faut veiller sur son cœur autant que sur ses mains, pour empêcher qu'un amour étranger ne s'y glisse furtivement, et que se revêtant de ses livrées, il ne s'y substitue à sa place. Non, Messieurs, l'amour-propre, tout déréglé qu'il est, ne nous sollicite pas toujours au mal ; souvent il se déguise sous l'apparence du bien qu'il nous propose, et il lui est fort indifférent de se satisfaire par des choses ou criminelles ou louables. Les louables même sont quelquefois plus de son goût, parce qu'elles flattent davantage sa vanité. Grande instruction, mes frères, qui nous apprend à nous interroger sérieusement nous-mêmes sur les motifs qui nous déterminent à agir, à ne nous pas fier imprudemment aux œuvres de piété que nous trouvons dans la revue de notre vie, à craindre que le poison caché d'un amour vicieux ne tue ce que les apparences canonisent et aux yeux du monde et à nos propres yeux.

Car enfin c'est de là que tout dépend, puisque rien de ce qui n'est pas marqué au coin du divin amour n'est d'aucune mise devant Dieu. Mais aussi d'un autre côté tout ce qui porte l'image de cet amour, non-seulement les actions vertueuses, mais fussent-elles ou indifférentes de leur nature, ou même nécessaires pour la conservation de la vie, dès qu'elles sont faites par ce principe, il a assez de pouvoir pour les rendre méritoires. Si l'or des vertus sans la charité devient de l'écume, dit excellemment un grand homme, les œuvres les plus communes et les plus basses qui ne sont d'elles-mêmes que de l'écume, deviennent de l'or, quand elles sont mêlées avec la charité. Que ne donneraient point les hommes, poursuit admirablement ce saint religieux, s'ils avaient trouvé cette pierre qui a la puissance de changer en or le reste de tous les métaux ? Ah ! dans la charité on trouve une chose plus rare, c'est

un or si excellent qu'il convertit en or tout ce qu'il touche. Du fer et du plomb, la charité en fait de l'or, puisque des actions ordinaires qui ne paraissent d'aucun prix, ayant reçu la teinture de cette vertu, deviennent par elle dignes de la gloire du ciel et de la vie éternelle. Et ne prenez pas, Messieurs, ceci pour de vaines conceptions d'une âme contemplative; il est facile de vous en faire voir la solidité par deux raisons. Première raison. Tout ce qui tient de la nature de Dieu est d'une valeur infinie; or la charité est une effusion de l'Esprit de Dieu en nous: ainsi partout où se trouve la charité, elle y porte avec elle une valeur qui, étant infinie dans son principe, ne peut manquer d'être d'un grand prix devant Dieu. Seconde raison. Comme c'est la volonté qui domine souverainement dans l'homme, et que l'amour est le maître de la volonté, celui qui donne son amour, donne tout ce qu'il a de plus cher et de plus grand, ou plutôt il se donne lui-même; or qui donne son amour à Dieu, fait pour Dieu le dernier effort que le cœur puisse faire. Ainsi l'offrande en est toujours infiniment agréable à Dieu, de quelque peu de chose qu'elle soit d'ailleurs accompagnée; et Dieu, pour répondre à sa créature avec une magnificence digne de lui, se promet tout entier pour récompense à une âme qui se donne tout entière à lui. O chrétiens! que cela me paraît plein d'instruction et de consolation! Et combien doit-il nous exciter à mettre incessamment en pratique cette belle leçon de l'Apôtre: *Omnia vestra in caritate fiant* (I Cor., XVI, 14): Faites toutes vos œuvres dans un esprit d'amour.

Tout le cours de la vie, il est vrai, se trouve presque rempli d'actions ou naturelles, ou domestiques, ou civiles, ou politiques. Les besoins du corps, les soins d'une famille, les devoirs de la société, le commerce du monde, la nécessité de notre état, tout cela nous attache à cent choses qui d'elles-mêmes ne regardent rien moins que le culte du Seigneur et l'affaire de notre salut. Mais après ce que vous venez d'entendre, si vous vous étudiez à faire avec amour ce que vous faites, si vous pratiquez ce que saint Paul disait aux Corinthiens: *Soit que vous mangiez ou que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (I Cor., X, 31), cette vue épurerait vos actions, elle les ennoblirait, elle les sanctifierait. Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez, bien assurés que tout ce que vous ferez sera digne de Dieu, s'il est fait par le motif de son amour, et que vous ne ferez rien d'indigne de lui tant que son amour ne vous laissera faire que ce qui peut lui être agréable. Si donc vous parlez, que ce soit l'amour qui vous ouvre la bouche; si vous agissez, que ce soit l'amour qui vous conduise la main. N'examinez donc pas tant la qualité de vos actions, pourvu qu'elles ne soient point criminelles, que le motif qui vous fait agir. Sans vous mettre

en peine de faire de grandes choses, si Dieu ne les demande pas de vous, soyez assurés que tout ce que vous ferez, si petit qu'il soit, sera grand devant Dieu, si vous avez un grand amour. Car une autre instruction à tirer encore de ce discours, après saint Bernard, c'est que la charité est le poids auquel se pèse le mérite. Ainsi, qui n'a point de charité n'a point du tout de mérite; qui n'a que peu de l'un n'a que peu de l'autre; mais celui-là est grand en mérite, qui est grand en charité.

Que ceux donc qui ne sont pas capables de donner beaucoup à Dieu par leurs œuvres se consolent en pensant que Dieu ne mesure pas leur amour par leurs dons, mais estime leurs dons, quels qu'ils soient, à proportion de leur amour. Vous donc, pauvres ou artisans, qui n'avez que peu ou point de moyens; vous infirmes ou vieillards, à qui les forces manquent; vous hommes publics, que vos charges occupent, ne perdez pas courage, l'amour de Dieu peut suppléer chez vous à bien des choses, aimez beaucoup et vous ferez beaucoup. Or pour vous exciter puissamment à ce grand amour, je finis en vous proposant la grandeur de l'amour que Dieu a eu pour vous; car la perfection de notre amour doit aller jusqu'à l'imitation d'un si beau modèle: encore un moment de patience. C'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Tout bien, disent les philosophes, de soi est aimable; mais chacun aime son propre bien. En effet, comme l'homme s'aime naturellement soi-même d'un très-violent amour, par une suite de cet amour il aime ce qui le touche, ce qui le regarde et ce qui est à lui. Une maison, des terres, de l'argent, enfin tout ce qui sert à nos usages, ce qui nous appartient en propre, nous l'aimons parce que c'est notre bien. O mon Dieu! si cela est, que nous avons donc de raisons de vous aimer! Et comment se peut-il faire que nous vous aimions si peu? Car vous n'êtes pas seulement le souverain bien, vous êtes mon propre bien, et de quelque côté que je prenne les choses, vous êtes à moi par tous les titres imaginables. Ne sont-ce donc pas aussi autant d'engagements pour moi à être parfaitement à vous?

Disons plus, comme il n'y a rien qui augmente tant un feu qu'un autre feu, aussi, dit saint Thomas, il n'y a rien qui embrase tant un amour qu'un autre amour. Et comme l'amour tient le premier rang entre les bienfaits, puisqu'il est la source d'où ils découlent; si les grâces que nous avons reçues nous obligent à aimer nos bienfaiteurs, quelle doit être notre reconnaissance pour l'amour même qu'ils ont eu pour nous, puisqu'il a été la cause de tous les autres biens [que nous avons reçus d'eux? Oh! qu'il est donc juste que nous élevions les yeux de notre âme au ciel, et que nous considérions avec une réflexion profonde l'amour incomparable que Dieu a témoigné aux hommes, afin que cette vue nous excite

à l'aimer à proportion de ce qu'il nous a aimés ? Or, à juger de la grandeur de l'amour par la grandeur des bienfaits (règle infaillible pour bien juger en ce point), qui peut exprimer jusqu'où Dieu a porté son amour pour nous ? Le seul dénombrement de ses faveurs serait infini, et je m'engagerais dans une matière inépuisable, si je pensais à le faire, outre que le peu de temps qui me reste m'oblige de me resserrer : mais au moins me permettez-vous, avant que de finir, de vous faire part d'une idée que j'ai prise dans saint Bernard, et qui peut être d'une grande instruction.

Le grand Apôtre, dit ce dévot Père, pour représenter aux Ephésiens l'amour de Dieu envers l'homme dans toute sa grandeur, donne à cet amour quatre dimensions. *Je fléchis*, leur écrit-il, *les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ... afin qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mystère, et connaître cet amour qui surpasse toute connaissance* (Ephes., III, 18). Écoutez maintenant saint Bernard expliquer d'une manière touchante et instructive cette longueur, cette largeur, cette profondeur et cette hauteur, qui font, selon saint Paul, les dimensions de l'amour de Dieu pour nous : la longueur en est infinie, la largeur en est immense, la profondeur ne s'en peut mesurer, la hauteur ne s'en peut atteindre. Sa longueur est telle qu'elle n'a ni commencement ni fin. Car quand est-ce que Dieu a commencé de nous aimer ? Demandez-le à l'Apôtre (Ephes., I, 4) : avant l'origine de tous les siècles, il a pensé à nous ; dès lors il nous a tous envisagés avec une tendresse de Père dans la personne de son Fils. C'est là ce qui l'a obligé de nous tirer du sein du néant dans la suite des temps, lorsque bien loin de mériter cette faveur, nous n'avions pas même de quoi la souhaiter. Quelle bonté ! Mais quand doit-elle finir ? Demandez-le au Prophète : Elle subsistera après la ruine générale du monde, et l'éternité, toute vaste qu'elle est, ne durera pas plus qu'elle. La longueur de l'amour de notre Dieu ne se peut mesurer, sera-t-il plus aisé de donner des bornes à sa largeur ? Non, cet amour est immense, puisqu'il s'étend sur tous les hommes, qu'il renferme dans son sein tous les biens imaginables, biens du corps, biens de l'âme, biens de la nature, biens de la grâce, et qu'il les répand de toutes parts à pleines mains. C'est lui qui nous soutient et qui nous nourrit, qui nous conserve et qui nous protège. Notre esprit est un don de sa libéralité ; cette beauté corporelle est une de ses faveurs. Toute cette diversité de créatures qui servent à nos besoins ou à nos plaisirs, il les a tirées de ses trésors. O l'étendue qui comprend tout ! Cependant la profondeur de cet amour est encore plus surprenante. Elle passe le centre de la terre et va se perdre jusque dans les abîmes du néant. Car c'est ainsi qu'il faut appeler cette

sortie de Dieu hors de lui-même, quand la force de l'amour tirant le Fils du sein de son Père, le fit descendre dans le sein d'une femme, pour l'assujettir encore aux bassesses d'une honteuse naissance et aux opprobres de la plus infâme de toutes les morts : Vit-on jamais de profondeur pareille ? Enfin la hauteur de l'amour de Dieu pour les hommes, oserai-je le dire ? Elle est à perte de vue, puisqu'elle va se perdre dans la sublimité de cette gloire que Dieu nous destine dans le ciel, gloire inestimable, gloire qui passe tout ce qu'on peut espérer, tout ce qu'on peut désirer et même tout ce qu'on peut concevoir. Peut-on rien de plus élevé ? Tout cela, Messieurs, n'est qu'une paraphrase de la pensée de saint Bernard : mais il n'en faut pas demeurer là. Voici la conséquence que ce saint docteur en tire.

Puisque notre amour pour Dieu doit répondre à son amour pour nous, il faut donc qu'il y ait les mêmes dimensions, afin qu'il y ait du rapport de l'un à l'autre (et je vous prie, Messieurs, de suivre cette application, elle est de pratique) ; il faut donc que l'amour de l'homme envers Dieu ait sa longueur, et cette longueur n'est autre chose que la persévérance de notre cœur à aimer un Dieu si aimable, dans toute la suite de notre vie et jusqu'au bout de la carrière. Il doit avoir sa largeur, et cette largeur consiste à renfermer toutes choses dans son étendue, et Dieu et le prochain, et amis et ennemis, un commandement aussi bien que l'autre ; non-seulement les préceptes, mais encore les conseils. Il doit avoir sa profondeur, et cette profondeur que sera-ce, sinon l'anéantissement de nous-mêmes, dans la vue de la grandeur de Dieu, l'éloignement et la fuite de tout ce qui fait l'enflure du cœur, le silence et la retraite d'une vie obscure et lâche, pour s'occuper en repos et à loisir de son Dieu. Enfin il doit avoir sa hauteur, et c'est ce qu'il aura parfaitement, si toujours élevé au-dessus du monde et de soi-même pour n'envisager que le ciel et l'éternité, foulant aux pieds avec un généreux dédain les fades plaisirs dont le siècle tâche de nous amuser, supérieur aux vaines terreurs du monde pour n'en être point ému, il met toute sa joie à faire la volonté de Dieu, toute sa gloire à se rendre digne de Dieu, ne cherchant qu'à lui plaire en toutes choses. Voilà, chrétiens, l'idée que s'est formée saint Bernard de la charité, et voilà comment notre amour peut et doit s'efforcer d'imiter Dieu même dans son amour.

Mais, hélas ! qui se règle aujourd'hui sur un modèle si parfait ? Et premièrement, si la longueur de l'amour est sa durée ; à la vérité nous en sentons encore de fois à autres quelques touches, mais souvent le même jour qui le voit naître, ne le voit-il pas mourir ? Une sainte inspiration, la rencontre d'une fête, la participation d'un sacrement, une prédication touchante nous enflamment-elles ? Dans la chaleur de ce feu nous formons des résolutions admirables, il y en a même que nous mettons en exécution : mais

que ce feu s'évanouit bientôt en fumée ! La moindre bagatelle qui s'oppose à son cours est capable de l'arrêter, une occasion délicate l'éteint, un intérêt choqué l'étouffe à l'heure même. Et cet amour pour ce Dieu de bonté, auquel l'éternité tout entière pourrait à peine suffire, à quoi se réduit-il ? Hélas ! à lui ménager à peine et comme à regret quelques moments. Mais, ô malheur ! autant que la longueur en est courte, autant la largeur en est-elle resserrée. Au lieu d'embrasser tout dans son amplitude, il y a mille choses que l'on en exclut. Ce sont des limitations continuelles et des exceptions à chaque pas. Oui, je veux bien que mon amour aille jusque-là, mais qu'on ne m'en demande pas davantage. Oui, je consens d'observer tous les autres commandements, mais pour celui-ci je ne puis m'y résoudre. Sont-ce des préceptes d'une nécessité absolue ? Oui, je m'y soumets, mais ce qui est d'une plus grande perfection n'est pas de mon ressort. N'est-ce pas assez que je garde les jeûnes ordonnés par l'Eglise, sans que je mortifie d'ailleurs ma chair ? Que les riches, que ceux qui ne sont pas chargés d'enfants fassent l'aumône, à la bonne heure, pour moi tout bien compté, je n'ai point de superflu. Monde insensible à l'amour de ton Dieu, voilà comme tu chicanes avec lui. Mais quelle honte ! est-ce ainsi que Dieu nous traite ? Il ne garde point de mesures en son amour, et nous craignons d'en faire trop, nous compterons à la rigueur avec celui qui épuise tous ses trésors pour nous marquer sa tendresse ? Après cela faut-il chercher de la profondeur dans un tel amour ? Ah ! qu'elle est superficielle s'il y en a tant soit peu ! Et de vrai, s'il avait jeté fort avant ses racines dans notre cœur, ne descendrions-nous pas volontiers dans le centre de notre néant, à la vue d'un Dieu que l'amour a dégradé de sa grandeur ? Nous ramperions dans la poussière, rien n'aurait pour nous de charmes que l'abaissement et le mépris. Mais bien loin de tenir notre cœur dans cette posture humiliée, nous parler de rabattre notre faste, c'est nous offenser. Pour rien au monde on ne souffrirait qu'on donnât la moindre atteinte à son rang ; céder seulement le pas, ce serait une chose inouïe ; l'amour de Dieu ne nous serait plus rien, s'il nous devait coûter un tel sacrifice. Or un amour si superficiel et sans profondeur, peut-on espérer qu'il aille jusqu'à surpasser tout et à ne s'effrayer de rien ? Voilà pourtant quelle en devrait être encore la hauteur, et voilà quelle était l'élévation du cœur de l'Apôtre, quand, assuré de son amour, il donnait le défi aux choses les plus terribles avec ces paroles hardies : Qui peut me détacher de l'amour de mon divin Maître ? Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs ? Sera-ce la persécution ou les périls ? Sera-ce la nudité ou la faim ? Sera-ce le fer ou la violence ? Non, parmi tant d'ennemis mon amour demeurera victorieux. Et quand je consulte mon cœur, il me répond que la mort ni la vie, ni les puissances, ni les principautés, ni les choses

présentes, ni les choses futures, ni tout ce qu'il y a au plus haut des cieux, ni tout ce qu'il y a au plus profond des enfers, ne pourra jamais m'arracher l'amour que j'ai donné à mon Dieu (*Rom.*, VIII).

Que dites-vous, mes frères, d'une si généreuse résolution ? Vous sentez-vous dans une disposition pareille ? Votre amour pour Dieu est-il ainsi à l'épreuve de tout ? N'y a-t-il rien qui puisse atteindre jusqu'à lui ? Mais, hélas ! que vos actions, quand vous oseriez le dire, ou que vous voudriez vous le persuader, déposent bien le contraire, puisque sans en venir à quelqu'une de ces rudes expériences auxquelles l'Apôtre s'expose si courageusement, tous les jours la moindre bagatelle fait dédire votre cœur, à toute heure et donne le démenti à votre amour. Souvenez-vous cependant de ces autres paroles de l'Apôtre, et tâchez d'en bien sentir toute la force : *Caritas Christi urget nos* (*II Cor.*, V, 14).

L'amour que Dieu nous a marqué en tant de manières si éclatantes nous presse sans nous donner de quartier ; il faut l'aimer, et l'aimer comme il nous a aimés. Comme il a tout donné pour nous, nous devons tout donner pour lui ; comme il a tout fait pour nous, nous devons tout faire pour lui. Enfin comme il a tout enduré pour nous, nous devons tout endurer pour lui ; et ce n'est qu'à ce prix que s'obtient ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point ouï, ce que le cœur de l'homme n'a point compris : ce bien souverain, immense, inestimable que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Plaise à Dieu de nous donner un tel amour qui peut nous mériter une telle récompense. Amen.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT MATTHIAS.

La vocation nécessaire pour bien commencer, la persévérance pour bien finir.

Et dederunt sortes eis, et cecidit sort super Matthiam.
Ils tirèrent au sort, et le sort tomba sur Matthias (*Act.*, 1, 26).

Bien commencer et bien finir sont les deux points capitaux auxquels se réduit toute la vie chrétienne, les deux pôles sur lesquels elle roule, les deux termes qui doivent en borner l'étendue et le cours. Pour bien commencer il faut la vocation, pour bien finir il faut la persévérance. Sans vocation on ne peut bien commencer, parce qu'avant toutes choses il faut connaître et choisir l'état dans lequel Dieu veut que nous le servions ; connaissance et choix qui dépendent purement de la vocation. Sans persévérance on ne peut bien finir, parce que ce n'est rien aux yeux de Dieu d'entrer dans une sainte carrière, si on ne la fournit jusqu'au bout, et il n'y a que la persévérance qui procure cet avantage. En qualité d'hommes et de chrétiens, notre vie doit être consacrée au service de Dieu tout entière : mais dans cette foule d'états qui se présentent, quelle profession embrasserons-nous

pour le servir? Le servirons-nous dans le monde ou hors du monde? dans le mariage ou dans le célibat? dans l'Eglise ou dans le cloître? Quel métier, quel emploi doit faire notre partage? c'est à la vocation d'en décider. Si nous avons été assez heureux pour répondre par notre choix aux desseins de Dieu sur nous; avons-nous sujet de nous promettre une favorable issue d'une entrée si avantageuse? Notre salut est-il en assurance? n'y a-t-il rien à craindre pour nous? c'est à la persévérance d'en déterminer. Il est donc extrêmement important d'étudier le secret de réussir dans ces deux choses, bien commencer et bien finir. Sans sortir de l'histoire dont l'Eglise nous trace l'idée dans ce jour, deux hommes nous font là-dessus d'admirables leçons, quoique par des voies bien différentes, Matthias et Judas. La vocation de Matthias nous apprend ce qu'il faut faire pour bien commencer. La prévarication de Judas nous apprend ce qu'il faut éviter pour bien finir. Considérons Matthias dans sa vocation et nous commencerons saintement. Envisageons Judas dans sa prévarication, et nous finirons heureusement. Le premier nous apprendra à bien entrer dans la voie du salut pour y marcher avec confiance. Le second nous apprendra à nous y soutenir jusqu'à la fin, en nous y faisant toujours marcher avec défiance par la crainte de tomber.

J'ai déjà traité beaucoup de matières, Messieurs, depuis que j'ai l'honneur de vous annoncer la parole de vie; mais il ne m'en est pas encore tombé entre les mains de la conséquence de celle-ci. Mon Dieu! que je m'estimerais heureux si je pouvais l'exposer dans tout son jour et dans toute sa force! Esprit-Saint, j'implore votre assistance divine, car nous ne pouvons bien commencer qu'éclairés de vos lumières, nous ne pouvons bien finir que soutenus de vos forces; la vocation est votre ouvrage aussi bien que la persévérance. Je vous demande donc la grâce d'en parler, et je vous la demande au nom de celle qui, singulièrement appelée dès le premier moment de son être, demeura si parfaitement fidèle jusqu'au dernier soupir. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Rien ne me paraît dans toute l'Ecriture sainte nisi fréquemment ni si solidement établi que la nécessité de la vocation, et le danger qu'il y a d'entrer en quelque genre de vie que ce puisse être, sans y être conduit par la main de Dieu. Hé! Seigneur! s'écrie le Psalmiste, faites-moi connaître la voie par laquelle je dois marcher : *Notam fac mihi viam in qua ambulem* (Psal. CXLII, 8). Malheur à vous, enfants rebelles, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe! malheur à vous qui faites des desseins sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent point de mon esprit! *Vae! filii desertores* (Isaï., XXX, 8). Jésus-Christ, dont l'exemple nous doit tenir lieu d'une loi inviolable, nous a montré par sa conduite, s'il en faut croire

l'apôtre saint Paul, à ne nous ingérer pas de nous-mêmes, mais à attendre de l'ordre de son Père l'emploi auquel il nous a destinés : *Christus non semetipsum clarificavit* (Hebr., V, 5). Pour aller chercher la raison fondamentale de tout cela jusque dans la source des choses, établissons ou plutôt supposons quelques principes dont personne ne puisse contester l'évidence.

Premier principe : il y a une infinité de professions et d'états que nous devons regarder comme autant d'ouvrages de la Providence, et comme autant de voies différentes que Dieu a ouvertes aux hommes pour travailler en le servant à l'affaire de leur salut. Second principe : selon la diversité des conditions il y a diversité de grâces propres à les soutenir; la bonté, ou pour mieux dire, la justice de Dieu l'obligeant de proportionner des talents aux emplois, et de préparer des forces qui répondent aux charges qu'il impose. Troisième principe : Dieu n'étant pas moins sage que libéral dans la distribution de ses dons, ne répand pas indifféremment les mêmes grâces sur tous les hommes, mais il les partage comme il lui plaît, l'une à celui-ci, l'autre à celui-là : *Alius quidem sic, alius vero sic*, dit l'Apôtre (I Cor., VII, 7). De tout cela, Messieurs, il est facile de conclure l'importance qu'il y a de n'embrasser jamais aucune profession à moins que Dieu ne nous y appelle. Car si de mon propre mouvement j'entreprends d'occuper une place que le doigt de Dieu n'avait pas marqué pour moi, où prendrai-je les qualités nécessaires pour la remplir? puis-je les apporter de moi-même? non, parce que n'étant qu'ignorance et que faiblesse, c'est du ciel que je dois tout recevoir : puis-je me les promettre de Dieu? non, autrement il troublerait l'économie de sa providence, qui a préparé une mesure pour l'un et une pour l'autre, *Unicuique sicut divisit Dominus* (Ibid., 17). Dieu me voulait dans la robe, et je me suis jeté dans l'épée; je devais entrer dans l'Eglise, et je suis demeuré dans le monde. Que puis-je donc attendre, étant ainsi hors de ma sphère, et m'étant éloigné de la ligne sur laquelle le dessein de Dieu était que je marchasse?

La réponse de saint Grégoire est terrible : c'est mettre le pied sur le bord du précipice, dit ce Père, que de sortir de la circonférence de sa grâce et d'en franchir les bornes. Car étant une fois sortis de la voie de Dieu, toutes nos démarches ne sont qu'égaréments; et plus nous avançons, plus nous nous éloignons de notre but. Pour lors, il arrive ce que Boëce a remarqué si excellemment après saint Augustin : Il y a en Dieu une providence favorable, il y a une providence rigoureuse. Or, du moment que nous nous jetons hors de l'ordre de cette première providence en prenant une autre route que celle qu'elle nous a tracée, nous retombons dans l'ordre de la seconde providence, qui souffre pour un temps nos dérèglements, mais qui saura bien redresser et venger sur nous les entreprises que nous avons faites contre ses pre-

miers desseins. Mais s'il arrive aussi que nous soyons assez heureux pour prendre une fois bien à propos le point de notre vocation, que de bénédictions nous avons lieu de nous promettre!

Saint Bernard nous a laissé là-dessus une réflexion admirable, à l'occasion de ces paroles de l'Apôtre : *Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés* (Rom., VIII, 30). Remarquez, dit saint Bernard, la suite de ces paroles : l'Apôtre met la vocation entre la prédestination et la justification. Pourquoi cet arrangement? Pourquoi n'a-t-il pas passé tout d'un coup de la prédestination à la justification? C'est parce que la vocation est au milieu comme un pont mystérieux, qui communique de l'une à l'autre, et qui nous ouvre un chemin pour passer d'une extrémité à l'autre extrémité, malgré les vents et les flots. Parlons sans figures : si la vocation est un moyen nécessaire pour le salut, elle est aussi d'un secours admirable pour y conduire; comme hors de cette voie il y a trop à risquer, dans cette voie il y a tout à espérer; tant qu'on y marche, on est sous les yeux et sous la garde de cette providence favorable dont je parlais tout à l'heure, les grâces y sont attachées; c'est une route de faveurs qui mène de la terre au ciel. O mon Dieu! qu'il est donc important à l'homme de ne pas prendre le change dans une rencontre de ce poids, et qui est comme la crise de notre salut ou de notre perte!

Pour nous en garantir, Messieurs, de cette erreur si redoutable, voici les règles qui sont à suivre; je les propose et pour l'instruction de ceux qui sont encore en état de choisir, afin qu'ils se fassent une loi de les observer, et pour la consolation des honnêtes âmes qui ont tâché de s'assujettir à leur pratique, avant que de s'engager; et pour la condamnation des autres qui ont pris leur parti sans écouter aucunes de ces règles? La première est d'agir en cela mûrement et sans précipitation. Examinez seulement les choses dont il est question, et vous en conviendrez : il s'agit de connaître quelle est la volonté de Dieu sur nous. Or cette volonté adorable, si cachée, si mystérieuse, qui semble nous proposer tant de choses également bonnes, qui ne s'est point expliquée en particulier là-dessus; est-ce une chose facile à démêler? Il s'agit de notre éternité, dont le bonheur ou le malheur dépend de ce choix par une liaison comme nécessaire; est-ce une affaire à décider brusquement? Ah! si la témérité est préjudiciable partout ailleurs, elle est ici mortelle. Qu'on la bannisse donc absolument pour prendre du temps, pour examiner les choses, pour se sonder soi-même, mais surtout pour consulter Dieu dans l'oraison, et c'est ma seconde règle.

Mon fils, dit le Sage, adressez votre prière au Très-Haut en toutes choses, afin qu'il conduise vos pas dans les sentiers de la vérité : *In his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam*. Telle était

la conduite de Moïse, lui qui dans les moindres occasions avait recours à l'oracle du Seigneur. Et comme l'a remarqué un saint docteur, Josué ne fut trompé par les Gabaonites, que pour n'avoir pas fait parler cet oracle. Mais pour me renfermer dans le sujet que je traite, et dans l'histoire dont il est pris; telle ne fut-elle pas la conduite des apôtres et des disciples, lorsqu'il fut question de substituer un homme en la place de Judas? Ecoutez la prière qui les replis les plus secrets des cœurs sont ouverts, tirez-nous d'embarras, et expliquez-vous d'une manière sensible en faveur de celui qui vous agréa le plus pour le ministère de l'apostolat. Il le fit, Messieurs, et les vœux des fidèles furent exaucés à l'heure même.

Je sais bien que dans la méthode commune Dieu ne se fait pas entendre à nous si nettement; j'avoue encore qu'il y aurait de la témérité d'exiger de lui les communications particulières, et j'ajoute même que ce serait une indiscretion extrême de s'y fier, parce que l'ange de ténèbres, si accoutumé à se travestir en ange de lumières, pourrait faire passer ses illusions pour des révélations. Mais que cette précaution ne nous empêche pas de nous adresser au ciel pour le presser de se déclarer. Seulement faut-il ajouter pour troisième règle, qu'outre Dieu on doit encore consulter les hommes, et ceux particulièrement à qui l'ordre de la Providence nous a soumis, tels que sont un pasteur, un directeur.

Je ne vois rien que l'Esprit de Dieu condamne plus souvent par la plume du Sage, que la confiance arrogante qu'on prend en soi-même pour se gouverner par ses propres lumières. *Ne vous appuyez point sur votre prudence, et ne soyez point sage à vos propres yeux*, dit-il (Prov. III, 5 et 7), dans le troisième chapitre des Proverbes. *Où il y a beaucoup de conseillers, ajoute-t-il ailleurs (Ibid., XV, 22), là est le salut*. Et dans le chapitre vingt-huitième : *Celui qui met sa confiance en son esprit est un insensé (Ibid., XXVIII, 26)*. Or, comme dans tout le cours de la vie, il n'y a point de conjoncture ni si délicate, ni si embrouillée que le point de la vocation, il n'y en a point aussi où nous devions nous défier davantage de nous-mêmes. C'est là qu'on ne saurait apporter trop de précaution pour ne nous déterminer que sur les avis de ceux que nous devons regarder comme les organes de la sagesse de Dieu, et les interprètes de ses volontés. Voilà ce qu'il faudrait faire, mais voici ce qui se fait : Premièrement les pères et les mères se prévalent du beau nom qu'un ancien leur a donné, quand il les a appelés les dieux de leurs enfants, et se regardant comme tels, agissent véritablement à leur égard comme des dieux, en usurpant ce qu'il n'appartient qu'au vrai Dieu de faire. Comme s'ils étaient les arbitres de leur sort, sans que Dieu eût

droit de s'en mêler, ils font leur vocation selon que l'intérêt de leur famille, que des considérations du monde ou que leurs cupidités propres en ordonnent. Ce sont là les oracles qui parlent pour décider de l'établissement de ce garçon, de cette fille, et qui règlent leur destinée par un arrêt dont il n'y a point d'appel, quoique leurs inclinations les portent d'un autre côté, et que Dieu les y demande. Pour les autres que la Providence a délivrés d'une tyrannie si cruelle, deux choses à mon sens, règlent le sort de la plus grande partie des hommes ; le caprice et l'ambition. Est-il question d'embrasser un état de vie, et la chose dépend-elle de la liberté de notre choix ? on se jette inconsidérément pour satisfaire sa passion sur le premier objet qui se présente, sans discernement et au hasard. Combien en voit-on qui, emportés par l'impétuosité de leur penchant, s'engagent dans le monde, quoique Dieu les appellât à la religion ? Combien en voit-on d'un autre côté qui prennent le parti de la religion, ou à cause de quelques mécontentements, ou par le mouvement de quelque dévotion passagère, quoique Dieu les eût destinés pour le monde ? L'un cherche de l'emploi, parce que les saillies d'une jeunesse bouillante l'y portent ; l'autre vit dans l'oisiveté, parce que la paresse de son naturel l'y convie. Un événement fortuit fait naître à celui-ci l'occasion d'obtenir un bénéfice, il le reçoit à bras ouverts, et, quoiqu'il n'eût auparavant aucune vue pour l'état ecclésiastique, il s'enrôle à l'heure même dans cette milice sainte ; une rencontre inopinée inspire à celui-là de l'amour pour une beauté à laquelle il ne pensait pas, et sans balancer davantage, il forme le dessein d'en poursuivre la recherche. C'est ainsi qu'on s'engage à l'aveugle ; c'est ainsi que le caprice décide de tout. Mais savez-vous aussi d'où viennent tant de dégoûts et tant d'amertumes, tant de déplaisirs et tant d'incommodités, tant de chagrins et tant de peines, tant d'ennuis et tant de tristesses, dont la vie de la plupart des hommes est détrempée, dont leurs esprits sont rongés, dont leurs conditions sont traversées, dont leurs mariages sont troublés ? Providence rigoureuse de mon Dieu, c'est vous qui vous vengez dès ce monde du renversement que le caprice des hommes a causé dans votre empire, pour n'avoir pas suivi vos décrets.

Il faut avouer cependant que l'ambition des hommes fait encore plus de ravage dans l'empire de la Providence. Quoiqu'il soit de la justice et de la prudence d'écouter la voix de Dieu sur toutes les vocations, il y en a toutefois où il faut redoubler son attention pour l'entendre. Plus un emploi est difficile, plus il est éclatant, plus aussi il exige de perfection ; plus il demande de suffisance, et plus il faut prendre de mesures du côté de Dieu avant que de s'y engager. Il faut, selon l'expression de l'Evangile, supputer avec soi-même, si l'on se sent un fonds capable de fournir à la dépense ; il faut mettre dans la

balance d'un côté les talents qu'on peut avoir, et de l'autre les obligations de l'emploi où l'on aspire. Mais l'ambition ferme les yeux à tout cela par un triple aveuglement. Saint Bernard a exprimé le premier par un beau mot : *Omnia desunt ei qui nihil sibi deesse putat*. Ceux qui sont le plus dépourvus de talents, ceux-là mêmes se persuadent en posséder davantage ; et jamais la présomption du mérite n'est plus outrée que là où les qualités sont les plus médiocres. Que si on sent sa faiblesse trop ouvertement pour la désavouer, par un second aveuglement, on se dit à soi-même qu'on pourra avec le temps acquérir des forces suffisantes, parce que les emplois font les hommes. Ou bien enfin, pour troisième aveuglement, on ne considère dans la charge que l'on poursuit, que l'éclat, sans en considérer le poids ; on lui ôte ce qu'elle a de fâcheux pour ne l'envisager que du côté qu'elle paraît agréable. Ainsi prévenu de ces erreurs, un ambitieux ne consulte que sa passion. Tout ce que l'Eglise et l'Etat ont de plus élevé et de plus auguste, ce n'en est point trop pour lui ; appelé ou non, ce n'est pas ce qui l'inquiète, et il ne s'embarrasse que d'y entrer. Mais comment s'y soutenir avec bénédiction, si l'on y est entré sans vocation ? Comment espérer de bien finir si l'on a mal commencé ? Cependant c'est la fin qui décide, et la meilleure vocation même ne suffit pas si l'on ne persévère : c'est ce qu'il faut montrer dans un second point.

SECOND POINT.

Autant qu'il y a de précautions à prendre pour n'entrer dans un état que par l'ordre de Dieu, autant y a-t-il de mesures à garder pour y opérer notre salut. Il faudrait copier ici une grande partie de la morale de saint Paul, si je voulais vous représenter les sentiments de cet Apôtre sur cette importante matière ; et je ne crois pas qu'il ait jamais inculqué aucune des vérités de la religion avec plus de force. *Dicite Archippo*, écrit-il aux Colossiens : *Vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas* (Coloss., IV, 17) : Dites à Archippe ce mot de ma part : Considérez-bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs. *Obsecro vos*, écrit-il aux Ephésiens, *ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* (Ephes., IV, 1) : Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés. Plusieurs raisons ont inspiré au grand Apôtre cet empressément à recommander avec tant d'instance aux fidèles le soin de leur vocation ; et je vous prie, Messieurs, de me suivre dans le détail que j'ai à vous en faire ; il n'y aura pas un mot à perdre. Voici la première.

Comme les créatures raisonnables ont Dieu pour principe, leur plus grande gloire et leur plus grand avantage est d'avoir Dieu pour fin. Or Dieu ne peut être la fin des créatures raisonnables qu'autant qu'elles

agissent pour lui, et qu'elles rapportent leurs actions à l'accomplissement de sa volonté sainte. Mais comment savoir quelle est la volonté de Dieu sur nous, et par où chercher à lui plaire ? Il n'y a point à deviner ; la chose est claire. Quand une fois Dieu nous a manifesté sa volonté touchant l'état de vie où il veut que nous le servions, il est indubitable que pour faire sa volonté en toutes choses, nous n'avons qu'à nous assujettir avec fidélité à tout ce que cet état exige de nous. Par là nous pourrions approcher du bonheur des anges, dont le Psalmiste nous a laissé l'éloge en disant : *Anges du Seigneur, bénissez-le tous, vous qui êtes soumis à sa parole et qui obéissez à sa voix. Armées du Seigneur, bénissez-le toutes, vous qui êtes ses ministres et qui exécutez ses volontés* (Psal. CII, 20). Par là nous nous rendrons tels que l'Apôtre souhaitait les fidèles de Thessalonique, quand il leur écrivait : *Nous prions sans cesse pour vous, et nous demandons à notre Dieu qu'il vous rende dignes de sa vocation, et qu'il accomplisse par sa puissance tous les desseins favorables que sa bonté a sur vous* (II Thess., I, 11). Quels sont ces desseins ? La Providence vous a engagés dans le mariage, travaillez à vous acquitter de ce que vous devez, vous, femme, à votre mari ; vous, mari, à votre femme ; vous, pères et mères, à vos enfants ; vous, maîtres, à vos domestiques ; et vous vivez dans l'ordre que Dieu vous a prescrit. La main de Dieu vous a revêtu d'une charge, faites exactement ce qui est de votre charge, et vous ferez la volonté de Dieu.

La seconde raison pour laquelle le grand Apôtre nous exhorte d'être fidèles à notre vocation se peut prendre de cette parole terrible du Fils de Dieu : Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi vocati, pauci vero electi* (Matth., XX, 16, et XXII, 14). Quand j'aurais une certitude infaillible que Dieu par sa grâce m'a appelé à la profession que je fais, cette vocation ne me répond pas de mon salut. Quand l'état dans lequel Dieu m'a placé serait le plus parfait de tous les états, avec tout cela je puis m'y perdre. Non, mes frères, il n'y a point de condition pour sainte qu'elle puisse être, où l'on n'ait lieu de trembler. Quoi de plus saint et de plus auguste que le collège des apôtres ? et nous voyons cependant aujourd'hui que Judas s'y est perdu. S'il y eut jamais d'assurance à se promettre, n'était-ce pas dans la compagnie de Jésus-Christ, comme à l'ombre de sa personne adorable ? Toutefois ce ne fut pas un lieu de sûreté pour Judas, et le démon trouva bien le secret de l'y séduire. Direz-vous que cet infâme apostat s'était intrus de lui-même dans un ministère où Dieu ne le voulait pas, et qu'ainsi l'on ne doit pas s'étonner s'il en déchet d'une manière si déplorable ? Cela ne se peut soutenir, puisque tous les évangélistes le mettent au nombre de ceux dont Jésus-Christ fit le choix avec une liberté entière : *Vocavit ad se quos voluit ipse* (Marc., III, 13). Que reste-t-il donc à dire, sinon qu'il faut tra-

vailler à nous affermir dans notre vocation, et à répondre aux obligations qu'elle nous impose, avec une fidélité exacte, de peur d'en déchoir honteusement, et de trouver une occasion de naufrage dans la voie qui devait nous conduire au port. C'est l'avis que saint Pierre donnait aux premiers chrétiens. *Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* (II Petr., I, 10). Efforcez-vous, ô mes chers frères ! efforcez-vous de plus en plus de vous confirmer dans votre vocation, dans votre élection par les bonnes œuvres ; car agissant de la sorte vous ne pécherez jamais ; et par ce moyen Dieu vous fera entrer au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec une riche abondance de sa grâce.

Encore une raison pourquoi saint Paul nous anime tant de fois et d'une manière si vive à cultiver notre vocation. Pour léger que le relâchement paraisse dans son commencement, il faut en appréhender le progrès, et les suites peuvent en être fâcheuses. La grâce de la vocation ne se perd pas d'ordinaire tout d'un coup. C'est un précipice où l'on ne tombe que par degrés ; on se refroidit peu à peu, on néglige d'abord des choses qui ne paraissent pas considérables, et insensiblement on en vient à un entier égarement. Le démon, dit saint Chrysostome, étant aussi artificieux qu'il est, ne commence à s'insinuer que par des choses légères et peu importantes. C'est ainsi que cet esprit de malice se conduisit autrefois envers Caïn. Il ne lui suggéra pas d'abord de tuer son frère. L'horreur d'un si grand crime l'aurait frappé et lui en aurait fait perdre la pensée pour jamais. Il débute par le porter à n'offrir à Dieu que ce qu'il avait de moins bon dans ses troupeaux, lui représentant cela comme une chose indifférente. Il lui empoisonne ensuite le cœur par une secrète envie, et il lui figure encore ce crime comme une chose de rien. Ainsi s'étant emparé peu à peu du fond de son âme, il le pousse enfin à ce fratricide ; et lui ayant inspiré une assez grande barbarie pour le commettre, il lui donne ensuite assez d'impudence pour le nier. Pensez-vous (et c'est encore un exemple que saint Chrysostome allègue sur ce sujet), pensez-vous que Judas formât d'abord le projet exécrable de livrer son maître entre les mains de ses ennemis ? Ah ! cela n'eût garde de lui tomber sitôt dans l'esprit : comment put-il monter jusqu'au comble de cette détestable perfidie ? Au lieu de s'acquitter fidèlement de son ministère, lui à qui le Sauveur du monde avait confié la garde de l'argent qu'on lui donnait pour la subsistance de ses apôtres et des pauvres, ce malheureux, emporté par le penchant de son avarice, s'accoutume à détourner cet argent à son usage, et regardant comme une faute légère le sacrilège qu'il commettait à voler un bien dont il était le dépositaire, enfin sa passion pour l'argent s'enflamma à un point qu'à l'appât d'une somme modique, il vendit son Maître et son Dieu par la plus noire de

toutes les trahisons. Ainsi périt un apôtre, ainsi se perdit la plus sainte de toutes les vocations. Si ce malheureux eût repoussé d'abord les premières attaques que l'avarice donna à son devoir, jamais le démon n'eût eu la hardiesse de lui proposer l'affreux dessein dont il devint l'exécuteur ; mais sa première infidélité en ayant attiré une seconde, peu après le démon l'amena à l'apostasie et enfin au désespoir.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Apôtre nous fait tant de leçons sur la fidélité que nous devons à notre vocation. Et sur cela, Messieurs, je vous prie de vous souvenir de cette maxime si célèbre dans la vie spirituelle, qu'il faut être fidèle à Dieu jusque dans les moindres choses. Ce qui est petit est petit, dit saint Augustin ; mais être fidèle à Dieu dans les petites choses, c'est quelque chose de grand. La raison, Jésus-Christ l'a rendue lui-même : *Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est ; qui in modico iniquus est et in majori iniquus est* (Luc., XVI, 10) : Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses sera injuste aussi dans les grandes. Reprenons la raison encore de plus haut, ou du moins expliquons-la plus clairement. Il se peut faire que Dieu ait attaché notre prédestination à une seule action, et qu'il fasse dépendre notre salut d'une seule rencontre ; rencontre qui étant bien ménagée tire après soi une suite continuelle de grâces qui vont toujours se multipliant jusqu'à la fin de notre vie ; au lieu que si nous la négligeons, il y a lieu d'appréhender que tout ne nous aille à rebours, et que par une révolution fatale un péché attirant un autre péché, insensiblement nous ne nous engagions si avant que nous n'en puissions revenir. Nous avons dans les saintes Ecritures plusieurs exemples qui sont autant de fondements et de preuves de cette vérité. Si Rébecca n'eût usé de civilité envers le serviteur d'Abraham, en s'offrant de puiser de l'eau pour lui et pour ses chameaux, elle n'eût jamais été l'épouse d'Isaac, ni par conséquent l'aïeule de Jésus-Christ : son élection dépendait de cette action, selon que Dieu l'avait fait connaître à ce fidèle serviteur par une révélation secrète, comme il est expressément marqué dans l'Ecriture (Genes., XXIV, 14).

Voyez par là, Messieurs, à combien peu de choses Dieu attache quelquefois ses plus grandes faveurs par un enchaînement adorable, et prenez pour une des plus importantes maximes de la vie chrétienne de ne négliger jamais rien, surtout dans les choses qui regardent votre profession. Ménagez-en jusqu'aux circonstances les plus minces, si sagement, que rien ne vous échappe. Car les occasions négligées ne reviennent plus ; on peut bien s'en repentir, mais on ne peut pas les rappeler. Cet avis est de conséquence plus qu'on ne le saurait croire ; mais en voici un autre qui ne lui cède pas, il est pris du grand Apôtre.

Qu'il se fasse en vous, dit-il aux Romains,

qu'il se fasse en vous une transformation secrète par le renouvellement de voire esprit, afin que vous reconnaissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux et ce qui est parfait : *Ut probetis quæ sit voluntas Dei, bona et beneplacens et perfecta* (Rom., XII, 2). Pourquoi remarque-t-il dans la volonté de Dieu ces trois qualités de bonne, d'agréable et de parfaite ? Une morale excellente est renfermée là dedans. Nous devons répondre aux devoirs de notre vocation, comme je vous l'ai dit, parce que telle est la volonté de Dieu. Mais pour bien répondre à cette volonté, il faut trois choses : faire ce que Dieu demande, le faire comme il le demande ; enfin le faire parce qu'il le demande. Le premier regarde la substance de l'action, le second la manière de l'action, le dernier la fin de l'action. Faire ce que Dieu demande, cela est bon ; le faire comme il le demande, cela est agréable à ses yeux ; enfin le faire parce qu'il le demande, cela est parfait. Et c'est jusque-là, Messieurs, que nous devons aspirer chacun dans l'état où nous nous trouvons. N'eussions-nous à faire que des choses basses, viles et méprisables, si nous y envisageons Dieu sous les trois idées que je viens de vous représenter, nous ferons tout, et nous le ferons avec estime ; puisque cela est bon et que Dieu le demande ; nous le ferons avec joie, puisque cela est agréable à ses yeux, et que c'est ainsi qu'il veut que nous le fassions ; nous le ferons avec toute l'exactitude, avec toute la fidélité possible, en quoi consiste la perfection, parce que c'est pour Dieu que nous le ferons.

Après cela, Messieurs, saint Paul ne me fournit plus qu'un avis à vous donner : *Je vous exhorte tous*, c'est aux Romains qu'il parle, *je vous exhorte tous par la grâce qui m'a été donnée, de ne vous point élever au delà de ce que vous devez, mais de vous tenir dans les bornes qui vous sont prescrites, selon la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous* (Rom., XII, 3). C'est donc avec cet avis que je finis, Messieurs, pour vous prémunir contre une tentation dangereuse qui surprend souvent de bonnes âmes, sous le voile d'une piété apparente. Car combien y en a-t-il qui, sous prétexte de s'élever à une perfection plus sublime, manquent aux devoirs les plus essentiels de leur état pour s'attacher à une dévotion en idée ? Combien de femmes abandonnent le soin de leurs familles, combien de mères négligent l'éducation de leurs enfants pour vaquer ou dans l'église à l'oraison, ou dans leur cabinet à la lecture ? On sera de toutes les confréries d'une ville, et on ne sera rien moins que ce qu'on doit être ; on se piquera de surérogation, et on ne satisfera pas aux commandements. Dévotion mal réglée et qui n'est rien moins que dévotion. Mais les choses à quoi je m'applique sont plus parfaites que celles que j'abandonne : je le veux ; mais Dieu vous demande les unes et il ne vous demande pas les autres. *Si Dieu ne vous veut qu'en qualité de soldat*, dit saint Grégoire de Nazianze,

*pourquoi vous ingérez-vous de faire le capitaine? Si vous n'êtes que pied dans le corps mystérieux de l'Eglise, pourquoi voulez-vous être tête? Qui êtes-vous pour plaire à Dieu malgré lui? Le Seigneur a-t-il besoin de victimes, demandait Samuel à Saül (1 Reg., XV, 22), et que prétendait-il, sinon qu'on demeure soumis à sa voix? Soyez ce que vous devez être, et vous serez toutes choses, quand d'ailleurs vous ne seriez rien; ne soyez pas ce que vous devez être, et vous ne serez rien, quand d'ailleurs vous seriez toutes choses. Disons donc avec le saint homme Job : *Vestigia ejus secutus est pes meus, viam ejus custodivi et non declinavi ex ea* (Job, XXIII, 14). C'en est fait, je veux tâcher de suivre pas à pas le Dieu qui me mène par la main, je veux marcher constamment dans la voie qu'il m'a tracée, sans m'en écarter jamais, quelque prétexte qui m'en convie. C'est ainsi qu'on se perfectionne, c'est ainsi qu'on persévère; c'est là le secret de bien finir, et c'est, Messieurs, ce que je vous souhaite. Amen.*

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE, TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

(Prononcée devant le corps de ville de Paris, dans l'Eglise de Saint-Jean-en-Grève.)

Pertransiit benefaciendo.

Elle a passé en faisant du bien dans tous les lieux de son passage (Act., X, 38).

Est-il donc arrêté dans les décrets éternels du souverain arbitre des hommes qu'il n'y ait jamais de prospérité pure ici-bas, et qu'un coup imprévu doive toujours en troubler la joie, du côté qu'on est moins en garde et moins préparé à de tels événements? Qui l'eût jamais cru, mes chers auditeurs, pendant que la France goûtait un doux et tranquille repos à l'ombre des lauriers de son roi; pendant que la félicité du passé nous donnait de si favorables augures pour l'avenir, et que tous les malheurs semblaient n'être que pour nos voisins : qui l'eût cru que nous dussions être frappés d'un revers si subit et si déplorable? Vous-mêmes, Messieurs, vous qui depuis longtemps ne travailliez qu'à dresser de nouveaux trophées au nom de Louis le Grand, l'eussiez-vous pensé qu'il fallût sitôt préparer ce lugubre monument à la mémoire de Marie-Thérèse d'Autriche, son auguste épouse? Hélas! tout occupés à amasser des lauriers pour l'un, vous ne songiez pas à chercher des cyprès pour l'autre. Accoutumés que vous étiez à recevoir tous les ans quelque marque éclatante de la faveur du ciel, et comme sûrs de sa constance à votre égard, bien loin d'en appréhender le changement, vous n'étiez en inquiétude que sur la difficulté de trouver de nouveaux moyens pour lui marquer votre reconnaissance.

Cependant que les choses ont changé de face! Et qu'est-ce qu'il au peuple de cette grande ville après la perte qu'elle vient de faire, sinon de s'écrier avec le plus affligé de tous

les hommes : Ma harpe s'est changée en de tristes plaintes, et mes instruments de musique en des voix lugubres : *Versa est in luctum cithara mea, et organum meum in vocem flentium* (Job, XXX, 31)? Vous donc, que la piété, la douleur et la reconnaissance amènent au pied de ces autels, au lieu de ces cantiques d'allégresse que vous aviez coutume d'y faire entendre, apportez-y des gémissements et des soupirs, et, humiliés devant la majesté du Très-Haut, faites des vœux à ce Dieu terrible aux puissances de la terre, qui, pour manifester sa grandeur et leur néant, les frappe et les réduit en poudre, quand il lui plaît, brisant les cèdres du Liban avec la même facilité que les fragiles roseaux. L'exemple n'en peut être ni plus récent, ni plus touchant que celui que vous avez devant les yeux. Une reine qui se trouvait au point d'élévation où peut aspirer l'ambition d'une créature mortelle, née dans la pourpre et du sang des Césars, assise sur un trône dont il n'y en a point dans le monde chrétien qui ne reconnaisse la prééminence, couronnée par les mains de ce que le monde profane appelle fortune, et pour parler plus chrétiennement, par les mains de la divine Providence, d'une longue suite de prospérités qui lui en promettait, ce semble, tous les jours de nouvelles; illustre par une heureuse fécondité, dont elle voyait augmenter et perpétuer le cours; toute couverte de la gloire de son époux, non moins brillante de sa gloire propre; et si c'est quelque chose à compter encore après cela, aimée de ses sujets autant qu'elle en était révérée : une reine avec tous ces avantages, passer cependant tout d'un coup d'entre les bras de la grandeur et de la gloire, dans le sein de la mort et du tombeau; être enlevée soudainement presque avant qu'on appréhendât de la perdre; ne trouver aucune ressource ni dans la force de la santé, ni dans la vigueur de l'âge; expirer sous les yeux de tout ce que le monde a de plus grand et de plus auguste, sans y rencontrer d'autre consolation que des larmes inutiles et des regrets impuissants! O mon Dieu! il faut le confesser, vous êtes un Dieu redoutable, et il ne reste après cela aux puissances de la terre qu'à s'anéantir, au milieu de tout leur éclat, devant la majesté de votre nom.

Mais si cette grande reine a passé avec la même rapidité que ces feux qui, dans le moment même qu'ils éblouissent davantage nos yeux, vont se perdre dans une éternelle nuit, sa course a été plus heureuse; et semblable à l'astre du jour, qui ne roule si promptement sur nos têtes que pour faire du bien sur sa route, elle a fait du bien comme lui dans tous les lieux de son passage : *Pertransiit benefaciendo*. Représentez-vous en effet cette reine incomparable, et suivez à loisir toutes les démarches de sa vie; il n'y en a pas une de vide ou d'inutile. Vous diriez que le ciel ne l'a donnée à la terre que pour y verser par ses mains une suite continuelle de bénédiction, et que s'il a renfermé en elle tout ce qu'il a de plus précieux, elle de son côté

l'a fait servir ou à notre félicité par ses bienfaits, ou à notre instruction par ses vertus. Partout aux prises avec sa grandeur, au milieu de ses douceurs, pour en prévenir les dangers, pour en combattre les désirs; la puissance qui entre les mains des autres est si souvent l'instrument ou de la vengeance, ou de l'injustice, ne servit entre les siennes qu'à donner plus d'étendue aux effusions de sa bonté, plus de prix aux effets de sa charité. Elle fit toujours tout le bien qu'elle put, suppléant au moins par ses désirs à celui qu'elle ne put pas; usant du monde par devoir, sans en abuser par passion, si elle en fut quelquefois occupée, elle n'en a été ni possédée ni remplie. Le trône a pu l'élever aux yeux des autres, mais elle n'en a point été plus élevée à ses propres yeux. Humble dans l'autorité souveraine, modeste dans une continuelle prospérité, recueillie dans la dissipation de la cour, pénitente dans le sein des délices, sa foi lui a fait sanctifier tout ce que les autres profanent, en lui faisant consacrer son loisir à la prière, ses richesses à l'aumône, son exemple à l'édification; si bien qu'on peut dire d'elle que si elle a été reine, ç'a été plus pour les autres que pour elle; que si elle a été grande, ce n'a été que pour servir Dieu plus noblement.

Ainsi, Messieurs, en prenant les paroles de mon texte dans toute l'étendue du sens qu'elles peuvent recevoir : disons à la gloire de la reine dont vous attendez ici l'éloge, que par le bien qu'elle a fait, elle s'est rendue également recommandable et à Dieu et aux hommes; disons que la France n'a jamais perdu de princesse dont la mémoire doive être plus chère aux hommes, dont la vie ait été plus précieuse devant Dieu : c'est à cette double idée que je borne tout l'éloge de TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE, TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE MARIE-THERÈSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE; et je le fais avec d'autant plus de confiance, que je ne serai point obligé de faire entrer le profane dans le sanctuaire, ni de chercher de fausses couleurs pour déguiser de véritables vices, ou d'employer de faux éloges pour orner de fausses vertus.

Au reste, quoique je ne fasse ici que ce que d'autres ont déjà fait avant moi, et que je n'aie pas la présomption de me mettre en parallèle avec les célèbres orateurs qui m'ont précédé dans cette carrière, je ne crains point d'être à charge à la patience de mes auditeurs. Grande ville, qui m'as fait le dépositaire de ta douleur et des sentiments de laquelle je suis aujourd'hui l'interprète, si je n'ai pas de quoi soutenir ton choix ni de quoi servir ton zèle, tout ce qui peut me manquer pour parler sur un sujet si relevé et dans une conjoncture si illustre sera facilement réparé par l'intérêt que tu prends naturellement à la gloire de tes princes; et j'ose même me promettre que ton zèle suppléant à mon insuffisance et pardonnant au défaut de l'art par la considération de la matière, ce discours sera reçu avec une attention favorable.

PREMIER POINT.

Nous devons beaucoup à l'Espagne, confessons-le de bonne foi, et sans écouter l'opposition que l'antipathie des humeurs, ou l'émulation des partis, ou la différence des intérêts ont fait naître entre les deux royaumes, faisons un aveu public de nos obligations et de notre reconnaissance. Vous diriez qu'il est de la destinée de cette nation, d'ailleurs jalouse de notre gloire et ennemie de nos succès, de donner d'excellentes reines à la France : comme si celui qui dispose des rois et de leurs Etats, et qui balance un événement par un autre, avait voulu récompenser les disgrâces que nos pères ont quelquefois reçues de la bonne fortune de l'Espagne, par le mérite des princesses qui nous en sont venues de temps en temps. Quatre siècles qui se sont écoulés depuis Blanche de Castille n'empêchent pas que sa mémoire ne soit encore chère aux Français, et elle peut se promettre de vivre éternellement dans leurs cœurs, pour avoir donné à leurs pères le plus saint de tous les rois aussi bien que le meilleur de tous les princes. Anne d'Autriche longtemps depuis s'est acquis sur les Français les mêmes droits par des voies semblables. Car, sans parler de la régence, à laquelle elle fut appelée comme l'autre; pour ne rien dire de la gloire que sa prudence et sa fermeté lui méritèrent aussi bien qu'à l'autre, malgré les troubles et les désordres d'une minorité de plusieurs années, qui pourrait jamais nous acquitter envers cette princesse du présent qu'elle nous a fait, en nous obtenant du ciel un autre Louis, non moins héritier du zèle de ce saint roi pour la religion que de sa valeur dans les combats, et de sa sagesse dans le gouvernement de son Etat ?

Mais j'ose dire que l'Espagne ne réservait pas à notre siècle quelque chose de moins précieux dans la personne de Marie-Thérèse : soit que touchée des rares vertus de l'incomparable Elisabeth de France, qui venait de faire son admiration et ses délices, elle voulût par générosité nous la rendre tout entière dans sa fille; soit que pour sa propre gloire elle s'intéressât à enchérir sur ce qu'Anne d'Autriche lui avait déjà acquis de réputation parmi nous; soit que par un pressentiment secret des qualités héroïques de Louis le Grand, elle songeât à lui préparer une épouse digne de lui, et regagner en quelque sorte par là ce que ses conquêtes lui devaient ôter. Certainement, Messieurs, la Providence est admirable dans la conduite de ses desseins : comme elle destinait Thérèse pour Louis, afin que l'alliance fût plus juste, elle prit ce semble plaisir à mettre des deux côtés une exacte ressemblance; même sang, même naissance, même mérite. Le sang de France et d'Espagne se réunit pour les former, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus auguste sur la terre. Quand le ciel, se rendant enfin aux vœux de toute la France, accorda un dauphin à Anne d'Autriche, afin que la grâce fût complète il donna de même aux vœux de l'Espagne une infante à Elisabeth, non-seulement

dans la même année, mais encore au même mois et pour ainsi dire au même jour. Que l'astrologie raisonne comme il lui plaira sur le point de la nativité des hommes, la religion, qui raisonne sur de meilleurs principes, ne peut s'empêcher de reconnaître ici quelque chose de divin; et ce ne fut point sans un ordre secret d'en haut que les mêmes astres présidèrent à ces deux naissances, sur lesquelles la divine providence avait les mêmes vues. Aussi, Messieurs, parut-il bientôt que l'une et l'autre reçurent du ciel des influences pareilles. Si l'on vit éclore dans Louis ces qualités éminentes qui promettent des héros, la majesté, la force, la prudence, le courage; dans Thérèse l'on vit se développer avec l'âge tous les avantages qui peuvent relever une princesse, la beauté, la douceur, la piété, la sagesse. Vous eussiez même dit que, piquée d'une noble émulation au bruit que faisaient partout les qualités de notre jeune monarque aussi bien que ses conquêtes, elle redoublait ses efforts pour se rendre plus digne de celui à qui dès le berceau elle avait été destinée, ne désespérant pas de pouvoir désarmer elle seule un prince dont le roi son père ne pouvait soutenir la valeur avec la force des deux mondes.

Enfin le moment arriva, moment marqué dans le ciel pour la félicité des deux royaumes. En vain le démon de la guerre tâcha de le reculer pendant vingt ans; le mérite de Thérèse prévalut, le victorieux s'y laissa vaincre; et sacrifiant son ambition à son estime, il se tint plus heureux de la conquête de la fille que de celle des trente royaumes du père. Comment donc regarderons-nous cette princesse dans une conjoncture si glorieuse pour elle, et si favorablement pour nous? Telle à peu près que la colombe qui, lorsque les eaux du déluge se furent écoulées, apporta un rameau d'olivier et fit connaître par ce symbole mystérieux à ceux qui étaient dans l'arche que le ciel s'était réconcilié avec la terre. Telle parut Thérèse sur les bords de cette fameuse rivière qui sépare les deux empires, l'olivier à la main pour annoncer à la France et à l'Espagne, qu'une longue et cruelle guerre avait inondées d'un déluge de sang, que l'orage avait enfin cessé, et qu'elles pouvaient se promettre dorénavant des jours sereins et tranquilles. Non, Messieurs, il n'y avait que des mains aussi pures et aussi innocentes que celles de cette princesse, par qui les hommes criminels dussent recevoir d'un Dieu justement irrité contre eux un bien aussi précieux que celui de la paix.

Ne la regrette donc point, Espagne, ou console-toi pour le moins: si elle te quitte, c'est pour te sauver, et plus heureuse que la princesse de la fable, qui ne put conjurer la tempête que par la perte de sa vie, elle rend le calme à tes Etats, en montant elle-même sur le plus superbe trône de l'univers. Mais toi, France, quelque heureux succès qui ait accompagné jusqu'ici tes armes sur la frontière et hors du royaume, n'en reçois pas Thérèse avec de moindres sentiments de

joie et de reconnaissance. La paix que son mariage procure vaut beaucoup mieux que la victoire, et le fruit que sa fécondité te promet vaut encore mieux que la paix.

Aussi, jamais princesse ne fut reçue avec un applaudissement plus universel, ni des réjouissances plus sincères. Vous le direz à la postérité, augustes monuments que la reconnaissance publique dressa alors sur des fondements durables pour en éterniser la mémoire, et tous les siècles apprendront de vous combien Paris fut sensible au bonheur que Thérèse lui apportait. Mais ce serait à vous d'en parler ici, ô vous qui signalâtes en cela comme dans tout le reste votre zèle et votre magnificence, qui fîtes admirer à tout l'univers la splendeur de cette grande ville, qui renouvelâtes alors les anciens spectacles de Rome la triomphante et la superbe, et la rendîtes jalouse de Paris. Hélas! malgré tout ce que je vois, il m'est encore doux aujourd'hui de rappeler dans ma mémoire cette fameuse journée où Thérèse reçut tant de gloire, et parut digne à tout le monde d'en recevoir encore davantage. Quel concours de toutes les provinces du royaume! quel ordre, quelle majesté de ces augustes compagnies qui font une des plus nobles portions de l'Etat! Que la cour dans ce jour-là se surpassa elle-même! Chacun s'efforçait à donner des démonstrations de sa joie. Ce n'étaient de tous côtés que vœux et qu'acclamations; et quelque superbe que fût le char où la reine était portée, il n'y avait personne qui ne lui en dressât un encore plus pompeux dans son cœur. Peuples, vous aviez raison: celles que Rome païenne autrefois a traitées de divinités visibles n'ont jamais procuré à la patrie de félicité pareille.

Le ciel ne tarda pas, Messieurs, à nous en donner de nouveaux gages. A peine nous laissa-t-elle le loisir de souhaiter; et la naissance d'un dauphin fut si prompte, qu'elle ne donna que le temps nécessaire à la nature pour répondre à nos vœux. Il est vrai que la Providence se contenta de montrer à la terre les autres princes dont la France vit bientôt après ses espérances flattées. Mais Thérèse, secondant les desseins de Louis, trouva le moyen de réparer cette perte par un redoublement d'application à former le seul qui lui restait: et voyant qu'elle ne pouvait laisser qu'un prince à l'Etat, elle n'oublia rien pour le lui laisser le meilleur et le plus accompli qu'il pût être.

Chose étrange, Messieurs, et qui mérite d'être considérée! La plupart des grands pensent diminuer à mesure que leurs enfants croissent, après avoir désiré des héritiers, ils craignent d'avoir des compétiteurs; et, parce qu'il ne leur est pas possible d'arrêter la rapidité des années, pour faire durer le bas âge de ceux qui leur doivent succéder, ils prolongent en un autre sens leur enfance, en retardant le progrès de leur jugement et de leur courage. Ainsi ils les entretiennent dans des inclinations puériles, et par une lâche prudence ils mettent auprès d'eux des gens qui les amusent au lieu de les hâter. Cette in-

digne jalousie n'avait garde de trouver place dans le cœur de Louis le Grand. Comme il est au-dessus de tout, sûr de lui-même et de son mérite, que n'a-t-il point fait pour avancer celui qui doit remplir sa place, afin qu'il la remplisse dignement ? pour cet effet il choisit dans cette foule de grands hommes que le bonheur de son règne a produits, et choisit avec tant de discernement, que tout le monde applaudit à son choix.

Mais, comme avec toutes ses précautions, le roi ne se crut pas déchargé du soin de s'appliquer lui-même à former cet auguste enfant, la reine de son côté ne demeura pas spectatrice oisive dans cette importante occasion. Pour n'être pas un témoin inutile et sans action dans l'éducation de son fils, aux tendresses de l'affection maternelle qui ont plus ordinairement pour objet ce qui frappe les sens, elle joignit les soins d'une bonne nourriture pour le cœur, et cultiva de ses royales mains cette jeune plante dont la destinée fera un jour celle de l'Europe. Car, Messieurs, si vous y prenez garde, la France ayant toujours été et devant toujours être la partie principale du corps de la chrétienté, c'est à elle à donner le premier mouvement aux affaires générales. Et par une suite nécessaire il est évident que former un dauphin de France, c'est faire du bien à ceux qui vivent, et en faire par avance à ceux qui ne sont pas encore nés ; c'est obliger la postérité la plus reculée ; c'est travailler en même temps pour l'exemple de tous les souverains et pour la félicité de tous les Etats.

Or telle est, Messieurs, la gloire de notre reine, telle a été son occupation ; attentive à ce cher fils, qui doit soutenir un jour les espérances de la France et décider du sort de ses voisins : au milieu des caresses les plus tendres agissant encore davantage en reine qu'en mère, et plus en chrétienne qu'en reine, elle priait celui qui tient les cœurs des rois entre ses mains, qu'il fit de son fils un prince selon le sien. Laisant aux âmes vulgaires à borner les vœux qu'ils font pour leurs enfants, aux désirs de leur prospérité, de leur élévation, de leur gloire ; elle, plus saintement ambitieuse, demandait un accroissement de grâce, de mérite et de vertu. Ensuite joignant l'instruction à la prière, elle lui apprit avant toutes choses à lever ses innocentes mains vers le ciel, et à porter là ses premiers regards. Elle grava dans cette âme tendre des sentiments de religion pour Dieu et d'amour pour la patrie. Elle lui enseigna que l'art dont les princes chrétiens doivent faire leur principale étude est l'art de se faire aimer de leurs sujets, plus encore que celui de se faire craindre de leurs ennemis. En un mot, elle lui insinua sans relâche ces pures maximes qui formèrent autrefois les Constantin et les Théodose pour le bonheur de l'empire, et qui depuis ont formé les Charlemagne et les Louis pour le bonheur de la France.

Aussi, qui pourrait exprimer la joie qu'a ressentie cette heureuse mère quand, le succès répondant à ses désirs et surpassant même

son attente, elle a vu les bonnes inclinations de son fils croître avec l'âge, et les précieuses semences qu'elle avait jetées dans son âme produire de si dignes fruits ! Car, Messieurs, la reine n'a point laissé ce jeune prince dans un âge équivoque pour l'avenir, où elle pût encore douter quels seraient ses penchants, quelle la trempe de son âme et la bonté de son naturel. Elle a eu la consolation de s'assurer par ses propres yeux qu'il avait des qualités capables d'honorer sa naissance, et des vertus qui valaient mieux que la couronne qu'il attendait. Vous l'avez vu, princesse, et vous vous en applaudissiez. Hélas ! c'était la plus douce de vos joies, de trouver dans ce fils de si beaux traits de son père : joie sensible au cœur d'une mère, au delà de ce qui se peut penser, si seulement la durée en avait été plus longue !

Mais il n'est pas encore temps de venir à ce moment funeste qui nous a enlevé cette grande Reine, lorsque comblée de gloire et de satisfaction, tout semblait lui en promettre une possession durable. De plus agréables objets se présentent pour charmer notre douleur, ou du moins pour la suspendre ; et nous ne pouvons les passer sans injustice et sans ingratitude. Je vous ai dit d'abord, Messieurs, que la France était redevable de la paix à Marie-Thérèse d'Autriche. Mais ajoutons-y maintenant que nous ne lui sommes pas moins redevables de la victoire. Non, grand prince, je ne crains pas d'être injurieux à votre gloire si j'appelle ici votre épouse pour la partager avec vous. Et je n'ai pas peur que vous m'en désavouiez, si je publie hautement que ces conquêtes surprenantes qui feront vivre éternellement la mémoire de votre règne, sont l'ouvrage de Thérèse aussi bien que de Louis.

Je le sais, Messieurs, et qui ne le sait pas comme moi ? Je sais que la monarchie française n'a jamais vu sur son trône de prince qui l'ait si glorieusement remplie. Je sais qu'héritier de tant de héros, Louis a réuni dans sa personne le mérite de ceux qui l'ont précédé, et qu'il ne laissera à ses successeurs que le plaisir de profiter de ses exploits, avec le désespoir de les égarer s'ils veulent les suivre. Peut-être ne vit-on jamais un si merveilleux accord de toutes les vertus royales et héroïques, politiques et militaires : juste dans ses projets, sage dans ses conseils, intrépide dans les périls, infatigable dans les travaux, pénétrant à tout prévoir, diligent à tout prévenir, heureux à trouver des sujets qui le secondent, plus habile à les former : il ne faut pas s'étonner si la victoire a toujours marché sur ses pas, et si des charmes si puissants ont su fixer partout l'inconstance de la fortune.

Grande reine, s'il reste encore après la mort quelque sentiment pour les choses qui nous ont touchés durant la vie, je flatte ici la plus tendre inclination de votre cœur, quand je loue notre grand monarque. Dans la juste admiration de ses rares qualités, bien loin d'être surprise de la rapidité ou

de la multitude de ses victoires, comme vous lui trouviez assez de sagesse pour gouverner tout le monde, vous lui trouviez assez de valeur pour le conquérir.

Cependant, avouons-le ici à la face du Dieu des armées, la piété de la reine a sa part dans tant de glorieux succès. Si Louis a combattu, s'il a vaincu; Thérèse a demandé pour lui cette véritable force que Dieu seul donne pour combattre avec succès, cet heureux ascendant qui fait vaincre. Ou, s'il m'est permis de dire de l'épouse et de l'époux ce qu'un ancien a dit d'un père et d'un fils : l'un et l'autre ensemble ont combattu et vaincu; l'un par la force de son bras, l'autre par le mérite de ses vœux. Car à votre avis, Messieurs, pendant que Louis exécutait les glorieux des eins d'abattre les ennemis de la France; pendant qu'il forçait les éléments pour les dompter; pendant que malgré des hivers il s'ouvrait un passage dans les lieux inaccessibles; pendant que seul contre tous il prenait des villes en un jour, et subjuguait des provinces en une semaine : quelle était l'occupation de Thérèse? Comme il y avait une vie qui lui était plus chère que la sienne, et une gloire dans laquelle elle s'intéressait davantage que dans sa propre gloire, elle était sans cesse aux prises avec le ciel comme Jacob avec l'ange, pour l'obliger à se déclarer en faveur de sa querelle, et pour lui arracher sa bénédiction. Tantôt elle l'en conjurait dans la ferveur de ses prières, tantôt elle faisait entrer dans sa sollicitation les saints et les saintes de l'une et de l'autre Eglise, du ciel et de la terre. Elle employait pour cela des troupes entières de vierges épouses de Jésus-Christ, elle se tenait pour l'obtenir prosternée au pied des autels.

Or, que ne peut point auprès du Roi des rois la piété dans le cœur d'une reine, la grandeur quand elle se fait petite à ses yeux, l'humilité quand elle descend de si haut, et qu'elle met si bas les sceptres et les couronnes? Reconnaissons-le donc encore une fois, et disons de Louis et de Thérèse ce que saint Ambroise a dit de Constantin et d'Hélène : il y a eu une espèce d'émulation, ou plutôt un commerce réciproque entre la valeur de l'un et la piété de l'autre : si la valeur du prince a attiré tant de gloire sur la princesse, la piété de la princesse n'a pas moins attiré de bonheur sur le prince. Tels ont été aussi, Messieurs, les sentiments de notre monarque. Quand, au retour de ces fameuses campagnes d'où la victoire nous le ramenait tous les ans, toujours couvert de nouveaux lauriers; quand la reine lui marquait à quel point elle était sensible au grand éclat de son nom, on l'a vu cet invincible héros lui en renvoyer la gloire par un aveu non moins sincère que modeste, et rapporter à sa vertu, comme à son véritable principe, la prospérité de ses armes.

Je ne m'étonne plus après cela que le roi l'ait si souvent engagée dans ses voyages militaires. Un des plus sages empereurs de Rome païenne avait coutume de mener l'im-

pératrice à la guerre, et prenait même plaisir à l'appeler la mère des armées. Mais ce qui ne lut qu'une ostentation dans la femme de Marc-Aurèle est devenu une vérité pour l'épouse de Louis. Les armées l'ont eue pour mère et pour protectrice; et le chef même des armées fait gloire de le reconnaître. S'il est donc vrai qu'il y ait une intelligence céleste, compagne inséparable du soleil et toujours attachée à ce bel astre, ne peut-on pas dire que ce soleil qui éclaire aujourd'hui le monde français et qui peut en éclairer tant d'autres, a eu son intelligence dans notre vertueuse princesse; intelligence qui l'a suivi partout; toujours présente par ses désirs et par ses vœux, lors même qu'elle en a paru séparée? Pourquoi, même après cela, ce royaume ne mettrait-il pas son auguste reine au nombre de ses anges tutélaires, puisqu'il a ressenti tant de fois, dans la paix et dans la guerre, au dedans et au dehors, des marques de sa protection? Mais en particulier, Paris peut-il trop en chérir la mémoire : Paris, qu'elle aime toujours, Paris, qu'elle a toujours favorisé; Paris, qui l'a vue tant de fois, laissant partout de précieux vestiges de sa royale bonté? Car si le public a reçu de si augustes témoignages de l'amour de sa princesse, s'il lui doit tant de bienfaits; les particuliers ont encore plus de sujets de s'en louer.

Ici, Messieurs, je voudrais bien pouvoir exposer à vos yeux l'âme de cette grande reine. Quelques charmes qu'eût la beauté de l'épouse des cantiques dans ce qui ne frappe que les yeux, les traits merveilleux qui relevaient sa beauté intérieure avaient des charmes bien plus puissants pour s'attirer l'amour et l'estime de celui qui en connaissait tout le prix. Que ne puis-je donc vous faire le portrait de son cœur? vous y verriez toutes les vertus civiles, mais avec un caractère de grandeur qui les rendrait vraiment royales; douce, familière, affable avec dignité, elle savait se rabaisser sans se dégrader, et tempérer l'éclat de sa majesté par des manières commodes et faciles, sans laisser rien perdre du respect dû à la royauté. Candida dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés; quand elle ne se fût pas attiré de la vénération par son rang, la bonté de son cœur lui eût attaché tout le monde. Que ne puis-je donc vous ouvrir ce fonds de bénignité et ce trésor de clémence qui ne lui permit jamais d'avoir d'autres ennemis que ses passions, qui lui interdisait toute autre espèce de vengeance que celle de rendre le bien pour le mal? Que ne puis-je vous représenter dans toute son étendue cette inclination bienfaisante qui ne s'est jamais prévaluée des moyens qu'elle a eus de nuire, et qui a embrassé avec chaleur toutes les occasions qu'elle a trouvées de servir?

Je ne parle pas encore ici de son amour pour les pauvres, son héroïque charité trouvera ailleurs son éloge : je parle de cette débonnairété qui la rendait officieuse et secourable, qui lui appropriait en quel-

que sorte tous les besoins étrangers qu'elle connaissait, et qui, les portant jusque dans le fond de son âme, l'obligeait de les plaindre, lorsqu'elle ne pouvait y remédier. Je parle de cette douceur et de cette facilité que trouvèrent toujours en elle ceux qui en implorèrent le secours, qui la rendirent toujours accessible jusqu'aux plus petits et aux plus importuns, et qui ouvrirent à toutes les heures du jour ces incommodes barrières qui rendent le cabinet des grands pour l'ordinaire impénétrable. Je parle enfin de l'affection, et j'ai pensé dire de la tendresse que cette bonne maîtresse a fait sentir à ses domestiques.

Mais vous, qui avez eu l'honneur d'être particulièrement attachés à son service, vous qui avez approché son anguste personne de plus près, c'est à vous de parler en cet endroit, et vous le ferez mieux que moi. Dites-nous, si vous le pouvez, combien de fois elle vous a ouvert le trésor de toutes les grâces qui ont été dans sa disposition, et avec quelle libéralité elle les a répandues sur vous! dites-nous si jamais elle vous a refusés, et si souvent au contraire elle ne vous a pas prévénus! dites-nous s'il y a eu quelque occasion où son crédit vous ait manqué, et où elle n'ait pas fait agir toutes ses sollicitations avec plus d'ardeur qu'elle n'aurait fait pour elle-même! dites-nous enfin si quelque obstacle ne lui ayant pas permis de vous être utile, elle ne vous a pas été du moins compatissante, et si elle n'a pas tâché de réparer par ses paroles les services qu'elle n'a pu vous rendre par des effets.

Aussi, Messieurs, maintenant que dépouillée par les mains de la mort de toute la grandeur dont elle a été revêtue, elle subit sans cour et sans suite le jugement qu'il plaît à un chacun d'en porter, en quelle odeur est sa mémoire? Les grands avec toute leur élévation ne sont pas hors de la portée de la censure des hommes. Comme on ne peut pas atteindre jusqu'à eux, on cherche de certain côté par où les rabaisser jusqu'à soi : et ne pouvant leur disputer leur rang, ordinairement on s'en venge par médire de leur personne. Que si le respect ou la crainte, la politique ou la flatterie suppriment ces sentiments pendant leur vie, on s'y abandonne avec liberté après leur mort : alors il n'y a personne qui ne rassemble les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre, et qui ne les appelle sans miséricorde au tribunal de sa raison, s'il est équitable, ou de sa passion, s'il ne l'est pas.

Or, qui entendit jamais le moindre reproche contre la reine? On sont ceux qui lui imputent quelque chose? Qu'on me marque un seul endroit où l'on ait trouvé à redire. Ce n'est pas un petit éloge que celui de l'Écriture, quand elle dit d'une de ses héroïnes : que sa réputation fut si nette, qu'aucune langue n'y imprima jamais la moindre tache : *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum* (*Judith.*, VIII, 8). Mais cet éloge semble être fait pour Thérèse aussi bien que pour Judith; et même tout grand

qu'il est, il n'exprime qu'imparfaitement les sentiments du public pour la princesse. Car bien loin qu'il s'y glisse quelque plainte ou quelque murmure; que de soupirs et que de regrets! que de louanges et que de bénédictions! En combien de manières un chacun, ne consultant que la vérité et son cœur, en a-t-il entrepris l'oraison funèbre? L'un s'attachant à une circonstance de sa vie, l'autre à une autre; tous sont convenus en cela, que la France venait de perdre la meilleure reine qui fut jamais; et qu'ayant fait jusqu'ici la félicité publique, il faut graver sur son tombeau, comme un éloge digne d'elle : *Pertransiit benefaciendo*; elle n'a paru que pour faire du bien. Votre mémoire, princesse, sera donc à jamais chère aux hommes. Mais ce qui fait le comble de votre gloire, c'est que votre vie se trouve encore plus précieuse devant Dieu : et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce n'est pas l'ouvrage d'une âme vulgaire que de trouver le secret de sanctifier la grandeur par la piété, et d'ennoblir à son tour la piété par la grandeur. Or, j'espère vous montrer que l'un et l'autre de ces éloges rendra éternellement la vie de Thérèse précieuse aux yeux de Dieu. Et, pour mettre le premier dans toute son évidence, vous remarquerez, s'il vous plaît, que l'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux, de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie comme naturelle que le péché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais au lieu que les personnes d'un ordre médiocre ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres leur résistent, et que cette résistance les force de rentrer en eux-mêmes, pour se faire justice, il en est tout au contraire des grands, et particulièrement de ceux qui sont tels par leur naissance. Car, accoutumés qu'ils sont à voir dès leur enfance que tout le monde leur cède et se rend à leurs inclinations, leur corruption naturelle soutenue par cette complaisance générale, et fortifiée d'ailleurs par une continuelle flatterie, les remplit de fausses idées, et leur gâte le cœur après leur avoir séduit l'esprit. Ainsi, se trompant sur tout, il est à craindre pour eux qu'ils n'oublient Dieu, qu'ils ne se méconnaissent eux-mêmes, et qu'ils ne jugent pas des autres hommes comme il faut. Dieu est oublié, et l'on ne fait nulle difficulté de se soustraire à ses lois, partout où elles choquent des penchans que rien n'a jamais contrariés. On se méconnaît soi-même au travers de tous les vains dehors dont l'on se trouve environné. Et, comme si la qualité faisait l'homme d'une autre espèce, on se flatte que tout ce qui plaît est permis, et que chez soi la puissance est la règle de la justice. L'on ne juge pas des autres plus équitablement; parce qu'on les trouve au-dessous de soi, on les regarde comme s'ils n'étaient nés que pour soi; sans se dire jamais qu'on n'est grand que pour protéger les petits, on se dit sans cesse qu'ils ne sont petits que pour servir.

Mais soit à jamais loué le Père des miséricordes, qui mit des sentiments si contraires dans l'âme de notre reine, qui épura la grandeur des vices qui la déshonorent, et l'orna de toutes les vertus qui peuvent l'accompagner, et sans lesquelles tout ce qu'il y a de plus élevé aux yeux des hommes n'est qu'abomination devant Dieu (*Luc.*, XVI, 15). Car premièrement, qui pourrait vous représenter ici combien elle fut pénétrée du néant des grandeurs humaines, et jusqu'où elle s'abaissa à la vue de la grandeur de ce souverain Seigneur ? Désabusée des fausses maximes dont s'entêtent d'ordinaire les grands, et touchée de la leçon qu'un roi dans l'Ecriture a laissée à tous les rois, elle n'oublia jamais que pour être au rang des dieux de la terre, elle n'était cependant que terre devant Dieu (*Sap.*, VI, 2), que celui qui l'avait faite souveraine pouvait la défaire avec la même facilité, que son trône relevait du tribunal de ce redoutable juge, et qu'elle avait des lois à garder, comme elle en pouvait prescrire.

De là ce zèle si ardent pour tout ce qui pouvait toucher les intérêts de la foi, de là cette piété si humble et si timorée, de là ces pratiques religieuses qui ont fait la plus agréable aussi bien que la plus ordinaire de ses occupations. C'est sous moi, dit la Sagesse éternelle, que les rois règnent (*Prov.*, VIII, 15) : c'est donc pour moi qu'ils doivent régner. Telle fut aussi la noble ambition de Thérèse ; plus jalouse de faire fleurir la religion qu'il l'Etat, elle ne souhaita jamais rien avec tant de passion, que de voir le royaume de Dieu parfaitement établi dans le royaume de son époux. Et je ne sais si la plus sensible de ses joies n'a point été de ce que ce grand prince a travaillé avec tant d'ardeur à la ruine de l'hérésie. Que le temps ne me permet-il de m'arrêter dans un si bel endroit, pour vous en faire la peinture ici vous verriez les vestiges d'une infinité de temples démolis, et le signe de notre rédemption arboré glorieusement à leur place. Là vous découvririez des troupes innombrables d'enfants égarés revenirdetoutes parts entrelesbras de leur mère. Tantôt je vous montrerais l'autorité agissant par les voies de la justice, tantôt je vous ferais voir la douceur, qui prend celle d'une conduite plus bénigne. Et partout vous admireriez Louis secondant les vœux de Thérèse. Mais si ce fut là pour elle une si douce consolation, que n'aurais-je point à dire des détresses de son âme aux approches des ennemis du nom chrétien, et des vœux que forma son cœur pour arrêter le progrès de leurs armes ? Telle qu'une mère passionnée, lorsque son époux irrité veut châtier un fils ingrat, ne consultant que son amour, se jette au devant des coups : telle ou plus passionnée encore, se présentait cette grande reine aux yeux d'un Dieu en courroux contre les péchés de son peuple, pour détourner sur elle seule les châtiments dont il le menaçait avec de telles verges de sa fureur. Et qui sait si Dieu agréant une si illustre victime, ne s'est point contenté de la substituer à tant d'autres, et s'il n'a point accordé au mé-

rite de son sacrifice la conservation d'un pays qui, selon toutes les règles, devait succomber à la force et à la multitude des Turcs ? et faut-il s'étonner après cela qu'une reine si passionnée pour la gloire de l'empire de Jésus-Christ, s'y soit soumise elle-même par les pratiques continuelles de la plus tendre piété.

La piété, Messieurs, a toujours passé pour une vertu de la maison d'Autriche. La piété l'a fait naître, la piété l'a conservée, la piété l'a élevée au comble des grandeurs humaines. Mais j'ose dire que personne n'a jamais recueilli cette succession spirituelle plus abondamment que Thérèse. Ou plutôt on pourrait dire qu'ayant l'honneur d'être doublement fille de saint Louis, et par la maison de Bourgogne, et par la branche de Bourbon, elle s'est efforcée de soutenir cette gloire, qui lui était particulière, par une piété qui y répondit, et de se montrer la digne héritière de ce saint roi, par son esprit encore plus que par son sang.

En effet, imaginez-vous tout ce que la dévotion peut inspirer à une âme ; cette princesse l'a fait monter sur le même trône qu'elle. Là, Messieurs, vous avez vu de quel amour elle a brûlé pour la divine écharistie. Il semblait que tout son soin fût de s'y préparer, tout son empressement de s'en approcher, toute sa joie d'y participer. Ni l'embarras d'une vie aussi tumultueuse que celle de la cour, ni les rencontres fréquentes de ses longs voyages, ni ses occupations, ni moins encore ses plaisirs ne la détournèrent jamais de la loi qu'elle s'était faite de se présenter à ce divin banquet plus souvent que toutes les semaines. Et parce que cela ne contentait pas encore son amour, semblable à l'Épouse des cantiques, elle cherchait tous les lieux où reposait son divin Époux. Pour l'attirer dans une église, c'était assez qu'il y fût exposé. Vous eussiez dit qu'un charme secret la menait partout après lui comme en triomphe ; et on l'a vue plus d'une fois s'oublier elle-même, pour le suivre fort loin à pied dans de misérables chaumines. Parlerai-je maintenant de son avidité à se repaître de la parole de Dieu, autre nourriture non moins nécessaire à l'âme chrétienne ? Saint Louis disait autrefois que comme ceux qui aiment bien ne se contentent pas d'avoir ce qu'ils aiment, mais qu'ils aiment aussi à en entendre parler lorsqu'ils ne peuvent pas jouir de sa présence, de même il n'y avait rien qui dût toucher davantage une âme solidement pieuse que ce qu'on lui disait de son Dieu. Mais à cela vous devez reconnaître la petite-fille de saint Louis. Car je vous atteste ici, héraults sacrés de l'Évangile, interprètes des oracles divins, qui avez eu l'honneur de les porter au pied de son trône ; vîtes-vous jamais ailleurs ou plus d'assiduité à les entendre, ou plus d'attention à les recueillir, ou plus de respect à s'y soumettre, ou plus de fidélité à en profiter ? Nous l'avons vue, Messieurs, et s'il nous est permis de nous en souvenir pour notre consolation, nous

avons admiré cent fois cette reine très-chrétienne, montrant à toute la cour comme un Dieu mérite d'être écouté. Mais, hélas ! fallait-il que nous fussions destinés à remplir les derniers devant elle un ministère qui était toujours traité par elle avec tant d'honneur, et qui n'avait point à craindre de sa part ce qui le fait presque toujours échouer devant les grands ?

Carenfin, soit par trop de délicatesse de leur part, ou par trop de considération de la part de ceux qui leur parlent, ou par tous les deux ensemble, il est rare que la vérité trouve un libre accès auprès d'eux. On leur dissimule leurs défauts, on n'ose leur représenter leurs vices, on leur donne des vertus qu'ils n'ont pas. On ne leur parle que de ce qu'ils sont, on ne leur dit point ce qu'ils devraient être ; parce que la grandeur pour l'ordinaire n'employant une partie de ce qu'elle a de puissance, que pour détourner des avis si salutaires, elle ne cherche qu'à s'en mettre à couvert sous l'ombre de son élévation ; comme si le privilège de la grandeur devait être, sinon d'éviter la condamnation que le souverain Juge fera de tous les pécheurs sans différence des conditions, au moins de se damner avec moins de contradiction que les autres. Thérèse tout au contraire recevait avec plaisir et avec soumission les leçons les plus sévères et les vérités les plus dures. La frayeur des jugements de Dieu la pénétrait de telle sorte, qu'on n'en pouvait parler devant elle qu'une secrète horreur ne la jetât dans une espèce d'agonie. Cependant on l'a vue remercier dans les termes du monde les plus touchants ceux qui l'avaient ainsi troublée, et faire leur apologie contre la censure des flatteurs.

Que si la disposition respectueuse de cette grande reine pour le ministère évangélique a de quoi arrêter nos yeux, que serait-ce si nous pouvions la suivre dans ses saintes et fréquentes retraites, lorsque débarrassée de cette foule importune, servitude nécessaire de la grandeur, elle s'entretenait avec Dieu dans le doux repos d'une sainte contemplation ? Car, Messieurs, vous le savez, elle a cherché Jésus-Christ dans les lieux où il se trouve plus facilement, selon l'adresse qu'il nous en a donnée lui-même. Et se souvenant qu'il n'a point dit dans les Ecritures sacrées qu'il fût l'or des palais, ni la pourpre des rois, mais la fleur des champs et le lis des vallées (*Cant.*, II, 1) : toutes les fois qu'elle a pu se dérober au monde, elle est allée le chercher au désert et dans la solitude du cloître. Epouses de Jésus-Christ, confidentes de ses pensées et témoins de ses actions, ne nous direz-vous donc point quelles étaient ses occupations dans cette obscurité sainte ? Mais non, sans qu'il soit besoin d'aller troubler votre retraite, je la vois dans son oratoire se bâtir, comme David, une espèce de solitude au milieu de sa cour : je vois ses heures réglées pour la lecture et pour la méditation, sans que jamais aucuns égards aient pu en altérer

l'exactitude. Je vois ces autels où brûla son cœur dans le feu de ses oraisons. Je la vois prosternée au pied de la croix, pousser des soupirs et verser des larmes sur les douleurs de son Dieu, lorsque tout ne respire autour d'elle que la joie et le plaisir. Une âme ainsi remplie de Dieu n'a garde de se méconnaître elle-même.

C'est là, comme je le disais tantôt, un second précipice à redouter pour les grands de la terre. Par une fausse prévention, dans laquelle on les nourrit, ils poussent les droits de la grandeur au delà des justes bornes, abusant des dons qu'ils ont reçus du ciel ; et, comme ils trouvent entre leurs mains de quoi flatter leurs passions, ils se persuadent aisément qu'ils les peuvent satisfaire. De là cette vie molle et sensuelle dont l'inutilité et l'oisiveté font la plus innocente partie ; de là cette vicissitude de divertissements si ingénieusement concertés, qu'il ne s'y trouve jamais ni interruption ni dégoût ; de là cet amour désordonné du monde, et cette secrète idolâtrie de soi-même qui porte à tout et ne respecte rien. *Heureux l'homme, s'écrie le Saint-Esprit, dont la vie s'est trouvée sans tache parmi tant d'occasions de se souiller, qui ayant eu à marcher sur des penchants où tout est glissant, n'a point fait de fausses démarches ; qui ne s'est jamais laissé emporter à aucun excès, quoiqu'il eût la liberté de tout faire ; et qui, au milieu des douceurs d'une éminente fortune, s'est toujours renfermé lui-même dans les bornes de son devoir (Eccli., XXXI)* ! Mais en même temps que l'Esprit de Dieu fait l'éloge de cette âme, il semble qu'il désespère d'en trouver une de ce caractère ; et comme s'il n'y avait qu'une vertu plus qu'humaine capable de cet effort, il demande où elle peut se rencontrer sur la terre, prêt à la couronner, s'il la trouve, par des louanges immortelles.

J'ose le dire toutefois, Seigneur, pour la gloire de votre grâce, vous avez conservé sur le premier trône du monde cette vertu si vantée ; et de la même main dont vous sauvâtes autrefois les jeunes Hébreux des flammes de la fournaise, vous avez sauvé Thérèse d'un feu beaucoup plus dévorant. Je ne m'étonne pas que l'on conserve son innocence dans les lieux où l'on n'est presque pas tenté de la perdre. Un homme est bien malheureux qui se noie dans un ruisseau, et qui fait des chutes mortelles sans que personne le pousse. Mais, quand toutes les puissances de la terre et de l'enfer se soulèvent toutes à la fois pour l'attaquer, quand son esprit et son cœur, quand ses yeux et ses oreilles sont continuellement assiégés par les charmes les plus doux des créatures et par les plus dangereux artifices des démons, il faut sans mentir bien de la vertu pour ne pas suivre le vice dans une situation où il a tout l'avantage, et où il offre tant de retour. C'est pourtant dans cette situation que Thérèse a su tenir ferme, et qu'elle a paru à toute la terre dans l'élévation sans orgueil, dans les plaisirs, sans dissolution, dans la pompe sans attachement, et pour tout dire en

un mot, dans le monde sans être du monde.

Semblable à la pieuse Esther, si on la vit s'accommoder aux lois du pays où elle vivait, à ses manières, à son éclat, à sa magnificence; ce ne fut qu'une bienséance honnête, ou qu'une complaisance légitime, ou qu'une nécessité indispensable qui l'y força; mais son cœur ne fut jamais de la partie. Dans l'obligation de soutenir, et le rang de princesse, et le caractère de chrétienne en même temps, si la princesse a paru dans toute la pompe qui lui convenait aux yeux des hommes, la chrétienne s'en est humiliée profondément devant Dieu. Si la reine a cru devoir accorder certains dehors à l'usage, Thérèse a toujours su se renfermer au dedans d'elle-même, ne donnant, si je l'ose dire, que le fantôme de sa personne au monde, pendant qu'elle en réservait le fond et la substance uniquement pour Dieu. Encore lorsqu'elle était revenue à elle-même, employait-elle une partie de sa vie à pleurer celle où le monde pouvait avoir eu trop de part; rendant ainsi à Dieu avec usure le peu qu'elle lui avait ôté.

Il me reste à vous montrer comment la reine a corrigé les sentiments que la grandeur inspire d'ordinaire à l'égard des autres hommes : sentiments de mépris et d'indifférence, pour ne pas dire de dureté et d'insensibilité. Telle est la nature de la grandeur, que, remplissant l'homme de lui-même, elle le ferme à tout le reste. Comme on n'y souffre aucune incommodité, on n'y pense pas à celle des autres. Comme on y rapporte tout à soi, pourvu qu'on ne manque de rien, on voit froidement les autres manquer de tout; et si l'on ne va pas jusqu'à les rendre misérables, on se met peu en peine de les soulager dans leurs misères. Mais loin d'ici ces maximes cruelles et dénaturées, je parle d'une princesse à qui la grâce forma des entrailles plus chrétiennes : je parle d'une princesse avec qui la miséricorde, formée dans le même sein et née avec elle, avait pris les mêmes accroissements de l'âge, pour monter sur le même trône, et ne le quitter jamais. Mais que fais-je, Messieurs? plus je parle, et plus j'éprouve dans l'abondance de mon sujet ce qui arriva autrefois, lorsque Dieu commanda à son serviteur Moïse de faire le tabernacle. Les Israélites apportant de tous côtés tant de richesses pour le construire, que bientôt le nombre des offrandes volontaires excéda de beaucoup la grandeur des ouvrages commandés; on se vit obligé de rejeter quantité d'or et de pierres, dans l'impossibilité de les employer (*Exod.*, XXXVI). De même en cette occasion tant de rares vertus, tant de précieuses actions viennent à moi se présenter en foule pour avoir la gloire d'entrer dans le monument que je veux dresser à la gloire de notre religieuse princesse, qu'accablé de leur multitude, je suis forcé de laisser une grande partie de ces riches matériaux, ou du moins de ne les placer que confusément et sans art; trop heureux si je ne gâte pas ce que je ne puis embellir! Mais à quoi me retrancherai-je, ne pouvant dire

tout? ou à quoi m'attacherai-je, dans l'embarras de choisir?

Si je vous disais seulement qu'elle accorda sa protection à tous les malheureux qui eurent recours à elle, et que sans autre recommandation, l'affliction et les disgrâces furent toujours un titre suffisant pour en obtenir du secours, c'en serait véritablement assez pour lui attirer vos louanges. Si j'ajoutais que plus sensible encore à ces nécessités secrètes que la honte dérobe souvent à la compassion publique, elle est allée les chercher par une bonté prévenante, et que sans attendre qu'on l'en sollicitât, courant au-devant des besoins de ces familles désolées, elle s'empressait de soulager en même temps deux extrêmes, extrêmes du monde les plus dures, la pudeur et la pauvreté : cela vous toucherait encore plus sensiblement. Si, pour continuer l'éloge de sa charité, je disais qu'elle l'a portée aussi loin que l'étendue de son royaume, que les provinces les plus reculées ont été présentes à ses soins, et qu'elle a tâché de réparer en tous ces lieux, par des aumônes abondantes, ces calamités extraordinaires où le ciel dans sa colère et la terre par sa stérilité refusent quelquefois aux laboureurs désespérés le fruit de leurs travaux : sans doute que vous applaudiriez aux libéralités d'une âme si bienfaisante. Enfin, si pour dernier trait je publiais qu'elle a épuisé par ses libéralités ce que le roi lui donnait pour ses plaisirs, que, retranchant le superflu et prenant sur le nécessaire, elle a donné selon ses forces et même au delà de ses forces, à l'exemple de ces premiers fidèles dont saint Paul loue si hautement la charité (*II. Cor.*, VIII, 3), que de dix mille livres qu'on lui comptait tous les mois, elle en distribuait huit mille en aumônes réglées; je ne sais si je trouverais de la créance dans vos esprits. Cependant c'en est point là que je m'arrête : la charité de la princesse nous appelle encore plus loin et nous prépare de plus grands spectacles.

Je la vois, cette fille de tant de rois, et ce qui fait plus pour sa gloire, cette épouse du roi de France, je la vois qui, sur les pas de l'impératrice Flaccille, pendant que Louis égale les actions de Théodose, va elle-même chercher la pauvreté et la maladie dans ces tristes et sombres demeures que la charité publique leur a destinées pour retraite. Là, Messieurs, vous le savez, il ne se présente à l'esprit que des images désagréables : la douleur et l'indigence y étalent à l'envi ce qu'elles ont de plus affreux; l'on n'y entend de toutes parts que cris, que gémissements, que plaintes; l'odeur qui s'en exhale empest l'air d'alentour, et si en y entrant on ne tombe pas en défaillance, du moins n'y peut-on demeurer sans répugnance et sans dégoût. Thérèse les avait, Messieurs, ce dégoût et cette répugnance pour les lieux que je viens de vous décrire : naturellement les hôpitaux faisaient son aversion. Et de vrai, figurez-vous ce que c'est qu'une princesse d'une complexion délicate, une enfance élevée si tendrement, des sens accoutumés à tout ce qui peut les flatter, les joies et les plaisirs autour d'elle, un éloignement des moindres incommodités : Thérèse, malgré tout cela, fit céder la nature à la grâce, et comme si eût été peu de consacrer ses richesses aux pauvres de Jésus-Christ, elle vouut y consacrer jusqu'à sa personne, aux dépens de toutes ses délicatesses. Anges du ciel, dites-nous de quel œil on regardait de ces hauts lieux notre princesse si saintement travestie, et dans un équipage si peu reconnaissable! Quel était votre étonnement de voir la majesté royale dans ces lieux de dévotion et d'horreur, préparer ceux-ci à la mort, punir ceux-là à la patience, servir les uns à echu-

mité, consoler les autres avec tendresse, laisser à tous des marques d'une affection plus que maternelle ?

Il vous paraît grand, Messieurs, d'avoir fait tout ce que je viens de dire : mais croiriez-vous bien cependant que j'ai trouvé quelque chose de plus grand encore ? c'est d'avoir cessé de le faire. En effet, s'il faut admirer la victoire que la reine remporta d'abord sur sa répugnance pour aller dans les hôpitaux, on peut encore plus admirer, ce me semble, la victoire qu'elle remporta depuis sur la piété pour n'y aller plus. Car à peine celui qu'elle devait écouter sur les affaires de sa conscience, lui eût-il représenté que pour de bonnes raisons il était à propos qu'elle s'abstînt de cette pratique, que, sacrifiant le zèle à l'obéissance, elle se rendit à l'heure même. Comme la peine des imparfaits est de combattre leurs passions, l'embarras des parfaits est souvent d'accorder leurs vertus. On voudrait bien une chose bonne, pieuse, sainte : mais des raisons plus fortes ne le veulent pas, il faut alors faire céder sa dévotion à son devoir. Et telle est la difficulté de la chose, que je ne sais s'il y a des marques moins équivoques d'une soit la piété.

Que si après une preuve si infaillible de celle de la reine, vous vouliez encore juger par quelques autres caractères combien elle a été au dessus des illusions si communes à la dévotion, peut-être que ce qui me reste à vous dire sur cela vous touchera encore plus que ce que je vous ai dit : c'est que la piété de cette princesse, pendant tout le cours de sa vie, a été pure et sans mélange, constante et sans interruption. O mon Dieu ! les beaux éloges, si je pouvais m'y étendre ! La vie de la plupart des hommes est une pièce composée de bien et de mal, un tissu de bonnes et de mauvaises mœurs, un tableau qui a sa lumière et ses ombres. Je vois de grandes qualités en de certains endroits, mais je vois aussi de grands défauts qui les accompagnent. En un mot, tout est mêlé dans la religion comme dans la nature. Or qu'on ne me parle point d'un homme qui possède quelques vertus, fût-ce dans leur perfection, si d'ailleurs il entretient quelque vice, qui se contraind en ceci et se licencie en cela, qui observe ce qui est de son goût dans la loi, et en retranche ce qui incommoda sa passion. Hélas ! c'est l'illusion de la dévotion du siècle. Mais c'est en même temps la gloire de la princesse que nous pleurons, de s'en être garantie, et cela dans le lieu du monde le plus propre à s'y méprendre.

Car examinez sa vie, vous n'y serez point embarrassé comme ailleurs à séparer le bon grain de l'ivraie : vous n'y trouverez point ces exceptions ni ces réserves si familières aux grands du monde. Elle a eu tous les vices également, et s'est exercée dans toutes les vertus comme si elle ne s'était écartée qu'à une seule : vertus civiles et domestiques, vertus morales et chrétiennes, en particulier comme en public, dans sa famille comme sur le trône ; et cela sans s'être jamais démentie ni relâchée d'un moment. C'est une judicieuse remarque, que la vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par les efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire. L'amour-propre a quelquefois ses boutades et ses saillies ; lors même qu'on a commencé sincèrement et de bonne foi, on s'en dédit souvent par légèreté ou par faiblesse, et rien n'est plus commun parmi nous que ces parenthèses de vices et de vertus qui les font abandonner et reprendre avec une égale vicissitude.

Mais marcher toute sa vie d'un pas égal dans les voies de la justice, faire durant tant d'années ce qu'on a fait le premier jour, soutenir inviolablement ce que l'on a commencé, malgré la fragilité et l'inconstance de la nature, qu'en pensez-vous, Messieurs ? est-ce une vertu du monde ou du cloître ? vous en ferez tel jugement qu'il vous plaira : mais c'est la vertu de Thérèse au milieu de la cour. Tous les jours, mêmes exercices, même régularité, même usage des sacrements, même exactitude à la prière, depuis plus de vingt ans qu'elle a été exposée aux yeux de toute la France, sans qu'on y ait remué de différence, si ce n'est d'un continué renouvellement et d'une plus grande ferveur. Qui pourrait donc assez admirer une piété si exquise dans un pays où les vices médiocres passent presque pour des vertus ? Mais qui pourrait d'un autre côté assez plaindre la perte que la piété vient de faire en perdant cette princesse ?

Un des plus dangereux artifices du démon pour engager les âmes dans le vice, c'est de rendre la vertu méprisable, et les personnes qui veulent la pratiquer ridicules. Monie, c'est la tentation. Or, rien ne peut mieux soutenir la piété des fidèles contre une tentation si délicate, que la piété dans ceux que leur condition relève au-dessus des autres. Leur exemple met la vertu à couvert de la raillerie et de la censure. Les devoirs de la religion cessent de paraître honteux quand des gens de marque en font un public profession, et l'on fait même gloire de suivre ceux que la gloire suit toujours. C'est là, Messieurs, ce que j'appellais tantôt ennoblir la piété par la grandeur, et c'est un des grands éloges qui soit dû à Marie Thérèse.

Car encore que la vertu soit belle sans quelque forme qu'elle paraisse, il faut pourtant avouer avec saint Bernard qu'elle a je ne sais quoi de plus touchant dans les personnes éminentes, et que de là elle agit plus puissamment sur l'esprit. Comme un flambeau allumé n'est guère plus en usage à cinquante pas de son feu que s'il était éteint, au lieu que le soleil portant au loin sa chaleur et sa lumière, ses effets se font sentir d'une extrémité de la terre à l'autre, il en est ainsi de la vertu des personnes médiocres et de la vertu des grands. Tout ce que peut la première, c'est d'éclairer faiblement ce qui est autour d'elle, au lieu que la seconde se répand au long et au large, de l'élevé où elle est, et que partout où elle étend ses rayons elle y fait des impressions plus vives et plus pénétrantes.

Pourquoi donc, Seigneur, si vous voulez bien recevoir les plaintes d'une juste douleur, pourquoi avez-vous privé le monde d'un si grand exemple ? Pourquoi, dans la corruption générale de nos mœurs, vous avez-vous ôté de devant les yeux un si parfait modèle de la vie chrétienne ? Pourquoi avez-vous rompu le plus beau mur par lequel la grandeur tint avec la piété ? Est-ce que la terre ne devait pas posséder plus longtemps un bien dont elle était indigne ? Est-ce que le ciel, impatient de couronner tant de travaux, s'est hâté d'en abrégier la carrière ? Est-ce par un jugement de colère contre nous ou de miséricorde sur elle ? Seigneur, nous reconnaissons l'un avec humilité, et nous espérons l'autre avec confiance. Vous nous avez donné cette princesse dans votre amour, vous nous l'avez ôtée dans votre courroux. Vous êtes juste : il faut nous en humilier et en gémir devant vous. Mais vous voulez bien aussi que pour notre consolation nous nous promettons de votre bonté que, comme Thérèse n'a paru au monde que pour faire du bien, vous ne l'avez appelée à vous que pour lui en rendre la récompense.

Chrétiens, ce sont les vœux que nous devons faire pour elle au Père des miséricordes, par les mérites du sang de l'Agneau, en nous unissant à la piété de l'illustre pontife qui va en renouveler le sacrifice. Rome païenne autrefois, s'érigeant en arbitre de la Divinité, a entrepris d'y élever quelques-unes de ses princesses par une reconnaissance impie. Un peuple profane et des magistrats sacrilèges prétendaient y forcer le ciel avec leurs vaines cérémonies, et disposer de l'immortalité pour des créatures mortelles. Mais ici une autre Rome prépare une autre apothéose. Paris, non moins reconnaissant envers la mémoire de sa princesse, n'oublie rien pour lui offrir le ciel ; mais, plus éclairé dans sa reconnaissance, il a recours à celui qui en tient la clef entre ses mains, et n'entreprend de lui faire violence que par ses prières et par ses larmes.

Grande Reine, recevez-les comme le plus précieux tribut que nous ayons à vous offrir, et comme le seul qui nous reste. Puissent les vœux de cette ville achever de vous mettre en possession du bonheur auquel vous avez toujours aspiré ! Puisse le Dieu de justice, à la vue du sang que nous allons verser, accorder aux péchés d'un peuple humilié au pied de ses autels l'entière expiation des fautes qui sont inséparables de l'humaine fragilité, et qui ternissent toujours à ses yeux l'éclat de la vie la plus pure ! Puisse enfin le ciel propice vous payer de tout ce que nous vous devons, et vous faire trouver dans la source de tous les biens la juste récompense de celui que vous avez fait, et pour la félicité des hommes et pour la gloire de Dieu ! Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR HUBERT.	Col. 9
Sermon pour le jour de la Purification.—Du sacrifice de l'esprit et du cœur.	<i>Ibid.</i>
Sermon pour le mercredi des Cendres.—De la réparation	

tion à la mort par la pratique de la pénitence que la pénitence de la mort inspire.	25
Sermon pour le premier jeudi de carême.—De la vertu des grands.	12

Sermon pour le premier vendredi de carême. — De l'amour des ennemis.	55	Sermon pour le jour des Morts. — De nos devoirs envers eux.	692
Sermon I pour le premier dimanche de carême. — Du jeûne.	70	Sermon pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte. — De la fermeté invincible de la parole de Dieu, et des conséquences qu'il en faut tirer.	706
Sermon II pour le premier dimanche de carême — De la tentation.	87	Sermon pour le premier dimanche de l'Avent. — Du jugement dernier.	716
Sermon pour le premier lundi de carême. — Du jugement dernier.	100	Sermon pour le jour de la Conception de la sainte Vierge. — Grandeur du mal dont Dieu a préservé la sainte Vierge. Motifs qui l'ont fait préserver. Etendue de ce bienfait.	731
Sermon pour le premier mardi de carême. — Des églises.	115	Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent. — Du scandale.	748
Sermon pour le second mercredi de carême. — Du jugement des chrétiens.	129	Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent. — De la connaissance de soi-même.	76
Sermon pour le second jeudi de carême. — De la prière.	146	Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Du sacrement de pénitence.	774
Sermon pour le second vendredi de carême. — De la maladie de l'âme.	162	Sermon pour le jour de saint Thomas. — De la foi.	783
Sermon pour le second dimanche de carême. — Du vrai bonheur et du chemin qui y conduit.	178	Sermon pour le jour de Noël. — Jésus considéré comme Dieu-Homme, comme Dieu-Homme naissant, comme Dieu-Homme naissant dans l'indigence.	802
Sermon pour le second lundi de carême. — De la mort dans le péché.	191	Sermon pour le jour de saint Etienne. — Rapports du martyre de saint Etienne avec la passion de Jésus-Christ.	814
Sermon pour le second mardi de carême. — De l'humilité.	206	Sermon pour le jour de saint Jean l'Evangéliste. — L'amour réciproque de Jésus-Christ pour saint Jean, et de saint Jean pour Jésus-Christ, nous donne des règles pour redresser en nous les amitiés humaines et pour perfectionner l'amour divin.	828
Sermon pour le troisième mercredi de carême. — De la grandeur.	221	Sermon pour le dimanche dans l'octave de Noël. — Jésus-Christ contredit par les chrétiens, et les chrétiens condamnés par Jésus-Christ.	859
Sermon pour le troisième jeudi de carême. — Du luxe.	239	Sermon pour le jour de la Circconcision. — De la fidélité à la loi de Dieu.	855
Sermon pour le troisième vendredi de carême. — De l'ingratitude.	253	Sermon pour le jour de l'Epiphanie. — De la crainte réglée par la loi.	857
Sermon pour le troisième dimanche de carême. — De l'impureté.	271	Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Epiphanie. — De l'affaire du salut.	880
Sermon pour le troisième lundi de carême. — De l'envie.	288	Sermon pour le jour de l'octave de l'Epiphanie. — Du baptême.	89
Sermon pour le troisième mardi de carême. — De la dignité et de la sainteté des prêtres.	301	Sermon pour le jour de la Pentecôte. — Esprit que Dieu veut nous ôter. Esprit que Dieu veut nous donner.	904
Sermon pour le quatrième mercredi de carême. — De l'hypocrisie.	317	Sermon pour le jour de l'Incarnation. — Trois grands mystères contenus dans celui de l'Incarnation : grandeur de nos maux, grandeur de nos devoirs, grandeur de nos espérances.	919
Sermon pour le quatrième jeudi de carême. — De l'amour du prochain.	333	Sermon pour le jour de la Purification. — Le rapport de ce mystère à celui de l'eucharistie, et l'application des circonstances de celui-là aux dispositions qu'il faut apporter à celui-ci.	944
Sermon pour le quatrième vendredi de carême. — La Samaritaine.	351	Sermon pour la fête du Saint-Sacrement. — L'eucharistie est un renouvellement de la passion de Jésus-Christ, qui nous engage à la renouveler dans nos mœurs.	950
Sermon pour le quatrième dimanche de carême. — De l'aumône.	366	Sermon pour l'octave du Saint-Sacrement. — Les salutaires ou les funestes effets de l'eucharistie, suivant les bonnes ou les mauvaises dispositions de ceux qui la reçoivent.	965
Sermon pour le quatrième lundi de carême. — Du zèle pour les intérêts de Dieu.	381	Sermon dans l'octave du Saint-Sacrement. — Jésus-Christ dans l'eucharistie est l'instruction de des riches et des pauvres.	973
Sermon pour le quatrième mardi de carême. — De la loi de Dieu.	396	Sermon pour une vêtue.	985
Sermon pour le cinquième mercredi de carême. — De la tempérance dans les biens et de la patience dans les maux.	411	— pour une profession religieuse.	993
Sermon pour le cinquième jeudi de carême. — Du mépris de la vie et du désir de la mort.	423	— sur le même sujet.	1010
Sermon pour le cinquième vendredi de carême. — De la présence de Dieu.	440	Panegyrique de saint François de Sales.	1021
Sermon pour le dimanche de la Passion. — De la méditation.	470	— de saint Louis.	1056
Sermon pour le lundi de la Passion. — De l'emploi du temps.	486	— de saint Augustin.	1052
Sermon pour le cinquième mardi de carême. — Des jugements du monde.	502	— de la sainte Vierge.	1063
Sermon pour le mercredi de la semaine de la Passion. — De la vérité.	516	Sermon pour la fête de tous les Saints. — Du bonheur des saints dans le ciel.	1076
Sermon pour le jeudi de la semaine de la Passion. — De la Pécheresse.	532	Sermon pour le jour des Morts. — Des avantages de la pensée de la mort.	1086
Sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion. — De la fausse prudence du siècle.	543	Sermon pour le jour de saint Jean l'Evangéliste. — De l'amour de Dieu.	1102
Sermon pour le dimanche des Rameaux. — De la communion pascale.	564	Sermon pour le jour de saint Matthias. — La vocation nécessaire pour bien commencer, la persévérance pour bien finir.	1116
Sermon pour le lundi de la semaine sainte. — L'alliance de l'espérance et de la crainte.	580	Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche.	1127
Sermon pour le vendredi saint. — La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	593		
Sermon pour le jour de Pâques. — De la résurrection du corps et de l'âme.	619		
Sermon pour le lundi de Pâques. — Des conseils.	635		
Sermon pour le mardi de Pâques. — De la paix.	649		
Sermon pour le dimanche de l'octave de Pâques. — De la persévérance.	664		
Sermon pour la fête de tous les Saints. — Ce que l'Eglise nous propose dans cette fête.	679		

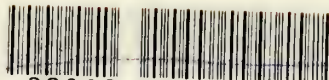




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908408b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 2 7
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE RX 1756
.A2M5 1844 V027
COC MIGNÉ, JACQ L COLLECTION I
ACC# 1047752

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	01	01	1